

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE

CHOIX DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

*

Première Série

PAR

DE BALZAC, CHARLES DE BERNARD, LÉON GOZLAN,
ALPHONSE KARR, MÉRY, LORD NORMANBY, ÉMILE SOUVESTRE, FRÉDÉRIC SOULIÉ,
EUGÈNE SCRIBE.



PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL LE SIÈCLE, 16, RUE DU CROISSANT,

ANCIEN HÔTEL COLBERT.

1847.

HISTOIRE

DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE

DE

CÉSAR BIROTTEAU

MARCHAND PARFUMEUR, ADJOINT AU MAIRE DU DEUXIÈME ARRONDISSEMENT DE PARIS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.

A MONSIEUR ALPHONSE DE LAMARTINE,

Son admirateur

DE BALZAC.

I.

CÉSAR A SON APOGÉE.

Durant les nuits d'hiver, le bruit ne cesse dans la rue Saint-Honoré que pendant un instant ; les maraîchers y continuent, en allant à la Halle, le mouvement qu'ont fait les voitures qui reviennent du spectacle ou du bal. Au milieu de ce point d'orgue qui, dans la grande symphonie du tapage parisien, se rencontre vers une heure du matin, la femme de monsieur César Birotteau, marchand parfumeur établi près de la place Vendôme, fut réveillée en sursaut par un épouvantable rêve.

La parfumeuse s'était vue double, elle s'était apparu à elle-même en haillons, tournant d'une main sèche et ridée le bec de cane de sa propre boutique, où elle se trouvait à la fois et sur le seuil de la porte et sur son fauteuil dans le comptoir ; elle se demandait l'aumône, elle s'entendait parler à la porte et au comptoir. Elle voulut saisir son mari et posa la main sur une place froide. Sa peur devint alors tellement intense qu'elle ne put remuer son cou qui se pétrifia, les parois de son gosier se collèrent, la voix lui manqua ; elle resta clouée sur son séant, les yeux agrandis et fixes, les cheveux douloureusement affectés, les oreilles pleines de sons étranges, le cœur contracté mais palpitant, enfin tout à la fois en sueur et glacée au milieu d'une alcôve dont les deux battans étaient ouverts

La peur est un sentiment morbifique à demi, qui presse si violemment la machine humaine que les facultés y sont soudainement portées, soit au plus haut degré de leur puissance, soit au dernier de la désorganisation. La Physiologie a été pendant long-temps surprise de ce phénomène qui renverse ses systèmes et bouleverse ses conjectures, quoiqu'il soit tout simplement un foudroiement opéré à l'intérieur, mais, comme tous les accidens électriques, bizarre et capricieux dans ses modes. Cette explication deviendra vulgaire le jour où les savans auront reconnu le rôle immense que joue l'électricité dans la pensée humaine.

Madame Birotteau subit alors quelques-unes des souffrances en quelque sorte lumineuses que procurent ces terribles décharges de la volonté répandue ou concentrée par un mécanisme inconnu. Ainsi pendant un laps de temps, fort court en l'appréciant à la mesure de nos montres, mais incommensurable au compte de ses rapides impressions, cette pauvre femme eut le monstrueux pouvoir d'émettre plus d'idées, de faire surgir plus de souvenirs que dans l'état ordinaire de ses facultés elle n'en aurait conçu pendant toute une journée. La poignante histoire de ce monologue peut se résumer en quelques mots absurdes, contradictoires et dénués de sens comme il le fut.

— Il n'existe aucune raison qui puisse faire sortir Birotteau de mon lit ! Il a mangé tant de veau que peut-être est-il indisposé ? Mais s'il était malade, il m'aurait éveillée. Depuis dix-neuf ans que nous couchons ensemble dans ce lit, dans cette même maison, jamais il ne lui est arrivé de quitter sa place sans me le dire, pauvre mouton ! Il n'a découché que pour passer la nuit au corps-de-garde. S'est-il couché ce soir avec moi ? Mais oui, mon Dieu, suis-je bête !

Elle jeta les yeux sur le lit, et vit le bonnet de nuit de son mari qui conservait la forme presque conique de la tête.

— Il est donc mort ! Se serait-il tué ? Pourquoi ? reprit-elle. Depuis deux ans qu'ils l'ont nommé adjoint au maire, il est *tout je ne sais comment*. Le mettre dans les fonctions publiques, n'est-ce pas, foi d'honnête femme, à faire pitié ? Ses affaires vont bien, il m'a donné un châle. Elles vont mal peut-être ? Bah ! je le saurais. Sait-on jamais ce qu'un homme a dans son sac ? ni une femme non plus ? ça n'est pas un mal. Mais

n'avons-nous pas vendu pour cinq mille francs aujourd'hui? D'ailleurs un adjoint ne peut pas se faire mourir soi-même, il connait trop bien les lois. Où donc est-il?

Elle ne pouvait ni tourner le cou, ni avancer la main pour tirer un cordon de sonnette qui aurait mis en mouvement une cuisinière, trois commis et un garçon de magasin. En proie au cauchemar qui continuait dans son état de veille, elle oubliait sa fille paisiblement endormie dans une chambre contiguë à la sienne, et dont la porte donnait au pied de son lit. Enfin, elle cria : — Birotteau! et ne reçut aucune réponse. Elle croyait avoir crié le nom, et ne l'avait prononcé que mentalement.

— Aurait il une maîtresse? il est trop bête, reprit-elle, et d'ailleurs, il m'aime trop pour cela. N'a-t-il pas dit à madame Rognin qu'il ne m'avait jamais fait d'infidélité, même en pensée. C'est la probité venue sur terre, cet homme-là. Si quelqu'un mérite le paradis, n'est-ce pas lui? De quoi peut-il s'accuser à son confesseur? il lui dit des *nunu*. Pour un royaliste qu'il est, sans savoir pourquoi, par exemple, il ne fait guère bien mousser sa religion. Pauvre chat, il va dès huit heures en cachette à la messe, comme s'il allait dans une maison de plaisir. Il craint Dieu, pour Dieu même : l'enfer ne le concerne guère. Comment aurait-il une maîtresse? il quitte si peu ma jupe qu'il m'en ennuie. Il m'aime mieux que ses yeux, il s'aveuglerait pour moi. Pendant dix-neuf ans, il n'a jamais proféré de parole plus haut que l'autre, parlant à ma personne. Sa fille ne passe qu'après moi. Mais Césarine est là... (Césarine! Césarine!) Birotteau n'a jamais eu de pensée qu'il ne me l'ait dite. Il avait bien raison, quand il venait au PETIT MATELOT, de prétendre que je ne le connaîtrais qu'à l'user. Et plus là!... voilà de l'extraordinaire.

Elle tourna péniblement la tête et regarda furtivement à travers sa chambre, alors pleine de ces pittoresques effets de nuit qui font le désespoir du langage, et semblent appartenir exclusivement au pinceau des peintres de genre. Par quels mots rendre les effroyables zigzags que produisent les ombres portées, les apparences fantastiques des rideaux bombés par le vent, les jeux de la lumière incertaine que projette la veilleuse dans les plis du calicot rouge, les flammes que vomit une patère dont le centre rutilant ressemble à l'œil d'un voleur, l'apparition d'une robe agenouillée, enfin toutes les bizarreries qui effraient l'imagination au moment où elle n'a de puissance que pour percevoir des douleurs et pour les agrandir. Madame Birotteau crut voir une forte lumière dans la pièce qui précédait sa chambre, et pensa tout à coup au feu; mais en apercevant un foulard rouge, qui lui parut être une mare de sang répandu, les voleurs l'occupèrent exclusivement, surtout quand elle voulut trouver les traces d'une lutte dans la manière dont les meubles étaient placés. Au souvenir de la somme qui était en caisse, une crainte généreuse éteignit les froides ardeurs du cauchemar; elle s'élança tout effarée, en chemise, au milieu de sa chambre, pour secourir son mari, qu'elle supposait aux prises avec des assassins.

— Birotteau! Birotteau! cria-t-elle enfin d'une voix pleine d'angoisses.

Elle trouva le marchand parfumeur au milieu de la pièce voisine, une aune à la main et mesurant l'air, mais si mal enveloppé dans sa robe de chambre d'indienne verte, à pois couleur chocolat, que le froid lui rougissait les jambes sans qu'il le sentît, tant il était préoccupé. Quand César se retourna pour dire à sa femme : — Eh bien! que veux-tu, Constance? son air, comme celui des hommes distraits par des calculs, fut si exorbitamment niais, que madame Birotteau se mit à rire.

— Mon Dieu, César, es-tu original comme ça! dit-elle. Pourquoi me laisses-tu seule sans me prévenir? J'ai manqué mourir de peur, je ne savais quoi m'imaginer. Que fais-tu donc là, ouvert à tous vents? Tu vas t'enrhumer comme un loup. M'entends-tu, Birotteau?

— Oui, ma femme, me voilà, répondit le parfumeur en rentrant dans la chambre.

— Allons, arrive donc te chauffer, et dis-moi quelle lubie tu as, reprit madame Birotteau en écartant les cendres du feu, qu'elle s'empressa de rallumer. Je suis gelée. Étais-je bête de me lever en chemise! Mais j'ai vraiment cru qu'on t'assassinait.

Le marchand posa son bougeoir sur la cheminée, s'enveloppa dans sa robe de chambre, et alla chercher machinalement à sa femme un jupon de flanelle.

— Tiens, mimi, couvre-toi donc, dit-il. Vingt-deux sur dix-huit, reprit-il en continuant son monologue, nous pouvons avoir un superbe salon.

— Ah çà, Birotteau, te voilà donc en train de devenir fou? rêves-tu?

— Non, ma femme, je calcule.

— Pour faire tes bêtises, tu devrais bien au moins attendre le jour, s'écria-t-elle en rattachant son jupon sous sa camisole pour aller ouvrir la porte de la chambre où couchait sa fille.

— Césarine dort, dit-elle, elle ne nous entendra point. Voyons, Birotteau, parle donc. Qu'as-tu?

— Nous pouvons donner le bal.

— Donner un bal! nous? Foi d'honnête femme, tu rêves, mon cher ami.

— Je ne rêve point, ma belle biche blanche. Écoute : il faut toujours faire ce qu'on doit relativement à la position où l'on se trouve. Le gouvernement m'a mis en évidence, j'appartiens au gouvernement; nous sommes obligés d'en étudier l'esprit et d'en favoriser les intentions en les développant. Le duc de Richelieu vient de faire cesser l'occupation de la France. Selon monsieur de La Billardière, les fonctionnaires qui représentent la ville de Paris doivent se faire un devoir, chacun dans la sphère de ses influences, de célébrer la libération du territoire. Témoignons un vrai patriotisme, qui fera rougir celui des soi-disant libéraux, ces damnés intrigans, hein? Crois-tu que je n'aime pas mon pays? Je veux montrer aux libéraux, à mes ennemis, qu'aimer le roi, c'est aimer la France!

— Tu crois donc avoir des ennemis, mon pauvre Birotteau?

— Mais oui, ma femme, nous avons des ennemis. Et la moitié de nos amis dans le quartier sont nos ennemis. Ils disent tous : Birotteau a la chance, Birotteau est un homme de rien; le voilà cependant adjoint, tout lui réussit. Eh bien! ils vont être encore joliment attrapés. Apprends la première que je suis chevalier de la Légion-d'Honneur : le roi a signé hier l'ordonnance.

— Oh! alors, dit madame Birotteau tout émue, faut donner le bal, mon bon ami. Mais qu'as-tu donc tant fait pour avoir la croix?

— Quand hier monsieur de La Billardière m'a dit cette nouvelle, reprit Birotteau embarrassé, je me suis demandé, comme toi, quels étaient mes titres; mais en revenant j'ai fini par les reconnaître et par approuver le gouvernement. D'abord, je suis royaliste, j'ai été blessé à Saint-Roch en vendémiaire; n'est-ce pas quelque chose que d'avoir porté les armes dans ce temps-là pour la bonne cause? Puis, selon quelques négocians, je me suis acquitté de mes fonctions consulaires à la satisfaction générale. Enfin, je suis adjoint, le roi accorde quatre croix au corps municipal de la ville de Paris. Examen fait des personnes qui, parmi les adjoints, pouvaient être décorées, le préfet m'a porté le premier sur la liste. Le roi doit d'ailleurs me connaître : grâce au vieux Ragon, je lui fournis la seule poudre dont il veuille faire usage; nous possédons seuls la recette de la poudre de la feue reine, pauvre chère auguste victime! Le maire m'a violemment appuyé. Que veux-tu? Si le roi me donne la croix sans que je la lui demande, il me semble que je ne peux pas la refuser sans lui manquer à tous égards. Ai-je voulu être adjoint? Aussi, ma femme, puisque nous avons le vent en pompe, comme dit ton oncle Pillerault quand il est dans ses gaietés, suis-je décidé à mettre chez nous tout d'accord avec notre haute fortune. Si je puis être quelque chose, je me risquerai à devenir ce que le bon Dieu voudra que je sois, sous-préfet, si tel est mon destin. Ma femme, tu commets une grave erreur en croyant qu'un citoyen a payé sa dette à son pays après avoir débité pendant vingt ans des parfumeries à ceux qui venaient en chercher. Si l'État

réclame le concours de nos lumières, nous les lui devons, comme nous lui devons l'impôt mobilier, les portes et les fenêtres, *et cætera*. As-tu donc envie de toujours rester dans ton comptoir? Il y a, Dieu merci, bien assez long-temps que tu y séjournes. Le bal sera notre fête à nous. Adieu le détail, pour toi s'entend. Je brûle notre enseigne de la REINE DES ROSES, j'efface sur notre tableau CÉSAR BIROTTEAU, MARCHAND PARFUMEUR, SUCCESSEUR DE RAGON, et mets tout bonnement *Parfumeries* en grosses lettres d'or. Je place à l'entresol le bureau, la caisse, et un joli cabinet pour toi. Je fais mon magasin de l'arrière-boutique, de la salle à manger et de la cuisine actuelles. Je loue le premier de la maison voisine, où j'ouvre une porte dans le mur. Je retourne l'escalier, afin d'aller de plain-pied d'une maison à l'autre. Nous aurons alors un grand appartement meublé *aux oiseaux!* Oui, je renouvelle ta chambre, je te ménage un boudoir, et donne une jolie chambre à Césarine. La demoiselle de comptoir que tu prendras, notre premier commis et ta femme de chambre (oui, madame, vous en aurez une!) logeront au second. Au troisième, il y aura la cuisine, la cuisinière et le garçon de peine. Le quatrième sera notre magasin général de bouteilles, cristaux et porcelaines. L'atelier de nos ouvrières dans le grenier! Les passans ne verront plus coller les étiquettes, faire des sacs, trier des flacons, boucher des fioles. Bon pour la rue Saint-Denis, mais rue Saint-Honoré, fi donc! mauvais genre. Notre magasin doit être cossu comme un salon. Dis donc, sommes-nous les seuls parfumeurs qui soient dans les honneurs? N'y a-t-il pas des vinaigriers, des marchands de moutarde qui commandent la garde nationale, et qui sont très bien vus au Château? Imitons-les, étendons notre commerce, et en même temps poussons-nous dans les hautes sociétés.

— Tiens, Birotteau, sais-tu ce que je pense en t'écoutant? Eh! bien, tu me fais l'effet d'un homme qui cherche midi à quatorze heures. Souviens-toi de ce que je t'ai conseillé quand il a été question de te nommer maire: la tranquillité avant tout! « Tu es fait, t'ai-je dit, pour être en évidence, comme mon bras pour faire une aile de moulin. Les grandeurs seraient ta perte. » Tu ne m'as pas écoutée, la voilà venue notre perte. Pour jouer un rôle politique, il faut de l'argent, en avons-nous? Comment, tu veux brûler ton enseigne qui a coûté six cents francs, et renoncer à la Reine des Roses, à ta vraie gloire? Laisse donc les autres être des ambitieux. Qui met la main à un bûcher en retire de la flamme, est-ce vrai? la politique brûle aujourd'hui. Nous avons cent bons mille francs, écus, placés en dehors de notre commerce, de notre fabrique et de nos marchandises. Si tu veux augmenter ta fortune, agis aujourd'hui comme en 1793: les rentes sont à soixante-douze francs, achète des rentes. Tu auras dix mille livres de revenu, sans que ce placement nuise à nos affaires. Profite de ce revirement pour marier notre fille, vends notre fonds et allons dans ton pays. Comment, pendant quinze ans, tu n'as parlé que d'acheter *les Trésorières*, ce joli petit bien près de Chinon, où il y a des eaux, des prés, des bois, des vignes, deux métairies, qui rapporte mille écus, dont l'habitation nous plaît à tous deux, que nous pouvons avoir encore pour soixante mille francs, et monsieur veut aujourd'hui devenir quelque chose dans le gouvernement? Souviens-toi donc de ce que nous sommes, des parfumeurs. Il y a seize ans, avant que tu n'eusses inventé la DOUBLE PATE DES SULTANES et l'EAU CARMINATIVE, si l'on était venu te dire: « Vous allez avoir l'argent nécessaire pour acheter les Trésorières, » ne te serais-tu pas trouvé mal de joie? Eh! bien, tu peux acquérir cette propriété, dont tu avais tant envie que tu n'ouvrais la bouche que de ça, maintenant tu parles de dépenser en bêtises un argent gagné à la sueur de notre front, je peux dire le nôtre, j'ai toujours été assise dans ce comptoir par tous les temps comme un pauvre chien dans sa niche. Ne vaut-il pas mieux avoir un pied à terre chez ta fille, devenue la femme d'un notaire de Paris, et vivre huit mois de l'année à Chinon, que de commencer ici à faire de cinq sous six blancs, et de six blancs rien? Attends la hausse des fonds publics, tu donneras huit mille livres de rente à ta fille, nous en garderons deux mille pour nous, le produit de notre fonds nous permettra d'avoir les Trésorières. Là, dans ton pays, mon bon petit chat, en emportant notre mobilier qui vaut gros, nous serons comme des princes, tandis qu'ici il faut au moins un million pour faire figure.

— Voilà où je t'attendais, ma femme, dit César Birotteau. Je ne suis pas assez bête encore (quoique tu me croies bien bête, toi!) pour ne pas avoir pensé à tout. Écoute-moi bien. Alexandre Crottat nous va comme un gant pour gendre, et il aura l'étude de Roguin; mais crois-tu qu'il se contente de cent mille francs de dot (une supposition que nous donnions tout notre avoir liquide pour établir notre fille, et c'est mon avis. J'aimerais mieux n'avoir que du pain sec pour le reste de mes jours, et la voir heureuse comme une reine, enfin la femme d'un notaire de Paris, comme tu dis)? Eh bien! cent mille francs ou même huit mille livres de rente ne sont rien pour acheter l'étude à Roguin. Ce petit Xandrot, comme nous l'appelons, nous croit, ainsi que tout le monde, bien plus riches que nous ne le sommes. Si son père, ce gros fermier qui est avare comme un colimaçon, ne vend pas pour cent mille francs de terres, Xandrot ne sera pas notaire, car l'étude à Roguin vaut quatre ou cinq cent mille francs. Si Crottat n'en donne pas moitié comptant, comment se tirerait-il d'affaire? Césarine doit avoir deux cent mille francs de dot; et je veux nous retirer bons bourgeois de Paris avec quinze mille livres de rentes. Hein! Si je te faisais voir ça clair comme le jour, n'aurais-tu pas la margoulette fermée?

— Ah! si tu as le Pérou...

— Oui, j'ai, ma biche. Oui, dit-il en prenant sa femme par la taille et la frappant à petits coups, ému par une joie qui anima tous ses traits. Je n'ai point voulu te parler de cette affaire avant qu'elle ne fût cuite; mais, ma foi, demain je la terminerai, peut-être. Voici: Roguin m'a proposé une spéculation si sûre qu'il s'y met avec Ragon, avec ton oncle Pillerault et deux autres de ses cliens. Nous allons acheter aux environs de la Madeleine des terrains que, suivant les calculs de Roguin, nous aurons pour le quart de la valeur à laquelle ils doivent arriver d'ici à trois ans, époque à laquelle, les baux étant expirés, nous deviendrons maîtres d'exploiter. Nous sommes tous six par portions convenues. Moi je fournis trois cent mille francs, afin d'y être pour trois huitièmes. Si quelqu'un de nous a besoin d'argent, Roguin lui en trouvera sur sa part en l'hypothéquant. Pour tenir la queue de la poêle et savoir comment frira le poisson, j'ai voulu être propriétaire en nom pour la moitié qui sera commune entre Pillerault, le bonhomme Ragon et moi. Roguin sera sous le nom d'un monsieur Charles Claparon, mon copropriétaire, qui donnera, comme moi, une contre-lettre à ses associés. Les actes d'acquisition se font par promesses de vente sous seing privé jusqu'à ce que nous soyons maîtres de tous les terrains. Roguin examinera quels sont les contrats qui devront être réalisés, car il n'est pas sûr que nous puissions nous dispenser de l'enregistrement et en rejeter les droits sur ceux à qui nous vendrons en détail, mais ce serait trop long à t'expliquer. Les terrains payés, nous n'aurons qu'à nous croiser les bras, et dans trois ans d'ici nous serons riches d'un million. Césarine aura vingt ans, notre fonds sera vendu, nous irons alors à la grâce de Dieu modestement vers les grandeurs.

— Eh! bien, où prendras-tu donc tes trois cent mille francs? dit madame Birotteau.

— Tu n'entends rien aux affaires, ma chatte aimée. Je donnerai les cent mille francs qui sont chez Roguin, j'emprunterai quarante mille francs sur les bâtimens et les jardins où sont nos fabriques dans le faubourg du Temple, nous avons vingt mille francs en portefeuille; en tout, cent soixante mille francs. Reste cent quarante mille autres, pour lesquels je souscrirai des effets à l'ordre de monsieur Charles Claparon, banquier; il en donnera la valeur, moins l'escompte. Voilà nos cent mille écus payés: *qui a terme ne doit rien*. Quand les effets arriveront à échéance, nous les acquitterons avec nos gains. Si nous ne pouvions plus les solder, Roguin me remettrait des fonds à cinq pour cent, hypothéqués sur

ma part de terrain. Mais les emprunts seront inutiles : j'ai découvert une essence pour faire pousser les cheveux, une *Huile Comagène!* Livingston m'a posé là-bas une presse hydraulique pour fabriquer mon huile avec des noisettes qui, sous cette forte pression, rendront aussitôt toute leur huile. Dans un an, suivant mes probabilités, j'aurai gagné cent mille francs, au moins. Je médite une affiche qui commencera par : *A bas les perruques!* dont l'effet sera prodigieux. Tu ne t'aperçois pas de mes insomnies, toi! Voilà trois mois que le succès de l'HUILE DE MACASSAR m'empêche de dormir. Je veux couler *Macassar!*

— Voilà donc les beaux projets que tu roules dans ta caboche depuis deux mois, sans vouloir m'en rien dire. Je viens de me voir en mendiante à ma propre porte, quel avis du ciel! Dans quelque temps, il ne nous restera que les yeux pour pleurer. Jamais tu ne feras ça, moi vivante, entends-tu, César! Il se trouve là-dessous quelques manigances que tu n'aperçois pas, tu es trop probe et trop loyal pour soupçonner des friponneries chez les autres. Pourquoi vient-on t'offrir des millions? Tu te dépouilles de toutes tes valeurs, tu t'avances au delà de tes moyens, et si ton *huile* ne prend pas, si l'on ne trouve pas d'argent, si la valeur des terrains ne se réalise pas, avec quoi paieras-tu tes billets? est-ce avec les coques de tes noisettes? Pour te placer plus haut dans la société, tu ne veux plus être en nom, tu veux ôter l'enseigne de la Reine des Roses, et tu vas faire encore tes salamalecs d'affiches et de prospectus qui montreront César Birotteau au coin de toutes les bornes et au-dessus de toutes les planches, aux endroits où l'on bâtit.

— Oh! tu n'y es pas. J'aurai une succursale sous le nom de Popinot, dans quelque maison autour de la rue des Lombards, où je mettrai le petit Anselme. J'acquitterai ainsi la dette de la reconnaissance envers monsieur et madame Ragon, en établissant leur neveu, qui pourra faire fortune. Ces pauvres Ragonnins m'ont l'air d'avoir été bien grêlés depuis quelque temps.

— Tiens, ces gens-là veulent ton argent.

— Mais quelles gens donc, ma belle? Est-ce ton oncle Pillerault, qui nous aime comme ses petits boyaux et dîne avec nous tous les dimanches! Est-ce ce bon vieux Ragon, notre prédécesseur, qui voit quarante ans de probité devant lui, avec qui nous faisons notre boston? Enfin serait-ce Roguin, un notaire de Paris, un homme de cinquante-sept ans, qui a vingt-cinq ans de notariat? Un notaire de Paris, ce serait la fleur des pois, si les honnêtes gens ne valaient pas tous le même prix. Au besoin, mes associés m'aideraient! Où donc est le complot, ma biche blanche? Tiens, il faut que je te dise ton fait! Foi d'honnête homme, je l'ai sur le cœur : — Tu as toujours été défiante comme une chatte! Aussitôt que nous avons eu pour deux sous à nous dans la boutique, tu croyais que les chalands étaient des voleurs. — Il faut se mettre à tes genoux afin de te supplier de te laisser enrichir! Pour une fille de Paris, tu n'as guère d'ambition! Sans tes craintes perpétuelles, il n'y aurait pas eu d'homme plus heureux que moi! — Si je t'avais écoutée, je n'aurais jamais fait ni la *Pâte des Sultanes*, ni l'*Eau carminative*. Notre boutique nous a fait vivre, mais ces deux découvertes et nos savons nous ont donné les cent soixante mille francs que nous possédons clair et net! — Sans mon génie, car j'ai du talent comme parfumeur, nous serions de petits détaillans, nous tirerions le diable par la queue pour *joindre les deux bouts*, et je ne serais pas un des notables négocians qui concourent à l'élection des juges au tribunal de commerce, je n'aurais été ni juge ni adjoint. Sais-tu ce que je serais? un boutiquier comme a été le père Ragon, soit dit sans l'offenser, car je respecte les boutiques, le plus beau de notre nez en est fait! — Après avoir vendu de la parfumerie pendant quarante ans, nous posséderions, comme lui, trois mille livres de rente; et au prix où sont les choses dont la valeur a doublé, nous aurions, comme eux, à peine de quoi vivre. (De jour en jour, ce vieux ménage-là me serre le cœur davantage. Il faudra que j'y voie clair, et je saurai le fin mot par Popinot, demain!) — Si j'avais suivi tes conseils, toi qui as le bonheur inquiet et qui te demandes si tu auras demain ce que tu tiens aujourd'hui, je n'aurais pas de crédit, je n'aurais pas la croix de la Légion-d'Honneur, et je ne serais pas en passe d'être un homme politique. Oui, tu as beau branler la tête, si notre affaire se réalise, je puis devenir député de Paris. Ah! je ne me nomme pas César pour rien, tout m'a réussi. — C'est inimaginable, au dehors chacun m'accorde de la capacité; mais ici, la seule personne à laquelle je veux tant plaire que je sue sang et eau pour la rendre heureuse, est précisément celle qui me prend pour une bête.

Ces phrases, quoique scindées par des repos éloquens et lancées comme des balles, ainsi que font tous ceux qui se posent dans une attitude récriminatoire, exprimaient un attachement si profond, si soutenu, que madame Birotteau fut intérieurement attendrie; mais elle se servit, comme toutes les femmes, de l'amour qu'elle inspirait pour avoir gain de cause.

— Eh! bien, Birotteau, dit-elle, si tu m'aimes, laisse-moi donc être heureuse à mon goût. Ni toi, ni moi, nous n'avons reçu d'éducation; nous ne savons point parler, ni faire un *serviteur* à la manière des gens du monde, comment veut-on que nous réussissions dans les places du gouvernement? Je serai heureuse aux Trésorières, moi! J'ai toujours aimé les bêtes et les petits oiseaux, je passerai très bien ma vie à prendre soin des poulets, à faire la fermière. Vendons notre fonds, marions Césarine, et laisse ton *Imogène*. Nous viendrons passer les hivers à Paris, chez notre gendre, nous serons heureux, rien ni dans la politique ni dans le commerce ne pourra changer notre manière d'être. Pourquoi vouloir écraser les autres? Notre fortune actuelle ne nous suffit-elle pas? Quand tu seras millionnaire, dîneras-tu deux fois? as-tu besoin d'une autre femme que moi? Vois mon oncle Pillerault? il s'est sagement contenté de son petit avoir, et sa vie s'emploie à de bonnes œuvres. A-t-il besoin de beaux meubles, lui? Je suis sûre que tu m'as commandé le mobilier: j'ai vu venir Braschon ici, ce n'était pas pour acheter de la parfumerie.

— Eh! bien, oui, ma belle, tes meubles sont ordonnés, nos travaux vont être commencés demain et dirigés par un architecte que m'a recommandé monsieur de La Billardière.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, ayez pitié de nous!

— Mais tu n'es pas raisonnable, ma biche. Est-ce à trente-sept ans, fraîche et jolie comme tu l'es, que tu peux aller t'enterrer à Chinon? Moi, Dieu merci, je n'ai que trente-neuf ans. Le hasard m'ouvre une belle carrière, j'y entre. En m'y conduisant avec prudence, je puis faire une maison honorable dans la bourgeoisie de Paris, comme cela se pratiquait jadis, fonder les Birotteau, comme il y a des Keller, des Jules Desmarets, des Roguin, des Cochin, des Guillaume, des Lebas, des Nucingen, des Saillard, des Popinot, des Matifat qui marquent ou qui ont marqué dans leurs quartiers. Allons donc! Si cette affaire-là n'était pas sûre comme de l'or en barres...

— Sûre!

— Oui, sûre. Voilà deux mois que je la chiffre. Sans en avoir l'air, je prends des informations sur les constructions, au bureau de la ville, chez des architectes et chez des entrepreneurs. Monsieur Grindot, le jeune architecte qui va remanier notre appartement, est désespéré de ne pas avoir d'argent pour se mettre dans notre spéculation.

— Il y aura des constructions à faire, il vous y pousse pour vous gruger.

— Peut-on attraper des gens comme Pillerault, comme Charles Claparon et Roguin? Le gain est sûr comme celui de la Pâte des Sultanes, vois-tu.

— Mais, mon cher ami, qu'a donc besoin Roguin de spéculer, s'il a sa charge payée et sa fortune faite? Je le vois quelquefois passer plus soucieux qu'un ministre d'État, avec un regard en dessous que je n'aime pas : il cache des soucis. Sa figure est devenue, depuis cinq ans, celle d'un vieux débauché. Qui te dit qu'il ne lèvera pas le pied quand il aura vos fonds en main? Cela s'est vu. Le connaissons-nous bien? Il a beau depuis quinze ans être notre ami, je ne mettrais pas ma main au feu pour lui. Tiens, il est punais et ne vit pas avec sa femme, il doit avoir des maîtresses qu'il paie et qui

le ruinent ; je ne trouve pas d'autre cause à sa tristesse. Quand je fais ma toilette, je regarde à travers les persiennes, je le vois rentrer à pied chez lui, le matin, revenant d'où? personne ne le sait. Il me fait l'effet d'un homme qui a un ménage en ville, qui dépense de son côté, madame du sien. Est-ce la vie d'un notaire? S'ils gagnent cinquante mille francs et qu'ils en mangent soixante, en vingt ans on voit la fin de sa fortune, on se trouve nus comme de petits saint Jean ; mais comme on s'est habitué à briller, on dévalise ses amis sans pitié : charité bien ordonnée commence par soi-même. Il est intime avec ce petit gueux de du Tillet, notre ancien commis ; je ne vois rien de bon dans cette amitié. S'il n'a pas su juger du Tillet, il est bien aveugle ; s'il le connaît, pourquoi le choye-t-il tant? tu me diras que sa femme aime du Tillet? eh bien! je n'attends rien de bon d'un homme qui n'a pas d'honneur à l'égard de sa femme. Enfin les possesseurs actuels de ces terrains sont donc bien bêtes de donner pour cent sous ce qui vaut cent francs? Si tu rencontrais un enfant qui ne sût pas ce que vaut un louis, ne lui en dirais-tu pas la valeur? Votre affaire me fait l'effet d'un vol, à moi, soit dit sans t'offenser.

— Mon Dieu! que les femmes sont quelquefois drôles, et comme elles brouillent toutes les idées! Si Roguin n'était rien dans l'affaire, tu me dirais : Tiens, tiens, César, tu fais une affaire où Roguin n'est pas; elle ne vaut rien. A cette heure, il est là comme une garantie, et tu me dis...

— Non, c'est un monsieur Claparon.

— Mais un notaire ne peut pas être en nom dans une spéculation.

— Pourquoi fait-il alors une chose que lui interdit la loi? Que me répondras-tu, toi qui ne connais que la loi?

— Laisse-moi donc continuer. Roguin s'y met, et tu me dis que l'affaire ne vaut rien. Est-ce raisonnable? Tu me dis encore : Il fait une chose contre la loi. Mais il s'y mettra ostensiblement s'il le faut. Tu me dis maintenant : Il est riche. Ne peut-on pas m'en dire autant à moi? Ragon et Pillerault seraient-ils bien venus à me dire : Pourquoi faites-vous cette affaire, vous qui avez de l'argent comme un marchand de cochons?

— Les commerçans ne sont pas dans la position des notaires, dit madame Birotteau.

— Enfin, ma conscience est bien intacte, dit César en continuant. Les gens qui vendent, vendent par nécessité; nous ne les volons pas plus qu'on ne vole ceux à qui on achète des rentes à soixante-quinze. Aujourd'hui, nous acquérons les terrains à leur prix d'aujourd'hui; dans deux ans, ce sera différent, comme pour les rentes. Sachez, Constance-Barbe-Joséphine Pillerault, que vous ne prendrez jamais César Birotteau à faire une action qui soit contre la plus rigide probité, ni contre la loi, ni contre la conscience, ni contre la délicatesse. Un homme établi depuis dix-huit ans être soupçonné d'improbité dans son ménage!

— Allons, calme-toi, César! Une femme qui vit avec toi depuis ce temps connaît le fond de ton âme. Tu es le maître, après tout. Cette fortune, tu l'as gagnée, n'est-ce pas? elle est à toi, tu peux la dépenser. Nous serions réduites à la dernière misère, ni moi ni ta fille nous ne te ferions un seul reproche. Mais écoute; quand tu inventais ta Pâte des Sultanes et ton Eau Carminative, que risquais-tu? des cinq à six mille francs. Aujourd'hui, tu mets toute ta fortune sur un coup de cartes, tu n'es pas seul à le jouer, tu as des associés qui peuvent se montrer plus fins que toi. Donne ton bal, renouvelle ton appartement, fais dix mille francs de dépense, c'est inutile, ce n'est pas ruineux. Quant à ton affaire de la Madeleine, je m'y oppose formellement. Tu es parfumeur, sois parfumeur, et non pas revendeur de terrains. Nous avons un instinct qui ne nous trompe pas, nous autres femmes! Je t'ai prévenu, maintenant agis à ta tête. Tu as été juge au tribunal de commerce, tu connais les lois, tu as bien mené ta barque, je te suivrai, César! Mais je tremblerai jusqu'à ce que je voie notre fortune solidement assise, et Césarine bien mariée. Dieu veuille que mon rêve ne soit pas une prophétie!

Cette soumission contraria Birotteau, qui employa l'innocente ruse à laquelle il avait recours en semblable occasion.

— Ecoute, Constance, je n'ai pas encore donné ma parole; mais c'est tout comme.

— Oh! César, tout est dit, n'en parlons plus. L'honneur passe avant la fortune. Allons, couche-toi, mon cher ami, nous n'avons plus de bois. D'ailleurs, nous serons toujours mieux au lit pour causer, si cela t'amuse. Oh! le vilain rêve! mon Dieu! se voir soi-même! Mais c'est affreux! Césarine et moi, nous allons joliment faire des neuvaines pour le succès de tes terrains.

— Sans doute l'aide de Dieu ne nuit à rien, dit gravement Birotteau. Mais l'essence de noisettes est aussi une puissance, ma femme! J'ai fait cette découverte comme autrefois celle de la Double Pâte des Sultanes, par hasard : la première fois en ouvrant un livre, cette fois en regardant la gravure d'Héro et Léandre. Tu sais, une femme qui verse de l'huile sur la tête de son amant, est-ce gentil? Les spéculations les plus sûres sont celles qui reposent sur la vanité, sur l'amour-propre, l'envie de paraître. Ces sentimens-là ne meurent jamais.

— Hélas! je le vois bien.

— A un certain âge, les hommes feraient les cent coups pour avoir des cheveux, quand ils n'en ont pas. Depuis quelque temps, les coiffeurs me disent qu'ils ne vendent pas seulement le *Macassar*, mais toutes les drogues bonnes à teindre les cheveux, ou qui passent pour les faire pousser. Depuis la paix, les hommes sont bien plus auprès des femmes, et elles n'aiment pas les chauves, hé! hé! mimi! La demande de cet article-là s'explique donc par la situation politique. Une composition qui vous entretiendrait les cheveux en bonne santé se vendrait comme du pain, d'autant que cette Essence sera sans doute approuvée par l'Académie des Sciences. Mon bon monsieur Vauquelin m'aidera peut-être encore. J'irai demain lui soumettre mon idée, en lui offrant la gravure que j'ai fini par trouver après deux ans de recherches en Allemagne. Il s'occupe précisément de l'analyse des cheveux. Chiffreville, son associé pour sa fabrique de produits chimiques, me l'a dit. Si ma découverte s'accorde avec les siennes, mon essence serait achetée par les deux sexes. Mon idée est une fortune, je le répète. Mon Dieu, je n'en dors pas. Eh! par bonheur, le petit Popinot a les plus beaux cheveux du monde. Avec une demoiselle de comptoir qui aurait des cheveux longs à tomber jusqu'à terre et qui dirait, si la chose est possible sans offenser Dieu ni le prochain, que l'huile Comagène (car ce sera décidément une huile) y est pour quelque chose, les têtes de grisons se jetteraient là-dessus comme la pauvreté sur le monde. Dis-donc, mignonne, et ton bal? Je ne suis pas méchant, mais je voudrais bien rencontrer ce petit drôle de du Tillet, qui *fait le gros*, avec sa fortune, et qui m'évite toujours à la Bourse. Il sait que je connais un trait de lui qui n'est pas beau. Peut-être ai-je été trop bon avec lui. Est-ce drôle, ma femme, qu'on soit toujours puni de ses bonnes actions, ici bas s'entend! Je me suis conduit comme un père envers lui, tu ne sais pas tout ce que j'ai fait pour lui.

— Tu me donnes la chair de poule rien que de m'en parler. Si tu avais su ce qu'il voulait faire de toi, tu n'aurais pas gardé le secret sur le vol des trois mille francs, car j'ai deviné la manière dont l'affaire s'est arrangée. Si tu l'avais envoyé en police correctionnelle, peut-être aurais-tu rendu service à bien du monde.

— Que prétendait-il donc faire de moi?

— Rien. Si tu étais en train de m'écouter ce soir, je te donnerais un bon conseil, Birotteau, ce serait de laisser ton du Tillet.

— Ne trouverait-on pas extraordinaire de voir exclu de chez moi un commis que j'ai cautionné pour les premiers vingt mille francs avec lesquels il a commencé les affaires? Va, faisons le bien pour le bien. D'ailleurs, du Tillet s'est peut être amendé.

— Il faudra mettre tout cen dessus dessous ici.

— Que dis-tu donc avec ton cen dessus dessous? Mais tout sera rangé comme un papier de musique. Tu as donc déjà

oublié ce que je viens de te dire relativement à l'escalier et à ma location dans la maison voisine que j'ai arrangée avec le marchand de parapluies, Cayron? Nous devons aller ensemble demain chez monsieur Molineux, son propriétaire, car j'ai demain des affaires autant qu'en a un ministre....

— Tu m'as tourné la cervelle avec tes projets, lui dit Constance, je m'y brouille. D'ailleurs, Birotteau, je dors.

— Bonjour, répondit le mari. Ecoute donc, je te dis bonjour parce que nous sommes au matin, mimi. Ah! la voilà partie, cette chère enfant! Va, tu seras richissime, ou je perdrai mon nom de César.

Quelques instans après, Constance et César ronflèrent paisiblement.

Un coup d'œil rapidement jeté sur la vie antérieure de ce ménage confirmera les idées que doit suggérer l'amicale altercation des deux principaux personnages de cette scène. En peignant les mœurs des détaillans, cette esquisse expliquera d'ailleurs par quels singuliers hasards César Birotteau se trouvait adjoint et parfumeur, ancien officier de la garde nationale et chevalier de la Légion-d'Honneur. En éclairant la profondeur de son caractère et les ressorts de sa grandeur, on pourra comprendre comment les accidens commerciaux que surmontent les têtes fortes deviennent d'irréparables catastrophes pour de petits esprits. Les événemens ne sont jamais absolus, leurs résultats dépendent entièrement des individus: le malheur est un marche-pied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile, pour les faibles un abîme.

Un closier des environs de Chinon, nommé Jacques Birotteau, épousa la femme de chambre d'une dame chez laquelle il faisait les vignes; il eut trois garçons, sa femme mourut en couche du dernier, et le pauvre homme ne lui survécut pas long-temps. La maîtresse affectionnait sa femme de chambre; elle fit élever avec ses fils l'aîné des enfans de son closier, nommé François, et le plaça dans un séminaire. Ordonné prêtre, François Birotteau se cacha pendant la révolution et mena la vie errante des prêtres non assermentés, traqués comme des bêtes fauves, et pour le moins guillotinés. Au moment où commence cette histoire, il se trouvait vicaire de la cathédrale de Tours, et n'avait quitté qu'une seule fois cette ville, pour venir voir son frère César. Le mouvement de Paris étourdit si fort le bon prêtre qu'il n'osait sortir de sa chambre; il nommait les cabriolets des *demi-fiacres*, et s'étonnait de tout. Après une semaine de séjour, il revint à Tours, en se promettant de ne jamais retourner dans la capitale.

Le deuxième fils du vigneron, Jean Birotteau, pris par la milice, gagna promptement le grade de capitaine pendant les premières guerres de la révolution. A la bataille de la Trébia, Macdonald demanda des hommes de bonne volonté pour emporter une batterie, le capitaine Jean Birotteau s'avança avec sa compagnie et fut tué. La destinée des Birotteau voulait sans doute qu'ils fussent opprimés par les hommes ou par les événemens partout où ils se planteraient.

Le dernier enfant est le héros de cette scène. Lorsqu'à l'âge de quatorze ans César sut lire, écrire et compter, il quitta le pays, vint à pied à Paris chercher fortune avec un louis dans sa poche. La recommandation d'un apothicaire de Tours le fit entrer, en qualité de garçon de magasin, chez monsieur et madame Ragon, marchands parfumeurs. César possédait alors une paire de souliers ferrés, une culotte et des bas bleus, son gilet à fleurs, une veste de paysan, trois grosses chemises de bonne toile et son gourdin de route. Si ses cheveux étaient coupés comme le sont ceux des enfans de chœur, il avait les reins solides du Tourangeau; s'il se laissait aller parfois à la paresse en vigueur dans le pays, elle était compensée par le désir de faire fortune; s'il manquait d'esprit et d'instruction, il avait une rectitude instinctive et des sentimens délicats qu'il tenait de sa mère, créature qui, suivant l'expression tourangelle, était un *cœur d'or*. César eut la nourriture, six francs de gages par mois, et fut couché sur un grabat, au grenier, près de la cuisinière; les commis, qui lui apprirent à faire les emballages et les commissions, à balayer le magasin et la rue, se moquèrent de lui tout en le façonnant au service, par suite des mœurs boutiquières, où la plaisanterie entre comme principal élément d'instruction; monsieur et madame Ragon lui parlèrent comme à un chien. Personne ne prit garde à la fatigue de l'apprenti, quoique le soir ses pieds meurtris par le pavé lui fissent un mal horrible et que ses épaules fussent brisées. Cette rude application du *chacun pour soi*, l'évangile de toutes les capitales, fit trouver à César la vie de Paris fort dure. Le soir, il pleurait en pensant à la Touraine où le paysan travaille à son aise, où le maçon pose sa pierre en douze temps, où la paresse est sagement mêlée au labeur; mais il s'endormait sans avoir le temps de penser à s'enfuir, car il avait des courses pour la matinée et obéissait à son devoir avec l'instinct d'un chien de garde. Si par hasard il se plaignait, le premier commis souriait d'un air jovial.

— Ah! mon garçon, disait-il, tout n'est pas rose à la Reine des Roses, et les alouettes n'y tombent pas toutes rôties: faut d'abord courir après, puis les prendre, enfin, faut avoir de quoi les accommoder.

La cuisinière, grosse Picarde, prenait les meilleurs morceaux pour elle, et n'adressait la parole à César que pour se plaindre de monsieur ou de madame Ragon, qui ne lui laissaient rien à voler. Vers la fin du premier mois, cette fille, obligée de garder la maison un dimanche, entama la conversation avec César. Ursule décrassée sembla charmante au pauvre garçon de peine, qui, sans le hasard, allait échouer sur le premier écueil caché dans sa carrière. Comme tous les êtres dénués de protection, il aima la première femme qui lui jetait un regard aimable. La cuisinière prit César sous sa protection, et il s'ensuivit de secrètes amours que les commis raillèrent impitoyablement. Deux ans après, la cuisinière quitta très heureusement César pour un jeune réfractaire de son pays caché à Paris, un Picard de vingt ans, riche de quelques arpens de terre, et qui se laissa épouser par Ursule.

Pendant ces deux années, la cuisinière avait bien nourri son petit César, lui avait expliqué plusieurs mystères de la vie parisienne en la lui faisant examiner d'en bas, et lui avait inculqué par jalousie une profonde horreur pour les mauvais lieux dont les dangers ne lui paraissaient pas inconnus. En 1792, les pieds de César trahi s'étaient accoutumés au pavé, ses épaules aux caisses, et son esprit à ce qu'il nommait *les bourdes* de Paris. Aussi, quand Ursule l'abandonna, fut-il promptement consolé, car elle n'avait réalisé aucune de ses idées instinctives sur les sentimens. Lascive et bourrue, pateline et pillarde, égoïste et buveuse, elle froissait la candeur de Birotteau sans lui offrir aucune riche perspective. Parfois le pauvre enfant se voyait avec douleur lié par les nœuds les plus forts pour les cœurs naïfs à une créature avec laquelle il ne sympathisait pas. Au moment où il devint maître de son cœur, il avait grandi et atteint l'âge de seize ans. Son esprit, développé par Ursule et par les plaisanteries des commis, lui fit étudier le commerce d'un regard où l'intelligence se cachait sous la simplesse: il observa les chalands, demanda dans les momens perdus des explications sur les marchandises dont il retint les diversités et les places; il connut un beau jour les articles, les prix et les chiffres mieux que ne les connaissaient les nouveaux venus; monsieur et madame Ragon s'habituèrent dès lors à l'employer.

Le jour où la terrible réquisition de l'an II fit maison nette chez le citoyen Ragon, César Birotteau, promu second commis, profita de la circonstance pour obtenir cinquante livres d'appointemens par mois, et s'assit à la table des Ragon avec une jouissance ineffable. Le second commis de *la Reine des Roses*, déjà riche de six cents francs, eut une chambre où il put convenablement serrer dans des meubles long-temps convoités les nippes qu'il s'était amassées. Les jours de décadi, mis comme les jeunes gens de l'époque à qui la mode ordonnait d'affecter des manières brutales, ce doux et modeste paysan avait un air qui le rendait au moins leur égal, et il franchit ainsi les barrières qu'en d'autres temps la domesticité eût mises entre la bourgeoisie et lui. Vers la fin de cette année, sa probité le fit placer à la caisse. L'imposante citoyenne Ragon veillait au linge du commis, et les deux marchands se familiarisèrent avec lui.

En vendémiaire 1794, César, qui possédait cent louis d'or, les échangea contre six mille francs d'assignats, acheta des

rentes à trente francs, les paya la veille du jour où l'échelle de dépréciation eut cours à la Bourse, et serra son inscription avec un indicible bonheur. Dès ce jour, il suivit le mouvement des fonds et des affaires publiques avec des anxiétés secrètes qui le faisaient palpiter au récit des revers ou des succès qui marquèrent cette période de notre histoire. Monsieur Ragon, ancien parfumeur de Sa Majesté la reine Marie-Antoinette, confia dans ces moments critiques son attachement pour les tyrans déchus à César Birotteau. Cette confidence fut une des circonstances capitales de la vie de César. Les conversations du soir, quand la boutique était close, la rue calme et la caisse faite, fanatisèrent le Tourangeau qui, en devenant royaliste, obéissait à ses sentimens innés. Le narré des vertueuses actions de Louis XVI, les anecdotes par lesquelles les deux époux exaltaient les mérites de la reine, échauffèrent l'imagination de César. L'horrible sort de ces deux têtes couronnées, tranchées à quelques pas de la boutique, révolta son cœur sensible et lui donna de la haine pour un système de gouvernement à qui le sang innocent ne coûtait rien à répandre. L'intérêt commercial lui montrait la mort du négoce dans le maximum et dans les orages politiques, toujours ennemis des affaires. En vrai parfumeur, il haïssait d'ailleurs une révolution qui mettait tout le monde à la Titus et supprimait la poudre. La tranquillité que procure le pouvoir absolu pouvant seule donner la vie à l'argent, il se fanatisa pour la royauté. Quand monsieur Ragon le vit en bonne disposition, il le nomma son premier commis et l'initia au secret de la boutique de la Reine des Roses, dont quelques chalands étaient les plus actifs, les plus dévoués émissaires des Bourbons, et où se faisait la correspondance de l'Ouest avec Paris. Entraîné par la chaleur du jeune âge, électrisé par ses rapports avec les Georges, les La Billardière, les Montauran, les Bauvan, les Longuy, les Manda, les Bernier, les du Guénic et les Fontaine, César se jeta dans la conspiration que les royalistes et les terroristes réunis dirigèrent au 13 vendémiaire contre la Convention expirante.

César eut l'honneur de lutter contre Napoléon sur les marches de Saint-Roch, et fut blessé dès le commencement de l'affaire. Chacun sait l'issue de cette tentative. Si l'aide-de-camp de Barras sortit de son obscurité, Birotteau fut sauvé par la sienne. Quelques amis transportèrent le belliqueux premier commis à la Reine des Roses, où il resta caché dans le grenier, pansé par madame Ragon, et heureusement oublié. César Birotteau n'avait eu qu'un éclair de courage militaire. Pendant le mois que dura sa convalescence, il fit de solides réflexions sur l'alliance ridicule de la politique et de la parfumerie. S'il resta royaliste, il résolut d'être purement et simplement un parfumeur royaliste, sans jamais plus se compromettre, et s'adonna corps et âme à sa partie.

Au 18 brumaire, monsieur et madame Ragon, désespérant de la cause royale, se décidèrent à quitter la parfumerie, à vivre en bons bourgeois, sans plus se mêler de politique. Pour recouvrer le prix de leur fonds, il leur fallait rencontrer un homme qui eût plus de probité que d'ambition, plus de gros bon sens que de capacité; Ragon proposa donc l'affaire à son premier commis. Birotteau, maître à vingt ans de mille francs de rente dans les fonds publics, hésita. Son ambition consistait à vivre auprès de Chinon quand il se serait fait quinze cents francs de rente, et que le premier consul aurait consolidé la dette publique en se consolidant aux Tuileries. Pourquoi risquer son honnête et simple indépendance dans les chances commerciales? se disait-il. Il n'avait jamais cru gagner une fortune si considérable, due à ces chances auxquelles on ne se livre que pendant la jeunesse; il songeait alors à épouser en Touraine une femme aussi riche que lui pour pouvoir acheter et cultiver *les Trésorières*, petit bien que, depuis l'âge de raison, il avait convoité, qu'il rêvait d'augmenter, où il se ferait mille écus de rente, où il mènerait une vie heureusement obscure. Il allait refuser, quand l'amour changea tout à coup ses résolutions en décuplant le chiffre de son ambition.

Depuis la trahison d'Ursule, César était resté sage, autant par crainte des dangers que l'on court à Paris en amour que par suite de ses travaux. Quand les passions sont sans aliment, elles se changent en besoin; le mariage devient alors, pour les gens de la classe moyenne, une idée fixe; car ils n'ont que cette manière de conquérir et de s'approprier une femme. César Birotteau en était là. Tout roulait sur le premier commis dans le magasin de la Reine des Roses: il n'avait pas un moment à donner au plaisir. Dans une semblable vie les besoins sont encore plus impérieux: aussi la rencontre d'une belle fille, à laquelle un commis libertin eût à peine songé, devait-elle produire le plus grand effet sur le sage César. Par un beau jour de juin, en entrant par le pont Marie dans l'île Saint-Louis, il vit une jeune fille debout sur la porte d'une boutique située à l'encoignure du quai d'Anjou. Constance Pillerault était la première demoiselle d'un magasin de nouveautés nommé *le Petit-Matelot*, le premier des magasins qui depuis se sont établis dans Paris avec plus ou moins d'enseignes peintes, banderoles flottantes, montres pleines de châles en balançoire, cravattes arrangées comme des châteaux de cartes, et mille autres séductions commerciales, prix fixes, bandelettes, affiches, illusions et effets d'optique portés à un tel degré de perfectionnement que les devantures de boutiques sont devenues des poëmes commerciaux. Le bas prix de tous les objets dits Nouveautés qui se trouvaient au Petit-Matelot lui donna une vogue inouïe dans l'endroit de Paris le moins favorable à la vogue et au commerce. Cette première demoiselle était alors citée pour sa beauté, comme depuis le furent la Belle Limonadière du café des Mille-Colonnes et plusieurs autres pauvres créatures qui ont fait lever plus de jeunes et de vieux nez aux carreaux des modistes, des limonadiers et des magasins, qu'il n'y a de pavés dans les rues de Paris. Le premier commis de la Reine des Roses, logé entre Saint-Roch et la rue de la Sourdière, exclusivement occupé de parfumerie, ne soupçonnait pas l'existence du Petit-Matelot; car les petits commerces de Paris sont assez étrangers les uns aux autres. César fut si vigoureusement féru par la beauté de Constance qu'il entra furieusement au Petit-Matelot pour y acheter six chemises de toile, dont il débattit long-temps le prix, en se faisant déplier des volumes de toiles, ni plus ni moins qu'une Anglaise en humeur de marchander (*shoping*). La première demoiselle daigna s'occuper de César en s'apercevant, à quelques symptômes connus de toutes les femmes, qu'il venait bien plus pour la marchande que pour la marchandise. Il dicta son nom et son adresse à la demoiselle, qui fut très indifférente à l'admiration du chaland après l'emplette. Le pauvre commis avait eu peu de chose à faire pour gagner les bonnes grâces d'Ursule, il était demeuré niais comme un mouton; l'amour l'enniaisant encore davantage, il n'osa pas dire un mot, et fut d'ailleurs trop ébloui pour remarquer l'insouciance qui succédait au sourire de cette sirène marchande.

Pendant huit jours il alla tous les soirs faire faction devant le Petit-Matelot, quêtant un regard comme un chien quête un os à la porte d'une cuisine, insoucieux des moqueries que se permettaient les commis et les *demoiselles*, se dérangeant avec humilité pour les acheteurs ou les passans, attentifs aux petites révolutions de la boutique. Quelques jours après il entra de nouveau dans le paradis où était son ange, moins pour y acheter des mouchoirs que pour lui communiquer une idée lumineuse.

— Si vous aviez besoin de parfumeries, mademoiselle, je vous en fournirais bien tout de même, dit-il en la payant.

Constance Pillerault recevait journellement de brillantes propositions où il n'était jamais question de mariage; et, quoique son cœur fût aussi pur que son front était blanc, ce ne fut qu'après six mois de marches et de contremarches, où César signala son infatigable amour, qu'elle daigna recevoir les soins de César, mais sans vouloir se prononcer: prudence commandée par le nombre infini de ses serviteurs, marchands de vins en gros, riches limonadiers et autres qui lui faisaient les yeux doux. L'amant s'était appuyé sur le tuteur de Constance, monsieur Claude-Joseph Pillerault, alors marchand quincaillier sur le quai de la Ferraille, qu'il avait fini par découvrir en se livrant à l'espionnage souterrain qui distingue le véritable amour. La rapidité de ce récit

oblige à passer sous silence les joies de l'amour parisien fait avec innocence, à taire les prodigalités particulières aux commis : melons apportés dans la primeur, fins dîners chez Vénua suivis du spectacle, parties de campagne en fiacre le dimanche. Sans être joli garçon, César n'avait rien dans sa personne qui s'opposât à ce qu'il fût aimé. La vie de Paris et son séjour dans un magasin sombre avaient fini par éteindre la vivacité de son teint de paysan. Son abondante chevelure noire, son encolure de cheval normand, ses gros membres, son air simple et probe, tout contribuait à disposer favorablement en sa faveur. L'oncle Pillerault, chargé de veiller au bonheur de la fille de son frère, avait pris des renseignemens : il sanctionna les intentions du Tourangeau. En 1800, au joli mois de mai, mademoiselle Pillerault consentit à épouser César Birotteau, qui s'évanouit de joie au moment où, sous un tilleul, à Sceaux, Constance-Barbe-Joséphine l'accepta pour époux.

— Ma petite, dit monsieur Pillerault, tu acquiers un bon mari. Il a le cœur chaud et des sentimens d'honneur : c'est franc comme l'osier et sage comme un Enfant-Jésus, enfin le roi des hommes.

Constance abdiqua franchement les brillantes destinées auxquelles, comme toutes les filles de boutique, elle avait parfois rêvé : elle voulut être une honnête femme, une bonne mère de famille, et prit la vie suivant le religieux programme de la classe moyenne. Ce rôle allait d'ailleurs bien mieux à ses idées que les dangereuses vanités qui séduisent tant de jeunes imaginations parisiennes. D'une intelligence étroite, Constance offrait le type de la petite bourgeoise dont les travaux ne vont pas sans un peu d'humeur, qui commence par refuser ce qu'elle désire et se fâche quand elle est prise au mot, dont l'inquiète activité se porte sur la cuisine et sur la caisse, sur les affaires les plus graves et sur les reprises invisibles à faire au linge, qui aime en grondant, ne conçoit que les idées les plus simples, la petite monnaie de l'esprit, raisonne sur tout, a peur de tout, calcule tout et pense toujours à l'avenir. Sa beauté froide, mais candide, son air touchant, sa fraîcheur, empêchèrent Birotteau de songer à des défauts compensés d'ailleurs par cette délicate probité naturelle aux femmes, par un ordre excessif, par le fanatisme du travail et par le génie de la vente. Constance avait alors dix-huit ans et possédait onze mille francs. César, à qui l'amour inspira la plus excessive ambition, acheta le fonds de la Reine des Roses et le transporta près de la place Vendôme, dans une belle maison. Agé de vingt et un ans seulement, marié à une belle femme adorée, possesseur d'un établissement dont il avait payé le prix aux trois quarts, il dut voir et vit l'avenir en beau, surtout en mesurant le chemin fait depuis son point de départ. Roguin, notaire des Ragon, le rédacteur du contrat de mariage, donna de sages conseils au nouveau parfumeur en l'empêchant d'achever le payement du fonds avec la dot de sa femme.

— Gardez donc des fonds pour faire quelques bonnes entreprises, mon garçon, lui avait-il dit.

Birotteau regarda le notaire avec admiration, prit l'habitude de le consulter, et s'en fit un ami. Comme Ragon et Pillerault, il eut tant de foi dans le notariat, qu'il se livrait alors à Roguin sans se permettre un soupçon. Grâce à ce conseil, César, muni des onze mille francs de Constance pour commencer les affaires, n'eût pas changé son *avoir* contre celui du premier Consul, quelque brillant que parût être l'*avoir* de Napoléon. D'abord, Birotteau n'eut qu'une cuisinière, il se logea dans l'entresol situé au-dessus de sa boutique, espèce de bouge assez bien décoré par un tapissier, et où les nouveaux mariés entamèrent une éternelle lune de miel. Madame César apparut comme une merveille dans son comptoir. Sa beauté célèbre eut une énorme influence sur la vente, il ne fut question que de la belle madame Birotteau parmi les élégans de l'Empire. Si César fut accusé de royalisme, le monde rendit justice à sa probité; si quelques marchands voisins envièrent son bonheur, il passa pour en être digne. Le coup de feu qu'il avait reçu sur les marches de Saint-Roch lui donna la réputation d'un homme mêlé aux secrets de la politique et celle d'un homme courageux, quoiqu'il n'eût aucun courage militaire au cœur et nulle idée politique dans la cervelle. Sur ces données, les honnêtes gens de l'arrondissement le nommèrent capitaine de la garde nationale, mais il fut cassé par Napoléon qui, selon Birotteau, lui gardait rancune de leur rencontre en vendémiaire. César eut alors à bon marché un vernis de persécution qui le rendit intéressant aux yeux des opposans, et lui fit acquérir une certaine importance.

Voici quel fut le sort de ce ménage constamment heureux par les sentimens, agité seulement par les anxiétés commerciales.

Pendant la première année, César Birotteau mit sa femme au fait de la vente et du détail des parfumeries, métier auquel elle s'entendit admirablement bien ; elle semblait avoir été créée et mise au monde pour ganter les chalands. Cette année finie, l'inventaire épouvanta l'ambitieux parfumeur : tous frais prélevés, en vingt ans à peine aurait-il gagné le modeste capital de cent mille francs, auquel il avait chiffré son bonheur. Il résolut alors d'arriver à la fortune plus rapidement, et voulut d'abord joindre la fabrication au détail. Contre l'avis de sa femme, il loua une baraque et des terrains dans le faubourg du Temple, et y fit peindre en gros caractères : FABRIQUE DE CÉSAR BIROTTEAU. Il débaucha de Grasse un ouvrier avec lequel il commença de compte à demi quelques fabrications de savon, d'essences et d'eau de Cologne. Son association avec cet ouvrier ne dura que six mois, et se termina par des pertes qu'il supporta seul. Sans se décourager, Birotteau voulut obtenir un résultat à tout prix, uniquement pour ne pas être grondé par sa femme, à laquelle il avoua plus tard qu'en ce temps de désespoir la tête lui bouillait comme une marmite, et que plusieurs fois, n'était ses sentimens religieux, il se serait jeté dans la Seine.

Désolé de quelques expériences infructueuses, il flânait un jour le long des boulevards en revenant dîner, car le flâneur parisien est aussi souvent un homme au désespoir qu'un oisif. Parmi quelques livres à six sous étalés dans une manne à terre, ses yeux furent saisis par ce titre jaune de poussière : *Abdeker* ou *l'Art de conserver la Beauté*. Il prit ce prétendu livre arabe, espèce de roman fait par un médecin du siècle précédent, et tomba sur une page où il s'agissait de parfums. Appuyé sur un arbre du boulevard pour feuilleter le livre, il lut une note où l'auteur expliquait la nature du derme et de l'épiderme, et démontrait que telle pâte ou tel savon produisait un effet souvent contraire à celui qu'on en attendait, si la pâte et le savon donnaient du ton à la peau qui voulait être relâchée, ou relâchaient la peau qui exigeait des toniques. Birotteau acheta ce livre où il vit une fortune. Néanmoins, peu confiant dans ses lumières, il alla chez un chimiste célèbre, Vauquelin, auquel il demanda tout naïvement les moyens de composer un double cosmétique qui produisît des effets appropriés aux diverses natures de l'épiderme humain. Les vrais savans, ces hommes si réellement grands en ce sens qu'ils n'obtiennent jamais de leur vivant le renom par lequel leurs immenses travaux inconnus devraient être payés, sont presque tous serviables et sourient aux pauvres d'esprit. Vauquelin protégea donc le parfumeur, lui permit de se dire l'inventeur d'une pâte pour blanchir les mains et dont il lui indiqua la composition. Birotteau appela ce cosmétique la Double Pâte des Sultanes. Afin de compléter l'œuvre, il appliqua le procédé de la pâte pour les mains à une eau pour le teint qu'il nomma l'Eau Carminative. Il imita dans sa partie le système du Petit-Matelot, il déploya, le premier d'entre les parfumeurs, ce luxe d'affiches, d'annonces et de moyens de publication que l'on nomme peut-être injustement charlatanisme.

La Pâte des Sultanes et l'Eau Carminative se produisirent dans l'univers galant et commercial par des affiches coloriées, en tête desquelles étaient ces mots : *Approuvées par l'Institut!* Cette formule, employée pour la première fois eut un effet magique. Non-seulement la France mais le continent fut pavoisé d'affiches jaunes, rouges, bleues, par le souverain de la Reine des Roses qui tenait, fournissait et fabriquait, à des prix modérés, tout ce qui concernait sa partie. A une époque où l'on ne parlait que de l'Orient, nommer un cosmétique

quelconque Pâte des Sultanes, en devinant la magie exercée par ces mots dans un pays où tout homme tient autant à être sultan que la femme à devenir sultane, était une inspiration qui pouvait venir à un homme ordinaire comme à un homme d'esprit; mais le public jugeant toujours les résultats, Birotteau passa d'autant plus pour un homme supérieur, commercialement parlant, qu'il rédigea lui-même un prospectus dont la ridicule phraséologie fut un élément de succès: en France, on ne rit que des choses et des hommes dont on s'occupe, et personne ne s'occupe de ce qui ne réussit point. Quoique Birotteau n'eût pas joué sa bêtise, on lui donna le talent de savoir faire la bête à propos. Il s'est retrouvé, non sans peine, un exemplaire de ce prospectus dans la maison Popinot et compagnie, droguistes, rue des Lombards. Cette pièce curieuse est au nombre de celles que, dans un cercle plus élevé, les historiens intitulent *pièces justificatives*. La voici donc:

DOUBLE PATE DES SULTANES ET EAU CARMINATIVE

DE CÉSAR BIROTTEAU,

DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE

APPROUVÉE PAR L'INSTITUT DE FRANCE.

Depuis long-temps une pâte pour les mains et une eau pour le visage, donnant un résultat supérieur à celui obtenu par l'Eau de Cologne dans l'œuvre de la toilette, étaient généralement désirées par les deux sexes en Europe. Après avoir consacré de longues veilles à l'étude du derme et de l'épiderme chez les deux sexes, qui, l'un comme l'autre, attachent avec raison le plus grand prix à la douceur, à la souplesse, au brillant, au velouté de la peau, le sieur Birotteau, parfumeur avantageusement connu dans la capitale et à l'étranger, a découvert une Pâte et une Eau à juste titre nommées, dès leur apparition, merveilleuses par les élégans et par les élégantes de Paris. En effet, cette Pâte et cette Eau possèdent d'étonnantes propriétés pour agir sur la peau, sans la rider prématurément, effet immanquable des drogues employées inconsidérément jusqu'à ce jour et inventées par d'ignorantes cupidités. Cette découverte repose sur la division des tempéramens, qui se rangent en deux grandes classes indiquées par la couleur de la Pâte et de l'Eau, lesquelles sont roses pour le derme et l'épiderme des personnes de constitution lymphatique, et blanches pour ceux des personnes qui jouissent d'un tempérament sanguin.

Cette Pâte est nommée Pâte des Sultanes, *parce que cette découverte avait déjà été faite pour le sérail par un médecin arabe. Elle a été approuvée par l'Institut sur le rapport de notre illustre chimiste* VAUQUELIN, *ainsi que l'Eau établie sur les principes qui ont dicté la composition de la Pâte.*

Cette précieuse Pâte, qui exhale les plus doux parfums, fait donc disparaître les taches de rousseur les plus rebelles, blanchit les épidermes les plus récalcitrans, et dissipe les sueurs de la main, dont se plaignent les femmes non moins que les hommes.

L'Eau Carminative *enlève ces légers boutons qui, dans certains momens, surviennent inopinément aux femmes, et contrarient leurs projets pour le bal; elle rafraîchit et ravive les couleurs en ouvrant ou fermant les pores selon les exigences du tempérament; elle est si connue déjà pour arrêter les outrages du temps, que beaucoup de dames l'ont, par reconnaissance, nommée* L'AMIE DE LA BEAUTÉ.

L'Eau de Cologne est purement et simplement un parfum banal sans efficacité spéciale, tandis que la Double Pâte des Sultanes *et* l'Eau Carminative *sont deux compositions opérantes, d'une puissance motrice agissant sans danger sur les qualités internes et les secondant; leurs odeurs essentiellement balsamiques et d'un esprit divertissant réjouissent le cœur et le cerveau admirablement, charment les idées et les réveillent; elles sont aussi étonnantes par leur mérite que par leur simplicité; enfin, c'est un attrait de plus offert aux femmes, et un moyen de séduction que les hommes peuvent acquérir.*

L'usage journalier de l'Eau dissipe les cuissons occasionnées par le feu du rasoir; elle préserve également les lèvres de la gerçure et les maintient rouges; elle efface naturellement à la longue les taches de rousseur et finit par redonner du ton aux chairs. Ces effets annoncent toujours en l'homme un équilibre parfait entre les humeurs, ce qui tend à délivrer les personnes sujettes à la migraine de cette horrible maladie. Enfin, l'Eau Carminative, *qui peut être employée par les femmes dans toutes leurs toilettes, prévient les affections cutanées en ne gênant pas la transpiration des tissus, tout en leur communiquant un velouté persistant.*

S'adresser, franc de port, à monsieur CÉSAR BIROTTEAU, *successeur de Ragon, ancien parfumeur de la reine Marie-Antoinette, à la Reine des Roses, rue Saint-Honoré, à Paris, près la place Vendôme.*

Le prix du pain de Pâte est de trois livres, et celui de la bouteille est de six livres.

Monsieur César Birotteau, pour éviter toutes les contrefaçons, prévient le public que la Pâte est enveloppée d'un papier portant sa signature, et que les bouteilles ont un cachet incrusté dans le verre.

Le succès fut dû, sans que César s'en doutât, à Constance qui lui conseilla d'envoyer l'Eau Carminative et la Pâte des Sultanes par caisses à tous les parfumeurs de France et de l'étranger, en leur offrant un gain de trente pour cent, s'ils voulaient prendre ces deux articles par *grosses*. La Pâte et l'Eau valaient mieux en réalité que les cosmétiques analogues et séduisaient les ignorans par la distinction établie entre les tempéramens: les cinq cents parfumeurs de France, alléchés par le gain, achetèrent annuellement chez Birotteau chacun plus de trois cents grosses de Pâte et d'Eau, consommation qui lui produisit des bénéfices restreints quant à l'article, énormes par la quantité. César put alors acheter les bicoques et les terrains du faubourg du Temple, il y bâtit de vastes fabriques et décora magnifiquement son magasin de la Reine des Roses; son ménage éprouva les petits bonheurs de l'aisance, et sa femme ne trembla plus autant.

En 1810, madame César prévit une hausse dans les loyers, elle poussa son mari à se faire principal locataire de la maison où ils occupaient la boutique et l'entresol, et à mettre leur appartement au premier étage. Une circonstance heureuse décida Constance à fermer les yeux sur les folies que Birotteau fit pour elle dans son appartement. Le parfumeur venait d'être élu juge au tribunal de commerce. Sa probité, sa délicatesse connue et la considération dont il jouissait lui valurent cette dignité qui le classa désormais parmi les notables commerçans de Paris. Pour augmenter ses connaissances, il se leva dès cinq heures du matin, lut les répertoires de jurisprudence et les livres qui traitaient des litiges commerciaux. Son sentiment du juste, sa rectitude, son bon vouloir, qualités essentielles dans l'appréciation des difficultés soumises aux sentences consulaires, le rendirent un des juges les plus estimés. Ses défauts contribuèrent également à sa réputation. En sentant son infériorité, César subordonnait volontiers ses lumières à celles de ses collègues, flattés d'être si curieusement écoutés par lui: les uns recherchèrent la silencieuse approbation d'un homme censé profond, en sa qualité d'écouteur; les autres, enchantés de sa modestie et de sa douceur, le vantèrent. Les justiciables louèrent sa bienveillance, son esprit conciliateur, et il fut souvent pris pour arbitre en des contestations où son bon sens lui suggérait une justice de cadi. Pendant le temps que durèrent ses fonctions, il sut se composer un langage farci de lieux communs, semé d'axiomes et de calculs traduits en phrases arrondies, qui doucement débitées sonnaient aux oreilles des gens superficiels comme de l'éloquence. Il plut ainsi à cette majorité naturellement médiocre, à perpétuité condamnée aux travaux, aux vues du terre à terre. César perdit tant de temps au tribunal, que sa femme le contraignit à refuser désormais ce coûteux honneur.

Vers 1813, grâce à sa constante union et après avoir vulgairement cheminé dans la vie, ce ménage vit commencer une ère de prospérité que rien ne semblait devoir interrompre.

Monsieur et madame Ragon, leurs prédécesseurs, leur oncle Pillerault, Roguin le notaire, les Matifat, droguistes de la rue des Lombards, fournisseurs de la Reine des Roses, Joseph Lebas, marchand drapier, successeur des Guillaume, au *Chat qui pelote*, une des lumières de la rue Saint-Denis, le juge Popinot, frère de madame Ragon, Chiffreville, de la maison Protez et Chiffreville, monsieur et madame Cochin, employés au Trésor et commanditaires des Matifat, l'abbé Loraux, confesseur et directeur des gens pieux de cette coterie, et quelques autres personnes, composaient le cercle de leurs amis.

Malgré les sentimens royalistes de Birotteau, l'opinion publique était alors en sa faveur, il passait pour être très riche, quoiqu'il ne possédât encore que cent mille francs en dehors de son commerce. La régularité de ses affaires, son exactitude, son habitude de ne rien devoir, de ne jamais escompter son papier et de prendre au contraire des valeurs sûres à ceux auxquels il pouvait être utile, son obligeance lui méritaient un crédit énorme. Il avait d'ailleurs réellement gagné beaucoup d'argent; mais ses constructions et ses fabriques en avaient beaucoup absorbé. Puis sa maison lui coûtait près de vingt mille francs par an. Enfin l'éducation de Césarine, fille unique idolâtrée par Constance autant que par lui, nécessitait de fortes dépenses. Ni le mari ni la femme ne regardaient à l'argent quand il s'agissait de faire plaisir à leur fille, dont ils n'avaient pas voulu se séparer.

Imaginez les jouissances du pauvre paysan parvenu, quand il entendait sa charmante Césarine répétant au piano une sonate de Steibelt ou chantant une romance; quand il lui voyait écrire correctement la langue française; quand il l'admirait lui lisant Racine père et fils, lui en expliquant les beautés, dessinant un paysage ou faisant une sépia! Quel bonheur pour lui que de revivre dans une fleur si belle, si pure, qui n'avait pas encore quitté la tige maternelle, un ange enfin dont les grâces naissantes, dont les premiers développemens avaient été passionnément suivis! une fille unique, incapable de mépriser son père ou de se moquer de son défaut d'instruction, tant elle était vraiment *jeune fille*.

En venant à Paris, César savait lire, écrire et compter, mais son instruction en était restée là, sa vie laborieuse l'avait empêché d'acquérir des idées et des connaissances étrangères au commerce de la parfumerie. Mêlé constamment à des gens à qui les sciences, les lettres étaient indifférentes, et dont l'instruction n'embrassait que des spécialités; n'ayant pas de temps pour se livrer à des études élevées, le parfumeur devint un homme pratique. Il épousa forcément le langage, les erreurs, les opinions du bourgeois de Paris qui admire Molière, Voltaire et Rousseau sur parole, qui achète leurs œuvres sans les lire; qui soutient que l'on doit dire *ormoire*, parce que les femmes serraient dans ces meubles leur *or* et leurs robes, autrefois presque toujours en moire, et que l'on a dit par corruption *armoire*. Potier, Talma, mademoiselle Mars, étaient dix fois millionnaires et ne vivaient pas comme les autres humains: le grand tragédien mangeait de la chair crue, mademoiselle Mars faisait parfois fricasser des perles, pour imiter une célèbre actrice égyptienne. L'empereur avait dans ses gilets des poches en cuir pour pouvoir prendre son tabac par poignées, il montait à cheval au grand galop l'escalier de l'orangerie de Versailles. Les écrivains, les artistes mouraient à l'hôpital par suite de leurs originalités; ils étaient d'ailleurs tous athées, il fallait bien se garder de les recevoir chez soi. Joseph Lebas citait avec effroi l'histoire du mariage de sa belle-sœur Augustine avec le peintre Sommervieux. Les astronomes vivaient d'araignées.

Ces points lumineux de leurs connaissances en langue française, en art dramatique, en politique, en littérature, en science, expliquent la portée de ces intelligences bourgeoises. Un poète, qui passe rue des Lombards, peut en y sentant quelques parfums rêver l'Asie. Il admire des danseuses dans une chauderie en respirant du vétiver. Frappé par l'éclat de la cochenille, il y retrouve les poèmes brahamiques, les religions et leurs castes. En se heurtant contre l'ivoir brut, il monte sur le dos des éléphans, dans une cage de mousseline, et y fait l'amour comme le roi de Lahore. Mais le petit commerçant ignore d'où viennent et où croissent les produits sur lesquels il opère. Birotteau parfumeur ne savait pas un iota d'histoire naturelle ni de chimie. En regardant Vauquelin comme un grand homme, il le considérait comme une exception, il était de la force de cet épicier retiré qui résumait ainsi une discussion sur la manière de faire venir le thé: — Le thé ne vient que de deux manières, *par caravane ou par le Havre*, dit-il d'un air finaud. Selon Birotteau, l'aloès et l'opium ne se trouvaient que rue des Lombards. L'eau de rose prétendue de Constantinople se fait, comme l'eau de Cologne, à Paris. Ces noms de lieux étaient des bourdes inventées pour plaire aux Français qui ne peuvent supporter les choses de leur pays. Un marchand français devait dire sa découverte anglaise, afin de lui donner de la vogue, comme en Angleterre un droguiste attribue la sienne à la France.

Néanmoins César ne pouvait jamais être entièrement sot ni bête: la probité, la bonté jetaient sur les actes de sa vie un reflet qui les rendait respectables, car une belle action fait accepter toutes les ignorances possibles. Son constant succès lui donna de l'assurance. A Paris, l'assurance est acceptée pour le pouvoir dont elle est le signe. Ayant apprécié César durant les trois premières années de leur mariage, sa femme fut en proie à des transes continuelles; elle représentait dans cette union la partie sagace et prévoyante, le doute, l'opposition, la crainte; César y représentait l'audace, l'ambition, l'action, le bonheur inouï de la fatalité. Malgré les apparences, le marchand était trembleur, tandis que sa femme avait en réalité de la patience et du courage. Ainsi un homme pusillanime, médiocre, sans instruction, sans idées, sans connaissances, sans caractère, et qui ne devait point réussir sur la place la plus glissante du monde, arriva, par son esprit de conduite, par le sentiment du juste, par la bonté d'une âme vraiment chrétienne, par amour pour la seule femme qu'il eût jamais possédée, à passer pour un homme remarquable, courageux et plein de résolution. Le public ne voyait que les résultats. Hormis Pillerault et le juge Popinot, les personnes de sa société, ne voyant César que superficiellement, ne pouvaient le juger. D'ailleurs, les vingt ou trente amis qui se réunissaient entre eux disaient les mêmes niaiseries, répétaient les mêmes lieux communs, se regardaient tous comme des gens supérieurs dans leur partie. Les femmes faisaient assaut de bons dîners et de toilettes; chacune d'elles avait tout dit en disant un mot de mépris sur son mari. Madame Birotteau avait seule le bon sens de traiter le sien avec honneur et respect en public: elle voyait en lui l'homme qui, malgré ses secrètes incapacités, avait gagné leur fortune, et dont elle partageait la considération. Seulement, elle se demandait parfois ce qu'était le monde, si tous les hommes prétendus supérieurs ressemblaient à son mari. Cette conduite ne contribuait pas peu à maintenir l'estime respectueuse accordée au marchand dans un pays où les femmes sont assez portées à déconsidérer leurs maris et à s'en plaindre.

Les premiers jours de l'année 1814, si fatale à la France impériale, furent signalés chez les Birotteau par deux événemens peu marquans dans tout autre ménage, mais de nature à impressionner des âmes simples comme celles de César et de sa femme, qui, en jetant les yeux sur leur passé, n'y trouvaient que des émotions douces. Ils avaient pris pour premier commis un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Ferdinand du Tillet. Ce garçon, qui sortait d'une maison de parfumerie où l'on avait refusé de l'intéresser dans les bénéfices, et qui passait pour un génie, se remua beaucoup pour entrer à la Reine des Roses, dont les êtres, les forces et les mœurs intérieures lui étaient connus. Birotteau l'accueillit et lui donna mille francs d'appointemens, avec l'intention d'en faire son successeur. Ferdinand eut sur les destinées de cette famille une si grande influence, qu'il est nécessaire d'en dire quelques mots.

D'abord, ce gars se nommait simplement Ferdinand, son nom de famille. Cette anonymie lui parut un immense avantage au moment où Napoléon pressa les familles pour y trouver des soldats. Il était cependant né quelque part, par le fait de quelque cruelle et voluptueuse fantaisie. Voici le peu de

renseignemens recueillis sur son état civil. En 1793, une pauvre fille du Tillet, petit endroit situé près des Andelys, était venue accoucher nuitamment dans le jardin du desservant de l'église du Tillet, et s'alla noyer après avoir frappé aux volets. Le bon prêtre recueillit l'enfant, lui donna le nom du saint inscrit au calendrier ce jour-là, le nourrit et l'éleva comme son enfant. Le curé mourut en 1804, sans laisser une succession assez opulente pour suffire à l'éducation qu'il avait commencée. Ferdinand, jeté dans Paris, y mena une existence de flibustier dont les hasards pouvaient le mener à l'échafaud ou à la fortune, au barreau, dans l'armée, au commerce, à la domesticité. Ferdinand, obligé de vivre en vrai Figaro, devint commis voyageur, puis commis parfumeur à Paris, où il revint après avoir parcouru la France, étudié le monde, et pris son parti d'y réussir à tout prix. En 1813, il jugea nécessaire de constater son âge et de se donner un état civil, en requérant au tribunal des Andelys un jugement qui fit passer son acte de baptême des registres du presbytère sur ceux de la mairie, et y obtint une rectification en demandant qu'on y insérât le nom de du Tillet, sous lequel il s'était fait connaître, autorisé par le fait de son exposition dans la commune. Sans père ni mère, sans autre tuteur que le procureur impérial, seul dans le monde, ne devant de comptes à personne, il traita la Société de Turc à More en la trouvant marâtre : il ne connut d'autre guide que son intérêt, et tous les moyens de fortune lui semblèrent bons. Ce Normand, armé de capacités dangereuses, joignait à son envie de parvenir les âpres défauts reprochés à tort ou à raison aux natifs de sa province. Des manières patelines faisaient passer son esprit chicanier, car c'était le plus rude ferrailleur judiciaire ; mais s'il contestait audacieusement le droit d'autrui, il ne cédait rien sur le sien ; il prenait son adversaire par le temps, il le lassait par une inflexible volonté. Son principal mérite consistait en celui des Scapins de la vieille comédie : il possédait leur fertilité de ressources, leur adresse à côtoyer l'injuste, leur démangeaison de prendre ce qui est bon à garder. Enfin, il comptait appliquer à son indigence le mot que l'abbé Terray disait au nom de l'État, quitte à devenir plus tard honnête homme. Donc d'une activité passionnée, d'une intrépidité militaire à demander à tout le monde une bonne comme une mauvaise action en justifiant sa demande par la théorie de l'intérêt personnel, il méprisait trop les hommes en les croyant tous corruptibles, il était trop peu délicat sur le choix des moyens en les trouvant tous bons, il regardait trop fixement le succès et l'argent comme l'absolution du mécanisme moral pour ne pas réussir tôt ou tard. Un pareil homme, placé entre le bagne et des millions, devait être vindicatif, absolu, rapide dans ses déterminations, mais dissimulé comme un Cromwell qui voulait couper la tête à la Probité. Sa profondeur était cachée sous un esprit railleur et léger. Simple commis parfumeur, il ne mettait point de bornes à son ambition ; il avait embrassé la Société par un coup d'œil haineux en se disant : — Tu seras à moi ! et il s'était juré à lui-même de ne se marier qu'à quarante ans. Il se tint parole.

Au physique, Ferdinand était un jeune homme élancé, de taille agéable et de manières mixtes qui lui permettaient de prendre au besoin le diapason de toutes les sociétés. Sa figure chafouine plaisait à la première vue ; mais plus tard, en le pratiquant, on y surprenait des expressions étranges qui se peignent à la surface des gens mal avec eux-mêmes, ou dont la conscience grogne à certaines heures. Son teint très ardent sous la peau molle des Normands avait une couleur aigre. Le regard de ses yeux vairons doublés d'une feuille d'argent était fuyant, mais terrible quand il l'arrêtait droit sur sa victime. Sa voix semblait éteinte comme celle d'un homme qui a longtemps parlé. Ses lèvres minces ne manquaient pas de grâce ; mais son nez pointu, son front légèrement bombé trahissaient un défaut de race. Enfin, ses cheveux, d'une coloration semblable à celle des cheveux teints en noir, indiquaient un métis social qui tirait son esprit d'un grand seigneur libertin, sa bassesse d'une paysanne séduite, ses connaissances d'une éducation inachevée, et ses vices de son état d'abandon.

Birotteau apprit avec le plus profond étonnement que son commis sortait très élégamment mis, rentrait fort tard, allait au bal chez des banquiers ou chez des notaires. Ces mœurs déplurent à César : dans ses idées, les commis devaient étudier les livres de leur maison, et penser exclusivement à leur partie. Le parfumeur se choqua de niaiseries, il reprocha doucement à du Tillet de porter du linge trop fin, d'avoir des cartes sur lesquelles son nom était gravé ainsi : F. DU TILLET ; mode qui, dans sa jurisprudence commerciale, appartenait exclusivement aux gens du monde. Ferdinand était venu chez cet Orgon dans les intentions de Tartuffe : il fit la cour à madame César, tenta de la séduire, et jugea son patron comme elle le jugeait elle-même, mais avec une effrayante promptitude. Quoique discret, réservé, ne disant que ce qu'il voulait dire, du Tillet dévoila ses opinions sur les hommes et la vie, de manière à épouvanter une femme timorée qui partageait les religions de son mari, et regardait comme un crime de causer le plus léger tort au prochain. Malgré l'adresse dont usa madame Birotteau, du Tillet devina le mépris qu'il inspirait. Constance, à qui Ferdinand avait écrit quelques lettres d'amour, aperçut bientôt un changement dans les manières de son commis, qui prit avec elle des airs avantageux, pour faire croire à leur bonne intelligence. Sans instruire son mari de ses raisons secrètes, elle lui conseilla de renvoyer Ferdinand. Birotteau se trouva d'accord avec sa femme en ce point. Le renvoi du commis fut résolu. Trois jours avant de le congédier, par un samedi soir, Birotteau fit le compte mensuel de sa caisse, et y trouva trois mille francs de moins. Sa consternation fut affreuse ; moins pour la perte que pour les soupçons qui planaient sur trois commis, une cuisinière, un garçon de magasin et des ouvriers attitrés. A qui s'en prendre ? madame Birotteau ne quittait point le comptoir. Le commis chargé de la caisse était un neveu de monsieur Ragon, nommé Popinot, jeune homme de dix-neuf ans, logé chez eux, la probité même. Ses chiffres, en désaccord avec la somme en caisse, accusaient le déficit et indiquaient que la soustraction avait été faite après la balance. Les deux époux résolurent de se taire et de surveiller la maison. Le lendemain dimanche, ils recevaient leurs amis. Les familles qui composaient cette espèce de coterie se festoyaient à tour de rôle. En jouant à la bouillotte, Roguin le notaire mit sur le tapis de vieux louis que madame César avait reçus quelques jours auparavant d'une nouvelle mariée, madame d'Espard.

— Vous avez volé un tronc, dit en riant le parfumeur.

Roguin dit avoir gagné cet argent chez un banquier à du Tillet, qui confirma la réponse du notaire, sans rougir. Le parfumeur, lui, devint pourpre. La soirée finie, au moment où Ferdinand alla se coucher, Birotteau l'emmena dans le magasin, sous prétexte de parler affaire.

— Du Tillet, lui dit le brave homme, il manque trois mille francs à ma caisse, et je ne puis soupçonner personne ; la circonstance des vieux louis semble être trop contre vous pour que je ne vous en parle point ; aussi ne nous coucherons-nous pas sans avoir trouvé l'erreur. Car après tout, ce ne peut être qu'une erreur. Vous pouvez bien avoir pris quelque chose en compte sur vos appointemens.

Du Tillet dit effectivement avoir pris les louis. Le parfumeur alla ouvrir son grand livre, le compte de son commis ne se trouvait pas encore débité.

— J'étais pressé, je devais faire écrire la somme par Popinot, dit Ferdinand.

— C'est juste, dit Birotteau bouleversé par la froide insouciance du Normand, qui connaissait bien les braves gens chez lesquels il était venu dans l'intention d'y faire fortune.

Le parfumeur et son commis passèrent la nuit en vérifications que le digne marchand savait inutiles. En allant et venant, César glissa trois billets de banque de mille francs dans la caisse en les collant contre la bande du tiroir, puis il feignit d'être accablé de fatigue, parut dormir et ronfla. Du Tillet le réveilla triomphalement et afficha une joie excessive d'avoir éclairci l'erreur. Le lendemain, Birotteau gronda publiquement le petit Popinot, sa femme, et se mit en colère à propos de leur négligence. Quinze jours après, Ferdinand du Tillet entra chez un agent de change. La parfumerie ne lui convenait pas, dit-il, il voulait étudier la banque. En sortant de chez Birotteau, du Tillet parla de Mme César de

manière à faire croire que son patron l'avait renvoyé par jalousie. Quelques mois après, du Tillet vint voir son ancien patron, et réclama de lui sa caution pour vingt mille francs, afin de compléter les garanties qu'on lui demandait dans une affaire qui le mettait sur le chemin de la fortune. En remarquant la surprise que Birotteau manifesta de cette effronterie, du Tillet fronça le sourcil et lui demanda s'il n'avait pas confiance en lui. Matifat et deux négocians en affaires avec Birotteau remarquèrent l'indignation du parfumeur, qui réprima sa colère en leur présence. Du Tillet était peut-être redevenu honnête homme, sa faute pouvait avoir été causée par une maîtresse au désespoir ou par une tentative au jeu, la réprobation publique d'un honnête homme allait jeter dans une voie de crimes et de malheurs un homme encore jeune et peut-être sur la voie du repentir. Cet ange prit alors la plume et fit un aval sur les billets de du Tillet en lui disant qu'il rendait de grand cœur ce léger service à un garçon qui lui avait été très-utile. Le sang lui montait au visage en faisant ce mensonge officieux. Du Tillet ne soutint pas le regard de cet homme, et lui voua sans doute en ce moment cette haine sans trêve que les anges des ténèbres ont conçue contre les anges de lumière. Du Tillet tint si bien le banlancier en dansant sur la corde roide des spéculations financières, qu'il resta toujours élégant et riche en apparence avant de l'être en réalité. Dès qu'il eut un cabriolet, il ne le quitta plus; il se maintint dans la sphère élevée des gens qui mêlent les plaisirs aux affaires, en faisant du foyer de l'Opéra la succursale de la Bourse, les Turcarets de l'époque. Grâce à madame Roguin, qu'il connut chez Birotteau, il se répandit promptement parmi les gens de finance les plus haut placés. En ce moment, Ferdinand du Tillet était arrivé à une prospérité qui n'avait rien de mensonger. Au mieux avec la maison Nucingen où Roguin l'avait fait admettre, il s'était lié promptement avec les frères Keller, avec la haute Banque. Personne ne savait d'où venaient à ce garçon les immenses capitaux qu'il faisait mouvoir, mais on attribuait son bonheur à son intelligence et à sa probité.

La Restauration fit un personnage de César, à qui naturellement le tourbillon des crises politiques ôta la mémoire de ces deux accidens domestiques. L'immutabilité de ses opinions royalistes, auxquelles il était devenu fort indifférent depuis sa blessure, mais dans lesquelles il avait persisté par décorum, le souvenir de son dévouement en vendémiaire lui valurent de hautes protections, précisément parce qu'il ne demanda rien. Il fut nommé chef de bataillon dans la garde nationale, quoiqu'il fût incapable de répéter le moindre mot de commandement. En 1815, Napoléon, toujours ennemi de Birotteau, le destitua. Durant les Cent-Jours, Birotteau devint *la bête noire* des Libéraux de son quartier; car en 1815 seulement commencèrent les scissions politiques entre les négocians, jusqu'alors unanimes dans leurs vœux de tranquillité dont les affaires avaient besoin. A la seconde Restauration, le gouvernement royal dut remanier le corps municipal. Le préfet voulut nommer Birotteau maire. Grâce à sa femme, le parfumeur accepta seulement la place d'adjoint qui le mettait moins en évidence. Cette modestie augmenta beaucoup l'estime qu'on lui portait généralement et lui valut l'amitié du maire, monsieur Flamet de La Billardière. Birotteau, qui l'avait vu venir à la Reine des Roses au temps où la boutique servait d'entrepôt aux conspirations royalistes, le désigna lui-même au préfet de la Seine, qui le consulta sur le choix à faire. Monsieur et madame Birotteau ne furent jamais oubliés dans les invitations du maire. Enfin madame César quêta souvent à Saint-Roch, en belle et bonne compagnie. La Billardière servit chaudement Birotteau quand il fut question de distribuer au Corps Municipal les croix accordées, en appuyant sur sa blessure reçue à Saint-Roch, sur son attachement aux Bourbons et sur la considération dont il jouissait. Le ministère qui voulait, tout en prodiguant la croix de la Légion-d'Honneur afin d'abattre l'œuvre de Napoléon, se faire des créatures et rallier aux Bourbons les différens commerces, les hommes d'art et de science, comprit donc Birotteau dans la prochaine promotion. Cette faveur, en harmonie avec l'éclat que jetait Birotteau dans son arrondissement, le plaçait dans une situation où durent s'agrandir les idées d'un homme à qui jusqu'alors tout avait réussi. La nouvelle que le maire lui avait donnée de sa promotion fut le dernier argument qui décida le parfumeur à se lancer dans l'opération qu'il venait d'exposer à sa femme, afin de quitter au plus vite la parfumerie, et s'élever aux régions de la haute bourgeoisie de Paris.

César avait alors quarante ans. Les travaux auxquels il se livrait dans sa fabrique lui avaient donné quelques rides prématurées, et avaient légèrement argenté la longue chevelure touffue que la pression de son chapeau lustrait circulairement. Son front, où, par la manière dont ils étaient plantés, ses cheveux dessinaient cinq pointes, annonçait la simplicité de sa vie. Ses gros sourcils n'effrayaient point, car ses yeux bleus s'harmoniaient par leur limpide regard toujours franc à son front d'honnête homme. Son nez cassé à la naissance et gros du bout lui donnait l'air étonné des gobe-mouches de Paris. Ses lèvres étaient très-lippues, et son grand menton tombait droit. Sa figure, fortement colorée, à contours carrés, offrait, par la disposition des rides, par l'ensemble de la physionomie, le caractère ingénument rusé du paysan. La force générale du corps, la grosseur des membres, la carrure du dos, la largeur des pieds, tout dénotait d'ailleurs le villageois transplanté dans Paris. Ses mains larges et poilues, les grasses phalanges de ses doigts ridés, ses grands ongles carrés eussent attesté son origine, s'il n'en était pas resté des vestiges dans toute sa personne. Il avait sur les lèvres le sourire de bienveillance que prennent les marchands quand vous entrez chez eux; mais ce sourire commercial était l'image de son contentement intérieur et peignait l'état de son âme douce. Sa défiance ne dépassait jamais les affaires, sa ruse le quittait sur le seuil de la Bourse ou quand il fermait son grand livre. Le soupçon était pour lui ce qu'étaient ses factures imprimées, une nécessité de la vente elle-même. Sa figure offrait une sorte d'assurance comique, de fatuité mêlée de bonhomie qui le rendait original à voir en lui évitant une ressemblance trop complète avec la plate figure du bourgeois parisien. Sans cet air de naïve admiration et de foi en sa personne, il eût imprimé trop de respect; il se rapprochait ainsi des hommes en payant sa quote part de ridicule. Habituellement en parlant il se croisait les mains derrière le dos. Quand il croyait avoir dit quelque chose de galant ou de saillant, il se levait imperceptiblement sur la pointe des pieds, à deux reprises, et retombait sur ses talons lourdement, comme pour appuyer sur sa phrase. Au fort d'une discussion on le voyait quelquefois tourner sur lui-même brusquement, faire quelques pas comme s'il allait chercher des objections et revenir sur son adversaire par un mouvement brusque. Il n'interrompait jamais, et se trouvait souvent victime de cette exacte observation des convenances, car les autres s'arrachaient la parole, et le bonhomme quittait la place sans avoir pu dire un mot. Sa grande expérience des affaires commerciales lui avait donné des habitudes taxées de manies par quelques personnes. Si quelque billet n'était pas payé, il l'envoyait à l'huissier, et ne s'en occupait plus que pour recevoir le capital, l'intérêt et les frais, l'huissier devait poursuivre jusqu'à ce que le négociant fût en faillite; César cessait alors toute procédure, ne comparaissait à aucune assemblée de créanciers, et gardait ses titres. Ce système et son implacable mépris pour les faillis lui venaient de monsieur Ragon qui, dans le cours de sa vie commerciale, avait fini par apercevoir une si grande perte de temps dans les affaires litigieuses, qu'il regardait le maigre et incertain dividende donné par les concordats comme amplement regagné par l'emploi du temps qu'on ne perdait point à aller, venir, faire des démarches et courir après les excuses de l'improbité.

— Si le failli est honnête homme et se refait, il vous payera, disait monsieur Ragon. S'il reste sans ressource et qu'il soit purement malheureux, pourquoi le tourmenter? Si c'est un fripon, vous n'aurez jamais rien. Votre sévérité connue vous fait passer pour intraitable, et comme il est impossible de transiger avec vous, tant que l'on peut payer, c'est vous qu'on paye.

César arrivait à un rendez-vous à l'heure dite, mais dix mi-

nutes après, il partait avec une inflexibilité que rien ne faisait plier; aussi son exactitude rendait-elle exacts les gens qui traitaient avec lui.

Le costume qu'il avait adopté concordait à ses mœurs et sa physionomie. Aucune puissance ne l'eût fait renoncer aux cravates de mousseline blanche dont les coins brodés par sa femme ou sa fille lui pendaient sous le cou. Son gilet de piqué blanc boutonné carrément descendait très-bas sur son abdomen assez proéminent, car il avait un léger embonpoint. Il portait un pantalon bleu, des bas de soie noire et des souliers à rubans dont les nœuds se défaisaient souvent. Sa redingote vert-olive toujours trop large, et son chapeau à grands bords lui donnaient l'air d'un quaker. Quand il s'habillait pour les soirées du dimanche, il mettait une culotte de soie, des souliers à boucles d'or, et son infaillible gilet carré dont les deux bouts s'entr'ouvraient alors afin de montrer le haut de son jabot plissé. Son habit de drap marron était à grands pans et à longues basques. Il conserva, jusqu'en 1819, deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement, mais il ne mettait la seconde que quand il s'habillait.

Tel était César Birotteau, digne homme à qui les mystères qui président à la naissance des hommes avaient refusé la faculté de juger l'ensemble de la politique et de la vie, de s'élever au-dessus du niveau social sous lequel vit la classe moyenne, qui suivait en toutes choses les erremens de la routine : toutes ses opinions lui avaient été communiquées, et il les appliquait sans examen. Aveugle mais bon, peu spirituel mais profondément religieux, il avait un cœur pur. Dans ce cœur brillait un seul amour, la lumière et la force de sa vie; car son désir d'élévation, le peu de connaissances qu'il avait acquises, tout venait de son affection pour sa femme et pour sa fille.

Quant à madame César, alors âgée de trente-sept ans, elle ressemblait si parfaitement à la Vénus de Milo que tous ceux qui la connaissaient virent son portrait dans cette belle statue quand le duc de Rivière l'envoya. En quelques mois, les chagrins passèrent si rapidement leurs teintes jaunes sur son éblouissante blancheur, creusèrent et noircirent si cruellement le cercle bleuâtre où jouaient ses beaux yeux verts, qu'elle eut l'air d'une vieille madone; car elle conserva toujours, au milieu de ses ruines, une douce candeur, un regard pur quoique triste, et il fut impossible de ne pas la trouver toujours belle femme, d'un maintien sage et plein de décence. Au bal prémédité par César, elle devait jouir d'ailleurs d'un dernier éclat de beauté qui fut remarqué.

Toute existence a son apogée, une époque pendant laquelle les causes agissent et sont en rapport exact avec les résultats. Ce midi de la vie, où les forces s'équilibrent et se produisent dans tout leur éclat, est non-seulement commun aux êtres organisés, mais encore aux cités, aux nations, aux idées, aux institutions, aux commerces, aux entreprises qui, semblables aux races nobles et aux dynasties, naissent, s'élèvent et tombent. D'où vient la rigueur avec laquelle ce thème de croissance et de décroissance s'applique à tout ce qui s'organise ici-bas? car la mort elle-même, a, dans les temps de fléau, son progrès, son ralentissement, sa recrudescence et son sommeil. Notre globe lui-même est peut-être une fusée un peu plus durable que les autres. L'Histoire, en redisant les causes de la décadence de tout ce qui fut ici-bas, pourrait avertir l'homme du moment où il doit arrêter le jeu de toutes ses facultés, mais ni les conquérans, ni les acteurs, ni les femmes, ni les auteurs n'en écoutent la voix salutaire.

César Birotteau, qui devait se considérer comme étant à l'apogée de sa fortune, prenait ce temps d'arrêt comme un nouveau point de départ. Il ne savait pas, et d'ailleurs ni les nations, ni les rois n'ont tenté d'écrire en caractères ineffaçables la cause de ces renversemens dont l'histoire est grosse, dont tant de maisons souveraines ou commerciales offrent de si grands exemples. Pourquoi de nouvelles pyramides ne rappelleraient-elles pas incessamment ce principe qui doit dominer la politique des nations aussi bien que celle des particuliers : *Quand l'effet produit n'est plus en rapport direct ni en proportion égale avec sa cause, la désorganisation commence?* Mais ces monumens existent partout, c'est les traditions et les pierres qui nous parlent du passé, qui consacrent les caprices de l'indomptable Destin, dont la main efface nos songes et nous prouve que les plus grands événemens se résument dans une idée. Troie et Napoléon ne sont que des poèmes. Puisse cette histoire être le poème des vicissitudes bourgeoises auxquelles nulle voix n'a songé, tant elles semblent être dénuées de grandeur, tandis qu'elles sont au même titre immenses : il ne s'agit pas d'un seul homme ici, mais de tout un peuple de douleurs.

En s'endormant, César craignit que le lendemain sa femme ne lui fît quelques objections péremptoires, et s'ordonna de se lever de grand matin pour tout résoudre. Au petit jour, il sortit donc sans bruit, laissa sa femme au lit, s'habilla lestement et descendit au magasin, au moment où le garçon en ôtait les volets numérotés. Birotteau, se voyant seul, attendit le lever de ses commis, et se mit sur le pas de sa porte en examinant comment son garçon de peine nommé Raguet s'acquittait de ses fonctions, et Birotteau s'y connaissait! Malgré le froid, le temps était superbe.

— Popinot, va prendre ton chapeau, mets tes souliers, fais descendre monsieur Célestin, nous allons causer tous deux aux Tuileries, dit-il en voyant descendre Anselme.

Popinot, cet admirable contrepied de du Tillet, et qu'un de ces heureux hasards qui font croire à une Providence avait mis auprès de César, joue un si grand rôle dans cette histoire qu'il est nécessaire de le profiler ici. Madame Ragon était une demoiselle Popinot. Elle avait deux frères. L'un, le plus jeune de la famille, se trouvait alors juge suppléant au tribunal de première instance de la Seine. L'aîné avait entrepris le commerce des laines brutes, y avait mangé sa fortune, et mourut en laissant à la charge des Ragon et de son frère le juge qui n'avait pas d'enfans, son fils unique, déjà privé d'une mère morte en couches. Pour donner un état à son neveu, madame Ragon l'avait mis dans la parfumerie en espérant le voir succéder à Birotteau. Anselme Popinot était petit et pied-bot, infirmité que le hasard a donnée à lord Byron, à Walter Scott, à monsieur de Talleyrand, pour ne pas décourager ceux qui en sont affligés. Il avait ce teint éclatant et plein de taches de rousseur qui distingue les gens dont les cheveux sont rouges; mais son front pur, ses yeux de la couleur des agates gris-veiné, sa jolie bouche, sa blancheur et la grâce d'une jeunesse pudique, la timidité que lui inspirait son vice de conformation révélaient à son profit des sentimens protecteurs : on aime les faibles. Popinot intéressait. Le petit Popinot, tout le monde l'appelait ainsi, tenait à une famille essentiellement religieuse, où les vertus étaient intelligentes, où la vie était modeste et pleine de belles actions. Aussi l'enfant, élevé par son oncle le juge, offrait-il en lui la réunion des qualités qui rendent la jeunesse si belle : sage et affectueux, un peu honteux, mais plein d'ardeur, doux comme un mouton, mais courageux au travail, dévoué, sobre, il était doué de toutes les vertus d'un chrétien des premiers temps de l'Église.

En entendant parler d'une promenade aux Tuileries, la proposition la plus excentrique que pût faire à cette heure son imposant patron, Popinot crut qu'il voulait lui parler d'établissement : le commis pensa soudain à Césarine, la véritable reine des Roses, l'enseigne vivante de la maison et de laquelle il s'éprit le jour même où, deux mois avant du Tillet, il était entré chez Birotteau. En montant l'escalier, il fut donc obligé de s'arrêter, son cœur se gonflait trop, ses artères battaient trop violemment; il descendit bientôt suivi de Célestin, le premier commis de Birotteau. Anselme et son patron cheminèrent sans mot dire vers les Tuileries. Popinot avait alors vingt et un ans, Birotteau s'était marié à cet âge; Anselme ne voyait donc aucun empêchement à son mariage avec Césarine, quoique la fortune du parfumeur et la beauté de sa fille fussent d'immenses obstacles à la réussite de vœux si ambitieux; mais l'amour procède par les élans de l'espérance, et plus ils sont insensés, plus il y ajoute foi; aussi plus sa maîtresse se trouvait loin de lui, plus ses désirs étaient-ils vifs. Heureux enfant qui, par un temps où tout se nivelle, où tous les chapeaux se ressemblent, réussissait à créer des distances entre la fille d'un parfumeur et lui, reje-

ton d'une vieille famille parisienne! Malgré ses doutes, ses inquiétudes, il était heureux : il dînait tous les jours auprès de Césarine! Puis en s'appliquant aux affaires de la maison, il y mettait un zèle, une ardeur qui dépouillait le travail de toute amertume; en faisant tout au nom de Césarine, il n'était jamais fatigué. Chez un jeune homme de vingt ans, l'amour se repaît de dévouement.

— Ce sera un négociant, il parviendra, disait de lui César à madame Ragon en vantant l'activité d'Anselme au milieu des *mises* de la fabrique, en louant son aptitude à comprendre les finesses de l'art, en rappelant l'âpreté de son travail dans les momens où les expéditions donnaient, et où les manches retroussées, les bras nus, le boiteux emballait et clouait à lui seul plus de caisses que les autres commis.

Les prétentions connues et avouées d'Alexandre Crottat, premier clerc de Roguin, la fortune de son père, riche fermier de la Brie, formaient des obstacles bien grands au triomphe de l'orphelin; mais ces difficultés n'étaient cependant point encore les plus âpres à vaincre : Popinot ensevelissait au fond de son cœur de tristes secrets qui agrandissaient l'intervalle mis entre Césarine et lui. La fortune des Ragon, sur laquelle il aurait pu compter, était compromise; l'orphelin avait le bonheur de les aider à vivre en leur apportant ses maigres appointemens. Cependant il croyait au succès! Il avait plusieurs fois saisi quelques regards jetés avec un apparent orgueil sur lui par Césarine; au fond des ses yeux bleus, il avait osé lire une secrète pensée pleine de caressantes espérances. Il allait donc, travaillé par son espoir du moment, tremblant, silencieux, ému, comme pourraient l'être en semblable occurrence tous les jeunes gens pour qui la vie est en bourgeon.

— Popinot, lui dit le brave marchand, ta tante va-t-elle bien?

— Oui, monsieur.

— Cependant elle me paraît soucieuse depuis quelque temps, y aurait-il quelque chose qui clocherait chez elle? Ecoute-moi, garçon, faut pas faire le mystérieux avec moi, je suis quasi de la famille, voilà vingt-cinq ans que je connais ton oncle Ragon. Je suis entré chez lui en gros souliers ferrés, arrivant de mon village. Quoique l'endroit s'appelle *les Trésorières*, j'avais pour toute fortune un louis d'or que m'avait donné ma marraine, feu madame la marquise d'Uxelles, une parente à monsieur le duc et madame la duchesse de Lenoncourt, qui sont de nos pratiques. Aussi ai-je prié tous les dimanches pour elle et pour toute sa famille; j'envoie en Touraine à sa nièce, madame de Mortsauf, toutes ses parfumeries. Il me vient toujours des pratiques par eux, comme, par exemple, monsieur de Vandenesse, qui prend pour douze cents francs par an. On ne serait pas reconnaissant par bon cœur, on devrait l'être par calcul : mais je te veux du bien sans arrière-pensée et pour toi.

— Ah! monsieur, vous aviez, si vous me permettez de vous le dire, une fière caboche!

— Non, mon garçon, non, cela ne suffit point. Je ne dis pas que ma caboche n'en vaille pas une autre; mais j'avais de la probité, *mordicus!* mais j'ai eu de la conduite, mais je n'ai jamais aimé que ma femme. L'amour est un fameux *véhicule*, un mot heureux qu'a employé hier monsieur de Villèle à la tribune.

— L'amour! dit Popinot. Oh! monsieur, est-ce que?...

— Tiens, tiens, voilà le père Roguin qui vient à pied par le haut de la place Louis XV, à huit heures. Qu'est-ce que le bonhomme fait donc là? se dit César en oubliant Anselme Popinot et l'huile de noisette.

Les suppositions de sa femme lui revinrent à la mémoire, et, au lieu d'entrer dans le jardin des Tuileries, Birotteau s'avança vers le notaire pour le rencontrer. Anselme suivit son patron à distance, sans pouvoir s'expliquer le subit intérêt qu'il prenait à une chose en apparence si peu importante; mais très-heureux des encouragemens qu'il trouvait dans le dire de César sur ses souliers ferrés, son louis d'or et l'amour.

Roguin, grand et gros homme bourgeonné, le front très-découvert, à cheveux noirs, ne manquait pas jadis de physionomie; il avait été audacieux et jeune, car de petit clerc il était devenu notaire; mais, en ce moment, son visage offrait, aux yeux d'un habile observateur, les tiraillemens, les fatigues de plaisirs cherchés. Lorsqu'un homme se plonge dans la fange des excès, il est difficile que sa figure ne soit pas fangeuse en quelque endroit; aussi les contours des rides, la chaleur du teint étaient-ils, chez Roguin, sans noblesse. Au lieu de cette lueur pure qui flambe sous les tissus des hommes contenus et leur imprime une fleur de santé, l'on entrevoyait chez lui l'impureté d'un sang fouetté par des efforts contre lesquels regimbe le corps. Son nez était ignoblement retroussé, comme celui des gens chez lesquels les humeurs, en prenant la route de cet organe, produisent une infirmité secrète qu'une vertueuse reine de France croyait naïvement être un malheur commun à l'espèce, n'ayant jamais approché d'autre homme que le roi d'assez près pour reconnaître son erreur. En prisant beaucoup de tabac d'Espagne, Roguin avait cru dissimuler son incommodité, il en avait augmenté les inconvéniens qui furent la principale cause de ses malheurs.

N'est-ce pas une flatterie sociale un peu trop prolongée que de toujours peindre les hommes sous de fausses couleurs, et de ne pas révéler quelques-uns des vrais principes de leurs vicissitudes, si souvent causées par la maladie? Le mal physique, considéré dans ses ravages moraux, examiné dans ses influences sur le mécanisme de la vie, a peut-être été jusqu'ici trop négligé par les historiens des mœurs. Madame César avait bien deviné le secret du ménage.

Dès la première nuit de ses noces, la charmante fille unique du banquier Chevrel avait conçu pour le pauvre notaire une insurmontable antipathie, et voulut aussitôt requérir le divorce. Trop heureux d'avoir une femme riche de cinq cent mille francs sans compter les espérances, Roguin avait supplié sa femme de ne pas intenter une action en divorce, en la laissant libre et se soumettant à toutes les conséquences d'un pareil pacte. Madame Roguin, devenue souveraine maîtresse, se conduisit avec son mari comme une courtisane avec un vieil amant. Roguin trouva bientôt sa femme trop chère, et, comme beaucoup de maris parisiens, il eut un second ménage en ville. D'abord contenue dans de sages bornes, cette dépense fut médiocre.

Primitivement, Roguin rencontra, sans grands frais, des grisettes très heureuses de sa protection; mais, depuis trois ans, il était rongé par une de ces indomptables passions qui envahissent les hommes entre cinquante et soixante ans, et que justifiait l'une des plus magnifiques créatures de ce temps, connue dans les fastes de la prostitution sous le sobriquet de la belle Hollandaise, car elle allait retomber dans ce gouffre où sa mort l'illustra. Elle avait été jadis amenée de Bruges à Paris par un des cliens de Roguin, qui, forcé de partir par suite des événemens politiques, lui en fit présent en 1816. Le notaire avait acheté pour sa belle une petite maison aux Champs-Élysées, l'avait richement meublée et s'était laissé entraîner à satisfaire les coûteux caprices de cette femme, dont les profusions absorbèrent sa fortune.

L'air sombre empreint sur la physionomie de Roguin, et qui se dissipa quand il vit son client, tenait à des événemens mystérieux où se trouvaient les secrets de la fortune si rapidement faite par du Tillet. Le plan formé par du Tillet changea dès le premier dimanche où il put observer chez son patron la situation respective de monsieur et madame Roguin. Il était venu moins pour séduire madame César que pour se faire offrir la main de Césarine en dédommagement d'une passion rentrée, et il eut d'autant moins de peine à renoncer à ce mariage qu'il avait cru César riche et le trouvait pauvre. Il espionna le notaire, s'insinua dans sa confiance, se fit présenter chez la belle Hollandaise, y étudia dans quels termes elle était avec Roguin, et apprit qu'elle menaçait de remercier son amant s'il lui rognait son luxe. La belle Hollandaise était de ces femmes folles qui ne s'inquiètent jamais d'où vient l'argent ni comment il s'acquiert, et qui donneraient une fête avec les écus d'un parricide. Elle ne pensait jamais le lendemain à la veille. Pour elle, l'avenir était son après-dîner, et la fin du mois l'éternité, même quand elle avait des

mémoires à payer. Charmé de rencontrer un premier levier, du Tillet commença par obtenir de la belle Hollandaise qu'elle aimât Roguin pour trente mille francs par an au lieu de cinquante mille, service que les vieillards passionnés oublient rarement.

Après un souper très aviné, Roguin s'ouvrit à du Tillet sur sa crise financière. Ses immeubles étant absorbés par l'hypothèque légale de sa femme, il avait été conduit par sa passion à prendre dans les fonds de ses cliens une somme déjà supérieure à la moitié de sa charge. Quand le reste serait dévoré, l'infortuné Roguin se brûlerait la cervelle, car il croyait diminuer l'horreur de la faillite en imposant la pitié publique. Du Tillet aperçut une fortune rapide et sûre qui brilla comme un éclair dans la nuit de l'ivresse, il rassura Roguin et le paya de sa confiance en lui faisant tirer ses pistolets en l'air. — En se hasardant ainsi, lui dit-il, un homme de votre portée ne doit pas se conduire comme un sot et marcher à tâtons, mais opérer hardiment. Il lui conseilla de prendre dès à présent une forte somme, de la lui confier pour être jouée avec audace dans une partie quelconque, à la Bourse, ou dans quelque spéculation choisie entre les mille qui s'entreprenaient alors. En cas de gain, ils fonderaient à eux deux une maison de banque où l'on tirerait parti des dépôts, et dont les bénéfices lui serviraient à contenter sa passion. Si la chance tournait contre eux, Roguin irait vivre à l'étranger au lieu de se tuer, parce que *son* du Tillet lui serait fidèle jusqu'au dernier sou. C'était une corde à portée de main pour un homme qui se noyait, et Roguin ne s'aperçut pas que le commis parfumeur la lui passait autour du cou.

Maître du secret de Roguin, du Tillet s'en servit pour établir à la fois son pouvoir sur la femme, sur la maîtresse et sur le mari. Prévenue d'un désastre qu'elle était loin de soupçonner, madame Roguin accepta les soins de du Tillet, qui sortit alors de chez le parfumeur, sûr de son avenir. Il n'eut pas de peine à convaincre la maîtresse de risquer une somme, afin de ne jamais être obligée de recourir à la prostitution s'il lui arrivait quelque malheur. La femme régla ses affaires, amassa promptement un petit capital, et le remit à un homme en qui son mari se fiait, car le notaire donna d'abord cent mille francs à son complice. Placé près de madame Roguin de manière à transformer les intérêts de cette belle femme en affection, du Tillet sut lui inspirer la plus violente passion. Ses trois commanditaires lui constituèrent naturellement une part ; mais, mécontent de cette part, il eut l'audace, en les faisant jouer à la Bourse, de s'entendre avec un adversaire qui lui rendait le montant des pertes supposées, car il joua pour ses cliens et pour lui-même. Aussitôt qu'il eut cinquante mille francs, il fut sûr de faire une grande fortune ; il porta le coup d'œil d'aigle qui le caractérise dans les phases où se trouvait alors la France : il joua la baisse pendant la campagne de France, et la hausse au retour des Bourbons. Deux mois après la rentrée de Louis XVIII, madame Roguin possédait deux cent mille francs, et du Tillet cent mille écus. Le notaire, aux yeux de qui ce jeune homme était un ange, avait rétabli l'équilibre dans ses affaires. La belle Hollandaise dissipait tout, elle était la proie d'un infâme cancer, nommé Maxime de Trailles, ancien page de l'empereur. Du Tillet découvrit le véritable nom de cette fille en faisant un acte avec elle. Elle se nommait Sarah Gobseck. Frappé de la coïncidence de ce nom avec celui d'un usurier dont il avait entendu parler, il alla chez ce vieil escompteur, la providence des enfans de famille, afin de reconnaître jusqu'où pourrait aller sur lui le crédit de sa parente. Le Brutus des usuriers fut implacable pour sa petite nièce, mais du Tillet sut lui plaire en se posant comme le banquier de Sarah, et comme ayant des fonds à faire mouvoir. La nature normande et la nature usurière se convinrent l'une à l'autre. Gobseck se trouvait avoir besoin d'un homme jeune et habile pour surveiller une petite opération à l'étranger.

Un Auditeur au Conseil-d'Etat, surpris par le retour des Bourbons, avait eu l'idée, pour se bien mettre en cour, d'aller en Allemagne racheter les titres des dettes contractées par les princes pendant leur émigration. Il offrait les bénéfices de cette affaire, pour lui purement politique, à ceux qui lui donneraient les fonds nécessaires. L'usurier ne voulait lâcher les sommes qu'au fur et à mesure de l'achat des créances, et les faire examiner par un fin représentant. Les usuriers ne se fient à personne, ils veulent des garanties ; auprès d'eux, l'occasion est tout : de glace quand ils n'ont pas besoin d'un homme, ils sont patelins et disposés à la bienfaisance quand leur utilité s'y trouve. Du Tillet connaissait le rôle immense sourdement joué sur la place de Paris par les Werbrust et Gigonnet, escompteurs du commerce des rues Saint-Denis et Saint-Martin, par Palma, banquier du faubourg Poissonnière, presque toujours intéressés avec Gobseck. Il offrit donc une caution pécuniaire en se faisant accorder un intérêt et en exigeant que ces messieurs employassent dans leur commerce d'argent les fonds qu'il leur déposerait : il se préparait ainsi des appuis. Il accompagna monsieur Clément Chardin des Lupeaulx dans un voyage en Allemagne qui dura pendant les Cent-Jours, et revint à la seconde restauration, ayant plus augmenté les élémens de sa fortune que sa fortune elle-même. Il était entré dans les secrets des plus habiles calculateurs de Paris, il avait conquis l'amitié de l'homme dont il était le surveillant, car cet habile escamoteur lui avait mis à nu les ressorts et la jurisprudence de la haute politique. Du Tillet était un de ces esprits qui entendent à demi-mot, il acheva de se former pendant ce voyage. Au retour, il retrouva madame Roguin fidèle. Quant au pauvre notaire, il attendait Ferdinand avec autant d'impatience qu'en témoignait sa femme, la belle Hollandaise l'avait de nouveau ruiné. Du Tillet questionna la belle Hollandaise, et ne retrouva pas une dépense équivalente aux sommes dissipées. Du Tillet découvrit alors le secret que Sarah Gobseck lui avait si soigneusement caché, sa folle passion pour Maxime de Trailles, dont les débuts dans sa carrière de vices et de débauche annonçaient ce qu'il fut, un de ces garnemens politiques nécessaires à tout bon gouvernement, et que le jeu rendait insatiable. En faisant cette découverte, du Tillet comprit l'insensibilité de Gobseck pour sa petite-nièce. Dans ces conjonctures, le banquier du Tillet, car il devint banquier, conseilla fortement à Roguin de garder une poire pour la soif, en embarquant ses cliens les plus riches dans une affaire où il pourrait se réserver de fortes sommes, s'il était contraint à faillir en recommençant le jeu de la Banque. Après des *hauts* et des *bas*, profitables seulement à du Tillet et à madame Roguin, le notaire entendit enfin sonner l'heure de sa *déconfiture*. Son agonie fut alors exploitée par son meilleur ami. Du Tillet inventa la spéculation relative aux terrains situés autour de la Madeleine. Naturellement les cent mille francs déposés par Birotteau chez Roguin, en attendant un placement, furent remis à du Tillet qui, voulant perdre le parfumeur, fit comprendre à Roguin qu'il courait moins de dangers à prendre dans ses filets ses amis intimes. — Un ami, lui dit-il, conserve des ménagemens jusque dans sa colère. Peu de personnes savent aujourd'hui combien peu valait à cette époque une toise de terrain autour de la Madeleine, mais ces terrains allaient nécessairement être vendus au-dessus de leur valeur momentanée à cause de l'obligation où l'on serait d'aller trouver des propriétaires qui profiteraient de l'occasion ; or, du Tillet voulait être à portée de recueillir les bénéfices sans supporter les pertes d'une spéculation à long terme. En d'autres termes, son plan consistait à tuer l'affaire pour s'adjuger un cadavre qu'il savait pouvoir raviver. En semblable occurence, les Gobseck, les Palma, les Werbrust, les Gigonnet se prêtaient mutuellement la main ; mais du Tillet n'était pas assez intime avec eux pour leur demander leur aide ; d'ailleurs il voulait si bien cacher son bras tout en conduisant l'affaire, qu'il pût recueillir les profits du vol sans en avoir la honte ; il sentit donc la nécessité d'avoir à lui l'un de ces mannequins vivans nommés dans la langue commerciale *hommes de paille*. Son joueur supposé de la Bourse lui parut propre à devenir son âme damnée, et il entreprit sur les droits divins en créant un homme. D'un ancien commis-voyageur, sans moyens ni capacité, excepté celle de parler indéfiniment sur toute espèce de sujet en ne disant rien, sans sou ni maille, mais pouvant comprendre un rôle et le jouer sans compromettre la pièce ; plein de l'honneur le

plus rare, c'est-à-dire capable de garder un secret et de se laisser déshonorer au profit de son commettant, du Tillet fit un banquier qui montait et dirigeait les plus grandes entreprises, le chef de la maison Claparon. La destinée de Charles Claparon était d'être un jour livré aux juifs et aux pharisiens, si les affaires lancées par du Tillet exigeaient une faillite, et Claparon le savait. Mais, pour un pauvre diable qui se promenait mélancoliquement sur les boulevards avec un avenir de quarante sous dans sa poche quand son camarade du Tillet le rencontra, les petites parts qui devaient lui être abandonnées dans chaque affaire furent un Eldorado. Ainsi son amitié, son dévouement pour du Tillet corroborés d'une reconnaissance irréfléchie, excités par les besoins d'une vie libertine et décousue, lui faisaient dire *amen* à tout. Puis, après avoir vendu son honneur, il le vit risquer avec tant de prudence, qu'il finit par s'attacher à son ancien camarade, comme un chien à son maître. Claparon était un caniche fort laid, mais toujours prêt à faire le saut de Curtius. Dans la combinaison actuelle, il devait représenter une moitié des acquéreurs des terrains comme César Birotteau représenterait l'autre. Les valeurs que Claparon recevrait de Birotteau seraient escomptées par un des usuriers de qui du Tillet pouvait emprunter le nom, pour précipiter Birotteau dans les abîmes d'une faillite, quand Roguin lui enlèverait ses fonds. Les syndics de la faillite agiraient au gré des inspirations de du Tillet qui, possesseur des écus donnés par le parfumeur, et son créancier sous différens noms, ferait liciter les terrains et les achèterait pour la moitié de leur valeur en payant avec les fonds de Roguin et le dividende de la faillite. Le notaire trempait dans ce plan en croyant avoir une bonne part des précieuses dépouilles du parfumeur et de ses co-intéressés; mais l'homme à la discrétion duquel il se livrait devait se faire et se fit la part du lion. Roguin, ne pouvant poursuivre du Tillet devant aucun tribunal, fut heureux de l'os à ronger qui lui fut jeté, de mois en mois, au fond de la Suisse où il trouva des beautés au rabais. Les circonstances, et non une méditation d'auteur tragique inventant une intrigue, avaient engendré cet horrible plan. La haine sans désir de vengeance est un grain tombé sur du granit; mais la vengeance vouée à César, par du Tillet, était un des mouvemens les plus naturels, ou il faut nier la querelle des anges maudits et des anges de lumière. Du Tillet ne pouvait sans de grands inconvéniens assassiner le seul homme dans Paris qui le savait coupable d'un vol domestique, mais il pouvait le jeter dans la boue et l'annihiler au point de rendre son témoignage impossible. Pendant long-temps sa vengeance avait germé dans son cœur sans fleurir, car les gens les plus haineux font à Paris très-peu de plans; la vie y est trop rapide, trop remuée, il y a trop d'accidens imprévus; mais aussi ces perpétuelles oscillations, si elles ne permettent pas la préméditation, servent-elles très-bien une pensée tapie au fond du politique assez fort pour guetter leurs chances fluviatiles. Quand Roguin avait fait sa confidence à du Tillet, le commis y entrevit vaguement la possibilité de détruire César, et il ne s'était pas trompé. Sur le point de quitter son idole, le notaire buvait le reste de son philtre dans la coupe cassée, il allait tous les jours aux Champs-Élysées et revenait chez lui de grand matin. Ainsi la défiante madame César avait raison. Dès qu'un homme se résout à jouer le rôle que du Tillet avait donné à Roguin, il acquiert les talens du plus grand comédien, il a la vue d'un lynx et la pénétration d'un voyant, il sait magnétiser sa dupe; aussi le notaire avait-il aperçu Birotteau long-temps avant que Birotteau ne le vît, et quand le parfumeur le regarda, il lui tendait déjà la main de loin.

— Je viens d'aller recevoir le testament d'un grand personnage qui n'a pas huit jours à vivre, dit-il de l'air le plus naturel du monde; mais l'on m'a traité comme un médecin de village, on m'a envoyé chercher en voiture, et je reviens à pied.

Ces paroles dissipèrent un léger nuage de défiance qui avait obscurci le front du parfumeur, et que Roguin entrevit; aussi le notaire se garda-t-il bien de parler de l'affaire des terrains le premier, car il voulait porter le dernier coup à sa victime.

— Après les testamens, les contrats de mariage, dit Birotteau, voilà la vie. Et à propos de cela, quand épousons-nous la Madeleine? Hé! hé! papa Roguin! ajouta-t-il en lui tapant sur le ventre.

Entre hommes la prétention des plus chastes bourgeois est de paraître égrillards.

— Mais si ce n'est pas aujourd'hui, répondit le notaire d'un air diplomatique, ce ne sera jamais. Nous craignons que l'affaire ne s'ébruite, je suis déjà vivement pressé par deux de mes plus riches cliens qui veulent se mettre dans cette spéculation. Aussi est-ce à prendre ou à laisser. Passé midi, je dresserai les actes et vous n'aurez la faculté d'y être que jusqu'à une heure. Adieu. Je vais précisément lire les minutes que Xandrot a dû me dégrossir pendant cette nuit.

— Eh! bien, c'est fait, vous avez ma parole, dit Birotteau en courant après le notaire et lui frappant dans la main. Prenez les cent mille francs qui devaient servir à la dot de ma fille.

— Bien, dit Roguin en s'éloignant.

Pendant l'instant que Birotteau mit à revenir auprès du petit Popinot, il éprouva dans ses entrailles une chaleur violente, son diaphragme se contracta, ses oreilles tintèrent.

— Qu'avez-vous, monsieur? lui demanda le commis en voyant à son maître le visage pâle.

— Ah! mon garçon, je viens de conclure par un seul mot une grande affaire; personne n'est maître de ses émotions en pareil cas. D'ailleurs tu n'y es pas étranger. Aussi, t'ai-je amené ici pour y causer plus à l'aise, personne ne nous écoutera. Ta tante est gênée, à quoi donc a-t-elle perdu son argent? dis-le moi.

— Monsieur, mon oncle et ma tante avaient leurs fonds chez monsieur de Nucingen, ils ont été forcés de prendre en remboursement des actions dans les mines de Worstchin, qui ne donnent pas encore de dividende, et il est difficile à leur âge de vivre d'espérance.

— Mais avec quoi vivent-ils?

— Ils m'ont fait le plaisir d'accepter mes appointemens.

— Bien, bien, Anselme, dit le parfumeur en laissant voir une larme qui roula dans ses yeux, tu es digne de l'attachement que je te porte. Aussi vas-tu recevoir une haute récompense de ton application à mes affaires.

En disant ces paroles, le négociant grandissait autant à ses propres yeux qu'à ceux de Popinot; il y mit cette bourgeoise et naïve emphase, expression de sa supériorité postiche.

— Quoi! vous auriez deviné ma passion pour?. .

— Pour qui? dit le parfumeur.

— Pour mademoiselle Césarine.

— Ah! garçon, tu es bien hardi, s'écria Birotteau. Mais garde bien ton secret, je te promets de l'oublier, et tu sortiras de chez moi demain. Je ne t'en veux pas; à ta place, diable! diable! j'en aurais fait tout autant. Elle est si belle!

— Ah, monsieur! dit le commis qui sentait sa chemise mouillée tant il se tressuait.

— Mon garçon, cette affaire n'est pas l'affaire d'un jour: Césarine est sa maîtresse, et sa mère a ses idées. Ainsi rentre en toi-même, essuie tes yeux, tiens ton cœur en bride, et n'en parlons jamais. Je ne rougirais pas de t'avoir pour gendre: neveu de monsieur Popinot, juge au Tribunal de Première Instance; neveu des Ragon, tu as le droit de faire ton chemin tout comme un autre; mais il y a des *mais*, des *car*, des *si!* Quel diable de chien me lâches-tu là dans une conversation d'affaire! Tiens, assieds-toi sur cette chaise, et que l'amoureux fasse place au commis. Popinot, es-tu homme de cœur? dit-il en regardant son commis. Te sens-tu le courage de lutter avec plus fort que toi, de te battre corps à corps?...

— Oui, monsieur.

— De soutenir un combat long, dangereux?...

— De quoi s'agit-il?

— De couler l'huile de Macassar! dit Birotteau, se dressant en pied comme un héros de Plutarque. Ne nous abusons pas, l'ennemi est fort, bien campé, redoutable. L'huile de Macassar a été rondement menée. La conception est habile. Les fioles carrées ont l'originalité de la forme. Pour mon projet,

j'ai pensé à faire les nôtres triangulaires ; mais je préférerais, après de mûres réflexions, de petites bouteilles de verre mince clissées en roseau ; elles auraient un air mystérieux, et le consommateur aime tout ce qui l'intrigue.

— C'est coûteux, dit Popinot. Il faudrait tout établir au meilleur marché possible, afin de faire de fortes remises aux détaillans.

— Bien, mon garçon, voilà les vrais principes. Songes-y bien, l'huile de Macassar se défendra ! elle est spécieuse, elle a un nom séduisant. On la présente comme une importation étrangère, et nous aurons le malheur d'être de notre pays. Voyons, Popinot, te sens-tu de force à tuer Macassar? D'abord tu l'emporteras dans les expéditions d'outre-mer : il paraît que Macassar est réellement aux Indes; il est plus naturel alors d'envoyer le produit français aux Indiens que de leur renvoyer ce qu'ils sont censés nous fournir. A toi les pacotilleurs! Mais il faut lutter à l'étranger, lutter dans les départemens ! Or, l'huile de Macassar a été bien affichée, il ne faut pas se déguiser sa puissance, elle est poussée, le public la connaît.

— Je la coulerai ! s'écria Popinot l'œil en feu.

— Avec quoi? lui dit Birotteau. Voilà bien l'ardeur des jeunes gens. Ecoute-moi donc jusqu'au bout.

Anselme se mit comme un soldat au port d'armes devant un maréchal de France.

— J'ai inventé, Popinot, une huile pour exciter la pousse des cheveux, raviver le cuir chevelu, maintenir la couleur des chevelures mâles et femelles. Cette essence n'aura pas moins de succès que ma pâte et mon eau; mais je ne veux pas exploiter ce secret par moi-même, je pense à me retirer du commerce. C'est toi, mon enfant, qui lanceras mon huile *Comagène* (du mot *coma*, mot latin qui signifie cheveux, comme l'a dit monsieur Alibert, médecin du roi. Ce mot se trouve dans la tragédie de *Bérénice*, où Racine a mis un roi de Comagène, amant de cette belle reine si célèbre par sa chevelure, lequel amant, sans doute par flatterie, a donné ce nom à son royaume! Comme ces grands génies ont de l'esprit! ils descendent aux plus petits détails).

Le petit Popinot garda son sérieux en écoutant cette parenthèse saugrenue, évidemment dite pour lui qui avait de l'instruction.

— Anselme, j'ai jeté les yeux sur toi pour fonder une maison de commerce de haute droguerie, rue des Lombards, dit Birotteau. Je serai ton associé secret, je te baillerai les premiers fonds. Après l'huile Comagène, nous essaierons de l'essence de vanille, de l'esprit de menthe. Enfin, nous aborderons la droguerie en la révolutionnant, en vendant ses produits concentrés au lieu de les vendre en nature. Ambitieux jeune homme, es-tu content?

Anselme ne pouvait répondre, tant il était oppressé, mais ses yeux pleins de larmes répondaient pour lui. Cette offre lui semblait dictée par une indulgente paternité qui lui disait : Mérite Césarine en devenant riche et considéré.

— Monsieur, répondit-il enfin en prenant l'émotion de Birotteau pour de l'étonnement, moi aussi je réussirai !

— Voilà comme j'étais ! s'écria le parfumeur, je n'ai pas dit un autre mot. Si tu n'as pas ma fille, tu auras toujours une fortune. Eh! bien, garçon, qu'est-ce qui te prend?

— Laissez-moi espérer qu'en acquérant l'une j'obtiendrai l'autre.

— Je ne puis t'empêcher d'espérer, mon ami, dit Birotteau touché par le ton d'Anselme.

— Eh! bien, monsieur, puis-je dès aujourd'hui prendre mes mesures pour trouver une boutique afin de commencer au plus tôt?

— Oui, mon enfant. Demain nous irons nous enfermer tous deux à la fabrique. Avant d'aller dans le quartier de la rue des Lombards, tu passeras chez Livingston, pour savoir si ma presse hydraulique pourra fonctionner demain. Ce soir, nous irons, à l'heure du dîner, chez l'illustre et bon monsieur Vauquelin pour le consulter. Ce savant s'est occupé tout récemment de la composition des cheveux, il a recherché quelle était leur substance colorante, d'où elle provenait, quelle était la contexture des cheveux. Tout est là, Popinot. Tu sauras mon secret, et il ne s'agira plus que de l'exploiter avec intelligence. Avant d'aller chez Livingston, passe chez Pierri Bénard. Mon enfant, le désintéressement de monsieur Vauquelin est une des grandes douleurs de ma vie : il est impossible de lui rien faire accepter. Heureusement, j'ai su par Chiffreville qu'il voulait une Vierge de Dresde, gravée par un certain Muller, et, après deux ans de correspondance en Allemagne, Bénard a fini par la trouver sur papier de Chine, avant la lettre : elle coûte quinze cents francs, mon garçon. Aujourd'hui, notre bienfaiteur la verra dans son antichambre en nous reconduisant, car elle doit être encadrée, tu t'en assureras. Nous nous rappellerons ainsi à son souvenir, ma femme et moi, car quant à la reconnaissance, voilà seize ans que nous prions Dieu, tous les jours, pour lui. Moi je ne l'oublierai jamais ; mais, Popinot, enfoncés dans la science, les savans oublient tout, femmes, amis, obligés. Nous autres, notre peu d'intelligence nous permet au moins d'avoir le cœur chaud. Ça console de ne pas être un grand homme. Ces messieurs de l'Institut, c'est tout cerveau, tu verras; vous ne les rencontrez jamais dans une église. Monsieur Vauquelin est toujours dans son cabinet ou dans son laboratoire, j'aime à croire qu'il pense à Dieu en analysant ses ouvrages. Voilà qui est entendu : je te ferai les fonds, je te laisserai la possession de mon secret, nous serons de moitié, sans qu'il soit besoin d'acte. Vienne le succès ! nous arrangerons nos flûtes. Cours, mon garçon, moi je vais à mes affaires. Ecoute donc, Popinot, je donnerai dans vingt jours un grand bal, fais-toi faire un habit, viens-y comme un commerçant déjà calé...

Ce dernier trait de bonté émut tellement Popinot, qu'il saisit la grosse main de César et la baisa. Le bonhomme avait flatté l'amoureux par cette confidence, et les gens épris sont capables de tout.

— Pauvre garçon, dit Birotteau en le voyant courir à travers les Tuileries, si Césarine l'aimait ! mais il est boiteux, il a les cheveux de la couleur d'un bassin, et les jeunes filles sont si singulières, je ne crois guère que Césarine.... Et puis sa mère veut la voir la femme d'un notaire. Alexandre Crottat la fera riche : la richesse rend tout supportable, tandis qu'il n'y a pas de bonheur qui ne succombe à la misère. Enfin, j'ai résolu de laisser ma fille maîtresse d'elle-même jusqu'à concurrence d'une folie.

Le voisin de Birotteau était un petit marchand de parapluies, d'ombrelles et de cannes, nommé Cayron, Languedocien, qui faisait de mauvaises affaires, et que Birotteau avait obligé déjà plusieurs fois. Cayron ne demandait pas mieux que de se restreindre à sa boutique et de céder au riche parfumeur les deux pièces du premier étage, en diminuant d'autant son bail.

— Eh ! bien, voisin, lui dit familièrement Birotteau en entrant chez le marchand de parapluies, ma femme consent à l'augmentation de notre local ! Si vous voulez, nous irons chez monsieur Molineux à onze heures.

— Mon cher monsieur Birotteau, reprit le marchand de parapluies, je ne vous ai jamais rien demandé pour cette cession, mais vous savez qu'un bon commerçant doit faire argent de tout.

— Diable! diable ! répondit le parfumeur, je n'ai pas des mille et des cents. J'ignore si mon architecte, que j'attends, trouvera la chose praticable. Avant de conclure, m'a-t-il dit, sachons si vos planchers sont de niveau. Puis il faut que monsieur Molineux consente à laisser percer le mur, et le mur est-il mitoyen ? Enfin j'ai à faire retourner chez moi l'escalier, pour changer le palier, afin d'établir le plain-pied. Voilà bien des frais, je ne veux pas me ruiner.

— Oh! monsieur, dit le Méridional, quand vous serez ruiné, le soleil sera venu coucher avec la terre, et il auront fait des petits !

Birotteau se caressa le menton en se soulevant sur la pointe des pieds et retombant sur ses talons.

— D'ailleurs, reprit Cayron, je ne vous demande pas autre chose que de me prendre ces valeurs-là...

Et il lui présenta un petit bordereau de cinq mille francs composé de seize billets.

— Ah ! dit le parfumeur en feuilletant les effets, de *petites broches*, deux mois, trois mois...

— Prenez-les moi à six pour cent seulement, dit le marchand d'un air humble.

— Est-ce que je fais l'usure ? dit le parfumeur d'un air de reproche.

— Mon Dieu, monsieur, je suis allé chez votre ancien commis du Tillet : il n'en voulait à aucun prix, sans doute pour savoir ce que je consentirais à perdre.

— Je ne connais pas ces signatures-là, dit le parfumeur.

— Mais nous avons de si drôles de noms dans les cannes et les parapluies, c'est des colporteurs !

—Eh ! bien, je ne dis pas que je prenne tout, mais je m'arrangerai toujours des plus courts.

— Pour mille francs qui se trouvent à quatre mois, ne me laissez pas courir après les sangsues qui nous tirent le plus clair de nos bénéfices, faites-moi tout, monsieur. J'ai si peu recours à l'escompte, je n'ai nul crédit ; voilà ce qui nous tue nous autres petits détaillans.

— Allons, j'accepte vos broches. Celestin fera le compte. A onze heures, soyez prêt. Voici mon architecte, monsieur Grindot, ajouta le parfumeur en voyant venir le jeune homme avec lequel il avait pris la veille rendez-vous chez monsieur de La Billardière. Contre la coutume des gens de talent, vous êtes exact, monsieur, lui dit César en déployant ses grâces commerciales les plus distinguées. Si l'exactitude, suivant un mot du Roi, homme d'esprit autant que grand politique, est la politesse des rois, elle est aussi la fortune des négocians. Le temps, le temps est de l'or, surtout pour vous artistes. L'architecture est la réunion de tous les arts, je me suis laissé dire cela. Ne passons point par la boutique, ajouta-t-il en montrant la fausse porte cochère de sa maison.

Quatre ans auparavant, monsieur Grindot avait remporté *le grand prix* d'architecture, il revenait de Rome après un séjour de trois ans aux frais de l'État. En Italie le jeune artiste songeait à l'art, à Paris il songeait à la fortune. Le gouvernement peut seul donner les millions nécessaires à un architecte pour édifier sa gloire ; en revenant de Rome, il est si naturel de se croire Fontaine ou Percier que tout architecte ambitieux incline au ministérialisme : le pensionnaire libéral, devenu royaliste, tâchait donc de se faire protéger par les gens influens. Quand un *grand prix* se conduit ainsi, ses camarades l'appellent un intrigant. Le jeune architecte avait deux partis à prendre ; servir le parfumeur ou le mettre à contribution. Mais Birotteau l'adjoint, Birotteau le futur possesseur par moitié des terrains de la Madeleine, autour de laquelle tôt ou tard il se bâtirait un beau quartier, était un homme à ménager. Grindot immola donc le gain présent aux bénéfices à venir. Il écouta patiemment les plans, les redites, les idées d'un de ces bourgeois, cible constante des traits, des plaisanteries de l'artiste, éternel objet de ses mépris, et suivit le parfumeur en hochant la tête pour saluer ses idées. Quand le parfumeur eut bien tout expliqué, le jeune architecte essaya de lui résumer à lui-même son plan.

— Vous avez à vous trois croisées de face sur la rue, plus la croisée perdue sur l'escalier et prise par le palier. Vous ajoutez à ces quatre croisées les deux qui sont de niveau dans la maison voisine, en retournant l'escalier pour aller de plain-pied dans tout l'appartement, du côté de la rue.

— Vous m'avez parfaitement compris, dit le parfumeur étonné.

— Pour réaliser votre plan, il faut éclairer par en haut le nouvel escalier, et ménager une loge de portier sous le socle.

— Un socle...

— Oui, c'est la partie sur laquelle reposera...

— Je comprends, monsieur.

— Quant à votre appartement, laissez-moi carte blanche pour le distribuer et le décorer. Je veux le rendre digne...

— Digne ! Vous avez dit le mot, monsieur.

— Quel temps me donnez-vous pour opérer ce changement de décor ?

— Vingt jours.

— Quelle somme voulez-vous jeter à la tête des ouvriers ? dit Grindot.

— Mais à quelle somme pourront monter ces réparations ?

— Un architecte chiffre une construction neuve à un centime près, répondit le jeune homme ; mais comme je ne sais pas ce que c'est que d'enfiler un bourgeois... (pardon ! monsieur, le mot m'est échappé) ; je dois vous prévenir qu'il est impossible de chiffrer des réparations et des rhabillages. A peine en huit jours arriverais-je à faire un devis approximatif. Accordez-moi votre confiance : vous aurez un charmant escalier éclairé par le haut, orné d'un joli vestibule sur la rue, et sous le socle...

— Toujours ce socle...

— Ne vous en inquiétez pas, je trouverai la place d'une petite loge de portier. Vos appartemens seront étudiés, restaurés avec amour. Oui, monsieur, je vois l'art et non la fortune ! Avant tout, ne dois-je pas faire parler de moi pour arriver? Selon moi, le meilleur moyen est de ne pas tripoter avec les fournisseurs, de réaliser de beaux effets à bon marché.

— Avec de pareilles idées, jeune homme, dit Birotteau d'un ton protecteur, vous réussirez.

— Ainsi, reprit Grindot, traitez directement avec vos maçons, peintres, serruriers, charpentiers, menuisiers. Moi je me charge de régler leurs mémoires. Accordez-moi seulement deux mille francs d'honoraires, ce sera de l'argent bien placé. Laissez-moi maître des lieux demain à midi et indiquez-moi vos ouvriers.

— A quoi peut se monter la dépense à vue de nez ? dit Birotteau.

— Dix à douze mille francs, dit Grindot. Mais je ne compte pas le mobilier, car vous le renouvelez sans doute. Vous me donnerez l'adresse de votre tapissier, je dois m'entendre avec lui pour assortir les couleurs, afin d'arriver à un ensemble de bon goût.

— Monsieur Braschon, rue Saint-Antoine, a mes ordres, dit le parfumeur en prenant un air ducal.

L'architecte écrivit l'adresse sur un de ces petits souvenirs qui viennent toujours d'une jolie femme.

— Allons, dit Birotteau, je me fie à vous, monsieur. Seulement, attendez que j'aie arrangé la cession du bail des deux chambres voisines et obtenu la permission d'ouvrir le mur.

— Prévenez-moi par un billet ce soir, dit l'architecte. Je dois passer la nuit à faire mes plans, et nous préférons encore travailler pour les bourgeois à travailler pour le roi de Prusse, c'est-à-dire pour nous. Je vais toujours prendre les mesures, les hauteurs, la dimension des tableaux, la portée des fenêtres...

— Nous arriverons au jour dit, reprit Birotteau, sans quoi, rien.

— Il le faudra bien, dit l'architecte. Les ouvriers passeront les nuits, on emploiera des procédés pour sécher les peintures ; mais ne vous laissez pas enfoncer par les entrepreneurs, demandez-leur toujours le prix d'avance, et constatez vos conventions !

— Paris est le seul endroit du monde où l'on puisse frapper de pareils coups de baguette, dit Birotteau en se laissant aller à un geste asiatique digne des *Mille et une Nuits*. Vous me ferez l'honneur de venir à mon bal, monsieur. Les hommes à talent n'ont pas tous le dédain dont on accable le commerce, et vous y verrez sans doute un savant du premier ordre, monsieur Vauquelin de l'Institut ! puis monsieur de La Billardière, monsieur le comte de Fontaine, monsieur Lebas, juge, et le président du Tribunal de commerce ; des magistrats : monsieur le comte de Granville de la Cour royale et monsieur Popinot du Tribunal de première instance ; monsieur Camusot du Tribunal de Commerce, et monsieur Cardot son beau-père... enfin peut-être monsieur le duc de Lenoncourt, premier gentilhomme de la chambre du roi. Je réunis quelques amis autant... pour célébrer la délivrance du territoire... que pour fêter ma... promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur...

Grindot fit un geste singulier.

— Peut-être... me suis-je rendu digne de cette... insigne... et... royale... faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-

Roch au 13 vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon. Ces titres...

Constance, vêtue en matin, sortit de la chambre à coucher de Césarine où elle s'était habillée; son premier coup d'œil arrêta net la verve de son mari, qui cherchait à formuler une phrase normale pour apprendre avec modestie ses grandeurs au prochain.

— Tiens, mimi, voici monsieur *de* Grindot, jeune homme distingué d'autre part, et possesseur d'un grand talent. Monsieur est l'architecte que nous a recommandé monsieur de La Billardière, pour diriger nos *petits* travaux ici.

Le parfumeur se cacha de sa femme pour faire un signe à l'architecte en mettant un doigt sur ses lèvres au mot petit, et l'artiste comprit.

— Constance, monsieur va prendre les mesures, les hauteurs; laisse-le faire, ma bonne, dit Birotteau qui s'esquiva dans la rue.

— Cela sera-t-il bien cher? dit Constance à l'architecte.

— Non, madame, six mille francs, à vue de nez...

— A vue de nez! s'écria madame Birotteau. Monsieur, je vous en prie, ne commencez rien sans un devis et des marchés signés. Je connais les façons de messieurs les entrepreneurs: six mille veut dire vingt mille. Nous ne sommes pas en position de faire des folies. Je vous en prie, monsieur, quoique mon mari soit bien le maître chez lui, laissez-lui le temps de réfléchir.

— Madame, monsieur l'adjoint m'a dit de lui livrer les lieux dans vingt jours, et si nous tardons, vous seriez exposés à entamer la dépense sans obtenir le résultat.

— Il y a dépenses et dépenses, dit la belle parfumeuse.

— Eh! madame, croyez-vous qu'il soit bien glorieux pour un architecte qui veut élever des monumens de décorer un appartement? Je ne descends à ce détail que pour obliger monsieur de La Billardière, et si je vous effraie...

Il fit un mouvement de retraite.

— Bien, bien, monsieur, dit Constance en rentrant dans sa chambre, où elle se jeta la tête sur l'épaule de Césarine. Ah! ma fille! ton père se ruine! Il a pris un architecte qui a des moustaches, une royale, et qui parle de construire des monumens! Il va jeter la maison par les fenêtres pour nous bâtir un Louvre. César n'est jamais en retard pour une folie; il m'a parlé de son projet cette nuit, il l'exécute ce matin.

— Bah! maman, laisse faire à papa, le bon Dieu l'a toujours protégé, dit Césarine en embrassant sa mère et se mettant au piano pour montrer à l'architecte que la fille d'un parfumeur n'était pas étrangère aux beaux-arts.

Quand l'architecte entra dans la chambre à coucher, il fut surpris de la beauté de Césarine, et resta presque interdit. Sortie de sa chambrette en déshabillé du matin, Césarine, fraîche et rose comme une jeune fille est rose et fraîche à dix-huit ans, blonde et mince, les yeux bleus, offrait au regard de l'artiste cette élasticité, si rare à Paris, qui fait rebondir les chairs les plus délicates, et nuance d'une couleur adorée par les peintres le bleu des veines dont le réseau palpite dans les clairs du teint. Quoique vivant dans la lymphatique atmosphère d'une boutique parisienne où l'air se renouvelle difficilement, où le soleil pénètre peu, ses mœurs lui donnaient les bénéfices de la vie en plein air d'une Transtévérine de Rome. D'abondans cheveux, plantés comme ceux de son père et relevés de manière à laisser voir un cou bien attaché, ruisselaient en boucles soignées, comme les soignent toutes les demoiselles de magasin à qui le désir d'être remarquées a inspiré les minuties les plus anglaises en fait de toilette. La beauté de cette belle fille n'était ni la beauté d'une lady, ni celle des duchesses françaises, mais la ronde et rousse beauté des Flamandes de Rubens. Césarine avait le nez retroussé de son père, mais rendu spirituel par la finesse du modelé, semblable à celui des nez essentiellement français, si bien *réussis* chez Largillière. Sa peau, comme une étoffe pleine et forte, annonçait la vitalité d'une vierge. Elle avait le beau front de sa mère, mais éclairci par la sérénité d'une fille sans soucis. Ses yeux bleus, noyés dans un riche fluide, exprimaient la grâce tendre d'une blonde heureuse. Si le bonheur ôtait à sa tête cette poésie que les peintres veulent absolument donner à leurs compositions en les faisant un peu trop pensives, la vague mélancolie physique dont sont atteintes les jeunes filles qui n'ont jamais quitté l'aile maternelle lui imprimait alors une sorte d'idéal. Malgré la finesse de ses formes, elle était fortement constituée: ses pieds accusaient l'origine paysanne de son père, car elle péchait par un défaut de race et peut-être aussi par la rougeur de ses mains, signature d'une vie purement bourgeoise. Elle devait arriver tôt ou tard à l'embonpoint. En voyant venir quelques jeunes femmes élégantes, elle avait fini par attraper le sentiment de la toilette, quelques airs de tête, une manière de parler, de se mouvoir, qui jouaient la femme comme il faut et tournaient la cervelle à tous les jeunes gens, aux commis, auxquels elle paraissait très-distinguée. Popinot s'était juré de ne jamais avoir d'autre femme que Césarine. Cette blonde fluide qu'un regard semblait traverser, prête à fondre en pleurs pour un mot de reproche, pouvait seule lui rendre le sentiment de la supériorité masculine. Cette charmante fille inspirait l'amour sans laisser le temps d'examiner si elle avait assez d'esprit pour le rendre durable; mais à quoi bon ce qu'on nomme à Paris l'*esprit*, dans une classe où l'élément principal du bonheur est le bon sens et la vertu? Au moral, Césarine était sa mère un peu perfectionnée par les superfluités de l'éducation: elle aimait la musique, dessinait au crayon noir la *Vierge à la Chaise*, lisait les œuvres de mesdames Cottin et Riccoboni, Bernardin de Saint Pierre, Fenelon, Racine. Elle ne paraissait jamais auprès de sa mère dans le comptoir que quelques momens avant de se mettre à table, ou pour la remplacer en de rares occasions. Son père et sa mère, comme tous ces parvenus empressés de cultiver l'ingratitude de leurs enfans en les mettant au-dessus d'eux, se plaisaient à déifier Césarine, qui, heureusement, avait les vertus de la bourgeoisie et n'abusait pas de leur faiblesse.

Madame Birotteau suivait l'architecte d'un air inquiet et solliciteur, en regardant avec terreur et montrant à sa fille les mouvemens bizarres du mètre, la canne des architectes et des entrepreneurs, avec laquelle Grindot prenait ses mesures. Elle trouvait à ces coups de baguette un air conjurateur de fort mauvais augure, elle aurait voulu les murs bien hauts, les pièces moins grandes, et n'osait questionner le jeune homme sur les effets de cette sorcellerie.

— Soyez tranquille, madame, je n'emporterai rien, dit l'artiste en souriant.

Césarine ne put s'empêcher de rire.

— Monsieur, dit Constance d'une voix suppliante en ne remarquant même pas le quiproquo de l'architecte, allez à l'économie, et, plus tard, nous pourrons vous récompenser...

Avant d'aller chez monsieur Molineux, le propriétaire de la maison voisine, César voulut prendre chez Roguin l'acte sous signature privée qu'Alexandre Crottat avait dû lui préparer pour cette cession de bail. En sortant, Birotteau vit du Tillet à la fenêtre du cabinet de Roguin. Quoique la liaison de son ancien commis avec la femme du notaire rendît assez naturelle la rencontre de du Tillet à l'heure où se faisaient les traités relatifs aux terrains, Birotteau s'en inquiéta, malgré son extrême confiance. L'air animé de du Tillet annonçait une discussion.

— Serait-il dans l'affaire? se demanda-t-il par suite de sa prudence commerciale. Le soupçon passa comme un éclair dans son âme. Il se retourna, vit madame Roguin, et la présence du banquier ne lui parut plus alors si suspecte. — Cependant, si Constance avait raison? se dit-il. Suis-je bête d'écouter des idées de femme? J'en parlerai d'ailleurs à mon oncle ce matin. De la cour Batave, où demeure ce monsieur Molineux, à la rue des Bourdonnais il n'y a qu'un saut.

Un défiant observateur, un commerçant qui dans sa carrière aurait rencontré quelques fripons, eût été sauvé; mais les antécédens de Birotteau, l'incapacité de son esprit peu propre à remonter la chaîne des inductions par lesquelles un homme supérieur arrive aux causes, tout le perdit. Il trouva le marchand de parapluies en grande tenue, et s'en allait avec lui chez le propriétaire, quand Virginie, sa cuisinière, le saisit par le bras.

— Monsieur, madame ne veut pas que vous alliez plus loin...

— Allons, s'écria Birotteau, encore des idées de femme!

— .... Sans prendre votre tasse de café qui vous attend.

— Ah! c'est vrai. Mon voisin, dit Birotteau à Cayron, j'ai tant de choses en tête que je n'écoute pas mon estomac. Faites-moi le plaisir d'aller en avant, nous nous retrouverons à la porte de monsieur Molineux, à moins que vous ne montiez pour lui expliquer l'affaire, nous perdrons ainsi moins de temps.

Monsieur Molineux était un petit rentier grotesque, qui n'existe qu'à Paris, comme un certain lichen ne croît qu'en Islande. Cette comparaison est d'autant plus juste que cet homme appartenait à une nature mixte, à un Règne Animo-végétal qu'un nouveau Mercier pourrait composer des cryptogames qui poussent, fleurissent ou meurent sur, dans ou sous les murs plâtreux de différentes maisons étranges et malsaines où ces êtres viennent de préférence. Au premier aspect, cette plante humaine, ombellifère, vu la casquette bleue tubulée qui la couronnait, à tige entourée d'un pantalon verdâtre, à racines bulbeuses enveloppées de chaussons en lisière, offrait une physionomie blanchâtre et plate qui certes ne trahissait rien de vénéneux. Dans ce produit bizarre, vous eussiez reconnu l'actionnaire par excellence, croyant à toutes les nouvelles que la Presse périodique baptise de son encre, et qui a tout dit en disant: Lisez le journal! Le bourgeois essentiellement ami de l'ordre, et toujours en révolte morale avec le pouvoir auquel néanmoins il obéit toujours, créature faible en masse et féroce en détail, insensible comme un huissier quand il s'agit de son droit, et donnant du mouron frais aux oiseaux ou des arêtes de poisson à son chat, interrompant une quittance de loyer pour seriner un canari, défiant comme un geôlier, mais apportant son argent pour une mauvaise affaire, et tâchant alors de se rattraper par une crasse avarice. La malfaisance de cette fleur hybride ne se révélait en effet que par l'usage; pour être éprouvée, sa nauséabonde amertume voulait la coction d'un commerce quelconque où ses intérêts se trouvaient mêlés à ceux des hommes. Comme tous les Parisiens, Molineux éprouvait un besoin de domination, il souhaitait cette part de souveraineté plus ou moins considérable exercée par chacun et même par un portier, sur plus ou moins de victimes, femme, enfant, locataire, commis, cheval, chien ou singe, auxquels on rend par ricochet les mortifications reçues dans la sphère supérieure où l'on aspire. Ce petit vieillard ennuyeux n'avait ni femme, ni enfant, ni neveu, ni nièce; il rudoyait trop sa femme de ménage pour en faire un souffre-douleur, car elle évitait tout contact en accomplissant rigoureusement son service. Ses appétits de tyrannie étaient donc trompés: pour les satisfaire, il avait patiemment étudié les lois sur le contrat de louage et sur le mur mitoyen; il avait approfondi la jurisprudence qui régit les maisons à Paris dans les infiniment petits des tenans, aboutissans, servitudes, impôts, charges, balayages, tentures à la Fête-Dieu, tuyaux de descente, éclairage, saillies sur la voie publique, et voisinage d'établissemens insalubres. Ses moyens et son activité, tout son esprit passait à maintenir son état de propriétaire au grand complet de guerre; il en avait fait un amusement, et son amusement tournait en monomanie. Il aimait à protéger les citoyens contre les envahissemens de l'illégalité; mais les sujets de plainte étaient rares, sa passion avait donc fini par embrasser ses locataires. Un locataire devenait son ennemi, son inférieur, son sujet, son feudataire; il croyait avoir droit à ses respects, et regardait comme un homme grossier celui qui passait sans rien dire auprès de lui dans les escaliers. Il écrivait lui-même ses quittances, et les envoyait à midi le jour de l'échéance. Le contribuable en retard recevait un commandement à heure fixe. Puis la saisie, les frais, toute la cavalerie judiciaire allait aussitôt, avec la rapidité de ce que l'exécuteur des hautes œuvres appelle *la mécanique*. Molineux n'accordait ni terme, ni délai, son cœur avait un calus à l'endroit du loyer.

— Je vous prêterai de l'argent si vous en avez besoin, disait-il à un homme solvable, mais payez-moi mon loyer, tout retard entraîne une perte d'intérêts dont la loi ne nous indemnise pas.

Après un long examen des fantaisies capriolantes des locataires qui n'offraient rien de normal, qui se succédaient en renversant les institutions de leurs devanciers, ni plus ni moins que des dynasties, il s'était octroyé une charte, mais il l'observait religieusement. Ainsi, le bonhomme ne réparait rien, aucune cheminée ne fumait, ses escaliers étaient propres, ses plafonds blancs, ses corniches irréprochables, les parquets inflexibles sur leurs lambourdes, les peintures satisfaisantes; la serrurerie n'avait jamais que trois ans, aucune vitre ne manquait, les fêlures n'existaient pas, il ne voyait de cassures au carrelage que quand on quittait les lieux, il se faisait assister pour les recevoir d'un serrurier, d'un peintre-vitrier, gens, disait-il, fort accommodans. Le preneur était d'ailleurs libre d'améliorer; mais si l'imprudent restaurait son appartement, le petit Molineux pensait nuit et jour à la manière de le déloger pour réoccuper l'appartement fraîchement décoré: il le guettait, l'attendait et entamait la série de ses mauvais procédés. Toutes les finesses de la législation parisienne sur les baux, il les connaissait. Processif, écrivailleur, il minutait des lettres douces et polies à ses locataires; mais au fond de son style comme sous sa mine fade et prévenante se cachait l'âme de Shylock. Il lui fallait toujours six mois d'avance, imputables sur le dernier terme du bail, et le cortége des épineuses conditions qu'il avait inventées. Il vérifiait si les lieux étaient garnis de meubles suffisans pour répondre du loyer. Avait-il un nouveau locataire, il le soumettait à la police de ses renseignemens, car il ne voulait pas certains états, le plus léger marteau l'effrayait. Puis, quand il fallait passer bail, il gardait l'acte et l'épelait pendant huit jours en craignant ce qu'il nommait les *et cætera* de notaire. Sorti de ses idées de propriétaire, Jean-Baptiste Molineux paraissait bon, serviable; il jouait au boston sans se plaindre d'avoir été soutenu mal à propos; il riait de ce qui fait rire les bourgeois, parlait de ce dont ils parlent, des actes arbitraires des boulangers qui avaient la scélératesse de vendre à faux poids, de la connivence de la police, des héroïques dix-sept députés de la Gauche. Il lisait le BON SENS du curé Meslier et allait à la messe, faute de pouvoir choisir entre le déisme et le christianisme; mais il ne rendait point le pain bénit et plaidait alors pour se soustraire aux prétentions envahissantes du clergé. L'infatigable pétitionnaire écrivait à cet égard des lettres aux journaux que les journaux n'inséraient pas et laissaient sans réponse. Enfin il ressemblait à un estimable bourgeois qui met solennellement au feu sa bûche de Noël, tire les rois, invente des poissons d'avril, fait tous les boulevards quand le temps est beau, va voir patiner, et se rend à deux heures sur la terrasse de la place Louis XV les jours de feu d'artifice, avec du pain dans sa poche, pour être *aux premières loges*.

La Cour Batave, où demeurait ce petit vieillard, est le produit d'une de ces spéculations bizarres qu'on ne peut s'expliquer dès qu'elles sont exécutées. Cette construction claustrale, à arcades et galeries intérieures, bâtie en pierres de taille, ornée d'une fontaine au fond, une fontaine altérée qui ouvre sa gueule de lion moins pour donner de l'eau que pour en demander à tous les passans, fut sans doute inventée pour doter le quartier Saint-Denis d'une sorte de Palais-Royal. Ce monument, malsain, enterré sur ses quatre lignes par de hautes maisons, n'a de vie et de mouvement que pendant le jour, il est le centre des passages obscurs qui s'y donnent rendez-vous et joignent le quartier des halles au quartier Saint-Martin par la fameuse rue Quincampoix, sentiers humides, où les gens pressés gagnent des rhumatismes; mais la nuit aucun lieu de Paris n'est plus désert, vous diriez les catacombes du commerce. Il y a là plusieurs cloaques industriels, très peu de Bataves et beaucoup d'épiciers. Naturellement les appartemens de ce palais marchand n'ont d'autre vue que celle de la cour commune où donnent toutes les fenêtres, en sorte que les loyers sont d'un prix minime. Monsieur Molineux demeurait dans un des angles, au sixième étage, par raison de santé: l'air n'était pur qu'à soixante-dix pieds au-dessus du sol. Là, ce bon propriétaire jouissait de l'aspect enchanteur des

moulins de Montmartre en se promenant dans les chenaux où il cultivait des fleurs, nonobstant les ordonnances de police relatives aux jardins suspendus de la moderne Babylone. Son appartement était composé de quatre pièces, non compris ses précieuses *anglaises* situées à l'étage supérieur : il en avait la clef, elles lui appartenaient, il les avait établies, il était en règle à cet égard. En entrant, une indécente nudité révélait aussitôt l'avarice de cet homme : dans l'antichambre, six chaises de paille, un poêle en faïence, et sur les murs tendus de papier vert-bouteille, quatre gravures achetées à des ventes ; dans la salle à manger, deux buffets, deux cages pleines d'oiseaux, une table couverte d'une toile cirée, un baromètre, une porte-fenêtre donnant sur ses jardins suspendus et des chaises d'acajou foncées de crin ; le salon avait de petits rideaux en vieille étoffe de soie verte, un meuble en velours d'Utrecht vert à bois peint en blanc. Quant à la chambre de ce vieux célibataire, elle offrait des meubles du temps de Louis XV, défigurés par un trop long usage, et sur lesquels une femme vêtue de blanc aurait eu peur de se salir. Sa cheminée était ornée d'une pendule à deux colonnes entre lesquelles tenait un cadran qui servait de piédestal à une Pallas brandissant sa lance : un mythe. Le carreau était encombré de plats pleins de restes destinés aux chats, et sur lesquels on craignait de mettre le pied. Au-dessus d'une commode en bois de rose un portrait au pastel (Molineux dans sa jeunesse). Puis des livres, des tables où se voyaient d'ignobles cartons verts ; sur une console, feu ses serins empaillés ; enfin un lit d'une froideur qui en eût remontré à une carmélite.

César Birotteau fut enchanté de l'exquise politesse de Molineux, qu'il trouva en robe de chambre de molleton gris, surveillant son lait posé sur un petit réchaud en tôle dans le coin de sa cheminée et son eau de marc qui bouillait dans dans un petit pot de terre brune et qu'il versait à petites doses sur sa cafetière. Pour ne pas déranger son propriétaire, le marchand de parapluies avait été ouvrir la porte à Birotteau. Molineux avait en vénération les maires et les adjoints de la ville de Paris, qu'il appelait ses *officiers municipaux*. A l'aspect du magistrat, il se leva, resta debout, la casquette à la main, tant que le grand Birotteau ne fut pas assis.

— Non, monsieur, oui, monsieur, ah ! monsieur, si j'avais su avoir l'honneur de posséder au sein de mes modestes pénates un membre du corps municipal de Paris, croyez alors que je me serais fait un devoir de me rendre chez vous, quoique votre propriétaire ou — sur le point — de le — devenir. Birotteau fit un geste pour le prier de mettre sa casquette. Je n'en ferai rien, je ne me couvrirai pas que vous ne soyez assis et couvert si vous êtes enrhumé ; ma chambre est un peu froide, la modicité de mes revenus ne me permet pas... A vos souhaits, monsieur l'adjoint.

Birotteau avait éternué en cherchant ses actes. Il les présenta, non sans dire, pour éviter tout retard, que monsieur Roguin, notaire, les avait rédigés à ses frais.

— Je ne conteste pas les lumières de monsieur Roguin, vieux nom bien connu dans le notariat parisien ; mais j'ai mes petites habitudes, je fais mes affaires moi-même, manie assez excusable, et mon notaire est...

— Mais notre affaire est si simple, dit le parfumeur habitué aux promptes décisions des commerçans.

— Si simple ! s'écria Molineux. Rien n'est simple en matière de location. Ah ! vous n'êtes pas propriétaire, monsieur, et vous n'en êtes que plus heureux. Si vous saviez jusqu'où les locataires poussent l'ingratitude, et à combien de précautions nous sommes obligés. Tenez, monsieur, j'ai un locataire...

Molineux raconta pendant un quart d'heure comment monsieur Gendrin, dessinateur, avait trompé la surveillance de son portier, rue Saint-Honoré. Monsieur Gendrin avait fait des infamies dignes d'un Marat, des dessins obscènes que la police tolérait, attendu la connivence de la police ! Ce Gendrin, artiste profondément immoral, rentrait avec des femmes de mauvaise vie et rendait l'escalier impraticable ! plaisanterie bien digne d'un homme qui dessinait des caricatures contre le gouvernement. Et pourquoi ces méfaits ?... parce qu'on lui demandait son loyer le quinze ! Gendrin et Molineux allaient plaider, car, tout en ne payant pas, l'artiste prétendait rester dans son appartement vide. Molineux recevait des lettres anonymes où Gendrin sans doute le menaçait d'un assassinat, le soir, dans les détours qui mènent à la Cour Batave.

— Au point, monsieur, dit-il en continuant, que monsieur le préfet de police, à qui j'ai confié mon embarras... (j'ai profité de la circonstance pour lui toucher quelques mots sur les modifications à introduire dans les lois qui régissent la matière) m'a autorisé à porter des pistolets pour ma sûreté personnelle.

Le petit vieillard se leva pour aller chercher ses pistolets.

— Les voilà, monsieur ! s'écria-t-il.

— Mais, monsieur, vous n'avez rien à craindre de semblable de ma part, dit Birotteau regardant Cayron auquel il sourit en lui jetant un regard où se peignait un sentiment de pitié pour un pareil homme.

Ce regard, Molineux le surprit, il fut blessé de rencontrer une semblable expression chez un officier municipal, qui devait protéger ses administrés. A tout autre, il l'aurait pardonnée, mais il ne la pardonna pas à Birotteau.

— Monsieur, reprit-il d'un air sec, un juge consulaire des plus estimés, un adjoint, un honorable commerçant ne descendrait pas à ces petitesses, car ce sont des petitesses ! Mais, dans l'espèce, il y a un percement à faire consentir par votre propriétaire, monsieur le comte de Grandville, des conventions à stipuler pour le rétablissement du mur à fin de bail ; enfin, les loyers sont considérablement bas, ils se relèveront, la place Vendôme gagnera, elle gagne ! la rue de Castiglione va se bâtir ! Je me lie... je me lie...

— Finissons, dit Birotteau stupéfait, que voulez-vous ? je connais assez les affaires pour deviner que vos raisons se tairont devant la raison supérieure, l'argent ! Eh ! bien, que vous faut-il ?

— Rien que de juste, monsieur l'adjoint. Combien avez-vous de temps à faire de votre bail ?

— Sept ans, répondit Birotteau.

— Dans sept ans, que ne vaudra pas mon premier étage ? reprit Molineux. Que ne louerait-on pas deux chambres garnies dans ce quartier-là ? plus de deux cents francs par mois, peut-être ! Je me lie, je me lie par un bail. Nous porterons donc le loyer à quinze cents francs. A ce prix, je consens à faire distraction de ces deux chambres du loyer de monsieur Cayron que voilà, dit-il en jetant un regard louche au marchand, je vous les donne à bail pour sept années consécutives. Le percement sera à votre charge, sous la condition de me rapporter l'approbation et désistement de tous droits de monsieur le comte de Grandville. Vous aurez la responsabilité des événemens de ce petit percement, vous ne serez point tenu de rétablir le mur pour ce qui me concerne, et vous me donnerez comme indemnité cinq cents francs dès à présent : on ne sait ni qui vit ni qui meurt, je ne veux courir après personne pour refaire le mur.

— Ces conditions me semblent à peu près justes, dit Birotteau.

— Puis, dit Molineux, vous me compterez sept cent cinquante francs, *hic et nunc*, imputables sur les six derniers mois de la jouissance, le bail en portera quittance. Oh ! j'accepterai de petits effets, causés *valeur en loyers* pour ne pas perdre ma garantie, à telle date qu'il vous plaira. Je suis rond et court en affaires. Nous stipulerons que vous fermerez la porte sur mon escalier où vous n'aurez aucun droit d'entrée... à vos frais... en maçonnerie. Rassurez-vous, je ne demanderai pas d'indemnité pour le rétablissement à la fin du bail ; je la regarde comme comprise dans les cinq cents francs. Monsieur, vous me trouverez toujours juste.

— Nous autres commerçans ne sommes pas si pointilleux, dit le parfumeur, il n'y aurait point d'affaire possible avec de telles formalités.

— Oh ! dans le commerce, c'est bien différent, et surtout dans la parfumerie où tout va comme un gant, dit le petit vieillard avec un sourire aigre. Mais, monsieur, en matière

de location, à Paris, rien n'est indifférent. Tenez, j'ai eu un locataire, rue Montorgueil...

— Monsieur, dit Birotteau, je serais désespéré de retarder votre déjeuner: voilà les actes, rectifiez-les, tout ce que vous me demandez est entendu; signons demain, échangeons aujourd'hui nos paroles, car demain notre architecte doit être maître des lieux.

— Monsieur, reprit Molineux en regardant le marchand de parapluies, il y a le terme échu, monsieur Cayron ne veut pas le payer, nous le joindrons aux petits effets pour que le bail aille de janvier en janvier. Ce sera plus régulier.

— Soit, dit Birotteau.

— Le sou pour livre au portier...

— Mais, dit Birotteau, vous me privez de l'escalier, de l'entrée, il n'est pas juste. .

— Oh! vous êtes locataire, dit d'une voix péremptoire le petit Molineux à cheval sur le principe, vous devez les impositions des portes et fenêtres et votre part dans les charges. Quand tout est bien entendu, monsieur, il n'y a aucune difficulté. Vous vous agrandissez beaucoup, monsieur; les affaires vont bien?

— Oui, dit Birotteau. Mais le motif est autre. Je réunis quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire que pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur...

— Ah! ah! dit Molineux, une récompense bien méritée!

— Oui, dit Birotteau. Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-Roch, au 13 vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon; ces titres...

— Valent ceux de nos braves soldats de l'ancienne armée. Le ruban est rouge, parce qu'il est trempé dans le sang répandu.

A ces mots, pris du *Constitutionnel*, Birotteau ne put s'empêcher d'inviter le petit Molineux, qui se confondit en remercîmens et se sentit prêt à lui pardonner son dédain. Le vieillard reconduisit son nouveau locataire jusqu'au palier en l'accablant de politesses. Quand Birotteau fut au milieu de la Cour Batave avec Cayron, il regarda son voisin d'un air goguenard.

— Je ne croyais pas qu'il pût exister des gens si infirmes! dit-il en retenant sur ses lèvres le mot *bête*.

— Ah! monsieur, dit Cayron, tout le monde n'a pas vos talens...

Birotteau pouvait se croire un homme supérieur en présence de monsieur Molineux: la réponse du marchand de parapluies le fit sourire agréablement, et il le salua d'une façon royale.

— Je suis à la Halle, se dit Birotteau, faisons l'affaire des noisettes.

Après une heure de recherches, Birotteau, renvoyé des dames de la Halle à la rue des Lombards, où se consommaient les noisettes pour les dragées, apprit par ses amis les Matifat que *le fruit sec* n'était tenu en gros que par une certaine madame Angélique Madou, demeurant rue Perrin-Gasselin, seule maison où se trouvassent la véritable aveline de Provence et la vraie noisette blanche des Alpes.

La rue Perrin-Gasselin est un des sentiers du labyrinthe carrément enfermé par le quai, la rue Saint-Denis, la rue de la Ferronnerie et la rue de la Monnaie, et qui est comme les entrailles de la ville. Il y grouille un nombre infini de marchandises hétérogènes et mêlées, puantes et coquettes, le hareng et la mousseline, la soie et les miels, les beurres et les tulles, surtout beaucoup de petits commerces dont ne se doute pas plus Paris que la plupart des hommes ne se doutent de ce qui se cuit dans leur *pancréas*, et qui avaient alors pour sangsue un certain Bidault dit Gigonnet, escompteur, demeurant rue Grenétat. Ici, d'anciennes écuries sont habitées par des tonnes d'huile, les remises contiennent des myriades de bas de coton. Là se tient *le gros* des denrées vendues en détail aux halles. Madame Madou, ancienne revendeuse de marée, jetée il y a dix ans dans *le fruit sec* par une liaison avec l'ancien propriétaire de son fonds, et qui avait longtemps alimenté les commérages de la Halle, était une beauté virile et provoquante, alors disparue dans un excessif embonpoint. Elle habitait le rez-de-chaussée d'une maison jaune en ruines, mais maintenue à chaque étage par des croix en fer. Le défunt avait réussi à se défaire de ses concurrens et à convertir son commerce en monopole; malgré quelques légers défauts d'éducation, son héritière pouvait donc le continuer de routine, allant et venant dans ses magasins qui occupaient des remises, des écuries et d'anciens ateliers où elle combattait les insectes avec succès. Sans comptoir, ni caisse, ni livres, car elle ne savait ni lire, ni écrire, elle répondait par des coups de poing à une lettre, en la regardant comme une insulte. Au demeurant bonne femme, haute en couleur, ayant sur la tête un foulard par-dessus son bonnet, se conciliant par son verbe d'ophicléide l'estime des charretiers qui lui apportaient ses marchandises et avec lesquels ses *castilles* finissaient par une bouteille *de petit blanc*. Elle ne pouvait avoir aucune difficulté avec les cultivateurs qui lui expédiaient ses fruits, ils correspondaient avec de l'argent comptant, seule manière de s'entendre entre eux, et la mère Madou les allait voir pendant la belle saison. Birotteau aperçut cette sauvage marchande au milieu de sacs de noisettes, de marrons et de noix.

— Bonjour, ma chère dame, dit Birotteau d'un air léger.

— *Ta chère*, dit-elle. Hé! mon fils, tu me connais donc pour avoir eu des rapports agréables? Est-ce que nous avons gardé des rois ensemble?

— Je suis parfumeur et de plus adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris; ainsi, comme magistrat et consommateur, j'ai droit à ce que vous preniez un autre ton avec moi.

— Je me marie quand je veux, dit la virago, je ne consomme rien à la mairie et ne fatigue pas les adjoints. Quant à ma pratique, *a* m'adore, et je *leux* parle à mon idée. S'ils ne sont pas contens, ils vont se faire enfiler *ailleurs*.

— Voilà les effets du monopole! se dit Birotteau.

— Popole! c'est mon filleul: il aura fait des sottises: venez-vous pour lui, mon respectable magistrat? dit-elle en adoucissant sa voix.

— Non, j'ai eu l'honneur de vous dire que je venais en qualité de consommateur.

— Eh bien! comment te nommes-tu, mon gars? Je t'ai pas *core* vu venir.

— Avec ce ton-là, vous devez vendre vos noisettes à bon marché? dit Birotteau qui se nomma et donna ses qualités.

— Ah! vous êtes le fameux Birotteau qu'a une belle femme! Et combien en voulez-vous de ces sucrées de noisettes, mon cher amour?

— Six mille pesant.

— C'est tout ce que j'en ai, dit la marchande en parlant comme une flûte enrouée. Mon cher monsieur, vous n'êtes pas dans les fainéans pour marier les filles et les parfumer! Que Dieu vous bénisse, vous avez de l'occupation. Excusez du peu! Vous allez être une fière pratique, et vous serez inscrit dans le cœur de la femme que j'aime le mieux au monde...

— Qui donc?

— Hé! bien, la chère madame Madou.

— Combien vos noisettes?

— Pour vous, mon bourgeois, vingt-cinq francs le cent, si vous prenez le tout.

— Vingt-cinq francs, dit Birotteau, quinze cents francs! Et il m'en faudra peut-être des cent milliers par an.

— Mais voyez donc la belle marchandise, cueillie sans souliers! dit-elle en plongeant son bras rouge dans un sac d'avelines. Et pas creuse! mon cher monsieur. Pensez donc que les épiciers vendent leurs mendians vingt-quatre sous la livre, et que sur quatre livres ils mettent plus d'une livre de noisettes *eu* dedans. Faut-il que je perde sur ma marchandise pour vous plaire? Vous êtes gentil, mais vous ne me plaisez pas *core* assez pour ça! S'il vous en faut tant, on pourra faire marché à vingt francs, car faut pas renvoyer un adjoint, ça porterait malheur aux mariés! Tâtez donc la belle marchandise, et lourde! Il ne faut pas les cinquante à la livre! c'est plein, le ver n'y est pas!

—Allons, envoyez-moi six milliers pour deux mille francs et à quatre-vingt dix jours, rue du Faubourg-du-Temple, à ma fabrique, demain de grand matin.

—On sera pressé comme une mariée. Eh! bien, adieu, monsieur le maire, sans rancune. Mais si ça vous était égal, dit-elle en suivant Birotteau dans la cour, j'aime mieux vos effets à quarante jours. car je vous fais trop bon marché, je ne peux pas core perdre l'escompte! Avec ça qu'il a le cœur tendre, le père Gigonnet, il nous suce l'âme comme une araignée sirote une mouche.

—Eh! bien, oui, à cinquante jours. Mais nous pèserons par cent livres, afin de ne pas avoir de creuses. Sans cela, rien de fait.

—Ah! le chien, il s'y cônnaît, dit madame Madou. On ne peut pas lui refaire le poil. C'est ces gueux de la rue des Lombards qui lui ont dit ça! ces gros loups-là s'entendent tous pour dévorer les pauvres *agneaux*.

L'agneau avait cinq pieds de haut et trois pieds de tour; elle ressemblait à une borne habillée en cotonnade à raies, et sans ceinture.

Le parfumeur, perdu dans ses combinaisons, méditait en allant le long de la rue Saint-Honoré sur son duel avec l'huile de Macassar, il raisonnait ses étiquettes, la forme de ses bouteilles, calculait la contexture du bouchon, la couleur des affiches. Et l'on dit qu'il n'y a pas de poésie dans le commerce! Newton ne fit pas plus de calculs pour son célèbre binome que Birotteau n'en faisait pour l'*Essence Comagène*, car l'Huile redevint Essence, il allait d'une expression à l'autre sans en connaître la valeur. Toutes les combinaisons se pressaient dans sa tête, et il prenait cette activité dans le vide pour la substantielle action du talent. Dans sa préoccupation, il dépassa la rue des Bourdonnais et fut obligé de revenir sur ses pas en se rappelant son oncle.

Claude-Joseph Pillerault, autrefois marchand quincaillier à l'enseigne de la Cloche-d'Or, était une de ces physionomies belles en ce qu'elles sont : costume et mœurs, intelligence et cœur, langage et pensée, tout s'harmoniait en lui. Seul et unique parent de madame Birotteau, Pillerault avait concentré toutes ses affections sur elle et sur Césarine, après avoir perdu, dans le cours de sa carrière commerciale, sa femme et son fils, puis un enfant adoptif, le fils de sa cuisinière. Ces pertes cruelles avaient jeté ce bonhomme dans un stoïcisme chrétien. belle doctrine qui animait sa vie et colorait ses derniers jours d'une teinte à la fois chaude et froide comme celle qui dore les couchers du soleil en hiver. Sa tête maigre et creusée, d'un ton sévère, où l'ocre et le bistre étaient harmonieusement fondus, offrait une frappante analogie avec celle que les peintres donnent au Temps, mais en le vulgarisant; car les habitudes de la vie commerciale avaient amoindri chez lui le caractère monumental et rébarbatif exagéré par les peintres, les statuaires et les fondeurs de pendules. De taille moyenne, Pillerault était plutôt trapu que gras, la nature l'avait taillé pour le travail et la longévité, sa carrure accusait une forte charpente, car il était d'un tempérament sec, sans émotion d'épiderme; mais non pas insensible. Pillerault, peu démonstratif, ainsi que l'indiquaient son attitude calme et sa figure arrêtée. avait une sensibilité tout intérieure, sans phrase ni emphase. Son œil, à prunelle verte mélangée de points noirs, était remarquable par une inaltérable lucidité. Son front, ridé par des lignes droites et jauni par le temps, était petit. serré, dur, couvert par des cheveux d'un gris argenté, tenus courts et comme feutrés. Sa bouche fine annonçait la prudence et non l'avarice. La vivacité de l'œil révélait une vie contenue. Enfin la probité, le sentiment du devoir, une modestie vraie lui faisaient comme une auréole en donnant à sa figure le relief d'une belle santé. Pendant soixante ans, il avait mené la vie dure et sobre d'un travailleur acharné. Son histoire ressemblait à celle de César, moins les circonstances heureuses. Commis jusqu'à trente ans, ses fonds étaient engagés dans son commerce au moment où César employait ses économies en rentes; enfin, il avait subi le maximum, ses pioches et ses fers avaient été mis en réquisition. Son caractère sage et réservé, sa prévoyance et sa réflexion mathématique avaient agi sur sa *manière de travailler*. La plupart de ses affaires étaient conclues sur parole, et il avait rarement eu des difficultés. Observateur comme tous les gens méditatifs, il étudiait les gens en les laissant causer; il refusait alors souvent des marchés avantageux pris par ses voisins, qui plus tard s'en repentaient en se disant que Pillerault flairait les fripons. Il préférait des gains minimes et sûrs à ces coups audacieux qui mettaient en question de grosses sommes. Il tenait les plaques de cheminée, les grils, les chenets grossiers, les chaudrons en fonte et en fer, les houes et les fournitures de paysan. Cette partie assez ingrate exigeait un travail mécanique excessif. Le gain n'était pas en raison du labeur. il y avait peu de bénéfice sur ces matières lourdes, difficiles à remuer, à emmagasiner. Aussi avait-il cloué bien des caisses, fait bien des emballages, déballé, reçu bien des voitures. Aucune fortune n'était ni plus noblement gagnée, ni plus légitime, ni plus honorable que la sienne. Il n'avait jamais surfait, ni jamais couru après les affaires. Dans les derniers jours, on le voyait fumant sa pipe devant sa porte, regardant les passans et voyant travailler ses commis. En 1814, époque à laquelle il se retira, sa fortune consistait d'abord en soixante-dix mille francs qu'il plaça sur le grand livre. et dont il eut cinq mille et quelques cents francs de rente; puis en quarante mille francs payables en cinq ans sans intérêt, le prix de son fonds, vendu à l'un de ses commis. Pendant trente ans, en faisant annuellement pour cent mille francs d'affaires, il avait gagné sept pour cent de cette somme, et sa vie absorbait environ la moitié de ses gains. Tel fut son bilan. Ses voisins, peu envieux de cette médiocrité. louaient sa sagesse sans la comprendre. Au coin de la rue de la Monnaie et de la rue Saint-Honoré se trouve le café David, où quelques vieux négocians allaient comme Pillerault prendre leur café le soir. Là, parfois l'adoption du fils de la cuisinière avait été le sujet de quelques plaisanteries, de celles qu'on adresse à un homme respecté, car le quincaillier inspirait une estime respectueuse, sans l'avoir cherchée. la sienne lui suffisait. Aussi, quand Pillerault perdit ce pauvre jeune homme, y eut-il plus de deux cents personnes au convoi, qui allèrent jusqu'au cimetière. En ce temps, il fut héroïque. Sa douleur contenue comme celle de tous les hommes forts sans faste, augmenta la sympathie du quartier pour ce *brave homme*, mot prononcé pour Pillerault avec un accent qui en étendait le sens et l'ennoblissait.

La sobriété de Claude Pillerault, devenue habitude, ne put se plier aux plaisirs d'une vie oisive, quand, au sortir du commerce, il rentra dans ce repos qui affaisse tant le bourgeois parisien; il continua son genre d'existence et anima sa vieillesse par ses convictions politiques qui, disons-le, étaient celles de l'extrême gauche. Pillerault appartenait à cette partie ouvrière agrégée par la révolution à la bourgeoisie. La seule tache de son caractère était l'importance qu'il attachait à sa conquête : il tenait à ses droits, à la liberté, aux fruits de la révolution; il croyait son aisance et sa consistance politique compromises par les jésuites dont les libéraux annonçaient le secret pouvoir, menacées par les idées que le *Constitutionnel* prêtait à Monsieur. Il était d'ailleurs conséquent avec sa vie, avec ses idées; il n'y avait rien d'étroit dans sa politique, il n'injuriait point ses adversaires, il avait peur des courtisans, il croyait aux vertus républicaines : il imaginait Manuel pur de tout excès, le général Foy grand homme, Casimir Périer sans ambition, Lafayette un prophète politique, Courier bon homme. Il avait enfin de nobles chimères. Ce beau vieillard vivait de la vie de famille, il allait chez les Ragon et chez sa nièce, chez le juge Popinot, chez Joseph Lebas et chez les Matifat. Personnellement, quinze cents francs faisaient raison de tous ses besoins. Quant au reste de ses revenus, il l'employait à de bonnes œuvres, en présens à sa petite-nièce : il donnait à dîner quatre fois par an à ses amis chez Roland, rue du Hasard, et les menait au spectacle. Il jouait le rôle de ces vieux garçons sur qui les femmes mariées tirent des lettres de change à vue pour leurs fantaisies : une partie de campagne, l'Opéra, les Montagnes-Beaujon. Pillerault était alors heureux du plaisir qu'il donnait, il jouissait dans le cœur des autres. Après avoir vendu son fonds, il n'avait pas voulu quitter le quartier où étaient ses habitudes, et il avait pris rue des Bourdonnais un petit

appartement de trois pièces au quatrième dans une vieille maison.

De même que les mœurs de Molineux se peignaient dans son étrange mobilier, de même la vie pure et simple de Pillerault était révélée par les dispositions intérieures de son appartement composé d'une antichambre, d'un salon et d'une chambre. Aux dimensions près, c'était la cellule du chartreux. L'antichambre, au carreau rouge et frotté, n'avait qu'une fenêtre ornée de rideaux en percale à bordures rouges, des chaises d'acajou garnies de basane rouge et de clous dorés; les murs étaient tendus d'un papier vert-olive et décorés du Serment des Américains; du portrait de Bonaparte en premier consul, et de la Bataille d'Austerlitz. Le salon, sans doute arrangé par le tapissier, avait un meuble jaune à rosaces, un tapis, la garniture de cheminée en bronze sans dorures, un devant de cheminée peint, une console avec un vase à fleurs sous verre, une table ronde à tapis sur laquelle était un porte-liqueurs. Le neuf de cette pièce annonçait assez un sacrifice fait aux usages du monde par le vieux quincaillier qui recevait rarement. Dans sa chambre, simple comme celle d'un religieux ou d'un vieux soldat, les deux hommes qui apprécient le mieux la vie, un crucifix à bénitier frappait les regards. Cette profession de foi chez un républicain stoïque émouvait profondément. Une vieille femme venait faire son ménage, mais son respect pour les femmes était si grand qu'il ne lui laissait pas cirer ses souliers, nettoyés par abonnement avec un décrotteur. Son costume était simple et invariable. Il portait habituellement une redingote et un pantalon de drap bleu, un gilet de rouennerie, une cravate blanche, et des souliers très-couverts; les jours fériés, il mettait un habit à boutons de métal. Ses habitudes pour son lever, son déjeuner, ses sorties, son dîner, ses soirées et son retour au logis étaient marquées au coin de la plus stricte exactitude, car la régularité des mœurs fait la longue vie et la santé. Il n'était jamais question de politique entre César, les Ragon, l'abbé Loraux et lui, car les gens de cette société se connaissaient trop pour en venir à des attaques sur le terrain du prosélytisme. Comme son neveu et les Ragon, il avait une grande confiance en Roguin. Pour lui, le notaire de Paris était toujours un être vénérable, une image vivante de la probité. Dans l'affaire des terrains, Pillerault s'était livré à un contre-examen qui motivait la hardiesse avec laquelle César avait combattu les pressentimens de sa femme.

Le parfumeur monta les soixante-dix-huit marches qui menaient à la petite porte brune de l'appartement de son oncle, en pensant que ce vieillard devait être bien vert pour toujours les monter sans se plaindre. Il trouva la redingote et le pantalon étendus sur le porte-manteau placé à l'extérieur; madame Vaillant les brossait et frottait pendant que ce vrai philosophe enveloppé dans une redingote en molleton gris déjeunait au coin de son feu, en lisant les débats parlementaires dans le *Constitutionnel* ou *Journal du Commerce*.

— Mon oncle, dit César, l'affaire est conclue, on va dresser les actes. Si vous aviez cependant quelques craintes ou des regrets, il est encore temps de rompre.

— Pourquoi romprais-je? l'affaire est bonne, mais longue à réaliser, comme toutes les affaires sûres. Mes cinquante mille francs sont à la Banque, j'ai touché hier les derniers cinq mille francs de mes fonds. Quant aux Ragon ils y mettent toute leur fortune.

— Eh! bien, comment vivent-ils?

— Enfin, sois tranquille, ils vivent.

— Mon oncle, je vous entends, dit Birotteau vivement ému et serrant les mains du vieillard austère.

— Comment se fera l'affaire? dit brusquement Pillerault.

— J'y serai pour trois huitièmes, vous et les Ragon pour un huitième; je vous créditerai sur mes livres jusqu'à ce qu'on ait décidé la question des actes notariés.

— Bon! Mon garçon, tu es donc bien riche, pour jeter là trois cent mille francs? Il me semble que tu hasardes beaucoup en dehors de ton commerce, n'en souffrira-t-il pas? Enfin cela te regarde. Si tu éprouvais un échec, voilà les rentes à quatre-vingts, je pourrais vendre deux mille francs de mes consolidés. Prends-y garde, mon garçon : si tu avais recours à moi, ce serait la fortune de ta fille à laquelle tu toucherais là.

— Mon oncle, comme vous dites simplement les plus belles choses! vous me remuez le cœur.

— Le général Foy me le remuait bien autrement tout-à-l'heure! Enfin, va, conclus : les terrains ne s'envoleront pas, ils seront à nous pour moitié; quand il faudrait attendre six ans, nous aurons toujours quelques intérêts, il y a des chantiers qui donnent des loyers, on ne peut donc rien perdre. Il n'y a qu'une chance, encore est-elle impossible, Roguin n'emportera pas nos fonds...

— Ma femme me le disait pourtant cette nuit, elle craint.

— Roguin emporter nos fonds, dit Pillerault en riant, et pourquoi?

— Il a, dit-elle, trop de sentiment dans le nez, et, comme tous les hommes qui ne peuvent pas avoir de femmes, il est enragé pour..

Après avoir laissé échapper un sourire d'incrédulité Pillerault alla déchirer d'un livret un petit papier, écrivit la somme et signa.

— Tiens, voilà sur la Banque un bon de cent mille francs pour Ragon et pour moi. Ces pauvres gens ont pourtant vendu à ton mauvais drôle de du Tillet leur quinze actions dans les mines de Wortschin pour compléter la somme. De braves gens dans la peine, cela serre le cœur. Et des gens si dignes, si nobles, la fleur de la vieille bourgeoisie enfin! Leur frère Popinot le juge n'en sait rien, ils se cachent de lui pour ne pas l'empêcher de se livrer à sa bienfaisance. Des gens qui ont travaillé, comme moi, pendant trente ans!

— Dieu veuille donc que l'Huile Comagène réussisse, s'écria Birotteau, j'en serai doublement heureux. Adieu, mon oncle, vous viendrez dîner dimanche avec les Ragon, Roguin et monsieur Claparon, car nous signerons tous après-demain, c'est demain vendredi, je ne veux faire d'af...

— Tu donnes donc dans ces superstitions-là?

— Mon oncle, je ne croirai jamais que le jour où le fils de Dieu fut mis à mort par les hommes est un jour heureux. On interrompt bien toutes les affaires pour le 21 janvier.

— A dimanche, dit brusquement Pillerault.

— Sans ses opinions politiques, se dit Birotteau en redescendant l'escalier, je ne sais pas s'il aurait son pareil ici-bas. mon oncle. Qu'est-ce que lui fait la politique? Il serait si bien en n'y songeant pas du tout. Son entêtement prouve qu'il n'y a pas d'homme parfait.

— Déjà trois heures, dit César en entrant chez lui

— Monsieur, vous prenez ces valeurs-là? lui demanda Célestin en montrant les brochures du marchand de parapluies.

— Oui, à six, sans commission. — Ma femme, apprête tout pour ma toilette, je vais chez monsieur Vauquelin, tu sais pourquoi. Une cravatte blanche surtout.

Birotteau donna quelques ordres à ses commis, il ne vit pas Popinot, devina que son futur associé s'habillait, et remonta promptement dans sa chambre où il trouva la Vierge de Dresde magnifiquement encadrée, selon ses ordres.

— Eh! bien, c'est gentil, dit-il à sa fille.

— Mais, papa, dis donc que c'est beau, sans quoi l'on se moquerait de toi.

— Voyez-vous cette fille qui gronde son père?... Eh! bien, pour mon goût j'aime autant Héro et Léandre. La Vierge est un sujet religieux qui peut aller dans une chapelle; mais Héro et Léandre, ah! je l'achèterai, car le flacon d'huile m'a donné des idées.

— Mais, papa, je ne te comprends pas

— Virginie, un fiacre! cria César d'une voix retentissante quand il eut fait sa barbe et que le timide Popinot parut en traînant le pied à cause de Césarine.

L'amoureux ne s'était pas encore aperçu que son infirmité n'existait plus pour sa maîtresse. Délicieuse preuve d'amour que les gens à qui le hasard inflige un vice corporel quelconque peuvent seuls recueillir.

— Monsieur, dit-il, la presse pourra manœuvrer demain.

— Eh! bien, qu'as-tu, Popinot? demanda César en voyant rougir Anselme.

— Monsieur, c'est le bonheur d'avoir trouvé une boutique.

arrière-boutique, cuisine et des chambres au-dessus et des magasins pour douze cents francs par an, rue des Cinq-Diamans.

— Il faut obtenir un bail de dix-huit ans, dit Birotteau. Mais allons chez monsieur Vauquelin, nous causerons en route.

César et Popinot montèrent en fiacre aux yeux des commis étonnés de ces exorbitantes toilettes et d'une voiture anormale, ignorans qu'ils étaient des grandes choses méditées par le maître de la Reine des Roses.

— Nous allons donc savoir la vérité sur les noisettes, se dit le parfumeur.

— Des noisettes? dit Popinot.

— Tu as mon secret, Popinot, dit le parfumeur, j'ai lâché le mot *noisette,* tout est là. L'huile de noisette est la seule qui ait de l'action sur les cheveux, aucune maison de parfumerie n'y a pensé. En voyant la gravure d'Héro et de Léandre, je me suis dit : Si les anciens usaient tant d'huile pour leurs cheveux, ils avaient une raison quelconque, car les anciens sont les anciens ! malgré les prétentions des modernes, je suis de l'avis de Boileau sur les anciens. Je suis parti de là pour arriver à l'huile de noisette, grâce au petit Bianchon, l'élève en médecine, ton parent ; il m'a dit qu'à l'École ses camarades employaient l'huile de noisette pour activer la croissance de leurs moustaches et favoris. Il ne nous manque plus que la sanction de l'illustre monsieur Vauquelin ; éclairés par lui, nous ne tromperons pas le public. Tout à l'heure j'étais à la Halle, chez une marchande de noisettes, pour acheter la matière première, dans un instant je serai chez l'un des plus grands savans de France pour en tirer la quintessence. Les proverbes ne sont pas sots, les extrêmes se touchent. Vois, mon garçon ! le commerce est l'intermédiaire des productions naturelles et de la science. Angélique Madou récolte, monsieur Vauquelin extrait, et nous vendons une essence. Les noisettes valent cinq sous la livre, monsieur Vauquelin va centupler leur valeur, et nous rendrons service peut-être à l'humanité, car si la vanité cause de grands tourmens à l'homme, un bon cosmétique est alors un bienfait.

La religieuse admiration avec laquelle Popinot écoutait le père de sa Césarine stimula l'éloquence de Birotteau, qui se permit les phrases les plus sauvages qu'un bourgeois puisse inventer.

— Sois respectueux, Anselme, dit-il en entrant dans la rue où demeurait Vauquelin, nous allons pénétrer dans le sanctuaire de la science. Mets la Vierge en évidence, sans affectation, dans la salle à manger, sur une chaise. Pourvu que je ne m'entortille pas dans ce que je veux dire ! s'écria naïvement Birotteau. Popinot, cet homme me fait une impression chimique, sa voix me chauffe les entrailles et me cause même une légère colique; il est mon bienfaiteur, et dans quelques instans, il sera le tien.

Ces paroles donnèrent froid à Popinot, qui posa ses pieds comme s'il eût marché sur des œufs, et regarda d'un air inquiet les murailles. Monsieur Vauquelin était dans son cabinet, on lui annonça Birotteau. L'académicien savait le parfumeur adjoint au maire et très en faveur, il le reçut.

— Vous ne m'oubliez donc pas dans vos grandeurs, dit le savant, mais de chimiste à parfumeur, il n'y a que la main.

— Hélas ! monsieur, de votre génie à la simplicité d'un bon homme comme moi, il y a l'immensité. Je vous dois ce que vous appelez mes grandeurs, et ne l'oublierai ni dans ce monde, ni dans l'autre.

— Oh! dans l'autre, dit-on, nous serons tous égaux, les rois et les savetiers.

— C'est-à-dire les rois et les savetiers qui se seront saintement conduits, dit Birotteau.

— C'est votre fils ? dit Vauquelin en regardant le petit Popinot hébété de ne rien voir d'extraordinaire dans le cabinet où il croyait trouver des monstruosités, de gigantesques machines, des métaux volans, des substances animées.

— Non, monsieur, mais un jeune homme que j'aime et qui vient implorer une bonté égale à votre talent ; n'est-elle pas infinie, dit-il d'un air fin. Nous venons vous consulter une seconde fois, à seize ans de distance, sur une matière importante, et sur laquelle je suis ignorant comme un parfumeur.

— Voyons, qu'est-ce ?

— Je sais que les cheveux occupent vos veilles, et que vous vous livrez à leur analyse ! pendant que vous y pensiez pour la gloire, j'y pensais pour le commerce.

— Cher monsieur Birotteau, que voulez-vous de moi ? l'analyse des cheveux ? dit le savant en prenant un petit papier. Je vais lire à l'Académie des sciences un mémoire sur ce sujet. Les cheveux sont formés d'une quantité assez grande de mucus, d'une petite quantité d'huile blanche, de beaucoup d'huile noir-verdâtre, de fer, de quelques atomes d'oxyde de manganèse, de phosphate de chaux, de silice et de beaucoup de soufre. Les différentes proportions de ces matières font les différentes couleurs des cheveux. Ainsi les rouges ont beaucoup plus d'huile noir-verdâtre que les autres.

César et Popinot ouvraient des yeux d'une grandeur risible.

— Neuf choses, s'écria Birotteau. Comment ! il se trouve dans un cheveu des métaux et des huiles ? il faut que ce soit vous, un homme que je vénère, qui me le dise pour que je le croie. Est-ce extraordinaire ! Dieu est grand, monsieur Vauquelin.

— Le cheveu est produit par un organe folliculaire, reprit le grand chimiste, une espèce de poche ouverte à ses deux extrémités ; par l'une elle tient à des nerfs et à des vaisseaux, par l'autre sort le cheveu. Selon quelques-uns de nos savans confrères, et parmi eux monsieur de Blainville, le cheveu serait une partie morte expulsée de cette poche ou crypte que remplit une matière pulpeuse.

— C'est comme qui dirait de la sueur en bâton, s'écria Popinot à qui le parfumeur donna un petit coup de pied dans le talon.

Vauquelin sourit à l'idée de Popinot.

— Il a des moyens, n'est-ce pas? dit alors César en regardant Popinot. Mais, monsieur, si les cheveux sont mort-nés, il est impossible de les faire vivre, nous sommes perdus ! le prospectus est absurde vous ne savez pas comme le public est drôle, on ne peut pas venir lui dire...

— Qu'il a un fumier sur la tête, dit Popinot voulant encore faire rire Vauquelin.

— Un Père-Lachaise capillaire, lui répondit le chimiste en continuant la plaisanterie.

— Et mes noisettes qui sont achetées, s'écria Birotteau sensible à la perte commerciale. Mais pourquoi vend-on des?...

— Rassurez-vous, dit Vauquelin en souriant, je vois qu'il s'agit de quelque secret pour empêcher les cheveux de tomber ou de blanchir. Écoutez, voilà mon opinion sur la matière après tous mes travaux.

Ici Popinot dressa les oreilles comme un lièvre effrayé.

— La décoloration de cette substance morte ou vive est, selon moi, produite par l'interruption de la sécrétion des matières colorantes, ce qui expliquerait comment dans les climats froids le poil des animaux à belles fourrures pâlit et blanchit pendant l'hiver.

— Hem ? Popinot.

— Il est évident, reprit Vauquelin, que l'altération des chevelures est due à des changemens subits dans la température ambiante...

— Ambiante, Popinot ! retiens, retiens, cria César.

— Oui, dit Vauquelin, au froid et au chaud alternatifs, ou à des phénomènes intérieurs qui produisent le même effet. Ainsi probablement les migraines et les affections céphalalgiques absorbent, dissipent ou déplacent les fluides générateurs. L'intérieur regarde les médecins. Quant à l'extérieur, arrivent vos cosmétiques.

— Eh ! bien, monsieur, dit Birotteau, vous me rendez la vie. J'ai songé à vendre de l'huile de noisette en pensant que les anciens faisaient usage d'huile pour leurs cheveux, et les anciens sont les anciens, je suis de l'avis de Boileau. Pourquoi les athlètes oignaient-ils...?

— L'huile d'olive vaut l'huile de noisette, dit Vauquelin qui n'écoutait pas Birotteau. Toute huile est bonne pour préserver le bulbe des impressions nuisibles aux substances qu'il contient en travail, nous dirions en dissolution, s'il s'a

gissait de chimie. Peut-être avez-vous raison? l'huile de noisette possède, m'a dit Dupuytren, un stimulant. Je chercherai à connaître les différences qui existent entre les huiles de faine, de colza, d'olive, de noix, etc.

— Je ne me suis donc pas trompé! dit Birotteau triomphalement, je me suis rencontré avec un grand homme. Macassar est enfoncé! Macassar, monsieur, est un cosmétique donné, c'est-à-dire vendu et vendu cher, pour faire pousser les cheveux.

— Cher monsieur Birotteau, dit Vauquelin, il n'est pas venu deux onces d'huile de Macassar en Europe. L'huile de Macassar n'a pas la moindre action sur les cheveux, mais les Malaises l'achètent au poids de l'or à cause de son influence conservatrice sur les cheveux, sans savoir que l'huile de baleine est tout aussi bonne. Aucune puissance ni chimique ni divine...

— Oh! divine... ne dites pas cela, monsieur Vauquelin.

— Mais, cher monsieur, la première loi que Dieu suive est d'être conséquent avec lui-même: sans unité, pas de puissance...

— Ah, vu comme ça...

— Aucune puissance ne peut donc faire pousser de cheveux à des chauves, de même que vous ne teindrez jamais sans danger les cheveux rouges ou blancs; mais en vantant l'emploi de l'huile, vous ne commettrez aucune erreur, aucun mensonge, et je pense que ceux qui s'en serviront pourront conserver leurs cheveux.

— Croyez-vous que l'Académie royale des siences voudrait approuver?...

— Oh! il n'y a pas là la moindre découverte, dit Vauquelin. D'ailleurs, les charlatans ont tant abusé du nom de l'Académie que vous n'en seriez pas plus avancé. Ma conscience se refuse à regarder l'huile de noisette comme un prodige.

— Quelle serait la meilleure manière de l'extraire? par la décoction ou par la pression? dit Birotteau

— Par la pression entre deux plaques chaudes; l'huile sera plus abondante; mais obtenue par la pression entre deux plaques froides, elle sera de meilleure qualité; il faut l'appliquer, dit Vauquelin avec bonté, sur la peau même et non s'en frotter les cheveux, autrement l'effet serait manqué.

— Retiens bien ceci, Popinot, dit Birotteau dans un enthousiasme qui lui enflammait le visage. Vous voyez, monsieur, un jeune homme qui comptera ce jour parmi les plus beaux de sa vie. Il vous connaissait, vous vénérait, sans vous avoir vu. Ah! il est souvent question de vous chez moi, le nom qui est toujours dans les cœurs arrive souvent sur les lèvres. Nous prions, ma femme, ma fille et moi, pour vous tous les jours, comme on le doit pour son bienfaiteur.

— C'est trop pour si peu, dit Vauquelin gêné par la verbeuse reconnaissance du parfumeur.

— Ta, ta, ta dit Birotteau, vous ne pouvez pas nous empêcher de vous aimer, vous qui n'acceptez rien de moi. Vous êtes comme le soleil, vous jetez la lumière, et ceux que vous éclairez ne peuvent rien vous rendre.

Le savant sourit et se leva, le parfumeur et Popinot se levèrent aussi.

— Regarde Anselme, regarde bien ce cabinet. Vous permettez, monsieur? vos momens sont si précieux, il ne reviendra peut-être plus ici.

— Eh! bien, êtes-vous content des affaires? dit Vauquelin à Birotteau, car enfin nous sommes deux gens de commerce...

— Assez bien monsieur, dit Birotteau se retirant vers la salle à manger où le suivit Vauquelin. Mais pour lancer cette huile sous le nom d'Essence Comagène, il faut de grands fonds...

— Essence et Comagène sont deux mots qui hurlent. Appelez votre cosmétique Huile de Birotteau. Si vous ne voulez pas mettre votre nom en évidence, prenez-en un autre. Mais voilà la Vierge de Dresde. Ah! monsieur Birotteau, vous voulez que nous nous quittions brouillés.

— Monsieur Vauquelin, dit le parfumeur en prenant les mains du chimiste, cette rareté n'a de prix que par la persistance que j'ai mise à la chercher. il a fallu faire fouiller toute l'Allemagne pour la trouver sur papier de Chine et avant la lettre; je savais que vous la désiriez, vos occupations ne vous permettaient pas de vous la procurer, je me suis fait votre commis-voyageur. Agréez donc, non une méchante gravure, mais des soins, une sollicitude, des pas et démarches qui prouvent un dévouement absolu. J'aurais voulu que vous souhaitassiez quelques substances qu'il fallût aller chercher au fond des précipices, et venir vous dire : Les voilà! Ne me refusez pas. Nous avons tant de chances pour être oubliés, laissez-moi me mettre moi, ma femme, ma fille et le gendre que j'aurai, tous sous vos yeux. Vous vous direz en voyant la Vierge : il y a de bonnes gens qui pensent à moi.

— J'accepte, dit Vauquelin.

Popinot et Birotteau s'essuyèrent les yeux, tant ils furent émus de l'accent de bonté que mit l'académicien à ce mot.

— Voulez-vous combler votre bonté, dit le parfumeur.

— Qu'est-ce? fit Vauquelin.

— Je réunis quelques amis... Il se souleva sur les talons, en prenant néanmoins un air humble... Autant pour célébrer la délivrance du territoire, que pour fêter ma nomination dans l'ordre de la Légion-d'Honneur....

— Ah! dit Vauquelin étonné.

— Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour les Bourbons sur les marches de Saint-Roch au treize vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon. Ma femme donne un bal dimanche dans vingt jours, venez-y, monsieur? Faites-nous l'honneur de dîner avec nous ce jour-là. Pour moi, ce sera recevoir deux fois la croix. Je vous écrirai bien à l'avance.

— Eh! bien, oui, dit Vauquelin.

— Mon cœur se gonfle de plaisir, s'écria le parfumeur dans la rue. Il viendra chez moi. J'ai peur d'avoir oublié ce qu'il a dit sur les cheveux, tu t'en souviens, Popinot?

— Oui, monsieur, et dans vingt ans je m'en souviendrais encore.

— Ce grand homme! quel regard et quelle pénétration! dit Birotteau. Ah! il n'en a fait ni une ni deux, du premier coup, il a deviné nos pensées, et nous a donné les moyens d'abattre l'huile de Macassar. Ah! rien ne peut faire pousser les cheveux, Macassar, tu mens! Popinot, nous tenons une fortune. Ainsi, demain, à sept heures, soyons à la fabrique, les noisettes viendront et nous ferons de l'huile, car il a beau dire que toute huile est bonne, nous serions perdus si le public le savait. S'il n'entrait pas dans notre huile un peu de noisette et de parfum, sous quel prétexte pourrions-nous la vendre trois ou quatre francs les quatre onces!

— Vous allez être décoré, monsieur, dit Popinot. Quelle gloire pour...

— Pour le commerce, n'est-ce pas, mon enfant?

L'air triomphant de César Birotteau sûr d'une fortune, fut remarqué par ses commis qui se firent des signes entre eux, car la course en fiacre, la tenue du caissier et du patron les avaient jetés dans les romans les plus bizarres. Le contentement mutuel de César et d'Anselme trahi par des regards diplomatiquement échangés, le coup d'œil plein d'espérance que Popinot jeta par deux fois à Césarine annonçaient quelque événement grave et confirmaient les conjectures des commis. Dans cette vie occupée et quasi claustrale, les plus petits accidens prenaient l'intérêt que donne un prisonnier à ceux de sa prison. L'attitude de madame César, qui répondait aux regards olympiens de son mari par des airs de doute, accusait une nouvelle entreprise, car en temps ordinaire madame César aurait été contente, elle que les succès du détail rendaient joyeuse. Par extraordinaire, la recette de la journée se montait à six mille francs. On était venu payer quelques mémoires arriérés.

La salle à manger et la cuisine éclairée par une petite cour, et séparée de la salle à manger par un couloir où débouchait l'escalier pratiqué dans un coin de l'arrière-boutique, se trouvaient à l'entresol, où jadis était l'appartement de César et de Constance; aussi la salle à manger où s'était écoulée la lune de miel avait-elle l'air d'un petit salon. Durant le dîner, Raguet, le garçon de confiance, gardait le magasin; mais au dessert les commis redescendaient au magasin, et

laissaient César, sa femme et sa fille achever leur dîner au coin du feu. Cette habitude venait des Ragon, chez qui les anciens us et coutumes du commerce, toujours en vigueur, maintenaient entre eux et les commis l'énorme distance qui jadis existait entre les *maîtres* et les *apprentis*. Césarine ou Constance apprêtait alors au parfumeur sa tasse de café qu'il prenait assis dans une bergère au coin du feu. Pendant cette heure César mettait sa femme au fait des petits événemens de la journée, il racontait ce qu'il avait vu dans Paris, ce qui se passait au faubourg du Temple, les difficultés de sa fabrication.

— Ma femme, dit-il quand les commis furent descendus, voilà certes une des plus importantes journées de notre vie! Les noisettes achetées, la presse hydraulique prête à manœuvrer demain, l'affaire des terrains conclue. Tiens, serre donc ce bon sur la Banque, dit-il en lui remettant le mandat de Pillerault. La restauration de l'appartement décidée, notre appartement augmenté. Mon Dieu! j'ai vu, Cour Batave, un homme bien singulier! Et il raconta monsieur Molineux.

— Je vois, lui répondit sa femme en l'interrompant au milieu d'une tirade, que tu t'es endetté de deux cent mille francs?

— C'est vrai, ma femme, dit le parfumeur avec une fausse humilité. Comment paierons-nous cela, bon Dieu? car il faut compter pour rien les terrains de la Madeleine destinés à devenir un jour le plus beau quartier de Paris.

— Un jour, César.

— Hélas! dit-il en continuant sa plaisanterie, mes trois huitièmes ne me vaudront un million que dans six ans. Et comment payer deux cent mille francs? reprit César en faisant un geste d'effroi. Eh! bien, nous les paierons cependant avec cela, dit-il en tirant de sa poche une noisette prise chez madame Madou, et précieusement gardée.

Il montra la noisette entre ses deux doigts à Césarine et à Constance. Sa femme ne dit rien, mais Césarine intriguée dit à son père, en lui servant le café: — Ah! çà, papa tu ris?

Le parfumeur, aussi bien que ses commis, avait surpris pendant le dîner les regards jetés par Popinot à Césarine, il voulut éclaircir ses soupçons.

— Eh! bien, fifille, cette noisette est cause d'une révolution au logis. Il y aura dès ce soir, quelqu'un de moins sous notre toit.

Césarine regarda son père en ayant l'air de lui dire: *Que m'importe!*

— Popinot s'en va.

Quoique César fût un pauvre observateur et qu'il eût préparé sa dernière phrase autant pour tendre un piége à sa fille que pour arriver à sa création de la maison A. POPINOT ET COMPAGNIE, sa tendresse paternelle lui fit deviner les sentimens confus qui sortirent du cœur de sa fille, qui fleurirent en roses rouges sur ses joues, sur son front, et colorèrent ses yeux qu'elle baissa. César crut alors à quelques paroles échangées entre Césarine et Popinot. Il n'en était rien: ces deux enfans s'entendaient, comme tous les amans timides, sans s'être dit un mot.

Quelques moralistes pensent que l'amour est la passion la plus involontaire, la plus désintéressée, la moins calculatrice de toutes, excepté toutefois l'amour maternel. Cette opinion comporte une erreur grossière. Si la plupart des hommes ignorent les raisons qui font aimer, toute sympathie physique ou morale n'en est pas moins basée sur des calculs faits par l'esprit, le sentiment ou la brutalité. L'amour est une passion essentiellement égoïste. Qui dit égoïsme, dit profond calcul. Ainsi, pour tout esprit frappé seulement des résultats, il peut sembler, au premier abord, invraisemblable ou singulier de voir une belle fille comme Césarine éprise d'un pauvre enfant boiteux et à cheveux rouges. Néanmoins, ce phénomène est en harmonie avec l'arithmétique des sentimens bourgeois. L'expliquer sera rendre compte des mariages toujours observés avec une constante surprise et qui se font entre de grandes, de belles femmes et de petits hommes, entre de petites, de laides créatures et de beaux garçons. Tout homme atteint d'un défaut de conformation quelconque, les pieds-bots, la claudication, les diverses gibbosités, l'excessive laideur, les taches de vin répandues sur la joue, les feuilles de vigne, l'infirmité de Roguin et autres monstruosités indépendantes de la volonté des fondateurs, n'a que deux partis à prendre: ou se rendre redoutable ou devenir d'une exquise bonté; il ne lui est pas permis de flotter entre les moyens termes habituels à la plupart des hommes. Dans le premier cas, il y a talent, génie ou force: un homme n'inspire la terreur que par la puissance du mal, le respect que par le génie, la peur que par beaucoup d'esprit. Dans le second cas, il se fait adorer, il se prête admirablement aux tyrannies féminines, et sait mieux aimer que n'aiment les gens d'une irréprochable corporence.

Élevé par des gens vertueux, par les Ragon, modèle de la plus honorable bourgeoisie, et par son oncle le juge Popinot, Anselme avait été conduit, et par sa candeur et par ses sentimens religieux, à racheter son léger vice corporel par la perfection de son caractère. Frappés de cette tendance qui rend la jeunesse si attrayante, Constance et César avaient souvent fait l'éloge d'Anselme devant Césarine. Mesquins d'ailleurs, ces deux boutiquiers étaient grands par l'âme et comprenaient bien les choses du cœur. Ces éloges trouvèrent de l'écho chez une jeune fille qui, malgré son innocence, lut dans les yeux si purs d'Anselme un sentiment violent, toujours flatteur, quels que soient l'âge, le rang et la tournure de l'amant. Le petit Popinot devait avoir beaucoup plus de raison qu'un bel homme d'aimer une femme. Si sa femme était belle, il en serait fou jusqu'à son dernier jour, son amour lui donnerait de l'ambition, il se tuerait pour rendre sa femme heureuse, il la laisserait maîtresse au logis, il irait au-devant de la domination. Ainsi pensait Césarine involontairement et pas si crûment peut-être, elle entrevoyait à vol d'oiseau les moissons de l'amour et raisonnait par comparaison: le bonheur de sa mère se développait sous ses yeux, elle ne souhaitait pas d'autre vie, son instinct lui montrait dans Anselme un autre César perfectionné par l'éducation, comme elle l'était par la sienne. Elle rêvait Popinot maire d'un arrondissement, et se plaisait à se peindre quêtant un jour à sa paroisse comme sa mère à Saint-Roch. Elle avait fini par ne plus s'apercevoir de la différence qui distinguait la jambe gauche de la jambe droite chez Popinot, elle eût été capable de dire: Mais boite-t-il? Elle aimait cette prunelle si limpide, et s'était plu à voir l'effet que produisait son regard sur ces yeux qui brillaient aussitôt d'un feu pudique et se baissaient mélancoliquement. Le premier clerc de Roguin, doué de cette précoce expérience due à l'habitude des affaires, Alexandre Crottat, avait un air moitié cynique, moitié bonasse qui révoltait Césarine, déjà révoltée par les lieux communs de sa conversation. Le silence de Popinot trahissait un esprit doux, elle aimait le sourire à demi mélancolique que lui inspiraient d'insignifiantes vulgarités; les niaiseries qui le faisaient sourire excitaient toujours quelque répulsion chez elle, ils souriaient ou se contristaient ensemble. Cette supériorité n'empêchait pas Anselme de se précipiter à l'ouvrage, et son infatigable ardeur plaisait à Césarine, car elle devinait que si les autres commis disaient: « Césarine épousera le premier clerc de monsieur Roguin, » Anselme pauvre, boiteux et à cheveux roux, ne désespérait pas d'obtenir sa main. Une grande espérance prouve un grand amour.

— Où va-t-il? demanda Césarine à son père en essayant de prendre un air indifférent.

— Il s'établit rue des Cinq-Diamans, et ma foi! à la grâce de Dieu, dit Birotteau dont l'exclamation ne fut comprise ni par sa femme, ni par sa fille.

Quand Birotteau rencontrait une difficulté morale, il faisait comme les insectes devant un obstacle, il se jetait à gauche ou à droite; il changea donc de conversation en se promettant de causer de Césarine avec sa femme.

— J'ai raconté tes craintes et tes idées sur Roguin à ton oncle, il s'est mis à rire, dit-il à Constance.

— Tu ne dois jamais révéler ce que nous nous disons entre nous, s'écria Constance. Ce pauvre Roguin est peut-être le plus honnête homme du monde, il a cinquante-huit ans et ne pense plus sans doute...

Elle s'arrêta court en voyant Césarine attentive, et l'indiqua par un coup d'œil à César.

— J'ai donc bien fait de conclure, dit Birotteau.

— Mais tu es le maître, répondit-elle.

César prit sa femme par les mains et la baisa au front. Cette réponse était toujours chez elle un consentement tacite aux projets de son mari.

— Allons, s'écria le parfumeur en descendant à son magasin et parlant à ses commis, la boutique se fermera à dix heures. Messieurs, un coup de main! Il s'agit de transporter pendant la nuit tous les meubles du premier au second! Il faut mettre, comme on dit, les petits pots dans les grands, afin de laisser demain à mon architecte les coudées franches.

— Popinot est sorti sans permission, dit César en ne le voyant pas. Eh! mais, il ne couche pas ici, je l'oubliais. Il est allé, pensa-t-il, ou rédiger les idées de monsieur Vauquelin, ou louer une boutique.

— Nous connaissons la cause de ce déménagement, dit Célestin Crevel en parlant au nom des deux autres commis et de Raguet, groupés derrière lui Nous sera-t-il permis de féliciter monsieur sur un honneur qui rejaillit sur toute la boutique... Popinot nous a dit que monsieur...

— Hé! bien, mes enfans, que voulez-vous! on m'a décoré. Aussi non-seulement à cause de la délivrance du territoire, mais encore pour têter ma promotion dans la Légion-d'Honneur, réunissons nous nos amis. Je me suis peut-être rendu digne de cette insigne et royale faveur en siegeant au tribunal consulaire et en combattant pour la cause royale que j'ai défendue... à votre âge, sur les marches de Saint-Roch, au treize vendémiaire; et, ma foi, Napoléon, dit l'empereur, m'a blessé! J'ai été blessé à la cuisse encore, et madame Ragon m'a pansé. Ayez du courage, vous serez récompensés! Voilà, mes enfans, comme un malheur n'est jamais perdu.

— On ne se battra plus dans les rues, dit Célestin.

— Il faut l'esperer, dit César, qui partit de là pour faire une mercuriale à ses commis, et il la termina par une invitation.

La perspective d'un bal anima les trois commis, Raguet et Virginie d'une ardeur qui leur donna la dextérité des équilibristes. Tous allaient et venaient chargés par les escaliers sans rien casser ni rien renverser. A deux heures du matin, le déménagement était opéré. César et sa femme couchèrent au second étage. La chambre de Popinot devint celle de Célestin et du second commis. Le troisième étage fut un garde-meuble provisoire.

Possédé de cette magnétique ardeur que produit l'affluence du fluide nerveux et qui fait du diaphragme un brasier chez les gens ambitieux ou amoureux agités par de grands desseins, Popinot si doux et si tranquille avait piaffé comme un cheval de race avant la course, dans la boutique, au sortir de table.

— Qu'as-tu donc? lui dit Célestin Crevel.

— Quelle journée! mon cher, je m'établis, lui dit-il à l'oreille, et monsieur César est décoré.

— Vous êtes bien heureux, le patron vous aide, s'écria Célestin.

Popinot ne répondit pas, il disparut poussé comme par un vent furieux, le vent du succès!

— Oh! heureux, dit à son voisin qui vérifiait des étiquettes un commis occupé à mettre des gants par douzaines, le patron s'est aperçu des yeux que Popinot fait à mademoiselle Césarine, et comme il est très-fin, le patron, il se débarrasse d'Anselme; il serait difficile de le refuser, rapport à ses parens. Celestin prend cette rouerie pour de la générosité.

Anselme Popinot descendait la rue Saint-Honoré et courait rue des Deux-Écus, pour s'emparer d'un jeune homme que sa *seconde vue* commerciale lui désignait comme le principal instrument de sa fortune. Le juge Popinot avait rendu service au plus habile commis-voyageur de Paris, à celui que sa triomphante loquèle et son activité firent plus tard surnommer l'*illustre*.

Voué spécialement à la Chapellerie et à l'*Article-Paris*, ce roi des voyageurs se nommait encore purement et simplement Gaudissart. A vingt-deux ans, il se signalait déjà par la puissance de son magnétisme commercial. Alors fluet, l'œil joyeux, le visage expressif, une mémoire infatigable, le coup d'œil habile à saisir les goûts de chacun, il méritait d'être ce qu'il fut depuis, le roi des commis-voyageurs, le *Français* par excellence. Quelques jours auparavant, Popinot avait rencontré Gaudissart qui s'était dit sur le point de partir; l'espoir de le trouver encore à Paris venait donc de lancer l'amoureux vers la rue des Deux-Écus, où il apprit que le voyageur avait retenu sa place aux Messageries. Pour faire ses adieux à sa chère capitale, Gaudissart était allé voir une pièce nouvelle au Vaudeville; Popinot résolut de l'attendre. Confier le placement de l'huile de noisette à ce précieux metteur en œuvre des inventions marchandes, déjà choyé par les plus riches maisons, n'était-ce pas tirer une lettre de change sur la fortune? Popinot possédait Gaudissart. Le commis-voyageur, si savant dans l'art d'entortiller les gens les plus rebelles, les petits marchands de province, s'était laissé entortiller dans la première conspiration tramée contre les Bourbons après les Cent-Jours. Gaudissart, à qui le grand air était indispensable, se vit en prison sous le poids d'une accusation capitale. Le juge Popinot, chargé de l'instruction, avait mis Gaudissart hors de cause en reconnaissant que son imprudente sottise l'avait seule compromis dans cette affaire. Avec un juge désireux de plaire au pouvoir ou d'un royalisme exalté, le malheureux commis allait à l'échafaud. Gaudissart, qui croyait devoir la vie au juge d'instruction, nourrissait un profond désespoir de ne porter à son sauveur qu'une stérile reconnaissance. Ne devant pas remercier un juge d'avoir rendu la justice, il était allé chez les Ragon se déclarer homme-lige des Popinot.

En attendant, Popinot alla naturellement revoir sa boutique de la rue des Cinq-Diamans, et demander l'adresse du propriétaire, afin de traiter du bail. En errant dans le dédale obscur de la grande Halle, et pensant aux moyens d'organiser un rapide succès, Popinot saisit, rue Aubry-le-Boucher, une occasion unique et de bon augure avec laquelle il comptait régaler César le lendemain. En faction à la porte de l'hôtel du Commerce, au bout de la rue des Deux-Écus, vers minuit, Popinot entendit, dans le lointain de la rue de Grenelle, un vaudeville final chanté par Gaudissart avec accompagnement de canne significativement traînée sur les pavés.

— Monsieur, dit Anselme en débouchant de la porte et se montrant soudain, deux mots?

— Onze, si vous voulez, dit le commis-voyageur en levant sa canne plombée sur l'agresseur.

— Je suis Popinot, dit le pauvre Anselme

— Suffit, dit Gaudissart en reconnaissant le neveu de son bienfaiteur. Que vousfaut-il? de l'argent? absent par congé, mais on en trouvera. Mon bras pour un duel? tout à vous, des pieds à l'occiput.

Et il chanta :

Voilà, voilà
Le vrai soldat français!

— Venez causer avec moi dix minutes, non pas dans votre chambre, on pourrait nous écouter, mais sur le quai de l'Horloge, à cette heure il n'y a personne, dit Popinot, il s'agit de quelque chose de plus important.

— Ça chauffe donc, marchons!

En dix minutes, Gaudissart, maître des secrets de Popinot, en avait reconnu l'importance.

Paraissez, parfumeurs, coiffeurs et débitans!

s'écria Gaudissart en singeant Lafon dans le rôle du Cid. Je vais empaumer tous les boutiquiers de France et de Navarre. Oh! une idée! J'allais partir, je reste, et vais prendre les commissions de la parfumerie parisienne.

— Et pourquoi?

— Pour étrangler vos rivaux, innocent! Muni de leurs commissions, je puis faire boire de l'huile à leurs perfides cosmétiques, en ne parlant et ne m'occupant que de la vôtre. Un fameux tour de voyageur! Ah! ah! nous sommes les diplomates du commerce. Fameux! Quant à votre prospectus, je m'en charge. J'ai pour ami d'enfance Andoche Finot, le fils du chapelier de la rue du Coq, le vieux qui m'a lancé dans le voyage en Chapellerie. Andoche, qui a beaucoup d'esprit, (il a pris celui de toutes les têtes que coiffait son père,) il est

dans la littérature, il fait les petits théâtres au *Courrier des Spectacles*. Son père, vieux chien plein de raisons pour ne pas aimer l'esprit, ne croit pas à l'esprit; impossible de lui prouver que l'esprit se vend, qu'on fait fortune dans l'esprit. En fait d'esprit, il ne connait que le trois-six. Le vieux Finot prend le petit Finot par famine. Andoche, homme capable, mon ami d'ailleurs, (je ne fraye avec les sots que commercialement) Finot fait des devises pour le Fidèle Berger qui paie, tandis que les journaux où il se donne un mal de galérien le nourrissent de couleuvres. Sont-ils jaloux dans cette partie-là! C'est comme dans *l'article-Paris!* Finot avait une superbe comédie en un acte pour mademoiselle Mars, la plus fameuse des fameuses, ah! en voilà une que j'aime!...eh! bien, pour se voir jouer, il a été forcé de la porter à la Gaîté. Andoche connait le Prospectus, il entre dans les idées du marchand, il n'est pas fier, il limousinera notre prospectus *gratis*. Mon Dieu, avec un bol de punch et des gâteaux on le régalera, car, Popinot, pas de farces?... je voyagerai sans commission ni frais, vos concurrens paieront, je les dindonnerai. Entendons-nous bien. Pour moi ce succès est une affaire d'honneur. Ma récompense est d'être garçon de noces à votre mariage! J'irai en Italie, en Allemagne, en Angleterre! J'emporte avec moi des affiches en toutes les langues, et même en languettes; les fais apposer partout, dans les villages, à la porte des églises, à tous les bons endroits que je connais dans les villes de province! Elle brillera, elle s'allumera cette huile, elle sera sur toutes les têtes. Ah! votre mariage ne sera pas un mariage en détrempe, mais un mariage à la barigoule! Vous aurez votre Césarine ou je ne m'appellerai pas l'ILLUSTRE! nom que m'a donné le père Finot, pour avoir fait réussir ses chapeaux gris. En vendant votre huile, je reste dans ma partie, la tête humaine! L'huile et le chapeau sont connus pour conserver la chevelure publique.

Popinot revint chez sa tante, où il devait aller coucher, dans une telle fièvre, causée par sa prévision du succès, que les rues lui semblaient être des ruisseaux d'huile. Il dormit peu, rêva que ses cheveux poussaient follement, et vit deux anges qui lui déroulaient, comme dans les mélodrames, une rubrique où était écrit : *Huile Césarienne*. Il se réveilla, se souvenant de ce rêve, et résolut de nommer ainsi l'huile de noisette, en considérant cette fantaisie du sommeil comme un ordre céleste.

César et Popinot furent dans leur atelier au faubourg du Temple, bien avant l'arrivée des noisettes; en attendant les porteurs de madame Madou, Popinot raconta triomphalement son traité d'alliance avec Gaudissart.

— Nous avons l'illustre Gaudissart, nous sommes millionnaires! s'écria le parfumeur en tendant la main à son caissier de l'air que dut prendre Louis XIV en accueillant le maréchal de Villars au retour de Denain.

— Nous avons bien autre chose encore! dit l'heureux commis en sortant de sa poche une bouteille à forme écrasée en façon de citrouille et à côtes. J'ai trouvé dix mille flacons semblables à ce modèle, tout fabriqués, tout près, à quatre sous et six mois de terme.

— Anselme, dit Birotteau contemplant la forme mirifique du flacon, hier (il prit un ton grave), dans les Tuileries, oui, pas plus tard qu'hier, tu disais : Je réussirai. Moi, je dis aujourd'hui : Tu réussiras! Quatre sous! six mois de terme! une forme originale! Macassar branle dans le manche, quelle botte portée à l'huile de Macassar! Ai-je bien fait de m'emparer des seules noisettes qui soient à Paris! où donc as-tu trouvé ces flacons?

— J'attendais l'heure de parler à Gaudissart et je flânais...

— Comme moi jadis, s'écria Birotteau.

— En descendant la rue Aubry-le-Boucher j'aperçois chez un verrier en gros, un marchand de verres bombés et de cages, qui a des magasins immenses, j'aperçois ce flacon... Ah! il m'a crevé les yeux comme une lumière subite, une voix m'a crié : Voilà ton affaire!

— Né commerçant! Il aura ma fille, dit César en grommelant.

— J'entre, et je vois des milliers de ces flacons dans des caisses.

— Tu t'en informes?

— Vous ne me croyez pas si *gniolle*, s'écria douloureusement Anselme.

— Né commerçant!... répéta Birotteau.

— Je demande des cages à mettre des petits Jésus de cire. Tout en marchandant les cages, je blâme la forme de ces flacons. Conduit à une confession générale, mon marchand avoue de fil en aiguille que Faille et Bouchot, qui ont manqué dernièrement, allaient entreprendre un cosmétique et voulaient des flacons de forme étrange; il se méfiait d'eux, il exige moitié comptant. Faille et Bouchot dans l'espoir de réussir lâchent l'argent, la faillite éclate pendant la fabrication; les syndics, sommés de payer, venaient de transiger en laissant les flacons et l'argent touché, comme indemnité d'une fabrication prétendue ridicule et sans placement possible. Les flacons coûtent huit sous, il serait heureux de les donner à quatre, Dieu sait combien de temps il aurait en magasin une forme qui n'est pas de vente. — Voulez-vous vous engager à en fournir par dix mille à quatre sous? je puis vous débarrasser de vos flacons, je suis commis chez monsieur Birotteau. Et je l'entame, et je le mène, et je domine mon homme, et je le chauffe, et il est à nous.

— Quatre sous, dit Birotteau. Sais-tu que nous pouvons mettre l'huile à trois francs et gagner trente sous en en laissant vingt à nos détaillans?

— L'huile Césarienne! cria Popinot.

— L'huile Césarienne?... ah! monsieur l'amoureux, vous voulez flatter le père et la fille. Eh! bien soit, va pour l'huile Césarienne! les Césars avaient le monde, ils devaient avoir de fameux cheveux.

— César était chauve, dit Popinot.

— Parce qu'il ne s'est pas servi de notre huile, on le dira! A trois francs l'huile Césarienne, l'huile de Macassar coûte le double. Gaudissart est là, nous aurons cent mille francs dans l'année, car nous imposons toutes les têtes qui se respectent de douze flacons par an, dix-huit francs! Soit dix-huit mille têtes? cent quatre-vingt mille francs. Nous sommes millionnaires.

Les noisettes livrées, Raguet, les ouvriers, Popinot, César en épluchèrent une quantité suffisante, et il y eut avant quatre heures quelques livres d'huile. Popinot alla présenter le produit à Vauquelin, qui fit présent à Popinot d'une formule pour mêler l'essence de noisette à des corps oléagineux moins chers et la parfumer. Popinot se mit aussitôt en instance pour obtenir un brevet d'invention et de perfectionnement. Le dévoué Gaudissart prêta l'argent pour le droit fiscal à Popinot, qui avait l'ambition de payer sa moitié dans les frais d'établissement.

La prospérité porte avec elle une ivresse à laquelle les hommes inférieurs ne résistent jamais. Cette exaltation eut un résultat facile à prévoir. Grindot vint, il présenta le croquis colorié d'une délicieuse vue intérieure du futur appartement orné de ses meubles. Birotteau séduit consentit à tout. Aussitôt les maçons donnèrent les coups de pic qui firent gémir la maison et Constance. Le peintre en bâtimens, monsieur Lourdois, un fort riche entrepreneur qui s'engageait à ne rien négliger, parlait de dorures pour le salon. En entendant ce mot, Constance intervint.

— Monsieur Lourdois, dit-elle, vous avez trente mille livres de rente, vous habitez une maison à vous, vous pouvez y faire ce que vous voulez; mais nous autres...

— Madame, le commerce doit briller et ne pas se laisser écraser par l'aristocratie. Voilà d'ailleurs monsieur Birotteau dans le gouvernement, il est en évidence...

— Oui, mais il est encore en boutique, dit Constance devant ses commis et les cinq personnes qui l'écoutaient; ni moi, ni lui, ni ses amis, ni ses ennemis ne l'oublieront.

Birotteau se souleva sur la pointe des pieds en retombant sur ses talons à plusieurs reprises, les mains croisées derrière lui.

— Ma femme a raison, dit-il. Nous serons modestes dans la prospérité. D'ailleurs, tant qu'un homme est dans le commerce, il doit être sage en ses dépenses, réservé dans son

luxe, la loi lui en fait une obligation, il ne doit pas se livrer *à des dépenses excessives*. Si l'agrandissement de mon local et sa décoration dépassaient les bornes, il serait imprudent à moi de les excéder, vous-même vous me blâmeriez, Lourdois. Le quartier a les yeux sur moi, les gens qui réussissent ont des jaloux, des envieux ! Ah! vous saurez cela bientôt, jeune homme, dit-il à Grindot ; s'ils nous calomnient, ne leur donnez pas au moins lieu de médire.

— Ni la calomnie, ni la médisance ne peuvent vous atteindre, dit Lourdois, vous êtes dans une position hors ligne et vous avez une si grande habitude du commerce que vous savez raisonner vos entreprises, vous êtes *un malin*.

— C'est vrai, j'ai quelque expérience des affaires ; vous savez pourquoi notre agrandissement? Si je mets un fort dédit relativement à l'exactitude, c'est que...

— Non.

— Hé bien, ma femme et moi nous réunissons quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire que pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur.

— Comment, comment! dit Lourdois, ils vous ont donné la croix?

— Oui; peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire et en combattant pour la cause royale au treize vendémiaire, à Saint-Roch, où je fus blessé par Napoléon. Venez avec votre femme et votre demoiselle...

— Enchanté de l'honneur que vous daignez me faire, dit le libéral Lourdois. Mais vous êtes un farceur, papa Birotteau ; vous voulez être sûr que je ne vous manquerai pas de parole, et voilà pourquoi vous m'invitez. Eh ! bien, je prendrai mes plus habiles ouvriers, nous ferons un feu d'enfer pour sécher les peintures ; nous avons des procédés dessiccatifs, car il ne faut pas danser dans un brouillard exhalé par le plâtre. On vernira pour ôter toute odeur.

Trois jours après, le commerce du quartier était en émoi par l'annonce du bal que préparait Birotteau. Chacun pouvait d'ailleurs voir les étais extérieurs nécessités par le changement rapide de l'escalier, les tuyaux carrés en bois par où tombaient les décombres dans des tombereaux qui stationnaient. Les ouvriers pressés qui travaillaient aux flambeaux, car il y eut des ouvriers de jour et des ouvriers de nuit, faisaient arrêter les oisifs, les curieux dans la rue, et les commérages s'appuyaient sur ces préparatifs pour annoncer d'énormes somptuosités.

Le dimanche indiqué pour la conclusion de l'affaire, monsieur et madame Ragon, l'oncle Pillerault vinrent sur les quatre heures, après vêpres. Vu les démolitions, disait César, il ne put inviter ce jour-là que Charles Claparon, Crottat et Roguin. Le notaire apporta le *Journal des Débats*, où monsieur de La Billardière avait fait insérer l'article suivant:

« *Nous apprenons que la délivrance du territoire sera*
» *fêtée avec enthousiasme dans toute la France, mais à Paris*
» *les membres du corps municipal ont senti que le moment*
» *était venu de rendre à la capitale cette splendeur qui, par*
» *un sentiment de convenance, avait cessé pendant l'occu-*
» *pation étrangère. Chacun des maires et des adjoints se*
» *propose de donner un bal : l'hiver promet donc d'être*
» *très-brillant : ce mouvement national sera suivi. Parmi*
» *toutes les fêtes qui se préparent, il est beaucoup question*
» *du bal de monsieur Birotteau, nommé chevalier de la*
» *Légion-d'Honneur, et si connu par son dévouement à la*
» *cause royale. Monsieur Birotteau, blessé à l'affaire de*
» *Saint-Roch, au treize vendémiaire, et l'un des juges con-*
» *sulaires les plus estimés, a doublement mérité cette fa-*
» *veur.* »

— Comme on écrit bien aujourd'hui, s'écria César. L'on parle de nous dans le journal, dit-il à Pillerault.

— Eh ! bien, après ?... lui répondit son oncle à qui le *Journal des Débats* était particulièrement antipathique.

— Cet article nous fera peut-être vendre de la Pâte des Sultanes et de l'Eau Carminative, dit tout bas madame César à madame Ragon sans partager l'ivresse de son mari.

Madame Ragon, grande femme sèche et ridée, au nez pincé, aux lèvres minces, avait un faux air d'une marquise de l'ancienne cour. Le tour de ses yeux était attendri sur une assez grande circonférence, comme ceux des vieilles femmes qui ont éprouvé des chagrins. Sa contenance sévère et digne, quoique affable, imprimait le respect. Cette vieille avait d'ailleurs en elle ce je ne sais quoi d'étrange qui saisit sans exciter le rire, et que sa mise, ses façons expliquaient ; elle portait des mitaines, elle marchait en tout temps avec une ombrelle à canne, semblable à celle dont se servait la reine Marie-Antoinette à Trianon ; sa robe, dont la couleur favorite était ce brun-pâle nommé feuille-morte, s'étalait aux hanches par des plis inimitables, et dont les douairières d'autrefois ont emporté le secret. Elle conservait la mantille noire garnie de dentelles noires à grandes mailles carrées ; ses bonnets, de forme antique, avaient des agrémens qui rappelaient les déchiquetures des vieux cadres sculptés à jour. Elle prenait du tabac avec cette exquise propreté et en faisant ces gestes dont peuvent se souvenir les jeunes gens qui ont eu le bonheur de voir leurs grand'tantes et leurs grand'mères remettant solennellement des boîtes d'or auprès d'elles sur une table, et secouer les grains de tabac égarés sur leur fichu.

Le sieur Ragon était un petit homme de cinq pieds au plus, à figure de casse-noisette, où l'on ne voyait que des yeux, deux pommettes aiguës, un nez et un menton ; sans dents, mangeant la moitié de ses mots, d'une conversation pluviale, galant, prétentieux et souriant toujours du sourire qu'il prenait pour recevoir les belles dames que différens hasards amenaient jadis à la porte de sa boutique. La poudre dessinait sur son crâne une neigeuse demi-lune bien ratissée, flanquée de deux ailerons, que séparait une petite queue serrée par un ruban. Il portait l'habit bleu-barbeau, le gilet blanc, la culotte et les bas de soie, des souliers à boucles d'or, des gants de soie noire. Le trait le plus saillant de son caractère était d'aller par les rues tenant son chapeau à la main. Il avait l'air d'un messager de la Chambre des Pairs, d'un huissier du cabinet du roi, d'un de ces gens qui sont placés auprès d'un pouvoir quelconque de manière à recevoir son reflet tout en restant fort peu de chose.

— Eh ! bien, Birotteau, dit-il d'un air magistral, te repens-tu, mon garçon, de nous avoir écoutés dans ce temps-là ? Avons-nous jamais douté de la reconnaissance de nos bien-aimés souverains ?

— Vous devez être bien heureuse, ma chère petite? dit madame Ragon à madame Birotteau.

— Mais oui, répondit la belle parfumeuse toujours sous le charme de cette ombrelle à canne, de ces bonnets à papillon, des manches justes et du grand fichu *à la Julie* que portait madame Ragon.

— Césarine est charmante. Venez ici, la belle enfant, dit madame Ragon de sa voix de tête et d'un air protecteur.

— Ferons-nous les affaires avant le dîner ? dit l'oncle Pillerault.

— Nous attendons monsieur Claparon, dit Roguin, je l'ai laissé s'habillant.

— Monsieur Roguin, dit César, vous l'avez bien prévenu que nous dînions dans un *méchant* petit entresol...

— Il le trouvait superbe il y a seize ans, dit Constance en murmurant.

— Au milieu des décombres et parmi les ouvriers.

— Bah! vous allez voir un bon enfant qui n'est pas difficile, dit Roguin.

— J'ai mis Raguet en faction dans la boutique, on ne passe plus par notre porte ; vous avez vu tout démoli, dit César au notaire.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené votre neveu ? dit Pillerault à madame Ragon.

— Le verrons-nous? demanda Césarine.

— Non, mon cœur, dit madame Ragon. Anselme travaille, le cher enfant, à se tuer. Cette rue sans air et sans soleil, cette puante rue des Cinq-Diamans m'effraie ; le ruisseau est toujours bleu, vert ou noir. J'ai peur qu'il y périsse. Mais quand les jeunes gens ont quelque chose en tête ! dit-elle à

Césarine en faisant un geste qui expliquait le mot *tête* par le mot *cœur*.

— Il a donc passé son bail? demanda César.

— D'hier et par-devant notaire, reprit Ragon. Il a obtenu dix-huit ans, mais on exige six mois d'avance.

— Eh ! bien, monsieur Ragon, êtes-vous content de moi? dit le parfumeur. Je lui ai donné là le secret d'une découverte... enfin !

— Nous vous savons par cœur, César, dit le petit Ragon en prenant les mains de César et les lui pressant avec une religieuse amitié.

Roguin n'était pas sans inquiétude sur l'entrée en scène de Claparon, dont les mœurs et le ton pouvaient effrayer de vertueux bourgeois : il jugea donc nécessaire de préparer les esprits.

— Vous allez voir, dit-il à Ragon, à Pillerault et aux dames, un original qui cache ses moyens sous un mauvais ton effrayant ; car, d'une position très-inférieure, il s'est fait jour par ses idées. Il prendra sans doute les belles manières à force de voir les banquiers. Vous le rencontrerez peut-être sur le boulevard ou dans un café, godaillant, débraillé, jouant au billard : il a l'air du plus grand flandrin... Eh ! bien, non; il étudie, et pense alors à remuer l'industrie par de nouvelles conceptions.

— Je comprends cela, dit Birotteau ; j'ai trouvé mes meilleures idées en flânant, n'est-ce pas, ma biche ?

— Claparon, reprit Roguin, regagne alors pendant la nuit le temps employé à chercher, à combiner des affaires pendant le jour. Tous ces gens à grand talent ont une vie bizarre, inexplicable. Eh ! bien, à travers ce décousu, j'en suis témoin, il arrive à son but : il a fini par faire céder tous nos propriétaires ; ils ne voulaient pas, ils se doutaient de quelque chose, il les a mystifiés, il les a lassés, il est allé les voir tous les jours, et nous sommes, pour le coup, les maîtres du terrain.

Un singulier *broum ! broum !* particulier aux buveurs de petits verres d'eau-de-vie et de liqueurs fortes, annonça le personnage le plus bizarre de cette histoire, et l'arbitre visible des destinées futures de César. Le parfumeur se précipita dans le petit escalier obscur, autant pour dire à Raguet de fermer la boutique que pour faire à Claparon ses excuses de le recevoir dans la salle à manger.

— Comment donc! mais on est très-bien là pour *chiquer les lég*... pour chiffrer, veux-je dire, les affaires.

Malgré les habiles préparations de Roguin, monsieur et madame Ragon, ces bourgeois de bon ton, l'observateur Pillerault, Césarine et sa mère furent d'abord assez désagréablement affectés par ce prétendu banquier de la haute volée.

A l'âge de vingt-huit ans environ, cet ancien commis-voyageur ne possédait pas un cheveu sur la tête, et portait une perruque frisée en tire-bouchons. Cette coiffure exige une fraîcheur de vierge, une transparence lactée, les plus charmantes grâces féminines ; elle faisait donc ressortir ignoblement un visage bourgeonné, brun-rouge, échauffé comme celui d'un conducteur de diligence, et dont les rides prématurées exprimaient par les grimaces de leurs plis profonds et plaqués tous les malheurs du libertinage, encore attestés d'ailleurs par le mauvais état des dents et les points noirs semés dans une peau rugueuse. Claparon avait l'air d'un comédien de province qui sait tous les rôles, qui fait la parade, sur la joue duquel le rouge ne tient plus, éreinté par ses fatigues, les lèvres pâteuses, la langue toujours alerte, même pendant l'ivresse, le regard sans pudeur, enfin compromettant par ses gestes. Cette figure, allumée par la joyeuse flamberie du punch, démentait la gravité des affaires. Aussi fallut-il à Claparon de longues études mimiques avant de parvenir à se composer un maintien en harmonie avec son importance postiche. Du Tillet avait assisté à la toilette de Claparon, comme un directeur de spectacle inquiet du début de son principal acteur, car il tremblait que les habitudes grossières de cette vie insoucieuse ne vinssent à éclater à la surface du banquier. — Parle le moins possible, lui avait-il dit. Jamais un banquier ne bavarde : il agit, pense, médite, écoute et pèse. Ainsi, pour avoir bien l'air d'un banquier, ne dis rien, ou dis des choses insignifiantes. Éteins ton œil égrillard et rends-le grave, au risque de le rendre bête. En politique, sois pour le gouvernement, et jette-toi dans les généralités comme : *Le budget est lourd. Il n'y a pas de transactions possibles entre les partis. Les libéraux sont dangereux. Les Bourbons doivent éviter tout conflit. Le libéralisme est le manteau d'intérêts coalisés Les Bourbons nous ménagent une ère de prospérité, soutenons-les, si nous ne les aimons pas. La France a fait assez d'expériences politiques*, etc. Ne te vautre pas sur toutes les tables, songe que tu as à conserver la dignité d'un millionnaire. Ne renifle pas ton tabac comme fait un invalide ; joue avec ta tabatière, regarde souvent à tes pieds ou au plafond avant de répondre, enfin donne-toi l'air profond. Surtout défais-toi de ta malheureuse habitude de toucher à tout. Dans le monde, un banquier doit paraître las de toucher. Ah çà ! tu passes les nuits, les chiffres te rendent brute, il faut rassembler tant d'élémens pour lancer une affaire ! tant d'études ! Surtout dis beaucoup de mal des affaires. Les affaires sont lourdes, pesantes, difficiles, épineuses. Ne sors pas de là et ne spécifie rien. Ne va pas à table chanter tes farces de Béranger, et ne bois pas trop. Si tu te grises, tu perds ton avenir. Roguin te surveillera ; tu vas te trouver avec des gens moraux, des bourgeois vertueux, ne les effraie pas en lâchant quelques-uns de tes principes d'estaminet.

Cette mercuriale avait produit sur l'esprit de Charles Claparon un effet pareil à celui que produisaient sur sa personne ses habits neufs. Ce joyeux sans-souci, l'ami de tout le monde, habitué à des vêtemens débraillés, commodes, et dans lesquels son corps n'était pas plus gêné que son esprit dans son langage, maintenu dans des habits neufs que le tailleur avait fait attendre et qu'il essayait, roide comme un piquet, inquiet de ses mouvemens comme de ses phrases, retirant sa main imprudemment avancée sur un flacon ou sur une boîte, de même qu'il s'arrêtait au milieu d'une phrase, se signala donc par un désaccord risible à l'observation de Pillerault. Sa figure rouge, sa perruque à tire-bouchons égrillards démentaient sa tenue, comme ses pensées combattaient ses dires. Mais les bons bourgeois finirent par prendre ces continuelles dissonances pour de la préoccupation.

— Il a tant d'affaires! disait Roguin.

— Les affaires donnent alors peu d'éducation aujourd'hui, dit madame Ragon à Césarine.

Monsieur Roguin entendit le mot et se mit un doigt sur les lèvres.

— Il est riche, habile et d'une excessive probité, dit-il en se baissant vers madame Ragon.

— On peut lui passer quelque chose en faveur de ces qualités-là, dit Pillerault à Ragon.

— Lisons les actes avant le dîner, dit Roguin, nous sommes seuls.

Madame Ragon, Césarine et Constance laissèrent les contractans, Pillerault, Ragon, César, Roguin et Claparon, écouter la lecture que fit Alexandre Crottat. César signa, au profit d'un client de Roguin, une obligation de quarante mille francs, hypothéqués sur les terrains et les fabriques situés dans le faubourg du Temple ; il remit à Roguin le bon de Pillerault sur la Banque, donna sans reçu les vingt mille francs d'effets de son portefeuille et les cent quarante mille francs de billets à l'ordre de Claparon.

— Je n'ai point de reçu à vous donner, dit Claparon, vous agissez de votre côté chez monsieur Roguin comme nous du nôtre. Nos vendeurs recevront chez lui leur prix en argent, je ne m'engage pas à autre chose qu'à vous faire trouver le complément de votre part avec vos cent quarante mille francs d'effets.

— C'est juste, dit Pillerault.

— Eh ! bien, messieurs, rappelons les dames, car il fait froid sans elles, dit Claparon en regardant Roguin comme pour savoir si la plaisanterie n'était pas trop forte.

— Mesdames! Oh ! mademoiselle est sans doute votre demoiselle, dit Claparon en se tenant droit et regardant Birotteau, eh ! bien, vous n'êtes pas maladroit ; aucune des roses que vous avez distillées ne peut lui être comparée, et peut-

être est-ce parce que vous avez distillé des roses que...

— Ma foi, dit Roguin en interrompant, j'avoue ma faim.

— Eh! bien, dînons, dit Birotteau.

— Nous allons dîner par-devant notaire, dit Claparon en se rengorgeant.

— Vous faites beaucoup d'affaires? dit Pillerault en se mettant à table auprès de Claparon avec intention.

— Excessivement, par grosses, répondit le banquier; mais elles sont lourdes, épineuses, il y a les canaux. Oh! les canaux! Vous ne vous figurez pas combien les canaux nous occupent! et cela se comprend. Le gouvernement veut des canaux. Le canal est un besoin qui se fait généralement sentir dans les départemens et qui concerne tous les commerces, vous savez! Les fleuves, a dit Pascal, sont des chemins qui marchent. Il faut donc des marchés. Les marchés dépendent de la terrasse, car il y a d'effroyables terrassemens, le terrassement regarde la classe pauvre, de là les emprunts qui en définitive sont rendus aux pauvres! Voltaire a dit: *Canaux, canards, canaille!* Mais le gouvernement a ses ingénieurs qui l'éclairent; il est difficile de le mettre dedans, à moins de s'entendre avec eux, car la Chambre!... Oh! monsieur, la Chambre nous donne un mal! elle ne veut pas comprendre la question politique cachée sous la question financière. Il y a mauvaise foi de part et d'autre. Croirez-vous une chose? Les Keller, eh! bien, François Keller est un orateur, il attaque le gouvernement à propos de fonds, à propos de canaux. Rentré chez lui, mon gaillard nous trouve avec nos propositions, elles sont favorables, il faut s'arranger avec ce gouvernement *dito*, tout à l'heure insolemment attaqué. L'intérêt de l'orateur et celui du banquier se choquent, nous sommes entre deux feux! Vous comprenez maintenant comment les affaires deviennent épineuses, il faut satisfaire tant de monde: les commis, les chambres, les antichambres, les ministres...

— Les ministres?... dit Pillerault qui voulait absolument pénétrer ce co-associé.

— Oui, monsieur, les ministres.

— Eh! bien, les journaux ont donc raison, dit Pillerault.

— Voilà mon oncle dans la politique, dit Birotteau, monsieur Claparon lui fait bouillir du lait

— Encore des satanés farceurs, dit Claparon, que ces journaux. Monsieur, les journaux nous embrouillent tout: ils nous servent bien quelquefois, mais ils me font passer de cruelles nuits; j'aimerais mieux les passer autrement; enfin j'ai les yeux perdus à force de lire et de calculer.

— Revenons aux ministres, dit Pillerault espérant des révélations.

— Les ministres ont des exigences purement gouvernementales. Mais qu'est-ce que je mange là, de l'ambroisie? dit Claparon en s'interrompant. Voilà de ces sauces qu'on ne mange que dans les maisons bourgeoises, jamais les gargotiers...

A ce mot, les fleurs du bonnet de madame Ragon sautèrent comme des béliers. Claparon comprit que le mot était ignoble et voulut se rattraper.

— Dans la haute Banque, dit-il, on appelle gargotiers les chefs de cabarets élégans, Véry, les Frères Provençaux. Eh! bien, ni ces infâmes gargotiers ni nos savans cuisiniers ne nous donnent de sauces moelleuses; les uns font de l'eau claire acidulée par le citron, les autres font de la chimie.

Le dîner se passa tout entier en attaques de Pillerault qui cherchait à sonder cet homme et qui ne rencontrait que le vide, il le regarda comme un homme dangereux.

— Tout va bien, dit Roguin à l'oreille de Charles Claparon.

— Ah! je me déshabillerai sans doute ce soir, répondit Claparon qui étouffait.

— Monsieur, lui dit Birotteau, si nous sommes obligés de faire de la salle à manger le salon, c'est que nous réunissons dans dix-huit jours quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire....

— Bien, monsieur; moi, je suis aussi l'homme du gouvernement. J'appartiens, par mes opinions, au *statu quo* du grand homme qui dirige les destinées de la maison d'Autriche, un fameux gaillard! Conserver pour acquérir, et surtout acquérir pour conserver.... Voilà le fond de mes opinions, qui ont l'honneur d'être celles du prince de Metternich.

— Que pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, reprit César.

— Mais, oui, je sais. Qui donc m'a parlé de cela? les Keller ou Nucingen?

Roguin, surpris de tant d'aplomb, fit un geste admiratif.

— Eh! non, c'est à la Chambre.

— A la Chambre, par monsieur de La Billardière? demanda César.

— Précisément.

— Il est charmant, dit César à son oncle.

— Il lâche des phrases, des phrases, dit Pillerault, des phrases où l'on se noie.

— Peut-être me suis-je rendu digne de cette faveur.... reprit Birotteau.

— Par vos travaux en parfumerie, les Bourbons savent récompenser tous les mérites. Ah! tenons-nous-en à ces généreux princes légitimes, à qui nous allons devoir des prospérités inouïes... Car, croyez-le bien, la Restauration sent qu'elle doit jouter avec l'Empire; elle fera des conquêtes en pleine paix. Oui, vous verrez des conquêtes!...

— Monsieur nous fera sans doute l'honneur d'assister à notre bal? dit madame César.

— Pour passer une soirée avec vous, madame, je manquerais à gagner des millions.

— Il est décidément bien bavard, dit César à son oncle.

Tandis que la gloire de la parfumerie, à son déclin, allait jeter ses derniers feux, un astre se levait faiblement à l'horizon commercial. Le petit Popinot posait à cette heure même les fondemens de sa fortune, rue des Cinq-Diamans. La rue des Cinq-Diamans, petite rue étroite où les voitures chargées passent à grand'peine, donne rue des Lombards d'un bout, et de l'autre rue Aubry-le-Boucher, en face la rue Quincampoix, rue illustre du vieux Paris où l'histoire de France en a tant illustré. Malgré ce désavantage, la réunion des marchands de drogueries rend cette rue favorable, et, sous ce rapport, Popinot n'avait pas mal choisi. La maison, la seconde du côté de la rue des Lombards, était si sombre que, par certaines journées, il y fallait de la lumière en plein jour. Le débutant avait pris possession, la veille au soir, des lieux les plus noirs et les plus dégoûtans. Son prédécesseur, marchand de mélasse et de sucre brut, avait laissé les stigmates de son commerce sur les murs, dans la cour et dans les magasins. Figurez-vous une grande et spacieuse boutique à grosses portes ferrées, peintes en vert-dragon, à longues bandes de fer apparentes, ornées de clous dont les têtes ressemblaient à des champignons, garnie de grilles treillissées en fil de fer renflées par en bas comme celles des anciens boulangers, enfin dallée en grandes pierres blanches, la plupart cassées, les murs jaunes et nus comme ceux d'un corps-de-garde. Après venaient une arrière-boutique et une cuisine, éclairées sur la cour; enfin, un second magasin en retour qui jadis devait avoir été une écurie. On montait, par un escalier intérieur pratiqué dans l'arrière-boutique, à deux chambres éclairées sur la rue, où Popinot comptait mettre sa caisse, son cabinet et ses livres. Au-dessus des magasins étaient trois chambres étroites adossées au mur mitoyen, ayant vue sur la cour, et où il se proposait de demeurer. Trois chambres délabrées, qui n'avaient d'autre aspect que celui de la cour irrégulière, sombre, entourée de murailles, où l'humidité, par le temps le plus sec, leur donnait l'air d'être fraîchement badigeonnées; une cour, entre les pavés de laquelle il se trouvait une crasse noire et puante laissée par le séjour des mélasses et des sucres bruts. Une seule de ces chambres avait une cheminée, toutes étaient sans papier et carrelées en carreaux. Depuis le matin, Gaudissart et Popinot, aidés par un ouvrier colleur que le commis-voyageur avait déniché, tendaient eux-mêmes un papier à quinze sous dans cette horrible chambre, peinte à la colle par l'ouvrier. Un lit de collégien à couchette de bois rouge, une mauvaise table de nuit, une commode antique, une table, deux fauteuils et six chaises, donnés par le juge Popinot à son neveu, composaient l'ameublement. Gaudissart avait mis sur la cheminée un trumeau garni d'une méchante glace, achetée d'occasion.

Vers huit heures du soir, assis devant la cheminée où

brillait une falourde allumée, les deux amis allaient entamer le reste de leur déjeuner.

— Arrière le gigot froid ! ceci ne convient pas à une pendaison de crémaillière, cria Gaudissart.

— Mais, dit Popinot en montrant l'unique pièce de vingt francs qu'il gardait pour payer le prospectus, je...

— Je... dit Gaudissart en se mettant une pièce de quarante francs sur l'œil.

Un coup de marteau retentit alors dans la cour naturellement solitaire et sonore du dimanche, jour où les industriels se dissipent et abandonnent leurs laboratoires.

— Voilà le fidèle de la rue de la Poterie. Moi, reprit l'illustre Gaudissart, *j'ai!* et non pas *je!*

En effet, un garçon suivi de deux marmitons apporta dans trois mannes un dîner orné de six bouteilles de vin choisies avec discernement.

— Mais comment ferons-nous pour manger tant de choses? dit Popinot.

— Et l'homme de lettres, s'écria Gaudissart. Finot connaît les *pompes* et les vanités, il va venir, enfant naïf! muni d'un prospectus ébouriffant. Le mot est joli, hein ? Les prospectus ont toujours soif. Il faut arroser les graines si l'on veut des fleurs. Allez, esclaves, dit-il aux marmitons en se drapant, voilà de l'or.

Il leur donna dix sous par un geste digne de Napoléon, son idole.

— Merci, monsieur Gaudissart, répondirent les marmitons plus heureux de la plaisanterie que de l'argent.

— Toi, mon fils, dit-il au garçon qui restait pour servir, il est une portière, elle gît dans les profondeurs d'un antre où parfois elle cuisine, comme jadis Nausicaa faisait la lessive, par pur délassement; rends-toi près d'elle, implore sa candeur, intéresse-la, jeune homme, à la chaleur de ces plats ; dis-lui qu'elle sera bénie, et surtout respectée, très-respectée par Félix Gaudissart, fils de Jean-François Gaudissart, petit-fils des Gaudissart, vils prolétaires fort anciens, ses aïeux. Marche et fais que tout soit bon, sinon je te flanque un Ut majeur dans ton Luc !

Un autre coup de marteau retentit.

— Voilà le spirituel Andoche, dit Gaudissart.

Un gros garçon assez joufflu, de taille moyenne et qui, des pieds à la tête, ressemblait au fils d'un chapelier, à traits ronds où la finesse était ensevelie sous un air gourmé, se montra soudain. Sa figure, attristée comme celle d'un homme ennuyé de misère, prit une expression d'hilarité quand il vit la table mise et les bouteilles à coiffes significatives. Au cri de Gaudissart, son pâle œil bleu pétilla, sa grosse tête creusée par sa figure kalmouque alla de droite à gauche, et il salua Popinot d'une manière étrange, sans servilité ni respect, comme un homme qui ne se sent pas à sa place et ne fait aucune concession. Il commençait alors à reconnaître en lui-même qu'il ne possédait aucun talent littéraire ; il pensait à rester dans la littérature en exploiteur, à y monter sur l'épaule des gens spirituels, à y faire des affaires au lieu d'y faire des œuvres mal payées. En ce moment, après avoir épuisé l'humilité des démarches et l'humiliation des tentatives, il allait, comme les gens de haute portée financière, se retourner et devenir impertinent par parti pris; mais il lui fallait une première mise de fonds, Gaudissart la lui avait montrée à toucher dans la mise en scène de l'huile Popinot.

— Vous traiterez pour son compte avec les journaux, mais ne le rouez pas, autrement nous aurions un duel à mort ; donnez-lui-en pour son argent !

Popinot regarda l'*auteur* d'un air inquiet. Les gens vraiment commerciaux considèrent un auteur avec un sentiment où il entre de la terreur, de la compassion et de la curiosité. Quoique Popinot eût été bien élevé, les habitudes de ses parens, leurs idées, les soins bêtifians d'une boutique et d'une caisse avaient modifié son intelligence en la pliant aux us et coutumes de sa profession, phénomène que l'on peut observer en remarquant les métamorphoses subies à dix ans de distance par cent camarades sortis à peu près semblables du collége ou de la pension. Andoche accepta ce saisissement comme une profonde admiration.

— Eh! bien, avant de dîner, coulons à fond le prospectus, nous pourrons boire sans arrière-pensée, dit Gaudissart. Après le dîner, on lit mal. La langue aussi digère.

— Monsieur, dit Popinot, un prospectus est souvent toute une fortune.

— Et pour les roturiers comme moi, dit Andoche, la fortune n'est qu'un prospectus.

— Ah ! très-joli ! dit Gaudissart. Ce farceur d'Andoche a de l'esprit comme les quarante.

— Comme cent, dit Popinot stupéfait de cette idée.

L'impatient Gaudissart prit le manuscrit et lut à haute voix et avec emphase : HUILE CÉPHALIQUE!

— J'aimerais mieux *Huile Césarienne*, dit Popinot.

— Mon ami, dit Gaudissart, tu ne connais pas les gens de province : il y a une opération chirurgicale qui porte ce nom-là, et ils sont si bêtes qu'ils croiraient ton huile propre à faciliter les accouchemens ; de là pour les ramener aux cheveux, il y aurait trop de tirage.

— Sans vouloir défendre mon mot, dit l'auteur, je vous ferai observer que *Huile Céphalique* veut dire huile pour la tête, et résume vos idées.

— Voyons? dit Popinot impatient.

Voici le prospectus tel que le commerce le reçoit par milliers encore aujourd'hui. (*Autre pièce justificative.*)

—

Médaille d'Or à l'Exposition de 1824.

—

HUILE

CÉPHALIQUE.

BREVETS

D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

—

Nul cosmétique ne peut faire croître les cheveux, de même que nulle préparation chimique ne les teint sans danger pour le siége de l'intelligence. La science a déclaré récemment que les cheveux étaient une substance morte, et que nul agent ne peut les empêcher de tomber ni de blanchir. Pour prévenir la Xérasie et la Calvitie, il suffit de préserver le bulbe d'où ils sortent de toute influence extérieure atmosphérique, et de maintenir à la tête la chaleur qui lui est propre. L'HUILE CÉPHALIQUE, *basée sur ces principes établis par l'Académie des sciences, produit cet important résultat, auquel se tenaient les anciens, les Romains, les Grecs et les nations du Nord auxquelles la chevelure était précieuse. Des recherches savantes ont démontré que les nobles, qui se distinguaient autrefois à la longueur de leurs cheveux, n'employaient pas d'autre moyen ; seulement leur procédé, habilement retrouvé par A. Popinot, inventeur de* L'HUILE CÉPHALIQUE, *avait été perdu.*

Conserver au lieu de chercher à provoquer une stimulation impossible ou nuisible sur le derme qui contient les bulbes, telle est donc la destination de L'HUILE CÉPHALIQUE. *En effet, cette huile, qui s'oppose à l'exfoliation des pellicules, qui exhale une odeur suave, et qui, par les substances dont elle est composée, dans lesquelles entre comme principal élément l'essence de noisette, empêche toute action de l'air extérieur sur les têtes, prévient ainsi les rhumes, le coryza, et toutes les affections douloureuses de l'encéphale en lui laissant sa température intérieure. De cette manière, les bulbes qui contiennent les liqueurs génératrices des cheveux ne sont jamais saisies ni par le froid, ni par le chaud,*

La chevelure, ce produit magnifique, à laquelle hommes et femmes attachent tant de prix, conserve alors, jusque dans l'âge avancé de la personne qui se sert de L'HUILE CÉPHALIQUE, *ce brillant, cette finesse, ce lustre qui rendent si charmantes les têtes des enfans.*

LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR *est jointe à chaque flacon et lui sert d'enveloppe.*

—

MANIÈRE DE SE SERVIR DE L'HUILE CÉPHALIQUE.

Il est tout à fait inutile d'oindre les cheveux; ce n'est pas seulement un préjugé ridicule, mais encore une habitude gênante, en ce sens que le cosmétique laisse partout sa trace. Il suffit tous les matins de tremper une petite éponge fine dans l'huile, de se faire écarter les cheveux avec le peigne, d'imbiber les cheveux à leur racine de raie en raie, de manière à ce que la peau reçoive une légère couche, après avoir préalablement nettoyé la tête avec la brosse et le peigne.

Cette huile se vend par flacon, portant la signature de l'inventeur pour empêcher toute contrefaçon, et du prix de TROIS FRANCS, *chez A. POPINOT, rue des Cinq-Diamans, quartier des Lombards, à Paris.*

ON EST PRIÉ D'ÉCRIRE FRANCO.

Nota. La maison A. Popinot tient également les huiles de la droguerie, comme néroli, huile d'aspic, huile d'amande douce, huile de cacao, huile de café, de ricin et autres.

—

— Mon cher ami, dit l'illustre Gaudissart à Finot, c'est parfaitement écrit. Saquerlotte, comme nous abordons la haute science! nous ne tortillons pas, nous allons droit au fait. Ah! je vous fais mes sincères complimens, voilà de la littérature utile.

— Le beau prospectus! dit Popinot enthousiasmé.

— Un prospectus dont le premier mot tue Macassar, dit Gaudissart en se levant d'un air magistral pour prononcer les paroles suivantes qu'il scanda par des gestes parlementaires: On — ne — fait — pas — pousser les cheveux! On — ne les — teint pas — sans danger! Ah! ah! là est le succès. La science moderne est d'accord avec les habitudes des anciens. On peut s'entendre avec les vieux et avec les jeunes. Vous avez affaire à un vieillard: « Ah! ah! monsieur, les anciens, les Grecs, les Romains avaient raison et ne sont pas aussi bêtes qu'on veut le faire croire! » Vous traitez avec un jeune homme: « Mon cher garçon, encore une découverte due aux progrès des lumières, nous progressons. Que ne doit-on pas attendre de la vapeur, des télégraphes et autres! Cette huile est le résultat d'un rapport de monsieur Vauquelin! » Si nous imprimions un passage du mémoire de monsieur Vauquelin à l'Académie des sciences, confirmant nos assertions, hein! Fameux! Allons, Finot, à table! Chiquons les légumes! Sablons le champagne au succès de notre jeune ami!

— J'ai pensé, dit l'auteur modestement, que l'époque du prospectus léger et badin était passée; nous entrons dans la période de la science, il faut un air doctoral, un ton d'autorité pour s'imposer au public.

— Nous chaufferons cette huile-là, les pieds me démangent et la langue aussi. J'ai les commissions de tous ceux qui font dans les cheveux, aucun ne donne plus de trente pour cent; il faut lâcher quarante pour cent de remise, je réponds de cent mille bouteilles en six mois. J'attaquerai les pharmaciens, les épiciers, les coiffeurs! et en leur donnant quarante pour cent, tous enfarineront leur public.

Les trois jeunes gens mangeaient comme des lions, buvaient comme des Suisses, et se grisaient du futur succès de l'*Huile céphalique*.

— Cette huile porte à la tête, dit Finot en souriant.

Gaudissart épuisa les différentes séries de calembours sur les mots huile, cheveux, tête, etc. Au milieu des rires homériques des trois amis, au dessert, malgré les toasts et les souhaits de bonheur réciproques, un coup de marteau retentit et fut entendu.

— C'est mon oncle! Il est capable de venir me voir, s'écria Popinot.

— Un oncle? dit Finot, et nous n'avons pas de verre!

— L'oncle de mon ami Popinot est un juge d'instruction, dit Gaudissart à Finot, il ne s'agit pas de le mystifier, il m'a sauvé la vie. Ah! quand on s'est trouvé dans la passe où j'étais, en face de l'échafaud, où: « Kouick, et adieu les cheveux! » fit-il en imitant l'effet du fatal couteau par un geste, on se souvient du vertueux magistrat à qui on doit d'avoir conservé la rigole par où passe le vin de Champagne! On s'en souvient ivre-mort. Vous ne savez pas, Finot, si vous n'aurez pas besoin de monsieur Popinot. Saquerlotte! il faut des saluts, et des six à la livre encore.

Le vertueux juge d'instruction demandait en effet son neveu à la portière. En reconnaissant la voix, Anselme descendit un chandelier à la main pour éclairer.

— Je vous salue, messieurs, dit le magistrat.

L'Illustre Gaudissart s'inclina profondément. Finot examina le juge d'un œil ivre, et le trouva passablement ganache.

— Il n'y a pas de luxe, dit gravement le juge en regardant la chambre; mais, mon enfant, pour être quelque chose de grand, il faut savoir commencer par n'être rien.

— Quel homme profond, dit Gaudissart à Finot.

— Une pensée d'article, dit le journaliste.

— Ah! vous voilà, monsieur, dit le juge en reconnaissant le commis-voyageur. Et que faites-vous ici?

— Monsieur, je veux contribuer de tous mes petits moyens à la fortune de votre cher neveu. Nous venons de méditer sur le prospectus de son huile, et vous voyez en monsieur l'auteur de ce prospectus, qui nous paraît un des plus beaux morceaux de cette littérature de perruques. Le juge regarda Finot. — Monsieur, dit Gaudissart, est monsieur Andoche Finot, un des jeunes hommes les plus distingués de la littérature, qui fait dans les journaux du gouvernement la haute politique et les petits théâtres, un ministre en chemin d'être auteur.

Finot tirait Gaudissart par le pan de sa redingote.

— Bien, mes enfans, dit le juge à qui ces paroles expliquèrent l'aspect de la table où se voyaient les restes d'un régal bien excusable. — Mon ami, dit le juge à Popinot, habille-toi, nous irons ce soir chez monsieur Birotteau à qui je dois une visite. Vous signerez votre acte de société, que j'ai soigneusement examiné. Comme vous aurez la fabrique de votre huile dans les terrains du faubourg du Temple, je pense qu'il doit te faire bail de l'atelier, il peut avoir des représentans, les choses bien en règle évitent des discussions. Ces murs me paraissent humides, Anselme, élève des nattes de paille à l'endroit de ton lit.

— Permettez, monsieur le juge d'instruction, dit Gaudissart avec la patelinerie d'un courtisan, nous avons collé nous-mêmes les papiers aujourd'hui, et... ils... ne sont pas... secs...

— De l'économie! bien, dit le juge.

— Ecoutez, dit Gaudissart à l'oreille de Finot, mon ami Popinot est un jeune homme vertueux, il va chez son oncle, allons achever la soirée chez nos cousines...

Le journaliste montra la doublure de la poche de son gilet. Popinot qui vit le geste, glissa vingt francs à l'auteur de son prospectus. Le juge avait un fiacre au bout de la rue, il emmena son neveu chez Birotteau. Pillerault, monsieur et madame Ragon, Roguin faisaient un boston, et Césarine brodait un fichu, quand le juge Popinot et Anselme se montrèrent. Roguin, le vis-à-vis de madame Ragon, auprès de laquelle se tenait Césarine, remarqua le plaisir de la jeune fille quand elle vit entrer Anselme; et par un signe il la montra rouge comme une grenade à son premier clerc.

— Ce sera donc la journée aux actes? dit le parfumeur quand après les salutations le juge lui eut dit le motif de sa visite.

César, Anselme et le juge allèrent au second, dans la chambre provisoire du parfumeur, discuter le bail et l'acte de société dressé par le magistrat. Le bail fut consenti pour dix-huit années afin de le faire concorder à celui de la rue

des Cinq-Diamans, circonstance minime en apparence, mais qui plus tard servit les intérêts de Birotteau. Quand César et le juge revinrent à l'entresol, le magistrat, étonné du bouleversement général et de la présence des ouvriers chez un homme aussi religieux que le parfumeur, en demanda la cause, et le parfumeur l'attendait là.

— Quoique vous ne soyez pas mondain, monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que nous célébrions la délivrance du territoire. Ce n'est pas tout. Si je réunis quelques amis, c'est aussi pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion-d'Honneur.

— Ah ! fit le juge qui n'était point décoré.

— Peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal... Oh ! consulaire. Et en combattant pour les Bourbons sur les marches...

— Oui, dit le juge.

— De Saint-Roch, au treize vendémiaire, où je fus blessé par Napoléon.

— Volontiers, dit le juge. Si ma femme n'est pas souffrante, je l'amènerai.

— Xandrot, dit Roguin sur le pas de la porte à son clerc, ne pense en aucune manière à épouser Césarine, et dans six semaines tu verras que je t'ai donné un bon conseil.

— Pourquoi? dit Crottat.

— Birotteau, mon cher, va dépenser cent mille francs pour son bal, il engage sa fortune dans cette affaire des terrains malgré mes conseils. Dans six semaines ces gens-là n'auront pas de pain. Épouse mademoiselle Lourdois, la fille du peintre en bâtimens, elle a trois cent mille francs de dot, je t'ai ménagé ce pis-aller! Si tu me comptes seulement cent mille francs en achetant ma charge, tu peux l'avoir demain.

Les magnificences du bal que préparait le parfumeur, annoncées par les journaux à l'Europe, étaient bien autrement annoncées dans le commerce par les rumeurs auxquelles donnaient lieu les travaux de jour et de nuit. Ici l'on disait que César avait loué trois maisons, là il faisait dorer ses salons, plus loin le repas devait offrir des plats inventés pour la circonstance; par là, les négocians, disait-on, n'y seraient pas invités, la fête était donnée pour les gens du gouvernement; par ici le parfumeur était sévèrement blâmé de son ambition et l'on se moquait de ses prétentions politiques, on niait sa blessure! Le bal engendrait plus d'une intrigue dans le deuxième arrondissement; les amis étaient tranquilles, mais les exigences des simples connaissances étaient énormes. Toute faveur amène des courtisans. Il y eut bon nombre de gens à qui leur invitation coûta plus d'une démarche. Les Birotteau furent effrayés par le nombre des amis qu'ils ne connaissaient point. Cet empressement effrayait madame Birotteau, son air devenait tous les jours de plus en plus sombre à l'approche de cette solennité. D'abord, elle avouait à César qu'elle ne saurait jamais quelle contenance tenir, elle s'épouvantait des innombrables détails d'une pareille fête: où trouver l'argenterie, la verrerie, les rafraîchissemens, la vaisselle, le service? Et qui donc surveillerait tout? Elle priait Birotteau de se mettre à la porte des appartemens et de ne laisser entrer que les invités, elle avait entendu raconter d'étranges choses sur les gens qui venaient à des bals bourgeois en se réclamant d'amis qu'ils ne pouvaient nommer Quand dix jours auparavant, Braschon, Grindot, Lourdois et Chaffaroux, l'entrepreneur en bâtiment, eurent affirmé que l'appartement serait prêt pour le fameux dimanche du dix-sept décembre, il y eut une conférence risible le soir, après dîner, dans le modeste petit salon de l'entresol, entre César, sa femme et sa fille, pour composer la liste des invités et faire les invitations, que le matin un imprimeur avait envoyées imprimées en belle anglaise, sur papier rose, et suivant la formule du code de la civilité puérile et honnête.

— Ah! ça n'oublions personne, dit Birotteau.

— Si nous oublions quelqu'un, dit Constance, il ne s'oubliera pas. Madame Derville, qui ne nous avait jamais fait de visite, est débarquée hier au soir en quatre bateaux.

— Elle était bien jolie, dit Césarine, elle ma plu.

— Cependant avant son mariage elle était encore moins que moi, dit Constance, elle travaillait en linge, rue Montmartre, elle a fait des chemises à ton père.

— Eh! bien, commençons la liste, dit Birotteau, par les gens les plus huppés. Écris, Césarine: Monsieur le duc et madame la duchesse de Lenoncourt...

— Mon Dieu! César, dit Constance, n'envoie donc pas une seule invitation aux personnes que tu ne connais qu'en qualité de fournisseur. Iras-tu inviter la princesse de Blamont-Chauvry, encore plus parente à feu ta marraine, la marquise d'Uxelles, que le duc de Lenoncourt? Inviterais-tu les deux messieurs de Vandenesse, monsieur de Marsay, monsieur de Ronquerolles, monsieur d'Aiglemont, enfin les pratiques? Tu es fou, les grandeurs te tournent la tête.

— Oui, mais monsieur le comte de Fontaine et sa famille. Hein! celui-là venait sous son nom de GRAND-JACQUES, avec LE GARS, qui était monsieur le marquis de Montauran, et monsieur de La Billardière, qui s'appelait LE NANTAIS, à la Reine des Roses, avant la grande affaire du treize vendémiaire. C'était alors des poignées de main! Mon cher Birotteau, du courage! faites-vous tuer comme nous pour la bonne cause! Nous sommes d'anciens camarades de conspirations.

— Mets-le, dit Constance. Si monsieur de La Billardière et son fils viennent, il faut qu'ils trouvent à qui parler.

— Écris, Césarine, dit Birotteau. — *Primo,* monsieur le préfet de la Seine: il viendra ou ne viendra pas, mais il commande le corps municipal: *à tout seigneur tout honneur!* — Monsieur de La Billardière et son fils, Maire. Mets le chiffre des invités au bout. — Mon collègue monsieur Granet, l'adjoint, et sa femme. Elle est bien laide, mais c'est égal, on ne peut pas s'en dispenser! — Monsieur Curel, l'orfèvre, colonel de la garde nationale, sa femme et ses deux filles. Voilà ce que je nomme les autorités. Viennent les gros bonnets! — Monsieur le comte et madame la comtesse de Fontaine, et leur fille mademoiselle Emilie de Fontaine.

— Une impertinente qui me fait sortir de ma boutique pour lui parler à la portière de sa voiture, quel que soit le temps, dit madame César. Si elle vient, ce sera pour se moquer de nous.

— Alors elle viendra peut-être, dit César qui voulait absolument du monde. Continue, Césarine. — Monsieur le comte et madame la comtesse de Grandville, mon propriétaire, la plus fameuse caboche de la Cour royale, selon Derville. — Ha! çà, monsieur de La Billardière me fait recevoir chevalier demain par M. le comte de Lacépède lui-même. Il est convenable que je coule une invitation pour bal et dîner au Grand-Chancelier. — Monsieur Vauquelin. Mets bal et dîner, Césarine. Et, pour ne pas les oublier, tous les Chiffreville et les Protez. — Monsieur et madame Popinot, juge au Tribunal de la Seine. — Monsieur et madame Thirion, huissier du cabinet du roi, les amis des Ragon, et leur fille qui va, dit-on, épouser l'un des fils du premier lit de monsieur Camusot.

— César, n'oublie pas le petit Horace Bianchon, le neveu de monsieur Popinot et cousin d'Anselme, dit Constance.

— Ah bouiche! Césarine a bien mis un quatre au bout des Popinot. — Monsieur et madame Rabourdin, le chef de bureau de monsieur de La Billardière. — Monsieur Cochin, du même ministère, sa femme et leur fils, les commanditaires des Matifat, et monsieur, madame et mademoiselle Matifat, puisque nous y sommes.

— Les Matifat, dit Césarine, ont fait des démarches pour monsieur et madame Colleville, monsieur et madame Thuillier, leurs amis, et les Saillard.

— Nous verrons, dit César. — Notre agent de change, monsieur et madame Jules Desmarets.

— Ce sera la plus belle du bal, celle-là! dit Césarine; elle me plaît, oh! mais, plus que toute autre.

— Derville et sa femme.

— Mets donc monsieur et madame Coquelin, les successeurs de mon oncle Pillerault, dit Constance. Ils comptent si bien en être que la pauvre petite femme fait faire par ma couturière une superbe robe de bal: pardessous de satin blanc, robe de tulle brodée en fleurs de chicorée. Encore un peu, elle aurait pris une robe lamée comme pour aller à la cour. Si

nous manquions à cela, nous aurions en eux des ennemis acharnés.

— Mets, Césarine: nous devons honorer le commerce, nous en sommes.—Monsieur et madame Roguin.

— Maman, madame Roguin mettra sa rivière, tous ses diamans et sa robe de Malines.

—Monsieur et madame Lebas, dit César Puis monsieur le président du Tribunal de Commerce, sa femme et ses deux filles. Je les oubliais dans les autorités.—Monsieur et madame Lourdois et leur fille.— Monsieur Claparon, banquier, monsieur du Tillet, monsieur Grindot, monsieur Molineux, Pillerault et son propriétaire, monsieur et madame Camusot, les riches marchands de soie, avec tous leurs enfans, celui de l'École Polytechnique et l'avocat.

— Il va être nommé juge à cause de son mariage avec mademoiselle Chérion, mais en province... dit Césarine.

—Monsieur Cardot, le beau-père de Camusot, et tous les enfans Cardot.— Tiens ! et les Guillaume, rue du Colombier, le beau-père de Lebas, deux vieilles gens qui feront tapisserie;—Alexandre Crottat,—Célestin...

—Papa, n'oubliez pas monsieur Andoche Finot et monsieur Gaudissart, deux jeunes gens qui sont très-utiles à monsieur Anselme.

— Gaudissart? il a été *pris de justice*. Mais c'est égal; il part dans quelques jours et va voyager pour notre huile, mets! Quant au sieur Andoche Finot, que nous est-il?

—Monsieur Anselme dit qu'il deviendra un personnage, il a de l'esprit comme Voltaire.

— Un auteur? tous athées.

— Mettez-le, papa : il n'y a pas déjà tant de danseurs. D'ailleurs le beau prospectus de votre huile est de lui.

— Il croit à notre huile, dit César, mets-le, chère enfant.

— Je mets aussi mes protégés, dit Césarine.

— Mets monsieur Mitral, mon huissier; monsieur Haudry, notre médecin, pour la forme, il ne viendra pas.

— Il viendra faire sa partie, dit Césarine.

— Ha! çà, j'espère, César, que tu inviteras au dîner monsieur l'abbé Loraux ?

— Je lui ai déjà écrit, dit César.

— Oh ! n'oublions pas la belle-sœur de Lebas, madame Augustine de Sommervieux, dit Césarine. Pauvre petite femme ! elle est bien souffrante, elle se meurt de chagrin, nous a dit Lebas.

— Voilà ce que c'est que d'épouser des artistes, s'écria le parfumeur. Regarde donc ta mère qui s'endort, dit-il tout bas à sa fille. Là, là, bien le bonsoir, madame César.

— Hé! bien, dit César à Césarine, et la robe de ta mère?

— Oui, papa, tout sera prêt. Maman croit n'avoir qu'une robe de crêpe de Chine, comme la mienne ; la couturière est sûre de ne pas avoir besoin de l'essayer.

— Combien de personnes? dit César à haute voix en voyant sa femme rouvrir ses paupières.

— Cent neuf avec les commis, dit Césarine.

— Où mettrons-nous tout ce monde-là? dit madame Birotteau. Mais enfin, après ce dimanche-là, reprit-elle naïvement, il y aura un lundi.

Rien ne peut se faire simplement chez les gens qui montent d'un étage social à un autre. Ni madame Birotteau, ni César, ni personne ne pouvait s'introduire sans aucun prétexte au premier étage. César avait promis à Raguet, son garçon de magasin, un habillement neuf pour le jour du bal, s'il faisait bonne garde et s'il exécutait bien sa consigne. Birotteau, comme l'empereur Napoléon à Compiègne lors de la restauration du château pour son mariage avec Marie-Louise d'Autriche, voulait ne rien voir partiellement, il voulait jouir *de la surprise*. Ces deux anciens adversaires se rencontrèrent encore une fois, à leur insu, non sur un champ de bataille, mais sur le terrain de la vanité bourgeoise. Monsieur Grindot devait donc prendre César par la main, et lui montrer l'appartement, comme un cicerone montre une galerie à un curieux. Chacun dans la maison avait d'ailleurs inventé *sa surprise*. Césarine, la chère enfant, avait employé tout son petit trésor, cent louis, à acheter des livres à son père. Monsieur Grindot lui avait un matin confié qu'il y aurait deux corps de bibliothèque dans la chambre de son père, laquelle formait cabinet, une surprise d'architecte. Césarine avait jeté toutes ses économies de jeune fille dans le comptoir d'un libraire, pour offrir à son père : Bossuet, Racine, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, Molière, Buffon, Fénelon, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, La Fontaine, Corneille, Pascal, La Harpe, enfin cette bibliothèque vulgaire qui se trouve partout et que son père ne lirait jamais. Il devait y avoir un terrible mémoire de reliure. L'inexact et célèbre relieur Thouvenin, un artiste, avait promis de livrer les volumes le seize à midi. Césarine avait confié son embarras à son oncle Pillerault, et l'oncle s'était chargé du mémoire. La surprise de César à sa femme était une robe de velours cerise garnie de dentelles, dont il venait de parler à sa fille, sa complice. La surprise de madame Birotteau pour le nouveau chevalier consistait en une paire de boucles d'or et un solitaire en épingle. Enfin il y avait pour toute la famille la surprise de l'appartement, laquelle devait être suivie dans la quinzaine de la grande surprise des mémoires à payer.

César pesa mûrement quelles invitations devaient être faites en personne et quelles portées par Raguet, le soir. Il prit un fiacre, y mit sa femme enlaidie d'un chapeau à plumes et du dernier châle donné, le cachemire qu'elle avait désiré pendant quinze ans. Les parfumeurs en grande tenue s'acquittèrent de vingt-deux visites dans une matinée.

César avait fait grâce à sa femme des difficultés que présentait au logis la confection bourgeoise des différens comestibles exigés par la splendeur de la fête. Un traité diplomatique avait eu lieu entre l'illustre Chevet et Birotteau. Chevet fournissait une superbe argenterie, qui rapporte autant qu'une terre par sa location ; il fournissait le dîner, les vins, les gens de service commandés par un maître-d'hôtel d'aspect convenable, tous responsables de leurs faits et gestes. Chevet demandait la cuisine et la salle à manger de l'entresol pour y établir son quartier-général, il devait ne pas désemparer pour servir un dîner de vingt personnes à six heures, et à une heure du matin un magnifique ambigu. Birotteau s'était entendu avec le café de Foy pour les glaces frappées en fruit, servies sur de jolies tasses, cuillers en vermeil, plateaux d'argent. Tanrade, autre illustration, fournissait des rafraîchissemens.

—Sois tranquille, dit César à sa femme en la voyant un peu trop inquiète l'avant-veille, Chevet, Tanrade et le café de Foy occuperont l'entresol, Virginie gardera le second, la boutique sera bien fermée. Nous n'aurons plus qu'à nous carrer au premier.

Le seize à deux heures, monsieur de La Billardière vint prendre César pour le mener à la Chancellerie de la Légion-d'Honneur, où il devait être reçu chevalier par monsieur le comte de Lacépède avec une dizaine d'autres chevaliers. Le maire trouva le parfumeur les larmes aux yeux, Constance venait de lui faire la surprise des boucles d'or et du solitaire.

—Il est bien doux d'être aimé ainsi, dit-il en montant en fiacre en présence de ses commis attroupés, de Césarine et de Constance.

Tous ils regardaient César en culotte de soie noire, en bas de soie, et le nouvel habit bleu barbeau sur lequel allait briller le ruban qui, selon Molineux, était trempé dans le sang. Quand César rentra pour dîner, il était pâle de joie, il regardait sa croix dans toutes les glaces, car dans sa première ivresse il ne se contenta pas du ruban, il fut glorieux sans fausse modestie.

— Ma femme, dit-il, monsieur le grand-chancelier est un homme charmant; il a, sur un mot de La Billardière, accepté mon invitation. Il vient avec monsieur Vauquelin. Monsieur de Lacépède est un grand homme, oui, autant que monsieur Vauquelin; il a fait quarante volumes ! Mais aussi est-ce un auteur pair de France. N'oublions pas de lui dire : Votre seigneurie, ou monsieur le comte.

— Mais mange donc, lui dit sa femme. Il est pire qu'un enfant, ton père, dit Constance à Césarine.

— Comme cela fait bien à ta boutonnière, dit Césarine. On te portera les armes, nous sortirons ensemble.

— On me portera les armes partout où il y aura des factionnaires.

En ce moment, Grindot descendit avec Braschon. Après dîner, monsieur, madame et mademoiselle pouvaient jouir du coup d'œil des appartemens, le premier garçon de Braschon achevait d'y clouer quelques patères, et trois hommes allumaient les bougies.

— Il faut cent vingt bougies, dit Braschon.

— Un mémoire de deux cents francs chez Trudon, dit madame César, dont les plaintes furent arrêtées par un regard du chevalier Birotteau.

— Votre fête sera magnifique, monsieur le chevalier, dit Braschon.

Birotteau se dit en lui-même : — Déjà les flatteurs! L'abbé Loraux m'a bien engagé à ne pas donner dans leurs piéges et à rester modeste. Je me souviendrai de mon origine.

César ne comprit pas ce que voulait dire le riche tapissier de la rue Saint Antoine. Braschon fit onze tentatives inutiles pour être invité, lui, sa femme, sa fille, sa belle-mère et sa tante. Braschon devint l'ennemi de Birotteau. Sur le pas de la porte, il ne l'appelait plus monsieur le chevalier.

La répétition générale commença. César, sa femme et Césarine sortirent de la boutique et entrèrent chez eux par la rue. La porte de la maison avait été refaite dans un grand style, à deux vantaux, divisés en panneaux égaux et carrés, au milieu desquels se trouvait un ornement architectural de fonte coulée et peinte. Cette porte, devenue si commune à Paris, était alors dans toute sa nouveauté. Au fond du vestibule, se voyait l'escalier divisé en deux rampes droites entre lesquelles se trouvait ce socle dont s'inquiétait Birotteau, et qui formait une espèce de boîte où l'on pouvait loger une vieille femme. Ce vestibule dallé en marbre blanc et noir, peint en marbre, était éclairé par une lampe antique à quatre becs. L'architecte avait uni la richesse à la simplicité. Un étroit tapis rouge relevait la blancheur des marches de l'escalier en liais poli à la pierre ponce. Un premier palier donnait une entrée à l'entresol. La porte des appartemens était dans le genre de celle de la rue, mais en menuiserie.

—Quelle grâce! dit Césarine. Et cependant il n'y a rien qui saisisse l'œil.

—Précisément, mademoiselle, la grâce vient des proportions exactes entre les stylobates, les plinthes, les corniches et les ornemens; puis je n'ai rien doré, les couleurs sont sobres et n'offrent point de tons éclatans.

— C'est une science, dit Césarine.

Tous entrèrent alors dans une antichambre de bon goût, parquetée, spacieuse, simplement décorée. Puis venait un salon à trois croisées sur la rue, blanc et rouge, à corniches élégamment profilées, à peintures fines, où rien ne papillotait. Sur une cheminée en marbre blanc à colonnes était une garniture choisie avec goût, elle n'offrait rien de ridicule, et concordait aux autres détails. Là régnait enfin cette suave harmonie que les artistes seuls savent établir en poursuivant un système de décoration jusque dans les plus petits accessoires, et que les bourgeois ignorent, mais qui les surprend. Un lustre à vingt-quatre bougies faisait resplendir les draperies de soie rouge, le parquet avait un air agaçant qui provoqua Césarine à danser. Un boudoir vert et blanc donnait passage dans le cabinet de César.

— J'ai mis là un lit, dit Grindot en dépliant les portes d'une alcôve habilement cachée entre les deux bibliothèques. Vous ou madame vous pouvez être malade, et alors chacun a sa chambre.

— Mais cette bibliothèque garnie de livres reliés. Oh! ma femme! ma femme! dit César.

— Non, ceci est la surprise de Césarine.

— Pardonnez à l'émotion d'un père, dit-il à l'architecte en embrassant sa fille.

— Mais faites, faites donc, monsieur, dit Grindot. Vous êtes chez vous.

Dans ce cabinet dominaient les couleurs brunes, relevées par des agrémens verts, car les plus habiles transitions de l'harmonie liaient toutes les pièces de l'appartement l'une à l'autre. Ainsi la couleur qui faisait le fond d'une pièce servait à l'agrément de l'autre, *et vice versa*. La gravure d'Héro et Léandre brillait sur un panneau dans le cabinet de César.

— Toi, tu paieras tout cela, dit gaiement Birotteau.

— Cette belle estampe vous est donnée par monsieur Anselme, dit Césarine.

Anselme aussi s'était permis une surprise.

— Pauvre enfant, il a fait comme moi pour monsieur Vauquelin.

La chambre de madame Birotteau venait ensuite. L'architecte y avait déployé des magnificences de nature à plaire aux braves gens qu'il voulait empaumer, car il avait tenu parole en étudiant cette *restauration* La chambre était tendue en soie bleue, avec des ornemens blancs, le meuble était en casimir blanc avec des agrémens bleus. Sur la cheminée en marbre blanc, la pendule représentait la Vénus accroupie sur un beau bloc de marbre; un joli tapis en moquette, et d'un dessin turc, unissait cette pièce à la chambre de Césarine, tendue en perse et fort coquette : un piano, une jolie armoire à glace, un petit lit chaste à rideaux simples, et tous les petits meubles qu'aiment les jeunes personnes. La salle à manger était derrière la chambre de Birotteau et celle de sa femme, on y entrait par l'escalier, elle avait été traitée dans le genre dit Louis XIV, avec la pendule de Boulle, les buffets de cuivre et d'écaille, les murs tendus en étoffe à clous dorés. La joie de ces trois personnes ne saurait se décrire, surtout quand, en revenant dans sa chambre, madame Birotteau trouva sur son lit sa robe de velours cerise garnie en dentelles que lui offrait son mari, et que Virginie y avait apportée en revenant sur la pointe des pieds.

— Monsieur, cet appartement vous fera beaucoup d'honneur, dit Constance à Grindot Nous aurons cent et quelques personnes demain soir, et vous recueillerez les éloges de tout le monde.

— Je vous recommanderai, dit César. Vous verrez *la tête* du commerce, et vous serez connu dans une seule soirée plus que si vous aviez bâti cent maisons.

Constance émue ne pensait plus à la dépense ni à critiquer son mari. Voici pourquoi. Le matin, en apportant Héro et Léandre, Anselme Popinot, à qui Constance accordait une haute intelligence et de grands moyens, lui avait affirmé le succès de l'Huile Céphalique auquel il travaillait avec un acharnement sans exemple. L'amoureux avait promis que, malgré la rondeur du chiffre auquel s'élèveraient les folies de Birotteau, dans six mois ces dépenses seraient couvertes par sa part dans les bénéfices donnés par l'huile. Après avoir tremblé pendant dix-neuf ans, il était si doux de se livrer un seul jour à la joie, que Constance promit à sa fille de n'empoisonner le bonheur de son mari par aucune réflexion, et de s'y laisser aller tout entière. Quand, vers onze heures, monsieur Grindot quitta ses cliens, elle se jeta donc au cou de son mari et versa quelques pleurs de contentement en disant : — César! ah! tu me rends bien folle et bien heureuse.

— Pourvu que cela dure, n'est-ce pas? dit en souriant César.

— Cela durera, je n'ai plus de crainte, dit madame Birotteau.

— A la bonne heure, dit le parfumeur, tu m'apprécies enfin.

Les gens assez grands pour reconnaître leurs faiblesses avoueront qu'une pauvre orpheline qui, dix-huit ans auparavant, était première demoiselle au Petit-Matelot, île Saint-Louis, qu'un pauvre paysan, venu de Touraine à Paris avec un bâton à la main, à pied, en souliers ferrés, devaient être flattés, heureux, de donner une pareille fête pour de si louables motifs.

— Mon Dieu, je perdrais bien cent francs, dit César, pour qu'il nous vînt une visite.

— Voilà monsieur l'abbé Loraux, dit Virginie.

L'abbé Loraux se montra. Ce prêtre était alors vicaire de Saint-Sulpice. Jamais la puissance de l'âme ne se révéla mieux qu'en ce saint prêtre, dont le commerce laissa de profondes empreintes dans la mémoire de tous ceux qui le connurent. Son visage rechigné, laid jusqu'à repousser la confiance, avait été rendu sublime par l'exercice des vertus catholiques : il y brillait par avance une splendeur céleste. Un

candeur infusée dans le sang reliait ses traits disgracieux, et le feu de la charité purifiait les lignes incorrectes par un phénomène contraire à celui qui, chez Claparon, avait tout animalisé, dégradé. Dans ses rides se jouaient les grâces des trois belles vertus humaines, l'Espérance, la Foi, la Charité. Sa parole était douce, lente et pénétrante. Son costume était celui des prêtres de Paris, il se permettait la redingote d'un brun marron. Aucune ambition ne s'était glissée en ce cœur pur, que les anges purent apporter à Dieu dans sa primitive innocence. Il fallut la douce violence de la fille de Louis XVI pour faire accepter une cure de Paris, encore une des plus modestes, à l'abbé Loraux. Il regarda d'un œil inquiet toutes ces magnificences, sourit à ces trois commerçans enchantés et hocha sa tête blanchie.

— Mes enfans, leur dit-il, mon rôle n'est pas d'assister à des fêtes, mais de consoler les affligés. Je viens remercier monsieur César, vous féliciter. Je ne veux venir ici que pour une seule fête, pour le mariage de cette belle enfant.

Après un quart d'heure, l'abbé se retira, sans que le parfumeur ni sa femme osassent lui montrer les appartemens. Cette apparition grave jeta quelques gouttes froides dans la joie bouillante de César. Chacun se coucha dans son luxe, en prenant possession des bons jolis petits meubles qu'il avait souhaités. Césarine déshabilla sa mère devant une toilette à glace en marbre blanc. César s'était donné quelques superfluités dont il voulut user aussitôt. Tous s'endormirent en se représentant par avance les joies du lendemain. Après être allées à la messe et avoir lu leurs vêpres, Césarine et sa mère s'habillèrent sur les quatre heures, après avoir livré l'entresol au bras séculier des gens de Chevet. Jamais toilette n'alla mieux à madame César que cette robe de velours cerise, garnie en dentelles, à manches courtes ornées de jockeis : ses beaux bras, encore frais et jeunes, sa poitrine étincelante de blancheur, son col, ses épaules d'un si joli dessin, étaient rehaussés par cette riche étoffe et par cette magnifique couleur. Le naïf contentement que toute femme éprouve à se voir dans toute sa puissance donna je ne sais quelle suavité au profil grec de la parfumeuse, dont la beauté parut dans toute sa finesse de camée. Césarine, habillée en crêpe blanc, avait une couronne de roses blanches sur la tête, une rose à son côté; une écharpe lui couvrait chastement les épaules et le corsage; elle rendit Popinot fou.

— Ces gens-là nous écrasent, dit madame Roguin à son mari en parcourant l'appartement

La notaresse était furieuse de ne pas être aussi belle que madame César, car toute femme sait toujours en elle-même à quoi s'en tenir sur la supériorité ou l'infériorité d'une rivale.

— Bah ! ça ne durera pas long-temps, et bientôt tu éclabousseras la pauvre femme en la rencontrant à pied dans les rues, et ruinée ! dit Roguin bas à sa femme.

Vauquelin fut d'une grâce parfaite, il vint avec monsieur de Lacépède, son collègue à l'Institut, qui l'était allé prendre en voiture. En voyant la resplendissante parfumeuse, les deux savans tombèrent dans le compliment scientifique.

— Vous avez, madame, un secret que la science ignore, pour rester ainsi jeune et belle, dit le chimiste.

— Vous êtes ici un peu chez vous, monsieur l'académicien, dit Birotteau. Oui, monsieur le comte, reprit-il en se tournant vers le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, je dois ma fortune à monsieur Vauquelin. J'ai l'honneur de présenter à Votre Seigneurie monsieur le président du Tribunal de Commerce. C'est monsieur le comte de Lacépède, pair de France, un des grands hommes de la France ; il a écrit quarante volumes, dit-il à Joseph Lebas qui accompagnait le Président du Tribunal.

Les convives furent exacts. Le dîner fut ce que sont les dîners de commerçans, extrêmement gai, plein de bonhomie, historié par de grosses plaisanteries qui font toujours rire. L'excellence des mets, la bonté des vins furent bien appréciées. Quand la société rentra dans les salons pour prendre le café, il était neuf heures et demie. Quelques fiacres avaient amené d'impatientes danseuses. Une heure après, le salon fut plein, et le bal prit un air de raout. Monsieur de Lacépède et monsieur Vauquelin s'en allèrent, au grand désespoir de Birotteau, qui les suivit jusque sur l'escalier en les suppliant de rester, mais en vain. Il réussit à maintenir monsieur Popinot le juge et monsieur de La Billardière. A l'exception de trois femmes qui représentaient l'Aristocratie, la Finance et l'Administration : mademoiselle de Fontaine, madame Jules, madame Rabourdin, et dont l'éclatante beauté, la mise et les manières tranchaient au milieu de cette réunion, les autres femmes offraient à l'œil des toilettes lourdes, solides, ce je ne sais quoi de cossu qui donne aux masses bourgeoises un aspect commun, que la légèreté, la grâce de ces trois femmes faisaient cruellement ressortir.

La bourgeoisie de la rue Saint-Denis s'étalait majestueusement en se montrant dans toute la plénitude de ses droits de bouffonne sottise. C'était bien cette bourgeoisie qui habille ses enfans en lancier ou en garde national, qui achète Victoires et Conquêtes, le Soldat laboureur, admire le Convoi du pauvre, se réjouit le jour de garde, va le dimanche dans une maison de campagne à soi, s'inquiète d'avoir l'air distingué, rêve aux honneurs municipaux ; cette bourgeoisie jalouse de tout, et néanmoins bonne, serviable, dévouée, sensible, compatissante, souscrivant pour les enfans du général Foy, pour les Grecs dont les pirateries lui sont inconnues, pour le Champ-d'Asile au moment où il n'existe plus, dupe de ses vertus et bafouée pour ses défauts par une société qui ne la vaut pas, car elle a du cœur précisément parce qu'elle ignore les convenances ; cette vertueuse bourgeoisie qui élève des filles candides rompues au travail, pleines de qualités que le contact des classes supérieures diminue aussitôt qu'elle les y lance, ces filles sans esprit parmi lesquelles le bonhomme Chrysale aurait pris sa femme ; enfin, une bourgeoisie admirablement représentée par les Matifat, les droguistes de la rue des Lombards, dont la maison fournissait la Reine des Roses depuis soixante ans.

Madame Matifat, qui avait voulu se donner un air digne, dansait coiffée d'un turban et vêtue d'une lourde robe ponceau lamée d'or, toilette en harmonie avec un air fier, un nez romain et les splendeurs d'un teint cramoisie. Monsieur Matifat, si superbe à une revue de la garde nationale, où l'on apercevait à cinquante pas son ventre rondelet sur lequel brillaient sa chaîne et son paquet de breloques, était dominé par cette Catherine II de comptoir. Gros et court, harnaché de besicles, maintenant le col de sa chemise à la hauteur du cervelet, il se faisait remarquer par sa voix de basse-taille et par la richesse de son vocabulaire. Jamais il ne disait Corneille, mais le sublime Corneille ! Racine était le doux Racine. Voltaire ! oh ! Voltaire, le second dans tous les genres, plus d'esprit que de génie, mais néanmoins homme de génie ! Rousseau, esprit ombrageux, homme doué d'orgueil et qui a fini par se pendre. Il contait lourdement les anecdotes vulgaires sur Piron, qui passe pour un homme prodigieux dans la bourgeoisie. Matifat, passionné pour les acteurs, avait une légère tendance à l'obscénité ; car, à l'imitation du bonhomme Cardot, prédécesseur de Camusot, et du riche Camusot, il entretenait une maîtresse. Parfois madame Matifat, en le voyant prêt à conter une anecdote, lui disait : « Mon gros, fais attention à ce que tu vas nous dire. » Elle le nommait familièrement son gros. Cette volumineuse reine des drogues fit perdre à mademoiselle de Fontaine sa contenance aristocratique, l'orgueilleuse fille ne put s'empêcher de sourire en lui entendant dire à Matifat : — Ne te jette pas sur les glaces, mon gros ! c'est mauvais genre.

Il est plus difficile d'expliquer la différence qui distingue le grand monde de la bourgeoisie qu'il ne l'est à la bourgeoisie de l'effacer. Ces femmes, gênées dans leurs toilettes, se savaient endimanchées et laissaient voir naïvement une joie qui prouvait que le bal était une rareté dans leur vie occupée ; tandis que les trois femmes qui exprimaient chacune une sphère du monde étaient alors comme elles devaient être le lendemain, elles n'avaient pas l'air de s'être habillées exprès, elles ne se contemplaient pas dans les merveilles inaccoutumées de leurs parures, ne s'inquiétaient pas de leur effet, tout avait été accompli quand devant leur glace elles avaient mis la dernière main à l'œuvre de leur toilette

de bal; leurs figures ne révélaient rien d'excessif, elles dansaient avec la grâce et le laissez-aller que des génies inconnus ont donnés à quelques statues antiques. Les autres, au contraire, marquées au sceau du travail, gardaient leurs poses vulgaires et s'amusaient trop; leurs regards étaient inconsidérément curieux, leurs voix ne conservaient point ce léger murmure qui donnent aux conversations du bal un piquant inimitable; elles n'avaient pas surtout le sérieux impertinent qui contient l'épigramme en germe, ni cette tranquille attitude à laquelle se reconnaissent les gens habitués à conserver un grand empire sur eux-mêmes. Aussi madame Rabourdin, madame Jules et mademoiselle de Fontaine, qui s'étaient promis une joie infinie de ce bal de parfumeur, se dessinaient-elles sur toute la bourgeoisie par leurs grâces molles, par le goût exquis de leurs toilettes et par leur jeu, comme trois premiers sujets de l'Opéra se détachent sur la lourde cavalerie des comparses. Elles étaient observées d'un œil hébété, jaloux. Madame Roguin, Constance et Césarine formaient comme un lien qui rattachait les figures commerciales à ces trois types d'aristocratie féminine. Comme dans tous les bals, il vint un moment d'animation où les torrens de lumière, la joie, la musique et l'entrain de la danse causèrent une ivresse qui fit disparaître ces nuances dans le *crescendo* du *tutti*. Le bal allait devenir bruyant, mademoiselle de Fontaine voulut se retirer; mais quand elle chercha le bras du vénérable Vendéen, Birotteau, sa femme et sa fille accoururent pour empêcher la désertion de toute l'aristocratie de leur assemblée.

— Il y a dans cet appartement un parfum de bon goût qui vraiment m'étonne, dit l'impertinente fille au parfumeur, et je vous en fais mon compliment.

Birotteau était si bien enivré par les félicitations publiques qu'il ne comprit pas; mais sa femme rougit et ne sut que répondre.

— Voilà une fête nationale qui vous honore, lui disait Camusot.

— J'ai vu rarement un si beau bal, disait monsieur de La Billardière à qui un mensonge officieux ne coûtait rien.

Birotteau prenait tous les complimens au sérieux.

— Quel ravissant coup d'œil! et le bon orchestre! Nous donnerez-vous souvent des bals? lui disait madame Lebas.

— Quel charmant appartement! c'est de votre goût? lui disait madame Desmarets.

Birotteau osa mentir en lui laissant croire qu'il en était l'ordonnateur. Césarine, qui devait être invitée pour toutes les contredanses, connut combien il y avait de délicatesse chez Anselme.

— Si je n'écoutais que mon désir, lui dit-il à l'oreille en sortant de table, je vous prierais de me faire la faveur d'une contredanse; mais mon bonheur coûterait trop cher à notre mutuel amour-propre.

Césarine, qui trouvait que les hommes marchaient sans grâce quand ils étaient droits sur leurs jambes, voulut ouvrir le bal avec Popinot. Popinot, enhardi par sa tante, qui lui avait dit d'oser, osa parler de son amour à cette charmante fille pendant la contredanse, mais en se servant de détours que prennent les amans timides.

— Ma fortune dépend de vous, mademoiselle.

— Et comment?

— Il n'y a qu'un espoir qui puisse me la faire faire.

— Espérez.

— Savez-vous bien tout ce que vous venez de me dire en un seul mot? reprit Popinot.

— Espérez la fortune, dit Césarine avec un sourire malicieux.

— Gaudissart! Gaudissart! dit après la contredanse Anselme à son ami en lui pressant le bras avec une force herculéenne, réussis, ou je me brûle la cervelle. Réussir, c'est épouser Césarine, elle me l'a dit, et vois comme elle est belle!

— Oui, elle est joliment ficelée, dit Gaudissart, et riche, nous allons la frire dans l'huile.

La bonne intelligence de mademoiselle Lourdois et d'Alexandre Crottat, successeur désigné de Roguin, fut remarquée par madame Birotteau, qui ne renonça pas sans de vives peines à faire de sa fille la femme d'un notaire de Paris. L'oncle Pillerault, qui avait échangé un salut avec le petit Molineux, alla s'établir dans un fauteuil auprès de la bibliothèque: il regarda les joueurs, écouta les conversations et vint de temps en temps voir à la porte les corbeilles de fleurs agitées que formaient les têtes des danseuses au moulinet. Sa contenance était celle d'un vrai philosophe. Les hommes étaient affreux, à l'exception de du Tillet, qui avait déjà les manières du monde; du jeune La Billardière, petit fashionable en herbe; de monsieur Jules Desmarets et des personnages officiels. Mais parmi toutes les figures plus ou moins comiques auxquelles cette assemblée devait son caractère, il s'en trouvait une particulièrement effacée comme une pièce de cent sous républicaine, mais que le vêtement rendait curieuse. On a deviné le tyranneau de la Cour Batave, paré de linge fin jauni dans l'armoire, exhibant aux regards un jabot à dentelle de succession attaché par un camée bleuâtre en épingle, portant une culotte courte en soie noire qui trahissait les fuseaux sur lesquels il avait la hardiesse de se reposer. César lui montra triomphalement les quatre pièces créées par l'architecte au premier de sa maison.

— Hé, hé! c'est affaire à vous, monsieur, lui dit Molineux. Mon premier ainsi réparé vaudra plus de mille écus.

Birotteau répondit par une plaisanterie, mais il fut atteint comme d'un coup d'épingle par l'accent avec lequel le petit vieillard avait prononcé cette phrase.

— Je rentrerai bientôt dans mon premier, cet homme se ruine! Tel était le sens du *vaudra* que lança Molineux comme un coup de griffe.

La figure pâlotte, l'œil assassin du propriétaire frappèrent du Tillet, dont l'attention avait été d'abord excitée par une chaîne de montre qui soutenait une livre de diverses breloques sonnantes, et par un habit vert mélangé de blanc, à collet bizarrement retroussé, qui donnaient au vieillard l'air d'un serpent à sonnettes. Le banquier vint donc interroger ce petit usurier pour savoir par quel hasard il se gaudissait.

— Là, monsieur, dit Molineux en mettant un pied dans le boudoir, je suis dans la propriété de monsieur le comte de Grandville, mais ici, dit-il en montrant l'autre, je suis dans la mienne; car je suis le propriétaire de cette maison.

Molineux se prêtait si complaisamment à qui l'écoutait que, charmé de l'air attentif de du Tillet, il se dessina, raconta ses habitudes, les insolences du sieur Gendrin, et ses arrangemens avec le parfumeur, sans lesquels le bal n'aurait pas eu lieu.

— Ah! monsieur César vous a réglé ses loyers, dit du Tillet, rien n'est plus contraire à ses habitudes.

— Oh! je l'ai demandé, je suis si bon avec mes locataires!

— Si le père Birotteau fait faillite, se dit du Tillet, ce petit drôle sera certes un excellent syndic. Sa pointillerie est précieuse: il doit, comme Domitien, s'amuser à tuer les mouches quand il est seul chez lui.

Du Tillet alla se mettre au jeu, où Claparon était déjà par son ordre: il avait pensé que, sous le garde-vue d'un flambeau de bouillotte, son semblant de banquier échapperait à tout examen. Leur contenance en face l'un de l'autre fut si bien celle de deux étrangers, que l'homme le plus soupçonneux n'aurait pu rien découvrir qui décelât leur intelligence. Gaudissart, qui savait la fortune de Claparon, n'osa point l'aborder en recevant du riche commis-voyageur le regard solennellement froid d'un parvenu qui ne veut pas être salué par un camarade. Ce bal, comme une fusée brillante, s'éteignit à cinq heures du matin. Vers cette heure, des cent et quelques fiacres qui remplissaient la rue Saint-Honoré, il en restait environ quarante. A cette heure, on dansait la boulangère et les cotillons, qui plus tard furent détrônés par le galop anglais. Du Tillet, Roguin, Cardot le fils, le comte de Grandville, Jules Desmarets jouaient à la bouillote. Du Tillet gagnait trois mille francs. Les lueurs du jour arrivèrent, firent pâlir les bougies, et les joueurs assistèrent à la dernière contredanse. Dans ces maisons bourgeoises, cette joie suprême ne s'accomplit pas sans quelques énormités. Les personnages imposans sont partis; l'ivresse du mouvement, la chaleur communicative de l'air, les esprits cachés dans les

boissons les plus innocentes ont amolli les callosités des vieilles femmes qui, par complaisance, entrent dans les quadrilles et se prêtent à la folie d'un moment ; les hommes sont échauffés, les cheveux défrisés s'allongent sur les visages, et leur donnent de grotesques expressions qui provoquent le rire; les jeunes femmes deviennent légères, quelques fleurs sont tombées de leurs coiffures. Le Momus bourgeois apparait suivi de ses farces ! Les rires éclatent, chacun se livre à la plaisanterie en pensant que le lendemain le travail reprendra ses droits. Matifat dansait avec un chapeau de femme sur la tête : Célestin se livrait à des charges. Quelques dames frappaient dans leurs mains avec exagération quand l'ordonnait la figure de cette interminable contredanse.

— Comme ils s'amusent ! disait l'heureux Birotteau.

— Pourvu qu'ils ne cassent rien, dit Constance à son oncle.

— Vous avez donné le plus magnifique bal que j'aie vu, et j'en ai vu beaucoup, dit du Tillet à son ancien patron en le saluant.

Dans l'œuvre des huit symphonies de Beethoven, il est une fantaisie, grande comme un poëme, qui domine le finale de la symphonie en ut mineur. Quand, après les lentes préparations du sublime magicien si bien compris par Habeneck, un geste du chef d'orchestre enthousiaste lève la riche toile de cette décoration, en appelant de son archet l'éblouissant motif vers lequel toutes les puissances musicales ont convergé, les poètes dont le cœur palpite alors comprendront que le bal de Birotteau produisait dans sa vie l'effet que produit sur leurs âmes ce fécond motif, auquel la symphonie en ut doit peut-être sa suprématie sur ses brillantes sœurs. Une fée radieuse s'élance en agitant sa baguette. On entend le bruissement des rideaux de soie pourpre que des anges relèvent. Des portes d'or sculptées comme celles du baptistère florentin tournent sur leurs gonds de diamant. L'œil s'abîme en des vues splendides, il embrasse une enfilade de palais merveilleux d'où glissent des êtres d'une nature supérieure. L'encens des prospérités fume, l'autel du bonheur flambe, un air parfumé circule ! Des créatures au sourire divin, vêtues de tuniques blanches bordées de bleu, passent légèrement sous vos yeux en vous montrant des figures surhumaines de beauté, des formes d'une délicatesse infinie. Les amours voltigent en répandant les flammes de leurs torches ! Vous vous sentez aimé, vous êtes heureux d'un bonheur que vous aspirez sans le comprendre en vous baignant dans les flots de cette harmonie qui ruisselle et verse à chacun l'ambroisie qu'il s'est choisie. Vous êtes atteint au cœur dans vos secrètes espérances qui se réalisent pour un moment. Après vous avoir promené dans les cieux, l'enchanteur, par la profonde et mystérieuse transition des basses, vous replonge dans le marais des réalités froides, pour vous en sortir quand il vous a donné soif de ses divines mélodies, et que votre âme crie : Encore ! L'histoire psychique du point le plus brillant de ce beau finale est celle des émotions prodiguées par cette fête à Constance et à César. Collinet avait composé de son galoubet le finale de leur symphonie commerciale.

Fatigués, mais heureux, les trois Birotteau s'endormirent au matin dans les bruissemens de cette fête, qui, en constructions, réparations, ameublemens, consommations, toilettes et bibliothèque remboursée à Césarine, allait, sans que César s'en doutât, à soixante mille francs. Voilà ce que coûtait le fatal ruban rouge mis par le roi à la boutonnière d'un parfumeur. S'il arrivait un malheur à César Birotteau, cette dépense folle suffisait pour le rendre justiciable de la Police Correctionnelle. Un négociant est dans le cas de la banqueroute simple s'il fait des dépenses jugées excessives. Il est peut-être plus horrible d'aller à la Sixième Chambre pour de niaises bagatelles ou des maladresses, qu'en cour d'Assises pour une immense fraude. Aux yeux de certaines gens, il vaut mieux être criminel que sot.

II.

CÉSAR AUX PRISES AVEC LE MALHEUR.

Huit jours après cette fête, dernière flammèche du feu de paille d'une prospérité de dix-huit années près de s'éteindre, César regardait les passans, à travers les glaces de sa boutique, en songeant à l'étendue de ses affaires qu'il trouvait lourdes ! Jusqu'alors tout avait été simple dans sa vie : il fabriquait et vendait, ou achetait pour revendre. Aujourd'hui l'affaire des terrains, son intérêt dans la maison A. Popinot et compagnie, le remboursement de cent soixante mille francs jetés sur la place, et qui allaient nécessiter ou des trafics d'effets qui déplairaient à sa femme, ou des succès inouïs chez Popinot, effrayaient ce pauvre homme par la multiplicité des idées, il se sentait dans la main plus de pelotons de fil qu'il n'en pouvait tenir. Comment Anselme gouvernerait-il sa barque? Birotteau traitait Popinot comme un professeur de rhétorique traite un élève, il se défiait de ses moyens, et regrettait de n'être pas derrière lui. Le coup de pied qu'il lui avait allongé pour le faire taire chez Vauquelin explique les craintes que le jeune négociant inspirait au parfumeur. Birotteau se gardait bien de se laisser deviner par sa femme, par sa fille ou par son commis ; mais il était alors comme un simple canotier de la Seine à qui, par hasard, un ministre aurait donné le commandement d'une frégate. Ces pensées formaient comme un brouillard dans son intelligence peu propre à la méditation, et il restait debout, cherchant à y voir clair. En ce moment apparut dans la rue une figure pour laquelle il éprouvait une violente antipathie, et qui était celle de son deuxième propriétaire, le petit Molineux. Tout le monde a fait de ces rêves pleins d'événemens qui représentent une vie entière, et où revient souvent un être fantastique chargé de mauvaises commissions, le traître de la pièce. Molineux semblait à Birotteau chargé par le hasard d'un rôle analogue dans sa vie. Cette figure avait grimacé diaboliquement au milieu de la fête, en en regardant les somptuosités d'un œil haineux. En le revoyant, César se souvint d'autant plus des impressions que lui avait causées ce petit *pingre*, (un mot de son vocabulaire), que Molineux lui fit éprouver une nouvelle répulsion en se montrant soudain au milieu de sa rêverie.

— Monsieur, dit le petit homme de sa voix atrocement anodine, nous avons bâclé si lestement les choses que vous avez oublié d'approuver l'écriture sur notre petit sous-seing.

Birotteau prit le bail pour réparer l'oubli. L'architecte entra, salua le parfumeur et tourna d'un air diplomatique autour de lui.

— Monsieur, lui dit-il enfin à l'oreille, vous savez combien les commencemens d'un métier sont difficiles ; vous êtes content de moi, vous m'obligeriez beaucoup en me comptant mes honoraires.

Birotteau, qui s'était dégarni en donnant son portefeuille et son argent comptant, dit à Célestin de faire un effet de deux mille francs à trois mois d'échéance, et de préparer une quittance.

— J'ai été bien heureux que vous prissiez à votre compte le terme du voisin, dit Molineux d'un air sournoisement goguenard. Mon portier est venu me prévenir ce matin que le juge-de-paix apposait les scellés par suite de la disparition du sieur Cairon.

— Pourvu que je ne sois pas pincé de cinq mille francs, pensa Birotteau.

— Il passait pour très-bien faire ses affaires, dit Lourdois qui venait d'entrer pour remettre son mémoire au parfumeur.

— Un commerçant n'est à l'abri des revers que quand il est retiré, dit le petit Molineux en pliant son acte avec une minutieuse régularité.

L'architecte examina ce petit vieux avec le plaisir que tout artiste éprouve en voyant une caricature qui confirme ses opinions sur les bourgeois.

— Quand on a la tête sous un parapluie, on pense généralement qu'elle est à couvert, s'il pleut, dit l'architecte.

Molineux étudia beaucoup plus les moustaches et la royale que la figure de l'architecte en le regardant, et il le méprisa tout autant que monsieur Grindot le méprisait. Puis il resta pour lui donner un coup de griffe en sortant. A force de vivre avec ses chats, Molineux avait dans sa manière comme dans ses yeux quelque chose de la race féline.

En ce moment Ragon et Pillerault entrèrent.

— Nous avons parlé de notre affaire au juge, dit Ragon à l'oreille de César : il prétend que, dans une spéculation de ce genre, il nous faudrait une quittance des vendeurs et réaliser les actes, afin d'être tous réellement propriétaires indivis...

— Ah ! vous faites l'affaire de la Madeleine, dit Lourdois, on en parle, il y aura des maisons à construire !

Le peintre qui venait se faire promptement régler trouva son intérêt à ne pas presser le parfumeur.

— Je vous ai remis mon mémoire à cause de la fin de l'année, dit-il à l'oreille de César, je n'ai besoin de rien.

— Eh ! bien, qu'as-tu, César, dit Pillerault en remarquant la surprise de son neveu qui, stupéfait par la vue du mémoire, ne répondait ni à Ragon ni à Lourdois.

— Ah ! une vétille, j'ai pris cinq mille francs d'effets au marchand de parapluies mon voisin, qui fait faillite. S'il m'avait donné des valeurs mauvaises, je serais gobé comme un niais.

— Il y a pourtant longtemps que je vous l'ai dit, s'écria Ragon : celui qui se noie s'accrocherait à la jambe de son père pour se sauver, et il le noie avec lui. J'en ai tant observé, de faillites ! on n'est pas précisément fripon au commencement du désastre, mais on le devient par nécessité.

— C'est vrai, dit Pillerault.

— Ah ! si j'arrive jamais à la Chambre des Députés, ou si j'ai quelque influence dans le gouvernement.... dit Birotteau se dressant sur ses pointes et retombant sur ses talons.

— Que feriez-vous ? dit Lourdois, car vous êtes un sage.

Molineux, que toute discussion sur le Droit intéressait, resta dans la boutique ; et comme l'attention des autres rend attentif, Pillerault et Ragon, qui connaissaient les opinions de César, l'écoutèrent néanmoins aussi gravement que les trois étrangers.

— Je voudrais, dit le parfumeur, un tribunal de juges inamovibles avec un Ministère Public jugeant au criminel. Après une instruction, pendant laquelle un juge remplirait immédiatement les fonctions actuelles des Agens, Syndics et Juge-commissaire, le négociant serait déclaré *failli réhabilitable* ou *banqueroutier*. Failli rehabilitable, il serait tenu de tout payer ; il serait alors le gardien de ses biens, de ceux de sa femme ; car ses droits, ses héritages, tout appartiendrait à ses créanciers ; il gérerait pour leur compte et sous une surveillance ; enfin, il continuerait les affaires en signant toutefois : *un tel, failli*, jusqu'au parfait remboursement. Banqueroutier, il serait condamné, comme autrefois, au pilori dans la salle de la Bourse, exposé pendant deux heures, coiffé du bonnet vert. Ses biens, ceux de sa femme et ses droits seraient acquis aux créanciers, et il serait banni du royaume.

— Le commerce serait un peu plus sûr, dit Lourdois, et l'on regarderait à deux fois avant de faire des opérations.

— La loi actuelle n'est point suivie, dit César exaspéré. Sur cent négocians, il y en a plus de cinquante qui sont de soixante-quinze pour cent au-dessous de leurs affaires, ou qui vendent leurs marchandises à vingt-cinq pour cent au-dessous du prix d'inventaire, et qui ruinent ainsi le commerce.

— Monsieur est dans le vrai, dit Molineux ; la loi actuelle laisse trop de latitude. Il faut ou l'abandon total ou l'infamie.

— Eh ! diantre, dit César, un négociant, au train dont vont les choses, va devenir un voleur patenté. Avec sa signature, il peut puiser dans la caisse de tout le monde.

— Vous n'êtes pas tendre, monsieur Birotteau, dit Lourdois.

— Il a raison, dit le vieux Ragon.

— Tous les faillis sont suspects, dit César exaspéré par cette petite perte qui lui sonnait aux oreilles comme le premier cri de l'*hallali* à celles d'un cerf.

En ce moment le maître-d'hôtel apporta la facture de Chevet. Puis un patronnet de Félix, un garçon du café de Foy, la clarinette de Collinet arrivèrent avec les mémoires de leurs maisons.

— Le quart d'heure de Rabelais, dit Ragon en souriant.

— Ma foi, vous avez donné une belle fête, dit Lourdois

— Je suis occupé, dit César à tous les garçons qui laissèrent les factures.

— Monsieur Grindot, dit Lourdois en voyant l'architecte pliant un effet que signa Birotteau, vous vérifierez et réglerez mon mémoire, il n'y a qu'à toiser, tous les prix sont convenus par vous au nom de monsieur Birotteau.

Pillerault regarda Lourdois et Grindot.

— Des prix convenus d'architecte à entrepreneur, dit l'oncle à l'oreille du neveu, tu es volé.

Grindot sortit, Molineux le suivit et l'aborda d'un air mystérieux.

— Monsieur, lui dit il ; vous m'avez écouté, mais vous ne m'avez pas entendu : je vous souhaite un parapluie.

La peur saisit Grindot. Plus un bénéfice est illégal, plus l'homme y tient. Le cœur humain est ainsi fait. L'artiste avait en effet étudié l'appartement avec amour, il y avait mis toute sa science et son temps, il s'y était donné du mal pour dix mille francs et se trouvait la dupe de son amour-propre, les entrepreneurs eurent peu de peine à le séduire. L'argument irrésistible et la menace bien comprise de le desservir en le calomniant furent moins puissans encore que l'observation faite par Lourdois sur l'affaire des terrains de la Madeleine : Birotteau ne comptait pas y bâtir une seule maison, il spéculait seulement sur le prix des terrains. Les architectes et les entrepreneurs sont entre eux comme un auteur avec les acteurs, ils dépendent les uns des autres. Grindot, chargé par Birotteau de stipuler les prix, fut pour les gens du métier contre les bourgeois. Aussi trois gros entrepreneurs, Lourdois, Chaffaroux et Thorein le charpentier, le proclamèrent-ils *un de ces bons enfans avec lesquels il y a du plaisir à travailler*. Grindot devina que les mémoires sur lesquels il avait une part seraient payés, comme ses honoraires, en effets, et le petit vieillard venait de lui donner des doutes sur leur paiement. Grindot allait être impitoyable, à la manière des artistes, les gens les plus cruels à l'encontre des bourgeois.

Vers la fin de décembre, César eut pour soixante mille francs de mémoires. Félix, le café de Foy, Tanrade et les petits créanciers qu'on doit payer comptant, avaient envoyé trois fois chez le parfumeur. Dans le commerce, ces niaiseries nuisent plus qu'un malheur, elles l'annoncent. Les pertes connues sont définies ; mais la panique ne connaît pas de bornes. Birotteau vit sa caisse dégarnie. La peur saisit alors le parfumeur, à qui jamais pareille chose n'était arrivée durant sa vie commerciale. Comme tous les gens qui n'ont jamais eu à lutter pendant long-temps contre la misère et qui sont faibles, cette circonstance vulgaire dans la vie de la plupart des petits marchands de Paris porta le trouble dans la cervelle de César.

Le parfumeur donna l'ordre à Célestin d'envoyer les factures chez ses pratiques ; mais avant de le mettre à exécution, le premier commis se fit répéter cet ordre inouï. Les cliens, noble terme alors appliqué par les détaillans à leurs pratiques et dont César se servait malgré sa femme, qui avait fini par lui dire : Nomme-les comme tu voudras pourvu qu'ils paient ! ces cliens donc étaient des personnes riches avec lesquelles il n'y avait jamais de pertes à essuyer, qui payaient à leur fantaisie, et chez lesquelles César avait souvent cinquante ou soixante mille francs. Le second commis prit le livre des factures et se mit à copier les plus fortes. César redoutait sa femme. Pour ne pas lui laisser voir l'abattement que lui causait le *simoon* du malheur, il voulut sortir.

— Bonjour, monsieur, dit Grindot en entrant avec cet air dégagé que prennent les artistes pour parler des intérêts auxquels ils se prétendent absolument étrangers. Je ne puis trouver aucune espèce de monnaie avec votre papier, je suis

obligé de vous prier de me l'échanger contre des écus, je suis l'homme le plus malheureux de cette démarche, mais je ne sais pas parler aux usuriers, je ne voudrais pas colporter votre signature, je sais assez de commerce pour comprendre que ce serait l'avilir; il est donc dans votre intérêt de...

— Monsieur, dit Birotteau stupéfait, plus bas, s'il vous plaît, vous me surprenez étrangement.

Lourdois entra

— Lourdois, dit Birotteau souriant, comprenez-vous ?...

Birotteau s'arrêta. Le pauvre homme allait prier Lourdois de prendre l'effet de Grindot en se moquant de l'architecte avec la bonne foi du négociant sûr de lui-même; mais il aperçut un nuage sur le front de Lourdois, et il frémit de son imprudence. Cette innocente raillerie était la mort d'un crédit soupçonné. En pareil cas, un riche négociant reprend son billet et il ne l'offre pas. Birotteau se sentait la tête agitée comme s'il eût regardé le fond d'un abîme taillé à pic.

— Mon cher monsieur Birotteau, dit Lourdois en l'emmenant au fond du magasin, mon mémoire est toisé, réglé, vérifié, je vous prie de me tenir l'argent prêt demain. Je marie ma fille au petit Crottat, il lui faut de l'argent, les notaires ne négocient point, d'ailleurs on n'a jamais vu ma signature.

— Envoyez après-demain, dit fièrement Birotteau qui compta sur les paiemens de ses mémoires. Et vous aussi, monsieur, dit-il à l'architecte.

— Et pourquoi pas tout de suite? dit l'architecte.

— J'ai la paie de mes ouvriers au faubourg, dit César qui n'avait jamais menti.

Il prit son chapeau pour sortir avec eux. Mais le maçon, Thorein et Chaffaroux l'arrêtèrent au moment où il fermait la porte.

— Monsieur, lui dit Chaffaroux, nous avons bien besoin d'argent.

— Eh! je n'ai pas les mines du Pérou, dit César impatienté qui s'en alla vivement à cent pas d'eux. — Il y a quelque chose là-dessous. Maudit bal! tout le monde vous croit des millions. Néanmoins l'air de Lourdois n'était pas naturel, pensa-t-il, il y a quelque anguille sous roche.

Il marchait dans la rue Saint-Honoré sans direction, en se sentant comme dissous, et se heurta contre Alexandre au coin d'une rue, comme un bélier ou comme un mathématicien absorbé par la solution d'un problème en aurait heurté un autre.

— Ah! monsieur, dit le futur notaire, une question! Roguin a-t-il donné vos quatre cent mille francs à monsieur Claparon?

— L'affaire s'est faite devant vous, monsieur Claparon ne m'en a fait aucun reçu... mes valeurs étaient à... négocier... Roguin a dû lui remettre... mes deux cent quarante mille francs d'écus... il a été dit qu'on réaliserait définitivement les actes de vente... Monsieur Popinot le juge prétend... La quittance... Mais... Pourquoi cette question?

— Pourquoi puis-je vous faire une semblable question? Pour savoir si vos deux cent quarante mille francs sont chez Claparon ou chez Roguin. Roguin était lié depuis si long-temps avec vous, il aurait pu par délicatesse les avoir remis à Claparon, et vous l'échapperiez belle! Mais suis-je bête? il les emporte avec l'argent de monsieur Claparon, qui heureusement n'avait encore envoyé que cent mille francs. Roguin est en fuite, il a reçu de moi cent mille francs sur sa Charge, dont je n'ai pas la quittance, je les lui ai donnés comme je vous confierais ma bourse. Vos vendeurs n'ont pas reçu un liard, ils sortent de chez moi. L'argent de votre emprunt sur vos terrains n'existait ni pour vous ni pour votre prêteur, Roguin l'avait dévoré comme vos cent mille francs... qu'il... n'avait plus depuis long-temps... Ainsi vos cent derniers mille francs sont pris, je me souviens d'être allé les toucher à la Banque.

Les pupilles de César se dilatèrent si démesurément qu'il ne vit plus qu'une flamme rouge.

— Vos cent mille francs sur la Banque, mes cent mille francs sur sa Charge, cent mille francs à monsieur Claparon, voilà trois cent mille francs de sifflés, sans les vols qui vont se découvrir, reprit le jeune notaire. On desespère de madame Roguin. monsieur du Tillet a passé la nuit près d'elle. Du Tillet l'a échappé belle, lui! Roguin l'a tourmenté pendant un mois pour le fourrer dans cette affaire des terrains, et heureusement il avait tous ses fonds dans une spéculation avec la maison Nucingen. Roguin a écrit à sa femme une lettre épouvantable! je viens de la lire. Il tripotait les fonds de ses cliens depuis cinq ans, et pourquoi? pour une maîtresse, la belle Hollandaise; il l'a quittée quinze jours avant de faire son coup. Cette gaspilleuse était sans un liard, on a vendu ses meubles, elle avait signé des lettres de change. Afin d'échapper aux poursuites, elle s'était réfugiée dans une maison du Palais-Royal où elle a été assassinée hier au soir par un capitaine. Elle a été bientôt punie par Dieu, elle qui certes a dévoré la fortune de Roguin. Il y a des femmes pour qui rien n'est sacré, dévorer une Charge de notaire! Madame Roguin n'aura de fortune qu'en usant de son hypothèque légale, tous les biens du gueux sont grevés au delà de leur valeur. La Charge est vendue trois cent mille francs! Moi qui croyais faire une bonne affaire, et qui commence par payer l'Etude cent mille francs de plus, je n'ai pas de quittance, il y a des faits de charge qui vont absorber charge et cautionnement, les créanciers croiront que je suis son compère si je parle de mes cent mille francs, et quand on débute, il faut prendre garde à sa réputation. Vous aurez à peine trente pour cent. A mon âge, boire un pareil bouillon! Un homme de cinquante-neuf ans payer une femme!... le vieux drôle! Il y a vingt jours qu'il m'a dit de ne pas épouser Césarine, vous deviez être bientôt sans pain, le monstre!

Alexandre aurait pu parler pendant long-temps, Birotteau était debout, pétrifié. Autant de phrases, autant de coups de massue. Il n'entendait plus qu'un bruit de cloches mortuaires, de même qu'il avait commencé par ne plus voir que le feu de son incendie. Alexandre Crottat, qui croyait le digne parfumeur fort et capable, fut épouvanté par sa pâleur et par son immobilité. Le successeur de Roguin ne savait pas que le notaire emportait plus que la fortune de César. L'idée du suicide immédiat passa par la tête de ce commerçant si profondément religieux. Le suicide est dans ce cas un moyen de fuir mille morts, il semble logique de n'en accepter qu'une. Alexandre Crottat donna le bras à César et voulut le faire marcher, ce fut impossible : ses jambes se dérobaient sous lui comme s'il eût été ivre.

— Qu'avez-vous donc? dit Crottat. Mon brave monsieur César, un peu de courage! ce n'est pas la mort d'un homme! D'ailleurs, vous retrouverez quarante mille francs, votre prêteur n'avait pas cette somme, elle ne vous a pas été délivrée, il y a lieu à plaider la rescision du contrat.

— Mon bal, ma croix, deux cent mille francs d'effets sur la place, rien en caisse. Les Ragon, Pillerault... Et ma femme qui voyait clair!

Une pluie de paroles confuses qui réveillaient des masses d'idées accablantes et des souffrances inouïes tomba comme une grêle en hachant toutes les fleurs du parterre de la Reine des Roses.

— Je voudrais qu'on me coupât la tête, dit enfin Birotteau, elle me gêne par sa masse, elle ne me sert à rien...

— Pauvre père Birotteau, dit Alexandre, mais vous êtes donc en péril?

— Péril!

— Eh! bien, du courage, luttez.

— Luttez! répéta le parfumeur.

— Du Tillet a été votre commis, il a une fière tête, il vous aidera.

— Du Tillet?

— Allons, venez!

— Mon Dieu! je ne voudrais pas rentrer chez moi comme je suis, dit Birotteau. Vous qui êtes mon ami, s'il y a des amis, vous qui m'avez inspiré de l'intérêt et qui diniez chez moi, au nom de ma femme, promenez-moi en fiacre, Xandrot, accompagnez-moi? Le notaire désigné mit avec beaucoup de peine dans un fiacre la machine inerte qui avait nom César. — Xandrot, dit le parfumeur d'une voix troublée par les larmes, car en ce moment les larmes tombèrent de ses yeux et desserrèrent un peu le bandeau de fer qui lui cer-

clait le crâne, passons chez moi, parlez pour moi à Célestin. Mon ami, dites-lui qu'il y va de ma vie et de celle de ma femme. Que sous aucun prétexte personne ne jase de la disparition de Roguin Faites descendre Césarine et priez-la d'empêcher qu'on ne parle de cette affaire à sa mère. On doit se défier de nos meilleurs amis, Pillerault, les Ragon, tout le monde.

Le changement de voix de Birotteau frappa vivement Crottat qui comprit l'importance de cette recommandation. La rue Saint-Honoré menait chez le magistrat; il remplit donc les intentions du parfumeur, que Célestin et Césarine virent avec effroi sans voix, pâle et comme hébété au fond du fiacre.

— Gardez-moi le secret sur cette affaire, dit le parfumeur.

— Ah! se dit Xandrot, il revient! je le croyais perdu.

La conférence d'Alexandre Crottat et du magistrat dura long-temps : on envoya chercher le président de la Chambre des notaires; on transporta partout César comme un paquet, il ne bougeait pas et ne disait mot. Vers sept heures du soir, Alexandre Crottat ramena le parfumeur chez lui. L'idée de comparaître devant Constance rendit du ton à César. Le jeune notaire eut la charité de le précéder pour prévenir madame Birotteau que son mari venait d'avoir une espèce de coup de sang.

— Il a les idées troubles, dit-il, en faisant un geste employé pour peindre l'embrouillement du cerveau, il faudrait peut-être le saigner ou lui mettre les sangsues.

— Cela devait arriver, dit Constance, à mille lieues d'un désastre, il n'a pas pris sa médecine de précaution à l'entrée de l'hiver, et il se donne, depuis deux mois, un mal de galérien, comme s'il n'avait pas son pain gagné.

César fut supplié par sa femme et par sa fille de se mettre au lit, et l'on envoya chercher le vieux docteur Haudry, médecin de Birotteau. Le vieux Haudry était un médecin de l'école de Molière, grand praticien et ami des anciennes formules de l'apothicairerie, droguant ses malades ni plus ni moins qu'un médicastre, tout consultant qu'il était. Il vint, étudia le *facies* de César, ordonna l'application immédiate de sinapismes à la plante des pieds : il voyait les symptômes d'une congestion cérébrale.

— Qui a pu lui causer cela? dit Constance.

— Le temps humide, répondit le docteur à qui Césarine vint dire un mot.

Il y a souvent obligation pour les médecins de lâcher sciemment des niaiseries afin de sauver l'honneur ou la vie des gens bien portans qui sont autour du malade. Le vieux docteur avait vu tant de choses, qu'il comprit à demi-mot. Césarine le suivit sur l'escalier en lui demandant une règle de conduite.

— Du calme et du silence, puis nous risquerons des fortifians quand la tête sera dégagée.

Madame César passa deux jours au chevet du lit de son mari, qui lui parut souvent avoir le délire. Mis dans la belle chambre bleue de sa femme, il disait des choses incompréhensibles pour Constance, à l'aspect des draperies, des meubles et de ses coûteuses magnificences.

— Il est fou, disait-elle à Césarine en un moment où César s'était dressé sur son séant et citait d'une voix solennelle les articles du Code de commerce par bribes.

— Si les dépenses sont jugées excessives... Otez les draperies!

Après trois terribles jours, pendant lesquels la raison de César fut en danger, la nature forte du paysan tourangeau triompha; sa tête fut dégagée; monsieur Haudry lui fit prendre des cordiaux, une nourriture énergique, et, après une tasse de café donnée à temps, le négociant fut sur ses pieds. Constance fatiguée prit la place de son mari.

— Pauvre femme, dit César quand il la vit endormie.

— Allons, papa, du courage! Vous êtes un homme si supérieur que vous triompherez. Ce ne sera rien. Monsieur Anselme vous aidera.

Césarine dit d'une voix douce ces vagues paroles que la tendresse adoucit encore, et qui rendent le courage aux plus abattus, comme les chants d'une mère endorment les douleurs d'un enfant tourmenté par la dentition.

— Oui, mon enfant, je vais lutter; mais pas un mot à qui que ce soit au monde, ni à Popinot qui nous aime, ni à ton oncle Pillerault. Je vais d'abord écrire à mon frère : il est, je crois, chanoine, vicaire d'une cathédrale; il ne dépense rien, il doit avoir de l'argent. A mille écus d'économies par an, depuis vingt ans, il doit avoir cent mille francs. En province, les prêtres ont du crédit.

Césarine, empressée d'apporter à son père une petite table et tout ce qu'il fallait pour écrire, lui donna le reste des invitations imprimées sur papier rose pour le bal.

— Brûle tout ça! cria le négociant. Le diable seul a pu m'inspirer de donner ce bal. Si je succombe, j'aurai l'air d'un fripon. Allons, pas de phrases.

LETTRE DE CÉSAR A FRANÇOIS BIROTTEAU.

« Mon cher frère,

« Je me trouve dans une crise commerciale si difficile, que » je te supplie de m'envoyer tout l'argent dont tu pourras » disposer, fallût-il même en emprunter.

» Tout à toi, CÉSAR.

» Ta nièce Césarine, qui me voit écrire cette lettre pen» dant que ma pauvre femme dort, se recommande à toi et » t'envoie ses tendresses. »

Ce post-scriptum fut ajouté à la prière de Césarine qui porta la lettre à Raguet.

— Mon père, dit-elle en remontant, voici monsieur Lebas qui veut vous parler.

— Monsieur Lebas, s'écria César effrayé comme si son désastre le rendait criminel, un juge!

— Mon cher monsieur Birotteau, je prends trop d'intérêt à vous, dit le gros marchand drapier en entrant, nous nous connaissons depuis trop long-temps, nous avons été élus tous deux juges la première fois ensemble, pour ne pas vous dire qu'un nommé Bidault, dit Gigonnet, un usurier, a des effets de vous passés à son ordre, *sans garantie*, par la maison Claparon. Ces deux mots sont non-seulement un affront, mais encore la mort de votre crédit.

— Monsieur Claparon désire vous parler, dit Célestin en se montrant, dois-je faire monter?

— Nous allons savoir la cause de cette insulte, dit Lebas.

— Monsieur, dit le parfumeur à Claparon en le voyant entrer, voici monsieur Lebas, juge au Tribunal de Commerce et mon ami.

— Ah! monsieur est monsieur Lebas, dit Claparon en interrompant, je suis enchanté de la circonstance, monsieur Lebas du tribunal, il y a tant de Lebas, sans compter *les hauts et les bas*.....

— Il a vu, reprit Birotteau en interrompant le bavard, les effets que je vous ai remis, et qui, disiez-vous, ne circuleraient pas. Il les a vus avec ces mots : *sans garantie*.

— Eh! bien, dit Claparon, ils ne circuleront pas en effet, ils sont entre les mains d'un homme avec qui je fais beaucoup d'affaires, le père Bidault. Voilà pourquoi j'ai mis sans garantie. Si les effets avaient dû circuler, vous les auriez faits à son ordre directement. Monsieur le juge va comprendre ma situation. Que représentent ces effets? un prix d'immeuble, payé par qui? par Birotteau. Pourquoi voulez vous que je garantisse Birotteau par ma signature? Nous devons payer, chacun de notre côté, notre part dans ledit prix. Or, n'est-ce pas assez d'être solidaire vis-à-vis de nos vendeurs? Chez moi, la règle commerciale est inflexible : je ne donne pas plus inutilement ma garantie que je ne donne quittance d'une somme à recevoir. Je suppose tout. Qui signe, paie. Je ne veux pas être exposé à payer trois fois.

— Trois fois! dit César.

— Oui, monsieur, reprit Claparon. Déjà j'ai garanti Birotteau à nos vendeurs, pourquoi le garantirais-je encore au banquier? Les circonstances où nous sommes sont dures, Roguin m'emporte cent mille francs. Ainsi, déjà ma moitié de terrains me coûte cinq cent mille au lieu de quatre cent mille francs. Roguin emporte deux cent quarante mille francs à Birotteau. Que feriez-vous à ma place, monsieur Lebas? mettez-vous dans ma peau. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de

vous, plus que je ne connais monsieur Birotteau. Suivez bien. Nous faisons une affaire par moitié. Vous apportez tout l'argent de votre part, moi je règle la mienne en mes valeurs; je vous les offre, vous vous chargez, par une excessive complaisance, de les convertir en argent. Vous apprenez que Claparon, banquier, riche, considéré, j'accepte toutes les vertus du monde, que le vertueux Claparon se trouve dans une faillite pour six millions à rembourser; irez-vous, en ce moment-là même, mettre votre signature pour garantir la mienne? Vous seriez fou! Eh! bien, monsieur Lebas, Birotteau est dans le cas où je suppose Claparon. Ne voyez-vous pas que je puis alors payer aux acquéreurs comme solidaire, être tenu de rembourser encore la part de Birotteau jusqu'à concurrence de ses effets, si je les garantissais, et sans avoir.....

— A qui? demanda le parfumeur en interrompant.

— Et sans avoir sa moitié de terrains, dit Claparon sans tenir compte de l'interruption, car je n'aurais aucun privilége; il faudrait donc encore l'acheter! Donc je puis payer trois fois.

— Rembourser à qui? demandait toujours Birotteau.

— Mais au tiers-porteur, si j'endossais et qu'il vous arrivât un malheur.

— Je ne manquerai pas, monsieur, dit Birotteau.

— Bien, dit Claparon. Vous avez été juge, vous êtes habile commerçant, vous savez que l'on doit tout prévoir, ne vous étonnez donc pas que je fasse mon métier.

— Monsieur Claparon a raison, dit Joseph Lebas.

— J'ai raison, reprit Claparon, raison commercialement. Mais cette affaire est territoriale. Or, que dois-je recevoir, moi? de l'argent, car il faudra donner de l'argent à nos vendeurs. Laissons de côté les deux cent quarante mille francs que monsieur Birotteau trouvera, j'en suis sûr, dit Claparon en regardant Lebas. Je venais vous demander la bagatelle de vingt-cinq mille francs, dit-il en regardant Birotteau.

— Vingt-cinq mille francs! s'écria César en se sentant de la glace au lieu de sang dans les veines. Mais, monsieur, à quel titre?

— Hé! mon cher monsieur, nous sommes obligés de réaliser les ventes par-devant notaire. Or, relativement au prix, nous pouvons nous entendre entre nous; mais avec le Fisc, votre serviteur! Le Fisc ne s'amuse pas à dire des paroles oiseuses, il fait crédit de la main à la poche, et nous avons à lui cracher quarante-quatre mille francs de droits cette semaine. J'étais loin de m'attendre à des reproches en venant ici, car, pensant que ces vingt-cinq mille francs pouvaient vous gêner, j'avais à vous annoncer que, par le plus grand des hasards, je vous ai sauvé...

— Quoi? dit Birotteau en faisant entendre ce cri de détresse auquel aucun homme ne se trompe.

— Une misère! les vingt-cinq mille francs d'*effets sur divers* que Roguin m'avait remis à négocier, je vous en ai crédité sur l'enregistrement et les frais dont je vous enverrai le compte; il y a la petite négociation à déduire, vous me redevrez six ou sept mille francs.

— Tout cela me semble parfaitement juste, dit Lebas. A la place de monsieur, qui me paraît très-bien entendre les affaires, j'agirais de même envers un inconnu.

— Monsieur Birotteau ne mourra pas de cela, dit Claparon, il faut plus d'un coup pour tuer un vieux loup; j'ai vu des loups avec des balles dans la tête courir comme.... et, pardieu, comme des loups.

— Qui peut prévoir une scélératesse semblable à celle de Roguin? dit Lebas autant effrayé du silence de César que d'une si énorme spéculation étrangère à la parfumerie.

— Il s'en est peu fallu que je ne donnasse quittance de quatre cent mille francs à monsieur, dit Claparon, et j'étais *fumé*. J'avais remis cent mille francs à Roguin la veille. Notre confiance mutuelle m'a sauvé. Que les fonds fussent à l'Étude, ou fussent chez moi jusqu'au jour des contrats définitifs, la chose nous semblait à tous indifférente.

— Il aurait mieux valu que chacun gardât son argent à la Banque jusqu'au moment de payer, dit Lebas.

— Roguin était la Banque pour moi, dit César. Mais il est dans l'affaire, reprit-il en regardant Claparon.

— Oui, pour un quart, sur parole, répondit Claparon. Après la sottise de lui laisser emporter mon argent, il y en a une plus pommée, ce serait de lui en donner. S'il m'envoie mes cent mille francs, et deux cent mille autres pour sa part, alors nous verrons! Mais il se gardera bien de me les envoyer pour une affaire qui demande cinq ans de pot-bouille avant de donner un premier potage. S'il n'emporte, comme on le dit, que trois cent mille francs, il lui faut bien quinze mille livres de rente pour vivre convenablement à l'étranger.

— Le bandit!

— Eh! mon Dieu, une passion a conduit là Roguin, dit Claparon. Quel est le vieillard qui peut répondre de ne pas se laisser dominer, emporter par sa dernière fantaisie? Personne de nous, qui sommes sages, ne sait comment il finira. Un dernier amour, eh! c'est le plus violent. Voyez les Cardot, les Camusot, les Matifat! tous ont des maîtresses! Et si *nous* sommes *gobés*, n'est-ce pas notre faute? Comment ne nous sommes-nous pas défiés d'un notaire qui se mettait dans une spéculation? Tout notaire, tout agent de change, tout courtier faisant une affaire, est suspect. La faillite est pour eux une banqueroute frauduleuse, ils iraient en cour d'Assises, ils préfèrent alors aller dans une cour étrangère. Je ne ferai plus pareille école. Eh! bien, nous sommes assez faibles pour ne pas faire condamner par contumace des gens chez qui nous sommes allés dîner, qui nous ont donné de beaux bals, des gens du monde, enfin! Personne ne se plaint, on a tort.

— Grand tort, dit Birotteau: la loi sur les faillites et sur les déconfitures est à refaire.

— Si vous aviez besoin de moi, dit Lebas à Birotteau, je suis tout à vous.

— Monsieur n'a besoin de personne, dit l'infatigable bavard chez qui du Tillet avait lâché les écluses après y avoir mis l'eau. (Claparon répétait une leçon qui lui avait été très-habilement soufflée par du Tillet.) Son affaire est claire: la faillite de Roguin donnera cinquante pour cent de dividende, à ce que le petit Crottat m'a dit. Outre ce dividende, monsieur Birotteau retrouve quarante mille francs que son prêteur n'avait pas; puis il peut emprunter sur ses propriétés. Or, nous n'avons à payer deux cent mille francs à nos vendeurs que dans quatre mois. D'ici là, monsieur Birotteau paiera ses effets, car monsieur ne devait pas compter sur ce que Roguin a emporté pour les acquitter. Mais quand même monsieur Birotteau serait un peu serré... eh! bien, avec quelques circulations, il arrivera.

Le parfumeur avait repris courage en entendant Claparon analyser son affaire, et la résumer en lui traçant pour ainsi dire son plan de conduite. Aussi, sa contenance devint-elle ferme et décidée, et conçut il une grande idée des moyens de cet ancien voyageur. Du Tillet avait jugé à propos de se faire croire victime de Roguin par Claparon. Il avait remis cent mille francs à Claparon pour les donner à Roguin, qui les lui avait rendus. Claparon inquiet jouait son rôle au naturel, il disait à quiconque voulait l'entendre que Roguin lui coûtait cent mille francs. Du Tillet n'avait pas jugé Claparon assez fort, il lui croyait encore trop de principes d'honneur et de délicatesse pour lui confier ses plans dans toute leur étendue; et, il le savait d'ailleurs incapable de le deviner.

— Si notre premier ami n'est pas notre première dupe, nous n'en trouverions pas une seconde, dit-il à Claparon le jour où recevant des reproches de son Proxenète commercial il le brisa comme un instrument usé.

Monsieur Lebas et Claparon s'en allèrent ensemble.

— Je puis m'en tirer, se dit Birotteau. Mon passif en effets à payer s'élève à deux cent trente-cinq mille francs, à savoir soixante-quinze mille francs pour ma maison, et cent soixante-quinze mille francs pour les terrains. Or, pour suffire à ces paiemens, j'ai le dividende Roguin qui sera peut-être de cent mille francs, je puis faire annuler l'emprunt sur mes terrains, en tout cent quarante. Il s'agit de gagner cent mille francs avec l'Huile Céphalique, et d'atteindre, avec quelques billets de service, ou par un crédit chez un banquier, le moment où j'aurai réparé la perte, et où les terrains arriveront à leur plus-value.

Une fois que dans le malheur un homme peut se faire un roman d'espérance par une suite de raisonnemens plus ou moins justes avec lesquels il bourre son oreiller pour y reposer sa tête, il est souvent sauvé. Beaucoup de gens ont pris la confiance que donne l'illusion pour de l'énergie. Peut-être l'espoir est-il la moitié du courage ; aussi la religion catholique en a-t-elle fait une vertu. L'espérance n'a-t-elle pas soutenu beaucoup de faibles, en leur donnant le temps d'attendre les hasards de la vie? Résolu d'aller chez l'oncle de sa femme exposer sa situation avant de chercher des secours ailleurs, Birotteau ne descendit pas la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Bourdonnais sans éprouver des angoisses ignorées et qui l'agitèrent si violemment qu'il crut sa santé dérangée. Il avait le feu dans les entrailles. En effet, les gens qui sentent par le diaphragme souffrent là, de même que les gens qui perçoivent par la tête ressentent des douleurs cérébrales. Dans les grandes crises, le physique est atteint là où le tempérament a mis pour l'individu le siége de la vie : les faibles ont la colique, Napoléon s'endort. Avant de monter à l'assaut d'une confiance en passant par-dessus toutes les barrières de la fierté, les gens d'honneur doivent avoir senti plus d'une fois au cœur l'éperon de la Nécessité, cette dure cavalière ! Aussi Birotteau s'était-il laissé éperonner pendant deux jours avant de venir chez son oncle, il ne se décida même que par des raisons de famille : en tout état de cause, il devait expliquer sa situation au sévère quincaillier Néanmoins, en arrivant à la porte, il ressentit cette intime défaillance que tout enfant a éprouvée en entrant chez un dentiste; mais ce défaut de cœur embrassait la vie dans son entier, au lieu d'embrasser une douleur passagère, Birotteau monta lentement. Il trouva le vieillard lisant le Constitutionnel au coin de son feu, devant la petite table ronde où était son frugal déjeuner : un petit pain, du beurre, du fromage de Brie et une tasse de café.

— Voilà le vrai sage, dit Birotteau en enviant la vie de son oncle.

— Eh ! bien, lui dit Pillerault en ôtant ses besicles, j'ai su hier au café David l'affaire de Roguin, l'assassinat de la belle Hollandaise sa maîtresse ! J'espère que, prévenu par nous qui voulions être propriétaires réels, tu es allé prendre quittance de Claparon.

— Hélas ! mon oncle, tout est là, vous avez mis le doigt sur la plaie. Non.

— Ah ! bouffre, tu es ruiné, dit Pillerault en laissant tomber son journal que Birotteau ramassa quoique ce fût le Constitutionnel.

Pillerault fut si violemment frappé par ses réflexions que sa figure de médaille et de style sévère se bronza comme le métal sous un coup de balancier : il demeura fixe, regarda sans la voir la muraille d'en face au travers de ses vitres, en écoutant le long discours de Birotteau. Évidemment il entendait et jugeait, il pesait le pour et le contre avec l'inflexibilité d'un Minos qui avait passé le Styx du commerce en quittant le quai des Morfondus pour son petit troisième étage.

— Eh ! bien, mon oncle ? dit Birotteau qui attendait une réponse après avoir conclu par une prière de vendre pour soixante mille francs de rentes.

— Eh ! bien, mon pauvre neveu, je ne le puis pas, tu es trop fortement compromis. Les Ragon et moi nous allons perdre chacun nos cinquante mille francs. Ces braves gens ont vendu par mon conseil leurs actions dans les mines de Vortschin : je me crois obligé, en cas de perte, non de leur rendre le capital, mais de les secourir, de secourir ma nièce et Césarine. Il vous faudra peut-être du pain à tous, vous le trouverez chez moi...

— Du pain, mon oncle ?

— Eh ! bien, oui, du pain. Vois donc les choses comme elles sont : *tu ne t'en tireras pas*. De cinq mille six cents francs de rentes, je pourrai distraire quatre mille francs pour les partager entre vous et les Ragon. Ton malheur arrivé, je connais Constance, elle travaillera comme une perdue, elle se refusera tout, et toi aussi, César !

— Tout n'est pas désespéré, mon oncle.

— Je ne vois pas comme toi.

— Je vous prouverai le contraire.

— Rien ne me fera plus de plaisir.

Birotteau quitta Pillerault sans rien répondre. Il était venu chercher des consolations et du courage, il recevait un second coup moins fort à la vérité que le premier ; mais au lieu de porter sur la tête, il frappait au cœur : le cœur était toute la vie de ce pauvre homme. Il revint après avoir descendu quelques marches.

— Monsieur, dit-il d'une voix froide, Constance ne sait rien, gardez-moi le secret au moins. Et priez les Ragon de ne pas m'ôter chez moi la tranquillité dont j'ai besoin pour lutter contre le malheur.

Pillerault fit un signe de consentement.

— Du courage, César, ajouta-t-il, je te vois fâché contre moi, mais plus tard tu me rendras justice en pensant à ta femme et à ta fille.

Découragé par l'opinion de son oncle auquel il reconnaissait une lucidité particulière, César tomba de toute la hauteur de son espoir dans les marais fangeux de l'incertitude. Quand, dans ces horribles crises commerciales, un homme n'a pas une âme trempée comme celle de Pillerault, il devient le jouet des événemens : il suit les idées d'autrui, les siennes, comme un voyageur court après des feux follets. Il se laisse emporter par le tourbillon au lieu de se coucher sans le regarder quand il passe, ou de s'élever pour en suivre la direction en y échappant. Au milieu de sa douleur, Birotteau se souvint du procès relatif à son emprunt. Il alla rue Vivienne, chez Derville, son avoué, pour commencer au plus tôt la procédure, dans le cas où l'avoué verrait quelque chance de faire annuler le contrat. Le parfumeur trouva Derville enveloppé dans sa robe de chambre en molleton blanc, au coin de son feu, calme et posé, comme tous les avoués rompus aux plus terribles confidences. Birotteau remarqua pour la première fois cette froideur nécessaire, qui glace l'homme passionné, blessé, pris par la fièvre de l'intérêt en danger, et douloureusement atteint dans sa vie, dans son honneur, dans sa femme et ses enfans, comme l'était Birotteau racontant son malheur.

— S'il est prouvé, lui dit Derville après l'avoir écouté, que le prêteur ne possédait plus chez Roguin la somme que Roguin vous faisait lui prêter, comme il n'y a pas eu délivrance d'espèces, il y a lieu à rescision : le prêteur aura son recours sur le cautionnement, comme vous pour vos cent mille francs. Je réponds alors du procès autant qu'on peut en répondre, il n'y a pas de procès gagné d'avance.

L'avis d'un si fort jurisconsulte rendit un peu de courage au parfumeur, qui pria Derville d'obtenir jugement dans la quinzaine. L'avoué répondit que peut-être il aurait avant trois mois un jugement qui annulerait le contrat.

— Dans trois mois ! dit le parfumeur qui croyait avoir trouvé des ressources.

— Mais, tout en obtenant une prompte mise au rôle, nous ne pouvons pas mettre votre adversaire à votre pas : il usera des délais de la Procédure, les avocats ne sont pas toujours là; qui sait si votre partie adverse ne se laissera pas condamner par défaut ? On ne marche pas comme on veut, mon cher maître ! dit Derville en souriant.

— Mais au Tribunal de Commerce ? dit Birotteau.

— Oh ! dit l'avoué, les juges consulaires et les juges de première instance sont deux sortes de juges. Vous autres, vous sabrez les affaires ! Au palais nous avons des formes. La forme est protectrice du droit. Aimeriez-vous un jugement à brûle-pourpoint qui vous ferait perdre vos quarante mille francs ? Eh ! bien, votre adversaire, qui va voir cette somme compromise, se défendra. Les délais sont les chevaux de frise judiciaires.

— Vous avez raison, dit Birotteau qui salua Derville et sortit la mort dans le cœur.

— Ils ont tous raison. De l'argent ! de l'argent ! criait le parfumeur par les rues en se parlant à lui-même, comme font tous les gens affairés de ce turbulent et bouillonnant Paris, qu'un poëte moderne nomme une cuve. En le voyant entrer, celui de ses commis qui allait partout présentant les mémoires lui dit que, vu l'approche du jour de l'an, chacun rendait l'acquit de la facture et la gardait.

—Il n'y a donc d'argent nulle part, dit le parfumeur à haute voix dans la boutique

Il se mordit les lèvres, ses commis avaient tous levé la tête vers lui.

Cinq jours se passèrent ainsi, cinq jours pendant lesquels Braschon, Lourdois, Thorein, Grindot, Chaffaroux, tous les créanciers non réglés passèrent par les phases caméléonesques que subit le créancier avant d'arriver de l'état paisible où le met la Confiance aux couleurs sanguinolentes de la Bellone commerciale. A Paris, la période astringente de la défiance est aussi rapide à venir que le mouvement expansif de la confiance est lent à se décider : une fois tombé dans le système restrictif des craintes et des précautions commerciales, le créancier arrive à des lâchetés sinistres qui le mettent au-dessous du débiteur. D'une politesse doucereuse, les créanciers passèrent au rouge de l'impatience, aux pétillemens sombres des importunités, aux éclats du désappointement, au froid bleu d'un parti pris, et à la noire insolence de l'assignation préparée. Braschon, ce riche tapissier du faubourg Saint-Antoine qui n'avait pas été invité au bal, sonna la charge en créancier blessé dans son amour-propre : il voulait être payé dans les vingt-quatre heures ; il exigeait des garanties, non des dépôts de meubles, mais une hypothèque inscrite après les quarante mille francs sur les terrains du faubourg. Malgré la violence de leurs réclamations, ces gens laissèrent encore quelques intervalles de repos pendant lesquels Birotteau respirait. Au lieu de vaincre ces premiers tiraillemens d'une position difficile par une résolution forte, César usa son intelligence à empêcher que sa femme, la seule personne qui pût le conseiller, ne les connût. Il faisait sentinelle sur le seuil de sa porte, autour de sa boutique. Il avait mis Célestin dans le secret de sa gêne momentanée, et Célestin examinait son patron d'un regard aussi curieux qu'étonné : à ses yeux, César s'amoindrissait, comme s'amoindrissent dans les désastres les hommes habitués au succès et dont toute la force consiste dans l'acquis que donne la routine aux moyennes intelligences. Sans avoir l'énergique capacité nécessaire pour se défendre sur tant de points menacés à la fois, César eut cependant le courage d'envisager sa position. Pour la fin du mois de décembre et le quinze janvier, il lui fallait, tant pour sa maison que pour ses échéances, ses loyers et ses obligations au comptant, une somme de soixante mille francs, dont trente mille pour le trente décembre ; toutes ses ressources en donnaient à peine vingt mille ; il lui manquait donc dix mille francs. Pour lui, rien ne parut désespéré, car il ne voyait déjà plus que le moment présent, comme les aventuriers qui vivent au jour le jour. Avant que le bruit de sa gêne ne devînt public, il résolut donc de tenter ce qui lui paraissait un grand coup, en s'adressant au fameux François Keller, banquier, orateur et philanthrope, célèbre par sa bienfaisance et par son désir d'être utile au commerce parisien, en vue d'être toujours à la Chambre un des députés de Paris. Le banquier était libéral, Birotteau était royaliste ; mais le parfumeur le jugea d'après son cœur, et trouva dans la différence des opinions un motif de plus pour obtenir un compte. Au cas où des valeurs seraient nécessaires, il ne doutait pas du dévouement de Popinot, auquel il comptait demander une trentaine de mille francs d'effets, qui aideraient à attendre le gain de son procès, offert en garantie aux créanciers les plus altérés. Le parfumeur expansif, qui disait sur l'oreiller à sa chère Constance les moindres émotions de son existence, qui y puisait du courage, qui y cherchait les lumières de la contradiction, ne pouvait s'entretenir de sa situation ni avec son premier commis, ni avec son oncle, ni avec sa femme. Ses idées lui pesaient doublement. Mais ce généreux martyr aimait mieux souffrir que de jeter ce brasier dans l'âme de sa femme ; il voulait lui raconter le danger quand il serait passé. Peut-être reculait-il devant cette horrible confidence. La peur que lui inspirait sa femme lui donnait du courage. Il allait tous les matins entendre une messe basse à Saint-Roch, et il prenait Dieu pour confident.

— Si, en rentrant de Saint-Roch chez moi, je ne trouve pas de soldat, ma demande réussira. Ce sera la réponse de Dieu, se disait-il après avoir prié Dieu de le secourir.

Et il était heureux de ne pas rencontrer de soldat. Cependant il avait le cœur trop oppressé, il lui fallut un autre cœur où il pût gémir. Césarine, à laquelle il s'était déjà confié lors de la fatale nouvelle, eut tout son secret. Il y eut entre eux des regards jetés à la dérobée, des regards pleins de désespoir et d'espoir étouffés, des invocations lancées avec une mutuelle ardeur, des demandes et des réponses sympathiques, des lueurs d'âme à âme. Birotteau se faisait gai, jovial pour sa femme. Constance faisait-elle une question, bah ! tout allait bien. Popinot, auquel César ne pensait pas, réussissait ! l'huile s'enlevait ! les effets Claparon seraient payés, il n'y avait rien à craindre. Cette fausse joie était effrayante. Quand sa femme était endormie dans ce lit somptueux, Birotteau se dressait sur son séant, il tombait dans la contemplation de son malheur. Césarine arrivait parfois alors en chemise, un châle sur ses blanches épaules, pieds nus.

— Papa, je t'entends, tu pleures, disait-elle en pleurant elle-même.

Birotteau fut dans un tel état de torpeur après avoir écrit la lettre par laquelle il demandait un rendez-vous au grand François Keller que sa fille l'emmena dans Paris. Il aperçut seulement alors dans les rues d'énormes affiches rouges, et ses regards furent frappés par ces mots : HUILE CÉPHALIQUE.

Pendant les catastrophes occidentales de la Reine des Roses, la maison A. Popinot se levait radieuse dans les flammes orientales du succès. Conseillé par Gaudissart et par Finot, Anselme avait lancé son huile avec audace. Deux mille affiches avaient été mises depuis trois jours aux endroits les plus apparens de Paris. Personne ne pouvait éviter de se trouver face à face avec l'Huile Céphalique et de lire une phrase concise, inventée par Finot, sur l'impossibilité de faire pousser les cheveux et sur le danger de les teindre, accompagnée de la citation du Mémoire lu à l'Académie des sciences par Vauquelin ; un vrai certificat de vie pour les cheveux morts promis à ceux qui useraient de l'Huile Céphalique. Tous les coiffeurs de Paris, les perruquiers, les parfumeurs avaient décoré leurs portes de cadres dorés, contenant un bel imprimé sur papier vélin, en tête duquel brillaient la gravure d'Héro et de Léandre réduite, avec cette assertion en épigraphe : *Les anciens peuples de l'antiquité conservaient leurs chevelures par l'emploi de l'Huile Céphalique.*

— Il a inventé les cadres permanens, l'annonce éternelle ! se dit Birotteau qui demeura stupéfait en regardant la devanture de la Cloche-d'Argent.

— Tu n'as donc pas vu chez toi, lui dit sa fille, un cadre que monsieur Anselme est venu lui-même apporter, en déposant à Célestin trois cents bouteilles d'huile?

— Non, dit-il.

— Célestin en a déjà vendu cinquante à des passans, et soixante à des pratiques !

— Ah ! dit César.

Le parfumeur, étourdi par les mille cloches que la misère tinte aux oreilles de ses victimes, vivait dans un mouvement vertigineux ; la veille, Popinot l'avait attendu pendant une heure, et s'en était allé après avoir causé avec Constance et Césarine, qui lui dirent que César était absorbé par sa grande affaire.

— Ah ! oui, l'affaire des terrains.

Heureusement Popinot, qui depuis un mois n'était pas sorti de la rue des Cinq-Diamans, passait les nuits et travaillait les dimanches à la fabrique, n'avait vu ni les Ragon, ni Pillerault, ni son oncle le juge. Il ne dormait que deux heures, le pauvre enfant ! il n'avait que deux commis, et au train dont allaient les choses il lui en faudrait bientôt quatre. En commerce, l'occasion est tout. Qui n'enfourche pas le succès en se tenant aux crins manque sa fortune. Popinot se disait qu'il serait bien reçu quand, après six mois, il dirait à sa tante et à son oncle : « Je suis sauvé, ma fortune est faite ! » bien reçu de Birotteau quand il lui apporterait trente ou quarante mille francs pour sa part, après six mois. Il ignorait donc la fuite de Roguin, les désastres et la gêne de César, il ne put dire aucune parole indiscrète à madame Birotteau. Popinot promit à Finot cinq cents francs par grand journal, et il y en avait dix ! trois cents francs par journal secondaire, et il y en avait dix autres ! s'il y était parlé, trois fois par mois, de

l'Huile Céphalique. Finot vit trois mille francs pour lui dans ces huit mille francs, son premier enjeu à jeter sur le grand et immense tapis vert de la Spéculation! Il s'était donc élancé comme un lion sur ses amis, sur ses connaissances; il habitait alors les bureaux de rédaction, il se glissait au chevet du lit de tous les rédacteurs, le matin; et le soir il arpentait les foyers de tous les Théâtres. — « Pense à mon huile, cher ami, je n'y suis pour rien, affaire de camaraderie, tu sais! Gaudissart, un bon vivant. » Telle était la première et la dernière phrase de tous ses discours. Il assaillit le bas de toutes colonnes finales aux journaux où il fit des articles en en laissant l'argent aux rédacteurs. Rusé comme un figurant qui veut passer acteur, alerte comme un saute-ruisseau qui gagne soixante francs par mois, il écrivit des lettres captieuses, il flatta tous les amours-propres, il rendit d'immondes services aux rédacteurs en chef, afin d'obtenir ses articles. Argent, dîners, platitudes, tout servit son activité passionnée. Il corrompit avec des billets de spectacle les ouvriers qui, vers minuit, achèvent les colonnes des journaux en prenant quelques articles dans les petits faits, toujours prêts, les *en cas* du journal. Finot se trouvait alors dans l'imprimerie, occupé comme s'il avait un article à revoir. Ami de tout le monde, il fit triompher l'Huile Céphalique de la pâte de Regnauld, de la Mixture Brésilienne, de toutes les inventions qui, les premières, eurent le génie de comprendre l'influence du journalisme et l'effet de piston produit sur le public par un article réitéré. Dans ce temps d'innocence, beaucoup de journalistes étaient comme les bœufs, ils ignoraient leurs forces, ils s'occupaient d'actrices, de Florine, de Tullia, de Mariette, etc. Ils régentaient tout, et ne ramassaient rien. Les prétentions d'Andoche ne concernaient ni une actrice à faire applaudir, ni une pièce à faire jouer, ni ses vaudevilles à faire recevoir, ni des articles à faire payer; au contraire, il offrait de l'argent en temps utile, un déjeuner à propos; il n'y eut donc pas un journal qui ne parlât de l'Huile Céphalique, de sa concordance avec les analyses de Vauquelin, qui ne se moquât de ceux qui croient que l'on peut faire pousser les cheveux, qui ne proclamât le danger de les teindre.

Ces articles réjouissaient l'âme de Gaudissart, qui s'armait de journaux pour détruire les préjugés, et faisait sur la province ce que depuis les spéculateurs ont nommé, d'après lui, *la charge à fond de train*. Dans ce temps-là, les journaux de Paris dominaient les départemens *encore sans organes*, les malheureux! Les journaux y étaient donc sérieusement étudiés, depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, ligne où pouvaient se cacher les ironies de l'opinion persécutée. Gaudissart, appuyé sur la presse, eut d'éclatans succès dès les premières villes où donna sa langue. Tous les boutiquiers de province voulaient des cadres et des imprimés à gravure d'Héro et Léandre. Finot dirigea contre l'huile de Macassar cette charmante plaisanterie qui faisait tant rire aux Funambules, quand Pierrot prend un vieux balai de crin dont on ne voit que les trous, y met de l'huile de Macassar, et rend ainsi le balai forestièrement touffu. Cette scène ironique excitait un rire universel. Plus tard, Finot racontait gaiement que, sans ces mille écus, il serait mort de misère et de douleur. Pour lui, mille écus étaient une fortune. Dans cette campagne, il devina, lui, le premier, le pouvoir de l'Annonce, dont il fit un si grand et si savant usage. Trois mois après, il fut rédacteur en chef d'un petit journal, qu'il finit par acheter et qui fut la base de sa fortune.

De même que la charge à fond de train faite par l'illustre Gaudissart, le Murat des voyageurs, sur les départemens et les frontières, fit triompher commercialement la maison A. Popinot, de même elle triompha dans l'opinion, grâce au famélique assaut livré aux journaux et qui produisit cette vive publicité obtenue par la Mixture Brésilienne et par la Pâte de Regnauld. A son début, cette prise d'assaut de l'opinion publique engendra trois succès, trois fortunes, et valut l'invasion des mille ambitions descendues depuis en bataillons épais dans l'arène des journaux où elles créèrent les annonces payées, immense révolution! En ce moment, la maison *A. Popinot et compagnie* se pavanait sur les murs et dans toutes les devantures.

Incapable de mesurer la portée d'une pareille publicité, Birotteau se contenta de dire à Césarine : « Ce petit Popinot marche sur mes traces! » sans comprendre la différence des temps, sans apprécier la puissance des nouveaux moyens d'exécution dont la rapidité, l'étendue, embrassaient beaucoup plus promptement qu'autrefois le monde commercial. Birotteau n'avait pas mis le pied à sa fabrique depuis son bal : il ignorait le mouvement et l'activité que Popinot y déployait. Anselme avait pris tous les ouvriers de Birotteau, il y couchait; il voyait Césarine assise sur toutes les caisses, couchée dans toutes les expéditions, imprimée sur toutes les factures; il se disait : Elle sera ma femme! quand, la chemise retroussée jusqu'aux coudes, habit bas, il enfonçait rageusement les clous d'une caisse, à défaut de ses commis en course.

Le lendemain, après avoir étudié pendant toute la nuit tout ce qu'il devait dire et ne pas dire à l'un des grands hommes de la haute banque, César arriva rue du Houssaye, et n'aborda pas, sans d'horribles palpitations, l'hôtel du banquier libéral qui appartenait à cette opinion accusée, à si juste titre, de vouloir le renversement des Bourbons. Le parfumeur, comme tous les gens du petit commerce parisien, ignorait les mœurs et les hommes de la haute banque. A Paris, entre la haute banque et le commerce, il est des maisons secondaires, intermédiaire utile à la Banque, elle y trouve une garantie de plus. Constance et Birotteau, qui ne s'étaient jamais avancés au delà de leurs moyens, dont la caisse n'avait jamais été à sec et qui gardaient leurs effets en portefeuille, n'avaient jamais eu recours à ces maisons de second ordre; ils étaient, à plus forte raison, inconnus dans les hautes régions de la Banque. Peut-être est-ce une faute de ne pas se fonder un crédit même inutile : les avis sont partagés sur ce point. Quoi qu'il en soit, Birotteau regrettait beaucoup de ne pas avoir émis sa signature. Mais, connu comme adjoint et comme homme politique, il crut n'avoir qu'à se nommer et entrer; il ignorait l'affluence quasi-royale qui distinguait l'audience de ce banquier. Introduit dans le salon qui précédait le cabinet de l'homme célèbre à tant de titres, Birotteau s'y vit au milieu d'une société nombreuse composée de députés, écrivains, journalistes, agens de change, hauts commerçans, gens d'affaires, ingénieurs, surtout de familiers qui traversaient les groupes et frappaient d'une façon particulière à la porte du cabinet où ils entraient par privilége.—Que suis-je au milieu de cette machine? se dit Birotteau, tout étourdi par le mouvement de cette forge intellectuelle où se manutentionnaient le pain quotidien de l'Opposition, où se répétaient les rôles de la grande tragi-comédie jouée par la Gauche. Il entendait discuter à sa droite la question de l'emprunt pour l'achèvement des principales lignes de canaux proposé par la Direction des Ponts-et-Chaussées, et il s'agissait de millions! A sa gauche, des journalistes à la curée de l'amour-propre du banquier s'entretenaient de la séance d'hier et de l'improvisation du patron. Durant deux heures d'attente, Birotteau aperçut trois fois le banquier politique, reconduisant à trois pas au delà de son cabinet des hommes considérables. François Keller alla jusqu'à l'antichambre pour le dernier, le général Foy.

—Je suis perdu! se dit Birotteau dont le cœur se serra.

Quand le banquier revenait à son cabinet, la troupe des courtisans, des amis, des intéressés l'assaillait comme des chiens qui poursuivent une jolie chienne. Quelques hardis roquets se glissaient malgré lui dans le sanctuaire. Les conférences duraient cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Les uns s'en allaient contrits, les autres affichaient un air satisfait ou prenaient des airs importans. Le temps s'écoulait, Birotteau regardait avec anxiété la pendule. Personne ne faisait la moindre attention à cette douleur cachée qui gémissait sur un fauteuil doré au coin de la cheminée, à la porte de ce cabinet où résidait la panacée universelle, le crédit! César pensait douloureusement qu'il avait été un moment chez lui roi, comme cet homme était roi tous les matins, et il mesurait la profondeur de l'abîme où il était tombé. Amère pensée! Combien de larmes rentrées durant cette heure passée là!... Combien de fois Birotteau ne supplia-t-il pas Dieu de lui rendre cet homme favorable, car il lui trouvait, sous une grosse

enveloppe de bonhomie populaire, une insolence, une tyrannie colérique, une brutale envie de dominer qui épouvantait son âme douce. Enfin, quand il n'y eut plus que dix ou douze personnes, Birotteau se résolut, quand la porte extérieure du cabinet grognerait, de se dresser, de se mettre au niveau du grand orateur en lui disant : Je suis Birotteau ! Le grenadier qui s'élança le premier dans la redoute de la Moskowa ne déploya pas plus de courage que le parfumeur n'en rassembla pour se livrer à cette manœuvre.

— Après tout, je suis son adjoint, se dit-il en se levant pour décliner son nom.

La physionomie de François Keller devint accorte, il voulut évidemment être aimable, il regarda le ruban rouge du parfumeur, se recula, ouvrit la porte de son cabinet, lui montra le chemin, et resta pendant quelque temps à causer avec deux personnes qui s'élancèrent de l'escalier avec la violence d'une trombe.

— Decazes veut vous parler, dit l'une des deux.

— Il s'agit de tuer le pavillon Marsan ! le roi voit clair, il vient à nous ! s'écria l'autre.

— Nous irons ensemble à la Chambre, dit le banquier en rentrant dans l'attitude de la grenouille qui veut imiter le bœuf.

— Comment peut-il penser à ses affaires ? se demanda Birotteau tout bouleversé.

Le soleil de la supériorité scintillait, éblouissait le parfumeur comme la lumière aveugle les insectes qui veulent un jour doux ou les demi-ténèbres d'une belle nuit. Sur une immense table il apercevait le budget, les mille imprimés de la chambre, les volumes du *Moniteur* ouverts, consultés et marqués pour jeter à la tête d'un ministre ses précédentes paroles oubliées et lui faire chanter la palinodie aux applaudissemens d'une foule niaise, incapable de comprendre que les événemens modifient tout. Sur une autre table, des cartons entassés, les mémoires, les projets, les mille renseignemens confiés à un homme dans la caisse duquel toutes les industries naissantes essayaient de puiser. Le luxe royal de ce cabinet plein de tableaux, de statues, d'œuvres d'art ; l'encombrement de la cheminée, l'entassement des intérêts nationaux ou étrangers amoncelés comme des ballots, tout frappait Birotteau, l'amoindrissait, augmentait sa terreur et lui glaçait le sang. Sur le bureau de François Keller gisaient des liasses d'effets, de lettres de change, de circulaires commerciales. Keller s'assit et se mit à signer rapidement les lettres qui n'exigeaient aucun examen.

— Monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ? lui dit-il.

A ces mots, prononcés pour lui seul par cette voix qui parlait à l'Europe, pendant que cette main avide allait sur le papier, le pauvre parfumeur eut comme un fer chaud dans le ventre. Il prit un air agréable que le banquier voyait prendre depuis dix ans à ceux qui avaient à l'entortiller d'une affaire importante pour eux seuls, et qui déjà lui donnait barre sur eux. François Keller jeta donc à César un regard qui lui traversa la tête, un regard napoléonien. L'imitation du regard de Napoléon était un léger ridicule que se permettaient alors quelques parvenus qui n'ont même pas été le billon de leur empereur. Ce regard tomba sur Birotteau, homme de la Droite, séide du pouvoir, élément d'élection monarchique, comme un plomb de douanier qui marque une marchandise.

— Monsieur, je ne veux pas abuser de vos momens, je serai court. Je viens, pour une affaire purement commerciale, vous demander si je puis obtenir un crédit chez vous. Ancien juge au Tribunal de Commerce et connu à la Banque, vous comprenez que, si j'avais un portefeuille plein, je n'aurais qu'à m'adresser là où vous êtes régent. J'ai eu l'honneur de siéger au Tribunal avec monsieur le baron Thibon, chef du comité d'escompte, et il ne me refuserait certes pas. Mais je n'ai jamais usé de mon crédit ni de ma signature ; ma signature est vierge, et vous savez combien alors une négociation présente de difficultés... (Keller agita la tête, et Birotteau prit ce mouvement pour un mouvement d'impatience.) — Monsieur, voici le fait, reprit-il. Je me suis engagé dans une affaire territoriale en dehors de mon commerce...

François Keller, qui signait toujours et lisait, sans avoir l'air d'écouter César, tourna la tête et lui fit un signe d'adhésion qui l'encouragea. Birotteau crut son affaire en bon chemin et respira.

— Allez, je vous entends, lui dit Keller avec bonhomie.

— Je suis acquéreur pour moitié des terrains situés autour de la Madeleine.

— Oui, j'ai entendu parler chez Nucingen de cette immense affaire engagée par la maison Claparon.

— Eh ! bien, reprit le parfumeur, un crédit de cent mille francs, garanti par ma moitié dans cette affaire, ou par mes propriétés commerciales, suffirait à me conduire au moment où je réaliserai des bénéfices que doit donner prochainement une conception de pure parfumerie. S'il était nécessaire, je vous couvrirais par des effets d'une nouvelle maison, la maison Popinot, une jeune maison qui..

Keller parut se soucier fort peu de la maison Popinot, et Birotteau comprit qu'il s'engageait dans une mauvaise voie ; il s'arrêta, puis, effrayé du silence, il reprit : — Quant aux intérêts, nous...

— Oui, oui, dit le banquier, la chose peut s'arranger, ne doutez pas de mon désir de vous être agréable. Occupé comme je le suis, j'ai les finances européennes sur les bras, et la Chambre prend tous mes momens, vous ne serez pas étonné d'apprendre que je laisse étudier une foule d'affaires à mes Bureaux. Allez voir, en bas, mon frère Adolphe, expliquez-lui la nature de vos garanties ; s'il approuve l'opération, vous reviendrez avec lui demain ou après-demain à l'heure où j'examine à fond les affaires, à cinq heures du matin. Nous serons heureux et fiers d'avoir obtenu votre confiance, vous êtes un de ces royalistes conséquens dont on peut être l'ennemi politique, mais dont l'estime est flatteuse...

— Monsieur, dit le parfumeur exalté par cette phrase de tribune, je suis aussi digne de l'honneur que vous me faites que de l'insigne et royale faveur... Je l'ai méritée en siégeant au tribunal consulaire et en combattant...

— Oui, reprit le banquier, la réputation dont vous jouissez est un passe-port, monsieur Birotteau. Vous ne devez proposer que des affaires faisables, vous pouvez compter sur notre concours.

Une femme, madame Keller, une des deux filles du comte de Gondreville, pair de France, ouvrit une porte que Birotteau n'avait pas vue.

— Mon ami, j'espère te voir avant la Chambre, dit-elle.

— Il est deux heures, s'écria le banquier, la bataille est entamée. Excusez-moi, monsieur, il s'agit de culbuter un ministère... Voyez mon frère.

Il reconduisit le parfumeur jusqu'à la porte du salon et dit à l'un de ses gens : — Menez monsieur chez monsieur Adolphe.

A travers le labyrinthe d'escaliers où le guidait un homme en livrée vers un cabinet moins somptueux que celui du chef de la maison, mais plus utile, le parfumeur, à cheval sur un *si*, la plus douce monture de l'Espérance, se caressait le menton en trouvant de très-bon augure les flatteries de l'homme célèbre. Il regrettait qu'un ennemi des Bourbons fût si gracieux, si capable, si grand orateur.

Plein de ces illusions, il entra dans un cabinet froid, meublé de deux secrétaires à cylindre, de mesquins fauteuils, orné de rideaux très-négligés et d'un maigre tapis. Ce cabinet était à l'autre ce qu'est une cuisine à la salle à manger, la fabrqiue à la boutique. Là s'éventraient les affaires de banque et de commerce, s'analysaient les entreprises et s'arrachaient les prélèvemens de la banque sur tous les bénéfices des industries jugées profitables. Là se combinaient ces coups audacieux par lesquels les Keller se signalèrent dans le haut commerce, et par lesquels ils se créaient un monopole rapidement exploité. Là s'étudiaient les défauts de la législation, et se stipulaient sans honte ce que la Bourse nomme *les parts à goinfre*, commissions exigées pour les moindres services, comme d'appuyer une entreprise de leur nom et de la créditer. Là s'ourdissaient ces tromperies fleuretées de légalité, qui consistent à commanditer sans engagement des entreprises douteuses, afin d'en attendre le succès et de les tuer pour

s'en emparer en redemandant les capitaux dans un moment critique: horrible manœuvre par laquelle furent enveloppés tant d'actionnaires.

Les deux frères s'étaient distribué leurs rôles. En haut, François, homme brillant et politique, se conduisait en roi, distribuait les grâces et les promesses, se rendait agréable à tous. Avec lui tout était facile; il engageait noblement les affaires, il grisait les nouveaux débarqués et les spéculateurs de fraîche date avec le vin de sa faveur et sa capiteuse parole, en leur développant leurs propres idées. En bas, Adolphe excusait son frère sur ses préoccupations politiques, et il passait habilement le rateau sur le tapis; il était le frère compromis, l'homme difficile. Il fallait donc avoir deux paroles pour conclure avec cette maison perfide. Souvent le gracieux oui du cabinet somptueux devenait un non sec dans le cabinet d'Adolphe. Cette suspensive manœuvre permettait la réflexion, et servait souvent à amuser d'inhabiles concurrens. Le frère du banquier causait alors avec le fameux Palma, le conseiller intime de la maison Keller, qui se retira à l'apparition du parfumeur. Quand Birotteau se fut expliqué, Adolphe, le plus fin des deux frères, un vrai loup-cervier, à l'œil aigu, aux lèvres minces, au teint aigre, jeta sur Birotteau, par-dessus ses lunettes et en baissant la tête, un regard qu'il faut appeler le regard du banquier, et qui tient de celui des vautours et des avoués; il est avide et indifférent, clair et obscur, éclatant et sombre.

— Veuillez m'envoyer les actes sur lesquels repose l'affaire de la Madeleine, dit-il, là gît la garantie du compte, il faut les examiner avant de vous l'ouvrir et de discuter les intérêts. Si l'affaire est bonne, nous pourrons, pour ne pas vous grever, nous contenter d'une part dans les bénéfices au lieu d'un escompte.

— Allons, se dit Birotteau en revenant chez lui, je vois ce dont il s'agit. Comme le castor poursuivi, je dois me débarrasser d'une partie de ma peau. Il vaut mieux se laisser tondre que de mourir.

Il remonta ce jour-là chez lui, très-riant, et sa gaîeté fut de bon aloi.

— Je suis sauvé, dit-il à Césarine, j'aurai un crédit chez les Keller.

Le vingt-neuf décembre seulement, Birotteau put se trouver dans le cabinet d'Adolphe Keller. La première fois que le parfumeur revint, Adolphe était allé visiter une terre à six lieues de Paris que le grand orateur voulait acheter. La seconde fois, les deux Keller étaient en affaire pour la matinée : il s'agissait de soumissionner un emprunt proposé aux Chambres, ils priaient monsieur Birotteau de revenir le vendredi suivant. Ces délais tuaient le parfumeur. Mais enfin ce vendredi se leva. Birotteau se trouva dans le cabinet, assis au coin de la cheminée, au jour de la fenêtre, et Adolphe Keller à l'autre coin.

— C'est bien, monsieur, lui dit le banquier en lui montrant les actes, mais qu'avez-vous payé sur les prix des terrains ?

— Cent quarante mille francs.

— Argent ?

— Effets.

— Sont-ils payés?

— Ils sont à échoir.

— Mais si vous avez surpayé les terrains, eu égard à leur valeur actuelle, où serait notre garantie? elle ne reposerait que sur la bonne opinion que vous inspirez et sur la considération dont vous jouissez. Les affaires ne reposent pas sur des sentimens. Si vous avez payé deux cent mille francs, en supposant qu'il y ait cent mille francs de donnés en trop pour s'emparer des terrains, nous aurions bien alors une garantie de cent mille francs pour répondre de cent mille francs escomptés. Le résultat pour nous serait d'être propriétaires de votre part en payant à votre place, il faut alors savoir si l'affaire est bonne. Attendre cinq ans pour doubler ses fonds, il vaut mieux les faire valoir en banque. Il y a tant d'événemens! Vous voulez faire une circulation pour payer des billets à échoir, manœuvre dangereuse! on recule pour mieux sauter. L'affaire ne nous va pas.

Cette phrase frappa Birotteau comme si le bourreau lui avait mis sur l'épaule son fer à marquer, il perdit la tête.

— Voyons, dit Adolphe, mon frère vous porte un vif intérêt, il m'a parlé de vous. Examinons vos affaires, dit-il en jetant au parfumeur un regard de courtisane pressée de payer son terme.

Birotteau devint Molineux, dont il s'était moqué si supérieurement. Amusé par le banquier, qui se complut à dévider la bobine des pensées de ce pauvre homme, et qui s'entendait à interroger un négociant comme le juge Popinot à faire causer un criminel, César raconta ses entreprises : il mit en scène la Double Pâte des Sultanes, l'Eau Carminative, l'affaire Roguin, son procès à propos de son emprunt hypothécaire dont il n'avait rien reçu. En voyant l'air souriant et réfléchi de Keller, à ses hochemens de tête, Birotteau se disait: « Il m'écoute! je l'intéresse! j'aurai mon crédit! » Adolphe Keller riait de Birotteau comme le parfumeur avait ri de Molineux. Entraîné par la loquacité particulière aux gens qui se laissent griser par le malheur, César montra le vrai Birotteau : il donna sa mesure en proposant comme garantie l'Huile Céphalique et la maison Popinot, son dernier enjeu. Le bonhomme, promené par un faux espoir, se laissa sonder, examiner par Adolphe Keller, qui reconnut dans le parfumeur une ganache royaliste près de faire faillite. Enchanté de voir faillir un adjoint au maire de leur Arrondissement, un homme décoré de la veille, un homme du pouvoir, Adolphe dit alors nettement à Birotteau qu'il ne pouvait ni lui ouvrir un compte ni rien dire en sa faveur à son frère François, le grand orateur. Si François se laissait aller à d'imbéciles générosités en secourant les gens d'une opinion contraire à la sienne et ses ennemis politiques, lui, Adolphe, s'opposerait de tout son pouvoir à ce qu'il fit un métier de dupe, et l'empêcherait de tendre la main à un vieil adversaire de Napoléon, un blessé de Saint-Roch. Birotteau exaspéré voulut dire quelque chose de l'avidité de la haute banque, de sa dureté, de sa fausse philanthropie; mais il fut pris d'une si violente douleur qu'il put à peine balbutier quelques phrases sur l'institution de la Banque de France où les Keller puisaient.

— Mais, dit Adolphe Keller, la Banque ne fera jamais un escompte qu'un simple banquier refuse.

— La Banque, dit Birotteau, m'a toujours paru manquer à sa destination quand elle s'applaudit, en présentant le compte de ses bénéfices, de n'avoir perdu que cent ou deux cent mille francs avec le commerce parisien, elle en est la tutrice.

Adolphe se prit à sourire en se levant par un geste d'homme ennuyé.

— Si la Banque se mêlait de commanditer les gens embarrassés sur la place la plus friponne et la plus glissante du monde financier, elle déposerait son bilan au bout d'un an. Elle a déjà beaucoup de peine à se défendre contre les circulations et les fausses valeurs, que serait-ce s'il fallait étudier les affaires de ceux qui voudraient se faire aider par elle!

— Où trouver dix mille francs qui me manquent pour demain, samedi TRENTE? se disait Birotteau en traversant la cour.

Suivant la coutume, on paie le *trente* quand le trente et un est un jour férié.

En atteignant à la porte cochère, les yeux baignés de larmes, le parfumeur vit à peine un beau cheval anglais en sueur qui arrêta net à la porte un des plus jolis cabriolets qui roulassent en ce moment sur le pavé de Paris. Il aurait bien voulu être écrasé par ce cabriolet, il serait mort par accident, et le désordre de ses affaires eût été mis sur le compte de cet événement. Il ne reconnut pas du Tillet qui, svelte et dans une élégante mise du matin, jeta les guides à son domestique et une couverture sur le dos en sueur de son cheval pur sang.

— Et par quel hasard ici? dit du Tillet à son ancien patron.

Du Tillet le savait bien, les Keller avaient demandé des renseignemens à Claparon qui, s'en référant à du Tillet, avait démoli la vieille réputation du parfumeur. Quoique subitement rentrées, les larmes du pauvre négociant parlaient énergiquement.

— Seriez-vous venu demander quelques services à ces ara-

bes, dit du Tillet, ces égorgeurs du commerce, qui ont fait des tours infâmes, hausser les indigos après les avoir accaparés, baisser le riz pour forcer les détenteurs à vendre le leur à bas prix afin de tout avoir et tenir le marché, des gens qui n'ont ni foi, ni loi, ni âme? Vous ne savez donc pas ce dont ils sont capables? Ils vous ouvrent un crédit quand vous avez une belle affaire, et vous le ferment au moment où vous êtes engagé dans les rouages de l'affaire, et ils vous forcent à la céder à vil prix. Le Havre, Bordeaux et Marseille vous en diront de belles sur leur compte. La politique leur sert à couvrir bien des saletés, allez! aussi les exploité-je sans scrupule! Promenons-nous, mon cher Birotteau! Joseph! promenez mon cheval, il a trop chaud, et c'est un capital que mille écus. Et il se dirigea vers le boulevard. — Voyons, mon cher patron, car vous avez été mon patron, avez-vous besoin d'argent? Ils vous ont demandé des garanties, les misérables. Moi je vous connais, je vous offre de l'argent sur vos simples effets. J'ai fait honorablement ma fortune avec des peines inouïes. Je suis allé la chercher en Allemagne, la fortune! Je puis vous le dire aujourd'hui: j'ai acheté les créances sur le roi à soixante pour cent de remise, alors votre caution m'a été bien utile, et j'ai de la reconnaissance, moi! Si vous avez besoin de dix mille francs, ils sont à vous.

— Quoi, du Tillet, s'écria César, est-ce vrai? ne vous jouez-vous pas de moi? Oui, je suis un peu gêné, mais ce n'est que pour un moment...

— Je le sais, l'affaire Roguin, répondit du Tillet. Hé! j'y suis de dix mille francs que ce vieux drôle m'a empruntés pour s'en aller; mais madame Roguin me les rendra sur ses reprises. J'ai conseillé à cette pauvre femme de ne pas faire la sottise de donner sa fortune pour payer des dettes faites pour une fille; ce serait bon si elle acquittait tout, mais comment favoriser certains créanciers au détriment des autres? Vous n'êtes pas un Roguin, je vous connais, dit du Tillet, vous vous brûleriez la cervelle plutôt que de me faire perdre un sou. Venez, nous voilà rue de la Chaussée-d'Antin, montez chez moi.

Le parvenu prit plaisir à faire passer son ancien patron par ses appartemens au lieu de le mener dans les Bureaux, et il le conduisit lentement afin de lui laisser voir une belle et somptueuse salle à manger, garnie de tableaux achetés en Allemagne, deux salons d'une élégance et d'un luxe que Birotteau n'avait encore admirés que chez le duc de Lenoncourt. Les yeux du bourgeois furent éblouis par des dorures, des œuvres d'art, des bagatelles folles, des vases précieux, par mille détails qui faisaient bien pâlir le luxe de l'appartement de Constance; et sachant le prix de sa folie, il se disait: — Où donc a-t-il pris tant de millions! Il entra dans une chambre à coucher auprès de laquelle celle de sa femme lui parut être ce que le troisième étage d'une comparse est à l'hôtel d'un premier sujet de l'Opéra. Le plafond, tout en satin violet, était rehaussé par des plis de satin blanc. Une descente de lit en hermine se dessinait sur les couleurs violacées d'un tapis du Levant. Les meubles, les accessoires offraient des formes nouvelles et d'une recherche extravagante. Le parfumeur s'arrêta devant une ravissante pendule de l'Amour et Psyché qui venait d'être faite pour un banquier célèbre, du Tillet avait obtenu de lui le seul exemplaire qui existât avec celui de son confrère. Enfin l'ancien patron et son ancien commis arrivèrent à un cabinet de petit-maître élégant, coquet, sentant plus l'amour que la finance. Madame Roguin avait sans doute offert, pour reconnaître les soins donnés à sa fortune, un coupoir en or sculpté, des serre-papiers en malachite garnis de ciselures, tous les coûteux colifichets d'un luxe effréné. Le tapis, un des plus riches produits de la Belgique étonnait autant le regard, qu'il surprenait les pieds par la molle épaisseur de sa haute laine d'une étonnante richesse. Du Tillet fit asseoir au coin de sa cheminée le pauvre parfumeur ébloui, confondu.

— Voulez-vous déjeuner avec moi?

Il sonna. Vint un valet de chambre mieux mis que Birotteau.

— Dites à monsieur Legras de monter, puis allez dire à Joseph de rentrer ici, vous le trouverez à la porte de la maison Keller, vous entrerez dire chez Adolphe Keller qu'au lieu d'aller le voir je l'attendrai jusqu'à l'heure de la Bourse. Faites-moi servir et tôt!

Ces phrases stupéfièrent le parfumeur.

— Il fait venir ce redoutable Adolphe Keller, il le siffle comme un chien! lui, du Tillet?

Un tigre, gros comme le poing, vint déplier une table que Birotteau n'avait pas vue tant elle était mince, et y apporta un pâté de foie gras, une bouteille de vin de Bordeaux, toutes les choses recherchées qui n'apparaissaient chez Birotteau que deux fois par trimestre, aux grands jours. Du Tillet jouissait. Sa haine contre le seul homme qui eût le droit de le mépriser s'épanouissait si chaudement que Birotteau lui fit éprouver la sensation profonde que causerait le spectacle d'un mouton se défendant contre un tigre. Il lui passa par le cœur une idée généreuse : il se demanda si sa vengeance n'était pas accomplie, il flottait entre les conseils de la clémence réveillée et ceux de la haine assoupie.

— Je puis anéantir commercialement cet homme, pensait-il, j'ai droit de vie et de mort sur lui, sur sa femme qui m'a roué, sur sa fille dont la main m'a paru dans un temps toute une fortune. J'ai son argent, contentons-nous de laisser nager ce pauvre niais au bout de la corde que je tiendrai.

Les honnêtes gens manquent de tact, ils n'ont aucune mesure dans le bien, parce que pour eux tout est sans détour ni arrière-pensée. Birotteau consomma son malheur, il irrita le tigre, le perça au cœur sans le savoir, il le rendit implacable par un mot, par un éloge, par une expression vertueuse, par la bonhomie même de la probité. Quand le caissier vint, du Tillet lui montra César.

— Monsieur Legras, apportez-moi dix mille francs et un billet de cette somme fait à mon ordre et à quatre-vingt dix jours par monsieur qui est monsieur Birotteau, vous savez!

Du Tillet servit du pâté, versa un verre de vin de Bordeaux au parfumeur qui, se voyant sauvé, se livrait à des rires convulsifs, il caressait sa chaîne de montre, et ne mettait une bouchée dans sa bouche que quand son ancien commis lui disait : — Vous ne mangez pas?

Birotteau dévoilait ainsi la profondeur de l'abîme où la main de du Tillet l'avait plongé, d'où elle le retirait, où elle pouvait le replonger. Lorsque le caissier revint, qu'après avoir signé l'effet César, sentit les billets de banque dans sa poche, il ne se contint plus. Un instant auparavant son quartier, la Banque allaient savoir qu'il ne payait pas, et il lui fallait avouer sa ruine à sa femme; maintenant, tout était réparé! Le bonheur de la délivrance égalait en intensité les tortures de la défaite. Les yeux du pauvre homme s'humectèrent malgré lui.

— Qu'avez-vous donc, mon cher patron? dit du Tillet. Ne feriez-vous pas pour moi demain ce que je fais aujourd'hui pour vous? N'est-ce pas simple comme bonjour?

— Du Tillet, dit avec emphase et gravité le bonhomme en se levant et prenant la main de son ancien commis, je te rends toute mon estime.

— Comment l'avais-je perdue? dit du Tillet en se sentant si vigoureusement atteint au sein de sa prospérité qu'il rougit.

— Perdue... pas précisément, dit le parfumeur foudroyé par sa bêtise, on m'avait dit des choses sur votre liaison avec madame Roguin. Diable! prendre la femme d'un autre...

— Tu bats la breloque, mon vieux, pensa du Tillet en se servant d'un mot de son premier métier.

En se disant cette phrase, il revenait à son projet d'abattre cette vertu, de la fouler aux pieds, de rendre méprisable sur la place de Paris l'homme vertueux et honorable par lequel il avait été pris la main dans le sac. Toutes les haines, politiques ou privées, de femme à femme, d'homme à homme, n'ont pas d'autre fait qu'une semblable surprise. On ne se hait pas pour des intérêts compromis, pour une blessure, ni même pour un soufflet; tout est réparable. Mais avoir été saisi en flagrant délit de lâcheté!... le duel qui s'ensuit entre le criminel et le témoin du crime ne se termine que par la mort de l'un ou de l'autre.

— Oh! madame Roguin, dit railleusement du Tillet; mais

n'est-ce pas au contraire une plume dans le bonnet d'un jeune homme? Je vous comprends, mon cher patron : on vous aura dit qu'elle m'avait prêté de l'argent. Eh! bien, au contraire, je lui rétablis sa fortune étrangement compromise dans les affaires de son mari. L'origine de ma fortune est pure, je viens de vous la dire. Je n'avais rien, vous le savez! Les jeunes gens se trouvent parfois dans d'affreuses nécessités. On peut se laisser aller au sein de la misère. Mais si l'on a fait, comme la République, des emprunts forcés, eh! bien, on les rend, et l'on est alors plus probe que la France.

— C'est cela, dit Birotteau. Mon enfant... Dieu... N'est-ce pas Voltaire, qui a dit :

Il fit du repentir la vertu des mortels.

— Pourvu, reprit du Tillet encore assassiné par cette citation, pourvu qu'on n'emporte pas la fortune de son voisin, lâchement, bassement, comme, par exemple, si vous veniez à faire faillite avant trois mois et que mes dix mille francs fussent flambés...

— Moi faire faillite, dit Birotteau qui avait bu trois verres de vin et que le plaisir grisait. On connait mes opinions sur la faillite! La faillite est la mort d'un commerçant, je mourrais!

— A votre santé, dit du Tillet.

— A ta prospérité, repartit le parfumeur. Pourquoi ne vous fournissez-vous pas chez moi?

— Ma foi, dit du Tillet, je l'avoue, j'ai peur de madame César, elle me fait toujours une impression! et si vous n'étiez pas mon patron, ma foi! je...

— Ah! tu n'es pas le premier qui la trouve belle, et beaucoup l'ont désirée, mais elle m'aime! Eh! bien, du Tillet, reprit Birotteau, mon ami, ne faites pas les choses à demi.

— Comment?

Birotteau expliqua l'affaire des terrains à du Tillet qui ouvrit de grands yeux et complimenta le parfumeur sur sa pénétration, sur sa prévision, en vantant l'affaire.

— Eh! bien, je suis bien aise de ton approbation, vous passez pour une des fortes têtes de la Banque, du Tillet! Cher enfant, vous pouvez me procurer un crédit à la Banque afin d'attendre les produits de l'Huile Céphalique.

— Je puis vous adresser à la maison Nucingen, répondit du Tillet en se promettant de faire danser à sa victime toutes les figures de la contredanse des faillis.

Ferdinand se mit à son bureau pour écrire la lettre suivante :

A MONSIEUR LE BARON DE NUCINGEN.

A Paris.

« Mon cher baron,

» Le porteur de cette lettre est monsieur César Birotteau, » adjoint au maire du deuxième arrondissement et l'un des » industriels les plus renommés de la parfumerie parisienne ; » il désire entrer en relation avec vous. Faites de confiance » tout ce qu'il veut vous demander; en l'obligeant, vous » obligez

» Votre ami,

» F. DU TILLET. »

Du Tillet ne mit pas de point sur l'i de son nom. Pour ceux avec lesquels il faisait des affaires, cette erreur volontaire était un signe de convention. Les recommandations les plus vives, les chaudes et favorables instances de sa lettre ne signifiaient rien alors. Une telle lettre, où les points d'exclamation suppliaient, où du Tillet se mettait à genoux, était alors arrachée par des considérations puissantes ; il n'avait pas pu la refuser ; elle devait être regardée comme non avenue. En voyant l'i sans point, son ami donnait alors de l'eau bénite de cour au solliciteur. Beaucoup de gens du monde et des plus considérables sont joués ainsi comme des enfans par les gens d'affaires, par les banquiers, par les avocats, qui tous ont une double signature, l'une morte, l'autre vivante. Les plus fins y sont pris. Pour reconnaître cette ruse, il faut avoir éprouvé le double effet d'une lettre chaude et d'une lettre froide.

— Vous me sauvez, du Tillet! dit César en lisant cette lettre.

— Mon Dieu! dit du Tillet, allez demander de l'argent, Nucingen en lisant mon billet vous en donnera tant que vous en voudrez. Malheureusement mes fonds sont engagés pour quelques jours; sans cela, je ne vous enverrais pas chez le prince de la haute banque, car les Keller ne sont que des pygmées auprès du baron de Nucingen. C'est Law reparaissant en Nucingen. Avec ma lettre vous serez en mesure le quinze janvier, et nous verrons après. Nucingen et moi nous sommes les meilleurs amis du monde, il ne voudrait pas me désobliger pour un million.

— C'est comme un aval, se dit en lui-même Birotteau qui s'en alla pénétré de reconnaissance pour du Tillet. Eh! bien, se disait-il, un bienfait n'est jamais perdu! Et il philosophait à perte de vue. Néanmoins une pensée aigrissait son bonheur. Il avait bien pendant quelques jours empêché sa femme de mettre le nez dans les livres, il avait rejeté la caisse sur le dos du Célestin en l'aidant, il avait pu vouloir que sa femme et sa fille eussent la jouissance du bel appartement qu'il leur avait arrangé, meublé; mais ces premiers petits bonheurs épuisés, madame Birotteau serait morte plutôt que de renoncer à voir par elle-même les détails de sa maison, à tenir, suivant son expression, *la queue de la poêle.* Birotteau se trouvait au bout de son latin; il avait usé tous ses artifices pour dérober à sa femme la connaissance des symptômes de sa gêne. Constance avait fortement improuvé l'envoi des mémoires, elle avait grondé les commis, et accusé Célestin de vouloir ruiner sa maison, croyant que Célestin seul avait eu cette idée. Célestin s'était laissé gronder par ordre de Birotteau Madame César, aux yeux des commis, gouvernait le parfumeur, car il est possible de tromper le public, mais non les gens de sa maison sur celui qui a la supériorité réelle dans un ménage. Birotteau devait avouer sa situation à sa femme, car le compte avec du Tillet allait vouloir une justification. Au retour, Birotteau ne vit pas sans frémir Constance à son comptoir, vérifier le livre d'échéances et faisant sans doute le compte de caisse.

— Avec quoi paieras-tu demain? lui dit-elle à l'oreille quand il s'assit à côté d'elle.

— Avec de l'argent, répondit-il en tirant ses billets de Banque et en faisant signe à Célestin de les prendre

— Mais d'où viennent-ils?

— Je te conterai cela ce soir. Célestin inscrivez, fin mars, un billet de dix mille francs, ordre du Tillet.

— Du Tillet! répéta Constance frappée de terreur.

— Je vais aller voir Popinot, dit César. C'est mal à moi de ne pas être encore allé le visiter chez lui. Vend-on de son huile?

— Les trois cents bouteilles qu'il nous a données sont parties!

— Birotteau, ne sors pas, j'ai à te parler lui dit Constance en prenant César par le bras et l'entraînant dans sa chambre avec une précipitation qui dans toute autre circonstance eût fait rire. — Du Tillet, dit-elle quand elle fut seule avec son mari et après s'être assurée qu'il n'y avait que Césarine avec elle, du Tillet qui nous a volé mille écus?.... Tu fais des affaires avec du Tillet, un monstre... qui voulait me séduire, lui dit-elle à l'oreille.

— Folie de jeunesse, dit Birotteau devenu tout à coup esprit fort.

— Écoute, Birotteau, tu te déranges, tu ne vas plus à la fabrique. Il y a quelque chose, je le sens! Tu vas me le dire, je veux tout savoir.

— Eh! bien, dit Birotteau, nous avons failli être ruinés, nous l'étions même encore ce matin, mais tout est réparé.

Et il raconta l'horrible histoire de sa quinzaine.

— Voilà donc la cause de ta maladie, s'écria Constance.

— Oui, maman, s'écria Césarine. Va, mon père a été bien courageux. Tout ce que je souhaite est d'être aimée comme il t'aime. Il ne pensait qu'à ta douleur

— Mon rêve est accompli, dit la pauvre femme en se laissant tomber sur sa causeuse au coin de son feu, pâle, blême, épouvantée. J'avais prévu tout. Je te l'ai dit dans cette fatale nuit, dans notre ancienne chambre que tu as démolie,

il ne nous restera que les yeux pour pleurer. Ma pauvre Césarine ! je...

— Allons, te voilà, s'écria Birotteau. Ne vas-tu pas m'ôter le courage dont j'ai besoin.

— Pardon, mon ami, dit Constance en prenant la main de César et la lui serrant avec une tendresse qui alla jusqu'au cœur du pauvre homme. J'ai tort, voilà le malheur venu, je serai muette, résignée et pleine de force. Non, tu n'entendras jamais une plainte. Elle se jeta dans les bras de César, et y dit en pleurant : Courage, mon ami, courage. J'en aurais pour deux s'il en était besoin.

— Mon huile, ma femme, mon huile nous sauvera.

— Que Dieu nous protége, dit Constance.

— Anselme ne secourra-t-il donc pas mon père ? dit Césarine.

— Je vais le voir, s'écria César trop ému par l'accent déchirant de sa femme qui ne lui était pas connue tout entière même après dix-neuf ans. Constance, n'aie plus aucune crainte. Tiens, lis la lettre de du Tillet à monsieur de Nucingen, nous sommes sûrs d'un crédit. J'aurai d'ici là gagné mon procès. D'ailleurs, ajouta-t-il en faisant un mensonge nécessaire, nous avons notre oncle Pillerault, il ne s'agit que d'avoir du courage.

— S'il ne s'agissait que de cela, dit Constance en souriant.

Birotteau, soulagé d'un grand poids, marcha comme un homme mis en liberté, quoiqu'il éprouvât en lui-même l'indéfinissable épuisement qui suit les luttes morales excessives où se dépense plus de fluide nerveux, plus de volonté, qu'on ne doit en émettre journellement, et où l'on prend pour ainsi dire sur le capital d'existence. Birotteau était déjà vieilli.

La maison A. Popinot, rue des Cinq-Diamans, avait bien changé depuis deux mois. La boutique était repeinte. Les casiers rechampis et pleins de bouteilles réjouissaient l'œil de tout commerçant qui connaît les symptômes de la prospérité. Le plancher de la boutique était encombré de papier d'emballage. Le magasin contenait de petits tonneaux de différentes huiles dont la commission avait été conquise à Popinot par le dévoué Gaudissart. Les livres et la comptabilité, la caisse, étaient au-dessus de la boutique et de l'arrière-boutique. Une vieille cuisinière faisait le ménage de trois commis et de Popinot. Popinot confiné dans un coin de sa boutique et dans un comptoir fermé par un vitrage, se montrait avec un tablier de serge, de doubles manches en toile verte, la plume à l'oreille, quand il n'était pas plongé dans un tas de papiers comme au moment où vint Birotteau et pendant lequel il dépouillait son courrier, plein de traites et de lettres de commande. A ces mots : Eh ! bien, mon garçon ? dits par son ancien patron, il leva la tête, ferma sa cabane à clef, et vint d'un air joyeux, le bout du nez rouge. Il n'y avait pas de feu dans la boutique dont la porte restait ouverte.

— Je craignais que vous ne vinssiez jamais, répondit Popinot d'un air respectueux.

Les commis accoururent voir le grand homme de la parfumerie, l'adjoint décoré, l'associé de leur patron. Ces muets hommages flattèrent le parfumeur. Birotteau, naguère si petit chez les Keller, éprouva le besoin de les imiter : il se caressa le menton, sursauta vaniteusement à l'aide de ses talons, en disant ses banalités.

— Eh ! bien, mon ami, se lève-t-on de bonne heure ? lui demanda-t-il.

— Non, l'on ne se couche pas toujours, dit Popinot, il faut se cramponner au succès...

— Eh ! bien, que disais-je ? mon huile est une fortune.

— Oui, monsieur, mais les moyens d'exécution y sont pour quelque chose : je vous ai bien monté votre diamant.

— Au fait, dit le parfumeur, où en sommes-nous ? Y a-t-il des bénéfices ?

— Au bout d'un mois, s'écria Popinot, y pensez-vous ? L'ami Gaudissart n'est en route que depuis vingt-cinq jours, et a pris une chaise de poste sans me le dire. Oh ! il est bien dévoué. Nous devrons beaucoup à mon oncle ! Les journaux, dit-il à l'oreille de Birotteau, nous coûteront douze mille francs.

— Les journaux ? s'écria l'adjoint.

— Vous ne les avez donc pas lus ?

— Non.

— Vous ne savez rien alors, dit Popinot.

Vingt mille francs d'affiches, cadres et impressions !... cent mille bouteilles achetées. Ah ! tout est sacrifice en ce moment. La fabrication se fait sur une grande échelle. Si vous aviez mis le pied au faubourg où j'ai souvent passé les nuits, vous auriez vu un petit casse-noisette de mon invention qui n'est pas piqué des vers. Pour mon compte, j'ai fait ces cinq derniers jours trois mille francs rien qu'en commissions sur les huiles de droguerie.

— Quelle bonne tête, dit Birotteau en posant sa main sur les cheveux du petit Popinot et les remuant comme si Popinot était un bambin, je l'ai devinée. Plusieurs personnes entrèrent. — A dimanche, nous dînons chez ta tante Ragon, dit Birotteau qui laisssa Popinot à ses affaires en voyant que la chair fraîche qu'il était venu sentir n'était pas découpée. Est-ce extraordinaire ! Un commis devient négociant en vingt-quatre heures, pensait Birotteau qui ne revenait pas plus du bonheur et de l'aplomb de Popinot que du luxe de du Tillet. Anselme vous a pris un petit air pincé, quand je lui ai mis la main sur la tête, comme s'il était déjà François Keller.

Birotteau n'avait pas songé que les commis le regardaient, et qu'un maître de maison a sa dignité à conserver chez lui. Là, comme chez du Tillet, le bonhomme avait fait une sottise par bonté de cœur, et faute de retenir un sentiment vrai, bourgeoisement exprimé, César aurait blessé tout autre homme qu'Anselme.

Ce dîner du dimanche chez les Ragon devait être la dernière joie des dix-neuf années heureuses du ménage de Birotteau, joie complète d'ailleurs. Ragon demeurait rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, à un deuxième étage, dans une antique maison de digne apparence, dans un vieil appartement à trumeaux où dansaient les bergères en paniers et où paissaient les moutons de ce dix-huitième siècle dont la bourgeoisie grave et sérieuse, à mœurs comiques, à idées respectueuses envers la noblesse, dévouée au souverain et à l'église, était admirablement bien représentée par les Ragon. Les meubles, les pendules, le linge, la vaisselle, tout semblait être patriarcal, à formes neuves par leur vieillesse même. Le salon, tendu de vieux damas, orné de rideaux en brocatelle, offrait des duchesses, des bonheurs du jour, un superbe Popinot, échevin de Sancerre, peint par Latour, le père de madame Ragon, un homme excellent en peinture, et qui souriait comme un parvenu dans sa gloire. Au logis, madame Ragon se complétait par un petit chien anglais de la race de ceux de Charles II, qui faisait un merveilleux effet sur son petit sofa dur, à formes *rococo*, qui, certes, n'avait jamais joué le rôle du sofa de Crébillon. Parmi toutes leurs vertus, les Ragon se recommandaient par la conservation de vieux vins arrivés à un parfait dépouillement, et par la possession de quelques liqueurs de madame Anfoux, que des gens assez entêtés pour aimer (sans espoir, disait-on), la belle madame Ragon lui avaient rapportées des Iles. Aussi leurs petits dîners étaient-ils prisés ! Une vieille cuisinière, Jeannette, servait les deux vieillards avec un aveugle dévouement, elle aurait volé des fruits pour leur faire des confitures ! Loin d'amasser son argent, elle le mettait sagement à la Loterie, espérant apporter un jour le gros lot à ses maîtres. Le dimanche où ses maîtres avaient du monde, elle était, malgré ses soixante ans, à la cuisine pour surveiller les plats, à la table pour servir avec une agilité qui eût rendu des points à mademoiselle Mars dans son rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*.

Les invités étaient le juge Popinot, l'oncle Pillerault, Anselme, les trois Birotteau, les trois Matifat et l'abbé Loraux. Madame Matifat, naguère coiffée en turban pour danser, vint en robe de velours bleu, gros bas de coton et souliers de peau de chèvre, des gants de chamois bordés de peluche verte et un chapeau doublé de rose, orné d'oreilles d'ours. Ces dix personnes furent réunies à cinq heures. Les vieux Ragon suppliaient leurs convives d'être exacts. Quand on invitait ce digne ménage, on avait soin de faire dîner à cette heure, car

ces estomacs de soixante-dix ans ne se pliaient point aux nouvelles heures prises par le bon ton.

Césarine savait que madame Ragon la placerait à côté d'Anselme : toutes les femmes, même les dévotes et les sottes, s'entendent en fait d'amour. La fille du parfumeur s'était donc mise de manière à tourner la tête à Popinot. Constance, qui avait renoncé, non sans douleur, au notaire, lequel jouait dans sa pensée le rôle d'un prince héréditaire, contribua, non sans d'amères réflexions, à cette toilette. Cette prévoyante mère descendit le pudique fichu de gaze pour découvrir un peu les épaules de Césarine et laisser voir l'attachement du col qui était d'une remarquable élégance. Le corsage à la grecque, croisé de gauche à droite, à cinq plis, pouvait s'entr'ouvrir et montrer de délicieuses rondeurs. La robe mérinos gris de plomb à falbalas bordés d'agrémens verts dessinait nettement une taille qui ne parut jamais ni si fine ni si souple. Les oreilles étaient ornées de pendeloques en or travaillé. Les cheveux relevés à la chinoise permettaient au regard d'embrasser les suaves fraîcheurs d'une peau nuancée de veines, où la vie la plus pure éclatait aux endroits mats. Enfin, Césarine était si coquettement belle que madame Matifat ne put s'empêcher de l'avouer, sans s'apercevoir que la mère et la fille avaient compris la nécessité d'ensorceler le petit Popinot.

Birotteau ni sa femme, ni madame Matifat, personne ne troubla la douce conversation que les deux enfans enflammés par l'amour tinrent à voix basse dans une embrasure de croisée où le froid déployait ses bises fenestrales. D'ailleurs, la conversation des grandes personnes s'anima quand le juge Popinot laissa tomber un mot sur la fuite de Roguin, en faisant observer que c'était le second notaire qui manquait, et que pareil crime était jadis inconnu. Madame Ragon, au mot de Roguin, avait poussé le pied de son frère, Pillerault avait couvert la voix du juge, et tous deux lui montraient madame Birotteau.

— Je sais tout, dit Constance à ses amis d'une voix à la fois douce et peinée.

— Eh! bien, dit madame Matifat à Birotteau qui baissait humblement la tête, combien vous emporte-t-il? s'il fallait écouter les bavardages, vous seriez ruiné.

— Il avait à moi deux cent mille francs. Quant aux quarante qu'il m'a fait imaginairement prêter par un de ses cliens dont l'argent était dissipé par lui, nous sommes en procès.

— Vous le verrez juger cette semaine, dit Popinot. J'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas d'expliquer votre situation à monsieur le Président; et il a ordonné la communication des papiers de Roguin dans la Chambre du Conseil, afin d'examiner depuis quelle époque les fonds du prêteur étaient détournés et les preuves du fait allégué par Derville qui a plaidé lui-même pour vous éviter des frais.

— Gagnerons-nous? dit madame Birotteau.

— Je ne sais, répondit Popinot. Quoique j'appartienne à la Chambre où l'affaire est portée, je m'abstiendrai de délibérer quand même on m'appellerait.

—Mais peut-il y avoir du doute sur un procès si simple? dit Pillerault. L'acte ne doit-il pas faire mention de la livraison des espèces, et les notaires déclarer les avoir vu remettre par le prêteur à l'emprunteur? Roguin irait aux galères s'il était sous la main de la Justice.

— Selon moi, répondit le juge, le prêteur doit se pourvoir contre Roguin sur le prix de la Charge et du cautionnement; mais en des affaires encore plus claires, quelquefois, à la Cour royale, les conseillers se trouvent six contre six.

— Comment, mademoiselle, monsieur Roguin s'est enfui? dit Popinot entendant enfin ce qui se disait. Monsieur César ne m'en a rien dit, moi qui donnerais mon sang pour lui.

Césarine comprit que toute la famille tenait dans ce *pour lui*, car si l'innocente fille eût méconnu l'accent, elle ne pouvait se tromper au regard qui l'enveloppa d'une flamme pourpre.

— Je le savais bien, et je le lui disais, mais il a tout caché à ma mère et ne s'est confié qu'à moi.

— Vous lui avez parlé de moi dans cette circonstance, dit Popinot; vous lisez dans mon cœur, mais y lisez-vous tout?

— Peut-être.

—Je suis bien heureux, dit Popinot. Si vous voulez m'ôter toute crainte, dans un an je serai si riche que votre père ne me recevra plus si mal quand je lui parlerai de notre mariage. Je ne vais plus dormir que cinq heures par nuit...

—Ne vous faites pas mal, dit Césarine avec un accent inimitable en jetant à Popinot un regard où se lisait toute sa pensée.

—Ma femme, dit César en sortant de table, je crois que ces jeunes gens s'aiment.

—Eh! bien, tant mieux, dit Constance d'un son de voix grave, ma fille serait la femme d'un homme de tête et plein d'énergie. Le talent est la plus belle dot d'un prétendu.

Elle se hâta de quitter le salon et d'aller dans la chambre de madame Ragon. César avait dit pendant le dîner quelques phrases qui avaient fait sourire Pillerault et le juge, tant elles accusaient d'ignorance, et qui rappelèrent à cette malheureuse femme combien son pauvre mari se trouvait peu de force à lutter contre le malheur. Constance avait des larmes sur le cœur, elle se défiait instinctivement de du Tillet, car toutes les mères savent le *Timeo Danaos et dona ferentes,* sans savoir le latin. Elle pleura dans les bras de sa fille et de madame Ragon sans vouloir avouer la cause de sa peine.

—C'est nerveux, dit-elle.

Le reste de la soirée fut donné aux cartes par les vieilles gens, et par les jeunes à ces délicieux petits jeux dits innocens, parce qu'ils couvrent les innocentes malices des amours bourgeois. Les Matifat se mêlèrent des petits jeux.

—César, dit Constance en revenant, va dès le trois chez monsieur le baron de Nucingen, afin d'être sûr de ton échéance du quinze longtemps à l'avance. S'il arrivait quelque anicroche, est-ce du jour au lendemain que tu trouverais des ressources?

—J'irai, ma femme, répondit César qui serra la main de Constance et celle de sa fille en ajoutant : Mes chères biches blanches, je vous ai donné de tristes étrennes!

Dans l'obscurité du fiacre, ces deux femmes, qui ne pouvaient voir le pauvre parfumeur, sentirent des larmes tombées chaudes sur leurs mains.

—Espère, mon ami, dit Constance.

—Tout ira bien, papa, monsieur Anselme Popinot m'a dit qu'il verserait son sang pour toi.

—Pour moi, reprit César, et pour la famille, n'est-ce pas? dit-il en prenant un air gai.

Césarine serra la main de son père, de manière à lui dire qu'Anselme était son fiancé.

Pendant les trois premiers jours de l'année, il fut envoyé deux cents cartes chez Birotteau. Cette affluence d'amitiés fausses, ces témoignages de faveur sont horribles pour les gens qui se voient entraînés par le courant du malheur. Birotteau se présenta trois fois vainement à l'hôtel du fameux banquier, le baron de Nucingen. Le commencement de l'année et ses fêtes justifiaient assez l'absence du financier. La dernière fois, le parfumeur pénétra jusqu'au cabinet du banquier, où le premier commis, un Allemand, lui dit que monsieur de Nucingen, rentré à cinq heures du matin d'un bal donné par les Keller, ne pouvait pas être visible à neuf heures et demie. Birotteau sut intéresser à ses affaires le premier commis, auprès duquel il resta près d'une demi-heure à causer. Dans la journée, ce ministre de la maison Nucingen lui écrivit que le baron le recevrait le lendemain, 12, à midi. Quoique chaque heure apportât une goutte d'absinthe, la journée passa avec une effrayante rapidité. Le parfumeur vint en fiacre et se fit arrêter à un pas de l'hôtel dont la cour était encombrée de voitures. Le pauvre honnête homme eut le cœur bien serré à l'aspect des splendeurs de cette maison célèbre.

—Il a pourtant liquidé deux fois, se dit-il en montant le superbe escalier garni de fleurs et en traversant les somptueux appartemens par lesquels la baronne Delphine de Nucingen s'était rendue célèbre.

La baronne avait la prétention de rivaliser les plus riches maisons du faubourg Saint-Germain, où elle n'était pas encore admise. Le baron déjeunait avec sa femme. Malgré le nombre

de gens qui l'attendaient dans ses Bureaux, il dit que les amis de du Tillet pouvaient entrer à toute heure. Birotteau tressaillit d'espérance en voyant le changement qu'avait produit le mot du baron sur la figure d'abord insolente du valet de chambre.

— *Bardonnez-moi, ma tchaire,* dit le baron à sa femme en se levant et faisant une petite inclination de tête à Birotteau, *mé meinnesir ête eine ponne reuyaliste hai l'ami drai eindime te ti Dilet. T'aillieirs, monsir hai aljoaind ti tussième arrontussement et tonne tes palles d'ine manifissence hassiatique, ti feras sans tilte son gonnaissance afec blésir.*

— Mais je serais très-flattée d'aller prendre des leçons chez madame Birotteau, car Ferdinand... (Allons, pensa le parfumeur, elle le nomme Ferdinand tout court) nous a parlé de ce bal avec une admiration d'autant plus précieuse qu'il n'admire rien. Ferdinand est un critique sévère, tout devait être parfait. En donnerez-vous bientôt un autre? demanda-t-elle de l'air le plus aimable.

— Madame, de pauvres gens comme nous s'amusent rarement, répondit le parfumeur en ignorant si c'était raillerie ou compliment banal.

— *Meinnesir Crintod a tiriche la rezdoration te fos babbardemens,* dit le baron.

— Ah! Grindot! un joli petit architecte qui revient de Rome, dit Delphine de Nucingen, j'en raffole, il me fait des dessins délicieux sur mon album.

Aucun conspirateur géhenné par le questionnaire à Venise ne fut plus mal dans les brodequins de la torture que Birotteau ne l'était dans ses vêtemens. Il trouvait un air goguenard à tous les mots.

— *Nis tonnons essi te bétis palles,* dit le baron en jetant un regard inquisitif sur le parfumeur. *Fis foyez ke lit hai monte s'en melle!*

— Monsieur Birotteau veut-il déjeuner sans cérémonie avec nous? dit Delphine en montrant sa table somptueusement servie.

— Madame la baronne, je suis venu pour affaires et suis...

— *Ui!* dit le baron. *Montame, bermeddez-vis te barler t'iffres?*

Delphine fit un petit mouvement d'assentiment en disant au baron : — Allez-vous acheter de la parfumerie? Le baron haussa les épaules et se retourna vers César au désespoir.

— *Ti Dilet breind lei plis fiffre eindéred à vus,* dit-il.

— Enfin, pensa le pauvre négociant, nous arrivons à la question.

— *Afec sa leddre, vis affez tan mà mésson eine grélid ki n'ed limidé kè bar lais pornes te ma brobre vorteine...*

Le baume exhilarant que contenait l'eau présentée par l'ange à Agar dans le désert devait ressembler à la rosée que répandirent dans les veines du parfumeur ces paroles semi-françaises. Le fin baron, pour avoir des motifs de revenir sur des paroles bien données et mal entendues, avait gardé l'horrible prononciation des juifs allemands qui se flattent de parler français.

— *Et visse aurez eine gomde gourand. Foici gommend nis brocéderons,* dit avec une bonhomie alsacienne le bon, le vénérable et grand financier.

Birotteau ne douta plus de rien, il était commerçant et savait que ceux qui ne sont pas disposés à obliger n'entrent jamais dans les détails de l'exécution.

— *Che ne vis abbrendrai bas qu'aux crants gomme aux bedits, la Panque temante troisses zignadires. Tonc fous verez tis iffits à l'ortre te nodre ami ti Dilet, et chè les enferrai leu chour même afec ma zignadire à la Panque, et fis aurez à quadre hires le mondant tis iffits que vis aurez siscrits lei madin, ai au daux te la Panque. Tcheu ne feux ni quemmission, ni haisseyomde, rienne, gar ch'aurai lè ponhire te vis édre acréaple... Mais che mede eine gontission!* dit-il en effleurant son nez de son index gauche par un mouvement d'une inimitable finesse.

— Monsieur le baron, elle est accordée d'avance, dit Birotteau qui crut à quelque prélèvement dans ses bénéfices.

— *Eine gontission à laquelle chaddache lei blis grant brisse, barceque che feusse kè montame ti Nichinguenne brenne, gomme ille la tille, tes leizons te montame Pirôdôt.*

— Monsieur le baron, ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie!

— *Meinnesire Pirôdôt,* dit le financier d'un air sérieux, *cesde gonfeni, fis nisse infiderez à fodre brochain pal. Mon femme esd chalousse, ille feut foir fos habbardemens, tond on li ha tille eine pienne tchenerralle.*

— Monsieur le baron!

— *Oh! si vis nis refoussez, boind de gomde! vis êdes en crant fafure. Fi! che sais kè visse affiez le bréfet te la Seine hi a ti fenir.*

— Monsieur le baron!

— *Fis affiez La Pillardière, ein chendilomne ortinaire te la Champre, pon Fentéheine, gomme vis ki fis édes vaite plesser... à Sainte-Roqque.*

— Au 13 vendémiaire, monsieur le baron!

— *Fisse affiez meinnesire le Lasse-et-belle, meinnesire Fauqueleine te l'Agatemi...*

— Monsieur le baron!

— *Hé! terteifle, ne zoyez pas si motesde, monsir l'aljouinde, ché abbris kè lè roa affait tite kè fodre palle...*

— Le roi? dit Birotteau qui n'en put savoir davantage.

Il entra familièrement un jeune homme dans l'appartement, et dont le pas, reconnu de loin par la belle Delphine de Nucingen, l'avait fait vivement rougir.

— *Ponchour, mon cher te Marsay!* dit le baron de Nucingen, *brenez ma blace; il y a, m'a-t-on tite, ein monte fu tans mais bourreaux. Che sais bourqui! les mines te Wortschinne tonnent teux gabitaux de rendes! Fi, chai ressi les gomdes! Fisse affez cend mile lifres de rende te plis, matame ti Nichinnkeine. Fi birrez acheder tes tcheindires et odres papiaulles pour edre choli, gomme zi vis en affiez pesouin.*

— Grand Dieu! les Ragon ont vendu leurs actions! s'écria Birotteau.

— Qu'est-ce que ces messieurs? demanda le jeune élégant en souriant.

— *Foilà,* dit monsieur de Nucingen en se retournant, car il atteignait déjà la porte, *elle me semple que ces bersonnes... Te Marsay, cezi ai mennesire Pirôdôt, rodre barfumire, ki tonne les palles t'eine manniffissence hassiatique, ai ke lei roa ha lègorai...*

De Marsay prit son lorgnon, et dit : — Ah! c'est vrai, je pensais que cette figure ne m'était pas inconnue. Vous allez donc parfumer vos affaires de quelque vertueux cosmétique, les huiler...

— *Ai pien, ces Rakkons,* reprit le baron en faisant une grimace d'homme mécontent, *afaient eine gomde chaise moi, che les ai faforissé t'eine fordine, et ils n'ont bas si l'addentre ein chour te blis.*

— Monsieur le baron! s'écria Birotteau.

Le bonhomme trouvait son affaire extrêmement obscure, et, sans saluer la baronne ni de Marsay, il courut après le banquier. Monsieur de Nucingen était sur la première marche de l'escalier, le parfumeur l'atteignit au bas quand il entrait dans ses bureaux. En ouvrant la porte, monsieur de Nucingen vit un geste désespéré de cette pauvre créature qui se sentait enfoncer dans un gouffre, et il lui dit : *Eh! pien, c'esde andenti! foyesse ti Dilet, ai harranchez lil affec li.*

Birotteau crut que de Marsay pouvait avoir de l'empire sur le baron, il remonta l'escalier avec la rapidité d'une hirondelle, se glissa dans la salle à manger où la baronne et de Marsay devaient encore se trouver : il avait laissé Delphine attendant son café à la crème. Il vit bien le café servi, mais la baronne et le jeune élégant avaient disparu. Le valet de chambre sourit à l'étonnement du parfumeur qui descendit lentement les escaliers. César courut chez du Tillet qui était, lui dit-on, à la campagne, chez madame Roguin. Le parfumeur prit un cabriolet et paya pour être conduit aussi promptement que par la poste à Nogent-sur-Marne.

A Nogent-sur-Marne, le concierge apprit au parfumeur que que *Monsieur et Madame* étaient repartis à Paris. Birotteau revint brisé. Lorsqu'il raconta sa tournée à sa femme et à sa

fille, il fut stupéfait de voir sa Constance, ordinairement perchée comme un oiseau de malheur sur la moindre aspérité commerciale, lui donnant les plus douces consolations et lui affirmant que tout irait bien.

Le lendemain, Birotteau se trouva dès sept heures dans la rue de du Tillet, au petit jour, en faction. Il pria le portier de du Tillet de le mettre en rapport avec le valet de chambre de du Tillet en glissant dix francs au portier César obtint la faveur de parler au valet de chambre de du Tillet, et lui demanda de l'introduire auprès de du Tillet aussitôt que du Tillet serait visible, et il glissa deux pièces d'or dans la main du valet de chambre de du Tillet. Ces petits sacrifices et ces grandes humiliations, communes aux courtisans et aux solliciteurs, lui permirent d'arriver à son but. A huit heures et demie, au moment où son ancien commis passait une robe de chambre et secouait les idées confuses du réveil, bâillait, se détortillait, demandant pardon à son ancien patron, Birotteau se trouva face à face avec le tigre affamé de vengeance dans lequel il voulait voir son seul ami.

— Faites, faites! disait Birotteau.

— Que voulez-vous, *mon bon César?* dit du Tillet.

César livra, non sans d'affreuses palpitations, la réponse et les exigences du baron de Nucingen à l'inattention de du Tillet, qui l'entendait en cherchant son soufflet, en grondant son valet de chambre sur la maladresse avec laquelle il allumait le feu.

Le valet de chambre écoutait, César ne l'apercevait pas, mais il le vit enfin, s'arrêta confus et reprit au coup d'éperon que lui donna du Tillet : — Allez, allez, je vous écoute! dit le banquier distrait.

Le bonhomme avait sa chemise mouillée. Sa sueur se glaça quand du Tillet dirigea son regard fixe sur lui, lui laissa voir ses prunelles d'argent tigrées par quelques fils d'or, en le perçant jusqu'au cœur par une lueur diabolique.

— Mon cher patron, la Banque a refusé des effets de vous passés par la maison Claparon à Gigonnet, *sans garantie*, est-ce ma faute? Comment vous, vieux juge consulaire, faites-vous de pareilles boulettes? Je suis avant tout banquier. Je vous donnerai mon argent, mais je ne saurais exposer ma signature à recevoir un refus de la Banque. Je n'existe que par le crédit. Nous en sommes tous là. Voulez-vous de l'argent?

— Pouvez-vous me donner tout ce dont j'ai besoin?

— Cela dépend de la somme à payer? Combien vous faut-il?

— Trente mille francs.

— Beaucoup de tuyaux de cheminée qui me tombent sur la tête, fit du Tillet en éclatant de rire.

En entendant ce rire, le parfumeur, abusé par le luxe de du Tillet, voulut y voir le rire d'un homme pour qui la somme était peu de chose, il respira. Du Tillet sonna.

— Faites monter mon caissier.

— Il n'est pas arrivé, monsieur, répondit le valet de chambre.

— Ces drôles-là se moquent de moi! il est huit heures et demie, on doit avoir fait pour un million d'affaires à cette heure-ci.

Cinq minutes après, monsieur Legras monta.

— Qu'avons-nous en caisse?

— Vingt mille francs seulement. Monsieur a donné l'ordre d'acheter pour trente mille francs de rente au comptant, payables le quinze.

— C'est vrai, je dors encore.

Le caissier regarda Birotteau d'un air louche et sortit.

— Si la vérité était bannie de la terre, elle confierait son dernier mot à un caissier, dit du Tillet. N'avez-vous pas un intérêt chez le petit Popinot qui vient de s'établir? dit-il après une horrible pause pendant laquelle la sueur se perla sur le front du parfumeur.

— Oui, dit naïvement Birotteau, croyez-vous que vous pourriez m'escompter sa signature pour une somme importante?

— Apportez-moi cinquante mille francs de ses acceptations; je vous les ferai faire à un taux raisonnable chez un certain Gobseck, très-doux, quand il a beaucoup de fonds à placer, et il en a.

Birotteau revint chez lui navré, sans s'apercevoir que les banquiers se le renvoyaient comme un volant sur des raquettes; mais Constance avait déjà deviné que tout crédit était impossible. Si déjà trois banquiers avaient refusé, tous devaient s'être questionnés sur un homme aussi en vue que l'adjoint, et conséquemment la Banque de France n'était plus une ressource.

— Essaye de renouveler, dit Constance, et va chez monsieur Claparon, ton co-associé, enfin chez tous ceux à qui tu as remis les effets du quinze, et propose des renouvellemens. Il sera toujours temps de revenir chez les escompteurs avec du papier Popinot.

— Demain le treize! dit Birotteau tout à fait abattu.

Suivant l'expression de son prospectus, il jouissait de ce tempérament sanguin qui consomme énormément par les émotions ou par la pensée, et qui veut absolument du sommeil pour réparer ses pertes. Césarine amena son père dans le salon et lui joua pour le récréer le *Songe de Rousseau*, très-joli morceau d'Hérold, et Constance travaillait auprès de lui. Le pauvre homme se laissa aller la tête sur une ottomane, et toutes les fois qu'il levait les yeux sur sa femme, il la voyait un doux sourire sur les lèvres; il s'endormit ainsi.

— Pauvre homme! dit Constance, à quelles tortures il est réservé, pourvu qu'il y résiste.

— Eh! qu'as-tu, maman? dit Césarine en voyant sa mère en pleurs.

— Chère fille, je vois venir une faillite. Si ton père est obligé de déposer son bilan, il faudra n'implorer la pitié de personne. Mon enfant, sois préparée à devenir une simple fille de magasin. Si je te vois prenant ton parti courageusement, j'aurai la force de recommencer la vie. Je connais ton père, il ne soustraira pas un denier, j'abandonnerai mes droits, on vendra tout ce que nous possédons. Toi, mon enfant, porte demain tes bijoux et ta garde-robe chez ton oncle Pillerault, car tu n'es obligée à rien.

Césarine fut saisie d'un effroi sans bornes en entendant ces paroles dites avec une simplicité religieuse. Elle forma le projet d'aller trouver Anselme, mais sa délicatesse l'en empêcha.

Le lendemain, à neuf heures, Birotteau se trouvait rue de Provence, en proie à des anxiétés tout autres que celles par lesquelles il avait passé. Demander un crédit est une action toute simple en commerce. Tous les jours, en entreprenant une affaire, il est nécessaire de trouver des capitaux; mais demander des renouvellemens est, dans la jurisprudence commerciale, ce que la Police Correctionnelle est à la Cour d'Assises, un premier pas vers la faillite, comme le Délit mène au Crime. Le secret de votre impuissance et de votre gêne est en d'autres mains que les vôtres. Un négociant se met pieds et poings liés à la disposition d'un autre négociant, et la charité n'est pas une vertu pratiquée à la Bourse.

Le parfumeur, qui jadis levait un œil si ardent de confiance en allant dans Paris, maintenant affaibli par les doutes, hésitait à entrer chez le banquier Claparon, il commençait à comprendre que chez les banquiers le cœur n'est qu'un viscère. Claparon lui semblait si brutal dans sa grosse joie, et il avait reconnu chez lui tant de mauvais ton, qu'il tremblait de l'aborder.

— Il est plus près du peuple, il aura peut-être plus d'âme! Tel fut le premier mot accusateur que la rage de sa position lui dicta.

César puisa sa dernière dose de courage au fond de son âme, et monta l'escalier d'un méchant petit entresol, aux fenêtres duquel il avait guigné des rideaux verts jaunis par le soleil. Il lut sur la porte le mot *Bureaux* gravé en noir sur un ovale en cuivre; il frappa, personne ne répondit, il entra. Ces lieux plus que modestes sentaient la misère, l'avarice ou la négligence. Aucun employé ne se montra derrière les grillages en laiton placés à hauteur d'appui sur des boiseries de bois blanc non peint qui servaient d'enceinte à des tables et

à des pupitres en bois noirci. Ces bureaux déserts étaient encombrés d'écritoires où l'encre moisissait, de plumes ébouriffées comme des gamins, tortillées en forme de soleils; enfin, couverts de cartons, de papiers, d'imprimés, sans doute inutiles. Le parquet du passage ressemblait à celui d'un parloir de pension, tant il était râpé, sale et humide. La seconde pièce, dont la porte était ornée du mot CAISSE, s'harmoniait avec les sinistres facéties du premier bureau. Dans un coin il se trouvait une grande cage en bois de chêne treillissée en fil de cuivre, à chatière mobile, garnie d'une énorme malle en fer, sans doute abandonnée aux cabrioles des rats. Cette cage, dont la porte était ouverte, contenait encore un bureau fantastique et son fauteuil ignoble, troué, vert, à fond percé dont le crin s'échappait, comme la perruque du patron, en mille tire-bouchons égrillards. Cette pièce, évidemment autrefois le salon de l'appartement avant qu'il ne fût converti en bureau de banque, offrait pour principal ornement une table ronde revêtue d'un tapis en drap vert autour de laquelle étaient de vieilles chaises en maroquin noir et à clous dédorés. La cheminée, assez élégante, ne présentait à l'œil aucune des morsures noires que laisse le feu, sa plaque était propre, sa glace injuriée par les mouches avait un air mesquin, d'accord avec une pendule en bois d'acajou qui provenait de la vente de quelque vieux notaire et qui ennuyait le regard, attristé déjà par deux flambeaux sans bougie et par une poussière gluante. Le papier de tenture, gris de souris, bordé de rose, annonçait par des teintes fuligineuses le séjour malsain de quelques fumeurs. Rien ne ressemblait si bien au salon banal que les journaux appellent *Cabinet de rédaction*. Birotteau, craignant d'être indiscret, frappa trois coups brefs à la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

— Entrez! cria Claparon dont la tonalité révéla la distance que sa voix avait à parcourir et le vide de cette pièce où le parfumeur entendait pétiller un bon feu, mais où le banquier n'était pas.

Cette chambre lui servait en effet de cabinet particulier. Entre la fastueuse audience de Keller et la singulière insouciance de ce prétendu grand industriel, il y avait toute la différence qui existe entre Versailles et le wigham d'un chef de Hurons. Le parfumeur avait vu les grandeurs de la Banque, il allait en voir les gamineries.

Couché dans une sorte de bouge oblong pratiqué derrière le cabinet, et où les habitudes d'une vie insoucieuse avaient abîmé, perdu, confondu, déchiré, huilé, ruiné tout un mobilier à peu près élégant dans sa primeur, Claparon, à l'aspect de Birotteau, s'enveloppa dans sa robe de chambre crasseuse, déposa sa pipe, et tira les rideaux du lit avec une rapidité qui fit suspecter ses mœurs par l'innocent parfumeur.

— Asseyez-vous, monsieur, dit ce simulacre de banquier.

Claparon sans perruque et la tête enveloppée dans un foulard mis de travers, parut d'autant plus hideux à Birotteau que la robe de chambre en s'entrouvrant laissa voir une espèce de maillot en laine blanche tricotée, rendue brune par un usage infiniment trop prolongé.

— Voulez-vous déjeuner avec moi? dit Claparon en se rappelant le bal du parfumeur et voulant autant prendre sa revanche que lui donner le change par cette invitation.

En effet une table ronde débarrassée à la hâte de ses papiers, accusait une jolie compagnie en montrant un pâté, des huîtres, du vin blanc, et les vulgaires rognons sautés au vin de Champagne figés dans leur sauce. Devant le foyer à charbon de terre, le feu dorait une omelette aux truffes. Enfin deux couverts et leurs serviettes tachées par le souper de la veille eussent éclairé l'innocence la plus pure. En homme qui se croyait habile, Claparon insista malgré les refus de Birotteau.

— Je devais avoir quelqu'un, mais ce quelqu'un s'est dégagé, s'écria le malin voyageur de manière à se faire entendre d'une personne qui se serait ensevelie dans ses couvertures.

— Monsieur, dit Birotteau, je viens uniquement pour affaire, et je ne vous tiendrai pas long-temps.

— Je suis accablé, répondit Claparon en montrant un secrétaire à cylindre et des tables encombrées de papiers, on ne me laisse pas un pauvre moment à moi. Je ne reçois que le samedi, mais pour vous, cher monsieur, on y est toujours! Je ne trouve plus le temps d'aimer ni de flâner, je perds le sentiment des affaires qui pour reprendre son vif veut une oisiveté savamment calculée. On ne me voit plus sur les boulevards occupé à ne rien faire. Bah! les affaires m'ennuient, je ne veux plus entendre parler d'affaires, j'ai assez d'argent et n'aurai jamais assez de bonheur. Ma foi! je veux voyager, voir l'Italie! Oh chère Italie! belle encore au milieu de ses revers, adorable terre où je rencontrerai sans doute une Italienne molle et majestueuse! j'ai toujours aimé les Italiennes! Avez-vous jamais eu une Italienne à vous? Non. Eh! bien, venez avec moi en Italie. Nous verrons Venise, séjour des doges, et bien mal tombée aux mains inintelligentes de l'Autriche où les arts sont inconnus! Bah! laissons les affaires, les canaux, les emprunts et les gouvernemens tranquilles. Je suis bon prince quand j'ai le gousset garni. Tonnerre! voyageons.

— Un seul mot, monsieur, et je vous laisse, dit Birotteau. Vous avez passé mes effets à monsieur Bidault.

— Vous voulez dire Gigonnet? ce bon petit Gigonnet, un homme coulant..... comme un nœud.

— Oui, reprit César. Je voudrais... et en ceci je compte sur votre honneur et votre délicatesse.....

Claparon s'inclina.

— Je voudrais pouvoir renouveler.....

— Impossible, répondit nettement le banquier, je ne suis pas seul dans l'affaire. Nous sommes réunis en conseil, une vraie Chambre, mais où l'on s'entend comme des lardons en poêle. Ah! diable! nous délibérons. Les terrains de la Madeleine ne sont rien, nous opérons ailleurs. Eh! cher monsieur, si nous ne nous étions pas engagés dans les Champs-Élysées, autour de la Bourse qui va s'achever, dans le quartier Saint-Lazare et à Tivoli, nous ne serions pas, comme dit le gros Nucingen, dans les *iffires*. Qu'est-ce que c'est donc que la Madeleine? une petite souillon d'affaire. Prrr! nous ne *carottons* pas, mon brave, dit-il en frappant sur le ventre de Birotteau et lui serrant la taille. Allons, voyons, déjeunez, nous causerons, reprit Claparon afin d'adoucir son refus.

— Volontiers, dit Birotteau. Tant pis pour le convive, pensa le parfumeur en méditant de griser Claparon afin d'apprendre quels étaient ses vrais associés dans une affaire qui commençait à lui paraître ténébreuse.

— Bon! Victoire! cria le banquier.

A ce cri parut une vraie Léonarde attifée comme une marchande de poisson.

— Dites à mes commis que je n'y suis pour personne, pas même pour Nucingen, les Keller, Gigonnet et autres!

— Il n'y a que monsieur Lempereur de venu.

— Il recevra le beau monde, dit Claparon. Le fretin ne passera pas la première pièce. On dira que je médite un coup... de vin de Champagne!

Griser un ancien commis-voyageur est la chose impossible. César avait pris la verve du mauvais ton pour les symptômes de l'ivresse, quand il essaya de confesser son associé.

— Cet infâme Roguin est toujours avec vous, dit Birotteau, ne devriez-vous pas lui écrire d'aider un ami qu'il a compromis, un homme avec lequel il dînait tous les dimanches et qu'il connaît depuis vingt ans?

— Roguin?... un sot! sa part est à nous. Ne soyez pas triste, mon brave, tout ira bien. Payez le quinze, et la première fois nous verrons! Quand je dis nous verrons... (un verre de vin!) les fonds ne me concernent en aucune manière. Ah! vous ne paieriez pas, je ne vous ferais point la mine, je ne suis dans l'affaire que pour une commission sur les achats et pour un droit sur les réalisations, moyennant quoi je manœuvre les propriétaires... Comprenez-vous? vous avez des associés solides, aussi n'ai-je pas peur, mon cher monsieur. Aujourd'hui les affaires se divisent! Une affaire exige le concours de tant de capacités! Mettez-vous avec nous dans les affaires? Ne carottez pas avec des pots de pommade et des peignes: mauvais! mauvais! Tondez le public, entrez dans la Spéculation.

— La Spéculation? dit le parfumeur, quel est ce commerce?

— C'est le commerce abstrait, reprit Claparon, un commerce qui restera secret pendant une dizaine d'années encore, au dire du grand Nucingen, le Napoléon de la finance, et par lequel un homme embrasse les totalités des chiffres, écrème les revenus avant qu'ils n'existent, une conception gigantesque, une façon de mettre l'espérance en coupes réglées, enfin une nouvelle Cabale! Nous ne sommes encore que dix ou douze têtes fortes initiées aux secrets cabalistiques de ces magnifiques combinaisons.

César ouvrait les yeux et les oreilles en essayant de comprendre cette phraséologie composite.

— Écoutez, dit Claparon après une pause, de semblables coups veulent des hommes. Il y a l'homme à idées qui n'a pas le sou, comme tous les gens à idées. Ces gens-là pensent et dépensent, sans faire attention à rien. Figurez-vous un cochon qui vague dans un bois à truffes! Il est suivi par un gaillard, l'homme d'argent, qui attend le grognement excité par la trouvaille. Quand l'homme à idées a rencontré quelque bonne affaire, l'homme d'argent lui donne alors une tape sur l'épaule et lui dit: Qu'est-ce que c'est que ça? Vous vous mettez dans la gueule d'un four, mon brave, vous n'avez pas les reins assez forts; voilà mille francs, et laissez-moi mettre en scène cette affaire. Bon! le Banquier convoque alors les industriels. Mes amis, à l'ouvrage! des prospectus! la blague à mort! On prend des cors de chasse et on crie à son de trompe: Cent mille francs pour cinq sous; ou cinq sous pour cent mille francs, des mines d'or, des mines de charbon. Enfin tout l'*esbrouffe* du commerce. On achète l'avis des hommes de science ou d'art, la parade se déploie, le public entre, il en a pour son argent, la recette est dans nos mains. Le cochon est chambré sous son toit avec les pommes de terre, et les autres se chafriolent dans les billets de banque. Voilà, mon cher monsieur. Entrez dans les affaires. Que voulez-vous être? cochon, dindon, paillasse ou millionnaire? Réfléchissez à ceci: je vous ai formulé la théorie des emprunts modernes. Venez me voir, vous trouverez un bon garçon toujours jovial. La jovialité française, grave et légère tout à la fois, ne nuit pas aux affaires, au contraire! Des hommes qui trinquent sont bien faits pour se comprendre! Allons! encore un verre de vin de Champagne? il est soigné, allez! Ce vin est envoyé par un homme d'Épernay même, à qui j'en ai bien fait vendre, et à bon prix. (J'étais dans les vins.) Il se montre reconnaissant et se souvient de moi dans ma prospérité. C'est rare.

Birotteau, surpris de la légèreté, de l'insouciance de cet homme à qui tout le monde accordait une profondeur étonnante et de la capacité, n'osait plus le questionner. Dans l'excitation brouillonne où l'avait mis le vin de Champagne, il se souvint cependant d'un nom qu'avait prononcé du Tillet, et demanda quel était et où demeurait monsieur Gobseck, banquier.

— En seriez-vous là, mon cher monsieur? dit Claparon. Gobseck est banquier comme le bourreau de Paris est médecin. Son premier mot est le cinquante pour cent; il est de l'école d'Harpagon: il tient à votre disposition des serins des Canaries, des boas empaillés, des fourrures en été, du nankin en hiver. Et quelles valeurs lui présenteriez-vous? Pour prendre votre papier nu, il faudrait lui déposer votre femme, votre fille, votre parapluie, tout, jusqu'à votre carton à chapeau, vos socques (vous donnez dans le socque articulé), pelles, pincettes et le bois que vous avez dans vos caves!.. Gobseck, Gobseck? vertu du malheur! qui vous a indiqué cette guillotine financière?

— Monsieur du Tillet.

— Ah! le drôle, je le reconnais. Nous avons été jadis amis. Si nous nous sommes brouillés à ne pas nous saluer, croyez que ma répulsion est fondée: il m'a laissé lire au fond de son âme de boue, et il m'a mis mal à mon aise pendant le beau bal que vous nous avez donné; je ne puis pas le sentir avec son air fat, parce qu'il a une notaresse! J'aurai des marquises, moi, quand je voudrai, et il n'aura jamais mon estime, lui! Ah! mon estime est une princesse qui ne le gênera jamais dans son lit. Vous êtes un farceur, dites donc, gros père, nous flanquer un bal et puis deux mois après demander des renouvellemens! Vous pouvez aller très loin. Faisons des affaires ensemble. Vous avez une réputation, elle me servira. Oh! du Tillet était né pour comprendre Gobseck. Du Tillet finira mal sur la place. S'il est, comme on le dit, le *mouton* de ce vieux Gobseck, il ne peut pas aller loin. Gobseck est dans le coin de sa toile, tapi comme une vieille araignée qui a fait le tour du monde. Tôt ou tard, *zut!* l'usurier sifflera son homme comme moi ce verre de vin. Tant mieux! Du Tillet m'a joué un tour... oh! un tour pendable.

Après une heure et demie employée à des bavardages qui n'avaient aucun sens, Birotteau voulut partir en voyant l'ancien commis-voyageur prêt à lui raconter l'aventure d'un représentant du peuple à Marseille, amoureux d'une actrice qui jouait le rôle de la BELLE ARSÈNE et que le parterre royaliste sifflait.

— « Il se lève, dit Claparon, et se dresse dans sa loge: *Artè qui l'a siblée... eu!.. Si c'est oune femme, je l'amprise; si c'est oune homme, nous se verrons; si c'est ni l'un ni l'autte, que le troun di Diou le cure!...* Savez-vous comment a fini l'aventure?

— Adieu, monsieur, dit Birotteau.

— Vous aurez à venir me voir, lui dit alors Claparon. La première broche *Cayron* nous est revenue avec protêt et je suis endosseur, j'ai remboursé. Je vais envoyer chez vous, car les affaires avant tout.

Birotteau se sentit atteint aussi avant dans le cœur par cette froide et grimacière obligeance que par la dureté de Keller et par la raillerie allemande de Nucingen. La familiarité de cet homme et ses grotesques confidences allumées par le vin de Champagne avaient flétri l'âme de l'honnête parfumeur qui crut sortir d'un mauvais lieu financier. Il descendit l'escalier, se trouva dans les rues, sans savoir où il allait. Il continua les boulevards, atteignit la rue Saint-Denis, se souvint de Molineux, et se dirigea vers la cour Batave. Il monta l'escalier sale et tortueux que naguère il avait monté glorieux et fier. Il se souvint de la mesquine âpreté de Molineux, et frémit d'avoir à l'implorer. Comme lors de la première visite du parfumeur, le propriétaire était au coin de son feu, mais digérant son déjeuner; Birotteau lui formula sa demande

— Renouveler un effet de douze cents francs? dit Molineux en exprimant une railleuse incrédulité. Vous n'en êtes pas là, monsieur. Si vous n'avez pas douze cents francs le quinze pour payer mon billet, vous renverrez donc ma quittance de loyer impayée? Ah! j'en serais fâché, je n'ai pas la moindre politesse en fait d'argent, mes loyers sont mes revenus. Sans cela avec quoi paierais-je ce que je dois? Un commerçant ne désapprouvera pas ce principe salutaire. L'argent ne connaît personne; il n'a pas d'oreilles, l'argent; il n'a pas de cœur, l'argent. L'hiver est rude, voilà le bois renchéri. Si vous ne payez pas le quinze, le seize un petit commandement à midi. Bah! le bonhomme Mitral, votre huissier, est le mien, il vous enverra son commandement sous enveloppe avec tous les égards dus à votre haute position.

— Monsieur, je n'ai jamais reçu d'assignation pour mon compte, dit Birotteau.

— Il y a commencement à tout, dit Molineux.

Consterné par la nette férocité de ce petit vieillard, le parfumeur fut abattu, car il entendit le glas de la faillite tintant à ses oreilles. Chaque tintement réveillait le souvenir des dires que sa jurisprudence impitoyable lui avait suggérés sur les faillis. Ses opinions se dessinaient en traits de feu sur la molle substance de son cerveau.

— A propos, dit Molineux, vous avez oublié de mettre sur vos effets *valeur reçue en loyers*, ce qui peut conserver mon privilége.

— Ma position me défend de rien faire au détriment de mes créanciers, dit le parfumeur hébété par la vue du précipice entr'ouvert.

— Bon, monsieur, très-bien, je croyais avoir tout appris en matière de location avec messieurs les locataires. J'apprends par vous à ne jamais recevoir d'effets en paiement. Ah! je plaiderai, car votre réponse dit assez que vous man-

querez à votre signature. L'Espèce intéresse tous les propriétaires de Paris.

Birotteau sortit dégoûté de la vie. Il est dans la nature de ces âmes tendres et molles de se rebuter à un premier refus, de même qu'un premier succès les encourage. César n'espéra plus que dans le dévouement du petit Popinot, auquel il pensa naturellement en se trouvant au marché des Innocens.

— Le pauvre enfant, qui m'eût dit cela, quand il y a six semaines, aux Tuileries, je le lançais ?

Il était environ quatre heures, moment où les magistrats quittent le Palais. Par hasard, le Juge d'instruction était venu voir son neveu. Ce juge, l'un des esprits les plus perspicaces en fait de morale, avait une seconde vue qui lui permettait de voir les intentions secrètes, de reconnaître le sens des actions humaines les plus indifférentes, les germes d'un crime, les racines d'un délit; et il regarda Birotteau sans que Birotteau s'en doutât. Le parfumeur, contrarié de trouver l'oncle auprès du neveu, lui parut gêné, préoccupé, pensif. Le petit Popinot, toujours affairé, la plume à l'oreille, fut comme toujours à plat ventre devant le père de sa Césarine. Les phrases banales dites par César à son associé parurent au juge être les paravents d'une demande importante. Au lieu de partir, le rusé magistrat resta chez son neveu malgré son neveu, car il avait calculé que le parfumeur essaierait de se débarrasser de lui en se retirant lui-même. Quand Birotteau partit, le juge s'en alla, mais il remarqua Birotteau flânant dans la partie de la rue des Cinq-Diamans qui mène à la rue Aubry-le-Boucher. Cette minime circonstance donna des soupçons au vieux Popinot sur les intentions de César, il sortit alors rue des Lombards, et quand il eut vu le parfumeur rentré chez Anselme, il y revint promptement.

— Mon cher Popinot, avait dit César à son associé, je viens te demander un service.

— Que faut-il faire ? dit Popinot avec une généreuse ardeur.

— Ah ! tu me sauves la vie, s'écria le bonhomme heureux de cette chaleur de cœur qui scintillait au milieu des glaces où il voyageait depuis vingt-cinq jours.

— Il faudrait me régler cinquante mille francs en compte sur ma portion de bénéfices, nous nous entendrions pour le payement.

Popinot regarda fixement César, César baissa les yeux. En ce moment, le juge reparut.

— Mon enfant... Ah! pardon, monsieur Birotteau ! Mon enfant, j'ai oublié de te dire... Et par le geste impératif des magistrats, le juge attira son neveu dans la rue, et le força, quoiqu'en veste et tête nue, à l'écouter en marchant vers la rue des Lombards. — Mon neveu, ton ancien patron pourrait se trouver dans des affaires tellement embarrassées, qu'il lui fallût en venir à déposer son bilan. Avant d'arriver là, les hommes qui comptent quarante ans de probité, les hommes les plus vertueux, dans le désir de conserver leur honneur, imitent les joueurs les plus enragés; ils sont capables de tout : ils vendent leurs femmes, trafiquent de leurs filles, compromettent leurs meilleurs amis, mettent en gage ce qui ne leur appartient pas ; ils vont au jeu, deviennent comédiens, menteurs; ils savent pleurer. Enfin, j'ai vu les choses les plus extraordinaires. Toi-même as été témoin de la bonhomie de Roguin, à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession. Je n'applique pas ces conclusions rigoureuses à monsieur Birotteau, je le crois honnête ; mais s'il te demandait de faire quoi que ce soit qui fût contraire aux lois du commerce, comme de souscrire des effets de complaisance et de te lancer dans un système de *circulations*, qui, selon moi, est un commencement de friponnerie, car c'est la fausse monnaie du papier, promets-moi de ne rien signer sans me consulter. Songe que, si tu aimes sa fille, il ne faut pas, dans l'intérêt même de ta passion, détruire ton avenir. Si monsieur Birotteau doit tomber, à quoi bon tomber vous deux? N'est-ce pas vous priver l'un et l'autre de toutes les chances de ta maison de commerce qui sera son refuge?

— Merci, mon oncle : à bon entendeur salut, dit Popinot à qui la navrante exclamation de son patron fut alors expliquée.

Le marchand d'huiles fines et autres rentra dans sa sombre boutique, le front soucieux. Birotteau remarqua ce changement.

— Faites-moi l'honneur de monter dans ma chambre, nous y serons mieux qu'ici. Les commis, quoique très-occupés, pourraient nous entendre.

Birotteau suivit Popinot, en proie aux anxiétés du condamné entre la cassation de son arrêt ou le rejet de son pourvoi.

— Mon cher bienfaiteur, dit Anselme, vous ne doutez pas de mon dévouement, il est aveugle. Permettez-moi seulement de vous demander si cette somme vous sauve entièrement, si ce n'est pas seulement un retard à quelque catastrophe, et alors à quoi bon m'entraîner? Il vous faut des billets à quatre-vingt-dix jours. Eh! bien, dans trois mois, il me sera certes impossible de les payer.

Birotteau, pâle et solennel, se leva, regarda Popinot.

Popinot épouvanté s'écria : — Je les ferai si vous voulez.

— Ingrat ! dit le parfumeur qui usa du reste de ses forces pour jeter ce mot au front d'Anselme comme une marque d'infamie.

Birotteau marcha vers la porte et sortit. Popinot, revenu de la sensation que ce mot terrible produisit sur lui, se jeta dans l'escalier, courut dans la rue, mais il ne trouva point le parfumeur. L'amant de Césarine entendit toujours ce formidable arrêt, il eut constamment sous les yeux la figure décomposée du pauvre César; il vécut enfin, comme Hamlet, avec un épouvantable spectre à ses côtés.

Birotteau tourna dans les rues de ce quartier comme un homme ivre. Cependant il finit par se trouver sur le quai, le suivit et alla jusqu'à Sèvres, où il passa la nuit dans une auberge, insensé de douleur ; et sa femme effrayée n'osa le faire chercher nulle part. En semblable occurrence, une alarme imprudemment donnée est fatale. La sage Constance immola ses inquiétudes à la réputation commerciale; elle attendit pendant toute la nuit, entremêlant ses prières aux alarmes. César était-il mort ? Était-il allé faire quelque course en dehors de Paris, à la piste d'un dernier espoir? Le lendemain matin, elle se conduisit comme si elle connaissait les raisons de cette absence ; mais elle manda son oncle et le pria d'aller à la Morgue, en voyant qu'à cinq heures Birotteau n'était pas revenu. Pendant ce temps, la courageuse créature était à son comptoir, sa fille brodait auprès d'elle. Toutes deux, le visage composé, ni triste, ni souriant, répondaient au public. Quand Pillerault revint, il revint accompagné de César. Au retour de la Bourse, il l'avait rencontré dans le Palais-Royal, hésitant à monter au jeu. Ce jour était le quatorze. A dîner, César ne put manger. L'estomac, trop violemment contracté, rejetait les alimens. L'après-dîner fut encore horrible. Le négociant éprouva, pour la centième fois, une de ces affreuses alternatives d'espoir et de désespoir qui, en faisant monter à l'âme toute la gamme des sensations joyeuses et la précipitant à la dernière des sensations de la douleur, usent ces natures faibles. Derville, avoué de Birotteau, vint et s'élança dans le salon splendide où madame César retenait de tout son pouvoir son pauvre mari qui voulait aller se coucher au cinquième étage : « Pour ne pas voir les monumens de ma folie ! » disait-il.

— Le procès est gagné, dit Derville.

A ces mots, la figure crispée de César se détendit, mais sa joie effraya l'oncle Pillerault et Derville. Les femmes sortirent épouvantées pour aller pleurer dans la chambre de Césarine.

— Je puis emprunter alors, s'écria le parfumeur.

— Ce serait imprudent, dit Derville, ils interjettent appel, la Cour peut réformer le jugement ; mais en un mois nous aurons arrêt.

— Un mois !

César tomba dans un assoupissement dont personne ne tenta de le tirer. Cette espèce de catalepsie retournée, pendant laquelle le corps vivait et souffrait, tandis que les fonctions de l'intelligence étaient suspendues, ce répit donné par le hasard fut regardé comme un bienfait de Dieu par Constance, par Pillerault et Derville qui jugèrent bien. Birotteau put

ainsi supporter les déchirantes émotions de la nuit. Il était dans une bergère au coin de la cheminée; à l'autre coin, se tenait sa femme qui l'observait attentivement, un doux sourire sur les lèvres, un de ces sourires qui prouvent que les femmes sont plus près que les hommes de la nature angélique, en ce qu'elles savent mêler une tendresse infinie à la plus entière compassion, secret qui n'appartient qu'aux anges aperçus dans quelques rêves providentiellement semés à de longs intervalles dans la vie humaine. Césarine assise sur un petit tabouret était aux pieds de sa mère, et frôlait de temps en temps avec sa chevelure les mains de son père en lui faisant une caresse où elle essayait de mettre les idées que dans ces crises la voix rend importunes.

Assis dans son fauteuil comme le chancelier de l'Hospital est dans le sien au péristyle de la Chambre des Députés, Pillerault, ce philosophe prêt à tout, montrait sur sa figure cette intelligence gravée au front des sphinx égyptiens, et causait avec Derville à voix basse. Constance avait été d'avis de consulter l'avoué dont la discrétion n'était pas à suspecter. Ayant son bilan écrit dans sa tête, elle avait exposé sa situation à l'oreille de Derville Après une conférence d'une heure environ, tenue sous les yeux du parfumeur hébété, l'avoué hocha la tête en regardant Pillerault.

— Madame, dit-il avec l'horrible sang-froid des gens d'affaires, il faut déposer. En supposant que, par un artifice quelconque, vous arriviez à payer demain, vous devez solder au moins trois cent mille francs, avant de pouvoir emprunter sur tous vos terrains. A un passif de cinq cent cinquante mille francs, vous opposez un actif très-beau, très-productif, mais non réalisable, vous succomberez dans un temps donné. Mon avis est qu'il faut mieux sauter par la fenêtre que de se laisser rouler dans les escaliers.

— C'est mon avis aussi, mon enfant, dit Pillerault.

Derville fut reconduit par madame César et par Pillerault.

— Pauvre père, dit Césarine qui se leva doucement pour mettre un baiser sur le front de César. Anselme n'a donc rien pu ? demanda-t-elle quand son oncle et sa mère revinrent.

— Ingrat ! s'écria César frappé par ce nom dans le seul endroit vivant de son souvenir, comme une touche de piano dont le marteau va frapper sa corde.

Depuis le moment où ce mot lui fut jeté comme un anathème, le petit Popinot n'avait pas eu un moment de sommeil, ni un instant de tranquillité. Le malheureux enfant maudissait son oncle, il était allé le trouver. Pour faire capituler cette vieille expérience judiciaire, il avait déployé l'éloquence de l'amour, espérant séduire l'homme sur qui les paroles humaines glissaient comme l'eau sur une toile, un juge!

— Commercialement parlant, lui dit-il, l'usage permet à l'associé gérant de régler une certaine somme à l'associé commanditaire par anticipation sur les bénéfices, et notre société doit en réaliser. Tout examen fait de mes affaires, je me sens les reins assez forts pour payer quarante mille francs en trois mois ! La probité de monsieur César permet de croire que ces quarante mille francs vont être employés à solder ses billets. Ainsi les créanciers, s'il y a faillite, n'auront aucun reproche à nous adresser ! D'ailleurs, mon oncle, j'aime mieux perdre quarante mille ranes que de perdre Césarine. Au moment où je parle, elle est sans doute instruite de mon refus, et va me mésestimer. J'ai promis de donner mon sang pour mon bienfaiteur! Je suis dans le cas d'un jeune matelot qui doit sombrer en tenant la main de son capitaine, du soldat qui doit périr avec son général.

— Bon cœur et mauvais négociant, tu ne perdras pas mon estime, dit le juge en serrant la main de son neveu. J'ai beaucoup pensé à ceci, reprit-il, je sais que tu es amoureux-fou de Césarine, je crois que tu peux satisfaire aux lois du cœur et aux lois du commerce.

— Ah ! mon oncle, si vous en avez trouvé le moyen, vous me sauvez l'honneur.

— Avance à Birotteau cinquante mille francs en faisant un acte de réméré relatif à ses intérêts dans votre huile, qui est devenue comme une propriété; je te rédigerai l'acte.

Anselme embrassa son oncle, retourna chez lui, fit pour cinquante mille francs d'effets, et courut de la rue des Cinq-Diamans à la place Vendôme, en sorte qu'au moment où Césarine, sa mère et leur oncle Pillerault regardaient le parfumeur, surpris du ton sépulcral avec lequel il avait prononcé ce mot : Ingrat ! en réponse à la question de sa fille, la porte du salon s'ouvrit et Popinot parut.

— Mon cher et bien-aimé patron, dit-il en s'essuyant le front baigné de sueur, voilà ce que vous m'avez demandé. Il tendit les billets. — Oui, j'ai bien étudié ma position, n'ayez aucune peur, je payerai, sauvez, sauvez votre honneur!

— J'étais bien sûre de lui, s'écria Césarine en saisissant la main de Popinot et la serrant avec une force convulsive.

Madame César embrassa Popinot, le parfumeur se dressa comme un juste entendant la trompette du jugement dernier, il sortait comme d'une tombe! Puis il avança la main par un mouvement frénétique pour saisir les cinquante papiers timbrés.

— Un instant, dit le terrible oncle Pillerault en arrachant les billets de Popinot, un instant!

Les quatre personnages qui composaient cette famille, César et sa femme, Césarine et Popinot, étourdis par l'action de leur oncle et par son accent, le regardèrent avec terreur déchirant les billets et les jetant dans le feu qui les consuma, sans qu'aucun d'eux ne les arrêtât au passage.

— Mon oncle!

— Mon oncle!

— Mon oncle!

— Monsieur!

Ce fut quatre voix, quatre cœurs en un seul, une effrayante unanimité. L'oncle Pillerault prit le petit Popinot par le cou, le serra sur son cœur et le baisa au front.

— Tu es digne de l'adoration de tous ceux qui ont du cœur, lui dit-il. Si tu aimais ma fille, eût-elle un million, n'eusses-tu rien que ça (il montra les cendres noires des effets), si elle t'aimait, vous seriez mariés dans quinze jours. Ton patron, dit-il en désignant César, est fou. Mon neveu, reprit le grave Pillerault en s'adressant au parfumeur, mon neveu, plus d'illusions. On doit faire les affaires avec des écus et non avec des sentimens. Ceci est sublime, mais inutile. J'ai passé deux heures à la Bourse, tu n'as pas pour deux liards de crédit ; tout le monde parlait de ton désastre, de renouvellemens refusés, de tes tentatives auprès de plusieurs banquiers, de leurs refus, de tes folies, six étages montés pour aller trouver un propriétaire bavard comme une pie afin de renouveler douze cents francs, ton bal donné pour cacher ta gêne. On va jusqu'à dire que tu n'avais rien chez Roguin. Selon vos ennemis, Roguin est un prétexte. Un de mes amis, chargé de tout apprendre, est venu confirmer mes soupçons. Chacun pressent l'émission des effets Popinot, tu l'as établi tout exprès pour en faire une planche à billets. Enfin, toutes les calomnies et les médisances que s'attire un homme qui veut monter un bâton de plus sur l'échelle sociale roulent à cette heure dans le commerce. Tu colporterais vainement pendant huit jours les cinquante billets de Popinot sur tous les comptoirs, tu essuyerais d'humilians refus, et personne n'en voudrait : rien ne prouve le nombre auquel tu les émets, et l'on s'attend à te voir sacrifiant ce pauvre enfant pour ton salut. Tu aurais détruit en pure perte le crédit de la maison Popinot. Sais-tu ce que le plus hardi des escompteurs te donnerait de ces cinquante mille francs? Vingt mille, vingt mille, entends-tu ? En commerce, il est des instans où il faut se tenir devant le monde trois jours sans manger, comme si l'on avait une indigestion, et le quatrième on est admis au garde-manger du Crédit. Tu ne peux pas vivre ces trois jours, tout est là. Mon pauvre neveu, du courage, il faut déposer ton bilan. Voici Popinot, me voilà, nous allons, aussitôt tes commis couchés, travailler ensemble afin de t'éviter ces angoisses.

— Mon oncle, dit le parfumeur en joignant les mains.

— César, veux-tu donc arriver à un bilan honteux où il n'y ait pas d'actif? Ton intérêt chez Popinot te sauve l'honneur.

César, éclairé par ce fatal et dernier jet de lumière, vit enfin l'affreuse vérité dans toute son étendue, il retomba sur sa bergère, de là sur ses genoux, sa raison s'égara, il redevint enfant; sa femme le crut mourant, elle s'agenouilla pour le

relever; mais elle s'unit à lui, quand elle lui vit joindre les mains, lever les yeux et réciter avec une componction résignée en présence de son oncle, de sa fille et de Popinot la sublime prière des catholiques.

« *Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre sainte volonté soit faite dans la terre comme dans le ciel,* DONNEZ-NOUS NOTRE PAIN QUOTIDIEN, *et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Ainsi soit-il!* »

Des larmes vinrent aux yeux du stoïque Pillerault. Césarine accablée, en larmes, avait la tête penchée sur l'épaule de Popinot pâle et raide comme une statue.

— Descendons, dit l'ancien négociant au jeune homme en lui prenant le bras.

A onze heures et demie, ils laissèrent César aux soins de sa femme et de sa fille. En ce moment, Célestin, le premier commis, qui durant ce secret orage avait dirigé la maison, monta dans les appartemens et entra au salon. En entendant son pas, Césarine courut lui ouvrir pour qu'il ne vît pas l'abattement du maître.

— Parmi les lettres de ce soir, dit-il, il y en avait une venue de Tours, dont l'adresse était mal mise, ce qui a produit du retard. J'ai pensé qu'elle est du frère de monsieur, et ne l'ai pas ouverte.

— Mon père, cria Césarine, une lettre de mon oncle de Tours.

— Ah! je suis sauvé! cria César. Mon frère! mon frère! dit-il en baisant la lettre.

RÉPONSE DE FRANÇOIS A CÉSAR BIROTTEAU.

Tours, 17 courant.

« Mon bien-aimé frère, ta lettre m'a causé la plus vive affliction; aussi après l'avoir lue, suis-je allé offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe à ton intention, en l'intercédant par le sang que son fils, notre divin Rédempteur, a répandu pour nous, de jeter sur tes peines un regard miséricordieux. Au moment où j'ai prononcé mon oraison *Pro meo fratre Cæsare,* j'ai eu les yeux pleins de larmes en pensant à toi, de qui, par malheur, je suis séparé dans les jours où tu dois avoir besoin des secours de l'amitié fraternelle. Mais j'ai songé que le digne et vénérable monsieur Pillerault me remplacera sans doute. Mon cher César, n'oublie pas au milieu de tes chagrins que cette vie est une vie d'épreuves et de passage; qu'un jour nous serons récompensés d'avoir souffert pour le saint nom de Dieu, pour sa sainte église, pour avoir observé les maximes de l'Evangile et pratiqué la vertu; autrement les choses de ce monde n'auraient point de sens. Je te redis ces maximes, en sachant combien tu es pieux et bon, parce qu'il peut arriver aux personnes qui, comme toi, sont jetées dans les orages du monde et lancées sur la mer périlleuse des intérêts humains, de se permettre des blasphèmes au milieu des adversités, emportés qu'ils sont par la douleur. Ne maudis ni les hommes qui te blesseront, ni Dieu qui mêle à son gré de l'amertume à ta vie. Ne regarde pas la terre, au contraire, lève toujours les yeux au ciel : de là viennent des consolations pour les faibles, là sont les richesses des pauvres, là sont les terreurs du riche..... »

— Mais Birotteau, lui dit sa femme, passe donc cela, et vois s'il nous envoie quelque chose.

— Nous la relirons souvent, reprit le marchand en essuyant ses larmes et entr'ouvrant la lettre d'où tomba un mandat sur le Trésor royal. J'étais bien sûr de lui, pauvre frère, dit Birotteau en saisissant le mandat.

« ..... Je suis allé chez madame Listomère, reprit-il en lisant d'une voix entrecoupée par les pleurs, et sans lui dire le motif de ma demande, je l'ai priée de me prêter tout ce dont elle pouvait disposer en ma faveur, afin de grossir le fruit de mes économies. Sa générosité m'a permis de compléter une somme de mille francs, je te l'adresse en un mandat du receveur-général de Tours sur le Trésor. »

— La belle avance! dit Constance en regardant Césarine.

« En retranchant quelques superfluités dans ma vie, je pourrai rendre en trois ans à madame de Listomère les quatre cents francs qu'elle m'a prêtés, ainsi ne t'en inquiète pas, mon cher César. Je t'envoie tout ce que je possède dans le monde, en souhaitant que cette somme puisse aider à une heureuse conclusion de tes embarras commerciaux, qui sans doute ne seront que momentanés. Je connais ta délicatesse, et veux aller au devant de tes objections. Ne songe ni à me donner aucun intérêt de cette somme, ni à me la rendre dans un jour de prospérité qui ne tardera pas à se lever pour toi, si Dieu daigne entendre les prières que je lui adresserai journellement. D'après ta dernière reçue il y a deux ans, je te croyais riche, et pensais pouvoir disposer de mes économies en faveur des pauvres; mais maintenant, tout ce que j'ai t'appartient. Quand tu auras surmonté ce grain passager de ta navigation, garde encore cette somme pour ma nièce Césarine, afin que, lors de son établissement, elle puisse l'employer à quelque bagatelle qui lui rappelle un vieil oncle dont les mains se lèveront toujours au ciel pour demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur elle et sur tous ceux qui lui seront chers. Enfin, mon cher César, songe que je suis un pauvre prêtre qui va à la grâce de Dieu comme les alouettes des champs, marchant dans mon sentier, sans bruit, tâchant d'obéir aux commandemens de notre divin Sauveur, et à qui conséquemment il faut peu de chose. Ainsi, n'aie pas le moindre scrupule dans la circonstance difficile où tu te trouves, et pense à moi comme à quelqu'un qui t'aime tendrement. Notre excellent abbé Chapeloud, auquel je n'ai point dit ta situation, et qui sait que je t'écris, m'a chargé de te transmettre les plus aimables choses pour toutes les personnes de ta famille et te souhaite la continuation de tes prospérités. Adieu, cher et bien-aimé frère, je fais des vœux pour que, dans les conjonctures où tu te trouves, Dieu te fasse la grâce de te conserver en bonne santé, toi, ta femme et ta fille; je vous souhaite à tous patience et courage en vos adversités.

» FRANÇOIS BIROTTEAU,

» Prêtre, vicaire de l'église cathédrale et paroissiale de Saint-Gatien de Tours. »

— Mille francs! dit madame Birotteau furieuse.

— Serre-les, dit gravement César, il n'a que cela. D'ailleurs, ils sont à notre fille, et doivent nous faire vivre sans rien demander à nos créanciers.

— Ils croiront que tu leur as soustrait des sommes importantes.

— Je leur montrerai la lettre.

— Ils diront que c'est une frime.

— Mon Dieu, mon Dieu, cria Birotteau terrifié. J'ai pensé cela de pauvres gens qui sans doute étaient dans la situation où je me trouve.

Trop inquiètes de l'état où se trouvait César, la mère et la fille travaillèrent à l'aiguille auprès de lui, dans un profond silence. A deux heures du matin, Popinot ouvrit doucement la porte du salon et fit signe à madame César de descendre. En voyant sa nièce, l'oncle ôta ses besicles.

— Mon enfant, il y a de l'espoir, lui dit-il, tout n'est pas perdu; mais ton mari ne résisterait pas aux alternatives des négociations à faire et qu'Anselme et moi nous allons tenter. Ne quitte pas ton magasin demain, et prends toutes les adresses des billets, car nous avons jusqu'à quatre heures. Voici mon idée. Ni monsieur Ragon ni moi ne sommes à craindre. Supposez maintenant que vos cent mille francs déposés chez Roguin aient été remis aux acquéreurs, vous ne les auriez pas plus que vous ne les avez aujourd'hui. Vous êtes en présence de cent quarante mille francs souscrits à Claparon, que vous deviez toujours payer en tout état de cause. Ainsi ce n'est pas la banqueroute de Roguin qui vous ruine. Je vois pour faire face à vos obligations quarante mille francs à emprunter tôt ou tard sur vos fabriques et soixante mille francs d'effets Popinot. On peut donc lutter; car, après, vous pourrez emprunter sur les terrains de la Madeleine. Si votre principal créancier consent à vous aider, je ne regarderai pas à ma fortune,

je vendrai mes rentes, je serai sans pain. Popinot sera entre la vie et la mort; quant à vous, vous serez à la merci du plus petit événement commercial. Mais l'huile rendra sans doute de grands bénéfices. Popinot et moi nous venons de nous consulter, nous vous soutiendrons dans cette lutte. Ah! je mangerai bien gaiement mon pain sec si le succès poind à l'horizon. Mais tout dépend de Gigonnet et des associés Claparon. Popinot et moi, nous irons chez Gigonnet de sept à huit heures, et nous saurons à quoi nous en tenir sur leurs intentions.

Constance se jeta tout éperdue dans les bras de son oncle, sans autre voix que des larmes et des sanglots. Ni Popinot ni Pillerault ne pouvaient savoir que Bidault dit Gigonnet, et Claparon étaient du Tillet sous une double forme, que du Tillet voulait lire dans les Petites-Affiches ce terrible article:

« Jugement du tribunal de commerce qui déclare le sieur César Birotteau, marchand parfumeur, demeurant à Paris, rue Saint-Honoré, nº 397, en état de faillite, en fixe provisoirement l'ouverture au 16 janvier 1819. Juge-commissaire, monsieur Gobenheim-Keller. Agent, monsieur Molineux. »

Anselme et Pillerault étudièrent jusqu'au jour les affaires de César. A huit heures du matin, ces deux héroïques amis, l'un vieux soldat, l'autre sous-lieutenant d'hier, qui ne devaient jamais connaître que par procuration les terribles angoisses de ceux qui avaient monté l'escalier de Bidault dit Gigonnet, s'acheminèrent, sans se dire un mot, vers la rue Grenétat. Ils souffraient. A plusieurs reprises, Pillerault passa sa main sur son front.

La rue Grenétat est une rue où toutes les maisons, envahies par une multitude de commerces, offrent un aspect repoussant. Les constructions y ont un caractère horrible. L'ignoble malpropreté des fabriques y domine. Le vieux Gigonnet habitait le troisième étage d'une maison dont toutes les fenêtres étaient à bascule et à petits carreaux sales. L'escalier descendait jusque sur la rue. La portière était logée à l'entresol, dans une cage qui ne tirait son jour que de l'escalier. Excepté Gigonnet, tous les locataires exerçaient un état. Il venait, il sortait continuellement des ouvriers. Les marches étaient donc revêtues d'une couche de boue dure ou molle, au gré de l'atmosphère, et où séjournaient des immondices. Sur ce fétide escalier, chaque palier offrait aux yeux les noms du fabricant écrits en or sur une tôle peinte en rouge et vernie, avec des échantillons de ses chefs-d'œuvre. La plupart du temps, les portes ouvertes laissaient voir la bizarre union du ménage et de la fabrique, il s'en échappait des cris et des grognemens inouïs, des chants, des sifflemens qui rappelaient l'heure de quatre heures chez les animaux du Jardin des Plantes. Au premier se faisaient, dans un taudis infect, les plus belles bretelles de l'Article-Paris. Au second se confectionnaient, au milieu des plus sales ordures, les plus élégans cartonnages qui parent au jour de l'an les étalages de Susse. Gigonnet mourut riche de dix-huit cent mille francs dans le troisième de cette maison, sans qu'aucune considération eût pu l'en faire sortir, malgré l'offre de madame Saillard, sa nièce, de lui donner un appartement dans un hôtel de la place Royale.

— Du courage, dit Pillerault en tirant le pied de biche pendu par un cordon à la porte grise et propre de Gigonnet.

Gigonnet vint ouvrir sa porte lui-même. Les deux parrains du parfumeur, en lice dans le champ des faillites, traversèrent une première chambre correcte et froide, sans rideaux aux croisées. Tous trois s'assirent dans la seconde où se tenait l'escompteur devant un foyer plein de cendres au milieu desquelles le bois se défendait contre le feu. Popinot eut l'âme glacée par les cartons verts de l'usurier, par la rigidité monastique de ce cabinet aéré comme une cave. Il regarda d'un air hébété le petit papier bleuâtre semé de fleurs tricolores collé sur les murs depuis vingt-cinq ans, et reporta ses yeux attristés sur la cheminée ornée d'une pendule en forme de lyre, et de vases oblongs en bleu de Sèvres richement montés en cuivre doré. Cette épave, ramassée par Gigonnet dans le naufrage de Versailles où la populace brisa tout, venait du boudoir de la reine; mais cette magnifique chose était accompagnée de deux chandeliers du plus misérable modèle en fer battu, qui rappelaient par ce sauvage contraste la circonstance à laquelle on la devait.

— Je sais que vous ne pouvez pas venir pour vous, dit Gigonnet, mais pour le grand Birotteau. Eh! bien, qu'y a-t-il, mes amis?

— Je sais qu'on ne vous apprend rien, ainsi nous serons brefs, dit Pillerault. Vous avez des effets ordre Claparon?

— Oui.

— Voulez-vous échanger les cinquante premiers mille contre des effets de monsieur Popinot que voici, moyennant escompte, bien entendu?

Gigonnet ôta sa terrible casquette verte qui semblait née avec lui, montra son crâne couleur beurre frais dénué de cheveux, fit sa grimace voltairienne et dit : — Vous voulez me payer en huile pour les cheveux, quèque j'en ferais?

— Quand vous plaisantez, il n'y a qu'à tirer ses grègues, dit Pillerault.

— Vous parlez comme un sage que vous êtes, lui dit Gigonnet avec un sourire flatteur.

— Eh! bien, si j'endossais les effets de monsieur Popinot? dit Pillerault en faisant un dernier effort.

— Vous êtes de l'or en barre, monsieur Pillerault, mais je n'ai pas besoin d'or, il me faut seulement mon argent.

Pillerault et Popinot saluèrent et sortirent. Au bas de l'escalier, les jambes de Popinot flageolaient encore sous lui.

— Est-ce un homme? dit-il à Pillerault.

— On le prétend, fit le vieillard. Souviens-toi toujours de cette courte séance, Anselme! Tu viens de voir la Banque sans la mascarade de ses formes agréables. Les événemens imprévus sont la vis du pressoir, nous sommes le raisin, et les banquiers sont les tonneaux. L'affaire des terrains est sans doute bonne; Gigonnet, ou quelqu'un derrière lui, veut étrangler César pour se revêtir de sa peau : tout est dit, il n'y a plus de remède. Voilà la Banque : n'y recours jamais!

Après cette affreuse matinée où, pour la première fois, madame Birotteau prit les adresses de ceux qui venaient chercher leur argent et renvoya le garçon de la Banque sans le payer, à onze heures, cette courageuse femme, heureuse d'avoir sauvé ces douleurs à son mari, vit revenir Anselme et Pillerault qu'elle attendait en proie à de croissantes anxiétés : elle lut sa sentence sur leurs visages. Le dépôt du bilan était inévitable.

— Il va mourir de douleur, dit la pauvre femme.

— Je le lui souhaite, dit gravement Pillerault; mais il est si religieux que, dans les circonstances actuelles, son directeur, l'abbé Loraux, peut seul le sauver.

Pillerault, Popinot et Constance attendirent qu'un commis fût aller chercher l'abbé Loraux avant de présenter le bilan que Célestin préparait à la signature de César. Les commis étaient au désespoir, ils aimaient leur patron. A quatre heures, le bon prêtre arriva, Constance le mit au fait du malheur qui fondait sur eux, et l'abbé monta comme un soldat monte à la brèche.

— Je sais pourquoi vous venez, s'écria Birotteau.

— Mon fils, dit le prêtre, vos sentimens de résignation à la volonté divine me sont depuis long-temps connus; mais il s'agit de les appliquer : ayez toujours les yeux sur la croix, ne cessez de la regarder en pensant aux humiliations dont fut abreuvé le Sauveur des hommes, combien sa passion fut cruelle, vous pourrez supporter ainsi les mortifications que Dieu vous envoie...

— Mon frère l'abbé m'avait déjà préparé, dit César en lui montrant la lettre qu'il avait relue et qu'il tendit à son confesseur.

— Vous avez un bon frère, dit monsieur Loraux, une épouse vertueuse et douce, une tendre fille, deux vrais amis, votre oncle et le cher Anselme, deux créanciers indulgens, les Ragon; tous ces bons cœurs verseront incessamment du baume sur vos blessures et vous aideront à porter votre croix. Promettez-moi d'avoir la fermeté d'un martyr, d'envisager le coup sans défaillir.

L'abbé toussa pour prévenir Pillerault qui était dans le salon.

— Ma résignation est sans bornes, dit César avec calme. Le déshonneur est venu, je ne dois songer qu'à la réparation.

La voix du pauvre parfumeur et son air surprirent Césarine et le prêtre. Cependant rien n'était plus naturel. Tous les hommes supportent mieux un malheur connu, défini, que les cruelles alternatives d'un sort qui, d'un instant à l'autre, apporte ou la joie excessive ou l'extrême douleur.

— J'ai rêvé pendant vingt-deux ans, je me réveille aujourd'hui mon gourdin à la main, dit César redevenu paysan tourangeau.

En entendant ces mots, Pillerault serra son neveu dans ses bras. César aperçut sa femme, Anselme et Célestin. Les papiers que tenaient le premier commis étaient bien significatifs. César contempla tranquillement ce groupe où tous les regards étaient tristes mais amis.

— Un moment! dit-il en détachant sa croix qu'il tendit à l'abbé Loraux, vous me la rendrez quand je pourrai la porter sans honte. Célestin, ajouta-t-il en s'adressant au commis, écrivez ma démission d'adjoint. Monsieur l'abbé vous dictera la lettre, vous la daterez du quatorze et la ferez porter chez monsieur de La Billardière par Raguet.

Célestin et l'abbé Loraux descendirent. Pendant environ un quart d'heure, un profond silence régna dans le cabinet de César. Une telle fermeté surprit la famille. Célestin et l'abbé revinrent, César signa sa démission. Quand l'oncle Pillerault lui présenta le bilan, le pauvre homme ne put réprimer un horrible mouvement nerveux.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, dit-il en signant la terrible pièce et la tendant à Célestin.

— Monsieur, dit alors Anselme Popinot sur le front nuageux duquel il passa un lumineux éclair, madame, faites-moi l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle Césarine.

A cette phrase, tous les assistans eurent des larmes aux yeux, excepté César qui se leva, prit la main d'Anselme, et, d'une voix creuse lui dit : Mon enfant, tu n'épouseras jamais la fille d'un failli.

Anselme regarda fixement Birotteau et lui dit : — Monsieur, vous engagez-vous, en présence de toute votre famille, à consentir à notre mariage, si mademoiselle m'agrée pour mari, le jour où vous serez relevé de votre faillite?

Il y eut un moment de silence pendant lequel chacun fut ému par les sensations qui se peignirent sur le visage affaissé du parfumeur.

— Oui, dit-il enfin.

Anselme fit un indicible geste pour prendre la main de Césarine, qui la lui tendit, et il la baisa.

— Vous consentez aussi? demanda-t-il à Césarine.

— Oui, dit-elle.

— Je suis donc enfin de la famille, j'ai le droit de m'occuper de ses affaires, dit-il avec une expression bizarre.

Anselme sortit précipitamment pour ne pas montrer une joie qui contrastait trop avec la douleur de son patron. Anselme n'était pas précisément heureux de la faillite, mais l'amour est si absolu, si égoïste! Césarine elle-même sentait en son cœur une émotion qui contrariait son amère tristesse.

— Puisque nous y sommes, dit Pillerault à l'oreille de Césarine, frappons tous les coups.

Madame Birotteau laissa échapper un signe de douleur et non d'assentiment.

— Mon neveu, dit Pillerault en s'adressant à César, que comptes-tu faire?

— Continuer le commerce.

— Ce n'est pas mon avis, dit Pillerault. Liquide et distribue ton actif à tes créanciers, ne reparais plus sur la place de Paris. Je me suis souvent supposé dans une position analogue à la tienne... (Ah ! il faut tout prévoir dans le commerce ! le négociant qui ne pense pas à la faillite est comme un général qui compterait n'être jamais battu, il n'est négociant qu'à demi.) Moi, je n'aurais jamais continué. Comment ! toujours rougir devant des hommes à qui j'aurais fait tort, recevoir leurs regards défians et leurs tacites reproches? Je conçois la guillotine !... En un instant, tout est fini. Mais avoir une tête qui renaît et se la sentir couper tous les jours, est un supplice auquel je me serais soustrait. Beaucoup de gens reprennent les affaires comme si rien ne leur était arrivé, tant mieux! ils sont plus forts que Claude-Joseph Pillerault. Si vous faites au comptant, et vous y êtes obligé, on dit que vous avez su vous ménager des ressources; si vous êtes sans le sou, vous ne pouvez jamais vous relever. Bonsoir ! Abandonne donc ton actif, laisse vendre ton fonds et fais autre chose.

— Mais quoi ? dit César.

— Eh ! dit Pillerault, cherche une place. N'as-tu pas des protections? le duc et la duchesse de Lenoncourt, madame de Mortsauf, monsieur de Vandenesse ! écris-leur, vois-les, ils te caseront dans la Maison du Roi avec quelque millier d'écus; ta femme en gagnera bien autant, ta fille peut-être aussi. La position n'est pas désespérée. A vous trois, vous réunirez près de dix mille francs par an. En dix ans, tu peux payer cent mille francs, car tu ne prendras rien sur ce que vous gagnerez : tes deux femmes auront quinze cents francs chez moi pour leurs dépenses, et, quant à toi, nous verrons !

Constance et non César médita ces sages paroles. Pillerault se dirigea vers la Bourse, alors tenue sous une construction provisoire en planches et qui formait une salle ronde où l'on entrait par la rue Feydeau. La faillite du parfumeur en vue et jalousé, déjà connue, excitait une rumeur générale dans le haut commerce, alors constitutionnel. Les commerçans libéraux voyaient dans la fête de Birotteau une audacieuse entreprise sur leurs sentimens. Les gens de l'Opposition voulaient avoir le monopole de l'amour du pays. Permis aux royalistes d'aimer le roi, mais aimer la patrie était le privilége de la Gauche: le peuple lui appartenait. Le pouvoir avait eu tort de se réjouir, par ses organes, d'un événement dont les Libéraux voulaient l'exploitation exclusive. La chute d'un protégé du château, d'un ministériel, d'un royaliste incorrigible qui, le 13 vendémiaire, insultait à la Liberté en se battant contre la glorieuse Révolution française, cette chute excitait les cancans et les applaudissemens de la Bourse. Pillerault voulait connaître, étudier l'opinion. Il trouva, dans un des groupes les plus animés, du Tillet, Gobenheim-Keller, Nucingen, le vieux Guillaume et son gendre Joseph Lebas, Claparon, Gigonnet, Mongenod, Camusot, Gobseck, Adolphe Keller, Palma, Chiffreville, Matifat, Grindot et Lourdois.

— Eh! bien, quelle prudence ne faut-il pas, dit Gobenheim à du Tillet, il n'a tenu qu'à un fil que mes beaux-frères n'accordassent un crédit à Birotteau !

— Moi, j'y suis de dix mille francs qu'il m'a demandés il y a quinze jours, je les lui ai donnés sur sa simple signature, dit du Tillet. Mais il m'a jadis obligé, je les perdrai sans regret.

— Il a fait comme tous les autres, votre neveu, dit Lourdois à Pillerault, il a donné des fêtes! Qu'un fripon essaie de jeter de la poudre aux yeux pour stimuler la confiance, je le conçois; mais un homme qui passait pour la crème des honnêtes gens recourir aux roueries de ce vieux charlatanisme auquel nous nous prenons toujours !

— Comme des sangsues, dit Gobseck.

— N'ayez confiance qu'à ceux qui vivent dans des bouges, comme Claparon, dit Gigonnet.

— *Hé pien,* dit le gros baron Nucingen à du Tillet, *fous afez fouli meu chouer eine tire han m'enfoyant Piroddôt. Che ne sais bas birquoi,* dit-il en se tournant vers Gobenheim, le manufacturier, *el n'a pas enfoyé brentre chez moi zinguande mille rancs, che les lui aurais remisse.*

— Oh ! non, dit Joseph Lebas, monsieur le baron. Vous deviez bien savoir que la Banque avait refusé son papier, vous l'avez fait rejeter dans le Comité d'Escompte. L'affaire de ce pauvre homme, pour qui je professe encore une haute estime, offre des circonstances singulières...

La main de Pillerault serrait celle de Joseph Lebas.

— Il est impossible, en effet, dit Mongenod, d'expliquer ce qui arrive, à moins de croire qu'il y ait, cachés derrière Gigonnet, des banquiers qui veulent tuer l'affaire de la Madeleine.

— Il lui arrive ce qui arrivera toujours à ceux qui sortent de leur spécialité, dit Claparon en interrompant Mongenod. S'il avait monté lui-même son Huile Céphalique au lieu de venir nous renchérir les terrains dans Paris en se jetant dessus, il aurait perdu ses cent mille francs chez Roguin, mais il n'aurait pas failli. Il va travailler sous le nom de Popinot.

— Attention à Popinot, dit Gigonnet.

Roguin, selon cette masse de négocians, était *l'infortuné Roguin*, le parfumeur était *ce pauvre Birotteau*. L'un semblait excusé par une grande passion, l'autre semblait plus coupable à cause de ses prétentions. En quittant la Bourse, Gigonnet passa par la rue Perrin-Gasselin avant de revenir rue Grenétat, et vint chez madame Madou, la marchande de fruits secs.

— Ma grosse mère, lui dit-il avec sa cruelle bonhomie, eh ! bien, comment va notre petit commerce ?

— A la douce, dit respectueusement madame Madou en présentant son unique fauteuil à l'usurier avec une affectueuse servilité qu'elle n'avait eue que pour *le cher défunt*.

La mère Madou, qui jetait à terre un charretier récalcitrant ou trop badin, qui n'eût pas craint d'aller à l'assaut des Tuileries au Dix Octobre, qui goguenardait ses meilleures pratiques, capable enfin de porter sans trembler la parole au roi au nom des Dames de la Halle, Angélique Madou recevait Gigonnet avec un profond respect. Sans force en sa présence, elle frissonnait sous son regard âpre. Les gens du peuple trembleront encore long-temps devant le bourreau, Gigonnet était le bourreau de ce commerce. A la Halle, nul pouvoir n'est plus respecté que celui de l'homme qui fait le cours de l'argent. Les autres institutions humaines ne sont rien auprès. La Justice elle-même se traduit aux yeux de la Halle par le commissaire, personnage avec lequel elle se familiarise. Mais l'Usure assise derrière ses cartons verts, l'usure implorée la crainte dans le cœur, dessèche la plaisanterie, altère le gosier, abat la fierté du regard et rend le peuple respectueux.

— Est-ce que vous avez quelque chose à me demander? dit-elle.

— Un rien, une misère, tenez-vous prête à rembourser les effets Birotteau, le bonhomme a fait faillite, tout devient exigible, je vous enverrai le compte demain matin.

Les yeux de madame Madou se concentrèrent d'abord comme ceux d'une chatte, puis vomirent des flammes.

— Ah ! le gueux ! ah ! le scélérat ! il est venu lui-même ici me dire qu'il était adjoint, me monter des couleurs ! Matigot, ça va comme ça, le commerce ! Il n'y a plus de foi chez les maires, le Gouvernement nous trompe. Attendez, je vais aller me faire payer, moi...

— Hé, dans ces affaires-là, chacun s'en tire comme il peut, chère enfant ! dit Gigonnet en levant sa jambe par ce petit mouvement sec semblable à celui d'un chat qui veut passer un endroit mouillé, et auquel il devait son nom. Il y a de gros bonnets qui pensent à retirer leur épingle du jeu.

— Bon ! bon ! je vais retirer ma noisette. Marie-Jeanne ! mes socques et mon cachemire de poil de lapin, et vite, ou je te réchauffe la joue par une giroflée à cinq feuilles.

— Ça va s'échauffer dans le haut de la rue, se dit Gigonnet en se frottant les mains. Du Tillet sera content, il y aura du scandale dans le quartier. Je ne sais pas ce que lui a fait ce pauvre diable de parfumeur, moi j'en ai pitié comme d'un chien qui se casse la patte. Ce n'est pas un homme, il n'est pas de force.

Madame Madou déboucha, comme une insurrection du faubourg Saint-Antoine, sur les sept heures du soir à la porte du pauvre Birotteau qu'elle ouvrit avec une excessive violence, car la marche avait encore animé ses esprits.

— Tas de vermine, il me faut mon argent, je veux mon argent ! Vous me donnerez mon argent, ou je vais emporter des sachets, des brimborions de satin, des éventails, enfin de la marchandise pour mes deux mille francs ! A-t-on jamais vu des maires volant les administrés ! Si vous ne me payez pas, je l'envoie aux galères, je vais chez le Procureur du roi, le tremblement de la justice ira son train ! Enfin, je ne sors pas d'ici sans ma monnaie.

Elle fit mine de lever les glaces d'une armoire où étaien des objets précieux.

— La Madou prend, dit à voix basse Célestin à son voisin.

La marchande entendit le mot, car dans les paroxismes de passion les organes s'oblitèrent ou se perfectionnent selon les constitutions, elle appliqua sur l'oreille de Célestin la plus vigoureuse tape qui se fût donnée dans un magasin de parfumerie.

— Apprends à respecter les femmes, mon ange, dit-elle, et à ne pas chiffonner le nom de ceux que tu voles.

— Madame, dit madame Birotteau sortant de l'arrière-boutique où se trouvait par hasard son mari que l'oncle Pillerault voulait emmener, et qui, pour obéir à la loi, poussai l'humilité jusqu'à vouloir se laisser mettre en prison; madame, au nom du ciel, n'ameutez pas les passans.

— Eh ! qu'ils entrent, dit la femme, je *leux* y dirai la chose, histoire de rire ! Oui, ma marchandise et mes écus ramassés à la sueur de mon front servent à donner vos bals. Enfin, vous allez vêtue comme une reine de France avec la laine que vous prenez à des pauvres *igneaux* comme moi ! Jésus ! ça me brûlerait les épaules, à moi, du bien volé. Je n'ai que du poil de lapin sur ma carcasse, mais il est à moi ! Brigands de voleurs, mon argent ou...

Elle sauta sur une jolie boîte en marqueterie où étaient de précieux objets de toilette.

— Laissez cela, madame, dit César en se montrant, rien ici n'est à moi, tout appartient à mes créanciers. Je n'ai plus que ma personne, et si vous voulez vous en emparer, me mettre en prison, je vous donne ma parole d'honneur (une larme sortit de ses yeux) que j'attendrai votre huissier, le garde du Commerce et ses recors...

Le ton et le geste en harmonie avec l'action firent tomber la colère de madame Madou.

— Mes fonds ont été emportés par un notaire, et je suis innocent des désastres que je cause, reprit César; mais vous serez payée avec le temps, dussé-je mourir à la peine et travailler comme un manœuvre, à la Halle, en prenant l'état de porteur.

— Allons, vous êtes un brave homme, dit la femme de la Halle. Pardon de mes paroles, madame; mais faut donc que je me jette à l'eau, car Gigonnet va me poursuivre, et je n'ai que des valeurs à dix mois pour rembourser vos damnés billets.

— Venez me trouver demain matin, dit Pillerault en se montrant, je vous arrangerai votre affaire à cinq pour cent, chez un de mes amis.

— Quien ! c'est le brave père Pillerault. Eh ! mais, il est votre oncle, dit-elle à Constance. Allons, vous êtes d'honnêtes gens, je ne perdrai rien, est-ce pas? A demain, vieux Brutus, dit-elle à l'ancien quincaillier.

César voulut absolument demeurer au milieu de ses ruines, en disant qu'il s'expliquerait ainsi avec tous ses créanciers. Malgré les supplications de sa nièce, l'oncle Pillerault approuva César, et le fit remonter chez lui. Le rusé vieillard courut chez monsieur Haudry, lui expliqua la position de Birotteau, obtint une ordonnance pour une potion somnifère, l'alla commander et revint passer la soirée chez son neveu. De concert avec Césarine, il contraignit César à boire comme eux. Le narcotique endormit le parfumeur qui se réveilla, quatorze heures après, dans la chambre de son oncle Pillerault, rue des Bourdonnais, emprisonné par le vieillard qui couchait, lui, sur un lit de sangle dans son salon. Quand Constance entendit rouler le fiacre dans lequel son oncle Pillerault emmenait César, son courage l'abandonna. Souvent nos forces sont stimulées par la nécessité de soutenir un être plus faible que nous. La pauvre femme pleura de se trouver seule chez elle avec sa fille, comme elle aurait pleuré César mort.

— Maman, dit Césarine en s'asseyant sur les genoux de sa mère et la caressant avec ces grâces de chatte que les femmes ne déploient bien qu'entre elles, tu m'as dit que si je prenais bravement mon parti, tu trouverais de la force contre l'adversité. Ne pleure donc pas, ma chère mère. Je suis prête à entrer dans quelque magasin, et je ne penserai plus à ce que nous étions. Je serai comme toi dans ta jeunesse, une pre-

mière demoiselle, et tu n'entendras jamais une plainte ni un regret. J'ai une espérance. N'as-tu pas entendu monsieur Popinot?

— Le cher enfant, il ne sera pas mon gendre...

— Oh! maman...

— Il sera véritablement mon fils.

— Le malheur, dit Césarine en embrassant sa mère, a cela de bon qu'il nous apprend à connaître nos vrais amis.

Césarine finit par adoucir le chagrin de la pauvre femme en jouant auprès d'elle le rôle d'une mère. Le lendemain matin, Constance alla chez le duc de Lenoncourt, un des premiers gentilshommes de la chambre du roi, et y laissa une lettre par laquelle elle lui demandait une audience à une certaine heure de la journée. Dans l'intervalle, elle vint chez monsieur de La Billardière, lui exposa la situation où la fuite du notaire mettait César, le pria de l'appuyer auprès du duc, et de parler pour elle, ayant peur de mal s'expliquer. Elle voulait une place pour Birotteau. Birotteau serait le caissier le plus probe, s'il y avait à distinguer dans la probité.

— Le roi vient de nommer le comte de Fontaine à une Direction générale dans le Ministère de sa Maison, il n'y a pas de temps à perdre.

A deux heures, La Billardière et madame César montaient le grand escalier de l'hôtel de Lenoncourt, rue Saint-Dominique, et furent introduits chez celui de ses gentilshommes que le roi préférait, si tant est que le roi Louis XVIII ait eu des préférences. Le gracieux accueil de ce grand seigneur, qui appartenait au petit nombre des vrais gentilshommes que le siècle précédent a légués à celui-ci, donna de l'espoir à madame César. La femme du parfumeur se montra grande et simple dans la douleur. La douleur ennoblit les personnes les plus vulgaires, car elle a sa grandeur; et, pour en recevoir du lustre, il suffit d'être vrai. Constance était une femme essentiellement vraie. Il s'agissait de parler au roi promptement.

Au milieu de la conférence, on annonça monsieur de Vandenesse, et le duc s'écria : — Voilà votre sauveur!

Madame Birotteau n'était pas inconnue à ce jeune homme, venu chez elle une ou deux fois pour y demander de ces bagatelles souvent aussi importantes que de grandes choses. Le duc expliqua les intentions de La Billardière. En apprenant le malheur qui accablait le filleul de la marquise d'Uxelles, Vandenesse alla sur-le-champ avec La Billardière chez le comte de Fontaine, en priant madame Birotteau de l'attendre.

Monsieur le comte de Fontaine était, comme La Billardière, un de ces braves gentilshommes de province, héros presque inconnus qui firent la Vendée. Birotteau ne lui était pas étranger, il l'avait vu jadis à la Reine des Roses. Les gens qui avaient répandu leur sang pour la cause royale jouissaient à cette époque de priviléges que le roi tenait secrets pour ne pas effaroucher les Libéraux. Monsieur de Fontaine, un des favoris de Louis XVIII, passait pour être dans toute sa confidence. Non-seulement le comte promit positivement une place, mais il vint chez le duc de Lenoncourt, alors de service, pour le prier de lui obtenir un moment d'audience dans la soirée, et de demander pour La Billardière une audience de Monsieur, qui aimait particulièrement cet ancien diplomate vendéen.

Le soir même, monsieur le comte de Fontaine alla des Tuileries chez madame Birotteau lui annoncer que son mari serait, après son concordat, officiellement nommé à une place de deux mille cinq cents francs à la Caisse d'Amortissement, tous les services de la Maison du Roi se trouvant alors chargés de nobles surnuméraires avec lesquels on avait pris des engagemens.

Ce succès n'était qu'une partie de la tâche de madame Birotteau. La pauvre femme alla rue Saint-Denis, au *Chat qui pelote*, trouver Joseph Lebas. Pendant cette course, elle rencontra dans un brillant équipage madame Roguin, qui sans doute faisait des emplettes. Ses yeux et ceux de la belle notaresse se croisèrent. La honte que la femme heureuse ne put réprimer en voyant la femme ruinée donna du courage à Constance.

— Jamais je ne roulerai carrosse avec le bien d'autrui, se dit-elle.

Bien reçue de Joseph Lebas, elle le pria de procurer à sa fille une place dans une maison de commerce respectable. Lebas ne promit rien; mais huit jours après Césarine eut la table, le logement et mille écus dans la plus riche maison de nouveautés de Paris, qui fondait un nouvel établissement dans le quartier des Italiens. La caisse et la surveillance du magasin étaient confiées à la fille du parfumeur, qui, placée au-dessus de la première demoiselle, remplaçait le maître et la maîtresse de la maison.

Quant à madame César, elle alla le jour même chez Popinot lui demander de tenir chez lui la caisse, les écritures et le ménage. Popinot comprit que sa maison était la seule où la femme du parfumeur pourrait trouver les respects qui lui étaient dus et une position sans infériorité. Le noble enfant lui donna trois mille francs par an, la nourriture, son logement qu'il fit arranger, et prit pour lui la mansarde d'un commis. Ainsi la belle parfumeuse, après avoir joui pendant un mois des somptuosités de son appartement, dut habiter l'effroyable chambre, ayant vue sur la cour obscure et humide, où Gaudissart, Anselme et Finot avaient inauguré l'Huile Céphalique.

Quand Molineux, nommé Agent par le Tribunal de Commerce, vint prendre possession de l'actif de César Birotteau, Constance aidée par Célestin vérifia l'inventaire avec lui. Puis la mère et la fille sortirent, à pied, dans une mise simple, et allèrent chez leur oncle Pillerault sans retourner la tête, après avoir demeuré dans cette maison le tiers de leur vie. Elles cheminèrent en silence vers la rue des Bourdonnais, où elles dînèrent avec César pour la première fois depuis leur séparation. Ce fut un triste dîner. Chacun avait eu le temps de faire ses réflexions, de mesurer l'étendue de ses obligations et de sonder son courage. Tous trois étaient comme des matelots prêts à lutter avec le mauvais temps, sans se dissimuler le danger. Birotteau reprit courage en apprenant avec quelle sollicitude de grands personnages lui avaient arrangé un sort; mais il pleura quand il sut ce qu'allait devenir sa fille. Puis, il tendit la main à sa femme en voyant le courage avec lequel elle recommençait à travailler.

L'oncle Pillerault eut pour la dernière fois de sa vie les yeux mouillés à l'aspect du touchant tableau de ces trois êtres unis, confondus dans un embrassement au milieu duquel Birotteau, le plus faible des trois, le plus abattu, leva la main en disant : Espérons!

— Pour économiser, dit l'oncle, tu logeras avec moi, garde ma chambre et partage mon pain. Il y a long-temps que je m'ennuie d'être seul, tu remplaceras ce pauvre enfant que j'ai perdu. D'ici, tu n'auras qu'un pas pour aller rue de l'Oratoire, à ta Caisse.

— Dieu de bonté, s'écria Birotteau, au fort de l'orage une étoile me guide.

En se résignant, le malheureux consomme son malheur. La chute de Birotteau se trouvait dès lors accomplie, il y donnait son consentement, il redevenait fort.

Après avoir déposé son bilan, un commerçant ne devrait plus s'occuper que de trouver une oasis en France ou à l'étranger pour y vivre sans se mêler de rien, comme un enfant qu'il est : la Loi le déclare mineur et incapable de tout acte légal, civil et civique. Mais il n'en est rien. Avant de reparaître, il attend un sauf-conduit que jamais ni juge-commissaire ni créancier n'ont refusé, car s'il était rencontré sans cet *exeat*, il serait mis en prison, tandis que, muni de cette sauvegarde, il se promène en parlementaire dans le camp ennemi, non par curiosité, mais pour déjouer les mauvaises intentions de la loi relativement aux faillis. L'effet de toute loi qui touche à la fortune privée est de développer prodigieusement les fourberies de l'esprit. La pensée des faillis, comme de tous ceux dont les intérêts sont contre-carrés par une loi quelconque, est de l'annuler à leur égard. La situation de mort-civil, où le failli reste comme une chrysalide, dure trois mois environ, temps exigé par les formalités avant d'arriver au congrès où se signe entre les créanciers et le débiteur un traité de paix, transaction appelée Concordat. Ce mot indique assez que la

concorde règne après la tempête soulevée entre des intérêts violemment contrariés.

Sur le vu du bilan, le Tribunal de Commerce nomme aussitôt un juge-commissaire qui veille aux intérêts de la masse des créanciers inconnus et doit aussi protéger le failli contre les entreprises vexatoires de ses créanciers irrités : double rôle qui serait magnifique à jouer, si les juges-commissaires en avaient le temps. Ce juge-commissaire investit un agent du droit de mettre la main sur les fonds, les valeurs, les marchandises, en vérifiant l'actif porté dans le bilan; enfin le Greffe indique une convocation de tous les créanciers, laquelle se fait au son de trompe des annonces dans les journaux. Les créanciers faux ou vrais sont tenus d'accourir et de se réunir afin de nommer des syndics provisoires qui remplacent l'agent, se chaussent avec les souliers du failli, deviennent par une fiction de la loi le failli lui-même, et peuvent tout liquider, tout vendre, transiger sur tout, enfin fondre la cloche au profit des créanciers, si le failli ne s'y oppose pas. La plupart des faillites parisiennes s'arrêtent aux syndics provisoires, et voici pourquoi.

La nomination d'un ou plusieurs syndics définitifs est un des actes les plus passionnés auxquels puissent se livrer des créanciers altérés de vengeance, joués, bafoués, turlupinés, attrapés, dindonnés, volés et trompés. Quoiqu'en général les créanciers soient trompés, volés, dindonnés, attrapés, turlupinés, bafoués et joués, il n'existe pas à Paris de passion commerciale qui vive quatre-vingt-dix jours. En négoce, les effets de commerce savent seuls se dresser, altérés de paiement, à trois mois. A quatre-vingt-dix jours tous les créanciers exténués de fatigue par les marches et contre-marches qu'exige une faillite dorment auprès de leurs excellentes petites femmes. Ceci peut aider les étrangers à comprendre combien en France le provisoire est définitif : sur mille syndics provisoires, il n'en est pas cinq qui deviennnent définitifs. La raison de cette abjuration des haines soulevées par la faillite va se concevoir. Mais il devient nécessaire d'expliquer aux gens, qui n'ont pas le bonheur d'être négocians, le drame d'une faillite, afin de faire comprendre comment il constitue à Paris une des plus monstrueuses plaisanteries légales, et comment la faillite de César allait être une énorme exception.

Ce beau drame commercial a trois actes distincts : l'acte de l'Agent, l'acte des Syndics, l'acte du Concordat. Comme toutes les pièces de théâtre il offre un double spectacle : il y a sa mise en scène pour le public et ses moyens cachés, il y a la représentation vue du parterre et la représentation vue des coulisses. Dans les coulisses sont le failli et son agréé, l'avoué des commerçans, les Syndics et l'Agent, enfin le Juge-Commissaire. Personne hors Paris ne sait, et personne à Paris n'ignore qu'un juge au Tribunal de Commerce est le plus étrange magistrat qu'une Société se soit permis de créer. Ce juge peut craindre à tout moment sa justice pour lui-même. Paris a vu le Président de son tribunal de Commerce être forcé de déposer son bilan. Au lieu d'être un vieux négociant retiré des affaires et pour qui cette magistrature serait la récompense d'une vie pure, ce juge est un commerçant surchargé d'énormes entreprises, à la tête d'une immense maison. La condition *sine quâ non* de l'élection de ce juge, tenu de juger les avalanches de procès commerciaux qui roulent incessamment dans la capitale, est d'avoir beaucoup de peine à conduire ses propres affaires. Ce Tribunal de Commerce, au lieu d'avoir été institué comme une utile transition d'où le négociant s'élèverait sans ridicule aux régions de la noblesse, se compose de négocians en exercice, qui peuvent souffrir de leurs sentences en rencontrant leurs parties mécontentes, comme Birotteau rencontrait du Tillet.

Le Juge-Commissaire est donc nécessairement un personnage devant lequel il se dit beaucoup de paroles, qui les écoute en pensant à ses affaires et s'en remet de la chose publique aux Syndics et à l'Agréé, sauf quelques cas étranges et bizarres, où les vols se présentent avec des circonstances curieuses, et lui font dire que les créanciers ou le débiteur sont des gens habiles. Ce personnage, placé dans le drame, comme un buste royal dans une salle d'audience, se voit le matin, entre cinq et sept heures, à son chantier, s'il est marchand de bois; dans sa boutique, si, comme jadis Birotteau, il est parfumeur, ou le soir, après dîner, entre la poire et le fromage, d'ailleurs toujours horriblement pressé. Ainsi ce personnage est généralement muet. Rendons justice à la Loi : la législation, faite à la hâte qui régit la matière a lié les mains au Juge-Commissaire, et dans plusieurs circonstances il consacre des fraudes sans les pouvoir empêcher comme vous l'allez voir.

L'Agent, au lieu d'être l'homme des créanciers, peut devenir l'homme du débiteur. Chacun espère pouvoir grossir sa part en se faisant avantager par le failli, auquel on suppose toujours des trésors cachés. L'Agent peut s'utiliser des deux côtés, soit en n'incendiant pas les affaires du failli, soit en attrapant quelque chose pour les gens influens : il ménage donc la chèvre et le chou. Souvent un Agent habile a fait rapporter le jugement en rachetant les créances et en relevant le négociant, qui rebondit alors comme une balle élastique. L'Agent se tourne vers le râtelier le mieux garni, soit qu'il faille couvrir les plus forts créanciers et découvrir le débiteur, soit qu'il faille immoler les créanciers à l'avenir du négociant. Ainsi, l'acte de l'Agent est l'acte décisif. Cet homme, ainsi que l'Agréé, joue la grande utilité dans cette pièce où, l'un comme l'autre, ils n'acceptent leur rôle que sûrs de leurs honoraires. Sur une moyenne de mille faillites, l'Agent est neuf cent cinquante fois l'homme du failli. A l'époque où cette histoire eut lieu, presque toujours les Agréés venaient trouver le Juge-Commissaire et lui présentaient un Agent à nommer, le leur, un homme à qui les affaires du négociant étaient connues et qui saurait concilier les intérêts de la masse et ceux de l'homme honorable tombé dans le malheur. Depuis quelques années, les juges habiles se font indiquer l'Agent que l'on désire, afin de ne pas le prendre, et tâchent d'en nommer un quasi-vertueux.

Pendant cet acte se présentent les créanciers, faux ou vrais, pour désigner les syndics *provisoires* qui sont, comme il est dit, *définitifs*. Dans cette assemblée électorale, ont droit de voter ceux auxquels il est dû cinquante sous comme les créanciers de cinquante mille francs : les voix se comptent et ne se pèsent pas. Cette assemblée, où se trouvent les faux électeurs introduits par le failli, les seuls qui ne manquent jamais à l'élection, proposent pour candidats les créanciers parmi lesquels le Juge-Commissaire, président sans pouvoir, est *tenu* de choisir les Syndics. Ainsi, le Juge-commissaire prend presque toujours de la main du failli les Syndics qu'il lui convient d'avoir : autre abus qui rend cette catastrophe un des plus burlesques drames que la Justice puisse protéger. L'homme honorable tombé dans le malheur, maître du terrain, légalise alors le vol qu'il a médité. Généralement le petit commerce de Paris est pur de tout blâme. Quand un boutiquier arrive au dépôt de son bilan, le pauvre honnête homme a vendu le châle de sa femme, a engagé son argenterie, a fait flèche de tout bois et a succombé les mains vides, ruiné, sans argent même pour l'Agréé, qui se soucie fort peu de lui.

La Loi veut que le Concordat qui remet au négociant une partie de sa dette et lui rend ses affaires soit voté par une certaine majorité de sommes et de personnes. Ce grand œuvre exige une habile diplomatie dirigée au milieu des intérêts contraires qui se croisent et se heurtent, par le failli, par ses Syndics et son Agréé. La manœuvre habituelle, vulgaire, consiste à offrir, a la portion de créanciers qui fait la majorité voulue par la loi, des primes à payer par le débiteur en outre des dividendes consentis au Concordat. A cette immense fraude il n'est aucun remède : les trente tribunaux de commerce qui se sont succédé les uns aux autres la connaissent pour l'avoir pratiquée. Eclairés par un long usage, ils ont fini dernièrement par se décider à annuler les effets entachés de fraude, et comme les faillis ont intérêt à se plaindre de cette *extorsion*, les juges espèrent moraliser ainsi la faillite, mais ils arriveront à la rendre encore plus immorale : les créanciers inventeront quelques actes encore plus coquins, que les juges flétriront comme juges, et dont ils profiteront comme négocians.

Une autre manœuvre extrêmement en usage, à laquelle on

doit l'expression de *créancier sérieux et légitime,* consiste à créer des créanciers, comme du Tillet avait créé une maison de banque, et d'introduire une certaine quantité de Claparons, sous la peau desquels se cache le failli qui, dès lors, diminue d'autant le dividende des créanciers véritables, et se crée ainsi des ressources pour l'avenir, tout en se ménageant la quantité de voix et de sommes nécessaires pour obtenir son Concordat. Les *créanciers gais et illégitimes* sont comme de faux électeurs introduits dans le Collége Électoral. Que peut faire le créancier *sérieux et légitime* contre *les créanciers gais et illégitimes?* s'en débarrasser en les attaquant! Bien. Pour chasser l'intrus, le créancier *sérieux et légitime* doit abandonner ses affaires, charger un Agréé de sa cause, lequel Agréé, n'y gagnant presque rien, préfère *diriger* des faillites et mène peu rondement ce procillon. Pour débusquer le créancier *gai,* besoin est d'entrer dans le dédale des opérations, de remonter à des époques éloignées, fouiller les livres, obtenir par autorité de justice l'apport de ceux du faux créancier, découvrir l'invraisemblance de la fiction, la démontrer aux juges du tribunal, plaider, aller, venir, chauffer beaucoup de cœurs froids; puis, faire ce métier de don Quichotte à l'endroit de chaque créancier *illégitime et gai,* lequel, s'il vient à être convaincu de *gaieté,* se retire en saluant les juges et dit : — Excusez-moi, vous vous trompez, je suis *très-sérieux.* Le tout sans préjudice des droits du Failli, qui peut mener le don Quichotte en Cour royale. Durant ce temps, les affaires du don Quichotte vont mal, il est susceptible de déposer son bilan.

Morale : Le débiteur nomme ses Syndics, vérifie ses créances et arrange son Concordat lui-même.

D'après ces données, qui ne devine les intrigues, tours de Sganarelle, inventions de Frontin, mensonges de Mascarille et sacs vides de Scapin que développent ces deux systèmes? Il n'existe pas de faillite où il ne s'en engendre assez pour fournir la matière des quatorze volumes de *Clarisse Harlowe* à l'auteur qui voudrait les décrire. Un seul exemple suffira. L'illustre Gobseck, le maître des Palma, des Gigonnet, des Werbrust, des Keller et des Nucingen, s'étant trouvé dans une faillite où il se proposait de rudement mener un négociant qui l'avait su rouer, reçut en effets à échoir après le Concordat, la somme qui, jointe à celle des dividendes, formait l'intégralité de sa créance. Gobseck détermina l'acceptation d'un Concordat qui consacrait soixante-quinze pour cent de remise au failli. Voilà les créanciers joués au profit de Gobseck. Mais le négociant avait signé les effets illicites de sa raison sociale en faillite, et il put appliquer à ces effets la déduction de soixante-quinze pour cent. Gobseck, le grand Gobseck, reçut à peine cinquante pour cent. Il saluait toujours son débiteur avec un respect ironique.

Toutes les opérations engagées par un failli dix jours avant sa faillite pouvant être incriminées, quelques hommes prudens ont soin d'entamer certaines affaires avec un certain nombre de créanciers dont l'intérêt est, comme celui du failli, d'arriver à un prompt Concordat. Des créanciers très-fins vont trouver des créanciers très-niais ou très-occupés, leur peignent la faillite en laid et leur achètent leurs créances la moitié de ce qu'elles vaudront à la liquidation, et retrouvent alors leur argent par le dividende de leurs créances, et la moitié, le tiers ou le quart gagné sur les créances achetées.

La faillite est la fermeture plus ou moins hermétique d'une maison où le pillage a laissé quelques sacs d'argent. Heureux le négociant qui se glisse par la fenêtre, par le toit, par les caves, par un trou, qui prend un sac et grossit sa part! Dans cette déroute, où se crie le sauve-qui-peut de la Bérésina, tout est illégal et légal, faux et vrai, honnête et déshonnête. Un homme est admiré s'il *se couvre.* Se couvrir est s'emparer de quelques valeurs au détriment des autres créanciers. La France a retenti des débats d'une immense faillite éclose dans une ville où siégeait une Cour Royale, et où les magistrats, en comptes courans avec les faillis, s'étaient donné des manteaux en caoutchouc si pesans que le manteau de la justice en fut troué. Force fut, pour cause de suspicion légitime, de déférer le jugement de la faillite dans une autre Cour. Il n'y avait ni Juge-commissaire, ni Agent, ni Cour souveraine possible dans l'endroit où la banqueroute avait éclaté.

Cet effroyable gâchis commercial est si bien apprécié à Paris, qu'à moins d'être intéressé dans la faillite pour une somme capitale, tout négociant, quelque peu affairé qu'il soit, accepte la faillite comme un sinistre sans assureurs, passe la perte au compte des « *profits et pertes,* » et ne commet pas la sottise de dépenser son temps : il continue à brasser ses affaires. Quant au petit commerçant, harcelé par ses fins de mois, occupé de suivre le char de sa fortune, un procès effrayant de durée et coûteux à entamer l'épouvante; il renonce à y voir clair, imite le gros négociant, et baisse la tête en réalisant sa perte.

Les gros négocians ne déposent plus leur bilan, ils liquident à l'amiable : les créanciers donnent quittance en prenant ce qu'on leur offre. On évite alors le déshonneur, les délais judiciaires, les honoraires d'Agréés, les dépréciations de marchandises. Chacun croit que la faillite donnerait moins que la liquidation. Il y a plus de liquidations que de faillites à Paris.

L'acte des Syndics est destiné à prouver que tout syndic est incorruptible, qu'il n'y a jamais entre eux et le failli la moindre collusion. Le parterre, qui a été plus ou moins Syndic, sait que tout Syndic est un créancier *couvert.* Il écoute, il croit ce qu'il veut, et arrive à la journée du Concordat, après trois mois employés à vérifier les créances passives et les créances actives. Les Syndics Provisoires font alors à l'assemblée un petit rapport dont voici la formule générale :

« Messieurs, il nous était dû à tous en bloc un million. Nous avons dépecé notre homme comme une frégate sombrée. Les clous, les fers, les bois, les cuivres ont donné trois cent mille francs. Nous avons donc trente pour cent de nos créances. Heureux d'avoir trouvé cette somme quand notre débiteur pouvait ne nous laisser que cent mille francs, nous le déclarons un Aristide, nous lui votons des primes d'encouragement, des couronnes, et proposons de lui laisser son actif, en lui accordant dix ou douze ans pour nous payer cinquante pour cent qu'il daigne nous promettre. Voici le Concordat, passez au bureau, signez-le! »

A ce discours, les heureux négocians se félicitent et s'embrassent. Après l'homologation de ce Concordat, le failli redevient négociant comme devant : on lui rend son actif, il recommence ses affaires, sans être privé du droit de faire faillite des dividendes promis, arrière-petite faillite qui se voit souvent, comme un enfant mis au jour par une mère neuf mois après le mariage de sa fille.

Si le Concordat ne prend pas, les créanciers nomment alors des Syndics définitifs, prennent des mesures exorbitantes en s'associant pour exploiter les biens, le commerce de leur débiteur, saisissant tout ce qu'il aura, la succession de son père, de sa mère, de sa tante, etc. Cette rigoureuse mesure s'exécute au moyen d'un Contrat d'union.

Il y a donc deux faillites : la faillite du négociant qui veut ressaisir les affaires, et la faillite du négociant qui, tombé dans l'eau, se contente d'aller au fond de la rivière. Pillerault connaissait bien cette différence. Il était, selon lui, comme selon Ragon, aussi difficile de sortir pur de la première que de sortir riche de la seconde. Après avoir conseillé l'abandon général, il alla s'adresser au plus honnête Agréé de la place pour le faire exécuter en liquidant la faillite et remettant les valeurs à la disposition des créanciers. La loi veut que les créanciers donnent, pendant la durée de ce drame, des alimens au failli et à sa famille. Pillerault fit savoir au Juge-Commissaire qu'il pourvoirait aux besoins de sa nièce et de son neveu.

Tout avait été combiné par du Tillet pour rendre la faillite une agonie constante à son ancien patron. Voici comment. Le temps est si précieux à Paris que généralement dans les faillites, de deux Syndics, un seul s'occupe des affaires. L'autre est pour la forme : il approuve, comme le second notaire dans les actes notariés. Le Syndic agissant se repose assez souvent sur l'Agréé. Par ce moyen, à Paris, les faillites du premier genre se mènent si rondement que, dans les délais voulus par la loi, tout est baclé, ficelé, servi, arrangé! En cent

jours, le Juge-Commissaire peut dire le mot atroce d'un ministre : L'ordre règne à Varsovie.

Du Tillet voulait la mort commerciale du parfumeur. Aussi le nom des Syndics nommés par l'influence de du Tillet fut-il significatif pour Pillerault. Monsieur Bidault, dit Gigonnet, principal créancier, devait ne s'occuper de rien ; Molineux, le petit vieillard tracassier qui ne perdait rien, devait s'occuper de tout. Du Tillet avait jeté à ce petit chacal ce noble cadavre commercial à tourmenter en le dévorant.

Après l'assemblée où les créanciers nommèrent le syndicat, le petit Molineux rentra chez lui, *honoré*, dit-il, *des suffrages de ses concitoyens*, heureux d'avoir Birotteau à régenter, comme un enfant d'avoir à tracasser un insecte. Le propriétaire à cheval sur la loi pria du Tillet de l'aider de ses lumières, et il acheta le Code de Commerce. Heureusement Joseph Lebas, prévenu par Pillerault, avait tout d'abord obtenu du Président de commettre un Juge-commissaire sagace et bienveillant. Gobenheim-Keller, que du Tillet avait espéré avoir, se trouva remplacé par monsieur Camusot, juge-suppléant, le riche marchand de soieries libéral, propriétaire de la maison où demeurait Pillerault, et homme honorable.

Une des plus horribles scènes de la vie de César fut sa conférence obligée avec le petit Molineux, cet être qu'il regardait comme si nul et qui, par une fiction de la loi, était devenu César Birotteau. Il dut aller, accompagné de son oncle, à la Cour Batave, monter les six étages et rentrer dans l'horrible appartement de ce vieillard, son tuteur, son quasi-juge, le représentant de la masse de ses créanciers.

— Qu'as-tu ? dit Pillerault à César en entendant une exclamation.

— Ah ! mon oncle, vous ne savez pas quel homme est ce Molineux !

— Il y a quinze ans que je le vois de temps en temps au café David, où il joue le soir aux dominos, aussi t'ai-je accompagné.

Monsieur Molineux fut d'une politesse excessive pour Pillerault et d'une dédaigneuse condescendance pour son failli. Le petit vieillard avait médité sa conduite, étudié les nuances de son maintien, préparé ses idées.

— Quels renseignemens voulez-vous ? dit Pillerault. Il n'existe aucune contestation relativement aux créances.

— Oh ! dit le petit Molineux, les créances sont en règle, tout est vérifié. Les créanciers sont sérieux et légitimes ! Mais la loi, monsieur, la loi ! Les dépenses du failli sont en disproportion avec sa fortune... Il conste que le bal...

— Auquel vous avez assisté, dit Pillerault en l'interrompant.

— A coûté près de soixante mille francs, ou que cette somme a été dépensée en cette occasion : l'actif du failli n'allait pas alors à plus de cent et quelques mille francs... il y a lieu de déférer le failli au Juge extraordinaire sous l'inculpation de banqueroute simple.

— Est-ce là votre avis ? dit Pillerault en voyant l'abattement où ce mot jeta Birotteau.

— Monsieur, je distingue : le sieur Birotteau était officier municipal...

— Vous ne nous avez pas fait venir apparemment pour nous expliquer que nous allons être traduits en Police Correctionnelle ? dit Pillerault. Tout le café David rirait ce soir de votre conduite.

L'opinion du café David parut effaroucher beaucoup le petit vieillard, qui regarda Pillerault d'un air effaré. Le Syndic comptait voir Birotteau seul, il s'était promis de se poser en arbitre souverain, en Jupiter. Il comptait effrayer Birotteau par le foudroyant réquisitoire préparé, brandir sur sa tête la hache correctionnelle, jouir de ses alarmes, de ses terreurs, puis s'adoucir en se laissant toucher, et rendre sa victime une âme à jamais reconnaissante. Au lieu de son insecte, il rencontrait le vieux sphinx commercial.

— Monsieur, lui dit-il, il n'y a point à rire.

— Pardonnez-moi, répondit Pillerault. Vous traitez assez largement avec monsieur Claparon ; vous abandonnez les intérêts de la masse afin de faire décider que vous serez privilégié pour vos sommes. Or, je puis, comme créancier, intervenir. Le Juge-Commissaire est là.

— Monsieur, dit Molineux, je suis incorruptible.

— Je le sais, dit Pillerault, vous avez tiré seulement, comme on dit, votre épingle du jeu. Vous êtes fin, vous avez agi là comme avec votre locataire...

— Oh ! monsieur, dit le Syndic redevenant propriétaire comme la chatte métamorphosée en femme court après une souris, mon affaire de la rue Montorgueil n'est pas jugée. Il est survenu ce qu'on appelle un incident. Le locataire est Locataire Principal. Cet intrigant prétend aujourd'hui qu'ayant donné une année d'avance, et n'ayant plus qu'une année à...

Ici Pillerault jeta sur César un coup d'œil pour lui recommander la plus vive attention.

— Et, l'année étant payée, il peut dégarnir les lieux. Nouveau procès. En effet, je dois conserver mes garanties jusqu'à parfait paiement, il peut me devoir des réparations.

— Mais, dit Pillerault, la loi ne vous donne de garantie sur les meubles que pour des loyers.

— Et accessoires ! dit Molineux attaqué dans son centre. L'article du Code est interprété par les arrêts rendus sur la matière ; il faudrait cependant une rectification législative. J'élabore en ce moment un mémoire à sa Grandeur le Garde des Sceaux sur cette lacune de la législation. Il serait digne du Gouvernement de s'occuper des intérêts de la propriété. Tout est là pour l'État, nous sommes la souche de l'impôt.

— Vous êtes bien capable d'éclairer le Gouvernement, dit Pillerault ; mais en quoi pouvons-nous vous éclairer, nous, relativement à nos affaires ?

— Je veux savoir, dit Molineux avec une emphatique autorité, si monsieur Birotteau a reçu des sommes de monsieur Popinot.

Il s'ensuivit une discussion sur les intérêts de Birotteau dans la maison Popinot, d'où il résulta que Popinot avait le droit d'être intégralement payé de ses avances, sans entrer dans la faillite pour la moitié des frais d'établissement dus par Birotteau. Le Syndic Molineux, manœuvré par Pillerault, revint insensiblement à des formes douces qui prouvaient combien il tenait à l'opinion des habitués du café David. Il finit par donner des consolations à Birotteau et par lui offrir, ainsi qu'à Pillerault, de partager son modeste dîner. Si l'ex-parfumeur était venu seul, il eût peut-être irrité Molineux, et l'affaire se serait envenimée. En cette circonstance comme en quelques autres, le vieux Pillerault fut un ange tutélaire.

Il est un horrible supplice que la loi commerciale impose aux faillis : ils doivent comparaître en personne, entre leurs Syndics Provisoires et leur Juge-Commissaire, à l'assemblée où leurs créanciers décident de leur sort. Pour un homme qui se met au-dessus de tout, comme pour le négociant qui cherche une revanche, cette triste cérémonie est peu redoutable. Mais pour un homme comme César Birotteau, cette scène est un supplice qui n'a d'analogie que dans le dernier jour d'un condamné à mort. Pillerault fit tout pour rendre à son neveu cet horrible jour supportable.

Voici quelles furent les opérations de Molineux, consenties par le failli. Le procès relatif aux terrains situés rue du Faubourg-du-Temple fut gagné en Cour Royale. Les Syndics décidèrent de vendre les propriétés, César ne s'y opposa point. Du Tillet, instruit des intentions du Gouvernement concernant un canal qui devait joindre Saint-Denis à la haute Seine, en passant par le faubourg du Temple, acheta les terrains de Birotteau pour la somme de soixante-dix mille francs. On abandonna les droits de César dans l'affaire des terrains de la Madeleine à monsieur Claparon, à la condition qu'il abandonnerait de son côté toute réclamation relative à la moitié due par Birotteau dans les frais d'enregistrement et de passation de contrat, à la charge de payer le prix des terrains en touchant, dans la faillite, le dividende qui revenait aux vendeurs. L'intérêt du parfumeur dans la maison Popinot et compagnie fut vendu audit Popinot pour la somme de quarante-huit mille francs. Le fonds de la Reine des Roses fut acheté par Célestin Crevel cinquante-sept mille francs avec le droit au bail, les marchandises, les meubles, la propriété de la Pâte des Sultanes, celle de l'Eau Carminative, et la location pour

douze ans de la fabrique, dont les ustensiles lui furent également vendus. L'actif liquide fut de cent quatre-vingt-quinze mille francs, auxquels les Syndics ajoutèrent soixante-dix mille francs produits par les droits de Birotteau dans la liquidation de l'infortuné Roguin. Ainsi le total atteignit à deux cent cinquante-cinq mille francs. Le passif montait à quatre cent quarante, il y avait plus de cinquante pour cent.

La faillite est comme une opération chimique, d'où le négociant habile tâche de sortir gras. Birotteau, distillé tout entier dans cette cornue, donnait un résultat qui rendit du Tillet furieux. Du Tillet croyait à une faillite déshonnête, il voyait une faillite vertueuse. Peu sensible à son gain, car il allait avoir les terrains de la Madeleine sans bourse délier, il aurait voulu le pauvre détaillant déshonoré, perdu, vilipendé. Les créanciers, à l'assemblée générale, allaient sans doute porter le parfumeur en triomphe.

A mesure que le courage de Birotteau lui revenait, son oncle, en sage médecin, lui graduait les doses en l'initiant aux opérations de la faillite. Ces mesures violentes étaient autant de coups. Un négociant n'apprend pas sans douleur la dépréciation des choses qui représentent pour lui tant d'argent, tant de soins. Les nouvelles que lui donnait son oncle le pétrifiaient.

— Cinquante-sept mille francs la Reine des Roses ! mais le magasin a coûté dix mille francs ; mais les appartemens coûtent quarante mille francs ; mais les *mises* de la fabrique, les ustensiles, les formes, les chaudières, ont coûté trente mille francs ; mais, à cinquante pour cent de remise, il se trouve pour dix mille francs dans ma boutique ; mais la Pâte et l'Eau sont une propriété qui vaut une ferme !

Ces jérémiades du pauvre César ruiné n'épouvantaient guère Pillerault. L'ancien négociant les écoutait comme un cheval reçoit une averse à une porte, mais il était effrayé du morne silence que gardait le parfumeur quand il s'agissait de l'assemblée. Pour qui comprend les vanités et les faiblesses qui dans chaque sphère sociale atteignent l'homme, n'était-ce pas un horrible supplice pour ce pauvre homme que de revenir en failli dans le Palais-de-Justice commercial où il était entré juge ? d'aller recevoir des avanies là où il était allé tant de fois remercié des services qu'il avait rendus ? Lui Birotteau, dont les opinions inflexibles à l'égard des faillis étaient connues de tout le commerce parisien, lui qui avait dit : « — On est encore honnête homme en déposant son bilan, mais l'on sort fripon d'une assemblée de créanciers ! » Son oncle étudia les heures favorables pour le familiariser avec l'idée de comparaître devant ses créanciers assemblés, comme la loi le voulait. Cette obligation tuait Birotteau. Sa muette résignation faisait une vive impression sur Pillerault qui souvent la nuit, l'entendait à travers la cloison s'écriant : — Jamais ! jamais ! je serai mort avant.

Pillerault, cet homme si fort par la simplicité de sa vie, comprenait la faiblesse. Il résolut d'éviter à Birotteau les angoisses auxquelles il pouvait succomber dans la scène terrible de sa comparution devant les créanciers, scène inévitable ! La Loi, sur ce point, est précise, formelle, exigeante. Le négociant qui refuse de comparaître peut, pour ce seul fait, être traduit en Police correctionnelle, sous la prévention de banqueroute simple. Mais si la loi force le failli à se présenter, elle n'a pas le pouvoir d'y faire venir le créancier. Une assemblée de créanciers n'est une cérémonie importante que dans des cas déterminés : par exemple, s'il y a lieu de déposséder un fripon et de faire un contrat d'union, s'il y a dissidence entre des créanciers favorisés et des créanciers lesés, si le concordat est ultrà-voleur et que le failli ait besoin d'une majorité douteuse. Mais dans le cas d'une faillite où tout est réalisé, comme dans le cas d'une faillite où le fripon a tout arrangé, l'assemblée est une formalité.

Pillerault alla prier chaque créancier l'un après l'autre de signer une procuration pour son agréé. Chaque créancier, du Tillet excepté, plaignait sincèrement César après l'avoir abattu. Chacun savait comment se conduisait le parfumeur, combien ses livres étaient réguliers, combien ses affaires étaient claires. Tous les créanciers étaient contens de ne voir parmi eux aucun créancier gai. Molineux, d'abord Agent, puis Syndic, avait trouvé chez César tout ce que le pauvre homme possédait, même la gravure d'Héro et Léandre donnée par Popinot, ses bijoux personnels, son épingle, ses boucles d'or, ses deux montres, qu'un honnête homme aurait emportées sans croire manquer à la probité. Constance avait laissé son modeste écrin. Cette touchante obéissance à la loi frappa vivement le Commerce. Les ennemis de Birotteau présentèrent ces circonstances comme des signes de bêtise ; mais les gens sensés les montrèrent sous leur vrai jour, comme un magnifique excès de probité. Deux mois après, l'opinion à la Bourse avait changé. Les gens les plus indifférens avouaient que cette faillite était une des plus rares curiosités commerciales qui se fussent vues sur la place. Aussi les créanciers, sachant qu'ils allaient toucher environ soixante pour cent, firent-ils tout ce que voulait Pillerault. Les Agréés sont en très-petit nombre, il arriva donc que plusieurs créanciers eurent le même fondé de pouvoir. Pillerault finit par réduire cette formidable assemblée à trois Agréés, à lui-même, à Ragon, aux deux Syndics et au Juge-Commissaire.

Le matin de ce jour solennel, Pillerault dit à son neveu :

— César, tu peux aller sans crainte à ton assemblée aujourd'hui, tu n'y trouveras personne.

Monsieur Ragon voulut accompagner son débiteur. Quand l'ancien maître de la Reine des Roses fit entendre sa petite voix sèche, son ex-successeur pâlit ; mais le bon petit vieux lui ouvrit les bras. Birotteau s'y précipita comme un enfant dans les bras de son père, et les deux parfumeurs s'arrosèrent de leurs larmes. Le failli reprit courage en voyant tant d'indulgence et monta en fiacre avec son oncle. A dix heures et demie précises, tous trois arrivèrent dans le cloître Saint-Merry, où dans ce temps se tenait le Tribunal de Commerce. A cette heure, il n'y avait personne dans la salle des faillites. L'heure et le jour avaient été choisis d'accord avec les Syndics et le Juge-Commissaire. Les Agréés étaient là pour le compte de leurs cliens. Ainsi rien ne pouvait intimider César Birotteau. Cependant le pauvre homme ne vint pas dans le cabinet de monsieur Camusot, qui par hasard avait été le sien, sans une profonde émotion, et il frémissait de passer dans la salle des faillites.

— Il fait froid, dit monsieur Camusot à Birotteau, ces messieurs ne seront pas fâchés de rester ici au lieu d'aller nous geler dans la salle. (Il ne dit pas le mot faillite.) Asseyez-vous, messieurs.

Chacun prit un siége, et le juge donna son fauteuil à Birotteau confus. Les Agréés et les Syndics signèrent.

— Moyennant l'abandon de vos valeurs, dit Camusot à Birotteau, vos créanciers vous font, à l'unanimité, remise du restant de leurs créances, votre Concordat est conçu en des termes qui peuvent adoucir votre chagrin ; votre Agréé le fera promptement homologuer : vous voilà libre. Tous les Juges du Tribunal, cher monsieur Birotteau, dit Camusot en lui prenant les mains, sont touchés de votre position sans être surpris de votre courage, et il n'est personne qui n'ait rendu justice à votre probité. Dans le malheur vous avez été digne de ce que vous étiez ici. Voici vingt ans que je suis dans le commerce, et voici la seconde fois que je vois un négociant tombé gagnant encore dans l'estime publique.

Birotteau prit les mains du juge, et les lui serra les larmes aux yeux ; Camusot lui demanda ce qu'il comptait faire, Birotteau répondit qu'il allait travailler à payer ses créanciers intégralement.

— Si pour consommer cette noble tâche il vous fallait quelques mille francs, vous les trouveriez toujours chez moi, dit Camusot, je les donnerais avec bien du plaisir pour être témoin d'un fait assez rare à Paris.

Pillerault, Ragon et Birotteau se retirèrent.

— Eh ! bien, ce n'était pas la mer à boire, lui dit Pillerault sur la porte du Tribunal.

— Je reconnais vos œuvres, mon oncle, dit le pauvre homme attendri.

— Vous voilà rétabli, nous sommes à deux pas de la rue des Cinq-Diamans, venez voir mon neveu, lui dit Ragon.

Ce fut une cruelle sensation par laquelle Birotteau devait passer que de voir Constance assise dans un petit bureau,

l'entresol bas et sombre situé au-dessus de la boutique, où dominait un tableau montant au tiers de sa fenêtre, interceptant le jour, et sur lequel était écrit : A. POPINOT.

— Voilà l'un des lieutenans d'Alexandre, dit avec la gaieté du malheur Birotteau en montrant le tableau.

Cette gaieté forcée, où se retrouvait naïvement l'inextinguible sentiment de la supériorité que s'était crue Birotteau, causa comme un frisson à Ragon, malgré ses soixante-dix ans. César vit sa femme descendant à Popinot des lettres à signer ; il ne put ni retenir ses larmes, ni empêcher son visage de pâlir.

— Bonjour, mon ami, lui dit-elle d'un air riant.

— Je ne te demanderai pas si tu es bien ici, dit César en regardant Popinot.

— Comme chez mon fils, répondit-elle avec un air attendri qui frappa l'ex-négociant.

Birotteau prit Popinot, l'embrassa en disant : — Je viens de perdre à jamais le droit de l'appeler mon fils.

— Espérons, dit Popinot. *Votre* huile marche, grâce à mes efforts dans les journaux, à ceux de Gaudissart qui a fait la France entière, qui l'a inondée d'affiches, de prospectus, et qui maintenant fait imprimer à Strasbourg des prospectus allemands, et va descendre comme une invasion sur l'Allemagne. Nous avons obtenu le placement de trois mille grosses.

— Trois mille grosses ! dit César.

— Et j'ai acheté, dans le faubourg Saint-Marceau, un terrain, pas cher, où l'on construit une fabrique. Je conserverai celle du faubourg du Temple.

— Ma femme, dit Birotteau à l'oreille de Constance, avec un peu d'aide, on s'en serait tiré.

Depuis cette fatale journée, César, sa femme et sa fille se comprirent. Le pauvre employé voulut atteindre à un résultat sinon impossible, du moins gigantesque : au paiement intégral de sa dette ! Ces trois êtres, unis par le lien d'une probité féroce, devinrent avares, et se refusèrent tout : un liard leur paraissait sacré. Par calcul, Césarine eut pour son commerce un dévouement de jeune fille. Elle passait les nuits, s'ingéniait pour accroître la prospérité de la maison, trouvait des dessins d'étoffes et déployait un génie commercial inné. Les maîtres étaient obligés de modérer son ardeur au travail, ils la récompensaient par des gratifications ; mais elle refusait les parures et les bijoux que lui proposaient ses patrons. De l'argent ! était son cri. Chaque mois, elle apportait ses appointemens, ses petits gains, à son oncle Pillerault. Autant en faisait César, autant madame Birotteau. Tous trois se reconnaissant inhabiles, aucun d'eux ne voulant assumer sur lui la responsabilité du mouvement des fonds, ils avaient remis à Pillerault la direction suprême du placement de leurs économies. Redevenu négociant, l'oncle tirait parti des fonds dans les reports à la Bourse. On apprit plus tard qu'il avait été secondé dans cette œuvre par Jules Desmarets et par Joseph Lebas, empressés l'un et l'autre de lui indiquer les affaires sans risques.

L'ancien parfumeur, qui vivait auprès de son oncle, n'osait le questionner sur l'emploi des sommes acquises par ses travaux et par ceux de sa fille et de sa femme. Il allait tête baissée par les rues, dérobant à tous les regards son visage abattu, décomposé, stupide. César se reprochait de porter du drap fin.

— Au moins, disait-il avec un regard angélique à son oncle, je ne mange pas le pain de mes créanciers. Votre pain me semble doux quoique donné par la pitié que je vous inspire, en songeant que, grâce à cette sainte charité, je ne vole rien sur mes appointemens.

Les négocians qui rencontraient l'employé n'y retrouvaient aucun vestige du parfumeur. Les indifférens concevaient une immense idée des chutes humaines à l'aspect de cet homme au visage duquel le chagrin le plus noir avait mis son deuil, qui se montrait bouleversé par ce qui n'avait jamais apparu chez lui, *la pensée !* N'est pas détruit qui veut. Les gens légers, sans conscience, à qui tout est indifférent, ne peuvent jamais offrir le spectacle d'un désastre. La religion seule imprime un sceau particulier sur les êtres tombés : ils croient à un avenir, à une Providence ; il est en eux une certaine lueur qui les signale, un air de résignation sainte entremêlée d'espérance qui cause une sorte d'attendrissement ; ils savent tout ce qu'ils ont perdu comme un ange exilé pleurant à la porte du ciel. Les faillis ne peuvent se présenter à la Bourse. César, chassé du domaine de la probité, était une image de l'ange soupirant après le pardon.

Pendant quatorze mois, plein des religieuses pensées que sa chute lui inspira, Birotteau refusa tout plaisir. Quoique sûr de l'amitié des Ragon, il fut impossible de le déterminer à venir dîner chez eux, ni chez les Lebas, ni chez les Matifat, ni chez les Protez et Chiffreville, ni même chez monsieur Vauquelin, qui tous s'empressèrent d'honorer en César une vertu supérieure. César aimait mieux être seul dans sa chambre que de rencontrer le regard d'un créancier. Les prévenances les plus cordiales de ses amis lui rappelaient amèrement sa position. Constance et Césarine n'allaient alors nulle part. Le dimanche et les fêtes, seuls jours où elles fussent libres, ces deux femmes venaient à l'heure de la messe prendre César et lui tenaient compagnie chez Pillerault après avoir accompli leurs devoirs religieux. Pillerault invitait l'abbé Loraux, dont la parole soutenait César dans sa vie d'épreuves, et ils restaient alors en famille. L'ancien quincaillier avait la fibre de la probité trop sensible pour désapprouver les délicatesses de César. Aussi avait-il songé à augmenter le nombre des personnes au milieu desquelles le failli pouvait se montrer le front blanc et l'œil à hauteur d'homme.

Au mois de mai 1821, cette famille aux prises avec l'adversité fut récompensée de ses efforts par une première fête que lui ménagea l'arbitre de ses destinées. Le dernier dimanche de ce mois était l'anniversaire du consentement donné par Constance à son mariage avec César. Pillerault avait loué, de concert avec les Ragon, une petite maison de campagne à Sceaux, et l'ancien quincaillier voulut y pendre joyeusement la crémaillère.

César, dit Pillerault à son neveu le samedi soir, demain nous allons à la campagne, et tu y viendras.

César, qui avait une superbe écriture, faisait le soir des copies pour Derville et pour quelques avoués. Or, le dimanche, muni d'une permission curiale, il travaillait comme un nègre.

— Non, répondit-il, monsieur Derville attend après un compte de tutelle.

— Ta femme et ta fille méritent bien une récompense. Tu ne trouveras que nos amis : l'abbé Loraux, les Ragon, Popinot et son oncle. D'ailleurs, je le veux.

César et sa femme, emportés par le tourbillon des affaires, n'étaient jamais revenus à Sceaux, quoique de temps à autre tous deux souhaitassent y retourner pour revoir l'arbre sous lequel s'était presque évanoui le premier commis de la Reine des Roses. Pendant la route que César fit en fiacre avec sa femme et sa fille, et Popinot qui les menait, Constance jeta à son mari des regards d'intelligence sans pouvoir amener sur ses lèvres un sourire. Elle lui dit quelques mots à l'oreille, il agita la tête pour toute réponse. Les douces expressions de cette tendresse, inaltérable mais forcée, au lieu d'éclaircir le visage de César, le rendirent plus sombre et amenèrent dans ses yeux quelques larmes réprimées. Le pauvre homme avait fait cette route vingt ans auparavant, riche, jeune, plein d'espoir, amoureux d'une jeune fille aussi belle que l'était maintenant Césarine ; il rêvait alors le bonheur, et voyait aujourd'hui dans le fond du fiacre sa noble enfant pâlie par les veilles, sa courageuse femme n'ayant plus que la beauté des villes sur lesquelles ont passé les laves d'un volcan. L'amour seul était resté ! L'attitude de César étouffait la joie au cœur de sa fille et d'Anselme qui lui représentaient la charmante scène d'autrefois.

— Soyez heureux, mes enfans, vous en avez le droit, leur dit ce pauvre père d'un ton déchirant. Vous pouvez vous aimer sans arrière-pensée, ajouta-t-il.

Birotteau, en disant ces dernières paroles, avait pris les mains de sa femme, et les baisait avec une sainte et admirative affection qui toucha plus Constance que la plus vive gaieté. Quand ils arrivèrent à la maison où les attendaient

Pillerault, les Ragon, l'abbé Loraux et le juge Popinot, ces cinq personnes d'élite eurent un maintien, des regards et des paroles qui mirent César à son aise, car toutes étaient heureuses de voir cet homme toujours au lendemain de son malheur.

— Allez vous promener dans les bois d'Aulnay, dit l'oncle Pillerault en mettant la main de César dans celles de Constance, allez-y avec Anselme et Césarine ! vous reviendrez à quatre heures.

— Pauvres gens ! nous les gênerions, dit madame Ragon, attendrie par la douleur vraie de son débiteur, il sera bien joyeux tantôt.

— C'est le repentir sans la faute, dit l'abbé Loraux.

— Il ne pouvait se grandir que par le malheur, dit le juge. Oublier est le grand secret des existences fortes et créatrices ; oublier à la manière de la nature, qui ne se connaît point de passé, qui recommence à toute heure les mystères de ses infatigables enfantemens. Les existences faibles, comme était celle de Birotteau, vivent dans les douleurs, au lieu de les changer en apophthegmes d'expérience ; elles s'en saturent, et s'usent en rétrogradant chaque jour dans les malheurs consommés. Quand les deux couples eurent gagné le sentier qui mène aux bois d'Aulnay, posés comme une couronne sur un des plus jolis coteaux des environs de Paris, et que la Vallée-aux-Loups se montra dans toute sa coquetterie, la beauté du jour, la grâce du paysage, la première verdure et les délicieux souvenirs de la plus belle journée de sa jeunesse, détendirent les cordes tristes dans l'âme de César : il serra le bras de sa femme contre son cœur palpitant, son œil ne fut plus vitreux, la lumière du plaisir y éclata.

— Enfin, dit Constance à son mari, je te revois, mon pauvre César. Il me semble que nous nous comportons assez bien pour nous permettre un petit plaisir de temps en temps.

— Et le puis-je ? dit le pauvre homme. Ah ! Constance, ton affection est le seul bien qui me reste. Oui, j'ai perdu jusqu'à la confiance que j'avais en moi-même, je n'ai plus de force, mon seul désir est de vivre assez pour mourir quitte avec la terre. Toi, chère femme, toi qui es ma sagesse et ma prudence, toi qui voyais clair, toi qui es irréprochable, tu peux avoir de la gaieté ; moi seul, entre nous trois, je suis coupable. Il y a dix-huit mois, au milieu de cette fatale fête, je voyais ma Constance, la seule femme que j'aie aimée, plus belle peut-être que ne l'était la jeune personne avec laquelle j'ai couru dans ce sentier il y a vingt ans, comme courent nos enfans ! En vingt mois, j'ai flétri cette beauté, mon orgueil, un orgueil permis et légitime. Je t'aime davantage en te connaissant mieux... Oh ! *chère !* dit-il en donnant à ce mot une expression qui atteignit au cœur de sa femme, je voudrais bien t'entendre gronder, au lieu de te voir caresser ma douleur.

— Je ne croyais pas, dit-elle, qu'après vingt ans de ménage l'amour d'une femme pour son mari pût s'augmenter.

Ce mot fit oublier pour un moment à César tous ses malheurs, car il avait tant de cœur que ce mot était une fortune. Il s'avança donc presque joyeux vers *leur* arbre, qui, par hasard, n'avait pas été abattu. Les deux époux s'y assirent en regardant Anselme et Césarine qui tournaient sur la même pelouse sans s'en apercevoir, croyant peut-être aller toujours droit devant eux.

— Mademoiselle, disait Anselme, me croyez-vous assez lâche et assez avide pour avoir profité de l'acquisition de la part de votre père dans l'Huile Céphalique ? Je lui conserve avec amour sa moitié, je la lui soigne. Avec ses fonds, je fais l'escompte ; s'il y a des effets douteux, je les prends de mon côté. Nous ne pouvons être l'un à l'autre que le lendemain de la réhabilitation de votre père, et j'avance ce jour-là de toute la force que donne l'amour.

L'amant s'était bien gardé de dire ce secret à sa belle-mère. Chez les amans les plus innocens, il y a toujours le désir de paraître grands aux yeux de leurs maîtresses.

— Et sera-ce bientôt ? dit-elle.

— Bientôt, dit Popinot. Cette réponse fut faite d'un ton si pénétrant, que la chaste et pure Césarine tendit son front au cher Anselme qui y mit un baiser avide et respectueux, tant il y avait de noblesse dans l'action de cette enfant.

— Papa, tout va bien, dit-elle à César d'un air fin. Sois gentil, cause, quitte ton air triste.

Quand cette famille si unie rentra dans la maison de Pillerault, César, quoique peu observateur, aperçut chez les Ragon un changement de manières qui décelait quelque événement. L'accueil de madame Ragon fut particulièrement onctueux, son regard et son accent disaient à César : *Nous sommes payés.*

Au dessert, le notaire de Sceaux se présenta, l'oncle Pillerault le fit asseoir, et regarda Birotteau qui commençait à soupçonner une surprise, sans pouvoir en imaginer l'étendue.

— Mon neveu, depuis dix-huit mois, les économies de ta femme, de ta fille et les tiennes ont produit vingt mille francs. J'ai reçu trente mille francs pour le dividende de ma créance, nous avons donc cinquante mille francs à donner à tes créanciers. Monsieur Ragon a reçu trente mille francs pour son dividende, monsieur le notaire de Sceaux t'apporte donc une quittance du paiement intégral, intérêts compris, fait à tes amis. Le reste de la somme est chez Crottat, pour Lourdois, la mère Madou, le maçon, le charpentier, et tes créanciers les plus pressés. L'année prochaine, nous verrons. Avec le temps et la patience, on va loin.

La joie de Birotteau ne se décrit pas, il se jeta dans les bras de son oncle en pleurant.

— Qu'il porte aujourd'hui sa croix, dit Ragon à l'abbé Loraux.

Le confesseur attacha le ruban rouge à la boutonnière de l'employé, qui se regarda pendant la soirée à vingt reprises dans les glaces du salon, en manifestant un plaisir dont auraient ri des gens qui se croient supérieurs, et que ces bons bourgeois trouvaient naturel. Le lendemain, Birotteau se rendit chez madame Madou.

— Ah ! vous voilà, bon sujet, dit-elle, je ne vous reconnaissais pas, tant vous avez blanchi. Cependant, vous ne pâtissez pas, vous autres : vous avez des places. Moi, je me donne un mal de chien caniche qui tourne une mécanique, et qui mérite le baptême.

— Mais, madame...

— Hé ! ce n'est pas un reproche, dit-elle, vous avez quittance.

— Je viens vous annoncer que je vous paierai chez maître Crottat, notaire, aujourd'hui, le reste de votre créance et les intérêts...

— Est-ce vrai ?

— Soyez chez lui à onze heures et demie...

— En voilà de l'honneur, à la bonne mesure et *les quatre* au cent, dit-elle en admirant avec naïveté Birotteau. Tenez, mon cher monsieur, je fais de bonnes affaires avec votre petit rouge, il est gentil, il me laisse gagner gros sans chicaner les prix afin de m'indemniser ; eh ! bien, je vous donnerai quittance, gardez votre argent, mon pauvre vieux ! La Madou s'allume, elle est piailleuse, mais elle a de ça, dit-elle en se frappant les plus volumineux coussins de chair vive qui aient été connus aux Halles.

— Jamais, dit Birotteau, la loi est précise, je veux vous payer intégralement.

— Alors, je ne me ferai pas prier long-temps, dit-elle. Et demain, à la Halle, je cornerai votre honneur. Ah ! elle est rare, la farce !

Le bonhomme eut la même scène chez le peintre en bâtimens, le beau-père de Crottat, mais avec des variantes. Il pleuvait. César laissa son parapluie dans un coin de la porte. Le peintre enrichi, voyant l'eau faire son chemin dans la belle salle à manger où il déjeunait avec sa femme, ne fut pas tendre.

— Allons, que voulez-vous, mon pauvre père Birotteau ? dit-il du ton dur que beaucoup de gens prennent pour parler à des mendians importuns.

— Monsieur, votre gendre ne vous a donc pas dit ?..

— Quoi ? reprit Lourdois impatienté en croyant à quelque demande.

— De vous trouver chez lui ce matin, à onze heures et de-

mie, pour me donner quittance du paiement intégral de votre créance?..

— Ah! c'est différent, asseyez-vous donc là, monsieur Birotteau. Mangez donc un morceau avec nous....

— Faites-nous le plaisir de partager notre déjeuner, dit madame Lourdois.

— Ça va donc bien? lui demanda le gros Lourdois.

— Non, monsieur, il a fallu déjeuner tous les jours avec une flûte à mon bureau pour amasser quelque argent, mais avec le temps j'espère réparer les dommages faits à mon prochain.

— Vraiment, dit le peintre en avalant une tartine chargée de pâté de foie gras, vous êtes un homme d'honneur.

— Et que fait madame Birotteau? dit madame Lourdois.

— Elle tient les livres et la caisse chez monsieur Anselme Popinot.

— Pauvres gens, dit madame Lourdois à voix basse à son mari.

— Si vous aviez besoin de moi, mon cher monsieur Birotteau, venez me voir, dit Lourdois, je pourrais vous aider...

— J'ai besoin de vous à onze heures, monsieur, dit Birotteau qui se retira.

Ce premier résultat donna du courage au failli, sans lui rendre le repos; le désir de reconquérir l'honneur agita démesurément sa vie; il perdit entièrement la fleur qui décorait son visage, ses yeux s'éteignirent et son visage se creusa. Quand d'anciennes connaissances rencontraient César le matin à huit heures, ou le soir à quatre heures, allant à la rue de l'Oratoire ou en revenant, vêtu de la redingote qu'il avait au moment de sa chute et qu'il ménageait comme un pauvre sous-lieutenant ménage son uniforme, les cheveux entièrement blancs, pâle, craintif, quelques-uns l'arrêtaient malgré lui, car son œil était alerte, il se coulait le long des murs à la façon des voleurs.

— On connaît votre conduite, mon ami, disait-on. Tout le monde regrette la rigueur avec laquelle vous vous traitez vous-même, ainsi que votre fille et votre femme.

— Prenez un peu plus de temps, disaient les autres, plaie d'argent n'est pas mortelle.

— Non, mais bien la plaie de l'âme, répondit un jour à Matifat le pauvre César affaibli.

Au commencement de l'année 1823, le canal Saint-Martin fut décidé. Les terrains situés dans le faubourg du Temple arrivèrent à des prix fous. Le projet coupa précisément en deux la propriété de du Tillet, autrefois celle de César Birotteau. La Compagnie à qui fut concédé le canal accéda à un prix exorbitant si le banquier pouvait livrer son terrain dans un temps donné. Le bail consenti par César à Popinot empêchait l'affaire. Le banquier vint rue des Cinq-Diamans voir le droguiste. Si Popinot était indifférent à du Tillet, le fiancé de Césarine portait à cet homme une haine instinctive. Il ignorait le vol et les infâmes combinaisons commises par l'heureux banquier, mais une voix intérieure lui criait : cet homme est un voleur impuni. Popinot n'eût pas fait la moindre affaire avec lui, sa présence lui était odieuse. En ce moment surtout, il voyait du Tillet s'enrichissant des dépouilles de son ancien patron, car les terrains de la Madeleine commençaient à s'élever à des prix qui présageaient les valeurs exorbitantes auxquelles ils atteignirent en 1827. Aussi, quand le banquier eut expliqué le motif de sa visite, Popinot le regarda-t-il avec une indignation concentrée.

— Je ne veux point vous refuser mon désistement du bail, mais il me faut soixante mille francs, et je ne rabattrai pas un liard.

— Soixante mille francs! s'écria du Tillet en faisant un mouvement de retraite.

— J'ai encore quinze ans de bail, je dépenserai par an trois mille francs de plus pour me remplacer une fabrique. Ainsi, soixante mille francs, ou ne causons pas davantage, dit Popinot en rentrant dans sa boutique où le suivit du Tillet.

La discussion s'échauffa, le nom de Birotteau fut prononcé, madame César descendit et vit du Tillet pour la première fois depuis le fameux bal. Le banquier ne put retenir un mouvement de surprise à l'aspect des changemens qui s'étaient opérés chez son ancienne patronne, et il baissa les yeux, effrayé de son ouvrage.

— Monsieur, dit Popinot à madame César, trouve de *ces* terrains trois cent mille francs, et il *nous* refuse soixante mille francs d'indemnité pour *notre* bail...

— Trois mille francs de rente, dit du Tillet avec emphase.

— Trois mille francs!... répéta madame César d'un ton simple et pénétrant.

Du Tillet pâlit, Popinot regarda madame Birotteau. Il y eut un moment de silence profond qui rendit cette scène encore plus inexplicable pour Anselme.

— Signez-moi votre désistement que j'ai fait préparer par Crottat, dit du Tillet en tirant un papier timbré de sa poche de côté, je vais vous donner un bon sur la Banque de soixante mille francs.

Popinot regarda madame César sans dissimuler son profond étonnement, il croyait rêver! Pendant que du Tillet signait son bon sur une table à pupitre élevé, Constance disparut et remonta dans l'entresol. Le droguiste et le banquier échangèrent leurs papiers. Du Tillet sortit en saluant Popinot froidement.

— Enfin dans quelques mois, dit Popinot qui regarda du Tillet s'en allant rue des Lombards où son cabriolet était arrêté, grâce à cette singulière affaire, j'aurai ma Césarine. Ma pauvre petite femme ne se brûlera plus le sang à travailler. Comment! un regard de madame César a sufi! Qu'y a-t-il entre elle et ce brigand? Ce qui vient de se passer est bien extraordinaire.

Popinot envoya toucher le bon à la Banque et remonta pour parler à madame Birotteau; mais il ne la trouva pas à la caisse, elle était sans doute dans sa chambre. Anselme et Constance vivaient comme vivent un gendre et une belle-mère quand un gendre et une belle-mère se conviennent; il alla donc dans l'appartement de madame César avec l'empressement naturel à un amoureux qui touche au bonheur. Le jeune négociant fut prodigieusement surpris de trouver sa future belle-mère, auprès de laquelle il arriva par un saut de chat, lisant une lettre de du Tillet, car Anselme reconnut l'écriture de l'ancien premier commis de Birotteau. Une chandelle allumée, les fantômes noirs et agités de lettres brûlées sur le carreau firent frissonner Popinot qui, doué d'une vue perçante, avait vu sans le vouloir cette phrase au commencement de la lettre que tenait sa belle-mère :

Je vous adore! vous le serez, ange de ma vie, et pourquoi?..

— Quel ascendant avez-vous donc sur du Tillet, pour lui faire conclure une semblable affaire? dit-il en riant de ce rire convulsif que donne un mauvais soupçon réprimé.

— Ne parlons pas de cela, dit-elle en laissant voir un horrible trouble.

— Oui, répondit Popinot tout étourdi, parlons de la fin de vos peines.

Anselme pirouetta sur ses talons et alla jouer du tambour avec ses doigts sur les vitres, en regardant dans la cour.

— Hé! bien, se dit-il, quand elle aurait aimé du Tillet, pourquoi ne me conduirais-je pas en honnête homme?

— Qu'avez-vous, mon enfant? dit la pauvre femme.

— Le compte des bénéfices nets de l'Huile Céphalique se monte à deux cent quarante-deux mille francs, la moitié est de cent vingt-un, dit brusquement Popinot. Si je retranche de cette somme les quarante-huit mille francs donnés à monsieur Birotteau, il en reste soixante-treize mille, qui, joints aux soixante mille francs de la cession du bail, *vous* donnent cent trente-trois mille francs.

Madame César écoutait dans des anxiétés de bonheur qui la firent palpiter si violemment que Popinot entendait les battemens du cœur.

— Eh! bien, j'ai toujours considéré monsieur Birotteau comme mon associé, reprit-il, nous pouvons disposer de cette somme pour rembourser ses créanciers. En l'ajoutant à celle de vingt-huit mille francs de vos économies placés par notre oncle Pillerault, nous avons cent soixante et un mille francs. Aucune puissance humaine ne peut m'empêcher de prêter à

mon beau-père, en compte sur les bénéfices de l'année prochaine, la somme nécessaire à parfaire les sommes dues à ses créanciers... Et... il... sera... réhabilité.

— Réhabilité! cria madame César en pliant le genou sur sa chaise. Elle joignait les mains en récitant une prière après avoir lâché la lettre. Cher Anselme, dit-elle après s'être signée, cher enfant! Elle le prit par la tête, le baisa au front, le serra sur son cœur, et fit mille folies. — Césarine est bien à toi! ma fille sera donc bien heureuse. Elle sortira de cette maison où elle se tue.

— Par amour, dit Popinot.

— Oui, répondit la mère en souriant.

— Écoutez un petit secret, dit Popinot en regardant la fatale lettre du coin de l'œil. J'ai obligé Célestin pour lui faciliter l'acquisition de votre fonds, mais j'ai mis une condition à mon obligeance. Votre appartement est comme vous l'avez laissé. J'avais une idée, mais je ne croyais pas que le hasard nous favoriserait autant. Célestin est tenu de vous sous-louer votre ancien appartement, où il n'a pas mis le pied et dont tous les meubles seront à vous. Je me suis réservé le second étage pour y demeurer avec Césarine, qui ne vous quittera jamais. Après mon mariage, je viendrai passer ici les matinées de huit heures du matin à six heures du soir. Pour vous refaire une fortune, j'achèterai cent mille francs l'intérêt de monsieur César, et vous aurez ainsi, avec sa place, dix mille livres de rentes. Ne serez-vous pas heureuse?

— Ne me dites plus rien, Anselme, où je deviens folle.

L'angélique attitude de madame César et la pureté de ses yeux, l'innocence de son beau front démentaient si magnifiquement les mille idées qui tournoyaient dans la cervelle de l'amoureux, qu'il voulut en finir avec les monstruosités de sa pensée. Une faute était inconciliable avec la vie et les sentiments de la nièce de Pillerault.

— Ma chère mère adorée, dit Anselme, il vient d'entrer malgré moi dans mon âme un horrible soupçon. Si vous voulez me voir heureux, vous le détruirez à l'instant même.

Popinot avait avancé la main sur la lettre et s'en était emparé.

— Sans le vouloir, reprit-il effrayé de la terreur qui se peignait sur le visage de Constance, j'ai lu les premiers mots de cette lettre écrite par du Tillet. Ces mots coïncident si singulièrement avec l'effet que vous venez de produire en déterminant la prompte adhésion de cet homme à mes folles exigences, que tout homme l'expliquerait comme le démon me l'explique malgré moi. Votre regard, trois mots ont suffi...

— N'achevez pas, dit madame César en reprenant la lettre et la brûlant aux yeux d'Anselme. Mon enfant, je suis bien cruellement punie d'une faute minime. Sachez donc tout, Anselme. Je ne veux pas que le soupçon inspiré par la mère nuise à la fille, et d'ailleurs je puis parler sans rougir : je dirais à mon mari ce que je vais vous dire. Du Tillet a voulu me séduire, mon mari fut aussitôt prévenu, du Tillet dut être renvoyé. Le jour où mon mari allait le remercier, il nous a pris trois mille francs!

— Je m'en doutais, dit Popinot en exprimant toute sa haine par son accent.

— Anselme, votre avenir, votre bonheur exigent cette confidence; mais elle doit mourir dans votre cœur comme elle était morte dans le mien et dans celui de César. Vous devez vous souvenir de *la gronde* de mon mari à propos d'une erreur de caisse. Monsieur Birotteau, pour éviter un procès et ne pas perdre cet homme, remit sans doute à la caisse trois mille francs, le prix de ce châle de cachemire que je n'ai eu que trois ans après. Voilà mon exclamation expliquée. Hélas! mon cher enfant, je vous avouerai mon enfantillage. Du Tillet m'avait écrit trois lettres d'amour, qui le peignaient si bien, dit-elle en soupirant et baissant les yeux, que je les avais gardées... comme curiosité. Je ne les ai pas relues plus d'une fois. Mais enfin il était imprudent de les conserver. En revoyant du Tillet, j'y ai songé, je suis monté chez moi pour les brûler, et je regardais la dernière quand vous êtes entré... Voilà tout, mon ami.

Anselme mit un genou en terre et baisa la main de madame César avec une admirable expression qui leur fit venir des larmes aux yeux à l'un et à l'autre. La belle-mère releva son gendre, lui tendit les bras et le serra sur son cœur.

Ce jour devait être un jour de joie pour César. Le secrétaire particulier du roi, monsieur de Vandenesse, vint au Bureau lui parler. Ils sortirent ensemble dans la petite cour de la Caisse d'amortissement.

— Monsieur Birotteau, dit le vicomte de Vandenesse, vos efforts pour payer vos créanciers ont été par hasard connus du roi. Sa Majesté, touchée d'une conduite si rare, et sachant que, par humilité, vous ne portiez pas l'ordre de la Légion-d'Honneur, m'envoie vous ordonner d'en reprendre l'insigne. Puis, voulant vous aider à remplir vos obligations, elle m'a chargé de vous remettre cette somme, prise sur sa cassette particulière, en regrettant de ne pouvoir faire davantage. Que ceci demeure dans un profond secret. Sa Majesté trouve peu royale la divulgation officielle de ses bonnes œuvres, dit le secrétaire intime en remettant six mille francs à l'employé qui pendant ce discours éprouvait des sensations inexprimables.

Birotteau n'eut sur les lèvres que des mots sans suite à balbutier, Vandenesse le salua de la main en souriant. Le sentiment qui animait le pauvre César est si rare dans Paris, que sa vie avait insensiblement excité l'admiration. Joseph Lebas, le juge Popinot, Camusot, l'abbé Loraux, Ragon, le chef de la maison importante où était Césarine, Lourdois, monsieur de La Billardière en avaient parlé. L'opinion, déjà changée à son égard, le portait aux nues.

— Voilà un homme d'honneur! Ce mot avait déjà plusieurs fois retenti à l'oreille de César quand il passait dans la rue, et lui donnait l'émotion qu'éprouve un auteur en entendant dire : *Le voilà!* Cette belle renommée assassinait du Tillet. Quand César eut les billets de banque envoyés par le souverain, sa première pensée fut de les employer à payer son ancien commis. Le bonhomme alla rue de la Chaussée-d'Antin, en sorte que quand le banquier rentra chez lui de ses courses, il s'y rencontra dans l'escalier avec son ancien patron.

— Eh! bien, *mon pauvre* Birotteau? dit-il d'un air patelin.

— Pauvre? s'écria fièrement le débiteur. Je suis bien riche. Je poserai ma tête sur mon oreiller ce soir avec la satisfaction de savoir que je vous ai payé.

Cette parole pleine de probité fut une rapide torture pour du Tillet. Malgré l'estime générale, il ne s'estimait pas lui-même, une voix inextinguible lui criait : — Cet homme est sublime!

— Me payer! quelles affaires faites-vous donc?

Sûr que du Tillet n'irait pas répéter sa confidence, l'ancien parfumeur dit : — Je ne reprendrai jamais les affaires, monsieur. Aucune puissance humaine ne pouvait prévoir ce qui m'est arrivé. Qui sait si je ne serais pas victime d'un autre Roguin? Mais ma conduite a été mise sous les yeux du roi, son cœur a daigné compatir à mes efforts, et il les a encouragés en m'envoyant à l'instant une somme assez importante qui.....

— Vous faut-il une quittance? dit du Tillet en l'interrompant, payez-vous?...

— Intégralement, et même les intérêts; aussi vais-je vous prier de venir à deux pas d'ici, chez monsieur Crottat.

— Par devant notaire!

— Mais, monsieur, dit César, il ne m'est pas défendu de songer à la réhabilitation, et les actes authentiques sont alors irrécusables...

— Allons, dit du Tillet qui sortit avec Birotteau, allons, il n'y a qu'un pas. Mais où prenez-vous tant d'argent? reprit-il.

— Je ne le prends pas, dit César, je le gagne à la sueur de mon front.

— Vous devez une somme énorme à la maison Claparon.

— Hélas! oui, là est ma plus forte dette, je crois bien mourir à la peine.

— Vous ne pourrez jamais le payer, dit durement du Tillet.

— Il a raison, pensa Birotteau.

Le pauvre homme, en revenant chez lui, passa par la rue Saint-Honoré, par mégarde, car il faisait toujours un détour

pour ne pas voir sa boutique ni les fenêtres de son appartement. Pour la première fois, depuis sa chute, il revit cette maison où dix-huit ans de bonheur avaient été effacés par les angoisses de trois mois.

— J'avais bien cru finir là mes jours, se dit-il.

Et il hâtait le pas, car il avait aperçu la nouvelle enseigne :

CÉLESTIN CREVEL,

SUCCESSEUR DE CÉSAR BIROTTEAU.

— J'ai la berlue. N'est-ce pas Césarine? s'écria-t-il en se souvenant d'avoir aperçu une tête blonde à la fenêtre.

Il vit effectivement sa fille, sa femme et Popinot. Les amoureux savaient que Birotteau ne passait jamais devant son ancienne maison; et, incapables d'imaginer ce qui lui arrivait, ils étaient venus prendre quelques arrangemens relatifs à la fête qu'ils méditaient de donner à César. Cette bizarre apparition étonna si vivement Birotteau, qu'il resta planté sur ses jambes.

— Voilà monsieur Birotteau qui regarde son ancienne maison, dit monsieur Molineux au marchand établi en face de la Reine des Roses.

— Pauvre homme, dit l'ancien voisin du parfumeur, il a donné là un des plus beaux bals... Il y avait deux cents voitures.

— J'y étais, il a fait faillite trois mois après, dit Molineux, j'ai été syndic.

Birotteau se sauva, les jambes tremblantes, et accourut chez son oncle Pillerault.

Pillerault, instruit de ce qui s'était passé rue des Cinq-Diamans, pensait que son neveu soutiendrait difficilement le choc d'une joie aussi grande que celle causée par sa réhabilitation, car il était le témoin journalier des vicissitudes morales de ce pauvre homme, toujours en présence de ses inflexibles doctrines relatives aux faillis, et dont toutes les forces étaient employées à toute heure. L'honneur était pour César un mort qui pouvait avoir son jour de Pâques. Cet espoir rendait sa douleur incessamment active. Pillerault prit sur lui de préparer son neveu à recevoir la bonne nouvelle. Quand Birotteau rentra chez son oncle, il le trouva pensant aux moyens d'arriver à son but. Aussi la joie avec laquelle l'employé raconta le témoignage d'intérêt que le roi lui avait donné parut-elle de bon augure à Pillerault, et l'étonnement d'avoir vu Césarine à la Reine des Roses fut-il une excellente entrée en matière.

— Eh! bien, César, dit Pillerault, sais-tu d'où cela te vient? De l'impatience qu'a Popinot d'épouser Césarine. Il n'y tient plus, et ne doit pas, pour tes exagérations de probité, laisser passer sa jeunesse à manger du pain sec à la fumée d'un bon dîner. Popinot veut te donner les fonds nécessaires au paiement intégral de tes créanciers...

— Il achète sa femme, dit Birotteau.

— N'est-ce pas honorable de faire réhabiliter son beau-père?

— Mais il y aurait lieu à contestation. D'ailleurs...

— D'ailleurs, dit l'oncle en jouant la colère, tu peux avoir le droit de t'immoler, mais tu ne saurais immoler ta fille.

Il s'engagea la plus vive discussion, que Pillerault échauffait à dessein.

— Eh! si Popinot ne te prêtait rien, s'écria Pillerault, s'il t'avait considéré comme son associé, s'il avait regardé le prix donné à tes créanciers pour ta part dans l'Huile comme une avance de bénéfices, afin de ne pas te dépouiller...

— J'aurais l'air d'avoir, de concert avec lui, trompé mes créanciers.

Pillerault feignit de se laisser battre par cette raison. Il connaissait assez le cœur humain pour savoir que durant la nuit le digne homme se querellait avec lui-même sur ce point; et cette discussion intérieure l'accoutumait à l'idée de sa réhabilitation.

— Mais pourquoi, dit-il en dînant, ma femme et ma fille étaient-elles dans mon ancien appartement?

— Anselme veut le louer pour s'y loger avec Césarine. Ta femme est de son parti. Sans t'en rien dire, ils sont allés faire publier les bans, afin de te forcer à consentir. Popinot dit qu'il aura moins de mérite à épouser Césarine après ta réhabilitation. Tu prends les six mille francs du roi, tu ne veux rien accepter de tes parens! Moi, je puis bien te donner quittance de ce qui me revient, me refuserais-tu?

— Non, dit César, mais cela ne m'empêcherait pas d'économiser pour vous payer, malgré la quittance.

— Subtilité que tout cela, dit Pillerault, et sur les choses de probité je dois être cru. Quelle bêtise as-tu dit tout à l'heure? auras-tu trompé tes créanciers quand tu les auras tous payés?

En ce moment, César examina Pillerault, et Pillerault fut ému de voir, après trois années, un plein sourire animant pour la première fois les traits attristés de son pauvre neveu.

— C'est vrai, dit-il, ils seraient payés..... Mais c'est vendre ma fille!

— Et je veux être achetée! cria Césarine en apparaissant avec Popinot.

Les deux amans avaient entendu ces derniers mots en entrant sur la pointe du pied dans l'antichambre du petit appartement de leur oncle, et madame Birotteau les suivait. Tous trois avaient couru en voiture chez les créanciers qui restaient à payer pour les convoquer le soir chez Alexandre Crottat, où se préparaient les quittances. La puissante logique de l'amoureux Popinot triompha des scrupules de César qui persistait à se dire débiteur, à prétendre qu'il fraudait la loi par une novation. Il fit céder les recherches de sa conscience à un cri de Popinot : — Vous voulez donc tuer votre fille?

— Tuer ma fille! dit César hébété.

— Eh! bien, dit Popinot, j'ai le droit de vous faire une donation entre vifs de la somme que consciencieusement je crois être à vous chez moi. Me refuseriez-vous?

— Non, dit César.

— Eh! bien, allons chez Alexandre Crottat ce soir afin qu'il n'y ait plus à revenir là-dessus, nous y déciderons en même temps notre contrat de mariage.

Une demande en réhabilitation et toutes les pièces à l'appui furent déposées, par les soins de Derville, au parquet du Procureur-Général de la Cour royale de Paris.

Pendant le mois que durèrent les formalités et les publications des bans pour le mariage de Césarine et d'Anselme, Birotteau fut agité par des mouvemens fébriles. Il était inquiet, il avait peur de ne pas vivre jusqu'au grand jour où l'arrêt serait rendu. Son cœur palpitait sans raison, disait-il. Il se plaignit de douleurs sourdes dans cet organe aussi usé par les émotions de la douleur qu'il était fatigué par cette joie suprême. Les arrêts de réhabilitation sont si rares dans le ressort de la Cour royale de Paris qu'il s'en prononce à peine *un* en dix années. Pour les gens qui prennent au sérieux la Société, l'appareil de la Justice a je ne sais quoi de grand et de grave. Les institutions dépendent entièrement des sentimens que les hommes y attachent et des grandeurs dont elles sont revêtues par la pensée. Aussi quand il n'y a plus, non pas de religion, mais de croyance chez un peuple, quand l'éducation première y a relâché tous les liens conservateurs en habituant l'enfant à une impitoyable analyse, une nation est-elle dissoute; car elle ne fait plus corps que par les ignobles soudures de l'intérêt matériel, par les commandemens du culte que crée l'Égoïsme bien entendu. Nourri d'idées religieuses, Birotteau acceptait la Justice pour ce qu'elle devrait être aux yeux des hommes, une représentation de la Société même, une auguste expression de la loi consentie, indépendante de la forme sous laquelle elle se produit : plus le magistrat est vieux, cassé, blanchi, plus solennel est d'ailleurs l'exercice de son sacerdoce qui veut une étude si profonde des hommes et des choses, qui sacrifie le cœur et l'endurcit à la tutelle d'intérêts palpitans. Ils deviennent rares, les hommes qui ne montent pas sans de vives émotions l'escalier de la Cour Royale, au vieux Palais-de-Justice, à Paris, et l'ancien négociant était un de ces hommes. Peu de personnes ont remarqué la solennité majestueuse de cet escalier si bien placé

pour produire de l'effet; il se trouve en haut du péristyle extérieur qui orne la cour du Palais, et sa porte est au milieu d'une galerie qui mène d'un bout à l'immense salle des Pas-Perdus, de l'autre à la Sainte-Chapelle, deux monumens qui peuvent rendre tout mesquin autour d'eux. L'église de saint Louis est un des plus imposans édifices de Paris, et son abord a je ne sais quoi de sombre et de romantique au fond de cette galerie. La grande salle des Pas-Perdus offre au contraire une échappée pleine de clartés, et il est difficile d'oublier que l'histoire de France se lie à cette salle. Cet escalier doit donc avoir quelque caractère assez grandiose, car il n'est pas trop écrasé par ces deux magnificences. Peut-être l'âme y est-elle remuée à l'aspect de la place où s'exécutent les arrêts, vue à travers la riche grille du Palais. L'escalier débouche sur une immense pièce, l'antichambre de celle où la Cour tient les audiences de sa Première Chambre, et qui forme la salle des Pas-Perdus de la Cour. Jugez quelles émotions dut éprouver le failli qui fut naturellement impressionné par ces accessoires, en montant à la Cour entouré de ses amis : Lebas, alors président du Tribunal de Commerce; Camusot, son ancien Juge-Commissaire; Ragon, son patron; monsieur l'abbé Loraux, son directeur. Le saint prêtre fit ressortir ces splendeurs humaines par une réflexion qui les rendit encore plus imposantes aux yeux de César. Pillerault, ce philosophe pratique, avait imaginé d'exagérer par avance la joie de son neveu pour le soustraire aux dangers des événemens imprévus de cette fête. Au moment où l'ancien négociant finissait sa toilette, il avait vu venir ses vrais amis qui tenaient à honneur de l'accompagner à la barre de la Cour. Ce cortége développa chez le brave homme un contentement qui le jeta dans l'exaltation nécessaire pour soutenir le spectacle imposant de la Cour. Birotteau trouva d'autres amis réunis dans la salle des audiences solennelles où siégeaient une douzaine de Conseillers.

Après l'appel des causes, l'avoué de Birotteau fit la demande en quelques mots. Sur un geste du Premier Président, le Procureur-général, invité à donner ses conclusions, se leva. Le procureur-général, l'homme qui représente la vindicte publique, allait demander lui-même de rendre l'honneur au négociant qui n'avait fait que l'engager : cérémonie unique, car le condamné ne peut être que gracié. Les gens de cœur peuvent imaginer les émotions de Birotteau quand il entendit monsieur de Grandville prononçant un discours dont voici l'abrégé :

« Messieurs, dit le célèbre magistrat, le 16 janvier 1820, Birotteau fut déclaré en état de faillite, par un jugement du Tribunal de Commerce de la Seine. Le dépôt du bilan n'était occasionné ni par l'imprudence de ce commerçant, ni par de fausses spéculations, ni par aucune raison qui pût entacher son honneur. Nous éprouvons le besoin de le dire hautement : ce malheur fut causé par un de ces désastres qui se sont renouvelés à la grande douleur de la Justice et de la Ville de Paris. Il était réservé à notre siècle, où fermentera long-temps encore le mauvais levain des mœurs et des idées révolutionnaires, de voir le Notariat de Paris s'écartant des glorieuses traditions des siècles précédens, et produisant en quelques années autant de faillites qu'il s'en est rencontré dans deux siècles sous l'ancienne monarchie. La soif de l'or rapidement acquis a gagné les officiers ministériels, ces tuteurs de la fortune publique, ces magistrats intermédiaires! »

Il y eut une tirade sur ce texte où le procureur-général dévoué aux Bourbons trouva moyen d'incriminer les libéraux, les bonapartistes et autres ennemis du trône. L'événement a prouvé que ce magistrat avait raison dans ses appréhensions.

« La fuite d'un notaire de Paris, qui emportait les fonds déposés chez lui par Birotteau, décida la ruine de l'impétrant, reprit-il. La Cour a rendu, dans cette affaire, un arrêt qui prouve à quel point la confiance des cliens de Roguin fut indignement trompée. Un Concordat intervint. Nous ferons observer, pour l'honneur de l'impétrant, que les opérations ont été remarquables par une pureté qui ne se rencontre en aucune des faillites scandaleuses par lesquelles le commerce de Paris est journellement affligé. Les créanciers de Birotteau trouvèrent les moindres choses que l'infortuné possédât. Ils ont trouvé, Messieurs, ses vêtemens, ses bijoux, enfin les choses d'un usage purement personnel, non-seulement à lui, mais à sa femme qui abandonna tous ses droits pour grossir l'actif. Birotteau, dans cette circonstance, a été digne de la considération qui lui avaient value ses fonctions municipales; car il était alors Adjoint au maire du Deuxième Arrondissement et venait de recevoir la décoration de la Légion-d'Honneur accordée autant au dévouement du royaliste qui luttait en vendémiaire sur les marches de Saint-Roch, alors teintes de son sang, qu'au magistrat consulaire estimé pour ses lumières, aimé pour son esprit conciliateur, et au modeste officier municipal qui venait de refuser les honneurs de la Mairie en indiquant un plus digne, l'honorable baron de La Billardière, un des nobles Vendéens qu'il avait appris à estimer dans les mauvais jours. »

— Cette phrase est meilleure que la mienne, dit César à l'oreille de son oncle.

« Aussi, les créanciers, trouvant soixante pour cent de leurs créances par l'abandon que ce loyal négociant faisait, lui, sa femme et sa fille, de tout ce qu'ils possédaient, ont-ils consigné les expressions de leur estime dans le Concordat qui intervint entre eux et leur débiteur, et par lequel ils lui faisaient remise du reste de leurs créances. Ces témoignages se recommandent à l'attention de la Cour par la manière dont ils sont conçus. »

Ici le procureur-général lut les considérans du concordat.

« En présence de ces bienveillantes dispositions, Messieurs, beaucoup de négocians auraient pu se croire libérés, et ils auraient marché tiers sur la place publique. Loin de là, Birotteau, sans se laisser abattre, forma dans sa conscience le projet d'arriver au jour glorieux qui se lève ici pour lui. Rien ne l'a rebuté. Une place est accordée par notre bien-aimé souverain pour donner du pain au blessé de Saint-Roch, le failli en réserve les appointemens à ses créanciers sans y rien prendre pour ses besoins, car le dévouement de la famille ne lui a pas manqué... »

Birotteau pressa la main de son oncle en pleurant.

« Sa femme et sa fille versaient au trésor commun les fruits de leur travail, elles avaient épousé la noble pensée de Birotteau. Chacune d'elles est descendue de la position qu'elle occupait pour en prendre une inférieure. Ces sacrifices, messieurs, doivent être hautement honorés, ils sont les plus difficiles de tous à faire. Voici quelle était la tâche que Birotteau s'était imposée. »

Ici le procureur général lut le résumé du bilan, en désignant les sommes qui restaient dues et les noms des créanciers.

« Chacune de ces sommes, intérêts compris, a été payée, messieurs, non par des quittances sous signatures privées qui appellent la sévérité de l'enquête, mais par des quittances authentiques par lesquelles la religion de la Cour ne saurait être surprise, et qui n'ont pas empêché les magistrats de faire leur devoir en procédant à l'enquête exigée par la loi. Vous rendrez à Birotteau, non pas l'honneur, mais les droits dont il se trouvait privé, et vous ferez justice. De semblables spectacles sont si rares à votre Audience que nous ne pouvons nous empêcher de témoigner à l'impétrant combien nous applaudissons à une telle conduite, que déjà d'augustes protections avaient encouragée. » Puis il lut ses conclusions formelles en style de palais.

La Cour délibéra sans sortir, et le Président se leva pour prononcer l'arrêt. — La Cour, dit-il en terminant, me charge d'exprimer à Birotteau la satisfaction qu'elle éprouve à rendre un pareil Arrêt. Greffier, appelez la cause suivante.

Birotteau, déjà vêtu du caftan d'honneur que lui passaient les phrases de l'illustre procureur-général, fut foudroyé de plaisir en entendant la phrase solennelle dite par le Premier Président de la première Cour royale de France, et qui accusait des tressaillemens dans le cœur de l'impassible justice humaine. Il ne put quitter sa place à la barre, il y parut cloué, regardant d'un air hébété les magistrats comme des anges qui venaient lui rouvrir les portes de la vie sociale; son oncle le prit par le bras et l'attira dans la salle. César, qui n'avait

pas obéi à Louis XVIII, mit alors machinalement le ruban de la Légion à sa boutonnière, fut aussitôt entouré de ses amis et porté en triomphe jusque dans la voiture.

— Où me conduisez-vous, mes amis? dit-il à Joseph Lebas, à Pillerault et à Ragon.

— Chez vous.

— Non, il est trois heures ; je veux entrer à la Bourse et user de mon droit.

— A la Bourse, dit Pillerault au cocher en faisant un signe expressif à Lebas, car il observait chez le réhabilité des symptômes inquiétans, il craignait de le voir devenir fou.

L'ancien parfumeur entra dans la Bourse, donnant le bras à son oncle et à Lebas, ces deux négocians vénérés. Sa réhabilitation était connue. La première personne qui vit les trois négocians, suivis par le vieux Ragon, fut du Tillet.

— Ah! mon cher patron, je suis enchanté de savoir que vous vous en soyez tiré. J'ai peut-être contribué, par la facilité avec laquelle je me suis laissé tirer une plume de l'aile par le petit Popinot, à cet heureux dénoûment de vos peines. Je suis content de votre bonheur comme s'il était le mien.

— Vous ne pouvez pas l'être autrement, dit Pillerault. Ça ne vous arrivera jamais.

— Comment l'entendez-vous, monsieur? dit du Tillet.

— Parbleu! du bon côté, dit Lebas en souriant de la malice vengeresse de Pillerault, qui, sans rien savoir, regardait cet homme comme un scélérat.

Matifat reconnut César. Aussitôt les négocians les mieux famés entourèrent l'ancien parfumeur et lui firent une ovation boursière ; il reçut les complimens les plus flatteurs, des poignées de main qui réveillaient bien des jalousies, excitaient quelques remords, car sur cent personnes qui se promenaient là, plus de cinquante avaient liquidé. Gigonnet et Gobseck, qui causaient dans un coin, regardèrent le vertueux parfumeur comme les physiciens ont dû regarder le premier *gymnote électrique* qui leur fut amené. Ce poisson, armé de la puissance d'une bouteille de Leyde, est la plus grande curiosité du règne animal. Après avoir aspiré l'encens de son triomphe, César remonta dans son fiacre et se mit en route pour revenir dans sa maison où se devait signer le contrat de mariage de sa chère Césarine et du dévoué Popinot. Il avait un rire nerveux qui frappa ses trois vieux amis.

Un défaut de la jeunessse est de croire tout le monde fort comme elle est forte, défaut qui tient d'ailleurs à ses qualités : au lieu de voir les hommes et les choses à travers des besicles, elle les colore des reflets de sa flamme, et jette son trop de vie jusque sur les vieilles gens. Comme César et Constance, Popinot conservait dans sa mémoire une fastueuse image du bal donné par Birotteau. Durant ces trois années d'épreuves, Constance et César avaient, sans se le dire, souvent entendu l'orchestre de Collinet, revu l'assemblée fleurie, et goûté cette joie si cruellement punie, comme Adam et Ève durent penser parfois à ce fruit défendu qui donna la mort et la vie à toute leur postérité, car il paraît que la reproduction des anges est un des mystères du ciel. Mais Popinot pouvait songer à cette fête, sans remords, avec délices : Césarine dans toute sa gloire s'était promise à lui pauvre. Pendant cette soirée, il avait eu l'assurance d'être aimé pour lui-même! Aussi, quand il avait acheté l'appartement restauré par Grindot à Célestin en stipulant que tout y resterait intact, quand il avait religieusement conservé les moindres choses appartenant à César et à Constance, rêvait-il de donner son bal, un bal de noces. Il avait préparé cette fête avec amour, en imitant son patron seulement dans les dépenses nécessaires et non dans les folies : les folies étaient faites. Ainsi le dîner dut être servi par Chevet, les convives étaient à peu près les mêmes. L'abbé Loraux remplaçait le grand chancelier de la Légion-d'Honneur, le Président du Tribunal de Commerce Lebas n'y manquait point. Popinot invita monsieur Camusot pour le remercier des égards qu'il avait prodigués à Birotteau. Monsieur de Vandenesse et monsieur de Fontaine vinrent à la place de Roguin et de sa femme. Césarine et Popinot avaient distribué leurs invitations pour le bal avec discernement. Tous deux redoutaient également la publicité d'une noce, ils avaient évité les froissemens qu'y ressentent les cœurs tendres et purs en imaginant de donner le bal pour le jour du contrat. Constance avait retrouvé cette robe cerise dans laquelle, pendant un seul jour, elle avait brillé d'un éclat si fugitif! Césarine s'était plu à faire à Popinot la surprise de se montrer dans cette toilette de bal dont il lui avait parlé maintes et maintes fois. Ainsi, l'appartement allait offrir à Birotteau le spectacle enchanteur qu'il avait savouré pendant une seule soirée. Ni Constance, ni Césarine, ni Anselme n'avaient aperçu de danger pour César dans cette énorme surprise, et ils l'attendaient à quatre heures avec une joie qui leur faisait faire des enfantillages.

Après les émotions inexprimables que venait de lui causer sa rentrée à la Bourse, ce héros de probité commerciale allait avoir le saisissement qui l'attendait rue Saint-Honoré. Lorsqu'en rentrant dans son ancienne maison, il vit au bas de l'escalier, resté neuf, sa femme en robe de velours cerise, Césarine, le comte de Fontaine, le vicomte de Vandenesse, le baron de La Billardière, l'illustre Vauquelin, il se répandit sur ses yeux un léger voile, et son oncle Pillerault qui lui donnait le bras sentit un frissonnement intérieur.

— C'est trop, dit le philosophe à l'amoureux Anselme, il ne pourra jamais porter tout le vin que tu lui verses.

La joie était si vive dans tous les cœurs, que chacun attribua l'émotion de César et ses trébuchemens à quelque ivresse bien naturelle, mais souvent mortelle. En se retrouvant chez lui, en revoyant son salon, ses convives parmi lesquels étaient des femmes habillées pour le bal, tout à coup le mouvement héroïque du finale de la grande symphonie de Beethoven éclata dans sa tête et dans son cœur. Cette musique idéale rayonna, pétilla sur tous les modes, fit sonner ses clairons dans les méninges de cette cervelle fatiguée, pour laquelle ce devait être le grand finale.

Accablé par cette harmonie intérieure, il alla prendre le bras de sa femme et lui dit à l'oreille d'une voix étouffée par un flot de sang contenu : — Je ne suis pas bien!

Constance effrayée conduisit son mari dans sa chambre, où il ne parvint pas sans peine, où il se précipita dans un fauteuil, disant : — Monsieur Haudry, monsieur Loraux!

L'abbé Loraux vint, suivi des convives et des femmes en habit de bal, qui tous s'arrêtèrent et formèrent un groupe stupéfait. En présence de ce monde fleuri, César serra la main de son confesseur et pencha la tête sur le sein de sa femme agenouillée. Un vaisseau s'était déjà rompu dans sa poitrine, et, par surcroît, l'anévrisme étranglait sa dernière respiration.

— Voilà la mort du juste, dit l'abbé Loraux d'une voix grave en montrant César par un de ces gestes divins que Rembrandt a su deviner pour son tableau du Christ rappelant Lazare à la vie.

Jésus ordonne à la Terre de rendre sa proie, le saint prêtre indiquait au ciel un martyr de la probité commerciale à décorer de la palme éternelle.

Paris, novembre 1837.

FIN DE CÉSAR BIROTTEAU.

Charles de Bernard.

UN ACTE DE VERTU.

I.

Madame,

Hier, lorsque je vous ai parlé de mes vertus, vous avez souri, et je suis resté court dès l'exorde de mon panégyrique ; car je le crains trop, ce méchant sourire, pour affronter son ironie silencieuse, sans pitié comme sans appel. Plus brave aujourd'hui, puisque je suis loin de vous, je veux vous convaincre en dépit de vous-même. Toutefois, madame, que ce début ne vous effraie point ; je ne prétends pas infliger à votre moqueuse incrédulité le récit de toutes les belles actions qui décorent ma vie ; modestie à part, la pénitence serait trop dure. Une seule petite histoire, dans laquelle j'ai joué un rôle digne, selon moi, des plus beaux âges de l'antiquité, suffira, je l'espère, pour me réhabiliter dans votre estime et préserver désormais mon amour-propre de l'humiliation qu'hier vous lui avez fait subir. Sans autre préambule, voici mon histoire.

Il y a un an, après avoir visité une partie des Pyrénées, je revenais de Saint-Gaudens à Toulouse, par une belle nuit du mois de septembre. Au point du jour, à mi-chemin environ, je quittai la diligence pour en prendre une autre qui devait me conduire à C...., où m'appelait le désir d'embrasser un de mes amis que je n'avais pas vu depuis plusieurs années, et dont je dois, avant tout, vous tracer le portrait, car il est un des principaux acteurs de mon drame, et la connaissance de son caractère est nécessaire à l'intelligence des événemens que je veux vous raconter.

C'est à l'école de droit de Paris que j'avais connu Dambergeac ; nous habitions le même hôtel, sur la place du Panthéon. Sans doute, madame, vous avez quelquefois rencontré des enfans voués à la Vierge, et, pour cette cause, vêtus de blanc de la tête aux pieds ; en naissant, mon condisciple avait été l'objet d'une consécration différente. Son père, industriel, acquéreur de biens nationaux, patriote par conséquent, avait voulu lui imprimer un stigmate républicain aussi indélébile qu'expressif. Au grand déplaisir du curé de la paroisse et de la marraine, bonne vieille fille aimant Dieu beaucoup et craignant le démon encore plus, Dambergeac avait été baptisé sous le nom païen d'Harmodius. C'était là une espèce de cocarde tricolore morale qui devait rayonner au front de l'enfant à travers toutes les vicissitudes des révolutions à venir.

Telle fut l'influence sous laquelle se développa mon ami. Dès l'enfance, il puisa dans l'exemple de son père et dans la chaude atmosphère de Marseille, sa ville natale, une indépendance de caractère et une exaltation de principes qui avaient atteint leur apogée à l'époque où je me liai avec lui. C'était alors un beau jeune homme de dix-neuf ans, grand et svelte, à la poitrine large, à l'œil noir profondément enchâssé. Il connaissait ses avantages, et en tirait parti d'une manière que Staub eût peut-être critiquée ; mais on sait qu'il est une fashion adoptée par les étudians, qui leur donne une physionomie à part. Un habit noir et juste, boutonné jusqu'au menton, faisait ressortir le buste athlétique d'Harmodius ; un chapeau à forme basse, mais très large des ailes, projetait de fortes ombres sur son visage bruni par le soleil du midi ; ses cheveux, qui eussent fait la gloire d'un Nazaréen, descendaient sur ses épaules en boucles noires et brillantes, d'après le système de coiffure à la Benjamin Constant. Ici la politique se trouvait d'accord avec la coquetterie ; mais Harmodius prouva que, dans les circonstances décisives, la patrie passait avant tout dans son cœur : le jour même où un député du centre dénonça la perruque de Sylla, il fit à l'opposition le sacrifice de ses cheveux flottans, et parvint, à force de coups de brosse, à faire prendre à ce qui lui en restait le type dictatorial proscrit, qui, dans ses idées, était devenu l'indice du plus pur libéralisme. Un de ces énormes rotins, nommés *germanicus*, qui donnent un faux air d'Hercule à ceux qui s'en servent, complétait habituellement son costume ; c'était là son digeste. Ainsi le cardinal de Retz portait dans sa poche un stylet en guise de bréviaire.

Quoique d'opinions différentes, une certaine sympathie de caractère et de conduite nous rendit promptement amis. L'école de Droit, c'est encore le collége ; une camaraderie franche et loyale unit facilement les jeunes gens destinés à suivre les mêmes études. Ne voyant tous deux dans ce complément de notre éducation que trois années à passer à Paris, nous étions fort décidés à effeuiller gaîment cette belle fleur de notre jeunesse, et à ne nous laisser asphyxier que le moins possible par le gaz narcotico-méphytique qu'exhalent le Code de procédure et les pandectes. Je ne crois pas que pendant ces trois années il soit arrivé une seule fois à Dambergeac d'assister, du commencement à la fin, à l'un de nos cours. Suivant l'exemple immémorial de l'immense majorité des étudians, il venait exactement répondre à l'appel des professeurs, pour conserver ses inscriptions ; et sa conscience se trouvait en paix. Quant aux examens, il se fiait à sa facilité de travail, qui était remarquable : une semaine d'études et de veilles suffisait pour le mettre en état de soutenir la présence formidable des interrogateurs en robe rouge. D'ailleurs, il n'avait aucune prétention aux boules blanches ; comme je ne sais quel dévot un peu trop attaché aux pompes de Satan, il faisait ce qui était strictement nécessaire pour entrer au ciel de la licence ; rien de plus.

C'était avec une égale horreur qu'il fuyait ces horribles cabinets de lecture, capharnaüms scientifiques où pâlissaient

quotidiennement ceux de nos confrères que nous appelions les estimables! En revanche, de la place du Panthéon au pont Neuf, et du carrefour de Bussy au Luxembourg, il n'était pas un magasin de modes ou de lingerie dont il ne fût l'oracle. Bachelier beaucoup plus expert en gaie science qu'en droit civil, il y prenait ses grades avec une grande ferveur, soutenant du matin au soir, de tout le feu de sa faconde méridionale, d'interminables thèses qui eussent fait les délices d'une cour d'amour. Ses succès en ce genre n'étaient pas toujours bornés par la rive gauche de la Seine : à différentes reprises il nous vint un bruit vague de fabuleuses aventures accomplies par lui dans les parages lointains de la rue de la Paix et du boulevard Poissonnière. Ces récits merveilleux étaient pour nous, moins favorisés du destin, les exploits de Bacchus dans les Indes; ils excitaient notre admiration et non notre jalousie, car la supériorité d'Harmodius était trop bien établie pour qu'il prît fantaisie à personne d'entrer en rivalité avec lui. Nul ne caracolait en casse-cou avec plus d'assurance dans l'avenue des Champs-Élysées, ou ne faisait un pareil massacre de poupées chez Lepage; nul n'enlevait avec plus de grâce une partie de billard, ou n'entonnait d'une voix de basse plus foudroyante un couplet de Béranger. Il était le roi du Prado en hiver, et, en été, de la Chaumière du Mont-Parnasse; aucun habitué n'y déployait un laisser-aller aussi séduisant que le sien dans cette espèce de danse qui offense la pudeur des gendarmes, et que les salons de bonne compagnie n'ont pas encore jugé convenable d'adopter. Harmodius, enfin, était la fleur des mauvais sujets de l'école; un type digne de Gœttingue ou d'Iéna, mais embelli des grâces françaises.

Une seule chose balançait dans son esprit l'amour de la dissipation et de la galanterie : la politique, cette froide chape de plomb que toute intelligence est condamnée à porter, était chez lui une passion aussi turbulente qu'enthousiaste. La patrie était son idole, son ciel, son cauchemar; il en rabâchait le jour, la nuit il en rêvait : mais persuadé, ainsi que Joad, que la foi qui n'agit point ne saurait être une foi sincère, il ne se contentait pas d'un culte solitaire et caché. Je vous ai parlé de sa coiffure à la Sylla, je passe sous silence sa pipe d'écume de mer, fermée par le buste du général Foy, ses foulards lithographiés à la Charte, ses bretelles plus séditieuses encore, sur lesquelles le vieux drapeau étalait ses couleurs proscrites. Cette conspiration quotidienne de costume ne suffisait pas au patriotisme d'Harmodius; il n'était, à la vérité, ni de la conférence Molé, ni de la conférence d'Aguesseau, mais en revanche il faisait partie d'une demi-douzaine d'associations et de ventes libérales. S'agissait-il de haranguer un pair ou un député qui avait bien mérité de la patrie, au dire du *Constitutionnel* (en ce temps-là les jeunes gens lisaient le *Constitutionnel*), Harmodius était l'orateur né de la députation; fallait-il porter triomphalement au cimetière du Père-Lachaise un citoyen canonisé grand homme par le même *Constitutionnel*, l'épaule d'Harmodius était la première au brancard.

Tels étaient, madame, ses goûts et ses passions; ses antipathies n'étaient pas moins vives. Il détestait surtout trois choses, ou plutôt trois espèces de personnes : les jésuites, les gendarmes et les claqueurs.

A cette époque, des missionnaires essayaient de réchauffer le zèle des fidèles dans les différentes paroisses de Paris : — Infâmes jésuites! s'écriait Harmodius, qui, en sa qualité d'apôtre de la tolérance, ne tolérait rien; à la tête d'une bande de philosophes de sa force, il suivait fort assidûment les exercices des révérends pères; mais, au lieu d'un cœur contrit et pénitent, c'était l'abomination de la désolation qu'ils apportaient dans le sanctuaire : une mousqueterie de pois fulminans éclatant sous les pieds des assistans pieux; des fioles d'assa-fœtida, mêlant leurs senteurs impures au parfum de l'encens; des refrains cyniques entonnés en répons aux cantiques du chœur, signalaient leur présence hostile et rappelaient les grotesques saturnales de la fête de l'*Ane*.

Le second diable bleu d'Harmodius était le gendarme; le gendarme chanté par Odry et proscrit par la révolution de juillet, immortalisé par la poésie et le malheur!

Quant aux claqueurs, ils se taisaient devant lui, comme se taisait la terre devant Alexandre; son cri de guerre : *la carte au chapeau!* était si bien connu au parterre de l'Odéon, que les entrepreneurs de succès dramatiques demandaient double paie pour *faire* ce théâtre, et le salaire n'était pas exagéré, car il était le plus souvent gagné sous les banquettes.

Tel fut Harmodius pendant tout le temps que nous demeurâmes ensemble. A travers les bouffées de ce volcan toujours grondant, bouillonnant, écumant, j'avais distingué des jets d'une flamme pure et brillante; je lui croyais de l'avenir, car ses défauts, selon moi, venaient d'un luxe de force que devait tempérer l'âge et utiliser l'expérience. La fin de notre cours de droit nous sépara. Je restai à Paris; il retourna à Marseille, où son père venait de mourir, et où des intérêts de famille réclamaient sa présence. Nous nous quittâmes donc, tendrement mais sans tristesse, avec cette confiance du jeune âge qui dans le présent aspire toujours l'avenir.

— Nous nous reverrons bientôt, me dit Dambergeac; je le sens, mon destin est fixé ici; Paris est la seule atmosphère où l'on puisse vivre. Si Sparte est impossible, vive Babylone!

Ce fut là son adieu.

Nous avions pris l'engagement de nous écrire; nous n'en fîmes rien, comme il est d'usage entre amis. Nous étions trop jeunes tous deux pour avoir beaucoup de temps à donner aux correspondances masculines. Plusieurs années se passèrent; la révolution de juillet arriva, et j'appris par le *Moniteur* la nomination de mon condisciple à une sous-préfecture dans les Pyrénées; le crédit d'un oncle, député doctrinaire, lui avait valu cette place.

Deux ans après, Harmodius m'écrivit enfin lui-même pour m'apprendre son mariage avec une demoiselle de son arrondissement; telle fut la désignation dont il se servit. A la première de ces nouvelles, j'avais plaint les administrés; à la seconde, je plaignis la mariée, car, malgré ses bonnes qualités, mon ami ne me paraissait pas plus fait pour être un époux fidèle que pour remplir les devoirs d'un laborieux magistrat. La longueur de notre séparation et notre paresse épistolaire n'avaient pas diminué mon attachement pour Dambergeac; ce fut donc avec empressement que je saisis l'occasion de le revoir. A chaque pas qui me rapprochait de C..., chef-lieu de sa sous-préfecture, je sentais renaître dans mon esprit les souvenirs de notre vie commune; d'avance je savourais le plaisir de reconstruire pour un moment, avec l'ami de ma jeunesse, ce passé d'hier déjà si loin de nous. Mille événemens futiles, depuis long-temps absens de ma mémoire, y rentraient à la fois, et je saluais avec une involontaire mélancolie le retour de ces hirondelles de mon printemps. Depuis la fin de nos études, j'avais vécu comme vivent les jeunes gens, les yeux fixés vers l'avenir, et peu curieux de regarder en arrière, car la tentation d'Orphée ne tourmente guère que les vieillards; mais en ce moment je me sentais vieillard moi-même, en songeant aux folles journées de ma vie d'étudiant. — Oui, c'était là le bon temps, me disais-je; et cette pensée banale éveillait dans mon cœur je ne sais quelle tristesse rêveuse, dont les divagations auraient pu se résumer par ce vers de Béranger, le poète favori d'Harmodius :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

II.

Dans la voiture où j'étais monté en quittant la diligence de Toulouse, je trouvai pour unique voyageur un personnage qui, malgré notre mutuel silence, ne tarda pas à attirer mon attention, et finit par me distraire de ma rêverie. C'était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, plutôt petit que grand, doué d'un embonpoint naissant qui se mariait heureusement au vermillon de ses joues, dont les contours lisses et charnus n'étaient altérés par aucun vestige de barbe. De gros yeux troubles donnaient à sa figure une expression extatique et pâmée. Rebroussés à outrance sur un front naturellement étroit, mais agrandi par le rasoir qui avait laissé, aux tempes surtout, des traces récentes de son passage, ses cheveux

d'un blond jaune, lui retombaient sur les épaules en affectant le ruissellement désordonné d'une crinière de lion. A voir de profil ce visage rubicond accompagné de cette flamboyante chevelure, on eût dit une comète et sa queue.

La pantomime de mon nouveau compagnon ne me parut pas moins remarquable que sa physionomie. Tantôt, saisi en apparence d'un étouffement subit, il se penchait à la portière en aspirant l'air du dehors aussi bruyamment que renifle un marsouin; tantôt s'enfonçant dans l'angle de la voiture, il laissait tomber sa tête sur sa poitrine, et demeurait long-temps ainsi, plongé dans la torpeur d'un boa qui digère. Tour à tour il se passait pesamment la main sur le front, geste familier aux hommes de pensée, tourmentait ses cheveux d'un air songeur, levait les yeux au filet de l'impériale comme si, à travers les boîtes à chapeaux et les parapluies qui s'y balançaient, il eût poursuivi quelque inspiration récalcitrante, et de temps en temps remuait les lèvres en prononçant mentalement je ne sais quelles conjurations cabalistiques. Sans la mondanité de son costume, je l'aurais pris pour un prêtre récitant son bréviaire et entraîné à son insu aux démonstrations d'une extase fervente. Tel qu'il m'apparaissait avec sa redingote de velours bleu relevée de boutons guillochés, sa chemise rose à petites fleurs, son chapeau de paille et sa cravate négligemment nouée, je crus voir en lui un acteur répétant un rôle. Dans ma perspicacité, je venais de décider que mon voisin devait être quelque baryton, ce qu'on nomme en province un Martin, emploi qui, selon moi, convenait parfaitement à son physique un peu empâté, quand d'un bond inattendu, il imprima une violente secousse à la banquette, enfonça triomphalement les dix doigts dans sa blonde crinière, écarquilla les yeux en se souriant à lui-même, et tirant de sa poche un petit portefeuille, se mit à écrire malgré la trépidation de la voiture.

— Un poète! me dis-je alors, honteux de n'avoir pas deviné plus tôt. Rimaillant quelque peu moi-même, je connais intimement plusieurs aigles de poésie, mais depuis longtemps je n'en avais surpris aucun en flagrant délit. Par le prosaïsme qui court, il fallait venir à deux cents lieues de Paris, au milieu des rochers des Pyrénées, pour rencontrer cet oiseau rare, un homme consciencieusement occupé à composer des vers. Je me rappelai alors que nous étions dans le ressort de Toulouse, la docte ville, la cité palladienne, et je restai convaincu que je venais d'assister à l'enfantement de quelque hymne à la Vierge ou de quelque sonnet à Clémence Isaure, destiné au concours des jeux floraux.

Curieux de vérifier cette conjecture, j'engageai la conversation avec mon voisin, qui répondit à mes avances, d'un air gracieux inspiré peut-être par la satisfaction vaniteuse, ordinaire compagne d'une paternité récente. A part une recherche d'expression souvent laborieuse et une prétention continuelle à l'effet, mon poétique interlocuteur parlait comme un simple mortel, et sa conversation ne manquait ni de variété ni d'intérêt. Nous effleurâmes beaucoup de sujets sans nous fixer à aucun, ainsi que font les jeunes gens; nous parlâmes tour à tour littérature, femmes, voyages. Mon compagnon, qui venait de voir la mer à Cette, se donna pour un touriste effréné.

— Et artiste, lui dis-je d'un ton flatteur, car je voulais arriver à mon but; on ne peut pas vous ranger dans la classe de ces touristes porte-manteaux qui font par inintelligence ce que faisait Alfieri par originalité, et courent le monde sans rien voir, rien apprendre, ni rien retenir. Vous savez mieux le prix du temps et le profit que l'esprit peut tirer d'un voyage. C'est là votre journal?

Mes yeux lui désignaient le portefeuille posé sur ses genoux; il sourit négligemment et avec un accent de moquerie où perçait une complaisance secrète:

— Ce n'est pas un mémento, ce sont de petits vers, me dit-il du ton de Vadius.

— A Iris ou à Elvire? demandai-je.

— A Marthe.

— Marthe! le nom est joli, mais ingrat pour la rime.

— Carte, Parthe, Sparte, dit vivement le poète.

— Charte, écarte, Sarthe, ripostai-je avec la prestesse d'un homme qui n'est pas novice à la chasse aux rimes, et qui a demandé plus d'une inspiration au dictionnaire de Richelet.

— *Anche tu sei poeta!* s'écria mon interlocuteur en parodiant le Corrège. Sur mes instances, et voyant que je n'étais pas trop indigne de m'asseoir au banquet de sa poésie, il me lut son sonnet à Marthe; car il retournait sonnet. C'étaient des vers tendres et inoffensifs, tels que je sais les faire moi-même, des vers comme il est permis à tout honnête jeune homme d'en composer de semblables le matin en se faisant la barbe, ou le soir en fumant un cigare sur le boulevard des Italiens. Ces vers commençaient par celui-ci, qui, je dois l'avouer, n'était pas le meilleur:

Votre amitié, madame, ah! c'est trop ou trop peu.

J'ai oublié le reste, qu'alors je me rappelai littéralement pendant quelques jours. C'est à dessein que je mentionne ce fait; plus tard, madame, vous saurez pourquoi.

— La céleste Marthe permet donc l'amitié, mais l'amitié seulement? dis-je au poète.

— Oui, on me fait faire antichambre, reprit-il en souriant avec fatuité.

— Et certes vous méritez tous les honneurs et toutes les félicités du salon. Charmer les ennuis de l'absence en composant des vers pour l'objet aimé, c'est digne d'un Amadis.

— Heureusement l'absence va finir; ce soir, je l'espère, cette bluette sera arrivée à son adresse.

— Votre sévère amie habite donc C...?

— *C'est toi qui l'as nommé*, répondit l'amant, qui affectionnait les citations poétiques.

Ce nom de C... changea le cours de mes idées et me ramena au souvenir de Dambergeac. Voyant que, selon toute apparence, je me trouvais en conversation confidentielle avec un de ses administrés, la pensée me vint de profiter de l'occasion, et de m'enquérir de quelle considération jouissait mon ami dans son arrondissement. Après plusieurs questions sur la ville de C..., sur sa topographie, sur les ressources que pouvait offrir à un étranger la société de ses habitans,

— Quel homme est votre sous-préfet? demandai-je d'un air indifférent.

Le poète tourna la tête de mon côté par un mouvement brusque; ses sourcils subitement froncés donnèrent à ses gros yeux bleus une expression presque tragique, et il me sembla que sa jaune chevelure se hérissait sur son front.

— C'est un sous-préfet, répondit-il enfin en laissant tomber chaque parole avec l'écrasant dédain d'une sentence sans appel.

Cette réponse ne m'apprenait rien, car il est des sous-préfets de toutes les espèces; j'en connais même de spirituels et d'indépendans; mais si les paroles étaient ambiguës, l'ironie de l'accent était suffisamment explicite.

— Peste, dis-je en moi-même, il paraît que Dambergeac s'est fait des ennemis, et que je me suis adressé à l'un d'eux... Insistant alors par une question insidieuse:

— On dit qu'il a une femme charmante?

Cette fois la physionomie du poète passa du grave au doux, et s'éclaira d'un indéfinissable sourire.

— Madame Dambergeac est une femme! dit-il avec emphase.

— Le sous-préfet est un sous-préfet, sa femme est une femme, vous avez une redingote bleue et nous sommes dans une diligence; quatre vérités incontestables, m'écriai-je du ton d'humeur que cause une curiosité désappointée.

Mon voisin secoua la tête d'un air mélancolique, et reprit avec un accent de compassion mêlée d'amertume.

— Une femme jeune et belle, unissant les grâces de l'esprit aux qualités du cœur, enchaînée à un homme vulgaire, grossier, despote, incapable de l'apprécier; c'est là une histoire bien simple, et qui peut être racontée en deux mots: Madame Dambergeac n'est pas comprise de son mari. Voilà tout.

Je restai muet. A ma connaissance, Harmodius avait compris trop de femmes pour que l'inintelligence conjugale qui lui était attribuée ne bouleversât pas toutes mes idées. De

deux choses l'une : le Lovelace de l'école de droit, aujourd'hui dégénéré, avait subi une complète métamorphose, ou madame Dambergeac, cette ange incomprise, selon mon voisin, devait être en réalité un hiéroglyphe indéchiffrable. Dans l'un ou l'autre cas, ma visite acquérait un intérêt que je n'avais pas prévu ; aussi, la vue des clochers de C..., que nous aperçûmes en ce moment, me causa-t-elle l'émotion involontaire qu'inspire le pressentiment d'un drame prochain.

— Ah ! Dambergeac ne comprend pas sa femme, me dis-je en descendant de voiture ; eh bien ! je la comprendrai, moi ; dussé-je consacrer sept ans à cette étude ; autant de temps qu'Alfieri en mit à apprendre le grec.

Notre arrivée avait terminé la conversation. Je pris congé de mon compagnon en lui souhaitant tous les succès imaginables en amour ainsi qu'en poésie, et, après avoir déjeuné à la hâte, je me rendis à la sous-préfecture.

— M. le sous-préfet arrive ce matin ; nous l'attendons d'une minute à l'autre, me dit le concierge ; si monsieur veut repasser dans quelque temps...

— J'aime mieux attendre ici, répondis-je ; et, sur l'assurance donnée par moi que j'étais ami intime de Dambergeac, je fus introduit dans son cabinet de travail. Un bureau circulaire, entouré de fauteuils, occupait le centre de cette pièce ; des bibliothèques à casiers, dont les cartons verts portaient tous quelque étiquette administrative, masquaient les boiseries ; les intervalles étaient remplis par des cartes géographiques, parmi lesquelles brillait au premier rang celle de l'arrondissement de C... ; en face des fenêtres, sur un socle de bois peint simulant le marbre, apparaissait le buste, en plâtre, du roi des Français. A cette vue et en me rappelant le républicanisme d'Harmodius, je ne pus m'empêcher de sourire ; mais avant que j'eusse le temps de poursuivre mes observations, un bruit roulant qui fit bruire les vitres et parut émouvoir la sous-préfecture tout entière, attira mon attention au dehors.

Dans la cour, dont la grille venait de s'ouvrir, se ruait avec un fracas solennel une calèche escortée de deux gendarmes à cheval, le sabre nu à la main. Un homme de haute taille, coiffé d'un chapeau à plumes et vêtu d'un uniforme bleu à broderies d'argent, descendit de la voiture ; après avoir remercié et congédié son escorte par un salut plein de gravité, il monta le perron. Un moment après, la porte du cabinet s'ouvrit et Dambergeac se jeta dans mes bras.

Après les premiers momens d'effusion, nous nous examinâmes tous deux avec une égale curiosité, car huit années s'étaient écoulées depuis notre dernière entrevue.

— Tu es pâle et maigre, me dit Harmodius au bout d'un instant.

— En revanche, répondis-je, je te trouve gras et rose ; si je suis la satire du célibat, tu es le panégyrique vivant du mariage.

En effet, il s'était opéré en lui un changement qui devait paraître avantageux à beaucoup de gens ; il avait pris de l'embonpoint et annonçait une propension décidée à devenir ce que le peuple appelle un bel homme, c'est-à-dire un gros homme. Son teint, autrefois basané, s'était éclairci et offrait à l'œil ces tons frais et reposés qui caractérisent les portraits d'homme de Largillière. Il n'y avait plus de politique dans ses cheveux, artistement frisés et roulés en conque marine au-dessus du front, comme ceux des garçons de café. Ce genre de coiffure, joint à deux minimes favoris coupés en croissant de l'oreille au nez, lui donnait une physionomie bourgeoise, poupardé, trop bien portante, à laquelle la solennité du costume préfectoral semblait ajouter je ne sais quoi de gourmé et d'important qui me déplut souverainement. Du reste, je cherchai vainement entre les sourcils d'Harmodius le froncement dur et impérieux, habituel aux tyrans domestiques, et que je m'attendais à y trouver incrusté, d'après les confidences de mon voisin de diligence.

— Je te surprends au milieu de tes grandeurs, dis-je en me rasseyant ; sais-tu que sous ce costume et avec les estafiers qui t'accompagnaient tout-à-l'heure, tu as quelque chose d'imposant et de grandiose ? Tu as fait dans ton palais une entrée de pacha à trois queues.

— Tu me trouves *in fiocchi* en l'honneur de monseigneur d'Auch, qui achève sa tournée diocésaine et que je viens de reconduire jusqu'aux limites de mon arrondissement.

— Comment ! tu te fais garder par des gendarmes et tu hantes des évêques ! des archevêques !!! les uns ne sont donc plus des janissaires ; ni les autres des jésuites ?

Le sous-préfet sourit.

— Je t'assure, dit-il, que mes gendarmes sont tous de très honnêtes garçons ; et que parmi ces messieurs du clergé d'Auch il se trouve des hommes fort distingués ; d'ailleurs ma femme est nièce d'un des vicaires-généraux.

— Qu'as-tu fait de tes favoris à la Torquato qui étaient l'adoration de cette pauvre Armandine ? demandai-je en changeant de conversation.

— Ma femme n'aime pas la barbe, et puis ce qui est permis à un étudiant messiérait à un magistrat.

Je me mis à rire.

— Magistrat et Harmodius ! m'écriai-je ; je ne puis m'habituer à l'accouplement de ces deux mots. Dis-moi ? comment te tires-tu de ta correspondance avec tes maires de village, de tes audiences, de tes séances aux conseils de révision, etc. ? La main sur la conscience, ne t'est-il jamais arrivé de t'endormir sur une circulaire administrative ou sur une instruction ministérielle ?

— Dans le commencement, répondit mon ami, j'étais obligé pour me tenir éveillé de me piquer les jambes avec une épingle. Maintenant j'y suis fait ; je suis sûr que je ne prends pas plus de cinquante prises de tabac par séance de travail.

— A propos de tabac, nous sommes près de l'Espagne, tu dois avoir de bons cigares, donne-m'en un ; cela neutralisera peut-être l'odeur de paperasses qu'exhale ton sanctuaire.

— Désolé, *my dear* ; je ne fume plus. Ma femme ne supporte pas le cigare et...

— Parbleu ! interrompis-je, impatienté de ce mot : ma femme ! qui revenait à tout propos, madame Dambergeac ne saurait être plus délicate que Juliette, à qui l'odeur de la pipe attaquait réellement les nerfs et que tu avais si bien apprivoisée qu'elle fumait à la fin comme une véritable Andalouse.

— Juliette était ma maîtresse, madame Dambergeac est ma femme, dit Harmodius d'un ton dogmatique.

— M. Pinchon ne parlerait pas mieux, pensai-je ; mais où diantre mon poète de ce matin a-t-il vu que ce modèle des maris fût un second Raoul Barbe-Bleue ?

Pour satisfaire autant qu'il le pouvait ma fantaisie de tabac, Dambergeac me présenta une boîte en or dont le couvercle offrit à mes yeux une image royale, la même qui figurait en buste au milieu du cabinet, mais entourée cette fois d'une pléiade de jolis princes et d'aimables princesses, le tout délicatement peint en miniature. Dans le cabinet d'un employé du gouvernement, le buste de Louis-Philippe était un meuble obligé, mais son portrait sur une tabatière me parut appartenir à ce dévoûment sentimental et personnel qui a été si souvent reproché aux royalistes de la restauration.

— Tu es donc décidément juste-milieu ? demandai-je brusquement.

— Je suis sous-préfet, dit Harmodius.

Il n'y avait rien à répondre, et je me tus, émerveillé non pas du changement qu'avaient subi les habitudes, les manières, les principes de mon ami, mais de ma propre naïveté, qui avait cru retrouver dans le fonctionnaire de 1834 l'étudiant de 1826.

En ce moment la porte s'ouvrit et un domestique parut sur le seuil.

— Madame attend monsieur, dit-il, la messe est sonnée ; et il sortit.

Je fis un bond sur mon fauteuil, car ce dernier trait était le coup de grâce.

— La messe ! m'écriai-je ; tu vas à la messe ; sérieusement, décemment, chrétiennement, sans boules fulminantes ni clé forée dans tes poches ?

Toutes les impiétés commises par mon ancien condisciple à Saint-Eustache et à Sainte-Geneviève s'étaient réveillées dans mon souvenir à ces mots inouïs : la messe est sonnée.

Le sous-préfet se leva; sa figure resta sereine, et un indulgent sourire effleura ses lèvres.

— Mon arrondissement est très dévot, dit-il, et il est d'une sage politique de ménager les croyances des populations; le gouvernement nous donne à cet égard les instructions les plus positives. Je vais à la messe d'onze heures tous les dimanches; d'ailleurs Marthe est très pieuse.

— Marthe! interrompis-je vivement.

— C'est le nom de ma femme. Viens que je te présente à elle. Si tu tiens à lui plaire, offre-lui le bras et accompagne-nous à l'église. C'est un ancien aumônier de régiment qui dit la messe.... l'affaire d'une demi-heure, pas davantage.

Au moment où je m'approchais d'une fenêtre pour prendre mon chapeau, j'aperçus dans la rue mon compagnon de voyage, l'homme au sonnet, marchant les yeux en l'air, sans doute en quête d'une rime rebelle ou de quelque ange invisible pour moi. A sa vue une révélation soudaine illumina mon esprit, comme en se levant une rampe de théâtre éclaire la scène où le drame va commencer.

— Madame Dambergeac s'appelle Marthe!

Et dans un accès de curiosité tel que j'en avais rarement éprouvé de semblable, je me précipitai sur les pas d'Harmodius, qui, après avoir changé son uniforme de sous-préfet contre un costume entièrement noir dans lequel régnait encore une certaine majesté administrative, se dirigeait vers l'appartement de sa femme.

III.

Nous trouvâmes madame Dambergeac dans un petit salon qui précédait sa chambre à coucher. Debout devant une fenêtre, la jeune femme tenait d'une main son livre d'heures, de l'autre le petit rideau de mousseline qu'elle avait soulevé pour regarder dans la rue, et qu'elle laissa retomber négligemment à notre approche. Lorsqu'elle se retourna, je l'enveloppai d'un de ces regards elliptiques et pressans, qui sans insolence étreignent une femme de la tête aux pieds, en s'emparant des moindres détails de sa personne avec la promptitude et la fidélité que met la cire à prendre l'empreinte d'un cachet. Du même coup d'œil j'aperçus un cachemire rouge retenu autour du cou par une épingle à camée et descendant presque jusqu'à terre, ainsi que les nouvelles mariées de la petite bourgeoisie portent triomphalement le plus beau châle de leurs corbeilles de noces; une robe verdâtre, couleur malheureusement alliée à celle du cachemire; des souliers ou plutôt des pantoufles en maroquin mordoré; un de ces engloutissans chapeaux en paille d'Italie que je déteste; sous ce chapeau une figure pâle encadrée de cheveux blonds dont le double bandeau, plus abondant que régulier, dénonçait l'incorrection paresseuse d'une coiffure du matin; enfin, pour trait principal, deux yeux bleu clair, fendus en amande, allongés encore par un clignement moitié dédaigneux moitié langoureux, familier à beaucoup de femmes du monde, et qui, accompagné d'une imperceptible inclination de tête, répondit à mon salut d'une manière ducale assez impertinente.

Cette toilette, dont le goût équivoque eût été de la vulgarité sans la valeur réelle du cachemire, annonçait une provinciale; l'attitude du corps légèrement ployé pouvait se prendre également pour l'effet d'habitudes indolentes ou pour cette flexion involontaire, mais non sans grâce, qu'imprime souvent aux tailles sveltes une organisation délicate ou maladive; le visage ovale, un peu busqué, avait une distinction naturelle, gâtée à demi par son expression à la fois hautaine et élégiaque; les yeux enfin, avec leurs rayons chatoyans et le jeu expressif des paupières, étaient de ceux qu'un homme peut ne pas aimer, mais qu'il regarde plus d'une fois; leur éclat autant que leur couleur me rappela certains saphirs dont il était question dans le sonnet à Marthe: au total, madame Dambergeac était une fort jolie femme de vingt-quatre ans, et si mon compagnon de voyage avait dit vrai, son mari était inexcusable de ne pas la comprendre.

— Ma chère Marthe, dit Harmodius, voici un de mes meilleurs amis dont je t'ai souvent parlé, le comte Léopold de Cast.

Malgré ma préoccupation d'observateur, je ne pus m'empêcher de sourire à cette présentation solennelle. A l'école de droit, mon innocent titre de comte avait été mille fois l'objet des plaisanteries libérales de mon condisciple. L'accent sérieux dont il le proclamait aujourd'hui m'apprit que l'habit de sous-préfet avait réconcilié l'ex-carbonaro avec la noblesse aussi bien qu'avec le clergé.

Après quelques phrases de politesse banale, j'offris le bras à madame Dambergeac, selon la recommandation qui m'en avait été faite, et nous partîmes pour aller à la messe contre laquelle je n'avais aucune objection. Quoique l'église ne fût pas éloignée de la sous-préfecture, nous montâmes en voiture pour nous y rendre, faste inusité dans une petite ville. Je crus même un moment que nous serions accompagnés par la gendarmerie qui avait servi d'escorte à Harmodius; cette gloire nous manqua, mais en revanche nous eûmes celle de traverser la nef dans toute sa longueur, et de nous installer au banc réservé à monsieur le sous-préfet, immédiatement devant la grille du chœur.

Lorsque je vais à la messe, c'est à l'entrée de l'église, au rang des pauvres et des humbles, que je me place, laissant à de plus dignes que moi le haut du sanctuaire. Je fus donc presque embarrassé d'une distinction qui me parut quelque peu pharisienne, puis je m'y habituai; mais après avoir triomphé de ma gaucherie, je fus moins heureux à l'égard d'une distraction involontaire causée par mes voisins.

Harmodius était admirable de maintien et de conduite; les bras croisés sur la poitrine, les yeux imperturbablement fixés sur une hirondelle qui becquetait les vitraux d'une des fenêtres du chœur, il se levait quand il fallait se lever, s'asseyait quand il convenait de s'asseoir avec une intelligence et une ponctualité dont eût pu s'honorer un sous-préfet de la congrégation. Si je fus édifié de la contenance de mon ami, en revanche madame Dambergeac, à côté de qui je me trouvais placé, me parut moins absorbée par ses prières que je ne devais m'y attendre, d'après la dévotion qui lui avait été attribuée par son mari. Il me sembla qu'elle lisait bien longtemps la même page; de plus je remarquai que chaque fois qu'elle se levait ou s'asseyait, elle tournait la tête, mouvement qui n'était nullement nécessaire, et qui me parut un peu hétérodoxe, car je me suis toujours défié des femmes qui regardent derrière elles. A la première occasion je me retournai en même temps que ma voisine. Mon œil traversa sans s'y arrêter la mer de bonnets et de chapeaux de femmes qui ondoyait au milieu de l'église, et sonda d'un regard aussi rapide qu'infaillible un groupe de jeunes gens, encombrant la porte dans des intentions plus ou moins pieuses. Au premier rang, debout contre un pilier, le front ceint d'une auréole prismatique dont le couronnait le soleil perçant à travers les vitraux coloriés, je reconnus mon compagnon de voyage. A la béatitude empreinte sur sa physionomie ainsi qu'à sa blonde chevelure et à la rotondité de son visage, je crus voir un gros chérubin; les yeux béans et dirigés de mon côté, il semblait dire : *Ave*, comme ces petits anges de marbre dont parle Dante dans son naïf et sublime langage; mais en rencontrant mon regard le sien changea subitement d'expression, et sa bouche se contracta par une assez laide grimace que je comparerai, puisque nous étions à l'église, à celle que fait, dit-on, Satan lorsqu'on le plonge dans un bénitier. Je m'assis, et sans affectation, j'examinai madame Dambergeac; cette fois elle lisait son livre à rebours. Harmodius, de son côté, semblait compter fort attentivement les vases de fleurs rangés symétriquement sur la corniche des travées qui entouraient le chœur. Le moyen, madame, d'être attentif à la messe lorsqu'on a sous les yeux un drame semblable à celui dont je me trouvais inopinément le spectateur?

En sortant de l'église, au milieu d'une double haie de jeunes fidèles rangés sur le passage des jolies dévotes de C..., et qui me rappelèrent les habitués de Saint-Thomas-d'Aquin, j'aperçus de nouveau le poète; il nous salua au moment où je m'asseyais dans la voiture à côté de madame Dambergeac, et ses gros yeux me lancèrent un regard de dépit et de colère concentrée. Il me traitait en rival, je ne sais

pourquoi ; je ne sais pourquoi non plus j'acceptai cette position, et sans y être autorisé par la personne la plus intéressée à ce débat naissant, je relevai aussitôt le gant qui m'était jeté.

— Quel est ce gros garçon qui vient de saluer? demandai-je à Harmodius en regardant sa femme du coin de l'œil.

Madame Dambergeac se mordit la lèvre en faisant une petite moue dédaigneuse qui concernait évidemment le gros garçon ou moi : lequel des deux? je n'en savais rien encore.

— C'est le receveur des contributions, répondit Harmodius; M. Aimé Morisset.

— *De* Morisset, dit la *sous-préfète* d'un ton bref.

Ce *de* tranchait la question ; il devenait évident que la mine méprisante était à mon adresse et destinée à venger M. Aimé de cette épithète impertinente : *Gros garçon!*

Que madame Dambergeac fût la Marthe du sonnet, cela n'était plus un doute pour moi ; mais quelle était réellement la nature de l'amitié dont parlait le poète dans ses vers, voilà ce que j'étais curieux de savoir. S'il se fût agi de toute autre femme que de celle de mon ami, ma curiosité m'eût paru indiscrète et puérile, ou plutôt je ne l'aurais pas éprouvée. Mais la communauté fraternelle dans laquelle j'avais longtemps vécu avec Harmodius me justifiait à mes propres yeux. Il me sembla que mon initiation volontaire aux secrets de son ménage n'était pas une intrusion blâmable, mais une action aussi légitime que naturelle, et qui, dans une circonstance où son honneur pouvait courir quelques risques, devenait presque un devoir. Ce fut donc sans aucun remords qu'acceptant son invitation de rester à C... jusqu'à la fin de l'automne, et plus longtemps si cela me convenait, je résolus de poursuivre la lecture du roman dont je n'avais encore épelé que le premier chapitre.

Il y avait un bal le soir même à la sous-préfecture. Dambergeac, qui avait de la fortune et dont la femme était riche d'ailleurs, avait monté sa maison sur un pied assez brillant, et il mettait dans sa manière de représenter le gouvernement aux yeux de ses administrés une sorte de somptuosité vaniteuse. En ce moment il était fort préoccupé des détails de sa soirée.

— Crois-tu que cette fois nous aurons quelques-uns de nos gentilshommes? demanda-t-il à sa femme avec un sourire aigre-doux, lorsque nous fûmes rentrés.

— J'ai la promesse positive de madame de Ginévry, répondit Marthe, et madame du Dressant non-seulement m'a donné sa parole, mais m'a dit qu'elle se chargeait de décider sa belle-sœur à venir.

— Il faut que tu saches, me dit Harmodius, que nous avons ici un faubourg Saint-Germain au petit pied qui imite littéralement, à l'égard de nous autres fonctionnaires de juillet, la conduite que tient son aîné envers le château des Tuileries. Nos boudeurs sont plus têtus encore que ceux de la rue de Varennes, s'il est possible. Les femmes sont parfaitement polies pour Marthe, qui d'ailleurs est une des leurs ; ces dames se voient souvent et se rendent leurs visites avec une exactitude scrupuleuse, mais le matin seulement : le soir il semble que la sous-préfecture devienne un lazaret où est la peste. Croirais-tu que depuis près de quatre ans que je suis ici je n'ai pas pu décider un seul de ces hobereaux à mettre le pied à mes assemblées?.. Et leurs femmes! c'est pis encore... un escadron de marquises de Pretintaille et de comtesses d'Escarbagnas!

Le sous-préfet fit entendre un rire bruyant dont l'ironie ne couvrait pas entièrement son dépit secret, et entonna de sa grosse basse-taille la chanson de Béranger à laquelle il venait de faire allusion :

Vils roturiers,
Respectez les quartiers...

C'était une réminiscence de l'Harmodius d'autrefois, mais madame Dambergeac y coupa court en se bouchant les oreilles d'un air impatienté.

— Vous pourriez, dit-elle, lorque cette pantomime eut imposé silence à son mari, traiter moins grossièrement mes amies ; pour moi je les approuve, et à leur place je me conduirais comme elles le font ; certainement si je n'étais pas condamnée à faire les honneurs de mon salon, on ne m'y verrait pas. La cohue que vous m'obligez à recevoir n'a rien de fort attrayant pour une femme bien élevée, et sans être comtesse d'Escarbagnas, on peut ne pas tenir infiniment à la société de madame Patageot, la femme du receveur de l'enregistrement ou de madame la *notairesse* Capricard... Je pense que je peux médire un peu devant M. de Cast, ajouta la jeune femme en me jetant un sourire assez gracieux ; d'ailleurs, ce soir il jugera si je suis trop méchante ; et sans attendre ma réponse ni celle de son mari, elle sortit.

— Marthe n'a pas tout-à-fait tort, me dit mon ami en sonnant ; il est des exigences de position fort désagréables ; tu verras à notre bal que nous sommes furieusement encanaillés, malgré toutes mes tentatives d'épuration.

Harmodius le niveleur métamorphosé en marquis de Moncade me parut une chose si bouffonne, que je ne pus retenir un éclat de rire auquel l'entrée d'un domestique empêcha mon ami de faire attention.

— Toutes mes invitations pour ce soir ont-elles été exactement envoyées? demanda-t-il.

— On a suivi la liste qu'a donnée madame, répondit le domestique, et prenant sur une table un petit paquet de papiers : — Voilà ce qui reste des lettres imprimées.

Harmodius prit les lettres, les regarda un instant, et les froissant tout-à-coup dans sa main, donna sur le bureau un coup de poing capable d'assommer un bœuf.

— Vous serez donc toute votre vie un imbécile! s'écria-t-il ; et cet autre animal d'imprimeur a juré de ne me faire que des sottises. Je vous ai dit vingt fois et à lui aussi que mon nom s'écrivait : petit *d*, apostrophe, A majuscule, et voilà qu'il l'estropie encore. Allez lui demander son compte; désormais Mérignon sera l'imprimeur de la sous-préfecture.

— Je ne te savais pas si bon gentilhomme, dis-je à mon ami quand le domestique fut sorti ; depuis quand es-tu d'Ambergeac avec apostrophe?

Harmodius essaya de sourire.

— C'est ma femme, répondit-il, qui pense que mon nom ainsi écrit a meilleur air sur ses billets de visite. D'ailleurs, c'est là sa véritable orthographe ; je l'ai trouvé moi-même écrit de la sorte dans des titres de 1547.

— Peste! tu as maintenant des titres de 1547, repris-je, sans pitié pour son embarras évident ; je n'étais pas fâché de lui rendre en partie les moqueries dont il avait tant de fois poursuivi ce qu'il appelait autrefois ma gentilhommerie.

— Et pourquoi n'en aurais-je pas? s'écria-t-il avec l'espèce de brutalité que donne la conscience d'une mauvaise cause ; il me semble que d'Ambergeac sonne aussi bien que Cast ou Castillon — Puis, me prenant la main : Au fait, reprit-il, tu as raison de te moquer de moi, je suis ridicule; mais le moyen de ne pas le devenir au milieu de ces hobereaux et de leurs bégueules de femmes?

— Pauvre Harmodius! pensai-je lorsque je fus seul, le voilà fort en peine d'une apostrophe de plus ou de moins ; et pendant ce temps sa femme lit ses prières à rebours sans qu'il s'en aperçoive ou s'en inquiète! L'aveuglement est-il donc une condition inévitable de la profession de mari?

IV.

J'avais fait apporter mes effets à la sous-préfecture dont j'étais devenu le commensal : le soir je fus donc le premier au bal, et j'eus le divertissement, parfois assez amusant, de voir arriver à la file les invités. J'eus lieu de reconnaître qu'en effet la femme d'Harmodius n'avait pas été trop médisante. Dans cette réunion, composée exclusivement d'employés du gouvernement, d'industriels et de membres de la petite bourgeoisie, tous solennellement vêtus ou plutôt endimanchés, car la sévérité du sous-préfet en fait d'étiquette était connue, il se trouvait plus d'une figure ridicule, plus d'une tournure empêtrée, plus d'une toilette ébouriffante; mais où ne s'en trouve-t-il pas? Madame Dambergeac recevait et rendait les saluts de l'air nonchalant et hautain qui d'abord m'avait frappé dans sa physionomie, et faisait les honneurs de

son salon en femme qui en eût volontiers fermé la porte aux neuf dixièmes des personnes invitées par elle. Je lui pardonnai cette maussaderie, dont pour moi d'ailleurs je n'avais pas à me plaindre, en faveur de nombreux détails de grâce et de beauté qui, le matin, m'avaient échappé, enfouis qu'ils étaient dans la passe d'un chapeau et sous les plis d'un cachemire, mais que révélait en ce moment une toilette de bal aussi fraîche qu'indiscrète. Décidément madame Dambergeac était une fort jolie femme, et alors qui aurait pu lui contester le droit de jouer un peu à la duchesse?

— Madame Capricard, annonça le domestique placé à la porte du salon.

A ce nom et à la vue de la grosse bayadère empanachée qui entrait en se tortillant à outrance par manière de salut, les yeux de madame Dambergeac cherchèrent les miens, et nous échangeâmes un sourire qui eût fait tomber à la renverse la resplendissante *notairesse* si elle en eût compris le sens.

— Monsieur *de* Morisset, reprit le domestique. Cette fois ce fut moi qui cherchai le regard de Marthe, mais je ne le rencontrai pas.

Le poétique receveur des contributions fit une entrée aussi grave et aussi mélancolique que celle de madame Capricard avait été folâtre et évaporée. Il s'avança vers la maîtresse de la maison, lui adressa un salut cérémonieux propre à dérouter la médisance, et se mêla aussitôt au groupe d'hommes entassés au milieu du salon, et parmi lesquels il ne tarda pas à m'apercevoir. Sans doute il avait réfléchi depuis le matin, car au lieu de l'air hostile auquel je m'attendais, sa physionomie prit à ma vue une expression prévenante et amicale. Avec un empressement probablement tout de politique, dont je ne fus pas dupe, il vint à moi, et me frappant le bras familièrement :

— Eh, bonsoir donc, me dit-il, Machiavel, Iago, Sixte-Quint, Talleyrand, tout ce qu'il y a de plus roué et de plus perfide au monde. N'avez-vous pas quelque pudeur du tour pendable que vous m'avez joué ce matin? et moi qui répondais à vos questions traîtresses avec une ingénuité digne de l'âge d'or! ah çà, j'espère que si vous êtes curieux, du moins vous n'êtes pas indiscret. — Ces derniers mots furent dits d'un ton plus sérieux que le commencement.

— Rassurez-vous, répondis-je en riant, je vous promets de ne pas dire à notre Amphitryon que vous le trouvez grossier, despote et mauvais mari.

— Ni cela ni le reste, reprit monsieur Morisset avec un sourire qui dissimulait mal son inquiétude.

— Le reste; ce me semble, n'a rien qui puisse blesser la personne qu'il concerne. Une femme voit rarement un crime dans l'intérêt qu'elle inspire, et dans cette circonstance je pourrais parler sans vous faire tort.

— Peut-être; mais c'est votre silence que je réclame, répondit gravement le poète.

La ritournelle d'une contredanse interrompit notre dialogue. Mon interlocuteur s'élança vers madame Capricard, qui à son approche se leva par un petit bond enfantin dont gémit la banquette où elle se prélassait. Ce couple, qu'on eût pu comparer à une galiote hollandaise traînée par un bateau remorqueur, fendit la foule au grand dam des fleurs et des rubans qui enchevêtraient la danseuse de la tête aux pieds, et prit place à l'un des quadrilles au milieu du salon. M. Morisset avait si bien combiné sa manœuvre que, sans affectation et comme par hasard, il se trouva en face de madame Dambergeac qui dansait avec le colonel du régiment de cavalerie en garnison à C... Forcé de céder la place aux danseurs, je me rapprochais de la porte, mais sans perdre de vue les acteurs d'une scène qui, d'après mes observations précédentes, ne pouvait manquer de devenir intéressante, lorsque je sentis une main sur mon épaule.

— Tu verras qu'ils ne viendront pas, dit à mon oreille une grosse voix d'un ton de mauvaise humeur.

Je me retournai et j'aperçus Harmodius; il regardait la porte, et à chaque nouvel arrivant qui venait le saluer, se mordait les lèvres avec un dépit concentré.

— Qui est-ce qui ne viendra pas? demandai-je; car je ne savais ce qu'il voulait me dire.

— Nos seigneurs les vidames et hauts barons de C..., les Ginévry, les du Dressant, les Malescard et consorts; ils croiraient déroger s'ils venaient chez moi; pardieu! cela leur sied bien! Ne voilà-t-il pas de nobles et puissans seigneurs! parce qu'ils ont un pigeonnier au milieu d'une mare à canards, ils se posent en châtelains; un tas de gentillâtres mal décrassés par la savonnette à vilain de leurs grands-pères!

— D, apostrophe, Ambergeac, répondis-je, je croyais ta maison réconciliée avec celle de Montmorency.

— Enfin en voici un! reprit le sous-préfet, insensible à mon observation; et il me désigna du regard un beau vieillard qui entrait en ce moment, sans permettre que le domestique l'annonçât. — Le comte de Ginévry, un vrai gentilhomme, celui-là : les Ginévry datent de 1300. Je viens de faire réparer la route qui passe devant son château..... Mais il vient seul..... Comment, sa femme n'est pas avec lui!

M. de Ginévry se glissa, avec l'aisance d'un homme du monde, à travers les personnes qui nous séparaient de lui, et salua, d'un air aussi gracieux que poli, Dambergeac, qui s'empressait à sa rencontre.

— N'aurons-nous pas l'honneur de voir madame la comtesse? dit Harmodius en le regardant fixement; elle nous avait fait espérer cependant.....

— Malade, répondit le vieillard d'un ton pénétré; réellement malade et désolée de l'être aujourd'hui. Mais, vous le savez, ma femme est d'une santé si faible, si capricieuse! Après la contredanse, j'irai faire agréer ses excuses à madame Dambergeac, que j'aperçois plus belle et plus séduisante que jamais..... Une toilette d'un goût exquis.....

Et le comte s'approcha du quadrille, peut-être pour contempler de plus près les blanches épaules de la *sous-préfète*, dignes en effet de l'admiration d'un vieil amateur. Harmodius fit entendre une espèce de grognement sourd.

— Malade! dit-il, elle était ce matin à la messe. Est-ce que ce vieux marquis de Lanturlu me croit dupe de toutes ces défaites? Maintenant que sa route est en bon état, il espère de s'acquitter envers moi au moyen d'une visite? Patience! il n'a pas encore l'âge de l'exemption, et il peut être sûr que je vais le faire pincer par la garde nationale. Ah! sa femme est malade! Que dis-tu de ça?

— Je dis qu'il n'y a pas de loi qui oblige une femme à aller au bal, même au bal d'un sous-préfet. Mais, réponds-moi, connais-tu beaucoup ce monsieur Morisset, qui figure en face de ta femme, et qui, en ce moment, a l'air d'un pingouin prêt à prendre son vol?

Le poète, en effet, la tête renversée en arrière, les cheveux au vent, les pouces dans les poches de son gilet, et les coudes arrondis en forme d'ailes ou plutôt d'anses, balançait devant madame Dambergeac avec les grâces et le rengorgement d'un paon qui fait la roue. Au moment même où je venais d'attirer sur lui l'attention d'Harmodius, il ôta ses doigts des poches où ils semblaient emprisonnés pour recevoir, ainsi que le voulait la figure, les mains de Marthe, à laquelle il servait de vis-à-vis; j'aperçus alors, entre le pouce et l'index du danseur, un objet presque imperceptible, car il en sortait à peine de trois ou quatre lignes, mais tranchant par sa blancheur sur la couleur jaune du gant. Après le tour de main, M. Morisset se froissa les doigts par une sorte de claquement triomphant, puis les réintégra dans son gilet. Le petit objet blanc avait disparu. Je regardai madame Dambergeac, elle s'éventait avec son mouchoir qu'elle semblait serrer fortement.

— Morisset! me répondit mon ami, qui avait regardé sans voir, comme font les maris : garçon d'esprit, quoique ma femme le trouve prétentieux; c'est un de nos lions; il a une foule de petits talens de société; il chante, il fait des vers, il joue de la clarinette, et entre nous je crois qu'il serre de près madame Capricard, pendant que le gros notaire perd son argent à la bouillotte. Époux stupide! ils sont tous comme ça.

Je ne répondis rien à cette parodie inattendue du vers d'*Hernani;* la moquerie de Dambergeac avait quelque chose de réellement affligeant.

— Époux stupide! répétai-je en moi-même; ta femme vient de recevoir un billet sous tes yeux, sans que tu y aies vu plus

clair qu'à un tour d'escamotage de Comte ou de Bosco ; ris, tu as sujet d'être content ; ris de M. Capricard.

— M. le marquis de Montagnac, annonça en ce moment le domestique, en jetant avec pompe ce nom gascon au milieu du bruit du bal.

— Je ne sais aucun gré à celui-ci de sa visite, me dit Harmodius. C'est un fin matois, qui par peur est resté maire de son village après la révolution, et qui maintenant fait du dévoûment à l'ordre de chose pour placer ses enfans. Mais, Dieu me pardonne, n'a-t-il pas une cravate noire et des bottes?... Oui, pardieu! des bottes... Voilà qui est sans gêne.

Harmodius fronça le sourcil et prit son attitude la plus imposante, au lieu d'aller au devant du nouveau venu. Le marquis était un petit homme à physionomie fine et railleuse, vêtu avec l'insouciance de costume familière aux gentilshommes campagnards ; il s'avança en montrant de grandes dents blanches en manière de sourire et sans avoir l'air embarrassé le moins du monde par l'attitude raide et gourmée de Dambergeac.

— Votre bal est charmant, monsieur le sous-préfet, dit-il en accompagnant ce compliment d'un salut dégagé, auquel le maître du logis répondit par une inclination de tête assez légère. — Dès le péristyle j'ai reconnu le goût parfait de madame Dambergeac. Je suis venu de Montagnac tout exprès pour votre soirée, et je m'applaudis de cette heureuse idée. Tout ce que je vois ici est vraiment d'une élégance, d'une distinction.....

— Monsieur le marquis est sans doute venu à cheval? répondit Harmodius, sans se dérider à ces louanges ; ses yeux toisant le gentilhomme du haut en bas, s'arrêtèrent sur les bottes qui avaient blessé son amour-propre de maître de maison, et y restèrent fixés d'un air magistral.

Monsieur de Montagnac suivit du regard la pantomime d'Harmodius, avança un pied comme pour mieux mettre en évidence la chaussure inculpée, et dit avec une bonhomie affectée :

— Je devine la cause de votre surprise, monsieur le sous-préfet ; vous êtes étonné de recevoir un pauvre maire de village en bottes ; vous vous attendiez sans doute à me voir en sabots.

— Comment donc, monsieur le marquis..... je serai toujours honoré..... même en sabots..... balbutia le sous-préfet aussi décontenancé que pourrait l'être un pédagogue recevant de la main d'un écolier la férule qu'il lui destinait.

Je laissai mon ami aux prises avec le campagnard, qui humait lentement une prise de tabac et souriait d'un mauvais sourire. La contredanse était finie et je voulais éclaircir un point plus intéressant pour moi que la petite guerre dont Harmodius me paraissait devoir payer les frais. M'approchant de madame Dambergeac qui venait de s'asseoir, j'entamai la conversation par une de ces niaiseries qui se débitent au bal, lorsqu'on ne trouve rien de mieux à dire ; mais cette fois ma sottise avait un but.

— Quel joli mouchoir vous sert d'éventail! comment appelez-vous ce genre de broderie? broderie au crochet ou à l'aiguille?

— Broderie au plumetis, répondit madame Dambergeac en retenant et en roulant dans sa main le mouchoir que je faisais mine de toucher, pour mieux résoudre la grave question posée par moi. — N'allez-vous pas inviter madame Capricard? ajouta vivement la jeune femme.

J'obéis à ce changement de conversation, et je me mis à médire de la plantureuse femme de notaire, mais sans perdre de vue le mouchoir brodé que je soupçonnais, comme Harpagon accusait les hauts-de-chausses de La Flèche, et que la femme d'Harmodius chiffonnait d'un air préoccupé, tout en soutenant la conversation. Après une certaine manœuvre occulte dont je ne me rendis pas bien compte, elle posa le mouchoir sur ses genoux avec négligence, mais dans ce mouvement je m'aperçus que le bouton d'un de ses gants venait d'être défait. Les premières mesures d'une valse s'étant fait entendre au même instant, je saisis avec un empressement affecté la main qui me paraissait suspecte à son tour.

— Voici la valse que vous m'avez promise, dis-je pour justifier cette familiarité.

— Vous vous trompez, je vous ai donné la troisième, répondit madame Dambergeac en retirant la main plus brusquement encore qu'elle n'avait retiré le mouchoir, mais pas assez vite pour que je n'eusse pas le temps de glisser traîtreusement les doigts en dessous et de m'assurer de l'existence d'un papier entre la paume et le gant. Le valseur légitime, qui n'était autre que M. Morisset, étant survenu, je saluai la sous préfète avec un sourire de résignation. Lorsque mon tour de danser avec elle arriva enfin, le gant était rendu à son état d'innocence ainsi que l'avait été le mouchoir. Qu'était devenu le billet à-travers tous ses voyages? je m'en doutais, mais il m'était impossible de le poursuivre davantage ; ce qu'il y avait de sûr c'est qu'il faisait son chemin.

Aucun autre incident digne d'être rapporté ne signala le reste du bal. Lorsque je rentrai dans ma chambre, je récapitulai mes observations de la journée, et je tins conseil sur ce qu'il me convenait de faire.

— Le poète avait raison, dis-je en moi-même ; le sonnet à Marthe est en ce moment à son adresse, et mon ami Harmodius se voit menacé (sans s'en douter, le mari qu'il est!) de la plus humiliante catastrophe qu'un homme puisse subir. Quel est mon devoir en cette occurrence? Interviendrai-je?

Cette question n'était pas de celles qu'on peut résoudre *ex abrupto*, à quatre heures du matin et au sortir du bal ; je me couchai donc sans m'en préoccuper davantage, et en disant avec l'ancien :

— A demain les affaires!

V.

Ici je dois confesser un sentiment assez mauvais, que me fit éprouver, à mon réveil, la pensée de la catastrophe dont était menacé mon ami : l'intérêt que je lui portais ne fut pas exempt de moquerie : toutefois, cette petite trahison se trouvait à demi justifiée par les antécédens de notre liaison, et n'était après tout qu'une revanche. A l'école de droit, Harmodius m'avait enlevé, avec toute la déloyauté imaginable, le cœur d'une belle personne qui, sans lui, me fût restée fidèle, peut-être! La loi du talion légitimait donc de noires représailles auprès desquelles un sourire involontaire était la plus pardonnable des vengeances. Je me reprochai pourtant ce sourire ; je mis quelque grandeur d'âme à oublier mes griefs passés, et, pour être sûr de ne pas laisser influencer ma décision par les conseils d'une rancune partiale, je formulai, en termes généraux, la proposition que je m'étais promis de résoudre.

— Le dévoûment, qui nous fait mettre a la disposition d'un ami notre bourse, notre crédit, au besoin notre épée, nous impose-t-il aussi la loi de prévenir le malheur conjugal près de le frapper? — Telle fut la question que je m'adressai, en me promenant dans ma chambre, où je m'étais enfermé, comme dans le cercle de Popilius ; question grave, ardue, propre à embarrasser les têtes les mieux organisées, les âmes les plus loyales, et à laquelle je finis par répondre affirmativement. Malgré l'autorité de Molière, qui prescrit de ne jamais mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, je décidai que l'amitié créait des obligations particulières ; qu'en toute adversité, matrimoniale ou autre, Pylade devait secours à Oreste ; ladite loi sans exception, sauf toutefois le cas unique où Pylade serait lui-même amoureux d'Hermione.

Après avoir ainsi défini et tracé le devoir de l'amitié, le droit que j'avais de prendre la défense d'Harmodius s'établissait de lui-même ; ce n'était plus là qu'une simple question d'intervention : chacun le sait, en intrigue d'amour aussi bien qu'en politique, rien de plus élastique que les principes de ce droit ; rebelles et parfois funestes à ceux qui les appliquent maladroitement, ils obéissent à toute main puissante ou habile. Sganarelle et sa femme, battant de compagnie le voisin officieux qui veut les réconcilier, dégoûtent de l'intervention que rend attrayante, en revanche, le juge mangeant l'huître des plaideurs. L'essentiel, c'est d'être le plus fort et d'arriver à temps ; or, ma vanité m'empêchait de re-

douter la supériorité de monsieur Morisset, et mes observations préliminaires m'avaient appris que le débat était encore indécis.

Le droit et l'opportunité de l'intervention une fois reconnus, il restait à en déterminer le mode. Ici les difficultés se fussent compliquées pour une intelligence vulgaire, mais aux yeux d'un homme unissant à l'expérience de la vie quelque usage du monde, il n'y avait pas deux chemins à prendre. Avertir le mari, était un trait de femme de chambre congédiée; s'adresser à l'amant, avait un caractère de donquichotisme par trop ridicule; prêcher à l'épouse chancelante un sermon pathétique sur la foi conjugale, eût été fort beau sans doute; mais, habitué à jouer en pareille rencontre ce qu'on appelle vulgairement le rôle de l'avocat du diable, je craignais de nuire par ma gaucherie à la cause que je voulais défendre. Un seul parti était à la fois prudent, habile et convenable. Pour protéger le mari contre les tentatives de l'amant, il fallait de toute nécessité faire la cour à la femme; de cette manière, toutes les difficultés enfantées par une délicatesse trop scrupuleuse s'évanouissaient à la fois : amoureux de madame Dambergeac, j'avais le droit de tout lui dire; rival de M. Morisset, je me mettais vis-à-vis de lui dans les conditions d'une concurrence loyale ; Harmodius, enfin, n'avait aucune raison de se plaindre, puisque c'était pour défendre son drapeau que j'endossais l'uniforme ennemi : en toutes choses, la fin ne justifie-t-elle pas les moyens?

Lorsque je descendis pour le déjeuner, mon parti était bien arrêté; la sous-préfète avait un soupirant de plus. Le calme parfait de cette passion improvisée me permettait de ne faire aucune faute : aussi, loin de compromettre mes chances de succès par ces génuflexions irréfléchies et anticipées, écueil des ames réellement éprises, je m'imposai d'abord une impénétrable réserve. Pendant trois jours entiers, j'observai avec une attention extrême et continue celle à qui je voulais plaire. Le quatrième jour, je jugeai mon étude complète, et en toute autre circonstance j'aurais cru pouvoir prendre l'offensive, mais ma position exceptionnelle me prescrivait un redoublement de mesure et de prudence. Décidé, dans l'héroïsme de mon cœur, à n'accepter aucune récompense de ma belle action, la vertueuse aridité de cette perspective jetait, malgré moi, quelque tiédeur sur mon dévoûment. En amour, il faut l'avouer, on combat pour le butin. N'ayant rien de tel à prétendre, je ressemblais aux gentilshommes de l'arrière-ban qui consentaient à servir gratis, mais pour un temps limité. En un mot, la campagne devant être à mes frais, je désirais qu'elle fût courte ; mes affaires, d'ailleurs, me rappelaient à Paris. Je crus, en conséquence, ne pouvoir trop méditer mon plan; car le temps donné à la réflexion est presque toujours autant de gagné sur la durée de l'action.

Malgré ma confiance dans mon talent d'observateur, je n'ignorais pas qu'en pareille matière personne n'est infaillible, surtout quand le sujet d'étude est une femme. Mes calculs pouvaient être faux, quoique basés sur les probabilités; je résolus donc d'appeler à mon aide les lumières de l'homme le mieux placé pour savoir la vérité. Quoi qu'on puisse dire de la cécité conjugale, un mari connaît toujours sa femme plus ou moins ; ses erreurs même sont utiles à consulter comme renseignemens. Bref, je ne me fis aucun scrupule d'interroger Harmodius sur un chapitre si délicat et de pratiquer à son égard une manœuvre hypocrite dont j'avais pu apprécier l'utilité dans des circonstances moins désintéressées.

Un jour, après dîner, nous nous promenions ensemble dans le jardin de la sous-préfecture, lui chantonnant d'un ton de dépit, moi fumant un cigare. Je mentionne avec intention ces deux circonstances; d'abord la mauvaise humeur est bavarde de sa nature, et j'avais attendu celle d'Harmodius pour provoquer ses confidences ; quant au cigare, je puis vous jurer, madame, que c'est là mon moindre défaut; mais, sachant que madame Dambergeac l'avait interdit à son mari, je me l'étais imposé aussitôt par esprit de contradiction systématique. Les femmes ont toutes le goût des réformes, vous me l'avez avoué vous-même ; autant elles prisent peu, chez un soupirant, la perfection qui peut se passer de leurs conseils, autant elles montrent une indulgence, voisine de la tendresse, pour les mauvaises habitudes qui, en se soumettant à leur contrôle, leur permettent de faire acte de suprématie. A mon avis, un homme prudent, fût-il plus régulier et plus irréprochable qu'une pensionnaire, doit toujours se ménager une demi-douzaine de petits vices de bonne compagnie, dont, en temps opportun, il puisse faire un holocauste devant l'autel de l'Amour ; car, et ceci est une règle sans exception, le sacrifice d'un défaut rapporte toujours plus que l'exercice d'une vertu. Je fumais donc comme un traban, quoique parfois les larmes m'en vinssent aux yeux, et dans ma fatuité j'avais déjà fixé le prix de la rançon que devait me payer Marthe pour l'abolition de mon cigare.

— Mon cher Harmodius, dis-je au sous-préfet en rompant le silence, tu as reçu sans doute bien des complimens au sujet de ton mariage? Si je t'aimais moins, depuis longtemps j'aurais joint les miens aux félicitations banales dont on a dû t'étourdir; mais tu connais ma franchise, j'ai voulu pouvoir te complimenter du cœur aussi bien que de la bouche, et pour cela je devais m'assurer par moi-même de la réalité de ton bonheur. Tu as dû remarquer que depuis mon arrivée j'étudiais attentivement ta femme?

— Ah! ah! tu étudies ma femme? dit Dambergeac du ton dont il eût pu me répondre si je lui avais parlé de l'empire des Birmans ou de la colonie du Guazacoalco.

— Oui, mon ami, répondis-je, j'ai observé madame Dambergeac avec le coup d'œil exigeant et presque sévère dont mon attachement pour toi me faisait un devoir. Je suis heureux de pouvoir te le dire aujourd'hui : ta femme me paraît une personne accomplie, et si j'avais l'intention de me marier, je ne pourrais me défendre d'une jalousie secrète; je ne te parle pas de sa famille, de sa fortune, de sa position sociale en un mot; tous ces avantages sont des faits patens qui n'exigent pas d'examen ; sa beauté même, quoique remarquable, n'est pas ce qui m'occupe ; louer une femme mariée parce qu'elle est belle, ce serait presque lui manquer de respect ; ce qui a conquis mon admiration, ce qui dicte mes éloges, c'est la distinction de ses manières, la grâce de son esprit, le charme de sa conversation, ce sont les qualités plus solides encore de son caractère ; autant que j'ai pu le découvrir pendant un séjour si court, elle a le cœur le plus généreux, l'âme la plus noble...

— Tu laisses éteindre ton cigare, me dit Harmodius en haussant imperceptiblement les épaules.

Cette observation et le geste dont elle fut accompagnée me prouvèrent que j'étais dans la bonne voie. On doit attaquer les femmes par leurs défauts ; pour connaître ceux de madame Dambergeac, j'avais raison d'insister sur ses qualités et de piquer par mes exagérations laudatives l'esprit de contradiction dont les maris ne sont pas plus exempts que les autres mortels.

— Mon cher Léopold, reprit le sous-préfet après un instant de silence, je vois avec plaisir que tu as conservé toutes les illusions du jeune âge. Pour toi les médailles n'ont pas de revers, les roses pas d'épines, les cieux pas de nuages, les femmes pas de caprices! En vérité, j'envie ta candeur baptismale.

— Que veux-tu dire? répondis-je en imprimant à ma physionomie l'innocence dont je me voyais ironiquement accusé.

— Écoute, reprit mon ami, malgré ta prétendue aversion pour le mariage, tu prendras femme un de ces jours, c'est moi qui te le prédis. Je faisais en l'honneur du célibat des prosopopées autrement éloquentes que les tiennes, et pourtant j'ai fini par passer le Rubicon. Ton tour viendra plus tôt que tu ne le crois peut-être. Il faut que mon expérience te profite. Je veux te mettre en garde contre cet engoûment irréfléchi auquel je te vois enclin. Le mariage, mon cher, n'est pas précisément le septième ciel, comme tu parais le croire.

— Comment! me serais-je trompé? madame Dambergeac...

— Madame Dambergeac, interrompit Harmodius, est une femme d'un rare mérite et je ne puis que m'applaudir de mon choix. Mais sache-le bien, les anges que tu rêves ne sont pas de ce monde. Marthe a ses imperfections, comme j'ai les

miennes, comme nous avons tous les nôtres ; ses défauts sont légers, j'en conviens, mais enfin ils existent, et dans l'habitude de la vie les piqûres d'épingle reviennent plus souvent que les coups de poignard.

— Assez, dis-je, afin de l'engager à poursuivre ; je ne veux pas être mis dans la confidence de tes égratignures.

— Règle générale, reprit mon ami : si tu dois habiter la province, n'épouse pas une femme élevée à Paris ; quelle que soit la position que tu puisses lui offrir, tu ne parviendras jamais à détruire dans son esprit l'idée d'une existence plus agréable et plus brillante. Marthe s'ennuie ici, je le vois bien ; l'espèce d'importance que nous donne ma place ne suffit pas pour compenser le peu de ressources qu'offre à un esprit comme le sien la société d'une petite ville. Les femmes, vois-tu, ne ressemblent pas à César, qui aimait mieux, disait-il, être le premier dans une bourgade que le second à Rome ; je suir sûr que Marthe abdiquerait volontiers la royauté de C.... pour être la seconde à Paris.

—Je le crois comme toi, répondis-je en souriant ; mais un de ces jours tu seras nommé préfet, et alors madame Dambergeac trouvera un théâtre moins indigne d'elle ; cet ennui dont tu te plains et dont j'ai en effet remarqué quelques symptômes dans ses yeux n'est donc qu'un mal momentané.

— En second lieu, poursuivit Harmodius, si tu te maries, épouse une femme qui n'ait plus de mère. Le conseil a l'air féroce, mais crois-en mon expérience, tu te trouveras bien de le suivre. Un beau-père et un gendre s'accommodent assez facilement l'un de l'autre. Moi, par exemple, j'ai toujours bien vécu avec monsieur de Bercier. Pourvu que je lui tienne tête à table ou à la chasse, que je me laisse battre par lui au tric-trac et que j'écoute sans trop bâiller le récit des campagnes de l'armée de Condé, nous sommes les meilleurs amis du monde ; mais quant à madame de Bercier, je ne puis la comparer qu'à ces fées malfaisantes qui, dans les contes bleus, ensorcellent les princes nouveau-nés. Sous prétexte d'adorer sa fille, elle me déteste. Du reste, il paraît que c'est une maladie de belle-mère à peu près générale. Elle habite Pau, fort heureusement ; mais toutes les fois qu'elle vient ici, c'est une guerre sourde, continue, impitoyable, qui me rappelle la fable du lion et du moucheron ; je suis le lion, mon pauvre Léopold, le lion mis aux abois par un vieux moucheron enjuponné. Tu ne saurais te faire une idée des crimes que, sans m'en douter, je commets journellement, s'il faut l'en croire. Marthe a-t-elle l'air souffrant ; ce n'est pas la faute de sa migraine, c'est ma faute ; je suis un mari grossier, je sacrifie un être frêle à mon égoïste brutalité ; et cependant si je t'avouais la réserve exemplaire à laquelle je me soumets par déférence pour la délicatesse de ma femme, tu te moquerais de moi et tu m'enverrais pour étrennes le calendrier des vieillards.

— Bah ! m'écriai-je, surpris d'un pareil aveu.

— C'est comme ça, répondit Harmodius, une demoiselle n'est pas une grisette : tu apprendras cela en te mariant. Autres griefs : d'abord je suis coupable d'être sous-préfet au service du gouvernement actuel ; puis, toujours à l'occasion de ma place, plus coupable encore de n'être que sous-préfet à trente ans ; coupable de n'avoir que deux chevaux et une seule voiture, coupable des impertinences dont nous abreuvent les hobereaux de mon arrondissement, coupable des cheminées qui fument dans l'appartement de ma belle-mère, coupable des poulets trop rôtis qu'on sert sur ma table, coupable des enfans que je n'ai pas, et Dieu sait si c'est ma faute ! coupable...

— Que t'importe ta belle-mère ? ta femme t'aime, et pourvu que tu n'aies pas de torts à ses yeux, le reste doit t'être indifférent.

— Sans doute ; malheureusement Marthe professe pour sa mère un respect et un attachement qui ne lui permettent jamais de me donner raison.

— La piété filiale est un sentiment fort louable, répondis-je gravement ; mais en cas d'exagération, il me semble que l'amour doit lui servir de contrepoids.

— Voilà où je t'attendais, dit Harmodius en hochant la tête ; avec ce grand mot d'amour tu crois avoir répondu à tout ; une fois marié, tu verras qu'il ne prévient aucune des petites tracasseries qui peuvent survenir dans le meilleur des ménages. J'aime beaucoup Marthe ; elle-même, j'en suis certain, a pour moi un attachement véritable, mais entre cette affection mutuelle, fondée sur union légitime, et les passions extravagantes de la vie de garçon, il y a une différence qui ne peut être comprise que de ceux qui l'ont éprouvée. On n'aime pas sa femme comme sa maîtresse, retiens cela, Léopold, et l'on ne doit pas non plus attendre d'elle ces frénésies sentimentales qui mettent les grisettes au tombeau. Une jeune fille bien née et religieusement élevée inspire à celui qui l'épouse un respect d'où résulte nécessairement un peu de contrainte. Si j'étais à mon aise avec Marthe, comme je l'étais autrefois avec Léontine ou Euphrasie, par exemple, je lui dirais : Ma bonne amie, adore ta mère par correspondance tant qu'il te plaira, mais, je t'en prie, qu'elle ne vienne plus mettre sa griffe entre ta main et la mienne.

— Ainsi, par considération pour ta femme, tu n'oses pas lui dire ce que tu penses ?

— Pas toujours, répondit le prétendu tyran domestique.

L'annonce d'une visite interrompit notre conversation, mais j'en savais assez ; une confidence plus détaillée ne m'eût rien appris qui ne pût se deviner par induction ; car la position de monsieur et de madame Dambergeac se trouvait expliquée au moyen des antécédens que je venais d'entrevoir. Les crimes reprochés à mon ami par sa belle-mère étaient sans doute de misérables puérilités ; à mon avis il n'avait qu'un seul tort, mais fort grave et presque irréparable ; tort commun à un trop grand nombre de maris, pour que je ne m'y arrête pas un instant.

La mauvaise opinion des femmes est un préjugé qu'apportent presque toujours en présent de noce les futurs qui ont abusé des plaisirs peu choisis du célibat. Alors de deux choses l'une : ou ils enveloppent dans leur arrêt celle qu'ils épousent, ou par orgueil ils la mettent dans une catégorie à part. Il est de ces hommes à qui sont livrées de pures jeunes filles et qui jettent de la boue aux ailes de ces anges, impuissans qu'ils sont à les suivre dans la sphère d'une chaste passion ; d'autres, au contraire, dépaysés et mal à leur aise en face d'une femme vertueuse, creusent autour d'elle un fossé qu'ils n'osent franchir. Tous sont également inhabiles, car un mari ne corrompt sa femme ou ne la laisse indifférente qu'au profit d'un amant futur.

D'après ce qu'il venait de me dire et mes propres observations, Harmodius appartenait à la classe des époux trop réformés par le mariage. Depuis cette époque une préoccupation fixe comme l'idée d'un monomane lui avait dicté sa conduite. Une demoiselle n'est pas une grisette, s'était-il dit ; pour obéir à cet axiome aristocratique il avait placé Marthe sur un piédestal, ne comprenant pas, l'imprudent, que plus on élève une statue, plus elle s'éloigne de l'adorateur. Craignant de verser le char conjugal dans les ornières fleuries d'une passion malséante, il s'était prescrit une retenue rigoureuse, capable de dompter les entraînemens involontaires de sa nature énergique. Sa conduite passée comparée aux sages et pieuses habitudes de Marthe l'avait jeté dans un accès de pudibondage sans pareil. Ainsi pris à la gorge par le sentiment de son indignité, il ne trouvait jamais sa main assez bien gantée pour caresser la blanche colombe que le ciel lui avait donnée en partage ; et, par respect pour sa femme, il osait à peine l'aimer. Le résultat d'un pareil jansénisme est facile à deviner. Madame Dambergeac accepta le respect et désira l'amour. Sans reconnaissance pour l'un, car elle y était habituée, elle eut trop d'orgueil pour prendre l'initiative de l'autre. Insensiblement, loin d'être flattée par la réserve de son mari et d'y voir un hommage rendu à sa propre vertu, elle s'en trouva blessée comme d'un outrage fait à sa beauté. A ses yeux Harmodius devint un homme froid, indifférent, insensible, sans chaleur dans l'imagination et sans tendresse dans le cœur. Sur le brasier rancuneux qui commençait à s'allumer dans l'esprit de la jeune femme, madame de Bercier avait versé largement cette liqueur aigre et corrosive qu'on pourrait appeler : huile de belle-mère. Puis enfin monsieur Morissel était survenu, au moment opportun, avec ses yeux

langoureux, sa poésie compatissante, et voilà comment mon ami Harmodius était sur le point de devenir fort ridicule pour n'avoir pas compris que, demoiselle ou grisette, une femme ne trouve jamais rien de plus respectueux que l'amour.

VI.

Madame Dambergeac était une de ces femmes à caractère complexe, comme il s'en trouve beaucoup dans le monde, en province surtout. Ce n'était ni l'entraînement d'un cœur tendre, ni la fougue d'une organisation ardente, ni l'audace d'une âme corrompue qui l'avaient poussée vers ces sentiers dangereux où je la voyais prête à s'égarer; c'était je ne sais quel besoin d'une émotion, d'une intrigue, d'un péril peut-être qui vînt rompre la monotonie de son existence vide et ennuyée. Élevée à Paris, Marthe n'avait pas pu se résigner encore au séjour d'une petite ville enfouie aux pieds des Pyrénées, ni à la société aussi vulgaire qu'insipide qu'elle était obligée de recevoir. Révoltée en secret contre sa position et ne trouvant pas dans l'intérieur de son ménage ces consolations puissantes qui compensent tout, elle n'avait pas tardé à rendre son mari doublement responsable de son mécontentement féminin. Une fois lancée dans cette voie que lui avait ouverte l'humeur atrabilaire de madame de Bercier, elle y avait marché rapidement. Peu à peu, et à son insu, Harmodius s'était trouvé coupable d'une foule de torts le plus souvent imaginaires, mais par là même plus graves aux yeux de la jeune femme. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est qu'à force de se persuader qu'elle était malheureuse dans son mariage, mésalliée de cœur, incomprise en un mot, et c'était là le grand mot, madame Dambergeac avait fini par faire adopter cette opinion par la société où elle vivait. Chaque fois qu'elle entrait dans un des salons de C....., appuyée sur le bras d'Harmodius; elle si pâle, si mélancolique, si languissamment ployée; lui si gras, si frais, si athlétique; une compassion universelle accueillait l'ange frêle et souffrante, tandis qu'une réprobation non moins vive accusait le mari d'insensibilité à propos du vermillon de ses joues, et de despotisme en raison de sa prestance colossale. Au rebours de je ne sais quel personnage de Molière, Dambergeac payait l'intérêt de sa bonne mine : coupable, pour tout délit, d'une constitution vigoureuse, il semblait que sa santé fleurît aux dépens de celle de sa femme; criminel d'embonpoint au premier chef, il passait pour un Henri VIII en costume de préfet.

Le rêve le plus cher d'une femme qui, à tort ou à raison, se trouve malheureuse et incomprise, c'est de rencontrer un cœur qui la console, une intelligence qui la devine; je fus donc obligé de reconnaître qu'avec ses petits vers, ses regards mourans, son pathos doucereux, tout parfumé de mélancolie, de sympathie et autres violettes, le receveur des contributions avait suivi le bon chemin. Ordinairement il est d'habile politique de prendre le contre-pied du rival qu'on veut supplanter. En toute autre circonstance j'aurais cherché à écraser la passion pleurnicheuse de M. Aimé sous les feux redoublés d'une galanterie enjouée, élégante, cavalière, mais madame Dambergeac s'était tellement identifiée avec son rôle d'ange méconnu, ses habitudes de victime étaient si bien prises, qu'un amour vif et riant m'eût perdu d'abord dans son esprit; la plupart des femmes prétendent être amusées, celle-ci voulait avant tout être consolée.—Qu'à cela ne tienne, pensai-je : je la consolerai!

Par la force des choses, je me trouvai donc lancé, à la suite de M. Morisset, dans l'arène de l'amour élégiaque et mélancolique; pour me servir d'une comparaison de jockey dont il n'aurait pu s'offenser, puisque j'en prenais la moitié, mon rival avait l'avance et tenait la corde; mais grâce à la bonne opinion de moi-même qui me quitte rarement, j'espérais lui enlever l'un et l'autre de ces avantages. Voici les raisons sur lesquelles s'appuyait ma présomption.

M. Morisset était petit, gros et blond, trois défauts capitaux pour jouer le rôle de jeune premier sentimental; j'étais grand, au contraire; brun, et c'est la couleur passionnée par excellence; fort pâle, autre heureux hasard; suffisamment maigre pour faire croire à une âme dévorante, d'après la règle : la lame use le fourreau. De plus, j'ai dans la physionomie quelque chose de sérieux et de réfléchi qu'il ne tient qu'à moi de tourner en attendrissement profond ou en amère tristesse; je possède, quand je veux, la figure la plus désespérée qui se puisse imaginer; par une petite contraction dont je ne dirai pas le secret, j'amène à volonté sur mes joues une rougeur passagère, et, même dans les occasions solennelles, je sais verser jusqu'à trois larmes, ce qui est un terrible moyen de séduction auprès des femmes malheureuses. M. Morisset avait, il est vrai, plusieurs petits talens de société, mais j'ai les miens; il jouait de la clarinette, je joue du cor anglais, instrument bien autrement plaintif et insidieux; il faisait des vers : qui n'en fait pas? A dix-huit ans j'avais écrit une tragédie et trois chants d'un poème épique.

—Je n'ai qu'une seule chose à faire, me dis-je pour conclusion, c'est d'entonner la cantilène consolatrice que gazouille depuis un an ce beau ténébreux, et d'attaquer la tierce haute d'une si vigoureuse manière qu'on n'entende plus que moi; et sans plus tarder, je me mis à l'œuvre.

Demeurant à la sous-préfecture, voyant madame Dambergeac chaque jour, pour ainsi dire à toute heure, j'avais pour moi les chances les plus favorables, et je pouvais mettre dans mes démarches autant de suite que de gradations. Insensiblement l'insouciante amabilité que j'avais déployée les trois premiers jours se changea en une réserve pensive accompagnée de distractions et parfois de tristesse. Ma physionomie s'imprégnit d'une expression de plus en plus compatissante et pénétrée, ainsi que fait celle d'un homme qui assiste au plus douloureux spectacle. A l'affût des innocens délits que commettait Harmodius dans l'intérieur de son ménage, mes yeux à chacun d'eux cherchaient ceux de Marthe comme pour lui dire :

—Ange qui souffrez, je porte la moitié de votre croix.

L'irritabilité fantasque et souvent assez maussade de la jeune femme semblait avoir passé dans mon sang. Harmodius se permettait-il quelque jovialité d'un goût un peu vulgaire, je fronçais le sourcil en réponse à l'expression de pruderie dédaigneuse qui se peignait alors sur la figure de Marthe; faisait-il craquer le parquet sous son pas préfectoral, je sentais le même agacement nerveux qu'éprouvait Marthe; chantait-il, parlait-il, riait-il, en oubliant de mettre une sourdine à sa voix de basse profonde et cuivrée, je souffrais à l'estomac, ainsi que Marthe. Enfin, mon ami avait un chien appelé Médor, de mœurs aimables, mais négligé dans sa toilette comme le sont volontiers les griffons, et avec lequel j'aurais fait amitié en toute autre circonstance, nonobstant ses moustaches incultes; dès que je vis qu'il était dans la disgrâce de la sous-préfète, j'imposai silence à mon penchant, et chaque fois que le griffon venait me faire des avances, je les repoussais sans pitié.

—Sais-tu que tu es devenu furieusement petite-maîtresse? me disait Dambergeac, qui par-ci par-là s'apercevait de mon manége sans en deviner la cause.

—Encore une âme qui me comprend, encore un cœur qui sympathise avec le mien, se disait Marthe; et parfois cette pensée se trahissait dans ses yeux.

Quant à Morisset, qui venait souvent à la sous-préfecture, et que nous rencontrions toujours dans les maisons où m'avait présenté Dambergeac, il ne me disait plus rien; mais son silence même, son attitude raide et gourmée dès que nous étions en présence, l'air d'anxiété ou de courroux avec lequel il semblait épier alors mes démarches, me prouvaient assez qu'il savait à quoi s'en tenir, et qu'un rival est toujours plus clairvoyant qu'un mari. Au malheur d'être jaloux, le poète joignait le ridicule de parler de sa jalousie. Je faisais les frais de toutes ces conversations avec madame Dambergeac; au lieu de profiter d'occasions que je rendais de plus en plus rares par mes assiduités, il perdait un temps précieux en bouderies, en reproches, en importunités, en sottises de tout genre. Je n'avais garde de suivre cet exemple et de commettre de pareilles écoles. Je ne prononçais jamais son nom devant madame Dambergeac; on eût dit qu'à mes yeux il n'existât pas. Selon moi, un homme ne doit jamais parler à une femme que d'elle et de lui. J'entretenais Marthe d'elle-même exclusi-

vement, jusqu'à ce que je pusse sans imprudence parler de moi; j'attendais pour cela quelque crime notable d'Harmodius, afin d'avoir, à l'appui de ma déclaration, l'irritation nerveuse que sa femme éprouvait toujours en pareil cas. Une fois ma position de consolateur franchement abordée, j'étais décidé à en finir d'un seul coup avec la rivalité de M. Morisset. L'occasion que je désirais ne tarda pas à se présenter.

Un matin, trois semaines environ après mon arrivée à C..., j'entendis la voix d'Harmodius qui faisait retentir la salle à manger d'éclats inaccoutumés. Je me hâtai de descendre, et je trouvai mon ami dans un accès de franche et turbulente colère qui me rappela le caractère impétueux que je lui avais connu pendant notre cours de droit. A propos de je ne sais plus quelle réprimande administrative du préfet de son département, il maugréait à outrance, donnait le métier à tous les diables, et parlait d'aller souffleter le magistrat qui s'était permis de le blâmer. Au moment où j'entrai dans la chambre, Médor, qui avait voulu mettre les pattes sur les genoux de son maître en manière de consolation, venait de rouler sous la table, culbuté par un revers de main, sans doute imaginairement destiné à l'insolent suzerain. A mon tour, je voulus intervenir et faire entendre des paroles de calme et de raison, mais je fus réduit au silence par une phrase énergique, auprès de laquelle les gros mots de Vert-Vert eussent paru sucrés et collets montés. Jusque-là madame Dambergeac était restée immobile sur sa chaise, muette par dédain, et contemplant son mari avec l'impassibilité que cause une répugnance profonde; à cette dernière apostrophe, qui en effet passait un peu les bornes que doit prescrire à l'emportement le plus vif la présence d'une femme, elle se leva sans dire un seul mot, et sortit de l'air d'une reine outragée. La furie de Dambergeac tomba subitement; à son tour il se leva inquiet et confus; il voulut courir après Marthe, mais par réflexion, il s'arrêta :

— La voilà fâchée, me dit-il, et nous en avons pour quinze jours; car, malgré ses qualités excellentes, elle n'a aucune tolérance pour mes petites vivacités. Cependant, que diantre! personne n'est parfait, et l'impertinence de ce stupide préfet ferait jurer un saint... Si j'essaie de lui parler, elle ne m'écoutera pas; va la trouver, je t'en prie, et dis-lui... dis-lui tout ce que tu voudras, pourvu qu'elle ne boude pas et qu'elle quitte ses grands airs d'impératrice... Nous recevons ce soir, et je n'ai pas envie que toute la ville vienne fourrer le nez dans nos petites discussions de ménage.

Je descendis au jardin, où j'avais vu entrer madame Dambergeac; je la trouvai sous un berceau de charmilles; elle marchait lentement, inclinée et languissante comme la fleur que vient de frapper un orage. En entendant le bruit de mes pas, elle se retourna : j'aperçus alors quelques larmes suspendues aux cils de ses paupières.

— Vous pleurez! m'écriai-je avec un accent aussi pathétique que celui d'Orosmane.

Elle porta son mouchoir à ses yeux, et ensuite essaya de me montrer une figure souriante.

— Quelle idée devez-vous avoir de nous? répondit-elle.

— De vous ou de lui? demandai-je.

— De tous deux : vous êtes moqueur, je le sais, et voici une bonne occasion de vous amuser à nos dépens. Quand vous serez retourné à Paris, vous ferez sans doute à vos amis de belles histoires sur tout ce que vous avez vu ici : je voudrais bien être là pour entendre ce que vous direz de moi.

J'imprimai à ma physionomie l'expression la plus compatissante qu'il me fut possible d'imaginer, et jetant à la sous-préfète un long et tendre regard qu'elle ne chercha pas à éviter, je répondis à demi voix :

— Une femme jeune et belle, unissant les grâces de l'esprit aux qualités du cœur, enchaînée à un homme vulgaire, grossier, incapable de l'apprécier : c'est là une histoire bien simple, qui peut se raconter en deux mots.

Il m'avait paru plaisant de voler à mon rival la phrase pathétique qu'il m'avait débitée dans la diligence. Madame Dambergeac la trouva sans doute de bon aloi, car elle l'écouta sans sourciller et d'un air qui ne me défendait pas de poursuivre. Une fois lancé dans le pathos familier aux consolateurs de femmes affligées, l'improvisation était facile : mon propre fonds de lieux communs me suffisait; j'aurais parlé au besoin trois jours et trois nuits sans m'arrêter. Au lieu de remplir la mission dont Harmodius m'avait chargé, j'établis donc victorieusement, toujours dans son intérêt, premièrement, que ma belle interlocutrice était la plus méconnue et la plus infortunée des femmes, comme elle en était la plus ravissante; double proposition qui fut admise sans contestation; secondement, qu'un seul homme au monde était capable de comprendre cet assemblage unique de charmes, de séductions et de souffrance qui se nommait Marthe sur la terre, pour plus tard s'appeler ange dans les cieux : ici je nageais en plein Morisset, et mon éloquence risquait fort de passer pour un plagiat. Heureusement les femmes sont indulgentes pour qui les flatte; elles accusent rarement de redites le miroir qui les montre belles, la voix qui les peint adorées. D'ailleurs, madame, ce jour-là, je parlai fort bien, je vous jure; je brodai d'une foule d'agrémens d'un goût moderne un motif aussi usé que banal; je fis scintiller comme diamans de la plus belle eau toute la verroterie romantique; j'en défilai le chapelet dont je ne passai pas le plus petit *Ave*, ni le moindre *Pater* : je récitai sympathie, attraction, union des cœurs, magnétisme, mysticisme, platonisme, swedenborgisme, passion idéale, angélique amitié, amour séraphique, âme jumelle, âme dépareillée, toute la litanie sans en manquer un mot. Il va sans dire que l'âme dépareillée était celle de Marthe, et la jumelle éprise de sa sœur, mon âme à moi, mon âme exaltée et dévorante, voyez-vous, qui depuis bientôt trente ans soupirait nuit et jour en demandant au ciel son autre moitié.

Madame Dambergeac s'était assise au commencement de mon discours, en femme résignée à l'écouter jusqu'au bout; de temps en temps elle m'interrompait par une de ces observations railleuses dans la forme seulement, qui, au lieu de barrer la route, ouvrent des voies nouvelles à l'orateur; malgré le démenti d'un sourire incrédule, son attention profonde me garantissait l'intérêt que lui inspirait mon hyperamphigourique phraséologie.

— Je ne vous crois pas, me dit-elle en répondant à ma théorie sur le dépareillement des âmes : on n'éclôt point ainsi par couple. Ce sont là des chimères, des rêveries! Mais, pourquoi ne pas l'avouer? ces chimères me semblent douces, ces rêveries ne bercent que les cœurs élevés. Sans vouloir préoccuper mon esprit des miraculeux effets que vous attribuez à la sympathie, je ne puis nier certains de ces effets que j'ai éprouvés moi-même. Il est assurément des choses que l'on devine sans les voir, des personnes que l'on pressent avant de les rencontrer. Vous, par exemple, que je vois depuis si peu de temps, il me semble que je vous ai toujours connu.

— Connu! répétai-je en moi-même; mais autant ma pensée était irrespectueuse et triviale, autant mes paroles se produisirent humbles et châtiées.

— Puisqu'il en est ainsi, madame; puisque vous comprenez si bien ce que j'exprime si mal, ne m'accorderez-vous pas les priviléges d'une liaison ancienne, et, de mon côté du moins, éternelle?

— Mon amitié! répondit Marthe sans me laisser achever et en promenant ses longs yeux bleus dans l'espace d'un air pensif et indécis.

— Me voilà sur la même ligne que M. Aimé, me dis-je tout bas. Cette pensée et le mot que venait de prononcer la jeune femme, m'inspirèrent soudainement l'à-propos le plus machiavélique :

> Votre amitié, madame, ah! c'est trop ou trop peu,

répondis-je avec l'accent d'un homme qui, comme autrefois Olinde, désire beaucoup, mais espère peu.

Madame Dambergeac tressaillit et me jeta un regard profond, tandis qu'une rougeur ardente s'étalait sur ses joues habituellement pâles.

— Ceci doit être l'heure dernière du Morisset, pensai-je; et, reprenant avec une audace sans égale :

— Pardonnez-moi cette licence poétique; vous le savez.

quand on a le malheur de faire des vers, on est malgré soi poursuivi par les réminiscences. Si votre regard ne m'eût pas arrêté, je vous aurais, je crois, récité tout un sonnet que je composai l'autre jour pour cet être prédestiné qui se dévoile dans nos rêves avant de se montrer à nous sous la forme vivante ; si je vous disais qu'il y a trois semaines, en venant à C...., et par conséquent avant de vous avoir jamais vue, mon imagination le douait, cet être désiré, de ces cheveux blonds, de ces yeux bleus, de cette pâleur de rose blanche, de toute cette physionomie suave et mélancolique que je contemple aujourd'hui, refuseriez-vous encore de croire aux pressentimens ?

— Dites-moi vos vers, répondit la jeune femme d'une voix sourde.

Sans hésiter, sans y changer un seul mot, je récitai le sonnet du receveur des contributions.

— Avez-vous lu cela à quelqu'un ? reprit madame Dambergeac dont la figure exprimait une stupéfaction qu'elle cherchait en vain à déguiser.

— A personne.... je me trompe ; je l'ai récité, je crois, à M. Morisset, qui était mon compagnon de voyage. Que dites-vous de la ressemblance de ce portrait peint par moi avant que j'aie vu le modèle ?

— Vos vers sont charmans, me répondit Marthe d'une voix rapide et entrecoupée ; ils méritent la faveur qu'ils demandent. — Et tirant de son fichu un petit papier, elle le mit dans ma main, se leva, s'enfuit, et disparut bientôt derrière les charmilles.

Stupéfait à mon tour du succès de ma fourberie, je restai un instant immobile, écoutant le frôlement de la robe à travers les feuilles, et doutant si je ne rêvais pas. Machinalement j'ouvris le papier resté dans ma main ; une boucle de cheveux s'offrit à ma vue : une jolie boucle dorée, soyeuse, récemment coupée, et, selon toute apparence, destinée à l'auteur légitime du sonnet, qui l'attendait depuis près d'un mois.

— *Sic vos non vobis*, dis-je en me laissant tomber sur le banc avec une hilarité d'écolier. — Ah, messire *de* Morisset, vous serez habile si vous parez ce coup de Jarnac. Vous voilà convaincu d'avoir pillé mes vers ou de m'avoir fait le confident de votre amour ; un vol ou une indiscrétion au premier chef !

Je plaçai la boucle dans la poche de mon gilet du côté du cœur ; je crois même qu'auparavant je la baisai, non sans plaisir. Amour à part, les cheveux d'une jolie femme ont un charme réel et sont très doux aux lèvres. En rentrant, je trouvai Harmodius qui venait à ma rencontre.

— Merci de ton intervention, me dit-il, Marthe ne boude plus.

VII.

J'attendais avec impatience la scène qui ne pouvait manquer d'avoir lieu à la première entrevue de la sous-préfète et de son poétique adorateur. Le soir même ma curiosité fut satisfaite. Les appartemens étaient remplis depuis longtemps lorsqu'on annonça M. *de* Morisset. Madame Dambergeac, qui depuis le commencement de la soirée avait les yeux fixés sur la porte, donna la première à son Sigisbée l'occasion d'un entretien qu'ordinairement elle différait et qu'elle éludait parfois pour en mieux faire ressortir le prix ; par un de ces regards que comprennent les amans, elle l'autorisa à venir lui parler.

De l'angle du salon où j'étais assis, caché derrière le buste opulent de madame Capricard, qui passait pour la quinzième fois à l'écarté, je ne perdais aucun des mouvemens des interlocuteurs, et, sans l'entendre, je pouvais deviner leur dialogue, comme on comprend des yeux le sens d'une pantomime bien jouée. Sans laisser au poète le temps d'achever son salut, madame Dambergeac lui adressa une interpellation sans doute foudroyante, car il pâlit et s'appuya contre la cheminée comme s'il eût été près de se trouver mal. Tandis qu'il balbutiait une réponse que son émotion devait rendre inintelligible, la jeune femme y coupa court d'un seul mot, renfermant selon toute apparence un congé décisif, lui jeta un regard aussi dédaigneux que despotique, s'approcha d'un groupe de dames assises en cercle au milieu du salon, et prit un fauteuil de l'air dont Junon devait monter sur son trône.

M. Morisset resta quelque temps le dos contre la cheminée, menaçant d'une catastrophe imminente la pendule et les candélabres qui y étaient posés, et rongeant ses gants l'un après l'autre. Tout à coup il secoua sa consternation par un violent effort sur lui-même, parcourut l'appartement d'un regard sombre et inquisiteur, et, m'ayant aperçu derrière le turban démesuré de madame Capricard, qui gagnait en ce moment sa seizième partie d'écarté, vint à moi par une marche en biais, comparable à la tortueuse manœuvre d'un serpent.

— Je désire vous parler, me dit-il d'un ton grave.

Je me levai, nous sortîmes du salon, et nous entrâmes dans la salle de billard, où nous pouvions causer dans l'embrasure d'une fenêtre, sans être écoutés ni dérangés.

— Monsieur de Cast, me dit le poète, en fixant sur moi ses gros yeux, plus saillans encore que de coutume, et qui, certes, m'auraient donné la mort, s'ils eussent pu darder l'effluve empoisonnée que lance la prunelle du crapaud, — il y a dans votre conduite envers moi une ruse, une rouerie, une noirceur diabolique que je ne peux deviner qu'à demi, car je ne suis pas sorcier ; il faut m'en donner l'explication ou m'en rendre raison.

— Explication, non ; raison, oui ; et quand vous voudrez, répondis-je.

— Demain, reprit M. Morisset d'un ton tragique.

— Demain soit ; mais vous penserez sans doute, ainsi que moi, qu'il convient de donner un prétexte quelconque à une rencontre qui, sans cette précaution, serait une bonne fortune pour la médisance.

— La réputation d'une coquette mérite-t-elle tant de soins ! Cependant, qu'à cela ne tienne ; le prétexte ne nous manquera pas. Allez vous mettre à l'écarté et jouez mal ; je me charge du reste.

— Jouer mal m'est facile, c'est mon habitude.

Sans autre discussion, je rentrai au salon ; madame Capricard venait de renvoyer son dix-septième partner ; je pris le siége vacant sur lequel aucun joueur n'osait plus s'asseoir, et, après avoir adressé à la victorieuse *notairesse* mon compliment sur le goût délicieux qui avait assorti sa robe vert-pomme, son turban ventre de biche et son écharpe ponceau, j'entamai la partie. Au même instant, M. Morisset s'installa derrière moi, et me prévint de sa présence, en jetant sur le tapis une pièce de vingt francs, qu'il pariait de mon côté. Je commençai par me donner le roi et la dame d'atout, que j'écartai aussitôt, en feignant de prendre du pique pour du trèfle.

— La vole ! clama madame Capricard.

— Lorsqu'on ne sait pas tenir ses cartes, on doit demander conseil, dit M. Morisset d'un ton sec.

Je me retournai.

— Je ne reçois pas de leçon, mais j'en donne quelquefois, répondis-je en le toisant du regard.

Le second coup, madame Capricard ne me donna pas un atout ; elle n'en donnait jamais. En revanche, j'avais brelan de sept ; je jetai gaillardement sur le tapis le neuf de carreau, ma meilleure carte.

— Le roi !... Vous avez joué sans proposer ; j'en marque deux... J'ai gagné, cria madame Capricard, enivrée de son dix-huitième triomphe, mais, pour la dix-huitième fois, désolée de n'avoir joué que dix sous par partie ; et, d'un tour de main, elle fit passer notre argent de son côté aussi prestement que si elle eût manié un rateau de roulette.

— Il est impossible de jouer d'une manière plus stupide, dit mon rival, d'un ton plus provoquant encore que la première fois.

— Il est impossible d'être plus impertinent, répondis-je, avec une aménité égale à la sienne, et en le regardant entre les deux sourcils.

Tout le monde avait les yeux sur nous ; personne ne disait mot ; Marthe, plus pâle encore que de coutume, semblait souffrir beaucoup, sans oser parler : c'est à moi seul que s'adressaient ses regards suppliants, indice qui me prouva que près

d'elle, du moins, ma partie était gagnée. Madame Capricard, qui me portait quelque intérêt, eût, je crois, consenti à perdre ses dix sous si elle eût pu prévenir à ce prix la querelle que chacun jugeait inévitable. La comédie jouée, M. Morisset sortit du salon, et j'allai faire l'agréable auprès d'un groupe de femmes. Un moment après, Harmodius me prit à part :

— A qui diantre en avez-vous tous deux? me dit-il d'un ton bourru. Je viens de laver la tête à Morisset. Une dispute au jeu! Qu'est-ce que cela signifie? Prenez-vous mon salon pour un tripot!

— Cela signifie, répondis-je, que j'échangerai demain une balle ou un coup d'épée avec monsieur le receveur. Je compte sur toi.

— Que la peste t'étouffe! je suis déjà en guerre avec mon préfet, il ne me manque plus que d'être le témoin d'un duel pour recevoir de sa main les étrivières au grand complet. Tu me laisseras arranger ça, n'est-ce pas?

Je répétai à Dambergeac les paroles qui avaient été prononcées de part et d'autre. Il se mordit les lèvres avec une mauvaise humeur croissante.

— Allons, dit-il, comme il vous plaira, coupez-vous la gorge. Puis avec un accent où perçait une sorte d'inquiétude, il reprit :

— Es-tu moins maladroit aujourd'hui que tu ne l'étais à l'Ecole de droit?

— Au pistolet, répondis-je, je suis à peu près sûr de toucher un éléphant à cinq pas; à l'épée je suis de la force de M. Jourdain : pourvu qu'on ne pousse pas en tierce avant de pousser en quarte, je ne crains rien.

— A merveille, dit Harmodius en sifflant tout bas, ce qu'il faisait chaque fois qu'il éprouvait une vive contrariété, j'ai été au tir et j'ai ferraillé avec Morisset; ton affaire est claire. Veux-tu que j'aille lui donner une paire de soufflets? après la scène qu'il s'est permise chez moi, ce serait assez naturel, et demain je passerais le premier.

Je pris la main d'Harmodius et la lui serrai sans rien répondre. En ce moment je fus tenté de rendre à madame Dambergeac la boucle de cheveux qu'elle m'avait donnée.

Mon ami voyant qu'une rencontre était nécessaire, décida qu'elle aurait lieu à l'épée et alla s'entendre à ce sujet avec M. Morisset. Le lendemain, à sept heures, nous étions sur le terrain. Sans aucune explication j'ôtai ma redingote, mon adversaire en fit autant et les témoins croisèrent nos deux lames. Le poète fondit aussitôt sur moi en me portant coup sur coup une demi-douzaine de bottes furibondes et fort variées, autant que je pus en juger dans la chaleur de l'action. J'évitai les premières tant bien que mal, à la dernière j'arrivai trop tard à la parade selon ma mauvaise habitude, et je reçus le coup dans le bras.

— Touché! cria Dambergeac, qui voyait que *j'avais du pire*, ainsi que dit César dans ses Commentaires.

— Touché! répétai-je, peu désireux de servir plus longtemps de plastron aux furieuses estocades du receveur des contributions.

M. Morisset essuya son épée avec son foulard, puis il rengaîna d'un air fort noble; Harmodius me banda le bras et nous rentrâmes à la ville par des chemins différens.

— Tu n'as heureusement qu'une égratignure, me dit le sous-préfet qui se connaissait en pareille matière.

— Je souffre passablement et je suis sûr d'avoir bientôt la fièvre, répondis-je, sans penser un mot de ce que je disais; mais j'avais mes raisons pour donner à ma blessure un caractère de gravité propre à me rendre intéressant.

En rentrant à la sous-préfecture, je m'installai politiquement dans ma chambre dont j'espérais faire désormais, grâce à ma défaite propice, le quartier-général de mes opérations. Mes prévisions ne furent pas trompées. Madame Dambergeac, amenée par son mari, ne tarda pas à venir me voir, afin de m'offrir ces soins féminins que rien ne saurait remplacer, et qu'autrefois les plus chastes châtelaines prodiguaient sans scrupule aux chevaliers blessés pour elles. Une affaire administrative ayant bientôt réclamé le sous-préfet, Marthe resta seule avec moi. Le trouble et l'émotion qu'avait comprimés la présence de son mari éclatèrent alors, peut-être en dépit d'elle-même. Prenant la main que j'abandonnais sur le bras de mon fauteuil :

— Vous n'avez donc pas pensé à moi! me dit-elle, lorsque vous avez voulu vous battre?

— Mais au contraire, répondis-je en souriant; je crois que je me suis battu parce que je pensais à vous.

— Un duel où vous pouviez être tué, à propos d'une partie d'écarté, reprit-elle en se détournant pour me dérober une rougeur légère.

Nous étions devant une fenêtre; moi languissamment assis, elle debout à mon côté, et gardant ma main dans la sienne. En ce moment le pas d'un cheval se fit entendre dans la rue; madame Dambergeac le reconnut sans doute, car elle se pencha pour voir le cavalier qui passait; ayant imité ce mouvement, j'aperçus M. Morisset, trônant sur son coursier, avec une raideur majestueuse, digne d'un empereur romain; ses yeux dirigés vers nous brillaient d'un éclat martial, et à chaque mouvement de la monture, ses longs cheveux dansaient sur ses épaules comme s'agite la crinière d'un lion triomphant.

— Voilà mon vainqueur, dis-je avec humilité; il vient sans doute vous demander sa couronne.

Si tel était le but de la promenade belliqueuse de M. Morisset, il dut se convaincre à l'instant même que nous avions joué ensemble à qui perd gagne.

— Une couronne! répondit Marthe en donnant à ses paroles cet accent d'ironie que les femmes seules savent trouver, — ce serait dommage : elle cacherait le large front de poète que se fait M. Morisset à coups de rasoir.

— Est-ce aujourd'hui seulement que vous avez découvert la petite coquetterie de M. *de* Morisset? dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

— Peut-être. Mais vous, n'enviez-vous pas son teint de rose? Sans doute votre duel lui aura fait oublier le vinaigre qu'il boit, dit-on, pour se rendre pâle.

Le poète sembla deviner nos paroles, car en passant devant la fenêtre, ses yeux nous lancèrent un regard furieux, auquel je ripostai par un autre qui voulait dire : Tu m'as blessé, *mio caro*, mais en ce moment je te tue.

Madame Dambergeac, obéissant à l'instinct qui anime les femmes alors qu'elles n'aiment plus, compléta la catastrophe de son ancien adorateur par une pantomime aussi agréable pour moi qu'elle dut être cruelle pour lui. Aux yeux de mon rival, elle me prit la tête entre les deux mains, et l'appuya contre le dos du fauteuil, en employant une contrainte douce et gracieuse dans laquelle un témoin devait lire les soins attentifs de l'amour; puis, comme si cette victoire n'eût pas dû me suffire :

— J'ai prévenu mon mari, me dit-elle, qu'après la scène d'hier, je croyais ne plus devoir admettre chez moi ce monsieur : nous ne le recevrons plus.

— Le Morisset a vécu! m'écriai-je lorsque je fus seul, ainsi ma tâche est accomplie : Harmodius est sauvé. Maintenant il faut partir, et demain sans plus tarder. Madame Dambergeac a réellement les cheveux trop soyeux, les mains trop blanches, la voix trop douce, les yeux trop lents à fuir les miens : oui, je partirai! Encore ce sacrifice à ton autel, amitié sainte! et celui-là sera plus douloureux peut-être que ne l'est mon sang qui coule en ce moment pour toi.

VIII

Il est sans doute inutile de vous le dire, madame, après cette journée romanesque je ne pus fermer les yeux : mais ce qu'il me faut avouer, non pas sans confusion, c'est que ma blessure n'entra pas pour moitié dans mon insomnie. Plus cuisante encore que la douleur, une préoccupation imprévue fit de mon lit un brasier sur lequel je me retournai huit heures durant, sans trouver le côté du repos. Vainement j'appelai à mon secours mes narcotiques accoutumés; je multipliai deux chiffres par deux autres, ce qui est le plus prodigieux tour de force d'arithmétique qu'il me soit donné d'accomplir; je défilai la chronologie des rois de France depuis Pharamond, exercice mnémotechnique dont l'effet ordinaire est de me laisser profondément endormi au beau milieu

des rois fainéans, mais que je conduisis cette fois en enrageant jusqu'à Louis-Philippe; enfin, ressource dernière, opium jusqu'alors infaillible, je récitai une ode de ma composition, dans le goût des Harmonies de Lamartine; j'eus un moment d'espoir promptement déçu; je bâillai, mais je ne dormis pas.

A la lueur de la veilleuse qui brûlait dans ma chambre, une vision obstinée voltigeait devant moi, semblable à ces papillons nocturnes qu'au clair de la lune l'œil entrevoit dans la pénombre. Cette apparition n'avait rien d'effrayant ni de funèbre, comme l'heure eût paru l'exiger; elle n'offrait pas non plus les monstruosités qu'enfante le délire de la fièvre; Hoffmann et Anna Radcliffe, ces grands experts en fantasmagorie, y eussent désiré sans doute plus de terreur ou d'extravagance. En un mot, ce n'était ni un fantôme ni un cauchemar; mais l'un ou l'autre eût mieux valu pour mon repos. C'était, déjà vous l'avez deviné, madame, une figure de femme, jeune et gracieuse comme la vôtre, un visage pâle et charmant couronné d'un diadème de cheveux blonds, appuyé sur des mains divinement blanches, comme pose sur ses deux ailes une tête de petit ange, et dont les yeux bleus restaient fixés sur les miens avec une ténacité si douce, que la tremblante lueur des étoiles est seule comparable à la mollesse de ce regard. Un autre eût remercié le ciel et donné son âme à ce songe doré; mon vœu de vertu me le fit repousser d'abord, comme s'il fût sorti de l'enfer, et m'inspira pendant quelque temps un courage digne de saint Antoine. Mais, ô fragilité! je dus bientôt me convaincre que la cour de Rome a raison de se montrer rigoureuse et pour ainsi dire inexorable sur le chapitre des canonisations. Il n'y a plus de saints, madame, de saintes, je ne dis pas! Pour moi, il le faut avouer, l'épreuve me trouva moins fort à la fin qu'au commencement. Malgré mes exorcismes, le séduisant démon restait à mon chevet en souriant d'un air moqueur; si je me retournais afin de ne plus le voir, il passait dans la ruelle; levais-je les yeux au ciel en implorant du secours, je l'apercevais bientôt coquettement drapé dans les rideaux et laissant tomber sur moi son regard plus pénétrant que jamais; enfin, pour me soustraire à cette fascination, essayais-je de fermer les paupières, il me semblait qu'un souffle magnétique les entr'ouvrait malgré moi, et la Proserpine de ma tentation, soudainement réduite à la taille de la reine Mab ou de la fée Urgande, venait se coller sur ma prunelle comme pour se faire admirer de plus près.

Ce rêve, ennemi de mon repos, cet ange sans pitié, ce démon souriant, ai-je besoin de vous le nommer, madame? C'était l'image de Marthe.

Après m'être longtemps débattu contre ma vision comme autrefois Jacob, je me sentis terrassé tout-à-coup, ainsi que l'avait été le patriarche; seulement, au lieu de me tordre le jarret, la main de mon surnaturel antagoniste me prit au cœur, et à la fin de la lutte je me trouvai, non pas boiteux, mais amoureux. Amoureux de la femme de mon ami!

A cette idée, j'entrai dans une profonde indignation contre moi même.

— Eh quoi! me dis-je, une pareille déloyauté serait-elle possible! Tromper Harmodius! Trahir à la fois l'amitié et l'hospitalité!

L'amitié et l'hospitalité! Quand j'eus répété ces deux grands mots avec une sainte emphase, je leur donnai un corps, j'en fis deux êtres vivans pour les rendre plus forts contre moi; je les armai de glaives flamboyans et les mis en faction l'un vis à-vis de l'autre, à la porte de l'Éden où, en dépit de moi-même, je brûlais de pénétrer. Mais à peine eus-je vertueusement posé ces deux sentinelles, en leur prescrivant pour consigne de me chasser sans pitié, qu'entre leurs faces rébarbatives je vis apparaître la douce figure de Marthe, dont les yeux bleus semblaient me dire:

— Entrez et ne craignez point leurs grands sabres qui ne coupent pas; entrez: ici est le paradis.

Alors je ne m'indignai plus contre moi, mais contre celle dont l'image tentatrice s'obstinait à me persécuter ainsi.

— Moi, Léopold de Cast, amoureux de cette beauté dolente, précieuse, sentimentale et incomprise! m'écriai je avec dépit; d'abord, quand même elle ne serait pas la femme d'Harmodius, c'est-à-dire sacrée pour moi, il me serait impossible de l'aimer. Qu'a-t-elle en effet pour plaire? Elle est blonde, couleur fade; en second lieu, elle a les yeux bleus et je n'ai jamais pu les souffrir; ensuite elle est pâle, et la pâleur ne sied qu'aux brunes. Je ne parle pas de l'expression habituelle de son visage, on dirait d'une colombe de mauvaise humeur; enfin elle se tient mal; elle affecte des poses languissantes ou maladives qui ne l'empêchent pas de déjeuner à la fourchette, et toutes ces mignardises mélancoliques me sont insupportables; et puis quelle prétention dans l'esprit, quelle afféterie dans les manières, quel jésuitisme dans le cœur! Aimer cette Araminthe de Gascogne! Bon pour monsieur Morisset, mais moi! Ce serait à ne pas oser reparaître à l'avant-scène de l'Opéra.

Lorsque j'eus tout dit, j'allumai une bougie et je pris sous mon oreiller la boucle de cheveux que madame Dambergeac m'avait donnée, décidé à faire de ce gage sentimental un autodafé symbolique et à brûler ainsi mon amour en effigie. Par je ne ne sais quelle nouvelle ruse du malin, le papier de soie s'ouvrit dans mes doigts et les cheveux tombèrent sur le lit. Malgré l'anathème dont je venais de frapper les blondes chevelures en général et celle de Marthe en particulier, l'échantillon que je possédais me parut d'une finesse, d'une douceur, d'une beauté merveilleuse. Pour le mieux voir je le mis sur la paume de ma main; sa spirale dorée sembla s'y rouler d'elle-même d'une manière toute mignonne et m'envoya, comme par caresse, une senteur si suave que je ne pus résister au désir de la respirer de plus près; mais ma main se trompa et ce fut ma bouche qui but le parfum.

— Au diable! m'écriai-je en jetant la boucle de cheveux au milieu de la chambre; je suis amoureux fou de cette femme, cela paraît certain. Que faire maintenant et comment sortir de là?

Alors s'établit en moi la lutte des deux principes qui, de toute éternité, se partagent le monde, selon les manichéens. Il me sembla qu'à mes oreilles se suspendaient simultanément, pendeloques étranges, deux anges, l'un blanc, l'autre noir, qui me parlaient tour à tour, chacun en sens contraire de sa couleur; car les paroles du blanc étaient sombres, celles du noir rayonnantes.

— Pars, me disait d'un ton austère la voix honnête; tu as vaincu ton rival, il faut te vaincre maintenant. Le plus noble triomphe auquel l'homme puisse aspirer est celui qu'il remporte sur lui-même, ainsi l'ont décidé toutes les religions et tous les philosophes. L'amitié qui te lie à Dambergeac est une fraternité volontaire. Après en avoir rempli les devoirs, de quel front oserais-tu les violer? — Puis le vertueux conseiller me coulait dans l'oreille les noms de Damon et de Pithias, d'Hippolyte et de Scipion l'Africain.

— Reste, clamait à son tour le mauvais génie; par quel niais scrupule, par quelle pruderie stupide refuserais-tu le trésor qui appelle ta main? On t'aime, tu dois aimer; ne pas comprendre une femme est plus qu'une faute, c'est une sottise.

— Déloyal! criait l'un.

— Imbécile! reprenait l'autre.

— Rappelle-toi le coup d'epée dont, à l'École de droit, Harmodius gratifia Mosbourg à ton intention, tandis que tu étais cloué dans ton lit par la fièvre.

— Rappelle-toi Caroline, dont Harmodius te déroba le cœur à l'occasion de cette même fièvre.

— Sois reconnaissant et paie ta dette.

— Sois homme et venge-toi.

Ainsi parlaient l'ange blanc et l'ange noir; mais, il faut l'avouer, les raisons du dernier acquéraient à chaque instant plus d'énergie à mesure que baissait la voix et, selon moi, la logique de son adversaire. En vérité, madame, je ne saurais vous dire où l'avocat du fruit défendu allait chercher ses argumens, tant ils arrivaient drus et abondans, captieux et subtils; sans doute ils lui étaient échus dans l'héritage de son grand-père le serpent. Insensiblement, l'oreille où prêchait ce maudit s'ouvrit plus grande que l'autre, émerveillée des choses éloquentes que peut contenir une mauvaise cause.

— Et pourquoi, dis-je à la fin, briderais je mon désir par

un sot raffinement de délicatesse? Supposons Harmodius à ma place et moi à la sienne; certes, comme je le connais, il chercherait à m'enlever ma femme ainsi qu'il m'a déjà enlevé ma maîtresse. Alors ma probité n'est qu'une duperie.

Convaincu par ce dernier raisonnement, je me levai dans une détermination hostile et immorale propre à compromettre à jamais le bonheur domestique de mon ami. Un arrêt imprévu me retint sur la pente glissante; la première personne qui entra dans ma chambre pour s'informer de l'état de ma blessure fut Harmodius lui-même. En le voyant paraître, drapé en toute sérénité dans sa robe de chambre à ramages rouges et verts, un remords subit réveilla la vertueuse moitié de mon cœur.

— Non, je ne te demanderai pas dent pour dent et œil pour œil, dis-je en moi-même; sois absous de Caroline; demain je partirai sans que tu connaisses jamais le danger que tu as couru et la grâce que t'accorde mon amitié.

Lorsque Marthe vint me voir, j'étais décidé à lui apprendre ma résolution et à lui faire partager mon héroïsme. Après une demi-heure d'entretien, je ne sais comment cela se fit, ce fut elle qui se trouva assise dans mon fauteuil de malade, ce fut moi qui me trouvai devant elle, à genoux; je ne lui avais pas dit un seul mot de mon départ, je lui parlais, au contraire, de rester à jamais à C....., d'y vivre près d'elle, pour elle; en un mot de toutes ces folies qu'improvise la passion et qu'écoute la faiblesse. Au milieu d'une période de plus en plus coupable envers la sainte amitié que j'attestais un moment auparavant, j'entendis un bruit de pas presque imperceptible, venant de la chambre qui précédait la mienne. Mes yeux se portèrent aussitôt vers la porte placée en face de moi; au fond du trou de la serrure, qu'éclairait un large rayon de soleil, j'aperçus distinctement le plus effroyable objet que puisse découvrir un amant en tentative de *criminal conversation*, j'aperçus un œil. Je dois le dire, un frisson me courut par toutes les veines. Il me sembla que cet œil inconnu était un pistolet braqué contre nous, et que j'allais sentir sa balle dans mon cœur lorsqu'elle aurait eu traversé le corps de la jeune femme assise devant moi. L'excès du danger me donna la présence d'esprit dont j'avais besoin: sans me lever, sans changer de maintien, conservant au contraire la physionomie et le geste pathétique de l'homme qui sollicite et n'obtient pas, je dis tout bas à Marthe:

— Ne vous troublez point et conservez votre sang-froid; ne tournez pas la tête, ne regardez pas la porte; quelqu'un nous écoute, mais il n'a encore rien entendu. Je prends tout sur moi; traitez-moi durement; soyez la femme d'Harmodius.

Madame Dambergeac se leva avec la rapidité de l'éclair, étendit le bras vers moi par un geste souverain, arma ses yeux de leur plus majestueux regard et dit d'une voix haute et ferme:

— Monsieur de Cast, si je n'attribuais pas à la fièvre de votre blessure la folie de votre langage, je ne vous reverrais de ma vie; je veux bien oublier ce qui vient de se passer, à condition de ne plus oublier vous-même que je suis la femme de votre ami.

A ces mots, elle s'éloigna d'un pas aussi imposant que son langage; et moi, en voyant cet admirable sang-froid, ce sublime courage, je me sentis épris de cette femme plus que je ne me l'étais avoué jusqu'alors. Au moment où elle ouvrit la porte, j'aperçus Harmodius au milieu de l'autre chambre; lorsque sa femme passa devant lui, il lui prit la main qu'il porta à ses lèvres, puis il entra, referma la porte et s'assit près de moi.

— Quand espères-tu être guéri? me dit-il en me regardant avec attention.

— Dans huit jours, répondis-je froidement.

— Tant mieux: jusque là je te demande de ne chercher querelle à personne; lorsque tu pourras tenir un pistolet ou une épée, c'est à moi que tu auras affaire.

— A toi! dis-je en jouant l'étonnement.

— Tu es amoureux de ma femme, reprit Dambergeac, et tu cherches à la séduire. Une lettre m'a prévenu ce matin.

— Une lettre de monsieur Morisset....

— C'est possible, mais de lui ou d'un autre peu importe. Je sais le cas que l'on doit faire d'une lettre sans signature, mais j'en crois un témoignage plus digne que celui-là; ce témoignage, c'est le mien. Je viens de te voir et de t'entendre, tout-à-l'heure, là, derrière cette porte; rends grâce au ciel de n'avoir pas réussi, car si je n'avais pas acquis par moi-même la preuve de l'innocence de Marthe, en ce moment vous ne vivriez plus ni l'un ni l'autre.

Pour donner plus d'autorité à ses paroles, Harmodius tira de sa poche un magnifique kandgiar d'un aspect impitoyable.

— Il est heureux que j'aie vu ton œil à temps, pensai-je; une minute plus tard, c'eût été une seconde édition de Françoise de Rimini.

— Harmodius, dis-je ensuite avec sang-froid, car mon thème était fait, tu sais tout, il serait donc inutile de te rien déguiser. Ta femme est jeune, belle, charmante; depuis quinze jours, je la vois à chaque instant; pour vivre ainsi près d'elle sans danger, il eût fallu être un saint et je suis un homme; tu l'as dit, je l'aime.

Dambergeac fit un mouvement: je l'arrêtai d'un geste, et je repris:—Je l'aime, mais je ne le lui aurais jamais dit, car je t'aime aussi, toi. Hier je voulais partir quoique souffrant et blessé. Aujourd'hui la fièvre a été plus forte que ma raison; un instant j'ai oublié notre amitié et j'ai été coupable envers toi; j'ai eu tort, pardonne-moi.

Harmodius refusa la main que je lui présentais.

— Tu devines bien, ajoutai-je, que je ne me battrai pas avec toi; je ne me defendrais point, et sans doute tu n'as pas envie de m'assassiner; tu es sûr de l'attachement et de la fidélité de madame Dambergeac, que te faut-il de plus? Crois-tu d'ailleurs que je veuille de nouveau m'exposer à être traité par elle comme je l'ai été aujourd'hui?

— Oui, on t'arrangeait assez mal à ce que j'ai vu, répondit Harmodius que désarmait en ce moment la vanité satisfaite; — il paraît que tu as eu ton Waterloo.

— Complet et irréparable, répondis-je en souriant d'un air résigné; ainsi envoie-moi à Sainte-Hélène, mais ne me tue pas avec ton grand couteau.

Harmodius rit comme moi et prit ma main.

— Allons, dit-il, puisque tu es Napoléon, je serai Louis XVIII. — *Union et oubli!* — Mais si tu veux m'en croire, suis ta vertueuse détermination d'hier. Pars; tu reviendras nous voir quand tu seras raisonnable et guéri de ta passion... C'est qu'il faut en convenir, Marthe est aimable et jolie; à ta place j'aurais peut-être failli comme toi... quoique la femme ou la maîtresse d'un ami soient sacrées...

— Témoin Caroline, répondis-je en faisant allusion à mon ancienne mésaventure de l'Ecole de droit.

— Ah! oui, Caroline... Parbleu! j'avais oublié Caroline, s'écria Dambergeac, qui soudain éclata de son plus gros rire, en m'écrasant sans pitié de sa supériorité en fait de galanterie.

Ma blessure n'était rien: il fallait partir: mon séjour à C....., au lieu de servir mon ami, ne pouvait plus que compromettre son bonheur: la destinée de Marthe dépendait de ma raison. A plusieurs reprises, depuis la veille, ma détermination avait été bien arrêtée; en ce moment, j'éprouvais à l'exécuter un regret invincible. Je n'étais pas réellement amoureux, mais ma tête s'exaltait par les risques actuels de ma position. Il y avait là, sous ma main, un roman si bien commencé et qui promettait des scènes si pittoresques! Peut-être l'irritation soudaine que portent au cerveau, sinon au cœur, les obstacles et les périls inattendus, agit-elle alors sur l'esprit impressible de madame Dambergeac comme elle agissait sur moi-même. Le soir, au moment où j'étais loin d'attendre une pareille visite, la porte s'ouvrit, et la femme de mon ami entra dans ma chambre.

— Vous partez? me dit-elle d'une voix un peu tremblante.

— Demain, répondis-je avec une émotion égale à la sienne.

Se fiant à la foi des traités, Harmodius avait dîné en ville, et il passait sa soirée dehors. Je m'assis près de Marthe et pris sa main. La nuit tombait sans que nous la vissions venir; je me sentais troublé de plus en plus, et brûlé d'une autre fièvre que de celle de ma blessure. Elle était triste, et belle dans sa tristesse. Voyant que je ne lui disais plus mon amour,

elle m'avouait le sien. Peut-être était-il vrai. En parlant de notre séparation, elle pleurait. Et nous étions seuls, et l'œil menaçant n'était plus là. Oh! sans doute un autre regard, un œil divin et tutélaire veillait sur nous, car en sortant de cette chambre tentatrice, Marthe put embrasser son mari sans rougir, je pus serrer sans remords la main d'Harmodius.

Quelques jours après, je partis ; un mois plus tard, M. Morisset, piqué sans doute de sa déconvenue, sollicita son changement et quitta C..... pour une autre résidence. Un an s'est écoulé depuis ce temps; je n'ai pas revu madame Dambergeac, peut-être ne la reverrai-je jamais. Nous nous écrivons à l'insu d'Harmodius, qui s'offenserait sans doute de cette correspondance; il ne comprendrait pas, l'époux rancuneux et inintelligent, l'inappréciable service que lui rend mon amitié sous une apparence déloyale. Mes lettres, si matériellement innocentes, sont, depuis un an, la sauve-garde de Marthe, et la protégent contre les dangers nouveaux qu'elle peut courir, mieux que ne saurait le faire la surveillance de son mari ; elles jettent dans sa vie oisive une distraction, une attente, un intérêt qui l'empêchent de demander à de plus périlleux attachemens les émotions dont les femmes sont avides. Peut-être notre petit péché en détournera-t-il un bien plus grand ; peut-être, sans cette minime effraction de sa cage, par où elle peut passer en dehors la tête seulement, la colombe qui se croit esclave finirait-elle par en briser les barreaux. Mes lettres, d'ailleurs, ont pour Marthe plus d'un genre d'intérêt ; indépendamment des pâles violettes de l'amour malheureux que j'y sème avec profusion, je butine pour *mon amie* ces fleurs parisiennes, toujours avidement respirées par une exilée en province. Je lui parle des livres qu'elle doit lire, des étoffes nouvelles, des petites médisances de salon, hier de *Guillaume Tell,* demain de *I Puritani,* par où débute ce soir l'opéra italien ; mes lettres sont à la fois un feuilleton, un bulletin de modes, quelquefois un premier Paris, un journal complet enfin ; c'est quatre-vingts francs par an qu'économise Harmodius, et dont sans doute il ne m'aurait aucune reconnaissance.

Voilà, madame, la belle action dont je voulais vous entretenir. Maintenant, lorsqu'il m'arrivera de parler de mon mérite en termes respectueux, sourirez-vous encore? De grâce, applaudissez-moi un peu : que ce soit là ma récompense, car je n'en ai pas eu d'autre, et cela me décourage. Oui, souvent, en songeant à mon héroïsme qui restera toujours sans louange ni salaire, et surtout lorsque je me rappelle les blanches mains de Marthe, prisonnières dans les miennes pendant tout un long soir d'automne, j'éprouve un sentiment blâmable peut-être, mais que je veux avouer, car ceci est une confession générale ; j'éprouve, vous le dirai-je, madame?... le repentir de ma vertu.

FIN DE L'ACTE DE VERTU.

LA PEINE DU TALION.

I.

Vers le milieu du mois de décembre 1828, madame d'Argenest, une des femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin, recevait pour la première fois depuis son retour de la campagne. Décrire la physionomie d'une soirée parisienne n'entre pas dans le plan de cette étude; nous négligerons donc les traits communs à toutes les réunions du même genre pour appeler l'attention sur un seul épisode du tableau: c'était une scène expressive, quoique muette, jouée par deux personnages, d'un bout du salon à l'autre; un de ces drames imprudens qui, dans la confusion d'un raout, échappent aux observateurs superficiels, mais que dépistent, avec une infaillible perspicacité, les vieilles filles, les demoiselles bossues, les dames qui ne sont pas belles, celles-là surtout qui l'ont été, en un mot toutes les femmes mises à la réforme par la passion, et, par conséquent, embrigadées dans la gendarmerie de la vertu.

Le premier acteur de cette mystérieuse pantomime était un homme d'une trentaine d'années, dont l'air sérieux et les traits énergiques contrastaient avec l'enjoûment officiel de ses voisins. Debout près d'une table d'écarté, ses yeux, au lieu de suivre les chances de la partie, restaient invariablement fixés sur la glace de la cheminée; on eût pu croire qu'il éprouvait, à y savourer son image, le plaisir dont Narcisse mourut, si la pensive gravité de sa physionomie n'eût démenti une fatuité que la position diagonale de la glace rendait d'ailleurs impraticable. Évidemment il ne pouvait se voir, mais, en revanche, il apercevait les personnes placées dans l'autre partie du salon, et dont les moindres mouvemens lui étaient révélés sans qu'il eût besoin de tourner la tête de leur côté.

On regarde un homme en face, on ne regarde guère une femme laide ou une matrone; il est donc facile de deviner quel devait être l'objet de cette contemplation semblable à un espionnage: c'était en effet une jeune et belle personne qui occupait ainsi l'attention de l'observateur. Par un séduisant contraste, ses traits peu caractérisés appartenaient encore à l'adolescence, tandis que sa physionomie rayonnait des lueurs d'une maturité précoce; elle avait un visage de demoiselle, mais des yeux de dame. Hasard ou intelligente harmonie, sa mise reproduisait ce caractère complexe. Une robe de velours noir, qui trahissait les récentes somptuosités de la corbeille de mariage, faisait ressortir de blonds cheveux arrangés en bandeau avec une ingénue simplicité, tradition du pensionnat. Enfin, elle portait une parure de perles qu'on eût pu prendre pour un emblème, car la perle semble créée pour remplacer les boutons de l'oranger; elle est le symbole de la jeune fille changée en femme; la perle, c'est la fleur qui se fait diamant.

Assise au centre d'un cercle éblouissant de luxe et d'élégance, cette créature charmante paraissait isolée dans sa grâce comme l'est une reine dans sa majesté. Toutefois, malgré le calme de sa pose, un nuage fixé sur sur son front démentait cette sérénité royale: indifférente à la conversation de ses voisines, elle accueillait d'un air distrait et parfois avec une impatience mal déguisée les complimens des hommes empressés de la saluer. A chaque instant, elle tombait dans une rêverie involontaire et s'affaissait sur son fauteuil, comme si elle eût ployé sous la pression d'une de ces pensées dont, malgré sa souffrance, le cœur chérit la tyrannie. Son regard, quelquefois, peut-être en dépit d'elle-même, se portait vers la glace de la cheminée; mais en y rencontrant l'œil tenace et perçant qui étincelait dans le cristal comme brille à fleur d'eau la prunelle d'un serpent, il se détournait aussitôt. Un indéfinissable mélange d'impatience, de malaise et de crainte, assombrissait alors l'expression mélancolique de son visage; puis, attirée de nouveau par je ne sais quel charme, elle revenait se blesser à ce regard immuable qui, à travers tous les groupes ondoyant dans le salon, la poursuivait, comme dans un vol d'oiseaux le fusil d'un chasseur choisit la victime qu'il veut abattre.

Depuis quelques instans, la jeune femme, insensiblement subjuguée, ne cherchait plus à se débattre. Le dépit, l'inquiétude, le mécontentement, toutes les brumes de l'âme qui avaient jusqu'alors obscurci sa physionomie, s'étaient successivement fondues sous cette ardente contemplation, comme s'évapore un brouillard d'automne aux rayons du soleil. Ses yeux, d'un bleu sombre et velouté, fixés à leur tour sur la glace tentatrice, trahissaient de plus en plus un de ces secrets que la médisance des salons est toujours prête à déflorer sans pudeur ni pitié. Heureusement un incident inattendu mit fin à cette scène dont l'imprudence touchait au danger.

— Il me manque vingt francs, dit en ce moment un jeune homme blond et fort élégant assis à la table d'écarté: Sordeuil pariez-vous vingt francs pour moi?

A cette interpellation, le personnage au regard magnétique tressaillit, comme un rêveur brusquement éveillé; au lieu de répondre, il s'approcha de la table, jeta une pièce d'or sur le tapis et vint reprendre son poste d'observation. Dans ce mouvement, il heurta, sans le vouloir, un nouvel arrivant qui cherchait à fendre la foule pour aller saluer la maîtresse de la maison. Les deux hommes se retournèrent en même temps pour s'adresser des excuses; mais, en se trouvant face à face, la politesse banale empreinte sur leurs physionomies fit place à un étonnement réciproque qui, d'un côté, devint aussitôt un rayonnement de joie, et se changea, de l'autre, en une expression de contrariété non moins vive.

— George, s'écria le jeune homme qui venait d'entrer, toi, ici! à Paris! Et, sans achever sa phrase, il s'avança vivement, les bras ouverts.

Sordeuil réprima cet oubli de l'étiquette en saisissant à la fois les deux mains de son interlocuteur; puis, se penchant vers lui, il dit rapidement d'une voix basse:

— Je ne m'appelle plus George Trélan, mais George de Sordeuil; tu n'es pas mon frère, nous ne nous sommes jamais vus.

— Je ne suis pas ton frère! répondit le plus jeune que ces paroles rendirent immobile; que veux-tu dire?

— Rien, en ce moment. Quitte-moi, je le veux, Léopold, et souviens-toi qu'ici tu ne me connais pas.

— Quel mystère?

— Un mystère de mort; demain tu sauras tout; voilà mon adresse. Demain à une heure. Maintenant ne me parle plus et va-t'en.

Sordeuil glissa une carte dans la main de son frère en la lui serrant avec une impérieuse énergie, et il lui tourna le dos. Ce mouvement le mit en face du jeune homme blond qui venait de lui faire parier et perdre vingt francs à l'écarté.

— Comment, dit celui-ci d'un ton enjoué, une discussion pour un coup de coude au milieu de cette cohue, des adresses échangées! Avez-vous perdu la tête? Allons, mon cher Sordeuil, et vous, Trélan, calmez votre humeur belliqueuse, et permettez que je vous présente l'un à l'autre.

— Vous vous trompez, d'Epernoz, répondit le frère aîné en imposant silence à Léopold par un signe expressif; il ne s'agit pas ici d'une querelle, mais d'une reconnaissance. J'ai rencontré quelquefois dans le monde M. Trélan.

— Un cœur d'Amadis sous un frac d'étudiant en droit! reprit le joueur avec une emphase ironique; puisque nous sommes en paix, permettez-moi, vertueux Léopold, de faire une confidence au pêcheur que voici. Mes paroles pourraient blesser votre candeur de dix-huit ans.

— Au revoir, monsieur Trélan, dit Sordeuil en jetant à son frère un regard qui lui prescrivait de s'éloigner.

Soumis à cet ascendant de l'âge qui survivra toujours au droit d'aînesse, ou peut-être subissant l'influence du secret dont il attendait la révélation, car tout mystère est un pouvoir, Léopold s'éloigna en silence; mais, à défaut de paroles, ses traits, où brillaient la franchise et l'ardeur de la première jeunesse, exprimèrent l'émotion que lui avait causée cette rencontre inattendue.

— Maintenant que le lycéen est parti, reprit d'Épernoz, voici ce dont il s'agit. D'abord pardonnez-moi d'avoir perdu votre argent; je suis d'autant plus coupable, que je n'ai pas employé tout mon talent à le défendre. Mais voilà une demi-heure qu'un bonheur odieux me cloue à cette table de jeu, et j'ai affaire ailleurs; mon gros Othello vient d'arriver.

— Monsieur Javerval?

— Lui-même. Le voilà qui salue madame d'Argenest, là, près de la cheminée.

Au premier coup d'œil, le personnage désigné par d'Épernoz n'avait rien qui justifiât le nom tragique dont il se trouvait affublé. C'était un de ces beaux gros messieurs de quarante-cinq ans, à mine somptueuse et à tournure prépondérante, dont le mérite, méconnu des femmes du monde, est en revanche fort apprécié des danseuses. Le col, captif d'un carcan de mousseline trois fois empesée, l'abdomen embreloqué d'une demi-douzaine de cachets de montre cliquetant à chaque pas comme les sonnettes d'une mule, il florissait dans un habit noir tout neuf, dont les basques écartées par un embonpoint irrespectueux, tandis qu'il s'inclinait devant la maîtresse de la maison, lui donnait l'air d'un énorme scarabée, entr'ouvrant les ailes pour prendre son vol.

— Avez-vous remarqué l'épingle de son jabot? demanda le joueur à son ami.

— C'est un rubis, si je ne me trompe, répondit celui-ci.

— A merveille! et que pensez-vous de ce rubis?

— Je ne suis pas joaillier, dit Sordeuil avec une impatience mal déguisée.

— Je le sais; mais, d'après l'expression sournoise qu'a parfois votre regard, je vous croyais observateur. Eh bien! mon cher confident, je vais aider votre sagacité. Le rubis de ce bourgeois signifie qu'en ce moment sa femme est à l'Opéra où elle m'attend.

— En vérité! s'écria Georges dont la curiosité et l'intérêt parurent subitement éveillés.

— Puisque j'ai commencé, autant vaut tout vous dire; d'ailleurs j'ai besoin de vous. Sachez donc que cet homme replet est outrageusement jaloux, comme tous les hommes replets. Il va toujours furetant dans l'appartement de sa femme; il fouille les tiroirs, il ouvre les lettres, il compte, je crois, les feuillets de papier à l'instar de Bartholo. Bref, cela crie vengeance, et je suis le vengeur. Mais l'espionnage marital rendant les intelligences difficiles, j'ai dû aviser à un moyen de communication prudent et commode. Or, mons Javerval, dont le grand père était bijoutier, possède, pour sa décoration personnelle, une collection de pierreries à rendre jalouse une duchesse douairière. L'épouse opprimée m'en a donné la liste, dont j'ai composé une espèce de lexique, imité des fleurs persannes et des quipos indiens; dans cet idiome symbolique et hiéroglyphique, chaque pierre a son sens, chaque camée sa signification. Depuis qu'elle me distingue, madame Javerval préside elle-même à l'encravatement de son époux, qui se trouve ainsi l'agent de notre correspondance. Je vous assure que ce système est fort bon. Au lieu de perdre du temps et de commettre des imprudences en poursuivant la dame de mes pensées, je n'ai d'autre peine que d'attendre à la Bourse le mari, qui, chaque jour, a la complaisance de m'apporter à son cou un message de sa femme. Il est notre pigeon voyageur.

— Oh! vous êtes un séducteur habile! dit Sordeuil avec un sourire contraint.

— Mon cher, vous pouvez en croire mon expérience, car, étant marié maintenant, j'ai étudié la question sous ses deux faces. Si vous avez affaire à un mari, pas de lutte, mais exploitation toute pacifique. Il n'y a que les sots qui guerroient; l'homme d'esprit ne combat pas son ennemi, il l'utilise. Maintenant, voulez-vous me rendre un service?

— Parlez.

— Je vais à l'Opéra porter la réponse au rubis. Il faudrait que vous eussiez la complaisance d'accompagner ma mère e ma femme lorsqu'elles voudront partir.

— Ne suis-je pas tout à vous, mon cher Henri? répondit George avec empressement.

— Eh bien! venez; que je vous fasse reconnaître en qualité de cavalier servant; surtout quand je mentirai ne me trahissez pas. Ma femme est trop jolie pour ne pas avoir droit à des égards, et je serais désolé qu'elle soupçonnât mes énormités. Depuis quelque temps sa froideur m'a fait faire plus d'une réflexion sérieuse et morale. Il est certain qu'elle est cent fois mieux que madame Javerval, et souvent je me sens l'envie de devenir le plus exemplaire des époux, mais comment résister au plaisir de ridiculiser ce gros homme qui m'a fait perdre cinquante mille francs à la Bourse?

— La vengeance! elle justifie tout, dit Sordeuil d'un ton grave.

— Vous accentuez ce mot-là d'une manière un peu corse, répondit en riant d'Épernoz; pour moi, je ne comprends que la vengeance parisienne.

A ces mots, l'époux infidèle prit le bras de son confident et traversa le salon en se dirigeant vers la jeune femme qui, un moment auparavant, avait entretenu un colloque mystérieux avec ce dernier, au moyen de la glace de la cheminée.

II.

En voyant approcher son mari, accompagné de l'homme dont le regard semblait posséder sur elle une puissance inexplicable, madame d'Épernoz éprouva un malaise que trahit aussitôt sa contenance; elle regarda d'un autre côté en adressant la parole à une de ses voisines; puis, sans attendre la réponse, se redressa sur son fauteuil et respira à plusieurs reprises un flacon suspendu à son bracelet, comme si elle se fût préparée à une crise imminente. Les deux hommes arrivèrent jusqu'à elle sans qu'elle parût les avoir aperçus; à la voix de son mari, elle tourna la tête, sourit avec calme et répondit au salut de Sordeuil en affectant l'air froid et distrait par lequel les femmes cherchent à se débarrasser d'un indifférent ou d'un importun.

— Ma chère Clémence, lui dit d'Épernoz d'un ton gracieux, on vient de me prévenir qu'il y a ce soir une réunion des actionnaires du bazar. Il est nécessaire que j'y assiste pour veiller à nos intérêts, car il est question d'une mesure dont l'adoption me contrarierait beaucoup. J'y vais donc aller. Si l'assemblée se prolonge trop pour que je puisse revenir, voici monsieur de Sordeuil qui, en vrai chevalier français, se met à tes ordres et à ceux de ma mère; je lui confie mes pleins pouvoirs.

— Si vous êtes obligé de partir, répondit la jeune femme avec vivacité, nous en allons faire autant; je ne tiens nullement à rester ici.

— Songe que ma mère a commencé son whist; l'arracher à sa partie serait attenter à la piété filiale; d'ailleurs, continua-t-il en s'appuyant sur le dos du fauteuil, il y a là trois ou quatre femmes qui seraient trop contentes si tu partais.

Clémence accueillit ce compliment par un sourire dont le

dédain pouvait s'appliquer également à la galanterie de son mari et à la jalousie de ses rivales ; puis, prenant brusquement son parti, mais selon l'usage des femmes, habile à en décliner la responsabilité :

— Puisque vous le voulez, je resterai, dit-elle.

— En vérité, madame, reprit d'Épernoz en souriant, ne dirait-on pas que je vous impose le plus cruel des sacrifices? est-il donc si pénible de régner?

D'un geste circulaire, qui rappelait le maréchal de Villeroy disant à Louis XV enfant : Sire, tout ce peuple est à vous, le jeune homme montra à sa femme la brillante réunion dont ils étaient entourés et qu'il semblait mettre à ses pieds par cette muette flatterie. Il se pencha ensuite vers elle, lui murmura à l'oreille un tendre adieu, effeuilla, en un mot, à ses genoux toutes les fleurs hypocrites dont un mari de bonne compagnie a toujours l'attention de couvrir ses infidélités, et, la conscience tranquillisée par la conviction de n'avoir manqué à aucune des règles du savoir-vivre, il se disposa à partir. En se redressant, son dos heurta le nez d'un gros monsieur qui commençait une fort belle révérence.

— Mille pardons, mon cher Javerval, s'écria le jeune homme; je ne vous voyais pas ; c'est cette superbe escarboucle que vous avez à votre jabot qui m'a ébloui.

— Madame, j'ai bien l'honneur... Toujours belle comme un ange, dit le banquier en recommençant son salut ; puis, offrant une main à son déloyal confrère, tandis qu'il rangeait de l'autre les plis de son jabot pour mettre en évidence son épingle : c'est un assez joli petit rubis, reprit-il ; mais j'ai des pierres beaucoup plus belles. Je voulais mettre aujourd'hui un camée en onix, qui représente l'apothéose de Germanicus ; un morceau rare, vrai antique ! mais madame Javerval m'a dit : Pourquoi ne mettez-vous pas votre rubis? et j'ai obtempéré à ce désir; car, poursuivit-il en s'adressant galamment à madame d'Épernoz, un mari doit être le premier esclave de sa femme.

D'Épernoz serra la main du gros homme avec un sérieux admirable, prit congé de Clémence par un dernier sourire, et partit pour son rendez-vous, après avoir jeté à son confident un de ces regards diaboliques, qu'échangeaient au passage les augures de Rome. Plusieurs femmes s'étant levées pendant ce dialogue, un fauteuil se trouvait vacant près de là ; tandis que monsieur Javerval, suant sang et eau afin de sortir d'un compliment où s'était engravée son amabilité, allongeait le bras pour en prendre possession, Sordeuil, jusqu'alors témoin muet de tout ce qui s'était passé, s'en empara, et s'assit à côté de madame d'Épernoz, en homme décidé à maintenir les droits du sigisbéisme qui venait de lui être conféré. Le banquier fronça le sourcil sans rien dire, et chercha de l'œil un autre siége. La jeune femme ne se serait peut-être pas avoué qu'en ce moment un tiers lui semblait de trop ; mais sa pensée secrète se trahit malgré elle.

— N'allez-vous pas aussi à l'assemblée des actionnaires du bazar? demanda-t-elle à l'homme au rubis.

— Quelle assemblée, madame? répondit celui-ci en ouvrant de gros yeux.

Involontairement Clémence regarda son voisin, qui ne répondit à cette interrogation que par un sourire ironique.

— Il n'y a jamais de réunion le soir, reprit monsieur Javerval ; on vous a fait là un conte, madame.

— Cela est possible, dit froidement Sordeuil ; mais ce qui n'est pas un conte, c'est la faillite de la maison Oberlin de Bruxelles.

— Les Oberlin ont manqué ! s'écria le banquier en écarquillant de nouveau ses yeux effarés.

— On ne parle que de cela dans l'autre salon.

— Madame, voulez-vous bien permettre?... Sans chercher cette fois à terminer sa phrase ni sa révérence, monsieur Javerval se rua à travers les groupes qui le séparaient de l'autre pièce, comme se lance dans un taillis le sanglier qui entend siffler une balle à son oreille.

En toute autre circonstance, madame d'Épernoz n'eût pas refusé un sourire à l'habileté de son sigisbée et à la déroute de l'importun, mais l'émotion mystérieuse qu'elle éprouvait depuis le commencement de la soirée étouffa toute étincelle de gaîté. Jouant avec son éventail, les yeux fixes, mais ne regardant rien, insouciante en apparence, quoique sa respiration irrégulière démentît ce calme affecté, elle paraissait plongée dans une de ces distractions qui servent de maintien aux femmes au moment d'une crise redoutée, et parfois désirée. D'un regard rapide, George s'assura que d'Épernoz était sorti du salon : se penchant ensuite vers l'épouse trahie :

— Madame, lui dit-il avec un accent pénétrant, ma désobéissance est involontaire. Si l'on ne m'eût amené près de vous, je n'aurais pas enfreint votre défense ; mais vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que je m'éloigne; dites, le voulez-vous ?

Clémence se sentit désarmée par cette soumission inattendue, et sa physionomie, moins sévère, laissa percer la satisfaction intime qu'inspire toujours à une femme le sentiment de son autorité. D'une voix dont la douceur était déjà une récompense.

— Restez, dit-elle, et écoutez-moi. Je devrais vous haïr, mais je ne le voudrais pas. C'est moi qui suis offensée, et c'est moi qui vous demande la paix.

— Offensée ! reprit le jeune homme, suis-je donc si coupable ?

— Ne revenons pas là-dessus. J'aime mieux reconnaître que, depuis longtemps, nous avons eu tort tous deux; vous, de me parler comme vous l'avez fait trop souvent ; moi, de prendre au sérieux un langage que vous vous reprochez sans doute, et qu'expiera désormais votre conduite.

— Je ne me reproche rien, je n'expierai rien ; le bannissement dont vous me punissez depuis quinze jours ne m'a pas changé. Ce que je vous ai dit, Clémence, je le pense encore, je le penserai toujours.

— Est-ce ainsi que vous répondez à la confiance de votre ami ?

Sordeuil saisit l'extrémité de l'éventail comme s'il en eût voulu regarder les arabesques, mais, en réalité, pour donner un prétexte à son attitude familière.

— L'amour, dit-il, autorise tout, même la vérité. J'ai toujours méprisé l'hypocrisie, qui sert de masque aux passions mesquines. Un autre chercherait à pallier ce que vous appelez ma trahison à l'égard de votre mari. Je le hais, moi, et je vous le dis ; je le hais de tout l'attachement que j'ai pour vous ; car il vous rend malheureuse.

— Je ne vous demande pas de pitié, interrompit la jeune femme avec l'accent de l'orgueil révolté.

— Et ce n'est pas de la pitié que je vous offre, mais le dévoûment le plus désintéressé, le plus absolu.

— Je ne veux pas d'un dévoûment qui refuse de comprendre que j'ai des devoirs à remplir.

— Des devoirs ! répéta George avec ironie, et envers qui? envers un homme qui n'a jamais songé aux siens, qui vous trompe aujourd'hui comme hier, comme demain !

— Prouvez-le moi ! s'écria madame d'Épernoz, emportée par la jalousie au-delà des bornes de la prudence.

Sordeuil eut l'air d'hésiter ; puis, d'une voix rendue plus incisive par une expression à la fois indignée et compatissante :

— Vous croyez votre mari en rendez-vous d'affaires, répondit-il, et il est en ce moment à l'Opéra avec madame Javerval.

— Je ne vous crois pas, s'écria Clémence, dont les yeux étincelèrent subitement, tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante ; et, cela fût-il vrai, il est une chose plus odieuse peut-être que l'infidélité d'un époux, c'est la trahison d'un ami. Quoiqu'on vous ait institué mon gardien, je ne suis pas, je pense, condamnée à vous écouter. Quand ma belle-mère voudra partir, nous vous ferons prévenir.

George se leva.

— J'attendrai vos ordres, madame, dit-il, en accompagnant ces paroles d'un salut respectueux, et il s'éloigna. Au moment où il entrait dans l'autre salon, son frère, qui, depuis leur rencontre ne l'avait pas perdu de vue, s'approcha de lui et voulut lui prendre la main ; mais cette avance fut repoussée.

— Demain, lui dit Sordeuil en passant outre d'un air soucieux et sombre.

Après le départ de son déloyal cavalier servant, madame d'Épernoz resta quelque temps immobile, savourant dans un morne recueillement la blessure qu'elle venait de recevoir. Bientôt le dépit, l'orgueil, l'indignation, toutes les passions vindicatives qui fermentent au cœur d'une épouse outragée, lui rendirent le doute insupportable; elle maudit l'esclavage de son sexe, qui ne lui permettait pas d'aller s'assurer de la vérité; elle fut sur le point de rappeler George pour lui demander la preuve de son accusation; enfin, hors d'elle-même, ne sachant quel parti prendre, et obéissant à l'instinct de son impuissance, elle promena tout autour d'elle le regard d'une châtelaine persécutée qui cherche un défenseur. Ses yeux interrogèrent successivement les visages des hommes épars dans le salon, sans rencontrer sur aucun d'eux la sympathie chevaleresque dont elle éprouvait le besoin. Au moment où elle baissait la tête par un mouvement de désappointement dédaigneux, quelques paroles murmurées d'une voix douce et un peu tremblante la lui firent relever; elle aperçut devant elle Léopold Trélan. Après une longue hésitation, l'étudiant s'était armé de tout son courage pour accomplir cet acte fort simple en apparence, mais assez redoutable en réalité, surtout à dix-huit ans, qui consiste à venir saluer une femme à la mode. Les joues empourprées par une timidité qui avait joint son fard aux fraîches couleurs de l'adolescence, il avait déjà dit trois fois : Madame, et deux fois : J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Cette gaucherie eût peut-être trouvé grâce devant une coquette à chevrons, mais Clémence était trop jeune elle-même pour apprécier le mérite d'un novice, et trop pénétrée de sa propre émotion pour songer à celle dont elle pouvait être la cause. A la vue de l'élève en droit incliné devant elle, et en apparence pétrifié au milieu de son salut, le seul sentiment qu'elle éprouva fut cette espèce de joie qu'inspire au milieu d'une foule indifférente la vue d'une personne en qui l'on a confiance.

— Monsieur Trélan, dit-elle en interrompant vivement le compliment laborieux qui lui était adressé, si je vous demande un service, me le rendrez-vous?

— Un service, répéta Léopold, qui se redressa et parut grandir; parlez, madame, et fallût-il aller au bout du monde...

— Je ne vous enverrai pas si loin, interrompit la jeune femme en essayant de sourire; je ne réclamerai de votre complaisance que ce qu'il en faut pour aller d'ici à l'Opéra.

— J'y vais à l'instant, madame... dès que j'aurai reçu vos ordres.

Clémence hésita un instant, et peut-être, en examinant la physionomie rayonnante de son nouveau servant, se repentit-elle de sa démarche : mais la jalousie l'emporta sur la réserve.

— Je désire savoir si M. d'Épernoz est à l'Opéra, dit-elle, en cachant son embarras sous un air d'insouciance.

En voyant un message pour lequel son imagination rêvait déjà quelque but héroïque, aboutir le plus bourgeoisement et le plus moralement du monde à un mari, Trélan sentit tomber son exaltation.

— Et que dirai-je à M. d'Épernoz? demanda-t-il d'une voix dolente.

— Rien, répondit la jeune femme, aussi mal à l'aise que son interlocuteur; veuillez seulement vous assurer de sa présence... Vous le trouverez peut-être aux baignoires.

L'étudiant s'inclina et partit, aussi désappointé qu'autrefois un poursuivant d'armes qui, après avoir chaussé en songe l'éperon d'or de la chevalerie, se serait réveillé page comme devant.

Sordeuil avait repris sa position près de la table d'écarté, et de là il avait suivi des yeux, avec une curiosité mêlée d'impatience, la manœuvre de son frère. Pendant tout le temps que dura l'absence de celui-ci, Clémence affecta de ne pas regarder de ce côté, et se mêla à la conversation du groupe dont elle faisait partie; mais, malgré ses efforts pour paraître calme, l'altération de ses traits attestait une émotion extraordinaire. Au bout d'une demi-heure, le messager était revenu.

— Madame, dit-il en essayant une assurance cavalière, M. d'Épernoz est en effet à l'Opéra.

La jeune femme pâlit et sourit en même temps. Tout autre qu'un écolier eût compris et fût devenu muet; le candide Léopold poursuivit résolument :

— Je l'ai trouvé, ainsi que vous le pensiez, aux baignoires, loge n° 13.

— Seul? demanda Clémence d'une voix à peine distincte.

— Seul! non pas vraiment, reprit l'étudiant d'un air fin; il y avait dans la loge deux belles dames, madame Javerval et sa sœur.

Madame d'Épernoz ne répondit pas, mais sa main, en se contractant, brisa son éventail. Le jeune homme ne s'aperçut de rien : à dix-huit ans on regarde beaucoup sans voir.

— Lorsque je suis arrivé à l'Opéra, continua-t-il pour soutenir la conversation, on jouait le second acte de *Guillaume Tell*. Nourrit et madame Damoreau disaient leur duo; vous savez, madame, le duo que vous chantez si bien, et que j'ai essayé une fois avec vous.

Tout en parlant, Léopold, persuadé que le message qu'il venait d'accomplir lui donnait droit à une récompense, et s'enhardissant à la réclamer, se penchait pour prendre possession d'un fauteuil; avant qu'il eût le temps de s'asseoir, Clémence lui dit d'un ton bref :

— Je vous remercie de votre complaisance, monsieur Trélan, et je n'en veux pas abuser en vous retenant plus longtemps; d'autres ont des droits à votre amabilité. On vient de former un quadrille dans l'autre salon, et personne n'a invité mademoiselle Daligny.

— Mais elle est bossue! répondit le jeune homme d'une voix plaintive.

— A peine. D'ailleurs où serait le mérite, si elle était jolie?

Léopold jeta un regard farouche sur la danseuse en disponibilité, mais n'osa faire aucune nouvelle objection, car il était à l'âge heureux où l'on regarde l'obéissance passive comme un moyen de succès auprès des femmes et comme un titre à leur reconnaissance. Un moment, après l'étudiant furieux et la jeune fille radieuse traversèrent le salon pour se rendre à la contredanse.

Débarrassée de son messager, madame d'Épernoz se tourna du côté de Sordeuil et lui désigna, d'un regard impérieusement expressif, le fauteuil vacant auprès d'elle. George obéit en homme expérimenté; il fit le tour du salon, adressa la parole à plusieurs personnes et finit par se trouver assis à son ancienne place, sans qu'on eût remarqué cette manœuvre.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui demanda la jeune femme d'une voix saccadée; vous paraissez triste.

— Ne suis-je pas exilé? répondit-il en attachant sur elle son regard scrutateur.

— Vous ne l'êtes plus; ainsi soyez aimable et tâchez que je le devienne, car l'ennui et la maussaderie de cette soirée m'ont gagnée malgré moi.

— Croyez-vous maintenant que je vous aie dit la vérité, demanda Sordeuil, décidé à reprendre d'un seul pas le terrain qu'il avait perdu quelques instans auparavant.

— Pas un mot sur lui, interrompit Clémence avec emportement; parlez-moi de vous, de moi, de tout ce que vous voudrez, mais de lui, jamais.

— Jamais de lui, toujours de nous! répondit l'amant empressé d'acquiescer à cette convention.

— Vous aviez raison, il est avec cette femme; voilà trois mois que j'en veux douter. Oh! je ne suis plus assez belle ni assez jeune, quoique vous prétendiez le contraire; ne me parlez plus de lui, vous dis-je. Comment me trouvez vous ce soir? Vous ne remarquez seulement pas que j'ai mis une robe noire. Ne disiez-vous pas, l'autre jour, que vous préfériez le noir dans la toilette d'une femme?

— Vous m'aimez donc?

— Je ne sais; s'il était là, je vous répondrais : oui, devant lui. Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ici? j'ai la tête en feu. Surtout ne me parlez jamais de lui, et dites-moi de jolies choses, comme il lui en dit sans doute.

Un indifférent aurait eu pitié du sourire convulsif qui ac-

compagna ces paroles, mais les amans ont, en certain cas, un privilége de cruauté. Au lieu de calmer la souffrance dont il était témoin, George l'exaspéra; loin de chercher à guérir la blessure qu'il venait de faire, il l'élargit, afin d'y frayer un passage à sa passion, jusqu'alors repoussée; car on ne pénètre que par la violence dans le cœur d'une femme vertueuse, et toute blessure est une brèche. Avant la fin de la soirée, ce machiavélisme obtint un succès dont eût rougi peut-être un amour plus compatissant et plus généreux. En quittant madame d'Épernoz, après l'avoir reconduite chez elle, Sordeuil emporta un aveu décisif, arraché à l'indignation de l'épouse outragée, plutôt qu'à la faiblesse de la femme attendrie.

III.

Le lendemain, bien avant l'heure qui lui avait été désignée au bal, Léopold entra dans l'appartement que son frère occupait, dans une élégante maison de l'avenue des Champs-Élysées.

— Maintenant, dit il, explique-moi, je t'en conjure, le mystère dont tu t'environnes. Si ma curiosité seule était excitée, je la surmonterais pour ne point te paraître importun; mais à l'étonnement que ta conduite me cause se mêle une sorte de frayeur superstitieuse dont je ne puis me rendre compte et pour laquelle je te demande de l'indulgence.

— Ai-je donc l'air d'un tyran de mélodrame? demanda George en souriant tristement.

— Que te dirai-je? Ta vue a bouleversé toutes mes idées. Je te croyais à Hières ou à Nice et je te rencontre à Paris, il n'y a pas un an que Blanche, que ta femme est morte, et tu n'es pas en deuil; et je te trouve au bal! enfin que signifie ce faux nom que tu as pris?

— Holà! maître Léopold, répondit Sordeuil en fronçant le sourcil, il me semble que vous changez nos rôles et qu'en ce moment vous faites un peu trop le frère aîné. Avant de m'interroger, répondez moi. Comment se fait-il que vous connaissiez d'Épernoz?

L'étudiant ne chercha pas à dissimuler la surprise que lui causait cette question.

— D'Épernoz, répondit-il, était au service avant son mariage. Je l'ai connu, il y a deux ans, à Cherbourg, où il se trouvait en garnison. En arrivant à Paris pour y faire mon droit, il y a une quinzaine de jours, je suis allé chez lui, et notre liaison s'est renouée.

— Et c'est toi qui, à Cherbourg, l'as introduit dans notre famille?

— Cela est vrai; il avait envie de voir le monde, et comme il ne connaissait personne dans la ville, je l'ai présenté, d'abord, à ma mère et à Blanche...

— Si tu n'étais pas mon frère, interrompit George d'une voix sourde, ce que tu viens de me dire serait la mort pour l'un de nous.

— Explique-toi, répondit Léopold troublé par ces paroles.

Sordeuil fit plusieurs tours dans la chambre comme pour maîtriser son émotion; puis, se rapprochant de l'étudiant:

— J'ai tort, lui dit-il, d'un air plus calme. Pourquoi t'accuser? Enfant que tu étais alors, pouvais-tu prévoir les suites fatales de ton imprudence? Aujourd'hui, tu es un homme, je te dirai tout. Une affaire où se trouve engagé mon honneur et peut-être ma vie ne doit pas te rester étrangère. D'ailleurs, j'ai besoin de ta discrétion et de ton obéissance; tu en vas comprendre la nécessité, car je ne te crois pas d'humeur, non plus que moi, à laisser un outrage impuni, à tendre l'autre joue après un soufflet.

— On t'a insulté! s'écria le jeune homme avec une impétuosité digne du Cid; s'il te faut un second, songe que je suis ton frère, et que personne avant moi n'a le droit d'être à tes côtés.

— Bien! Léopold; si avant peu tu deviens l'aîné de la famille, elle aura en toi un noble chef. Écoute-moi donc, et d'abord oublie que tu sors d'un bal; chasse de ton esprit ces images de plaisir, cette musique enivrante, ces femmes plus enivrantes encore. C'est à une scène de deuil que je vais te conduire.

Sordeuil s'assit et resta quelque temps le front appuyé sur la main, évoquant ses souvenirs dans un morne recueillement.

— Il y a dix mois, dit-il enfin, après deux ans de station aux Antilles, je revenais à Cherbourg, avec quelle joie! tu dois le comprendre. J'allais revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis si longtemps; ma femme, en qui j'avais placé le bonheur de ma vie! mes frères, enfans encore; toi-même, Léopold, le plus cher d'eux tous. Nous arrivâmes dans la rade à la fin d'une nuit froide et sombre. Incapable de modérer mon impatience, je me fis débarquer aussitôt. Le mauvais temps que nous venions d'essuyer en mer régnait encore sur la ville. Une pluie glacée fouettait les dalles du port, désert en ce moment, et le vent sifflait avec violence à travers les cordages des navires. Superstition de marin, ou plutôt pressentiment trop juste, ce triste orage d'hiver qui accueillait mon retour me fit éprouver une anxiété jusqu'alors inconnue. Ce n'est point ainsi, me disais-je, que l'absent doit rentrer dans sa famille. J'aurais payé de n'importe quel prix une heure de jour, un rayon de soleil. D'un pas rendu plus rapide par une inquiétude indéfinissable, je franchis les rues qui me séparaient de notre maison; là, je m'arrêtai un instant sans oser frapper. Un incident imprévu mit fin à mon irrésolution. En levant les yeux vers l'appartement de Blanche, j'aperçus des lumières à travers les rideaux. Des lumières à cette heure de la nuit! Était-ce donc une fête? Mon arrivée était-elle devinée et attendue? Je m'avançai, la porte n'était pas fermée; je montai l'escalier; celle de l'appartement était également ouverte. Dans les premières chambres, plusieurs femmes allaient et venaient d'un air d'agitation et de trouble; je passai au milieu d'elles sans qu'elles fissent attention à moi, et j'arrivai enfin à l'appartement de Blanche. Ce que je vis alors, je ne le compris pas d'abord, tant ce coup de foudre fut soudain et inouï. Un triste désordre avait bouleversé le calme et l'harmonie de cette chambre, où s'étaient écoulées les plus belles heures de ma vie. Les meubles me parurent déplacés au hasard; quelques bougies brûlaient çà et là, luttant contre les lueurs blafardes du jour naissant. Sur la commode, hôtel improvisé, j'aperçus un crucifix, un rameau de buis, enfin, tous les apprêts d'un sacrement redoutable; en même temps, je sentis une odeur d'éther, ce parfum des mourans, et mon cœur se glaça, car je crus respirer une exhalaison de la tombe. Éperdu, j'entrai. Un cri d'effroi m'accueillit, et une femme, Antoinette, ma belle-sœur, se jeta au-devant de moi; je la repoussai, mais sans avoir la force de faire un pas de plus, et je restai pétrifié en face du lit, dont les rideaux ouverts me laissaient voir une forme humaine étendue, pâle, immobile, expirante enfin, si déjà elle n'était pas morte. C'était Blanche!

Léopold prit la main de son frère et la serra en silence.

— Ne te mets pas en frais de compassion, reprit Sordeuil avec amertume, tu te reprocherais peut-être ta sensibilité. Un mouvement que fit la mourante m'arracha de ma stupeur; je me précipitai vers elle, je la pris dans mes bras, j'essayai de réchauffer de mes baisers ses mains et ses joues déjà glacées; en contemplant dans ma douleur avide ce visage si beau jadis, maintenant défiguré par la souffrance, je ne pleurais pas, mais je sentais mon cœur se briser et se dissoudre. Ranimée sans doute par mes étreintes désespérées, elle ouvrit les yeux et les fixa sur moi; ne pouvant parler, je lui souris, comme on fait à ceux qui meurent; une affreuse terreur qui se peignit aussitôt sur ses traits fut sa seule réponse. Elle retira sa main par un effort dont l'énergie l'épuisa sans doute, car sa tête, que j'avais soulevée, retomba pesamment sur l'oreiller. Machinalement, je repris cette main que semblait me disputer quelque incompréhensible caprice de l'agonie; je la sentis frémir et se fermer convulsivement dans la mienne; sans savoir ce que je faisais moi-même, par une sorte de contradiction inconcevable dans un pareil moment et que la fatalité seule peut expliquer, je l'entr'ouvris de force, malgré sa crispation nerveuse. Un médaillon tomba sur le lit; je le saisis avidement. — Mon portrait! pensai-je; elle a voulu me dire adieu et donner à mon image son dernier soupir. Je regardai... Écoute ceci, Léopold; toi

qui es à l'âge où toutes les femmes paraissent des anges dont la terre est indigne: ce portrait n'était pas le mien; c'était celui d'un jeune homme, d'un inconnu!

J'ignore ce qui se passa en moi. Blanche avait perdu connaissance, et Antoinette lui faisait respirer des sels. Sans parler, je présentai à celle-ci le médaillon dont je venais de m'emparer. Sans doute, à défaut de paroles, mon visage annonçait une résolution terrible, car elle se jeta sur moi, m'enchaîna de ses bras, et me montrant sa sœur d'un regard suppliant:

— Ayez pitié! me dit-elle; ne voyez-vous pas qu'elle va mourir?

— Le nom de cet homme? répondis-je en me dégageant.

J'avais prononcé ces mots d'une voix très basse, et pourtant, chose étrange! malgré son évanouissement, Blanche les entendit. Par un surnaturel effort, elle se dressa sur son séant; je me jetai en arrière pour qu'elle ne me touchât pas; mais elle, ouvrant péniblement ses yeux déjà vagues et obscurcis, n'eut pas l'air de songer à moi. Elle chercha sa sœur, qui s'était placée entre nous deux, se souleva vers elle, et d'une main lui ferma la bouche; puis, adressant à je ne sais quelle image invisible un sourire où sembla s'exhaler la dernière flamme d'un amour à peine vaincu par la mort, murmura quelques mots que je ne pus comprendre, quoique je me fusse penché pour les recueillir, et s'étendit lentement sur le lit, sur la tombe, dois-je dire, car c'en était une: Blanche se mourait.

En ce moment, le tintement d'une petite cloche se fit entendre au dehors; un bruit de pas s'y mêla bientôt. On s'arrêta devant la maison; puis les pas retentirent dans l'escalier. Enfin la porte s'ouvrit: sur le seuil j'aperçus un prêtre, et derrière lui, dans l'autre chambre, plusieurs femmes tenant des cierges. C'était le viatique qu'on apportait à la mourante. Je ne suis pas impie, mais à cette vue, l'enfer que j'avais dans le cœur se révolta. J'allai brusquement au devant du vieillard:

— Cette femme est à moi, monsieur, lui dis-je en l'arrêtant; personne ne lui parlera en ce moment.

— Cette femme est à Dieu, à qui nous sommes tous, répondit le prêtre d'une voix calme et grave; si vous voulez vous placer entre le maître et sa créature qu'il appelle à lui, faites-le comme un chrétien. Priez pour celle qui bientôt priera pour vous dans le ciel.

Il accompagna ces paroles d'un regard devant lequel se baissa le mien. En face d'un lit de mort, la religion est souveraine; je l'éprouvai, car une honte soudaine se mêlant à ma fureur, je me rangeai pour laisser passer cet homme qui venait au nom d'un Dieu dont la tempête m'avait parlé plus d'une fois. Profitant d'une lueur de vie qui brillait encore au front de Blanche, il commença sans retard son ministère. Je voulais m'éloigner, car je ne sentais dans mon cœur ni religion ni miséricorde, et il me semblait que ma place n'était pas là. Les femmes agenouillées dans l'autre chambre me fermèrent le passage; je n'osai sortir. Au milieu de ces étrangères qui pleuraient et priaient, je restai seul debout, sans larmes ni prières. Une seconde fois le regard du vieillard s'arrêta sur moi; une seconde fois je me sentis vaincu, et je me mis à genoux; mais si mon front se courba, mon œil resta sec et ma bouche muette. Les oraisons du prêtre, les sanglots d'Antoinette, les soupirs de plus en plus étouffés de celle que j'avais tant aimée, laissèrent mon cœur aride comme font les vagues de la grève qu'ils arrosent. Dans ce cœur si cruellement éprouvé, il ne restait plus qu'une seule veine palpitante et féconde, celle de la vengeance. A la vue du portrait que je froissais dans ma main en le dévorant du regard, mais en le cachant à tous les yeux, cette veine venait de s'ouvrir pour ne se refermer jamais.

La triste cérémonie achevée, tout le monde se leva et sortit; seul je restais à genoux, aveugle et sourd à ce qui se passait. Le prêtre s'approcha de moi. Il avait été le confesseur de Blanche; il savait tout.

— Cette heure terrible, me dit-il, doit être une heure de réconciliation et de miséricorde. Vous avez joint vos prières aux nôtres; que le ciel vous en récompense! Mais sans la charité, la prière est-elle complète? Cette pauvre femme paraîtra-t-elle devant son juge chargée de votre colère? Lui refuserez-vous, quand elle va mourir, une parole de pardon?

Il m'avait pris la main, et je me laissai conduire près du lit. L'agonie faisait des progrès si rapides, que d'un instant à l'autre la figure de Blanche se décomposait, et revêtait une expression plus funèbre. A cet aspect, je devins faible, et je sentis un flot de larmes monter de mon cœur à mes yeux. Ému d'une irrésistible pitié, je me penchai vers cette belle moitié de ma vie que j'allais perdre pour toujours. J'approchai mes lèvres de son front baigné de sueur par l'haleine de la mort, et d'un accent que brisait la douleur:

— Blanche, lui dis-je, peux-tu m'entendre? C'est moi; c'est George.

— Henri, me répondit un souffle plutôt qu'une voix.

Je bondis en arrière.

— Que Dieu lui pardonne! m'écriai-je, et je m'élançai hors de la chambre.

Un moment après, on vint m'annoncer la mort de Blanche, dont le dernier soupir s'était peut-être exhalé avec le nom de son amant. Sa sœur et son confesseur gardèrent fidèlement son secret; je ne pus rien savoir. Le jour même, laissant à d'autres le soin de lui creuser une tombe, je quittai Cherbourg. La morte était à Dieu, comme avait dit le prêtre, et je ne pouvais frapper un cercueil; mais l'homme vivait sans doute encore, et lui m'appartenait. Il me fallait sa vie pour mon honneur; je le jurai par un de ces sermens qu'on ne viole pas. Où le chercher cependant, et comment l'atteindre? Son portrait et le nom de Henri étaient les seuls indices qui pussent me mettre sur sa voie, car à qui m'adresser sans publier ma honte? Heureusement, l'instinct de la vengeance est infaillible. Sur le médaillon était la date de Paris et le nom du peintre. J'accourus à Paris; je fis une tache à la miniature, et j'allai chez cet homme.

— Un de mes amis dont vous avez peint le portrait, lui dis je, m'a chargé de vous l'apporter pour y faire une réparation.

Il jeta les yeux sur l'ivoire, et, après une seconde de réflexion, le nom que je poursuivais s'échappa de sa bouche. Ce nom, faut-il te le dire, et ne l'as-tu pas déjà deviné?

Sordeuil se leva, ouvrit un bureau, et y prit un médaillon qu'il présenta à son frère.

— D'Épernoz! s'écria Léopold en baissant la tête.

IV.

— La trace trouvée, reprit George, le reste était facile. J'appris que depuis quelques mois d'Épernoz avait quitté le service pour se marier, et qu'il habitait Paris. J'allai l'attendre à sa porte. Il sortit enfin; mais il n'était pas seul, sa femme l'accompagnait. A cette vue, ma main prête pour l'outrage resta paralysée. Cette femme est jeune et belle, comme tu sais. Il l'aime sans doute, me dis-je. Cette pensée illumina soudainement mon esprit et ouvrit à ma vengeance une route imprévue. Les fortes passions sont patientes, parce qu'elles sont sûres d'elles-mêmes. Mon plan fût fait aussitôt; je le mûris nuit et jour, et j'en combinai les moindres détails avec une prudence inouïe. Sous prétexte de rétablir dans le Midi ma santé altérée par une campagne pénible, j'obtins du ministre un congé illimité. Tout le monde me crut parti pour Nice. Toi-même, qui étais alors à Nantes, tu fus trompé comme les autres. Ayant passé ma vie sur mer ou dans les ports, personne ne me connaissait à Paris; ainsi aucun obstacle de ce côté. Tout me servit d'ailleurs. Il se trouva qu'un de mes amis, à qui j'ai sauvé la vie aux Antilles, fréquentait le monde que voit ici d'Épernoz. Sur ma demande, il m'y introduisit sous ce nom de Sordeuil qui a appartenu autrefois à notre famille. Bientôt j'y rencontrai l'homme pour qui je m'abaissais à cette vie de mensonge. Je me liai facilement avec lui, car la frivolité de son caractère en exclut la défiance et le rend peu réservé dans le choix de ses amis. Nous devînmes intimes, et sa maison me fut ouverte. Il y a huit mois que cela dure, Léopold; huit mois que je marche, que je rampe dans ce sentier d'embûches et de trahison; mais au-

jourd'hui je suis arrivé, demain je pourrai relever la tête et me purifier de cette boue dont je me suis volontairement souillé. Le sang lave tout.

Un triomphe sauvage éclaira la sombre figure de George. Son frère, que ce récit avait plongé dans une morne stupeur, le regarda quelque temps en silence.

— Que prétends-tu faire? lui dit-il enfin; je ne te comprends pas, et pourtant tes paroles m'effraient. D'Épernoz t'a mortellement offensé; mais il n'est qu'un moyen d'effacer une pareille injure.

— Un duel, n'est-il pas vrai? répondit Sordeuil avec un accent de dédain. Rassure-toi, je ne l'assassinerai pas. Mais, enfant, sais-tu ce que c'est qu'un duel? c'est un coup de dé dont la vie est l'enjeu. Qui te dit que je ne perdrai pas? Oui, certes, cette partie se jouera; mais auparavant je l'égaliserai. Je rendrai à cet homme l'outrage que j'en ai reçu, je lui tuerai l'âme en attendant le corps; ou, si je dois mourir, je lui laisserai au cœur une de ces blessures qui ne se ferment que dans la tombe.

— Que veux-tu donc? au nom du ciel!

— Honte pour honte, déshonneur pour déshonneur, infamie pour infamie! Ce que je veux, c'est la vengeance avant le combat et à l'abri de ses hasards. Cette vengeance si profondément conçue, mûrie avec tant d'amour, je la possède enfin. Quelques momens encore, et j'aurai accompli ma mission, implacable comme la justice, comme elle sans faiblesse ni remords. Grâce à cet homme, j'ai trouvé l'adultère dans mes foyers. A son tour maintenant

— C'est donc Clémence que tu veux perdre? s'écria l'étudiant en se levant impétueusement.

— Je la plains, elle est innocente; mais elle se trouve sur ma route; il faut reculer ou l'écraser au passage, et je ne reculerai pas.

Sordeuil tira de sa poche un éventail et le jeta sur la table avec un sourire mélancolique.

— Elle est dans ma main, reprit-il, comme cet éventail était dans la sienne, et je la briserai comme elle l'a brisé. La vie est un jeu cruel; victime ou bourreau, voilà la seule alternative.

— Elle t'aime donc? interrompit Léopold, dont les joues se couvrirent d'une froide pâleur.

— L'abîme attire. D'ailleurs, depuis huit mois, j'ai dirigé vers ce but unique toutes les puissances de mon âme, et vouloir, c'est pouvoir. Penses-tu que beaucoup de femmes eussent résisté jusqu'à ce jour?

L'étudiant prit l'éventail et le contempla quelque temps avec un muet désespoir, puis, par un débordement soudain des sentimens qui lui torturaient le cœur :

— Elle t'aime et tu veux la perdre! s'écria-t-il; et tu me parles de cela froidement, comme d'une chose possible et humaine! Cela ne sera pas, George, tu ne commettras pas cette lâcheté... oui, cette lâcheté! Celui qui frappe une femme est un lâche! Provoque d'Épernoz; tue-le, le ciel sera juste en cette rencontre. Mais elle, épargne-la; que t'a-t-elle fait?

— Et toi, épargne-moi ta vertueuse indignation. Que pourrais-tu me dire que je ne me sois pas dit déjà? Oui, l'action que je médite est horrible; mais, tout horrible qu'elle soit, je la commettrai. J'ai pitié de cette femme, mais la haine que j'ai pour lui est plus forte que cette pitié. Chaque fois qu'il m'arrive d'hésiter, je n'ai qu'à me rappeler le lit de mort de Blanche, mon cœur alors devient de fer. Tu ne sais donc pas que je l'aimais, Blanche! et qu'il me l'a prise, et qu'il l'a tuée, car elle est morte de chagrin en apprenant son mariage; il s'en est vanté devant moi. Tu ne sais pas qu'il a fait de celle à qui j'avais donné mon nom une créature perdue et déshonorée, dont, par mépris, je ne porte pas même le deuil. Et tu veux qu'aujourd'hui j'écoute une compassion vulgaire! tu veux que je remette à cet homme une partie de la peine; que, satisfait par sa mort, je lui fasse grâce de la torture! Non : ce que j'ai souffert, il le souffrira : cela est juste. Ainsi donc, laisse cette femme subir sa destinée; car, intercéder pour elle, c'est intercéder pour lui, et je ne pense pas que tu l'oses.

— Eh bien! reprit Léopold d'une voix brisée par l'émotion, je ne dis plus grâce pour elle, mais grâce pour moi!

— Pour toi!

— Je l'aime!

— Enfant! Il y a quinze jours, tu l'as vue pour la première fois.

— Je l'aime!

— A ton âge, on aime toutes les femmes.

Trélan prit les mains de son frère, et les serrant dans les siennes avec une angoisse inexprimable :

— Je l'aime, te dis-je; tue-moi, mais ne la déshonore pas.

En ce moment, un bruit de pas et la voix d'une personne qui parlait au domestique se firent entendre depuis l'antichambre.

— C'est lui, dit Sordeuil, je le reconnais comme une femme devine l'approche de son amant. Il ne faut qu'il te voie.

Par un mouvement instinctif aussi rapide que la pensée, Léopold saisit l'éventail, qui était sur la table, et s'élança dans la chambre à coucher, dont son frère lui ouvrait la porte.

D'Épernoz entra de l'air cavalier qui lui était habituel. Avec la familiarité d'usage entre amis, il jeta son chapeau sur le divan, enfourcha une causeuse, et s'assit à la manière de Napoléon au bivouac d'Austerlitz.

— Mon cher, dit-il alors, voulez-vous suivre un sage conseil? Ne vous mariez jamais.

Rentré subitement dans son rôle, Sordeuil accueillit par un sourire complaisant ce préambule, qui d'ailleurs piqua sa curiosité.

— Quel dégoût de votre état vous a pris? répondit-il.

— On croit épouser une jeune fille douce et bonne; on se trouve uni à un être capricieux, fantasque, intolérant.

— Je croyais madame d'Épernoz le modèle des femmes, et je vous croyais vous-même plus heureux en mariage que vous ne le méritez, entre nous.

— Voici de l'à-propos, lorsqu'en ce moment même je viens de jouer le rôle le plus ridicule qui soit au monde, surtout pour un mari; le rôle d'amant passionné, suppliant et éconduit.

— Après votre aventure d'hier au soir...

— Oui, parlez-moi d'hier.. Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi une soirée pareille. Décidément, mon cher, madame Javerval m'ennuie à périr. Figurez-vous d'abord qu'elle avait un chapeau bleu. Connaissez-vous rien d'affligeant comme un chapeau bleu? De plus, sur ce chapeau, une profusion de plumes si extravagante qu'on eût dit le panache d'une mule aragonaise. Et comme elle a l'habitude de battre la mesure à faux avec sa tête, toute la soirée cette botte de plumes a valsé ou sautillé, suivant le mouvement, à deux pouces de mes yeux, si bien que j'ai encore la migraine. Autre grief : Madame Javerval devient précieuse, *intelligentielle*, comme elle dit; il lui faudra bientôt des bas de la couleur de son chapeau. Ne m'a-t-elle pas demandé hier si j'aimais Klopstock. Klopstock! Comment voulez-vous qu'une passion résiste à cela? Enfin, ce bon Javerval me fait de la peine. Je sais par cœur son écrin; quand je continuerais de la sorte jusqu'à la fin du monde, ce serait toujours la même chose. Bref, ce matin, après avoir ruminé longtemps sur ce chapitre, j'avais résolu, pour conclusion, de rentrer exemplairement dans le giron conjugal. Au premier mot d'amende honorable, j'ai trouvé une figure glaciale, un mélange d'ironie et de sévérité qui semble prendre sa source dans quelque implacable ressentiment. Ma belle-mère était Corse; je crains que sa fille n'ait hérité de son sang orgueilleux et vindicatif.

— Penseriez-vous que madame d'Épernoz, croyant trouver une justification dans votre conduite...

— Clémence est la vertu même!... Mais toutes les femmes commencent par la vertu. Que vous dirai-je? Je crains, sans savoir quoi. Je crois que je deviens jaloux.

— Allons donc! Je vous connais des principes trop larges, une philosophie trop solide.

— Riez, célibataire que vous êtes! Je vous dis que les fumées d'Orosmane me montent au cerveau. Et savez-vous quel

est mon Nérestan? Ce jouvencel que vous avez vu hier au soir chez madame d'Agenest.

— M. Trelan? dit George en baissant la voix

— Lui-même. Voilà quinze jours que ce petit Bas-Normand nous est arrivé par le coche, et en voilà douze au moins qu'il est amoureux de ma femme. Il ne perd pas de temps, comme vous voyez, et il joue cartes sur table. C'est un de ces chérubins d'amour qui feraient volontiers de leur cœur une cocarde. Deux ou trois fois déjà, je l'ai surpris en extase devant Clémence comme devant une madone. L'enfant n'est pas dangereux; mais la vengeance est le plaisir des femmes comme celui des dieux, et tout instrument peut lui paraître bon.

— Ainsi, vous êtes jaloux, dit Sordeuil avec un étrange sourire.

— C'est beaucoup d'honneur que je fais à cet écolier, n'est-ce pas? Mais ce que je prends pour de la jalousie, n'est probablement que du dépit. Mon échec de ce matin m'a piqué au jeu. Plus j'ai été rudement repoussé, et plus je tiens à une réconciliation, j'entends une réconciliation tendre et complète.

— Qui vous arrête?

— Vous ne rirez pas de moi, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc?

— C'est que vous ignorez l'état des choses; le voici. M'étant marié par raison et non par amour, j'avais le désir assez naturel d'alléger mes chaînes, de conserver, mari, mon indépendance de garçon; en conséquence, j'avais adopté le système de l'appartement séparé.

— Système excellent!

— Absurde! Vous l'allez voir. Madame d'Épernoz s'est si bien habituée à l'isolement auquel l'ont condamnée d'abord mes fantaisies de liberté, que tous les soirs son appartement se transforme en une citadelle fermée, verrouillée, barricadée, je crois, et dont je suis exclu.

— Quel enfantillage! N'avez vous pas vos droits!

— Mes droits! vous moquez-vous de moi? Vous voudriez, sans doute, que je vinsse, avec renfort d'huissiers et le code à la main, signifier à ma femme de me donner accès dans le sanctuaire matrimonial! Quand l'orage souffle, l'homme prudent ne s'y expose pas. Les impressions féminines sont passagères comme l'orage, et je vais attendre le beau temps à Fontainebleau.

— Vous partez? demanda George.

— Ce soir. J'ai une affaire là-bas qui me retiendra quelques jours, pendant lesquels la cruauté de madame d'Épernoz s'adoucira, j'espère.

Le domestique de Sordeuil entra et remit une lettre à son maître. En jetant les yeux sur l'adresse, le marin éprouva une émotion si vive qu'il rougit; il se leva, s'approcha de la fenêtre, et lut ce peu de mots tracés d'une main qui avait tremblé en les écrivant:

« Je suis folle, mais je crois à votre honneur. Ce soir! »

— Il a raison, se dit George, c'est le sang corse qui parle. En écrivant, elle a pensé à madame Javerval bien plus qu'à moi. Mais que m'importe?

— A quoi rêvez vous? demanda d'Épernoz en riant ; voilà un billet doux qui vous émeut furieusement. Vous venez de rougir d'une façon tout-à-fait sentimentale.

Sordeuil cacha la lettre dans la poche de son gilet.

— Vous partez donc ce soir pour Fontainebleau? reprit-il d'un air pensif.

— Oui. J'ai déjà annoncé chez moi mon départ. J'avais même conçu à cet égard un projet; mais ce serait un enfantillage.

— Quel projet?

— Pendant mon absence, je suis sûr que madame d'Épernoz, adoptant le pied de paix, se départira de ses précautions accoutumées; le pont-levis restera baissé, la herse levée; en un mot, la forteresse deviendra abordable. Je voulais donc, au lieu de partir réellement, revenir au moment où l'on m'aurait le moins attendu; cette nuit, par exemple. C'est presque aussi bête, que le cheval de Troie, je le sais; mais quand on est à la porte, on voudrait se métamorphoser en mouche afin d'entrer par la serrure. D'ailleurs, bien des circonstances seraient pour moi, la nuit, le mystère, la surprise.

Sordeuil resta quelque temps avant de répondre. Ses yeux fixes, les plis mobiles de son front, annonçaient une lutte intérieure, que termina une de ces résolutions violentes par lesquelles on joue sa vie sur un coup de dé.

— Votre projet, dit-il, me semble fort bien imaginé, et je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Vous ne trouvez pas que c'est du vieux mélodrame?

— Toutes les femmes aiment ces coups de théâtre.

— C'est vrai, et puisque vous m'approuvez...

— Que risquez-vous?

— Et puis, il y a là dedans un air d'aventure qui me plaît. Il me semble que je suis encore garçon. Clémence est bonne au fond: ce matin elle m'a traité sévèrement; elle se le reprochera peut-être, et je veux saisir l'instant de la réaction. C'est décidé; ce soir j'imite Henri IV, je conquiers mon royaume. Ce sera toujours aussi amusant que de lire Klopstock avec madame Javerval.

Le frivole jeune homme se leva, se mira dans la glace en rétablissant l'harmonie de sa coiffure, et prit son chapeau.

— Je sors avec vous, dit Sordeuil, qui, en voyant approcher le dénoûment du drame, voulut éviter un nouvel entretien avec Léopold.

Au bruit de la porte qui se fermait, l'étudiant s'élança de la chambre où il s'était caché, sortit à son tour, monta dans un fiacre et suivit le cabriolet où son frère venait de s'asseoir à côté de d'Épernoz. Arrivé au boulevard, il s'assura que la voiture dont il épiait la marche tournait à gauche et continuait sa route derrière la Madeleine. Cessant alors sa poursuite, il se fit conduire dans la rue de Provence, où demeurait madame d'Épernoz.

V.

Les dangers extraordinaires inspirent parfois aux caractères habituellement timides des décisions dont l'énergie égale la soudaineté. La confidence que venait de recevoir Léopold, et la conversation dont il n'avait entendu qu'une partie, l'électrisèrent en le foudroyant. Au milieu du chaos de son esprit, deux sentimens rivaux, l'attachement voisin du fanastisme qu'il portait à son frère depuis l'enfance, et le culte plus récent, mais non moins exalté, qu'il avait voué à madame d'Epernoz, se dégagèrent lumineux comme deux phares qui, pendant une nuit d'orage, signalent aux marins la route à suivre et les écueils à éviter. Exagérant, selon l'usage des nobles cœurs, la faute involontaire qu'il avait commise en introduisant dans sa famille le séducteur de Blanche, il en conclut, pour lui-même, le devoir de la réparer, et de concilier cette expiation avec le dévoûment dont son amour lui faisait une loi.

— Venger mon frère, sauver Clémence! se dit-il en formulant sa résolution par cette devise, comparable aux cris d'armes qu'adoptaient les chevaliers pour marcher au combat. L'esprit calcule, le cœur improvise. Pressé par l'imminence du péril et sans prendre le temps de combiner les moyens d'atteindre son double but, le jeune homme se jeta plutôt qu'il n'entra dans la maison dont il n'avait franchi le seuil que bien peu de fois, et jamais sans une amoureuse terreur.

Madame d'Épernoz était assise dans son salon, seule et pensive; entre le devoir et la vengeance, son âme flottait comme une barque sans gouvernail, qu'une vague éloigne du rivage, dont une autre la rapproche parfois, et qui, dans cette lutte inégale, dérive de plus en plus vers la pleine mer où l'attend la tempête. En attendant annoncer M. Trélan, elle se leva, jeta un regard de courroux au domestique qui laissait troubler sa solitude, et resta debout, l'œil sombre, le front hautain, le maintien glacial. A la vue de celle pour qui son cœur nourrissait une passion aussi riche de désirs que pauvre d'espérances, l'amour d'Olinde pour Sophronie, l'étudiant devint immobile à son tour. Il chercha son courage et ne le trouva plus. L'étrangeté de sa mission lui vint à l'esprit et la lui rendit formidable. Pour perdre une femme, il est des pa-

roles banales, faciles à retenir et que tous les hommes savent de bonne heure; pour la sauver, le vocabulaire est plus stérile, car c'est là une œuvre peu en usage. Troublé par l'accueil décourageant dont il se voyait l'objet et qui semblait lui demander la raison de cette visite importune, Léopold balbutia quelques paroles sans suite, puis, s'accrochant à une inspiration soudaine, comme l'homme qui se noie à la corde qu'on lui jette, il tira de sa poche l'éventail qu'il avait pris chez son frère, et l'offrit en silence à madame d'Épernoz. A cette vue, la jeune femme tressaillit comme si on lui eût présenté un poignard; mais domptant aussitôt son émotion, elle fixa sur l'élève en droit un regard plein de pensées orageuses.

— Vous l'avez perdu au bal, dit Trélan, à qui une généreuse délicatesse inspira ce mensonge; je l'ai trouvé, madame, et je vous le rapporte.

Clémence prit l'éventail qu'elle avait oublié dans la main de Sordeuil, et l'ouvrant avec une affectation d'insouciance, qui lui coûta un effort surhumain :

— Je vous remercie, répondit-elle, mais il était assez inutile que vous prissiez cette peine : dans l'état où je le vois, il ne peut plus me servir.

— Il est brisé, reprit le jeune homme avec un triste sourire, brisé comme un cœur.

— Voilà un propos de lendemain de bal. Ces jours-là, on est toujours mélancolique. Moi-même je me sens maussade et souffrante. J'avais dit qu'on ne reçût personne.

A cette espèce de congé, Léopold rassembla toute son assurance.

— Un mot, de grâce, madame, répliqua-t-il; vous me renverrez ensuite; mais, je vous en conjure, écoutez-moi, et pardonnez à mon émotion l'inconvenance que vous trouverez peut-être dans mes paroles. Près de vous je me sens toujours troublé, maintenant plus que jamais. Cependant j'aurais si besoin de courage! Je donnerais ma vie pour ne pas vous déplaire, et je vais peut-être vous offenser.

— Alors je vous éviterai cette faute en ne vous écoutant pas, reprit madame d'Épernoz, empressée de se dérober à une conversation dont le sujet ne pouvait être qu'embarrassant pour elle.

— Vous craignez que je ne vous parle de mon amour, s'écria Trélan en s'exaltant à ses propres paroles, comme un soldat s'enivre à l'odeur de la poudre; rassurez-vous, madame, je ne vous dirai pas que je vous aime. Que vous importent mes rêves et mes souffrances? Je ne vous parlerai pas de moi, mais de vous, de vous seule, de vous pour qui je voudrais mourir.

Clémence s'approcha de la cheminée et porta la main au cordon de la sonnette, geste puéril auquel, de son côté, l'étudiant répondit par un geste d'écolier, en se jetant à genoux, car la jeunesse se plaît aux allures romanesques ainsi qu'aux poses dramatiques; à vingt ans, un séducteur est aussi prodigue de génuflexions qu'une vieille dévote, et le cordon de la sonnette paraît d'un merveilleux secours à l'imagination effarouchable d'une femme vertueuse.

— Sortez, monsieur, dit madame d'Épernoz, qui crut devoir corroborer de cette phrase de convention sa menaçante pantomime.

— Vous ne me comprenez pas, s'écria Léopold en étendant vers elle ses mains suppliantes. Je ne vous demande rien, madame, je ne vous dis pas : Aimez-moi! Votre cœur est un trône dont je suis indigne; mais un autre en est-il plus digne que moi? Peut-être le croyez-vous, et je dois vous détromper. Ne me regardez pas ainsi, vos yeux m'ôtent la force de parler.

— Expliquez-vous, répondit la jeune femme avec un mélange d'impatience et de confusion.

— Vous êtes si belle! continua l'amoureux de dix-huit ans d'une voix tremblante; tous ceux qui vous voient vous aiment. Eh bien! si, dans le nombre, il se trouvait un homme qui eût osé sortir de l'adoration silencieuse qu'on doit aux anges, ne l'écoutez pas, car ses paroles sont empoisonnées; son amour est un abîme tapissé de fleurs : ne vous baissez pas pour les cueillir, le pied vous glisserait et la mort est au fond.

Ignorant qu'en certain cas les femmes pardonnent plus volontiers une offense qu'un conseil, fort d'ailleurs de son intention héroïque, le jeune homme allait poursuivre sa harangue, dont l'emphase trahissait des habitudes rhétoriciennes non encore effacées par l'usage du monde; madame d'Épernoz l'arrêta court par un de ces sourires qui, si toutefois une comparaison anacréontique est permise aujourd'hui, sont aux lèvres d'une jolie femme ce qu'est l'épine à la rose.

— Je vous croyais élève en droit et non en théologie, dit-elle; mais votre attitude nuit à votre sermon. Un prédicateur ne se met pas à genoux; à défaut de chaire, prenez du moins ce fauteuil.

Navré de cette raillerie, Léopold se leva brusquement, et, repoussant le siége que lui présentait une ironique politesse :

— Au nom du ciel, reprit-il, ne me traitez pas ainsi. Un affreux danger vous menace; il s'agit de votre réputation, de votre bonheur, de votre vie peut-être.

Clémence contempla l'étudiant d'un air étonné.

— Le sermon se change en énigme, dit-elle. Je n'ai pas plus d'intelligence pour l'une que de goût pour l'autre.

Trélan hésita quelque temps, comme si un violent combat se fût livré dans son esprit; enfin, d'une voix entrecoupée :

— Est-il vrai, demanda-t-il, que vous aimiez monsieur de Sordeuil?

A cette question inouïe, madame d'Épernoz rougit et pâlit successivement; puis, se redressant avec une majesté de reine, elle foudroya l'étudiant d'un superbe regard et se dirigea vers la porte du salon. Au moment où elle l'ouvrait, son mari parut sur le seuil. Il y eut un instant de silence et d'immobilité. D'un regard scrutateur et défiant, d'Épernoz interrogea la figure et le maintien des deux autres personnages. L'émotion visible de Trélan, qui paraissait cloué sur le tapis, lui inspira des appréhensions que dissipèrent en partie la contenance courroucée et hautaine de Clémence. Se rangeant pour la laisser sortir, sans lui adresser ni en recevoir une seule parole, il referma la porte, s'avança d'un air sérieux vers le visiteur désappointé et lui fit subir de nouveau, de la tête aux pieds, un examen aussi minutieux que l'inspection à laquelle un sergent instructeur soumet une recrue. Tout à coup, un sourire aigre-doux desserra ses lèvres, et ses yeux restèrent fixés pendant un moment sur la jambe droite de Léopold.

— Monsieur Trélan, dit-il alors en accompagnant ses paroles d'un regard persiffleur, vous êtes jeune, et je vais vous donner un conseil. Une autre fois, lorsque vous voudrez vous prosterner aux pieds d'une femme, ce qui, entre nous, est d'un goût un peu suranné, choisissez mieux votre place. Sachez qu'on ne se met jamais à genoux près d'une table à ouvrage; il en tombe toujours mille brimborions aussi traîtres que les bijoux indiscrets.

Machinalement, le jeune homme porta les yeux sur son genou, auquel s'étaient attachés plusieurs brins de laine de différentes couleurs, semblables à d'autres épars sur le tapis et à un ouvrage de femme posé sur la table. Cette vue achevant de le déconcerter, il resta la tête baissée au lieu de répondre. D'Épernoz s'approcha de la cheminée, chauffa les semelles de ses bottes l'une après l'autre, siffla un motif de Rossini, et reprit d'un ton de plus en plus provoquant :

— Il est trois heures; n'allez-vous pas à l'école aujourd'hui? Je vais précisément au faubourg Saint-Jacques; si vous voulez, je vous mettrai devant votre classe. Il ne faut pas vous faire donner un pensum.

La première surprise passée, un éclair traversa l'esprit de Léopold.

— Elle n'a pas voulu m'entendre, se dit-il, et si je n'ôte pas tout prétexte à la vengeance de mon frère, elle est perdue. Il n'est qu'un seul moyen de la sauver, c'est de tuer cet homme.

Relevant alors ses yeux, plus hardis à défier un adversaire qu'à supporter le regard d'une femme, il fit deux pas en avant, et d'une voix vibrante :

— Vous êtes un insolent! s'écria-t-il.

A son tour, d'Épernoz demeura interdit. Une pareille provocation, adressée par tout autre qu'un enfant de dix-huit ans, se fût attiré un prompt châtiment; mais, avec un inférieur, toute querelle est embarrassante, car la vanité ne peut qu'en souffrir. L'âge de l'élève en droit impliquait une de ces

inégalités devant lesquelles, plutôt qu'en face d'un ennemi redoutable, recule le courroux d'un homme d'honneur. Par respect pour lui-même, le mari se contint, et, laissant tomber sur celui qui venait de l'insulter le regard de pitié qu'un lion pourrait jeter à un chevreuil belliqueux :

— Vos professeurs vous ont mal élevé, répondit-il; si j'avais ici des verges, je réparerais leur négligence.

— De vous à moi, répliqua l'etudiant pâle de colère, il ne doit pas être question de verges, mais d'épées! et cela quand vous voudrez!

— Vous mériteriez encore une férule pour ce propos, reprit d'Épernoz, dont le sang-froid railleur semblait s'accroître avec l'emportement de son interlocuteur. En vérité, votre éducation est tout-à-fait manquée. Apprenez, monsieur le bachelier, qu'on trompe un mari quand on peut, mais qu'on ne l'insulte jamais.

— Ce sont les lâches qui trompent! Si tel est votre usage, il ne sera pas le mien!

D'Épernoz se mordit les lèvres comme un homme qui sent sa patience près de lui échapper. En remarquant ce symptôme, Trélan reprit d'un ton encore plus insultant :

— Je ne suis pas plus d'humeur à recevoir vos conseils qu'à supporter vos sottes plaisanteries sur mon âge! Il y a trop longtemps qu'elles me fatiguent! Je vous déclare que je m'en trouve offensé et que vous m'en rendrez raison!

— Cela sera plus facile que de vous rendre la raison, dit l'homme du monde en riant au nez de l'écolier.

— L'heure, le lieu et les armes? demanda celui-ci d'un ton solennel.

— L'heure!... dès que vous aurez de la barbe; le lieu...

— Si vous ne me répondez pas sérieusement, si vous ne fixez pas sur-le-champ une rencontre, je vous y forcerai malgré vous!

— Comment cela?

— En vous insultant publiquement.

— Il est complétement fou, se dit le mari. La peste soit du lycéen! Me battre avec lui, c'est me couvrir de ridicule. D'un autre côté, il commence à m'échauffer les oreilles.

— J'attends votre réponse, dit Léopold, immuable dans sa résolution. Si vous m'en croyez, nous terminerons cela aujourd'hui même. Il n'est que trois heures, et il n'y a pas fort loin d'ici au bois de Boulogne.

— Aujourd'hui, cela est impossible : j'ai pour ce soir un engagement auquel je ne veux pas manquer.

— Demain, alors?

— Demain soit, et allez au diable jusque là, s'écria brusquement d'Épernoz, dont la patience était à bout. Demain matin, à neuf heures, derrière la Muette ; puisqu'il vous faut absolument une correction, je vous la donnerai malgré mon peu de goût pour le rôle de frère fouetteur.

Léopold prit son chapeau, et se couvrant d'un air grave :

— A demain! répondit-il, et songez qu'un de nous ne doit pas rentrer vivant à Paris.

Cette phrase dramatique prononcée, il salua d'un léger signe de tête son futur adversaire, tout en le défiant du regard, et sortit du salon aussi fier que dut l'être David sur le point de combattre Goliath.

— Quel étrange original! s'écria d'Épernoz resté seul. Je le trouve aux pieds de ma femme, et à cause de cela, il veut me tuer! Je n'ai jamais été de cette force. Voilà un duel qui va me rendre la fable de tout Paris, quel qu'en soit le dénoûment. Vainqueur, je passerai pour un occiseur d'innocens; vaincu... Parbleu! ceci serait par trop ridicule. Sur mon âme, je donnerais mon meilleur cheval pour que ce blanc-bec eût dix ans de plus.

— Clémence! je vais donc me battre pour toi, disait de son côté le jeune étudiant en regagnant son hôtel dans un état d'exaltation difficile à décrire. Si je tue cet homme, je t'aurai sauvé l'honneur; si je meurs, tu m'accorderas peut-être une larme. Quoi qu'il arrive, j'aurai rempli mon devoir. *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

VI.

Ce soir-là, entre onze heures et minuit, un homme s'introduisit dans la maison de madame d'Épernoz, par la porte du jardin dont le mur bordait la rue de Provence, à droite de la façade. Avec les voleurs et les architectes, les amans sont, sans contredit, les personnes qui se rendent le mieux compte de la distribution d'un logis. Le visiteur nocturne appartenait sans doute à l'une de ces trois classes, car, malgré l'obscurité, il se dirigea sans hésitation à travers les bosquets chargés de givre et sortit de ce labyrinthe en homme qui avait fait une étude approfondie des localités. L'appartement de madame d'Épernoz était au premier étage et communiquait avec le jardin par un escalier dérobé; arrivé devant la porte de cet escalier, le mystérieux personnage tira une seconde clef de sa poche et essaya d'ouvrir; un verrou rendit ses efforts inutiles. La contrariété que lui fit éprouver cet obstacle inattendu se trahit par plusieurs secousses imprimées à la porte, et dont la violence croissante eût fini par jeter l'alarme dans la maison, si un nouvel incident n'y eût mis fin.

Au premier bruit qu'au milieu du silence de la nuit distingua son oreille depuis longtemps attentive, madame d'Épernoz sortit de sa chambre d'un pas chancelant, et ouvrit la fenêtre de l'escalier dont l'obscurité la protégeait. Se penchant en dehors avec précaution, elle jeta au visiteur impatienté un geste énergique qui lui ordonnait de se retirer; au lieu d'obéir, celui-ci calcula d'un regard rapide la distance qui le séparait de la fenêtre et les moyens d'y atteindre. De ce côté, la façade, que surmontait une terrasse à l'italienne, était garnie d'une treille, dont la vigne, effeuillée par l'hiver, laissait à jour les échelons perpendiculaires. Appelant à l'aide son adresse de marin, Sordeuil, car c'était lui, s'élança comme s'il eût gravi l'échelle du grand mât, et avant que Clémence fût sortie de la stupeur où l'avait jetée ce mouvement, il se trouva près d'elle.

— Vous me faites horreur! s'écria la jeune femme en se jetant dans la chambre à coucher, mais pas assez promptement pour pouvoir en fermer la porte. George s'y précipita sur ses pas; maître de la place, il resta immobile et silencieux, parcourant d'un œil sombre le théâtre où devait s'accomplir sa vengeance. Madame d'Épernoz s'était laissée tomber sur un fauteuil, muette de son côté, et haletante d'émotion.

— Personne ne vous a vu? demanda-t-elle enfin d'une voix entrecoupée.

— Personne, répondit Sordeuil.

— Vous en êtes bien sûr? tous les domestiques ne doivent pas être couchés.

— Personne, vous dis-je.

— Vous allez partir; je vous ouvrirai la porte de l'escalier, reprit-elle après un instant de silence; vous m'obéirez, n'est-ce pas?

— J'obéis à votre lettre, dit George d'un ton froid.

— Avais-je ma tête en l'écrivant? N'auriez-vous pas dû comprendre le sentiment qui l'a dictée?

— La vengeance, je le sais, et non point l'amour, répondit Sordeuil.

Ce doute et la manière ironique dont il fut exprimé allèrent plus avant dans le cœur de la jeune femme que ne l'eussent fait en ce moment les paroles les plus tendres, les protestations les plus ardentes. Levant sur son amant un long regard plein de reproches, elle le contempla quelque temps en silence. La contrainte qu'elle remarqua dans son attitude, l'agitation contenue qui lui parut avoir avoir altéré ses traits, une foule d'autres symptômes attribués par elle à la passion dont elle se croyait l'objet, firent tomber pièce à pièce l'armure sévère dont l'avait couverte une dernière réaction de vertu. Soumise à l'instinct d'un sexe fort habile à résister en face d'une agression puissante, mais parfois, lorsqu'on ne l'attaque pas, tenté de se moins bien défendre, elle accorda au sourire amer de George ce qu'elle eût refusé peut-être à ses prières et à ses larmes.

— Ingrat, dit-elle, que vous ai-je fait pour mériter des paroles si cruelles? Je veux que vous emportiez d'ici un remords de les avoir prononcées.

Prenant alors dans son secrétaire un coffret d'ébène, elle l'ouvrit, en tira un médaillon et le lui offrit.

— Votre portrait! s'écria George.

— Maintenant, croirez-vous? demanda-t-elle en accompagnant ces paroles d'un sourire qui doublait le prix du présent.

Avant de répondre, Sordeuil contempla long-temps l'image qu'il avait sous les yeux, mais sans manifester aucun des transports qu'eût fait éclater un amant véritable. Laissant enfin tomber sa main par un geste morne, il leva sur Clémence un regard plein de tristesse.

— M'aimez-vous? demanda-t-il.

— C'est à vous de me dire si vous m'aimez, répondit-elle avec une bouderie enfantine; vous ne songez pas seulement à me remercier. Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Votre air est sombre, votre voix émue. Vous est-il arrivé quelque chose?

— Non.

— Alors, pourquoi ne me dites-vous rien? Ne sentez-vous pas que j'ai besoin de vous entendre, qu'il faut me dire des paroles douces et tendres qui chassent la fièvre à laquelle je suis en proie depuis hier.

— Caprice de femme, répondit George: hier encore, lorsque je vous adressais ces paroles de tendresse que vous me demandez aujourd'hui, ne m'avez-vous pas imposé silence?

— Caprice, dites-vous; oh non! mais besoin de mon cœur.

— Madame Javerval m'ôte le droit de m'enorgueillir d'un pareil aveu, reprit le mari de Blanche en redoublant d'ironie pour s'endurcir contre une émotion involontaire.

— Vous doutez de mon amour, et c'est là ce qui répand un nuage sur votre front, répondit Clémence, entraînée par l'ardeur italienne qu'elle avait héritée de sa mère; peut-être vous ai-je donné le droit d'être incrédule, en vous avouant trop tard ma faiblesse. Mais qu'était-il besoin de paroles? N'aviez-vous pas deviné mes yeux lorsque ma bouche était encore muette? Maintenant, j'ai perdu jusqu'à la force de me taire. Cette passion dont vous m'avez poursuivie sans relâche, à la fin s'est imprimée dans mon âme; elle est devenue à la fois mon bonheur et mon supplice. Toute ma vie est là. Le reste n'est plus pour moi qu'un rêve insipide ou odieux, et je m'y livre sans lutter davantage, le sort le plus affreux dût-il en être le terme.

En face de cet amour abandonné, Sordeuil éprouva le sentiment poignant qu'inspirèrent à Tyrrel les enfans d'Edouard, doucement endormis en attendant la mort.

— Le sort le plus affreux, répéta-t-il d'une voix altérée; oui, c'est souvent ainsi que cela finit.

— Pourquoi ce pressentiment? reprit madame d'Épernoz avec énergie, car la faiblesse apparente des hommes inspire toujours aux femmes un redoublement de courage: — que craignez-vous? Si quelque infortune plane sur nous, c'est moi seule qu'elle doit atteindre. Vous n'avez risqué en m'aimant ni votre avenir ni votre honneur.

— Mon honneur!... peut-être! s'écria George, dont la générosité naturelle, peu à peu réveillée, dissipait l'enivrement d'une vengeance sauvage.

— Ne blasphémez pas, reprit la jeune femme, et d'un geste doucement impérieux elle lui imposa silence. Devant le regard plein d'amour qui cherchait le sien, Sordeuil baissa les yeux.

— Assassiner une femme! se dit-il. Puis, relevant brusquement la tête:

— Clémence, reprit-il, si je vous avais trompée?

— Trompée! dit-elle en le regardant sans le comprendre.

— Si je ne vous aimais pas?

Madame d'Épernoz ne répondit que par un orgueilleux sourire qui attestait la perfection avec laquelle le faux amant avait joué son rôle jusqu'à ce jour.

— Si je voulais vous perdre? continua celui ci avec une sinistre énergie; si j'avais médité votre déshonneur, votre mort, peut-être?

Clémence sourit de nouveau; mais cette fois ce fut avec la finesse railleuse d'un enfant soumis à une épreuve dont il n'est pas la dupe. Joignant les mains et ployant un genou, tandis que son charmant visage affectait la résignation d'un martyr:

— Me voici prête, dit-elle, tuez-moi!

— C'est la vie et non la mort qui est dans ces paroles, lui dit George avec une émotion extrême... Puis, après avoir écouté un instant: N'entendez-vous pas du bruit? demanda-t-il.

Madame d'Épernoz se redressa.

— On ouvre la porte du salon, dit-elle, tout à coup frappée de terreur.

— C'est votre mari.

— Mon mari! je suis perdue, répondit la jeune femme foudroyée.

George lui prit la main, et l'étreignant fortement dans la sienne:

— Enfant, dit-il tout bas, ne crains rien; ton amour t'a sauvée.

S'élançant ensuite d'un pas léger comme celui d'une ombre, il sortit de la chambre à coucher, dont il referma la porte sans bruit, descendit par la fenêtre de l'escalier, aussi rapidement qu'il y était monté, et disparut un instant après à travers les arbres du jardin.

VII.

— Léopold a raison, se dit George en rentrant chez lui; pour tuer une femme qu'on n'aime pas, il faut le courage d'un lâche, et celui-là me manque.

Il passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires, écrivit une lettre pour son frère, y renferma son testament, et joignit à ce paquet le portrait de Clémence.

— Si je meurs, il le lui rendra, pensa-t-il.

Calmé par cette généreuse résolution, il dormit plusieurs heures d'un sommeil paisible qu'il n'avait pas goûté depuis dix mois. La matinée était avancée lorsqu'il se leva: sa première pensée fut d'ouvrir la fenêtre de sa chambre. Le ciel était pur, l'air vif et piquant; les arbres de l'avenue des Champs-Élysées, chargés d'une neige cristallisée sur laquelle s'épanouissaient les rayons sans chaleur du soleil de janvier, s'allongeaient à droite et à gauche, semblables aux files immobiles d'une procession de fantômes gigantesques.

— Un beau jour pour se battre, se dit George; mais la terre sera froide pour celui qui mourra.

En ce moment un fiacre, qui venait fort lentement de la barrière de l'Etoile, s'arrêta devant la maison. Un homme en descendit aussitôt et traversa la contre-allée d'un pas rapide. A sa vue, Sordeuil ne put retenir une exclamation de joie.

— D'Épernoz! s'écria-t-il; le ciel est juste, puisqu'il me l'envoie. Et il se précipita au devant de lui, plus empressé qu'un père qui, après dix ans d'absence, retrouve son enfant. Les deux hommes se rencontrèrent sur l'escalier.

— Je viens vous demander un service, dit d'Epernoz, dont les vêtemens paraissaient en désordre tandis que sa figure portait les traces d'une vive agitation.

— J'ai aussi quelque chose à vous demander, répondit George en le dévorant du regard.

— Tout ce que vous voudrez; mais écoutez-moi d'abord. Je viens de me battre.

— Vous battre! s'écria le mari de Blanche d'une voix tonnante; vous battre! mais vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Avec une sanguinaire sollicitude, il ouvrit la redingote de celui qu'il regardait comme sa proie légitime, et frissonna de fureur à la vue de quelques gouttes de sang dont le gilet était tacheté.

— Merci de votre intérêt, répondit d'Epernoz: non, je ne suis pas blessé; c'est le sang de mon adversaire que vous voyez là. Il est en bas dans un fiacre. Le mouvement de la voiture lui a fait perdre connaissance, et, comme il y aurait du danger à le transporter jusqu'à la rue Saint-Jacques, j'ai pensé que vous voudriez bien le recevoir chez vous.

— La rue Saint-Jacques!

— Oui, c'est là qu'il demeure; c'est ce petit jeune homme dont je vous parlais hier, Leopold Treian.

— Mon frère! s'écria George qui jeta ce cri comme rugit un

tion. Attendez-moi là; dans un moment je suis à vous.

Sans laisser à d'Épernoz le temps de sortir de la stupeur où l'avait plongé cette foudroyante révélation, il le poussa violemment dans l'appartement et l'y enferma. Il se précipita ensuite dans l'escalier et courut jusqu'au fiacre dont il ouvrit la portière d'une main tremblante. Sur la banquette du fond, Léopold était couché à demi, soutenu par l'étudiant qui lui avait servi de témoin; le manteau dont il était enveloppé ne laissait apercevoir qu'une figure pâle dont les yeux, quoique fermés, révélaient, par la tension douloureuse des paupières, une muette et cruelle souffrance. Sur le devant de la voiture, M. Javerval, plus pâle encore que le blessé, se tenait immobile, une boîte à pistolets sur les genoux et une paire d'épées entre les jambes.

— Ah! monsieur de Sordeuil, quel malheur! dit le gros banquier en jetant un regard de compassion sur l'étudiant évanoui; un enfant de dix-huit ans!

Sans répondre, George, aidé de l'autre témoin, enleva son frère du fiacre, le transporta chez lui, et le coucha dans son lit. La fermeté du marin, familiarisé de bonne heure avec les scènes de sang, domina les émotions de la tendresse fraternelle. Tous les soins que réclamait l'état de Léopold lui furent prodigués avant tout. Un médecin, appelé aussitôt, posa sur la plaie le premier appareil, déclara que la blessure, quoique grave, n'était pas mortelle, et qu'il répondait de la vie du blessé. En entendant cet arrêt, Sordeuil respira fortement, et retenant par le bras le médecin près de sortir:

— Un moment, monsieur, lui dit-il, nous aurons encore besoin de votre ministère.

Revenu de sa première surprise, d'Épernoz avait appelé à son aide l'audace habituelle de son caractère; négligemment assis dans un fauteuil, tandis que tous les autres acteurs de cette scène s'empressaient autour de Léopold, il affectait la pose d'un homme qui s'attend à tout et ne craint rien. En voyant s'avancer vers lui le frère de celui qu'il venait de blesser, il se leva d'un air calme. La contenance de George fut également froide et grave comme il convient à un homme prêt à jouer sa vie contre celle d'un mortel ennemi.

— Je suis le frère de Léopold et le mari de Blanche, dit-il d'une voix basse et ferme, me comprenez-vous?

— Parfaitement, répondit d'Épernoz en souriant avec ironie; je suis à vos ordres.

George revint sur ses pas, et s'adressant à l'étudiant en droit assis auprès du lit où son ami restait couché sans connaissance.

— Vous avez servi de témoin à M. Trélan, lui dit-il, voudrez vous bien me faire le même honneur?

— Et vous, mon cher Javerval, dit à son tour d'Épernoz, il faut vous résigner à laisser refroidir votre déjeuner.

— Encore un duel! s'écria le gros banquier en devenant verdâtre de blafard qu'il était.

— Restez près du blessé, dit George au médecin, nous vous appellerons lorsqu'il en sera temps. — Et d'un ton aussi calme que l'est celui d'un maître de maison faisant les honneurs de chez lui,

— Messieurs, dit-il, passons au salon

Les observations de M. Javerval et celles du jeune étudiant furent arrêtées par une brève parole de d'Épernoz.

— Il n'est ni explication ni arrangement possible, leur dit-il; c'est un duel à mort! Autant vaut rester ici que retourner au bois.

Pendant ce temps, Sordeuil avait rangé lui-même les meubles qui eussent pu gêner le combat. Le salon prêt comme pour un bal, il y fit entrer son adversaire. Tous deux ôtèrent leurs habits et prirent les épées, entre lesquelles George choisit celle dont son frère s'était servi. Les témoins restèrent debout aux deux portes de la chambre, ce champ-clos improvisé se trouvant trop petit pour les admettre sans danger pour eux.

Le combat fut court, mais terrible; à la quatrième passe, d'Épernoz, malgré son adresse, reçut un coup furieux, qui le perça de part en part, et l'étendit sur le parquet. Au bruit que fit son corps en tombant, le médecin quitta le chevet de Léopold et accourut. Après avoir inspecté la plaie et suivi la direction de l'épée, il leva les yeux vers les témoins, mais sans exprimer son opinion à haute voix. A la vue du léger frémissement d'épaules qui accompagna cette muette et sinistre déclaration, d'Épernoz fit un effort, et se souleva en s'appuyant sur le tapis.

— Blessé à mort, n'est-ce pas? dit-il d'une voix assez ferme, le coup a traversé les poumons, et avant un quart d'heure je serai étouffé; j'espère que le lycéen aura meilleure chance que moi.

— Non, mon cher ami, vous ne mourrez pas, lui dit le banquier en se baissant pour le soutenir, tandis qu'il essuyait deux larmes qui coulaient le long de sa large figure effarée.

— C'est vous, Javerval? reprit le blessé, dont la voix sifflante annonçait l'épanchement intérieur du sang, — je vous aurai fait déjeuner bien tard; je vous en demande pardon. Ah! vous avez mis aujourd'hui votre émeraude! madame Javerval sera ce soir aux Français; ayez la bonté de lui expliquer la raison qui m'empêchera d'y aller; vous êtes témoin qu'il y a impossibilité absolue, et que je n'y mets pas de mauvaise volonté.

— Je n'y manquerai pas, répondit le gros banquier, trop attendri pour chercher à comprendre ce qu'on lui disait.

D'Épernoz garda le silence pour reprendre sa respiration, de plus en plus pénible; promenant ensuite tout autour de lui un regard à demi fermé qu'il arrêta sur George, et se drapant, pour mourir, dans la fatuité des gladiateurs de Rome:

— Quant à vous, monsieur de Sordeuil, dit-il, ou bien monsieur Trélan, si vous le préférez, je ne peux pas vous charger de mes commissions pour Blanche; c'est à moi de prendre les vôtres au contraire, puisqu'il paraît que la farce est jouée, comme disait je ne sais quel empereur.

A ce dernier outrage que lui jetait cette agonie de roué, George s'élança vers la table où il avait enfermé son testament, déchira le papier qui enveloppait le portrait de Clémence, et venant s'agenouiller à côté du mourant, lui mit le médaillon sous les yeux. Cette vision produisit l'effet d'un choc électrique. Un dernier éclair étincela dans les yeux de d'Epernoz, qui, se tordant comme un serpent blessé, voulut s'élancer sur son ennemi; mais la vie l'abandonna dans cet effort suprême, et il retomba sur le parquet pour ne plus se relever. George était vengé!

FIN DE LA PEINE DU TALION.

LA MAITRESSE ANONYME.

A *****

A VOUS QUI M'AVEZ INSPIRÉ CE PETIT TABLEAU ;
A VOUS QUI M'AVEZ PERMIS D'Y TRACER VOTRE PORTRAIT ;
A VOUS ENFIN, QUE, PAR UN TRAIT DE RESSEMBLANCE DE PLUS, AVEC MON HÉROINE,
JE NE PUIS, NI NE VEUX NOMMER ;

J'OSE OFFRIR CET OUVRAGE !
DÉDICACE ANONYME, QUE VOUS SEULE POURREZ COMPRENDRE,
TÉMOIGNAGE MUET DE RESPECT ET DE SOUVENIR.

E. S.

Séricourt, 17 octobre 1840.

Eugène Scribe.

*

LA MAITRESSE ANONYME.

I.

Si je vous apprends, ami lecteur, que j'ai acheté une petite propriété dans la Brie, cette nouvelle vous intéressera fort peu, sans doute ; si j'ajoute que j'ai eu l'imprudence d'y faire bâtir, que les maçons, les charpentiers, les entrepreneurs, et surtout les devis faits en conscience m'ont presque ruiné, il y a une grande chance que ce malheur vous sera totalement indifférent ; je vous confierais même, en secret, que mes constructions ne sont pas encore achevées, et que, pour la régularité d'un si bel édifice, il ne manque rien qu'une aile droite ; cet aveu qui me coûte beaucoup, vous laisserait froid et impassible, et ne vous ferait pas un instant interrompre la lecture du volume que vous tenez en ce moment. Mais si je vous disais, mon insensible lecteur, que ce corps de bâtiment arriéré, que cette aile absente, il faut absolument que ce soit vous qui la payiez, peut-être l'imprévu de cette annonce vous engagerait-il à me prêter quelque attention, et dès mon début j'aurais excité votre curiosité, votre intérêt, et surtout votre effroi, seul but que se proposent, de nos jours, les faiseurs de Nouvelles et de Romans.

J'étais donc dans ma cour, assis sur une pierre, regardant tristement la place qu'occuperait si bien mon aile droite, quand elle serait élevée, si jamais elle s'élevait... lorsque je sentis une main me frapper sur l'épaule, et une voix jeune et joyeuse s'écrier : Bonjour, mon voisin ! C'était Georges Lisvard, mon voisin de campagne, que je connaissais à peine, car arrivé depuis quelques mois dans le pays et vivant toujours avec mes ouvriers, je n'avais encore fait de visites à personne ; mais avec Georges la connaissance n'était pas longue à faire. Il avait une de ces heureuses et aimables physionomies qui appellent le plaisir et la confiance. La première fois qu'on le voyait, on était son ami, et dès la seconde on ne pouvait plus se passer de lui ; plein de franchise et de gaîté, insouciant de l'avenir, et heureux du présent, sans ambition malgré sa jolie figure, il n'y avait pas de mère qui n'eût été fière d'un tel fils, pas de sœur qui ne fût heureuse d'un tel frère.

Entré de bonne heure à l'École Polytechnique, il en avait été l'un des élèves les plus distingués ; officier d'artillerie, il s'était fait remarquer au siége d'Anvers, seule occasion de gloire qui lui eût encore été offerte, et maintenant que la paix était revenue, il passait auprès de sa vieille mère ses jours de repos et de congé. Quand il s'agit d'établir sa sœur, il déclara qu'il ne savait que faire de sa fortune, qu'il était trop riche avec sa paye de lieutenant d'artillerie, et il renonça à son modeste patrimoine en faveur de sa sœur Hélène, qui, grâce à ce supplément de dot, fit un assez beau mariage. Je voulus une fois parler de ce trait-là à Georges, qui haussa les épaules et me tourna le dos ; c'est le seul jour où je l'aie vu malhonnête.

Arrivé depuis quelques jours dans notre voisinage, chez sa mère, il venait de temps en temps visiter ma bibliothèque, la seule qui existe dans la commune de Bussières, et dessiner nos points de vue, car Georges dessine, et même peint très bien.

— Qu'avez-vous ? me dit-il. Pourquoi cet air soucieux ? Je lui racontai alors, ce que je vous disais à l'instant même, mon cher lecteur, et comment je cherchais les moyens de faire achever au public mes constructions commencées.

— Quoi, sérieusement, vous croyez qu'il paiera vos ouvriers ?

— Il est assez grand seigneur et assez généreux pour cela ! Il paie toujours ; mais seulement quand on l'amuse ; or, l'amuser devient chaque jour plus difficile. Aussi il me faudrait pour lui, dans ce moment, et c'est ce que je ne puis trouver, quelque sujet bien neuf, bien piquant, bien original.

— Un sujet de quoi ?

— Un sujet de roman, de comédie, d'opéra...

— Quoi ! avec des opéras on bâtit des maisons.

— Pourquoi pas ? témoin mon ami Auber qui en a deux rue Saint-Georges...

— Dont il éleva les murailles, comme Amphyon, avec sa lyre ! !

— Avec son talent ! ce qui est moins mythologique.

— Vous avez raison, ce n'est plus là de la fable... Eh bien ! si j'avais, moi, un sujet d'opéra à vous donner ?...

— Vous, mon cher voisin, est-il possible ?

— Quand je dis d'opéra... c'est peut-être une niaiserie !

— C'est souvent la même chose.

— Ou bien une tragédie, une comédie, un roman... je n'en sais rien.

— Dites toujours.

— Ce que je sais... c'est que c'est original... bizarre, incompréhensible.

— C'est ce qu'il faut !

— Et que cela n'a pas le sens commun !

— C'est un succès, mon cher ami, un grand succès ! Parlez, vous redoublez mon impatience.

— C'est une histoire qui m'est arrivée.

— A vous?

— A moi... dans ma jeunesse.

— Vous n'êtes cependant pas si vieux.

— Il y a cinq ou six ans... j'en suis le héros ; mais l'aventure est un peu longue, et je ferais mieux de ne pas la commencer aujourd'hui, car il est tard et j'ai à midi une affaire importante que je ne puis remettre...

— Il n'est que onze heures et demie, et je vous promets dans une demi-heure de vous rendre votre liberté.

— Bien vrai ?

— Je vous le jure !

— J'y compte.

Nous nous assîmes alors dans un endroit écarté du parc, au bord de ma rivière, près d'une cascade dont l'eau claire et limpide tombe sur un lit de cailloux, et s'enfuit à travers mon bois jusqu'à la vallée du *Petit Morin*, lieu enchanté, qui rappelle la Suisse dans les petits cantons ! vallée délicieuse, qui jouirait de la plus haute renommée, si les côteaux verdoyans qui l'entourent se nommaient Glaris ou Appenzell, mais que le voyageur regarde à peine parce qu'elle est à vingt lieues de Paris et à trois lieues de la Ferté-sous-Jouare.

Georges, mon jeune ami, n'était pas de ces gens-là, car, d'un œil ému et animé, contemplant cette prairie verdoyante, la source argentée qui l'arrose et qui baigne le pied d'un temple rustique où j'ai gravé ces mots :

Verts gazons ! clair ruisseau ! près de vos bords chéris,
Le plus que vous pourrez, retenez mes amis !

— Vous ne pouviez choisir, me dit-il, un endroit qui cadrât mieux avec l'histoire que je vous ai promise. Cette jeune verdure, cette riante campagne, ce temple dédié à l'amitié et les rayons de ce beau soleil qui en ce moment l'éclaire, me rappellent et me rendent toutes les idées que j'avais il y a six ou sept ans, quand je sortis du collége. Que tout est beau, le matin, au soleil levant !... Le monde où j'allais entrer s'offrait à moi, paré de tant de charmes et d'espérances ! Je m'étais persuadé, comme beaucoup de jeunes gens de mon âge, que je ne devais y rencontrer que des amis, des succès, et surtout des conquêtes. Oui, monsieur, je l'avoue franchement, c'était là ce qui m'occupait le plus.

Nous lisions beaucoup au collége, et les livres que nous dévorions en cachette n'avaient pas tous été approuvés par le conseil de l'Université. Il y en avait un surtout, bien amusant et bien dangereux pour de jeunes têtes comme les nôtres, un livre où tout est attrayant, peut-être parce que tout y est faux, parce que ni les femmes, ni les jeunes gens, ni la société, n'ont jamais existé comme ils y sont représentés ; sentimens, mœurs, caractères, rien n'est possible... tout y est d'imagination, et c'est ce qui séduisait la nôtre...

— Vous voulez parler du roman de *Faublas*.

— Précisément... un ouvrage classique... car vous le trouverez dans toutes les classes, depuis la quatrième jusqu'à la philosophie. Il est si agréable de se représenter toutes les grandes dames... se jetant à la tête d'un petit jeune homme de dix-sept ans... sans que celui-ci ait besoin de mérite, de talens, ou de considération... Au contraire, inutile à lui de s'occuper de son état, de se livrer à des études, ou à des travaux assidus ; l'amour se chargera de sa réputation, de son bonheur et de son avancement... Aussi, et comme tous mes camarades me répétaient que j'étais bien fait, que j'avais une jolie figure, une figure de demoiselle... Je vous demande pardon de vous dire ces choses-là... Mais quand on raconte...

— Vous avez raison... cela d'ailleurs se voit de reste.

— Je vous prie de croire, me dit Georges en rougissant, que je n'ai plus ces idées-là... je parle d'un temps si éloigné !... il y a sept années... j'étais alors bien sot, bien fat, bien absurde, je croyais que je n'aurais qu'à jeter le mouchoir. Aussi je m'étais promis de ne m'adresser qu'à des marquises, des comtesses... peut-être des princesses, si l'occasion se présentait... mais décidé dans aucun cas, et sous aucun prétexte, à ne jamais descendre au-dessous des baronnes ! Hélas ! de cruels désappointemens m'attendaient ! !

A ma sortie du collége, je m'établis modestement chez ma mère, me préparant, pour lui faire plaisir, à mes examens de l'École Polytechnique, mais persuadé que ces travaux ne me serviraient jamais à rien, réservé que j'étais à de plus hautes et de plus brillantes destinées. Malheureusement je ne voyais pas trop les moyens de les réaliser ; la société de ma mère se composait de belle et bonne bourgeoisie, de quelques parentes à nous, des cousines assez gentilles, femmes d'avoués ou de négocians ; mais des grandes dames... Il fallait pour les connaître être répandu dans le grand monde ! Et où existait le grand monde? qui m'y aurait mené? qui m'y aurait reçu ?

C'était au commencement de 1830, sous la Restauration, au moment où les anciens noms et les anciennes familles brillaient du plus vif éclat. Le milliard de l'indemnité avait rendu à l'aristocratie nobiliaire son luxe et ses richesses ; quant à son bon ton, à son élégance et à sa fierté... elle ne les avait jamais perdus.

Et comment, moi pauvre écolier et jeune homme inconnu, être admis familièrement dans ces nobles hôtels, sanctuaire de mes divinités ?

Cette réflexion que je n'avais pas faite, me déconcertait singulièrement, mais ne diminuait en rien mon humeur conquérante. J'étais sûr, ce premier obstacle franchi, de me faire remarquer et de fixer les regards. Vous voyez, monsieur, que je ne manquais ni de présomption ni d'orgueil, et voilà pourquoi je vous raconte mon histoire, ce sera une expiation ? Je cherchais donc constamment les moyens de rapprocher les distances, de voir de près, de coudoyer ce grand monde jusque là inaccessible, et à force de chercher, je trouvai un expédient qui vous semblera bien simple, et qui me coûtait bien cher ! J'allais tous les soirs au Théâtre-Italien ; c'était le rendez-vous de la haute société, le salon fashionable où se réunissaient les gens de la cour, et où étaient admis les gens comme il faut. Une stalle d'orchestre que je louai me donna ce privilége. Et comme le cœur me battit la première fois que je m'assis dans cette arène brillante ! comme mes yeux incertains et éblouis se promenaient avec ivresse sur tant de richesses, d'élégance et de beautés ! Toutes les loges étincelaient de parures, de diamans et de duchesses. Toutes n'étaient pas jeunes, toutes n'étaient pas belles, mais je les voyais à travers leurs titres, et toutes me semblaient nobles, distinguées et charmantes.. Dans l'entr'acte je me promenais au foyer, dans les corridors, je m'arrêtais aux portes de leurs loges presque toujours ouvertes. A la fin du spectacle j'étais sous le vestibule, à les voir descendre, j'étais près d'elles, je touchais presque leurs châles aux longs plis, ou leurs robes de gaze ; je les regardais monter en voiture, m'en retournais à pied, et le surlendemain je recommençais. Ma mère s'effrayait de mon goût pour la musique italienne et des dépenses qui en étaient la suite. Je dois dire que cette musique m'ennuyait à périr, mais je n'en convenais pas, seul point de rapport que j'eusse avec beaucoup de ses nobles habitués. J'avais troqué ma stalle d'orchestre contre une stalle de balcon pour être plus en vue, et personne ne me regardait, pas même mes voisins, qui ne s'occupaient pas plus de moi que de la pièce, et qui, pour se montrer, passaient la soirée à saluer les personnes de leur connaissance.

Un soir, je vis entrer dans une loge de face une personne charmante que je n'avais pas encore vue, une jeune fille de quinze à seize ans, gracieuse et fraîche comme la couronne de roses qu'elle portait sur sa tête... Je demandai timidement à mon voisin de gauche qui elle était : — La petite duchesse, me répondit-il sans me regarder et en la lorgnant. — Quelle duchesse ? demandai-je avec les mêmes égards à mon voisin de droite. — La dernière présentée.... vous savez... et il garda le silence. Vous comprenez bien que pour rien au monde je n'aurais avoué mon ignorance, et je répondis par un son-

rire d'homme au fait, qui voulait dire : Je connais parfaitement.

Quelques momens après, entra dans la loge de la jeune et jolie duchesse, un grand monsieur, maigre, sec, l'œil dur, la tête poudrée et portant soixante ans au moins, quoique la poudre, dit-on, rajeunisse. Mon voisin, qui saluait tout le monde, ne perdit pas une si belle occasion, il se courba vivement et à plusieurs reprises vers le grand homme sec qui lui répondit par un salut lent et mesuré comme la statue du commandeur dans *Don Juan*, puis sortit de la loge avec la même gravité. — Il va faire le whist du roi, dit mon voisin de droite. — C'est pour cela qu'il laisse sa femme avec la vieille marquise, répliqua mon voisin de gauche.

Sa femme, me dis-je en moi-même avec effroi... sa femme! Cette jeune et jolie personne!!... Et ce maudit roman de *Faublas* se représentant à mon esprit, je pensai malgré moi à la si gentille et si piquante madame de Lignolles! Toutes mes illusions revinrent, tous mes rêves recommencèrent. Je me regardais comme destiné à défendre, à venger cette victime... de l'orgueil et des préjugés; seulement je l'aurais désirée triste et mélancolique, et je la voyais souvent rire, ce qui m'affligeait : mais elle était si bien du reste, qu'on pouvait pardonner ce seul défaut à tant de perfections. Aussi, entraîné, fasciné et comme sous le charme, je la suivis malgré moi, et à la sortie du spectacle, je me trouvai sous le vestibule près d'elle et de la vieille marquise, pendant que ces dames attendaient leur voiture, qui, grâces au ciel, fut une des dernières; la duchesse m'avait paru charmante de loin, mais de près elle était bien mieux encore. C'étaient des traits si fins, si délicats, un éclat de jeunesse et de beauté qui faisait plaisir à voir comme un premier jour de printemps; et puis il y avait tant d'esprit et de malice dans ses grands yeux noirs! Par malheur, enveloppée dans sa pelisse de satin blanc garnie d'hermine, elle ne disait mot; mais elle souriait, pendant que sa respectable compagne s'impatientait contre sa voiture, qui n'arrivait pas, mais qui, hélas! parut enfin. On l'annonça; ces dames sortirent: je les suivis sans y penser.

Il faisait un temps affreux; la pluie tombait par torrens, et, malgré l'auvent protecteur de la rue de Marivaux, il y avait encore jusqu'à la voiture un trajet de deux ou trois pas qui effraya ces dames, car elles s'arrêtèrent.

Dans cette foule dorée qui les entourait, j'étais le seul peut-être qui eût un parapluie! parapluie que je n'eusse probablement pas avoué, si j'avais eu le temps de la réflexion; mais n'écoutant que mon premier mouvement, je l'ouvris et l'offris généreusement, bourgeoisement à la vieille marquise, puis je revins à ma jeune duchesse, qui, embarrassée dans sa pelisse, qu'elle relevait, pouvait à peine marcher. D'une main, j'élevais le parapluie au-dessus de ses cheveux et de sa couronne de roses; de l'autre, j'osai la soutenir, l'aider à monter en voiture... et je ne vous parle pas du petit soulier de satin blanc, ni du pied ravissant, ni de la jambe admirable que j'aperçus à la lueur du gaz, parce qu'en ce moment elle m'adressait un remercîment et un sourire enchanteurs, qui m'avaient fait tout oublier. Je passai derrière la voiture, puis, par instinct, je me rapprochai de la portière à droite, dont la glace était baissée, et pendant que les laquais relevaient le marche-pied de la portière à gauche, j'entendis les mots suivans; c'était ma duchesse qui parlait :

— *Un joli cavalier, une charmante tournure,* disait-elle.

Oh! que sa voix était douce! j'étais là debout dans la rue, presque sous la roue de la voiture, écoutant et respirant à peine.

— *Connaissez-vous ce beau jeune homme?.....* continua-t-elle.

La pluie tombait sur moi, et j'avais les pieds dans un fleuve; je ne voyais rien... je ne sentais rien... j'écoutais...

L'autre répondit dédaigneusement : *Est-ce que l'on connaît ça... Il vient tous les soirs aux Italiens.*

— *Pourquoi?*

— *Je vais vous le dire...*

En ce moment le cocher fouetta ses chevaux; le laquais monta à son poste, la voiture s'ébranla et je manquai d'être écrasé. Je n'y fis seulement pas attention, pas plus qu'au rhume de cerveau et de poitrine que je rapportai à la maison et dont ma pauvre mère était mortellement inquiète, tandis que moi, j'étais ravi, enchanté. Je ne dormis pas; j'avais la fièvre et je passai la journée suivante dans un état d'ivresse continuelle. Tous mes rêves étaient réalisés... Mon roman commençait... J'adorais cette femme... je me serais tué pour elle, oui, monsieur; je n'ai jamais éprouvé dans ma vie rien de plus vif et de plus délirant que ces premières vingt-quatre heures de passion... Heureusement elles n'ont pas eu de lendemain, les forces humaines n'y auraient pas résisté.

— Comment, m'écriai-je, pas de lendemain!

— Si vraiment, reprit Georges, mais vous allez voir lequel.

A cet endroit du récit, l'horloge de la paroisse de Bussières sonna midi; Georges poussa un cri : Ah! je serai en retard; adieu, me dit-il en courant.

— Et la suite de votre histoire?

— A demain, me dit-il; et il disparut.

II.

Le lendemain, Georges fut exact au rendez-vous et continua son récit en ces termes :

C'était un jeudi; on donnait *la Sémiramide*; mais n'importe ce qu'on aurait donné : vous vous doutez bien que, malgré mon rhume, ma fièvre, et ma mère qui voulait me retenir... j'étais là le premier, à ma stalle de balcon, avant que les rampes fussent levées, ce qui, déjà, était bien mauvais genre; mais personne ne me voyait, j'étais seul dans la salle. Les belles toilettes arrivèrent, l'orchestre se fit entendre..... Madame Malibran chanta! Je n'entendais rien... je n'existais pas... j'attendais! Enfin, l'âme, la vie et le sentiment me revinrent. *Elle* parut, *elle* entra dans sa loge, plus belle encore, plus ravissante que la première fois. Mes voisins s'écrièrent qu'elle était éblouissante de diamans; je n'en avais pas vu un seul; je n'avais vu qu'elle; je m'inclinai respectueusement en la regardant... Ses yeux rencontrèrent les miens... Elle me vit, j'en suis certain. Elle me vit! Et tournant la tête d'un autre côté, elle ne me rendit pas mon salut.

— Ce n'est pas possible, lui dis-je, et vous vous étiez trompé.

— Ah! s'écria-t-il avec chaleur : vous croyez que j'étais homme à ne pas m'assurer du fait! J'allai l'attendre à la porte de sa loge; elle donnait le bras à ce grand monsieur sec et poudré, à son mari. Elle causait avec lui, avec gaîté, avec affection; enfin, il avait l'air de lui plaire... Elle avait l'air de l'aimer! Elle! madame de Lignolles! Où en étions-nous? Tout était bouleversé! Adossé contre un pilier.... je la voyais descendre et venir droit à moi, et quand elle fut à deux pas, je m'inclinai encore : mais se tournant en ce moment même pour parler à la marquise, qui était derrière elle, elle feignit de ne pas m'avoir aperçu, passa froidement sans me regarder, et gagna sa voiture. Il faisait beau ce soir-là, elle n'avait besoin de personne!!

Ah! je l'abhorrais! je la détestais.... Elle me parut affreuse; je rentrai chez moi pâle et tremblant de colère, je n'allai plus aux Italiens, je m'enfermai pendant trois mois, et me mis à travailler avec une assiduité et une rage qui avancèrent beaucoup mon examen pour l'École Polytechnique.

— Ce qui dut vous paraître alors un grand bonheur.

— Non, je n'étais pas heureux. L'heure de la raison n'était pas arrivée, je n'en étais encore qu'au dépit, à la colère; mon amour-propre avait été humilié, et, passant de l'amour à la haine, je n'aspirais qu'à me venger; j'aurais donné tout au monde pour plaire à une de ces grandes dames, si fières et si orgueilleuses, non plus pour le bonheur d'être aimé, mais pour le plaisir de les dédaigner... de les humilier à mon tour!... Vous voyez ce que j'avais déjà gagné au contact du monde... J'étais resté aussi extravagant, aussi fat qu'autrefois, et, de plus, j'étais devenu méchant. Par malheur les mauvaises intentions trouvent toujours, plus que les bonnes, des occasions de s'exercer, et le hasard m'en offrit que je ne cherchais pas.

Un de mes camarades de collége, neveu d'un pair de France, avait quitté Paris à la fin de ses études; il était parti avec un gouverneur pour commencer ses voyages; mais apprenant en route la mort de son oncle, qui lui laissait une belle terre et un beau titre (car alors la pairie était encore héréditaire), il se hâta de revenir en France, et un matin, je le vis entrer chez moi, et me sauter au cou, me racontant la perte ou plutôt la fortune qu'il avait faite, et m'engageant à venir passer quelques semaines dans sa terre d'abord, et ensuite dans la vallée d'Orsay, au château de sa sœur, la comtesse Julia, chez qui se réunissait, pendant la belle saison, la plus brillante société de Paris. Il me semblait, pendant qu'il me parlait, voir arriver ma vengeance. D'ailleurs, je travaillais sans relâche depuis trois mois, j'avais besoin de repos. Nous étions en juillet, la campagne était superbe, ma mère me pressait d'accepter, ce que je fis avec joie, et nous partîmes.

Mon ami Constantin, le nouveau pair de France était un excellent garçon, peu fort dans ses études, mais fort à la chasse, s'occupant plus de ses chevaux que de ses discours à la chambre, et ayant fort bien fait de gagner sa fortune par succession, car il eût été fort embarrassé de l'acquérir par son travail ou par ses talens: du reste, ne s'en faisant nullement accroire et s'effaçant lui-même pour mettre en avant ses amis, il me présenta à sa sœur en lui disant: « Tu sais, Julia, que je ne suis qu'un ignorant, mais voici mon ami Georges qui a de la science pour deux, et, grâce à lui, nous sommes au complet. » La comtesse et son mari m'accueillirent à merveille; le comte de Vareville était un homme de trente-six ans, d'une belle figure, qui, au physique se portait à merveille, et qui, au moral, était le plus grand propriétaire du pays. C'était là le résumé de toutes ses qualités: de plus, excellent maître de maison, ne gênant personne, et laissant le gouvernement à sa femme, qui, toute aimable et toute gracieuse, s'en acquittait à merveille.

La comtesse Julia était fort jolie, avait vingt-quatre à vingt-cinq ans, de beaux yeux bleus, une tournure distinguée, une coquetterie de conversation très piquante, faisant briller les personnes qui avaient de l'esprit et en donnant souvent à celles qui n'en avaient pas. Bonne et indulgente pour les gens timides et embarrassés, c'est à ce titre qu'elle me prit sous sa protection. Dévouée en amitié, indifférente en amour, sage et vertueuse par principes, et quant à la dévotion, elle en avait juste ce que la mode exigeait alors chez les dames du grand monde.

Vous pensez bien que l'idée de lui faire la cour ne se présenta pas à mon esprit, c'était la sœur d'un ami, et puis les devoirs de l'hospitalité... Et puis, enfin... j'aurais probablement échoué, et je n'ai jamais voulu examiner si cette dernière raison ne venait pas en première ligne; c'eût été d'autant plus mal, qu'il y avait au château un essaim de comtesses, de vicomtesses, de baronnes, tout ce que le faubourg Saint-Germain avait de jeune, d'élégant, de coquet; et loin d'imiter ma dédaigneuse duchesse, elles étaient, il faut le dire, comme toutes les grandes dames d'alors, pleines de gracieusetés et de bienveillance, semblant toujours oublier leur rang, et cependant vous faisant sentir par une nuance et un tact admirables le moment où l'abandon devait s'arrêter et le respect commencer. J'étais comblé de soins et d'attentions que je m'efforçais de reconnaître de mon mieux..... Je faisais de la musique avec ces dames et avec ces demoiselles; j'avais toujours des dessins pour leurs broderies, et s'il s'agissait d'une promenade dans le parc, ou d'une course à cheval... ou d'un rôle dans un proverbe, fût-ce le plus difficile ou le plus insignifiant, j'étais toujours prêt... Ma complaisance était connue, et en général tout le monde m'adorait, tout le monde, par malheur; ce qui faisait que personne ne pensait à moi en particulier. Il y avait même dans l'affection universelle dont j'étais l'objet, quelque chose de blessant pour mon amour-propre. C'était presque me dire que j'étais sans conséquence ou sans danger.

Bientôt je m'aperçus aussi, et cette découverte fut bien autrement pénible, que chacune de ces dames avait auprès d'elle des personnes qu'elles honoraient de leur dépit, de leurs dédains, souvent même de leurs reproches. Ah! que n'aurais-je pas donné pour être à leur place, moi que l'on traitait si bien!

Je me plaignais de mon bonheur! j'en étais indigné. Je ne voyais pas que ces rivaux, que l'on me préférait avec raison, avaient, par leurs talens, leur réputation, leur position dans le monde, mérité et inspiré une confiance qu'on ne pouvait m'accorder à moi, enfant de dix-sept à dix-huit ans, à moi qui n'étais rien... qui ne pouvais offrir aucune garantie, pas même celles de la prudence ou de la discrétion. Mon roman de *Faublas* m'avait donc encore trompé; cette jeunesse même, qu'il m'offrait comme un moyen de réussite, était un obstacle! Ainsi, m'écriai-je avec désespoir, personne ne fera donc attention à moi, personne ne m'aimera jamais! Hélas! j'étais injuste!... je me plaignais à tort! Il y avait, dans ce moment-là même, une personne que mon mérite inconnu avait touchée... Amour d'autant plus glorieux, que je n'avais jamais pensé à le faire naître et que je ne m'en doutais même pas.

A qui donc avais-je inspiré une tendresse si discrète et si désintéressée? Qui donc éprouvait enfin pour moi ce premier amour si longtemps attendu?

Hélas! c'était mademoiselle Rose, la femme de chambre de la comtesse Julia!...

Une femme de chambre!!! à moi, qui avais rêvé des duchesses, des marquises, des baronnes! Encore un bonheur dont j'étais indigné et humilié, toujours à cause des préjugés dont j'étais imbu, car tout autre à ma place se serait résigné à une pareille conquête.

Mademoiselle Rose était de ces femmes de chambre de grande maison: l'œil coquet, le pied mignon, la taille élancée, toujours blanche et bien mise, ne portant jamais que les robes ou les fichus de sa maîtresse (seconde édition), fière et dédaigneuse avec la livrée; faubourg Saint-Germain dans l'antichambre, et n'ayant de gracieux sourires que pour les gens du salon.

Cette fierté, à ce qu'il paraît, s'était venue briser contre mon ignorance ou ma modestie... et il avait fallu que la pauvre fille me témoignât une préférence bien marquée pour qu'il me vînt à l'idée de m'en apercevoir; mais il n'y avait plus moyen d'en douter!... Mon ami Constantin, le pair de France, avait été repoussé par elle, il me l'avait avoué en secret. Elle avait refusé les propositions les plus brillantes, et s'était montrée plus généreuse que ses maîtresses, pour qui? pour moi, jeune homme sans fortune, sans titres, sans naissance! Ajoutez que Rose était jeune et gentille... Et elle m'aimait tant!... Et elle me l'avouait .. à moi, à qui personne ne l'avait jamais dit... Et puis, monsieur, je n'avais pas dix-huit ans! Je ne dis pas cela pour justifier, mais du moins pour excuser l'attention que malgré moi j'accordais à ma jolie soubrette.

J'évitais cependant de la rencontrer, et quand je l'apercevais au bout d'un corridor, je doublais le pas, ou je détournais la tête, exactement comme la jeune duchesse du Théâtre-Italien. C'était, sur une échelle inférieure, le même orgueil du rang! Jugez alors ce que je devins lorsqu'un jour, sous mon oreiller, je trouvai un petit billet où étaient écrits ces mots:

« Il faut que je vous parle, monsieur Georges, ou je suis » perdue. Le jour c'est impossible, ne m'en veuillez donc pas, » et ne soyez pas fâché contre moi, si je vous demande dix » minutes, ce soir dans ma chambre, à minuit. »

A ce billet était jointe une petite clef. Cet écrit, qui m'eût transporté de joie, et m'eût fait battre le cœur s'il eût été d'une des nobles dames du château, m'inspirait une espèce de malaise et de honte. Tout me dépitait contre moi-même... jusqu'aux fautes d'orthographe dont le billet était parsemé et qui semblaient mettre en relief la mésalliance que j'allais commettre. Mais dédaigner une pareille occasion! Combien mon ami Constantin envierait mon bonheur! Ah! s'il était à ma place, il n'hésiterait pas!... Mais d'un autre côté, si cela se sait dans le château . Si la comtesse Julia... Si ces dames... Vous voyez que j'étais déjà plus d'à moitié vaincu, puisque je ne craignais plus que d'être découvert. D'ailleurs, qui le saurait à cette heure .. au milieu de la nuit... dans ce vaste château dont les corridors étaient obscurs et silencieux? .. Et le

en faisant ces réflexions, j'étais sorti de mon appartement sur la pointe du pied, retenant ma respiration... tremblant au moindre bruit... J'arrivai ainsi à la porte de Rose, et là...

En ce moment, mon horloge fatale sonna midi... J'espérais que Georges ne l'entendrait pas... mais, oubliant et son histoire et les souvenirs qu'elle devait lui rappeler, il me quitta en courant et en me criant : A demain!

III.

Le lendemain Georges fut exact au rendez-vous. Aussitôt que je le vis arriver, je courus à lui : Est-il possible, m'écriai-je, de me quitter ainsi au moment le plus intéressant d'une histoire?

— Je vous conseille de me faire des reproches! Ce serait plutôt à moi de vous en adresser... vous avez manqué me faire oublier...

— Quoi donc?

— Une affaire bien autrement intéressante pour moi... une affaire qui ne peut se retarder... mais je me suis arrangé aujourd'hui pour être plus exact!...

— Quoi! vous me quitterez encore à midi?

— Certainement!

— Et pour quelle raison? quelle obligation tellement indispensable vous force ainsi chaque jour?...

— Pour cela, mon voisin, répondit Georges d'un air sérieux, je ne puis vous le dire... et vous prie de ne pas me le demander... Passe pour mes aventures de jeunesse, continua-t-il en riant... c'est un autre monde, un autre siècle... c'est presque de l'histoire...

— Une histoire instructive?

— Oui, pour la jeunesse! mais peut-être fort peu amusante our les gens raisonnables.

— Au contraire... et la preuve, c'est que je vous prie en râce de continuer le sujet de drame que vous m'avez promis, et dont le premier acte me semble déjà tout disposé.

— Vous trouvez!

— Certainement. Il y a exposition de caractères, préparation des événemens, et la toile tombe sur une péripétie des plus piquantes, le moment où vous arrivez à la porte de mademoiselle Rose.

— Le second acte sera peut-être plus difficile à mettre en scène.

— Pourquoi donc? tout se met en scène maintenant... Vous étiez donc devant la porte de mademoiselle Rose?...

— Que je venais d'ouvrir le plus doucement possible. Le cœur me battait d'émotion et surtout de crainte. Ce n'était pas sans raison; mademoiselle Rose habitait une espèce de cabinet de toilette, qui, d'un côté, avait une sortie sur un escalier de dégagement, c'est par celui-là que j'étais arrivé. Mais de l'autre côté était une porte qui donnait dans l'appartement de la comtesse; le moindre bruit pouvait être entendu, et si la maîtresse de la maison m'avait surpris... Ah! je n'aurais pas survécu à un tel éclat, et au ridicule qui en eût été la suite... je me serais brûlé la cervelle... j'y étais décidé; et, sous ce point de vue, du moins, le danger ennoblissait, à mes yeux, le commun et le bourgeois de mon expédition nocturne.

Je n'avais pas refermé la porte de l'escalier, je l'avais laissée entr'ouverte, d'abord pour ne pas faire de bruit, et puis pour me ménager, en cas d'accident, une retraite prompte et facile. La chambre où je venais d'entrer était dans une obscurité complète, précaution que j'attribuai à la pudeur ou à la prudence de Rose... Pauvre fille! me disais-je, elle m'attend! Elle doit trembler, car je tremble, moi... et je m'avançai lentement, écoutant du côté de la chambre de la comtesse, et me rappelant ce vers de Delille qui, grâce au ciel, convenait parfaitement à la situation :

« Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence! »

Alors, plus rassuré, je me dirigeai vers l'endroit de l'appartement où devait être Rose, et à mesure que j'approchais, j'entendais le bruit calme et régulier de la respiration la plus égale. J'approchai encore, et ne pus revenir de ma surprise en m'apercevant qu'elle dormait. Elle dormait!!! Quoi! l'émotion qu'elle éprouvait lui permettait de dormir! moi j'avais eu la fièvre depuis l'instant seulement où cette idée de rendez-vous m'était venue. Je sentais en ce moment encore mon cœur s'agiter avec violence... Et elle!... elle dormait en m'attendant! Un pareil sang-froid annonçait une habitude du danger, ou une hardiesse surnaturelle qui m'effrayait! Je pouvais admirer Napoléon ou le grand Condé dormant la veille d'une bataille... Mais mademoiselle Rose!... J'étais furieux! J'étais indigné!... Un instant j'eus la pensée de retourner sur mes pas pour la punir... pour me venger! Et puis dans ma colère, d'autres idées de vengeance me vinrent à l'esprit. Mais à peine si je parvins à interrompre ce sommeil profond où elle était plongée, et, sans ouvrir les yeux... elle murmura à demi voix et avec impatience ces mots qui n'avaient rien de flatteur : *Mon Dieu! .. Laissez-moi donc!* — Ah! pour le coup et dans mon dépit, oubliant les périls qui nous environnaient, j'allais éclater!... lorsque du côté de l'appartement de la comtesse je crus entendre du bruit... Je vis même à travers les fentes de la porte briller la lueur d'une bougie; par un mouvement aussi rapide que la pensée, je m'élançai hors de la chambre de Rose dont je refermai la porte, et il était temps! J'étais encore sur l'escalier, que j'entendis comme un cri de surprise ou d'exclamation... mais peu m'importait, je n'avais plus rien à craindre, personne ne m'avait vu, et deux minutes après, j'étais chez moi, dans mon appartement clos et barricadé... comme si, en fermant ma porte au verrou, j'empêchais les soupçons ou les souvenirs d'entrer.

Je passai une mauvaise nuit et une mauvaise matinée; j'étais mécontent de moi, je me sentais humilié. Toutes les réflexions que j'avais faites la veille et qui avaient eu si peu de pouvoir, avant, en avaient beaucoup, après; j'espérais bien que jamais cette aventure ne serait connue; mais n'était-ce rien que de rougir aux yeux de Rose, de me retrouver avec elle dans ce château, de la rencontrer dans cette antichambre que vingt fois par jour il fallait traverser, et où d'ordinaire elle était à coudre ou à broder! Je redoutais sa vue, je craignais surtout ses regards d'intelligence... Je ne savais comment m'y soustraire; j'étais sûr de baisser les yeux, de pâlir, de rougir... et si ces dames remarquaient mon trouble; si elles en devinaient la cause... j'étais perdu! Au milieu de ces angoisses, la cloche du château sonna le premier coup du déjeuner... puis le second... Il fallait bien se résigner... il fallait descendre! Je pris mon parti, et de l'air le plus intrépide qu'il me fut possible, je traversai l'antichambre avec une apparence de résolution et de gaîté, qui se changea bientôt en satisfaction réelle, quand, jetant autour de moi un coup d'œil rapide, je n'aperçus pas le témoin redoutable que je craignais de rencontrer.

Je repris courage, m'efforçant d'être aimable et de montrer une grande liberté d'esprit. Jamais je ne fus plus triste et plus préoccupé; à chaque instant je m'attendais à une apparition qui n'arriva point!

Contre toutes mes prévisions, Rose ne parut pas de la journée.

Que lui était-il donc arrivé?... Le soir même, et comme à l'ordinaire, elle ne servit point le thé dans le salon.

Je commençai à être inquiet, mais pour rien au monde je n'aurais osé m'informer d'elle. Ce fut une de ces dames qui prit la parole et demanda tout haut : Où donc est Rose?

Je l'aurais remerciée!

Il se fit un instant de silence. La dame renouvela sa question.

— Elle n'est plus ici, dit froidement la comtesse Julia en baissant les yeux et sans me regarder.

— Pourquoi donc? s'écrièrent toutes ces dames.

— Ma belle-sœur, qui est restée à Paris, avait besoin d'une femme de chambre... je la lui ai envoyée ce matin.

— Et vous?

— J'ai la fille du jardinier.

— C'est singulier!

— C'est original!!!

— C'est invraisemblable!!! s'écrièrent trois dames à la fois; car enfin, ma chère comtesse, votre belle-sœur, qui est à Paris, peut se procurer des femmes de chambre plus facilement que vous.

Chacun convint de la justesse de cette observation, et donna à entendre qu'il y avait sans doute d'autres motifs.

— Je ne dis pas non, reprit la comtesse avec le même sang-froid.

— Et quels motifs? dites-les-nous.

— Pas à présent.

— Vous nous les direz plus tard?

— C'est possible.

— Et quand donc? s'écrièrent toutes les dames en se levant et en entourant la comtesse...

Pendant ce temps, j'étais plus mort que vif, et semblable à un criminel qui attend son arrêt.

— Comme tu es pâle! s'écria Constantin; comme ta main est froide! est-ce que tu es indisposé?

Et, grâce à cette maudite observation, tous les regards et tout l'intérêt se reportèrent sur moi. Rose fut oubliée.

— En effet.... balbutiai-je d'un air interdit, je... ne me sens pas bien.

— Je m'en suis aperçue depuis ce matin, dit avec bonté l'une de ces dames.

— Peut-être a-t-il eu froid avec nous sur la rivière, dit une autre en se rapprochant de moi.

— Peut-être a-t-il passé une mauvaise nuit, dit la comtesse Julia avec un air de simplicité qui acheva de me bouleverser. J'étais dans un état déplorable!

Et tout le monde de m'entourer, de me donner sa consultation et son ordonnance. L'une m'engagea à me retirer, ce que j'acceptai de grand cœur; l'autre me conseilla la fleur de tilleul, celle-ci de la camomille, et tous les avis se réunirent pour du thé bien léger et bien chaud.

— Je regrette que Rose ne soit pas là, dit la comtesse Julia avec le même sang-froid; elle vous l'aurait porté.

Pour le coup, je fus atterré. Elle sait tout! me dis-je, elle sait tout!

La comtesse sonna le valet de chambre de son mari, qui m'accompagna. Je rentrai dans mon appartement, et je me jetai sur mon lit dans un état voisin du désespoir.

Elle sait tout!!! Et dans ce moment peut-être, au milieu du salon, elle raconte à toutes ces dames l'histoire de mon voyage nocturne, et ma passion délirante... pour qui? pour une femme de chambre qu'elle a été obligée de renvoyer à cause de moi! Ah! quelle honte!... Je suis perdu de réputation, je suis voué au ridicule, je serai désormais l'objet de leurs railleries! J'écoutai... et du salon au-dessus duquel était placée ma chambre... de longs éclats de rire arrivèrent à mon oreille.

Ah! m'écriai-je furieux, je ne resterai pas dans ce château; je ne reverrai plus ces nobles dames à qui je ne veux pas servir de jouet... Plutôt mourir!...

« Encore elles... Encore elles, — que j'entends! » Et en effet, dans les vastes corridors qui menaient à leurs chambres, les échos répétaient au loin leurs éclats joyeux. Plusieurs même, en passant devant ma porte, me dirent d'une voix douce et maligne: Bonsoir, monsieur Georges, bonne nuit... Ah! si elles eussent été des hommes!... Mais non, il fallait se taire et subir leurs outrages, sous peine d'un ridicule plus grand encore!

Vous devinez quelle nuit je passai! Et le lendemain, sans voir les maîtres de la maison, sans prévenir mon ami Constantin, je partis au point du jour, laissant sur ma table une lettre où je demandais pardon d'un si brusque départ, m'excusant sur mon indisposition dont la gravité avait augmenté, etc., etc., donnant enfin des raisons dont je savais que personne ne serait dupe; mais tout m'était devenu indifférent, pourvu que je sortisse de ce château, pourvu que je fusse loin de cette société insultante et railleuse, à laquelle je venais de dire un éternel adieu.

J'arrivai chez ma mère, qui fut tout effrayée de ma pâleur et de mon air souffrant, ne pouvant concevoir qu'un mois de bonne société m'eût changé à ce point.

Je m'enfermai encore, ne voulant voir personne, ne répondant pas même aux lettres de mon ami Constantin ou aux billets de ces dames, qui, désolées de perdre leur victime, envoyèrent tout d'abord savoir de mes nouvelles. Je ne m'occupais plus que de mes travaux et de mon état, commençant à comprendre que c'était de moi seul que dépendaient ma fortune, mon avenir et ma réputation, et je fis si bien qu'au bout de six mois je passai mon examen, et fus reçu le premier à l'École Polytechnique.

— Et moi, m'écriai-je, en interrompant mon ami Georges au milieu de son récit, je vous fais compliment de vos malheurs, car chaque catastrophe amoureuse vous vaut un avancement rapide et réel. L'amour et les femmes, ces grands moyens de succès d'autrefois, ne sont-ils pas de nos jours un empêchement à la fortune? N'est-ce pas là, dites-moi, la véritable morale de votre récit?

— Tirez-en la morale, si vous pouvez, me dit Georges en éclatant de rire, cela m'étonnera, surtout quand vous connaîtrez la fin de cette aventure qui me confond toujours quand j'y pense.

— Continuez donc, car je ne vois pas jusqu'ici mon second acte.

— Dieu veuille qu'il arrive; or, voici peut-être qui va nous y mener. Je venais d'être reçu à l'École Polytechnique, je portais l'épée et presque l'épaulette, et ce succès, que je ne devais qu'à moi-même, m'avait un peu consolé des mésaventures que je devais au hasard. Le maréchal de ***, ancien compagnon d'armes de mon père, était venu inspecter l'école, et avait prié le gouverneur de lui présenter les élèves les plus distingués; j'avais eu l'honneur d'être compris dans ce choix; il nous avait invités à dîner; c'était un grand bonheur, un jour de fête pour tout le monde; il en fut autrement pour moi. Le dîner se passa à merveille, et la soirée s'annonça de même; le maréchal, qui avait causé avec mes camarades, me prit à part près de la cheminée, et à la manière dont il commença l'entretien, je vis qu'il voulait juger par lui-même du bien qu'on lui avait dit de moi. Aussi, je rassemblai toutes mes forces pour sortir avec honneur de ce nouvel examen. Il venait de mettre en avant une question que je me sentais les moyens de traiter d'une manière victorieuse et brillante, lorsque madame la maréchale sonna pour avoir un verre d'eau sucrée. Il lui fut apporté près de la cheminée où j'étais, par une femme de chambre qui se retourna, et je reconnus... Rose! Rose qui, dans un moment de surprise et de joie, manqua de renverser sur la robe de sa maîtresse le verre d'eau qu'elle tenait d'une main tremblante, pendant que ses yeux ne quittaient pas les miens. Et moi, troublé, déconcerté par cette apparition subite, j'hésitais... je balbutiais... je n'avais pas deux idées de suite... Je répondais tout de travers au maréchal, qui prenant mon embarras pour ignorance ou incapacité, se hâta de changer la conversation. « Quel est le tailleur » qui fait vos uniformes? me dit-il, le vôtre vous va à mer- » veille, et voilà ce que j'appelle une jolie tournure d'officier. » J'étais désespéré; j'aurais mieux aimé qu'il m'eût donné des coups de poignard, que de m'adresser une phrase pareille. Il était dit que les femmes en général, et Rose en particulier, devaient toujours me porter malheur. Aussi, quand, s'adressant à moi d'un air aimable et gracieux, elle demanda « si Monsieur voulait aussi un verre d'eau sucrée..... ou autre chose... » je lui lançai un regard d'impatience et de colère, et je crois même que je lui tournai le dos; puis, rejoignant mes camarades, nous prîmes congé du maréchal, eux enchantés, et moi désolé de ma soirée.

Le lendemain, je reçus une lettre dont l'écriture ne m'était que trop présente, je l'aurais d'ailleurs reconnue à l'orthographe et aux efforts inouïs que l'on avait faits pour écrire *élève de l'École Polytechnique;* ce dernier mot surtout avait dû lui donner une peine..... dont il fallait lui savoir gré..... quoiqu'à vrai dire elle eût complétement échoué; j'ouvris donc la lettre, que je ne lus point sans quelque travail, et qui contenait ce qui suit:

« Je sais, Monsieur Georges, pourquoi vous m'en voulez, » et pourquoi hier, chez madame la Maréchale, ma nouvelle » maîtresse, vous ne m'avez pas seulement regardée. Vous

» êtes fâché contre moi de ce que j'ai manqué au rendez-vous » que je vous avais donné, et vous croyez que je me suis mo- » quée de vous. Je vous prie de croire que ça n'est pas; que » je ne me suis jamais moquée de personne, et surtout de » vous qui êtes si aimable et si gentil. Voici la chose : le soir » même, au moment où je venais de glisser sous votre oreil- » ler, et en faisant votre couverture, le billet en question, » Madame me dit : Vous allez partir pour Paris; le cabriolet » est en bas qui vous attend. Je voulus objecter pour gagner » jusqu'au lendemain... Madame répondit : Ce soir, à l'instant » même. C'est pour une robe dont voici le modèle; vous la » porterez à ma couturière, et vous ne reviendrez que quand » elle sera achevée. Or, vous saurez qu'il n'y avait pas moyen » de raisonner avec Madame, surtout quand il s'agissait de » robes! Au bout de trois jours, quand elle fut faite, je revins » bien vite pour me justifier; mais vous n'étiez plus au châ- » teau. Plus tard, à Paris, j'espérais vous voir chez ma maî- » tresse... mais vous n'y êtes pas venu; et quelques mois » après j'en suis sortie moi-même pour des raisons... à cause » du valet de chambre de Monsieur... qui me poursuivait » toujours et que je n'ai pas écouté, je vous le jure... on vous » le dira, etc. »

Je n'achevai pas cette lettre dont la fin m'intéressait peu. Le commencement ne me donnait que trop à réfléchir... Comment?... la nuit de mon voyage dans les corridors, mademoiselle Rose n'était plus au château, elle en était partie depuis quelques heures. C'est sa maîtresse qui l'avait éloignée exprès, sous un prétexte imaginaire. Quelle était donc la personne qui occupait l'appartement à la place de sa femme de chambre! Ce ne pouvait être qu'elle-même! la comtesse Julia! A cette idée, un battement de cœur me saisit, la rougeur me monta au front, un éclair de joie brilla dans mes yeux; je me sentis un mouvement d'orgueil et de vanité bien absurde, un sentiment de triomphe qui n'avait pas le sens commun, car, enfin, ce triomphe, si je l'avais obtenu, c'était par une erreur, par une fraude, ou plutôt par un hasard qui excluait toute idée de préférence... et malgré cela j'étais fier et heureux, comme si mon mérite y eût été pour quelque chose... et puis ce n'était pas une femme de chambre, c'était une grande dame, une comtesse!

Plus je réfléchissais cependant, et plus mon aventure me semblait inconcevable et difficile à expliquer. D'abord toutes mes craintes d'avoir été découvert, et le ridicule et les railleries dont je redoutais l'effet, n'avaient jamais existé que dans mon imagination. La comtesse et ces dames n'avaient jamais soupçonné ni moi, ni Rose, puisque celle-ci était revenue trois jours après au château, et qu'elle était restée quelques mois encore chez sa maîtresse; on ne l'avait donc pas chassée, mais on avait voulu l'éloigner ce soir-là... Pourquoi?... Pour un amant heureux et attendu? Mais l'accueil que l'on m'avait fait prouvait assez qu'on n'attendait personne! et moi moins encore que tout autre! Comment d'ailleurs deviner la clef que j'avais en mon pouvoir! sans compter que la réputation de la comtesse éloignait toute idée de ce genre! On ne lui connaissait aucun amant... bien plus, on ne lui en donnait aucun... ce qui rendait le hasard encore plus flatteur pour moi; et sans chercher davantage à pénétrer ce mystère, j'acceptai mon bonheur sans l'expliquer, ni le comprendre; mais, par un effet bien singulier, la comtesse, qui jusqu'à ce jour m'avait été tout-à-fait indifférente, cessa dès ce moment de l'être pour moi; je ne pensais plus qu'à elle et aux moyens de la revoir; autant j'avais négligé mon ami Constantin, autant je mis d'empressement à le rechercher. Je le croyais furieux de mon absence... Hélas! à peine s'en était-il aperçu. Les personnes qui n'aiment rien sont les gens du monde les plus faciles à vivre! Jamais de reproches, jamais d'humeur... Il faut aimer pour avoir un mauvais caractère! Constantin me reçut à bras ouverts, et c'est dans une soirée qu'il donnait que, pour la première fois..... je revis sa sœur. Sa présence produisit sur moi un effet, dont elle-même s'aperçut, car elle me regarda d'un air étonné. Jusqu'alors, je l'avais à peine remarquée, et maintenant je contemplais avec curiosité cette taille si élégante, ces beaux bras, ces jolies mains, ces cheveux blonds cendrés et surtout ces yeux bleus, qu'animaient à la fois la malice et la bonté... Je regardais tout cela avec plaisir, avec bonheur, avec un sentiment que je ne puis définir et que vous, monsieur, vous ne comprendrez pas.

— Si vraiment, lui dis-je. Ces arbres qui, dans ce moment, balancent leur feuillage au-dessus de nos têtes, me semblent les plus beaux des environs, pourquoi? Parce qu'ils sont à moi! Le sentiment de la propriété!!...

Georges sourit et continua.

Sans le vouloir et sans m'en rendre compte, je fus dès ce moment plus assidu, plus prévenant que jamais auprès de la comtesse, mes attentions avaient un caractère de soumission et surtout de respect qui frappaient tout le monde et qui me semblaient à moi une restitution, une réparation. J'avais, sans qu'elle le sût, tant de torts à expier! Elle n'était pas insensible à un dévoûment si intéressé, car je l'ai déjà dit, son cœur était tout à l'amitié, et de ce côté il n'y avait point de sacrifice dont elle ne fût capable. Mais tout autre sentiment la laissait froide et indifférente; elle-même en convenait, et un jour qu'assez maladroitement, son mari vantait tout haut sa vertu et ses principes : Je n'y ai pas de mérite, dit-elle avec impatience, je n'ai dans l'esprit rien d'exalté, rien de romanesque, et ce n'est pas ma faute, ni la vôtre peut-être, si jusqu'à présent je vous ai été fidèle!

Je ne pus retenir un sourire qu'elle remarqua.

— Pourquoi riez-vous, monsieur Georges? me dit-elle.

— Pour des raisons que je ne peux pas dire.

— Et que vous allez cependant m'avouer...

— Non, car elles vous fâcheraient.

— Jamais je ne me fâche avec mes amis!

Malgré cette assurance, je gardai mon secret et continuai pendant plus d'un an ma cour assidue et silencieuse, non que j'aimasse la comtesse d'amour; cela n'y ressemblait en rien. Ce n'étaient ni cette fièvre, ni ce délire que j'avais éprouvés dans la passion de vingt-quatre heures dont je vous parlais hier. Il n'y avait là ni tourment, ni malheur, ni extravagance, rien enfin de ce qui constitue l'amour; mais, je n'aimais personne plus que la comtesse; c'était une affection qui ne ressemblait à aucune autre, car elle avait quelque chose de piquant, de mystérieux et en même temps de calme et de paisible! Cela venait peut-être de ce qu'ayant commencé le roman, comme les autres le terminent d'ordinaire, j'avais de moins l'impatience et la curiosité, qualités inséparables de tous les amours de ce monde.

La comtesse cependant ne pouvait ignorer mes sentimens; je voyais qu'elle en était touchée, mais pas comme je l'aurais voulu, car elle s'en affligeait et s'en inquiétait pour moi. Un jour que nous étions seuls dans son boudoir, elle me tendit la main et me dit : Georges, vous êtes un bon et aimable jeune homme... à qui, depuis longtemps, j'ai donné toute mon amitié, mais n'attendez et ne demandez jamais plus. Je voudrais vous l'accorder que cela me serait impossible.

— Peut-être! lui dis-je, et alors, me jetant à ses pieds et implorant mon pardon, je lui racontai en peu de mots et la faute et le bonheur que j'avais à me reprocher. Elle poussa un cri! mais je ne remarquai dans ses traits ni trouble ni colère; et, reprenant sur-le-champ un sang-froid admirable, elle me tendit de nouveau la main et me dit : Relevez-vous, je n'ai pas de pardon à vous accorder; *ce n'était pas moi!*

Ce que j'éprouvais est impossible à décrire.

Etait-ce un moyen de se soustraire à mes vœux? Voulait-elle m'abuser..... me donner le change, et anéantir ainsi les droits que le hasard m'avait donnés?

Je levai les yeux vers elle.

Sont front était calme et serein, et dans son regard noble et pur brillait la vérité tout entière.

Je rougis d'avoir douté un instant.

— Je vous crois! je vous crois! m'écriai-je; mais qui donc était-ce?

— Je ne puis vous le dire.

— Vous me le direz...

Tout à coup Georges se leva brusquement; il venait d'entendre le premier coup de midi. Je voulus en vain le retenir ou le suivre de loin... Je le vis, à l'extrémité du bois, s'élan,

cer sur un cheval qu'on lui tenait prêt, et il disparut en me criant encore comme la veille : A demain !

IV.

Le lendemain Georges arriva un peu plus tard que de coutume.

Un air soucieux avait remplacé cet air de franchise et de gaîté, caractère distinctif de sa physionomie.

— Est-ce l'histoire d'hier qui vous a laissé des idées sombres? lui dis-je.

— Non, répondit-il, des contrariétés, des chagrins plus récens, qu'il faut oublier.

— Alors, reprenons notre histoire.

— Très volontiers; où en étais-je?

— Au moment où la comtesse Julia refusait de vous nommer l'héroïne de votre aventure.

— C'était piquant, n'est-ce pas? Possesseur d'un bien que je ne pouvais connaître; amant heureux d'une maîtresse qui gardait l'anonyme, je suppliais, je pressais la comtesse de me nommer, ou du moins de me laisser deviner cette beauté mystérieuse. Elle s'y refusa constamment.

— Je le crois bien ! m'écriai-je, c'était elle !

— Non, monsieur, je vous ai déjà dit les raisons que j'avais de croire le contraire... et puis il y en avait d'autres encore... des détails que je n'avais pu vous donner... mais qui me frappaient alors, et qui tous me prouvaient qu'elle avait dit la vérité... Ma curiosité n'en devenait que plus vive. Je mourais d'envie de connaître ce secret. Je jurais de n'en point abuser.

— Alors, me répondit la comtesse, à quoi bon vous le dire? pourquoi vous donner des regrets inutiles?

— Elle est donc jolie? m'écriai-je.

— Eh ! mais, me dit-elle après m'avoir regardé en souriant, c'est moi qui vous le demanderai.

— Ah ! c'est de l'ironie, c'est de la raillerie !

— Eh bien ! s'il faut vous parler sérieusement, pourquoi exposer une honnête femme?

— Elle est donc vertueuse?... tant mieux.

— Pourquoi ?

— Je ne sais... mais tant mieux !

— Tant pis, au contraire... il vaudrait mieux qu'il s'agît d'une coquette, je vous la nommerais, sans crainte de vous voir profiter d'un tel avantage.

— Moi !... vous pourriez croire?..

— Certainement ! et je m'explique à présent vos assiduités auprès de moi... C'est là ce qui vous a donné l'idée et plus tard la hardiesse de me faire la cour... Soyez franc.

— Eh bien ! oui, je l'avoue.

— Comment alors n'en serait-il pas de même auprès d'une personne qui sous tous les rapports vaut mille fois mieux que moi?...

— Que dites-vous? m'écriai-je avec joie.

— Je n'ai rien dit, reprit-elle vivement, sinon que je ne veux pas troubler son repos en la faisant rougir d'un crime dont elle est innocente, ou en l'exposant à des dangers...

— Qui ne sont pas à craindre pour elle !

— Peut-être ! — Elle me regarda, réfléchit encore, et reprit : — Oui, en ne la nommant pas, je fais une bonne action.

— Une bonne action ! m'écriai-je.

— Et je vous en épargne peut-être une mauvaise. Ainsi, monsieur Georges, résignez vous, car vous ne saurez jamais rien.

— Jamais !...

— Je vous l'atteste !

— Vous me traitez en ennemie !

— Au contraire je vous parle en amie, en amie jalouse de votre affection, et qui ne veut ni la perdre ni la partager.

Je la quittai, jurant de ne plus la revoir, et le lendemain j'étais chez elle

— Je l'aurais parié ! s'écria-t-elle en m'apercevant; et jugez, monsieur, quelle bonne position je viens d'acquérir. Je suis sûre maintenant de vous voir tous les jours. On peut douter de l'amitié des hommes, mais jamais de leur curiosité. Aussi, vous serez assidu auprès de moi tant que vous ne connaîtrez pas le mot de l'énigme, et comme vous ne le saurez jamais...

J'eus beau protester de la vivacité de mon affection et de sa durée... quand même !!... je vis bien que la comtesse était décidée au silence... — Eh bien ! m'écriai-je, je saurai la vérité malgré vous.

— Ce sera difficile.

— D'abord, c'était une des dames qui passaient l'été dans votre château.

— Je ne dis pas non.

— Vous en convenez?

— Je ne conviens de rien.

— Et moi, je saurai à quoi m'en tenir : je ferai plutôt la cour à toutes.....

— Permis à vous...

Je cherchai alors dans ma tête, et naturellement mes idées se tournèrent vers celles que de moi-même j'aurais préférées, comme si le hasard n'eût eu rien de mieux à faire que de se rencontrer avec mes désirs.

Je venais d'être nommé officier d'artillerie; j'étais mon maître, et l'hiver que je passai dans la recherche de cette beauté inconnue fut sans contredit le plus beau de ma vie. Lorsque, dans une soirée, dans un bal, j'apercevais une jeune et jolie femme, je la regardais avec satisfaction, avec orgueil. Je me disais : C'est peut-être elle !... Et semblable à l'avare du *Dissipateur*, cette idée me valait presque une réalité !..... Quand je voyais des cavaliers empressés qui sollicitaient vainement un regard, je pensais que, peut-être sans le savoir, j'avais été plus heureux qu'eux tous. Alors je m'approchais avec une confiance que venait déconcerter le sourire railleur de la comtesse. Son coup d'œil calme et tranquille me disait: Ce n'est pas elle; car elle eût été émue ou inquiète si j'avais deviné juste !...

Je me trompais donc toujours, et d'erreur en erreur cela pouvait aller très loin; cette recherche vaine qui occupait toutes mes pensées me faisait négliger des études sérieuses d'où dépendait mon avenir. La comtesse qui avait pour moi une amitié véritable... une amitié de sœur, s'effrayait de mon extravagance et cherchait à m'en détourner.

— Eh bien ! lui disais-je, avouez-moi la vérité.

— Je le voudrais... Je ne le puis.

Et notre discussion recommençait. Un soir surtout, Julia était plus que jamais en humeur de faire de la morale ; et l'endroit était bien choisi, nous étions au bal de l'Opéra avec son frère et son mari, qui tous deux s'ennuyaient à plaisir, et qui s'étaient lancés dans la foule pour chercher des distractions. Resté avec la comtesse, et tous deux assis dans le foyer de l'Opéra, nous en revînmes à notre éternel sujet de conversation. Je me fâchais... je m'irritais, et Julia riait de si bon cœur et si haut, qu'elle ne pensait même pas à déguiser sa voix. Un masque s'approcha d'elle et lui adressa la parole :

— La comtesse de Varceville est bien gaie ce soir.

— Y trouves-tu à redire, beau masque?

— Non, parce que je suis ton amie ; sans cela...

La comtesse tressaillit.

— Qu'avez-vous donc ? lui dis-je.

— Rien.

Mais il m'était aisé de voir qu'elle était émue ; elle venait sans doute de reconnaître à la voix le masque qui nous avait adressé la parole... Quels rapports.... quelle relation existaient entre elles?... c'est ce que j'ignorais. Tout ce que je me rappelle, c'est que ce petit domino me déplaisait singulièrement, peut-être parce qu'il était venu interrompre une conversation intéressante. Pour être juste cependant, je dois convenir qu'il avait de l'originalité, de la gaîté, et surtout de l'esprit ! Il lui en fallait pour deux, car depuis son arrivée la comtesse, visiblement embarrassée, ne prenait plus part à la conversation, et cependant le petit masque avait le talent d'être amusant sans méchancetés, ni épigrammes ; au contraire, tout ce qu'il disait était flatteur pour Julia, à qui il reprochait galamment son silence obstiné. Ce beau cavalier

n est-il cause? dit-il en me montrant. Ai-je interrompu une déclaration?

— Une déclaration de guerre, m'écriai-je, en me hâtant de prendre la parole pour venir en aide à ma compagne et lui donner le temps de se remettre. Nous nous disputions.

— En vérité?...

— Une discussion très vive sur une question...

— Douteuse?...

— Très douteuse!

— Alors, c'est vous qui avez tort.

— Qu'en savez-vous?

— Dès qu'il y a doute... les hommes ont tort, et je décide contre vous.

— Savez-vous de quoi il s'agit?

— Me voulez-vous pour juge? dit-elle en s'asseyant près de la comtesse.

— Non pas, s'écria vivement celle-ci.

— C'est donc bien sérieux, ma belle Julia?

— Du tout, répondis-je; c'est une personne que j'ai le droit de connaître, et dont madame refuse de me dire le nom.

La comtesse voulut me faire taire.

— Quand on ne connaît pas et qu'on ne nomme pas, on ne compromet personne.

Et alors avec l'insouciance et la liberté que donne le bal masqué, je racontai l'histoire que vous savez, en peu de mots et à demi voix, au milieu de la foule qui passait près de nous et nous heurtait.

L'inconnue écoutait avec une attention qui flattait beaucoup ma vanité de narrateur...Lorsque tout-à-coup, à l'endroit le plus intéressant... au moment où je m'esquivais de la chambre de Rose, elle poussa un cri et s'évanouit.

—Ah! s'écria vivement la comtesse... la chaleur... le manque d'air... Elle se trouve mal... Transportez-la hors du foyer. Ce que je fis à l'instant, malgré la foule que cet événement avait rendue plus compacte, et qui, ainsi que cela arrive toujours, manqua de nous étouffer par excès d'intérêt!

Arrivés dans le corridor qui sépare le foyer de la salle, je plaçai l'inconnue sur une chaise, et là tout me parut singulier, d'abord l'effroi et le zèle de la comtesse, jusque là si indifférente; et puis, lorsque pour donner de l'air à la belle évanouie, qui commençait à reprendre ses sens, je voulus dénouer son masque, Julia s'y opposa avec un air de terreur.

— Et pourquoi?

— Elle a ici des raisons pour ne pas être connue.

— Et lesquelles?

— Je ne puis les dire.

— Tout est mystère avec vous!...et alors pour la première fois un soupçon m'arriva... je m'écriai, tremblant: Est-ce que par hasard ce serait?...

— Non, non! répondit la comtesse avec une vivacité qui changea mes doutes en certitude. Mais taisez-vous, on nous observe.

En effet un grand jeune homme blond s'était tenu constamment derrière nous... regardant l'inconnue avec attention; il s'avança et avec un accent irlandais, offrit ses services à ces dames qui le refusèrent.

— Plus de doute! s'écria-t-il alors à voix haute; vous accepterez mon bras.

— Non pas, lui dis-je, tant que ces dames auront le mien. Et je voulus suivre Julia qui se retirait en entraînant sa compagne, mais l'Irlandais me retint par la main.

— Monsieur, j'ai une question à vous adresser.

— Quand vous voudrez, mais pas dans ce moment!

— Au contraire, monsieur, en ce moment même.

Et il me retenait toujours, tandis que les deux fugitives, s'esquivant au milieu de la foule, avaient déjà disparu à mes yeux.

Furieux, je me retournai vers l'importun qui me faisait manquer ainsi la première, la seule occasion que j'eusse encore eue de connaître la vérité.

— Monsieur, que me demandez-vous?

— Oui, major Hollydai, que demandez-vous à mon ami Georges? s'écria Constantin qui arrivait en ce moment.

— Je demande qu'il dise le nom des deux dames avec qui il était tout-à-l'heure.

— Calmez-vous! l'une était ma sœur, la comtesse de Yareville.

— Pour laquelle je professe le plus grand respect, mais l'autre?...

— L'autre, dit Constantin en relevant son col de cravate, je ne la connais pas!

— Je m'en doute bien... Mais monsieur la connaît, j'en suis sûr.

— Moi! m'écriai-je avec fureur, tant l'assertion me parut dérisoire et absurde dans la situation où j'étais.

— Oui, monsieur, continua le major irlandais avec flegme, vous me direz son nom.

— Je ne vous le dirai pas.

— Vous me le direz!

— Eh! pourquoi ne pas le dire? s'écria Constantin d'un air de gaîté qui redoublait ma colère, dis-le.

— Je ne le dirai pas... parce que je ne le sais pas.

— Allons donc, tu le sais, tu dois le savoir.

— Certainement, dit le major, il est impossible que monsieur ne le sache pas.

— Quand j'atteste que non! m'écriai-je d'une voix haute qui fit tourner vers nous tous les yeux.

— Ce n'est pas une raison... reprit l'impassible major.

Alors, hors de moi-même, hors d'état de réfléchir, je m'élançai vers lui et lui donnai un soufflet; la foule se jeta entre nous.

— Je suis aux ordres du major, dis-je à Constantin, conviens de tout avec lui, et je me retirai.

Deux heures après, arriva Constantin avec un air sombre qui allait si mal à sa physionomie, que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Demain, me dit-il, à six heures au bois de Vincennes; le major a choisi le pistolet: sais-tu tirer?

— Comme tout le monde...

— C'est qu'il est de la première force, il enlève à trente pas un pain à cacheter.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— Il est l'offensé... il tire le premier, et à vingt pas... je n'ai pu obtenir d'autres conditions.

— Il faut donc s'en contenter... à demain, je compte sur toi.

Resté seul, vous devinez quelles furent mes réflexions, je vous en fais grâce. J'écrivis à ma mère pour lui demander sa bénédiction et ses prières. Je fis mes adieux à la comtesse, et dans sa lettre j'adressai celle-ci à son amie.

« Vous que je ne connais pas, je me hâte de vous rassurer;
» quand vous recevrez cette lettre, vous serez vengée... Je
» meurs avec votre secret... que ne puis-je dire, avec votre
» pardon! »

V.

Le lendemain, à six heures, le major Hollydai était chez moi, et une demi-heure après, nous descendions de voiture à Vincennes avec nos témoins.

— Messieurs, dit à haute voix l'Irlandais...j'ai une déclaration à vous faire: la personne que je soupçonnais n'était point hier soir au bal de l'Opéra; j'en ai les preuves positives, et la dame que monsieur protégeait... m'était totalement étrangère... Je devais cet aveu à ma conscience et à la vérité.

Maintenant, continua-t-il en se tournant vers ses témoins et vers les miens, comme j'ai fait mes preuves et que vous savez tous que la vie de monsieur est entre mes mains, je la lui accorde s'il veut me la demander.

Tout mon orgueil se révolta, tout mon sang se souleva à cette arrogante parole.

— Plutôt mourir, monsieur, que de rien vous devoir; permis à vous de me tuer!

— Mais, jeune homme! je suis sûr de mon coup!

— Alors, permis à vous de m'assassiner...

La colère brilla dans les yeux de l'Irlandais; il arma son pistolet, et s'arrêtant encore:

— Rétractez ce nouvel outrage... Un pardon... une excuse!

— Vous n'aurez rien de moi, que mon sang!!

— Vous l'entendez, messieurs, cria le major... il le veut... il m'y force... Je le devrais.... mais j'ai eu le premier tort, et je ne l'oublierai pas. Alors visant lentement, il dit tout haut: A l'épaule droite!

Le coup partit, et je tombai, l'épaule droite fracassée.

Quand je revins à moi, j'étais dans mon lit, entouré de tous mes amis, et le médecin assurait qu'il répondait de mes jours.

Le lendemain, je reçus une visite qui me fit grand plaisir: c'était celle de la comtesse; elle était venue avec son frère, qui ne resta qu'un instant, et quand nous fûmes seuls:

Georges, n'êtes-vous pas bien étonné de me voir?

— Non, je vous attendais!

— Ah! je vous remercie de ce mot-là; elle me tendit la main et se mit à fondre en larmes. C'est ma faute, c'est ma faute; je ne me le pardonnerai jamais.

— C'est la mienne, madame, c'est ma folie, mon étourderie.

— Moi qui vous connaissais, ne devais-je pas veiller sur vous?... Mais j'étais bien malheureuse; placée entre vous et une autre amie... qui m'est bien chère... Pas plus que vous, cependant; car vous souffrez, vous êtes en danger, c'est vous que j'aime le mieux... Et alors elle me dit tout ce que l'amitié d'une femme peut inspirer de tendre et de saintement passionné. Jamais rien de plus doux, de plus pur, de plus ravissant, n'avait retenti à mon oreille et à mon cœur; pour la première fois, j'apprenais à connaître Julia. Je sentais tout le prix d'une amitié pareille; c'est moi qui, à mon tour, couvrais ses mains de mes baisers et de mes larmes, qui lui jurais un dévoûment éternel et à toute épreuve.

— Eh bien! me dit-elle, en tombant à genoux près de mon lit, si vous dites vrai, si je dois croire à vos sermens, je vous demande une grâce; je vous la demande à mains jointes.

— Laquelle?

— Ne pensez plus à... Elle hésita et reprit: A cette inconnue dont l'influence vous a été si fatale; ne cherchez point à découvrir qui elle est. Je vous le demande pour vous et pour elle! Vos recherches d'ailleurs seraient inutiles; elle a quitté la France.

— Quand donc?

— Ce matin, dès qu'elle a eu la certitude que vous étiez hors de danger.

— L'autre jour, à l'Opéra... c'était donc elle!

— Oui, mon ami.

— Et cependant je ne crois pas l'avoir vue parmi les dames qui étaient avec vous au château.

— Vous ne l'avez jamais vue; vous ne connaissez ni ses traits, ni son rang, ni son nom. Est-ce alors un sacrifice pour vous de l'oublier et de ne plus regarder cette aventure que comme un rêve... un mauvais rêve?

— Oui, la fin!... car le commencement était joli..

— Taisez-vous!...

— Un mot encore, et je me tais... Elle sait donc tout?...

— Hélas! oui.

— Elle me connaît... moi qui ne la connais pas!

— Oui, monsieur...

— Lui avez-vous remis ma lettre?

— J'ai hésité... mais cette lettre était bien... car vos écrits valent mieux que vos actions... Et, ne voulant pas qu'elle emportât une trop mauvaise opinion de vous, qui êtes mon ami... je lui ai donné ce billet.

— Et qu'a-t-elle dit... du dernier mot?

— Du pardon que vous lui demandez?...

— Oui!...

La comtesse me regarda attentivement comme si elle eût voulu juger de l'effet que sa réponse allait produire sur moi; et elle me dit seulement: Ce pardon... elle vous l'accorde... à une condition.

— Et laquelle?

— Celle que je vous imposais tout-à-l'heure, car elle a dit: *J'oublierai son offense, s'il oublie que j'existe!...* Et maintenant, mon ami, que j'ai répondu à toutes vos questions... j'attends le serment que je vous ai demandé... la promesse formelle... de ne plus chercher à la connaître... Mon amitié est à ce prix!...

Que pouvais-je répondre?... Cette beauté mystérieuse était partie, elle avait quitté la France... Et puis, quand on a été à deux doigts de la mort, quand on a perdu la moitié de son sang, l'imagination n'est plus aussi vive, aussi ardente... Un blessé entend la raison mieux qu'un homme bien portant. Aussi je compris à l'instant qu'un rêve, une chimère, qui, après tout, ne pouvaient me mener à rien, ne valaient pas mon repos, mon avenir, et surtout l'amitié d'une femme charmante. Je donnai donc la promesse que l'on me demandait, et, comme j'ai pour principe et pour habitude de tenir mes sermens, depuis plus de cinq ans je n'ai fait aucune tentative, aucune recherche... et je n'ai eu aucune nouvelle de ma belle inconnue... Voilà mon histoire!...

— Eh bien?... lui dis-je, quand il eut terminé ce récit, et comme m'attendant à une suite.

— Eh bien! me répondit Georges, que voulez-vous de plus?

— Ce que je veux?... C'est une fin, c'est un dénoûment.

— Je vous dis les choses comme elles me sont arrivées.

— Et vous ne savez pas quelle est cette dame?

— Pas le moins du monde!...

— Aucun soupçon, aucun indice?....

— Je n'ai pas cherché!... Je l'avais promis; sans compter que depuis ce temps-là, depuis cinq ans, les idées changent, et d'autres chagrins, d'autres attachemens...

— Une nouvelle passion peut-être?...

— C'est possible... mais celle-là, il n'y a pas de quoi se vanter...

— On aime cependant à parler des amours heureux.

— A ce titre, je ne parlerai jamais des miens; brisons là. Y penser seulement me met de mauvaise humeur.

— Vous avez raison... revenons à l'inconnue, car vous m'avez promis un sujet de drame ou de comédie.

— Le voilà!

— Il n'y a pas de drame sans dénoûment, et je ne peux pas laisser le public à l'endroit où vous m'avez abandonné.

— Quand il n'y a pas autre chose à dire!

— C'est égal, il lui faut davantage.

— Alors cherchez... inventez... arrangez une manière de finir. Cela vous regarde!

— C'est très difficile; car, dans tout ce que vous m'avez dit, rien ne prépare, rien n'annonce le dénoûment. La véritable héroïne n'a même pas encore paru... on ne sait pas qui elle est!... On ne connait rien de son caractère, de ses sentimens, ni même de sa personne. Vous seul pourriez donner à ce sujet des renseignemens...

— Que j'ai oubliés depuis longtemps, dit Georges en riant. D'ailleurs, voici midi... Et il me quitta au moment où mon domestique m'apportait une lettre.

C'était une invitation à dîner, le lendemain, chez un riche, ou plutôt chez le plus riche seigneur des environs, le duc de... Je vous dirais bien son nom, mais ce serait tout-à-fait inutile. Dès qu'on dit monsieur le duc... cela suffit. C'est le seul du département; on ne le désigne jamais que par ce titre, et, à vingt lieues à la ronde, dès que vous demandez: A qui ces belles forêts, ces champs, ces immenses prairies? le paysan ôte son chapeau, quand il en a un, et vous répond d'un air d'admiration et d'envie: A monsieur le duc!...

Je ne le connaissais pas, mais il demeurait près de moi, à trois lieues; à la campagne, c'est être voisin; et puis il faisait les avances et m'invitait, moi le dernier arrivé, moi qui ne lui avais pas même fait encore ma visite de voisinage. Il n'y avait pas moyen de refuser, et, tout en rêvant à mon dénoûment, que je ne trouvais point, je me rendis chez lui. C'était une habitation royale, un superbe château, avec deux ailes dont la vue me fit soupirer. Le salon, meublé avec une richesse et une élégance toute parisienne, donnait, par trois grandes croisées, sur un parc magnifique, dont les pelouses vertes s'étendaient jusqu'aux bords de la Marne.

Le maître de la maison était un homme âgé, soixante-dix ans à peu près, mais sa taille fort élevée et droite encore ne manquait pas de dignité; avec un extérieur sévère, il avait des

manières polies et bienveillantes, où perçaient cependant le sentiment de sa supériorité nobiliaire et territoriale. C'était le grand seigneur de Louis XIV, plus, le grand propriétaire de nos jours. Près de lui se tenait un long jeune homme maigre qui avait une grande figure, un grand nez et un air glacial. Il faisait froid à voir, et, à son aspect, on se rapprochait involontairement de la cheminée; ses lèvres minces et pâles, qui, à coup sûr, ne lui avaient jamais servi à rire, s'ouvrirent pour me dire bonjour, et il m'annonça qu'il était enchanté de faire ma connaissance, du ton et de l'air dont un autre vous annoncerait une mauvaise nouvelle. Un petit garçon de cinq ou six ans, d'une figure délicieuse, et dont les cheveux blonds tombaient en belles boucles dorées, courait étourdiment et sans se baisser, entre les longues jambes maigres du grand monsieur, et le duc lui dit d'un air sévère : « Prenez garde, mon fils, vous allez faire tomber votre cousin. » L'enfant, privé de la seule récréation qui lui fût possible dans ce salon, avait déjà pris un petit air boudeur, avant-coureur d'un orage, lorsque la porte du fond s'ouvrit, et parut une jeune dame, la plus jolie et la plus gracieuse que j'aie vue! une de ces beautés ravissantes, idéales, que l'on ne rencontre jamais qu'en peinture ou sur un piédestal! comme qui dirait la Vénus de Médicis, avec une robe de mousseline, un bouquet de violettes et le sourire sur les lèvres.

L'enfant s'élança au devant d'elle, en lui disant :

— Maman, on ne veut pas que je coure dans les jambes de mon cousin.

— C'est bien mal, mon enfant!

— Alors qu'est-ce qu'il en fera?

Tout le monde se mit à rire... et je remarquai chez le cousin lui-même une espèce de contraction musculaire, mais si imperceptible, qu'elle ne pouvait en conscience lui être comptée pour un sourire.

La duchesse, sans répondre à son fils, se baissa vers lui et l'embrassa; argument qui, sans doute, parut sans réplique, car l'enfant s'en contenta et ne demanda pas d'autre explication.

— Ma chère Nisida, lui dit le duc, en me présentant à sa femme, ainsi que quelques personnes qui venaient d'arriver, voici nos voisins : et il nous nomma.

La maîtresse de la maison était aussi aimable que jolie; car, avec une grâce parfaite, elle nous adressa à chacun le mot qui devait nous flatter, la phrase qui devait nous plaire, et tout cela avec ce sourire plein de bonté qui donne de l'esprit aux moindres paroles, et qui souvent même pourrait s'en passer.

Nous avions à table le maire du pays, administrateur fort habile d'une commune fort pauvre, et dont l'unique souci est de trouver des fonds pour l'établissement d'une école primaire.

Nous avions le curé, excellent homme plein de zèle, de ferveur et de talens, qui dessert à la fois deux paroisses, qui, presque tous les jours, fait trois ou quatre lieues à pied par les mauvais chemins et par les mauvais temps, et qui, pour lui et pour ses pauvres, a sept ou huit cents francs de traitement, tandis que ses confrères de Paris sont richement dotés et subventionnés pour faire de la musique, des décorations et de la mise en scène, comme j'en ai vu à Saint-Roch, au grand déplaisir de M. Duponchel, directeur de l'Opéra, qui se plaint de la concurrence.

Nous avions le père du curé, brave homme qui ne comprenait rien et prenait tout de travers.

Nous avions aussi le percepteur de l'enregistrement, gros homme réjoui et bavard, espèce de registre vivant, chez qui tout était noté et inscrit avec les dates. J'avais le bonheur d'être à côté de lui, et, dès le premier service, il me semblait avoir lu la biographie de tous les habitans du château, car mon voisin parlait comme un livre, un livre mal écrit.

Il m'apprit que monsieur le duc, grand dignitaire, pair de France en 1815, dévoué de cœur à la royauté de 1824, avait eu d'abord l'envie de donner sa démission en 1830; mais un voyage qu'il avait fait en Allemagne, en 1831, avait changé ses idées. Il avait prêté serment au nouveau gouvernement pour rester fidèle à l'ancien et continuer à le servir avec loyauté; c'était un système comme un autre, système de principes, qui lui laissait à la fois sa fortune, ses places, et sa conscience tranquille.

Je remerciai mon voisin des renseignemens qu'il voulait bien me donner. Et ce monsieur, lui dis-je au moment où nous passions dans le salon, ce grand monsieur blond?

— C'est un cousin de monsieur le duc, son seul parent et son héritier. Aussi, lorsque monsieur le duc, qui était déjà riche, épousa la fille d'un riche financier, en décembre 1829, le cousin fut désolé.

— Je le crois bien!

— Mais monsieur le duc avait alors soixante-six ans, étant né en 1764. J'attestai à qui voulut l'entendre que cette union n'aurait point de suite. Point du tout... contre toutes les prévisions, monsieur le duc a eu un descendant en avril 1831. J'en ai été confondu, et le major encore plus!

— Qui, le major?

— Le cousin; il n'est point Français... Il est major dans un régiment irlandais depuis 1825, le major Hollydai.

— O ciel! m'écriai-je.

— Qu'avez-vous donc?... Est-ce que vous le connaissez?

— Non... Mais l'on me racontait dernièrement une histoire où il jouait un rôle.

— Dites-la moi, s'écria le percepteur qui semblait déjà tenir la plume pour enregistrer.

— C'est inutile, répondis-je, en cherchant à cacher ma surprise, qui augmenta encore lorsque la porte s'ouvrit et qu'un domestique galonné annonça : M. **Georges Lisvard**.

Je n'y concevais plus rien.

Mon jeune ami s'avança, salua respectueusement le duc et la duchesse, et parut tout déconcerté en m'apercevant.

— On ne vous a pas vu aujourd'hui, lui dit la duchesse d'un air aimable.

— Je n'ai pas pu, madame, ma mère était malade... mais ce soir elle va mieux... et j'en ai profité pour vous faire mes excuses.

— Que je reçois, à condition que demain vous me donnerez une heure de plus.

Et comme je faisais un geste d'étonnement...

— Oui, me dit le duc, monsieur Georges, notre voisin, est la complaisance même. Ma femme, qui à Paris avait commencé la peinture, ne pouvait continuer ici, faute de maître... et tous les jours, à midi, monsieur Georges fait trois lieues pour lui donner leçon.

Je regardai Georges qui, baissant les yeux, me dit à demi-voix : Silence, demain vous saurez tout.

VI.

J'étais seul chez moi le lendemain matin, attendant mon ami Georges, et repassant dans mon esprit la singulière soirée de la veille, et les événemens dont j'avais été le témoin involontaire et l'observateur muet. Un moment j'avais cru tenir le dénoûment que j'espérais, mais plus je réfléchissais et plus je m'en trouvais éloigné.

D'abord ce ne pouvait être la belle inconnue, la maîtresse anonyme de mon ami Georges. Depuis cinq ans elle avait quitté la France; il l'avait oubliée, il ne s'en occupait plus, et d'ailleurs, l'avant-veille, il m'avait avoué lui-même qu'il avait une autre passion.

La jeune duchesse était donc cette autre passion! C'était évident.

Et une passion qui commençait!

Témoin son exactitude de tous les jours. Trois lieues pour lui donner une heure de leçon, autant pour revenir : total, six lieues à cheval, au grand galop. Je l'avais vu partir! Les anciens amans, les amans heureux, ont plus d'égards pour leurs chevaux.

Et puis je me rappelais les plaintes, la tristesse, la mauvaise humeur de ce pauvre Georges. Il aimait donc en vain et sans espoir de réussite, et c'est ce que j'avais peine à comprendre, car, en vérité, c'était un cavalier charmant. On en aurait trouvé difficilement de plus aimable, de plus distingué, et il fallait de grands principes et une grande vertu pour rester indifférente à tant de mérite et à tant d'amour.

Mais il faut convenir aussi que, pour réussir, et d'après ce que j'avais vu la veille, Georges s'y prenait d'une manière extraordinaire et inusitée. Il était fort bien et fort convenable avec le duc, mais il était peu gracieux avec la duchesse. Deux ou trois discussions s'étaient élevées ; la maîtresse de la maison y avait pris part avec esprit, avec finesse, avec convenance. Georges n'avait jamais été de son avis. Rien de mieux : les amans sont rarement d'accord ; mais ce qui me semblait impardonnable, c'est que lui, d'ordinaire si bienveillant et si bon, mettait dans toutes ses réponses de la sécheresse, de l'aigreur... et même une nuance de plus... Vers la fin de la soirée, la duchesse avait un mal de tête qui l'empêchait presque d'entendre la conversation ; chacun la plaignait et s'intéressait à ses souffrances ; Georges, seul, près de la cheminée, se permit une plaisanterie sur les migraines des dames, plaisanterie assez dure pour la duchesse, qui le regarda avec bonté, et dit, en souriant, à ceux qui l'entouraient : Je ne me plains plus maintenant... je suis enchantée d'être sourde.

Un mot pareil aurait désarmé l'homme du monde le plus en colère ; il ne produisit rien sur Georges, qui, par politesse seulement, crut devoir balbutier quelques excuses.

— C'est inutile, lui dit-elle, je n'ai rien entendu.

Avec le grand cousin, c'était bien autre chose. Georges était d'une froideur ou d'une hauteur qui me faisait craindre à chaque instant que leur ancienne dispute ne recommençât, et, comme je connaissais l'habileté du major et la maladresse de mon jeune ami, je ne concevais pas que, de gaîté de cœur, il s'exposât à un danger certain. Quant à l'Irlandais, son calme et son sang-froid contrastaient, dans toutes les occasions, d'une manière admirable avec la chaleureuse impétuosité de Georges. Il ouvrait la bouche lentement, parlait lentement, *s'écoutait* parler. Ce qui expliquait son air d'ennui habituel, ennui qu'il communiquait du reste à ses auditeurs, et qui avait un grand avantage, celui d'amortir la discussion et de paralyser Georges lui-même.

Mais ce qu'il y avait de plus inconcevable, c'était la manière dont Georges était avec ce jeune enfant, si beau et si gracieux : il était aisé de voir que la duchesse l'adorait ; que c'était son bien, son trésor le plus cher, et, à chaque mot, à chaque geste de Georges, on devinait que cet enfant lui déplaisait, le choquait, lui était insupportable... Quand sa mère l'embrassait, il avait toujours une épigramme prête contre l'amour maternel *à effet*... La duchesse alors, et sans se fâcher, le regardait d'un air de pitié... Mais souvent aussi, au moment de caresser son fils, elle s'arrêtait en voyant les regards de Georges fixés sur les siens. Tout cela me semblait inexplicable !

Le soir même, ce pauvre enfant, qui avait l'air d'aimer beaucoup Georges, et qui cherchait toujours à jouer avec lui, s'amusait avec sa montre dont il s'était emparé ; Georges la lui reprit ou plutôt la lui arracha brusquement des mains, en murmurant entre ses dents : *Je déteste les enfans*... La duchesse, qu'il ne voyait pas, était près de lui... il se hâta de s'excuser, et dit en montrant sa montre : Je craignais qu'il ne *l'abîmât*.

La duchesse, sans lui répondre, détacha de sa robe un nœud en perles fines d'une grande valeur, et dit tranquillement à son fils : Tiens, *abîme ça*.

L'enfant, qui avait l'habitude d'obéir à sa mère, ne se le fit pas dire deux fois ; et, au moment où le duc qui passait s'écria : Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est ?

— Rien, répondit froidement la duchesse... mes perles qui se sont détachées, et qu'Arthur a écrasées par mégarde.

Quant à Georges, qui faisait tous ses efforts pour se modérer, il y avait, la veille, dans tous ses traits une telle fureur, que je soupçonnais dans cette aventure un mystère dont j'allais sans doute avoir une explication... car c'était lui qui arrivait.

Il entra dans mon cabinet, l'air triste et abattu.

— C'en est fait, me dit-il, et je le vois maintenant, personne ne m'aimera jamais.

— Y pensez-vous? lui dis-je, vous qui autrefois, dans votre jeunesse, vous étiez persuadé...

— Que tout le monde devait m'aimer... je m'abusais bien étrangement alors !

— Et maintenant encore !

— Non, monsieur.... tout est fini.... je n'ai plus d'espoir.... je n'ai pu rien obtenir d'elle : ni mon dévoûment, ni ma constance, ni les sacrifices que j'ai faits n'ont pu toucher son cœur ; elle a toujours été pour moi froide, dédaigneuse et insensible. Je croyais du moins à son amitié, et hier, devant vous, elle en a brisé la dernière preuve ; parmi ces perles qu'elle a jetées à ses pieds, il y en avait une qu'elle avait bien voulu recevoir de moi l'année dernière, à sa fête ; c'est la seule faveur que j'aie obtenu d'elle : c'était un gage d'amitié qu'elle m'avait promis de ne jamais quitter, et elle l'a fait broyer à mes yeux... par cet enfant que j'abborre, que je déteste.

— Il est charmant !

— Il est affreux ! et je ne puis le souffrir.

— Pourquoi ?

— A cause d'elle, qui est née pour le malheur de ma vie... Tenez, monsieur, je m'en vais tout vous dire, et vous me donnerez un conseil.

Un an environ s'était écoulé depuis ma blessure et la fin de la folle histoire que je vous ai racontée, lorsque le siège d'Anvers fut décidé. Jusqu'alors, j'avais perdu mon temps à courir après des femmes qui se moquaient de moi et à me battre en duel pour des aventures d'Opéra ; il me semblait qu'il y avait mieux que cela à faire pour un lieutenant d'artillerie ; mes épaulettes n'avaient pas encore vu le feu ; car, dans ce temps-ci, les occasions et les boulets sont rares, n'en a pas qui veut ; j'espérais faire partie de l'expédition, je l'avais demandé avec instance ; le ministre m'avait refusé, et, dans mon désespoir, à qui pouvais-je m'adresser? Le comte de Vareville avait, depuis quelques mois, été nommé ambassadeur près d'une petite cour du Nord, et mon ami Constantin, son beau-frère, secrétaire d'ambassade. Malgré cela la négociation eut un plein succès ; ce qui vous étonnera moins, quand vous saurez que l'ambassadeur avait emmené avec lui sa femme, la comtesse Julia, circonstance très heureuse pour lui et très fâcheuse pour moi qui me trouvais sans protecteurs.

Un vieux médecin, ami de mon père, à qui je racontai mes chagrins, me dit : J'ai bien peu de pouvoir ; mais j'en ai cependant sur un vieux duc mon client, qui lui-même en a beaucoup au ministère et à la cour, car il est tout-à-fait opposé au gouvernement. — C'est une assez mauvaise recommandation ! — C'en est une excellente ! car, de ce temps-ci, on fait beaucoup plus pour ses ennemis que pour ses amis, et un pair de l'opposition est une chose si rare, qu'il n'y a point de sacrifice qu'on ne fasse pour le conserver et l'encourager. Il a été un an absent, mais il doit être de retour, voici une lettre pour lui.

Je la pris et me rendis à l'hôtel du duc chez qui nous avons dîné hier. C'était la première fois que je le voyais, et cependant sa physionomie ne m'était pas inconnue. Je cherchais où j'avais rêvé cette longue figure sèche et froide, qui, dans ce moment, redoublait de sécheresse et de froideur, car il accueillait assez mal ma demande, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit et sa femme parut... Nisida, la charmante Nisida que vous avez vue hier, et jugez de ma surprise, lorsque je reconnus en elle ma petite duchesse du Théâtre-Italien, ma première passion, mon premier délire, celle que, pendant vingt-quatre heures, j'avais adorée avec frénésie, et que vingt-quatre heures après, je détestais avec rage, car, avec cette femme-là, la raison n'est pas possible, on ne peut pas l'aimer ou la haïr modérément... comme tout le monde !

Elle sentit bien elle-même le reproche que j'avais le droit de lui faire, et elle n'avait oublié ni mes traits, ni son impolitesse, car, à mon aspect, elle se troubla... elle changea de couleur... et elle s'assit tremblante en s'efforçant de me saluer d'un air aimable. Mais ce salut qu'autrefois elle m'avait refusé, cette réparation tardive ne pouvait me désarmer ; son mari se retourna vers elle et lui dit : — Au moment même où nous arrivons d'Allemagne, je reçois là, du docteur, une lettre qui m'embarrasse beaucoup.

— Je suis désolé, monsieur le duc, lui dis-je en me levant, de vous avoir fait une demande qui peut-être vous compromettrait... regardez-la, je vous prie, comme non avenue...

— Et pourquoi donc? s'écria vivement la duchesse.

— Parce que j'ai réfléchi, madame ; je vois maintenant qu'il y a trop d'obstacles, et je renonce à mes espérances...

— Mais la lettre du docteur...

— Je lui aurai dû un grand plaisir, celui de pouvoir vous présenter mes respects, et je me retirai en saluant profondément.

— C'est tout au plus, mon cher Georges, lui dis-je, si c'était poli.

— Ça l'était plus, répondit-il brusquement, que de ne pas saluer du tout, ainsi qu'elle l'avait fait autrefois ; mais, avec une personne de ce caractère, on ne sait jamais si l'on a tort ou raison ; il n'y a pas plus de motifs à ses dédains qu'à ses préférences. Ma politesse et mes attentions, le jour du Théâtre-Italien m'avaient valu d'elle une impertinence, et mon impertinence me valut sa faveur, sa protection, je dirais presque son amitié, si elle était capable d'en éprouver.

Je reçus une lettre du ministre de la guerre qui m'autorisait à partir pour le siége d'Anvers ; à cette lettre en était jointe une autre... tenez... la voici... j'en ai trois, elles sont toutes là, et il les tira de son sein.

Cette lettre ne contenait que ces mots :

Vous nous avez mal jugés, monsieur, et voici notre réponse.

NISIDA, *duchesse de* ***

Vous vous doutez bien que mon ancien ressentiment devait fléchir et s'effacer devant un trait pareil. Je courus avant mon départ lui faire une visite de remercîmens, et je ne puis vous dire, vous ne pourriez vous faire une idée de ce qu'est cette femme-là quand elle veut être aimable. Il y a dans ses manières, dans son moindre regard, dans sa voix, un charme qui vous attire, vous enivre, vous soumet et vous façonne à son vouloir, de sorte qu'on ne peut plus agir, ni penser qu'à sa convenance ! Elle n'a jamais songé à vous demander votre affection et votre amitié, parce que, dès qu'elle a causé un quart d'heure avec vous... elle les a, elle les possède... on lui est dévoué, on serait heureux de se faire tuer pour elle... voilà du moins comme j'étais à la fin de ma visite ; je sortis plus amoureux que jamais, et, depuis ce moment, cela ne m'a plus quitté.

J'eus quelque bonheur au siége d'Anvers : d'abord je ne fus pas tué, et j'en fus enchanté, j'aurais été trop malheureux de ne plus revoir Nisida, et puis j'entrai un des premiers dans la lunette Saint-Laurent ; mon nom fut mis dans le rapport du maréchal, et je me dis : Elle le lira.

Je retournai à Paris fier d'un nouveau grade que je venais d'obtenir et que je croyais devoir à mon seul mérite. J'appris par un ami, chef de division au ministère de la guerre, que j'aurais peut-être été oublié sans une lettre pressante du duc de ***. Cette circonstance diminua ma fierté, mais augmenta ma reconnaissance. Je demandai au duc et à sa femme la permission de venir la leur témoigner de temps en temps ; elle me fut accordée, et je vins tous les jours.

Tous les jours, pour mon malheur !... car plus je la voyais, plus je l'aimais, et aucun ami ne m'empêchait de courir à ma perte. J'avais tout confié à Julia, qui, effrayée de ma nouvelle folie, m'écrivait de son ambassade, et me suppliait de ne plus revoir la duchesse. C'était le conseil de la sagesse ; mais la sagesse était loin, et Nisida était près.

Jamais je n'avais obtenu un aveu ou un mot, qu'il me fût possible d'interpréter à mon avantage... Et cependant, dans mille occasions imperceptibles pour tout autre, elle était pour moi d'un abandon, d'une tendresse et d'une bizarrerie indéfinissables. Quand je lui parlais de mon amour, elle m'imposait silence ; j'allais me fâcher, et je m'arrêtais en voyant des larmes dans ses yeux.

Quand je lui demandais avec instance un mot, un seul gage de tendresse, elle ne m'écoutait pas... et elle embrassait son fils sans me répondre.

Un jour je lui rappelai notre première entrevue au Théâtre-Italien, et je lui demandai pourquoi elle ne m'avait pas salué. Elle se mit à rire comme une folle, et, voyant que j'insistais : Cela vous fâchera ! me dit-elle.

— Je vous promets que non...

— Eh bien ! la marquise, qui ne vous connaissait pas, et qui, tous les jours vous voyait au balcon du Théâtre-Italien, examinant attentivement les dames et leurs toilettes... s'était persuadée et m'avait dit que vous étiez un artiste... qui venait là par état et pour se tenir au courant des coiffures ou des modes...

— C'est-à-dire que vous m'aviez pris pour un coiffeur ou un tailleur ?

— Vous étiez alors d'une élégance à le faire croire...

— Et voilà pourquoi vous ne m'avez pas rendu mon salut?

— C'était mal... mais la marquise m'en aurait fait un crime, ou, pis encore, se serait moquée de moi... J'avais seize ans, j'entrais dans le monde... je ne savais rien ; mais cependant, le lendemain, j'en avais eu des remords, et si j'avais eu votre adresse...

— Eh bien !

— Je vous aurais prié de venir me coiffer, ou me prendre la mesure d'une amazone !

— Ah ! plût au ciel ! m'écriai-je vivement ; j'aurais été trop heureux !

— Pourquoi ? me demanda-t-elle naïvement.

— Pourquoi ! m'écriai-je avec passion, ah ! Nisida, ne m'avez-vous jamais deviné... vous, mon premier, vous, mon seul amour ?...

— Taisez-vous... taisez-vous, me dit-elle à voix basse ; ce que vous dites là à Nisida, la duchesse pourrait l'entendre et se fâcher !...

Et elle retira doucement sa main, que j'avais prise... Mais elle semblait émue... Ses yeux rencontrèrent les miens avec une expression que je ne lui avais jamais vue... Je crus qu'elle allait me dire : Je vous aime ! et elle me dit froidement : Allez-vous-en, laissez moi ! Il fallut la quitter... Je revins le lendemain ; elle n'était pas visible, elle était indisposée : toute la semaine il en fut de même.

— Vous êtes trop heureux... lui dis-je. Elle vous aimait !

— Hélas ! un instant je le crus ; mais il était dit qu'avec elle, la présomption me porterait toujours malheur. J'eus bientôt la preuve du contraire, et des preuves dont il me fut impossible de douter. Il était tout naturel que, pour savoir des nouvelles de sa santé, je m'adressasse au vieux médecin qui m'avait présenté dans la maison.

Le docteur d'Hérissel avait une riche clientelle et une immense réputation comme médecin... C'était un homme des anciens jours et des anciennes méthodes, qu'il avait constamment pratiquées et surtout défendues contre toutes les innovations. Il avouait franchement que, depuis Hippocrate, la médecine n'avait pas fait un pas. On tuait, de mon temps, disait-il avec bonhomie à ses cliens ; mais monsieur Broussais tue aussi, et l'homéopathie fait comme monsieur Broussais ; alors, à quoi bon changer pour ne pas trouver mieux ? à quoi bon tous ces jeunes docteurs ? le risque étant le même, choisissons le médecin, ou plutôt le danger le plus connu, c'est-à-dire le plus ancien, et me voilà !

Il y avait longtemps que le docteur d'Hérissel me connaissait ; je lui devais le jour, disait-il gaîment, car il m'avait mis au monde, et depuis il ne m'avait jamais perdu de vue, il m'avait soigné lors de ma blessure, et j'avais pu juger alors de l'amitié qu'il me portait, car lui, d'ordinaire si sec et si tranchant, écoutait les avis et même les demandait.

Lorsque je l'interrogeai sur la santé de la duchesse, il me regarda bien en face, prit une prise de tabac dans sa tabatière d'or, ornée du portrait de deux souverains, et me dit d'un air goguenard : Ce n'est pas elle qui est la plus malade, Georges, mon ami, c'est toi.

— Quand ce serait vrai, docteur, je m'adresse à vous, guérissez-moi ?

— Est-il bien certain que tu veuilles être guéri, le désires-tu franchement ?

— Oui, lui dis-je avec fermeté.

— Eh bien ! la guérison ne sera pas longue ; je vais l'opérer d'un mot, et il aspira une seconde prise.

— Parlez donc, lui dis-je avec impatience, ce mot?..

— Ce mot, c'est qu'elle ne t'aime pas.

— Je le sais, répondis-je, et cela ne me guérit pas encore.

— Ah! la dose n'est pas assez forte... J'ajouterai donc une pilule à l'ordonnance. Une fâcheuse pilule... C'est qu'elle en aime un autre!

— Cela n'est pas possible..... Cela n'est pas! m'écriai-je avec rage.

— Voilà de mes malades, qui veulent être guéris et qui se révoltent contre les médecins!

— Eh! qui donc?.. qui donc? continuai-je sans l'écouter.

— Je ne le dis qu'à toi, au moins, car la duchesse est ma cliente, et les secrets de mes cliens me sont sacrés... Il est vrai que celui-là elle ne me l'a pas confié..... Et puis, c'est pour toi, c'est pour te rendre à la raison!

Pendant qu'il parlait ainsi, je rassemblais toutes mes forces pour ne pas me trouver mal... mais je me sentais mourir. Le docteur continua avec le même calme.

— Pendant la première année de son mariage, le duc ne voyait personne, ne recevait personne qu'un cousin à lui, qui habitait dans son hôtel.

— En êtes-vous sûr?

— Je l'y voyais tous les jours. Ce cousin ne quittait pas la jeune duchesse, l'accompagnait partout, ne laissait personne approcher d'elle; en un mot, exigeant, sévère et jaloux comme un tigre.

— Vous croyez!

— La duchesse s'en plaignait à moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Attends donc, je laisse de côté toutes réflexions, toute supposition; la médecine ne marche qu'avec des faits, et je vais en donner que je regarde, moi, comme authentiques et irrécusables.

L'empereur Napoléon demandait...

— Docteur, m'écriai-je avec impatience, il ne s'agit pas ici de Napoléon.

— Si vraiment, l'empereur Napoléon demandait à mon confrère Corvisard si un homme qui se mariait à cinquante ans avait quelque chance d'avoir des héritiers. Corvisard répondit: Sire, à cinquante ans, on en a quelquefois; à soixante, rarement; à soixante-dix, toujours.

— Et ce parent, quel est-il? où est-il?

— A Paris, depuis huit jours, et, depuis ce temps, la duchesse a refusé de vous recevoir, sa porte vous est fermée.

Je restai atterré, confondu... Que dire? que répondre? que faire surtout? s'exposer à une nouvelle visite... C'est le parti que je pris. Cette fois seulement je demandai monsieur le duc, et je me présentai chez sa femme. La duchesse n'était pas seule, elle était avec son cousin, qui, assis près de la cheminée, me tournait le dos quand j'entrai; à ma vue Nisida pâlit... Mais enfin, faisant tous ses efforts pour se remettre de son trouble... elle me présenta elle-même ce parent que je détestais avant de le connaître, et que devins-je quand s'offrit à moi le major Hollydai, cet Irlandais que vous savez, et que je ne connaissais que trop bien!

C'est avec lui que je m'étais battu deux ans auparavant, et, dans ce moment, je ne cherchais que les moyens de recommencer. Mais comment? mais sous quel prétexte?.. Il fallait attendre! d'autant plus que, pour mon malheur, et comme pour me narguer, l'impassible major était l'homme le plus poli des trois royaumes. Notez aussi que je ne voulais pas être l'agresseur, ce qui rendait l'occasion plus difficile; mais enfin, elle se présenta! C'était ici, à la campagne: un jour que nous étions à cheval, en pantalons blancs, il m'éclaboussa de la tête aux pieds d'une façon si complète et si grotesque, qu'il ne put retenir, en me voyant affublé de la sorte, quelques railleries innocentes, que je trouvai les plus mordantes et les plus injurieuses du monde. En vain les jeunes gens qui étaient avec nous voulurent nous séparer; je lui demandai raison de l'esprit qu'il avait fait à mes dépens, en des termes qui ne lui permirent pas de refuser, car il est brave, vous le savez. Mais cette fois j'avais le choix des armes, et je voulus combattre de près. . à l'épée; c'était pour le lendemain. Quelque secret que j'eusse réclamé pour cette rencontre, la duchesse en fut instruite... et si j'avais pu douter de son amour pour son cousin, j'en aurais eu la preuve irrécusable à son trouble et à son désespoir! Elle était ce soir-là dans un état à faire pitié... Il y avait du monde chez elle, elle avait été obligée de recevoir! Heureusement, comme hier, un mal de tête affreux, une migraine, vinrent à son aide, et c'est à cela que je faisais allusion dans cette plaisanterie que vous avez trouvée si déplacée et dont moi seul connaissais la portée. Un instant, et quand tout le monde se retira, je restai seul avec elle... car, malgré moi, j'avais voulu la voir encore... avant de mourir peut-être! Les yeux pleins de larmes, elle me dit rapidement: Je sais tout... Ce fatal combat... qu'il n'ait pas lieu... je vous en prie?.. et elle joignait les mains en suppliante.

— Ah! me prier pour lui! m'écriai-je; c'est trop fort, et je m'enfuis avec toute ma colère, qui devait être fatale à mon adversaire, car le lendemain je l'attaquai avec tant d'impétuosité et de rage, que sa nature flegmatique et tranquille en fut toute déconcertée; et, malgré son adresse, son épée se trouva engagée si malheureusement, que, d'un coup de poignet, je la fis sauter à dix pas. Hélas! il se trouvait sans défense et je ne pouvais continuer. A mon tour, lui criai-je, à vous donner la vie, mais, plus généreux que vous, je ne vous oblige pas à la demander, prenez-la sans condition.

Le soir j'allai au château, où sans pitié, sans pudeur, la duchesse qui savait déjà l'issue du combat, ne craignit pas de laisser éclater toute sa joie à mes yeux; elle osa me remercier hautement de ce que j'avais fait pour son cousin. Et pourtant, voyez ma folie, je doutais encore!... je me répétais à chaque instant: Le docteur se trompe! Mais peut-on se tromper soi-même? peut-on révoquer en doute le témoignage de ses yeux et de ses oreilles?

— Quoi! vous avez vu!

— Oui, monsieur, vu et entendu... plus que ce dernier trait; et après cela vous jugerez s'il me reste même le bonheur de douter encore... Il y avait chez elle, à la campagne, un bal, une fête... c'était celle de son mari. Toutes les dames étaient montées au premier étage du château pour mieux voir le feu d'artifice que l'on tirait sur la pelouse; moi j'étais resté en bas sur la terrasse où je me promenais seul en rêvant à elle... qu'il m'est plus facile de haïr que d'oublier... Je fus tiré de ma rêverie par les pas d'un promeneur qui venait à moi; c'était le major!! Encore lui... qui se trouvait sur mon chemin, et j'allais quitter la terrasse solitaire qu'il était venu me disputer, lorsque des fenêtres du premier étage j'entends des cris d'effroi. Une lampe, un candélabre placé près d'une croisée avait mis le feu à un rideau, de là à une draperie; en un instant la salle avait été en feu... et la foule effrayée, se précipitant vers la même issue, augmentait le désordre au lieu de le diminuer. Une femme parait à la fenêtre qui donnait sur la terrasse... J'avais déjà reconnu Nisida, et, saisissant une longue échelle que les jardiniers avaient laissée couchée à terre sous la fenêtre, je montai, je volai à son secours... et arrivé près d'elle, je lui tendais les bras pour la sauver...... mais, hors d'elle-même, pâle, échevelée, ne voyant rien, ne pensant à rien qu'à son enfant qu'elle serrait contre son cœur, elle le jeta dans mes bras en me disant d'une voix étouffée que moi seul pus entendre: « Tiens... sauve ton fils!! »

Immobile, stupéfait... je regardai autour de moi et je vis derrière... à quelques échelons plus bas, l'inévitable major qui, avec son flegme ordinaire, montait lentement à l'assaut, et qui, dans ce moment, était presqu'au même niveau que moi! Dans son trouble, Nisida avait cru s'adresser à lui!

Pouvant à peine maîtriser ma colère, je lui donnai, ou plutôt je lui jetai cet enfant; ce n'était pas moi, c'était lui que cela regardait... Il le descendit à terre avec précaution, tandis que moi, prenant Nisida qui venait de se jeter dans mes bras, Nisida, plus belle que jamais, et dont le cœur battait d'effroi contre le mien; Nisida que j'aurais voulu étouffer et que j'étais indigné d'aimer encore!... je la déposai sur le gazon, près de son enfant, et je m'enfuis, lui jurant un adieu éternel!

— Éternel!

— Oui, monsieur, cela dura trois jours: je restai trois

jours sans la voir, mais encore occupé d'elle; car je passai tout ce temps à la mépriser, à la maudire, à me répéter ces mots fatals : ..... *Tiens, sauve ton fils!*..... qui retentissaient sans cesse à mon oreille comme une cloche de mort. Enfin, le quatrième jour, il me fut impossible d'y tenir plus longtemps, je courus au château. D'ailleurs, le duc son mari n'était pas bien portant; ce n'était pas pour elle, c'est pour lui que j'y allais... J'y rencontrai le docteur assez inquiet de son malade... non que le mal fût violent; mais le duc est bien vieux, dit-il, c'est le commencement de la fin! Nous passâmes ensemble dans l'appartement de la duchesse, un vaste appartement où elle était seule avec le major... Leurs fauteuils étaient à vingt pieds de distance, le major lisait le journal... et Nisida bâillait. Je poussai le docteur en lui montrant ce tableau

— Je n'ai jamais dit que cela durât encore, me répondit-il à voix basse, le mal a eu son temps, sa période ordinaire; fièvre inflammatoire qui se termine en maladie de langueur.

Le major se leva, emmena le docteur hors de l'appartement, sans doute pour lui parler de son noble cousin, et je restai seul avec Nisida.

— Je sais tout, lui dis-je en tâchant de modérer mon émotion, je connais votre secret.

— Ah! s'écria-t-elle, je suis perdue... Puis, d'une voix suppliante : Taisez-vous alors... taisez-vous!... Pas un mot! et comme ne pouvant supporter ma vue elle cacha sa tête dans ses mains et elle se mit à pleurer, et ses sanglots soulevaient la mousseline transparente qui couvrait sa poitrine.

Toute ma colère tomba devant un tel désespoir. Oui, je me tairai, lui dis-je, je vous le jure, je n'en parlerai qu'à vous; et alors je lui racontai lentement ce que je savais... ce que j'avais entendu... Mais le croiriez-vous, monsieur? à mesure que je parlais... elle relevait sa tête cachée entre ses mains, et me regardait à travers la grille rosée que formaient ses petits doigts; elle avait séché ses larmes; le calme revenait sur son front et le sourire sur ses lèvres. Oui, monsieur, pendant que je l'accusais d'avoir aimé le major, pendant même que je lui parlais de son fils, le fils du major, elle semblait respirer plus librement; un air de satisfaction se peignait sur tous ses traits.

— Quoi! ce n'est que cela! dit-elle avec un air de naïveté inconcevable.

Ah! j'avoue qu'à ce mot il me fut impossible de contenir ma colère, j'éclatai en reproches, et, dans ma fureur, dans mon désespoir, dans mon amour, je passai sans doute toutes les bornes; et elle, sans se fâcher, et me regardant d'un air de compassion, me dit seulement ces mots :

— Ah! Georges, que vous serez malheureux un jour de tout ce que vous me dites la!

— Vous ne l'aimez donc plus! m'écriai-je.

— Non! me dit-elle. Et il y avait dans ce mot une expression, une tendresse que je ne puis vous rendre. Alors, ému et attendri, c'est moi qui me mis à pleurer! Je tombai à ses genoux...—Et moi, Nisida, moi, lui dis-je, moi qui vous aime depuis si longtemps, je n'aurai jamais rien .. rien obtenu de vous.

Elle sourit tristement; et, posant sa main sur mon front brûlant, elle murmura ce mot : Insensé!

— Oui, m'écriai-je, je suis un insensé, à qui vous avez ravi le repos et le bonheur, un insensé qui donnerait sa vie et son sang pour un seul baiser de vous... Et comme elle cherchait à se dégager de mes bras : Mon Dieu! m'écriai-je avec jalousie, avec désespoir, est-il possible que quelqu'un ait jamais été assez heureux pour que vous fussiez à lui!

Dans ce moment, monsieur, je vis un sourire contracter ses lèvres... un sourire railleur... Oui, c'était cela, un sourire railleur et ironique que je ne puis vous rendre, mais qui me mit hors de moi... et depuis ce temps... toujours aussi froide, aussi sévère, ne m'accordant jamais rien, et cependant si dévouée, si bonne... si tendre que... Tenez... monsieur, je déteste cette femme-là; et maintenant que vous la connaissez, que me conseillez vous?

— Je vous répondrai comme le docteur : Voulez-vous être guéri?

— Oui, je le veux cette fois! je le veux de toutes les forces de mon âme

— Eh bien!... il faut l'oublier : il faut vous marier!

— C'est l'avis de ma mère, qui m'en prie tous les jours, et je m'occuperai de la personne que l'on me propose... je retournerai à Paris.

— Quand cela?

— La semaine prochaine.

— C'est trop tard! lui dis-je; aujourd'hui même, vous partirez avec moi, ou vous êtes un homme sans énergie et sans courage.

Et Georges partit, décidé à se marier.

VII.

Il paraît que mes conseils ou mes reproches avaient eu quelque influence sur Georges. Il tint bon, il resta à Paris, ne vit plus la duchesse, qui était restée dans son château, et il s'occupa, ou plutôt il laissa sa mère s'occuper activement de son mariage. C'était un parti honorable sous tous les rapports, une bonne famille, une belle fortune. Une jeune personne fort bien élevée, pas très jolie; mais, eût-elle été un modèle de beauté, Georges, dans ce moment, n'en aurait pas été amoureux : il ne s'agissait pas d'inclination, nous n'en avions que trop... Il suffisait d'un mariage de convenance, et celui-ci offrait toutes les garanties désirables... On s'était déjà entendu sur les conditions principales, et plus le moment approchait, et plus Georges, malgré la gaîté qu'il affectait, me semblait triste et malheureux · je me repentais presque du conseil que je lui avais donné; mais sa mère en était si contente et me remerciait tant!...— J'ai cru perdre mon fils, me disait-elle, j'ai tremblé pour ses jours, ou du moins pour sa raison... car il avait des heures entières de folie et de délire où il ne me reconnaissait plus, moi, sa mère, et où il me parlait d'*Elle*. Voilà comment j'ai su son secret... mais maintenant, monsieur, le plus difficile est fait... Il est engagé, il a donné sa parole; pour rien au monde il ne voudrait y manquer et faire du tort à une famille d'honnêtes gens... Ainsi le voilà sauvé... il sera heureux!... Cette idée, et surtout la confiance de sa mère dissipèrent mes craintes sur l'avenir de Georges : il devait y avoir dans l'instinct maternel plus de réalité que dans mes prévisions. Je les laissai donc s'occupant déjà de la corbeille et des préparatifs du mariage, qui devait avoir lieu vers la fin du mois. Je retournai à la campagne surveiller mes ouvriers et promettant de revenir à Paris pour la noce

L'époque en approchait, et je calculais déjà mon départ, lorsqu'une voiture entra dans ma cour, et Georges en descendit avec cet air de fureur que je lui connaissais et qu'il avait toujours quand il s'agissait de la duchesse. En effet, c'est encore d'elle qu'il était question.

— Et votre mariage? lui criai-je.

— Rompu à tout jamais!

— Par vous?

— Non, cela ne vient pas de moi; j'avais promis, et j'aurais tenu ma parole quand j'aurais dû en mourir, parce que cela me faisait du bien : cela m'était nécessaire; j'étais heureux de lui prouver que je l'avais oubliée et que je ne l'aimais plus... J'avais déjà tous mes papiers; nous avions jeté avec le notaire le projet de contrat, lorsque mon futur beau-père s'avisa d'aller aux informations... d'abord dans notre cercle, dans nos alentours, où tout m'était favorable; mais là il apprend que je vais souvent chez le duc et la duchesse, que je suis presque un ami de la maison, et, dans son orguell bourgeois, flatté de voir confirmés par eux les renseignemens qu'il avait déjà sur mon compte, il arrive! Le duc était très souffrant, et il paraît que c'est Nisida qui le reçut.

J'ignore, mon ami, ce qu'elle a dit de moi, de mon caractère, de ma conduite... beaucoup de bien, sans doute, selon son ordinaire... mais tourné d'une manière telle et avec tant d'adresse, que mon honnête homme de beau-père, qui n'est pas fort et n'entend pas malice, est revenu tout effrayé des éloges qu'on m'avait prodigués... et, par un détour plein de convenance et de délicatesse, il nous a exprimé tous ses re-

grets en nous disant que, pour se marier, sa fille était trop jeune encore.

— C'est peut-être vrai!

— Elle l'est moins qu'il y a deux mois, quand il me l'a accordée, et il est évident que c'est une suite de son entrevue avec la duchesse... dont la conduite est affreuse... c'est-à-dire que c'est une ennemie déclarée, qui m'en veut, qui cherche à me nuire, que c'est entre nous maintenant une guerre ouverte, une guerre à mort. Il en sera de même de tous les mariages que je voudrai contracter... Il n'y a plus moyen maintenant d'y songer, et il faut y renoncer.

— Malheur auquel vous vous résignez facilement. Voie indirecte pour revenir à elle!

— Non pas, s'écria-t-il vivement, cela ne m'empêchera pas de la fuir : je quitte Paris, je quitte la France.

— Eh! mon Dieu! où allez-vous donc?

— En Afrique!... à Constantine, le seul endroit où l'on se batte à présent; je viens vous faire mes adieux. Vous voyez que je suis calme et résigné... que mon parti est pris; que le temps de la faiblesse est passé.

— Et vous ne la verrez pas avant votre départ?

— Non, j'y suis résolu, dit-il d'un ton ferme.

— Vous avez raison.

— Oui, j'ai raison... car je ne partirais pas. Puis rougissant de ce souvenir : Adieu, me dit-il, vous ne me reverrez plus, ou vous me reverrez guéri!

Quelques jours après, il était à Marseille et voguait vers l'Afrique, où son régiment allait rejoindre le maréchal Clauzel. Il assista à cette première campagne, si pénible et si désastreuse : il m'écrivit :

« Nous n'avons point réussi. Je n'ai été que blessé, j'espé» rais mieux; mais le malheur s'attache toujours à moi; rien » de ce que je veux n'arrive. Je ne puis vivre heureux, ni » mourir glorieusement. Ma blessure sera longue, mais non » pas dangereuse. Dites-le à ma mère, et après elle, aux per» sonnes qui pourraient s'intéresser à moi... s'il y en a en» core. »

Ce qui signifiait : allez voir la duchesse; donnez-lui de mes nouvelles; et de plus cela voulait dire : donnez-moi des siennes! ce que la raison eût peut-être blâmé... Mais ce pauvre garçon était malheureux et souffrant; je n'eus pas le courage d'être raisonnable, et, pour lui donner la légère satisfaction qu'il me demandait, je me rendis au château et m'informai de la santé de mon noble voisin.

Le duc était fort mal, sa femme ne quittait pas son appartement; je fus témoin des soins touchans qu'elle lui prodiguait, et le docteur me dit à demi-voix : « C'est toujours ainsi depuis deux mois; si jeune, si délicate et si courageuse! elle passe les nuits auprès de ce vieillard égoïste et morose, et le soigne comme un père. Il est vrai qu'elle eût été sa petite-fille... mais ce n'est pas une raison. » J'admirais comme lui tant de bonté unie à tant de charmes! Plus je regardais ce front calme et serein, siége de la candeur et de la vertu... et moins je pouvais ajouter foi aux idées de Georges. La porte s'ouvrit; entra le major. J'observai avec attention; à peine si elle s'aperçut de sa présence, et, sans jeter les yeux de son côté, elle continua la lecture qu'elle faisait au vieillard; c'était celle du journal : NOUVELLES EXTÉRIEURES. *Armée d'Afrique*... A ce mot, sa voix baissa, et à mesure qu'elle lisait le récit de l'assaut et de la retraite, ses mains tremblaient, sa voix devenait plus brève, moins intelligible et plus pressée... comme si elle eût hâte d'arriver à la fin du bulletin... au point que son mari lui cria plusieurs fois : Pas si vite; et le major Hollydai, ennemi naturel de la vivacité, attesta lentement qu'il n'y avait pas moyen de la suivre.

— Recommencez, lui dit le duc.

La pauvre femme eut un mouvement d'angoisse impossible à décrire; et cependant, après avoir levé les yeux au ciel comme pour lui demander du courage, elle allait reprendre l'éternelle lecture. J'eus pitié d'elle, et, pour abréger son tourment, je déclarai que j'avais des nouvelles directes et positives de l'événement, une lettre de M. Georges. Tous ceux qui étaient là, et même le malade, firent un mouvement, excepté Nisida, qui restait immobile; mais elle jeta sur moi un regard qui semblait me remercier, un regard où brillait une tendresse si vive et si pure!... les anges doivent regarder ainsi, et, dès ce moment, sa cause fut gagnée. Je ne me chargeais de rien comprendre ni de rien expliquer... ce que je savais et ce que j'aurais juré, c'est qu'elle n'était point coupable.

A peine avais-je fini ma lecture, que son front avait repris sa sérénité habituelle. Elle me chargea de quelques mots de bienveillance et d'amitié pour M. Georges; puis, reportant les yeux vers son mari, elle ne le quitta plus, ne s'occupa plus que de lui, comme si elle eût voulu expier par un nouveau zèle le peu d'instans donnés à une autre pensée qu'à celle de ses devoirs.

Par malheur, des soins si généreux et si assidus devaient être inutiles; le docteur avait prophétisé juste, et le duc, condamné par son âge plus encore que par la Faculté, laissa bientôt un beau château, une veuve charmante et une fortune immense.

La duchesse passa les six premiers mois de son deuil seule à la campagne avec son fils; elle ne voulut voir personne; elle ne reçut personne, pas même son cousin le major; circonstance dont je pris note.

Il est vrai que, bien avant l'année écoulée, le château avait été rouvert à la société; toute celle des environs y affluait. Le major n'y demeurait plus, mais on l'y voyait très souvent, et bien d'autres encore, tous les élégans de Paris; ceux du moins qui aiment les jolies veuves et les grandes fortunes, venaient assidûment, et il y en avait beaucoup. Nous avions même fait du tort aux courses de Chantilly, et le maître de poste de La Ferté prétendait, avec un sentiment de fierté pour le pays, qu'il n'avait jamais vu autant de calèches que cette année.

Une nouvelle, cependant, diminua l'ardeur des prétendans; on apprit que le major Hollydai, le plus proche parent du défunt, s'était mis sur les rangs et affichait hautement ses prétentions à la main de sa cousine.

Bientôt le bruit courut que sa recherche était agréée. Il y eut des paris pour et des paris contre; toujours comme aux courses de Chantilly.

Quant à moi, je l'avoue, je tremblais, et n'aurais osé parier maintenant pour personne.

L'année de deuil était écoulée depuis un mois, et des personnes bien instruites, entre autres notre maire, qui le tenait d'un de ses confrères d'une commune voisine, assurait que la première publication serait pour dimanche prochain.

Je réfléchissais à tout cela au coin de mon feu, lorsque ma porte s'ouvrit, et un officier me sauta au cou : c'était mon ami Georges, qui s'écria : « A nous cette fois-ci! à nous Constantine! Toutes les campagnes, par bonheur, ne se ressemblent pas, et les succès de cette année ont glorieusement réparé l'échec de l'année dernière. Notre artillerie a fait des miracles. C'est un général d'artillerie qui avait le commandement en chef, et qui va, dit-on, être nommé maréchal. »

— Tant mieux, les officiers qui ont commandé sous lui vont sans doute aussi avoir de l'avancement.

— C'est possible... Mais vous savez que je n'ai pas d'ambition. Tous mes désirs étaient de revoir la France et de retrouver mes amis.

— Il y en a, lui dis-je, que vous ne retrouverez pas : le duc est mort.

— Je le savais, me dit-il d'un air préoccupé... et il ga[illegible] le silence.

Je devinais bien ce qu'il attendait de moi. Il ne vou[illegible] pas me parler de la duchesse; mais il espérait que, le [illegible], j'amènerais la conversation sur ce sujet; j'y avais un[illegible] répugnance mortelle : les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez vite.

Je revins donc à Constantine; il ne me répondit que par des monosyllabes. J'insistai de nouveau, et, cette fois, il me reçut comme un Bédouin, comme un Arabe, comme il n'aurait pas reçu Achmet-Bey lui-même.

— Parbleu! me dit-il avec impatience, nous avons le temps de parler batailles; quelles nouvelles en ce pays-ci?

Il fallut bien alors lui faire part de la demande en mariage du major irlandais.

— Cela devait être, me répondit-il froidement; je devais m'y attendre... Il est tout naturel qu'elle épouse le père de son enfant... C'est convenable. Et a-t-elle accepté?

— On dit que oui.

— Et quand ce mariage?

— Très prochainement, à ce qu'on dit.

Alors il devint furieux et s'emporta contre la duchesse, selon son habitude; car sa vie entière n'était qu'une colère continuelle contre elle; lui qui, pour tous les autres, était l'indulgence et la bonté mêmes.

— Mais, lui dis-je, vous approuviez tout-à-l'heure ce mariage; vous le trouviez convenable.

— Je ne dis pas non; mais puis-je trouver convenable une union aussi prompte! Au bout d'un an, à peine veuve, n'est-ce pas blesser toutes les bienséances que d'afficher une tendresse si vive et si empressée... elle qui me jurait, avant mon départ, qu'elle ne l'aimait plus... Mais dès qu'elle le disait, je ne devais en rien croire... car cette femme-là a passé toute sa vie à me tromper ou à se jouer de moi.

Et il marchait à grands pas dans la chambre, et probablement Nisida n'en eût pas été quitte pour cette première tirade. D'autres allaient suivre immanquablement, lorsque Georges fut arrêté dans son premier accès par l'entrée du maire, qui avait un air de triomphe.

Je devinai qu'il avait une nouvelle. C'est quelque chose en province qu'une nouvelle dont on est possesseur. C'est de l'occupation et de l'importance pour toute une journée!

VIII.

— Une nouvelle! s'écria monsieur le maire, une nouvelle étonnante et imprévue! La duchesse ne se marie pas!... le major est refusé... positivement refusé. Il a repris des chevaux pour Paris; la nouvelle est certaine.

— De qui la tenez-vous?

— Du maître de poste.

D'après une pareille autorité, le doute n'était plus permis, et j'éprouvai un vif mouvement de joie. Quant à Georges, il venait de s'emporter trop violemment contre Nisida, et sa colère était montée trop haut pour redescendre brusquement et sans transitions. Aussi, et après le départ du maire, murmura-t-il entre ses dents:

— Qui sait si cela est vrai? qu'en sait-elle elle-même? Elle a tant de bizarrerie, tant de caprices... Et pourquoi refuser son cousin? pour faire quelque autre choix qui ne vaudra pas mieux.

— C'est possible, lui dis-je en le regardant, ou pour rester libre.

— Oui, vous avez raison, s'écria-t-il, saisissant avidement une occasion de reprendre sa colère... pour être libre et coquette à son aise, pour tenir la balance entre vingt rivaux, pour les désespérer tous et n'en choisir aucun.

— Vous êtes bien sévère envers elle.

— Je suis juste... après la manière dont elle m'a traité, après tous les torts qu'elle a eus envers moi.

— Il serait plus généreux de les oublier, maintenant surtout qu'elle est malheureuse.

— Malheureuse! s'écria-t-il avec émotion. Vous croyez qu'elle est malheureuse?... Et toute sa colère tomba.

— Elle a besoin de la présence et de la consolation de ses amis. N'irez-vous pas lui faire une visite?

— A quoi bon? Entourée comme elle l'est, aura-t-elle seulement le temps de me recevoir?

— Qu'importe? vous laisserez votre nom... vous aurez du moins rempli un devoir indispensable. Vous lui devez une visite de deuil et de condoléance.

— Vous le pensez?

— Vous ne pourriez y manquer... quand vous devriez vous faire violence.

— Allons donc! puisque vous le voulez... j'irai demain.

Puis il reprit et ajouta:

— Je ne pourrai pas.

— Allez-y ce soir.

— Il fait bien mauvais temps, et ce n'est guère agréable, n'importe!

D'un air de mauvaise humeur, il prit son chapeau et partit. Le pauvre garçon en mourait d'envie.

Ce qui se passa dans cette entrevue... je ne l'ai su que depuis; mais il me l'a répété tant de fois, qu'il me serait impossible d'en oublier un mot!

D'abord, ce ne fut pas sans une émotion bien grande que Georges aperçut de loin ce château qui renfermait son bonheur, son tourment et toutes ses espérances! Elle était libre, il est vrai, mais en serait-il plus avancé? Et quel accueil allait-il recevoir? Jamais, se disait-il, elle ne m'a avoué qu'elle m'aimait; et, rappelant à son souvenir tout ce qui s'était passé entre lui et la duchesse... il était obligé de convenir que, fidèle à tous ses devoirs, elle ne s'était montrée à lui que comme une amie tendre et dévouée; que, du reste, inflexible et sévère, elle ne lui avait jamais accordé la moindre faveur, ni donné le moindre espoir... et, si réellement elle n'avait pour lui que de l'amitié, pourquoi changerait-elle maintenant?

Il entra dans la cour du château; le cœur lui battit en demandant madame la duchesse, et bien plus fort encore quand on lui eut répondu qu'elle était seule au salon.

— Ah! elle est seule!... dit-il avec embarras. Dans ce moment, il eût presque mieux aimé qu'il y eût du monde; mais il n'avait pas le choix: il monta lentement les degrés en pierre du vaste escalier, traversa l'antichambre où se tenaient plusieurs domestiques portant encore la livrée de deuil. L'un d'eux ouvrit les grandes portes du salon: madame n'y était pas. Georges eut un mouvement d'effroi. Elle était dans un très petit boudoir attenant à la pièce principale, et quand on annonça monsieur Georges, elle se leva et lui fit signe de s'asseoir.

Du reste, ni étonnement, ni émotion..... Le domestique sortit.

Georges fut d'abord atterré d'une réception aussi cérémonieuse: la froideur de la duchesse le gagna malgré lui, et, balbutiant avec peine quelques phrases banales, il lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Très bonne, répondit Nisida en s'inclinant. La conversation en resta là, et Georges, pour la ranimer, lui dit:

— Vous êtes seule dans ce vaste château?

— J'attends du monde... des amis qui doivent arriver ce soir et venir passer quelques jours avec moi.

Georges n'osa pas demander qui l'on attendait; mais il répéta: Ah! ce sont des amis qui doivent arriver?...

— Oui, monsieur.

La conversation s'arrêta encore. Cette fois ce fut la duchesse qui reprit la parole.

— Vous venez de Constantine, monsieur Georges, dit-elle.

— Oui, madame.

— On assure que cela a été admirable! et Georges, interdit... calculait en lui-même si, pour soutenir la conversation, il n'allait pas être obligé de faire le récit du siége, lorsque, en ce moment, plusieurs voitures roulèrent dans la cour, et Georges bénit les importuns qui venaient interrompre ce pénible tête-à-tête.

Les portes du salon s'ouvrirent brusquement: on entendit marcher ou plutôt courir. Quelqu'un se précipita dans le boudoir: c'était Julia, qui, apercevant Georges et la duchesse, dans cet endroit retiré, tous deux, le soir et en tête-à-tête... s'écria en riant et en embrassant Georges: Enfin, vous savez tout, l'inconnue s'est fait connaître!

Georges, stupéfait, hors de lui... poussa un cri de surprise, ou plutôt d'effroi, en voyant tomber la duchesse sans connaissance sur le divan du boudoir.

— Quoi! vous ne saviez pas!.. s'écria Julia désolée. Malheureuse, qu'ai-je fait? Voici mon mari et mon frère qui entrent dans le salon; courez au devant d'eux... je reste auprès d'elle. Et Georges, sans savoir ce qu'il faisait, s'élança dans le salon, où il reçut les embrassemens du comte de Vareville et de Constantin, qui arrivaient de leur ambassade. Constantin avait commencé, sur ses succès diplomatiques, un récit dont Georges n'avait pas entendu un mot, lorsque rentra Julia

— Ne vous effrayez pas, dit-elle. La maîtresse de la maison est un peu indisposée; dans une demi-heure il n'y paraîtra plus : elle me charge, en attendant, moi, son amie intime, de faire les honneurs et de commander à sa place. A dix heures le souper ; d'ici là, chacun peut s'installer dans ses appartemens.

— Bravo! s'écria Constantin. Je ne suis pas d'une tenue présentable, pas plus que monsieur l'ambassadeur; et quand il s'agit de faire sa cour à une jeune et jolie veuve, il faut paraître avec tous ses avantages.

Les deux hommes sortirent du salon : il était temps, Georges n'y tenait plus... il suffoquait. Mais, grâce au ciel, il était libre... il était seul avec la comtesse, et, dans un trouble inexprimable, il tomba à ses pieds.

— Que faites-vous? que faites-vous? lui dit-elle en riant ; Georges, mon ami, vous vous trompez! vous n'avez rien à me demander, rien à attendre de moi... qu'un récit... que je vous dois depuis longtemps, j'en conviens, et je suis prête à m'acquitter... si vous voulez vous relever, vous asseoir à côté de moi, vous calmer, et surtout ne pas trembler comme vous le faites, ni regarder à chaque instant du côté de ce boudoir parce que, lorsque je parle, j'aime qu'on m'écoute; d'ailleurs, Nisida n'y est plus. Ce boudoir donne dans ses appartemens, et elle vient d'y remonter.

Georges alors promit attention et silence; et, sans aucun préambule, la comtesse lui dit :

— « Nisida est mon amie intime; nous avons été élevées ensemble. Plus âgée qu'elle, je fus mariée la première ; plus tard, et bien malgré moi, sa famille lui fit épouser le vieux duc de ***, qui était d'origine irlandaise, pair d'Angleterre et pair de France, ami et favori du roi Charles X. Tout se trouvait dans ce mariage... excepté un mari. De plus, il y avait un cousin, seul parent et seul héritier du duc... le major Hollydai, qui était furieux de se voir enlever une si belle succession; mais il se consola en pensant que son illustre parent était presque septuagénaire, qu'il n'y avait pas à craindre d'héritier direct, à moins de grands malheurs; et, ces malheurs, il voulut les prévenir autant qu'il était en son pouvoir. Il ne quittait point sa jeune cousine, il la surveillait avec une assiduité et un zèle qu'on aurait pris pour de l'amour ou de la jalousie, et qui étaient tout uniment de l'intérêt. Au spectacle, au bal, en soirée, la vue d'un adorateur ou d'un simple attentif... lui donnait la fièvre ou le glaçait d'effroi... il employait tout au monde pour les éloigner, et le duc avait chez lui, sans s'en douter, et dans la même personne, un Sigisbé précieux et une duègne incorruptible qui ne lui coûtaient rien.

» Le pauvre major se donnait du reste une peine bien inutile. Sage et vertueuse par religion et par principes, jamais personne n'eut plus que Nisida le sentiment de ses devoirs et de sa propre dignité. Aussi, le malheureux et défiant cousin commençait à se rassurer sur son héritage, qui, chaque jour, devenait plus probable et ne pouvait guère lui échapper : ce n'était plus qu'une question de temps, lorsqu'une nouvelle inouïe, inconcevable, prodigieuse, se répandit dans le faubourg Saint-Germain : le vieux duc de ***, à la seconde année de son mariage, en 1831, allait avoir un héritier. C'était un miracle de la Providence, qui ne permet pas l'extinction des grandes familles; et la preuve évidente, c'est que la duchesse eut un garçon... Le vieux duc pensa en mourir de joie, et le major se mit au lit. Il était sérieusement malade et manqua d'aller rejoindre sa succession défunte!

» Tels furent les effets de ce grand événement... Quant à la cause, tout le monde l'ignorait, excepté moi!... et une autre personne peut-être qui n'en fut pas plus avancée pour ça... »

Et la comtesse regarda Georges, qui redoublait d'attention. Elle continua :

« Vous rappelez-vous, monsieur, le mois de juillet 1830, et la brillante société que j'avais réunie dans mon château d'Orsay? monsieur Georges y était, et beaucoup de jolies dames! mais Nisida, que j'avais aussi invitée, n'avait pu venir. Elle était restée à Saint-Cloud avec la cour, où se préparaient alors de graves événemens. Son mari, un des conseillers, un des confidens intimes du roi, ne pouvait quitter son maître dans une circonstance aussi importante. Nous, pendant ce temps, loin de nous douter de l'orage qui grondait, nous dansions dans mon salon et faisions de la musique, lorsqu'on vint me dire mystérieusement à l'oreille que quelqu'un demandait à me parler. Je sortis et trouvai dans une salle basse Nisida, qui venait d'arriver à pied et déguisée. Je jetai un cri de surprise. — Silence, me dit-elle ; et elle m'apprit rapidement comment, en trois jours, un trône et une dynastie venaient de s'écrouler!...

» Le duc avait perdu la tête; et de plus fortes que la sienne n'y auraient pas résisté. Il était persuadé que les horreurs de la première révolution allaient se renouveler ; que ses jours allaient être mis à prix et ses biens confisqués ; que lui, favori du roi, on le poursuivrait pour le massacrer ; qu'il fallait à la hâte gagner la frontière et émigrer de nouveau... Mais à qui se fier, et comment faire pour ne pas être reconnu?

» Sa jeune femme, qui seule avait conservé du sang-froid et du courage, avait pris et cousu dans ses vêtemens de l'or et des billets; puis, sans demander conseil à personne, elle avait affublé son mari d'une redingote de palfrenier, elle d'un mauvais châle ; était sortie de Saint-Cloud, montée hardiment dans une petite voiture de la banlieue jusqu'aux environs de Versailles. Là elle avait laissé son mari... chez ma nourrice à moi, une brave femme qu'elle connaissait ; puis, par les chemins de traverse, elle était venue à pied au château me dire : « Sauvez mon mari et faites-le sortir de France! » D'après son récit, il n'y avait pas de temps à perdre, et il fallait surtout que personne ne soupçonnât les proscrits auxquels j'allais donner asile : ce qui n'était pas facile avec vingt personnes et un nombreux domestique. Je commençai par éloigner Rose, ma femme de chambre, dont l'appartement donnait dans le mien, et qui nous aurait entendus ; sans compter que le cabriolet qui allait la mener jusqu'à Versailles, ramènerait le duc à Orsay sans éveiller le moindre soupçon. A onze heures du soir il était arrivé et nous étions tous réunis dans ma chambre, tenant conciliabule sur les mesures à prendre ; mesures bien inutiles par l'événement, puisque, le lendemain, et à six lieues de chez moi, voyant tout rentré dans l'ordre, le duc et sa femme revinrent à Paris dans leur hôtel, sans avoir été, depuis, un seul instant inquiétés.

» Mais alors nous n'en étions pas là, et prévoyant quelques catastrophes, nous préparions, mon mari et moi, le déguisement de nos amis et leur fuite jusqu'à la frontière. Il était près de minuit, accablée par les événemens et la fatigue de la journée, la pauvre Nisida tombait de sommeil : je la conduisis à la chambre de Rose, que j'avais préparée près de la mienne pour elle et son mari ; et pendant que, dans la chambre à côté, le duc prenait avec nous les derniers arrangemens pour le départ du lendemain, elle se hâta de s'endormir, et... »

La comtesse s'arrêta en cet endroit, et, regardant Georges qui écoutait toujours, elle lui dit avec impatience :

— Pour la fin de l'histoire, monsieur, vous la savez mieux que moi.

La comtesse se trompait... depuis quelques momens Georges n'écoutait plus... il avait vu s'entr'ouvrir la porte du boudoir, et toutes ses pensées, toute son âme étaient là.

Nisida parut plus jolie, plus touchante que jamais, les yeux baissés, et tenant par la main un enfant aux cheveux blonds bouclés.

Georges courut se précipiter aux pieds de Nisida, saisit sa main, qu'il couvrit de larmes, ne pouvant murmurer que ce mot : Pardon! pardon!

Nisida baissa de nouveau les yeux sans lui répondre ; mais elle prit son fils et le jeta dans les bras de son amant... de son mari !

Ah! comme Georges le serra contre son cœur et le couvrit de ses baisers! comme alors il le trouvait beau !

Quelques jours après, mon ami Georges avait une immense fortune, un beau château et une femme charmante.

FIN DE LA MAITRESSE ANONYME.

Méry.

HÉVA.

I.

LE FESTIN.

Sur la côte de Coromandel, non loin de Madras, dans les terres autrefois désertes, on trouve un paysage si beau que les voyageurs n'en ont jamais parlé, car les phrases leur manquent, et ils aiment mieux laisser dans l'Inde une omission qu'une injustice. Monsieur Sonnerat est le seul qui ait hasardé cette exclamation : — *Que la nature indienne est belle dans la solitude de Tinnevely!* * puis il a fait la statistique des factoreries de Madras.

J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage; je ne l'ai pas vu. Si je l'avais vu, je ne le peindrais pas. Voici donc mon tableau, dont je garantis la ressemblance : il y a un lac, bleu comme une immense cuve d'indigoterie, qui perce une infinité de petits golfes dans une longueur de six lieues; sur trois côtés, l'horizon de ce lac est fermé par une haute montagne, et par des collines vertes à formes capricieuses, ressemblant assez à une succession de dos gigantesques de dromadaires. Du côté de la plaine, le rivage est comme un vaste jardin de tulipiers jaunes, jalonnés par intervalles de hauts palmiers, les uns groupés étroitement comme les membres d'une famille bien unie; les autres isolés, comme des égoïstes ou des misanthropes qui fuient la société. De même que le lac a creusé des baies dans la terre, ainsi la terre, par imitation, a jeté dans le lac de petits promontoires aigus comme des aiguilles de clochers qui flotteraient sur l'eau ; ces terrains ambitieux sont couverts de touffes profondes de verdure ardente, où se mêlent les ébèniers, les nauciéas, les caquiers, les érables que la nature a prodigués pour favoriser les tigres qui veulent venir boire au lac, la nuit, sans être vus des pâles humains.

Maintenant, si vous prenez la peine de regarder au pied de la montagne, vous trouverez un *chattiram* délicieux **. Ses quatre colonnades d'érable rappellent un peu l'ordre Pœstum adoré à Londres, et ne le font pas regretter; sa toiture fort élevée laisse un vaste passage à la circulation de l'air : son escalier de bois de santal a vingt-deux marches, et la dernière se baigne dans le lac, à côté d'un troupeau de jeunes et candides éléphans qui boivent l'eau et le soleil. Dans la position où vous êtes, le *chattiram* vous cache une ravissante maison de campagne, comme Adam la rêvait dans le paradis terrestre, après sa faute, quand la terre maudite se hérissa de chardons.

Cette demeure voluptueuse appartenait en 18.. au plus riche négociant de Madras. Son nom était Mounoussamy; il naquit Indien et idolâtre, et il n'avait pas trop changé de religion en se faisant Méthodiste pour épouser la plus belle Hollandaise de Batavia, laquelle avait reçu, comme don d'amitié du riche Palmer, une dot d'un million de piastres. Palmer aurait fait l'aumône au Pérou.

Héva était le nom de la belle Hollandaise, épouse de Mounoussamy. A la date nébuleuse que j'ai citée plus haut, elle avait vingt-quatre ans. Si vous n'avez jamais été dans l'Inde, vous ne pouvez vous faire une idée de la fascination qu'exerce une jeune femme du beau sang européen dans ces climats qui brûlent le corps et l'âme. Malheur à l'étranger qui venait s'asseoir un instant sous le péristyle de la maison d'Héva, pour admirer le lac du Tinnevely! un des nombreux domestiques de l'Indien avait ordre de l'inviter à dîner, et ce repas, accepté avec tant de joie, empoisonnait moralement le pauvre voyageur; il voyait Héva, et il oubliait son pays, sa famille, et même sa femme et ses enfans, s'il en avait.

Le mari d'Héva était à cet âge heureux où les passions doivent laisser l'homme en repos; d'ailleurs on disait qu'il ne connaissait pas la jalousie, vice des pays froids, ignoré sur la côte de Coromandel ; aussi, dans sa richesse, sa solitude et ses ennuis, il ne demandait pas mieux que d'avoir toujours nombreuse compagnie à sa maison ; mais cette société de voyageurs, de savans, d'artistes, de parasites des quatre parties du monde, était toute composée de jeunes gens épris de sa femme, et se surveillant si bien les uns les autres que le mari pouvait fermer les yeux et compter, en pleine confiance, sur

* Qu'il ne faut pas confondre avec la province ainsi nommée, et qui est située au cap de Coromandel.

** Du sanscrit *tchatour quatre*.

la perpétuité de son honneur conjugal. Si Pénélope n'avait eu qu'un seul poursuivant, Ulysse aurait été Ménélas ; elle eut cent amoureux, et elle garda vingt ans sa vertu, nuit et jour, sa broderie à la main.

Héva ne comptait que vingt poursuivans, et elle se plaignait quelquefois à son mari de ce qu'elle n'avait pas autant de bonheur que Pénélope ; le sage Indien lui disait alors : — Charme de mes yeux, belle Héva, nous n'avons que vingt couverts à notre table et vingt chambres dans notre maison. Règle-toi là-dessus.

En ce temps-là, parut sur le lac du Tinnevely un jeune savant que monsieur de Lacépède avait envoyé dans l'Inde pour chercher un Touraco blanc (*turracus albus*). Le muséum naturel de Paris, malgré ses richesses universelles, était incomplet ; il lui manquait cet oiseau, dont Saavers avait porté le dessin à Londres. Monsieur de Lacépède n'en dormait pas.

Le voyageur envoyé à la découverte du Touraco blanc se nommait Gabriel de Nancy. Il avait des lettres de crédit pour tous les comptoirs de l'Inde, et des lettres de recommandation pour tous les savans. Les dernières lettres restèrent en portefeuille, mais les premières n'y firent pas long séjour. Il avait déjà dépensé soixante mille francs des deniers des contribuables, et le Touraco blanc n'était pas découvert. Ayant épuisé quelques presqu'îles, trois continens, deux côtes, et une foule d'archipels, Gabriel attaqua le Tinnevely. Monsieur de Lacépède attendait toujours l'oiseau, la paille à la main.

Le soleil, après avoir brûlé l'Inde, descendait sur l'Océan, lorsque Gabriel arriva devant la demeure de Mounoussamy. Héva était assise sous un manguier, et elle écoutait nonchalamment les doux propos de ses adorateurs, rangés en cercle autour d'elle. L'époux tournait les épaules à la société, et, par vieille habitude d'Indien, il comptait les grains du chapelet nommé *Poitah*.

Gabriel, quoique savant, avait un costume élégant, une figure spirituelle, et il montait fort bien à cheval. Deux nègres affranchis, et plus esclaves que jamais, prirent les chevaux de Gabriel et de son domestique ; Mounoussamy se leva, et dit au jeune Français : — Soyez le bienvenu dans mes domaines ! que mon lac vous soit doux !

Les adorateurs d'Héva firent un assez triste accueil à Gabriel. Héva salua le nouvel arrivant avec son éventail de plumes de bengalis.

Gabriel exposa l'objet de sa mission scientifique en peu de mots. Mounoussamy fit un geste qui désignait les bois et les montagnes du nord et du midi, comme s'il avait voulu lui dire qu'il mettait ses domaines à sa disposition.

On sonna le souper. Les vingt adorateurs se levèrent comme un seul homme pour offrir vingt bras à la belle épouse qui prit le bras de son mari, selon l'usage indien.

La salle à manger frappa Gabriel. Elle était tout à claire-voie, et décorée de colonnettes en bois de santal, style pagode. Aux quatre angles, quatre fontaines coulaient dans des bassins de granit d'Elora ; douze nègres, juchés sur des piédestaux d'ébènier, agitaient dans l'air de larges éventails de plumes de paons ; les siéges des convives étaient formés de bahuettes de naucléas ; des masses fraîches et veloutées de feuilles d'acanthe servaient d'escabeaux ; les noix de bétel fumaient dans une cassolette d'ambre gris, et aux deux bouts de la table jaillissaient, de la gueule de deux dragons de porcelaine japonaise, d'immenses panaches de fleurs et de rameaux d'arbres odorans, des aigrettes où s'entremêlaient tous les caprices de nuances et de parfums de la puissante nature indienne : le Spondias, surnommé la fleur de Cythère, le Wampi, originaire de la Chine ; le Lavantera du Cachemire, le Rima, le Falsé, le Marsana qui secoue ses fleurs rondes et jaunes, comme des grelots d'or.

Mais rien ne décorait cette salle de festin comme la jeune Héva, la maîtresse de la maison ; elle embaumait, elle éclairait, elle ravissait les convives ; on ne regardait qu'elle, et elle ne regardait rien.

Sita, la déesse, épouse du *Dieu-Bleu*, assise nonchalamment sous un manguier ; Lackmé, la déesse du plaisir, née dans le jardin Mandana, ne sont pas plus belles qu'Héva dans le temple de Ten-Tauly, disait l'Indien Mirpour, négociant retiré des affaires et l'une des meilleures maisons de commerce de Madras ; et son voisin, monsieur Goulab, ex-banquier à Calcutta et natif du village de Kioula, lui disait : — Si j'étais le Dieu-Bleu, je m'incarnerais pour elle une dixième fois. Et les yeux noirs de Goulab lançaient des flammes d'une lueur sinistre.

Le jeune Français Gabriel disait à son voisin, sir Edward Klerbbs, de Londres : — Si je pouvais amener cette femme à Paris, seulement pour la faire figurer dans *Fernand Cortez*, je ferais la fortune de monsieur de Jouy.

Le mari d'Héva mangeait comme un tigre à jeun et buvait comme boit la plaine altérée de Tchoultry quand il pleut après une sécheresse de trois étés.

Les autres convives ne disaient rien, et ils avalaient des soupirs.

On servait des plats étranges à profusion ; les vins de Constance, de Lalla, de Kerana, coulaient à flots dans ces belles coupes que taille le Jémidar sur la roche de Theaomok. Les savans buvaient comme des ignorans.

Héva mangeait du bout des lèvres, à la pointe d'une aiguille d'or, des parcelles d'un jambon de Labiata, l'ours superbe qui désole l'île de Panay. Elle semblait faire cette concession à l'humaine nature pour laisser douter encore de sa divinité. Il fallait voir avec quel geste de nonchalance dédaigneuse elle refusait une brochette de troupiales rouges ou une aile de péomerops, dont la queue a douze plumes ; par intervalles, elle aspirait quelques gouttes de cette boisson que les Indiens composent avec du poivre, du tamarin et du jus de wampi. Alors tous les yeux s'attachaient sur son bras, qui se repliait comme un cou de cygne, en agitant les grelots de pierreries d'un bracelet d'ambre jaune sur une coupe de lapis-lazzuli, et toutes les mains restaient immobiles, la fourchette levée sur les assiettes chinoises, de peur que les regards ne laissassent échapper une seule des grâces adorables qui éclataient en ce moment au bout de ses doigts, aux fossettes de ses joues et même dans les plis du crêpe nankin noué sur le corsage de son *sari* indien.

L'époux imperturbable affectait de ne pas regarder sa femme, et cette impudence de bonheur irritait les convives. Mounoussamy semblait leur dire : — Je vous permets de la dévorer des yeux à mon festin.

Le jeune Français Gabriel, lorsque la conversation devenait générale, disait à son voisin : — Dans quelle espèce classez-vous ce mari indien ?

— Il y a trois mois que je cherche son chapitre dans l'*Histoire naturelle* de Sonnerat, et je ne le trouve pas, répondait sir Edward Klerbbs.

— Croyez-vous qu'il aime sa femme ?

— Peut-être non ; peut-être comme tous les convives à la fois.

— Croyez-vous que sa femme l'aime ?

— Sa femme n'aime personne de la société, c'est positif ; mais puisqu'il faut qu'à son âge, et dans ce climat, elle aime quelqu'un, nous sommes désespérés d'admettre que ce quelqu'un est son mari.

— C'est désolant ! disait Gabriel. Peut-on aimer un homme qui a le teint bronzé comme la porte d'une pagode, qui a une mâchoire de dents d'éléphant, des lèvres de mandrille, des yeux de tigre noir, un col de rhinocéros ? Un homme qui s'est composé son corps en volant quelque chose à chacun des monstres de l'Asie ! Oh ! c'est impossible ! cette femme n'aime pas cet époux.

— Ah ! les femmes ! les femmes ! disait Klerbbs mélancoliquement.

— Allons donc ! y pensez-vous, monsieur Klerbbs ? Si cet Indien venait à Paris, dans le monde, avec madame, au bout de trois jours on lui ferait voir qu'un Indien est un sot.

— C'est possible ; mais il n'ira pas à Paris... Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, mon voisin ?

— Donnez, monsieur Klerbbs.

— Vous pouvez vous sauver encore, il en est temps ; demain, à la pointe du jour, remontez à cheval et partez.

— Je ne partirai pas. J'attends une lettre de monsieur de

Lacépède que le Télinga de Madras doit m'apporter ici. Les intérêts de la science avant tout.

— Eh mon Dieu! mon Dieu! moi aussi, je suis venu explorer le Tinnevely dans les intérêts de la science. La Société royale de Londres m'entretient à grands frais pour découvrir un ouvrage inédit sur la religion des Malabars, dont parle le Carnatic. J'ai déjà dévoré deux mille livres, et je n'ai rien découvert. En ce moment, je suis censé me promener sur les rives du fleuve Triplicam, ayant sous les pieds du sable à cuire les œufs d'Autruche, et sur la tête du soleil à rôtir ma cervelle sous mon crâne! Et je mange au frais à cette table depuis trois mois!... Oh! je rougis de ma lâcheté! J'attends ici des lettres de Tranquebar. On attend toujours des lettres dans ce monde.

— Vraiment, monsieur Klerbbs, je n'ai jamais vu une femme plus séduisante; sa beauté attend une expression dans toutes les langues; elle a des cheveux d'un noir indien, qui ont des reflets adorables et un luxe tropical de végétation; elle a des yeux d'un velours limpide, qui rayonnent parfois comme deux flammes de Bengale sur l'ivoire rosé des joues; elle a surtout...

— Arrêtez-vous là, mon cher monsieur le nouveau venu; vous en savez déjà trop pour votre malheur. Suivez un conseil d'ami; partez.

— Oh! c'est impossible, monsieur Klerbbs; il faut que je côtoie le lac de Tinnevely...

— Vous ne côtoierez rien...

— Mais monsieur de Lacépède...

— Ah! monsieur de Lacépède est à trois mille lieues d'ici, et vous vous moquez de lui et de tous ses oiseaux empaillés.

— Monsieur Klerbbs... avez-vous, comme moi, surpris au passage le sourire qu'elle a lancé à son mari?

— Certainement...

— Ce sourire m'a fait frémir; je ne sais pourquoi.

— Ah!

— Quel sourire! J'ai cru voir le soleil se lever à Ceylan sur un banc de perles et de corail!... Est-ce qu'elle aimerait ce mari, monsieur Klerbbs?

— Vous vous ferez à vous-même cette question vingt fois le jour, et vous ne vous répondrez jamais.

— Oh! mon Dieu!... à Paris... un mari de cette allure!... Oh!...

— Mon cher monsieur Gabriel, si tous les maris étaient de la trempe de cet Indien, il n'y aurait pas tant de malheurs en vaudevilles... Il se fait respecter d'une lieue à la ronde, celui-là... Je vais vous citer ses deux derniers traits. L'autre jour, au bord du lac, il tua d'un coup de pistolet, à cinquante pas, un Indri de la grosseur d'un écureuil; l'animal resta sur la branche du caquier, où il mangeait des fruits rouges dont il est friand. — Vous ne l'avez pas tué, lui dit son ex-associé Goulab en ricanant. Mounoussamy fit un de ses sourires à la *Boudha-Çoura*, un sourire du *mauvais esprit* des nuits (excusez mon érudition); puis d'un bond il s'élança comme un tigre du Bengale sur l'arbre, pour saisir l'Indri mort et le montrer à Goulab; mais, au moment où sa main s'allongeait à l'extrémité du rameau flottant, l'animal tomba dans le lac, Mounoussamy se suspendit à la branche d'une main, de l'autre il ramassa l'Indri sur le lac, et se repliant sur lui-même comme un serpent, il remonta sur l'arbre sans avoir mouillé un pli de son pantalon blanc. Un clown, à notre théâtre d'Athsley, gagnerait cent livres par soir pour exécuter ce tour. — Voici l'autre fait. Hier, le père de ce troupeau d'éléphans, que vous avez vu sur les bords du lac, donna de grandes inquiétudes à toute notre société : ce monstre fut atteint tout à coup d'un violent paroxisme, et il s'avança vers nous la trompe levée et les oreilles tendues; il mugissait comme un volcan avant l'éruption. La belle Héva poussa un cri de terreur. Mounoussamy coupa tranquillement une forte tige d'aloès, comme vous couperiez un chalumeau de riz, et, se précipitant sur l'éléphant, il le força de prendre un bain dans le lac, comme s'il eût été un caniche. Allez maintenant plaisanter avec des maris de ce genre-là, quand même vous seriez éléphant. L'Indien Goulab, qui est fou d'Héva, et qui connaît Mounoussamy mieux que personne, tremble comme la feuille du cassier à l'idée de réussir dans ses amours. L'autre soir, un de ces convives me disait en pâlissant : — Je suis un homme perdu! je crois qu'Héva m'a souri.

— Quel diable de conte bleu me faites-vous là! dit Gabriel, et quel jeu étrange jouez-vous donc tous ici? Vous êtes vingt à vous cotiser pour faire la cour à une femme, et pour trembler devant son mari! C'est de l'Indien tout pur; je n'y comprends rien.

— Ah! monsieur Gabriel, si vous croyez trouver dans le Tinnevely les mœurs et les usages de la vie parisienne, vous êtes dans une grave erreur. Vous avez changé de planète. Les Parisiens sont singuliers : ils voudraient retrouver partout le boulevard de Gand, les salons de la Chaussée-d'Antin et les maris de Molière! Eh! mon Dieu, si l'*eat* ou l'*west India* s'habillait et parlait à l'instar de Paris, autant vaudrait rester chez soi, au coin de son feu; ce serait une grande économie de bœuf salé, de tempêtes, de naufrages et de maux de cœur.

En ce moment, la conversation, excitée par les boissons du Tropique, devint générale, et l'Indien même parla.

— Écoutez ce qu'on dit autour de vous, monsieur Gabriel, dit Klerbbs, et vous verrez que vous n'êtes pas dans un hôtel de la rue de Provence, ou dans un castel normand.

En effet, la conversation était sortie complétement des habitudes nauséabondes de cette vie absurde et constitutionnelle qu'on mène à Londres et à Paris. Il semblait que chacun racontait un rêve, une histoire qu'il s'attribuait, et qui ne pouvait appartenir qu'aux personnages des tapisseries chinoises, ou des bas-reliefs des temples souterrains d'Élora. Quoique les convives parlassent tous anglais, du milieu de cette langue sourde et si anguleuse, à cause de ses doubles V, s'élevaient à chaque instant les syllabes des belles appellations indiennes, harmonieuses comme les désinences du grec et du latin. Quelquefois le bruit des paroles s'éteignait subitement, car toutes les oreilles s'ouvraient pour recueillir la mélodie qui s'échappait des lèvres de la reine du festin. Héva contait un épisode de son enfance aventureuse : tantôt c'était un combat de buffles et de tigres que son protecteur Palmer lui avait ménagé à grands frais, pour l'amuser un instant; tantôt elle parlait de la merveilleuse fête de son mariage, lorsque Palmer changea une montagne en volcan d'artifice, versa toute une indigoterie sur une forêt d'érables et d'ébèniers élevés en bûcher jusqu'aux nues, et l'incendia pour parfumer l'air à trente milles à la ronde, et faire luire, dans la nuit, un jour bleu sur le lac Tinnevely. Elle disait aussi le galant caprice de l'Indien, son mari, qui, après avoir semé de l'or pour enlever à la côte de Coromandel tous ses pigeons blancs et verts, les plus beaux pigeons du monde, leur fit attacher aux pattes des clochettes d'argent, selon l'usage indien, et les fit échapper, comme un nuage harmonieux, par le kiosque de sa chambre nuptiale. Les nouveaux venus à ce festin, à quelque nation qu'ils appartinssent, comprenaient que l'Asie seule avait été de tout temps le pays de la fière opulence, depuis Darius jusqu'à Palmer, et que partout ailleurs la richesse même du millionnaire est étriquée et liardeuse; qu'elle s'emprisonne dans les sépulcres numérotés de ses villes; qu'elle peint à la détrempe de la pluie ces fêtes de campagne, fêtes sablées, peignées, tirées au cordeau par le compas de l'ennui; que Northumberland à Londres, et Rothschild à Paris, croient être arrivés à l'apogée du faste lorsqu'ils ont lancé une meute de trois cents chiens aboyeurs à la piste d'un renard, ou qu'ils ont écroué dans une bicoque de la Chaussée-d'Antin, pleine de sueurs au dedans, transie de pluie ou de neige au dehors, mille pauvres invités qui entendent un duo bouffe, en s'écrasant mutuellement les orteils dans des souliers de satin. L'opulence n'a jamais été comprise que dans ces régions splendides où le riche sait faire avec le soleil un magnifique échange de rayons et d'or.

Lorsque le dessert pyramidal, cueilli dans les vergers de l'Inde, vint embaumer la nappe, Mounoussamy se permit un sourire, et dit :

— Demain matin vous serez prêts à l'aube, mylords, mes convives, tous à cheval; et je vous recommande de choisir de bons chevaux.

— Mille remercîmens, nabab Mounoussamy! vous êtes grand comme Aureng-Zeb, premier roi Marate! s'écria l'Indien Goulab, qui ressemblait à un éléphant déguisé en homme et mugissant l'amour.

— De quoi le remercie-t-il, ce monsieur? demanda Gabriel à Klerbbs.

— Mounoussamy a tenu sa parole, répondit Klerbbs; il nous avait promis depuis deux mois une chasse pour demain, et nous l'aurons.

— Une chasse! à quoi chassez-vous?

— Au tigre. Nous ne connaissons pas d'autre gibier ici.

— Monsieur Gabriel, dit Mounoussamy d'un bout de la table à l'autre, et d'une voix qui vibrait comme un tamtam, monsieur Gabriel, êtes-vous sûr de votre cheval?

— Oui, seigneur Mounoussamy.

— A-t-il vu le tigre, votre cheval?

— Oui, répondit Gabriel à tout hasard; et il ajouta tout bas: — Mon cheval n'est pas plus fort sur les tigres que moi.

L'Indien fit un signe de tête, et haussant la voix, il ajouta:

— Mes amis, à la dernière étoile qui se couche sur le mont de *Goala (des Bergers)*, nous partirons. Mes écuries seront ouvertes toute la nuit; ceux qui ne se fient pas à leurs chevaux choisiront parmi les miens. Maintenant, à votre liberté, mes amis.

Il se leva, et tous les convives se levèrent. Héva, debout, et nonchalemment appuyée au bras de son mari, distribua une vingtaine de sourires à toute la société; chacun savoura le sien; il n'y eut pas de jaloux.

Klerbbs et Gabriel sortirent les derniers de la salle du festin. Gabriel suivait langoureusement des yeux la séduisante étrangère, qui passait sous des arches de néfliers du Japon, et lutinait avec leurs belles fleurs flottantes sur son visage et ses épaules. Son mari lui lançait des regards de lion amoureux, des regards qui faisaient trembler les hommes. Les deux Indiens, Goulab et Mirpour, escortant de près les deux époux, essayaient de continuer la conversation du repas; mais le maître, sans se retourner, ne leur jetait, par-dessus sa tête que des monosyllables secs et désespérans. Les autres convives se dispersaient par groupes, selon leurs habitudes et leurs amitiés.

— Vous êtes un homme perdu, dit Klerbbs à Gabriel; ils ont tous commencé comme vous, et Circé les a changés tous en pourceaux; il est temps encore de vous sauver, lorsqu'il vous reste un peu de forme humaine. Sauvez-vous! Demain, quand vous regarderez, comme Narcisse, au miroir du lac, vous serez tenté de manger des glands et de prendre vos deux mains pour deux pieds.

L'arrivée du Télinga, ou facteur de la poste de Madras, suspendit le conseil amical de Klerbbs. Le messager indien laissa tomber le bâton aux plaques de fer flottantes qui éloignent le terrible serpent *Cobra-Cappell*, et distribua ses lettres, enfermées dans une boîte de ferblanc. Il y en avait une pour Gabriel; monsieur de Lacépède lui envoyait le rapport qu'il avait lu à l'Académie des sciences, et qui se terminait ainsi:

— .... *Tout nous fait espérer que les efforts de notre jeune et savant voyageur Gabriel de Nancy seront couronnés de succès; nous aurons bientôt un* TURRACUS-ALBUS *à montrer à la jalouse Albion; et la plus belle collection ornithologique, dont l'Europe s'honore, ne sera plus déparée par une lacune, indigne du muséum français.*

— C'est bon! c'est bon! dit Gabriel, qui s'était mis à l'écart pour lire sa lettre.

Il chercha Klerbbs, mais il avait disparu. Resté seul, il s'appuya contre un pilier du *chattiram*, et se soumit à un examen. Ce qu'il aperçut au fond de son âme le fit trembler; c'était un amour chauffé à quarante degrés Réaumur.

— Au bout de quelques heures, j'en suis donc là! s'écria-t-il mentalement; mais comment finissent les amours qui débutent ainsi?

Et il froissa la lettre de monsieur de Lacépède dans ses mains.

Autour de lui les hommes avaient fait silence; mais la nature était pleine du fracas solennel des nuits de l'Inde: sous le ciel étoilé du Tinnevely, tout prend des dimensions colossales; dans nos campagnes d'Europe, il y a des chants de grillons sous les herbes, et des croassemens sous les roseaux des marais; mais dans ce coin de l'Inde, les nuits retentissent du rugissement des tigres qui se disputent l'abreuvoir; ce sont les grenouilles du lac de Tinnevely.

— Oui, se dit Gabriel, cette nature doit donner un amour puissant comme elle; un amour qui éclate et grandit dans une nuit comme la tige de l'aloës!... Je chasserai le tigre demain... et la tigresse au retour.

En rentrant dans la maison, il remarqua les deux Indiens Goulab et Mirpour qui se parlaient mystérieusement.

II.

LA CHASSE AUX TIGRES.

A l'heure où les bengalis s'éveillent et chantent sur la haute feuille des *Tennamaram*, douze Péons à cheval et la carabine en bandoulière étaient déjà échelonnés sur la route déserte qui mène à la montagne de Goala. Les chasseurs européens arrivèrent ensuite, tous armés comme des forteresses, et vêtus de blanc; puis les deux Indiens Goulab et Mirpour; le dernier venu fut Mounoussamy.

A la clarté des candélabres qui brûlaient sur la terrasse de l'habitation, Gabriel ne reconnut qu'à peine l'heureux époux d'Héva, tant il était changé à son avantage. Mounoussamy avait pris le costume de *Kouvéra*, le dieu des richesses; il était nu jusqu'à la ceinture, et son pantalon de cachemire rouge semé de fleurs tombait en se rétrécissant sur la cheville que pressait un anneau d'or: il montait aussi, comme *Kouvéra*, un cheval blanc d'ivoire, dont l'extrémité de la queue avait une teinte écarlate, et qui agitait trois colliers de perles à son poitrail. L'Indien et le cheval semblaient ne composer qu'un seul être, lorsqu'ils passèrent devant la troupe des chasseurs. Le cavalier emportait son cheval à la pointe de ses genoux, et laissant flotter la bride rouge comme un ornement inutile, il agitait d'une main sa carabine, et de l'autre il jetait des pièces d'or aux mendians, nommés *Vingadassan*, qui apaisent par leurs prières les *shaktis*, divinités terribles, redoutées des chasseurs indiens.

Le chef des Péons distribua aux siens une provision de feuilles de bétel, mêlées avec la noix d'arec, et saupoudrées avec de la chaux de coquillages. Les Péons mâchent cette drogue comme nos marins le tabac. Un porteur d'eau du Gange passa en criant: *Gangaï-Tirtam!*

Les chasseurs indiens, restés fidèles au culte de *Sira*, et dont le front était marqué de la poudre blanche, trempèrent leurs cheveux et leurs doigts dans l'eau apportée du fleuve saint, et regardèrent de travers leur maître apostat, qui ne touchait pas l'eau du Gange. Mounoussamy ne remarqua pas cet incident.

Enfin, le fauconnier donna le signal du départ au son du *Kidoudi*, espèce de tambour qu'on bat avec une seule baguette, et comme un vol d'hippogriffes, les chasseurs s'élancèrent du lac vers les montagnes du nord.

Quand l'aurore versa dans le ciel ses teintes safranées, la caravane modéra l'ardeur de sa course, et les chevaux allèrent le pas. Un silence profond régnait dans ces solitudes, où rien n'annonçait le passage de l'homme; le velours épais des hauts gazons amortissait même le bruit des pieds des chevaux. C'était en ce moment un spectacle magnifique. Quarante cavaliers, muets comme des statues équestres, traversaient une prairie vierge, tout émaillée de fleurs agrestes que la Flore indienne ne mentionne pas. En tête se pavanait gracieusement le mari d'Héva, qui ressemblait à Wichnou visitant ses pagodes; les douze Péons l'escortaient, tous coiffés du turban rouge, la lèvre chargée d'une moustache noire, la carabine au dos, la peau de tigre flottante sur le cheval. Les voyageurs et les savans européens fermaient la marche, chevauchant deux à deux, et jetant, par intervalles, quelques regards en arrière, pour découvrir le lointain et bienheureux horizon où dormait, sous un dôme de palmiers, la belle et blanche reine du Tinnevely.

En sa qualité de Français et de savant, Gabriel ne s'accommoda pas longtemps de ce silence forcé qui était une des rigueurs de cette terrible chasse; il se rapprocha, jambe contre jambe, de son ami de la veille, le philosophe Klerbbs, et engaga une conversation à la sourdine avec lui.

— Ma parole d'honneur! dit-il, il faut être fou comme ce mari de pagode, pour quitter sa femme et courir après un tigre fabuleux!... Quant à moi, je ne crois pas aux tigres, à moins qu'ils ne soient dans des cages ou empaillés. Ce que je vois de plus clair dans cette chasse, c'est un soleil qui se lève là-bas sur un rocher noir, et qui va nous brûler la cervelle avant midi. Mon cher monsieur Klerbbs, je suis tenté de battre en retraite; voulez-vous retourner avec moi à l'habitation du Lac?

— Y pensez-vous, mon cher monsieur; vous oseriez donner votre démission de soldat en face de l'ennemi! Un Français! Oh! que dirait le *Madras-Review?*

— Mais quand l'ennemi n'existe pas, il y a pas de déshonneur à se retirer devant lui.

— Cela est vrai, mon cher monsieur Gabriel; mais ici l'ennemi existe, croyez-le bien. Regardez les Péons qui flairent le vent; regardez Mounoussamy qui tient sa carabine en arrêt. Nous sommes dans les tigres jusqu'au cou; cette prairie est émaillée de tigres, je le crains.

— Je vous crois, sir Klerbbs; mais je comptais si peu sur le gibier que je n'ai pas chargé ma carabine et mes pistolets d'arçon. Avez-vous de la poudre et des balles?

— Voici ma provision; prenez... et ne mettez pas une charge de Touraco.

— Oh! voyez, sir Edward, une charge affreuse! je crains plus pour ma joue que pour le tigre... Hélas! je suis obligé de bourrer mes armes avec une moitié de lettre de monsieur de Lacépède! Si le *Journal des Savans* savait cela!

— C'est bien; vous voilà prêt, monsieur Gabriel; le tigre peut venir.

— Mais encore une fois, sir Edward, concevez-vous cette rage de monsieur Mounoussamy?

— Certainement, je la conçois; cet Indien est un fin drôle qui a un projet et qui ne serait pas fâché de donner en pâture aux tigres une brochette de quelques amoureux de sa femme: il travaille à cela en ce moment. Mais je connais des gens qui sont encore plus fins que lui...

— Vraiment, sir Edward?

— Chut? parlons beaucoup plus bas, monsieur Gabriel. Il y a des mystères qui chevauchent avec nous... vous êtes le dernier venu, et vous ne savez rien... je suis des anciens, moi!

— Il y a des mystères, sir Edward?

— Eh! cela vous étonne! il y en a partout des mystères. Dans nos pays froids, où le soleil ne brille que par son absence, il y a de petits mystères de boudoir et de coin du feu qui sont clairs comme le jour et qui se ressemblent tous. Dans ces régions splendides et ardentes, il y a des mystères ténébreux que la passion invente et qui ne se ressemblent pas... Vous ouvrez de grands yeux, monsieur Gabriel. Quand vous les ouvririez davantage, vous ne verriez rien.

— Sir Edward, vous piquez singulièrement ma curiosité avec vos énigmes...

— Oh! vous en trouverez bientôt le mot vous même, et vous m'épargnerez une indiscrétion.

— Il faut vous dire, sir Edward, que je n'ai jamais deviné une énigme de ma vie.

— Vous commencerez aujourd'hui.

— Un peu de complaisance, sir Edward Klerbbs, mettez-moi sur la voie...

— Vous y êtes, mon cher compagnon; vous y êtes à cheval... Dites-moi, que voyez-vous autour de vous?

— Un désert et des cavaliers.

— C'est tout?

— Oui, il me semble, sir Edward Klerbbs... c'est tout.

— Vous ne voyez pas qu'il y a des passions ardentes, inexorables, qui rugissent autour d'un homme! Vous ne voyez pas que les plus tigres ne sont pas ceux que nous cherchons?

— Je ne vois pas cela.

— Ah! mon Français volage et léger, vous avez étudié le cœur de l'homme dans Molière et Labruyère, n'est-ce pas?

— Quelle diable de question me faites-vous là, sir Edward?

— Oui, mon cher compagnon; nous avons, vous à Paris, et nous à Londres, deux ou trois observateurs à lunettes qui ont étudié le cœur de l'homme dans le département de la Seine et dans le comté de Middlesex, et qui ne se sont jamais doutés que le monde était habité, au-delà de Montmartre et d'Hamstead, par des millions de cœurs humains qui ne ressemblaient nullement à ceux qu'ils avaient étudiés dans le *Misanthrope* ou le *Scandals-School!* Le sot qui a dit: — *Tutto mondo e fatto come nostra famiglia*, était un Italien paralytique de Florence, qui n'a jamais quitté son troisième étage de la place du Marché-Neuf.

— A la bonne heure! sir Edward Klerbbs; mais où voulez-vous donc arriver avec vos éternelles préfaces?

— Je veux arriver à plusieurs choses, mon cher monsieur; avant tout, je veux vous prouver que, dans cet ouragan d'amour qui mugit autour d'Héva, je suis le seul qui garde son sang-froid et son cœur libre... Hier je vous ai trompé... je ne suis pas amoureux.

— Vous n'êtes pas amoureux!...

— Je ne le suis jamais; c'est mon principe. J'ai quitté Londres, parce que Adisson m'ennuyait avec son livre d'observations qui n'observe rien. J'ai voulu étudier le cœur humain dans l'Asie indienne, monde à part, où les fleurs sont des arbres, où les canaux sont des fleuves, où les fleuves sont des mers, les fontaines des cataractes, les chiens des lions, les chats des tigres, les chevaux des éléphans. Le hasard m'a poussé dans l'habitation de ce nabab, et j'y vois représenter depuis trois mois une comédie auprès de laquelle le *Misanthrope* est l'alphabet de l'intrigue et de l'observation. Chez nous, avec nos visages blancs, rasés et grêles, nous trahissons à chaque instant nos petites luttes intérieures; mais ici, avec leurs faces d'airain, les hommes se dérobent à l'exploration de l'œil le plus intelligent; il n'y a jamais un pli sur leur chair de métal. Je suis obligé d'être sorcier pour deviner une seule parole de mon voisin. Aussi quel triomphe lorsque je surprends une pensée sous ces épidermes de bronze! Je me voterais volontiers une statue et des autels.

Gabriel fit un signe d'impatience très significatif, et Klerbbs, s'apercevant que ses longs préambules fatiguaient son interlocuteur, parla plus clairement.

— Je vois, poursuivit-il, je vois, mon cher compagnon, que vous êtes un de ces hommes qui ne devinent rien. Le temps presse, il faut vous faire toucher les choses au doigt. Dans un instant, peut-être, je puis avoir besoin de votre courage et de votre bras.

— Ceci est clair, sir Edward Klerbbs; comptez sur moi.

— Oh! le danger n'est pas pour ma tête; il ne menace que l'Indien, notre amphitryon.

Gabriel arma sa carabine et ses pistolets, et se raffermit sur ses étriers.

— Mon très cher compagnon, poursuivit Klerbbs mystérieusement, Mounoussamy joue depuis trois mois une partie d'échecs avec Goulab et Mirpour; c'est aujourd'hui qu'il doit être *mat*. De part et d'autre, les *pièces* sont habilement poussées; je suis leur jeu et je juge les coups...

— Ils veulent assassiner le mari d'Héva?

— Vous n'y êtes pas. Ils ne veulent point l'assassiner; ils sont trop religieux, trop lâches, trop fins, pour verser du sang à la mode des Européens, qui se font empoigner sottement par des procureurs du roi... Ils ont livré Mounoussamy aux tigres, et les tigres ne craignent ni les cours d'assises, ni l'échafaud.

— Et les vingt Péons qui lui servent de gardes du corps? et nous?..

— Nous!... nous ferons ce que nous pourrons... Quant aux vingt Péons, ils ne feront rien; ils sont vendus à Goulab. Ils appartiennent comme lui à la secte intolérante de Siva, et ils ne pardonnent pas son apostasie à Mounoussamy.

— Et Mounoussamy connait-il tous ces horribles projets?

— Le rusé coquin les soupçonne, mais il veut les voir s'accomplir à ses risques et périls. D'ailleurs, il compte sur son

courage, sur sa force, sur son cheval. Vingt fois j'ai ouvert la bouche pour lui faire part de mes observations, mais il me l'aurait fermée avec ses mains de bronze; je connais mon Indien. Maintenant, assez causé. L'œil aux tigres, qu'ils aient quatre pattes ou deux pieds!

Le paysage qui s'étalait en ce moment devant la caravane était plein de grâce et de fraîcheur. Il était impossible qu'une pensée de mort et de sang osât s'élever au milieu de cette nature virginale et tranquille, qui semblait ne se revêtir de tous ses attraits que pour les oiseaux et le soleil. La petite rivière de Lutchmi, ornée de deux épaisses franges de gazon, s'échappait des profondeurs d'un vallon mystérieux, et descendait avec un bruit charmant vers un horizon de collines, où elle se perd dans l'abîme nommé *le Gouroul*. C'est une des merveilles de l'Inde. La rivière Lutchmi arrive par une pente insensible à la gueule énorme du Gouroul; elle se détache en nappe verticale d'azur et tombe dans un gouffre d'une profondeur inconnue. Aucun bruit n'accompagne cette immense chute d'eau qui éteint son fracas dans les entrailles de la terre, et ne le fait pas remonter aux oreilles humaines. Seulement, une trombe de fumée s'élève de l'abîme, et semble plutôt appartenir à un soupirail des feux infernaux qu'à l'écume d'une cataracte brisée dans de ténébreuses horreurs. C'est avec une sorte d'épouvante qu'on découvre cette prodigieuse masse d'eau, qui s'écoule en silence et ne réveille aucun écho, ni dans sa tombe ni sur les flancs escarpés du mont Goala. A l'autre bord du gouffre, la terre n'étant par tourmentée par le tranchant de la cataracte, se hérisse d'un incroyable luxe de végétation; elle jette horizontalement des arbres sauvages qui semblent vouloir faire par imitation une cascade de verdure, et combler leur moitié d'abîme avec des masses flottantes de rameaux échevelés.

Le signal de halte fut donné sur les bords de la rivière de Lutchmi. La caravane avait fait environ dix lieues. Les Péons préparèrent le repas et mirent le couvert sur le gazon. Mounoussamy détacha trois éclaireurs habitués à flairer le tigre, comme les chiens le cerf; et la première faim assouvie, on plaça des sentinelles, comme en pays ennemi, et chaque chasseur, s'abritant dans une fraîche alcôve de verdure, usa de la permission qui lui était donnée de se reposer ou de dormir en attendant le cri indien du réveil.

Le soleil avait fait un peu moins des deux tiers de sa course, lorsque les chasseurs remontèrent à cheval. C'était l'heure que les Indiens jugent la plus favorable pour la chasse au tigre. Les éclaireurs venaient d'arriver, et Mounoussamy, après avoir écouté leur rapport, établit son plan d'attaque. Il donna ordre à dix Péons d'envahir, par un long détour, les gorges de Ravana, toutes peuplées de tigres, et de pousser le formidable gibier dans le vallon opposé de Lutchmi, où les autres chasseurs devaient s'embusquer derrière un épais rideau de cocotiers.

Les Péons lièrent leurs chevaux à des arbres, et, après avoir frotté avec des fleurs de tulipier leurs pieds nus, durs comme du bronze et souples comme des griffes d'aigle, ils s'élancèrent de la plaine aux corniches saillantes des gorges de Ravana. De ces hauteurs inaccessibles, les yeux du Péon plongeaient sur les épais buissons de lianes et de houx qui recélaient la famille des monstres du Bengale; et quand une tête énorme de tigre effarouché s'allongeait avec des contractions de rage pardessus les feuilles, et flairait l'air où passait quelque ennemi, aussitôt d'énormes blocs de rocher pleuvaient en mille éclats sur l'alcôve révélée, et la famille bondissait à découvert, en poussant un rugissement d'alarme qui pénétrait les plus secrètes tanières des gorges de Ravana.

Les tigres, comme tous les animaux d'un naturel intraitable, vivent seuls et ne fraient jamais avec leurs voisins. Les mâles se font une guerre acharnée à l'époque de leurs amours, mais, dès qu'ils sont établis convenablement, ils s'accordent une trêve, et se contentent de se saluer de loin par une effroyable contraction de narines, lorsqu'ils vont à la curée ou à l'abreuvoir. L'instinct de la conservation et de la propriété les obligeant à veiller sur les domaines que la nature leur donna, et qu'ils doivent transmettre intacts à leurs enfans, ils suspendent soudainement leurs inimitiés pour repousser l'ennemi commun, lorsque l'homme les menace d'une expropriation. Alors ils forment une alliance momentanée, qui finit avec le danger. Telles sont les mœurs des tigres du Bengale, les plus beaux animaux de la création, n'en déplaise à l'homme orgueilleux, habillé par Humann.

Klerbbs et Gabriel, embusqués, comme les autres chasseurs, à l'entrée du vallon de Lutchmi, sentirent frissonner leurs chevaux, comme si un accès de froid polaire les eût saisis brusquement:

— Voilà les tigres! s'écria Mounoussamy.

Une pâleur mortelle couvrit une douzaine de visages européens. Gabriel et Klerbbs soutinrent dignement l'honneur de leurs nations: ils caressèrent leurs chevaux, dont les oreilles s'allongeaient démesurément, et qui soufflaient un ouragan par les narines; ils examinèrent l'amorce de leurs carabines, et coururent se placer à côté de Mounoussamy. L'Indien leur tendit la main, et les félicita par un geste sur leur bonne contenance.

— Je ne reconnais pas mes chevaux de chasse, dit Mounoussamy; ils tremblent comme des gazelles.

Goulab et Mirpour gardèrent un visage impassible, et ne parurent pas remarquer le regard accusateur que leur lançait l'Indien.

— Est-ce vous, Goulab, qui avez choisi les chevaux? dit Mounoussamy.

Goulab fit un signe négatif.

— Est-ce vous, Mirpour?

Même signe négatif. Klerbbs lança un coup d'œil rapide à Gabriel.

Les yeux noirs de Mounoussamy rayonnèrent comme deux tisons qui s'enflamment; il ne soupçonnait plus la trahison, il la tenait évidente dans ses mains. Malheureusement il fallait songer à se défendre contre des ennemis bien plus terribles que les deux Indiens.

Un tigre énorme, vomi des gorges de Ravana, traversait la plaine, qui ne lui offrait aucun abri, et se dirigeait vers la vallée de Lutchmi. Il traçait dans l'air, à chaque bond, une ellipse immense, et l'œil fasciné du chasseur, qui embrassait à la fois vingt de ces bonds, tant ils étaient rapides, croyait voir un pont de tigres à vingt arches se former et disparaître à l'instant. Le monstre s'arrêta tout-à-coup à cent pas du rideau de verdure qui cachait les ennemis, et poussa un miaulement sourd, semblable au son prolongé de l'orgue qui s'éteint dans les tons graves. Sa peau, d'un fauve doré, rayonnait au soleil comme un manteau de brocard vénitien veiné de bandes d'ébène; ses quatre pattes, tendues en raccourci, se balançaient sur leurs jointures; sa queue horizontale ondulait comme un serpent, et la rude peau de son muffle, retirée vers les yeux par une contraction furieuse, laissait à découvert ses dents d'ivoire, aiguisées comme des poignards.

Les hennissemens que poussaient les chevaux ressemblaient à des plaintes articulées sortant de poitrines humaines; leurs crinières s'agitaient comme des tresses de couleuvres vivantes; les cavaliers luttaient avec eux pour les retenir immobiles sur le même terrain; mais du côté des hommes la force s'épuisait, et du côté des animaux la terreur, arrivée au comble, n'écoutait plus l'ordre muet de la bride et de la main.

La carabine de Mounoussamy s'abattit et fit feu. Le tigre poussa un cri rauque; il se dressa sur ses pattes de derrière, et avec ses pattes de devant il saisit son muffle et le secoua vivement comme pour en arracher la balle qui venait de l'atteindre. Puis il s'étendit à plat ventre et rampa comme un boa en frottant avec rage son muffle contre le gazon, et, se relevant encore de toute sa hauteur, il se lança par bonds désespérés vers les roseaux de la rivière de Lutchmi.

— Blessé! blessé! s'écria Mounoussamy; et il précipita son cheval dans la direction du tigre, ses pistolets à la main. Au même instant, deux autres tigres tombaient au vol des gorges de Ravana.

Les cavaliers européens ne purent maîtriser davantage leurs chevaux, ils furent emportés sur la route de Tinnevely avec toute la furie d'élan que le délire et l'effroi donnaient aux pieds de ces animaux. Klerbbs et Gabriel sautèrent coura

geusement à terre pour ne pas abandonner Mounoussamy. Goulab et Mirpour suivirent au galop les Européens, et tous ces déserteurs disparurent en un clin d'œil dans les bocages de l'horizon méridional.

Gabriel et Klerbbs passèrent la rivière de Lutchmi, nageant d'une main, et tenant de l'autre au-dessus du niveau de l'eau leurs carabines et leurs pistolets. Ils mettaient ainsi la petite rivière entre eux et les tigres, et pouvaient secourir avec leurs armes l'Indien isolé sur l'autre rive, et engagé avec ses formidables ennemis.

Emporté par son ardeur, Mounoussamy courait toujours sur le tigre blessé, et il l'atteignit à peu de distance du Gouroul; le monstre reçut là le coup de grâce; il expira en déchirant le gazon avec ses dents.

Mounoussamy se retourna et se vit seul.

Gabriel et Klerbbs, privés du secours indispensable que donne le cheval dans cette terrible chasse, n'avaient pris conseil que de leur courage en se faisant piétons pour venir en aide à l'intrépide nabab; mais, en suivant la rive gauche du Lutchmi, ils rencontrèrent dans les accidens d'un terrain marécageux et entrecoupé de ravins des obstacles insurmontables : en cet endroit, la rivière était profondément encaissée et si rapide, qu'ils ne pouvaient la traverser sans s'exposer à une mort certaine; d'ailleurs, quels secours auraient-ils pu donner en se replaçant sur l'autre rive, lorsque de nouveaux et de plus terribles rugissemens, multipliés par les échos, leur annonçaient que les gorges de Ravana semblaient vomir toute la population féline du Bengale ? Nos deux voyageurs, excités par une curiosité poignante, grimpèrent sur un arbre qui dominait ces solitudes, et Klerbbs, arrivé le premier au dernier échelon de l'observatoire végétal, dit à Gabriel, en lui montrant un horrible troupeau de monstres fauves veinés de noir :

— Eh ! mon ami, croyez-vous aux tigres, maintenant?

— Ils passeront la rivière, dit Gabriel en plaçant sa carabine et ses pistolets en affût dans les branches de l'arbre.

— Je les en défie. Là, devant nous, la rivière paraît calme; c'est un torrent... Mais l'Indien ! l'Indien! où est-il ?

— Sir Edward, regardez là-bas... au midi... ce sont les Péons qui ont repris leurs chevaux cachés dans le bois, et qui nous abandonnent aussi comme les autres.

— Eh ! mon Dieu ! je l'avais prévu. Ils ont déchaîné les tigres contre Mounoussamy, et maintenant leur métier est fait... Les lâches!

Un cri de désespoir, un cri surhumain et corrosif comme un tam-tam, un cri impossible à noter, et qui semblait sortir de la poitrine d'un colosse de bronze animé dans un rêve, remplit ces solitudes et leur donna soudainement un caractère inexprimable de désolation. L'Indien avait poussé ce cri : il venait de voir se consommer la trahison dans la fuite des Péons ses domestiques ; il se trouvait seul avec trois coups de feu dans sa main, devant une meute de tigres qui tombaient des montagnes en bondissant, comme un torrent animé dont chaque vague aurait eu des yeux de flamme, des dents d'acier et une tempête de rugissemens. Klerbbs et Gabriel découvrirent alors le malheureux Indien qui sortait d'un massif d'arbres et poussait vigoureusement son cheval vers des rochers sombres qui fermaient l'horizon comme un rempart.

— Oh ! s'écria Gabriel, il faut le secourir à tout prix !

Et il allait s'élancer au pied de l'arbre; Klerbbs le retint d'un bras vigoureux.

— Mon ami, lui dit-il, voici la nuit; il nous faut une heure pour atteindre Mounoussamy, en passant sur les corps de vingt tigres. Voulez-vous tenter le coup ? Dites oui, et je tombe de l'arbre avant vous.

Gabriel prit ses cheveux noirs à deux mains et ne parla plus.

La nuit, qui descend toujours si vite dans ces régions équinoxiales, arrivait avec ses horreurs. A la deuxième teinte du crépuscule, nos deux voyageurs assistèrent aux efforts suprêmes de l'Indien. La meute des tigres le suivait au vol ; et lui, arrivé au rempart de rochers, se dressa debout sur son cheval, comme pour l'escalader à l'aide de ses ongles de fer. Retombé sur sa selle, il lança de nouveau son cheval sur le chemin escarpé qu'il avait parcouru, et profitant d'un moment d'effroi que deux coups de pistolet tirés sur les tigres venaient de leur donner, il les sillonna comme un vent et atteignit sans blessure les rives du fleuve; aussi lestes que son cheval, les plus agiles tombèrent en même temps sur les roseaux du Lutchmi ; l'Indien désarmé sentit bientôt leur souffle ardent à ses pieds nus ; debout comme un écuyer du Cirque sur le dos de son cheval, il lutta quelque temps encore, en meurtrissant avec le bois de fer de sa carabine les muffles béans allongés vers lui. Le cheval, ensanglanté bientôt et déchiré sur sa croupe par des dents furieuses, emporta son maître du côté de l'abîme du Gouroul. Les tigres se réunirent tous pour livrer un dernier assaut. Le cheval chancela sur ses jarrets brisés ; l'Indien vit douze gueules enflammées s'entr'ouvrir, et du haut de sa selle qui s'écroulait sous lui, il s'élança dans le Gouroul, au milieu des ténèbres de la nuit et de l'abîme.

III.

APRÈS LA CHASSE.

Gabriel et Klerbbs avaient seulement entrevu, à la lueur des premières étoiles, l'effroyable drame qui venait de se dénouer dans les abîmes sans fond du Gouroul. Quelque temps encore ils entendirent une plainte lugubre et intermittente qui attestait l'agonie du cheval ou du cavalier; les rugissemens avaient cessé, mais des râles stridens et prolongés annonçaient que la furie des bêtes féroces s'exerçait contre un cadavre. Enfin la rive droite du Lutchmi devint silencieuse : les tigres avaient regagné les gorges de Ravana.

Nos deux voyageurs descendirent de l'arbre, et ils ne perdirent pas de temps à se communiquer leurs impressions ou à prendre un parti. Les yeux fixés vers les étoiles du midi, ils s'éloignèrent avec lenteur et précaution des rives de ce fleuve de mort. A chaque frémissement de feuilles, ils s'arrêtaient le cou tendu, l'oreille au bruit, courbés comme des chasseurs qui craignent d'effrayer le gibier; la main droite à la détente de la carabine, la gauche allongée sur le canon ; mais, cette fois, c'était le gibier qui chassait le chasseur. Puis ils se disaient, par un signe de tête :

— Ce n'est rien, il faut poursuivre notre marche ! Et ils cheminaient encore à tâtons, d'un pas de funambules, la respiration supprimée, les yeux au bout des pieds, craignant toujours de réveiller un tigre endormi, de rouler dans un nid d'hyènes, de troubler quelque puissant hyménée de panthère ou de serpent. Quelquefois, lorsqu'une arrête vive et tortueuse de broussailles, comprimée sous leurs talons, se relevait en se roulant autour de la jambe, un frisson mortel glaçait leurs veines, car ils se croyaient piqués par le terrible *Cobra-Cappell* qui siffle sur les grèves de la Triplicam au brûlant milieu du jour, et qui, la nuit, s'engourdit dans la mousse des collines, et se replie en trois cercles comme un bracelet oublié au désert par la belle Svahâ, épouse d'Agni, le dieu du feu.

Ces angoisses dévorèrent les deux voyageurs tant que les étoiles brillèrent au ciel. A l'aube, les objets rapprochés se dessinèrent et reprirent leur forme naturelle Gabrielle rompit le premier le silence en disant :

— Béni soit le jour ! je suis comme Ajax, fils de Télamon, je suis poltron la nuit.

Êtes-vous bien sûr, dit-il à Klerbbs que nous avons marché dans la direction du lac de Tinnevely?

— Moi ? je ne suis sûr de rien ! Nous avons marché au hasard ; il me semble qu'il y a dix nuits que nous marchons, et je ne serais pas étonné de me trouver en Chine au lever du soleil.

— Voilà pourtant bien la constellation de la *Croix du Sud* avec laquelle nous nous sommes dirigés...

— La *Croix du Sud*, mon cher Gabriel? Le diable me caresse si j'ai remarqué une seule fois les étoiles, à moins qu'elles n'aient roulé sous mes pieds ! j'avais l'œil au tigre et au serpent.

— Tenons conseil, Klerbbs.

— Soit, tenons conseil, je vous écoute; commencez; la séance est ouverte.

— Attendons le lever du soleil; dès que nous connaîtrons l'est, nous connaîtrons les autres points cardinaux.

— Adopté! La séance est levée.

— Asseyons-nous et causons.

— Nous pouvons même dormir un peu. Je crois, si je ne me trompe, que nous sommes sur le sommet d'une montagne; on ne risque rien ici... dormons; je suis brisé.

— Dormir! Êtes-vous fou, Klerbbs? Ne craignez-vous pas de vous réveiller dans le ventre d'un lion?

— Gabriel, je suis comme vous pour les tigres, je ne crois pas aux lions, à moins qu'ils ne soient en cage ou empaillés.

— Ce pauvre Mounoussamy!...

— Ah! nous avons assez pleuré sur lui... c'est un malheur consommé... Les maris qui ont de trop de belles femmes font toujours mauvaise fin. C'est une leçon dont je profiterai.

— Oh! sir Klerbbs, ne plaisantons pas sur cette horrible catastrophe.

— Gabriel, ne faites pas trop le vertueux; on dirait que nous sommes en Europe. Nous sommes dans l'Inde, du moins je le suppose, car je crains furieusement, au lever du soleil, de rencontrer un Chinois... Or, en faisant la part de la douleur que vous cause, ainsi qu'à moi, la triste mort de Mounoussamy, vous devez trouver, après vos larmes, une secrète et honteuse consolation dans le veuvage de la belle Héva. Vous êtes jeune, vous êtes Français, vous avez la grâce et l'esprit de votre nation, vous êtes pauvre aussi, en votre qualité de savant; eh bien! avec tous ces avantages vous devez l'emporter, après le deuil, sur tous vos rivaux. Voyons, parlez-moi franchement, Gabriel; avouez que mes paroles ne sont que l'écho de votre pensée. Gabriel, vous avez déjà fait votre plan.

— Mais quelle fureur avez-vous de plaisanter ainsi? Moi, j'ai encore dans la tête tous les tigres du Bengale qui me rongent la cervelle. Comment diable voulez-vous que je songe?...

— Vous y songez, Gabriel; je connais les cœurs humains! Cependant je n'insiste pas, j'attends demain... à moins que nous ne soyons dans un autre pays. Parole d'honneur! je crois que cette montagne est un bastion de la muraille de la Chine.

— Klerbbs, ouvrez les yeux; je m'aperçois que vous parlez en rêvant. Levez-vous donc, voici le jour... Allons, debout!

— Vive le jour! Je fermais les yeux pour ne pas voir la nuit... Oh! quel admirable point de vue! quel grand et magnifique paysage! Il me semble que je suis à Richmond, au balcon de *Star and garter*, première auberge du monde!... Mais tout ce paysage indien ne vaut pas un déjeuner. Je meurs de faim; je mangerais un lion!

— Eh bien! mon cher Klerbbs, levez-vous et doublons le pas; nous déjeunerons.

— Et où?

— Parbleu! à la maison de Mounoussamy!

— Ah çà! vous croyez donc que la veuve continuera à tenir auberge pour les passans?... Nous trouverons la maison vide! La veuve ne recevra personne dans son désespoir... Notre déjeuner est très compromis... N'importe! il faut continuer notre chemin... D'abord, orientons-nous... Le soleil va se lever là... l'habitation de la belle veuve est donc dans cette direction, en face, au midi... Oui, voilà au nord, je crois, le Mont-des-Bergers, où nous avons fait une si belle chasse!... Il faut descendre dans la plaine et marcher droit devant nous.. Allons!... nous arriverons toujours quelque part.

Le soleil n'était pas levé, mais la campagne déjà s'inondait de cette lumière qui resplendit avant l'astre à l'horizon de l'aurore. On voyait dans le lointain se glisser rapidement au carrefour des bois ou au gouffre des vallées d'horribles formes de monstres indiens, ivres de sang, qui se hâtaient de regagner leurs tanières, comme si la nature leur eût défendu de troubler par leur présence la douce sérénité du soleil levant. Les arbres gigantesques, disséminés sans nombre sur une plaine sans limites, paraissaient comme des courtisans immobiles et silencieux qui attendent le lever d'un roi. Sous quelques-uns de ses merveilleux aspects, la campagne ressemblait à une belle femme qui se pare pour recevoir son époux : elle déroulait sa chevelure de rizières blondes, elle pendait à son cou un petit fleuve sinueux comme un collier d'argent, elle faisait saillir du milieu de deux collines charmantes de superbes tiges d'aloës épanouies comme un bouquet de fiancée, elle se voilait d'une prairie comme d'une robe de cachemire à mille fleurs. Quand le soleil, qui se lève sans ennui depuis six mille ans, pour se donner à lui seul le spectacle de ce paysage inconnu et sublime; quand le radieux époux de cette nature se révéla sur la montagne Bleue, comme un œil d'or qui s'ouvrirait tout à coup au front d'un géant, toute la campagne sembla tressaillir sous les embrassemens du ciel; une harmonie, formée de toutes les voix des arbres, des fleuves, des cascades, des oiseaux, des torrens, des fleurs, des vallées, des collines, éclata partout, comme l'hymne premier, chanté à l'aurore de la création.

Nos deux voyageurs oublièrent longtemps la fatigue et la faim devant ce spectacle merveilleux; mais ils rentrèrent bientôt dans les réalités de la vie en s'apercevant avec effroi que cette nature si belle était remplie d'embûches et que son éclat ne donnait que l'aveuglement. Rien dans tout ce qu'ils voyaient ne leur rappelait un seul des sites parcourus la veille avec la caravane des chasseurs; ils marchaient sur une terre inconnue, et leurs yeux, qui interrogeaient des horizons infinis, ne rencontraient aucun arbre isolé, aucun accident de terrain, aucune forme saisissante de colline déjà salués par eux en sortant de l'habitation du Tinnevely. Décidément, ils avaient été séparés par une chaîne de montagnes de la côte de Madras, et leur course haletante et aveugle de la nuit les avait entraînés sous un autre ciel et vers les rivages d'une autre mer. Le pays qu'ils traversaient les épouvantait par moment, à cause de sa beauté singulière; rien, du premier coup d'œil, n'annonçait le désert : ce n'était pas la plaine du Nil ou la forêt vierge d'Amérique, ou quelque autre de ces paysages qui se couvrent des horreurs de la solitude et avertissent le voyageur de ne pas s'aventurer dans ces domaines de la désolation. Sur cette partie de l'Inde, la terre semble cultivée avec soin, arrosée avec amour; on s'attend à chaque pas à voir arriver les laboureurs et les bûcherons, et à surprendre derrière les massifs d'arbres un clocher de village ou une vaste métairie animée par une famille joyeuse de fermiers. L'effroi vous saisit enfin lorsque vous avez reconnu que toute cette richesse n'appartient à personne; que ces arbres se découpent gracieusement, ces collines s'arrondissent, ces petits fleuves coulent avec amour, ces prairies se couvrent de fleurs pour les tigres, les hyènes, les lions et les éléphans, seuls maîtres souverains de cette région splendide, fille aînée de la mer et du soleil.

Les fruits sauvages qui pendaient aux arbres dans ce grand verger de la nature ne donnaient qu'un soulagement passager à la faim de nos deux voyageurs. L'horizon se déroulait toujours devant eux dans la même uniformité d'étendue infinie; six heures de course ardente ne les rapprochaient pas d'une coudée : toujours des montagnes après les collines, des plaines après les montagnes, des forêts après les plaines, des prairies après les forêts, des roches nues après les prairies; toujours une campagne inépuisable, écartelée de verdure et d'aridité puissantes toutes deux.

Après un silence fort long, qui ressemblait à la sombre méditation du désespoir, Klerbbs, qui marchait le premier, s'arrêta et dit à son compagnon :

— Je vais vous effrayer en vous annonçant qu'il est trois heures; encore quatre heures, et nous voilà retombés dans les ténèbres de la nuit et les gueules de tigres!

Gabriel croisa les bras et secoua la tête mélancoliquement, les yeux fixés sur le soleil, qui descendait du zénith avec une rapidité désespérante.

— Ah! dit Gabriel, je me la rappellerai, cette chasse aux tigres!

— Parbleu! mon cher ami, je voudrais bien être dans le cas de me la rappeler! Mais il faut commencer par arriver à quelque gîte où il nous soit permis de nous rappeler quelque chose. Quant à moi, je suis au bout de ma science topographique, et je n'ai plus le courage de faire un pas. Voyons.

faut prendre un parti. Nous sommes brisés, nous nageons dans nos sueurs, nos vestes blanches et nos pantalons éclatent en lambeaux, nous en avons laissé des échantillons à tous les buissons de l'Asie ; nous ressemblons à des parias, et nous risquons d'être traités comme tels par le premier Indien de bonne maison qui nous rencontrera. Ce serait une insigne folie de continuer notre route dans un pays où il n'y a pas de route. Arrêtons-nous ici, passons à l'état de naufragés, bâtissons une cabane, fondons une colonie; le pays est beau et fertile, nous avons des armes et des munitions : voilà un délicieux verger de cocotiers et d'arbres à pain, voilà de l'eau claire comme le cristal ; Romulus n'en avait pas autant, et il a réussi, c'est incontestable. Il n'y a pas au monde une plus belle végétation, un plus beau soleil. Ici, on rit de pitié quand on songe que quatre pieds carrés dans le *West-Kent* se vendent cent livres. Dieu nous vend l'Asie pour rien. Quelle admirable spéculation de terrain ! Je l'achète à ce prix, et je partage avec vous.

— Sir Edward, parlez-vous sérieusement?

— Oh! très sérieusement; d'autant plus que je crois que, cette nuit, à notre départ du théâtre des tigres, nous avons tourné le dos à la véritable route de Tinnevely, et que nous nous écartons ainsi depuis vingt heures du point où nous voulons nous rendre.

— Serait-ce possible, Klerbbs?

— Je suis sûr de mon fait maintenant: nous sommes à trente lieues au moins du lac de Tinnevely ; ainsi, il n'y a plus à balancer: bâtissons sur ce terrain deux tentes, une pour vous, une pour moi, et commençons à dormir. Je suis accablé de sommeil; c'est le cas, cette nuit, de mettre en action le *midsummer-night's dream* de Shakspeare ; nous ne manquerons pas de personnages pour le rôle du lion.

— Hélas ! mon ami Klerbbs, il faut donc renoncer à voir cette étoile de Tinnevely, cette reine des roses du Bengale, cette divine Héva !...

— Mon ami Gabriel, quand nous serons un peuple puissant, nous enlèverons les Sabines; pour le moment, songeons à nous établir en garçons.

Et Klerbbs, sans perdre de temps, coupa de longues branches d'érable, les dépouilla de leurs feuilles, en fit des pieux solides et les enfonça dans la terre, selon le procédé de Robinson.

Gabriel, voyant que son compagnon prenait son projet au sérieux, vint à son aide et posa des pieux.

— Très bien, très bien, Gabriel ! avant le coucher du soleil nous aurons une maison..... Vous soupirez, Gabriel ; voyons, quelle noire idée vous traverse l'esprit?

— Ah ! mon ami ! je soupire en songeant qu'en ce moment il y a d'heureux mortels qui passent sur les trottoirs du boulevard Italien, à Paris, qui prennent des sorbets chez Tortoni, qui lisent les affiches au coin des rues, qui dînent au Rocher-de-Cancale !... et nous ! nous !...

— Nous, nous, Gabriel ? Oh ! je ne prendrais pas leur place pour leur céder la mienne ! Les villes m'ennuient à la mort... et puis il est si doux de fonder une ville !

Gabriel poussa un éclat de rire qui, pour la première fois depuis Adam, fit rire les échos de l'Asie-Majeure. Les deux voyageurs laissèrent tomber les pieux de leurs mains et rirent avec les échos. Cet accès de gaîté folle se fût prolongé indéfiniment entre les hommes et la nature, si les oreilles des deux amis n'eussent été frappées au même instant par les sons clairs et distincts d'un instrument qui ressemblait à une mandoline.

Klerbbs et Gabriel saisirent leurs carabines et gardèrent une immobilité de statues. Les sons se rapprochaient, et ils paraissaient se mêler à un chant mélancolique et nazillard. Bientôt, à quelques pas, se montrèrent deux Indiens vêtus d'une longue tunique blanche et portant devant eux en sautoir une espèce de mandoline au manche démesuré. C'était deux chanteurs ambulans, appelés dans l'Inde *Sarada-Caren*.

Les chanteurs ne firent paraître aucune émotion en apercevant les jeunes gens; ils s'avancèrent et leur tendirent la main comme pour leur demander une aumône.

— Pour le coup, nous sommes sauvés! s'écria Gabriel rayonnant de joie; ces gens-là connaissent le pays.

Et il leur donna une piastre.

Les chanteurs, pour reconnaître une si noble largesse, commencèrent une complainte sur la bataille de Rama et de Ravana. Au second couplet, Klerbbs les arrêta par un geste brusque de la main et leur dit en anglais de lui montrer la route jusqu'à la plus prochaine habitation. Les Indiens ne comprirent pas.

— Savez-vous un peu d'indoustani? dit Klerbbs à Gabriel.

— J'ai remporté trois prix d'indoustani au collége de France, j'ai traduit l'*Adarapyrâm*, mais dans l'Inde on ne me comprend pas.

— Et moi, s'écria Klerbbs en se frottant le front, j'ai traduit à Cambridge le grand poète Azz-Eddin-el-Mocadessi, et si un Indien ne me parle pas anglais, je ne le comprends pas. Si jamais je rentre à Cambridge, je destitue mon professeur. Heureusement, je parle la langue universelle; ils me comprendront, ceux-là.

Klerbbs plaça les deux chanteurs côte à côte, prit le bras de Gabriel, et se plaçant derrière les Indiens, il leur fit signe de marcher vite en leur montrant le soleil à l'horizon du couchant et contrefaisant le cri du lion.

Les Indiens sourirent et se mirent en marche. Klerbbs et Gabriel allongèrent joyeusement le pas, et l'Anglais, se retournant vers ses pieux délaissés, les salua de la main en disant :

— Il est bien pénible d'abandonner ainsi une ville au berceau !

Les deux *Sarada-Caren* marchaient sans hésitation, et de ce pas résolu qui annonce la connaissance exacte du terrain. Parfois ils se retournaient pour donner un sourire de consolation aux voyageurs qu'ils remorquaient à travers plaines et collines. Klerbbs répétait à chaque instant sous diverses formes un anathème contre le professeur d'indoustani de l'université de Cambridge. Gabriel était absorbé dans une seule pensée, et il disait par intervalles ce monologue :

— Je parierais volontiers que nous sommes à quarante lieues de la maison d'Héva.

Le soleil avait disparu derrière une longue crête de montagnes, que les voyageurs côtoyaient dans le vallon, et qui leur dérobait totalement la campagne et l'horizon du midi. Quelques signes de culture commençaient à se révéler çà et là, et l'on voyait même de légères aigrettes de fumée se détacher de la cime lointaine des arbres. Bientôt, Klerbbs et Gabriel virent avec joie un sentier tracé par des pieds humains, et des laboureurs, nommés dans l'Inde *Tottakarers*, descendirent d'une côte sur ce sentier, portant leurs instrumens de travail sur leurs épaules. Gabriel n'aurait pas été plus transporté de bonheur, s'il eût vu la divine Héva passer avec sa grâce de créole, et son châle de crêpe chinois.

— Je conçois, disait Klerbbs, qu'il y a des momens où je pourrais embrasser un laboureur indien !

Enfin le bras d'un *Sarada-Caren* s'allongea vers un massif d'arbres, et nos voyageurs saluèrent une maison de brahmane, peinte en rouge par lignes verticales. La nuit tombait.

Aux dernières lueurs du crépuscule, ils reconnurent que cette maison devait être habitée par un brahmane des premières castes. Elle n'avait point de fenêtres : une toiture de joncs et de feuilles sèches de palmiers la défendait contre la pluie et le beau temps, et un enclos de maçonnerie contre les bêtes fauves. Devant la porte s'élevait une sorte de treille, nommée *Pandel*, couverte de paille et de branches vertes ; un peu plus loin dormait un petit étang destiné aux ablutions de famille. A l'angle méridional de la maison, un grossier piédestal supportait la statue informe de *Ganesha*, dieu pénate du foyer domestique indien.

Le brahmane Syaly habitait cette maison ; il reçut avec une affabilité grave nos deux jeunes voyageurs, et les conduisit d'abord devant l'image de *Ganesha*, qui fut honorée des profondes révérences de Klerbbs. Gabriel ne se prosterna pas.

Syaly les introduisit ensuite dans la salle de réception, et leur offrit du lait caillé nommé *dhuy*, deux flacons de jus de palmier, et de la liqueur fermentée nommée *sourâ*. Klerbbs et Gabriel s'assirent à l'indienne sur la natte fraîche, et ils

prirent leur repas frugal. Le brahmane parlait assez bien le français et l'anglais ; mais il eut la politesse de n'adresser aucune question aux deux étrangers : il se contenta d'échanger avec eux quelques paroles sur des sujets indifférens. De leur côté, Klerbbs et Gabriel n'osèrent faire aucune interrogation.

Après souper, la conversation prit une tournure intéressante. Le brahmane Syaly était fort instruit, et surtout il était doué d'un orgueil national digne d'un Anglais. Il ne laissa pas échapper l'occasion de placer l'Inde au-dessus de tous les pays du globe. Il se moqua d'Homère qui avait inventé une mythologie dépourvue d'imagination, et touchant par tous ses points à la réalité. Il attaqua l'architecture religieuse grecque, qui rasait la terre avec le chapiteau de ses colonnes, et s'était copiée elle-même à l'infini. Alors il cita les mille poèmes de la mythologie de l'Indoustan, dont les titres seuls sont plus longs que les œuvres d'Homère ; puis il déroula l'éternel chapitre des métamorphoses de Brahma, et il s'apprêtait à décrire l'architecture idéale et merveilleuse des temples souterrains d'Éléphanta et d'Élora, cette architecture de rêves et de visions sublimes, lorsqu'il s'aperçut que ses deux auditeurs, vaincus par le sommeil, dormaient profondément.

Le brahmane n'avait pas souvent l'occasion, dans sa solitude, d'exercer son érudition religieuse, et il s'était jeté avidement sur ces deux voyageurs comme sur une proie de controverse que la Providence lui envoyait. Le devoir de l'hospitalité lui prescrivit pourtant de respecter leur repos ; mais il n'en fut pas moins piqué de deux choses, du sacrilége commis par Gabriel, qui ne s'était pas incliné devant sa statue domestique, et de l'irrévérence avec laquelle les voyageurs avaient accueilli son discours sur les incarnations.

Le soleil était levé depuis assez longtemps, lorsque Gabriel et Klerbbs se réveillèrent après un sommeil réparateur. Comme ils rajustaient les délabremens de leur toilette, ils entendirent des voix qui chuchottaient au dehors, mêlées à des piétinemens de chevaux. Ils se rapprochèrent de la persienne qui voilait la porte, et furent saisis d'un étrange étonnement lorsque la conversation suivante arriva à leurs oreilles.

Une voix forte disait en anglais :

— Ce sont deux chanteurs ambulans que nous avons interrogés ce matin à l'habitation de Mounoussamy, et qui nous l'ont dit.

— Ils ne vous ont pas trompés, répondait le brahmane, je leur ai donné l'hospitalité hier soir.

— Je vous ordonne donc de les livrer au nom du *King's-Proctor* de Madras, disait l'autre voix.

— Je ne refuse pas de vous les livrer, disait le brahmane ; mais ils dorment encore, et la loi de l'hospitalité me défend de troubler leur sommeil. Ces deux jeunes gens ne m'inspirent aucun intérêt : ils sont couverts de haillons comme des ravageurs de jardins ; ils ont leurs chaussures en lambeaux, et tout en eux annonce qu'ils ont fait un mauvais coup. De plus, je suis convaincu qu'ils n'ont aucune religion.

— Oh ! pour le coup, ceci est trop fort ! s'écria Gabriel dans la maison ; et, soulevant la persienne, il s'élança sous le *Pandel*, suivi de Klerbbs.

Les deux amis trouvèrent là six cavaliers cipayes et un officier anglais.

— Je vous arrête au nom de la loi ! dit l'officier.

— Nous ? s'écrièrent à la fois Klerbbs et Gabriel.

— Et qui donc ? dit l'officier : n'êtes-vous pas les nommés Klerbbs et Gabriel de Nancy, sans profession ?

— Oui... Mais pourquoi nous arrêtez-vous ?

— Voici l'ordre d'arrêt du *King's-Proctor*.

— Mais de quoi sommes-nous accusés ? dit Gabriel.

— Vous le saurez à Madras.

— Voilà qui est singulier ! dit Klerbbs. Eh bien ! nous vous suivons, capitaine ; allons à Madras.

L'officier fit un signe : on amena deux vieux chevaux pour Klerbbs et Gabriel ; les prisonniers furent placés au centre de l'escouade, et l'on partit.

Tout ce monde suivit un sentier escarpé qui coupait la crête de la montagne auprès de laquelle était située la maison du brahmane ; et lorsqu'on fut parvenu au sommet, Klerbbs et Gabriel découvrirent à gauche dans la plaine le lac du Tinnevely.

Une exclamation de surprise échappa simultanément aux deux prisonniers.

— Un seul mot, capitaine, dit Klerbbs ; est-ce que nous ne nous arrêterons pas à cette habitation là-bas ?

— Vous vous arrêterez à Madras, dit l'officier, et pour longtemps.

— Ceci est plus fabuleux que les dix incarnations de Brahma ! dit Gabriel.

IV

A MADRAS.

Après une longue route dans la campagne, Klerbbs et Gabriel arrivèrent à Madras, et furent enfermés dans la prison du fort Saint-Georges.

La justice est toujours plus expéditive dans les colonies que dans les métropoles. Les deux prisonniers ne tardèrent pas à paraître devant leurs juges ; ils s'étaient épuisés en conjectures sur la cause de leur arrestation. Klerbbs répétait toujours qu'on les accusait sans doute d'avoir essayé de fonder une ville au désert, crime prévu peut-être dans un code indien, à eux inconnu :

— Ce sont les deux chanteurs qui nous ont dénoncés ! disait Gabriel.

— Je comprendrais parfaitement cette accusation, disait Klerbbs, si Madras était encore administré par le code indou, comme la vieille *Tchina-Patnam* ; mais depuis l'avènement de lord Cornwallis à l'administration suprême du pays, nous n'avons à rendre compte de nos actions qu'à des juges anglais...

— Et des juges anglais, ajouta Gabriel, ont trop de bon sens pour nous condamner parce que nous avons coupé, dans l'*East-India*, quatre pieux d'érable pour passer la nuit !

— Ce serait probablement un exemple qu'ils voudraient donner aux naturels du pays, remarquait Klerbbs avec beaucoup de sagacité.

— Préparons notre plaidoyer en conséquence, disait Gabriel.

Comme ils s'entretenaient ainsi, l'*attorney-general* entra dans leur cachot, suivi d'un secrétaire.

Le magistrat s'assit, et, s'adressant aux deux prisonniers, il leur dit :

— Klerbbs et Gabriel de Nancy, vous êtes accusés d'assassinat sur la personne de l'Indien Mounoussamy, sujet de la Grande-Bretagne ; avez-vous quelque chose à répondre à cela ?

Les deux amis poussèrent un cri, en élevant leurs mains au-dessus de leur tête.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ? répéta l'*attorney-general*.

— Tout et rien ! dit Klerbbs, à notre choix !

— Il y a contre vous des témoignages accablans, dit le magistrat.

— Oh ! c'est une horrible dérision ! s'écria Gabriel.

— Prenez garde ! jeune homme ! dit l'homme de loi, vous prenez de l'irritation ! vous vous emportez !... donc ..

— Oui, interrompit vivement Gabriel, les innocens qu'on accuse sont toujours dans une position étrange ; prennent-ils la chose froidement comme Klerbbs, on dit : — Oh ! s'ils étaient vraiment innocens quel cri de vérité sortirait de leur poitrine ! se livrent-ils à un juste mouvement d'indignation et de colère, comme moi, on dit : — Oh ! l'innocence est calme et sa parole tranquille, car elle n'a rien à redouter ! Si je suis coupable parce que je m'indigne, Klerbbs est innocent parce qu'il ne s'indigne pas.

— Vous vous êtes distribué vos rôles, dit le magistrat ; mais l'œil exercé de la justice ne s'y méprendra pas. Faites des aveux, et peut-être la clémence...

— Nous ne voulons point de clémence, nous voulons la justice, dit Gabriel, s'il y en a à Madras.

— La justice, dit le magistrat, est sur tous les points du globe où flotte cette devise : *Dieu et mon droit.*

Et il se leva en lançant un regard sévère sur les deux prisonniers.

Dès ce moment Klerbbs et Gabriel furent séparés: toute communication entre eux leur fut interdite jusqu'au jour des débats.

La vieille ville, la ville noire, la ville européenne, la ville chinoise, toutes ces villes qui forment Madras s'étaient beaucoup émues à l'annonce de ce procès; les Indiens riches et les pauvres attendaient avec anxiété son issue, pour juger la justice des Anglais, leurs maîtres, et pour savoir s'ils auraient la sage impartialité de sacrifier un homme de leur nation, un homme souillé du sang d'un Indien. A l'aurore du jour des débats, toutes les avenues du palais où s'installa le tribunal étaient inondées d'un peuple de toutes couleurs, mosaïque humaine qui ne pave que les rues de Madras.

Les juges étaient au nombre de cinq, présidés par le *criminal-juge ;* l'*attorney-general* était à son banc.

On amena les prisonniers. Ils portaient le costume dévasté de leur malheureuse chasse; cependant les dames de la haute société blanche et cuivrée de Madras trouvèrent que ces jeunes gens étaient fort bien, et qu'ils ne ressemblaient nullement à des assassins.

Après avoir interrogé les prévenus sur leur âge, leur profession, leur pays, leur domicile, le juge criminel fit appeler les témoins.

Quatorze témoins déposèrent comme un seul; Mirpour et Goulab, les douze Péons de Mounoussamy. Ils affirmèrent tous que Gabriel et Klerbbs avaient assassiné leur maître et leur ami, entre les rives du Lutchmi et les gorges de Ravana, et que, pour se dérober à leur poursuite, ils s'étaient jetés à la nage et perdus dans la vallée de Lutchmi, où les arbres sont aussi touffus et serrés que des épis dans les rizières.

Après eux, vint déposer le brahmame Syaly; il dit que Gabriel et Klerbbs étaient arrivés dans sa maison le soir du lendemain de l'assassinat; que leurs physionomies étaient sinistres, leurs mains ensanglantées, leurs habits en lambeaux, comme ceux d'assassins qui auraient lutté longtemps avec leur victime; et il versa des larmes sur la mort de Mounoussamy, qui était, disait-il, son ami et son voisin derrière la montagne.

Enfin, les deux *Sarada-Caren* déposèrent aussi. Ils dirent qu'ils avaient vu les deux prévenus occupés à tailler des pieux dans le désert pour construire une cabane, et que l'un d'eux leur avait donné une piastre pour acheter leur discrétion.

Alors l'*attorney-general* se leva et parla ainsi :

— « S'il est un crime évident, palpable, clair comme le soleil qui nous éclaire, c'est celui qui est soumis à ce tribunal. Vous avez entendu les foudroyantes dépositions des témoins, qui sont tous dignes de foi, plutôt à cause de leur caractère plein de candeur et d'ingénuité qu'à cause de leur position sociale; mais, comme dit Blakstone, *regardez le visage du témoin, et non son habit.* Je vois d'un côté douze Péons, honnêtes et laborieux serviteurs, qui certes ne se sont pas accordés pour déposer unanimement contre les prévenus, et qui, tout en pleurant la mort de leur maître, ne voudraient pas la venger par la mort de deux innocens à eux inconnus. Je vois ensuite deux riches négocians, fils de ces heureux climats, deux Indiens qui se sont retirés des affaires commerciales pour prendre un peu de ces doux loisirs que le poète de Mantoue a célébrés dans ses vers harmonieux. Goulab et Mirpour ont perdu un ami, un véritable ami, et la perte d'un ami est irréparable: c'est un trésor qu'on ne trouve qu'une fois.

» Parlerai je des deux chanteurs ambulans, dont la déposition, insignifiante au premier abord, n'en est pas moins accablante lorsqu'on l'examine de près? Que vous ont dit ces naïfs enfans de la nature? Ils ont vu Klerbbs et Gabriel perdus dans les solitudes, où le remords et la crainte du châtiment les retenaient, se construisant à la hâte une informe cabane, pour y ensevelir désormais une vie qui n'appartenait plus qu'à la main de l'exécuteur. Ces deux hommes, élevés dans la mollesse et les plaisirs, séparés violemment de la société par la barrière du crime, s'étaient déjà condamnés eux-mêmes à subir un exil perpétuel au milieu des bêtes fauves, dignes émules de leurs forfaits!

» Et maintenant, me sera-t-il permis de dire toute ma pensée? Oui, et aucune considération humaine ne saura m'écarter de la ligne de mon devoir. Je dirai tout; je ne cacherai rien.

» Une chose sans doute vous a frappés, honorables juges : vous vous êtes demandé quel intérêt si grand a pu porter ces deux prévenus à commettre un crime atroce? Car, selon la morale du savant légiste Makerson, *tout crime suppose un intérêt;* axiome qui n'est que le corollaire d'un autre plus connu : *Is fecit cui prodest.* Ici, l'intérêt qui a porté deux hommes au crime, ce n'est ni la vengeance, ni la soif d'un vil métal ; c'est une passion adultère, ou, pour mieux dire, c'est l'association de deux infâmes amours ! On a tué le mari pour... Je m'arrête, honorables juges; je craindrais moi-même de souiller l'air pur de cette enceinte si j'achevais une parole que mon silence exprime bien mieux. C'est pour arriver à ce but odieux que Gabriel et Klerbbs se construisaient un repaire dans les bois, à dix milles du lac de Tinnevely, afin d'y cacher l'innocente victime de leur infernale passion. Insensés! vous espériez donc que rien dans cet asile solitaire ne troublerait vos nuits et vos jours? Ah! tous les torrens qui viennent de la montagne Bleue ne peuvent laver une goutte de sang! toutes les fleurs de ces sauvages jardins de l'Inde n'auraient pu donner un adoucissement à vos remords? Vous vous seriez écriés sans cesse, comme lady Macbeth : — « Il y a toujours là une » odeur de sang! tous les parfums de l'Arabie n'embaumeront jamais cette main ! (*Here's the smell of the blood still;* » *all the perfumes of Arabia will not sweeten this hand!*) »

» D'autres témoins appartenant à diverses nations européennes n'ont assisté que de loin à l'assassinat du malheureux nabab. Nous ne les avons pas appelés dans cette enceinte. Ils disent qu'ils n'ont rien vu, et qu'ils ne peuvent rien affirmer ni en faveur ni contre les prévenus. Eh bien ! j'affirme, moi, que le silence de ces Européens, unis par de longues relations avec les prévenus, est plus accablant que le témoignage de quinze Indiens. *Silent! clamant! Ils se taisent, ils crient,* comme dit Cicéron dans sa première Catilinaire. *Silent! clamant!*

» Je ne puis passer sous silence une autre déposition terrible, quoiqu'elle soit exprimée dans un langage concis, aimé des lettrés de l'Indoustan. Le savant et sage brahmane Slavy vous a dépeint en termes frappans la dégradation physique et morale dans laquelle étaient tombés les prévenus, lorsqu'ils vinrent dans les ténèbres lui demander l'hospitalité! Quoi! ces hommes qui connaissaient parfaitement les lieux ont évité l'habitation du Lac! Quoi! ils ont mis une haute montagne entre la maison de Mounoussamy et la maison du brahmane! Et s'ils étaient innocens, pourquoi ne se sont-ils pas présentés la veille, comme les autres, chez la veuve de l'Indien?... Mais ils ont erré à travers les plaines pour éviter des visages accusateurs ; et si la justice n'était pas tombée à l'improviste sur les coupables, ils auraient gagné Pondichéry, ils auraient traversé les mers pour ensevelir leur forfait et leurs noms dans quelque asile lointain, où le glaive de notre loi n'a pas d'action sur les criminels!

» Le crime est donc prouvé jusqu'à l'évidence. Il faut montrer à nos compatriotes les Indiens que la justice est égale pour tous. Nous sommes heureux de reconnaître qu'en cette occasion la justice est d'accord avec une sage politique. Je vous livre donc sans crainte, honorables juges, ces deux hommes; votre sentence ne peut être douteuse. Et toi, infortuné Indien, toi qui as trouvé dans les déserts des chrétiens plus féroces que les monstres de l'Asie, que tes mânes s'apaisent! ton sang répandu sera vengé! »

Ce plaidoyer était un mélange de mauvais goût, d'emphase, de rhétorique banale et de traits heureux; mais il produisit une vive impression sur le tribunal et sur l'auditoire. Les deux prévenus gardèrent une attitude de dignité, qui fut généralement regardée comme l'expression de l'impudence et de l'endurcissement du cœur. Le juge criminel, dont la conviction était déjà faite, prit un visage benin et dit aux prévenus :

— Avant d'accorder la parole à votre défenseur, je veux vous demander si vous n'avez rien à dire dans l'intérêt de la cause.

— Rien, murmura Gabriel.

Klerbbs croisa les bras, rejeta nonchalamment sa tête en arrière et dit :

— Pour la rareté du fait, je voudrais me voir pendre demain matin.

Et le jeune Anglais fit un de ces sourires auxquels les yeux ne donnent pas un rayon, un sourire de fou.

Le président, après une légère pause, reprit :

— La parole est au défenseur des accusés.

L'avocat se leva, en secouant les immenses flocons de sa perruque d'emprunt, étendit verticalement son bras vers le plafond pour ramener au coude les plis de la manche de sa robe, et dit :

— Honorables juges de la cour criminelle, la cause...

Gabriel se leva vivement sur son banc et imposa silence à l'avocat, il s'écria :

— Nous ne voulons pas être défendus. Une défense est une insulte pour nous! Assez, monsieur!

Klerbbs approuva tranquillement par un signe de tête ces paroles de son ami.

Le juge criminel prit un ton solennel, et s'adressant à l'avocat, qui déjà s'asseyait, il dit :

— Obéissez au tribunal ; défendez les accusés, monsieur.

L'avocat se leva de nouveau et commença ainsi :

— « Messieurs, je ne me dissimule pas la pénible tâche que la cour m'a confiée. Je prends la parole après un magistrat dont la voix éloquente a ému nos âmes, mais je puiserai dans mon cœur la force nécessaire pour remplir dignement mon devoir d'humanité.

» Vous voyez devant vous, honorables juges, deux jeunes gens qui appartiennent aux classes élevées de la société, deux voyageurs avides de science, et qui viennent chercher, à la sueur de leur front et au péril de leur vie, un peu de cette gloire que recueillaient les Colomb et les Vasco di Gama : l'étude est leur seule passion, la gloire leur seule récompense. L'un est envoyé par la Société royale de Londres pour découvrir l'Histoire des Malabars, écrite avant Aureng-Zeb, ce tyran qui fit décapiter son frère; l'autre remplit une mission non moins importante : il voyage dans l'Inde pour compléter la collection ornithologique du Musée de Paris, ce *Pandœmonium* de tous les êtres de la création.

» Je demande à la cour qu'il me soit permis de lire la moitié d'une lettre que M. de Lacépède...

— Avocat, les lettres de M. de Lacépède ne sont pas en cause. Venez au fait.

— « Honorables juges, poursuivit l'avocat, le respectable attorney-general est tombé dans une grave contradiction. Il a dit, dans un passage de son éloquent discours, que les deux prévenus avaient voulu construire une cabane dans le désert avec une intention criminelle, et il a établi sur cette conjecture la base fondamentale de l'accusation. Eh bien! honorables juges, le respectable attorney a dit, en finissant, que l'intention de Klerbbs et de Gabriel était de fuir le désert pour s'embarquer à Pondichéry. Je vous le demande, honorables juges, comment concilier ces deux choses? Quoi! Gabriel et Klerbbs veulent fonder un établissement dans le Tinnevely, et ils courent chercher un vaisseau sur la côte de Coromandel! Au nom de Dieu! que l'accusation soit plausible! L'affaire est grave, très grave; il s'agit de la vie de deux innocens. » (Murmures dans l'auditoire.)

Le président, d'une voix perçante :

— Au moindre signe d'approbation ou d'improbation, je fais évacuer la salle.

L'avocat, élevant la voix au diapason de la menace du président :

— « Oh! non, vous ne les condamnerez pas, parce que la science réclame leurs services et que l'Europe a les yeux sur eux! Vous ne les condamnerez pas, parce que les témoignages qui se sont élevés contre mes cliens sont vagues et semblent tous dictés comme une leçon d'écolier à des... »

L'attorney se leva furieux et s'écria :

— Les témoins sont placés sous ma protection ; ils ont parlé selon leur conscience, et je ne souffrirai pas qu'il soit porté atteinte à leur honneur.

L'avocat :

— Vous ne les condamnerez pas, parce que vous n'avez entendu aucun témoignage à décharge!

— Produisez-en! produisez-en! reprit l'attorney.

— Que j'en produise! Eh! mon Dieu! envoyez une assignation aux tigres des gorges de Ravana!

— Bravo! s'écria Gabriel.

— Il a fini par trouver cela, dit Klerbbs; c'est très beau!

Le président frappa sur la table et dit :

— La cause est suffisamment instruite. Les prévenus ont-ils quelque chose à ajouter à la défense de leur avocat?

— Oui, dit Klerbbs, une chose bien simple, une seule : nous sommes innocens.

— Voilà tout? demanda le juge.

— Oui. Il nous semble que c'est suffisant.

— La séance est suspendue, dit le juge.

Klerbbs se pencha à l'oreille de Gabriel et lui dit :

— Oh! je suis bien tranquille. Je connais les juges anglais des colonies; ils jouent très bien leur jeu. Ce procès qu'il nous font est une concession aux naturels du pays. Voilà leur politique. Nous sommes absous.

La législation criminelle qui régit la métropole ne s'introduisit que fort tard dans les colonies. A cette époque, Madras ne connaissait pas le jury. Des magistrats spéciaux jugeaient les crimes, et d'une façon fort expéditive toujours.

La délibération ne dura pas un quart d'heure. Le président débita un long préambule, qui n'était que la répétition du discours de l'attorney, et à la fin il prononça une sentence de mort.

Klerbbs et Gabriel s'inclinèrent comme pour remercier.

Le président se leva et dit :

— Klerbbs et Gabriel, la loi vous donne vingt-quatre heures pour vous préparer à la mort... Qu'on emmène les condamnés!

Quatre soldats cipayes escortèrent Klerbbs et Gabriel à la prison voisine. Un pasteur de la communion d'Augsbourg et un missionnaire de la Propagande attendaient les deux condamnés sur le seuil de leurs cachots, et ils y entrèrent avec eux.

La ville indienne célébrait dans ce jour le *Raous-Jatreh*, la fête des amours de Kistna, bacchanales du Coromandel. Un heureux hasard faisait concourir la mort de deux chrétiens avec les réjouissances publiques; aussi la foule épuisait ses démonstrations d'allégresse et dansait au son du *bin* et du *sitar* sur la place du Gouvernement, où les potences et le bourreau étaient attendus.

V.

LA JUSTICE HUMAINE.

La nuit qui suivit le jugement rendu contre Klerbbs et Gabriel ne vit pas un seul homme endormi dans Madras, depuis le pont des Arméniens jusqu'à l'édifice neuf, nommé le Panthéon. Il y a aussi un Panthéon à Madras. Depuis que les hommes s'efforcent de supprimer Dieu, ils bâtissent des Panthéons partout.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain, à l'heure où la *Béraidje* attelle les bœufs au *tandigel* de voyage, où le batteur de riz descend à la plaine de Tchoultry pour gagner le pain de son jour.

Dans ce torrent animé de visages de démons qui se ruaient vers la place des potences, on n'apercevait aucune trace de lassitude, quoique les orgies infernales de la nuit dernière eussent été dignes du dieu Kistna : chez nous, peuples à face blême, la chair souffrante révèle à l'extérieur l'épuisement des forces; mais ces carnations de bronze que boucane le soleil indien ne trahissent aucun secret : on croirait voir des liasses de damnés, dont les corps se sont colorés aux flammes de l'enfer, et qui, revenus sur la terre, n'ont repris à l'homme

que ses passions, en lui laissant sa faiblesse. A chaque centre de ces tourbillons d'êtres surnaturels, qui s'élançaient à la cime de leurs bambous et pirouettaient avec eux en sifflant comme des boas, on aurait pu voir, se multipliant partout, deux Indiens gigantesques, dont les yeux semblaient lancer des gerbes de feux du Bengale, et dont la voix tartaréenne excitait ce monde en délire, ivre du feu de la débauche et des liqueurs. Ces deux êtres surhumains savaient les paroles qui crispent les pieds de l'Indien et le font bondir comme un tigre de la tanière au vallon. L'un était ce Goulab, qu'on aurait pris pour Wichnou incarné, une onzième fois, en éléphant; l'autre, ce Mirpour, qui avait sur son corps la souple ondulation de la panthère, et sur sa face les contractions rudes et nerveuses du lion. Un intérêt mystérieux avait mêlé ces deux monstres humains aux saturnales de cette nuit; ils étaient sortis dans un costume indigent de leur superbe habitation de la rivière Triplicam, sur la route d'Élora, et ils avaient entraîné tout le peuple de la ville noire à travers les rues et les places de Madras, poussant avec lui de formidables cris de réjouissance en l'honneur des juges qui vengeaient sur deux Européens la mort du nabab de Tinnevely.

Le soleil vint éclairer la fête de ces démons qui remplissaient, comme les flots orageux d'un lac de bronze en fusion, la vaste place où le bourreau attendait les condamnés. A quelques pas des potences, Goulab et Mirpour dominaient les têtes indiennes, et attachaient les yeux sur le carrefour lointain, où le funèbre cortége, sorti de la prison, devait se montrer à chaque instant. Les heures pourtant s'écoulaient, et les criminels ne paraissaient pas. Le bourreau, debout sur une haute estrade, donnait des signes d'impatience, et promenait ses regards de l'horloge publique au soleil. Parfois apparaissaient deux cavaliers de la milice à l'extrémité de la place, et les Indiens trompés saluaient cette avant-garde par une explosion déchirante de râles aigus, semblables à une symphonie de tigres. Puis le silence retombait sur cette multitude, et la soif du sang qui la dévorait ne se manifestait plus que par des ondulations de têtes d'airain qui semblaient excitées par le vent du golfe de Coromandel.

Enfin, un roulement de tambours annonça l'arrivée de la milice, et les canons de la batterie du fort s'allongèrent sur les créneaux.

Un cavalier, lancé au galop, passa entre les deux haies des miliciens indous et remit un pli au bourreau de Madras.

Celui-ci lut avec lenteur l'ordre qui lui était envoyé et fit un sourire stupide et féroce, un sourire qui ne se forme que sur des lèvres de bourreau.

Puis il souleva une liasse de cordes, la posa nonchalamment sur les épaules d'un de ses valets, et descendit de son estrade. Il donna un regard mélancolique d'adieu à ses potences, comme s'il eût été désespéré de voir que de si beaux instrumens, si fièrement posés par sa main, allaient rentrer sous le hangard sans avoir fonctionné, comme deux indolens laboureurs qui s'en reviendraient du sillon, en laissant les épis debout.

Goulab fit un bond de sa place au pied des potences et interrogea le bourreau; celui-ci ne répondit qu'en montrant la lettre et haussant les épaules, de l'air d'un homme qui accusait d'injustice les dispensateurs du pardon.

Des murmures stridens s'élevèrent aussitôt dans la populace. On enlevait une proie à cette armée de tigres! Cette injustice, exercée effrontément contre un pauvre peuple affamé de chair humaine et chassé de la table du festin, allait amener une insurrection; mais il ne fallut qu'un mouvement de soldats et une lueur de mèche dans la batterie du fort pour mettre en déroute ces hideux convives avant le premier cri de révolte.

Goulab et Mirpour se perdirent dans les tourbillons de la foule; une terreur de mort les glaça tous deux; des pressentimens sinistres les éclairèrent confusément sur la scène mystérieuse dont ils venaient d'être témoins. Ces deux hommes fauves, que la fortune avait élevés de la tanière au palais, et de la nudité sauvage au luxe du nabab, s'estimèrent heureux de se retrouver dans leur costume primitif, avec cette différence pourtant que leurs larges ceintures recélaient une somme énorme en quadruples espagnols : n'osant plus rentrer à leur habitation de peur d'y rencontrer quelque révélation accablante, ils s'enfoncèrent dans le désert qui mène aux solitudes sacrées des temples d'Élora, résolus d'y attendre les événemens à la faveur d'un espionnage qu'il leur serait aisé d'établir et de trouver parmi leurs frères indiens, fanatiques sectateurs de Siva.

A l'aube de ce jour, un riche Indien, surnommé Talaïperi ou *Grand-Prévôt*, et frère de Mounoussamy, s'était présenté chez l'*attorney-general* pour une communication qui ne souffrait aucun retard. Le magistrat fut réveillé en sursaut par les cris de désespoir que poussa l'Indien, lorsque les domestiques refusèrent de l'introduire sous prétexte que l'audience ne commençait qu'à midi. L'attorney sonna, et apprenant que le solliciteur était son prédécesseur avant la colonisation anglaise, il lui fit ouvrir sa porte, et, dans le plus simple des négligés, il voulut bien lui accorder, *hors l'heure*, une audience extraordinaire.

Talaïperi, revêtu d'un costume européen des plus élégans, se précipita dans la chambre de l'attorney avec un visage dont la pâleur semblait percer sous sa couche de bronze.

— Justice! justice! s'écria l'Indien; honorable attorney! justice!

— Vous la trouverez toujours ici, dit le magistrat.

— On va exécuter Klerbbs et Gabriel?... demanda Talaïperi avec une inquiétude fiévreuse.

— Dans quelques heures.

— Ils sont innocens! innocens!

— Ils sont condamnés!

— Mais ils ne sont pas morts, honorable attorney; ils ne sont pas morts?

— Ils sont morts aux yeux de la justice...

— Alors ils vivront, s'écria l'Indien... J'ai exercé quinze ans, dans la ville noire, les fonctions de grands-prévôt, et mon nom a toujours été salué comme juste. Je suis le frère de Mounoussamy, et lorsque je viens vous arracher deux têtes innocentes, deux jeunes gens accusés du meurtre de mon frère, je mérite d'être écouté.

—Monsieur, dit l'attorney, vous perdez votre temps, Klerbbs et Gabriel sont innocens, dites-vous?... Avez-vous entendu mon plaidoyer d'hier?

— Non, *your worship*.

— Ah! si vous l'aviez entendu, vous ne viendriez pas me faire un drame à la pointe du jour... Tenez, je vous prie de jeter un coup d'œil sur ce journal, c'est l'*Evening-Chronicle* de Madras; vous y lirez mon discours.

— Mais, honorable attorney, si, malgré votre discours, mon frère Mounoussamy venait en personne vous dire que Gabriel et Klerbbs ne l'ont pas assassiné!...

Le magistrat recula de trois pas, et laissa tomber le journal.

— Mounoussamy, votre frère, n'a pas été assasiné? s'écria l'attorney, du ton de l'homme qui redoute plus une blessure à travers son amour-propre qu'il ne souhaite la résurrection d'une victime pour laquelle il a plaidé.

— Ah! malheureusement, *your worship*, mon cher frère est mort... Mais voici une lettre qui décharge complétement Klerbbs et Gabriel, et fait retomber sur d'autres la responsabilité du crime.

— Et qui a écrit cette lettre?

— Mon frère Mounoussamy.

— Celui qui est mort?

— Oui, honorable attorney.

— Êtes-vous fou, notre ancien grand-prévôt?

— Voici la lettre. Ayez la bonté de la lire, honorable attorney. Hier en mettant de l'ordre dans les papiers de mon frère, j'ai trouvé cette lettre exposée, bien en relief, pour être découverte à la première perquisition. Elle est à votre adresse comme à la mienne. Le temps presse, lisez cette lettre, au nom de Dieu!

Le magistrat haussa les épaules et lut la lettre de Mounoussamy.

Cette lettre était datée de la veille du jour qui vit disparaître l'Indien dans les ténèbres mystérieuses de la rivière de Lutchmi; elle était ainsi conçue :

« Mon bien-aimé frère,

» Nous partons demain matin pour chasser le tigre, entre le mont des Bergers et les gorges de Ravana. Depuis » un an, je vis avec deux hommes qui veulent me perdre, » et qui jouent avec moi un jeu plein de ruses et d'embûches; j'attends un hasard heureux qui les dévoile, et je » les écrase sous mes pieds comme deux serpents. Je ne connais malheureusement qu'une partie des mille piéges dont » ils m'entourent dans ma propre maison, mais je veux enfin leur fournir l'occasion de se déclarer nettement mes » ennemis. Ils parlent depuis trois mois d'une chasse au » tigre avec tant d'obstination qu'ils me font présumer que » leur plan d'attaque ouverte est attaché au jour de cette » chasse. Je veux donc en finir avec eux. La chasse aura » lieu demain. Il y a dans notre caravane beaucoup de poltrons; ceux-là ne m'inquiètent guère; je n'en attends ni » hostilité ni secours. Je compte d'abord sur moi, et après » moi sur deux jeunes voyageurs, un Anglais et un Français, qui, pour l'honneur de leur nation, ne se feront » jamais les complices de mes deux scélérats. Quant aux » Péons, ce sont des esclaves indiens; le feu d'une amorce les » mettra sur les ailes du vent.

» Mes brigands se nomment Goulab et Mirpour. L'un est » épris de ma femme, l'autre a commis un vieux crime à » Calcutta de complicité avec son ami, et ils continuent à » se servir mutuellement pour exploiter d'autres horreurs. » Si demain je succombais dans cette chasse, il ne faut » pas que la justice s'égare: les assassins ne seront pas impunis; je les dénonce d'avance sous les noms de Goulab » et de Mirpour. Adieu, mon cher frère, je désire en écrivant cette lettre que vous ne la lisiez pas.

» MOUNOUSSAMY. »

A l'habitation du Lac.

Lecture faite, l'attorney retourna la lettre en tous les sens et ramassant *l'Evening-Chronicle*, il relut son discours, confronta les deux pièces, et après avoir balbutié quelques monosyllabes entrecoupés de pauses, il s'éleva jusqu'à la phrases complète:

— Mon grand-prévôt, dit-il, êtes-vous bien sûr que cette lettre soit bien de votre frère? Reconnaissez-vous sa main?

— Si je la reconnais! Tenez, honorable attorney, voici cent lettres de mon frère dans ce portefeuille... Appelez vingt négocians de Madras, montrez-leur l'adresse de cette lettre, et vous verrez si du premier coup ils ne nomment pas Mounoussamy.

— Ah! c'est qu'il faut agir avec précaution dans ces sortes de cas! Je connais mon devoir... la chose jugée!.. Ah!... Je vais mander sur-le-champ les banquiers et les négocians du voisinage...

— Mais avant tout, honorable attorney, faites suspendre l'exécution...

— Oh! il n'y a rien à craindre!.. Nous avons encore plusieurs heures...

Il sonna; deux domestiques parurent, et il leur donna ses ordres.

En attendant les banquiers et les négocians, l'attorney relut encore son discours; et frappant le journal du revers de sa main, il disait:

— C'est pourtant bien clair et de tout point victorieux, ce que j'ai dit là... mes argumens sont indestructibles!... mes remarques subsistent!...

— Oui, disait le frère; mais la lettre...

— Oh! la lettre! la lettre!... ne précipitons rien... il y avait hier cinq juges, et moi... six magistrats unanimes d'opinion!.. nous ne sommes pas six aveugles!... Vous n'avez pas assisté aux débats, vous... mille personnes distinguées y assistaient... il n'y a eu qu'une voix.

— Et les accusés ont-ils avoué leur crime?

— Non, certes, ils ne l'ont pas avoué... La belle raison!... En voyez-vous beaucoup de criminels de cette espèce? Ils se font pendre avant d'avouer... c'est le cœur humain.

Les chefs des principales maisons de commerce de Madras arrivèrent bientôt en toute hâte, obéissant à l'ordre qui leur avait été envoyé à domicile. Tous, sans hésiter, reconnurent la main de Mounoussamy.

— Appelez ici toute l'Inde commerçante, dit l'ex-grand-prévôt, et vous entendrez la même chose, honorable attorney!

— C'est possible!... c'est possible! dit le magistrat... Mais il peut se faire encore que Mounoussamy se soit trompé sur le compte de Goulab et Mirpour... C'était un mari jaloux, qui peut-être...

— Eh bien! honorable attorney, appelez ici Goulab et Mirpour... Appelez la veuve de Mounoussamy... vous serez toujours obligé de convenir qu'en tout état de choses, il ne faut pas exécuter aujourd'hui Gabriel et Klerbbs, et qu'une nouvelle procédure doit commencer. La lettre de Mounoussamy, lue hier à l'audience, aurait sans doute été de quelque poids dans la balance de la justice... c'est incontestable!

— Non! non! cette lettre n'aurait pas détruit l'effet de mon discours... Oh! il y a un passage tiré de Macbeth... *Tous les parfums de l'Arabie*... si vous aviez vu l'auditoire!... quelle pâleur sur les visages!... Non! non! la lettre de Mounoussamy... Cependant il ne faut rien précipiter; je vais envoyer mes ordres au domicile de Goulab et de Mirpour; je veux voir aussi la veuve du nabab, votre frère. Il n'y a pas de concesssion que je ne fasse pour vous satisfaire dans vos justes susceptibilités. Mais, croyez-le bien, Gabriel et Klerbbs sont coupables.

— Honorable attorney! s'écria Talaïperi avec une émotion extraordinaire, ils sont innocens! Je garantis leur innocence sur ma tête! Prenez-moi pour ôtage, enfermez-moi dans le fort; et si ces hommes sont coupables, faites-moi pendre avec eux.

Talaïperi avait un accent si persuasif en disant ces paroles, que l'attorney fut ému lui-même, et qu'il déposa l'*Evening-Chronicle* sur son bureau.

Le magistrat fit ensuite deux ou trois fois le tour de son cabinet, sans dire un mot et les yeux fixés sur le parquet, puis il prit une feuille de papier, la doubla lentement, égalisa les feuillets avec les ongles du pouce et de l'index, et, après avoir essayé plusieurs fois sa plume, il écrivit trois lignes dont il avait l'air de méditer chaque mot.

Un *bailiff* fut introduit: le magistrat lui remit un billet pour le gouverneur. Deux *sheriffs-officers* reçurent aussi de secrètes instructions.

— Monsieur Talaïperi, dit l'attorney, des ordres vont être transmis pour faire suspendre l'exécution à demain; je vois clair maintenant dans l'affaire; il y a d'autres coupables... quatre au lieu de deux!... j'en tiens deux, je vais saisir les autres dans l'instant... Vous pouvez vous retirer: la justice vous remercie de votre zèle. Je vous recommande la plus grande discrétion. Il ne faut pas donner l'éveil aux deux complices de Klerbbs et Gabriel.

Et il fit un signe de tête et de main pour congédier Talaïperi.

— Honorable attorney, dit celui-ci en sortant du cabinet, je ne quitte pas votre maison, je reste dans le vestibule, toujours à vos ordres; mais souvenez-vous bien que Gabriel et Klerbbs sont innocens.

L'attorney fit un signe d'impatience et tourna brusquement le dos à l'Indien.

Une demi-heure après, l'exécuteur des hautes œuvres descendait de son estrade, et rentrait en ville, sans avoir travaillé, ainsi que nous l'avons vu.

L'habitation de Goulab et de Mirpour fut bientôt cernée par une escouade de soldats, ayant en tête quatre *sheriffs-officers*. Les deux Indiens avaient flairé le danger comme des bêtes fauves plus subtiles que les attorneys; mais on trouva trois Péons, de ceux qui avaient déposé dans le procès. Ils furent conduits chez l'attorney-général, qui était en conférence avec le juge criminel et le gouverneur, lord Cornwallis.

Là, les trois Péons, intimidés par les menaces des magistrats et par l'imposante figure du chef suprême de la colonie, firent des aveux décisifs; ils dirent que leurs autres compagnons s'étaient embarqués, le matin même, sur un *Kottamaram* qui faisait voile pour Pondichéry, et qu'ils avaient

reçu des largesses de Goulab ; ils racontèrent les événemens de la chasse aux tigres tels qu'ils s'étaient passés, et déposèrent contre leurs propres dépositions ; ils s'avouèrent coupables, en s'efforçant d'atténuer leur crime, et le rejetant sur Goulab et Mirpour qui les avaient séduits avec de l'or et des promesses brillantes. L'attorney-général leur adressa plusieurs questions, tendant à établir la complicité de Gabriel et de Klerbbs ; mais les Péons ne connaissaient, dirent-ils, ces deux jeunes Européens que par le brillant courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchmi, lorsqu'ils s'élancèrent, seuls, au secours de Mounoussamy, dans le plus terrible des momens.

— Mais, dit l'attorney, c'est sans doute alors que Gabriel et Klerbbs auraient pu assassiner le nabab, puisqu'ils restaient seuls avec lui ?

— Eh ! ils n'étaient pas seuls ! dirent les Péons ; il y avait entre l'Indien et les deux Européens quarante tigres assez forts pour dévorer *Tchina-Palnam !*

— Avez-vous vu aujourd'hui Goulab et Mirpour ? demanda le juge criminel.

— Nous les avons suivis toute la nuit, dans les rues de la ville, et, ce matin, sur la place du Gouvernement. Ils ont disparu lorsque le bourreau s'est retiré ; nous croyions les retrouver à leur habitation, mais ils n'y étaient pas.

— Il est clair comme le jour, dit l'attorney, que ces deux Indiens sont coupables ; mais l'innocence des deux autres accusés n'est pas établie. J'ai dit hier, dans mon discours...

Lord Cornwallis interrompit le magistrat par un léger mouvement de la main, et lui dit, après avoir fait retirer les Péons sous bonne escorte :

— Mon cher attorney, votre zèle est louable, et je l'honore ; mais l'œil le plus clairvoyant peut s'égarer une fois. Écoutez-moi : j'ai reçu ce matin la veuve de Mounoussamy ; j'ai vu les deux prisonniers ; j'ai vu le vieux missionnaire catholique qui a passé la nuit auprès de Gabriel ; j'ai vu Talaïperi, l'ex-grand-prévôt, qui jouit à Madras de l'estime générale ; je connais, de plus, les mœurs de Goulab et de Mirpour, sur lesquels j'exerce depuis longtemps une surveillance particulière. Eh bien ! d'après tout ce que j'ai appris, tout ce qui m'a été confié, tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais, je n'hésite pas à déclarer que Gabriel et Klerbbs sont innocens, et que cependant hier, un tribunal a pu les croire coupables. Les annales de la justice offrent cent exemples de ce genre. Il faut se résigner à la légère contrariété de reconnaître l'erreur.

Le juge criminel approuva, par un geste non équivoque, les paroles du noble lord. L'attorney fit un mouvement de bras et de tête qui signifiait tout ce qu'on voulait, mais on aurait pu voir, un instant après, à la contraction de son nez vulturnien, qu'une violente colère avait été refoulée au fond de son cœur par la suprême parole de lord Cornwallis, ce roi de Coromandel.

Une bonne heure après cet entretien, Talaïperi, muni d'un ordre du juge criminel, également revêtu de la signature du gouvernement, se rendit à la prison, où déjà deux *shériffs-officers* avaient signifié au geôlier la sentence d'élargissement.

Klerbbs et Gabriel, rendus à la liberté, furent conduits par Talaïperi chez le gouverneur, qui leur adressa de nobles paroles.

— Croyez bien, messieurs, leur dit-il à la fin de leur entretien, que je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous faire oublier vos cruelles angoisses de ces derniers jours. Venez souvent à mes soirées de réception, je veux vous serrer la main affectueusement devant la haute société de Madras ; et souvenez-vous que je serai heureux de vous rendre un service de quelque nature qu'il soit, aujourd'hui ou dans l'avenir.

Les deux jeunes gens, émus jusqu'aux larmes, se confondirent en actions de grâces, et sortirent du palais avec Talaïperi.

Un palanquin élégant, ou *landigel*, traîné par deux bœufs blancs, de la race de ceux qui franchissent en quinze heures les trente-trois lieues de Madras à Pondichéry, stationnait sur la place, avec les deux *Boyés* ses conducteurs. Talaïperi montra le palanquin aux deux Européens, en les invitant à y prendre place.

— Où nous conduisez-vous, notre noble ami ? demanda Klerbbs.

— A notre habitation de Tinnevely, répondit l'Indien.

— C'est passer de l'enfer au paradis, dit Gabriel.

— Vous vous trompez, dit l'Anglais à l'oreille de Gabriel ; je crois que vous ne ferez que changer d'enfer.

Gabriel soupira profondément et ne répondit que par un silence expressif.

Comme le palanquin traversait le pont des Arméniens, Talaïperi montra l'habitation de Goulab aux deux amis ; elle était toujours cernée par des soldats, et, malgré l'éloignement, on pouvait distinguer, par les larges croisées ouvertes, des groupes d'officiers de police qui continuaient leurs perquisitions.

— Oh ! dit Talaïperi en allongeant le bras hors du palanquin, cherchez, cherchez l'éléphant, vous ne le trouverez pas ; il faut d'autres yeux pour le voir et d'autres mains pour le saisir !

Gabriel et Klerbbs, bercés par le palanquin, et vaincus par le sommeil, après plusieurs nuits d'insomnie brûlante, s'étaient endormis profondément.

VI.

L'HABITATION DU LAC.

Dans cette vie, il ne faudrait jamais revoir ce qu'on a vu avec plaisir une première fois. Le retour est fatal. L'homme le plus heureux serait celui qui marcherait toujours devant lui, à travers les neuf mille lieues qui cerclent notre petit globe, en disant des adieux éternels à tous les bonheurs de surprise qu'il rencontrerait.

Rentré à l'habitation du lac, Gabriel n'y avait rien trouvé de ce qu'il attendait. Héva était absente ; elle passait dans une modeste maison de Madras les premiers mois de son veuvage, et ne recevait d'autre visite que celle de son beau-frère Talaïperi. L'opulence qui éclatait dans la maison de campagne de Mounoussamy avait disparu avec le maître. Plus de grands festins, plus de convives, plus d'amour, plus de gaîté. Un silence de mort régnait aux appartemens inférieurs ; les oiseaux passaient entre les lames des persiennes ; des guirlandes de fleurs desséchées tombaient des kiosques comme des chevelures de désolation ; les gerbes d'eau ne dépassaient plus le marbre des bassins. L'Eden avait perdu son Ève.

Gabriel et Klerbbs, grâces aux bontés de Talaïperi, auraient pu se croire les maîtres de cette maison. Le sage Indien voulait, par la plus large hospitalité, leur faire oublier des nuits et des jours bien cruels, et honorer, en même temps, le courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchmi, quand ils se précipitèrent héroïquement au secours de son frère.

Le nombre des domestiques attachés au service de l'habitation n'avait pas été diminué ; mais presque tout le personnel en était changé ; quelques Indiens, d'une fidélité éprouvée, avaient échappé seuls à cette épuration. Des serviteurs anglais remplaçaient les Péons douteux ou traîtres. L'intelligence qui avait présidé à l'établissement de cette domesticité nouvelle témoignait assez de l'intérêt qu'Héva portait encore à cette maison, et Gabriel en concluait que la belle veuve quitterait les ennuis de Madras lorsque les convenances le permettraient.

Les deux amis, servis par une vingtaine de domestiques, menaient une vie assez monotone, la seule qui ressemble au bonheur. Klerbbs songea sérieusement à remplir le but de sa mission scientifique, et il consentit à visiter, assis dans un fauteuil, la vaste bibliothèque de Mounoussamy, pour y découvrir l'Histoire des Malabars. Gabriel allait à la chasse au Touraco dans la vaste forêt qui s'étendait de la terrasse de la maison à la montagne. Souvent le jeune savant, aventuré sur les hauteurs du Tinnevely, jetait un regard mélancolique sur la double haie de grands arbres qui ombragent la route

de Madras, et dans chaque plainte du vent il croyait reconnaître le bruit sourd des roues du *tandigel* qui devait ramener Héva sous les douces et flottantes arcades de ses néfliers du Japon; et devant les volières aux treillis d'argent, où mille oiseaux dorés appelaient leur jeune maîtresse au lever du soleil et au tomber du jour.

Un matin, Klerbbs descendit de son appartement en habit de voyage, et fit ses adieux à Gabriel. Il partait, disait-il, pour visiter la province du Carnatic et passer quelques jours à Tranquebar. D'après de nouveaux renseignemens, il comptait découvrir dans cette excursion le manuscrit de l'Histoire des Malabars. Gabriel ne pouvait accompagner son ami : son destin était lié désormais à cette habitation solitaire, que la présence d'une femme devait peupler bientôt de toutes ses grâces, de tous ses enchantemens.

— Mon voyage ne sera pas long, dit Klerbbs, en serrant les mains de Gabriel, et pour l'abréger encore je ne me donnerai aucune peine pour trouver ce que je cherche. Malheur à qui cherche! il ne trouve jamais. Je me laisserai découvrir par l'Histoire des Malabars. Adieu, et ne chasse jamais aux tigres.

— Adieu, Klerbbs, dit Gabriel; reviens-moi bientôt, et écris-moi. A ton retour, tu me trouveras peut-être fiancé.

— Mon cher ami, dit Klerbbs en montant à cheval, je crains que la belle veuve ne se soit brûlée incognito sur le tombeau de son mari, selon l'usage indien.

Les mains des deux amis s'agitèrent quelque temps encore pour échanger de loin des saluts, et Klerbbs disparut au galop dans les massifs d'ébéniers.

Gabriel recommença une vie d'isolement qui ne pouvait lui donner aucune distraction salutaire. Chaque jour, il se préparait à voir lever, à l'horizon de Madras, l'étoile d'amour attendue, et chaque soir, lorsque les ténèbres couraient avec les bois autour du lac, comme un rempart d'ébène, et que les solennelles harmonies des nuits indiennes s'élevaient dans de mystérieux lointains, il sentait que l'espoir conçu à l'aurore, sous des nuages de rose, s'échappait avec le dernier reflet du crépuscule, éteint à l'horizon de la mer. Le jeune homme comprenait qu'il y avait autour de lui une atmosphère de doux poisons, et devant lui un avenir assombri de toutes ses incertitudes; mais il n'avait pas la force de fuir. Il était opprimé par un souvenir d'amour contre lequel il n'y a plus de résistance secourable. Voir une jeune et belle femme dans quelque bourgeoise et froide résidence d'une ville d'Europe, dans une étroite cage de maison; la quitter par un escalier gluant; penser à elle sur le pavé pluvieux d'une rue bruyante, et l'oublier le lendemain, c'est là ce qu'il est aisé de faire, et ce que tous les hommes ont fait. Mais il renait de lui-même, comme le foie de Prométhée, l'amour qui éclata dans un festin, un soir, sous des étoiles sereines, dans le ravissement d'un paysage inconnu, au milieu des parfums qui montent de la terre au ciel, au milieu des fleurs qui jouent dans les cheveux de la femme, au milieu d'une fête qui vous enlève à la réalité de ce monde et vous fait toucher votre plus beau rêve. Un pareil souvenir ne s'évapore plus. Toujours, dans les ennuis qui sonnent avec les heures, on revoit ce festin, ces étoiles, ces fleurs, cette fête, tout ce cortége étincelant qui s'unit à la femme aimée, et fait corps avec elle, et l'élève si haut dans le délire de la passion, que toute autre femme semble n'être plus que l'ombre dérisoire de cette reine, qui porte avec elle toutes les joies du ciel et de la terre.

Gabriel, seul maître de cette maison, retrouvait à chaque pas devant lui la femme absente et adorée. Il y avait partout de délicieuses négligences, de charmans caprices qui attestaient le passage d'Héva; et le Lori familier, qui déployait ses ailes peintes sur le perchoir d'érable, trompé lui-même par toutes les brillantes fantaisies amoncelées au salon sur les laques et les émaux de Chine, entonnait un chant de joie, et secouait gracieusement sa jolie tête pour demander un baiser à des lèvres de corail. C'était partout un éblouissant chaos de toutes les futilités heureuses qui s'embaument aux mains de la femme; des éventails semés d'oiseaux bleus, s'échappant d'un kiosque chinois; des nuages de broderies, délaissés avec une adorable nonchalance; des vases du Japon, sur lesquels une main folâtre avait noué, au couvercle, un nœud de rubans sur la véritable tête da Brahma; des cristaux, à vives arêtes, dont la gueule évasée laissait tomber des tulipes flétries; des dieux de porcelaine à demi brisés; un échiquier, avec toutes ses pièces renversées dans un accès de colère enfantine, sous le coup d'un *mat* trop précoce. La main d'Héva était partout; absente, elle habitait sa maison.

Le beau-frère d'Héva, le sage Talaïperi, quand il revenait de Madras à l'habitation du Lac, disait quelquefois à Gabriel :

— Nous sommes vraiment désolés de ne pas pouvoir vous donner quelques distractions, quelques amusemens de campagne, mais vous comprenez mieux que personne notre position; l'habitation est en deuil. Cependant le Temps, ce Dieu qui console, vous fera, j'espère, de meilleurs jours au sein de notre famille et de quelques bons amis.

Gabriel répondait que cette solitude était pour lui pleine de charmes; qu'il pouvait y exercer royalement sa passion favorite, la chasse, et qu'ensuite, il trouvait deux excellens remèdes contre l'ennui, l'étude et la méditation.

Sur ces entrefaites, Gabriel reçut une lettre de Klerbbs; elle était ainsi conçue :

Tranquebar, juin 18 .

« Mon cher Gabriel,

» Je n'ai pas encore eu le bonheur de trouver l'Histoire des » Malabars, il est vrai que j'ai eu le malheur de la chercher. » J'ai fouillé la province du Carnatic, et la pagode de Vilnour, qu'on m'avait désignée comme une bibliothèque d'histoires indiennes. Fiez-vous aux renseignemens! la pagode » de Vilnour est en ruines; ce n'est plus qu'un recueil de » serpens. Décidément, je ne cherche plus.

» L'autre jour, une société de jeunes Anglais m'a proposé » de faire le septième dans une chasse aux tigres, sur les » bords du fleuve Caveri. Il y a, tout près de Tranquebar, » disaient-ils, un vieux fort ruiné, qui est un club de tigres. » J'ai fait mille remercimens à ces messieurs. Assez de » tigres! n'est-ce pas, Gabriel?

» Je puis recevoir une lettre de vous, à Tranquebar, et, » votre lettre écrite, ne m'écrivez plus; nous nous parlerons » de près; cela vaut mieux.

» Votre bien dévoué,

» Edward Klerbbs. »

La réponse que fit Gabriel à cette lettre est le récit de quelques évènemens survenus la veille à l'habitation du Lac; la voici :

« Mon cher Klerbbs,

» Votre lettre m'a porté bonheur; une chose heureuse n'arrive jamais seule : Héva est ici.

» Hier, au retour de la chasse, à quatre heures du soir, » deux piqueurs ont fait trembler sous leur galop la grande » allée de nauciéas.

» — Voici madame! ont dit les domestiques. Talaïperi » est descendu sur la terrasse pour recevoir la reine du Tinnevely.

» Moi, je n'ai su quel poste m'assigner; il me semblait que » j'étais déplacé partout; j'aurais voulu être sur les arbres, » avec les oiseaux.

» Deux palanquins se sont arrêtés devant le *Chattiram*. » Dans le premier, il y avait les femmes d'Héva; je n'ai pas » vu l'éblouissante forme qui descendait du second; mes yeux » se sont fermés.

» Quand je les ai rouverts, Talaïperi me présentait à Héva; » J'ai senti la terre onduler sous mes pieds : ma poitrine s'est » gonflée; ma langue s'est desséchée d'amertume; mon front » a brûlé les racines de mes cheveux.

» J'ai balbutié une de ces phrases de présentation qui sont » admises comme ne devant rien signifier; la mienne était » tissue d'anglais, de français, de malais et de hollandais. Je » n'ai pas entendu ce qu'Héva m'a dit; mes oreilles sont trop » grossières pour recueillir la mélodie angélique descendue » des lèvres de cette femme!

» Cependant, je me suis révolté contre moi-même et j'ai fait

» un énergique appel à mon courage, comme si j'eusse été en » face d'un extrême péril.

» Oh! j'ai senti que ma destinée était invinciblement liée à » cette femme, que ma vie était dans elle. On n'a qu'une fois » des pressentimens aussi lumineux! elle a été faite pour » moi; un autre l'avait prise contre mon droit; il est mort, » elle est veuve; l'ordre est rétabli.

» Heureusement, dans ce monde qui l'entourait, personne » n'a remarqué mon émotion: tous les yeux ne regardaient » qu'elle; les plus vils esclaves ennoblissaient leurs visages » en regardant le sien.

» Les autres m'ont enhardi; j'ai levé mes yeux sur elle, et » je n'ai rien vu qu'elle après. Elle portait une robe de deuil, » plus rayonnante que la plus belle parure de bal; une gaze » transparente essayait de couvrir ses bras; son col, dé» pouillé de ses ornemens, s'élevait blanc et pur, encadré par » l'ébène fluide des cheveux et le noir du corsage. Une légère » teinte de tristesse semblait lutter sur son visage contre le » sourire près de poindre. Ses yeux n'annonçaient pas trop » de larmes répandues: ils avaient l'éclat velouté de l'iris et » la limpidité du diamant. Lorsqu'elle a paru dans la pre» mière salle, il y a eu dans les volières une furie de chants » de joie et un frémissement d'ailes qui l'ont fait tressaillir » de bonheur.

» Décidément sa tristesse de veuve n'était pas désespérante » pour moi.

» J'attendais qu'elle me parlât, j'avais soif de ses paroles, » et pourtant je désirais me confondre parmi ses serviteurs » qui se sont arrêtés sur le seuil de la salle, et sont rentrés » dans leurs ténèbres et leur néant.

» Elle s'est assise; elle a dénoué le *madras* à la créole qui » couvrait le haut de sa tête; elle a pris un éventail et nous a » priés de nous asseoir à côté d'elle, son beau-frère et moi

» J'ai obéi machinalement. Un miroir voisin m'a dit que » j'étais affreux de pâleur. Je n'ai pas eu le temps d'analyser » mes sensations; je les subissais, en renvoyant mon au» topsie morale à de plus calmes momens.

» — Monsieur, m'a-t-elle dit, j'attendais cette occasion pour » vous exprimer combien je vous suis reconnaissante de votre » noble conduite sur les bords du Lutchmi, et combien j'ai » souffert en apprenant la fatale méprise qui vous a donné » tant de tourmens!

» La confusion de Babel est retombée sur ma langue. Au» cun interprète n'aurait pu traduire ma réponse: j'étais ja» loux de ces oiseaux qui avaient, pour lui répondre, des » concerts dignes d'elle, et qui se pressaient aux treillis des » cages, pour se suspendre à son col d'ivoire, comme un col» lier d'émeraudes vivantes et de rubis ailés.

» Heureusement elle a cru que je lui avais répondu quelque » chose, et elle a ajouté:

» — Votre ami, sir Edward Klerbbs, nous reviendra-t-il » bientôt?

» — Bientôt, ai-je répondu, comme un écho sec qui ne rend » exactement que ce qu'on lui donne.

» — C'est un jeune homme digne de toute estime, a-t-elle » dit en appuyant sur chaque mot; sir Edward a l'esprit fran» çais fondu dans le flegme britannique. Mon mari l'aimait » beaucoup.

» Je sentais que je reprenais mes esprits, et deux mots, » deux mots bien simples que je dois, hélas! entendre sou» vent, m'ont de nouveau bouleversé. Vous ne sauriez croire » tout ce que j'ai souffert d'aigu et de glacé à ces deux mots » *mon mari!* ils emportaient avec eux tant de pouvoir d'un » côté tant de soumission de l'autre!! Je n'aurais jamais cru » que, dans de certaines conditions, ces deux mots fussent » aussi désolans.

» L'arrivée de deux étrangers qui suivaient de près le pa» lanquin d'Héva, m'a soulagé quelques instans. Ce sont les » avocats ou hommes d'affaires qui viennent s'établir ici pour » débrouiller le chaos d'une immense succession.

» Ils étaient à leur aise ceux-là; ils sont entrés comme ils » entrent chez eux; ils ont salué Héva, ainsi qu'ils auraient » salué une femme ordinaire. Comment se fait-il que tout » homme qui la voit pour la première fois ne tombe pas à ses » pieds.

» Le plus âgé de ces hommes d'affaires a ouvert deux croi» sées pour mieux examiner la salle, car le jour baissait. — » Ceci est très beau, a-t-il dit, très beau!... Toute la maison » est de même sans doute: c'est du vrai luxe anglo-indien! » Le mort avait du goût. Mais, dans ce désert, tout cela ne » vaut pas dix mille piastres; nous en aurions cinquante » mille aux portes de Madras! Dans un immeuble la position » est tout... Les dépendances s'étendent-elles bien loin, ma» dame?

» — Monsieur, a répondu Héva, il est tard, je suis un peu » fatiguée, vous causerez de ces choses ennuyeuses avec mon » beau-frère. On va sonner le dîner dans l'instant.

» Elle nous a gracieusement salués, et je l'ai suivie des » yeux tant qu'elle a été visible à travers les salles et les ga» leries qu'éclairait encore le rayon horizontal du soleil cou» chant.

» Excusez-moi, Klerbbs, de vous raconter minutieusement » tous ces détails; je sais en les écrivant que chacune de mes » phrases est accueillie par votre sourire railleur; mais je » vous pardonne votre esprit: j'aime mieux que vous l'exer» ciez contre moi que contre un autre; parce que vous avez » échappé par miracle aux yeux de cette femme, vous avez » une fierté intolérante; un peu de pitié, je vous prie, pour » l'ami moins heureux que vous.

» Au dîner, nous étions cinq. La conversation s'était éta» blie entre Talaïperi et les hommes d'affaires sur la préé» minence commerciale que l'avenir réservait à Calcutta, aux » dépens de Madras. Les hommes ne savent jamais ce qu'il » faut dire devant une femme. Je suis sûr que mon silence, » pendant cette conversation, a été favorablement remarqué » par Héva. Une femme nous distingue souvent pour la plus » mince nuance de conduite et d'à-propos. C'est une erreur » de croire qu'il faut gagner des batailles, et se faire couron» ner de lauriers pour plaire à une femme; il faut quelque» fois se taire et rester immobile, quand les autres parlent et » s'agitent à ses côtés.

» Klerbbs, vous devez me trouver bien vain, n'est-ce pas? » mais il ne tenait qu'à moi de garder mon orgueil au fond » du cœur, à l'exemple de ceux qui s'appellent modestes. J'ai » mieux aimé vous envoyer ma pensée la plus secrète, tout » en relief sur une feuille de papier. Au reste, je me trouve » si absurde, depuis l'arrivée d'Héva, que j'ai besoin, pour » ne pas me désespérer, de me savoir gré de la moindre chose » qui puisse me relever à ses yeux.

» Je vous écris au milieu de la nuit, ma lettre devant partir » à la pointe du jour. La maison est calme, à cette heure, » mais cette tranquillité ne ressemble pas à celle de l'autre » nuit. On sent que la déesse est rentrée au temple; on sent » que cette vaste habitation a maintenant une âme, que ce » silence est bruyant, que ce désert est peuplé. Il y a un » souffle enivrant qui agite les fleurs des kiosques, et le cla» vier des persiennes; il y a une animation divine qui circule » dans l'air et l'embaume; il y a même dans la nature une » expansion de molles extases qui semblent ne venir du ciel » que pour moi.

» Adieu, Klerbbs, adieu mon vieux compagnon de deux » jours. Arrivez! arrivez! je serai plus fort quand je serai » deux.

» Gabriel N*** »

» *P. S.* Goulab et Mirpour se sont dérobés aux poursuites » de la justice. On les a vus se pavaner, en costume européen, » sur le port à Pondichéry. D'autre part, on affirme qu'ils se » sont embarqués pour Batavia.

» N'acceptez aucune chasse aux tigres; ne vous laissez pas » entraîner par ces graves fous, vos compatriotes. Oui, vous » avez raison, assez de tigres; le nom de ces animaux me » zèbre la peau de lames de feu.

» Mon Touraco blanc est sans doute perché sur le volume » de votre Histoire des Malabars. »

G.

Gabriel plia cette lettre, et la déposa sur la table à côté de

son lit, pour ne pas oublier à son réveil de la donner au Télinga.

Puis, il voulut respirer quelques instans l'air de la nuit et la fraîcheur du lac, et s'accouda sur le balcon de sa croisée, à demi voilée par des réseaux de fleurs grimpantes à clochettes.

Les nuits indiennes ont des attraits incomparables ; elles ont l'éclat des jours septentrionaux, et elles vous invitent à les contempler. Gabriel se laissa mollement entraîner à cette séduction de la nature ; il s'oublia devant cette autre reine invisible qui lui parlait avec ses harmonies, et le caressait avec son souffle embaumé. Des gerbes de lumière douce pleuvaient des étoiles, et couvraient, comme une rosée de gouttes d'opale, la cime déliée des montagnes et des bois : le lac copiait le firmament, et lui renvoyait ses constellations ; mais, sur un côté de ses rives, il semblait garder les ténèbres compactes de la nuit, dans des massifs de plantes fluviales, et dans les abîmes de ses grottes. Le regard, qui ne rencontrait partout que l'enchantement et la grâce, s'arrêtait avec une sorte de terreur sur ce coin sombre et mystérieux du divin tableau d'une nuit du Tinnevely.

Gabriel détournait ses regards de cette perspective effrayante, en accusant la nature, qui jette toujours quelque point noir dans son plus bel azur et se complait dans l'imperfection lorsqu'il lui serait aisé d'être parfaite ; puis il laissait encore retomber ses yeux sur ce côté du lac, avec cet instint dépravé qui pousse l'homme à tout ce qui l'afflige et l'arrache à ce qui lui sourit. A force de sonder ces abîmes de ténèbres, Gabriel crut découvrir quelques mouvemens de feuillages qui n'étaient pas excités par les impulsions brutales des animaux et annonçaient au contraire la précaution calme d'un homme intelligent. Un bruit d'eau sourde accompagna un craquement de branches, et une tête humaine se détacha sur la limite des ténèbres, dans un fond d'azur lumineux et étoilé. Gabriel retint son souffle et s'imposa l'immobilité d'une statue, les yeux fixés sur cette étrange apparition.

La nuit donne aux objets une grandeur indéterminée; aussi la tête qui se leva d'entre les noires feuilles parut énorme à Gabriel ; un instant il eut l'idée qu'elle appartenait à un éléphant, et son esprit préoccupé de la crainte d'un danger vague se rassura. De tous les animaux qui se cachent la nuit avec une pensée, le plus redoutable, c'est l'homme. Gabriel avait admis l'éléphant, et il se retirait de la croisée pour gagner son alcôve lorsqu'il entendit distinctement une voix humaine qui sortait de cette monstrueuse tête, et qui, réprimée par la prudence jusqu'au ton le plus bas, arrivait encore distincte et terrible dans cette atmosphère transparente qui semble faire vibrer la moindre plainte de l'insecte sous une immense coupole de cristal.

Gabriel vit ensuite dans le petit golfe des massifs ténébreux les eaux se troubler, perdre leurs teintes lumineuses et se hérisser de petites vagues, comme si des corps agiles et vigoureux les traversaient à la nage pour gagner un rivage invisible. Les rameaux sombres que l'apparition avait agités au bord du lac reprirent leur immobilité de rempart d'ébène. Quelque chose de menaçant et de mystérieux venait de s'accomplir là, mais il n'était donné à personne de le comprendre : ce secret s'était plongé dans les abîmes de la nuit et du lac. Gabriel ne détacha plus ses yeux de ce coin du tableau. Il se posa comme une sentinelle vigilante pour garder le sommeil d'Héva, et cette pensée lui donna des frissons de joie. A l'aube, il descendit sur la terrasse dès qu'il vit les jardiniers sortir de la ferme, leurs instrumens sur l'épaule ; il aborda le premier qui passa devant lui, et après lui avoir fait quelques questions insignifiantes, il lui demanda des nouvelles de ce troupeau d'éléphans privés qu'il avait vu autrefois sur les bords du lac. Le jardinier répondit que la veuve de Mounoussamy les avait donnés au gouverneur, qui les avait placés au jardin zoologique de Madras.

La nuit et le lac gardèrent leur mystère. Gabriel examina de près les massifs de feuillages d'où s'était levée une tête humaine : il vit beaucoup de rameaux brisés à hauteur d'homme et de larges vestiges sur les gazons d'alentour. Il avait eu d'abord l'intention de tout dire à Talaïperi et à Héva, pour attirer leur surveillance sur ce coin de ténèbres et d'embûches ; mais il craignit que la belle veuve ne reprît le chemin de Madras si la campagne ne lui offrait aucune sûreté dans ses nuits. Il adopta l'avis contraire. Il résolut de ne pas révéler cette effrayante apparition et de veiller toujours dans l'ombre, ses armes à la main, prêt à s'élancer vers le lac au moindre signe de danger, à la tête de ses domestiques. Cette idée lui en suggéra une autre ; il regagna sa chambre, rouvrit sa lettre à Klerbbs et ajouta cet autre *post-scriptum* :

« Mon cher Klerbbs, oubliez tout ce que je viens de vous » écrire, et ne pensez qu'à ces derniers mots : — ARRIVEZ » NON PAS EN VOUS PROMENANT, MAIS AU VOL DE LA » VOILE ET DU CHEVAL. J'AI BESOIN DE VOTRE AMITIÉ. »

Il remit sa lettre au Télinga, et trop ému des scènes de la nuit pour songer au repos, il attendit le lever d'Héva sous la colonnade du *Chattiram*, ouverte aux rayons de l'aurore.

VII.

UNE VEUVE DE L'INDE.

Feinte ou vraie, la douleur qui commence avec le veuvage subit chaque jour une décroissance notable, manifestée au moral par des velléités de sourire, et au physique par des nœuds de rubans de couleur modeste. Arrive un jour où quelque parole de gaîté tombe à l'improviste sur une veuve. Soudain un violent effort suspend la douleur, et la sombre dame hasarde un premier sourire d'essai. Une révolution s'opère dès ce moment. Il n'y a que ce premier sourire qui coûte. La robe est chargée de continuer le deuil.

Dans l'Inde surtout, une veuve est si enchantée de ne plus monter sur le bûcher de son mari, grâce à la conquête européenne, qu'elle doit être moins inconsolable que partout ailleurs, les épitaphes exceptées. Nous ne serons donc point étonnés de trouver la belle veuve du Tinnevely dans une phase de consolation assez prononcée quelques jours après sa rentrée à sa maison du Lac. Cependant elle aimait, disait-on, beaucoup son mari. Cela se conçoit encore ; elle s'aimait encore plus elle-même, et une jolie femme, quelque grande que soit sa désolation, craint toujours qu'une désolation trop prolongée ne la vieillisse avant l'âge et n'altère son teint. Elle ne se console pas par indifférence envers le défunt, mais par une tendresse bien naturelle pour sa beauté. On pouvait donc admettre qu'Héva aimait son mari.

Gabriel avait organisé un plan d'attaque assez habile, dans un de ces momens lucides où la passion peut raisonner. Il n'était pas homme à brusquer une déclaration, dès les premiers jours, à une veuve qui aurait pu la regarder comme une insulte à sa robe de deuil. Certainement, il pouvait trouver Didon, mais il craignait Andromaque. Avant tout, notre jeune homme s'était décidé à étudier le caractère d'Héva, en supposant qu'elle eût un caractère, chose rare chez une femme belle, opulente, ennuyée, étourdie, enivrée par un hymne éternel d'adorations. Il voulait aussi laisser supposer qu'il était arrivé graduellement à une passion extrême, et que son amour n'était pas une improvisation d'écolier qui s'éprend de la seule femme rencontrée dans un désert avant de la connaître, et l'oublie à la première distraction. Aussi il adopta une tactique savante, qui consistait à voir Héva seulement aux heures obligées, à l'éviter sans affectation, à la rencontrer toujours comme par hasard, à lui parler avec cette gaîté douce et naturelle qui fait rechercher un homme sans redouter un prétendant.

La scène effrayante et mystérieuse que Gabriel avait entrevue la nuit de l'arrivée d'Héva ne s'étant plus renouvelée, le jeune homme se persuada bientôt qu'il avait été dupe de quelque vision, et sa vigilance s'endormit.

Un matin, Héva descendit au déjeuner avec une robe qui n'était plus le deuil, mais qui n'était pas encore la parure. Elle reçut ce jour-là quelques visites de ses anciens adorateurs européens, convives ordinaires des festins de Mounoussamy. Ces voyageurs sédentaires furent accueillis gracieusement ; Héva leur fit comprendre qu'ils pouvaient rentrer chez elle dans

leurs anciennes habitudes de commensaux et d'amis. Ils n'étaient pas aussi nombreux que du vivant de l'époux : c'est que la plupart se croyant compromis, au moins par leur lâcheté innocente, dans l'affaire de la chasse aux tigres, n'osaient plus rentrer sur les domaines de l'Indien. Gabriel n'avait pas de rivaux bien redoutables dans cette pléiade de désœuvrés amoureux; cependant il les revit avec peine. Ces hommes apportaient beaucoup d'ennuis avec eux; ils gâtaient le salon et le paysage; ils passaient comme un nuage lourd dans l'atmosphère d'azur où rayonnait Héva.

Heureusement Klerbbs arriva pour animer la scène. On était à table vers le milieu du jour; les convives parlaient bas. Gabriel causait avec Talaïperi sur les avantages qu'on retirait de la coupe des bois d'érable à la lune de juin; Héva causait avec sa perruche de choses plus importantes. On entendit un galop de cheval dans l'allée, et l'ombre d'un cavalier passa comme le vent sur la terrasse de la maison.

— C'est sir Edward Klerbbs! s'écria la belle veuve.

Et comme tous les convives se levaient pour le recevoir, le jeune homme entra, tenant d'une main sa cravache et de l'autre une boîte d'acajou.

On s'aperçut qu'il comprimait un mouvement de surprise en voyant Héva parée d'un sourire charmant et d'une robe de couleur inconsolable. Klerbbs baisa respectueusement la main de la jeune veuve et accepta de grand cœur la place offerte à son côté. Gabriel ne sut comment expliquer une douleur froide qu'il ressentit à la poitrine, et un accès de chaleur qui lui tordait les muscles du col; il aurait mis volontiers cette double sensation sur le compte du retour de son ami; mais il y avait quelque chose de trop poignant au fond d'une pareille secousse pour l'accepter dans un sens consolateur.

Klerbbs arrivait de Madras dans un costume de dandy achevé. Il s'excusa gracieusement de se présenter ainsi en habit de voyage, et promit de reprendre l'uniforme des campagnards indiens avant le soir.

— Oui, madame, dit-il en répondant à la première question d'Héva, j'ai fait un voyage délicieux, surtout à la fin, en arrivant. On ne part jamais que pour goûter le plaisir du retour.

— Et la science, sir Edward Klerbbs, où est-elle? dit Héva en souriant et présentant son joli doigt au bec de la perruche.

— La science est en bon chemin, madame : j'ai découvert qu'on peut aller en dix heures de Pondichéry à Madras.

— Avec un bon cheval?

— Avec un mauvais cheval.... voilà la beauté de la découverte.

La conversation s'établissait sur un ton de frivolité joyeuse qui mettait Klerbbs à son aise. Le veuvage était âgé de six mois; c'est un an dans les pays chauds. Klerbbs jugea la position et le terrain du premier coup. Il adopta des allures lestes et fringantes; il se mit au niveau de la douleur modérée qui régnait au logis, et ne fut nullement déconcerté par la présence du frère de Mounoussamy, qui lui-même avait un visage consolé. Pourtant la conversation prit bientôt une tournure étrange, surtout aux oreilles de Gabriel; Héva s'y révéla sous un jour tout nouveau, qui jeta notre jeune amoureux dans de singulières perplexités.

Héva se renversa nonchalamment sur le dossier flexible de son fauteuil et fit cette question :

— Où en êtes-vous de l'Histoire des Malabars? sir Edward Klerbbs?

— Je l'ai, madame, je la tiens.

— Vous l'avez enfin trouvée?

— Non, je l'ai faite.

— En langue indienne?

— Non, traduite de l'indoustani sur l'original.

— Qui n'existe pas!

— Est-ce ma faute, madame, s'il n'existe pas? Peut-on forcer un original à exister? Soyons raisonnable... Ah! madame, je m'aperçois que vous êtes constante : voilà toujours Sliga, votre perruche favorite:

— Toujours, sir Edward; elle est adorable! elle mord comme un ange.

— Tout votre peuple se porte bien dans les volières, madame?

— J'ai perdu Liza.

— Ah! cette pauvre bête! Liza! qui chantait si bien et qui caressait comme un démon.

— Morte, sir Edward.

— A propos, j'ai vu vos éléphans à Madras : ils maigrissent à vue d'œil; ils m'ont reconnu; ils veulent revoir votre lac : l'un d'eux m'a montré de sa trompe six pieds d'eau bourbeuse et il a secoué la tête. — Hélas! me disait-il, voilà maintenant notre beau lac de Tinnevely! Je leur ai promis d'écrire au gouverneur pour leur faire creuser un bassin. Vous voyez, madame, que, dans mon voyage, toutes les branches de la science ont été cultivées avec quelque succès.

— Comment donc! mais c'est merveilleux tout ce que vous avez fait en si peu de temps! La traduction de l'Histoire des Malabars, et une visite à mes éléphans!

— Et trente-trois lieues en dix heures!

— Ah! j'oubliais cela! pardon sir Edward; vous avez fait tant de choses, qu'il est permis d'en oublier une, à la table des matières. Par le serpent *Ananta!* comme disent les Indiens, je ne suis point étonnée que votre départ ait été si précipité, et votre court voyage si long. Eh! mon Dieu, vous aviez le Gange à boire!

— Non, madame, plaisanterie à part, ce petit voyage aura quelque résultat; vous verrez.

Héva, sur cette phrase, hasarda le premier éclat de rire de son veuvage. Gabriel sourit du bout des lèvres. Les convives étaient ébahis.

— Avez-vous eu quelques aventures amusantes? dit Héva revenue au sérieux.

— J'ai failli en avoir deux. La première à Bangalore; j'ai eu le projet d'enlever Lakcmi, la statue de la déesse de la beauté; j'en aurais fait don à la galerie nationale de Londres; mais sir Wales l'avait achetée et laissée sur place dans sa pagode de Bangalore, où il va la saluer deux fois par jour; fantaisie d'Anglais! J'ignorais cette circonstance, et croyant que Lakcmi appartenait au public voyageur, je l'avais descendue de son piédestal, et placée sur un *garri* traîné par deux bœufs. Je me votais déjà des remercimens au nom de la science, lorsque sir Wales, qui venait faire sa première adoration à Lakcmi, m'a rencontré triomphant comme Pâris enlevant Hélène. Nous avons eu une discussion fort vive, et un duel au pistolet dans la pagode déserte de Bangalore. J'avais pour témoin la statue de Varahavataram, incarnation de Wichnou en sanglier; le témoin de sir Wales était Matsyavataram, l'incarnation en poisson. Sir Wales a reçu une balle dans le gras de son épaule, qui est heureusement fort gras. Touché de son malheur, je lui ai replacé Lakcmi sur son piédestal; il m'a exhibé ses titres de propriété; je me suis excusé; nous nous sommes quittés bons amis.

— Et votre seconde aventure, sir Klerbbs?

— La seconde est un secret.

— Ah! vous avez des secrets pour vos amis, sir Edward, ce n'est pas bien!

— Moi! je n'ai point de secrets! Je suis tombé dans le secret d'un autre, voilà tout.

— Quelque belle brahmanesse, au teint d'érable, que vous avez conduite à Madras?

— Oh! vous serez à mille lieues de mon secret, tant que vous ne sortirez pas des brahmanesses!

— Sir Edward, dit Héva en se levant, donnez-moi le bras, et allons respirer un peu de fraîcheur sous les arbres; on étouffe dans cette salle.

On se divisa deux à deux; Gabriel seul ne prit aucun compagnon de promenade; il voulait méditer sur ce bizarre entretien, si frivole en apparence, et qui semblait cacher au fond une intimité significative entre la belle veuve et sir Edward Klerbbs.

Héva et le jeune Anglais se promenaient d'un pas négligent, et ils avaient l'air de continuer la conversation de la table. Héva marchait avec sa gracieuse nonchalance de créole, son bras suspendu au bras de Klerbbs, et, par intervalles, les boucles de sa chevelure superbe s'agitaient, sous un accès de

gaîté triste, comme de petites vagues d'ébène sur l'ivoire velouté des épaules. Klerbbs abattait, comme Tarquin, du bout de sa cravache, la tête des fleurs agrestes qui dépassaient le niveau du gazon. Des éclats de rire mélodieux, que les femmes, dans certaines occasions, puisent à la source des pleurs, retentissaient sous le portique sonore du *Chattiram*.

Gabriel suivait de loin tous leurs mouvemens, et ses lèvres convulsives semblaient vouloir exprimer un monologue de désespoir qui mourait sur elles; devant ses yeux, tous les objets avaient changé de forme et de couleur. Le lac, d'un vert limpide, était plombé comme le Cocyte; les arbres se déguisaient tous en cyprès; un crêpe sombre éteignait les rayons du soleil; la campagne prenait l'aspect d'un cimetière et l'air murmurait des plaintes confuses comme les paroles souterraines des morts!

Enfin, Gabriel éprouva la sensation de l'âme du purgatoire soudainement amnistiée, en voyant le bras d'Héva se détacher de Klerbbs. L'entretien mystérieux était sans doute épuisé. La veuve marchait vers son beau-frère Talaïperi, et Klerbbs vers Gabriel.

Avec une étourderie brusque et feinte, Klerbbs serra les mains de son ami, qui se les laissa serrer, et lui dit:

— Enfin, mon cher Gabriel, nous voilà l'un à l'autre. C'est pour vous que j'arrive, et j'ai failli voir tomber le jour sans vous parler..... Eh bien! quelle étrange figure avez-vous?..... Vos mains sont froides, avec trente-trois degrés Réaumur!.. Voyons... parlez... Pourquoi m'appeler du fond du Coromandel pour me tendre une main glacée et garder un silence de fantôme?

— Sir Edward, êtes-vous mon ami? dit Gabriel d'une voix qui cherche la respiration à chaque syllabe.

— En doutez-vous?

— J'en douterai, si vous me refusez ce que je vous demande.

— Demandez, demandez.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ.

— Ah! pour le coup! laissez-moi rire un peu... C'est pour cela que vous m'avez appelé?... Pour me congédier!... Mais songez que j'ai fait cent vingt lieues tout d'un trait! Êtes-vous fou, Gabriel?

— Oui.

— Mon Dieu! quel *oui!* Comme vous avez dit ce *oui!* Je voudrais prendre ce *oui!* et l'empailler pour le donner à Talma!

— Sir Edward, voudriez-vous avoir la bonté de parler une minute sérieusement?

— Je veux bien.

— Savez-vous que j'aime cette femme, sir Edward? que je l'aime d'un amour effréné, comme on doit aimer dans ce pays et avec ce soleil? d'un amour qui s'est formé de toutes les passions que le ciel de l'Inde a versées dans ce désert, et qui n'ont trouvé, depuis la création, que moi pour les recueillir et m'en incendier le cœur!

— Après, Gabriel?

— Consentez-vous à partir maintenant, sir Edward?

— Où voulez-vous que j'aille, Gabriel? J'ai épuisé l'Inde... Voulez-vous me forcer à fonder une seconde ville? Vous savez que cela porte malheur...

— Sir Edward, il y a des limites à la raillerie, entre amis!... dit Gabriel avec une dignité menaçante.

— Donnez-moi votre main, Gabriel, dit Klerbbs affectueusement; vous me croyez votre rival, n'est-ce pas?... Vous êtes dans l'erreur... Un jour, un jour solennel... souvenez-vous-en!.. je vous dis que je n'aimais pas Héva... C'était un de ces jours où l'on ne peut mentir... D'ailleurs, je vous connaissais à peine... Aujourd'hui, je ne l'aime pas plus qu'alors...

— Vrai! bien vrai, Klerbbs!

— Sur mon honneur de gentilhomme, je n'ai jamais aimé cette femme!

— Les apparences sont bien trompeuses, alors!

— Comme elles le sont souvent dans les affaires de la vie, comme elles le sont toujours dans les passions.

— Et pourquoi ne l'aimez-vous pas, cette femme?

Gabriel fit cette question par étonnement et par curiosité; mais au fond de ces deux motifs, il y avait un sentiment étrange et inexplicable. Gabriel voyait quelque chose de vaguement injurieux pour lui et pour Héva dans cette froide indifférence de Klerbbs. On sent quelques grains d'estime dans la provision de haine que l'on porte à un rival: on lui sait gré d'abord de la préférence donnée à la femme qu'on aime, et après on le déteste cordialement.

Klerbbs recula de deux pas devant cette question de Gabriel. Celui-ci la répéta.

— Bien! voilà maintenant qu'il va s'irriter contre moi parce que je n'aime pas son Héva! dit Klerbbs en riant.

— Oui, pourquoi ne pas l'aimer puisqu'elle vous aime?

— Elle m'aime! elle m'aime! dit Klerbbs avec accompagnement d'éclats de rire; où diable avez-vous découvert cela?

— Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Vous étiez aveugle quand vous l'avez vu, mon ami!

— Klerbbs, vous me trompez avec une adresse infernale; vous avez l'esprit français et le génie anglais.

— Gabriel, ayez confiance en moi. Votre esprit français parle des femmes légèrement et à tout propos; notre génie anglais a plus de réserve. Doit-on, parce qu'une femme est dix fois millionnaire, la ruiner dans sa réputation? Voilà donc ce que vous exigeriez de moi! Heureusement Héva ne peut être ruinée ni dans sa fortune, ni dans son honneur. Remarquez bien, Gabriel, mon geste, mon visage et ma voix sont sérieux... vous doutez encore?... quelle méfiance acharnée!... Voyons, que faut-il faire pour vous mettre à votre aise et vous calmer l'esprit?

— Il faut partir.

— Je partirai... Quand?

— Aujourd'hui.

— C'est bientôt... Gabriel... si vous remettiez mon exil à demain?

— Ce diable d'homme! on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou non!

— Gabriel, il faut vraiment que nous ayions été dévorés tous deux par des tigres et des *attorneys* pour que je me résigne à subir les tortures que vous me donnez depuis une heure! Mon amitié montre une patience à toute épreuve... Gabriel, je vous jure, foi de gentilhomme, que je partirai demain!

— C'est impossible demain!... Si je vous revois encore une fois... deux minutes... votre bras au bras de cette femme... elle riante ou mélancolique, comme tantôt... vous familier, comme un homme heureux... elle, avec cette grâce d'enfer qui damnerait un ange du paradis!... vous, avec ce visage calme qui ne désire rien... Si je vous revois ce soir à table, votre coude touchant le sien, votre pied sur la frange de sa robe; si je vous revois à la nuit tombée, elle et vous regardant les mêmes étoiles, foulant les mêmes gazons, cueillant les mêmes fleurs, respirant les mêmes parfums, je sens que ma pauvre raison ne luttera pas contre mon désespoir; je sens que mon front se brisera, et que malgré moi mes pieds emporteront ma tête jusqu'à vous deux, ma tête avec des yeux sanglans, des lèvres d'écume, des sourires de fou! Klerbbs! sauvez-moi de cette désolation! Partez! partez!

Klerbbs prit les mains de Gabriel.

— Je partirai... dit-il d'une voix dont l'émotion garantissait la sincérité... je partirai, Gabriel... mais, avant de partir, je voudrais au moins savoir pourquoi je suis venu... Vous aviez sans doute un motif quand vous m'avez appelé?... Quelque grand danger?...

Gabriel mit ses mains sur son front comme pour recueillir ses souvenirs.

— Voulez-vous que je vous montre votre lettre, Gabriel?

— Ah!... je me rappelle!... oui... il y avait un danger!... je le croyais, du moins...

— Je l'ai cru aussi, moi... je suis arrivé avec ma boîte de pistolets et en costume de bataille, en habit de bal, pour ne pas être enterré comme un paria, en cas de mort. J'entre, et je vous trouve à table! à table avec Héva! avec Héva que je ne croyais plus revoir... quelque jour vous saurez pourquoi... car, puisqu'il faut tout dire, lorsque je suis parti, Gabriel, c'était sans projet de retour... je comptais ne plus vous ren-

contrer qu'à Paris. J'allais à Tranquebar pour une affaire qui m'occupe depuis mon arrivée dans l'Inde...

— L'Histoire des Malabars?

— Bah! cette histoire est un conte!... Je vais vous dire mon secret... Ce n'est pas mon habitude de dire des secrets... J'allais à Tranquebar pour me marier.

Gabriel fit un bond comme un tigre frappé au front d'une balle.

— Oui, Gabriel, poursuivit Klerbbs. J'épouse la fille du consul anglais, une jeune demoiselle charmante, avec laquelle on m'a fiancé à Londres. Je me désennuyais en courant l'Inde pour attendre la majorité nuptiale de miss Erminia, ma belle prétendue, dont je suis raisonnablement fou. Cette ancienne passion m'a sauvé d'Héva. Maintenant vous savez à peu près tout. Êtes-vous content? Non, pas encore?... Voulez-vous voir vingt lettres de mon futur beau-père, sir Douglas W..., consul à Tranquebar? Voilà mon portefeuille... lisez... Voulez-vous voir le portrait de ma femme à douze ans? une miniature de Swift? la voilà sous mon jabot de batiste, en épingle : un portrait pas plus grand qu'un *half-crown*. Voulez-vous voir miss Erminia, ma prétendue? venez à Tranquebar; ce n'est qu'à trente lieues de Pondichéry; vous connaîtrez une ville curieuse : les Indiens la nomment *Taraganbouri, la ville des ondes de la mer!* Voulez-vous danser à mes noces? venez le 24 juillet prochain, vous signerez au contrat.

— Klerbbs, dit Gabriel profondément ému, s'il y a au monde une amitié sainte, c'est la nôtre; elle a été contractée dans une nuit formidable; elle fut écrite en caractères d'étoiles dans le ciel; elle était vieille d'un siècle le lendemain. J'ai foi dans cette amitié. Excusez mes doutes, ils sont le triste fruit d'un amour qui, dans son délire, méconnaît l'amitié... J'ai été injuste... oui, vous avez besoin de repos... vous partirez demain...

— Bien! vous me donnez un sursis... je vois que je n'ai encore gagné que la moitié de votre confiance.

— C'est elle! c'est elle maintenant que je crains!... une femme jeune, vive, capricieuse, passionnée, libre, maîtresse de ses actions...

— J'entends, vous redoutez une scène à la Putiphar... eh bien! nous ne nous quitterons plus jusqu'à demain... Vraiment, vous avez un visage d'agonie; je veux vous ménager comme un convalescent; je veux mettre du luxe dans la complaisance de mon amitié. Je ne verrai qu'avec vos yeux, je ne marcherai qu'avec vos pieds, je ne dormirai qu'avec votre sommeil. Est-ce assez?

— Non.

— Ah! Gabriel, vous mettez du luxe dans votre exigence.

— Mon Dieu! est-ce ma faute à moi si je sens toujours bouillonner mon sang au souvenir des regards qu'elle vous a lancés! au souvenir de son cri de joie qui saluait ce matin votre arrivée... Klerbbs, donnez-moi la vie, accordez-moi une dernière faveur : rompez violemment avec cette femme; je veux que vous ayez le courage d'être son ennemi.

— Donnez-moi un plan d'attaque.

— Vous savez combien elle aime Sliga, sa jolie perruche...

— Oui... elle n'aime que cela...

— Je vais la tuer sur son perchoir...

— Pauvre bête!

— Et quand Héva désolée demandera l'auteur de ce crime, vous direz : C'est moi!

— Gabriel, c'est votre dernière exigence, n'est-ce pas?

— Oui, Klerbbs.

— Je dirai : C'est moi!... mais, pour ne pas mentir, je vais moi-même tuer l'oiseau.

Et Klerbbs fit quelques pas résolus dans la direction de la maison; Gabriel le retint vivement.

— Je suis content, dit-il, je tiens votre dévoûment pour accompli. Laissons vivre Sliga...

— Avouez, Gabriel, que vous êtes aussi un peu jaloux de la perruche...

— Je suis jaloux de tout; jaloux de la fleur qu'elle touche, de l'arbre qu'elle regarde, du hamac qui la berce, de l'air qui l'environne, de la brise qui joue dans ses cheveux, de l'Indri qui lutine avec elle; jaloux de tout ce qui lui donne un sourire, une larme, un bonheur!

— Alors, mon cher Gabriel, remerciez les tigres! Eh! que deviendriez-vous, mon pauvre ami, si son puissant mari vivait encore? Avec un peu de raison, Gabriel, on se console de la jalousie de l'arbre, de la fleur, de la brise, de l'oiseau; mais un mari! un mari!... vous seriez mort étranglé par le désespoir!

— Mort!

— Que les tigres soient bénis!... Maintenant, Gabriel, il faut que je vous donne le secret de mon dévoûment pour vous, car ce dévoûment vous paraîtrait fabuleux si vous aviez votre sang-froid. Il n'est sorte de service que je ne sois prêt à vous rendre. Si j'aimais Héva, je vous l'aurais sacrifiée; jugez de mes dispositions à votre égard. Vous m'avez tantôt rappelé la terrible nuit qui commença notre amitié; vous n'avez oublié qu'une chose, un cri, un seul cri d'héroïsme, un cri élancé de votre poitrine avec un accent de vérité sublime qui vibre encore dans mon cœur. Vous l'avez oublié, vous?

— Probablement...

— C'est bien esprit français de l'oublier, c'est bien génie anglais de s'en souvenir. Toujours donc je me rappellerai cette scène de l'arbre du Lutchmi, lorsque vous vous écriâtes, les mains dans vos cheveux et les yeux étincelans de courage : — *Oh! il faut le secourir à tout prix!...* Celui que vous vouliez secourir... c'était le mari d'Héva!

— Encore aujourd'hui, s'il vivait, j'irais le secourir dans le même danger. Il me semble que tout cela est fort naturel... N'avez-vous pas fait la même chose, vous?

— Moi! je vous ai retenu! Je ne me sens pas assez d'héroïsme pour affronter tous les tigres du Bengale au bénéfice d'un mari indien. J'adore à genoux celui qui le fait, mais je ne l'imite pas. Or, maintenant, s'il y a un homme digne d'Héva, c'est vous; oui, vous avez gagné ce paradis.

— En attendant, je suis à l'enfer.

— Patience! mon cher damné, tout finit dans ce monde, même le malheur... Assez de lamentations aujourd'hui... notre absence sera remarquée... rentrons, Gabriel... Me permettez-vous, mon ami, de proposer une partie d'échecs à votre Héva?

— Non.

— Quel *non* sec! C'est l'élixir du despotisme en trois lettres... Ah! je vois qu'il vous reste encore au cœur une ombre de défiance... je veux l'effacer... Gabriel, vous croyez qu'Héva m'aime... vous le croyez?... Eh bien! Héva me déteste; en voici la raison : je suis le seul homme qu'elle n'a pas enchaîné à son palanquin. Elle m'a prodigué les agaceries en pure perte; elle m'a donné de ces regards qui font mourir, et j'ai vécu; elle a chanté à mes oreilles des mélodies de sirène, j'étais sourd. Si j'eusse donné dans le piége, elle aurait, le même soir, mêlé mon nom aux éclats de rire qui réjouissaient son mari. Je n'ai pas voulu donner ce plaisir à l'un et à l'autre; mais Héva, l'orgueilleuse, a regardé ma froideur étudiée comme une insulte à ses charmes toujours victorieux; elle n'avait point d'amour à me donner, elle m'a donné de la haine. Ce matin, elle a cru que mon retour était un repentir : mon langage l'a détrompée. Enfin, elle m'a retiré sa haine pour me donner son estime, là, tantôt, en tête-à-tête sous les arbres, lorsque je lui ai dit mon secret, en lui annonçant mon mariage et mon ancienne passion pour miss Erminia. Cela donnait pleine satisfaction à son amour-propre de coquette, et elle m'a quitté joyeusement avec ces mots : — Ah! sir Edward, si votre cœur eût été libre, vous m'auriez aimée! — Adorée à genoux! lui ai-je dit. Et vous l'avez vue courir comme une gazelle vers son beau-frère Talaïperi.

Le rayon du sourire et l'éclat de la jeunesse reparurent sur le visage de Gabriel. Les deux amis échangèrent encore quelques paroles affectueuses, et se dirigèrent vers l'habitation.

Comme ils traversaient la terrasse, un des amoureux espagnols, dont le nom avait quatre noms et trois Y, les aborda tristement et leur dit :

— Vous ne savez pas la nouvelle, messieurs?

— Nous ne savons pas la nouvelle, répondit Klerbbs.

— La voici : les deux hommes d'affaires de madame arrivent à l'instant de Madras, et ils annoncent la décision du conseil colonial. Toute la fortune de Mounoussamy appartient au frère. Héva n'aura rien, pas même sa dot!

—Héva est ruinée! s'écria Gabriel transporté de joie. Oh! tous les bonheurs m'arrivent aujourd'hui!

— C'est un coup de politique anglaise, dit l'Espagnol, qui ne fit aucune attention au cri joyeux de Gabriel ; c'est un coup de juge anglais. On a voulu assurer la plus grande fortune de l'Inde contre les caprices d'une femme, et la maintenir sur la tête d'un Indien dévoué qui sera naturalisé anglais au premier jour. Quelle injustice! même la dot!... On dit qu'il n'y a pas eu de contrat.

— C'est sagement jugé, dit Klerbbs, j'approuve la décision.

L'Espagnol regarda Klerbbs fixement et courut annoncer la nouvelle à ses compagnons d'infortune amoureuse.

— Maintenant, dit Gabriel à Klerbbs, je suis à mon aise vis-à-vis de la belle veuve. Ma délicatesse est en bonne position. Je tremblais à l'idée qu'elle ne prît mon amour pour une spéculation d'aventurier. Ce soir même, je brusque ma déclaration. Qu'en pensez-vous?

— Oui, le moment est favorable. Si elle vous ménage un tête-à-tête, prenez l'occasion aux cheveux.

En entrant dans le vestibule, ils trouvèrent Talaïperi et les deux hommes de loi qui s'entretenaient à voix basse de l'affaire de l'héritage; Héva, nonchalamment étendue sur un divan, souleva sa tête et leur dit : — Messieurs, voilà une heure que vous murmurez des phrases ennuyeuses à mes oreilles. Allez dire aux juges coloniaux qu'ils sont des sots, et que tout soit fini.

Puis, s'adressant aux deux jeunes gens, elle leur dit, d'un ton de gaîté charmant :

—Messieurs, félicitez-moi, je viens de perdre dix millions... Voulez-vous les jouer aux échecs, sir Edward ?

— Madame, dit Klerbbs, je ne suis pas assez riche pour faire votre partie, il vous reste votre grâce et votre beauté. Si j'étais le Pérou, je me jouerais contre ce reste de votre fortune.

— Et le Pérou perdrait! sir Edward.

— Tant mieux pour le Pérou! il serait bon à quelque chose, au moins. Je ne refuse pas de faire votre partie, madame, mais vous gagnez avec une promptitude désespérante pour moi. J'ai l'honneur de vous proposer un adversaire plus digne de vous.., mon ami Gabriel. Il a joué avec Deschapelles à Paris, et avec le brahmane Tiéki à Djagrenat.

— Et j'ai perdu, dit Gabriel en s'avançant de quelques pas avec une vivacité déguisée en nonchalance.

— Ah! dit Héva, monsieur a joué avec Deschapelles! quel avantage vous faisait-il?

— J'en rougis, madame, il me donnait la *pièce*.

— Mon oncle, le grand juge de Batavia, recevait de M. Deschapelles le *pion* et *deux traits*. Ils ont joué à Anvers. Voulez-vous bien placer vos pièces, monsieur Gabriel... vous mettez votre reine noire sur la case blanche!... vous êtes distrait... vos pions ne sont pas en ligne... bien maintenant!... à vous le *trait*, monsieur Gabriel, je suis chez moi.. ah! le *gambit de la reine!* c'est du nouveau dans l'Inde...

— Mais vous n'intéressez pas la partie? dit Klerbbs.

— Oui, c'est juste... voyons, prenons un enjeu...

— L'honneur? dit Gabriel.

— Quelque chose de moins, dit Héva, et qui ne soit pas si cher.

— Me permettez-vous de faire votre jeu, madame? dit Klerbbs.

— Faites, sir Edward.

— Si Gabriel perd, il vous écrira un madrigal dans cette langue française que vous aimez tant; si vous perdez, vous lui donnerez votre perruche qu'il aime tant.

— Accepté! dit Héva.

— Je vais préparer une cage pour Sliga, dit Klerbbs.

— Oh! dit Héva, sir Edward, ne faites pas tant le fanfaron pour le compte d'autrui... *Échec au roi!*

— Déjà!, dit Klerbbs; au quatrième coup. vous avez, madame, des prétentions au *mat?* .. C'est le *coup du berger*!... il n'est pas neuf!. . c'est un berger indien qui l'a inventé.

— J'ai perdu! dit Gabriel.

— Mais c'est une surprise! dit Héva, recommençons.

— Je ne sais pas jouer, dit Gabriel en riant; vous le voyez.

— Alors payez, dit Klerbbs, voici mon crayon et du papier de Chine.

Gabriel écrivit alors ce sonnet :

A UNE BELLE VEUVE.

Partout j'ai promené ma fortune inconstante!
J'ai franchi, du cap Horn aux glaces des Lapons,
Les mers sur les vaisseaux, les fleuves sur les ponts;
Bien des nuits j'ai dormi sous l'arbre et sous la tente.

Polaires océans où tombent les harpons,
Blancs déserts sablonneux, solitude éclatante,
Tout m'attire et me plaît, toute zone me tente.
Dès qu'un pays lointain m'appelle, je réponds.

J'ai vu l'Américain noir et nu dans sa case;
Cent fois, comme d'habit, j'ai changé de climat;
J'ai bu l'eau du Niger, du Nil et du Takase.

J'allais chercher l'amour aux harems du Caucase;
La reine de ces lieux, me fixant sur ma case,
Avec ses beaux yeux noirs m'a fait échec et mat!

— C'est charmant, monsieur Gabriel! dit Héva en prenant le papier, laissez-moi le relire.

— Ce serait assez bon à Dromtheim, dit Klerbbs, chez l'évêque d'Islande, qui est le premier joueur d'échecs des pays froids; mais, au cœur de l'Inde, ce n'est pas assez brûlant, mon cher Gabriel.

— Taisez-vous donc, sir Edward, dit Héva, en le frappant au visage avec une tige de réséda fleuri, vous êtes un vilain jaloux. Ces vers sont charmans; sir Edward n'en a jamais adressé de meilleurs à miss Erminia.

— J'attends sa majorité, je respecte les mineures. On est très médisant à Tranquebar.

— Monsieur Gabriel, dit Héva, j'allais vous offrir votre revanche aux mêmes conditions, mais voilà mon cher beau-frère qui a son sixième secret d'aujourd'hui à me dire à l'oreille; je comprends son signe. Peut-être veut-il me rendre mes dix millions... Je suis désolée de vous quitter, messieurs, pour dix millions.

Héva se leva et présenta sa main à Gabriel avec une grâce de jeune reine. Le jeune homme, ivre de joie, oublia qu'il avait des lèvres et baisa la main avec le front.

— N'avez-vous pas encore une main, madame? dit Klerbbs en se baissant.

— Allez vous marier! lui dit Héva et elle sortit.

Le rayon qui éclairait la salle s'éteignit devant Gabriel.

Héva ne reparut plus dans cette journée. Le dîner fut triste; elle n'y était pas. On se disait à l'oreille qu'un Indien de la campagne avait annoncé que Mirpour et Goulab, arrêtés à Calcutta, venaient d'arriver prisonniers à Madras, et que leur jugement aurait lieu dans deux jours. Cette nouvelle replongeait Héva dans de tristes souvenirs et recommençait pour ainsi dire son veuvage. Ce soir-là, on éleva quelques doutes sur la sincérité de la gaîté d'Héva. On joue la joie comme la douleur.

Klerbbs et Gabriel se retirèrent dans leur appartement d'assez bonne heure. Gabriel s'était emparé de Klerbbs, et, sous prétexte de causer avec lui et de fumer jusqu'à minuit, il fut son geôlier.

La nuit était sombre et orageuse. Le tonnerre grondait vers le sud. Les éclairs illuminaient le lac comme un miroir ardent. L'horizon envoyait des rugissemens sourds et des échos de foudre. Les deux amis s'accoudèrent au balcon, derrière le rideau flottant de fleurs pariétaires, plongés tous deux dans ce mystérieux silence qui se fait aux demeures de l'homme quand le ciel indien parle aux déserts.

Tout à coup, Gabriel se rapprocha de Klerbbs avec pré-

caution, mit ses yeux dans ses yeux, et détournant la tête, puis s'inclinant du côté du lac, il sembla lui dire :

— Regarde !

VIII.

UNE NUIT DE TERREUR.

Le souffle s'arrêta sur les lèvres de Gabriel. Klerbbs appuya sa tête sur la rampe du balcon, et à travers le réseau des fleurs, il suivit la direction donnée par le signe de Gabriel.

Sur un coin des bordures ténébreuses du lac, et à la lueur rapide d'un éclair, on vit se détacher un profil humain dans un fond lumineux.

En Europe, et dans nos campagnes, presque peuplées comme les villes, une semblable apparition n'exciterait aucune défiance; mais, sur un point reculé de la province de Madras, et à cette époque de la colonisation, la présence d'un être humain, à minuit, dans un désert était effrayante.

L'habitation n'avait pourtant rien à redouter d'un ennemi isolé; elle était même défendue contre les attaques des hommes et des animaux : sa seule porte roulait son bois de fer, à triple couche, sur des gonds de bronze, comme la porte d'une pagode. Les légères persiennes des croisées inférieures cachaient des panneaux de métal, semés de clous, comme les comptoirs des banquiers, à la cité de Londres. Ce système de fortification domestique suffisait pour décourager les Indiens marrons, et les Péons infidèles. Au reste, aux heures du milieu de la nuit, personne n'osait s'aventurer autour de l'habitation. Souvent les tigres, attirés par l'odeur des chevaux et des bœufs, venaient bondir sur les étables, et disparaissaient comme des oiseaux de proie, devant l'immobilité menaçante des portes, qui semblaient les regarder avec leurs soupiraux ronds et illuminés. Les tigres noirs, plus hardis que les autres, s'accroupissaient quelquefois, comme des sphinx, sur les marbres de la terrasse, et promenaient autour d'eux des regards tranquilles et insolens, comme si, pendant la nuit, l'univers leur appartenait. Ces monstres sont les plus effrayans que l'Asie ait inventés : ils regardent l'homme avec une attention étrange, et attachent sur sa face leurs grands yeux, dont les orbes sont d'ébène, avec un cercle de vif argent.

Klerbbs recula dans la chambre sur la pointe des pieds, ouvrit doucement sa boîte à pistolets et revint, armé des deux mains, reprendre sa place au kiosque, après avoir éteint la lampe.

À chaque rayonnement de l'éclair, la sombre et mobile silhouette se dessinait toujours pardessus les masses ténébreuses; et dans ce moment, rapide comme la pensée, on pouvait même voir s'agiter des boucles de cheveux sur le front du fantôme du lac.

Klerbbs mit ses lèvres sur l'oreille de Gabriel, et lui dit, d'une voix si basse qu'elle était presque le silence :

— Un ami ne vient pas, tête nue, dans une nuit d'orage, dans une ménagerie de tigres, prendre cette position au bord du lac.

— C'est juste ! dit Gabriel sur le même ton.

— Donc, c'est un ennemi, dit Klerbbs... Il y a cinquante pas à peu près d'ici au lac... Qu'en pensez vous?

— A peu près.

— Je vais les mesurer avec une balle.

— Attendez, Klerbbs... j'entends du bruit dans l'allée de la ferme .. les feuilles sèches remuent... c'est ce pauvre Courà qui a peur de l'orage, et vient demander asile!... Ce chien est intelligent; il a flairé quelque chose dans l'air... il s'arrête... il allonge son museau vers le lac... il se rapetisse, et marche à plat ventre du côté de l'apparition...

Klerbbs, le pistolet tendu, pressa la détente au premier éclair. Le coup de feu retentit comme un éclat de tonnerre dans cette solitude aux mille échos. Puis un silence de mort retomba sur les rives du lac.

— Voilà un horrible mystère, dit Gabriel; Courà n'a pas aboyé!

— Oh ! dit Klerbbs, maintenant que le fantôme est tué, descendons et allons le classer. Je n'ai jamais vu de fantôme indien.

— Comment savez-vous qu'il est tué? dit Gabriel.

— Eh! n'ai-je pas tiré sur lui ?

— Oui.

— Eh bien ! il est mort.

— Et ce chien ! ce chien qui n'a pas aboyé, qui s'est avancé vers l'apparition et qui ne revient pas... Courà ! Courà ! Courà !...

— Je vais l'appeler, moi, vous allez le voir accourir... Il faut prendre la voix du bonze enrhumé... Courà ! Courà! Courà !... il y a là-bas un écho qui ne dort pas, et qui m'imite parfaitement... Courà... Courà ! Oh ! je suis têtu comme un Anglais ! je veux que Courà vienne! Quel diable de nom ces Indous donnent à leurs chiens !... Descendons... Avant, je vais recharger mon pistolet. Prenez vos armes aussi, Gabriel. Je vous remercie de m'avoir rappelé de Tranquebar... j'adore ces aventures ! voilà la vie! Comprenez-vous les gens qui croient qu'on ne peut exister que sur un monceau de boue, détrempé à la pluie, qu'on appelle une capitale du nord de l'Europe ?... Descendons.

— Klerbbs ! Klerbbs ! dit Gabriel, qui n'avait pas quitté le kiosque; mon ami, nous avons fait une sottise, nous nous sommes oubliés; j'entends du bruit dans les chambres. Votre imprudent coup de pistolet a réveillé tout le monde !

— Eh bien ! ils se rendormiront.

En effet, des bruits de pas et des grincemens de croisées se faisaient entendre sur la façade opposée au lac. Gabriel montrait du doigt à Klerbbs la mobile clarté des lampes rallumées qui se reflétait sur les coupoles noires de la forêt voisine.

— Au nom de Dieu ! dit Gabriel, n'effrayons pas Héva ! elle partirait pour Madras, et adieu mes amours.

— Je me charge de lui faire un conte. Vous, ne parlez pas ; vous gâtez tout avec vos distractions d'écolier amoureux.

— Chut ! dit Gabriel, on frappe à la porte de notre chambre.

— Ouvrons, dit Klerbbs tranquillement.

La porte ouverte, Talaïperi entra. Son visage était d'une pâleur horrible, malgré sa teinte bronzée; il avait dans la voix une telle émotion, que les deux amis ne comprirent pas d'abord ce qu'il venait leur dire. Ce ne fut qu'à la seconde explication que Gabriel devina que la belle veuve les invitait à descendre chez elle, à l'étage inférieur.

Klerbbs et Gabriel obéirent avec empressement. Ils franchirent l'escalier d'un bond, et on les introduisit dans une magnifique chambre, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré depuis la veille de la chasse aux tigres.

Héva était assise sur un lit de repos, dans un négligé adorable; elle avait revêtu, à la hâte, le *sari* des grandes dames indiennes et noué à son col un châle chinois, peint et léger comme des ailes de papillon. Ses pieds jouaient dans le velours de la sandale des odalisques; et les boucles de ses cheveux, ramenés confusément en arrière par des nœuds de crêpe et de rubans, laissaient dans un découvert admirable les tempes et le front. Une large et vive flamme, hérissée comme une boucle de chevelure d'or sur la coquille d'un candélabre, éclairait le milieu de la salle et laissait dans une ombre douce et mystérieuse les tentures, les meubles, les ornemens. On ne distinguait que deux tableaux de couleur brillante et pailletée, brodés plutôt que peints par des artistes indiens : l'un représentait la Houri céleste, montée sur un chameau fantastique, qui avait des visages de femme à chaque genou ; l'autre représentait le *Souria*, le soleil et son conducteur *Arouna*, dirigeant le char lumineux que traînait un cheval à sept têtes. Un parfum suave comme celui que Ceylan envoie au Coromandel, le soir, quand il ouvre l'écrin de ses coquillages, un parfum de gynécée indien, semblait s'exhaler de l'alcôve et embaumait le temple d'Héva.

En entrant, Gabriel et Klerbbs furent tentés de s'agenouiller. Héva les ramena promptement à des idées terrestres, en leur disant d'un ton aigre doux :

— Eh bien ! messieurs, vous prenez minuit pour midi ! Que se passe-t il donc chez moi ? Faut-il rire? faut il s'alarmer ?

— Ni l'un ni l'autre, madame, dit Klerbbs. J'ai tué un tigre sur les bords du lac.

Héva fit un mouvement de tête convulsif.

— Un tigre ! dit-elle. Ces monstres nous en veulent bien ! Il y avait longtemps qu'ils avaient oublié le chemin de ma maison... Ces diables d'animaux comprennent que mon pauvre Samy n'est plus là pour leur ajuster une balle entre les yeux...

Deux larmes brillèrent sur les joues d'Héva; Gabriel les sentit couler dans sa poitrine comme les laves du volcan de la jalousie.

— Madame, dit Klerbbs, je m'offre de grand cœur à remplacer votre mari... pour les tigres...

— Sir Edward, dit Héva d'un ton sec non soupçonné jusqu'à ce moment; sir Edward, il y a des heures sérieuses et des souvenirs qu'il faut respecter!

Klerbbs s'inclina devant la belle veuve, et protesta de son dévoûment et de son affection en termes énergiques et graves.

— Quelle horrible nuit ! dit Héva. Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas la force de m'arracher à cette maison !... C'est qu'il y a partout ici, partout... des souvenirs de lui !... Pauvre Samy!... Sir Edward, vous avez été bien étourdi, bien léger... A minuit, un coup de feu!-.. et sur un tigre!... devant ma maison!...

— J'ai cru, madame; qu'on devait tuer un de vos ennemis à toute heure et partout.

— Savez-vous bien, sir Edward, que chaque nuit, à la même heure, mon sommeil se débat contre un rêve effroyable, un rêve infernal!... C'est un val désert, plein de rugissemens et de bruits de cataractes ; c'est un fleuve ensanglanté qui roule des lambeaux d'étoffes d'or et des ossemens rongés ; c'est un horrible festin, où le plus puissant des hommes dévore la chair des tigres, où les tigres dévorent ma chair. Et des cris prodigieux, comme des cavernes les pousseraient, tonnent dans les solitudes ! et j'entends le râle d'agonie d'un géant écrasé sous un roc ! et je me réveille en sursaut, dans des étreintes de bras d'airain, et de larges griffes d'acier, avec des parfums de chair morte à mon chevet, et des souffles rauques à mes oreilles!... Voilà mes nuits... Pardonnez-moi la gaîté fausse de mes jours.

Gabriel et Klerbbs, posés en statues, contemplaient Héva et gardaient un silence plein de pensées étranges. Héva tenait ses grands yeux ouverts et fixes, les bras étendus jusqu'aux genoux, le sein haletant, les lèvres convulsives, comme si elle revoyait encore le songe de ses nuits en se réveillant, Elle parut faire un effort sur elle-même, et se tournant vers les jeunes gens, elle dit :

— Mon beau-frère n'est pas entré avec vous, messieurs?

— Non, madame, répondit Klerbbs.

— Ce bon Talaïperi, il a cru que sa présence me gênerait. J'ai l'amour-propre de déguiser mes chagrins devant lui... je ne sais pourquoi... Sir Edward, ouvrez une croisée, l'air me manque... L'aube tardera-t-elle à poindre?

— La nuit est toujours bien noire, madame... toujours l'orage, sans pluie.

— Oh ! oui, je le sens cet orage.. Un ciel lourd... Il me semble que des nuages plombés passent sur mon front..... Vous ne voyez rien au bord du lac?

— Rien que des éclairs ; dans le lointain, des losanges de feu.

— Sir Edward, avez-vous entendu aboyer Courâ quand vous avez tiré le tigre?

— Non, madame.

— Non !... c'est singulier!... il sent le tigre d'une lieue... Je ne l'ai pas entendu non plus, mon beau chien.

— Il passe la nuit à la ferme, peut-être...

— Sir Edward, dites à l'antichambre qu'on aille me chercher Courâ.

— Oui, madame.

— Monsieur Gabriel, vous êtes bien taciturne.

— Eh ! madame, je suis resté dans votre rêve

— C'est que vous avez figuré noblement dans la réalité ! vous avez assisté à cette horrible scène du désert ! vous n'avez pas suivi les assassins et les lâches ! et, ce qui est encore mieux, vous ne vous êtes vanté de rien, comme votre ami, ce noble Anglais, qui est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Je le connais.

— Nous n'avons fait que notre devoir, madame.

— Le devoir est une chose facile que personne ne fait.

— Madame, dit Klerbbs en rentrant, votre chien n'est pas à la maison ; Shéti, son gardien, ne l'a pas vu depuis hier au soir.

— Shéti est un négligent qui m'a déjà perdu deux chiens. Je suis...

— Voulez-vous, madame, que j'aille voir à la ferme?

— Oh ! sir Edward ! à cette heure!... Si quelqu'un de ces monstres rôde encore par là...

— Je le tuerai, madame, et je mettrai sa fourrure aux pieds de votre lit.

— Ce pauvre Courâ... Oh ! il n'est pas chien à se laisser avaler par un tigre!... Sir Edward, je suis désespérée de vous dire que je consens ; mais je veux que vous soyez accompagné de votre ami.

A ce dernier mot, Klerbbs et Gabriel avaient déjà disparu. Ils ouvrirent avec précaution la porte de la terrasse et la refermèrent derrière eux. Quand ils furent seuls sous les grands arbres, de la ferme, Klerbbs s'arrêta, et croisant sur sa poitrine ses deux bras armés de pistolets, il dit :

— Mon cher Gabriel, il faut que je te parle un instant sans rien dire ; je ne sais par où commencer. Regardons-nous.

Après une longue pause, Klerbbs dit :

— Résumons cette conversation muette. Héva est une femme inexplicable; c'est un fruit de l'Inde. Il est inutile d'aller chercher son chien à la ferme, il n'y est pas. J'ai saisi la première occasion de m'échapper. J'aime mieux un tête-à-tête avec le tigre qui a dévoré le mari qu'avec la femme qui le pleure : c'est moins dangereux... Enfin, pour finir mon résumé, allons voir le gibier que j'ai abattu vers le lac : homme ou tigre, nous l'enterrerons dans quelque grotte pour ne pas effrayer Héva.

— Un moment ! dit Gabriel ; nous sommes censés aller à la ferme, et nous avons du temps... Klerbbs, cette femme aimait son mari !

— Je le crois, Gabriel.

— Et quel mari ! un vieux Indien de trente-cinq ans, laid comme une statue de pagode...

— C'est peut-être nous qui sommes laids!

— Allons donc, Klerbbs, c'est impossible! Elle joue un jeu indien antérieur aux échecs, un jeu que nous ne connaissons pas; elle vise à partager l'héritage du mort.

— Non, Gabriel, tu la calomnies. Elle aimait son mari ; je m'en doutais du vivant du nabab, maintenant je ne doute plus. Mais que t'importe cela? Le monde est plein de jeunes veuves qui ont aimé plusieurs maris ; au contraire, l'amour qu'une femme a donné au premier garantit celui qu'elle donnera au second. Je voudrais bien que ma future Erminia fût une veuve de cette espèce. Hélas, elle a quinze ans!

— Oh ! il est impossible de parler raison avec vous, Klerbbs.

— Venez, venez, grand sage! Allons au lac, Héva nous attend.

Les deux amis arrivèrent bientôt à ces ténébreux massifs de verdure où, deux fois, une tête humaine s'était levée dans la nuit. Ils remarquèrent une large trouée que le chien avait faite violemment pour passer de l'autre côté. Passant eux-mêmes par la même brèche, ils touchèrent bientôt le sol qui gardait encore les vestiges de l'apparition. De larges traces de pieds humains se reconnaissaient sur le gazon, courbé à des intervalles de pas gigantesques. Klerbbs et Gabriel fouillèrent la haie naturelle du lac, les labyrinthes de verdure, les gerbes touffues de bambous, les écheveaux des lianes, les grottes couronnées de mousses éplorées : ils ne trouvèrent aucun cadavre. De temps en temps Klerbbs disait :

— Je suis sûr de mon coup ; je ne crois pas aux fantômes; ils n'existent pas dans l'Inde. J'ai tué une chose qui vivait. Il me faut un cadavre ! ce lac me doit un cadavre; il me le donnera demain.

Après une heure de recherches inutiles, Gabriel entraîna Klerbbs à l'habitation. La porte s'ouvrit au premier coup frappé. Héva vint recevoir les jeunes gens à la porte de sa

chambre et les fit asseoir sur un divan. Klerbbs prit la parole.

— Madame, dit-il, nous avons cherché Courâ dans tous les environs; nous l'avons appelé à fatiguer les échos... ce pauvre chien!...

Héva poussa un cri terrible, et se dressa convulsivement, comme si un serpent l'eût piquée au pied.

Les jeunes gens se levèrent aussi; Gabriel, pâle comme un agonisant; Klerbbs, avec la nonchalance d'un stoïcien, prêt à tout.

Il n'y a pas d'acier mieux aiguisé que le cri d'une femme dans une nuit de terreur.

Héva montrait du doigt de larges et fraîches gouttes de sang sur les habits blancs de Klerbbs et de Gabriel; elle fit un effort et s'écria :

— C'est du sang humain! horreur!... Qui avez-vous assassiné?

Les jeunes gens, sortant des ténèbres de la nuit, et éblouis par l'éclat de la lampe, n'avaient pu remarquer encore ces horribles taches. Au cri d'Héva, Talaïperi entra et s'écria avec un accent de désespoir incompréhensible :

— D'où vient ce sang? d'où vient-il? dites!

Klerbbs imperturbable, répondit :

— Je crois deviner : c'est bien simple. J'ai tiré le tigre, je l'ai blessé; nous l'avons cherché, le croyant mort, et nous avons ramassé dans les broussailles le sang de l'animal blessé.

Gabriel répétait automatiquement avec le geste chaque mot de Klerbbs.

Une éclaircie de satisfaction parut sur le visage de Talaïperi. Héva s'était assise, et elle semblait rassurée par le ton calme et naturel de Klerbbs.

— Oh! c'est horrible! dit-elle, je crois retomber dans ce songe fatal de toutes mes nuits!... Il se passe en moi quelque chose d'affreux et d'inexplicable... j'ai peur!... ôtez ce sang de mes yeux!

Klerbbs et Gabriel se retirèrent pour rentrer dans leur appartement.

Quand ils se furent revêtus d'autres habits, ils envoyèrent un domestique prendre les ordres de madame.

Talaïperi monta lui-même et leur dit :

— Voici le jour, on voit clair dans la campagne; nous allons accompagner madame aux rives du lac... Il n'y a plus de danger à présent.

— Ne quittons pas nos armes cependant, Gabriel, dit Klerbbs; le soleil n'est pas levé.

Ils trouvèrent Héva dans le vestibule. Elle secoua la tête et dit :

— Enfin elle est finie cette horrible nuit!

Talaïperi marchait le premier, Klerbbs donnait le bras à Héva, Gabriel fermait la marche.

— Oui! c'est un tigre! s'écria Talaïperi en bondissant comme un écolier.

Klerbbs rejeta brutalement Héva en arrière pour la recouvrir de son corps, et il arma ses pistolets. Gabriel fit un saut comme une arche de pont, et tomba à côté de son ami. Talaïperi poussa un éclat de rire en voyant cette fausse alerte qu'il avait excitée sans le vouloir; et montrant la trouée profonde que le chien avait faite dans le massif de verdure, il dit:

— Voyez, le tigre a passé par là; en nous courbant un peu, nous passerons comme lui; et tout près d'ici nous trouverons les traces de sang de l'animal que sir Edward a blessé.

En effet, sur une assez longue étendue de terrain, la verdure gardait des vestiges, incontestables en apparence, et qui prouvaient que Klerbbs avait dit la vérité. Héva serra les mains des deux jeunes gens, et reprit avec eux le sentier de l'habitation.

— Oui, disait-elle, je resterai dans cette maison, malgré toutes les angoisses auxquelles je m'expose. Ailleurs, je le sens, je mourrais d'ennui.

— Madame, dit Gabriel, nous ferons bonne garde.

— Mais, dit Héva en souriant, est-ce que vous restez ici éternellement?

— Si vous l'exigez, madame, dit Klerbbs, nous y resterons davantage.

— Toujours le même, sir Edward!... Et ce pauvre Courâ! qu'est-il devenu?.... Courâ! Courâ!... oh! Courâ est perdu sans retour!... Ce bon chien aimait tant mon mari!... Ces infâmes tigres ne nous laisseront pas en repos un jour!...

— Il faut demander un régiment de cipayes à lord Cornwallis, dit Klerbbs, et ravager tous les clubs de tigres, la baïonnette au bout du fusil.

— Messieurs, dit Héva avec un accent de haine que la soif de la vengeance inspirerait contre des hommes et non contre des animaux, messieurs, si j'avais encore ma fortune, j'en donnerais de grand cœur la moitié à celui qui m'apporterait douze tigres tués dans une nuit.

— Mais lord Cornwallis, dit Klerbbs, vous prêtera volontiers...

— Non, je ne voudrais pas employer une armée... ce serait leur faire trop d'honneur; je voudrais qu'un homme seul fît cela pour moi, en prononçant mon nom, et qu'il me les apportât pour les fouler aux pieds, tous humiliés, cousus l'un à l'autre, douze tigres orgueilleux, déguisés en tapis. Je serais heureuse et triomphante de penser qu'il y en a un dans le nombre qui était à la chasse du Lutchmi, et que j'écrase sa tête, sous ma sandale de femme, à chaque pas, à toute heure du jour.

— Oui, je comprends cela, madame, dit Klerbbs; c'est bien anglais.

— Vous donneriez la moitié de votre fortune, dit Gabriel; c'est encourageant.

— Si je l'avais encore, dit Héva.

— Il vous reste l'enjeu que sir Edward mettait à côté du Pérou, hier, à la partie d'échecs.

— Oui, dit Héva, je sens, moi qui ne veux aimer personne, je sens qu'à une époque indéterminée je pourrais donner mon affection à l'intrépide exécuteur de mes volontés. J'ai mon caractère à moi; j'ai des idées qui m'appartiennent; je ne sais pas comment on vit en Europe; je ne connais que les usages de ma nature. Oui, si un homme m'obéissait à ce point, je jure que je le prendrais pour mari... Mais, ajouta-t-elle en souriant, je demande une chose impossible... c'est un caprice de vengeance!... Je suis folle en disant cela! Excusez-moi.

— Madame, dit Gabriel avec une voix tremblante, vous avez eu une nuit bien agitée. Suivez un conseil que tous vos amis vous donneraient. Allez prendre un peu de repos. Les heures matinales apportent avec elles un sommeil bien doux.

— Le conseil est bon, et je vous le donne aussi, à vous et à sir Edward. Adieu, messieurs; nous nous reverrons à déjeuner.

Lorsque les deux amis se trouvèrent seuls, Gabriel dit à Klerbbs :

— Mon cher, séparons-nous pour quelques heures; j'expire d'insomnie. A mon réveil, je t'annonce que je serai fou.

IX.

DOUZE TIGRES POUR UNE FEMME.

— Mon ami, dit Klerbbs à l'oreille de Gabriel encore endormi, tout le monde est debout depuis une heure dans la maison. Ouvrez les yeux. J'ai mon journal du matin à vous lire : il est intéressant.

Le jeune homme dormait de ce sommeil léger qu'interrompt la chute d'un atome. Il ouvrit soudainement ses yeux pour voir et ses oreilles pour écouter.

— Vous m'avez promis d'être fou à votre réveil, dit Klerbbs; je viens m'assurer d'abord si vous tenez votre parole... Vous êtes fou, très bien! Maintenant je vous annoncerai que j'ai rencontré ce matin, il y a quatre heures, le brahmane Syali.

— Quel brahmane?

— Vous n'êtes pas encore bien réveillé... Comment! vous avez oublié le brahmane qui nous endormit un soir avec les dix incarnations de Wichnou, et qui demeure de l'autre côté de cette montagne, notre voisin?

— Ah! ce misérable qui a déposé contre nous dans le procès?

— Lui-même. Il est tombé dans le chemin de l'habitation, celui qui mène à Madras, au moment où je fumais mon *chirout* en me promenant. Il voulait m'éviter; mais je me suis posé en dieu Terme sur la ligne de son cheval. Je lui ai demandé s'il allait faire quelque déposition à Madras, pour donner d'autres Européens au bourreau. Le pauvre homme, tremblant de peur comme un brahmane lettré, m'a dit qu'il allait chercher le docteur Phytian, le premier médecin de Madras, un dévoué philanthrope qui fait des visites dans la campagne à quinze livres d'honoraires par mille. Il n'y a qu'un millionnaire qui puisse se faire guérir par le docteur Phytian. Ensuite j'ai vu que le peureux brahmane éprouvait un vif regret de m'avoir dit cela, et il m'a fait promettre de n'en parler à personne. Je le lui ai promis: aussi je n'en parlerai qu'à vous, parce que vous êtes moi. Il faut tenir ses promesses, même avec les brahmanes. Gabriel, que dites-vous de ma découverte?

— Je dis qu'il y a un malade à la cabane de Syali...

— Un millionnaire dans une cabane!

— Oui, Edward; cela paraît suspect...

— Gabriel, cela est clair: la chose que j'ai blessée la nuit dernière d'un coup de pistolet...

— Est un millionnaire!

— Vous y êtes, Gabriel.

— Un millionnaire qui bravait les tonnerres, les ténèbres, les tigres...

— Et moi!... c'est incroyable! Mais nous ne sommes pas au bout. Écoutez la fin, Gabriel... En quittant le brahmane, j'ai suivi le petit chemin qui traverse la montagne, et je me suis avancé de l'autre côté, assez près de la maison de Syali, pour examiner la physionomie des lieux. Je ne me suis permis qu'un espionnage décent. Savez-vous qui j'ai vu tranquillement assis devant la porte de la cabane?... devinez! Courâ! Courâ! notre chien de garde!... Ce chien indien voyant plus aucun de ses compatriotes à l'habitation du Lac, aurait-il donné sa démission et passé au brahmane?... Le malade est-il un des amis de Courâ?... Le brahmane a-t-il le secret de charmer les chiens comme les serpens?... A toutes ces questions que je me suis posées, je n'ai pu me répondre rien de satisfaisant. Mais ce chien m'a bien étonné!... Si Goulab et Mirpour n'avaient pas été arrêtés, ainsi qu'on nous l'a dit, je croirais que ma balle a touché un de ces coquins, et que le chien, qui ignore leur histoire, a suivi, par attachement national, un Indien blessé. Quoi qu'il en soit, croyez bien qu'il y a un mystère compliqué au fond d'une découverte si simple.

— Oui, sir Edward, je pense comme vous; mais suivons notre principe; ne disons rien à Héva! rien à Héva! gardons les mystères pour nous.

— Bien entendu, Gabriel.

— La nuit dernière doit l'avoir singulièrement agitée... L'avez-vous vue, ce matin?

— Un seul instant... à son balcon... Elle avait sur son visage une pâleur adorable; je l'ai saluée, et je lui ai montré une lettre que je recevais de Tranquebar... Mon futur beau-père est furieux contre moi. Ces consuls ont une existence mathématique! Ce beau-père voudrait que j'attendisse l'heure de l'hyménée, comme il dit, aux pieds de sa fille! Il m'annonce que Tranquebar jase beaucoup sur mon compte, à propos d'une belle veuve, et que mon honneur doit me conseiller de mettre fin aux commérages de Tranquebar; il se plaint surtout des méchancetés de la société danoise. Les consuls s'ennuient à la mort dans leurs résidences, et ils s'accrochent à tout ce qui peut les secouer un instant. Nous avons des affaires plus sérieuses ici, n'est-ce pas Gabriel? Voyons, parlons de vous, maintenant; je m'aperçois que votre tour de parler est venu. Parlez.

— Il me faut douze tigres à tout prix, sir Edward.

— Ah! vous voici à l'article de folie! douze tigres, je sais, pour Héva: une brochette de tigres. C'est embarrassant.

— C'est même impossible, mais il faut les trouver.

— Il nous faut douze mille francs; les avez-vous, Gabriel?

— Pas du tout, il ne faut pas acheter douze tigres; il faut que je les tue, moi, en plein champ, et que je vienne les déposer, comme un tapis de Perse en douze compartimens, aux pieds d'Héva.

— Douze tigres! quel cadeau de noces!... Au reste, ce sont les mœurs du pays. A Paris, on vous demanderait un épagneul, une perruche, un serin. Ici la fantaisie a d'autres prétentions. Fausta, la maîtresse de l'empereur Gallus fut plus exigeante qu'Héva: elle échangeait une caresse contre un lion. Au bout de six mois, le préfet d'Afrique épuisa l'Atlas et Barca. Si cette intrigue impériale eût duré six ans, les lions passaient à l'état de sphinx; il n'y en avait plus.. Revenons à nos moutons, quel est votre plan de coup de filet pour ces douze tigres?

— Ce n'est pas sur moi que je compte; c'est sur vous, sir Edward. Vous êtes du peuple qui invente, inventez; vous êtes Anglais, c'est votre métier. Il me faut un piége à tigres; une grande souricière pour des chats géans. Je vous mets sur la voie; mais il me la faut tout de suite, mon bon Klerbbs. Je suis arrivé à la furie de l'amour; la dernière nuit m'a brûlé vif. Quelle femme! Si elle me demandait le monde, je m'embarquerais pour le lui rapporter, en mille voyages, par livraisons. Douze tigres, ce n'est rien.

— D'accord; mais encore ce rien est difficile à cueillir... Ah! si mon oncle, sir Edmund, était ici! quel ingénieur!

— Et où est-il votre sir Edmund?

— A Manchester. Il a inventé le *silk-embroidery* et le...

— Mais s'il est à Manchester, que m'importe tout ce qu'il a inventé! je ne compte que sur son neveu, sir Edward.

— Voulez-vous, Gabriel, que je lui écrive pour m'inventer une souricière de tigres?

— Allons donc, prenez pitié de moi, et ne plaisantez pas. Est-ce ma faute, si dans cette vie il y a toujours un côté risible près des choses sérieuses? Est-ce ma faute si je suis amoureux d'une femme indienne qui a perdu son mari bien-aimé dans douze gueules de tigres? Il faut subir ma destinée, et ne pas rire de mon étrange position.

— Gabriel, je crois avoir avoir trouvé votre... Attendez... Laissez-moi faire mon plan au crayon... Ah! si mon cher oncle sir Edmund... Un moment, un moment... vous aurez vos tigres... douze, et le treizième par dessus le marché, si vous le voulez... Oui, c'est cela... Je suis le digne neveu de sir Edmund; je n'ai pas dégénéré... Voilà une invention qui sera brevetée pour la sûreté du chasseur. *Patent safety*... voyez, Gabriel... c'est tout simplement l'inverse de la ménagerie: ce sera l'homme qui sera en cage, et le tigre viendra le regarder. Une bonne cage de fer de six pieds de haut, armée en dehors de baïonnettes comme un hérisson: douze pieds de circonférence pour la consolider sur la base. Je connais à Madras un ouvrier chinois, qui vous bâclera cette cage en six jours. Il a des tiges de fer en nombre, et toutes prêtes pour les kiosques métalliques, fort à la mode à Teboultry. Vous faites porter votre cage sur un charriot vulgaire, de l'autre côté du lac, en plein désert, à dix-neuf milles de l'habitation d'Héva, pendant le jour. Vous l'assujétissez fortement sur sa base. Je serai avec vous, et je vous aiderai. Nous amènerons des bœufs, qui seront liés par de bonnes cordes à des troncs d'arbres, touchant à la cage. Au tomber de la nuit, vous abattrez avec deux balles ces bœufs. L'odeur du sang et les mugissemens d'agonie de ces animaux attireront, à coup sûr, plus de tigres que n'en demande Héva. Vous aurez un arsenal de fusils, et vous choisirez les plus beaux tigres. N'oubliez pas les noirs. Certes, il faut vous attendre à un concert formidable qui déchirera vos oreilles, à de terribles assauts, à des scènes inouïes: mais je ferai donner à votre cage des soins si minutieux, que vous pourrez dire aux tigres, en montrant la pointe de vos baïonnettes: Vous n'irez pas plus loin!... Je vais vous esquisser un dessin représentant cette chasse; vous copierez en action mon dessin.

— Sir Edward, dit Gabriel, les yeux fixés sur le plan crayonné par son ami, je ne sais si vous parlez sérieusement; mais je crois que votre idée mérite d'être prise en considération. Vraiment, je ne vois pas de graves objections à faire à ce plan. Par malheur, vous ne pouvez pas me seconder. Il faut que je jure sur l'honneur devant Héva que j'ai tué, seul, mes douze tigres... seul!

— Eh bien! vous serez seul. Je vous aiderai dans les préparatifs, et avant le coucher du soleil je rentrerai à l'habitation. Si Héva me demande de vos nouvelles, je lui dirai que vous serez occupé toute la nuit à tuer des tigres, et qu'elle ne s'inquiète pas pour si peu de chose. Le lendemain j'irai, sans doute par ses ordres, vous rejoindre et vous aider à transporter ici votre gibier. Si Héva vous donne seulement un sourire par tigre, vous serez payé.

— Je l'épouserai! Klerbbs! je l'épouserai! Quelle femme résisterait à une telle preuve d'amour! J'épouserai Héva! Toutes les félicités du ciel et de la terre sont dans ces deux mots!... Klerbbs! une pensée vient de me tomber sur le front comme un coup de tonnerre!... Savez-vous qu'il me faut beaucoup d'argent pour ma chasse en cage...

— Tranquillisez-vous. C'est prévu déjà. Je vais à Madras. Je verrai lord Cornwallis, et je lui rappellerai qu'il nous a promis de nous rendre tout service que nous lui demanderons. Or, je le prierai de me donner un ordre pour faire confectionner aux frais du gouvernement, dans quarante-huit heures, une machine scientifique, dont le plan a été envoyé par la société royale de Londres, et qui est destinée à l'exploitation agricole des landes de Tchoultry. Je demanderai de plus un faisceau de fusils et deux bœufs, sous le prétexte de fonder une colonie devant la cataracte d'Elora. Lord Cornwallis sera enchanté de s'acquitter d'une dette à si bon marché.

— Sir Edward vous êtes adorable!

— Ne m'adorez pas encore; attendez la réussite.

— Je réussirai, mon ami, c'est infaillible. Voilà justement comme on arrive aux grands résultats!... en tâtonnant sur une voie de plaisanteries! Une bagatelle souvent est la porte de toute idée sublime. Christophe Colomb, à table, cherchait un plat favori, caché derrière une jatte de lait : ses convives nièrent l'existence du plat; il retira la jatte et le leur montra. Cela le fit tomber en rêverie. Quelques années après, il découvrait l'Amérique derrière l'Océan. Klerbbs, je suis exigeant; il faut partir pour Madras.

— Dans une heure.

— Mon cher Edward, que de peines je vous donne pour le caprice d'une femme! Nous sommes de bien grands fous, vraiment! Une femme a une fantaisie, elle trouvera cent amoureux pour aller lui ramasser son idée folle à mille lieues et la lui rapporter! Je pense à un amoureux, dont j'ai oublié le nom, qui était plus infortuné que moi; celui-là me console: il aimait une Héva qui lui demandait chaque jour quelque chose d'extravagant. Un soir elle se mit à regarder une étoile avec des yeux de convoitise. L'amoureux se vit perdu, et il ne se sauva qu'avec ce quatrain :

La nuit, quand sous un ciel sans voile,
L'heure d'amour vient à sonner,
Ne regardez pas cette étoile,
Je ne puis pas vous la donner.

— Ah! je conviens, Gabriel, qu'Héva est plus raisonnable. Aussi, nous la contenterons. Mais il ne faut jamais qu'elle sache le procédé ingénieux que nous avons employé.

— Jamais! jamais!

— Il faut que rien, dans son idée, ne rapetisse la grandeur et le péril du dévoûment, afin que vous en recueilliez tout le bénéfice.

— C'est cela!

— Tout est donc bien arrêté, Gabriel?

— Tout, Edward. Je crains que ce Chinois qui fait des kiosques de fer ne soit parti.

— Un Chinois partir! dans cinquante ans je le trouverais encore, empaillé au *Tchina-Bazar* sous son parasol.

— Et lord Cornwallis, si...

— Gabriel, point de *si* de doute avec un Anglais!

— Pardon, sir Edward..... c'est que ma vie est entre vos mains...

— Je vous la rendrai. Comptez sur moi.

Il y eut encore quelques paroles insignifiantes échangées entre les amis; puis, sir Edward fit ses préparatifs de départ.

On trouva facilement un prétexte pour justifier l'absence de Klerbbs. Il allait passer quelques jours à Madras, disait Gabriel, pour les affaires de son mariage. — Tant mieux! avait dit Héva, ce jeune homme, monsieur Gabriel, vous rendra léger comme lui. Nous causerons au mois dix jours de choses sérieuses... Vous saurez que personne ne m'a encore apporté mes douze tigres.

— Ah! madame, avait répondu Gabriel, on est bien peu galant dans l'Inde. Moi-même..

— Taisez-vous, enfant! Voyez comme il prend un air sérieux en disant cela? je vous défends de faire une sottise; c'est que je vous connais. Je vous défends d'être fou.

En disant cette phrase, Héva regardait Gabriel avec ce sourire provocateur qui annonce chez une femme quelque vague intention de nouer une intrigue, par amour ou par ennui.

Gabriel se tenait dans une extrême réserve, comme un homme qui, voulant débuter par un coup d'éclat, ne veut pas compromettre son plan et son avenir avec des galanteries banales dont se sert le genre humain des amoureux.

Ainsi, les entretiens de Gabriel et d'Héva ne se renouvelèrent, pendant deux jours, qu'à de rares intervalles, et ils ne furent remarquables que par leur brièveté.

Vers la fin du deuxième jour, Gabriel reçut deux lettres de Madras; une de ces lettres était confidentielle, mais il lui était recommandé de montrer l'autre, qui expliquait sa promenade à Madras; voici ces deux lettres :

« Madras, juillet 18...

« Mon cher Gabriel,

» Lord Cornwallis a été parfait. Je lui ai expliqué mes plans » d'agriculteur et de colonisateur d'un air grave que j'avais » emprunté à un savant de mes amis, et que je lui ai rendu en » sortant; cette dette me pesait.

» Le gouverneur m'a donné tout pouvoir sur papier officiel. » J'ai couru chez mon Chinois, et je lui ai montré l'ordre de » Son Excellence, et mon plan. Le Chinois n'a jeté sur mon » plan qu'un œil oblique, et il m'a dit I. Cet I signifiait qu'il » comprenait tout le mécanisme du travail demandé, avec ses » détails et accessoires, et qu'il serait prêt dans deux jours.

» J'ai fait une visite de politesse à l'attorney-général. Il m'a » reçu avec une froideur qui me dispensera d'une seconde » visite. Cet homme mourra dans l'impénitence finale.

» L'*Evening-Chronicle* de ce jour renferme le paragraphe » suivant sous la rubrique LATEST INTELLIGENCE :

« — *Le savant économiste sir Edward Klerbbs va faire des essais agricoles dans des terres incultes au nord de Madras; le gouvernement a mis à sa disposition tous les instrumens nécessaires pour favoriser cette entreprise. C'est ainsi que Son Excellence répond aux aveugles écrivains de la métropole!* »

» Toutes les choses de ce pauvre monde vont comme cela, » mon cher Gabriel.

» Demain, à quatre heures du soir, vous me rencontrerez » au nord du lac, avec tout mon attirail de chasse. J'élèverai » un drapeau rouge sur le plus haut des palmiers du désert. » Je serai à dix pas de ce drapeau. Votre cheval me servira » pour mon retour.

» Adieu, à demain. EDWARD KLERBBS. »

AUTRE LETTRE.

« Madras, juillet 18...

» Mon cher ami,

» Je vous écris, *in greatest haste*, pour vous annoncer que » mon futur beau-père est toujours furieux contre moi. Il prétend que le mois de juillet est commencé, ce qui est incontestable, puisque le mois de juin est fini depuis quinze » jours. Je n'ai rien à répondre à cela, aussi je ne réponds » pas.

» Mettez-moi au plus bas degré de l'autel où vous adore » la reine de l'Inde.

» Je vous serrerai les mains au premier jour.

» Adieu! EDWARD »

« *P. S.* J'avais oublié de vous dire que j'ai reçu à Madras » une lettre de ce beau-père furieux. »

Gabriel montra cette dernière lettre à Héva, qui la lut en souriant, et dit avec mélancolie :

— Voilà donc comment les hommes traitent le mariage ! je ne suis pas dupe, moi, de sir Edward : il a une maîtresse à Madras, et il ne se mariera pas.

— Oh ! madame, dit Gabriel, sir Edward n'a que sa parole. Au jour dit, Tranquebar le verra aux pieds de sa femme.

— Voilà une exactitude qui me déplairait singulièrement, à moi !

— J'avoue que sir Edward devrait au moins arriver une quinzaine avant l'échéance nuptiale ; mais c'est un caractère ainsi fait. Il prétend que la liberté du célibat garantit le bonheur du mariage. Au reste, sir Edward aime passionnément sa belle fiancée. Il vient d'atteindre comme moi sa vingt-septième année ; c'est l'âge où nous songeons à nous établir. La vie de garçon a quelques agrémens peut-être, mais que d'amertumes au dehors ! que de solitude au dedans ! c'est une vie qui n'est pas faite. On sent toujours qu'il y a quelque part une âme...

— Je vous avertis, monsieur Gabriel, dit Héva, que vous avez un sérieux superbe en parlant de mariage.

— C'est que je n'ai jamais parlé plus sérieusement, madame, dit Gabriel avec un accent qui émut Héva. Je ne sais si j'ai tort, mais je juge mon ami sir Edward en regardant moi-même au fond de mon cœur. Eh bien ! je vous affirme sur l'honneur, madame, que je renoncerais de grand cœur à ma vie vagabonde pour me fixer dans quelque coin d'un doux climat, le premier coin venu, pourvu que j'y fusse moitié à l'ombre, moitié au soleil, avec une montagne, une forêt, un lac, quelques accessoires qu'on trouve partout. Je me sentirais de force à faire doucement ma vie d'époux dans ce petit paradis terrestre de mon choix ; d'aimer jusqu'à la mort une femme, pourvu qu'elle fût belle, aimable, gracieuse, vive, spirituelle, sensible, enjouée, et qu'elle m'aimât.

— Vous n'êtes pas trop exigeant, monsieur Gabriel, dans vos vœux. Croyez-vous qu'elle peut se rencontrer, la femme que vous rêvez ?

— Elle peut se rencontrer.

— Souvent ?

— Une fois... c'est suffisant.

L'arrivée de deux importuns suspendit cette conversation. Les importuns arrivent toujours dans ces momens.

Le soir, après le repas, Gabriel, en saluant Héva qui se retirait, lui dit :

— Vous m'avez donné une idée, madame ; oui, je crois que sir Edward a une maîtresse à Madras ; je veux le surprendre et lui faire un sermon. Demain, je tombe devant lui à Madras, et je l'épouvante avec ma vertu.

— Et nous reviendrez-vous bientôt ?

— Après demain, madame. Je suppose qu'on peut vivre vingt-quatre heures loin d'ici ; je veux l'essayer.

Héva présenta sa main à Gabriel, et laissa rayonner sur sa figure un sourire d'une expression toute nouvelle pour lui.

Gabriel s'embrasa de ce premier rayon de bonheur ; il crut voir luire l'aube de l'amour sur le front céleste d'Héva.

Il sortit sur la terrasse, et jeta un rapide coup d'œil à l'horizon lointain du lac, comme s'il cherchait déjà sur les cimes confuses des arbres le drapeau rouge de sir Edward.

X.

LA CAGE.

Au jour fixé, à l'heure convenue, Gabriel arriva au rendez-vous solennel que sir Edward lui avait donné. Le premier regard qu'il jeta sur les bouquets de palmiers clairsemés au désert, rencontra le drapeau rouge. Quelques instans après, il descendait de cheval et serrait les mains de son ami.

Sir Edward venait de congédier trois Indiens stupides qu'il avait amenés de Madras pour l'aider dans son travail. A l'arrivée de Gabriel, tout était prêt.

— Mon Chinois a fait un chef-d'œuvre, dit Klerbbs en montrant la cage ; seulement il a corrigé mon plan. La cage a dix-huit pieds de circonférence, et les baïonnettes de défense sont entremêlées de larges arêtes de fer épineux. En vous plaçant au centre, vous serez hors de la portée de la plus longue griffe, en supposant qu'une patte endiablée s'allonge à travers ces chevaux de frise, ce qui est impossible. Voilà vos fusils en faisceau. Ils sont chargés au rhinocéros ; vous les avez sous la main. A huit heures, vous aurez un quart de lune ; c'est suffisant... Voyez comme votre citadelle est solide ! on la croirait bâtie sur le roc : les assauts de tous les tigres du Bengale la trouveraient inébranlable. Ah ! je suis content de mon œuvre ! Mon oncle sir Edmund a un neveu digne de lui !

— C'est vraiment admirable ! dit Gabriel. Je suis étonné qu'on n'ait jamais songé à cela depuis Aureng-Zeb.

— Une chose fort simple pourtant, comme toute grande découverte... Voyez comme le site est bien choisi !... Une vaste plaine déserte qui expire à ces rochers bruns. Le club des tigres est là-bas, dans ces énormes crevasses ouvertes par des volcans. J'ai entendu dire au pauvre Mounoussamy que ces rochers conduisent, par une longue crête, aux gorges de Ravana. Quel malheur pour moi de ne pouvoir pas m'associer avec vous cette nuit !

— Oh ! impossible ! impossible ! Edward, vous savez...

— Je le sais. Allons, je me sacrifie... D'ailleurs, ma présence est nécessaire à l'habitation.

— Vous dites cela d'un air singulièrement mystérieux, sir Edward !

— C'est qu'à Madras j'ai appris d'étranges choses... Il est faux que Goulab et Mirpour soient arrêtés. Ces deux coquins ont mis en défaut tous les limiers de la justice. Lord Cornwallis m'a dit :

« Je connais ce Goulab ; il a la patience du lion amoureux, la ruse et l'entêtement du mandrille. Dites à la belle veuve d'établir bonne garde autour d'elle. A Madras, elle ne craindrait rien ; dans son désert, elle est, à son insu, sous la griffe de ce monstre. On m'a rapporté que ce Goulab s'était longtemps caché dans les souterrains d'Elora ; mais depuis que les Indiens qui lui sont vendus ont répandu dans la campagne le faux bruit de son arrestation, il est sorti de son repaire, et il rampe prudemment comme un boa dans la direction du lac. » Voilà ce que m'a dit le gouverneur.

— Edward, vous me donnez des frissons de mort !... Décidément j'abandonne cette chasse, et je retourne avec vous pour veiller sur Héva...

— Non, Gabriel, c'est inutile. Voici pourquoi. Il est maintenant hors de doute que c'est Goulab qui a été blessé par moi, l'autre nuit, dans les buissons du lac ; que c'est lui qui s'est caché dans la maison du brahmane Syali ; que Courà n'a pas aboyé parce qu'il a reconnu un ami de la maison ; enfin que le docteur Phytian a été appelé pour panser la blessure de Goulab. Tout cela est de la dernière évidence, n'est-ce pas ?

— Incontestablement.

— Or, nous ne craignons rien encore de Goulab ; il est couché dans le lit du brahmane. Je ne crains pas qu'il vienne cette nuit rôder autour de la place pour combiner quelque plan d'escalade ; d'ailleurs, je serai à mon poste. Demain nous écrirons à lord Cornwallis, et notre Goulab sera pris dans sa tanière avant le coucher du soleil.

— J'approuve tout ; il n'y a aucune objection à faire à cela.

— Adieu donc, mon cher Gabriel ; retirons-nous chacun dans notre cage, vous pour chasser aux tigres, moi aux Goulab. Je me suis donné le poste le plus périlleux.

— Adieu ! mon cher Edward... à demain ; je vous attends ici. Venez me délivrer, trois heures après le lever du soleil.

— Bonne chasse et bon courage ! Adieu, Gabriel.

Lorsque le bruit du galop du cheval de Klerbbs s'évanouit, la solitude devint silencieuse et menaçante autour de Gabriel.

Le jeune homme regardait le soleil incliné sur l'horizon, et l'astre semblait descendre avec une lenteur affectée vers les nuages de pourpre qui l'attendaient pour l'ensevelir.

Enfin, comme la plus attendue des nuits arrive toujours, la dernière lueur du crépuscule s'éteignit sur la cime des pal-

miers, et Gabriel éprouva ce saisissement qui vient au cœur du plus fort dans les heures solennelles de la vie.

Les deux bœufs étaient tombés sur l'herbe, mortellement blessés, et déjà leurs mugissemens retentissaient dans la solitude.

Quand toutes les étoiles levées annoncèrent aux monstres de l'Asie que la terre leur appartenait, il y eut, dans les échos des roches lointaines, un râle strident qui signifiait que l'odeur du sang frais arrivait avec la brise aux naseaux subtils des bêtes fauves. Le festin était large, les convives accouraient ; l'amphitryon caressait une double détente de la pointe du doigt.

Deux tigres noirs, qui semblaient tomber du ciel comme deux aérolithes, s'abattirent sur le flanc convulsif d'un taureau, et tout-à-coup ils relevèrent fièrement leurs gueules sanglantes au léger bruit que fit le chasseur en ajustant son fusil à travers les barreaux. En même temps, d'autres tigres fauves bondissaient dans les ténèbres en les sillonnant des tisons de leurs yeux, et ils s'arrêtaient brusquement, comme des chevaux sur la lèvre d'un précipice à pic, à vingt pas de la cage de Gabriel ; et, deux pattes ployées en arrière et frissonnantes, le poitrail en avant, les oreilles aplaties, la tête fixe et agitée par saccades, ils examinaient ce hérisson colossal, immobile au désert, cet étrange ennemi inconnu à leur expérience, à leurs traditions de famille, à leur instinct. Les plus affamés abandonnaient la solution de l'énigme et se ruaient sur les bœufs, en disputant, à coups de griffes, leur part de cette chair savoureuse qu'ils sentaient mourir sous leurs dents avec des spasmes rauques de rage et de volupté.

Gabriel s'était mépris sur la nature de son courage. L'homme le plus brave a des accès de peur qu'il ne peut réprimer, et qui le font frissonner comme un lâche. La nuit apporte avec elle des terreurs suprêmes que les imaginations vives ressentent, même en l'absence de tout danger. Les formidables voix de ces monstres déchiraient la poitrine de Gabriel et vibraient dans ses intestins comme un ouragan de cuivre ; on eût cru entendre une symphonie composée de toutes les notes qui mordent sur l'épiderme, comme des limes d'acier, et tremblent en sifflant à la pointe des nerfs. L'air semblait lancer au chasseur les dents et les griffes du tigre, et le chasseur, dans le délire de l'épouvante, se débattait contre ces invisibles lames de feu, aiguës et poignantes, décochées à travers les barreaux.

Il n'y a dans ces momens qu'une énergique surexcitation de colère qui puisse rendre à l'homme son courage et sa raison. Gabriel poussa un cri terrible, comme on fait dans un rêve étouffant pour se réveiller, et il tira deux coups de carabine. Un silence solennél retomba sur cette scène. Les animaux, accroupis en cercle, restèrent immobiles, comme les sphynx de l'avenue du temple de Karnak, et l'on n'entendit plus que le chant monotone de l'insecte qui, perdu sous le buisson voisin, glorifiait la splendeur de la nuit, dans son sublime dédain pour le tigre et pour l'homme.

Le feu et la détonation suspendirent quelques instans le festin et les accès de rage des animaux. Les deux cadavres de leur famille, étendus raides sur l'herbe, ne firent aucune impression sur les autres. A deux nouveaux coups de feu, ils ne répondirent, après un moment d'hésitation, que par un assaut général, comme s'ils avaient tenu conseil. Ils s'élancèrent contre cet ennemi insolent qui venait sur leurs domaines leur disputer une proie si opulente. Repoussés de tous côtés par les lames de fer, plus solides que leurs dents et leurs griffes, ils tombaient en arrière, avec des ondulations furieuses, d'horribles craquemens de mâchoires, et des cris de rage folle qui ressemblaient à l'éruption d'un orgue immense plein de sauvages rugissemens. Les blessures reçues les irritaient encore contre cet inébranlable ennemi de fer ; par intervalles, le jeune chasseur se croyait dans un kiosque tapissé de têtes de tigres, têtes gonflées par la colère, monstrueuses, sanglantes, illuminées de deux escarboucles, et secouant des flots d'étincelles, comme le fer rouge sous le marteau. Il y avait surtout de terribles frissons à subir lorsque Gabriel sentait courir sur son visage l'extrémité velue d'une queue de tigre, énergiquement recourbée à travers les barreaux ; car il semblait alors qu'une brèche était ouverte à la citadelle, et que, chasseur et remparts, tout allait être broyé dans les gueules des monstres du désert.

A cette phase de ce drame inouï, Gabriel, semblable au marin brave, mais novice, qui frissonne à la première volée de canons, et sourit à la seconde, Gabriel avait ressaisi tout son sang-froid. Il prodiguait, à bout portant, les coups de carabine sans les compter, et il devina bientôt que le découragement était du côte des ennemis. Les animaux tremblèrent à leur tour, comme s'ils eussent reconnu qu'ils luttaient follement contre une puissance supérieure. Déjà les plus intelligens regagnaient à pas mesurés les montagnes paternelles, se retournant quelquefois pour lancer un râle sourd au théâtre sanglant du combat. Les blessés marchaient avec effort vers un buisson de nopals, s'y abritaient comme dans une ambulance, allongeaient leurs grands corps, et déposant de leurs lèvres sur leur griffe droite une salive mêlée d'écume rougie, ils lavaient la plaie vive de leurs mufles et de leurs fronts. D'autres, les plus intraitables sans doute, avalaient des lambeaux de bœuf, se désaltéraient dans une mare de sang, et répondant par un cri rauque à chaque coup de carabine mal ajusté, ils s'acheminaient encore, quoique rassasiés, sur leur proie à demi dévorée ; et les deux griffes antérieures plongeant au cou d'un taureau, les dents aux cornes, le dos convulsif, le poil hérissé, ils traînaient sur l'herbe ce reste de festin, comme des convives prévoyans qui, surpris par des éclats de foudre, au milieu d'un repas en plein air, emportent chez eux les viandes pour les besoins du lendemain.

Enfin, il fut permis à Gabriel de respirer. Il n'entendait plus qu'à une distance rassurante les cris agonisans de la colère des monstres, semblables aux échos affaiblis et lointains qui annoncent la fin de l'orage, et rendent l'espoir au laboureur. Gabriel rechargea cependant toutes ses armes, car une idée effrayante le frappa dans ce premier moment de trêve : il craignait de revoir, avant l'aube, une nouvelle armée de tigres recrutés dans les montagnes, accourant pour venger une défaite et glaner dans le charnier du festin. Heureusement, tout était bien fini. Le chasseur aurait succombé sous ses émotions à un second assaut.

Au premier rayon de l'aube, Gabriel tressaillit d'orgueil en lisant autour de lui le bulletin de sa victoire. Seize tigres étaient couchés morts sur le gazon, encore menaçans, les griffes et le muffle tournés vers la cage, comme de braves soldats tombés la face à l'ennemi. De nombreuses flaques de sang, çà et là stagnantes, attestaient des blessures profondes emportées aux tanières. Les bœufs avaient disparu ; la place qu'ils occupaient gardait encore leurs formes, et l'œil du chasseur suivait, bien loin dans la campagne, le sillon sanglant qu'avaient tracé leurs grands squelettes traînés par un attelage de tigres. Les barreaux de la cage étaient souillés de taches rouges, et plusieurs lames, mal assujéties, avaient ployé sous la furie des assauts.

Grâces aux exquises provisions de table que la sage prévoyance de Klerbbs avait mêlées aux provisions de guerre, Gabriel répara ses forces abattues. Il déjeunait, triomphant, sur le champ de bataille, et le premier témoin de sa victoire fut le soleil qui laissa tomber sur son dôme de fer une couronne d'or. Quelques milans à tête blanche, nommés dans l'Inde *Tchankara*, vinrent tournoyer, au lever de l'astre, sur la plaine du carnage ; mais ils n'osèrent s'abattre sur les cadavres. Gabriel dédaigna ces oiseaux et ne leur fit pas l'honneur d'un salut.

Cependant le soleil montait dans l'azur du zénith, et sir Edward, toujours si exact, ne paraissait pas. Gabriel mourait d'inquiétude, les yeux tournés vers le midi. La distance, en ligne directe, de ce désert à l'habitation pouvait être parcourue à cheval en quelques heures, mais à cause des longs détours que nécessitaient les accidens du terrain, la course était double. Ce ne fut qu'à la mi-journée que sir Edward arriva ; il amenait avait lui un cheval tout sellé pour Gabriel.

La pantomime de sir Edward, en descendant de cheval, fut plus éloquente qu'une série d'éloges accordés au courage de Gabriel. L'Anglais fit tournoyer ses mains sur sa tête et les

laissa tomber comme épuisées, par des convulsions d'enthousiasme, dans les mains de Gabriel.

— Mon ami, dit Klerbbs, vous avez gagné le paradis! vous épouserez Héva!

— Quelle épouvantable nuit!

— Oui, Gabriel! mais quel beau jour! Vous avez accompli les douze travaux d'Hercule, et vous trouverez la belle Omphale au bout du chemin. Elle vous attend... J'ai bien tardé, n'est-ce pas?... c'est qu'il y a eu du nouveau à l'habitation... L'attorney-général est chez vous... notez que je dis *chez vous*. Ce magistrat a été envoyé à l'habitation par lord Cornwallis pour étudier les localités et diriger des recherches contre Goulab et Mirpour dans un centre d'opérations. Il y a des bruits alarmans qui circulent au sujet de ces deux brigands. Le gouverneur en sait plus qu'il n'en dit. Héva ignore tout; je la laisse dans son heureuse sécurité. Je ne veux rien dire ni faire sans vous, Gabriel...

— Mais Héva? Héva? parlez-moi d'Héva!

— Elle est à vous! Ah! si vous l'aviez vue!... les femmes les plus réservées se trahissent dans de certains momens.... Après nous être débarrassés des longs entretiens de l'attorney-général, lequel, par parenthèse, continue à me regarder de travers, j'ai eu, à l'écart, ce dialogue avec votre Héva :

— Mais où donc s'est perdu votre ami, sir Edward? m'a-t-elle dit avec cette insouciance qui marque un souci.

— Gabriel est à la chasse, madame.

— Seul?

— Seul; sur mon honneur, il est seul.

— De quel côté?

— Vers les roches noires, bien loin d'ici.

— Il est donc fou, votre ami?

— Non, madame; il vous apportera ce soir un superbe tapis de douze tigres...

A ces derniers mots, Héva s'est précipitée sur moi comme pour me dévorer.

— Ne plaisantez pas, sir Edward! s'est-elle écriée. M. Gabriel est-il véritablement aux roches noires?

— Foi de gentilhomme! lui ai-je répondu avec cet air sérieux qu'on ne peut feindre.

— Sir Edward! m'a-t-elle dit en me serrant les mains, pas une minute de plus ici! Prenez avec vous six de mes plus intrépides serviteurs, et courez au secours de ce pauvre Gabriel. J'exige que vous me le rameniez vivant. Partez!

Voilà donc, cher Gabriel, sous quels favorables auspices je suis parti de l'habitation. J'ai laissé les six domestiques à un mille, là-bas, dans un labyrinthe d'ébéniers; ils ne doivent rien voir de ce que vous avez fait, jusqu'à ce que la cage disparaisse dans le lac. Les serviteurs d'Héva ne verront que les tigres morts et point de cage. Quel horrible mystère pour eux!... Allons, ne perdons pas de temps, et noyons cette citadelle de fer; elle a fait son service.

Lorsque la cage eut disparu sur les bords du lac où elle s'élevait, Klerbbs tira un coup de pistolet pour appeler les domestiques : c'était le signal convenu.

— Voici maintenant, dit Klerbbs, le cri de l'esclave au triomphateur. C'est une lettre que je vous apporte; elle modérera votre joie, qui vous serait funeste.

— Oui, vous avez raison, donnez... C'est une lettre d'un membre de l'Institut... Je la lirai demain... Voyons le *post-scriptum* seulement...

« *La science ornithologique compte sur vous... N'oubliez pas dans vos explorations le colibri aux ailes d'argent, que Sonnerat désigne sous le nom de* MARGARITA-VOLANS. »

— Seize tigres! dit Edward en joignant ses mains... Voyez ce que coûte une femme!

Quand les domestiques arrivèrent, Klerbbs leur ordonna de placer le monstrueux gibier dans le charriot qui avait transporté la cage, et d'y atteler des chevaux en guise de bœufs.

Une sédition faillit éclater parmi les domestiques; ils reculèrent d'effroi devant les cadavres, dont quelques-uns semblaient encore les regarder avec de grands yeux sanglans, que la mort n'avait pas fermés. Klerbbs et Gabriel furent obligés d'aider les serviteurs dans ce rude travail, qui fit perdre encore deux heures à la petite caravane.

Les chevaux témoignèrent aussi beaucoup de répugnance pour cette corvée; mais comme ils étaient de ceux qui avaient vu des tigres vivans, ils s'habituèrent bientôt à des tigres morts.

On se mit en marche, mais la pesanteur du charriot et le poids de la charge ralentissaient beaucoup le mouvement des roues. On avançait avec une lenteur désespérante pour Gabriel.

Les deux amis chevauchaient côte à côte et veillaient sur le précieux charriot.

— Nous arriverons fort tard, disait Gabriel avec un soupir significatif.

— Je n'en suis pas fâché, disait sir Edward, à cause de cet attorney-général; je voudrais même qu'il fût dans son lit lorsque nous arriverons. Il nous regarderait comme des hommes plus féroces que des tigres, et il persisterait plus que jamais dans la mauvaise opinion qu'il a de nous.

— Eh! je me moque bien, moi, de l'attorney-général et de son opinion! Chaque minute perdue est un siècle de bonheur retranché de ma vie!

— Quel noble amour est le vôtre, mon cher Gabriel! Et que mon beau-père futur, sir Douglas, serait heureux d'avoir un gendre comme vous! Mes affaires sont, hélas! si embrouillées à Tranquebar! La calomnie a répandu le bruit que j'avais eu un duel à Bangalore avec un Anglais, pour une femme! La calomnie a cela de terrible, qu'il y a toujours au fond de ses contes quelque atôme de vérité... Je vous ai conté mon duel avec sir Wales pour sa statue de pagode... On a bâti là-dessus une fable, qui a mis mon beau-père au comble de l'exaspération... J'espère que tout s'arrangera, et que le médisant Tranquebar sera confondu... Mon plan de vie est fait. D'abord, je me marie; je donne ma démission de savant. J'habite l'Inde anglaise. Mon père, quoique avare, m'assure cinq cents livres de rente. Je donne à mes enfans la seule éducation qui soit une fortune, l'éducation polyglotte; et nous vivons en communauté tous les quatre, vous et moi, Héva et Erminia, donnant l'exemple des vertus conjugales à la côte de Coromandel.

— Vous êtes charmant, sir Edward .... Oui, parlez-moi d'Héva! parlez-moi d'Héva!... Le nom d'une femme! quatre lettres! cela suffit pour enchanter cette solitude et la parer de toutes les grâces de l'Asie!.... Edward, répétez-moi ce qu'elle vous a dit; répétez-moi ses dernières paroles du ciel, en me jetant le dernier écho de sa voix... Oh! si j'avais été témoin de ses angoisses, je serais tombé à ses genoux divins! je serais mort de joie dans la poussière de ses pieds!

— Oui, Gabriel, cette femme vous aime; elle vous aime depuis le jour où elle consentit à jouer sa perruche aux échecs contre vous. Je connais les femmes, et surtout les jeunes veuves, lesquelles sont plus femmes encore que les autres. Héva sera fidèle à la mémoire de son mari tant qu'il restera un point noir sur ses vêtemens. A sa première robe blanche vous l'épouserez.

— Et ce maudit charriot embourbé qui n'avance pas! Et la nuit! la nuit qui va tomber!

— Nous ne craignons rien, Gabriel, nous sommes tous armés jusqu'aux dents, et nos domestiques ne sont pas des Péons.

— Oh! ce n'est pas le danger que je redoute!... Héva doit être dans des transes mortelles...

— Tant mieux! tant mieux! Gabriel. Vous figurez-vous aussi quels transports de joie, quels élans de furieux délire accueilleront votre retour! quelles douces et blanches mains poliront vos cheveux souillés de sang! Héro et Léandre vont revivre ce soir au Coramandel!

— Edward! nous n'avançons pas! nous n'avançons pas! La route est affreuse! L'orage de l'autre nuit a creusé des ravins partout. Nous n'avançons pas, mon ami! attelons nos chevaux pour renfort.

— Temps perdu! l'attelage suffit. Bientôt nous sortons du désert; nous serons en plaine. C'est le chemin de ronces qui mène au paradis!

Gabriel se tut, et il demeura longtemps silencieux, abîmé dans la pensée que renfermaient les dernières paroles de son ami.

C'était l'heure où la société de la maison d'Héva se retirait dans les appartemens supérieurs, car les veillées étaient courtes, les Indiens de la campagne aimant mieux jouir des heures qui suivent l'aube, heures de fraîcheur odorante et de gracieuse sérénité.

Les deux amis remarquèrent un mouvement de gestes et d'inquiétude parmi les domestiques. Les premiers désignaient aux autres le point de l'horizon où s'élevait la montagne boisée au pied de laquelle était l'habitation d'Héva.

Jusqu'à ce moment, cet horizon s'était voilé de toutes les ténèbres de la nuit, et son obscurité profonde, mise en relief, dans les teintes transparentes et étoilées du reste du tableau, servait même de point de reconnaissance, et dirigeait la marche de la petite caravane.

Tout-à-coup cette grande masse d'ombre lointaine, formée par la forêt et la montagne, jeta des lueurs vives, comme si elle se fût embrasée au feu des étoiles.

— Voilà quelque chose de bien effrayant! dit Gabriel d'une voix émue.

— C'est un feu de berger; ce n'est rien.

La voix de l'Anglais manquait d'assurance en répondant à son ami.

— Le feu grandit à vue d'œil, reprit Gabriel...

— C'est peut-être une attention d'Héva, dit Klerbbs... elle place un phare pour nous éclairer dans la nuit.

— Un phare!... c'est toute une forêt qui s'embrase à l'horizon...

— Ne vous alarmez pas ainsi, Gabriel... Héva nous a parlé un jour de cet immense feu de joie qui éclaira la nuit de son mariage; elle pense que vous n'avez pas oublié son récit; c'est une allégorie nuptiale qu'elle vous envoie dans les ténèbres, pour vous exciter au retour.

— Oh! je n'admets pas cette explication; elle est trop forcée... Edward, abandonnons le charriot, et lançons-nous à toute bride vers l'incendie.

Edward ne put répondre qu'en imitant son ami, car celui-ci, emporté au vol du cheval était déjà bien loin du charriot.

XI.

CONCLUSION.

C'était comme une course au clocher engagée entre Klerbbs et Gabriel. Ils passaient comme des êtres surnaturels à travers les masses d'arbustes, et pardessus les ravins et les buissons, couchés sur la crinière de leurs chevaux.

A chaque élan, le tableau vers lequel ils se précipitaient devenait plus horrible. L'incendie tombait de la montagne sur la plaine comme une immense cataracte de flammes. Des tourbillons de fumée éclatante voilaient le ciel; les craquemens des arbres déracinés, qui s'écroulaient en charbons gigantesques, mêlés aux pétillemens furieux des feuilles vertes, formaient un fracas épouvantable, comme celui des ouragans des Tropiques; le lac embrasé par les reflets de l'incendie, était comme la planète de ce nouveau et effrayant soleil qui roulait en fusion sur l'Eden du Coromandel.

Les deux amis, arrivés à cent pas du *Chattiram,* s'élancèrent de leurs chevaux dans l'allée, et coururent vers la terrasse, où des cris formidables, et les aboiemens d'un chien désolé semblaient appeler tous les secours humains.

— Ce feu sort de la tête d'un démon! s'écria Edward.

Un cri déchirant, tel que le pousse une femme au milieu d'une ville prise d'assaut, retentit dans les entrailles de Gabriel. A la clarté de l'incendie qui rapprochait les objets en les éclairant mieux que le soleil, Gabriel vit passer au vol, sous les arbres, un groupe bien connu de lui. L'Indien Goulab emportait dans ses bras, comme le milan la colombe, la belle Héva toute ruisselante de cheveux noirs. Au même instant, un autre Indien colossal, agile comme le tigre, et dont le front secouait des bandelettes sanglantes, tombait sur le ravisseur Goulab, avant Klerbbs et Gabriel. Le géant bronzé étendit Goulab à ses pieds d'un coup de poignard, en lui criant: — Il y a trois cents nuits que je t'épie, brigand!

Héva sembla jeter son âme dans un cri de joie, et l'Indien vainqueur l'emporta convulsive de terreur et de saisissement, ses beaux bras levés au ciel, et ses beaux yeux remplis d'une expression qu'aucune crise humaine n'a jamais donnée au regard de la femme.

Une minute vit passer cette histoire.

Cet Indien, qui semblait sortir des entrailles de la terre, était le mari d'Héva, le nabab Mounoussamy!

Prenez toutes les contradictions de surprise, toutes les nuances de terreur qui ont passé sur les visages de Saül devant la Pythonisse, et de Brutus devant le fantôme de Philippes, et vous aurez à peine une idée de la face bouleversée de Gabriel, lorsqu'il reconnut l'Indien ressuscité: il aura, sans doute, cette figure de suprême désolation, le premier homme qui rencontrera l'Antechrist sur la route de Josaphat...

Klerbbs s'oublia pour ne songer qu'à son ami; il le porta dans ses bras, et l'entraîna mourant, loin de l'endroit où venait de se passer la terrible scène.

Héva et son mari avaient disparu. L'incendie n'avait plus que quelques degrés de la montagne à descendre pour dévorer le toit de l'habitation.

La ferme de l'habitation était située dans une plaine découverte, que l'incendie ne pouvait atteindre. C'est là que Klerbbs conduisit Gabriel chancelant, comme un soldat conduit son camarade blessé à l'ambulance. Gabriel marchait avec les pieds de son ami; ses yeux fixes et démesurément ouverts semblaient annoncer que sa raison avait subitement reçu une atteinte fatale. Klerbbs n'osait l'interroger, de peur de recevoir une de ces réponses qui effraient, parce qu'elles ne viennent que du mécanisme de la langue et des lèvres, sans avoir passé par le cerveau.

Un des corps de logis de la ferme avait ses croisées ouvertes et éclairées; on entendait même un grand bruit de voix dans les salles supérieures, et Klerbbs comprit que toute la société de l'habitation s'était réfugiée dans cet asile par un chemin détourné! Il n'osa pas frapper à la porte pour demander une place, car il n'aurait su comment expliquer l'affreux état de Gabriel; et d'ailleurs, il supposait avec raison que l'Indien et Héva s'étaient aussi réfugiés chez leur fermier.

Ce fut dans une petite grange ouverte, pleine de feuilles sèches de bambous et de paille de riz, que Klerbbs conduisit Gabriel; il y régnait une obscurité profonde, malgré la clarté de l'incendie. Le pauvre blessé, toujours silencieux, s'étendit sur l'édredon végétal des sauvages Indiens, et Klerbbs s'assit à ses côtés sur le même lit; désespéré de ne pouvoir lui donner un secours, car au moindre bruit, pouvait descendre de la ferme quelque fantôme infernal ou divin qui aurait tué Gabriel en venant le secourir.

Cependant, comme les forces physiques du malheureux jeune homme avaient été épuisées par les rudes fatigues de la dernière nuit, suivie de ce jour plus accablant encore, un sommeil favorable lui vint après la crise nerveuse. La nature a quelquefois la bonté de se faire médecin, et de guérir par des procédés mystérieux dont elle garde le secret par amour-propre d'auteur. Klerbbs écoutait avec joie la respiration qui murmurait doucement aux lèvres de Gabriel, et qui avait perdu, après une heure de sommeil agité, ses symptômes alarmans. Moins inquiet sur le sort de son ami, il se leva avec précaution et sortit de la grange pour prêter l'oreille aux bruits extérieurs, et saisir, dans les moindres indices, quelque révélation sur les événemens du jour.

Il entendit d'abord un bruit de chevaux et de roues du côté du lac. C'était le charriot qui arrivait, après avoir rencontré des contrariétés sans nombre dans sa marche. Klerbbs ne voulut pas laisser avancer plus loin ce trophée d'un dévoûment inutile; il courut vers les domestiques, et leur dit avec l'assurance d'un ambassadeur parlant au nom de son souverain:

— Madame vous ordonne de continuer votre route, et d'aller à Madras; vous vous arrêterez à *Ast et india inn*, et vous y attendrez sir Edward Klerbbs. Deux d'entre vous se déta-

cheront du convoi, à un mille d'ici, et attendront à cheval de nouveaux ordres. Allez, et arrivez avant le jour. Madame le veut.

Un domestique se disposait à faire une humble observation ; mais Klerbbs brisa la phrase commencée par un geste dominateur, et le convoi se mit en marche pour Madras.

Klerbbs revint à la porte de la grange, sur la pointe des pieds, et s'assura que rien n'était changé dans l'état de Gabriel. Alors, il suivit dans toute sa longueur le mur de la ferme, en se voilant des masses flottantes d'un rideau de mûriers de Chine, et s'approcha de la croisée ouverte d'une salle basse, où les domestiques s'entretenaient en buvant.

— Moi, disait l'un, je m'en doutais ; cela ne m'a pas surpris. Une nuit, le mois de mai dernier, Mary me dit : Il y a quelque chose là-bas, de sombre, sous le manguier du lavoir. Je regardai, et je vis une ombre passer sur le lac, au clair de la lune.

— Eh bien ! c'était notre maître le nabab ! Il attendait Goulab toutes les nuits.

— Mais comment s'est-il échappé du milieu de tant de tigres à la chasse du Latchmi? demandait une des femmes.

— Eh ! ne l'avez-vous pas entendu raconter cela? disait un domestique ; c'est un tour de jongleur de la fête d'Agni. Il s'est moqué des tigres à leur barbe ; il a fait cent fois le même tour de force, là-bas, sur le lac ; le seigneur Mounoussamy s'est précipité dans le Gouroul, non pas du côté de l'eau, mais du côté des arbres ; il s'est accroché aux branches, et il est remonté le lendemain, après le lever du soleil.

— Et pourquoi n'est-il pas venu chez madame, tout de suite? demandait-on.

— Pour faire ce qu'il a fait cette nuit ; c'est une vengeance à l'indienne. Notre maître aime beaucoup sa femme, mais il aime encore plus la vengeance. Il y a toujours du tigre dans le sang de ces hommes ; son frère Talaïperi était seul dans le secret ; il gardait la femme et la maison. Vous n'avez pas vu l'autre nuit le désespoir du seigneur Talaïperi, lorsqu'il a cru que sir Klerbbs avait tué son frère dans les buissons du lac? Sir Klerbbs a cru blesser un tigre, il a blessé au front le nabab ; ces Indiens ont heureusement des fronts d'airain. C'est le brahmane Syali qui cachait le Mounoussamy dans sa maison, de l'autre côté de la montagne. Quand Goulab, aidé de ses Péons, a mis le feu aux quatre coins de la forêt, pour forcer madame à s'échapper de l'habitation, la clarté de l'incendie a frappé le Mounoussamy dans la maison du brahmane. Le rusé nabab a reconnu la griffe de Goulab, et tout malade et blessé qu'il était, il a franchi le vallon comme le vent, et il est tombé sur Goulab comme la foudre du ciel. Il faut que cet attorney-général soit bien entêté ; il a voulu soutenir à notre maître qu'il n'était pas Mounoussamy ; il ne l'a pas voulu reconnaître ; il ne l'a pas salué. Tantôt, quand je suis monté aux chambres pour servir à souper à l'attorney, il m'a dit :

— Écoute, John, comment appelles-tu cet Indien qui est blessé au front et qui a tué Goulab?

— Mounoussamy, ai-je répondu.

— En es-tu bien sûr? m'a dit l'attorney d'un air sombre.

— Si j'en suis sûr ! ai-je repris, il y a dix ans que je le sers.

— C'est bon ! m'a-t-il dit d'un ton sec.

Klerbbs entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et en deux bonds il regagna la grange. Ce qu'il avait recueilli lui suffisait. Un serrement de cœur l'avait saisi, en apprenant que c'était lui qui avait blessé Mounoussamy dans cette effroyable nuit, où une révélation mystérieuse fit pousser à Iléva un cri d'horreur devant les taches de sang qu'il avait rapportées du lac avec Gabriel.

Désormais, pour l'un et pour l'autre, cette maison était inhabitable. Il fallait partir sur-le-champ et ne pas regarder en arrière, de peur de voir, l'un, l'ami qu'il avait blessé à la tête ; l'autre, la femme qu'il avait blessée au cœur. Dans cette situation pleine d'anxiétés douloureuses, Klerbbs résolut de s'assurer de l'état moral de Gabriel à son réveil, et de faire un appel énergique à son courage, pour exciter en lui une forte et salutaire détermination.

Au premier mouvement de Gabriel, Klerbbs l'appela d'une voix ferme, comme il eût fait en temps ordinaire, et il lui dit :

— Mon cher ami, les chevaux nous attendent ; il faut arriver à Madras avant le jour.

Gabriel se souleva brusquement à demi, et tendit la main à Klerbbs, qui la serra comme on fait à un ami en lui apprenant la mort d'une personne adorée.

— A deux mille lieues de son pays, dit Klerbbs, on est obligé d'avoir du courage et d'être un homme en toute occasion.

— Vous serez content de moi, Edward, dit Gabriel en se levant ; ma tête est un peu faible, mais l'air de la nuit me remettra. Un rocher m'est tombé sur le front ; puisque je ne suis pas mort de ce coup, je vivrai

— Très bien ! Dans ces sortes de maladies, partir sur-le-champ est un premier remède.

— Partons ! dit Gabriel.

Les deux amis gagnèrent la grande allée, et, à peu de distance du dernier arbre, ils trouvèrent les deux domestiques ; Klerbbs leur ordonna de rentrer à la ferme, à pied ; et, s'emparant de leurs chevaux, il courut au galop, avec Gabriel, sur la route de Madras.

L'ardeur de la première course s'étant modérée, Klerbbs, après quelques préambules lénitifs, conta mot à mot à Gabriel la conversation qu'il avait entendue sous la croisée de la salle basse des domestiques. Ce récit ne provoqua aucune réflexion de la part de Gabriel ; ce silence inquiéta Klerbbs.

En arrivant à Madras, à l'aube, Klerbbs laissa Gabriel à l'hôtellerie et courut retenir deux passages à bord d'un brick qui partait pour Pondichéry ce matin même.

— Mon cher Gabriel, dit-il en rentrant, le mal d'amour est comme le mal de poitrine, pour guérir il faut changer d'air.

— Je reste, dit Gabriel.

— Tu restes à Madras?

— Oui.

— Et que feras-tu à Madras seul? car je pars, moi.

— Je la verrai... cette femme !

— Gabriel, tu m'avais promis d'être un homme...

— Je le serai... Je veux la voir une fois, une seule fois encore, et je me tue à ses pieds.

— Fou ! comme si j'allais te permettre cela !... Mais est-ce ainsi que les Français comprennent la sainte amitié? J'ai fait pour toi tout ce que tu as voulu ; j'ai manqué à ma parole, j'ai négligé ma fiancée, j'ai inventé une cage de fer, je me suis brouillé avec mon beau-père, ou à peu près ; te croyant en péril, je t'ai apporté de Tranquebar mes armes et mon bras ; et aujourd'hui je te prie de venir signer à mon contrat de mariage, et ce premier service que je te demande tu me le refuses, sous prétexte que tu veux te tuer aux pieds d'Iléva !

— Oui, Klerbbs, dit Gabriel ému ; oui, tu as raison, je suis un ingrat !... Mais, que veux-tu?... c'est ainsi... Ne sens-tu pas que c'est ton bonheur même qui met le comble à mon désespoir?...

— Quel bonheur?

— Tu vas te marier, Edward, avec une femme charmante, la perle du Coromandel. Moi, je resterai seul. Que ferai-je à Tranquebar ; je te verrai heureux auprès d'une épouse adorée, et ce spectacle de tous les jours me rappellera les époux du Tinnevely, sous le même ciel, dans les mêmes paysages, sur la même mer ! Je frémis encore à une autre idée...

— Quelle idée?... Voyons ton idée.

— Oh ! impossible...

— Parle, parle... Tu crains de devenir amoureux de ma femme?... Je t'ai deviné !... Quel homme !

— Edward, il faut que je retourne en France seul, sans toi... et je n'ai pas la force de subir cet isolement... j'aime mieux mourir ici

— Écoute-moi, Gabriel... Je ne tiens pas du tout à me marier. Veux-tu chasser l'amour par l'amour? lord Cornwallis te donnera une lettre de recommandation pour le consul anglais de Tranquebar ; moi je disparaîtrai du monde indien. Tu t'installeras chez sir Douglas ; tu deviendras l'idole de la famille, tu aimeras miss Erminia, et tu l'épouseras.

— Quelle atroce plaisanterie me fais-tu là, Edward?

— Tu devrais me connaître assez pour croire que je parle

sérieusement. Je ne suis pas de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a qu'une femme dans le monde. J'aime miss Erminia de cet amour universel que je puis donner à toutes les jolies femmes, et si tu veux l'aimer, je m'embarque sur le *Star*, qui part ce soir pour Southampton. J'irai te rejoindre à Paris, et tu me présenteras à madame Gabriel, qui sera enchantée de ne pas m'avoir épousé .. Tu ris, mon ami ; c'est toujours bon de rire. Écoute encore : tu sais que toutes mes plaisanteries ont toujours amené des actions sérieuses ; oui, je n'imiterai pas tant d'hommes qui parlent sérieusement pour arriver à des sottises ; accepte-moi tel que je suis ; léger à l'enveloppe et grave au fond. Mes deux oncles sont morts du *spleen* pour avoir été le contraire : je ne veux pas mourir comme eux.

— Edward, dit Gabriel avec affection, je voulais mourir pour elle, mais tu mérites qu'on vive pour toi. J'irai signer à ton contrat de mariage. Je t'accompagne à Tranquebar.

— Bravo ! te voilà redevenu homme et Français. Crois-le bien, mon ami, si tous les hommes qui sont morts pour des femmes étaient revenus au monde trois mois après, ils ne se seraient pas tués une seconde fois. Agis comme un ressuscité.

— Ah ! Edward ! Edward ! le coup a été bien terrible ! bien terrible !

— Oui, j'en conviens. On adore une femme, on lui tue seize tigres, on va l'épouser, et voilà qu'un affreux géant de mari...

— Edward ! Edward !

— C'est juste, ne parlons plus de cela. C'est un fait accompli... Nous allons avoir des distractions... Tu verras... Nous danserons à mes noces, nous aurons un festin de quinze jours ; nous serons graves pour nous amuser. Le beau sexe est laid à Tranquebar, à cause des Danois, mais il y aura quelque créole charmante pour faire exception ; tu t'en empareras, et nous désolerons Tranquebar... Allons, tout marche bien... Adieu Madras !... Va te reposer, Gabriel ; va, mon ami... je terminerai bientôt toutes nos petites affaires... J'écrirai quelques lignes diplomatiques à Mounoussamy pour donner un prétexte humain à notre départ précipité... Je verrai lord Cornwallis... je le prierai d'expédier, en ton nom, les seize peaux de tigres à M. de Lacépède, à Paris... Diable ! il ne faut pas perdre ce trésor !... Quant à nos bagages, nous sommes à l'état de Bias : la flamme de ce Goulab nous a tout dévoré. Je songerai à l'indispensable. Ne te mêle de rien. Dors. Étourdis-toi. Dans quelques heures nous danserons à la pointe des vagues, au golfe du Bengale, cette mer qui continue le Gange. Tu verras comme une passion est petite quand on la regarde du haut de l'Océan indien ! On rougit de soi ; on se fait des excuses ; on se livre aux embrassemens amoureux de cette puissante nature, fille de Dieu, qui vous berce sur un lit de perles et de corail. Voilà une épouse digne de toi ! Je te la livre dans une heure ; celle-là ne te demande pas un tapis de tigres pour sa chambre nuptiale ; elle t'inondera de voluptés divines : elle roulera des flots d'azur à tes pieds, des flots d'étoiles sur ta tête, des brises de parfums dans tes cheveux. Allons, ami, relève-toi ! Un instant, et je te reviens ; adieu ; mes mains dans tes mains.

L'ardente parole de l'amitié retrempa Gabriel, le rendit à la vie, le renouvela. — Quand un désespoir s'accomplit, un ami a manqué. — Gabriel fut étonné de découvrir, au fond de son âme, un courage suffisant pour s'éloigner et vivre : Klerbbs, à son retour, le trouva prêt au sacrifice. La voile frissonnait aux mâts ; de petites vagues bleues, pailletées de grains de soleil, arrivaient, harmonieuses, comme des cascades de perles ; les pavillons riaient dans l'air ; les matelots chantaient sur les vergues ; les oiseaux de mer et les chaloupes ailées rasaient ensemble l'onde bengalienne. La joie tombait du ciel en rosée lumineuse ; le soleil semblait se baigner dans le golfe, comme le roi de l'Inde à son lever.

— Mon ami, dit Klerbbs en montant l'échelle du vaisseau, ceux qui sont morts, frappés au cœur par une passion, avaient de la boue au seuil de leur maison et du brouillard sur leurs toits.

L'enchantement de la traversée livra les deux amis à la contemplation, et ne leur permit d'échanger que des phrases intermittentes sans intérêt.

On arriva bientôt à Pondichéry. Il y avait déjà tout un monde entre cette ville et le lac d'Héva.

Gabriel entrait en convalescence.

Sir Edward, accompagné de Gabriel, se rendit, en arrivant à Pondichéry, chez le consul anglais pour lui faire sa visite. On lui répondit, à l'*Office*, que le consul était parti pour Tranquebar sur l'invitation de son collègue, sir Douglas, qui célébrait le mariage de sa fille.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit Klerbbs à Gabriel. Les invités arrivent avant nous. Heureusement, la cérémonie ne peut se faire sans moi.

Et, s'adressant au *clerk*, Edward lui fit cette question :

— A-t-on dit quel jour le mariage aurait lieu ?

— Il a été célébré hier, répondit le *clerk*.

— Hier ! s'écria Edward. Il a donc été célébré sans l'époux ?

— C'est le consul qui a accompagné sir Wales chez son beau-père.

— Qu'est-ce que sir Wales ? demanda Edward.

— C'est le gendre de sir Douglas, le père de miss Erminia.

— Ah ! voilà du neuf ! Sir Wales ! celui que j'ai blessé à Bangalore... il s'est piqué !... je lui avais pris sa statue, il m'a pris ma femme. J'aime mieux mon lot.

Klerbbs salua et sortit avec Gabriel.

— Mon cher, lui dit-il en descendant l'escalier, le beau-père m'a tenu rigueur. Je m'y attendais. A ton tour de me consoler maintenant. Nous voilà de pair dans l'infortune de l'amour ! Au fond, j'en suis bien aise, ne serait-ce que pour te donner l'exemple d'une héroïque résignation.

— Ah ! tu ne l'aimais pas, toi, cette femme ! dit Gabriel avec un accent qui trahissait une douleur encore vive.

— Gabriel ! dit Klerbbs d'un ton de Mentor irrité, voilà un soupir qui ne me plaît pas ! Point de rechute ! entends-tu ?... Je vais t'imposer un dernier remède qui sera souverain, et dont je prendrai ma part.

— Quel remède ? demanda Gabriel timidement.

— Il est affiché là, en gros caractère, au coin de la rue Suffren. Lis... *Sous charge pour le Havre, le beau trois-mâts* l'ALCIDE... Il part ce soir ce beau *trois-mâts !* O bonheur ! Ce soir nous serons sur la grande route de Paris !

— Allons payer notre passage ! dit Gabriel d'un ton violemment résolu.

— Bravo ! s'écria Edward, le Rubicon est passé !

—

Cinq mois après le départ de l'*Alcide*, on lisait dans la chronique du *Journal des Savans* :

« Le jeune et hardi voyageur Gabriel de Nancy est arrivé » de l'Inde, après avoir exploré la presqu'île du Gange dans » l'intérieur, et côtoyé Malabar et Coromandel. La science » ornithologique sera redevable à M. Gabriel de Nancy de » quelques découvertes précieuses. Le rapport qu'il a pré- » senté à l'Institut prouve évidemment que le *Turracus* » *Albus* appartient à l'Afrique méridionale, et que l'Inde ne » possède aucun individu de cette espèce. L'infatigable voya- » geur a apporté seize superbes tigres du Bengale morts, » et parfaitement conservés, grâces aux ingénieux procédés » de la Société de Taxidermie établie à Madras. Le ministre, » pour reconnaître le zèle de M. Gabriel de Nancy, va lui » confier une nouvelle mission. Notre intrépide voyageur, » muni d'instructions précieuses, partira bientôt pour visi- » ter le midi de l'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance » jusqu'au Zanguebar. On ne saurait confier en de meilleures » mains les intérêts de la science ornithologique. »

FIN D'HÉVA.

LE LION AMOUREUX.

En la voyant si jeune et si belle, j'eus pitié d'elle.
(SAINT AUGUSTIN.)

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.
(MALHERBE.)

Frédéric Soulié.

LE LION AMOUREUX.

I.

Le nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburgh.

Mais quelle est cette autre chose? On en a bien en général une idée vague et qui suffit à la conversation; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable; aujourd'hui c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde? Est-ce parce qu'il prend les quatre parts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir?

Je ne puis vous le dire; mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinerez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la prétention d'être un jeune homme étant abandonnée depuis longtemps aux hommes de quarante à cinquante ans; car, de nos jours, l'état de jeune homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

Or, le lion n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoiqu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme le disent les refrains du temps de l'Empire, une des choses que le lion méprise le plus. Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux que ces messieurs ont ces trois passions, auxquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature, personnelle, cachée, discrète; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passans, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale; en effet, ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est bien différent.

Les lions sont donc en général fort ignorans de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majorité des chœurs dansans ou chantans de l'Opéra.

Du reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse d'il y a soixante ans, qu'ils ont un pied dans la meilleure compagnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise; mais ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujourd'hui ne les disputent plus comme autrefois aux filles entretenues, et les abandonnent aux intrigues des coulisses. Aussi, lorsqu'il s'est rencontré par hasard, dans le théâtre, même quelque femme qui a eu besoin d'être aimée pour se perdre, s'est-elle donnée à un pauvre garçon amoureux qu'ils avaient flétri d'avance de l'épithète de bourgeois.

Ceci dit, nous pouvons commencer notre histoire.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très vif étonnement pour deux raisons majeures; la première, c'est qu'il était habillé; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

— Où diable allez-vous comme ça, Sterny?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie? dit l'interrogateur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

— Qui donc se marie?

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

— Personne, messieurs, personne; c'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en serez-vous débarrassé?

— Je n'en sais rien; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur! répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny, qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages ; oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit ; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. A ce soir !

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria :

— Où se fait-il, ton mariage ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future.... rue Saint-Martin, à midi : il est midi un quart.... Adieu !

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

— Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de potier enrichi qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse ; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire ; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant...

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant fort gros et très laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*... pourtant cela pourrait être amusant ; il y a de très jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie et l'art ; jolies, oui, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah ! messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeoises.

— Pardieu ! reprit le lion artiste, les bourgeoises d'autrefois, ça se conçoit. Des jeunes filles qui ne savaient rien de rien ; des femmes qui n'en savaient guère plus, enfermées dans la pratique des pieux devoirs de la famille ; pour qui les plaisirs du monde, les arts, la littérature étaient d'un domaine où elles ne pouvaient aspirer ; qui regardaient un homme de cour comme le serpent tentateur de la Genèse. Pénétrer dans cette vie, y jeter l'amour, le désordre, jouer avec cette ignorance de toutes choses, l'étonner comme on fait à un enfant avec des contes de fées, cela pouvait être fort amusant, et je comprends parfaitement la passion du maréchal de Richelieu pour madame Michelin. Mais les bourgeoises d'aujourd'hui, douées pour la plupart d'une moitié d'éducation fausse, dont elles se servent avec une imperturbable impertinence pour ne s'étonner de rien ; des virtuoses qui jouent les sonates de Steibelt et qui décident entre Rossini et Meyerbeer en faveur du *Postillon de Longjumeau* ; des bas-bleus qui lisent madame Sand comme étude, et qui dévorent M. Paul de Kock avec bonheur ; des artistes qui se font peindre par monsieur Dubufe et qui enluminent des lithographies ; des femmes enfin qui ont des opinions sur l'assiette de l'impôt et sur l'immortalité de l'âme ! c'est ignoble, et je comprends tout l'ennui de Sterny. Elles vont le regarder comme une bête curieuse, et Dieu sait si elles ne le mesureront pas à l'aune de quelque beau courtaud de boutique qui aura fait douze couplets pour le mariage, qui déclamera à table, qui chantera au dessert, qui dansera toute la nuit, et qui sera proclamé l'homme le plus aimable de la société.

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevard. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous ; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se ser[illegible] ; il ne mettait [illegible] fait, et entra chez monsieur Laloine, [illegible] parti pris d'avance d'être d'une f[illegible] qu'il faisait. Il arriva à point ; on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parens, et il vit que les jeunes gens se poussaient du coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout-à-coup une grande jeune fille qui s'écria :

— Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé !

— Lise ! dit sévèrement monsieur Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de monsieur Laloine dirigé vers Léonce, montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

— Pardon, papa, je ne savais pas... dit-elle en baissant la tête, tandis que monsieur Laloine s'approchant de Sterny, lui dit d'un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas seize ans et qui ne sait pas encore se tenir.

Sterny regarda cette enfant, qui était belle comme un ange.

— C'est votre fille aussi ? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée, qu'une affreuse maladie de cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien ! veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, repartit monsieur Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse.

Mais Sterny n'était point de cet avis ; jamais il n'avait rien vu de plus charmant que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire très clairement :

« — J'étais sûre que ce serait un trouble-fête ! »

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec madame Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long, car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres ?

Sterny n'en avait aucune idée ; mais il répondit froidement :

— Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin, le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouvernement veut tout ruiner en France, c'est un parti pris.

Et là-dessus le monsieur entama la question qui dura jusqu'à la mairie, sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile, tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortège. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion ; alors elle se retourna vivement en disant :

— Allons, dépêchons-nous !

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer; mais Léonce serra le bras, retint la main et lui dit en souriant :

— Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, monsieur, répondit Lise; mais je suis demoiselle d'honneur; je ne peux pas, monsieur Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, monsieur Tirlot?

—Eh bien! le garçon d'honneur, c'est un droit...

— C'est un droit que je lui disputerai en champ-clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue :

— Si c'est comme ça, monsieur, venez, je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu.

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouvèrent à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale; Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire :

— C'est monsieur Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans monsieur le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier.

Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de mademoiselle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en sourlant doucement :

— Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles...

Lise ne répondit pas.

— C'est un grand jour...

Même silence.

— Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous?

— Ah! que ce maire est ennuyeux! dit Lise, il se fait toujours attendre.

Léonce comprit qu'il réussissait peu : mais assis qu'il était près de cette belle enfant, il admirait avec tant de plaisir la pureté merveilleuse de son profil, la grâce de ce cou flexible si doucement courbé; et puis il sentait pour la première fois arriver jusqu'à lui cette fraîcheur de vie bien plus suave que l'atmosphère parfumée d'une belle dame. Il ne se découragea pas, et saisissant au vol les mots de Lise, il reprit de sa voix la plus caressante :

— Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat?

— Qui ça? dit Lise, monsieur le maire? est-ce que c'est un magistrat?

On a beau faire des constitutions très admirables, quand le temps ne les a pas sanctionnées, elles n'entrent pas dans les sentimens de la masse. Que le maire soit le consécrateur légal et unique du mariage, la loi le veut ainsi; mais l'acte auquel il préside, quelque grave, quelque indissoluble qu'il soit, n'est aux yeux du peuple qu'un contrat qui sent le papier timbré; la vraie cérémonie du mariage, celle où il y a préoccupation, respect, prière, ne s'accomplit qu'à l'église. Sterny était un peu de cet avis; il comprit parfaitement l'exclamation de Lise, et lui répondit pour la faire parler :

— Certainement c'est un magistrat, car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur; le mariage à l'église n'est qu'une formalité.

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

— Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi, mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

— Ah! se dit Léonce, la petite est dévote. Mais elle est si belle!... encore un essai.

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais, fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh oui! fit-elle en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua-t-elle en lui riant au nez, ce n'est pas vous qui aurez à en souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien?

— Qui ça? dit Lise d'un air tout étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre...

— Ah! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur, je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux.

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

— Vous avez raison, il le sera.

— Ah! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat.

Le maire entra, et la cérémonie commença.

II.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pourvoient à leur bonne intelligence; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendans eurent signé, ce fut le tour des témoins; Léonce fit comme les autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petite moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Sterny? mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait?

Sterny restait fort intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse :

— Pardon, que j'ôte mon gant.

Et le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche...

Léonce comprit; il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! Est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant! Léonce y pensa et se dit :

« Ces gens-là ont de certaines délicatesses de bon goût. Que fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte? Rien sans doute. Et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui se lève devant Dieu, ou qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles sentimens dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui existent cependant. »

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre

pour sortir. Monsieur Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures ; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant ; et voilà Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille ; mais tout en lui accordant de prime-abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées ; il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation, car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidûment, s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

A ce moment Léonce regarda Lise ; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste et lui dit :

— Il paraît que mademoiselle est grande musicienne ?

— Et pourquoi ça ? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un galop ravissant.

Lise rougit ; mais cette fois avec un embarras pénible ; elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait, elle balbutia et dit à demi-voix :

— Oh ! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, repartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper.

Lise ne trouva rien à répondre ; le marche-pied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Sterny eut envie de se placer près d'elle, mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce ; il se retira en disant vivement au valet de pied :

— Fermez et suivez les autres voitures, et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait madame Laloine.

— Eh bien ! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui ? demanda la prudente mère.

— Hélas ! toute seule, madame.

— Comment, toute seule...

— Oui, madame, elle a monté sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah ! fit madame Laloine ; je ne sais pas ce qu'elle a ; elle est tout ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce ; il n'y a que deux places et je n'ai pas osé...

Madame Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

— Elle va bien s'ennuyer toute seule.

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas.

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule ; mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce ; et, répondant aux réflexions qu'elle faisait comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en disant :

— Eh bah ! qu'est-ce que ça me fait ?

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées ; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi-couchée, pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvemens de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir. Puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe ; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle ? Ce n'était certainement pas monsieur Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny qu'elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard, comme s'il passait devant elle.

Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartenait pas ; et puis, quand Léonce lui dit en l'aidant à descendre :

— Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire ?

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux ; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission ; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda ; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte ; et au moment où on passa dans la sacristie, elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque là :

— Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, monsieur ?

— M'ennuyer ! et pourquoi ?

— C'est parce que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs ; mais vous allez bientôt être délivré.

III.

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillou et de monsieur Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise ; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien, qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait ; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé ; aussi répondit-il à Lise :

— Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable ; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence.

Cette fois encore, Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation, faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre, car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix ; elle était tout absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

— Regarde donc !

Elle regarda, et vit Léonce qui signait.

— Il a ôté son gant, ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet.

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

— Rien, rien, dit-elle ; une idée.

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras.

— Prends-moi dans ta voiture, maman ! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens ! viens ! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre, et que Léonce se disait dans son coin :

— Certes, je reviendrai pour le dîner et le bal.

Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voiture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée, et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout-à-coup la main à son cou.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai perdu mon médaillon ; mon Dieu ! mon Dieu ! je l'avais, j'en suis sûre.

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé dans l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah ! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de monsieur de Sterny.

— Et pourquoi ? lui dit sa mère ; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc ?

— Il nous l'a promis.

Lise ne répondit pas ; mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette, dont elle avait d'abord été si ravie, n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

— Ah ! mais non ! je veux être gaie aujourd'hui.

Et sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnemens, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il comprenait bien qu'il n'y avait rien à faire en ce jour pour lui près de cette petite fille, et ce jour ne pouvait pas avoir de lendemain. Qu'irait-il faire dans cette famille de plumassiers ? et si on n'osait le mettre à la porte, de quel air l'y recevrait-on ?

Décidément, tout cela n'avait pas le sens commun ; et ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'écrire, en rentrant chez lui, un billet d'excuse, et de dîner à six heures au café de Paris, au lieu d'aller au Cadran-Bleu, où se faisait la noce.

Mais ce juste raisonnement n'arrivait à l'esprit de Sterny qu'à travers l'image de Lise, et cette image était si charmante !

Il serait difficile de dire tous les rêves qui passèrent par la tête du lion à mesure qu'il se rappelait cette précieuse beauté ; se faire aimer de cette belle fille, l'enlever à sa famille, se battre contre quelque frère inconnu, subir même un procès scandaleux contre sa famille, faire parler de lui dans les journaux, être condamné pour séduction par les tribunaux et être absous par le monde, à qui une si merveilleuse beauté rendrait un pareil crime excusable, trouver dans cette passion une renommée à désoler tous ses amis, tout cela le tentait grandement ; mais presque aussitôt il mesurait les obstacles, comptait les difficultés insurmontables, et rejetait bien loin pareille idée, non comme coupable, mais comme impossible.

Enfin, il en était venu à s'arrêter au parti pris de ne pas y retourner, quand il aperçut, sur le coussin de sa voiture, une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague ; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut on le peut

A ce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout-à-fait méprisable et sans portée.

Quoi ! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise : *Ce qu'on veut on le peut*, et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir.

— Pardieu ! se dit-il, je voudrai et je pourrai !

Et pour s'encourager dans cette noble résolution, il se rappela toutes les femmes qu'il avait prises d'assaut ou enlevées à ses amis.

Cependant, toute récapitulation faite, il trouva qu'aucun des moyens avec lesquels il avait réussi jusque-là ne pouvait être de mise dans sa nouvelle entreprise, et qu'il lui fallait trouver tout autre chose.

Sur ces entrefaites, il arriva chez lui, où il trouva installés quatre ou cinq de ses amis, discutant très chaudement sur l'inconstitutionalité de l'admission des chevaux du gouvernement dans les courses du Champ-de-Mars.

L'arrivée de Sterny mit fin à la discussion.

A son aspect, le gros beau Lingart, le pédicure dont nous avons parlé, s'écria en se rengorgeant dans sa cravate :

— Eh bien ?...

— Eh bien ! j'ai perdu, repartit Aymar de Rabut, le lion artiste.

— Comment diable ! ajouta Marinet, le fils du potier, comment diable aussi vas-tu parier quelque chose contre ce gros agioteur ? tu sais bien qu'il a l'instinct des bonnes affaires, et qu'il suffit qu'il touche à la plus mauvaise pour qu'elle tourne à bien dès qu'il y a quelque chose à gagner pour lui.

— Mais oui, je suis assez heureux, dit Lingart d'un air qui voulait dire je suis assez habile, et en ramassant du bout de sa langue les quelques poils de barbe qui avoisinaient le coin de sa bouche.

— De quoi s'agit-il donc ? dit Sterny.

— Il s'agit, dit Lingart, que nous dînons au Rocher-de-Cancale, et que c'est Aymar de Rabut qui nous traite.

— Il y a donc eu pari ? dit Léonce, qui pointa les oreilles comme un cheval de bataille qui entend la trompette.

— Oui, dit Aymar de Rabut, je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai soutenu pendant une heure que tu t'ennuierais à crever à ton mariage, qu'hommes et femmes t'assommeraient, et au bout du compte il s'est trouvé que c'est moi qui ai parié que tu te laisserais empêtrer par les familles des futurs, et que tu resterais au dîner et au bal, et c'est Lingart qui a parié que tu reviendrais.

— Mais quand je te dis, s'écria Marinet, que si tu allais lui réclamer cent louis, et qu'il ne voulût pas les payer, il te prou-

verait, clair comme deux et deux font quatre, que tu lui dois dix mille francs!

— Ah, bah! dit Lingart, vous trouvez donc qu'il est très clair que deux et deux font quatre?

On le regarda comme s'il disait une bêtise. Mais il ajouta avec une arrogance de sottise si prodigieuse, qu'il stupéfia l'assemblée :

— Eh bien! faites-moi le plaisir de me prouver que deux et deux font quatre!

— Ceci, mon cher, c'est de l'Odry tout pur.

— C'est si peu de l'Odry, que j'offre de parier vingt-cinq louis qu'aucun de vous ne me prouve que deux et deux font quatre.

— Pardieu! dit Aymar de Rabut, cela n'a pas besoin d'être prouvé; cela est, parce que....

Il s'arrêta, et Lingart reprit d'un air triomphateur :

— Eh bien! pourquoi cela est-il?

Il attendit une réponse qui ne vint pas, et reprit doctoralement :

— Va commander notre dîner, et...

— Et que ce soit splendide, dit Sterny en riant; car c'est Lingart qui paie.

— Comment ça? fit le spéculateur.

— Parce qu'Aymar a gagné. Je retourne au dîner, et je reste au bal.

— C'est pour me faire perdre! dit Lingart.

A ce mot la conscience de parieur de Sterny se troubla, et il réfléchit.

Et puis il dit :

— J'annule le pari.

— Pourquoi donc?

— C'est que lorsque je suis entré ici, je n'étais pas bien sûr de ce que je ferais, et je ne sais pas encore ce que j'aurais fait, si vous ne m'aviez pas parlé du pari.

— Et quelle est la raison qui t'a décidé tout-à-coup?

— Rien. Seulement je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ça? dit Lingart.

— Ah! ceci, répliqua Sterny, ne peut pas plus se prouver que deux et deux font quatre.

— Cependant, vous vous l'êtes prouvé à vous-même, puisque vous en doutiez.

— Ah ça! dit Sterny, vous devenez horriblement ennuyeux, Lingart, avec votre manie de dissertation.

— Il s'exerce pour la chambre des députés, dit Marinet.

Lingart, qui venait de dépenser 30,000 francs pour avoir trois voix, se mordit les lèvres et fit semblant de hausser les épaules, et l'on se mit à plaindre Sterny, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde et sans trop écouter tant qu'il ne s'agit que de lui. Mais il arriva que la conversation se promenant au hasard sur les occupations journalières de ces messieurs, on parla d'une petite fille qui s'était montrée la veille dans les coulisses de l'Opéra, et que l'on avait proclamée délicieuse.

De là on entra dans tous les détails de cette jeune beauté, que Sterny avait lui-même fort applaudie; et, par un retour assez ordinaire sur ses souvenirs, il se trouva que cet éloge tourna au profit de Lise : qu'admirait-on, en effet, à côté de cette parfaite beauté? un visage à peu près joli, des mains à peu près élégantes, une tournure faite, un pied cruellement emmaillotté pour paraître petit, tandis que chez Lise tout était vraiment parfait, sincèrement beau. La plumassière devenait à chaque instant plus charmante dans l'esprit de Léonce, et par une autre coïncidence il se prit à se repentir des idées vagues de séduction qu'il avait eues contre elle; car le lion artistique Aymar s'écria au milieu de la conversation :

— Ah ça! Lingart, j'espère que vous laisserez cette petite fille tranquille.

— Oui, dit le gros beau, oui, jusqu'à ses débuts.

Ceci prit sans doute dans la physionomie de Lingart un sens très particulier, car Sterny en éprouva un mouvement de dégoût. Il nous serait difficile d'expliquer le mystère de cette phrase; mais Léonce réfléchit que s'il trouvait odieux qu'on remît la perte d'une fille de théâtre à un temps marqué d'avance pour qu'elle valût mieux la peine d'être perdue, il était bien autrement coupable, lui, de méditer celle d'une enfant qui au moins ne bravait pas le danger. Mais il arriva à Léonce ce qui arrive aux gens qui ont la conscience facile : il se persuada si bien qu'il ne réussirait pas, qu'il se crut permis de tenter sans trop de scrupules.

Bientôt après, on le laissa; et comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran Bleu.

IV.

L'amour est une belle passion pour les conteurs comme nous; il a cet avantage excellent, qu'on peut le faire aller de l'allure qu'on veut, sans que personne ait à vous demander compte de la vraisemblance de ses actions.

C'est en amour surtout que le plus invraisemblable est le plus vrai; passions soudaines et irrésistibles qui éclatent dans le cœur à l'aspect d'un être inconnu, comme la lumière à qui Dieu ordonna d'être, et qui fut; passions lentes et fortes qui pénètrent dans l'âme par une progression imperceptible, comme la chaleur dans le métal, sans qu'il y ait une différence sensible entre la minute qui précède et la minute qui suit, jusqu'à ce que tous deux soient devenus brûlans, de glacés qu'ils étaient; et celles qui vont par sauts et par bonds, s'élançant follement en avant, puis reculant avec timidité; et celles qui louvoient obscurément, et celles qui marchent à genoux, et celles qui s'imposent : toutes vraies dans leurs plus grands écarts, dans leurs contradictions les plus manifestes.

Tout cela, entendez-vous bien, sans tenir compte des caractères, pliant les plus rudes, redressant les plus faibles, tyrannisant les plus impérieux...

Or, voilà pourquoi Léonce était retourné au Cadran-Bleu.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine qui venaient activer les apprêts du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de monsieur Laloine; mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires.

Il demeura donc seul dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique, ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur? Vraiment oui, c'est Léonce Sterny, un des plus furieux de sa bande; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absens? il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre madame Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de monsieur Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Regardez-le bien, tremblant de peur d'être surpris au milieu de sa substitution, comme un enfant qui met le doigt dans un plat de crême pour savoir si elle sera bonne; voyez-le, se retournant tout-à-coup vers le mur lorsqu'entre un garçon, et paraissant très occupé à admirer une vieille gravure d'Enée emportant son père Anchise; puis, lorsque le garçon est sorti, achevant son habile manœuvre qu'il eût trouvée de la dernière sottise s'il l'avait lue le matin dans un feuilleton.

Cependant il a réussi, et le voilà tout inquiet du succès de sa ruse.

Monsieur Laloine entre et veut inspecter une dernière fois la distribution des cartes, et aussitôt Léonce s'approche et lui parle plumes d'autruche et marabouts; Prosper paraît et veut s'assurer que tout est en règle, et Léonce l'interpelle et s'échappe jusqu'à lui faire de mauvaises plaisanteries sur le trop de fatigue qu'il se donne en un pareil jour.

Il cause, il parle, il rit! Il demande du tabac à monsieur Laloine, qui le trouve charmant : il se moque avec lui de l'air affairé de Prosper; il l'envoie donner la main aux dames qui descendent de la voiture qui vient de s'arrêter à la porte;

Prosper y court: c'est un monsieur et une dame qui demandent un cabinet particulier. Prosper revient, et Sterny lui fait une tirade morale sur les cabinets particuliers.

A qui en a-t-il? que veut il? Je vous le disais bien, qu'en amour rien n'est vraisemblable; car voilà notre lion qui se donne beaucoup de peine pour quelque chose; eh! pourquoi, mon Dieu! pour s'asseoir à côté d'une petite fille.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive: on se salue, on se parle, il faut faire servir; c'est l'affaire de Gobillou, tandis que monsieur Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui; car, au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, madame Laloine a dit très gravement à Sterny:

— Eh quoi! déjà arrivé, monsieur le marquis?

Et celui-ci lui a répondu, en regardant Lise:

— C'est assez d'une faute en un jour.

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que monsieur Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi, se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

— Là-bas! lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec monsieur Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire:

— Mon gendre est un sot.

D'un autre côté, madame Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait monsieur Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement, ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout-à-fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit monsieur Laloine dire à sa fille:

— Voyons, Lise, va donc t'asseoir.

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillou, et Léonce crut que tout le monde s'en prenait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdit pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. A la fin Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience par de petits tressaillemens très significatifs. Mais Sterny fut impitoyable; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que monsieur Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria:

— De quoi parlez-vous donc, messieurs?

— De canne et de betterave, repartit Lise d'un air piqué.

— Ah!... fit monsieur Laloine; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris; car, tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit:

— En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très volontiers, fit le mercier qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées:

— N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galans? Ainsi, nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi je suis excusable... un papa... j'ai oublié; tandis que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter.

— Trouve donc de jolies choses, animal! pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi.

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et il lui dit:

— Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux!

— En quoi donc, monsieur?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— A moi, monsieur? dit Lise d'un air étonné.

— A vous, d'abord ce matin en arrivant trop tard; à la mairie en n'ôtant pas mon gant; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et...

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire.

— Et?... lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de monsieur Tirlot.

Lise rougit, mais en souriant.

D'abord, elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur, car dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle? Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour songer à des projets de séduction; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit: « Il veut se moquer de moi, » et elle prit un petit air prude et pincé.

— Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah! mon Dieu, monsieur, dit-elle, vous ou monsieur Tirlot, c'était la même chose.

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle; alors il ajouta assez impertinemment:

— Je ne crois pas.

— Ah! fit Lise, qui crut à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré monsieur Tirlot.

Lise ne répondit pas.

— C'est un de vos parens? dit Léonce.

— Non, monsieur.

— C'est un de vos amis?

— Non, monsieur.

— C'est donc celui de Prosper?

— Oui, monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on

pardonnera à Prosper son ami Sterny en faveur de son ami Tirlot.

— Oh! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc? Je l'aime beaucoup.

— Oh! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas; mais ce n'est pas cela que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise; mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin pourquoi?

— C'est que, dit Lise, vous êtes monsieur le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites-là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc?

— N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent, peut-être?

— Ah! monsieur.

— C'est croire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres.

Ah! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme? Comment, vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel*, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux! Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir?

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

— Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh! Prosper me connaît depuis longtemps; nous avons été enfans ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça un lion? dit Lise en riant.

— Oh! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont pas d'autre occupation que de ne rien faire.

Le lion reniait sa religion et ses frères.

— Ah! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout-à-fait si mauvaise; mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire..... je ne sais pas..... dit Lise en hésitant.

— Ah! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi?

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

— Eh bien! je vous le dirai, si vous me dites pourquoi vous avez pris la place de monsieur Tirlot.

Léonce fut embarrassé; la réponse pouvait être décisive: il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

— Je n'en sais rien.

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

— Qu'as-tu donc, Lise? — Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

— C'est, dit Lise toujours en riant, parce que monsieur le marquis...

— Oh!... dit Léonce tout bas, en tremblant que Lise ne racontât son espièglerie, ne me trahissez pas!

— Qu'est-ce donc? reprit-on encore.

— Oh! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant.... une idée.

— Voyons, Lise! lui dit sa mère avec un froncement de sourcils portant avec lui tout un sermon.

— Eh! laisse-la rire, dit monsieur Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt.

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

— Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et pourtant cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce.

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

— Et tout ça sans savoir pourquoi?

— Oh! je le sais pourtant, dit Léonce presque ému.

— Ah!... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi!

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous?

— Mais, reprit Lise... je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz. Ah! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir.

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion; il voulait parler, ne fût-ce que pour être écouté. Il commença et dit tout bas :

— C'est que ce matin...

— Tenez! tenez! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà monsieur Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule, ce monsieur, dit Léonce, très contrarié de se voir arrêté, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis?

Léonce vit sa faute; il était redevenu lion à son insu; et, encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

— Je n'aime pas monsieur Tirlot.

— Et pourquoi?

— Je lui en veux.

— Mais la raison?

Léonce se mit à rire de lui-même, et se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

— D'abord parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment! vous la prenez?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaîté, je veux tout lui prendre; et si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette et je lui boirais son vin.

— Ah! ce pauvre monsieur Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous danserons la première ensemble, n'est-ce pas?

— Puisque c'est convenu.

— Ce monsieur Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaîté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Sterny tout bas, je veux lui disputer la palme.

— Vrai?

— Vous allez voir.

Monsieur Tirlot commença: il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient :

1° Madame Laloine;

2° Monsieur Laloine;

3° Mademoiselle Laloine, devenue madame Gobillou ;
4° Gobillou ;
Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchans. Monsieur Tirlot triomphait ; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant :

— Dites que je veux chanter aussi.

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour monsieur le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu ; il pouvait être ridicule, même pour ces bourgeois ; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe :

— Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de monsieur Tirlot.

Monsieur Tirlot s'inclina.

— Voyons ! voyons ! dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que monsieur Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à monsieur et à madame Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu nous l'envie !

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Et comme vous, quand on en a fait deux,
C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A monsieur et madame Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre ;

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise, chacun se dit :
Il leur reste un heureux à faire !

Oh ! lion, quelle honte ! Un couplet improvisé à table, à une noce de patentés ! Lion, que vous êtes petit garçon ! Pauvre lion !

Léonce n'eut pas le temps d'y penser ; car à peine le couplet fut-il achevé, que toute la table craqua d'applaudissemens, de trépignemens, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête ; madame Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à monsieur Tirlot :

— C'est vrai, monsieur Tirlot, vous avez oublié ma Lise !

Monsieur Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassemens, et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

— Merci, monsieur le marquis ! merci ! merci !

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

— Au salon ! au salon ! Il y a déjà du monde !

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit ; mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée ; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

— M'en voulez-vous aussi de mon couplet ? lui dit Léonce.

— Oh ! non, dit-elle doucement, cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous ?

— Moi... je le trouve très joli ! dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient déjà dans le salon, que monsieur et madame Laloine avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient rendu compte de la raison des applaudissemens furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

— Est-ce vrai ? dirent les jeunes filles à Lise en l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi ?

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié ; mais on fit sonner *le beau marquis* d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

— Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête ? dit une fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne ?

— Qui sait ? dit Lise, qui trouvait ses bonnes amies très impertinentes.

— Et d'abord, dit une autre, je vais me faire inviter pour toute la soirée pour pouvoir le refuser.

— Ah ! ce n'est pas la peine, fit la laide ; ces gants jaunes, ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes ; et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse ?

— Non, monsieur, non, dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

Heureusement pour Sterny qu'il avait été tellement entraîné par le charme qui émanait de cette belle enfant, et peut-être aussi par son succès, qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il venait de faire. Mais il en eût peut-être été épouvanté, s'il eût eu un moment de solitude libre, pour considérer ce qu'il avait osé d'*excentrique* à ses habitudes. Le hasard en décida autrement.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine, en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme ! La première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise ; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler, et sa voix hésita ; elle voulut répondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux, et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle ; aussi lui dit-il tout bas :

— Mademoiselle Lise valse-t-elle ?

— Oh ! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir audelà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise ; mais.... mais maman m'a permis de galoper.

— Ce sera donc un galop ?

— Oui, dit Lise, le premier ; mais d'ici là vous danserez avec d'autres demoiselles ?

— Avec vous seule !...

— Avec ma sœur, au moins ; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée ? vous avez raison, repartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre

salon. Malgré lui, il était heureux ! heureux de quoi ? d'avoir troublé cette petite fille ! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale !

V.

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux ; il n'aurait point su vous le dire ; car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner ni à la combattre ; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise ; mais, malgré lui, il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse ; ou elle tenait les yeux baissés, ou elle faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

Qui cherchait-elle ?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui ; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise ; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

— Ah çà ! se dit-il, mais je fais l'enfant ; je deviens fort ridicule. Leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte ! Ce n'est pas possible !

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect il se passa toute une révolution dans le cœur du lion ; il se compara à quelqu'un ; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouvait que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisaient plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

— Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique ? se dit-il.

Ah ! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle ; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes.

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant, l'ayant regardé à ce moment, fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle, et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

— Eh bien ! qu'avez-vous ? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu ?

Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manége de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à madame Laloine sans regarder Lise :

— J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or ; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ce mot :

« Quelqu'un de vos invités, » Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi ?

Mme Laloine remercia Léonce et dit à Lise :

— Tu vois bien que j'avais raison de te dire que monsieur le marquis te les rapporterait.

— Ah ! ils appartiennent à mademoiselle ? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle se disait :

— Est-ce que je suis folle ?

Léonce le lui remit du bout des doigts.

— Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa dans son mouchoir, qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses lèvres tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve et reprit avec une politesse affectée :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi ?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec monsieur le marquis ? sans doute, dit madame Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce ; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

— Pourquoi, dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier ?

— Oh ! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas ce que vous dites ; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir, peut-être ?

— Ah ! oui, répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute.

— Oui, monsieur le marquis, repartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut, on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin ?

— Nous ne dansons pas, monsieur, dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard ; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout-à-coup une larme quitta les paupières de Lise et descendit sur sa joue. Léonce éprouva un saisissement douloureux, et, entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillotte, il lui dit :

— Je vous ai offensée, mademoiselle ?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous ?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée ; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous

en demande pardon, et je vous jure qu'un tel dessein était loin de mon cœur.

Lise le regarda attentivement et répondit avec un triste sourire :

— Oh ! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sotte...

— Mais en quoi ai-je pu la blesser, cette susceptibilité ?

— Ne me le demandez pas, monsieur ; dansons, je vous en prie : je ne vous en veux pas... je vous jure que je ne vous en veux pas, ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt monsieur Tirlot s'avança pour réclamer ses droits : mais Lise lui dit avec une douce prière :

— Pas encore, monsieur Tirlot : je suis toute malade ; j'ai le cœur oppressé... je souffre beaucoup. J'ai froid.

Sterny la regarda ; elle était plus pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très alarmée, et lui dit tout bas :

— Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère.

— Mais qu'a-t-elle donc ? s'écria Léonce en s'adressant à monsieur Tirlot.

— Ah ! mon Dieu ! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles ; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer ! se dit Léonce : et moi... qui sait ? quand je la regardais avec cet air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate, qui s'abandonnait gaîment à la joie d'un succès d'enfant. Ah ! pauvre enfant ! pauvre enfant !... Ah ! si je le pensais ! C'est d'une sottise, d'une brutalité indignes !

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant ; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'une enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal ; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce ; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui sans doute, à cause de lui.

Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était mal à son aise ; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme comprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu crier, jurer, il eût presque voulu pleurer.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas ; et s'étant approché de madame Laloine, il lui dit d'un air grave :

— Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs ; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remercîmens d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit madame Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie ; car ce n'est que votre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour des petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille.

En disant ces paroles, il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise ; mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise ; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna ; elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait ; il attacha ses yeux sur elle ; Lise ne détourna pas les siens ; ils se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. Madame Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve ; mais avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

— Adieu et merci !

Le lion partit : il était fou, bouleversé, stupide, il voulait se railler et ne pouvait pas.

Cette image de Lise lui apparaissait sans cesse si candide, si pure, lui disant :

— Malheureux ! pourquoi me traiter comme tu m'as traitée ? Pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie ?

Et voilà Léonce qui s'agite dans cette voiture où s'était appuyé le corps souple de Lise, et cherchant une trace qu'elle eût pu y laisser.

Le misérable, il en avait trouvé une, et il pouvait la garder ; et, pour faire de l'impertinence, il l'avait rendue à qui ne l'eût pas redemandée ; il en était sûr maintenant.

Comme il était dans cet état de fureur contre lui-même, sa voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit. Il descendit et regarda ; il était devant le club des lions. Il hésita à entrer, puis il monta rapidement en se disant :

— Si ce butor de Lingart me dit une seule mauvaise plaisanterie, je le soufflette. Et dans sa colère il se mit à une table de jeu, perdit cinq cents louis après avoir stupéfié tout le monde par la mauvaise humeur qu'il montrait, lui d'ordinaire si beau joueur, et rentra chez lui à la pointe du jour, ne pensant pas plus à ses cinq cents louis qu'à sa dernière maîtresse, et se disant :

— Je la verrai, je veux la voir ; mais comment ?

VI.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à madame Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur il devait faire une visite de politesse ; mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église ; mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Par cela seul qu'il n'entrait jamais dans une église pour y prier, il n'eût pas voulu y entrer pour y poursuivre une femme. Ce qu'eût fait un gentilhomme de Louis XIV une heure après être sorti du confessionnal, ce que ferait encore un

Espagnol catholique au moment où il vient d'approcher de la sainte table, l'incrédule Léonce ne voulut pas le faire. C'était dans toute sa pureté le scrupule que l'athée Canillac exprimait d'une façon si plaisante à l'abbé Dubois en pareille occasion; il s'agissait d'un rendez-vous avec une certaine abbesse, la nuit, dans la chapelle de Versailles.

— Allez-y, si vous voulez, dit Canillac au cardinal, vous êtes un ministre de Dieu, c'est affaire entre vous; quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui pour prendre de pareilles libertés dans sa maison.

Nous ne saurions dire d'où vient cette différence; mais ce qu'il y a de sûr, elle existe pour les peuples et pour les hommes; c'est dans les pays les plus fanatiques que les intrigues amoureuses se suivent d'ordinaire dans les églises, et si dans notre France si peu religieuse le temple de Dieu sert encore d'abri à quelque aventure de ce genre, on peut être assuré qu'elle a lieu entre gens qui considèrent ce qu'ils font comme un péché. Si bien qu'on serait tenté de croire, comme Canillac, qu'ils entrent en compte avec Dieu, et qu'ils pensent que l'assiduité de leurs hommages leur mérite bien quelque indulgence de sa part.

Quoi qu'il en puisse être, Sterny repoussa l'idée de suivre Lise à l'église, non-seulement pour lui, mais encore pour elle; il y avait dans tout ce que lui inspirait cette jeune fille une délicatesse pudique et élégante comme elle. Si d'une part il ne voulait point donner à Lise une mauvaise opinion de lui en paraissant la poursuivre effrontément au milieu de ses prières, d'autre part il eût craint de toucher par sa présence à cette virginale piété qu'elle devait apporter au pied de l'autel; il eût rougi de déflorer une seule des candides croyances de cette âme d'enfant; et peut-être eût-il moins désiré son amour, si elle n'eût pas gardé toute la pureté de son innocence.

Quant à employer les ressources subalternes, qui sont aux ordres de tout homme qui a de l'or et de l'audace, et dont il n'avait pas craint de se servir envers les plus grandes dames, elles lui eussent fait horreur.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper; mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez monsieur Laloine; il n'avait rien à y faire, et certes l'on chercherait les motifs de ses visites; et si on venait à les découvrir, il comprenait qu'il en serait honteux comme d'une mauvaise action.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien, peut-être y pourrait-il trouver Lise.

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du marchand de la rue Saint-Denis; il en fut pour l'ennui qu'il y éprouva: c'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

— Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie; quelle est mon espérance? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir.

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise; tout ce qui l'avait amusé et charmé autrefois, ne faisait plus que l'agiter sans le satisfaire. Il était comme un homme qui, habitué aux cris de la ville, à son atmosphère lourde, à sa lumière factice, à son tumulte, à ses mille accidens, a tout-à-coup été transporté dans un divin paysage illuminé d'une douce clarté, où flotte une vague et céleste harmonie, dont l'air pur rafraîchit la poitrine comme un léger breuvage, où tout arrive au cœur comme une caresse invisible. Cet homme ne voudrait pas assurément vivre sans cesse dans ces idées où rien ne pourrait satisfaire la passion dont il vit; mais dans une heure de lassitude, il voudrait à tout prix aller respirer cet air, écouter ces murmures et rêver sous ses ombrages frais et embaumés où l'homme retrouve la jeunesse de ses sens, comme Léonce avait retrouvé près de lui la jeunesse de son âme.

Mais cet espoir parut sur le point d'échapper à Léonce, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé; car ce jour-là il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte: c'était celle de Prosper.

— Prosper! s'écria Sterny, qu'il entre, faites entrer...

— Mais, monsieur le marquis... je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti! s'écria Sterny furieux; d'où vient cette impertinence envers mes amis? qui vous a dit de dire que j'étais sorti?...

— Mais, monsieur le marquis... j'ai cru...

Sterny était furieux.

— Sot! animal! s'écriait il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter... allez donc... allez donc!...

A peine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient et il se sentait comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

— Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter; mais j'ai voulu que vous sachiez que, si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon; mais peut-être en vous voyant refuser ma porte vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas.

Puis il ajouta en riant:

— Nous ne sommes pas si impertinens qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, grâces à messieurs nos domestiques... Mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis; c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté; je suis avec ma femme en visite de noce; elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure, au chemin de fer de Saint Germain, où nous faisons une partie.

— Ah! dit Sterny, ces dames sont en bas... elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah! monsieur le marquis... fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois: elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation assez hasardée.

— Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir... j'irai jusqu'à leur voiture. Venez!

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit. Sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger et fit caracoler ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière du remise, regardait cette belle voiture. En voyant Sterny qui venait de son côté suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière, et, monté sur le marche-pied, il salua madame Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, tandis que monsieur Laloine et monsieur Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille de Prosper irrita Sterny: c'était un prétendu, sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible et dit à madame Laloine:

— Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remercîmens pour Prosper, et, si je n'avais pas craint de vous paraître importun, j'aurais été moi-même vous porter ceux de mon père.

— De votre père? dit monsieur Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Je lui ai dit, monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis, et il

m'a répondu en me priant de vous offrir ses remercîmens.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit; mais il fut débité avec une telle bonne grâce, que monsieur et madame Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eut pas la force de lui parler ; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

— Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh ! ce n'est pas nous, dit monsieur Laloine, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes? dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah ! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à monsieur et madame Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre, c'est à cinq minutes du chemin de fer.

Monsieur Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny. Heureusement que madame Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la première. Monsieur Laloine descendit, madame Laloine descendit; mais Lise ni monsieur Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

— Et mademoiselle Lise?

— Oh ! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, monsieur? dit madame Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi? répondit celui-ci d'un air refrogné, on ne m'a pas invité.

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. Madame Laloine pensa que lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et monsieur Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient ; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à monsieur Tirlot qu'à sa fille :

— Descendez, Lise.

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur; car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, monsieur Laloine se rappela tout-à-coup la voiture de Sterny.

— Mais vous alliez sortir, monsieur le marquis?

— Oh ! reprit Léonce, j'ai le temps... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah ! dit monsieur Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi. C'est pour mon oncle, le général B...., qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir

Monsieur Laloine n'en demanda pas davantage; mais Lise jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé. Léonce avait fait entrer monsieur et madame Laloine, ainsi que Lise, dans son salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de les suivre :

— Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les Petites-Affiches que tu trouveras.

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide ; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'or et d'un goût exquis ; dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes ; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa fenêtre.

Quant à monsieur et madame Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. Madame Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnemens, mais elle n'osait toucher à aucun des charmans objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

— Oui, oui, cela est très beau...

Au moment où madame Laloine montrait à Lise, non comme un objet précieux, mais au moins comme singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix plus altérée encore :

— Oui, c'est très joli...

Madame Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton tout alarmé:

— Est-ce que tu souffres?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur.

— Ah ! s'écria Sterny... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'oranger, s'il vous plaît, dit madame Laloine avec inquiétude... Pardon, monsieur le marquis.

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

— Oh ! pardon .. pardon, lui dit madame Laloine, cette enfant est un véritable embarras.

Madame Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit; sa main tremblait. Elle but; mais avant de le poser sur la table, elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre à la façon des verres de Bohême; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'étaient un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

— C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

— C'est étrange.

— Quoi donc? lui dit madame Laloine.

— Tenez, lui dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma mère; j'arrivai en France le cœur joyeux, car je savais que cette bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... Personne ne s'en était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment !.....

Madame Laloine se taisait; mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

— Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit madame Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame; elle était si noble, si bonne, si belle Je veux vous montrer son portrait; il est là dans ma chambre. Venez, madame, venez; vous aussi, mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère.

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

— N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle?

— Ah! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la vierge.

— Voici le portrait de mon père, dit Sterny à monsieur Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder; mais Lise resta devant celui de madame Sterny : ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint au salon la cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait ; mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même. Arrivé à une certaine table, Sterny eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clef avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à madame de Maintenon.

— Et cette pantoufle?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment à vous? dit madame Laloine.

— Ah! reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah!... dit madame Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu seant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

— C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon? dit Lise en riant.

— Ah! c'est bien plus extraordinaire, dit Sterny, elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela? dit monsieur Laloine.

— Ah! c'est assez difficile à dire; mais il y a une dizaine d'années, j'avais une petite figure de femme et je ressemblais beaucoup à ma sœur; monsieur d'Auterres la recherchait alors en mariage et se montrait très jaloux de sa gaîté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette, et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient, dans le salon, deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé monsieur d'Auterres comme une inconvenance.

Un soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter ; je m'habillai en femme, et, en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté des regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmans.

— Que vous dirai-je? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle, j'arrive à l'Opéra, et m'étant fait poursuivre par quelques amis, je me précipite tout-à-coup au bras de monsieur d'Auterres, en lui disant :

— Protégez mon honneur!...

D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une jeune fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra, que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné monsieur d'Auterres dans un coin isolé; je m'étais laissé tomber sur un siége, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied; il ne voit rien; je me démène si bien que quelqu'un me heurte et que je m'écrie :

— Ah! on vient de m'écraser le pied.

Je l'avance de nouveau : il n'y avait pas moyen de ne pas regarder. Monsieur d'Auterres voit la pantoufle; il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant :

— C'est impossible!

Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

— Hélas! oui, c'est moi! reconduisez-moi chez ma mère! venez.

Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit : nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens, pour s'écrier de nouveau : C'est impossible! A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

— C'est vous!... oui, c'est vous, mademoiselle.

Un second regard pouvait cependant me trahir : je cache ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. Monsieur d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin pour me cacher. Ce fut alors que monsieur d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

— Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances sont à jamais anéantis.

— Mais que voulez-vous dire?

— Hélas! reprit-il en me montrant, la voilà... c'est une imprudence, une grande imprudence; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino?

— Ah! madame, dit monsieur d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère. Je n'ose vous dire.....

— Mais qui êtes-vous donc? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis je en grossissant ma voix.

— Toi, Léonce! dit ma mère en riant. Ah! reprit-elle, je ne puis pas si sévère que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra.

— Léonce! s'écria monsieur d'Auterres, votre fils!... Mais mademoiselle votre fille?...

— Elle est au salon.

Monsieur d'Auterres éprouva un moment d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible; mais j'avais un air si modeste et ma mère un air si ébahi qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

Elle fut sur le point de se fâcher de ce que monsieur d'Auterres avait pu cr[illegible]re ma sœur capable de cette inconséquence; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

— Ce sont les pantoufles... cette pantoufle, disait-il, si petite...

— Mais, ma fille, monsieur...

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chaussser ces maudites pantoufles?

Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

— Eh bien! monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la, et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

— Je l'accepte, dit monsieur d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la redemandera.

Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et monsieur d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a osé la soupçonner; aussi l'ai-je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle.

Cependant le temps se passait, et Lise, tout-à-fait remise, furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de Petites-Affiches sur la table.

— Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, fit celui-ci en le jetant dans l'encoignure d'un meuble et en revenant à monsieur et madame Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être, et il leur dit en même temps :

— Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses? j'en ai une collection dans ce cabinet; veuillez y passer.

Il entra avec monsieur et madame Laloine; mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines; heureusement monsieur Laloine ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

— Oh! ceci est très précieux, dit Léonce, ceci a appartenu à l'empereur.

A ce nom, monsieur Laloine se redressa.

— A l'empereur! répéta-t-il. Ah! vous êtes bien heureux!

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, dit monsieur Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à-coup.

— Vous avez été militaire, monsieur Laloine?

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1815.

— Eh bien! monsieur, un pareil objet, qui n'est qu'une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux : permettez que je vous offre cette tabatière.

— Ah! monsieur, jamais... je ne voudrais pas.....

— Je vous en supplie.

Cela dura cinq minutes, mais monsieur Laloine accepta.

— Lise! Lise! s'écria-t-il en allant vers le salon, viens donc voir ce que m'a donné monsieur de Sterny!

Lise entra; elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de Petites-Affiches était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda. A la dixième ligne de la page, il y avait : « Maison de campagne à vendre à Saint-Germain... » Il resta comme frappé de bonheur, et, comme il entendait revenir monsieur et madame Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante; elle jeta sur Sterny un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Était-ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces Petites-Affiches? Était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela? ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner?..... Il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant, il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers madame Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

— Mais vous, madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite?

Madame Laloine hésita; mais, comme ce que Sterny lui offrait était si peu de chose, qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le refuser.

— Et, répéta-t-il d'un air dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi...

Lise l'interrompit vivement.

— Oh! merci, monsieur; je ne veux rien... moi.

Ce moi avait quelque chose de significatif qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

— Oh! dit monsieur Laloine, c'est trop de bonté; nous avons l'air de vouloir vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit madame Laloine; ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et en lui montrant les Petites-Affiches, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaîté, mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas.

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit; il se tut, et tirant de son sein les Petites-Affiches, il les froissa dans ses mains et les jeta loin de lui. Monsieur et madame Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement; mais Lise l'aperçut et en fut heureuse; mais sa gaîté s'envola et elle suivit attentivement les mouvemens de Sterny. Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec monsieur et madame Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur qui se mêlait à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait. Il lui plaisait ainsi; il était si élégant, si gracieux; de cette façon il ne lui faisait pas peur : elle le trouvait naturel.

Enfin, monsieur Laloine parut attendre l'heure avec impatience et dit à Sterny :

— Nous vous avons dérangé : l'heure se passe et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, madame, non, dit Léonce; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre : j'irais inutilement.

— Oh! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes les adresses des maisons à louer dans les Petites-Affiches.

Sterny la regarda; celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise, et il s'écria :

— Mais c'est vrai; j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse.

Et l'on reprit et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. Monsieur et madame Laloine, impatientés, ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin, cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas :

— Vous avez été bien cruelle de refuser un pauvre souvenir.

Elle se tut et parut très émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier :

— Voici Prosper!

Il n'y avait plus à espérer; mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise cria :

— Bon, j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelotte pendue à la cheminée, et revint; mais déjà le châle était épinglé.

— Pardon, dit madame Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelotte sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement, et sans regarder elle chercha la pelotte de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny l'a vit. Il se serait mis à genoux devant elle s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur et dit alors :

— Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit monsieur Laloine.

— Eh bien! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer. Prosper nous suivra et nous partirons tous ensemble.

La proposition fut acceptée, et monsieur et madame Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper suivait à grand'peine le fringant équipage du lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

VII.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis, et surtout les amies de la famille Laloine virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchotta et l'on se dit tout bas :

— Ah çà! est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur? — Les Laloine sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas.

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui; mais ce n'était pas le compte de Sterny, il voulait être de la partie et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'autre.

Là-dessus il revint par un détour assez bien ménagé et entama avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'ordre du départ arriva. Sterny descendit la rampe du débarcadère, toujours discutant et argumentant contre monsieur Guraudlot (c'était le nom du sucrier), et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon, sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter ses savantes dissertations.

Cependant monsieur Guraudlot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout-à-coup il tira sa montre en s'écriant:

— Bon, je manquerai mon rendez-vous.

— Hein! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu.

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour monsieur Laloine.

— C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny, les renseignemens qu'on prend dans les Petites-Affiches sont si vagues, maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 francs à 100,000, de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit monsieur Guraudlot, je connais un peu Saint-Germain: où est la maison que vous allez voir?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les Petites-Affiches.

— Mais c'est une charmante maison: je la connais, elle ouvre sur la forêt; c'est très considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah! tant mieux!

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur, qui me paraissez avoir des connaissances pratiques en toutes choses; mais moi!

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit monsieur Guraudlot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art, on a tort, quoique à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférasse prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, monsieur, par exemple.

— Ah! monsieur...

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue: on n'était pas arrivé à Saint-Germain qu'on était convenu que monsieur Guraudlot accompagnerait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute sa journée libre: mais madame Laloine lui fit des adieux très formels et des remercimens empressés, et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Sterny fut si désappointé, qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait; mais il regarda Lise. Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut à tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui réussit de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de monsieur Guraudlot, qui crut pouvoir atteindre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux Loges. Quant à Sterny, triste, désolé et dépité surtout, il revint du côté de la terrasse, et au moment où il sortait de la forêt par la porte qui ouvre de ce côté, il se trouva au milieu de la compagnie riant, se disputant et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

— Déjà de retour, monsieur? lui dit monsieur Laloine.

— Et mon mari, monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari? s'écria madame Guraudlot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah! bien oui! dit monsieur Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager: elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher, et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour monsieur votre mari, dit Sterny à madame Guraudlot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses.

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit madame Laloine s'écrier avec peur:

— Lise, Lise, ne va pas si vite! Lise!.. Lise!...

Mais Lise venait de sortir de la cour du manége sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait; elle fit ainsi une centaine de pas et revint du même train jusque auprès du groupe où elle aperçut Sterny qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment Sterny se prit à crier tout à coup:

— Eh! groom!

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit:

— Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça! il y a de quoi la tuer... Vous ne savez donc pas votre métier, imbécile! Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui-même avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

— Merci, lui dit Lise si bas, que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler; mais madame Guraudlot vint pour ainsi dire le prendre au collet et lui dit:

— Ah! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, lui dit Léonce.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que madame Guraudlot se mit à dire à monsieur Laloine:

— Je suis sûre que s'il venait avec nous, il nous montrerait les beaux endroits de la forêt; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter?

— Ah! fit monsieur Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi, ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah! laissez donc, dit madame Guraudlot, je vais lui demander s'il veut être du pique-nique.

Monsieur Laloine arrêta madame Guraudlot avec des yeux

courroucés ; mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court pour arriver aux Loges.

— C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il ; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria monsieur Laloine; vraiment, madame Guraufiot, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny, c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse.

Monsieur Laloine prit un air de désolation, très contrarié de l'indiscrétion de madame Guraufiot.

— Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny, c'est justice.

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parens et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement, les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner, que de sottises accomplies en un jour! A quel métier était-il descendu peu à peu : il avait sanglé l'âne de madame Guraufiot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui, il prit donc le parti définitif de se retirer : il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

— C'est Lise !... cria madame Laloine.

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers le bois.

Il arriva près de Lise qui était paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau; Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et retournant vers madame Laloine, il cria de loin :

— Ce n'est rien, madame, c'est monsieur Tirlot qui est tombé.

Madame Laloine arriva presque au même instant, et tout effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

— Voyons, ma fille, descends de cheval, ce qui est arrivé à monsieur Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman ... dit Lise d'un air boudeur.

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père, puisque ta mère a peur.

Lise dit avec humeur :

— Ah ! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle, je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'il me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— Alors pourquoi avez-vous crié ici ?

— Ce n'est pas moi, dit Tirlot, c'est vous.

— Mais la dernière fois aussi vous êtes tombé trois fois, et maman n'a pas eu peur pour ça.

— C'est que tu étais avec le capitaine Simon, lui dit monsieur Laloine, qu'il était à côté de toi, et que je me fiais à lui.

— En vérité, dit Sterny, si j'osais... et pour ne pas priver mademoiselle Lise de ce plaisir, je m'offre à l'accompagner et je réponds d'elle.

— Mais vous n'avez pas de cheval, monsieur Léonce, dit-elle d'un air chagrin.

— Peut-être que monsieur Tirlot ne voudra pas remonter sur le sien.

— Je vous demande pardon, répondit Tirlot d'un ton sec, j'en aurai raison.

— Soit, monsieur, dit Sterny.

Monsieur Tirlot enfourcha de nouveau son cheval, et voulant faire le brave, il s'avisa de lui donner trois ou quatre coups de cravache : l'animal se cabra, rua, sauta, et renvoya monsieur Tirlot sur le chemin.

— C'est bien fait! dit Lise.

— Vrai... dit Tirlot ; eh bien ! je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à madame Laloine, pour que votre marquis descendît la garde.

Le cheval était rétif, mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et monsieur Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce

On n'avait pas félicité encore Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où il se trouvait, se mit à galoper.

— Ah! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, s'écria madame Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre ; d'ailleurs, elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. A l'instant où l'on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaîté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny.

— Ah! mon Dieu, lui dit elle dès qu'il fut près d'elle, nous avons eu bien de la peine.

Que répondre à cela ? rien, il fallait en être heureux ; mais pour en être heureux, il fallait y croire, et cette enfant était si étrange : elle disait des mots qui eussent paru un engagement compromettant à une femme qui en eût apprécié la valeur ; puis elle parlait, et agissait comme si elle n'eût rien dit. Léonce ne comprenait rien à cette façon d'être, ne s'apercevant pas que lui-même n'était déjà plus ce qu'il était autrefois.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise, et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une de ces questions où l'on se met en jeu.

— Vous êtes triste, lui dit-il, est ce moi qui vous ai déplu?

— Ah! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin ?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! monsieur Léonce (c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce), ce n'est pas convenable ce que vous faites.

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot qui, pour un homme comme lui, était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire ; il répondit d'une voix altérée :

— Je ne croyais avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, mademoiselle.

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise elle reprit :

— Ah ! comme vous entendez mal les choses ; je ne dis pas que vous avez manqué de convenance vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire?

— Oh ! ne vous fâchez pas ; mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouie.

— Oui, pour vous ; vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes ; ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas

ici à votre place ; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Eh ! que m'importe ?..

— Oh ! ne dites pas cela..

— Mais que fais-je donc autrement que les autres ?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience, au lieu que vous... ils voient bien que ça ne vous va pas... Vous êtes bon, ah ! oui, je le crois ; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez... mais tenez... moi... moi... je n'aime pas à vous voir comme ça...

— C'est pourtant..

— Pour moi que vous l'avez fait, dit rapidement Lise qui s'arrêta aussitôt confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh ! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure.

Elle ne répondit pas un mot, elle était troublée, ravie et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

— Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah ! je ne puis, lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise : *Ce qu'on veut, on le peut.*

— C'est bien, lui dit-il avec passion, et si j'avais ce talisman, qui porte ce précepte de courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien ce que vous me demandez, lui dit Lise en souriant, car si je vous le donnais, il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir.

C'était à la fois le donner et le refuser : Léonce ne sut que répondre : elle était si simple que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par monsieur et madame Laloine, qui dit à sa fille :

— A la bonne heure, Lise, tu vas sagement avec monsieur de Sterny.

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un instant, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale : c'était le fameux pari des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque-là. Presque tous passèrent comme la foudre, mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire. Sterny sur un *cotisier* (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame *à âne*, car madame Guraullot était près d'eux, ils étaient si confondus qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme dans leur stupéfaction Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avança vers eux, bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

— C'est bien vous ; pardon, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez gagné vos cent louis : *Ca'tech* a gagné contre *Monteréan*... Nous vous avons attendu... Vous ne viendrez pas au dîner, sans doute... Adieu toujours.

Et il piqua son cheval et s'éloigna tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin comme un marchand fait d'un cheval à vendre. Elle mit tant d'action à cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux qu'il frappa le cheval de l'amazone, qui, surprise à l'improviste, fut presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et, tout en maîtrisant son cheval, elle lui dit :

— Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison.

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avait rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très simple ; mais lorsque Sterny retourna près de Lise qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

— Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt. Comme cette femme m'a regardée... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis... je vous en prie... je le veux.

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord ; mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde ; mais il entendit la voix de monsieur et madame Laloine qui appelaient Lise en criant :

— Il va pleuvoir, retournons.

Il imagina l'alarme de madame Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise ; il courut à toute bride pendant cinq minutes, enfin, au coin d'une allée, il vit le cheval de Lise libre ; il s'élança en criant à son tour :

— Mademoiselle Lise ! mademoiselle Lise !

Elle sortit du bois en lui disant :

— Eh bien ! monsieur, me voilà.

— Oh ! reprit-il, que vous m'avez fait peur !

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée ; mais son parti était pris et elle répondit :

— De quel côté est ma mère ?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval ?

— Non, non.. dit-elle, d'une voix entrecoupée ; cette course m'a brisé le cœur.

— Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait, et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta à bas de son cheval et courut à elle.

— Oh ! mon Dieu !... c'est moi qui vous ai fait ce mal, s'écria-t-il ; oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise !...

— Non, ce n'est pas vous... j'ai eu tort... j'ai...

Et en prononçant ces paroles elle défaillit, et fût tombée par terre, si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence et Lise tressaillit comme frappée par la foudre ; mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

— Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh ! allons, allons ! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient, je peux marcher, je le peux, je le veux.

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

— Me voici, maman, me voici.

Mais avant qu'ils ne fussent arrivés elle dit à Sterny :

— Vous nous quitterez, n'est-ce pas ?... Je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut plus un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution d'inviter Sterny avait été prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans un regard de Lise ; mais elle détournait la tête.

— Ah ! je comprends, dit monsieur Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

— Non .. non, monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là.

Ces gens-là ! sa société habituelle. Oh ! pauvre Sterny !

— Mais alors pourquoi ne pas accepter ? dit madame Guraullot qui s'était éprise du beau Léonce.

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant ; permettez que je me retire.

— Mais, voilà la pluie qui va tomber, dit madame Guraullot, vous accepterez au moins un parapluie ?

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu madame ; j'ai l'hon-

(1) Nom qu'on donne à ces petits chevaux de louage, parce qu'ils [illegible] aux marchés de Paris.

neur de vous saluer, mademoiselle, dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir; mais il n'était pas à vingt pas, que feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris. Il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était en colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

VIII.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait, il n'en avait pas honte; mais il avait peur.

Séduire Lise! ce serait un crime honteux et lâche.

— Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser? car l'épouser, folie impossible! Eh bien! ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle:

« Sainte-Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh bien non! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autres temps je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter; je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur:

Ce qu'on veut on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus!

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis: mais une conspiration s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet, seulement Eugène lui dit d'un air grave:

— Je parie vingt sous contre vous, Sterny.

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra, qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, — quinze jours après la partie de Saint-Germain, — un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

— Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît?

— Non, dit Sterny, qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge? On dirait que vous avez peur!

— Ah! trève de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir.

Sterny se pencha hors de la loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui paraissaient parler de lui.

Tout-à-coup Lise releva vivement la tête et regarda Sterny avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire:

— Cet homme est le bourreau.

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultans de sa maîtresse; mais il voulut sortir.

— Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci, je fais un esclandre... Vous connaissez cette femme!

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

— Avec qui est donc mademoiselle N.....? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien! avec son amant, le marquis de Sterny.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est?

— Il y a huit jours tout au plus.

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

— Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. Puis elle reprit d'un air de dédain: — Ce doit être la grisette de Saint-Germain.

Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment; mais il fallait céder; il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage insensé, il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles; comme il ne pouvait battre la femme, il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez monsieur Laloine; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

— Allons, se dit Sterny, je suis un sot; il y aura encore eu une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... En vérité je deviens brute...

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille, avec laquelle il s'était si bêtement compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grâce à une course au clocher où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisannes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue.

Cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

— Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper pour un nouveau marié?

— Oh! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou: vous savez bien cette pauvre Lise?...

— Eh bien! Lise?... s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

— Morte! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte! dit Prosper; morte comme une sainte!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper; ce n'est pas possible... Morte! sans que je l'aie revue! morte...

— Hélas! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté? dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé.

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme ; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

— Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à monsieur de Sterny ; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres, comme il l'a été pour moi ; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre...

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

— Ce qu'on veut, on le peut... excepté être aimée... Aimée ! aimée ! a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'amour si pur, si inouï. Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance ; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France ; et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou et idiot, s'ils l'avaient vu, la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe !

FIN DU LION AMOUREUX.

Alphonse Karr.

GENEVIÈVE.

Première partie.

I.

Vers la fin du mois d'octobre, à minuit, il pleuvait de la neige fondue ; le ciel était gris et d'une seule pièce comme une triste et froide coupole de plomb. C'était une de ces pluies calmes, continues, égales, sans violence ni précipitation, qui font croire facilement qu'il pleuvra toujours ainsi jusqu'à la fin des siècles. A une maison près de la porte des Mariniers, à Châlons-sur-Marne, une fenêtre s'ouvrit, et quelque chose fut poussé sur le balcon ; après quoi on referma la fenêtre. Ce quelque chose, à le regarder de plus près, était un jeune homme à moitié vêtu. Il avait la tête nue, et les pieds dans des pantoufles de maroquin vert. Arrivé sur la terrasse, son premier soin fut de boutonner son habit, pour résister de son mieux au froid et à la pluie ; ensuite il chercha par quel moyen il pourrait descendre du balcon en bas. Il faut croire qu'il n'en trouva aucun, car à six heures du matin il était encore blotti dans un coin, immobile, retenant son haleine, autant par la crainte de faire du bruit, que par celle de renouveler la sensation du froid, en causant le moindre dérangement à ses vêtemens collés sur son corps par la pluie glacée qui n'avait pas cessé de tomber.

II.

Il est bon de dire comment ce jeune homme était arrivé sur le balcon.

Madame Lauter qui, avant son mariage, s'appelait mademoiselle Rosalie Chaumier, demeurait chez une tante. C'est là que monsieur Lauter la rencontra, et qu'il fut obligé de faire une variante au mot de César, et de dire : Je suis venu, j'ai vu, *j'ai été vaincu*. Monsieur Lauter avait trente-cinq ans, mademoiselle Rosalie Chaumier, dix-huit ; en attendant qu'elle prit du goût pour son mari, elle avait, comme toutes les filles, un goût prononcé pour le mariage ; en peu de temps elle devint madame Lauter, et vint habiter à Châlons la maison de son mari.

Le faible de monsieur Lauter était une grande prétention à la force et au stoïcisme. Cette prétention n'était nullement justifiée, et n'avait pour prétexte que l'admiration qu'inspirent naturellement les qualités que l'on n'a pas, et, entre les qualités que l'on a pas, celles dont est le plus éloigné. De cette admiration on passe graduellement — au regret de ne les avoir pas, — au désir de les acquérir, — à la conviction de les posséder, — à la vanité de s'en parer.

Monsieur Lauter était bon, sensible, généreux, — c'était assez de chances pour souffrir dans la vie, — mais son prétendu stoïcisme les augmentait singulièrement ; il lui fallait, en effet, souffrir en dedans sans avouer ses souffrances, sans les faire évaporer en plaintes, en récits, en gémissemens, en imprécations, qui ont le double avantage de diminuer les chagrins, et de s'en faire plaindre davantage.

Madame Lauter était, comme sont toutes les femmes (excepté vous, madame, qui lisez ce livre), comme sont toutes les femmes, même les plus sages.

Elle était coquette ; elle voulait qu'on la trouvât belle, et elle l'était en effet ; elle voulait qu'on fût amoureux d'elle. — Elle n'eût trouvé que juste et raisonnable que tous les cœurs de l'univers fussent tournés vers elle, et si quelqu'un paraissait se diriger d'un autre côté, quelque méprisable qu'il fût ou qu'il lui parût, quelque peu d'attention qu'elle eût donné à sa soumission, s'il se fût soumis, elle ne laissait pas d'en ressentir un peu de mauvaise humeur et de colère.

Il n'est pas de femme, — toujours excepté vous, madame, — qui ne se croie des droits inattaquables à tout ce qu'il y a d'amour dans tous les cœurs qui sont au monde.

De même qu'un parfum précieux répand les mêmes émanations conservé dans un flacon d'or ciselé, ou dans une cruche de grès, l'amour est toujours l'amour ; et il contient tant d'admiration qu'on peut l'inspirer sans honte au plus obscur des hommes : tout ce qu'on se doit est de ne pas l'éprouver soi-même. Chaque femme se croit volée de tout l'amour qu'on a pour une autre. — C'est ce qui explique le soin que semblent prendre tant de dames de la chasteté de leur femme de chambre, et la brusquerie qu'elles ne peuvent s'empêcher de lui

témoigner si elles ont quelques raisons de lui croire un amant; car, si elles ne l'honorent pas du titre de rivale, elles peuvent, sans déroger, l'appeler voleuse; et la traiter comme si en leur absence elle s'était permis de mettre des fleurs dans ses cheveux ou sur ses épaules un mantelet garni de dentelles, ou tout autre ornement réservé à sa maîtresse.

C'est ce sentiment qui avait attiré l'attention de madame Lauter sur un jeune homme assez insignifiant qui vint un jour s'établir dans la ville; madame Lauter, quoique jeune encore, avait cependant deux enfans que l'on élevait à la maison. — La médisance l'avait toujours respectée. Sa coquetterie avait trouvé si peu de résistance jusque-là, qu'elle était restée parfaitement innocente; les cœurs s'étaient toujours rendus sans coup férir. Tout combat coûte des pertes, même au vainqueur, mais on n'avait pas combattu; tout le monde s'était rendu de si bonne grâce que madame Lauter n'avait pas attaché plus de prix aux gens qu'ils n'en semblaient mettre à eux-mêmes.

Monsieur Stoltz était un jeune homme dont la profession était d'attendre avec quelque fortune que la mort d'un vieux parent lui en apportât une plus considérable. La première fois qu'il se manifesta à Châlons, ce fut à une assemblée où se trouvait également madame Lauter. Monsieur Stoltz, timide et embarrassé, choisit, pour s'occuper d'elle, la femme autour de laquelle il vit le moins de monde, celle qui, par son peu de beauté, lui parut condamnée à la plus grande indulgence. Cette modestie, que tout le monde prit pour un libre choix, parut au moins une bizarrerie, et il est à gager que madame Lauter ne fut pas la seule qui dit le soir à son mari en rentrant au domicile conjugal: On nous a présenté ce soir un jeune homme bien nul. — Il s'est rendu justice en prenant madame Reiss pour but de ses gauches attentions. — N'avez-vous pas remarqué avec quelle maladresse il a salué en entrant?

A quoi monsieur Lauter ne répondit rien, parce que monsieur Stoltz lui était parfaitement indifférent et qu'il ne l'avait peut-être pas vu.

Le lendemain au déjeuner, madame Lauter dit à son mari: Connaissez-vous rien de plus ridicule que madame Reiss? — Elle était décolletée hier comme s'il se fût agi d'un bal à la préfecture, — sans compter une douzaine de gros vilains diamans qu'elle mettrait, je crois, pour aller manger de la crême à la campagne, et avec lesquels elle ne peut manquer de coucher.

A quoi monsieur Lauter ne répondit rien.

— C'est chez nous dans trois jours qu'a lieu l'assemblée, — ajouta madame Lauter. — Pensez-vous qu'il faille inviter ce Koltz ou Stoltz?

— Vous ferez à ce sujet absolument tout ce que vous voudrez, — répondit monsieur Lauter.

— Je l'engagerai, parce que sa présence m'exemptera de l'obligation de prescrire aux hommes qui viennent chez moi la corvée de faire valser madame Reiss à tour de rôle.

III.

Monsieur Stoltz était chasseur. — On commençait à chasser aux cailles vertes dans les blés avec des chiens d'arrêt. Il rencontra un jour monsieur Lauter et ils chassèrent de compagnie. Depuis ce jour, monsieur Stoltz vint habituellement à la maison.

IV.

UNE FEMME FIDÈLE.

Madame Lauter, encore sur ce point, était comme toutes les femmes, — excepté vous, madame; — elle ne plaçait l'infidélité que dans la dernière faveur. Tout ce qui précède n'était coupable à ses yeux que parce que cela d'ordinaire conduit par degrés *à l'infidélité*; mais pour la femme qui pouvait avec certitude se promettre de ne pas se laisser entraîner jusque-*là*, le reste n'avait pas la plus petite importance.

C'est pourquoi au bout de quelque temps ses yeux rencontrèrent ceux de monsieur Stoltz. — Il y a un moment où deux regards qui se rencontrent, se touchent par un certain point qui produit une commotion dans la poitrine. Ils ne peuvent plus alors se détacher l'un de l'autre: il s'établit entre eux une sorte de conducteur électrique invisible qui transmet par un échange doux et poignant l'âme et la vie. C'est en vain que l'une des deux personnes entre lesquelles s'est établie cette communication voudrait baisser ou détourner les yeux; elle est sous l'influence d'un magnétisme puissant, impérieux, invincible. — Il se donne alors par les yeux un long baiser d'âme, dans lequel se mêlent et se confondent deux existences; — à ce moment, chacun sent la vie l'abandonner et sa poitrine manquer de souffle, jusqu'à ce que la vie et le souffle de l'autre viennent voluptueusement remplacer la vie et le souffle qu'on lui a donnés.

Ce n'est rien que cela, et madame Lauter se disait: Je suis coquette, mais rien au monde ne me ferait manquer à mes devoirs.

Il vint un moment où lorsque, par hasard, monsieur Stoltz et madame Lauter se trouvaient seuls ensemble, tous deux rougissaient, n'osaient lever les yeux l'un sur l'autre, et n'eussent pas prononcé une syllabe, quand on les eût laissés ensemble pendant huit ans.

Madame Lauter devint inquiète, impatiente. — Quand monsieur Stoltz n'était pas là, elle ne pouvait rester en place; — elle se mettait au clavecin, commençait n'importe quel air, et le finissait invariablement par la valse qu'elle avait pour la première fois dansée avec monsieur Stoltz.

Elle ne s'occupa plus de ses enfans, repoussa leurs caresses avec brusquerie, fut avec eux violente, injuste, exigeante.

Elle négligea sa maison, le dîner fut servi à des heures irrégulières. — Monsieur Lauter demanda pendant un mois un gigot à l'ail, sans pouvoir l'obtenir; — les chemises dudit monsieur Lauter furent mal plissées.

Monsieur Lauter peignait un peu; — on découvrit que son chevalet encombrait la maison.

Madame Lauter prit l'habitude de garder ses papillotes toute la journée pour être mieux frisée à l'heure où arrivait monsieur Stoltz. C'était pour ce moment seulement qu'elle se parait et se faisait belle.

Un jour, monsieur Stoltz et elle restèrent seuls un quart d'heure, sans parler. — Au bout de ce quart d'heure, tous deux comprirent la difficulté de la situation, — et monsieur Stoltz dit, comme s'il eût mis un quart d'heure à méditer cette pensée hardie: « Il fait bien mauvais temps aujourd'hui. » — Il y a une certaine manière de dire: « Il fait bien mauvais temps aujourd'hui, » qui signifie tout simplement: « Je vous aime, je vous désire, je vous adore. » On ne se dit: « Je vous aime » en propres termes, que quand on a épuisé toutes les autres manières de le dire; — et il y en a tant, que l'on n'arrive quelquefois à dire *le mot* que lorsqu'on ne sent plus la chose et que le mot est devenu un mensonge.

Monsieur Lauter rentra alors. Pour madame Lauter elle fut distraite et préoccupée pendant deux jours, la voix de Stoltz lui bourdonnait sans cesse aux oreilles.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, dit monsieur Lauter, le troisième jour, que vous ne répondez à rien de ce que je vous demande? Vous paraissez triste et ennuyée: vous vous promenez seule dans le jardin; quand j'arrive pour vous rejoindre, causer avec vous de ces fleurs, de ces arbres que nous aimions ensemble, vous me fuyez; je suis horriblement seul; il me semble ici qu'il y a quelqu'un de mort, et ce quelqu'un est la douce confiance qui a tant d'années embelli notre vie. — Vous n'êtes plus ni affable ni prévenante pour personne; il me semble que vos enfans et moi nous vous soyons devenus odieux. — Vous étiez la joie et la paix de la maison: vous en faites aujourd'hui une maison de tristesse et de discorde.

Madame Lauter fut intérieurement très irritée de ces représentations de son mari; elle pensait que toute la terre lui devait savoir gré des limites qu'elle avait imposées à son sentiment pour Stoltz; son mari surtout, pour lequel elle se conservait au prix de tant de combats, eût dû se montrer plein de gratitude et de vénération. — Elle ne songeait pas

assez que ces combats et cette victoire étaient ignorés, et que, s'ils eussent été connus, monsieur Lauter eût bien pu s'en affliger et s'en offenser presque autant que d'une défaite. — Elle répondit avec aigreur qu'il était bien malheureux pour une femme de ne pouvoir être appréciée par son mari; que néanmoins, malgré ses injustices et son humeur insupportable, elle n'oublierait jamais ce qu'elle se devait à elle-même et qu'elle resterait toujours *fidèle à ses devoirs*, — comme elle l'avait toujours été.

Monsieur Lauter lui répondit qu'il rendait justice à ses mœurs et à sa sagesse, mais que *les devoirs d'une femme* consistent dans bien d'autres choses que la fidélité à son mari; qu'elle doit être la providence, la consolation, l'attrait et le charme de la maison; qu'une femme n'a pas rempli exactement ses devoirs si, tout en restant fidèle à son mari, elle le fait mourir à force de petits chagrins et de mesquines tracasseries.

Et il aurait pu ajouter que la fidélité dont madame Rosalie Lauter se targuait, pour être sur les autres points si parfaitement insupportable, n'était nullement complète par le peu qu'elle réservait à son mari.

Il arriva vers ce temps que monsieur Lauter fit un voyage de deux mois. Monsieur Stoltz vint, comme de coutume, tous les jours à la maison. Il n'y avait pas bien loin de cinq mois que Stoltz et Rosalie se disaient chaque jour qu'ils s'aimaient par les indices les plus clairs, par les preuves les plus convaincantes, lorsque Stoltz sentit le besoin de ne pas cacher plus longtemps son amour à madame Lauter, et lui tint à peu près ce langage:

— Il est un *secret* qui m'oppresse, un secret qui me remplit le cœur, qui est à chaque instant sur mes lèvres, et que j'ai eu jusqu'ici le courage et la force de vous *dérober*; — et, en ce moment, où il faut que je parle, où je suis décidé à vous ouvrir enfin mon cœur, j'hésite, tant je redoute votre *étonnement* et votre *indignation*. — *Je vous aime.*

— Hélas! dit madame Lauter, je ne serai avec vous ni prude ni *dissimulée*. Il est un secret inconnu au monde entier et que je voudrais me cacher à moi-même: je vous aime aussi, vous seul occupez mon âme et ma pensée; je ne vis que pour vous; votre image est présente pour moi et le jour et la nuit; — mais n'espérez pas que jamais *j'oublie mes devoirs* un seul instant.

Stoltz pria, pleura, gémit; — madame Lauter fut inflexible. Elle lui permit bien, il est vrai, et par degrés, de baiser sa main, et ses cheveux, et son front; elle lui donna, il faut le dire, un bracelet de ces mêmes cheveux; elle reçut ses lettres et elle lui répondit; ces lettres, je n'essaierai pas de le cacher, étaient remplies de l'expression de la passion la plus ardente; on arriva à s'y tutoyer et à s'appeler « cher ange; » — on passa les soirées entières à plonger les regards dans les regards, à se serrer les mains de telle façon, que, par les paumes qui se touchent, il semble que les veines s'ouvrent et s'unissent, et que le sang se mêle.

Un soir même, leurs yeux attirèrent leurs lèvres; un long baiser les laissa tous deux étourdis, anéantis; mais néanmoins madame Lauter n'oublia pas *ses devoirs* et *se conserva à son mari.*

Cependant, grâce aux imprudences que commettent sans cesse les gens vertueux, quand ils rêvent le crime sans en être encore arrivés à la prudence de la complicité et des précautions prises de concert, madame Lauter était bien plus compromise aux yeux du monde que ne l'eût été une femme qui eût pris franchement un amant. La justice du monde, comme la justice des lois, ne découvre presque jamais les crimes que lorsqu'ils n'existent pas encore, ou lorsqu'ils n'existent plus. Personne ne doutait que Stoltz fût l'amant de madame Lauter: on plaignait le mari et on se moquait de lui. — Et quand, pour des affaires survenues depuis son départ, Rosalie écrivit plusieurs lettres à son mari pour hâter son retour, lorsqu'elle laissa voir la vive impatience que lui causaient de nouveaux retards à l'arrivée de monsieur Lauter, lorsque surtout, pour échapper à Stoltz et à elle-même, feignant de croire Lauter malade, elle se détermina à l'aller rejoindre, ses amis et ses amies se livrèrent aux conjectures les plus hasardeuses et les plus fausses; et lorsqu'un habitué des assemblées dit assez grossièrement: — Ah çà! quelle diable d'envie a donc madame Lauter de coucher avec son mari?

Madame Reiss répliqua charitablement: — Oh! mon Dieu! c'est une envie de femme grosse

V.

Madame Reiss calomniait madame Lauter. — Mais madame Lauter trouvait madame Reiss si laide qu'elle était bien vengée à l'avance. — Néanmoins, madame Lauter était toujours fidèle à son mari; elle passait quelquefois de longues heures avec Stoltz, à divulguer tous les petits défauts et tous les petits ridicules de monsieur Lauter, à le présenter comme un homme incapable de comprendre et d'apprécier une femme comme elle; — comme un homme d'un esprit vulgaire, d'un tact grossier, d'un cœur sans délicatesse; — à se dire la plus malheureuse des femmes; — à appeler Stoltz son ami, à appuyer sa tête sur son sein; — mais quelques efforts que pût faire le jeune homme, c'était, — avec les légères faveurs que nous avons mentionnées plus haut, — tout ce qu'il pouvait obtenir de madame Rosalie Lauter, femme fidèle, attachée invinciblement à ses devoirs, disant à chaque instant: — Je suis bien heureuse de n'avoir rien à me reprocher; — et trouvant fort ridicule et on ne peut plus odieux que monsieur Lauter laissât percer quelquefois comme un mouvement de jalousie et de mauvaise humeur.

Je me suis figuré bien souvent que les femmes ne comprennent rien à la poésie de l'amour, — et qu'il n'en est pas une peut-être qui sache bien ce que c'est que la pureté. — Certe, au bal, et dans ces cohues...

Messieurs les imprimeurs, s'il vous semble voir ici des vers, imprimez-les en ligne de prose. — Laissez-moi un peu faire comme ces enfans des contes arabes qui jouaient au bouchon avec des palets de rubis et de topazes.

VI.

A C*** S***.

Certe, au bal, et dans ces cohues, où l'on vient pour se coudoyer; où les femmes se mettent nues, sous prétexte de *s'habiller*; — où des maris crétins exhibent les épaules de leurs femmes, ainsi que leurs seins et leurs bras (et puis ce que je ne dis pas, car toute la pudeur n'est que dans les paroles); — au milieu d'un essaim frisé de jeunes drôles qui n'ont pas même soin de leur dire tout bas qu'ils voudraient bien coucher avec elles, — beaux rôles pour messieurs les époux! — Ils ne savent donc pas que la femme d'un autre a bien assez d'appas, et que par cela seul elle est assez jolie, sans qu'il leur faille encore aller la couronner de perles et d'immodestie, — bouchon de paille, emblême, hélas! d'ignominie! qui dit qu'elle est à vendre ou du moins à donner.

Certe, au théâtre, — et sous un soleil d'huile, à l'ombre d'arbres de carton, lorsque les histrions roucoulent à la file une monotone chanson; au théâtre, où la reine des coulisses, et la plus cher payée au milieu des actrices, celle que l'on dit: *grande*, — est toujours la catin qui sait un nouvel art, de nouveaux artifices pour montrer aux quinquets, le soir, de maigres cuisses que personne autre part ne voudrait voir pour rien.

Au théâtre, au salon, il suffit d'être belle, — d'avoir sur un front pur d'épais cheveux lissés, sous des sourcils arqués une noire prunelle, et d'humides regards sous des cils abaissés; un pied étroit et des mains blanches, un corsage bien fin avec de fortes hanches.

Mais j'étais seul, un de ces derniers soirs, seul sur le gazon vert d'un tranquille rivage; les étoiles du ciel, dans les peupliers noirs, semblaient des fruits de feu semés dans le feuillage. Le soleil au couchant ne laissait qu'un reflet toujours s'assombrissant du pourpre au violet. — La lune se levait rouge et grande, derrière l'église au toit aigu que couronne

un vieux lierre, on n'entendait plus rien que l'onde qui coulait, et, contre ma chaloupe, en grondant, se brisait, — l'haleine de mon chien étendu sur la terre, et sous les jaunes fleurs des larges nénuphars, des grenouilles en chœur les longs concerts criards.

Et j'étais tout en proie à ces mornes extases que l'on doit renoncer à peindre par des phrases. Mon âme s'éveillait au milieu des odeurs dont les fleurs, à la nuit, remplacent leurs couleurs. Mes rêves d'autrefois, — chers morts! — riantes ombres! — revenaient voltiger parmi les herbes sombres, comme, pendant le jour, et sous les chauds rayons, mêlant aux fleurs des prés leurs crépitantes ailes, voltigeaient au soleil les vertes *demoiselles*, insectes nés des eaux, nautiques escadrons; sur les roses sainfoins, sur les jaunâtres gaudes, fleurs sans tige, ou plutôt vivantes émeraudes.

Et je vis dans ce rêve étrange et sans sommeil, les fantômes de mes journées, les unes de fleurs couronnées, avec un sourire vermeil, — les autres traînant en si ence, d'un pas morne et majestueux, de longs habits de deuil, avec de grands yeux creux sans regards et sans espérance.

Mais ce qui, ce soir-là, frappa surtout mes yeux, — ce fut votre figure, ô C*** S*** ! — non telle que vous fit un parjure odieux, mais telle qu'autrefois je vous vis, — jeune fille avec vos cheveux bruns en bandeau sur le front, — ce sourire d'archange et ce regard profond

Et je pensais, à l'heure où l'on sonne à l'église la dernière prière, — au loin silencieux du sol on voit monter comme une vapeur grise sortant de l'herbe et s'élevant aux cieux, — c'est l'encens qu'exhale la terre, c'est la solennelle prière de la création entière au créateur : — chaque fleur, chaque plante y mêle son odeur, — la campanule bleue en fleur dans nos prairies, l'alpen-rose, le pied dans la neige des monts, et le grand cactus rouge, hôte des Arabies, et les algues des mers dans les gouffres sans fonds, — l'oiseau son dernier chant qui pleure, et l'homme — des pensers qu'il ne sait qu'à cette heure.

Ce nuage, divin, formé de tant d'amours, monte au trône de Dieu, — dîme reconnaissante de ce que doit la terre à sa bonté puissante, — s'étend, — et c'est ainsi que finissent les jours.

Ah ! qu'il est beau l'amour, — tel qu'on le sent dans l'âme, — sous les saules, le soir, — l'amour mystérieux qui s'échappe du cœur et s'en retourne aux cieux! — Qu'il est beau, noble et pur!... Mais, hélas! quelle femme mérite ce trésor, cette divine flamme?...

Au théâtre, au salon, il suffit d'être belle, — d'avoir sur un front pur d'épais cheveux lissés, sous des sourcils arqués une noire prunelle, et d'humides regards sous des cils abaissés; un pied étroit et des mains blanches, une fine ceinture avec de larges hanches.

Mais ce que l'on désire à l'instant solennel dont je parle, et ce dont l'indulgente nature a mis dans notre sein un portrait immortel, — c'est une vierge sainte et pure! — Cherchez-la dans notre Babel!

Vierge d'âme et de corps, — ignorante, ignorée, — vierge de ses propres désirs, vierge qu'aucun n'a vue et désirée, vierge qui n'a jamais été même effleurée par de lointains soupirs!

Vierge qui m'attendrait — en elle recueillie, qui garderait pour moi chaque sensation, — vierge, dont l'âme encore incomplète, engourdie, tranquille, m'attendrait comme un soleil fécond qui doit l'éveiller à la vie!

Car médiocrement, pour moi, je me soucie de ces tristes virginités, invalides soldats dont les corps dévastés, sans jambes et sans bras, n'ont gardé que la vie.

Virginité, grand Dieu! — rose dont chaque feuille tombe à son tour sur le gazon, et qui ne laisse, à celui qui la cueille, qu'une fleur de convention! Virginité, collier de perles rares, de belles perles d'Orient, — qui s'effile en tombant, et dont les mains avares se partagent les grains sur la terre en riant! — Car je n'appelle pas vierge une jeune fille qui donne des cheveux à son petit cousin, ou qui chaque matin se rencontre et babille avec un écolier dans le fond du jardin ; — je n'appelle pas vierge une fille qui donne un coup d'œil au miroir sitôt que quelqu'un sonne.

Pour celui-ci, — d'abord, pour la première fois, elle voulut être belle et parée; — par cet autre sa main, en dansant fut serrée; — celui-là vit sa jambe, un certain jour qu'au bois on montait à cheval; — un autre eut un sourire; — un autre s'empara, tout en feignant de rire, d'une fleur morte sur son sein ; — un autre osa baiser sa main — dans ces *jeux innocens*, source de tant de fièvres qui troublent les jeunes sens; un monsieur a baisé, devant les grands parens, tout en baisant la joue, un peu le coin des lèvres; — on a rougi vingt fois d'un mot ou d'un regard ; on a reçu des vers et rendu de la prose ; — Et cætera... Mais il est une chose, une seule il est vrai, peut-être par hasard, que l'on a su garder, — soit par la maladresse ou l'ignorance du cousin, ou la clairvoyante sagesse d'une mère au coup d'œil certain. — C'est encore une chose et rare et difficile, — et c'est ce qu'on appelle une vierge! On l'habille tout de blanc, — et l'époux se rengorge au matin... — Ce n'était pas ainsi que je t'aimais C***, et que j'aurais voulu te presser sur mon sein.

J'aurais été jaloux, dans mes sombres délires, de la fleur que tu sens, de l'air que tu respires, qui s'embaume dans tes cheveux, du bel azur du ciel que contemple tes yeux; — j'aurais été jaloux de l'aube matinale, de son premier rayon venant teindre d'opale tes rideaux transparens; — j'aurais été jaloux de cet oiseau qui chante, que ton œil cherche en vain tout blotti sous sa tente d'épine aux rameaux blancs; — j'aurais été jaloux de cette mousse verte, dans un coin reculé de la forêt déserte, gardant sur son velours l'empreinte de tes pieds; — j'aurais été jaloux du fruit que mord ta bouche; — j'aurais été jaloux du tissu qui te touche, qui te touche et te cache! — O trésors enviés! — J'aurais été jaloux du baiser que ton père, sur ton front eût osé poser, et de l'eau de ton bain t'embrassant tout entière, tout entière d'un seul baiser.

VII.

Il vint un jour cependant où Stoltz se présenta avec un gilet si bien fait, et d'une nuance si nouvelle, que les torts que pouvait avoir monsieur Lauter, à l'égard de sa femme, s'en trouvèrent considérablement accrus. Madame Lauter alors décida que son mari n'appréciait pas la persévérance avec laquelle elle restait fidèle à ses devoirs : que c'était trop longtemps jeter des perles devant un pareil époux; et qu'il serait injuste et barbare de laisser périr Stoltz d'une douleur qui, disait le même Stoltz, ne pouvait tarder beaucoup à le mettre au tombeau. Un matin donc, monsieur Lauter se réveilla à l'état d'époux trahi et malheureux.

VIII.

UN ÉPOUX MALHEUREUX.

Ce jour-là, madame Lauter s'enquit dès le matin s'il ne lui manquait rien; elle lui conseilla de se bien couvrir et de mettre des bas de laine, parce qu'il avait fait la veille un orage dont l'air était refroidi; — le déjeuner fut servi de bonne heure ; — les pommes de terre furent cuites à point et parfaitement farineuses ; — ce ne fut, pendant tout le repas, qu'attentions charmantes de la part de madame Lauter : elle épiait dans les yeux de son mari la pensée la plus fugitive, avec une tendresse inquiète ; elle ne lui laissait pas le temps de désirer la moindre chose, elle avait deviné et prévenu son désir — après le déjeuner, elle se mit au clavecin, et joua, à monsieur Lauter, de vieux airs qu'il aimait.

De ce jour-là, tout fut changé dans la maison — On admira les peintures de monsieur Lauter. Stoltz accepta avec reconnaissance deux grandes toiles de sept pieds sur quatre, dont les cadres lui coûtèrent cinq cents francs. — Il était trop heureux quand monsieur Lauter voulait bien se servir de son cheval pour ses affaires et pour la promenade; — il le suivait à la chasse avec plus de zèle et d'abnégation que le braque le

mieux dressé, et, au retour, il se confondait en récits de la miraculeuse adresse de monsieur Lauter. — Si monsieur Lauter avait besoin de quelque chose à la ville voisine, Stoltz n'était-il pas là pour aller faire la commission ?—Monsieur Lauter pouvait raconter dix fois la même histoire, sans qu'il se trouvât personne pour l'en faire apercevoir, ou même pour le lui laisser soupçonner par une attention moins soutenue. Stoltz faisait autant de parties d'échecs ou de trictrac qu'il plaisait au malheureux époux de Rosalie.

La maison était devenue l'asile de la plus douce paix ; — toutes les voix y étaient calmes et bienveillantes. Quand, autrefois, monsieur Lauter avait à faire quelque petit voyage, c'était un affreux désordre ; on se plaignait amèrement du soin de faire sa malle, et du léger bouleversement dont un départ sert toujours de prétexte aux domestiques ; on lui soutenait que ses prétendues affaires n'existaient pas, que son voyage n'était qu'un caprice, ou quelque plaisir qu'il avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas avouer. Maintenant tout est changé ; on fait les préparatifs avec une sollicitude minutieuse ; Stoltz prête son cuir à rasoir qu'il a fait venir d'Angleterre ; Rosalie fait les plus tendres recommandations de ne pas être trop longtemps, de ne pas se risquer la nuit sur les chemins, de ne pas se mettre en route le matin sans avoir pris quelque chose de chaud, etc., etc.

Enfin, monsieur Lauter est parti ; madame Lauter l'a accompagné jusqu'à la porte de la rue ; et, à l'angle du chemin, à l'endroit le plus éloigné d'où il soit possible de voir la maison, monsieur Lauter ayant arrêté son cheval et s'étant retourné, il a vu sa femme lui faire, avec un mouchoir blanc, un signe d'adieu et d'affection.

La nuit vint, et tout le monde dormait du plus profond sommeil, lorsqu'on entendit frapper plusieurs coups à la porte ; — en effet, l'horrible temps qu'il faisait au dehors justifiait l'empressement de la personne qui demandait à entrer. — On demanda du dedans : — Qui est là ? — Eh ! parbleu, répondit-on du dehors, c'est moi, — c'est monsieur Lauter, qui suis mouillé jusqu'aux os. — Sur cette réponse, au lieu d'ouvrir à son maître, la servante alla frapper à la chambre de Rosalie.—Ce ne fut qu'après quelques minutes que monsieur Lauter put entrer chez lui. — Vite, Rosalie, un grand feu ; un noyé ne doit pas être aussi mouillé que moi.—Lauter se déshabilla, se chauffa, et, quand il fut un peu remis : — Mon Dieu, Rosalie, comme tu es pâle ! dit-il. — C'est, reprit madame Lauter, que vous m'avez réveillée brusquement, et que votre aspect n'avait rien de bien égayant.

— Où diable sont donc mes pantoufles, Henriette ?

— Quelles pantoufles ? demanda la servante.

— Eh parbleu ! mes pantoufles ; mes pantoufles vertes, celles qui ont de hauts quartiers.

— Je ne sais pas.

Rosalie tremblait de tous ses membres. — J'espère, dit-elle, qu'il ne vous est arrivé aucun accident qui ait causé votre retour aussi inattendu ?

— Nullement, reprit Lauter.—Mais je voudrais bien avoir mes pantoufles. — J'ai rencontré à quelques lieues d'ici un messager qui m'apportait les renseignemens que j'allais demander ; — je me suis figuré que j'arriverais avant la pluie, et j'ai préféré passer la nuit auprès de ma jolie Rosalie au séjour dans une auberge. — Mais où peuvent être mes pantoufles ?

— Mon ami, dit Rosalie, vous n'avez pas besoin de pantoufles pour dormir ; et c'est ce qu'il y a de plus opportun en ce moment ; vous voilà séché, le lit achèvera de vous réchauffer. — Lauter se coucha, non sans jeter encore autour de la chambre un coup d'œil destiné à la recherche de ses pantoufles, mais, une fois au lit, il ne put s'endormir. Il était revenu à cheval tellement vite, que son sang en mouvement chassait invinciblement le moindre sommeil ; il se retourna cent fois dans le lit, cherchant en vain une position plus favorable ; — puis il se détermina à dire à demi-voix : Rosalie, dors-tu ? — Rosalie dormait moins que lui encore, mais elle ne répondit pas. — Elle attendait impatiemment que Lauter succombât à un de ces sommeils profonds qui succèdent à la fatigue ; — mais quand elle entendit sonner cinq heures et qu'elle vit que le jour ne tarderait pas à paraître, — elle se leva précipitamment.

— Où vas-tu ? demanda monsieur Lauter.

— Je descends.

— Pourquoi ? Il ne fait pas encore jour.

— Je n'ai plus de sommeil.

— Ni moi, quoique je n'aie pas fermé l'œil de la nuit ; reste auprès de moi, nous causerons.

— Non, j'ai donné des ordres hier aux domestiques, et il faut que je veille à leur exécution.

— Je t'en prie.

— C'est impossible.

Quand elle fut partie, Lauter alluma une bougie et essaya de lire un livre qui se trouvait par hasard sur le somno ; — ce livre l'ennuya sans l'endormir ; il se leva pour en prendre un autre, et un mouvement naturel lui fit encore chercher ses pantoufles et dire : — Ah ça ! mais où sont mes pantoufles ? — Il prit la bougie et chercha autour de la chambre. — Tout-à-coup, il s'arrêta stupéfait, en voyant le quartier d'une de ses pantoufles qui passait sous la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le balcon ; — il alla replacer la bougie sur le somno, en grommelant : — Eh ! bien, elles vont être jolies ! Cette folle d'Henriette qui les laisse sur le balcon par un temps comme celui-là.—Il ouvrit alors la fenêtre et se baissa pour saisir ses pantoufles en tâtonnant ; il ne tarda pas à mettre la main sur une, mais il y avait quelque chose dedans ; ce quelque chose était un pied, — au bout de ce pied, il trouva une jambe, — au bout de cette jambe, un monsieur. — Il saisit le monsieur au collet, l'entraîna dans la chambre,—et s'écria : — Ah ! vol.... Mais tout-à-coup il s'arrêta en reconnaissant monsieur Stoltz, et lui dit d'une voix terrible : — Monsieur Stoltz, comment se fait-il que vous soyez dans mes pantoufles ?

IX.

Il y eut un long silence.—Stoltz cherchait dans sa tête quelle fable il pourrait imaginer pour sauver au moins Rosalie. Lauter cherchait à deviner et ne devinait que trop les détails et les causes de ce qui se passait. Stoltz était dans un état déplorable ; l'eau glacée qui était tombée sur lui pendant six heures, coulait de tout son corps, ses cheveux pendaient appesantis, — son visage était pâle et bleuâtre de froid, — ses mains étaient violettes et engourdies, — ses yeux étaient rouges dans un cercle noirâtre, — ses dents claquaient, ses genoux tremblaient sous lui ; tout le monde n'eût vu en lui qu'un objet de pitié ; mais Lauter, aveuglé par la colère et la passion, lui dit : — Monsieur Stoltz, vous me volez *tout mon bonheur !*

Il y eut encore un long silence ; puis Lauter se leva, — ouvrit une armoire, en tira une boîte qu'à sa forme on pouvait supposer renfermer des pistolets. — Il chercha la chaussure de Stoltz, d'un geste impérieux lui ordonna de la mettre, puis lui dit : — Suivez-moi sans faire le moindre bruit. — Tous deux sortirent en effet par derrière la maison.

Depuis ce jour, on ne les revit jamais ni l'un ni l'autre.

X.

PARLONS UN PEU DE M. CHAUMIER, BOURGEOIS DE LA PETITE VILLE DE FONTAINEBLEAU.

Voici comment était distribuée la maison de monsieur Chaumier.

On y arrivait par une allée d'acacias sombres et touffus, au bout de laquelle était une petite porte d'un vert sombre ; — à côté de la porte était une sonnette à pied de biche. — Quand la porte était ouverte, on était dans une cour dont chaque pavé était entouré d'un cadre d'herbe ; — dans une encoignure était un puits si vieux que la margelle en était usée, et qu'il était tout couvert d'une mousse verte et rougeâtre.—Au fond de la cour s'élevait une maison de deux étages, à laquelle on arrivait par un petit perron garni d'une grille de fer à demi

rouillée ; — au bas de la maison étaient la salle à manger, — le cabinet et la chambre de monsieur Chaumier, et la cuisine. Au premier, l'appartement de la petite Rose Chaumier, celui de son frère Albert, et surtout celui de dame Modeste Rolland, domestique et femme de confiance de monsieur Chaumier. L'étage du haut servait de grenier, de fruitier ; — on y étendait le linge, et quelquefois, *Honoré Rolland*, époux de Modeste, militaire de son état, y venait passer les rares congés pendant lesquels l'État pouvait se passer de son appui. — Derrière la maison était un grand jardin, d'un aspect sauvage et inculte. Avant que monsieur Chaumier achetât cette maison, le jardin avait été parfaitement cultivé; depuis, grâce à l'abandon où on l'avait laissé, les chardons, les orties, les pariétaires avaient étouffé les plantes faibles et délicates; les arbres seuls et quelques plantes vigoureuses avaient résisté, et avaient acquis un singulier développement. — Deux gros pommiers, — un sorbier, dans lequel montait une clématite, — des lilas, — quelques rosiers énormes et couverts de mousses, formaient la plus grande richesse du jardin ; — quelques pavots se resemaient d'eux-mêmes tous les ans, — et, à l'angle du chaperon de la muraille, fleurissait, au printemps, une touffe de giroflées jaunes.

On entrait au jardin par le cabinet de monsieur Chaumier et par la salle à manger ; la cuisine ne jouissait que d'une fenêtre fermée par des barreaux de bois, peints en couleur de fer.

C'était une des maisons les plus silencieuses que l'on pût trouver. — Monsieur Chaumier, dont la fortune était médiocre, était membre de plusieurs sociétés philanthropiques qui prenaient tout son temps et à peu près toute sa sensibilité. Modeste était maîtresse absolue dans la maison ; elle était chargée de tous les soins, de toutes les dépenses, et même de l'éducation de la petite Rose, éducation qui, jusque-là, et grâce à l'âge peu avancé de l'enfant, ne consistait que dans une instruction extrêmement élémentaire :

L'empêcher de toucher aux couteaux ;—lui apprendre à répondre aux questions : *oui, madame*, ou *oui, monsieur*, — et non pas un *oui* tout sec, comme font les enfans mal élevés ; — à ne pas mettre de confitures sur ses vêtemens ; — à renouer les cordons de ses souliers quand ils se détachaient, — et à dire *merci* quand on lui donnait quelque chose.

Le garçon était confié aux soins d'un monsieur Semler, qui avait chez lui une douzaine de garçons des meilleures familles de Fontainebleau. — Albert ne venait à la maison que le dimanche. Du reste, Modeste était bonne femme de ménage, — assez douce même, quand ses volontés ne rencontraient pas d'obstacles, — et connue dans toute la ville par sa supériorité dans l'art de préparer la sauër-craüt, et de lui donner une certaine saveur excitante dont elle se réservait le secret. — Au dehors, quand elle parlait de la maison, elle disait : — Je veux, je ne veux pas. A certaines époques importantes, quand on faisait la sauër-craüt, ou quand on coulait la lessive, elle prenait pour l'aider et travailler sous ses ordres quelques filles de journée qu'elle tutoyait et qui l'appelaient *madame Rolland*. Mais, en dedans, elle était humble et soumise vis-à-vis de monsieur Chaumier, et si le plus souvent elle lui faisait faire à peu près sa volonté, ce n'était que par de longs détours, et elle ne gouvernait réellement qu'à force de soumission et d'obéissance.

Un matin, pendant le déjeuner, on apporta une lettre que monsieur Chaumier lut en laissant percer quelques marques d'étonnement et même d'émotion — Il se leva, passa dans son cabinet et y resta plus d'un quart d'heure.

En vain Modeste, pendant que son maître lisait, avait trois ou quatre fois passé derrière lui et jeté les yeux sur la lettre qu'il tenait ; l'écriture lui était inconnue, et d'ailleurs, si fine et si serrée qu'elle n'en put lire un mot. — Le temps que monsieur Chaumier passa dans son cabinet lui parut un siècle. — Deux fois elle frappa et entr'ouvrit la porte pour lui dire que le déjeuner refroidissait ; elle n'obtint pas même une réponse, et n'eut de ressource que de faire tomber sa mauvaise humeur sur la petite Rose, — qui mettait les coudes sur la table, quand Modeste lui avait dit tant de fois de ne pas se tenir ainsi. — C'était décidément une enfant incorrigible, et qui ferait le malheur de sa famille et de ceux qui voulaient bien se charger de son éducation.

Enfin, monsieur Chaumier sortit de son cabinet, ordonna de faire entrer le porteur de la lettre, et lui en remit une autre toute cachetée, — en lui recommandant de la mettre dans sa poche et de se hâter de la porter à la ville voisine, d'où on la devait faire parvenir à sa destination. Quand le messager sortit, Modeste se mit en devoir de le suivre ; mais, soit par hasard, soit qu'il devinât son intention, monsieur Chaumier lui demanda sa tabatière qu'il avait laissée dans son cabinet. Quand Modeste se fut acquittée de cette commission, elle se hâta de sortir ; mais, dès le premier pas, elle entendit se refermer la porte extérieure : le messager était parti. Tout le reste du jour, monsieur Chaumier fut préoccupé ; et contre son ordinaire, il garda la lettre qu'il avait reçue dans la poche de son habit, au lieu de la laisser sur son bureau, où Modeste comptait bien en prendre connaissance à dîner ; elle tenta un autre moyen. En servant, elle manifesta quelques craintes sur la santé de monsieur ; depuis le moment où, le matin, il avait reçu une lettre, il était changé et paraissait souffrant. — Il avait laissé enlever, sans y avoir touché, des œufs à la neige, les meilleurs peut-être qu'elle eût jamais faits. Monsieur Chaumier répondit que Modeste se trompait, et qu'il ne s'était jamais mieux porté. — Elle fit une grimace de dépit en voyant qu'elle n'en pourrait tirer aucune confidence, mais elle ne se découragea pas ; — elle songea alors que, pourvu que monsieur sortît, il ne pourrait manquer de changer d'habit, et que, selon toutes les apparences, il oublierait la fameuse lettre dans la poche de celui qu'il quitterait. — Monsieur sortira-t-il après dîner, demanda-t-elle ?

— Je ne crois pas, Modeste.

— Monsieur a tort, le temps est superbe, et voilà deux jours que monsieur n'a mis le pied hors de la maison.

— Que veux-tu, Modeste ? — j'ai beaucoup à travailler. J'ai reçu des nouvelles de la Martinique ; on me cite de nouveaux exemples du malheureux sort des nègres, — et je sens que c'est le moment de terminer mon grand ouvrage sur l'abolition de l'esclavage.

A ce moment, un homme, qui avait trouvé la porte de la rue ouverte, entra, et vint se poster devant la porte de la salle à manger, où il fit entendre une sorte de mélopée plaintive et traînante dans laquelle on ne distinguait que quelques mots ; mais ses vêtemens en lambeaux, sa figure hâve et décharnée, n'expliquaient que trop clairement que c'était un mendiant qui implorait des secours.

— Mais, répliqua Modeste, si monsieur se rend malade à se renfermer ainsi, il sera peut-être obligé d'interrompre tout-à-fait son travail.

— Un morceau de pain, s'il vous plaît, dit le mendiant.

— Ce serait un grand malheur, ma pauvre Modeste, car j'ai rassemblé là des argumens qui ne peuvent manquer de convaincre les lecteurs et de faire un grand bien à la cause des nègres.

— Je n'ai ni maison ni vêtemens, dit le pauvre homme.

—Est-il rien en effet, dit monsieur Chaumier, de plus cruellement ridicule que cet esclavage auquel on a condamné toute une race d'hommes ? Le sang qui coule dans les veines des noirs n'est-il pas le même que celui qui gonfle les nôtres ? *

— Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ ! ayez pitié de moi, dit le mendiant.

— Et, continua monsieur Chaumier, sans l'écouter ou sans l'entendre, ne sont-ils pas aussi nos frères ? *

— Au nom de la vierge Marie ! — mon bon monsieur, secourez-moi.

— La nature repousse, dit monsieur Chaumier, ces cruelles et arbitraires distinctions de race et de couleur. Le soleil éclaire tous les hommes, et la Providence leur distribue également ses bienfaits ; les riches et les puissans seuls ont plus d'obligations que les autres et plus de devoirs ; ils ne doivent

* Nous ne prenons pas la responsabilité de ces phrases que nous avons lues dans des livres sur ce sujet, et que nous avons entendues dans des assemblées nombreuses et brillantes, et aussi dans quelques mélodrames.

pas oublier que la fortune n'est, entre leurs mains, qu'un dépôt dont il leur sera, un jour, demandé un compte sévère, et qu'ils doivent réparer par une plus juste répartition les erreurs et les injustices du sort.

— Il y a deux jours que je n'ai mangé, — dit le pauvre homme en joignant les mains.

— Aussi, dit monsieur Chaumier, mon cœur saigne en songeant à ces malheureux noirs.

— Ne me donnerez-vous donc rien? dit le pauvre.

— Comment cet homme est-il entré ici, Modeste? demanda monsieur Chaumier.

Modeste ne répondit pas à monsieur Chaumier, mais elle s'avança sur le mendiant d'un air irrité, et lui dit :

— Allez-vous-en, et tâchez que je ne vous voie pas une autre fois vous introduire ainsi dans les maisons.

— Ma bonne dame, dit le pauvre, la porte de la rue était ouverte.

— Eh bien! dit Modeste, ne peut-on laisser un moment une porte ouverte sans être en proie aux importunités des mendians et des vagabonds?

— Mais... dit le mendiant.

— Mais, répliqua Modeste, je vous dis de vous en aller, ou je porterai plainte contre vous.

Le mendiant s'en alla sans rien répondre.

Monsieur Chaumier grommela quelques instans sur l'audace de ces gens-là; en effet, il est bien fâcheux de ne pouvoir tranquillement se livrer chez soi à des théories philanthropiques sur des malheurs lointains, sans qu'on soit dérangé par l'aspect importun d'une misère sur laquelle il n'y a pas de discours à faire ni de théories à développer, tant elle est voisine et facile à soulager.

Modeste n'oublia pas qu'il lui fallait décider son maître à sortir; sa première tentative avait honteusement échoué; le beau temps et le soin de sa santé l'avaient trouvé inébranlable; — mais Modeste avait décidé qu'il sortirait et il devait sortir. — On ne tarda pas à entendre un grand fracas dans la cuisine, c'était le café qui était renversé, — il n'y en avait pas une graine dans la maison, par la négligence du fournisseur ordinaire.

Monsieur Chaumier, cependant, ne pouvait se passer de café, l'habitude lui en avait fait un besoin impérieux; il fut alors décidé qu'il sortirait pour en prendre dans un établissement où on le faisait passable, sans que cependant il pût entrer en comparaison avec celui de Modeste. — Eh bien! alors, dit monsieur Chaumier, donne-moi ma canne et mon chapeau.

— Comment, monsieur, dit Modeste; songez-vous à sortir ainsi vêtu?

— Et qu'a donc mon costume de si singulier? demanda monsieur Chaumier.

— Il a, reprit Modeste, que l'habit de monsieur est usé et râpé, et qu'il y manque un bouton.

— Oh! mon Dieu, Modeste, je ne vais pas bien loin et personne ne fera attention à moi.

— Mais, dit Modeste, quelle opinion auront de moi les amis de monsieur qui le rencontreront, s'ils pensent que je laisse mon maître de la sorte?

Et sans attendre de réponse elle apporta un autre habit, retira elle-même à monsieur Chaumier celui dont il était couvert, et l'emporta triomphante.

Tacitum pertentant gaudia pectus.

A peine monsieur Chaumier fut-il sorti, que Modeste envoya Rose *s'amuser* dans le jardin.

— Mais, ma bonne, dit Rose, il fait nuit et j'ai peur.

— Faites ce qu'on vous dit, mademoiselle, reprit la bonne, et allez vous *amuser*; si vous pleurez, vous aurez affaire à moi.

La pauvre Rose obéit, emportant sur son joli visage une petite moue toute sérieuse. — Modeste Rolland fouilla alors dans la poche de son maître et y trouva une lettre, dont voici le contenu :

XI.

Mon cher frère,

Ce mariage auquel tu n'as pas pu assister — et qui t'avait brouillé avec moi, n'a pas été béni du ciel. — Il y a trois ans, mon mari a disparu sans que rien ait pu servir de raison ni de prétexte à cette étrange aventure. — Depuis trois ans, toutes les recherches ont été inutiles; tout donne à penser qu'un crime ou un accident a mis fin aux jours de monsieur Lauter.

Dans ce malheur, que j'ai supporté si longtemps sans me plaindre, tu es mon seul appui et ma seule consolation. — J'ai deux petits enfans; je t'ai écrit dans le temps pour te faire part de leur naissance, quoique tu ne m'aies jamais répondu. En vendant tout ce qui me reste, je réunirai une somme de 30,000 francs, qui forment toute ma fortune et celle de mes enfans. Veux-tu que j'aille demeurer près de toi? Tu me guideras dans l'emploi de ma petite fortune et dans l'éducation de mes enfans; je remplacerai, pour les tiens, la mère qu'ils ont perdue, — et au milieu d'eux nous vieillirons dans la paix et les douces affections. Ta réponse, mon bon frère, me rendra le bonheur ou me jettera dans le plus affreux découragement. — Léon et Geneviève te présentent leurs respects, et moi je t'embrasse bien tendrement ainsi que mon petit neveu et ma petite nièce, Albert et Rose.

ROSALIE LAUTER.

XII.

A cette lecture, madame Modeste Rolland tomba assise sur un fauteuil. — Elle vit d'un seul coup son empire détruit, son bonheur renversé; — elle se sentit *domestique;* — mais bientôt il lui parut tellement impossible que ce qui était si bien et depuis si longtemps établi pût changer ainsi tout-à-coup, qu'elle se demanda quelle avait été la réponse de son maître. La rapidité avec laquelle cette réponse avait été faite lui semblait d'un bon augure; un refus seul pouvait admettre aussi peu de réflexion et d'examen. Avant de consentir à l'arrivée de madame Lauter, monsieur Chaumier n'aurait pas manqué de la consulter, d'examiner les difficultés de l'établissement, et les moyens d'y obvier. — D'ailleurs, elle connaissait l'histoire du mariage de madame Lauter; monsieur Chaumier n'avait jamais vu son beau-frère, et ils n'avaient eu ensemble d'autres rapports qu'une correspondance relative à des affaires, qui s'était terminée par de l'aigreur, et la cessation de toutes relations. — Monsieur Chaumier avait alors juré solennellement qu'il ne verrait jamais son beau-frère, et qu'il ne reverrait pas sa sœur. — Le résultat des réflexions de Modeste fut que monsieur Chaumier avait nécessairement répondu par un refus formel; elle remit la lettre dans la poche de l'habit, et appela la petite Rose qui pleurait de peur dans le jardin; — après quoi, elle la déshabilla et la coucha.

Le lendemain, cependant, elle se réveilla moins rassurée que la veille sur les probabilités du refus de son maître de la proposition de sa sœur; et, pendant le déjeuner, elle fit de nouveaux efforts pour le faire parler. Enfin, à propos d'une histoire en l'air, elle lui dit : — Croyez-vous, monsieur, qu'un honnête homme puisse violer un serment *quel qu'il soit?* — Je ne crois pas, Modeste, répondit monsieur Chaumier; cependant, ajouta-t-il, après un instant de réflexion, il est des sermens que l'on peut, que l'on doit même oublier; je parle des sermens impies qui échappent dans un moment de colère, d'emportement, et, dans ce cas, je crois que la faute n'est pas de violer le serment, mais de l'avoir fait.

— Mais, dit Modeste, si la colère qui a fait faire le serment n'était pas un mouvement aveugle, mais au contraire un légitime ressentiment?

— Quelque soit le motif de la colère, elle est toujours aveugle, Modeste. — Je me rappelle qu'il y a deux ans, ayant à me plaindre de plusieurs de mes collègues, à la Société pour l'abolition de l'esclavage, et voyant que mes travaux n'étaient pas appréciés à leur valeur, je jurai de ne plus me mêler à ce qu'ils faisaient. Eh bien! Modeste, c'est là un serment que je

ne devais pas tenir et que je n'ai pas tenu, — parce que je ne pouvais, sous un prétexte de fidélité à un serment, abandonner la cause des malheureux noirs.

— Mais, monsieur, dit Modeste, si votre abandon n'avait été préjudiciable qu'aux gens dont vous aviez à vous plaindre?

— Et encore, Modeste, je ne sais ce que j'aurais fait; il faut bien avoir un peu d'indulgence les uns pour les autres; — et, au résumé, je crois que si on doit tenir, à quelque prix que ce soit, un serment dont les résultats sont favorables à celui qu'il concerne, on ne trouvera qu'indulgence de la part de Dieu, si on ne donne pas suite à un serment de haine et de méchanceté.

Modeste rentra dans sa cuisine et se dit : — Je suis perdue! — De ce jour, elle fit son devoir avec une exactitude scrupuleuse, mais affectée et chagrine, et ses réponses, courtes et sèches, témoignèrent d'un mécontentement dont je ne puis assurer que monsieur Chaumier s'aperçut.

Une semaine après, monsieur Chaumier, ayant reçu une nouvelle lettre, avertit Modeste que sa sœur allait venir demeurer près de lui avec ses enfans, et que cela nécessitait un peu de dérangement dans la maison. Ainsi, Modeste devait quitter le premier étage, qui appartiendrait à madame Lauter et aux deux petites filles, et monter à l'étage au-dessus, qu'elle partagerait avec les deux garçons Modeste obéit sans faire une observation, mais d'un visage froid et impassible ; elle enfouit dans son cœur le regret de la belle chambre parquetée, ornée d'une grande glace et de rideaux jaunes, — et elle attendit madame Lauter avec les sentimens de la haine la plus profonde.

Les enfans eurent bientôt fait connaissance et furent enchantés de trouver des cousins et des compagnons de jeux.— Léon et Geneviève, les enfans de madame Lauter, étaient plus âgés que Rose et Albert, les premiers avaient une douzaine d'années, tandis qu'Albert n'avait que dix ans et Rose six. Léon fut installé avec Albert, chez monsieur Semler. Madame Lauter, qui était, depuis la disparition de son mari, restée grave et triste, s'occupa sans relâche des soins du ménage et de l'éducation de ses deux filles : — c'est ainsi qu'elle appelait également Rose et Geneviève. — Quand elle avait annoncé à son frère qu'elle retirerait 30,000 francs de la vente de ce qui lui restait, elle s'était, à elle-même, exagéré la valeur des objets, et cette vente n'alla pas tout-à-fait à 20,000 francs. — Elle fut un moment écrasée de ce désappointement ; elle ne voulait ni n'osait être à charge à son frère, et celui-ci avait accepté les propositions de sa sœur, dans l'hypothèse qu'elle apporterait un revenu de 1,500 francs ; ce revenu, diminué presque de la moitié, la mettait dans un grand embarras ; elle prit le parti de placer son argent en rente viagère ; par ce moyen, il ne resterait rien à ses enfants ; mais, au moins, elle leur assurerait une bonne éducation : — comme on dit dans les universités, *cela mène à tout*, — et elle contribuerait à la dépense de la maison, ainsi qu'elle l'avait annoncé ; — elle dit simplement à son frère qu'elle avait placé son argent, sans lui dire les conditions.

Elle avait parfaitement compris, dès le premier jour de son arrivée, à quel point sa présence était désagréable à Modeste, et elle était bien décidée à ne rien négliger pour vaincre cette antipathie que lui laissait voir madame Rolland. Elle lui fit quelques petits cadeaux d'objets de toilette, mais madame Rolland affecta de n'en faire aucun usage ; — elle essaya d'être avec elle polie et affectueuse, mais le premier jour qu'elle appela *Modeste*, celle-ci lui répondit que monsieur l'appelait ainsi, mais que *toutes* les autres personnes l'appelaient madame Rolland. — Ce à quoi madame Lauter s'empressa de se soumettre. Mais quelque fût sa résolution, il y avait des usurpations qu'elle était obligée de faire ; — ainsi, d'accord avec son frère, elle se chargea de la dépense qui, jusque-là, avait été faite sans contrôle par Modeste ; elle fit rentrer Modeste à l'état de domestique vis-à vis de Rose, qui n'aurait pu que perdre aux caprices, aux façons vulgaires et à la mauvaise humeur de *maman Modeste*, comme elle l'avait appelée jusque-là. — Ce ne fut plus à elle que s'adressa Albert pour les objets dont il avait besoin, ou pour quitter, le lundi, la maison paternelle une heure plus tard. Il lui fut impossible de décider, comme de coutume, avec les fournisseurs, sans en référer préalablement à madame Lauter, — de quoi elle se vengeait en parlant d'elle avec le plus grand mépris, et en la peignant comme une femme qui, après avoir poussé son mari au suicide par sa conduite dépravée, venait aujourd'hui, avec ses deux enfans affamés, gruger ce bon monsieur Chaumier, et faire dans la maison *un embarras* qui ne lui convenait pas. — Elle ne manquait jamais une occasion d'être désagréable à madame Lauter; s'il y avait quelque chose de cassé ou de gâté, c'était toujours par Léon ou par Geneviève ; — quoique les quatre enfans fussent traités sur le pied de la plus parfaite égalité, qu'ils fussent habillés de même, comme s'ils eussent été tous quatre frères et sœurs, la seule Modeste n'admettait pas cette égalité ; elle servait toujours à table les petits Chaumier avant les petits Lauter ; elle trouvait toujours moyen de laisser prendre à ceux-ci une foule de petits soins dont elle se chargeait volontiers pour les autres ; — elle nettoyait la chambre de madame Lauter avec une négligence si affectée, que celle-ci feignit que cela la gênait qu'on entrât dans sa chambre, et prit le parti de la balayer elle-même. — Quand elle revenait de la provision, elle rapportait à Rose des fruits et des friandises, sans en donner à Geneviève ; mais la petite Rose venait d'elle-même partager avec sa cousine ; — alors, Modeste se plaignait que Geneviève eût jeté par terre des noyaux de cerise. Pendant un an, elle s'obstina à servir, à table, monsieur Chaumier avant sa sœur, quoique, pendant un an, monsieur Chaumier ne se laissât pas servir une seule fois le premier. Madame Lauter faisait semblant de ne pas s'apercevoir de ses impertinences et ne s'appliquait qu'à lui ôter l'occasion de les renouveler. — Mais les domestiques, — comme les chiens, — ne reconnaissent qu'un maître dans une maison, et les devoirs de la domesticité paraissent toujours moins durs à remplir à l'égard d'une personne d'un autre sexe.

D'ailleurs, l'inégalité entre les femmes ne se manifeste pas d'une manière aussi évidente qu'entre les hommes. — L'esprit, les talens, une certaine autorité, séparent suffisamment les hommes ; mais les femmes, il ne peut y avoir d'inégalité réelle que celle de la beauté. — Les servantes, comme les maîtresses, le savent bien, et il n'est pas une femme qui ne se défie d'avoir auprès d'elle une trop jolie servante.

Un artiste, un homme politique, un homme d'esprit ne sont certainement pas de la même race qu'un domestique ; — mais on peut (les exemples ne manquent pas), quand on veut, faire d'une jolie chambrière une duchesse à peu près présentable.

Madame Lauter, toute jolie femme qu'elle était encore, ne jouissait même pas du bénéfice de cet avantage qu'elle possédait sur Modeste, laquelle n'était plus jeune, et n'avait jamais été belle ; — car les femmes ne peuvent apprécier leur beauté que par les hommages qu'elle leur attire ; et, dans cette maison si fermée, la beauté, qui n'avait personne pour l'admirer, cessait d'être un avantage et même d'être quelque chose.

C'était pour les enfans une grande fête que le dimanche. Albert et Léon arrivaient de bonne heure ; et cependant déjà depuis longtemps Rose et Geneviève les attendaient. — Plus de dix fois elles avaient ouvert la porte du jardin, croyant les entendre venir. Ce jour-là on avait fait cuire une galette, et toute la maison était sens dessus dessous. Les garçons arrivaient toujours avec quelque nouveau jeu, un peu plus bruyant qu'il ne convenait à des filles. — Léon avait sous sa protection spéciale Rose, qui était si petite, que, lorsqu'elle se mêlait aux promenades, il fallait que Léon la rapportât sur ses bras. — Pour Albert, il était loin d'être aussi complaisant pour Geneviève, qui, d'ailleurs était du même âge que lui ; — Il vint d'ailleurs bientôt un moment où Geneviève, qui avait treize ans, commença à ne plus se mêler aux jeux de son frère et de son cousin, et à prendre une attitude calme et décente. — Il leur vint alors l'idée, suggérée par madame Lauter, de cultiver le jardin ; on profita de la présence d'Honoré Rolland, qui avait un congé, pour le faire bêcher ; — après quoi, ils se chargèrent du reste.

Il y eut de grandes discussions pour la distribution du jar-

din ; mais, quand on finit par tomber d'accord, ce fut aux dépens de Modeste.

Modeste avait eu de tout temps, sous la fenêtre de sa cuisine, et sur tout le devant de la maison, un potager composé de cerfeuil et de persil. — Il fut décidé par les enfans que le potager serait supprimé, comme usurpant la place la plus favorable pour faire grimper des volubilis que madame Lauter aimait beaucoup. Modeste jeta les hauts cris, quand elle s'aperçut de la destruction de son jardin ; elle en accusa Léon et Geneviève, comme de coutume. En vain madame Lauter lui fit présent d'un très beau bonnet ; elle n'en jura pas moins la destruction des volubilis, et l'on a pu voir dans une discussion qu'elle a eue *sur le serment, — de jurejurando*, avec son maître, — la triste fidélité qu'elle y apportait.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au moment où les deux garçons partirent pour terminer leurs études à Paris. — Geneviève avait alors seize ans et Rose quatorze. Elles s'occupèrent pendant quinze jours des préparatifs du départ. — Pour les deux jeunes gens, ils étaient tout enivrés de l'orgueil inquiet du premier voyage. — Au jour de la séparation, on s'embrassa, on se promit de s'écrire. — La voiture partit, les deux filles se prirent à pleurer, madame Lauter se sentit le cœur gros ; Modeste dit : Pourvu qu'il n'arrive rien à Albert ! Pour monsieur Chaumier, il parlait ce jour-là à l'assemblée négrophile, et il disait : « O cruauté inouïe ! On sépare les pères de leurs enfans ! et ne frémissez-vous pas, messieurs, en vous mettant pour un moment à la place des malheureux esclaves ? — Qui de vous pourrait supporter une semblable séparation ? »

La maison fut triste pendant plusieurs mois, Geneviève et Rose, le dimanche, si quelqu'un frappait à la porte, se levaient par un mouvement involontaire, puis se rasseyaient en se regardant. Elles ne savaient que les jeux qui se jouent à quatre ; à toute distraction qui leur venait à l'esprit, il fallait renoncer parce qu'on n'était que deux. — Si elles avaient envie de quelques fleurs, de quelques fruits rares, elles disaient : — Ah ! si Léon était ici ! — Si Albert n'était pas à Paris ! En ce cas-là, on parlait moins souvent d'Albert que de Léon, parce qu'on n'était pas accoutumé à se reposer et à s'appuyer sur lui. Léon était l'aîné, et d'ailleurs c'était une de ces natures généreuses qui sentent le besoin de protéger et de soutenir. — Geneviève avait un peu du caractère de son frère, et c'est ce qui leur inspirait, à tous deux, un tendre attachement pour leurs cousins. — Albert et Rose, au contraire, avaient moins besoin d'aimer que d'être aimés : mais ils se laissaient faire avec tant de grâce et de charme, qu'on n'osait désirer de leur part une affection moins passive.

Je n'aime pas beaucoup les portraits. — Je sais cependant pourquoi je ferai ici celui de Léon ; — c'est que ce n'est pas une simple fantaisie ; c'est que j'ai connu les héros de mes romans, c'est que mes histoires sont plus vraies que celles d'aucun historien, c'est que je puis dire, comme Énée :

Quæque ipse... vidi
Et quorum pars magna fui.

Léon est grand ; il paraît grêle, il l'est en effet, mais c'est à la manière des chevaux arabes, si forts et si nerveux. — Les traits de son visage sont fins et délicats comme ceux d'une fille ; il porte de grands cheveux noirs bouclés, il a les yeux bleus ; avec tout cela, il est loin d'avoir l'air efféminé ; son regard est souvent sévère, son teint est brun et hâlé, le duvet de ses joues et de son menton qui commence à brunir annonce qu'il aura une barbe large et épaisse. Il est adroit à tous les exercices du corps, il monte à cheval, il nage, il fait des armes avec une rare perfection. Le seul défaut de son caractère est un manque de volonté et d'individualité ; — rarement il ose être lui-même et c'est ce qu'il pourrait être de mieux ; il est doux et compatissant ; mettez-le avec des marins, il boira du genièvre, il jurera, et se frottera de goudron ; avec des hussards, il sera querelleur, bruyant, indiscret ; avec des enfans, il est de première force à la toupie et de seconde aux barres.

Mais ces rôles, qu'il joue à son insu, le fatiguent et l'ennuient ; — il n'y a que Rose et sa sœur avec lesquelles il soit lui-même ; — aussi elles lui manquent douloureusement pendant son séjour à Paris et il leur écrit bien plus souvent que ne le fait Albert.

Albert est d'une taille moyenne, ses cheveux sont d'un brun châtain, — ses yeux, de la même couleur, sont fins, moqueurs et expressifs. — Il a le cœur paresseux et difficile à émouvoir, mais son imagination est inconstante et vagabonde ; il s'éprend des objets et des gens avec une ardeur et une spontanéité qui ne peuvent se comparer qu'à celles avec lesquelles il les quitte. Il est cependant capable de persévérance pour ce qu'il ne peut atteindre, mais seulement jusqu'à ce qu'il l'ait atteint.

Geneviève a les yeux bleus et les cheveux noirs, comme son frère. Geneviève a sur le visage une douce et intéressante mélancolie ; sa taille est nonchalante, — ses mouvemens et sa démarche ont comme une lenteur silencieuse ; — elle a la voix vibrante et douce. Cette mélancolie peinte sur son visage, on la trouve aussi dans son cœur ; — mais ce n'est pas de la tristesse ; au contraire, elle aime le plaisir, et il n'y a rien de si facile à Rose que de la rendre aussi gaie qu'elle-même.

Rose est petite et vive ; ses cheveux d'un brun foncé tombent en grosses boucles sur les deux côtés de sa figure ; — ses yeux noirs sont si mobiles qu'on ne peut les rencontrer, et si éclatans qu'on n'en pourrait soutenir le feu, si on les rencontrait. Tout lui plaît, tout l'amuse ; — elle aime le bruit et l'éclat.

Toutes deux sont coquettes, c'est-à-dire, qu'elles sont heureuses d'être belles et qu'elles veulent qu'on s'en aperçoive. Mais la coquetterie de Rose a cela de particulier qu'elle est aussi fière de la beauté de sa robe que de sa propre beauté. — Tout ce qu'elle trouve joli, — bijoux, — pierreries, — gazes, — rubans, — elle aime le voir attaché à elle ; — aujourd'hui elle aime le blanc, — demain elle aimera le bleu, — hier elle aimait le lilas. — Elle aime ses dentelles avec égoïsme. — Sa parure fait partie d'elle ; — elle voudrait pouvoir se changer comme sa parure, — mettre à volonté des yeux bleus et des cheveux blonds.

Geneviève a trouvé que le blanc lui allait bien, — et elle est toujours habillée de blanc, — du moins aux heures où elle sort ou auxquelles il peut venir quelqu'un à la maison. Les gens qui la connaissent ne l'ont jamais vue autrement. Elle attache à cette uniformité de costume une instinctive idée de pudeur, qui soutient sa volonté contre les séductions des couleurs les plus fraîches et les plus à la mode.

En effet, quand on voit pour la première fois une de ces belles jeunes filles au visage calme et modeste, aux cheveux lissés sur le front, aux yeux doux et incertains, l'imagination ne la sépare guère de son vêtement ; — il semble qu'elle ait des pieds de satin blanc, et que ce nuage blanc que forment les plis de gaze qui descendent jusqu'à terre, soit son corps.

Mais, si vous la voyez ensuite avec un vêtement d'une autre forme et d'une autre couleur, — en pensant qu'elle a *changé de vêtement*, vous vous représenterez involontairement le moment où elle avait quitté le premier et n'avait pas encore mis le second ; — vous pensez qu'elle peut être sans vêtemens, et votre œil interroge malgré vous les plis de l'étoffe et ses ondulations.

Il est une sorte d'amour qu'inspirent les jeunes filles, — qu'elles seules peuvent inspirer, et qu'elles comprennent si peu, que je n'en ai jamais rencontré qu'une qui ne s'efforçât pas de le détruire.

Je veux parler d'une sorte d'amour pur, religieux, poétique, dans lequel les sens n'entrent que si clandestinement qu'on pourrait presque nier leur présence. Quelquefois, en effet, on songe à baiser leurs cheveux, mais jamais leurs lèvres roses, ni leurs dents blanches ; — la main cherchera leur main, mais ne se posera jamais sur leur genou ; non pas seulement par respect, mais la pensée n'en viendra pas à l'esprit. — L'imagination, près d'elles, n'inspire pas de désir plus vif que celui d'être touché en passant d'un pli de leur robe ; — ou si, par hasard, en lisant le même livre, mes cheveux touchaient ses cheveux, — un doux frémissement arrêtait le sang dans mes veines, — et je comprenais que ce que j'aurais osé de plus aurait été bien moins. — Jamais, depuis,

aucune femme tout entière abandonnée, aucune femme, même la plus belle bacchante, même la fille la plus curieuse et la plus docile, ne m'a rien donné qui ne me laissât regretter amèrement l'émotion de ce contact de nos cheveux.

Mais, de toutes les jeunes filles que j'ai rencontrées depuis, — toutes, avant le second jour, avaient détruit ces enivrantes impressions, pour les remplacer par des idées de désirs vulgaires que toutes les femmes peuvent satisfaire mieux qu'elles, — car à peine les jeunes filles vous font-elles songer qu'elles ont un corps, que vous songez en même temps qu'elles n'ont ni formes ni sens.

Et il ne faut qu'un mot, qu'un geste, qu'une attitude — pour éteindre, comme d'un souffle, cette céleste auréole qui entoure le front virginal de la jeune fille.

La véritable pudeur doit se cacher elle-même avec autant de soin que le reste; la main qui ramène un pli de la robe, fait plus rêver à ce qu'elle veut cacher qu'à la honte vertueuse qui le lui fait cacher.

Il suffit qu'à la campagne, le vent attaque traîtreusement une jupe, et oblige celle qui la porte à une défense sérieuse, quelque succès qu'ait la défense; —

Il suffit qu'une mère dise devant moi : — Ma fille est un peu malade, elle a monté à cheval, elle a les *cuisses* rompues ; — et combien de mères savent se priver de semblables mentions!

Il suffit qu'une fille dise : — Je ne veux pas courir, on verrait mes *jambes;*

Ou : — Ma mère m'a fait présent de *chemises* de batiste ;

Ou : — Je me suis donné un coup *au genou* et j'ai le *genou* tout bleu ;

Ou : — J'ai acheté des *jarretières ;*

Ou : — J'ai pris *un bain* ce matin ;

Pour qu'à l'instant même elle perde tout le charme qu'elle avait pour moi, — sauf à prendre plus tard un autre attrait d'un genre tout différent.

XIII.

LÉON A ROSE ET A GENEVIÈVE.

Mes chères sœurs, c'est un séjour fort triste que celui de la ville où nous sommes, et je ne saurais vous dire combien tout ce que j'ai laissé auprès de vous me paraît aujourd'hui ravissant et regrettable. Les années que nous avons passées ensemble vous rendent si nécessaires à moi que je ne puis rien séparer de votre souvenir. — Hier, nous sommes allés à la campagne, avec Albert, et une famille pour laquelle mon oncle nous a donné une lettre. — Ce sont de bonnes gens, qui nous reçoivent très bien, et nous invitent à tout ce qu'ils croient nous pouvoir être agréable. A l'entrée d'un petit bois, j'ai aperçu un sorbier tout chargé d'ombelles de baies, déjà d'une belle couleur orangée ; — et j'ai pensé au sorbier du jardin de la maison où vous êtes. Il y a un an, c'était aussi dans les premiers jours du mois d'août, et les fruits du sorbier étaient de cette même couleur orange ; — nous étions tous réunis, le soir, sous son feuillage ; — je jouais du violon et Rose chantait. Et l'hiver dernier, quand l'arbre dépouillé de feuilles n'avait plus que ses fruits, devenus alors du plus vif écarlate, vous rappelez-vous les merles qui venaient, de leur bec jaune, picoter les grains de corail du sorbier? Rose voulut que je lui en prisse un. — Je passai huit jours à faire un trébuchet; puis, quand l'oiseau fut captif, il avait l'air triste et souffrant, il ne voulait pas manger. A dîner, nous parlâmes à mon oncle de notre capture, il nous dit qu'il fallait le garder en cage, et qu'au printemps il ferait entendre des chants ravissans. — Un peu après, mon oncle vint à parler de son sujet favori, des nègres et de l'esclavage. — Rose sortit et revint toute joyeuse.

Elle me prit par la main, me fit lever de table, et me dit de regarder par la fenêtre. — Il y avait sur la muraille un merle qui battait des ailes, et secouait son plumage. — Veux-tu donc encore celui là? lui dis-je. — Non pas, reprit-elle ; c'est le mien auquel je viens de donner la liberté. — Je l'embrassai. — Mon oncle la gronda un peu, en lui disant qu'elle ne savait pas ce qu'elle voulait. — Papa, dit Rose, il est tout noir comme les nègres que tu dis si malheureux ; il m'a semblé que c'était un petit nègre, et j'ai ouvert sa cage

Mon oncle fut un peu embarrassé de ce que cette petite fille lui montrait qu'il n'était pas conséquent.

Je vous écris, — et je n'ai rien à vous dire, ni à vous raconter. — Je vous écris pour vous écrire, pour me rapprocher de vous. Je vois d'ici vos deux jolies têtes l'une contre l'autre pour lire ensemble ma lettre. — et cette image va égayer ma journée. — Je voulais offrir à Albert ce qui reste de papier blanc dans ma lettre, mais il est sorti ce matin, et je ne sais pas où il est. — Adieu, mes bonnes petites sœurs. — Écrivez-moi souvent.

LÉON.

XIV.

C'était le moment où les volubilis du jardin de Fontainebleau auraient dû commencer à fleurir, et à ouvrir, la nuit, leurs fleurs bleues, roses ou blanches, qui se ferment et tombent, dès que le soleil les a touchées. Madame Lauter les vit au contraire se dessécher et jaunir ; en vain elle leur prodigua les soins les plus minutieux. Ils durent céder au soin que prenait Modeste, chaque matin, de verser sur eux de l'eau bouillante. Madame Lauter ne s'en plaignit pas, et feignit d'attribuer aux chats un ravage que Modeste rejetait sur eux. Madame Lauter ne voulait pas être, dans la maison de son frère, une cause ni un prétexte de trouble et de mésintelligence. Monsieur Chaumier, d'ailleurs, était tellement accoutumé à Modeste, que, s'il lui eût fallu opter entre elle et sa sœur, tout ce que nous pouvons dire de plus avantageux pour son amour fraternel, c'est qu'il aurait été fort embarrassé. — Madame Lauter se trouvait fort heureuse, quand toute la mauvaise humeur de la servante retombait sur elle seule, et épargnait Geneviève, qui peut-être n'aurait pas été patiente, — parce qu'elle ignorait les causes de la résignation de sa mère, — et, en tout cas, en eût été profondément blessée. — Il fallait ménager à ses enfans l'amitié et la protection de monsieur Chaumier. Aussi, ne négligeait-elle rien pour se mettre bien dans l'esprit de Modeste. Elle ne perdait pas une occasion de rendre hommage à ses connaissances en cuisine. — Il ne se passait pas un dîner sans que quelque plat valût un mot d'éloge ; le rôti était cuit si bien à point ! — ou, il y avait dans la crème un parfum inusité que Modeste seule savait lui donner, et dont on lui demanderait le secret, etc., etc. — Modeste recevait ces éloges avec plaisir, mais sans reconnaissance, comme un chat reçoit les caresses de son maître ; — elle croyait que ces louanges étaient arrachées à madame Lauter malgré elle, qu'elle ne les lui accordait que parce qu'il était impossible de les lui refuser, et ces procédés, loin de la toucher, ne faisaient qu'accroître son excellente opinion d'elle-même, et conséquemment son indignation, de voir la place et l'influence qu'avait usurpées madame Lauter dans la maison de monsieur Chaumier.

Monsieur Chaumier avait accordé à son fils une pension suffisante pour tenir un rang honorable à Paris. — Madame Lauter pensa que ne pas donner à Léon une pension égale serait le chagriner, et qui pis est le séparer des plaisirs et des habitudes de son cousin, dont l'affection lui pouvait être plus tard fort utile. — Elle vendit donc quelques bijoux qui lui restaient, pour atteindre ce but, et Léon continua de se trouver avec Albert sur le pied de la plus complète égalité, comme Geneviève avec Rose. — Elle écrivait de temps à autre à Léon, et lui recommandait de *travailler*, avec une insistance qu'elle croyait fort significative, mais que Léon recevait comme un de ces lieux communs qui remplissent les lettres des parens. — Il faisait son droit comme Albert, comme un peu plus de la moitié des étudians ; il attendait que le temps consacré à cette étude fût passé, temps après lequel on est réputé docteur. Il ne s'occupait sérieusement que de sa voix qui était fort belle, et de son violon, sur lequel il avait un talent remarquable. — Pour Albert, il était partout à la fois,

au théâtre et dans les promenades, et dans tous les endroits où il y avait quelques chances de s'amuser.

XV.

Albert et Léon dînaient le dimanche dans la famille à laquelle monsieur Chaumier les avait recommandés. Albert surtout était fort exact depuis quelque temps, et il ne laissait échapper aucune occasion d'y aller encore dans la semaine. L'objet de son assiduité était une fort belle personne, cousine de monsieur de Redeuil, qui était venue passer quelques mois chez lui, en attendant le retour d'un mari en voyage. Rodolphe de Redeuil, le fils du maître de la maison, n'était pas moins attentif qu'Albert aux charmes de sa belle hôtesse, et il ne négligeait rien pour lui témoigner son admiration. A table, madame Haraldsen était naturellement assise près de monsieur de Redeuil. — Albert, en sa qualité d'étranger, était en face d'elle et à côté de la maîtresse de la maison. Rodolphe était à la droite de sa belle cousine. C'était lui qui lui versait à boire, et causait avec elle ; — mais elle ne pouvait lever les yeux sans rencontrer ceux d'Albert. Un jour, Albert lui pressa un peu la main en dansant ; — elle ne parut pas s'en être aperçue, mais aussitôt, sa conversation avec son danseur devint plus générale et plus insignifiante ; elle ne fit plus, quand la *figure* l'exigeait, que poser sa main sur celle du cavalier, d'un air si indifférent, et si près d'être dédaigneux, qu'il n'osa pas recommencer.

Il confiait à Léon ses amours, ses espérances, ses craintes, ses désappointemens, et ses mouvemens de haine pour Rodolphe. Chaque soir, il accompagnait les dames au théâtre, et chaque soir, quelque circonstance plus ou moins insignifiante le faisait revenir ivre de joie, ou furieux et désespéré. Les gants, les voitures, les billets de spectacle absorbaient son revenu et une partie de celui de Léon qu'il lui empruntait.

Un jour, en rentrant, il embrassa Léon, et lui dit : — Oh ! mon ami ! mon cher Léon ! — Te voilà, enfin, je puis te dire mon bonheur ! — Il était temps que je te trouvasse, car il m'étouffe ; Octavie m'aime ! — mon bon ami ! — Octavie m'aime !...

— Et qu'est-ce qu'Octavie ? demanda Léon.

— Octavie est madame Haraldsen, reprit Albert, et madame Haraldsen est la cousine de monsieur de Redeuil.

J'étais désespéré, continua Albert. — Nous étions revenus du bois dans la calèche de monsieur de Redeuil. — Rodolphe était à cheval : tu sais comme son cheval est ravissant ; Rodolphe avait une aisance que je ne lui ai jamais vue ; — il faisait piaffer son cheval et usait de tout le petit manége nécessaire pour exciter l'attention d'une femme. Le cheval, dressé comme il est, jouait son rôle à ravir, et avait parfaitement l'air de se cabrer sérieusement, quoique Rodolphe et lui fussent bien sûrs qu'il n'en ferait rien. Forcé de jouer un rôle accessoire, je m'enfonçai dans un coin de la calèche, en annonçant que j'avais mal à la tête, et que je souffrais beaucoup. Arrivés à la maison, comme je lui donnais la main pour descendre de la voiture, elle me dit avec tant de douceur : — Comment vous trouvez-vous, monsieur Albert ? — que sa voix me fit frissonner, et que je retrouvai à l'instant toute ma bonne humeur. A table, Rodolphe eut l'obligeance d'être parfaitement ridicule, et parla avec tant d'obstination de son cheval et de son propre talent d'écuyer, qu'il détruisit tout l'effet que l'un et l'autre avaient pu produire. Je suivais avec une délicieuse sollicitude le moindre mouvement d'Octavie. — Mais en vain mes yeux cherchaient à rencontrer les siens. J'avais les jambes étendues sous la table ; un moment, je sentis son petit pied contre le mien ; ma respiration s'arrêta dans ma poitrine. — Un mouvement plus fort que ma volonté me poussait à presser ce pied, et cependant je me retenais de toute mon énergie. — Je me demandais s'il était possible qu'elle ne sentît pas mon pied, comme je sentais le sien ; — et j'interrogeais son visage. Il n'avait rien perdu de son calme et de sa sérénité. — J'osai, alors, presser doucement le pied qui touchait le mien : — elle releva la tête avec étonnement, et retira brusquement son pied. — J'avais retiré le mien plus vite qu'elle, je me sentais pâle et tremblant. Cependant, je revins bientôt à moi ; j'avais fait un grand pas. Quoique *ma déclaration* eût été mal reçue, elle était faite ; — j'étais dans la situation du poltron qui a croisé le fer avec son ennemi. — La présence du danger me donna du cœur, et, partie par résolution, partie pour obéir à une puissance qui me maîtrisait, je laissai mon pied rechercher le sien. Je le retrouvai bientôt ; mais quelle fut ma surprise en sentant qu'il ne se retirait pas ! Cette fois, elle était avertie par mon audace qui m'avait tant effrayé, et elle ne retirait pas son pied ! — J'appuyai, on répondit ; — toute mon âme descendit dans mon pied. — On me fit deux ou trois questions auxquelles je répondis d'une manière grotesque tant j'étais distrait et préoccupé. On se leva de table ; j'étais heureux, je n'en voulais plus à Rodolphe, j'allai même lui parler amicalement, pour expier le mouvement haineux que j'avais senti contre lui, et je me mis à te chercher pour te raconter tout cela.

— C'est singulier, dit Léon, nous ne connaissons guère la vie que par les romans et dans les romans : les femmes suivent, en amour, un autre programme. — Je n'ai pas ouï dire, — toujours dans les romans, qu'aucune héroïne ait jamais admis ce genre de déclaration, et y ait répondu ; mais peut-être les romans nous ont-ils trompés.

Les vacances arrivèrent ; Léon n'eut rien de si pressé que d'aller à Fontainebleau. Pour Albert, il prit un prétexte pour rester quelques jours de plus à Paris.

Il dînait presque tous les jours chez monsieur de Redeuil, et, pendant tout le dîner, il sentait le charmant pied sur le sien. Tout en savourant son bonheur, il ne pouvait se lasser d'admirer la profonde dissimulation de madame Haraldsen, dont le visage ne trahissait aucune émotion, et qui parlait avec le plus grand sang-froid des choses les plus insignifiantes et les plus diverses. — Albert n'osait désirer rien de plus : tout changement dans sa situation l'effrayait. Il comprenait cependant qu'il ne pouvait passer le reste de sa vie à presser le pied de madame Haraldsen, et qu'elle-même devait le trouver très ridicule ; par moment, il prenait une grande résolution, et, après dîner, la suivait dans le salon ; mais madame Haraldsen paraissait mettre un soin extrême à éviter toute conversation particulière avec lui, et Albert était enchanté de n'avoir pas à dépenser tout ce qu'il avait amassé de courage, et de pouvoir, le soir en rentrant, se dire : *Ce n'est pas ma faute.*

Cependant monsieur de Redeuil et sa famille allaient partir pour la campagne, et tout était perdu si Albert n'amenait pas Octavie à faire un pas de plus, à lui écrire ou à permettre que, par un moyen ou un autre, il se rappelât à son souvenir pendant cette séparation qui serait au moins de plusieurs mois, et serait peut-être éternelle si son mari revenait avant la fin de la belle saison. Pendant longtemps, ce départ avait comblé Albert de joie ; il n'y avait aucune raison pour qu'il ne fréquentât pas la maison de monsieur Redeuil à la campagne comme à la ville. Le séjour à la campagne permet plus de familiarité, donne de plus fréquentes occasions de se trouver en tête à tête, et dispose l'âme à toutes les émotions de l'amour. — Pour ce qui est de ce dernier point, Albert n'en savait rien.

Mais que devint-il, quand, à dîner, madame de Redeuil lui dit : Nous partons dans trois jours. Cette année, la campagne ne nous amusera guère ; la maladie du père de monsieur de Redeuil, qui y est retiré, nous empêchera d'y revoir nos amis ; d'ailleurs, c'est un vieillard inquiet et morose, qui ne pourrait s'empêcher de faire mauvais accueil à tout nouveau visage ; il a particulièrement horreur des jeunes gens, et surtout des amis de Rodolphe.

Albert se sentit presque défaillir, un nuage épais obscurcit sa vue ; tout son édifice de bonheur et de célestes félicités s'écroulait au moment d'en poser le faîte. Quatre mois d'absence ! et d'une absence que Rodolphe saurait mettre à profit ! Il regarda Octavie ; elle parlait sérieusement à son cousin, monsieur de Redeuil, des toilettes qu'elle emporterait ; mais la pression de son pied témoigna assez au pauvre Albert qu'elle partageait le chagrin de ce contre-temps. Albert détestait

Rodolphe et lui attribuait tout ce qui lui arrivait de fâcheux ; on a toujours peine à ne pas penser que les gens heureux le sont à nos dépens, et qu'ils ont ajouté à leur part de bonheur notre part qu'ils nous ont dérobée. Aussi, quand, le lendemain, quelques instans avant le dîner, Rodolphe, une lettre à la main, et le visage un peu altéré, vint dans le salon prier Albert de l'accompagner dans une course qu'il avait à faire, celui-ci, cédant au désir de ne pas quitter madame Haraldsen, et à la satisfaction d'être désagréable à Rodolphe, répondit qu'il était fatigué et qu'il ne sortirait pas ce soir-là pour deux cent mille francs. Rodolphe parut stupéfait, et sortit seul; Albert crut aussi voir quelque signe d'étonnement sur le visage d'Octavie, qui avait entendu leur courte conversation, et, pendant tout le dîner, il chercha en vain son pied sans le pouvoir rencontrer; il pensa qu'elle était, sinon offensée, du moins alarmée de l'obstination qu'il avait montrée à ne la pas quitter, et qu'elle blâmait ce peu de soin d'écarter tout soupçon qui pourrait la compromettre. — Quand on sortit de table, il lui offrit le bras pour aller au salon, et lui dit en chemin : — Croyez bien que si j'avais cru vous déplaire... Madame Haraldsen le regarda avec une grande surprise; le reste de la compagnie arriva, et ils se trouvèrent séparés.— Albert, au lieu de faire une nouvelle tentative pour parler à Octavie, crut devoir, à son tour, manifester quelque mécontentement, s'assit dans un coin du salon et ne dit mot de toute la soirée.

Le lendemain était la veille du départ pour la campagne. Rodolphe annonça qu'il ne partirait que quelques jours plus tard, et Albert, qu'il partirait immédiatement pour Fontainebleau. Il retrouva alors le pied d'Octavie, et jamais les deux pieds n'avaient été si tendres et ne s'étaient dit tant de choses. — Néanmoins, il ne put l'aborder le reste du jour; — la nuit, il ne put dormir et écrivit une quinzaine de lettres, qu'il déchira à mesure; — la dernière cependant fut conservée. Il se coucha presque au jour, se releva deux heures après, relut sa lettre, la plia et la cacheta. — Mais il n'avait sous la main qu'un cachet représentant la tête de Jules César; il ne le trouva pas assez significatif; il se rappela alors qu'il en possédait un—(cachet commun et vulgaire s'il en fut)—sur lequel il y avait : « *répondez vite* » ; c'était d'ailleurs une recommandation qu'il avait oublié de faire dans la lettre. Mais le maudit cachet ne se trouvait pas; il passa tant de temps à le chercher, que, quand il l'eut trouvé, il regarda à sa montre et s'aperçut que l'heure du départ de la famille de Redeuil était passée depuis longtemps; il n'y avait plus moyen d'envoyer la lettre.

XVI.

Albert se décida à aller à Fontainebleau. Quoique rien ne fût changé en apparence dans la maison de monsieur Chaumier, il s'était fait, depuis le départ des deux jeunes gens, de grandes révolutions dans les cœurs et dans les esprits. Geneviève, un matin, prit par hasard un livre dans la chambre de son frère ; les premières pages l'intéressèrent à telle point qu'elle s'alla cacher sous des arbres pour continuer sa lecture. — Bientôt, elle s'arrêta et ne songea plus à tourner le feuillet; — elle lisait au dedans d'elle-même un livre inconnu jusqu'alors, et dont un mot de celui qu'elle quittait venait de lui apprendre le langage et de lui donner la clef; — son œil resté fixe, et tout occupé d'une contemplation intérieure, n'eut plus de regard pour les choses du dehors : elle assistait en elle-même à un grand, à un splendide spectacle, à l'éveil de son cœur.

Pour la première fois, alors, elle comprit la tristesse vague et sans sujet qui parfois s'emparait d'elle ; — l'inquiétude qui la faisait aller sans cesse du jardin à la maison, et de la maison au jardin ; — le charme mélancolique qu'elle trouvait à voir rougir les feuilles de la vigne et jaunir celles des acacias ; — sa facilité à répandre des larmes sous le plus léger prétexte, larmes qu'elle allait cacher dans sa chambre, parce qu'elle sentait, sans le comprendre, que ces larmes venaient d'une partie de son cœur, trop profonde pour qu'elle ait pu être atteinte par ce qui paraissait la faire pleurer.

Elle comprend maintenant pourquoi il y a quelqu'un qu'elle évite pour penser plus librement à lui, parce que, quand il est là, elle n'ose ni se taire, ni parler; elle rougit en parlant d'une fleur ou d'un ruban, parce qu'elle croit à chaque instant que sa voix va laisser échapper un secret qui lui est inconnu à elle-même, mais qu'elle sent dans sa poitrine; elle s'explique cette gaîté affectée dans laquelle elle se réfugie contre les dangers du silence ou d'une douce et entraînante causerie ; elle comprend cette *malveillance* qu'elle sent parfois *lui* témoigner.

Jusqu'ici, son cœur n'a connu que l'existence incomplète et les grossières sensations de la larve et de l'informe chrysalide ; mais voici le papillon qui s'agite dans sa prison de soie, un rayon de soleil, un regard d'amour va lui donner l'essor ; il va secouer ses ailes plissées et humides, s'épanouir comme une fleur, et s'élever au ciel en abandonnant sa misérable dépouille, ses haillons d'hiver, sur le sol où il ne se posera plus.

Mais lorsqu'on s'éveilla dans la maison , quand Modeste vint au jardin cueillir du mouron pour ses oiseaux, — par un mouvement rapide et irréfléchi, elle cacha le livre sous son tablier. — Ce livre, imprimé depuis cent ans, lui semblait un confident qui pouvait dire à tout le monde ses plus secrètes et ses plus confuses pensées, comme il venait de les lui révéler à elle-même. Elle le laissa chercher à Léon, sans vouloir avouer que c'était elle qui l'avait pris ; elle se proposait de le remettre à sa place, — mais plus tard elle le relut encore et ellle n'osa plus ; elle ressentait, en songeant que quelqu'un lirait ce volume après elle, une sensation de pudeur et de honte semblable à celle qu'elle aurait eue à l'idée que quelqu'un la verrait sortir du bain.

Léon trouvait que Rose était trop enfant pour son âge ; il la réprimandait de ses étourderies, et se surprenait de mauvaise humeur tout le jour, de ce que *cette petite fille* n'avait pas été le matin suffisamment sérieuse. Pour elle, elle ne faisait aucun cas de ses réprimandes, et n'y répondait que par quelque éclat de gaîté; souvent elle lui disait : — Faut-il donc, mon cousin Léon, que je fasse une moue comme celle que tu faisais hier, et qui te marque des plis au coin des yeux ? — Elle jouait avec lui, comme elle jouait avec Geneviève.—Un jour, Léon lui dit : Rose, il ne faut plus nous tutoyer; il ne faut plus jouer ensemble, avec cette liberté qui était permise quand tu étais un enfant. Le lendemain, Rose lui dit gravement : — Bonjour, monsieur Léon; comment vous portez-vous? — Alors Léon l'appela, la mit sur son genou, l'embrassa et lui dit : —Rose, il me semble que nous sommes fâchés, tutoyons-nous.

Un peu après, il voulut sortir. Rose lui dit que cela ne se pouvait pas, parce qu'elle avait besoin de lui pour une promenade. Léon céda d'abord volontiers ; mais quand il apprit que cette promenade avait pour but d'aller jouer aux quatre coins avec d'autres jeunes filles , il demanda à Rose si elle serait toujours une enfant, et si elle ne pouvait pas se promener comme une jeune personne de son sexe le devait faire à son âge; si elle ne trouvait pas assez de plaisir à contempler les belles tentes vertes que forment les arbres, et le soleil qui scintille à travers le feuillage ; à respirer la fraîcheur et le parfum de l'herbe et des fleurs. Puis il sentit qu'il n'avait pas le sens commun, et il se leva pour sortir. Rose l'arrêta, et lui dit : — Mon petit Léon, ne t'en vas pas, parce qu'on ne nous laisserait pas sortir seules, Geneviève et moi. — Il faut que je sorte, dit Léon.— Eh! bien, monsieur, vous ne sortirez pas.

Et elle se sauva avec son chapeau qu'elle alla cacher, et qu'elle refusa obstinément de lui rendre. — Léon monta à sa chambre et s'y enferma ; mais il se demanda à lui-même comment les jeux d'une enfant pouvaient ainsi le mettre de mauvaise humeur, et il ne tarda pas à redescendre, résigné à faire ce qu'elle voudrait, et à jouer aux quatre coins lui-même, si elle le lui ordonnait. Léon était à cet âge où l'on n'est pas encore assez sûr de n'être plus un enfant pour oser se permettre de le redevenir quelquefois.

Mais il fit un orage, il plut, et on ne sortit pas.

Pendant le dîner, on plaisanta Albert de sa préoccupa-

tion. Léon dit qu'il devrait oublier *les belles dames* de Paris auprès de sa sœur et de sa cousine. Genevieve rougit, et ramassa à terre quelque chose qu'elle n'avait pas laissé tomber. Après le dîner, on fit un peu de musique, Léon était devenu déjà très habile sur son violon, et il en jouait d'une manière si expressive, si saisissante, que Rose elle-même en fut émue. — Les deux jeunes filles, qui prenaient les leçons du même maître, jouèrent à leur tour du piano. Madame Lauter dit alors à Geneviève : Geneviève chante-nous donc cette romance que j'aime, et que tu chantes si bien. Geneviève se rappelait si bien la romance, qu'elle devint rouge comme une cerise, et dit qu'elle ne se la rappelait pas. — Mais, dit madame Lauter, tu la chantais encore ce matin, et depuis un mois tu ne chantes pas autre chose, c'est celle qui commence :

. . . *Bonheur de se revoir.*
On se redit les mots qui charmèrent l'absence,
Sur les mêmes gazons on vient encor s'asseoir.

Geneviève se défendit beaucoup, — dit qu'elle n'était pas en voix, — que le piano n'était pas d'accord ; — c'est que, depuis trois jours, Geneviève comprenait cette romance, et que ce qui était, trois jours avant, une romance quelconque, était devenu l'expression des sentimens qu'elle venait de découvrir dans son cœur. — La mère se fâcha un peu, — s'étendit beaucoup sur le défaut insupportable des personnes qui se faisaient prier, ce qui passait à juste titre pour une prétention ; elle ajouta que la bonne grâce et la complaisance que l'on mettait à se faire entendre, compensaient le talent que l'on n'avait pas ; — que faire trop désirer ou du moins trop attendre quelque chose, lui attribuait une importance qui donnait aux auditeurs le droit de le juger sévèrement. Cette prédication ennuya Albert, qui se leva et sortit. — Geneviève reprit alors de l'assurance et se mit à chanter, en s'accompagnant elle-même ; sa voix avait des vibrations inusitées, et, au dernier couplet, elle devint si touchante, — quand elle dit :

Quels accens ! Quels regards !

que lorsqu'elle fondit tout-à-coup en larmes, en se jetant dans les bras de sa mère, — Léon, Rose et madame Lauter se sentirent aussi pleurer. — Madame Lauter avoua, en embrassant sa fille, qu'elle avait été trop sévère, et lui demanda presque pardon. — Rose, l'œil brillant de larmes, dit en riant : — Pardonne-lui, Geneviève ; tu peux être sûre qu'elle recommencera, pour te donner le plaisir d'être plus sévère à ton tour.

Léon était enchanté d'avoir vu Rose pleurer, et laisser voir une sensibilité qu'il craignait tant qu'elle n'eût pas dans le cœur.

XVII.

Pendant ce temps-là, Albert faisait des vers élégiaques que je ne vous conseille pas de lire, ô mes lecteurs ! — Et Modeste faisait sa provision de cornichons, car on était dans le mois de septembre. Pour monsieur Chaumier, il ne voyait rien de ce qui se passait chez lui.

XVIII.

Monsieur Semler, l'instituteur très primaire d'Albert et de Léon, continuait à venir dans la maison, où il donnait encore quelques leçons aux deux jeunes filles ; il se *mirait*, comme on dit, dans ses deux anciens élèves, et c'était de la meilleure foi du monde qu'il s'attribuait, sans exception, tout ce que les deux jeunes gens possédaient d'avantages, tout ce qu'ils remportaient de succès. Monsieur Semler n'avait jamais connu une note de musique ; néanmoins, quand on applaudissait Léon, dont le talent sur le violon aurait enchanté même un auditoire plus éclairé que celui de Fontainebleau, il ne pouvait s'empêcher de prendre pour lui-même une partie des applaudissemens, il s'inclinait pour remercier, et parfois même rougissait un peu ; il en était de même quand on disait que ses anciens élèves se présentaient bien, ou saluaient avec grâce, ou quand on parlait de la coupe élégante de leurs habits.

Il écoutait patiemment monsieur Chaumier, faisait un peu les affaires de madame Lauter, qui, par des raisons que nous avons énoncées, ne les pouvait confier à son frère ; il donnait le bras aux jeunes personnes qui, sans lui, n'auraient jamais pu se promener ni dans la campagne ni dans la forêt, et Rose se plaisait à lui faire tenir, sur ses deux bras, les écheveaux de laine qu'elle dévidait ; il dînait le plus souvent chez monsieur Chaumier.

Il arriva un jour un peu avant l'heure du dîner, et raconta, entre autres choses, qu'il venait de rencontrer, dans la ville, un beau jeune homme dont le cheval paraissait très fatigué ; que ledit jeune homme avait prié, lui, Semler, de lui enseigner une bonne hôtellerie, — ce que lui, Semler, avait fait avec empressement ; après quoi le jeune homme lui avait demandé s'il connaissait monsieur Chaumier. Monsieur Semler avait répondu qu'il avait cet honneur, et qu'il allait même dîner chez lui, ainsi que cela lui arrivait quelquefois ; l'inconnu avait alors demandé si monsieur Albert était à la maison, puis il avait remercié monsieur Semler fort poliment, et il était entré à l'auberge.

— Et, dit Albert, à quelle auberge l'avez-vous envoyé ?

— Je l'ai envoyé, dit monsieur Semler, à une auberge qui est en face du palais. — Pendant un séjour que l'empereur fit à Fontainebleau, le cardinal C*** s'y arrêta, pour lui rendre ses devoirs...

— Et comment est ce jeune homme ? dit Albert.

— Fort bien mis et fort bien élevé. — Le cardinal descendit à l'auberge avec toute sa suite, changea d'habits et se rendit au palais...

— Son cheval doit être alezan brûlé ?

— Je ne sais ce que c'est qu'un cheval alezan brûlé ; il n'est ni blanc ni noir, — c'est comme qui dirait un cheval rouge. — Après son audience, le maréchal du palais...

— Nul doute ! s'écria Albert, c'est Rodolphe !...

— Quel est ce Rodolphe ? demanda monsieur Chaumier.

— Rodolphe de Redeuil, le fils de tes amis.

A ce moment, Modeste vint dire qu'un domestique de l'hôtel apportait un billet pour monsieur Albert. — Ce billet était en effet de Rodolphe, qui priait Albert de venir dîner avec lui à l'auberge, où il lui expliquerait les causes de son voyage à Fontainebleau. — Albert prit son chapeau, annonça qu'il ne rentrerait pas dîner, et partit. — Rose quitta le salon.

— Le maréchal du palais, continua monsieur Semler, avertit alors le cardinal qu'il avait un appartement au palais, pour lui et pour sa suite ; alors, S. Em. fit savoir à l'auberge qu'on eût à faire transporter ses bagages ; — on revint dire au cardinal qu'il s'était élevé un conflit entre l'aubergiste et le valet de chambre, parce que l'aubergiste demandait 300 fr. pour un bouillon qu'avait pris S. Em. Le maréchal, témoin de la surprise du cardinal, insista beaucoup pour en savoir la cause, et alla conter l'anecdote à l'empereur...

A ce moment, on avertit que le dîner était servi, mais Rose n'était pas prête ; on l'attendit en faisant un tour de jardin. Léon rentrait, monsieur Semler s'accrocha à lui, et continua l'histoire qu'il avait commencée aux autres.

« — L'empereur fut on ne saurait plus irrité, et ordonna qu'on fermât l'auberge et qu'on abattît la maison ; — on eut grand'peine à obtenir la grâce de la maison, mais l'auberge fut fermée et ne fut rouverte que longtemps après. »

— Mais que diable me contez-vous là, monsieur Semler ? dit Léon.

— Je vous conte, dit monsieur Semler, l'histoire de l'auberge où j'ai envoyé ce jeune homme.

— Quel jeune homme ?

Rose alors descendit ; elle avait changé de robe et s'était recoiffée.

— Mon Dieu ! Rose, qu'as-tu donc, dit Léon, que te voilà si belle ?

— C'est, reprit monsieur Semler, que nous allons probablement avoir une belle visite ce soir. Un beau jeune homme très riche des amis de monsieur votre oncle, monsieur Rodolphe de Redeuil.

— Ah! dit Léon avec indifférence.

— Je croyais, dit madame Lauter, qu'il était de tes amis.

— Je le connais peu, reprit Léon, mais Albert le voyait beaucoup à Paris.

Et l'on se mit à table, mais sans savoir pourquoi Léon était silencieux et de mauvaise humeur. Cette arrivée d'un Parisien et d'un étranger lui semblait déranger la douce intimité de la famille et de la campagne; la toilette de Rose le contrariait, et quoiqu'à côté d'elle à table, il ne lui adressa pas la parole une seule fois, contre son habitude.

Il se demandait à lui-même ce qu'il y avait de si grave, et quel intérêt il mettait à ce qui se passait, qui pût ainsi tourmenter son esprit et assombrir son imagination. Il se trouvait parfaitement ridicule, et se disait qu'il fallait parler à Rose; mais au moment où il ouvrait la bouche, il s'apercevait qu'il ne trouvait rien à lui dire; il cherchait, et il ne rencontrait que quelque observation désobligeante, — ou bien on entendait quelque bruit au dehors, et Rose tournait les yeux du côté de la porte. Geneviève regardait son frère, et cherchait à deviner la cause de son silence. Le dîner se passa ainsi, et monsieur Chaumier, en attribuant la tristesse à l'absence d'Albert, dit qu'il n'aimait pas du tout que monsieur Albert s'en allât ainsi à l'heure du dîner, et qu'il aurait été bien plus raisonnable d'aller chercher monsieur de Redeuil et de l'amener dîner à la maison, que d'aller dîner avec lui à l'auberge. Modeste prit la parole et répliqua que son dîner ne permettait pas d'inviter un monsieur comme monsieur de Redeuil, et qu'il fallait l'avertir quand on avait du monde.

Comme on prenait le café, Albert entra, et présenta Rodolphe à sa famille. — Léon et Rodolphe se saluèrent poliment, et échangèrent quelques paroles. Monsieur Chaumier s'enquit des nouvelles de son ami, — et trouva Rodolphe *grandi* Modeste servit le café dans une cafetière d'argent qui ne paraissait jamais d'ordinaire, et alluma deux bougies de plus.

Pendant leur dîner, Rodolphe avait expliqué à Albert le but de son voyage à Fontainebleau; il avait perdu de l'argent au jeu, et, pour obtenir de son père la somme qu'il avait à payer, il avait été forcé de simuler un voyage dans l'intérêt de ses études; il fallait donc qu'il fût quelque temps invisible à Paris, et il n'avait rien trouvé de mieux que de venir passer quelques jours à Fontainebleau.

On faisait de la musique tous les soirs; mais ce soir-là, Léon ne voulut ni prendre son violon ni chanter. — Madame Lauter accompagna tour à tour sa nièce et sa fille; Rodolphe fit de grands complimens, et parla beaucoup de l'Opéra; il fut aimable et gracieux pour tout le monde, et n'oublia pas de remercier monsieur Semler de l'auberge qu'il lui avait indiquée. — Monsieur, répondit monsieur Semler, pendant un séjour que fit l'empereur à Fontainebleau, le cardinal C*** y arriva pour lui rendre ses devoirs...

Et, grâce à la politesse de Rodolphe, monsieur Semler, cette fois, put raconter son anecdote tout entière, et sans interruption.

XIX.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Rose et Léon se rencontrèrent au jardin. — Ah! vous voilà, monsieur! dit Rose. Daignerez-vous, aujourd'hui, m'adresser la parole, et me dire, surtout, ce qui vous rendait, hier, si morose et si laid?

— Mais au contraire, Rose, répondit Léon, c'est toi qui semblais toute préoccupée et ne faisais pas plus attention à moi que si nous ne nous fussions jamais vus.

— Je faisais si bien attention à vous, répliqua Rose, que je pourrais vous dire l'une après l'autre toutes les grimaces désagréables dont vous avez embelli la soirée; mais vous aviez quelque chose, et j'exige que vous me fassiez votre confession. — Léon ne répondit pas. — Rose vint l'embrasser et lui dit : — Tiens, je sais bien ce que tu as : tu es mécontent de moi.

— En effet, dit Léon, je voulais te gronder. Pourquoi être ainsi tout émue et tout effarée de l'arrivée d'un étranger? — Pourquoi cette toilette, quand ma mère et ma sœur avaient gardé leur costume ordinaire? — Est-ce donc une grande fête quand il arrive quelqu'un déranger ainsi nos habitudes et nos plaisirs du soir? Hier, quand ton tour est arrivé de chanter, tu as rougi et pâli tour à tour, et ta voix a tremblé. — Il est évident que tu éprouvais de la gêne et de la souffrance, — tandis que lorsque nous faisons de la musique ensemble, tu as la voix pure et assurée, tu n'éprouves que du plaisir; — et vois-tu, ma petite Rose, quoique monsieur de Redeuil t'ait fait de grands complimens, tu es loin d'avoir chanté, hier, aussi bien que de coutume.

— Tu as toujours raison, Léon, répondit Rose; — mais il y a, dans l'esprit des femmes, des choses que vous ne comprenez jamais. C'est pour toi, et pour Genevieve, et pour mon frère, que je voulais que ce monsieur me trouvât belle. — Il y a quelques jours, j'ai entendu des femmes parler de toi avec éloge, et j'en étais enchantée. — D'ailleurs, j'avais une robe que je n'avais encore pu mettre, faute de la moindre occasion. — Ce monsieur était un excellent prétexte, et j'en ai profité. — Sans lui, je l'aurais peut-être mise demain pour recevoir monsieur Semler.

— Pardonne-moi mes reproches, ma petite Rose; mais, vois-tu, c'est que je me trouve si heureux au milieu de vous tous, que je voudrais élever de cent pieds le mur du jardin, pour qu'il ne vînt jamais personne ici. — Je te jure que je n'ai aucune affection hors d'ici; je vous aime tous de toutes les forces de mon âme, et je consentirais bien volontiers à ne jamais voir que vous. — Crois-moi bien, jamais tu ne seras aussi heureuse que tu l'es en ce moment; tout le monde t'aime d'une vive et sincère affection; tu es notre enfant chéri à tous; — tu es à l'abri de tous les chagrins et de toutes les perfidies. — Rose, ne nous quitte pas, et ne laisse pas même ton imagination se transporter dans un autre monde, où tu serais comme le pauvre petit oiseau, sans plumes encore, que le vent a jeté hors de son nid.

Rose écoutait Léon, sans le comprendre bien précisément. Aussi, après l'avoir embrassé, elle lui dit : — Monsieur de Redeuil dîne aujourd'hui à la maison, seras-tu bien fâché si je me fais un peu belle?

— Mais, chère enfant, dit Léon, que ne te fais-tu belle tous les jours? — Que ne te fais-tu belle pour nous? Je ne m'aperçois jamais qu'il te manque rien; mais enfin, si c'est pour toi un plaisir, il faut que tu en jouisses bien complétement; jamais tu ne trouveras personne plus disposé à t'admirer que moi, et, si tu le veux, pour que mon admiration plus éclairée devienne plus flatteuse, j'apprendrai à distinguer et à apprécier tout ce qui compose la toilette des femmes; je serai pour toi en peu de temps un juge aussi recommandable qu'imposant par ses lumières et par sa sévérité.

XX.

Rodolphe ne resta que quelques jours à Fontainebleau, et Léon ne reprit sa gaîté qu'après qu'il fut parti. Le reste des vacances se passa dans le calme ordinaire, — si ce n'est que Rolland vint en congé, et que la maison se trouva trop petite pour le recevoir. — Modeste en ressentit un violent dépit; elle ne paraissait plus, aux yeux de son époux, avec la même auréole de grandeur et de puissance. — Toute sa mauvaise humeur se passa en petites tracasseries quotidiennes contre madame Lauter et ses enfans, mais tracasseries toujours habilement déguisées; car Modeste savait que si monsieur Chaumier était plein d'amour et d'indulgence pour les nègres d'autrui, il était, dans sa propre maison et à l'égard des blancs, un maître sévère et inflexible. Madame Lauter, d'ailleurs, mettait tant de douceur et de résignation dans tout ce qu'elle faisait, qu'il était difficile de lui résister. Depuis le départ de son mari, la pauvre femme était restée en proie à une profonde mélancolie. En un jour, sa coquetterie, son désir de plaire et d'être enviée, avaient disparu comme un son-

ge, et souvent elle se demandait aussi ce qu'était devenu un autre songe plus court, son amour pour Stoltz, — Stoltz si inférieur à son mari sous tous les rapports, Stoltz qui avait fait son malheur, et grâce auquel ses enfans n'avaient pas connu leur père, mort sous les coups de l'amant de leur mère ou dans un exil forcé par le meurtre de cet amant. Quand elle donnait accès à ces souvenirs, elle se sentait déchirée par ses remords, et c'était avec une touchante humilité qu'elle parlait à ses enfans, et qu'elle recevait leurs caresses et les témoignages de leur affection.

Sa vie n'était qu'une longue pénitence qui la brisait. Souvent, quand Modeste n'avait pas pour ses deux enfans les égards qu'elle n'oubliait jamais pour ceux de monsieur Chaumier, — elle se sentait le cœur navré et se disait : Sans moi, sans ma faute, ils seraient dans la maison de leur père, entourés de domestiques auxquels je pourrais commander librement, et auxquels je commanderais d'être, pour eux, dociles et respectueux.

La pauvre Rosalie, du reste, s'exagérait le plus souvent les impertinences de Modeste, qui les entourait de tant de précautions et de prudente timidité, que personne ne les voyait que madame Lauter. — Pour monsieur Chaumier, il ne s'apercevait pas de la tristesse de sa sœur, ni du changement que les jours, semblables à des années, apportaient sur son visage et sur sa santé.

Quand Albert et Léon retournèrent à Paris, à la fin des vacances, elle était malade et affaiblie, et lorsque Léon lui dit adieu, — elle le tint longtemps serré sur sa poitrine, et se mit à pleurer.

XXI.

Monsieur et madame de Redeuil ne tardèrent pas à revenir de la campagne.—Madame Haraldsen était encore avec eux.— Je n'essaierai pas de peindre le ravissement d'Albert, en apprenant leur retour; il lui fut annoncé par Rodolphe. Tous deux allèrent se promener en attendant l'heure d'aller dîner chez le père de Rodolphe. — Les deux jeunes gens s'étaient serré la main avec une expression qui ne pouvait venir de la joie de se revoir, attendu qu'ils ne s'étaient quittés, la veille, qu'assez avant dans la nuit.

— Mon Dieu, disait Rodolphe, comme le Luxembourg est donc beau aujourd'hui !

— Que j'aime ce bruit des dernières feuilles sous les pieds! disait Albert.

— Que les cygnes des bassins ont de majesté et d'éclat ! reprenait Rodolphe.

— Que la joie de ces enfans est naïve et douce ! répliquait Albert. — Enfin leur disposition était telle, qu'ils trouvaient tout ravissant et magnifique, jusqu'aux soldats vétérans qui gardaient les portes, jusqu'aux marchandes de plaisirs qui parcouraient les allées.

Enfin, Albert dit : — Écoute, Rodolphe, il y a un secret qu'il faut...—Mais, au même instant, Rodolphe dit : — Écoute, Albert, il y a un secret qu'il faut que je te confie; mon cœur est aujourd'hui si plein de joie, qu'il déborde. — Et d'ailleurs, pourquoi aurais-je un secret pour toi? N'es-tu pas mon meilleur ami? Avant de te dire combien je suis heureux aujourd'hui, il faut que je te dise combien j'ai été malheureux, depuis six semaines, — forcé, par une étourderie, de quitter une maison où était tout mon bonheur. — Qu'aura-t-elle pensé? — Aura-t-elle pris mon absence pour de l'indifférence et de la froideur? Tu sais, ma cousine, ma belle cousine? je suis amoureux d'elle comme un fou, et c'est aujourd'hui que je vais la revoir. — Mais comment lui expliquerai-je mon absence? — Oh ! elle me verra si heureux que ce sera une réponse à tout.

— Mais, crois-tu donc, dit Albert troublé, qu'elle te fera des questions à ce sujet?

— Ah ! c'est que je ne t'ai pas tout dit ;—elle m'aime ! mon ami ! Elle m'aime !...

— Comment! te l'a-t-elle dit?

— Pas encore, mais... Et, au fait, pourquoi ne te dirais-j pas tout, — à toi?

Et Rodolphe serra la main d'Albert, qui ne serra pas celle de Rodolphe.

— Oh! oui, continua-t-il, — elle m'aime; — mais comprendras-tu quel bonheur une semblable certitude met dans le cœur? Si tu savais quel voluptueux frisson parcourt tout le cor s quand on sent, sous la table, la pression de son petit pied.

— Sous la table? — dit Albert.

— Oui, sous la table, tous les soirs, pendant le dîner; — c'était l'heure pour laquelle je vivais et que j'attendais pendant toutes les autres.

— Mais quand donc? demanda Albert.

— Avant le départ pour la campagne; et le jour du départ, j'ai encore senti son pied plus expressif, plus amoureux que jamais.

Albert se sentit pris d'un vertige, il s'appuya contre un arbre; — tout tourna à ses yeux, puis tout disparut.

Cependant Rodophe continuait. — Et c'est ce soir, disait-il, — c'est ce soir, — dans un quart d'heure, que je vais la revoir !

Et il continua ainsi pendant un quart d'heure, faisant un tableau de son bonheur, que la jalousie d'Albert lui peignait encore mieux; — car il y a ceci d'agréable dans la destinée de l'homme, qu'il n'y a aucun bonheur qui lui semble aussi grand, lorsqu'il en jouit lui-même, que lorsqu'il voit un autre en jouir.

Dans sa stupéfaction, Albert se félicitait encore de n'avoir pas parlé le premier, car c'était précisément ce qu'il aurait raconté à Rodolphe, si celui-ci ne l'avait pas interrompu.

— Il est, dit Rodolphe, l'heure de nous acheminer vers la maison.

— Pas encore, dit Albert.

— Nous irons doucement, — dit Rodolphe.

— Autant nous promener encore un peu.

— Ah ! dit Rodolphe, ce n'est pas que je la verrai plus tôt, mais c'est quelque chose que de commencer plus tôt à me rapprocher d'elle.

— Mais toi, — Albert, dit-il en marchant, — parle-moi donc aussi de tes amours ?

— Non, dit Albert; — la femme que j'aimais est indigne de tout amour; elle ne mérite que le mépris, et jamais je ne prononcerai son nom.

— Et il pensait avec quelle perfidie il était trahi; — puis, il en revint à se demander lequel était trahi des deux; et vingt fois, dans la route, il fut prêt, tant le bonheur de Rodolphe lui semblait insolent, à gâter ce bonheur par une révélation semblable à celle qui venait de lui faire tant de mal à lui-même.

Il pensa, d'abord, qu'il ne devait jamais voir madame Haraldsen. Mais il réfléchit ensuite que la chose, telle que la la contait Rodolphe, était tellement extraordinaire qu'il y avait un mal-entendu; — et, d'ailleurs, ne fallait-il pas montrer à madame Haraldsen tout le mépris que l'on faisait d'elle, — se faire voir gai, heureux, dédaigneux? — car lui laisser apercevoir ce que l'on souffrait, c'était lui offrir un agréable sacrifice de larmes, de douleurs et d'insomnies.

Albert fut très bien reçu de monsieur et de madame de Redeuil. — Il salua froidement madame Haraldsen qui eut l'air de ne pas s'en apercevoir. — On se mit à table; Rodolphe était ivre de joie. — Albert continuait à jouer, tant bien que mal, le rôle qu'il s'était imposé; il racontait qu'il s'était *extraordinairement* amusé pendant les vacances; il disait des femmes un mal affreux. — Mais il cessa tout-à-coup de parler, et son cœur cessa de battre quand il sentit un pied presser le sien. — D'abord, il ne répondit pas à cette pression; il était trop indigne, et d'ailleurs ne devait-il pas penser que madame Haraldsen en faisait autant à Rodolphe? — Mais il cessa bientôt de pouvoir obéir à son ressentiment, et il répondit à tout ce que lui disait le pied qu'il sentait sur le sien. Comme autrefois, du reste, madame Haraldsen prenait une part très convenable à la conversation, et il ne lui échappait pas la moindre distraction. En vain, Albert se répétait tout ce qu'il

avait pensé sur elle; il lui semblait entrevoir pour elle une foule, un peu confuse il est vrai, d'excuses et d'explications qu'il se réservait de débrouiller dans un moment plus opportun.

Vers la fin du dîner, madame de Redeuil demanda, à plusieurs reprises, je ne sais quelles conserves, que les domestiques ne purent trouver. — Madame Haraldsen dit qu'elle savait où elles étaient, et qu'elle allait les prendre. — Elle posa sa serviette à côté de son assiette. — Albert alors serra le pied plus fort, c'était un adieu pour quelques instans. — Le pied répondit avec une parfaite intelligence. — Alors, madame Haraldsen se leva; — Albert fut un peu étonné de sentir encore son pied sur le sien; — elle marcha, et il sentit encore le pied; — elle fit dix pas loin de la table, et il le sentit encore; — elle ouvrit la porte de la salle à manger, et il le sentit encore; — elle disparut, et il le sentit encore.

C'était incompréhensible. Il leva les yeux sur la place que venait de quitter madame Haraldsen pour voir si elle était bien partie, et s'il n'était pas le jouet d'une illusion; — il rencontra les yeux de Rodolphe aussi étonnés que les siens, et le pied se retira.

Et en effet, ce pied que caressait si amoureusement Albert, c'était le pied de Rodolphe; — ce pied qui causait de si grands ravissemens à Rodolphe, c'était la botte d'Albert.

Le premier jour où ces deux pieds s'étaient rencontrés, madame Haraldsen, fatiguée de sentir ses pieds poursuivis par celui d'Albert, avait pris le parti de les retirer sous sa chaise. — Albert, en cherchant, avait rencontré celui de Rodolphe; — Rodolphe, croyant sentir le pied de sa cousine, qui seule était assise auprès de lui, avait répondu, et c'était ainsi que s'était engagée cette tendre correspondance.

Albert se retira aussitôt le dîner fini sans parler à Rodolphe, qui, de son côté, n'avait pour le moment rien tant à cœur que de l'éviter.

XXII.

Un soir, on frappa doucement à la porte de Léon. Un homme entra, qui rehaussait des vêtemens extrêmement simples par une physionomie avenante et distinguée.—Monsieur, dit-il à Léon, voici une lettre qui m'a été remise par erreur, et qui vous est adressée; je n'ai pas voulu tarder un instant à vous la remettre. — A ce moment, Léon fumait, et sa petite chambre était toute remplie d'une épaisse vapeur. — Je vous remercie infiniment, monsieur, répondit Léon. — Pardon, ajouta l'étranger, mais j'ai une question à vous faire; et c'est, en partie, pour n'en pas laisser échapper l'occasion que j'ai monté moi-même cette lettre. — Est-ce vous qui jouez du violon tous les soirs, et je dirai presque — toutes les nuits?

— Oh! monsieur, interrompit Léon, je sais bien ce que vous allez me dire; — c'est précisément ce que l'on me dit au moins dix fois chaque jour. — Ne pourriez-vous pas jouer du violon à une autre heure? — ou bien : Vous serait-il égal de n'en pas jouer du tout?

— Mais, monsieur, répondit l'étranger, je ne viens pas...

— C'est, reprit Léon sans l'écouter, ce que je refuse positivement. Il faut de la tolérance entre voisins; et croit-on que je n'ai pas besoin d'en avoir, moi? Chacun ne m'envoie-t-il pas son bruit plus ou moins désagréable, et tous beaucoup plus que mon violon?

— Certainement, monsieur, et, bien loin...

— La voisine d'en face, n'a-t-elle pas des enfans qui crient et un mari qui jure? — Le chaudronnier d'en bas peut-il m'accuser? — Et les divers pianos qui m'entourent les croyez-vous bien divertissans?

— Je suis bien de votre avis, et...

— Je jouerai du violon, et il faut que je joue du violon.

— Mais, monsieur, dit l'étranger, — je vous dis que je ne viens pas pour vous empêcher de jouer du violon, et que je voudrais vous entendre plus souvent; vous avez un talent charmant, et les voisins qui se plaignent de vous sont des ânes. Voici l'heure à laquelle vous jouez ordinairement, monsieur Lauter; car c'est bien Lauter que vous vous appelez?

Léon fit un signe affirmatif.

— Eh bien! mon cher monsieur Lauter, voici l'heure à laquelle vous jouez d'ordinaire du violon; permettez-moi de vous entendre, surtout si vous jouez un certain air...

Et il fredonna les premières mesures.

— Un air dont je sais les paroles, je crois.

— Je suis heureux, répondit Léon, de pouvoir vous être agréable aussi facilement, — et je vous jouerai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien! alors permettez-moi d'aller chercher en bas du tabac un peu meilleur que celui que vous fumez, et de faire monter un pot de bière. — Je suis Allemand, monsieur, et j'ai de certaines façons d'écouter la musique, dont je ne me dérange pas volontiers.

— Allez chercher votre tabac; pour de la bière, je pourrai vous en offrir..

Quand il eut apporté du tabac et bourré sa pipe, l'étranger s'étendit à son aise dans un grand fauteuil, — vida son verre, le remplit de nouveau, et le plaça devant lui.

Alors Léon lui joua l'air qu'il avait paru désirer. — Au bout de quelque temps, l'étranger redemanda le premier air.. Attendez un peu, dit-il, et il chanta.

— D'où savez-vous cet air, qui n'est pas de ce pays? demanda-t-il à Léon.

— C'est ma mère qui l'a appris à ma sœur et à moi.

— Vous avez une sœur?

— Oui.

— Est-ce que madame votre mère est Allemande?

— Mon père l'était.

— Votre nom est allemand. Elle demeure à Paris?

— Non.

— Qu'est-ce que vous faites?

— Je fais mon droit et je joue du violon.

— Et quand vous aurez fini votre droit?

— Je ne sais ce que je ferai; mais j'ai entendu mon oncle dire qu'il achèterait à mon cousin une étude d'avoué; je pense que ma mère en fera autant pour moi.

L'étranger remercia beaucoup Léon, et le lendemain lui envoya une provision d'excellent tabac, en lui demandant la permission de passer encore cette soirée avec lui, parce qu'il partait le lendemain pour un voyage. — Je pense, dit-il, en quittant Léon, que je reviendrai dans quelques moi; j'aurai le plus grand plaisir à vous voir. Si, par hasard, vous quittiez ce logement, laissez-y votre nouvelle adresse. — Il serra la main du jeune homme et partit Léon le trouvait bien un peu questionneur, car il lui avait fait, en deux soirées, parler de toute sa famille dans les plus minutieux détails; mais il y avait tant de bonté dans son air et dans ses paroles, et tant de franchise dans ses manières, qu'on ne pouvait lui savoir mauvais gré de cette curiosité, qui, quoique un peu incommode, était loin d'être malveillante. La lettre qu'il avait remise à Léon était de Geneviève, voici ce qu'elle lui écrivait :

XXIII.

Mon cher frère, tu sais aussi bien que nous qu'Albert nous est arrivé ici un peu malade; nous le soignons de notre mieux Moi, je ne crois pas beaucoup à cette maladie. Peut être sais-tu le sujet de sa mélancolie; mais lui s'obstine à ne rien nous dire. — La maladie de maman est plus sérieuse que la sienne, et, si tu venais ici, tu la trouverais bien changée. Cette pauvre mère n'a jamais été si bonne et si tendre que depuis ce dérangement de sa santé; — mais il y a quelque chose de si triste dans ses caresses, qu'hier, au moment où elle m'embrassait le matin, je me suis prise à pleurer; — elle m'a dit que j'étais folle, qu'il ne fallait pas pleurer, et elle s'est mise à pleurer avec moi, et nous sommes restées longtemps dans les bras l'une de l'autre. Aujourd'hui, elle va beaucoup mieux; le médecin lui a permis de sortir et de se promener; il faut espérer qu'elle se rétablira promptement. — Depuis que je la vois ainsi malade, j'ai sérieusement pensé à elle. — Sais-tu bien, mon cher Léon, qu'elle mène une vie bien triste? Elle était très jeune quand nous sommes venus à Fontainebleau ;

elle était encore bien belle, et cependant elle ne prend aucun plaisir, elle ne voit personne, elle passe sa vie avec nous, ou elle s'enferme toute seule.

Je voulais t'écrire de venir, — mais elle me l'a défendu, et, comme j'insistais, — sa figure s'est altérée et d'une voix émue elle m'a dit : — Suis-je donc si mal qu'il faille envoyer chercher Léon? Est-ce le médecin qui te l'a dit?... Est-ce que je vais mourir?... Tu le sais! tu le sais! Il faut me le dire. — Je me suis jetée dans ses bras, en lui affirmant que le médecin m'avait dit, au contraire, que sa maladie n'était rien. — Je ne voulais faire venir Léon, lui ai-je dit, que pour t'égayer un peu. Cette explication a paru la tranquilliser; aujourd'hui, elle m'a dit de me mettre au piano et de faire chanter Rose. Rose et Albert ont été charmans par leurs soins pour maman. — Albert va partir dans quelques jours et retourner auprès de toi. — Peut-être vas-tu penser à venir ici; je ne saurais trop te recommander de n'en rien faire; maman croirait que je t'ai appelé et cela pourrait lui causer une émotion dangereuse. J'écris cette lettre la nuit, et je la porterai moi-même demain à la poste, parce que, si maman me voyait écrire, elle voudrait voir ma lettre. Mon oncle partira en même temps qu'Albert pour s'occuper d'un procès important qu'il a à Paris. — Il ne s'aperçoit pas de la maladie de sa sœur, tout préoccupé qu'il est de ses nègres et de l'esclavage. Il ressemble à ces gens qui ne peuvent voir que les objets éloignés; — on ne peut l'attendrir qu'à condition d'être à cinq cents lieues.

XXIV.

Geneviève ne disait pas tout à son frère; nous devons la suppléer. Quand Albert était arrivé à Fontainebleau, *un peu malade*, Geneviève avait senti un secret plaisir de sa maladie. Quelques jours après, lorsqu'elle eut découvert que le malade se portait à merveille, et qu'il était en proie à quelque chagrin caché, elle s'était encore sentie presque heureuse de sa découverte. — Albert heureux appartenait aux autres, mais Albert souffrant, Albert triste, était à elle; elle s'emparait de lui, elle le soignait, — elle cherchait à le consoler, — elle faisait de la musique pour lui, elle se promenait avec lui et le conduisait dans ses promenades favorites; — là, on voyait si bien le coucher du soleil; — ici, il y avait tant de fleurs dans l'herbe; — dans ce coin de la forêt, on entendait tous les soirs des rossignols.

Certes, Rose aimait son frère, mais elle n'avait pas pour lui cette tendresse inquiète et ingénieuse de Geneviève. Cette pauvre Geneviève, sans savoir ce que c'était que l'amour, aimait Albert de toutes les forces de son âme; elle n'avait plus ni plaisirs, ni chagrins, ni sensations qui lui appartinssent: elle avait les plaisirs d'Albert et les chagrins d'Albert; — elle avait mal à la tête d'Albert. Rose n'épargnait pas les plaisanteries à Albert sur sa *fameuse* maladie; elle refusait parfaitement d'aller voir quelque chose qui ferait plaisir à Albert, par ce qu'elle l'avait assez vu; elle refusait de chanter un air que demandait Albert, parce qu'elle l'avait tant chanté qu'elle ne pouvait même plus l'entendre.

On était dans les derniers jours du mois d'octobre. — Il semble que, dans les divers saisons de l'année, la terre se plaise à revêtir tour à tour ses diverses parures, — à changer de robes, de couleurs et de parfums. — Une prairie, diaprée de mille couleurs, prend cependant, quand elle est vue de loin, une teinte uniforme de la couleur qui domine. Au printemps, elle est rose et blanche; l'été, rouge de coquelicots; — à l'automne, elle est blanche, bleue et jaune; — les chrysanthèmes, les grandes marguerites blanches, la grande sauge d'un beau bleu foncé, et les scorsonères couleur d'or, lui donnent la teinte la plus harmonieuse. C'est à l'automne que la nature semble revêtir sa dernière et sa plus belle robe. — La princesse du conte de *Peau-d'Ane*, quand le prince la regardait à travers la serrure, — mettait d'abord la robe couleur de printemps, — puis la robe couleur de lune; mais quand elle mettait sa robe couleur de soleil, le prince ébloui fermait les yeux et devenait complétement fou.

A l'automne, les feuilles des arbres prennent de riches teintes d'or, de pourpre et de violet; — le soleil pare les nuages de couleurs plus slendides; — les forêts exhalent une odeur enivrante; — et les feuilles qui tombent, et commencent à joncher les sentiers, avertissent que tout va disparaître, que tout va mourir, et invitent à contempler avec plus d'attention et de recueillement, ces splendeurs qui vont s'effacer. Alors tous les sentimens prennent une teinte de douce mélancolie, l'amour s'empare du cœur avec une puissance jusque-là inconnue.

Un jour, la veille du départ d'Albert et de monsieur Chaumier, Albert avait montré toute la journée une sorte d'impatience et d'agitation nerveuses. — Il demanda à sa sœur et à sa cousine si elles voulaient faire avec lui une promenade dans la forêt, la dernière, selon toutes les apparences, qu'il ferait de l'année.

— J'ai peu vu, dit Rose, de malades aussi disposés à la fatigue. — Si tu te promènes avant le dîner, tu vas décidément affamer la maison, car ta maladie a cela de particulier que tu manges, à toi seul, plus que nous tous réunis. — Je ne vais pas dans la forêt.

— Et toi, Geneviève, dit Albert, me refuseras-tu aussi?

Geneviève ne répondit pas, mais elle prit son chapeau de paille, et posa sa main sur le bras de son cousin.

Le soleil, déjà descendu à l'horizon, jetait à travers les arbres des rayons obliques. — Ils gravirent une de ces belles allées tapissées de gazon, étroite montagne verte entre deux forêts. Geneviève s'appuyait sur le bras d'Albert avec un doux abandon. — Quand ils furent arrivés au haut de l'allée, ils s'assirent sur la mousse, et laissèrent errer leurs regards par dessus la forêt; les cimes des arbres rapprochées, avec leurs sommets arrondis, sur lesquels courait un vent léger, semblaient une mer houleuse de feuillage et de verdure, à l'horizon de laquelle on voyait se coucher le soleil. — Ils furent longtemps sans parler. — Geneviève était si heureuse, qu'elle eût voulu passer toute l'éternité ainsi, partageant avec Albert un rayon de soleil, regardant tous deux les mêmes arbres, respirant le même air et le même parfum, assis sur le même lit de mousse. Il n'est rien de si doux au monde que la conviction de partager une sensation avec la personne que l'on aime; c'est le lien le plus intime; les deux âmes se mettent à l'unisson comme deux instrumens dont les cordes sont prêtes à donner la même note. Le rêve de l'amour, c'est la réunion et la fusion complète de deux êtres; c'est ce qui fait que deux mains qui se pressent, croient toujours sentir un obstacle entre elles, et se serrent avec une force surnaturelle pour se rapprocher, quand déjà elles se touchent par tous les points. — Eh bien! dans cette communauté de sensations, dans une émotion que l'on éprouve en même temps, l'amant et la maîtresse sont un moment unis, comme l'argent et le cuivre fondus ensemble pour une cloche au timbre harmonieux.

Albert, qui était moins ému, parla le premier. — Geneviève le regarda parler. — Geneviève, lui dit-il, après une belle soirée comme celle-ci, il me prend toujours des désirs de ne plus quitter Fontainebleau. Heureusement qu'une fois dans le tourbillon de Paris, je sens alors également le besoin de ne plus le quitter, et que je ne comprends pas que l'on puisse passer quinze jours à la campagne. Sans cela, je tomberais dans la plus ridicule *bergerie*, et il ne faudrait pas désespérer de me voir un jour conduire mes agneaux, *plus blancs que la neige*, à travers la prairie, avec une *houlette* ornée des couleurs de la *dame de mes pensées*. — Ce mot, dit d'un ton de plaisanterie, alla néanmoins au cœur de Geneviève, et la fit frissonner. — Albert resta quelques instans sans parler, et, quand il ouvrit la bouche, son air, le son de sa voix, avaient quelque chose de plus grave. — Une pensée profonde sans doute venait de lui traverser le cœur ou la tête. N'importe, dit-il, c'est ici qu'il faudrait venir vivre avec celle que l'on aime. — On devrait descendre sur Paris comme l'aigle descend sur la plaine, y saisir sa proie, et reprendre son vol. Ces paroles entrèrent comme un fer froid dans le cœur de Geneviève; dans chaque phrase, dans chaque inflectixon d'Albert, elle cherchait à lire son sort. Quelquefois le pre-

mier mot d'une phrase enlevait son âme au ciel, et le dernier la laissait lourdement retomber sur la terre. Il ne se passait pas une minute, quand elle était auprès d'Albert, sans qu'elle allât plusieurs fois du bonheur le plus complet au plus profond désespoir. La pauvre fille tirait des inductions de la façon dont il était vêtu le matin, d'un peu plus ou d'un peu moins de soin donné à sa chevelure, de la manière dont il disait bonjour. — Elle souffrait perpétuellement et sans relâche des anxiétés du criminel qui attend son sort de la déclaration des juges, et qui, à peine acquitté, presque écrasé sous sa joie, recommence à souffrir les mêmes angoisses, et est condamné.

— C'est à Paris, pensait Geneviève, qu'il croit trouver la femme qu'il aimera!

— Oh! que l'amour serait bien ici, continua Albert, se parlant presque à lui-même, les yeux fixés sur l'horizon. — Quel silence! — quelle fraîcheur! — quelle solitude! — Comme on oublierait le reste du monde, — comme le monde semblerait finir par là, à cet horizon de pourpre, et des autres côtés, à ces ondoyantes courtines vertes que forment les chênes et les châtaigniers.

Geneviève, dit-il, ma bonne Geneviève! — comprends-tu combien deviendrait sacré chaque brin d'herbe sur lequel elle aurait marché; comme le cœur garderait la mémoire de chaque mouvement qu'elle aurait fait! Il se leva, fit quelques pas dans la forêt, et tout-à-coup, s'arrêta près d'un arbre, prit un canif et se mit à graver quelque chose sur l'écorce.

Geneviève resta immobile, — c'était alors une ravissante créature. — Les longs plis de sa robe blanche s'amassaient sur la mousse. — Son visage, rougi par le dernier rayon du soleil, semblait plutôt lumineux qu'éclairé, et brillait d'une charmante sérénité.

En ce moment, en effet, on respirait le bonheur. — Tout était calme, les sens étaient bercés, — le jour doux et caressant; aucun bruit ne se faisait entendre; — l'âme semblait dans un de ces doux sommeils qui n'amènent que des songes heureux.

Albert, le premier, s'aperçut que le jour diminuait et qu'il était temps de retourner à la maison. — Geneviève se leva sans parler; — elle paraissait craindre que le son de sa propre voix réveillât son âme de ce bienheureux songe qui l'occupait; elle s'appuya machinalement sur le bras d'Albert; — mais, en passant où il avait gravé quelque chose avec son couteau, elle sentit son cœur battre avec une grande violence. — Sur l'écorce de cet arbre était son arrêt. — Un nuage couvrait ses yeux.

Et d'ailleurs, pour rien au monde elle n'eût osé regarder de ce côté. Ils s'en allèrent par l'autre côté de l'allée: quand ils furent au moment de la perdre de vue, ils se retournèrent tous deux. — Tous deux voulaient revoir ce spectacle auquel ils avaient mêlé tant de douces pensées. Un bouleau s'élevait, entièrement séparé des autres arbres, sur le point le plus élevé de l'allée verte; à cette heure du jour, il se dessinait sur l'horizon jaune, comme une silhouette. Le tronc laissait encore, sur le côté, voir une teinte blanchâtre, mais on distinguait chaque feuille vigoureusement découpée en noir. L'air était limpide et il semblait qu'il y eût un immense espace jusqu'à l'horizon. — Au-dessus des bandes qui allaient se dégradant du jaune orangé au jaune le plus pâle, le ciel bleu clair empruntait d'un reflet jaunâtre la belle teinte verte que possèdent certaines turquoises. Le dernier regard de Geneviève et le dernier regard d'Albert s'arrêtèrent sur le bouleau.

Le lendemain, Albert partit avec son père.

XXV.

GENEVIÈVE A LÉON.

Quelle triste et ennuyeuse saison que l'hiver, mon cher Léon! — Il y a quinze jours que la nature était encore belle et riche; tout-à-coup, il est tombé une petite pluie fine et glacée; un vent aigu a arraché les feuilles des arbres et les a roulées à travers les chemins de la forêt. — Notre maison semble avoir pour sa part plus d'hiver que les autres; les sorbiers sans feuilles n'ont plus que leurs bouquets de corail. — Maman est toujours malade. Rose s'ennuie; Modeste est d'une humeur entièrement féroce. Moi, je vais avec Rose et monsieur Semler, ou seule quand ils ne veulent pas m'accompagner, parcourir la forêt. — Il y a encore de la grandeur dans les arbres dont les branchages séchés s'entrechoquent comme des squelettes. — Avant qu'il fasse tout-à-fait mauvais temps, je veux revoir tous les endroits de la forêt que j'aime par souvenir; il n'y a pas un arbre presque qui n'ait quelque chose à me rappeler; ma vie si simple et si uniforme m'est racontée tout entière par les sorbiers de la maison, par les chênes et les bouleaux de la forêt, par les genets qui n'ont plus aujourd'hui que des gousses noires en place de leurs belles fleurs d'or.

Que fais-tu d'Albert? Nous te l'avons renvoyé un peu moins triste, je crois, qu'il ne nous était venu. Rose me charge de t'embrasser pour elle. Maman te recommande de travailler sérieusement. — Je voudrais bien l'amener à demander que tu viennes nous voir; jusqu'à ce que j'aie réussi, ta présence pourrait la frapper désagréablement. Adieu, mon pauvre banni.

XXVI.

Depuis huit ou dix jours, c'est-à-dire depuis le jour même du départ d'Albert, Geneviève faisait singulièrement promener Rose et monsieur Semler; elle cherchait le bouleau sur lequel Albert avait écrit avec son canif. — Elle leur faisait gravir toutes les allées escarpées, et parcourir tous les chemins qui lui paraissaient avoir quelque rapport avec celui où elle avait marché, appuyée sur le bras d'Albert. Les bouleaux n'avaient plus leur feuillage mobile, mais leurs troncs blanchâtres les faisaient encore reconnaître de loin, et chaque fois qu'elle en apercevait un, elle s'en approchait avec une profonde émotion; — mais l'écorce unie comme du satin ne présentait la trace d'aucune cicatrice. La forêt de Fontainebleau était devenue, pour elle, pareille à l'antique forêt de Dodone, avec cette différence, cependant, qu'elle n'avait qu'un seul arbre qui rendît des oracles, arbre qu'il s'agissait de trouver. Rose et monsieur Semler ne pouvaient se lasser de manifester leur étonnement du changement qui était survenu dans les manières de Geneviève; elle, autrefois si lente, si posée, courait, grimpait, sautait comme un chevreau. Il y avait des momens où Geneviève se désespérait. — Comment ne pouvait-elle pas reconnaître cette allée, théâtre des plus douces, des plus cruelles et surtout des plus violentes sensations qu'elle eût éprouvées de sa vie! Quoique la forêt eût entièrement changé d'aspect sous les froides haleines de l'hiver, elle ne pouvait se pardonner son peu de mémoire; par momens, il est vrai, en se rappelant les paroles d'Albert, elle se disait, en frappant ses deux mains l'une contre l'autre: — Il m'aime! il m'aime! je suis aimée! Mais comme elle n'avait pas oublié une seule de ces paroles, comme elle se les répétait avec les inflexions, — ou plutôt même avec la voix d'Albert, il y avait des momens où elle se disait tristement: — Non, il ne m'aime pas! — Et elle tombait dans le plus profond abattement. Alors elle priait Dieu, le soir, avec ferveur, de lui faire retrouver l'allée et l'arbre qui devaient la tirer de cette horrible anxiété; — car, ainsi que nous l'avons dit dans un des nombreux aphorismes que nous avons déjà mis au jour pour servir de règle de conduite à nos contemporains:

XXVII.

L'incertitude est le pire de tous les maux, — jusqu'au moment où la réalité vient nous faire regretter l'incertitude.

XXVIII.

Quelquefois, lorsqu'elle s'endormait, après de longues heures employées à de douces et poignantes rêveries, les su-

jets de sa préoccupation se reproduisaient dans ses rêves, mais dans une confusion inintelligible.

Quelquefois elle retrouvait l'allée, mais, quand elle voulait la gravir, ses pieds restaient enchaînés à la terre par une fatigue invincible, — ou la colline s'allongeait toujours, et le bouleau, dont elle voyait remuer le feuillage au sommet, s'éloignait en même temps.

Quelquefois elle arrivait au pied du bouleau, — elle apercevait le chiffre, mais, avant qu'elle eût pu le distinguer, l'arbre grandissait, et le chiffre se trouvait à une hauteur où il était impossible de le lire.

Une autre fois, elle rêvait qu'elle était auprès du feu, et elle croyait voir le chiffre sur l'écorce d'une des bûches placées dans l'âtre. Alors elle voulait éteindre le feu, mais une épaisse fumée s'élevait, et la flamme, s'élançant de la cheminée avec impétuosité, l'obligeait à se retirer en fuyant.

Un jour, dans une de ces excursions qu'elle faisait sans cesse dans la forêt, elle monta seule en haut d'une allée. — Monsieur Semler et Rose l'attendirent longtemps en bas, puis se décidèrent à aller la rejoindre. Ils la trouvèrent assise sur une pierre, — la tête dans les deux mains, — le visage d'une pâleur effrayante, et les yeux fixes et comme hébétés. A leur aspect, ou plutôt au bruit de leurs pas, elle parut se réveiller en sursaut, et, d'une voix brève et saccadée, dit : — Allons-nous-en ! allons-nous-en ! — Rose et monsieur Semler s'empressèrent autour d'elle, et lui firent mille questions. — Était-elle malade? avait-elle eu peur? avait-elle froid ? — Geneviève répondit d'un air profondément distrait : — Oui, je suis malade, j'ai eu peur, j'ai froid. Il est tard, allons-nous-en ! — A dîner, elle ne mangea pas. — Après dîner, elle alla se coucher, et passa toute la nuit à pleurer amèrement; et, pour ne pas reveiller Rose, et s'exposer à des questions, par momens elle mordait son oreiller, pour étouffer le bruit des sanglots qui la suffoquaient

XXIX.

LES ÉTUDIANS. — COURS DE DROIT. — DERNIÈRE ANNÉE.

Cet hiver-là, Albert découvrit qu'il n'était pas plus amoureux de madame Haraldsen que de toutes les autres femmes, mais que, en revanche, il était aussi amoureux de toutes les autres femmes que de madame Haraldsen.

Léon joua les concertos de Viotti, et la musique de Kreutzer.

XXX.

GENEVIÈVE A LÉON.

29 avril.

Léon, Léon, maman est morte, — morte, mon cher Léon ! — Viens vite, — je suis seule; — viens, ou je meurs moi-même de douleur.

Onze heures du soir.

On n'a pas trouvé l'homme qui devait te porter ma lettre ; — elle ne pourra partir que demain. — Je vais t'écrire, jusqu'à ce que la fatigue de pleurer vienne m'endormir. — Maman est là, dans la chambre à côté. — On ne veut pas que je la veille. — Je vais te parler d'elle. — Pauvre Léon ! tu ne l'as pas vue ; — elle t'a demandé, mais quelques minutes seulement avant de mourir. — Mourir ! — Morte ! On m'a emportée tout de suite ; — mais je vois encore son visage. Comme Rose a été bonne ! Jamais je n'oublierai ce qu'elle a fait pour moi. — Mon Dieu ! si je pouvais mettre un peu d'ordre dans mes idées, — je te dirais comment elle est morte. — Mais tout ce qui me vient à la bouche, — tout ce que trace ma plume, — c'est qu'elle est morte.

— Elle est là ! — là, — à côté, — et je ne puis croire qu'elle soit morte. — Qu'est-ce donc que la mort ? — Elle est là, couchée dans son même lit, — pas beaucoup plus pâle qu'elle ne l'était d'ordinaire, — à la même place, la tête sur l'oreiller comme je la voyais tous les matins, — et on me dit que je n'ai plus de mère !

Il n'y a plus là que son corps. — Son âme, son esprit, sa voix, si bienveillante qu'on était reconnaissant rien qu'à l'entendre ; — son regard, sous lequel je me sentais si protégée ; sa douce affection, sa pensée ; — tout cela s'en est allé d'un seul souffle.

Et c'est là ce que nous avons perdu !

Elle allait mieux, — elle se levait, — elle marchait ; — quand tout-à-coup, le soir, — elle m'a dit de veiller un peu auprès d'elle. — Elle souffrait beaucoup ; par momens, elle s'endormait, mais d'un sommeil agité et convulsif ; — elle parlait, elle disait nos deux noms. — et d'autres qui me sont inconnus. Son délire m'effrayait tellement que je faisais du bruit pour la réveiller. — Je passai ainsi toute la nuit. — Le lendemain matin, après un sommeil de quelques heures, elle se réveilla plus calme; elle fit demander le médecin et monsieur Semler ; elle fit des questions au médecin, qui chercha en vain à la rassurer. Quand il fut parti, elle s'enferma avec monsieur Semler. — Quand celui-ci sortit, il avait les yeux rouges. — Maman me demanda alors si son frère était revenu. — Je n'osai pas parler de l'envoyer chercher ainsi que toi ; je me rappelais trop la pénible impression que lui avait faite déjà une semblable proposition, relativement à toi, à un moment où elle était bien moins malade qu'aujourd'hui. — D'ailleurs, je ne la croyais pas dans un état désespéré comme elle était vers le milieu de la journée. — Comme Rose et moi nous étions auprès d'elle, elle nous appela à son lit, et me dit : — Geneviève, si je meurs, tu ne me quitteras pas que je ne sois tout-à-fait morte. — Oh ! mon Dieu, maman, quelle folie ! lui dis-je. Ne peux-tu être malade, sans concevoir d'aussi terribles idées ?

— C'est égal, me dit-elle, si ce n'est pas pour à présent, ce sera pour plus tard ; je tiens à ce que tu me fasses cette promesse de ne pas me quitter. — Je promis, et ne pus m'empêcher de fondre en larmes, en prononçant ces paroles qu'elle exigea : — Je te promets de ne pas te quitter jusqu'à ce que tu sois tout-à-fait morte. — Alors, j'osai lui dire : — Mon Dieu ! si Léon était ici, je suis sûre qu'il te gronderait bien ; j'ai envie de l'envoyer chercher.

Maman alors me regarda fixement ; — son regard n'avait presque rien d'humain ; — il me pénétrait le cœur; Rose s'en aperçut, et me poussa le pied. — Je repris : — Mais non, c'est pour lui un moment de travail, et tu ne voudrais pas qu'il se dérangeât pour une maladie qui est presque finie.

— Non, — non, — dit-elle avec force, — il ne faut pas qu'il se dérange ; — il faut qu'il travaille beaucoup ; dis-le-lui bien, Geneviève, dis-le-lui de ma part.

Le soir, nous avons dîné avec Rose dans sa chambre. — Tout-à-coup... — Mais que te dire ? — Maman est morte, — ma pauvre maman est morte ! — Tout se trouble et se confond dans ma tête ; — seulement, je veux te dire ce qu'a fait Rose. — Maman te croyait là, — elle te parlait, — elle te disait : — Léon, tu prendras soin de Geneviève ; — c'est tout ce que je te lègue ; — je prierai pour vous deux dans le ciel. — Je ne pouvais retenir mes sanglots ; le médecin et monsieur Semler m'ont emportée, et Modeste est restée avec moi en bas. — J'étais presque évanouie, — je ne sentais rien, je ne savais plus rien de ce qui se passait.

Rose tout-à-coup est descendue ; — elle m'a dit : — Geneviève, tu souffriras ; mais tu aurais trop de regret plus tard ; — tu as promis à ma tante de rester près d'elle ; le médecin dit qu'elle va mourir...

— Y pensez-vous, mademoiselle ? dit Modeste. Faire voir un pareil spectacle à cette pauvre petite !

Monsieur Semler, qui avait suivi Rose, s'écria aussi — qu'il ne souffrirait pas qu'on me laissât remonter.

Je me suis jetée dans les bras de Rose, — et je l'ai suivie. — Oh ! Léon, — Léon, — si tu avais vu notre pauvre mère, — les yeux hagards, — les mains cherchant à saisir quelque chose dans l'air ! — Je me suis jetée à genoux, et je lui ai dit : — Maman, maman, m'entends-tu ? — entends-tu ta Geneviève ? — Ses yeux alors se sont fixés sur moi ; — j'ai pris sa main, — et elle a saisi la mienne avec une force effrayante ; — elle ne pouvait plus parler ; — elle râlait horriblement ! — Mon Dieu ! j'ai vu cela, moi !

Rose me tenait l'autre main, et me la serrait, — et me disait : — Courage, Geneviève, le bon Dieu te donnera de la force.

— Emmenez cette enfant, disait le médecin ; — la malade ne se sent plus, ne voit plus, n'entend plus ; — c'est une torture inutile.

— Taisez-vous, m'écriai je, elle a serré ma main, elle vous entend, elle ne veut pas que je parte; — non, — non, maman, je ne te quitterai pas : — maman, maman, ne meurs pas, ne nous abandonne pas ! — Et j'appelais Dieu à notre secours !

. . . .

Elle est morte à six heures du matin. — Oh ! Léon, — viens vite, — viens, — amène mon oncle.

XXXI.

LE PREMIER JOUR DE MAI.

Komm lieber mai.

Autour du vieux clocher à la flèche pointue, les corneilles ont, tout l'hiver, fait entendre leur voix aiguë, — mais l'hirondelle est revenue et voltige à son tour dans l'air.

Réveillez-vous, petits génies, petits gnomes, réveillez-vous ! — il est temps de rendre aux prairies leurs belles robes reverdies, et leurs fleurs au parfum si doux.

Paresseux ! Les filles penchées cherchent depuis bientôt un mois, sous les vieilles feuilles séchées, les premières fleurs cachées de la violette des bois.

A l'œuvre, cohortes pressées ! Venez déchirer les bourgeons où les feuilles embarrassées, attendent, encore plissées, les premiers, les plus doux rayons.

Fondez l'onde de la citerne où s'en vont boire les troupeaux, ôtez aux prés leur couleur terne, et faites croître la luzerne pour cacher les nids des oiseaux.

Allons, gnomes, qu'on se dépêche, — préparez les parfums amers, préparez la couleur si fraîche des premières fleurs de la pêche, roses sur leurs rameaux verts.

Là-bas, au fond du cimetière, est la tombe d'un pauvre enfant, personne n'y vient ; — mais la terre, à chaque printemps, bonne mère, donne à l'ange son bouquet blanc ; — sur le gazon qui l'environne, aux beaux jours, de ses blancs bouquets une aubépine le couronne, et la paquerette y foisonne. — Gnomes, ne l'oubliez jamais !

Allons, gnomes ! Vos mains discrètes ont encore un soin à remplir. Ouvrez ! ouvrez les fleurs coquettes, ouvrez ces belles cassolettes de rubis, d'or et de saphir.

De ses plus beaux habits la nature est parée ; la lisière de la forêt de beaux genets fleuris brille toute dorée aux rayons du soleil de mai.

Vos travaux sont finis ! Allez, troupe joyeuse ! Que chacun de vous prenne un corps ; — papillon à l'aile soyeuse, demoiselle capricieuse, ou mouche à miel laborieuse, vivez au sein de tous ces beaux trésors.

Roulez-vous dans les fleurs ! — Que la *cétoine* pose ses ailes d'émeraude au sein d'un rosier blanc, vivant dans une rose et mangeant de la rose, et dans une rose mourant.

Le *criocère* au lis, la fleur royale, demande asile, hôte bruyant, il chante et se promène, et, sur le blanc pétale, rouge, paraît une goutte de sang.

Fête au ciel et fête à la terre ! Le beau printemps est revenu ; il n'est plus de chagrins, il n'est plus de misère ; le pauvre de soleil est richement vêtu.

Fête au ciel et fête à la terre ! Le printemps est venu; que faire de la richesse et des grandeurs, des diamans, des sculptures, des toiles ? On nous donne gratis mille et mille splendeurs, illumination d'étoiles, illumination de fleurs.

C'est le premier jour de mai que l'on enterrait madame Rosalie Lauter. Léon arriva avant son oncle et son cousin, tremblant et pâle ; — on lui ouvrit la porte et il vit Geneviève et Rose, vêtues de noir; — ils s'embrassèrent tous trois. — La vue de Léon renouvela la douleur des deux filles qui retrouvèrent des larmes dans leurs yeux desséchés.

Léon voulut voir sa mère ; il la regarda longtemps, aussi immobile, lui, que la morte. Puis il dit : — Ma mère ! j'accepte ton legs ! — Je te remplacerai auprès de Geneviève ! — Monsieur Chaumier et Albert l'entraînèrent hors de la pièce.

Au cimetière, quand la terre eut recouvert le cercueil, un homme sortit de la foule, s'agenouilla sur la tombe et fit à voix basse une courte prière, puis il se leva et vint serrer Léon dans ses bras. — Léon reconnut son voisin, monsieur Anselme.

Deux jours après, monsieur Chaumier fut rappelé à Paris par son procès et emmena son fils. — Léon resta avec Rose et Geneviève. Tous trois passèrent les jours et les soirées à parler de madame Lauter, à rappeler ses moindres paroles, à entretenir leur douleur par tous les moyens ; à pleurer ensemble, à se serrer les mains, à s'embrasser, à se promettre de toujours s'aimer, et de ne se quitter jamais. Était-ce donc là cette petite Rose, si enjouée, si légère, dont l'enfantillage avait si souvent désolé Léon ? Ce chagrin commun avait révélé tous les trésors de son âme.

Monsieur Chaumier revint bientôt ; il avait gagné son procès ; sa fortune était plus que triplée. Léon retourna à Paris où Albert était resté.

Le jour même de son arrivée, le soir, monsieur Anselme monta chez lui : — Mon voisin, lui dit-il, il ne faut pas vous laisser abattre par le chagrin. L'occupation, le travail, la fatigue sont d'excellentes choses ; j'ai eu dans ma vie des chagrins autrement violens que les vôtres, et je me suis toujours bien trouvé de la recette que je vous donne.

— Monsieur, dit Léon, je suis très heureux de vous rencontrer pour vous remercier d'avoir assisté à l'enterrement de ma mère.

— Vous m'avez donc vu ? J'étais venu ici ; et on m'avait fait part du malheur qui vous était arrivé, et je suis allé jusqu'à Fontainebleau. Quand vous avez quitté le cimetière, je vous ai suivi jusqu'à la porte de votre oncle ; j'ai aperçu deux jeunes filles dans la cour ; laquelle est votre sœur ?

— Ma sœur est la plus grande.

— Je m'en étais douté.

Et ils passèrent une partie de la nuit à parler de madame Lauter et de Geneviève.

Un mois après, une lettre de monsieur Chaumier amena Léon à Fontainebleau : cette lettre avait été provoquée par monsieur Semler, qui voulait communiquer, à la famille rassemblée, les dernières volontés qui lui avait confiées madame Lauter. Elle lui avait, la veille de sa mort, dicté une lettre.

Dans cette lettre, elle expliquait par quel arrangement d'argent elle se trouvait ne rien laisser à ses enfans que l'amitié de leur oncle, dont elle leur recommandait de se rendre toujours dignes. Elle rappelait à Léon qu'il devait la remplacer auprès de Geneviève ; elle finissait par un passage adressé à monsieur Chaumier qu'elle conjurait de ne pas abandonner ses enfans. — « Pour vous, Albert et Rose, disait-elle, vous, mes enfans aussi, je vous laisse avec votre père, dans une vie heureuse et assurée ; aimez bien Geneviève et Léon. »

Monsieur Chaumier promit à Geneviève et à Léon d'avoir pour eux toute la sollicitude de sa sœur. Geneviève restera avec nous jusqu'à ce qu'elle se marie ; l'accroissement de ma fortune me permet de vivre à Paris, où les partis ne manqueront pas. Nous ne reverrons plus Fontainebleau que pendant l'été, et j'ai chargé mon ami, monsieur de Redeuil, de me chercher un logement convenable. Pour toi, Léon, mon garçon, il faut travailler avec courage et persévérance ; sans fortune, il te sera impossible d'acheter une étude, mais tu pourras être avocat. Calcule bien juste combien il te faut par mois, pour vivre à Paris, de la vie simple, modeste, laborieuse de l'étudiant, et tu recevras exactement la somme nécessaire.

Léon remercia son oncle ; mais de ces paroles, toutes bienveillantes qu'elles étaient, il reçut une pénible impression. Pour la première fois de sa vie, l'argent lui apparaissait avec toute sa puissance, et la pauvreté avec toute sa laideur. Jus-

que-là il lui avait semblé qu'on a de l'argent comme on a des dents ; — qu'il est aussi naturel d'avoir de quoi manger que d'avoir faim ; d'avoir de quoi boire que d'avoir soif. — Il comprit alors qu'on peut avoir moins d'argent, qu'on peut n'en pas avoir. Il comprit l'immense avantage des gens qui ont de l'argent sur ceux qui n'en ont pas. La vie alors se montra avec ses luttes ; — il se dit à lui-même, avec une horrible expression, ces mots qui paraîtraient si durs, si l'habitude de les entendre n'en avait affaibli l'impression sur nous : — Il faut *gagner ma vie.* Il pensa à la destinée de son cousin dont la vie était si facile, qui n'avait qu'à se laisser glisser sur la pente au haut de laquelle on l'avait placé, — tandis que lui, il lui fallait gravir péniblement une colline sans versant et même sans sommet. Il lui fallait faire de son esprit, de son travail, quelque chose dont les autres eussent assez envie pour lui donner de l'argent en échange. Il lui fallait vendre, pour conserver la moitié de sa vie, l'autre moitié à des gens riches qui ajouteraient à leur vie à eux les heures qu'ils lui paieraient.

Puis, il en vint à se mépriser lui-même, à se considérer comme un être d'une espèce inférieure, comme une sorte de bête de somme. Il se sentit humble, respectueux, haineux à l'égard des gens qui ont de l'argent. Il jeta un regard sur lui-même et il douta de tout ce qu'il avait parfois senti de puissance dans son cœur et dans sa pensée. Il lui fut démontré qu'il avait tort sur tous les points où il lui arrivait de ne pas être de l'avis de tout le monde. Il n'osa plus élever la voix, ni émettre une opinion, ni prendre dans la rue le haut du pavé. Il se regarda dans une glace et il se trouva laid.

Il fit plus que prendre au mot l'invitation de son oncle, *de calculer bien juste ce qu'il lui fallait pour vivre à Paris de la vie simple, modeste, laborieuse de l'étudiant.* Il calcula ce qu'il fallait, non pour vivre, mais pour ne pas mourir, et se condamna volontairement à une vie pauvre et misérable.

Un soir, en fumant et en buvant de la bière avec Anselme, il se laissa aller à parler de sa nouvelle position et de ses nouvelles sensations. Anselme lui dit : — Courage ! il y a à surmonter le sort un bonheur que vous apprécierez plus tard. — C'est le bonheur que doit éprouver la mouette et que l'on ne peut s'empêcher d'envier, lorsque, pendant la tempête, elle vole capricieusement au dessus de la mer en fureur, se pose sur la lame, et se baigne dans l'écume en poussant des cris de joie.

Anselme ajouta à ceci qui est vrai, un long discours qui était absurde sur le mépris des richesses. — Léon le regarda. — A voir son chapeau un peu déformé et son habit marron dont les coutures étaient depuis longtemps blanchies, on aurait facilement douté que son mépris des richesses allât jusqu'au mépris d'un habit neuf et d'un chapeau moins vieux.— Néanmoins, les paroles d'Anselme firent sur l'esprit de Léon une impression salutaire. Il se sentit prêt à la lutte contre la mauvaise fortune, et il se mit à envisager avec moins d'horreur et de consternation les bottes devenues un succès, le gilet une victoire, le déjeuner une conquête.

Pour Anselme, quand il se trouva seul, il se dit : — Au fait, que me fait à moi, que doit me faire la triste situation de ces jeunes gens ? Ne peuvent-ils lutter et vaincre comme moi ? — Et de quelles affections vais-je encore m'embarrasser après tout le mal que m'ont fait toutes celles auxquelles je me suis laissé prendre jusqu'à ce jour ! — Quand il eut bien repassé dans son esprit toutes les excellentes raisons qu'il avait de ne pas s'occuper de Geneviève et de son frère, il passa toute la nuit sans sommeil à penser à eux et à s'attendrir sur leur sort.

XXXII.

Monsieur Chaumier ne tarda pas à s'installer à Paris. Ce fut pendant trois mois une occupation et une agitation extraordinaires ; il fallait choisir des meubles et des étoffes. Geneviève eut un serrement de cœur en quittant Fontainebleau. Il lui semblait qu'elle partait pour l'exil, tandis que Rose, au contraire, croyait quitter la servitude d'Égypte pour la terre promise.

Si Rose et Geneviève eussent passé le reste de leur vie à Fontainebleau, malgré la volonté de Modeste Rolland, il eût été difficile et même impossible de diminuer entre elles l'égalité qui avait toujours subsisté. Mais la création d'un nouvel établissement, un ameublement nouveau, permirent à la gouvernante, rentrée dans ses fonctions et dans sa puissance par la mort de madame Lauter, de mettre entre Rose et Geneviève les distinctions hiérarchiques qui lui paraissaient une justice et une convenance. Personne autant que Modeste Rolland n'avait écouté et compris les révélations de monsieur Semler sur l'état de fortune des enfans de madame Lauter.

Geneviève et Rose choisirent, il est vrai, les couleurs qui devaient tendre leur chambre. Rose regretta amèrement que son nom ne lui permît pas d'adopter une couleur qui lui eût attiré toutes sortes de fadeurs et de jeux de mots ; elle se retrancha sur le lilas. Geneviève choisit le bleu.

O couleur bleue ! — Couleur du ciel ! — Couleur aimée de la femme que j'aime ! — Couleur de ces wergiss-mein-nicht, de ces petites turquoises qui fleurissent dans l'eau. Et, comme dit Klopstock :

L'azur est la couleur du ciel pur de l'automne,
Ou des bluets que, pour mettre en couronne,
Les enfans vont chercher au sein des blés jaunis !

Mais Modeste Rolland fit mettre dans la chambre de Rose des rideaux de soie, et des rideaux de laine dans la chambre de Geneviève. — Rose eut un tapis couvrant toute la chambre ; ce fut bien assez pour Geneviève d'une *descente de lit*, et d'une toilette en faïence, quand celle de Rose était en porcelaine.

La *restauration* de Modeste s'annonça par des représailles et des colères, seul héritage que madame Lauter eût laissé à sa fille. — Dès lors, on ne mit plus d'eau dans la chambre de Geneviève, qui était obligée d'en aller chercher elle-même. — Geneviève ne se plaignait pas ; mais elle comprit mieux alors ce qu'avait dit monsieur Semler. Modeste s'encouragea par la douceur de sa victime. A chaque injure supportée, elle en ajoutait une autre d'un degré plus blessant. — Elle *s'étonnait* de la quantité de linge que salissait mademoiselle Geneviève. — Elle remarquait que le soir mademoiselle Geneviève lisait au lit et brûlait des bougies entières. — Si, le matin, Geneviève se mettait au piano, Modeste ne tardait pas à prier mademoiselle Geneviève de lui permettre d'essuyer le *piano de* MADEMOISELLE Rose ; et Geneviève ne pouvait s'empêcher de penser au vieux clavecin de Fontainebleau, qui s'appelait simplement *le piano* ; elle pensait à Fontainebleau, à sa mère, et elle allait s'enfermer pour pleurer.

Modeste, implacable dans sa vengeance, trouvait, pour l'exercer plus sûrement, un esprit fin et ingénieux qu'on ne lui eût reconnu dans aucun autre cas. Si Geneviève se brodait un col, Modeste avait soin d'admirer le fini de l'ouvrage, mais elle ajoutait : — Cela coûtera au moins vingt sous de blanchissage. Si Geneviève lui donnait un ordre, Modeste demandait l'assentiment de Rose, et quoique celle-ci ne manquât jamais de lui dire : — Certainement, puisque Geneviève vous le dit ; Modeste n'attendait, pour recommencer, que la plus prochaine occasion.

Albert ne paraissait que rarement à la maison, quoiqu'il y demeurât. Lorsqu'il y dînait, il arrivait quand on avait déjà mangé le potage et partait avant qu'on se fût levé de table. Il traitait Geneviève absolument comme Rose ; en arrivant et en sortant, il leur donnait la main, et ne leur parlait plus que pour leur adresser quelque observation plaisante ou ironique sur une innovation dans l'arrangement de leurs cheveux, ou une révolution de manchettes. Il était toujours pressé, toujours préoccupé. Quoiqu'il ne dît *rien* devant *ses sœurs*, comme il les appelait toujours, il lui était difficile de ne pas laisser échapper quelques mots qui donnaient à penser qu'il était amoureux et amoureux au dehors. Geneviève écoutait chacun de ses mots, suivait ses moindres gestes, — et on eût vu le regard de Geneviève briller ou se ternir, son visage rougir ou pâlir à chaque instant. Albert était loin de s'en aperce-

voir; il faisait, comme nous avons dit, sa dernière année de droit. Conséquemment, il dansait à la grande Chaumière, il jouait au billard, et était de deux ou trois clubs politiques. Léon, qui travaillait sérieusement, n'osait cependant pas toujours refuser de prendre part à ces occupations. Il jouait également au billard, et gouvernait la France à 12 sous l'heure, le jour, et 20 sous aux quinquets. — Il mettait, comme les autres, des cravates dont le nœud devait désoler le gouvernement, et des chapeaux dont la forme le renverserait tôt ou tard. Quand il venait chez son oncle, il prenait Geneviève à part, et lui disait : — Geneviève, comment te trouves-tu? Es-tu bien? — Geneviève répondait toujours de manière à le tranquilliser. Le dimanche était resté consacré à la réunion de famille. — Ce jour-là, quelque impatient qu'il fût de s'en aller, Albert ne se dispensait pas de passer la soirée à la maison. On retrouvait les jeux et le rire de l'enfance. Geneviève et Léon étaient bien heureux. Rose ne pensait presque pas à l'hiver et aux bals qui allaient arriver. Albert lui-même finissait par s'abandonner à cette douce intimité. Léon était toujours le protecteur et l'appui de Rose; c'était lui qu'elle chargeait de ses commissions; c'était lui qui accompagnait sa sœur et sa cousine quand elles avaient des emplettes à faire. Tout inexpérimenté qu'était Léon, il ne pouvait s'empêcher de remarquer, avec une secrète satisfaction, que Rose évitait de prendre avec lui certaines familiarités de leur enfance, et qu'elle commençait à ne plus lui parler du même ton qu'à son frère.

Tout cela était bien égal à monsieur Chaumier.

Depuis l'installation à Paris, on avait pris de nouveaux domestiques. Modeste Rolland, élevée définitivement aux fonctions et à la dignité de gouvernante, avait sous ses ordres un domestique et une cuisinière. Elle les avait avertis que monsieur Chaumier, si tendre pour les nègres, ne plaisantait pas avec les blancs; et que la moindre négligence serait punie d'une expulsion immédiate. Les nouveaux arrivés ne tardèrent pas à se modeler sur la gouvernante, et à mettre entre Rose et Geneviève les distinctions qu'y mettait madame Rolland.

XXXIII.

Rose et Albert étaient devenus d'excellens partis; aussi furent-ils parfaitement accueillis à leur entrée dans le monde. On trouvait Geneviève belle, il est vrai; mais elle était exclusivement livrée à l'admiration des très jeunes gens et des vieillards. Les hommes à vues solides et les mères qui tapissent de chapeaux jaunes et de turbans exagérés les murailles des salons, ne s'empressaient qu'autour de Rose. Mais cette différence mise entre les deux jeunes filles ne pouvait paraître bien clairement à leur inexpérience; peut-être même les succès de Geneviève, plus directement dus à la beauté, leur semblaient-ils les plus flatteurs. Toujours est-il que toutes deux étaient ravies et infatigables. — C'est, en effet, un heureux sort que celui de deux filles qui, après avoir passé une partie de la nuit à être belles et admirées, emploient la moitié de la journée suivante à se reposer et à se rappeler, et l'autre moitié à attendre et à préparer de nouveaux succès; — et cela, sans la cruelle anxiété de beaucoup de femmes, qui se demandent si elles seront belles; Rose et Geneviève ne s'occupent que de savoir de quelle manière il leur convient d'être belles ce jour-là.

Et puis, c'est toujours un grave souci. — S'il ne s'agissait que de plaire aux hommes, la nature a fait à peu près tout ce qu'il faut, des tailles souples, des pieds étroits et cambrés, des fronts purs et unis, des yeux pleins de vivacité à la fois et de modestie, une grâce naïve dans les mouvemens. — Mais il faut aussi déplaire aux femmes, et c'est là le point important et difficile de la toilette.

Un jour il arriva chez monsieur Chaumier une lettre que Rose prit sur elle de décacheter, malgré l'absence de son père. On voyait, au travers du papier, que la lettre était imprimée, et cela avait si parfaitement l'air d'une invitation! — D'ailleurs, si on laissait faire monsieur Chaumier, il pourrait arriver ce qui était arrivé dernièrement : ce n'était que le jour du bal que monsieur Chaumier l'avait annoncé à ses filles, et on n'avait pas pu avoir de certains fichus, si bien brodés qu'ils auraient fait sensation. En effet, Rose rejeta la lettre en disant : — Je le savais bien, — c'est pour mardi.

Geneviève prit à son tour la lettre et la regarda; — mais un nuage rose passa sur son visage, quand elle lut :

« Monsieur et madame *** prient monsieur Chaumier et mademoiselle Rose Chaumier de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, mardi prochain. »

— On ne m'invite pas, dit Geneviève.

Rose relut la lettre et dit : — C'est vrai, c'est un oubli, ou plutôt on a pensé que c'était inutile. Dès l'instant que l'on invite mon père, c'est que l'on nous invite toutes deux.

— Mais, dit Geneviève, c'est la première invitation que nous recevons ainsi.

— Je t'assure, reprit Rose, qu'il n'y a pas le moindre inconvénient, et ces gens-là sont trop heureux d'avoir, dans leur bal, une jolie fille comme toi, pour t'oublier volontairement. D'ailleurs, crois-tu que l'on invite mon père pour le plaisir qu'il apporte personnellement dans une maison, lorsqu'il joue aux cartes, ou lorsqu'il s'endort dans quelque petit salon écarté?

— C'est égal, reprit Geneviève, je ne dois pas y aller.

Il s'éleva alors, à ce sujet, entre les deux cousines, la discussion la plus savante qui se puisse imaginer. — Modeste prit la parole, et pensa que Geneviève n'était pas engagée et qu'il ne fallait pas avoir l'air de se jeter à la tête des gens et d'aller chez eux malgré eux. — On convint qu'on reprendrait la discussion à dîner devant monsieur Chaumier et devant Albert. Monsieur Chaumier décida que Geneviève devait venir; mais Albert répondit froidement, qu'à la place de sa cousine, il ne considérerait que le plaisir qu'il attendait de la soirée, et que, si elle pensait s'amuser, elle ferait bien d'y aller. — Certes, si Albert eût un peu pressé Geneviève, toute considération eût disparu à ses yeux, et elle se fût laissé entraîner par le plaisir de passer la soirée avec lui, et d'en être priée. Mais il ne parut mettre aucun intérêt à sa résolution. Geneviève alors laissa décider qu'elle irait au bal; mais, le mardi matin, elle se plaignit d'être malade et elle resta à la maison.

On ne saurait dire avec quel serrement de cœur elle assista à la toilette de sa cousine. — Rose était ravissante, ses pieds touchaient à peine la terre; à sa beauté ordinaire se joignait la beauté que donne le bonheur. Elle partit avec son père; Albert les accompagnait. Il dit à Geneviève : — Tu as tort de ne pas venir. S'il avait dit un mot de plus, Geneviève eût été si vite habillée et sitôt prête! Mais il lui donna un baiser sur le front et offrit le bras à Rose pour descendre l'escalier.

Geneviève alors prêta l'oreille : elle entendit s'abattre et se relever le marchepied de la voiture. Il était encore possible qu'Albert remontât et lui dît : — Geneviève, habille-toi et viens avec nous. — Mais la voiture partit; la porte cochère cria sur ses gonds et se referma. — Puis on entendit la voiture rouler, et le bruit se perdit dans tous les autres bruits.

Alors Geneviève se prit à rappeler tout ce qui pouvait augmenter sa douleur. — Elle se représenta à elle-même, pauvre fille, sans mère pour la consoler et pour la conseiller. — Il était évident qu'Albert ne l'aimait pas. — Elle ne voyait presque pas Léon, qui, de son côté, ne paraissait pas heureux. Oh! s'il avait été là, comme elle aurait été consolée de tout lui dire! Ce n'était qu'à lui qu'elle pouvait parler des impertinences de Modeste Rolland, et de ses regrets pour sa mère. — Mais, pas même à lui, elle n'aurait parlé de son amour pour Albert.

Quelques jours après, Albert ne dînait pas à la maison. Léon parla des difficultés de l'état qu'il allait embrasser, et il avoua une grande répugnance pour la profession d'avocat. Monsieur Chaumier répliqua par l'éloge de cette profession, en lieux communs, que Léon eut l'imprudence de réfuter.

— L'avocat, dit monsieur Chaumier, est le défenseur de la veuve et de l'orphelin.

— S'il n'y avait pas d'avocats pour les attaquer, répondit Léon, il n'y aurait pas besoin d'avocats pour les défendre.

— C'est l'avocat qui, par son talent, fait triompher l'innocence et le bon droit, et les débarrasse, aux yeux du juge, des voiles dont veulent les entourer le crime et la mauvaise foi.

— Mais, dans toute cause, répondit Léon, il y a deux avocats; donc, si l'un défend l'innocence, l'autre défend le crime; si l'un défend le bon droit, l'autre défend la ruse et la perfidie. — Donc, il serait aussi juste de dire de l'avocat : —L'avocat, c'est lui qui fait triompher le crime et la mauvaise foi, etc.

Léon résuma ainsi le métier : — Il n'y a pas d'avocat qui refuse de plaider demain précisément le contraire de ce qu'il a plaidé hier. Il n'y a pas d'avocat qui n'eût accepté, avec le même empressement, la défense de celui qu'il attaque, si celui qu'il attaque se fût adressé à lui. Un avocat passe quinze ans de sa vie à défendre n'importe quoi et n'importe qui; ensuite, il arrive au parquet où il passe quinze autres années à accuser n'importe qui et n'importe quoi; — puis il se retire environné de l'estime de ses concitoyens.

Monsieur Chaumier, fort absolu, comme le doit être tout homme qui veut affranchir les nègres *des autres*, commença à mettre de l'aigreur dans la discussion. Il fit remarquer à Léon que rien n'était plus ridicule que de chercher à décrier une profession que l'on avait embrassée volontairement.

— Aussi, mon cher oncle, dit Léon, je ne serai pas avocat.

Geneviève et Rose le regardèrent avec stupéfaction. M. Chaumier se mit en colère, parla du mépris qu'ont tous les hommes raisonnables pour les gens indécis et capricieux, et lui demanda alors ce qu'il voulait faire, d'un air triomphant, comme s'il lui eût porté un coup sans parade possible. Il avait déjà dans les dents la suite de son argumentation, dans la prévision de la réponse à laquelle il croyait avoir réduit le pauvre Léon. — Ah! vous ne savez pas... — se proposait-il de lui répondre. — Autant dire tout de suite que vous ne voulez rien faire. L'homme, dans l'état de société, n'a pas le droit de ne pas savoir ce qu'il veut faire, etc., etc.

Mais Léon ne lui laissa pas placer cette *phrase* à laquelle son oncle tenait beaucoup. — A la question de monsieur Chaumier, il répondit sans hésiter : Je veux être artiste, je veux être musicien. Monsieur Chaumier se leva et dit : — Vous avez parfaitement le droit de faire des folies; mais je n'en serai pas le complice ni l'instigateur. Il est bon que vous en supportiez, dès le début, toutes les conséquences. Vous vous arrangerez donc pour ne plus compter sur mon appui dans aucun genre. — Monsieur Chaumier sortit de la salle à manger, ferma brusquement la porte et disparut.

Léon, sa sœur et sa cousine restèrent quelques instans sans parler. — Geneviève finit par pleurer et Rose ne tarda pas à l'imiter. Léon leur prit la main à toutes deux et leur dit : — Mes chers sœurs, mon oncle a tort. Certes, si j'étais dans la position d'Albert, qui n'aura qu'à acheter une étude et à se laisser gagner de l'argent, je devrais continuer à marcher dans la carrière que j'ai commencée; mais, dans ma situation, il peut se passer un grand nombre d'années encore avant que je *gagne ma vie* et sois indépendant. D'ailleurs, qui me dit que je pourrai élever ma tête au-dessus de cette foule noire qui erre en bourdonnant dans le Palais? — Pourquoi ne pas m'attacher exclusivement à ce que je fais le mieux? Je connais une foule de musiciens qui gagnent beaucoup d'argent à donner des leçons. D'ailleurs, je n'ai pas le choix; il faut que j'en gagne tout de suite.

A ce moment, Modeste arriva avec un billet cacheté; il était adressé à Léon. — C'est de mon oncle, dit-il, et il le lut haut.

« Monsieur mon neveu, l'oubli que vous avez fait tantôt du respect que vous me devez, m'oblige à prendre à votre égard une résolution sévère. Vous me ferez plaisir de ne plus mettre les pieds dans ma maison. »

— Eh bien! soit! — dit Léon. — Puisque mon oncle oublie ainsi ce que ma mère lui a demandé en mourant, je ne rentrerai plus dans sa maison que lorsqu'il se trouvera fier et honoré de m'y recevoir; quand, en entendant parler de moi, il prendra la parole pour dire avec complaisance : — C'est mon neveu.

Pour vous, ma sœur, Geneviève, et ma jolie Rose, vous n'oublierez pas le pauvre exilé. Vous parlerez quelquefois de lui, ensemble, le soir. Pour lui, il pensera à vous, et vos douces images le soutiendront dans les luttes qu'il aura à soutenir dans les découragemens qui s'empareront de lui.

Et bientôt, je l'espère, quand j'aurai pris ma place dans les rangs des artistes de talent, quand vous entendrez citer mon nom avec éloge, vous vous rappellerez que le battement qu'éprouveront alors vos deux petits cœurs, sera mon plus doux triomphe.

Léon se tut quelques instans; — ses lèvres s'entr'ouvraient et il ne parlait pas. Enfin, prenant les mains de Rose, il lui dit : Rose, — ma jolie Rose, — écoute bien ce que je vais te dire; c'est mon secret et mon trésor, — c'est mon présent et mon avenir, c'est ma part de bonheur dans la vie que je vais confier à ton cœur. — Je t'aime, Rose; je ne sais si je t'aime plus, mais je t'aime autrement que Geneviève; — je t'aime de l'amour le plus passionné, le plus ardent. Quand je rêve la gloire, c'est pour que tu sois fière de moi. Je n'envie la couronne de lauriers et de fleurs de l'artiste que pour la mettre sur tes cheveux noirs.

Rose, toute confuse, cacha sa tête sur la poitrine de sa cousine. Léon continua :

— Aimé de toi, Rose, rien ne me sera impossible. J'aurai du courage et de la force contre tous les obstacles, car tu es ma force et mon courage. Rose, mon ange, devant ma sœur, veux-tu me promettre de ne pas m'oublier, d'attendre le jour où je viendrai dire à ton père : — Mon oncle, me voilà revenu, j'ai un état et je gagne de l'argent, et mon nom est quelque chose qui attire l'attention quand on le prononce. — Tout cela, je l'ai voulu pour Rose, pour Rose que j'aime. — Donnez-la-moi, confiez-moi son bonheur.

Rose, émue au dernier point, tendit, en sanglotant, la main à Léon. — Léon porta cette petite main à ses lèvres; puis, il se leva et dit : — Ma sœur, ma femme, au revoir!

Et il sortit, — heureux, et fier, et si grand, que c'est un grand hasard s'il ne brûla pas son chapeau à la lune, ou s'il ne décrocha pas quelques étoiles.

XXXIV.

Geneviève et Rose intercédèrent en vain auprès de monsieur Chaumier; il fut inflexible. Léon parla de son projet ou plutôt de sa résolution à monsieur Anselme. — Monsieur Anselme l'encouragea, et, tout en restant son auditeur assidu, changea entièrement sa manière d'écouter. Ce n'était plus une satisfaction personnelle qu'il cherchait quand Léon jouait du violon; il ne se laissait plus mollement entraîner au charme de la mélodie. Il jugeait, il critiquait, il insistait sur les reproches, il ne faisait aucune grâce, il faisait dix fois recommencer le même passage. — Puis, quand il y avait un opéra important, un beau concert, un grand artiste à entendre, monsieur Anselme avait toujours, par hasard, dans la poche de son vieil habit marron, un billet pour le concert ou le théâtre. Un jour, il dit à Léon : — Je suis très lié avec monsieur Kreutzer; il se fera un véritable plaisir, à ma recommandation, de vous donner quelques leçons qui vous manquent; allez le voir demain avec une lettre de moi. — Kreutzer ne donnait pas de leçons à moins de vingt francs le cachet; c'était une bonne fortune que Léon n'eût osé espérer. — Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la ponctualité et l'exactitude du professeur; jamais il ne retranchait cinq minutes sur la leçon. Ce qui n'étonnait pas moins Léon, c'est que remplissant aussi fidèlement ce devoir d'une amitié peu commune, il ne demandait cependant jamais de nouvelles de son ami. Un jour même, Léon et monsieur Anselme rencontrèrent Kreutzer dans la rue. — Qui venez-vous de saluer? demanda monsieur Anselme à Léon.

— Mais ne l'avez-vous pas reconnu?

— Non.

— C'est votre ami, monsieur Kreutzer.

— Je ne l'avais pas vu.

— Il a passé à trois pas de nous; il ne paraît pas non plus vous avoir reconnu.

— C'est étonnant.

— C'est étonnant.

Un matin, monsieur Anselme dit à Léon : — Il s'agit, maintenant, de gagner de l'argent; vous avez un beau talent; mon ami Kreutzer aura l'obligeance de vous donner toujours quelques leçons et quelques conseils. — Tout en vous perfectionnant, il faut vous faire entendre dans le monde et donner vous-même des leçons. En voici une que vous commencerez après-demain; on vous donnera dix francs par leçon. C'est un prix presque ridicule pour un jeune professeur; mais il n'en faut pas accepter à moins. Il y a très peu de connaisseurs, et le plus grand nombre n'estime la musique que selon ce qu'il la paie. Léon ne savait comment remercier monsieur Anselme; celui-ci dit : Vous ne me devez aucune reconnaissance; un de mes amis, homme fort riche, veut que son fils apprenne le violon. Il m'a demandé un bon professeur; je vous avais sous la main; il aurait fallu me déranger beaucoup pour ne pas vous rendre ce petit service; et d'ailleurs, je connais peu de talens qui me plaisent autant que le vôtre. — Pour moi, je pars pour l'Allemagne, et je ne reviendrai qu'au printemps. Ecrivez-moi quelquefois, et tenez-moi au courant de vos succès, car je suis sûr que vous réussirez. — Au revoir.

Léon était fort heureux; cette seule leçon remplaçait pour lui la pension que son oncle lui supprimait; il avait de quoi vivre, et il vivrait de son art, de son violon. Il se mit au travail avec toute l'ardeur que donne le succès. — L'ami de monsieur Anselme recevait du monde; Léon se fit entendre plusieurs fois, et fut très applaudi. — Il pensait à Rose, à Geneviève, à monsieur Chaumier.

Rose et Geneviève menaient toujours la même vie, dans les plaisirs et dans les fêtes; mais Geneviève ne goûtait que bien rarement le bonheur dont Rose s'enivrait. La persécution de Modeste, l'indifférence d'Albert venaient à chaque instant lui percer le cœur; elle ne voyait plus Léon; quelquefois elle lui écrivait et le tenait au courant de ce qui se passait à la maison. Léon voyait assez fréquemment Albert qui l'entraînait dans ses parties de plaisir. D'ailleurs, il ne tarda pas à se lier avec un grand nombre de jeunes artistes comme lui, qui, de même que les étudians, le jetaient dans une vie opposée à ses goûts et à ses habitudes. Il buvait avec eux, quoiqu'il n'aimât pas le vin, et il n'osait pas ne pas boire un peu plus que celui qui buvait le plus. Il cachait, avec un soin inimaginable, ses qualités précieuses, pour se parer, avec ostentation, de vices qu'il n'avait pas. Il serait devenu violet de honte s'il avait, par une seule expression, laissé voir ce qu'il y avait en lui de poésie, d'enthousiasme et d'élévation.

XXXV.

Monsieur Chaumier voulut recevoir à son tour. — Tous les jours de la semaine étaient pris par ses connaissances. Il ne restait que le dimanche qu'il se trouva forcé d'adopter. La première soirée du dimanche parut à Geneviève une sorte de sacrilége; c'était le jour de la famille, le jour depuis si longtemps consacré. Rodolphe de Redeuil se montra fort empressé auprès de Rose. Le lendemain matin, Modeste disait aux domestiques : — Ce serait un beau mariage pour notre demoiselle. On apporta une lettre de Léon : il ne parlait presque que de Rose. — Hier, disait-il, hier dimanche, quand vous vous êtes trouvés réunis autour de la table de famille, avez-vous pensé à moi en voyant ma place vide?

— Rose, dit Geneviève, c'est tout au plus si j'oserai lui répondre qu'il y avait bal ici, que nous avons dansé presque toute la nuit, et qu'il n'y a plus de dimanche. — Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle en finissant la lettre, il est malade.

— Malade! dit Rose, et il est seul!

— Seul, continua Geneviève, et il n'a personne pour le soigner.

— Ecoute, dit Rose, mon père ne le saura pas, allons le voir.

Geneviève embrassa Rose, et toutes deux mirent des châles et des chapeaux; — puis Rose demanda : — Et qui nous accompagnera?

— Ah! oui, qui nous accompagnera?

— Modeste fera des questions et des observations.

— Allons seules.

— L'oseras-tu?

— Oui.

— Je ne serai pas moins brave que toi.

Mais comme elles sortaient, tout émues et tremblantes, elles rencontrèrent monsieur Chaumier qui rentrait, et qui leur demanda où elles allaient.

— Nous allons voir Léon, dit Rose.

— Qui est malade, ajouta Geneviève.

— Comment! dit monsieur Chaumier, vous sortez seules, sans ma permission.

— Mais, papa, dit Rose, il est malade.

— N'importe, cela n'est pas convenable, ou plutôt cela ne me convient pas, rentrez.

Toutes deux obéirent sans parler; — Geneviève ouvrait la bouche, mais elle retint les paroles déjà sur ses lèvres. Monsieur Chaumier entra dans son appartement. Rose ôta son châle et son chapeau, Geneviève resta habillée. — Ecoute-moi, Rose, dit-elle; — Je n'obéirai pas à mon oncle, je ne laisserai pas mon frère malade, sans secours et sans consolations; je vais partir; je serai sans doute revenue pour l'heure du dîner; alors mon oncle ne s'apercevra de rien.

Rose craignait la colère de son père; cependant elle ne trouva pas une seule raison pour détourner Geneviève de son projet. — Va, Geneviève, dit-elle, et dis-lui que je voulais t'accompagner.

C'était la première fois de sa vie que Geneviève se trouvait ainsi seule dans les rues; aussi, sa frayeur était sans égale. Si elle n'osait marcher, elle eût osé bien moins encore monter dans une voiture. Vingt fois elle fut sur le point de revenir sur ses pas et de rentrer à la maison; mais la pensée de la maladie de Léon lui donnait un peu de courage et de force, et elle arriva près de lui toute rouge de fatigue et de honte. Léon fut si heureux, si reconnaissant! Il était seul dans sa petite chambre. Une vieille portière venait de temps en temps voir s'il n'avait besoin de rien et retournait à sa loge. Le médecin venait de sortir, et, après avoir fait une prescription, avait dit : — Il y aura peut-être un peu de fièvre et de délire ce soir et cette nuit. La prédiction du médecin commençait à s'accomplir; la fièvre se manifestait avec violence. — Cependant il tenait la main de Geneviève et lui faisait mille questions; — il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient vus! — Le ravissement de Léon fut au comble quand il sut que Rose avait voulu venir le voir. Plus heureux que sa sœur, il pouvait parler de celle qu'il aimait, et dire qu'il l'aimait. Geneviève s'était fait, de renfermer son secret dans son sein, une loi qu'elle n'eût pas transgressée même au prix de sa vie, et ce ne fut qu'après de longues circonlocutions qu'elle vint à dire : — Nous ne voyons presque pas Albert. Que fait-il? Tu le vois plus que nous...

Et elle hésita un quart d'heure avant d'oser dire : — Lors de son dernier voyage à Fontainebleau, il était amoureux; il gravait des O sur tous les arbres de la forêt.

— Ah! je sais, dit Léon, *Octavie*. — C'était madame Haraldsen; mais il y a longtemps qu'il n'y pense plus.

Il semblait à Geneviève que son frère lui enlevait une montagne de la poitrine. — Quoi! Albert n'était plus dominé par l'amour d'une autre! Albert pouvait l'aimer! Tout ce bonheur qu'elle avait rêvé et qu'elle avait cru perdu, elle pouvait le retrouver! Sa vie n'était donc pas, tout entière, vouée à la douleur!

Comme elle avait cessé de parler, Léon s'endormit, mais d'un sommeil agité et convulsif; il prononçait, en dormant, des paroles sans suite. Geneviève fit porter à Rose une lettre, dans laquelle elle lui disait que Léon était sérieusement malade, et qu'elle passerait la nuit auprès de lui. La nuit fut plus calme qu'on ne l'avait cru. Le matin, Geneviève partit comme Léon dormait encore. Rose n'était pas réveillée, mais quand elle entendit Geneviève, elle commença à lui faire une longue

série de questions. Geneviève était épuisée de fatigue et à demi morte de froid. — Eh bien, dit Rose, couche-toi avec moi, tu te réchaufferas, et nous pourrons causer.

Geneviève raconta à Rose la petite chambre de son frère, le désordre qui y régnait, et la vie pauvre à laquelle il semblait condamné. — Il prononçait souvent ton nom, dit-elle à Rose, — il t'aime. — Ma bonne petite Rose, au milieu de tout ce monde que nous voyons, ne l'oublie pas, il serait trop malheureux. Tu es toute sa vie! Rose répondit que tous les hommes qui s'offraient à ses yeux, loin de lui faire oublier Léon, ne faisaient que réveiller son souvenir, par une comparaison à son avantage.

— Je suis fâchée, dit Geneviève, que tu ne l'aies pas vu; il était si beau, pendant son sommeil, agité par la fièvre, quand il t'appelait! — Rose embrassa Geneviève et jura d'aimer Léon toute sa vie. — Ah! dit Geneviève, ma chère cousine...

— Appelle-moi ta sœur, dit Rose.

— Ah! oui, ma sœur, ma chère petite sœur, vous serez heureux. — Et Geneviève songea qu'il y avait encore, pour elle, un autre moyen d'être la sœur de Rose. Ce que lui avait dit Léon, de l'oubli où Albert avait mis madame Haraldsen, avait ranimé dans son cœur un espoir qu'elle avait cru si longtemps un rêve. Cependant elle n'osa en parler à Rose. — Toutes deux s'endormirent en parlant de Léon et dans les bras l'une de l'autre.

XXXVI.

Si le papier blanc n'était pas une des plus respectables choses qui soient au monde, et si je ne tenais à ménager ma bouteille d'encre dont j'ai bien des choses à tirer, — je ferais un ou deux volumes de ce qui se passa pendant l'année qui suivit cette conversation des deux cousines. — Nous croyons plus opportun de faire ici un entr'acte.

Je ne sais si vous avez quelquefois regardé une bouteille d'encre. — J'en ai acheté une, il y a un mois, et je l'ai versée tout entière, dans un vaste encrier. — Cela a tout l'air d'un petit océan noir.

Je vais d'abord en tirer deux volumes; — deux volumes font quatre cent vingt-huit mille lettres. — Ces quatre cent vingt-huit mille lettres sont évidemment dans mon encrier; mais à l'état de pêle-mêle et de confusion. — Il s'agit de les harponner et de les pêcher, l'une après l'autre, avec le bec pointu de ma plume, dans le susdit océan noir, et de les ranger en bon ordre sur des feuilles de papier blanc.

Il y a des momens — où, attachant mes yeux sur la surface noire de ce *Cocyte* (toujours mon encrier), je m'amuse d'abord à voir tout ce qui se réfléchit dans ce sombre miroir. — Mes vitraux y sont reflétés en papillons rouges, verts et jaunes, — puis, à mesure que je regarde, je finis par y voir des millions de petites lettres enchevêtrées, emmêlées les unes dans les autres, courant à droite, à gauche, s'évitant, se poursuivant, s'atteignant, formant des mots bizarres et inconnus, — se bousculant, se renversant, se combattant, se dévorant, et, par leur union, racontant des histoires si singulières, si saugrenues, si vraies, que je ne sais si j'oserai vous les raconter, et si je ne rejetterai pas à la mer les lettres qui les composent, quand elles tomberont sous la pointe de mon harpon. Il y a des momens où il s'élève un bouillonnement, où il se fait des orages d'encre qui m'intimident et font que je suspends ma pêche, et me repose sur les rives de l'encrier. — Mais aujourd'hui *la matinée est belle*, comme disent les barcarolles. (— O Parisiens, mes amis, comme on se moque de vous avec les barcarolles! Je les ai toutes chantées à la mer, — et toutes y sont parfaitement ridicules. — O musiciens, mes autres amis, ou plutôt mes ennemis, — qui vous faites une idée de la mer d'après votre carafe et votre cuvette, — et qui pensez que l'Océan n'est qu'une exagération du grand bassin des Tuileries.)

La matinée est belle, nous avons encore trois plumes taillées par de jolies mains. — *Pêcheur, parle bas.*

XXXVII.

Un an après, — voici dans quelle situation nous retrouvons nos personnages. Geneviève avait reçu la défense formelle de revoir son frère; — elle n'avait pas cru devoir s'y soumettre et était allée demeurer avec lui. — Léon, dont la réputation commençait à s'étendre, gagnait passablement d'argent. — Il avait loué un petit logement dans la rue Saint-Honoré. Son talent le faisait fort rechercher dans le monde, — et il arriva ce qu'il avait prévu, c'est qu'au milieu des applaudissemens qu'il excitait, son oncle ne fut pas fâché quelquefois de dire: — Ce jeune homme est mon neveu. — Léon, d'autre part, ne manquait jamais de le saluer respectueusement quand ils se rencontraient dans quelque salon, et, quoiqu'il ne parlât pas à Rose, ses regards savaient bien lui dire: — *A toi, Rose, ces applaudissemens!* — et Rose le comprenait si bien, qu'elle rougissait des éloges qu'on donnait à son cousin.

Une fois que monsieur Chaumier eut dit: — Ce jeune homme est mon neveu, il fut assez embarrassé de répondre à une question toute naturelle que cette confidence lui attira: — D'où vient qu'on ne le rencontre jamais chez vous, le dimanche? — Il n'y avait pas moyen de dire: — Parce que je l'ai renvoyé, et je l'ai renvoyé parce qu'il voulait être musicien, et acquérir le talent que vous applaudissez, et dont je ne puis moi-même m'empêcher d'être un peu fier. — Il fit donc un jour signe à Léon de s'approcher de lui, — et lui dit: — Léon, mon neveu, à tout péché miséricorde. Je n'ai pas, en voulant punir une petite outrecuidance de jeunesse, prétendu exiler, à tout jamais, les enfans de ma sœur. Rose et Albert, — quand nous voyons Albert, — parlent de vous deux, tous les dimanches; et il y a, à la table, deux places vides ce jour-là, qui sont désagréables à l'œil. — Viens donc, dimanche prochain, avec ta sœur, et oublions nos petits différends.

Rose, par un mouvement involontaire, se jeta au cou de son père, et l'embrassa pour le remercier de cette pensée, dont il n'avait fait confidence à personne. — Léon remercia monsieur Chaumier de la voix, et Rose du regard et du cœur. De ce jour, Geneviève et Léon dînèrent tous les dimanches chez leur oncle.

Albert — avait acheté une étude d'avoué, dont il laissait le soin à un maître-clerc, — et il continuait à suivre toutes les fantaisies de son imagination.

Monsieur Anselme avait écrit à Léon deux lettres, auxquelles celui-ci n'avait pas songé à répondre.

Madame Modeste Roland n'avait pas vu sans chagrin le retour, dans la maison, de Léon et de Geneviève; mais elle avait soin de les traiter parfaitement en étrangers et en inférieurs.

XXXVIII.

Le logis de Léon et de Geneviève était d'une simplicité bien au-dessous des habitudes de leur enfance, quoique, cependant, la maison de Fontainebleau n'eût rien de somptueux ni de magnifique. Il se composait de quatre petites pièces. — Les meubles, peu nombreux, étaient en noyer. Quand Geneviève était venue partager la bonne et la mauvaise fortune de son frère, Léon voulait la loger plus richement. Mais Geneviève, après un examen sérieux de ses affaires, s'aperçut que s'il gagnait suffisamment d'argent pendant l'hiver, il lui fallait presque entièrement chômer pendant l'été, parce que tous ses élèves étaient à la campagne; et un point sur lequel ils étaient tous deux parfaitement d'accord, c'était que, pour rien au monde, ils n'auraient recours à monsieur Chaumier. Geneviève, avec le secours d'une vieille femme qui venait chaque jour pendant deux heures, tenait le petit ménage dans une propreté ravissante, et faisait elle-même la cuisine, cuisine d'autant moins compliquée, que Léon ne dînait presque jamais à la maison. Léon suppliait sa sœur de ne pas se fatiguer, et surtout de ne pas s'occuper de soins auxquels elle était restée étrangère toute sa vie; mais Geneviève prenait

les prétextes les plus ingénieux pour ne pas changer de conduite. — Albert venait quelquefois les voir; mais, quoique Geneviève épiât tous ses regards, tous ses mouvemens, il était difficile d'y trouver le moindre symptôme d'amour. Il ne manquait jamais, en entrant, de baiser le front de sa cousine, et de lui parler d'un ton affectueux; mais elle finissait toujours par voir que le sujet de sa visite était une commission pour Léon, qu'il lui laissait en partant, quand il la trouvait seule; ou, quand Léon était à la maison, il ne faisait qu'entrouvrir la porte de la chambre de Geneviève, en entrant et en sortant, et lui disait bonjour, sans entrer ni s'arrêter un seul instant.—Geneviève gardait toujours, de ces visites, un profond sentiment de tristesse; cependant son seul désir était de les voir se renouveler, et son cœur battait de la plus douce émotion, lorsqu'elle reconnaissait la façon de sonner à la porte d'Albert.—En vain Léon la pressait de lui dire la cause de son chagrin; elle niait avoir la moindre peine. Léon s'efforçait de lui procurer quelques distractions; il la conduisait au spectacle, et était le plus heureux des hommes, quand il pouvait amener un sourire sur les lèvres de sa sœur. — Mais quelquefois, sans le savoir, il était la cause de la tristesse de Geneviève. Par l'habitude de ne lui rien cacher, il lui rapportait imprudemment ce qu'Albert venait lui dire sur ses amours bien passagères, qui avaient toujours un caractère d'exagération romanesque et fantastique, qui amusait Léon, et le portait à en faire à sa sœur des récits qu'il croyait extrêment propres à l'égayer. Geneviève cachait avec le plus grand soin ses impressions à son frère; tout ce qu'elle accordait au bonheur qu'elle ressentait à s'occuper d'Albert, tout haut, c'était de parler beaucoup de Rose. En parlant de Rose, elle parlait naturellement de la maison de monsieur Chaumier, où il n'y avait pas un meuble dont le souvenir ne la fît tressaillir. — Souvent aussi ils s'entretenaient de Fontainebleau. Quelquefois, après de longs efforts et une cruelle hésitation, elle faisait à Léon une question sur Albert; mais elle avait soin de le faire d'un ton de légèreté et d'indifférence. — Comment vont les amours d'Albert? disait-elle,—et ces deux mots, *Albert* et *amours*, lui déchiraient le cœur et les lèvres.—Et Léon avait presque toujours quelque nouvelle bouffonnerie à lui raconter, et Geneviève souriait.

Un dimanche, il se trouva que tout allait mal. — Le lait monta, le matin, et s'en alla par dessus la casserole. — Léon raconta à sa sœur qu'Albert était amoureux d'une actrice, et que, pour le moment, il ne s'occupait pas d'autre chose.— Ils partirent vers trois heures pour aller chez monsieur Chaumier. — Modeste ouvrit et dit : — Il n'y a personne.

— Comment personne? dit Léon.

— N'est-ce pas aujourd'hui dimanche? ajouta Geneviève.

— C'est dimanche, répondit Modeste, je n'ai pas l'intention de le nier.—Mais monsieur Albert n'a pas paru ici depuis dimanche dernier, et monsieur et mademoiselle dînent en ville et passent la soirée dehors.

La toilette exorbitante de Modeste accusait une intention de sortir et venait à l'appui de son témoignage. Le frère et la sœur se regardèrent interdits; l'espoir qui les avait soutenus toute la semaine était évanoui, et cette déception leur donnait déjà des doutes sur le dimanche suivant. Geneviève pouvait à peine se soutenir; elle se dit fatiguée et entra pour s'asseoir un instant. Léon rôda dans la maison et s'arrêta dans la chambre de Rose; il y trouva les vêtemens qu'elle avait quittés le matin et les couvrit de baisers.—Il y avait des épingles sur une pelotte; il les ôta et les piqua de manière à former son nom,—Léon.

Cependant, Modeste donnait le dernier coup d'œil à sa parure; elle mettait son bonnet à rubans effrénés rouges et jaunes. — Geneviève se leva la première, chercha Léon et lui dit : Veux-tu partir? — Léon se leva, baisa encore la robe de sa cousine, et dit : Partons, — et il restait. Geneviève le prit par la main et l'emmena. Modeste eut le plus grand soin de passer sous silence les regrets que Rose l'avait chargée d'exprimer à ses cousins. Léon et Geneviève s'en allèrent tristes et retournèrent chez eux sans se parler. — Geneviève ralluma le feu et servit sur la table un reste du dîner de la veille. Léon dit qu'il était triste, Geneviève qu'elle avait mal à la tête, tous deux qu'ils n'avaient pas faim, et ils ne mangèrent pas: Puis ils parlèrent de Rose. Geneviève lui trouva mille excuses, et devina sans peine que probablement Modeste s'était acquittée de la commission de ses maîtres avec de certaines restrictions. — Elle parla à Léon de la méchanceté de Modeste et de tout ce qu'elle avait eu à en souffrir. — Pauvre petite sœur! dit Léon.

— Aussi, mon cher Léon, je suis bien heureuse de te devoir le bonheur de n'y être plus exposée.

— Ainsi, chère sœur, dit Léon, tu n'es pas trop malheureuse de la vie médiocre que tu partages avec moi?

— Moi, mon bon Léon, dit Geneviève, je t'en remercie tous les soirs, en faisant ma prière, et je prie Dieu de t'en récompenser.

— Ah! dit Léon, il n'en est pas moins vrai que tu es maintenant privée des plaisirs du monde, des soirées et des bals; car, malgré l'accueil que l'on me fait dans les maisons où je vais, il ne peut m'échapper que je conserve toujours l'infériorité de l'homme payé. C'est mon violon que l'on invite, et s'il ne fallait quelqu'un pour l'apporter et promener l'archet dessus, on ne penserait pas à moi. C'est là quelque chose que je me cache le plus possible à moi même; et quand cela devient trop évident, je sors des maisons en jurant de n'y plus retourner. Mais ce serait m'aliéner mes écoliers et la nécessité l'emporte. Et puis, quelquefois, je leur arrache des applaudissemens de bonne foi, et j'oublie.—Aucun cependant ne songe à inviter ma sœur; je serais si heureux et si fier de te conduire avec moi.

Geneviève répondit qu'elle ne regrettait en rien ces plaisirs. Geneviève mentait. Quand son frère partait le soir pour quelque fête, elle sentait son pauvre cœur se serrer, mais elle n'aurait voulu, pour rien au monde, chagriner Léon.

A ce moment, on frappa à la porte, et comme la clef y était restée, un homme entra qui demanda à *son voisin* la permission d'allumer sa bougie. — C'était monsieur Anselme avec son même vieux chapeau et son même habit marron.

XXXIX.

— Je pourrais, dit monsieur Anselme, paraître surpris de vous voir avec une dame, feindre de me retirer discrètement et vous faire dire que mademoiselle est votre sœur. Mais je l'ai déjà vue et je la reconnais parfaitement. — Il prit une chaise et se mit au coin de la cheminée vis-à-vis de Geneviève. Léon était au milieu. — Il fut quelque temps à regarder silencieusement le frère et la sœur, puis, il se décida à dire: — Je suis allé, à mon retour, à notre ancien logement. On m'a donné votre nouvelle adresse, que je vous remercie d'avoir pensé à laisser pour moi. Je suis venu ici et je ne vous ai pas trouvés. Il y a un petit logement à louer dans la maison, au-dessus de vous; je l'ai pris et nous sommes encore voisins. Et comment se fait-il que vous soyez ainsi réunis?

Léon éprouva quelque embarras à répondre devant sa sœur à cette question qui lui faisait, à lui-même, voir pour la première fois à quel degré de confidence il s'était laissé entraîner par monsieur Anselme. Mais Geneviève répondit : — Nous sommes bien plus heureux maintenant.

— Ma jolie demoiselle, dit monsieur Anselme, je vous remercie infiniment de m'avoir fait entendre votre voix, qui est douce et veloutée. Ne vous étonnez pas trop de mes questions. J'aime beaucoup votre frère qui a un bon cœur et un beau talent, et je vous aime aussi beaucoup, parce que vous êtes une belle, une bonne et noble fille, et par une foule d'autres raisons qu'il serait trop long de vous détailler. Toujours est-il que je suis enchanté de vous voir avec lui.

Et monsieur Anselme ne se lassait pas de contempler Geneviève. Il voulait voir la couleur de ses cheveux — et la forme de sa main; puis, il la priait de parler, quand même elle n'aurait rien à dire, seulement pour entendre sa voix. Pendant ce temps, Léon lui racontait un peu le passé et le présent, et beaucoup l'avenir. Il parlait de ses projets et de ses espérances.

— Et Rose? demanda monsieur Anselme.

— Vous connaissez Rose? dit Geneviève.

— Oui, certes, et je l'aime beaucoup, quoique je l'aime moins que vous.

— Rose! dit Léon, Rose m'oublie.

— Rose ne t'oublie pas, interrompit Geneviève. Mais, voyez-vous, monsieur, ne nous parlez pas aujourd'hui de la maison de mon oncle; nous serions injustes. Nous sommes tout tristes d'une sorte de quiproquo par lequel, aujourd'hui dimanche, jour consacré à la réunion de la famille, nous ne les avons pas vus.

Et Geneviève s'arrêta tout-à-coup, et se sentit rougir d'une pensée qui venait de traverser son cœur: elle craignait que le vieillard, qui connaissait si bien tout le monde, ne s'avisât de parler d'*Albert*.

— En effet, dit monsieur Anselme, je trouve Léon morose et abattu.

Il prit la main de Léon et celle de Geneviève, et dit: — Mes bons amis, à peine au commencement de la vie, ne vous laissez pas décourager par les premières épreuves.

— Je sais un exemple de ce que peuvent la résignation et le courage. — Un de mes amis, déjà avancé dans son âge mûr, a vu s'évanouir dans ses mains et s'échapper, comme de l'eau à travers ses doigts, tout le bonheur qu'il avait laborieusement amassé et caché, comme un avare, pour le reste de sa vie. — Il s'est trouvé un matin, seul et non seulement sans affections, mais rempli de haine pour ce qui avait été les objets de ses affections.

— Il est parti, sans argent, sans but, sans espoir. — Eh bien! en quelques années, il était riche et considéré, ministre et ami d'un souverain étranger, accablé d'honneurs et de dignités; et le ciel, non moins prodigue de biens qu'il l'avait été de maux, lui a rendu les objets de sa plus vive et de sa plus heureuse tendresse. — Mais vous êtes tristes ce soir; il faut vous distraire. J'ai par hasard, dans ma poche, des billets pour l'Opéra.

Et il chercha dans la poche de côté de son vieil habit.

— Une loge, ma foi! Si vous voulez, nous allons y aller tous les trois.

Geneviève s'habilla: elle était charmante. — Dans les soirées où elle était allée jusque-là avec Rose, son deuil s'était opposé à une toilette réelle.

Quand elle fut prête, malgré la nuit, monsieur Anselme semblait fier de donner le bras à sa jolie voisine. Il l'avertissait du moindre obstacle qui pouvait arrêter ou choquer ses petits pieds; il lui choisissait le meilleur chemin. Le soir, on se sépara sur le carré du logement qu'habitaient Léon et Geneviève, et monsieur Anselme monta au-dessus.

Le lendemain, on reçut une lettre de Rose; elle était bien fâchée de l'incident qui l'avait empêchée de voir ses cousins. Elle avait trouvé le nom de Léon sur sa pelotte. Cette pelotte était un ouvrage fait par elle; elle l'envoyait à Léon. Elle avait déplacé les épingles, et avait formé, en les piquant autrement, les premières lettres de son nom et du nom de Léon. Léon fut bien heureux de cet envoi; — car c'est de semblables bagatelles que sont formés les plus grands bonheurs de la vie. Si quelqu'un eût pu voir le trésor de Geneviève, trésor caché plus soigneusement que celui d'aucun avare, — trésor qu'elle contemplait quand elle était seule, — on y aurait vu:

Une rose sèche donnée par Albert;

Une branche du bouleau sur lequel il avait gravé un O dans la forêt;

Une lettre autographe dudit, lettre précieuse et contenant ces mots: « Ma chère cousine, envoie-moi, par le rustre porteur de ce billet, mes gants que j'ai oubliés. Je ne veux pas rentrer à la maison pour que mon père ne me demande pas où je vais. »

Un ruban donné par le même;

Une douzaine de fleurs également séchées, mais à chacune desquelles la mémoire d'une femme, toujours si exacte pour les dates, rattachait un jour, une heure, un souvenir;

Les gants que portait Geneviève un jour qu'elle dansait avec Albert.

XL.

Que la stupidité, — bon Dieu! — est donc une chose contagieuse! J'en ai laissé échapper un des plus graves symptômes dans le chapitre précédent, mais un symptôme d'une stupidité toute particulière, — précisément de celle dont je me croyais le plus à l'abri.

En parlant des souvenirs et des milles circonstances d'un amour véritable, j'ai dit: « C'est de semblables *bagatelles* que sont formés les plus grands bonheurs de la vie. »

Bagatelles!

Et où sont donc les choses sérieuses?

Et où sont donc les grandes choses?

O hommes sérieux! voyons un peu ce que vous faites, voyons ce qui vous donne le droit de sourire en parlant d'un jeune homme amoureux, et de dire avec un air d'incontestable supériorité: « Cela se passera. »

Hélas! ô hommes sérieux, ce qui ne se passera pas, c'est votre abrutissement, c'est votre impuissance, ce sont les nombreuses infirmités que vous prenez pour autant de vertus!

O hommes sérieux, — vous sacrifiez votre vie, votre paresse, vos amours, — pour un jour avoir le droit d'attacher d'un nœud, à la boutonnière de votre habit, un ruban d'un certain rouge. — Arrivés à ce succès, vous recommencez de nouveaux et de plus grands efforts. Il ne faut pas s'arrêter en si bean chemin. Quel bonheur, en effet, si vous aviez le droit, dût-il vous en coûter un bras ou une jambe, — ou dix amis! — quel bonheur si vous pouviez faire une rosette à votre ruban! On n'épargne pour cela ni soins, ni travaux, ni sacrifices, et un jour vous obtenez cette flatteuse récompense. — Une rosette, grand Dieu! quelle supériorité cela vous donne sur ceux qui n'ont qu'un nœud! — On se rappelle cependant avec quelque plaisir le moment où on n'avait qu'un nœud, le moment où, si vous aviez eu l'audace de nouer votre cordon d'une rosette, la gendarmerie, la garde nationale, l'armée entière eussent été occupées à punir votre forfait. On se dit: — Et moi aussi cependant, il y a eu un temps où je n'avais qu'un nœud! — Mais ce qui est encore plus loin de vous, ce que vous n'osez pas espérer, ce que vous placez au nombre des désirs ridicules, à l'égal de l'envie qu'aurait une femme d'un bracelet d'étoiles, — c'est.. je n'ose le dire... c'est... ô comble de bonheur! ô gloire! ô grandeur! — c'est de nouer le cordon autour du col. — Eh bien! si vous êtes un homme heureux, si les circonstances vous servent, si vous n'êtes pas trop scrupuleux sur certains points, un jour, quand vous êtes vieux, quand vos cheveux sont blancs, il vous arrive, ce bonheur inespéré. Vos yeux laissent échapper des larmes de joie, et vous mourez en disant: — O mon Dieu! peut-on penser qu'il y a des hommes assez aimés du ciel pour porter le ruban en bandoulière de droite à gauche!

Et cela, ô hommes graves et sérieux! — tandis que les jeunes filles se couvrent à leur gré de rubans de toutes les couleurs, en nœuds, en rosettes, en ceintures. — Voilà des rubans sérieux, voilà une affaire véritablement grave, car cela rend jolie.

O hommes sérieux! il en est trois ou quatre qui m'ont dit parfois: — Quand ferez-vous quelque chose de sérieux? — Est-ce donc ce que vous faites qu'il me faut faire? Hélas! si je ris un peu, si j'ai encore quelques accès de cette belle gaîté si franche de la première jeunesse, si je me roule encore sur mon tapis, dans des éclats de rire convulsifs, c'est à vous que je les dois, ô hommes sérieux! objets de mon éternelle reconnaissance; c'est à vos graves soucis, à vos préoccupations, à vos actes, à votre importance. O hommes sérieux! — ô les plus bouffons, les plus exhilarans des êtres créés! — vous qui possédez seuls le vrai comique, ce comique si vainement cherché au théâtre, le comique froid, le comique sérieux!

Vraiment! vous ne trouvez pas ma vie bien sérieuse? Et que trouvez vous de plus sérieux et de plus important que ce que je fais? — Je vois tous les jours se lever et se coucher le soleil; — je regarde mes fleurs; je vais voir si cette rose que j'ai baptisée, à laquelle j'ai donné le nom de C... S..., a ou.

vert ses pétales d'un si beau jaune; je respire le parfum de mes résédas; — je trouve et je mets à mort le ver qui rongeait mon dahlia, le dahlia violet auquel les jardiniers de Paris ont donné mon nom : — je dis bonjour à chacune de mes fleurs; — je joue avec mon chien; — je vais errer sur la rivière entre des rives vertes, sous des saules; je laisse aller mon imagination aux poétiques rêveries du soir, quand, sur le ciel orangé, au déclin du jour, les peupliers découpent leur feuillage noir; — ou l'hiver, — avec un ami, au coin de mon feu, étendus tous deux sur des coussins, fumant de l'aloës dans de longues pipes de cerisier, — nous parlons du passé, — nous égrenons nos souvenirs comme un beau collier de perles, — nous parlons de notre pauvreté et de nos folles joies, et nous rions comme personne ne rit; — je lui parle d'une pensée qui a rempli ma vie, — et je lui raconte un mot, un regard; — . . . .
. . . .
et mon visage reprend le feu et la jeunesse de ce temps-là.

Ou, dans mon canot, je glisse sur la mer, et j'oublie les heures.

O messieurs les graves, messieurs les habiles, messieurs les forts! — que savez-vous de plus sérieux que tout cela? — Laquelle de ces occupations supposez-vous que je consentirais à remplacer par quelqu'une des vôtres?

Hommes sérieux, — gardez vos polichinelles, vos toupies et vos soldats de plomb, — et ne méprisez pas les soldats de plomb, les toupies et les polichinelles des enfans, qui veulent bien ne pas mépriser les vôtres, — peut-être parce qu'ils ne les connaissent pas.

XLI.

LA QUATRIÈME COLONNE D'UN LIT.

Albert vint un matin, Geneviève était seule. Il s'assit près d'elle, et lui dit : — Je suis enchanté de te trouver seule, parce que j'ai à causer avec toi. — Jusqu'ici j'ai logé en garçon et en étudiant; il faut, pour des raisons que tu ne tarderas pas à savoir, que je meuble convenablement mon logis, et j'ai besoin pour cela des conseils d'une femme : c'est toi que j'ai choisie pour guider mon inexpérience et mon hésitation. Je n'ai plus à meubler que ma chambre à coucher, et je veux la meubler en vieux meubles de bois sculpté. Si cela ne t'ennuie pas trop, nous allons courir les boutiques ensemble. Au moment où Albert avait dit : « *Pour des raisons que tu ne tarderas pas à savoir,* » Geneviève avait ouvert la bouche pour lui dire : — *Est-ce que tu vas te marier?* mais elle passa toute la journée dans mille et mille hésitations, retournant la phrase en tous sens, puis cherchant l'occasion de la placer, de telle sorte que le soir, quand Albert l'eut ramenée chez elle, elle n'avait encore pu prendre sur elle de la prononcer.

Le lendemain Albert revint de bonne heure; il avait fait une découverte qui le désolait, et il venait prier Geneviève de l'aider à réparer son malheur. Entre les meubles qu'il avait achetés, il y avait un lit d'une grande beauté, couvert de riches sculptures, avec des amours aux quatre coins, et toute sorte d'ornemens précieusement exécutés.

Quand, le lit transporté chez lui, Albert avait fait rejoindre les divers morceaux du lit, il avait été fort surpris de voir que, sur les quatre colonnes torses qui devaient soutenir le baldaquin, il y en avait une de moins.

Ils retournèrent ensemble chez le marchand. Geneviève était heureuse et fière de donner ainsi le bras à Albert; et quoiqu'elle eût besoin à chaque instant de se répéter : — Il ne m'aime pas, ce n'est pas moi qui serai sa femme, elle ne tardait pas à se laisser entraîner de nouveau à de charmantes rêveries. — Évidemment les passans devaient les prendre pour le mari et la femme; les marchands chez lesquels ils entraient montraient par leurs paroles qu'ils partageaient cette idée; et lorsque *madame Poirier*, célèbre marchande de la rue de Seine, dit : — Madame, voulez-vous vous asseoir, pendant que je vais chercher avec monsieur votre mari ce qu'il me demande, — Geneviève devint toute rouge, et saisit la première occasion pour appeler Albert son cousin. Ils sortirent de la boutique sans avoir trouvé ce qu'ils cherchaient. Chère petite cousine, dit Albert, tu t'es défendue d'être ma femme d'une manière bien offensante. Geneviève cherchait une réponse, mais Albert parla d'autre chose, et Geneviève laissa parler son cœur, qui lui disait à elle-même tout bas : — Grand Dieu! me défendre d'être sa femme! — un bonheur pour lequel je donnerais mon bonheur dans le ciel! le plus haut point où se soient jamais élevés les rêves de mon orgueil! — Et elle se représentait les moindres détails de ce bonheur : rester avec lui, sortir avec lui, être à lui, porter son nom; l'entourer de soins assidus, lui consacrer sa vie entière; aimer, élever des enfans qui seraient à lui. Et penser que ce bonheur-là n'était pas au-dessus de l'humanité? Léon aime bien Rose, Albert aurait bien pu aimer sa cousine.

Albert retourna chez le marchand qui lui avait vendu le lit, et à force de questions, il finit par apprendre que le lit avait été acheté en Bretagne, à Saint-Brieuc. — Parbleu! dit Albert, je n'irai pas en Bretagne chercher la quatrième colonne de mon lit. — Trois jours après, Léon reçut une lettre d'Albert.

XLII.

Voici mon histoire, mon cher Léon. — Je suis amoureux d'Éléonore. Tu me demanderas ce que c'est qu'Éléonore. — Éléonore, c'est madame de Blinval, — c'est madame Florval, — c'est madame trois étoiles. — Mais c'est surtout une belle et charmante fille, qui a les plus jolis pieds et les plus jolies mains du monde, qui a des yeux, des cheveux, des dents, comme a des dents, des cheveux et des yeux la femme que l'on aime. C'est une sorte d'histrionne et de funambule, qui ravit chaque soir les quinze cents spectateurs d'un théâtre des boulevards. — Si je m'étais décidé tout de suite à m'en passer la fantaisie, la chose a été si facile pour beaucoup d'autres qu'elle n'aurait pas probablement été impossible pour moi. — Mais je me suis laissé y penser si souvent, si longtemps, sans commencer l'attaque, que les symptômes sont arrivés à une haute gravité; la maladie a pris un caractère bizarre que j'ai peine à comprendre moi-même, et que je vais tâcher de t'expliquer, ne fût-ce que pour me l'expliquer un peu.

La première fois que j'ai vu la beauté en question, elle jouait je ne sais quel rôle, dans je ne sais quelle pièce, de je ne sais quel auteur; — toujours est il qu'elle avait une robe de brocatelle orange et noire, que ses cheveux descendaient sur ses joues en nattes arrondies, et qu'elle s'appelait Berthe. — La décoration représentait une vieille chambre tapissée de cuir doré et meublée de bahuts sculptés, de tables à pieds tors, avec des portières de damas vert. Ce tableau, je ne sais comment, est resté dans ma tête et s'y est gravé avec une incroyable fidélité, jusqu'au moment où j'ai découvert un matin que rien au monde ne m'intéressait, excepté elle; — que tout m'ennuyait mortellement à l'exception d'Éléonore. — Mais ce que j'aimais, ce n'était ni Éléonore, ni madame de Blinval, ni madame trois étoiles : c'était Berthe, Berthe avec les cheveux nattés, la robe de brocatelle orange et noire; — Berthe dans la vieille salle avec le cuir doré et les portières vertes et les meubles sculptés. — Tout cela lui allait si bien, ou me paraissait lui aller si bien, que, dans tout autre costume, elle me paraissait déguisée, surtout dans le costume qu'elle porte à la ville, et qui est le costume de tout le monde. Si mes yeux ou mon imagination me représentent Berthe avec les cheveux frisés ou en bandeau, je ne l'aime pas, — je ne l'aimerais pas si sa robe était bleue ou rouge; — je ne l'aimerais pas si je la voyais assise sur un fauteuil d'acajou; — quand on parle d'elle et qu'on l'appelle Éléonore, je ne l'aime pas.

C'est pour moi un rêve qui ne peut se modifier et se représente toujours invariablement avec les mêmes détails. J'ai d'abord trouvé ma fantaisie presque aussi ridicule que tu la trouves en ce moment; puis je m'y suis accoutumé, et, à te parler franchement, je suis bien près aujourd'hui de la trouver raisonnable; toujours est-il que j'y cède, et que je m'oc-

cupe de préparer le cadre de ladite fantaisie. Geneviève t'a peut-être dit qu'elle était venue avec moi acheter le mobilier et le cuir doré et les portières vertes. — Si les portières n'étaient pas vertes, je ne donnerais pas un petit écu d'Éléonore. — Si Geneviève t'a parlé de nos excursions, elle a dû te parler aussi de mon désappointement : j'ai acheté un lit magnifique auquel il manque une colonne ; or, ces colonnes sont tellement belles, que je n'ai pu nulle part en trouver une semblable. Je me suis déterminé à aller la chercher en Bretagne. J'ai confié le soin de mon étude à mon premier clerc, qui est beaucoup plus fort que moi, et qui la conduit quand je suis à Paris tout autant que dans mon absence.—Quand tu recevras cette lettre, je serai parti. Prie Geneviève de me trouver de la brocatelle orange et noire.

ALBERT CHALMIER.

XLIII.

Léon dit à Geneviève : — Voici une lettre qui t'amusera. Et il lui donna la lettre d'Albert.

Elle la lut, — et sentit ses yeux tout brûlans de larmes prêtes à s'échapper. Ce qu'il y a de plus charmant dans la lettre et dans la conduite d'Albert, dit Léon, c'est que, pendant qu'il voyage à la recherche de la quatrième colonne de son lit, la belle vient d'agréer les vœux d'un autre amant. — Geneviève faisait semblant de relire la lettre, et n'osait relever son visage penché sur le papier, dans la crainte que Léon ne s'aperçût du trouble qui s'était emparé d'elle.

Heureusement, monsieur Anselme entra. — Je viens, dit-il, vous proposer une partie de promenade. Je suis chargé des affaires de monsieur le baron d'Arnberg : c'est un riche seigneur allemand qui veut fixer son séjour à Paris ; je fais, sur les plans qu'il m'a confiés, construire pour lui une maison dans les Champs-Élysées. — Monsieur d'Arnberg m'a donné des instructions précises sur les points importans ; mais il s'en rapporte à moi pour les détails. La maison est à peu près terminée ; il s'agit de la décorer et de planter le jardin. Monsieur d'Arnberg a un fils et une fille qu'il chérit. Il faudrait préparer leur logement à tous deux ; mais je suis vieux et je ne me rappelle plus guère ce qui plaît à un jeune homme. D'autre part, j'ignore entièrement les goûts d'une fille : il faut donc que vous m'aidiez dans mon entreprise, et que vous me donniez des conseils. Nous déjeunerons dans les Champs-Élysées, et nous irons visiter la future habitation du baron.

La maison s'ouvrait par une grille sur les Champs-Élysées. A droite de la grille était le logement du portier et les remises ; à gauche s'étendaient les écuries. Par une avenue plantée d'arbres, on arrivait à la maison, à laquelle on montait par un perron à grille dorée. Les appartemens étaient vastes et élevés ; quoiqu'ils ne fussent pas encore tendus, les riches sculptures des cheminées de marbre, les glaces énormes que l'on enchâssait dans les panneaux, donnaient déjà l'idée du luxe que l'on y voulait mettre. — Derrière la maison, par un autre perron, on descendait dans un immense jardin déjà plein de vieux gros arbres, et encombré de jardiniers qui attendaient l'arrivée et les ordres de monsieur Anselme. — Après s'être promenés partout, Geneviève et Léon commencèrent à donner leur avis. Il fut décidé que le salon de réception serait or et blanc ; qu'il y aurait un autre salon plus petit cramoisi et or. Mais ce fut pour l'appartement de mademoiselle d'Arnberg que Geneviève se livra à ses fantaisies. — Monsieur d'Arnberg est-il riche ? demanda-t-elle. — Très riche, répondit monsieur Anselme.

— En ce cas, on peut lui faire dépenser de l'argent pour sa fille.

— Il la chérit, ajouta monsieur Anselme.

— Très bien. — Alors commençons. — L'appartement de mademoiselle d'Arnberg se compose de six pièces. — C'est bien grand.

— Mais, dit monsieur Anselme, monsieur d'Arnberg veut qu'elle reste chez lui quand elle sera mariée.

— C'est égal, il y en a trois qui sont séparées ; ne nous occupons pas du mari. — La première pièce sera un petit salon bleu et or ; — la seconde, la chambre à coucher, sera tendue de soie bleue, avec de la mousseline blanche par-dessus la soie. — La dernière pièce sera la salle de bain ; elle sera, à hauteur d'appui, revêtue de marbre blanc ; il y aura une baignoire de marbre blanc et des consoles pareilles.

Mais c'est surtout le mobilier que je me propose de choisir. Il y a une foule de riens qui ruineront votre baron et qui enchanteront sa fille.

— Vous pourrez, dit monsieur Anselme, tout régler sur ce point ; j'ai à ce sujet des pouvoirs illimités ; le baron paie, non sans compter, mais sans hésiter.

On passa à l'appartement du fils du baron. Léon ordonna un cabinet tout revêtu de bois de chêne, avec des meubles de bois sculpté et de grandes bibliothèques, et un salon entouré de moelleux divans, et une petite salle d'armes.

Vint le tour du jardin. Ce fut le sujet de graves discussions, mais on finit par tomber d'accord. On en fit un vaste jardin anglais, avec de grandes pelouses vertes entourées de fleurs. — Ce sera, dit Geneviève, comme un châle de cachemire vert-émir, avec ses bordures de palmes harmonieusement bariolées. — Au milieu d'une des pelouses était une pièce d'eau irrégulière, qui s'échappait en un petit ruisseau traversant la partie boisée et touffue du jardin. Dans certaines parties de l'ordonnance, il y eut un peu de souvenirs de Fontainebleau, si cher au frère et à la sœur.

Monsieur d'Arnberg a donc des chevaux ? demanda Léon.

— Oui, et d'assez beaux, qu'il amènera avec lui ; seulement il faudra que nous en achetions un pour le jeune homme.

— Oh ! dit Léon, nous lui achèterons un cheval gris de fer, avec la crinière et les jambes noires.

On avait passé ainsi une partie de la journée. Comme ils sortaient de la maison, ils virent les Champs-Élysées remplis de voitures et de cavalcades. Le frère et la sœur ne purent se défendre d'un sentiment de tristesse en voyant ces magnificences, en se rappelant toutes celles qu'ils venaient d'ordonner, et en songeant à la médiocrité de leur existence. Ils furent quelque temps sans parler. Geneviève, la première, rompit le silence, et dit, répondant à la pensée de son frère : — Nous avons toujours le soleil et la douce paix, et notre tendre amitié.

— Oh ! dit Léon, c'est pour toi que je voudrais être riche, pour toi si jolie, et qui aurais tant de succès au milieu du monde dont notre pauvreté nous éloigne !

Le frère et la sœur avaient parlé à voix basse ; je ne sais si monsieur Anselme les entendit, mais il essuya ses yeux avec la manche de son habit marron.

En descendant les Champs-Élysées, Geneviève aperçut un jeune homme proprement vêtu, quoique ses habits fussent vieux et usés. — Il était adossé contre un arbre ; quelquefois il laissait passer dix personnes sans s'occuper d'elles ; puis il en venait une dont la physionomie l'encourageait davantage, et à celle-là il ôtait son chapeau sans parler. — Si cette démonstration ne lui réussissait pas, il semblait découragé et épuisé de son effort, et il était encore quelque temps sans demander. Cependant il s'arrêta devant Anselme, et lui tendit son chapeau. Anselme le regarda, et lui dit : — Mon ami, n'avez-vous pas d'ouvrage, ou quelque infirmité vous empêche-t-elle de travailler ?

— Je n'ai pas d'ouvrage, répondit le jeune homme ; mais si j'étais seul, j'aimerais mieux mourir de faim que de mendier. Je suis tailleur ; mon maître a fait de mauvaises affaires, et il est parti sans payer les ouvriers. J'ai une pauvre jeune femme qui partage mes privations. Ce matin il me restait un sou, j'ai acheté un petit pain que je lui a laissé ; et, ayant couru inutilement chez tous mes amis, je me suis mis à mendier pour ne pas rentrer sans lui rapporter ce qui lui était nécessaire. Mais cela me déchire le cœur ! Voilà une demi-heure que je suis là, et personne n'a encore rien voulu me donner.

— Et, demanda Anselme, pourquoi vous êtes-vous adressé à moi, plutôt qu'à cet homme couvert de chaînes et de diamans qui marchait devant moi ?

Le jeune homme balbutia, Anselme réitéra sa question.

— C'est... dit-il, enfin ; mais je n'oserai jamais vous le dire.

— Osez ; je ne me fâcherai de rien.

— Eh bien ! c'est justement parce que vous avez un habit un peu râpé, que vous ne paraissez pas bien riche, et que j'ai pensé que vous seriez plus sensible au malheur que ces gens qui n'ont peut-être jamais manqué de rien.

— Ceci est parfaitement raisonné. Tenez, allez trouver votre femme, et laissez-moi votre nom et votre adresse.

— Jean Kreissler, rue du Petit-Hurleur, 10.

— Vous êtes Allemand ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien.

Et Anselme lui mit dans la main une pièce qui parut à Geneviève être un louis.—Mais quand elle le lui dit, il soutint que ce n'était qu'une pièce de vingt sous.—Quoique Geneviève pensât avoir bien vu, elle crut Anselme sans difficulté. Le vieil habit marron ne paraissait pas accoutumé à recéler de pareilles espèces.

— Vous voyez, dit Anselme, il y a des gens encore plus pauvres que nous. Avez-vous remarqué comme ce pauvre garçon s'est enfui, gardant mon... ma pièce de vingt sous serrée dans sa main, n'osant pas la mettre dans sa poche dans la crainte de la perdre, et ayant besoin de la sentir pour se persuader qu'il ne rêvait pas ?—A ce moment, Léon s'arrêta brusquement, il venait de voir sur la chaussée la calèche de M. de Redeuil, dans laquelle étaient monsieur et madame de Redeuil, madame Haraldsen et Rose Chaumier. Rodolphe de Redeuil galopait à la portière ; la calèche passa si vite, qu'il ne put voir si Rose les avait reconnus. — C'est alors que, malgré les lieux communs philosophiques de monsieur Anselme, il comprit tout ce que la pauvreté avait de triste et de funeste. — Rodolphe galopait du côté de Rose !

Lui n'avait pas, n'aurait jamais un cheval, et cependant il était bon écuyer, habile et audacieux. — Il regarda aussi ses habits, qui, pour la coupe et la fraîcheur, ne pouvaient rivaliser avec ceux de Rodolphe. — Son chagrin rejaillit assez injustement sur Rose, il la trouva coupable de ce que Rodolphe de Redeuil avait un cheval et un habit de...

XLIV.

L'AUTEUR S'INTERROMPT. — DE LA DIFFICULTÉ D'ÉCRIRE L'HISTOIRE ET DE LA MULTIPLICITÉ DES CONNAISSANCES NÉCESSAIRES A L'HISTORIEN.

Le diable m'emporte si je sais quel était le tailleur à la mode à cette époque.

XLV.

Anselme se plaignit alors amèrement d'avoir fait un accroc à son habit en visitant la maison du baron. Le chagrin qu'il ressentait de ce petit accident arrivé à un habit qui était toujours prêt à profiter du moindre prétexte pour se déchirer, renversait entièrement la pensée de la pièce de vingt francs que Geneviève avait cru voir donner au tailleur.

Geneviève avait vu Rose et repassait dans son esprit tout ce qui, chaque jour, venait séparer la famille Chaumier du reste de la famille Lauter ; elle songeait à l'amour d'Albert pour une femme méprisable ; elle ne voyait dans l'avenir aucune chance de bonheur pour elle-même, et elle craignait bien que Léon perdît bientôt celles sur lesquelles il avait un moment paru devoir compter.

Il n'est peut-être rien au monde de plus triste que de voir ainsi se diviser et se disperser une famille, — comme les graines d'une même plante.

—

Amis, connaissez-vous, au fond de mon jardin, auprès d'un acacia, sur le bord du chemin, la giroflée qui se couronne, lorsque vient le printemps, d'étoiles d'un beau jaune ? un suave parfum la dénonce de loin. Lorsqu'arrive l'été, lorsque sèche le foin, elle perd et ses fleurs et ses odeurs si douces, et sa graine mûrit dans de noirâtres gousses, jusqu'au jour où le vent, le premier vent d'hiver qui fait tourbillonner le feuillage dans l'air, emporte et sème au loin, dans diverses contrées, les graines au hasard en tombant séparées.

L'une tombe et fleurit sous le pied de sa mère, une autre sur un roc, ou bien dans la poussière vient sécher et mourir.

Dans les fentes du mur de l'église gothique, petit encensoir d'or au parfum balsamique, l'une trouve à fleurir ;

L'autre sur un donjon, au travers de la grille, secouant son parfum, se balance et scintille, et dit au prisonnier :

Qu'il est encore des champs, des fleurs et du feuillage, du soleil et de l'air, — et puis, dans le nuage, un Dieu qu'on peut prier.

XLVI.

Ma chère cousine, je sais que tu as passé l'hiver d'une façon ravissante, que tu n'a pas été un jour sans un bal, un concert ou un spectacle, et je t'ai vue hier revenir du Bois en calèche. Je suis bien contente que tu t'amuses ainsi, ma chère cousine, mais je crains bien qu'au milieu de tous ces plaisirs, tu n'oublies un peu mon pauvre Léon. Léon n'est pas riche, mais il est beau et noble et son talent lui a donné une réputation. — Mais, plus que tout cela, il t'aime tant ! Tu es l'objet de toutes ses pensées, tu tiens la première place dans tous ses projets, dans toutes ses craintes, dans tous ses désirs. D'ailleurs, Rose, tu es sa fiancée, vous vous êtes promis tous deux d'être l'un à l'autre, et, vois-tu, Rose, ce sont de saintes promesses ; il y a dans le ciel un ange qui les écrit.

Rose, ma chère cousine, n'oublie pas Léon ; —hier tu as passé à côté de nous ; un jeune homme était près de toi, et j'ai vu un feu sombre allumer le visage de mon frère. — Ce doit être * une chose si horrible qu'un amour qu'on éprouve seul ; — Rose, ce doit être ** un supplice de tous les jours, de tous les instans ; — la vie doit devenir *** pâle et décolorée, le cœur sans espoir et rempli d'un amer découragement. — Ma chère cousine, je te supplie de ne pas faire endurer à Léon ces cruels chagrins ; — tu as dans tes mains son bonheur et son malheur, sa force et son abattement ; tu as sur lui toute la puissance de la divinité. Sois bonne et constante, et, chère Rose, tu auras, en retour, tout ce qu'une femme peut désirer de bonheur. Crois-moi, tu peux être un moment éblouie par l'éclat, étourdie par le bruit ; mais ce qui te charme peut-être aujourd'hui te laisserait plus tard tristement regretter la félicité qui s'offre à toi. Je t'en prie à genoux, que je n'aie pas à te reprocher le malheur de Léon ; il est si bon, si généreux pour moi ! — Si tu le voyais, tu l'admirerais, tu l'aimerais ; — mais j'ai tort, tu l'aimes, tu n'as pu cesser de l'aimer, — tu n'as pas perdu ces doux souvenirs de notre enfance qui ne s'effacent jamais et qui sèment dans la vie un germe de bonheur ou de mort. — Tu l'aimes et tu seras à lui, et je jouirai du spectacle de votre bonheur. — Adieu, ma chère cousine, serez-vous chez vous dimanche ?

GENEVIÈVE.

XLVII.

Le dimanche suivant, Geneviève et son frère dînèrent chez monsieur Chaumier ; il y avait dans la maison une grande confusion ; monsieur Chaumier s'était mis le matin dans une grande colère contre un de ses domestiques, et l'avait jeté à travers les escaliers ; les autres s'étaient immédiatement livrés aux douceurs du *far niente*. Tout ce qui se trouvait à faire devait l'être par l'absent ; Modeste elle-même voyait son autorité méconnue ; — le dîner était en retard, — rien n'avançait. — Geneviève, avec une grâce charmante, annonça qu'elle était devenue cuisinière et qu'elle allait se mêler du dîner ; Rose voulut l'aider ; les deux cousines voulurent faire travailler Léon, et il y eut un moment de folle gaieté qui rappela les meilleurs jours de Fontainebleau. — Quel dommage, dit Rose, qu'Albert ne soit pas ici.

. . . .

* Avant les mots : *ce doit être*, on lit, sous des ratures faites avec soin : *c'est*. — dans la lettre originale.

** *Id.*

*** Il y a *devient* raturé sur la lettre originale.

Deuxième Partie.

I.

Après le dîner, une des premières personnes qui parut à l'entrée du salon fut Léon.

En ce moment, Rodolphe s'écriait : — Nous avons fait, madame Haraldsen et moi, une gageure sur laquelle vous pourrez prononcer.

Rose devint fort rouge. — Et quelle est cette gageure? demanda Geneviève. — Ce n'est rien, interrompit Rose. C'est une folie.

— N'importe, dit Léon, dis-nous ce que c'est. Et il y avait dans la voix et dans le visage de Léon un air d'autorité et de colère; il y avait quelque chose qu'ils lui cachaient ensemble : il y avait un secret entre eux deux.

Rose répéta encore que ce n'était rien, que c'était une folie. Mais madame Haraldsen, qui avait entendu son nom, s'était levée et s'était approchée du petit groupe.

— Je crois, dit-elle en arrivant, que vous dites du mal de moi, et je ne suis pas fâchée de vous interrompre.

—Nullement, ma chère Octavie, reprit Rodolphe; il est vrai que nous n'en disions pas du bien, nous n'avons pas eu le temps, et nous allions en dire.

A ce nom d'Octavie, Geneviève rappela ses souvenirs, et ne put douter que ce ne fût celle qui lui avait coûté tant de larmes. Elle se mit à l'examiner pendant que Léon, qui l'avait rencontrée souvent chez monsieur de Redeuil, lui présentait ses civilités. Peut-être Léon la salua avec un peu plus d'empressement qu'il n'eût fait sans sa mauvaise humeur contre Rose. Celle-ci remarqua cet empressement sans en soupçonner la cause. Rodolphe apprit alors à sa cousine qu'il s'agissait de leur gageure. Madame Haraldsen lui dit qu'il était fou. Mais Rodolphe ne connaissait de politesse que celle qui vient de l'usage, celle qui vient du cœur lui était étrangère; aussi ne vit-il aucun mal à dire à Geneviève : — Il y avait auprès de vous un vieillard en habit marron et un jeune homme en habit bleu. Nous n'avons jamais pu deviner lequel des deux demandait, lequel des deux faisait l'aumône à l'autre.

Rose était on ne peut plus malheureuse, Geneviève et Léon savaient maintenant qu'elle avait en sa présence souffert qu'on plaisantât un homme qui les accompagnait et qui probablement était leur ami.

Léon ressentit une joie poignante de ce qu'enfin Rodolphe lui donnait une occasion d'exhaler un peu de sa mauvaise humeur.

— Monsieur, dit-il, je vais vous le dire : l'homme à l'habit marron est mon ami ; c'est un homme plein de noblesse, d'esprit et de cœur ; les plaisanteries qu'on peut faire sur lui n'exciteraient que son mépris ; mais moi me blesseraient intimement. C'est lui qui faisait l'aumône à l'autre.

Rodolphe regarda Léon avec étonnement. Geneviève poussa son frère, Rose fut toute confuse et ouvrit la bouche pour lui demander pardon de son peu de participation à l'étourderie qui l'indignait ; la sortie de Léon, quoique un peu brutale, avait été faite avec un air de noblesse et de dignité, et Rose sentit qu'elle l'en aimait davantage, mais il ajouta : — Il est malheureux que nos parens se soient assez séparés de nous pour ne pas connaître nos amis.

Rose se sentit blessée de ce reproche direct et renferma dans son cœur les douces paroles déjà presque sur ses lèvres. Il y eut un moment de silence que madame Haraldsen rompit la première. — Elle demanda à Rose si elle ne chanterait pas. Rodolphe appuya la demande de sa cousine de quelques complimens et pria Rose de chanter avec lui un nocturne qu'ils avaient déjà chanté ensemble. Geneviève adressa à Rose un regard suppliant pour lui demander de n'en rien faire. Mais Rose était piquée et dit qu'elle le voulait bien. Quand elle se leva et traversa le salon conduite par Rodolphe, sans adresser une parole à Léon, — sans le regarder, il crut qu'elle lui arrachait le cœur. Il se leva et sortit du salon. Geneviève le suivit et l'arrêta dans une pièce qui précédait l'antichambre. — Léon, où vas-tu ?

— Je m'en vais, dit-il ; je ne puis plus y tenir, j'étouffe; je pleurerais ou je tuerais quelqu'un.

— Tu ne partiras pas, reprit Geneviève, je t'en prie ; tu te trompes, calme-toi, prenons un peu l'air à cette fenêtre. Rose est fâchée contre toi, tu as été dur ; elle t'aime, je l'ai regardée toute la soirée, elle t'aime.

Le frère et la sœur restèrent quelque temps à la fenêtre ; Modeste entra et se plaignit d'être en retard pour dresser le souper dans la salle à manger où ils étaient. — Geneviève dit doucement à Léon : — Rentre au salon, crois ce que je t'ai dit ; je vais un peu aider Modeste.

Léon obéit à sa sœur autant pour ne pas abandonner le terrain à Rodolphe, que pour chercher dans les yeux de Rose si sa sœur ne s'était pas trompée. Rose était encore au piano avec monsieur de Redeuil ; — ils venaient de terminer leur nocturne et on les couvrait d'applaudissemens. — Ces applaudissemens partagés entre eux recommencèrent à ulcérer le cœur de Léon. — Il n'approcha pas de Rose et se montra fort empressé auprès de madame Haraldsen. Rose s'en aperçut et devint soucieuse; elle n'entendit pas un mot de ce que lui disait Rodolphe, et Léon, qui ne la perdait pas de vue, attribua son air pensif aux paroles de monsieur de Redeuil.

On pria Léon de jouer du violon ; d'abord il refusa, puis, ensuite, il prit son violon avec empressement ; il voulait avoir devant Rose un succès qu'il ne lui rapporterait pas, il voulait se venger des applaudissemens qu'elle avait partagés avec Rodolphe. — Il joua avec une énergie et une expression extraordinaires; — tout le monde était ému et transporté. — Oh ! que Rose eût été fière et heureuse s'il fût venu lui dire, comme il l'avait fait d'autres fois : — Ma chère Rose, je viens mettre à tes petits pieds ces applaudissemens auxquels je préfère un de tes sourires. — Mais il passa devant elle sans la regarder et s'alla remettre près de madame Haraldsen.

Les amoureux ont ceci de ravissant que lorsqu'ils se croient en présence d'un rival redoutable, au lieu d'entamer avec lui une lutte d'agrémens, d'esprit et de flatteries, ils se hâtent de pâlir, de froncer le sourcil, de se retirer dans un coin, muets renfrognés, ou de dire des duretés ou des impertinences à la femme dont ils réclament la préférence ; c'est un rôle que Léon jouait on ne peut mieux. Cependant Rose ne put résister au desir de déranger l'espèce de tête-à-tête qu'il avait avec madame Haraldsen, et elle vint parler à cette dame suivie de Rodolphe. Il y avait assez de monde dans le salon pour que ces diverses manœuvres ne pussent être remarquées ou comprises, et d'ailleurs, les femmes ont en ce genre une stratégie merveilleuse. A ce moment, Geneviève entra assez pâle

pour que madame Haralsden lui demandât ce qu'elle avait.— Geneviève répondit qu'elle avait eu froid, et le groupe se trouva reformé comme il l'avait été au commencement de la soirée. La pauvre Geneviève ne disait pas que c'était au cœur qu'elle avait eu froid, et que c'était le genre de froid que fait sentir la lame d'une épée. Soit qu'en parlant à Modeste elle eût conservé un accent de commandement qui eût blessé l'intendante de monsieur Chaumier, soit plutôt que celle-ci exerçât jusqu'à la troisième et la quatrième génération sa haine contre la pauvre Rosalie Lauter, — elle accepta l'aide de Geneviève et, tout en parlant de choses et d'autres, dit : — Monsieur de Redeuil est très amoureux de mademoiselle Rose, je ne sais pas si la demande a été faite.

— Comment ! dit Geneviève, est-ce qu'il est question de quelque chose ?

Modeste, qui ne savait absolument rien, prit un air discret et réservé, puis elle ajouta : — Ce *sera* un mariage très convenable ; j'espère que monsieur Albert ne tardera pas à en faire un au moins semblable, car sa position lui permet de choisir, et il y a plus d'une demoiselle qui le trouve fort aimable, et qui s'en passera, du moins pour mari, si elle ne lui apporte pas deux cent mille francs, — comme il le disait lui-même la dernière fois qu'il a dîné ici ; c'est le moins qu'il lui faille.

Geneviève était rentrée dans le salon. — Voici la conversation qui se continuait dans le petit groupe composé de madame Haraldsen, de Rodolphe, de Rose, de Geneviève et de Léon.

Aucune parole n'était dite sans intention. — Madame Haraldsen, seule, n'était mue que par un sentiment de coquetterie naturelle presque innocent. — Mais Rose voulait blesser à la fois Léon et madame Haraldsen dont elle le croyait fort occupé. Geneviève, toute douce qu'elle était, n'avait pas oublié *Octavie*, ni le chiffre sur le bouleau ; et les perfides confidences de Modeste l'avaient aigrie. — Rodolphe cherchait à reprendre sur Léon l'avantage que le violon de celui-ci lui avait enlevé, — et Léon ne manquait pas une occasion de piquer Rose et Rodolphe. Geneviève la première, voulut faire parler des nouvelles amours d'Albert pour faire un peu souffrir madame Haraldsen, — et dit à Rose :

— Nous avons reçu des nouvelles d'Albert ; — c'est la lettre la plus extravagante que l'on puisse imaginer. — Il est amoureux fou d'une fille de théâtre ; il prétend que c'est sa seule passion sérieuse et que les autres femmes ne lui ont jusqu'ici inspiré que des caprices passagers.

Si Léon n'eût été aussi occupé de son côté, il n'eût pas manqué d'être étonné de tout ce que sa sœur avait découvert dans la lettre d'Albert.

ROSE. — Il y a des goûts si singuliers !

LÉON. — Je les approuve tous, et je ne m'aviserai jamais de me chagriner d'une préférence qu'un autre homme obtiendrait sur moi, — cela est le plus souvent fondé sur quelque chose de si bête qu'on ne peut ni s'en désoler ni s'en enorgueillir.

RODOLPHE. — Vous montez, je crois, à cheval, monsieur Léon ?

LÉON. — Oui, monsieur, et vous?

RODOLPHE. — Mais j'étais à cheval la dernière fois que nous nous sommes rencontrés.

(Grimace de Léon signifiant que c'est justement pour cela qu'il émet son doute.)

RODOLPHE. — Qui est-ce qui vous vend vos chevaux ?

LÉON. — Je n'achète pas de chevaux.

GENEVIÈVE. — Rose, as-tu vu la nouvelle passion de ton frère? — Elle s'appelle Éléonore, — elle joue au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

ROSE. — Oui, certes, et elle est très belle.

GENEVIÈVE. — Très belle, en effet.

Ici les deux méchantes filles, chacune dans un intérêt différent, tombent admirablement d'accord pour torturer madame Haralsden ; elles font l'éloge de tout ce qui manque à celle-ci, Madame Haraldsen, toute jolie femme qu'elle est, a plus d'éclat et de grâce que de beauté réelle, et elle perd infiniment à être examinée en détail : — elle a peu de cheveux, — des dents médiocres, — les bras minces, — le front un peu trop bas, — le nez légèrement relevé.

ROSE. — Éléonore a d'admirables cheveux noirs.

GENEVIÈVE. — Je ne sais rien de beau comme des cheveux épais. — Et quel joli bras!

ROSE. — Ce n'est pas un de ces bras maigres et décharnés comme on en voit tant. J'aime bien un joli bras !

GENEVIÈVE. — As-tu remarqué la noblesse de son front si pur et si élevé?

ROSE. — Bien sûr ; mais ce que j'aime surtout, ce sont ses dents (madame Haraldsen serre les lèvres); ce sont deux rangées de perles, tant elles sont blanches, petites et bien rangées.

GENEVIÈVE. — Les dents forment une beauté indispensable; une femme qui n'a pas de belles dents ne peut en aucun cas être réputée jolie.

MADAME HARALDSEN. — Il fait bien chaud ici.

ROSE. — Et comme son nez est fin et droit? Ce sont réellement les seuls nez qui aient de la grâce et de la noblesse.

GENEVIÈVE. — Aussi, j'excuse bien Albert.

LÉON. — Eh ! mon Dieu ! ces femmes-là valent quelquefois mieux que bien d'autres.

RODOLPHE. — Cela dépend desquelles *autres* vous voulez parler.

LÉON. — Il y a souvent chez elles moins d'astuce et de perfidie que dans le cœur de telle jeune fille admirée pour son ignorance et sa naïveté.

MADAME HARALDSEN. — On fait honneur le plus souvent aux jeunes personnes de défauts et de qualités qu'elles n'ont pas : — ce sont des miroirs qui réfléchissent toutes les impressions et n'en gardent aucune. — Contre elles, la colère est de l'injustice; pour elles, l'amour une sottise.

Ici la musique se fit entendre ; — Rose espérait que Léon l'engagerait pour la contredanse; mais lui pensa qu'elle avait probablement déjà été engagée par Rodolphe, et d'ailleurs, il ne voulait pas revenir le premier après les torts qu'il supposait à sa cousine; — il resta immobile : Rodolphe offrit la main à Rose qui se leva. Léon fut très irrité de ce qui n'arrivait que par sa faute et il invita madame Haraldsen, mais elle était engagée, et son cavalier vint la prendre. — Léon n'osa pas inviter une autre femme ; — il lui semblait qu'inviter une femme après le refus d'une autre, c'était lui dire : Vous êtes moins jolie que madame ***, — si elle m'avait accepté, je n'aurais pas fait à vous la moindre attention ; mais puisqu'elle est engagée, faute de mieux, je danserai avec vous.

Geneviève, qui dansait en face de Rose, lui dit : — Rose, je t'en supplie, parle à Léon, il est désespéré.

Après la contredanse, quelqu'un vint engager Rose pour la suivante : elle répondit tout haut : — Non, je suis engagée par mon cousin.

La première impression de Léon en entendant ces mots fut une joie excessive; mais il se rappela qu'il avait engagé madame Haraldsen et qu'il ne pourrait profiter de la bonne intention qui avait dicté le mensonge de Rose. — Sa position était on ne peut plus embarrassante ; il ne pouvait manquer de danser avec *Octavie*, et cependant ne pas danser avec Rose empêchait une explication pour laquelle il eût donné la moitié de sa vie; — d'ailleurs, c'était compromettre étrangement sa cousine aux yeux de celui qu'elle avait refusé. Mon Dieu, Rose, dit il, je suis désolé, mais...

Peut-être quelques mots de tendresse eussent désarmé Rose, mais on avait joué les premières mesures, et madam Haraldsen vint à eux et dit : — Il faut, monsieur Léon, et que je vienne vous chercher ; serai-je assez forte pour vous emmener ? — Rose tourna les yeux d'un autre côté et s'assit ; — Léon alla se placer au quadrille

Rose était exaspérée; elle ne trouvait aucune excuse à Léon; elle avait fait une avance qu'il n'avait pas acceptée, elle était humiliée par madame Haraldsen, et elle ne dansait pas ; il semblait qu'on lui eût préféré les sept ou huit laiderons les plus désagréables qui tous avaient trouvé des danseurs. — Léon avait les yeux fixés sur elle et cherchait à rencontrer un de ses regards, mais Rose, impitoyable, ne regarda pas une seule fois de son côté. — Il ne fit qu'embrouiller la contre-

danse et s'empressa d'aller inviter Rose; mais Rose l'était déjà. — Et pour la suivante? — Aussi. — Et celle d'après? — Également. Léon se retira dans un coin du salon où il trouva Geneviève. — Tu ne danses pas? lui dit-il.

— Non, je suis fatiguée et j'ai mal à la tête.

— Veux-tu nous en aller? j'en serai enchanté.

— Volontiers.

Geneviève alla dire bonsoir à Rose qui lui dit: — Est-ce que tu as vu l'objet de la passion d'Albert?

— Non, dit Geneviève, et toi?

— Pas davantage.

II.

ALBERT A LÉON.

Au fait, — autant écrire, cela me fera paraître le temps moins long. Je ne sais, mon cher Léon, quand tu recevras cette lettre; je te l'écris à la lueur d'une bougie, dans un endroit d'où je ne sortirai peut-être jamais. Je suis seul, prisonnier, affamé; je viens de *réunir* un crayon, et j'arrache dans des livres les feuillets de papier blanc qui s'y trouvent. Peut-être ne finirai-je pas la ligne que je commence, peut-être écrirai-je vingt volumes; en tout cas, rien ne m'empêche d'intituler ce que j'écris, comme Silvio Pellico, le célèbre captif:

Mie prigioni. — Mes prisons.

Peut-être faut-il commencer par te dire comment je suis ici. Je date ma lettre de Belle-Ile-en-Terre. — En arrivant hier matin, comme je sortais de l'intérieur de la diligence, je vois descendre du coupé une femme charmante autant que peut l'être une femme dont on a été l'amant. — Pendant que son mari paie un supplément de poste pour ses bagages, et que deux domestiques descendent des malles, je m'approche d'elle, plus pour contrarier une sorte de commis-voyageur qui faisait la roue (les dindons la font comme les paons), que pour me faire plaisir à moi-même. — Comment! Zoé, nous avons voyagé si près l'un de l'autre? — Et où allez-vous?

— Je suis arrivée. Nous venons passer deux mois dans une propriété appartenant à mon mari, je suis surprise que vous m'ayez reconnue?

Je réponds par la phrase de rigueur... mémoire du cœur... trace ineffaçable... puis, comme péroraison, je jette un regret... Quel malheur de ne pas vous voir quelques heures!

On me répond: — Rien n'est plus facile, trouvez-vous à minuit à tel endroit...

Le mari revient, je ne réponds pas, je m'éloigne, sans avoir pu trouver un prétexte...

Mon Dieu! que j'ai faim! il est au moins midi...

Voyons un peu, je fais de la fatuité avec toi, c'est ridicule, — disons la vérité; — une femme en voiture, à Belle-Ile-en-Terre, dans un autre logement, une femme chez laquelle on est introduit à minuit, quand autrefois on ne pouvait la voir que dans le jour; — c'est presque une autre femme! et c'est si joli une autre femme!

A vrai dire, toutes les femmes sont la *même*, il n'y a de variété que dans les circonstances. — Donc, j'arrive à minuit à la porte indiquée; — il pleuvait à verse, — on m'ouvre; c'est Zoé elle-même; elle a une nouvelle femme de chambre à laquelle elle n'osait se fier; il faudra que je parte avant le jour, à cinq heures; très bien.

Vers trois heures, je m'endors; très mal. — Il y a deux choses que les femmes ne pardonnent pas: — le sommeil et les affaires. Heureusement que la voiture avait fatigué la belle (ô homme modeste que je suis!); elle s'endort aussi.

Je ne crois pas que les gens bien organisés dorment jamais entièrement: il y a une partie d'eux qui veille et qui les regarde dormir. — En effet, chaque fois que j'ai dû me lever de bonne heure pour une partie de chasse... ou pour tout autre plaisir, je me suis toujours réveillé à l'heure précise. — Mais, cette fois, il s'agissait d'aller recevoir une pluie froide et de remettre des bottes un peu difficiles, que l'humidité devait avoir rendues plus difficiles encore. — Je ne me réveille pas, ni Zoé non plus, si ce n'est à sept heures du matin. Le jour entrait à grands flots dans la chambre. — Zoé me dit: — Nous sommes perdus! — Diable! repris-je, il est désagréable d'être perdus si matin. Encore à moitié endormi, je manque d'imagination et d'expédiens.

Pendant ce temps, je me lève en toute hâte; — mais quand je veux mettre mes bottes, — je les croyais difficiles, elles sont impossibles; — je fais des efforts horribles, une sueur froide coule sur mon front, les muscles des pieds comprimés me font horriblement souffrir, les nerfs me font mal; — je frotte les malheureuses bottes avec du savon, j'y mets de la poudre que je trouve dans le cabinet de toilette de Zoé, — j'y mets de la cendre, — j'y mets des bûches pour les élargir, — j'y mets tout ce qui se trouve sous ma main, — j'y mets tout, excepté mes pieds; — je prends deux clés, je les passe dans les *tirans*, et je tente un effort suprême; — les veines de mon front sont gonflées comme des cordes; — j'ai le visage violet, — les *tirans* se cassent, — je tombe assis, — il n'y a plus moyen; — Zoé pâle et tremblante vient à moi, — et me dit: — Taisez-vous, ne faites pas de bruit, j'entends mon mari qui rôde dans la maison.

Oh! les maris ne savent pas tous leurs avantages. — Celui de Zoé est un être frêle que je tuerais d'un coup de poing; — eh bien! l'idée de le voir entrer me fait battre le cœur et je me sens pâlir, j'ai peur. — Peur de quoi? — Je ne sais, mais j'ai peur, — je tremble.

Zoé boit un verre d'eau et se ranime. — Elle achève de se vêtir et me dit: — Restez là, ne remuez pas, — ne répondez pas quoi qu'on fasse; ma femme de chambre viendra vous délivrer. — Zoé sort et m'enferme. Nous ne nous sommes même pas embrassés. — Nous nous abhorrons tous les deux. — Zoé me pardonnerait volontiers sa peur et ses angoisses, il faut un peu de cela dans la vie des femmes, — mais elle ne me pardonnerait pas ma lutte ridicule contre mes bottes. Et moi, je lui pardonnerai encore moins de ce que j'ai été ridicule devant elle. Je me mets sur le lit et je me rendors. Je viens de me réveiller, et je t'écris. — Je ne sais combien de temps j'ai dormi, — mais je meurs de faim. — Je me rappelle involontairement les misères de tous les prisonniers célèbres, — je me trouve plus malheureux qu'eux tous. — J'ai déjà cherché une araignée que je puisse instruire et dont je fasse mon amie, comme Lalande. — Il n'y en a pas. — Je n'ai pas même d'enfans que je puisse manger comme Ugolin

Personne ne peut me contester ce point. — On plaint Ugolin d'avoir été obligé de manger ses enfans. — Il n'avait qu'à ne pas les manger, à moins qu'il n'ait trouvé plus difficile et plus triste de ne pas manger du tout que de manger ses enfans. Donc, je suis mille fois plus à plaindre qu'Ugolin.

— Personne ne vient; je vais maintenant diviser ma lettre en stances, — non pas que je l'écrive en vers; — je sens que je ne me porterai à cet excès qu'après trois jours de prison. Je vais provisoirement dormir un peu, — il sera toujours temps de faire des stances.

. . . .

— Ah! le réveil est agréable. — Il paraît qu'on est entré ici: — je trouve un pot de confitures de groseilles, — du pain et une bouteille de vin. — Du vin de Bordeaux! — C'est une chose excellente que les confitures de groseilles, cependant l'estomac a bien vite calculé combien de tartines il faut pour équivaloir à un beefsteack.

Il me revient toutes les chansons qui parlent de liberté, — et je puis chanter; je suis encore sur ce point le plus infortuné de tous les prisonniers connus. — Le prisonnier de Chillon, — les prisonniers des plombs de Venise sont des sybarites, — ils ne chantent pas, peut-être; — mais c'est parce qu'ils n'en ont pas envie; — tandis que moi, — je vais écrire les chansons qui me viennent.

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie...

. . . .

Liberté! — Liberté chérie!

. . . .

O mon pays! de tes belles campagnes,
Je garderai le touchant souvenir.

. . . .

. . . .

Loin des châlets qui m'ont vu naître.

. . . .

. . . .

. . . .

Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

. . . .

O Liberté! vierge sainte et sans tache!

. . . .

Viva! viva, la liberta!

. . . .

. . L'habitant des montagnes
Respire, près du ciel, l'air de la liberté.

. . . .

Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

. . . .

Je ne chanterai pas celle-ci :

On nous disait : Soyez esclaves,
Nous avons dit : Soyons soldats!

Je ne vois pas assez la différence des deux choses, et n'aime pas à disputer sur les mots.

Mais voici l'air de la Malibran :

J'avais perdu la paix et les beaux jours;
Je les retrouve en voyant ma patrie;
De son pays on se souvient toujours.

Oh! que tout ce qui est dehors me paraît beau! — Je me sens pris d'un amour des champs que je ne me connaissais pas, surtout à ce degré. J'aime les forêts et leur sombre murmure; j'aime les prairies, j'aime les bergers, j'aime les moutons, j'aime les chiens, j'aime la boue des rues; — je voudrais être éclaboussé rue Vivienne, — je voudrais être battu sur le boulevard des Italiens.

Tout contribue à m'attrister, — tout est ligué contre moi. Il faut que la pièce où je suis soit tendue de papier chocolat. Il y a des couleurs calmes, il y a des couleurs bruyantes, il y en a de gaies et de tristes. Le chocolat est une couleur ennuyeuse. — Il y des supplices par lesquels on pourrait tuer les gens nerveux en peu de temps, — et les lois n'ont rien prévu de cela. — Rien ne m'épouvanterait plus qu'un jugement ainsi conçu... — A quoi puis-je supposer qu'on me condamne? — L'assassinat est toléré depuis l'institution du jury. Dernièrement, un frère a coupé sa sœur en morceaux : il a été déclaré coupable, — mais avec des circonstances atténuantes, soit parce que c'était sa sœur, soit parce que les morceaux étaient petits. — Il n'y a qu'un crime pour lequel il n'y ait aucune grâce à attendre, aucunes circonstances atténuantes à faire admettre :

C'est de secouer un tapis par la fenêtre. — On n'admet pas la preuve du contraire. — Il y a deux mois, une bonne femme, accusée d'avoir laissé secouer *dans la rue*, *par la fenêtre*, un *tapis*, par *son domestique*, — offrait les preuves de ceci :

Qu'elle n'avait pas de *fenêtres* sur la rue, qu'elle n'avait pas de *tapis*, qu'elle n'avait pas de *domestique*.

Elle fut condamnée à l'amende et aux frais.

Je suppose donc que j'aie commis un crime, le seul irrémissible dans l'état actuel de la justice. Eh bien! la condamnation que je redouterais le plus, serait celle-ci : — « Condamné à la prison.

» Et, attendu la récidive, la prison sera couleur de chocolat. »

Je vais lire, — j'ai trouvé un livre qui va peut être m'amuser; — aussi, bien, j'ai épuisé presque tout le papier blanc.

... Décidément ce livre m'ennuie. — Mais quand on viendra me délivrer, car je suppose qu'on viendra me délivrer, comment est-ce que je m'en irai? Depuis ce matin, j'aurais bien pu mettre mes bottes, — si toutefois il n'est pas devenu tout-à-fait impossible de les mettre. — J'ai faim, mais encore des confitures de groseilles! — Si je suis jamais rendu à la liberté, je me promets bien de ne jamais manger de confitures de groseilles. — C'est encore fort heureux qu'il n'ait pas plu à Zoé de me mettre dans une armoire ou dans un tiroir de commode. — Ah! parbleu, voici un excellent moyen de mettre mes bottes; il n'y a rien de tel que la solitude et la méditation; — je coupe les tiges de mes bottes, et il me reste des souliers qui se mettent d'eux mêmes.

. . . .

. . . .

. . . .

Trois jours après avoir écrit tout le griffonnage qui précède, je le retrouve dans une poche d'habit. — Je vous l'envoie. Voici comment a fini mon emprisonnement : — Ce n'est qu'à une heure du matin que ma jolie geôlière est arrivée, et je ne suis parti qu'à quatre heures. — Cela n'empêche pas que ma lettre est encore datée de Belle-Ile-en-Terre, par le ridicule accident qui m'est arrivé hier. Il n'y avait pas de place dans la diligence; — je loue une voiture et je prends des chevaux à la poste. — Je monte dans la voiture, le postillon ferme la portière et va boire avec des camarades. — Je me rappelle tout-à-coup que j'ai oublié quelque chose, j'ouvre la portière du dedans, je descends, je la referme parce qu'elle gênait le passage, et je vais chercher l'objet qui me manquait. — En redescendant l'escalier, j'entends claquer un fouet et rouler des roues; je hâte le pas, j'arrive à la rue : plus de voiture! — Le postillon ne s'est pas aperçu que j'étais descendu de la voiture où il m'avait enfermé, et il est parti. Il faut maintenant que j'attende qu'il ramène la voiture et mes effets. — Adieu. — Geneviève a-t-elle trouvé ma brocatelle orange et noire?

ALBERT CHAUMIER.

III.

Ce fut Rose, cette fois, qui écrivit à Geneviève. Elle lui disait qu'elle ne pardonnerait jamais la conduite de Léon, — lors de la dernière soirée; — qu'elle le dégageait de son serment, et qu'elle se croyait parfaitement quitte du sien. — Geneviève était déjà assez malheureuse de la lecture qu'elle faisait des lettres d'Albert. — Elle courut chez Rose, la prit dans ses bras, la pria, la conjura. — Rose fut inflexible. Elle répondit qu'elle chérissait toujours Geneviève, qu'elle continuerait à aimer Léon en bonne cousine, mais qu'elle ne voulait plus de lui pour son mari. S'il est ainsi avec moi, disait-elle, que serait-ce quand je serais à lui? — Il m'a humiliée. Ce mot rassura Geneviève; elle comprit que Rose ne ressentait, contre Léon, que ce genre de colère exclusivement réservé aux gens qu'on aime. Elle retourna donner à Léon « la bonne nouvelle; » mais celui-ci, à son tour, répondit : Qu'il ne se souciait en aucune façon des sentimens de « mademoiselle Chaumier; » qu'il ne méprisait au monde rien tant que la coquetterie, et qu'il n'y avait pas moyen de douter qu'elle fût coquette à un degré peu ordinaire; — qu'à ses yeux, le mouvement de coquetterie qui lui avait fait, pendant quelques minutes, prêter une sorte d'attention à monsieur de Redeuil, la flétrissait à jamais, etc., etc.; ce qui n'empêcha pas que Léon ne fit pas une course, sans que la maison de monsieur Chaumier ne se trouvât sur son chemin. — Monsieur Anselme annonça qu'il allait s'absenter pour quelques mois; — que ce serait probablement son dernier voyage, et qu'il ramènerait le baron. Avant son départ, il courut avec Geneviève tous les magasins, encombrant l'appartement de mademoiselle d'Arnberg de tout ce qu'elle trouvait riche ou joli. — Geneviève avait fait à l'habit marron une reprise si parfaite, qu'il eût été difficile de retrouver même la place de la déchirure. — Il lui avait dit : — Ma belle voisine, il faut que vous me fassiez une promesse, — j'ai là une vieille bague, sans la moindre valeur, que je veux que vous portiez pour l'amour de moi. — Donnez-moi votre parole que vous ne la quitterez pas jusqu'à mon retour. Et il tira de la poche de son

habit marron — un petit écrin, dans lequel était renfermée une bague surmontée de perles et d'un diamant beaucoup trop gros pour être fin. — Quelques jours avant son départ, il prit Léon à part, et lui dit : — Mon cher enfant, je ne sais pas l'état de vos affaires, — et je ne vous quitte pas sans inquiétude.

Léon lui affirma qu'il gagnait de l'argent au-delà du nécessaire. La veille de son départ, monsieur Anselme pria Geneviève et Léon de rester avec lui toute la journée. Le soir, il se fit répéter tous ses airs favoris, il fit chanter Geneviève, il examina ses cheveux, sa taille, ses mains; — il lui donna quelques conseils sur sa santé qui, disait-il, lui semblait depuis quelque temps avoir subi un peu d'altération; — puis, à minuit, il se leva, serra la main de Léon, donna à Geneviève un baiser sur le front, — leur répéta trois ou quatre fois qu'il reviendrait bientôt, et les quitta. Le matin, on entendit une voiture s'arrêter à la porte, et monsieur Anselme frappa doucement à la porte de Léon. Il lui dit encore adieu et entra dans la chambre de Geneviève qui dormait profondément. — Son visage était calme et rose ; — il la regarda longtemps,puis descendit l'escalier, en disant à Léon : — A bientôt.

A ce moment, plusieurs des élèves de Léon se mettaient en route pour la campagne, — et Léon n'avait pas avoué la vérité à Anselme, quand il lui avait dit qu'il gagnait plus d'argent qu'il ne lui en fallait. — Il commençait, au contraire, à se trouver fort gêné; chaque fois qu'il passait la porte d'un de ses élèves, il tremblait toujours qu'un domestique lui dît froidement : — Monsieur est parti. Il ne voulait pas surtout que Geneviève sentît la moindre atteinte de la pauvreté. Ce que disait Anselme n'était que trop vrai : elle perdait chaque jour le beau coloris de la santé.

Il y avait deux ans que madame Lauter était morte. Léon et Geneviève s'en allèrent à Fontainebleau. — Ils arrivèrent le premier jour de mai ; — c'était le jour où leur mère avait été enterrée. — Leurs premiers pas se dirigèrent vers le cimetière ; — il était tout en fleurs ; — de beaux rossignols fauves sautillaient dans les chèvrefeuilles ; — mais quel fut leur étonnement, quand, à la place de la croix de bois qu'on avait placée sur le cercueil de madame Lauter, ils trouvèrent une grande pierre de marbre noir ! — Il y avait sur la pierre le nom de Rosalie Lauter, et au-dessous plusieurs dates, dont l'une était celle de sa mort, et une autre celle de sa naissance. Quant aux autres, le sens leur en était inconnu. Le tombeau était entouré d'une grille de fer ; — le frère et la sœur s'agenouillèrent et baisèrent le marbre qui recouvrait leur mère. — Les yeux de Geneviève avaient un éclat inaccoutumé. Elle racontait bas à sa mère tout ce que personne ne savait, son amour si malheureux et ses angoisses de tous les jours ; elle lui disait : — J'aime Albert ! — Et elle sentait quelque adoucissement à ses chagrins en confiant ce secret qui lui brûlait le cœur ; — puis elle se laissa entraîner jusqu'à parler haut, et elle dit : — O ma mère, ma bonne mère ! — ton fils a été respectueux pour tes dernières volontés ; il m'a aimée et protégée, il a travaillé pour moi, il a veillé pour moi, il a accepté ton legs de bonté et de dévoûment. — O ma mère, bénis-le, et prie dans le ciel pour son bonheur ! — Et elle ajouta tout bas : — Prie Dieu d'ajouter à sa vie toute la part de bonheur à laquelle j'ai dû renoncer : prie Dieu qu'il détourne de lui les tourmens affreux que j'endure, et qu'il m'appelle bientôt auprès de toi, et qu'il fasse de moi l'ange protecteur de ceux que j'aime sur la terre d'une tendresse impuissante et inutile. — Léon la regarda avec tendresse et dit : — Ma mère, bénis tes enfans. Geneviève est mon appui et ma consolation ; prie Dieu qu'il seconde mes efforts et qu'il me fasse réussir à l'entourer de tout ce qui fait le bonheur des autres femmes. — O ma mère, ma bonne mère, Rose nous abandonne ; — nous sommes devenus des étrangers dans ta famille, et des étrangers nous ont remplacés. Ton frère et Rose ont oublié ce que tu leur avais demandé en mourant. — Ma mère, tu nous as laissés seuls !

Ils restèrent encore quelque temps agenouillés ; — puis ils se levèrent, — regardèrent la tombe comme s'ils eussent voulu, de leurs regards, percer la terre et revoir les traits adorés de la morte. — Enfin, ils quittèrent le cimetière et allèrent chercher chez monsieur Semler les clefs de la maison. A leurs questions sur le tombeau de marbre noir, il répondit qu'on l'avait envoyé de Paris, par des hommes qui avaient fait tous les travaux et s'étaient dits envoyés et payés par la famille de la défunte.

Ils se dirigèrent vers la maison où s'étaient écoulés les jours de leur heureuse enfance. Il leur sembla qu'ils étaient reportés à cette époque de leur vie; rien n'était changé ; — l'herbe encadrait toujours les pavés de la cour, — les sorbiers du jardin étaient en fleurs, — l'herbe avait envahi leurs plantations, — les volubilis s'étaient semés d'eux-mêmes et commençaient à sortir de terre. — On n'avait rien déplacé dans les chambres. — Ils retrouvèrent les mêmes gravures sur les murailles; — dans la chambre de Rose et de Geneviève, étaient encore des jouets de leur enfance, — les raquettes et les volans.

Le salon où l'on se rassemblait avait encore les fauteuils dérangés dont le nombre leur rappelait combien ils étaient alors. Celui de madame Lauter était auprès de la fenêtre, — et, dans le coin de la cheminée, on retrouvait le grand fauteuil en tapisserie dans lequel Rose, toute petite, s'enfonçait et s'endormait le soir. — La pendule, qui n'avait jamais été remontée depuis, s'était arrêtée à l'heure où la famille avait quitté Fontainebleau. — Le piano était ouvert, — et Geneviève retrouva dessus tous les airs qu'elle chantait alors avec Rose. — Elle posa les mains sur le clavier, et tous les deux reconnurent la voix du piano, et cette voix leur alla au cœur.

Elle chanta, et chanta cet air que sa mère l'avait un jour obligée de chanter : *Bonheur de se revoir.*

Et le frère et la sœur se mirent à fondre en larmes ; — car ils ne revoyaient personne.

Léon dit à Geneviève : — Tiens, Geneviève, le jour que l'on a enterré maman, tu étais assise là, — et Rose était près de toi. — Te souviens-tu comme elle me promettait de m'aimer? Et Geneviève refoulait dans son cœur tous les souvenirs d'Albert qui venaient l'assaillir. Ces émotions trop fortes l'avaient accablée; elle se coucha. — Léon vint s'asseoir à côté de son lit ; — tous deux parlèrent du passé jusque très avant dans la nuit ; — puis Geneviève céda au sommeil, et Léon s'endormit dans un fauteuil, la tête appuyée sur le bord du lit de sa sœur.

Le lendemain au matin, Geneviève prit dans le jardin les grains de volubilis qui commençaient à germer, et les alla planter autour de la tombe de Rosalie.

De retour à Paris, ils trouvèrent une lettre d'un de écoliers de Léon, qui l'avertissait qu'il suspendait *momentanément* ses leçons, et qu'il lui écrirait pour lui désigner le jour où il pourrait revenir.

Une autre lettre invitait Léon à une partie de plaisir avec plusieurs de ses amis musiciens et peintres. — Une troisième le fit frémir ; elle commençait ainsi :

« Monsieur,

» Voici l'époque où j'ai l'habitude de quitter Paris... »

Mais, à la fin, on le priait de vouloir bien continuer ses leçons à Auteuil, — et on ajoutait au prix de la leçon le prix d'une voiture pour aller et pour revenir.

Léon, qui gagnait passablement d'argent, n'en dépensait guère pour s'amuser. Son plaisir le plus vif était de faire en sorte que Geneviève ne manquât de rien ; — au lieu d'aller au théâtre ou dans toute autre réunion dite amusante, il rapportait à Geneviève un ruban ou un bouquet. — S'il voyait dans la rue, à une femme, un objet de toilette qui lui allât bien, il n'avait pas de repos qu'il n'en eût porté un semblable à sa sœur. — Quand ils étaient invités ensemble dans quelque maison, il songeait huit jours d'avance à la toilette de Geneviève, et l'accablait de questions : — « As-tu tout ce qu'il te faut ? — Tes souliers de satin sont-ils assez frais ? — Auras-tu ta belle robe ? »

Jamais, quelque serein que pût être le temps, il ne la ramenait à pied d'une soirée ou d'un bal. — Il fallait, au bal, qu'elle eût le plus beau bouquet et les rubans les plus nouveaux.

Pour lui, quoiqu'il aimât naturellement la parure, qu'il fût

jeune et beau, et désireux d'attirer les regards des femmes, il se contentait d'être mis *décemment,* c'est-à-dire du costume le plus simple. — Il avait des habits qu'on aurait pû citer comme des

exemples de longévité,

— à l'époque de l'année où les journaux, qui ne savent que dire, entre deux sessions des chambres, inventent tous les matins, pour remplir leurs colonnes, — des centenaires, des pluies de crapauds, des veaux à deux têtes et des betteraves monstrueuses.

Il faisait une notable économie sur les gants, qu'il portait invariablement noirs. A la ville, il avait des bottes *remontées;* quelquefois même, un œil un peu exercé découvrait, sur le côté d'une botte, une petite pièce que le savetier du coin avait de son mieux cherché à dissimuler. Jamais il ne prenait une voiture, à quelque distance que ses leçons se trouvassent les unes des autres. — Jamais il n'entrait dans un cafe. — Aussi, quand son voisin le peintre vint le trouver pour avoir sa réponse, lui dit-il : — Je n'irai pas.

— Il est donc décidé que tu ne seras jamais d'aucune partie?

— J'ai des occupations qui me privent de celle-ci.

— Comme des autres. Tu as tort, ce sera charmant!

— Je n'en doute pas, mais je ne puis en être.

Et le soir, au souper, comme la conversation tombait sur Léon, on dit : — C'est singulier comme il est changé! — Lui, qui autrefois était toujours notre chef de troupe : — lui, dont la gaîté nous mettait tous en train ; — lui, qui s'habillait avec tant d'élégance.

— Comme il est changé!

— A-t-il fait quelque grande perte? Est-il en proie à un violent chagrin?

— Nullement, je l'ai rencontré il y a quelques jours, il était aussi gai que je l'aie jamais vu. — Mais ce qu'il évite surtout maintenant, c'est de dépenser de l'argent.

— C'est étonnant. Mais il doit en gagner?

— Il en gagne beaucoup.

— Qu'en fait-il, alors?

— Je crois qu'il l'enfouit.

— Il est donc avare?

— Il faut qu'il le soit devenu.

— C'est dommage.

— Oui, c'était un excellent garçon.

— Il faut le corriger.

— Oui, il faut lui faire honte de son avarice.

En effet, à quelques jours de là, comme Léon arrivait dans l'atelier du peintre, il les trouva réunis quatre ou cinq.

IV.

L'ATELIER.

Les dictionnaires prétendent qu'un atelier est :

« Un lieu où plusieurs ouvriers se réunissent pour travailler ensemble. »

L'atelier d'Antoine Huguet n'était pas tout-à-fait cela. — Ils étaient là quatre gaillards, qui, chagrines de ne pouvoir perdre que chacun vingt-quatre heures par jour, s'étaient réunis et associés, pour avoir, par ce moyen, quatre-vingt-seize heures à leur disposition.

On se lève le matin, ou à peu près. — On n'est qu'à demi réveillé : il n'y a pas moyen de travailler si on ne boit une goutte de rhum. Allons il n'y a plus de rhum. — Rapin! où est le rapin? Rapin, où es-tu? On voit alors se lever, d'un coin où il dormait, un gamin de quatorze ans, — avec de longs cheveux et une calotte grecque sur le côté de la tête; il a une blouse grise, qu'il a choisie de cette nuance, parce que les taches y paraissent mieux. Le rapin, dont le véritable nom est depuis longtemps oublié, a été nommé Gargantua, à cause de son formidable appétit. — Rapin, va chercher du rhum. — Le rapin demande de la *monnaie.* A peine est-il dans la rue, qu'on le rappelle. — A propos, je n'ai plus de tabac.

Le rapin revient au bout d'une heure et demie; — on l'accable de reproches. — Tu nous fais perdre notre temps. — Le rapin, qui n'est pas dupe du chagrin de ces messieurs, ne sourcille pas. On lui prédit qu'il mourra sur l'échafaud. — Le rapin arrange les palettes. — Le rhum est bu. — Travaillons, dit Antoine. — Ah! si nous fumions une pipe?

— Oui, cela excite le cerveau!

Quand la pipe est fumée :

— Ah! maintenant, à l'ouvrage.

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures.

— Diable! dans une demi-heure, il faudra déjeuner, nous déranger, quand nous commencerons à nous mettre en train; j'ai horreur du travail interrompu.

— Je crois que nous ferons mieux de ne nous mettre à l'ouvrage qu'après déjeuner.

— Voilà une matinée de perdue.

— C'est la faute de cet odieux Gargantua.

— Infâme Gargantua!

— Gargantua est notre ruine.

— Je propose de brûler Gargantua.

— De le crucifier.

— De le disséquer.

— De l'empailler.

Gargantua ne s'émeut nullement ; on lui commande d'aller chercher le déjeuner.

— Qu'allons-nous manger?

— Je ne sais pas.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ni moi.

Gargantua va se rasseoir dans son coin. Après une longue discussion, on établit que l'on est à la fin du mois, que la caisse est presque vide. — On mangera à déjeuner du pain à discrétion, et du fromage d'Italie ; on fera un dîner sérieux, un dîner raisonné. L'un recommande à Gargantua que le fromage soit gras, un autre exige qu'il soit maigre ; tous deux jurent de l'assommer s'il n'obéit pas; Gargantua ne fait pas la moindre attention à ce qu'on lui dit. Il rapporte le fromage d'Italie au bout d'une petite heure. On déjeune, on fume encore une pipe. — Allons, à l'ouvrage. — Les quatre amis restent interdits. Est-ce qu'il ne se présentera pas un prétexte pour ne pas travailler? En voici un qui a froid. — Et en effet, l'atelier est grand ; il a encore gelé blanc cette nuit. Un peu de feu égaie l'esprit.

— Il faut faire du feu.

— Avec quoi allons-nous faire du feu?

— Ah! oui, avec quoi?

— Il y a sur le carré une vieille malle

— A qui est-elle?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi.

— C'est une malle abandonnée.

— Une malle qui nous gêne beaucoup.

On allume le feu, on s'assied autour du feu et on fume une nouvelle pipe, on cause, on chante.

— Allons, maintenant travaillons.

— Quelle heure est-il?

— L'horloge est arrêtée.

— Il faut la remonter.

— Gargantua, va demander l'heure.

Cette fois, il reste dehors cinq grands quarts d'heure.

— Diable! midi et demi ; le modèle que nous attendons à une heure.

— Ce n'est pas la peine de commencer avant le modèle.

— Moi, je vais me raser. Je n'aurai plus à m'occuper de rien jusqu'au dîner, et je travaillerai sans distractions.

Le modèle ne vient qu'à deux heures : on le place.

— Pourvu qu'il ne nous arrive pas un importun, un flaneur!

— Je déteste les flaneurs.

— C'est la peste des ateliers.

Et chacun répète : Pourvu qu'il ne vienne pas des flaneurs! Mais, en disant cela, ils tournent les yeux vers la porte, et il n'est pas malaisé de voir que l'arrivée d'un flaneur comblerait tous leurs vœux.

— Gargantua, tu vas cirer nos bottes.
— Oh ! avant, remets de la malle dans le feu.
— Il y a peut-être encore du charbon de terre à la cave.
En effet, on trouve quelques morceaux de charbon.
— Gargantua ! les bottes ?
— Tiens, tu iras porter cette lettre.
— Et celle-ci.
— Tu battras ma redingote.
— Tu donneras un coup de balai dans ma chambre.
Gargantua ouvre la bouche, on se récrie :
— Tiens ! Gargantua qui parle !
— Parle, Gargantua.
— Il faut qu'il monte sur une chaise.
— Non, sur la planche.
On hisse Gargantua sur une planche appliquée au mur, à six pieds de haut ; on l'invite à parler.
Gargantua dit alors qu'on lui fait faire trop de choses à la fois, que sa mémoire s'encombre, qu'il est très fatigué.
— Gargantua, mon fils, crois-tu donc que c'est sans peine et sans travail que tu deviendras un grand peintre ?
On descend Gargantua.
— Allons, travaillons.
— Il faut fermer la porte.
— Et mettre dessus que nous n'y sommes pas ; par ce moyen on ne restera pas deux heures à frapper ; il n'y a rien qui me soit si odieux que d'entendre frapper à la porte.
— Où est le blanc d'Espagne ?
On ne peut pas trouver le blanc d'Espagne, l'infâme Gargantua a égaré le blanc d'Espagne ; Gargantua va mourir s'il ne retrouve pas le blanc d'Espagne.
— Ah ! le voilà ; — on écrit sur la porte :

« IL N'Y A PERSONNE. »

— Ah ! on monte ; c'est peut-être un flaneur.
Et chacun saisit avec empressement l'espoir qui se présente.
— Est-ce ennuyeux, on ne peut rien faire.
— Rien du tout !
— Absolument rien.
On a déjà déposé les palettes et les appui-mains.
— Ah ! non, cela s'arrête au dessous.
— Ah ! tant mieux, dit tristement l'atelier. On ferme la porte ; Antoine, en allant à sa place, regarde la toile placée sur le chevalet de Charles Mithois.
— Gargantua, viens ici recevoir des reproches mérités, mets-toi là vis-à-vis la toile de Charles. — Écoute, Gargantua, depuis deux ans bientôt tu en es aux premiers élémens de la peinture ; — à peindre tous les jours mes bottes en noir. Eh bien ! je trouve que tu suis une fausse route, que tu n'étudies pas assez les maîtres ; — regarde bien Charles. — Toi, quand tu as ciré mes bottes, pour peu que je marche une heure ou deux dans la poussière ou dans la boue, il n'y paraît plus, le cirage est terne et taché ; — eh bien ! vois la toile de Charles, ses soldats ont marché toute la nuit, ils se livrent un furieux combat, ils piétinent dans la poussière, dans la boue, dans le sang ; — eh bien ! leurs souliers sont admirablement noirs et luisans. Voilà comme je voudrais que mes bottes fussent cirées. — Je ne saurais trop te le répéter : Gargantua, étudie les maîtres.

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Pendant ce discours d'Antoine, l'atelier s'était placé devant le chevalet de Charles et la péroraison fut accueillie par des rires prolongés.
A ce moment, Léon entra :
— Nous sommes enchantés de te voir.
— Quoique tu nous déranges beaucoup ; nous étions en train de travailler comme des tigres.
— Et cela n'arrive pas si souvent que ces momens ne soient extrêmement précieux. — Un poète, dont je ne sais plus le nom, a dit en parlant de la vie :

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort ;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

C'est précisément à la nôtre que cette définition s'appliquerait le plus exactement. Mais nous avons changé cela, nous travaillons.
— Mais, répondit Léon, qui vous force de vous déranger ? Gargantua va me donner une pipe, je vais la fumer et m'en aller ensuite. Je ne tiens ni à vous parler ni à vous entendre. J'attends seulement l'heure d'aller donner une leçon auprès d'ici.
— N'importe, nous voulons te parler sérieusement dans ton intérêt. Nous sacrifierons le travail d'aujourd'hui.
— Nous le sacrifierons.
— Il n'est rien qu'on ne fasse pour l'amitié.
— Voulez-vous parler, dit Léon, du service que je vous rends ?
— Quel service ?
— Celui de vous déranger, et de vous fournir un prétexte honnête de flaner.
— O vertus méconnues ! O injustice des contemporains !
— C'est égal, ne laissons pas décourager notre zèle. — Gargantua, les pipes ?
Gargantua se leva, et, sans parler, se plaça devant son maître, attendant un ordre plus détaillé. — Le maître dit, en séparant ses ordres par un instant de méditation :
— Tu donneras : — *Fatmé*, à Lefloch. — La *Brûle-Gueule*, à ton maître. — La *Rotschild*, à Mithois. — L'*Etna*, à Léon. — La *Sardanapale*, à Edgar Sagan. — La *Cinq-Liards*, au modèle. — Tu garderas la *Lilliputienne*.
Et Gargantua s'approcha d'une sorte de petit ratelier où les pipes étaient placées chacune au-dessous de son étiquette. — Chacune avait été solennellement baptisée à son entrée dans la maison, et on l'avait nommée d'après quelque particularité qui la distinguait. — La *Rotschild* était une pipe d'écume, montée en argent. — La *Sardanapale* avait un très beau bouquin d'ambre jaune. — La *Cinq-Liards* tenait une demi-once de tabac. — *Fatmé* était une pipe turque. — Gargantua exécuta scrupuleusement les ordres qui lui étaient donnés, et, par une distinction parculière, bourra lui-même la pipe de son patron. Quand tout le monde fut en train de fumer, Antoine Huguet prit la parole :
— Léon, tu chagrines tes amis ; tu as un vice, et un vice que tu nous caches. La présente séance a pour but de te faire avouer ton vice, pour le partager s'il est amusant, pour t'en délivrer, s'il ne l'est pas.
Tu gagnes de l'argent, tu en gagnes beaucoup ! Que faistu de ton argent ?
Léon se sentit rougir jusqu'aux oreilles, non qu'une semblable plaisanterie eût rien qui pût le fâcher : il était accoutumé à ce sans-façon, à ce laisser-aller. Mais pour rien au monde il n'eût voulu parler de sa sœur, ni souffrir qu'on lui en parlât. — L'habitude où on était parmi ces jeunes gens de tout tourner en plaisanterie, le rendait honteux de tout ce qu'il faisait de bien. Peut-être plusieurs d'entre eux avaient, comme Léon, quelque bon sentiment qu'ils ne cachaient pas avec moins d'hypocrisie. Un provincial qui serait tombé au milieu de ces bons jeunes gens, se serait cru, en les écoutant, dans une caverne de brigands. — Rien n'était si commun que d'entendre parler d'égorger les oncles en retard d'envoyer de l'argent ; de faire bouillir dans l'huile les propriétaires trop exacts à envoyer leur quittance, etc., etc.
Huguet continua.
— Autrefois, tu nous faisais honneur ; tu raffermissais notre crédit ébranlé. En voyant entrer chez nous un monsieur bien couvert, un dandy, le fruitier nous respectait à cause de nos relations. (*Mouvement.*) Tu avais une de ces *tenues* qu'il serait à la fois gênant et dispendieux de porter soi-même, mais qu'on est flatté de voir aux autres. (*Très bien ! très bien !*)
L'orateur s'arrêta un moment, et tira quelques bouffées de sa pipe. — Tout l'auditoire branla la tête en signe d'assentiment. — Léon se leva et dit : — Tu es fou ! — Ah ! dit Antoine Huguet, voilà bien les hommes ; on n'est sage que lorsqu'on partage ou qu'on approuve leur folie (*Mouvement d'approbation.*) ; mais ne t'attends pas à trouver chez nous cette basse adulation ; nous sommes tes amis, et nous ne reculerons devant aucune avanie pour t'en donner la preuve. (*Très bien.*)

Qu'est devenue cette élégance irréprochable ? Cette harmonie, cette audace toujours sage ? — Ces modes devinées seulement une semaine d'avance ? Où est notre Léon ? le Léon qui a porté le premier les gilets trop courts et les collets trop étroits ?

Quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus...

Comme il est différent de cet Hector qui revient couvert des dépouilles d'Achille ! — Ou plutôt, il semble couvert de dépouilles en effet, non, comme Hector, de dépouilles glorieuses, mais de celles que colportent honteusement les marchands d'habits. (*Continuez.*)

— Ah ! parbleu, dit Léon, — qui voulait faire bonne contenance, — il sied bien à des rapins comme vous de faire les difficiles en fait de toilette ! — Des drôles qui, le dimanche, mettent leur blouse à l'envers.

— Parlez plus respectueusement au tribunal.

— Je décline sa compétence.

— Le tribunal se déclare compétent. (*Écoutez, écoutez.*)

Et en effet, messieurs, voyez dans quel costume l'accusé ose se présenter ici, ici dans le temple du goût, ici où nous ne reconnaissons d'autre dieu que *le beau*.

— Votre dieu, interrompit Léon, n'est pas comme le nôtre : il ne vous a pas fait à sa ressemblance.

— L'accusé joint le cynisme de l'expression au cynisme de la mise. Mais je ne me laisserai pas intimider par ses fureurs. Je connais le mandat qui m'a été confié. — Nous sommes ici par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. — Prenez ma tête ! (*Très bien, — très bien. — Agitation.*) Dans quel costume, dis-je, l'accusé ose-t-il se présenter devant nous ? Un habit râpé, dont les coutures, blanchies par le temps, sont imparfaitement recouvertes d'encre.

Ainsi que nos cheveux, blanchissent nos habits.

(*Hilarité.*) Et c'est nous que l'on espère abuser par de si grossiers subterfuges ! — Nous qui avons inventé le col de chemise en papier à lettres ! et l'art de sortir trois avec deux gants ! Et ce chapeau, ce chapeau défoncé, ce chapeau hérissé comme un bonnet à poil ! — ce chapeau qui rougit de lui-même ! — Ce gilet et ce pantalon qui, selon la belle expression de Jean-Baptiste Rousseau,

Hurlent d'effroi de se voir accouplés,

ou plutôt qui refusent de s'accoupler, et se séparent d'horreur.

MITHOIS. — Je demande la parole. — J'appellerai l'attention de la chambre sur les bottes de l'inculpé.

ANTOINE. — Et quelles bottes, en effet, messieurs, quelles bottes ! Ah ! je partage ici le chagrin d'un vieux poète français (RONSARD) qui disait :

Combien je suis marry que la muse françoise
Ne peut dire ces mots comme fait la grégeoise,
Ocymore, Dispotme, Oligochronien,
Ma muse les dirait du sang Valésien.

UNE VOIX. — Au fait.

ANTOINE. — Et moi aussi, messieurs, combien je suis marri que la muse française n'ait pas, comme l'italien, un mot particulier pour désigner une grosse vilaine chaussure ! (*Bien, bien.*)

Quelles bottes, messieurs ! voyez comme elles sont tournées et déformées ! Et c'est en vain que l'accusé, en serrant ses deux pieds l'un contre l'autre, espère nous dissimuler une pièce qui déshonore sa botte droite. — A propos de cette botte, je vais en porter une terrible à l'inculpé. (*Murmures en sens divers.*) — Oh ! oh ! — Ah ! ah ! ah ! — Eh ! eh ! (*Marques nombreuses de désapprobation.*)

UNE VOIX. — (*Qui pourrait être celle de Léon*).

Le jeu de mots est misérable.

PLUSIEURS VOIX. — *A l'ordre ! à l'ordre !*

ANTOINE. — Je demande la parole pour un fait personnel. — Il n'est pas difficile, messieurs, de ne pas se tromper quand on ne fait rien ; mais le plus embarrassé, comme on dit, est celui qui tient la queue de la poêle.

— Pardon, messieurs, dit Léon, c'est celui qu'on fait frire.

— Nous demandons, dit l'orateur, à notre ami, la raison de ce délabrement, de ce déguenillement. Ah ! s'il n'avait pas d'argent, s'il était gueux comme nous, ce serait très bien. — Nous savons respecter le malheur. — Mais ce n'est pas là la position de notre ami. Nous lui demandons, en outre, pourquoi il élude les parties de plaisir auxquelles on le convie, — quand nous autres, pauvres diables, nous savons toujours trouver de l'argent pour ces graves circonstances. — Accusé, qu'avez-vous à répondre ?

Léon alors fit le mauvais sujet, — parla vaguement de femmes, de désordre, de dettes, — d'orgies, etc., etc.

Quand il aurait pu dire :

Vous me trouvez mal vêtu ; — mais ma sœur Geneviève ne manque de rien ; — elle a des souliers de satin du meilleur cordonnier, et son joli pied ne perd aucun de ses avantages ; ses robes sont faites par la couturière la plus célèbre ; — je n'ai pas de manteau, mais elle a du bois abondamment pour se chauffer ; — ma sœur Geneviève ne désire rien ; — la hideuse pauvreté n'approche pas d'elle, et ne vient pas flétrir sa jeunesse de son haleine mortelle.

V.

Geneviève inventait toute sorte d'économies pour faire dépenser moins d'argent à son frère, tandis que Léon de son côté, frémissant de douleur et de colère à l'idée d'une privation qui pourrait l'atteindre, inventait pour elle des désirs, afin de les satisfaire. Un soir, il trouva Geneviève occupée à refaire une vieille robe. Ce jour-là, il avait vu passer sur le boulevard une foule de filles entretenues, magnifiquement vêtues et traînées par de superbes chevaux. — Mon Dieu, s'était-il demandé, qu'est-ce donc que Dieu réserve à une bonne et vertueuse fille comme Geneviève, s'il laisse prodiguer ainsi à des prostituées sans cœur et sans amour, tout ce qu'il y a de beau et de riche dans le monde ? Ce sentiment l'avait préoccupé toute la journée. L'industrie à laquelle se livrait Geneviève vint aigrir son chagrin. — Il s'assit près d'elle et lui dit : — Pourquoi refais-tu encore cette vielle robe usée ?

— Mais, dit Geneviève, je t'assure qu'elle me fera encore honneur cet été.

— Moins qu'une neuve, cependant.

— Une neuve serait chère, et nos moyens...

— Qui t'a dit cela, chère enfant ? Partages-tu donc l'opinion vulgaire ? Crois-tu qu'un artiste est un malheureux destiné à vivre dans la misère et à mourir à l'hôpital ? La sœur d'un musicien doit marcher l'égale de toutes les femmes. Je gagne de l'argent, beaucoup d'argent. Je veux que tu sois toujours belle et parée. Tu donneras cette vieille robe à ta femme de ménage. Nous allons, aussitôt notre dîner fini, en acheter une ensemble.

Et comme ils passaient sur les boulevards, il la mena prendre des glaces chez Tortoni. Il y avait tout autour d'eux plusieurs femmes que leurs voitures attendaient sur la chaussée. — Une marchande de bouquets vint leur en offrir un merveilleusement beau.

— Combien votre bouquet ? dit une des femmes.

— Dix francs.

— C'est trop cher.

La marchande offrit alors son bouquet aux autres : elle eut partout la même réponse. Mais quand elle passa devant Léon, il lui jeta sur la table deux pièces de cinq francs. Elle offrit le bouquet à Geneviève, que les femmes et les hommes qui les accompagnaient regardèrent avec curiosité.

— Quelle folie ! dit Geneviève à son frère, en quittant Tortoni.

— Non pas, répondit Léon. N'es-tu pas plus belle que les femmes qui nous entouraient et qui avaient une sorte d'air impertinent ? J'ai voulu les contrarier un peu. — Ils entrèrent dans un magasin de nouveautés, et Léon choisit pour sa sœur ce qu'il y avait de plus beau.

Pour lui, le soir, il repassa de l'encre sur les coutures de son habit.

VI.

Un matin arriva Albert, pâle et la voix saccadée. Il prit Léon à part et lui dit : — Sais-tu ce qui m'arrive? Pendant mon absence, mon premier clerc, que j'avais chargé d'une lettre pour Éléonore, l'a vue, lui a fait la cour, lui a plu, a vécu avec elle pendant deux mois et a disparu, laissant dans ma caisse un déficit de trente mille francs. Ces trente mille francs n'étaient pas à moi; je suis perdu si mon père ne vient pas à mon secours; je viens te chercher, je n'ose affronter seul la première impresison que va lui causer ce récit. — Léon ne répondit rien, s'habilla et suivit Albert jusque chez monsieur Chaumier. Monsieur Chaumier commença par s'emporter, puis dit qu'il n'avait pas d'argent, ce qui était vrai.—Les Redeuil le jetaient chaque jour dans de nouvelles dépenses ; ils lui avaient persuadé récemment de louer une loge à l'Opéra et au Théâtre-Italien, à frais communs avec eux. On lui avait fait, presque tout l'hiver, prendre un coupé au mois. Chaque dimanche ajoutait quelque somptuosité à la réception du dimanche précédent Rose, sans songer à l'argent que cela pouvait coûter, se faisait faire, par sa couturière et par sa marchande de modes, tout ce qu'elle voyait de joli aux jeunes personnes qu'elle rencontrait dans le monde. Modeste encourageait de son mieux ce genre de dépenses ; elle était fière de la beauté de Rose, qu'elle croyait avoir élevée, et d'ailleurs elle espérait un peu humilier Geneviève par la comparaison des toilettes de Rose avec les siennes. — Et cependant Geneviève, quoique moins riche que sa cousine, trouvait moyen d'être généreuse avec elle. Si Rose disait de son goût un ruban ou un fichu de Geneviève, quelques jours après elle recevait le semblable.

Monsieur Chaumier finit par comprendre qu'il n'y avait pas à hésiter ; il prit des engagemens, solidairement avec son fils, à une échéance assez longue, mais aussi à des intérêts assez forts. En rentrant, Léon dit à sa sœur : —Voilà Albert sauvé jusqu'à nouvel ordre ; mais il faut qu'il se dépêche de se marier et de faire un mariage riche.

Geneviève vit avec une triste surprise qu'il lui était resté encore de l'espoir à perdre.

Par des circonstances indépendantes de sa volonté, Léon avait manqué deux fois de suite une leçon. — Le jour où Albert était venu le chercher, il comptait réparer sa négligence, mais il n'avait pas cru pouvoir refuser à son cousin le service de l'assister contre le premier choc de la colère paternelle. Aussi le lendemain reçut-il une lettre dans laquelle on lui disait : « Qu'on comprenait très bien qu'un artiste de son talent fût désiré et demandé partout, et qu'il ne fût pas toujours le maître de son temps. Aussi on lui demandait pardon de celui qu'on lui avait fait perdre jusque-là et on renonçait, bien à regret, aux soins qu'il donnait ou plutôt qu'il ne donnait pas au fils de la maison. — On avait, toujours avec de vifs regrets, choisi un maître, moins célèbre, il est vrai, mais aussi moins occupé et auquel son obscurité permettait une assiduité et une exactitude qui, surtout dans les commencemens, pouvait presque suppléer un talent supérieur, etc. »

Il n'y avait rien à répondre à cela ; on lui donnait la chose comme conclue, et il y avait d'ailleurs, dans la lettre, une politesse mêlée d'ironie qui froissait l'orgueil de Léon et l'aurait empêché de faire la moindre démarche.

A quelques jours de là il reçut une invitation à dîner chez son élève d'Auteuil. — Il se renferma de bonne heure dans sa chambre pour parer, à l'insu de Geneviève, sa toilette du lendemain ; mais celle-ci, inquiète de voir de la lumière chez son frère à une heure du matin, se leva, — et vint regarder par la serrure. Alors elle vit Léon repassant à l'encre, avec un soin minutieux, les coutures de l'habit, comme il le faisait de temps en temps; plier sa cravate de soie noire, de façon à dissimuler les plis ordinaires qui étaient éraillés, etc., etc., etc.

Geneviève se retira sans bruit ; — elle fut toute la nuit sans dormir ; elle venait de comprendre la générosité et les sacrifices de son frère ; — elle ne lui dit rien de sa découverte le matin, — mais passant dans une pièce, où était ce vieil habit, étendu sur une chaise, — ce vieil habit pour lequel bien des gens méprisaient Léon, — elle s'inclina et le baisa avec respect.

VII.

La maison d'Auteuil était fort riche, Léon y était bien reçu, — mais cependant il y avait dans la façon dont on le traitait des nuances presque insaisissables qui ne laissaient pas de le blesser. Quelques négligences des domestiques laissaient percer à ses yeux la véritable pensée, à son égard, des maîtres trop polis et trop circonspects pour la manifester eux-mêmes. Sa place à table, quand il y dînait, n'était pas au bout, mais il pouvait attribuer cela à son âge. De temps en temps un domestique ne le servait qu'après des personnes de la maison, — ce que la maîtresse du logis réprimait d'un regard,— mais Léon voyait l'oubli et le regard.— Parfois, quand il arrivait, au lieu de l'annoncer par son nom, et dans la forme ordinaire, une servante ouvrait le salon et disait : *C'est* le musicien.— Un jour même, un nouveau domestique, paysan assez grossier que monsieur Sanlecque avait ramené de sa terre de Reims, chargé d'apporter des rafraîchissemens dans le salon, en offrit à tout le monde, et dit à demi-voix à sa maîtresse : — Faut-il en donner au musicien? — Il n'y aurait eu aucun mal si madame Sanlecque eût répété, haut et en riant la bêtise du nègre champenois, ce qu'elle n'eût pas manqué de faire s'il se fût agi de quelqu'un bien établi sur le pied d'égalité, et vis-à-vis duquel c'eût été une bêtise incontestable ; — mais elle rougit, et lui dit à voix basse : — Certainement. Rien de tout cela n'échappait à Léon, toujours sur le qui vive, et il avait bien besoin de penser à Geneviève, pour se résigner à toutes ces humiliations. Certes, il eût bien désiré ne paraître dans les maisons que pour y donner ses leçons ; mais refuser les invitations qu'on lui adressait eût été compromettre la durée de ces mêmes leçons. On voulait l'avoir pour son talent et par dessus le marché des leçons ; lésineries que font volontiers, et très habilement, les gens les plus riches et les plus considérés.

Monsieur et madame Sanlecque n'avaient qu'un fils, enfant de quinze à seize ans, assez bien doué par la nature, et qui devait un jour être fort riche, ayant à ajouter la fortune de ses parens à celles de deux vieilles tantes restées filles. Seulement, comme les gens trop heureux sentent le besoin de se créer des tourmens et des ennuis, monsieur et madame Sanlecque, d'un commun accord, avaient fait pour leurs fils un plan très détaillé, qui le prenait jour par jour, heure par heure, depuis sa naissance jusqu'à son mariage et au-delà. Ils s'étaient convaincus que rien n'était plus sage ni plus heureux ; et chaque fois que la volonté de l'enfant où les événemens venaient le faire dévier du rail, ce qui arrivait perpétuellement, — c'était un chagrin des plus vifs ; et on ne négligeait rien pour le remettre dans la bonne voie. Théodore (présent de Dieu) Sanlecque avait seize ans ; il devait (selon le fameux plan) continuer encore son éducation pendant deux ans, puis voyager pendant quatre ans avec un précepteur, —après quoi il reviendrait à Paris, où il épouserait la fille d'un ami de monsieur Sanlecque. Il va sans dire que jusque-là il devait rester étranger à tout espèce de sentiment d'amour, et que ses yeux ne devaient s'arrêter sur aucune femme ; qu'il devait garder son premier regard, son premier battement de cœur, son premier frisson pour la femme que lui avait destinée ses parens. Jusque-là tout allait bien sous ce rapport ; mais les autres points de la *cyropédie* à l'usage de Théodore Sanlecque, avaient rencontré plus d'inconvéniens. — Tout le plan avait été composé par M. Sanlecque à son point de vue particulier d'homme à tempéramment lympathique ; le jeune homme se trouva nerveux et sanguin. Ce qu'on avait calculé devoir être ses plaisirs l'ennuyait profondément ; — ses études lui étaient antipathiques ; il ressemblait à un homme qui passerait sa vie entière à mettre des bottes trop étroites.

Par une énorme concession, on avait remplacé à peu près les mathématiques par la musique, ce qui dérangeait beaucoup les plans. Il est vrai que Théodore trompait son père qui n'était pas très fort ; il lui avait persuadé qu'il savait assez de mathématiques pour continuer à apprendre sans

maitres; — et de temps en temps, il feignait de se livrer à la solution de quelques problèmes, dont le père Sanlecque ne voyait pas la bouffonnerie. Ainsi ce jour-là même il surprit Théodore griffonnant un papier, et se tenant la tête dans les mains, etc. — Il lui demanda ce qu'il faisait.

— Je cherche la solution d'un problème.

— Ah!

— D'un problème de mathématiques.

— Oui! — et que dit ce problème?

— C'est trop compliqué pour vous, papa.

— C'est égal, dis toujours?

Théodore, qui faisait des vers, ce que pour rien au monde il n'eût voulu avouer à son père, lui dit : Voilà le problème qui me donne un mal terrible, mais j'y arriverai. « Si une livre de beurre coûte trois francs, combien me coûtera une culotte de peau? »

— Ah! dit le père.

— Ordinairement on doit trouver l'inconnu d'après deux connus, ici il n'y a qu'un inconnu.

— Je te laisse.

— Ah! parbleu, dit Théodore Sanlecque, voilà la rime en *esse* que je cherchais : « *laisse* » *tendresse,* cela va à ravir.

— Les Sanlecque donnaient ce jour-là un *dîner hostile*. On avait invité plusieurs voisins de campagne avec des amis de Paris; il s'agissait, comme dans beaucoup de dîners, beaucoup moins d'être agréable aux gens qu'on recevait, que de les écraser par l'opulence de la maison. Ainsi on avait mis toutes *les voiles dehors*.— C'étaient des prodiges de vaisselles, des miracles de porcelaines, — des bouteilles de vin de Bordeaux que monsieur Sanlecque apportait lui-même à deux mains, retenant son haleine pour ne pas en agiter le fond; — des primeurs qui étaient en avance d'un an. — Il y a des maisons où on ne mange rien en la saison, c'est-à-dire au moment où les choses sont bonnes et succulentes; c'est une des plus grandes sottises gastronomiques qui se puisse imaginer. Outre que les légumes sont meilleurs dans leur maturité, et que certaines primeurs ont besoin d'être annoncées et étiquetées pour qu'on ne les prenne pas au goût pour une seule et même herbe sans saveur, il y a dans la nature des harmonies dont il est toujours imprudent de déranger quelque chose. Je veux bien ne pas écrire à ce sujet vingt pages dont les lettres s'accrochent à ma plume que je viens de tremper dans l'encre, je secoue la plume et je prends de l'encre dans un autre coin).—Je dirai seulement qu'on doit, à table, nourrir les gens plus que les étonner, et que beaucoup de personnes en vous donnant des *pois verts* à certaine époque, n'ont d'autre intention que de vous montrer des *pois chers*.

Les salons étaient d'une grande magnificence. — Léon pensait à Geneviève, et ne jouissait de rien de ce qu'elle ne partageait pas; — il pensait aux meubles de noyer, à la glace au cadre de bois; —il comparait aux lustres, aux candélabres dorés et chargés de bougies, le mauvais chandelier de cuivre jaune et la chandelle qui éclairait Geneviève; — il pensait à Geneviève dînant seule, d'un reste du dîner de la veille, sur une petite table de noyer, et buvant du mauvais vin trempé d'eau. — Cette pensée l'empêcha de toucher à aucune des friandises du second service. On causait, la conversation était vive et animée, quelquefois Léon se laissait entraîner par la gaîté de quelque repartie; — mais, tout-à-coup, il lui semblait voir le visage triste et pensif de sa sœur, et le sourire mourait sur ses lèvres, comme fané et glacé. — On se leva, on passa dans les salons. — Toutes les femmes étaient fraîches, roses, heureuses, — et Léon pensa à Geneviève dont les couleurs avaient été remplacées par la pâleur; — il pensa à Rose — qui, sans doute, ne pensait pas à lui, — et autour de laquelle, probablement, en ce moment, papillonnaient quelques élégans, comme autour de toutes ces femmes qu'il voyait. Il se retira seul à une fenêtre, dans un petit salon reculé, il ouvrit la fenêtre et regarda les étoiles; la nuit était superbe. —Là, il se laissa aller à ses rêveries; — mais il en fut tout-à-fait tiré par les sons d'un instrument : — c'était un violon, — mais ce qu'il jouait, ce n'était pas précisément de la musique, c'était une suite de ponts-neufs et d'airs connus; il joua d'abord :

Au vallon tout est sombre, etc.; puis il attendit, et recommença par : *Réveillez-vous belle endormie*.—Il attendit encore, et après ces intervalles,—joua : *Venez, venez à mon secours*, et *Viens, gentille dame*. Léon ne put douter que ces airs ne fussent joués pour rappeler les paroles qui en sont le timbre, — et que ce ne fût un moyen de dialoguer de loin sans attirer l'attention. — En effet, il ne tarda pas à voir paraître une lumière dans une fenêtre à barreaux, tout en haut d'un mur qui dominait le jardin; le violon, caché dans des lilas, aux pieds du mur, joua alors : — *O ma Zélie!* — Alors, une voix de femme répondit; elle ne chantait pas de paroles, mais fredonnait les airs, dont les paroles connues répondaient parfaitement au violon. A la qualité de la voix, à l'aspect de la fenêtre et surtout à la science incroyable de ponts-neufs que manifestait la chanteuse, et à la vulgarité de quelques-uns, ce devait être une couturière ou une cuisinière.

Voici du reste ce qu'ils se disaient. — C'était un dialogue sans paroles très complet et très intelligible. Je ne puis ici que reproduire les timbres des airs qu'ils faisaient entendre tour-à-tour.

LE VIOLON, *dans les lilas.*

Une fièvre brûlante, etc., etc.

LA VOIX, *à travers les barreaux.*

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes, etc.

LE VIOLON.

Je t'aime tant, je t'aime tant, etc.

LA VOIX.

Taisez-vous, taisez-vous, — je ne vous crois pas...

LE VIOLON.

Toi, dont les yeux me font la loi...

LA VOIX.

Tu n'auras pas ma rose...

LE VIOLON.

Ma richesse, c'est ta voix douce...

Je gage, pensa Léon en entendant cet air de Gatayes, qu'elle ne sait pas ce que cela veut dire. En effet, la voix chanta encore : *Tu n'auras pas ma rose.*

LE VIOLON.

Si tu veux, charmante brune,
Ce soir au clair de la lune,
. . . .

— Oh! oh! dit Léon, le jeune homme devient hardi

LA VOIX.

Les yeux noirs sont de jolis yeux,
Mais pour moi, j'aime mieux les bleus...

— Elle repousse, pensa Léon, la qualification de brune.

LE VIOLON.

J'ai longtemps parcouru le monde
. . . .
Courtisant la brune et la blonde...

— Il paraît que cela lui est égal; eh bien! il a raison

LA VOIX.

Il faut des époux assortis...

LE VIOLON.

. . . L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet ce qu'il défend...

LA VOIX.

. . . .

Ici Léon ne reconnut pas l'air, le violon non plus, car il ne répondit pas. La voix se décida à chanter ces paroles :

Je suis *bonne*...

— Ah! dit Léon, j'y suis, c'est du *Diable à quatre*, — mais, dans la pièce, *bonne* ne signifie pas cuisinière; —c'est égal, c'est ingénieux. Cette fois le violon avait compris,— car il répondit :

Le noble éclat du diadème,
Ici n'a pas séduit mon cœur...

La voix crut devoir émettre encore un doute, et chanta :

Mais hélas ! c'était un trompeur,
Celui qui sut toucher mon cœur...

Cela me rappelle que mon père, Henry Karr, avait fait une fantaisie pour le piano sur cet air de madame Gail; et que j'ai vu un exemplaire ainsi caricaturé de la main d'Hérold :
— Fantaisie sur l'air : — *Celui qui sue touche mon cœur*

Par Henry Quatre.

LA VOIX.
Triste raison, j'abjure ton empire...

LE VIOLON.
Si tu veux, charmante brune,
Ce soir, au clair de la lune,
Ce gazon...

— Il paraît, dit Léon, que le violon y tient.

LA VOIX.
Il est tard, je rejoins ma mère,
Adieu, Colin, au revoir...

LE VIOLON.
Si tu veux, charmante brune,
Ce soir, au clair de la lune,
Ce gazon...

— Allons, le violon est obstiné. — Ce qu'il y a d'aussi évident que son obstination, c'est qu'il est amoureux ; il trouve, en jouant ces airs, une expression ravissante.

LA VOIX.
Sans bruit, — sans bruit...

— Il paraît que l'on va descendre. — Mais que se passe-t-il dans le jardin? Des pas se font entendre sur le sable des allées. —Le violon joue avec précipitation :

. . . . Prenez garde,
La dame blanche vous regarde...

— On parle haut dans le jardin, c'est la voix de monsieur Sanlecque.

— Le violon n'est autre que l'élève de Léon ; on le fait rentrer.

Le lendemain Léon reçut une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Une découverte que nous avons faite, et qui nous donne le chagrin de voir notre fils échapper encore aux plans que nous avions conçus pour son éducation et pour son bonheur, nous oblige à avancer l'époque de ses voyages. Il sera donc privé de vos excellentes leçons. — Recevez, avec mes regrets, l'assurance de ma considération distinguée,

» Sanlecque. »

VIII.

Un matin, on apporta un énorme bouquet pour Geneviève; le lendemain, un autre bouquet non moins beau ; le surlendemain, un troisième bouquet avec une lettre. Geneviève donna la lettre à son frère ; on y lisait :

« Je vous vois tous les jours, mademoiselle, et je m'aperçois que, sans y songer, vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, et que vous devez ignorer, etc. »

La lettre était signée d'un monsieur Charles Merruel, qui donnait son adresse.— Léon lui répondit :

« Monsieur,

» Vous avez écrit à ma sœur ; elle me charge de vous répondre : — C'est vous dire assez quelle est la réponse. Ma sœur ne reçoit ni lettres ni bouquets d'un homme qu'elle ne connaît pas. Permettez-moi d'ajouter, pour ma part, qu'elle est assez jolie pour qu'on lui fasse les lettres exprès pour elle. Pourquoi, du reste, monsieur, demandez-vous une réponse? vous en pourriez trouver de toutes faites, comme vos lettres, — dans la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau; et ces réponses au moins seraient d'un style égal au style de vos épîtres, que ma sœur (qui ne s'appelle pas *Julie*) ne pourrait jamais atteindre.

» Léon Lauter.

IX.

M. CHARLES MERRUEL A M. LÉON LAUTER.

« Monsieur Léon Lauter, vous vous moquez de moi, et peut-être vous avez raison ; permettez-moi cependant d'expliquer un peu ma conduite. J'ai vu plusieurs fois, cet hiver, mademoiselle votre sœur; j'ai été touché autant de son air de douceur et de décence que de sa beauté. — Je suis négociant, je me suis figuré que je ne saurais jamais écrire à une jeune fille une lettre capable de la bien disposer en ma faveur. D'autant qu'en pensant à mademoiselle votre sœur, je ne trouvais à dire que ce que je viens vous dire aujourd'hui : « J'ai trente-cinq ans, je suis presque riche, j'aime mademoiselle votre sœur, le plus grand désir que je sente dans mon cœur est qu'elle soit ma femme et qu'elle soit heureuse par moi. » J'ai ouvert, dans mon embarras, le livre qui passe pour renfermer les phrases d'amour les plus éloquentes, et j'ai copié, si bien copié, qu'il paraît que j'ai même négligé de changer le nom qui se trouve dans le livre.—Je sais très bien que mademoiselle votre sœur ne s'appelle pas Julie, mais Geneviève; j'ai appris sur elle tout ce que j'ai pu apprendre, et tout ce que j'ai appris a augmenté mon amour. Aujourd'hui, si mon langage est simple et vulgaire, du moins je parle moi-même et je vous répète : J'ai trente-cinq ans, je suis presque riche, j'aime mademoiselle votre sœur ; le plus grand désir que je trouve dans mon cœur est qu'elle soit ma femme et qu'elle soit heureuse par moi. Cette fois, vous pourrez me répondre sans me renvoyer au livre de Rousseau.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur Léon Lauter, votre, etc.

» Ch. Merruel. »

X.

Léon communiqua la lettre à Geneviève et dit : Cette fois, la lettre est sérieuse et il faut répondre sérieusement. Ce monsieur Merruel me paraît un excellent homme, fort touché de *tes attraits*. Que veux-tu que je lui réponde ? Le connais-tu ?

— J'ai dansé avec lui cet hiver, dit Geneviève, mon oncle l'a nommé devant moi.

— Ah !... Et comment le trouves-tu ?

— Bien, reprit Geneviève avec indifférence.

— Alors, je réponds que sa demande est fort honorable et que je l'autorise...

GENEVIÈVE. — A rien.

LÉON. — Comment à rien ! et pourquoi cela ?

GENEVIÈVE. — Je ne veux pas me marier.

LÉON. — Ah !

GENEVIÈVE. — Je ne veux pas me marier.

LÉON. — Tu as tort ; si ce que dit monsieur Merruel est vrai, et tout porte à le croire, c'est un mariage aussi heureux que je puisse le désirer pour toi. Un mari jeune, d'une figure agréable (c'est toi qui le dis), riche, amoureux de toi, reconnaissant son infériorité et tout disposé à vivre à deux genoux devant toi : on le ferait faire exprès qu'on ne trouverait pas mieux.

Geneviève ne répondit pas ; Léon continua d'un ton plus sérieux.

— Geneviève, je suis sûr que ma mère approuverait ce mariage et en remercierait le ciel. — Sois raisonnable, ma petite Geneviève ; je serai si heureux de te voir enfin riche et brillante. Il faut que les avantages qui se présentent soient bien grands, chère Geneviève ; sans cela, te presserais-je tant d'accomplir ce qui amènera pour moi une foule de chagrins? Comme je serai seul et abandonné quand tu auras quitté notre petit logis, dont tu es tout le bonheur ! A qui parlerai-je de Rose ?—Car de nouvelles affections viendront remplir ton cœur; tu auras des enfans, un mari.—Ne me faut-il pas triompher, pour te marier, d'un sentiment bizarre, inconcevable; j'y ai pensé souvent; — ce sera pour moi un jour cruel que celui où je te livrerai, toi, ma sœur, si timide, si innocente, — à l'amour d'un homme, — peut-être corrompu par le vice, qui ne saura respecter ni cette innocence, ni cette timidité ; à un homme qui, aujourd'hui, n'est rien, et qui, bientôt, sera

plus que moi ; à un homme qui pourra te faire pleurer, et me dire à moi, ton frère, qui t'aime depuis si longtemps : — De quoi vous mêlez vous ?

Albert entra. — Geneviève n'osa pas dire à Léon de ne pas parler de ce qui arrivait.

LÉON. — Tu arrives à propos ; — lis cette lettre.

ALBERT. — Elle est très bien ; — et qu'en dit Geneviève? (Geneviève se penche sur sa broderie.)

LÉON. — Geneviève refuse.

ALBERT. — Elle a bien tort. Je connais Merruel, — c'est le meilleur homme du monde ; ce qu'il promet dans sa lettre, il le tiendra ; — Geneviève excitera l'envie de toutes les femmes. — Il est bien modeste quand il se dit « presque riche ; » Merruel a plus de huit cent mille francs.

LÉON. — Tu entends, Geneviève? (Geneviève se penche encore davantage ; — son cœur est déchiré : Albert n'a même pas ce sentiment de regret dont parlait tout à l'heure son frère en la voyant passer aux bras d'un mari)

ALBERT. — Ma petite Geneviève, j'espère que tu n'as manifesté jusqu'ici que l'éloignement que toute fille croit devoir simuler contre le mariage ; — je te félicite de l'offre de Merruel ; c'est un personnage entouré de piéges et d'appeaux par les grands parens et les petites jeunes personnes. — Quand il entre dans un salon, les chapeaux jaunes des mères se tournent vers la porte ; — quand il danse avec une jeune personne, la jeune personne parle de ses goûts simples, de son amour de la campagne et du laitage. Tu seras heureuse, et tu feras enrager toutes tes amies.

Geneviève ne put s'empêcher de fondre en larmes : — Albert la pressait de se marier avec un autre !

ALBERT. — Qu'as-tu donc, Geneviève?

LÉON. — Il y avait déjà une heure que nous parlions de monsieur Merruel quand tu es entré ; — elle m'avait prié de laisser là ce chapitre, et nous la contrarions.

ALBERT. — Allons, Geneviève, puisque tu ne veux pas parler de ton mariage, parlons du mien.

LÉON. — Du tien?

ALBERT. — Du mien.

(Geneviève sentit passer sur ses cheveux un frisson mortel, puis elle leva les yeux au ciel pour demander à Dieu de la force et du courage.)

Albert continua :

— J'épouse deux cent cinquante mille francs ; — ce n'est pas trop pour rétablir mes affaires que mon coquin de premier clerc avait mises dans un bel état.

LÉON. — Je te croyais toujours amoureux d'Éléonore?

ALBERT. — Éléonore, je ne sais ma foi pas où elle est, — ni monsieur mon clerc non plus. — Elle l'aura sans doute suivi ; — je ne suis pas de force à lutter contre un semblable gaillard ; — trente mille francs en trois mois ! il ne lui aura rien refusé, l'argent ne lui coûtait rien, — diamans, voiture, etc. — Moi, je n'avais rien que mon amour, — et encore je n'en avais guère. — Je suis fort bien disposé pour le mariage ; je ne regrette rien de ma vie de garçon : — ma femme s'emparera facilement d'un cœur que rien n'occupe ; ce sera à elle à tâcher de le conserver.

— Je venais chercher Geneviève, car c'est toujours à elle que j'ai recours dans les grandes occasions, pour qu'elle m'aidât dans mes emplettes. Ma sœur devait venir avec moi, mais, quand je lui ai proposé de venir ici, — elle a changé d'idée. Est-elle donc fâchée avec l'un de vous deux? Mais cela n'a rien d'inquiétant ; Rose est si changeante, qu'il vaut mieux être avec elle en état de brouille ; on est sûr de ne pas longtemps attendre un changement, et il n'a rien d'inquiétant. — C'est aujourd'hui dimanche; nous allons sortir tous les trois, nous courrons un peu les boutiques, et je vous ramènerai ensuite à la maison, où nous dînerons.

Le refus de Rose de venir les voir exaspéra Léon. — Quoi ! Rose, au lieu de chercher à s'excuser de *sa conduite,* lors de de la dernière soirée où ils s'étaient rencontrés, les évitait, les dédaignait ; il prétexta des affaires et dit qu'il ne pourrait accompagner Albert, mais qu'il lui confiait Geneviève, et le priait de la ramener le soir.

GENEVIÈVE. — Mais, tu ne m'avais pas parlé de ces affaires.

LÉON. — Elles n'en sont pas moins réelles, — et surtout inévitables.

GENEVIÈVE. — Comment, tu ne pourras même pas venir le soir ?

LÉON. — C'est impossible.

GENEVIÈVE (*bas*). — Léon, je t'en prie.

LÉON (*bas*). — Tu sais, Geneviève, que je ne te contrarie jamais.

GENEVIÈVE. — Adieu, Léon.

Et en descendant l'escalier, Geneviève se serrait les mains, et disait dans son cœur : — Ah ! ma mère, — ma chère mère, tes enfans seront-ils donc malheureux tous les deux ?

Elle suivit Albert machinalement, sans savoir ce qu'elle faisait, étourdie, avec un nuage devant les yeux. — Dans les boutiques, elle ne voyait rien de ce qu'on lui montrait, se laissait faire deux fois la même question et répondait au hasard. Quand ils arrivèrent chez monsieur Chaumier, — Rose, qui avait repoussé avec colère l'offre d'aller chez Léon, — se leva malgré elle, quand elle entendit sonner, — tant elle était sûre de le voir, avec son frère et sa cousine. Mais quand Albert lui eût dit que Léon n'avait *pas voulu* venir, quoique Geneviève le reprit, et dit : « *n'a pas pu,* » — elle affecta la plus profonde indifférence, — et ne prononça pas une seule fois son nom pendant le dîner. Après le dîner, Geneviève voulut lui parler de Léon ; mais Rose la supplia de ne pas continuer. — Geneviève n'aurait probablement tenu aucun compte de cette prohibition, qui n'était peut-être pas de très bonne foi, s'il n'avait commencé à venir du monde, et Rose était obligée de s'occuper des arrivans.

Geneviève était dans un état d'exaltation *impossible à décrire.* Les pensées se croisaient et se choquaient dans sa tête et dans son cœur avec rapidité. Tantôt elle se disait qu'elle ne voulait plus vivre, elle pensait avec une âcre volupté à la mort ; — puis elle demandait pardon à Dieu et à son frère. — Un instant après, elle purifiait son amour pour Albert de toute idée vulgaire, elle se disait : Il sera heureux, je verrai son bonheur, je serai l'amie de sa femme, je lui apprendrai à l'aimer, j'élèverai ses enfans ; et un autre instant n'était pas envolé qu'elle se disait : Ah ! je n'aurai pas besoin de me tuer, mes jours sont comptés, depuis longtemps ma santé est perdue ; ces sourdes douleurs que je sens dans la poitrine sont un signe certain de la brièveté de ma vie : j'irai bientôt rejoindre ma mère ; mais Léon, mais Albert. — Pauvre Léon ! Je ne veux pas l'abandonner. Qui sait si les âmes des morts peuvent protéger les vivans? — Oh ! je ne le crois pas, car maman ne nous aurait pas laissés être si malheureux. — Mais, grand Dieu ! il faut donc une séparation éternelle : je ne puis rejoindre maman sans quitter Léon. — Ah ! maman, maman, n'entends-tu pas ta fille? ne vois-tu pas comme elle souffre ? — Oh ! non ! reprenait-elle, la félicité des bienheureux ne serait pas complète s'ils ne pouvaient s'occuper de ceux qu'ils ont laissés sur la terre ; cette vie n'est qu'une épreuve, ma mère sait que cela finira et elle nous attend dans le ciel. — Elle ne versait pas de larmes, — de larmes, ce sang de l'âme. Une fièvre brûlante animait son teint et ses regards, et on se disait :

— Comme Geneviève est belle ce soir.

— Quel teint et quel éclat !

— La dernière fois que je l'ai vue, elle était loin d'être aussi bien.

— Elle était pâle et elle avait les yeux caves.

— On aurait dit une poitrinaire.

— Ce n'était qu'une indisposition.

— Elle est charmante aujourd'hui.

Rose, de son côté, s'agitait beaucoup et s'occupait de tout le monde. Monsieur Rodolphe de Redeuil entra et fit l'empressé ; Rose le reçut assez mal ; il la pria de chanter avec lui, elle avait mal à la gorge ; de danser, elle était fatiguée. Il raconta quelques anecdotes, Rose ne sourit pas et dit tout haut qu'il n'y avait rien de pire que la médisance quand elle n'amusait pas.

Pendant ce temps, voyons un peu quelles étaient les affaires de Léon. — Léon se promenait sur le boulevard ; il vint à

pleuvoir ; il alla au Palais-Royal, dont il fit le tour cent trente fois, après quoi il alla chez son oncle, se disant que s'il disparaissait, Rose et monsieur de Redeuil le croiraient désespéré ; que c'était un triomphe qu'il ne voulait pas leur donner ; ils en avaient assez d'autres sans celui-là. D'ailleurs il était tard ; il n'allait chez monsieur Chaumier que pour chercher sa sœur. Quand il entra, Geneviève ne le vit pas, ses yeux étaient occupés d'une manière assez cruelle pour qu'elle ne les détournât pas. On venait d'annoncer :

Monsieur Michaud,

Madame Michaud,

Mademoiselle Anaïs Michaud.

C'était cette belle jeune fille, qui entrait les yeux baissés, qui avait détruit tout le bonheur et tout l'espoir de Geneviève. Elle était jolie, elle paraissait douce et timide, et elle faisait plus de mal au pauvre cœur de Geneviève que ne l'eût pu faire un tigre avec ses griffes et ses dents.

Albert et Rose s'empressèrent auprès d'elle ; toutes les femmes la regardèrent en chuchotant. Il y eut pour Geneviève un affreux moment d'angoisse. — Elle ne sentit plus battre son cœur ; une douleur poignante lui traversa les tempes, — un vertige fit tout tourner et disparaître à ses yeux. — Quand elle revint à elle, elle aperçut la figure de Léon, pâle comme devait être la sienne : la méchante Rose avait vu Léon, dont l'absence la chagrinait et l'agitait ; elle avait voulu se venger sur lui de ce qu'elle venait de souffrir, et sans manifester par le moindre signe qu'elle l'eût aperçu, elle devint immédiatement aussi charmante pour monsieur de Redeuil, qui ne l'avait pas quittée, qu'elle avait été pour lui, quelques instans auparavant, revêche et désagréable.

Geneviève venait de sentir dans son âme ce que devait éprouver son frère, — et le premier mot qu'elle se dit tout bas, fut : Pauvre Léon !

Noble et douce parole ; elle s'était dit : — Ma vie est finie, je tâcherai de vivre pour Léon et pour ceux que j'aime ; je me mêlerai au bonheur des autres, et j'en vivrai. Belle et touchante pensée, qui dut monter au trône de Dieu avec les parfums du soir.

Geneviève traversa le salon, et alla droit à son frère ; — elle lui dit : Ne te chagrine pas de la petite coquetterie de Rose, c'est une enfant, elle n'agit que pour te contrarier un peu, et se venger de ce qu'elle appelle tes torts à son égard ; — tant que tu n'as pas été là, elle ne s'est occupée de monsieur de Redeuil que pour lui dire des choses désobligeantes. — N'importe, dit Léon ; quel que soit le motif de cette conduite, je ne la pardonnerai pas. — Et il songeait que, sans doute, le serment de Rose la gênait beaucoup ; que ses affaires à lui n'étaient pas assez brillantes pour qu'il pensât encore à se marier, et que Rose n'avait ni assez d'énergie ni assez d'amour pour attendre et résister aux séductions des hommes qui l'entouraient, et aux obsessions de sa famille.

On présenta la *future* d'Albert à Léon et à Geneviève. La pauvre Geneviève resta assise auprès d'Anaïs ; — elle croyait que tout le monde savait son secret et que tous les yeux étaient fixés sur elle. A chaque instant, il passait sur son pâle visage des nuages de pourpre produits par les pensées subites qui venaient l'embarrasser. Tout d'un coup, elle se trouvait trop froide avec Anaïs ; on va me croire piquée, malheureuse. — Puis elle s'arrêtait au milieu de l'empressement qui succédait à la froideur. — Cet empressement n'est pas naturel, pensait-elle, tout le monde doit en comprendre le motif. — Pour Léon, il était allé dans une pièce écartée, écrire une lettre qu'il glissa dans la main de Rose. — Rose la mit où on serait si heureux de voir mettre ses lettres, si les femmes n'y mettaient à peu près tout, — dans son sein.

XI.

Quand tout le monde fut parti, Rose, — aussi rouge que si on eût pu la voir, tira de son sein la lettre de Léon, et s'empressa de la lire.

A ROSE.

« Ma cousine, — pardonnez-moi d'avoir abusé d'un moment d'entraînement et de pitié pour vous faire faire une promesse qui vous gêne aujourd'hui, et que, tout me le montre, vous regrettez amèrement d'avoir faite ; je vous la rends, ma cousine, vous êtes libre ; j'ai seulement le regret de n'avoir pas accompli plus tôt le devoir que j'accomplis aujourd'hui, vous n'auriez pas eu le temps d'avoir à mon égard les torts graves et nombreux que vous avez eus depuis quelque temps. Je renonce à vous, ma cousine ; soyez jolie, coquette, heureuse, rien ne vous en empêche ; aimez monsieur Rodolphe ou tout autre, je n'ai plus le droit d'en souffrir ouvertement. — Adieu.

» LÉON. »

Rose resta un moment stupéfaite, elle s'attendait à voir Léon demander des excuses de ses mauvaises humeurs ; elle n'aurait jamais cru qu'il se fût entre eux rien passé d'assez grave pour amener une rupture. — Après qu'elle eut relu la lettre, elle pleura beaucoup, puis elle écrivit :

« Léon, — es-tu fou ? je ne veux pas reprendre ma promesse, — et je ne te rends pas la tienne ; si j'ai des torts envers toi, je les ignore, mais je t'en demande pardon ; — je ne veux ni de monsieur Redeuil ni d'aucun autre ; — je suis à toi : si je suis coquette, ce n'est jamais que pour te plaire ou te taquiner un peu. Je brûle ta méchante lettre qui m'a fait pleurer.

» ROSE CHAUMIER. »

Si cette lettre avait été envoyée, que de bonheur elle eût donné dans le petit logis de Geneviève et de Léon ! — car Geneviève et Léon n'avaient plus qu'un bonheur à eux deux, c'était celui de Léon. Mais Rose se coucha, ne dormit pas, et rêva éveillée à tout le succès qu'elle avait eu le soir, pensa que Léon était le seul qui ne l'eût pas admirée et n'eût pensé qu'à la gronder, Léon à qui elle rapportait les applaudissemens et l'admiration des autres. — Elle le trouva souverainement injuste et s'endormit avec cette idée. Le matin, ce fut celle qu'elle trouva toute faite dans sa tête avant d'être assez éveillée pour en trouver une autre. — Elle avait peu dormi, elle était de mauvaise humeur, la lettre de Léon était brûlée, elle ne put la relire et y retrouver tout ce qu'elle renfermait de douleur ; — elle ne se la rappela que comme une injustice sur laquelle il ne pouvait manquer de revenir, et à laquelle surtout il serait pour elle *honteux* de céder : elle brûla sa lettre. Léon, dans la journée, ne put s'empêcher de passer deux fois devant la maison de monsieur Chaumier. C'était presque son chemin, et le pavé était meilleur, et la rue avait un trottoir, etc., etc.

Il vit sortir Rose avec Anaïs et la mère d'Anaïs en voiture, toutes trois étaient fort parées ; Léon détourna la tête pour ne pas être aperçu en assez triste équipage. On voudrait donner tant de bonheur à la femme que l'on aime, et en même temps, on voudrait si entièrement confondre l'existence de l'objet aimé dans la sienne propre, qu'on ne peut s'empêcher d'un mouvement d'irritation à l'aspect d'un plaisir ou d'un bonheur qu'elle goûte sans vous et sans que vous en soyez la cause. — Léon fut enchanté d'avoir écrit sa lettre. Rose, qui avait vu Léon et à laquelle son mouvement pour ne pas être aperçu n'avait pas échappé, fut très fâchée contre lui et se réjouit fort de ne pas avoir envoyé la sienne.

Le mariage d'Albert et d'Anaïs était fixé pour la semaine suivante. — Léon s'occupa de la toilette de sa sœur. Il acheta quelques objets à crédit et vendit sa montre pour ceux qu'il fallait payer comptant. — Il cacha soigneusement à Geneviève ce sacrifice d'un bijou auquel il tenait beaucoup et qui lui était tout-à-fait nécessaire pour ses leçons ; il supposa qu'elle était dérangée et qu'il l'avait donnée à réparer à l'horloger. Rose vint voir Geneviève avec Anaïs pour la prier d'être *demoiselle d'honneur* : Geneviève accepta ; comment aurait-elle refusé ? Et d'ailleurs, ceux qui ont souffert savent avec quelle triste volupté on aime à déchirer avec les ongles et à faire saigner une blessure sans espoir de guérison. — C'était la seule fois que Geneviève eût vu Rose depuis la rupture avec Léon : la présence d'Anaïs et de sa mère empêcha Geneviève d'en parler. Rose à aucun prix n'eût dit un mot la première de son cousin, quoique rien ne pût lui faire plus de plaisir que

d'en entendre parler. Seulement, lorsque Geneviève dit : — Léon est sorti, il sera bien fâché de ne s'être-pas trouvé ici, Rose fit un petit mouvement de tête presque imperceptible, dont le commencement voulait dire assez tristement qu'elle n'en croyait rien, et la fin, assez orgueilleusement, que c'était pour elle parfaitement indifférent.

C'est ce que dit aussi Léon, quand il apprit que Rose était venue ; mais il cherchait, sans toutefois faire de questions, à se faire dire par Geneviève les moindres détails de sa visite : — il lui semblait que la maison était changée depuis que sa cousine était venue ; — il regardait la chaise sur laquelle elle s'était assise, — et le parquet sur lequel elle avait marché ;— il avait usé de détours incroyables pour savoir sur quelle chaise Rose s'était assise. — Il avait trouvé dérangés deux chaises et un fauteuil,—le seul de la maison : le fauteuil était évidemment pour madame Michaud. Il dit à Geneviève : — Comment as-tu trouvé mademoiselle Anaïs?

— Très bien, dit Geneviève; cependant Rose...

Léon l'interrompit. Il ne voulait pas parler de Rose, de même que Geneviève ne voulait pas parler d'Anaïs.

— Je l'ai vue l'autre matin, dit Léon.

— Rose? demanda Geneviève.

— Anaïs, répondit Léon ; je l'ai vue l'autre matin, elle est fort jolie au jour.

— J'aime mieux Rose.

— Et moi aussi, pensa Léon ; mais la chose qu'il pensait était précisément celle qu'il ne voulait pas dire. — Il dit : Peut-être était-elle dans l'ombre ici ; — était-elle du côté de la fenêtre ?

— Oui, dit Geneviève. Léon ne dit plus rien, il savait où s'étaient placées madame Michaud et sa fille. De ce jour, il adopta la chaise de Rose, et la changea, en l'absence de Geneviève, contre une semblable — qui était dans sa chambre. Deux jours avant la noce, on apporta la toilette de Geneviève. — Léon s'était acheté un chapeau et des souliers.

XII.

LA TOILETTE DE GENEVIÈVE.

La toilette de Geneviève, — cela est bientôt dit; — je vois d'ici votre mauvaise humeur, madame; vos lèvres déjà un peu minces se sont resserrées, et il a passé par votre tête une pensée injurieuse pour moi. A quoi bon, en effet, faire deux gros volumes, — sept cents pages, ma foi, et plus de quatre cent vingt-huit mille lettres, — pour passer sous silence précisément ce qui peut se rencontrer d'intéressant? Je m'expose à vous voir comparer chacune des choses que je dis à la chose que je ne dis pas, — et ne rien trouver dans mes sept cents pages, qui vaille la page que j'ai négligé d'écrire.

Ce monsieur, dites-vous, — a le plus grand soin de nous détailler la parure des prairies ; parure du printemps, parure d'été, parure d'automne, parure d'hiver ; — il n'oublie pas un seul bouton d'or, — ni une sauge, ni une marguerite.

Il ne néglige pas de nous apprendre de quelles teintes se parent les forêts de l'automne : — les tilleuls sont jaunes; les marronniers roux; les chèvrefeuilles bleuâtres; — tout cela est fort joli ; — la vigne-vierge pend des grands murs en hardis festons pourpres et amarante. — Je le veux bien. — Il ne rencontre pas une fleur, sans nous préciser sa couleur et son parfum ; il nous dit bien au juste la nuance de vert de chaque brin d'herbe. — Cela fait bien quelque plaisir; mais enfin, c'est ce que nous savons aussi bien que lui ; et au fait, cela ne sert à rien, — tandis qu'on peut trouver un bon modèle à suivre dans une jolie toilette, — et il pourrait bien nous parler des femmes avec autant de détails et d'amour que des fleurs de son jardin.

Je pourrais répondre à cette exclamation par trois cents raisons ; — mais j'aime autant céder, et je vous dirai la toilette de Geneviève, —

Et aussi la toilette de Rose, —

Et aussi la toilette d'Anaïs, —

Et aussi, — si cela peut vous être agréable, la toilette de madame ***.

Et aussi la mienne, — mais cela ne serait pas convenable : je suis, en ce moment en robe de chambre et en pantoufles.

Je vais faire allumer par mon nègre, — un Savoyard de treize ans intitulé *père Michel*, la plus grande de mes pipes de cerisier. — Le père Michel va serrer ses soldats de plomb et me donner du feu ; — et je vais me rappeler les toilettes en question, en fumant un tabac parfumé de benjoin et d'aloës, — ce que je vous recommande, ô vous qui fumez, — ce que je vous recommande, ô vous qui ne fumez pas, de recommander à ceux qui fument près de vous.

XIII.

LA TOILETTE DE GENEVIÈVE. — LA TOILETTE DE ROSE. — LA TOILETTE D'ANAIS. — LA TOILETTE DE MADAME MICHAUD.

Commençons par Anaïs. — Voulez-vous aussi le portrait d'Anaïs? — Anaïs est assez jolie, mais insignifiante, c'est tout ce que je me rappelle. Malheureusement je n'invente pas ce que je raconte, et il y a des choses que j'ai oubliées, d'autres que je n'ai pas regardées au moment où elles se sont passées, et quand il m'arrive de vouloir combler une lacune avec l'imagination, cela fait disparate de la manière la plus choquante, et j'efface. — Voilà donc tout ce que je sais d'Anaïs; — mais sa toilette, je me la rappelle parfaitement, parce que j'ai entendu des femmes en parler dans les plus grands détails, — c'était :

Une robe de velours épinglé blanc, garnie d'angleterre, un voile d'angleterre, des manches et une mantille pareilles : — une petite couronne en fleurs d'oranger naturelles, montées sur des fils d'argent (ah ! je me rappelle qu'Anaïs était blonde), un bandeau, un collier et des bracelets en perles ; — la jupe de la robe un peu traînante.

Cela avait un grand succès, — Geneviève, si elle eût osé donner audience à aucune pensée contre Anaïs, eût trouvé cela trop paré et trop riche pour une mariée, et, à coup sûr, si elle eût été la mariée, ce n'est pas ainsi qu'elle aurait été habillée, — si *elle eût été la mariée;* pourvu, Dieu tout-puissant, que cette idée-là ne soit pas venue à la tête de la pauvre enfant, elle aurait bien souffert.

La toilette des deux demoiselles d'honneur ne devait pas attirer les yeux ; — Rose avait une robe de taffetas changeant vert et noir; un châle de taffetas, un chapeau ; — je ne sais pas vraiment comment était le chapeau, — et un bracelet d'or très simple.

La robe de Geneviève était également en taffetas changeant, — mais gris et orange, — avec un chapeau pareil; — elle elle avait une capote de crêpe blanc, — et un bracelet orné de pierreries ; — un très beau bracelet, — c'était la montre de Léon, laquelle était une fort belle montre à répétition.

Madame Michaud avait un chapeau jaune avec des plumes exorbitantes, et une robe verte, et un châle puce ; — toilette de belle-mère; — genre de madame Leloup, de notre roman le *Chemin le plus court.* (Un arrêt de cour royale du — au diable les dates ! — a déclaré que ce n'était pas un roman, mais une histoire vraie ; — qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure ?)

Pour moi qui assistais au mariage, je ne remarquai qu'une chose, c'est que Geneviève n'était pas en blanc ; — j'en tirai la conséquence qu'elle ne s'était pas occupée de sa toilette, et avait laissé faire son frère et sa couturière; — c'était la première fois que je la voyais ainsi, — peut-être aussi n'avait-elle pas voulu ressembler à la mariée. — Le soir, cependant, au bal, elle était vêtue de blanc, — mais c'était une robe qu'elle avait depuis longtemps.

Je crois que c'est tout.

XIV.

Geneviève pria à l'église avec plus de ferveur que personne; — le sacrifice était accompli ; elle demandait à Dieu de la force, — puis elle priait pour Albert, et aussi pour Anaïs.

— O mon Dieu, disait-elle, — qu'Albert au moins soit heureux. — Je ne peindrai pas comment chaque parole, — à la mairie et à l'église, lui donnait un coup au cœur ; — il vint un moment où tout fut fini ; — une vieille femme dit en voyant Albert et Anaïs entrer à la sacristie, pour écrire les diverses choses qu'on écrit en ce cas : — Le joli couple! ils sont faits l'un pour l'autre. Ce mot fut cruel pour Geneviève. Elle sentit un moment de colère contre la pauvre vieille, mais elle le réprima aussitôt, en demanda pardon à Dieu, et s'arrêtant, donna à la vieille une pièce de monnaie. — Ma bonne demoiselle, dit la vieille, je vais prier Dieu pour que votre tour arrive bientôt. Quand on remonta en voiture, la robe d'Anaïs se prit dans la portière sans que personne s'en aperçût, excepté Geneviève. — Si l'on descendait par la portière opposée, nul doute qu'Anaïs déchirerait sa robe. — Le malin esprit donna à Geneviève de bonnes raisons pour ne rien dire, et laisser faire ; — mais Geneviève fit ouvrir la portière, et rentra la robe de sa nouvelle cousine

Le soir, après le bal, — elle se coucha mourante ; — cependant, quand elle fut seule, en se déshabillant, ses regards tombèrent sur elle, — elle se mira, et dit : — J'*étais* belle aussi, moi.

Le lendemain, — elle envoya à Anaïs les quelques bijoux qu'elle possédait ; — de ce jour on put remarquer dans sa mise une simplicité qui n'osait pas tout-à-fait être du deuil, mais qui en avait bien envie.

La saison s'avançait assez pour qu'il revînt quelques élèves de Léon ; quelques uns revinrent en effet, — mais en petit nombre. — Un soir, en rentrant, le portier de la maison donna à Léon un papier plié en quatre : — c'était un papier timbré ; Léon le lut dans l'escalier : — c'était écrit dans un style singulier, seulement on comprenait qu'on était menacé de quelque grand malheur.

La loi est pour tous, même et égale pour tous, — et tout le monde est censé la connaître. — Pourquoi alors s'exprime-t-elle dans un langage bizarre et inintelligible, surchargé à la fois de périphrases et d'abréviations ? C'était une assignation pour *s'entendre condamner* au paiement d'une petite somme qu'il devait à un marchand.

La chose finissait ainsi :

« Mandons et ordonnons à tous huissiers sur ce requis, de mettre le présent jugement à exécution. A nos procureurs généraux, à nos procureurs près les tribunaux civils de première instance, d'y tenir la main, à tous commandans ou officiers de la force publique d'y prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis. »

Ce qui, lu dans un escalier, le soir, à la lueur d'une chandelle, — donne un frisson et évoque un tableau d'une armée entière arrivant en armes contre vous. Léon eut peur, — mais, à sa peur, succéda bientôt une autre pensée. Quel bonheur! se dit-il, que ce papier ne soit pas tombé dans les mains de Geneviève ; — c'est précisément une somme dépensée pour elle que l'on réclame de moi ; — elle aurait eu bien du chagrin. — Il redescendit, donna de l'argent au portier et lui dit : — « S'il arrivait par hasard d'autres papiers du genre de celui-ci, ayez soin, quoi qu'il arrive, de ne jamais les remettre à ma sœur. »

Il rentra sans bruit pour ne pas éveiller Geneviève, et passa une partie de la nuit à relire le fatal papier. Ce papier lui était envoyé

Au nom du roi, de par la loi et la justice.

Ce n'était plus simplemant l'armée qui s'élevait contre Léon, c'était la société entière. Le lendemain, il sortit dès qu'il fit jour et courut chez l'huissier rédacteur du papier. — Il abaissait son chapeau sur ses yeux et évitait les regards des passans. — Il se considérait lui-même comme un paria, comme un ennemi de la société, comme un grand criminel, ayant autant de droits à la curiosité publique que l'assassin qu'on va guillotiner (quand on guillotinait les assassins ; — dernièrement, à Paris, une fille avait tué son amant d'un coup de fusil, pour crime d'infidélité, — le jury a déclaré que l'amant était dans son tort).

Il rencontra par hasard des sergens de ville et il prit une autre rue. Il lui semblait que tout le monde le regardait, qu'on se le montrait les uns aux autres en se disant : — C'est lui.

Arrivé au numéro indiqué, il regarda si personne ne le voyait et se hâta d'entrer dans l'allée de l'huissier ; il arriva par un escalier sombre à une grande pièce ornée d'un poêle sans feu. Il y avait là des cartons et des tables noires pour tout mobilier. — Quatre escogriffes jaunes, vêtus de prétendues redingotes noisette ou vert olive, penchés sur les tables, les doigts allongés, écrivaient incessamment des papiers semblables à celui qu'avait reçu Léon ; il y avait une odeur de vieux papier nauséabonde ; je ne parlerai pas de l'odeur des clercs. Il demanda l'huissier, un des escogriffes lui dit : — Je suis le premier clerc, dites-moi votre affaire. — Léon qui, pour rien au monde, n'aurait osé dévoiler sa honte devant quatre personnes, insista pour parler au patron. — Le patron sortit de son cabinet, et, devant les clercs, lui dit : — Que veut monsieur?

— Vous parler en particulier.

— Entrez dans mon cabinet.

Léon n'osa pas s'asseoir devant un aussi puissant personsonnage, un homme qui donnait des ordres, comme le disait le papier, aux procureurs généraux, et à tous les commandans de la force publique de France. L'huissier alors lui demanda son nom.

— Léon Lauter.

— Ah ! monsieur Léon Lauter, affaire Chabanne !

— Hé! cria-t-il par la porte restée entr'ouverte, où en est l'affaire Chabanne contre Léon Lauter ?

— A l'audience du jour.

— Monsieur, votre affaire vient à l'audience du jour.

— Pardon, monsieur, mais je ne comprends pas.

— Vous plaisantez, monsieur ?

— Jamais je n'en eus moins d'envie, monsieur.

— Eh bien! monsieur, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, heure de midi, à l'audience publique du juge de paix...

— Publique ? dit Léon.

— Publique, — répondit l'huissier, à l'audience publique du juge de paix on appellera votre affaire, et vous serez condamné à payer.

— Mais monsieur, je ne refuse pas de payer.

— Alors, payez.

— Je ne le puis aujourd'hui, — mais demain.

— Demain, vous aurez des frais.

— Qu'est-ce? — dit Léon.

— En voici le compte, dit l'huissier en prenant sa plume :

Protêt.	6 fr.	85 c.
Enregistrement. .	1	55
Assignation. . .	8	20
Pouvoir	2	20
Jugement. . . .	26	45
Total. .	45 fr.	05 c.

qu'il vous faudra payer en sus de la somme.

— Mais, monsieur, le petit bon que j'ai fait n'est que de cinquante francs.

— Cela ne fait rien, — et si vous ne payez pas demain, nous aurons à ajouter :

Signification	7 fr.	95 c.
Commandement	5	50
Procès-verbal de saisie. . . .	11	70
Total. . .	25 fr.	15 c.

— Irez-vous à l'audience du juge de paix?

— A l'audience publique?

— Oui.

— J'aimerais mieux mourir.

— Alors, au procès-verbal de saisie, vous formerez opposition, dès que le jugement sera par défaut ; — il faudra pour cela une autorisation particulière du juge de paix, — et nous aurons encore :

Assignation en débouté	8 fr.	20 c.
Nouveau jugement	26	45
Signification	7	95
Commandement	5	50
Procès-verbal de saisie	11	70
Procès-verbal d'affiche	24	»»
Total	83 fr.	80 c.

ensemble, — 134 fr., plus le capital de 50 fr. — Je ne vous parle là ni de procès-verbal de *récolement* de vos meubles, ni des frais de vente.

— Mais, monsieur, que faire? — dit Léon.

— M'apporter demain 50 fr., plus 43 fr. 05 c., et tout sera dit.

— Oh! monsieur, je vous remercie.

— Monsieur, il n'y a pas de quoi.

Et Léon fut obligé de passer devant les quatre clercs instruits, malgré ses précautions, de l'affaire qui l'amenait.

Le lendemain, — il vint encore plus tôt que ce jour-là apporter la somme demandée, et se confondit en remercîmens envers l'huissier.

XV.

Depuis le jour du mariage d'Albert, Geneviève était en proie à une fièvre ardente; malgré la résignation qu'elle s'était promise, elle avait par momens des accès de désespoir auxquels elle ne pouvait résister. — Elle sortait alors et allait prier dans les églises. — Depuis sa découverte des soins que Léon prenait de son habit, Geneviève avait soupçonné les difficultés qu'éprouvait son frère à subvenir aux soins de leur petit ménage, et elle avait observé; elle n'avait pas tardé à deviner le sort de sa montre; mais Léon attachait tant de prix à lui cacher ses misères, qu'elle n'osait pas faire semblant de s'en apercevoir; aussi évita-t-elle de lui reparler de sa montre, ni de jamais s'enquérir de l'heure devant lui. Léon rentrait habituellement fort tard et ne se levait que vers huit ou neuf heures: il n'avait rien à faire plus tôt et avait souvent besoin de repos. Un matin il dit à Geneviève: — Mais Geneviève, je ne vois plus la femme de ménage? — Elle a trouvé un autre ménage à faire, dit Geneviève, et m'a demandé la permission de venir le matin de très bonne heure; sans quoi, m'a-t-elle dit, elle serait obligée de refuser le bonheur qui lui arrivait. Elle vient ici un peu avant le jour, et elle est souvent partie longtemps avant que tu sois éveillé.

Il s'était élevé entre le frère et la sœur une noble et touchante lutte de générosité et de dévoûment. Jamais Geneviève n'eût demandé d'argent à Léon, mais Léon lui en donnait toujours avant que celui qu'elle avait fût dépensé. Bien souvent, Geneviève lui disait: — Je n'en ai pas besoin, j'en ai encore. La vérité était qu'elle avait supprimé la femme de ménage à qui on donnait vingt francs par mois.

J'ai souvent pensé à l'indifférence de la divinité sur les actions humaines, — en voyant la même lune répandre les mêmes rayons sur l'homme qui rentre porter du pain à sa famille, et sur le brigand qui l'attend au détour d'une rue pour l'assassiner; — mais je n'ose pas croire que Dieu ne reposait pas un moment ses regards sur Geneviève, quand le matin, une heure avant le jour, elle se réveillait, allumait une *chandelle*, et se levait sans bruit. Elle se livrait alors aux travaux les plus vils; — elle lavait la vaisselle, elle balayait, n'ayant d'autre soin que de ne pas réveiller Léon qui devait être fatigué de la veille, qui se chagrinerait de la voir ainsi travailler, et s'opposerait à ce qu'elle continuât à employer le seul moyen qu'elle avait pu trouver, de contribuer aux dépenses de la maison; mais ce qu'elle faisait surtout avec un soin et un respect touchant, c'était de nettoyer les vêtemens de Léon. — Comme elle ménageait ce pauvre vieil habit qui lui retraçait toutes les privations que Léon s'était imposées pour elle; avec quel soin elle faisait une *reprise* dont elle avait aperçu l'urgence pendant le jour, mais dont elle n'avait pas parlé, parce qu'elle comprenait que ce serait ajouter aux chagrins de Léon, celui de lui montrer qu'il ne réussissait pas à tromper sa sœur.

Habit, en effet, vieil habit plus respectable que la pourpre, — travail plus noble que la broderie des femmes désœuvrées sur des étoffes d'or et d'argent.

Elle ne se rebutait devant aucun soin, ou plutôt elle ne voyait pas ce qu'il avait de rebutant.

Geneviève avait de jolies mains délicates, effilées, blanches, avec des ongles d'un rose tendre, — et avec ses jolies mains, si pleines de distinction, elle nettoyait jusqu'à la chaussure de son frère, puis elle remettait tout en place, — bien précisément comme faisait autrefois la femme de ménage.

Le ménage fait, elle préparait le déjeuner, — puis elle faisait sa toilette; elle peignait et nattait ses beaux cheveux, car il fallait que Léon, en se réveillant, la trouvât habillée, et que rien dans sa toilette du matin ne pût laisser soupçonner la tâche qu'elle avait remplie.

Et c'étaient chaque matin les mêmes travaux et les mêmes soins.

Et cependant, jamais femme ne fut plus délicatement belle que Geneviève; — jamais femme n'inspira plus naturellement cette pensée, que c'était pour elle qu'avaient été inventés le velours et la soie; jamais plus d'élégante mollesse dans les formes et dans les mouvemens ne fit songer à entourer une femme d'esclaves attentifs à prévenir même la fatigue d'un désir!

Un soir, Léon voulut lui donner de l'argent, elle lui montra qu'elle en avait beaucoup plus encore que cela n'était probable; pauvre fille! comme elle était heureuse ce soir-là! Léon pensa alors qu'il pourrait peut-être remplacer son chapeau, qui depuis longtemps ne subsistait qu'à force d'industrie. — Le lendemain, il passa cinq ou six fois devant la porte du chapelier sans oser entrer; — enfin, l'aspect de son chapeau dans une glace le décida; — et il entra, honteux pour les autres d'avoir gardé son chapeau si longtemps, pour lui-même, de ne pas le garder encore un peu.

XVI.

Bien des fois déjà, Geneviève avait décidé qu'elle devait renoncer à Albert, mais quelque entière que fût sa résignation, elle cachait toujours quelque reste d'espérance, même à son insu. Le mariage avait cette fois tout fini.

Rose ne voyait plus Léon; elle croyait un juste orgueil engagé à ne pas le rappeler; mais elle avait pris en horreur monsieur de Redeuil, qui avait été pour elle le prétexte d'un essai de coquetterie qui avait si mal tourné. Rodolphe était toujours fort assidu chez monsieur Chaumier, et toute la société des Chaumier et des Redeuil croyait qu'il épouserait Rose.

Monsieur Chaumier s'efforçait en vain de mettre de l'ordre dans sa maison, dont les dépenses dépassaient de beaucoup les revenus. Il prit le prétexte de quelques réparations à faire à Fontainebleau, pour aller y passer un mois, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Au bout de huit jours, Rose, n'y pouvant plus tenir, écrivit à Geneviève que, si elle voulait lui sauver la vie et l'empêcher de mourir d'ennui il fallait qu'elle vînt partager son exil. Il y avait en *P. S.*: « Amène *si tu veux* monsieur Léon, si toutefois il ne craint pas trop de s'ennuyer avec *nous*. »

Geneviève était malade, le chagrin et la fatigue avaient achevé de détruire sa santé. — Léon ne pouvait quitter ni sa sœur ni ses leçons. Rose vit dans ce refus une rupture complète. Elle tomba dans une sombre tristesse; — le séjour de Fontainebleau lui rappelait trop vivement sa tendresse pour Léon; tendresse vraie et profonde, dont le monde avait pu la distraire, mais non la dépouiller. Chaque arbre du jardin, chaque meuble de la maison lui montraient des circonstances de son amour. Les détails les plus futiles l'attendrissaient et lui arrachaient des larmes. — Elle retrouva, sous l'herbe jaune, les limites de son jardin, — de son jardin à elle et à Léon. — Elle se rappela que, tandis que Léon était chez monsieur Semler, — et qu'il ne revenait à la maison que le di

manche, il lui avait bien recommandé de soigner les pois de senteur qu'il avait semés. Quand quelqu'un allait chez monsieur Semler, Rose tirait de terre un des pois avec la petite tige verte et sa racine, et l'envoyait à Léon pour qu'il pût juger de l'état de la végétation. Le messager était chargé de le rapporter, et Rose le replantait.

Quand Rose profitait d'un de ces rayons si doux du soleil d'hiver pour se promener dans le jardin, il lui semblait que les sorbiers, les rosiers, les brins d'herbe, murmuraient le nom de Léon.

Tout avait changé, les journées s'étaient envolées; madame Lauter était morte, Geneviève et Rose étaient séparées, Albert marié dans une nouvelle famille, monsieur Chaumier vieilli et cassé, Léon artiste de talent et de réputation.

Mais les arbres et les rosiers n'avaient pas changé; tous les ans ils donnaient les mêmes fleurs et les mêmes parfums; la même herbe encadrait les pavés de la cour; — les mêmes merles venaient becqueter les ombelles de corail des sorbiers.

Un jour, monsieur Semler disait: — Comme je m'étais trompé! j'avais toujours cru que vous épouseriez Léon, et que Geneviève serait la femme d'Albert.

Rose le quitta, et alla se promener dans le jardin; elle pensa à tout ce qu'il y aurait eu de bonheur à réunir entre eux quatre toutes les affections qui remplissent la vie; à n'en rien distraire, à n'en rien gaspiller sur le reste du monde; — amour de parens, — amitiés d'enfans; — premier amour de jeunes garçons et de jeunes filles; dernier amour du mariage; — tous ces amours renfermés en eux quatre. Un soir, elle écrivit à Geneviève:

« Ma Geneviève, c'est à Léon que j'écris, — donne-lui cette lettre.

» Léon, nous sommes fous, — je t'aime, et je suis sûre que tu m'aimes. — Je suis à Fontainebleau; je t'écris assise dans ce même fauteuil où j'étais quand nous nous sommes promis d'être l'un à l'autre, — le jour où on enterra ma tante Rosalie.

» Tiens, Léon, je n'ai plus d'orgueil, je suis trop malheureuse; — tu ne m'a pas oubliée, — n'est-ce pas? — Viens à Fontainebleau, amène Geneviève; — nous serons seuls tous les trois avec mon père; nous lui rappellerons ce qu'il a promis à ma tante. — Pauvre tante! si elle n'était pas morte, nous n'aurions jamais été séparés! Pendant que ma lettre ira à Paris, je vais aller au cimetière prier sur son tombeau: — viens, vous manquez ici tous les deux; — il y a partout des places vides. »

A ce moment arriva Albert; il était venu à cheval en poste; il dit au postillon de lui ramener d'autres chevaux dans une demi-heure, pour retourner à Paris.

— Mais, dit Rose, es-tu fou? Tu ne peux faire ainsi vingt-quatre lieues sans te reposer. — Albert ne répondit rien et demanda à parler à son père. Rose le conduisit jusqu'à la porte de la chambre de monsieur Chaumier, et voulut se retirer; mais Albert lui dit: — Reste, ma sœur, il faudra bien que tu saches ce que j'ai à apprendre à notre père; — j'aime autant n'avoir à en parler qu'une fois.

Rose alors regarda Albert et pensa que ce n'était pas seulement à la fatigue de la route qu'il fallait attribuer l'excessive pâleur de son frère.

XVII.

Voici, en effet, ce qu'Albert dit à son père: — Le vol fait par mon clerc est bien plus considérable que je ne l'avais cru d'abord; j'ai découvert depuis qu'il avait fait à ma place divers recouvremens dont l'absence m'a beaucoup gêné; j'ai été obligé de contracter un nouvel emprunt, dont les termes vont échoir en même temps que celui pour lequel mon père s'est engagé solidairement avec moi. — Je ne sais comment mon beau-père et ma belle-mère ont appris l'état de mes affaires, mais, après une scène assez violente qui a eu lieu entre nous, ils ont mis Anaïs de leur côté et ils me menacent d'un procès en séparation de biens. — C'est un éclat qui détruirait toutes mes dernières ressources, je suis donc obligé d'y donner les mains pour que la chose se passe sans retentissement; — avant tout, j'apporte à mon père des valeurs pour se mettre à couvert d'une partie des paiemens qu'il va bientôt avoir à faire pour moi.

Et en même temps Albert remit à son père plusieurs papiers de commerce.

— Je sais bien, ajouta-t-il, que cela ne fait pas une somme suffisante et que votre fortune s'en trouvera un peu entamée, mais c'est tout ce que j'ai pu réunir en dehors de la dot de ma femme. Je vais rendre l'étude à mon prédécesseur; qui, en échange des sommes qu'il a déjà perçues, paiera une partie des dettes de l'étude; le reste, à la grâce de Dieu. Je m'en vais.

— Mais, dit monsieur Chaumier.....

— Mais, dit Rose.....

— Vous voulez, reprit Albert, que je vous donne des explications, il n'y en a pas à donner; vous savez tout. Ce que je vous dirais ne servirait qu'à rendre moins clair ce que je vous ai déjà dit. Pardonnez-moi la brèche faite à votre fortune, et adieu.

A ce moment, en effet, on entendait claquer le fouet du postillon qui tenait un cheval en main, à la porte. Albert embrassa son père et sa sœur, et partit au galop.

Monsieur Chaumier et sa fille restèrent stupéfaits. — Monsieur Chaumier calcula qu'avec cette nouvelle perte et les extravagantes dépenses qui l'avaient précédée, ils allaient se trouver précisément un peu moins riches qu'avant le gain de son procès, et, par conséquent, hors d'état de venir encore en aide à Albert.

Rose ne s'affligea pas autant qu'on aurait pu le croire de la diminution de la fortune de son père, qui les obligeait à reprendre leur ancienne vie de Fontainebleau. Depuis qu'elle y était revenue, ses plaisirs de Paris lui semblaient fades et creux auprès de tous les souvenirs qu'elle y trouvait. C'était un concert où tout disait: Geneviève et Léon, — amour et amitié.

La pensée de vivre à Fontainebleau renfermait celle d'y vivre avec eux; — elle courut dans le jardin plein de neige, — comme pour aller dire aux arbres que Geneviève et Léon reviendraient, et qu'ils les abriteraient bientôt tous ensemble sous leur feuillage printanier. — Mais bientôt une triste pensée s'empara de l'âme de Rose. — Quoi! sa lettre arriverait à Geneviève et à Léon en même temps que la nouvelle de leur ruine; — leur cœur si noble et si fier pourrait croire un moment que les bons sentimens n'étaient rentrés dans le sien qu'avec l'infortune, et qu'elle ne se rattachait à l'amour et à l'amitié que parce que les plaisirs du monde allaient lui manquer.

Cette impression ne dût-elle rester qu'un instant dans l'esprit de ses anciens amis, rien n'aurait décidé Rose à la faire naître.

Elle n'envoya pas sa lettre; et, seulement alors, elle comprit qu'elle était ruinée et malheureuse.

Elle se coucha de bonne heure pour ne pas dormir, — et quand, le surlendemain de la visite d'Albert, monsieur Chaumier partit pour Paris, afin de mettre ordre à ses affaires, et se débarrasser de tout l'attirail de la maison de Paris, elle refusa de l'accompagner, et resta seule, avec Modeste, à Fontainebleau. Elle repassa toute cette douce vie de famille dont la maison et le jardin avaient été le théâtre; — elle se rappela ses moindres torts, pendant le séjour de Paris, envers Léon et Geneviève. — Si elle avait encore été riche, ell serait allée se jeter à leurs genoux, et leur dire · Geneviève, ma sœur, — Léon, mon cousin, mon amant, mon mari, ne nous quittons jamais et renfermons toute notre vie entre nous trois.

XVIII.

L'AUTEUR A SES AMIS CONNUS ET INCONNUS.

. . . .

Où en étais-je de mon récit? — J'ai été forcé de l'interrompre pendant quelques jours, à cause d'un accident peu ordi-

naire. Mon chien Freyschütz, mon compagnon depuis six ans, sur terre et sur mer, dans la bonne et la mauvaise fortune, — mon chien m'a mangé!...

Le docteur Lebâtard a ramassé proprement mes morceaux, les a rejoints, recollés et ficelés; maintenant, il prétend que je n'ai qu'à rester chez moi et à attendre. Attendons.

C'est une triste chose que d'être mangé par son chien; je n'en sais guère d'exemple que dans la fable, et encore a-t-on cru, pour la vraisemblance, devoir dire qu'Actéon avait été préalablement changé en cerf. Je ne sais que trois personnes au monde qui comprennent le chagrin d'une pareille aventure. — Une fois déjà Freyschütz m'avait dévoré. J'avais bien trouvé moyen d'imaginer pour lui des excuses; — à force d'industrie même, j'avais parfaitement établi que les torts étaient de mon côté; — j'étais rentré tard, brusquement, sans lumière, je l'avais éveillé en sursaut; — enfin, il paraissait m'avoir pardonné. — Mais, cette fois, il me mangeait avec plaisir; il a fallu employer toute ma force et toute mon adresse pour me délivrer de lui. — Le docteur Lebâtard m'a parfaitement fait comprendre que, quelques lignes plus bas, j'étais mort. — L'autre fois, on avait été quelques jours incertain si je conserverais le bras. Décidément, Freyschütz m'aimait comme on aime le beefsteak: — c'était de la gourmandise et non de l'affection que je lui inspirais. Et cependant c'était un heureux chien! — habitué du pâtissier Félix, maître dans la maison et au dehors, tellement que, quand nous sortions ensemble, chacun à un des bouts d'un cordon de soie, on prétendait qu'il me tenait en laisse. Tous mes amis étaient les siens. Gatayes l'appelait: — Mon cousin; — Victor Bohain l'invitait à dîner à Palaiseau, à Palaiseau où était ce beau rosier sous lequel on se mettait à l'abri du soleil et de la pluie; — ce beau rosier qui est mort l'année dernière. — Semblable à un arbre dont les feuilles tombent, l'homme voit successivement mourir autour de lui tout ce qu'il aime, tout ce qui lui plaît. — Chaque jour on lui envoyait des gâteaux et des bonbons; — les plus jolis doigts blancs se mêlaient dans les soies noires de sa crinière. — Allons, les chiens ne valent pas mieux que les hommes; — Schütz est parti, — Schütz ne m'aimait pas; — il ira à deux cents lieues d'ici avec des gens qui ne demandent à un chien que d'être chien et féroce, et qui veulent être défendus par lui: — c'était moi qui défendais Schütz, et j'ai une fois battu un charretier qui semblait vouloir lui donner un coup de fouet; — je garde son portrait et les coussins orange sur lesquels il se couchait; — l'orange lui allait si bien!

A part le chagrin, c'est une jolie situation que celle d'un malade; vos amis viennent vous voir, — et font en s'en allant l'éloge de vos vertus. — Vous recevez des friandises et des lettres charmantes, et des fleurs pour vous tenir compagnie, surtout une bruyère dont les petites clochettes semées sur son feuillage comme une neige rose, semblent, les menteuses, dire au malade prisonnier, que l'on est encore à l'automne, et me rappellent ces prairies de trois lieues de la Bretagne, ces prairies toutes roses avec un horizon violet. — Vos voisines cessent sur leurs pianos leurs gammes éternelles; vous faites fermer votre porte aux ennuyeux, et le médecin vous défend de travailler.

J'ai reçu, à ce sujet, une charmante lettre.

« Comment vas-tu? Et quel horrible chien tu avais là! En veux-tu un autre? — trois mois, — un agneau de Terre-Neuve. Il deviendra admirable, et tu auras toujours un an devant toi avant d'être dévoré de nouveau.

» J. J. »

« Hélas! non, mon cher Janin, je ne veux pas de ton chien; il n'entrera plus de chien dans ma maison. Toi qui as si poétiquement et si tendrement parlé de ton premier chien, je suis sûr que tu n'as jamais aimé tous les beaux chiens que tu as eus depuis comme ton hideux Médor. — On n'a dans la vie qu'un chien comme on n'a qu'un amour. — Merci, de te montrer mon ami, au moment où tu comprends que je perds un ami et une amitié. »

Il y a beaucoup de gens qui demandent tout bas si je ne suis pas un peu enragé: d'autres viennent à pied du faubourg Saint-Germain pour me dire: — *Je vous l'avais bien dit.*

Ce matin, le docteur Lebâtard m'a donné une fâcheuse nouvelle: il m'a dit que je pouvais travailler; il prétend que je vais très bien: je m'en rapporte à lui, c'est son état.

Où en étais-je de mon récit? J'avais besoin de parler un peu de mon chien. — On dit que *les grandes douleurs sont muettes*: c'est un axiome faux, inventé pour l'usage et la commodité des très petits chagrins et des cœurs sourds.

XIX.

Geneviève tomba tout-à-fait malade et fut obligée de redemander la femme de ménage qu'elle avait supprimée. Léon fit venir un médecin. Après quelques visites, Léon l'accompagna jusque sur l'escalier et lui dit: — Eh bien! monsieur?

Il y a des instans dans la vie que l'on appelle une minute, pendant lesquels, en effet, l'aiguille d'une pendule ne parcourt que la soixantième partie de son cadran, et il faudrait dix volumes pour écrire sommairement ce qui se passe dans la tête et dans le cœur d'un homme pendant cet instant. Tel fut celui qui se passa entre la question de Léon et la réponse du médecin. Léon vit un instant toute sa vie passée et toute sa vie à venir; il se faisait à ce moment une fourche dans sa vie; selon que Geneviève vivrait ou mourrait, il prendrait l'un ou l'autre des chemins. — Si Geneviève vit, ce sont des jours plus heureux, des lilas au printemps, une vie trop courte; si elle meurt, un long deuil pour lui qui ne finirait que par une mort tardive; si elle meurt, il se représente dans tous ses détails la mort, le froid, la pâleur, la bière, le cimetière, la terre; si elle vit, il fait le projet de vingt parties de plaisir, de cent distractions; il la mariera: les enfans, le bonheur. Rien n'échappe à ses yeux, dans les deux cas: en pensant au mariage, il voit la toilette, la fleur d'oranger, le voile, — et les enfans, il y en a un blond, l'autre est châtain, etc... Je répète qu'il faudrait dix volumes pour indiquer tout ce qu'il pensa, et cependant, trente secondes après sa question, le médecin ouvrait la bouche pour répondre, et Léon le regardait comme on regarderait un juge dont la volonté peut tout; — il y avait eu quelque chose de suppliant dans sa voix quand il avait dit: — Eh bien! monsieur?

Le médecin répondit en hochant la tête: — Cela va mal. Léon resta les yeux ouverts, mais sans regards; ces paroles retentissaient dans sa tête comme autant de petits marteaux qui la brisaient au dedans. — Le médecin descendit une marche, Léon l'arrêta: — N'y a-t-il donc plus d'espoir?

— Monsieur, dit le médecin, il y a toujours de l'espoir, mais votre sœur est malade.

Et il salua; Léon le suivit: il lui semblait que cet homme allait emporter son dernier espoir.

— Vous reviendrez tantôt, n'est-ce pas?

— Oui, mais rien ne presse; la maladie n'est pas au dernier période, nous avons probablement plusieurs mois devant nous. En disant ces mots, il avait continué à descendre et Léon l'avait suivi jusqu'à la porte cochère. — Il le suivit encore de l'œil jusqu'à ce qu'il tournât le coin de la rue où il allait prendre une tasse de café et lire le journal. Léon rentra; il ne pouvait s'empêcher de regarder Geneviève. Il y a dans les gens qui vont bientôt mourir quelque chose de solennel et de singulier; leur chair est comme transparente, et il semble qu'elle est éclairée en dedans par leur âme, semblable à une lampe qui s'alimente du corps et le consume. Geneviève ne se croyait pas malade; elle s'attendait bien à mourir, mais de douleur et de désespoir. Au bout de peu de jours, les prescriptions avaient produit un excellent résultat; — il dit à Léon: — La malade va mieux, mais je n'ai rien pu faire jusqu'ici contre la maladie. Il faut prendre garde de frapper son imagination; je vais vous dire devant elle que mes soins sont désormais inutiles, et qu'elle est guérie; vous m'engagerez à venir vous voir, à titre de connaissance; je viendrai quelquefois, le soir, faire une partie de dominos, et je suivrai la maladie sans qu'elle puisse prendre mes ordonnances pour autre chose que pour quelques conseils donnés par hasard.

— Ah! monsieur, dit Léon, sauvez ma sœur.

Le médecin lui serra la main sans lui répondre, et partit.

XX.

Ce jour-là, on ne travaillait pas dans l'atelier d'Antoine Huguet : cela constituait, avec les jours où on travaillait, une différence qu'un œil très exercé pouvait seul apercevoir.

Les jours où on travaillait, on se livrait, il est vrai, à une égale paresse, mais avec remords, — mais en se gourmandant les uns les autres, mais en répétant à chaque demi-heure, comme le refrain ordinaire d'une ballade : *Ah çà! maintenant, travaillons;* ce qui n'engageait à rien, et produisait seulement l'effet de la momie que certains peuples faisaient passer dans un festin sous les yeux des convives; — ce qui équivaut à peu près au « *Frère, il faut mourir*, » que ne se disent pas les trappistes, ainsi que je suis allé personnellement m'en assurer l'année dernière (1837); ce dont les convives d'esprit avaient probablement soin de tirer la conclusion : « Il faut mourir un jour, donc il faut vivre en attendant. »

Les jours où on travaillait, les toiles étaient sur les chevalets, le palettes étaient chargées; — si l'on se promenait par l'atelier et par le reste du logis, c'était toujours sous prétexte de chercher un appui-main égaré, ou de se réchauffer les pieds. S'il venait une visite, on croyait devoir la faire tourner au profit de l'art; on demandait au visiteur son opinion sur une figure ébauchée, et quand il avait, après un sévère examen, dit qu'il trouvait un des bras trop long, on répondait : — Ah! tu me fais bien plaisir, je le croyais trop court.

Puis, quand le visiteur était parti, au grand regret de l'atelier, la mauvaise humeur causée par son départ se formulait hypocritement en déclamations contre les flaneurs et le temps dont ils causent la perte, — et on s'asseyait devant le feu pour se plaindre plus à son aise de cette perte de temps.

Mais les jours où on ne travaillait pas, on enfouissait dans les coins les chevalets démontés et les toiles retournées; — il n'était pas plus question de peinture qu'avant le jour où je ne sais quelle femme grecque dessina, dit-on, sur un mur, *avec du charbon*, le profil d'un amant frisé, — ainsi que le témoignent diverses gravures, — anecdote que nous considérons comme apocryphe, à cause que sous un beau ciel comme celui de la Grèce, où le plaisir passe avant l'utilité, c'est-à-dire où le plaisir est raisonnablement considéré comme la plus utile des choses, il n'est pas probable que l'on eût inventé le charbon avant d'inventer la peinture, la cuisine avant les arts.

Les jours où on ne travaillait pas, on se promenait franchement pour se promener; celui qui eût regardé avec un peu d'attention quelques-uns des tableaux ou des plâtres qui tapissaient l'atelier, eût été unanimement accusé de « faire son piocheur. » Les jours où on ne travaillait pas, étaient les grands jours de travail de Gargantua; le déjeuner, plus somptueux, demandait plus de soins et de courses, etc., etc.

Ce jour-là, on ne travaillait pas dans l'atelier. Mithois était vêtu d'un *burnous* arabe de cachemire blanc; Antoine Huguet avait une veste de brigand napolitain.

ANTOINE HUGUET. — Allons, Gargantua, le couvert.

MITHOIS. — On frappe.

ANTOINE HUGUET. — Gargantua, va ouvrir.

LE CHARCUTIER (*entrant*). — Monsieur Huguet?

EDGAR SAGAN. — C'est ici, charcutier.

Gargantua donne au charcutier un plat pour transvaser les côtelettes de porc frais qu'il apporte dans une boîte de ferblanc; il demande une fourchette.

MITHOIS. — Gargantua, une fourchette?

GARGANTUA. — Je les cherche.

ANTOINE HUGUET. — Où peux-tu avoir mis les fourchettes? c'est ainsi que tu prends soin *de mon argenterie!* Tenez, charcutier. (Il lui donne un poignard : le charcutier prend le poignard du bout des doigts et n'ose lever les yeux; il transvase les côtelettes.)

MITHOIS. — Charcutier, êtes-vous bien sûr de ce que vous apportez là? on dirait des côtelettes de chien caniche.

LE CHARCUTIER. — Elles sont comme les dernières.

CHARLES LEFLOCH. — Il n'y a pas assez de cornichons.

ANTOINE HUGUET. — Gargantua, qu'est-ce que je t'avais dit?

GARGANTUA. — De demander trop de cornichons.

ANTOINE HUGUET. — Eh bien! qu'est-ce que dit Charles?

GARGANTUA. — Qu'il n'y a pas assez de cornichons.

ANTOINE HUGUET. — Donc mes ordres ont été méprisés.

GARGANTUA. — C'est la faute du gâte-sauce, je lui avais dit.

LE CHARCUTIER. — Mais, monsieur Gargantua, je vous assure qu'il y a pas mal de cornichons.

GARGANTUA. — Vous en êtes un autre.

ANTOINE HUGUET. — Bien, Gargantua, j'aime cette énergie dans les soins du ménage, tu me feras penser ce soir à te donner ma bénédiction; paie comptant et demande l'escompte. (*Le charcutier sort.*)

MITHOIS. — On frappe.

ANTOINE HUGUET. — Gargantua, on frappe.

(*Entre un autre charcutier.*)

CHARLES LEFLOCH. — Tiens! un recharcutier.

MITHOIS — Et des recôtelettes.

LE NOUVEAU CHARCUTIER. — Monsieur Vasselin?

ANTOINE HUGUET. — C'est ici.

(Tout le monde regarde Antoine avec étonnement, mais personne ne dit mot. — Le charcutier demande une fourchette, Gargantua est en train de chercher les fourchettes dans le poêle, après avoir fait d'inutiles perquisitions dans le lit d'Antoine Huguet et dans le panier au charbon de terre. On donne au charcutier un poignard malais à lame tordue comme une flamme.)

ANTOINE HUGUET. — Monsieur Vasselin n'est pas ici, — il fera payer. (*Le charcutier sort.*)

CHARLES LEFLOCH. — Ah ça! nous allons donc manger les côtelettes du propriétaire?

ANTOINE HUGUET. — Je voudrais le manger lui-même, s'il n'était pas si coriace.

CHARLES LEFLOCH. — Il va les attendre.

ANTOINE HUGUET. — Tant mieux.

CHARLES LEFLOCH. — Et il faudra qu'il les paie?

ANTOINE HUGUET. — Sans cela, où serait la vengeance?

CHARLES LEFLOCH. — Ah! il y a une vengeance.

ANTOINE HUGUET. — Il m'a donné congé.

(*Moment de stupeur, indignation profonde.*)

ANTOINE HUGUET. — Et je vous ai réunis pour voir avec vous quelle punition il convient de lui appliquer. — Mettons-nous à table. — Eh bien! Gargantua, les fourchettes?

Gargantua a enfin trouvé, dans la tête d'une Niobé de plâtre, les fourchettes de fer qu'Antoine Huguet appelle son argenterie.

On se met à table : — jamais il ne s'est vu sur une table autant de côtelettes.

CHARLES LEFLOCH. — C'est un véritable festin de Balthasar. Je crains à chaque instant de voir paraître, sur la muraille, les trois mots menaçans :

MANE THECEL PHARES.

MITHOIS. — Le luxe excessif dans les repas a toujours précédé et annoncé la chute des grands empires.

ANTOINE HUGUET. — Le Vasselin m'a donné congé; à peine étais-je dans la maison, qu'il a, je ne sais pourquoi, conçu des doutes sur ma solvabilité, et il m'a fait subir, à ce sujet, diverses épreuves dont je suis sorti victorieusement.

Première épreuve. — Le domestique du Vasselin est venu me demander, huit jours après mon arrivée ici, la monnaie d'un billet de mille francs.

MITHOIS. — De mille francs!

CHARLES LEFLOCH. — De mille francs!!

EDGAR SAGAN. — De mille francs!!!

ANTOINE HUGUET. — De mille francs. — Je ne me suis nullement ému; j'ai dit au domestique : — Je n'ai pas la monnaie de mille francs, mais allez-vous-en passage des Pano ra

mas, vous trouverez un changeur qui n'est pas très beau, ou place de la Bourse, vous en trouverez un qui est très laid, — ils vous feront parfaitement votre affaire.

Le domestique redescendit. La première épreuve avait échoué ; les gens les plus riches peuvent ne pas avoir chez eux mille francs en argent.

Deuxième épreuve. — Huit jours après, le domestique remonta ; — il me dit que son maître donnait à dîner, qu'il lui manquait un peu d'argenterie, et qu'il me priait de lui prêter trois couverts. — Comment donc ! ai-je répondu, mais avec le plus grand plaisir, il ne faut pas se gêner entre voisins ; êtes-vous bien sûr qu'il ne faille à votre maître que trois couverts ?

— Oui, monsieur.

— Faites-moi le plaisir de redescendre pour voir si trois couverts lui suffiront.

Au bout de dix minutes, le domestique remonta m'affirmer qu'il y aurait assez de trois couverts. — Gargantua, dis-je alors au rapin ici présent, donne trois couverts ; — Gargantua, avec une gravité digne des plus grands éloges, tira trois couverts... — Gargantua ne mettait pas, je crois, alors, les couverts dans la tête de la Niobé ; — c'était l'été, il les serrait dans le four du poêle.

MITHOIS. — Les couverts dont nous nous servons ?

ANTOINE HUGUET. — Oui.

CHARLES LEFLOCH. — Les couverts de fer ?

ANTOINE HUGUET. — Oui.

Dites bien à votre maître, ajoutai-je, que, s'il en veut davantage, c'est parfaitement à son service. — Et le domestique emporta les couverts qui me furent rapportés le lendemain. Depuis ce temps, il n'a pas perdu une occasion pour m'être désagréable ; enfin, au dernier terme de paiement, je me suis trouvé en retard de quelques jours et il m'a signifié mon congé par un huissier. Voici, chers amis, la situation des choses ; que Gargantua verse à boire et que chacun, avec calme et gravité, émette son opinion sur la peine à infliger au Vasselin.

MITHOIS. — Je pense qu'il ne s'agit pas d'une simple peine, mais d'une succession de peines, c'est-à-dire d'une *scie*. Il faut que le Vasselin maudisse le jour de sa naissance et la mère qui lui a donné la vie ; il faut qu'il nous trouve partout, nous et notre vengeance ; il faut qu'il rêve de nous.

ANTOINE HUGUET. — Mithois a parfaitement posé la question : mettons de l'ordre dans notre affaire, que chacun donne son idée ; Gargantua va écrire, et les diverses condamnations portées contre le Vasselin seront exécutées chacune à son tour, sans restriction, sans commutation, sans pitié.

MITHOIS. — Sans pitié.

CHARLES LEFLOCH. — Sans pitié.

EDGAR SAGAN. — Sans pitié.

GARGANTUA. — Sans pitié.

ANTOINE HUGUET. — Gargantua, verse à boire et écris.

MITHOIS. — Écris : — Pour crimes et forfaits divers dont nous ne voulons déshonorer le papier, le sieur Vasselin est condamné à subir les peines dont le détail suit :

1° Le sieur Vasselin et ses descendans sont à jamais privés de sonnette.

(Antoine Huguet sort.)

CHARLES LEFLOCH. — 2° Toute personne qui viendra à l'atelier devra frapper chez le sieur Vasselin en montant ici, et demander à son domestique : — Est-il vrai que monsieur Vasselin soit devenu fou ?

(Antoine Huguet rentre avec le cordon de sonnette de monsieur Vasselin, qu'il a été couper à sa porte ; il est accueilli avec acclamations.)

ANTOINE HUGUET. — 3°.....

Alors entra Léon.

Pour savoir ce qui amenait Léon, il est nécessaire de remonter un peu plus haut.

XXI.

UN JOUR NÉFASTE.

Mais avant d'écrire ce chapitre, nous en avons un autre à placer, pour ne plus avoir ensuite à interrompre notre récit, — c'est un *erratum* fait par quelqu'un que nous aimons, et dont l'esprit est pour nous un juge sans appel.

Errata.

1° Au commencement du premier volume, — vous avez mis deux fois *somno* comme une chose élégante, — en quoi vous vous êtes trompé.

2° Et *clavecin* ; — mais dites-moi un peu, où avez-vous vu des *clavecins ?* — Moi, j'en ai vu dans mon enfance, chez une vieille dame qui en jouait ; — les touches étaient noires et les dièzes blancs. — Il est ridicule de dire *clavecin*, quand surtout on est, comme vous, fils d'un piano distingué.

3° Qu'est-ce que *présenter ses civilités ?* — A qui est-ce qu'on *présente* ses *civilités ?* à moins que ce ne soit en province.

4° Je n'aime pas les femmes qui font la cuisine, — surtout en souliers de satin ; elles doivent avoir les pieds glacés, et, par conséquent, le nez rouge : — la seule cuisine que se permettent les femmes, est la fabrication des confitures, et encore a-t-on ensuite les ongles perdus pendant plus de huit jours.

5° On parle trop de bottes.

6° Les femmes approuveront l'idée de donner à Geneviève le meilleur cordonnier, — parce que des souliers ne sont jamais ni assez chers ni assez bien faits ; — mais toutes se moqueront de la *meilleure couturière*, vu que les plus élégantes même ne font faire qu'une seule robe à Palmyre, pour avoir un modèle.

A ceci nous répondons :

1°. . . . .

2° Nous détestons le mot *piano*, qui ne veut rien dire et n'est que la moitié du nom de l'instrument, tandis que clavecin a un sens et sonne mieux ; — nous avons vu des clavecins, et nous en avons brûlé un pendant un certain hiver.

3°. . . . .

4° . . . C'est une histoire que nous racontons, et nous n'inventons pas.

5° . . . .

6° C'est Léon qui s'occupe de la toilette de sa sœur, et Léon et moi sommes assez ignorans sur ces choses ; d'ailleurs, il n'y a que les gens riches qui savent et qui peuvent faire des économies, et Léon n'avait pas le moyen d'être économe.

— Est-ce tout ?...

— Ah ! bien oui....

Nous ajouterons, de notre chef, que nous avons écrit, au commencement du deuxième volume, « une *pipe d'écume* ; » — tout le monde parle de pipes *d'écume de mer*, — tout le monde dit une sottise comme nous : il faut dire des pipes de *Kummer*, du nom de l'inventeur de la pâte dont ces pipes sont faites.

Et encore : « autant que peut être charmante une femme dont on a été l'amant. » Ceci est une pensée un peu trop particulière ; — il y a deux classes d'hommes qui professent l'opinion contraire : — les lycéens et les anciens *beaux* de quarante-huit ans qui grisonnent. — Les lycéens érigent en Dianes chasseresses les diverses Gothons, cuisinières et bonnes d'enfans, auxquelles est le plus souvent réservé ce qu'il y a de plus grand dans la vie : le premier amour d'un jeune homme ; — les hommes de quarante-huit ans disent, avec une voix de basse-taille, et un vieux sourire de fatuité : — Je l'ai connue bien belle ; — elle avait un beau corps : c'était une Vénus. »

Et encore : au chapitre XI et au chapitre XV du deuxième volume, — nous avons montré Léon s'achetant un chapeau ; — le chapeau renouvelé au chapitre XI n'avait pas besoin de l'être plus tard : c'est une erreur de date de notre mémoire, — qui n'a d'autre utilité que de donner au chapitre XV les circonstances de ce qui est arrivé au chapitre XI.

XXII.

UN JOUR NÉFASTE.

Un jour Léon était sorti le matin, en disant à Geneviève : — Je rentrerai de bonne heure et je rapporterai ce que le médecin a commandé. — Et, pour la première fois, il l'avait laissée sans argent : Léon n'en avait plus du tout ; mais c'était le jour de leçon d'une de ses écolières dont le douzième cachet avait été donné à la leçon précédente, et, selon l'usage, elle devait le payer ce jour-là.

Comme il donnait la leçon, on annonça *monsieur Rodolphe de Redeuil*. Rodolphe entra, baisa la main de la jeune dame, et salua Léon d'un air de protecteur si impertinent, que Léon eut beaucoup de peine à trouver un salut qui le fût un peu davantage. Léon était dans la maison sur le pied d'homme payé ; Rodolphe, eût-il été l'ami de Léon, n'aurait pas eu le courage de l'avouer en semblable circonstance ; mais tous deux, chaque fois qu'ils se rencontraient, ne négligeaient rien pour s'adresser des paroles à demi désagréables ; Rodolphe, moins spirituel que Léon, malgré la supériorité de sa position dans laquelle il se retranchait, n'avait pas souvent l'avantage sur son adversaire, et sa colère contre lui s'envenimait à chaque rencontre.

— Monsieur de Redeuil, dit madame de Dréan, me permettrez-vous de continuer ma leçon ?

Léon se sentit rouge : c'était demander à Rodolphe s'il fallait le renvoyer. Rodolphe s'inclina sans parler ; mais, avant sa réponse, Léon avait repris sa place au piano et avait donné le ton à madame de Dréan. Elle chanta un morceau, après lequel Léon lui dit : — Ce n'est pas bien. Rodolphe se leva et dit : — C'est ravissant.

Léon, à son tour, feignit de ne pas l'entendre et fit voir à madame de Dréan en quoi elle avait manqué ; seulement, comme la manière dont Rodolphe avait fait son compliment était plus que désobligeante pour lui, il ajouta : — Il y a des gens qui trouveraient cela bien, mais vous êtes assez heureusement douée pour ne pas vous arrêter à un à peu près vulgaire et de mauvais goût.

Madame de Dréan demanda à Rodolphe s'il était musicien ? Il répondit : — Non, j'ai depuis un an *un pauvre diable* de maître de piano qui fait tous les jours une lieue dans la boue pour venir me donner une leçon que je ne prends presque jamais ; seulement j'ai imaginé, depuis quelque temps, de lui faire jouer quelques drôleries sur le piano, je lui donne son cachet, et il s'en va.

— Pauvre diable, en effet, murmura Léon, d'être obligé de supporter cela.

— Vous devriez imiter mon exemple, dit Rodolphe ; monsieur Lauter a un joli talent sur le violon, ce'a vous amuserait.

— Je connais, dit madame de Dréan, le talent de monsieur Lauter, *il a eu la bonté* de se faire entendre à ma dernière soirée où *il a bien voulu* venir.

Léon remercia madame de Dréan dans son cœur, Rodolphe se mordit les lèvres, madame de Dréan ajouta : — Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— Je n'aime pas la musique, répondit Rodolphe, et votre billet m'avait averti que votre soirée était toute musicale ; d'ailleurs, j'avais promis à...

Léon l'interrompit par un prélude sur le piano et dit : — Voulez-vous, madame, que nous redisions cette si vieille chanson que vous aimez ? Un nuage de colère passa sur le front de Rodolphe. — Madame de Dréan se leva et commença à chanter :

J'ai *dit* aux *échos de la plaine*
Tout ce qu'on *dit* en pareil cas ;
Que vous êtes une *inhumaine*,
Que je n'attends que le *trépas*...
Mais, outre que c'est bien vulgaire,
Tant parler est d'un indiscret ;
Ne serait-il pas temps, ma chère,
Puisque j'ai dit ce qu'il fallait,
A des choses qu'il faille taire,
D'en venir un peu, s'il vous plaît ?

Mais quel joli bouquet frissonne
Sur votre sein, mon bel amour ?
Avez-vous doncque pour patronne,
La Sainte qu'on fête en ce jour ?
Non, non, ce n'est pas votre fête,
Dites-vous ? — Cet heureux bouquet,
Dans une place si coquette,
Me fait croire, — envieux regret !
Puisque ce n'est pas votre fête,
Que c'est la fête du bouquet.

Pendant que madame de Dréan chantait, Rodolphe, le coude sur le piano, la tête penchée, lui lançait de tous ses regards le plus irrésistible. — Léon, lui dit : — Pardon, monsieur, votre coude sur le piano lui ôte beaucoup de son.

La leçon était finie, mais Léon ne voulait pas, devant Rodolphe, faire comme le *pauvre diable* de maître de piano, auquel celui-ci donnait son cachet, et *qui s'en allait :* — d'ailleurs, ce n'était pas ainsi qu'il avait coutume d'en agir chez madame de Dréan. Léon était assez bien élevé et assez homme du monde pour qu'on fût généralement enchanté de le traiter d'une manière convenable.

J'en excepte quelques personnes qui, dans leur culte pour l'argent, ne croient jamais de bonne foi que ce qu'on donne pour de l'argent, quelque précieux que ce soit, vaille réellement l'argent, et se croient toujours les bienfaiteurs de ceux auxquels ils donnent de l'argent, quelque peu qu'ils en donnent et quelle que soit la valeur de ce qu'on leur donne en échange, — car après tout, disent-ils, ce n'est pas de l'argent.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que Léon, sa leçon finie, prît un siége et restât à causer. Il n'est rien de désagréable pour un homme, comme d'être surpris par un autre homme à faire des roulemens d'yeux ; c'était le chagrin que Léon avait donné à Rodolphe, quand il l'avait prié poliment de ne pas mettre son coude sur le piano. Madame de Dréan parla musique, Rodolphe dit plusieurs sottises.

LÉON. — En France, on entend singulièrement la musique : — la musique se prend comme une fièvre intermittente. Pendant cinq ou six ans, on ne s'en occupe pas, puis tout d'un coup elle revient à la mode ; alors tout le monde l'aime, tout le monde en parle, tout le monde s'extasie et se pâme. Et les jeunes gens vont crier dans les stalles du Théâtre-Italien : — *Bravo, Roubine ! Brava, la Grise !* pendant que Rubini et Grisi chantent, et de façon à ce que ni eux ni les autres ne les entendent. Il est malheureux qu'on soit arrivé à faire un ridicule de la plus belle chose qui soit, du plus divin des arts, de la musique ; on se pare d'une admiration grotesque dans son exagération pour divers funambules auxquels on rend mille fois plus d'hommages qu'aux grands génies dont ils chantent les œuvres.

RODOLPHE. — Monsieur Lauter, quel est aujourd'hui le premier des jeunes violonistes ?

Il était impossible de faire une question plus malveillante ; c'était dire à Léon : — Je ne vous compte pas, vous, petit talent de second ordre. — Léon comprit l'impertinence et répondit froidement :

— C'est moi, monsieur.

Rodolphe crut répliquer par un sourire ironique. Mais madame de Dréan, presque malgré elle, dit : Bravo, monsieur Lauter ! — A propos, dit-elle en se reprenant, parce que vous avez un talent charmant, ce n'est pas une raison pour que je ne vous paie pas vos leçons ; car vos leçons payées, je vous suis encore bien reconnaissante de me les donner. — Je suis votre débitrice depuis la dernière leçon. — Vous avez mes cachets, n'est-ce pas ?

Léon avait pris les cachets le matin et les avait comptés quatre fois pour être bien sûr de n'en pas oublier, et ne laisser au sort aucun moyen d'en retarder le paiement, et avant d'entrer chez madame Dréan, il avait mis la main sur sa poche pour s'assurer encore qu'ils y étaient ; mais l'idée de recevoir devant Rodolphe l'argent de ses leçons,

lui apparut insupportable, il dit à madame de Dréan qu'il n'avait pas ses cachets.

— Mais je n'en ai pas besoin, vous me les rendrez un autre jour; je sais parfaitement que je vous ai donné le douzième la dernière fois que vous êtes venu, je vais vous donner votre argent.

Et elle s'approcha d'un secrétaire.

De l'argent! il y avait là de l'argent, si près de Léon; de l'argent qu'on lui devait, qui était à lui, qu'on allait lui donner, qu'il allait toucher, tenir dans sa main, dans sa poche, de l'argent qui, sous un petit volume, renferme tant de plaisirs, tant de bonheur, tant d'indépendance, tant de larmes essuyées, tant de puissance!

Et il dit: — Non, merci, vous me le donnerez une autre fois, cela *m'embarrasserait* aujourd'hui.

L'embarrasserait! le pauvre garçon; ne dirait-on pas que ses poches sont remplies d'argent. — Hélas! ses pauvres poches sont vides et béantes: — s'il n'a rien laissé à Genevieve en partant, c'est qu'il ne lui restait rien.

— Et votre mariage? dit madame de Dréan à Rodolphe.

RODOLPHE. — Quel mariage?

MADAME DE DRÉAN. — Ne disait-on pas que vous deviez épouser mademoiselle Chaumier?

RODOLPHE. — Mademoiselle Chaumier? — Qu'est-ce que mademoiselle Chaumier?

LÉON. — C'est ma cousine, monsieur, et la fille de mon oncle, monsieur Chaumier, chez lequel vous avez dans le temps *prié* monsieur Albert Chaumier de vous présenter.

MADAME DE DRÉAN. — On dit mademoiselle Chaumier très jolie.

RODOLPHE. — Elle n'est pas mal.

MADAME DE DRÉAN. — Vous ne pouvez nier qu'il ait été question de quelque chose entre elle et vous; plus de dix personnes m'en ont parlé.

RODOLPHE. — Elles se trompaient.

LÉON. — Sans doute, car c'est une chose dont monsieur de Redeuil se vanterait au lieu de la cacher.

MADAME DE DRÉAN. — Il paraît que la chose a manqué et que vous en avez gardé de l'aigreur.

RODOLPHE. — Moi, — jamais, — non; la petite personne n'avait pas assez de fortune pour moi.

MADAME DE DRÉAN. — Il y a des choses qui valent bien la fortune.

LÉON. — C'est précisément de ces choses-là dont monsieur de Redeuil n'aurait pas eu peut-être assez pour ma cousine.

RODOLPHE. — C'est elle qui vous l'a dit, monsieur?

LÉON. — Non, monsieur, je ne l'ai jamais entendue parler de vous.

MADAME DE DRÉAN. — Enfin, d'après ce qu'on disait, vous aviez fait la demande.

RODOLPHE, *du ton le plus fat et le plus impertinent, comme s'il était absurde qu'on pût supposer qu'il s'occupât sérieusement d'une demoiselle Chaumier.* — Non.

LÉON. — Monsieur est prudent.

RODOLPHE. — Monsieur ne l'est guère.

LÉON. — C'est faute de croire au danger.

MADAME DE DRÉAN. — Parlons d'autre chose.

RODOLPHE. — Pourquoi cela?

MADAME DE DRÉAN. — Pour parler d'autre chose; c'est, selon moi, une excellente raison et parfaitement suffisante. — Allez-vous ce soir aux Bouffons?

RODOLPHE. — La *Grise* chante-t-elle?

MADAME DE DRÉAN. — Oui.

RODOLPHE. — Irez-vous?

(Léon serre les lèvres et fait un petit mouvement de tête, ce qui veut si clairement dire qu'il aurait été plus poli de commencer par la seconde question, que madame de Dréan traduit tout haut cette pensée qui lui vient sans qu'elle sache trop comment.)

MADAME DE DRÉAN. — Oui, j'irai; mais il eût été plus obligeant de me demander cela d'abord.

RODOLPHE. — Adieu donc.

MADAME DE DRÉAN. — Adieu.

LÉON. — Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

MADAME DE DRÉAN. — Ne m'oubliez pas après demain.

En descendant l'escalier, Léon sentait son cœur battre violemment dans sa poitrine, le premier mot qu'il allait dire était grave. Il appela monsieur de Redeuil, qui ne l'avait pas salué, quoiqu'il sortît le premier, et allait passer la porte cochère sans regarder Léon.

LÉON. — Monsieur de Redeuil?...

RODOLPHE. — Monsieur Lauter?...

LÉON. — Voulez-vous me permettre de vous donner un avis?

RODOLPHE. — Vous est-il égal d'attendre que je vous en demande un?

LÉON. — Non, monsieur, cela ne m'est pas égal, et voici mon avis: Je crois qu'il serait, pour vous, plus honorable en toute circonstance, et plus prudent devant moi, de parler convenablement d'une personne qui tient à moi par des liens de parenté.

RODOLPHE. — Monsieur, je ne reçois plus de leçons.

LÉON. — Il y en a quelques-unes cependant qui paraissent vous manquer.

RODOLPHE. — Des leçons de violon, monsieur?

LÉON. — Non, des leçons de politesse et de savoir-vivre.

RODOLPHE. — Est-ce que vous professez cela aussi, monsieur?

LÉON. — Quelquefois, monsieur.

RODOLPHE. — Vous ne me paraissez cependant pas bien fort.

LÉON. — Mais... assez fort pour vous, monsieur, à qui il faut donner des connaissances élémentaires.

RODOLPHE. — Où monsieur donne-t-il ses leçons?

LÉON. — Mais, à Meudon, ou encore au pied de Montmartre, près de Clignancourt.

RODOLPHE. — Nous pourrions commencer demain.

LÉON. — Volontiers.

RODOLPHE. — J'enverrai chez vous deux de mes amis, pour fixer les conditions.

LÉON. — Je désire qu'on ne vienne pas chez moi pour cette affaire (Léon pensait à Geneviève); j'enverrai chez vous. Vous serait-il égal de n'avoir qu'un témoin?

RODOLPHE. — Pas du tout, si vous voulez.

LÉON. — Mon témoin sera chez vous demain matin à huit heures.

RODOLPHE. — Monsieur, au plaisir de vous revoir.

LÉON. — Monsieur, le plaisir sera pour moi.

En quittant Rodolphe, la première pensée qu'eut Léon fut celle de chercher un témoin et des épées; — puis il songea — que la journée était plus d'à moitié et qu'il avait laissé Geneviève sans argent; il songea à celui qu'il venait de refuser. — Il maudit sa vanité qu'il avait préférée à sa sœur; il se maudit lui-même. Puis il chercha des expédiens, car il *fallait* de l'argent, — et il se décida à aller en emprunter à Antoine Huguet. C'était une chose qu'il n'avait jamais faite; il trouvait tout naturel que ses amis lui empruntassent de l'argent et il ne trouvait rien là de condamnable, mais en songeant à en emprunter, il se sentait singulièrement humilié; — cependant il se dirigea vers l'atelier.

XXIII.

Pendant ce temps-là, Geneviève était tristement renfermée chez elle; — elle avait deviné le matin que Léon n'avait pas d'argent, — et elle était toute chagrine du chagrin qu'elle supposait à son frère, et du tourment qu'il se donnait sans doute pour en trouver. — Albert vint la voir; il y avait bien longtemps qu'il n'était venu; il fut frappé du changement survenu sur le visage de sa cousine. Pour Léon, qui la voyait tous les jours, ces altérations successives étaient trop graduées et trop faibles d'un jour à l'autre, pour qu'il pût s'en apercevoir.

Sa peau était devenue d'un blanc mat et blafard, rude et sèche, — sa tête était renversée en arrière, comme si elle eût été moins lourde à porter ainsi; son col penché était gêné dans ses mouvemens; — quand elle voulait voir quelque

chose, elle portait sa tête au-devant des objets, comme si la diminution de la sensibilité de sa peau les lui rendait moins faciles à percevoir : après cet effort, qui parraissait violent, elle laissait retomber sa tête.

Albert lui raconta ses chagrins ; — il était fatigué, presque malade, il allait partir le soir pour passer quelques jours à Fontainebleau et se reposer. Geneviève leva les yeux au ciel avec un regard de reproche ; — elle lui avait tant demandé le bonheur d'Albert ! — Albert, lui dit-elle, je voudrais qu'il y eût du bonheur dans ma vie et que je pusse te le donner ; aie du courage, ne te laisse pas aller au désespoir; tu es jeune, tu as l'avenir à toi. Mais ta femme? Anaïs?

— Elle et ses parens, répondit Albert, ils m'ont ruiné ; puis ils lui ont persuadé qu'elle ne pouvait partager le sort d'un homme ruiné qu'ils *gémissaient* de ne pouvoir secourir.

— Comment cela est-il possible ? — dit Geneviève.

Et la pauvre fille pensait quel bonheur c'eût été pour elle d'être malheureuse avec Albert. — Partager l'existence de l'homme qu'elle aimait lui semblait une si grande félicité, que toutes les autres choses réputées bonheurs — lui paraissaient auprès de celui-là inutiles et même embarrassantes.

Albert la baisa au front et partit — Geneviève lui dit : — Adieu, Albert, sois heureux, je prierai Dieu pour toi.

— Pauvre petite ! pensa Albert en s'en allant, ce sera peut-être bientôt dans le ciel que tu prieras pour moi. — Et il descendit l'escalier tout attristé.

Albert alla en effet passer quelques jours à Fontainebleau; il y trouva monsieur Chaumier et Rose également tristes, mais pour des causes bien différentes. Rose avait perdu Léon et l'avait perdu par sa faute, et elle le regrettait amèrement, surtout en trouvant dans son cœur tant d'amour et tant de bonheur pour lui.

Monsieur Chaumier, tous calculs faits, se voyait forcé d'emprunter sur la maison de Fontainebleau. Un étranger vint un jour pour lui parler à ce sujet, — puis examina la maison et lui dit : — Voulez-vous la vendre ? — Non, dit monsieur Chaumier, elle me plait, elle est commode et j'y suis accoutumé.

— Non, dit Rose tout bas; à qui les arbres et les fleurs du jardin parleraient-ils de Léon, et qui en parlerait avec moi ?

Cependant l'étranger en offrit un prix tellement au-dessus de la valeur que monsieur Chaumier lui dit :

— Est-ce une plaisanterie, monsieur?

L'ÉTRANGER. — Non, monsieur, je parle sérieusement.

M. CHAUMIER. — Est-ce pour vous?

L'ÉTRANGER. — Pourquoi cette question ?

M. CHAUMIER. — Pour rien.

(C'était cependant pour quelque chose; c'est que l'extérieur de l'étranger ne donnait pas à supposer qu'il eût jamais eu autant d'argent qu'il proposait d'en donner.)

L'ÉTRANGER. — Je vois votre affaire, vous me supposez trop pauvre pour acheter des maisons; vous avez peut-être raison ; en effet, ce n'est pas pour moi.

Ici, Modeste, — qui avait suspendu les soins du ménage dans le cabinet de monsieur Chaumier, se remit à balayer et à épousseter sans pitié.

M. CHAUMIER. — Eh bien ! Modeste, — vous nous aveuglez.

MODESTE. — Il faut bien que la besogne se fasse.

M. CHAUMIER. — Elle se fera plus tard.

MODESTE. — Alors on dînera à huit heures du soir.

M. CHAUMIER. — Cela ne fait rien.

MODESTE. — Ça ne sera pas ma faute.

Monsieur Chaumier fit entendre un certain claquement de langue qui, d'ordinaire, ne précédait que de peu d'instans les violentes colères qu'il faisait quelquefois sentir aux domestiques qui avaient le malheur de ne pas être nègres. — Modeste s'en alla.

L'ÉTRANGER. — Non, la maison n'est pas pour moi.

M. CHAUMIER. — C'est que, voyez-vous, *mon brave homme*, cela me contrarie beaucoup de la vendre.

L'ÉTRANGER. — Le prix que j'en offre compense bien quelques désagrémens.

Rose sortit pour aller trouver Albert dans le jardin.

L'ÉTRANGER. — Cette jeune demoiselle est mademoiselle Rose?

M. CHAUMIER. — Cette jeune demoiselle est ma fille. — Vous savez son nom ?

L'ÉTRANGER — Vous l'avez dit.

M. CHAUMIER. — Alors vous savez d'avance ce que vous me demandez.

L'ÉTRANGER. — Parlons de la maison.

M. CHAUMIER. — Eh bien ! je n'ai pas envie de la vendre.

L'ÉTRANGER. — Mais j'en offre vingt mille francs de plus qu'elle ne vaut réellement.

M. CHAUMIER. — Pourquoi cela?

L'ÉTRANGER. — Parce qu'elle me plaît. — La maison et le jardin ne valent que quarante mille francs, — tout au plus ; — mais le plaisir d'avoir *à soi* une chose qui plait, vaut vingt mille francs, indépendamment de la chose.

M. CHAUMIER — Mais puisque vous dites que la maison n'est pas pour vous.

L'ÉTRANGER. — Voulez-vous soixante mille francs?

M. CHAUMIER. — Ce serait une folie de ne pas profiter de la vôtre.

L'ÉTRANGER. — Voulez-vous venir demain à Paris? Nous conclurons l'affaire, vous toucherez vos soixante mille francs de la personne qui achète, et vous livrerez les titres de propriété : l'acte de vente sera prêt.

M. CHAUMIER. — Je voudrais ne quitter la maison qu'à l'automne.

L'ÉTRANGER. — Cela pourra s'arranger. Il faudrait venir à quatre heures.

M. CHAUMIER. — Une partie de la maison appartient à ma fille.

L'ÉTRANGER. — Il faudra alors qu'elle signe l'acte de vente; — amenez-la.

M. CHAUMIER. — C'est bien. — Vous comprenez que l'affaire est conclue à soixante mille francs ; que c'est cette somme seule qui me décide.

L'ÉTRANGER. — Ce qui est dit, est dit ; — à demain à quatre heures. Voici l'adresse.

M. CHAUMIER. — A demain. — Je ne vous reconduis pas.

L'ÉTRANGER. — Je le vois bien.

XXIV.

AU JARDIN.

— Qu'as-tu donc, Rose? dit Albert, en voyant le visage de sa sœur tout bouleversé. — Hélas ! Albert, répondit Rose, papa vend la maison. — Celle-ci? demanda froidement Albert.

— Oui, — reprit Rose, plus triste encore.

ALBERT. — Est-ce qu'il en trouve un bon prix?

ROSE. — Il paraît que oui.

ALBERT. — Alors il n'y a pas là de quoi se désoler, au contraire.

ROSE. — Ah ! tu ne comprends pas cela, toi.

ALBERT. — Qu'est-ce - cela? Je vais aller m'informer auprès de mon père.

— Oh ! dit Rose, quand elle fut seule, c'est qu'on vend à la fois tous mes souvenirs, — toutes mes douces journées d'enfance dont les rians fantômes semblent voltiger dans le feuillage des arbres. — Il n'y a pas dans un jardin que des arbres et des fleurs ; tout ce qui s'y passe, tout ce qui s'y dit, a un caractère différent, part du cœur et va au cœur. — Toutes les paroles d'amour que m'a dites Léon, sont restées dans le jardin ; — et quand l'été, le soir, un vent doux agite le feuillage, il me semble dans son murmure entendre chaque feuille me redire une de ses paroles qu'elle a conservée. — Comment peut-on vendre tout cela?

Et maintenant, qu'il n'y a plus pour moi de bonheur dans l'avenir ni dans le présent, comment faut-il encore renoncer au passé?

Et elle se mit à pleurer amèrement. — O mes beaux rosiers! dit-elle, — voici la dernière confidence peut-être que je vous ferai.

XXV.

Ce soir-là, Albert retourna à Paris. — Mais le malheur s'acharnait contre les Chaumier aussi bien que contre les Lauter : ces deux branches de la famille étaient enveloppées par le sort dans une même haine, dans une même persécution ;— le lendemain, vers le milieu de la journée, un garde du commerce se présenta avec ses estafiers, et arrêta Albert, en vertu d'une lettre de change de mille écus. — Un fiacre les attendait à la porte. — Rue de Clichy, — dit le garde du commerce. — Cependant, après dix minutes, il demanda à Albert s'il voulait être conduit chez quelques amis qui lui prêteraient la somme pour laquelle il allait en prison. — Des amis! dit Albert, je n'en ai plus qu'un, et il est plus pauvre que moi, car personne ne voudrait prendre une lettre de change de lui.

— Voulez-vous, alors, voir votre créancier?

— Oui, peut-être voudra-t-il entendre raison.

— Ce n'est pas leur usage, quand une fois ils tiennent le débiteur à leur disposition.

— C'est égal, essayons.

— Essayons. — Cocher, aux Champs-Elysées.

Rose et monsieur Chaumier, pendant ce temps, n'étaient pas beaucoup plus gais qu'Albert; — Rose surtout considérait la vente de la maison de Fontainebleau comme un sacrilége, comme un malheur qui devait porter malheur.—Ils arrivèrent à Paris à trois heures, et se dirigèrent à l'adresse indiquée.—On les fit entrer dans une antichambre où on les pria d'attendre. Rose était oppressée et ne parlait pas ;—son père lui avait expliqué qu'il avait besoin de sa signature, et qu'il lui faudrait vendre elle-même la maison de Fontainebleau ; et elle songeait au passé.

XXVI.

AU JARDIN.

Au printemps, chaque année, alors que la nature revêt tout de parfum, de joie et de verdure, quand tout aime et fleurit;

Dans les fleurs des *lilas* et des *ébéniers* jaunes, de mes doux souvenirs cachés comme des faunes, la troupe joue et rit.

De chaque fleur qui s'ouvre et de chaque corolle s'exhale incessamment quelque douce parole que j'entends dans le cœur.

Alors qu'au mois de juin fleurit la rose blanche, savez-vous bien pourquoi sur elle je me penche, avec un air rêveur?

C'est qu'à ce mois de juin, la rose me répète : « *Tenez, Jean, je n'ai pas oublié votre fête* » depuis plus de treize ans.

Chaque fleur a son mot qu'elle dit à l'oreille, son mot qui fait pleurer — et cependant réveille des souvenirs charmans.

Vous savez celle-là qui se pend aux murailles, et, comme un réseau vert, entrelace ses mailles de feuilles et de fleurs? c'est le frais *liseron*.

C'est le *volubilis*, aux clochettes sans nombre; — le soir et le matin ses cloches d'un bleu sombre chantent une chanson;

Une chanson d'amour bien naïve et bien tendre, que je fis certain jour que j'étais à l'attendre, sous un arbre touffu.

Voici, là-bas, fleurir la jaune *giroflée*. Rien n'est si babillard que sa fleur étoilée, qui dit : « Te souviens-tu?

» Te souviens-tu des lieux où ta vie était douce? de ce vieil escalier, tout recouvert de mousse qui montait au jardin?

» Dans les fentes de pierre étaient des fleurs dorées, de son vêtement blanc en passant effleurées presque chaque matin.

» Tu les cueillais alors et tu les as cachées; et, dans de certains jours, sur ces fleurs desséchées, tu poses un baiser. »

Et, dans un autre coin, s'il advient que je passe auprès de l'oranger en fleurs sur la terrasse, j'entends cet oranger

Qui dit : — « Te souvient-il d'une belle soirée? — Tu te promenais seul, et ton âme enivrée évoquait l'avenir ;

» Et tu me dis, à moi : De tes fleurs virginales, ouvre, bel oranger, les odorans pétales; sois heureux de fleurir;

» Sois heureux de fleurir pour la femme que j'aime, tes fleurs se mêleront au charmant diadème de ses longs cheveux bruns.

» Eh bien! depuis treize ans je réserve pour elle, chaque saison, en vain, ma parure nouvelle, et je perds mes parfums. »

XXVII.

L'ATELIER.

..... Ah! voilà Léon, dit Edgar Sagan.

CHARLES LEFLOCH. — Qu'il prenne place au conseil et qu'il opine.

ANTOINE HUGUET. — Gargantua, lis le procès-verbal

GARGANTUA. — « Pour crimes divers, etc., etc. »

MITHOIS. — Il est bon de dire à Léon toute l'étendue du crime : — Le Vasselin, propriétaire de cette maison, a osé donner congé à Antoine!

LÉON. — Oh!

ANTOINE HUGUET. — Continue, Gargantua.

GARGANTUA. — Art. 1er. « Le sieur Vasselin et ses descendans sont à jamais privés de sonnette. »

MITHOIS. — Voici la première sonnette coupée par Antoine.

LÉON. — Bien.

ANTOINE HUGUET. — Continue, Gargantua.

GARGANTUA. — Art. 2. « Toute personne qui viendra à l'atelier devra *frapper* chez le sieur Vasselin en montant ici, et demander à son domestique : *Est-il vrai que monsieur Vasselin soit devenu fou?* »

ANTOINE HUGUET. — L'article porte *frapper*, parce que, dans le cas où une nouvelle sonnette paraîtrait à la porte, on devrait la couper et la mettre dans sa poche avant de *frapper*.

MITHOIS. — Voilà où nous en sommes. — Écris, Gargantua.

ANTOINE HUGUET. — Art. 3....

LÉON. — « La caricature du Vasselin sera dessinée sur toutes les murailles du quartier, et notamment dans l'escalier, et sur la porte dudit, où elle devra rester en permanence; elle sera renouvelée chaque fois qu'on l'effacera. »

ANTOINE HUGUET. — L'article 3 est-il adopté?

TOUS. — Oui.

ANTOINE HUGUET. — L'article 3 est adopté à l'unanimité. — Gargantua, enregistre l'article 3. — Art. 4...

EDGAR SAGAN. — « Chaque fois que l'on aura connaissance que le Vasselin et son esclave seront sortis, on devra boucher la serrure avec des noyaux de cerises. »

ANTOINE HUGUET. — L'article 4 est adopté?

MITHOIS. — Adopté.

CHARLES LEFLOCH. — Je propose un amendement.

ANTOINE HUGUET. — La parole est à Charles Lefloch.

CHARLES LEFLOCH. — Je propose qu'on ajoute : « ou par des petits cailloux; » — il n'y a pas toujours des cerises.

ANTOINE HUGUET. — L'amendement est-il adopté?

TOUS. — Adopté.

ANTOINE HUGUET. — Écris, Gargantua, l'article 4. — Art. 5... Voici ce que je propose.

Art. 5. « La maison ne sera plus éclairée. »

C'est-à-dire que, chaque soir, on devra éteindre les quinquets placés aux divers étages, autant de fois qu'on les rallumera.

TOUS. — Adopté, — adopté.

ANTOINE HUGUET. — Écris l'article 5, Gargantua. — Art. 6...

MITHOIS. — « Seront invités les amis de la maison à venir exercer céans leurs talens plus ou moins incomplets sur tous les instrumens de fâcheux voisinage, tels que, — trompe de chasse, trombone, trompette, cornet à piston, ophicléide, etc. — Quelques concertos de casseroles et de pincettes, et des solos de tambour, seront exécutés à des intervalles rapprochés et à des heures indues. »

TOUS. — Adopté.

ANTOINE HUGUET. — Art. 7...

CHARLES LEFLOCH. — « Dès cette nuit, attendu que le Vasselin couche ainsi que son domestique au fond de son appartement, — avec des vis et des planches percées d'avance, pour éviter tout bruit de marteau, on barricadera, bouchera et fermera hermétiquement et solidement la porte du Vasselin donnant sur l'escalier. »

TOUS. — Adopté.

ANTOINE HUGUET. — Art. 8. « Dès demain, vu que le Vasselin demeure précisément au-dessous de moi, un jeu de boules sera installé ici. »

Art. 9 et dernier.

« Rien ne sera négligé de ce qui pourra rendre la maison inhabitable, et dégoûter le Vasselin de l'existence.

» Fait en notre domicile, — le... février 18... »

ANTOINE HUGUET. — Rien ne s'oppose à ce que l'article 5 soit immédiatement mis à exécution. — Gargantua, lis l'article 5.

GARGANTUA. — « La caricature du Vasselin sera dessinée sur toutes les murailles du quartier, et notamment dans l'escalier et sur la porte dudit, où elle devra rester en permanence; elle sera renouvelée chaque fois qu'on l'effacera. »

ANTOINE HUGUET. — Gargantua, distribue du charbon pour l'escalier qui est jaunâtre, et donne-moi du blanc d'Espagne pour la porte qui est brune.

Tout le monde se répandit dans l'escalier, — et Léon resta seul dans l'atelier.

Il marchait à grands pas, il pensait à Geneviève qui l'attendait et auprès de laquelle il n'osait retourner; — il ne savait comment s'y prendre pour emprunter de l'argent à ses amis. — Comment jeter une pensée triste au milieu de cette folle gaîté? On rentra en riant; — Léon faisait laborieusement dans sa tête la phrase par laquelle il devait faire sa demande. Jamais un discours académique ne fut plus étudié, plus retouché.

Il voulait feindre quelque partie de plaisir pour laquelle il lui manquait un louis; — mais il s'aperçut que depuis un quart d'heure il n'avait rien dit, que son air maussade démentirait ses paroles; qu'avant de parler, il fallait effacer cette impression, et il saisit avec empressement ce prétexte qu'il se donnait à lui-même de retarder la demande qui lui faisait tant de honte.

Puis, quand le moment fut venu, il repassa sa phrase. — Pendant ce temps, Mithois avait commencé un récit que Léon ne pouvait interrompre. — Quand Mithois aura cessé de parler, se dit-il; — et quand Mithois eut cessé de parler il n'osa pas; — puis il pensa à Geneviève qui attendait, — et il ouvrit la bouche; — mais sa voix s'arrêta à sa gorge; — il se leva, marcha dans l'atelier et se dit : — Allons, il ne faut plus réfléchir; il regarda l'horloge de bois accrochée au mur, et dit : — Quand la grande aiguille sera sur le VI.

Mais un peu avant que l'aiguille fût sur le VI, — on frappa à l'atelier.

Ce fut un cri d'admiration, quand on reconnut monsieur Vasselin.

Monsieur Vasselin était violet et extrêmement irrité; il avait laissé ses sabots à la porte; — Antoine Huguet s'avança vers lui.

M. VASSELIN. — Ah ça ! monsieur...

ANTOINE HUGUET. — Comment se porte monsieur Vasselin?

M. VASSELIN. — Il ne s'agit pas de ma santé, je viens vous demander...

ANTOINE HUGUET. — Asseyez-vous.

M. VASSELIN. — Je ne suis pas fatigué.

ANTOINE HUGUET. — C'est égal.

M. VASSELIN. — Je ne veux pas m'asseoir.

ANTOINE HUGUET. — Je ne vous écouterai pas que vous ne soyez assis.

TOUS, *avec d'affreux hurlements.* — Monsieur Vasselin doit s'asseoir.

M. VASSELIN. — Me voilà assis. — Maintenant, monsieur, pourrais-je savoir...

GARGANTUA. — On demande monsieur Huguet.

ANTOINE HUGUET. — Pardon, je suis à vous dans un instant; Mithois, jase un peu avec monsieur...

M. VASSELIN. — Ce que j'ai à vous dire...

GARGANTUA. — C'est très pressé...

ANTOINE HUGUET. — Mille pardons. (*Antoine Huguet sort.*)

M. VASSELIN. — Je ne comprends pas, messieurs...

GARGANTUA. — On demande monsieur Mithois, sa tante vient d'accoucher d'un enfant à deux têtes.

MITHOIS. — Mille excuses. — Léon, remplace-moi.

M. VASSELIN. — Je saurai bien mettre monsieur Huguet à la raison.

GARGANTUA. — On demande monsieur Léon pour l'exécution de l'article 5.

Léon sort et trouve Mithois et Antoine Huguet; — Léon annonce qu'il s'en va; en effet, il lui est venu une idée qu'il va mettre à exécution; — il n'empruntera pas d'argent à ses amis. Mithois descend avec lui, il va acheter des vis pour l'article 7. En descendant, on éteint tous les quinquets; — Gargantua les suit et verse de l'eau sur les mèches pour qu'il soit impossible de les rallumer; — quand ils sont arrivés dans la rue, Mithois avise un pauvre homme qui passe et lui dit : — Tenez, mon brave homme, voici une bonne paire de sabots; — le pauvre homme accepte avec reconnaissance les sabots de monsieur Vasselin que Mithois a pris à la porte en sortant. — Léon lui dit adieu et s'en va en courant.

XXVIII.

Léon traversa rapidement les rues, passa le pont Royal, et arriva dans la rue des Augustins, — là, il entra dans une maison où il avait, quelques jours auparavant, laissé son violon : il le prit et se mit à errer, cherchant une maison de prêt sur gage. — Enfin, il triompha de sa honte : il accosta un homme assis au coin d'une rue, et dit : — J'ai oublié l'adresse d'un de mes amis nouvellement déménagé, mais vous pourrez me la donner : c'est dans cette rue-ci ou dans une rue voisine, il est commissionnaire au Mont-de-Piété. — Le Mont-de-Piété, dit le Savoyard, che crois que ch'est au loumero chinquante-houit. — Léon alla au n° 58, et entra dans une allée; cela lui rappela l'allée de l'huissier. — Tout ce qu'il y a de hideux à Paris demeure dans des allées.

Il monta un étage, — deux étages, — tout était fermé. Il redescendit et demanda au portier :

— Le Mont-de-Piété?

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé en montant? Il est fermé.

— Comment! fermé?

— C'est aujourd'hui dimanche, et il ferme de bonne heure.

— Si on frappait?

— On ne vous ouvrirait pas : il n'y a personne.

Léon redescendit accablé, — et ses jambes, marchant d'elles-mêmes, le reconduisirent du côté de sa maison. — En passant sur le pont Royal, la fraîcheur de l'eau le réveilla de cet engourdissement; il s'arrêta et s'appuya sur le parapet, — regardant la rivière, et se disant : — Que faire?

Les ponts, à cette heure, présentent un aspect à la fois sombre et magnifique. On voit, par dessous le *pont des Arts*, la Seine se diviser en deux rivières noires qui vont se perdre dans la vapeur. — On distingue, dans l'ombre, les tours carrées qui s'élèvent sur un horizon presque aussi noir qu'elles; on ne voit plus, des maisons qui bordent les quais, que les lumières par les fenêtres, — et ces lumières se reflètent dans l'eau noire, allongées comme des cierges de feu.

Il est impossible de s'arrêter la nuit sur un pont sans être saisi d'idées lugubres. — il semble que cette eau noire n'a pas de fond, et qu'une sorte de vertige vous attire vers elle. — Léon était si triste, si malheureux, que, sans la pensée de Geneviève qu'il laisserait seule dans la vie, sans appui, sans protecteur, la pensée de la mort ne se fût présentée à lui que comme une délivrance de tous les chagrins dont il ne prévoyait pas la fin. — Mais à la pensée de Geneviève, il se reprocha sa

lâcheté, il se sentit coupable de la ridicule vanité qui, le matin, l'avait empêché de recevoir, chez madame de Dréan, un argent qui lui aurait été si utile, et il quitta le pont pour s'arracher aux pensées qui s'emparaient de lui. En traversant les Champs-Elysées, il vit du monde rassemblé. — Ces personnes formaient une masse noire et compacte, mais une lueur incertaine éclairait leurs pieds et leurs jambes. — Les pensées de Léon étaient tellement sinistres, que, par un instinct irréfléchi, il alla se mêler à cette foule pour ne pas être seul. — Il vit alors ce qui causait ce rassemblement; — c'était un homme qui jouait du violon, et la clarté qu'il avait vue de loin provenait de quatre bouts de *chandelle* qui étaient allumés aux pieds du musicien. — Puis, au moment où Léon se mêlait au cercle qui l'entourait, le musicien mit son violon sous son bras et fit, avec son chapeau à la main, le tour de son auditoire. Léon se retira, car il n'avait rien à lui donner, et il s'enfonça dans la partie sombre des massifs. — Cet homme vient, dit-il, de recevoir un argent qui me rendrait bien heureux; il va porter à souper à sa femme et à ses enfans. — Et moi, et Geneviève! — Il frissonna d'une pensée qui lui apparaissait confuse et qu'il n'osait essayer de fixer devant ses yeux; — il marcha à pas précipités, — puis s'arrêta brusquement. Il se remit en route, — puis il revint sur ses pas; il ne pouvait quitter les Champs-Élysées. Il s'arrêta encore et se dit: — N'ai-je donc pas encore assez fait de lâchetés aujourd'hui? — Et que suis-je de plus que cet homme? Et n'est il pas plus que moi au contraire, lui qui, pour sa famille, triomphe de son orgueil et fait de la musique dans la rue? De quoi ai-je peur? — du mépris? — Est-ce qu'il est plus méprisable de mendier que de laisser souffrir sa sœur? — Et qu'est-ce que je fais tous les jours? — Est-ce que je ne joue pas du violon pour de l'argent? — De la honte! mais c'est de l'orgueil que je devrais avoir, de jouer du violon et de recevoir de l'argent pour ma sœur. — Jamais je n'aurai rien fait d'aussi grand et d'aussi noble dans ma vie; tant pis pour celui qui me mépriserait: ce serait un homme sans cœur, et alors que me ferait son mépris? — Il marcha encore dans une grande agitation. — O mon Dieu, dit-il, merci de ce talent que tu m'as donné! — O ma sœur, pardon d'avoir hésité si longtemps!

Les yeux de Léon jetaient des éclairs; il se sentait grand et fort; — son cœur était gonflé d'un noble orgueil. — Il tira son violon de la boîte, — s'adossa à un arbre, et joua une sainte et belle musique que les anges durent écouter, les ailes frémissantes et l'œil humide. Ce qui lui vint d'abord sous l'archet, ce fut la grande, la divine musique de *Beethoven*. Son archet avait une puissance incroyable. Les promeneurs étonnés s'arrêtèrent. — Léon alors joua *la dernière pensée de Weber*, cette musique si poignante, qui serre et tord le cœur. — On le regardait, on parlait bas et avec respect.

— Il est vêtu proprement.

— Il a l'air distingué.

— Il a de beaux yeux.

— Quel malheur!

Etc, etc.

Une jolie femme, la première, — se baissa et posa, sans la jeter, — une pièce de cent sous dans le chapeau de Léon. Elle se releva rouge et belle d'une beauté divine. — Oh! chère femme, — si l'homme que tu aimes t'a vue en ce moment, tu es récompensée; — toute sa vie, il te paiera ta charité en amour et en adorations, comme Dieu te la paie en grâce et en touchante beauté.

Plusieurs jeunes gens suivirent son exemple. — Un homme dérangea la foule et fouilla dans sa poche; mais il regarda le musicien, — et s'écria: Léon!

— Anselme! dit Léon. Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

La foule curieuse se resserra autour d'eux. — Anselme ramassa le chapeau de Léon, — et lui dit: — Oh! donne-moi cet argent, bon et noble jeune homme. — Oh! donne-le-moi: je le garderai comme une précieuse relique. Je voudrais le mettre dans mon cœur,

Anselme appela un fiacre, et y monta avec Léon. — En route, Léon raconta à Anselme tous ses malheurs. — Avant de rentrer, ils achetèrent tout ce qui était nécessaire à Geneviève.

— Je suis rentré bien tard, ma bonne Geneviève, dit Léon.

— Je ne m'en suis pas aperçue, dit Geneviève, qui avait passé quatre heures à pleurer. J'ai dormi, je me sens les yeux gros.

Vers neuf heures Léon sortit. Anselme resta seul avec Geneviève, et Geneviève lui dit: — Mon bon voisin, j'ai besoin de vous, de votre secours et de votre discrétion.

XXIX

— Tout ce que vous voudrez, ma chère enfant, dit Anselme.

— D'abord, continua Geneviève, vous ne direz rien à Léon de ce que je vais vous dire.

— Ah! ah! dit Anselme.

— Je ne lui ai jamais caché que cela, dit Geneviève, et encore une autre chose, pensa-t-elle en soupirant.

— Je vous le promets

— Eh bien! nous ne sommes pas riches. Léon travaille beaucoup, je voudrais le soulager un peu... — D'ailleurs, je suis souvent seule... Je m'ennuie... Je désirerais trouver un peu d'occupation. — On m'a dit qu'il y a des demoiselles — très bien nées — qui font des broderies... de la tapisserie...

Anselme leva les yeux au ciel et joignit les mains.

— Vous avez des relations, mon bon voisin; moi, je ne connais au monde que mon bon frère et vous; — et je n'ai jamais osé en parler à Léon. Il verrait la chose autrement qu'elle n'est: il s'exagère tout très facilement; cela lui ferait du chagrin, il me défendrait de donner suite à mon projet. — Je vous en prie, mon cher voisin, occupez-vous de ce que je vous demande; je vous en conserverai toute ma vie une éternelle reconnaissance.

Léon rentra: — il était contrarié visiblement. — Quand Anselme remonta chez lui, il le suivit. — J'ai à vous parler, lui dit-il, un service à vous demander. Je me bats demain matin. — Anselme pâlit. — Ne cherchez pas à m'en détourner, mon honneur est engagé. Je comptais sur Albert pour me servir de témoin; il est absent: il faut que vous le remplaciez. Je compte sur vous demain matin; je vous réveillerai à sept heures, et vous irez voir le témoin de mon adversaire.

— Vous voulez vous battre? dit Anselme Et Geneviève, et votre sœur?

— J'y ai bien pensé, et je vais y penser toute la nuit; mais je ne suis pas le maître de reculer.

— J'ai aussi à vous parler; monsieur d'Arnberg est arrivé, son fils a besoin de vos leçons. — Voici l'adresse, soyez-y demain, à l'heure indiquée sur la carte: ce sera pour vous une bonne affaire. — Bonsoir.

XXX.

Léon réveilla monsieur Anselme de très bonne heure. Monsieur Anselme se dirigea avec une vive anxiété vers la maison de monsieur de Redeuil. Il fit en route un petit discours fort propre contre le duel; — malheureusement, monsieur Anselme était un esprit assez juste, qui se répondait à lui-même, et se réfutait assez bien. Il pensa aussi un moment à attendrir monsieur de Redeuil sur Léon, sur sa sœur; — mais, à cette pensée, il se sentit rougir de honte; cela aurait l'air de demander grâce pour Léon; il fallait donc le laisser battre, fixer lui-même les conditions du duel. — Il arriva à la maison n'ayant rien pu décider avec lui-même. — Il demanda monsieur de Redeuil, et monta l'escalier, se confiant, pour ce qu'il dirait et ce qu'il ferait, à l'inspiration du moment; se rappelant, d'ailleurs, avec bonheur que Léon tirait très adroitement l'épée et le pistolet, et décidé, en tout cas, à le représenter avec une dignité ferme et invincible.

En entrant dans un salon coquettement meublé, monsieur Anselme salua et annonça qu'il venait de la part de Léon Lauter.

Monsieur Rodolphe de Redeuil était en robe de chambre; il avait près de lui un jeune officier, auquel il dit, en entendant le nom de Léon, avec un sourire un peu impertinent : — C'est mon adversaire; puis, se tournant vers Anselme : — Monsieur est le témoin de monsieur Lauter?

— Oui, monsieur, dit Anselme, et voyant qu'on ne lui offrait pas de siége, il appela le domestique qui l'avait introduit, et lui dit : — Donnez-moi un fauteuil. — L'habit marron de monsieur Anselme lui faisait, dans la vie, un tort inconcevable, surtout auprès des domestiques, ou des gens qui sont au dedans semblables à des domestiques. Celui-ci apporta une chaise. — Monsieur Anselme le regarda fixement, et lui dit : — Je vous ai demandé un fauteuil. Le domestique obéit et se retira.

— Monsieur est sans doute informé de l'affaire? — dit l'officier à monsieur Anselme.

— Jusqu'à un certain point, monsieur.

— Comment, jusqu'à un certain point?

— Oui, — mais je sais ce que j'ai besoin de savoir. Monsieur Lauter est un honnête et digne jeune homme, dont j'ai l'honneur d'être l'ami. Il m'a dit qu'il se battait aujourd'hui avec monsieur de Redeuil, et il m'a chargé de fixer les conditions du combat. — Ainsi vous pouvez parler.

— Monsieur de Redeuil désirerait tirer l'épée.

— C'est parfaitement indifférent à monsieur Lauter.

— Ah!

— Oui, monsieur. — On tirera donc l'épée sur la demande de monsieur de Redeuil, quoique le choix des armes appartienne à monsieur Lauter.

— Vous paraissez, monsieur, fort expérimenté?

— Moi, monsieur, je ne me suis battu qu'une fois dans ma vie, — et c'était à bout portant, avec un seul pistolet chargé, sans témoins, au bord d'une rivière, où le vainqueur devait jeter le cadavre du vaincu. — Ce n'était pas un duel en règle.

— A quelle heure le rendez-vous?

— Ah! voilà la question, dit Rodolphe. — Il faut absolument, pour une affaire très importante, que j'aille tantôt chez le délégué d'une cour d'Allemagne. Il est déjà tard, je voudrais remettre l'affaire à demain.

— Je n'ai pas mission de m'y opposer.

— A demain sept heures du matin?

— Non, on sait trop ce que veulent dire deux fiacres qui se suivent à sept heures du matin.— A neuf heures, si vous voulez?

— A neuf heures.

— Où?

— A la barrière de Vincennes.

— Soit.

— Messieurs, je vous salue.

Et Anselme s'en alla fort triste, — en se disant presque haut : — Allons, allons, Léon le tuera, — Léon est adroit et brave, — et d'ailleurs, il n'y avait pas moyen d'éviter l'affaire. Il revint rendre compte à Léon de sa démarche. — Léon lui serra les mains et lui dit : — Vous me servirez de témoin jusqu'à la fin, n'est-ce pas?

XXXI.

Quand Léon fut sorti pour ses affaires ordinaires, — Anselme sortit aussi et revint à la maison; il entra chez Geneviève, et lui dit : — Mon enfant, je me suis occupé de vous,— j'ai trouvé ce qu'il vous fallait; — mettez votre châle et votre chapeau, et venez avec moi; je vais vous présenter à la personne qui doit vous donner de l'ouvrage. — Un fiacre les attendait à la porte; après une demi-heure de-marche, le fiacre s'arrêta à une fort belle maison. — Anselme entra avec Geneviève à son bras, et dit à un domestique : — Conduisez mademoiselle dans le salon.

XXXII.

C'é ait une triste chose que de voir comment la colère du sort s'était appesantie sur la famille Chaumier et sur la famille Lauter. — Ce même jour-là, — Albert Chaumier était arrêté pour dettes; — Monsieur Chaumier et Rose vendaient la jolie maison, la chère maison de Fontainebleau; Léon, au dernier degré de la misère et du découragement, courait les rues pour trouver des leçons, et ne voyait rien qui lui assurât qu'il n'aurait pas besoin de faire tous les soirs ce qu'il avait fait une fois, — d'aller jouer du violon, et mendier dans les Champs-Elysées; et il se battait le lendemain, ne pouvant s'empêcher de penser à l'abandon où il laisserait Geneviève, s'il succombait dans le combat; — Geneviève, qui, elle aussi, demanderait peut-être un jour l'aumône dans les Champs-Elysées. — Et Geneviève, Geneviève venait demander à travailler!

Le sort est comme les assassins, — qui, disent les journaux, frappent toujours leurs victimes de treize coups de poignard; quand il a choisi des victimes, il s'acharne sur elles avec une fureur qui n'est égalée que par sa persévérance.

XXXIII.

Le domestique auquel on avait confié Geneviève l'introduisit dans un salon qui n'était encore éclairé que par le feu de la cheminée, et par la bougie qu'il laissa en se retirant. Le salon était assez grand pour que cette bougie ne produisît qu'un petit rayonnement qui n'éclairait qu'une partie de la cheminée sur laquelle on l'avait placée. Il faisait mauvais temps au dehors, on entendait siffler le vent par bouffées, et quand le vent s'arrêtait, quelques gouttes de pluie venaient battre les vitres. Tout contribuait à attrister l'âme de Geneviève, et elle repassa dans sa mémoire tous les malheurs qui s'étaient succédé dans sa vie. Elle rappela avec une triste fidélité la mort de Rosalie Lauter, la tyrannie de Modeste, sa séparation de toutes les personnes qu'elle aimait, son amour malheureux et ignoré pour Albert, et toutes les angoisses qu'il lui avait causées; la pauvreté envahissant le petit logement malgré les efforts et le courage de Léon; — sa santé à elle détruite par le désespoir; — et enfin le malheur d'Albert, dont elle souffrait autant que du sien; et elle interrogeait en vain l'avenir, sans y voir de meilleures chances. — Elle se mit à prier Dieu, et à invoquer sa mère, puis elle se promit d'avoir du courage, de travailler et de profiter de l'occupation qu'on allait lui donner pour soulager Léon. Les belles âmes ont ceci de particulièrement remarquable, que c'est précisément quand elles succombent sous le poids de leurs maux, qu'il n'est rien de plus sûr pour leur redonner de la vigueur et de l'énergie, pour alléger le poids qui les écrase, que d'y ajouter d'autres chagrins, d'autres douleurs d'une personne aimée à laquelle elles puissent se dévouer.

Plusieurs domestiques entrèrent et allumèrent successivement les candélabres qui entouraient le salon, et le lustre suspendu au plafond.

Une profusion de bougies extraordinaire produisit dans le salon l'effet du plus beau jour. Geneviève put alors examiner le lieu dans lequel elle était depuis près d'une demi-heure. Jamais elle n'avait rien vu d'aussi somptueux; le salon était à panneaux blancs surchargés de dorures d'un goût et d'une richesse extraordinaires. — Tout autour du plateau régnait une corniche dorée en feuilles d'acanthe; — une magnifique rosace était au dessus du lustre. Les meubles étaient en bois doré et en damas blanc; — de riches consoles dorées soutenaient des corbeilles pleines des fleurs les plus rares et les plus éclatantes. — Derrière chaque console etait une glace qui répétait à l'infini les fleurs et offrait à l'œil une profonde forêt de *camélias* et de *cactus;* — le tapis était blanc avec des rosaces jaunes et aurore; — la cheminée de marbre blanc et admirablement sculptée, était couverte de vases de la Chine de la plus grande beauté.

Geneviève, à l'aspect de toutes ces magnificences, ne put s'empêcher de jeter un regard sur elle-même et de trouver sa toilette bien modeste : il ne restait pas un coin où elle pût se mettre dans l'ombre. Elle s'étonnait d'abord qu'on la fît at-

tendre dans ce salon, mais elle pensa que probablement, à cause de la confusion où on était pour les préparatifs de la fête dont on semblait s'occuper, c'était peut être la seule pièce qui se trouvât libre. Enfin, on ouvrit la porte, Geneviève se leva; — un jeune homme entra qui jeta autour de lui un regard étonné et qui, en l'apercevant, s'écria : — Comment, Geneviève, toi ici! — Et qui t'amène?

Il y avait dans la voix de Léon, car c'était lui, du mécontentement et de la sévérité; les idées les plus étranges et les plus contradictoires se pressaient dans son esprit, sans qu'il pût s'arrêter à aucune. Geneviève lui répondit : — Sois tranquille, mon frère, il n'y a rien que tu puisses blâmer; je suis sortie avec monsieur Anselme qui est dans la maison et nous t'expliquerons ce soir pourquoi nous sommes venus. Léon regarda sa sœur: il y avait sur le visage de la jeune fille tant de pureté et de candeur qu'il prit la main de Geneviève et la porta à ses lèvres. — Mais toi, Léon, que fais-tu ici? — Moi, répondit Léon, je viens pour voir le maître de la maison au sujet d'une leçon. Geneviève ne resta pas sans inquiétude; — elle craignait qu'on ne lui parlât devant son frère du sujet de sa visite; — elle espérait cependant qu'Anselme accompagnerait la personne à laquelle elle devait avoir affaire. Léon regardait aussi le salon; quand un domestique en riche livrée, — vert et or, — en culotte courte, en bas et en gants blancs, ouvrit une porte latérale du salon; — un autre vêtu de même annonça à haute voix :

— Monsieur Chaumier.

— Mademoiselle Rose Chaumier.

Il y eut quatre exclamations simultanées. — Comment, vous, mon oncle! — Toi, Rose! — Vous, mon neveu! — Toi, Geneviève! — Hélas! dit monsieur Chaumier, nous venons ici pour vendre la maison de Fontainebleau. — Hélas! dit Rose, — notre petite maison à nous quatre, la maison où nous avons été enfans et heureux! — Eh quoi! mon oncle, dit Léon, avez-vous donc souffert dans votre fortune? — Il me reste de quoi vivre, dit monsieur Chaumier, mais strictement. — Léon alors s'approcha de Rose, vis-à-vis de laquelle il avait jusque-là gardé un air sérieux et contraint, et il lui baisa la main avec une vive expression. A son tour, il expliqua sa visite dans la maison, et pour ménager Geneviève, qu'il voyait avoir des raisons de ne pas parler, il dit : — Nous sommes venus pour une leçon.

— C'est singulier, dit Geneviève, il me semble que ce n'est pas la première fois que je vois ce salon; — j'en aurai probablement rêvé, car je ne crois pas qu'il en existe de pareil ailleurs que dans les rêves.

— Tu l'as déjà vu, en effet, dit Léon, nous sommes dans le petit palais construit par Anselme pour le baron d'Arnberg, et c'est nous qui avons ordonné la décoration de la pièce où nous sommes.

— Je ne croyais pas, dit Geneviève, voir jamais les magnificences que nous imaginions alors.

Une porte s'ouvrit, et on annonça :

— Monsieur Albert Chaumier.

L'étonnement redoubla alors, mais fit place à une douloureuse sensation, quand Albert eut raconté qu'il était entre les mains du garde du commerce, qui l'attendait dans l'antichambre, et dont les acolytes occupaient les différentes issues de la maison. — Je viens, dit-il, voir s'il y a moyen de s'arranger avec mon créancier; mais j'irai coucher rue de Clichy. — Mais, dit Rose, c'est impossible, nous venons avec papa pour vendre la maison de Fontainebleau, que l'on doit payer comptant. — Mon cher papa, ajouta-t-elle à monsieur Chaumier, vous m'avez dit qu'une partie de cet argent m'appartenait; nous allons delivrer Albert, n'est-ce pas? — Geneviève prit Rose dans ses bras et la serra étroitement.

— Merci, mille fois merci, ma bonne petite sœur, dit Albert, mais ta générosité te ruinerait sans me sauver. Le créancier qui me fait arrêter aujourd'hui n'est pas le seul; si j'en paie un, il deviendra plus difficile de faire accepter aux autres des arrangemens et des délais.

Monsieur Chaumier fit comprendre qu'il ne consentirait pas à ce que Rose disposât ainsi d'une partie de sa petite fortune.

— Comment, mon oncle! dit Geneviève.

— Comment, mon père! dit Rose, nous laisserions conduire Albert en prison. — Oh! nous allons le délivrer, et il quittera Paris, jusqu'à ce qu'on ait arrangé ses affaires.

La porte s'ouvrit encore, — et on annonça :

— Monsieur Rodolphe de Redeuil.

Cette arrivée ne fut agréable à personne. Albert, le seul qui n'eût pas d'éloignement pour Rodolphe, n'avait pas envie de lui apprendre la situation dans laquelle il se trouvait. — Rodolphe se mit à regarder le salon, et, voyant qu'on évitait ses regards, feignit de ne reconnaître personne.

— C'est singulier, dit Léon; on nous fait bien attendre.

Les cinq parens continuèrent à parler à voix basse, à cause de la présence de monsieur de Redeuil; — et Rose disait à Léon : — Oui, mon pauvre Léon, on veut vendre notre petit jardin, et nos sorbiers. — Quand on ouvrit, cette fois à deux battans, la grande porte du salon, — plusieurs domestiques, portant des bougies, parurent en haie, — et un personnage simplement vêtu, mais décoré de plusieurs ordres, se montra à la porte, — et on l'annonça :

— Monsieur Anselme Lauter, baron d'Arnberg.

Ce fut comme un coup de foudre. — Albert s'écria : — Mon créancier! — Mon protecteur! dit Rodolphe. — L'homme à l'habit marron! dit monsieur Chaumier.

Monsieur Anselme — vint à Geneviève et à Léon, — et leur dit : — Mes enfans!

Car ce n'est plus le nom d'amitié que je vous donnais quelquefois : — je suis votre père, — votre père qui vous aime, — et qui a pu apprécier combien vous êtes dignes tous deux d'être aimés et vénérés. — Léon et Geneviève se mirent à genoux, et lui baisèrent les mains. — Anselme les releva et les serra sur son cœur; puis il prit la main d'Albert, et lui dit : — Jeune homme, je suis votre oncle. — Et il embrassa Rose, et lui dit : Ma petite Rose, je suis ton oncle, et il y a bien longtemps que je te connais et que je t'aime.

Et vous, mon beau-frère, dit-il à monsieur Chaumier, voulez-vous me donner la main, — et oublier les torts que vous avez eus envers moi?

Monsieur de Redeuil, dit-il en se tournant vers Rodolphe, — pardon de vous avoir reçu ici; — mais, si vous n'avez pas mauvais cœur, la vue de notre bonheur ne peut vous déplaire; et d'ailleurs, le spectacle du bonheur n'est pas une chose si commune que cela ne vaille, dans l'occasion, la peine d'être vu. — Je sais ce que vous avez à me demander, — vous pouvez compter dessus.

Rodolphe était ému, — tout le monde pleurait, et lui-même avait passé sa main sur ses yeux.

Il s'approcha et dit : — Monsieur, je ne gênerai pas plus longtemps l'effusion des doux sentimens qui vous animent tous; mais j'ai un devoir à remplir.

Monsieur Léon Lauter, dit-il, vous vous êtes trouvé offensé par moi, l'autre jour, et cependant vous m'aviez parlé assez durement. Nous devions nous battre demain matin.

— Oh! mon Dieu! dit Rose.

Geneviève ne dit rien, mais elle jeta ses bras autour du cou de son frère.

— Nous devions nous battre demain matin. Je vous prie d'agréer mes excuses bien sincèrement, et de me donner votre main.

Léon n'hésita pas; — il n'y avait plus de place dans son cœur pour la colère et pour la haine.

— Monsieur Rodolphe de Redeuil, dit Anselme Lauter, voici ma main aussi, vous venez de vous bien conduire. — Sachez, maintenant, combien la susceptibilité de Léon était excusable.

Le jour de votre querelle avec lui, je l'ai trouvé dans les Champs Elysées qui jouait du violon et demandait l'aumône pour sa sœur, pour ma fille chérie.

— O Léon! — mon frère, mon bon frère! dit Geneviève en fondant en larmes.

Rose pleurait sans rien dire; — elle regardait Léon avec amour et admiration; — mais elle se tenait à l'écart. — Léon était riche; — elle s'était fâchée avec lui quand il était pau-

vre. — Cependant, après un instant d'hésitation, elle se jeta dans ses bras.

Rodolphe serra toutes les mains et sortit. — Anselme sonna et dit : — Faites monter tous les domestiques.

Alors entrèrent une douzaine de domestiques, tous revêtus de la livrée vert et or, — et aussi les femmes de cuisine et de chambre.

Anselme leur dit : — Vous êtes presque tous mes vieux serviteurs. — Presque tous je vous ai amenés d'Allemagne avec moi. — Il faut que vous partagiez ma joie.

Voici monsieur Léon Lauter, mon fils, — et cette belle demoiselle est ma fille Geneviève. — Vous les respecterez comme moi-même ; — je m'en repose sur eux des soins de se faire aimer. Ces autres personnes sont mes parens. — Je vous ai fait monter, parce que vous êtes de la famille, et que je veux que vous rendiez grâce à Dieu avec moi, — d'une réunion qui fera le bonheur de toute ma vie.

Alors Anselme fit la prière, comme dans les vieilles familles allemandes. Tous les domestiques se mirent à genoux ; — Geneviève et Rose suivirent leur exemple, et Anselme dit :

— O mon Dieu, je vous rends grâce d'avoir pris soin de mes vieux jours. Mon Dieu, je vous promets d'être toujours bon et compatissant pour les pauvres. — Bénissez-nous tous, ô mon Dieu ! en ce jour qui va finir, et donnez-nous encore pour demain votre divine protection.

— Allez, mes enfans, dit Anselme en finissant. — Mon beau-frère, mon neveu et ma nièce coucheront ici. — Geneviève donnera l'hospitalité à Rose et Léon à Albert. — Pour moi, je prie mon beau-frère de vouloir bien disposer de mon appartement.

Voici mon histoire en deux mots, mes enfans. — Vous étiez encore bien petits quand je crus devoir quitter votre mère ; — bénissons sa mémoire : je suis allé plus d'une fois sur sa tombe, la remercier du courage avec lequel elle vous a élevés ; — nous ne parlerons jamais de cette séparation, — n'accusez ni elle ni moi. Elle et moi nous vous avons chéris. J'allai trouver le prince *** avec lequel j'avais été élevé, il me donna d'abord un petit emploi auprès de sa personne ; je devins successivement son ami, son conseil, son chargé d'affaires. Je devins riche. J'étais venu en France pour vous chercher, quand le hasard m'a fait rencontrer Léon ; je n'ai pas voulu me faire connaître à vous. — J'ai voulu que votre amitié pour le pauvre vieux Anselme précédât celle que vous auriez pour le baron d'Arnberg. — Voici mes projets. Quelqu'un s'y oppose-t-il ?

D'abord, — j'achète la maison de monsieur Chaumier, 60,000 fr. ; la maison est à moi, — je la donne à ma jolie petite Rose, qui ne refusera pas de la laisser à son père. Je paie les dettes de cet étourneau d'Albert.

— Tiens ! — dit Albert, et le garde du commerce qui m'attend.

— Il est parti. — Nous rachèterons à Albert une étude qu'il tâchera cette fois de conserver.

— Rose, continua Anselme, épouse Léon.

Rose se jeta dans les bras de Geneviève, et cacha dans son sein son joli visage tout rouge.

— Maintenant, mes amis, suivez-moi dans cette maison qui a été bâtie pour vous et d'après vos désirs comme vous pouvez vous le rappeler. — Tiens, — Geneviève, — voici ton appartement ; — ton petit salon bleu et or, — ta chambre tendue de soie bleue avec la mousseline blanche pardessus la soie ; — et la salle de bain en marbre blanc.

Voici tous les meubles que tu as choisis.

Les tableaux que tu as admirés un jour que tu rendais le pauvre Anselme si heureux en lui donnant le bras dans la rue ; tout ce que tu as trouvé joli ; — tout ce que tu as désiré, tout ce qui a attiré tes regards depuis que je te connais ; j'allais l'acheter et l'apporter ici.

Geneviève remercia son père en lui baisant la main.

— Passons à l'appartement de Léon.

Voici, — Léon, — ton cabinet de bois sculpté, — et ta salle d'armes et ton divan ; — ton violon de Stradivarius que je t'ai rapporté d'Allemagne ; — ton cheval « gris de fer, avec la crinière et les jambes noires ; » j'ai eu une peine terrible à le trouver, et j'ai dit plus d'une fois : Parbleu, monsieur mon fils aurait bien pu imaginer une autre robe pour son cheval.

Demain matin vous verrez le jardin.

— Et vous, mon père, — votre appartement ?

— Je vous le montrerai demain ; — allez tous vous reposer ; — moi, j'ai encore bien des choses à faire.

XXXIV.

Il n'y eut que monsieur Chaumier qui dormit dans la maison ; — Rose et Geneviève, Albert et Léon passèrent la nuit à causer. Dès le jour Léon essaya son cheval, Albert en prit un à monsieur Anselme, et tous deux s'allèrent promener au bois de Boulogne.

Geneviève habilla Rose ; — leur toilette n'était pas finie, qu'Anselme frappait chez elles. — Allons, paresseuses, il y a une heure que j'attends le moment de vous embrasser ; venez déjeuner : les jeunes gens ont fait deux lieues à cheval, et rentrent affamés.

Au déjeuner, monsieur Chaumier annonça qu'il allait retourner à Fontainebleau.

— Eh bien ! mon beau-frère, allez-vous-en, et laissez-nous Rose ; — je me suis déjà occupé ce matin de la publication des bans ; Rose et Geneviève vont sortir avec moi toute la journée ; — il faut bien la corbeille de Rose, — et faire préparer son appartement à son goût ; — Albert va aller voir son ancien patron, pour renouer l'affaire de l'étude. — Léon a un nouveau violon et un nouveau cheval, — il se distraira de son mieux. Léon insista beaucoup pour accompagner son père avec sa sœur et sa cousine. — Monsieur Lauter répondit, en riant, qu'il s'y opposait, parce que Léon le ruinerait dans les achats pour Rose.

Maintenant, mon beau-frère monsieur Chaumier, si vous ne vous y opposez pas, nous allons laisser Rose et Léon se promener un peu dans le jardin : ils ont beaucoup de choses à se dire ; pendant ce temps, je vais vous montrer mon appartement.

Rose hésitait ; — Geneviève la prit par la main et la conduisit avec Léon dans le jardin, où elle les laissa.

Là, Rose et Léon se rappelèrent tous leurs bons et tous leurs mauvais jours ; ils se dirent mille fois la même chose.

On était à la fin de février ; il y a dans ce mois des heures de printemps ; — un doux soleil semblait venir éveiller les bourgeons des sureaux. — Des bourgeons des coudriers sortaient de petits pinceaux amarantes, la première fleur de l'année. — Il semblait que le jardin était riant et embaumé de leur joie, — et que ce beau soleil fût un reflet de leur bonheur.

Pendant ce temps, — monsieur Lauter conduisit monsieur Chaumier, Geneviève et Albert dans son appartement ; — il ne démentait en rien la magnificence de la maison. — Seulement, une petite porte, cachée sous la tapisserie, conduisait à trois chambres, où monsieur Lauter avait fait apporter les meubles de noyer du petit logement de Léon et de Geneviève, — et ceux de sa petite chambre à lui, quand il était leur voisin. — Les pièces étaient pareilles à celles qu'ils avaient habitées ; — les papiers semblables avaient été mis d'avance ; et, pendant la nuit, monsieur Lauter avait fait apporter les meubles.

En repassant dans sa chambre, il ouvrit un vieux coffre magnifiquement ciselé ; il était doublé de velours cramoisi, et contenait des gros sous avec des menues pièces d'argent.

— Geneviève, dit-il, c'est l'argent que ton frère a gagné pour toi en jouant du violon dans les Champs-Élysées ; — en voici une pièce que tu conserveras bien, n'est-ce pas ?

XXXV.

Quand Rose et Albert furent au salon avec le reste de la famille, — Lauter dit : Il y a encore une surprise que j'ai ménagée à Léon et à Geneviève ; — et il les conduisit dans une partie reculée de la maison ; il frappa et se nomma ; — une jeune femme, propre, avenante, et décemment vêtue, ouvrit et devint toute rouge en voyant la société qui lui arrivait. — Marthe, dit monsieur Anselme, où est votre mari ?

A ce moment, le mari rentrait : — Keissler, lui dit Anselme, vous trouvez-vous toujours bien ici ?

— Ah ! monsieur le baron, dit le jeune homme, nous sommes trop heureux, et si vous ne m'aviez défendu de vous rendre grâce...

— Je vous l'ai défendu, mon cher Keissler; mais je vous ai dit en même temps que je vous ferais un jour voir vos bienfaiteurs, ceux que vous pourriez remercier. Les voici ; — c'est l'intérêt que vous ont témoigné mon fils et ma fille, un jour que nous vous avons rencontré aux Champs-Élysées, — qui m'a fait prendre soin de vous.

Keissler alla alors, sans parler, chercher sa femme qui s'était retirée dans une autre pièce, et la ramena avec deux petits enfans. — Pendant qu'il était absent, Anselme dit : — J'ai fait de Keissler mon intendant, et je m'en suis parfaitement trouvé.

Keissler, sa femme et ses enfans se placèrent devant Geneviève et Léon, — et Keissler dit : — Nous sommes heureux ; nous sommes bien heureux. Je ne trouve rien dans mon cœur qui doive mieux vous récompenser.

Rose était un peu embarrassée. — Elle se rappelait que, le jour de cette rencontre aux Champs-Élysées, elle avait écouté une plaisanterie de monsieur de Redeuil sur Anselme. Elle regarda Léon tendrement, et se fit à elle-même le serment d'expier tous ses petits torts par la plus vive tendresse. — Geneviève caressait les enfans de madame Keissler.

Quand ils sortirent de l'appartement de l'intendant, Anselme mena Geneviève à la basse-cour, et lui dit : — Te rappelles-tu une vieille femme à laquelle tu faisais l'aumône tous les dimanches à la porte de l'église ? — Elle est ici, c'est la surintendante de la basse-cour ; — elle et Keissler ne sont pas ceux, hier, qui ont prié de moins bon cœur à notre prière du soir.

XXXVI.

En peu de jours, l'appartement de Rose fut prêt. Monsieur Lauter l'appelait sa fille.

Le mariage de Léon et de Rose fut célébré avec pompe. — Les jeunes filles voulaient plus de simplicité ; mais Anselme insista. — Seulement, quand le prêtre demanda à Léon *sa pièce de mariage*, pour la bénir et la donner à l'épousée selon l'usage, — monsieur Lauter arrêta Léon, qui allait donner un double louis, et donna lui-même une grosse pièce de deux sous. — Le prêtre le regarda d'un air interrogatif. — Allez, allez, monsieur le curé, dit Anselme, cette pièce-là en vaut bien une autre, et elle a été bénie par Dieu avant de l'être par vous.

Monsieur Anselme l'avait prise dans le coffre ciselé doublé de velours cramoisi.

XXXVII.

Geneviève se trouvait heureuse : — tous ceux qu'elle aimait étaient si heureux ! — Depuis longtemps elle avait renoncé à Albert, sans oser espérer le plaisir dont elle jouissait de le voir tous les jours et de le voir heureux. — Le mariage de son frère, malgré tout ce qu'elle en eut de joie, — lui fit un peu de mal, — et aussi la vue du ménage de Keissler. — Néanmoins, elle disait qu'elle n'était plus malade. — Elle s'était arrangée pour ajouter le bonheur des autres au bonheur restreint qui lui était permis à elle.

Mais, — le ciel est envieux. — La mort planait sur la maison du baron d'Arnberg. — La maladie de Geneviève faisait d'effrayans progrès, sans qu'elle-même s'en aperçût. — Geneviève était une victime marquée par le sort : elle ne devait pas lui échapper.

Les pommettes de ses joues s'étaient colorées d'un rouge vif, que tout le monde, et Geneviève elle-même, prenait pour un retour à la santé.

Son nez était effilé, ses joues caves ; ses lèvres rétractées semblaient exprimer un sourire amer ; — ses dents étaient d'un blanc mat. — Cependant elle souffrait peu, et seulement par intervalles. Ses yeux avaient encore leur éclat ; mais le blanc avait pris une légère teinte bleuâtre, — et le regard avait par instans une profonde expression de mélancolie.

Geneviève parlait beaucoup de l'été, et faisait des projets pour Fontainebleau. — Le mois de mars était superbe ; elle jouissait avec ivresse des premiers beaux jours, et disait quelquefois : — Mon Dieu la belle saison est si courte ! — Pauvre fille ! sa vie devait finir avant la belle saison. — Les médecins ordonnèrent de la transporter à la campagne ; on parla devant elle de Fontainebleau, elle demanda d'elle-même à y aller.

Mais elle devint trop faible, et, sous un vague prétexte, on retarda son départ. — Elle fut obligée de garder le lit : — mais elle ne se croyait qu'indisposée.

Sa respiration, lente, saccadée, profonde, était quelquefois accompagnée d'un hoquet. — Une toux sèche sortait de sa poitrine. — Un soir, comme sa belle-sœur restait près d'elle, — après quelques mots que Rose lui dit à demi-voix, elle dit : — Ma chère Rose, ce sera un nouveau bonheur pour toi, pour Léon et pour mon père, et j'en jouirai autant que vous. — Moi, je ne me marierai jamais. J'élèverai ton enfant. Je serai sa marraine, n'est-ce pas ? — Tout cet été je m'occuperai de broder sa layette.

Rose pouvait à peine retenir ses larmes, car personne n'ignorait plus la situation de Geneviève, que Geneviève elle-même.

Elle continua à parler, — mais plus péniblement. — Ses yeux, à demi voilés, l'empêchaient de bien distinguer Rose, — et elle la pria d'allumer une bougie de plus.

Elle parla alors de leurs costumes pour la campagne. — J'ai des idées ravissantes, disait-elle, tu verras.

Elle s'arrêta quelque temps, et dit : Je tiens à être à Fontainebleau pour le premier mai ; — c'est l'anniversaire de la mort de ma mère. Pauvre mère, qu'elle serait heureuse de voir notre bonheur ! je ne l'ai jamais tant regrettée qu'à présent.

Rose mit son visage sur le lit de Geneviève, car elle voulait cacher les larmes qui coulaient brûlantes sur ses joues. — Les regrets que faisait entendre Geneviève sur sa mère s'appliquaient si bien à Geneviève elle-même, qui ne devait vivre que pendant le temps où sa vie avait été amère, et, en plus, quelques jours seulement pour goûter une vie plus douce qui ne lui était pas destinée ! Elle avait conduit ceux qu'elle aimait jusqu'à la terre promise, adoucissant pour eux les ennuis et la fatigue du chemin, — et elle mourait.

« Moïse monta sur la montagne, et le Seigneur lui fit voir tout le pays de Galaad, et le Seigneur lui dit : Voici le pays que j'ai promis à Abraham, vous l'avez vu de vos yeux et vous n'y entrerez pas ; — et Moïse mourut par le commandement du Seigneur. »

— Combien je serai heureuse de voir tes enfans ! continua Geneviève. — J'ai froid, — couvre-moi un peu. Pourquoi as-tu éteint cette bougie ? Je ne vois pas clair, rallume-la.

Dans cinq ou six ans d'ici, — tu auras des enfans qui courront dans la maison. Il me semble déjà entendre leur bruit. J'ai sommeil. — Tu dois avoir sommeil aussi. — Va...

Elle ne parla plus, sa respiration devint bruyante. Rose la contemplait avec effroi. — Geneviève entr'ouvrait la bouche. — Son ange gardien, invisible à son chevet, prit sur ses lèvres l'âme qu'exhalait la vierge, — et l'emporta au ciel.

Rose, ne l'entendant plus respirer, — mit la main sur son cœur, et ne le sentit pas battre. — Elle poussa un grand cri, et tomba à la renverse.

XXXVIII.

Le prêtre qui avait marié Rose et Léon, — un mois auparavant, au même autel de la Vierge, — dit la messe des morts sur un cercueil revêtu d'un drap blanc, sur lequel était une couronne de fleurs d'oranger. Toute la maison de monsieur Lauter assistait à la messe ; les domestiques faisaient par

momens entendre des sanglots qu'ils ne pouvaient plus étouffer.

« Je vous donnerai le repos, dit le Seigneur, car vous avez » trouvé grâce devant moi, et je vous connais par votre nom » (*et te ipsam novi ex nomine*).

» Seigneur, prêtez l'oreille aux prières par lesquelles nous » conjurons votre miséricorde de placer dans le lieu de paix » et de lumière l'âme de votre servante Geneviève Lauter, que » vous avez fait sortir de ce monde, et de l'associer à la gloire » de vos saints!

» Seigneur, vous m'appellerez et je vous répondrai.

» J'élève mes mains vers vous, et j'ai mis en vous toute » mon espérance.

» O jour de colère (*dies iræ, dies illa*), — jour de la colère » et de la vengeance de Dieu.

» Séparez-moi de ces maudits que vous chasserez de votre » présence, ô Jésus! et appelez-moi entre les vierges bénies » de votre Père.

» Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. (*Beati mortui qui in domino moriuntur.*) Ils vont se reposer de leurs » travaux, car leurs œuvres les suivent. »

. . . .

. . . .

Tout ce qui était dans l'église fondit en larmes.

XXXIX.

On enterra Geneviève à Fontainebleau, auprès de sa mère. — Monsieur Lauter et Léon ne se consolèrent jamais de la perte de cette charmante fille, et son souvenir mêla toujours une profonde amertume au bonheur qu'elle ne partageait pas. — Son appartement fut fermé, — et pendant tout le temps que vécurent les personnes dont nous avons raconté l'histoire, — on l'ouvrit trois fois par an, aux anniversaires de la naissance, de la fête et de la mort de Geneviève. On y passait la journée; — tout était resté comme le jour de sa mort; — on parlait d'elle, et les enfans de Rose et d'Albert furent accoutumés à un si grand respect pour la mémoire de la sœur de leur père, — qu'ils n'avaient jamais vue, — qu'ils n'osaient ni jouer ni faire du bruit près de l'appartement de leur *tante Geneviève*.

FIN DE GENEVIÈVE.

RICHE ET PAUVRE.

A M. F. BULOZ.

SOUVENIR DE RECONNAISSANCE
ET D'AFFECTION.

E. S.

Emile Souvestre.

RICHE ET PAUVRE.

Première Partie.

I.

La grande porte du collége de Rennes était, contre son ordinaire, ouverte à deux battans, et la foule se pressait dans la petite cour verdoyante qui précède le parloir. On était au 15 août, jour de la distribution solennelle des prix. Un murmure inaccoutumé sortait du vaste établissement. On y remarquait je ne sais quel désordre joyeux, quelle liberté folâtre, qui contrastaient avec son calme habituel. Le viel édifice lui-même semblait avoir voulu déposer, pour quelques instans, sa tristesse. Des guirlandes de lierre avaient été suspendues au-dessus du petit préau, et des vases de fleurs précieuses étaient disposés le long du corridor obscur qui conduisait à la cour de la distribution; mais, malgré tout, la masse noire et humide du collége conservait un air de mauvaise humeur qui ne pouvait se déguiser derrière ses décorations empruntées. On eût dit un vieux professeur endimanché. C'était seulement dans la cour où les prix devaient être distribués, que cette physionomie classique et maussade disparaissait au milieu de l'animation de la fête. La foule y était déjà rassemblée, et l'on entendait s'élever de toute part le bruissement rieur des voix de femmes auxquelles se mêlait, par instans, le murmure plus dur et plus monotone des voix d'hommes. A toutes les fenêtres, se penchaient des collégiens en fracs militaires: les plus jeunes ne témoignaient qu'une curiosité turbulente: mais ceux qui avaient déjà atteint l'adolescence plongeaient avidement leurs regards dans la foule, les arrêtant, avec une ardeur fixe et dévorante, sur les femmes les plus jeunes, que l'on reconnaissait de loin à leurs têtes nues et bouclées. Parfois l'œil brun d'une jeune fille placée près de sa mère, en se levant au hasard, rencontrait un de ces âpres regards, et l'enfant, saisie, baissait la tête avec confusion, comme si elle eût senti un brûlant attouchement.

A l'une des fenêtres les plus reculées, était accoudé un jeune élève de dix-huit ans, qui ne portait point le costume des collégiens; il était seul, et promenait un regard pensif sur l'assemblée, placée au-dessous de lui. Il était facile de voir à son costume qu'il n'appartenait point à la classe la plus riche ni la plus distinguée. Sans avoir rien qui les rendit remarquables au premier abord, ses vêtemens manquaient de cette élégance aisée et naturelle dont les tailleurs d'élite ont seuls le secret. C'était un habillement qui sentait la façon marchandée, et l'on voyait à son lustre, à sa raideur, qu'il sortait d'une main timide, peu accoutumée à soumettre la mode à ses ciseaux. En outre, je ne sais quel malaise puéril dans les attitudes de celui qui le portait indiquait que ce luxe ne lui était pas habituel. C'était pourtant un jeune homme grand, robuste, assez bien fait, et dont le visage mâle respirait une certaine vigueur dédaigneuse qui n'était pas sans élévation; mais on remarquait en lui les mêmes défauts que dans son costume. Pour l'un comme pour l'autre, il semblait qu'on eût économisé, non sur l'étoffe, mais sur la forme. Ses épaules étaient larges et un peu hautes, ses pieds grands, ses mains fortes; on ne trouvait rien dans sa personne de cette beauté souple et un peu efféminée, caractère des classes vouées, depuis plusieurs générations, aux loisirs opulens. Tout en lui révélait, au contraire, la race vigoureuse et dure dont il était sorti. C'était l'enfant du peuple avec ses cheveux plats, ses traits plus profonds et moins mobiles, ses membres plus courts, semblables à des instrumens dont la nature aurait diminué le développement au profit de la solidité, ses mouvemens pesans, qui paraissaient obéir à une vitalité plus sûre d'elle-même, mais moins nerveuse. Seulement, l'éducation avait apporté quelques modifications à l'expression primitive du visage. L'habitude de la pensée avait épanoui son front lisse et mat; une intelligence tenace rayonnait dans ses yeux, et sa bouche (ce siége des attitudes les plus intimes de l'âme) respirait une fière tristesse. Cependant l'espèce d'austérité qui dominait l'expression générale de ses traits disparaissait complétement, lorsqu'un sourire venait l'animer; alors toute sa figure s'illuminait d'un éclat tendre, et, à travers sa rudesse vulgaire, perçait une douceur plaintive qui n'était pas sans charme.

Ce jeune homme, dont nous venons d'analyser autant que possible le caractère extérieur, était Antoine Larry, fils d'un armurier de Rennes, et il venait de terminer ses études, comme externe, au collége de cette ville. Antoine avait perdu son père fort jeune, et vivait seul, avec sa mère, des profits d'une petite boutique de papeterie, que celle-ci tenait à l'entrée du faubourg d'Antrain. Destiné par sa naissance à une profes-

sion manuelle, le jeune Larry aurait sans doute appris l'état de son père, si une circonstance fortuite n'était venue déranger les projets de sa famille.

Quelques mois avant sa mort, le père Larry, se trouvant dans son atelier, entendit de grands cris s'élever dans la rue du faubourg : il courut à la porte, et aperçut un enfant qu'un taureau échappé foulait aux pieds. L'armurier ne balança pas un instant : il s'élança vers le taureau, et, le saisissant aux cornes avec une force et une adresse qu'il avait longtemps exercées dans des combats de ce genre, lorsqu'il était pâtre chez son oncle, il commença une lutte qui se termina par la chute de l'animal furieux. Dès qu'il fut terrassé, les voisins, qui, jusqu'alors, s'étaient prudemment tenus à l'écart, s'élancèrent pour seconder le père Larry, et le taureau fut garrotté.

Cependant l'enfant, que sa bonne venait de relever, tout couvert de boue et de sang, fut transporté chez l'armurier. Lorsque les premiers soins lui eurent été donnés, la femme Larry demanda son nom à la servante qui l'accompagnait, et apprit que c'était le fils unique de madame veuve Boissard. Celle-ci, avertie de l'accident arrivé à son fils, accourut bientôt elle-même avec un médecin. Arthur fut déposé dans la voiture de sa mère et transporté à son hôtel ; mais, avant de quitter la famille Larry, madame Boissard lui exprima vivement toute sa reconnaissance. Depuis ce jour, elle ne cessa de lui témoigner un intérêt que le temps ne parut nullement affaiblir, et, lorsque l'armurier mourut, elle se chargea de l'instruction d'Antoine, et lui fit suivre, à ses frais, les mêmes cours que suivait Arthur au collége royal de Rennes. Ce fut ainsi que le fils de la pauvre veuve se trouva détourné de la voie qu'il aurait naturellement suivie, et acheva ses études au lieu d'entrer en apprentissage.

Ce changement de direction fut loin d'être favorable à son bonheur ; jeté au milieu d'enfans plus riches et mieux nés que lui, il eut à souffrir la froideur des uns, les railleries des autres, le dédain de tous. Il lui fallut faire de sa force un rempart à son amour-propre, montrer le poing à tous les rires, et défendre sa position aux dépens de sa chair ; mais s'il put faire taire les moqueries, il ne put en détruire la cause, et la conscience qu'il conserva lui-même qu'il les méritait lui était plus amère que tous les sarcasmes. Quand il traversait les rangs de ses condisciples avec l'habit râpé auquel sa mère économe avait, depuis peu, ajouté des manches neuves ; son pantalon trop court, rapiécé au genou, et sa casquette de nankin tachée d'encre, il croyait deviner sur toutes les bouches un sourire retenu ; il entendait comme des voix moqueuses bruire à ses oreilles ; il lui semblait que tous les regards le suivaient par derrière avec une ironie insultante ; il sentait ces regards sur lui ; il n'osait se détourner de peur de les rencontrer, et pourtant il eût voulu les surprendre pour avoir le droit de s'en venger.

A cette inquiétude continuelle, née d'un amour-propre envenimé, se joignirent bientôt les dégoûts des premières études, plus difficiles pour Antoine que pour aucun autre. Privé de la première instruction, que les enfans d'une certaine classe puisent dans la conversation de parens éclairés, il fut obligé de souffrir la honte de son ignorance, comme il avait souffert celle de ses haillons. Pour y échapper, il lui fallut briser violemment les moules vicieux dans lesquels sa pensée avait pris coutume de se former ; il fallut lutter à la fois contre les habitudes acquises dès l'enfance et contre l'exemple de chaque jour ; recomposer jusqu'à l'accent, cette prosodie intérieure, ce son de voix de l'âme, qui est plus à nous que la pensée elle-même ! Antoine accomplit cette tâche presque impossible autant qu'il pouvait l'accomplir. Il arriva à cacher sous une pureté classique l'origine populaire de son langage ; mais son esprit revêtit ce nouveau costume, comme il avait lui-même revêtu ses habits neufs, en conservant une sorte de contrainte arrangée. La pureté même de son discours devint une preuve contre lui ; il était aisé de voir que ce n'était point là un langage appris dès l'enfance ; sa parole manquait de la facilité naturelle, des négligences coquettes et jusqu'à des défauts qui révèlent la langue des classes heureuses et cultivées.

Toutes les nuances que nous venons d'indiquer, prises séparément, étaient sans doute légères, et elles ne se laissaient apercevoir qu'à un observateur attentif ; mais leur ensemble imprimait à Larry je ne sais quel manque de distinction qui se faisait sentir plutôt que remarquer, dont peu de personnes auraient pu analyser la cause, mais dont tout le monde apercevait l'effet. Antoine n'avait rien qui choquât ; à l'examen on trouvait même en lui beaucoup de détails à son avantage, mais l'harmonie, mais l'aisance, mais ce que l'on pourrait appeler le bonheur de la beauté, ce charme qui la fait sentir, il ne les possédait pas ! Quant à son intelligence, elle était forte, mais lente. Sur ce point encore les premières impressions qu'il avait reçues lui avaient été fatales. Ses jeunes années n'avaient point eu d'activité intellectuelle, et il avait appris tard cette escrime de la raison à laquelle on a donné le nom de méthode ; aussi son esprit manquait-il de souplesse et de rapidité. Son cœur était excellent, et tous les sentimens dévoués y avaient de profondes racines ; malheureusement, près d'eux et comme à leur ombre, avait grandi une sombre passion, née de ses hontes et nourrie en secret par ses ressentimens ; c'était la jalousie !

Au physique comme au moral, Antoine était donc un être fatalement doué, qui devait trouver difficilement sa place dans le monde : ce n'était ni un bel ouvrier ni un beau jeune homme ; ce n'était ni un homme vulgaire, ni un grand génie ; c'était quelque chose de flottant entre tout cela ; une noble création mal venue, à laquelle il n'avait peut-être manqué, pour être sublime, que le hasard d'une naissance meilleure.

On nous pardonnera cette longue explication d'un caractère plus facile à concevoir qu'à décrire ; elle était indispensable pour faire comprendre le personnage que nous allons mettre en scène et pour préparer ce qui va suivre.

Il y avait déjà longtemps qu'Antoine était appuyé sur le bord de la fenêtre, où nous l'avons montré regardant silencieusement dans la cour qui se remplissait de plus en plus, lorsqu'un coup léger frappé sur son épaule le fit détourner.

— Je te trouve enfin ! s'écria Arthur Boissard : tu es si beau que je ne te reconnaissais point d'en bas.

Mais laisse-moi donc te voir, ajouta-t-il en retournant Antoine vers lui, et en reculant de quelques pas : vrai, tu as l'air d'un dandy !

Quoique tout cela eût été dit d'un ton gai plutôt que moqueur, le jeune Larry parut mécontent ; il se détourna brusquement sans répondre et se mit de nouveau à regarder dans la cour.

Arthur ne s'aperçut point de sa mauvaise humeur.

— Et moi, comment me trouves-tu, demanda-t-il, en forçant de nouveau Antoine à se retourner, et en se contemplant lui-même avec une affectation plaisante qui ne déguisait pas complétement une naïve fatuité.

Larry leva les yeux et fut effectivement frappé de l'élégance d'Arthur Boissard : son costume, taillé d'après la mode la plus nouvelle, modelait gracieusement sa taille frêle et cambrée ; ses traits délicats, son front transparent, sur lequel on voyait courir les veines comme sur celui d'une femme, étaient encore embellis par une chevelure cendrée, dont les ondulations soyeuses avaient été entremêlées avec art par le coiffeur. Du reste, il eût été difficile de dire si le costume donnait ou empruntait à la tournure du jeune homme l'aisance qui la distinguait ; car il y avait dans tous ses mouvemens une élasticité, une sorte de luxe naturel qui semblaient pouvoir se passer de parure. Autant la nature d'Antoine paraissait douteuse, autant celle d'Arthur était typique. Toutes les nuances de grâce qui manquaient au premier, celui-ci les possédait : c'était l'enfant du riche avec tous ses charmes d'élégance, toute sa poésie de ton et de manières. Son être reflétait dans toutes ses parties la beauté aristocratique des races enlevées depuis longtemps au dur terrain où végète le peuple, et qui, transportées sous le châssis d'une serre, comme les fleurs que l'art a rendues doubles, y gagnent en délicatesse tout ce qu'elles perdent en vigueur.

Antoine avait souvent remarqué ce caractère séduisant et distingué imprimé à toute la personne d'Arthur, et, par suite d'un retour sur lui-même, il en avait ressenti une jalousie

confuse ; mais il n'avait jamais été aussi frappé des avantages du jeune Boissard que dans ce moment.

Ce fut donc sur le ton laconique d'un aveu pénible qu'il répondit à sa question.

— Tu es superbe.

— Ah! vois-tu, reprit Arthur, sans faire attention à la sécheresse de cette réponse, c'est que ce soir ma mère donne une soirée; il y aura là mes cousines, leurs amies, et je ne veux pas avoir l'air d'un écolier.

Antoine garda le silence.

— Si tu veux venir, ajouta Boissard, qui sembla remarquer alors pour la première fois l'air froid de son interlocuteur, ma mère a déjà invité plusieurs de nos camarades : elle sera bien aise de te voir.

— Merci ; je n'ai rien à faire dans un bal : je ne sais pas danser.

— Pourquoi n'apprends-tu pas?

Antoine aurait pu répondre : Parce que ma mère ne peut pas me payer un maître et que la tienne n'y a pas songé ; mais il ne voulut pas.

— Tu as tort, reprit Arthur, qui, comme tous les gens riches, ne pensait jamais aux obstacles qui pouvaient venir de la pauvreté, tu as tort, mon cher ; comment feras-tu pour aller dans le monde si tu ne peux pas te présenter à un bal?

— Je n'irai pas.

— Alors tu ne te feras point connaître et tu ne perceras jamais. Tu es trop sauvage ; cela te nuira si tu n'y prends garde. Quand tu auras fais ton droit, que deviendras-tu si tu ne te produis pas? Pour moi, je veux voir beaucoup de monde ; je ferai des visites, j'irai partout, je donnerai des soirées, des repas : c'est le seul moyen de faire son chemin.

— Nous verrons, répondit Antoine.

Dans ce moment on entendit les instrumens s'accorder ; les musiciens étaient arrivés et la distribution allait commencer. Un maître d'étude qui passait invita les élèves à descendre. Arthur et Antoine suivirent leurs camarades sur les gradins qui avaient été disposés pour eux.

Le théâtre était déjà couvert d'hommes en uniformes et en simarres. Le maire, cet officiant obligé de toutes les cérémonies publiques, était là avec son écharpe et son sourire officiel. Le professeur de rhétorique repassait dans sa péroraison la phrase inamovible sur *l'impatience des mères ;* on avait apporté le dernier faix de couronnes, et le censeur tenant son *palmarès* à la main, la distribution commença.

Il y eut un grand nombre de triomphateurs, mais les deux noms qui retentirent le plus souvent furent ceux d'Arthur Boissard et d'Antoine Larry ; celui du premier, surtout, reparaissait sans cesse. Favorisé par une première éducation plus parfaite, aidé par des maîtres particuliers, et suivant d'ailleurs plusieurs cours accessoires qui n'avaient point été ouverts à son concurrent, Arthur l'éclipsa complétement. Aussi excita-t-il parmi les spectateurs un enthousiasme qu'accrut encore la gracieuse vivacité avec laquelle il alla chercher ses couronnes. Il était si blond, si frêle, si charmant, que tout le monde en était dans l'enchantement ; on s'émerveillait des succès de cet enfant délicat, que ses rivaux dépassaient de toute la tête, et l'on trouvait, entre la haute intelligence dont il faisait preuve et sa petite taille, un de ces contrastes puérils que la multitude saisit avec transport, parce qu'ils sont à sa portée. Par le même motif, les succès d'Antoine Larry produisirent peu d'effet. On n'y vit point la victoire d'une volonté vertueuse et d'un esprit énergique contre les obstacles d'une position difficile ; on ne fut frappé que de la timidité maladroite du jeune homme, de son air lourd et de sa haute taille. La foule irréfléchie trouva tout simple qu'un homme l'emportât sur des enfans, et elle applaudit faiblement. Les succès de Larry tournèrent même indirectement à la gloire d'Arthur; car, au moment où le nom d'Antoine fut prononcé, quelqu'un ayant dit :

— C'est le fils de l'armurier dont madame Boissard a payé l'éducation.

Cette explication se répandit dans la foule, tous les yeux se tournèrent vers la veuve, un murmure flatteur s'éleva ; et quand, peu après, Arthur reparut sur le théâtre, chacun se crut obligé d'applaudir dans le fils la bonne action de la mère.

Mais une circonstance inattendue vint blesser plus profondément Larry, et mettre en relief la différence de bienveillance témoignée par le public aux deux jeunes gens.

Au moment où Arthur avait reçu son dernier prix, il s'était élancé vers sa mère, et, laissant tomber sur ses genoux ses livres et ses couronnes, il s'était laissé tomber dans ses bras avec un abandon et une sensibilité si vrais, que tout le monde en avait été attendri ; la mère et le fils étaient restés quelque temps enlacés et sanglotans : on s'était levé de tous côtés pour contempler ce groupe charmant, et l'on avait applaudi avec frénésie. Lorsque Antoine reçut également sa dernière couronne, le proviseur lui demanda si sa mère se trouvait à la distribution : sur la réponse affirmative du jeune homme, il lui dit de lui porter son prix.

Antoine, embarrassé, chercha un instant des yeux dans la foule, mais son trouble l'empêchait de distinguer, quand, tout-à-coup, à l'extrémité de la cour, on vit se lever une vieille femme borgne vêtue comme une servante et qui se met à crier d'une voix enrouée:

— Antoine par ici, par ici, mon garçon!

Un sourire involontaire accueillit cette apparition grotesque, et quelques exclamations mal retenues se firent même entendre. Le jeune homme s'arrêta en pâlissant, comme si une arme l'eût frappé ; ce moment fut terrible ; il avait honte de sa mère !

Cependant celle-ci n'avait rien remarqué et continuait à l'appeler. Antoine fit un effort ; il avança machinalement du côté d'où venait la voix ; un nuage couvrait ses yeux, et ses jambes défaillaient sous lui. En arrivant près de sa mère, il n'eut point la force de lui parler. La bonne femme lui ouvrit les bras en poussant de triviales exclamations de joie et lui posa sur la tête la couronne de manière à la lui faire tomber autour du cou.

Larry était si troublé qu'il ne s'en aperçut point, et il revint à sa place en chancelant, avec sa collerette de laurier ; les rires redoublèrent et l'avertirent enfin ; il arracha violemment la couronne et la foula aux pieds ; toute la joie de ce jour était perdue pour lui

La distribution se termina peu après. Suivi par tous les regards et entouré d'un bruissement louangeur, Arthur Boissard alla retrouver sa mère, la tête haute et le sourire sur les lèvres. Antoine Larry, de son côté, se glissa honteusement à travers la foule, et rejoignit la sienne ; les deux jeunes gens se rencontrèrent à la porte du collége au moment où ils sortaient, et se saluèrent.

Arthur monta avec madame Boissard dans l'équipage élégant qui les attendait, après avoir confié à un domestique en livrée les trente volumes qu'il venait de recevoir en prix ; tandis qu'Antoine, gauchement chargé de ses livres et de ses couronnes, présenta le bras à la mère Larry, et prit avec elle le chemin du faubourg d'Antrain, sous une grosse pluie d'orage, qui commençait à tomber.

Tous deux faisaient leur entrée dans la vie, l'un enivré d'orgueil, entouré d'admiration, en équipage, et n'ayant même pas à porter le poids de ses couronnes; l'autre, le cœur meurtri, à pied dans la foule, honteux et embarrassé du témoignage de ses succès.

II.

Quatre années s'étaient écoulées depuis la distribution des prix, qui a fait le sujet du chapitre précédent ; Antoine et Arthur avaient achevé leur droit depuis un an. Déjà le jeune Boissard avait débuté avec éclat, et l'on parlait de lui comme d'un jeune avocat de la plus grande espérance. Les qualités et les défauts de son esprit le rendaient, en effet, merveilleusement propre aux succès du barreau. Il joignait à une intelligence prompte et à une mémoire exercée cette facilité de langage que n'arrête pas même l'absence de la pensée, et cette sensibilité vulgaire qui va toujours s'adresser aux lieux communs du cœur. Son éloquence était d'autant plus sûre de

son effet, qu'elle ne dépassait jamais un pathétique bourgeois à la portée de tout le monde; il avait, en outre, des formes charmantes. Habitué à la politesse des salons, il en conservait la tradition au palais. Il était impossible de relever avec plus de convenance l'injure ou le compliment, impossible de mieux trouver les joints d'une précaution oratoire pour y glisser un insinuation; impossible de mieux assouplir un sarcasme pour en fouetter doucement son adversaire. Nul ne plaidait une calomnie d'un style plus fleuri. Quant à ces petites déloyautés traditionnelles au barreau, sans lesquelles un avocat ne peut faire son chemin, l'habitude du monde y avait préparé Boissard. Sans qu'on pût l'accuser d'un caractère faux, il savait employer les déguisemens utiles que l'usage autorise. Il accepta donc l'habitude du mensonge, ainsi qu'une nécessité de profession et comme un homme bien élevé qui sait se faire aux exigences sociales.

Il faut ajouter que sa position dans le monde l'avait servi dès les premiers pas et avait singulièrement facilité ses succès. Grâce aux relations de sa famille, il avait pu faire de précieuses connaissances. Sa tante l'avait présenté au procureur général, auquel il avait beaucoup plu, et qui avait eu la bonté de l'inviter à ses soirées; le premier président, qui avait trois filles fort laides à marier, et qui connaissait la fortune des Boissard, lui avait rendu sa visite, et les principaux conseillers de la cour étaient tellement de sa connaissance, qu'ils le saluaient amicalement de la main au milieu des rues. Quant aux avoués et aux avocats, ses confrères, il les invita tous à un repas splendide qui dura cinq heures, et où l'on porta des toasts aux neuf Codes avec neuf vins différens. Tous les convives le quittèrent enchantés, et, avant de sortir, deux avoués des plus accrédités vinrent, en chancelant, lui serrer la main et lui promettre des affaires.

Il reçut effectivement, le lendemain, des dossiers à étudier, et il avait déjà plaidé plusieurs fois à la cour.

Antoine avait été moins heureux. Il ne connaissait personne par lui-même, et, n'ayant point de parens qui pussent lui préparer des relations, il s'était trouvé, dès l'abord, privé d'appui et d'encouragement. Il avait bien fait les visites accoutumées aux membres de la cour et du barreau; quelques avocats lui avaient même apporté leur carte en retour; mais tout s'était borné là. Ceux qui avaient traversé une fois la petite boutique de la mère Larry pour entrer dans la chambre obscure et délabrée du jeune homme avaient pensé que c'était une connaissance inutile à faire, et n'étaient point revenus. Sans recommandations, sans introducteurs, Antoine était donc resté ignoré, et n'avait pu trouver l'occasion de se faire remarquer. Il avait été nommé d'office deux ou trois fois pour défendre, en cour d'assises, des prévenus; mais les causes qu'il avait eues à plaider s'étaient trouvées de peu d'importance ou impossibles à soutenir. Les *beaux crimes* avaient été réservés pour les débutans favorisés, au nombre desquels se trouvait Boissard.

Vainement Antoine avait attendu, espérant du hasard une occasion favorable, l'occasion n'était point venue: cependant le temps s'écoulait, et la mère Larry commençait à se plaindre de ce que son fils, pour lequel on avait dépensé tant d'argent, et qui avait appris tant de choses, fût encore à sa charge à vingt-trois ans, tandis que les fils de ses voisines, qui savaient à peine lire, faisaient vivre leurs familles depuis plusieurs années.

La bonne femme ne se disait pas que la faute n'en était pas à Antoine, mais à sa position, à elle-même, qui avait accepté pour lui une instruction élevée sans savoir s'il pourrait en tirer parti. Comme tous les esprits étroits, elle ne regardait que le résultat, et, plusieurs fois par semaine, elle répétait à Larry:

— Eh bien! quand donc cela te servira-t-il à quelque chose d'être avocat; quand gagneras-tu?

— Quand on voudra m'employer, ma mère, répondait le jeune homme tristement.

— Mais, pour cela, il faudrait te donner de la peine; il faudrait chercher, demander.

— Chercher où? demander à qui, ma mère? je ne connais personne.

— Comment font donc les autres pour gagner tant d'argent?

— Les autres ont des relations, des amis.

— Il faut t'en faire.

— Comment?

— Eh Seigneur Dieu! comment! comment, s'écriait la mère Larry impatientée, comme les autres, je te dis!

Pour toute réponse, Antoine levait les épaules en souriant amèrement. Le moyen de sortir une vieille femme d'un cercle vicieux?

Mais ces tracasseries lui rendaient la vie intolérable: son inutilité lui pesait; il mangeait avec une sourde rage ce pain reproché que lui gagnait sa mère. Placé comme les damnés du Dante à l'un des derniers cercles de l'enfer humain, il regardait sans cesse avec désespoir les cercles supérieurs auxquels il ne pouvait atteindre. Il s'indignait que la société fût faite de telle sorte que le pauvre se trouvât muré dans sa misère et n'en pût sortir par aucune issue; il se demandait pourquoi les hommes s'était réunis en nations si chacun des membres de la grande association n'avait point droit à sa part du bien-être général, et s'il restait isolé et sans secours contre la faim, comme le sauvage solitaire des grands lacs. Puis, en promenant ses yeux autour de lui, il se comparait, lui obscur et délaissé, quoique intelligent et bon, à tant d'autres, dont un heureux hasard rehaussait la médiocrité, et il se révoltait contre cet injuste partage, et prenait en dégoût cette odieuse mascarade à laquelle on avait donné le nom d'ordre social.

Son imagination inoccupée s'emparant ainsi de ses souffrances en envenima tous les aiguillons; bientôt il se mit à étudier métaphysiquement ses ennuis et à en tirer une espèce de théorie de la vie. Toutes ses facultés travaillèrent au profit de son découragement. Il résolut de regarder sa situation pénible comme une nécessité et de s'y accroupir, pareil à ces martyrs qui s'agenouillaient dans le cirque, les bras croisés, et attendant la mort. Mais il arrivait de cette résignation systématique ce qu'il arrive de toutes les théories; au premier reproche, au moindre désappointement, elle disparaissait pour faire place à la colère ou à la douleur. La vie d'Antoine s'écoulait ainsi partagée entre des calmes d'abattement et des fièvres d'indignation, mais toujours également décolorée. Malheureusement il était à un âge où se développent avec une facilité fatale cette sauvagerie dangereuse et cette monomanie de la solitude (tristes symptômes d'une âme malade de vanité ou de jalousie) qui nous poussent en dehors de la vie réelle et nous rendent également inutiles à nous-mêmes et à tous. Comme tant d'autres, il fut pris à l'allèchement d'un quiétisme orgueilleux, et se voyant, lui, si faible et le monde qu'il avait à combattre si fort, il aima mieux accepter dédaigneusement un arrêt injuste et s'envelopper dans son découragement comme un homme méconnu. Ce fut là une première, une grande faute! Mais, je l'ai déjà dit dans l'introduction de cette histoire, Antoine, assez fort pour profiter d'une position, ne l'était peut-être pas assez pour la conquérir. S'il fût né dans une classe plus heureuse, il eût pu arriver aux premiers rangs, car ses facultés étaient saines et élevées; mais jeté par le hasard aux dernières couches de l'humanité, il lui fallait soulever un monde pour mettre seulement sa tête au niveau des pieds des autres, et les forces lui manquaient pour un tel effort. Dans une société où chacun eût trouvé une route préparée devant lui, non selon le caprice de la naissance, mais selon l'élan de sa vocation, Antoine fût devenu grand, célèbre et utile; c'était un de ces hommes à qui il ne faut qu'une main tendue pour qu'ils montent, mais qui, sans cette main, sont exposés à rester toujours confondus dans la foule.

L'espèce de misanthropie qui s'était emparée de lui réduisit encore le nombre de ses connaissances, déjà fort borné. Il cessa presque entièrement de voir le peu d'amis qu'il avait conservés, et Arthur lui-même ne fut point excepté de cet abandon. Les visites d'Antoine à madame Boissard et à son fils devinrent de moins en moins fréquentes; la veuve s'en plaignit, et, dans le monde, Larry fut accusé d'ingratitude.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans amener aucune chance

favorable pour Antoine; enfin, pourtant le hasard sembla vouloir le seconder: désigné pour défendre une accusée qui devait être jugée dans quelques jours, il lut avec soin le réquisitoire, alla visiter la prévenue, l'interrogea longuement, et revint chez lui la tête en feu. Il avait trouvé une cause à sa taille, il allait pouvoir montrer ce qu'il était.

L'affaire était pourtant peu de chose en apparence, car il ne s'agissait que du vol de quelques aunes de toile; mais les circonstances suppléaient par leur intérêt au peu de gravité de la cause.

L'accusée était une de ces misérables enfans nées dans la mendicité, d'une femme infirme et d'un aveugle. A cinq ans sa mère était morte, alors elle avait pris la sébile de bois, le bout du bâton de son père, et avait commencé à le conduire par les paroisses. Elle avait grandi ainsi sous la pluie et le vent, en psalmodiant des prières latines qu'elle ne comprenait pas, et tendant la main au seuil des portes. Lorsque son père mourut elle avait seize ans. Périne continua à mendier pendant quelque temps; puis, comme les aumônes étaient rares, elle se laissa séduire, devint enceinte et accoucha un soir, sous le porche d'une église, d'un enfant mort. Cet événement l'avait forcée à quitter la commune où elle vivait. D'abord, on l'avait reçue dans une ferme comme servante, mais Périne était stupide, indolente, et le fermier l'avait bientôt chassée. Alors avait commencé pour elle une série de souffrances inouïes. Elle avait été arrêtée comme vagabonde, jetée en prison, puis relâchée. Sans ressources pour vivre, elle s'était mise à voler; mais elle était trop maladroite pour cacher longtemps ses larcins. Elle avait été arrêtée, traduite en police correctionnelle et condamnée. A sa sortie de prison, elle avait repris son existence errante, et les mêmes causes ayant amené les mêmes résultats, c'était un vol nouveau, accompagné de circonstances aggravantes, qui l'amenait devant la cour d'assises de Rennes

Il n'y avait point à nier le fait lui-même, car Périne avait tout avoué. Aussi Antoine ne songea-t-il point à en discuter la preuve ni à défendre l'innocence de la mendiante; mais il lui sembla qu'il y avait moyen de la sauver, en racontant sa vie, et en en appelant à la conscience des jurés. Il s'anima devant ce tableau d'une pauvre fille née dans une douve du chemin, qui avait grandi sans que nul prît soin de son corps ni de son âme, qui s'était abrutie dans la misère et qui, devenue vicieuse sans le vouloir, sans le savoir, s'était mise à se prostituer et à voler, parce que la prostitution et le vol étaient les seuls moyens de vivre pour elle. Il devait demander pourquoi la société se souvenait tout d'un coup de cette délaissée, pour la châtier, elle qui ne s'en était pas souvenue pour la secourir. Si cette enfant n'avait point droit de vivre, que ne l'avait-on tuée au moment où elle avait vu le jour, ou, si elle en avait le droit, pourquoi ne lui en fournissait-on pas les moyens? Qui l'avait fait ce qu'elle était? Sa naissance et son éducation! Mais avait-elle pu choisir son éducation ni sa naissance! Le vol ne devait point être un crime dans sa pensée, ce n'était que la manifestation naturelle de cet instinct qui porte tous les êtres à veiller à leur conversation. S'étant trouvée isolée dans le monde, elle s'était conduite en conséquence, et elle avait agi comme l'eût fait un sauvage sans tribu et sans famille. Évidemment elle avait troublé l'ordre établi, mais cet ordre était injuste et cruel pour elle, et la condamner c'était s'associer à cette injustice et à cette cruauté.

Antoine espérait beaucoup de cette argumentation qui lui semblait irrésistible. Il se réjouissait surtout de ce que cette cause s'appuyait sur les questions les plus élevées de la morale et du droit naturel. Il trouvait ainsi sa mission grande, son ministère sacré. Il n'avait point à discuter des faits, à disséquer des détails de procès-verbal, à tordre des articles de lois; sa plaidoirie restait tout entière dans les plus hautes régions de la pensée. Il était orateur comme ces philosophes des républiques anciennes qui venaient, le front chauve et la parole solennelle, enseigner au peuple assemblé quelque grande vérité sur les droits de l'homme ou l'organisation de la cité.

Au jour désigné pour les débats de la cause, Antoine se rendit au palais le cœur palpitant et la tête brûlante. Il fut étonné de voir que les assises eussent été transportées dans la grande salle, et que les tribunes fussent garnies de dames parées.

Tant d'apprêts ne pouvaient avoir été faits pour la cause qu'il allait plaider, et il ne savait à quoi attribuer cet empressement inutile, lorsque Arthur arriva près de lui au banc des avocats, des papiers sous le bras: les deux jeunes gens se saluèrent et Boissard tendit la main à Antoine.

— Est-ce que tu plaides aujourd'hui? demanda celui-ci.

— Immédiatement après toi.

— Et qui défends-tu?

— Lormier.

— Ce négociant accusé de banqueroute frauduleuse?

— Précisement; c'est une cause superbe, regarde plutôt quelle foule!... Il y a même des dames... Tu vois bien là-bas dans la tribune, à droite, ce chapeau à plumes? C'est la femme du préfet; une Parisienne charmante! Nous jouons des proverbes chez elle tous les jeudis.

— Et espères-tu sauver ton client? demande Antoine.

— Sans aucun doute; il n'y a pas de preuves. Puis on y regardera à deux fois avant de condamner un homme qui appartient à une des familles les plus riches et les plus influentes du département. Dans tous les cas, s'il était condamné, nous sommes sûrs de faire admettre son recours en grâce.

Dans ce moment, l'huissier cria que l'audience était ouverte; mais il s'écoula un temps assez long avant que l'on pût obtenir un demi-silence. La foule, qui venait d'apprendre, par l'appel de l'affaire, qu'il ne s'agissait pas encore du banqueroutier Lormier, témoignait son impatience. Une partie des spectateurs sortaient, tandis que d'autres rentraient, et il en résultait une confusion et un bruit qui empêchaient d'entendre la lecture de l'acte d'accusation. Antoine s'irritait en vain de cette inattention tumultueuse: le bruit, apaisé un moment par le cri de l'huissier, recommençait plus fort quelques minutes après. Le jury et le tribunal lui-même semblaient partager cette distraction impatiente du public, et il était facile de voir que tous attendaient la cause plus importante qui devait suivre.

Cependant les débats commencèrent: la prévenue, interrogée, avoua tout, de nouveau, avec une impassibilité hébétée. La parole fut ensuite accordée à l'avocat général. Il se contenta de résumer l'acte d'accusation en quelques phrases, jeta, avec une indifférence dédaigneuse, quelques injures à la malheureuse qui était assise au banc des accusés, et se rassit. Antoine se leva alors, pâle d'émotion, mais l'œil étincelant. En apercevant les notes nombreuses que le jeune avocat avait étalées sur son bureau, le président se pencha avec inquiétude vers lui:

— Maître Larry, je ne présume pas que votre défense puisse avoir de grands développemens? lui dit-il.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Antoine, ma plaidoirie sera longue et détaillée.

— Cependant les faits étant acceptés comme constans par l'accusée, je ne vois pas trop quels moyens de défense vous pouvez présenter.

— Je vais tâcher de vous les faire connaître.

— Parlez, monsieur, dit le président d'un ton sec; seulement veuillez songer que les instans du jury et ceux de la Cour sont précieux, et qu'une affaire importante va être appelée.

— Quelle qu'elle soit, monsieur le président, elle ne peut l'être autant que celle-ci; car il n'y est question que de la défense d'un homme, et moi j'en défends des milliers dans la personne de cette mendiante.

Le président haussa légèrement les épaules; et, comme cédant à l'obstination d'un homme qui vous fait subir son droit:

— Maître Larry a la parole, dit-il d'un ton de résignation ennuyée; et, se tournant vers le conseiller qu'il avait pour voisin, il se mit à causer à voix basse avec lui.

Antoine commença sa plaidoirie d'un accent troublé; mais bientôt tout disparut autour de lui: il se trouva face à face avec sa pensée, ne vit plus qu'elle, et se mit à la développer

avec une éloquence austère. La foule, distraite, finit par prêter plus d'attention. Quoique le langage du jeune avocat fût dépouillé de ces lieux communs du barreau, qui parlent à la sensibilité grossière de la multitude, quoique sa défense fût trop élevée, trop indépendante, trop serrée pour être entièrement comprise, et qu'elle ressemblât moins à une plaidoirie qu'aux pages d'un livre, le bruit des conversations diminua insensiblement, et le public commença à donner quelques signes d'intérêt. Encouragé par le silence qui s'était progressivement établi, Larry s'abandonna à toute son exaltation. Il y avait dans cette cause, de la classe la plus misérable, qu'il défendait, quelque chose de sa propre cause : peut-être même cette circonstance avait-elle exagéré pour lui les torts de la société envers sa cliente. Avec plus de sang-froid, il eût compris que le monde était bien lourd pour marcher vite, et que, de l'esclavage à la mendicité, le progrès était déjà immense. Il eût compris surtout que l'inégalité était la loi éternelle des êtres ; qu'il y aurait toujours des riches et des pauvres comme il y avait des hommes heureux et des infortunés, des hommes sains et des infirmes ; que c'était là une règle injuste, d'après le jugement humain, mais immuable ; et que, dans la grande partie jouée par tous, et dont le bonheur était le prix, la civilisation la plus avancée ne pourrait jamais qu'égaliser les chances du jeu, non la force des joueurs. Antoine était donc personnellement intéressé à la question pour ne pas s'y montrer partial, et la société avait trop de torts réels pour qu'il ne l'accusât pas de les avoir tous. Aussi, sa parole s'arma-t-elle d'une rudesse incisive et passionnée : sa voix était devenue vibrante, audacieuse, indignée ; il flétrissait en termes énergiques une association qui ne laissait à un de ses membres que l'alternative entre la faim ou la prison, lorsque le président, qui donnait, depuis longtemps, des marques d'impatience, l'interrompit tout-à-coup :

— Avocat, dit-il, renfermez-vous dans les faits de la cause, et laissez là des généralités philosophiques qui ne sont point de votre ressort.

— Mais ces généralités sont toute la cause, s'écria Antoine ; comment puis-je y rentrer mieux qu'en prouvant l'iniquité de la loi qui condamne ma cliente ?

— Vous n'avez point le droit d'attaquer la loi, répliqua vivement le président ; la loi nous domine tous ici, c'est notre religion.

— Ce n'est point celle des jurés ; leur seule divinité, dans ce moment, est leur conscience, et c'est à elle que je m'adresse.

Ici l'avocat général se leva :

— Si cette discussion continue, dit-il, nous nous verrons forcés de demander à la Cour que la parole soit retirée à l'avocat. Nous avons pu écouter, jusqu'à présent, les étranges doctrines qui viennent d'être plaidées, en considération de l'inexpérience du défenseur et par respect pour son ministère ; mais souffrir plus longtemps un pareil scandale serait manquer à nos devoirs. Nous requérons donc positivement de la Cour qu'il lui plaise ordonner à maître Larry de se renfermer rigoureusement dans les faits de la cause.

Antoine se levait pour répliquer, lorsque le président, qui s'était penché pour prendre l'avis des conseillers, dit :

— La Cour déclare que la cause est suffisamment entendue.

Le jeune avocat voulut parler, mais le président lui fit signe de la main qu'il n'en avait plus le droit. Il se rassit.

Après un court résumé, dans lequel *justice fut faite des déclamations de la défense*, deux questions furent posées au jury, qui revint, cinq minutes après, avec deux réponses affirmatives. Antoine quitta la salle, des larmes dans les yeux et le cœur serré de colère. Comme il descendait l'escalier, il s'entendit appeler : c'était un vieil avocat qui demeurait à côté de la boutique de sa mère, et auquel il avait parlé quelquefois.

— Votre essai n'a pas été heureux, maître Larry, dit-il à Antoine, avec un sourire sec, mais aussi vous l'aviez pris sur un ton un peu haut pour votre auditoire.

— Je croyais que la vérité pouvait se faire entendre devant des hommes appelés à la chercher, répondit Antoine brusquement.

Le vieil avocat fit entendre son petit rire aigu et saccadé.

— Je connais cela, je connais cela ; vous êtes jeune, vous avez cru que vous parliez devant un aréopage, et vous vous êtes posé à la tribune comme un orateur antique, *vir bonus dicendi peritus ;* mais, voyez-vous, mon jeune ami, ajouta-t-il plus bas et en posant sa main décharnée sur le bras d'Antoine, on ne va pas dire des injures au code devant ses valets ; on ne critique pas la loi en face de ceux qui en dînent. Quant à vos jurés, ce sont tous des braves gens qui ont leur lit fait, et qui, de peur qu'on ne leur demande un matelas, ne veulent pas entendre parler de ceux qui couchent par terre. Honnêtes pères de famille, ils s'abritent le mieux possible derrière leur égoïsme, vivent sous cloche, comme les melons, et ne souffrent pas qu'on les dérange. Je vous demande ce que deviendrait la société, si tous ceux qui ont faim prenaient pour manger à ceux qui ont trop ? Cela serait bon chez des sauvages ; mais, chez un peuple civilisé, chacun pour soi ; c'est pour cela que nous nous sommes réunis en société, eh ! eh ! eh !

Et le petit vieillard recommença son étrange rire.

Antoine ne savait que penser de ce ton moitié ironique, moitié sérieux ; il regardait monsieur Pillet avec étonnement ; mais celui-ci reprit aussitôt :

— Vous manquez d'expérience, maître Larry, comme vous l'a fort bien dit le ministère public. Un avocat expérimenté n'eût jamais eu l'idée de perdre son temps à composer un plaidoyer pour votre cliente en haillons ; il s'en serait remis à la *sagesse de la cour*, c'est la formule. Il ne faut jamais dépenser de paroles qui ne peuvent rapporter ni réputation ni profit, et les causes de ces gens du peuple ne produisent généralement ni l'un ni l'autre. A moins pourtant qu'à force de crimes un misérable n'ait réussi à se faire un nom : alors on vient le voir comme une bête féroce prise au piége, et les honnêtes gens lui disent des injures et l'agacent à travers les barreaux de sa cage ; mais, hors ces faits rares, les scélérats de bonne famille sont les seuls qui inspirent un intérêt et une curiosité générale. Parlez-moi, par exemple, de l'affaire que défend votre confrère Boissard, voilà une belle cause ! Un millionnaire qui fait des faux, ruine cent personnes, et se sauve avec un million, cela est piquant, distingué et dramatique. S'il était question d'un ouvrier affamé qui eût assassiné un colporteur pour lui voler douze francs, cela n'intéresserait pas plus les gens du monde, qui ne sont ni affamés ni colporteurs, que le peuple, qui est habitué à de telles choses. Mais, lorsqu'un homme comme il faut descend sur la sellette, c'est un spectacle qui saisit tout le monde : les classes élevées s'en émeuvent par un sentiment de défense, et parce que c'est un de leurs membres que l'on juge ; les classes pauvres, par un instinct d'hostilité, et parce qu'elles espèrent la joie de voir un riche vissé à un carcan, côte à côte d'un mendiant. Voilà les affaires qu'il faut plaider, maître Larry, si vous voulez faire votre chemin.

En achevant ces mots, monsieur Pillet montra à Antoine qu'il était arrivé devant sa porte, et le salua.

Le jeune homme se dirigea, tout pensif, vers la boutique de sa mère.

III.

Le dernier échec d'Antoine l'avait complétement découragé, il était à un âge où le désespoir est facile, parce que l'âme est noble encore et que nous marchons dans le monde pareils à ces jeunes soldats d'hier qui ne savent supporter ni le soleil de midi ni la brise du soir ; âge frêle et sans résistance, où le cœur, sortant de ses premiers rêves comme des langes de l'enfance, se replie douloureusement sur lui-même au premier contact glacé des hommes. Quoique Antoine eût fait un assez rude apprentissage de la vie, il ne s'était point habitué à en souffrir les humiliantes déceptions. Les luttes qu'il lui avait fallu supporter l'avaient irrité sans l'endurcir, et il en était sorti blessé, mais non guéri : loin de trouver dans le passé des forces pour combattre ses nouvelles souffrances, il n'y trouva donc que des motifs d'un découragement plus profond.

Bientôt il se complut dans son désespoir ; il se para à ses

propres yeux de sa douleur muette et retirée : il se mit à se regarder vivre avec un calme dédaigneux, analysant curieusement sa situation, de peur de laisser échapper une seule de ses peines.

Et, il faut l'avouer, il n'était pas besoin de chercher longtemps pour les découvrir, car elles étaient nombreuses, vives et réelles. En effet, il eût été difficile de concevoir une existence plus flétrissante que celle menée par le jeune Larry. Non-seulement l'avenir s'offrait à lui sans espérances, mais son présent même était dépouillé de ces joies vulgaires et inaperçues, tellement mêlées aux existences les moins fortunées, qu'on ne les devine que lorsqu'elles nous manquent. Antoine n'avait pas même un camarade d'habitude qui vînt le chercher à certaine heure pour faire avec lui une silencieuse promenade ; pas une maison accoutumée dans laquelle il pût aller quelquefois causer de la pluie ou du soleil ; pas un seul être au monde qui de loin en loin rompît sa solitude et plaçât une figure humaine entre ses rêves et lui. Il vivait seul, n'entendant jamais que la voix grondeuse de sa mère, qu'il s'était habitué à ne plus écouter, et ne pouvant se délasser de lui-même dans un entretien doucement distrayant.

Il passait ordinairement ses journées dans l'arrière-boutique obscure qui formait tout son logement, penché sur une vieille table encombrée de livres. S'il levait les yeux, c'était pour voir cette longue chambre noire, avec ses deux lits à couvertures vertes qui se dessinaient au fond comme deux cercueils, ses poutrelles enfumées et sa tapisserie déchirée, dont le vent agitait les lambeaux sur le mur. Une croisée sans rideaux y laissait pénétrer à peine une lueur crasseuse, et jamais un seul rayon de soleil, jamais une fraîche senteur ne glissaient jusqu'au jeune homme à travers le vitrage entr'ouvert.

C'est là qu'il travaillait parmi les bruits irritans et multipliés du ménage et devant un foyer éteint. Il avait ainsi vécu bien longtemps sans en souffrir ; mais, depuis que son âme était devenue malade, il trouvait insupportable cette commensalité forcée. La conscience qu'il n'était point seul troublait sa méditation ; il lui semblait qu'on voyait en lui, et il croyait toujours sentir un regard sur son cœur. Au moment de sa rêverie la plus profonde, s'il entendait le bruit des pas de sa mère, il tressaillait et rentrait ses pensées dans son âme, comme il eût caché au collége des vers ou une lettre d'amour. Cette gêne perpétuelle s'était insensiblement transformée en supplice ; sa mère lui en était presque devenue odieuse. Il eût acheté avec son sang le coin le plus obscur de la plus humble mansarde d'étudiant, à la seule condition d'y être seul et d'y penser à son aise, sans terreur et sans bruit.

Ce qu'il enviait le plus peut-être maintenant, dans la situation d'Arthur Boissard, c'étaient le cabinet isolé où il l'avait visité une fois, cette fenêtre à draperies blanches d'où l'on voyait la campagne, et surtout cette double porte qu'il pouvait fermer à clef sur lui. Comme la pensée devait germer facilement au milieu de ce calme d'un asile uniquement consacré à l'étude ! Comme il devait être inspirateur ce silence à peine troublé par le bruissement éloigné de la rivière et le gazouillement des oiseaux dans les vignes ! Larry sentait qu'il aurait été un autre homme dans une pareille retraite, qu'il y aurait refleuri, et que les nuages qui assombrissaient son front s'y seraient bien vite dissipés ; car il n'était pas sans avoir remarqué quelle influence le monde extérieur a sur notre caractère, et combien la pensée naît plus fraîche, plus bienveillante, plus heureuse, dans une atmosphère pure, au milieu d'une vie facile, et devant les objets que la poésie des formes embellit.

Aussi les jours où l'arrière-boutique de sa mère lui paraissait trop sombre, et où son air épais oppressait trop douloureusement sa poitrine, Antoine sortait pour chercher la campagne. Il traversait rapidement le faubourg, descendait dans la vallée, et marchait jusqu'à ce que le dernier toit de la ville eût disparu derrière les arbres. Alors un bien-être indicible l'inondait ! Son front se levait radieux vers le ciel, et son œil étincelait. Il lui semblait qu'une porte de son cœur venait de s'ouvrir, et que tous les soucis s'en étaient envolés, pour y laisser pénétrer la brise des prairies. On eût dit que des ailes invisibles soulevaient son corps, tant il s'avançait légèrement. Il marchait ainsi longtemps, sans pensée, sans souvenirs, se baignant dans la brise, buvant le parfum des foins en fleur, cueillant parfois un glaïeul pour fouetter la haie en passant, et effeuiller sur sa tête les aubépines, ou bien écoutant l'eau des sources bruire gaîment dans le cresson. Oh ! que c'était alors une douce et riante chose que la vie ! Comme la création plaisait au jeune homme perdu dans l'herbe ! comme il trouvait Dieu bon d'avoir fait le monde, et de l'avoir fait si grand, si suave, si beau ! Car alors il admirait tout, il respectait tout, il aimait tout. Il ouvrait ses deux bras à la nature entière. La plus petite abeille qui butinait sur les sureaux devenait sa sœur ; le plus frêle papillon qui se détachait des églantiers, comme une feuille envolée, était son frère. Il appelait les oiseaux qui fuyaient avec un brin de paille vers leurs nids ; il marchait doucement sur la mousse des chemins creux, pour ne pas effrayer les lézards qui s'épanouissaient au soleil : tout lui était ami et sacré.

Et quand il avait longtemps marché ainsi, quand son cœur gonflé d'émotions s'endormait dans la plénitude de son bonheur, ivre et muet, il se couchait dans les hautes herbes, les yeux tournés vers les nuages. Le soir le trouvait là, abîmé dans ses ineffables rêveries. Les troupeaux passaient lentement le long du sentier, regagnant les fermes qui fumaient à l'horizon ; on entendait les chalumeaux de frêne du pâtre prolonger au loin leurs sifflemens sauvages, puis tous ces bruits se perdaient au milieu de je ne sais quel silence vivant et harmonieux ; les premières étoiles se montraient aux cieux, et la nuit calme et bleue se déroulait mollement comme une tente de soie ! C'était le moment du réveil. Antoine se levait, chancelant comme un homme qui sort de l'ivresse ; il secouait l'herbe de ses cheveux, il respirait à pleine poitrine une dernière rafale de la campagne, reprenant à petits pas le chemin de sa demeure, ne sentant déjà plus son bonheur que comme le reste d'un songe, et voyant les douces images qui avaient passé devant son cœur tout le jour s'assombrir en même temps que les paysages de la vallée. Il approchait ainsi de la ville, et l'air devenait moins pur ; les brises ne gazouillaient plus mélodieusement dans les saussaies ; il sentait déjà comme une âcre vapeur qui le prenait de loin à la gorge et l'oppressait. Tout-à-coup, au détour d'un chemin vert, derrière un chêne, où les oiseaux s'endormaient en soupirant, il voyait s'élever quelque chose de grand et de noir, comme un fantôme ! .. C'était la première maison du faubourg ! c'était la ville ! Nouvel Adam chassé du paradis par l'archange, il s'arrêtait là pour jeter un dernier regard en arrière. Maintenant, adieu aux liserons dans les ronces fleuries, adieu à l'odeur du chèvrefeuille, adieu à la pelouse et aux marguerites ; ce gouffre noir où brillaient de rouges lueurs, c'était la ville ! On sentait déjà son dur pavé sous les pas, on entendait déjà son murmure immense et triste comme un gémissement ; c'étaient la ville, le monde et les hommes ! Antoine baissait la tête ; il venait de passer les portes de son enfer.

Les nuits qui suivaient ces excursions s'écoulaient habituellement dans le désespoir. Larry restait assis sur son lit, saisi d'une sorte de fièvre, les yeux ouverts et les poings fermés, regardant l'étroite fenêtre de l'arrière-boutique, et demandant à Dieu de voir seulement un coin de ciel ou une étoile. Quelquefois, quand le sommeil fermait à demi ses paupières, il croyait que ses vœux étaient exaucés ; il se redressait alors, éperdu ; mais bientôt il souriait amèrement, car la lueur qui avait frappé ses yeux ne venait point du ciel ; c'était une étoile humaine, une étoile de souffrance et de mort ; c'était la lumière allumée dans la maison voisine, près du lit d'un agonisant ! Alors il restait à écouter les rumeurs de la nuit ; il comptait les heures qu'il avait de moins à vivre ; il prêtait l'oreille au bruit de l'horloge éloignée, et il lui semblait entendre le cri de l'ange placé par Dieu devant la mort, pour avertir les hommes de son approche.

Ce n'était qu'au matin, lorsque les premières clartés commençaient à blanchir le vitrage, qu'il laissait aller sur sa couche son corps fatigué. Alors il fermait les yeux pour ne pas voir le monde qui allait revivre, et il appelait le sommeil, afin de l'oublier quelques heures.

Ainsi s'écoulaient ses journées et ses nuits. Quelquefois pourtant, ramené au sentiment de la vie positive, il essayait de sortir de cette mélancolie farouche : il voulait se plier aux exigences de sa profession, étouffer son imagination sous les textes de lois, travailler courageusement à ses études d'avocat ; mais alors toutes les misères de sa position lui étaient de nouveau révélées ; les livres lui manquaient ! Il cherchait vainement, à travers les articles de son Code, les mille hiéroglyphes invisibles découverts par la subtilité chicaneuse des commentateurs; son esprit s'épuisait dans cette étude puérile. Il sentait sa raison, prise au trébuchet entre deux lois, s'y meurtrir et s'y fausser. Sans fil conducteur, sans jalons, au milieu de ce dédale, il ne s'y était pas plutôt plongé, qu'il étendait le bras avec épouvante autour de lui, pour savoir où il était. Ses forces s'épuisaient ainsi en tentatives superflues, sans qu'il pût atteindre le but.

C'était alors, surtout, qu'il prenait en horreur l'état qu'il avait choisi, et qu'il tournait les yeux avec regret vers ceux qu'il avait dédaignés. Par suite d'une illusion commune en pareil cas, il se figurait qu'il eût trouvé les autres voies plus faciles. D'ailleurs, il était déjà las de la direction qu'il avait suivie, et il aurait désiré changer de route; car les âmes passionnées sont ainsi faites; une fièvre incessante, un continuel besoin de changement les tourmente ; non que cette mobilité provienne d'une inconstance impuissante, comme le répète le vulgaire; mais les hommes de passion épuisent vite, parce qu'ils consomment beaucoup ; ils embrassent chaque idée si fortement, qu'ils finissent par l'étouffer. Poussés par leur ardeur inquiète, ils veulent étudier le monde sous toutes les faces : à chaque station, ils jettent un coup d'œil autour d'eux, cueillent une fleur, regardent à l'horizon, puis crient: *En avant !* Esprits nomades, ils parcourent l'univers moral, ainsi que l'Arabe parcourt le désert, et campent dans la vie sans s'y établir, comme si un instinct plus élevé les avertissait que l'homme, ici bas, n'est qu'un soldat en marche qui s'avance à la conquête de la mort.

IV.

Un jour qu'Antoine se trouvait plus mécontent et plus abattu que de coutume, il se dirigea vers le Thabor, il traversa l'esplanade, que ne déshonorait point encore alors l'ignoble porte-faix en chemise que l'on y a placé depuis sous le nom de du Gueselin, et il alla s'asseoir dans une des allées les plus basses et les plus ombreuses. C'était le soir, l'air, encore tiède, faisait à peine frissonner le dôme de feuillage ; on entendait la petite cloche des *Enfans Trouvés* tinter dans les arbres, et une senteur embaumée, qui s'élevait du jardin des Plantes, retombait sur les allées comme une rosée balsamique. Il n'est personne qui n'ait remarqué quelle action pénétrante les parfums exercent sur les organisations impressionnables. Le simple contact d'une brise qui a passé sur des clématites, la seule émanation d'une fleur d'héliotrope suffisent parfois pour vous serrer le cœur. Vous sentez ce parfum qui vous coule dans tous les nerfs, comme un poison suave ; votre corps s'enfièvre, votre ame s'alanguit, et une mélancolie profonde, inconsolable, mortelle, vous pénètre et vous inonde. Antoine, déjà disposé aux émotions douloureuses, éprouva bientôt tous les symptômes de ce singulier empoisonnement de l'âme : il sentit sa tristesse devenir horrible. Il se mit à repasser, avec une rage de désespoir qu'il n'avait jamais éprouvée, l'existence défleurie qu'il avait menée jusqu'à ce jour, et à regarder avec horreur l'avenir qui ne lui promettait qu'isolement et oubli.

Depuis quelque temps, de nouveaux désirs commençaient à le tourmenter. Comme tous les enfans élevés dans cette classe rude et chaste, qui sépare le prolétariat de la bourgeoisie, il avait longtemps conservé des mœurs austères. Défendu d'abord, par son ignorance, contre le libertinage précoce dont les colléges sont l'école, il s'en était ensuite préservé par le dégoût. Devenu adolescent, la conscience de son peu de grâce, et la timidité qui en avait été la suite, lui avaient encore servi de sauvegarde. Il avait eu d'ailleurs, il faut le dire, peu d'entraînement à vaincre, car il appartenait à la race dure et peu sensuelle de la vieille Armorique, et chez lui les sens s'étaient éveillés tard.

Cependant cette nature primitive s'était insensiblement modifiée dans l'atmosphère où il avait vécu. Livré aux seuls travaux de l'intelligence, sa constitution populaire s'était efféminée. Il avait senti fondre peu à peu l'enveloppe granitique qui défendait ses nerfs contre les chaudes et douces émotions. L'air voluptueux du monde lui était entré par tous les pores, et les sensualités raffinées de l'imagination avaient commencé à le troubler. Eveillées tard, ses facultés viriles ne s'en étaient trouvées que plus fortes pour le désir, et plus furieuses pour en poursuivre la satisfaction.

Depuis quelque temps, surtout, il sentait vivement les aiguillons de la jeunesse. Ses nuits étaient peuplées d'étranges visions, et il y avait, à la fois, dans ses songes, l'ingénuité d'une vierge et le délire effréné d'un solitaire. Quand il sortait, la vue seule d'une femme le faisait frissonner. Il ne pouvait voir flotter devant lui une robe gracieuse, apercevoir un pied délicatement chaussé, sans que des souffles brûlans ne vinssent l'agiter; son premier regard était celui d'un libertin, le second celui d'un séminariste honteux.

Cette double impulsion, à laquelle il obéissait alternativement, imprimait à son caractère quelque chose de prude et de gêné. Son impressionnabilité même le rendait austère jusqu'à l'intolérance. Il ne pouvait souffrir une plaisanterie hasardée; une allusion libertine lui faisait détourner les yeux, et il eût pris en haine le jeune homme qui se serait vanté devant lui d'une bonne fortune. Mais ce rigorisme était peut-être moins chez lui une marque de pureté que de fragilité. S'il craignait tant une parole libre ou une confidence indiscrète, c'est que cette parole et cette confidence allumaient dans son sein une fièvre dont il avait honte. S'il rougissait devant une image impure, c'était moins de pudeur que d'émotion. Dans le mystère de ses rêves, il entendait parfois des paroles bien plus hardies, il entrevoyait des images d'une volupté bien autrement excitante; mais il cachait ces désordres d'une imagination en délire, comme on le fait des infirmités corporelles dont on est convenu de rougir.

Du reste, il faut le dire, pour qu'on ne nous accuse pas d'être trop sévère à l'égard de notre héros, sa réserve extérieure n'était pas chez lui une hypocrisie, c'était le résultat d'habitudes chastes et d'une timidité jalouse. Il était faible, mais non vicieux. Ses aspirations les plus brûlantes se renfermaient généralement dans le cercle d'un amour légitime suivant le monde, et il rêvait plus souvent une femme qu'une maîtresse. Le cri des sens n'étouffait pas non plus la voix de son âme. Il comprenait l'amour avec sa double poésie; l'amour couché sur les fleurs de la terre, mais les regards tournés vers les étoiles du ciel.

Aussi ce n'étaient point seulement d'enivrantes caresses et de passagères jouissances qu'il souhaitait dans ses songes, mais le bonheur complet et invariable d'une union choisie; c'était là le but de ses espérances, le souhait de toutes ses heures. Le jour où nous l'avons représenté assis dans une allée du Thabor, il se livrait à une de ces voluptueuses rêveries ; le lieu dans lequel il se trouvait était peu fréquenté, et le bruit des promeneurs qui suivaient les autres sentiers n'y parvenait pas.

Ce fut donc avec un tressaillement de surprise et de contrariété qu'il leva les yeux, lorsque le froissement de pas légers se fit entendre près de lui. A quelques toises au-dessus de sa tête, le long d'un étroit sentier tracé sur le penchant d'une butte herbeuse, un jeune couple s'avançait doucement sur les feuilles fanées. L'étroitesse du chemin avait forcément rapproché les deux jeunes époux : le mari soutenait sa compagne, par derrière, de l'un de ses bras, tandis qu'il tenait, dans son autre main, deux petites mains gantées qui semblaient y avoir été oubliées. La tête de la jeune femme légèrement penchée en avant était tournée vers le visage de son compagnon, et leurs regards fixés l'un sur l'autre s'envoyaient des baisers.

Il y avait dans l'abandon de cette pose, dans cette familia

rité caressante et mignonne, quelque chose qui parlait si vivement des premières joies de la possession et de l'enivrement d'une existence doublée, qu'Antoine en fut blessé comme d'un trait. Un frémissement jaloux lui donna froid dans les cheveux; il lui sembla voir, dans le tableau qu'il avait sous les yeux, une insulte tacite jetée à son isolement, une sorte de contraste moqueur et cruel établi par le hasard entre la félicité d'un autre et son propre malheur.

Il pensa que jamais il ne pourrait se promener ainsi, pressant sur sa poitrine une femme à demi pâmée sous son regard, et causant avec elle tout bas à la clarté du soleil couchant. Alors le plus amer désespoir qu'il eût jamais éprouvé lui tomba dans l'âme. Celui qu'il venait de voir passer avec cette femme penchée sur son épaule, il le connaissait; c'était un de ces jeunes gens vulgaires, même dans leurs vices, qui, après avoir goûté à toutes les voluptés fangeuses, rentrent par lassitude dans le calme d'une vie régulière, et se marient pour monter une maison : et c'était là celui à qui tout souriait, l'homme que le sort avait fait heureux, dans son corps et dans ce qu'il avait d'âme; tandis que lui qui s'était conservé pur, lui qui avait placé si haut la vertu et l'amour, il était condamné à vivre seul et inconnu ! Qu'était-ce donc alors que le bien et le mal? Ce monde n'était-il pas une atroce plaisanterie de Dieu, et les vertueux des sots qui prenaient la mystification au sérieux?

Une fois engagé dans ces doutes ironiques, Antoine sentit toutes ses croyances s'ébranler. Il commença à croire que le premier, le seul devoir sur la terre était de s'y faire un nid commode. Il regarda plus hardiment en lui-même, et il lui sembla que ses répugnances à suivre la voie ordinaire n'étaient peut-être, après tout, que de la paresse ou de l'orgueil; et, appuyant ses sophismes de cette juste observation, il en conclut qu'il y avait profit et sagesse à abandonner la règle du devoir.

Heureusement l'habitude, cette sauvegarde de toutes les vertus, le défendit, malgré lui, contre ses propres conclusions. Il pouvait bien, grâce au raisonnement, faire adopter de dangereuses folies à son esprit, mais non de nouveaux penchans à son cœur. Il quitta le Thabor en convenant avec lui-même que la bassesse était le chemin le plus sûr pour parvenir, et que la vertu n'était qu'un mot, mais nullement décidé à conformer sa conduite à cette doctrine.

Cependant la nuit était venue. Antoine, averti par la cloche du concierge, allait dépasser la grille de la promenade, lorsqu'il heurta un jeune homme qui sortait également; tous deux levèrent la tête en même temps et se reconnurent.

— Randel!

— Antoine Larry!

— Il y a au moins un an que je ne t'ai vu.

— Et moi un siècle.

Georges Randel prit le bras de Larry, et ils se dirigèrent ensemble vers la ville en causant.

Ce Georges avait fait ses études avec Antoine : il était fils d'un horloger qui jouissait de quelque aisance. Après avoir suivi ses premiers cours de médecine à Rennes, il était allé à Paris pour se faire recevoir docteur, et, depuis son retour, Antoine l'avait rarement rencontré. Georges était pourtant le seul jeune homme vers lequel il sentît quelque entraînement. Une ressemblance de position les avait rapprochés au collège; c'était le seul de ses camarades près duquel Larry ne fût ni brusque ni gêné, parce que c'était le seul avec lequel il ne se crût pas obligé de protester contre la supériorité de naissance par une dure fierté. Georges n'avait, du reste, aucun rapport de nature avec Antoine. C'était un caractère subtil et liant, tellement avide de bien-être, qu'il se résignait à tout pour y atteindre. Doué de cette force négative qui résiste en cédant, comme les sacs de terre aux boulets, il possédait assez de philosophie pour ne prendre d'ennui que ce qu'il en pouvait porter : en un mot, c'était un de ces êtres qui ne sont point malgré eux au monde, et dont le peuple dit dans son langage expressifs : *Qu'ils vivent de bon cœur.* Cependant ceux qui connaissaient Randel intimement affirmaient que sous cette nature commode se cachait un germe de force, d'élévation et de moralité que les grandes occasions pouvaient développer, et qu'il y avait dans cet esprit plus de sérieux que les apparences n'en annonçaient.

Antoine et Randel eurent à se revoir le plaisir qu'éprouvent toujours d'anciens condisciples en se retrouvant après une longue séparation. Ils se firent part réciproquement de leur position. Georges apprit à Larry qu'il avait déjà réussi à se former une clientèle, et que tout lui promettait un avenir brillant. Antoine ne lui cacha pas qu'il avait été moins heureux. Il lui raconta ses mécomptes et ses désenchantemens. Georges l'écouta attentivement. Il avait déjà assez d'expérience de la vie pour comprendre la situation du jeune avocat.

— Tu ne réussiras jamais si tu ne changes d'habitude, lui dit-il; tu as pris le monde à rebours. Si j'avais agi comme toi, je n'aurais pas deux malades aujourd'hui; ce n'est pas ainsi que j'ai fait mon chemin.

— Comment donc t'y es-tu pris?

— D'une manière fort simple : j'ai rentré mes coudes pour ne heurter personne, et je me suis ouaté de velours afin qu'on ne me sentît pas faire ma trouée dans la foule. J'ai eu soin de donner à mon caractère autant d'angles rentrans qu'il y avait d'angles aigus aux caractères des autres, de manière à ce que toutes les natures pussent s'accoutumer à la mienne. Aussi m'a-t-on bientôt cité pour l'homme le plus sociable de la terre. En même temps, j'ai fréquenté le monde et je me suis montré partout où il y avait foule; il faut habituer le public à votre figure.

— Mais des cliens, qui t'en a procuré?

— Moi-même; je me suis proposé, j'ai sollicité, je me suis insinué dans les familles en guérissant les engelures des demoiselles, et donnant des consultations gratuites aux servantes; j'ai prôné certains hommes influens pour m'en faire des prôneurs; j'ai intéressé leur amour-propre à ma réussite en me posant leur protégé. Puis, j'ai fait la connaissance de jeunes gens de famille au manége, et les jeunes gens bien nés ont toujours quelques petits conseils à nous demander : je suis le médecin de leurs maîtresses en attendant que je sois celui de leurs femmes. En un mot, j'ai réussi à me faire bien venir de tous, et j'ai la réputation acquise de bon enfant, en attendant celle d'un bon médecin.

— Lors même qu'une pareille manière d'agir n'aurait point répugné à mon caractère, il m'eût été impossible d'y avoir recours, car je ne connais personne qui eût pu m'être utile.

— Il fallait te remuer pour en connaître. D'ailleurs, n'avais-tu pas tes anciens condisciples? Je ne vois pas trop à quoi serviraient les colléges, s'ils ne préparaient des relations précieuses pour l'avenir; c'est là leur bon côté. La réussite d'un homme de génie fait la fortune de tous les sots qui ont été dans la même classe que lui. Le titre de condisciple est une espèce de parenté consacrée par l'usage qui oblige à la protection.

— Et quel est l'homme de génie qui a fait des thèmes avec nous? demanda Antoine en souriant.

— Aucun, que je sache, mais nous avions pour camarades de classe des hommes qui sont maintenant riches et influens; que ne t'es-tu recommandé à eux? Arthur Boissard, par exemple! pourquoi as-tu cessé de le voir? car tu n'y vas plus, je le sais; cette famille aurait pu t'aider, pourtant; elle t'a déjà fait du bien.

— Trop de bien, dit Antoine d'un air sombre; cette protection orgueilleuse des riches fait mal; je n'aime pas les services que l'on me rend par pitié; pour qu'un bienfait ne pèse pas, il faut qu'il vienne d'un égal ou d'un ami.

— C'est-à-dire que tu as de la fierté. C'est le plus dangereux des vices pour le pauvre, car c'est le seul qui l'arrête infailliblement, dès les premiers pas. Au lieu d'adopter Arthur comme un protecteur et de te mettre à sa suite, tu n'as voulu voir en lui qu'un rival : tu aurais pu obtenir une place derrière son carrosse, et tu as mieux aimé lui disputer celle du dedans. Qu'y as-tu gagné? Arthur est arrivé au but, tout seul, et toi, tu es resté en route, perdu dans les ornières. Ce n'est pas ainsi qu'on réussit. Le monde a ses principes, ses préjugés, dont il faut éviter l'action, si nous ne voulons pas qu'ils nous écrasent. Essayer, quand on est inconnu, jeune

et pauvre, à les attaquer de front, c'est renouveler la lutte fameuse qu'Ésope a racontée, en jouant le rôle de la cruche. La société est trop compacte pour que l'on songe à y pénétrer par violence, il faut chercher ses fentes et s'y introduire doucement, comme le coin du bûcheron dans l'arbre. Crois-moi, si tu veux faire ta trouée, mets-toi à la suite de quelqu'un qui a déjà sa place faite; reste comme le chien de la maison autour de sa table pour ramasser les miettes du festin. C'est ainsi, et seulement ainsi, que de pauvres diables comme nous arrivent à se faire une position.

— J'aime mieux mon arrière-boutique, dit Antoine en secouant la tête; les hypocrites déguisemens me répugnent, et je ne saurais point porter ainsi le costume de laquais.

— Mon cher ami, c'est comme si tu refusais de prendre pendant vingt-quatre heures un habit d'argousin pour te sauver du bagne.

— Mais la vie ainsi comprise n'est qu'une ignoble farce!

— Et tu aimerais mieux en faire un poème épique, n'est-ce pas? Mais on joue pour son public, et le siècle est pour la parade. Tu n'as pas à choisir. Moi aussi, j'aimerais mieux aller vent arrière au port que de louvoyer entre les récifs, mais il vaut encore mieux louvoyer que périr. Parce que je prends le monde tel qu'il est, parce que je m'y présente frisé, en escarpins et le sourire sur les lèvres, penses-tu que rien ne m'y blesse? Mon claque de soie cache aussi sa couronne d'épines, mais je le garde sous le bras pour ne pas la sentir. Ah! quelle que soit la route que prend le pauvre, elle est dure et difficile; seulement sa souffrance est en raison de l'importance qu'il y met. Trop faible pour lutter contre la société, j'ai cédé avant, sachant bien qu'en tout cas il me faudrait céder après, je me suis ainsi épargné la fatigue du combat. Ne crois pas cependant que la gaîté de mon visage me vienne d'une âme contente de sa servilité. Non, non; moi aussi, j'ai mes heures d'indignation, mais je les cache, parce que l'indignation impuissante est toujours ridicule. Ne pouvant être fier, je me suis fait humble, afin de n'avoir pas du moins la honte d'être abaissé. Oh! je sais qu'il y aurait une plus belle mission à remplir dans la vie; quelquefois je rougis de mon égoïsme, j'ai dans le cœur une plaie qui se rouvre à certaines époques et qui saigne douloureusement!....

Ils s'arrêta un instant et baissa la tête, mais secouant presque aussitôt ce nuage de tristesse :

—Allons, voilà encore des folies; tu me rends sérieux malgré moi, Antoine; au diable tout cela! Vivons joyeusement et comme des gens d'esprit. En définitive, qu'y a-t-il de si répugnant dans notre rôle de laquais, comme tu l'appelles? Ne vaut-il pas mieux être un valet comme Figaro, qu'un comte comme Almaviva? Pardieu! soyons de vrais valets, et mettons nos maîtres dans le sac de Scapin pour les bâtonner. Qu'est-ce après tout que des scrupules, sinon des timidités à se rendre heureux. La conscience, dans notre siècle, ne doit être qu'un trébuchet à peser l'or.

— Je commence à le comprendre, dit Antoine amèrement.

— Qui t'arrête alors? Crois-moi, ami, deviens le sigisbé de quelque honnête avoué, habile à élever les procès, de quelque vieil avocat, trop malade de la poitrine pour plaider, et attache-toi à leur sort, fais-toi leur *bravo*; calomnie pour leur compte; tue sur leur geste, et le monde t'estimera; l'on répétera partout que tu es un jeune homme de grande espérance, et tu deviendras père de famille, électeur, et membre du conseil général.

— Oh! je le voudrais, ne fût-ce que par vengeance! dit Antoine pensif.

Les deux jeunes gens causèrent encore quelque temps, puis se séparèrent.

V.

Les conseils de Georges avaient fait d'autant plus d'impression sur Antoine, qu'ils l'avaient trouvé dans un moment d'irritation et de mépris qui le disposait merveilleusement à es recevoir. Il était arrivé à une de ces crises de lassitude pendant lesquelles les vertus les plus solides succombent, et où les hommes les plus fermes démentent les habitudes de toute une vie, par dégoût, par doute ou par indifférence. Après avoir passé une nuit entière, incertain et ballotté entre vingt résolutions contraires, il se décida enfin à essayer quelques-uns des moyens qui lui avaient été indiqués par Georges.

Parmi toutes les personnes qu'il connaissait, une seule pouvait lui être immédiatement utile; c'était ce vieil avocat, qui lui avait parlé après sa plaidoirie en cour d'assises, et dont nous avons rapporté l'entretien.

Monsieur Pillet était voisin de la mère Larry, et il lui était arrivé quelquefois, en venant à la boutique de la veuve, de s'y arrêter pour causer avec Antoine. Il l'avait même engagé à le venir voir, mais sans que le jeune homme eût jamais profité de cette invitation. Du reste monsieur Pillet était un homme d'une réputation un peu équivoque. Établi depuis plus de vingt ans à Rennes, il n'y avait jamais plaidé sans que l'on en connût au juste la raison. Antoine l'avait souvent demandée, et on lui avait tantôt parlé d'une inaptitude pour la plaidoirie, rendue plus invincible par un bégaiement naturel, tantôt d'une interdiction autrefois encourue par le vieil avocat.

Quoi qu'il en fût, monsieur Pillet avait une clientèle fort étendue. Son habileté le faisait principalement rechercher par les plaideurs de profession, et son seul nom inspirait une terreur respectueuse aux clercs d'avoués. Il n'était point, en effet, de cause si désespérée, point d'affaire si éteinte, qu'il ne pût en ranimer les étincelles, et y trouver la matière d'un impérissable procès. Nul ne connaissait comme lui les chemins couverts d'une procédure, les feintes et les contremarches de la chicane. Il laissait habituellement aller une affaire jusqu'à la veille de son dénoûment, puis, quand on se croyait au but, il élevait doucement un incident qui mettait la procédure entière à néant et forçait à recommencer sur nouveaux frais. A la vérité, c'était un de ces hommes peu considérés, dont personne ne se dit l'ami, et qu'on affecte de ne point voir dans la rue pour n'être point obligé de les saluer; mais, dans les momens difficiles, les gens les plus rigides venaient demander ses conseils, et s'il n'avait pour cliens avoués que les plaideurs décriés, il avait accidentellement tous ceux qui se trouvaient dans quelques grands embarras.

Comme nous l'avons dit, Antoine ne connaissait monsieur Pillet que fort imparfaitement, et ne savait point au juste la cause de l'isolement dans lequel il vivait. S'il avait hésité jusqu'alors à l'aller voir, ce n'était donc point par scrupule de délicatesse, mais uniquement par suite de cette timidité fière qui l'avait empêché de faire aucune démarche utile.

Cependant, le lendemain de sa conversation avec Randel, il se leva, résolu à tenter au moins un essai, et à se rendre, dans la matinée, chez le vieil avocat; mais la matinée s'écoula sans qu'il sortît.

Une fois l'engagement pris avec lui-même de faire cette démarche, il avait tâché de ne plus s'en occuper jusqu'au moment de l'accomplir. Chaque fois que le souvenir de sa résolution lui revenait, il le repoussait avec humeur, comme quelqu'un qui lui eût rappelé une promesse désagréable, remettant au dernier moment pour l'exécuter. La journée s'acheva ainsi, sans qu'Antoine fît sa visite. Cependant, quand le soir vint, il s'inquiéta d'avoir laissé passer tout le jour, et, s'excitant au courage, il se déclara à lui-même qu'il fallait en finir. Il s'habilla donc avec un certain trouble et sans trop se hâter.

L'éducation peu élégante d'Antoine, jointe à sa susceptibilité ombrageuse et à la conscience de sa gaucherie, lui avait toujours rendu les visites odieuses; et c'était à ces dispositions de caractère, bien plus qu'à des principes arrêtés, qu'il fallait attribuer l'éloignement du monde dans lequel il s'était toujours tenu. On ne s'étonnera donc pas du puéril malaise qu'il éprouva lorsqu'il se trouva complétement habillé, et qu'il pensa que le moment était enfin venu de se présenter chez monsieur Pillet. Il sortit pourtant, évitant de traverser la boutique pour échapper aux questions de sa mère. Mais comme il passait devant la porte d'une voisine, il entendit la mercière dire :

— Seigneur Dieu! où va ce soir monsieur Antoine, il est mis comme un prince!

Antoine devint rouge jusqu'aux oreilles et hâta le pas.

— Je ne veux pas qu'ils me voient entrer chez monsieur Pillet, se dit-il à lui-même; ce serait pour eux matière à conjectures pendant huit jours : je ne sais pas encore comment ce monsieur me recevra, et, si ma visite n'a point de suite favorable, j'aime autant que personne n'en soit instruit.

En parlant ainsi, il continuait son chemin et passait devant la porte du vieil avocat, sans entrer; mais, au bout du faubourg, il se retourna, et, comme la nuit commençait à venir, il s'enhardit, à la pensée qu'il ne serait point vu. Il revint donc sur ses pas, longeant de très près les maisons, arriva au seuil de monsieur Pillet et entra brusquement.

C'était au second étage que demeurait l'avocat : il y monta lentement et le cœur palpitant. Arrivé à la porte, il avança la main pour saisir le cordon de la sonnette; mais là le cœur lui faillit. Qu'allait-il dire en entrant? Comment expliquerait-il à monsieur Pillet la visite tardive qu'il lui faisait? Il avait bien songé à prétexter quelques doutes sur une question de droit; mais ce moyen lui semblait gauche et difficile à employer. Oh! si monsieur Pillet pouvait ne pas être chez lui, comme il serait léger en descendant cet escalier qu'il avait monté si difficilement! comme il se sentirait heureux et soulagé!

Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, un bruit de voix se fit entendre au dedans, et plusieurs personnes s'approchèrent de la porte. Antoine se retourna vivement pour redescendre; mais, avant qu'il eût mis le pied sur la première marche, la porte s'ouvrit, et monsieur Pillet parut reconduisant deux dames. Le jeune avocat, surpris ainsi, ne put s'empêcher de s'arrêter et de saluer.

— Eh quoi! c'est vous, maître Larry! s'écria le vieil avocat. A quel heureux hasard dois-je donc l'honneur de votre visite? Entrez, je vous en prie.

Et, avant qu'Antoine eût pu se reconnaître, il se retourna vers ses clientes, les accompagna jusqu'à l'escalier, puis fit signe à Larry d'entrer, referma la porte et le conduisit à travers un long corridor obscur, dans une chambre à coucher où brillait un feu réjouissant.

Le viel avocat poussa une chaise à son jeune confrère, s'assit vis-à-vis de lui, et s'emparant des pincettes pour relever quelques tisons :

— Par Dieu! dit il, maître Larry, vous arrivez on ne peut mieux; vous allez me donner votre avis sur deux difficultés de droit que ces dames m'ont soumises tout à l'heure.

— J'ai peu d'expérience, monsieur, et ce qui est une difficulté pour vous doit être pour moi une énigme indéchiffrable.

— Fi donc! ne dites point de ces choses, maître Larry; la modestie est dangereuse dans notre état. Les sots vous croient plus ignorans que vous ne le dites, et les confrères vous prennent au mot. Je sais que vous êtes instruit; écoutez-moi :

Voici ce dont il s'agit :

Les intérêts moratoires, c'est-à-dire ceux provenant des capitaux adjugés par condamnation judiciaire, sont-ils soumis à la prescription de cinq ans établie par l'article 2277 du Code civil?

Antoine réfléchit un instant.

— Je ne le crois pas, dit-il; j'ai agité quelquefois cette question, et il me semble que les intérêts moratoires ne sont soumis qu'à la prescription de trente ans.

— C'est aussi l'opinion de monsieur Prud'hon, dans son Traité de l'usufruit, de messieurs Lacroix, Frainville et Ravez, dans des consultations imprimées, et de Dalloz, dans son Répertoire.

— De telles autorités ne laissent guère de doute, observa Antoine, surtout s'il y a eu des arrêts qui aient confirmé leur opinion.

— Beaucoup; la cour de Paris a décidé trois fois dans ce sens (1), et les cours de Bordeaux, d'Agen, de Lyon, de Rennes, ont adopté la même jurisprudence (2).

(1) Par arrêté du 2 mai 1816; 13 mai 1820; 25 janvier 1822.

(2) Bordeaux, nombreux arrêts antérieurs à 1834; Agen, 18 mai 1824; Lyon, 2 janvier 1825; Rennes, 22 décembre 1834.

— Mais peut-être la cour de cassation en a-t-elle décidé autrement?

— La cour de cassation, chambre des requêtes, a adopté le même principe (1).

— Quel point de droit plus clair alors, puisque les commentateurs, les cours royales et la cour souveraine sont d'accord?

— Permettez, il y a quelques petites difficultés. Si nous avons quatre jurisconsultes pour l'affirmative, nous en avons six pour la négative. Ainsi, messieurs Merlin, dans son Répertoire de jurisprudence; Vazeille, Traité de la prescription; Vatiménil, Persil et Dupin, dans une consultation imprimée; Troplong, dans un Traité de la prescription, décident que les intérêts moratoires sont soumis à la prescription de cinq ans.

— Mais leur opinion n'a point été adoptée par les tribunaux, d'après les arrêts que vous venez de citer.

— Pardonnez-moi, mon jeune ami; je vous ai cité quatre arrêts pour la prescription de trente ans : il y en a cinq pour celle de cinq ans portés par les cours d'Amiens, de Bourges, de Limoges, de Nîmes et celle de Bordeaux (2) qui, comme vous le voyez, soutient deux opinions à la fois, ce qui devient fort embarrassant pour le public.

Antoine resta un moment déconcerté.

— Qu'importe! après tout, dit-il, puisque la cour de cassation a émis l'opinion négative; sa jurisprudence est suprême et fait loi.

— Sans doute; mais la cour de cassation a aussi adopté l'opinion affirmative, par arrêt du 9 juin 1829. Laquelle de ces deux décisions adopter? et quel moyen de connaître au juste l'avis de gens qui disent oui et non, selon la lune ou la digestion?

Antoine haussa les épaules et baissa la tête, comme quelqu'un qui renonce à résoudre une difficulté. Maître Pillet fit entendre son petit rire saccadé, puis reprit :

— Voici la seconde question :

J'ai à soutenir pour un client que *l'ouverture de la faillite du débiteur dispense le créancier inscrit de renouveler son inscription hypothécaire et empêche la péremption.* J'invoquerai en ma faveur des arrêts des cours de Paris, Turin, Bruxelles et Rouen (3).

— La cour de Rouen a décidé le contraire, observa Antoine (4).

— Cela se peut, dit tranquillement monsieur Pillet, mais je ne citerai que l'arrêt qui m'est favorable.

— Et l'on vous opposera les jugemens des cours de Dijon, Limoges, Caen, Bordeaux (5), reprit Larry, qui avait eu occasion d'étudier cette question controversée, sans parler de l'opinion de messieurs Merlin, Grenier, Dalloz et Troplong, qui vous est contraire.

— Bah! je leur répondrai avec les citations de messieurs Pardessus, Persil et Delvincourt (6), et puis, le hasard décidera. Voulez-vous que je vous soumette encore d'autres difficultés, j'ai là bien des points de droit obscurs sur lesquels on me demande mon avis?

— J'en ai assez, dit Antoine en souriant, j'ai peu étudié les répertoires de jurisprudence et les recueils d'arrêts; je ne pourrais vous être d'aucun secours.

— Voilà les avantages des livres de droit, monsieur, observa maître Pillet, avec une admirable gravité; grâce à eux, les codes sont élastiques; la loi a toujours deux significations parfaitement claires, qui vous sont expliquées par les commentateurs et qui se trouvent diamétralement opposées.

— Ah! quand aurons-nous un Code assez simple et assez

(1) 13 décembre 1831.

(2) Amiens, 2 février 1824; Bourges, 2 décembre 1824 et 18 mars 1825; Limoges, 26 juin 1828; Nîmes, 5 mai 1830; Bordeaux, 3 août 1834.

(3) Paris, 7 juillet 1811, 9 mars 1812 et 7 décembre 1831; Turin, 27 décembre 1806; Bruxelles, 3 juin 1817; Rouen, 30 juin 1820 et 18 mars 1820.

(4) Rouen, 30 mars 1825.

(5) Dijon, 26 février 1819; Limoges, 26 juin 1820; Caen, 30 mai 1825 et 29 mai 1827; Bordeaux, 15 décembre 1826.

(6) Pardessus, Droit commercial, tom. IV, n° 1123; Persil, Régime hypothécaire, art. 2154; Delvincourt, tom. III, page 168.

sincère pour que tout le monde comprenne la loi de la même manière et sans commentaires?

— Que dites-vous là? s'écria le vieil avocat avec une ironique vivacité; vive Dieu! maître Larry; est-ce un avocat qui parle? A-t-il jamais vu le *bandoliero* d'Italie se plaindre de ce que les chemins étaient trop mauvais, les forêts trop sombres, et demander des routes plus directes et plus sûres? Si l'on ne plaidait pas, que deviendrions-nous?

Antoine sourit tristement et se tut quelques instans. Enfin, il reprit :

— Et, pourtant, il faut connaître toutes ces subtilités, tous ces commentaires, si l'on veut exercer avec quelque éclat la malheureuse profession que j'ai adoptée. Tout cela me fait comprendre plus vivement l'impossibilité dans laquelle je me trouve de compléter mon instruction.

— Pourquoi donc cela, maître Larry? dit monsieur Pillet en se penchant vers le foyer pour arranger le feu.

Antoine sentit qu'il approchait du moment difficile, et qu'une réponse directe à la question de monsieur Pillet allait le forcer à des explications et indiquer directement le but de sa visite: quoiqu'il eût tout fait pour amener lui-même la conversation à ce point, il s'arrêta, effrayé, lorsqu'il se vit si près du but; il rougit, n'osa aller plus loin, et balbutia une réponse inintelligible.

— Vous n'avez peut-être pas tous les livres qu'il vous faudrait pour étudier? lui demanda monsieur Pillet, sans paraître s'apercevoir de son embarras.

— Il est vrai...... pas toujours.....

— Par Dieu! mon confrère, nous sommes porte à porte, et ma bibliothèque est bien à votre disposition.

Antoine s'inclina et murmura un remercîment.

— Du reste, reprit maître Pillet sans insister, les livres seuls ne servent guère, il faut *étudier sur le cadavre*, comme disent les chirurgiens, disséquer beaucoup de dossiers et s'accoutumer à trouver, au milieu de cette matière, les organes importans de la cause.

J'ai là, dans mes cartons, ajouta-t-il, en montrant la porte entr'ouverte de la bibliothèque, de quoi rendre savans dix avocats; il n'est presque point d'espèces ou de questions de droit qui ne se trouvent dans mes cadernes.

L'occasion était belle pour Antoine; il aurait voulu demander à monsieur Pillet la permission d'étudier ces dossiers, mais il hésita.

Il y eut un moment de silence, puis Antoine n'osa le rompre pour faire cette demande; le vieil avocat, qui avait semblé attendre quelque temps, reprit enfin la parole.

— A propos! maître Larry, ne connaîtriez-vous pas un jeune homme ayant quelques connaissances du droit, qui voulût m'aider dans mon travail, examiner les papiers qui me sont remis et les classer?

Larry fut sur le point de se proposer; il ne l'osa point

— Je ne connais personne, répondit-il.

— Ce serait pour un jeune avocat une bonne occasion de s'instruire et de se pousser. Salmon, que vous connaissez, a commencé ainsi avec moi.

Antoine avait la bouche entr'ouverte pour parler; une invincible répugnance le retint encore. Il se détestait de sa lâche timidité, mais sans pouvoir la vaincre; chaque occasion manquée, en lui donnant des remords, augmentait son trouble et le rendait plus incapable de profiter d'une occasion nouvelle. Heureusement que monsieur Pillet semblait mettre autant de persistance à l'exciter à parler qu'il en mettait lui-même à se taire.

— Voyez-vous, dit-il en montrant au jeune avocat une table couverte de papiers, il faut que je débrouille tout cela cette semaine, et je suis seul; et je n'en pourrai jamais venir à bout.

Cette fois Antoine eut la hardiesse de dire en baissant les yeux :

— Si je pouvais vous être utile, monsieur?

Quoiqu'il eût parlé fort bas, le vieil avocat l'entendit parfaitement, car il s'écria à l'instant :

— Parbleu! si je ne craignais pas d'abuser de votre complaisance, j'accepterais bien volontiers; mais cela ne vous dérange-t-il pas?

— Nullement, monsieur, ce sera pour moi un moyen d'instruction.

— Et pour moi un grand soulagement. Ainsi, c'est convenu. Mille remercîmens. Voulez-vous que je vous donne maintenant quelques dossiers?

— Donnez.

Monsieur Pillet chercha sur sa table et remit à Antoine plusieurs papiers. Celui-ci se leva, et après avoir reçu quelques explications, prit congé du vieil avocat, qui le reconduisit jusqu'à la porte avec mille amitiés.

C'était la première fois que Larry recevait ces marques de considération polies que l'on accorde à un homme de quelque valeur; il en fut enivré. Il rentra chez lui ravi de sa visite, serrant sous son bras, comme un trésor, les dossiers qui lui avaient été confiés, et tout-à-fait content de monsieur Pillet. Trois jours après, il retourna chez lui avec les papiers qu'il avait étudiés et dont il lui rendit compte. Le vieil avocat parut fort satisfait de la manière claire et judicieuse dont il lui expliqua les deux affaires, et lorsqu'il eut fini :

— Parbleu! maître Larry, dit-il avec son rire aigu, vous avez si bien compris les deux affaires, que ce serait dommage de les faire plaider par un autre; voulez-vous vous en charger?

Antoine sentit dans tout son corps un frisson de surprise et de joie. Il leva les yeux sur monsieur Pillet, comme pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Moi! dit-il; mais cela conviendra-t-il aux parties intéressées?

— J'ai carte blanche; voyez si cela vous arrange?

— On ne peut davantage, monsieur; et je vous remercie, dit Antoine, d'une voix émue et en s'inclinant; je tâcherai de répondre dignement à votre confiance.

Le vieil avocat lui donna quelques renseignemens, tous deux convinrent de la procédure à suivre, et ils se séparèrent.

De retour chez lui, Antoine s'assit sans pouvoir parler, tant il était palpitant d'émotion; il avait deux causes! Il commençait donc enfin sa carrière! Son arrière-boutique lui parut moins sombre, sa mère moins grondeuse, les meubles moins tristes et moins délabrés. Oh! qui n'a éprouvé quelque chose de semblable? Qui ne se souvient de ce premier enivrement qu'il a ressenti le jour où, pour la première fois, il a été appelé à exercer sa profession et à faire son premier gain? ce premier jour où il s'est trouvé un homme! Comme à cet instant on est fier et surpris d'être quelque chose! Comme on s'estime, comme on s'admire d'être devenu utile; comme on est content de soi et de tout! C'est alors seulement en effet que nous passons du rang des enfans, qui reçoivent la nourriture, dans celui des hommes qui la donnent. C'est comme si nous quittions le surnumérariat de la vie pour entrer dans la vie même.

Antoine ressentit vivement cette ivresse qui suit la prise de possession d'un état. Toutes ses craintes, tous ses désespoirs, tous ses dégoûts avaient disparu. Il se trouvait fort et patient pour tout entreprendre. Il commença à songer de nouveau aux projets qu'il avait conçus autrefois et qu'il avait abandonnés depuis longtemps. Il osa regarder l'avenir et il crut s'y voir heureux, tranquille, aimé! Ainsi il avait suffi qu'un doux rayon d'espérance glissât dans son âme, pour que tous ses rêves ouvrissent leurs ailes, comme des oiseaux endormis, et prissent leur volée vers le ciel.

VI.

Environ un mois après la visite faite à monsieur Pillet par Antoine Larry, celui-ci était établi dans la bibliothèque du vieil avocat, devant une grande table couverte d'in-folio et de papiers timbrés.

Après quelques hésitations, il avait fini par accepter la proposition que lui avait faite son voisin, de venir étudier dans cette vaste chambre où il ne travaillait jamais lui-même. Cha-

que jour Antoine y passait quelques heures, occupé à parcourir des livres de droit, à mettre en ordre des dossiers et à examiner des actes, dont il rendait compte à monsieur Pillet. Il aidait ainsi ce dernier, auquel il tenait lieu d'un clerc intelligent et instruit.

Quelque aride que fût parfois ce travail, il le faisait sans ennui parce qu'il était volontaire, et qu'il s'en acquittait comme d'un acte de complaisance, non comme d'une tâche imposée. Il se trouvait d'ailleurs trop heureux de pouvoir reconnaître ainsi la bienveillance que monsieur Pillet lui avait témoignée et les changemens qu'il avait apportés à sa situation.

De mois en mois, en effet, celle-ci s'était constamment améliorée. Antoine avait plaidé les deux causes qui lui avaient été confiées et il avait fait preuve d'une instruction vraie et d'une facilité élégante. Ses plaidoiries, préparées sans préoccupation amère et sous l'impression de ses nouvelles espérances, avaient pris une physionomie plus calme, et les qualités de son caractère qui, exagérées, pouvaient froisser et lui devenir aussi préjudiciables que des vices, se présentèrent là sous leur jour le plus favorable. On trouva dans son austérité tranquille, dans sa précision loyale, dans sa rudesse logique, quelque chose d'estimable et de solide. Toutes ses formes personnelles, qui jusqu'alors avaient tourné contre lui, parce que le chagrin en avait rendu l'expression trop heurtante, ne parurent plus, ainsi adoucies, que l'originalité d'un talent sincère. Son succès eut peu de retentissement parce qu'il avait été obtenu sans faste et sans public, mais il fut complet. Antoine gagna ses deux procès. Il reçut quelques jours après, avec ses honoraires, une lettre de remercîment des parties intéressées, et monsieur Pillet lui confia un nouveau dossier.

Tout allait donc au mieux pour lui ; il pouvait croire, avec quelque raison, que le sort s'était enfin adouci à son égard. Un jour qu'il avait passé plusieurs heures dans la bibliothèque de monsieur Pillet, courbé sur de vieux contrats, il repoussa tout-à-coup la table sur laquelle il travaillait, ferma les livres qu'il avait sur les genoux et se leva. Il était dans cette disposition joyeuse que vous inspire une longue journée de travail fructueux, alors que l'esprit plein d'élan s'arrête à l'aspect du but, et sûr d'être arrivé au terme de sa course, s'aperçoit de sa fatigue et se repose. Antoine avait étudié tout le jour avec persévérance les actes difficiles qui lui avaient été remis, il venait enfin de trouver la clef de l'affaire, et, satisfait de sa découverte, il ne voulait pas pousser plus loin son travail.

La nuit commençait à venir; les clartés du soir teignaient de pourpre les rideaux de la bibliothèque. Le jeune homme fit quelques tours dans la chambre, plaçant ses pieds dans chaque losange du parquet avec un soin religieux, comptant les colonnes de la boiserie, ou soufflant devant lui un atome qui flottait dans les rayons de lumière qu'envoyait le soleil couchant. Après avoir donné quelque temps à ces graves occupations, divertissemens ordinaires des esprits las ou ennuyés, il s'approcha de la fenêtre et regarda à travers les vitres.

Au dessous se trouvait un de ces carrés longs, au fond desquels rampent quelques arbres rabougris et que l'on décore, dans les affiches de biens à vendre, du nom de jardins. Le jardin de monsieur Pillet renfermé entre le corps de logis et les deux ailes qui composaient la maison du vieil avocat était adossé au pignon d'une construction voisine qui formait son quatrième côté. Ainsi, enfoui aux pieds de quatre édifices, il ne recevait jamais ni la chaleur du ciel ni l'air vivifiant qui font germer la semence. Quelquefois seulement, dans les plus beaux jours, on voyait un rayon de soleil égaré à travers les cheminées et glissant le long des toits, s'égoutter en lumineuse rosée dans ce gouffre humide. L'abandon avait encore ajouté à la laideur du triste jardin. Sur ces plates-bandes effacées on voyait flotter un tapis de mouron en graine, parsemé çà et là de quelques touffes d'arides plantins, et au milieu du parterre, dont on reconnaissait encore l'emplacement aux restes d'une bordure de buis, s'élevait une guimauve colossale sous laquelle dormait un gros chat fauve. Les treillages qui n'avaient point été réparés tombaient en débris, et les espaliers détachés du mur courbaient vers les allées moussues leurs longues branches parasites.

Autant l'aspect d'une campagne libre et verte excite de douces sensations, autant celui d'un jardin sans air, sans soleil et sans fleurs éveille en nous des pensées mélancoliques. La nature étouffée et mal à l'aise y produit l'effet de ces prisonniers qui montrent leurs figures hâves à travers les grilles d'un cachot. Antoine, sans s'en apercevoir, commençait à sentir l'influence de cette vue. Il contemplait, avec la monotone apathie qui précède la tristesse, le jardin abandonné et les noirs édifices qui l'encadraient. Les deux ailes de la maison de monsieur Pillet étaient habitées par des ouvriers, et leurs grandes croisées sans rideaux prenaient encore un aspect plus repoussant des langes troués et des vêtemens en lambeaux que l'on y faisait sécher.

Le bras appuyé sur la poignée de fer de la fenêtre, et traçant de l'autre main quelques caractères capricieux sur les vitres qu'avait ternies son haleine, Antoine promenait pensivement ses regards sur ce sombre tableau, lorsque son œil s'arrêta tout-à-coup au rez-de-chaussée sur une croisée que n'enlaidissaient pas ces tristes livrées de la misère. Une cage dans laquelle chantait un bouvreuil y était suspendue, tandis qu'au-dessous, sur le rebord, était posée une grande caisse soigneusement partagée en compartimens. On y apercevait une touffe de réséda, quelques raves à peines sorties de terre, du cresson et plusieurs plans de capucines qui grimpaient le long de branches d'osiers courbées en berceaux. Antoine reconnut à ces inévitables productions le jardin de l'enfant du peuple, tel qu'il avait aimé lui-même à en faire autrefois. Il pensa au temps où il avait aussi, sur la croisée de son arrière-boutique, un pauvre parterre dans lequel il n'avait jamais pu faire éclore une fleur, au temps où il apportait de la campagne de petits chênes avec leurs glands pour les replanter dans un vieux pot de confiture à sa mère. Ce retour vers ses souvenirs d'enfance l'attendrit; il en éprouva une sorte d'intérêt pour ce qui venait de les lui rappeler, et il ouvrit la fenêtre afin de voir s'il n'apercevrait pas le propriétaire du petit jardin. Il s'attendait à quelque apprenti en tablier de cuir ; mais à peine eut-il jeté les yeux à la fenêtre du rez-de-chaussée, qu'il demeura immobile de surprise.

A quelques pieds de la croisée, une jeune fille assise cousait avec une grande attention. Elle était occupée à repriser une robe déjà vieille, et la seule sans doute qu'elle possédât, car elle achevait son travail, simplement habillée d'un jupon blanc et les épaules couvertes d'un petit mouchoir de coton. Une courte manche de chemise de femme cachait à peine le haut de ses bras : élégamment repliée sur elle comme un jeune chat, elle laissait pendre pourtant jusqu'à terre un petit pied blanc et nu dont l'orteil reposait sur un sabot renversé. On apercevait à peu de distance, attachée au dos d'une chaise, une paire de bas gris qui séchaient devant le feu. De temps en temps, lorsqu'une mouche se posait sur son cou à demi découvert, ou lorsqu'une boucle de sa chevelure retombait sur son visage, elle secouait la tête avec un mouvement mutin et gracieux, mais sans lever les yeux de dessus son travail. Enfin, Antoine la vit briser le fil avec ses dents et se lever en jetant une exclamation de joie. Elle repoussa la chaise qu'elle avait sous les pieds, suspendit sa robe à sa main gauche et l'éloigna de ses yeux pour la mieux juger, puis, satisfaite sans doute de son examen, elle se dirigea vers le fond de la chambre où Antoine la perdit de vue.

Mais peu d'instans après, elle reparut vêtue de cette même robe dont elle arrangeait les plis autour d'elle, en penchant la tête en arrière pour se regarder. Elle s'avança ainsi vers le foyer, prit les bas qui y séchaient, y passa sa main pour en interroger toutes les mailles, et, s'asseyant, elle se chaussa en chantant. Elle posa ensuite devant elle, l'un à côté de l'autre, ses deux petits pieds qu'elle regarda avec complaisance, puis frappant dans ses mains à la manière des enfans, elle sauta debout et vint vers la fenêtre. Là elle leva les bras pour atteindre la cage en renversant sa tête en arrière, et alors seulement le jeune homme put voir son visage dont les détails lui avaient précédemment échappé.

Sa beauté n'avait rien de saisissant; mais c'était une de ces

figures sur lesquelles la jeunesse et la gaîté répandent un charme attirant. Ses yeux noirs étaient petits et caressans; sa bouche semblait agrandie par un sourire habituel, et sur son front rose tombait une de ces chevelures brunes dont le doux reflet s'harmonise avec toutes les expressions. L'élégance distinguée manquait peut-être à l'ensemble de ses traits, mais on ne s'en apercevait qu'à la réflexion. Il y avait dans leur animation vivante et chaude quelque chose d'aimable, de séducteur, de chatouilleux, dont on ressentait l'effet malgré soi. Peut-être le rayonnement de santé qui semblait s'exhaler de ce front couronné de jeunesse n'était-il point sans influence; peut-être les sens entraient ils de moitié avec l'âme dans l'impression produite par ce joli visage, mais son attrait, quelle qu'en fût la source, était irrésistible. Antoine l'éprouva vivement. Il resta appuyé à la fenêtre, le cœur palpitant et les yeux avidement attachés sur la jeune fille, sans oser faire un mouvement de peur de l'avertir de sa présence.

Cependant celle-ci avait tiré le bouvreuil de sa cage en lui débitant avec tendresse tous les riens d'usage. Elle approcha de ses lèvres le bec de l'oiseau et le baisa; puis le cachant à demi dans un pli de son fichu et le caressant d'une main, elle le berça ainsi quelques instans, comme elle eût fait d'un enfant. Mais le bouvreuil agile et mutin battait des ailes et faisait des efforts pour s'échapper. La jeune fille prit l'oiseau et le posa au milieu de la touffe de réséda de son jardin. Le bouvreuil perdu dans les fleurs s'y agita un instant; il becqueta quelques graines, se glissa, en jouant, à travers les branches, et au moment où sa maîtresse tendait la main pour le ressaisir, il prit sa volée tout d'un trait vers les étages supérieurs. L'enfant jeta un cri; ses bras et ses yeux s'élevèrent en même temps pour suivre le fugitif.

— Mon oiseau!... s'écria-t-elle.

Au même moment, elle aperçut Antoine qui, le corps penché en dehors de la fenêtre, avait saisi le bouvreuil voltigeant contre le mur.

Elle rougit et sourit à la fois.

— Je vais vous le rapporter, cria le jeune homme.

Et il sortit de chez monsieur Pillet, et descendit l'escalier en courant.

Au moment où il arrivait au rez-de-chaussée, la jeune fille parut sur le seuil, confuse, joyeuse, roulant entre ses doigts les bouts du mouchoir qui couvrait son cou.

— Voici, le déserteur, dit Antoine.

Elle avança la main pour prendre l'oiseau; dans ce moment la porte s'ouvrait tout-à-fait, et une vieille femme se montra.

— Eh bien! remercie donc monsieur, Louise! s'écria-t-elle. Monsieur, je suis bien votre servante. Monsieur est le clerc de monsieur Pillet? Un bien brave homme! Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur. Eh bien! Louise, tu laisses là monsieur dehors, comme une mal apprise! Excusez-la; c'est si jeune que ça ne pense qu'à son bouvreuil. Entrez donc, je vous en prie; donne une chaise à monsieur, petite!

Tout en parlant ainsi avec une volubilité prodigieuse, la vieille femme avait forcé Antoine à entrer, et lui avait avancé un vieux fauteuil dépaillé. Le jeune homme était fort troublé et ne savait trop comment lier conversation, mais son introductrice lui en évita la peine.

— Seigneur Dieu! reprit-elle, c'est un grand service que vous avez rendu là à Louise; l'enfant aurait pleuré pendant trois jours, si elle eût perdu son bouvreuil.

— Je suis trop heureux, madame, d'avoir pu éviter un chagrin à mademoiselle votre fille.

— Faites excuse, monsieur, Louise n'est pas ma fille; c'est une filleule que j'ai prise chez moi par charité. Pauvre petite! ce n'est pas pour me vanter, mais elle a été bien heureuse de me trouver. Sans reproche, elle me doit tout le pain qu'elle a mangé dans ce monde, et si je n'avais pas été sa marraine, la chère enfant serait maintenant à l'hôpital.

Antoine sentit sa gêne accrue par ces confidences grossières et blessantes. Malgré lui, ses regards allèrent chercher de côté la jeune fille; elle était debout contre une armoire, rouge, la tête penchée et égrénant une branche de réséda.

Il voulut se lever, la vieille femme le retint.

— Y a-t-il long-temps que monsieur travaille chez monsieur Pillet? demanda-t-elle.

— Un mois seulement.

— Ah! aussi je me disais; je n'ai pas encore eu l'honneur de voir monsieur. Au fait, je sors si peu; je passe la plus grande partie de mes journées au lit.

Larry leva les yeux et remarqua effectivement, pour la première fois, le teint jaune et l'air souffrant de celle qui lui parlait.

— Vous êtes malade, madame? demanda-t-il avec plus d'intérêt.

— Depuis un an, monsieur; un coup reçu dans la poitrine, et dont je ne puis guérir.

— Et vous n'avez consulté aucun médecin?

— Ah! Seigneur Dieu! pourquoi donc faire? les médecins c'est comme les chouettes, quand on en voit un proche une maison c'est signe de mort.

— Cependant, ma marraine, vous vous étiez bien trouvée d'en avoir appelé un au commencement de votre mal, observa Louise d'une voix timide et douce.

— Je ne suis pas superstitieuse, moi, je ne crois pas aux médecins.

Louise secoua légèrement la tête avec incrédulité.

— Puis, ça coûte si cher, ajouta la vieille.

Un nouveau mouvement de tête de la jeune fille sembla dire que c'était là le véritable motif.

Antoine avait tout remarqué avec cette perspicacité que donne le cœur; il reprit timidement la parole.

— Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, madame, je vous demanderais la permission de vous envoyer un médecin de mes amis, monsieur Georges Randel, qui se ferait un plaisir de vous donner quelques conseils; vous en seriez satisfaite à tous égards.

Les yeux de Louise rencontrèrent ceux d'Antoine et le remercièrent.

— Ah! monsieur! vous êtes bien bon, répondit la vieille malade; mais, comme je vous le disais, quand on n'est pas riche.. ..

— Randel ne viendrait point comme médecin, mais comme ami; pour causer avec vous de votre mal et vous donner des soins, dans le seul intérêt de la science et de l'humanité.

— Vous croyez que ce monsieur voudrait venir pour rien? demanda madame Poirson, qui n'avait pas bien compris les circonlocutions délicates d'Antoine.

— J'en suis sûr.

— Alors, monsieur, certainement, je serai bien reconnaissante... Ce sera un grand service que vous me rendrez; car je suis dans un bien triste état: pas une heure de sommeil, monsieur; cette petite le sait, elle qui me soigne nuit et jour.

— J'amènerai Randel.

— Si c'est un effet de votre bonté. Monsieur, je vous remercie de tout mon cœur; mille actions de grâces.

Puis s'apercevant qu'Antoine gagnait la porte:

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; que d'obligations!... Monsieur, prenez garde, il y a un trou dans le plancher. Je ne sais comment vous remercier... Levez le pied, s'il vous plaît, vous êtes à la marche.

Larry était effectivement arrivé à reculons au pas de la porte, étourdi par le débordement de reconnaissance de la vieille, et sans avoir pu saisir la chute d'une phrase pour placer son salut final. Cependant, parvenu au seuil, il s'inclina encore une fois, tourna le dos et s'enfuit, sans songer même à jeter un dernier regard sur Louise.

VII.

A peine fut-il sorti que la vieille femme s'écria:

— Dieu de Dieu! le brave jeune homme! est-ce que tu sais son nom, Louise?

— Je crois que c'est le fils de cette marchande de papier qui demeure vis-à-vis; madame Larry.

— Ah bien! elle peut dire qu'elle est heureuse d'avoir un garçon pareil. Comme il est complaisant! Et quel bon ton,

Louise! comme il salue poliment! Ce n'est pas comme le fils du charcutier d'à côté, qui entre presque toujours en sifflant et la casquette sur la tête. Dieu! le bon jeune homme! il est clerc chez monsieur Pillet, n'est-ce pas?

— Je crois que oui, ma marraine, répondit Louise, qui, depuis que la vieille lui parlait d'Antoine, n'y songeait plus.

— Et puis, comme on voit bien de suite qu'il a reçu de l'éducation! Il emploie des mots que les autres ne disent jamais; peut-être qu'il est avocat.

La bonne femme continua quelque temps sur le même ton, puis s'occupa d'autre chose, et Louise se mit à coudre.

La visite d'Antoine aurait sans doute laissé quelques traces dans sa mémoire, si le fatigant bavardage de sa marraine n'en avait détourné sa pensée. C'est dans le silence de la réflexion que les souvenirs germent et grandissent. En agitant dans nos rêveries une réminiscence souvent légère, nous en préoccupons notre pensée et nous en imprimons l'image dans notre esprit; mais le bruit extérieur que l'on fait autour de notre âme en arrête la songerie, et le meilleur moyen de nous rendre un fait indifférent est de nous en parler assez longuement pour que nous n'ayons plus le désir d'y penser dans la solitude.

Louise s'était d'abord habituée, à son insu, à écarter de son esprit tous les sujets dont sa marraine s'occupait. La parole de celle-ci était devenue pour la jeune fille comme ces vielles criardes et fausses qui enlaidissent tout, au point que l'air le plus doux, quand il est répété par elles, perd son charme, et que nous cessons de le chanter.

— Madame Poirson (c'était le nom de la vieille) était une femme sans physionomie propre, un de ces êtres à nature imitative dont toute la vie n'est qu'un calque perpétuel sur les vies les plus vulgaires. Elle était bonne comme l'opinion publique, méchante comme le préjugé, mais sans que son cœur entrât pour rien dans sa bonté ni dans sa méchanceté. Elle avait adopté Louise en bas âge, parce que c'était une action approuvée du monde, et non parce que sa sensibilité émue l'y avait portée. On conçoit qu'avec un pareil caractère madame Poirson dût avoir la réputation d'une excellente femme. Ayant accepté comme règle de conduite l'opinion, elle n'avait aucune occasion de choc ni de débat. Elle était douce par neutralité, patiente par défaut d'âme, bienveillante par absence de moralité. Elle obéissait en tout à l'habitude, c'est-à-dire à la religion de l'égoïsme plâtrée d'un peu d'hypocrisie. Du reste, aucune passion ne s'opposait, chez elle, à cette rigoureuse observance de l'*usage*. Son esprit était si plat, qu'il n'avait pas même ces aspérités vulgaires qui égratignent; son cœur était si vide, qu'il ne s'y trouvait pas un ferment de malice ou de haine. Aussi sa bienveillance louangeuse était-elle générale. C'était là seulement qu'il fallait chercher son individualité, si l'on voulait, à toute force, lui en trouver une. Le besoin de parler la rendait intarissable à cet égard. Elle était perpétuellement en extase devant le genre humain, non qu'elle eût aucune admiration réelle; mais elle débitait son chapelet d'éloges, comme d'autres doués d'un esprit moins négatif ou de passions plus vives eussent critiqué et calomnié, uniquement pour faire quelque chose.

Le résultat de cette monomanie de panégyriques fut de rendre Louise indifférente et presque hostile à tout ce que sa marraine louait. Les éloges que madame Poirson fit de Larry après son départ n'eurent par conséquent d'autre effet que de l'éloigner du souvenir de la jeune fille.

Il n'en fut point de même pour celui-ci: la gracieuse apparition de Louise l'avait trouvé dans des dispositions singulièrement favorables à de tendres rêveries. Tout lui souriait depuis quelque temps. Sa lutte contre la société avait cessé, et avec elle était tombée l'irritation d'une intelligence méconnue. Son âme, plus satisfaite, commençait à se détendre, et, en y entrant, l'espérance avait ouvert la porte à tous les sentimens doux et flatteurs. Cette charmante figure d'enfant pauvre et joyeuse, passant sa vie entre des fleurs, des oiseaux et une vieille marraine infirme, fut une vision qui remua tout ce qu'il y avait de tendre dans le cœur d'Antoine. Jusqu'alors les femmes qui auraient pu émouvoir son imagination ne s'étaient montrées à lui que de loin et jamais comme une espérance. Bien des fois, sur les promenades, il avait suivi des yeux les jeunes filles qui passaient, belles et parées, mais cette vue n'avait jamais excité chez lui qu'un frisson mêlé d'amertume; car, en les voyant, il s'était dit que toutes étaient trop haut placées pour lui, et il s'était éloigné avec un dédain douloureux. Aujourd'hui, au contraire, il rencontrait dans Louise une femme qui joignait aux grâces admirées chez les autres le charme de l'infériorité; il trouvait une jeune fille à laquelle son amour pouvait paraître une faveur et non une orgueilleuse audace: c'était là une séduction à laquelle un cœur noble pouvait difficilement résister.

Puis, je l'ai dit, depuis quelque temps Antoine était heureux; et, dans les âmes bien faites, le bonheur a besoin de s'entretenir par le partage et l'affection.

Peut-être enfin, à toutes ces causes si propres à préparer à l'amour fallait-il joindre une soif bizarre de romanesques souffrances, un besoin de larmes et de tristesse; peut-être, sans se l'avouer à lui-même, Larry était-il las du calme de sa vie et sentait-il ce désir d'orages qui nous tourmente aux premiers jours de notre jeunesse: car tel est l'homme alors, il aime les grandes douleurs pour essayer son âme, comme les occasions périlleuses pour éprouver son corps.

Le soir même, en sortant de chez madame Poirson, Antoine se rendit chez son ami Randel, pour remplir la promesse qu'il avait faite à la malade. Il exposa le motif de sa visite au jeune médecin.

— J'irai demain, dit Randel, ces affections au sein sont toujours curieuses à examiner.

— Tâche d'y trouver matière à études, reprit Larry en souriant, car je t'avertis que ce sera le seul profit à retirer de ces visites.

— Qu'importe! ne suis-je pas le médecin des greniers et des arrière-boutiques? Je passe les deux tiers de ma vie près de gens qui me paient avec un salut et un remercîment.

— C'est bien, dit Antoine en lui prenant la main, reste ainsi humain et dévoué.

— J'en ai encore pour deux ans environ; dans deux ans ma clientèle sera faite et je laisserai les pauvres aux commençans; mais, en attendant, cela vous fait connaître, et on se forme aux opérations.

Antoine laissa tomber la main de Georges et prit son chapeau.

— J'ai le tort de te dire ce que les autres se contentent de penser, reprit Randel en souriant avec un peu d'amertume. Autrement, ce serait plus beau, sans doute, mais j'ai renoncé à être un héros. Je veux vivre de mon vivant. Du reste, n'aie pas d'inquiétude; j'irai demain voir cette dame. Tu m'as dit rue d'Antrin? quel numéro?

— Numéro 50! cria Larry en gagnant la porte.

Le calcul intéressé de George l'avait froissé.

VIII.

Le lendemain, Randel fut fidèle à sa promesse. Il vint voir madame Poirson, l'examina longtemps et lui prescrivit quelques remèdes qui devaient calmer ses douleurs les plus vives.

Comme il sortait, il rencontra Antoine.

— Je viens de voir ta malade.

— Eh bien?

— Elle a un cancer qu'il aurait fallu traiter il y a six mois.

Larry laissa échapper une exclamation de douleur.

— Et c'est trop tard? demanda-t-il.

— Beaucoup trop tard. Elle pourra encore traîner quelque temps, mais sans espoir de guérison. Je reviendrai pourtant: adieu!

Antoine fut quelques instans avant de pouvoir se remettre de la sensation pénible que lui avait causée la déclaration de Randel. Il s'arrêta au bas de l'escalier, où il était arrivé, en se demandant s'il entrerait chez madame Poirson, comme il en avait l'intention. La voix de Louise, qu'il entendit chanter, le décida. Il frappa à la porte; ce fut la jeune fille qui lui ouvrit: elle le reçut avec un sourire amical et libre, comme une vieille connaissance.

— Le médecin sort d'ici, lui dit-elle.

Antoine fit signe qu'il le savait, et s'avança vers la malade, qui était assise près de la fenêtre, et qui l'avait salué de loin.

La vieille femme avait subi l'influence ordinaire de la visite du médecin ; elle était plus calme et plus gaie, comme quelqu'un qui a déposé sa santé en des mains sûres et qui n'a plus à s'en inquiéter. Larry s'assit près d'elle et se mit à causer. L'idée que madame Poirson portait en elle, sans le savoir, le germe certain d'une mort prochaine lui fit oublier son insipide trivialité et la lui rendit intéressante. La menace de la destruction a quelque chose de si terrible pour l'homme, que l'être le plus vulgaire nous devient précieux, quand nous savons qu'il va mourir. Antoine écouta donc le bavardage de la vieille avec une sorte d'attention religieuse et tendre, comme il eût fait du langage incohérent d'un malade à l'agonie. Cette condescendance charma madame Poirson, qui y était nécessairement peu habituée. Elle épuisa toutes les formes de la louange banale pour en témoigner sa reconnaissance. Quant à Louise, elle s'était remise à ranger le ménage, sans paraître s'apercevoir de la présence d'Antoine. Seulement, de temps en temps, elle lui adressait, en passant, un sourire d'enfant, ou bien se mêlait à la conversation par quelque exclamation rapide et familière.

Larry se retira après une visite assez longue, non sans avoir promis à madame Poirson de revenir. Louise appuya l'invitation de sa marraine par un signe de tête folâtre et amical.

Le jeune avocat profita de la permission qui lui avait été donnée et revint souvent. L'espèce de tendre préoccupation que lui avait causée Louise s'accrut insensiblement. La femme de ses songes avait été longtemps sans nom et sans traits bien distincts ; il commença à lui donner les traits et le nom de Louise. Il transporta peu à peu sur la jeune fille toutes les perfections de sa chimérique idole, sans trop s'inquiéter si cette transposition était possible ; et quand il l'eut ainsi enveloppée dans son rêve comme dans un nuage, il se mit à l'adorer à la place de sa chimère d'autrefois.

Ses fréquentes visites chez madame Poirson n'eurent donc pour résultat que d'augmenter son espèce d'hallucination volontaire, nullement de lui faire connaître celle qu'il commençait à aimer. Il continua à voir la Louise qu'il avait créée au lieu de la véritable, et profita de cette réserve mystérieuse qui entoure les commencemens de toute liaison avec une jeune fille, pour lui inventer une âme selon ses vœux. Il prit ses propres désirs pour des devinations, ses espérances pour des découvertes. Cette duperie de l'imagination, si commune chez les hommes de poésie, devait avoir nécessairement de fâcheux résultats pour son amour. Ainsi placé à un faux point de vue, par rapport à Louise, il ne pouvait plus la connaître ni s'en faire comprendre ; il s'était trompé de nation à l'égard de cette âme, et c'était une étrangère à qui il voulait parler une langue qu'elle n'entendait pas.

Et pourtant il y avait bien aussi dans cette enfant de douces et séduisantes grâces ! Descendue du piédestal et dépouillée de ses draperies de déesse, cette pauvre fille eût été charmante ; mais la poésie de son âme était, comme celle de son visage, plus aimable qu'élevée : il lui manquait ce quelque chose de grave et de saint qui marque les natures d'élite. C'était un de ces anges terrestres auxquels il n'était poussé que deux ailes, la tendresse et la bonté, ailes trop faibles pour l'emporter dans les sphères sublimes de l'amour. Un bonheur de la terre lui suffisait, et elle n'avait jamais désiré les sacrifices.

Cependant les fréquentes visites de Larry chez madame Poirson avaient été remarquées, et l'on commençait à en causer dans le faubourg d'Antrin. Le jeune avocat, pour éviter de dangereux commérages et ôter à sa liaison ce qu'elle pouvait avoir de singulier, proposa à sa mère de la conduire chez la marraine de Louise. La veuve Larry eût fait des objections quelques mois auparavant, et se fût même peut-être refusée à cette démarche ; mais les succès qu'Antoine obtenait depuis quelque temps lui avaient donné un grand empire sur sa mère. Elle avait commencé à respecter son fils depuis qu'il réussissait : tous les êtres vulgaires sont ainsi, ils ne s'aperçoivent de la supériorité de ceux avec lesquels ils vivent que lorsque l'approbation publique les en a avertis.

Madame Poirson et la veuve Larry se convinrent parfaitement. Il n'est rien de tel pour s'entendre que les médiocrités, lorsqu'elles ont des préjugés pour point de contact ; aussi leur liaison devint-elle bientôt intime.

Sans chercher à analyser la cause de ce rapprochement, Antoine en éprouva du plaisir. Il était dans un de ces instans de la vie où la source des illusions est si féconde, qu'elle communique à tout sa délicieuse fraîcheur. Dans ces deux vieilles femmes tricotant près de l'âtre, et causant de choses indifférentes, il trouvait les élémens d'un tranquille tableau d'intérieur, que colorait son imagination. Il s'asseyait, par la pensée, loin du foyer, dans l'ombre, avec Louise sur ses genoux, tandis qu'au coin le plus obscur de la chambre, il apercevait vaguement un berceau dont une petite main agitait les rideaux blancs. Son cœur se gonflait d'amour à ces images, et alors les deux vieilles qui avaient servi d'occasion à son rêve lui devenaient saintes. Il n'entendait plus leur entretien monotone, mais il écoutait la propre causerie de son âme. Tant il est vrai que toute poésie vient de nous-mêmes, et que nous la retrouvons dans les objets, plus rare ou plus opulente, selon que ses flots s'épanchent de notre propre cœur.

Plusieurs mois s'écoulèrent, et, malgré son assiduité chez madame Poirson, Antoine n'avait point encore déclaré son amour à Louise. Celle-ci, de son côté, ne paraissait pas le soupçonner ; on devine tard l'attachement que l'on ne partage pas, et Louise n'aimait point Larry. La fausse position qu'il avait prise vis-à-vis d'elle lui avait été fatale. Il avait placé son amour dans une région trop élevée, pour qu'il fût accessible à la simple Louise. Sa grave rêverie et son culte muet ne parurent à la jeune fille que de la taciturnité ou de la préoccupation. Elle se connaissait trop bien elle-même, pour croire que cet hommage du jeune homme lui fût destiné. Ni sa nature ni son éducation ne l'avaient préparée à ces délicatesses mystiques de l'amour. Quelquefois aussi, sans doute, dans ses insomnies de jeune fille, elle avait fait le roman de son avenir ; mais ses désirs mêmes s'étaient ressentis d'une pauvreté d'imagination qui ne devine pas plus loin que les joies possibles. Elle avait cherché l'amour dans le monde et non au-delà ; l'amour avec la beauté, le plaisir, la richesse. Aux heures de ses espérances les plus exaltées, elle avait peut-être rêvé pour amant quelque jeune prince qui posait sur son front une couronne de pierreries, mais jamais un ange qui lui offrait la moitié de son étoile ; ses songes pouvaient s'élever jusqu'au conte de fée, non jusqu'au poëme. Elle eût aimé le jeune homme brillant et joyeux qui lui eût parlé tout bas de fêtes, de parure, de caresses, et qui lui eût montré l'amour comme un bonheur de plus dans la vie, non pas comme toute la vie ; mais l'austérité d'Antoine l'embarrassait. Elle s'habitua à voir en lui un être supérieur et bon, mais trop sérieux, trop savant, trop sage pour elle. Ces dispositions s'accrurent encore par suite d'un essai maladroit que fit le jeune avocat pour les combattre.

Malgré les préventions de son amour, il avait remarqué depuis quelque temps que les pensées de Louise se concentraient le plus ordinairement dans une sphère peu élevée. Il attribua son étroitesse d'esprit à son prosaïque entourage, et surtout à l'ignorance dans laquelle on l'avait laissée. Il savait que les intelligences les plus belles perdent leur élasticité native dans l'inaction, et que l'étude, semblable à la baguette de Moïse, pouvait faire sourdre du rocher stérile les eaux vives de la poésie. Il voulut donc essayer l'émancipation intellectuelle de la jeune fille. Outre le résultat qu'il espérait de cette initiation, il se laissa prendre, comme tant d'autres, à l'espoir de guider les premiers pas de celle qu'il aimait dans le monde de la pensée, d'épier ses premières connaissances, de la modeler à son image, et de préparer ainsi entre elle et lui une durable sympathie. Cette tâche, il la voyait facile et charmante. Quelle résistance pouvait lui opposer l'esprit de cette faible enfant qui n'avait encore rien appris ? Malheureusement il ne savait pas que ces natures molles et flexibles sont précisement les plus difficiles à soumettre au joug d'une éducation nouvelle, parce qu'elles plient au lieu de résister, et revien-

nent sans cesse à leur première attitude. On peut briser l'erreur, confondre la science, persuader la passion ; mais il est une certaine médiocrité qui échappe à toutes les influences, c'est la médiocrité douce, la médiocrité qui s'aime, qui se convient à elle-même et qui se trouve heureuse.

D'un autre côté, le rôle de précepteur qu'il prenait vis-à-vis de Louise était le plus mauvais qu'il pût adopter pour s'en faire aimer : c'était se vieillir à ses yeux ; c'était accepter pour élève, ou tout au plus pour sœur, celle qu'il n'aurait jamais dû traiter qu'en amante; c'était donner à ses soins les plus caressans un motif naturel qui empêchait même la jeune fille d'en supposer un plus tendre, et compromettre dans les ennuis de la démonstration une parole qui n'eût jamais dû réveiller chez elle que de gais élans ou d'enivrantes rêveries.

Les leçons d'Antoine furent donc loin de produire l'effet qu'il en espérait. Son écolière entra dans l'univers nouveau qu'il lui ouvrait, comme dans un salon, avec esprit et convenance, mais sans spontanéité, sans extase. Son intelligence s'orna sans s'agrandir, et ce qu'elle retira de l'enseignement de Larry se borna à l'instruction vulgaire qu'elle eût puisé dans un pensionnat.

Cependant, quelque faible que fût ce résultat, le jeune avocat en éprouva de la joie. Il lui était pénible de trouver chez la femme qu'il aimait le langage incorrect du peuple, et, quand ce langage eut acquis l'élégante pureté des classes cultivées, il lui sembla que Louise s'était rapprochée de lui. Tel est même sur nous le pouvoir de la forme, qu'en l'entendant parler une langue plus noble et plus choisie, il se figura que ses pensées s'étaient élevées, et, dupe de l'expression, il crut qu'un changement immense s'était opéré en elle.

Cette erreur se fût bientôt dissipée, s'il eût voulu sonder, au moyen de l'amour, cette âme peu profonde ; mais il ne hâtait point ce moment. Heureux de ses espérances, il ne voulait point précipiter un dénoûment dont l'heure n'était pas venue. Sa réputation commençait à peine ; il avait encore à se faire une place dans le monde. A quoi bon mettre Louise dans la confidence de projets qui ne pouvaient s'accomplir de longtemps? N'était-ce pas s'exposer à voir ses impatiences aiguillonnées par celles de la jeune fille? On attend avec moins de peine ce qu'on n'a point espéré à deux. Que pouvait-il craindre d'ailleurs ? elle ne voyait que lui, elle ne témoignait d'affection qu'à lui. Tacitement, et par habitude, il avait déjà pris la place d'un fils dans la maison de madame Poirson. Et puis, n'était-ce donc rien que ces émotions retenues, ces préliminaires de bonheur, toutes phases progressives d'une affection qui grandissait au fond de l'âme? Qui n'a connu ces voluptés mystérieuses? qui n'a éprouvé à l'aurore d'un premier attachement, cette sorte de paresse à sortir l'amour du délicieux silence du cœur? qui n'a ressenti cette crainte instinctive au moment de faire passer son plus beau rêve dans le froid domaine de la réalité!

IX.

Antoine était plus heureux au barreau que dans ses amours. Maître Pillet avait continué à lui fournir quelques affaires, et sa réputation, comme avocat, commençait à s'établir. Plusieurs fois, déjà, il avait été choisi par des prévenus, et avait plaidé en cour d'assises de manière à se faire remarquer.

En toute carrière, il est une certaine montée à gravir, passé laquelle la route s'ouvre facile, et Antoine sentait qu'il touchait au beau chemin. Cette persuasion lui donnait du courage et en même temps plus d'audace, car rien n'enhardit comme la prospérité. Il semble alors que vous vous sentiez le protégé de Dieu, et que votre bonheur vous honore. Larry, naguère si farouche, cessa donc de fuir ses anciens compagnons d'étude, et ceux-ci, qui s'aperçurent de ce changement au moment même où sa réputation naissante réveillait, par orgueil, leur amitié, s'empressèrent de renouer avec lui.

Rien ne facilite les relations comme une première réussite. L'homme qui s'élève, de quelque manière que ce soit, voit aussitôt accourir une foule d'amis oubliés ; espèce de valets de la gloire, qui semblent avoir pour unique emploi de déployer le marche-pied à ceux qui montent dans le char de la fortune.

Arthur fut un des premiers à profiter du changement d'humeur de Larry pour reprendre avec lui ses relations interrompues. Celui-ci se prêta d'autant plus volontiers à ce rapprochement, qu'il sentait alors qu'il avait eu des torts envers la famille Boissard. Il recommença donc à la fréquenter, et apprivoisa son humeur jusqu'à se présenter à quelques-unes des fêtes qui furent données par la mère d'Arthur.

Depuis qu'il aimait, Larry n'éprouvait plus près des femmes le même embarras ni les mêmes frissons qu'autrefois; il n'était plus blessé de ne point attirer leurs regards, et, confondu dans la foule en observateur indifférent, il n'y cherchait qu'une distraction pour son esprit, et non une occupation pour son cœur. Ainsi désintéressé du monde, il s'y montra heureux, c'est-à-dire aimable, et y obtint des succès, précisément parce qu'il ne les cherchait plus. Sa position au barreau s'en ressentit. Les magistrats qui l'avaient rencontré dans les fêtes, ou qui avaient entendu parler de son caractère avec avantage, lui témoignèrent plus de considération. On ne parla plus de lui que pour faire son éloge, et quelques causes lui vinrent même sans l'intermédiaire de monsieur Pillet.

Celui-ci avait suivi avec une attention inquiète les progrès de son jeune protégé. Le changement qui s'était opéré en lui l'avait d'abord étonné; mais il en avait bien vite deviné la cause, et cette découverte l'avait jeté dans une grande perplexité. Il comprenait que, dans une âme comme celle d'Antoine, l'amour devait devenir la plus puissante excitation, et que, si le jeune avocat avait manqué de patience et de courage lorsqu'il avait cherché le succès pour le succès même, il n'en serait plus ainsi, maintenant qu'il voyait un but prochain, désiré, et qu'il ne marchait plus seul dans la vie. Or, ceci dérangeait tous ses projets, car le lecteur a déjà compris, sans doute, que les avances faites par maître Pillet à son jeune confrère, n'étaient pas désintéressées, et qu'il avait son plan, en protégeant ainsi un jeune homme habile, mais inconnu.

Né, comme Antoine, de parens pauvres, monsieur Pillet avait passé ses premières années dans l'étude d'un avoué de Toulouse, où il avait été employé d'abord comme courantin, puis comme copiste, puis comme clerc; doué d'un esprit subtil, et placé dans le sanctuaire de la chicane, il n'avait point tardé à se mettre au fait de tous les mystères de la redoutable divinité et à connaître toutes ces impasses, tous ces couloirs obscurs et infréquentés de la loi, à travers lesquels on peut égarer à la fois juges et cliens.

L'idée lui vint de mettre à profit ses connaissances acquises, et de s'établir aussi grugeur d'huîtres et distributeur d'écailles. En conséquence, il se fit recevoir avocat, et commença à exercer pour son propre compte; mais malgré son activité et son incontestable habileté, il obtint peu de succès. Privé du talent de la parole qui peut seul, quelquefois, grâce à son éclat, improviser une réputation, maître Pillet demeura sans cliens. Cet échec déconcerta d'autant plus le jeune praticien, qu'il ne pouvait attendre longuement une réussite qu'il avait espérée prompte et certaine. La nécessité le pressait : il avisa donc aux moyens de se tirer d'embarras à quelque prix que ce fût. Il chercha autour de lui, frappa à toutes les portes, et enfin, ne trouvant pas mieux, se mit aux gages d'un juif décrié, acheteur de procès, vendeur d'hommes, et déjà condamné pour plusieurs friponneries.

Cette détermination lui fut fatale. On pardonne difficilement une action équivoque à celui qui n'a, pour la défendre, ni une réputation faite, ni une fortune acquise. Le résultat de ce pacte fut de perdre maître Pillet dans l'opinion publique. Ses confrères cessèrent de le voir, comme un homme qui déconsidérait le barreau; et, pour comble de malheur, ses relations avec l'usurier le mêlèrent peu après à une honteuse affaire de rachat de créances, par suite de laquelle sa radiation du tableau des avocats fut demandée.

L'exercice de sa profession lui étant ainsi interdit, il dut

forcément se livrer à cette chicane occulte et méprisée, dont l'unique emploi est de montrer aux fripons les fentes de la loi. Ce métier périlleux lui procura quelques profits, mais le plaça dans une situation de plus en plus pénible, et qui devint telle, au bout de quelque temps, qu'il crut sage de quitter Toulouse.

Ce fut alors qu'il vint s'établir à Rennes, où il avait été attiré par quelques relations de famille. Quoiqu'on n'eût point dans cette ville de notions bien claires sur son passé, il se répandit des bruits peu favorables, qui prirent de la consistance, lorsque l'on vit maître Pillet accepter la clientèle des plaideurs les plus décriés, et faire de son cabinet une sorte d'antre ténébreux où se préparaient les piéges les plus captieux de la chicane; cependant l'espèce de réserve méfiante de l'opinion, à l'égard de l'avocat étranger, n'alla point jusqu'au mépris positif et avoué. Il vieillit dans cette position douteuse, acquérant la réputation du plus habile, mais du plus dangereux praticien de tout le ressort de la cour. On disait sa fortune considérable, quoique personne ne pût dire au juste en quoi elle consistait, ni d'où elle lui était venue. Une sorte de mystère régnait sur toutes ses actions; car, instruit par l'expérience, il avait toujours eu soin d'agir par intermédiaire, et sans se compromettre.

Craignant un éclat qui eût pu mener à la connaissance de sa vie antérieure, il avait déclaré, dès son arrivée à Rennes, que sa santé ne lui permettait pas de plaider, et s'était tenu à l'écart de tout mouvement ostensible, prenant autant de peine pour vivre sans faire de bruit que d'autres pour obtenir un résultat contraire. Cependant cette réserve prudente le gênait souvent, et l'empêchait de tirer de sa science tous les avantages qu'il avait droit d'en attendre. Il essaya donc de s'attacher un jeune avocat dont il pût faire un gladiateur chargé de combattre pour lui devant la foule.

Par malheur, le débutant auquel il s'adressa était lui-même plutôt né pour le rôle de Bertrand que pour celui de Raton. Il surprit bien vite les secrets de l'étude Pillet, et mettant en pratique les doctrines commodes que lui avait développées son patron, il se lança pour son propre compte dans des affaires telles, que le vieil avocat crut prudent de se séparer d'un élève aussi hasardeux.

Cette épreuve le rendit plus circonspect. Il ne fallut pas moins que la position désespérée d'Antoine et l'étude qu'il fit de son caractère, pour le ramener à son ancien projet. Pillet comprit tout le parti qu'il pourrait tirer du fils de l'armurier, s'il profitait de son découragement pour le gagner; et, sachant que certaines âmes ne se prennent jamais plus sûrement que par le bienfait, il résolut de lui tendre la main.

Sa première expérience lui avait appris le danger d'initier à notre propre science ceux dont nous voulons faire des instrumens dociles. Il résolut donc de respecter la probité d'Antoine, afin de s'en faire une garantie pour lui-même. Il pensa d'ailleurs que la vertu du jeune homme, emmanchée de sa propre astuce, serait une arme plus sûre, et qu'il pourrait, en se cachant ainsi derrière une probité reconnue, donner à ses opérations équivoques une extension qu'elles n'avaient jamais pu prendre tandis qu'il était seul.

D'après ce plan, on conçoit quel dut être son désappointement, lorsqu'il s'aperçut que Larry était sur le point de sortir de sa dépendance. Il sentit que s'il ne réussissait pas à le compromettre vis-à-vis du monde, qui s'était pris subitement pour lui d'un caprice bienveillant, et à le replacer de nouveau dans la situation où il se trouvait lorsqu'il l'avait secouru, c'en était fait de toutes ses espérances. Il se mit donc à chercher un moyen d'entraver la réussite du jeune homme, et de lui retirer les protections qu'il commençait à se faire. Malheureusement pour Larry, les événemens ne se prêtèrent que trop bien aux dangereuses intentions de maître Pillet.

V.

Le mari de madame Poirson était mort à Buenos-Ayres, sur un navire de Saint-Malo qu'il commandait, laissant à sa veuve des affaires fort embrouillées, auxquelles il ne l'avait jamais initiée. Après une liquidation longue et difficile, madame Poirson s'était donc trouvée trop heureuse de conserver une somme de vingt mille francs, prix d'une propriété que son mari avait fait vendre, par l'entremise du notaire Clément. Ces vingt mille francs furent confiés par la veuve à monsieur Desormeaux, armateur du navire sur lequel son mari était mort, et l'intérêt de cette somme, qui lui était régulièrement payé, composait toute sa fortune. C'était à peine assez pour la défendre du besoin, et bien souvent Antoine, en voyant la gêne mal déguisée de la vieille malade, avait regretté que sa propre indigence ne lui permît pas de venir à son aide.

Un matin que le jeune avocat montait chez monsieur Pillet et passait devant la chambre occupée par madame Poirson, il lui sembla y entendre un bruit inaccoutumé. Il se pencha sur la rampe et distingua des sanglots. Inquiet, il redescendit rapidement, frappa, et ne recevant point de réponse, poussa la porte; mais à peine eut-il fait un pas, qu'il s'arrêta stupéfait.

Madame Poirson, presque nue, était debout au milieu de sa chambre, froissant une lettre dans une de ses mains, tandis que de l'autre elle s'arrachait les cheveux: devant elle était Louise, le visage couvert de larmes.

— Au nom du ciel, qu'y a-t-il? demanda Larry épouvanté.

— Ah! venez, monsieur Antoine, venez, lui cria la jeune fille éplorée, ma marraine en deviendra folle; mon Dieu! aidez-moi à la retenir.

Antoine s'approcha et prit les mains de la vieille femme.

— Madame Poirson, madame Poirson, revenez à vous. Mais qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que cette lettre?

— Laissez-moi, répétait la malade avec un hoquet convulsif; je suis ruinée, je ne veux pas aller à l'hôpital; je veux mourir avant.

Larry regarda Louise avec stupeur.

— Mon Dieu! dit l'enfant en pleurant, on vient d'écrire à ma marraine qu'elle avait tout perdu; monsieur Desormeaux a fait banqueroute.

— Oui, banqueroute! cria madame Poirson en se dégageant des mains de Larry, et frappant sur la lettre, il a fait banqueroute! lui à qui Poirson a gagné plus d'or qu'il n'est gros! il m'a volé mes vingt mille francs! ce qui m'empêchait de mourir de faim!... et on n'arrêtera pas le voleur!... et on ne le verra pas à la guillotine!

Louise voulut l'interrompre, mais elle reprit avec plus de force:

— Il m'a volé mes vingt mille francs! que vais-je devenir, moi, maintenant! il faudra donc que je vole aussi?

— Ma marraine, oh! ne suis-je pas avec vous? je travaillerai, je gagnerai de quoi vous faire vivre.

— Non, non, je veux mon argent, mon argent!

Voyons, vous êtes avocat, vous, ajouta-t-elle, en se tournant brusquement vers Antoine: est-ce qu'on peut dépouiller de même une veuve? Il y a des lois, n'est-ce pas? les lois doivent parler de cela, je dois avoir les lois pour moi.

— Sans aucun doute, mais il faudrait connaître l'affaire, laissez-moi lire cette lettre.

Elle la lui donna.

— C'est une faillite complète, dit Larry, après avoir lu, et votre titre ne vous donne aucun privilége.

La malheureuse femme reprit la lettre.

— Ainsi mon argent est perdu?

Larry baissa la tête.

— Et ils appellent cela de la justice! ah! si Poirson vivait!... on ne l'aurait point volé lui; il aurait tué le voleur comme un chien. Mais une pauvre vieille femme, on ne la craint pas; on lui prend son bien et on lui dit d'aller mendier aux portes; car il faudra que je mendie, moi!

Et toute son exaltation paraissant tomber à ce mot, elle se laissa aller sur un fauteuil en sanglotant.

Antoine ne savait que lui dire, et, pendant quelques instans, le silence de la chambre ne fut troublé que par les gémissemens des deux femmes.

Cependant, comme la vieillesse ne peut recouvrer pour longtemps le don des larmes, madame Poirson s'apaisa peu

à peu ; elle écarta ses cheveux épars et s'essuya machinalement les yeux avec ce qu'elle tenait à la main ; mais, s'apercevant que c'était la lettre fatale, elle la jeta brusquement à terre.

— Va, dit-elle, tu n'es pas bonne pour essuyer des pleurs.

Ce dernier mouvement toucha profondément Antoine. Il comprit que la souffrance avait donné un sens poétique à cette vieille femme, et les larmes lui vinrent aux yeux en pensant à ce qu'il avait fallu de douleur pour faire sortir une étincelle de cette âme éteinte.

Attendri, il s'approcha de madame Poirson, lui prit les mains et lui donna quelques-unes de ces consolations que le cœur trouve dans les instans d'émotion.

Comme il arrive toujours dans les âmes qui ne sont point accoutumées à de tels élans, l'exaltation de la malade avait été courte, et un abattement profond y succéda. Elle se laissa donc persuader de se mettre au lit, et, une heure après, elle était plongée dans un sommeil accablé.

Louise avait retrouvé son calme aussitôt que sa marraine était redevenue tranquille. Après lui avoir adressé quelques paroles d'encouragement et lui avoir serré la main avec tendresse, Antoine sortit, sentant le besoin de se calmer lui-même, afin d'aviser à ce que l'on pourrait faire pour madame Poirson.

Malheureusement les difficultés de sa position paraissaient inextricables. Il n'existait aucun moyen de recouvrer la somme compromise dans la faillite Desormeaux, et il était même douteux, d'après les termes de la lettre, que la liquidation donnât un dividende aux créanciers. En tout cas, cette éventualité était incertaine, éloignée, et que deviendraient madame Poirson et Louise, en attendant ?

Nous l'avons dit précédemment, les gains de Larry étaient trop faibles pour qu'il vînt à leur secours, et sa mère, elle-même pauvre et vieille, avait besoin du peu qu'il gagnait. Antoine sentait sa tête s'égarer à mesure qu'il regardait dans cet abîme et qu'il comprenait mieux son impuissance pour le combler. Les idées les plus folles s'emparaient de lui par instans. Tantôt il voulait partir pour Saint-Malo et exiger du failli, le pistolet sur la gorge, les vingt mille francs de madame Poirson ; tantôt il songeait à réunir tous les créanciers, à leur peindre l'affreuse situation de la marraine de Louise, et à obtenir d'eux le prélèvement de son capital sur l'actif de la faillite ; mais le cri de la raison l'obligeait bientôt à renoncer à ces expédiens romanesques, pour en chercher de plus praticables.

Par bonheur, des affaires vinrent l'arracher à ces préoccupations qui l'exaltaient, et le forcèrent à porter ailleurs son attention. Ce fut seulement vers le soir qu'il lui fut possible de penser de nouveau à madame Poirson et de l'aller voir. Il la trouva dans le même état que lorsqu'il l'avait quittée le matin, ne pleurant plus, ne parlant plus, et comme hébétée par la douleur.

Après une courte visite, il monta chez monsieur Pillet qu'il n'avait point encore consulté, et auquel il voulait parler de cette affaire.

XI.

Antoine trouva le vieil avocat devant la cheminée de son cabinet et ayant un air plus gai que de coutume. Depuis le matin, il connaissait le malheur qui avait frappé madame Poirson, et ses dispositions étaient prises en conséquence. Il laissa donc Larry tout lui raconter, comme s'il n'eût été instruit de rien, et quand le jeune homme eut fini :

— Diable, diable, dit-il, et la bonne femme n'a point d'autres ressources ?

— Aucune ; cette faillite est pour elle une condamnation à mort.

— Et malheureusement l'affaire est trop claire pour qu'on en tire parti. Le titre de créance est, je crois, une obligation ordinaire ?

Du reste, ajouta-t-il, en allant vers son casier, je dois l'avoir là ; madame Poirson m'a remis dans le temps son dossier.

Il parut chercher pendant quelque temps et tira enfin de ses cartons une énorme liasse. Antoine l'ouvrit ; le premier papier qui tomba sous ses yeux fut le billet de vingt mille francs.

— C'est un simple reçu, dit-il, après l'avoir parcouru.

Monsieur Pillet mit ses lunettes, prit le billet et l'examina quelque temps.

— Un simple reçu effectivement ; il n'y a pas un mot à dire à cela.

Et il prit gravement une prise de tabac. Larry croisa les mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mais que va devenir cette malheureuse ?

— Cela est fort triste, observa l'imperturbable avocat en secouant les grains de tabac arrêtés sur son gilet ; mais voilà l'inconvénient des placemens dans le commerce.

— Tout perdre, tout perdre ainsi !

— On aura bien, je suppose, dix ou douze pour cent ; les plus mauvaises faillites ne donnent pas moins.

— Et qu'est-ce que cela ? et quand l'obtiendra-t-elle encore ?

— Dans six mois, un an peut être, dit monsieur Pillet en se mouchant.

— Avant ce temps elle sera morte, s'écria Larry, qui se leva et se mit à parcourir la chambre avec agitation. Ah ! cela est horrible !

Monsieur Pillet le suivit un instant du coin de l'œil avec un regard ricaneur et rusé. Puis, reprenant sur la table le billet :

— Madame Poirson a toujours été malheureuse, observa-t-il. Je vois là que les vingt mille francs qu'elle perd proviennent de la vente du bien patrimonial des Rosiers ; or, c'est une vente où on lui a déjà volé quinze mille francs au moins.

— Comment cela ? demanda Antoine en s'arrêtant court.

— Oh ! c'est toute une histoire dont le hasard m'a donné connaissance. Si la bonne femme avait un peu d'argent devant elle et quelqu'un pour la soutenir, il y aurait bon parti à tirer de cette affaire, mais entre ses mains c'est un procès qui mourra dans l'œuf : aussi ne lui en ai-je point parlé.

— Racontez-moi tout, monsieur ; s'il y a quelques moyens de retirer madame Poirson de la position où elle se trouve, rien ne m'arrêtera...

— Y pensez-vous ? ce serait un débat difficile et épineux, dont vous ne retireriez que des ennuis.

— Qu'importe, si j'obtiens justice !

— Il faudrait vous mettre en opposition avec des gens riches et bien placés ; vous nuiriez à votre avenir sans compensation.

— Si ce n'est celle d'avoir accompli un devoir.

— Ah ! vous n'avez pas encore mis au rebut ces lieux communs de stagiaire ? dit monsieur Pillet en riant.

Du reste, ajouta-t-il, en voyant le mouvement d'impatience d'Antoine, vous allez vous-même juger l'affaire. Voici ce dont il s'agit :

Le sieur Poirson hérita d'un de ses cousins, en 1815, de la propriété des Rosiers, sise à deux lieues de Rennes ; il était sur le point de partir pour l'Amérique du sud, et donna procuration à maître Clément, notaire, pour vendre ce bien qu'il ne connaissait pas. Vous savez que le voyage de Poirson lui fut fatal, et qu'il mourut à Buenos-Ayres. Il y avait un mois que sa mort était connue en France, lorsque madame veuve Poirson, qui habitait Saint-Malo, reçut de maître Clément la nouvelle qu'il avait vendu les Rosiers pour une somme de vingt mille francs. Le notaire, profitant de la procuration qu'il avait entre les mains, ne craignant plus le sieur Poirson qui venait de mourir et sachant bien que la veuve n'entendait rien aux affaires, s'était laissé gagner, et avait donné le bien qu'on l'avait chargé de vendre, pour le tiers environ de sa valeur.

— Comment avez-vous eu connaissance de ces faits ?

— Comme toujours, grâce au hasard et à un peu d'expérience.

Quand madame Poirson vint ici, elle me confia ses papiers ; j'ai l'habitude de visiter toujours les dossiers qui me sont remis ; cela distrait et instruit. Ce contrat de vente des Rosiers me tomba sous les yeux. En le parcourant, je remarquai

que l'on n'y faisait mention de taillis ni de futaies. Or, je me trouvais précisément avoir, entre les mains, le dossier d'un sieur Arvon, qui avait acheté, de l'acquéreur des Rosiers, juste quinze jours après la vente, une partie des bois de cette terre pour une somme de treize mille francs ! A moins donc que lesdits bois n'eussent poussé en quinze jours, il était évident qu'une fraude avait été commise dans l'acte de vente, et que, pour justifier l'abaissement du prix, on y avait désigné comme terres incultes des bois d'une valeur considérable.

— Et pourquoi n'avez-vous point averti madame Poirson ? demanda vivement Antoine ; s'il y avait lésion de plus des sept huitièmes au détriment du vendeur, on pouvait exiger la rescision de la vente.

Maître Pillet sourit :

— Je connais l'article 1674, mon jeune ami, mais je sais aussi qu'il y a un autre article 1676, qui dit que l'action en rescision de vente pour cause de lésion est prescrite au bout de deux ans ; or, l'acte avait sept ans de date.

— Mais les désignations erronées de cet acte étaient des faux matériels que l'on pouvait attaquer au moins.

— Peut-être ; mais l'affaire eût été difficile en la prenant de ce côté. Il me vint une autre idée : on savait en France, depuis un mois, que monsieur Poirson était mort lorsque la vente fut accomplie ; la procuration en vertu de laquelle maître Clément faisait cette vente était donc périmée ; il n'avait plus droit de la faire.

— Le mandataire ne peut il pas alléguer sa bonne foi et soutenir qu'il a vendu dans l'ignorance de la mort du propriétaire ?

— Sans doute, et voilà le nœud gordien, s'écria le vieux Pillet, la face rayonnante ; il s'agissait de fournir la preuve que maître Clément avait vendu, quoiqu'il connût la mort de monsieur Poirson.

Eh bien ! cette preuve, je l'ai, je l'ai depuis un mois seulement, je l'ai écrite de la main même de maître Clément.

Il se leva, ouvrit son bureau et en retira un papier.

— La voilà, ma preuve, dit-il, en l'élevant en l'air avec un geste de triomphe, c'est une lettre adressée par le notaire à un de ses cliens et que j'ai trouvée dans le dossier de celui-ci. Ecoutez :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous faire savoir que monsieur Poir-
» son, capitaine au long-cours de Saint-Malo, auquel vous
» payiez une rente viagère de trois cents francs, est mort à
» Buenos-Ayres ainsi que je viens de l'apprendre, et que, par
» conséquent, votre obligation se trouve éteinte.

» Je suis heureux de vous annoncer cette bonne nouvelle.

» J'ai l'honneur, etc.

» Clément. »

— Et la date, la date, remarquez bien ! 15 décembre 1814 ! c'est-à-dire dix jours avant l'acte de vente ! Cela est-il clair ?

Antoine avait suivi la longue explication de monsieur Pillet avec une attention palpitante ; mais, quand le vieil avocat lui eut montré la lettre du notaire, il se leva vivement et s'écria :

— Ainsi on peut prouver la fraude, l'acte de vente peut être annulé, et madame Poirson peut recouvrer l'aisance qu'elle a perdue ? Je vous remercie, monsieur, j'entreprends la cause et je me charge de tout.

L'avocat jeta, sur son jeune confrère, un regard de côté qui flamboyait de malice.

— C'est une folie, répondit-il ; vous y réfléchirez plus mûrement.

— Les réflexions sont fatales lorsqu'il y a danger à faire le bien ; notre esprit trouve presque toujours moyen de duper notre cœur. J'entreprendrai la cause, vous dis-je, et j'espère que vous voudrez bien me guider.

— Je ne puis, en vérité, vous le promettre. Vous allez vous mettre sur les bras, au début de votre carrière, une foule d'ennemis en crédit. Songez bien, mon jeune ami, qu'on ne peut arracher le masque d'un fripon considéré, sans qu'une foule d'autres portent la main au leur avec inquiétude, en criant que c'est affreux. Vous aurez même contre vous les honnêtes gens qui ne séparent jamais la probité de la considération ; car, réfléchissez-y, ce n'est pas seulement le notaire Clément que vous allez mettre en cause, mais l'acquéreur des Rosiers, qui a évidemment provoqué sa friponnerie, comme on pourrait le prouver au besoin.

— Eh bien ! nous le prouverons ! s'écria Antoine que l'opposition de monsieur Pillet irritait, et qui, emporté par l'espèce d'orgueil que nous inspire la vue d'un caractère moins noble ou d'une probité moins pure que la nôtre, s'affermissait de plus en plus dans sa résolution généreuse. Quel est le nom de l'acquéreur ?

— Ah ! je l'avais oublié ; encore une difficulté, une difficulté invincible ! Lors même que vous vous feriez une obligation de conscience d'être utile à madame Poirson, vous ne le pourriez dans l'espèce ; il y a des cas où les devoirs coûtent trop : l'acquéreur était monsieur Boissard.

— Le père d'Arthur ?

— Précisément.

Larry poussa une exclamation de douleur et baissa la tête.

— Vous voyez bien, reprit monsieur Pillet, que vous ne pouvez vous charger de cette affaire. La position de madame Poirson est déplorable ; mais, après tout, vous n'êtes point obligé de vous attirer des désagrémens pour elle.

Antoine cacha son visage dans ses deux mains.

— Je suis désolé maintenant de vous avoir parlé de cela, continua le vieil avocat ; c'est un chagrin de plus, quand on connaît le moyen de sauver quelqu'un, de ne pouvoir l'employer ; cependant on n'est point obligé de se jeter à l'eau parce qu'un homme se noie et qu'on sait nager.

— Ah ! on y est obligé, on le doit, dit Larry, en pressant ses poings fermés contre son front ; mais cela coûte tant quelquefois !

— Allons, calmez-vous ; que diable ! ces choses-là se voient tous les jours. La vieille n'a pas longtemps à vivre désormais ; et, après tout, la prévention que l'on a contre l'hôpital est un préjugé ; ce n'est, en définitive, qu'un hôtel garni où l'on ne paie pas de loyer. Quant à cette jeune fille, sa filleule, je crois, elle est plus à plaindre ; mais, mon Dieu ! elle fera comme tant d'autres...

— Assez, monsieur, s'écria Antoine en se levant, je me chargerai de la cause.

L'avocat haussa les épaules et cligna des yeux en poussant un soupir.

— Comme vous voudrez ; je vous ai fait connaître ma façon de penser.

— Je veux seulement voir, avant tout, ce Clément et Arthur..... Arthur surtout.... Peut-être pourrai-je éviter un éclat.

— Cela est probable : mais, en tout cas, si vous êtes décidé à entreprendre cette tâche imprudente, songez qu'il n'y a pas de temps à perdre ; dans cinq jours il y aura prescription.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit Antoine en sortant.

Le vieil avocat le suivit d'un regard long et perçant. Quand le jeune homme eut refermé la porte derrière lui, il poussa un de ces rires sans gaîté qui lui étaient habituels, et, se frottant les mains, il dit à demi-voix :

— Va, mon garçon, sous peu tu apprendras ce qu'il en coûte pour défendre les faibles. Dans trois mois tu auras contre toi tous ceux qui te protègent aujourd'hui, et tu seras trop heureux de me retrouver.

XII.

Le lendemain, Larry passa plusieurs heures avec maître Pillet, pour réunir les différentes pièces nécessaires à l'affaire qu'il allait entreprendre ; il prit aussi de nouvelles informations relativement aux parties intéressées, et apprit que maître Clément était mort : c'était, par conséquent, à ses héritiers seuls qu'il pouvait recourir, et parmi eux se trouvait la mère d'Arthur, qui était nièce du notaire si dangereusement compromis. La famille Boissard était donc la plus intéressée dans le débat qui allait s'ouvrir ; c'était à elle, avant tout, qu'Antoine devait s'adresser pour tenter une transaction.

Madame Poirson, à qui il avait communiqué ses espéran-

ces et son projet, le supplia de ne point laisser échapper cette dernière planche de salut; Antoine n'avait pas besoin de cette recommandation. Après s'être mis au courant des moindres détails, il se décida à faire sa difficile démarche, mais non sans un tremblement douloureux. Sur le point de remplir un devoir qui peut tout compromettre dans sa vie, qui n'a point senti ses forces s'affaiblir? qui n'a pas fermé les yeux devant un sacrifice trop difficile en murmurant comme le Christ : Mon père, éloignez de moi ce calice!

Tout se brouillait, par instans, dans la tête d'Antoine; il se sentait pris de ces défaillances de l'âme qui nous ôtent à la fois la volonté et le souvenir. Quand cette espèce d'évanouissement s'était dissipé, il fixait les yeux avec épouvante sur la tâche qu'il s'était imposée. Comment allait-il s'y prendre pour exposer à Arthur l'affaire qui l'amenait? comment oserait-il lui déclarer qu'il était résolu à flétrir le nom de Boissard devant les tribunaux, si l'on ne voulait pas faire droit à sa réclamation? Il allait donc porter la menace et la guerre dans cette famille où il avait trouvé protection? Il allait déshonorer un père mort, aux yeux d'un fils qui respectait sa mémoire; et profitant de l'effroi de ce fils, ses preuves d'une main et sa transaction de l'autre, le forcer à signer les conditions qu'il avait préparées? Il se demandait comment il pourrait supporter la confusion d'Arthur : lui qui n'avait jamais pu humilier personne sans éprouver, pour son propre compte, tous les tourmens de la honte, où trouverait-il des forces pour faire rougir un homme froidement et sans colère?

A cette seule pensée, tout son sang refluait vers son cœur; mais c'était son devoir! il avait promis de le remplir, et madame Poirson attendait le résultat de sa démarche pour vivre ou pour mourir! Cette idée domina toutes ses hésitations.

Tremblant, défait, la tête en feu, il arriva, sans s'en être aperçu, devant la grande porte de l'hôtel Boissard. Il tressaillit à sa vue, s'arrêta un instant, puis, comme emporté par une résolution désespérée, il monta rapidement.

La première personne qu'il rencontra fut Arthur lui-même, qui arrangeait, en chantant, des caisses de fleurs dans la galerie. Il leva la tête à l'approche d'Antoine, et vint gaîment à sa rencontre.

— C'est toi, dit-il, en tendant les deux mains au jeune avocat; parbleu! tu me trouves le plus heureux des hommes. Je viens de recevoir de Nantes des camélias merveilleux; vois plutôt.

Larry jeta autour de lui un regard effaré en balbutiant quelques mots sans suite; l'idée qu'il venait prendre Arthur au milieu de sa joie et de ses fleurs pour le désoler lui semblait atroce. Boissard remarqua son air contraint.

— Es-tu malade? lui demanda-t-il avec intérêt, tu es bien pâle!

— Non, répondit Antoine sans lever les yeux; mais j'ai à te parler de quelque chose d'important.

— Je suis à tes ordres.

Il ouvrit une porte, et les deux jeunes gens entrèrent dans un cabinet de travail.

Lorsqu'ils furent assis :

— Te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? demanda Boissard.

— J'ai à remplir le devoir le plus douloureux qui pût m'être imposé; je suis chargé d'une réclamation qui te concerne.

Arthur était devenu sérieux.

— Voyons.

— Laisse-moi d'abord te donner quelques explications : écoute-moi, je t'en prie, avec attention, et surtout ne cherche rien qui puisse t'offenser dans ce que je vais te dire; pense que c'est un frère qui parle à son frère.

Ces mots avaient été prononcés avec un trouble qui se communiqua à Arthur. Il fit signe à Larry qu'il l'écoutait : après s'être recueilli un instant, celui-ci prit la parole.

Il commença par raconter à Boissard sa liaison avec madame Poirson, la perte qu'elle avait faite et son désespoir; il lui parla ensuite de la profonde pitié que lui avait inspirée la position de cette malheureuse femme et de ses recherches pour amortir, s'il était psssible, le coup qui l'avait frappée.

Arrivé à ce point difficile, Antoine s'arrêta un instant, comme s'il eût eu besoin de prendre du courage pour ce qui allait suivre; mais enfin, maîtrisant son émotion, il rapporta sa conversation avec monsieur Pillet, ses incertitudes, et la promesse qu'il avait faite à la veuve d'obtenir justice pour elle.

Dans cette dernière partie de son récit, Larry avait hésité plusieurs fois, mettant évidemment toute son attention à choisir ses mots et à émousser les faits, de peur qu'ils n'eussent quelque chose de blâmable. Il avait même si habilement réussi à donner des noms honnêtes aux actes honteux qu'il avait été forcé de rappeler, que l'affaire, telle qu'il venait de l'exposer, semblait moins une friponnerie contre laquelle la victime réclamait, qu'un manque de forme dont elle voulait profiter.

Boissard feignit de n'apercevoir que ce second aspect de la question. Il avait entrevu toute la vérité sous les circonlocutions délicates d'Antoine, et la tête lui en avait tourné un instant; mais il se remit presque aussitôt. Il sentit que comprendre c'était tout perdre, et que, pris au dépourvu, l'important pour lui était de gagner du temps. Avec cette adresse et cette facilité de paroles sans conclusion que donne l'exercice du barreau, il se hâta de tourner autour de la question et de la saisir sous la forme qui lui semblait la moins embarrassante et la plus susceptible de discussion. En cela, il n'y eut point, de sa part, mauvaise foi calculée, mais prudence, habitude et instinct d'avocat.

Ce fut donc avec une certaine sécheresse, mais sans confusion et sans colère, qu'il dit à Antoine :

— Ainsi madame Poirson veut faire annuler la vente des Rosiers?

— Sa position la force à revenir sur un marché qui lui a été trop désavantageux, répondit Antoine, tout-à-fait surpris du sang-froid délibéré avec lequel Arthur avait accepté son explication.

— J'aurai besoin d'étudier cette affaire pour m'en faire une idée exacte.

— Cela est facile, les pièces sont en petit nombre et si claires qu'il suffit d'y jeter les yeux pour tout comprendre.

— Je ne me pique pas d'une telle perspicacité; je les examinerai quand j'en aurai eu communication.

— Les voici; tu peux les lire dans un quart d'heure; regarde-les, et terminons cette discussion pénible. Je suis autorisé à accepter tout arrangement raisonnable.

— Cela ne peut se traiter ainsi; je ne suis pas la seule partie intéressée. Il faut que je consulte ma mère et ses cohéritiers.

— Ta mère et ses cohéritiers en passeront par ce que tu auras décidé. Au reste, je ne te demande pas d'engagement en leurs noms, mais une promesse personnelle que je puisse apporter à madame Poirson comme une espérance. Voyons, pour ta part, reconnais-tu la justice de sa réclamation? consentiras-tu à l'indemniser de la perte que lui a occasionnée la vente des Rosiers?

— Je ne puis répondre à cela qu'après avoir consulté mes titres. On n'a pas, sans doute, la prétention d'exiger de moi que je me dépouille volontairement? Je ne veux pas me laisser surprendre.

Antoine tressaillit. Jusqu'alors le calme de Boissard l'avait seulement surpris; mais le mot qu'il venait de prononcer lui causa une espèce de commotion. Lui, qui était venu comme accusateur, avec une généreuse rougeur au front et le cœur plein de consolations, on profitait subitement de sa retenue pour changer les rôles et l'accuser! Cette maladroite injure tourna toute sa pitié en indignation.

— Je ne veux surprendre personne, dit-il en se levant brusquement; je ne suis point ici pour employer la fraude, mais pour la démasquer.

— Il faudra prouver qu'il y a eu fraude, répliqua Arthur en se levant aussi.

Pour toute réponse Larry lui tendit la lettre de maître Clément.

— Ceci ne prouve pas, en tout cas, une fraude, mais une irrégularité, observa Boissard; d'ailleurs il faudra vérifier l'authenticité de cette lettre comme de tout le reste.

— Et une fois toute ces vérifications faites?... demanda Antoine avec impatience.

— Alors nous plaiderons.

Larry froissa les papiers qu'il avait à la main avec colère. Plus il avait craint la douleur que ses réclamations allaient causer à Arthur, plus le calme de celui-ci l'indignait. Il rougissait maintenant de sa faiblesse et de ses ménagemens; où il avait cru trouver un fils honteux, il trouvait un avocat querelleur!

Il saisit son chapeau et tournait déjà les yeux vers la porte, lorsque le souvenir de madame Poirson lui revint. Un procès ne la retirerait pas de l'indigence; et comment, d'ailleurs, pourrait-elle le soutenir? Cette pensée le porta à faire un effort sur lui-même.

— Songes-y, Arthur, dit-il en se tournant vers Boissard, tu as tout intérêt à empêcher la discussion publique de cette affaire. J'ai évité de qualifier trop durement l'acte par lequel vous aviez acquis les Rosiers; mais tu as assez d'habileté et d'expérience pour m'avoir compris; je t'en conjure, transige avec madame Poirson.

— Je verrai plus tard.

— Plus tard il ne sera plus temps; nous n'avons que quatre jours pour empêcher la prescription.

— Alors faites votre introduction d'instance.

— Tu préfères donc un procès à un arrangement?

— A tout prendre, je crois que oui: j'aurai toujours pour moi les chances du jugement. D'ailleurs un procès coûte cher; nous verrons qui se lassera le plus tôt de nous ou de madame Poirson.

Antoine regarda Boissard avec stupeur.

— Ainsi c'est sur la pauvreté de votre adversaire et non sur la justice que vous comptez? Les Rosiers vous seront légitimement acquis, uniquement parce que madame Poirson ne sera pas assez riche pour prouver le contraire? Peu vous importe l'iniquité, pourvu que l'impunité soit certaine? Eh bien! je vous déclare, moi, que j'en appellerai à la loi! Quelque douloureuse que puisse être pour moi cette tâche, je défendrai la vérité devant les tribunaux. J'attendrai jusqu'au dernier instant, jusqu'au dernier instant j'espérerai en votre bonne foi et en votre raison; mais si, dans trois jours, vous n'avez pas voulu nous rendre justice, sur mon honneur, je jure que, dans six mois, les Rosiers ne seront plus entre vos mains.

Comme Antoine achevait ces mots avec une sorte d'emportement et avant qu'Arthur ne lui eût répondu, madame Boissard parut à la porte du cabinet.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle; on se dispute ici?

Antoine, surpris par cette apparition, rougit et baissa les yeux.

— Eh bien! de quoi était-il donc question? je vous ai entendu prononcer le nom des Rosiers.

— Il était tout simplement question de nous reprendre ce bien, dit Arthur.

— Nous reprendre les Rosiers? et comment cela, s'il vous plaît?

— Une madame Poirson, qui a vendu autrefois cette propriété, prétend avoir été lésée dans le prix.

— Et que nous importe? nous avons acheté les Rosiers du notaire chargé de la vente.

— Il ne l'était plus, madame, lorsque vous avez acheté, dit Antoine, d'une voix altérée; il a outrepassé ses pouvoirs.

— Et c'est vous, monsieur Larry, qui vous êtes chargé de cette réclamation?

Il y avait un étonnement et un dédain si vrais dans le regard dont madame Boissard accompagna ses paroles, qu'Antoine sentit son cœur se serrer, car le mépris glace lors même qu'on ne l'a pas mérité.

— Je me suis chargé de cette affaire avec une profonde douleur, dit il en balbutiant, mais j'accomplis un devoir.

— Vous méritez d'autant plus d'admiration, que beaucoup de personnes, à votre place, auraient cru qu'elles pouvaient laisser une pareille cause à quelque autre.

— Madame Poirson est trop pauvre pour trouver un autre avocat que moi, madame.

— Et dans sa misère, sans doute, elle a regardé un procè comme une ressource? Mais en tout cas, mons eur, elle nous doit quelque reconnaissance, pour avoir instruit et formé nous-mêmes le défenseur qu'elle a le bonheur de susciter contre nous.

Antoine rougit.

— Je n'ai point perdu, madame, le souvenir de ce que je vous dois, et, quoique le bienfait reproché soit un lourd fardeau pour celui qui l'a reçu, je vous en remercie; mais, je vous l'ai dit, en défendant les intérêts de madame Poirson, j'accomplis un devoir. Il y a quelques jours, j'aurais pu refuser cette mission, car le pain ne lui manquait pas encore; mais aujourd'hui elle a tout perdu, elle n'a plus d'espoir que dans la restitution qu'elle réclame. Cependant je n'étais pas venu ici pour entendre des menaces, j'y étais venu, plein de confiance dans votre justice et votre humanité, vous proposer un arrangement qui eût évité toute discussion.

— Et quel était cet arrangement?

— Une rente viagère de six cents francs, faite à madame Poirson, et reversible pour moitié sur la tête de la filleule qu'elle a adoptée.

— Ah! il y a une filleule!

Le ton significatif dont madame Boissard prononça ces mots frappa Antoine: il comprit vaguement qu'ils devaient renfermer quelque chose d'insultant. La mère d'Arthur, qui s'aperçut de son trouble, ajouta avec une moquerie forcée:

— Pardon, j'ai sans doute commis une indiscrétion; ce n'est point à vous de me faire connaître le camp ennemi.

— Le camp ennemi, reprit Antoine amèrement, est composé de deux femmes, dont l'une était hier une enfant, et dont l'autre va mourir: vous pouvez me demander sans indiscrétion, madame, tout ce qui les concerne; toutes deux ont faim et demandent, pour vivre, la moitié de ce qui leur est dû.

— Si toutefois il leur est dû quelque chose, observa Arthur.

— Vous en êtes sûr! répliqua impétueusement Larry. Niez-le devant la justice, mais non devant moi! Vous avez vu ces pièces et vous savez qu'elles contiennent la vérité. Vous pouvez espérer d'échapper à la loi, mais je vous défie d'échapper à la conviction. J'ai là, vous le savez aussi bien que moi, de quoi annuler la vente des Rosiers; tout ce que je vous demande, c'est de ne me forcer à flétrir personne.

— Que veut-il dire? demanda vivement madame Boissard à son fils:

— Je ne sais: on voudrait, je crois, accuser notre oncle Clément d'avoir sciemment vendu les Rosiers au-dessous de la valeur réelle, et mon père d'avoir profité de cette fraude.

Madame Boissard pâlit: c'était un caractère doublement femme, pour sa promptitude à s'impressionner et à suivre son emportement sans rien écouter. La seule pensée que l'on songeât à lui disputer un bien qu'elle affectionnait l'avait irritée; mais, lorsqu'elle sut que la réclamation de Larry avait pour fondement une accusation flétrissante, elle ne se sentit plus maîtresse de sa colère, et fixant sur le jeune homme des yeux étincelans:

— Qui a inventé cette odieuse calomnie? demanda-t-elle; est-ce vous?

— Je n'ai rien inventé, madame, j'ai la preuve de ce que j'avance, écrite de la main même de monsieur Clément.

— Monsieur, dit Arthur, possède des pièces qu'il a reçues de maître Pillet, par suite d'un abus de confiance de celui-ci, et dont il prétend se servir.

— Ah! maître Pillet se mêle de tout ceci, je comprends alors! Maître Pillet a, sans doute, acheté ce procès: mais monsieur est donc son associé?

— Madame!... s'écria Antoine hors de lui.

Arthur, qui craignait que l'indignation de sa mère ne l'emportât trop loin, voulut parler; mais celle-ci ne lui en donna point le temps.

— Cependant, reprit-elle, nous avions peut-être droit d'attendre que monsieur n'essaierait pas sur nous son industrie; il aurait pu se rappeler que celui dont il prétend flétrir la mémoire, lui fit l'aumône pendant sept ans.

— Assez, madame, assez...

— Et qu'espérez-vous retirer de vos calomnies ? ajouta madame Boissard dont la colère n'écoutait plus rien ; quelle part maître Pillet vous fait-il dans ses brigandages judiciaires ?

— Arthur ! s'écria Antoine, en s'élançant vers le jeune homme.

Ce cri fit pâlir madame Boissard ; il contenait une provocation si claire et si directe, qu'elle comprit tout ce qu'il exprimait.

— C'est moi qui vous parle, monsieur, dit-elle, en se jetant devant Larry, ne demandez pas compte à mon fils des paroles de sa mère.

— Laissez, ma mère, j'en accepte la responsabilité.

Larry voulut répondre, mais il n'en eut pas la force. Il s'appuya sur un fauteuil : il était évident qu'il faisait un effort prodigieux sur lui-même pour se maîtriser. Enfin, pourtant il parut se remettre, fit quelques pas vers la porte, puis, s'arrêtant tout-à-coup, il dit très bas et sans lever la tête.

— J'ai écouté ici des injures telles que l'homme le plus lâche en ait jamais enduré, cependant je me suis tu, et je m'en vais, madame ; mais tout le bien que vous m'avez fait autrefois a été cruellement payé par le mal d'aujourd'hui ; maintenant nous sommes quittes.

Quand il fut parti Arthur dit à sa mère :

— Vous avez été trop dur pour lui, ma mère ; s'il le veut, il a en main de quoi nous déshonorer.

XIII.

Antoine fut obligé d'annoncer à madame Poisson que son essai de conciliation n'avait point réussi, et qu'il en faudrait venir à un procès. Elle retomba, à cette nouvelle, dans le découragement, et le jeune homme fut obligé de vaincre celui qu'il éprouvait lui-même pour ranimer la vieille malade. Il fut heureusement secondé dans cette tâche par maître Pillet, qui n'avait paru nullement surpris du résultat de l'entrevue et qui releva sa confiance chancelante.

— Maintenant, lui dit-il, vous êtes allé trop loin pour que rien vous fasse recouvrer les bonnes grâces des Boissard ; on ne pardonne guère à l'homme qui nous a fait rougir. Reculer serait d'ailleurs une imprudence : ils feindraient d'y voir la preuve de votre impuissance et vous traiteraient de calomniateur ; vous ne pouvez plus les faire taire qu'en les écrasant sous la vérité. Autant je vous ai détourné de cette affaire quand elle était secrète, autant je vous engage maintenant à lui donner suite. Votre honneur vous oblige à prouver que vous n'avez pas menti. Du reste, le succès est si certain, que je fournirai volontiers, à madame Poirson, les fonds nécessaires pour soutenir son procès et pour en attendre l'issue ; le tout me sera payé sur la liquidation en intérêt et principal. Mais je ne renonce point encore à une transaction. A moins que les Boissard ne se laissent guider par un orgueil imprudent, ils en viendront sous peu à des propositions. Entamez toujours l'affaire ; vous verrez comme la procédure développera leurs inclinations pacifiques.

Sentant la justesse de ces raisons, Antoine se laissa persuader et prépara tout pour l'introduction d'instance ; cependant il lui restait toujours un vague espoir qu'il ne serait point obligé d'en venir à cette extrémité, et que, mieux éclairé, Arthur consentirait à un arrangement.

Il attendit jusqu'au quatrième jour avec une anxiété mortelle. Il avait sans cesse l'oreille au guet ; il allait de son bureau à la fenêtre, comme s'il eût attendu quelqu'un, et chaque fois qu'il entendait monter l'escalier, que la porte s'ouvrait, qu'une voix étrangère retentissait dans le corridor, il s'arrêtait immobile, espérant que c'était le message désiré ; mais toutes ses espérances furent déçues. Enfin, ne pouvant retarder plus longtemps, il se décida à lancer sa déclaration de guerre.

Boissard attendait cette attaque : il ne s'était pas fait illusion un seul instant sur l'affaire, et la réflexion l'avait encore affermi dans l'idée qu'il fallait en éviter la discussion ; mais la part que Larry y avait prise blessait son amour-propre. Il eût trouvé pénible de revenir au fils de l'armurier pour proposer un arrangement, et il désirait tout terminer sans son intermédiaire.

Il rassembla donc ceux de ses parens qui étaient intéressés à la question, comme héritiers de Clément, leur exposa les motifs du procès que l'on intentait, et n'eut pas de peine à les faire consentir au projet qu'il avait conçu. Muni de leur approbation, il dressa par avance un compromis et se rendit chez madame Poirson.

Le hasard voulut que celle-ci se trouvât seule. Quand Arthur se nomma, elle laissa échapper une exclamation de surprise et ne put cacher son trouble.

Comme la plupart des gens d'une classe vulgaire, madame Poirson éprouvait intérieurement, pour ceux que la fortune avait plus favorisés, une sorte de respect craintif qu'elle n'oubliait qu'en leur absence. En se trouvant face à face avec son riche adversaire, elle ressentit ce premier embarras du subordonné révolté contre son supérieur. Ce fut donc dans un silence gêné qu'elle attendit que le jeune Boissard lui expliquât les motifs de sa visite. Celui-ci ne la laissa pas longtemps dans l'incertitude. Il lui annonça, d'un ton gracieux et poli, qu'il était venu pour s'entendre avec elle relativement à l'affaire des Rosiers. Il se plaignit de ce qu'elle eût eu recours à une tierce personne pour cette réclamation ; il lui donna d'assez longues explications auxquelles la bonne femme n'entendit rien, mais dont elle parut très satisfaite, et finit par lui faire ses propositions.

Madame Poirson s'attendait si peu à voir l'entretien prendre cette tournure, qu'elle en éprouva une véritable ivresse. Les espérances que lui avait données Antoine ne lui avaient jamais paru que des éventualités plus ou moins incertaines ; elle avait, de tradition, cette défiance de la justice et cette horreur des procès qui se transmettent dans les vieilles familles bourgeoises comme un principe de morale. Aussi fut-elle au comble de la joie, lorsque Arthur lui eut proposé des conditions qui lui ôtaient toute crainte pour l'avenir et la replaçaient dans la situation que lui avait fait perdre la banqueroute de monsieur Desormeaux.

Elle se hâta donc d'accepter, tremblant qu'il ne changeât d'intention, témoigna le désir de tout terminer sur-le-champ, et Arthur lui ayant dit qu'il avait sur lui l'acte dressé, elle s'empressa de se le faire lire, le signa, et reçut le montant du premier terme. Tout cela s'était passé si promptement, qu'en voyant déposer les piles d'écus devant elle, madame Poirson crut qu'elle faisait un rêve.

Au moment où Boissard se levait pour sortir, Louise rentra. Sa marraine courut à elle pour lui raconter le bonheur qui venait de lui arriver, et la présenta à Arthur. Celui-ci parut frappé de la gracieuse beauté de la jeune fille. Il lui adressa quelques lieux communs de galanterie auxquels Louise ne sut rien répondre, mais qui la firent rougir de plaisir, et prit ensuite congé des deux femmes.

Le soir même, après une journée passée dans une sorte d'agitation fébrile qu'il n'avait pu dominer, Larry vint voir madame Poirson selon son habitude. Il trouva la malade singulièrement ranimée et ayant un certain air de supériorité grave qu'il ne lui avait jamais vu. Après que les préliminaires accoutumés de la conversation eurent été épuisés, madame Poirson se tourna vers le jeune avocat et lui dit d'un ton dégagé :

— A propos, mon cher monsieur Larry, vous avez donc commencé la procédure contre les Boissard ?

— Il le fallait, madame.

— Oui, je sais ; mais heureusement que nous n'aurons pas besoin d'aller plus loin. Monsieur Arthur est venu me voir ; c'est un jeune homme qui a très bon ton, ma foi ! et qui a l'air d'avoir bien de l'instruction.

— Il est venu ici ?

— Certainement, et nous nous sommes entendus tout de suite.

— Il vous a donc fait des propositions ?

— C'est-à-dire qu'il a accepté les miennes ; ç'a été fini dans

un quart d'heure. Il n'y a rien de tel que de se voir et de s'occuper de ses affaires soi-même.

— Quelles conditions lui avez-vous faites, madame?

— Huit cents francs de viager.

— Et rien pour votre filleule après vous?

— Il me semble que je ne suis pas encore morte, répliqua madame Poirson aigrement. Si j'avais demandé trop, il me serait arrivé comme à vous, je n'aurais rien obtenu. Il faut savoir prendre les gens, voyez-vous (et je ne vous dis point cela par reproche), mais il paraît que vous avez été trop vif, l'autre jour, avec les Boissard.

— Moi!

— Oh! le jeune homme me l'a dit. Ces gens riches, voyez-vous, on ne peut pas leur parler comme aux autres; il faut avoir des procédés avec eux. Monsieur Arthur avait l'air vexé, parce que vous vous étiez permis quelques paroles à son égard; il m'a assuré que sans cela il se serait arrangé. Heureusement que nous nous sommes vus et la chose est allée toute seule.

— Je suis charmé, madame, dit Antoine amèrement, que vous ayez réussi si facilement, et j'ai lieu de regretter que vous n'ayez pas prévenu mes maladresses en faisant la première démarche.

— C'est vrai que cela nous eût évité bien des inquiétudes pendant trois jours; mais, en tout cas, vous vous êtes donné de la peine pour nous, et nous vous en remercions.

Larry ne répondit rien. L'orgueilleuse ingratitude de la vieille femme l'avait cruellement blessé. Il s'indignait à l'idée de ne recevoir qu'un reproche mal déguisé en retour de son douloureux dévoûment. Il ne pensait pas que le *væ victis* est la grande loi de la multitude. Le dur exercice de la vie ne lui avait pas encore enseigné que ceux qui savent recevoir le bien sont plus rares que ceux qui savent le faire, et que presque toujours le rôle de l'homme dévoué est celui du Christ abreuvé de fiel par les pécheurs qu'il sauvait. Plus tard, il devait apprendre, à ses dépens, que les âmes communes sont ingrates par impuissance de sentir ce qui est grand, car l'être vulgaire ne comprend que l'extérieur du bienfait; il apprécie stupidement le résultat du sacrifice, sans s'inquiéter de ce qu'on y a mis de cœur, et, quand vous avez ouvert votre veine pour rafraîchir ses lèvres altérées, il s'essuie froidement la bouche et vous demande combien il vous doit.

Madame Poirson resta persuadée que le service rendu par Antoine se réduisait, en définitive, à la bonne intention qu'il avait eue de lui être utile, et que c'était elle seule qui avait tout amené à bien: aussi la confiance qu'elle avait eue jusqu'alors dans la capacité du jeune homme diminua-t-elle de toute celle que le succès lui donna en elle-même, et, loin de lui témoigner plus d'estime ou d'affection, elle commença à le traiter avec une sorte de dédain.

En revanche et par une raison analogue, comme Arthur Boissard avait été l'instrument le plus visible de son bonheur, elle s'était éprise, pour lui, d'une véritable admiration et ne tarissait pas en éloges sur son compte. Plusieurs fois elle engagea Antoine à se réconcilier avec lui, et, quand le jeune avocat lui eut déclaré que cela était impossible, elle s'épuisa en lieux communs sur les dangers de l'entêtement et de la rancune.

L'irritation que causait à Larry tant d'aveuglement n'eut pas cependant le pouvoir de rendre ses visites moins fréquentes chez madame Poirson, attiré qu'il y était par la douce présence de Louise; non que la reconnaissance de celle-ci le dédommageât de l'ingratitude de la malade: comme sa marraine, Louise avait déjà oublié le service rendu; mais cet oubli n'avait été, chez elle, que le résultat de l'ignorance. Elle n'avait point compris la grandeur du dévoûment d'Antoine, parce qu'elle ne connaissait pas la vie, et elle ne devina point davantage sa souffrance en voyant son dévoûment si mal payé, parce qu'elle ne savait point encore lire dans les âmes.

Hélas! un jour devait venir pour elle d'acquérir cette science fatale et d'apprendre à déchiffrer cet alphabet mystérieux du cœur, que deux maîtres seuls peuvent enseigner, la douleur ou l'amour.

Cependant la rupture occasionnée entre la famille Boissard et Larry, par l'affaire des Rosiers, s'était ébruitée. On sut que ce dernier avait intenté un procès à ses bienfaiteurs dans l'intérêt d'une inconnue, et, sans chercher les excuses d'une pareille conduite, tout le monde cria à l'ingratitude.

Le nom de maître Pillet, mêlé à cette affaire, aurait suffi d'ailleurs pour qu'on y soupçonnât quelque ignoble spéculation de chicane. Madame Boissard, interrogée, parla sous l'empire de son ressentiment et accrut l'indignation générale; elle fut secondée par un grand nombre de personnes qui, sans connaître Larry, s'acharnèrent à sa poursuite, les unes par jalousie, d'autres par intérêt de haine, quelques-unes enfin par habitude et, pour ainsi dire, par profession: car il y a partout de ces gens, espèce d'avocats généraux de l'opinion publique, qui se chargent de se passionner et de plaider pour elle, et qui, trop lâches pour attaquer seuls les méchans, aiment à se donner, de temps en temps, un air de courage en frappant celui que la foule accable.

Le seul moyen pour Larry de combattre avantageusement cet orage eût été d'opposer ses amis bien instruits aux ennemis qui l'accusaient, et de faire taire, par sa présence, la foule des niais qui croient une calomnie uniquement parce qu'ils l'ont entendue. Mais Antoine avait déjà perdu cette confiance que lui avait donnée un instant de prospérité, et était revenu à sa nature inquiète.

L'un des plus grands défauts de son caractère était cette gauche timidité qui lui ôtait tout courage pour les petites occasions; il ne savait pas appliquer son énergie aux détails de la vie. Sans peur devant les dangers véritables, mais tremblant devant les moindres embarras, c'était un de ces hommes qui eussent trouvé plus facile de monter à un assaut que d'entrer dans un salon. L'espèce d'enivrement que donne le succès avait pu faire disparaître sa timidité; mais, au premier échec, elle reparut tout entière.

Ce fut donc une cause bien futile en apparence, la crainte de trouver Arthur et sa mère, qui l'empêcha de retourner dans le monde. Quelle attitude, en effet, aurait-il pu prendre vis-à-vis de ses anciens protecteurs? Essayer de se rapprocher d'eux était impossible, et s'en éloigner eût fixé l'attention et l'eût exposé à mille questions auxquelles il était difficile de répondre. Ne valait-il pas mieux éviter cet embarras en fuyant les réunions où il pouvait rencontrer les Boissard? Puis, qu'y serait-il allé chercher? Son cœur était triste, son esprit découragé; il sentait le besoin de solitude et de repos.

Le résultat de tous ces raisonnemens fut de rendre Larry plus sédentaire qu'il ne l'avait jamais été. Son absence laissa, par conséquent, toute liberté à la malveillance, et les plus modérés même, en voyant qu'il se cachait, conclurent qu'il avait eu des torts et qu'il avait honte de lui-même.

XIV.

Cependant Larry ignorait complétement ce qui se passait; sa gravité un peu sévère avait toujours maintenu entre lui et ses amis une certaine réserve qui ne permettait point à ceux-ci d'avertissemens familiers. Un seul, Randel, aurait pu l'instruire des bruits répandus dans le public. Grâce à quelques mots échappés à madame Boissard, en sa présence, il avait deviné facilement la vérité parmi tous les mensonges que l'on racontait, et il avait compris que, dans cette affaire, Antoine n'avait eu d'autre tort que d'avoir préféré la justice à la reconnaissance. Mais la crainte de se trouver mêlé dans les débats et d'être forcé de prendre parti pour l'un ou pour l'autre l'avait jusqu'alors retenu. Il savait que, la plupart du temps, le seul resultat obtenu par le conciliateur officieux est de voir les ennemis se frapper à travers son corps, et il ne se souciait nullement de se jeter ainsi entre deux colères, pour recevoir à lui seul les deux chocs.

Quant à prendre un parti dans la querelle, il n'y pouvait pas songer. Se déclarer contre les Boissard eût été une imprudence, contre Antoine une lâcheté. Il pensa donc qu'en définitive le mieux était d'avertir celui-ci et de lui laisser la tâche de se défendre lui-même, bien résolu, toutefois, à lui

donner quelques conseils en secret, d'abord par amitié, ensuite dans l'espoir que Larry pourrait humilier ceux qui l'insultaient : car tout instinct de son origine n'était pas éteint chez Randel. Obligé de flatter les riches et de s'en servir, il n'avait point perdu sa jalousie contre eux ; il avait préféré sa réussite à sa haine, sans renoncer pourtant à celle-ci ; c'était un affranchi aimable et empressé avec ses maîtres, mais dont le cœur aurait battu de joie à l'annonce d'un Spartacus.

En conséquence, il se décida à se rendre chez Antoine et à lui tout raconter.

Celui ci s'était bien attendu à ce que sa conduite à l'égard de la famille Boissard fût mal jugée ; mais quand Randel lui eut déroulé toutes les accusations élevées contre lui et qui avaient trouvé créance, quand il lui eut dit qu'on le croyait associé à Pillet, et que sa disparition des cercles qu'il fréquentait auparavant avait été regardée comme un aveu de son déshonneur, il tomba dans un véritable désespoir. Cependant ce mouvement dura peu. Il y eut chez lui, presque aussitôt, une sorte d'insurrection de toutes les forces morales. Sa colère s'éteignit dans un calme puissant né de l'indignation même, et ce fut avec une tranquillité à peine troublée par quelques restes d'émotion qu'il dit à Randel :

— Je te remercie de m'avoir averti ; cela devait être ainsi et je l'ai mérité. J'ai ménagé ces gens, quand j'aurais pu faire condamner au bagne la mémoire de leur oncle et de leur père ; j'ai eu tort, cette expérience me servira. Désormais je saurai que, dans le monde, il ne faut point faire peur aux méchans quand on ne veut pas les écraser.

— Je crois, au total, observa Randel, que toutes ces calomnies viennent moins des Boissard que du public. La veuve a un peu bavardé ; mais Arthur a toujours évité de parler de cette affaire.

— Vraiment ? Homme généreux ! On a dû bien vanter sa discrétion, bien comparer sa délicatesse à mon indignité ! Au fait, il se montrait, lui, quand je me cachais ! Il était peut-être au bal, souriant et admiré, tandis que moi, pour prix des chagrins que m'avait causés cette affaire, je m'entendais reprocher ici de l'avoir mal conduite ; car il est bon que tu saches cela, Randel, madame Poirson n'est guère plus contente de moi que la famille Boissard.

— Aussi, pourquoi diable vas-tu te sacrifier pour de pareilles gens ? Sais-tu bien qu'avec ton ardeur pour redresser les torts tu deviendras, si tu ne prends garde, le don Quichotte du barreau. Tu vas défendant partout la justice, que tu as prise pour Dulcinée, et tu ne sais pas, pauvre fou, que ta chaste princesse est borgne et a failli avec tous les muletiers de la Manche ! Pour Dieu, Antoine, reviens donc au monde vrai, mon ami. Descends de ta Rossinante, jette aux grenouilles cet onguent de fier-à-bras, que tu appelles vertu, remède imaginaire qui n'a jamais guéri aucune blessure, et monte avec Sancho sur son âne, c'est là qu'est le bissac aux provisions et l'outre de vin. L'âne, vois-tu, c'est la vie, c'est la réalité ! Regarde à quoi t'a conduit jusqu'à présent ton enthousiasme ! Tu ne trouverais pas aujourd'hui dix personnes à Rennes sans prévention contre toi ; il faut que tu sortes de là pourtant ! Que vas-tu faire ?

— Ce que je fais.

— Mais tu ne fais rien.

— Je me tais ; trouves-tu donc que ce ne soit rien, cela ?

— Et tu supporteras les accusations sans te défendre ?

— Me défendre serait admettre qu'on a pu y ajouter foi, et je méprise autant les hommes qui les ont crues que les hommes qui les ont semées.

— Mais ceux qui ne te connaissaient pas ?

— Qu'importe ? suffit-il donc que je sois attaqué pour que l'on ait le droit de me croire coupable ? Le monde a-t-il plus de pouvoir que des juges, pour qu'il lui soit permis de me condamner sans preuve ? Et tu veux que je coure, moi, au devant de l'accusation que l'on n'oserait m'adresser en face ? Tu veux que j'aille dire à l'homme qui traverse la rue : On vous a répété que je m'étais déshonoré et vous l'avez cru, mais cela n'est pas vrai, et je vous prie de me rendre votre estime ? Non non ! ce serait faire outrage à mon honneur que de l'envoyer ainsi en suppliant à la piste de la calomnie.

— Prends y garde, Larry, ce dédain pour l'opinion publique te perdra. Sérieusement, tu m'effraies. Le rôle que tu prends est séduisant, je le sais ; moi qui me suis senti trop faible pour l'aborder, je t'aime de l'avoir choisi ; mais il est difficile de le soutenir. Ce n'est rien moins que le martyre que tu acceptes. Crois-moi, n'appuie pas autant sur la vie ; n'y marche pas si droit et si fièrement ; laisse-toi plutôt glisser à la ramasse en vrai gamin ; c'est plus facile et plus sûr. Il ne faut pas creuser, entre le monde et toi, un abîme que tu ne pourrais plus franchir ; tu peux encore tout réparer facilement ; reviens dans les cercles que tu as négligés, montre-toi le front levé, intéresse l'amour-propre de quelques hommes à te justifier, en leur racontant, sous le sceau du secret, les choses telles qu'elles se sont passées ? leurs vaniteuses indiscrétions te serviront mieux que toutes les apologies. Mais, surtout, romps avec Pillet, c'est un tentateur qui cherche à t'entraîner dans ses limbes ; éloigne-toi de cet homme ; son voisinage est flétrissant.

— Qui sait si on n'en dit point autant du mien ? Trouves-tu donc que l'expérience que je fais, pour mon propre compte, des jugemens du monde doive me rendre facile à les accepter sur le compte des autres ?

— Crois ce que tu voudras de Pillet ; il ne s'agit pas de savoir s'il a réellement la peste, mais si ceux qui le fréquentent s'exposent à la quarantaine.

— Et à quel titre me demanderait-on de rompre avec lui ? Cet homme ne m'a jamais fait que du bien, pourquoi le sacrifier à un monde qui ne m'a jamais fait que du mal ? Il est le seul qui m'ait offert son appui quand j'étais oublié de tous, et maintenant j'irais l'abandonner lâchement parce qu'on l'accuse ? Non, non, je ne soumettrai pas plus mes liaisons que ma morale au caprice public. Je ne crains point que maître Pillet me corrompe ; j'ai prouvé que je savais faire mon devoir quand le moment était venu, et je n'ai pas besoin de mettre ma probité sous la sauvegarde de l'opinion.

— Antoine ! Antoine ! tu te perds, s'écria Randel affligé ; pourquoi tenter cette lutte insensée contre le monde ?

— Je veux voir ce qu'un homme a de force, soutenu seulement de sa conscience.

Le jeune médecin essaya encore quelques raisonnemens, mais tous échouèrent contre la fière indignation d'Antoine. Comme il arrive souvent, les raisons qu'il avait cherchées pour défendre sa résolution avaient agi sur lui-même ; il s'était laissé persuader par sa propre éloquence, et ce qu'il n'avait exprimé, en commençant, que comme une opinion aventurée était devenu, dans le cours de la discussion, un projet fixe et arrêté !

Randel le quitta, mécontent de s'être épuisé en impuissans efforts.

XV.

Cependant le stoïcisme inflexible de Larry ne devait pas se soutenir.

Emue par l'agression, son âme s'était armée d'une force subite, mais il y avait en elle trop d'élémens sympathiques pour qu'elle pût garder cette attitude hostile et tendue. Il eût fallu des nerfs inflexibles pour conserver longtemps du calme en face de l'injustice, et ce n'était pas le cœur qu'un regard plus froid faisait souffrir qui pouvait se pétrifier ainsi dans une indifférence dédaigneuse.

Aussi la tranquillité qu'avait affectée Antoine ne tarda-t-elle pas à se démentir, et une fois vaincue, son énergie s'affaissa complétement.

Par suite d'un phénomène psychologique bizarre, mais fréquemment observé, tout ce que lui avait dit Randel, et qu'il avait repoussé, lui revint, non comme un souvenir, mais à l'état de croyance. On eût dit que ces idées, jetées naguère dans son esprit, sans qu'il voulût les accepter, y avaient germé et grandi à son propre insu. Cependant quelque chose chez lui résistait encore à cette foi nouvelle ; il ne pouvait s'habituer à la définition que Georges lui avait donnée, en riant, de la justice et de la vertu.

Cette lutte, ces incertitudes, achevèrent de l'abattre. Il cessa entièrement de voir le petit nombre de personnes qu'il avait

encore fréquentées jusqu'alors ; et, retombé dans un de ces accablemens rêveurs, trop fréquens chez les natures silencieuses et exaltées comme la sienne, il reprit ses longues promenades dans les vallées, et ses siestes sous les sureaux.

Mais il ne venait plus, comme autrefois, s'extasier devant les merveilles de la création; il n'ouvrait plus ses bras à la nature, car il était déjà moins jeune, et l'amour qu'il dispersait naguère sur tout, il l'avait désormais borné à un seul être. Ce qu'il venait chercher aux champs, ce n'étaient ni les risées de la brise dans les aunes, ni les parfums des reines des prés, ni la vue des nuages voyageant à l'horizon : c'était la connaissance de lui-même! Il n'écoutait plus la voix de Dieu dans la campagne; mais, la tête cachée dans ses deux mains, il interrogeait la voix de sa conscience. Il était arrivé à un de ces momens de la vie où l'homme vertueux s'arrête, dégoûté du bien, et se demande s'il ne s'est pas trompé de chemin.

A l'époque des premiers découragemens de Larry, le monde n'avait eu envers lui que des torts généraux; mais, en dernier lieu, il s'était montré cruel et inique. Autrefois il avait trouvé les hommes durs, maintenant il venait de les trouver méchans. L'expérience de la vie avait donc confirmé, et au-delà, ses préventions premières! Il était donc revenu au doute avec des preuves de plus contre les avantages de la vertu! Qu'avait-il gagné, en effet, jusqu'alors, à rester pur de toute souillure, prêt à tous les sacrifices? Il était pauvre, obscur, calomnié! Devait-il considérer cette existence comme une épreuve momentanée, et espérer la récompense de ses dévoûmens dans le ciel? Mais était-il bien sûr qu'il y eût un ciel? La foi, la foi! oh! s'il avait pu conserver la foi! cette foi d'enfant qu'il avait à sept ans, alors qu'à genoux, près de son berceau d'osier, il demandait à Dieu avec ferveur que l'on pût trouver bientôt des hannetons dans les bois, et des primevères dans les prairies! Mais, depuis, il avait oublié ces consolantes croyances; il avait cessé de s'appuyer sur Dieu pour s'appuyer sur le monde, et maintenant que le monde fléchissait sous sa main, il sentait tout chanceler, et, comme un homme ivre, il cherchait à tâtons autour de lui où se retenir. Oh! heures funestes, heures effrayantes! où les grandes tables de la loi se voilent d'un nuage devant nous, où, portant les yeux sur le Sinaï désert et muet, puis sur la plaine où brille le veau d'or, nous ne savons plus de quel côté fléchir le genou, où la raison et l'amour, ces deux oreilles de l'âme, entendent deux voix contraires qui appellent! Que nous importent alors la paix des vallées, les soupirs des oiseaux dans leurs nids de mousse, la fraîche rumeur de la rivière parmi les joncs; que nous importe ce qu'il y a de beau, d'harmonieux et de doux? En nous, tout est laideur, tumulte, amertume; nous courons comme la biche de l'Enéide, avec une flèche dans le flanc, frottant notre blessure à chaque espérance qui nous reste, en flétrissant l'espérance de notre sang sans soulager la blessure. Le doute, ce ver solitaire qui se nourrit dans nos entrailles, grandit et redouble de plus en plus ses anneaux autour de notre cœur. Les longues nuits! les longues journées! Que de fois on implore la fin du combat, quelle qu'en doive être l'issue! Que de fois, fatigué d'incertitude, on demande, à genoux, à sa conscience, d'accepter le vice, ou à sa faiblesse, de supporter la vertu!

Toutes ces angoisses, Antoine les éprouvait, et la lutte que se livraient en lui les deux génies était terrible. Peut-être le mal l'eût-il emporté, s'il n'avait eu à vaincre que des principes : mais il trouvait dans l'âme qu'il voulait usurper le plus puissant de tous les obstacles ; l'habitude du bien.

Un dernier secours acheva de sauver Larry : ce fut son amour. Au fond de l'abîme, ou le doute l'avait fait descendre, l'amour, comme l'échelle de Jacob, lui servit à remonter au ciel. Les mauvaises pensées nées sous le souffle du dépit ne purent germer sous ses purs rayons; et sur leurs débris, on vit bientôt s'épanouir de nouveau les douces fleurs de la charité, du dévoûment et de la vertu.

Ainsi s'achevait pour Antoine la première phase de la vie. Après avoir espéré, souffert, aimé, il revenait à l'espérance par l'amour; il allait donc reprendre la route presque au point d'où il était parti; seulement, il la recommençait les pieds poudreux, le front bruni, et le cœur déjà couvert de cicatrices.

Deuxième Partie.

I.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans amener aucun changement notable dans la situation d'Antoine; seulement il sembla rentrer de plus en plus dans cette obscurité dont il était sorti un moment.

Il y a, dans toutes les destinées, un certain espace de temps accordé pour la réussite, et passé lequel la situation que vous avez atteinte, quelle qu'elle soit, semble devoir être irrévocable. Larry avait malheureusement passé cette époque d'essai progressif. Ce n'était plus un débutant, et pourtant c'était encore un avocat ignoré et qui, probablement, devait l'être toujours. On était désormais accoutumé à unir son nom à l'idée de son obscurité. Il avait pris son rang dans l'opinion publique, et ce n'était plus que lentement et après longues années qu'il pouvait espérer de monter quelques degrés dans cette hiérarchie de réputations, établie par le caprice.

Pour le vulgaire, qui ne savait pas tous les obstacles inaperçus qui l'avaient arrêté, il y avait, en réalité, quelque chose de suspect dans cet insuccès d'un jeune homme habile, travailleur et éloquent. Il était même difficile, pour celui qui connaissait la vie d'Antoine, de concevoir que les grains de sable, jetés sur sa route par le hasard, eussent pu le laisser si loin de ses concurrens; malgré soi, on était pris d'une sorte de soupçon, et l'on cherchait, dans un vice caché, la justification d'une fatalité si constante.

Cependant un seul mot pouvait expliquer ce mystère. Antoine était né pauvre! c'était cette pauvreté qui l'avait privé de moyens de réussite, de soutiens et de prôneurs; c'était elle qui avait exagéré les défauts de sa nature et qui lui avait donné un caractère sans charnières, incapable de se prêter à rien, timide par orgueil et gauche par noblesse. Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, l'homme n'était pas complet en lui, car l'homme complet ne se laisse pas dominer par une condition, il se l'assimile quelle qu'elle soit, l'arrange à sa taille et sait même s'en faire un piédestal; mais, d'un autre côté, il y avait, chez ce jeune homme, les élémens d'une vie plus grande; il lui avait seulement manqué le hasard d'une naissance meilleure.

Larry ne vit se réaliser aucune des espérances de fortune et de réputation qu'il avait formées un instant. Quelques affaires lui vinrent de loin en loin, mais ne le sortirent pas de sa médiocrité. Quoiqu'il continuât à voir monsieur Pillet, ce que Randel lui avait dit l'engagea à se tenir avec lui sur la réserve. Le vieil avocat s'en aperçut et cessa, de son côté, de faire des avances, attendant l'heure et exploitant provisoi-

rement, le mieux possible, d'ici là, l'instruction et le zèle de son jeune confrère.

Quant à l'amour d'Antoine, il avait éprouvé, depuis quelque temps, bien des traverses et était devenu la cause de bien des ennuis. La veuve Larry n'avait pas tardé à s'apercevoir, en fréquentant la maison de madame Poirson, que son fils y était attiré par Louise et qu'il l'avait déjà choisie, dans sa pensée, pour partager son sort. Cette découverte lui causa une grande colère.

C'est un travers commun, chez les parens âgés, de ne point vouloir le mariage de leurs enfans; mais chez la mère d'Antoine, cette idée avait encore acquis plus de force, grâce aux circonstances. Depuis vingt ans qu'elle était veuve et qu'elle vivait avec son fils, elle s'était accoutumée à le considérer en quelque sorte comme un mari. Habituée à veiller aux besoins du jeune homme, à arranger sa vie intérieure, elle avait fait de celle-ci sa propriété et ne comprenait pas qu'une autre pût y acquérir des droits. Comme dans son trivial égoïsme elle n'avait jamais soupçonné que le bonheur qui suffisait à ses désirs pouvait ne pas suffire à Antoine, son projet de mariage lui sembla une sorte d'infidélité et une ingratide odieuse. Elle ne vit dans la femme destinée à devenir sa fille qu'une usurpatrice qui venait lui ôter le sceptre du ménage. Peut-être aussi, derrière ces motifs vulgaires en existait-il encore un autre plus mystérieux; peut-être éprouvait-elle, à son insu et bien au fond du cœur, un peu de cette jalousie que ressentent toutes les mères pour la jeune fille qui va s'unir à leur fils, car les mères se sentent femmes, même près de celui à qui elles ont donné le jour.

Quoi qu'il en soit, la veuve Larry ne connut pas plutôt l'amour d'Antoine, qu'elle s'en plaignit hautement et cessa de voir Louise. Tout le voisinage sut bientôt que madame Poirson et sa filleule cherchaient à lui enlever son fils en l'amenant à une union ridicule.

Ces récriminations, commentées par le commérage, parvinrent aux oreilles des parties intéressées; elles amenèrent des explications orageuses dans lesquelles Larry eut beaucoup à souffrir, et dont le résultat fut tout opposé à celui que sa mère s'était promis; car, ainsi forcé de déclarer ses intentions et de faire sortir son amour, plutôt qu'il ne l'eût voulu, du mystère dont il s'était plu à l'envelopper, il demanda positivement la main de Louise et devint son fiancé.

La veuve Larry jeta les hauts cris et refusa de voir sa future belle-fille; mais rien n'ébranla la résolution d'Antoine. Il avertit sa mère qu'il était en son pouvoir de le faire souffrir, non de le faire changer de résolution, et garda, après cette déclaration, un silence résigné.

La vieille femme finit par user sa colère contre ce calme muet, et voyant que le mariage ne se faisait pas encore, elle espéra.

Tout, en effet, semblait se réunir pour la rassurer. La position des deux jeunes gens était trop dépendante, trop voisine de la misère pour qu'ils pussent songer à réaliser de suite leur projet; et l'avenir même était si sombre, tant de tonnerres grondaient à l'horizon, qu'Antoine n'entrevoyait point encore, hélas! de place sûre où il pût bâtir son humble nid.

Quelque ardent d'ailleurs que fût son amour, ce n'était point une de ces aveugles et égoïstes frénésies qui nous font sacrifier toute prudence à la satisfaction d'un brutal désir. Son amour était patient comme tout ce qui est fort, sage comme tout ce qui est bon; il voulait en faire une source de paix, d'aisance, de bonheur pour Louise, non une cause de tourmens et de pauvreté.

Quant à Louise, elle attendait avec calme, parce que ce mariage n'était pour elle qu'un déménagement peu important. Elle avait accepté l'amour de Larry sans répugnance, mais aussi sans empressement et avec plus d'estime que de joie. Rien n'annonçait donc que l'union convenue pût s'accomplir prochainement.

Depuis quelque temps surtout les difficultés se multipliaient. Le mal de madame Poirson avait fait d'effrayans progrès et ses revenus étaient devenus insuffisans pour subvenir aux frais qu'entraînent toujours ces longues maladies. Nuit et jour près du lit de sa marraine, Louise employait à des travaux de femme le peu d'instans que lui laissait celle-ci; mais les ressources diminuaient de plus en plus; les forces commençaient à manquer à la jeune fille, qui, pâle et maigrie par les veilles, cherchait vainement à retenir un courage fatigué d'être inutile et prêt à l'abandonner Antoine avait partagé son dévoûment et n'avait rien négligé pour venir à son aide. Tout ce qu'il possédait était passé aux mains de Louise, mais c'était bien peu, et les besoins de la malade renaissaient sans cesse. Il y avait déjà plusieurs jours que la jeune fille avait épuisé ses dernières ressources, et bien qu'elle n'eût pas voulu affliger Antoine, en lui faisant connaître sa gêne (car le malheur commençait à lui donner l'intelligence du cœur), elle ne put lui cacher une tristesse dont il soupçonna bien vite le motif.

L'impossibilité où il se trouvait de secourir Louise lui causa un des plus horribles désespoirs qu'il eût jamais éprouvés. Après avoir vainement rêvé à tous les moyens de se procurer de l'argent, il se rappela enfin, heureusement, qu'il avait encore quelques livres. C'étaient ces derniers volumes, amis des heures solitaires, que l'on ne se décide à vendre que pour avoir du pain ou pour faire une bonne action. Antoine se hâta de les réunir et de les porter chez un libraire. Le prix qu'il en reçut tenait tout entier dans le creux de sa main, mais c'était de quoi attendre, de quoi espérer!

En regagnant à pas pressés le faubourg d'Antrin, son cœur battait d'émotion; il savourait d'avance la joyeuse surprise de la jeune fille! Pauvre enfant! il allait la prendre à l'improviste, il allait la trouver sans doute travaillant, le front baissé et le dos tourné au lit de sa marraine pour ne pas lui lui faire voir ses larmes: quel bonheur de pouvoir jeter dans son tablier ce peu d'argent, de voir un sourire s'épanouir sous ces pleurs, et de recevoir pour remercîment un de ces regards qui disent tout ce que la parole ne peut exprimer!

Tout en agitant en lui-même ces douces pensées, il était arrivé à la porte de madame Poirson: il l'ouvrit, le cœur palpitant d'espérance et de plaisir; un cliquetis d'argent, qui parvint tout-à-coup à son oreille, lui fit avancer la tête. ... Louise était au fond de la chambre, occupée à rouler plusieurs piles d'écus posées devant elle. Antoine s'arrêta stupéfait, et, par un mouvement instinctif, referma la main déjà ouverte dans laquelle il tenait le prix de ses livres. Au bruit qu'il avait fait en ouvrant la porte, la jeune fille s'était détournée; elle rougit et sourit à la fois.

— Eh bien! vous n'entrez pas? dit-elle.

Et, remarquant qu'il regardait l'argent d'un air presque effrayé, elle reprit gaîment:

— Nous sommes devenus riches depuis ce matin.

— Comment avez-vous pu vous procurer cet argent? demanda Larry.

— Tout cela appartient à ma marraine, c'est un terme de sa pension que madame Boissard a consenti à lui payer d'avance.

— Vous lui avez donc demandé cette faveur?

Elle baissa les yeux.

— Il le fallait bien, j'étais sans argent depuis plusieurs jours, je ne voulais pas vous le dire, c'eût été vous attrister inutilement; alors j'ai songé à demander une avance sur la pension, j'ai écrit hier à madame Boissard, et, ce matin même, son fils est venu me compter ces deux cents francs.

Larry jeta machinalement les yeux sur l'argent étalé devant Louise, et, sentant encore dans sa main la faible somme qu'il venait lui apporter si joyeusement, il éprouva une douleur plus cuisante que si une épée lui eût traversé le cœur.

Comprenant qu'il avait fait un sacrifice inutile, et que l'offrande dont il s'était promis tant de bonheur paraîtrait ridicule au milieu de cette opulence imprévue, il baissa la tête en silence, et alla s'asseoir à la fenêtre. Louise, qui ne pouvait deviner son cruel désappointement, ne vit dans sa tristesse qu'un ressentiment puéril contre la famille Boissard.

Elle trouva quelque chose de petit à cette rancune, qui empêchait le jeune homme de partager sa joie, et, choquée de son silence, dans lequel il lui semblait voir un reproche injuste, elle lui dit avec une vivacité impatiente:

— Trouvez-vous donc que j'aie eu tort d'employer le seul

moyen qui nous restât de sortir d'une position intolérable? A qui pouvais-je m'adresser, si ce n'est à madame Boissard?

— Vous avez raison, répondit Antoine avec accablement, un autre n'aurait pu vous donner que des secours insuffisans et momentanés, tandis que maintenant vous voilà sans inquiétude pour longtemps; vous avez raison, cela est mieux ainsi, pardonnez-moi mon premier mouvement; mais on s'accoutume avec peine à ne point suffire à ceux que l'on aime.

La triste douceur avec laquelle Larry avait prononcé ces mots apaisa à l'instant la jeune fille.

— Vous vous affligez bien à tort, Antoine, reprit-elle affectueusement; n'avez-vous pas fait déjà pour nous tout ce qui est en votre pouvoir? Puis, cet argent n'est qu'une avance; c'est à ce titre que je l'ai sollicité et que je l'ai reçu. J'ai bien pleuré, allez, et ce n'a pas été sans peine que je me suis décidée à faire cette demande. Du reste, c'est un bonheur que j'aie osé écrire. Monsieur Boissard s'est montré si bon en apportant cet argent! Il a fait à ma marraine mille offres de service; il a même demandé la permission de revenir pour avoir de ses nouvelles et savoir si elle manquait de quelque chose.

Larry ne répondit pas: il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la conduite des Boissard était digne d'éloge; il sentait qu'Arthur s'était montré généreux, et cependant, malgré lui, son cœur se refusait à l'admiration.

Il lui en voulait d'avoir secouru Louise, lui qui, le matin encore, eût donné tout son sang pour que ce secours arrivât; il se disait que le droit d'essuyer les larmes de la jeune fille appartenait à lui seul, et que l'usurper c'était lui ravir son bien le plus précieux; il haïssait Arthur pour sa bonté, car quelque chose semblait lui dire que cette homme était, de nature, son ennemi, et que toutes ses actions, mauvaises ou bonnes, lui seraient également funestes.

Il chercha vainement à éloigner ces préventions hostiles dont il avait honte, et la première fois qu'il rencontra Boissard chez madame Poirson, il éprouva une sorte de frémissement répulsif.

Cependant il maîtrisa assez son impression pour n'en rien montrer. Les deux jeunes gens se parlèrent sans affectation, froidement, et comme des personnes qui veulent rester polies l'une envers l'autre, mais brouillées à jamais. Louise, qui avait peu d'expérience des mystères de l'âme, prit pour une réconciliation cette espèce de transaction extérieure, qui rendait précisément toute réconciliation impossible désormais; car chacun des deux jeunes gens avait renoncé aux explications: chacun d'eux, en se rapprochant, avait renfermé, dans son propre cœur, une rancune qui devait y fermenter et y grandir chaque jour.

II.

Cependant les visites d'Arthur se répétèrent, et il était rare qu'elles ne fussent pas suivies de quelque envoi destiné à la malade, dons de peu d'importance, mais auxquels l'opportunité donnait toujours du prix. Son instinct de femme avertit Louise qu'elle devait cacher ces présens à Antoine. Elle évita même de parler devant lui des attentions bienveillantes de Boissard, et eut soin de faire connaître indirectement à celui-ci les heures où Larry venait, afin qu'ils ne se rencontrassent point.

Il s'établit ainsi entre elle et Arthur une sorte d'intimité non avouée, un de ces pactes tacites et réciproques, liens invisibles dont on ne se défie pas d'abord, mais qui vous enlacent bientôt sans retour. L'heure de Louise était venue. Elle avait enfin devant elle l'homme jeune, riche et joyeux qui devait lui plaire. L'amour sévère d'Antoine lui était apparu comme ces rocs foudroyés que l'on admire de loin, mais près desquels on trouverait triste de vivre, tandis que la tendresse d'Arthur lui semblait comparable à ces vallées fleuries, au fond desquelles on aime à bâtir sa maison blanche parmi les acacias et les tilleuls. Oh! les belles soirées qu'elle passa avec le jeune homme près de sa fenêtre, entre les gazouillemens de son bouvreuil et les parfums de son réséda! non pas rêveuse et recueillie, mais vive, folâtre, riante de cette joie irréfléchie de l'enfant qui ne se demande pas même d'où lui vient sa joie. Elle non plus n'aurait pu le dire, car elle n'avait point cherché le nom du sentiment qui lui faisait désirer la présence d'Arthur. Elle l'aimait parce qu'il était gai et bon, parce qu'il se baissait à sa taille, parce qu'il savait la distraire de ses ennuis. Avec lui, du moins, on ne portait pas toujours le deuil de la tristesse, et l'on donnait parfois congé à la prudence.

C'était là ce qu'Antoine n'avait jamais su faire. Sans cesse en défiance devant l'avenir, il communiquait son inquiétude à tout ce qui l'entourait. Ses sentimens les plus tendres étaient empreints d'une mélancolie contagieuse, et son calme ne paraissait pas du calme, mais de la résignation. Comment aurait-il pu réveiller les sympathies de cette enfant, si amoureuse de rire et si contente de la terre? Pauvre oiseau créé pour chanter dans les blés, pour nicher dans les charmilles, elle avait peur des bois sombres, des hautes montagnes, des grandes mers; ses ailes n'avaient été faites que pour les ruisseaux des vallées.

Elle aimait la joie, parce qu'elle était née pour la joie, et comme Arthur lui ressemblait, elle se mit à aimer Arthur. Mais cet amour était si paisible, si pur, si heureux, comment aurait-elle pu s'en inquiéter? Ce n'était point là une de ces passions turbulentes qui entrent dans notre existence à la manière des tempêtes, emportant tout avec elles; ceci n'était qu'une douce et amusante affection de sœur à frère, un attachement familier dont la reconnaissance était le premier lien.

Louise se laissa donc aller au penchant qui l'entraînait sans y prendre garde, et Boissard lui-même fut longtemps avant de remarquer la tournure que prenait cette liaison.

La première fois qu'il avait vu la filleule de madame Poirson, il avait senti l'attirement qu'éprouve tout homme jeune vers une femme gracieuse et belle, mais cette impression avait été passagère. Plus tard cependant, lorsque la demande de la jeune fille lui fut communiquée, le souvenir de sa beauté avait contribué à la lui faire accueillir favorablement; il avait voulu apporter lui-même le secours qu'elle sollicitait, afin de contempler sa joie; et cette seconde visite ayant confirmé sa première impression, il avait demandé la permission de revenir dans le seul but de revoir une jeune fille dont la reconnaissance naïve l'avait touché. Il revint donc, et comme à mesure qu'il connut mieux Louise il trouva plus de grâces dans sa personne et plus de charmes dans son entretien, ses visites se multiplièrent.

Du reste, il eût été difficile de dire si quelque idée coupable présidait à l'assiduité du jeune homme. Quoiqu'il n'eût conçu aucun plan de séduction, il y avait peut être dans son âme une vague espérance; car il est rare que l'instinct impur ne veille pas en nous, même à notre insu; mais, si ces intentions existaient confusément au fond de son cœur, du moins ne se les était-il pas encore avouées à lui-même.

Sa liaison avec Louise se resserrait de plus en plus, sans qu'il s'en aperçût et sans qu'il s'en occupât. Il fallut une absence forcée de quelques jours pour l'avertir de l'empire que l'habitude avait pris sur Louise et sur lui-même. La douleur de la jeune fille et sa propre tristesse lui apprirent alors enfin quels liens il avait laissés se former.

Cette découverte le troubla. Quoique son éducation de collége et son intimité avec des jeunes gens riches, auxquels le libertinage était trop facile pour ne pas être habituel, lui eussent donné des principes peu sévères, il y avait en lui quelque chose d'honnête qui répugnait à une séduction. Déjà, d'ailleurs, il aimait trop Louise pour la sacrifier à un caprice voluptueux, et si une tentation coupable traversa son âme, elle n'y trouva point de sympathie, et il la repoussa presque aussitôt.

Quant à donner une fin légitime à cette liaison, il n'y pouvait songer. Il ne lui restait donc plus d'autre moyen que de délier insensiblement les nœuds imprudens qu'il avait formés, en se montrant plus froid avec la jeune fille et en cessant peu à peu ses visites.

Mais ce projet que le jeune homme avait conçu dans la sin

cérité de son cœur offrait des difficultés d'exécution qu'il n'avait nullement prévues. En le voyant venir plus rarement, Louise s'inquiéta ; son amour, qu'elle avait à peine senti jusqu'alors, confondu qu'il était dans son bonheur, commença à prendre une expression remuante. L'absence d'Arthur lui apprit jusqu'à quel point elle avait besoin de sa présence. Elle lui fit des reproches auxquels il répondit froidement, et alors vinrent les larmes.

Boissard ne s'était point attendu aux dangers qu'entraîne le rôle de consolateur ; il fallut céder quelque chose pour ne pas tout perdre. Mais, semblable au possesseur qui a craint l'expropriation, Louise prit soin de constater chaque concession comme un droit imprescriptible. En vain Arthur voulut revenir au projet de la fuir ; à chaque tentative, Louise lui opposait une promesse ou une de ces prescriptions qui résultent de l'habitude. Le plus fâcheux, c'est que tous ces débats les forçaient à des explications dangereuses, dans lesquelles ils prenaient de plus en plus connaissance de leur propre faiblesse.

Puis Arthur avait touché, sans y prendre garde, au lion endormi. Attaquée dans son repos, la passion jusqu'alors cachée s'anima subitement, et se montra dans toute sa violence. Les rapports des deux jeunes gens, qui n'étaient point sortis auparavant d'une familiarité paisible, prirent un caractère brûlant. Tout s'enflamma de je ne sais quelle ardeur fatale, tout devint péril. Entretiens du soir en regardant les étoiles, silences enivrans, doux noms murmurés bas, serremens de mains, adieux répétés sur le seuil, longs regards jetés en arrière, joies innocentes d'hier, d'où vous venait votre poison d'aujourd'hui ? Bien longtemps vous aviez été comme une fraîche aurore, et voilà que maintenant tout brûlait à votre approche. Triste naufrage ! douloureux changement ! Hélas ! il n'y a de doux sur la terre que l'amour qui s'ignore, comme il n'y a d'heureux que l'enfant qui ne se connaît pas.

Cependant un grave événement changea tout à-coup la situation de Louise.

Arthur était parti pour un voyage indispensable, et l'avait laissée plongée dans une profonde tristesse, lorsque la maladie de madame Poirson, dont les progrès avaient été lents, mais continuels, prit subitement un caractère mortel. Il est rare que ces longs maux, qui minent insensiblement l'existence, ne nous ôtent pas toute prévoyance du terme fatal. On se lasse de regarder mourir si lentement ; les craintes s'épuisent dans l'attente, et l'on finit par considérer cette souffrance sans fin du même œil que la santé, et comme un état naturel à celui qui la supporte. D'un autre côté, les préoccupations de son amour naissant avaient tellement absorbé Louise, qu'elle éprouva autant de surprise que d'épouvante en apprenant que sa marraine allait mourir.

Bien que madame Poirson ne lui eût jamais témoigné une tendresse bien sincère, cependant il s'était établi, entre la vieille femme et la jeune fille, quelques-uns de ces puissans liens que noue une vie difficile supportée en commun. D'ailleurs, dans ce moment solennel de l'agonie et à cette heure d'un départ sans retour, quel cœur, même des plus durs, pourrait se défendre d'un douloureux frémissement ? Ce peu qu'avait de bon l'être qui meurt, comment ne pas le regretter quand on va le perdre à jamais ? Et n'a-t-il pas vécu près de nous ? n'emporte-t-il pas avec lui dans la tombe quelques lambeaux de nos souvenirs, quelque chose de nous-même ? Cette vieille femme qui dans quelques heures ne devait plus être qu'un cadavre, c'était le dernier anneau qui liait le passé de Louise à son présent ! L'esquif sur lequel elle avait vogué jusqu'alors dans la vie allait disparaître ; et que lui restait-il au milieu des vagues du monde ? un fragile amour qu'elle avait saisi de ses mains inexpérimentées, comme dans la prévision du naufrage, et qui pouvait la perdre aussi bien que la sauver.

L'absence d'Arthur avait, en outre, préparé la jeune fille aux impressions douloureuses. Son cœur était si plein, qu'il fallait peu de chose pour le faire déborder. La vue de sa marraine mourante amena donc chez elle une explosion de désespoir, qui en toute autre circonstance eût été moins violente. La douleur secrète dont elle avait retenu l'expression depuis quelques jours sembla vouloir profiter de l'occasion pour se satisfaire. Aussi, une fois qu'elle eut commencé à gémir et à pleurer, ses gémissemens et ses pleurs allèrent toujours croissant, comme si à chaque instant un nouveau souvenir fût venu les redoubler. Son cœur avait besoin de se vider de toutes les larmes qui l'oppressaient ; ce fut comme une digue ouverte à un torrent longtemps retenu.

Mais ces excès d'affliction amenèrent bientôt des évanouissemens, puis une sorte de transport fiévreux dont Antoine fut effrayé.

Randel, qui était accouru, l'avertit qu'il fallait à tout prix emmener la jeune fille loin d'un spectacle qui exaltait son désespoir. Malheureusement il n'y avait point à choisir sur la retraite à lui offrir. Larry pensa sur-le-champ à l'emmener chez sa mère, persuadé que, quelles que fussent les préventions de celle-ci contre Louise, elle ne lui refuserait pas un asile dans un pareil moment.

Il craignait seulement que la jeune fille ne se refusât à l'accompagner ; mais elle venait de tomber dans un de ces abattemens qui suivaient chacune de ses crises ; à la grande surprise du jeune homme, elle ne fit donc aucune résistance, parut même comprendre à peine ce qu'on lui demandait et se laissa machinalement conduire.

III.

Quand Louise et son conducteur arrivèrent chez la veuve Larry, celle-ci était sortie. Antoine se réjouit de cette circonstance, qui le délivrait des embarras d'une introduction.

Il fit entrer la jeune fille dans la chambre de sa mère, l'engagea à se reposer, et se retira. Il savait que, dans le premier instant, les consolations aiguisent la douleur au lieu de l'émousser, et que celle-ci a besoin de la solitude pour s'endormir. Il revint donc dans la boutique, et s'assit près de la devanture fermée.

Il faisait déjà nuit ; la pluie tombait au dehors, et les sanglots de Louise arrivaient par instans à son oreille, au milieu du silence et de l'obscurité. Antoine fut saisi d'une tristesse et d'un découragement profonds. Fatigué des soins qu'il avait donnés à la mourante depuis deux jours, et des émotions pénibles qu'il avait supportées, il sentit une sorte d'engourdissement s'emparer de tout son être, et la prostration de ses forces passer dans son âme. Las de la tension continuelle dans laquelle ses facultés avaient été entretenues depuis si longtemps, écrasé par l'inquiétude et les embarras du présent, sentant sa tête se perdre chaque fois qu'il voulait jeter un regard sur l'avenir, il s'abandonna lui-même, et se laissa aller à un abattement sans espoir. Il ne se doutait pas que, dans quelques instans, il allait encore avoir besoin de toute son énergie.

Depuis deux jours qu'Antoine n'était pas rentré chez lui, la veuve Larry n'avait cessé de maudire madame Poirson et sa filleule, qui le retenaient ainsi sans égard pour sa santé. Comme toutes les mères dont la tendresse s'est tournée uniquement vers les attentions matérielles, elle attachait une immense importance à ce que rien ne dérangeât les habitudes du jeune homme, et elle ne concevait pas qu'il pût vivre sans certains soins qu'il avait moins besoin de recevoir, qu'elle de lui donner. La longue absence de son fils excita donc en elle une véritable colère contre les Poirson. Enfin, après avoir éloigné et rapproché vingt fois du foyer le dîner qu'elle avait préparé, après être allée vingt fois de la porte à la fenêtre, inquiète, et encore plus irritée, elle se décida à sortir elle même pour chercher Larry.

Elle apprit, en arrivant chez madame Poirson, que celle-ci venait d'expirer, et qu'Antoine était parti.

Elle fut donc obligée, malgré la nuit qui était noire, et la pluie qui tombait à flots, de revenir sur ses pas, furieuse de la course inutile, du mauvais temps et de l'incertitude dans laquelle la laissait son fils.

Elle était peu éloignée de la porte, lorsqu'elle rencontra une voisine qui la couvrit de son parapluie.

— Venez-vous de chercher monsieur Antoine ? lui demanda

celle-ci avec un sourire ironique; il est rentré peu d'instans après votre départ.

— Ah! c'est bien heureux! Il mefera attraper une maladie, c'est sûr, à courir ainsi après lui; à mon âge, cela est dur.

— Il n'est pas venu seul, reprit la voisine, il avait avec lui une jeune fille.

— Une jeune fille?

— La filleule de madame Poirson. Elle paraissait bien désolée, la pauvre petite; il paraît que sa marraine est morte : ma foi, le bon Dieu a bien fait de la prendre, il y avait assez longtemps qu'elle souffrait. Mais j'espère, madame Larry, que maintenant vous ne nierez plus que monsieur Antoine épouse Louise, puisque vous la prenez chez vous.

— C'est ce que nous verrons, répondit brusquement la veuve. Adieu, voisine.

Et, quittant celle-ci, elle se dirigea à grands pas vers sa boutique.

Ce qu'elle venait d'apprendre avait porté son irritation au plus haut degré. L'idée de trouver Louise établie dans sa maison, sans sa permission, sans même qu'on l'en eût avertie, la mettait hors d'elle-même. Elle poussa violemment la porte de la boutique, et y entra comme un orage. Antoine se leva en tressaillant.

— Dans quel état vous voilà, ma mère, dit-il en apercevant les vêtemens mouillés de la vieille femme; que faisiez-vous dehors par un temps pareil?

— Une grande sottise, en vérité; je vous cherchais. Qu'êtes-vous devenu depuis deux jours?

— Vous savez que je n'ai point quitté madame Poirson qui était mourante.

— Elle est morte, Dieu merci!

— Au nom du ciel, plus bas, Louise peut nous entendre.

— Ah! elle est donc ici! s'écria la veuve qui, en voyant Antoine seul, avait cru un instant qu'on l'avait trompée.

— Elle est là, répondit le jeune homme à voix basse et en montrant l'arrière-boutique.

— Je voudrais bien savoir qui lui a permis de s'emparer ainsi de ma maison?

— C'est moi qui l'ai conduite ici, ma mère.

— Et qui vous l'a permis à vous-même?

— Je n'avais pas même supposé que vous pussiez me faire cette question ; où vouliez-vous que cette jeune fille trouvât un asile?

— Que m'importe à moi? Suis-je obligée de recueillir tous les gens qui n'ont ni feu ni lieu? Il fallait qu'elle restât chez elle.

— Y pensez-vous, ma mère? Vous eussiez voulu qu'elle vit coudre dans son suaire et clouer dans son cercueil celle qui l'avait élevée comme une fille?

— Pourquoi non, s'il vous plaît? J'ai bien enseveli votre père, moi, et jeté de l'eau bénite sur sa bière! Elle est donc bien grande dame, pour ne pouvoir regarder en face le malheur que Dieu lui envoie!

— Toutes les âmes ne se ressemblent pas, et si Louise sent plus vivement qu'une autre ses souffrances, il ne faut point lui en faire un crime.

— Et vous croyez que je suis dupe de ces comédies? Je sais ce que l'on cherche en s'établissant ainsi chez moi : cela crève les yeux à tout le monde; les voisines elles-mêmes répètent que vous allez vous marier, puisque je prends votre future dans ma maison.

— Qu'importent ces bruits, ma mère? Quand cela serait, n'y verriez-vous point une nouvelle raison pour recevoir Louise avec bonté?

— Ainsi vous avouez que c'est votre intention?

— Je ne vous l'ai jamais caché.

— Et vous osez amener ici cette fille?

— Cette fille, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, sera ma femme et elle est chez sa mère.

— Jamais, jamais, tant que je vivrai, jamais je ne donnerai mon consentement à ce mariage.

— Vous me l'avez déjà dit; aussi ne viens-je pas le demander.

— Mais vous saurez vous en passer, n'est-ce pas? voilà ce que vous voulez dire?

— Je ne veux rien dire; de grâce, ne nous irritons pas réciproquement : pourquoi parler d'un sujet sur lequel nous ne pouvons nous entendre?

— Je veux en parler, moi; vous ne prétendez pas m'empêcher de parler, peut-être? Je suis d'âge à savoir ce que je dois dire!

— Ma mère, vous me rendrez fou! dit Larry en se levant et repoussant sa chaise avec violence.

Mais la bonne femme s'était animée de plus en plus en parlant.

— Voilà bien les enfans, reprit-elle avec colère : élevez un fils à la sueur de votre corps, consacrez-lui toute votre vie, et il vous sacrifiera à la première coquette qui se trouvera sur son chemin.

— Mais, ma mère, revenez à nous. Au nom du ciel! qui parle de vous sacrifier? qui parle de vous quitter? Ne pouvez-vous donc vivre heureuse entre votre fils et une fille d'adoption?

— Non, j'aime mieux vivre seule et libre. Je ne suis pas encore tombée en enfance, voyez-vous, et je ne veux pas me mettre sous la tutelle d'une intrigante.

— Ma mère, ce que vous dites là est insensé.

— Soit; mais vous choisirez entre cette fille et moi.

— C'est vous qui m'aurez forcé à ce choix, dit Antoine exaspéré; vous serez responsable des suites.

— Ainsi vous vous marierez?

— Je me marierai.

— Alors, emmenez votre femme, s'écria la veuve, emmenez-la sur-le-champ; je ne veux pas coucher sous le même toit qu'elle.

Antoine recula stupéfait.

— Ma mère, dit-il d'une voix tremblante, sûrement vous n'y pensez pas; vous chassez Louise?

— Je veux être maîtresse chez moi; qu'elle retourne d'où elle vient.

— Cela n'est pas possible.

— Cela sera pourtant, et je vais le lui déclarer à l'instant même.

En parlant ainsi, la veuve Larry s'avança vers l'arrière-boutique; Antoine lui saisit rudement le bras.

— Vous n'irez pas, dit-il, cela serait infâme; vous n'irez pas; je vous le défends.

Elle allait répondre, mais elle n'en eut pas le temps; la porte s'ouvrit d'elle-même, et Louise parut, les cheveux tombans, les vêtemens en désordre et le visage couvert de larmes.

A son agitation, Antoine comprit sur-le-champ qu'elle avait tout entendu; il fit un pas vers elle, lui prit les mains avec une tendresse passionnée et la rapprocha de son cœur.

— Au nom de Dieu! ne pleurez pas, Louise, lui dit-il, prêt à pleurer lui-même.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, je veux m'en aller, répondit la jeune fille au milieu de ses sanglots.

Antoine se tourna vers sa mère.

— Serez-vous donc sans pitié? Vous voyez le mal que vous lui avez fait, n'aurez-vous pas un mot de bonté pour la rassurer?

Mais la vieille femme, loin d'être touchée, avait senti sa colère redoubler à la vue des témoignages d'affection que son fils donnait à Louise.

— Qu'elle s'en aille, reprit-elle; il faut qu'elle ou moi nous sortions d'ici.

— Ma mère, oh! je vous en supplie, par pitié, dites qu'elle reste.

— Non, non!

— Rien que quelques jours.

— Non, non, non!

— Jusqu'à demain seulement.

— Non, mille fois non!

— Je veux m'en aller, je veux m'en aller, répétait Louise suffoquée par les larmes.

Et elle cherchait la porte à tâtons.

Antoine prit son front à deux mains en poussant des exclamations sans suite.

— Ma mère, ma mère, ne me poussez pas à bout, ne renvoyez pas cette jeune fille, ne la jetez pas dans la rue au milieu de la nuit! Ma mère, dites-lui qu'elle reste, dites-lui qu'elle reste. Un mot... un seul mot... Vous ne voulez pas! vous la chassez?... Eh bien, moi, je veux qu'elle demeure, et elle demeurera. Vous n'avez point écouté mes prières; je ne prierai plus! Je veux qu'elle reste, et j'en ai le droit, entendez-vous! Dieu vous pardonne de m'avoir amené à cette extrémité. Vous n'êtes pas chez vous, ma mère.

— Je ne suis pas chez moi! dit la vieille femme stupéfaite.

— Non : la moitié de tout ce qui est ici appartenait à mon père et par conséquent m'appartient maintenant. Prenez votre portion et laissez-moi la mienne, entendez-vous : je demande mes comptes ce soir, à l'heure même; je veux ma part d'héritage pour abriter une nuit cette enfant en pleurs que vous repoussez cruellement. Voyons, il y a deux chambres ici, l'une est à moi; deux lits, l'un est à moi; deux foyers, l'un est à moi; et je donne le tout à cette jeune fille.

Et allant chercher Louise qu'il reconduisit au milieu de la chambre :

— Venez, ne baissez pas les yeux, ne pleurez pas; maintenant vous êtes chez vous.

Antoine était si pâle de colère et si beau de volonté, que sa mère fut troublée; cependant sa rancune l'emporta sur son émotion.

— Ceci est trop fort, dit-elle : vous osez réclamer votre part d'héritage dans cette maison; mais, malheureux! qui vous y a nourri depuis vingt-cinq ans? Cette vieille femme, que vous voulez chasser de chez elle, n'a-t-elle pas usé ses membres pour vous, jeune et savant, qui n'étiez point capable de gagner de quoi vivre? Vous voulez votre part ici? Rendez-moi donc alors le pain que vous m'avez retiré de la bouche depuis que vous êtes né. Ingrat! quand ai-je refusé de m'imposer pour vous les plus dures privations? Grâce à moi, que vous a-t-il manqué?

— Du bonheur, ma mère, du bonheur! Ah! oui, vous m'avez élevé et nourri, vous avez fait de moi un animal domestique, qui avait sa niche et sa pâture de chaque jour : mais vous avez meurtri mon cœur de mille plaies, mais, à force de me faire payer vos bienfaits par des reproches et vos soins par des persécutions, vous m'avez rendu vos soins et vos bienfaits odieux Ma mère, cela fait peur à dire, j'ai souvent désiré être bâtard. Jamais vous n'avez su me comprendre, vous avez toujours froissé tous mes amours. Une fois, une seul fois dans ma vie, je vous ai fait une prière, dont dépendait mon avenir, et vous m'avez durement refusé. Tout à l'heure encore, quand j'ai réclamé de vous, à mains jointes, un peu d'abri pour cette enfant qui n'a que moi et que j'aime, vous avez dit non, toujours non! Quel bien m'avez-vous donc fait? Que m'avez-vous donné? la vie! Ah! maudit soit le jour où je suis né!

Larry était tout égaré; il cacha un instant son visage dans ses deux mains en faisant entendre de sourds gémissemens; puis relevant tout-à-coup la tête :

— Mais je suis fou de dire tout cela; à quoi bon? Demain, ma mère, je vous délivrerai d'un spectacle qui vous blesse; Louise et moi nous sortirons d'ici pour n'y plus rentrer.

— Soit, dit la vieille femme; la maison de votre mère ne sera pas du moins déshonorée par la présence de votre maîtresse.

A ce mot cruel, deux cris partirent en même temps, l'un de douleur poussé par Louise, l'autre de colère par Antoine; il courut à sa mère les dents serrées.

— Vous avez menti, ma mère; rétractez cette calomnie.

— Je ne rétracterai rien.

Larry sentit comme une bouffée de feu qui lui montait au cerveau; ses poings se fermèrent par un mouvement involontaire... Il se jeta en arrière, épouvanté.

— Allez-vous-en, ma mère, balbutia-t-il, au nom de Dieu! allez-vous-en!

— Je m'en vais; mais rappelle-toi ce que je t'ai dit en partant; Larry, tu seras malheureux, car tu es un mauvais fils.

En prononçant ces mots, la vieille femme ouvrit brusquement la porte et entra dans l'arrière-boutique.

Antoine fut quelques instans immobile, les yeux fixes et hagards. Enfin il parut reprendre ses sens; il passa la main sur son front humide et regarda autour de lui pour chercher Louise; la jeune fille était évanouie.

IV.

Louise fut prise, à l'instant même, d'une fièvre qui força de la mettre au lit. Soit que la vue de ce mal dont elle était la cause eût adouci la veuve Larry, soit que les menaces de son fils l'eussent effrayée, soit enfin que, redevenue de sang-froid, elle fût honteuse de sa dureté, toujours est-il qu'elle proposa elle-même de garder la jeune fille et de lui donner des soins.

Antoine accepta par l'impossibilité de faire autrement. Dans le moment de la colère, il avait pu parler de quitter la demeure de sa mère avec Louise; mais la réflexion n'avait point tardé à lui démontrer tous les dangers d'une pareille séparation.

Cependant celle-ci se rétablit peu à peu, et, à mesure que sa convalescence avançait, l'hostilité de la mère d'Antoine sembla renaître. Elle voyait avec dépit que les circonstances mêmes avaient amené les choses au point qu'elle redoutait.

Louise était établie chez elle, et tout lui faisait craindre que ce ne le fût d'une manière définitive. Elle eût bien voulu revenir à son refus de lui donner asile, mais elle craignait de renouveler la terrible scène qui avait eu lieu peu auparavant, et de pousser son fils à un parti extrême.

Il fallait donc qu'elle se contentât d'exprimer son mécontentement par de dures allusions ou des rapports indirects : elle ne perdit aucune occasion de le faire. Ainsi exposée sans cesse à des attaques cachées, Louise vivait dans un perpétuel frisonnement et dans l'attente continuelle du trait qui devait la blesser. Cette situation, plus intolérable chaque jour, lui fit prendre en véritable haine celle qui lui infligeait d'aussi cruelles humiliations.

Quant à Larry, bien qu'aucune des sourdes persécutions de sa mère ne lui échappât, il garda le silence. Rendu patient à force d'amour, il avait compris que ces jours d'épreuves ne pouvaient être abrégés que par la persévérance, et que, pour atteindre le but le plus tôt possible, il fallait se défendre de tout découragement.

En vain sentait-il, par instans, le besoin de se laisser aller à la douleur; repoussant ces faiblesses dangereuses, il se condamnait au courage et se résignait à l'espoir. Il reprit donc la poursuite de quelques affaires dont il avait été détourné par les soins donnés à madame Poirson, et déploya une activité inusitée. Dieu seul eût pu dire ce qu'il lui fallait de volonté pour isoler ainsi son esprit de ses sentimens les plus intimes.

Aussi, combien de fois de cuisantes réminiscences vinrent-elles le distraire! Combien de fois, en voyant passer devant son souvenir l'image de Louise qui pleurait loin de lui, repoussa-t-il ses livres tout éperdu, se levant à moitié pour courir vers elle! Mais ces pleurs, il ne pouvait les essuyer maintenant! il n'avait espoir d'en tarir la source qu'en se livrant au travail sans distraction et sans impatience. A cette pensée, il se rasseyait, il cachait sa tête dans ses mains pour ne rien voir que le code ouvert sous ses yeux, il rappelait à lui sa volonté, passait un frein de fer à son esprit distrait et le forçait à marcher dans l'aride voie qu'il lui avait tracée.

Mais c'était surtout chez sa mère qu'il avait besoin de toute sa fermeté. Il eût voulu encourager Louise par ses regards, et il n'osait la regarder, de peur de voir ses yeux rouges de larmes; il eût voulu lui faire entendre des paroles de consolation, et il n'osait lui parler, de peur qu'un sanglot ne fît fléchir toute sa résolution. D'ailleurs, qu'aurait-il pu lui dire? lui-même il nourrissait son espérance plutôt par devoir que par conviction. Et comment dire à cette enfant désolée que le dur asile dont on lui faisait l'aumône était le seul que son amant pût lui offrir de longtemps, et qu'elle devait remettre le repos et le bonheur à plus tard? D'ailleurs, à quoi bon s'ar-

rêter sur ces pensées et détendre dans les pleurs deux âmes qui avaient besoin de toutes leurs forces? C'était alors l'heure du combat et non celle des larmes; les larmes devaient être réservées pour des jours plus heureux.

C'est ainsi qu'Antoine se parlait à lui-même, aux heures d'énergie, cherchant à ne point quitter des yeux quelques espérances vagues et lointaines. Mais la raison, cette froide logicienne, venait sans cesse jeter, à travers ses laborieuses illusions, quelque calcul glacé qui les brisait comme du verre, et alors tout son courage l'abandonnait.

Il sentait bien qu'à moins d'un événement imprévu, rien ne pouvait changer à son avantage qu'avec les années, et il s'épouvantait d'une si longue attente pour un résultat si incertain. Heureusement que, parmi les dons reçus de Dieu, il en est un qui seul peut tenir lieu de tous les autres; c'est la faculté d'*oublier la raison*. Quelle existence, en effet, serait supportable, resserrée dans les bornes de la logique et déshéritée des imprudences et des chimères du sentiment? N'est-ce pas la croyance à l'impossible qui fait supporter l'actuel par considération pour l'avenir?

Mais si Antoine pouvait se déguiser à lui-même l'état véritable des choses, et refuser de voir ce que la réalité avait de trop menaçant, il ne pouvait échapper de même au dur avertissement des faits qui lui rappelaient, à chaque instant, sa dépendance, ni au spectacle poignant des besoins de Louise.

Le seul sentiment commun à tous les hommes qui aiment est peut-être le désir de parer la femme choisie, car la générosité est le point de contact de tous les amours. L'amant vulgaire et le véritable amant sentent également ce besoin de donner un signe extérieur de leur tendresse et de rendre plus belle celle qui les a rendus plus heureux. L'impossibilité de remplir ce désir ne fut pas un des moindres chagrins d'Antoine. Souvent, lorsque ses yeux tombaient sur les vêtemens flétris de Louise dont une industrie économe semblait disputer chaque lambeau à la misère, il sentait des larmes gonfler ses paupières, et il était obligé de sortir.

Alors il prenait en pitié son aveugle persévérance, et poussé à bout par la douleur, il ne demandait que l'occasion de sortir de cet horrible état, quoi qu'il dût lui en coûter.

Il avait, autrefois, discuté dans son âme la cause du bien et du mal, et après de longs combats il s'était décidé pour le bien; mais maintenant, il ne soulevait même plus cette importante question; il ne cherchait même plus à la résoudre. Las et dégoûté de tout, il s'était assis sur la route, attendant avec impatience et laissant au hasard régler quel char devait le prendre au passage. La seule chose qu'il voulût, c'était arriver au but et y arriver de suite. Quant au moyen, peu lui importait: du moins il le croyait ainsi.

V.

Un dimanche, après avoir cherché dans la campagne un peu de solitude et avoir été chassé de partout par les promeneurs, Larry revint sombre et fatigué : la vue de la foule avait agi sur lui comme d'habitude. Cette joie, ces habits de fête, ce bruit avaient accru sa tristesse mécontente et lui avaient fait comparer, avec plus d'amertume, sa situation à celle de tous.

En entrant dans la boutique de sa mère, dont les volets à moitié fermés, ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur le banc du comptoir et y demeura dans l'attitude du plus profond abattement. Lorsqu'il releva la tête ses regards rencontrèrent la porte entrebâillée. Il aperçut, dans l'arrière boutique, Louise, occupée à coudre près de la fenêtre. C'était une chose propre à l'étonner que de voir la jeune fille travailler un pareil jour; car, en province, et dans la classe de Louise, le repos du dimanche est, en général, rigoureusement observé. Antoine pensa qu'elle préparait quelque parure et que son innocente coquetterie avait, pour une fois, fait violence à sa dévotion.

Curieux de savoir ce qu'elle faisait, il se leva doucement et s'approcha de la porte entr'ouverte. Il put alors distinguer clairement le travail de la jeune fille. Elle détachait maille par maille, et très attentivement, le haut d'un vieux bas dont elle essayait de se faire des demi-gants. L'empressement contraint avec lequel elle terminait ce travail aurait suffisamment indiqué qu'un pressant besoin l'y poussait, quand même ses mains gercées par les engelures, et qu'elle réchauffait, par instans, de son haleine, ne l'eussent suffisamment prouvé.

Antoine resta longtemps à la même place, contemplant le tableau qu'il avait sous les yeux. Ce détail de la vie vulgaire qui peignait si éloquemment les privations de Louise, ce travail sans charmes et imposé par la nécessité un jour de repos, cette jeune fille défaisant un vieux bas au fond d'une arrière-boutique humide et obscure, tout cela le saisit à la fois et le pénétra d'une inexprimable douleur. C'est rarement l'importance d'un fait, mais presque toujours les dispositions de notre esprit qui décident de l'impression produite. En toute autre occasion, Antoine eût peut-être remarqué à peine ce qui le frappa alors si cruellement; mais la vue de la foule endimanchée qui l'avait poursuivi tout le jour l'avait préparé à subir plus vivement ce contraste.

Une fois ébranlée ainsi, son imagination s'exalta : il pensa à toutes les souffrances secrètes qui devaient tourmenter Louise; il se rappela mille circonstances qui lui étaient échappées, mille mouvemens, mille tristesses dont il devinait enfin la cause. Jamais il n'avait compris aussi clairement sa pauvreté. En effet, les grandes privations éveillent d'ordinaire chez nous un sentiment moins cuisant que les petites; on les prévoit, on s'y résout, on met une sorte de courageuse fierté à les supporter; mais les privations de détail ont quelque chose d'intolérable: le peu de valeur même de l'objet qui nous manque nous avertit plus durement de l'excès de notre indigence.

Antoine ressentit donc plus d'humiliation et de douleur qu'il n'en avait jamais éprouvé. L'aspect de cette enfant travaillant seule et triste, pendant que tous se livraient au plaisir, le navra. Il ne put supporter l'idée de son impuissance, tandis que les autres réussissaient à devenir des appuis utiles pour les femmes qu'ils avaient choisies. Ses dernières hésitations disparurent. Pris d'une audace désespérée, il résolut de tout faire pour changer sa situation et sortit sur-le-champ dans l'intention d'exécuter un projet dont il avait jusqu'alors repoussé la pensée.

Depuis l'affaire des Rosiers et sa conversation avec Randel, Antoine, comme nous l'avons déjà dit, s'était tenu dans une réserve soupçonneuse vis-à-vis de maître Pillet, et l'avait visité moins souvent. Celui-ci, qui suivait son plan, n'avait rien fait pour resserrer des relations qui semblaient plus près de se rompre chaque jour. Feignant de ne point remarquer le refroidissement de Larry, il avait seulement cessé de lui procurer des affaires, et sûr que la nécessité le ramènerait tôt ou tard, il s'était résigné à attendre. Bien des fois déjà Antoine avait songé à lui dévoiler sa position difficile; mais, outre l'embarras d'un aveu, il avait toujours été retenu par une certaine défiance. Il n'avait point oublié ce que Georges lui avait dit de maître Pillet; et, malgré son incrédulité apparente, il craignait de se faire l'obligé du vieil avocat.

Il fallait que l'impatience de sa position devînt assez forte pour détruire toutes ses répugnances; ce fut précisément ce qui arriva.

Décidé à tout pour échapper à une gêne qu'il ne pouvait supporter plus longtemps, mais craignant que ses scrupules ne lui revinssent, Antoine ne voulut pas remettre à plus tard sa démarche près de monsieur Pillet. Il profita du mouvement de résolution instantané et presque fiévreux que lui avait inspiré la vue de Louise, et se rendit sur-le-champ chez son voisin.

Celui-ci reconnut, dès le premier coup d'œil, aux traits altérés d'Antoine, qu'il venait lui faire une demande. Il lança sur le jeune homme un sourire malicieux et vainqueur, et l'engagea à s'asseoir.

Mais, dès qu'il s'était trouvé en présence de monsieur Pillet, Larry avait senti s'évanouir tout son courage; il chercha vainement des mots pour expliquer le but de sa visite. L'avocat, qui eut pitié de son embarras, vint à son secours.

— Je vous vois peu depuis quelque temps, monsieur Larry, dit-il d'un ton bienveillant; êtes-vous plus occupé qu'autrefois?

— Je le suis moins que jamais, monsieur, toutes mes journées se passent dans l'oisiveté et l'attente.

— J'avais cru que votre clientèle commençait à se former.

— Je l'avais cru aussi; mais depuis quatre mois tout se retire de moi.

— Depuis l'affaire des Rosiers? Je vous en avais averti.

— Il est vrai, monsieur, mais j'avais besoin de cette leçon. Maintenant je sais qu'un avocat qui débute n'a point le droit de faire son devoir; je tâcherai de ne plus l'oublier.

— Vous vous êtes fait une idée trop poétique de notre profession, mon jeune ami. Un avocat, voyez-vous, n'est, en définitive, qu'un honnête apothicaire qui tient boutique de drogues légales: bonnes ou mauvaises, il faut qu'il en vive, et, pour cela, il faut les vendre et non les donner. La générosité est une vertu trop dispendieuse pour les petites fortunes; c'est la prodigalité des bons cœurs. Puis, après tout, chacun vit de sa profession; pourquoi l'avocat ne vivrait-il point de la sienne? Son temps est sa marchandise; il ne peut en faire largesse, et il devrait graver sur la porte de son cabinet comme Scaliger: *Tempus meum est ager meus*, — *mon temps est mon champ.*

— C'est quelquefois un champ bien stérile, observa Larry en secouant la tête.

— Au début de la carrière, mais non à son déclin; car voilà le mauvais côté de notre profession; quand on est jeune, bien portant, plein de zèle, le travail vous manque, et plus tard, quand vous êtes devenu vieux et faible, il vous accable.

— Preuve éclatante de la bonne distribution du travail dans notre société.

— Sans doute, sans doute; mais on peut remédier à ces inconvéniens. Le jeune et le vieux peuvent s'associer: l'un apporte son expérience et ses cliens, l'autre son activité; il y a beaucoup de villes où l'on fait de ces ligues.

— Ah! je voudrais y être, soupira Antoine.

Le vieil avocat lui lança un regard perçant.

— Cela me conviendrait aussi merveilleusement, et j'y ai souvent pensé; mais, pour faire un tel arrangement, il faut bien s'entendre sur les attributions et les bénéfices de chacun.

— Je serais fort accommodant relativement à ces deux articles, répondit Larry, qui entrait parfaitement dans l'idée de maître Pillet, et comprenait ses propositions indirectes.

— Je sais qu'il est facile de s'accorder avec vous; mais vous concevez que l'ensemble des affaires a besoin d'être dirigé par une seule tête. Celui qui a par devers lui l'expérience doit conduire tout, préparer et incidenter les procédures; décider en dernier ressort de ce qui doit être essayé ou non. Le plus jeune, lui, a la partie active et brillante, la plaidoirie; mais il suit la route tracée. — C'est du moins ainsi que j'ai vu ces sortes de ligues organisées ailleurs et ces dispositions m'ont paru fort sages.

— Peut-être, dit Antoine avec embarras; cependant, monsieur, dans ce cas, le plus jeune associé abdique son libre arbitre; ce n'est plus qu'un moyen entre les mains du plus vieux.

— Et quel inconvénient y voyez-vous, si le plus vieux s'en sert dans l'intérêt bien entendu de l'association?

— Mais il peut, dans certains cas, violenter ainsi la conscience de son confrère.

— Ah! s'écria monsieur Pillet en riant, vous voilà revenu aux *Mille et une nuits* de la morale. Voulez-vous être homme de loi ou homme de conscience? il faut choisir. Libre à vous de préférer le noble à l'utile; mais alors tâchez de vivre de vos rentes, car les scrupules n'ont jamais fait la fortune de personne. Vous le disiez vous-même tout à l'heure, un avocat pauvre n'a pas le droit de faire son devoir, ou plutôt, il ne doit faire que son devoir d'avocat, qui est de plaider envers et contre tous.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura Antoine avec accablement.

— D'ailleurs, cher monsieur Larry, pourquoi vouloir être plus honnête homme que tout le monde? Je comprends ces générosités de jeunesse; mais, avant toute obligation, nous en avons une rigoureuse, c'est de veiller sur le sort des êtres que nous aimons. Nous pouvons sacrifier notre aisance à une idée; mais avons-nous le droit de sacrifier la leur? Qu'est-ce que le devoir, d'ailleurs? un mot dont le sens varie selon les hommes, selon les temps, selon l'heure, selon la digestion. Le premier devoir, le plus clair, le seul convenable, c'est de faire le bonheur de ceux qui nous sont confiés.

— Vous avez raison, monsieur.

— Ainsi, vous voyez que le plan d'association dont je vous parle est aussi raisonnable qu'avantageux; seulement il faut qu'on le cimente de manière à ce qu'il soit durable; car une fois connu et en rapport avec les cliens, le jeune avocat pourrait laisser là son associé.

— Y pensez-vous, monsieur? mais ce serait un vol!

— Nullement, on pourrait fort bien colorer une semblable action... en parlant, par exemple, d'un cas de conscience qui aurait forcé à rompre.

— Alors l'opinion publique ferait justice.

— Cette justice-là est encore plus mauvaise que l'autre; vous devez en savoir quelque chose.

— Que faire donc?

— Une chose fort simple, signer un acte de société qui laisse la gérance au vieil avocat, et que son co-intéressé ne puisse rompre sans de forts dommages-intérêts.

Antoine fit un mouvement. Jusqu'alors il avait seulement entrevu le projet de maître Pillet. Il avait bien compris vaguement que celui-ci voulait le placer dans sa dépendance et l'acquérir comme une chose; mais il n'avait point voulu trop creuser les intentions du vieil avocat, craignant d'y voir des obstacles d'honneur qui l'eussent empêché d'accepter ses offres. Le désir de se faire une meilleure situation était si vif en lui, qu'il avait peur de ses propres délicatesses, et que, pendant toute cette conversation, il avait évité de les interroger; mais la dernière condition était trop claire pour qu'il ne reculât pas devant son acceptation. S'associer ainsi à un homme d'une moralité douteuse, avec l'obligation de se soumettre à sa direction, et en renonçant à la faculté de rompre le traité, c'eût été plus que de la faiblesse, c'eût été de l'improbité ou de la folie.

Tout ce qu'il y avait d'honnête dans le cœur d'Antoine se révolta à cette idée; et il eut honte de penser qu'il avait donné le droit de lui faire une telle proposition. Sa délicatesse et son orgueil se réveillèrent en même temps, et se levant, il dit avec beaucoup de vivacité:

— Ce que vous proposez, monsieur, n'est plus une association honorable; c'est une exploitation dans laquelle le plus jeune ferait l'abandon de son honneur et servirait, comme une machine aveugle, les desseins de l'autre, sans pouvoir reculer, même devant l'infamie; je n'accepterai jamais de pareilles conditions.

— Quelqu'un vous les a donc faites? demanda maître Pillet; je croyais seulement parler de ce que j'avais vu ailleurs.

Antoine le regarda avec étonnement; mais, voyant l'impassibilité du vieillard, il rougit de tant d'effronterie.

— Pardon, monsieur, dit-il, en baissant les yeux, je me retire.

Et il gagna la porte.

— Je serai charmé de savoir que vous avez formé une ligue avantageuse, dit maître Pillet d'un ton railleur.

Larry salua et sortit.

— Va donc, maître sot, grommela le vieillard en refermant la porte avec colère; j'ai perdu un an avec toi, croyant que la misère aurait fini par t'assouplir; mais tout est fini entre nous; garde ta vertu et ta faim; lors même que tu voudrais me revenir plus tard, il ne sera plus temps, cette porte sera fermée pour toi sans retour.

Mais Antoine n'avait nulle idée de revenir, il venait de perdre sa dernière espérance; il sentait bien qu'après ce qui s'était passé entre lui et maître Pillet il ne devait plus compter que sur Dieu.

VI.

Quoique Antoine eût poussé du pied la seule planche de salut qui pût lui servir de pont sur l'abîme, il ne s'abandonna point à un désespoir visible; mais il reprit, vis-à-vis de Louise, son attitude grave et sa résignation silencieuse.

Malheureusement, la jeune fille n'avait point compris ce calme courageux; elle n'y avait vu que de l'indifférence : parce qu'il ne la plaignait pas tout haut, elle crut qu'il n'avait pas remarqué ses souffrances, et elle se trouva blessée de ce défaut d'attention.

Tout se réunissait ainsi pour l'éloigner du jeune homme. Déjà, à son insu, l'aversion qu'elle ressentait pour la mère avait rejailli sur le fils ; car, sans être la cause de ses peines, il s'y trouvait associé dans sa pensée ; il n'avait point su la protéger, et il est rare que la femme pardonne à un homme son impuissance. Puis, son cœur qui s'intéressait ailleurs cherchait peut-être, sans qu'elle se l'avouât, les moyens d'être ingrat envers Antoine. Liée à lui par des promesses et des bienfaits, elle eût voulu amoindrir ces derniers, comme elle avait déjà oublié les autres, pour se justifier, à ses propres yeux, de la douleur qu'elle lui préparait.

Quoi qu'il en soit, deux mois s'étaient écoulés depuis la mort de madame Poirson, et la position de Louise devenait chaque jour plus insupportable pour elle ; bien des fois elle avait songé à s'en affranchir par la fuite ; mais où aller? Que devenir sans protecteur et sans ressources?

La vente faite chez sa marraine avait à peine suffi pour payer les dettes de celle-ci, et la jeune fille n'en avait rien retiré. Peut-être que son travail aurait pu la faire vivre ; mais à qui s'adresser pour obtenir le prix de ce travail? Où trouver un asile? Comment se procurer l'humble ménage indispensable à sa mansarde d'ouvrière; la chaise pour s'asseoir, le réchaud pour apprêter son repas, le lit de sangle pour reposer sa tête?

Au milieu de toutes ces douleurs, une espérance lui restait encore; Arthur ne devait point tarder à revenir, et lui, sans doute, il trouverait moyen de la retirer de cet abîme; lui, il avait une mère qui était riche et bonne, et qui ne refuserait pas de tendre la main à une orpheline. D'ailleurs, rien ne dût-il s'améliorer dans la position de la jeune fille, elle verrait Arthur, et cela seul embellirait tout pour elle. Elle retrouverait ses gais entretiens, ses tendresses aimables, ses consolations toujours appropriées à son âme, ses joyeux châteaux en Espagne qui ne parlaient que de fêtes, de plaisirs et de richesses. Quel bonheur quand reviendraient ces belles heures! Alors le reste changerait, alors le reste peut-être deviendrait possible à supporter ; car, de toutes ses douleurs actuelles, l'absence d'Arthur était la plus grande.

Cependant cette absence se prolongeait bien au-delà de l'époque fixée, et une inquiétude, qui n'était plus seulement de l'impatience, commençait à tourmenter Louise.

Un jour que la veuve Larry lui avait encore reproché l'asile qu'elle lui accordait, et qu'assise dans un coin de l'arrière-boutique pour cacher ses larmes, la jeune fille songeait tristement à son abandon, elle entendit frapper à la porte du corridor ; elle se leva pour aller ouvrir, en se hâtant d'essuyer ses yeux; mais à peine avait-elle fait quelques pas, que Boissard entra.

— Arthur!

— Louise!

Ces deux cris, jetés en même temps, se confondirent en un seul, et les deux amans se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ce ne furent d'abord, de la part de Louise, que des sanglots et des phrases entrecoupées.

— Vous voilà enfin... Oh ! que j'ai souffert !... Est-ce bien vous?... Arthur!....

Et le jeune homme, ému, serrait les mains de l'enfant, les embrassait en lui donnant mille noms tendres, la suppliait de se calmer et pleurait lui-même, lui faisait mille questions, puis lui défendait de répondre.

Enfin pourtant tous deux s'apaisèrent peu à peu et purent s'entendre.

Louise lui raconta tout ce qui s'était passé pendant son absence, non de suite et complétement, mais en s'interrompant mille fois pour le regarder, en se levant pour chanter et battre des mains, en oubliant les événemens, pour lui dire combien de fois elle avait rêvé à lui.

Puis venaient les câlineries curieuses et les questions. Qu'avait-il fait pendant un mois entier? Avait-il bien dansé? N'avait-il jamais pensé à elle, pauvre fille si seule et si désolée?

Et alors un nuage de tristesse couvrait le front de la folâtre, une larme se suspendait à son sourire commencé, et elle racontait quelles cruelles nuits elle avait passées près du lit de sa marraine, combien elle avait été malheureuse depuis, combien elle avait pensé à Arthur, et comme elle avait employé son temps à pleurer et à l'attendre.

A tout ce ravissant bavardage, le jeune homme ne répondait que par des caresses et de tendres exclamations ; mais enfin, lorsque ce premier moment d'expansion eut fait place à une joie plus calme, il interrogea Louise sur sa position.

Celle-ci lui raconta combien elle avait à souffrir de la haine de la veuve Larry.

— J'avais prévu tout cela, dit Arthur, vous ne pouvez rester dans cet état.

— Comment en pourrais-je sortir?

— J'y ai déjà pensé. Dites-moi, si vous touchiez la pension que l'on faisait à votre marraine, cela vous suffirait-il?

— Oh ! je serais riche.

— Eh bien ! cette pension vous sera continuée, j'en ai déjà parlé à ma mère qui y consent.

— Est-ce possible? J'aurais une rente, une rente à moi? je pourrais quitter cette maison ? Oh ! mon Dieu, est-ce possible?

— Rien de plus facile, chère enfant !

— Et c'est à vous que je devrai cela, reprit la jeune fille, les larmes aux yeux et en joignant les mains; ah! c'est là peut-être ma plus grande joie : je pourrai dire à tout le monde que c'est vous qui m'avez rendue heureuse. Oh ! mon Dieu, comme vous êtes bon, comme vous méritez qu'on vous aime !

Elle pressait les mains du jeune homme entre les siennes en sanglotant ; celui-ci l'attira sur son cœur et baisa ses yeux humides.

— Cher ange, dit-il, ce que je fais est bien peu.

— Bien peu ! trouvez-vous donc que ce soit bien peu, mon repos et mon bonheur? Ah! je veux sortir d'ici le plus tôt possible.

— Demain, je vous apporterai le contrat et le premier terme.

— Et moi je retournerai dans notre ancien logement ; vous en connaissez le chemin, n'est-ce pas? vous y viendrez comme autrefois? Mon Dieu, quelle joie! Je pourrai vous recevoir sans craindre qu'on me le défende. Ce ne sera pas comme ici où j'ai toujours peur ; je serai chez moi! chez moi ! Oh ! cher Arthur, vous viendrez souvent?

— Bien souvent, Louise.

— Comme je serai heureuse! Que vous êtes bon ! Tenez, j'ai le cœur si serré de joie!... J'étouffe. Mais savez-vous aussi que c'est comme un rêve ! Moi, je vais être riche, être ma maîtresse ; je vais vivre seule et chez moi. Oh ! j'en deviendrai folle.

L'enfant riait aux éclats en essuyant ses yeux ; elle parcourait la chambre en sautant, tandis que Boissard, ravi de cette naïve joie, riait lui-même tout attendri.

Enfin, pourtant, il fallut songer à se séparer. Le jeune homme promit de revenir le lendemain, et se retira non sans avoir bien des fois baisé, quitté et repris les mains de Louise, qui ne voulait pas le laisser partir.

Le soir, Antoine sut que Boissard était venu ; mais, préoccupé, il ne fit aucune question. Louise, de son côté, garda le silence, trop heureuse que rien ne la dérangeât de son bonheur.

C'est qu'aussi ce bonheur était immense ! Il était si doux, après tant de journées sombres, de voir un rayon de soleil tomber des nuages ! Pauvre papillon si longtemps enseveli dans la chrysalide, l'espérance venait enfin d'éclore; elle avait

secoué ses ailes et pris son vol dans le ciel. La douce nuit agitée que passa la jeune fille! les beaux rêves qu'elle fit, les yeux ouverts, en regardant le ciel de son lit! Comme elle appela de fois l'aurore! comme elle l'aima de venir! comme elle se leva fraîche et reposée de la fièvre délicieuse de cette nuit! Le jour venait enfin; c'était le jour, c'était pour elle la délivrance; une nouvelle vie de bonheur et de liberté.

VII.

Le jour même où le retour d'Arthur apporta tant de joie à Louise, et presque au même instant, Antoine regagnait le faubourg d'Antrin, l'air soucieux: il allait devant lui sans rien voir, lorsqu'un bras lui barra le passage.

— Parbleu, dit Randel, tu rêves au moins à une tragédie, pour marcher ainsi le menton dans ton jabot et les yeux sur le pavé.

— A peu près, répondit Larry en souriant tristement; je me demandais ce que nous faisons sur la terre, et si l'on serait bien fou, en définitive, d'aller se jeter la tête la première dans la rivière.

— Incontestablement, quand il n'y a pas assez d'eau pour se noyer, comme aujourd'hui; et est-ce pour ton propre compte, dis-moi, que tu te posais cette question d'Hamlet?

— Non, mais je trouve parfois que la vie est une bien cruelle plaisanterie de la part de Dieu.

— Quand on a un bon caractère, on s'y fait. Tel que tu me vois, je viens, par exemple, de visiter un homme qui est persuadé que tout est pour le mieux dans le monde depuis ce matin.

— Il a peut-être enterré sa femme, ou hérité de son père?

— Mauvais railleur! Il est lui-même au lit, malade d'une éruption de joie, comme aurait dit notre professeur de physiologie; il vient de gagner à la loterie une principauté sur les bords du Rhin.

— Quelle plaisanterie!

— C'est ce que j'ai dit d'abord; mais on m'a fait voir les papiers et la lettre du chargé d'affaires de Francfort: la chose est certaine.

— Et quelle est la valeur du domaine?

— Deux cent mille florins, selon les prospectus: vu la loyauté proverbiale des Allemands, je suppose qu'ils n'ont exagéré que de moitié, ce qui porterait encore le gain net à environ deux cent mille francs.

— Deux cent mille francs! répéta Antoine pensif: comme une existence peut changer avec cela! Et cet homme était pauvre?

— Un commis à mille francs dans les bureaux de l'enregistrement! juge de ce qu'il a dû éprouver en lisant la lettre du banquier de Francfort! Ses deux cent mille florins lui sont montés à la gorge, et l'on a craint une attaque d'apoplexie. Je me trouvais là fort à propos: j'ai donné les premiers soins, et le malade va bien; de sorte que tout est pour le mieux, et que je devrai aussi, moi, à la loterie une rente viagère sous la forme d'un riche client.

— C'est plus que la roue de fortune ne rapporte à la plupart de ceux qui s'y confient.

— En supposant que ce ne soit rien que de gagner une espérance: depuis quelque temps, on déclame contre la loterie sans songer que c'est la seule spéculation du pauvre. Sans elle comment pourrait-il rêver qu'il devient riche, qu'il a un cuisinier et du tabac à discrétion? Pour trois francs il achète un rêve qui le rend heureux huit jours: où lui vendrait-on autant de bonheur pour le même prix? Abolir les loteries, c'est clouer l'imagination du prolétaire à la réalité, c'est lui défendre la seule chose qu'il partage avec le riche, le monde des chimères; c'est graver au-dessus de son enfer la fatale inscription du Dante: *Au-delà plus d'espoir!*

— D'où tu conclus qu'il faut garder les loteries?

— Ou supprimer la misère; je laisse le choix.

Antoine sourit avec distraction, mais ne répondit pas, car son esprit était ailleurs. La nouvelle de Randel l'avait singulièrement troublé. Il ne pouvait songer à l'enrichissement subit du vieux commis, sans éprouver une sorte de malaise jaloux, et pourtant il sentait le besoin d'en parler, il était avide des moindres détails.

— Que compte-t-il faire de cette fortune inattendue? demanda-t-il au jeune médecin, après un moment de silence.

— Qui? mon malade? Il veut vendre son domaine germanique, pour en acheter un autre ici.

— Cette vente lui sera-t-elle facile à une si grande distance?

— Voilà précisément l'embarras. Notre homme a vécu jusqu'à présent dans une vertueuse terreur de la justice, et s'effraie à l'idée de charger un homme de loi de cette liquidation; d'un autre côté, il redoute les déplacemens, comme un commis qui a passé trente années assis dans un bureau, avec des fausses manches. Il ajoute qu'il n'entend rien aux affaires; de sorte qu'au total il se trouve, dans ce moment, plus gêné de sa subite opulence qu'il ne l'était de sa pauvreté; aussi m'exprimait-il tout à-l'heure le désir de rencontrer quelqu'un qui voulût se charger, moyennant remise, du recouvrement de sa créance.

— Et n'a-t-il encore songé à personne?

— Non. Il y a, vois-tu, une difficulté capitale; mon commis, qui ne ressemble pas aux sous-lieutenans d'opéra comique, a vécu avec ses mille francs sans faire d'économie, et n'a pas même les capitaux nécessaires pour défrayer un agent et faire les dépenses de liquidation.

— De sorte qu'il faudrait pouvoir avancer ces fonds?

— Sans doute.

— Ah! si je les avais!

— Que dis-tu! s'écria Randel, tu te chargerais de cette affaire? Mais, au fait, j'y pense, cela te conviendrait merveilleusement: tu sais l'allemand, tu es avocat!... Par Dieu, mon cher, il faut que tu aies part à l'aubaine; tu n'a pas de clientèle assez formée pour te retenir ici, et si tu sais faire tes arrangemens avec le bonhomme, tu peux gagner dans cette affaire quelque trente mille francs.

— Et comment le pourrais-je? Ces avances, je ne puis les faire.

— Eh bien! quoi! de l'argent! Parbleu, il n'est pas si difficile d'en trouver; il suffit, pour cela, de s'adresser à ceux qui en ont. Je suis sûr que le banquier Lamy te fournira ce qu'il te faut; je le connais beaucoup, c'est moi qui soigne sa cousine; et puis, à toute force, vois-tu, j'ai fait quelques économies; une somme ronde de deux mille écus, que je garde pour acheter la corbeille de noce, quand j'aurai trouvé une femme qui m'apportera le double de revenu, et comme je n'ai pas la moindre héritière en vue pour le moment, ils sont entièrement à ton service.

Larry lui serra la main, tout attendri, et voulut parler; Randel l'en empêcha.

— C'est la chose la plus simple du monde; cela ne vaut pas un remercîment. Je vais retourner chez le vieux commis pour lui annoncer que j'ai ce qu'il lui faut. Tu peux regarder cette affaire comme assurée; seulement, exige de bonnes conditions, fais-toi une part de lion: plus tu lui demanderas, plus il croira à ton habileté. La plupart des hommes sont ainsi faits: rangez-vous devant eux, et montrez-vous modeste, ils seront insolens; mais, si vous les coudoyez, et que vous leur marchiez sur les pieds, ils vous tireront leurs chapeaux.

Randel retourna, en effet, chez monsieur Paulin, et fit si bien qu'il le décida à prendre des arrangemens avec Larry.

Le commis eut, dès le soir même, une entrevue avec celui-ci, et lui donna tous ses titres, pour qu'il pût les examiner à loisir.

Le lendemain, Antoine alla voir Randel, lui communiqua le résultat de cet examen, et convint avec lui des conditions auxquelles il devait se charger de l'affaire. Les deux jeunes gens se rendirent ensuite chez monsieur Paulin, qui accepta les propositions de Larry. Acte fut dressé des conventions, et le jeune avocat promit de partir le surlendemain.

VIII.

Tout cela s'était passé avec une telle rapidité, qu'Antoine se crut le jouet d'un rêve. Il ne pouvait se persuader qu'un instant eût ainsi changé sa situation. Était-ce bien lui qui allait partir, lui qui allait traverser la France, voir le Rhin, fouler le sol de l'Allemagne? Que de fois, le front penché sur Goëthe, Schiller et Werner, il avait pensé à ce grand pèlerinage, mais seulement comme à une de ces histoires de fées que l'on raconte à son âme pour la distraire! Et maintenant, voilà que ce songe était vrai! Il allait partir, il partait! et il ne reviendrait pas seulement tout imprégné des poétiques parfums de l'Allemagne, il reviendrait presque riche et capable enfin d'offrir un abri à celle qu'il aimait.

Ces pensées l'exaltaient jusqu'au délire. Il courut comme un fou chez sa mère, qu'il trouva dans la boutique, et lui raconta brièvement ce qui venait de se passer. En toute autre occasion, la veuve Larry se serait effarouchée d'une décision aussi subite; mais l'idée que cet éloignement pourrait rompre le mariage d'Antoine, et l'assurance donnée par celui-ci que l'affaire *rapporterait gros*, empêchèrent ses objections.

Après l'avoir avertie de tout préparer pour son départ, Larry se hâta donc de passer dans l'arrière-boutique où se trouvait Louise. Elle venait de quitter Arthur, et son visage, comme celui d'Antoine, rayonnait de bonheur. Les deux jeunes gens s'abordèrent avec tant de joie dans le cœur, que leur bonjour eut une expression d'aisance et d'affection dont ils avaient perdu l'habitude depuis longtemps.

— J'ai à vous parler, chère Louise, dit Antoine; je viens vous annoncer quelque chose d'heureux.

— Ce jour est donc destiné à la joie, répondit-elle avec timidité, car j'ai aussi à vous faire part d'une bonne nouvelle.

— Quelle est-elle?

— Voyons d'abord la vôtre.

Antoine sourit: il était debout devant Louise, jouant avec ses mains qu'il avait prises et jetant sur elle des regards pleins d'amour. Il savourait d'avance le plaisir qu'il allait lui causer.

— Préparez-vous à tout ce qu'il y a de plus extraordinaire. Il m'arrive une chose inouïe, incroyable; je suis menacé de devenir presque riche.

— Est-ce vrai?

— Riche pour nous, du moins, dont les vœux sont modestes; car vous n'êtes pas ambitieuse, n'est-ce pas? Vous n'aurez pas besoin d'un hôtel pour loger notre bonheur? Trois chambres avec des rideaux blancs, un lit de cerisier et des fleurs, cela ne vous semblerait-il pas un palais?

Louise baissa les yeux avec un malaise évident; mais Antoine ne vit dans ce trouble qu'un embarras de jeune fille, qu'il ne voulut pas augmenter.

Il baisa doucement les mains de l'orpheline, puis il raconta le traité qu'il venait de conclure avec monsieur Paulin, lui annonçant qu'il partait le surlendemain.

Elle leva les yeux sur lui avec étonnement:

— Est-ce possible? un départ si subit et pour un si long voyage!

— L'affaire ne peut souffrir de retard.

— Et combien de temps durera votre absence?

— Deux ou trois mois peut-être.

La jeune fille parut saisie; mais il eût été difficile de dire si ce saisissement était dû à la douleur ou à la joie: Larry crut naturellement que l'idée de se trouver seule et sans appui la troublait.

— Ne vous affligez pas, lui dit-il en la rapprochant tendrement de son cœur, il m'est cruel de vous laisser seule ici; mais je serai bientôt de retour, et alors tous vos tourmens seront finis. Jusque-là, soyez patiente pour supporter les durs caprices de ma mère; ces épreuves sont les dernières.

Louise sentit que c'était le moment de parler.

— Mon courage est à bout, dit-elle, et après votre départ je souffrirais trop ici pour y rester.

— Hélas! comment donc faire?

— Je vous ai dit que j'avais aussi une bonne nouvelle à vous apprendre; comme vous je suis devenue riche, et je puis vivre désormais sans être à charge à personne; monsieur Boissard est venu me voir et m'a annoncé que la pension faite à ma marraine, par sa famille, m'était continuée.

— Et vous avez accepté?

Louise le regarda avec surprise.

— Pourquoi l'aurais-je refusé? Il me semble qu'autrefois vous avez demandé vous-même qu'il en fût ainsi.

— Alors je réclamais un droit, je ne sollicitais pas une faveur.

— Qu'importe sous quelle forme on rend justice?

Larry laissa échapper un geste d'impatience.

— Qu'importe? Recevez vous donc du même air le paiement de ce qui vous est dû et une aumône?

Ce mot parut blesser la jeune fille.

— L'asile que je reçois ici, répondit-elle d'une voix émue, est aussi une aumône; s'il y a honte à accepter de telles faveurs, il faut accuser le sort et non ma volonté.

— Vous avez raison, Louise, j'ai mal parlé, pardonnez-moi; mais vous devez comprendre que votre position, vis-à-vis des héritiers Boissard, n'est pas la même que vis-à-vis de nous: vous êtes déjà de notre famille, tandis que vous n'êtes pour eux qu'une étrangère.

— Ceux qui vous font du bien ne peuvent vous être étrangers.

— Vous êtes bien reconnaissante pour ces gens!

— Aimeriez-vous mieux que je fusse ingrate?

— J'aimerais mieux vous voir refuser leurs présens; ah! croyez moi, j'en ai l'expérience, il n'est pas bon de se faire ainsi l'obligé du riche; il est moins dangereux de l'avoir pour ennemi que pour bienfaiteur.

— Cela peut être, mais je n'ai pas eu le choix. Je vous l'ai dit, mon courage était à bout; en acceptant j'ai songé que je pourrais échapper à une dépendance pénible, retourner dans mon pauvre logement d'autrefois, y vivre libre, tranquille du moins; j'ai eu tort peut-être, mais tous les cœurs ne sont pas assez forts pour se résigner à une perpétuelle humiliation.

Il y avait, dans l'accent avec lequel ces mots étaient prononcés, un mélange de mécontentement et de douleur qui laissa Antoine lui-même flottant entre le ressentiment et l'émotion.

— Je sais que vous avez souffert, dit-il; ah! je le sais trop.

— Pourquoi vouloir alors que je rejette le seul moyen d'échapper à ces souffrances?

— Se peut-il que vous ne le compreniez pas? Ne voyez-vous pas que je voudrais vous rendre heureuse tout seul et sans le secours de personne?

— J'aurais cru que, lorsqu'on aimait bien, on désirait le bonheur de la personne aimée, quelle que fût la main qui le donnât.

Larry posa la main sur sa poitrine avec une violence retenue.

— J'ignore, dit-il, s'il en est qui peuvent mieux aimer que moi; mais Dieu sait que j'ai mis dans cette affection tout ce que mon cœur pouvait avoir de dévoûment. Oui, Louise, votre repos m'est plus cher que la vie; mais c'est parce que j'aime ce repos que je voudrais vous voir refuser ce nouveau bienfait. Je hais les gens que vous acceptez pour protecteurs, parce que je les ai toujours rencontrés entre vous et moi: chaque fois que je suis accouru espérant vous porter une joie (et cela était bien rare!), j'ai trouvé qu'ils m'avaient prévenu et qu'ils avaient atteint sans sacrifice, sans courage, seulement avec leur or, le but que j'avais péniblement cherché. Que d'autres vous rendent heureuse, si je ne le puis, je m'y résignerai; acceptez une orgueilleuse pitié, je baisserai la tête en silence; mais ne recevez rien des Boissard, je vous en conjure, rien des Boissard; mon instinct me dit qu'ils nous seront fatals.

— Et n'en avez-vous donc rien accepté vous-même? murmura Louise d'une voix tremblante et irritée.

Antoine tressaillit et devint pâle. Il regarda un instant la jeune fille avec une surprise douloureuse.

— C'est vrai, répondit-il enfin, vous avez raison, je n'ai pas droit de vous donner ces conseils.

Mais le mouvement de colère qui avait emporté Louise avait déjà fait place au repentir. Elle comprit que, pour défendre

Arthur, elle s'était montrée cruelle envers Larry en le blessant au point le plus sensible de son orgueil ; honteuse de sa dureté, elle se laissa tomber sur une chaise, cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

En entendant ses sanglots, Antoine releva la tête, il croisa les mains avec une profonde douleur, et demeura un instant debout, la regardant.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il ; est-ce de regret? Ah ! consolez-vous ; mon cœur est habitué à ces coups, et vous pouvez le frapper sans craindre ni reproche ni plainte.

Et comme les sanglots de Louise redoublaient, désespéré, il porta la main à son front.

— Ah ! je n'aurai donc de pouvoir que pour vous arracher des larmes ; je suis bien malheureux ! Mais que vous ai-je dit? que vous ai-je fait? Comment avons nous été amenés là ? Je suis venu ici plein d'une joie que j'espérais vous faire partager, et à peine ensemble, voilà que nous en sommes venus aux reproches, à la colère ! Mon Dieu ! mais quelle fatalité pèse donc sur nous !

Il s'approcha de la jeune fille, les yeux humides, et la voix tremblante.

— Louise, oublions tout ce qui vient de se passer, supposez que j'arrive, que je n'ai point parlé ; essuyez vos larmes, souriez-moi, j'ai besoin d'être heureux, je ne veux pas perdre dans des querelles un dernier instant que j'ai à vous voir ; s'il est des choses sur lesquelles nous ne pouvons nous entendre, eh bien ! n'en parlons jamais.

— Oh ! je ne demande pas mieux.

— Votre main alors?

La jeune fille la lui donna, et il y déposa un baiser.

Un assez long silence suivit : il était difficile qu'arrivée à ce point, la conversation ne tombât pas subitement ; en convenant de mettre fin à leur contestation, avant de s'être entendus, Louise et Antoine ne purent échapper à l'embarras qui suit toujours ces querelles sans raccommodement.

Ils étaient d'ailleurs encore trop préoccupés pour passer sur-le-champ à d'autre idées, et, comme il arrive toujours après des débats, où les raisons n'ont point été épuisées, ils continuèrent la discussion au dedans d'eux-mêmes.

Antoine tenta pourtant quelques efforts pour faire cesser cette froideur, mais ils furent sans résultat ; l'entretien languit jusqu'au moment où la veuve Larry l'interrompit.

IX.

La soirée et le lendemain tout entier s'écoulèrent sans qu'il fût possible à Antoine de ramener la conversation qu'il avait eue la veille. Louise, qui craignait une nouvelle explication, sut échapper sans affectation à toutes les occasions de se trouver seule avec lui. Les choses en étaient restées au point le plus désirable pour elle : elle avait exprimé à Larry l'intention de quitter sa mère, un peu vaguement, mais de manière pourtant à pouvoir accomplir son projet sans qu'il eût le droit de s'étonner ni de se plaindre ; il lui importait seulement d'éviter tout nouvel entretien dans lequel celui-ci aurait pu s'opposer positivement à cette séparation, ou exiger d'elle des promesses. Elle pensait qu'en laissant ainsi tout en suspens, il lui serait facile, une fois le jeune homme parti, de quitter la vieille veuve et de retourner vivre seule où elle avait vécu autrefois.

Un sentiment intime l'avertissait bien confusément que cette conduite manquait de loyauté, et qu'agir ainsi, c'était, en définitive, tromper Antoine ; mais, par un instinct de passion, elle évitait de s'arrêter sur cette pensée : l'œil uniquement fixé sur son but, elle ne s'occupait de rien autre chose, ne regardait rien au-delà.

Depuis six mois que son amour pour Arthur allait croissant, c'était à peine si, de loin en loin, le souvenir de ses engagemens avec Larry était venu la troubler. On eût dit que cette nouvelle affection avait suspendu en elle l'action de la mémoire et de la conscience, tant son oubli ressemblait à de la bonne foi. Étrange effet des passions, qui deviennent ingénues à force d'être violentes, et qui finissent par croire leur satisfaction innocente à force de la sentir nécessaire.

Du reste, aux heures même où quelques remords venaient troubler Louise, elle ne manquait pas de raisons pour s'excuser elle-même ; elle se répétait qu'elle n'avait jamais promis à Antoine qu'une amitié de sœur, que leurs fiançailles avaient été une affaire de convenance et d'occasion plutôt qu'autre chose ; qu'en l'épousant, Larry n'aurait pu trouver ni donner le bonheur. Puis appelant à son secours l'autorité de l'exemple, comme il est d'usage dans tous ces raisonnemens que la conscience combat, elle se disait que les promesses de mariage n'avaient jamais été regardées comme irrévocables ; que beaucoup de jeunes filles rompaient une union convenue, et qu'il était plus sage de détruire à temps un pacte encore inachevé, qui pouvait avoir des suites dangereuses.

Mais il y avait en elle quelque chose qui résistait à toute la logique de sa passion. Au fond du cœur, elle entendait une voix lui demander pourquoi elle avait laissé à Antoine une espérance qui ne devait plus s'accomplir ; pourquoi, du jour où elle avait secrètement renoncé à lui, elle n'était point venue le lui déclarer ; puis, la voix devenue plus sévère lui rappelait les services qu'elle avait depuis lors reçus de Larry à titre d'amante. N'étaient-ce point là des engagemens tacites ? n'était-ce pas lui renouveler les promesses faites précédemment ? Pourquoi avait-elle accepté un dévoûment auquel elle n'avait plus de droit?

A ces reproches de la voix intérieure, la jeune fille restait un instant interdite ; mais bientôt le souvenir d'Arthur revenait avec ses fascinations. Tout entière à son enivrement, elle imposait silence au cri de la conscience, et si la voix murmurait encore, semblable à l'enfant boudeur que les gronderies importunent, elle bouchait les oreilles de son âme pour ne plus rien entendre.

Comme il était facile de le prévoir, l'heure de partir arriva pour Antoine, sans que l'occasion de parler à Louise se fût présentée. Ses adieux à la jeune fille furent ce qu'ils pouvaient être en présence de sa mère, et il emporta, en partant, la douleur de n'avoir pu la serrer un instant dans ses bras et pleurer sur son front.

Quant à Louise, quoiqu'elle eût été émue de ce départ, elle se trouva soulagée lorsque Larry ne fut plus là, car sa vue était pour elle une sorte de reproche vivant. Lui parti, elle se trouva plus tranquille et plus hardie pour l'accomplissement de son projet.

Peu de jours lui suffirent pour s'y préparer. Les deux chambres qu'elle avait occupées avec sa marraine, chez monsieur Pillet, se trouvaient encore vacantes ; elle les loua, y fit apporter quelques meubles, et annonça enfin à la veuve Larry son intention de la quitter.

Par suite d'un esprit de contradiction assez fréquent chez les vieilles gens, la mère d'Antoine, qui avait refusé si absolument de recevoir Louise, se montra presque aussi irritée de son départ ; elle l'accusa d'ingratitude, de manque d'égards, et finit par des remarques grossières sur les jeunes filles que la surveillance gêne et qui ont besoin de vivre seules.

Mais Louise fit peu d'attention à ces injures ; elle était libre, plus riche qu'elle ne l'avait jamais été, et sûre de voir Arthur sans obstacle ! Que lui fallait-il de plus ?

X.

I.

Quand je suis parti sans avoir pu vous dire adieu, chère Louise, j'emportais l'espérance de vous écrire, et cette espérance m'a consolé. J'ai toujours préféré les lettres aux entretiens. Soit timidité, soit gaucherie, je ne puis parler à personne sans éprouver un embarras invincible. Sentir un regard sur moi m'effraie ; je m'épouvante de ma propre voix, et si je me laisse emporter un instant et qu'il m'arrive tout-à-coup de m'entendre, j'éprouve le même saisissement que le musicien

obscur exécutant une symphonie, qui s'apercevrait que tous les instrumens se sont tus et qu'il joue un solo.

En écrivant, je suis à l'aise, parce qu'on ne m'observe pas. Je n'ai pas à me préoccuper de ma pose, à m'inquiéter de mes gestes. Puis, mon esprit un peu lent s'accommode mieux de ce long monologue des lettres. Le dialogue l'étourdit, le trouble et l'effarouche. Il s'égare au milieu de ce feu croisé, dans lequel il faut plus d'audace que de bon sens. Je cherche toujours l'ennemi à la place d'où est parti le dernier coup, tandis que déjà ailleurs il me fait, d'un autre côté, une nouvelle blessure.

J'avais besoin de vous dire tout cela, pour vous faire comprendre le bonheur que j'éprouve à vous écrire. Ce que je n'osais, ce que je ne pouvais vous exprimer, je vais l'oser et le pouvoir maintenant. Oh! que de fois, lorsque j'étais près de vous, j'ai désiré être absent dans ce seul but! que de fois j'ai passé mes soirées à m'épancher dans des lettres que vous ne deviez jamais recevoir et dans lesquelles je vous racontais tous les secrets de mes souffrances ou de mon amour!

Un jour, je l'espère, vous me demanderez à voir ces lettres, Louise; nous les lirons ensemble, mais des yeux seulement, car les lire tout haut, ce serait parler, et toutes mes hontes me reviendraient.

Les premières heures qui ont suivi mon départ de Rennes ne m'ont laissé que le souvenir d'un vague malaise. J'étais si étourdi de vous avoir quittée que je me trouvais dans l'impuissance de penser. Le roulement de la voiture sur les pavés semblait avoir passé en moi; je n'avais plus conscience de mon existence; je me regardais vivre avec étonnement et curiosité : tout me semblait un rêve.

Mais, après ce premier trouble, j'ai été pris d'une crise d'émotion. J'ai pensé à la querelle que nous avions eue peu avant mon départ, à nos récriminations réciproques, à vos larmes, et j'ai été moi-même prêt à pleurer. J'aurais voulu revenir sur mes pas pour implorer mon pardon et m'assurer que vous n'étiez plus triste, ni irritée contre moi. Je me demandais comment nous avions pu en venir à ces extrémités; je trouvais les causes de mon mécontentement misérables, je m'accusais d'avoir été injuste et dur envers vous. Dans ce moment, je vous pardonnais tout, je vous approuvais sur tout. J'avais oublié ce qui m'avait souvent choqué dans vos habitudes ou vos opinions, je ne pensais qu'à ce dernier regard que vous m'aviez jeté en partant, à cette larme que j'avais vue au bord de vos cils, à ce geste amical que vous m'aviez fait de la fenêtre quand la voiture m'emportait....

Ah! pourquoi n'avons-nous pas toujours, pour les objets de notre amour, cette indulgence sans borne que vous inspire leur absence? Comme nous regrettons alors les heures perdues dans de folles querelles! comme nous avons honte des larmes que nous avons fait verser! Que de charmes méconnus, que de joies gaspillées, que d'existence fauchée en fleur! Hélas! on n'aime bien ceux que l'on aime que deux fois dans toute la vie : à l'heure du départ et à celle de la mort.

Depuis que je vous ai quittée, j'ai pensé à ce que vous avez fait, Louise, et à cette pension que j'aurais voulu vous voir refuser. Peut-être, mon désir était-il né de l'expérience, peut-être aussi de l'orgueil; car qui peut savoir au juste d'où viennent ses désirs? Ils sont semblables à la source des fleuves, que forment mille ruisseaux souterrains, dont on ignore l'origine. Cependant, Louise, je crains d'avoir eu raison pour l'avenir. Dans le monde, c'est moins du mal que du bien qu'il faut se défier. Le mal se guérit et s'oublie, mais le bienfait accepté est une chaîne que l'on se rive à jamais au cœur. Je sais bien qu'une fois notre position améliorée, vous refuserez les largesses de la famille Boissard, mais vous ne pourrez plus vous délivrer du souvenir de l'obligation reçue; il vous faudra payer votre tribut perpétuel de reconnaissance, et vous verrez que ces rentes viagères, si légères d'abord, peuvent devenir bien lourdes à la longue.

Mais comment sauriez vous cela, vous, pauvre enfant, qui avez encore si peu vu la vie? Votre âme est plus jeune que votre âge. Jeune par ignorance et par nature.

J'ai trop oublié cela près de vous. J'ai été triste quand vous étiez gaie, inquiet quand vous étiez sereine; comment aurions-nous pu nous entendre? Nous regardions le monde, moi, du haut de la montagne aride; vous, de la vallée gazouillante. J'aurais dû vous aller chercher, et vous prendre à mon bras, pour vous faire monter; au lieu de cela, je vous ai crié avec impatience de venir à moi, et vous, qui cueilliez des fleurs et qui écoutiez des oiseaux, vous ne m'avez point entendu. Voilà, je le crains bien, la cause de cette froide réserve qui a toujours existé entre nous.

Demandez-moi comment il se fait que je ne me sois point aperçu de tout ceci qu'aujourd'hui? Je vous répondrai : parce que c'est la première fois que je me suis éloigné de vous. Pendant que je vous voyais, j'étais surtout frappé de nos dissemblances, je ne songeais qu'aux moyens de repétrir votre nature au moule de la mienne, et cette tâche impossible me maintenait dans un état continuel de guerre. Aujourd'hui que je n'ai pas sans cesse sous les yeux *mon ennemi*, et que l'éloignement me laisse plus calme, je comprends ce que mes prétentions avaient d'insensé.

Attendez-vous donc, Louise, à me voir, au retour, tout autre que je ne suis parti. Vous pourrez me parler de bals, de promenades, de toilettes; j'aurai appris votre langue. Vous ne verrez plus sur mon front ce pli qui vous empêchait de chanter; je serai gai, seulement vous m'aiderez un peu, car vous concevez qu'une pareille métamorphose ne se fait pas sans efforts.

Du reste, j'aime, par tempérament, la joie et les causeries, et peut-être ne me faut-il qu'un peu de sécurité, d'espace et de bien-être, pour retrouver mes allures naturelles. Je suis comme ces jeunes loups élevés en cage, toujours couchés, toujours grognans, toujours tristes, mais qui, une fois rendus à la forêt, reprennent leur souplesse et leur gaîté.

Combien nous allons être heureux à mon retour! En passant à Paris, j'ai pris quelques renseignemens; mon voyage peut devenir encore plus profitable que je ne l'avais supposé. Y pensez-vous? Louise, dans deux mois peut-être, dans deux mois je serai près de vous, j'aurai votre bras sur le mien, et nous parcourrons les faubourgs de notre bonne ville, cherchant l'écriteau d'une maisonnette à vendre! Nous propriétaires! Dites, Louise, cela ne vous fait-il pas ouvrir de grands yeux? Êtes-vous bien sûre que vous ne dormez pas? Propriétaires, nous, qui n'avions pas d'asile il y a quelques semaines! Oh! que la Providence de Dieu a de bontés imprévues!

Que de fois, après mes solitaires promenades, en passant devant ces pavillons blancs entourés de vignes et de roses du Bengale, en voyant la main d'une femme soulever le store vert et en entendant les rondes des enfans dans les charmilles, que de fois j'ai senti sourdre dans mon cœur une cuisante jalousie contre les heureux qui habitaient là! Qui m'eût dit, mon Dieu! que ce bonheur m'était si tôt réservé à moi-même? O Louise, concevez-vous notre richesse? une maisonnette dans les faubourgs! Voyez-vous d'ici notre tonnelle de clématites, notre bosquet de seringat où sifflent les merles, le puits tapissé de lierre, l'escarpolette sous l'allée de tilleuls et les raquettes oubliées dans l'herbe; et puis les belles soirées sur le perron entre les chèvrefeuilles et les lilas, le premier rayon d'aurore sur nos rideaux blancs, les pinsons chantant au haut de nos cheminées, et les nids d'hirondelles au revers de notre toit?

Je me sens près de pleurer à ces images! Est-ce possible que tout cela me soit réservé! Tous mes rêves réalisés en un jour! Ah! par instans, je tremble de tant de bonheur. Pourvu que quelque grande affliction ne nous soit pas réservée!

II.

Depuis hier je suis arrivé; je suis en Allemagne! Je ne saurais vous dire, Louise, l'impatience avec laquelle j'attendais ce moment. Je ne suis plus en France! J'éprouve une sorte d'étonnement et de joie d'enfant à me répéter ces mots. Je me trouve tout fier d'être ici, tout charmé de mon aventureuse audace, tout émerveillé de ne pas me montrer plus dépaysé. Quand j'aurais découvert un continent, je ne serais pas plus

content de moi-même. Singulier effet des habitudes casanières et de la nouveauté des voyages!

Une seule chose me chagrine, c'est de trouver chaque chose autour de moi si peu différente de ce que j'avais vu en France. Est-il possible que ces bois, ces montagnes, ce ciel, ce paysan vêtu de vert qui passe, tout cela soit de l'Allemagne? Mais qui distingue donc l'Allemagne de la France? Est-ce le poteau blanc devant lequel j'ai passé en diligence?

Oh! comme ceci est différent du pays que nous avaient peint les livres! Vous souvenez-vous, Louise, quand je vous traduisais *Werther*, le *Comte d'Egmont*, les *Tableaux de familles*, quelle idée nous nous faisions de l'Allemagne; comme nous aimions à nous la représenter avec ses grandes forêts, où les jeunes gardes-chasse faisaient retentir les sons mélancoliques de leurs cors, avec ses jeunes filles blondes qui cueillaient des myosotis dans les campagnes, ses étudians pâles d'amour, jouant de la flute, le soir, à leurs fenêtres élevées, ses vieux professeurs vivant de science, et son peuple rêveur, toujours la tête penchée et l'âme dans les nuages? Hélas! enfant, cette Allemagne-là n'est point au-delà du Rhin, elle est à Rennes, près de votre réséda, dans ce petit coin de votre chambre d'autrefois, où nous lisions avec tant de bonheur ces beaux mensonges des poètes, que nous avions la folie de prendre pour des leçons de géographie.

L'Allemagne que je vois ici n'a rien des traits que nous lui avons rêvés; c'est la France avec des pipes plus longues, de la bière plus forte, la choucroûte de plus, et la politesse de moins.

Vous ne sauriez croire l'effet que produit sur moi le langage du peuple grossier qui m'entoure. Moi qui n'avais jamais étudié que l'allemand des livres, je comprends à peine ce que l'on dit à mes côtés. Habitué à n'entendre parler que les héros de Goëthe et de Schiller, et à ne point séparer la mélopée germanique de leurs sublimes discours, je ne reconnais plus la langue que j'ai apprise. O mon noble allemand à l'air antique, à la tête voilée, à l'accent sauvagement harmonieux, où es-tu? Ce n'est pas toi que j'entends ici, ce n'est qu'une moquerie de toi-même, une profanation de tes savans mystères. O mon allemand profond et triste, saint langage que je n'avais entendu que dans la bouche des demi-dieux, comment ces hommes osent-ils réciter tes sons, parodier tes allures et souiller tes religieuses beautés?

J'ai déjà vu le banquier de Francfort, et commencé à parler d'affaires, mais je crains les retards. Ces Allemands sont prodigieux de lenteur, on dirait qu'ils craignent de trop avancer en un jour et de ne rien avoir à faire pour le lendemain; ils se ménagent des occupations comme les Français se ménagent des loisirs: du reste, je les ai trouvés loyaux.

Que faites-vous maintenant? où êtes-vous? Je n'ose trop vous adresser cette question. Dans la conversation que nous avons eue, vous m'avez laissé entrevoir un projet dont vous aurez, j'espère, remis l'exécution à plus tard. Je ne vous dirai pas pourquoi, ce serait entrer ici dans des explications inutiles si vous avez renoncé à vos intentions, plus inutiles encore si vous les aviez exécutées. Mais cela n'est pas, cela ne peut être. Au retour, je vous retrouverai où je vous ai laissée; vous m'aurez ménagé le bonheur de vous faire passer subitement de la contrainte et de l'abaissement à toutes les joies d'une indépendance aisée: j'y compte fermement.

III.

Je n'ai pas encore reçu de lettres de vous, cependant vous m'écrirez; je ne vous ai pas demandé de me le promettre avant mon départ, à quoi bon? Je ne vous ai pas dit non plus de m'aimer ni de vivre. Il y a des choses dont on a trop besoin pour songer à les demander.

Les jours sont longs dans une ville où vous venez pour affaire; une fois les bureaux fermés, la vie est comme suspendue pour vous; je n'ai jamais fréquenté les lieux publics, où les oisifs vont parquer leur ennui, j'ai de tout temps regardé ces cavernes des *tueurs de temps*, comme les coupe-gorges de l'intelligence; ce sont des temples païens érigés aux plus brutales voluptés de la bête, et où l'on n'est bien qu'à condition de laisser son âme à la porte: aussi m'y suis-je toujours senti mal à l'aise. Au milieu de cette foule d'hommes grossiers, mon manque de grossièreté me fait honte; cependant, depuis que je suis ici, l'isolement et l'oisiveté m'ont poussé à entrer dans quelques cafés, mais j'en ai bientôt été chassé par l'odeur de bière et la fumée des pipes. Il faut avoir vu cela pour y croire. En France, fumer est une distraction courte et passagère; mais ici c'est la vie. On fume comme on respire; les pipes sont rivées à demeure entre les dents des fumeurs, elles en font partie intégrante comme la trompe des éléphans. La tabagie française la plus infecte n'est rien près d'un café allemand. Un café allemand est une sorte d'usine où des cornacs à forme humaine distillent de la fumée de tabac sans interruption et sans repos depuis le lever du soleil jusqu'au milieu de la nuit; on y vit dans une atmosphère qui n'a d'analogie avec aucune atmosphère connue, mais dans laquelle les émanations de bière forte, de tabac et de brandevin flottent confondues.

Je n'ai pu tenir à une pareille épreuve, et j'ai renoncé aux tavernes. Heureusement qu'il me reste la campagne éternellement belle, éternellement pure et éternellement ouverte aux pas de tous. Là je ne suis plus un étranger, je reconnais mon ciel, ma verdure, mes fleurs. Le foin coupé d'Allemagne a la même odeur que le foin coupé de France; l'églantine y fleurit aussi fraîche, le muguet des bois aussi parfumé. Je me suis donc réfugié dans la nature.

Chaque soir, je vais faire de longues promenades sur les bords du Mein. Je cueille des violettes, j'effeuille des branches de peuplier, je cause avec les oiseaux. Toutes les parties de la création sont devenues mes amies et me connaissent. Quelquefois je me plais à attacher une pensée à un nuage qui passe, à un papillon qui disparaît; je suis le vol d'une abeille attardée dans les prairies, jusqu'à ce que je l'aie vue se perdre dans l'enclos fleuri de quelque métairie. Puis, quand la nuit tombe, je reviens pensif vers l'hôtel, écoutant les grenouilles dans les joncs, et regardant au loin la ville que la lune baigne de clarté.

Arrivé à l'auberge, j'ouvre encore ma fenêtre pour regarder les étoiles. Les yeux plongés dans l'abîme obscur qui s'ouvre devant moi du côté de la France, je me sens pris parfois d'une hallucination étrange; il me semble que l'espace disparaît et que les bruits de ma cité natale arrivent jusqu'à moi. Je crois entendre au loin des cris, apercevoir les vagues formes de nos rues, distinguer les deux grandes tours carrées de notre cathédrale. Alors, emporté par un irrésistible ravissement, je me penche en avant, je prête l'oreille, je regarde si je n'apercevrais pas une lampe isolée devers le vieux faubourg d'Antrin; j'écoute si je n'entendrais pas le bruit du rouet de ma mère ou votre voix murmurant un chant. Folie! la grosse horloge de Francfort, en retentissant près de moi, me réveille, ce timbre m'entre jusqu'à l'âme; hélas! ce n'est pas la voix des cloches de mon pays

Voilà mes occupations, Louise, voilà comme je vis; car je n'appelle point la vie des heures perdues avec les hommes de loi, les banquiers et les marchands. C'est ainsi que passent mes soirées et mes nuits à aimer Dieu dans la création et à vous y chercher.

IV.

Vous ne m'écrivez pas, vous ne m'écrivez pas, Louise! Pourquoi cela? d'où vient ce silence?

Je reçois des lettres de tout le monde, excepté de vous et de ma mère. Je désire les lettres de ma mère, parce qu'elles me parleraient de vous: n'y eût-il qu'une ligne, je saurais du moins que vous vivez; je saurais où vous êtes, ce que vous faites en m'attendant. Mais rien! Des indifférens m'écrivent pour affaire ou par fantaisie, et pour adresser une lettre en Allemagne. Je sais ce qui se passe à Rennes, qui y meurt, qui s'y marie; de vous seule, pas un mot qui me rassure!

Avec quelle palpitation je cours, chaque matin, réclamer mes lettres! Comme je tremble en les recevant! Mais toujours, toujours rien de vous! Se peut-il qu'on laisse ainsi

sans nouvelles quelqu'un qui vous aime! qu'on le livre aux plus mortelles inquiétudes, lorsqu'il suffit de tracer trois lignes sur un papier pour le rendre heureux! Ah! la négligence, à certaines heures, est de l'insensibilité; les paresses de cœur sont des oublis.

Louise, vous êtes ingrate envers Dieu, vous ne méritiez pas de savoir écrire.

V.

Enfin j'ai une lettre de vous! bien courte, bien froide, mais c'est une lettre de vous! En reconnaissant votre écriture j'ai crié de bonheur, j'ai couru vers l'auberge pour être seul et pouvoir baiser ces caractères que vous aviez tracés. Hélas! une fois la lettre ouverte, toute ma joie s'est évanouie.

Il est donc vrai, vous avez rompu avec ma mère, vous l'avez quittée!

Je devine grâce à quels secours vous avez pu vous *mettre à votre ménage,* comme vous le dites. Mes avertissemens ont été dédaignés; vous avez mieux aimé vous livrer à la merci d'étrangers que de m'attendre encore quelques jours avec patience: ô Louise! vous avez eu bien peu de sagesse et de courage.

Ne croyez pas que je m'y trompe, en quittant ma mère, ce n'est pas d'elle seulement que vous vous êtes éloignée, mais de moi. Si vous m'aviez plus aimé, vous n'auriez pas abandonné cette maison où je vous avais laissée; vous auriez pensé que j'y étais né, que j'y avais souffert et rêvé de vous. Ces mille objets qui m'y rappelaient vous eussent été chers; mes livres encore épars sur la table de l'arrière-boutique, mes fleurets poudreux suspendus à la vieille cheminée, mon violon sans cordes, accroché derrière la grande armoire; tout vous eût été nécessaire, tout vous eût été doux à regarder. Ne sais je pas cela, moi, qui, lorsque je ne vous trouvais pas chez votre marraine, restais tout rêveur devant votre corbeille à ouvrage, touchant vos ciseaux, regardant vos broderies, jouant avec votre poinçon d'ivoire, attendri et heureux de penser que tout cela était à vous?

Vous n'étiez pas chez ma mère pour ma mère, Louise, mais pour moi, vous m'y attendiez. C'était un lieu convenu pour le rendez vous, et vous l'avez quitté avant que je fusse venu! Vous allez chercher ailleurs un abri, renonçant à celui que je vous avais trouvé. Ainsi, vous avez séparé votre destinée de la mienne; ainsi, à votre insu, sans doute, vous avez dénoué un de ces liens invisibles qui unissent les existences l'une à l'autre.

Je ne me fais pas illusion; ceci est un premier avertissement pour moi. Vous venez de me déclarer, par l'action, que vous haïssez plus ma mère que vous ne m'aimez moi-même. Hélas! je l'avais craint quelquefois, mais j'évitais de m'en convaincre; il y a des croyances dont on a trop besoin pour les exposer aux chances d'un examen.

Comme votre lettre révèle bien la situation de votre âme! Comme elle est brève, logique, positive! Vos phrases d'affection même ont quelque chose de dur. Cette lettre, j'ai beau la relire, la tourner en tous sens, rien n'en sort; je ne vois pas un seul mot s'illuminer d'amour, me regarder, me sourire; cette lettre est morte, Louise, c'est une plume seulement qui l'a tracée, le cœur n'en a rien su.

Oh! je suis triste, profondément triste et découragé; l'affliction que je craignais est venue; j'avais raison de dire que quelque malheur me menaçait.

Et avez-vous réfléchi à la manière dont le monde jugerait la résolution que vous venez de prendre? Comment expliquera-t-on votre rupture avec ma mère, votre désir de vivre à votre guise et sans protectrice? Ne craignez-vous pas que cet isolement d'une jeune fille ne semble suspect au plus grand nombre?

Vous me demanderez peut-être d'où me vient aujourd'hui ce souci du jugement du monde; il me vient de mon amour. Ne m'étant pas toujours plié pour mon compte aux habitudes reçues, je sais mieux qu'un autre ce que coûtent ces hardiesses, et je m'en effraie pour vous. Prenez garde de n'avoir fui des tracasseries que pour vous exposer aux persécutions bien plus cruelles de la foule. Les préjugés sont des barrières qu'il ne faut généralement franchir que dans l'intérêt du devoir, non dans celui des passions.

Je crains que vous n'appreniez, à vos dépens, que la plus hargneuse, la plus tyrannique et la plus injuste de toutes les vieilles femmes est l'opinion publique.

VI.

Que de fois j'ai relu votre lettre! J'y cherche des preuves contre mes craintes, je l'épelle pour y découvrir un nouveau sens, je réussis presque à y trouver de la tendresse à force de le désirer.

Je ne sais comment cela se fait, mais, dans toutes mes querelles avec vous, j'en viens toujours, après le premier emportement, à douter que ma colère soit juste; je finis par trouver que j'ai tort, sans doute parce que j'aime mieux m'accuser que vous accuser vous-même.

Maintenant, j'ai regret à la lettre que je vous ai écrite; je voudrais la reprendre et vous parler plus tranquillement de ce que vous avez fait. Ne croyez pas cependant que je me vante à vous de cette indulgence; je ne suis si miséricordieux, je le sais, que parce que je manque de courage pour supporter les chagrins d'une brouillerie, et, si je finis par me trouver tort, c'est qu'il m'est trop douloureux d'avoir raison. Il vaudrait mieux, pour vous et pour moi, que je fusse moins disposé à sacrifier la vérité à ma faiblesse; la fermeté de mes mécontentemens finirait peut-être par vous éclairer, tandis que maintenant, mes irritations, à l'instant rétractées, ont l'air d'un caprice fougueux plutôt que d'une juste indignation.

Mais qu'y faire? je ne me sens pas la force d'agir autrement. Si vous me frappiez au visage en pleurant, je me mettrais à genoux pour vous prier d'essuyer vos larmes. Les autres peuvent mépriser cette lâcheté; mais vous, Louise, vous devez en avoir compassion et n'en point abuser.

VII.

Merci de votre lettre, Louise, celle-ci du moins était aimable et bonne; j'aime la joie qui y respire. Vous êtes heureuse dans votre nouvelle situation: ce mot-là me console de bien des choses. Autrefois peut-être, j'aurais désiré vous savoir tourmentée de mon absence, mais l'exercice de la vie m'a fait mieux comprendre le devoir, et maintenant je préfère votre bonheur même à votre amour.

Je sais que votre affection pour moi est plus tranquille que ne l'est d'ordinaire l'affection d'une jeune fille pour son fiancé; vous semblez m'en avertir, en vous plaisant dans votre lettre à vous dire ma sœur. Eh bien! soit, j'accepte cette amitié sans variations et sans fièvre: soyez ma sœur, Louise, ne voyez en moi qu'un défenseur et un conseiller; ne prenez ma main étendue que pour vous y appuyer, ne voyez dans mes bras ouverts qu'un abri, ne cherchez ma poitrine que comme un oreiller plus sûr pour votre front; je trouverai encore mon rôle assez doux.

Non pas que je n'aie rêvé aussi des amours plus chaudes et plus complètes; qui n'a pas été ivre de sa jeunesse, au moins une fois? mais l'expérience m'a rendu de bonne composition avec la vie; les rides de l'âme me sont venues avant celles du visage et m'ont fait sage de bonne heure. Longtemps sevré de toutes les joies, les moindres me sont précieuses, et avoir une sœur qui m'aime est beaucoup pour moi, que personne n'a jamais aimé.

Et puis, qui peut sonder les mystères de l'amour? Qui sait si, dans une intimité plus profonde, nos âmes ne se comprendront pas mieux, et si vous ne finirez pas par m'aimer, comme les enfans leurs mères, par imitation? En attendant, croyez en moi et soyez heureuse. Je crains que mon séjour ici ne se prolonge indéfiniment. Je vois la possibilité de tirer du domaine de monsieur Paulin beaucoup plus que

nous ne l'espérions, en abattant une partie des forêts qui le couvrent et en le divisant; mais cette nouvelle combinaison retarderait indéfiniment mon retour

Cette considération me porte par momens à y renoncer, puis des scrupules me viennent; je songe aux engagemens que j'ai pris à Rennes, aux avantages personnels que je sacrifierais; je me dis qu'en reculant de quelques mois mon départ, je pourrai retourner vers vous plus riche et plus sûr de vous faire heureuse. D'ailleurs, maintenant que je vous sais à l'abri de toutes tracasseries, j'aspire moins vivement à un prompt retour.

Et cependant je balance toujours, je regarde mon isolement, je songe à vous, je vois Rennes dans mes songes, je me promène sur le mail, votre bras passé au mien, et alors je suis prêt à renoncer à tout et à partir. Aurai-je encore bien longtemps le courage d'attendre? Serai-je assez fort pour rester seul et loin de vous?

XI.

Tandis qu'Antoine était retenu en Allemagne par les affaires de monsieur Paulin et par l'espoir de revenir plus riche vers Louise, celle-ci continuait de se livrer de plus en plus à sa fatale passion.

Boissard, qui avait d'abord conçu la pensée de fuir, comme nous l'avons dit, avait bientôt eu honte de ses scrupules. N'ayant dû jusqu'alors qu'au libertinage ou à l'avarice les faveurs qu'il avait obtenues de quelques femmes, il ne put résister aux attiremens de cet amour naïf qui lui promettait des plaisirs inconnus; fier, d'ailleurs, d'être pour la première fois véritablement aimé, il sentit s'éveiller dans son cœur le peu d'exaltation romanesque et jeune que la société y avait laissé: oubliant donc, pour un instant, préjugés, principes, et habitudes, il s'associa à toutes les chimères de la jeune fille, partagea ses folles ivresses et se persuada qu'il pourrait vivre avec elle loin de tout, en prenant ses bras caressans pour limites de l'univers.

Sans doute qu'au milieu de cette orgie de cœur la raison mal endormie fit entendre plus d'une fois ses cris; mais avec la mauvaise foi de toutes les passions décidées à se satisfaire, sa passion feignit de ne pas l'entendre; il s'interdit prudemment la réflexion et plaça son coupable amour sous la sauvegarde de l'imprévoyance.

Deux mois s'écoulèrent dans ces enchantemens, et l'orgueil semblait aider à la volupté pour enchaîner Boissard. Comme la Claire du comte d'Egmont, Louise était sans cesse en adoration devant son amant: c'était son prince, son roi, le neveu des fées. Elle s'agenouillait à ses pieds, et, appuyée sur lui, elle le contemplait avec l'amour émerveillé d'un enfant. Elle l'appelait, elle lui répétait qu'il était beau, elle baisait ses mains, elle cachait sa tête sur sa poitrine en le serrant convulsivement dans ses bras et lui criant mille fois qu'elle l'aimait. Comment résister à un culte si passionné? Arthur se laissa aller aux jouissances vaniteuses de cette divinisation avec une sorte de transport.

Mais, si l'adoration est le plus sublime de tous les élans de l'âme, c'est aussi le plus difficile à varier. Le rôle d'idole ne peut plaire que pour un temps, et la monotonie forcée des hommages lasse bientôt.

Une fois la nouveauté de cette sensation épuisée, Arthur commença bientôt à se fatiguer du culte dont il était l'objet. Trop longtemps livré à un enthousiasme inaccoutumé, son âme se détendait peu à peu et redescendait à ses goûts d'autrefois. Il se mit à regretter l'ancienne gaîté de Louise, ses frais sourires, ses lutineries joueuses; il se demanda pourquoi il ne retrouvait plus en elle ces charmes qui l'avaient séduit; il lui en voulut de les avoir perdus, et le lui reprocha.

Hélas! il n'était plus au pouvoir de la jeune fille de faire renaître ces fleurs des jeunes années! Elle aussi, elle avait goûté à l'arbre de la vie; le paradis terrestre de son enfance s'était fermé derrière ses pas, et elle était devenue sérieuse et triste à jamais.

Malheureusement, la position qu'elle avait prise vis-à-vis d'Arthur était la plus dangereuse qu'elle pût choisir. En lui élevant un autel et se prosternant devant lui, elle l'avait accepté pour maître, et reconnaître la supériorité d'un égal, c'est presque toujours s'assurer son dédain. Les êtres les plus nobles échappent seuls à cette funeste tentation de marcher sur la tête qui se courbe et de s'en faire un piédestal. Le culte de Louise eut donc pour résultat d'exalter l'orgueil de Boissard: il prit au mot l'humble adoration de la jeune fille, l'accepta comme l'aveu d'une infériorité et la regarda avec quelque fierté du haut de ce trône qu'elle-même lui avait élevé.

Tout d'ailleurs entretenait chez lui ce sentiment superbe. Qu'était, en effet, cette enfant qu'il avait bien voulu aimer? Ne l'avait-il pas prise pauvre, abandonnée, baignée de larmes, lorsque lui, il était riche, beau et recherché? Ne lui devait-elle pas tout ce qu'elle avait goûté de bonheur? N'avait-il pas toujours été bon et généreux avec elle? Pourquoi s'étonner, après cela, qu'elle se montrât reconnaissante et qu'elle l'aimât avec respect, comme Dieu, puisqu'il avait remplacé pour elle la Providence?

Il n'ajoutait pas, à la vérité, que tous ses bienfaits il ne les avait peut-être prodigués à la jeune fille que sous l'inspiration d'un honteux espoir; il n'ajoutait pas qu'il n'avait rien sacrifié pour la rendre heureuse, et qu'elle, misérable enfant, elle lui avait donné tout ce qu'elle avait au monde. Il ne se demandait pas enfin si le bien qu'il lui avait fait pourrait compenser une seule des larmes de sang qu'il lui coûterait un jour.

Déjà même ces larmes commençaient à couler, car le bonheur de Louise n'était plus le même. Deux mois avaient suffi pour épuiser les transports d'Arthur. Revenu à plus de calme, il rentra dans sa vie accoutumée. Le monde qu'il avait abandonné le rappelait; il y reprit ses habitudes, ses plaisirs et ses succès.

La jeune fille, à laquelle il avait consacré jusqu'alors ses journées presque entières, n'eut plus d'abord que quelques heures; puis ses visites devinrent plus courtes et plus rares. Louise voulut faire quelques reproches, mais Boissard se rejeta sur les exigences de sa position et sur les devoirs que le monde lui imposait.

Nous pouvons dire que son abandon n'avait, en effet, rien de prémédité; sa passion s'était refroidie comme elle s'était formée et accrue, sans qu'il y regardât et pour ainsi dire d'elle-même.

Dans l'une et dans l'autre circonstance, il avait cédé à son inclination, sans en discuter la cause et avec cette nonchalance des gens riches, accoutumés à se laisser aller à l'existence et à ne point contrarier leurs entraînemens.

Comme nous l'avons déjà dit bien des fois, le caractère d'Arthur n'avait rien de méchant ni de bas; ce qu'on y trouvait de plus marqué était une sorte de vulgarité élégante et de facilité polie, que l'on pouvait prendre également pour un défaut, ou pour une qualité, selon l'idée que l'on se faisait des devoirs de la vie. Content de la place que le hasard lui avait donnée dans la société, Arthur avait dû nécessairement regarder celle-ci avec complaisance et trouver ses usages bons à accepter. La naissance et l'éducation s'étaient donc réunies pour lui créer une de ces natures aimables qui plaisent généralement parce qu'elles ne heurtent personne, mais qui portent dans la pratique des devoirs la même mollesse pliante que dans tout le reste. L'indulgence pour lui-même et pour les autres faisait le fonds de ce caractère heureux pour le cours ordinaire des choses, mais dont la tolérance générale pouvait devenir singulièrement dangereuse à l'occasion. De même donc qu'il ne s'était point tourmenté des suites que pouvait avoir sa liaison avec Louise, il ne se tourmenta pas de celles que pourrait avoir sa rupture, bien qu'elle devînt plus imminente chaque jour. Il usa insoucieusement ce qui lui restait d'amour, accordant de temps en temps à la jeune fille quelques heures, en attendant qu'elle lui fût devenue assez indifférente pour qu'il pût l'abandonner.

Du reste, disons-le pour sa justification, son affection n'a-

vait jamais eu le cachet des sentimens durables. Il avait accepté l'amour de Louise plus qu'il ne l'avait cherché, et c'était contre son gré qu'une inclination, à laquelle il n'eût voulu donner qu'une importance passagère, avait grandi jusqu'à la passion. Pris comme au piége dans un attachement sérieux, il avait d'abord cédé à l'entraînement, puis une sorte d'attendrissement involontaire l'avait pris en présence de tant d'amour, et il y avait répondu ; mais, en définitive, cette liaison avait été pour lui une surprise plutôt qu'un choix.

Aussi, sorti de sa première extase, vit-il les nœuds qui le retenaient captif se défaire d'eux-mêmes. D'un autre côté, son orgueil ne pouvait trouver un grand prix à sa victoire, car conquérir le cœur d'une grisette n'était point une gloire bien haute, et Louise n'avait pas même l'avantage de pouvoir rendre son amant fier de l'avoir déshonorée.

Sans doute, il en eût été autrement si la distance sociale qui séparait Boissard de la jeune fille avait été franchie par lui au lieu de l'être par elle. En élevant sa maîtresse jusqu'à lui-même, Arthur eût aimé cette élévation comme son ouvrage, et sa vanité eût trouvé son compte à cet acte de puissance ; mais, au lieu de cela, il était pour ainsi dire descendu à l'amour de Louise : rien de solide ne le retenait donc dans cette cette passion de hasard qui l'avait séduit un instant.

D'ailleurs, à de très rares exceptions près, les alliances coupables et furtives ont peu de durée. L'homme est mobile de sa nature, et ses sentimens comme ses pensées ont besoin d'un joug pour s'arrêter. La fixité solennelle du mariage est peut-être la plus forte garantie de l'affection, parce qu'elle assujettit les désirs vagabonds et fait une obligation de la constance. Sans la règle morale qui lui rappelle ce qu'il doit faire, l'homme est trop faible contre ses tentations, et la coupable subtilité des passions avait trouvé, bien avant les légistes, ce dangereux axiome : *Tout ce que la loi ne défend pas est permis.* D'un autre côté, dans l'union légitime, mille liens se forment qui peuvent remplacer ceux que le temps détruit ; les souvenirs, l'habitude, la paternité, la communauté des misères et des prospérités, enfin, et par-dessus tout peut-être, l'espèce d'assiette définitive donnée à la vie, la puissance de ce *qui est*. Au contraire, dans les passagères unions que nouent la passion ou le caprice, que reste-t-il après les difficultés brisées, la résistance vaincue et le désir satisfait? le plus souvent, l'embarras de relations dont on ne sait que faire et des souvenirs que l'on voudrait anéantir !

Arthur commençait à reconnaître toutes ces vérités, et il eût voulu, pour beaucoup, échapper à sa liaison avec Louise ; mais son refroidissement, loin d'arrêter la tendresse de la jeune fille, sembla l'accroître, comme si celle-ci eût espéré, à force de caresses, réchauffer ce cœur qui se glaçait sur le sien. C'était là, malheureusement, une tâche impossible ; au lieu de ramener à elle son amant, ses témoignages d'amour l'éloignèrent davantage.

Alors elle devint triste et commença à pleurer en silence. Arthur, qui ne la visitait guère que par habitude et par pitié, s'impatienta de voir sans cesse ses yeux rouges et son front pâle. Cette douleur résignée l'irritait comme une accusation muette. Il le reprocha à la jeune fille, et, pour échapper à cet insupportable spectacle qui réveillait en lui des remords, il vint encore plus rarement.

Cependant Louise fut longtemps avant de croire à un malheur irrévocable : elle avait espéré d'abord dans ses doux reproches, puis dans le redoublement de sa tendresse, puis dans ses larmes ; mais, quand elle vit que tout avait été inutile, le désespoir s'empara enfin de ce cœur souffrant outre mesure. La passion, qui avait été si longtemps patiente, se redressa furieuse ; une de ces crises de colère qui enfièvrent les âmes les plus douces s'empara d'elle, et elle éclata en plaintes et en menaces.

Arthur, étourdi un instant, recouvra bientôt son sang-froid ; il n'aimait plus assez Louise pour être juste ; il ne voulut donc voir dans son emportement que la fureur capricieuse d'une femme de mauvais caractère ; et, heureux de trouver l'apparence d'une insulte pour justifier son inconstance, il répondit froidement en lui proposant une rupture. Il avait compté sur la colère de la jeune fille pour le succès d'une pareille proposition, mais il fut trompé.

L'amour de Louise était plus grand que tout le reste. Au mot de rupture, son irritation tomba comme par enchantement ; elle s'élança vers le jeune homme en poussant des sanglots ; elle se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et, couverte de larmes, les mains tremblantes, elle le conjura de lui pardonner, d'avoir pitié d'elle et de l'aimer toujours.

Ainsi désappointé, attendri même malgré lui, Boissard fut forcé de dire qu'il oubliait tout et d'en revenir à ses anciens sermens.

Cependant cette scène lui donna une sorte d'autorité ; en consentant à pardonner, il eut l'adresse de conserver l'attitude d'un offensé qui s'était montré clément, et de maintenir Louise dans la situation craintive et honteuse d'une graciée. Elle n'osa donc plus renouveler ses plaintes. Arthur profita de son silence forcé pour conquérir plus de liberté, et il en résulta, au bout de quelque temps, un abandon presque complet.

Cependant la résignation de la jeune fille n'était qu'extérieure, et si la querelle survenue entre elle et Boissard l'avait rendue plus timide à exprimer sa douleur, elle avait en même temps ouvert son cœur à toutes les tempêtes.

Jusque-là ses sentimens avaient été retenus dans de certaines bornes ; mais, une fois les barrières de la modération renversées, son âme sembla se précipiter en aveugle dans tous les délires. Elle chercha la cause du changement d'Arthur, et ne put la trouver que dans un nouvel amour. Alors la jalousie s'empara de tout son être et elle n'eut plus qu'un désir, qu'une pensée, qu'un projet : découvrir la nouvelle maîtresse de Boissard.

Malheureusement, l'isolement absolu dans lequel elle avait vécu lui rendait plus difficiles qu'à une autre les recherches qui auraient pu l'éclairer ; mais la passion la fit hardie et ingénieuse. Elle sortit davantage, elle interrogea, elle épia elle-même les démarches d'Arthur ; elle s'astreignit à lui paraître gaie lorsqu'il venait la voir, et lui fit des questions sur ses plaisirs, sur les lieux qu'il fréquentait, sur l'emploi de ses journées.

Hélas ! qu'il y avait loin de cette Louise si tourmentée d'une idée à la Louise riante et futile d'autrefois ! Comment ce changement s'était-il fait? d'où étaient venus subitement à cette enfant tant de volonté pour souffrir, tant de fougue et de sérieux? Qui peut le dire? De pareilles transformations sont du nombre de ces mystères qui ne nous étonnent plus parce que nous en sommes trop fréquemment témoins, mais qui nous confondent lorsque nous cherchons à les sonder.

Du reste, on se tromperait en croyant que les caractères comme celui de Louise sont moins propres à recevoir les impressions turbulentes. La vie réelle a, au contraire, plus de prise sur les esprits un peu vulgaires, et les passions communes les troublent plus facilement. Dans les hautes régions qu'elles fréquentent, les âmes élevées échappent à mille agitations qui remuent le monde inférieur ; elles souffrent des peines différentes ; leur douleur même a quelque chose de saint et de grand qui apporte avec soi je ne sais quelle jouissance poignante. Leurs émotions ne les tourmentent point en détail, elles ne tiraillent pas l'une après l'autre chacune de leurs fibres, elles les foudroient d'un coup : aussi leur désespoir fait-il peu de mouvement ; il a un calme sublime. Il en est tout autrement chez les êtres qui ne dépassent point une certaine médiocrité morale. Leurs passions, plus attachées à la vie positive, s'y mêlent davantage ; elles s'expriment par l'action, elles sont plus bruyantes, plus visibles, plus intrigantes ; elles luttent avec les faits, elles s'exaltent à propos des circonstances journalières, elles peuvent même s'emporter aux actes extrêmes du suicide ou de l'assassinat, parce que la brutalité maternelle leur va bien, mais il leur manque toujours une certaine grandeur que l'on trouve aux passions des âmes plus élevées. L'homme vulgaire et l'homme supérieur pourront tous deux se tuer de jalousie ou de désespoir ; seulement l'un mourra en silence et en secret, l'autre se brûlera la cervelle en plein jour, après avoir fait son testament et écrit une lettre de reproches à sa maîtresse.

L'amour de Louise pour Arthur, quelque vulgaires qu'en eussent été les causes, était violent et sincère. Les avantages d'élégance et de fortune qui avaient séduit la jeune fille étaient futiles sans doute, mais c'étaient les plus appréciés par elle, ceux pour lesquels elle avait toujours éprouvé le plus de sympathie: la fragilité des bases sur lesquels s'était élevé cet attachement ne l'avait donc pas empêché de grandir; car ce que Louise adorait dans son amant était ce qu'elle comprenait le mieux, ce à quoi aspiraient ses désirs.

Aussi sa douleur et sa jalousie ne furent-elles ni moins profondes ni moins délirantes qu'elles ne l'auraient été dans le cœur le plus poétique.

Dominée par son unique pensée, la jeune fille arriva bientôt à une sorte de monomanie fatale qui la poussa en dehors de toutes les habitudes sensées. Le soir, elle sortait seule pour parcourir les rues où devait passer Arthur; elle attendait près de son hôtel l'heure de son départ, et, quand il paraissait en toilette de bal, elle se pâmait d'ivresse à le regarder, ainsi beau, chantant et paré. Elle le suivait dans l'ombre, lui parlant dans son cœur et lui donnant mille noms de tendresse; elle arrivait avec lui jusqu'à la porte de l'hôtel où la fête l'attendait, et là, cachée dans un coin obscur, le cou tendu, les yeux fixés sur les fenêtres étincelantes de lumière, elle attendait des heures entières pour apercevoir, à travers le vitrage, une ombre qui ressemblât à la sienne.

Souvent, exaltée par ce long isolement et par la nuit, elle devenait le jouet d'une singulière hallucination. A force de regarder dans le bal par la pensée, le bal se déroulait facilement devant les yeux de son âme; elle y assistait, elle voyait tout, elle reconnaissait les visages et entendait murmurer les noms; elle apercevait de loin Arthur, dans la foule, arrêté près d'une jeune femme à laquelle il semblait parler tout bas; elle le voyait se pencher vers elle avec mollesse, lui sourire de ce sourire enivré qu'elle lui avait vu autrefois, et la jeune femme, les yeux baissés et rougissante, écoutait en effeuillant son bouquet. Alors, oubliant que tout cela était un rêve, la malheureuse jeune fille poussait des sanglots étouffés, elle levait les bras avec désespoir vers le balcon lumineux, elle appelait Arthur, ou, accablée, s'asseyait sur quelque borne, la tête cachée dans ses mains, et versant un déluge de larmes.

Mais ses folles démarches ne s'arrêtèrent point là: bientôt sa passion devenant plus inquiète et plus hardie, elle ne se borna plus à suivre Boissard la nuit; elle l'épia pendant le jour, fréquenta les promenades où il avait coutume d'aller, et l'accompagna partout comme son génie, mais toujours de loin et cachée.

Sa douleur trouva même une sorte de charme à cette surveillance invisible et s'en fit une occupation. Il y avait, en effet, dans cette poursuite étrange, quelque chose qui s'accordait bien avec les dispositions romanesques qui ne manquent jamais de se développer dans les cœurs malheureux.

Les choses en étaient là, lorsqu'une circonstance imprévue vint hâter la crise depuis longtemps préparée entre Louise et Arthur.

XII.

Il est peu de cités qui possèdent autant de promenades charmantes que l'ancienne capitale de la Bretagne. De quelque côté que vous tourniez vos pas, vous êtes sûr d'y rencontrer des allées verdoyantes ou des jardins fleuris, ouvrant devant vous leurs oasis embaumées. On conçoit, rien qu'en parcourant ses parcs publics, que Rennes ait produit, dans ces dernières années, tant de jeunes poètes intimes et mélancoliques (1). C'est, en effet, par excellence, la ville de l'élégie. Tout vous y pousse; on la sent dans l'air du Champ-de-Mars, on la respire sous les dômes gazouillans du *Thabor;* elle s'exhale aux bords du *Mail* avec les parfums du soir, alors que l'odeur du foin coupé vient des prairies, et que les chants des *filles repenties* s'élèvent des buttes éloignées de Saint-Cyr. A Rennes, la rêverie trouve partout des asiles muets, des retraites ombreuses où le vers peut germer et éclore. Rien ne manque à ses promenades, pas même la solitude, car à peine si vous y rencontrez, de loin en loin, quelque penseur solitaire, qui, la tête baissée, pousse devant lui, avec distraction, les feuilles dont la terre est jonchée.

C'est seulement aux jours de fêtes que la population de Rennes, naturellement casanière, sort pour visiter ses promenades. Alors vous voyez celles-ci couvertes de jeunes hommes que l'étude a rendus chauves avant le temps, et de femmes à la ravissante langueur, tenant par la main des enfans beaux et frêles. Au milieu de cette foule pensive et pâle, s'agite la jeunesse des écoles, vive, bruyante, hardie; puis le peuple sérieux et fort; puis les jeunes ouvriers à la marche furtive, aux regards détournés, aux sourires retenus.

C'était un de ces jours de fête; les promeneurs parcouraient à flots pressés les longues allées du Mail. Un de ces soleils qui semblent vous appeler et auxquels tout s'épanouit, un joyeux soleil d'hiver faisait étinceler le givre à la cime des tilleuls. La teinte uniforme des campagnes blanchies n'était variée que par l'ombre des nuages qui passaient au ciel. Saint-Cyr montrait à l'horizon son vieux monastère à demi caché sous les neiges, et, sur la rivière devenue solide, on voyait glisser les patineurs et les traîneaux chargés de femmes parées.

Attirée par ce dernier spectacle, la foule s'était pressée sur les bords de la promenade et suivait des yeux, avec curiosité, tous les détails de cette scène animée, distribuant tour à tour aux acteurs, ou ses rires ironiques ou ses applaudissemens. Mais, parmi les patineurs, il en était un qui réunissait tous les suffrages et excitait au plus haut degré l'intérêt; c'était Arthur Boissard. Vêtu d'une élégante polonaise garnie de riches fourrures, il courait sur la glace en décrivant mille courbes gracieuses, mille voltes charmantes, et, par instans, sa taille souple se balançait si aérienne dans ces élans merveilleux, qu'il semblait prêt à prendre son vol.

Cependant, après avoir épuisé tous les caprices de son adresse, dans une de ses courses nonchalantes le long du rivage, le jeune homme aperçut un groupe de femmes qui venaient d'arriver et qui regardaient.

Il s'avança précipitamment vers elles en saluant:

— Vous faites merveille, monsieur Boissard, lui dit la plus vieille, qui paraissait être la mère des deux autres.

— La glace est magnifique, madame, et les plus maladroits sont habiles aujourd'hui; on se sent des ailes aux pieds.

— C'est donc un grand plaisir que de glisser ainsi? demanda une des jeunes filles.

— Un plaisir dont rien ne peut donner d'idée: on se sent aller sans faire de mouvement, comme si l'on était transporté sur un char de fées.

— Cela doit être étrange, je voudrais savoir patiner.

— Rien de plus facile; si madame votre mère veut permettre à mademoiselle votre sœur et à vous de descendre dans un traîneau, je puis vous faire faire un voyage sur la glace.

— Oh! nous aurions trop peur! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles en regardant tour à tour la glace et leur mère.

— Il peut y avoir du danger, observa celle-ci.

— Aucun, madame; cette glace porterait de l'artillerie; d'ailleurs, nous ne nous éloignerons pas de cet endroit. Permettez un essai, je vous en supplie.

Après quelques nouvelles objections de la vieille dame et quelques expressions de frayeur de la part des jeunes filles, la première consentit enfin, et Arthur courut chercher un traîneau.

Les deux sœurs s'y placèrent, et bientôt on les vit glisser légèrement et fuir vers le bas de la rivière.

Arthur semblait diriger le traîneau avec une attention pleine de sollicitude et y employer toute son habileté; il lui fit décrire plusieurs cercles, ralentit sa course, puis la reprenant plus rapide, emporta, avec la promptitude de l'éclair, le char fragile qui ne s'arrêta qu'au rivage, devant le lieu même où la mère attendait.

Les deux jeunes filles descendirent à moitié riantes, et tou-

(1) MM. Boulay-Paty, Lucas, Turquety.

tes rouges encore de plaisir et d'effroi. En sortant, la plus jeune chancela; Arthur étendit les mains pour la soutenir, et elle se trouva renversée dans ses bras. Leurs yeux se rencontrèrent dans ce moment; ils se lancèrent un regard plein d'amour.

— C'est un bien beau jour pour moi, dit Arthur tout bas, en reconduisant la jeune fille au rivage.

Celle-ci n'osa répondre, mais elle pressa légèrement la main qui tenait la sienne. Ils étaient arrivés près de la mère.

— Tu parais tout étourdie, Clara, dit celle-ci.

L'enfant rougit et quitta le bras d'Arthur. Les trois femmes causèrent encore un instant avec le jeune homme, puis elles s'éloignèrent.

Boissard resta assez longtemps immobile près du rivage, les suivant des yeux; mais, comme s'il fût sorti tout-à-coup de quelque rêverie, il s'élança de nouveau sur la glace et se mit à la parcourir avec plus de rapidité que jamais. Cependant il était facile de voir, à l'irrégularité de ses mouvemens, qu'une pensée étrangère l'occupait; il semblait se laisser conduire par ses patins et ne plus songer à ce qu'il faisait.

Dans ses évolutions distraites, il s'élança le long d'un des canaux qui longent le *mail*, et dont la glace, plus faible, n'avait point encore été tentée par les patineurs. A peine y eut-il fait quelques pas, qu'un léger craquement se fit entendre; la glace fléchit sous lui, et il enfonça.

Un cri partit à quelques pas, et une femme se précipita vers le canal, les bras tendus; la glace, déjà brisée, céda sous ses pieds.

— Louise, Louise, n'avancez pas, cria Boissard.

Mais il n'était plus temps; la glace s'affaissa davantage, la jeune fille fit encore quelque pas et tomba dans les bras d'Arthur.

Par un mouvement naturel, celui ci étendit la main pour se retenir à quelque chose et rencontra un tronc d'arbre qu'il saisit.

— Ne bougez pas, dit-il, ou nous sommes perdus.

On était accouru de tous côtés, des secours arrivèrent; Louise et Arthur furent bientôt ramenés au rivage.

Mais Louise était folle de trouble, de frayeur et de joie. Les deux bras passés autour du cou d'Arthur, elle ne voulait plus s'en détacher, elle l'appelait en pleurant, le couvrait de baisers, le serrait contre sa poitrine en répétant qu'il était sauvé : la foule écoutait, étonnée et attendrie.

Cependant Boissard, honteux d'être ainsi en spectacle, faisait tous ses efforts pour apaiser la jeune fille. Il réussit enfin à modérer ses transports, et il allait la faire sortir du cercle qui s'était formé autour d'eux, lorsque son nom, prononcé à ses côtés avec un accent de surprise, le fit se détourner; Clara était là avec sa sœur et sa mère, fixant sur lui des yeux béans et irrités.

Arthur rougit, puis devint pâle. Il laissa tomber la main de Louise et baissa les yeux; quand il les releva les trois femmes avaient disparu.

Le jeune homme fit un geste de désespoir, et, saisissant rudement le bras de sa maîtresse, il l'entraîna bien loin de la foule.

XIII.

Deux jours après l'accident arrivé sur le canal du Mail, Boissard se trouvait seul dans son cabinet, la tête appuyée sur sa main et plongé dans une sombre rêverie. Il était facile de voir, aux rides qui plissaient son front et à la fixité de ses regards, que quelque préoccupation douloureuse l'oppressait. Après être resté longtemps dans la pose tristement méditative qu'il avait prise, il poussa un soupir, laissa retomber ses mains sur son bureau, avec une sorte d'impatience découragée, comme si ses réflexions ne l'eussent mené à rien, et promena des yeux distraits sur les papiers et les livres qui l'entouraient.

Une lettre ouverte devant lui arrêta ses regards, il la prit avec le geste d'un avocat qui relirait une pièce convaincante à laquelle il ne saurait que répondre.

Voici cette lettre :

« Ma chère amie,

» Vous avez sans doute déjà entendu parler de l'inconcevable scène qui a eu lieu dimanche dernier sur le *mail*, et dont votre fils était l'acteur. Un malheureux hasard nous en ayant rendues spectatrices mes filles et moi, nous n'avons pas même la possibilité du doute.

» Vous comprendrez sans doute, ma chère, qu'après un tel scandale je doive être effrayée de l'avenir réservé à ma Clara, et que je regarde au moins comme suspendue l'exécution du projet dont nous avions parlé. Le bonheur de ma fille m'est confié, et je serais trop coupable de la livrer imprudemment aux chagrins d'une union exposée à des rivalités.

» Incertaine du résultat que devra amener la découverte pénible que je viens de faire, je crois aussi que la réputation de Clara pourrait avoir à souffrir d'assiduités qui n'auraient plus la même apparence de pureté. J'espère que monsieur Arthur le comprendra et qu'il ne voudra exposer ma fille à aucune remarque désagréable. Veuillez donc lui dire que nous le recevrons de nouveau avec plaisir lorsqu'il aura fait oublier le triste éclat de dimanche dernier, et lorsqu'il aura donné des gages de son retour à des mœurs plus dignes de lui et plus rassurantes pour une mère.

» Je n'ai pas besoin de vous dire, ma chère amie, combien tout ceci m'est pénible; j'espère que, quoi qu'il arrive, notre amitié n'aura point à souffrir de circonstances qui n'ont point dépendu de nous. Ma lettre écrite à toute autre qu'à vous eût été une rupture définitive, mais les fautes du fils ne peuvent me faire oublier toute l'affection que j'ai pour la mère.

» Votre amie dévouée,

» ÉMILIE GEROL. »

Cette lettre reçue le matin même par madame Boissard avait été communiquée aussitôt par elle à son fils, et il s'en était suivi une explication dans laquelle le jeune homme avait été obligé d'avouer sa liaison avec Louise Madame Boissard, après quelques observations sévères, lui avait laissé la lettre en l'engageant à réfléchir sur ce qu'il avait à faire.

Or, c'était précisément là ce qui rendait Arthur si soucieux et ce qui l'occupait depuis le matin. Il cherchait vainement un moyen de sortir d'embarras; de tous côté les difficultés lui semblaient inextricables

Sa position s'était, en effet, tellement compliquée depuis quelque temps, qu'une explication est indispensable pour la faire comprendre au lecteur.

Il y avait environ trois mois qu'en rentrant chez lui, Arthur avait trouvé, dans le salon de sa mère, madame Gerol et ses deux filles qu'il n'avait jamais vues, et que l'on venait de retirer d'un pensionnat de Paris. Madame Gerol était une ancienne amie de la maison, et les rapports suivis qu'établit entre ses filles et Boissard la communauté des goûts et des plaisirs resserrèrent cette liaison à laquelle la mère n'apporta, de son côté, aucun obstacle. Bientôt l'on ne put voir les demoiselles Gerol dans un bal ou dans un concert sans leur compagnon inévitable, Arthur Boissard.

On conclut de ces assiduités que le mariage de ce dernier avec l'une des jeunes filles était arrêté. Les complimens qu'on lui adressa à cette occasion le surprirent d'abord, puis le flattèrent, puis finirent par le faire réfléchir.

Il se trouvait précisément dans la période décroissante de son amour pour Louise. L'idée d'un mariage qui le forcerait à rompre avec elle lui sourit donc plutôt qu'elle ne l'effraya. Il revenait d'ailleurs à des opinions plus régulières et plus acceptées. L'essai qu'il avait fait d'une passion commençait à lui faire croire qu'en définitive rien ne valait le calme d'un mariage fondé sur une affection commode que l'on pouvait trouver à son heure et qui ne vous imposait aucune chaîne. En outre, son alliance avec la famille Gerol réunissait tous les avantages que l'on recherche dans le monde, et, de riche qu'il était, elle pouvait le faire presque millionnaire.

Toutes ces considérations, quoique confusément entrevues, le portèrent à multiplier ses visites chez madame veuve Gerol.

Des deux filles de cette dame, Clara était celle qu'il préférait à cause de sa gaîté spirituelle; ce fut donc à elle que s'adressèrent plus positivement ses attentions. La jeune fille n'y fut point insensible, elle répondit à ses avances par des avances, des politesses reçues sérieusement se changèrent ainsi en déclarations, et il arriva qu'après avoir fait quelques pas chacun de leur côté, les deux jeunes gens se trouvèrent un beau jour les mains unies et officiellement amoureux. Les mères qui avaient leur projet s'étaient tues jusqu'alors; mais, quand les choses furent arrivées à ce point décisif, madame Boissard parla à son fils; elle lui déclara qu'elle avait découvert son inclination, qu'elle l'approuvait, et qu'elle était d'avis de réaliser au plus tôt une liaison si bien assortie.

Arthur n'avait aucune objection à faire, il consentit à tout, et le mariage fut convenu, sans que toutefois l'époque en fût définitivement fixée.

On en était là depuis environ quinze jours lorsque la rencontre du mail avait eu lieu.

Arthur n'avait que trop prévu quelles seraient les suites de cette rencontre. Aussi, après avoir fait d'assez durs reproches à Louise sur son scandaleux éclat, l'avait-il quittée et n'était-il point retourné la voir depuis.

Livrée ainsi à ses réflexions, la jeune fille s'exalta. La course en traîneau qu'elle avait vue avait suffi pour lui faire connaître qu'une autre lui était préférée, et sa jalousie, ainsi justifiée, s'accrut jusqu'au délire. Il ne lui fut plus possible de demeurer calme ni d'attendre. Son cœur, gonflé de douleur, d'impatience et de colère, s'enfiévra d'heure en heure; sa tête, fatiguée d'une pensée unique, se perdit. Une lettre écrite à Arthur était restée sans réponse; elle se persuada aussitôt qu'il était malade et que son accident avait eu des suites.

Dans les momens de passion, l'invraisemblance d'une supposition devient un motif de plus pour y ajouter foi. Le soupçon de Louise, à peine formé, se transforma donc pour elle en certitude. La pensée que Boissard pourrait souffrir, être en danger, mourir sans qu'elle, qui ne vivait que pour lui, en fût même avertie, la rendit folle. En tout cas, malade ou ingrat, il fallait qu'elle le vît, car elle ne pouvait supporter plus longtemps ces incertitudes.

L'espèce de publicité que le hasard avait donnée à ses rapports avec Boissard avait, d'ailleurs, brisé les derniers liens de retenue qui auraient pu l'arrêter. Elle avait laissé voir son cœur au monde, à quoi lui servirait désormais de le cacher? Pareille à ces filles-mères qui, une fois leur enfant avoué, le gardent dans leurs bras aux yeux de tous et semblent s'en parer, elle résolut de ne plus voiler son amour, et d'en avoir la hardiesse et les priviléges, puisqu'elle en avait la douleur. Arthur ne venait pas, Arthur l'oubliait ou avait besoin de ses soins! Elle ne balança plus, et, quoi qu'il pût arriver, elle résolut de le voir.

Or, c'était au moment même où la jeune fille prenait cette décision que Boissard, la lettre de madame Gerol à la main, méditait sur les moyens de sortir de sa difficile position. Depuis qu'il se voyait menacé d'une rupture, il tenait plus vivement que jamais à l'union projetée, et mille avantages, auxquels il n'avait songé que vaguement, se dessinaient plus clairement à ses yeux. Il éprouvait d'ailleurs pour Clara une de ces passions mixtes que ne manque jamais d'inspirer une fiancée riche et jolie, espèce d'amour bourgeois, né des sens, de l'orgueil et de l'arithmétique, et tel précisément qu'il le faut pour constituer ce que l'on appelle dans le monde un mariage d'inclination.

La crainte de voir échapper un bonheur *aussi avantageux* causait donc à Boissard un véritable chagrin. Dans son désespoir, il se blâmait de son imprudence, il se plaignait de la fatalité des circonstances; mais il accusait surtout Louise de son fol éclat. Il éprouvait même une sorte de soulagement à se livrer à sa colère contre la jeune fille qui l'avait jeté dans ces perplexités cruelles. Il maudissait le jour où il l'avait connue, celui où il s'était laissé prendre à son amour; il allait jusqu'à se repentir du bien qu'il lui avait fait et qui avait été la cause première de sa liaison. Puis il se demandait, presque avec colère, d'où lui venait cet acharnement d'amour, alors qu'elle aurait dû comprendre qu'il ne la payait plus de retour? Que ne faisait-elle ce qu'avaient fait tant d'autres? En se donnant, ne savait-elle pas qu'une pareille liaison ne pourrait être éternelle? Sa position dans le monde et celle d'Arthur l'avertissaient suffisamment du sort qui était réservé à cet attachement sans issue, et le jeune homme ne l'avait trompée par aucune promesse. Elle avait donc accepté volontairement une alliance passagère de jeunesse et de plaisir; pourquoi vouloir maintenant faire à cette alliance une perpétuité qu'elle ne pouvait avoir?

A toutes ces raisons, la conscience répondait bien par quelques murmures. De tendres pitiés s'élevaient par instans dans le cœur de Boissard pour la pauvre enfant qu'il avait perdue; mais il repoussait ces mouvemens d'une sensibilité importune, revenait à ses raisonnemens et s'endurcissait par l'irritation.

Hélas! Louise portait ainsi bien vite la peine de sa propre faute. Les mêmes sophismes dont elle s'était servie pour justifier sa trahison envers Antoine, Boissard y avait recours aujourd'hui à son tour, pour justifier sa trahison envers elle.

Enfin, après de longues réflexions, le jeune homme se décida à faire un effort, et quoi qu'il lui en coûtât, à rompre avec Louise.

Quant aux moyens, il n'y en avait qu'un; il craignait trop sa faiblesse en présence des larmes de la jeune fille, pour s'exposer à une entrevue; il résolut donc de lui écrire, et, se défiant de sa résolution, il voulut lui écrire sur-le-champ.

XIV.

Il avait déjà pris une plume qu'il tournait avec embarras entre ses doigts, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement. A une exclamation poussée par une voix connue, il se détourna vivement et jeta à son tour un cri de surprise et presque de frayeur. Louise était arrêtée sur le seuil.

— Vous ici? dit-il, stupéfait.

— Je ne pouvais rester plus longtemps sans vous voir, répondit-elle.

— Mais vous n'y avez pas pensé! venir ici en plein jour! on vous aura vue.

— Que m'importe? il fallait bien que je vinsse, puisque vous ne veniez pas.

Arthur frappa sur son bureau avec impatience, et se levant:

— Mais vous êtes folle; pourquoi ne pas attendre? Qui vous a dit de venir? Mais vous voulez donc me perdre?

Elle recula de surprise.

— Vous perdre! Ce n'est donc pas moi que je perds en venant?

Et, comme si un trait de lumière l'eût subitement éclairée:

— Ah! je comprends, vous avez peur qu'elle ne le sache.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! je sais tout, ne cherchez pas à me tromper. Ne l'ai-je pas vue cette femme que vous me préférez? Je sais tout, vous dis-je; je vous suis partout, je vois toutes vos actions. J'étais sur le mail; n'ai-je pas remarqué comme elle vous a souri, comme vous la regardiez lorsque vous l'avez enlevée du traîneau! Ah! j'étais là, Arthur, j'étais là.

Ce souvenir réveilla la mauvaise humeur de Boissard.

— Je ne m'en suis que trop aperçu, dit-il. Grâce à vous, je suis, depuis deux jours, le sujet de toutes les conversations et de toutes les plaisanteries? Mais qui vous a donné le droit d'espionner ainsi mes démarches!

Louise joignit les mains.

— Mon Dieu! avez-vous même oublié que je vous aime?

— Étrange manière de prouver de l'amour que de fatiguer par des extravagances et des jalousies.

La jeune fille laissa tomber ses mains jointes, baissa la tête et se mit à pleurer. Arthur fit quelques tours dans la chambre sans parler; mais enfin, appelant à lui tout son courage, il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Écoutez, Louise, dit-il, nous ne pouvons rester ainsi;

nous ne nous voyons plus que pour nous quereller, et je ne puis vous parler sans faire couler vos pleurs ; il faut que cela finisse.

Elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes avec une expression d'espoir.

— Nos positions dans le monde sont trop différentes pour que nous ayons pu jamais songer à une union que ma famille d'ailleurs ne souffrirait pas. Nous l'avons senti tous deux, car jamais, vous le savez, il n'en a été question entre nous dans nos rêves les plus lointains. Nous serons donc condamnés à vivre toujours séparés, à nous cacher du monde, à avoir honte d'une affection à laquelle enfin il nous faudra tôt ou tard renoncer.

Louise fit un mouvement.

— Écoutez-moi, écoutez-moi ; tâchez de conserver votre calme pour me comprendre. Je le répète, tôt ou tard il nous faudra renoncer l'un à l'autre, car la vie est la vie, et nul ne peut se soustraire à ses nécessités. Le mariage est le but définitif de toute existence. Lors même que nous voudrions nous refuser aux joies d'une famille et à une position fixe, les circonstances seraient plus fortes que notre volonté. Il faut donc que le cœur fasse cet aveu à la raison ; ne pouvant nous unir par un lien légitime, nous devrons nécessairement nous séparer quelque jour : il s'agit maintenant de savoir s'il ne vaut pas mieux prévenir une nécessité fatale que de l'attendre. Déjà vous voyez que notre liaison n'est pour nous qu'une source de soucis et de souffrances. Or, c'est là un avertissement. Quand un amour n'apporte plus le bonheur, c'est que sa fin est proche. Pourquoi prolonger une cruelle agonie? Soyez sage, Louise ! devenons amis d'amans que nous avons été. Je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées près de vous ; vous trouverez toujours en moi un frère tendre et dévoué ; mais, croyez-moi, n'attendons pas plus longtemps une rupture ; séparons-nous sans colère, tandis que nous nous aimons encore.

En parlant ainsi, Boissard secouait doucement les mains de l'enfant, qu'il tenait dans les siennes, comme pour l'exciter à répondre ; car celle-ci se taisait. Elle avait tout écouté dans un silence qui avait presque l'air d'être du calme. Seulement ses regards avaient pris insensiblement une expression égarée, tout son corps s'était mis à trembler et sa respiration était devenue entrecoupée. Quand Arthur eut fini de parler, elle ferma les yeux, étendit les mains en avant comme si elle eût vu un abîme, et se laissa tomber à genoux en poussant un gémissement.

Boissard, tout troublé, se pencha pour la soutenir.

— Calmez-vous, Louise ; au nom du ciel, revenez à vous.

Mais les sanglots étouffaient la jeune fille : enfin, pourtant, un torrent de larmes parut la soulager ; elle leva les regards et les mains au ciel avec une expression indicible de désespoir.

— Je ne me trompais donc pas, murmura-t-elle ; il ne m'aime plus, il en aime une autre maintenant !

Boissard pensa que, l'occasion venue et le premier pas fait, il ne devait pas reculer.

— Eh bien ! répondit-il d'une voix affectueuse, mais ferme, si vous avez cette pensée, vous voyez bien qu'il faut nous séparer.

— Ainsi, c'est vrai ! cria Louise en le regardant.

Il baissa les yeux.

— Oh ! c'est vrai, mon Dieu ! il en aime une autre ! et il ose me le dire et il n'a pas peur que je meure !

Et se frappant le front de ses poings :

— Oui, mourir !- cela vaut mieux, je souffrirai moins longtemps.

Elle courut vers le balcon, Boissard n'eut que le temps de la saisir dans ses bras.

— Louise ! s'écria-t-il épouvanté, Louise, vous êtes folle!

Elle détourna vers lui son visage défait.

— Vous avez raison, dit-elle avec une douceur navrante, il ne faut pas que ce soit ici ; si je me tuais chez vous, on en parlerait, et elle ne voudrait peut-être plus vous épouser.

— Louise ! oh ! revenez à vous ; écoutez-moi.

— Vous écouter ; à quoi bon? Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez me quitter? qu'ai-je besoin de savoir autre chose ! Vous voulez me quitter... ; et que deviendrai-je, alors, moi ? J'ai besoin de vous, je n'ai plus que vous au monde ! Mais vous l'aimez donc bien cette femme? Qu'a-t-elle pour que vous l'aimiez tant? Est-ce parce qu'elle est élégante et riche? parce que c'est une demoiselle? O mon Dieu ! fais donc que je sois aussi une demoiselle pour lui plaire! Mais cette femme, vous ne lui êtes pas nécessaire comme à moi ; pourquoi m'abandonneriez-vous pour elle? Je vous ai aimé la première, je vous aime plus qu'elle, plus qu'elle ne vous aimera jamais. Quel droit a-t-elle sur vous? que vous veut-elle?

— Louise !...

— Ah ! j'irai la trouver, continua-t-elle avec emportement, j'irai la trouver.

— Vous ne le ferez pas ! s'écria Arthur effrayé.

— Je le ferai ; pourquoi aurais-je pitié des autres, puisque personne n'a pitié de moi? J'irai la trouver, je lui dirai tout ; je lui raconterai ce que je souffre ; je tomberai à ses pieds, et, si elle ne veut pas renoncer à vous, je me tuerai devant elle.

Boissard s'arrêta devant la jeune fille, pâle de colère et de peur.

— Vous ne ferez pas cela ; dites que vous ne le ferez pas.

— Je le ferai.

— Vous avez donc juré d'être mon mauvais génie?

— Pourquoi, pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer?

— Non, je ne vous aime plus, s'écria-t-il, car vous n'êtes pour moi qu'une cause de trouble et de douleur. J'ai tâché de rendre moins pénible une séparation nécessaire, et vous ne l'avez pas voulu. Vous m'avez menacé ; eh bien ! soit, faites ; accusez-moi d'une faiblesse dont je rougis maintenant ; mais que tout soit fini entre nous, que je ne vous voie plus, que je ne vous entende plus ; tout m'est égal, pourvu que je sois délivré de vous.

Louise paraissait comme frappée de la foudre. Pâle, droite, les yeux fixes, elle demeura un instant étourdie ; puis, levant tout-à-coup ses regards sur Arthur, elle jeta un cri, joignit les mains d'un geste insensé et s'élança vers la porte.

— Adieu, Arthur ! dit-elle.

Boissard voulut courir sur ses pas, mais elle était déjà disparue.

XV.

En sortant de chez Boissard, Louise courut devant elle, ne voyant rien, n'écoutant rien et ne se sentant pas marcher. En entendant Arthur prononcer ces mots : Je ne vous aime plus, elle avait éprouvé une telle révolution et une si horrible douleur, qu'une idée, une seule, lui était venue, l'idée de mourir. Peu lui importaient le moyen et le lieu, mais elle avait besoin de mourir, elle voulait mourir. Elle marcha d'abord sans savoir où elle allait Dans tout son être elle ne sentait que deux choses : une voix qui montait de son cœur et qui disait : Je ne t'aime plus ; et une sorte de battement douloureux, semblable au pendule d'une horloge, qui résonnait dans son cerveau en répétant : Mourir ! mourir !

Ce ne fut qu'après une heure de marche, et lorsque l'exercice et le grand air l'eurent un peu ramenée au sentiment de son existence, qu'elle s'aperçut qu'elle se trouvait dans la campagne et devant le cimetière ; Dieu semblait l'avoir conduite là à dessein : elle y rentra.

Ses regards se promenèrent sur le vaste champ des tombes avec une sorte d'avidité. Elle crut sentir que sa tête se calmait, comme si quelque chose de froid s'exhalait de ces marbres. En parcourant, d'un pas chancelant, les longues rues de mausolées, ses yeux cherchèrent machinalement autour d'elle quelque nom ami, mais en vain : alors elle songea qu'elle n'avait pas même au cimetière une pierre sur laquelle, à défaut d'un sein protecteur, elle pût reposer son front ; cette idée l'attendrit sur elle-même et elle recommença à pleurer.

Il est rare que les grands mouvemens de désespoir résistent à ces expansions. De même que les orages du ciel étei-

gnent leurs foudres dans les pluies, les orages de l'âme se fondent bien vite dans les larmes. Le cœur douloureusement gonflé semble alors se décharger; c'est comme un abcès qui crève et trouve subitement son issue. Une fois que les pleurs de Louise eurent commencé à couler, elles éclatèrent sans qu'il lui fût possible de les retenir.

Elle s'assit sur un tombeau, la tête courbée sur ses genoux, et leur laissa un libre cours. A chaque instant, une nouvelle pensée venait pour ainsi dire fouetter sa douleur et en redoubler les crises. Elle se rappelait le regard, les gestes d'Arthur pendant cette scène cruelle, et se répétait les mots terribles qu'il avait prononcés :

Je ne vous aime plus!

Parfois, aussi, les souvenirs du passé lui revenaient par bouffées dévorantes. Des sons passaient à son oreille C'était le nom d'amour qu'Arthur avait coutume de lui donner, l'inflexion de sa voix en la nommant! c'étaient mille images: la caresse qu'il lui faisait en partant, le regard qu'il lui jetait du seuil, l'adieu qu'il lui envoyait de la main! Et toutes ces réminiscences poignantes s'éveillaient comme à dessein: on eût dit qu'une brise fatale lui apportait tous les parfums célestes du paradis qu'elle avait perdu pour le lui faire regretter plus amèrement; car c'est là une des plus dures conditions de la vie. Le bonheur passé ne paraît, le plus souvent, qu'une dérision du présent, il n'y a que les souvenirs de souffrance que l'on puisse se rappeler sans peur; ceux-là même on les regarde avec une sorte de confiance, car c'est comme des quittances données par le malheur.

La réflexion découvrit à chaque instant à Louise quelque cause inaperçue d'affliction. Elle armait son esprit de tous ses souvenirs, comme d'autant de flèches dont elle se perçait elle-même aux endroits les plus sensibles. Dans les grandes souffrances morales, nous éprouvons toujours le besoin de creuser ainsi notre douleur pour en faire jaillir jusqu'aux moindres sources. Une sorte d'instinct féroce qui s'éveille alors chez l'homme le pousse à s'acharner sur lui-même, et son intelligence devient un scalpel avec lequel il fouille furieusement aux plis les plus cachés du cœur.

Mais, quelque cruelles que fussent les expériences faites ainsi par Louise sur elle-même, elles eurent pour résultat d'amortir le premier élan de son désespoir. A force de manier son malheur, elle s'accoutuma à le regarder en face; elle en prit possession et s'y arrangea. Si quelque moyen de destruction se fût offert à elle lorsqu'elle sortit de chez Arthur, nul doute qu'elle ne l'eût saisi sans hésitation; la mort, dans ce moment, ne lui eût paru qu'une route prompte pour échapper à une situation qui lui semblait intolérable; mais maintenant qu'elle voyait la possibilité de vivre avec cette douleur, elle avait moins de hâte: elle était bien encore résolue à mourir, mais elle voulait prendre son temps et ses arrangemens. Une fois décidée, en effet, l'exécution n'était plus chose si pressée. Elle pouvait au moins jouir de son suicide, goûter toutes les farouches et terribles jouissances des derniers préparatifs, écrire à Arthur et le forcer à venir pleurer sur son cadavre.

Elle remit donc pour l'instant l'accomplissement de son projet.

D'ailleurs, elle ne pouvait se tuer dans la campagne. Un sentiment éprouvé par tous ceux qui ont voulu en finir avec l'existence l'arrêtait. Sous ce ciel limpide, au milieu de cette nature murmurante, il lui semblait que Dieu la voyait, et elle avait honte du suicide comme d'un sacrilége. Chez soi, entre des murs sombres, les portes fermées, les rideaux baissés, loin des hommes et de la pensée de Dieu, se tuer est facile, rien ne vous détourne de votre douleur, tout est plus petit qu'elle; mais comment mourir quand les oiseaux chantent, quand les fleurs embaument, quand les fontaines bruissent dans l herbe, quand les brises viennent baiser votre front brûlant! La vie déborde autour de vous, elle vous inonde, vous la pompez par tous les pores; tout est si grand, si noble, si beau sous vos yeux, que vous vous sentez pris d'une honte secrète de penser à vous seul au milieu d'un tel spectacle. Votre fièvre d'ailleurs s'éteint insensiblement. Trop d'images douces et invitantes viennent distraire votre peine; vous n'êtes plus assez malheureux. Peut-être même qu'au détour d'un sentier votre œil, longtemps baissé, se relève et rencontre un nuage qu'il se met à suivre malgré lui; peut-être votre main, crispée par un geste de fureur, trouve une fleur qu'elle effeuille machinalement; peut être votre oreille distraite saisit-elle un chant que vous apprit votre nourrice, et vos lèvres le répètent-elles tout bas à votre insu; puis, le nuage, la fleur, le chant s'emparent peu à peu de vous; l'idée unique qui vous préoccupait semble se fondre et se perdre dans ces nouvelles sensations, et vous laissez votre âme flotter longtemps au courant d'une rêverie vagabonde, jusqu'à ce qu'une réflexion subite vienne la heurter et qu'elle rappelle à elle le désespoir oublié. Mais celui-ci ne revient qu'à regret, et moins irrévocable. Quelquefois alors vous vous hasardez à le soupeser, non pas encore pour essayer de le supporter, mais par curiosité et comme pour le comparer à vos forces. Puis, involontairement, vous sentez que vos forces l'emportent, et la pensée vague que vous pourriez vivre traverse votre âme. Alors seulement se décide la fatale question. Alors, placé comme en équilibre sur la tombe, un souffle peut vous y précipiter ou vous sauver; le hasard décide seul de vous. Calice déjà plein, votre cœur n'a besoin que d'une larme de plus pour fléchir, d'une larme de moins pour se ranimer.

Après plusieurs heures de méditation et de pleurs, Louise en était arrivée à cette situation incertaine. Sans s'être avoué à elle-même que sa résolution de mourir était moins ferme, elle s'arrêtait debout sur la frontière des deux mondes pour regarder en arrière. Qu'une main se fût alors tendue, qu'une voix l'eût appelée, qu'un fait l'eût réattirée quelques instans dans la vie, et c'en était fait de son courage. En effet, une fois avortées, ces déterminations extrêmes ne se reprennent pas; le désespoir ne peut s'ajourner ainsi, et on ne le retrouve pas à volonté assez violent pour réessayer la mort. D'ailleurs l'heure opportune est passée, et ces suicides remis ont quelque chose de ridicule qui arrête. Une fois que l'on a laissé tomber le poignard à terre, on a honte de se baisser pour le reprendre, et l'on se résigne à vivre, ne fût-ce que par amour-propre.

Louise sentait tout cela sans se l'être dit et sans le soupçonner elle-même; car, sincère dans son projet, elle croyait en retarder seulement l'exécution de quelques instans.

Cependant elle songea à regagner sa demeure; elle avait repris assez d'empire sur sa douleur pour traverser la ville sans attirer l'attention, et l'habitude l'emportant sur l'émotion, elle retrouva bientôt, à son propre insu, sa démarche timide de jeune fille. Ah! qui eût pu deviner, sous cette apparence modeste, calme et silencieuse, tant d'angoisseuses passions? Qui eût dit en voyant passer cette enfant, si attentive à rendre les saluts, si soigneuse d'éviter les embarras de la rue, que la grande question de la mort et de la vie s'agitait alors dans son âme? Et combien de ces drames intérieurs se jouent partout autour de nous sans que nous le sachions? Qui ne s'est demandé quelquefois, en traversant la foule et en laissant glisser son regard sur tant de visages marqués au même coin banal, ce qui arriverait si tous les masques tombaient à la fois et si tous les fronts dévoilaient subitement toutes les âmes! Que de haines, que de souffrances, que de désirs, que d'histoires déchirantes ou hideuses seraient alors révélés! De tant de visages sereins en apparence, combien en resterait-il éclairés de joie et de paix? L'humanité n'a de tranquille que sa surface; chacun croise bien son habit sur l'ulcère qu'il veut cacher; chacun voile ses difformités sous une élégance apprêtée, comme le peuple sa saleté sous des habits de fête; mais la foule n'est jamais qu'un amas de douleurs ou de vices endimanchés.

Le premier sentiment qu'éprouva la jeune fille en arrivant chez elle fut un sentiment de bien-être; elle pouvait enfin déposer toute contrainte, on ne la voyait plus. Elle se jeta sur une chaise, laissa tomber sa tête dans ses mains, et demeura quelques instans comme étourdie de ce qui lui était arrivé; enfin, relevant les yeux, elle les promena autour d'elle.

Cette chambre sombre et dégarnie allait bien à la tristesse de son cœur ravagé; elle se leva, regarda dans tous les coins

avec incertitude, comme si elle eût cherché quelque chose pour envenimer sa douleur ou la consoler ; mais rien n'arrêta sa vue; elle fit quelques pas sans but, rangea quelques objets avec cet instinct de femme qui semble survivre même à la pensée, et s'avança enfin vers la fenêtre.

Son réséda abandonné était mort depuis longtemps, la cage de son oiseau était vide, et le jardin de maître Pillet montrait toujours au devant son gouffre humide tapissé de plantes vénéneuses et de lichens immondes.

Cet aspect désolé lui plut : elle croisa les mains en regardant fixement devant elle. Dans ce moment, il lui sembla que Dieu lui présentait un symbole de toute sa vie. Cette fleur absente, cet oiseau envolé, ce jardin stérile, n'était-ce pas son passé? n'était-ce pas son avenir? Les chants et les parfums de sa jeunesse perdus à jamais, la seule chose qui restât devant son présent désert n'était-ce pas aussi un champ délaissé, semé de ronces et d'orties?

Elle fit ces rapprochemens faciles en versant beaucoup de larmes, elle se détailla longuement à elle-même la nécessité de mourir, et s'encouragea à en finir avec ses souvenirs déchirans.

D'ailleurs, la honte de vivre encore, après une résolution si clairement exprimée à Arthur, lui venait par intervalles; l'orgueil, cette lie des passions les plus sincères, aigrissait sa douleur et troublait sa raison. Elle s'écriait qu'il fallait mourir, mourir sur-le-champ; et pourtant elle attendait, car le besoin d'exister, plus fort que tout le reste, balançait à lui seul les excitations du désespoir et de l'orgueil.

Et comment en eût-il été autrement? Si jeune encore, si vivace, si vibrante à tout, comment n'aurait-elle pas hésité? Malgré le vent qui en avait brûlé les fleurs, l'arbre de la vie était encore si haut et si puissant, ses racines étaient si profondes! Quoi qu'on en ait dit, la plus terrible des actions humaines est le suicide. La mort reçue dans l'accomplissement du devoir est facile, parce qu'elle est tranquille, sereine et sans lutte; mais le suicide est horrible, car il est le résultat d'une révolte intérieure dans laquelle l'âme assassine le corps.

Du reste, nous l'avons déjà dit, il ne fallait, pour fixer les incertitudes de Louise, qu'une circonstance fortuite qui vînt faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté; elle ne se fit pas attendre longtemps.

Elle était à peine rentrée depuis une heure, lorsqu'on lui apporta une lettre; c'était d'Antoine. En reconnaissant l'écriture, elle pâlit et chancela.

Elle porta la main à son front en fermant les yeux, comme si elle eût attendu quelque nouvelle douleur; enfin, faisant un effort sur elle-même, elle l'ouvrit. C'était un billet fort court.

« Je ne reçois plus de lettres de vous, Louise; nul ne me donne de vos nouvelles; je ne puis supporter plus longtemps mes inquiétudes. Je pars, et cette lettre ne me précédera que de quelques heures; j'arriverai demain matin. J'ai voulu vous avertir, parce que j'ai craint pour vous l'impression d'un retour inattendu. Louise, comment me recevrez-vous? Je reviens riche assez; mais si vous saviez comme je tremble! Oh! ma vie va se décider. A tout à l'heure, Louise! à tout à l'heure!... Malgré moi ce mot me fait frémir de joie. Quoi! je vais vous voir, entendre votre voix, toucher vos mains, vous appeler ma fiancée?... Oh! mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas un rêve.

» A tout à l'heure! ANTOINE. »

L'effet que cette lettre produisit sur Louise fut terrible. Dans toutes les angoisses qui l'avaient torturée depuis quelque temps, elle avait eu soin d'écarter d'elle le souvenir d'Antoine, comme trop difficile à supporter. Plusieurs fois, la pensée de son retour prochain lui était venue, mais elle l'avait aussitôt repoussée avec épouvante. Elle sentait que c'était un malheur imminent, inévitable, dont aucune prudence ne pouvait prévenir les coups; mais, sûre de marcher vers l'abîme, elle avait mieux aimé fermer les yeux et jouir, s'il était possible, des bénéfices de l'imprévoyance. Elle avait ainsi presque réussi à oublier que Larry existât. La nouvelle de son arrivée fit donc sur elle l'effet d'un coup imprévu. Sa tête se perdit à l'idée de se trouver vis-à-vis de l'homme qu'elle avait trahi, de l'entendre lui donner le nom de fiancée, à elle déshonorée, perdue! Que pourrait-elle répondre? Il fallait donc qu'elle lui avouât tout; qu'elle racontât cette longue et déplorable histoire des six mois qui venaient de s'écouler! Et de quel front, par quels mots, avec quelle voix? Oh! cela n'était pas possible; mieux valait mourir; il le fallait même maintenant, et de suite; car il allait arriver. Abandonnée par Arthur, elle pouvait vivre encore peut être, elle pouvait reparaître devant lui sans trop de rougeur; mais devant Antoine! Jusqu'à cet instant elle n'avait eu à combattre que sa douleur, maintenant c'étaient ses remords et sa honte. Antoine arrivait; Antoine qui ne savait rien, qui revenait joyeux, confiant, et les bras tendus! Oh! malheur! malheur!

Elle fut un moment folle d'étonnement et de peur; mais tout-à-coup les incertitudes de son cœur semblèrent cesser. Elle sentit dans tout son être une sorte d'effort et de brisement comme si le grand ressort de la vie s'était rompu; toutes les agitations intérieures s'apaisèrent, et il se fit en elle un calme effrayant : elle était décidée à mourir.

Dès lors, avec le combat finit la souffrance; elle cessa de sentir son corps, comme si sa volonté l'en eût déjà détachée. Une sorte de paix rafraîchissante inonda son âme, et elle entra dans cette phase de lucidité et de puissance sereines qui marquent toujours les instans suprêmes.

Tout fut promptement préparé par elle; mais il lui restait quelques heures, elle voulut les employer à faire ses derniers adieux.

I.

A MONSIEUR RANDEL, MÉDECIN.

La lettre ci-jointe, adressée à monsieur Antoine Larry, votre ami, vous fera comprendre l'importance du service que je vous demande. Vous recevrez cette lettre à huit heures du matin; à dix heures, Antoine arrivera par la diligence; vous irez à sa rencontre et vous l'empêcherez de se rendre chez moi, où l'attendrait un trop lugubre spectacle. Je crains pour lui la première impression : ne le quittez pas; consolez-le et faites-lui sentir que je n'étais pas digne de m'unir à lui, que je ne mérite pas ses regrets. Faites, s'il se peut, qu'il me méprise, je serai reconnaissante de tout ce qui pourra diminuer sa douleur.

Je ne vous presse point davantage, parce que je compte sur vous. Je vous ai vu attentif et bon avec ma marraine que vous ne connaissiez pas; vous ne sauriez l'être moins avec un ami. Surtout, monsieur, ne livrez point Antoine à lui-même. Quelque indigne que je sois de l'affection de ce noble cœur, je sais combien il m'aime, et j'ai peur de son désespoir. Je vous le donne en garde; songez que vous en restez responsable devant Dieu.

Et si la reconnaissance d'une infortunée qui cherche à se faire pardonner sa vie par sa mort peut avoir quelque prix à vos yeux, recevez d'avance mes remercîmens et soyez béni pour tout ce que vous épargnerez de souffrance à Antoine.

LOUISE.

II.

A ANTOINE LARRY.

Antoine, quand vous arriverez ici, vous ne m'y trouverez plus : je n'aurais pu soutenir votre présence, et je me suis réfugiée dans le seul asile qui me restât.

J'en aimais un autre que vous, et cet autre ne m'aimait pas. Ce seul mot vous expliquera tout. Malheureuse par le cœur et coupable envers vous, je ne me suis pas senti la force de vivre. Je déplore le chagrin que je vais vous causer, mais je pense avec quelque satisfaction que ce sera le dernier, et qu'il en prévient peut-être beaucoup d'autres. J'étais un mauvais élément dans votre vie, Antoine! Trop petite pour vous, je vous tenais courbé à ma taille. Votre générosité vous avait fait aimer ma faiblesse et ma fragilité, mais elles auraient arrêté votre marche; j'aurais toujours été pour vous un obsta-

ele, jamais une source de bonheur. Dieu a été sage et bon. Il retire de votre chemin le grain de sable qui vous eût arrêté; comprenez ses desseins et remerciez-le.

Vous allez être libre et dans de meilleures conditions que par le passé pour parcourir l'existence. Vous n'êtes plus pauvre, vous n'êtes plus sans moyens de réussite; marchez devant vous maintenant. Une pensée qui me console, c'est que j'ai aidé à vous faire avancer en me montrant quelque temps à vous comme un but. J'aurai été un de ces mirages que le voyageur aperçoit à l'horizon, et vers lesquels il court : en approchant, tout s'évanouit; mais ce mensonge a soutenu ses forces, hâté ses pas, et, grâce à lui, peut-être il arrivera plus vite au terme véritable.

C'est seulement depuis votre départ que j'ai compris tout ce que je vous dois. Maintenant j'ai honte de vous avoir méconnu si longtemps. Oh! si j'avais su me hausser jusqu'à votre âme et y lire! Mais je n'étais pas assez noble pour vous aimer! Non, Antoine, la main de Dieu s'est encore montrée là; il n'a point voulu qu'une femme vulgaire jouît d'un trésor d'amour fait pour un ange; il vous a destiné à quelque autre plus digne: cherchez-la, mon ami, et donnez-lui le bonheur que je ne méritais pas; c'est pour vous un devoir, car les hommes aussi bons que vous l'êtes sont un don du ciel; ils se doivent au monde comme l'air et le soleil.

Surtout, Antoine, ne déplorez pas trop amèrement ma mort! A quoi pouvais-je servir? Quel bien ai-je fait depuis que je suis née? Je n'ai été quelque chose sur la terre que parce que je suis devenue pour vous une occasion d'être généreux et grand; c'est là ma seule excuse d'avoir vécu.

Je veux que vos bienfaits me suivent au-delà de la vie; vous m'avez donné un toit quand je n'en avais plus, c'est à vous que je demande une tombe : ce sera votre présent de noce. Vous mettrez, sur la pierre qui couvrira ma fosse, mon nom et deux dates qui diront le temps que j'ai vécu. Être inutile, toute mon existence est là; j'ai eu un nom, je suis née et je suis morte.... rien de plus, si ce n'est un mauvais rêve dans l'intervalle. Je veux que cette tombe soit pour vous une consolation, Antoine; quand vous sentirez que votre cœur est triste, vous viendrez y penser au bien que vous avez fait!

Adieu, mon ami et mon frère : je pleure en écrivant ces derniers mots, mais ce n'est pas de douleur; c'est de piété, de reconnaissance, d'admiration. Je voudrais que vous fussiez là pour que je pusse me mettre à genoux et recevoir votre bénédiction. Quant à me pardonner, je ne vous l'ai pas demandé; on ne demande pas aux anges d'être bons! Adieu! soyez heureux et tranquille dans cette vie; moi je vais en essayer une autre.

LOUISE.

III.

A ARTHUR BOISSARD.

Quand vous reconnaîtrez l'écriture de cette lettre, Arthur, n'éprouvez point de colère, c'est la dernière que vous recevrez de moi : et, quand vous la recevrez, je ne pourrai plus être pour vous un objet de crainte ni d'embarras; je serai entre les mains de Dieu, qui, seul, décidera de moi. Si j'ai voulu vous écrire encore une fois, c'est que, dans ce moment suprême, la vie m'apparaît sous un nouveau jour, et que je sens le besoin de vous épargner des regrets.

Ne croyez pas que je meure parce que je vous aime et parce que vous m'avez abandonnée; non : d'autres ont aimé autant que moi, ont été abandonnées comme moi, et ont trouvé dans la pureté de leur cœur la force de souffrir. Mais moi, j'ai commis une faute, j'ai été déloyale envers Antoine, et Dieu punit aujourd'hui l'improbité de mon cœur en me retirant le courage : cela est juste, et je ne puis ni me plaindre, ni accuser. Alors même que vous auriez continué à m'aimer, j'aurais été malheureuse, car j'aurais eu un remords dans ma vie.

Ne vous faites donc aucun reproche; ce que je souffre, je je l'ai mérité. J'ai préféré l'ivresse de quelques jours aux paisibles jouissances du devoir; j'ai demandé votre amour que vous ne me proposiez pas, et vous me l'avez accordé. Oh! je vous remercie. Tout ce que j'aurai goûté de joie sur la terre c'est à vous que je l'aurai dû; qu'importe que je l'aie payé de ma vie? sais-je seulement ce qu'il me restait à vivre. Si la douleur me frappe aujourd'hui, demain, peut-être, c'eût été la maladie; l'amour ne me coûte que le sacrifice d'une incertitude, et qui pourrait dire ce qu'il m'a donné de bonheur?

Ne me plaignez donc pas, Arthur, seulement pardonnez-moi ce que je fais. Je sais que je jette ainsi un mauvais souvenir dans votre existence, et, pour vous l'épargner, j'aurais voulu vivre; mais je ne l'ai pu.

Du reste, mon fantôme ne vous obsédera pas longtemps. L'oubli est une fleur que la bonté de Dieu fait pousser naturellement sur les tombes; bientôt vous pourrez entendre parler, sans tressaillement, de jeunes filles mortes d'amour; mon nom donné à une autre ne vous troublera plus, et vous passerez devant ma porte sans détourner les yeux. Cela doit être ainsi, et, quoique mon cœur se serre d'y penser, j'en remercie Dieu. Puissé-je, seulement, ne pas disparaître entièrement de votre mémoire et y rester comme une ombre entrevue autrefois dans un rêve!

Quant au bruit que pourra faire ma mort, ne craignez rien, votre nom ne sera point mêlé à ce vulgaire événement; j'ai tout prévu pour mourir silencieusement. Seulement ne montrez ni étonnement, ni douleur; laissez porter au cimetière une bière de plus : c'était ma vie qu'il fallait pleurer, et non ma mort. Ne vous informez ni du jour où j'aurai cessé d'être, ni de la place que j'occuperai parmi les cercueils; ce serait une imprudence inutile; une pauvre fille du peuple qui se tue parce qu'elle souffre trop, cela n'est pas assez rare pour qu'on y fasse attention longtemps. Dans huit jours, ma chambre sera louée, et tout le monde aura oublié comment je suis morte; oubliez-le comme tout le monde.

Seulement, Arthur, écoutez ma dernière prière. S'il se trouve sur votre chemin quelque jeune fille, encore paisible, qui vous regarde avec complaisance, ayez pitié d'elle et fuyez; fuyez, car une liaison innocente devient bientôt une passion; on croit jouer avec l'amour d'une enfant, et, un jour, on la tue sans le vouloir. Ne faites point cela, mon ami, n'aimez plus que la femme que vous aimerez toujours.

Maintenant, adieu et soyez béni! Prête à vous quitter, je voudrais pouvoir serrer encore vos mains sur mes lèvres.... car, je t'aime, ô mon Arthur! je t'aime plus que tout!.. Mais la mort ainsi serait trop douce... Adieu, vivez longtemps et soyez aimé!

LOUISE.

XVI.

Après ces lettres, Louise se sentit épuisée; elle avait dépensé toute sa résignation à les écrire, et son âme, fatiguée de l'élévation à laquelle elle s'était tenue un instant, retomba dans la douleur, plus faible que jamais.

Elle passa donc presque subitement de l'abnégation qui avait dicté son langage à toutes les agitations du désespoir; l'approche de la mort commençait à la jeter dans ce délire fiévreux et entrecoupé qui précède d'ordinaire ce moment extrême. Pressée d'en finir avec la vie et effrayée de la quitter, à la fois éperdue et craintive, elle n'avait plus ni la possession d'elle-même, ni la conscience de ce qu'elle voulait; elle était semblable au criminel que le tombereau va emporter : son libre arbitre l'avait quittée, et, condamnée à mort, elle n'attendait plus que l'heure; mais elle l'attendait dans les angoisses et l'égarement.

Par instans, cependant, le calme lui revenait, et alors, reprenant sa résolution, elle songeait à conserver à sa dernière action une gravité sereine; elle arrangeait tout autour d'elle, elle cherchait à donner à son humble asile ce luxe de propreté et cette élégance sans frais, coquetterie de la ménagère pauvre, mais paisible; elle déroulait, devant le foyer, la natte de jonc; elle versait de l'eau sur les fleurs qui penchaient dans les vases leurs têtes demi-fanées, elle arrondissait plus gracieusement les plis de ses rideaux blancs. Mais, au milieu de ces occupations tranquilles, la vue d'un objet, un souvenir,

une pensée, la ramenaient au sentiment de sa situation; elle s'arrêtait, frissonnante, et alors revenaient les larmes et les désolations.

Pendant ces crises alternatives de résignation ou de douleur, elle fut plusieurs fois sur le point d'écrire de nouveau à Arthur, mais elle résista à ces tentations; et voulant que son sacrifice conservât, du moins aux yeux de ceux qui l'avaient aimée, son caractère d'élévation touchante, elle appela une voisine et lui remit ses lettres.

Quand elle fut ainsi murée dans son projet, elle acheva tous ses préparatifs. Jetant ensuite un long et dernier regard à sa chambre où elle avait été si heureuse, elle en fit deux fois le tour, regarda quelques objets en pleurant, se pencha pour respirer le parfum des fleurs, puis portant ses deux mains à sa bouche comme pour envoyer un baiser à tout ce qu'elle quittait, elle entra dans la seconde chambre, en ferma la porte derrière elle, et alluma le réchaud qui devait finir ses souffrances.

Nous n'arrêterons point nos regards sur ce qui se passa alors, car il est des images que l'art et l'humanité défendent d'offrir à la vue; nous donnerons seulement quelques fragmens qu'elle écrivit, sans suite, sur des feuilles détachées.

. . . .

« Tout est prêt, le charbon flamboie; adieu Arthur! j'ai mis la robe rose que je portais le jour où je t'ai vu pour la première fois; j'ai arrangé mes cheveux, comme je les arrangeais alors; mais ma robe est fanée, et beaucoup de mes cheveux sont tombés depuis; quand je me suis aperçue dans le miroir, je me suis fait pleurer.

» J'ai pris la montre que tu m'as donnée, je sens son battement contre ma poitrine, j'entends son bruit; il me semble que c'est quelque chose de toi, qui me touche et me parle. .

. . . .

» Tu m'as toujours paru comme un prince, Arthur, tant je te trouvais noble et beau; le bonheur suprême, pour moi, eût été de vivre à tes pieds comme un chien fidèle, sentant ta main passer de temps en temps sur ma tête. Quand je me suis donnée à toi, je n'ai eu ni hésitation, ni honte, je te sentais mon maître, et je ne voulais plus que ta volonté. O mon Dieu! quelles heures j'ai passées près de toi, et comme tu savais bien m'aimer! J'étais ton enfant: tu me faisais sauter sur tes genoux; tu m'enlevais dans tes bras pour me faire toucher le plafond de la main; tu me berçais sur ta poitrine comme un nourrisson que l'on endort. Te rappelles-tu ce soir où tu m'arrangeas toi-même mes cheveux, scellant chaque papillote d'un baiser? O mon roi! que tu étais alors joyeux et bon! Comment tout cela a-t-il pu finir? comment ces délicieuses et innocentes folâtreries ont-elles pu aboutir à la mort? . . .

. . . .

» L'air devient étouffant!... Que cela est horrible de mourir! Oh! j'ai peur, j'ai peur! Où trouver du courage? je n'ose en demander à Dieu; Dieu a horreur du suicide. Ce que je fais est mal, le prêtre me l'a dit quand j'étais petite; mais alors je ne croyais guère, hélas! que je devais me tuer un jour: j'avais tant de peur de mourir, qu'un mal de tête me faisait pleurer; et maintenant!... Oh! j'ai bien mal, j'ai la fièvre, un cercle de fer me presse les tempes. Arthur! Arthur! pourquoi as-tu cessé de m'aimer?

» Ah! si je pouvais le voir encore, si je me traînais à ses pieds, peut être il aurait pitié de moi: j'aurais tant aimé à vivre! Mon Dieu! ne plus voir le jour, ne plus entendre les oiseaux!... Que vais-je devenir?... Et ne pas oser prier, car j'ai oublié à prier... Il faut pourtant que je parle à Dieu, il n'y a plus que lui qui puisse m'entendre. Cet air..... j'étouffe..... à genoux..... oh! je veux mourir à genoux! »

XVII.

Les précautions prises par Louise pour épargner à Antoine l'horrible tableau qui l'attendait chez elle n'eurent pas le résultat qu'elle en espérait. Baudel était absent lorsque la lettre fut apportée, et ne put, par conséquent, aller au devant de Larry: celui-ci arriva à l'heure indiquée, et, à peine descendu de diligence, courut chez la jeune fille.

Il éprouvait une indicible joie, en traversant rapidement les rues de Rennes, à reconnaître chaque carrefour, chaque maison, chaque puits banal; il cherchait des yeux la bâtisse commencée à son départ, et la retrouvait finie et déjà habitée; le moindre changement effectué, pendant son absence, frappait son regard; il voyait, dans leurs comptoirs, les marchands dont les visages lui étaient familiers depuis son enfance; il entendait les cris des porteurs d'eau, le son des cloches, tous ces bruits accoutumés, voix de la ville natale dont il reconnaissait l'accent; mais, au milieu de ces délicieuses émotions du retour, l'image de Louise flottait devant lui et précipitait ses pas. A la vue de la maison de maître Pillet, son cœur battit plus fort: c'était là!....

Il entra, ivre et les yeux voilés d'un nuage; la porte était devant lui. Il s'arrêta un instant, tremblant d'émotion, et écouta s'il n'entendait pas la voix ou les mouvemens de Louise; mais tout était silencieux. Il frappa, et ouvrit presque en même temps. Son rapide coup d'œil parcourut la chambre; tout était vide! Il courut à la porte de la seconde pièce, voulut la pousser, mais la porte résista; il appela, tout resta muet. Ce fut un véritable désappointement: Louise était sortie.

Cependant il pensa qu'elle reviendrait bientôt, puisqu'il avait trouvé sa chambre ouverte. Il jeta les yeux autour de lui avec une sorte de ravissement. Tout annonçait la présence d'une femme, tout respirait un calme heureux et tendre. Les fleurs répandaient dans l'appartement leur senteur parfumée, et l'on voyait sur un guéridon, près de la fenêtre, quelques broderies négligemment jetées à côté d'une corbeille à ouvrage. Antoine s'approcha: il reconnut le petit dé d'ivoire de Louise, à son cercle de cuivre dédoré, et l'étui de bois d'if avec lequel il aimait tant à jouer lorsqu'il venait s'asseoir près de la jeune fille pour la voir travailler. Sur une commode, il aperçut une coupe de cristal qu'il avait autrefois donnée; plus loin était l'étroite couche mystérieusement enveloppée dans ses rideaux blancs, et au-dessous se montraient deux petits souliers conservant encore la svelte empreinte du pied qu'ils avaient pressé.

Antoine contemplait tout, le cœur gonflé d'ivresse; la chaste austérité de ses mœurs avait donné à tout son être une sensualité exquise, et la vue de cet intérieur, qui n'eût rien dit à un libertin, le jeta dans une extase indicible. Chaque objet qui frappait ses regards l'enivrait délicieusement, et la volupté lui entrait par tous les pores, au milieu de cette atmosphère où Louise avait respiré. En approchant de la blanche couche de la jeune fille, un frémissement suave parcourut ses nerf; ses regards dévorans plongèrent un instant entre les rideaux, semblant chercher place pour deux têtes sur l'oreiller vide; mais presque aussitôt il ferma les yeux, on eût dit qu'un éblouissement de bonheur l'avait étourdi.

Il revint à pas lents vers la fenêtre, s'arrêtant devant chaque chose, touchant tout, comme s'il eût espéré retrouver l'empreinte des doigts de Louise, ouvrant les tiroirs pour regarder, avec une enfantine curiosité, les parures de la jeune fille soigneusement rangées, puis les refermant avec une sorte de honte. Après avoir ainsi fait le tour de la chambre, il s'assit de nouveau.

Dans ce moment, son cœur était si plein d'enchantement, que les plus doux souvenirs du passé lui revinrent; il pensa au temps où Louise, encore libre et gaie avec lui, le recevait en jetant le cri de joie d'une enfant, et lui faisait une place sur la chaise où elle appuyait ses pieds; il se voyait encore, sur cette chaise, lui prêtant ses bras pour dévidoir, ou bien, écolier maladroit, essayant, au milieu des éclats de rire et

la jeune fille, à continuer la broderie commencée par elle. Oh! les belles soirées! les douces fainéantises! les charmans enfantillages! Puis il se rappelait les heures où, plus grave, il restait muet et immobile devant elle, faisant tourner ses ciseaux sur son doigt, et attendant qu'elle levât les yeux et qu'elle avançât la main, avec un sourire, pour les redemander. Ah! ce regard, cette main, ce sourire, c'était là de quoi remplir des heures, des journées, des mois entiers; d'ailleurs, n'était-il pas près d'elle? ne touchait-il pas ses vêtemens? ne sentait-il pas son haleine sur son front? Quelquefois, en jouant, ne défaisait-il pas une boucle de ses cheveux? et, quand elle levait la tête, ne se voyait-il pas au fond de ses yeux limpides comme au fond d'une source? Hélas! était-il bien sûr que l'avenir lui gardât d'aussi calmes jouissances? Retrouverait-il, dans l'union qu'il allait former, ces pures délices des premières émotions, cette facilité de bonheur, privilége de l'amour naissant?

Ces doutes lui inspirèrent une tristesse vague, et, la tête appuyée sur une de ses mains, il oubliait l'attente dans une méditation rêveuse, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit brusquement; Antoine se leva avec une exclamation, persuadé que c'était Louise; il se trouva face à face avec Randel. A son aspect, celui-ci fit un geste de désespoir.

— Ah! voilà ce que je craignais, s'écria-t-il, j'ai reçu la lettre trop tard, et je n'ai pu te prévenir

— Me prévenir de quoi? demanda Larry étonné.

Le jeune médecin le regarda avec stupéfaction.

— Est-ce qu'il ne sait rien? dit-il involontairement.

— Qu'y a-t-il donc?..... Que veux-tu dire?..... Pourquoi viens-tu ici?...

Et saisi d'une pensée subite:

— Dieu! Louise est malade!

— Malade..... je ne sais: est ce que tu ne l'as pas vue?....

— Non!

— Elle n'est pas ici?

— Je n'ai trouvé personne.

Randel parut atterré; Larry lui saisit vivement le bras:

— Au nom du ciel, qu'as-tu?....... Que cherches-tu?.... Pourquoi ce trouble?..... Pourquoi parlais-tu tout à l'heure d'une lettre?

— J'ai reçu une lettre d'elle, et j'en ai une autre à te remettre.

— De Louise?

— Oui.

— Louise m'écrire, pourquoi? Qu'est-il donc arrivé?.... Georges, parle, je t'en supplie!

Randel ne répondit rien, mais il tendit la lettre à Larry. Celui-ci la prit en tremblant et l'ouvrit A peine en eut-il lu quelques lignes, qu'il jeta un cri.

— Ah! malheureuse! malheureuse! où est-elle?

— D'après sa lettre, je pensais la trouver ici.

— Il n'y a personne, regarde.

— Et dans cette chambre?

Larry courut à la porte de la seconde pièce et voulut ouvrir, mais elle résista comme elle l'avait déjà fait; il se pencha alors jusqu'à la serrure; à peine eut-il regardé qu'il jeta un grand cri, et au même instant la porte tomba brisée devant lui. Randel, effrayé, se précipita sur ses pas et le trouva à genoux, tenant embrassé le corps immobile de Louise.

— Elle est morte! criait-il égaré.

— Peut-être; il faut la secourir.

Larry se leva, portant la jeune fille dans ses bras, comme un enfant, et la déposa sur le lit; l'espoir de la sauver lui avait subitement rendu toute sa force; il aida Randel, qui, redevenu médecin, ne songeait plus qu'à accomplir son devoir, et tous les soins qui pouvaient rappeler Louise à la vie lui furent prodigués.

Pendant quelques instans, il régna dans l'appartement un silence interrompu seulement par les rapides prescriptions de Randel; mais, insensiblement, les tentatives faites par celui-ci pour ranimer la jeune fille se ralentirent; enfin il s'arrêta tout-à-coup.

Larry, qui était penché sur Louise, se redressa pâle et les yeux hagards.

— Eh bien!.... demanda-t-il

Randel interrogea de nouveau le pouls du cadavre, puis son souffle, puis son cœur, et saisissant les deux mains de Larry:

— Va-t'en, Antoine, dit-il.

Le jeune homme n'en entendit pas davantage; il étendit les bras en gémissant, chancela et s'évanouit.

Vers le soir du même jour, Antoine veillait seul près de la couche funèbre de Louise. Randel avait profité de sa défaillance pour le faire emporter; mais à peine revenu à lui, il déclara qu'il voulait retourner chez la jeune fille, et son ami n'avait pu, malgré toutes ses supplications, le détourner de ce projet; il se décida donc à lui céder et à le suivre.

La douleur de Larry, réveillée à la vue du cadavre, fut d'abord un véritable délire. Lorsque les cœurs forts fléchissent enfin, il est rare qu'ils ne tombent pas aux plus profonds abîmes du désespoir. Pendant plusieurs heures, ce ne furent que des cris, des sanglots, des torrens de larmes suivis d'abattemens effrayans. Mais quand cette âme, un instant bouleversée par un coup inattendu, eut pris enfin possession de son malheur et s'y fut habituée, elle devint plus calme. A ces transports de la première douleur succéda une désolation moins aveugle; le premier choc avait été un coup de foudre qui avait terrassé Antoine; revenu à lui, il se regarda et interrogea ses souffrances. Il se rappela tout à-coup la lettre de Louise dont il n'avait vu que les premières lignes; il la chercha et la lut tout entière. Alors des larmes moins brûlantes tombèrent de ses yeux. Il baisa ces caractères tracés par la main d'un ange, et pressa contre son sein cette relique sacrée.

Mais cette lettre de la jeune fille ne lui donnait que de bien vagues détails sur la cause de son suicide Plus capable de rassembler ses idées, Antoine chercha quel pouvait être celui dont l'indifférence l'avait tuée. Le premier nom qu'il entendit retentir dans son âme fut celui d'Arthur Boissard; mais il eut honte de ce soupçon sans fondement, et le repoussa à l'instant comme une inspiration de la haine.

Cependant, lorsqu'il le vit plus tranquille, Randel renouvela ses prières pour l'arracher à l'affreux spectacle qu'il avait sous les yeux; mais Larry répondit:

— Je ne quitterai point ce cadavre qu'on ne l'ait déposé dans la terre.

Et comme Randel avait paru inquiet sur ses projets:

— Tu peux me laisser seul sans crainte, avait-il ajouté; ne faut-il pas que je vive pour lui dresser une tombe?

Rassuré par ces paroles, et sachant que la douleur a besoin de silence et de solitude, Randel avait consenti à se retirer.

Antoine était donc seul près du lit de Louise, contemplant ses traits bleus et gonflés, sur lesquels la mort n'avait même pas laissé sa beauté fatale. Quelque évidente que fût cette mort il n'avait pu encore s'accoutumer à y croire. Il éprouvait une espèce d'incertitude qui semble une dernière et vague protestation du cœur contre la raison. Par instans, il écoutait s'il n'entendait pas respirer auprès de lui, il regardait ce corps immobile comme s'il eût attendu un mouvement; il se répétait bien que Louise était morte, mais ce mot restait comme en suspens sur les bords de son âme. Il éprouvait encore une incrédulité irréfléchie qu'il ne s'avouait pas à lui-même et quoiqu'il n'espérât plus il attendait toujours.

S'il eût embrassé tout entière cette pensée de séparation éternelle, peut-être y eût-il succombé; mais la seule idée qu'il perçût clairement était celle d'un effroyable malheur. Son esprit n'alla pas plus loin que la souffrance actuelle, et ne comprit pas pleinement et complétement la perte qu'il avait faite. Louise était encore là!... sans mouvement, sans voix, défigurée; mais elle était là!... et, tant qu'il voyait une ombre d'elle, il ne pouvait croire qu'elle fût perdue.

Puis, une préoccupation accessoire, à laquelle un instinct bienfaisant le poussa sans doute, fit diversion à sa souffrance. Il commença à penser au rival qui, après lui avoir ôté l'amour de sa fiancée, l'avait tuée. Il chercha comment il pourrait le connaître pour se venger, et cette recherche s'empara bientôt de toutes ses facultés. Les désappointemens, les surprises et les désespoirs qu'il avait éprouvés depuis quelque temps lui rirent en mémoire tous à la fois. Ses frémissemens de dou

leur se transformèrent en mouvemens furieux, et il sentit le besoin de s'en prendre à quelqu'un de ce qu'il souffrait.

En effet, depuis qu'il était né, tout avait tourné contre lui. Puisque ses généreuses passions ne lui avaient apporté que tortures, pourquoi ne pas essayer les mauvaises? Oh! il sentait qu'il y aurait de la joie à se venger de celui qui venait de lui enlever sa dernière espérance, à lui cracher au visage, à le fouler sous ses pieds; mais où le prendre? comment le reconnaître?

Il se mit à parcourir à grands pas la chambre de Louise, promenant ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché quelque indice qui le mît sur la voie. La pensée que la jeune fille avait peut-être laissé des lettres capables de l'éclairer le porta à chercher avec plus de soin. En entrant dans la seconde chambre, quelques feuilles éparses frappèrent ses yeux, c'étaient les derniers mots écrits par Louise. Larry n'eut besoin de lire que quelques lignes pour tout apprendre; sa première inspiration ne l'avait pas trompé, celui qu'il cherchait, c'était Arthur Boissard.

Au milieu de son désespoir, cette découverte lui causa une sorte de joie farouche. Il trouvait donc enfin l'occasion de se justifier d'une haine instinctive et si longtemps cachée; il n'y avait qu'un seul homme qui lui fût importun dans le monde, et c'était celui-là qui se trouvait son ennemi! Il ramassa précieusement les preuves qu'il venait d'acquérir, et retourna s'asseoir près du lit de Louise. La certitude de connaître l'auteur de ses souffrances avait subitement apaisé son impatience irritée; sûr maintenant de le trouver, il déposa pour un instant ses pensées de vengeance.

Antoine était toujours à la même place, la nuit commençait à venir, et l'on apercevait à peine les objets dans la chambre funèbre. Des pas pressés se firent entendre dans le corridor, et quelqu'un entra.

Il releva la tête avec une sorte de pressentiment, mais sans prononcer une parole. La personne qui venait d'entrer, et que l'obscurité ne permettait pas de distinguer, s'arrêta un instant près du seuil, puis appela d'un accent ému :

— Louise!

A cette voix, Larry s'élança vers la porte; Arthur et lui se reconnurent en même temps.

— Ah! c'est Dieu qui vous envoie, s'écria Antoine.

— Où est Louise? demanda Boissard; l'avez-vous vue? est-elle ici?

— Elle est ici.

— Où donc?

Il fit quelques pas dans la chambre, tout troublé, en appelant Louise.

— Elle ne vous répondra pas, dit Antoine sourdement.

Arthur se détourna brusquement.

— Pourquoi? pourquoi? Où est-elle? Je veux la voir.

Antoine le saisit par la main, le mena vers le lit, et, écartant brusquement les rideaux :

— La voilà, dit-il.

Arthur jeta un cri : il se pencha sur Louise, toucha ses lèvres, son front glacé.

— Mais elle est morte! s'écria-t-il avec horreur.

— Ne le saviez-vous donc pas, vous qui l'avez tuée?

— Morte! mais c'est impossible! Êtes-vous sûr qu'elle soit morte? Un médecin! faites venir un médecin!

— Le médecin est venu et s'en est allé.

— Mon Dieu, c'est donc vrai! Et je n'ai pu l'empêcher!.... Cette lettre est venue trop tard! Oh! malheureux! malheureux!

Boissard se frappait le front de ses deux poings en poussant des sanglots étouffés; il se pencha de nouveau sur la couche et saisit les mains de la morte.

— Louise! Louise! Oh! mon Dieu! reviens à la vie; je t'aime, Louise; tu ne me quitteras plus; pardonne-moi, Louise, Louise!

Il était courbé sur la jeune fille, il la serrait dans ses bras, il couvrait de baisers son froid visage. Jusqu'alors Antoine avait maîtrisé sa douleur et sa colère; mais en entendant ces expressions d'amour, en voyant les caresses prodiguées à ce cadavre, une jalousie furieuse sembla se réveiller en lui. Ses yeux lancèrent des flammes; il fit un pas en avant.

— Boissard! cria-t-il, les lèvres tremblantes et les mains crispées.

L'accent avec lequel ce nom avait été prononcé était tel, qu'il traversa le désespoir d'Arthur et toucha droit à son âme. Il se redressa, jeta un regard sur Antoine et sembla se rappeler enfin qu'il était devant un rival auquel il avait enlevé sa fiancée; il baissa les yeux avec embarras. Antoine étendit la main sur la morte, et d'une voix qu'agitait un tremblement intérieur :

— Ce cadavre est à moi, monsieur, dit-il, respectez-le.

Arthur le regarda avec étonnement.

— Oui, reprit-il plus amèrement, c'est moi qu'elle a chargé de lui creuser une fosse; elle a compris qu'un lit pareil ne pouvait vous être offert. Comment s'embarrasser d'une maîtresse morte, quand il en est tant d'autres encore pleines de vie, d'espérance et de crédulité? Un homme bien né peut-il donc s'occuper des cadavres de toutes les jeunes filles qui ont cru à son honneur et qui se tuent parce qu'il les a abandonnées?

— Je pardonne à l'amertume de vos paroles, Larry, dit Arthur. J'ai été involontairement pour vous une cause de souffrance; je comprends vos reproches, et je les excuse.

— En vérité, monsieur? Ainsi vous me permettez de vous demander compte de votre déloyauté.

— Antoine!...

— Vous me permettez de vous dire que vous vous êtes joué de cette jeune fille, parce qu'elle était faible, pauvre, sans famille, et qu'avec elle on pouvait être méchant sans peur?

— Monsieur, prenez garde, répéta Boissard qui sentait la colère venir.

— Et quand vous m'aurez permis de vous dire tout cela, ajouta le jeune homme dont la voix s'élevait toujours, je vous dirai, moi, sans que vous me le permettiez et en face, que vous êtes un lâche... un lâche! entendez-vous, Arthur Boissard!

— Je vous laisse le choix des armes, dit Arthur précipitamment; sortons.

— Pas encore : je conçois votre empressement. En tuant l'homme qui méprise on espère tuer le mépris; mais vous oubliez que je dois d'abord donner la sépulture à ce cadavre; ayez patience, monsieur, vous pouvez bien mettre un jour entre vos assassinats.

— Monsieur, assez d'injures : votre jour et votre heure?

— Je vous le dirai quand j'aurai fini.

— Oh! c'en est trop! s'écria Arthur en faisant quelques pas vers la porte.

— Vous ne sortirez pas! s'écria à son tour Antoine en le saisissant par le bras avec un mouvement si fou et si terrible de colère, que Boissard pâlit involontairement.

— Prétendez-vous me faire violence? demanda-t-il.

Mais Larry n'écoutait pas. Appuyé sur la porte et secouant sa tête toute voilée de cheveux épars :

— Non, vous ne sortirez pas, répéta-t-il; il faut que je vous dise auparavant ce que j'ai sur le cœur. Il y a quinze ans que ce poids m'oppresse, quinze ans que j'attends ce moment, car j'étais bien jeune quand j'ai commencé à vous haïr.

— Le jour où ma mère a commencé à vous faire du bien, sans doute.

— Ce même jour : cela vous étonne, parce que vous ne savez pas qu'un bienfait qui ne gagne point l'amour excite la haine; mais moi, je l'ai appris. Quinze ans je me suis senti sous vos pieds et vous m'y avez laissé; quinze ans j'ai tremblé, j'ai eu honte, je me suis tu, et vous avez trouvé que cela était bien. Pourquoi donc cela était-il bien? pourquoi n'étais-je point debout et vous à terre? pourquoi n'étais-je point le bienfaiteur, vous le mendiant? Et vous vous étonnez que je vous haïsse? Ah! je vous hais de nature et d'instinct. Le jour où nous sommes nés, vous riche, moi pauvre, nous étions ennemis.

— Vous avez été le mien peut-être, mais moi je n'ai point été, je ne suis point le vôtre.

— Je vous hais! je vous hais! répéta Larry, avec une per-

sistance sauvage, et ne croyez pas que cette haine soit une colère; c'est toute mon âme: elle a grandi avec moi heure par heure. Toujours depuis quinze ans, je vous ai trouvé à côté de moi, opposant votre bonheur à ma souffrance. Enfant, vous étiez élégant et recherché de tous; moi, couvert de haillons, raillé de tous: vous étiez beau de la beauté des riches, moi, laid de la laideur du pauvre; vous vous appeliez Arthur, et moi Antoine... Nous sommes devenus des hommes et je vous ai encore trouvé sur ma route, étalant l'insolence de votre prospérité en face de mes misères. On vous a accueilli quand on me repoussait; on vous a jeté un pont sur les précipices, et moi on m'a laissé y tomber. J'ai souffert cela quinze ans, quinze ans de mes plus belles années, des seules que l'on puisse donner à la joie sur la terre. Quinze ans j'ai résisté: j'ai été patient; j'ai blanchi mes cheveux à me bâtir un nid sur l'abîme; j'y ai tout apporté grain à grain, plume à plume, et quand j'ai tout achevé, pendant que je joins les mains pour remercier Dieu, il vient un homme qui n'a rien fait, rien souffert, rien désiré, un homme heureux par droit de naissance, qui étend vers mon bonheur sa main gantée et me le ravit!

En parlant ainsi, Antoine s'animait de plus en plus. Exalté par les souvenirs qu'il rappelait, hors de lui, il saisit les deux mains d'Arthur et les secouant avec vi de...

— Oui, vous m'avez volé mon bonheur! cria-t-il, vous me l'avez volé frauduleusement et comme un lâche! Toujours, toujours je vous ai trouvé sur mon chemin, réussissant où j'échouais, et recueillant où j'avais semé. Après avoir renoncé à la fortune, à la réputation, au repos, pour ne pas mourir sans savoir ce que c'est que la joie, j'ai voulu en demander un peu à l'amour. Je croyais que Dieu avait du moins laissé ce trésor au pauvre! Je suis allé, loin de vos cercles brillants, chercher une femme encore plus pauvre et plus abandonnée que moi, afin d'avoir aussi une fois le bonheur de protéger. Après l'avoir trouvée pure, douce, bonne, heureuse, prête à m'aimer, je suis parti pour gagner de quoi lui donner un toit, et quand je suis revenu, vous aviez passé, et la femme pure était déshonorée, et la femme heureuse était morte de douleur!

Morte, morte! répéta-t-il, comme un insensé, en traînant Arthur jusqu'au lit de Louise; morte! Et vois tu ce cadavre qui ne bouge plus, qui est froid, que les vers vont ronger, c'est mon avenir et mes espérances, tout cela va descendre dans un trou de terre avec elle! Cette enfant, c'est mon dernier rêve. Tout cela va être cousu dans son linceul, et mon bonheur, et ma foi, et mon courage. Maintenant je ne vis plus que pour lui creuser une tombe et la venger; car je la vengerai, Boissard, l'heure de la résignation est passée. J'ai trop plié le cou devant le monde, attendant que Dieu fît justice; je ne compte plus sur Dieu; mon bras sera ma providence; il faut qu'un riche meure pour venger cette pauvre femme qui est morte, et, avant d'aller la rejoindre, je te tuerai, Boissard.

Antoine avait la tête perdue: en prononçant ces mots, il secouait Arthur, qui tenta vainement de se dérober à ses étreintes furieuses. Son exaltation était si semblable au délire, que Boissard éprouva un véritable effroi; il fit un effort extrême pour se débarrasser, en lui criant de le laisser. Son geste et sa voix émue frappèrent sans doute Larry, car il fixa sur lui ses yeux égarés. L'éclair de la raison y reparut, et abandonnant les deux mains qu'il tenait prisonnières:

— Ah! vous avez peur, dit-il, du ton d'un profond dédain; rassurez-vous, je ne souillerai pas ce lit funèbre de votre sang.

— Je vous attendrai demain, cria Arthur en s'élançant vers la porte.

Antoine ne répondit que par un regard dans lequel il semblait avoir réuni tout ce qu'un regard peut renfermer de mépris et d'injure.

CONCLUSION.

Deux jours après la scène que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, et de très grand matin, plusieurs jeunes gens, parmi lesquels se trouvait Randel, étaient réunis, en groupe, dans une des allées les plus sombres du Thabor. Boissard et Larry se trouvaient à quinze pas l'un de l'autre, le pistolet à la main. A un signal donné, les deux coups partirent, mais personne ne tomba; les témoins se rapprochèrent et voulurent faire entendre des paroles de conciliation.

— Rechargez les pistolets, interrompit Antoine brusquement.

Les pistolets furent rechargés. Les deux adversaires se placèrent de nouveau en face l'un de l'autre, et firent feu.

— Vous tirez en l'air! s'écria Larry, en s'élançant vers Boissard. Celui ci porta la main à sa joue et la retira pleine de sang.

— Je ne puis pas en dire autant de vous, répondit-il avec un froid sourire.

Les témoins se rapprochèrent vivement.

— Ce n'est rien, messieurs, la balle m'a seulement effleuré.

Larry était immobile; la vue de ce sang l'avait glacé.

— Monsieur, dit-il enfin, vous n'avez point tiré sur moi! Je ne suis pas un assassin! défendez votre vie; vous savez qu'il y a entre nous une haine qui veut du sang.

— Vous voyez bien que je ne vous refuse pas le mien.

Antoine eut un geste de colère.

— Ainsi vous me refusez satisfaction?

— Nullement; je recommencerai autant de fois qu'il vous plaira.

— Et vous tirerez en l'air?

— Toujours.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai eu à votre égard des torts que je regrette, et que je ne veux pas vous tuer.

— Dites que vous voulez rendre le duel impossible.

— Rechargez les armes, messieurs, interrompit Arthur, en se tournant vers les témoins.

— Je comprends, s'écria Larry, vous voulez jouer le rôle de victime, et me donner celui de bourreau! Encore une insulte et une lâcheté!

— Monsieur, dit Arthur avec une certaine noblesse, retournez à votre place; je suis ici pour soutenir votre feu, et non vos injures.

Antoine était égaré, il sentait que dans ces débats tout l'avantage restait à son adversaire, et qu'il se trouvait jeté, malgré ses efforts, dans un rôle odieux. Il regarda autour de lui avec indécision, souleva le pistolet qu'il tenait à la main, pour le retourner contre sa poitrine, puis, s'apercevant qu'il était vide, il le jeta avec honte et fureur: et, s'élançant derrière la charmille, il disparut.

Randel, qui avait compris son intention, se précipita sur ses pas, en l'appelant, mais Antoine avait déjà quitté le Thabor. Georges courut le faubourg d'Antrin. En ouvrant la porte de l'arrière-boutique, il aperçut Larry, assis et écrivant rapidement. Un pistolet était posé à ses côtés.

Randel devina tout d'un seul coup d'œil; il s'approcha de la table, et y posa son chapeau. Ce moment était suprême

Georges Randel, dont la figure n'a fait qu'apparaître dans notre roman, n'était à aucun égard un homme ordinaire. Malgré le compromis qu'il avait fait avec les nécessités de la vie, il était capable d'en comprendre toute la grandeur. Aucune idée avancée, aucun sentiment généreux ne lui étaient étrangers; il pouvait, comme Alcibiade, jouir de la vie vulgaire, et converser, à certaines heures, avec Socrate ou Platon. La gravité ne lui était pas naturelle, mais elle lui venait avec l'émotion. Il avait toujours aimé Antoine, et les derniers malheurs dont il l'avait vu accablé le lui avaient encore rendu bien plus cher. Lorsqu'il se trouva en présence de ce noble jeune homme écrivant ses dernières volontés, et prêt à mourir, il éprouva donc un attendrissement qui lui était inconnu, et il ressentit plus vivement qu'il n'avait jamais rien senti le désir de le sauver.

Cependant, maîtrisant son agitation, il s'assit près de Larry, et lui dit avec une sorte de tranquillité:

— Ainsi, tu veux te tuer?

Larry le regarda d'un air étonné.

— Tu en es parfaitement libre, reprit Randel, et je ne viens

pas t'en empêcher. Comme ami, je pourrai même te fournir un moyen de mourir plus rapide et plus sûr que ce pistolet qui peut te manquer et t'estropier. Mais, auparavant, je voudrais causer avec toi, et savoir tes raisons.

— Et si je ne veux pas les dire!

— Alors je tâcherai de les deviner. Tu veux te tuer parce que la femme que tu aimais est morte; tu veux te tuer, surtout, parce que Boissard a joué la générosité avec toi, et a eu l'air de te donner la vie, tu tiens à prouver que tu refuses son présent : c'est bien; je comprends celte susceptibilité. Mais il faut un but à tout, même au suicide; à quoi le tien te servira-t-il? Penses-tu punir ainsi Boissard? Mais tu fais ce qu'il doit désirer le plus au monde. tu le délivres d'un ennemi qui a droit de le mépriser! Est-ce donc ainsi que tu venges Louise?

— J'ai voulu la venger et je ne l'ai pu : il a refusé de se défendre.

— Qu'importe! il fallait le tuer. Que demandait ta vengeance? qu'il mourût et non qu'il se défendît. Maintenant, ce qu'il n'a point osé, toi. tu veux le faire à son profit? Il aura donc tout à la fois la gloire de t'avoir épargné et l'avantage d'être débarrassé de toi? Sûr, désormais, de ne plus rencontrer des regards qui l'auraient forcé à rougir, il promènera, parmi les femmes, sa réputation de bravoure et de générosité, pendant que toi, tu pourriras dans ta fosse, déshonoré du nom de fou ou d'ingrat! Est-ce là ce que tu appelles faire ton devoir? est-ce là la leçon que tu veux donner à ceux qui souffrent comme toi? Songes-y, Antoine, dans cette lutte du pauvre contre le riche, de l'intelligence contre la possession, tu es le tenant d'armes du peuple; te frapper de ta propre main c'est dire à tous ceux qui luttent qu'il n'y a plus d'espoir. Crois-tu, dis-moi, que ce soit là la mission des hommes forts? Quand on appartient à une idée et qu'on la personnifie, il n'est permis de mourir qu'au profit de cette idée. Qu'auraient dit les Romains du plus jeune des Horaces, s'il se fût percé le sein après la chute de ses frères? C'est toujours une honte de fuir, fût-ce dans la tombe. Sais-tu combien de coups de pistolet vont répondre au tien? Une fois qu'une voix a crié ce *sauve qui peut* de la vie, la foule, entraînée, déserte le combat. Le suicide est l'acte d'un égoïsme poussé à la dernière extrémité : pour l'accomplir, il faut oublier un instant le monde et Dieu, pour se regarder seul, se plaindre seul et s'aimer uniquement : en es-tu arrivé là?

— J'y suis arrivé, répondit Larry sourdement.

— Alors tu es un fou. Considéré par rapport à nos devoirs envers les hommes, le suicide est une trahison; mais, par rapport à nous, c'est démence. Nul n'a le désir sincère de mourir. Entre l'instant où la balle part et celui où elle frappe, il y a place à un regret. Veux-tu me prouver que j'ai tort? Consens à vivre un mois seulement, retourne dans l'existence, parle encore aux femmes, regarde encore les fleurs, écoute les oiseaux, laisse ton cœur s'épanouir à la création; et puis, au bout du mois, reviens à moi, si tu le peux, avec ce visage sombre, ces yeux hagards et ce désir de mort dans le cœur. Veux-tu faire cet essai?

Antoine secoua la tête.

— Ainsi, j'ai raison; tu n'oserais pas attendre, de peur de n'avoir plus la volonté de mourir. Tu te tues frauduleusement, par surprise, en saisissant un éclair de délire pour escamoter un arrêt de mort à ta volonté. Si tu tuais un autre homme de cette manière, tu te croirais déshonoré! Et pourquoi donc un tel empressement? Si ce que tu fais est bien, d'où vient cette peur de le soumettre à l'examen de la raison et à l'épreuve du temps? Si c'est mal, pourquoi le fais-tu? S'il fallait engager tout ce que tu possèdes, tu demanderais une heure pour y penser, et, lorsqu'il s'agit d'engager ta vie, tu ne crois pas que cela vaille la peine d'y réfléchir? La vie pourtant est la seule chose que la science humaine ne puisse ni comprendre ni donner; pour en trouver l'auteur, il a fallu inventer Dieu! Et ce présent, qu'un Dieu seul peut faire, tu t'en sépares plus facilement que de ton or? Comment appelles-tu cela? Est-ce délire ou légèreté?

— C'est lassitude.

— Tu te trompes, Antoine, c'est orgueil. Ne crois pas que ce soit seulement ta douleur d'aujourd'hui qui te fasse désirer la mort; ta douleur d'aujourd'hui n'a rien que de vulgaire. Perdre une maîtresse et ne pouvoir se venger d'un ennemi! qui n'a point éprouvé ces souffrances? Aimer n'est si doux que parce que la vie presque entière se passe à regretter et à haïr. Ce n'est donc point cela qui te pousse au suicide; tu y marchais depuis longtemps, à ton insu, et tu n'attendais qu'une occasion. Ton orgueil, toujours froissé, s'envenimait secrètement et élargissait sa plaie. Enfin, quand le mal est devenu trop vif, tu t'es arrêté. et tu as dit : — J'aime mieux la mort. Mais, en cela, tu as manqué à ton instinct d'enfant du peuple, qui devait être la ténacité. Nous autres, vois-tu, que Dieu jette sans ressources sur la terre, nous n'avons pour auxiliaires que la patience et le temps. Chacun se présente au travail avec l'attitude qui lui convient, l'un souriant, courbé, prêt à passer dans tous les vides; l'autre, austère, debout, allant droit au but et faisant la course au clocher à travers la vie. Le premier rôle est facile, c'est celui que j'ai choisi, celui que j'aurais voulu te voir prendre; mais tu l'as refusé pour le second; tu as voulu t'offrir au monde avec la massue d'Hercule et combattre toutes les hydres que tu trouverais sur ton chemin. Pourquoi mentir aujourd'hui à ta mission? Quand on a revêtu la peau du lion de Némée, les découragements ne sont plus permis, et l'on ne se tue que lorsqu'on s'est fait demi-dieu.

Randel s'était exalté en parlant, et Antoine l'avait écouté avec attention. Ce qui dominait dans le caractère de Larry, comme on a pu déjà le remarquer, c'était la bonne foi, et cette bonne foi il ne l'avait pas moins avec lui-même qu'avec les autres. Les paroles de Georges le frappèrent; elles avaient soulevé tant de passions, tant de raisonnemens, tant d'objections, qu'il demeura quelque temps muet, poursuivant, dans son esprit, ce que Randel venait de lui dire, et complétant les pensées dont il lui avait jeté la semence. En se décidant au suicide, Larry avait évidemment obéi à un premier mouvement de honte et de douleur. Peut-être même, et nous éprouvons ici quelque embarras à rendre notre pensée, avait-il agi moins par nécessité que par imitation. Tant d'autres avaient eu recours à la mort volontaire en pareille circonstance, que la pensée dut lui en venir naturellement. Nous obéissons plus qu'on ne pense aux habitudes, même dans l'expression de nos désespoirs. Les objections de Randel produisirent donc sur lui une impression d'autant plus vive, qu'elles le forcèrent, pour ainsi dire, à remettre en question une résolution arrêtée. Puis, au milieu de son abandon, la démarche du jeune médecin le toucha; il vit qu'il y avait encore sur la terre quelqu'un qui désirait le voir vivre, et cette pensée lui fut douce. Il faut être arrivé au bout de toutes ses espérances, avoir rompu toutes ses ancres de miséricorde, pour savoir à quel point un mot, un geste de sympathie peuvent alors nous émouvoir. Dans le bonheur, nous remarquons à peine l'affection, nous la recevons comme due et immanquable; mais quand viennent les désastres, quand nous sentons que tout s'en va de nous, et que notre destinée comme une voûte qui a perdu sa clef, croule de minute en minute, oh! combien nous trouvons de prix au moindre signe d'un intérêt vulgaire! Nous attendons alors la souffrance comme nous attendions autrefois la joie, et le mal qu'on ne nous fait pas nous étonne et nous attendrit. Antoine éprouva toutes ces sensations en écoutant Randel : son cœur, gonflé d'amertume, fut soulagé; l'unique et furieuse pensée qui traversait son cerveau, pareille à une barre d'acier, se détendit; il sentit une sorte d'alanguissement se glisser dans son âme et la rafraîchir comme ces douces moiteurs qui terminent les fièvres, et malgré lui des larmes montèrent à ses paupières.

Il resta longtemps en silence le visage caché dans ses deux mains. Randel avait suivi avec joie les progrès de cette émotion; il s'approcha du jeune homme et s'appuya doucement sur son épaule en l'appelant par son nom. Celui-ci releva la tête.

— Tout ce que tu viens d'exprimer peut être vrai, Georges. dit-il lentement; tu as raison; le suicide ne me vengera pas; ce serait un mauvais exemple et une désertion. Mais il est des heures où passion, devoir, raison, tout devient indifférent.

Tu me proposes de ressayer la vie ; mais à quoi bon ? Puis-je espérer de l'avenir plus que ne m'a donné le passé ? Que veux-tu que j'aille faire au milieu des vivants ? J'aurais beau me mêler à leurs plaisirs, croire un instant que je vis encore, malgré moi je mettrais en fuite la joie ; on verrait toujours, par quelque fente de mon cœur, que je ne suis plus qu'un cadavre au dedans. Sans doute, je pourrais me guérir du désespoir ; mais la tristesse, Georges, cette phthisie de l'âme, qui pourra m'en guérir ? Quand je serai seul, j'aurai mes souvenirs, malheureux hôtes qui me suivront partout ; et, au milieu du monde, j'y retrouverai ma colère, car j'y reverrai tout ce qui m'a fait misérable : l'éternelle joie du riche, l'éternelle souffrance du pauvre, le tout soumis à la royauté du hasard. Ainsi, tristesse ou colère ! voilà les deux mauvais anges entre lesquels je marcherai ! Je sais qu'il vaudrait mieux savoir tout souffrir sans faiblesse, et, à défaut d'autre service rendu à l'humanité, lui laisser l'exemple d'une lutte supportée jusqu'au bout avec la certitude d'être vaincu ; mais je ne me sens point assez fort pour un tel rôle : j'ai perdu la foi et je n'ai plus confiance que dans la mort. Je suis comme ce soldat de Waterloo, qui, couvert de blessures, regarde, devant lui, les plaines inondées d'ennemis jusqu'à l'horizon, et se laisse tomber en disant : Ils sont trop !

— C'est-à-dire que tu te hâtes de mourir pour ne pas mourir vaincu ; et cela encore, Antoine, est de l'orgueil. Mais qu'importe, après tout, la lutte contre le monde ? pourquoi t'y obstiner ? Ne peux-tu donc donner à tes efforts un but plus saisissable ? Les ennemis sont trop, eh bien ! cesse de combattre ; mais ne renonce point, pour cela, à être utile ; jette tes armes pour prendre dans tes bras un des blessés que l'on abandonne. Le monde est-il donc si dépourvu de misères à consoler ? Quand toute ta vie serait employée à rendre à la joie une seule âme, ne serait-ce point une vie bien employée ?

— Comment donner ce que l'on n'a pas soi-même, Randel ? Ah ! ce n'est pas avec un cœur ravagé que l'on rappelle un autre cœur à la joie ; la main que je tendrais à un malheureux lui donnerait ma fièvre, et, si je le pressais sur mon sein, il en mourrait peut-être, car le désespoir est contagieux. Non, non, là est ma douleur, mon inconsolable douleur ; je ne puis plus être utile à personne.

— Et cependant la femme que tu pleures n'avait qu'un vœu à former, et c'est à toi qu'elle l'a adressé, c'est toi qui l'as rempli. Tu as pu accomplir la dernière volonté d'une mourante, et tu dis que tu es inutile ? Et sais-tu si, dans ce moment, quelque autre malheureux ne compte pas sur toi ? Qui aidera le pauvre, si ceux qui ont été pauvres s'éloignent ? Qui essuiera les larmes si ceux qui savent pleurer veulent mourir ? A qui s'adressera le cœur brisé, si les cœurs brisés s'en vont ? Crois-tu donc que la souffrance ait été créée sans dessein ? Quand Dieu inventa la douleur, ce ne fut pas pour torturer les hommes, mais pour les unir ; il la créa pour pouvoir créer les consolations, les baisers, les étreintes. Comment se serait-on aimé sur la terre, si on n'avait pas souffert ? Le Christ a dit un mot sublime : *Heureux ceux qui pleurent !* Oui, heureux parce qu'ils aiment davantage, parce qu'ils sont plus hommes ; heureux, parce qu'ils deviennent meilleurs et plus nécessaires, et qu'ils savent mieux les langues du cœur. Celui qui a éprouvé la souffrance est comme un vétéran de la vie ; c'est lui qui connaît les moyens de rendre la route moins dure, le soleil moins brûlant, la charge moins pesante ; c'est lui qui encourage et soutient les jeunes ou les timides, et, s'il abandonne les rangs, il y a double honte pour lui. Ne fais pas cela, Antoine ! Regarde tes pieds poudreux, ton front bruni, tes cicatrices ; tu es un vieux soldat ; reste dans la mêlée. Tu dis que rien ne t'a réussi, tu te trompes : tu as fait un pas immense, tu n'es plus pauvre ! Ainsi, la cause de tes souffrances est détruite ; te voilà parmi les privilégiés. Et c'est maintenant, au moment où tu peux donner la main à ceux qui se consument encore dans leur impuissance, que tu songes à mourir ? Tu renonces à vivre quand tu peux aider les autres ? Au nom de Dieu, Antoine, ne fais pas cela ! Je ne suis, moi, qu'un viveur vulgaire ; j'ai pris le monde en riant, parce que je trouvais trop dur de le prendre au sérieux ; j'ai fait comme les triboulets du moyen âge, qui devenaient les fous du prince pour ne pas être serfs ; mais je suis un enfant du peuple comme toi ; comme toi, j'ai senti les épines des inégalités sociales. Au nom de Dieu, frère, écoute-moi : prends en main la défense de notre cause, aide pour ta part à préparer une société meilleure pour tous. Tu ne sais plus que faire de ta vie ; tu veux la jeter au néant, Antoine ; donne-la à l'humanité.

Randel parlait ainsi d'une voix vibrante ; ses yeux, dans lesquels Larry n'avait jamais vu que les éclairs de la malice, brillaient de larmes, et un frémissement nerveux agitait ses traits. Antoine l'avait écouté, haletant et agité. Quand Georges se tut, il demeura un instant le front baissé ; mais il le releva bientôt, et laissa voir son visage tout baigné de larmes. Le jeune médecin lui ouvrit les bras, et il s'y précipita.

— Ainsi, tu vivras ? lui dit-il.

— Je tâcherai, répondit Antoine.

Ils se tinrent longtemps embrassés, laissant un libre cours à leurs pleurs ; puis, quand ils furent un peu calmés :

— J'ai cherché le bonheur sur bien des routes, dit Larry, je l'ai demandé à la réputation, à la fortune, à l'amour, et tous trois m'ont échappé ; mais tout n'est pas désespéré, mon Dieu ! et je te remercie ; tu m'as laissé le dévoûment.

Les deux jeunes gens se prirent ensuite la main :

— Et maintenant, dit Randel, oublie que je t'ai parlé. Que chacun de nous reprenne son rôle : le tien, noble et austère ; le mien trivial et servile. Nos voies sont différentes ; c'est peut-être la dernière fois que nos âmes se rencontrent. Adieu ! Antoine, et sois heureux.

— Sois heureux ! répéta Larry.

A ce mot, tous deux se regardèrent ; mais il y avait dans ce regard une connaissance si triste et si profonde de la vie, que tous deux à la fois secouèrent la tête, et répétèrent en même temps :

— Hélas !

FIN DE RICHE ET PAUVRE.

Nous commencerons dans la prochaine livraison du *Musée littéraire* du *Siècle* la publication de MATILDA, par LORD NORMANBY, *qui fut ministre des colonies sous le ministère Melbourne, puis vice-roi d'Irlande, et qui est actuellement ambassadeur d'Angleterre en France.* Ce roman, écrit un peu avant 1830, offre une peinture délicate et spirituelle de la haute société anglaise ; il appartient à ce type que nos voisins ont appelé romans *of high life* (romans du grand monde).

Aucune traduction n'en existait encore dans notre langue. Celle que nous allons publier a été faite spécialement pour le *Siècle*. Nous en avons chargé M. A. de Goy, un de nos jeunes écrivains les plus habiles en ce genre. Nos lecteurs, nous en sommes convaincus, nous sauront gré de leur faire connaître un ouvrage qui produisit une vive sensation en Angleterre à son apparition, et qui est resté au nombre des bons livres de la littérature actuelle de ce pays. La haute position politique que l'auteur a conquise depuis cette époque, et les débats parlementaires auxquels son nom a été mêlé dans ces derniers temps en France et en Angleterre, au sujet des *mariages espagnols*, semblent ajouter d'ailleurs une sorte d'à-propos à la curiosité que l'ouvrage mérite d'inspirer par lui-même. Enfin, nous avons pensé que cette publication contribuerait à faire parfaitement comprendre aux lecteurs du *Siècle* le but et le plan de son *Musée littéraire*, galerie universelle, où doivent successivement trouver place toutes les œuvres qui ont honoré ou qui honoreront, à différens titres et à différens degrés, notre littérature contemporaine, soit en France soit à l'étranger.

MATILDA.

« Ne me voyez-vous pas rougir?
Ne lisez-vous pas mon crime sur mes joues
N'y est-il pas écrit? »

I.

Dans les premiers jours de juillet, la partie la plus importante des journaux quotidiens, celle qui a pour rubrique : « *Fashionable arrangements* » contenait, entre autres nouvelles plus ou moins considérables, les deux paragraphes suivans qui offriront plus d'intérêt à mes lecteurs :

« Lord Ormsby (connu précédemment sous le nom de l'honorable Augustus Arlingford), est arrivé à l'hôtel Mivart, après un séjour de deux années sur le continent. »

« Lord et lady Eatington recevront aujourd'hui à dîner une société distinguée, dans leur splendide maison de Grosvenor Square. »

On ne sera pas surpris que ces détails aient attiré tous les yeux, si l'on se rappelle que la saison étant avancée, et, par conséquent, le nombre de ces événemens diminué, les nouvelles en question étaient imprimées dans un caractère plus apparent, et que plusieurs belles absentes, forcées de quitter prématurément les parquets des salons pour les vertes prairies, n'avaient plus maintenant d'autre ressource que de rêver de loin aux plaisirs passés. Quoi qu'il en soit, le jour en question, un peu avant huit heures du soir, on entendit dans South Audley-Street le roulement d'une première voiture qui amenait lord George Darford et Henry Penryn, deux jeunes gens fort à la mode.

— Il est bien malheureux que mon père ait eu besoin de sa voiture, — dit lord George, — j'ai horreur d'arriver sitôt. La demi-heure qui précède un dîner, devrait, ainsi que la préface d'un livre, toujours être passée.

— Il était facile de prévoir que nous arriverions de trop bonne heure; ce drôle conduit si vite! — dit monsieur Penryn, au moment où ils tournaient le coin de la dernière rue au risque d'écraser d'un seul coup une bonne d'enfans rêveuse et tous ses marmots.

— Je suis curieux de savoir qui nous aurons chez les Eatington, — continua-t-il, — car ils ont vu, cette année, une foule de gens de rien.

— Oui, — dit lord George, — et raison de plus pour regretter d'arriver de bonne heure

En ce moment ils arrivèrent à la porte, et le temps qui s'écoula avant que la bruyante annonce de leur arrivée eût produit son effet (instantané d'habitude), sembla confirmer les craintes que leur inspirait leur flagrante ponctualité. L'apparition tardive d'un seul laquais en gilet rouge et en tablier blanc réalisa leurs pires appréhensions. Plus d'un criminel a monté la fatale échelle avec moins de honte et de contrition que n'en trahissait la physionomie de ces malheureux « jeunes gens à la mode », tandis qu'ils foulaient le tapis de l'escalier, au moment d'expier l'offense d'une arrivée si extraordinairement prématurée; et les déserts de l'Arabie auraient à peine paru plus effrayans à leurs yeux que la solitude du salon où ils se trouvèrent — littéralement les premiers. Quand on eut fermé la porte, ils gardèrent un profond silence que lord George rompit enfin, tandis que, grâce au miroir, il arrangeait d'une main les boucles de ses cheveux et faisait disparaître de l'autre les premiers symptômes d'insurrection dans les plis de sa cravate.

— Au moins, — dit-il, — nous entendrons annoncer les lions et nous saurons quels doivent être aujourd'hui les hôtes de la ménagerie.

Cette idée consolante s'était à peine fait jour dans son esprit, que la porte fut ouverte, non par l'individu régulièrement chargé de cet emploi, lequel individu aurait craint de déroger en remplissant son ministère à l'occasion d'une arrivée si prématurée, mais par un valet bourru qui murmura quelque chose ressemblant à un nom et disparut après avoir introduit un jeune homme en grand deuil. Nos deux amis regardèrent ce dernier avec un air d'étonnement qu'il paya de la même monnaie, en passant près d'eux pour aller s'asseoir sur un sofa, à l'autre bout du salon, où il se mit négligemment à lire un journal, tandis que les deux jeunes gens demeuraient dans l'embrasure de la fenêtre où ils s'étaient réfugiés pour se distraire de leur solitude.

Dans tout autre pays civilisé, des hommes bien élevés se rencontrant ainsi par hasard, s'ils ne se fussent juré tout d'abord, une éternelle amitié, auraient eu soin, du moins, en se trouvant dans la maison d'un ami commun, de se traiter avec les égards dus à des gens de connaissance, et auraient échangé quelques saluts de politesse. Mais, en Angleterre, nous craignons plus de faire une salutation que de tenir un man-

vais pari, — d'être forcés de prendre un air de connaissance que d'acquitter un mémoire, — et le créancier le plus obstiné nous gêne moins que le visage d'un homme auquel nous ne pouvons contester des droits à un signe de tête de notre part, parce que nous aurons eu l'imprudence de nous exposer à faire avec lui connaissance.

L'observateur le plus indifférent n'aurait pu s'empêcher de remarquer quelque chose de particulièrement distingué dans la personne et les manières de l'étranger, et le tact que l'usage du monde donne à chacun sur ces matières aurait assurément fait partager cette opinion à nos deux jeunes gens, si leur jugement n'avait pas été volontairement faussé par la conséquence qu'ils déduisaient logiquement de ce principe, à savoir : qu'ayant été partout, et connaissant tout le monde, l'individu qu'ils ne connaissaient pas n'était pas bon à connaître; et ils eussent adopté les plus étranges doctrines plutôt que d'admettre qu'aucun homme, digne d'être rangé dans l'élite de la société, eût existé antérieurement à leur entrée dans le grand monde, c'est-à-dire depuis deux années. Aussi, supposant d'après le caractère des Eatington que la réunion serait quelque peu mêlée, monsieur Penryn dit tout bas à lord George :

— C'est sans doute le nouvel acteur, bien que je lui trouve aujourd'hui meilleur air, mais je ne l'ai vu que dans *Richard III* avec la bosse et l'accoutrement obligés.

— Non, — répondit lord George, — c'est, je crois, le compositeur.....— j'oublie son nom. J'ai aperçu sa tête derrière le piano, la semaine dernière, chez lady ***, tandis que j'étouffais à la porte du salon. Vous savez qu'il demande cent livres sterling par soirée, et les Eatington sont connus pour payer en nature; — des gâteaux et du champagne pour solder leurs mémoires, — vous comprenez?

— J'y suis, George, — répliqua l'autre; — regardez son habit noir, — je vous en réponds, c'est le prédicateur en vogue. A la vérité, je ne l'ai jamais entendu, mais je suis bien certain que c'est lui.

Le lecteur voudra bien comprendre que ce dialogue avait surtout pour but de mettre en relief (l'un pour l'autre), la verve comique des deux jeunes gens, car je ne voudrais pas qu'on pût les supposer ignorans dans la seule branche de connaissances à laquelle ils eussent des prétentions, au point de ne pas reconnaître instinctivement, et au premier regard, que l'étranger était de leur bord, bien que, par une inexplicable fatalité, ils n'eussent pas encore fait personnellement connaissance avec lui.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et on annonça la duchesse douairière de Dulladoue et les deux ladies Townlys. La première situation de George et de son ami aurait pu passer pour du bonheur, comparée à celle dans laquelle ils se trouvèrent alors; car, outre le danger d'être dévorés (c'est ainsi qu'ils se seraient exprimés) par les deux ladies Townlys, malheur auquel leur isolement actuel semblait les exposer, deux choses augmentaient encore leur infortune : la honte d'avoir été convaincus, par une duchesse douairière et ses deux filles encore à marier, du crime d'être arrivés avant elles; et la conscience d'avoir ainsi perdu leur meilleur titre à l'admiration que, jusqu'ici, ces dames leur avaient témoignée sans réserve, le suprême bon ton consistant, pour ces jeunes personnes, en une inexactitude remarquable.

Lorsque la duchesse arriva à l'extrémité du salon où se trouvait l'étranger, il lui fit une légère salutation quelle rendit avec une politesse à laquelle se mêlait un air d'étonnement et de curiosité, car la vue de Sa Grâce, qui n'était pas naturellement excellente, se trouvait encore affaiblie par l'obscurité du salon. — Qui est-ce? — demanda-t elle à voix basse à lord George. — En vérité, je l'ignore, — répondit-il d'un ton assez haut et frisant l'impertinence. En ce moment les maîtres de la maison entrèrent dans le salon par une porte d'intérieur. Lady Eatington achevait de mettre un gant et mylord portait à son nez un mouchoir à demi ployé; — deux choses voulant dire à peu près, mais plutôt en manière de reproche que d'excuse : — Vous êtes arrivés plus tôt que nous ne vous attendions, — mais enfin nous voici.

Comme nous avons introduit le lecteur dans la maison, il doit s'attendre à ce que nous lui fassions faire la connaissance du maître et de la maîtresse. Lord et lady Eatington étaient de ces sortes de gens, comme on en voit partout, sur le compte desquels il est presque impossible d'employer des locutions affirmatives. Les deux traits les plus caractéristiques de lord Eatington étaient qu'il touchait des revenus à la campagne et donnait des dîners en ville. Pour le juger par ses côtés négatifs, — il n'était — ni homme politique, — ni agriculteur, — ni bel esprit, — ni connaisseur; — mais les personnes les plus distinguées de toutes les classes se réunissaient chez lui pour prononcer sur le mérite d'un des meilleurs cuisiniers d'Europe; aussi écrivait-on au noble lord en acceptant ses invitations :

« Cher Eatington,

Tout à vous. »

Et chacun, dans les bals d'Almack, s'empressait de percer la foule pour aller serrer la main de lady Eatington, dès son retour à la ville.

Lady Eatington était naturellement une femme très bornée, et l'éducation ne l'avait pas rendue fort lettrée, mais une longue habitude du monde l'avait mise à même de déguiser ces défauts; et, si rarement elle se montrait aussi instruite que ses convives, elle se distinguait toujours autant par sa parure que par l'excellence de ses dîners. — C'était là tout ce qu'on lui demandait.

Mais, quel fut l'étonnement de nos deux jeunes beaux et de notre vieille duchesse en voyant que, tandis qu'ils étaient eux-mêmes à peine reconnus, toute l'attention de leurs hôtes se dirigeait sur l'étranger! Quand l'arrivée de nouveaux invités rendit la conversation moins contrainte, cette circonstance fut expliquée, non pas toutefois à la satisfaction de lord George et de monsieur Penryn, car ils entendirent lady Eatington raconter à la duchesse, dont les oreilles ne valaient guère mieux que les yeux, une longue histoire dont ils saisirent ces quelques fragmens : — « Vous devez vous rappeler... — Auguste Arlingford... — longtemps absent... — jeunes amours contrariées... — mort récente de son frère... devenu lord Ormsby... très riche.... etc., etc. » — Et Sa Grâce de s'écrier aussitôt, en élevant la voix de manière à frapper l'oreille de lord Ormsby, placé à quelque distance d'elle : — « Excusez mes mauvais yeux, mylord... Lœtitia! Cecilia!... C'est lord Ormsby... Vous vous rappelez bien... monsieur Arlingford... quoique vous fussiez très jeunes... presque enfans! »

Les réflexions de lord George et de monsieur Penryn, à propos de leur méprise volontaire, ne furent pas très consolantes, car l'ancienne réputation d'Augustus Arlingford leur revint à l'esprit avec toute sa célébrité. Lord George se rappela alors que, dans sa première conférence avec son tailleur, celui-ci lui avait fortement recommandé les collets *à la Arlingford*, et qu'une partie de son habillement, dont il tirait vanité, portait la même dénomination. Monsieur Penryn eut aussi un souvenir désagréable : étant au collége, il avait perdu un pari contre le cheval de monsieur Arlingford, qui avait gagné le *Derby*. Les deux jeunes gens se rappelèrent très bien qu'à leur entrée dans le monde, si l'on voyait paraître un jeune homme de bonne mine, tous les oracles de la mode déclaraient « qu'il avait quelque chose de monsieur Arlingford; » et c'était là l'homme qu'ils avaient proclamé un mauvais acteur, un chanteur détestable ou un ministre méthodiste!

Cependant, un vacarme presque incessant se faisait entendre à la porte de l'hôtel, et de nouveaux arrivés de tout genre venaient à chaque instant élargir le cercle qui, avec un instinct vraiment anglais, s'était formé autour de la cheminée dans laquelle, — chose étrange, — il n'y avait pas de feu. L'observateur aurait pu faire de piquantes remarques sur la manière différente dont chacun se présentait. — C'était d'abord le tout jeune homme à peine éclos aux premiers rayons de la *fashion*, qui, après avoir pris le parti désespéré de faire quelques pas en avant, s'éloignait du cercle avec gaucherie et paraissait solliciter de ceux qui l'entouraient un signe protecteur qui confirmât la connaissance qu'il espérait avoir liée avec eux. Puis venait l'homme bien posé dans le monde qui semblait

ajourner négligemment ses politesses jusqu'à ce que le dîner et les lumières lui offrissent un moment plus favorable. A celui-ci succédait le ci-devant jeune homme, comparable à une feuille jaunie par le temps, et qui, la main étendue en répétant perpétuellement ses : « Comment va ? » faisait le tour du cercle et paraissait tenir essentiellement à la prérogative d'être connu.

Bien qu'on fût à l'époque des plus longs jours de l'année, le soleil avait disparu, et l'obscurité commençait à envahir le salon. Lord Eatington venait de parler de la nécessité d'attendre sir James et lady Matilda Dornton, lorsque la porte s'ouvrit. Le plus ardent de ses admirateurs n'aurait pu distinguer qu'avec beaucoup de peine, à travers les ombres croissantes du crépuscule, l'idole du jour, — lady Matilda Dornton.

Mais il y avait là un homme aux yeux duquel les plus épaisses ténèbres ne pouvaient dérober cette gracieuse forme. Les années n'avaient pas encore effacé l'impression qu'elle avait produite sur lui, et les changemens de position qui s'étaient opérés n'avaient pas détruit les sentimens que Matilda lui avait inspirés. Dans le cours de ses frivoles conquêtes parmi les plus belles créatures de tous les pays, lord Ormsby avait toujours conservé dans ses jeunes souvenirs l'idéal de la beauté sous la forme de Matilda, qu'il avait quittée après la mutuelle promesse d'une foi constante, et qu'il retrouvait la femme d'un autre en la revoyant pour la première fois depuis leur séparation.

Lady Matilda avait déjà fait les excuses de sir James, « retenu à la chambre des communes, » et venait d'adresser quelques questions indifférentes, lorsqu'elle entendit prononcer près d'elle le nom de lord Ormsby. Elle comprit que le moment si redouté était enfin arrivé. Bien des gens qui regardent déjà lady Matilda Dornton comme l'héroïne de cette histoire, apprendront avec surprise qu'elle ne s'évanouit point et ne se compromit par aucun éclat, comme une véritable héroïne l'aurait dû faire. Mais en revanche, elle n'entendit certainement pas un mot de ce que lady Eatington lui dit à propos de la coqueluche de son pauvre petit garçon. Elle sentait trop bien que, par sa conduite envers lord Ormsby, elle avait violé ses premiers engagemens, et que ses sentimens actuels n'étaient pas en parfaite harmonie avec ses devoirs.

Je suis très disposé à profiter de cette circonstance afin de donner quelques petites explications à mes lecteurs pour défendre mon héroïne (elle l'est en effet) et atténuer chez elle des torts que je ne puis tout-à-fait excuser. Mais, comme on vient d'annoncer le dîner, tout doit être ajourné devant un événement de cette importance. Les petites manœuvres qui, d'ordinaire, accompagnent l'annonce du dîner, furent exécutées suivant l'usage, mais, suivant l'usage aussi, elles furent plutôt négatives que positives. On évita les ennuyeux ; — les douairières furent mises de côté, — on permit aux jeunes personnes de s'avancer sur deux rangs, — mais personne ne fut particulièrement désigné, — l'étiquette proscrivant toute usurpation de préséance, lors même que le possesseur légitime en faisait l'abandon. Désespérée par ces symptômes, lady Eatington (et si l'on pouvait lui adresser un reproche comme maîtresse de maison, c'était de se trop mêler de ces détails), lady Eatington s'écria d'une voix assez élevée : — Lord Orsmby, donnez la main à lady Matilda Dornton. — Un moment il hésita, et il y eut une pause parmi les personnes le plus rapprochées. Il sentait de l'embarras à avancer ; mais, comme il en eût éprouvé davantage à battre en retraite, on les vit bientôt descendre le sombre escalier en se donnant le bras. C'était au milieu d'une obscurité semblable, — à pareille heure, — qu'ils s'étaient séparés deux années auparavant ; mais quelle différence dans les circonstances, — et quelle différence dans leurs sentimens ! C'était la veille de son départ pour le continent qu'il s'était arraché d'auprès d'elle à la porte de Delaval-Park ; les mains tendrement pressées, confondant leurs regards qui semblaient vouloir percer l'obscurité ; ils s'étaient dit au moment de se quitter : « Nous nous séparons, mais pour nous retrouver. » Maintenant ils se retrouvaient pour se séparer à jamais, — leurs regards cherchaient à s'éviter, et, réunis un moment par les usages du monde, le gant blanc de Matilda touchant à peine la manche noire de l'habit de lord Ormsby, cette réunion contrainte semblait insulter par l'ironie à la séparation qu'ils comprenaient devoir être éternelle.

Qui n'a pas souvent éprouvé que, plus on est gêné par les entraves de la société, plus l'esprit, comme pour asseoir orgueilleusement son indépendance, se lance avec frénésie dans les régions sans bornes du souvenir et les imaginations de l'avenir ? Le couple que nous venons de laisser dans la plus embarrassante des situations, se surprit à suivre ses pensées, errant avec une merveilleuse rapidité à travers les scènes de la première jeunesse, — à retrouver aussi les souvenirs les plus confus, — à se rappeler mainte circonstance indifférente alors, — oubliée depuis, — et se présentant aujourd'hui avec toute la fraîcheur de la veille ; bien que toutes ces circonstances semblassent isolées et n'eussent entre elles aucune analogie, si ce n'est que les mêmes acteurs jouaient un rôle dans chacune d'elles. — Tout cela se passait avec une rapidité qui semblait défier l'appréciation du temps, tandis que le couple descendait l'escalier, précédé par les douairières chancelantes, et suivi par de rieuses jeunes filles.

Lord Ormsby et lady Matilda reprirent leur présence d'esprit en entrant dans la salle à manger, et se possédèrent si bien que, malgré la profusion des lumières qui éclairaient la table, l'observateur le plus attentif n'aurait pu apercevoir en eux rien d'extraordinaire, si ce n'est une légère contraction sur les lèvres de lady Matilda et un pli presque insensible sur le front de lord Ormsby. Un silence prolongé eût fort augmenté l'embarras de leur situation, mais, fort à propos, lord George Darford, qui était impatient de réparer les bévues de la demi-heure précédente, s'était placé de l'autre côté de lady Matilda, et profitant de son ancienne connaissance avec elle, il jeta à l'aventure une phrase entre elle et son voisin afin d'entamer une conversation avec lui. Ce moyen produisit l'effet désiré. S'il est un moment de la journée pendant lequel la réserve d'un Anglais soit vulnérable, c'est lorsqu'il se trouve devant son potage, et lord Ormsby saisit avec joie cette occasion d'échapper à l'extrême embarras de sa position. Il s'ensuivit un essai de conversation à trois, et les anciens amans, qui s'étaient rencontrés comme l'eussent fait des étrangers, se mirent à causer comme gens de connaissance. Cependant leur situation, sans attirer l'attention ne laissait pas de les inquiéter, lorsqu'il se fit un léger mouvement à la porte. On annonça sir James Dornton et le capitaine Coulson.

Sir James n'était ni jeune ni vieux ; à le juger d'après sa tournure et ses manières, c'était un homme qui pouvait, à son gré, s'installer sur tout siége vacant et à toutes les tables, sans provoquer la moindre observation, soit en bien, soit en mal. Mais telle n'était pas, à beaucoup près, l'idée qu'il se faisait de la position sociale d'un homme qui a cinquante mille livres sterling de revenu. Lady Matilda frémit de crainte en voyant avec quelle ostentation il traversait la salle à manger dans toute sa longueur pour venir, d'un air d'importance empressée, faire ses excuses à lady Eatington. Matilda ne se rappelait que trop bien la facilité de lord Ormsby à saisir les ridicules ; elle savait que lord Ormsby n'avait jamais vu sir James, et ce ne fut pas sans confusion qu'elle s'aperçut du regard étonné qu'il jeta sur le baronnet qui s'appuyait sur la chaise de lady Eatington. La rotondité de ses formes était en parfait accord avec la singulière lourdeur de ses traits, et, lorsqu'il fit une apologie fort gauche, commençant par : — « Votre seigneurie voudra bien m'excuser... mes devoirs parlementaires... » — et finissant par quelque chose comme ceci : — « *La meilleure moitié de moi-même...* » — Lady Matilda crut qu'elle allait se trouver mal à l'idée qu'Augustus avait entendu sir James l'appeler « *la meilleure moitié de lui-même.* »

Cependant l'attention générale fut détournée par les questions adressées au capitaine Coulson (qui s'était tranquillement assis), à propos de ce qui s'était passé à la chambre.

— Oh ! nous avons eu un vote par division, — répondit-il ; — nous étions cent et quelques contre soixante-dix-huit. Je le sais, car j'ai aidé à les compter à mesure qu'ils votaient. J'ai parié une guinée avec le jeune Turford, le nouveau membre,

qu'il ne les comptait pas bien; il en trouvait quatre-vingt-deux. Il aura, je le suppose, compté quatre fois le sergent d'armes.

L'éclat de rire avec lequel le capitaine accueillit sa propre plaisanterie fut désagréablement interrompu par un convive curieux qui demanda sur quel sujet avait porté le débat.

— Oh! il s'agissait, je crois, d'une place ou de quelque non-sens économique, — répondit ce fidèle gardien de la bourse publique.

Le questionneur curieux s'adressa alors à sir James, qui entreprit aussitôt d'expliquer la question, mais qui ne tarda pas à s'embarrasser dans les lambeaux des phrases suivantes : — L'égalisation des droits, — le revenu augmenté par sa diminution, — l'esprit d'innovation, — la véritable source de l'influence de la couronne, etc., etc. Puis, comme les cuillerées de potage devenaient insuffisantes pour remplir les intervalles des idées, et au moment où lady Matilda, jetant à la dérobée un regard sur lord Ormsby, venait d'apercevoir sur ses lèvres le pincement moqueur qu'elle redoutait, le baronnet se trouva providentiellement tiré de ce mauvais pas par un convive prudent, assis en face de sir James. Ce personnage s'était retiré des affaires pour jouir des fruits d'une vie politique longtemps active, et n'était jamais pressé d'entamer une discussion inutile; aussi intervint-il avec cette invitation opportune : — Sir James, un verre de vin? — Invitation qui eut pour résultat de détourner la conversation.

Je suis forcé d'avouer, à regret, que la réunion dont je viens de parler si longuement fut considérée comme une affaire manquée par la plupart des personnes qui en avaient fait partie. Le lecteur jugera si j'ai mentionné quelque circonstance à laquelle on pourrait attribuer ce résultat. Peut-être aurais-je pu expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi ceux qui rencontrèrent là lord Ormsby pour la première fois depuis son retour, décidèrent qu'il n'était pas, à beaucoup près, aussi aimable que l'était Augustus Arlingford. Je dois confesser aussi que, par une circonstance inconnue, l'*artiste* culinaire de lord Eatington ne se montra pas, ce jour-là, digne de sa réputation; ce qui, peut-être, peut faire comprendre le silence et la maussade humeur de ces esprits délicats (appelés beaux-esprits) qui ne brillent qu'après la satisfaction des plus grossiers appétits. Toujours est-il, qu'immédiatement après le café, la société se sépara moralement et physiquement désappointée.

II.

« *Noja più un miglio in dietro che dieci in avanti* » est un dicton italien qui s'applique assurément avec une égale justesse au mouvement rétrograde de l'esprit dans un livre ou à celui du corps dans une voiture. Tout en admettant cette vérité, je n'en suis pas moins obligé de ralentir un peu la marche de mon histoire pour revenir sur mes pas, à la recherche de deux ou trois événemens égarés, qui seront nécessaires pour conduire facilement mon lecteur au terme de son voyage. Je lui promets, toutefois que, s'il ne s'impatiente pas trop, je ne perdrai pas inutilement mon temps en route, et que, autant que possible, ce sera, tout simplement, reculer pour mieux sauter.

Lady Matilda Delaval, que nous avons introduite dans le chapitre précédent comme la femme de sir James Dornton, était une fille unique abandonnée de bonne heure, par la mort de son père et de sa mère, à la tutelle absolue de son oncle qui avait hérité, à la mort de son frère, du titre de comte de Wakefield et du magnifique domaine de Delavali-Park.

Cet oncle, aux soins duquel avaient été malheureusement confiées les tendres années de la charmante orpheline, avait passé la première partie de sa vie dans les plaisirs d'une dissipation effrénée, et se promettait, à cette époque, de consacrer exclusivement aux fatigues de l'ambition politique le reste de son existence Il avait déjà parfaitement réussi à détruire une excellente constitution dans les débauches de la jeunesse, quand le changement survenu dans sa position, par suite de la mort de son frère, vint le mettre à même de dissiper une fortune princière pour atteindre le nouveau but de sa vie. Lorsque Matilda entra dans sa dix-huitième année, son tuteur avait déjà un pied dans la tombe, mais il était chevalier de la Jarretière, et son ambition était satisfaite. Le père de Matilda avait résidé à l'étranger depuis l'époque de son mariage. Quant à sa mère, on en parlait peu, et l'oncle de Matilda se renfermait à ce sujet dans un silence absolu. On croyait dans la famille que la mère de Matilda était d'origine noble et étrangère, supposition que semblait, jusqu'à un certain point, confirmer le caractère particulier de beauté que possédait Matilda. Elle était remarquable, en effet, par la délicatesse exquise de son teint, la richesse de sa chevelure noire, et ses yeux italiens, dont le feu ne s'éteignait que quand une larme venait trahir les tendres sentimens du cœur le plus sensible qui ait jamais battu dans la poitrine d'une femme. Il était évident qu'elle n'était pas le fruit d'une mésalliance, car elle avait au suprême degré cet air indéfinissable dont tous nous comprenons la puissance, bien que nous ne sachions comment l'exprimer. Nous sommes accoutumés à considérer ce que les Français appellent « l'air noble », comme un indice certain d'une origine distinguée; et nous maintenons involontairement cette opinion, en dépit des fronts *bourboniens*, des lèvres autrichiennes, et de toutes les difficultés que nous rencontrons, en nous efforçant de reconnaître ces signes d'illustre origine chez les princes de la maison de Nassau, et chez les descendans légitimes de Charlemagne. Toujours est-il que, si parmi les rejetons de la plus haute noblesse, nous remarquons avec étonnement l'absence de ces caractères distinctifs de physionomie, ils ne tombent jamais en partage à ceux qui ne sortent pas d'un sang noble. Cette observation était particulièrement applicable à Matilda, dont la beauté sans égale était appréciée par tous ceux qui la voyaient.

Ce n'était ni dans le développement quotidien de ses talens, ni dans la manifestation de ses sentimens, qu'on pouvait remarquer le singulier désavantage de son éducation, car elle dépassait ses maîtres dans la routine de leur profession, et son âme débordait de charité.

Mais la tendresse vigilante d'une mère n'avait pas détruit dans son cœur innocent les germes cachés de l'erreur, et proportionné, dès ses plus jeunes années, la force de ses principes à l'ardeur de ses sentimens Nul exemple de bonheur domestique ne lui avait appris, avec l'irrésistible puissance de l'habitude, que la propre sphère de la femme est le foyer domestique. Quant aux nombreuses gouvernantes que lord Wakefield avait tour à tour, choisies pour elle, Matilda s'en montrait satisfaite, pourvu qu'elles connussent leur *métier*, et qu'elles ne fussent ni vulgaires ni désagréables. Au reste, elle avait toujours été l'objet d'une admiration frivole et de flatteries continuelles de la part des gens qui l'entouraient.

Cependant, à une certaine époque, un avenir meilleur sembla s'ouvrir pour elle. Le château d'Ormsby était situé dans le voisinage de Delaval-Park, et lady Ormsby, qui habitait cette résidence pendant la minorité de ses fils, était une des plus excellentes femmes du monde. De ce côté, Matilda ne pouvait recueillir que les plus sages et les plus affectueux conseils, qu'elle s'efforçait de suivre, en prenant pour modèle Émilie, la fille de lady Ormsby, jeune personne de son âge, dont elle s'était fait une compagne. Ce fut dans ce château, où les fils de lady Ormsby venaient voir de temps en temps leur mère, que commença la connaissance de notre héroïne avec Augustus Arlingford.

Lord Wakefield, qu'on ne pouvait soupçonner d'être aveugle lorsqu'il s'agissait de ses propres intérêts ou des intérêts de ceux qui lui tenaient de près, suivit les progrès de cette liaison et ne parut pas la désapprouver. Cette ligne de conduite lui était inspirée par deux motifs. Il savait d'abord qu'Augustus possédait une petite propriété collatérale qui lui était échue en sa qualité de fils cadet; puis, il calculait, en voyant la santé chancelante du frère aîné, lord Ormsby, que le mariage d'Augustus avec Matilda pourrait un jour opérer une désirable union entre les propriétés voisines de Delaval et

d'Ormsby. Ce frère aîné était, en effet, faible et de corps et d'esprit, ce qui, joint à son excessive timidité et à son dégoût du monde, faisait naturellement prévoir qu'il ne se marierait jamais.

Il arriva néanmoins que ce jeune homme perdit sa timidité dans une certaine classe de femmes qui généralement n'ont pas ce défaut, et il finit par épouser légitimement une créature dont la possession avait été disputée déjà bien souvent. Quoi qu'il en soit, l'effet immédiat de ce mariage se traduisit par un changement soudain dans les dispositions de lord Wakefield à l'égard de notre héros, dont les espérances furent singulièrement modifiées. Aussi, prévoyant peu que l'heureux époux devait mourir sans enfans, deux années plus tard, lord Wakefield résolut-il de faire cesser toute relation entre Matilda et son jeune adorateur.

Vers cette époque, les embarras pécuniaires d'Augustus (réduit à cette malheureuse modicité de fortune d'un cadet de famille, insuffisante pour donner l'indépendance, tout en l'empêchant d'embrasser une profession), les embarras pécuniaires d'Augustus favorisèrent les vues de lord Wakefield; car un voyage sur le continent étant indispensable à l'arrangement des affaires du jeune homme, il quitta l'Angleterre, après avoir échangé de tendres adieux avec Matilda, à la grille de Delaval-Park, ainsi que nous l'avons raconté.

Il devient ici nécessaire de faire comprendre, pour l'intelligence des événemens postérieurs, que lord Wakefield, bien qu'il fût assurément un homme politique corrompu (si cette expression veut dire que son intérêt personnel gouvernait sa conduite politique), n'avait cependant pas réussi le moins du monde à faire son nid, car il s'était montré, pour ses propres affaires, aussi prodigue, aussi désordonné que pour les affaires du pays. Deux fois il avait, sans succès, supporté tous les frais de l'élection du comté, en soutenant la candidature de sir Simon Tooley, attendu qu'il n'avait aucun parent à mettre en avant.

Aussi, quand vint la fortune contraire, se trouva-t-il plongé dans des embarras d'argent incroyables, et gravement compromis par la détresse de l'agriculture, à propos de laquelle il avait fait un discours de deux heures à la Chambre des Lords, pour prouver qu'elle n'existait pas.

Il se trouvait pris dans un réseau d'hypothèques, d'emprunts, d'annuités, que sais-je encore! et il arriva qu'un de ces prêteurs que, dans sa profusion comme homme politique, il avait contribué à enrichir, recueillait aussi les fruits de ses extravagances d'homme privé: — un de ces lords de l'argent qui, dans cette révolution de la propriété, entièrement produite par les anti-révolutionnaires, sont assurément devenus les maîtres du pouvoir. Si bien que lorsque le vieux Smithson mourut, laissant toute sa fortune, toutes ses créances à son neveu, sir James Dornton, pour lequel il avait aisément obtenu le titre de baronnet, — ce fut avec un sentiment voisin du désespoir que lord Wakefield invita sir James à le venir voir pour tenter d'entrer en arrangement. Qu'on juge donc de sa joie en s'apercevant que le baronnet voyait sa nièce d'un œil favorable. La chose ne tarda pas à lui être confirmée par sir James lui-même, car les hommes d'affaires, en amour comme en toutes choses, aiment à aller droit au but.

Bien que la beauté de Matilda ne lui fût pas indifférente, sir James envisageait surtout l'honneur d'une pareille alliance. Lord Wakefield voyait de son côté, dans cette affaire, la solution de ses embarras pécuniaires, car son seul créancier épouserait l'héritière de la portion grevée de ses propriétés. Dans ce but, il résolut de ne rien négliger pour l'accomplissement de cette union, qu'il prépara avec l'infatigable persévérance dont il avait fait preuve dans toutes les circonstances où son intérêt personnel était en jeu.

Sous plusieurs rapports, l'entreprise était difficile. Sir James n'était pas homme à captiver le cœur d'une belle. Il avait hérité des sentimens de vanité pécuniaire d'un nouveau riche, mais non de l'intelligence qui lui eût été nécessaire pour acquérir lui-même une fortune. Comme nous l'avons insinué précédemment, il était tolérable lorsqu'il ne se montrait pas au premier plan, et la présence de lord Wakefield, qui lui imposait considérablement, le rendait, négativement, beaucoup plus agréable qu'il ne le fut jamais depuis. Quand à lord Wakefield, il entendait trop bien ses intérêts pour permettre à sir James de plaider lui-même sa cause sans nécessité. Et pourtant, lorsque lord Wakefield fit les premières ouvertures à sa nièce, il reçut un très décourageant accueil. Bien qu'il évitât avec soin toute allusion à l'attachement antérieur de Matilda pour monsieur Arlingford, attachement dont il s'était bien gardé de parler à sir James, il était cependant bien évident, qu'à moins d'un changement complet dans les sentimens de Matilda pour sir James, ce projet d'union ne pouvait manquer d'échouer.

Le premier symptôme de ce changement ne tarda pas à se manifester, bien que d'une manière équivoque, et par des motifs assez légers. Quant à leur origine, et à la part que lord Wakefield pouvait y avoir prise, nous laissons au lecteur le soin de se prononcer.

Ce fut à peu près à cette époque que la minorité, connue par l'affectation de ses principes politiques et religieux, patrona et lut en famille un certain journal du dimanche, — la plus infâme publication qui ait jamais déshonoré la presse. Des pères de familles qui auraient cru l'esprit de leurs filles empoisonné si, par hasard au théâtre, elles avaient entendu quelque rude expression de Shakspeare, soumettaient systématiquement à leur examen un journal tout rempli d'ignobles allusions et de phrases à double entente, dont le sens grossier était à peine gazé. Ce fut dans ce recueil véridique des nouvelles du jour que parurent, ornés du style le plus plat et le plus indécent, des détails complétement faux au sujet d'une prétendue intrigue entre Augustus Arlingford et une femme de grande distinction, résidant à Rome, où elle était l'objet de l'admiration générale.

Cette histoire aurait pu être fabriquée simplement par hasard, car le journal en question avait pris à tâche de diffamer et de tourner en ridicule quiconque lui déplaisait, à tort ou à raison; mais l'usage auquel servirent ces détails à Delaval-Park parut indiquer qu'ils n'avaient pas été publiés sans arrière-pensée. L'arrivée de ce journal favori que la distance empêchait de recevoir le dimanche, comme on le recevait à Londres, était toujours un événement, pour lord Wakefield et ses amis. Les esprits faibles, ainsi que les estomacs affaiblis, ont besoin d'excitans, et ce morceau littéraire, horriblement épicé, était toujours dévoré avec un appétit maladif. Quant aux paragraphes dans lesquels était cité le nom d'Augustus Arlingford, on avait soin d'en faire le sujet de la conversation lorsque lady Matilda était présente, et cette histoire réveillait invariablement le souvenir de certaines aventures galantes dont il avait jadis été le héros, et dont l'authenticité n'était malheureusement que trop avérée. — On fit si bien, en un mot, que Matilda se mit à croire sérieusement qu'Augustus était un monstre d'inconstance, et qu'il l'avait oubliée comme il avait oublié tant d'autres avant elle.

Vers cette époque, lord Wakefield possédait un très précieux allié dans la personne de mistress Mechlin, une vieille femme dépravée, mais douée, à un degré remarquable, de la faculté de donner aux plus mauvais raisonnemens l'apparence d'une logique excellente. Parmi les personnes habitant Delaval-Park, elle était la seule avec qui Matilda entretînt des relations intimes; il était impossible, en effet, de la voir souvent sans être captivé par le charme de sa conversation.

Son expérience, sa connaissance du monde et son tact incomparable, lui donnaient une influence considérable sur son innocente amie, et toute cette influence était mise en jeu pour faire réussir le projet de mariage entre sir James et Matilda.

Grâce à des manœuvres habiles et toujours exécutées à propos, lady Matilda finit par se dire qu'elle avait tort de rejeter si dédaigneusement une proposition qui méritait les suffrages de tous ceux qui l'entouraient. Il est bon de se rappeler qu'on lui avait appris à considérer le mariage comme une simple affaire d'établissement, comme une sorte de place agréable et inamovible, avec des émolumens certains et des occupations faciles. Il est vrai qu'elle avait aimé Augustus Arlingford avec toute l'ardeur de la jeunesse, mais aussi avec toute l'irréflexion et la légèreté de cet âge frivole. Elle

avait admiré la taille élégante du jeune homme, elle avait ri de ses plaisanteries, versé des larmes quand il s'en allait, et accueilli son retour avec de radieux sourires ; mais ce n'était qu'au moment de leur séparation qu'ils avaient formé, pour la première fois, un projet d'union. Matilda sentait bien que ce projet était désormais irréalisable. Est-il surprenant que, tour à tour menacée et caressée par son tuteur, adroitement persuadée par sa seule amie, abandonnée, suivant toute apparence, par son ancien amant, et (circonstance plus importante peut-être que toutes les autres) très peu persécutée par la présence de son nouvel admirateur ; était-il surprenant que Matilda eût, à la fin, consenti à donner sa main à sir James Dornton?

Si, parmi ceux qui ont parcouru les sentiers difficiles du grand monde, il en est qui trouvent forcée ou contraire à la nature la conduite ou la situation de mon héroïne, qu'ils réfléchissent un instant et se demandent (en accordant que la combinaison des circonstances puisse être différente) si, dans la vie des femmes de leur connaissance, il n'existe pas quelque exemple semblable.

Lamentable, vraiment, est le sort d'une foule d'individus qui, chaque année, encombrent le marché matrimonial, lorsqu'au retour régulier du printemps, les jeunes personnes sont produites au grand jour avec les pois verts et s'en vont avec les fraises. Je comprends à merveille que les matrones marchandes, qui vont à cette foire annuelle pour échanger leurs fraîches marchandises de talent et de beauté contre des profits réels, refusent de traiter avec ceux qui ne peuvent offrir d'autre garantie que cette douteuse promesse : — « L'amour dans une chaumière. » Mais ce qui paraîtra bien dur à ceux qui, après tout, mesurent leur intérêt aux besoins de leur cœur, c'est de voir les marchandes en question estimer avec une si grande exactitude les propriétés et les dignités, tandis que la valeur morale des personnes ne pèse rien dans la balance.

Et ce n'est pas tout; car le témoignage favorable d'une certaine coterie étant nécessaire pour consacrer la réputation d'une beauté nouvelle, les mères inoculent elles-mêmes à leurs filles, à l'époque de leur entrée dans le monde, la pensée du mal existant, — peut-être dans la crainte que le mal ne leur vienne naturellement. C'est ainsi que les jeunes personnes apprennent à connaître la valeur de ces qualités agréables qui ne doivent être comptées pour rien dans une décision qui influera sur leur existence entière. Aussi bien, les jeunes gens les plus irréprochables, objets des poursuites incessantes de ces mères prévoyantes, ont eux-mêmes quelque sujet de se plaindre, car, ils n'ont pas dansé douze fois avec une jeune personne, et ils sont encore occupés à bien tourner leurs premiers complimens, que la mère, dans son impatiente anxiété, leur demande péremptoirement si leurs intentions sont sérieuses.

Il est étrange, en vérité, que des unions formées sous d'aussi tristes auspices puissent si fréquemment produire la satisfaction mutuelle des deux parties. Peut-être serait-il possible de trouver une solution plausible de ce problème; mais j'ai déjà violé l'engagement que j'avais pris avec le lecteur d'éviter les digressions, et je me hâte de reprendre le fil de mon histoire.

Le jour du mariage fut un heureux jour pour lord Wakefield. En considération de l'immense fortune que Matilda lui apportait en dot et des espérances du côté de son oncle, sir James avait anéanti les obligations pécuniaires souscrites par lord Wakefield, et ce dernier, en prenant congé de la réunion qu'il avait invitée pour célébrer ce grand événement, à l'occasion duquel il avait oublié ses habitudes forcées de tempérance, entrevit un nouveau champ ouvert à son ambition, grâce à la renaissance de ses ressources financières. Mais ce rêve délicieux ne l'avait pas bercé deux heures, que la sonnette de son appartement, agitée violemment, vint jeter l'alarme parmi les gens de la maison. La goutte avait subitement envahi l'estomac du noble lord qui se tordait de douleur. Sur la table près de laquelle il s'était assis quelques instans auparavant se trouvait un papier, sans doute écrit de sa main, et qu'on crut devoir lire, vu l'urgence des circonstances. Lord Wakefield était en effet à l'agonie. L'écrit en question était une lettre non terminée et adressée au ministre ; elle commençait ainsi :

« Mon cher lord,

» J'apprends de bonne source que l'état précaire de santé dans lequel se trouve lord Snugborough rend son existence bien » ......incertaine, aurait-il ajouté, avec la présomptueuse confiance du pauvre esprit humain ; — mais il ne devait pas achever cette phrase, et le même courrier qui devait emporter l'expression de ses nouvelles espérances, informa le ministre que les dignités du noble comte étaient à sa disposition pour quelque solliciteur affamé. Quant à lord Snugborough, il jouit encore paisiblement de toutes les dignités et charges lucratives qu'il a bien méritées.

Matilda fut très vivement affectée par la perte soudaine de son plus proche parent, bien qu'il n'eût jamais été très bon pour elle. Sir James, lui, témoigna de son regret d'hériter de trente mille livres sterling de rente, en annonçant cette mort à tous ses parens et amis par lettres encadrées dans des bandes noires d'une énorme dimension.

Par suite de ce changement dans leur situation, les nouveaux mariés se virent beaucoup moins qu'ils ne l'auraient fait autrement. Pendant son séjour à Delaval-Park, lady Matilda consacrait une grande partie de son temps à améliorer le sort de ceux qui vivaient sous sa dépendance. De son côté, sir James était absorbé par l'administration de ses propriétés.

Enfin, ils partirent pour Londres au commencement de la saison, et sir James fut présenté au roi à qui il remit les insignes des différens ordres de lord Wakefield. L'auguste personnage accueillit sir James avec cette affabilité qui lui est si naturelle, lorsque les gens lui plaisent, mais qui est purement officielle quand elle s'adresse à un homme comme sir James Dornton, — un membre ministériel, disposant de six siéges au parlement.

Depuis ce jour, sir James s'acquitta régulièrement de sa tâche parlementaire, c'est-à-dire qu'il dormit six heures chaque nuit à la chambre, ou plutôt jusqu'au moment où on avait besoin de son vote sur des questions qu'il n'aurait pas comprises s'il les avait entendues ; tandis que Matilda, par sa grâce, sa réserve extrême et sa merveilleuse beauté, régnait dans le monde élégant où elle était l'objet de l'admiration générale.

III.

A l'issue du dîner de lord Eatington, lord Ormsby, séduit par la beauté de la nuit (la plus rare des séductions en Angleterre), erra dans les rues de Londres, absorbé dans ses pensées. Cette promenade à l'aventure fut un instant interrompue par le passage d'un brillant équipage qui vint s'arrêter à la porte d'un magnifique hôtel, près duquel il se trouvait au même moment. Deux laquais sautèrent immédiatement sur le trottoir pour ouvrir la portière, et lord Ormsby fut obligé de s'arrêter. Il reconnut dans cette voiture lady Matilda Dornton. C'était elle en effet qui regagnait sa demeure après avoir déposé sir James à la porte du Club. Lord Ormsby crut apercevoir une larme briller dans les yeux de la jeune femme.—Elle n'est donc pas heureuse! se dit-il en s'éloignant, et cette pensée le jeta dans un trouble extrême. Tout en cheminant, il se prit à songer que la rencontre de la soirée n'était peut-être pas étrangère à la tristesse de Matilda, mais il parvint à chasser cette idée produite par une vanité blâmable et que rien ne justifiait dans son passé. L'esprit assiégé par des contradictions de tout genre, il arriva enfin à son hôtel et donna l'ordre de tenir prête, pour le lendemain matin, sa voiture de voyage, pour se rendre au château d'Ormsby.

Après avoir congédié ses gens, Matilda était montée dans son boudoir. De tous les raffinemens les plus heureux de luxe, résultat de tant de siècles de civilisation progressive, il n'en est pas de comparables au boudoir d'une grande dame. L'ostentation extérieure d'une splendide habitation, la solide magnificence de la table la plus somptueuse ne sont rien à côté de cet assemblage de séductions que renferme un boudoir, et

qui toutes ont un cachet de délicatesse qui révèle la belle maîtresse du lieu. Et ce qui ajoute encore à la valeur de tout ce luxe, c'est le mystère et l'exclusion. Le boudoir de Matilda était un modèle inimitable en ce genre. Les abords de cette retraite enchantée étaient, à la vérité, difficiles, mais le labyrinthe n'était formé que par la profusion du comfort et par une confusion générale et organisée.

Sur la toilette on voyait une quantité de coffrets qui semblaient contenir tous les trésors de Golconde, et de riches flacons renfermant les plus suaves parfums d'Arabie. Çà et là étaient dispersés, dans un charmant désordre, des instrumens de musique, des objets d'art, et ces mille fantaisies dues aux frivoles inventions de tous les pays. Des glaces, disposées habilement, réfléchissaient l'adorable image de Matilda, et dans une petite bibliothèque étaient rangés des livres dont le choix judicieux prouvait que la jeune femme n'attachait pas moins d'importance à cultiver son esprit qu'à embellir sa personne.

Lorsque Matilda entra, on eût dit l'ange gardien du goût visitant son temple favori. Son retour avait été impatiemment attendu par son esprit familier, la petite demoiselle Félicie.

Le fait est que cette soirée, depuis longtemps attendue, avait été choisie pour un de ces exercices forcés auxquels on se livre à la fin de la saison de Londres pour prolonger sa durée, et qui se traduisent en général, comme la chose allait avoir lieu, par un bal costumé. Le costume de Matilda devait être à la fois gracieux et nouveau ; elle l'avait choisi avec son bon goût habituel et en avait confié l'exécution à sa femme de chambre parisienne. Félicie s'était extasiée sur son propre ouvrage, et ce fut avec un air de triomphe qu'elle le présenta à sa maîtresse en même temps qu'une paire des plus jolis souliers du monde, près desquels les pantoufles de Cendrillon auraient paru lourdes et difformes. Ils avaient été envoyés de Paris tout exprès pour la circonstance, et par miracle, ils étaient arrivés avant que le bal fût fini et oublié. Aussi, fidèle à l'esprit national, la petite Française commença-t-elle, avec une remarquable volubilité, à louer la ponctualité de ses compatriotes. Mais, quelle fut son émotion, en entendant sa maîtresse déclarer qu'elle n'irait point au bal et la prier de la laisser seule !

— Seule ! oui, je suis bien seule en ce monde ! — pensa Matilda, en plongeant une main dans sa magnifique chevelure, tandis qu'elle pressait l'autre contre ses paupières closes, comme pour se dérober aux distractions des objets extérieurs. Ses pensées errèrent tristement dans le passé, et plus que jamais elle reconnut que les espérances de sa jeunesse avaient été flétries par le mariage. Tout en s'abandonnant à ces réflexions amères, elle ouvrit les yeux, et son premier regard tomba sur un coffret rempli de bijoux, parmi lesquels elle aperçut un petit médaillon qui avait autrefois appartenu à Emily Arlingford. Il renfermait des cheveux de sa jeune amie et de son frère Augustus. Dans un moment d'abandon et de folle causerie, Emily avait passé ce médaillon au cou de Matilda. Depuis longtemps Matilda n'avait pas vu ce bijou; elle le saisit avec empressement, et il lui sembla qu'il lui avait été donné la veille. Elle ne le porta pas à ses lèvres, un secret sentiment l'en empêcha, — mais ses yeux fascinés ne purent s'en détacher. Enfin elle parvint à maîtriser son émotion et se demanda résolument si, depuis quelques heures, son existence lui était devenue plus à charge. La réponse ne dut pas satisfaire sa conscience.

— Oh ! se dit-elle, — en retrouvant son énergie, — ce n'est ni dans les tendres souvenirs d'autrefois, ni dans de vains regrets que je puis espérer de puiser la force nécessaire à l'accomplissement de mes devoirs. Mon plus sûr espoir est dans la patience et la résignation, — ma sauvegarde, dans une indifférence universelle.

Puis, par un effort qui lui était devenu habituel, elle reprit cet air de calme languissant qui ne l'avait pas abandonné depuis son mariage, si ce n'est dans les excitations passagères du monde. A peine ce changement salutaire s'était-il opéré, qu'un coup de marteau annonça l'arrivée de sir James.

IV.

En entrant le lendemain matin dans la salle à manger, Matilda trouva sir James attablé, et à son air, elle devina qu'il allait lui faire quelque proposition importante. Dans ces sortes d'occasion, sir James avait l'habitude d'intervertir l'ordre de son discours, tandis que, à part soi, il se livrait à des raisonnemens dont il était impossible de deviner le sens avant la conclusion de ses interminables phrases. Le suspens dans lequel il tint Matilda, ce jour-là, fut encore prolongé par l'exercice incessant de sa fourchette qui arrêtait les paroles sur ses lèvres.

— J'ai pensé, — dit-il, — qu'avant de partir pour l'étranger, et comme l'on doit toujours se montrer poli envers ses voisins de campagne ; — c'est le devoir des grands propriétaires fonciers, et je regarde comme au-dessous de moi d'avoir mauvaise opinion d'un homme à cause de ses sentimens politiques, surtout depuis que, par *notre* fermeté, nous avons anéanti les radicaux (ce café est horriblement mauvais !), et l'opposition est digne de notre mépris (un peu de beurre, je vous prie) ; — que nous ferons bien d'inviter lord Ormsby à diner.

A cette conclusion imprévue, Matilda s'écria involontairement :

— Oh ! non.... sous aucun prétexte.. Je n'en vois pas du tout la nécessité.

Sir James la regarda quelques instans, évidemment surpris de la véhémence de l'objection, puis il répliqua :

— Il est en vérité bien étrange que si je viens à manifester un désir, aussitôt vous vous empressiez de le combattre. Je trouve que vous avez traité lord Ormsby avec peu d'égards hier soir. Mais souvenez-vous de ceci, lady Matilda : « Qui m'aime, aime mon chien. »

Il y avait quelque chose de si grotesque dans l'application de ce proverbe, à propos de l'obligation pour Matilda d'aimer lord Ormsby pour l'amour de sir James, qu'elle eut toutes les peines du monde à retenir un éclat de rire, bien que le sujet de l'entretien fut très sérieux pour elle.

Elle se contenta de répondre qu'elle avait vu lord Ormsby pour la première fois au diner de la veille. Mais sir James allégua qu'il s'était pris d'affection pour ce jeune homme, qui pourrait lui apprendre une foule de choses intéressantes sur ses voyages.

— Je lui ai demandé après dîner, — ajouta sir James, — si le vin de Bordeaux était bon en Italie, et à ses réponses j'ai deviné que j'avais affaire à un homme d'une intelligence supérieure.

Lady Matilda se contenta de répondre qu'elle s'en rapportait entièrement à son mari.

— A propos, — reprit sir James, — ma sœur, mistress Hobson vient d'arriver de Manchester. Elle se prépare, comme vous le savez, à conduire ses filles à l'étranger pour qu'elles y achèvent leur éducation ; nous pourrons les inviter le même jour, et lord Ormsby nous donnera tous les renseignemens nécessaires.

La répugnance qu'éprouvait Matilda à recevoir chez elle son ancien amant n'était nullement diminuée par l'idée de le mettre en présence de gens fort communs. Mais le mal parut être sans remède, car sir James se disposa à sortir pour déposer sa carte chez lord Ormsby, après avoir chargé Matilda du soin de recevoir les Hobson, arrivés la veille, et qui ne manqueraient pas de venir faire une visite.

— Vous n'avez jamais vu ma sœur, — dit sir James au moment de partir ; — vous l'aimerez, j'en suis sûr, — c'est une charmante femme. — J'aurais désiré pour elle une alliance plus distinguée, car je fais une grande différence entre un magasin et un comptoir. — Mais enfin, Hobson est un excellent homme et son nom est avantageusement connu à Manchester.

Cela dit, sir James sortit de l'appartement et lady Matilda se prépara à recevoir les parens de son mari.

Miss Betty Dornton était, de quelques années, plus âgée que son frère, et sa famille ne s'était pas opposée à ce qu'elle épousât monsieur John Hobson, attendu qu'à l'époque où elle

avait apporté ses charmes au marché, ses espérances de fortune n'étaient pas si brillantes qu'elles le devinrent depuis. Monsieur John Hobson avait commencé par être un contre-maître actif et calculateur dans une importante manufacture à Manchester. Devenu propriétaire à son tour, il avait remplacé son modeste logement par une des plus belles maisons de la ville.

A l'époque de son mariage, mistress Hobson était une petite personne bornée, vaniteuse, remuante et bavarde; de plus, commune et fort ignorante, mais douée d'une joyeuse humeur. Vingt années et une douzaine d'enfans avaient singulièrement épaissi sa taille assez fine autrefois, mais rien n'avait diminué l'activité de sa langue, ainsi que Matilda le reconnut bientôt à ses dépens, lorsqu'un laquais eut annoncé mistress Hobson, les misses Hobson et master Hobson, le plus jeune de la famille, — un petit écolier niais et fort gauche.

Je n'entreprendrai pas de peindre individuellement le caractère des trois misses Hobson, avant que le lecteur ait eu le temps de faire leur connaissance. Elles portaient exactement le même costume, qui se composait d'une pelisse en casimir vert-pois surchargée de franges et d'un chapeau de castor doublé de rose. La ressemblance entre les trois sœurs s'arrêtait au costume; l'aînée, miss Hobson, avait une figure ronde et rosée, encadrée dans des cheveux d'un rouge ardent et tournés en forme de tire-bouchon. Miss Anne, que la nature avait douée d'un nez assez fort, avait, à sa considération, adopté la ligne grecque, et lissait ses cheveux roux en bandeaux contre les tempes, *à la madonna*, disait-elle. La troisième, Jemima, avait cet âge aimable où les cheveux d'une jeune personne ne sont ni longs ni courts. Quant à la conversation de ces Grâces de Manchester, nous n'en pourrons pas aisément juger, car fort intimidées par la présence d'une personne dont le *Morning Post* s'occupait autant qu'il le faisait de lady Matilda, elles se bornèrent à reprendre, de temps en temps, les expressions malheureuses employées par leur mère, — liberté que leur éducation leur donnait assurément le droit de prendre. Quant à mistress Hobson, elle ne se sentit pas aussi intimidée que l'étaient ses filles en présence de lady Matilda. Depuis le mariage de son frère, elle s'était persuadée que son importance personnelle avait si fort augmenté, qu'elle n'éprouva pas le moindre embarras à la vue de la personne qui lui avait donné toute cette nouvelle importance. Aussi s'avança-t-elle résolument vers lady Matilda, dans sa pelisse de velours écarlate qui éclipsait le soleil aux jours de la canicule, et après une affectueuse salutation, lui dit, en la regardant fixément :

— Ma foi! James ne pouvait mieux choisir.

Puis elle aborda brusquement le sujet qui occupait en ce moment toutes ses pensées, c'est-à-dire, la circonstance extraordinaire de son prochain départ pour l'étranger.

— J'espère, — reprit elle, — que nous vivrons là-bas en famille. Qui m'eût dit que je sortirais un jour de la vieille Angleterre! mais il faut que mes filles aient les mêmes avantages que les misses Tomkins, bien qu'on ait élevé le vieux Tomkins à de hautes dignités. Après tout, mon frère n'est-il pas baronnet? Sans parler de vous, lady Matilda. Et puis, le docteur Snook dit que Jemima est un peu phthisique, et que l'air de l'Italie lui fera du bien. Et, ma foi, n'était la crainte des bandits, j'aimerais assez l'Italie; je serais aussi assez curieuse de voir le pape et la Vénus de Médi..... comment la nommez-vous donc, ma chère? — reprit-elle en s'adressant à l'une de ses filles.

— Médicis, maman, — répondit miss Anne.

— Ah! oui, Médicis... et Saint-Pierre, bien que je ne me soucie pas beaucoup de cela, attendu que nous avons notre Saint-Pierre à Manchester... Après cela, le Colosée...

— Colisée, maman, — reprit miss Hobson.

— Colisée, — répéta mistress Hobson, mais Jem doit savoir tout cela, car je suppose qu'on le lui apprend à l'école.

Cette observation changea le cours des idées et appela l'attention de lady Matilda sur un être insupportable, que la présence d'êtres plus insupportables encore l'avait, jusqu'à ce moment, empêchée d'observer.

De tous les impôts prélevés par les parens sur la patience des gens, il n'en est pas de plus triste que la présentation précoce d'un écolier, dans la véritable acception du mot. Il cause un embarras général par ses gaucheries et ses balourdises, ou bien sa suffisance étourdissante produit une gêne plus grande encore. Il n'en est pas moins vrai que les écoliers sont, après tout (pour employer une métaphore particulièrement applicable à la famille Hobson), la matière brute avec laquelle sont manufacturés les articles les plus recherchés dans les salons. Impossible de rencontrer un type d'écolier plus détestable que celui qui se trouvait assis sur le bord du sofa, en la personne de Jem Hobson, avec son pantalon de nankin relevé jusqu'à mi-jambe et ses cheveux roux collés de chaque côté de son visage court et joufflu, à l'aide d'une brosse mouillée. Les mains du jeune drôle étaient, depuis un quart d'heure, occupées à brosser à rebrousse-poil un chapeau qui n'avait plus de forme.

— Débarrassez-vous de votre chapeau, mon cher Jem, — dit mistress Hobson. — C'est le filleul de sir James, — ajouta-t-elle en s'adressant à Matilda, qui, tout en gardant le silence, ne put nier l'imputation.

— Je regrette que son oncle soit sorti, reprit mistress Hobson. — Comme mon fils ne part pas avec nous, je l'ai amené à Londres, pour qu'il fasse connaissance avec sir James, car il est bon que les enfans connaissent les gens sur lesquels ils doivent compter. Mon frère, j'en suis sûre, fera quelque chose pour son filleul, le petit Jem, comme nous l'appelons: peut-être le fera-t-il entrer au parlement; ce métier-là en vaut bien un autre. Et qui sait si Jem ne sera pas quelque jour secrétaire d'État!

Oui, pourquoi ne deviendrait-il pas secrétaire d'État, lady Matilda? Je puis vous assurer, — continua la tendre mère, — qu'on a pris toutes les peines du monde pour lui apprendre à parler en public... Jem, si vous répétiez devant votre tante le *speech* qui m'a fait espérer de vous voir entrer à la chambre des communes?

Matilda se soumit à cette épreuve, moins cruelle que celle dont elle venait d'être victime en entendant mistress Hobson parler de son fils, et Jem, enchanté de sortir de son inaction, leva le bras et commença ainsi, de cette voix criarde et fatigante qui accompagne d'ordinaire de semblables exhibitions :

— Je me nomme Norval, et je viens...

En ce moment la porte s'ouvrit, et un laquais annonça nos deux amis de la veille, lord George Darford et monsieur Penryn qui, d'habitude, chassaient le temps ensemble, et qui venaient tuer une demi-heure avec lady Matilda. Grand fut leur étonnement à la vue de la réunion au milieu de laquelle ils se trouvèrent. Mais leur arrivée mit soudain en fuite toute la famille Hobson. En s'éloignant, mistress Hobson déploya aux regards surpris des deux amis, sa vaste et splendide pelisse de velours écarlate. Les jeunes personnes suivirent leur mère, en se serrant l'une contre l'autre, les yeux baissés, en un mot, en exécutant les petites manœuvres auxquelles se livrent les jeunes anglaises d'une certaine classe en sortant d'un appartement.

— « Roscius, lui seul, faisait encore face à l'ennemi », — quand enfin, après de grands efforts, il parvint à arracher son chapeau de dessous les pieds de lord George; et après avoir fait un salut cérémonieux, qu'il avait appris en même temps que son discours, il sortit du salon.

— Au nom du ciel, demanda lord George, — quel est ce jeune Esquimaux? et quelles sont les personnes chargées de le montrer?

— Vous venez de voir la sœur de sir James et ses enfans, répondit lady Matilda, d'un ton calculé, pour couper court à toute plaisanterie.

— Le dîner d'hier chez les Eatington a été une affaire manquée, — dit monsieur Penryn, jugeant à propos de changer de conversation.

— Un *meeting* de quakers eût été plus gai, ajouta lord George.

— Pour mon compte, je m'y suis assez ennuyée, — dit lady Matilda.

— Aussi, reprit monsieur Penryn, — quelle idée d'inviter deux beaux esprits rivaux, qui, outre la naturelle jalousie de

métier, étaient en froid, je ne sais pour quelle cause. On n'a pas manqué — et cela devait être — de les placer l'un à côté de l'autre; et ils étaient tellement occupés à témoigner de leur parfaite indifférence à cet égard, que ce travail absorbait toute leur attention. Mais la loterie d'un dîner est bien la chose du monde la plus fâcheuse que je sache. On est toujours sûr d'être placé près de la personne qu'on désire le plus éviter : n'êtes-vous pas de cet avis, lady Matilda?

En invoquant le témoignage de lady Matilda, monsieur Penryn ne se doutait guère de ce qui s'était passé la veille ; mais lord George épargna à la jeune femme l'embarras d'une réponse, en prenant l'allusion pour lui-même.

— Je suis persuadé que lady Matilda n'approuvera pas une doctrine contre laquelle je dois énergiquement protester, — répliqua-t-il en s'inclinant légèrement.

— Vous avez raison, George, — répondit son ami, — j'avais oublié que *vous* étiez placé près de lady Matilda; mais, à coup sûr, son autre voisin n'a pas semblé convenablement apprécier les avantages de sa situation. De ma vie je n'ai éprouvé un désappointement comparable à celui que m'a causé lord Ormsby.

— Avant son départ pour l'étranger, nous le considérions comme un homme fort aimable, — ajouta lord George, — et à l'époque où j'entrai dans le monde, aucune réunion, je me le rappelle, ne semblait être complète, si l'on n'y rencontrait Augustus Arlingford.

Le lecteur remarquera probablement le léger anachronisme commis par lord George qui, la veille, paraissait avoir tout-à-fait oublié son ancienne connaissance avec la personne en question.

— Mais, — reprit monsieur Penryn, — en dépit de toutes ses folies, il a toujours eu des idées sentimentales, et nous avons tous cru, à l'époque de son départ, qu'il avait un petit attachement..... pour quelque Clari de campagne.

— Et qui sait, après tout, — riposta lord George, si le constant chevalier n'est pas revenu pour l'épouser? car je l'ai rencontré ce matin dans sa voiture de voyage.

Cette nouvelle, annoncée vers la fin de la visite, fit grand plaisir à lady Matilda : non-seulement parce qu'elle échappait ainsi aux embarras du dîner projeté, mais pour mille autres raisons ; car, si grand que fût son empire sur elle-même en public, le souvenir de l'émotion qu'elle avait ressentie la veille l'avait convaincue que, moins elle verrait lord Ormsby, mieux cela vaudrait.

V.

Grâce à la rapidité de ses chevaux, notre héros arriva, dans la soirée du lendemain, au château d'Ormsby.

Dans toutes ses pérégrinations, le voyageur est, dit-on, suivi par le souvenir du foyer domestique, et son retour aux lieux témoins de sa jeunesse lui procure, quel que soit son âge, des jouissances inconnues, mais dont l'intensité dépend du caractère particulier de chaque individu.

On se formera difficilement une idée des sentimens de lord Ormsby, lorsqu'il rentra dans les magnifiques domaines où il était né. De toutes parts, mille monarques rivaux de la forêt avec le vénérable aspect de leur grand âge et la fraîche gaîté de leur feuillage d'été, agitaient leurs bras immenses comme pour faire accueil à leur seigneur et maître.

De vertes clairières permettaient au regard d'apercevoir le sommet des côteaux voisins, où se balançaient les sauvages enfans de la forêt, pour offrir aussi leurs hommages. Le torrent de la montagne mugissait au loin ; le soleil couchant dardait ses obliques rayons à travers le feuillage, et fêtait le retour du voyageur avec une glorieuse illumination. Ce fut ainsi que lord Ormsby arriva à la demeure de ses pères, pour en prendre possession à son tour.

Il fut reçu, à la porte du vestibule, par mistress Brown, la vieille femme de charge dont il avait si souvent éprouvé l'affection pendant son enfance. Elle conduisit lord Ormsby à la chambre de sa mère, pensant, disait-elle, que tant qu'il serait seul, il préférerait à tous les appartemens du château cette chambre qui lui rappellerait de si chers souvenirs.

— Vous la trouverez à peu près dans l'état où vous l'avez laissée, — ajouta mistress Brown, — car lorsque votre pauvre frère s'est perdu (que Dieu lui pardonne!) et que je l'ai vu dans le château avec ses amis, j'ai fermé cette chambre pour ne pas voir une femme comme celle de votre frère dans l'appartement qu'habitait *my* lady.

Le honteux mariage en question avait porté un coup bien sensible à la pauvre mistress Brown, car elle considérait la dignité de la famille comme la sienne propre, et cet événement avait augmenté l'irritabilité de son caractère qui, naturellement, n'était pas des meilleurs. Bien que ce sujet de conversation n'eût rien d'agréable pour lord Ormsby, il crut cependant devoir adresser quelques paroles à mistress Brown, et il lui demanda si son frère avait fait un long séjour au château.

— Non, vraiment, — répondit mistress Brown, — votre frère et sa société ne sont pas restés ici plus de quarante-huit heures ; pourquoi? Dieu seul le sait.

Ce n'était pas l'exacte vérité; mistress Brown connaissait aussi le motif de ce départ précipité; elle le connaissait d'autant mieux qu'elle en avait été la cause, et voici comment : un des gens de lady Ormsby étant venu réclamer les services de mistress Brown d'une façon assez cavalière, et en lui disant : — Votre maîtresse a besoin de vous. — Mistress Brown, jugeant qu'on portait atteinte à sa dignité, avait répondu :

— *Ma* maîtresse! dites-vous, elle a été la *maîtresse* de trop de gens pour être la mienne.

Lady Ormsby, à qui cette réponse avait été sur-le-champ répétée, était accourue furieuse, et s'était livrée à des invectives qui prouvaient clairement que son élévation au titre de pairesse ne lui avait nullement fait oublier le langage favori des créatures de son espèce. Voyant l'impossibilité d'obtenir la paix, le pauvre lord Ormsby avait, au prix de coûteux sacrifices (c'était le seul genre d'influence qu'il possédât sur sa femme), décidé lady Ormsby à partir, — arrangement auquel elle avait souscrit d'autant plus volontiers que la vie de château ne lui souriait pas le moins du monde.

En se dirigeant vers l'appartement de sa mère, lord Ormsby et mistress Brown traversèrent une longue galerie de portraits de famille. Le premier était celui d'une femme avec de petits yeux gris, des cheveux cendrés rejetés en arrière, et une taille étroitement emprisonnée dans un corsage montant. Au bas du portrait on lisait : « Lady Matilda Delaval, première baronne d'Ormsby. »

Maintes fois on avait plaisanté sur une prétendue ressemblance entre la baronne et sa charmante homonyme; maintes fois on s'était demandé quel serait le pendant de ce portrait, sur le panneau vacant placé à l'autre extrémité de la galerie. Les souvenirs douloureux que ce portrait réveillèrent dans l'esprit d'Ormsby, parurent impressionner vivement aussi mistress Brown, qui, probablement, s'était elle-même demandé à quelle personne était réservé la place inoccupée.

— Vous trouverez, — dit-elle, — dans la chambre de *my* lady, monsieur Augustus (je veux dire *my* lord), de la musique et des albums appartenant à lady Matilda Delaval (je veux dire Dornton); comme je vous l'ai dit, j'ai fermé la chambre, sans savoir ce qui s'y trouvait, à l'époque de l'arrivée de votre frère. Peut-être trouverez-vous occasion de renvoyer ces objets à lady Matilda, maintenant qu'elle est mariée — d'une façon bien inattendue, j'ose le dire.

Et elle fit une légère pause, en poussant un soupir, au souvenir du désappointement que ce mariage avait causé parmi les gens de la maison, qui souvent avaient porté des toasts en l'honneur de l'union du plus beau couple du comté, — Augustus Arlingford et Matilda Delaval. A l'autre bout de la galerie se trouvait une caisse ouverte envoyée par Annabella, lady Ormsby, et contenant son portrait en costume de Diane, avec le château d'Ormsby au dernier plan du tableau. Il eût été difficile de juger si elle avait dans ses traits et sa personne quelque analogie avec la célèbre chasseresse, car au lieu de la tête, on ne voyait que la forme renversée d'une jambe fort bien faite, et nue jusqu'au genou. Cet état de choses était dû

à mistress Brown, qui, ayant ouvert la caisse et reconnu le portrait, l'avait laissé tomber la tête en bas. Cette négligence, de la part d'une personne aussi soigneuse, avait été parfaitement volontaire, et, en agissant ainsi, mistress Brown avait voulu venger les vertueux habitans de la galerie de l'insulte qui leur était faite. Quant à la position humiliante qu'elle avait fait prendre au portrait, elle avait résolu de la maintenir, en attendant la sentence définitive de son nouveau maître qui ne manquerait pas, elle en avait du moins l'espoir, de condamner aux flammes cet odieux objet. Toutefois, elle ne jugea pas convenable d'aborder cette question délicate à sa première entrevue avec lord Ormsby; aussi, prit-elle le parti de la réserver pour une occasion plus favorable.

Une fois seul dans l'appartement de sa mère, lord Ormsby vit avec plaisir que rien n'y avait été changé depuis la dernière fois qu'il l'avait visité. La vive tendresse qu'il portait à sa mère et à sa sœur lui fit trouver un grand charme à revoir ces lieux qu'elles avaient habités, mais ce qu'il rechercha surtout avec empressement, ce furent les objets appartenant à lady Matilda, et dont mistress Brown lui avait parlé. Le premier d'entre ces objets qui tomba sous sa main fut un petit album qu'il ouvrit, par hasard, à la page d'une esquisse faite d'après lui-même. Il se rappela toutes les circonstances qui se rattachaient à ce souvenir. Cette esquisse avait été faite à propos d'un costume de chasse avec lequel il s'était un jour présenté, et dont la bizarrerie avait frappé sa sœur et Matilda. Ce costume avait été reproduit d'une piquante manière, mais les traits ressemblaient à une caricature, et, quoique l'ensemble de ce dessin ne manquât pas d'un certain mérite, il avait été presque effacé par les coups de crayon dont lady Matilda l'avait balafré, au moment où l'original la priait de le lui montrer.

Qu'il est difficile de pénétrer dans un cœur! Parfois on réussit à s'y frayer un chemin, grâce à la plus frivole circonstance, après avoir fait de longs et vains efforts pour s'y introduire par la tendresse et la sensibilité.

Rien n'était plus propre à ranimer les anciens sentimens de lord Ormsby que cette chose puérile qu'il tenait à la main. En dépit de sa raison, il ne put s'empêcher de comparer le clair et gai regard de la jeune fille aimante qui avait fait cette esquisse, aux regards mouillés de pleurs de la femme désolée qu'il avait vue deux jours auparavant. Et, quel contraste entre la main tendrement frémissante que, dans une lutte joyeuse, il avait voulu empêcher d'effacer le dessin, et cette froide main, qui effleurait son bras en descendant l'escalier chez lord Eatington !

Pauvre Matilda! De même que, dans un premier mouvement, elle avait tracé ces lignes confuses pour effacer les traits du portrait, de même elle s'était efforcée d'effacer de son cœur l'image de celui qu'elle avait aimé. Mais, malgré les efforts de Matilda, ses premières impressions conservaient toute leur fraîcheur d'autrefois.

Le lendemain matin, les hommes de loi qui devaient venir de la ville pour causer d'affaires avec lord Ormsby, n'arrivant pas, il voulut faire une promenade à cheval; sans but déterminé. Plongé dans ses rêveries, il laissa le choix de la route à son cheval favori qui, abandonné à son inspiration, le conduisit par un chemin couvert à la grille de Delaval-Park où il s'arrêta de lui-même. Aussitôt, lord Ormsby manifesta les premiers symptômes d'une divergence d'opinion; mais le cheval qui conservait un doux souvenir de l'avoine de lord Wakefield, et qui d'ailleurs était convaincu de son bon droit fondé sur une vieille expérience, persista dans son opinion. En général, lord Ormsby traitait ses chevaux avec ménagement, mais en cette occasion, se sentant peut-être irrité par un temps d'arrêt forcé à cette place où il s'était séparé de Matilda, il infligea à l'animal une correction sévère. Puis, le voyant obéir, il le caressa avec la même vivacité qu'il avait mise à le frapper.

— Pauvre Orlando, — lui dit-il, — Il nous faut tourner nos pensées d'un autre côté.

Et s'imposant à lui-même, ainsi qu'il l'imposait à son cheval, le devoir de résister à des inclinations entraînantes, il pénétra plus avant, et toujours en s'éloignant du château d'Ormsby, dans la partie de la propriété de Delaval qu'il ne connaissait que fort peu. Si bien qu'il avait fini par ne plus reconnaître sa route, lorsqu'il vit s'approcher un vieille figure de connaissance, Dick Boubly, qu'il avait autrefois connu garde-chasse chez lord Wakefield. Dick passait son chemin sans remarquer lord Ormsby, lorsque celui-ci l'arrêta en lui disant :

— Eh bien! Dick, ne me reconnaissez-vous plus?

— Ma foi ! — s'écria Dick, après avoir longuement examiné lord Ormsby, — vous êtes, je crois, monsieur Augustus Arlingford, et je veux être pendu si je ne pensais à vous en ce moment! Vous m'excuserez de ne vous avoir pas reconnu, monsieur, mais je commence à me faire vieux. Nous avons passé de durs temps depuis votre départ, *my* lord, car c'est le titre qui vous appartient aujourd'hui...

— Oui, mais tout va mieux, maintenant ?

— Oh! pas pour moi, et je n'espère plus rien de bon maintenant... Avec vous, peut-être, les choses auraient pu changer, et c'est pour cela que je pensais à vous quand je vous ai rencontré. Vous étiez un des meilleurs chasseurs que j'aie connus de ma vie, tandis que ce baronnet ne sait seulement pas se servir d'un fusil.

— C'est un petit malheur, — dit lord Ormsby, impatient de détourner la conversation, — et cela ne l'empêche pas, je pense, d'être un bon maître... Mais, dites-moi, je me suis à peu près égaré ; faites-moi le plaisir de m'indiquer le plus court chemin pour retourner à Ormsby ; tous ces sentiers sont si contournés !...

— Contournés! cela ne durera pas longtemps, car ce sir James (vous aurez peine à me croire, monsieur Arlingford), va faire construire dans Delaval-Park un chemin de fer pour transporter du charbon ; un chemin aussi bien tracé et aussi noir que le grand-livre de son père. Oui, c'est la vérité! Qu'aurait dit le grand-père de *my* lady, notre ancien maître, s'il était allé se cogner le nez contre une charrette de charbon en chassant au faucon?

— Vous vous trompez sans doute, — dit lord Ormsby, — c'est un faux bruit.

— La chose est certaine, — répliqua Dick, — et pas plus tard qu'hier, j'ai vu la meilleure partie de notre bois remplie d'individus avec de longues perches et toutes sortes de machines ; de façon que je leur ai demandé ce qu'ils venaient faire là. Ils m'ont répondu qu'ils venaient pour construire un chemin de fer. A la vérité, ils ont ajouté qu'ils ne pourraient commencer sans l'autorisation de milady; et, Dieu merci! elle est la petite-fille de notre ancien maître. Vous ne pourriez imaginer tout le bien qu'elle a fait ici, l'hiver dernier. Oh! monsieur Augustus, si elle avait le pouvoir aussi bien que la volonté... Mais il y a aussi cet homme... et, comme dit ma vieille, on ne peut pas faire une bourse de soie avec le poil d'un animal sauvage. Pourtant si vous vouliez...

Peu désireux d'en entendre davantage et de paraître vouloir se mêler aux affaires de sir James, lord Ormsby, après avoir été remis dans le bon chemin par son vieil ami, qu'il ne quitta pas sans lui avoir offert un témoignage de remerciment, s'éloigna au galop dans la direction du château où nous le laisserons, quant à présent.

VI.

Enfin arriva le 16 juillet, jour fixé par les Dornton pour leur départ pour le continent. Tout le temps qui s'était écoulé depuis que nous les avons quittés avait été employé par sir James à faire emplette d'une quantité de confortables articles de voyage, bons tout au plus à encombrer les voitures. Et comme, pour la plupart, les objets en question avaient été vendus par quelque fabricant patenté, ils offraient, pour le voyage, l'avantage particulier de ne pouvoir être raccommodés, en cas d'accident, que par le seul inventeur.

Le complet emballage une fois terminé, non sans peine, sir James et lady Matilda prirent place dans la chaise de poste,

et mademoiselle Félicie, flanquée de ses cartons à chapeaux, monta sur le siége de derrière.

Malgré ma sympathie pour lady Matilda et mon désir de faire partager sa société le plus longtemps possible à mon aimable lecteur, je craindrais de ne la lui pas montrer à son avantage en le mettant en tiers dans le voyage, entre elle et sir James. Je lui proposerai donc, au moins pour le commencement de la route, de monter dans le coche de famille des Hobson, lequel, au dire de tous les journaux, partit de Waterloo-Hotel, Jermyn-Street, deux jours avant le départ de lady Matilda.

Avant tout, il est de notre devoir de présenter quelques-uns des membres de la famille dont nous n'avons pas encore parlé. Monsieur Hobson, d'abord, qu'on nommait habituellement le vieux Hobson, non qu'il fût réellement plus âgé qu'une foule de gens encore verts, mais il portait un habit à longue taille et à collet bas; il avait le pantalon en horreur, portait en tout temps de grandes guêtres, ne montrait jamais le col de sa chemise et couvrait son chef d'une ignoble perruque. De plus, il ne riait jamais, parlait rarement, et encore était-ce d'un ton bref et bourru. Au dix-neuvième siècle, ces façons d'être, bien plus encore que le nombre des années, font d'un homme un vieillard.

On se demandait avec étonnement pourquoi le vieux Hobson n'était pas un plus aimable vieux. Tout lui avait réussi dans le monde; mais le fait est que la situation dans laquelle l'avait placé cette réussite, produisait, entre ses actions et ses goûts, une contradiction constante, cause de sa revêche humeur. Ayant la conscience d'avoir fait lui-même sa fortune, il était jaloux de montrer au monde l'étendue de son mérite, en dépensant bien cette fortune; et ce désir se trouvait dans un état de lutte perpétuelle avec les idées de parcimonie qui l'avaient aidé à amasser des richesses.

Ce combat intérieur était surtout remarquable dans les petites choses qui lui rappelaient forcément les menues dépenses qu'il avait coutume de se refuser, dans le temps où il pratiquait l'économie. Il aimait mieux, par exemple, acquitter la note d'un carrossier que de payer un postillon. Dans les grandes occasions, — et le présent voyage était du nombre, — son désir de faire convenablement les choses le mettait à la merci de sa famille. Le déplaisir que lui causait ce voyage ne se manifestait que par son air morose. Jamais il ne lui arrivait de faire une objection directe, bien moins encore une opposition formelle; mais, inévitablement, il se consolait en rendant l'affaire dont il s'agissait le plus désagréable possible.

Tel était l'être aimable qui prit place dans sa voiture de voyage toute neuve, avec sa femme à son côté et ses trois filles sur le siége opposé. Dans l'espèce de cabriolet placé derrière la voiture, s'entassèrent ces deux animaux si misérables pendant un voyage à l'étranger : un laquais de Londres et une femme de chambre anglaise; cette dernière, surtout, qui se plaignait d'avoir tout à faire pour ces dames.

Le siége de devant, à l'extérieur, était occupé par deux personnages beaucoup plus importans ; ce n'était rien moins que les deux frères aînés de notre ami Jem. Le plus âgé, Tom, était « dans les affaires »; c'est-à-dire qu'il passait tout son temps à s'amuser, soit à pied, en braconnant, soit à cheval, en se faisant jeter à terre par des chevaux de chasse fourbus, soit en conduisant la malle de Manchester, depuis le dernier relais jusqu'à la ville. Mais, bien qu'il employât tout son temps dehors à tuer des oiseaux, à éreinter des chevaux ou à conduire des voyageurs, il n'en était pas moins « dans la maison »; c'est-à dire que son nom prenait sa place et se trouvait écrit en gros caractères sur une quantité de ballots de marchandises : « Hobson, Rising, Hobson et Cᵉ. », tandis que sa personne poursuivait les passe-temps plus agréables que nous venons d'énumérer.

C'était dans l'intention d'établir Tom quelque part à l'étranger, et d'étendre les relations commerciales de la maison, que son père avait consenti à ce qu'il accompagnât la famille.

A côté de Tom vint s'asseoir un individu tout différent, — son frère, monsieur Valentin Hobson ; ainsi baptisé, parce qu'il était né le 14 février, le jour de la fête de ce saint. Ce jeune homme avait l'incurable maladie d'écrire de pitoyables élégies, et, dans l'espoir de le guérir de cette infirmité, la pire de toutes à ses yeux, le vieux Hobson lui avait fait étudier les lois.

Malheureusement, et si violent que fût le remède, il n'avait produit aucun bon résultat, car même alors, Valentin consacrait toutes ses heures de loisir et d'imagination à faire rimer « amours » avec « toujours », « elle » avec « tourterelle », « yeux » avec « cieux », et le reste. Enfin on désespérait de lui, mais comme de nombreux exemples tendaient à prouver qu'un séjour d'une quinzaine à Paris opérait parfois des cures merveilleuses dans les cas d'affection sentimentale, sa famille l'amenait en France pour essayer de ce spécifique. Il était le favori de sa mère, qui avait un faible, disait-elle, pour un homme sachant par cœur toutes les *lettres de Bell*.

Toute la famille était installée ; on allait partir. L'infortuné Jem, lui seul, restait à la porte de l'hôtel, les yeux rouges et tournés obliquement.

— Adieu, Jem, — dit miss Hobson.

— Adieu, Jem, — répéta miss Anne.

— Rappelez-moi au souvenir de miss Jones, — dit l'une.

— Et moi au souvenir de miss Donking, — dit l'autre.

— Apprenez mieux votre table de multiplication, mon garçon, — grogna le vieux Hobson ; et ce fut le seul adieu que le tendre père fit à son fils.

— Continuez à vous appliquer aux discours, et vous deviendrez un grand homme, — dit en sanglotant mistress Hobson, dont la tristesse présente luttait avec le sentiment de l'espoir en l'avenir.

Pauvre Jem ! en ce moment il eût donné les plus brillantes espérances de sa mère, — et même la dignité de secrétaire d'État à l'intérieur pour la moindre place au département de l'extérieur qu'il avait alors sous les yeux.

Enfin, l'ordre du départ ayant été donné, l'immense véhicule fut mis en mouvement, non sans de grandes difficultés, et après deux ou trois secousses assez rudes, bien qu'on y eût attelé quatre vigoureux chevaux.

A peine les roues avaient-elles fait un seul tour que mistress Hobson s'écria :

— Arrêtez ! arrêtez ! arrêtez !

— C'est cela, arrêtez une bonne fois pour toutes, — dit le vieux Hobson ; — mieux vaut tard que jamais.

— Pas de plaisanterie, mon cher, — répliqua mistress Hobson ; — j'ai oublié un objet tout-à-fait indispensable, *l'Exercice manuel du voyageur.*

— Soyez tranquille, — murmura le mari, — demain, sur le paquebot, vous aurez assez d'exercice.

Cette observation fut perdue pour mistress Hobson qui, après avoir poussé, en dehors de la portière, la plus grande partie possible de sa personne, se mit à crier de toutes ses forces :

— Jem ! Jem !

Jem, qui naturellement pensait qu'on avait arrêté tout exprès pour lui, accourut avec des grimaces de joie, et fut merveilleusement désappointé, en apprenant qu'il s'agissait tout bonnement d'un livre, à la recherche duquel il fut envoyé. Enfin, le livre ne se trouvant pas, la voiture fut remise en mouvement avec les mêmes efforts. Mais une fois lancée, elle avança avec cette rapidité qui caractérise les chevaux anglais, et que nulle charge ne paralyse, pourvu que les postillons aient dans la tête l'éperon nécessaire ; aussi bien ils se trouvaient en d'excellentes dispositions, grâce à la générosité de Tom Hobson.

A force de persuasion de ce genre, ils attrappèrent à Black heath le *Safety Coach* (voiture de sûreté) de Douvres, ainsi nommée, dans l'origine, probablement parce qu'elle marchait plus rapidement et contenait plus de passagers qu'on ne l'aurait cru possible : appellation qu'elle a bien méritée depuis, car elle a versé beaucoup plus fréquemment que toute autre voiture.

— Je veux être pendu, dit Tom à son frère, si ce n'est pas là notre *currier* que j'aperçois sur l'impériale

Puis, frappant aux vitres de la voiture : — Voilà notre *currier !* — cria-t-il.

— Où est ce *coorir ?* — demanda mistress Hobson.

— Voyons le *curier !* — dit miss Hobson, en s'efforçant de prononcer avec son meilleur accent de pension.

— Je ne vois pas de *quooria*, — ajouta miss Anne.

— Au diable le *currier !* — dit le vieux Hobson.

— Voilà notre *curry !* — répétèrent John et Nanny derrière la voiture.

— Il a l'air d'un vrai mendiant, — dit Tom à son frère.

— Quel pauvre diable ! — dit John à Nanny.

Et, en effet, le personnage en question, avec ses petites jambes se balançant en l'air, et son maigre corps pressé comme dans un étau par deux grosses commères, ne faisait pas excellente figure.

Après avoir quelque temps galopé côte à côte avec le *Safety Coach*, la voiture des Hobson s'arrêta à Dartford. C'était là que le vieux Hobson devait réaliser les espérances que Tom avait fait naître dans le cœur des postillons.

Ce moment fut assez pénible pour Tom, car son père accueillit fort mal les postillons lorsqu'ils vinrent lui dire en tendant la main :

— Nous vous avons mené joyeux train, votre honneur.

— Joyeux train ! drôles, — répondit le vieux Hobson, — ah ! vous appelez joyeux train une course à nous casser les os ! Tenez-vous pour contens, si je ne porte pas plainte contre vous.

— Mais, monsieur, le jeune *gentleman*... — reprit l'un des postillons, lorsque Tom se hâta de l'interrompre par un signe, immédiatement suivi d'une libéralité faite aux dépens de sa propre bourse.

Ils arrivèrent sans autre aventure à Douvres où ils passèrent leur dernière soirée anglaise, d'une façon vraiment nationale, c'est-à-dire à manger et à boire sans interruption, tandis que, pour égayer le repas, Tom Hobson riait aux dépens du courrier, à propos de la difficulté du pauvre diable à parler anglais.

Le lendemain matin, nos voyageurs se transportèrent à bord du bateau à vapeur, et mistress Hobson s'empressa de descendre avec ses filles dans la cabine, pour se préparer aux souffrances de la traversée, tandis que le vieux Hobson était assiégé sans pitié par cette tribu patentée d'exploiteurs, les bateliers, les commissionnaires de la douane, les valets d'hôtel, etc., etc.

— Ah ! — s'écria-t-il, — je m'attendais bien, en quittant l'Angleterre, à dépenser énormément d'argent, mais en vérité, cela commence un peu trop tôt.

Et tout en gémissant, il tirait de ses poches une quantité de monnaie qu'il distribuait aux mains avides qui s'attachaient à lui. Il parvint enfin à s'échapper pour aller se blottir dans un coin obscur dont on ne l'arracha qu'en arrivant à Calais.

Bientôt les étourdissantes clameurs et l'incroyable agitation des hommes du bateau, qui semblent toujours partir pour un voyage au long cours, vinrent à cesser, et le capitaine ayant donné le signal, le paquebot se mit en mouvement. Tom Hobson s'installa sur le tambour d'une des roues, et à travers les planches disjointes se mit à observer avec ravissement le mouvement de rotation des palettes. Peu à peu, une sorte de vertige succéda à son enthousiasme, et il ne tarda pas à se trouver hors d'état de continuer ses observations.

Appuyé, dans une attitude rêveuse, contre le tambour de l'autre roue, son frère Valentin, qui, dans le cours de ses études littéraires, avait lu une traduction de *Corinne*, crut devoir, à l'exemple de lord Neville, adresser des adieux pathétiques aux blancs rochers d'Albion, et soutenant dans sa main son gras et rond visage, il s'épuisait en efforts superflus pour trouver une rime convenable à « rochers ». Mais bientôt, à ce mal subit du pays, succéda le mal de mer qui vint mettre un terme à ses élucubrations poétiques.

Telle était la pénible situation de la famille Hobson lorsque le bateau arriva dans le port de Calais, et nos voyageurs se préparèrent à affronter les regards de la foule assemblée pour critiquer les fraîches importations de l'île de beauté.

Le sentiment national est une sorte de noble petitesse, un égoïsme plein de dignité, dont la manifestation, loin d'exciter les reproches de la conscience, lui paraît à la fois agréable et méritoire. Une des illusions les plus chères de notre pays d'Angleterre c'est de s'attribuer, de bonne foi, le monopole d'une beauté prééminente.

J'avoue, néanmoins, qu'en revenant à Douvres, j'ai fait parfois de stériles efforts pour partager cette opinion. En vain, il m'est arrivé sur la route de me vouloir persuader qu'une tournure commune, des épaules hautes et rondes, une taille épaisse et des pieds plus épais encore devaient appartenir à un visage gracieux ; je me penchais alors pour me convaincre, et j'éprouvais une déception dont j'accusais la vanité nationale.

Si, en dépit de tous mes préjugés, que j'avoue hautement, du reste, il m'est quelquefois arrivé d'éprouver ce désappointement, que doit penser un Français (s'il lui arrive jamais de penser), avec ses préjugés à coup sûr tout différens, de ces beautés si vantées qu'il voit chaque jour débarquer dans ses hôtels, dans la condition très défavorable où les a mises la moins intéressante de toutes les indispositions, — celle dont un paquebot est la cause ? — Le teint de ces dames (et c'est leur plus grand charme) est entièrement décoloré ; leur toilette (ce qui n'est jamais leur fort) est souillée et en désordre ; en un mot, elles ont toute la laideur qui résulte d'une récente indisposition, moins l'air intéressant que parfois elle communique. Bien que Vénus soit venue de la mer, assurément elle ne sortait pas d'un paquebot.

Nous avons cependant envoyé de meilleures copies de la Vénus anglaise que mistress Hobson et les misses Hobson, les trois Grâces lui servant d'escorte. Aussi furent-elles l'objet d'une extrême hilarité, lorsqu'on les vit, traînant à leur suite le vieux Hobson boitant comme Vulcain, s'acheminer vers un des principaux hôtels de la ville.

VII.

Le sentiment qu'on éprouve dans le premier moment, en passant d'un hôtel anglais dans un hôtel français, doit être semblable à la sensation qu'éprouve un cheval tiré brusquement d'une écurie chaude et resserrée, pour être placé dans un vaste enclos. Dans l'une, le défaut d'espace lui donne souvent des crampes ; on le fatigue par un excès d'attention et de soins ; on ne le laisse pas un instant tranquille, et on lui donne à manger au-delà de son appetit. Dans l'autre, il a pour se promener un emplacement large et bien aéré ; personne ne semble s'occuper de lui, et si on l'approche, ce sont des gens qui viennent lui donner à manger lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire.

En tout cas, si la comparaison manque de justesse, elle ne laissa pas de frapper Tom Hobson, tandis que sa famille et lui, abandonnés à leur sort, tournaient dans une immense chambre située au bout de la maison. Des minutes qui leur semblèrent être des heures, s'écoulèrent avant qu'on fît seulement mine de s'occuper d'eux. Mistress Hobson, à qui l'exercice du paquebot avait donné un furieux appétit, se mit à appeler à pleine voix. Peine inutile. Enfin, entendant un bruit de pas dans l'escalier, elle sortit de la chambre et arrêta au passage un domestique égaré qui chantait : *Partant pour la Syrie.* Il allait continuer son chemin sans faire attention à mistress Hobson qui, enhardie par la faim, se mit à lui crier cette phrase qu'elle se rappelait avoir lue dans le Manuel du voyageur :

— *Je suis femme, il faut me manger.*

Le garçon la regarda d'un air stupéfait, mais la première partie de la phrase ne lui paraissant pas impliquer la nécessité d'obéir à l'injonction contenue dans la seconde, il s'éloigna en chantant de nouveau : *Partant pour la Syrie.*

La situation devenait désespérée, lorsque dans l'escalier se fit entendre une voix impérieuse et jurant contre tout le monde, à peu près en ces termes :

— S..! faire attendre *my* lord Hobson... une des plus riches familles d'Angleterre !... S...!

Et quelques instans après, apparut aux regards de la fa-

mille étonnée le courrier aux dépens duquel elle s'était si fort amusée.

Une complète métamorphose s'était opérée en lui, et il était difficile de reconnaître en la personne de ce héros, de ce despote revêtu d'un habit rouge a broderies d'or, avec une culotte jaune et des bottes à l'écuyère, le pauvre diable de la veille.

Depuis la courte anarchie du bateau à vapeur, Pierre avait usurpé la légitime autorité des Hobson. A partir de ce moment, rien ne put être fait sans lui, et avant de satisfaire le moindre désir, mistress Hobson devait obtenir la sanction de Pierre. Pour avoir son *grog*, le vieux Hobson ne pouvait se passer de l'approbation de Pierre. Tom fut obligé de résigner, entre des mains plus puissantes, tout contrôle futur sur la conduite des postillons. Les jeunes personnes elles-mêmes ne pouvaient reposer leur tête sur un oreiller s'il n'avait été, préalablement, demandé par Pierre. Et, lorsque mistress Hobson désira qu'on mit deux gros *matelots* dans son lit, ce fut Pierre qui la sauva d'un danger auquel aurait pu l'exposer l'innocente substitution d'une voyelle à une autre.

En dépit de son autorité, le dîner ne fut pas servi aussitôt qu'on le souhaitait, mais après tout, cè dîner mérita les suffrages de la famille. Cependant, le vieux Hobson commença par envoyer le potage au diable en disant que ce n'était autre chose que de l'eau salée avec des herbes flottant à la surface. Des côtelettes à la Maintenon excitèrent un vif enthousiasme; seulement, mistress Hobson demanda avec étonnement pourquoi on les avait entortillées dans du papier. Quant à Tom, il supposa que c'était afin qu'on pût les mettre dans la poche en guise de *sandwiches*.

Le dîner étant terminé et la pluie continuant de tomber, la famille fut, de nouveau, réduite à ses propres ressources pour se distraire; mais comme les détails de cette soirée ne seraient probablement pas fort divertissans pour mes lecteurs, je laisserai, quant à présent, les Hobson en famille, pour tourner mon attention sur des personnages plus importans.

VIII.

Nous avons laissé sir James et lady Matilda Dornton au moment de leur départ pour leur *tour continental* et sur le point de se voir, pour la première fois depuis leur mariage, entièrement dépendans l'un de l'autre, pour toute société.

La Bruyère a dit: « *Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir également par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.* »

Cette réflexion est particulièrement applicable à ceux dont les relations dépendent entièrement, pour être continuées, de la volonté et du plaisir du cœur, dont le seul lien est l'amour. Pour ceux que des convenances sociales ont unis, ils sont très exposés, dans l'embarras d'un tête à-tête continuel, à se former la pénible conviction de la négation positive de l'amour ou de l'impossibilité d'aimer.

Chez les gens du monde, cette pénible découverte est indéfiniment ajournée. Et même à la campagne, en dehors de la perpétuelle agitation de la saison de Londres, qui toujours produit son effet, on peut se soustraire à cette dépendance réciproque si redoutée, à l'aide d'un frère, d'une sœur non mariée, d'un chapelain ou d'un capitaine quelconque. Mais en voyage, la situation devient extrême. Un tête-à-tête quotidien dans une chaise de poste dissipe bien vite tout doute ou toute illusion sur la sympathie ou le sentiment contraire. Combien d'amitiés, après avoir résisté aux rivalités de la jeunesse, se sont brisées dans un voyage en Europe, car malgré la variété des incidens, l'éternelle présence de votre compagnon de route pèse sur vous de tout le poids de son écrasante uniformité.

Combien était plus triste encore la position de notre héroïne pour qui l'épreuve du voyage devint la confirmation de son antipathie pour cet homme avec lequel elle avait entrepris un voyage sans fin !

Lady Matilda était douée d'une extrême vivacité de sentimens, mais en même temps, d'une inaltérable mansuétude. Ses sentimens étaient douloureusement froissés par son commerce habituel avec l'homme sans intelligence qu'elle avait pour mari, et son caractère était soumis à de cruelles épreuves en se trouvant en contact continuel avec un égoïsme vulgaire.

Le jour de leur arrivée en France, ils poussèrent jusqu'à Saint-Omer, mais ils furent très désappointés en trouvant les portes de la ville fermées.

Une pareille précaution est certainement méritoire de la part des autorités d'un puissant Etat; mais, les gens qui ne sont point initiés aux secrets du gouvernement se demandent avec une certaine surprise si, en temps de paix, l'entrée d'une berline dans une place forte, après huit heures du soir, peut causer des craintes sérieuses. Sir James et lady Matilda furent donc réduits à la nécessité de passer la nuit dans un mauvais cabaret des faubourgs, sur le mur duquel ils auraient pu lire, si l'obscurité ne les en eût empêchés, cette ambitieuse enseigne: « *Ici on loge à pied et à cheval.* »

Accablée de découragement et d'ennui, Matilda dut se réfugier dans une salle étroite et longue dont les portes fermaient à peine. Elle se jeta sur une chaise et, s'accoudant sur une table disloquée, elle fixa les yeux sur le foyer, où deux morceaux de bois vert et mouillé sifflaient et fumaient au lieu de brûler. Son attention se fixa un instant sur sir James, qui restait là d'un air hébété et dans l'attitude d'un voyageur fatigué qui a besoin de sommeil. Lorsqu'enfin il desserra les dents, ce ne fut pas pour la consoler, mais pour gourmander ses gens qui avaient égaré sa boîte à cigares et qui l'empêchaient ainsi d'ajouter aux délices de la situation. Dans une pareille scène et avec un tel compagnon, Matilda comprit que si le luxe et le comfort de la vie ne suffisent pas pour constituer le bonheur, leur absence peut singulièrement aggraver l'ennui.

Si, dans ces sortes d'unions qui ne sont que trop fréquentes et dans lesquelles l'attachement réciproque doit être l'effet et non la cause, les hommes sentaient seulement la nécessité de dissimuler les défauts de leur caractère avec le même soin qu'ils cachent leurs défauts physiques; s'ils se hâtaient moins de rejeter les avantages artificiels qu'ils s'étaient appropriés dans leur rôle d'adorateurs, — ils ne perdraient pas alors l'occasion qui ne se retrouve jamais plus, de fixer une affection qui, peut-être, ne leur appartient pas encore, mais qu'ils pourraient aisément conquérir; car, tandis que les sentimens inspirés par le mariage sont encore brûlans et les inclinations malléables, une impression à jamais durable peut être facilement faite; mais si le cœur ressent alors un frisson, il reste à jamais insensible et froid.

Je ne prétends pas dire pour cela que des attentions passagères auraient pu rendre heureuse l'union de deux personnes aussi peu faites l'une pour l'autre que l'étaient sir James et lady Matilda. Les manières de sir James avaient un tel cachet de vulgarité, son caractère trahissait un si profond égoïsme, qu'un commerce régulier avec lui eût été à peine tolérable pour toute femme qui n'aurait pas été douée du tact exquis et de l'extrême indulgence que possédait lady Matilda.

Cependant, sir James passait dans le monde pour être ce qu'on appelle un *excellent homme*. Sorte d'éloge, du reste, peu flatteur, car le sens exact de cette dénomination implique l'absence complète de qualités aimables; — elle peint un caractère à la fois dépourvu de ces talens ordinaires qui font le charme de la société, et de ces qualités plus élevées qui provoquent l'admiration générale. Un excellent homme est un individu placé dans une situation convenable de fortune, et dont par conséquent, la probité n'a jamais été mise en doute; — un homme d'un tempérament flegmatique, qui, par cette raison, ne s'est jamais rendu coupable d'un acte de violence blâmable; — un homme d'une intelligence médiocre, — partant, qui n'a jamais exercé son esprit satirique aux dépens de son voisin, et n'a jamais troublé le pays par son ambition politique. Il peut être un excellent homme, en effet; il n'a ja-

mais commis aucun mal; mais que le ciel nous préserve d'un monde qui serait peuplé d'hommes formés sur un pareil modèle.

Pendant six longues journées, et à travers des chemins détestables, Matilda voyagea côte à côte avec sir James qui, lorsqu'il avait fait un somme laborieux, s'occupait généralement, soit à jouer avec sa tabatière, soit à se plaindre de la profusion de paquets dont il avait lui-même fait charger la voiture. Le couple voyageur avait à parcourir trois cents milles dans une des plus tristes parties de « *la belle France.* »

Durant ce voyage de six longues journées à travers des plaines sans fin, Matilda se livrait à des réflexions peu consolantes. — « Si, pensait-elle, — mon voyage dans cette vie doit être, comme celui-ci, sans intérêt et sans variété, et, comme celui-ci, restreint dans des limites aussi tristes, puissent les objets environnans ne pas m'offrir de plus séduisans attraits que ceux de cet horizon monotone, et je ne serai pas tentée de m'écarter de la ligne du devoir. »

Peu à peu, le chemin avait présenté de douces ondulations qui, semblables aux vagues soulevées par un courant sous-marin, annoncent le voisinage des récifs. En effet, les majestueux sommets des Alpes ne tardèrent pas à se montrer au loin.

L'aspect de Moray, un petit village assis au pied du Jura, est pittoresque, sinon grandiose, et forme du moins un ouvrage avancé, digne du voisinage de cette merveilleuse construction de la nature.

Tandis que la voiture descendait la dernière côte qui conduit à ce village où ils devaient passer la nuit, Matilda contempla pour la première fois de véritables montagnes, car nous ne pouvons guère décorer de ce nom les et misérables protubérances que nous avons en Angleterre. Son admiration s'éleva jusqu'à l'enthousiasme, tandis que sir James se contenta de dire que la côte était *diablement* escarpée et dangereuse.

Comme il était de bonne heure, Matilda savourait déjà, par anticipation, la première jouissance qu'elle allait éprouver après son long voyage,— celle d'une promenade solitaire, tandis que sir James s'occuperait du dîner, et fumerait son cigare, — lorsque tout-à-coup, en arrivant à la porte de l'auberge, plusieurs voix que Matilda ne se rappelait que trop, bien que l'habitude ne les lui eût pas encore rendues familières, s'écrièrent à l'unisson :

— Ah ! voici mon oncle et ma tante! Comment vous portez-vous, mon oncle? Comment vous portez-vous, lady Matilda? Comment va, frère Jem? Mon Dieu! figurez-vous que le siége de devant de notre voiture s'est cassé, et Tom a eu la figure coupée dans sa chute.

Cet exposé clair et rapide de l'accident arrivé aux Hobson expliqua leur rencontre inattendue à lady Matilda, qui se vit à regret forcée de renoncer à sa promenade solitaire. Elle savait sir James d'autant plus susceptible au sujet des égards dus à sa famille, qu'il rougissait lui-même de cette famille; mais il ne voulait pas permettre à sa femme d'en rougir aussi. Ce sujet était très délicat pour lui, depuis que l'intime amie de Matilda, mistress Mechlin , s'était moquée des Hobson, et que Matilda avait dit en plaisantant, à propos de ces dames, qu'elles allaient sans doute en Europe pour y colporter les modes et les manières de Manchester.

Probablement, avec un peu de réflexion, Matilda se serait abstenue d'une semblable plaisanterie. Son amie l'avait répétée mot pour mot, et comme une chose très spirituelle, à sir James, qui s'était senti fort offensé, malgré son peu de sympathie pour les Hobson. Ses manières avec eux variaient beaucoup, car il était gouverné tour à tour par le désir de leur inspirer un profond respect pour sa personne, ou par sa vaniteuse envie de les faire respecter par d'autres.

De tous les genres d'orgueil, l'orgueil de l'argent est celui qui a le plus d'influence sur la manière d'être habituelle d'un individu. Le but de tout orgueil est de faire sentir autour de soi sa supériorité; et pour atteindre ce but, l'homme possédé de l'orgueil de l'argent est, plus que tout autre, réduit à des assertions *vivâ voce* dans le monde. L'orgueil de la noblesse peut se satisfaire sans bruit, au moyen de blasons peints sur une voiture. Mais l'orgueil de l'argent entraîne à des manifestations plus bruyantes. Il ne peut être satisfait par la possession des avantages extérieurs de la fortune, car ces avantages sont partagés par des prodigues aux abois, qui, dans leur existence éphémère, jettent, chacun à son tour, un magnifique éclat. Ce n'est donc que par son ostentation et ses manières superbes dans le monde, que l'homme possédé de l'orgueil de l'argent, peut parvenir à se rendre désagréable partout où il va.

Un autre trait bien caractéristique de cette variété d'orgueil, c'est que, plus que tout autre orgueil, il reconnaît une hiérarchie. Un homme qui est orgueilleux de son nom trouvera cent raisons pour se persuader que ce nom est tout aussi noble que le plus noble de tous; tandis que l'orgueil de l'argent est si réellement fondé sur des chiffres, que l'homme possédant dix mille livres sterling de revenu, reconnaîtra, tout en méprisant l'homme qui n'en a que deux, la supériorité de celui qui jouit de cinquante mille livres de rente; et cette supériorité, il ne la niera pas plus qu'il ne nierait la différence arithmétique de deux sommes.

C'est là ce qui inspirait au vieux Hobson un si profond respect pour sir James. Il était fier d'avoir, par son seul travail, réalisé un capital assez rond; mais il pensait avec admiration à l'énorme fortune de sir James. Si réel que fût ce sentiment, il assouplissait rarement les manières du vieux Hobson au point de les rendre aussi respectueuses que l'aurait désiré sir James; il arriva même parfois au vieux Hobson d'oublier complètement sir James. Ainsi, jamais il n'avait vu lady Matilda, mais tel est l'empire qu'exerce la véritable beauté sur les moins impressionnables individus, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier en l'apercevant : « Quelle admirable femme! » et avec une ardeur que, dans ses meilleurs jours, mistress Hobson elle-même ne lui avait jamais connue.

Comme il n'y avait qu'un salon dans l'auberge, il fut convenu qu'on dînerait tous ensemble, et lady Matilda se retira dans son appartement sous prétexte de s'apprêter pour le dîner, mais en réalité, pour échapper un instant à l'ennui de cette réunion de famille. Cette excuse ayant été prise à la lettre par les misses Hobson, elles résolurent d'imiter lady Matilda, et elles se hâtèrent d'appeler la malheureuse femme de chambre pour les habiller. Aussi, lorsque Matilda descendit au salon dans son délicieux négligé parisien, aperçut-elle les trois sœurs en robes de satin, en manches courtes et en souliers blancs.

A peine chacun eut-il pris place à table, que mistress Hobson entama la conservation.

— Ma foi! nous avons fait un charmant voyage, et j'ai surtout éprouvé un grand plaisir à entendre tout le monde parler si rapidement en français. Et puis, comme il est amusant de courir la poste sur des routes pavées et alignées comme des rues sans maisons! Je suis sûre que vous êtes, comme moi, enchantée du voyage, lady Matilda ?

— En fait de voyage, — répondit Matilda, — je n'ai pas un goût bien vif pour les lignes droites, et d'ailleurs, je n'ai rien vu de remarquable en route. En revanche, je suis enchantée de tout ce que j'ai vu aujourd'hui... sans compliment, — ajouta-t-elle en souriant à l'idée que les Hobson pouvaient réellement prendre cela pour un compliment.

— Pour moi, — répliqua mistress Hobson, j'ai admiré tout ce que j'ai vu depuis mon départ.

— Oui, — dit le vieux Hobson d'un ton bourru : — et plus vous admirez, plus on se moque de vous; vous auriez mieux fait de rester à la maison. Pour *my* lady, c'est autre chose, car elle peut se montrer partout avec avantage.

Tous les Hobson furent stupéfaits en entendant le chef de la famille dire un mot galant, bien qu'après tout, ce mot n'eût été dit, peut-être, que dans le but d'ajouter à l'amertume des reproches adressés à mistress Hobson. Celle-ci, du reste, semblait être invulnérable, car elle dit tranquillement à son mari.

— C'est bien, c'est bien, mon cher, ne vous troublez pas l'esprit avec tout cela et envoyez-moi encore un peu de potage. . Qu'avez-vous donc à nous regarder ainsi d'un air ébahi? ajouta-t-elle en s'adressant à la fille d'auberge qui, en effet, ne

pouvait s'empêcher de remarquer avec étonnement l'étrange contraste de toilette et de manières que présentaient les dames Hobson et lady Matilda. Et son étonnement était d'autant plus vif que, par expérience, elle savait bien qu'il ne fallait pas attribuer à un simple accident de voyage la réunion des personnes présentes, car souvent elle avait observé, quand deux Anglais arrivaient l'un après l'autre, que le dernier venu, bien que mourant de faim, attendait dans sa chambre que l'autre voyageur eût quitté la salle à manger, plutôt que de rester dans la même pièce avec un homme qu'il ne connaissait pas.

Les observations de la fille d'auberge furent cependant interrompues par sir James qui l'envoya demander à son courrier ses provisions de bouche et ses sauces anglaises. Cette circonstance offrit à mistress Hobson une occasion nouvelle de comparer les différens mérites des deux pays. Son opinion était toujours aussi légèrement formée que librement exprimée; et, pourvu qu'on la laissât parler, elle pouvait alternativement, et avec une égale volubilité, plaider le pour et le contre de chaque question.

— Ma foi! après tout, — s'écria-t-elle, — aucun pays ne vaut la vieille Angleterre, où, si tout est cher, tout du moins est excellent, tandis que le bon marché de ce pays est une véritable duperie. — Le croiriez-vous? l'autre soir, à.... comment nommez-vous cette ville où l'on s'est battu pendant dix ans pour une misérable?

— Vous voulez sans doute parler de Troyes? — demanda lady Matilda en souriant.

— Oui, c'est cela même, Troyes..... Je vous disais donc que l'autre soir, à Troyes, voyant le modique prix du vin de Champagne, je me suis dit : alors, le vin de Porto doit se vendre à peu près pour rien. J'en demandai donc. Eh bien! croiriez-vous qu'ils me l'ont fait payer un prix exorbitant?... Et cependant, il n'y avait aucune raison pour cela.

Comme mistress Hobson était une de ces personnes qui causent pour le plaisir de causer, et précisément parce qu'elles n'ont rien à dire; — comme d'ailleurs, je ne vois pas de motif pour qu'un semblable bavardage puisse jamais avoir une fin, — peut-être ferai-je aussi bien d'y couper court moi-même, ne fût-ce que pour donner à mes lecteurs une juste idée de ma modération, puisque je leur accorde généreusement la liberté, quand je les tiens à ma merci. Je leur épargnerai donc, pour le présent, de nouveaux échantillons du choix des Hobson, et j'ajouterai seulement que notre héroïne se retira de bonne heure dans son appartement, plus que jamais convaincue, que nulle fatigue physique ne peut être, à beaucoup près, aussi accablante que la fatigue produite par une nécessité de convenances qui nous force à subir la société de gens qui nous sont antipathiques.

IX.

Le lendemain matin, Pierre annonça que le maréchal du village, malgré son habileté, n'avait pas réussi à réparer la voiture, et qu'elle ne pourrait être raccommodée qu'à Genève, de sorte que, les Denton ne purent se dispenser de donner une place à miss Hobson dans leur chaise de poste. Quant à Tom, il fut convenu qu'il irait s'installer à côté de mademoiselle Félicie. Cet arrangement, qui produisit une satisfaction générale dans la famille Hobson, fut proposé par lady Matilda, avec cette grâce parfaite qui lui était si naturelle lorsqu'il s'agissait de rendre service, aux dépens même de sa commodité personnelle.

Tom fut d'abord enchanté de sa nouvelle société, car il avait déjà fait un assez long séjour en France pour remarquer, chez mademoiselle Félicie, ce je ne sais quoi qui tient lieu de beauté. Malheureusement pour lui, cette impression favorable n'était pas réciproque. Il avait été, d'ailleurs, désagréablement défiguré par son accident, et Félicie ne le trouva pas fort à son gré. Pour comble d'infortune, il avait eu la maladresse de bousculer les cartons de la soubrette qui l'avait, à ce sujet, sévèrement rudoyé; si bien que, à partir de ce moment, leur tête à tête devint tout aussi matrimonial que celui de sir James avec lady Matilda.

L'ascension du Jura qui n'est jamais une chose très amusante, produisit un ennui général dans la petite caravane. Mais, en arrivant au sommet de la montagne, nos voyageurs purent jouir du spectacle le plus grandiose. Sur des hauteurs à perte de vue, et dans la fière solitude d'une entière désolation, on apercevait les sauvages régions de la neige éternelle, dont les crêtes semblaient percer le ciel, tandis que dans les profondeurs de la vallée s'étendait, sous les vapeurs fuyantes du matin, un lac argenté sur lequel voguaient des voiles légères, avec la sécurité que promet un ciel d'été.

Matilda joignit ses mains dans une extase de silencieuse admiration. Elle eût été d'ailleurs incapable de trouver des expressions pour peindre ses sentimens, lors même qu'elle aurait eu près d'elle des oreilles intelligentes. Sir James qui s'était décidé à se placer sur le siége de devant, baissa tranquillement le store, passa la tête hors de la portière, et tournant le dos à la fois au paysage et à ces dames, dirigea toute son attention sur le sabot de la voiture.

Nos voyageurs ne se trouvaient plus qu'à un demi-mille de Genève, lorsque miss Hobson s'écria tout-à-coup :

— Quelle étrange voiture! nos postillons vont la culbuter!

Matilda vit un char-à-banc dans lequel étaient deux dames, l'une jeune, l'autre d'un âge avancé, et reconnut aussitôt, avec une indicible joie, lady Ormsby et son amie d'enfance, Emilie Arlingford.

— Chère Émilie! — se dit Matilda, — son affection pour moi est toujours la même, j'en suis sûre.— Puis elle demeura plongée dans les souvenirs du passé et dans la joie de retrouver son amie; de sorte que, au moment où la voiture s'arrêta devant l'hôtel, Matilda s'était à peine aperçue de leur arrivée dans la ville de Genève.

X.

Après leur premier déjeuner à Genève sir James venait de quitter Matilda pour aller arranger une partie de plaisir avec sa sœur qui habitait le même hôtel, lors-qu'une voix impatiente se fit entendre dans l'antichambre :

— Soyez tranquille, je suis sûre qu'elle me recevra.

Et presqu'au même instant Émilie Arlingford vint se précipiter dans les bras de son amie d'enfance.

— A mon tour maintenant, — dit lady Ormsby qui entra après sa fille. — Je ne puis courir comme elle, car mes jambes sont vieilles et engourdies, mais je puis encore vous serrer dans mes bras, — ajouta-t-elle en embrassant Matilda.

Lady Ormsby avait mieux que des restes de beauté, et le temps l'avait moins rudement traitée que bien des femmes qui se sentent encore de force à rivaliser avec leurs filles. Depuis longtemps elle avait évidemment renoncé à toute prétention en ce genre. Sans être négligée, sa mise n'avait rien qui attirât les regards. Lady Ormsby était considérée comme un chaperon désirable, aimable et bienveillant, et depuis bien des années, toute son ambition de femme se bornait à jouir des succès obtenus par ses enfans. Son plus vif chagrin, après celui que lui avait causé la mort de son mari, avait été produit par les dérèglemens de son fils aîné. Quant au nouveau lord Ormsby, elle éprouvait pour lui une tendresse orgueilleuse qui touchait à l'admiration. Mais il ressemblait, pour elle, à ces capricieuses planètes qui ne s'approchent qu'un instant, pour éblouir et enchanter. Sa fille Emilie était l'étoile polaire vers laquelle étaient fixées toutes ses espérances en ce monde.

Jamais fille ne fut plus digne de l'amour maternel; jamais deux femmes n'avaient offert un plus parfait modèle de cette affection, la plus pure de toutes, car elle était, d'une part, respectueuse sans contrainte, de l'autre, passionnée sans faiblesse.

— Il faut nous promettre de nous venir voir jeudi prochain

à notre petite villa, — dit lady Ormsby, après les premières caresses et les premiers mots si vides, et néanmoins si charmans qu'échangent des amis depuis longtemps séparés.

— Je n'ai pas le plaisir de connaître sir James, mais je ne puis le considérer comme un étranger, puisqu'il est votre mari. D'ailleurs, nous n'observons pas en voyage cette froide étiquette de Londres qui nous impose un si fastidieux joug. En pays étranger, la société ressemble à un télescope qui nous permet de choisir les objets qui nous plaisent et de les rapprocher de nous autant que nous le désirons.

— Oui, — dit Emily, — et si tel est notre bon plaisir, nous sommes libres de regarder par le gros bout du télescope, de manière à éloigner plus ou moins les objets, suivant les impressions qu'ils produisent sur nous.

Matilda, chez qui cette comparaison avait fait naître la séduisante mais trompeuse idée d'exclure de son horizon tous ceux dont la position lui semblait être trop rapprochée de la sienne, ajouta :

— Et même, notre télescope peut être uniquement fixé sur ce que nous aimons.

— Alors, le mien sera fixé sur vous jusqu'à ce que vous perdiez contenance, — dit Emily. — A propos, je n'étais pas armée d'une longue-vue, lorsque je vous ai rencontrée, hier, et que j'ai failli me faire écraser par votre voiture ; mais nous venions de la poste, et nous étions complétement absorbées par la lecture d'une lettre de mon.... — Soudain, elle modéra le ton plein d'animation avec lequel elle parlait, et elle se reprit pour ajouter d'une voix plus calme : — une lettre venant d'Angleterre. — Mais vous avez dû me trouver bien imprudente, en me voyant conduire moi-même, avec maman à mes côtés dans la voiture.

— Oh ! — répondit Matilda, — je n'ai pas oublié la manière indépendante avec laquelle, moi aussi, je conduisais seule la voiture pour aller de Delaval à Orsmby.

Matilda étouffa un soupir en songeant au compagnon dont la présence lui donnait parfois tant de courage, et qui, pour l'accompagner, ne manquait pas de trouver un prétexte dans le danger qu'elle courait en faisant, seule, le trajet en question.

— Je ne pense pas, — dit lady Ormsby pour changer de conversation, — je ne pense pas que vous trouviez ici beaucoup de personnes de connaissance. Le passage annuel des oiseaux du Nord n'a pas encore commencé, mais votre arrivée nous annonce l'approche de cette saison, comme celle de l'hirondelle annonce le retour des beaux jours. — Parmi les nouveaux venus que vous verrez à notre villa, jeudi, se trouvent le colonel Canteen et monsieur Tynte. Vous connaissez probablement le colonel ; c'est un homme qui vit pour manger au lieu de manger pour vivre ; un hôte formidable pour notre modeste demeure, et je ne me serais pas aventurée à l'inviter s'il avait pu, jusqu'à ce jour, trouver en ville un pied-à-terre digne de lui. Au reste, il est partout et connaît tout le monde ; excellent homme, au demeurant, et qui, lorsqu'il arrive quelque part, n'attire l'attention de personne.

— Il en est de même, je suppose, lorsqu'il s'en va, — répliqua Matilda, — car telle est la conséquence ordinaire d'une façon d'être aussi négative.

— Son compagnon de voyage, le révérend monsieur Tynte, est un personnage beaucoup plus important, — dit Emily. — Vous en avez sans doute entendu parler comme d'un grand amateur et même connaisseur en peinture. Pour lui, l'art n'est pas une seconde nature ; c'est au contraire la nature qui est un second art. Le plus beau point de vue du monde n'est intéressant à ses yeux que s'il peut prêter à une bonne composition. Je doute qu'il éprouve la moindre admiration, même pour vous, à moins que, par bonheur, vous ne lui rappeliez quelque célèbre tête du Guide ou du Titien.

— Dans ce cas, nous pouvons du moins espérer, — dit Matilda, — de partager ses bonnes grâces avec les riches couleurs de nos robes.

— Vous trouverez une troisième personne avec nous, — reprit Emily ; — un de nos meilleurs amis, le comte Santelmo, un malheureux réfugié italien. Quant à son caractère, maman se chargera de vous le dépeindre. Vous vous rappelez sa prédilection pour les *libéraux*.

— Nous l'avons vu très fréquemment, — dit lady Ormsby, — à l'époque où des raisons de famille nous empêchaient de sortir, et sa société, je l'avoue, a contribué puissamment à adoucir la tristesse de notre isolement. Dans mon opinion, le comte Santelmo est un homme qui aurait acquis une réputation européenne si le destin l'avait fait naître en Angleterre, ou dans un pays libre. Mais son sort est attaché à celui de l'Italie, et nous le voyons, exilé et dépendant, pour le présent, de la protection précaire de cette petite république. A la façon dont Emily vous a parlé de mon estime pour lui, vous pourriez supposer de ma part, une partialité fondée sur des motifs personnels ou politiques, mais à mon âge, la louange n'est pas suspecte d'exagération.

Matilda n'avait pas tiré la même conclusion. Bien loin de là ; car il existe parmi les femmes une sorte de franc-maçonnerie qui leur apprend à découvrir leurs sentimens respectifs, au moyen de signes qui nous sont inconnus ; et tandis que lady Ormsby faisait l'éloge du comte Santelmo, la physionomie d'Emily avait une expression qui fit soupçonner à Matilda que, dans le cas en question, du moins, Emily avait hérité de la prédilection de sa mère pour un *libéral*. Elle sentit d'ailleurs son opinion se confirmer en entendant dire à Emily :

— Une chose curieuse, Matilda, et qui prouve jusqu'à quel point une ressemblance peut exister en dehors des relations et des liens de parenté, — c'est que le comte Santelmo me fait irrésistiblement songer à vous. Tenez, en ce moment, par exemple, votre sourire est tout-à-fait son sourire... Et, en l'entendant nous lire Alfieri, j'ai trouvé, dans le son de sa voix, la même analogie.

Les commentaires de Matilda sur ce sujet furent interrompus par le retour de sir James, qui fut présenté, avec toutes les formes de rigueur, à lady Ormsby et à miss Arlingford. Matilda vit avec effroi qu'il se préparait à faire un *speech*, dont il fut heureusement délivré, en se bornant à parler du plaisir que lady Matilda et lui avaient trouvé dans la société de lord Ormsby, avant leur départ de Londres.

Cette déclaration causa quelque surprise à lady Ormsby et à Emily. Quant à Matilda, comprenant que les paroles de sir James impliquaient plus qu'un simple échange de politesses à un dîner donné par des amis communs, elle ne put s'empêcher de rougir un peu, en ajoutant avec une certaine vivacité, bien que d'une voix qui ne trahissait aucune émotion, — qu'ils avaient, en effet, rencontré une fois lord Ormsby à un dîner chez lord Eatington.

Matilda ressentit une émotion bien pénible, en se voyant ainsi forcée, pour la première fois, de parler de lui avec indifférence, en présence de personnes qui connaissaient si bien leur intimité d'autrefois. Mais, telle est la magie d'un nom, que le nom de « lord Ormsby » passa sur ses lèvres aussi facilement que celui d'un étranger, tandis qu'elle n'aurait pas eu la force de prononcer le nom d'Augustus, ou même celui de monsieur Arlingford.

On se hâta de quitter ce terrain brûlant, et la conversation, grâce à la présence de sir James, ne roula plus que sur des lieux communs. Entre autres choses, on fit remarquer que le Rhône était bleu, la saison pluvieuse ; que la bijouterie de Genève n'était pas chère, mais en revanche ne valait rien. Puis, ces questions délicates ayant été discutées, on se sépara, après promesse faite par Matilda, et confirmée par sir James, d'aller dîner à la villa de lady Ormsby, le jeudi suivant.

XI.

Au jour fixé pour le dîner de lady Ormsby, les invités se réunirent à la villa. Matilda fut très frappée des manières et de la physionomie du jeune comte Santelmo, bien que la présence de tant d'étrangers et la difficulté pour lui de s'exprimer dans un autre idiôme que le sien l'empêchassent de prendre une part active à la conversation générale.

beau sexe, après avoir puisé, dans son admiration pour les froides statues de marbre, un sentiment plus vif pour les belles formes animées; au point que, pour elles, il avait oublié l'Angleterre et tout ce qu'elle renferme.

Ce sujet était un de ceux que lady Ormsby ne pouvait entendre aborder de sang-froid, bien qu'elle sût positivement qu'il était de pure invention; aussi répondit-elle avec plus de vivacité qu'elle n'en manifestait d'habitude:

— Ce bruit n'a jamais eu le moindre fondement, c'est le plus scandaleux mensonge que la calomnie ait jamais inventé ou que la sottise ait propagé. Pauvre Augustus! à cette époque, ses lettres me prouvaient bien qu'il n'avait rien oublié en Angleterre.

Tandis qu'elle prononçait ces dernières paroles d'une voix fort émue, ses yeux rencontrèrent ceux de Matilda, et toutes deux lurent en même temps, dans l'expression spontanée de ce double regard rapidement échangé, bien des choses qu'elles auraient voulu se cacher. Lady Ormsby était peinée d'avoir trahi une pensée que sa jeune amie pouvait interpréter comme un reproche que son tact et son exquise délicatesse l'auraient empêchée d'exprimer, eût-il même été justement mérité. Cependant, elle ne sut comment réparer la chose, et le diner étant terminé, elle donna le signal pour qu'on se levât de table.

Quel nouveau trait de lumière pénétra alors dans l'esprit de Matilda! Augustus Arlingford, fidèle à la tendresse qu'il lui avait vouée, malheureux par elle et cruellement blessé de son inexplicable inconstance, lui offrait une image dont la réalité ne s'était jamais présentée à elle comme possible; et, pourtant, cette supposition semblait être renfermée dans les paroles de lady Ormsby et confirmée, plus encore, par la douloureuse expression qu'elle avait lue dans ses yeux.

En entrevoyant cette lueur de vérité, elle se sentit incapable de bien analyser ses impressions, mais elle y trouva cependant quelque consolation, tout en comprenant que, plus que jamais, elle devait soigneusement éviter la société de lord Ormsby.

Les pensées de Matilda, tandis que sa voiture la ramenait à l'hôtel, se reportèrent avec une certaine satisfaction à la réunion qu'elle venait de quitter. Elle n'éprouvait aucun sentiment de vanité, car elle n'avait pas eu occasion de briller, mais elle était contente d'elle-même et des personnes au milieu desquelles elle s'était trouvée. Peut-être dois-je avouer qu'au souvenir de cette réunion se rattachait la conviction de n'avoir jamais été pour Augustus un être indifférent, — conviction qu'elle avait puisée dans les paroles et les regards de lady Ormsby.

En vain essaya-t-elle de se raisonner pour s'arracher la joie inattendue que ces paroles lui avaient donnée. « Ai-je aucun motif de me réjouir de cette découverte? » — se disait-elle; — « et si mon sort n'est pas tel que je le désirais, ne dois-je pas m'en prendre à moi seule? Si, lorsqu'il n'y a plus de remède, je suis impatiente du joug auquel je me suis soumise, est-ce une consolation de savoir que, si j'avais différemment agi, tous les souhaits de mon cœur auraient été accomplis? Si, en dépit de ma volonté, je m'abandonne parfois à des regrets impuissans, ne devrais-je pas être désolée de savoir qu'ils sont partagés par un homme qui méritait un sort plus heureux? »

Elle s'efforçait de se persuader que ces raisonnemens calmes et sages avaient purifié ses sentimens; et, se tournant vers sir James, elle essaya de lui faire partager sa manière de voir au sujet de la réunion agréable qu'ils venaient de quitter.

La tâche était difficile, et sir James ne se montra nullement disposé à se rallier à l'opinion de lady Matilda. Le fait est qu'il ne se trouvait à son aise que dans une société où le mérite était estimé d'après la fortune plutôt que d'après l'intelligence; et aucun de ceux qu'il avait rencontrés chez lady Ormsby n'adorait le veau d'or. Monsieur Tynte possédait une imagination trop ardente pour s'occuper de choses aussi matérielles que des livres sterling; — à la vérité, s'il eût assisté à la vente d'une belle collection de tableaux, peut-être il eût envié la fortune de sir James; mais dans l'état actuel des choses, il se contentait de le mépriser comme un barbare dénué de toute espèce de goût.

Quant au colonel Canteen, il n'avait de respect que pour cette partie du revenu qui fait face aux dépenses de bouche, et il aurait jugé plus volontiers du mérite d'un homme d'après son compte chez le boucher, que d'après son compte à la banque.

Sir James avait bien fait deux ou trois tentatives près de ses deux hôtesses, en introduisant dans la conversation des sujets ayant trait à une ostentation vulgaire, mais ces tentatives avaient excité des sourires poliment moqueurs chez Emily. Matilda s'en était aperçue, mais malgré la mortification qu'elle en avait ressentie, elle avait été forcée de s'avouer, — tant le ridicule était mérité, — que, dans toute autre circonstance, elle aurait fait comme Emily.

Un des traits caractéristiques des individus qui voyagent en pays étranger, c'est leur indépendance à l'endroit de la toute puissante influence de la fortune. Dans cette société anglaise qui passe son temps à courir le monde; qui, comme la tribu des Gypsy, est gouvernée, dans toutes ses pérégrinations, par des usages créés par elle-même, et qui fraternise rarement avec les habitans du pays, la suprême autorité est parfois un objet de contestations. Peut-être est-elle, en général, confiée à une aristocratie, dans la meilleure acception du mot; mais, en tout cas, elle s'affranchit, avant tout, de l'influence de l'aristocratie d'argent.

Sir James commençait à comprendre cette vérité, et, par conséquent, se trouvait déjà fort peu satisfait de la société génevoise; aussi s'empressa-t-il de profiter d'une occasion qui se présenta le lendemain, pour faire une absence de quelques jours, dans le but de visiter Chamouni. Cependant, il ne crut pas devoir inviter Matilda à faire partie de l'expédition.

XII.

Sir James quitta Genève par la plus belle matinée que l'été eût encore enfantée. Les rayons du soleil à Genève sont, comme les sourires d'une beauté chagrine, doublement appréciés et pour leur rareté et pour la magnificence des charmes qu'ils illuminent, car ces rayons de soleil et ces sourires ne laissent plus rien à désirer.

La magnificence du ciel avait décidé lady Ormsby et Emily à aller faire une promenade sur le lac, immédiatement après déjeuner, avec le comte Santelmo.

Vers le milieu de la journée, une berline anglaise, dont l'aspect témoignait d'un rapide voyage, quitta la grande route pour prendre le chemin de traverse qui conduit au lac, et alla s'arrêter à la grille de la villa habitée par lady Ormsby.

Un beau jeune homme descendit de la voiture et fut reçu par le vieux Wilson, l'intendant de la maison, qui s'écria, après avoir regardé le voyageur d'un air ébahi:

— Mylord! oh! quelle surprise! il n'est rien arrivé de malheureux, j'espère?

— Non, rassurez-vous, Wilson, — répondit lord Ormsby, — seulement je me suis mis en route plus tôt que je ne le pensais; voilà tout. Mais, où est ma mère?

— My lady vient de sortir pour faire une petite promenade, et si vous voulez l'attendre ici, je vais aller l'avertir.

Lord Ormsby y consentit et demeura seul dans le salon, en attendant le retour de sa mère et de sa sœur.

— Quelle heureuse existence! — se dit-il, en examinant l'élégant appartement et tout le comfort que sa mère y avait introduit. — Elles ne restent jamais oisives, ni l'une ni l'autre, j'en suis bien sûr, — continua-t-il, en promenant ses regards sur une foule d'objets révélant des occupations élégantes, et en les arrêtant enfin sur le piano, où se trouvait un cahier de musique, ouvert à la page de son morceau favori: « *Ombra adorata* ». Il tressaillit en lisant, sur la couverture du cahier, le nom de Matilda Delaval, écrit de sa propre main.

— Est-il possible qu'elle soit aussi près de moi, pensa-t-il, et qu'à cette même place elle ait fait récemment entendre sa voix charmante?

Il se persuada que tout cela n'était qu'une illusion enfantée par son imagination en délire, et que cette musique avait été apportée par sa sœur. Il acceptait déjà cette explication, lorsqu'il aperçut sur une table un album, et sur la dernière feuille de cet album, un dessin à moitié terminé, du point de vue pris des fenêtres mêmes du salon. Il ne douta plus de la présence de Matilda, car il reconnut aussitôt sa touche.

— Oui, elle est actuellement à Genève! — s'écria-t-il en contemplant l'esquisse.

Il ne sut comment expliquer le peu d'étonnement que cette découverte produisit en lui. Il ne s'était jamais avoué que l'espoir de rencontrer Matilda eût pu être pour quelque chose dans la détermination de son voyage à l'étanger. D'un autre côté, le désir si naturel de revoir sa mère et sa sœur lui semblait justifier suffisamment son départ si précipité.

Il était encore absorbé dans la contemplation de l'esquisse qu'il tenait à la main, lorsqu'il entendit une voix bien connue dans la serre attenant au salon : — Ma chère Emily, sir James est parti pour Chamouni, et je puis rester avec vous.

Une seconde après, Matilda, immobile de surprise, se trouvait devant lui.

— Augustus! — s'écria-t-elle dans le premier mouvement, dicté par une spontanéité de sentiment qui avait paralysé toute prudence, toute réflexion. — Augustus! — s'écria-t-elle avec un accent qui fit bondir le cœur d'Ormsby, et effaça tous les tristes souvenirs du passé. De même, chez Matilda, cette exclamation trahissait un complet oubli de toutes choses. Mais cet oubli fut bien court. Depuis son mariage, Matilda avait appris à maîtriser si fortement ses sentiments, qu'un seul effort lui rendit toute sa présence d'esprit; non pas que l'impression fût seulement passagère, et qu'elle n'eût éclaté que pour s'évanouir aussitôt : mais, de même qu'un rocher roulant dans des ondes tranquilles, n'y produit au premier choc qu'une agitation extérieure, tandis qu'en plongeant de plus en plus profondément, et en s'engloutissant à jamais, il permet à la surface de recouvrer son premier calme, — de même, tout trouble extérieur fut vaincu par Matilda dans cette entrevue qui ne resta pas, néanmoins, sans influence sur sa destinée.

Avec un sang-froid parfait, elle questionna lord Ormsby au sujet de son arrivée inattendue. Mais celui-ci ne put maîtriser aussi facilement son émotion, si vivement excitée, non-seulement par l'exclamation de Matilda, mais aussi par l'expression momentanée de son charmant visage, tout resplendissant de tendresse. Dans son regard, il lui avait semblé entrevoir un autre monde, un monde meilleur. En vain il s'efforça d'aborder des lieux communs, — d'expliquer son arrivée, — de balbutier un compliment banal à propos de cette agréable rencontre, et de l'esquisse qu'il tenait à la main. Enfin, il s'écria :

— Non, je ne puis dissimuler plus longtemps! J'ai le courage de former des résolutions dans la solitude, et de les maintenir en présence du monde; mais, dans une rencontre comme celle-ci, je ne puis être..... que moi-même! Pardonnez à ce langage; pardonnez-moi de troubler ainsi, malgré moi, votre tranquillité. Ayez pitié de moi, oubliez-moi!

Puis, ayant porté la main de Matilda à ses lèvres, il s'enfuit dans le jardin.

Cette scène avait fait naître une émotion si vive, un intérêt si peu prévu; elle avait été si rapide, et s'était si brusquement terminée, que Matilda s'élança à son tour hors de la maison, et monta dans sa voiture, sans savoir ce qu'elle faisait. Il lui sembla sortir d'un rêve, en entendant un laquais lui demander ses ordres.

— A l'hôtel! à l'hôtel! — répondit-elle avec vivacité.

Elle se rejeta dans le fond de la voiture; et lorsque son agitation lui permit de se rendre compte de ce qui venait de se passer, elle se sentit débordée par la violence des sentimens qu'elle avait contenus jusqu'à ce moment.

De retour à l'hôtel, il lui fallut songer aux moyens de rompre l'engagement qu'elle avait pris la veille. La tâche était difficile, mais indispensable. Matilda avait promis à lady Ormsby d'aller dîner à la villa; elle y avait même envoyé sa femme de chambre avec quelques objets de toilette. Elle savait bien qu'elle serait constamment exposée à rencontrer lord Ormsby comme une simple connaissance, mais se trouver avec lui dans une réunion de famille, en l'absence de sir James, lui semblait être une chose pénible, peut-être inconvenante; et, après ce qui venait de se passer, elle comprit que cette rencontre était impossible. Cependant, elle se trouva fort embarrassée pour imaginer un prétexte plausible, car elle ne pouvait avouer le véritable motif de son absence. Enfin, elle écrivit un billet à lady Ormsby pour la prier de l'excuser, parce que sir James l'avait engagée, disait-elle, à passer la journée avec sa sœur, mistress Hobson. Elle fit plus : elle prit la magnanime résolution de rendre le prétexte réel, s'imposant ainsi une punition positive et bien sévère.

La rigueur de ce châtiment additionnel qu'elle s'infligeait elle-même, ne peut être appréciée que par ceux qui ont subi l'insupportable irritation que produit un bavardage vulgaire sur un esprit déjà souffrant et harassé.

XIII.

Le lendemain matin, Matilda reçut la visite fort inattendue, à cette heure, du colonel Canteen. Elle s'aperçut bien vite, en le voyant tourner dans les lieux communs d'une visite matinale, qu'il était tourmenté par quelque petite médisance rentrée, à laquelle il attachait évidemment une haute importance. Enfin, il aborda la question en ces termes :

— Vous étiez, je crois, présente, quand l'autre jour lady Ormsby m'a si violemment attaqué, à propos de mon allusion à l'attachement de son fils pour une belle Italienne. Eh bien! sachez que la chose est parfaitement vraie, et lady Ormsby elle-même sera forcée d'en convenir. Lord Ormsby est venu, et il est déjà parti!

— Parti! — répéta Matilda qui n'entendit que ce dernier mot.

— Oui, parti; mais j'aurais cru vous surprendre seulement en vous apprenant son arrivée, à laquelle, vous le savez, on ne s'attendait pas le moins du monde. Il est fâcheux que vous ne soyez pas venue hier; bien que, à parler franchement, lord Ormsby ne fût pas dutout ce qu'il est habituellement. Mais aussi, comment avez-vous pu vous sacrifier à ces Hobson?

La réponse de Matilda fut interrompue par l'arrivée de lady Ormsby et d'Emily. Elle reconnut de suite, à leur physionomie, qu'elles étaient contrariées. Probablement, il eût été fort embarrassant pour elles d'aborder le sujet qui les préoccupait par-dessus tout, si le colonel qui était, comme le lecteur s'en apercevra, sur une fausse trace, ne s'était empressé de dire, dans la satisfaction de son prétendu triomphe:

— Eh bien! vous le voyez, lady Ormsby, j'avais raison: l'oiseau s'est envolé pour rentrer dans son ancienne cage; nous l'avons, encore une fois, perdu. Ne vous avais-je pas dit que nous ne pourrions le retenir, tant qu'il y aurait possibilité de passer le Simplon?

Lady Ormsby connaissait, depuis trop longtemps, le colonel Canteen et son esprit bizarre, pour être jamais sérieusement offensée des libertés qu'il prenait dans l'espoir de paraître au fait de tous les commérages de la société; aussi, répondit-elle tout simplement :

— J'ai été fort surprise, je l'avoue, du brusque départ d'Ormsby, car il ne nous a donné aucun motif plausible, et nos questions ont semblé lui être pénibles. Marshall, son valet de chambre, a dit à nos gens que son maître avait l'intention de rester plus longtemps avec nous.

— Mais, répliqua le colonel, — quelle raison a donc pu l'empêcher de prolonger son séjour? Il n'a vu que moi et Santelmo qui dînions avec vous hier. Quel est celui de nous deux qui l'a mis en fuite?

Tout en affectant de donner une extrême attention à son ouvrage, Matilda jeta un regard à la dérobée sur lady Ormsby, et elle reprit courage en n'apercevant aucun indice de soupçon. Loin de là, lady Ormsby se hâta de dire :

— Il n'avait pas l'air bien portant, et si vous l'aviez vu, Matilda, vous l'auriez trouvé terriblement changé.

Il était évident, après cela, que lord Ormsby n'avait pas parlé de sa rencontre avec Matilda, et on pouvait s'expliquer, d'ailleurs, que ces dames n'en eussent rien su, car Matilda s'était fait arrêter à la porte du jardin, et les gens de la maison étaient à la recherche de leur maîtresse pour lui annoncer l'arrivée de son fils.

Mais en apprenant que lady Ormsby ignorait ce qui s'était passé, Matilda se trouva dans un grave embarras. D'une part, la franchise ordinaire de son caractère s'opposait à toute dissimulation; — de l'autre, il était évident pour elle que lord Ormsby avait voulu que sa mère et sa sœur ignorassent l'influence de Matilda sur ses actions; ne devait-elle donc pas respecter les scrupules de lord Ormsby, en s'abstenant de révéler une circonstance si flatteuse pour sa vanité?

Ces deux sentimens contradictoires la faisaient hésiter sur le parti qu'elle avait à prendre, mais la présence du colonel la détermina à garder le silence, car elle savait que ce secret, une fois en son pouvoir, donnerait lieu, de sa part, à des conjectures et à des questions qu'elle ne se sentait pas en état de supporter.

Emily qui était allée à l'autre bout de l'appartement pour chercher quelque chose, changea le sujet de la conversation.

— Matilda, — dit-elle, — j'ai cherché ce matin votre album pour copier votre paysage, afin de me distraire du départ de ce pauvre Augustus; je ne l'ai trouvé nulle part à la villa, et je ne le vois pas ici.

Matilda se rappelait à merveille en quelles mains elle avait vu cet album, mais puisqu'elle avait fait un mystère de l'entrevue, elle devait naturellement se taire sur l'incident en question. Elle se contenta donc de répondre en équivoquant :

— Je l'ai vu chez vous, la dernière fois que j'y suis allée.

Quelques instans après, lady Ormsby, sa fille et le colonel partirent ensemble. En se trouvant seule, Matilda se reprocha d'avoir fait un mystère de son entrevue avec Ormsby. A la vérité, le motif en était bien innocent, car elle avait voulu seulement respecter les sentimens d'un homme pour lequel elle aurait fait tous les sacrifices personnels, mais auquel elle n'avait causé que des chagrins.

Pour un esprit naturellement candide et ingénu, il y a quelque chose d'aussi répugnant à cacher la vérité aux personnes qui y ont justement droit, qu'à la dénaturer volontairement vis-à-vis des gens de simple connaissance. Et, pour celui qui n'est pas habitué aux détours de la dissimulation, le silence volontaire à propos d'un fait impliquant une dénégation tacite, produit autant de malaise que l'affirmation d'un mensonge.

La plus fâcheuse conséquence de cette réticence de la part de Matilda, fut qu'elle trouva dans son esprit l'image de lord Ormsby accouplée avec la nécessité de la dissimulation; — et que cette dissimulation donna l'attrait du plaisir défendu à ces souvenirs opiniâtres qui, précédemment, bien loin de lui offrir le caractère d'une jouissance coupable, n'avaient pas été moins innocens que tristes.

XIV.

A son retour de Chamouni, sir James Dornton manifesta son vif regret de n'avoir pas vu lord Ormsby et déclara qu'il saisirait la première occasion de cultiver sa connaissance. Il n'était pas supposable qu'il prît plaisir à parler ainsi dans le seul but de faire ce qui paraissait être, à tort ou à raison, désagréable à Matilda. Nous lui rendrons du reste cette justice de déclarer que cet empressement de sa part avait pour motif son projet de chemin de fer qui, suivant ses calculs, devait doubler ses revenus. Et, comme la réalisation de ce projet nécessitait, jusqu'à un certain point, le concours de son voisin de campagne, lord Ormsby, il croyait, avec sa manière de voir vulgaire et mesquine, pouvoir l'amener, par des politesses et des attentions, à lui accorder son consentement.

Au bout de quelques jours, la petite coterie de la villa reprit ses habitudes d'intimité dans laquelle la courte apparition de lord Ormsby avait été un épisode plutôt qu'une cause d'interruption. Il est à peine nécessaire de dire qu'on ne retrouva pas l'album. Quant à lord Ormsby, la cause de son arrivée soudaine et de son départ précipité continua d'être une énigme pour tout le monde, excepté pour Matilda.

Le colonel Canteen, lui même, douta quelque peu de sa pénétration à ce sujet, en apprenant, par un de ses nombreux correspondans à Rome, que lord Ormsby ne s'était pas fixé dans cette ville.

Matilda s'intéressait chaque jour davantage aux espérances et au sort du jeune Santelmo, et à mesure que leur intimité croissante lui faisait mieux apprécier son caractère, elle sympathisait avec ses chagrins et se sentait gagner par l'enthousiasme avec lequel il se dévouait à la cause de la liberté. Cependant, elle n'avait pas remarqué sans un certain déplaisir que, depuis quelque temps, il semblait rechercher sa société de préférence à celle d'Emily. Cette circonstance lui fut expliquée dans le cours d'un de leurs fréquens entretiens par des raisons qui ne pouvaient offenser Emily, mais qui l'auraient assurément affligée.

— J'ignorais complètement le charme que l'on trouve dans la société des femmes, — dit Santelmo, — avant d'avoir eu le bonheur de faire la connaissance de ces dames. Et je dis le bonheur, bien que ces relations aient fait naître en moi, non pas des espérances, — mais des vœux qui ne pourront jamais se réaliser. Dans mon infortune et mon isolement, j'aurais dû scrupuleusement éviter les tentations; — il eût été de mon devoir de veiller avec soin à ce que nulle sympathie ne troublât jamais, par la pensée de mon infortune, la tranquillité de plus heureux que moi

— Assurément, vous ne vous estimez pas à votre valeur, répondit Matilda; — et bien loin de voir en vous un misanthrope, je vous crois, au contraire, très apte aux devoirs de la vie domestique.

— Vous ne m'avez jamais vu, — reprit Santelmo, — que sous l'empire de sentimens qui, pour l'instant, ont été irrésistibles. Mais ma passion dominante est le patriotisme; mon sort est attaché à la fortune de mon malheureux pays. Comment donc pourrais-je songer à la vie de famille? Comment pourrais-je songer à remplir les devoirs d'époux et de père, quand je n'ai à offrir qu'une proscription perpétuelle en partage, et pour héritage qu'un esclavage affreux?

— Mais, — répondit Matilda, — pourquoi n'envisager que le sombre côté de la question? L'esprit du siècle travaille maintenant en faveur de votre cause; les vœux de tous les hommes honnêtes et libéraux de tous les pays vous sont acquis; de longs jours de bonheur et d'indépendance sont encore réservés à l'Italie.

— Je n'essaierai pas de nier qu'un secret espoir nous aide à supporter une existence qui, sans cela, serait intolérable; cependant, personne ne se doute, si ce n'est ceux qui, comme moi, ne vivent que dans l'avenir, de l'énorme distance qui nous sépare du succès; — on ignore les difficultés presque insurmontables qui le retarderont. — Mais notre conversation devient beaucoup trop politique, — ajouta-t-il en s'interrompant brusquement.

— Non, vraiment! — dit Matilda, — continuez, je vous en prie. Dès mon enfance, j'ai ressenti pour l'Italie et tout ce qui s'y rapporte, un intérêt dont je ne puis me rendre compte.

Ainsi encouragé, Santelmo se mit à parler plus longuement qu'il ne l'avait fait précédemment de ses espérances. De temps en temps Matilda lui adressait des observations et des questions qui prouvaient la justesse de son esprit et le puissant intérêt que lui inspirait ce sujet.

Je rapporterai cependant, sans interruption, les réflexions de Santelmo, en rappelant au lecteur qu'elles représentent les opinions d'un Italien, et en même temps d'un homme dans l'enthousiasme de la question qu'il discutait.

— « *Italia bella*, » — dit-il, — n'a jamais, peut-être, aussi parfaitement possédé l'affection exclusive d'aucun autre de ses fils, car je n'ai jamais joui de la tendresse d'une mère. Durant mon enfance, j'errais librement dans le palais de mon

grand-père, et la douce température de l'Italie me tint lieu de mère. Ce fut son resplendissant sourire qui fit les premières joies de mon cœur; ce fut son souffle caressant qui essuya mes pleurs d'enfant sous ses baisers. A mesure que les années s'écoulaient, je remplissais ma mémoire des légendes en l'honneur de sa grandeur, de sa renommée d'autrefois. Aveuglé par la gratitude et l'amour filial, absorbé dans les souvenirs de son ancienne célébrité et enivré par sa beauté transcendante, j'ignorais encore sa présente dégradation morale.

A cette époque, et sous la protection du puissant génie qui gouvernait alors les destinées de l'Europe, sa décadence n'était pas marquée par l'opprobre; loin de là, son protecteur, dans un sentiment de prédilection éclairée, déguisait, autant que possible sa honteuse sujétion, flattait ses petites vanités, se mettait en frais pour l'embellir et l'orner; enfin, faveur plus précieuse, il lui permettait de partager sa gloire. Si elle avait cessé d'être digne de respect, elle était encore, en apparence, respectée.

Quel changement dans sa situation, lorsque, de favorite chérie d'un homme puissant, elle devint, tout-à-coup, l'esclave achetée d'hommes bas et sordides, qui en firent l'instrument servile de leurs plaisirs! Elle fut pillée, insultée, méprisée, brutalisée!

Ce fut alors que je sentis toute l'infamie de sa dégradation; que je compris qu'elle s'était prostituée à des étrangers grossiers. Ce fut aussi à cette époque qu'on fit luire à ses yeux l'espoir d'un sort meilleur; que même l'Angleterre, objet d'un si grand respect, l'entretint dans des illusions trompeuses, en lui faisant croire que sa honte serait oubliée et qu'elle pourrait rentrer dans la société des nations. C'est ainsi que l'amertume de la déception fut ajoutée à la consommation de son malheur.

Exaspéré par les insultes prodiguées à ma terre natale, insultes que je ressentais comme si elles eussent été adressées à ma mère, je me joignis avec empressement aux hommes qui s'étaient voués à la défense de la liberté individuelle et de l'indépendance nationale. Malheureusement, des indiscrétions provoquées par des actes d'odieuse tyrannie de la part du gouvernement, hâtèrent de stériles tentatives qui ont elles-mêmes contribué à retarder le succès de notre cause.

Mais il y a quelque chose de consolant à se dire que ni prudence ni discrétion n'aurait garanti la sécurité personnelle, sous un gouvernement pour qui le simple soupçon d'entretenir secrètement et en silence certaines opinions est un crime réel, et qui considère comme capable de compromettre la sûreté de l'État quiconque possède des talens reconnus, lors même qu'ils ne sont pas appliqués à la politique.

L'insuccès de ces insurrections prématurées a été considéré, je le crains, par quelques amis, ainsi que par nos ennemis, comme la preuve évidente de notre impuissance à conquérir la liberté. Cette opinion a été légèrement acceptée, sans qu'on se rendît compte des obstacles qui nous entourent et du pouvoir sans bornes qui nous opprime. Quel exemple pourrait-on citer d'une nation réussissant du premier coup à conquérir sa liberté? Mais chez les peuples les plus favorisés, la régénération n'a pas été l'œuvre d'un jour. L'Angleterre elle-même, qui, seule entre toutes les nations, peut s'enorgueillir du succès d'une révolution accomplie sans effusion de sang, l'Angleterre eut d'abord à souffrir des troubles et des violences du temps de Cromwell; puis elle retomba encore, à la restauration, dans la dégradation et la servilité, jusqu'à ce que son heure arrivât.

L'inconstante France, toujours dans les extrêmes et éprise de la nouveauté, chercha d'abord avec avidité (sans se soucier des moyens) la perfection *utopienne* de la liberté civile, dont l'ombre s'est évanouie devant les Bourbons. N'est-ce donc rien pour nous, Italiens, stigmatisés comme nous l'avons été, individuellement, par l'accusation de disposition naturelle à l'assassinat, et dénoncés comme une secte liée par un vœu d'extermination, — n'est-ce donc rien que de n'avoir pas commis de crimes et de n'avoir pas répandu une goutte de sang dans tous nos soulèvemens? Nous n'avons envoyé ni Louis à la guillotine ni Charles à l'échafaud. D'où partent donc les accusations dirigées contre nous? Est-ce de ce pays de fanatisme politique où le poignard de Sand a été honoré comme un instrument de patriotisme? Ou bien ce respect pour la personne des rois est-il blâmé par le serf à moitié sauvage de l'autocrate qui, si la tyrannie devient intolérable, aime mieux assassiner l'homme que de lutter contre son despotisme? Peut-être l'excessive sensibilité et la vertu des révolutionnaires ont contribué à l'insuccès. Mais c'est une de ces fautes qu'on ne peut jamais regretter. Les peuples ont cependant appris suffisamment à ne plus se fier aux princes. Si, désormais, ces trompeurs insignes, subissent le châtiment de leur perfidie, leur sang doit retomber sur leur tête. Mais, que le ciel détourne une pareille calamité, et puisse le premier soulèvement, s'il est couronné de succès, en rester toujours digne! J'ai singulièrement atténué nos difficultés en les comparant à celles qui existaient dans toutes les luttes antérieures, entre l'irritation du peuple, d'un côté, et les chefs de l'État, de l'autre. Contre nous, en effet, et pour la première fois, s'était liguée une confédération de souverains, — une compagnie d'actionnaires pour la propagation du despotisme. Les membres de cette impériale association, se sont réunis dans le but d'anéantir le libre arbitre des hommes, et de réduire l'espèce humaine à une simple machine douée d'une force brutale qui doit être gouvernée par leurs doigts de pygmées. Pour exécuter ce plan, ils écrasent la moindre manifestation de liberté sous le poids irrésistible de leur machine militaire de la force d'un million d'hommes.

Tout cela est bien fait pour ébranler notre confiance, mais non pour justifier le désespoir; car notre puissance intellectuelle s'accroît en raison de l'augmentation de la force brutale qu'ils nous opposent, et l'esprit du siècle répand, sur nos têtes, dans tous les coins de ce sol cultivé par l'intelligence, les sûres semences de la liberté future. Mais, hélas! la génération présente pourra passer, avant que la moisson soit mûre. Engagé comme je le suis dans cette cause, dont l'issue est douteuse et certain le danger, puis-je songer à des liens de famille? Non, le sort en est jeté, j'ai sacrifié ma fortune, abandonné mon pays et consacré mon âme et mon cœur à la cause de la liberté! Il faut que rien ne me distraie de cette lutte, et si je succombe, je ne laisserai, du moins, personne après moi pour me regretter.

XV.

Le bonheur que goûtait Matilda dans la société des habitans de la villa ne tarda pas à être interrompu par le besoin de changement de sir James qui, sans avoir en vue aucun but particulier, et par le seul motif de son peu d'importance aux yeux des personnes qui l'entouraient, désirait changer de place sans qu'il songeât à se demander si, dans d'autres lieux, sa position ne serait pas plus triste encore. Cette impatience avait surtout augmenté depuis le départ des Hobson qui l'avaient habitué à des attentions et à des cajoleries de tous les instans.

Tom Hobson avait déclaré depuis longtemps que Genève était une ville insipide, et ses sœurs partageaient cette opinion. Leur mère désirait donner un nouvel aliment à son bavardage; quant au vieux Hobson, malgré son aversion pour la locomotion, et son désir de rester toujours à la même place, quelle qu'elle fût, son opinion à propos des arrangemens de famille se manifestait, en général, comme nous l'avons déjà remarqué, par des paroles plutôt que par des actes.

La contrariété que ce projet de départ causait à Matilda provenait autant du regret de quitter lady Ormsby que de sa répugnance à suivre mistress Hobson. Mais il était évident, d'après la manière dont sir James avait annoncé son projet, que toute résistance serait inutile. Elle fit donc ses adieux à lady Ormsby, à sa fille et à Santelmo, pour qui sa sympathie avait augmenté depuis leur dernier entretien. Cependant, cette sympathie avait pris une teinte de tristesse, car Matilda avait abandonné la pensée, quelque temps caressée par elle, d'une union entre le comte et sa jeune amie.

Nos voyageurs prirent la route du Simplon pour se rendre à Milan. En arrivant dans cette ville, sir James se mit à la recherche des Hobson qu'il trouva avec une nouvelle connaissance, un jeune homme du nom de Walter Woodhead, lequel avait déjà captivé les bonnes grâces des jeunes misses Hobson. Ce jeune homme devait entrer en possession d'une riche propriété située dans le comté de Chester, à l'époque de sa majorité qui n'était plus éloignée que de quelques mois. C'était un assez beau garçon, assez lourd, et qui avait rarement quitté la maison paternelle où son éducation s'était à peu près bornée à étudier la confection et la qualité des fromages. Il avait été présenté aux Hobson par son mentor, le révérend monsieur Simperton, qu'ils avaient vu remplissant les fonctions de maître spirituel des cérémonies, dans plusieurs bals, pendant leurs excursions d'été, dans les environs de Manchester.

Monsieur Simperton voyageait avec le jeune homme confié à sa garde et offrait un exemple extrêmement rare aujourd'hui de ce vieux système qui consiste à faire promener les jeunes gens à l'étranger, à la façon dont on conduit des ours. Les parens ont, à la fin, compris qu'accoupler un jeune homme avec un homme plus âgé du double, mais aussi plus ignorant encore des usages du monde, n'est pas le meilleur moyen de le former.

Mais, bien que monsieur Simperton remplît cet emploi, il ne rappelait, ni par sa raideur ni par son austérité, le caractère de cette classe à peu près oubliée. Il ne voulait en aucune façon être une pierre suspendue au cou de son pupille, mais plutôt une sorte de collier à grelots que les écarts du jeune homme agiteraient en signe d'avertissement. Mais la lourde masse à laquelle il était attaché semblait avoir besoin d'un aiguillon, bien plus que d'un modérateur.

Monsieur Simperton avait assurément passé la quarantaine, mais le soin extrême qu'il prenait de sa personne empêchait, à première vue, qu'on lui donnât cet âge.

Lorsqu'à l'entrée des Dornton, il fit signe à son pupille qu'il était temps de conclure leur visite du matin, on aurait pu le prendre pour le plus jeune des deux, si son élégant habit, couleur sel et poivre, qu'il avait substitué aux vêtemens noirs portés par le clergé, n'avait rappelé, comme l'eût dit son confrère Tyrte, la nuance mêlée qu'on voyait sur sa tête. Ses cheveux grisonnans étaient cependant admirablement arrangés en boucles désordonnées avec art, de sorte que la coupe de son habit et l'arrangement de sa chevelure paraissaient être également soignés.

— Quel plaisir mes filles ont eu à revoir notre vieil ami Simperton! — dit mistress Hobson à lady Matilda, après le départ du jeune homme et de son mentor. En le rencontrant pour la première fois sur le lac, avec sa petite veste de toile et un immense chapeau de paille, j'eus peine à en croire mes yeux.

Il était évident que la connaissance de ces deux galans était un grand événement pour les misses Hobson. Leur aînée, cependant, n'était pas en état de partager cet avantage, car elle souffrait d'une indisposition peu intéressante. Le fait est que miss Hobson étant d'un tempérament ardent, comme le témoignait le vif éclat de ses cheveux, et souffrant plus que ses sœurs de l'intensité de la chaleur, avait abusé des *grammelate, gelate, sorbetti, limonati*, etc. Et, chose étrange, le refroidissement de l'estomac avait produit sur son visage une inflammation qui le faisait ressembler à un volcan en hiver. Seulement, chez elle, la glace était à l'intérieur, tandis que la tête conservait les tons chauds et éclatans qui lui étaient naturels.

Cette malheureuse circonstance avait décidé sir James, qui voulait faire une politesse à l'une de ses nièces, à choisir miss Anne pour accompagner lady Matilda au théâtre de *la Scala*, où elle allait pour la première fois.

A Milan, on ne peut vivre sans *la Scala*. On ne fait pas l'éloge de l'énergie d'un peuple en affirmant qu'un opéra est pour lui, non pas un amusement accidentel, mais une occupation exclusive; — qu'il ajoute toujours la réalité pour les spectacles, et qu'il abandonne Alfieri pour Rossini. Mais tout en déplorant cette préférence, on ne peut s'en étonner, quand un étranger, lui-même, sent qu'il y a dans l'air de l'Italie quelque chose qui donne à la musique un charme particulier. Les mêmes mélodies, les mêmes chanteurs ne produisent pas, en d'autres lieux, les effets qu'ils obtiennent en Italie, où l'on subit la mystique influence de la douce union qui existe entre le climat et l'harmonie.

Matilda était tellement enivrée par l'exécution d'un des plus magnifiques opéras qui aient jamais été chantés à ce théâtre sans rival, qu'elle ne s'aperçut, qu'à la fin de la représentation, de l'attention générale dont elle était l'objet. Ses yeux, peu accoutumés à l'obscurité de la salle, avaient peine à distinguer les physionomies. Mais la plupart des spectateurs, familiarisés avec cette douteuse clarté, se demandaient en voyant Matilda, qui était cette belle étrangère.

Le sentiment d'innocente vanité excité chez Matilda par cette admiration générale, disparut à la vue d'une personne assise dans une loge faisant face à la sienne, et dont elle put distinguer les traits, grâce à la lumière intérieure qui éclairait cette loge. Elle avait reconnu lord Ormsby dont les regards étaient fixés sur elle, malgré les efforts d'une dame, assise à côté de lui, pour détourner son attention.

Heureusement pour Matilda, elle avait eu le temps de se préparer à une rencontre, car, vers la fin du ballet, la porte de sa loge s'ouvrit pour livrer passage à sir James, suivi de lord Ormsby.

Une loge de théâtre est, peut-être, le lieu le plus favorable pour une entrevue gênante et redoutée; le faible éclat de la lumière, l'attention qu'on donne à la scène et le bruit confus de la salle aident puissamment à dissimuler un trouble intérieur. Mais, malgré l'avantage de la situation; malgré le calme apparent de lord Ormsby, Matilda eut besoin de toute son énergie pour ne pas trahir son émotion.

— Je viens de témoigner à lord Ormsby, — dit sir James en entrant dans la loge, — tout le regret que nous avons éprouvé, vous et moi, de ne l'avoir pas vu lors de son passage à Genève.

Matilda se disait bien que lord Ormsby était persuadé qu'elle n'avait pas parlé de leur rencontre, et, cependant, elle était désolée de penser qu'elle avait appris sa conduite en cette circonstance. Assurément, elle était bien excusable de n'avoir pas fait une semblable confidence à un homme du caractère de sir James; mais enfin, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable en se voyant ainsi convaincue de dissimulation préméditée. Elle était en proie à ces pénibles réflexions, lorsque sir James lui dit à l'oreille, mais assez haut pour être entendu :

— Invitez lord Ormsby à dîner.

Et Matilda répéta machinalement l'invitation.

Le ballet venait de finir, et sir James, offrant le bras à sa nièce, laissa lord Ormsby chargé du soin de reconduire Matilda à sa voiture.

— Ne me privez pas entièrement de votre société, — lui dit-il en descendant l'escalier, — et je vous promets de m'en rendre plus digne que je ne l'ai fait à notre dernière entrevue; mais, au nom du ciel, ne me laissez rien devoir à la contrainte, comme cela vient d'avoir lieu à propos de votre invitation.

— Oh! venez, je vous en prie, — s'empressa de répondre Matilda; — j'ai mille choses à vous dire au sujet de votre mère et d'Emily.

Ainsi se trouva renouée leur intimité.

XVI.

« *Plus de gens connaissent Tom le fou, que Tom le fou n'en connaît* » est un dicton qui, dans son application moderne et ordinaire est beaucoup plus flatteur pour l'individu en renom, qu'il ne l'était probablement à son origine. Quelle est, par exemple, la personne répandue dans le monde, qui n'a pas, en entrant pour la première fois dans une société inférieure à la sienne, trouvé de suite ses nouveaux amis parfaitement au courant des moindres détails relatifs à sa conduite et à sa famille? — qui n'a pas immédiatement appris,

grâce à ces nouveaux amis, des nouvelles des parens les plus éloignés, et dont il ne soupçonnait même pas l'existence? — à qui, enfin, on n'a rappelé quelque souvenir de jeunesse, entièrement effacé de son esprit?

Les gens qui ouvrent de la sorte, avec lui, un nouveau compte de connaissance, se montrent jaloux d'obtenir un crédit, en revendiquant des droits plus ou moins problématiques. Un simple entretien avec quelque arrière-cousin, habitant Bath ou Cheltenham, est considéré par eux comme un excellent passeport pour pénétrer dans l'intimité de la victime; et parce qu'ils l'ont connue enfant, ou qu'ils se sont trouvés dans la même école, ils considèrent ce souvenir comme un lien que le temps ne saurait briser.

Peu d'hommes ont soutenu d'aussi rudes attaques de cette nature que lord Ormsby, à sa première visite chez les Dornton, où il rencontra mistress Hobson, miss Anne Hobson, monsieur Tom Hobson, et messieurs Woodhead et Simperton. Miss Hobson n'était pas encore présentable, et le vieux Hobson ajoutait à ses souffrances, en restant et en grondant à la maison, sous prétexte de tenir compagnie à sa fille.

Sir James était encore dans la salle à manger, pour surveiller les préparatifs du dîner, lorsque lord Ormsby entra dans le salon, où il aperçut Walter Woodhead et Tom Hobson occupés à regarder par la fenêtre et à se moquer des cochers de Milan. Mistress Hobson et lady Matilda causaient sur un sofa, si toutefois il est permis de dire que deux personnes causent, quand le rôle de l'une consiste exclusivement à infliger son bavardage, tandis que l'autre est forcée de le subir avec résignation.

Sur un autre sofa, monsieur Simperton était en train de dire des galanteries à miss Anne, non pour son propre compte, mais au nom de son pupille, qu'il désirait voir en bonne intelligence avec la jeune personne, pour des motifs qui seront révélés plus tard.

Dans ce but, il déployait une perfection de tact qui aurait produit son effet sur un esprit encore plus distingué que celui de miss Anne. Dans son éloquent plaidoyer en faveur de son pupille, il vantait, non pas les avantages de sa personne, mais ceux de sa position pécuniaire; non pas la culture de son esprit, mais celle de ses terres.

En se trouvant en contact avec de tels individus, deux personnes ayant entre elles l'affinité de sentimens qui attirait l'un vers l'autre lord Ormsby et Matilda, ne manqueraient pas, dans des circonstances ordinaires, de se rapprocher et de se prêter un secours mutuel contre leur commun danger. Mais la délicatesse de leur situation enlevait cette ressource à lord Ormsby et à Matilda. De sorte que lord Ormsby devint, sans chercher à se défendre, la proie de monsieur Simperton qui l'accosta en lui disant avec un gracieux sourire :

— La température est véritablement tropicale aujourd'hui, mylord.

Devinant, à l'indifférence avec laquelle lord Ormsby répondit à cette ouverture, que celui-ci ne savait pas à qui il avait affaire, monsieur Simperton ajouta :

— Je me nomme Simperton, mylord. J'ai eu le plaisir de faire autrefois la connaissance de votre seigneurie à l'université de Cambridge, chez un de mes meilleurs amis, le docteur Droning, qui serait infailliblemement devenu un homme célèbre si la mort ne nous l'avait enlevé. Pauvre docteur Droning! Votre seigneurie a fait, ainsi que moi, une perte irréparable en la personne de cet excellent ami.

Lord Ormsby ne put s'empêcher de sourire en répondant à monsieur Simperton que cette perte n'avait pas été pour lui aussi irréparable qu'elle eût pu l'être en d'autres circonstances, par la raison qu'il n'avait vu le docteur qu'une seule fois en sa vie.

Il avait à peine échappé au danger de cette attaque, qu'il fut assailli par mistress Hobson.

— Puis-je me permettre de vous demander, mylord, — lui dit-elle, — si vous avez toujours un jet d'eau au château d'Ormsby? Je l'ai trouvé magnifique, mais mon mari ne veut pas en entendre parler, parce qu'il a été mouillé abominablement.

Sans même attendre la réponse de lord Ormsby, elle ajouta :

— Peut-être vous souvenez-vous aussi d'être entré dans la bibliothèque, où nous étions occupés à regarder les tableaux. Puis, nous vous rencontrâmes vous promenant à cheval avec une étrangère. Nous étions en voiture, et Tom, qui se trouvait placé sur le siége, donna ordre au postillon de vous suivre de près, et comme le chemin était très étroit, le cheval de cette dame se cabra d'une manière effrayante, ce qui vous mit fort en colère contre le postillon, qui nous dit ensuite que la dame en question n'était pas miss Arlingford. Je voudrais bien savoir qui c'était! Vous le rappelez-vous?

Lord Ormsby ne répondit pas directement à cette question, car mistress Hobson avait à la fin abordé un incident qu'il n'avait pas oublié; et Matilda se rappelait parfaitement aussi qui était cette dame.

Tom Hobson vint à son tour et dit :

— Quel magnifique cheval vous avez fait courir aux dernières courses de Manchester, mylord! Je parle de celui qui a gagné la coupe. Et Bill Jenkins, votre jockey, est un solide garçon que j'aime beaucoup.

— Vraiment, monsieur, — répondit lord Ormsby, — je suis bien touché de vos sentimens affectueux pour mon cheval et mon groom, et je ne sais pour lequel des deux je vous dois le plus de remercîmens.

— Comment ces gens-là peuvent-ils être les parens de Matilda? — pensa lord Ormsby pendant le moment de répit qui lui fut accordé avant l'arrivée de sir James, qui s'embarrassa dans un tas d'excuses à propos du dîner. En vain lord Ormsby s'efforça de lui persuader que, quant à lui, personnellement, cette question était sans importance, sir James ne voulut rien entendre et continua ses lamentations.

Naturellement, lord Ormsby prit place à table à côté de lady Matilda. Depuis qu'ils s'étaient trouvés dans la même position, au dîner de lord Eatington, leur mutuelle affection n'avait pas diminué, mais, dans la circonstance présente, ils n'éprouvèrent pas le même embarras. Et comme il se trouvait, chez les convives, peu d'élémens de conversation générale, il leur fut permis à tous deux de causer librement, sinon confidentiellement, du passé.

Vers la fin du dîner, leur entretien fut interrompu par sir James qui, lorsqu'il était un peu échauffé par de fréquentes libations, commençait à sortir de ce médium qui sépare les convenances de la familiarité, et cela avec ce laisser-aller qui est le propre des esprits vulgaires.

Nous l'avons vu se confondre en excuses à propos du dîner, et peu à peu, il se mit à adresser à lord Ormsby de ces plaisanteries familières que l'intimité seule peut autoriser.

Cependant, il se borna d'abord à dire à son hôte : — Quand nous vous avons rencontré à Londres, lord Ormsby, je ne pensais guère à vous voir sitôt revenir à votre goût pour les voyages. Comment cela s'est-il fait?

— Je crains bien, — répondit lord Ormsby, — de ne pouvoir donner d'autres causes à cette manie que mes dispositions vagabondes. Nous autres, Anglo-Italiens, ressemblons à ces buveurs de liqueurs fortes qui ne peuvent jamais résister à une petite goutte de plus. C'est un goût que l'habitude rend de plus en plus invétéré.

— Oh! — répliqua sir James, — je doute que vous nous ayez donné les vrais motifs de votre voyage, et je puis en donner une explication plus satisfaisante. Nous savons bien ce qui vous fait, si souvent, franchir les Alpes..... nous avons entendu dire qu'il y avait, là-dessous, une aventure galante.

Lord Ormsby tressaillit en songeant que sir James avait, à peu près, deviné juste, bien qu'il ne donnât pas le même sens que lui même donnait à cette assertion. Toutefois, il se contenta de répondre qu'il ne comprenait nullement l'allusion de sir James.

— Oh! vous savez bien ce que je veux dire, Matilda, — reprit le baronnet; — vous vous rappelez, n'est-il pas vrai, tout ce qui nous a été rapporté au sujet de lord Ormsby et d'une certaine dame résidant à Rome?

Matilda prétendit ne rien se rappeler.

— En vérité, — cela est étonnant, — continua sir James, — car je suis bien certain qu'à l'époque où j'ai commencé à aller à Delaval-Park, du temps de votre oncle, il n'était pas

question d'autre chose. Tout le monde en causait, et pour mon compte je ne pouvais comprendre comment cette affaire pouvait faire un tel bruit.

Ces paroles produisirent dans l'esprit de lord Ormsby une clarté nouvelle et d'autant plus vive qu'il se souvenait du caractère de lord Wakefield. Et puis il remarqua le trouble de Matilda en entendant sir James faire allusion à cette époque. Dès ce moment, il demeura convaincu que tous ces bruits avaient été répandus dans le but de lui aliéner l'affection de Matilda; et, bien qu'il se sentit justement blessé par la vulgaire impertinence du baronnet, il ne put se défendre d'un certain sentiment de reconnaissance pour lui, car il venait de lui expliquer l'inconstance, en apparence si extraordinaire, de son ancienne amante.

Cette découverte eut des conséquences bien fatales. Elle permit à lord Ormsby de considérer Matilda, non plus comme une femme légère et frivole, mais comme la victime d'un artifice consommé. Le caractère de Matilda reprit à ses yeux toute sa pureté d'autrefois, et il vit tomber la seule et faible barrière que sa raison avait eu la force d'opposer à la puissance de plus en plus croissante de cette irrésistible passion, contre laquelle il s'efforçait encore, mais en vain, de soutenir une lutte.

Sir James aurait cru manquer à ses devoirs d'Anglais s'il avait jamais oublié cette coutume si galante, par laquelle nous prouvons chaque jour au beau sexe, lorsqu'il nous soumet à cette épreuve, que nous préférons le plus mauvais vin à la société la plus charmante. Mais un petit marquis italien que sir James avait ramassé Dieu sait où, et à qui personne n'avait adressé la parole, suivit les dames en croyant faire une chose toute naturelle; et lord Ormsby, profitant de l'erreur du marquis, ne tarda pas à quitter la salle à manger, avec d'autant plus de plaisir qu'il n'était pas particulièrement désireux, soit d'entamer une discussion politique avec sir James et monsieur Simperton, soit de parler chevaux avec Tom et son ami Woodhead.

Le baronnet et le ministre, ces deux colonnes temporelles et spirituelles du royaume, restèrent donc à discuter les principes de l'Église et ceux de la royauté de la façon la plus orthodoxe. Mais il est juste d'ajouter que, tout en professant une admiration profonde pour le gouvernement de leur choix, ils s'accordèrent à trouver détestable le pouvoir existant, à l'établissement duquel leurs amis d'Angleterre avaient puissamment contribué. Tant il est vrai qu'un *tory*, si dévoué qu'il soit à ses principes tant qu'il réside en Angleterre, professe presque toujours des opinions libérales en pays étranger. Ces messieurs se levèrent enfin de table pour aller rejoindre les dames au salon, où ils trouvèrent lady Matilda assise au piano. Près d'elle se tenait lord Ormsby qui était parvenu, non sans peine, à se soustraire à l'obsession de mistress Hobson.

Les paroles d'un morceau sont, généralement parlant, d'une trivialité proverbiale. Elles sont si évidemment faites pour la musique, que nous y attachons aussi peu d'importance qu'à la voiture qui nous amène nos amis. Mainte jeune personne aborde son maître de musique au cachet avec des phrases dans le goût de celle-ci : *Ben mio! Unico speme della mia vita!* sans se douter le moins du monde qu'elle s'exprime avec tendresse. En entendant la plupart des chanteurs, on serait fort en peine, non-seulement de comprendre le sens des paroles, mais aussi de dire en quelle langue ils chantent.

Mais le langage de l'amour, dans sa forme lyrique, possède un attrait indicible lorsqu'il est en harmonie avec nos sentimens, bien qu'il n'exerce aucune influence sur les indifférens. Ainsi pensait lord Ormsby en écoutant dans un ravissement inexprimable la voix de Matilda qui chantait avec une expression particulière et un talent remarquable. Dans un duo passionné qu'il dit avec elle, il donna un libre cours aux sentimens qui remplissaient son cœur, et qu'il n'osait pas exprimer, même à voix basse, dans ses entretiens avec Matilda.

Enfin, ce jour-là, il renonça complétement à tout désir de résister à une passion qui, si elle devait être sans espoir, causerait son malheur, et qui, si elle était satisfaite, entraînerait la ruine d'une femme pour le bonheur de laquelle il aurait juré qu'il était prêt à se sacrifier lui-même.

XVII.

Des jours et des semaines s'écoulèrent, pendant lesquels lord Ormsby ne s'occupa que de Matilda. Dans la matinée, il allait chez elle; le soir, il la retrouvait à l'Opéra. Rien, cependant, dans leur intimité, n'était de nature à attirer l'attention ou à donner de l'inquiétude à Matilda. Car telle est, à l'étranger, l'excellente habitude adoptée par les personnes qui se connaissent, que leurs efforts tendent, non pas à se rencontrer, mais à s'éviter avec soin. Aussi, les intimités qui s'y forment sont naturelles, spontanées et libres comme la végétation luxuriante de ce climat enchanteur.

Les relations n'y sont pas *forcées* comme dans les serres chaudes de Londres, où, grâce aux connaissances greffées ou élaguées, l'intimité est amenée, parfois, à une perfection artificielle.

Mais, bien que ce genre d'existence empêchât Matilda de voir aucune inconvenance dans les visites quotidiennes de lord Ormsby, il ne s'en présenta pas moins certaines circonstances qui, peu à peu, lui firent ouvrir les yeux sur l'imprudence d'une aussi douce habitude. Involontairement, elle se surprit à répéter souvent les mélodies qu'il aimait le mieux; si bien que tandis qu'elle les chantait, à son gré, d'une façon déplorable, les indifférens applaudissaient aux remarquables progrès de son exécution.

J'ai dit précédemment que, durant l'éducation de Matilda, on ne s'était jamais appliqué à lui inculquer des principes fixes de conduite. Obéissant toujours à son premier mouvement, elle n'avait d'autres guides que le sentiment inné du bien et son exquise délicatesse de femme.

Sans pouvoir se rendre compte de ses impressions et tout en n'apercevant rien de blâmable, soit dans sa conduite, soit dans ses pensées, Matilda ne se sentit pas satisfaite d'elle-même.

D'un autre côté, son intimité avec lord Ormsby était constamment encouragée par sir James, qui se trouvait flatté de recevoir fréquemment chez lui un homme aussi distingué et de se montrer en public avec lui, sans toutefois perdre de vue les avantages matériels que cette liaison pourrait lui procurer dans le comté.

Matilda cependant désira partir, et comme à cette époque les touristes anglais commençaient à se diriger vers le sud, le baronnet consentit volontiers à aller à Rome.

Qui peut se sentir la force d'analyser les impressions produites par Rome, — impressions uniques, inexprimables et que ressent celui-là même qui est le plus disposé à rire de l'enthousiasme hyperbolique du classique pédant ? — Rome est encore Rome. Bien que les cardinaux ne soient pas des consuls, et que les dernières et mourantes lueurs du despotisme spirituel ne soient pas encore éteintes dans ce foyer où brillèrent les premières étincelles de la liberté civile, — Rome est encore la cité éternelle. Et pourquoi ?

Pourquoi ces monumens de l'antiquité, vus là, causent-ils une émotion qu'on ne ressent en nul autre lieu? Ce qui fait la beauté des ruines, c'est leur isolement; et là, nous les voyons souillées par la présence incessante de la foule. — Quel est donc la cause de notre émotion à la vue de ces vieux monumens? Ce n'est pas l'association des idées, car que sont ou qu'étaient, de fait, les objets de notre admiration? Le Colisée, cette immense construction, destinée aux seuls plaisirs d'une sauvage cruauté et d'une horrible barbarie; — des temples, asile favori de l'ignorance et de l'idolâtrie; — des bains construits par des hommes qui n'étaient connus que par leur imbécillité d'esprit ou leur dépravation, et qui se sont ainsi immortalisés par ces monumens consacrés à la satisfaction des sens.

Mais l'homme qui serait tenté de discuter pour prouver l'absurdité des impressions produites par Rome ne pourrait

lui-même s'en défendre, si, au milieu d'un argument, il entrevoyait seulement le dôme de Saint-Pierre.

Chez un animal aussi plein de contradictions que l'est l'homme, les turpitudes dont je viens de parler ne font qu'ajouter à l'effet, qu'exciter l'enthousiasme. Il n'est rien de comparable à Rome, après tout. Pour ceux-là même qui ne gardent pas un précieux souvenir de son antique splendeur; pour ceux là même qui n'y viennent chercher que distractions, Rome possède un charme particulier. Le matin, il est plus agréable de réjouir ses yeux de la vue du beau idéal dans les immortelles galeries du génie, que de s'asseoir dans un club pour épeler les ennuyeuses réalités du jour. Le soir, il est plus doux cent fois de voir les lueurs incertaines de la lune argentée, illuminant avec amour les lignes brisées du Colysée, que de rencontrer la lumière angulaire des lanternes peintes, à travers les vapeurs épaisses et délétères du Vaux-hall.

Mais, de toutes les séductions de Rome, la plus puissante, celle qui laisse les plus délicieux souvenirs, c'est le charme enchanteur que le climat, ou tout autre cause indéfinissable, répand sur la société. Là, la froide réserve se fond aussitôt, les préjugés politiques perdent de leur force, les bons sentimens se développent et l'intimité mûrit spontanément.

Cette influence charmait Matilda, qui était, plus que personne, propre à faire l'ornement d'un cercle choisi. Depuis son mariage, et excepté son rapide séjour à Genève et à Milan, elle n'avait quitté le tourbillon de Londres que pour les ennuis de son triste intérieur. A Rome, au contraire, elle se vit entourée de gens qui semblaient s'entendre pour éviter tout chagrin, tout souci, et pour glisser tranquillement sur la surface de la vie.

Dans une société ainsi composée, l'arrivée d'une femme aussi richement douée que l'était Matilda ne pouvait être considérée avec indifférence; aussi sa maison devint-elle bientôt un centre d'attraction, bien que cette préférence eût été mise, par sir James, à une sévère épreuve. Car, sa dignité l'empêchant de se trouver à l'aise dans les étroites maisons qui avoisinent le quartier anglais à Rome, la piazza di Spagna, il avait loué un vaste palais dans un des quartiers les plus éloignés de la ville; ce qui n'empêchait pas l'élite de la société anglaise d'y émigrer, chaque soir, pour aller payer son tribut d'adoration à sa nouvelle idole.

Chaque soir, le salon de Matilda était rempli de tout ce qu'il y avait à Rome de plus distingué. Au nombre des personnes les plus assidues près d'elle, s'en trouvait une dont elle se serait passée très volontiers. Le lecteur se souvient peut-être d'une certaine mistress Mechlin, dont lord Wakefield s'était autrefois servi comme d'un instrument propre à faciliter le mariage de lady Matilda, et qui, dans ce but, n'avait pas épargné la réputation de lord Ormsby.

Les circonstances récentes ayant fait connaître à Matilda le rôle que mistress Mechlin avait joué dans cette affaire, elle ne voyait plus cette femme sans éprouver un sentiment d'aversion. Cependant, elle se disait parfois que mistress Mechlin avait pu être trompée elle-même, et son bon cœur aidant, elle lui fit, à son arrivée, un accueil qu'elle était loin de mériter.

Mistress Mechlin avait entrepris ce voyage afin de n'être pas privée, pendant la longue absence de Matilda, des avantages qu'elle s'était bien promis de retirer de la position magnifique qu'elle se flattait d'avoir procurée à Matilda. Par quels moyens était-elle venue à bout de subvenir aux frais de ce coûteux voyage? C'était un véritable mystère, car on savait parfaitement que c'était à l'aide d'expédiens extraordinaires, et grâce à un séjour de dix mois à la campagne, chez les personnes de connaissance, qu'elle parvenait à faire figure à Londres pendant les deux autres mois de l'année. Le fait est qu'elle était obligée de joindre les deux bouts de la fin de juin au commencement de mai, avec un chapelet de cousins de campagne; on comprendra donc qu'elle suggéra plutôt qu'elle n'accepta l'offre d'habiter le palais des Dornton pendant son séjour à Rome.

Sir James, qui était toujours accessible à la flatterie, se laissa prendre aisément à ses manières séduisantes et ne tarda pas à la traiter avec une prédilection marquée, qu'elle ne manqua pas de mettre à profit. Quant à Matilda, elle cessa de témoigner à mistress Mechlin les sentimens affectueux qu'elle avait eus pour elle avant son mariage.

Un soir, et quinze jours environ après l'installation des Dornton dans leur palais, les habitués venaient d'arriver. Sur un fauteuil rapproché du sofa où étaient assises Matilda et mistress Mechlin, était campé notre ami, le colonel Canteen, le bavard de Genève, qui était arrivé la veille, et voici comment il entama la conversation :

— Je voudrais bien savoir, lady Matilda, ce qu'est devenu lord Ormsby; je ne l'ai pas vu depuis son apparition à Genève. Du reste, je n'ai pas appris beaucoup de nouvelles depuis votre départ, car je suis venu par Gênes et Florence, et Tynte a jugé à propos de me retenir quinze jours à Lerici, en attrapant la fièvre. Je m'y suis ennuyé à la mort, bien que j'aie trouvé un goût tout particulier au poisson du golfe de la Spezzia. Mais que peut être devenu lord Ormsby pendant tout ce temps? voilà ce que je me demande.

— Nous avons vu fréquemment lord Ormsby à Milan, — répondit Matilda.

— Ah! je voudrais bien qu'il vînt ici nous surprendre, un de ces jours, — reprit le colonel, — et qu'il nous montrât un plus gai visage que celui que nous lui avons vu à Genève.

— Je ne crois pas, — dit mistress Mechlin, — que la présence de lord Ormsby pût ajouter un grand charme à notre société. En tout cas, il n'est pas de mes amis. Sa vie entière ressemble assez au visage qu'il vous a montré à Genève; et dans une occasion sérieuse, — ajouta-t-elle en fixant Matilda, — il a, suivant moi, fort mal agi. Je ne pardonne pas aisément à ceux qui offensent mes amis, et je serais désolée de le voir.

A peine mistress Mechlin avait-elle terminé sa phrase, que le *servitore di piazza* ouvrit la porte du salon, et bégaya quelque chose comme un nom anglais. Presque en même temps, on vit entrer lord Ormsby.

Matilda alla au-devant de lui, non pas assurément d'un air indifférent, et non plus, peut être, sans une certaine émotion intérieure, mais du moins sans le moindre embarras. Aux questions de politesse qui lui furent adressées, il répondit qu'il était arrivé dans l'après-midi, et qu'après s'être informé de la demeure de Matilda, il s'était empressé de venir lui présenter ses respects. Une plus longue conversation aurait pu devenir inquiétante, car tous les regards étaient fixés sur lord Ormsby, mais mistress Mechlin y coupa court, en disant avec son plus doux sourire :

— Cher lord Ormsby, que je suis heureuse de vous voir! Il y a long-temps que nous ne nous sommes rencontrés! Que je suis charmée de vous revoir!

Cet empressement de la part de mistress Mechlin n'était pas précisément feint, bien qu'il fût en complète contradiction avec les sentimens qu'elle venait d'exprimer. Il y avait longtemps, en effet, qu'elle ne l'avait vu, et elle ne put se défendre de le trouver remarquablement beau. Et toute femme qui, comme mistress Mechlin, a conservé des prétentions, qui, de plus, pressent la prochaine décadence de ses charmes, saisit avec empressement l'occasion de faire une conquête.

Les manières de Matilda envers lord Ormsby, durant le reste de la soirée, n'eurent rien d'assez remarquable pour attirer l'attention des spectateurs indifférens; lui seul les trouva froides, contraintes, et plus réservées qu'elles ne l'eussent été pour une connaissance ordinaire qui serait arrivée à l'improviste.

Cette réserve calculée, l'indice le moins équivoque qui puisse révéler les tendres sentimens d'une femme, est toujours, — chose étrange! — mal interprétée par l'homme qui en est l'objet.

Telle fut l'impression de lord Ormsby qui, ce soir-là, quitta Matilda avec la conviction qu'il avait été traité avec une indifférence marquée. Aussi éprouva-t-il un vague sentiment de jalousie universelle en se rappelant le sourire insignifiant de l'un, l'empressement affecté d'un autre, les complimens étudiés d'un troisième et l'évidente admiration de tous.

XVIII.

Après une nuit sans sommeil, passée à se tourmenter ingénieusement avec l'idée que Matilda lui avait trop ouvertement donné à entendre, par ses manières, qu'elle désirait ne plus le revoir, Ormsby se leva de bonne heure, comme s'il avait parfaitement dormi; et, bien qu'il fût beaucoup trop tôt encore pour songer à faire une visite du matin, il parcourut les rues qui conduisaient à la demeure de Matilda, sans jeter les yeux sur les personnes qu'il rencontrait, ou sur quoi que ce fût sur son passage.

Il touchait au terme de sa course, lorsqu'il fut arrêté soudain par sir James Dornton, qui venait de sortir pour affaires.

— Enchanté de vous rencontrer, mon cher lord, — lui dit sir James; — je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en venant hier soir chez moi, et je regrette vivement de ne m'y être pas trouvé. J'étais allé à l'Opéra avec le baron Joulterdolt, le Hanovrien. J'ai mille choses à dire à votre seigneurie, et peut-être serez-vous assez bon pour venir avec moi. Je vais chez un armurier qui demeure à deux pas d'ici.

Lord Ormsby hésita pendant un instant. Ce n'était nullement dans le but d'accompagner sir James qu'il était sorti de si bonne heure, et il chercha à s'excuser.

— J'allais précisément... — commença-t-il; puis la réflexion l'empêcha d'avouer au baronnet qu'il avait l'intention de faire une visite à Matilda, et il se décida à l'accompagner.

Que de fois les circonstances les plus ordinaires et les plus simples en apparence produisent les événemens les plus graves! Ce fut, en effet, la subite détermination prise sans arrière-pensée par lord Ormsby, qui décida de son avenir et de celui de Matilda.

Sir James était un de ces hommes qui, avant de partir pour l'Italie, croient nécessaire de se munir d'une paire d'excellens pistolets anglais pour se défendre, en cas d'attaque, contre tout un monde de brigands, qui, s'ils viennent à vous attaquer en effet, sont embusqués derrière un mur et tirent sur vous sans se montrer jamais. Malgré cela, sir James se croyait en sécurité, grâce à ses pistolets de poche; et comme l'un d'eux était en mauvais état, il l'avait porté lui-même chez un célèbre armurier du voisinage pour le faire réparer, et il allait voir s'il était prêt.

Il entra donc dans la boutique de l'armurier. En l'attendant, lord Ormsby demeura sur le seuil de la porte, tournant le dos à la boutique et ne donnant aucune attention à ce qui se passait à l'intérieur. Il ne fut donc pas témoin de l'indignation de sir James lorsque l'armurier lui présenta son pistolet rendu méconnaissable par la prétendue réparation qu'il y avait faite.

Après de violentes invectives fulminées en une sorte de patois composé de mots français et anglais, sir James s'était enfin décidé à demander à l'armurier combien il lui devait. Celui-ci avait répondu avec impudence:

— Ah! *come vuole, — niente, — solamente dieci scudi.*

— Allez au diable! lui dit sir James.

— *Dieci,* — répéta l'Italien en levant tous les doigts pour traduire le mot par la pantomime.

Voyant la difficulté d'une explication verbale, sir James, imaginant que l'action serait plus intelligible que la parole, voulut s'emparer du pistolet pour couper court à la discussion.

— *Ah! questo no,* — dit l'Italien en retenant l'arme.

Sir James, qui n'était pas très patient, fut exaspéré par cette résistance, et ayant réussi à saisir le pistolet, se servit de la crosse pour appliquer un violent coup sur la tête de son antagoniste. Cette brutalité attira l'attention d'un troisième personnage, un montagnard à la physionomie farouche, qui était en ce moment occupé à aiguiser un couteau de chasse.

C'était un de ces enfans du Sud pour qui la vengeance est une vertu, et certes l'occasion était belle de mettre cette vertu en pratique.

En entendant du bruit dans la boutique, lord Ormsby se retourna brusquement et vit le montagnard qui, d'une main, tenait sir James à la gorge, et de l'autre s'apprêtait à faire usage de son couteau de chasse. Une seconde de plus, et c'en était fait de sir James, si lord Ormsby ne se fût précipité juste à temps pour détourner le coup, en repoussant rudement l'assassin qui aussitôt se jeta furieux sur son nouvel adversaire. Et tandis que lord Ormsby se préparait à le châtier, le misérable lui plongea son arme dans le côté, à deux reprises différentes. Lord Ormsby saisit le meurtrier et l'étreignit convulsivement pendant un moment; puis, lâchant prise comme s'il eût agi volontairement, il chancela et tomba, sans faire entendre un seul gémissement, sur le sol qui fut bientôt inondé de sang.

Le premier mouvement de sir James fut naturellement de se précipiter vers lord Ormsby, et l'assassin profita de ce moment pour s'échapper.

Lord Ormsby semblait être dans un état désespéré, bien qu'il donnât encore signe de vie; mais les flots de sang qui s'échappaient de sa blessure présageaient une mort prochaine. En ce moment, le propriétaire du couteau de chasse ayant servi à la perpétration du crime, entra pour le réclamer, et en reconnaissant en lui le courrier de la famille Hobson, sir James l'appela à son aide.

Pierre qui possédait cette sorte de routine chirurgicale assez commune parmi les gens de sa profession, réussit, à étancher momentanément le sang des blessures; puis il conseilla de transporter de suite lord Ormsby dans un lieu plus convenable, sans attendre l'arrivée d'un chirurgien. Il était impossible de transporter le blessé à sa demeure, beaucoup trop éloignée.

— Chez moi, chez moi! c'est à deux pas d'ici, — s'écria sir James.

Puis, laissant au courrier le soin de faire transporter lord Ormsby, il courut aussitôt informer la police, afin qu'elle se mît à la poursuite du meurtrier. Mais il ne lui vint pas un seul instant à l'esprit la pensée d'aller, de préférence, prévenir Matilda, pour lui épargner le coup que pouvait lui porter la vue soudaine d'un mourant apporté dans sa maison.

Ce jour-là, Matilda s'était levée satisfaite intérieurement de sa conduite de la veille à l'égard d'Ormsby, et cependant elle se réjouissait, en dépit d'elle-même, en songeant qu'elle allait bientôt le revoir. Malgré tous les motifs qu'elle avait d'être triste, sa gaîté naturelle se reflétait en ce moment sur son visage épanoui.

Elle descendit d'un pas léger l'escalier de marbre qui, de ses appartemens, conduisait dans la cour. Au même instant le lugubre cortége, précédé par Pierre, montait les premières marches.

Aucune parole ne saurait rendre le cri déchirant qu'elle fit entendre à la vue de ce terrible spectacle. Les hommes grossiers qui portaient le blessé frissonnèrent eux-mêmes en entendant ce cri, et se sentirent émus de pitié pour cette pauvre désolée. Ce cri eut aussi la puissance de faire sortir le blessé de sa léthargie, résultat que tout l'art du plus habile praticien n'aurait assurément pas obtenu. Ses lèvres livides tremblèrent faiblement, et il entrouvrit ses paupières par un mouvement presque imperceptible.

Matilda tomba évanouie à ses côtés.

Lorsque le chirurgien qu'on avait envoyé chercher, et qui venait de poser un appareil sur les blessures de lord Ormsby, entra dans l'appartement de Matilda pour lui annoncer que tout espoir n'était pas perdu, elle commençait à se remettre peu à peu du choc qu'elle avait reçu. Elle demanda résolument à voir le blessé, et en faisant cette demande, sa physionomie révélait un tel égarement, que le chirurgien, en l'absence de sir James et de toute autre personne en droit de contrôler la volonté de Matilda, ne crut pas pouvoir s'y opposer.

En arrivant près du lit, Matilda prit dans ses mains la main glacée de lord Ormsby, et fixant ses regards sur son visage immobile, elle resta sourde aux instances qui lui étaient adressées pour la décider à s'éloigner.

— Non, non, pas encore! — répondait-elle d'un ton résolu.

Aussi, lorsque revenant à la vie, le blessé ouvrit les yeux,

son premier regard tomba sur cette femme aimée qui, par sa douleur, révélait une tendresse dont le témoignage ne lui sembla pas payé trop chèrement.

Il éprouva un mieux sensible, soit grâce à ce remède puissant de l'amour, soit grâce à la force de sa constitution, et en le quittant, le chirurgien annonça qu'il était satisfait de l'état du blessé. Cette heureuse nouvelle rappela Matilda au sentiment des convenances. Une garde attentive fut placée par elle près de lord Ormsby, et elle avait quitté sa chambre, lorsque sir James rentra après avoir fait de longues et inutiles recherches pour trouver la justice.

XIX.

Nous avons depuis quelque temps, aimable lecteur, un peu négligé la famille Hobson. Comme vous connaissez mieux aujourd'hui le caractère des personnes qui la composent, peut-être aimeriez-vous mieux vous abstenir de toute intimité avec elles; mais elles tiennent de trop près à une personne dont le sort m'est bien cher, pour que je puisse vous permettre de rompre entièrement avec leur société.

Le jour où vous avez appris leur arrivée à Rome, en voyant leur courrier Pierre dans la boutique de l'armurier, les dames Hobson étaient, comme d'habitude, réunies dans le triste et sombre salon d'un vieux *palazzo*, armées d'aiguilles, de ciseaux et de toutes ces armes primitives en usage parmi les amazones pour essayer de tuer le temps.

Mais le vieux père Temps soutint un rude combat contre ces dames, et déjà, par de fréquens bâillemens, elles avaient reconnu sa puissance, lorsqu'elles reçurent le renfort de deux auxiliaires qui, depuis quelque temps, les avaient plus d'une fois aidées à passer une heure ou deux avec moins d'ennui.

Les deux auxiliaires en question étaient nos connaissances de Milan, le révérend monsieur Simperton et son pupille, le jeune Woodhead. Ainsi que nous l'avons déjà dit, monsieur Simperton était très désireux de cultiver l'intimité de la famille Hobson. Il s'était dit, en effet, qu'une femme avec une dot de vingt mille livres sterling augmenterait assez agréablement son mince revenu qui lui suffisait à peine pour faire blanchir son surplis et acheter ses sermons. Ainsi dorée, il se sentait de force à avaler une pilule matrimoniale de la taille de miss Betty Hobson elle-même.

Il espérait aussi persuader à son pupille de rendre hommage aux charmes de la sœur cadette, miss Anne; et alors quelle brillante perspective s'ouvrirait devant lui!

Cette pensée évoquait à ses yeux des visions indistinctes, représentant les succulens repas et le champagne frappé de Woodhead-Hall. Puis il se voyait revêtu d'un costume de chasse d'une nuance cléricale; puis enfin il se voyait évêque.

Avec d'aussi douces espérances, on ne sera plus étonné d'apprendre qu'il avait passé toute la matinée à persuader à son docile élève qu'il était de son devoir de déclarer ses sentimens à miss Anne Hobson. Monsieur Simperton avait obtenu le succès le plus complet, et le pupille obéissant avait promis de faire, sans plus attendre, une demande en mariage. Mais la chose était plus facile à dire qu'à faire, ou plutôt plus facile à penser qu'à dire, car monsieur Woodhead avait le malheur d'être fort timide; et, bien que miss Anne Hobson n'eût rien de redoutable, toujours est-il que l'homme le plus résolu éprouve inévitablement une certaine défiance en s'adressant à une femme à laquelle il donne le droit de rejeter ses offres.

Cependant, grace à des circonstances favorables, monsieur Woodhead parvint à recouvrer toute sa présence d'esprit. Mistress Hobson était généralement plus désœuvrée que ses filles, et depuis qu'elle était installée à Rome, où elle ne trouvait pas à occuper son temps aussi agréablement qu'à Manchester, elle avait déjà commencé à infliger à sa famille le supplice de ses étonnemens habituels à propos de rien. — J'aimerais à savoir, — disait-elle, — s'il neige jamais ici! J'aimerais à savoir quand mourra le pape!

Après une foule de remarques dans le même goût, sorte d'occupation à laquelle se livrent avec passion les gens qui ont peu de choses à faire ou peu de pensées à nourrir, mistress Hobson avait, à la fin, quitté le salon pour aller voir ce que faisait monsieur Hobson.

En son absence, monsieur Simperton avait été reçu par miss Hobson avec cette charmante petite pétulance que, par tradition, les jeunes miss des pensionnats apprennent à considérer comme le supplice nécessaire qu'elles doivent infliger à un adorateur impatient. Monsieur Simperton s'y soumettait avec toute la résignation d'un humble poursuivant.

Après l'avoir suffisamment tourmenté, miss Hobson lui rendit enfin ses bonnes grâces, et tous deux allèrent s'installer dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer à leur aise, et permettre à monsieur Woodhead de donner un libre cours à ses sentimens secrets.

Mais le jeune gentleman avait fait de vains efforts pour entrer en matière, et miss Anne, qui était la plus silencieuse personne de la famille, ne se prêtait nullement à le sortir d'embarras. Assis sur le bord du sofa, il suivait d'un œil terne et stupide l'aiguille de sa belle, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps, qu'il dit, d'une voix étouffée par le mouchoir qu'il s'était enfoncé dans la bouche :

— Il fait bien chaud, miss Anne.

— Très chaud, — répondit sèchement la jeune personne.

— Il fait plus chaud ici que dans le comté de Chester, — reprit-il après une pause.

— En vérité?

— Vous n'êtes jamais allée dans le comté de Chester?

— Jamais.

— Miss Anne, je désire, — je serais enchanté, — je voudrais bien... — je... — si...

Ces mots semblaient annoncer qu'il allait en venir au fait, mais il était écrit que miss Anne ne serait pas encore instruite de ses désirs et de ses vœux; car, à ce moment plein d'intérêt, monsieur Woodhead fut interrompu par l'arrivée de Tom Hobson, dont la physionomie annonçait une grande agitation.

— Eh bien! s'écria-t-il, — il se passe de belles choses! Par Saint George, nous vivons dans un joli pays?

— Que se passe-t-il donc? — demanda le couple assis sur le sofa. — Que se passe-t-il? — répéta le couple qui se trouvait à la fenêtre.

— Ce qui se passe! je vais vous le dire! Nous allons être tous assassinés, et l'on a déjà commencé.

A cette horrible nouvelle, les jeunes personnes poussèrent un cri perçant, et Tom continua :

— Lord Ormsby et mon oncle Dernton ont été attaqués, ce matin, au cœur même de la ville, par des bandits déguisés : ils ont tué lord Ormsby, mon oncle est très malade, et si Pierre n'avait pas tué de sa main deux de ces brigands (j'ai vu son couteau taché de sang), ils allaient massacrer tous les Anglais qu'ils auraient pu trouver.

— Vraiment! quelqu'un a-t-il été tué? — demanda Simperton qui crut reconnaître une certaine exagération dans le rapport confus de Tom.

— Oh! oui; lord Ormsby est mort, j'en suis certain, car j'ai vu plusieurs personnes qui parlaient de cet événement. Sir George Dowercourt disait que la baronnie et les propriétés allaient passer à miss Arlingford, qui deviendrait ainsi un parti superbe.

L'interruption du tête-à-tête de Woodhead fit envoler, comme on doit bien le penser, le peu d'idées confuses qu'il avait eu tant de peine à rassembler, et ajourna, pour le présent, la proposition qu'il voulait adresser à miss Anne Hobson.

Il suffira d'apprendre au lecteur, sans le retenir plus longtemps dans la société des personnes en question, que, quelques jours après, cette proposition fut faite avec succès. Le lieu choisi, à cet effet, par Woodhead, était la salle octogone du Vatican, dans laquelle est placé l'Apollon du Belvédère, — circonstance qui, du reste, n'inspira pas au jeune amoureux, un langage plus poétique. Et ce fut là, que miss Anne Hobson, détournant ses yeux du chef-d'œuvre, laissa

tomber un tendre regard de consentement sur la sotte et piètre personne de son futur époux.

A quelques jours de là, le révérend monsieur Simperton, avec un mépris digne d'un bon protestant pour les momeries papales qui se passaient autour de lui, saisit l'occasion des vêpres de Saint-Pierre, pour faire sa déclaration à miss Betty Hobson qui la reçut le plus gracieusement du monde.

Enfin, au grand contentement du révérend, la double union fut résolue.

XX.

Pendant plusieurs jours, on désespéra de sauver lord Ormsby, et il y eut une lutte longue et douteuse entre son excellente constitution et des blessures qui, pour la plupart des individus, eussent été mortelles.

Ce long suspens fut terrible pour Matilda dont la douleur était encore augmentée par mistress Mechlin et sir James qui, chaque jour, après dîner, discutaient avec un sang-froid parfait les chances de salut du malade.

Sir James qui se piquait de posséder quelques connaissances en chirurgie, affirmait qu'un miracle seul pouvait sauver lord Ormsby. Quant à mistress Mechlin, elle portait ses prévisions plus loin encore; elle cherchait à deviner qui épouserait miss Arlingford, après la mort de son frère, et elle regrettait que lady Ormsby ne fût pas précisément la femme qui convenait, pour mettre la jeune personne en évidence.

Le lendemain du fatal événement, un courrier avait été expédié à lady Ormsby et à Emily qui étaient restées à Genève, d'après l'avis des médecins ; ils avaient, en effet, déclaré que le climat de l'Italie, surtout en été, serait très dangereux pour la santé de lady Ormsby.

Cependant, il était à peu près certain que ces dames se hâteraient de partir pour Rome en apprenant la triste nouvelle; mais la distance était considérable, et avant qu'elles eussent eu le temps d'arriver, l'état du malade s'était singulièrement amélioré.

Bien qu'il fût excessivement affaibli, et qu'il n'offrît plus que l'ombre de cette mâle beauté, si remarquable lorsqu'il était florissant de jeunesse et de santé, on le jugea en état d'être transporté sur un sofa dans l'appartement voisin, où Matilda avait l'habitude de passer ses matinées avant cet événement.

Sir James commençait à s'ennuyer du séjour forcé qu'il avait cru devoir faire à la maison durant la période du danger, et il lui tarda de retourner à la routine de ses excursions interrompues. Cette impatience fut d'ailleurs activée par mistress Mechlin, qui s'était de plus en plus insinuée dans ses bonnes grâces en continuant à lui administrer des flatteries, dont les doses les plus fortes même étaient prises par lui sans la moindre répugnance.

Comprenant, toutefois, qu'il ne pouvait laisser lord Ormsby dans la situation où il se trouvait, sans manquer aux plus stricts devoirs de la reconnaissance et de l'hospitalité, sir James, d'après les conseils de son amie mistress Mechlin, jugea naturellement très convenable de confier à Matilda le soin de le remplacer près de lord Ormsby.

Notre héroïne se montra d'abord contraire à cet arrangement qui, tout simple qu'il fût, aurait pu sembler étrange aux yeux du monde ; mais enfin, grâce aux piquantes observations de son ancienne amie, mistress Mechlin, et au tendre intérêt que lui inspirait la position de lord Ormsby, elle se décida à donner les soins les plus touchans et les plus assidus à un homme que la souffrance rendait encore plus dangereux pour elle.

Cette situation durait depuis plusieurs jours lorsque lady Ormsby et Emily arrivèrent, après un voyage dont l'extrême rapidité pouvait avoir des suites funestes pour la santé de lady Ormsby. Elles trouvèrent le malade beaucoup mieux qu'elles ne l'espéraient, car la crise était passée, et tout présageait un rétablissement, lent à la vérité, mais certain.

Lorsque lady Ormsby, que la fatigue du voyage et l'inquiétude avaient sérieusement indisposée, se sentit assez forte pour donner à son fils les soins que sa santé réclamait encore, elle voulut qu'Emily mît à profit le court séjour qu'elles devaient faire à Rome, d'après l'avis des médecins, pour voir toutes les merveilles qui se trouvaient à sa portée, et Matilda, malgré le charme qu'elle avait fini par trouver dans les soins de chaque instant qu'elle prodiguait à lord Ormsby, ne put se dispenser d'accompagner sa jeune amie dans ses excursions.

Plusieurs circonstances de nature à révéler à lady Ormsby le danger d'une liaison trop intime entre son fils et lady Matilda lui avaient été cachées avec une grande circonspection, mais les dispositions et la manière d'être de lord Ormsby, la plongèrent, à ce sujet, dans une bien vive inquiétude.

Nous ferons mieux comprendre les alarmes de lady Ormsby en rapportant un entretien qu'elle eut avec Matilda la veille de son départ de Rome, départ auquel elle fut, à contre-cœur, forcée de se résoudre et qu'elle ne pouvait plus différer, car la chaleur compromettait gravement sa santé, et son existence était trop chère à sa fille pour qu'elle négligeât les moyens de la prolonger.

Ce jour-là, dans l'après-midi, tandis que lord Ormsby reposait, lady Ormsby et Matilda se trouvèrent seules. Emily, accompagnée de quelques amis, était allée pour la dernière fois à Saint-Pierre.

Lady Ormsby avait quitté son ouvrage et regardait Matilda avec une expression de sollicitude qui finit par attirer l'attention de notre héroïne. Matilda embrassa tendrement sa respectable amie, et lui dit :

— Chère lady Ormsby, pourquoi me regardez-vous si tristement, j'allais presque dire sévèrement, si je n'étais certaine de n'avoir pas encouru vos reproches? et je saurais lire, assurément, dans vos yeux un reproche mérité.

— Parfois, — répondit lady Ormsby, — une mère qui ne veut pas user du privilége que ce titre lui donne, témoigne ses appréhensions par un regard lorsque sa bouche n'ose pas articuler un conseil.

— Oh! maintenant, — répliqua Matilda, — je suis sûre d'avoir, bien que ce soit à mon insu, commis quelque faute qui fait que vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez autrefois; autrement, vous n'hésiteriez pas à me la reprocher, car tout ce que j'ai appris de bon (et c'est bien peu de chose, hélas!) c'est à vous que je le dois.

— Ma bien chère Matilda, je ne pourrai jamais vous aimer moins, et vous m'êtes aussi chère que ma propre fille. Le sujet auquel j'ai fait allusion est difficile et délicat, pour moi, plus que pour toute autre personne au monde ; cependant, puisqu'il vous touche, je vaincrai toutes mes répugnances, et je l'aborderai, bien qu'en tremblant. Vous avez raison; de moi seule, autrefois, vous avez reçu des conseils, mais je n'ai pas mérité toute la gratitude que vous me témoignez, car, quoique je n'aie rien à me reprocher à l'endroit des principes que j'ai voulu vous inculquer, je me reproche cependant mon indulgence pour certaines choses de la vie. J'ai fait pour le mieux ; et pourtant, au fond de ma conduite, et malgré moi, il y avait peut-être un certain égoïsme. Je souhaitais, au déclin de ma vie, de voir heureusement unis deux êtres qui m'étaient également chers et qui semblaient formés l'un pour l'autre. Oui, tel était le vœu le plus ardent de mon cœur.

Matilda ne répondit rien, et ses yeux baissés demeurèrent immobiles, mais des larmes brûlantes, roulant sur ses joues, témoignèrent de l'agitation de son âme.

Sans paraître remarquer l'émotion de Matilda, lady Ormsby lui prit affectueusement la main et ajouta :

— Au point de vue de la prudence, on aurait pu critiquer l'encouragement que je donnais à des sentimens qui pouvaient, comme le temps ne l'a que trop prouvé, devenir une source d'infortunes au lieu de créer la félicité. Mais peut-être puis-je alléguer comme excuse le bonheur domestique dont j'avais joui moi-même.

Ce bonheur fut bien court, et je sentais que ma carrière était terminée. Oui, toute idée de plaisir fut abandonnée par moi depuis la mort de celui pour qui seul j'avais vécu. Mais

en voyant Augustus si semblable à son père; en vous voyant Matilda, plus richement douée, mille fois, que je ne l'avais jamais été moi-même, est-il étonnant que j'aie désiré réjouir ma vieillesse par la contemplation du bonheur de ceux qui m'étaient si chers? Mais pourquoi rappeler ce temps qu'il vaudrait mieux oublier, puisqu'il ne peut plus revenir?

— Oh! je vous en supplie, continuez,—dit Matilda,—laissez-moi revivre par la pensée dans ce temps, le seul heureux qui m'ait été réservé.

— Non, chère enfant,— reprit lady Ormsby;—ce n'était pas dans l'intention de réveiller de vains regrets que j'ai trouvé la force de vous parler ainsi.

Dieu sait quelle est ma tendresse pour Augustus, et combien il m'en a coûté de contrarier ses inclinations et même ses moindres désirs! Je sens que votre présence lui a sauvé la vie. Je sens aussi que s'il vous perdait, il pourrait mourir de douleur. Et pourtant, je suis forcée de vous dire que vous devriez vous séparer.

— Oh! non, chère lady Ormsby,—répliqua Matilda.—Pourquoi nous séparer? Entre nous, pas un mot n'a été prononcé que vous n'eussiez pu vous même entendre; pas un sentiment n'a été révélé que vous eussiez pu désapprouver.

— Demandez à votre cœur, — répondit lady Ormsby, — si vous pouvez ainsi répondre de ses sentimens. Oui, vous êtes innocente en paroles et en actions; mais l'êtes-vous en pensée? Cette extrême répugnance à vous séparer ne suffit-elle pas à prouver qu'il est un homme pour qui vous entretenez une préférence incompatible avec vos devoirs d'épouse?

— D'épouse!—répéta Matilda.—Oui, je suis mariée, et tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai à souffrir encore, est un juste châtiment, car j'aimais Augustus Arlingford, et j'ai consenti à en épouser un autre! Pardonnez-moi, bien chère lady Ormsby, j'ai tort de parler ainsi.

Je ne prétends pas me plaindre des suites de ma propre folie, mais vous ne savez pas tout ce que j'ai souffert avant de trahir la foi promise à Augustus,— à moi-même — La confirmation perfide de son inconstance,—l'irritation de mon seul parent,—l'absence d'un véritable ami,—les persuasions insidieuses d'une femme qui cachait ses desseins sous les apparences de l'amitié, et en qui j'avais toute confiance;—tout cela ..— mais pourquoi,— continua-t-elle après un instant de silence, —pourquoi m'efforcer d'atténuer mes erreurs?—Puis-je dire que je ne connaissais pas alors le caractère réel de l'homme auquel je me suis unie pour la vie? Non, je n'ai même pas cette excuse; car si grand qu'eût pu être son mérite, je sens aujourd'hui que j'aurais regretté, toute ma vie, l'union que j'ai contractée, et dont je dois supporter seule l'irréparable malheur.

— Dans ce malheur,—répliqua lady Ormsby,—il vous reste des consolations que vous puiserez, plus tard, à des sources plus nobles que celles du monde. Je n'aime pas à parler de moi, mais je vous dirai que la religion m'a aidée à supporter l'infortune qui m'a frappée, quand j'étais bien jeune encore. Mais ces principes religieux m'avaient été, de bonne heure, inculpés; ils étaient le résultat de mon éducation. Vous n'avez pas été élevée dans ces idées, Matilda, et je l'avoue, quand je songe à la poignante amertume de votre existence, aux passions impétueuses d'Ormsby, et à la trop vive tendresse de vos cœurs, je tremble pour mes enfans!

— Oh! chère lady Ormsby,—dit Matilda,— ne croyez pas que je fasse jamais rien qui puisse me rendre indigne de vous et d'Emily.

— Ma douce et chère enfant,—répondit lady Ormsby,—je vous aime tant et votre affection pour nous, je le sais, est si tendre et si sincère, que je voudrais une base plus ferme à votre sécurité. Ce n'est pas l'approbation d'une amie, si chère qu'elle vous soit, qui vous pourra vous protéger contre un danger si imminent. C'est plus haut que vous devez chercher cette protection; je ne cesserai de prier Dieu de vous l'accorder, et......

Les conseils de cette excellente femme furent interrompus par la voix, faible encore, de lord Ormsby qui les appelait dans l'appartement voisin; car son repos habituel avait été troublé par le désir qu'il éprouvait de voir sa mère, autant que possible, pendant ce dernier jour. Ce motif empêcha lady Ormsby de renouveler des exhortations qui, peut-être, auraient été bien utiles à Matilda, et ce fut avec un cœur rempli d'appréhensions trop fondées que lady Ormsby l'abandonna à son sort, après d'affectueux adieux.

XXI.

Lady Ormsby n'avait que trop bien prévu les dangers qui menaçaient Matilda. A mesure qu'Ormsby se rétablissait, il devenait doublement difficile pour elle de voir sans émotion l'éclat de ces regards éloquens qui semblaient ne se ranimer que pour la contempler, et d'entendre sans trouble les sons mieux accentués de cette voix mélodieuse dont la puissance semblait ne lui avoir été rendue que pour ajouter à la ferveur de son admiration passionnée. Il était pénible de quitter tout cela pour endurer la mauvaise humeur et la sottise d'un homme que, seul, elle aurait dû écouter avec ravissement, et pour ces yeux sans expression, cette physionomie insignifiante que, seuls, elle aurait dû regarder avec amour.

Le rêve auquel Ormsby et Matilda s'abandonnaient alors était délicieux: ils n'osaient s'en rappeler le commencement ni en prévoir la fin. Mais ils devaient être bientôt réveillés de cet enivrant bonheur par l'événement qui faisait leur joie, tout en les avertissant de sa fin prochaine, — par le rétablissement d'Ormsby. Sa complète guérison ne semblait pas devoir lui laisser plus longtemps une excuse pour différer de quitter le *palazzo* de sir James: il fut donc convenu qu'il retournerait à sa demeure après la première promenade que le médecin lui avait permise.

On choisit pour but de cette excursion les jardins de Pamphyli-Doria que toute la société voulait visiter, attirée par le charme d'une véritable température de printemps.

Sir James, toujours impatient de la moindre contrariété, témoigna de l'humeur d'être obligé, par une journée si belle, d'attendre Matilda (elle était allée, le matin, poser chez le sculpteur qui faisait son buste); mistress Mechlin proposa aussitôt que sir James, le colonel Canteen et elle-même partissent pour la promenade: lord Ormsby (qui ne devait pas demeurer aussi longtemps dehors) irait chercher Matilda chez le sculpteur, et viendrait les rejoindre dans les jardins.

Ormsby ne pouvait consentir à cet arrangement avec plus d'empressement que n'en montra le baronnet; et Matilda, qui était déjà sortie, ne put être consultée. Quand Ormsby, seul, vint la prendre chez le sculpteur, elle ne crut pas nécessaire d'inventer quelque misérable objection pour se soustraire à un arrangement sur lequel on ne lui avait pas demandé son avis.

Ils se rendirent donc aux jardins de Pamphyli Doria, où ils se promenèrent longtemps seuls, en savourant lentement les dernières heures de cette intimité sans contrainte dont les circonstances récentes leur avaient permis de jouir.

Le temps et le lieu n'étaient pas seulement en parfaite harmonie avec leurs sentimens mutuels; on eût pu y voir un présage des périls secrets de leur situation. C'était une de ces journées enchantées où l'âme de la nature semble rajeunie; et là, dans ce lieu favorisé, au milieu de ces belles solitudes formées exprès pour nous enlever aux soucis grossiers du monde, son radieux sourire nous attire et nous enivre dans l'oubli de tout ce qui n'est pas la jouissance présente. Mais hélas! la brise exhale le mortel poison de la *malaria* dans ces souffles embaumés qui murmurent d'amoureux soupirs, et les fleurs épanouies recèlent la mort dans leurs frais calices!

Matilda et Ormsby avaient erré longtemps auprès d'une de ces fontaines solitaires qui ornent quelques-uns des points de vue des jardins. Même aux yeux d'Ormsby, jamais Matilda n'avait paru plus charmante. La simplicité de sa toilette du matin ajoutait à la perfection de ses formes je ne sais quelle grâce éthérée; et la sérénité avec laquelle elle s'abandonnait aux plus doux sentimens de son cœur, donnait une expression de tendresse indicible à ses traits angéliques.

Tout-à-coup, en levant les yeux sur celui qui occupait toutes

ses pensées et en rencontrant son regard plein d'adoration, elle fut frappée des traces que la souffrance avait laissées sur son mâle et beau visage. Cette vue l'arracha aux douces sensations où se reposait son âme. C'était à la maladie, à la souffrance qu'ils devaient leur réunion récente! Cet œil cave, cette joue pâlie portaient les traces du douloureux événement qui leur avait procuré un bonheur passager.

Émue de ces pensées, elle s'appuya sur la balustrade de marbre, et, faisant un effort pour se remettre de son trouble, elle détourna la tête. Dans ce mouvement, des larmes qu'elle voulait en vain retenir s'échappèrent de ses yeux noirs et allèrent tomber dans les eaux bruyantes de la fontaine au-dessus de laquelle elle était penchée.

Ni son émotion ni l'effort qu'elle avait fait pour la cacher ne furent perdus pour lord Ormsby. Il lui serra doucement la main, et s'avançant comme pour surprendre l'expression de son visage qu'elle détournait encore :

— Quoi! — lui dit-il, — Matilda peut-elle chercher dans ces eaux bouillonnantes la consolation de ses peines, et refuser sa confiance à celui dont elle ne saurait prendre le silence pour de l'insensibilité?

Elle tourna lentement vers lui ses yeux humides, et appuyant sa tête sur le bras d'Ormsby, elle pleura amèrement. Ormsby ne put se contenir plus longtemps.

— Matilda chérie, — s'écria-t-il, — toute contrainte est désormais impossible. — Ne croyez pas que j'aie pu être si longtemps témoin d'un malheur si peu mérité sans en être touché. Un homme qui vous adore, qui sent toute la puissance de ces charmes dont l'imagination la plus ardente rêverait à peine l'exquise réunion, pourrait-il voir de sang-froid cette beauté profanée par un être incapable d'en sentir le prix et indigne de la posséder plus longtemps! Tant que j'ai cru être seul à souffrir du malheur de notre séparation, j'ai pu traîner en silence l'écrasant fardeau de ma douleur. Mais lorsque je vois que, perdue pour celui qui vit de votre bonheur seul, ce bonheur est sacrifié tous les jours à une situation qui n'aurait jamais dû exister, je ne puis arrêter davantage l'entraînement irrésistible, l'attrait, la sympathie qui, depuis notre première jeunesse, nous ont appris que nous étions faits l'un pour l'autre. Vous devez être à moi, — à moi seul, — à moi pour toujours!

— Arrêtez, Augustus, par pitié, taisez-vous. Je le nierais en vain, l'amour que je vous promis autrefois n'a jamais appartenu à un autre. Les événemens se sont ligués pour ranimer en moi des sentimens qui, hélas! ne s'étaient jamais effacés. Ma vie intérieure, déjà si triste, est devenue par vous doublement affreuse, car la paix de mon âme est détruite, et j'ai perdu ma propre estime. Pour sauver ce qu'il me reste encore de repos et d'innocence, je sens qu'il faut que nous nous éloignions l'un de l'autre. Oui, à l'instant même; laissez-moi, laissez-moi, par pitié!

— Jamais! — dit lord Ormsby, — que notre faute, si c'est une faute, retombe sur la tête de ceux dont les indignes machinations nous ont séparés! Les liens qui maintenant vous enchaînent, forgés par le mensonge, rivés par une basse cruauté et dans des vues purement intéressées, ne pourront jamais séparer deux cœurs que la passion la plus pure avait unis.

— Cher Auguste, — ne cherchez pas à vous abuser par des sophismes qui ne peuvent pas même tromper mon cœur prévenu. Pourquoi rappeler le bonheur dont nous aurions pu jouir? A quoi bon, aujourd'hui? Je suis la femme d'un autre! S'il m'est impossible de remplir en esprit les devoirs que cet état m'impose, je dois obéir à la lettre des obligations que j'ai contractées. Les violer serait un crime pour lequel le monde n'admettrait pas des distinctions imaginaires. Croyez-vous que je puisse endurer jamais la honte de voir répondre à mes sourires par des railleries méprisantes? Aurais-je le courage d'affronter les reproches de votre sainte mère, et de la chère, de l'innocente Emily! Plus leur tendresse chercherait à les adoucir, plus ils seraient déchirans pour moi. Oh! Augustus, je rougis de penser que nous ayons pu si longtemps parler d'un tel sujet. Croyez-moi, notre seule sûreté est dans la séparation.

— Un moment encore, écoutez-moi, — dit lord Ormsby avec une émotion si violente que la rougeur soudaine de ses joues et le feu de ses yeux dissipèrent un instant les traces de langueur que la maladie lui avait laissées, — je ne survivrais pas à un tel arrêt. Par pure pitié vous auriez dû m'épargner ce dernier coup, le plus cruel de tous, puisqu'il me prouve l'insensibilité qui, seule, a pu vous inspirer de si froids calculs. Pourquoi le moment où je vous vis, après ma blessure, n'a-t-il pas été le dernier de ma vie? Pourquoi avez-vous chassé cette vision ravissante devant laquelle mes yeux se seraient doucement fermés? Pourquoi vouloir effacer le souvenir de cette tendresse passionnée qui m'aurait rendu chère la mort elle-même?..

— Grand Dieu! s'écria Matilda, cette exaltation va vous tuer!

Effrayée de cette passion qui n'était plus maîtresse d'elle-même, Matilda n'avait pas osé quitter Ormsby. Ses alarmes s'accrurent lorsqu'elle vit une pâleur mortelle succéder à l'éclat passager qui avait animé ses joues. Elle saisit sa main : en ce moment, l'appui seul de la balustrade à laquelle il se retenait l'empêchait de tomber anéanti.

Cette vue redoubla la tendresse de Matilda. Il lui était maintenant impossible de quitter Ormsby, mais elle évita de renouer un entretien qui l'avait si profondément ému.

Ils s'assirent sur un banc de verdure. Matilda, les yeux fixés sur le visage d'Ormsby, y épiait avec anxiété le retour et l'animation de la vie.

En ce moment ils furent aperçus du reste de la société qui arrivait par une terrasse plus élevée. Le *custode*, qui montrait les merveilles des jardins, fut le premier à les remarquer. Avec cet instinct poétique naturel à ses compatriotes, il fut frappé de la vue de ce groupe si harmonieusement placé au milieu de cette belle scène.

— *Ah! che copia bella! sembra degna d'un tal paradiso!* — s'écria-t-il.

— Hum! — cela ressemble plutôt au premier tentateur ou au serpent caché sous l'herbe, — murmura mistress Mechlin, comme se parlant à elle-même; cependant elle attira l'attention du baronnet et du colonel Canteen sur le *tête-à-tête* de Matilda et d'Ormsby.

— Qu'est-ce donc? — demanda sir James qui n'entendait pas un mot d'italien, — que veut dire cet homme?

— Oh! rien, — répondit mistress Mechlin; seulement cet Eden a inspiré à notre guide sentimental une paraphrase improvisée de Milton. Il paraît qu'il a trouvé ici un Adam et une Ève : *Le couple le plus charmant qui se soit jamais uni dans les embrassemens de l'amour.*

The loveliest pair
That ever since in love's embraces met.

Je ne suis pas forte pour les citations; cependant il y a encore après ces vers quelque chose à propos des fils et des filles, qui n'a pas de rapport..... Mais ce passage : « Ils s'assirent à l'ombre d'un bosquet dont le feuillage murmurait » doucement au-dessus du gazon, au bord d'une fraîche fontaine. »

Under a tuft of shade, that on a green
Stood whispering soft; by a fresh fountain side
They sat them down.

Voilà, vous l'avouerez, qui est tout-à-fait de circonstance.

— Au diable ce galimatias! — dit sir James avec aigreur.

Mistress Mechlin ne fut pas peu surprise de l'émotion que produisait sur sir James cette allusion enjouée à une chose qui avait depuis longtemps frappé ses yeux toujours ouverts sur le scandale. Jusqu'à ce jour elle avait prêté sur ce sujet à sir James une indifférence de bon goût.

Mais si la jalousie est quelquefois « *légère comme l'air* », souvent aussi il n'est pas plus facile de savoir ce qui la fait naître que de dire d'où vient le vent.

D'une sécurité inexplicable à l'égard de l'intimité qui régnait entre Matilda et Ormsby, sir James passa tout-à-coup, sans provocation apparente et sans aucun motif, à l'excès contraire. Il rejoignit lord Ormsby et Matilda sur la pelouse où ils étaient restés; et lorsque lady Matilda l'informa que le

malade avait beaucoup souffert d'une extrême fatigue, il eut toutes les peines du monde à faire une réponse polie.

Il pressa Matilda de partir, sous prétexte qu'il était tard et qu'on l'avait longtemps cherchée. Il insista pour que mistress Mechlin et le colonel Canteen prissent place dans sa voiture. Lord Ormsby, resté seul, monta dans la sienne pour retourner à sa demeure solitaire.

XXII.

Privée du charme de la société d'Ormsby et tourmentée par un redoublement de mauvaise humeur de la part de sir James, circonstance d'autant plus triste pour elle, qu'elle ne se sentait pas à l'abri de tout reproche depuis la scène de la promenade, Matilda trouva les heures bien lentes.

Le lendemain de cette promenade et dans la matinée, Matilda, délivrée de la présence de mistress Mechlin qui était allée à Frascati avec quelques personnes, alla chercher à Saint-Pierre le repos et les consolations dont elle avait besoin.

C'est à cette heure où tout est affaires et tumulte au dehors, que ces splendides solitudes sont surtout imposantes. Dans l'intervalle des cérémonies religieuses on n'y entend d'autre bruit que celui des prières murmurées du pénitent solitaire.

J'ai dit que l'éducation religieuse de Matilda avait été négligée. Sa famille avait été autrefois catholique. Pour des motifs politiques, son oncle avait renoncé le premier à la croyance de ses pères. Seule avec cet oncle qui avait pris soin de sa première enfance, elle avait été ostensiblement élevée dans les doctrines de l'Eglise anglicane.

Mais bien que lord Wakefield ne cessât de déclamer avec tout le zèle d'un converti en faveur de l'inséparable union de l'Église et de l'État, Matilda remarqua que, dans la pratique, il trouvait cette union entièrement incompatible avec ses habitudes ; non-seulement l'État réclamait exclusivement son attention six jours par semaine, mais dérobait même le septième à l'Église, attendu que lord Wakefield ne manquait jamais d'alléguer pour excuse l'importance des affaires, lorsqu'il négligeait les devoirs de ce jour.

Avec cet exemple constamment sous les yeux, et en l'absence de meilleurs principes, Matilda n'avait pas grandi en piété.

Mais avec son éducation imparfaite, et bien que les idées religieuses n'eussent pas assez de puissance pour contrôler sa conduite, elles avaient toujours exercé sur son imagination une grande influence, et jamais elle n'entrait dans ce sanctuaire solennel sans un profond recueillement ; elle n'en sortait jamais sans des sentimens plus purs et des pensées plus élevées.

Loin de moi le désir de déprécier la remarquable pureté de notre culte réformé ou la simplicité de son énergique éloquence qui, dédaignant également le mystère sans but et les momeries pleines d'ostentation, ne s'appuie que sur la raison et la vérité.

Cependant, il est permis de penser qu'en rejetant ainsi le secours de l'imagination, le protestantisme a peut-être trop limité ses moyens de persuasion, dans le louable but d'éviter scrupuleusement l'erreur.

Mais laissons là cette digression et retournons à notre héroïne. Tandis que, plongée dans ses réflexions, elle passait dans une des ailes encore désertes de l'église, son attention fut attirée par la vue d'un moine agenouillé devant un autel, dans une attitude de profond recueillement. Elle sut à peine pourquoi elle le remarquait. Il n'y avait dans son costume religieux rien d'extraordinaire. Ses traits vigoureusement accentués et l'ensemble de sa physionomie semblaient annoncer une origine italienne. En l'examinant de plus près, elle vit sur sa figure une expression de souffrance et de repentir qui aurait pu frapper l'observateur. Elle s'attendait peu à l'effet extraordinaire qu'elle produisit sur ce moine au moment où il l'aperçut. Le changement qui s'opéra en lui fut si soudain qu'elle dut l'attribuer à la folie, et elle se hâta de s'éloigner. Mais quelle fut sa surprise et son effroi en s'apercevant que le moine la suivait. Un instant après il l'accosta et lui dit en anglais :

— Lady, un seul instant, — écoutez-moi ! Matilda, je vous en supplie !

Bien qu'elle fût très alarmée, sa présence d'esprit ne l'abandonna pas, et elle lui demanda comment il pouvait savoir son nom.

— Je dois connaître celle que j'ai tenue sur les fonts baptismaux, dans cette église, — répondit-il ; — vous vous nommez Matilda Delaval. — Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Au comble de l'étonnement, Matilda lui demanda où il avait pu la voir précédemment.

— Depuis longtemps, — dit-il, — je priais le ciel de me donner la joie de vous voir. Enfin, ma prière a été exaucée. Si vous êtes encore aussi pure que vous l'étiez lorsque vous avez reçu le nom par lequel je viens de vous appeler ; — si vous ressemblez par votre esprit autant que vous lui ressemblez par la beauté, à celle qui vous portait dans ses bras la dernière fois que je vous ai vue, — le récit que j'ai à vous faire pourra contribuer à votre bonheur ; mais si, comme je le crains...

En ce moment, le moine fut interrompu par les chants lointains d'une procession qui s'avançait de leur côté. Il craignit d'être surpris dans un entretien probablement proscrit par les règles de son ordre, et s'approchant plus près de Matilda, il lui dit tout bas :

— Je n'ose pas rester avec vous ; mais je vous en conjure, venez me retrouver ici demain, à l'heure du crépuscule. Je ne sais quelle est votre destinée présente. S'il est une personne qui ait des droits à connaître vos secrets, suspendez du moins la confidence de ce qui se passe entre nous jusqu'à ce que je vous aie dit ce que j'ai à vous dire.

Puis, ayant jeté un long regard sur Matilda, il ramena son capuchon sur son front et alla se perdre dans la foule qui suivait la procession.

XXIII.

Matilda sortit lentement de l'église et monta dans sa voiture pour retourner à sa demeure. Durant le trajet, elle se perdit en conjectures pour deviner ce que pouvait être cet homme étrange qui semblait la connaître, et quel secret il pouvait avoir à lui communiquer. D'abord elle supposa que c'était un fou qui, connaissant par quelque étrange combinaison de circonstances son nom et sa famille, avait inventé tout un roman dans un accès de folie.

D'un autre côté cependant, la réserve singulière que son oncle avait toujours observée au sujet des particularités de son enfance, avait depuis longtemps frappé son imagination, et bien souvent elle s'était dit qu'il existait un secret de famille qu'on lui avait caché.

Elle résolut donc d'accéder à la prière du moine mystérieux. En rentrant au *palazzo*, Félicie, sa femme de chambre, lui fit part d'un incident fort extraordinaire.

— Oh ! my lady, s'écria-t-elle, — devinez qui est arrivé pendant votre absence ?

— Eh bien ! parlez.

— Le garde-chasse de Delaval-Park, my lady, le vieux Boulby.

Malgré son invraisemblance, le fait était exact. Le vieux Dick Boulby, désespéré de voir les progrès du chemin de fer que sir James avait imaginé de faire construire dans son parc, et se voyant dans l'impossibilité d'empêcher un si grand malheur, avait pris la détermination d'aller trouver son maître et sa maîtresse, fût-ce au bout du monde, pour les supplier d'intervenir. En conséquence, il s'était rendu à Londres, et là, apprenant que sir James était à Rome, il était allé se faire enregistrer dans un des bureaux de Piccadilly.

Une fois embarqué, il fut fidèlement expédié comme une balle de coton ; on se le passa de main en main, et un beau jour il arriva à Rome.

Qu'on se figure l'étonnement de sir James à la vue de son garde-chasse ! D'abord, il le crut fou ; puis, fatigué de sa persistance à parler de la destruction de la propriété, il lui ordonna de se taire.

— Me taire ! — répondit Dick Boulby, — croyez-vous que c'est pour me taire que je suis venu jusqu'ici ? Me taire, quand je sais qu'on va détruire *notre* parc !

— Si vous voulez rester à mon service, — interrompit sir James, — tâchez de vous montrer plus respectueux à mon égard.

— Rester à votre service ! Pourquoi faire, puisqu'on détruit notre parc ? Ah ! mon Dieu ! comme les choses ont tourné, pourtant ! Et dire que tout cela ne serait pas arrivé si lord Ormsby avait épousé my lady, comme nous l'espérions tous !

— Lord Ormsby ! — répéta brusquement sir James, — que voulez-vous dire ?

— Ma foi ! si vous voulez savoir le fin mot de la chose, je vais vous le dire. Lorsque lord Ormsby, alors l'honorable Augustus Arlingford, fut sur le point d'épouser lady Matilda, tous les gens du pays en furent contens ; mais lorsque vous vous êtes présenté, nous avons hoché la tête, car nous ne prévoyions rien de bon de ce côté-là.

— Quels sont donc les insolens qui ont pu supposer que lord Ormsby devait épouser lady Matilda ? — demanda sir James.

— Les insolens ! j'aime cela ! Eh bien ! les insolens, c'était tout le monde, puisque la nouvelle était connue de tout le monde.

La violence des diverses émotions que cette communication inattendue excita dans l'âme de sir James fut trop forte pour s'exhaler en paroles, et il s'éloigna à l'extrémité de l'appartement. Au même instant, Matilda entra, et sans donner aucune attention au baronnet, elle fit un cordial accueil au vieil ami de son enfance. Les affectueuses paroles qu'elle lui adressa lui firent oublier ses chagrins et ramenèrent sur son front la placidité qui lui était habituelle.

— Vous devez être bien fatigué, après un aussi long voyage ? — lui dit-elle avec un ton plein d'intérêt.

— Oui, un peu, my lady, et j'ai été drôlement ballotté dans cette grande caisse en cuir où j'ai passé toute la semaine dernière.

Dick Boulby ne put donner de plus amples explications sur son voyage, car, d'une voix annonçant une irritation contenue, sir James pria Matilda de le suivre dans la pièce voisine.

— Ainsi, madame, — commença sir James, vous avez réussi pendant si longtemps à détourner mes soupçons, que vous avez cru, sans doute, qu'il n'y aurait pas de terme à la sécurité parfaite qui vous permet de combiner les avantages matériels de ma fortune et de ma position avec la satisfaction sentimentale de votre ancienne passion.

— Sir James, — répondit Matilda avec dignité, — je ne puis comprendre dans quel but vous vous dégradez ainsi en m'insultant.

— Eh bien ! madame, je me contenterai des réponses que vous voudrez bien faire à deux ou trois questions. Avez-vous autrefois accepté l'amour de lord Ormsby ? Et s'il en a été ainsi, pourquoi me l'avez-vous caché ? Nierez-vous que vous ayez, tout récemment encore, encouragé sa passion ?

— Maintenant que vos questions, bien qu'elles soient les mêmes en substance, me sont adressées sous une forme moins offensante, — répondit Matilda avec calme, — je suis prête à y répondre de mon mieux. Il est vrai que, longtemps avant de vous connaître, une intimité a existé entre lord Ormsby et moi, avec l'approbation de nos deux familles. Plus tard, des circonstances survinrent qui brisèrent cette liaison, et, cédant aux vives instances de mon oncle, je consentis à agréer vos hommages. Il m'avait ordonné de vous cacher mes engagemens antérieurs, et j'obéis à ses ordres, bien que ce fût à contre-cœur. Je vous demande maintenant à vous-même si, depuis notre mariage, vous avez jamais provoqué ma confiance au point de m'amener à vous faire l'inutile aveu d'une circonstance qui intéressait non-seulement mes propres sentimens, mais ceux d'un homme vis-à-vis duquel je n'étais pas tout-à-fait exempte de reproches. Quant à votre dernière accusation, — celle d'avoir encouragé les attentions de lord Ormsby, — un instant de réflexion vous prouvera combien cette accusation est peu fondée. Loin d'avoir encouragé lord Ormsby, je l'ai, au contraire, évité avec tant de soin, pendant un temps, que vous-même en avez fait la remarque. Et quant à la circonstance qui a renoué, tout récemment, notre intimité, la simple reconnaissance aurait pu vous faire souvenir du peu de part que j'ai pris à son origine.

Il y avait en Matilda, répondant ainsi à la violence de son mari, un air calme de dignité blessée, qui sembla ébranler la conviction de sir James.

En ce moment, un domestique entra, tenant à la main l'album que lady Matilda avait cherché vainement à Genève.

— My lady, — dit il, — le valet de chambre de lord Ormsby a laissé ce livre ainsi que plusieurs autres objets. Il a dit que ce livre avait été perdu le jour où votre seigneurie et lord Ormsby se rencontrèrent à Genève, et il suppose que son maître l'aura emporté par mégarde.

— Quoi ! s'écria sir James, presque suffoqué par l'indignation, — vous avez vu lord Ormsby à Genève et vous ne me l'avez jamais dit ! Est-ce la vérité ?

— C'est la vérité.

— Alors tous mes soupçons sont confirmés. Préparez-vous, madame, à quitter Rome demain, avant le lever du soleil. — Clarke, — ajouta-t-il, en se tournant vers le domestique, — les chevaux pour cinq heures du matin.

Cela dit, il sortit de l'appartement, et Matilda ne le revit plus qu'au moment de monter en voiture.

Lorsqu'elle se trouva seule, l'énergie qui l'avait soutenue pendant cette pénible scène l'abandonna complétement, et un profond désespoir s'empara d'elle. Elle avait repoussé l'imputation de dissimulation que sir James lui avait adressée dans un moment de colère qui ne pouvait s'expliquer que par son ignorance du caractère de sa femme ; cependant, Matilda ne se dissimulait pas la vérité des soupçons de sir James relativement à son attachement criminel pour Ormsby, car elle sentait que ce qu'elle regrettait le plus, en quittant Rome dans des circonstances aussi humiliantes pour elle, c'était de se séparer d'Ormsby.

Le lendemain matin, à cinq heures, sir James fidèle à une détermination si promptement arrêtée, partit de Rome avec sa malheureuse femme, au mépris des suites que pourrait avoir ce départ étrange et précipité et sans penser qu'il autoriserait des interprétations injurieuses pour son caractère et son honneur. Pendant leur pénible voyage de Rome à Florence, Matilda fut en butte à tous les mauvais traitemens (moins ceux de la brutalité) que peut imaginer un esprit vulgaire et sans intelligence, en proie à l'irritation que produit le soupçon d'une offense.

Dès que lord Ormsby apprit que les Dornton avaient si précipitamment quitté Rome, il partit sur leurs traces sans réfléchir un seul instant. Une semaine après leur promenade dans les jardins de Pamphyli-Doria, et à la suite d'une secrète entrevue à la villa Strozzi à Florence, Matilda, ne se sentant pas la force de supporter plus longtemps la barbarie de son mari et de résister davantage à la passion de son amant, consentit en tremblant à fuir immédiatement avec lui.

En quelques heures ils arrivèrent à Livourne, où ils s'embarquèrent pour Naples, et, lorsque le navire s'éloigna du rivage, ils sentirent que cette frêle embarcation glissant sur la surface des eaux contenait tout ce qui leur restait à tous deux dans le vaste monde.

Ainsi, dans un moment d'entraînement, et par ce seul acte, une des plus parfaites créatures de son sexe était tombée, des hauteurs les plus élevées du rang et de la réputation, au niveau des plus misérables êtres bannis de la société.

Destinée par sa naissance à représenter un ancien nom, une ancienne famille, elle était maintenant réduite à prendre un nom d'emprunt. Au lieu d'être recherchée par tout le monde,

elle allait être forcée d'éviter ses anciens amis ; et, le plus affreux tourment pour cette âme si sensible, au milieu de toutes ces humiliations, c'était de sentir qu'elle les méritait.

XXIV.

La vérité m'oblige à confesser que le remords, ce châtiment ordinaire du coupable, ne suivit pas immédiatement la faute de Matilda et d'Ormsby. Si cet aveu venait à être considéré comme étant en dangereux désaccord avec les doctrines de la stricte morale, que le lecteur suspende seulement son jugement jusqu'à la fin de cette histoire.

Pendant toute la durée de leur heureuse traversée, les cœurs des fugitifs furent aussi légers que l'esquif qui les emportait, et leur félicité fut infinie comme la surface éclatante des ondes qui s'étendait autour d'eux.

Lorsqu'ils furent délivrés de la gêne du navire, ils commencèrent à faire de longues excursions dans les environs solitaires de Sorrente. Là, dans le plus beau site du plus beau golfe du monde, ils louèrent une villa pour l'été, et durant des mois qui passèrent aussi rapides que des jours, ils crurent leur amour éternel comme les cieux qui souriaient au-dessus de leurs têtes, inépuisable comme la terre féconde que foulaient leurs pieds. Cependant, la fin de ce songe plein de délices n'était pas moins certaine que la révolution périodique des saisons.

La première chose qui vint les troubler et qui fit pénétrer dans leurs jouissances présentes des prévisions et des souvenirs importuns, fut un paquet de lettres que leur envoya leur banquier de Naples. J'en transcrirai deux. La première était de la mère de lord Ormsby.

« Si j'ai tardé si longtemps à vous écrire, c'est que je ne savais comment commencer. Mon cœur est trop plein pour que je puisse parler de choses indifférentes ; et, comment puis-je longuement vous entretenir de l'unique sujet de mes pensées ? Si votre conduite a montré combien j'avais peu d'empire sur vous, ce ne sont pas des reproches qui me rendront aujourd'hui mon influence. Si vos cœurs ne vous disent pas à quel point vous m'avez fait souffrir, ce ne sera point une consolation pour moi de vous exprimer le sentiment de mon humiliation. J'étais une vieille femme insensée ; je n'aimais le monde que pour les hommages qu'il vous rendait. Si maintenant, je pouvais en le fuyant, échapper à ses sarcasmes, le sacrifice serait léger pour moi. Mais des devoirs impérieux envers ma fille, qui a tant de droits à ma tendresse, m'empêchent de prendre ce parti et me défendent, en même temps, de conserver avec vous des rapports ouverts et constans, tant que vous vivrez comme vous vivez aujourd'hui. Mon seul objet en vous écrivant est de vous assurer que, dans la maladie ou dans la douleur, mes enfans trouveront toujours en moi l'affection d'une mère.

» Emily Ormsby. »

L'autre lettre avait un caractère bien différent. Elle était de mistress Mechlin et datée de Florence :

« Ma chère Matilda, comment avez-vous pu prendre un parti si imprudent ? vous n'avez nullement su gouverner sir James. Il fallait le flatter et non le brusquer. En vous conduisant habilement, vous auriez rendu un tel mari aussi aveugle que l'amour lui-même ; et la perfection d'un mari est toujours une chose fort utile. Sir James, à ce qu'on dit ici, hésite à demander le divorce. D'après la singulière façon dont votre fortune est constituée, les légistes lui ont dit qu'il s'exposerait à la perdre en cas de séparation, tandis qu'autrement il la pourrait conserver. Harry Wordsworth, qui se trouve à Florence, prétend que le baronnet est le plus heureux des hommes, attendu que, à l'inverse de ce qui lui arrive, la plupart des hommes qui épousent des héritières perdent la fortune et conservent la femme.

» Vous serez contente d'apprendre que toutes les femmes d'ici demandent votre tête parce que vous leur avez enlevé lord Ormsby, *che ha fatto furore*, la dernière fois qu'il est venu dans cette ville.

» Ne dites pas que je vous ai écrit, ma chère, car vous savez que cela pourrait me nuire aux yeux de quelques personnes, et ma devise est toujours : *Prudence*. Vous pouvez compter que je vous tiendrai au courant de tout ce qui pourra vous intéresser. A propos, les longues manches en mousseline sont beaucoup portées : on continue à crêper les cheveux. Harry Wordsworth dit qu'avec des boucles bien raides et des manches empesées, il est difficile de distinguer une jolie femme d'un évêque.

» A vous toujours.

» Caroline Mechlin. »

La première de ces lettres était adressée à Ormsby ; il désirait la cacher à Matilda, sachant bien la peine qu'elle lui causerait, et combien elle serait sensible à des reproches venant d'une personne qu'elle estimait autant que lady Ormsby. Ayant donc fini de lire la lettre de sa mère avant que Matilda fût parvenue à déchiffrer le griffonnage illisible de mistress Mechlin, il mit cette lettre dans sa poche sans rien dire, et lorsque Matilda, après avoir achevé la lecture de la sienne, lui adressa des questions, il était occupé à parcourir les autres papiers que contenait le paquet et dont les enveloppes surchargées, annonçaient qu'ils l'avaient suivi de Rome à Florence et de Florence à Naples.

Une des lettres contenues dans les paquets venait de son avocat qui l'avertissait que ses intérêts seraient en souffrance s'il n'était de retour en Angleterre avant la Trinité ; il n'était déjà plus temps d'y penser. Une autre était de son régisseur qui lui parlait de renouveler ses baux pour l'Annonciation, et de couper un bois avant que la sève fût montée. Une troisième était d'une connaissance du club qui lui racontait tous les commérages du monde et l'assurait que son absence était fort sentie en Angleterre. Une autre était d'un ami politique ; celui-ci le consultait sur une question très grave, dans laquelle Ormsby avait joué autrefois un rôle important.

Aucun de ces intéressans sujets ne pouvait entrer un seul moment en balance avec le bonheur unique et absorbant qu'il trouvait dans la possession de Matilda. Mais il est difficile de rencontrer un homme qui, par choix, et sans hésiter, renonce volontiers au monde et à ses séductions. Souvent la femme dont le cœur est le plus ardent, la femme toujours prête à se dévouer, ne voudra sentir les vicissitudes de la fortune que dans la personne de l'homme qu'elle aime. Mais pour l'homme, l'amour est rarement, et devrait être plus rarement encore, l'affaire exclusive de sa vie.

Ormsby, dans sa première jeunesse, s'était jeté avec passion dans les dissipations du monde. Tous les emportemens s'épuisent par leur excès même ; mais Ormsby n'était pas homme à prendre le change sur ses sensations et à confondre une satiété temporaire avec un incurable dégoût. Il n'était donc jamais entré dans ses idées de dire au monde un éternel adieu.

Un accident avait renoué son intimité avec Matilda, dont le souvenir n'avait cessé de lui être cher. Sa première passion s'était ravivée avec toute la ferveur qui l'animait dans l'épanouissement de sa jeunesse. L'impossibilité apparente du succès avait attisé peut-être, l'ardeur exclusive avec laquelle nous l'avons vu se vouer à cet amour, et oublier dans cette unique pensée toute autre considération. Il faut, cependant, lui rendre justice ainsi qu'à Matilda : la possession, loin d'affaiblir cet amour, n'avait fait qu'en augmenter la vivacité.

Si leur destinée leur eût permis d'être unis honorablement aux yeux du monde, jamais couple n'aurait parcouru sa carrière de vie, et encore moins, n'aurait achevé, comme ils venaient de le faire, le troisième mois de cette union avec des présages plus certains d'un bonheur durable. Mais une femme comme Matilda, qui a tout sacrifié à l'homme qu'elle aime, qui a accepté une position où le monde et la solitude lui doivent être également insupportables, — évitée par le monde et se fuyant elle-même, — une femme ainsi malheureuse est attachée à l'homme pour lequel elle s'est immolée par des liens plus forts que ceux du mariage. Une femme vertueuse est comme

un ornement ajouté à la plus brillante existence, et vous la retrouvez comme une consolation, quand vous quittez le monde pour la retraite. Mais une compagne déchue vous impose l'abandon de tous les plaisirs et de la plupart des devoirs de la vie active. Les obligations de son protecteur se combattent au point qu'il lui est presque impossible d'en remplir aucune. Il faut que cette femme soit tout pour lui, ou alors il est moins que rien pour elle

Jusqu'à ce jour, Matilda avait bien été tout pour Ormsby; mais lorsque ce paquet de lettres vint rouvrir à ses yeux ce qu'on pourrait appeler le budget de la société, — lui rappelant les droits que le monde conservait sur lui; devoirs dont il avait reconnu lui-même autrefois la légitimité, et qu'il trouvait incompatibles avec sa situation présente, — alors il sentit se troubler la sérénité de son bonheur, qui n'avait été protégée jusque-là que par l'oubli.

Le soir, comme ils faisaient leur promenade habituelle dans les vignes, dont les ceps pliaient sous les grappes mûries et qui touchaient presque aux premières vagues de la mer, Matilda ne put s'empêcher de remarquer combien il était absorbé dans ses réflexions. Elle rompit enfin un silence qu'elle n'était pas habituée à voir durer si longtemps

— Que je hais les lettres! — dit-elle; — en vérité, je n'ai jamais ouvert une lettre qui me fût agréable. Cela peut vous sembler étrange, mais je ne crois pas avoir, de ma vie, reçu de vous une seule lettre, Ormsby.

— Désirez-vous que je vous fournisse bientôt l'occasion de goûter ce plaisir? — dit Ormsby avec un sourire.

— Oh! ne me parlez pas ainsi, même en plaisantant; je ne puis supporter l'idée qu'une pareille chose soit possible. D'ailleurs, je ne crois pas que la réception d'une lettre procure, à proprement parler, un plaisir. C'est tout au plus un faible soulagement aux peines de l'absence, — une triste compensation à l'éloignement de la personne aimée. En comparaison de cet échange continuel de sympathie qui remplit l'intimité, qu'est-ce, je vous prie, que cet état où les battemens du cœur ne répondent plus qu'au coup de sonnette du facteur de la poste?

— Vous avez raison, répartit Ormsby, et bien que les lettres puissent, comme le dit Héloïse: « *Envoyer un soupir des rives de l'Indus aux glaces du pôle* » qu'est-ce, en effet, qu'un tel soupir auprès de celui que les sens recueillent immédiatement, — de celui qui distille dans le cœur son riche parfum, et murmure à l'oreille sa douce et tendre musique?

— Et, — continua Matilda, — si, écrites, les expressions les plus tendres perdent la moitié de leur charme, combien plus poignans deviennent les reproches de ceux qu'on aime, lorsqu'ils sont reçus ainsi, sans que la moindre nuance d'affection dans le regard, dans la voix, en adoucisse l'amertume; lorsqu'ils demeurent là comme un arrêt irrévocable qu'aucune prière, aucune soumission ne peut effacer! Le mécontentement de ceux que nous aimons est mille fois plus cruel dans une lettre.

— Vous avez bien raison, — dit Ormsby, et en même temps il retira sa main de la lettre de sa mère qu'il tenait encore dans sa poche, se demandant s'il la montrerait à Matilda.

— L'odieuse poste, — reprit Matilda, — permet aux fâcheux les plus désagréables de vous importuner de leurs sentimens, lors même que vous êtes parvenu à échapper à leurs personnes.

— Mais au moins, — dit Ormsby, — nous pouvons aisément mettre fin à cette persécution. Si un mois d'août napolitain ne nous fournit pas le feu auquel nous pouvons condamner ces tristes lettres, voici du moins, pour elles, les eaux de l'oubli.

Et, prenant la lettre de Matilda avec toutes les siennes, excepté celle de sa mère, il les déchira en morceaux qu'il jeta dans les flots. Sur leur surface unie et tranquille tombèrent à la fois et flottèrent longtemps le caquetage frivole de mistress Mechlin, les pédantes et sèches formules de l'avocat, les périodes ronflantes de l'homme politique, les phrases diffuses du dandy et le récit sec et embrouillé du régisseur.

Le tertre sur lequel se passait cette scène était le point le plus ravissant de ce ravissant paysage: c'était le but ordinaire de leur promenade du soir. Du côté du petit golfe où ils étaient assis, le rivage était couronné d'une profusion de myrtes, d'acacias et d'autres plantes suaves qui attiraient les promeneurs par l'irrésistible attrait de leur ombrage et de leur parfum.

De l'autre côté de la baie, dans le sentier qui serpentait au milieu des vignes, on voyait passer de temps en temps des paysans joyeux, qui revenaient du travail en chantant, dans leur patois, de gaies et simples mélodies, et animaient la scène sans en troubler le charme reposé et mélancolique. A l'horizon lointain, sur l'immensité des eaux, le soleil couchant traçait un long sillage de limpide flamme, qu'aucune plume n'eût pu décrire, que le seul pinceau de Claude Lorrain aurait pu rendre.

Je ne sais si cela tenait au calme particulier de l'atmosphère ou à l'immobilité des eaux, dont la surface unie porte le son à des distances presque incroyables, mais Ormsby remarqua, pour la première fois, que de ce point on entendait venir de Naples le confus murmure formé par les clameurs des hommes et le roulement des voitures, qui est comme la voix des grandes villes. Il y avait dans le ton et dans la manière dont il fit cette observation, je ne sais quelle manifestation du désir de se trouver à l'endroit d'où venait ce bruit. L'esprit pénétrant de Matilda en fut frappé; aussitôt elle prit son parti.

— Ormsby, — dit-elle, — vous souhaitez de quitter ces lieux. — Quant à moi, Dieu sait, qu'avec vous, je pourrais demeurer à jamais dans ce paradis terrestre, — c'est-à-dire avec vous tout entier, cœur et esprit. Mais jamais une tendresse maladroite ne m'aveuglera sur les désirs que vous pourriez former. Pourvu que vous soyez heureux, tous les pays me seront bons. Je ne puis avoir d'autre envie, d'autre espoir que celui de vous plaire, et ma plus grande crainte est dans la pensée que je puis contrarier vos inclinations.

Ormsby répondit par les protestations les plus chaleureuses. Il ne voulait rien changer à sa vie. Il était impossible, assurait-il, d'être plus heureux que lui.

Il le disait, et, en ce moment, il était sincère; mais, au bout d'une semaine, ils étaient installés à Naples.

XXV.

— Je ne puis supporter une promenade aussi publique que celle de la Villa-Reale, — dit Matilda à Ormsby, un des premiers soirs de leur arrivée à Naples.

— Cher amour, — répondit Ormsby, — laissez-moi vous supplier de ne pas vous arrêter à une idée aussi absurde. Vous me causerez une peine extrême si vous adoptez des habitudes de retraite austère. Contentez-vous de conserver votre indifférence d'autrefois à l'égard de ceux qui, par préjugé, chercheraient à vous éviter. Quant aux gens dont l'opinion pourrait réellement vous importer, il feront tous la part des circonstances particulières de votre situation; et plus tard, lorsque vous serez ma femme légitime, je verrai, je l'espère, ma chère Matilda rendue à cette société dont elle doit être le plus bel ornement. Si, cependant, vous êtes décidée à vous séquestrer, vous nous rendrez malheureux, vous et moi.

— Cher Ormsby, bien que je ne sois pas convaincue par vos argumens, erronés, suivant moi, je ne suis pas moins touchée du résultat dont vous me menacez et dont vous seul pouvez être juge. — Moi! vous rendre malheureux! Non, je braverai tout pour que cela ne soit pas. J'irais plutôt avec vous au bout du monde.

Reconnaissant de cette concession, Ormsby se montra tout joyeux et s'efforça de rassurer Matilda à propos de l'embarras que, pour la première fois, elle éprouvait à se voir l'objet de l'admiration générale.

La fin de l'été, ou le commencement de l'automne, est peut-être la saison pendant laquelle il y a le moins d'Anglais à Naples; de sorte que Matilda et Ormsby avaient parcouru la promenade sans rencontrer un grand nombre de leurs compatriotes avec lesquels ils fussent en connaissance. Mais,

sur l'un des bancs placés à l'extrémité d'une allée, Ormsby aperçut un individu nonchalamment étendu et lisant attentivement un journal anglais. Il reconnut Harry Wordsworth, avec qui il était en relations, et dont mistress Mechlin avait, on se le rappelle, annoncé l'arrivée à Matilda.

Harry Wordsworth était un de ces hommes dont il est très difficile de définir la situation dans le monde, bien qu'elle soit acceptée de tous. Il était fils cadet d'une famille assez obscure. Il était bien fait de sa personne, mais sa figure n'avait rien de séduisant : généralement, il plaisait. Cet exposé sommaire résume à peu près tous les avantages qu'il possédait, mais non pas tous ceux qu'on lui supposait.

Bien qu'il fût aussi pauvre que le sont, ordinairement, les cadets de famille, il ne se refusait aucune dépense coûteuse ; —il se vantait de ne jamais faire que ce qui lui plaisait, ce qui ne l'empêchait pas de passer pour être doué du plus charmant naturel ;—superficiel, illétré, il n'en causait pas moins avec facilité sur toute espèce de sujet ; en un mot, sans avoir ni grande sensibilité, ni brillante imagination, il était considéré par les hommes comme un charmant garçon, grâce à ses manières ouvertes et animées ; près des femmes, son ton insinuant et poli lui avait valu la réputation d'être *trop aimable*.

Nous lui laisserons le soin d'expliquer lui-même comment, à pareille époque, il pouvait se trouver aussi loin du théâtre de sa gloire et de ses succès.

Ormsby le connaissait depuis son enfance et s'était habitué à répondre à ses prévenances, avec cette espèce de réciprocité polie qui n'exclut pas l'indifférence, et qui n'engage à rien. Il l'accosta donc en lui disant :

— Harry, comment allez-vous ? comment êtes-vous ici ?

— Ormsby, mon cher ami, enchanté de vous voir ! — répondit Harry en se levant aussitôt.

Puis, se tournant vers lady Matilda qu'il connaissait un peu, il serra d'une manière expressive la main d'Ormsby. Après ce muet compliment, il montra son journal à Ormsby et reprit :

— Eh bien, Ormsby, votre magnifique jument va gagner le grand prix aux prochaines courses !

— *Non capisco*, — répondit Ormsby ; — expliquez-moi donc, je vous prie, ce que vous voulez dire.

— Je voulais dire que la bête en question est engagée dans les courses qui vont avoir lieu prochainement ; et, puisque vous l'ignorez, ce journal vous l'apprendra. Si votre jument est victorieuse, vous la nommerez Matilda, et je suis sûr que vous ne l'oublierez plus, comme vous le faites en ce moment.

Cette plaisanterie fut très peu goûtée par Ormsby, et moins encore par Matilda. Harry n'avait pas eu l'intention de la blesser ; son étourderie seule lui avait inspiré cette inconvenante allusion. Cependant, il eut assez de tact pour s'apercevoir de la pénible impression qu'il avoit produite sur Matilda, et il s'empressa de passer à un différent sujet de conversation.

— En vérité, Ormsby, — reprit-il, — vous vivez si complètement à l'étranger que vous finirez par oublier et nos courses et nos clubs d'Angleterre.

— Mon cher garçon, — répondit lord Ormsby, — si absurde que cela puisse vous sembler, je vous dirai que j'ai parfois entendu des gens causer sur des sujets tout aussi peu importans, et qu'ils ne comprenaient pas davantage. Notre siècle est superficiel. Les solides trésors de connaissances acquis par nos ancêtres étant trop fatigans pour nos têtes en général, nous les avons éparpillés en une poussière d'or de bavardage, qui brille sur toute la surface de la société.

Matilda désirant remonter en voiture, Ormsby et Wordsworth se séparèrent. Bien qu'il fût habitué aux manières d'être de Wordsworth, Ormsby ne put se défendre d'un sentiment sou-lain de répugnance à son égard, et il ne songea plus qu'avec déplaisir à leurs relations antérieures.

Le lendemain matin, tandis que Matilda s'occupait à faire de la musique en l'absence d'Ormsby, Harry Wordsworth se présenta chez elle d'une façon assez cavalière.

De tout temps, Matilda avait fait preuve d'une dignité de manières propre à réprimer toute impertinence, et dans cette circonstance, elle s'efforça de tenir à distance l'importun qui venait d'arriver sans invitation préalable ; mais sa froideur extrême ne fit pas le moindre effet sur Harry Wordsworth. Il se dandina près d'elle sur le sofa, et de temps à autre, dans le courant de la conversation, il la regardait avec un air d'admiration effrontée. Puis, après l'avoir, en quelque sorte, forcée de se remettre au piano, il passa son bras derrière le dos de la chaise, avec une offensante familiarité.

Ces façons d'agir lui étaient d'ailleurs habituelles, et provenaient d'un défaut de tact. Mais elles frappèrent Matilda qui, ne l'ayant jamais aperçu que dans le monde, et à distance, s'imagina qu'elles avaient pour cause sa position particulière Cette conviction l'affecta très vivement, et agit avec une telle force sur son système nerveux, qu'elle eut toutes les peines du monde à conserver sa présence d'esprit. Heureusement, l'arrivée d'Ormsby la tira de cette situation pénible.

Quelques instans après, Wordsworth partit, après s'être invité sans façon à dîner avec eux, le jour suivant.

Ormsby avait un air radieux.—Je vous disais bien, Matilda, qu'il dépendait de vous de rentrer bientôt dans la société ; que le monde était assez intelligent pour faire la part des circonstances et que, votre divorce une fois obtenu, vous pourriez peu à peu reprendre le rang que vous occupiez.

— Cher Ormsby, je sais que ce résultat serait impossible, lors même que tous mes efforts tendraient à l'obtenir ; et, jusqu'ici, je n'ai rien vu qui pût altérer mon opinion.

— Bien, bien ; laissez-moi vous dire seulement ce qui est arrivé ce matin. Je ne sais si je vous ai jamais parlé d'une mienne cousine,—mistress Laceby. Elle est la femme de l'amiral Laceby qui commande notre flotte à ***. C'est bien la plus rigide personne que j'aie connue, et elle passe pour posséder toutes les vertus chrétiennes, moins la charité. Ma mère elle-même, si parfaite, a, dans une occasion, encouru le blâme de mistress Laceby. Eh bien ! jugez de ma surprise, en la rencontrant ce matin et en la voyant venir aussitôt à ma rencontre. Après m'avoir parlé de ma mère et de ma sœur, elle hésita un moment et parut vouloir éviter de prononcer votre nom ; puis elle finit par me dire qu'entre parens, on devait oublier les vieilles querelles. Bref, elle me demanda mon adresse, et me quitta après m'avoir dit qu'elle viendrait ici demain.

Bien que le portrait que lord Ormsby lui avait fait de mistress Laceby ne fût pas de nature à inspirer à Matilda le désir de lier connaissance avec cette dame, elle n'en apprit pas moins la nouvelle de cette visite avec une satisfaction qui jeta quelque baume sur la récente blessure que l'impertinence de Wordsworth avait faite à ses sentimens.

XXVI.

Ormsby s'était engagé à aller voir, dans la matinée du lendemain, une maison dont la situation lui paraissait préférable à celle de leur présente demeure, et Matilda resta seule pour recevoir mistress Laceby.

Grâce à son éducation et à son habitude du monde, Matilda n'avait jamais éprouvé le moindre embarras dans les relations de société. Mais ses sentimens avaient changé avec sa position.

En dépit des plus énergiques efforts, l'assurance et la confiante sécurité ne peuvent exister sans l'estime de soi-même. La chute de Matilda était trop récente et la honte qu'elle en ressentait trop vive pour qu'il lui fût possible d'assumer un calme qu'elle ne possédait plus ; aussi, avait-elle tendu tous les ressorts de son système nerveux en attendant la visite redoutée de mistress Laceby. Elle prêtait l'oreille pour en entendre le premier bruit de l'approche de toutes les voitures qui roulaient sur le pavé de la rue ; elles lui semblaient marcher avec une rapidité extraordinaire, et lorsqu'elle s'était assurée qu'elles ne s'étaient point arrêtées à sa porte, elle respirait longuement pour soulager sa poitrine oppressée

— Comment aurai-je la force de supporter une entrevue,— pensait-elle. — avec une personne possédant, comme me l'a dit Ormsby, toutes les vertus moins la charité, lorsque cette

dernière vertu serait précisément celle qui pourrait rendre la présence de mistress Laceby supportable à une pauvre créature déchue comme je le suis ? Il me faudra subir la condescendance méprisante d'une femme qui, malgré les raisons de famille qui peuvent l'engager à s'abaisser jusqu'à moi, croira nécessaire de me prouver que cette entrevue lui est désagréable en me la rendant, à moi, désagréable. Il me semble la voir devant moi se reculer comme d'un objet souillé, si je fais mine de m'avancer vers elle. Je ne me figure que trop bien sa voix austère, son sévère visage et ses paroles acerbes. Que je voudrais être quitte de cette entrevue!

Tandis qu'elle évoquait ces tristes images, une voiture s'arrêta cette fois à sa porte, et après un délai qui lui parut interminable, son domestique italien annonça une dame dont il ne pouvait, disait-il, prononcer le nom, bien qu'il ressemblât à celui de *my lord*.

— Allons, le moment est venu, — se dit Matilda, et elle se leva pour recevoir la terrible visite.

Quelle fut sa surprise en voyant, au lieu de la tournure guindée et des traits désagréables qu'elle avait prêtés à mistress Laceby, — une démarche distinguée, — des traits assez beaux quoique communs, — un teint qui, s'il était naturel, avait une charmante fraîcheur, — enfin une mise en harmonie avec le reste, bien qu'elle fût trop voyante.

Matilda avait à peine eu le temps de faire ces remarques, que mistress Laceby, loin de la traiter avec froideur, lui tendit les deux mains et l'embrassa avec plus de cordialité que de délicatesse.

Matilda ne sut que penser tout d'abord. Elle se demanda si ses yeux ne la trompaient pas, ou bien, si le portrait tracé par Ormsby était inexact, et elle était disposée à croire à quelque méprise, lorsque mistress Laceby la rassura en lui disant :

— Je savais que vous seriez à la maison pour moi. J'avais résolu de vous venir voir, parce que votre situation m'inspire de l'intérêt, et comme nous sommes parentes, je veux vous prendre sous ma protection ; car, bien que j'aie fort à me plaindre de votre lord Ormsby et de quelques-uns des siens, oubli et pardon, voilà ma devise ; et si je vous puis être utile, disposez de moi. Pour peu que vous le désiriez, je vous présenterai à toutes mes connaissances.

— Oh ! je ne le désire ni ne me crois en droit de le souhaiter, — répondit Matilda, — mais je vous assure que votre bonté me touche au-delà de toute expression ; et cependant je n'y ai d'autre titre, je le sens, que l'affection dont Ormsby est l'objet de la part de ses parens même les plus éloignés.

— Tout au contraire, je vous le jure, ma chère, répliqua mistress Laceby ; — je veux agir ainsi, bien plus par considération pour vous que pour lord Ormsby. J'ai une ancienne querelle à vider avec lui ainsi qu'avec sa vieille méthodiste de mère.

Bien que Matilda s'attendît à entendre mistress Laceby s'exprimer en termes amers sur le compte de lady Ormsby, en raison du différend dont Ormsby lui avait parlé et dont il supposait que sa parente avait gardé le souvenir, elle fut étonnée de l'épithète de méthodiste, adressée à une personne du caractère de lady Ormsby.

— J'apprends avec regret, — répondit-elle à mistress Laceby, — que vous avez eu quelques démêlés avec lady Ormsby.

— Oh ! — répliqua mistress Laceby, — je n'y pense même plus, et je ne garde jamais rancune à personne, je vous assure.

En tout cas, pensa Matilda, mistress Laceby n'est pas douée d'un grand tact, et fière de sa réputation de vertu, elle néglige les petits égards que l'on se doit réciproquement dans le monde. Après tout, ses manières avec moi m'ont agréablement surprise.

En ce moment, mistress Laceby quitta son siége pour venir prendre place sur le sofa, à côté de Matilda.

— Quel amour de robe vous avez là, ma chère! — lui dit-elle, — permettez-moi d'en faire prendre le patron par ma femme de chambre. Cette robe est véritablement délicieuse.

Matilda ouvrit les yeux dans un muet étonnement, à l'idée de cette prude si vantée, recherchant non-seulement sa société, mais cherchant à prendre modèle sur sa toilette.

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, ma chère? — dit mistress Laceby, — que trouvez-vous de si extraordinaire en moi ? Assurément, une robe de ce genre ne m'ira pas aussi bien qu'à vous, je le reconnais ; ne me dites pas le contraire. Mais il faut que je vous quitte ; surtout n'oubliez pas que je veux vous présenter à toutes les personnes de ma connaissance. En fait de société anglaise, je ne connais que quelques hommes, mais je vous ferai connaître la *contessa* Franca Vita, la *marchesa* Belocchi, et quelques autres de mes amis italiens. J'ai peu d'adorateurs à perdre ; autrement je ne vous attirerais pas dans ma société, car ces charmans yeux-là, sous leurs longs cils noirs, feront damner les hommes, je vous le promets

Cela dit, et après avoir embrassé Matilda comme elle l'avait fait en entrant, mistress Laceby sortit de l'appartement.

— En vérité, cela est étrange et incompréhensible, pensa Matilda. J'ai souvent entendu dire, à la vérité, qu'un long séjour à l'étranger opérait, parfois, des changemens extraordinaires, mais je ne supposais pas que ce pût être à ce point. Mistress Laceby ne ressemble en rien au portrait que m'en a fait Ormsby, si ce n'est pourtant par son antipathie pour lady Ormsby. Je la trouve désagréable, bien que ce ne soit pas à la façon que je prévoyais, et j'aurais préféré, de sa part, des remontrances à des caresses.

Lorsqu'elle revit Ormsby, elle évita de s'apesantir sur ce sujet qui n'avait rien de séduisant pour elle, ce qui n'empêcha pas Ormsby de l'engager à cultiver l'intimité de sa parente.

Harry Wordsworth s'étant excusé de venir dîner avec eux, avec autant de sans-gêne qu'il en avait mis à s'inviter, Ormsby et Matilda, après un rapide repas suivi d'une longue promenade, rentrèrent à la chute du jour. Dans l'escalier, un domestique remit alors à lord Ormsby un billet qui lui parut d'abord, tout-à-fait inintelligible. Il était ainsi conçu :

« Mistress Laceby présente ses complimens à lord Ormsby et croit à peine nécessaire de l'informer que c'était par suite d'une méprise qu'elle lui avait demandé son adresse et parlé d'une visite. Mistress Laceby ayant appris qu'une personne se faisant appeler lady Ormsby se trouvait en ce moment à Naples, avait supposé que c'était la douairière. Mistress Laceby s'excuse d'autant moins de cette méprise étrange, que le bon sens de lord Ormsby lui aura fait immédiatement concevoir que, par respect pour son propre caractère, mistress Laceby ne pouvait songer à s'occuper de la femme qui se trouve en ce moment sous la protection de lord Ormsby. »

— Au nom du ciel, Matilda, qui donc avez-vous vu ce matin? — demanda lord Ormsby désappointé et irrité tout à la fois par le contenu de ce billet.

— La dame qui est venue ce matin attend my lady dans le salon, avec monsieur Wordsworth, dit en ce moment le domestique.

Lord Ormsby courut au salon avant Matilda, et en ouvrant la porte il aperçut la veuve immaculée de son frère, lady Arabella Ormsby, causant familièrement avec Harry Wordsworth qui l'avait connue avant sa grandeur soudaine.

— Ah ! vous voilà, mon cher, — dit Harry, — comme vous rentrez tard ! nous vous avons attendu pour prendre le thé avec vous, et nous allons manquer l'Opéra.

Pendant un instant, Ormsby se sentit étourdi par sa situation, mais presque aussitôt son parti fut pris, et, s'adressant à la belle Arabella :

— Si my lady, — lui dit-il, — veut bien m'accorder un moment d'entretien en particulier, elle évitera des choses pénibles, et pour elle-même et pour cette dame, — ajouta-t-il en montrant Matilda qui entrait au salon.

— Je ne veux pas troubler vos secrets de famille, — dit négligemment Harry Wordsworth. — Je vais à l'Opéra. — *A rivederla, signora*, — dit-il à Matilda, et il sortit du salon

Ormsby fit signe à sa belle-sœur de le suivre dans l'appartement voisin, et ils laissèrent seule Matilda qui, après avoir lu la lettre de mistress Laceby que Ormsby avait laissée sur la table, comprit que tout cela devait finir tristement pour elle

Quelques instans après, la douce Arabella se précipita dans le salon en un état de vive agitation.

— Éviter de mauvaises connaissances ! — s'écria-t-elle ; — elle aurait mieux fait de songer à cela avant de s'enfuir avec vous. Assurément je lui aurais fait moins de tort que vous. Sachez que je suis une honnête femme et que je tiens un rang dans la société. Je suis l'épouse légitime de votre frère, et si j'avais eu des enfans, ils vous auraient coupé l'herbe sous le pied. Mais que seront les vôtres, si vous en avez jamais ?

Lord Ormsby interrompit cette tirade en conduisant sa belle-sœur poliment mais résolument à la porte, et il demanda la voiture de lady Ormsby.

— C'est bien, — dit-elle en sortant du salon, — vous vous repentirez de cela, — vous et cette femme qui pleure là-bas ; — je ne m'avilirai pas en lui donnant le nom qu'elle mérite.

Matilda ressentit amèrement cette insulte, la première de celles auxquelles sa malheureuse situation l'exposait à chaque instant.

XXVII.

Ormsby fit d'inutiles efforts pour effacer de l'esprit de Matilda les impressions humiliantes que la scène précédente avait produites en elle.

— Comment vous laissez-vous à ce point émouvoir, Matilda chérie, — lui dit-il, — par les vulgaires emportemens de cette odieuse créature ? Il n'est pas étonnant qu'une pareille femme ne puisse comprendre la différence sensible qui existe entre une seule et presque pardonnable erreur et l'habitude du vice ; il n'est pas étonnant, non plus, qu'elle s'efforce de vous ranger à son niveau ; et je conçois sa rage en m'entendant lui parler de la distance qui vous sépare.

— Le ciel, — répondit Matilda en hochant la tête, — se sert parfois d'étranges instrumens pour ouvrir nos yeux sur notre position réelle, et pour écarter le voile que la passion a, pendant un temps, jeté sur notre conscience. O Ormsby, — ajouta-t-elle avec émotion, — tout ce que cette odieuse femme a dit dans son ignoble langage, n'est, hélas ! que trop vrai.

— Pourquoi parler ainsi ? — dit Ormsby avec une certaine aigreur. — Parce que cette malheureuse a osé faire une comparaison entre elle-même, si vile, si dégradée, et vous, adorable créature qui n'avez fait, après tout, que chercher un refuge dans l'amour d'un homme dont vous n'avez été séparée que par des manœuvres infâmes, et à qui vous serez bientôt unie par des liens indissolubles ?

— Plût au ciel que ce jour fût arrivé, — dit Matilda. — Je me soumettrais volontiers à la pénible publicité du divorce, si, par ma résignation à supporter la honte, je pouvais acheter le pardon de ma faute. Car, mon Augustus bien-aimé, quoique ma coupable jouissance soit bien vive lorsque vos yeux me regardent avec amour, j'éprouve un remords amer en réfléchissant à notre coupable existence. Elle n'a dit que trop vrai, — cette femme, — sa condition est plus respectable que la mienne.

— Je ne puis vous entendre de sang-froid soutenir une pareille absurdité, — dit Ormsby avec une certaine vivacité. — Comment pouvez-vous associer l'idée du respect avec la vie infâme qu'elle mène encore aujourd'hui ?

— Ses remords n'en seront que plus violens, — répliqua Matilda. — Mais ne pouvez-vous, de votre côté, m'entendre, sans être offensé, manifester de justes regrets ?

— Offensé ! vous savez bien que je ne puis l'être, — dit Ormsby d'une voix caressante. — Si vous avez remarqué de ma part un mouvement de vivacité, il a eu pour seule cause votre persistance à ne vouloir pas vous rendre justice. Paraissez-vous heureuse, aussitôt ma sérénité renaît.

— Je fais tous mes efforts pour paraître joyeuse, — répondit Matilda, — car je reconnais tous les sacrifices que vous avez faits pour moi, et vous êtes en droit d'attendre de ma gratitude des efforts constans pour ajouter à votre bonheur domestique, autant du moins que le peut faire une pauvre créature coupable en proie au ver rongeur du remords.

Ormsby ne trouva rien à répondre. Il fit deux ou trois tours à pas rapides dans le salon, absorbé dans ses douloureuses pensées, et ne sachant s'il parviendrait mieux à consoler Matilda en admettant la vérité des reproches qu'elle s'adressait, qu'en essayant de les combattre.

Enfin, Matilda prit affectueusement la main d'Ormsby, et lui dit en s'efforçant de contenir ses larmes :

— Pardonnez-moi si je vous cause du chagrin ; mais dans ce que m'a dit cette femme, il est une chose qui s'est profondément gravée dans mon cœur. Ma honte ne finira pas avec ma misérable existence. — Oh ! Augustus, — je ne puis supporter l'idée de léguer l'infamie à l'être innocent qui naîtra bientôt pour devenir un reproche vivant de ma faute, et qui apprendra, aux premiers rayons de son intelligence, à rougir de sa mère.

Cette réflexion impressionna vivement Ormsby.

L'orgueil de la famille était porté par lui jusqu'à la faiblesse. Il avait souvent pris un étrange plaisir à parcourir la galerie des portraits du château d'Ormsby et à évoquer le souvenir de ses nobles ancêtres. Le honteux mariage de son frère avait provoqué toute son indignation. Il était donc impossible que Matilda pût éveiller dans son esprit une pensée plus douloureuse que celle dont elle venait de se faire l'interprète. Il resta plongé dans un muet et profond accablement, et il avait lui-même un trop grand besoin de consolations pour pouvoir calmer la poignante affliction de Matilda.

— J'ai souvent envié par-dessus toutes choses, — reprit Matilda, — le sentiment de maternel orgueil que lady Ormsby a appris à connaître par vous et par Emily. J'ai souvent désiré qu'il me fût donné d'avoir, pour charmer ma vieillesse, de semblables enfans. Mais aujourd'hui ne dois-je pas trembler à la pensée des amères humiliations réservées à mes enfans, qui ne sauraient que trop qu'ils doivent leur misérable existence à la faute de leurs parens ?

— Oh ! assez, chère Matilda, — dit Ormsby, cette pensée m'est insupportable. Mais il est encore possible de détourner une pareille calamité. Tous les jours, j'attends de Londres la lettre qui doit m'annoncer que la procédure relative à votre divorce est commencée. La cupidité sordide de sir James, qui ne veut pas renoncer à votre fortune, a seule pu causer un aussi long délai. Si cette question était d'une nature moins délicate et permettait de proposer une transaction, avec quel empressement j'activerais la marche de la procédure en désintéressant sir James ! Le testament de votre oncle était véritablement bien étrange.

— Oui, — dit Matilda, — et les circonstances de mon enfance ne sont pas moins extraordinaires. Je vous ai quelquefois parlé de mon entrevue avec un moine, la veille de mon brusque départ de Rome. Ses demi-révélations sur ma famille, révélations qu'il devait compléter le lendemain, ont fait à cette époque une vive impression sur mon esprit, bien qu'elles aient été presque aussitôt affaiblies par les événemens plus graves qui suivirent. Je ne puis vous dire à quel point je regrette d'avoir perdu sans retour, je le crains, la découverte d'un important secret se rattachant à ma famille.

— Mais, — dit Ormsby, — ne s'est-on pas joué de votre ardente imagination et de votre crédulité ?

— Cette supposition, je l'avoue, est assez vraisemblable, — répondit Matilda, — mais ce qui a porté la conviction dans mon cœur, c'est l'accent de vérité de ce moine. Si vous l'aviez entendu parler de ma mère, vous n'auriez pas douté qu'il ne l'eût connue.

— Vous n'avez pas encore dissipé mes doutes à ce sujet, — dit Ormsby ; — pourtant, en me rappelant certaines remarques faites autrefois par ma mère, quelque temps après la mort de votre père, je ne serais pas éloigné de supposer qu'il se rattache quelque chose de mystérieux à votre naissance. On n'a jamais su positivement ce qu'était votre mère ; on croyait cependant qu'elle était d'origine étrangère et que votre père l'avait connue pendant son séjour dans le midi de l'Europe. A peu près à cette époque, le départ subit et inexpliqué de votre oncle excita la surprise et donna lieu à des commentaires de toute sorte.

La dernière partie de cet entretien et ces souvenirs du passé avaient si heureusement réagi sur la disposition d'esprit de Matilda, qu'elle se sentit en état de recevoir Harry Words-

worth et le colonel Canteen qui venaient de se faire annoncer.

XXVIII.

Le colonel Canteen était arrivé depuis peu de jours seulement à Naples, et ayant rencontré par hasard Harry Wordsworth, qu'il connaissait assez intimement, il avait appris par lui l'adresse d'Ormsby et de Matilda, et ils étaient allés ensemble leur faire une visite.

Comme nous l'avons déjà dit, le colonel Canteen était aussi bavard que gourmand, — aussi disposé à inventer des sauces que des histoires scandaleuses, — et toujours impatient d'y tremper ses doigts. Au fond, c'était un véritable gentilhomme, trop scrupuleux même, à l'endroit des vieilles idées de cour. Aussi, ses manières à l'égard de Matilda, en la revoyant pour la première fois depuis sa fuite, furent strictement respectueuses et formèrent un amusant contraste avec la remarquable familiarité de Harry Wordsworth.

Le colonel Canteen fit mille instances près de Matilda afin de l'engager à aller au théâtre de San Carlos, pour entendre un nouvel opéra de Rossini, chanté par une cantatrice d'un talent éminent. Cette proposition fut chaudement appuyée par Harry Wordsworth; mais en dépit de ce surcroît de séduction, Matilda refusa d'abord positivement de se montrer en public; cependant les sollicitations pressantes de lord Ormsby finirent par lui arracher un consentement qu'elle ne donna qu'à regret.

Bien qu'elle fût passionnée pour la musique, il ne lui était pas encore arrivé, depuis son départ de Milan, d'entendre un opéra dans aucun des grands théâtres d'Italie. On se rappelle l'admiration générale dont elle avait été l'objet à la Scala, et ce souvenir lui revenant à l'esprit, il lui sembla, en entrant à San Carlos, que tous les yeux étaient fixés sur elle, et que chacun s'entretenait de sa honteuse aventure.

— Ah! j'aperçois d'anciens amis, — dit Ormsby, — les Olinski; madame Olinski a l'air encore aussi jeune que ses filles. On les nomme les trois grâces de la Pologne, car les trois sœurs se ressemblent en beauté. Il faut que j'aille leur faire une petite visite.

Les regards inquiets de Matilda le suivirent hors de la loge. Elle ne pouvait être jalouse; pourtant elle n'aimait pas à le voir si joyeux de reconnaître des femmes, et elle éprouva un certain dépit à l'entendre parler affectueusement, en présence du colonel Canteen et de monsieur Wordsworth, d'une famille qu'il prétendait ne pas estimer beaucoup. Probablement, Ormsby s'était exprimé un peu légèrement sur le compte des Olinski, mais ce souvenir était resté gravé dans l'esprit de Matilda.

Cette soirée paraissait être réservée à lui causer des ennuis, car à peine Ormsby était-il parti qu'elle rencontra dans la loge contiguë à la sienne les beaux yeux noirs de lady Ormsby braqués sur elle. Un instant après, un bras potelé et chargé de bracelets se posa légèrement sur l'épaule d'Harry Wordsworth.

— Ah! Harry, vous vous êtes trompé de loge, je crois, et vous vous trouvez là avec la femme qui voudrait être ma belle-sœur, mais qui n'est pas plus ma sœur au point de vue de la loi qu'à celui de mon affection.

Puis, attirant plus près d'elle Harry Wordsworth, elle lui parla à l'oreille, mais assez haut cependant pour que Matilda pût entendre ces quelques mots italiens : « *Che sia il tuo dovere di far geloso quello mio maledetto fratello.* »

— *Tace! tace!* — répondit Harry, dont l'aplomb ordinaire faiblit devant la supérieure impudence de son amie : — tant il est vrai que le cynisme le plus audacieux d'un homme pâlit devant l'effronterie d'une femme.

Harry Wordsworth fut un exemple éclatant de cette vérité, car, poussé à bout par les allusions de plus en plus grossières de lady Arabella, il se vit contraint à déserter la loge de Matilda. Le siége de devant, laissé libre par lui, fut aussitôt envahi par le colonel Canteen qui, s'étant penché pour jeter un coup d'œil dans l'autre loge également voisine de la leur, s'écria soudain :

— Mais c'est bien l'amiral. Comment vous portez-vous, amiral? Quand êtes-vous arrivé? Comment se porte mistress Laceby?

— Êtes-vous seul, colonel? — repartit une voix de femme; et un cou maigre, surmonté d'une figure angulaire ornée d'une toque parfaitement appropriée à sa destination, s'avança hors de la loge par un mouvement d'une raideur remarquable. En apercevant Matilda, mistress Laceby se retira avec horreur et tira tout-à-fait le rideau de sa loge, comme pour se préserver d'un voisinage aussi contagieux.

— Il faut que j'aille parler à l'amiral, — dit le colonel Canteen; — je ne l'ai pas vu depuis un siècle. Permettez-moi de vous quitter un instant, lady Matilda, — ajouta-t-il; — puis il sortit de la loge.

Se trouvant ainsi seule, notre héroïne s'efforça vainement de concentrer toute son attention sur le théâtre et la musique. Elle ne put se défendre de jeter de temps en temps un regard furtif sur la loge des Olinski, où lord Ormsby semblait faire de son mieux pour se rendre agréable aux yeux de la mère et des jeunes personnes. De temps en temps aussi, elle entendait, malgré elle, quelques phrases de la double conversation engagée dans les deux loges adjacentes. Dans l'une, il n'était pas question d'elle, car la veuve était fort occupée à coqueter assez librement avec de jeunes Italiens; mais lorsque cette conversation devenait moins bruyante, Matilda entendait la voix sèche de mistress Laceby, et son nom mêlé à des mots de ce genre : — Créature endurcie, — se montrer en public, — sans vergogne; — expressions contre lesquelles le colonel Canteen semblait protester inutilement.

Mistress Laceby était une de ces femmes qui se complaisent uniquement dans la critique des sentimens d'autrui.

La découverte d'un vice chez quelqu'un était, à ses yeux, équivalente à la pratique d'une vertu par elle-même. Fière de la stricte rigidité de sa conduite, elle se croyait en droit, — tout en lançant l'anathème contre les faiblesses du prochain, — de rendre la vertu odieuse et son propre intérieur désagréable par la sécheresse de ses manières. Et, pourvu qu'elle fulminât contre ceux que les passions avaient égarés, elle se croyait parfaitement autorisée à donner à son mari des motifs continuels de souhaiter qu'elle imitât les femmes déchues et qu'elle le laissât en paix.

Les réflexions auxquelles Matilda s'abandonna pendant cette soirée lui firent sentir toute la différence existant entre sa position et celle d'Ormsby. A la vérité, leur union actuelle était étroite et tendre, et jamais elle n'avait eu sujet de mettre en doute l'affection de son amant dont le dévoûment, au contraire, semblait avoir augmenté; mais si leur liaison venait à être brisée par un événement quelconque, quelles conséquences différentes cette rupture entraînerait pour elle et pour lui!

L'accueil qu'il avait reçu dans la loge des Olinski prouvait à Matilda que Ormsby pourrait, non-seulement reconquérir son rang dans la société, mais qu'il serait peut-être encore plus recherché à cause de sa retraite passagère.

En revanche, que deviendrait-elle, la pauvre femme? Ce qui s'était passé à ses côtés pendant le spectacle lui démontrait clairement toutes les humiliations auxquelles elle serait en butte si son protecteur l'abandonnait. Elle comprenait aussi que les femmes placées à l'une et l'autre extrémité de l'échelle sociale s'uniraient pour l'accabler; tandis que, de la part des hommes, elle aurait à choisir entre un abandon offensant et des attentions plus offensantes encore.

La douleur que lui causaient ces réflexions n'était pas de nature à lui faire prendre en patience l'absence prolongée d'Ormsby. Elle se sentit blessée de ce qu'il tardât autant à s'apercevoir de son isolement. Ormsby avait quitté le devant de la loge, et Matilda avait naturellement supposé qu'il allait revenir, quand elle remarqua que madame Olinski continuait à causer avec une grande animation à une personne placée dans le fond de la loge; et quelle fut sa douleur en reconnaissant Ormsby qui fit un mouvement en avant. Il ne la

rejoignit qu'à la fin du spectacle et se contenta de dire en rentrant dans la loge :

— Le ballet a été bien court, et si j'avais su que le spectacle fût aussi avancé, je serais revenu plus tôt.

— Vous l'avez trouvé court? — répliqua Matilda; — il m'a semblé durer un siècle.

— Êtes-vous restée seule? — demanda Ormsby. — J'ai bien vu le colonel quitter votre loge, et à ce moment je me disposais à vous aller rejoindre; mais, à la sollicitation pressante de madame Olinski, je me suis décidé à prolonger ma visite.

Matilda ne jugea pas à propos de provoquer une explication à ce sujet, tandis qu'ils descendaient l'escalier. Dans la voiture, Ormsby revint sur le sujet en question.

— Vraiment, — dit-il, — je ne connais pas de gens aussi aimables que les Olinski.

— Cher Ormsby, — répliqua Matilda d'une voix étouffée par l'émotion, — n'est-ce pas le genre de vie que vous avez mené depuis quelque temps qui vous fait penser ainsi? Tout le monde vous paraîtrait aimable après votre pauvre Matilda, qui n'a plus cette gaîté produite par le calme de l'âme, et qui n'est pas encore tombée dans cet endurcissement qui la gagnera peut-être quelque jour.

Il y avait dans cet accent plaintif, mais sans amertume, je ne sais quoi qui toucha vivement Ormsby. Un caractère enjoué, un goût naturel pour la société, et le plaisir de revoir d'anciennes connaissances lui avaient fait un instant négliger Matilda; mais son affection n'était pas refroidie, et loin de là, elle s'était au contraire augmentée par ce sentiment qui lui faisait toujours regretter le chagrin qu'il avait pu causer à autrui. Aussi se reprocha-t-il sévèrement sa conduite avec Matilda.

— Pouvez-vous supposer, — lui dit-il, — que la société frivole de tous les Olinski du monde pourrait compenser, à mes yeux, le moindre ennui supporté par ma chère Matilda, à cause de moi?

Ce qu'il disait là, il le sentait vivement, et depuis cette soirée, il redoubla d'attentions et de tendresse pour Matilda.

XXIX.

Peut-être reprochera-t-on à mon héroïne de se montrer aussi sensible à la honte de sa situation, alors qu'elle se trouvait en contact avec les mépris du monde, tandis que, dans d'autres temps, elle avait goûté des heures de félicité. Mais tous les incidens qui marquaient son existence avaient aiguisé sa sensibilité, naturellement si vive, et que le remords avait rendue excessive.

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite d'apporter un adoucissement aux ennuis de Matilda et de la distraire de ses douloureuses préoccupations, Ormsby arrangea une partie de plaisir à Pœstum. Matilda y consentit volontiers, et le colonel Canteen, ainsi que monsieur Wordsworth, furent invités à les accompagner. La saison était on ne peut plus favorable pour cette ravissante excursion. Les premières pluies de septembre avaient cessé et le ciel avait repris son éclatante pureté.

Les projets de partie de plaisir en Italie n'occasionnent pas, comme en Angleterre, de fréquens désappointemens. En Angleterre, la matinée si longtemps attendue commencera certainement par un ciel couvert et menaçant, et après bien des hésitations et des « *To be, or not to be?* », lorsque les victimes prennent enfin le parti désespéré d'accomplir leur projet, — elles prennent des parapluies au lieu d'ombrelles, changent leurs habits de fête pour des manteaux épais, et vont à leur triste partie de plaisir avec des figures d'enterrement.

Mais en Italie, la pluie descend à des époques fixes, fait son devoir et cesse d'être un sujet d'hésitations ou de crainte.

Arrivés à Pœstum, et tandis que Matilda dessinait une rapide esquisse, les trois *gentlemen* se promenèrent dans les ruines où leur attention fut attirée par les débris d'un confortable repas d'origine anglaise, à en juger du moins par quelques bouteilles de *porter* à demi vides.

— Nous sommes devenus un peuple terriblement nomade, — dit Harry Wordsworth; — tous les habitans de Londres désertent maintenant la Tamise pour le Nil, traversent les cataractes au lieu de traverser le pont de Londres, et remplacent la côtelette du club par le pique-nique au milieu des pyramides. Quant à la tribu qui a campé dans ces lieux, elle devait être bien affamée, si nous nous en rapportons au témoignage de ces grands débris.

— Vous rappelez-vous, — dit Ormsby, — l'indignation du docteur Johnson au sujet des sentimens de cet homme dont le patriotisme ne s'exaltait pas dans les plaines de Marathon, et dont la piété ne devenait pas plus fervente parmi les ruines d'Iona (1)? Que penserait-il alors de ceux qui ont déchiqueté des os de poulet sous les colonnes des temples de Pœstum?

— Il penserait, — dit Harry, — que, très probablement, ils avaient cette espèce de philosophie qui constitue le bonheur, suivant cette maxime d'un Français : « *Pour bien jouir de la vie, il faut avoir un mauvais cœur et un bon estomac.* »

— Tout cela est très spirituel, — répliqua le colonel Canteen qui avait écouté silencieusement, mais non pas sans attention, un entretien dans lequel il était surtout question de manger; — mais après tout, — ajouta-t-il, — on ne peut pas se nourrir avec des pierres. Ces colonnes prêtent sans doute à la méditation, mais elles seraient, ce me semble assez difficiles à digérer.

En ce moment, des éclats de rire éloignés annoncèrent l'approche de la société dont les exploits avaient attiré tant d'attention, et près du tertre sur lequel Matilda s'était assise pour faire son esquisse, apparurent des dames et des messieurs dont le gai costume, les accens joyeux et les paroles confuses semblaient annoncer cet excès d'excitation auquel des Anglais s'abandonnent dans un pique-nique d'amis.

Matilda ressentit un certain malaise en croyant reconnaître dans cette confusion de langues, des voix qui lui étaient familières; et ses craintes se trouvèrent confirmées en distinguant les notes aiguës de mistress Hobson qui dominaient le concert général.

— Ma foi! — s'écria-t-elle, — vous direz tout ce que vous voudrez, mais ce temple, où cette maison, comme vous préférez l'appeler, ne peut convenir qu'à des *lazarettos*.

— Vous voulez dire *lazzaroni*, madame, — repartit monsieur Simperton.

— Oui, *lazzaroni*. — répéta Tom.

En entendant ces voix importunes, Matilda abaissa son voile sur son visage et continua son esquisse. Mais au même instant, miss Jemima Hobson, avec cette heureuse ignorance des usages qui caractérise un âge aussi tendre, cria de toutes ses forces :

— Oh! regardez! voilà une dame qui dessine! je vais aller jeter un petit coup d'œil sur son ouvrage.

Puis, s'étant approchée de notre héroïne :

— Dieu! maman! — s'écria-t-elle; — c'est ma tante Matilda!

Se voyant reconnue, Matilda, toute tremblante, laissa tomber son crayon et pencha la tête sur son album.

— Venez ici, mon enfant, — appela mistress Hobson.

— Venez ici, Jemima, — dit mistress Simperton.

— Hâtez-vous de revenir. — répéta mistress Woodhead; et toutes ces dames s'éloignèrent aussitôt, suivies de leurs cavaliers.

— Les choses en sont-elles donc venues à ce point? — se dit Matilda qui tremblait de tous ses membres. — Faut-il donc que je courbe le front en présence d'une femme dont la sottise et les manières vulgaires étaient pour moi un sujet de dédain et de moquerie? Mais cela doit être ainsi. L'estime de soi-même une fois perdue, tout le reste s'en suit. O mon Dieu! — s'écria-t-elle en pleurant à chaudes larmes, — à quel point je suis tombée, avilie!

(1) Dans l'île d'Iona, en Ecosse, se trouve une croix qui date du temps de saint Colomba, et que la piété du peuple entoure encore aujourd'hui d'une profonde vénération.

Lorsque les Hobson passèrent près de lord Ormsby et de ses amis, ils pressèrent le pas avec un certain embarras de contenance. Monsieur Simperton s'arrêta un instant, et sa servilité naturelle l'emportant sur ses idées de convenances, il dit à lord Ormsby :

— Votre seigneurie, je l'espère, n'attribuera pas notre conduite à un manque de respect commis avec intention, mais votre seigneurie sait très bien que l'habit que je porte me prescrit une grande réserve.

Un instant lord Ormsby regarda des pieds à la tête ce scrupuleux observateur des convenances, puis il lui répondit :

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, d'être aussi réservé.

Puis, après avoir dit à ses amis qu'il allait les rejoindre, il s'avança vers Matilda, car il pensait bien que cette rencontre soudaine l'avait péniblement impressionnée.

Cependant les Hobson se disposèrent à partir. Le vieux Hobson n'était pas avec eux, parce que les excursions de campagne ne lui plaisaient pas, et ne lui avaient jamais plu, même à Manchester. Monsieur Woodhead avait amené sa charmante épousée dans un nouveau phaéton qu'il avait acheté à l'occasion de son mariage. Quant à Tom, voulant rivaliser avec son ami, il avait servi de cocher à monsieur et mistress Simperton, à sa mère et sa plus jeune sœur, entassés dans une *caratella* de louage, traînée par deux poneys calabrais passablement rétifs.

Tom était mécontent de ce départ précipité, et ses idées de décorum n'étant pas très arrêtées, il aurait volontiers compromis sa mère et ses sœurs pour le seul plaisir d'attirer sur lui l'attention des amis de lord Ormsby.

— Nous l'avons échappée belle, — dit mistress Simperton.

— Bah ! — fit Tom en administrant, du haut de son siége, un coup de fouet à l'un des poneys calabrais, qui se mit à hennir et à ruer avec énergie.

— Au nom du ciel ! prenez garde, Tom, — dit mistress Simperton, — vous ne voudriez pas m'effrayer, je pense, dans la situation où je me trouve.

Mais Tom avait une trop grande force de caractère pour se préoccuper des alarmes de qui que ce fût, si intéressante que fût la situation qui les causait : aussi, dédaignant cette prière pathétique, continua-t-il à châtier ses coursiers rebelles, ce qui ne tarda pas à inspirer des craintes très sérieuses, cette fois, aux personnes qui se trouvaient dans la *caratella*.

De son côté, lord Ormsby, voyant l'accablement de Matilda et comprenant que tout le plaisir de la journée avait été gâté par la fâcheuse rencontre des Hobson, donna le signal du départ. Sa voiture suivit de près la *caratella* conduite par le jeune Tom.

A une petite distance de Pæstum, Harry Wordsworth s'aperçut que la voiture qui les précédait dessinait des zizags très compliqués. A peine avait-il fait cette remarque, que la *caratella* fut culbutée dans un fossé. Les postillons de lord Ormsby, qui riaient à gorge déployée de cet accident, passèrent au grand galop tout près du malheureux véhicule. En ce moment Matilda s'écria :

— Arrêtez ! au nom du ciel, arrêtez ! Peut-être ils sont blessés.

Les postillons n'obéirent pas immédiatement à cet ordre, mais lorsque enfin ils eurent arrêté leurs chevaux, Matilda pria le colonel Canteen d'aller s'informer des suites de l'accident et d'offrir sa voiture, si cela était nécessaire.

En arrivant près de la *caratella*, le colonel s'adressa à monsieur Simperton :

— La dame que j'accompagne, — lui dit-il, — m'a prié de vous témoigner le regret que lui cause votre accident, et de vous offrir sa voiture, si cet accident a eu des suites fâcheuses. Vous comprendrez parfaitement que la délicatesse de sa situation l'empêche de venir elle-même vous offrir ses services, — ce qu'elle eût été très heureuse de faire en toute autre circonstance.

— Non, non ! — répliqua mistress Hobson en se levant avec dignité du milieu du fossé. — Dites-lui que je ne crains pas de me montrer, moi !

Le colonel ne put s'empêcher de sourire en voyant combien la condition présente de mistress Hobson justifiait peu son assertion, car le fossé était rempli de vase occasionnée par les dernières pluies.

Après s'être assuré que personne n'avait été blessé, le colonel alla rejoindre ses amis, et fit part à Matilda, mais avec les ménagemens les plus polis, du refus qu'il avait essuyé. Ce fut la dernière fois que Matilda rencontra la famille Hobson.

XXX.

Peu de jours après son excursion à Pæstum, Matilda se rendit un soir dans le voisinage du couvent Camaldole pour y chercher un endroit isolé où elle pourrait, en liberté et sans les consolations d'Ormsby, s'abandonner à ses tristes méditations.

Au bout d'un certain temps elle se disposait à partir, lorsqu'elle vit venir à elle le moine de Saint-Pierre de Rome.

— J'avais entendu parler de ce qui se passe, — dit-il, après un moment de silence, — et mes appréhensions n'étaient que trop justes. Si, lorsque je t'ai rencontrée, tu avais été ce que tu es aujourd'hui, je ne t'aurais pas reconnue ; heureusement, tu ne ressemblais pas alors à ta mère souffrante et pareille à une sainte, autant que tu lui ressembles aujourd'hui. Cependant, sa physionomie n'a jamais eu l'expression que je vois en ce moment sur la tienne.

— Oh ! elle n'a jamais, j'espère, souffert autant que moi ! — répondit Matilda.

— Non, jamais, — reprit le moine, — car je ne connais que trop bien la cause de la désolation que je lis sur tes traits, et dans l'abaissement où tu es tombée, comment puis-je espérer te faire écouter un récit qui exige une noble abnégation pour être supporté jusqu'au bout ?

— Non, — répliqua Matilda, — bien que je reconnaisse mes fautes, croyez que nul sacrifice ne me coûtera. Si vous connaissiez mieux mon malheureux sort...

— Assez, — interrompit le moine, — je ne demande pas de confidences ; mon devoir est de t'imposer les miennes. Pourquoi prêterais-je l'oreille au triste récit de ta faute ? — Je suis trop vieux pour éprouver un sentiment de frivole curiosité, — trop abandonné moi-même pour offrir des consolations, — trop abject pour donner un conseil. Mais, arrivons au but : je vais t'apprendre que les magnifiques domaines de Delaval ne t'appartiennent pas.

— Heureuse nouvelle ! — s'écria Matilda, dont les pensées se tournèrent aussitôt vers le résultat que pourrait avoir cette découverte en facilitant son divorce.

— Je suis content de cette exclamation, — continua le moine ; — car il me suffira maintenant de te raconter les faits les plus importans de l'histoire que j'ai à te dire, et de te donner de nombreuses preuves de sa réalité. Il n'est pas nécessaire que je te parle longuement de moi ; je te dirai seulement que je me nomme Mortimer, et que je descends d'une des branches cadettes d'une ancienne famille anglaise catholique, que son peu de fortune força de me faire donner de l'éducation dans une université étrangère. Plus tard, et ne pouvant me pousser dans une autre carrière, elle me destina au sacerdoce.

Il était impossible de me choisir une profession qui fût plus opposée à mes inclinations ; mais, ma religion m'excluant de tous les emplois honorables et actifs que j'aurais pu remplir dans mon pays, mon patriotisme m'empêcha de servir contre lui, et l'orgueil de la famille me faisant prendre en mépris la vie commerciale, je prononçai des vœux. Au bout d'un certain temps, j'entrai dans la maison de votre grand'père, en qualité de confesseur de la famille.

Je puis vous dire sans vanité que je ne tardai pas à me faire aimer d'elle, mais, chose honteuse à dire, mes goûts se trouvèrent en harmonie avec le caractère débauché de lord Wakefield. J'étais son compagnon assidu, et, dans le cours d'une vie de dissipation, je contractai d'importantes obligations pécuniaires envers lui.

Au milieu de ses excès de jeunesse et de son insouciance

apparente, je reconnus en lui des idées d'ambition. La mauvaise santé de votre aimable et excellent père semblait présager à votre oncle une position de fortune qui lui permettrait d'accomplir un jour ses ambitieux projets, et lorsque je fus choisi pour accompagner votre père dans son dernier voyage à l'étranger, je devins pour lui, je le confesse en rougissant, un espion dévoué aux intérêts de son frère cadet.

Lord Wakefield, qui allait peu dans le monde, s'éprit de la charmante fille d'un noble Milanais, et j'employai vainement des artifices de tout genre pour empêcher leur union qui fut cependant contractée secrètement, à cause de la répugnance invincible des parens de la jeune personne à prendre un Anglais pour gendre, bien que, comme elle, il professât la religion catholique

Ce mariage fut un coup de foudre pour mon patron qui voyait ainsi toutes ses espérances renversées. Il m'écrivit pour m'accuser d'avoir négligé ses intérêts, et me menacer en me rappelant que mes obligations pécuniaires envers lui me mettaient en son pouvoir.

Pendant la grossesse de votre mère, lord Wakefield, dont la santé semblait s'être parfaitement rétablie, tomba tout-à-coup malade. Dès les premiers jours, on désespéra de le sauver, et ce fut alors qu'il fit un testament par lequel il léguait toutes ses propriétés à son enfant posthume, quel que fût son sexe. La tutelle fut attribuée à la mère, et, en cas de mort, à l'oncle de l'enfant.

A la nouvelle de la mort de lord Wakefield, son frère partit pour l'Italie, et, à son arrivée, il se cacha dans les environs de la demeure de la malheureuse veuve qui, exilée de la maison paternelle, attendait le jour de sa délivrance.

L'infortunée Rosalia mit au monde deux jumeaux, un garçon et une fille, et, cédant aux insinuations de lord Wakefield, j'eus l'infamie de faire croire à votre mère que son fils n'avait pas vécu. Vous fûtes bien vite privée des caresses de votre mère, qui mourut inconsolable d'avoir perdu son époux, et vous fûtes confiée à la tutelle exclusive de votre oncle.

Depuis ce jour, la conduite de lord Wakefield à mon égard changea complétement. Il me détestait, je crois, en raison des services que je lui avais rendus et, lorsqu'il retourna en Angleterre, après un séjour de deux ou trois années à l'étranger, il ne me permit pas de l'accompagner ; seulement il m'alloua une pension, à la condition que je resterais en Italie, et que je veillerais à ce qu'on n'apprît pas l'existence de l'héritier naturel, qui avait été confié aux soins d'une paysanne.

Lorsque la guerre éclata, ma pension cessa de m'être comptée régulièrement, et lorsque enfin cette pension me fut complétement supprimée, la crainte seule des conséquences du crime que j'avais commis, de complicité avec lord Wakefield, m'empêcha d'aller en Angleterre, et de dévoiler la vérité.

Malgré ma détermination de rester en Italie, je ne pus supporter l'idée de voir le noble enfant réduit à un travail mercenaire, et j'avouai une partie de la vérité à son grand-père maternel, le comte de Santelmo, qui n'hésita pas à le reconnaître.

— De qui parlez-vous ? — s'écria Matilda avec une vivacité haletante.

— Du comte Santelmo, — répondit le moine.

— Dieu de miséricorde ! alors, il est mon frère ! Il y a donc dans le monde un être que je puis aimer sans crime !

Tu le connais donc ? — dit le moine. — S'il en est ainsi, laisse-moi te supplier de faire une juste restitution, afin que mon repentir, depuis si longtemps stérile, porte enfin des fruits. Alors j'aurai l'espoir de mourir en paix. Si tu fais cette restitution, tes péchés te seront remis.

— Dans toutes les circonstances possibles, — répondit Matilda, — je n'aurais pas hésité entre ma fortune et mon devoir, mais dans les circonstances actuelles, je n'aurai pas le mérite d'avoir fait un sacrifice.

— J'ai appris, — ajouta le moine, — les malheurs de votre frère, et mes remords ont redoublé. Je remets en vos mains les preuves authentiques de sa naissance ; je vous les donne avec la conviction que vous en ferez l'usage que la justice commande, car mes vœux me défendent de m'immiscer dans les affaires du monde. Si vous aviez besoin de plus amples détails, vous me retrouveriez ici, demain, à la même heure.

A ces mots, il s'éloigna lentement, et Matilda se hâta d'aller communiquer à Ormsby les étranges confidences qui lui avaient été faites.

XXXI.

Lord Ormsby, après avoir entendu ces révélations inattendues, voulut aussitôt s'assurer de leur exactitude, et obtenir du moine des preuves nouvelles, si la chose était possible. Dans ce but, il se rendit lui-même au rendez-vous donné par Mortimer, qui consentit à lui montrer des documens écrits par lord Wakefield, et que le moine conservait pour sa propre satisfaction. Il apprit quel était le lieu où le jeune Santelmo avait passé les premières années de son enfance. Il apprit, en outre, le nom du prêtre qui avait célébré le mariage. Les papiers remis par le moine contenaient le nom de plusieurs familles distinguées de Milan, qui devaient se rappeler les circonstances du mariage et de la mort de la comtesse Rosalia. Ormsby comprit qu'il avait besoin de toutes ces preuves, de tous ces témoignages, pour ajouter à sa propre conviction un moyen légal qui pût être mis en usage par Santelmo.

A part les motifs d'équité qui auraient pu le déterminer à prendre en main la cause d'un individu frustré de ses droits les plus précieux, Ormsby avait des motifs plus puissans encore, au point de vue de ses sentimens, pour commencer immédiatement des démarches en faveur de Santelmo.

Malgré les délais que sir James aurait pu créer dans un but de cupidité, pour s'opposer au divorce, ce divorce devait être nécessairement obtenu tôt ou tard. Mais Ormsby désirait ardemment qu'il fût prononcé avant la naissance de l'enfant que Matilda devait mettre au monde dans quelques mois.

Un voyage en Angleterre était nécessaire à l'exécution de son projet, mais il ne pouvait se résoudre à laisser Matilda seule dans sa présente situation. Ce fut grâce aux vives instances de Matilda elle-même, qu'il prit enfin la résolution de partir.

— Jusqu'à ce jour, — lui dit-elle, — je n'aurais jamais cru qu'il me fût possible de me faire à l'idée d'une séparation, et moins encore à l'idée d'être la première à vous la conseiller ; mais le temps est venu d'oublier toute considération personnelle ; et puisqu'un moyen nous est offert de réparer une injustice, et de faire oublier à votre excellente mère et à Emily les chagrins que nous leur avons causés, nous devons nous hâter d'agir. Je vous ai souvent parlé avec regret de l'attachement qui existe entre Emily et Santelmo, et que la position de ce dernier rendait sans espoir. Ne perdons donc pas de temps pour écarter le seul obstacle qui s'opposât à l'union de deux êtres si bien faits l'un pour l'autre.

— Je ne désire pas moins vivement que vous l'accomplissement de cette union, — répondit Ormsby ; — cependant, dans la condition où vous vous trouvez, je pourrais retarder mon départ.

— Oh ! Ormsby, — répliqua Matilda, — ne nous faisons pas illusion sur les dangers d'un retard. Si des obstacles élevés par la cupidité n'avaient été suscités entre nous, combien notre situation serait différente aujourd'hui ! Mais bien que votre sœur n'ait pas à redouter de semblables obstacles, songez que le sort de Santelmo est plus triste que le vôtre n'aurait jamais pu le devenir. Son exil et l'impétuosité de son caractère ne pourraient-ils pas lui faire adopter quelque parti désespéré ? Hâtons nous donc de lui donner un bonheur qui lui échapperait peut-être.

Convaincu par de tels argumens secondés d'ailleurs par son impatience d'accélérer le divorce, Ormsby se rendit aux instances de Matilda ; et comme elle ne pouvait l'accompagner dans un aussi fatigant voyage, il fallut se faire à l'idée d'une séparation momentanée.

Cependant elle éprouvait une vive répugnance à rester à Naples, dont l'agitation et les plaisirs n'étaient pas en harmonie avec la tristesse et les préoccupations de son esprit.

D'accord avec Ormsby, elle choisit Nice pour lieu de résidence, et comme une occasion se présentait d'y aller immé-

diatement par mer, ils la saisirent avec empressement. Matilda quitta Naples non-seulement sans regret, mais avec une vive satisfaction, en songeant à toutes les tribulations qu'elle y avait supportées.

Nice leur offrit un contraste frappant avec la ville qu'ils venaient de quitter. Au lieu de l'effervescence et de la gaîté désordonnée de la population la plus voluptueuse du monde, tout, autour d'eux, semblait calme et reposé; le climat lui-même était doux plutôt que brillant : c'était bien cette température bienfaisante qui convient aux malades, et qui prolonge du moins leur existence quand leur mal est sans espoir.

Avant le départ d'Ormsby, Matilda fut installée dans une villa solitaire située à une petite distance de la ville. Ormsby avait déjà écrit à son homme d'affaires en Angleterre, et lui avait envoyé copie des lettres de lord Wakefield, en lui expliquant toutes les circonstances qui s'y rattachaient. Il espérait donc que, par des insinuations plus ou moins directes, et des démarches près des conseillers légaux de sir James, celui-ci se prêterait à l'affaire du divorce, dans la crainte que la procédure n'offrît une fâcheuse coïncidence avec la nouvelle de la ruine de Matilda.

Il fut convenu qu'avant de partir pour l'Angleterre, Ormsby s'embarquerait d'abord pour Gênes, pour aller de là dans les propriétés de Santelmo, afin d'y recueillir les preuves à l'appui du mariage de sa mère et de sa naissance; puis il se proposait, si la chose était possible, de voir Santelmo lui-même avant son retour.

Il eût été difficile de décider qui des deux amans souffrait le plus de cette séparation, et en souffrirait le plus longtemps.

Dans toutes les séparations, le sort de celui qui reste est doublement pénible; car, de même que le changement continuel de scène tend, d'une part, à distraire d'un regret qui revient sans cesse, de même aussi, la vue uniforme et constante des choses inanimées qui entourent celui qui reste, ne lui fait que plus vivement sentir l'absence de l'être dont elles tiraient tout leur charme.

Mais, outre cela, il y avait dans la situation de Matilda des circonstances particulières qui donnaient chaque jour une nouvelle force aux regrets causés par le départ d'Ormsby. En vain elle s'efforçait de chercher des distractions dans la contemplation des beautés de la nature et dans des promenades solitaires, le souvenir d'Ormsby absent absorbait toute son âme.

— Il m'a donc laissée, et je suis seule! — Telle était toujours sa pensée dominante. — Que mon sort ressemble peu à celui d'une femme vertueuse, qui, malgré la douleur que lui cause l'absence de celui qu'elle aime, trouve des consolations dans l'accomplissement de ses devoirs domestiques, et est certaine du retour de son mari. Mais quel droit ai-je donc à vivre dans une pareille sécurité?

En me quittant, il m'a donné des témoignages de son ardente affection, mais ses sentimens seront-ils les mêmes au retour? Je ne crains pas qu'il m'abandonne jamais : la générosité de son cœur l'en empêcherait assurément; et pourtant n'ai-je pas sujet de redouter son absence?

La réflexion ne détruira-t-elle pas en lui le prestige de la passion, et ne me verra-t-il pas telle que je suis, c'est-à-dire : — une pauvre créature déchue?

En vain sa tendresse s'efforcerait-elle de me cacher cette conséquence de notre fatale séparation, je m'apercevrais instantanément du moindre refroidissement dans son amour, et cette conviction me tuerait. Si mes appréhensions sont fondées, que Dieu m'accorde pour toute grâce de ne le savoir jamais.

XXXII.

Il y a quelque chose de bien douloureux dans les réflexions produites en nous par la mort d'un compatriote à l'étranger. L'existence de tant de personnes, ainsi brusquement tranchée dans le cours d'un voyage d'agrément, nous montre le plus frappant exemple de l'incertitude de notre pèlerinage en ce monde; et le grand nombre de ceux qui, rassurés par l'espérance et la jeunesse, ont cherché vainement sous un ciel plus doux un sûr refuge contre les attaques d'une maladie perfide, témoigne de l'impuissance de tous les efforts humains à déjouer les décrets d'un pouvoir supérieur. La raison s'oppose à ce que la plus noble partie de l'homme s'occupe de savoir dans quel lieu seront déposés ses restes mortels, et pourtant, par une faiblesse inhérente à notre imparfaite nature, quelques hommes, et des plus distingués par le cœur et l'intelligence, ont été tourmentés par cette pensée à leur dernière heure. Tel est en effet, pour la plupart de nous, le désir de reposer après notre mort à côté de nos pères, que nous ne pouvons voir à l'étranger la tombe d'un compatriote sans éprouver un sentiment qui ressemble à la compassion excitée par la sentence d'un éternel exil.

La situation d'esprit de Matilda la portant à rechercher plutôt qu'à fuir les impressions tristes, elle avait souvent visité le cimetière anglais, et se sentant perdue pour la société, non moins que les morts qui reposaient autour d'elle, elle s'était occupée à déchiffrer les expressions de cette estime qu'elle avait perdue, et les épitaphes en l'honneur de l'accomplissement des devoirs auxquels elle avait failli.

Dans une de ces tristes promenades, elle rencontra presque soudainement une dame anglaise en grand deuil qui, en la voyant passer, eut l'air de chercher à la reconnaître.

En ce moment, bien que Matilda reconnût vaguement cette dame, elle ne put se rappeler son nom. Elle n'était ni jeune ni régulièrement belle, mais son teint était d'une délicatesse exquise, et l'expression de sa physionomie avait, malgré sa mélancolie, une agréable expression.

Lorsqu'elle fut passée, Matilda se rappela tout-à-coup qui elle était et où elle l'avait vue.

— C'est, — se dit-elle, — mistress Sydney, une dame dont je fis la connaissance un an avant mon mariage, et qui me plut infiniment. Malgré sa tristesse habituelle, que mon oncle trouvait insupportable dans le monde, elle m'imposait, même alors, tant était grande sa réputation de vertu. Serai-je donc maintenant exposée chaque jour à ses regards sévères? Je croyais trouver ici du moins la consolation d'être parfaitement inconnue, et de pouvoir rester en paix dans ma solitude.

Ces réflexions et d'autres encore de la même nature l'avaient plus que jamais tourmentée durant sa promenade du lendemain, et son esprit harassé se soulageait par des larmes lorsqu'elle sentit son bras touché légèrement, et en se retournant elle vit mistress Sydney, qui lui dit d'une voix douce :

— Nous sommes ici, lady Matilda, les seules créatures vivantes qui se connaissent; ne pas nous efforcer d'adoucir nos chagrins en les partageant serait bien cruel.

Dans le premier moment, Matilda fut si troublée par la bonté inattendue et inaccoutumée de ces paroles, qu'elle ne put d'abord entrer dans des explications qu'elle croyait devoir à une personne qui, en l'accostant, prouvait qu'elle ignorait la position de Matilda. Celle-ci lui dit enfin d'une voix émue :

— Lorsque je fis votre connaissance, j'étais déjà indigne de votre société, mais si vous l'ignorez, vous ne pourrez imaginer, tant vous êtes bonne, combien j'en suis plus indigne encore aujourd'hui.

— Quoi que j'aie pu apprendre, — ce que je vois, c'est que vous êtes malheureuse : — voilà tout ce dont je me souviens; car il ne peut exister de plus puissante cause de sympathie que le malheur, pour une femme qui a vécu comme j'ai vécu.

— Non, — dit Matilda, — vous ne savez pas tout; c'est impossible. Je vous supplie de faire les pires suppositions, pour m'épargner la douleur de vous expliquer ma condition présente; et votre réputation est tellement intacte, qu'elle ne pourra souffrir de notre rapprochement accidentel.

— De ce côté, je n'ai rien à craindre, — répondit mistress Sydney, — vous êtes peut-être une pauvre pécheresse, mais non pas une pécheresse endurcie, j'en suis bien sûre, — ajouta-t-elle en pressant la main de Matilda qu'elle conduisit jusqu'à sa villa.

— Puis-je donc enfin espérer de trouver une amie, et une

amie telle que vous? — dit Matilda très émue, en serrant à son tour la main de mistress Sydney.

— Malgré mon dédain pour les faux jugemens et l'opinion du monde, — répondit mistress Sydney, — ne croyez pas que je consentisse jamais à les braver. Mais ma conduite passée me met, je l'espère, à l'abri des attaques et des imputations calomnieuses. Aussi je n'hésite pas à offrir mes consolations à un cœur qui n'a pas perdu le sentiment du bien, et qui s'ouvre à temps au repentir. Quant à moi, j'ai perdu tout ce que j'aimais sur la terre, et je vois sans regret l'heure fatale arriver pour moi.

Matilda tressaillit en entendant ces tristes paroles.

— Je ne me trompe pas, — reprit tranquillement mistress Sydney; — je le sens là, — continua-t-elle en touchant sa poitrine, et vous pouvez le reconnaître dans mes yeux, ajouta-t-elle en montrant à Matilda ses joues animées par un éclat qui ne pouvait être attribué à la richesse de la santé.

Matilda soupira, car elle ne put nier ces effrayans symptômes.

— Mais je ne regrette pas de quitter la vie, je vous le répète, — dit mistress Sydney. — L'unique lien que la mort n'ait pas encore dissous a été brisé par un cœur sans générosité.

— Auriez-vous donc été malheureuse dans vo're intérieur? demanda Matilda; — vous étiez-vous mariée contre vos inclinations?

— Loin de là, — répondit son amie, — les illusions de la passion peuvent quelquefois produire un malheur égal à celui qui provient d'un attachement exclusif pour les choses du monde. Mon mariage a été un mariage d'amour. M. Sydney avait tout ce qu'il faut pour captiver une jeune fille sans expérience; mais, depuis notre union, — il n'a pas été pour moi ce qu'il devait être. — Son caractère ne pouvait se résigner aux embarras croissans d'un revenu limité, et sa vanité ne résista pas aux séductions d'une femme plus riche et plus jeune que moi. Il m'abandonna pour elle.

Depuis cette époque, de cruelles pertes de famille m'ont donné une grande fortune, et j'ai mis à la disposition de mon mari la plus grande partie de cette fortune; mais j'ai cessé de le regretter. Passionnément attachée à ma famille, j'ai goûté pendant quelque temps les douces consolations d'une affection réciproque; mais, un à un, tous ceux qui me rendaient la vie précieuse m'ont été enlevés, et je suis restée seule au monde. — Oh! lady Matilda, de toutes les afflictions auxquelles est sujette la nature humaine, il y en a peu de plus cruelles que de voir ceux qui nous étaient le plus chers et le plus étroitement unis, devenir successivement les victimes de cette cruelle maladie qui va bientôt finir mes jours.

Depuis ce jour, mistress Sydney et Matilda vécurent dans une intimité qui fut pour notre héroïne surtout une source de consolations bien douces. En même temps, les nouvelles fréquentes qu'elle recevait d'Ormsby apportaient un grand soulagement aux préoccupations douloureuses de son esprit. Dans sa dernière lettre, Ormsby lui disait que ses recherches au sujet de Santelmo avaient réussi, et il ajoutait que la procédure relative au divorce n'était plus retardée par aucun obstacle.

XXXIII.

L'absence d'Ormsby avait été prolongée au-delà de toute attente par la difficulté où il s'était trouvé de réunir les preuves concluantes de la naissance de Santelmo, et celles de son identité. Mais enfin Matilda eut la joie de recevoir une lettre dans laquelle il lui disait que ses recherches étaient terminées, et que les preuves actuellement en sa possession étaient incontestables. Il ajoutait que, pour arriver plus vite, il s'embarquerait à Gênes, et que sa lettre le précéderait d'un seul jour. Il concluait en se félicitant des bonnes nouvelles qu'il avait reçues d'Angleterre, et qui lui donnaient la certitude de pouvoir s'unir irrévocablement à Matilda.

— Je sais, — dit à Matilda son amie mistress Sydney, en apprenant les nouvelles annoncées par Ormsby, — je sais que beaucoup de personnes très respectables ont des doutes sérieux sur l'opportunité de ces sortes de mariages; mais, dans mon humble opinion, il est contraire aux charitables préceptes de notre religion d'enlever au pécheur tout espoir de pardon. Je connais bien des femmes qui, après leur rédemption, sont devenues épouses et mères irréprochables. Et quant à vous, je crois fermement que la solitude salutaire à laquelle vous vous êtes condamnée depuis quelque temps a purifié si parfaitement votre esprit, que vous êtes en état aujourd'hui de remplir ces nouveaux devoirs.

Matilda s'inclina avec humilité.

La matinée du jour où lord Ormsby était attendu fut sereine et brillante; c'était un de ces efforts extraordinaires de la nature, qui, dans ce délicieux climat, défiant toutes les prévisions, nous font éprouver le charme de l'été au milieu de l'hiver.

Matilda avait décidé son amie à l'accompagner jusqu'au bout d'une terrasse ayant vue sur la mer, et ses regards restèrent longtemps fixés sur le pur et radieux horizon pour y voir apparaître le navire attendu.

Mais sur toute l'immense étendue des ondes elle n'aperçut même pas une blanche vague qu'elle pût prendre pour une voile; néanmoins, comme il était de bonne heure, mistress Sydney parvint à calmer pendant quelque temps l'impatience de Matilda.

Cependant les heures succédèrent aux heures, et il n'arrivait pas. Enfin le soleil, après avoir baigné ses rayons dans les flots, s'était retiré sur les sommets encore neigeux des Alpes, et la toux sèche de mistress Sydney, que le refroidissement de l'atmosphère avait rendue plus fréquente, avertit Matilda du danger qu'un plus long séjour sur la terrasse pouvait avoir pour son amie. Elle insista donc pour que mistress Sydney la quittât aussitôt, et rentrât à la maison.

Lorsqu'elle fut seule Matilda sentit naturellement son impatience redoublée. — Avec une brise aussi favorable, — se disait-elle, — il devrait être arrivé déjà. — En ce moment elle tressaillit au souffle d'une bourrasque soudaine qui, passant sur les feuilles mortes, les chassa au loin dans une espèce de tourbillon.

En l'état d'excitation nerveuse où elle se trouvait, ce léger incident la jeta dans un trouble indéfinissable. Mais ce malaise passager se dissipa avec la brise qui l'avait causé.

Caressant encore l'espoir de l'arrivée prochaine d'Ormsby, elle alla se placer sur un promontoire assez éloigné d'où elle devait avoir une vue plus étendue. Mais lorsqu'elle y arriva, la scène avait terriblement changé.

Ceux-là seuls qui connaissent par expérience l'effrayante rapidité avec laquelle des rafales furieuses éclatent tout à coup et sans symptômes précurseurs sur la Méditerranée, pourront se former une idée du changement presque miraculeux qui s'était opéré dans la nature, et du spectacle horrible qui s'offrit brusquement aux yeux effrayés de notre héroïne. Des nuages épais s'amoncelaient de toutes parts et prenaient un sinistre aspect sous les derniers rayons du soleil qui faisaient un suprême effort pour percer leur profondeur croissante.

Pendant un moment Matilda, restée debout, résista à la violence de la tempête. Un frisson glacial courut dans ses veines, et avec la soudaineté du changement affreux qui s'était opéré sur tout ce qui l'environnait, l'ardent espoir qu'elle avait jusqu'à ce moment caressé fit place à de noirs pressentimens.

Le sourd grondement du tonnerre lointain retentit à son oreille comme un bruit de mort. Elle pressa ses mains contre sa poitrine et descendit en courant jusqu'au rivage. En proie à une agonie d'esprit qui lui faisait oublier ses souffrances physiques, elle erra sur la grève désolée sans se rendre compte de la marche du temps.

Ce fut seulement en songeant aux dangers que courait peut-être celui dont la pensée l'absorbait uniquement, qu'elle sentit la pluie battante qui traversait ses légers vêtemens; et ce fut seulement à cause du voile d'écume qui, par instans, lui dérobait la vue de l'immense océan, qu'elle remarqua l'écume qui jaillissait incessamment sur son corps délicat. Mais

enfin ce n'était plus une menteuse apparition évoquée par son esprit troublé; cette fois elle venait de reconnaître, à une faible distance du rivage, la voile d'un navire déchirée par le vent qui la battait avec fureur. — Puis elle entendit un cri de détresse, un cri suprême qui se confondit dans les mugissemens de la tempête.......

La pauvre Matilda s'évanouit et tomba sur la grève, les bras étendus vers la mer. Ce fut dans cette désolante situation que la trouva son amie, qui, dans son inquiétude, l'avait cherchée vainement depuis le commencement de la tempête.

On eut toutes les peines du monde à décider Matilda à quitter le rivage à se laisser transporter dans sa demeure. La secousse qu'elle venait d'éprouver avait été si violente, que, à peine revenue à la vie, elle ressentit les premières douleurs d'un enfantement prématuré. La crise fut longue, incertaine, et ce ne fut qu'à une heure avancée du jour suivant que la pauvre Matilda, ayant à peine le sentiment de son existence, pressa contre son cœur brisé une enfant qui ne semblait pas devoir vivre plus longtemps que sa mère mourante.

XXXIV.

Dans la matinée du jour annoncé par Ormsby comme devant être celui de son départ de Gênes, il avait reçu une lettre de sa mère, avec qui il avait correspondu régulièrement durant ses recherches en faveur de Santelmo. Cette lettre l'informait que lady Ormsby, sa fille et Santelmo étaient arrivés à Turin, et qu'on l'attendait avec anxiété. Cette circonstance l'avait décidé à changer ses plans et à passer par Turin pour retourner à Nice. D'ailleurs, en ne perdant pas une minute, il espérait arriver à Nice au jour désigné, après avoir donné seulement douze heures à sa famille.

Bien que, contrairement à son espérance, il eût éprouvé un jour de retard, il s'en consola en songeant, dans la bonté de son cœur, au bonheur que ce retard lui avait permis de donner à d'autres.

Il avait réussi dans tous les arrangemens nécessaires pour le mariage immédiat de sa sœur avec Santelmo, et lady Ormsby lui avait promis d'aller le rejoindre à Nice pour assister à la délivrance de Matilda. A Turin, il avait aussi reçu la nouvelle qui lui annonçait l'obtention du divorce, de sorte que sa joie de revoir Matilda était plus vive encore, grâce à toutes les choses heureuses qu'il avait à lui apprendre.

Lorsque la voiture eut descendu la dernière côte de la route, il ne put s'empêcher de mettre la tête à la portière, dans l'espoir que Matilda pouvait être venue à sa rencontre, oubliant que, d'après sa lettre, elle s'attendait à le voir arriver par mer.

En approchant de la villa, son regard impatient chercha les fenêtres de l'appartement occupé par Matilda.

— Grand Dieu! fermées! Que se passe-t-il donc? — s'écria-t-il.

Sur le seuil de la porte, il trouva mistress Sydney qu'il connaissait déjà, mais dont le visage abattu confirma toutes ses craintes. Son cœur se serra, et, balbutiant le nom de Matilda, il courut dans la direction de sa chambre. Mistress Sydney l'arrêta doucement :

— Grâce à Dieu, vous arrivez! — lui dit-elle, — mais il ne faut pas qu'elle apprenne tout d'un coup votre arrivée; cela pourrait lui causer une émotion fatale.

— Au nom du ciel! — cria lord Ormsby, — ne me torturez pas plus longtemps. Que lui est-il arrivé?

Et, écrasé par le choc horrible qu'il venait de recevoir, il se laissa tomber sur un siége; puis, cachant son visage dans ses mains, il sanglota comme un enfant.

— Calmez-vous, je vous en conjure, — dit mistress Sydney. — Lady Matilda va mieux maintenant. — beaucoup mieux. Si vous êtes déjà si abattu, comment pourrez-vous avoir la force de la voir?

— La voir! s'écria Ormsby, — en se levant d'un *seul* bond; — à l'instant même, je veux la voir! Insensé que j'étais de rester ici, et de perdre encore un moment de sa présence adorée! — Oh! par pitié, ne me cachez rien! Qu'est-il arrivé? — ajouta-t-il, tandis que mistress Sydney lui prenait le bras pour le retenir. Alors elle se décida à lui raconter l'affreux événement de la nuit précédente.

Qu'on se figure l'agonie de lord Ormsby! Et pourtant, malgré sa douleur, il sut trouver des mots de reconnaissance pour mistress Sydney.

Avec quelle soudaineté la douleur excite notre affection pour ceux qui nous témoignent de la sympathie!

— Généreuse, excellente amie! — dit Ormsby. — Laissez-moi seul, — retournez vers elle, — dites-lui que son pauvre Ormsby lui est rendu. — Oh! plût au ciel que l'Océan sans fond m'eût englouti! — Mais cela ne peut pas être,— elle est jeune, et sa constitution robuste; — elle en reviendra.. — Dites-moi que vous pensez qu'elle en reviendra!

Mistress Sydney serra tristement la main d'Ormsby, et dans l'espoir de donner une nouvelle direction à cet esprit que la douleur rendait presque fou, elle montra du doigt, à l'extrémité de la chambre, le lit sur lequel reposait l'enfant.

— Mon pauvre enfant! s'écria Ormsby. — Quel accueil je t'ai fait à ton arrivée dans ce monde de douleurs! Dieu te préserve du malheur qui sera, je le crains, ton plus sûr héritage!

Lorsque mistress Sydney rentra dans l'appartement de lady Matilda, elle la vit presque sur son séant et soutenue par des oreillers, — les fenêtres étaient grandes ouvertes, — ses belles mains étaient croisées comme lorsque l'on prie, — et de grosses larmes roulaient sur ses joues décolorées.

— Bien chère amie, — dit-elle, — j'ai été bien mal, — bien mal, — mais bientôt je reverrai mon amour. Je le sens là, — ajouta-t-elle en touchant sa poitrine, — et la sensation de la mort est douce à mon cœur. — Oh! ne me regardez pas ainsi, — car je le rejoindrai, — Dieu est miséricordieux, — il ne rejettera pas une âme brisée et repentante.

— Bien chère lady Matilda, interrompit son amie, — ne vous abandonnez pas à ces funestes pressentimens de mort. Je sais que vos craintes ne sont pas fondées. Vous reverrez lord Ormsby, vous le reverrez bientôt.

— Il est ici! — il vit, — il vit! — je lis cela dans vos yeux! — Ormsby, mon amour! — O mon Dieu, laissez-moi vivre pour le revoir! — cria Matilda. Puis, épuisée par cet effort, elle tomba sur les oreillers sans connaissance.

Ce fut dans les bras d'Ormsby qu'elle recouvra l'usage de ses sens; ce fut de ses tremblantes mains qu'elle reçut les toniques que son état de faiblesse exigeait; et la main impitoyable de la mort fut un moment arrêtée par l'énergie passagère qu'inspirait la plus forte des passions humaines; pendant ce temps, tout sentiment disparut devant le bonheur absorbant de leur réunion.

— Mon enfant, — notre enfant, — Ormsby, l'avez-vous vue? — dit Matilda, tandis que mistress Sydney plaçait la frêle créature à côté de sa mère

— Pauvre être adoré! — dit Orsmby en l'embrassant. — Oh! ma Matilda, quel trésor ce sera pour nous! comme notre bonheur grandira avec lui!

— *Notre* bonheur! — Oh! Ormsby, — de l'air....— je me sens bien faible, — mais ne me quittez pas.

— Vous quitter! Oh! pourquoi vous ai-je un seul instant quittée! — Comment rien a-t-il pu me persuader de m'arracher un seul instant de mon seul bien?

— Ne me parlez pas ainsi, — n'ayez pas de regrets maintenant, mon amour; — je crois que quelque chose est sorti de ce mal; — Ormsby, je sens que je suis mieux préparée à mourir; — non, ne frémissez pas. — Si je ne m'étais constamment réchauffée aux rayons de ta présence, bien des réflexions tristes et salutaires auraient été flétries et perdues. Et puis, songez à la chère Emily. — Son bonheur si mérité n'est pas trop chèrement acheté, même au prix de la mort.

— Restez calme, — dit Ormsby, — vous vous fatiguez, ma bien-aimée; — ces émotions sont trop fortes pour vous.

Ormsby disait vrai. — Elle était complètement épuisée, mais ce n'était pas par suite des tendres émotions qu'elle venait

d'éprouver. Si quelque chose avait pu prolonger sa mourante vie, c'eût été le bonheur dont elle jouissait en ce moment. Mais son âme voltigeait déjà à l'entrée de l'éternité ; quelques heures encore et elle devait prendre irrévocablement son vol.

— N'est-il donc pas de parfait amour en ce monde ? — dit en soupirant mistress Sydney ; — faut-il que ces deux amans se séparent au moment de pouvoir vivre honnêtement ensemble, et de se repentir de leurs fautes passées ? Mais, ô mon Dieu, que ta volonté soit faite ! — Que ne puis-je mourir à sa place et les laisser derrière moi, — moi, si triste et si abandonnée !

Par instans, dans la soirée, les yeux de Matilda brillaient d'un si vif éclat et sa voix vibrait si mélodieusement, que lord Ormsby et mistress Sydney espérèrent presque de la conserver ; mais le médecin crut devoir les dissuader de cette vaine et stérile espérance. Il leur assura solennellement qu'elle pourrait à peine passer la nuit, et que l'enfant ne lui survivrait pas.

Matilda surprit le sens de cette sentence, et, pressant l'enfant contre son sein, elle s'écria :

— Oh ! c'est trop d'espérer, même de la miséricorde infinie, que tous mes péchés soient pardonnés, afin que je ressemble à cette créature innocente.

— Non, — dit mistress Sydney, — rappelez-vous avec confiance la parole divine : « Il y a dans le ciel plus de joie pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui restent purs. »

Pendant toute cette malheureuse nuit, l'existence de Matilda ne fut prolongée que par la libre circulation de l'air dans l'appartement, et lorsque disparurent à la fois les ténèbres et l'humidité, les ombres de la mort semblèrent s'amonceler et s'épaissir autour de sa tête condamnée. Vainement les fraîches émanations du point du jour caressèrent ses lèvres livides, qui s'entr'ouvrirent pour exhaler le dernier souffle mortel qui dût jamais se mêler et se confondre avec le pur éther. Les premiers rayons du soleil brillèrent sur ces yeux mourans qui allaient se fermer pour toujours à la lumière du jour ; — ils se fermèrent. — Celle qui souffrait et ses souffrances avaient cessé d'être.

Quand Ormsby sortit de la stupeur du désespoir pour éprouver le sentiment complet de son entière désolation, il apprit que son enfant avait aussi terminé son existence éphémère, et qu'il ne restait plus un seul témoignage vivant de sa coupable liaison.

Au bout d'un certain temps, il chercha quelque soulagement à sa douleur dans le service actif qu'il prêta à la cause des Grecs ; mais, même dans les situations les plus émouvantes de sa vie, il avait toujours présente à la pensée une image qui ne quitta jamais sa couche solitaire, — l'image de sa pauvre Matilda, telle qu'il l'avait vue, — cœur repentant et brisé, — le soir de la fatale catastrophe qui l'avait laissé seul au monde.

FIN DE MATILDA.

ERRATUM.

Page 313, en tête de la 1re colonne, ajouter les lignes suivantes, omises dans quelques exemplaires :

« Après une dissertation sur les beautés de l'art et sur celles de la nature, à laquelle prirent part M. Tyde, Matilda et le
» colonel, celui-ci dit avec impatience :
» — On a, je crois, accusé notre ami Augustus d'avoir rendu un culte égal aux beaux-arts et au .... »

Léon Gozlan.

LE MÉDECIN DU PECQ.

I.

La cloche de la maison sonna le dîner. A peine les vibrations s'étaient-elles éteintes dans leur prolongement, que les habitués parurent processionnellement au salon, et prirent place autour de la table. En un instant le long parallélogramme se trouva encadré par des figures où se lisait, à côté du désir à peu près universel d'accomplir l'acte de bien dîner, l'empreinte heureuse ou triste des événemens de la journée. Le silence de l'attente et la teinte dorée d'une après-midi d'automne fondaient harmonieusement les expressions diverses de cette galerie, composée de beaucoup de personnes âgées et de quelques autres dont la jeunesse était décolorée par les langueurs de la convalescence. Grave par position, expansive par caractère, la maîtresse de la maison semblait réunir en elle l'esprit des diverses catégories de pensionnaires qu'elle dominait de son siége plus élevé et du bout de son sceptre. Son sceptre était une cuillère d'argent d'un manche splendide que terminait une main charnue de nonne, main ciselée dans un embonpoint charmant. S'il manquait quelques lignes à sa taille pour représenter la royauté domestique dans toute la majesté convenable, elle rachetait ce léger défaut de dignité par beaucoup de grâce dans ses proportions. Cette grâce, il est vrai, n'était pas celle de la statuaire, celle du contour perdu et sinueux, mais plutôt la grâce du monde, pleine de rondeur, mettant le désir sous la main encore plus que dans l'œil. Son front, ses joues brunes et reposées, son cou, ses épaules étaient une onduleuse rencontre de traits sphériques admirablement fondus l'un dans l'autre. Quelques anciens artistes ont vu le comble du burin dans la reproduction de ce travail concentrique, dont la nature offre quelquefois le modèle. La mollesse est bien près de ces sortes de beautés si la puissance du regard ne les relève pas : madame Dalzonne ne soutenait pas cette paresse de formes par un rayon de feu, mais ses yeux bleu de mer, sous des sourcils noirs, prêtaient à sa physionomie un jeu saisissant, attractif, remarquable dans son étrangeté. Si son menton un peu abbatial accusait un âge plus avancé que son âge réel, le rayon indéfinissable de son regard, en heureux désaccord avec son teint morne, la rajeunissait alors comme il la rajeunirait toujours : à vingt-sept ans, son âge à l'époque où ces lignes sont écrites, elle ne paraissait guère avoir que vingt ans, grâce à la contradiction établie sur son visage. Comme toutes les femmes de moyenne grandeur, elle était mieux dans la position assise, et même un peu renversée, que dans toute autre attitude. Au fond d'un fauteuil, quand ses mains blanches et oisives s'appuyaient à ses genoux, et lorsque sa tête se détachait du fond d'une étoffe chamarrée, elle apparaissait dans son jour le plus favorable ; elle plaisait ainsi, elle était belle ; le repos était sa plus haute coquetterie.

Madame Dalzonne découronna le potage de son couvercle, et la vapeur nourrissante monta en bouffées nuageuses vers les anges du plafond, qui semblèrent travailler de leurs joues rebondies à la dissiper.

— Le bouilli sera excellent ! je gagerais sur ma tête.

— Monsieur Cabassol, un bouilli, quel qu'il soit, n'est jamais excellent. Vous sauriez cela comme moi, si, comme moi, vous aviez lu Brillat-Savarin, qui fut mon ami, ce dont je m'honore.

— Et moi, je répondrai à monsieur de Fourneuf que lorsque j'étais dans les fournitures, à l'armée de Sambre-et-Meuse...

— Madame Pingray, interrompit madame Dalzonne, veuillez faire passer cette assiette de potage à votre voisin, monsieur Abel.

— Après vous, madame Pingray : je l'aurai moins chaud ; gardez, je vous prie.

— Vous l'auriez trop froid : laissez, je le veux.

La volonté de madame Pingray n'admettait pas de discussion.

— Quand j'étais à l'armée de Sambre-et-Meuse, reprit monsieur Cabassol, le major nous invitait parfois à dîner à sa table.

— Mesdames, s'écria monsieur de Fourneuf en se frottant les mains, je vous préviens que monsieur Cabassol se dispose à parler politique : prenez-y garde.

— Monsieur de Fourneuf aime toujours à plaisanter : il n'y a pas le plus petit mot de politique dans mon histoire, vous allez en juger. Ce major...

— Mademoiselle Beaupréau, interrompit de nouveau madame Dalzonne, aurait-elle passé une mauvaise nuit ? j'en ai peur : elle a mis son bandeau blanc bien près des yeux.

— Madame Dalzonne est vraiment trop bonne ; je la remercie de son attention, mais non : je suis comme de coutume ; ma nuit n'a pas été trop orageuse.

— Je parierais que si, moi ; avouez-le : vous avez fait un rêve fâcheux. Est-ce vrai ?

— Un rêve abominable !... Ne m'en parlez pas !

— Ce major, recommença monsieur Cabassol entre deux cuillerées de potage, était un bel homme, un homme superbe, parfaitement constitué : six pouces, l'œil beau, un regard de lion, l'appétit fin surtout...

— Et comment le nommez-vous cet excellent major ? s'informa en soupirant mademoiselle de Beaupréau.

— Caron. Il est mort depuis dix ans.

— Voilà que mon rêve s'explique à merveille !

— Comment cela, mademoiselle de Beaupréau ? que voulez-vous dire par *mon rêve s'explique ?*

— C'est cela ! intervint le baron de Fourneuf d'un ton de conviction blessée : le colonel Caron, la fameuse conspiration de Belfort !... Monsieur Cabassol, vous n'imposez pas un frein assez rigoureux à vos opinions ; votre politique se mêle à tout, elle est envahissante... Tout le monde ne pense pas comme vous.

— Monsieur de Fourneuf, ce Caron-là n'est pas le Caron dont vous parlez, répondit sèchement monsieur Cabassol.

— C'est vous, s'il vous plaît, qui en parlez.

— Vous nous régalerez de ce rêve, mademoiselle de Beaupréau ?

— Volontiers, madame Musquette : on se soulage en les racontant.

— Y a-t-il un peu d'amour, au moins ?

— Beaucoup d'amour, mais accompagné de choses si terribles, que c'est cruellement racheté, allez !

— Ce Caron, pour ne pas perdre le fil de mon histoire, reprend monsieur Cabassol, m'invite à dîner, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Il vous soumet ensuite avec mystère son plan de conspiration.

— Il me soumet sans mystère son dîner, voilà tout... Ne me faites pas dire, monsieur de Fourneuf, ce qui n'est pas.

— Ne pâlissez pas ainsi, monsieur Lejeune. Vous n'avez, en vérité, aucune espèce de courage civil, même en conversation.

— Vous savez, monsieur Champeaux, répond avec une politesse tremblante monsieur Lejeune, autre pensionnaire, que j'estime sincèrement tous les partis quand ils ne tendent pas au renversement de l'ordre.

— Votre ordre, c'est le désordre organisé ! répliqua Champeaux avec une telle véhémence que la fourchette fléchit dans les doigts de monsieur Lejeune.

— Je ne dis pas, monsieur Champeaux... Vous avez sans doute raison.

— Je voyais dans mon rêve, continua mademoiselle de Beaupréau, beaucoup de voiles blancs épars et flottant sur la tête d'un capitaine de la grande-armée ; une source d'une eau vive murmurait à ses pieds.

— Les voiles blancs, c'est sinistre, affirme madame Musquette tout en versant à boire à son voisin de gauche, monsieur Lejeune, dont la contenance malheureuse paraît l'affliger beaucoup.

— On sert le premier service, dit monsieur Cabassol : du saumon, des côtelettes à la jardinière, un pâté aux champignons.

— Fameux ! s'écrie monsieur Hourdon, bien qu'un peu lourd.

— Il n'y a rien de lourd : il n'y a que de mauvais estomacs, répliqua le baron de Fourneuf. Vous qui êtes médecin, vous ne devez pas l'ignorer. D'ailleurs, les indigestions de bonnes choses ne sont jamais dangereuses.

— Je distingue, monsieur de Fourneuf.

— J'affirme moi, monsieur Hourdon.

— Je distingue, vous dis-je, monsieur le baron. Pendant ma résidence à Turin, je fus invité à déjeuner chez le comte Altamare. Le comte était vieux, sa femme était très-belle : le ménage passait pourtant pour être fort uni. Entre autres mets, nous mangeâmes des champignons délicieux, arrangés de toutes sortes de manières. Tout alla bien jusqu'au dessert : mais comme les domestiques apportaient les fruits, la comtesse Altamare s'écrie : — Docteur Hourdon, je me sens mal, j'étouffe, je vais mourir ! je me meurs !... Exaspération du mari, trouble des domestiques... Je saute sur un couteau et coupe le lacet : la comtesse Altamare avait des épaules de vierge, mon cher baron, et de vierge génoise ; je vous les recommande... Je coupe encore du lacet : nouvelle extase ; j'étais dans le millième ciel... Je coupe encore...

— Monsieur Hourdon, vous nous traitez avec trop d'avantage ; vous oubliez qu'ici nous ne sommes pas tous de votre sexe.

— Je vous remercie de l'observation, madame Dalzonne ; mais je tiens à convaincre monsieur de Fourneuf que les indigestions sont quelquefois dangereuses... Bref, je coupe une quatrième fois du lacet, et je vois un portrait ; oui, mesdames, un portrait : ce n'était pas celui du mari. Six mois après, la comtesse Altamare s'éteignit de langueur en Sicile. Sans ce déjeuner, sans l'indigestion de champignons qui s'ensuivit, jamais le comte Altamare n'aurait empoisonné sa femme.

— Le comte est sans doute mort aussi, puisque vous en parlez si peu à couvert ?

— Non, madame Musquette, il n'est pas mort ; il est à Paris, attaché, je crois, à quelque légation étrangère... Mille fois pardon, monsieur Cabassol, de vous avoir interrompu, mais mon épisode se rattachait à votre histoire... Si vous étiez assez bon pour la continuer...

Monsieur Cabassol reprit :

— Le major Caron nous distribua à chacun une copieuse part de ces mets délicieux que j'ai énumérés... Bref, à la fin du troisième service...

— Je devine : il vous fait part de son funeste projet, n'est-ce pas ? Vous, peut-être, monsieur Cabassol, vous étiez chargé de tirer sur la troupe !

— Mais laissez-moi achever, monsieur de Fourneuf.

— Vous nous disiez, je crois, demande madame Musquette, que ce capitaine avait une source d'eau à ses pieds : en buvait-il ? Ma question est plus grave que vous ne pensez.

— Oui, il buvait beaucoup d'eau, répond mademoiselle de Beaupréau.

— Ah ! le major Caron buvait beaucoup d'eau ! s'écrie monsieur de Fourneuf. Le cas est assez rare chez un militaire.

— Qui a prétendu cela ? demande monsieur Cabassol.

— C'est mademoiselle de Beaupréau, qui l'a beaucoup connu.

— C'est faux, je le soutiens : le major buvait sec et du bon. Nous en savions quelque chose à l'armée de Sambre-et-Meuse !

— Cependant dans l'intérêt de la vérité, conciliez, monsieur Cabassol, votre opinion avec celle non moins respectable de mademoiselle de Beaupréau.

— C'est un rêve, ce dont il est question.

— Comment un rêve ! J'ai connu, moi Cabassol, le major dont je parle. Où avez-vous pris, mademoiselle de Beaupréau, que le major buvait de l'eau ?

— Continuez, monsieur Cabassol, reprend le baron de Fourneuf, sachant qu'il était plus difficile que jamais à Cabassol de sortir de ce labyrinthe.

— Détestable mangeur, s'il buvait de l'eau ! ajouta le docteur Hourdon pour compléter le désordre des idées.

— Voyons, intervint doucement madame Dalzonne, pacificatrice ordinaire des débats qui s'élevaient chaque jour à sa table, le major de monsieur Cabassol est, je présume, un être réel qui n'a rien de commun avec le capitaine vu en rêve par mademoiselle de Beaupréau. Les propos se sont croisés : en les séparant, chaque objet de la discussion devient distinct. Comprenez-vous mieux maintenant ?

— Ah ! c'est différent, madame Dalzonne : si c'est ainsi, tout est clair, et clair grâce à vous, qui parlez d'or.

— Je suis charmée de l'assentiment de monsieur de Fourneuf, à qui, en reconnaissance, j'offrirai de ce bœuf rôti, excellemment cuit.

—Vous n'y toucherez pas, dit madame Pingray en posant en croix la fourchette et le couteau sur l'assiette du jeune homme qui était à son côté ; entendez-vous, monsieur Abel? vous attendrez les épinards.

—Je vous remercie de vos bons soins, répondit Abel, à peine distrait de loin en loin de sa concentration sérieuse par le feu croisé des propos auxquels il était exposé.

Comme enfermé dans un cloître ténébreux, sa pensée ne prenait de jour que par ses yeux; et cette pensée était sauvage : le regard d'Abel était long et effrayé; le remords ou une épouvantable terreur l'avait ainsi lancé une première fois hors de sa tête; il n'avait plus pu y rentrer tout entier. Ses cheveux noirs, mais aussi faibles que s'ils eussent été blonds, étaient rejetés en arrière et montraient à découvert son front, bleuâtre à force d'être blanc; la souffrance l'avait poli sans pouvoir le plisser; l'ivoire avait résisté au mordant. L'immobilité de ses traits, la pression de ses lèvres, le gonflement de ses narines indiquaient un orage intérieur toujours près d'éclater, toujours réprimé par une volonté haletante, forte, mais occupée de sa force, doutant d'elle-même tout en s'exerçant sans relâche. Quand la lutte cessait, l'abattement tombait sur ce corps en guerre avec le corps; une sueur glacée découlait de la pointe de chaque cheveu et suivait la pente des joues; des pleurs s'y mêlaient, et de la poitrine moins oppressée d'Abel sortaient des soupirs qui étaient comme la respiration d'une vie nouvelle. Depuis qu'il était à table il avait passé par une de ces crises affreuses; mais deux secours puissans l'avaient contenu dans ce centre d'agitation : le regard de madame Dalzonne et la main de madame Pingray.

—Ainsi, reprit le baron de Fourneuf, le major en fut pour ses frais de saumon, de lièvres et de champignons : vous n'entrâtes pas, et je vous en applaudis, dans la fameuse conspiration de Belfort.

—La moquerie doit cesser ou je quitte la table, dit Cabassol en s'en rapprochant et en tendant son assiette au bœuf rôti.

—Comme les conspirations vous blêmissent, monsieur Lejeune! souffla dans l'oreille de ce dernier le républicain Champeaux. Un simple propos vous révolutionne ainsi!.... Eh! si vous étiez surpris, comme je l'ai été, faisant des cartouches avec les étudians, fondant du plomb dans des moules à balles, écrivant des proclamations...

—Cela m'arriverait difficilement, dit monsieur Lejeune, à qui madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau envoyaient des regards qui semblaient dire : Courage, monsieur Lejeune! nous vous soutenons de toute notre affection personnelle : ne redoutez pas les partis dont les organes tonnent à vos oreilles.

Elles avaient l'air de deux journaux pacificateurs, cherchant à neutraliser dans l'esprit public les écarts d'une feuille incendiaire.

Champeaux était peut-être encore plus redoutable pour monsieur Lejeune que la conversation du baron de Fourneuf et de Cabassol : il avait le sourcil épais, la figure boisée d'une barbe aussi noire que ses sourcils, des moustaches gommées, le teint pâle, et personne n'ignorait que sa présence résultait d'une condamnation politique adoucie en une réclusion dans la maison de santé de madame Dalzonne. Près de lui, monsieur Lejeune était fort mal à l'aise.

—Puisque cela vous fâche tant, revint le baron de Fourneuf en s'adressant d'un ton presque amical à Cabassol, n'en parlons plus. Les opinions sincères sont des croyances : je les respecte toutes.

—Infâme carliste! murmura entre ses dents le républicain Champeaux.

Lejeune aurait donné tout au monde pour que le dîner fût fini.

—Cependant, dit le docteur Hourdon, je tiens maintenant à savoir l'événement qui survint à ce mémorable dîner du major de Sambre-et-Meuse. Ne fût-ce que comme médecin, la curiosité m'est permise.

—Et un peu comme gastronome, voyons?

—Oui, madame Dalzonne, oui, charmante hôtesse, un peu comme gastronome. En êtes-vous fâchée? Chez vous on apprend à si bien vivre, qu'on désire toujours s'enquérir du talent des autres à traiter les gens.

—Madame Pingray, dit madame Dalzonne, qui était toute à tous, vous n'avez pas assez de générosité pour votre malade : cette aile de volaille ne saurait lui faire du mal. Il n'ose pas vous la demander.

—Mais rien autre après, répliqua madame Pingray en plaçant l'aile de volaille dans l'assiette d'Abel.

—Rien autre, ma voisine.

—Votre rêve s'interprète sans peine : vous savez comme moi, dit madame Musquette à mademoiselle Beaupréau, que le capitaine couvert de voiles signifie un mariage d'amour manqué par accident de mort; la source d'eau pure indique retour de meilleure fortune.

—Dieu vous entende! répondit discrètement mademoiselle de Beaupréau à madame Musquette, tout en jetant un œil timide, chaste et curieux sur monsieur Lejeune, qui en ce moment n'avait pas plus l'oreille à la conversation des femmes qu'à celle des hommes.

—Puisque vous souhaitez, monsieur Hourdon, savoir la fin de cette histoire, reprit Cabassol, intérieurement courroucé contre de Fourneuf, la voici. C'était en 1795...

—Tout juste l'année où je tombai malade de ma gastrite, coupa à son tour monsieur Lejeune, se mêlant à la conversation pour la rendre le plus possible médicale et le moins possible politique.

—Très bien! ajouta le vieux docteur Hourdon en regardant à la fois Cabassol et Lejeune.

—Le dîner s'achève; on goûte au dessert, on passe le café, la liqueur est versée...

—J'avais toujours cru que votre maladie avait été causée par une chute de cheval? dit avec beaucoup d'intérêt madame Musquette.

—Et moi par un bain pris trop froid, ajouta mademoiselle de Beaupréau.

—Quand la liqueur est servie voilà qu'un sous-lieutenant vint dire deux mots à l'oreille du major de notre armée de Sambre-et-Meuse, celui chez lequel nous avions dîné...

—Les docteurs de Montpellier ont prétendu que c'était une gastrite, poursuivit Lejeune, ceux de Paris un refroidissement subit, et ceux de Toulouse que mon affection était le résultat d'une vieille chute de cheval.

—Et cependant il vous importait de savoir quelle était l'origine de votre mal?

—Si cela m'importait, madame Musquette!... Eh! cela m'importe encore autant que jamais!

—Quand le sous-lieutenant eut parlé au major, celui-ci se mit à rire comme un fou...

Ici madame Dalzonne agita la sonnette d'argent placée près d'elle, et un domestique parut aussitôt. La narration de monsieur Cabassol fut coupée pour la vingtième fois.

—A-t-on apporté *cela?* demanda intentionnellement madame Dalzonne au domestique.

—Pas encore, madame.

—Je l'avais pourtant commandé pour quatre heures : il en est cinq moins un quart; je ne comprends pas ce retard. Quand la petite personne viendra, vous lui direz de monter : je veux lui parler.

—Le major, poursuivit monsieur Cabassol, continua à rire aux éclats pendant plusieurs minutes...

—Qu'attendez-vous donc de si pressant? s'informa en avançant sa figure de renard, le baron de Fourneuf... J'oserais presque le deviner, ajouta-t-il en penchant la tête, en passant les doigts sur ses lèvres, et en humant l'air comme s'il eût été parfumé de l'odeur d'un plat savoureux... Ne peut-on le savoir?

—Vous êtes trop curieux, monsieur de Fourneuf.

—Si vous parlez toujours, fit observer le vieux docteur Hourdon, nous n'apprendrons jamais la fin de l'histoire de monsieur Cabassol.

—Est-ce qu'elle n'est pas finie?

—Elle va l'être, monsieur le baron. D'ailleurs, que vous importe, puisque ce n'est pas certes pour vous qu'elle a été commencée?

— Je ne parle pas à monsieur Cabassol, répliqua de Fourneuf : j'annonce une surprise gastronomique à monsieur Hourdon, de la part de notre charmante hôtesse.

— Qu'est-ce donc? s'informa le docteur, que la bonne nouvelle d'une friandise arrachait tout entier à Cabassol, furieux en lui-même de cette diversion.

— Devinez, faites comme moi. Les suppositions ne sont pas défendues.

— C'est peut-être une tarte aux confitures ? dit mademoiselle de Beaupréau : mon rêve de l'autre jour serait encore expliqué.

— Une tarte aux confitures! répéta Hourdon en promenant la lame de son couteau sur son pain : c'est assez de mon goût. Madame Dalzonne est bien capable d'une si délirante galanterie.

— Vous n'y êtes pas, messieurs; vous n'y êtes pas.

Cabassol enrageait.

— Enfin, dit-il avec la certitude désespérante d'un homme qui va parler sans être écouté, enfin le major de Sambre-et-Meuse...

— Qu'est-ce qu'il fit donc ce bienheureux major ! s'écria le républicain Champeaux, ce major dont vous nous fendez le crâne depuis le potage?

— Vous ne le saurez pas, puisqu'il en est ainsi, répondit Cabassol outré au dernier point. Je ne suis pas assez fort, je l'avoue, pour lutter d'intérêt avec un fromage à la pie.

— C'est donc un fromage à la pie que nous allons manger?

— Oui, monsieur de Fourneuf.

— Prévenante, gracieuse madame Dalzonne! si je n'étais pas si loin de vous, je vous embrasserais.

— Et si tu n'étais pas bossu! murmura Cabassol de manière à n'être entendu que de son voisin, l'hypocondriaque Lejeune.

— Ils vont s'égorger, c'est sûr, pensa ce dernier en songeant avec effroi à la réponse qu'allait lancer peut-être à la tête de Cabassol l'infernal baron de Fourneuf.

Mais de Fourneuf eut l'air de n'avoir pas entendu.

Dans cette attitude d'indignation silencieuse, il était aisé de découvrir sur le visage pâteux de Cabassol l'empreinte des passions particulières, et plus massives que nombreuses, qui avaient exercé sur sa vie un empire absolu : le commandement et la soumission y régnaient en égale mesure, sans laisser de place à d'autres nuances de sentiment. Sous sa chevelure, plus rude qu'épaisse, s'arrondissait le crâne du militaire; de son front jusqu'au-dessous de ses sourcils se trouvait la confirmation de la nature énergique qui fait le soldat : un front sans rides et renflé par les muscles; mais, des sourcils au menton, le caractère de l'homme de guerre disparaissait et celui de l'homme d'affaires en prenait la place. Ses yeux avaient plus de finesse que d'esprit, plus de lucidité que de résolution; son gros nez, affaissé à la racine, évasé à l'embouchure, annonçait la vieille habitude de prendre du tabac à profusion, défaut peu commun aux militaires et inséparable des gens qui ont besoin à chaque instant de nourrir d'engrais leur cerveau pour lui faire porter beaucoup d'idées productives. Cependant le nez de Cabassol n'était ni celui du savant ni celui du procureur : son nez, comme ses lèvres gloutonnes, appartenaient à l'homme d'action et de goinfreries. En un mot, le fournisseur aux armées, militaire par le costume et une certaine contrainte disciplinaire, avocat par la plume, avait modelé son type mixte sur la physionomie de Cabassol, assez large du reste pour contenir d'autres indices. Mais vainement en cherchait-on d'autres : ses grosses joues de dogue, mal gazonnées par de rares favoris, faisaient ressembler son visage à certains royaumes beaucoup trop grands pour leur population; elles allaient se rattacher à un menton sans énergie. Même remarque à faire entre la fierté de son cou et l'humilité de ses épaules qu'entre la première et la seconde moitié de son visage : du menton aux épaules Cabassol était militaire; on sentait que cette lacune avait dû être cachée par le hausse-col et la cravate busquée; mais les épaules démentaient cette attitude digne et élevée : elle se courbait pour attester la soumission de toute fonction civile à la hiérarchie militaire. Insolent jusqu'au général inclusivement, le fournisseur Cabassol s'affaissait à partir du général, et exclusivement. Quant au reste de son corps, tout-à-fait en dehors des influences de la pensée, il accusait au plus haut degré la succulente vie des fournisseurs généraux sous l'empire et dans les loisirs de garnison : son buste de mandarin était porté par des jambes maigres et goutteuses, ce qui lui donnait, vu sa taille assez haute, l'air d'un oiseau de quelque grosse espèce frappé d'hydropisie. Il faut croire qu'il expiait par cette défectueuse conformation ses extravagantes folies de beau mangeur et d'âpre dépensier. Mademoiselle de Beaupréau et madame Musquette prétendaient que son estomac avait ruiné sa fortune, et que sa fortune avait ruiné son estomac. Aux yeux de ces dames, il n'avait plus pour vivre qu'une faible pension que lui faisait son neveu; et cela expliquait la préférence qu'elles donnaient à monsieur Lejeune sur Cabassol dans leurs momeries galantes, coquetteries si transparentes qu'on voyait parfaitement nager au fond le crocodile du mariage.

—Oui, messieurs, reprit madame Dalzonne, c'est un fromage à la pie. Je l'avais commandé pour quatre heures, parce que j'ai voulu vous faire dîner de meilleure heure aujourd'hui; mais cette négligente Bergeronnette-cinq-heures m'a oubliée... Ma filleule, vous serez grondée bien fort!

Depuis que Cabassol en colère avait promis de ne pas donner la fin de l'histoire du major de Sambre-et-Meuse, la curiosité s'était accrue considérablement du côté des dames, qui insistèrent par la voix de madame Dalzonne, la conciliatrice éloquente, pour que monsieur Cabassol fût relevé de son vœu de silence.

— Monsieur Cabassol est trop galant, dit-elle, pour ne pas oubliger ces dames et moi, qui le prions instamment d'achever.

De Fourneuf se renferma dans son sourire malin, et il s'appuya ensuite sur sa bosse, content d'avoir gagné son procès contre Cabassol jusqu'au dernier degré de juridiction.

Le malheur d'être bossu n'était pas le seul dont le baron de Fourneuf fût frappé; il en comptait deux autres qui ne sont pas communs à ceux de son espèce dégradée : il avait le tort d'être aussi grand qu'un bel homme et d'avoir une imposante figure. Cette ricanerie de la nature était vraiment affligeante : deux avantages et une difformité, c'était trop et trop peu; car en fractionnant le baron, en soumettant son corps à une analyse malheureusement hypothétique, on découvrait en lui de quoi constituer deux corps irréprochables; de même qu'en isolant sa bosse, on avait par abstraction l'élément premier d'un bossu parfait. La réunion de ces types antipathiques composait un tout odieux, en révolte permanente pour le regard : comment admettre l'Apollon avec une bosse de bison? comment tolérer sans répugnance la vue d'un dromadaire ayant pour tête celle d'Adonis? La laideur a sa régularité, sa symétrie intelligente : on la comprend, si on ne l'aime pas. Ésope ne repousse personne : sa grosse tête allumée de deux beaux yeux noirs, ses épaules charnues, oreillers de sa grosse tête, ses jambes trapues, ses bras d'enfant entrent dans les nécessités d'une nature chétive de corps, puissante de pensée; l'antithèse est vigoureuse, bien établie; mais qu'est-ce que la figure d'Alcibiade sur le corps d'Ésope? C'est absolument le spectacle de deux ailes d'aigles attachées aux reins velues d'un ours. De Fourneuf était tout cela : Apollon avec une bosse de bison, un dromadaire chargé de la tête d'Adonis, un ours avec des ailes, Alcibiade plus Ésope.

Ainsi il faut croire que, sans quelques négligences fatales survenues en nourrice, de Fourneuf eût été un homme remarquable : il n'était resté qu'un bossu affreux parce qu'en se déformant il avait conservé un beau visage. Soit que son esprit fût naturellement mordant, soit que l'espèce humaine lui fût en aversion parce qu'il s'y trouvait inférieur, déplacé, vaincu, il n'avait montré jusqu'à cette époque de sa vie aucun penchant affectueux; sa bosse était un inépuisable carquois de flèches ironiques. On ne lui connaissait aucun ami; il ne parlait jamais de ses parens; rien ne le touchait, ni un livre bien fait ni un bon tableau. Comme il n'aimait que lui, il avait un soin religieux de sa personne; la propreté chez lui était portée jusqu'au fanatisme : rien de plus rose que ses ongles, de plus blanc que son linge, de plus lisse que ses cheveux; son

corps était l'autel de son culte. A voir la blancheur plissée de ses chemises, de ses jabots, de sa cravate, on aurait pensé qu'il ne parait ainsi sa poitrine que pour se faire illusion sur son dos. Son caractère devant s'expliquer naturellement par ses actions, les événemens qui vont suivre le peindront mieux que nous ne le tenterions ici par une anticipation fastidieuse....

— Puisque vous l'exigez, mesdames, je vous dirai donc, renouvela Cabassol, que le major de Sambre-et-Meuse, après avoir écouté le sous-lieutenant, se tourna vers nous tous et nous dit : — Messieurs, on vient m'annoncer qu'à dîner on a oublié de nous servir.....

Monsieur Cabassol allait prononcer le dernier mot de sa dernière phrase quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser passer une jeune fille dont l'arrivée fut saluée par une acclamation générale : c'était la jeune laitière Bergeronnette-cinq-heures qui apportait, tout essoufflée, le fromage à la pie.

Soit que la vitesse de sa marche à travers la forêt de Saint-Germain eût agité ses traits, soit que la crainte d'être grondée par madame Dalzonne lui eût fait monter au visage ses couleurs les plus vives, elle était, quand elle parut, d'une fraîcheur idéale; les fruits cueillis le matin avec la rosée, quand le ciel est encore d'un violet tendre, ne sont ni si doux à l'œil ni si séduisans. Elle n'osait ni pleurer, de peur de convenir de sa faute, ni sourire, de peur de trop la déguiser ; ses lèvres étaient presque humides; on voyait briller une larme et ses dents. Elle avait couru : son haleine était courte, son sein battait fort sous son corset de drap noir; brillans de sueur, ses cheveux étaient attachés à ses tempes; une mèche folle descendait même au milieu de sa joue. Comme elle s'était approchée de madame Dalzonne en lui tendant la cage d'osier où était le fromage à la pie, elle dominait, quoique petite encore, de sa charmante et ronde tête, prise dans un bonnet de velours vert, la brune et forte tête de l'hôtesse. Madame Dalzonne n'avait plus le courage de la gronder en la voyant si pénétrée de sa faute : le faible mouvement qu'elle fit de la main pour toucher, moitié sévère, moitié riante, la joue de l'enfant, commença comme une menace et finit comme une caresse. Bergeronnette prit cette main et la baisa : son pardon fut signé : tout le monde le ratifia, excepté de Fourneuf. S'il consentait à ne pas se prononcer trop aigrement sur ce retard, c'est parce que la présence de Bergeronnette-cinq heures avait été une vingtième ou trentième barre de fer jetée à travers la narration de Cabassol : ce bienfait exigeait un généreux silence. D'ailleurs sa pénétration de basilic se dirigea tout-à-coup vers un sujet de réflexions qui ne fut pas senti au premier abord par les autres convives : que signifiait cet ordre donné presque à demi-voix par madame Dalzonne à Bergeronnette-cinq-heures ? — Demain lundi, lui avait-elle dit, à cinq heures, ton heure d'habitude, tu apporteras, outre la quantité ordinaire de lait que nous prenons, trois mesures de crème sans mélange ; et tu continueras ainsi tous les jours. Pour le baron de Fourneuf, il y avait dans ces quelques paroles tout un roman et sa préface : et l'on va voir qu'il ne se trompait pas beaucoup dans ces déductions si hasardées en apparence. — Oui, marraine, avait répondu, toute joyeuse de son pardon, la charmante Bergeronnette-cinq-heures, ainsi nommée de son surnom, parce que depuis quatre ans elle était chaque jour, hiver ou été, dès cinq heures du matin, avec sa boîte au lait, à la grille de la maison de santé de madame Dalzonne.

Tandis que cette scène, dont Cabassol avait dédaigné de paraître affligé, se terminait sous le regard interprétateur du baron de Fourneuf, madame Dalzonne saupoudrait légèrement de sel et de poivre le magnifique fromage à la pie, délayé par elle avec une grâce toute particulière dans une jatte de porcelaine.

— As-tu bien entendu, Bergeronnette? répéta-t-elle à la laitière quand celle-ci eut repris sa cage d'osier pour partir : demain, cinq heures, trois mesures de plus; et de même tous les jours suivans jusqu'à nouvel ordre.

— Il est délicieux ! proclama madame Pingray, bonne femme qui était gourmande autant qu'elle était bonne. Nous n'avons certes rien perdu pour attendre : on en mangerait toujours, on en mangerait en dormant. N'est-ce pas, madame Musquette ?

— Cela doit être : il est apprêté par madame Dalzonne, répondit madame Musquette, flatteuse comme le sont d'ordinaire toutes les dames pensionnaires.

— Encore un de mes rêves qui s'explique !

— Vous avez donc, mademoiselle de Beaupréau, des rêves pour tout et sur tout? murmura Cabassol, la bouche pleine de dépit et de fromage.

— M'en voudriez-vous pour cela? répondit mademoiselle de Beaupréau en roulant au plafond des yeux de colombe : ne suis-je pas la plus punie d'avoir constamment un sommeil si agité? Vous ne me rendez jamais justice, monsieur Cabassol, jamais ! moi qui ai écouté votre intéressante histoire du major avec tant d'attention depuis le commencement jusqu'à la fin !

— Mademoiselle de Beaupréau, repartit de Fourneuf, votre éloge est on ne peut pas plus blessant pour monsieur Cabassol : pourquoi dites-vous que son histoire est finie? Vous n'auriez pas commis cette inconvenance si, comme moi, vous l'aviez suivie sans distraction.

La pitié de Fourneuf, qui avait commis la même erreur que mademoiselle de Beaupréau, équivalait à un coup de poignard : Cabassol le reçut en pleine poitrine ; il ne s'en plaignit que par un gémissement sourd, dont monsieur Lejeune fut épouvanté; son fromage tourna dans son assiette.

— Nous voyageons continuellement à travers un pays de surprises dans cette maison ; c'est un petit paradis terrestre : avant-hier, c'étaient des pommes à la Condé, hier des croquettes de riz ; aujourd'hui c'est un fromage à la pie ; demain qu'aurons-nous ?

— De la reconnaissance pour la belle hôtesse qui nous vaut tant d'agrémens, répliqua à madame Musquette madame Pingray au cœur de Trajan, à l'estomac de Lucullus.

— Et nous aurons, outre la reconnaissance, poursuivit de Fourneuf, quelque nouvelle friandise, c'est mon avis, c'est mon espoir. Peut-être, charmante mademoiselle de Beaupréau, aurons-nous un plat poétique, pittoresque et tonique comme vous les aimez, une crème au chocolat : on a commandé à Bergeronnette-cinq-heures trois mesures de crème sujettes à bien de douces interprétations.

— Voilà comme vous êtes toujours! dit en souriant madame Dalzonne : avec vous, on ne peut garder un secret.

— Il y a donc un secret? dit en élevant ses petits bras nerveux au-dessus de sa bosse le baron de Fourneuf : j'en étais sûr ! Un secret, madame Musquette ! un secret, mademoiselle de Beaupréau ! mon vieil ami monsieur Cabassol, un secret ! Que ceci vous réconcilie avec moi. Mais n'y en a-t-il qu'un? ajouta de Fourneuf, qui ne voulut plus même que le premier fût mis en discussion.

— Au fond, ce n'est pas un secret, reprit madame Dalzonne; je puis vous le confier à présent : j'attends à six heures et demie, ce soir, une nouvelle pensionnaire.

— Une nouvelle pensionnaire ! s'écrièrent en chœur tous les convives.

— Est-elle jeune ?

— Très jeune, madame Musquette.

— Jolie ?

— Fort jolie, mademoiselle de Beaupréau.

Ces deux dames regardèrent monsieur Lejeune d'un air qui fit sourire Fourneuf de pitié.

— Mariée ?

— Non, monsieur Champeaux.

— Riche ?

— Je le présume, monsieur Lejeune.

— Et dangereusement malade ?

— C'est là, monsieur Hourdon, ce que vous aurez à décider avec votre confrère monsieur Calveyrac, qui est allé la chercher à Paris, où elle a dû arriver hier de Toulon.

— Et l'on n'en sait pas davantage, demanda mademoiselle de Beaupréau, sur le compte de cette jeune personne qui court les grands chemins, qui vient ainsi sans être annoncée, qui tombe comme une bombe au milieu de nous? Nous sommes persuadés que madame Dalzonne ne reçoit pas à la légère

des pensionnaires chez elle; mais je gagerais pourtant que cette Angélique, égarée peut-être à la suite de quelque beau Médor, n'arrive pas sans être enveloppée d'une vapeur mystérieuse dont il serait par trop indiscret à nous de percer la tendre obscurité.

— Eh bien ! je suis entièrement de votre opinion, mademoiselle de Beaupréau, et je m'en félicite.

— N'est-ce pas, monsieur de Fourneuf?

— Vous êtes d'une perspicacité étonnante, vous dis-je, mademoiselle : mais sans doute il y a du nuageux autour de cette jeune étrangère, dont la maladie même est un mystère, puisque madame Dalzonne, si franche avec nous, n'a pas su la préciser. En bonne conscience, arrive-t-on du fond du midi de la France pour le plaisir de se cloîtrer dans une maison de santé peuplée de fous et de vieilles gens? Vous avez mille fois raison, mademoiselle de Beaupréau.

C'est tout au plus si le suffrage du baron de Fourneuf avait entièrement flatté mademoiselle de Beaupréau, qui aurait désiré avoir un peu moins raison et n'être pas mise au rang des vieilles gens. Mais, outre que le baron était rarement de l'avis des autres, il ne descendait jamais à une concession sans blesser. Mademoiselle de Beaupréau eut cependant l'héroïsme de recevoir le coup en silence ; elle continua à broder sa fine médisance.

— Que pense, demanda-t-elle, madame Musquette, elle qui a la prévision si nette?

— Je pense, répondit madame Musquette, qu'une aventurière ne se conduirait pas d'une façon plus dégagée : traverser toute seule la France ; rester huit jours en diligence côte à côte avec des hommes inconnus, avec des jeunes gens ; croiser ses jambes des nuits entières avec des commis-voyageurs familiers jusqu'à l'impertinence, c'est, on l'avouera sans être bégueule, singulièrement inusité, surtout quand on est encore d'un âge à avoir une mère pour vous surveiller. En vérité, moi qui ne suis plus aussi jeune et qui n'ai jamais été aussi jolie que cette demoiselle, je n'aurais pas compromis gratuitement comme elle ma réputation. C'est si fragile la réputation d'une jolie femme !

— Parce que c'est si précieux ! ajouta mademoiselle de Beaupréau en disputant de toutes ses forces à madame Musquette l'attention de monsieur Lejeune, beaucoup plus tranquille et plus capable d'écouter depuis que le redoutable Champeaux ne l'aveuglait plus de ses raisonnemens politiques à brûle-pourpoint, et que Cabassol avait renoncé à achever dans ce monde son histoire du major de Sambre-et-Meuse.

— Donc votre avis à tous, c'est convenu, survint de Fourneuf, est que cette jeune, belle et intéressante voyageuse est une aventurière comme il y en a tant. Eh bien ! va pour une aventurière ! le mal n'est pas grand : nous nous en accommoderons, puisqu'elle a tant de jeunesse et de beauté en partage. A tout prendre, qui oserait en être fâché ici? Ce n'est pas vous, patriarche Hourdon, dont la jeunesse fut si orageuse en amour que vous avez laissé vos dents en Amérique, vos cheveux au fond de l'Inde, dans la main des bayadères, et votre cœur partout. Ce n'est pas vous, monsieur Lejeune, faux ermite dont la tendresse, bientôt sexagénaire, fleurit dans la neige comme les pervenches et le rhododendron des Alpes, et qui échangeriez volontiers, chacun en est convaincu, votre immense fortune, vos gras pâturages de la Beauce, vos vignobles du Dauphiné et vos dix-sept moulins de la Belgique pour avoir encore ces légers cheveux blonds dont vous me parliez un jour en confidence, et cette fine jambe qui a fait passer de si terribles nuits aux maris de Bordeaux, rue du Chapeau-Rouge...

— Chut ! chut ! murmura monsieur Lejeune, dont les petites saillies osseuses se rougirent comme deux pommes d'api ; laissons le passé. Mesdames, monsieur de Fourneuf exagère mes mérites ; je ne fus jamais si important.

Tandis que de Fourneuf vidait un verre de vieux beaune, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau répondaient à la prise à partie de monsieur Lejeune par un sourire flatteur d'incrédulité et par un froncement de lèvres qui signifiait : — Petit ingrat ! vous mériteriez bien, si cela était, d'être puni pour tant de folies.

— Et ce n'est pas non plus monsieur Cabassol, poursuivit de Fourneuf, qui aura jamais peur d'une charmante pensionnaire qui lui dira souvent d'une voix douce et amicale : — Papa Cabassol, cher grand-papa Cabassol, offrez-moi donc votre bras pour monter à mon appartement... mon vieil ami monsieur Cabassol, allons faire un tour de promenade sur la terrasse de Saint-Germain ; venez : votre mine vénérable maintiendra dans le respect ces jeunes gens dont je suis assaillie.

— Monsieur, je ne suis pas vénérable... riposta Cabassol. Et, en tout cas, il vaut mieux être grand-papa que difforme, ajouta-t-il d'une voix enrouée par la colère.

Jusqu'ici madame Dalzonne n'avait pas dérangé d'une ligne la discussion établie sur le compte de la pensionnaire attendue; elle avait laissé courir les propos en toute indépendance, respectant par position et par flexibilité de caractère les plus étranges opinions de ses hôtes. Habituée à vivre dans la compagnie des fous, des vieilles gens, dont la médisance est le dernier esprit et le seul bonheur, et des convalescens, êtres inquiets, jaloux de tout, de la beauté, de la jeunesse et de la force qu'ils n'ont plus, elle supportait sans impatience les plus outrageuses aberrations. Cependant elle ne crut pas devoir, cette fois, encourager par son silence les présomptions soulevées avec tant d'unanimité et dirigées avec tant d'accord contre la réputation de sa pensionnaire : elle ne voulait pas que ceux avec qui cette jeune personne allait se trouver se fussent trop compromis à son égard, et rendissent leur position et la sienne tout-à-fait hostiles et à jamais irréconciliables; la paix future de la maison exigeait une prompte intervention.

— Je suis forcée, dit madame Dalzonne en souriant, de donner un démenti éclatant à vos prévisions ; mais plus tard vous m'en voudriez beaucoup si je ne me hâtais de vous présenter, dès à présent, sous des couleurs plus favorables, plus vraies surtout, la personne que vous serez sans doute forcés d'estimer dans quelques jours, si les renseignemens que j'ai reçus ne sont pas inexacts.

L'attention la plus grande accueillit ces premiers mots de madame Dalzonne. De Fourneuf seul eut l'air de ne pas se soucier beaucoup de la réhabilitation de la pensionnaire. Le quart d'heure avait eu sa malice : que lui importait le reste?

— Si ces renseignemens sont exacts, et j'ai lieu de le croire, reprit madame Dalzonne, notre jeune pensionnaire n'est pas aussi détachée de tous les liens de famille que vous l'avez imaginé : elle a des cousins en Amérique.

— Et un oncle aussi, dit tout bas de Fourneuf.

— Elle m'est recommandée par un riche négociant de Lyon, chez lequel elle est restée pendant quelques jours. Je puis aussi rassurer ces dames sur les dangers qu'elle n'a pas courus en route : sa chaise de poste l'a conduite de Toulon à Paris ; sa demoiselle de compagnie était avec elle, une jeune Italienne qu'elle ramène de Florence. Revenue d'Italie exprès pour rétablir sa santé, qui a besoin de l'air moins ardent de la France, son intention n'est nullement de se répandre dans le monde. Voilà pour le passé et le présent : quant à l'avenir, je craindrais beaucoup pour ceux qui se prodigueraient en frais de coquetterie auprès d'elle; car elle a, m'assure-t-on, un esprit distingué, une conversation charmante et des talens très remarquables : elle peint, elle chante avec une supériorité d'artiste. Mademoiselle de Touralbe n'est pas, comme vous le voyez, une aventurière.

— Touralbe ! murmura de Fourneuf; c'est un nom singulier ! il a une odeur de roman ou de romance .. *Tour d[illegible]*, *tour du mystère, tour maudite*... Tour albe, tour bl[illegible], *alba turris*... Drôle de nom !

— Mademoiselle de Touralbe, reprit madame Dalzonne, sera ici dans une heure au plus tard : je vous connais trop, mesdames, pour douter un instant de l'excellent accueil que vous lui ferez. Ma maison est la vôtre, vous le savez; la bonté qui y règne est votre ouvrage autant que le mien; nous sommes toutes un peu sœurs par la pitié.

Madame Pingray prit la main de madame Dalzonne et la serra sous la nappe; Abel eut un épanouissement de bonheur sur le visage.

Repentantes d'avoir donné un trop libre cours à leur langue, mademoiselle de Beaupréau et madame Masquette baissèrent les yeux en roulant silencieusement leurs serviettes comme deux petites élèves grondées.

— Bien! bien! continuait à demi-voix de Fourneuf: de la sensibilité au dessert au lieu de kirsch, c'est cela! Il est joli, le couvent: des fous au troisième étage, des malades au second, et des convalescens au plain-pied... et des nonnes de quarante-cinq ans!... A votre santé, monsieur Cabassol.

Cabassol ne daigna pas même se retourner vers de Fourneuf. Il fut aussitôt levé que la maîtresse de la maison, et il avait gagné la porte avant d'entendre l'invitation qui fut faite par madame Dalzonne à tous les pensionnaires: elle pria ces dames et ces messieurs de venir prendre un thé dans la soirée et tenir compagnie à mademoiselle de Touralbe. Quand ils se furent retirés, madame Dalzonne prit le bras d'Abel et elle lui dit tout bas:

— Aujourd'hui, mon ami, je ne suis pas contente de vous.

Ensuite ils allèrent ensemble attendre à la grille de la terrasse du château le passage de la chaise de poste qui amenait à Saint-Germain le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe.

II.

Le Pecq n'est ni une ville, ni un village, ni un bourg: c'est une rue démesurée dans sa maigreur; on croirait voir l'épine dorsale d'une grande cité dont les mille antennes brisées auraient disparu à la suite de quelque cataclysme. Elle pend de Saint-Germain-en-Laye à la Seine sur une ligne d'une déclivité effrayante à considérer, et plus effrayante encore à parcourir. On serait parfois tenté de supposer aussi, en cédant au ressort des inductions, que le Pecq était jadis une rue de Saint-Germain, tout-à-coup détachée par un orage et restée en route avant d'achever de rouler jusqu'à la rivière: la dernière maison semble soutenir celle qui s'y adosse; toutes ont l'air de se servir mutuellement d'appui. Quand on mesure d'un œil courageux son interminable perspective, on semble être menacé de la chute des rares habitans qui apparaissent aux plans éloignés; ils tombent sur vous dans le parcours idéal d'une parabole colossale. On prétend que certaines villes de la Bretagne ont quelque ressemblance avec le Pecq.

Dès qu'on a quitté la berge de la Seine, on a le pied sur la première marche de cette autre chaussée des géans qu'on nomme *le Pecq*; le pèlerinage du piéton commence. Il est rude, quoiqu'on ait adouci les abords par des échappées de campagne en forme de ruelles, où l'œil alangui se repose un moment avant d'affronter d'autres horizons. A droite et à gauche s'élève un rideau de maisons d'une grise ambiguïté, car elles n'ont ni le caractère prononcé des constructions bourgeoises, ni la physionomie agreste des chaumières. En général, elles n'ont que deux étages, troués de croisées chassieuses dont l'alignement mal observé forme d'étranges parallèles avec la diagonale de la rue; elles sont mitrées d'un pignon souvent crevassé par le poids des neiges de l'hiver, fort dur à cet endroit; et il est rare que la frise de la porte ne soit pas ombragée d'un rameau de pin, symbole du principal commerce du pays.

On boit beaucoup au Pecq; mais chacun doit boire chez soi ou chez le voisin, à en juger par l'unique destination qu'affecte chaque maison, grande ou petite. Si l'intérieur de ces maisons entre deux vins et occupé par une population mixte de mariniers et de gens de la campagne, la rue est acquise aux chiens et aux poules, seuls êtres assez hardis pour braver le soleil des journées d'été sur un pavé de [illegible] aves. Que font là ces chiens? Voilà un problème de population encore plus difficile à résoudre qu'en Turquie, où leur multiplicité s'explique par un esprit religieux: le Pecq ne rend pas raison de ses chiens. Il est vrai que le Pecq ne paraît pas s'occuper beaucoup de leur alimentation: ils se nourrissent de sommeil. Couchés au travers de la rue, ils sont aussi indifférens que les indigènes aux piétons qui passent près d'eux en haletant; si ce n'est en rêve, ils n'aboient jamais. Aussi le silence du Pecq n'est-il troublé dans sa monotone étendue que par les échos de quelques forges cachées ou le petit bruit sec du marteau du tonnelier.

A mesure qu'on s'élève dans la rue, on aperçoit çà et là des extrémités fleuries de jardin, des brassées de lierres jetées sur le dos des murs, franges des propriétés bourgeoises bâties entre Saint-Germain et la moins ingrate partie du Pecq. Un phare devrait indiquer au voyageur qu'il est parvenu aux deux tiers environ de sa courageuse ascension. Le phare est une église, la métropole probablement. Il faut plaindre les paroissiens sexagénaires qui sont en aval ou en amont de cette fortification religieuse: l'acte seul de s'y rendre mériterait de nombreuses indulgences. Et quel sérieux ne faut-il pas au curé de la paroisse pour dire comme refrain dans ses sermons: *Dans cette vallée de larmes*... Quelle vallée que le Pecq!

De l'église au couronnement de la montagne le chemin est encore plus raide, si c'est possible; on éprouverait un découragement profond de l'avoir affronté, si on ne distinguait au zénith la galerie aérienne du château de Saint-Germain. Le port de salut est là-haut. A l'aspect de cette découpure, le point d'honneur s'en mêle et on fait bon courage pour atteindre à la consolante esplanade, où vous mènent bientôt en riant des jardins découverts jusqu'à la ceinture; on s'attache en idée à cette rampe, au-dessus de laquelle le regard fatigué s'étale sur des merveilles de verdure peu à peu apparues, et l'on sent que les pieds se superposent plus exactement au terrain.

Les courans d'un air plus vif ont indiqué au piéton la gradation de ses pas. Il n'éprouvait aucune fraîcheur en gravissant la première moitié du Pecq: insensiblement le vent a couru dans ses cheveux et baigné son visage; maintenant l'air l'entoure avec la lumière sereine des hauteurs. Ce n'est presque plus le Pecq si ce n'est pas encore Saint-Germain. Là est la maison de santé de madame Dalzonne, peu distante, comme il vient d'être expliqué, de la terrasse de Saint-Germain.

Abel et madame Dalzonne furent bientôt au milieu des oisifs de tout âge et de toute condition que cette délicieuse promenade attire le dimanche, et particulièrement dans la belle saison, c'est-à-dire vers la fin de l'automne. De peur de manquer le passage de la voiture où devaient être le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe, ils ne s'éloignèrent pas des limites extérieures du château; ils s'assirent sur un des bancs les plus voisins de l'historique pavillon où naquit Louis XIV. Sous leurs regards s'étendait l'admirable perspective de la terrasse, une des royautés pittoresques de la France.

A chaque bruit de roues sur le pavé de la chaussée, madame Dalzonne tournait la tête du côté de la grille, pour ramener aussitôt son attention sur Abel, distrait comme toujours, silencieux comme il s'était montré au dîner.

— Je suis contente pour vous, lui dit madame Dalzonne, de l'arrivée de mademoiselle de Touralbe.

— Pour moi! Et comment cela?

— Oui, pour vous, Abel. Notre maison, il faut en convenir, n'est pas fort gaie; un visage nouveau est une chance pour croire à une diversion agréable.

— Je ne me suis jamais plaint, madame, de votre maison, où je serai toujours bien tant que vous y serez.

Les paroles sortaient une à une des lèvres soucieuses d'Abel, dont la pensée était ailleurs qu'à la conversation.

— Je vous remercie, Abel; mais à votre âge, et surtout dans l'état de langueur où vous êtes, l'amitié pour une seule personne ne suffit peut-être pas pour occuper la pensée. Avouez que nos efforts ne réussissent pas beaucoup auprès de vous quand nous cherchons à vous ramener au bonheur par la persuasion de l'exemple.

— Vous savez que je n'ai pas une croyance très forte dans le bonheur absolu sur la terre. On veut ici que je vive: soit, je vivrai... Mais pourquoi tant de soins autour de moi? Je serai bientôt vieux; il y a longtemps que je ne suis plus jeune par la douleur. J'ai vingt-huit ans: à quarante ans je serai plus cassé que tous vos pensionnaires... Et alors, ajouta amèrement Abel, qui sait si je n'aurai pas leur philosophie, et si, comme eux, je ne passerai pas mes journées à penser avec

délices, et à l'exclusion de toutes choses, au moment du dîner?

— Vous méditez là, Abel, un riant avenir!

— C'est le moins chimérique auquel je puisse m'arrêter quand il m'arrive de regarder devant moi.

— J'ai une foi plus consolante en ce qui vous touche: n'êtes-vous pas déjà un peu mieux que lorsque vous vîntes à Saint-Germain il y a six mois?

— Puisque c'est votre avis...

— Ne dites pas comme moi, par complaisance. Mon opinion est celle du docteur Calveyrac; c'est aussi celle de tout le monde. Pour que votre rétablissement soit prompt, soit complet, il ne manque que votre volonté de guérir, et nous vous ferons bien vouloir.

— Excellente amie! Que je récompense mal tant de soins affectueux! Je ne me pardonnerais pas mon indifférence, si affligeante et si peu fondée aux yeux des autres, si je n'éprouvais en moi une reconnaissance sincère pour vous et pour le docteur Calveyrac. Ai-je oublié, pensez-vous, votre sollicitude à tous deux, votre patience à condescendre aux bizarreries du malade le plus exigeant qu'on ait vu? Sans vous, que serais-je devenu? Je n'ai qu'une consolation lorsque je songe à l'impossibilité de jamais payer tant de sacrifices: c'est de penser que vous m'aimez, lui un peu, vous beaucoup. Votre générosité vous procure une joie, j'ai besoin de le supposer, qui vous fait supporter mon apparente ingratitude.

Un éclair de satisfaction colora la figure attentive de madame Dalzonne, qui, posant sa main sur le bras d'Abel, lui dit:

— Puisque vous êtes reconnaissant, Abel, écoutez-moi : je désire que vous soyez aimable pour mademoiselle de Touralbe, fort aimable, entendez-vous? Je l'exige.

Dans la tristesse d'Abel il y eut de l'étonnement.

— J'essaierai ; c'est tout ce que je promets.

— Vous réussirez, je n'en doute pas, Abel. Elle chante : vous ferez de la musique avec elle ; elle aime sans doute la promenade : vous serez son cavalier toutes les fois qu'elle désirera que vous l'accompagniez... Pas encore d'objections, je vous prie... Si elle monte à cheval, vous monterez à cheval aussi.

— Vous viendrez avec nous, je présume?

— Y songez-vous, Abel? Est-ce une épigramme, mon ami? Ce n'est pas bien Est-ce que je puis quitter mon fauteuil, que je préfère du reste au plus beau cheval du monde? Il ferait beau voir la toute petite ronde mère abbesse du couvent galoper à travers la forêt comme une châtelaine du moyen-âge! Vous vous passerez de moi, s'il vous plaît.

La surprise d'Abel n'avait pas échappé à madame Dalzonne : elle qui l'avait provoquée la comprit si bien, que derrière la légèreté factice de son débit courut inaperçu un frisson glacé ; un petit tiraillement fit palpiter le coin de ses lèvres et trembler les ailes de son nez. Pour dompter cette peine, dont les marques eussent compromis le résultat de sa proposition, elle reprit avec une vivacité plus modérée :

— Mademoiselle de Touralbe peint avec goût : vous lui désignerez les points de vue remarquables des environs: Mareil, Marly, Herblay. Je me repose sur vous.

— C'est beaucoup tout cela, répondit Abel, qui entrait difficilement dans le sujet.

— Oh! vous n'êtes pas galant : vous refusez.

— Ce n'est pas à vous que je refuse.

— C'est uniquement à moi, car tout ce que vous déploierez de complaisance pour mademoiselle Laure de Touralbe vous sera un titre de reconnaissance acquis sur moi.

— Reste à savoir si mademoiselle de Touralbe acceptera mes services aussi facilement qu'ils lui seront offerts.

— Vous voulez des complimens, Abel.

Le roulement d'une voiture publique s'étant fait entendre, madame Dalzonne se leva et fit quelques pas vers la grille ; mais ce n'était pas encore celle qu'on attendait. D'ailleurs, mademoiselle de Touralbe arrivait en chaise de poste.

Il avait suffi de cette interruption pour qu'Abel retombât dans sa rêverie. Le soir qui venait répandait un brouillard jaune sur la campagne ; une partie du château, par la singularité de sa construction, était violette et l'autre partie enflammée : ses angles de briques, dans cet air onctueusement doré, s'émoussaient et passaient en s'amaigrissant à l'état indécis d'une silhouette ; le balcon de fer filait comme un ruban noir autour de la grande masse rougeâtre, et chaque croisée s'effaçait derrière l'épaisseur des murs comme pour dormir ; les adossemens de la forêt à la marge de la terrasse conservaient seuls encore quelque forme arrêtée, et liseraient la promenade de bandes vaporeuses, entre lesquelles blanchissaient les robes des dames de Saint-Germain, qui traversaient ainsi alternativement des espaces obscurs et des espaces éclairés. Ces fantaisies de la lumière ont leurs beautés tristes; le regard les aime, si l'âme en souffre.

La vaste campagne qui part du pied de la terrasse de Saint-Germain et se prolonge sous un horizon illimité, sans obstacle de nulle part, était brisée par le milieu au tranchant des coups de faux du soleil. Il illuminait de sa nappe de feu le château de Maisons dont il laissait bleuir le toit d'ardoises sous le ciel, Le Mesnil, Vaux, Carrières-sous-Bois, Le Belloi, Le Pecq, le château et la ville de Saint-Germain, le Port-Marly, étroite coupe où s'est dissoute la perle la plus pure de la fortune monarchique de Louis XIV, qui se ruina pour faire monter une goutte d'eau dans des réservoirs suspendus; la pompe à feu, l'aquéduc, arc de triomphe élevé à la folie désastreuse de Versailles, construit pour désaltérer les lions de bronze de la demeure du grand roi ; l'Ile-de-la-Loge, Prunai, Louveciennes, échiquier de petits bois, de sable doré et d'eau étamée; Celle, Bougival, Voisin-le-Bois, La Chaussée, La Jonchère, voie lactée de maisons poétiques; Rueil, où passa Richelieu, où passa Napoléon, où restera toujours le parfum des pêches; Nanterre... saluez!... où naquit la blonde sainte Geneviève; Malmaison... pleurez!.. où mourut Joséphine, l'impératrice adorée ; le mont Valérien, soupir de Jérusalem qui monte au ciel entre ces deux grands noms de femmes, toutes deux si bonnes et si tristes.

Chaque heure du jour présente sous un aspect nouveau ce beau développement de terrain, plus peuplé d'élégantes habitations que la vallée de l'Arno. Quand il souffle avec quelque violence, le vent y produit des frémissemens et des ondulations comme sur la mer : la forêt fléchit, creuse, se relève de vague en vague et moutonne à la cime. Dans les premières matinées d'automne, on croirait voir les polders de la Hollande : à travers la moelleuse transparence de la fumée végétale, les objets se déplacent, perdent leur physionomie, et affectent la confusion incolore d'un rêve, jusqu'au moment où le soleil, lorsqu'il se montre, vient à teindre d'une nuance rouge le fleuve, les baguettes dépouillées, le fouilli de feuilles encore restées aux branches. Alors le paysage entier semble, en sortant du brouillard, s'être transformé en madrépores pourprés, en corail.

Au-delà du fleuve, qui coupe cet incommensurable paysage que l'œil n'a pas assez d'haleine pour parcourir, c'est Herblay, Montigny, La Frette, Cormeil, Sartrouville, Houille, Montesson, les bois du Vésinet, où l'on entendait sonner autrefois dès le point du jour le clairon des gardes royales; c'est Croissy, Chatou, Argenteuil, merveilles sur lesquelles Louis XIV ferma la croisée de son château de Saint-Germain en s'écriant : — Là-bas, là-bas Saint-Denis, le tombeau qui m'attend!

Mais le soleil a pâli, la terre disparait ; elle se noie enfin sous une immersion d'ombre ; et il ne reste d'apparent que des touffes d'arbres jetées çà et là, que des groupes flottans de villages. Cette tache plus éloignée, c'est la dentelure de Paris ; cette bande blanche, l'arc de l'Etoile; cette trace lézardée, à gauche, la flèche de Saint-Denis. L'obscurité et le silence se font sur toutes ces choses déformées et fuyantes ; des oiseaux gris planent dans le ciel : il va être nuit. La lueur d'une première étoile chasse devant elle les nuées de rentiers qui s'étaient abattus sur le gazon de la terrasse : ils rentrent dans la ville appuyés, les uns sur leurs jones, les autres sur le bras de leurs femmes, qui ont passé autour de leurs bonnets, pour éviter la fraîcheur du serein, leurs mouchoirs de couleur ; et dans l'ombre qui enveloppe cette population cen-

tenaire on entend bruire des voix cassées, des pas traînans, des toux opiniâtres.

Un des enfans qui quittaient à regret la belle promenade vint à passer tout près d'Abel, et presque tomber dans ses bras en poussant son joyeux cerceau. Abel l'arrêta un instant pour contempler la chevelure blonde éparse sur son cou et partagée à son front, tout brillant des jeux de la journée. Doux et riant, heureux de gagner une minute sur le retour à la maison, l'enfant se laissa facilement retenir. Abel l'assit sur ses genoux, prit ses petites mains, posa la bouche sur ses joues ardentes et l'embrassa en regardant le ciel. Qu'il y avait de pensées altérées de consolations dans l'élancement de ce regard ! et que d'étonnement aussi !

— Si c'était là le vrai bonheur, l'unique paix de l'âme!... murmurait Abel. Qui sait?... Va, mon ami, dit-il à l'enfant en le laissant aller vers ses parens ; et il l'accompagna d'un adieu mélancolique jusqu'à la distance où il disparut dans le brouillard avec ses cheveux flottans, son cerceau, sa petite voix, et son agilité d'oiseau sur le gazon.

— C'est le docteur qui arrive ! s'écria madame Dalzonne en entraînant Abel vers la grille du château. Des coups de fouet avaient claqué dans l'air, une voiture avait passé au galop. C'était en effet la chaise de poste de mademoiselle de Touralbe. Elle était arrêtée à la porte de la maison de santé quand Abel et madame Dalzonne arrivèrent.

III.

Quand le docteur Calveyrac entra au salon, la soirée était commencée depuis deux heures ; il en était dix. A son arrivée, l'assemblée se leva spontanément, et resta debout jusqu'à ce qu'il eût traversé l'appartement pour aller saluer madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe, qui causaient près de la cheminée avec l'embarras d'une première entrevue. Malgré ses instances, on ne s'assit que lorsqu'il eut pris place dans le fauteuil vert pâle à fleurs d'or destiné à lui seul. Sa présence brisa les conversations engagées ; on attendit le sourire bienveillant et scrutateur à la fois qu'il payait d'habitude à chaque visage de la maison. Il n'était pas jusqu'à de Fourneuf, que le sang tourmentait quelquefois, qui ne crût de son devoir de se soumettre à cette inspection amie, faite plutôt avec l'œil du père qu'avec le regard du juge. On s'en portait mieux ensuite : l'imagination, cette créancière impitoyable, avait son compte, et enfin la vie semblait être assurée contre toutes les chances possibles pour toute la durée de la nuit.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, dit le docteur Calveyrac après avoir pris la main de mademoiselle de Touralbe, moitié en ami déjà de longue date, moitié en médecin : l'abbé Vincent viendra ce soir ; il me l'a promis, et vous savez, mesdames, que sa parole est aussi sûre que celle d'un archevêque. Dieu veuille qu'il le soit un jour !

— Ah ! il le mériterait celui-là !

— Oui, madame Dalzonne, il le mériterait ; et je suis fâchée que madame Pingray ne soit pas ici pour vous entendre : c'est elle qui l'aime !

— Pas plus que nous, s'il vous plaît, madame Musquette.

— Où est donc madame Pingray?

— Docteur, elle est auprès de monsieur Abel, répondit madame Dalzonne.

— Est-ce qu'il serait malade ce soir?

— Indisposé seulement : l'air était un peu frais sur la terrasse.

— Il a eu tort d'y aller aujourd'hui. Mes recommandations ne sont pas toujours suivies à la lettre.

— C'était pour vous attendre, docteur, que nous y sommes restés, monsieur Abel et moi, jusqu'à sept heures.

— Je vous remercie de la complaisance, mais je ne l'en gronderai pas moins. Vous nous avez peut-être attendus une heure ou deux sur la terrasse?

— A peu près.

Qui eût deviné la cause de subite affliction qui éteignit tout-à-coup la parole sur les lèvres du docteur après cette réponse faite à ses propres questions, toutes d'hygiène en apparence, toutes d'affection pour un jeune homme abandonné à ses soins? Les personnes réunies au salon ne remarquèrent pas cette légère pause : elles avaient déjà renoué le fil interrompu de leurs propos et de leurs jeux.

Prétextant la nécessité de connaître par lui-même, comme il était de son devoir, l'état dans lequel se trouvait Abel, Calveyrac quitta un instant la compagnie.

Madame Dalzonne l'accompagna jusqu'à la porte du salon d'un regard où il y avait une sollicitude plus profonde que celle qu'elle avait osé exprimer de vive voix sur son malade. Mais, promptement ramenée par la réflexion à la conversation qu'elle s'efforçait d'établir entre les personnes de la maison et mademoiselle de Touralbe, elle dit à celle-ci :

— Le pays n'est pas aussi riche que l'Italie en monumens historiques ; nous avons pourtant quelques curiosités locales à vous offrir.

— L'ancien couvent des Loges, se hâta de dire mademoiselle de Beaupréau.

— J'allais le citer, mademoiselle.

— Et le château de Saint-Germain, ajouta madame Musquette.

— Je veux, continua madame Dalzonne, que monsieur Abel, dès qu'il sera rétabli, le visite avec vous ; ce sera bientôt, je l'espère. Il a étudié le château de Saint-Germain avec la patience d'un antiquaire et le discernement d'un artiste. Vous jugerez, mademoiselle, s'il est possible de mieux connaître l'ancienne destination de chaque appartement de cette demeure, qui a besoin, il est vrai, de ces efforts de mémoire pour qu'on croie à sa splendeur passée.

— Vous ne pourriez me promettre une partie plus agréable, répondit mademoiselle de Touralbe : je suis passionnée pour les ruines. Leur aspect féconde tant de pensées ! Que de fois, dans mon voyage d'Italie, j'ai fait arrêter ma voiture pour aller admirer de près les débris de monumens dont la voie romaine est semée! Mon plaisir sera double si votre ami monsieur Abel consent, comme vous nous le laissez espérer, à être notre introducteur à cette cour de souverains morts depuis des siècles. Vous venez de m'intéresser à plus d'un titre au rétablissement de sa santé.

— Ce sera l'affaire de quelques jours de repos, répondit Calveyrac en reprenant sa place entre mademoiselle de Touralbe et madame Dalzonne. Pour rassurer votre conscience, je vous dirai, madame, ajouta-t-il aussi, que ce n'est pas la station sur la terrasse qui l'a incommodé : aucune cause physique n'a influé sur sa santé.

— Ce ne pouvait être le froid, répondit madame Dalzonne : l'air était frais, mais doux comme au printemps.

— J'étais étonnée moi-même, en venant aujourd'hui de Paris à Saint-Germain, de la beauté de votre ciel ; je l'ai fait remarquer à monsieur Calveyrac.

— Ainsi, mademoiselle, reprit madame Dalzonne, vous avez fait un voyage assez agréable de Paris à Saint-Germain? J'en suis charmée pour vous : je craignais que la poussière ne vous incommodât.

— Un voyage délicieux! répliqua mademoiselle de Touralbe : je croyais être encore dans la molle Italie, sous les peupliers de l'Arno, à l'aspect des villages coquets que nous avons traversés en venant. Quel beau ciel ! quel paysage limpide ! J'étais presque fâchée, madame, de ne pas rencontrer d'écho à mon enthousiasme dans mon compagnon de route.

— Songez, mademoiselle, répondit le docteur, que l'habitude émousse en nous l'impression des tableaux les plus saisissans. Je vois cent fois par an au moins les accidens pittoresques dont vous avez été frappée pour la première fois ; ne suis-je pas excusable de n'avoir pas mis tant de chaleur que vous dans mes admirations ? exaltation que je vous engage à modérer, ajouta-t-il en changeant de ton, dans l'intérêt de votre santé.

— Quoi ! vous m'interdiriez la joie de sentir et d'exprimer avec toutes les forces de mon âme !... Ce qui est beau élève tant le cœur !

— Mais cela le fait battre aussi, et les palpitations surviennent. On s'use en vivant trop.

— Entendez-vous, monsieur Lejeune? on s'use en vivant trop, interrompit de Fourneuf, qui grossit sa voix.

— Est-ce que j'aurais trop mangé à dîner? s'informa Lejeune en regardant madame Musquette, sa plus proche voisine. Il me semble que je suis rouge en effet : n'ai-je pas les joues en feu?.. Si j'allais me coucher?...

— Vous êtes frais comme un beau lis, répondit mademoiselle de Beaupréau, à qui précisément monsieur Lejeune ne parlait pas.

— Quant à vous, monsieur Cabassol, continua de Fourneuf en abattant ses cartes devant Champeaux, et sans que Cabassol pût même l'entendre, vous n'avez plus à craindre de vous user : c'est acquis depuis longtemps.

Madame Dalzonne ne comprenait pas trop au fond le côté vrai de l'observation du docteur, de même qu'elle n'avait pas l'âme assez artiste pour s'exhausser jusqu'à la hauteur lyrique de mademoiselle de Touralbe.

— Pour la même raison, continua Calveyrac, si j'eusse été votre docteur avoué, le gardien en titre de votre santé, la scène de Nanterre n'eût pas eu lieu. C'est comme je vous le dis, mademoiselle, appuya-t-il avec un accent qui avait sa bienveillance et sa fermeté.

— Oh! racontez-nous cela, je vous prie, docteur! s'écria madame Dalzonne : que vous est-il donc arrivé à Nanterre?

A l'odeur seule d'une histoire, les siéges se rapprochèrent du cercle de madame Dalzonne : Lejeune oublia de poursuivre la recherche de sa maladie; mademoiselle de Beaupréau laissa flotter sa broderie, éternel chef-d'œuvre que les plus vieux pensionnaires n'avaient pas vu commencer; madame Musquette cessa de tricoter l'interminable bas à jour qu'elle étendait à chaque minute sur elle pour qu'on ne doutât pas de l'embonpoint gracieux de sa jambe; Cabassol, le dur Cabassol lui-même, releva la tête; quant à Fourneuf, il dit à Champeaux :

— Rien, je crois, ne nous presse. D'ailleurs j'ai le *tyran*, nom que le républicain Champeaux infligeait aux rois, même en jouant aux cartes : il ne me faut donc plus qu'un point pour gagner; vous êtes en mesure d'attendre, à moins toutefois que vous ne soyez pressé de mourir.

— La chaleur de la route, dit le docteur Calveyrac, ayant irrité la poitrine de mademoiselle de Touralbe, j'ai ordonné au cocher d'arrêter à Nanterre, devant le café-restaurant connu de vous tous; nous sommes descendus là. Il y avait dans la salle de repos beaucoup de voyageurs qui dévoraient des gâteaux et buvaient de la bière en attendant qu'on eût changé les chevaux de leurs diligences; plus méthodiques, des Anglais s'étaient attablés pour avaler des œufs frais. Tandis que ces collations précipitées s'achevaient sous la menace du fouet du postillon, l'aveugle de Nanterre, celui que vous avez tous vu mille fois, entre dans la salle avec son violon fêlé, sa fille en guenilles et son vieux caniche. Après avoir joué un air, il passe la sébile de bois à sa fille, et la fille et le chien de l'aveugle s'approchent de chaque voyageur pour recevoir l'indemnité due au malheur. Personne ne donne...

— Excepté vous, monsieur, interrompit mademoiselle de Touralbe dont le regard s'animait depuis que le docteur avait pris la parole.

— L'enfant de l'aveugle et le chien, poursuit le docteur, se retiraient, la sébile à peu près vide, quand le vieil Homère de Nanterre s'écrie d'une voix émue :

— Messieurs, l'air que je vous ai joué est pourtant de Della Maria, qui l'arrangea exprès pour moi, il y a longtemps de cela, un jour qu'il passait par ici, un fameux hiver, pour aller à Marly composer, selon son habitude, dans une cabane de pauvres paysans, ses opéras qui ont fait tant de bruit. Il était pauvre, j'étais aveugle : il me fit l'aumône de cet air. Je vais encore vous le jouer si vous le permettez...

— En route! en route! criait le postillon; montez, messieurs!

Personne n'avait fait attention à la remarque du pauvre artiste.

— Tu ne le joueras pas cet air! s'écrie mademoiselle de Touralbe : donne-moi ton violon! c'est moi qui le jouerai.

Le postillon, debout sur le seuil de la porte, se met à rire comme un fou; les Anglais laissent tomber de stupéfaction leurs coquilles d'œufs sur la nappe en voyant mademoiselle s'emparer du violon de l'aveugle, l'accorder en deux mouvemens, le poser fièrement à son cou, et en tirer des sons admirables.

— C'est bien, cela, très bien! s'écrie l'abbé Vincent qui entrait dans la salle. Je vous en remercie, mademoiselle, au nom de la charité chrétienne. Je gage que la sébile de l'aveugle s'est aussitôt trouvée pleine.

— C'est ce que peut vous dire monsieur Calveyrac, répond à l'abbé Vincent mademoiselle de Touralbe, car c'est lui qui, ayant pris la sébile, l'a présentée à chaque voyageur.

L'abbé Vincent tendit la main au docteur.

— Le tyran et trois atouts! cria de Fourneuf à Champeaux.

Qu'on juge si cette histoire l'avait beaucoup intéressé.

— Voilà, reprit en souriant et d'une voix agréablement traînante mademoiselle de Touralbe, voilà de ces actions que monsieur Calveyrac me défendrait sous prétexte qu'elles donnent des palpitations.

— Peut-être le docteur a raison, dit le jeune abbé Vincent, mais en tout cas il conviendrait qu'il prêchât d'exemple : celle qui joue du violon pour le pauvre ne doit rien à celui qui mendie pour l'aveugle; vous êtes tous les deux coupables de la même bonne action.

— Monsieur l'abbé vous absout du haut de son tribunal parce qu'il aime passionnément la musique, dit madame Dalzonne, touchée de l'histoire de l'aveugle de Nanterre.

— Je l'aime en amateur, répondit l'abbé.

— En amateur éclairé, affirma le docteur. Si vous désirez, mademoiselle, entendre de belles voix, allez le dimanche à l'église dont monsieur l'abbé Vincent est vicaire.

— Vous possédez un orgue, sans doute?

— Un orgue! Mon Dieu! nous ne sommes pas si heureux, nous ne sommes pas si riches, mademoiselle : mon église n'est qu'une pauvre chapelle. Comme il ne m'en coûte pas beaucoup pour avoir des voix fraîches, jeunes, je choisis les meilleures et je les rassemble. C'est parfois assez net, mais voilà tout; le docteur est trop indulgent.

Madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau ne s'étaient pas mêlées jusqu'ici au dialogue; elles avaient regardé, admiré et étudié surtout la sensation que l'étrangère produisait sur monsieur Cabassol, et particulièrement sur Lejeune. Cependant, comme elles auraient rougi de laisser croire à mademoiselle de Touralbe qu'elles étaient tout-à-fait privées des ressources de la conversation, mademoiselle de Beaupréau songea sérieusement à participer à l'entretien.

Mademoiselle de Beaupréau avait dû être fort belle, surtout en province, où la fraîcheur est comptée pour beaucoup, et où l'extrême régularité des traits n'est que médiocrement prisée. Elle avait allumé des passions nombreuses par l'abondance de ses riches avantages de corps et d'esprit, et exaspéré par leur excès même le cœur de ses compatriotes.

Tout simplement un beau brin de fille à Paris, elle leur avait apparu comme une Diane, comme une Vénus de Milos : ses cheveux tombant jusqu'aux talons, sa blancheur villageoise, ses yeux d'un bleu puissant, ses lèvres lustrées comme le duvet d'une prune, son attitude taillée dans le marbre, ses épaules, son bras et son buste qui en avaient égalé la dureté, ses mains grasses comme celles d'un enfant, avaient troublé, il y avait quelque vingt ans, le sommeil d'une génération de clercs de notaires et d'avoués dans le département de Maine-et-Loire.

Mademoiselle de Beaupréau pouvait mettre sur le compte de tant de charmes trois ou quatre de ces suicides caractéristiques particuliers au désespoir des provinciaux : le fils d'un receveur s'était jeté dans un four à chaux et s'était calciné pour elle; un neveu de l'ancien seigneur du pays, auquel mademoiselle de Beaupréau avait permis des espérances

sous condition de mariage, s'était tiré un coup de fusil, n'ayant pu décider son oncle à consentir à une alliance avec les Beaupréau, gentillâtres trop mal plantés en noblesse.

Pour expliquer l'immense fascination de mademoiselle de Beaupréau sur la jeunesse du temps, il faut ajouter qu'elle dansait la gavotte à désoler le cœur même des vieillards, et qu'elle chantait les romances de l'empire : *Au fond d'une tour ténébreuse, — Partant pour la Syrie*, avec une expression qu'elle relevait encore par son rare talent à s'accompagner sur la guitare. Malgré tant de trésors elle ne s'était pas mariée; les uns expliquaient ce phénomène par un vœu romanesque fait à un homme aimé en silence ; les autres, moins poétiques, par cette raison toute naturelle qu'elle avait trop attendu la bonne occasion. Mademoiselle de Beaupréau ne se prononçait jamais entre les deux opinions.

L'âge avait emporté les plus beaux joyaux de son écrin sans qu'elle s'en fût aperçue, bien qu'elle ne pût se dissimuler qu'elle avait remplacé ses cheveux si beaux par d'autres encore plus beaux, et ces couleurs si éclatantes par de plus vermillonnées, par suite de la maladroite prétention que nous avons tous, non seulement de nous enlaidir en vieillissant, mais de paraître, étant vieux, plus jeunes, plus roses et plus séduisans que nous ne l'avons jamais été dans la jeunesse; fausseté dans la fausseté. Ayant conservé toutes ses dents, qui étaient bien plantées et d'un bel émail, elle embarrassait singulièrement tout calcul sur son âge par ce mélange de beautés évanouies, de beautés restées, de cheveux faux, de couleurs factices, et de jeunesse réelle dans le regard et dans la bouche. Un laurier rose sur des ruines eût été son emblème; et elle était assez franche pour l'accepter, certains jours de mélancolie où elle faisait bon marché de sa splendeur éteinte. Comme chez toutes les femmes romanesques, ces jours étaient suivis chez elle d'autres jours qui n'étaient pas marqués par la même modestie : alors on adoptait les couleurs tendres, les coiffures adolescentes ; on se nuançait le teint à la vierge, on parlait du bout des lèvres, on roucoulait des œillades d'une tendresse de pigeon ramier, on se serrait le corsage à ne pas respirer ; on mangeait peu, on ne buvait presque pas, on touchait aux fruits de l'extrémité des doigts ; on était oiseau, petite fleur, charmante enfant. Les mauvais jours s'annonçaient par le bandeau descendu jusqu'au niveau des sourcils, et par une robe immense sous laquelle disparaissait toute la cité en ruines ; ordinairement c'était lorsqu'on avait rêvé des choses atroces, inouïes, épouvantables.

Madame Dalzonne avait pressenti un de ces accidens orageux, au premier coup d'œil qu'elle avait jeté au dîner sur la toilette de mademoiselle de Beaupréau. Le vieil Hourdon qui savait tout, qui retenait tout, qui avait été le médecin de toutes les jolies femmes de son temps, non-seulement à Paris, mais dans les principales villes de France, car il s'était rendu à diverses époques dans chaque chef-lieu comme inspecteur des hôpitaux et il y avait été consulté comme praticien habile, Hourdon se disait parfois : J'ai vu cette femme-là quelque part... réflexion fâcheuse qui portait presque toujours en elle la menace d'une indiscrétion.

— Toutes les belles voix, monsieur l'abbé Vincent, ne sont pas dans votre paroisse, avait dit mademoiselle de Beaupréau.

— Je n'ai point tant de variété, mademoiselle... Est-ce que j'ai pu faire supposer cela?

— Peut-être ne faudrait-il pas aller loin pour en trouver une, monsieur l'abbé, digne de servir de modèle.

— Ne comprenez-vous pas que c'est un détour aimable dont se sert mademoiselle de Beaupréau, poursuivit madame Dalzonne, pour prier mademoiselle de Touralbe de nous chanter quelque morceau ?

— Je joins, en ce cas, mes prières à celles de ces dames, s'écria l'abbé... Et vous, docteur ?

— Moi, j'insiste également avec vous.

— Vous aussi, docteur ! Mais les palpitations, y songez-vous ?

— Je vous accorde, mais seulement pour ce soir, la permission de chanter, si cependant vous n'êtes pas trop fatiguée.

— Oui, à cette condition, ajouta la charmante d[illegible]e la maison de santé, qui dans cette circonstance devait partager l'autorité du docteur.

— Eh bien ! soit, je chanterai.

La complaisance fut saluée d'un remercîment unanime : après s'être montrée généreuse, mademoiselle de Touralbe couronnait sa réputation par un acte de bonté inappréciable pour les gens de la maison, peu habitués à un tel éclat de distraction.

— Mais un instrument ? demanda-t-elle... sur quel instrument m'accompagnerai-je ? La guitare c'est ingrat ; je la déteste. Il n'y a pas de piano ici ? je n'en vois pas.

— Monsieur Champeaux, vous qui jouez de la flûte comme Orphée, si vous accompagniez, mademoiselle...

— Monsieur le baron, je joue de la flûte pour moi et non pour les autres... Vous retournez bien souvent le tyran !

— Pas pour les autres ! Cela vous plaît à dire : chaque matin je suis éveillé par vos canards.

— Vous êtes trop heureux, ma foi ! de m'entendre.

— Ne soutenez donc pas alors que vous ne jouez que pour vous.

— Notre piano est dans une autre pièce, dit madame Dalzonne, où nous nous réunissons l'été... Mais, j'y pense maintenant, si vous jouiez de la harpe, nous pourrions nous en procurer une.

— Celle de la folle, reprit maladroitement mademoiselle de Beaupréau.

— Jeannette ! appela aussitôt madame Dalzonne, allez chercher la harpe du pavillon. Prenez vos précautions ; faites-vous aider par Pierre.

— Cette harpe, disiez-vous, est celle d'une folle ?

— Une pauvre jeune fille, fut obligée de répondre madame Dalzonne à mademoiselle de Touralbe, qui avait été placée ici par suite d'une monomanie amoureuse.

— Et elle est morte sans doute ?

— Non, mademoiselle : le docteur l'a guérie, elle est aujourd'hui dans sa famille ; et elle a oublié à la fois l'homme pour lequel elle était devenue folle et la harpe qui apaisait sa mélancolie.

— Monsieur Champeaux, n'oubliez pas votre flûte en quittant la maison.

— Monsieur de Fourneuf, je ne suis pas fou ! entendez-vous ?

— Je crois, dit l'abbé Vincent, que monsieur le baron est en verve de causticité ce soir.

— Monsieur l'abbé, répondit de Fourneuf en plaquant sur l'un de ses yeux le rond de carreau, ce qui lui faisait partie, et comme pour narguer Champeaux, monsieur l'abbé,

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

— Je suis de votre avis, répliqua l'abbé Vincent, car le peuple ne se douterait pas qu'aujourd'hui j'ai fait mes confitures de groseille.

— Avez-vous mis au moins livre de sucre pour livre de groseille ? demanda mademoiselle de Beaupréau.

— Non, mademoiselle, je sais que c'est l'usage, mais les confitures en sont trop douces ; je n'emploie que les deux tiers pour livre. Par ce moyen j'efface dans une cuisson lente l'acidité du fruit et je n'en perds pas la saveur. J'ai obtenu deux cents livres ou autant de pots ; j'ai été sur le point d'en manquer.

— Vous mangez deux cents pots de confitures, monsieur l'abbé ! C'est monstrueux !

— Je ne goûte à mes confitures que le soir de Noël et aux bonnes fêtes, monsieur de Fourneuf.

L'abbé n'eut pas besoin d'indiquer chez qui se consommait le reste : le docteur savait où s'adressaient les pauvres de la paroisse pendant leur convalescence.

Jeannette et Pierre apportèrent la harpe et la posèrent devant mademoiselle de Touralbe. Une préparation silencieuse s'établit pendant le temps assez long qu'elle employa à l'accorder.

La soirée s'avançait dans la nuit : la clarté des lampes était moins vive ; et, à leur lueur affaiblie, la tête du docteur paraissait plus soucieuse que de coutume.

Le docteur Calveyrac est un homme d'âge neutre. la jeunesse et la maturité s'équilibrent sur son visage; elles se balancent comme la maladie et la santé chez un convalescent. Si le savoir hygiénique ne lui a pas plus accordé qu'à d'autres le secret de ne point vieillir, il lui a fait connaître de bonne heure les répits qu'on obtient de l'âge par l'économie des émotions fortes, par l'usage réglé des plaisirs, combinés avec les précautions secondaires d'une exquise propreté; les peintres flamands ne donnent pas aux fraises brodées de leurs portraits de chevaliers du linge plus pur que celui que porte le docteur Calveyrac, et c'est sans affectation que ses joues, où l'acier anglais a laissé son poli, effleurent une cravate de claire mousseline.

On oserait l'accuser d'un peu de coquetterie à montrer ses dents; mais comment oublier qu'il ne les laisse voir que pour parler consolations, espérances et santé à ses malades? Quoique sourians et bons, ses yeux ont pourtant une pénétration qui alarme : on y découvre toute la hardiesse de l'expérience, et l'expérience du corps, la plus certaine de toutes. Les femmes prétendent qu'il a le regard dangereux, et les jeunes filles rougissent comme devant leurs confesseurs ou leurs premiers amans lorsqu'il appuie le pouce sur leur artère pour écouter la maladie qui frappe aux portes du cœur; mais le docteur Calveyrac sait épargner aux unes et aux autres un embarras dont il n'a besoin de tirer aucun orgueil : lorsqu'il interroge un malade, il ferme à demi la paupière, cherche dans la clarté intérieure de la seconde vue l'ennemi qu'il a à combattre, et, quand il le tient pressé entre le double louclier de la cause et de la guérison, il vous dit en riant comme le ferait une mère qui vous aime : Allons donc! cela ne sera rien, ce n'est rien.

Si vous creusez davantage vous trouverez deux individualités bien distinctes dans le docteur, le jeune homme qui est votre ami, votre joyeux convive aux cheveux noirs, aux beaux yeux, aux mains soyeuses, qui n'épilogue jamais dans un dîner sur les vins qui échauffent ou sur les mets qui pèsent à l'estomac, qui vous tient tête au dessert, soit que vous discutiez littérature ou morale, soit que vous agitiez les intérêts les plus graves de la politique, et enfin l'homme qui fera votre bouillotte ou présidera la banque du vingt-et-un avec l'aisance la plus noble. — Ce jeune homme a trente ans.

L'autre individualité dans le docteur c'est l'homme qu'on appelle au moment du danger, au milieu de la nuit, toujours votre ami, mais votre maître, à l'œil méditatif, à la paupière plissée, au front labouré de rides. Approchez : vous apercevrez à la lueur de la lampe beaucoup de cheveux blancs auprès des noirs : vous découvrirez des places que le peigne du matin n'a pas eu le temps de cacher. Dans sa précipitation à vous secourir, l'homme a emporté la décrépitude précoce du docteur. Sa parole est brève, elle commande; c'est avec la brutalité d'un juge d'instruction qu'il force à dire le mot propre du mal, le mot de la rue, le mot décisif. Il promène une main glacée sur le plus beau corps comme sur un squelette; il interroge la vie en geôlier, et, si la mort répond, il tire sa montre avec lenteur, se penche à l'oreille de la garde-malade et lui dit : Dans une heure vous lui jetterez le drap sur le visage. — Cet homme-là a quarante-cinq ans.

La harpe était accordée : les cordes étincelèrent sous les doigts de mademoiselle de Touralbe; elle en fit jaillir des nappes de sons larges et plaintifs coupés de notes soudainement gaies qui se taisaient aussitôt. La tristesse du motif était pénétrante, la vivacité accidentelle en était fébrile; on pressentait le caractère des paroles qu'elle allait chanter. Elle les improvisa : elle prit pour sujet l'histoire de la jeune folle qui avait oublié sa harpe, de même qu'elle avait été oubliée par celui qui lui avait fait perdre la raison.

C'est à la langue italienne qu'elle emprunta des paroles, tantôt passionnées, tantôt amères, pour flétrir l'homme qui est sans pitié pour la femme autrefois aimée, et pour accabler la femme sans souvenir reconnaissant pour l'instrument harmonieux d'où elle a tiré sa consolation. Malheur à l'amant! le délire une fois passé, la passion sera éteinte; malheur à l'ingrate! quand sa raison sera revenue, l'inspiration se sera évanouie... J'aimerais mieux être folle et enlevée au ciel par l'enthousiasme, s'écria l'improvisatrice, dont la chevelure blonde était défaite et pleurait sur la harpe, que froidement sensée et n'avoir plus de cœur!... Elle mit une expression si vraie dans ce cri, jeté à la fin de chaque vers que l'attendrissement gagna tous ceux qui l'écoutaient, excepté de Fourneuf. Il se pencha sur Champeaux, ruiné par lui jusqu'à la dernière fiche, et il lui dit :

— S'il est dans les goûts de cette demoiselle d'être folle elle ne pouvait mieux tomber. Elle a d'ailleurs, je crois, d'excellentes dispositions.

Fourneuf n'avait pas achevé sa réflexion que mademoiselle de Touralbe, suffoquée par l'émotion, glissa le long de la harpe, toute retentissante du frôlement de sa chute, et tomba sur le tapis avec ses cheveux blonds et sa robe de mousseline. Les dames s'empressèrent de la relever. madame Dalzonne sonna, le docteur posa la belle évanouie dans un fauteuil et lui fit sentir de l'éther; mais il s'écoula un temps assez long avant qu'elle respirât librement. Bianca, la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Touralbe, étant accourue, elle dit en prenant le bras de sa maîtresse pour la conduire à son appartement :

— Mon Dieu! vous avez fait chanter mademoiselle de Touralbe, j'en suis sûre!

— Quelle magnifique créature! ne put s'empêcher de crier Fourneuf en voyant Bianca, ravissante Florentine soyeusement cambrée, arquée partout, arquée du front, des sourcils, des épaules, des hanches, rayonnant la force, l'amour, la jeunesse par tous les pores de sa belle peau brune... Quel morceau de *gran* monsieur Champeaux!

Appuyée sur Bianca et le docteur Calveyrac, soutenue sous la taille par madame Dalzonne, accompagnée de mademoiselle de Beaupréau, de madame Musquette, et avec beaucoup d'intérêt par l'abbé Vincent, qui, arrivé au couloir de sortie, s'en alla à son presbytère, mademoiselle Laure de Touralbe fut conduite à sa chambre.

Lejeune et Cabassol ne tardèrent pas à se retirer.

— Vous ne m'avez pas répondu, monsieur Champeaux : est-ce que mademoiselle Bianca, la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Touralbe, ne serait pas de votre goût? Vous seriez assez difficile

Avec un grand étonnement Champeaux répondit :

— Je n'ai remarqué ni la dame ni la demoiselle de compagnie.

— En ce cas, allons nous coucher, monsieur Champeaux.

— Non : moi je reste.

— Tout seul?

— Tout seul.

— A votre aise.

IV.

Madame Pingray était assise auprès du lit d'Abel, attentive à suivre les progrès de son retour à un état plus calme. Elle avait la main convulsive du malade dans sa main; le cœur d'une mère n'aurait pas été plus inquiet que le sien. Sur ses traits, naturellement graves, la sérénité de la vieillesse se nuançait en ce moment avec une foule de sentimens affectueux, dominés par une expression de pitié touchante. Son regard ne déviait du visage du malade que pour se porter sur de nombreuses cafetières rangées devant le feu, et dans lesquelles chauffaient ces boissons innocentes en si grande vénération chez les personnes âgées, la camomille, le tilleul et les solennelles quatre-fleurs. Écoutant la respiration graduellement plus libre d'Abel, elle attendait le moment, si lent pour sa sollicitude, où il lui adresserait quelques paroles. L'orage intérieur avait cessé, mais un affaissement général s'était étendu sur ses membres, il avait les yeux d'une immobilité perçante, la peau baignée d'une froide sueur : comme s'ils eussent été exposés à l'action du brouillard, ses cheveux s'étaient plaqués à ses tempes et ruisselaient en lignes lumineuses. Il se tourna enfin vers madame Pingray, dégagea sa main droite qu'elle retenait, et en la portant au front il lui dit :

— Vous êtes là? c'est vous, madame Pingray?

— Oui, mon ami. Êtes-vous mieux?

— Plus tranquille; ma tête me semble moins brûlante.

— Laissez-moi vous essuyer la figure... Savez-vous que vous n'êtes pas un fort joli garçon, coiffé de cette manière?... Relevons maintenant cette tête, posez-la sur l'oreiller... A la bonne heure.

— Excellente madame Pingray! que vos enfans doivent vous aimer!

— Jusqu'ici je n'ai pas eu trop à m'en plaindre, car ils sont encore à venir.

— Je vous croyais mère?

— Non, mon ami; mais si j'étais la vôtre je vous réprimanderais fort... Buvez d'abord cette tasse de quatre-fleurs.

— Que vous ai-je donc fait?

— Beaucoup de mal, parce que vous vous en faites par votre singulière façon d'agir.

— Comment se conduire plus régulièrement? Je suis le plus rangé de la maison.

— Je ne le conteste pas.

— Un malade?

— Vous n'êtes pas aussi malade que vous vous l'imaginez: voilà votre premier tort.

— J'ai tort de souffrir?

— Mon ami, vous n'êtes pas raisonnable: votre mal est léger, il serait facile de le combattre avec des soins ordinaires; et vous vous plaisez à l'aggraver sans relâche, sans pitié pour vous, sans pitié pour les autres, par des idées que je ne comprends pas.

— Mon mal est léger, dites-vous! Vous voilà comme les autres. Dans ce monde, on ne croit pas à la douleur qui ne résulte pas d'une fracture au bras ou à la jambe; on veut voir le sang, toucher la plaie, entendre le cri: alors la partie grossière de l'âme s'émeut, on se soulève, on accourt, on apporte de la charpie et des bandes. A peines visibles, remèdes matériels; au-delà il n'y a plus rien.

— Ce n'est point précisément là mon opinion, mon ami: je sais qu'il existe des maux qui échappent à la pénétration du médecin et à la perspicacité de la garde-malade, ils ne sont que trop nombreux; mais avouez aussi qu'ils ne sont pas seulement difficiles à connaître et par conséquent à guérir parce que la science est incertaine, mais qu'ils le sont aussi beaucoup parce que la plupart de ceux qui s'en plaignent s'en composent une énigme qu'ils aiment: ils cachent, soit par bizarrerie, soit par puérile honte, leurs subtiles douleurs, et parfois uniquement pour le plaisir de se tourmenter.

— On aimerait donc donc à se créer des malheurs imaginaires lorsqu'il en est tant de réels? L'assertion est neuve pour moi.

— Elle est vraie, mon ami. J'ai connu à Lyon, dans ma jeunesse, une femme charmante, mais portée à se singulariser. Blasée sur le succès de la coquetterie ordinaire, elle trouva original d'avoir des maux de nerfs, afin d'avoir lieu de se plaindre ensuite de son malheur de vivre sous le poids des souffrances. Remarquez que, femme d'un riche négociant en soieries, elle habitait un hôtel magnifique sur la place Bellecour, et qu'elle n'avait pas un désir qu'il ne fût aussitôt satisfait. Le mal lui parut une chose piquante; son plan arrêté, il fut suivi: elle respirait des sels à chaque instant, tombait en faiblesse au spectacle quand une scène était un peu émouvante. Enfin, de peines fictives en douleurs idéales, elle eut le bonheur de pâlir; quelque temps après elle eut celui de faire une maladie réelle, mais peu grave; le régime et la convalescence allongèrent son joli visage. Contente du succès qu'elle obtenait, toujours, vous l'imaginez bien, au profit de sa coquetterie, elle se persuada qu'elle ne pouvait plus entendre sans frémir le son d'un instrument, le murmure de l'eau tombant dans un bassin, le moindre bruit enfin trop clair, trop [illegible] pour lui [illegible] persista [illegible] éprouva de réelles crises nerveuses; elle faillit en mourir!

— Qui vous dit, interrompit Abel, qu'elle n'était pas véritablement malade des nerfs lorsqu'elle commença à s'en plaindre?

— Moi; car je vous ai raconté mon histoire.

— Je ne nie pas, répliqua Abel, qu'il existe des imaginations comme était la vôtre; mais, croyez-moi, mon infirmité n'est pas du nombre de celles qui naissent sans cause: elle tient de si près à une autre épouvantable infirmité..... et je n'ose la nommer celle-là, tant elle m'effraie... que la distinction n'est presque qu'un mot... J'ai la peur d'un mal qui ne manque jamais de suivre cette peur.

Les yeux d'Abel se fermèrent.

— Mon enfant, vous ne me convaincrez jamais avec des énigmes.

— Faut-il donc que je vous découvre la hideuse plaie dont je suis rongé jour et nuit, à toute heure, quand je veille, quand je dors, lorsqu'on me croit distrait ou content, lorsque je me mêle à la vie active du monde et que je suis avec vous, au milieu de vous, près de vous?... Tenez, en vous parlant, je me débats sous le poids de cette obsession, elle m'écrase; j'étouffe, je suis mal..... Ne sentez-vous pas palpiter ma main dans la vôtre?

— Qu'a cela d'étonnant? quand on s'anime, tout le corps ressent une part de l'exaltation. Parlez plus doucement, mon ami: je vous écouterai mieux, sinon avec plus de plaisir; car ce que vous dites m'intéresse toujours. Vous êtes mon enfant gâté, toute la maison le sait: en reconnaissance, suivez un peu aussi mes conseils... Voyons, désaltérez-vous avec cette tasse de tilleul, et causons ensuite comme deux vieux amis... Laissez-moi encore relever votre oreiller... Parlez à présent: je vous écoute.

— Je vous l'avouerai encore, madame Pingray, mon mal a sa pudeur: je rougis d'y croire tout en tremblant de le nier; il m'est à la fois un ridicule et un fantôme: quand je suis seul, c'est le fantôme; quand je m'enhardis à confesser à quelque personne aimante le trouble de mon esprit, la terreur dont je suis plein, le fantôme fuit et appelle du doigt le ridicule; et aussitôt j'ai honte, je me tais. L'heure de la révélation est elle passée, le fantôme revient, et il ne s'en va plus... Ne riez-vous pas déjà en vous-même de ces paroles qui vous dénotent la perturbation de mon âme, et qui sont les échos précurseurs d'autres paroles que j'hésite encore à prononcer, que j'ai tues même à madame Dalzonne, elle si généreuse, si bonne pour moi, si docile au plus ennuyeux de ses pensionnaires?... Aujourd'hui j'ai été sur le point de parler, l'aveu est monté jusqu'au bord de mes lèvres tandis que nous attendions sur la terrasse de Saint-Germain l'arrivée du docteur.

— Et pourquoi n'avez-vous pas obéi à ce mouvement? Il y a entre madame Dalzonne et vous le lien de la jeunesse, si propice aux communications. Elle qui a tant de patience à écouter le bavardage de vieilles gens, et je ne m'excepte pas, comment eût-elle manqué d'attention à la confidence non pas du plus fastidieux, mais du plus intéressant de ses pensionnaires? Je n'approuve pas du tout votre retenue.

— Eh bien! c'est sa jeunesse même qui m'a fait renoncer à la résolution de m'ouvrir à elle: j'ai craint de lui parler une langue presque inintelligible que ne comprennent, si toutefois quelqu'un la comprend, que ceux déjà éprouvés par les plus affreuses contentions d'esprit. Combien il m'eût été pénible d'avoir intéressé d'avance sa pitié à ce qui n'eût été qu'un mensonge pour elle! Je me suis représenté son visage surpris, ou, ce qui est pire encore, son visage plissé d'un rire d'incrédulité, après ma confession; et je n'ai pas parlé, de peur d'avoir à la haïr pour une ingratitude justifiée.

— Mais moi, mon ami, qui ne suis plus jeune, qui me prétends vénérable à tous les titres, par mes cheveux gris, par mes rides, par mes cinquante ans... je ne vous en cache que cinq... je vous inspire sans doute une confiance plus grande: hâtez-vous de me prouver que je la mérite, sans quoi, je ne rirai pas, mais je serai convaincu que mon intelligence n'est pas à la hauteur de votre peine. Ce serait fort peu obligeant.

— Moi douter de votre intelligence! Ce n'est que de la mienne que je me méfie. Mes idées sont si exceptionnelles qu'elles ne trouveraient de funestes analogies, il me semble, que dans la tête malsaine d'un de ces prisonniers d'Amérique qui vivent dix ans au fond d'un cachot solitaire sans parler à personne, et qui, à force de mâcher la même pensée, de ron-

ger le même mot, finissent, d'aberration en aberration, par par croire qu'ils sont à chaque instant sur le point de devenir fous. Depuis trois ans je m'observe avec une attention incessante : si je fais un pas, je m'arrête pour voir si mon mouvement est naturel comme chez tout le monde; si je tends le bras pour saisir un objet, je me consulte après avoir exécuté ce geste afin de me convaincre qu'il est le résultat de ma volonté; si je dis un mot, je le répète longtemps en moi pour m'assurer que c'est bien lui qui rend mon idée; si j'entends parler, je me tourmente pour me persuader que j'ai compris de la même manière que ceux qui écoutent avec moi. Parfois je crois avoir senti rompre dans ma tête le fil circulaire du raisonnement humain, et je m'épuise à acquérir la certitude contraire par des calculs mathématiques sans fin. Quand je me crois pénétré de l'ordre de mes pensées, une autre fatale idée me vient : Qui m'assure que ce que je prends pour une preuve de mon bon sens est réellement une preuve?... Alors je tremble; je me contiens; mais à quel prix! mon cœur bat, s'exalte, mes artères palpitent, et j'ai besoin du grand air. Autre torture : je redoute d'entendre bientôt, mon mal venant à augmenter, des voix humaines dans le vent, d'apercevoir des visages là où l'espace est vide, et d'entrer en relation avec des êtres que Dieu n'a pas créés. Enfin, je me figure que chaque matin doit me voir emprisonné dans une camisole de force, étendu sur la paille, et riant derrière une grille... Embrassez-moi... J'ai peur de devenir fou, si je ne le suis déjà... Voilà mon horrible maladie!

Les dernières paroles ou plutôt les derniers cris d'Abel se perdirent dans les larmes abondantes qu'il répandit sur les épaules de madame Pingray. Elle pleurait aussi; ses bras émus serraient contre sa poitrine celui dont elle venait d'entendre les funestes lamentations; leurs sanglots se mêlèrent. Rompant une étreinte douloureuse et secouant la première le manteau de ce rêve de plomb, elle releva doucement la tête d'Abel et la posa sur elle.

— Mon fils, lui dit-elle, vos maux m'ont touchée, mais leur cause, et je suis heureuse de vous l'assurer sur le salut de mon âme, est une erreur, un mensonge : votre intelligence est aussi saine que votre cœur est bon. Votre mère ne mériterait pas plus de confiance que moi, mon ami, lorsque je vous assure... et vous me croyez, n'est-ce pas, Abel?... que vos idées, vos paroles, vos actions respirent l'ordre et la générosité. Depuis six mois que vous habitez la maison, vous vous êtes fait aimer de tout le monde, ce qui n'est pas commun ici; moi-même je n'y ai pas que des amis. Cependant, avouez que vous n'avez pas tenté de grands efforts pour mériter cette popularité : vous ne répondez pas à ceux-ci, vous boudez ceux-là; pas la moindre galanterie pour ces dames.... Est-ce vrai?... Convenez donc, mon ami, mon fils, que si quelqu'un a à se plaindre parmi les pensionnaires, ce n'est pas vous... Feriez-vous le malade pour être en droit d'être mieux traité que les autres?

Toutes ces paroles de madame Pingray n'arrivaient pas jusqu'à Abel avec le caractère d'onction qu'elles avaient. Les premières furent perdues : Abel ne les entendit pas; les dernières seulement séchèrent la trace des larmes sur ses joues. Il fixa son regard sur celle qui, en lui disant des mots si encourageans, lui souriait comme une sœur aimée, et il s'écria :

— Pourquoi ne vous ai-je pas plus tôt ouvert mon cœur? Vous l'avez apaisé, vous l'avez inondé de calme... Touchez : il bat moins fort; mon front n'est plus brûlant, mon esprit se dégage... Vous n'êtes pas une femme peut-être : aucune, même parmi celles qui m'aiment le plus, ne m'a consolé autant que vous.

— Je ne suis qu'une pauvre et vieille femme, mon ami, pleine de faiblesses et de défauts; le bien que vous éprouvez ne vient pas de moi, il vient de vous, qui vous êtes humilié et avez dévoilé votre plaie. Combien souffrent comme vous, combien meurent, et qui auraient abrégé leurs souffrances et vivraient encore s'ils eussent approché leur cœur de celui d'un ami! Je ne suis pas dévote, mon fils; mais je crois que la confession, même à un prêtre, est souvent un bon recours contre le désespoir.

— Ah! cette minute de bonheur, fût-elle isolée au milieu de ma vie, je ne l'aurais pas achetée trop cher par l'aveu que vous avez entendu... Que vous m'avez fait de bien!

— Pourquoi ne continueriez-vous pas à jouir de cette paix descendue en vous, continua madame Pingray, maintenant que vous avez su l'établir par l'effort d'un sacrifice que vous n'aurez plus besoin de renouveler? Votre santé, qui n'est que faiblement altérée, se raffermira du repos de vos idées; quelques distractions, et il vous est si facile de vous en créer, feront le reste.

— Il ne m'est pas permis, répliqua Abel en soupirant, de compter sur une tranquillité absolue dans cette vie. L'illusion serait trop forte; elle m'entretiendrait d'espérances décevantes auxquelles s'oppose un passé malheureusement trop réel, et que je n'ai pas le tort d'avoir imaginé.

— Ne vous abusez-vous pas, mon ami, et jureriez-vous de n'être pour rien dans cette affliction dont vous ne m'avez encore rien dit? et si elle est aussi vraie que vous me le laissez pressentir, ne vous en exagérez-vous pas la gravité? C'est au passé qu'elle se rattache, dites-vous ; votre passé ne me semble pas long, quand je me rappelle que vous êtes absent de chez vous depuis trois ans, et que vous n'avez pas encore vingt-huit ans. Vous m'avez permis, mon ami, de douter de l'importance de vos infortunes depuis votre première confidence : vous aurez beaucoup à faire désormais pour m'associer, sans réflexions de ma part, à vos persuasions personnelles.

Madame Pingray se disait beaucoup plus incrédule qu'elle ne l'était au fond. A peine Abel s'était-il laissé arracher le secret de son mal, qu'elle avait deviné que la cause qu'il lui attribuait n'était pas l'unique. Prudente, armée de sages réserves, comprenant les ménagemens dont il lui fallait s'entourer pour ne pas déchirer la plaie en la sondant, elle avait feint d'être suffisamment instruite quand elle avait la conviction de ne l'être encore qu'à moitié.

— Ce passé, reprit Abel, n'est pas, je vous le répète, une œuvre imaginaire, s'il n'est pas non plus, comme vous l'avez supposé à tort, un fait qui découle de la volontaire impulsion de mon existence. Je le porte comme une lourde croix depuis dix ans, depuis que la raison m'est venue avec l'âge

— Nous avons, mon ami, la prétention de croire, quand nous sommes jeunes, et on l'est longtemps pour ces sortes d'orgueil, que nous sommes prédestinés à des douleurs privilégiées; il n'est pas un homme peut-être qui n'ait cru avoir éprouvé en amour des tortures inconnues avant lui.

— Comme tout autre, répliqua Abel avec un sourire triste, j'ai connu des contrariétés dans mes amours de jeune homme, mais je ne les ai jamais placées si haut. J'ai besoin, je le vois, de vous protester, avec une sincérité dont je rougirais de manquer avec vous, que je n'ai aucun reproche à m'adresser quand je reviens sur ces liaisons passées. Elles plaisent au contraire à mon souvenir, sur lequel elles pèsent légèrement; car, je le dis sans fausse modestie, le chiffre en est petit.

— Je sais que le nombre des afflictions humaines est infini, continua madame Pingray, mais n'en fût-il pas ainsi, je renoncerais encore à pénétrer dans la retraite des vôtres, du moment où vous croiriez de votre dignité de les cacher. Je suis convaincue néanmoins que l'essai de votre première confidence ne sera jamais pour vous un motif de vous applaudir de votre réserve.

Le ton un peu piqué de madame Pingray froissa le malade, il se repentit d'avoir déplu sans le vouloir à celle qui venait d'acquérir des droits si vrais à sa confiance.

— Vous m'aurez mal compris, je le crains, madame Pingray. Non, n'attribuez pas ma retenue à une défiance injuste. Je me suis si peu habitué à l'idée de rencontrer un jour une amitié aussi dévouée que la vôtre, que je suis surpris de l'autorité qu'elle prend sur moi. Faut-il tout vous dire? j'ai peur d'écraser votre sensibilité de femme en l'attirant sur un terrain où l'énergie même d'un homme chancellerait plus d'une fois à me suivre. Vous ne voudriez pas m'écouter à la seule condition de complaire à votre curiosité; et alors ne vous aurais-je pas compromise au lieu de vous intéresser, quand à la place d'un conseil je n'obtiendrais de vous, après le récit de ma pénible histoire, qu'une épouvantable surprise?

— Il y a dans la maison, répliqua madame Pingray, un homme d'une probité peu commune, dont le regard traverse l'obstacle du corps pour aller chercher la peine cachée sous la chair ; bon, non pas de la bonté d'une morale ordinaire, mais bon, comme les apôtres, par le bienfait joint à la persuasion; arrivé à la charité et à l'indulgence par le dernier effort de la philosophie, non pas un saint, mais, en un mot, un honnête homme. Cet homme vous aime déjà : c'est le docteur Calveyrac.

— Croyez-vous, madame Pingray, que les maladies de l'âme lui soient aussi familières que celles du corps? Tous ces grands esprits de la science ne voient guère au-delà de la peau. Cependant je n'ai aucune répugnance à faire une exception en faveur du docteur Calveyrac. Vous l'aimez, vous l'estimez : votre opinion m'entraîne. Mais ne pensez-vous pas que la délicatesse exigera une plus longue intimité que celle qui existe entre lui et moi, avant qu'il me fût permis d'épancher sans réserve les malheurs de ma vie dans ses mains ? Nous n'avons eu jusqu'ici que de simples relations nées de la facilité de nous voir souvent et de la nécessité d'échanger des opinions sur des objets différens. Je consens volontiers à faire la moitié du chemin; mais est-il convenable, jugez-en, que j'aille plus loin ?

— Il accourra vers vous les bras ouverts dès qu'il saura que vous désirez sincèrement l'avoir pour ami. Je comprends toutefois que son âge et le vôtre ne s'attirent pas aussi rapidement que dans une jeunesse commune. Il a quarante ans, vous vous le figurez plus grave qu'il n'est : cela suffit pour motiver votre circonspection... Écoutez : laissez-moi aplanir cette petite difficulté... Vous me savez votre amie...

— Comment en douterais-je? répondit Abel en regardant avec une joie pieuse madame Pingray, et en lui tendant une main appesantie depuis quelques instans par le sommeil.

— Ainsi, continua madame Pingray, je prierai le docteur de me conduire demain dans la calèche de la maison jusqu'à La Muette : au retour, j'amènerai la conversation sur vous; et si je le trouve comme je le désire, c'est-à-dire comme je suis sûre qu'il sera, affectueux, heureux de ma proposition, fier de compter un ami de plus, alors je vous avertirai, et vous échangerez à la première entrevue tout ce que vous avez à vous dire. N'est-ce pas, mon ami ?

— Agissez selon vos inspirations, et je serai content.

Ces dernières paroles d'Abel sortirent à peine de ses lèvres, fermées par une douce lassitude. Ses paupières s'abaissaient; sa main, en quittant celle de madame Pingray, ne se releva plus : il s'endormait d'un calme comme il n'en avait jamais connu depuis plusieurs années. A ses membres mollement étendus, à son haleine régulière, à la moiteur uniforme de sa peau, à la blancheur sans excès de son teint, enfin à cette atmosphère, jamais analysée mais réelle, qui plane autour du sommeil d'un homme en santé, il était évident qu'aucun rêve sinistre ne le tourmentait.

C'est au moment où Abel avait été tout-à-fait gagné par le sommeil que le docteur Calveyrac, qui avait quitté, comme on l'a vu, la société du salon, entra dans la chambre du malade.

Après avoir regardé la figure endormie d'Abel, il dit avec indifférence :

— Fatigue légère, mais bon sommeil. Ce n'est rien.

— Docteur, murmura tout bas madame Pingray en accompagnant le docteur Calveyrac jusqu'à la porte, docteur, ce jeune homme est très gravement malade : ne dites pas *ce n'est rien*.

V.

Un peu remis de son indisposition, Abel put accompagner madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe au château de Saint Germain, que ces dames avaient depuis un mois projeté de visiter : le docteur Calveyrac était aussi de la partie ; Bianca accompagnait sa maîtresse. Quoiqu'il fût près de midi lorsqu'ils quittèrent la maison de santé pour gravir le haut de la montagne du Pecq, au bout de laquelle on est de niveau avec l'esplanade du château de Saint-Germain, ils n'eurent pas à redouter l'incommodité de la chaleur. L'automne a des journées de paradis terrestre aux environs de Paris. A cette époque de l'année, à moins que le ciel n'en dispose autrement, et l'éventualité est rare, l'ombre est douce à côté du soleil, le soleil est tiède. Privés des fruits qui les alourdissaient, les arbres ont encore leurs feuilles et semblent prêts à une floraison nouvelle. Si la nature est moins jeune, elle est aussi moins impatiente ; elle a la fierté d'une femme qui a été belle, qui l'est encore pour ceux qui l'ont connue aux jours ardens de l'été; le ciel est peuplé d'oiseaux. Sans le fatal avantage qu'a l'homme d'être dans la confidence des maux dont il marche entouré, aucune créature vivante ne pressentirait l'hiver derrière le rideau de ce paysage fluide.

Ces dames n'avaient pas, du reste, modifié leur toilette de la saison dernière ; toutes trois avaient un chapeau en paille d'Italie de forme onduleuse et ample comme les affectionnent tant les Anglaises. Bianca seule avait attaché au sien un dahlia penché fort bas et jeté avec une coquetterie charmante ; celui de madame Dalzonne avait un velours noir qui l'arrêtait; flottant et presque vaporeux, celui de mademoiselle de Touralbe se serait passé du large ruban vert qui l'ornait sans utilité apparente ; elle ne le nouait jamais, de peur sans doute d'altérer l'ovale adorable de son visage. Madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe portaient une robe de mousseline unie, simplicité qui convenait autant à l'une qu'à l'autre : à madame Dalzonne elle rendait le service peut-être exagéré de trop faire valoir la rondeur de ses formes, mais cette blancheur fuyante imprimait un élancement de statue antique au torse de mademoiselle de Touralbe, par ce double privilége qu'a la couleur blanche de grossir ceux qui ont de l'embonpoint et de réduire sans les maigrir ceux qui en manquent.

Passionnée pour les nuances vives, comme le sont en général les Italiennes de haute et basse extraction, Bianca avait mis ce jour-là une robe de fantaisie, achetée à coup sûr à Florence, sous l'impression de la mode, au moment de son départ ; elle était mouchetée de fleurs rouges et jaunes sur un fond blanc. Ainsi diaprée, Bianca était toujours une puissante et belle femme ; mais en vérité, lorsqu'elle marchait et que le vent de ses pas agitait ce fantastique rideau, on croyait voir onduler un champ de blé et tous les coquelicots parasites. Elle allait seule et devant, à quelques pas de sa maîtresse dont le bras moelleux effleurait celui d'Abel. Madame Dalzonne donnait le sien au docteur Calveyrac.

— Comment trouvez-vous nos deux malades, docteur? dit-elle à ce dernier.

— Je les trouve fort intéressans, et je crois que cette promenade leur fera du bien. Mademoiselle de Touralbe néglige trop l'exercice ; vous ne l'engagez pas assez à quitter l'immobilité de sa vie recluse. Il serait désirable que vous prissiez sur elle l'ascendant que vous avez sur monsieur Abel. N'êtes-vous pas née pour les cures difficiles? Je l'avoue à la honte de ma vanité de docteur, le docteur infaillible, c'est vous.

Qui eût senti une pointe d'amertume sous ces paroles du docteur Calveyrac, calme en les exprimant à demi-voix?

Madame Dalzonne n'y vit pourtant que l'attestation flatteuse, mais naturelle, des prévenances dont elle entourait un jeune homme aussi cher au docteur qu'à elle-même.

— Je me borne à suivre votre exemple, docteur, et à ce titre je mérite vos éloges : n'avez-vous pas enseigné à toute la maison votre ingénieuse patience, votre humanité que rien ne rebute, et votre dévoûment à toute épreuve? Pourquoi ne profiterais-je pas, moi seule, d'aussi bonnes leçons? L'écolière ne fait peut-être pas encore grand honneur au maître, mais cela viendra.

— J'affirme, moi, que l'écolière en sait déjà plus que le maître, si ce titre me convient. J'ignore ce que vous et madame Pingray dites à monsieur Abel, mais vos paroles à toutes deux ont plus de vertu cent fois que mes ordonnances : quand madame Pingray l'a tenu pendant une heure dans son confessionnal, il me revient calme comme au sortir d'un bain salutaire, et lorsqu'il vous a vue, il est presque heureux : son œil brille, sa pâleur s'anime. Vous ne me laissez rien à faire, en vérité.

— Vous savez, docteur, mais votre vanité veut se l'entendre redire, que monsieur Abel n'est plus tranquille après nous avoir écoutées, madame Pingray et moi, que parce que nous le persuadons l'une et l'autre, avec des raisons différentes, que l'amélioration de sa santé est entre vos mains; son désir est de courir après la confirmation de la haute et juste opinion où nous vous plaçons à ses yeux. Quand vous le croyez complétement satisfait, il ne l'est encore qu'en espérance : la réalité c'est vous; il va la chercher en vous, il l'y trouve, et, docteur, voilà la cause de son contentement après nous avoir vues.

— Toujours vraies pour moi, je ne discuterai point vos paroles : si j'étais en tiers cependant dans les conversations qui ont lieu entre vous et madame Pingray, je me demanderais, après vous avoir écoutées, si un docteur, avec d'aussi bons amis que vous deux, ne finirait pas par être dans l'obligation de partager ses honoraires.

— Mais nous n'y avons pas renoncé, croyez-le bien, docteur. Si les malades auxquels nous vantons votre habileté ne nous paient pas en or pour vous avoir fait connaître à eux, ils nous rapportent toutefois des avantages aussi précieux : vous n'êtes pas le seul qu'ils aiment, et dont ils se souviennent pendant la convalescence et après la guérison.

—Est-ce moi qui douterai, madame, reprit le docteur en ralentissant encore le pas, quoiqu'il n'allât pas déjà très vite, des prévenances infinies, des affections maternelles, des consolations de tout genre que vous prodiguez aux malades de votre maison? est-ce moi non plus qui envierai leurs remercîmens chaleureux. Vous parliez tantôt de m'imiter; c'est moi qui m'épuise à deviner comment vous vous établissez dans leur esprit, et par quel art vous les forcez à croire à notre douteuse science. J'ai peur, quand j'y songe, d'attribuer à un talent difficile ce qui n'est que l'effet si simple et si beau de votre jeunesse et de votre grâce. L'art de guérir réside presque tout entier dans celui de persuader; et comment douter de la bouche qui plaît et du sourire qu'on recherche?

— Comme vous êtes galant aujourd'hui, docteur!

— Je crois être sincère comme toujours.

— Voyons; n'allez-vous pas fonder une théorie de guérison sur l'emploi des jolies femmes, comme on en a fait avec les sangsues et l'homœopathie?

— Et pourquoi non, madame? Je ne dis pas d'appliquer le système à tous les malades, mais sur quelques-uns, sur beaucoup, sur les jeunes particulièrement. En tous cas, le système ne serait ni si hardi, ni si neuf; je n'aurais pas le mérite de vous le rappeler sans avoir même, je présume, celui de vous le faire connaître.

— Il me semble, docteur, que nous restons bien loin de nos compagnons, quoiqu'ils ne se pressent pas non plus d'arriver.

— Nous les rejoindrons toujours avant qu'ils ne soient parvenus à la grille du château. Je ne vois d'ailleurs aucun inconvénient à ce qu'ils soient livrés au libre échange de leurs idées. Leur situation morale a plus d'une analogie : j'ai souvent remarqué que des écarts de l'imagination ou des faiblesses de la raison se guérissaient par le rapprochement des mêmes écarts et des mêmes faiblesses. Par le penchant inné qu'a l'esprit humain à se saisir de l'autorité partout où il le peut, il recouvre souvent sa force et sa rectitude pour satisfaire à l'orgueil de les imposer, et il revient au droit chemin dont il s'était éloigné pour y ramener les autres. Sauf votre meilleur avis, j'estime qu'il n'y a aucun danger à laisser mademoiselle de Touralbe et monsieur Abel poursuivre leur conversation.

— Oui, vous avez raison, docteur; et je suis si peu en désaccord avec vous quand vous dites avec l'autorité de votre expérience qu'il est bien de ne pas contrarier l'intimité de ces jeunes gens, dans leur intérêt commun, que je mets tous mes soins, et vous vous en êtes sans doute aperçu, à établir, à consolider cette intimité, soit en les faisant trouver ensemble le plus que je peux, soit en les louant l'un à l'autre chaque fois que l'occasion le permet. Êtes-vous content de moi?

— Enchanté, madame; vous ne sauriez vous conduire avec une adresse plus intelligente. Combien j'applaudis personnellement à votre prudence!

La satisfaction du docteur Calveyrac éclatait sur son visage. Involontairement, sans doute, il pressa contre lui le bras de madame Dalzonne, qui ne tenta plus de marcher d'un pas plus rapide pour rejoindre Abel et mademoiselle de Touralbe.

— Si nous ne nous entendions pas si bien, vous et moi, poursuivit le docteur, quels torts n'aurions-nous pas à nous reprocher! Je guéris quelquefois : mais vous, vous consolez; nos devoirs sont frères. Ce n'est pas moi, ai-je besoin de vous l'affirmer? qui resterai jamais en arrière sur ce double chemin au bout duquel nous devons toujours nous confondre. Quand m'avez-vous vu modifier l'autorité dont vous exercez les droits pour le bonheur de chacun dans votre établissement? Oui, vous l'employez avec une divine sagacité lorsque vous travaillez à nouer l'un à l'autre ces deux jeunes gens, si cruellement rongés par quelque ennui dont la cause nous est inconnue. Mais vos efforts ne seront pas perdus; j'y joindrai les miens. Comme nous les aimons, vous et moi, nous lutterons de zèle pour les encourager à supporter la vie, — leur vie qu'ils nous ont confiée, — avec plus de résolution et de patience. Cela dépend beaucoup de vous, un peu de moi. Caractère égal, âme liante, esprit scrutateur, vous ne tarderez pas à lire dans la pensée de mademoiselle de Touralbe; elle vous aimera, elle se révélera tout entière dans d'expansives confidences; et quels résultats infaillibles pour sa tranquillité intérieure! De mon côté, et d'après votre exemple, je me propose de descendre pas à pas dans l'abîme, encore si obscur pour moi, où l'esprit d'Abel s'est faussé en tombant. J'aurai pour me soutenir dans ce travail, déjà entrepris, mais faiblement avancé, l'ardeur de l'étude et l'espoir plus louable d'unir mon succès au vôtre. Nous voilà donc parfaitement d'accord sur la marche à tenir pour arriver à un but semblable, acheva de dire le docteur en regardant avec anxiété sur le visage de madame Dalzonne si sa réponse serait comme il la désirait.

— Je crois vous avoir assuré, répliqua-t-elle sans entraînement, mais avec un ton de franchise qui plut à Calveyrac, que mon intention était d'abord de créer entre monsieur Abel et mademoiselle de Touralbe une affection raisonnable, sans m'engager envers moi-même à remonter à l'origine des chagrins de celle-ci. L'essentiel est de les faire disparaître et de lui rendre la santé; n'est-ce pas, docteur?

— Sans doute, madame; mais vous parlez d'une affection raisonnable : est-on toujours sûr de ne pas aller plus loin qu'on l'avait arrêté quand on intervient, même avec les plus soigneuses réserves, dans ces sortes de négociations?

— Blâmeriez-vous indirectement mon projet, docteur? Il est encore temps d'y renoncer.

— Moi le blâmer! moi qui ai pris l'engagement de contribuer à sa réussite! Je l'approuve de toutes mes forces, au contraire! Mon incertitude n'est pas une opposition, c'est la manifestation d'une crainte : je voulais vous demander, et j'allais le faire quand vous m'avez interrompu, — de quoi je vous remercie puisque l'occasion me sera naturellement offerte de m'expliquer, — j'allais vous demander si vous conserveriez jusqu'au bout la volonté de votre détermination.

— Mon cher docteur, je ne vous comprends pas du tout, malgré votre explication.

— C'est que ma pensée n'est pas claire.

— Donnez-vous le temps de l'éclaircir; nous cheminons assez lentement pour cela.

— Qui vous garantit, continua le docteur en pesant sur chacune de ses paroles, que ces jeunes gens ne s'aimeront pas tout de bon si vous les encouragez une fois à s'aimer? Dans ce dernier cas, n'aurez-vous pas de retour fâcheux sur vous-même? en un mot, n'en éprouverez-vous aucun regret?... Est-ce que cela vous fait rire? dit le docteur en s'arrêtant au milieu du chemin : est-ce que la supposition est si insensée? C'est donc bien singulier?... Mais vous riez d'un cœur à m'alarmer pour le bon sens du propos que je vous ai tenu.

— Comment ne rirais-je pas, grand Dieu! votre imagination attelle ses quatre chevaux quand nous foulons la route la plus unie, la plus battue qu'on ait jamais parcourue en

conversation? Quel air de mystère vous avez pris! dans quel chemin sinueux vous vous êtes jeté, cher docteur, pour m'insinuer la peur la plus fausse dont on a jamais menacé un projet innocent! Faut-il vous rendre de sang-froid? Eh bien! docteur, on vous répondra que, n'ayant que quelques mois à demeurer ensemble, car je compte sur la prochaine guérison de l'un ou de l'autre pensionnaire, il n'est pas à craindre que leur attachement atteigne l'intensité romanesque si follement imaginée par vous. D'une liaison tranquille, comme il s'en forme tant dans nos maisons de santé, petites républiques où chacun vit un peu à sa guise, à une passion impérieuse, escortée de conséquences graves, il y a loin, si loin, que la distance préserve de tous dangers; je suis honteuse de vous l'apprendre. D'ailleurs, s'il faut aussi vous communiquer mes doutes, je ne suis pas peu disposée à attribuer à un amour orageux la langueur de mademoiselle de Touralbe : le cœur ne se refait pas en si peu de temps, quoi qu'on en dise contre les femmes. Isolée, elle ne dédaignera pas un appui; seule, la compagnie d'un jeune homme animera sa solitude; triste, elle sera distraite par quelqu'un qui l'écoutera, mais espérer ou craindre davantage, c'est méconnaitre la durée des blessures qu'ouvrent si vite les passions et qui se ferment si lentement. Dans la retraite que mademoiselle de Touralbe s'est choisie ici, au milieu d'une campagne magnifique et nuancée des teintes d'un beau ciel, elle chercherait un être idéal comme le rêve son imagination pour la consoler de celui qu'elle a perdu : évitons-lui cette déception en la retenant dans le cercle d'une réalité plus sensée.

— J'aime mieux, répliqua le docteur, voir combattre mon opinion de cette manière judicieuse, que de ne recueillir pour réponse que le sourire de votre ironie, si gracieux qu'il soit. Mon objection était si peu extravagante que vous avez pris la peine de la détruire, ou du moins de la diminuer.

— Docteur, vous êtes fâché, je m'en aperçois à votre exquise politesse; et vous n'êtes pas convaincu.

— Je reconnais, madame, comme très juste, la moitié de votre remarque.

— Rien que la moitié? Vous n'êtes donc pas fâché?

— Et je serais convaincu tout-à-fait si vous me prouviez, avec votre complaisance ordinaire, que j'ai eu tout aussi tort de mettre en doute l'indifférence de cœur de monsieur Abel que de me méfier de la sensibilité de mademoiselle de Touralbe. En admettant votre victoire sur un point, l'autre point reste encore à disputer. Vous répondez, vous, du cœur de mademoiselle de Touralbe : j'accepte la garantie, mais qui rendrez-vous solidaire de monsieur Abel?

— Vous, docteur, vous-même.

— Je ne réponds de personne, moi, quand même j'aurais le droit de stipuler, pour excuser la témérité d'une caution quelconque, que je ne l'accepte que pendant le court espace de quelques mois. Deux mois, c'est déjà beaucoup : dans deux mois, monsieur Abel me défierait bien de le faire renoncer à sa passion pour mademoiselle de Touralbe, si réellement il en éprouvait une pour elle. Niez qu'une affinité spontanée comme celle dont nous nous occupons ici ait jamais eu lieu, mais ne niez pas qu'un jeune homme se soit quelquefois épris d'une jeune femme sans en être aimé; niez à la rigueur que cela doive arriver cette fois : c'est dans votre droit de prévision comme dans le mien; mais, encore un coup, et dans l'intérêt de votre confiance personnelle, ne repoussez pas en principe la possibilité du fait.

Comme pour mieux voir se dérouler le splendide développement de campagne qu'on embrasse du haut de la montagne du Pecq, le docteur quitta un instant le bras de madame Dalzonne et se plaça en face d'elle. En ce moment, le visage de madame Dalzonne l'occupait beaucoup plus que la richesse du paysage. Que n'eût-il pas donné pour y lire l'éclaircissement du doute dont il était tourmenté!

Soit hasard, soit calcul, madame Dalzonne se trouva soudainement replacée à côté du docteur, dont elle avait repris le bras. Elle s'écria :

— En effet, ce point de vue est fort remarquable; il est toujours nouveau pour moi.

Et Calveyrac ne distingua ainsi sur le visage de madame Dalzonne qu'un sentiment d'admiration banale pour la vallée de Saint-Germain; elle ne paraissait même pas se souvenir de la dernière phrase du docteur, pourtant si décisive pour lui.

— Quelle mobilité d'idées! murmura le docteur, fort sévère pour madame Dalzonne dans cette occasion.

En quoi était-elle mobile? qu'avait-il dit qui réclamât la fixité de son attention? Il lui avait dit : Mademoiselle de Touralbe aimera monsieur Abel; elle avait repris : C'est inadmissible; il avait aussitôt ajouté : Oui, mais Abel peut aimer mademoiselle de Touralbe; et madame Dalzonne n'avait pas eu l'occasion de répondre à cette dernière réflexion : qu'y avait-il de si rigoureux à en conclure? Rien.

— Rien, se dit aussi le docteur Calveyrac. J'aurais tort de porter un jugement si prompt sur elle.

Au bout de deux minutes de sang-froid, il fut convaincu de l'insignifiance de la plupart de ses craintes, et il se sentit presque aussi heureux d'avoir à recommencer ses recherches que si elles avaient tourné à son profit à cette première tentative faite en forme d'examen sur madame Dalzonne.

Avant que le docteur et madame Dalzonne fussent arrivés à une certaine limite de leur marche pénible le long de la côte si ardue du Pecq, mademoiselle de Touralbe avait aperçu le dessin sinueux des toits du château de Saint-Germain.

— Que c'est étrangement bâti! dit elle. Je ne connais rien de pareil.

— On veut, répondit Abel, que le roi Henri II ait fait bâtir ce château dans la forme d'un D gothique pour plaire à Diane de Poitiers sa maîtresse.

— Le caprice est excusable, si toutefois l'histoire est vraie.

— Rien n'est moins vrai, mademoiselle, si l'on s'en rapporte à l'opinion des gens qui n'ont pas autant de poésie dans l'esprit : ceux-là prétendent que cette massive irrégularité est le résultat d'un calcul d'architecture, fort bien entendu du reste : chaque angle du château aurait été poussé en saillie pour permettre au regard de découvrir, de quelque côté qu'il vînt à se diriger, un paysage nouveau. Vous avez le choix entre ces deux sentimens.

— Je préfère le premier, répliqua mademoiselle de Touralbe, quoique l'Italie m'ait souvent appris à ne pas accepter sans défiance les traditions attachées par les habitans des campagnes aux monumens du passé. Les Italiens ont des histoires de meurtres ou d'amour à loger dans la plus chétive masure couverte de mousse. Désenchantement! si vous avez recours à l'histoire pour ne pas révoquer l'authenticité de l'événement, la tradition s'envole dans l'air avec son parfum; vous n'avez heurté qu'une pierre. Mieux vaut croire et passer.

— Encore faut-il pouvoir croire, murmura Abel en soupirant.

— C'est si doux cependant!

— C'est si difficile! ajouta Abel.

— Moins qu'on ne le pense, monsieur. On exige souvent pour être convaincu des monceaux de preuves; on entrevoit même que beaucoup ce ne sera pas assez, on s'accuse d'une incrédulité insatiable : naisse une circonstance inattendue, un fait qui aille droit au cœur, qui le surprenne, qui s'en empare par la persuasion dont on voit les autres pénétrés, et l'on s'abandonne par contagion à la croyance qui console. Si un bienfait en résulte et qu'on ait l'âme accessible à la tendresse, on préférera être bon avec tout le monde qu'indifférent et froid avec soi-même. De là à un changement absolu de système il n'y a qu'une succession de faits semblables à rencontrer sur son chemin; l'éducation du cœur est formée. Je l'ai appris par moi-même : je ne mettais en doute beaucoup de choses que parce que je n'acceptais que celles dont ma propre incrédulité avait besoin. Croire est une langue qu'on ne connait qu'en la parlant souvent avec ceux qui la possèdent; et, en fait de croyance comme en fait de langage, ne cherchez le fond et la base que dans le peuple.

J'étais, il y a deux ans, dans la vallée qui va du versant des Alpes en Italie, en enfermant dans sa vaste étendue les beaux lacs Majeur et de Côme. Fatigués d'une longue traite, mes chevaux avaient refusé de marcher : je fus obligée de m'arrêter et d'en envoyer chercher d'autres pour continuer ma route

vers Milan. Il était impossible de les avoir avant le lendemain; et point d'auberges où passer la nuit.

Né dans la vallée d'Ossola, mon domestique m'assura qu'au bout d'un sentier tracé à notre droite, le long d'un petit bois de châtaigniers, nous atteindrions à un hameau de bûcherons; c'était une demi-lieue à faire. Je le suivis. La nuit était belle quoique privée de la clarté de la lune: les étoiles scintillent tant en Italie! Nous côtoyâmes le bord du petit bois pendant environ une heure, sur un terrain glissant et savonneux de mousse nouvelle.

Quoique un peu fraîche, comme le sont les nuits de printemps, même en Italie, cette promenade nocturne m'a laissé une impression agréable, et je vous demande pardon de vous en raconter si minutieusement les détails. J'aime assez les aventures; celle-là m'a plu.

—Je vous écoute avec beaucoup d'intérêt, mademoiselle, reprit Abel; et ne supprimez, je vous prie, aucun incident de votre histoire. Qu'aurais-je de mieux à faire que de vous écouter?

—Comme dans les contes de fées, nous aperçûmes enfin, poursuivit mademoiselle de Touralbe, une lumière, non pas *bien loin! bien loin!* mais au détour du petit bois de châtaigniers. Nous étions arrivés au hameau des bûcherons, pauvre hameau composé de trente ou quarante cabanes semées à la volée au milieu d'un carrefour de bois secs et de fagots épineux. Nous heurtâmes avec une pierre à la porte de la chaumière où mon domestique jugea convenable de s'arrêter. Il était deux heures.

Je m'attendais à ne voir s'ouvrir la porte hospitalière que dans un temps assez long: au second coup le loquet se dégagea, et nous pénétrâmes dans une grande pièce, sombre à l'entrée, éclairée au fond par une multitude de petites bougies de plusieurs couleurs placées avec symétrie comme sur un autel. La jeune femme qui était venue ouvrir était retournée se mettre à genoux devant ces lumières et cette espèce d'autel; elle reprenait sa prière interrompue.

Nous nous dirigeâmes vers elle en traversant la grande pièce, qui était pleine du parfum des fleurs, de l'odeur végétale du sarment brûlé, du genêt vert, et de toutes ces plantes aromatiques qu'avant de porter aux officines médicales de Milan et de Genève les gens de la vallée d'Ossola suspendent, pour les faire sécher, aux poutres de leurs chaumières.

Quand la jeune femme eut achevé une partie de sa fervente oraison, elle se leva pour nous saluer; elle nous dit ensuite à voix basse, en nous montrant un berceau où était une jeune enfant: C'est là ma fille, et elle mourra cette nuit. Le médecin a dit que pour la sauver il n'y avait qu'une plante, qui croît à quatre lieues d'ici au haut d'une montagne: mon mari est allé chercher cette plante, le brave homme; mais l'enfant n'en aura plus besoin quand Bartolomeo sera de retour. Comment faire huit lieues, l'aller et le retour, en un instant? La mort va si vite!... Voyez, ajouta la jeune mère en embrassant sa fille au front, aux pieds, sur ses petites mains pâles, voyez si la mignonne créature a seulement encore une heure à vivre... Huit lieues!

—Mais pourquoi, dis-je à la pauvre mère, avez-vous mis tant de fleurs autour du berceau de votre enfant, sur cet autel et dans la main de cette bonne Vierge? L'odeur lui en sera peut-être pernicieuse, mortelle.

—Oh! que non, répondit-elle. Ma fille s'appelle *Rosina*, petite rose; sa patrone divine est donc Notre-Dame-des-Fleurs, *la nostra signora de' fiori*, en grande vénération à Milan, où elle a son église: je lui adresse une prière de désespoir et de résignation pour ma fille Rosine, ma Rosine, ma vie, mon enfant... Rosine! Rosine!

Je ne sais, ajouta-t-elle avec un doute déchirant, si Notre-Dame-des-Fleurs m'exaucera: mon enfant est si mal, et je suis si peu sans péchés; mais, je l'avoue, j'ai plus de confiance en ma prière pour sauver ma fille que dans toutes les plantes que mon Bartolomeo a couru chercher si loin et si inutilement.

Vous vous êtes égarés dans votre route, je le vois. Vous êtes mal tombés; mais voilà dans ce coin de quoi vous rafraîchir; dans cette armoire, il y a du pain et du lièvre froid; et vous, madame, disposez de ce lit; je ne m'y coucherai pas cette nuit: je vais continuer à prier Notre-Dame-des-Fleurs.

Je me mis à invoquer avec elle Notre-Dame-des-Fleurs; mais, je ne le cache pas, sans la conviction dont la mère de Rosine m'offrait un si touchant exemple. J'étais attendrie: je fus bientôt exaltée; mais elle, elle était persuadée, sinon du salut de son enfant, du moins de la puissance de la haute intercession qu'elle sollicitait. Nous priions depuis une heure, elle et moi, quand la porte de la chaumière s'ouvrit brusquement. Un homme en sueur, haletant, entra: c'était le père de l'enfant, Bartolomeo. Il ne fit attention ni à nous ni à sa femme, qui était absorbée dans la prière. Cet homme agité précipita dans l'eau qui bouillait sous la cheminée, la salutaire, la merveilleuse plante que le docteur avait indiquée au moment de la crise de l'enfant, et que lui, pauvre Bortolomeo, était allé cueillir si loin, si haut, tout d'une haleine.

Dix minutes après, Bartolomeo versa la décoction dans la bouche à demi-morte de l'enfant.

Ceci fait, le bûcheron s'assit, les mains ouvertes sur ses genoux, auprès du berceau, et dirigea un regard béant, sauvage, désolé et curieux sur la figure blafarde de sa fille, pour saisir sans doute les nuances des effets qu'opérait la boisson.

Jusqu'au jour l'enfant ne remua pas plus que si elle eût été de cire; mais, au premier rayon de soleil, elle s'agita, se leva sur son séant et balbutia le nom de sa mère.

— Sauvée! vous l'avez sauvée, sainte madone des fleurs! cria la mère les bras tendus, la tête penchée, le regard humide et porté sur la sainte; vous l'avez sauvée!

— C'est ceci qui l'a sauvée, dit le père en prenant l'enfant dans ses bras et en lui donnant encore à boire de la tisane.

— Demande pardon à Dieu de ton blasphème, disait en riant, en pleurant, en embrassant sa petite Rosine, la femme du bûcheron... Grand Dieu! grande et sainte madone!...

— Grand médecin! répétait Bartolomeo.

— Notre-Dame-des-Fleurs, soyez bénie!

— Fameuses plantes, je crois à vos vertus!

Le docteur survint au milieu de la discussion entre le mari et la femme, et s'enquit d'abord de l'état de l'enfant.

— Oui, elle est sauvée, affirma-t-il; le danger est passé. Vous avez fait boire à l'enfant, je présume, la tisane que j'avais ordonnée?

— Oui, docteur, répondit le bûcheron.

— Voyons, demanda encore le docteur, si vous ne l'avez pas faite trop forte: j'avais oublié de préciser la dose.

— Grand Dieu! s'écria-t-il en voyant les feuilles qui nageaient au fond d'un reste d'eau tiède, grand Dieu! quelle erreur! Vous avez fait boire à votre fille une tisane de fleurs de bouillon-blanc! Cette tisane ou rien c'était absolument la même chose pour elle.

Le bûcheron était muet de surprise; le docteur était confondu pour l'honneur de la science.

La mère seule s'écria avec un fanatisme nouveau:

—Sainte madone des fleurs! c'est donc vous seule qui avez sauvé ma Rosine, ma fille!

— Cela ne démontre-t-il pas, monsieur, qu'il vaut mieux croire que c'est la Vierge-des-fleurs qui a sauvé l'enfant du bûcheron, que d'attribuer sa guérison à la fleur de bouillon-blanc, qui ne guérit pas? Il reste encore à soutenir que ce n'est rien du tout qui l'a guérie. Choisissez, vous dirai-je à mon tour, comme vous m'avez dit pour l'origine du château de Saint-Germain.

— Où courez-vous donc? cria le docteur. Vous avez dépassé la grille; attendez-nous.

Abel et mademoiselle de Touralbe s'arrêtèrent.

—Voulez-vous m'écouter un instant? dit Abel quand ils furent tous quatre sur le point d'entrer au château de Saint-Germain.

—Volontiers, répondit le docteur.

—Eh bien, croyez-moi, n'entrons pas au château: vous et moi le connaissons parfaitement, et mademoiselle de Touralbe serait désenchantée. C'est pour vous, mademoiselle, que j'exprime ce désir de ne pas franchir la porte. Séduite par la majesté extérieure de cette royale demeure, vous vous imaginez

que rien au dedans ne démentira votre prévision favorable : détrompez-vous ; le château de Saint-Germain n'a plus que ses murs.

— Mon cher monsieur Abel, votre remarque était au moins inutile, dit le docteur : mademoiselle de Touralbe ne s'attend pas à rencontrer les somptueux appartemens de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

— Je n'ai compté, ajouta mademoiselle de Touralbe, que sur la mémoire complaisante de monsieur Abel pour m'élever à la magnificence du château de Saint-Germain.

— Je vous ai prévenue, reprit Abel : entrons puisque vous l'osez.

En gravissant l'escalier ménagé dans la formidable épaisseur du mur du château, ils parvinrent au balcon dont il est entièrement entouré, et d'où l'on plane sur l'onduleuse campagne arrosée par la Seine.

— Je ne suis plus surprise maintenant, dit mademoiselle de Touralbe, que les rois de France aient tant dépensé de soins et d'argent pour orner une demeure aussi agréablement située. Non, je n'ai rien vu en Italie de comparable à cette position ; Henri II ne pouvait adresser de plus digne hommage à Diane de Poitiers.

— Ses héritiers, reprit Abel, ont tous également tenu à honneur de constater par des embellissemens successifs leur séjour ici ; mais, comme je vous le disais, ces traces ont disparu : ne cherchez plus ces terrasses de fleurs suspendues les unes sur les autres, et descendant jusqu'aux bords de la rivière par une pente insensible ; ni ces grottes vertes et fraîches creusées sous chacun de ces plateaux d'une si somptueuse monotonie. La science des jardins n'était pas parvenue, sous Henri IV, à la hauteur qu'elle atteignit sous Louis XIV. C'était beau pour le temps, ce serait massif aujourd'hui : on sourirait à voir au milieu de ces grottes « un dragon qui bat des » ailes avec une grande véhémence et vomit violemment de » gros bouillons d'eau par la gueule, accompagné de divers » petits oysillons que vrayment l'on dirait, non pas peints ou » contrefaits, mais vivans et branlans l'aile, qui font retentir » l'air de mille sortes de ramages, et surtout les rossignols y » musiquant à l'envi et à plusieurs chœurs. »

— Qu'est-ce que tout cela est devenu ? demanda madame Dalzonne.

— Louis XIII oublia de donner de l'eau aux *oysillons*, aimant mieux s'ennuyer dans son cabinet avec Richelieu ; et plus tard Louis XIV fut choqué de ces amusemens surannés si chers à son aïeul Henri IV. Il fit passer le niveau sur ces terrasses babyloniennes et les réduisit à une seule, celle que vous voyez aujourd'hui. Il ne respecta que le quinconce planté devant la façade, sans doute parce qu'il lui plut d'en vouer la jouissance à quelques hommes qui l'avaient choisi pour leur promenade. Vers l'après-midi du dimanche, à l'heure tranquille de la méditation, sous ces arbres, qui liaient la forêt au château, quatre hommes vêtus de noir, simples comme des philosophes antiques, graves et modestes, passaient et revenaient, s'arrêtaient ou reprenaient leur marche harmonieuse. L'un tenait un livre ouvert et le lisait aux autres comme pour les consulter, et ceux-ci souriaient et parlaient sans impatience, en gens de haute conviction. Ce livre était la Bible, et ces quatre hommes, l'un Bossuet, l'autre Fénelon, le troisième l'abbé Fleury et le quatrième La Bruyère. Louis XIV les suivait de l'œil du fond de son appartement. Voilà comme on passait le dimanche au château sous le grand roi ; et l'on dirait que Saint-Germain est encore sous le poids de ce silence.

En longeant le balcon intérieur, sur le frêle appui duquel sont pratiquées de nombreuses issues en forme de portiques, et par où l'on communique avec les distributions du château, Abel ralentit le pas et resta ainsi en arrière de Calveyrac et de ces dames.

Dans l'isolement, la mélancolie saisit, il s'arrêta. Accoudé à la rampe, il pencha son front sur la solitude de la cour pavée, couverte par places d'herbes et de lames d'ardoises effeuillées par le vent.

De cette hauteur, il semblait mieux et plus étroitement concentrer en lui quelques souvenirs épars dans cette résidence si royale et si morne. L'heure convenait aux évocations historiques : le château était aussi muet au dehors qu'au dedans ; on n'entendait par intervalles que le bruit rouillé que fait faire le vent aux bouquets de plomb placés sur les toits, et qu'il tord depuis des siècles à leurs tiges de fer.

— Que faites-vous donc là, monsieur Abel ? lui cria le docteur, qui s'était arrêté, ainsi que ces dames, n'apercevant plus leur compagnon avec eux ; auriez-vous le projet d'établir votre dynastie dans l'ancienne résidence des Stuarts ?

Et le docteur et ces dames revinrent sur leurs pas pour chercher Abel, brusquement arraché à ses méditations :

— C'est précisément aux Stuarts que je rêvais en ce moment, docteur.

— Il est difficile de ne pas se souvenir de cette malheureuse race, lorsqu'on parcourt ce château où elle passa les longues années d'un juste exil.

— L'exil est-il jamais juste, docteur ?

— Du moins est-il quelquefois nécessaire.

— Dans les décrets de la justice humaine peut-être, reprit Abel. Qui ose cependant se rappeler les fautes des Stuarts quand on sait les malheurs qu'ils éprouvèrent depuis le jour où l'usurpateur Guillaume monta sur leur trône ?

— Usurpateur, usurpateur... murmura Calveyrac en hochant la tête : je ne sais pas si, aux yeux de Dieu même, les rois qui usurpent pour gouverner avec prudence, fermeté, lumières, ne sont pas plus légitimes que les rois véritablement légitimes de nom qui se laissent prendre leur couronne et leur sceptre.

— Allez-vous, grand Dieu ! faire un cours de politique à soixante-dix pieds du sol ? s'écria madame Dalzonne effrayée.

— Rassurez-vous, mesdames : nous ne vous jouerons pas ce mauvais tour. Rien que la figure de monsieur Abel suffirait pour vous convaincre qu'il est pour sa part plus disposé à s'attendrir qu'à discuter.

— La dame blanche du château de Saint-Germain seraitelle venue vous raconter à l'oreille quelque tradition du passé ? demanda alors mademoiselle de Touralbe à Abel.

— Vous, mademoiselle, et vous, docteur, vous représentez bien à vous deux la manière à peu près générale de juger le passé : vous qui êtes un homme sérieux, vous ne le mesurez qu'au cordeau des principes ; vous qui êtes une personne d'imagination, vous me demandez si une fée sortie de quelque recoin ténébreux m'a entretenu tout bas.

— Et moi, qu'est-ce donc que je représente ? s'informa madame Dalzonne.

— Vous, je souhaiterais, madame, que vous fussiez de ceux qui aiment le passé avec moins d'austérité et moins de poésie, de ceux qui l'aiment avec le cœur, qui ne le faussent pas, qui ne l'embellissent jamais.

— Savez-vous ce que signifie au fond ce préambule de monsieur Abel ?

— Pas le moins du monde, docteur.

— Je vais vous l'apprendre : Monsieur Abel s'est rappelé un trait de la vie des Stuarts qui lui aura plu, et il nous en veut beaucoup, à mademoiselle de Touralbe et à moi, qui sommes dans la plus complète ignorance du fait, de ne pas partager sa vénération du moment.

— Voilà, docteur, répliqua madame Dalzonne, une interprétation hardie du peu de paroles de monsieur Abel.

— Elle est exacte, madame : monsieur Calveyrac ne s'est pas trompé.

— Alors, dit mademoiselle de Touralbe, nous vous supplions, madame Dalzonne et moi, de raconter l'événement historique dont vous vous êtes souvenu après nous avoir volontairement perdus à travers les détours du balcon. A ce prix on aura de l'indulgence pour la distraction de monsieur Abel en compagnie de deux jeunes dames.

— Et le docteur, ajouta le docteur, se joint à la prière de mademoiselle de Touralbe stipulant avec tant de grâce au nom des intérêts de la société.

— En jetant les yeux sur cette cour si dévastée par le temps, dit Abel, je n'ai pu m'empêcher de songer aux cent cinquante gentilshommes qui avaient suivi Jacques II dans son exil en France. Un trait qui les honore, qui élève le cœur et fait regretter de n'avoir pas vécu dans ces temps, s'est passé là,

sous ce balcon où nous sommes... Braves gens! nobles cœurs! défaits avec leur roi à la bataille de Killiecrankie, la dernière de la royauté jacobite, ils brisèrent leurs claymores, baisèrent la terre natale, et abandonnèrent leurs châteaux pour venir en France à la suite de leur roi et de leur reine... pauvre reine, qui traversa la Manche sur un bateau non ponté, emportant sous le bras, comme un paquet de linge, son fils, celui qui devait être un jour Jacques III, ce roi qui n'a jamais régné! Louis XIV fut grand... Ne dites pas le contraire, docteur! il alla au devant de Jacques II, il l'embrassa, l'appela son frère, et lui donna une flotte pour reconquérir son royaume; et ce fut lui qui prononça ces admirables paroles : « Je » veux qu'on rende encore plus de respect au roi d'Angle» terre malheureux que s'il était dans la prospérité. »

Or, ces fidèles gentilshommes, entretenus aux frais de Louis XIV, allèrent vivre humblement dans quelques villes du nord de la France. Malheureusement les trésors de leur bienfaiteur n'étaient pas aussi inépuisables que sa magnanimité : ses richesses furent taries par mille causes désastreuses que vous savez tous; et alors il fallut retirer les pensions aux gentilshommes écossais.

Jacques II, leur roi, les soutint tant qu'il put, mais ses ressources étaient si bornées! Quand on fait l'aumône avec l'aumône qu'on reçoit, on double sa misère sans soulager beaucoup celle d'autrui. L'assistance fut bientôt insuffisante : les gentilshommes essayèrent alors de prendre des états qui les aidassent à vivre dans l'exil. On vit des Fitz-James, des Dillon manier le rabot et frapper l'enclume, les yeux toujours tournés vers Saint-Germain, où leur prince gémissait de leur misère.

Après avoir vécu du pain de leur sueur, l'idée désespérée leur vint de demander du service dans les armées de Louis XIV. Bons officiers, ils seraient bons soldats; la peine les avait endurcis. Ils offraient des bras forts, des cœurs éprouvés, des dévoûmens inflexibles. Humblement ils demandèrent à leur roi la permission d'être simples soldats sous les drapeaux du roi de France. Sous Charles VII et depuis ce roi, leurs compatriotes n'avaient pas rougi de solliciter de semblables enrôlemens. Jacques II soupira, et obtint de Louis XIV ce que les gentilshommes écossais désiraient.

Tristes et heureux, ces pauvres rois des montagnes se rendirent tous les cent cinquante à Saint-Germain, sous l'uniforme français, si inusité pour eux.

Quand ils eurent nommé eux-mêmes leurs officiers, ils voulurent être passés en revue par leur infortuné roi, qui ignorait jusqu'à quel point ses braves serviteurs auraient mis à exécution leur projet. Un jour qu'il se disposait à aller à la chasse, unique distraction à son vaste ennui, il aperçoit en traversant la cour du château, celle-ci même, un bataillon rangé sur son passage.

— Quels sont ces hommes? s'informe le roi.

— Sire, ce sont vos braves gentilshommes écossais venus pour vous dire adieu; ils désirent que vous les passiez en revue et que vous les bénissiez.

Le roi sentit des larmes lui monter dans les yeux; il se retira dans son appartement pour contremander la chasse et pour pleurer. Et alors l'air national de l'Écosse retentit sous sa croisée, le vieil air de la guerre, celui qui émeut, qui enflamme, et qu'on n'entend jamais sans se souvenir qu'on a été jeune, qu'on a été brave et qu'on a aimé.

Le roi descendit dans la cour. Il était pâle, ses jambes tremblaient, et des larmes ruisselaient le long de l'habit noir qu'il avait revêtu.

Il dit à ces braves gens :

« Messieurs,

» Mes propres infortunes me touchent moins que les vô» tres. Je ne saurais exprimer combien il m'est [illegible] de » voir tant de braves et dignes [illegible] » rang de simples soldats [illegible] » tablir sur mon trône, il est impossible que [illegible] » vos services et vos souffrances.

» D'après vos désirs, vous allez entreprendre une longue » route : j'ai pris soin que vous soyez pourvus d'argent, de » souliers, de bas, et de tout ce qui peut vous être nécessaire. » Craignez Dieu, aimez-vous les uns les autres. Faites-moi » connaître directement vos besoins, et soyez assurés que » vous trouverez toujours en moi votre roi et votre père. »

Excellent roi, qui promet des bas à ses gentilshommes sans être sûr de pouvoir tenir sa promesse!

Ensuite Jacques II passa dans les rangs de ses Écossais, s'arrêta devant chacun d'eux, leur renouvela ses promesses, écrivit leurs noms, salua le drapeau, et les mains étendues sur eux, il s'écria :

— Partez, mes enfans!... Votre roi vous bénit!

Accablé sous l'émotion, Jacques II se retirait en silence... Tout-à-coup il s'arrête de nouveau : peut-être n'a-t-il pas tout dit à ses bons serviteurs. Il revient sur ses pas, s'incline jusqu'à terre, et de longs torrens de larmes tombent de ses yeux.

Voilà ce qu'il avait encore à leur dire.

Ses gentilshommes, le cœur brisé, se mirent à genoux et se recueillirent. Ils se relevèrent ensuite fiers et beaux de leur fierté, et défilèrent une dernière fois devant leur souverain.

— Cette histoire peut être fort vraie, elle est sublime, dit madame Dalzonne; mais elle ne chassera pas la tristesse dont nous sommes tous plus ou moins atteints depuis notre présence au château. Après tout, on n'y a pas toujours pleuré et gémi; et l'on ne me fera jamais accroire qu'il ne s'y est point passé d'histoires amoureuses sous Henri IV, et surtout sous Louis XIV.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, madame, affirma le docteur du ton d'un homme décidé à donner raison à la première personne assez bien inspirée pour imprimer un tour plus gai à la conversation; j'imagine même que vous possédez quelques-unes de ces histoires.

— Il y avait une fois, dit madame Dalzonne, un roi qui était amoureux d'une jeune fille... J'ai envie de finir là mon histoire et de vous dire : Vous savez le reste.

Mademoiselle de Touralbe rougit.

— Moi je demande à savoir le reste, dit le docteur.

Mademoiselle de Touralbe rougit davantage.

— Vous voyez ces croisées grillées tout au haut du château, sous les combles?

— C'étaient, je présume, des prisons politiques.

— Docteur, que vous avez peu d'imagination aujourd'hui!

— Là, continua madame Dalzonne, étaient logées les jeunes filles d'honneur de la cour. Le roi en vit une; ces grilles n'existaient pas alors : il aperçut mademoiselle de La Vallière. Louis XIV était jeune, il était hardi, pressant, très dangereux; il chercha tout de suite à établir une correspondance du balcon aux croisées avec la jeune fille qu'il adorait déjà. Mais madame de Navailles, ayant appris par ses gens de confiance la passion subite et les projets de Louis XIV, fit aussitôt de son plein pouvoir griller la croisée de la chambre de mademoiselle de La Vallière. Indigné, mais soumis à madame de Navailles, première gouvernante des jeunes filles d'honneur, le roi n'ordonna pas d'enlever la grille; il fut plus convenable dans sa royale colère, et il exigea qu'on plaçât des grilles à toutes les croisées des autres appartemens des demoiselles d'honneur. En devenant générale, la mesure n'était plus un affront particulier infligé à mademoiselle de La Vallière.

— A quoi servit la grille plus tard?

— Docteur, tirez-en la moralité qu'il vous plaira.

— Louis XIV, dit mademoiselle de Touralbe, était un homme d'esprit : il méritait d'être aimé.

— J'ignore s'il avait de l'esprit, reprit [illegible], mais il était jeune et d'une [illegible] : [illegible]

— [illegible] génie [illegible] d'un homme? Est-ce que [illegible] n'ont pas aimé, sans les avoir connus, Napoléon et lord Byron?

— Vous conviendrez, mademoiselle, si vous n'avez pas

d'autres noms moins illustres à citer, que l'exemple est bien haut pour servir de preuve.

— Et le duc de Reichstadt encore, interrompit mademoiselle de Touralbe, n'est-il pas l'adoration secrète des jeunes Françaises!

— Je ne le nierai pas, mademoiselle: mais la vanité d'occuper l'attention d'un homme supérieur, et surtout l'orgueil plus grand d'en être publiquement préférée, n'est-ce pas là, je vous prie d'y réfléchir, l'aliment de cet amour, qui ne serait ainsi dans sa définition qu'une ambition effrénée? Vous ne me convaincrez pas du contraire, mademoiselle, tant que vous n'aurez à m'opposer, pour soutenir votre système, que des rois, des empereurs ou des héritiers présomptifs. Ce n'est pas l'intelligence qu'on distingue en eux, c'est le rang, c'est la couronne.

Pendant cet échange de propos entre le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe, madame Dalzonne examinait, appuyée au bras d'Abel, une cellule qui avait été autrefois meublée avec une perfection angélique : les ruines en sont d'une délicatesse infinie. Abel lui expliquait l'ancienne destination de cette pièce.

— Je ne prétends pas dire, continuait mademoiselle de Touralbe, que le rang ne soit pour beaucoup dans une passion élevée; mais pourquoi ne pas vouloir cela? Associer à l'amour cette ambition dont vous parlez, n'est-ce pas l'épurer, le rendre durable, le diviniser?

— Peut-être, répondit Calveyrac; en tout cas, vous voilà presque de mon avis : on n'aime pas le roi, vous en convenez, mais la couronne; ce n'est pas un esprit sage et profond, rare ou cultivé qu'une femme recherchera, ce sera la renommée acquise à cet esprit, s'il a eu l'occasion ou la puissance d'en donner une manifestation brillante. En général, les femmes ne font pas crédit; et pour prouver qu'elles ne s'attachent pas uniquement à la célébrité dans un homme célèbre, elles attendent trop qu'il ait cessé d'être obscur pour l'aimer.

— Vous oubliez, monsieur, répliqua mademoiselle de Touralbe, que leur amour pour l'homme qu'elles ont choisi est, après tout, la conséquence heureuse de leur rôle dans la société, où rien ne grandit sans leur élan, où rien n'a de popularité sans leur suffrage; leur faible pour ce qui est glorieux provient de ce qu'il n'y a pas de vraie gloire sans elles. Elles exigent beaucoup avec raison, parce qu'elles ont beaucoup inspiré; et Diane de Poitiers, qui imposa la construction de ce château à Henri II pour qu'il fût un des plus gracieux domaines de ce roi, légua à mademoiselle de La Vallière l'obligation d'aimer Louis XIV, afin de récompenser un roi de ce qu'avait fait l'autre.

— Je souscris à ces éloges qui sont des vérités, reprit Calveyrac, dont la pensée était autant avec madame Dalzonne prêtant son attention aux paroles d'Abel qu'avec mademoiselle de Touralbe : mais je vois avec peine combien ils me donnent raison contre vous. Qu'importe que le penchant inné des femmes pour la renommée vienne d'une cause ou d'une autre, d'un goût ou d'un droit? il n'en reste pas moins démontré que, si l'on n'est pas jeune et beau, il est impossible de les faire fléchir aux protestations même les plus ardentes, même les plus sincères, sans le relief de la gloire.

Combien Calveyrac fut heureux et tremblant quand madame Dalzonne, occupée jusque-là à écouter Abel la ramenant vers le passé si délicieusement empreint aux dorures fanées de la place où elle était, se tourna vers Calveyrac et vers Abel et dit :

— Aimer la gloire! ce n'est pas toujours avoir bien choisi, mes chers philosophes; et ce réduit doré où pria et pleura d'amour si souvent mademoiselle de La Vallière, l'origine de votre discussion, vit aussi mademoiselle de La Vallière prier et pleurer de désespoir la nuit où son royal amant souffrit qu'elle partît pour le couvent des Carmélites. Ces souvenirs parlent assez haut dans ces lieux pour faire douter du grand avantage qu'il faut attendre de la splendeur en amour. Je crois, s'il m'est donné de risquer une opinion, que, du moment où la passion choisit, ce n'est plus de la passion. Je permets cependant de s'attacher à un homme illustre, il n'y a pas en lui un motif d'exclusion; mais y aspirer! le chercher!...

Ma chère amie, dit madame Dalzonne en sortant de l'oratoire de mademoiselle de Touralbe, permettez moi de supposer que vous n'êtes pas tout-à-fait de votre propre opinion.

— Je n'attendais pas moins de son excellent naturel, se dit Calveyrac en se rendant dans le cabinet de mademoiselle de La Vallière, de peur de blesser mademoiselle de Touralbe par un assentiment trop vif aux paroles de madame Dalzonne et de le laisser trop paraître.

Enfin il se retira auprès d'Abel par toutes sortes d'appréhensions délicates. Sa satisfaction l'emplissait si entièrement et avec tant d'effusion qu'il ne saisit aucune des explications historiques dont il avait à son tour demandé la clef à Abel.

A un cri poussé par mademoiselle de Touralbe, Calveyrac et Abel accoururent au balcon.

La cause était un de ces beaux nuages blancs bordés de rose, rapides et écumeux, qui se déploient souvent en automne entre le soleil et nous. On dirait un cygne blessé cherchant à reculer l'instant où il tombera sur la terre.

— Il court vers le Midi, disait mademoiselle de Touralbe : puisse-t-il porter aux pins d'Italie mes paroles de souvenir! Il verra, en passant, les monts, les bois, les plaines que nous avons parcourus ensemble, n'est-ce pas, Bianca?

— Oui, madame, répondit Bianca. Je voudrais que ce nuage se chargeât, puisqu'il va en Italie, d'une lettre pour mon cousin Bellaspada, et qu'au retour il m'apportât de sa part une robe de soie noire.

— Folle! tu abuses d'une illusion que tu ne mérites pas de partager... N'est-ce pas, monsieur, s'adressant à Calveyrac, que vous riez de ma crédulité, vous trop savant pour voir autre chose dans un nuage blanc qu'une vapeur plus ou moins épaisse frappée de la lumière du soleil? Moi, pauvre ignorante, je lui prête une âme, des ailes, une volonté; je m'y repose et je voyage à travers les distances, tantôt planant sur les brumes du lac, tantôt me balançant sur quelque vieux château, au fond des Apennins; je me fais une douleur d'exilée pour visiter des lieux que je ne reverrai plus. Ce n'est pas la réalité, mais c'est moins qu'un songe; et je me plais dans ces migrations de l'âme... Tenez! je voudrais fuir de ce balcon, m'échapper de la terre, m'engouffrer dans le ciel, et ne plus paraître à vos yeux dans un instant que comme un flocon de neige... Je me sens plus légère, je me sens fondre... Oh! le ciel et l'espace!...

— Arrêtez! s'écria Abel en voyant mademoiselle de Touralbe s'élever sur le bout des pieds, se hausser à la rampe de fer du balcon, se pencher en avant et sur le point de s'abandonner à une chute de plus de soixante pieds.

Madame Dalzonne, de son côté, cria aussi avec effroi au docteur :

— Retenez-la! mon Dieu! retenez-la!

— Laissez, répondit froidemennt Calveyrac en saisissant madame Dalzonne par le bras; ce n'est pas là votre affaire : il faut que ceci, en montrant mademoiselle de Touralbe, guérisse cela; et il désigna Abel.

— Oh! merci, monsieur! dit mademoiselle de Touralbe à Abel, qui l'avait prise sous la taille et la retenait avec effort contre lui; merci!... Je croyais ne plus être ici... J'étais dans l'air... J'étais heureuse... je souffrais!

— Venez, venez : il se fait tard, dit madame Dalzonne en poussant son monde devant elle par l'escalier du château; venez vite! nous sommes attendus à la maison... Docteur, je ne comprends rien, absolument rien à cela; et vous?

VI.

Comme au début de cette histoire de vie privée, la cloche de la maison avait sonné le dîner et le couvert était mis, mais personne ne se montra; on ne vit courir dans les deux jardins, à cet appel toujours épié pourtant avec une inquiète sollicitude, aucune ombre retardataire gagnant le réfectoire; le réfectoire fut désert comme l'escalier qui y conduit, comme l'intérieur et l'extérieur de l'établissement; il semblait inhabité depuis des années. Rien de sinistre cepen-

dant ne se pressentait : au vent s'ébouriffaient les petits arbres du carré de gazon placé devant le perron d'entrée, au soleil chatoyaient les cuivres de la porte, joyaux des maisons bien tenues. D'où naissait donc cet événement inouï ? personne au dîner, quand il avait été sonné de manière à laisser sans excuse les pensionnaires les moins sûrs de leur oreille ! il n'y avait là que la maison pour répondre.

Ainsi qu'il a déjà été indiqué, c'est presque à l'angle de la rue de Paris et d'un ancien chemin du Pecq que se déploient les deux grandes maçonneries dont se compose l'établissement de madame Dalzonne. L'entrée principale est sur l'ancien chemin. Sa belle grille, qu'accompagnent six croisées en ogives portées par des barreaux de fer en forme de lances, allonge une ombre prétentieuse sur un terrain peu foulé des voyageurs et encore moins des voitures. Il y a du vieux faste seigneurial dans la projection de cette armure de la maison quand elle se dessine sur la solitude de la route au coucher du soleil, ce grand peintre de genre. De près, et en réalité, on n'a à admirer, si l'expression d'estime n'est pas trop forte, qu'une maison bourgeoise amplement bâtie, bien étoffée, où rien n'a été épargné, ni l'espace, ni l'air, ni la verdure, ni la pierre.

Entre la grille, les écuries qui lui font face et les deux corps de logis latéraux, s'encadre une miniature de parterre, échantillon du jardin autrement spacieux de l'établissement : c'est une poignée d'herbe d'un vert lustré, parfaitement tendue et ratissée, sur laquelle on a broyé, pour ainsi dire, une demi-douzaine d'arbres, quelques bouquets de dahlias et de marguerites doubles, et posé quatre statues mythologiques : Hippomène et Atalante, Flore et Pomone. Chaque matin le jardinier, valet de chambre de cette nature épinglée, brosse avec soin le tapis de gazon et époussette les arbres.

En faisant faire un coude au regard, un peu amaigri par l'aspect de cette esquisse, on pénètre sous les premières voûtes d'arbres qui mènent au grand jardin ; et ce qui est caché demande grâce pour ce qu'on voit.

Au fond du parterre sont les écuries, petits compartimens réguliers ; peints sur doubles portes à larges raies grises et rouges, et couronnés d'une toiture dentelée en zinc. Leur élévation se borne à la simple hauteur des murs auxquels elles s'adossent. Là est aussi la seconde issue de la maison, celle par où passent les convois trop lourds, qui se rendent par une étroite bordure de pavés jusqu'au perron des deux ailes. Ce lien de petites pierres, toutes mousseuses l'hiver, unit les deux bâtimens que le parterre sépare. A gauche est celui qu'occupe madame Dalzonne et les pensionnaires que des infirmités trop graves n'obligent pas à isoler. Une draperie de lierre, qui se perd à la base dans une frange de troëne, en couvre la surface depuis le rez-de-chaussée, où sont les salons de réception et le réfectoire, jusqu'au premier étage, dévolu aux pensionnaires favoris. Madame Pingray et Abel y ont leurs appartemens. Abel a la pièce d'élite, celle dont les croisées s'ouvrent à la fois et sur le parterre et sur le grand jardin, au bout duquel le regard rencontre le bois du Vésinet. A cause de la nuance de son meuble et de ses tentures, elle porte dans les traditions locales le nom distinctif de *chambre bleue*, chambre toujours enviée, rarement obtenue, constamment disputée, et que madame Dalzonne, pour faire taire enfin les rivalités, avait gardée pour elle jusqu'au jour où Abel en prit possession sans trop exciter de rumeurs jalouses ; on lui en décerna tout d'une voix la paisible jouissance.

Une rampe brillante comme un bois de fauteuil conduit des marches douces à franchir au second étage, coupé en deux larges ailes à la station du palier. Première condition d'une maison de santé, l'air circule en traversant l'axe entier de la maison à la faveur de cette ouverture, immense croisée exactement posée en face d'une autre croisée semblable. Pendant l'hiver, de vastes panneaux vitrés se ferment sur ces soupiraux, et l'été, afin d'en garnir le vide un peu nu, des arbustes en remplissent le cadre. Le reste encore spacieux de l'étage contient, entre autres appartemens dont la destination varie à raison du personnel des pensionnaires, celui de madame Dalzonne et celui de mademoiselle de Touralbe, mis à distance l'un de l'autre par l'interposition des panneaux ventilateurs. On découvre également de ces deux appartemens la crête de la ville de Saint-Germain et la campagne. Sur la même ligne, et à quelques pas de la chambre de madame Dalzonne, Champeaux occupe un cabinet de garçon.

Toujours en guerre pour leurs logemens, tantôt froids, tantôt trop humides, quand ils ne sont pas trop secs, de Fourneuf, meublé avec luxe mais un peu à ses frais ; Cabassol, négligent dans son intérieur comme un poète ; madame Musquette, qui orne le sien de toutes les avanies sentimentales de monsieur Dubuffe ; Lejeune, qui manque de place pour ses fioles médicinales sans cesse consultées ; mademoiselle de Beaupréau, qui embaume sa pièce des parfums d'Arabie et de France, peuplent le troisième étage de la maison, le mieux partagé en beaux point de vue : on touche d'une main aux aquéducs de Luciennes, et de l'autre au château de Maisons, ce à quoi ni de Fourneuf, ni Cabassol, ni Lejeune, ni madame Musquette, gens très peu altérés de paysages, ne touchent jamais. Parfois mademoiselle de Beaupréau dit en passant et pour l'acquit de ses souvenirs : c'est presque aussi beau que les rives de la Loire. Mais elle se hâte de fermer la croisée de peur de se refroidir ; elle craint tant les fraîcheurs !

C'est dans l'autre corps de logis, à l'autre extrémité du parterre, que sont relégués les malades sérieux, les monomanes, les maniaques et les fous. Pour une même raison d'utilité, et surtout de prudence, ce bâtiment est moins haut, mais plus large, que celui auquel il fait face. Les deux seuls locataires valides de cette triste maison, grillée partout, sont Hourdon, qui vivrait tout aussi indifféremment au milieu des pestiférés, et le docteur Calveyrac, le gardien de toutes ces maladies diverses, terribles, soumises à sa parole mêlée de bonté et de despotisme. Les cris éternels, les soupirs comme ceux que Dante entendit aux dernières circonvolutions de l'enfer, les aboiemens de ceux qui n'ont plus rien de la forme humaine, car ils n'ont pas même l'instinct des animaux dont ils imitent les attitudes, sont pour lui, pour Calveyrac ; sa chambre reçoit tous ces sons lamentables, et là il les retient, les étudie, les analyse ; c'est le cerveau visible de toutes ces fibres détendues, irritées, à demi brisées par le mal, enchevêtrées comme le fil d'une bobine de soie roulée par un chat. Mais quelque chose le console de ces scènes de douleur, muettes pour l'autre maison, inconnues même à la plupart de ses pensionnaires : de sa chambre, Calveyrac aperçoit dans l'autre maison un appartement aimé, et où sa joie est de voir courir la nuit une lampe, trembler un rideau, fuir une ombre. Son enfer a vue sur le ciel.

Quelqu'un se montra enfin au salon : c'était le baron de Fourneuf, qui alla occuper sa place, sans trop s'inquiéter d'abord de l'absence de ses compagnons de table. Après avoir déplié sa serviette, regardé au fond de son verre, astrologie des impatiens, consulté le fil de son couteau, il déchira en soupirant la bande de son journal et se disposa à lire, afin d'abréger le plus possible le temps que les retardataires mettraient à se rendre à leur poste d'habitude.

Dix minutes s'écoulèrent dans cette lecture assez peu attentive. Quand elles eurent passé sous l'aiguille souvent consultée de la pendule, de Fourneuf, avec un frémissement intérieur, allongea de nouveau le journal sur son assiette, essayant de reprendre sa tâche de patience. L'effort fut suivi d'un soupir ; il bâillait la faim à chaque ligne. Le *premier Paris* lui sembla détestable ; la *politique étrangère* l'irrita au dernier point ; le feuilleton ne lui arracha pas même un regard de pitié ; son regard ne suivait une direction intelligente que lorsqu'il se portait sur le cadran de la pendule.

C'est à peine s'il avait gagné cinq minutes, quand il se jeta une troisième fois avec un redoublement d'ennui sur une des colonnes du journal, détermination aussi inutile que violente : il n'eût été au pouvoir d'aucune nouvelle, dans l'ordre politique, moral ou littéraire, de maîtriser son excitation nerveuse ; les deux Amérique en feu, les Indes englouties, trois révolutions en Russie, et six en Allemagne n'auraient pas aplani le moindre bouillonnement de la tempête de son estomac. De rage il froissa le journal, cassa son pain et but d'un trait un demi-verre de vin. Cet à-compte donné à son ap-

pétit ne servit qu'à l'exciter davantage, il avait laissé tomber un poids dans l'abîme : c'était en mesurer la profondeur; de Fourneuf avait la fringale fiévreuse du lion, il eût mangé un chrétien dans ce moment. Il ne trouva qu'une citation fameuse à rouler dans sa bouche; sa douleur lui rappela cette belle et noble pensée émise dans un ouvrage célèbre par un gastronome émérite : « Quand un convive tarde à venir, il se passe dans l'âme peinée de celui qui attend une foule de sentimens qui se réduisent à trois principaux : au premier quart d'heure d'attente on voudrait le flageller d'un coup de serviette au visage, au second quart d'heure on lui donnerait volontiers un coup de pied, au troisième quart d'heure un coup de poignard. »

De Fourneuf attendait depuis quatre quarts d'heure, c'est-à-dire depuis une heure! Qu'on estime s'il se croyait en droit de poignarder les absens! Il ne les poignarda qu'avec sa langue, elle dardait des injures vers chaque place vide. En regardant d'un œil féroce celle où Cabassol s'asseyait, il grommelait : — Vieux vorace! tu as tant mangé dans ta vie que la faim ne t'est pas venue aujourd'hui; requin du directoire! goulu impérial! c'est donc à moi à pâtir de la misère de ton estomac défoncé?... De Fourneuf passait ensuite à la place de Lejeune, et il disait, en mâchant une bribe de pain qui criait dans la solitude des cavités palatales : — Triste oiseau! serin de vieilles filles! je ne m'étonne pas que tu ne sois pas ici, toi! avec une bouchée on te rassasie jusqu'au lendemain. En vérité, je ne sais pourquoi de telles gens paient pension; c'est de la fatuité, Dieu me pardonne!... Ses malédictions ne tardèrent pas à courir sur les siéges déserts de mademoiselle de Baupréau et de madame Musquette : — Je gagerais que mademoiselle de Beaupréau est livrée à quelques rêves où elle se voit jolie et baignée de fraîcheur comme une rose pompon... Fameuse rose! je vous en donnerai des rêves tandis que je suis ici à ne pas dîner! Puissiez-vous rêver que je vous étrangle! Et vous, madame Musquette, qui donc vous retient? Est-ce le souvenir indéfiniment trop entretenu de feu votre mari? J'aurais voulu le connaître, l'entrevoir seulement, ce mari mystérieux... Brave homme! il n'a porté ombrage à personne. Je consens à perdre mon titre de baron de Fourneuf si l'on me montre la date de votre contrat de mariage, madame Musquette! il n'a pas coûté de grands frais d'enregistrement celui-là!... Mais ils sont tous morts aujourd'hui! Voilà six heures vingt minutes, et personne encore, personne!

Furieux, égaré, de Fourneuf se pendit à la sonnette.

Un domestique parut aussitôt.

— Que désire monsieur le baron?

— Où sont ces messieurs?

— A Paris.

— Tous?

— Non pas tous : monsieur Champeaux est malade, monsieur Cabassol et monsieur Lejeune sont allés à Paris toucher leurs rentes.

— Et les autres?

— Monsieur Hourdon dîne en ville; monsieur le docteur Calveyrac, monsieur Abel, madame Dalzonne, mademoiselle de Touralbe et sa demoiselle de compagnie visitent en ce moment le château de Saint-Germain; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau sont allées faire des emplettes à Versailles.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite, malheureux? Vous me faites sécher de langueur pendant une heure et demie, moi qui suis revenu à pied, oui, à pied, de La Muette, où je m'étais rendu pour gagner de l'appétit!

— C'est qu'à l'exception de monsieur Hourdon et de monsieur Champeaux, ces messieurs et ces dames ont promis d'être ici à l'heure du dîner

— Promis, promis... Faites-moi dîner; que je dîne! Ils viendront quand ils voudront.

— Mais si madame le trouve mauvais...

— Madame Dalzonne s'adressera à moi; je me charge de lui répondre. Montez le potage et le premier service, et laissez-moi seul ensuite si vous craignez de vous compromettre en me servant.

Le domestique descendit, et reparut bientôt avec la soupière de potage, qu'il posa devant le baron de Fourneuf.

Quand celui-ci se fut servi sa bonne part du potage, sa colère s'apaisa; la raillerie en prit la place.

— Je commence à comprendre la plaisanterie, se dit-il en faisant refroidir son riz sous l'agitation de la cuillère : on a trouvé amusant de me laisser allonger la langue pendant qu'on passait agréablement son temps ailleurs; je suis né pour le divertissement de la compagnie. On pourrait s'être trompé : j'ai plus d'un tour dans ma gibecière.

Il n'osa pas dire dans sa bosse.

Si je trouvais plaisant, moi aussi, de prendre ma revanche... J'en suis tenté... Ah! vous vous êtes moqués de moi! Eh bien! à mon tour.

De Fourneuf se leva en ricanant, jeta sa serviette sur le dos de la chaise, et gagna, léger comme un lièvre, le corps de logis en face.

Pendant sa courte absence du salon, les domestiques apportèrent sur la table les mets du premier service; ils se retirèrent aussitôt, n'étant pas jaloux d'être complices de l'acte d'autorité que faisait de Fourneuf en dînant tout seul. Quand il rentra, il était suivi de plusieurs personnes auxquelles il désigna, avec beaucoup de courtoisie les places qu'elles devaient occuper. Il entremêla dames et cavaliers, et il reprit ensuite son poste d'honneur au centre de ces convives nouveaux, inconnus au salon, et à chacun desquels une assiette de potage fut servie.

De Fourneuf affectait une gravité singulière en s'informant de ce qui pouvait flatter le goût des uns, convenir au régime des autres, déférence extrême qui ne promettait pas d'avoir longtemps du succès. A quelque distance de lui il apercevait déjà du coin de l'œil une de ces dames occupée à tailler sa serviette en petits morceaux, tandis que sa voisine se passait des raves dans les cheveux, s'en composant une parure à laquelle son orgueil souriait Entre ces deux dames il distinguait un gros monsieur qui paraissait dans une anxiété extrême; son attitude était celle d'un homme exposé par un temps orageux au roulis d'un vaisseau; ses bras étendus cherchaient à s'assurer un appui, quoiqu'il fût parfaitement assis sur sa chaise et retenu par son propre poids. A sa droite le baron de Fourneuf avait un homme maigre tout vêtu de noir, à sa gauche un autre homme maigre habillé de rouge : l'homme noir pleurait, et l'homme rouge regardait celui-ci avec des yeux terribles.

— N'y aurait-il pas d'indiscrétion à vous demander de quel parent tendrement chéri vous portez le deuil? s'informa de Fourneuf auprès de l'homme vêtu de noir; sans doute de monsieur votre père ou de madame votre mère?

— Je porte le deuil de monsieur, qui est à votre gauche, répondit l'homme noir en désignant l'homme rouge.

— Monsieur est donc mort?

— Puisque je l'ai tué.

— Je m'en étais douté, dit de Fourneuf; mais je n'osais trop le croire cependant, le voyant assis à mon côté, et mangeant beaucoup plus que vous, son assassin.

— C'est, répondit l'homme en deuil, qu'il a pris la figure du remords, comme dans le tableau de Prudhon; et cela vous explique comment il me poursuit quoique mort.

— Si je pouvais pourtant vous réconcilier... Qu'en pensez-vous, monsieur? demanda de Fourneuf au remords en habit rouge; vous y opposeriez-vous?

— Si monsieur me promet de ne plus me tuer...

— Je vous le jure sur l'honneur.

— Je vous invite donc l'un et l'autre à choquer vos verres en signe d'alliance, s'écria de Fourneuf.

Et l'assassin et le remords se portèrent un toast de réconciliation. Toutefois, le remords, après avoir bu la moitié du contenu de son verre, jeta le restant au visage du gros homme placé entre la femme couronnée de raves et la femme qui déchiquetait sa serviette.

— Soutenez-moi! s'écria celui-ci en chancelant, car je suis la terre; empêchez que je sorte de mon orbite, ou vous êtes tous perdus!

— La terre désire-t-elle de ce haricot de mouton? s'informa de Fourneuf.

— Merci : je suis déjà pleine jusqu'à l'équateur.

— Il me vient une idée, dit une dame jusqu'alors assez raisonnable, placée à l'extrémité de la table, une bonne idée!

— Voyons-la!

— Voyons-la!

— Allons-nous-en tous d'ici ; voilà assez de temps que Robespierre nous retient dans cette maison.

— Oui ! allons-nous-en.

— Partons!

— Moi, je n'ai que mes pantoufles vertes à chausser.

— Moi, je n'ai que mon ombrelle à prendre.

— Moi, je n'ai qu'un cure-dent à aller chercher.

— Partons! partons!

De Fourneuf fut épouvanté à cette proposition émise et acceptée par les fous de la maison, qui paraissaient déterminés à y donner suite; ils se levaient déjà pour sortir. Le baron envisageait avec effroi la juste colère du docteur Calveyrac et l'indignation de madame Dalzonne en apprenant qu'il avait fait sortir les fous de leurs cellules pour les attirer au salon et les laisser ensuite s'échapper dans Saint-Germain. La plaisanterie tournait au sinistre. Que faire? Il essaya de détourner l'orage par des voies de douceur, qui n'eurent aucun succès auprès de gens qui, comme tous ceux de leur espèce, conservent toujours assez de bon sens pour comprendre leur état de réclusion et pour vouloir en sortir. Ayant épuisé ces premiers moyens de persuasion, il consulta ses deux voisins, les moins incapables, pensait-il, d'entendre raison.

— Mon avis, répondit l'homme noir après avoir écouté de Fourneuf, est entièrement semblable au vôtre; mais, si vous m'en croyez, vous me permettrez d'abord de sortir pour aller chercher la garde.

— Votre conseil est excellent, répondit l'homme rouge, et il doit être adopté, à la condition toutefois que je vous accompagnerai.

Triste position du baron de Fourneuf: il ne sortait d'une difficulté que pour se voir forcé d'en accepter une autre tout aussi épineuse. Sonner et faire monter les domestiques était bien dans sa pensée; mais ce mouvement, qu'il n'aurait peut-être accompli qu'aux dépens de sa vie, n'était plus même à tenter depuis que les fous s'étaient rangés autour de lui et le terrifiaient de mille effrayantes singeries. L'un lui barbouillait le visage avec des épinards au sucre, l'autre saupoudrait ses cheveux de poivre et de sel et les arrangeait en salade, un autre complétait l'assaisonnement par d'abondantes irrigations d'huile et de vinaigre; chaque minute le menaçait d'une effrayante catastrophe. Son sang-froid ironique l'abandonna, et il pâlit derrière la couche d'épinards et à travers le rideau d'huile répandu de son front à son menton, en voyant luire un couteau dans la main de chaque fou.

— Écoutez-moi! s'écria-t-il en tâchant de se mettre sur pied au milieu d'un tourbillon de paroles, de cris et de menaces; écoutez-moi! Si vous consentez à rester tranquilles pendant cinq minutes seulement et à reprendre chacun vos places, je promets une surprise des plus agréables à chacun de vous; et il est bien entendu qu'après la surprise vous aurez tous la permission de sortir et d'aller où bon vous semblera.

Indécis, les fous reprirent leurs places.

De Fourneuf n'avait aucune surprise à offrir à ces malheureux insensés; mais pendant ce sursis, obtenu avec assez d'adresse, il espérait qu'enfin quelqu'un viendrait l'arracher à son intolérable situation. C'était le condamné à mort qui, sur les marches de l'échafaud, prétend avoir encore des révélations à faire.

Cette inspiration du désespoir ne fut pas absolument déçue : la porte du salon s'ouvre; de Fourneuf croit sortir du tombeau.

C'est Bergeronnette-cinq-heures, la gracieuse laitière, qui entre avec un gâteau dans une serviette blanche.

La charmante enfant n'a pas le temps de le déposer sur la table, affreux pêle-mêle de bouteilles renversées, de verres empilés, de mets confondus, qu'elle est saisie et étouffée d'embrassemens par ces effrénés satyres.

Les fous s'étaient imaginé que Bergeronnette-cinq-heures était le présent promis par de Fourneuf, la surprise annoncée.

Les cris de la laitière ne servirent qu'à embraser leur féroce incontinence : son fichu fut déchiré et ses cheveux flottèrent; on allait se la déchirer comme une proie.

A la faveur de la diversion, de Fourneuf essaie de gagner la porte; mais les folles, elles, qui n'avaient aucune joie positive à retirer de la présence de Bergeronnette-cinq-heures, se croient dupées et se pendent aux habits du fugitif. Il disparaît sous leurs pieds, tandis que Bergeronnette pleure à chaudes larmes et appelle au secours.

Une seconde fois la porte du salon s'ouvre : c'est Abel qui a devancé de quelques pas madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe. Il court au bout du salon, arrache Bergeronnette évanouie des bras de ces furieux, et il agite la sonnette de toutes ses forces. La tragédie fut finie. On menotta les fous, on menaça les folles de la terrible punition des douches, et folles et fous évacuèrent le salon en riant et en gambadant.

Quand madame Dalzonne et mademoiselle de Touralbe entrèrent au salon, Bergeronnette-cinq-heures avait ses deux mains dans celles d'Abel; elle tremblait encore de tous ses membres : mais ses beaux yeux s'étaient rouverts, et il en coulait des larmes de reconnaissance.

Assis dans un coin, de Fourneuf s'essuyait le visage et la tête avec autant de serviettes qu'il y en avait à sa portée.

De son coup d'œil d'aigle, madame Dalzonne devina l'auteur, la cause et les conséquences de la scène dont elle avait les derniers résultats sous les yeux.

— Monsieur le baron, dit-elle à de Fourneuf, on vous montera un bain dans votre appartement, dès qu'il vous plaira de vous y retirer. Toi, ma pauvre Bergeronnette, tu passeras la nuit ici; tu ne retourneras pas chez toi dans l'état où tu es.

— Marraine, mon père serait trop en peine s'il ne me voyait pas rentrer.

— Nous lui enverrons dire que tu es ici pour jusqu'à demain.

— Non, madame : je suis bien faible et toute tremblante encore, mais je ne dois pas manquer de retourner à la ferme.

— Qu'elle monte dans mon landau, dit Abel, mon domestique la ramènera chez son père.

— Soit, dit madame Dalzonne en embrassant Bergeronnette-cinq-heures, toute fière, dans son reste de défaillance, d'aller dans la belle voiture de monsieur Abel.

— Monsieur Abel, dit-elle en revenant sur ses pas, permettez-moi une chose.

— Quoi, mon enfant?

— De vous offrir un de ces jours une tasse de crème que vous ne me paierez pas.

Bergeronnette-cinq-heures sortit, la tête basse, pour ne pas montrer qu'elle ne pleurait plus de douleur.

VII.

— Quelle route suivrons-nous, docteur?

— Allons droit devant nous; nous tracerons un crochet plus loin.... Mais vos étriers sont bien haut.

— J'ai l'habitude de monter à l'anglaise.

— Voulez-vous ma cravache, monsieur Abel?

— Merci, docteur; je conduis à la voix.

Partis en même temps, les deux chevaux longèrent d'un trot régulier une des allées de la forêt qui aboutissent au château.

On touchait à la fin de novembre. Le ton général des arbres était plus pourpre que vert, les feuilles tombaient en tournoyant sur la largeur de la route; de distance en distance s'ouvraient dans l'épaisseur des massifs des trouées profondes par où l'on découvrait déjà la charpente du vaste corps de verdure qui se dépouillait à sa base. Chaque souffle de vent, chaque frémissement d'arbre emportait une coulisse, déchirait une frise, détachait une dentelure fanée, quelques guirlandes, un rideau, un horizon du beau décor de l'été. Le grand spectacle s'achevait partout : voix d'oiseaux, lumières

douces, tendres et radieux éclats de couleurs s'évanouissaient; plus de cette confusion d'odeurs, de bruits et de clartés qui fait des bois une solitude animée, un temple où chacun croit trouver au trouble de sa pensée un écho consolateur: celui qui médite, la vérité, et celui qui aime, l'amour. Sur la bordure veloutée de la forêt les petites fleurs jaunes au parfum de miel et d'olive ne se renouvellent plus, et, comme si elles savaient qu'elles sont les dernières, elles résistent, sur leurs tiges plus fortes, au vent qui rase la terre.

Abel se tenait en selle avec autant de grâce que de fermeté, sans songer même qu'il était à cheval. Si son visage n'eût été décoloré par l'élan de la course, si son haleine, courte comme chez toutes les personnes mélancoliques, n'eût laissé entendre le bruit d'une oppression produite par un excès de respiration, on aurait dit qu'il passait silencieusement dans l'air, porté par des ailes. Légèrement penchée, sa tête pensive effleurait les branches inférieures des tilleuls, en se rapprochant de la couche odorante de mousse sauvage répandue le long de la lisière.

Son cheval se prêtait à sa fantaisie, il ondulait avec l'élasticité d'une barque sur la mer. Sa crinière, ses naseaux blancs, charnus et roses, enveloppaient parfois d'un brouillard chaud et d'un reniflement d'amour la figure pendante de son maître. Au bout d'un temps de course, l'instinct de celui-là et l'intelligence de celui-ci se mettaient d'ordinaire si étroitement en rapport, qu'ils n'avaient plus rien à faire ni l'un ni l'autre pour se diriger à travers des distances indéterminées, soit sur un terrain coupé par des ravins, soit dans une forêt comme celle de Saint-Germain, sillonnée de routes de traverse, de ruelles inextricables. L'homme pensait et le cheval courait, chacun suivant sa pente; et, après deux ou trois heures de promenade, cheval et cavalier se retrouvaient dans la cour d'où ils étaient partis, le cheval plus vigoureux pour la fatigue du lendemain, l'homme aussi triste qu'au départ, sans appétit, sans sommeil, rapportant de sa course le sillon au visage d'une branche d'églantier, ou quelques tiges de jonc arrachées, dans un geste amer, sur le bord du chemin.

Quoique monté sur un cheval beaucoup plus haut que celui de son compagnon, le docteur Calveyrac n'avait pas moins d'aisance et d'abandon; mais ce n'était pas la même négligence. Habitué à faire de l'équitation un but utile et non le moyen de combler une heure de loisir, il était sur son cheval comme il eût été sur tout autre objet destiné à le transporter dans le plus bref délai possible d'un lieu à un autre.

Sa jument ne connaissait qu'un pas, la vitesse; lui et elle étaient deux choses qui allaient simplement, mais parfaitement. Jamais aucun boucher de Poissy, et l'on sait s'ils vont vite d'un marché à un autre, jamais aucun postillon de Saint-Germain, courant sur la même voie que le docteur Calveyrac, n'avaient montré le chemin à sa jument. Il est vrai que dès qu'on apercevait à cinq cents pas au loin et à quelques pieds du sol une traînée poudreuse, égale comme la fumée d'un coup de canon, on se rangeait aussitôt d'un côté ou de l'autre de la route en se disant: — Voilà le docteur Calveyrac! place au docteur! il va à quelque accouchement... On saluait, et le docteur disparaissait dans l'atmosphère qui roulait avec lui.

Au premier carrefour de la forêt, à peu de distance de la terrasse de Saint-Germain, des enfans jouaient sous les yeux de leurs domestiques et poussaient de joyeux cris entre les barrières vertes; ils fêtaient un des derniers beaux jeudis de la saison. Petits garçons et petites filles étaient mêlés; il fallait toute la précision du costume pour les distinguer: mêmes chevelures blondes ou brunes flambant à leurs épaules, mêmes pantalons brodés tombant sur leurs petits pieds impatiens de courir, de grimper aux barrières, d'écraser le gazon ou de franchir les anneaux mouvans de la corde. Les charmans espiègles remarquèrent que les deux cavaliers ralentissaient le pas en approchant du carrefour. Alors eux, les petits démons, au lieu de s'écarter, ils se prirent par la main et fermèrent la grande allée au moyen d'une ronde au milieu de laquelle ils jetèrent leurs ballons et leurs cordes.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent devant la difficulté.

— Monsieur Calveyrac! dit un des plus mutins de la bande, hardi sous sa calotte grecque et dans son large pantalon blanc pris à la cheville, monsieur Calveyrac, vous et votre ami vous ne passerez pas. Non! vous ne passerez pas!

— En ce cas, nous descendrons pour vous embrasser, répondit Calveyrac, qui était le médecin de la plupart d'entre eux.

Abel était déjà à terre et couvrait de baisers les petits rebelles, passant ses mains sur leurs cheveux en sueur, sur leurs flottantes écharpes, et les asseyant l'un après l'autre, à leur grand désir, sur la selle de son cheval. Il était fou de ce bonheur imprévu, d'apprendre les noms de tous ces mignons enfans: — Moi je m'appelle Jules, moi Taxile, moi Constantin, moi Ludovise, moi Hortense.

— Eh bien! s'écria le docteur, nous régalerons de gâteaux et d'oublies Taxile, Jules, Constantin et toute la bande.

— Oui! répéta Abel en jetant vingt francs dans le tablier de la marchande, habituée à camper tous les jeudis avec sa boutique volante à la suite de la gaie caravane.

Quelqu'un fut plus heureux que ces enfans, qui n'avaient pas assez de leurs dix doigts pour soutenir tant de fragiles pyramides d'oublies, ce fut Abel, qui retourna plus d'une fois la tête après être parti, pour voir encore remuer et sautiller au bout du chemin ces innocentes et fraîches créatures.

Ils étaient parvenus, lui et le docteur, à l'extrémité de la Route-Verte, et ils entraient dans le Buisson-Richard, quand un coup de fusil, tiré sournoisement dans les taillis, arrêta sur ses quatre sabots la jument du docteur.

— Fort bien! je devine, dit celui-ci: Bergerin fait des siennes.

— Qu'est-ce que Bergerin? demanda Abel, qui s'était aussi arrêté.

— Bergerin est le père de la laitière de la maison de santé, Bergeronnette-cinq-heures. Cet arrêt du cheval m'apprend que Bergerin chasse dans le taillis. Il a soin de ma jument quand je me repose parfois à sa ferme, il l'essuie et lui donne l'avoine; ce sont de vieilles connaissances. Que les gendarmes de Saint-Germain seraient heureux d'avoir ma jument, quand ils poursuivent Bergerin, le braconnier le plus incorrigible du département! Un lièvre sera parti sous ses pieds, et il n'aura pu résister à l'envie de le rouler.

— Cela est très mal; c'est odieux, à mon avis, dit Abel.

— Je ne vois pas la chose aussi sévèrement que vous. Tenons compte de l'éternelle séduction placée auprès de ces braves gens-là. Bergerin a sa ferme à Fromainville, entre la Seine, qui l'isole, et le tiré du Roi, espace immense toujours plein du meilleur gibier: les faisans et les poules d'eau viennent le défier, et, à moins de lui tomber rôties dans la main, les cailles ne peuvent lui faire de plus insidieuses avances.

— Vos raisons, docteur, ne me semblent pas concluantes. Nous sommes tous, dans la vie, plus ou moins exposés aux tentations: personne pour cela n'est excusable d'y céder. D'ailleurs, de tous les voleurs les braconniers sont ceux que je déteste le plus. La chasse n'est, à mon sens, un droit que sur ses propres terres: tuer sans permission le gibier sur les terres du roi ou dans un parc privé est un abus qu'on ne saurait trop réprimer.

— Savez-vous, monsieur Abel, que si l'ombre de Louis XIV vous entendait, elle se réjouirait, surtout si elle s'éveillait ici, dans cette forêt remplie de la terreur de ses ordonnances, et dont chaque carrefour se souvient de quelque exécution pour crime de braconnage.

— Sévérité dure, mais convenable, si l'on songe, docteur, que sans cette sévérité nos forêts seraient dépeuplées depuis des siècles, si toutefois il y avait encore des forêts, car ceux qui s'arrogent la permission de tuer un faisan au pied d'un chêne n'en demandent pas pour couper le chêne.

— Vous voudriez donc que la chasse fût le privilége de quelques hommes de race? Nos mœurs repoussent cette inégalité. Du droit d'avoir seul des chevreuils dans ses parcs nous passerions insensiblement au droit d'avoir seul des pigeons, comme avant la révolution. Or, comme un droit exceptionnel ne se maintient qu'avec une pénalité rigoureuse, nous aurions bientôt, comme avant la révolution, des lois qui condamneraient tout délinquant en matière de chasse à avoir, selon le degré du délit, ou le pouce coupé, ou la main, ou même la tête

dans certains cas. Le bon sens a fait justice de ces abus: plus de chevreuils, soit; mais plus d'assassinats.

— Docteur, vous m'attribuez une cruauté d'opinion que je n'ai pas.

— Je réponds à ce que vous avez avancé.

— Je n'ai pas dit que la chasse dût être exclusivement dévolue aux seigneurs; eux-mêmes ont renoncé à cette prétention d'un autre âge: je soutiens uniquement que si un roi est assez opulent pour avoir des forêts alimentées de gibier, et que s'il y a encore des riches qui possèdent des parcs, il est mal, il est révoltant, par je ne sais quel esprit de haineuse liberté, de leur piller leurs oiseaux ou leurs cerfs. Leurs cerfs et leurs oiseaux sont à eux comme ces deux chevaux sont à nous; ce sont leurs meubles: qui les emporte vole, est un voleur. Un braconnier n'est donc qu'un voleur, et je le déteste, je vous l'ai dit, encore plus qu'un voleur ordinaire, car celui-ci ne prend le plus souvent qu'un objet facile à remplacer, tandis que le paysan qui égorge un vieux cerf pour en vendre la chair à un boucher et la ramure à un coutelier, cause un dommage qu'il faudra plus de cent cinquante ans pour réparer. Le braconnier est un profanateur. Me suis-je mieux expliqué cette fois, docteur?

La question, dans la bouche d'Abel, n'était pas la simple formule qu'emploient, d'ordinaire avec ironie, ceux qui sont parfaitement sûrs de ce dont ils veulent paraître douter: elle trahissait la douleur d'une hésitation sincère.

Évitant d'accorder la sanction qu'Abel demandait, de peur d'en paraître comprendre la nécessité, le docteur se rapprocha de son compagnon, et lui dit après avoir raccourci le pas:

— Les riches ont enfin senti qu'il n'était pas bien de montrer sans but, comme autrefois, leurs vaisselles d'argent aux pauvres, qui mangent du pain délayé dans des écuelles de bois: ils n'ont plus de diamans à leurs habits; leurs voitures sont commodes, mais les roues n'en sont pas dorées; le plus possible ils sont à l'extérieur aussi simple que les autres hommes. Ceci est prudent et empêche beaucoup de plaintes de naître.

— En cela je suis de votre avis, docteur.

— Mais à la campagne, poursuivit Calveyrac, leur fortune s'étale sans cette circonspection adroite: devant le toit de chaume du paysan se dresse le palais qui a cent croisées et des toits de plomb; côte à côte avec son mur de tourbe, où s'adosse le pot de grès plein d'une eau dure, est le mur du cellier du château; ici l'eau froide, là le vin; le paysan entend fermenter ce vin si désiré quand il fait silence; autour de son petit champ, qu'il épuise depuis la dernière étoile du matin jusqu'à la première du soir sans en tirer souvent sa nourriture de l'année, se déploie au soleil le grand potager et le verger chargé de fruits: et derrière sa haie d'aubépine, à l'ombre de laquelle glapit un coq affamé, commence l'immense forêt qui regorge de tous les biens de Dieu, qui sont un peu à tout le monde, mon ami.

— Docteur, ce Bergerin serait-il dans le besoin?

— Quand il fait froid, mon cher monsieur Abel, comme il fera bientôt, quand les maîtres du château sont partis pour la ville, qu'il neige depuis un mois, que le foyer du bûcheron est sans feu et sa table sans un mets qui le restaure, quand il a des enfans, quand il n'y a que son cœur qui soit dans la confidence de sa douleur, et qu'il y a une forêt devant lui, est-ce vous qui arrêterez sa hache près de faire tomber une bûche morte pour réchauffer sa famille? est-ce vous qui le traînerez devant le juge pour avoir tué un lapin?

— Docteur, ce Bergerin est-il malheureux?

— Je connais un trait charmant d'une reine de France, continua le docteur. Pour la consommation d'un hiver, qui s'annonçait comme devant être fort long et très dur, on avait amoncelé dans la cour du palais royal une énorme quantité de bois; il y en avait jusqu'aux balcons. Chaque pauvre en passant lançait un regard de convoitise sur ces belles rangées de bouleaux. Quelles chaudes flammes jailliraient de ce bois si sec et si bien choisi pièce à pièce! quelle vivifiante clarté! C'étaient des désirs sous toutes les formes: on venait sentir ce bois, le toucher, l'adorer, c'est le mot. Une journée terrible éclata pendant cet hiver: la Seine prit, les rues étaient un tapis de verglas, on gelait dans les appartemens s'ils n'étaient constamment chauffés. Ce jour, les pauvres souffrirent beaucoup. A la nuit quelques-uns se hasardent à regarder de près, de bien près et en pleurant des larmes glacées ce bois empilé dans la cour. Une pauvre femme exaspérée tire à elle une bûche et l'emporte sous son tablier; un autre suit l'exemple. Le désespoir a son courage et sa contagion. Bientôt les pauvres se mettent à démolir ce monument de tant d'envies, et se chargent en silence de tout le bois qu'ils ont dérobé. La garde du poste est enfin prévenue, elle accourt; mais une fenêtre du palais s'ouvre aussitôt: c'est la reine! « Laissez, dit elle, laissez ces braves gens C'est moi qui le leur ai permis. » Elle avait tout vu, la reine, et son humanité avait compris par ce tableau dont le hasard l'avait rendue spectatrice que le luxe doit se cacher ou faire la part du pauvre, qui vole parce qu'il n'ose pas demander.

Tout en causant nous voici arrivés, dit le docteur, au parc de Maisons. Un de ces jours nous en visiterons le château, qui appartient à monsieur Laffitte, un de mes cliens.

Depuis une heure environ qu'Abel et le docteur avaient quitté Saint-Germain, le docteur, sous les apparences d'une bonhomie de bourgeois à qui l'air de la forêt délie la langue et qui cause à bâtons rompus sur le premier sujet apporté par le vent, n'avait cessé pourtant de mesurer chaque mouvement, de peser chaque parole de son compagnon. Sans le regarder, il ne perdit pas une de ses palpitations; un geôlier n'a pas plus soin de son prisonnier. Sa subtile attention s'attachait au bras d'Abel pour apprécier la sûreté de ses intentions, à ses jambes soutenues par les étriers, afin de se rendre compte de l'équilibre de ses facultés, à la pondération de tous ses membres pour se convaincre de la part plus ou moins immédiate que son corps prenait à l'émission de sa volonté. Quant à cette volonté si agitée, si en doute d'elle-même, le docteur la circonvenait de la même inquisition inaperçue; il la suivait pas à pas, l'engageait dans les détours des opérations les plus hautes du raisonnement, et quand il l'avait lancée, il la laissait revenir pour voir si elle ne s'égarerait pas. L'homme physique et l'homme moral étaient à lui, à son observation lucide, à son expérience redoutable; les cadavres étendus sur les tables de dissection ne sont pas exposés à plus de coupures, d'investigations. Plus d'une fois il avait senti son esprit se troubler tandis qu'il causait avec l'imperturbable abondance d'un voyageur qui n'a rien de mieux à faire: il avait masqué sous le plâtre de l'homme commun sa laborieuse anxiété; il n'avait reculé devant aucun mensonge pour s'introduire dans ce monument en ruine, et en connaître les sombres lésions avant de poser les termes, s'il y en avait, d'une guérison. Il s'était fait contradicteur sans conviction pour forcer le malade à se répandre au dehors, à briser ce voile fatal qui commence à couvrir, à ombrer, à noircir, pour étouffer ensuite l'intelligence de ceux qui y ont mal.

Mais le docteur Calveyrac n'était pas même satisfait à demi de cet essai, que plusieurs autres avaient déjà précédé depuis que madame Pingrây l'avait mis en rapport avec Abel.

Laissant sur la gauche la route des Pavillons, qui conduit à la Muette, le docteur et Abel entrèrent d'un pas rapide dans la route de l'Épine. Abel avait été entraîné dans les tourbillons de sa rêverie dès que le docteur avait, avec intention, suspendu le mouvement de la conversation.

Calveyrac, qui cherchait à surprendre par tous les côtés les secrets de cette organisation malade, essayait aussi de la soumettre, sans affectation, par des transitions naturelles, aux moindres épreuves que l'occasion fournissait. Rien n'est indifférent dans cette étude pour un homme doué de pénétration. Par un simple rapprochement entre l'état d'Abel pendant son dialogue avec le docteur et le rembrunissement de ses traits depuis que le docteur ne parlait plus, celui-ci avait été en mesure d'estimer combien il y avait d'espérance à fonder sur la conversation employée comme moyen moral; et, dans cette conversation, si indifférente pour l'étranger qui l'aurait écoutée, il avait évalué, sans renoncer à une plus complète certitude, la part d'intérêt acquise à chaque objet livré à la discussion. Il croyait avoir deviné dans cette élaboration l'accès plus ou moins avantageux de certains sentimens au-

près d'Abel, qui, entraîné d'abord vers l'inflexible pente de l'orgueil, ce frère de l'intolérance, avait dévié tout-à-coup, et s'était attendri au récit d'une misère royalement secourue. L'orgueil était résistant chez lui; il s'était infiltré dans ses pensées, il avait fait corps avec son tempérament: il eût été inutile d'y recourir pour éveiller une diversion; là n'était pas l'endroit où placer un dérivatif puissant. Mais n'y aurait-il pas un filon d'or à suivre sous la sensibilité neuve qui a baigné ses joues d'une larme? se demandait le docteur en couvant toujours sous son regard celui qu'il venait de refouler dans le silence avant de tenter une autre épreuve.

Emporté par son cheval à quelques cents pas en avant sur la route, le docteur s'était arrêté pour donner à son compagnon le temps de le rejoindre. Dans cette attitude d'attente, il put voir Abel en face, et lire sur son visage la marque évidente de la crise dont il subissait en ce moment même les sourdes atteintes, et tous les signes précurseurs d'une lutte semblable à celle qu'il avait peinte avec des couleurs si personnelles à madame Pingray.

Malgré les tortures de son martyre, Abel accourait en souriant vers le docteur, qui lui souriait de son côté.

La douleur avait son masque, la science le sien.

Abel frissonnait; il touchait aux limites de l'état si affreux pour lui où il doutait de la valeur de sa conscience après avoir mis en doute l'intégrité de chacun de ses sens; état singulier qui, en brisant les appuis de la certitude, amène une somnolence intellectuelle semblable à l'existence des rêves. Le jugement fléchit, l'imagination surabonde, elle voile la volonté. Ce n'est plus la raison, ce n'est pas la folie; c'est une défaillance plutôt qu'un dérangement; la création chancelle, déteint, balbutie; le cerveau, qui est peut-être l'univers pour chaque créature au lieu de n'en être que le simple miroir, s'endort.

Quand Abel ne fut plus qu'à vingt pas du docteur, celui-ci fit une autre remarque effrayante: après avoir été frappé de la décoloration d'Abel, de la sueur brillante de sa peau et plus particulièrement encore de la molle tension de son bras droit qui tenait la bride, de l'irrésolution de ses jambes, de la faible prise de ses pieds sur les étriers, et enfin de l'abandon et, pour ainsi dire, de la fuite de tout son corps, il fut épouvanté de voir combien Abel faisait d'efforts pour raffermir son bras, raidir ses jambes et s'asseoir avec aplomb sur son cheval.

— Il lutte corps à corps avec la pensée de se laisser tomber de cheval, se dit le docteur; une volonté le pousse, l'autre le retient. Dans ce moment la volonté conservatrice l'emporte.

— Mon ami, lui dit alors en riant le docteur, puisque la route est belle, je veux vous montrer de quelle manière en Hongrie, deux amis dont l'un va quitter l'autre pour un long voyage, procèdent à leurs adieux. Donnez-moi votre main gauche, mettez-la dans ma main droite; tenons-nous bien, et allons ainsi de toute l'haleine de nos chevaux. On fait ainsi en Hongrie. Quand les chevaux se séparent, les amis se quittent sans tourner la tête; et ils ont ainsi la consolation de se dire que leur volonté n'est pour rien dans leur séparation... Y êtes-vous?

— Oui, docteur.

— En avant donc!

— Nous allons comme le vent!

— N'est-ce pas que c'est original.

— Docteur quel excellent cavalier vous êtes! Il n'y a qu'un instant que vous vous teniez comme un fermier; j'ai rarement vu si bien monter.

— C'est que j'ai été un peu soldat.

— Où donc?

— Un peu partout. Je vous raconterai cela un jour.

— C'est merveilleux de vous voir, docteur!

— Ce qui est plus merveilleux, c'est ceci.

— Ah! la Seine!... Comme elle est limpide! Quelle agréable surprise!

— Regardez ces beaux villages, Abel: Herblay, Lafrette, ces élégans clochers, ces jolis parcs, ces petits bois! Est-ce frais! est-ce tranquille!

Puisque Abel et le docteur avaient aperçu la Seine, c'est qu'ils avaient abandonné la route de l'Épine pour la route du Bout-du-Monde, qui coupe le tiré du Roi et mène droit à Fromainville.

Du pas qu'ils allaient, ils furent en peu de minutes tout près de la Seine, et à la porte d'une ferme devant laquelle aboyèrent trois chiens.

Après avoir quitté la main moins brûlante d'Abel, le docteur descendit de cheval. Celui-ci en fit autant; ils entrèrent dans une première cour où il y avait encore plusieurs chiens enchaînés, dont Abel reconnut au premier coup d'œil les races distinguées, danoises et anglaises.

— Est-ce que c'est ici un rendez-vous de chasse, docteur?

— Pas précisément. Entrons dans la seconde cour.

— L'abbé Vincent ici!.. Où sommes-nous donc?... Bergeronnette aussi!

— Nous sommes chez elle, monsieur Abel, chez son père, Bergerin.

— Le braconnier!

— Tout juste.

— Mon père! mon père! cria tant qu'elle eut de voix Bergeronnette-cinq-heures, mon père! voici monsieur le docteur et le monsieur dont je vous ai parlé, le monsieur qui m'a prêté sa belle voiture l'autre jour.

Tandis que Bergeronnette-cinq-heures faisait le tour de la ferme, appelant toujours son père, l'abbé Vincent quitta la boîte en ferblanc qu'il avait sur les genoux et vint toucher la main au docteur et à Abel.

— Vous avez voulu profiter d'une belle matinée d'automne pour visiter notre forêt de Saint-Germain; vous avez bien fait: elles seront rares bientôt; le soleil n'est déjà plus incommode.

— Le docteur m'a emmené avec lui. Parmi les surprises qu'il me ménageait, il ne comptait pas sur la plus agréable de toutes, celle de vous rencontrer ici.

— Cependant le docteur aurait pu vous dire que je suis souvent à la ferme de Bergerin: sa fille reçoit mes leçons. Comme la chère enfant n'a pas le temps de se rendre à la paroisse pour y recevoir l'enseignement exigé pour sa première communion, qu'elle fait un peu tard, je l'avoue, je viens ici, et je l'endoctrine afin qu'elle ne soit pas renvoyée à l'année prochaine.

— Fenelon n'eût pas mieux fait.

— Je n'accepte pas un tel éloge, monsieur, car, à parler franchement, mon goût pour la chasse aux insectes et aux papillons est de moitié au moins dans les motifs de ma présence de ce côté de l'eau.

— C'est que monsieur l'abbé Vincent, dit le docteur, est un de nos bons entomologistes... Ah! vous avez pris aujourd'hui des scarabées magnifiques! ils sont d'un éclat bien rare pour la saison!

— Vienne le printemps, ou plutôt l'été, car le printemps n'est pas toujours assez chaud pour faire éclore les larves, vienne le beau soleil de juin, et je compléterai ma famille de papillons. J'en ai reçu d'Amérique une collection que m'a fait passer dernièrement un de mes anciens confrères en mission à la Guyane; je vous les montrerai, docteur. Je sais que vous aimez beaucoup l'entomologie... Mais vous devez avoir soif? Où est donc Bergeronnette?

— Nous voici! nous voici! Mon père était dans la vigne à planter des échalas.

— *Ces messieurs vont se rafraîchir*, fut la première phrase de Bergerin en saluant le docteur Calveyrac et Abel.

— Bergerin, mon ami, nous ne refusons pas tes offres, mais nous les souhaiterions plus complètes.

— Vous vous rafraîchirez deux fois.

— Ce n'est pas cela: la forêt nous a éveillé l'appétit.

— Oh! quel bonheur! s'écria Bergeronnette en sautant. Justement mon père a rapporté un lièvre que lui a donné monsieur l'inspecteur.

Le docteur sourit en regardant Abel, qui ne se souvenait plus du coup de fusil tiré dans le taillis.

— La moitié en civet, la moitié rôtie. J'ai des œufs: je vous ferai une omelette au lard; vous prendrez une bonne tasse de café à la crème là-dessus.

— Tout ceci est parfait, mais...

— N'est-ce pas?

— Oui, mon enfant.

— Parfait, parfait... répéta Bergerin. Tu n'as oublié que le vin. Dame! il est ce qu'il est; vous y goûterez.

— Mais nous n'acceptons votre déjeuner, poursuivit le docteur en reprenant sa phrase interrompue, que tout autant que monsieur l'abbé Vincent restera avec nous pour le partager.

— J'ai pris mon café avant de venir; cependant pour ne pas vous désobliger, messieurs, je m'assiérai à table avec vous. Permettez-moi de mettre un peu d'ordre dans ma boîte à papillons.

— Chacun à ses affaires, dit le docteur: vous à vos scarabées, toi, Bergerin, à ton lièvre, moi à mes chevaux, que je vais remiser; et toi à tout le monde, Bergeronnette... Tu sais ce que je t'ai promis pour ta fête... Monsieur l'abbé, j'aime cette enfant; si vous êtes son directeur spirituel, je suis son médecin; j'ai connu sa mère.

— Voyons! dit Bergerin en roulant son poing terreux sous son œil attendri, vous avez aidé la mère à mourir et cette folette à venir au monde... Va donc à ton feu, toi! que cela flambe bien partout; étale ensuite la braise près du fourneau, allume aussi le fourneau; au reste, je te suis... Ça n'est pas méchant, ça n'est que léger comme une feuille de vigne dans cette saison.

Abel et le docteur Calveyrac examinèrent les gracieux mouvemens de Bergeronnette, à qui la joie d'apprêter à déjeuner à l'abbé Vincent, au docteur et à Abel avait donné des ailes. Les bras à demi nus, les cheveux à peine retenus par un petit bonnet qui ne lui cachait pas les deux tiers de la tête, les lèvres, les mains rosées, elle s'échappait en courant de la porte de la cuisine pour entrer dans la vacherie, d'où elle sortait aussitôt avec de la paille aux pieds et du foin dans les cheveux, s'apercevant qu'elle s'était trompée de porte et que c'était au poulailler qu'elle avait eu l'intention d'aller. Elle soulevait la porte treillagée du poulailler, qu'elle ébranlait dans sa vivacité turbulente, et elle en sortait avec des œufs dans le coin de son tablier vert relevé presque à la hauteur de sa taille. Ensuite, elle s'arrêtait, pensait, ne remarquait même pas qu'on la regardait; et du bout du doigt et des lèvres elle comptait, recomptait les œufs qu'elle emportait. Toujours pensive, préoccupée, elle revenait sur ses pas, et allait ramasser près du mur attenant au poulailler une poignée de fagots, qu'elle plaçait tant bien que mal sous son bras droit. Ainsi embarrassée dans ses mouvemens, mais toute gracieuse de cet embarras même, elle n'avançait qu'en murmurant: — Est-ce que je n'ai rien oublié? est-ce que j'oublie quelque chose?

Pendant un temps assez long l'abbé Vincent et Abel se trouvèrent seuls dans la cour, dans un endroit éclairé en plein par le soleil si doux de l'automne. Vêtu d'une redingote de lasting noir dont la forme ne s'écartait pas avec trop de licence du costume ecclésiastique, et dont l'ampleur modérée permettait aux membres d'agir à l'aise, abrité sous un chapeau de paille également de couleur foncée, pesamment chaussé afin de pénétrer sans danger dans les buissons, où se logent de préférence certains insectes, l'abbé n'aurait mérité pour son costume aucun reproche de son archevêque si celui-ci l'eût rencontré loin du rayon de son presbytère. Pour étudier de plus près, sous une large diffusion de lumière, le caractère des insectes de sa dernière chasse, l'abbé Vincent avait ôté son chapeau dont l'ombre l'eût gêné, et posé la boîte en fer-blanc sur ses genoux. Son attention grandissait l'ovale de sa physionomie juvénile, un peu osseuse comme dans une adolescence prolongée, et ayant plus d'une ressemblance avec la figure des prêtres allemands, tels qu'ils sont représentés dans les peintures sur bois de Holbein. Ses yeux fins, d'un noir tranquille, attestaient une profonde innocence de mœurs jointe à une curiosité enthousiaste. Dans un homme du monde, ses lèvres minces eussent fait craindre un ambitieux, chez l'abbé Vincent elles n'étaient que le signe d'un désir ardent, mais réglé, de posséder quelques secrets particuliers à l'existence des papillons. Il avait trente-deux ans environ mais il ne les accusait pas; sans être forte, sa santé lui permettait de se livrer aux travaux de sa cure et à ses études d'entomologie. Peut-être avait-il perdu dans cette double activité la fraîcheur de son teint, demeuré d'une blancheur mate après avoir subi la perte d'un éclat peu regrettable chez un jeune homme grave.

Tandis qu'il piquait dans le fond en liége de sa boîte les insectes pris depuis le matin dans la forêt, il portait de loin en loin son attention sur un livre ouvert près de lui: sans doute il comparait ses espèces à celles dont la description et l'image étaient renfermées dans ce livre. Il procédait à une classification provisoire avec la délicatesse d'un mozaïste; son regard était fixe, les muscles de son visage étaient tendus, sa bouche suivait la direction de ses doigts, tantôt armés d'une épingle, tantôt d'une petite éponge imbibé d'alcali; et chaque fois qu'il avait placé un insecte avec succès, content de son adresse, il posait sa boîte sur le banc où il était assis, décroisait ses jambes et frottait avec joie ses mains l'une dans l'autre. Sa satisfaction avait besoin d'être savourée.

Abel contemplait l'abbé Vincent d'un air d'envie et d'incrédulité. Il ne croyait pas à un bonheur si peu difficile. Cependant il n'osait pas le nier en voyant la sérénité de cette grave satisfaction, où régnaient la quiétude d'un saint qui sait le monde et est parvenu, à force de résignation, à le méconnaître, et l'insouciance charmante d'un enfant.

Et combien tout ce qui entourait la douce humanité du jeune prêtre forçait à la persuasion d'une félicité aussi simple qu'absolue!

La maison de Bergerin, tas de pierres chancelantes coiffées de quelques brassées de tilleuls verdis par la mousse, semblait partager ces joies de la vie dont Abel, dans son opinion, était déshérité. La pauvre cabane s'étendait sur une ligne un peu inclinée vers la Seine, coulant à deux cents pas plus loin, au bout d'un champ. Un étage, un seul étage, festonné par les sinuosités de la toiture de chaume, surmontait les cinq ou six entrées de la maison, entrées mal percées, les unes ouvertes dans quatre rangées de briques rouges, écornées aux angles et déchaussées en beaucoup d'endroits, les autres coupées comme avec un couteau dans l'épaisseur friable du mur. A grand'peine les portes en se fermant joignaient-elles quelque peu les montans contre lesquels elles avaient la prétention de s'appliquer. Pierres, portes, croisées se retenaient, dans un but commun de résistance dont la Providence seule savait le secret. A trois pieds du mur une bande de terre, aussi bien soutenue que la maison par un parapet qui en mesurait la façade, voyait croître, à la grâce de Dieu, des rosiers simples, des chèvrefeuilles et des lilas blancs. Dans cet étroit jardin s'accroupissaient, dès les premiers rayons du matin, trois gros chats, parfaitement désintéressés dans le proverbe qui suppose leur race ennemie des chiens: chats et chiens mêlaient leurs poils et leurs soies sans se troubler réciproquement, ni se déranger les uns ou les autres pour courir après les lézards, qui, du reste, couraient fort peu, habitués à cette longanimité générale. Vers midi, heure qu'il était au moment où Abel, assis sur un banc de pierre, regardait en détail la maison de Bergerin, toute la famille des chats et de chiens sommeillait avec plénitude. Quelques-uns, effleurés par l'odeur du lièvre rôti, redressaient lentement leurs oreilles, puis leurs têtes, en entr'ouvrant leurs yeux alourdis; ils retombaient ensuite dans leur léthargie. La cuisine envoyait ses parfums par la principale issue.

Au cri dentelé de la broche se mêlait le pétillement des œufs dans la poêle; l'air expansif d'une belle journée se chargeait de milliers d'atomes odorans, précurseurs du déjeuner; il arrivait à grands pas. Bergeronnette revenait du cellier avec cinq verres taillés à côtes, limpides de propreté, réunis avec beaucoup d'adresse sous les cinq doigts de sa main gauche, tandis que sa main droite soulevait le lourd fardeau d'un broc de vin.

— Eh bien, Bergeronnette! s'écria le docteur en revenant de l'écurie, avançons-nous?... Elle ne m'entend pas, tant elle est à son affaire... Comment trouvez-vous cette situation, monsieur Abel?

— Délicieuse, docteur.

— Après le déjeuner, nous parcourrons ensemble le tiré du

Roi; Charles X y a passé les plus douces heures de son règne. Dans ses chasses, il a souvent causé avec Bergerin, dont il connaissait l'adresse, qu'il redoutait un peu.

— Qu'il redoutait beaucoup, reprit l'abbé Vincent en fermant sa boîte aux insectes. Le bon Henri, tout bon qu'il était, n'aurait pas eu, en matière de chasse, l'indulgence de son petit-fils pour Bergerin. Mais Bergerin est incorrigible.

— N'affligeons pas sa fille... Bergeronnette!

— Monsieur!

— Et ce déjeuner?

— Il est prêt, je vais mettre le couvert.

— Et nous t'aiderons tous trois, monsieur l'abbé, monsieur Abel et moi, n'est-ce pas?

— Comment! de tout mon cœur, répondit l'abbé Vincent. Que faut-il faire?

Bergeronnette-cinq-heures avait rougi comme une cerise à la proposition du docteur.

— A vos ordres, monsieur le docteur.

Bientôt on vit paraître une longue table portée d'un bout par Bergeronnette-cinq-heures et de l'autre par Abel. Elle était émaillée d'une foule de menus détails appétissans, petites raves, beurre, céleri, salade; mais tous ces frais accessoires étaient dans un équilibre douteux. Bergeronnette n'était pas assez hardie pour recommander un peu plus d'adresse à Abel, et celui-ci ne savait comment se tirer de la charge qu'il avait acceptée. Un moment la table resta suspendue, aucun des deux porteurs ne sachant où la poser. Bergeronnette-cinq-heures rougissait jusqu'au front; n'osant rire ni de son embarras ni de celui d'Abel; et Abel, qui aurait désiré inspirer un peu de familiarité à Bergeronnette-cinq-heures pour qu'elle prît sur elle de terminer cette scène, la regardait avec une bonté, avec une indulgence dont la jeune fille fut tout à la fois ravie et troublée. Ses deux mains tremblèrent, et tout trembla, les raves, le céleri, le beurre, la salade, les verres à côtes, les fourchettes de fer et les assiettes écornées. Une sueur rose ruisselait de son visage; ses yeux ne quittaient plus ceux d'Abel, et, l'un par l'autre, lui et elle semblaient se retenir à la même place.

— Est-ce que vous êtes pétrifiés? s'écria le docteur en accourant les mains pleines de capucines. Lâchez donc tous les deux, si vous voulez que nous déjeunions.

Enfin la table toucha la terre; mais tandis qu'Abel se prêtait aux plaisanteries de Calveyrac et de l'abbé Vincent sur sa gaucherie, Bergeronnette avait disparu en courant dans la maison. Celui qui l'aurait accompagnée du regard aurait remarqué qu'elle n'était entrée ni dans la garenne ni dans la salle où était son père; quelques minutes après son échappée, on aurait vu le rideau à carreaux rouges de sa chambrette glisser sur la tringle, et Bergeronnette, qui était montée avec un bonnet de drap noir, redescendre avec un bonnet de velours grenat qui lui découvrait le front et partageait ses cheveux, tout frais unis par le peigne.

— A table qui veut manger! cria Bergerin en apportant sur ses deux mains l'énorme plat où était le civet.

— Est-ce que Bergeronnette ne se mettra pas à table avec nous? s'informa Abel, fâché de la voir debout, une serviette à la main.

— A moins que notre bon ange ne nous serve de domestique, répondit Bergerin, il faut bien que vous vous contentiez de notre fille, toute maladroite qu'elle est.

L'observation d'Abel était trop délicate pour que Bergerin la saisît.

— Vous êtes content de ses progrès, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

— Oui, docteur, fort content; elle travaille avec un zèle dont je la félicite devant vous. Elle compose très bien; je vous montrerai une lettre fort heureusement tournée qu'elle m'a écrite la semaine dernière. Aussi lui ai-je promis pour le jour de sa première communion les œuvres de Fénelon en un volume, édition de Lefèvre.

Bergeronnette n'avait plus sa pauvre petite tête en entendant monsieur l'abbé Vincent dire tant de bien d'elle.

— Tu auras là un excellent sujet, Bergerin, dit Calveyrac. Dans deux ans elle te donnera des conseils de femme.

— Hum! murmura Bergerin, qui avait trois fois vidé son verre à toutes sortes de santés depuis les premiers morceaux.

— Et nous avons tous besoin de conseils, ajouta le docteur en regardant Bergerin.

— Je sais que je ne suis pas un saint Hubert, répliqua Bergerin qui s'enferrait de lui-même.

— Il n'était pas braconnier celui-là, repartit l'abbé Vincent, qui, sur ce mot, enfonça avec quelque appréhension sa fourchette dans une cuisse du lièvre.

— Braconnier! braconnier!... C'est facile à dire. N'est pas braconnier qui veut, monsieur le curé; cela vient de race; c'est comme les chiens, et, vrai comme je m'appelle Bergerin, la chose vous arrive sans qu'on l'appelle.

— Vous savez, Bergerin...

— Je sais, monsieur le curé, tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire à bout portant dans plus d'un carrefour de la forêt. Je n'ai pas avalé votre morale comme un verre de vin; j'ai tourné et retourné votre dire; je me suis répété: C'est mal, c'est très mal, Bergerin; la propriété, le respect du bien d'autrui, le bon Dieu, les gendarmes, le parc du roi... Oui, vos paroles sont là; mais, voyez-vous?... A votre santé, monsieur l'abbé.

Sur un geste engageant d'Abel, Bergeronnette s'était assise au bout du banc; mais, timide de tant d'honneur, elle était presque autant debout qu'assise.

— Voyez-vous, monsieur l'abbé? c'est comme je vous le dis: vous sortez avec les plus pures intentions du monde et vous traversez la forêt, votre fusil sur l'épaule; il est déjà tard. Vous entendez un bruit dans les feuilles: brrrr!...Vous passez — Plus loin, encore brrrr! Et personne pour vous tenir compagnie, pour vous distraire; vous marchez... Un lièvre passe. S'il n'était pas là, on n'irait pas le chercher, qu'est-ce qui le demande? Vous faites le signe de la croix afin d'éviter la tentation... Le lièvre revient; il saute devant vous comme devant un ami. — Va-t'en! on lui dit; ce n'est pas là ton terrier... Et un fameux lièvre encore, monsieur le curé! On donnerait cent sous, cent francs pour qu'un garde fût à la place du lièvre. Le maudit lièvre se pavane, fait le gentil; il vous désarmerait si vous n'y preniez garde. C'est gênant. On n'aurait pas un fusil qu'on lui enverrait des pierres. On oublie qu'on a un fusil, et on le vise de biais, parce que tirer dans le dos d'un lièvre c'est enfoncer son plomb dans un coussin. Le malheur vous en veut, la détente vient chercher le doigt, et vous n'avez pas plus tôt lâché le coup, uniquement pour en finir, que l'animal ne remue plus. A qui la faute? je n'y comprends rien. Après on s'en repent.

— Et l'on a un civet comme celui-ci.

— Faites excuse, monsieur le docteur: on ne tue pas pour manger; si les lièvres étaient farcis d'étoupe on les tuerait tout de même. Le fusil ça grise, ça vous met un homme hors de lui; je n'y vois plus, moi! je n'entends plus; et, quand le bon Dieu descendrait sur terre avec sa barbe blanche et une plaque de garde-champêtre sur la poitrine, ça n'y ferait rien.

— Mais, encore une fois, Bergerin, on ne sort pas avec un fusil: c'est le vrai moyen de ne pas se rendre coupable de braconnage.

— Et c'est aussi ce que j'ai fait, mais cela ne m'a pas mieux réussi, monsieur le curé.

— Ah! c'est trop fort! dit Abel.

— Ce n'est pas fort du tout, riposta Bergerin. Quand j'aimais comme tout le monde à prendre au collet par-ci par-là quelque bête égarée, je fus en pourparlers sérieux avec les gardes-champêtres de Saint-Germain; ils me prirent mon fusil, ma carnassière, ma poire à poudre, tout enfin. — « Débarrassons-nous de Bergerin! disait Sa Majesté Charles X; Bergerin mange ma forêt. Je hais les braconniers... » Il serait encore tout de même sur le trône, comme dit l'autre, s'il ne les avait pas tant tarabustés. Je me tins au repos. Les chevreuils passaient, la canne à la main, sous mon nez: je les saluais; je ne portais aucune envie aux perdrix, mépris complet. Voilà qu'au bout de trois mois le roi Charles X s'avise de battre cette partie de la forêt, qui est empestée de faisans. Mon champ s'en va, vers la gauche, jusqu'aux bords du tiré du Roi. Quand Sa Majesté Charles X avait fait feu et blessé

le faisan, le faisan, vingt fois sur cinquante, ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, s'abattait sur mon champ, et alors les domestiques le prenaient. La chose me fut un avertissement : pierre à pierre, un beau jour, moi, mon cousin et un autre, nous élevâmes ce mur que vous voyez. Qui fut bien attrapé? ce fut le roi; qui le fut davantage? ce furent les faisans; on les frappe d'un côté de mon mur, et ils viennent tomber de l'autre. Les domestiques du roi alors veulent entrer : — Non, que je leur dis, non, vous ne braconnerez pas sur mes terres! Les faisans sont à moi, Bergerin, puisqu'ils sont chez moi. Quand le roi Charles X, à qui l'on rapporta l'histoire du mur, sut l'aventure, il répondit : « Les faisans » sont bien à Bergerin puisqu'ils tombent chez Bergerin. » Voilà comment j'ai chassé sans fusil à l'encontre de Sa Majesté Charles X, qui a tant vexé les braconniers qu'il n'est plus sur le trône... Je vous salue, monsieur le curé.

— Oui, ceci est moins criminel, quoiqu'il y eût encore beaucoup à dire. D'ailleurs, j'aime à croire, Bergerin, que vous ne vous rappelez votre conduite passée que pour mieux nous rassurer sur votre conduite à venir. Votre fille grandit : vous lui devez l'exemple de la bonne conduite.

— Bergeronnette, sers à boire à monsieur le curé... Mais sans doute, j'ai renoncé au métier, autant dire.

— Il faut y renoncer tout-à-fait, Bergerin.

— Monsieur Bergerin, dit Abel qui avait plus d'une fois souri à la narration du braconnier endurci, j'avais dans mes fermes un homme fort enclin au braconnage. Je lui dis un jour : — Tu gagnes deux cents francs par an, n'est ce pas, en volant mon gibier? En voilà trois cents : ne le tue plus. Je lui donnai trois cents francs, et m'engageai à compter la même somme à tous ceux qui me causaient les mêmes dégâts. Si l'on vous eût offert ces conditions, les eussiez-vous acceptées?

— Je ne dis pas non.

— Mais mon père, s'empressa d'ajouter Bergeronnette, ne les accepterait plus maintenant puisqu'il ne se livre plus au braconnage.

Abel allait reprendre : le docteur lui fit un signe qui l'en empêcha.

L'abbé Vincent regarda avec une douce expression Bergeronnette-cinq-heures et Abel : l'ingénieuse générosité de l'un et l'admirable instinct de délicatesse de l'autre l'avaient touché.

— Il serait temps de prendre le café, dit le docteur. Avant de rentrer à Saint-Germain je veux, s'il est possible, montrer le pavillon de la Muette à monsieur Abel.

— Je vais servir ces messieurs, répondit Bergeronnette-cinq-heures en se hâtant d'aller chercher le café.

— Bergerin, reprit l'abbé Vincent, puisque votre fille n'est plus là, je me permettrai de vous dire, mon ami, que vous avez traité avec légèreté la question fort importante du braconnage. Je ne suis pas sévère, vous le savez, mais je n'approuve pas votre manière de vous justifier. Dans quelques jours votre enfant, que je dispose pour sa première communion, vous demandera à genoux votre bénédiction et le pardon de ses fautes. Je ne lui en connais pas à cette innocente créature, et je vous en connais de graves à vous, Bergerin. Sans faire de la prédication à table, je vous dis simplement en honnête homme, comme vous le dirait un de ces deux messieurs, qu'il serait blessant pour la dignité paternelle que votre enfant, quand elle implorera son pardon, demandât tout bas à Dieu votre propre pardon, Bergerin.

Le braconnier fut bouleversé. Il releva la tête, la remua comme s'il eût craint de se l'être démanchée; il frotta ensuite ses mains contre ses cuisses, et il crut pleurer.

— Oui, monsieur l'abbé, vous êtes un brave homme : je vous révère comme notre évêque; notre Saint-Père ne m'eût pas autant attendri. Voilà qui est dit, je ne prendrai plus de ma vie de lièvres au collet, dussent-ils se fourrer entre mes deux chevilles; mais soyez indulgent. J'ai parfois des soucis gros comme une montagne : j'ai braconné pour m'étourdir. Les six cents francs que je dois au maître de la ferme, monsieur Moulinier, ne me laissent ni paix ni trêve. D'autres auraient donné dans la boisson, dans le jeu, pour n'y plus penser; moi j'ai braconné. C'est un grand vice d'avoir des dettes, monsieur le curé... Mais voici la petite : chut!

— Sur un plateau, dont le vernis avait disparu écaille à écaille, Bergeronnette-cinq-heures apporta le café et la crème. Une tasse plus haute s'élevait du milieu des autres tasses; les bords avaient presque disparu sous l'écume d'un lait onctueux qui exhalait le parfum de l'étable et celui de la prairie; il était pur comme l'eau de la source.

Soulevant cette tasse dans ses deux mains agitées, Bergeronnette la posa devant Abel et lui dit :

— Voilà, monsieur Abel, la tasse de lait que je vous avais promise l'autre jour, après que vous m'eûtes sauvé la vie.

Bergeronnette-cinq-heures n'eut pas la force d'en dire davantage; ses bras fléchirent, elle pâlit. Abel lui prit la main et la remercia de son souvenir reconnaissant.

— C'est bien peu, monsieur.

L'abbé Vincent resplendissait de joie.

Le docteur était ravi du trait de Bergeronnette.

— Ah! pour le coup, cria Bergerin en quittant la table et en courant dans la salle de toute la rapidité de ses jambes nerveuses, et comme si un chien l'eût mordu, ah! pour le coup, c'est trop beau! saint Hubert ne résisterait pas... Trois perdrix ensemble!

Aller, revenir ne fut qu'un mouvement pour Bergerin. Il avait pris son fusil : du bas de la porte, il ajuste les trois perdrix, tire et les abat. Des plumes ensanglantées tombèrent sur la table, les perdrix de l'autre côté du mur. Bergerin courut les ramasser.

— Je m'en vais! dit le pauvre abbé Vincent, confondu de l'endurcissement de Bergerin. Braconner sur nos têtes! c'est le comble de l'impénitence! Je ne veux pas m'exposer à lui débiter un sermon tout aussi inutile que le premier. Adieu, messieurs, dit-il à Calveyrac et à Abel. Essayez de le convertir si vous vous en sentez la force; moi j'y renonce. Adieu, messieurs.

Après avoir placé sa boîte aux insectes sous le bras, l'abbé Vincent quitta la ferme, et descendit vers la Seine pour la traverser au bac voisin.

Tandis que le docteur était allé faire sortir les chevaux de l'écurie, Abel essaya de consoler Bergeronnette, fort affligée de l'incartade de son père devant l'abbé Vincent.

— Ne vous désolez pas ainsi, lui disait Abel; l'âge le rendra plus raisonnable.

— Mon père ne changera jamais.

— Vous n'avez pas à vous en plaindre personnellement?

— Oh! non : il m'aime beaucoup; je ne manque de rien.

— Si vous souffriez, vous le confieriez au docteur, je pense?

— Le docteur connaît mon père aussi bien que moi; il sait que je n'ai rien à dire contre lui.

Un tendre intérêt animait chaque parole d'Abel, étonné de l'indulgence de cette enfant, grave dans les choses graves, autant qu'étourdie dans d'autres momens.

— Quand vous voudrez partir, nous sommes prêts, cria le docteur du milieu de la première cour. Au revoir, Bergeronnette, au revoir!

— Bonjour, monsieur le docteur; un bon voyage, monsieur Abel.

— Merci, Bergeronnette.

Une pièce de quarante francs tomba des doigts d'Abel dans sa poche. Il fut honteux de ce mouvement inaccompli; il eut raison de le comprimer.

Au moment où le docteur et Abel quittaient la ferme, Bergerin, ivre de son coup de maître, y rentrait avec ses trois perdrix. Le docteur descendit de cheval et alla vers lui; il lui parla tout bas.

Après que le docteur eut parlé, Bergerin fit un geste affirmatif de la tête.

— En route! monsieur Abel, en route! nous n'avons pas de temps à perdre... C'est par ici le chemin.

VIII.

Le tiré du Roi est un beau champ de terrain pris entre les

limites de la forêt et la rivière; il va de Maisons à Conflans. Un arc de verdure, un arc d'eau limpide l'enferment dans un ovale constamment parcouru, au temps de la cour de Charles X, par les chasseurs privilégiés du chevreuil, du lièvre et du faisan. Cette vaste étendue forme un contraste imprévu avec la forêt, dont elle est la bordure agreste : le regard n'est plus obligé de s'enfoncer dans de longnes gaines d'allées : il nage en plein air sur la cime de petits arbres noueux plantés l'un près de l'autre, emmêlés, tordus, hérissés, n'écartant leurs pieds de biche et n'effaçant leurs dures branches, qui ont de la ramure du cerf, que pour ouvrir un passage à l'oiseau qui fuit et au chasseur qui le guette. Si dans la forêt le calme est plus majestueux, le silence plus soutenu, on respire dans le tiré du Roi avec plus de facilité, on voit le ciel dans un développement illimité; et tout ce que la rivière, les coteaux voisins, les berges de gazon exhalent de fraicheur arrive sans obstacles à la poitrine pour la remplir, au front pour le glacer, au cœur pour l'imprégner d'émotions veloutées. Ces courans qui passent et vous traversent, établissent entre vous et le paysage une communication à laquelle participent chaque sens et chaque objet qui les frappe : c'est en vous que l'eau lointaine reluit, que la feuille verdoie, que le ciel se dilate, que l'herbe fine et soyeuse s'effile au vent, que l'oiseau chante et que les iles de saules se balancent. En prenant ces âmes éparses, vous leur distibuez un peu de la vôtre, si elle est jeune : l'horizon a vingt ans comme vous, et comme vous le tilleul s'incline pour penser, le peuplier soupire, le buisson aime, la fleur espère, l'arbuste isolé attend un ami qui viendra ce soir. Que de tendres paroles échangées tout bas dans cette mystérieuse alliance! que de pieux baisers appliqués avec les lèvres de l'âme à ces muettes figures de la création auxquelles nous tenons par des liens que Dieu suspend dans sa main!

Abel et le docteur franchissaient les allées du tiré du Roi, dont la crête était déjà jaunie par le soleil. Sur la figure d'Abel il y avait moins d'anxiété qu'à son départ de Saint-Germain, et si la brume mélancolique n'en était pas disparue, elle était du moins adoucie par la rêverie, ce voile du contentement et de la douleur. Plusieurs fois il tourna la tête du côté de Fromainville pour chercher encore dans la poudre d'or du couchant la maison de Bergerin, visible à longues distances à cause de son isolement. Cet endroit l'attirait de préférence à tout autre point de la forêt, dont la physionomie pourtant affectait des formes nouvelles à chaque bout d'allée du tiré du Roi. Au-dessus de ses préoccupations habituelles flottait la suave impression de la journée passée à la ferme de Fromainville; la simplicité de l'abbé Vincent, l'affabilité de ses manières, l'originalité velue de Bergerin, duquel il avait appris combien il est difficile de réprimer les abus malgré la sévérité des lois et la sagesse des meilleurs raisonnemens, la grâce de Bergeronnette-cinq-heures, enfant reconnaissante dont le bon naturel s'était manifesté par l'offre d'une tasse de lait; ces tableaux francs, ces sentimens vrais écartaient en lui d'autres idées et se faisaient jour dans sa mémoire. Le docteur n'était pas oublié dans la récapitulation. Sa bonne inspiration avait indiqué la visite à la ferme, sa présence y avait été une joie pour tous, et, sur son avis, on avait étalé la table au milieu de la terrasse et couvert cette table d'un déjeuner appétissant : avec justice Abel rapportait donc au docteur tous les motifs du contentement qu'il avait ressenti, et sur lequel il comptait si peu en quittant Saint-Germain.

Quant au docteur, il avait enfoncé son chapeau sur les yeux à cause du vent qui souffle presque toujours de ce côté plus découvert de la forêt, et, nonchalamment posé sur sa selle, il galopait à quelque cinquante pas en avant. Après avoir regardé à plusieurs reprises l'heure qu'il était à sa montre, il avait fait un signe de doute, dont il n'avait pas jugé à propos d'exprimer le sens à son compagnon.

— Il a manqué quelqu'un à notre partie pour qu'elle fût complète. Ne devinez-vous pas qui, docteur?

— Tous ceux que nous aimons. Le nombre en est un peu grand, mon cher monsieur Abel, pour que je devine du premier coup.

— Il nous a manqué madame Dalzonne.

— Vous avez raison; j'aurais dû la nommer la première.

— Quand je lui raconterai, docteur, l'agrément de cette journée, elle regrettera, j'en suis sûr, de n'être pas venue avec nous; vous verrez qu'elle nous boudera de ne l'avoir pas invitée.

— Elle m'excusera quand vous l'aurez convaincue que le hasard seul nous a dirigés vers Fromainville. Je compte sur votre éloquence pour obtenir mon pardon.

— Vous n'avez pas besoin de mon intervention, je pense, pour être cru de madame Dalzonne. Il vous serait difficile de perdre la confiance qu'elle a en vous sur toutes choses, même dans celles qui ne sont pas entièrement du ressort de votre qualité de docteur; votre opinion est la loi pour elle.

— J'avoue avoir bien peu fait pour mériter tant de crédit; mais vous savez, mon cher monsieur Abel, qu'elle étend cette indulgence sur tout le monde.

— Plus ou moins, docteur, plus ou moins. Je défierais monsieur Hourdon, tout savant que vous le dites, ou monsieur de Fourneuf, malgré son esprit insinuant, de prendre quelque autorité sur le caractère de madame Dalzonne; elle choisit ses confidens.

— Oui, reprit le docteur, mes fonctions dans la maison de santé m'attirent peut-être quelques attentions particulières de madame Dalzonne; mais je n'oserais attribuer à ma personne un avantage qui ne s'adresse qu'à ma position.

— Ah! docteur, penseriez-vous que l'affectueuse estime qu'elle a pour vous eût pour base l'intérêt de vous avoir à la tête de son établissement et la peur de vous perdre?

— Ai-je dit cela? interrompit Calveyrac en posant sa main sur l'épaule d'Abel; il est impossible que vous l'ayez cru... L'intérêt!... Comprenez-moi mieux : j'ai voulu dire, et je me suis mal exprimé, très mal, qu'il n'y avait que de la considération dans la déférence de madame Dalzonne pour son docteur.

— Il y a pour vous de l'amitié, une vive amitié dans son cœur. Aucune occasion de la manifester ne lui échappe : elle ne me parle jamais que de vous, de vos lumières, de votre attachement pour elle, de votre désintéressement envers vos cliens, du bien...

— Assez, mon ami, voilà trop de preuves de son affection; je m'en veux de paraître en avoir en besoin. Mais vous me rendez si heureux en me faisant sentir mes torts, que je n'ai plus le courage de m'excuser; ce serait de l'hypocrisie. Oui! je suis heureux de ce que vous me dites; et vous le comprenez, mon cher monsieur Abel : notre profession est une œuvre si mercenaire pour beaucoup de ceux qui l'exercent et pour tous ceux qui y ont recours, que c'est toujours une nouveauté consolante pour moi d'apprendre qu'il y a quelqu'un qui ne croit pas m'avoir entièrement payé quand il m'a mis son argent dans la main. Oui, je suis heureux; pourquoi vous le cacherais-je?

— Il est affligeant pour l'humanité, reprit Abel, que vous soyez obligé de vous réjouir d'un acte de justice si naturel, et que je sois dans la nécessité de vous attester à mon tour, comme je l'ai déjà fait au nom de notre amie commune, que je me regarderais comme un homme sans honneur si je ne plaçais vos services au rang des plus difficiles à récompenser.

— Je ne prétends pas élever si haut ma profession, mon cher Abel, et je n'ai jamais douté non plus de votre bon sens en toutes choses. Votre amitié, celle de quelques autres personnes, voilà où j'aspire.

— Comptez en tout temps sur celle de madame Dalzonne surtout. Si l'amitié avait ses jalousies, je serais votre rival auprès d'elle, et votre rival malheureux, car je vous crois le préféré.

Une allégresse de cœur qu'un démenti obligé et poli ne domina pas, éclata sur le visage du docteur à ces paroles d'Abel, qui n'attachait pas, de son côté, la même importance à la conversation.

— Mon cher monsieur Abel, elle ne vous aime pas moins que moi, puisque vous m'admettez au partage de ses affections; et si le contraire n'est pas, si elle ne penche pas un peu de votre côté, c'est qu'on ne doit pas toujours, dans les considérations d'amitié, regarder comme absolues les raisons de beauté et de jeunesse. Elle nous aime tous deux, il faut le

croire, par le côté sérieux de nos caractères. Je n'aurais aucune confiance dans l'opinion où vous êtes que nous sommes en égale mesure d'affection auprès d'elle si elle avait consulté ses goûts de jeune femme, au lieu de n'obéir qu'à la rectitude de son bon sens de femme raisonnable.

Le pauvre Abel ne descendait pas si avant dans l'analyse des causes qui avaient déterminé madame Dalzonne à partager son attachement entre lui et Calveyrac. Par quelle voie serait-il parvenu à prêter au docteur des motifs impérieux pour engager le propos sur ce terrain, lui dont l'attention n'avait la force de se fixer sur rien, lui, étourdi de l'activité imprimée à ses sentimens depuis le matin, et près de descendre dans son silence à l'aspect de la somnolence universelle de la nature loin du soleil, onduleusement bercé sur les dernières lignes de l'horizon?

— Qu'importe à madame Dalzonne, dit-il, que je sois jeune et que vous ne le soyez plus, pour nous accorder son amitié? L'autre jour précisément, en me répétant combien elle vous devait de reconnaissance pour la renommée que vous avez acquise à sa maison, combien vous lui êtes cher pour les soins particuliers que vous lui avez donnés pendant une douloureuse maladie, et combien le charme de votre société adoucit les ennuis dont elle est quelquefois assaillie, précisément ce jour-là elle ajoutait : — Mais il a vieilli aussi, ce bon docteur; ses études l'ont fatigué, ses travaux ne l'ont pas épargné. Je vous redis là ses propres paroles. Demeurez donc dans l'opinion, docteur, que madame Dalzonne ne proportionne pas son amitié à nos âges différens.

Si le docteur n'eût pas été un cavalier consommé, il serait tombé sur-le-champ sous les pieds de son cheval. Il ne sentit plus ni les étriers ni la bride; il s'écroula. Mais ce ne fut que la commotion du boulet qui asphyxie un instant et passe; on ne meurt pas.

— Votre remarque est sensée, mon cher monsieur Abel: madame Dalzonne ne puise ses affections que dans sa raison, et pour la raison il n'y a heureusement ni âge ni beauté.

L'effort avait réussi. Combien il avait été écrasant pour Calveyrac! Il ne se sentit pas assez fort pour le renouveler. Mais qu'avait-il besoin de tant se déguiser en face d'un homme incapable de poursuivre l'induction la plus claire dans le moment, et ce moment était venu, où sa langueur fatale l'envahissait? Il laissa passer Abel devant lui, se bornant de loin en loin à l'accoster pour le quitter aussitôt.

—Je n'ai pas en moi la plus simple philosophie, se dit Calveyrac après avoir provoqué et combattu corps à corps la désolante pensée dont Abel avait rempli sa tête; je ne tente rien pour me vaincre; et je le puis, car, si j'avais résolument arrêté d'abord de ne pas m'attacher à madame Dalzonne, je serais aussi tranquille aujourd'hui qu'en réalité je le suis peu. Depuis mon installation chez elle, je l'aime, il est vrai; depuis quatre ans je ne me cacherai pas qu'elle m'a de jour en jour plus occupé; mais, si je me fusse armé de ma volonté de fer, j'aurais détruit à son début, plus tard même, une passion trop encouragée. Je ne me désespérerai pas cependant; je ferai ce que je n'ai pas fait. J'aurai à dépenser plus d'énergie, à me fortifier par plus de résignation : soit, j'accepte; mieux vaut cela que l'incessante douleur de douter presque toujours, de craindre encore plus souvent, et de n'espérer jamais. Et, une fois maître de moi-même, je reviens à des goûts faciles à satisfaire, qui occupent, qui mènent jusqu'à la fin de la vie... Que n'ai-je des goûts à satisfaire! je ne m'en connais plus. J'en ai eu dans ma jeunesse : la médecine, ses systèmes, ses audacieuses théories; j'ai écrit là-dessus. Reprendrai-je la plume, maintenant que la pratique a démenti une à une des convictions pour lesquelles je me serais fait tuer autrefois?

J'aurais alors répandu du sang pour ce qui n'a plus à mes yeux la valeur d'une goutte d'encre... Mais n'y a-t-il pas d'autres applications d'esprit qui me conduiront au même but? J'étudierai, j'étudierai beaucoup, et j'oublierai tout-à-fait madame Dalzonne; elle et moi dans une indifférence complète; les mêmes attentions devant le monde, mais seul je n'y penserai plus. Si je me livrais à une étude longue, pénible, qui me fût un peu familière? la botanique, par exemple? Mais la botanique n'a plus rien à m'apprendre... Oh! j'oublierai madame Dalzonne, n'importe comment. J'ai d'autres moyens; je les trouverai dans ma profession : si je ne veux plus discuter, ardeur éteinte, je puis découvrir: il y a encore à découvrir en médecine, et j'aurai la gloire... Je n'aime pas la gloire!... J'oublierai, j'oublierai cette femme... Mais, j'y pense, il me reste la bienfaisance à pratiquer; et, quand on a été bienfaisant, Dieu alors, la religion... — Le docteur se prit en pitié. — N'importe, n'importe! j'oublierai madame Dalzonne.

Les derniers rayons du soleil couchant éclairaient deux figures singulièrement pâles.

De l'endroit où étaient arrivés Abel et le docteur, on apercevait Conflans à droite, et à gauche les premiers arbres de la longue allée de Brigue, qui aboutit au pavillon de La Muette.

Pour indiquer le chemin à son compagnon, fort insoucieux d'en changer, le docteur le devança de quelques pas, et le suivit ensuite comme pendant la dernière moitié de la course à travers le tiré du Roi.

L'aspect du paysage allait se modifier : du plein jour il passait à l'aube. Abel et le docteur rentraient dans le bois. l'Élysée payen n'est pas plus beau, il n'est pas différent. Ce qui éclaire la forêt, ce n'est ni le jour produit par le soleil ni la lueur qui émane de la lune, c'est un jour distinct, vert et tendre comme celui des rêves. On dirait une clarté qui coule des feuilles, une lumière qu'elles ont bue au soleil pour la teindre ensuite et la rendre. Il n'y a pas de vent; un air doux et petit côtoie les allées. Le silence surtout est surprenant. Apparition gracieuse et muette, un cerf se montre parfois au fond de la perspective; il déploie sa ramure, mais aucun cri ne part de sa poitrine blanche; c'est un cerf somnambule. Chaque objet de ce monde animé et inanimé exerce un magnétisme sur l'autre : la terre endort l'arbre; l'arbre fait ployer la branche qui s'assoupit sur l'oiseau; l'oiseau baisse la tête et ne remue plus; la forêt entière rêve. Si par hasard l'oiseau maudit, si le corbeau jette tout-à-coup son cri dans l'air en trouant l'espace, alors la forêt entière ondule et tressaille; puis elle se rendort.

Ces vastes familles d'arbres, derniers vestiges des couches végétales du monde primitif, s'en vont comme s'en sont allées les créations monstrueuses qui les peuplaient. Elles étaient la longue chevelure d'un sol sauvage, et les grandes tempêtes se plaisaient à marcher, à courir là-dedans avec leur cortége majestueux de vents et de tonnerres; c'étaient les endroits où les orages faisaient leurs nids, nids détruits, écrasés sous les pieds de la civilisation. Aussi les orages se sont envolés; ils n'éclatent plus maintenant que dans l'air, où, faute d'appui, ils ont peine à se former. La terre devient chauve.

Comme on éprouve une pieuse terreur, écho des incantations druidiques, des frémissemens inconnus, d'ineffables extases à marcher à travers ces solitudes dont aucune interprétation humaine ne donnera une idée à nos descendans, qui, ne les ayant pas connues, en parleront peut-être comme des villes englouties, des religions mortes, des règnes éteints! Qui leur dira ces milliers de colonnes flexibles portant et balançant à leur fût un ciel de verdure, de fraîcheur et de chants? qui leur dira ces inextricables soies lumineuses arrachées au soleil, immense cocon d'or, et dévidées autour de chaque branche pendant les jaunes journées d'été? et ces rues de gazon, verdoyantes échelles par où montent les oiseaux pour voler aux nuages, et d'où descendent, humant l'air et la lumière, des biches marbrées, jeunes femmes par la grâce et la souplesse? à quel instrument demanderont-ils les sons de ce chœur immense où le chêne a sa note qui effraie en le charmant le sanglier attentif dans sa bauge, et où le jonc a la voix aiguë et sifflante pour amuser le petit oiseau qui écoute? à quelle palette auront-ils recours pour comprendre cette pluie de neige répandue par la lune sur la mousse des bois, toute bouillonnante de cette clarté, et sur le duvet de chaque feuille, qui se replie comme la langue d'un chevreau pour goûter à ce lait de la nuit? Magnificences évanouies, indescriptibles, perdues, perdues comme l'haleine amère qu'exhalent les bois et qui, au printemps, s'en va de leur écorce dila-

tée, comme des ardentes aisselles d'une jeune créole sort une sueur qui enivre!

Sauront-ils jamais non plus les radieuses chutes du jour derrière ces tissus de branches et de feuilles qui détachent leurs formes déliées sur un horizon de feu, et qui prennent une expression et des attitudes humaines comme si elles aient une intelligence? Les peupliers se penchent et se caressent du bout des lèvres; les vieux chênes aux fortes membrures méditent; les sapins s'écartent en éventail comme pour aspirer toute la brise de la nuit; les bouleaux au corset de satin luisent dans l'ombre et forment des rondes qu'on croit voir s'agiter. C'est à souffrir pour toutes ces créatures qui, avec la conscience de leur vie incomplète, restent attachées à la terre; et leur éternel murmure est l'accent de la contrainte douloureuse qu'elles éprouvent à n'être ni l'oiseau qui vole ni l'homme qui marche.

Encore un jour, et les grands mystères des forêts auront disparu du monde, car les forêts ne seront plus.

Il est des idées qui vivent dans certaines atmosphères et meurent dans d'autres; qui s'équilibrent dans un air dilaté, se déforment et se métamorphosent dans un air moins subtil. Depuis que le docteur parcourait les allées endormies de la forêt, il avait peu à peu écarté les plus fortes, les plus oppressives parties du raisonnement sous lequel il était resté enseveli jusque-là.

— Mais que m'a donc dit Abel de si poignant pour que je me sois si vite désolé? En cherchant à me convaincre de l'amitié de madame Dalzonne pour moi, il a ajouté qu'elle avait remarqué sur mes traits la pénible empreinte de mes travaux: n'est-ce pas la vérité? Qu'en conclure? qu'elle n'a, qu'elle n'aura jamais pour moi que de l'amitié? Cela ne dit pas cela, pas même qu'elle éprouve un penchant différent, plus vif, pour un autre. Cet autre ne serait qu'Abel, et je ne l'imagine pas. J'ai eu des doutes, parce qu'on en a sur toutes choses quand on a vécu; mais, sérieusement envisagés, mes soupçons s'évanouissent. Quand je voudrai acquérir une certitude dont je ne sens pas l'importance, je n'aurai qu'à adresser quelques questions à Abel, et tout sera éclairci... Dans un mois, demain si je le veux... Pourquoi pas maintenant?

Remis de sa secousse, Calveyrac, rasséréné, rendu à son sang-froid d'habitude, courut ranger son cheval auprès de celui d'Abel, qui ne s'aperçut pas de la diversion.

— Abel! Abel!

Abel n'entendit pas d'abord; il répondit ensuite en homme qu'on arrache au premier sommeil.

— Quoi, docteur?

— Ce n'est pas seulement madame Dalzonne qui aurait été charmée d'être venue avec nous à Fromainville: nous avons oublié quelqu'un autre, mademoiselle Laure de Touralbe.

— Croyez-vous, docteur? répliqua Abel en passant la main sur son front pour se forcer à être attentif.

— Je le crois très certainement: c'est un esprit si poétique!

— Oui, très élevé.

— Vous l'auriez conduite dans l'une des jolies îles d'Herblay, qui sont au bas de Fromainville, sous les saules; et là vous auriez lu ensemble ou causé pendant quelques heures.

— Que vous connaissez bien, docteur, les penchans de mademoiselle de Touralbe! les scènes de la nature l'émeuvent jusqu'à l'extase.

— La connaître n'est pas difficile; elle porte son caractère sur son beau visage.

— Un noble visage, docteur, n'est-ce pas?

— Adorable! Il l'aime, murmura Calveyrac, qui continua: Quels yeux expressifs! quelle bouche intelligente! quel teint suave!

— Et quelle divine taille! ajouta Abel. Sa mère était sans doute fort belle.

— Elle est un peu romanesque... Oh! oui, il l'aime! tout le prouve.

— Ah! ne vous en plaignez pas, docteur! c'est l'excès d'une riche organisation.

— Je ne m'en plains pas. D'ailleurs, vous êtes sur ce point, mon cher Abel, un appréciateur autrement infaillible que moi.

Il l'aime! il l'aime! se dit de nouveau le docteur, ravi du succès de ce premier examen de conscience; il l'aime! Qu'avais-je dit à madame Dalzonne le jour de notre visite au château de Saint-Germain? *Ceci guérira cela*. Me voilà tranquille. Qu'ai-je à savoir maintenant? que je n'ai presque plus rien à craindre, si je n'ai pas tout à espérer.

Le dialogue fut suivi du repos silencieux qui l'avait précédé; mais Abel n'en avait pas plus remarqué la fin que le commencement. Il avait parlé pour répondre; il ne disait plus rien depuis que le docteur avait cessé de l'interroger. Libre de ses obsessions personnelles, Calveyrac s'appliqua, revenu à sa tâche, à saisir encore quelques saillies du caractère d'Abel, dont le front se rembrunissait d'allée en allée, et où la nuit s'épaississait comme sur la forêt entière.

Et le docteur consultait encore le visage fermé d'Abel, sa main gauche flottante, sa transfiguration graduelle, quand celui-ci, se relevant sur les étriers et haussant la tête, s'écria:

— Mais, n'est-ce pas, docteur, que Bergeronette-cinq-heures est encore plus belle que mademoiselle de Touralbe?

Une rapide surprise courut sur le visage de Calveyrac. La comparaison et le ton avec lequel elle avait été émise l'auraient jeté dans un monde de perplexités si Abel, dans ce moment, malgré la spontanéité de sa réflexion, n'eût plutôt appartenu à la vie du sommeil qu'à la vie réelle. Pour le docteur, la réponse d'Abel ne fut donc que le cri d'une fantaisie du cerveau. Son premier étonnement tomba; et il n'aurait plus eu qu'à combattre ou à approuver, comme un objet de discussion ordinaire, l'opinion d'Abel, si Abel, à cause de son état même, avait eu l'esprit assez éveillé pour la défendre.

Sans manquer de pitié, Calveyrac n'aurait pu tourmenter par de nouvelles questions son compagnon, de plus en plus faible à mesure que la lueur symbolique de la forêt était absorbée par la teinte noire de la nuit. Le docteur calcula alors qu'il serait au moins sept heures et demie quand ils arriveraient au pavillon de La Muette, et que de La Muette à Saint-Germain ils mettraient au moins une heure. Cette lenteur l'affligeait beaucoup pour Abel, dont la position maladive avait à redouter la fraîcheur aigre du soir. Il eût mieux valu se rendre directement de Fromainville à Saint-Germain, sauf à visiter un autre jour le pavillon de La Muette. La réflexion venait trop tard. Elle était d'autant plus affligeante que le docteur s'aperçut avec un pénible désappointement qu'il s'était trompé de route, comme cela est si facile dans la forêt de Saint-Germain. Au lieu de dessiner un coude au point de rencontre de l'allée du Cordon et de celle du Corra, il avait suivi la route du Cordon, parallèle et non perpendiculaire à La Muette. Au bout de vingt minutes d'erreur, ils s'étaient trouvés lui et son compagnon à la Croix-du-Maine, rond-point abandonné à l'extrémité occidentale du bois. Calveyrac ne communiqua pas la mésaventure à Abel: il revint sur ses pas par l'allée d'Andresis, mais d'un trot pressé, et qu'il aurait voulu précipiter encore, tant il était consterné du renversement total de la physionomie d'Abel, couché plutôt qu'assis sur son cheval, rendant l'haleine par saccades, ne voyant plus ni le ciel étoilé, ni la terre qui se plombait d'ombre, ni les arbres, ne répondant plus aux paroles du docteur.

Enfin ils arrivèrent au pavillon de La Muette, où les deux chevaux s'arrêtèrent. Calveyrac sauta en bas du sien et courut aider Abel à descendre. Connu du garde, Calveyrac fit aussitôt ouvrir le salon où le roi Charles X admettait dans l'intimité ses nobles compagnons de chasse pendant l'heure de la halte; Abel fut placé dans l'un des grands fauteuils rouges à filets d'or qui y sont encore.

— Laissez-nous, je vous prie, dit Calveyrac au garde; j'ai besoin d'être seul. En attendant que nous continuions notre chemin, donnez à manger aux chevaux. Ne les faites pas boire tout de suite, entendez-vous!

Quelle altération sur le visage d'Abel! quelle fixité dans son regard vitreux! quelle sinuosité de dédain et d'effroi dans le contour de ses lèvres! quel reflet de terreur sur ses membres inquiets, sans repos! Sa belle et pauvre tête est pleine de souffrances; ses cheveux sont abattus comme le sont les

branches du saule quand l'orage règne ; il est sous le coup d'une des plus violentes tempêtes nerveuses qu'il ait éprouvées depuis longtemps.

Adossé à la cheminée, Calveyrac regarde Abel ; il l'étudie dans ses plus faibles mouvemens ; il sollicite de chaque veine gonflée le mot de l'énigme, il le cherche de près, face à face ; il croise son souffle curieux avec ce souffle brisé ; il engage le fer de son regard avec ce regard inflexible. Il le peut : Abel est ailleurs que sur la terre ; il flotte dans une région intermédiaire où Dieu ne descend pas et où les hommes ne montent jamais.

Ne cherchez plus dans le docteur l'homme du monde : ses doigts soucieux se croisent, se replient ; il les enfonce dans ses cheveux pour surprendre une idée, quelquefois il les pose en forme de serre sur ses lèvres. L'orage briserait en poussière les carreaux du pavillon, il n'entendrait rien, il ne remuerait pas. Il n'y a ici qu'un homme qui souffre et qu'un homme qui cherche, une chose douloureuse et une chose occupée, un cri et une pensée, la pensée aura raison du cri.

— Je sais son mal ! je le sais, murmura le docteur. Il soupira, et, fermant les yeux : — Oui, je le sais.

Calveyrac ne se trompait pas, il connaissait le mal dont gémissait Abel ; mal inconnu aux générations anciennes, et que les nouvelles n'ont reçu d'aucun pays ; qui ne leur arrive point tout-à-coup comme la peste des marais infects de l'Orient ou comme la fièvre jaune des forêts spongieuses de l'Amérique. Il a sa source en nous, dans notre sang, dans nos os, dans nos chairs, dans notre cerveau, et tient d'un bout à l'hypocondrie et de l'autre à la folie. Mystère entre deux mystères, il avait pris Abel pour victime ; depuis trois ans il en subissait, sous quelque climat que ce fût, les intolérables douleurs. Douleurs infinies, la science a renoncé à les classer ; elle manque de termes pour les distinguer entre elles et les définir. Elles embrassent dans leur empire illimité le domaine des sens et celui de l'intelligence ; ce sont des douleurs centaures, moitié physiques, moitié morales, faisant ployer le corps, exaspérant l'âme par des tortures dont l'imagination ne sait pas le nombre. Tantôt elles s'attachent à un membre et le rongent pendant vingt ans, tantôt elles vacillent comme une flamme de place en place et disparaissent. Quand elles s'attaquent à un être faible, elles le tourmentent sans pitié. Alors le froid l'aigrit, la pluie l'accable, le perce de part en part, l'orage le martyrise, le bruit aigu le corrode, le vent l'exalte jusqu'au délire ; il suffit d'un son nouveau, d'une couleur particulière, d'une odeur ennemie pour qu'il tremble jusqu'à la pointe des cheveux. Et la durée de ces accidens finissant par constituer en lui un effroi perpétuel, il tombe dans un abîme d'idées où quelquefois sa raison se trouve compromise. Le névralgique reste des années sans parler, quand il ne renonce pas pour toujours à regarder de sang-froid le spectacle d'une nappe d'eau ; l'eau l'épouvante ; s'il traverse un ruisseau, sa jambe se ploie, son pied se crispe. Cet autre névralgique croit pouvoir voler dans l'espace ; son désir est de s'élancer de la pointe d'un rocher dans l'immensité de l'air ; cet autre se hérisse devant l'éclat d'une rose et s'évanouit en touchant à l'épiderme lisse d'une pomme. Une mélancolie caverneuse est le caractère général de cette affreuse maladie, née, si l'on peut hasarder une conjecture, de l'exercice abusif du cerveau, aux dépens du système musculaire, par un déplacement des forces vitales. Le genre humain n'est qu'un être collectif, et cet être, depuis trois siècles, s'est fatigué l'intelligence au delà de toute mesure. Les spéculations religieuses du quinzième et du seizième siècles, les veilles, les luttes, les révolutions sociales, qui les ont suivies, les terreurs, les colères, les désespoirs, fruits éternels de ces révolutions, ont élevé aux plus hautes notes les vibrations nerveuses. L'homme était sang et muscles, il n'est plus que nerfs ; il vit par le cerveau, foyer de toutes les lignes nerveuses. Héritiers de l'organisation des pères, et ne tentant rien pour la modifier, les enfans, au premier choc qu'ils éprouvent, sont livrés à la névralgie. Pour prix de tant de maux, de tant de souffrances, il leur est accordé une perspicacité de prophète, une vue perçante, le don des pressentimens tristes et lointains, celui des rêves pendant lesquels on marche et l'on voit les yeux fermés, et ils sont d'autant plus près de l'énigme de la création qu'ils sont éloignés du monde réel et du contact grossier de la matière.

C'était ce mal horrible et curieux qui tenait renversé dans le fauteuil le pauvre Abel et le livrait aux réflexions du docteur, qui avait bien pu nommer sans erreur la maladie, mais qui, pour cela, n'en devinait pas plus la cause qu'il n'en aurait assuré la guérison.

Depuis une demi-heure il assistait aux soupirs douloureux, aux bâillemens, aux sanglots d'Abel, sans s'occuper de lui donner des soins dont l'efficacité était douteuse et dont le succès, si par hasard ces soins avaient réussi, aurait été un réel obstacle à l'étude complète du mal observé au moment d'une de ses plus larges crises. Né d'une cause, irrité par plusieurs, élargi par la tristesse morale qui s'y était jointe, ce mal, dont les nerfs et le cerveau étaient le double siége, s'incarnant par là dans la partie organique et dans la partie intellectuelle de l'homme, ce mal, obscur et cruel à tous les degrés, semblait enfin être arrivé aux limites extrêmes de la névralgie. Le docteur prononça même à voix basse le mot *catalepsie*.

Sa satisfaction fut un instant sans mélange de pitié ; il avait mieux à faire qu'à s'attendrir devant l'effrayant problème que n'ont pu résoudre ni le profond Fothergill ni l'ingénieux Louyer de Villermay.

Depuis une demi-heure les attitudes étaient les mêmes : le docteur n'avait pas quitté sa place contre la cheminée, Abel était anéanti sous l'accablement de son mal. Soit hasard, soit intention d'aérer la pièce, Calveyrac alla vers la croisée et l'ouvrit. Aussitôt une senteur des bois, sauvage et résineuse, emplit l'appartement de milliers d'atomes vivifians. Abel, surpris par cette immersion douce, releva un peu la tête et parut se ranimer. Il rouvrit tout-à-fait les yeux et il entrevit, derrière le rideau de larmes qu'il commençait à répandre, les étoiles qui brillaient par réflection au fond de la glace placée sur la cheminée.

— Docteur, cria-t il en se levant, j'entends une cloche !... Écoutez ! N'est-ce pas celle de mon château de Roqueréal ?

Un geste de mécontentement échappa à Calveyrac : cette divagation ne lui plaisait pas.

— Que dit-il de Roqueréal ?

— Ah ! pardon, docteur, se reprit Abel retrouvant aussitôt sa présence d'esprit. J'oubliais que nous ne sommes pas dans les Pyrénées. Ce son m'a trompé : je me croyais chez moi, dans mon château de Roqueréal.

Le docteur prit la main d'Abel et le pria de se rasseoir.

— Mon ami, dit Abel d'une voix émue, mais libre de douleurs, mon ami, que je suis content de vous avoir connu ! quelle consolation dans ce moment de vous sentir près de moi ! Asseyez-vous là, je vous en prie.

Calveyrac s'assit près d'Abel.

— Oui, cette cloche, docteur, cette cloche a retenti jusqu'au fond de mes souvenirs les plus chers ; elle m'a transporté dans mon pays, que je ne reverrai jamais plus, sous le toit paternel d'où je suis exilé.

Les paroles et les sanglots roulaient confondus dans la bouche d'Abel, que le docteur écoutait maintenant avec une tendresse attentive et comme le prêtre auquel le condamné à mort confie une dernière révélation. Mais sa pitié luttait avec une curiosité haletante, elle l'importunait ; il aurait voulu savoir, et non s'attendrir.

— On n'est jamais exilé pour toujours, répliqua-t-il. Les résolutions extrêmes ont un terme ; et c'est le temps, plus juste que les hommes, qui l'a réglé ainsi. Si c'est votre patrie que vous regrettez, ne renoncez pas à l'espérance de la revoir ; vous vous tourmenteriez sans raison.

— Sans raison ! docteur ; j'ai, moi aussi, une forêt aussi vaste que celle-ci, plus belle peut-être.

— Plus belle ! interrompit Calveyrac, cherchant à tous prix des moyens pour animer une conversation dont il attendait beaucoup, y pénétrant par le chemin sinueux de la contradiction. — plus belle ! Permettez moi d'en douter, quoique je ne sois pas le propriétaire de celle-ci. La forêt de Saint-Germain n'est pas un parc bourgeois.

— Mais l'Ariége, mon beau fleuve, ne l'arrose pas, et du milieu des arbres de la forêt où nous sommes, des montagnes ne s'élèvent point, couvertes de la base à la cime de pins et de genêts.

— Je conviens, mon cher Abel, que l'Ariége est un fleuve plus sauvage que la Seine, et que des montagnes font bien au milieu d'un bois. Vous êtes donc né dans les Pyrénées?

— Ma famille n'en est jamais sortie ; je suis le premier qui les ai quittées, par je ne sais quelle punition du ciel.

— Le mal du pays est au fond de sa mélancolie. Est-ce tout? se demanda Calveyrac.

— Je me trompe, reprit Abel en posant sa tête sur l'épaule du docteur ; mon père aussi s'en alla de nos montagnes et vint à Paris pendant sa jeunesse. Il ne prévoyait pas le funeste chemin qu'il traçait à son fils ! C'est lui qui fut réellement le premier de notre famille, et sans doute de sa race, qui voulut connaître si au-delà de nos rochers il y avait des hommes meilleurs et des existences plus enviées. Mon père est mort, que Dieu le prenne en pitié ! moi, je n'ai aucun respect pour sa mémoire. L'aveu me soulage, il m'absoût de toute accusation de complicité avec lui. Je porte son nom, c'est vrai ; mais je n'accepte que cela de lui, rien que cela. Est-ce que je lui ai demandé de me faire riche ? Exécrable richesse ! que ne l'a-t-il emportée dans la terre ! Que ce château qu'il m'a laissé pèse sur sa tombe au jour de la résurrection, afin que le château l'écrase ou qu'il ne sorte jamais de sa tombe !... Qui me délivrera de ce château ? ..

— Modérez-vous, mon ami ; vous parlez d'un temps éloigné. — Comme son regard est désolé! se dit le docteur. Ce n'est donc pas le mal du pays? Qu'est-ce donc?

— Du haut de ses créneaux pourtant on découvre l'Espagne, la France et la mer; et puis j'y suis né, j'y ai été élevé par des hommes sauvages dont les mœurs sont aussi inconnues que celles des premiers peuples de l'Amérique.

— Quelle curieuse contrée ! interrompit Calveyrac.

— Roqueréal, poursuivit Abel, est dans un pays indépendant de l'Espagne et de la France, quoiqu'il appartienne à la France et que son évêque soit nommé à Madrid. On ne sait ni d'où nous venons ni si nous sommes une colonie de Romains, d'Arabes, de premiers chrétiens. Nous avons la liberté des uns, le teint basané des autres, la piété sévère de ceux-ci. Nous choisissons nos chefs politiques et nous ne faisons la guerre pour le compte de personne. Tous égaux, nul n'est pauvre chez nous. Dedans, la liberté ; à l'entour, des montagnes ; sur nos têtes, le ciel.

— J'ai lu, dit Calveyrac, une relation de votre province dans une statistique dressée sous l'empire.

— Vous avez peu lu sur notre pays : on ne le visite pas, et les habitans n'en sortent jamais. Les familles ne vont pas chercher d'alliances étrangères au dehors ; nous n'aimons guère les Français, et nous ne sommes pas trop liés avec les Espagnols. On nous appelle égoïstes parce que nous ne demandons rien à personne. Nos lois sont des habitudes antiques comme nos rochers, que rien n'entame. Parmi ces habitudes ou ces lois, il est d usage que les plus vieilles familles aient titre de noblesse et qu'elles se gouvernent comme elles l'entendent.

— La féodalité et le patriarcat, vieux types des sociétés primitives, sont, je le vois, dit le docteur, la base de votre aristocratie.

— J'appartiens, continua Abel, à cette aristocratie, ou plutôt j'en faisais partie il y a quelques années. Mon père étant le second fils de sa famille, n'avait que la jouissance partielle des opulentes propriétés laissées par son père ; son frère en était de droit l'unique possesseur, et il les avait reçues pour les transmettre directement et sans altération à son fils aîné, mon cousin. Ces propriétés étaient comme une couronne royale, qui ne passe pas sans usurpation sur le front d'une branche collatérale. Comprenez-vous, docteur?

— Votre récit m'intéresse vivement, répondit Calveyrac, qui ne semblait écouter Abel qu'avec le plaisir d'un auditeur ordinaire; il vous touche de trop près pour que je ne désire pas en savoir la suite.

— Mon père entendit parler de Paris par un voyageur égaré. La France sortait alors de la révolution pour entrer dans la guerre ; elle était curieuse ; il s'y faisait de grands noms et d'immenses fortunes en quelques mois. Le premier consul ne défendait l'ambition à personne ; tandis qu'il prenait des royaumes, il laissait conquérir des richesses à qui voulait ; on était fournisseur, entrepreneur, concessionnaire ; on bâtissait, on reconstruisait avec les débris de tous genres de la révolution ; l'or coulait après le sang. Mon père était un ambitieux : il abandonna pour aller à Paris sa jeune femme, l'amitié de son frère, de bons et simples cœurs qui auraient vieilli avec lui. Il ne nous apprit son arrivée à Paris que pour nous dire les merveilleuses occasions de faire fortune qui affluaient vers lui de toutes parts. Dans quelques affaires, qu'il ne considérait que comme de simples essais, il avait déjà, assurait-il, obtenu d'immenses bénéfices ; les quarante mille francs de sa première mise de fonds avaient été décuplés. Quand sa prospérité fut connue dans le pays, elle troubla le sommeil de ses compatriotes, qui tous rêvèrent alors des opérations brillantes, et commencèrent à regarder avec mépris leur commerce de pailles tissées. Plus près du miracle, mon oncle ne résista pas à l'éblouissement. Confiant dans l'habileté de son frère autant qu'enivré de sa réussite, il emprunta sur son château et envoya à mon père tout l'argent qu'il put réaliser. En quelques mois les premiers gains permettraient de couvrir les remboursemens et de rentrer dans la possession intégrale de l'immeuble sacré de la famille.

Attentif, Calveyrac remarquait que les paroles d'Abel, à mesure qu'il était plus sûr de lui-même, se dégageaient mieux, coulaient plus nettement et se creusaient pour ainsi dire leur lit.

— L'association, reprit Abel, ne fut pas aussi avantageuse que l'avait fait espérer d'abord une série de belles chances. On ne perdait pas, mais les bénéfices n'étaient pas assez considérables pour être détachés du capital, qu'il était urgent au contraire de grossir si l'on tenait à donner de l'extension à l'entreprise, mise en péril à la moindre suspension. C'était là du moins ce que mon père écrivait à son frère en l'initiant par une correspondance active aux combinaisons de hautes spéculations de Bourse.

Aucune voix n'avertissait mon oncle du danger vers lequel il courait ; il n'avait à attendre de conseils de l'expérience de personne, dans un pays privé des lumières de l'industrie.

D'emprunts en emprunts, toujours garantis par le domaine de la famille, et contractés sous l'espoir d'un remboursement immédiat, mon oncle risqua tout ce qu'il possédait.

Son frère le fascinait. Une victoire de Bonaparte opérerait une diversion foudroyante en faveur de leur commune entreprise, lui marquait mon père avec assurance. La victoire fut gagnée, mais la crise attendue n'eut pas lieu. « Nous sommes ruinés, écrivit-il à son frère, le sort nous a trahis. »

Alors ceux qui avaient prêté à mon oncle firent vendre le château, sans pitié respectueuse pour les descendans malheureux de la race qui l'avait bâti autrefois ; mon oncle, son fils, sa femme furent obligés d'en sortir pour aller habiter un village près de Pamiers. Je fus témoin de leur fuite ; elle me serra le cœur. C'était au milieu de l'hiver. Leurs voisins, leurs amis leurs vassaux les suivirent en larmes, maudissant mon père qui était la cause de cet exil. L'outrage ne me révolta pas : mon père le méritait ; oui, il le méritait, docteur.

Abel s'étant reposé pour reprendre haleine, Calveyrac lui fit observer que, sans être un malhonnête homme, on était souvent exposé à compromettre les intérêts d'autrui, et que dans le commerce le plus sûr il y avait constamment une large place remplie par le hasard. Le naufrage des co-intéressés n'était pas toujours, en bonne justice, imputable au directeur malheureux d'une entreprise.

— Cette vérité, continua Abel, n'est pas un doute pour moi, mais elle n'a aucune application à recevoir ici ; car, au bout de cinq ou six ans, mon père qu'on croyait réduit à vivre à Paris des modiques appointemens d'employé, reparut dans la contrée avec un éclat qui démentait ces prévisions.

Son premier acte fut d'aller s'installer dans le château de son frère et de prendre possession, avec des titres légalement reconnus, de toutes les terres attachées à ce domaine. L'événement exerça les conjectures : on sut bientôt qu'il avait fait acheter le château sous main, si toutefois il n'avait pas été le prêteur usuraire auquel son frère, par l'entremise d'un tiers officieux, avait eu recours pour réunir les sommes dont il avait eu besoin pendant leur association.

On se confirma dans dans cette idée déshonorante pour mon père lorsqu'il fut démontré qu'il n'avait pas éprouvé de pertes à l'époque où les intérêts de mon oncle avaient été liés aux siens; les preuves abondèrent. Son unique calcul avait été de s'approprier le domaine de la famille pour le transmettre à sa branche, dont j'étais le seul rameau. Le pays fut indigné de sa conduite; on le prit en horreur et moi en pitié.

— On devine votre réprobation filiale, interrompit le docteur, appuyant de l'assentiment du geste chaque passage de cette sombre élégie domestique.

— Quoique je fusse encore enfant au temps de cette spoliation, je n'ai pas oublié le cercle de solitude que le mépris avait tracé autour de nous. Les vieilles amitiés de mon père, dit Abel, se rompirent; ceux de notre rang cessèrent toute relation avec nous; les paysans n'approchèrent plus des limites de nos terres qu'avec effroi. Notre château devint une apparition exécrée, permanente; il ne tarda pas à fournir à la crédulité des habitans des récits de fantômes vengeurs comme aux siècles passés. La terreur nous rejeta ainsi dans les ténèbres de la féodalité ténébreuse.

Je grandis sous l'anathème; et, quoique mon père me cachât l'histoire de sa vie, j'en devinais chaque jour quelque page. Quand je fus enfin assez éclairé pour comprendre qu'il avait feint de jouer la fortune de mon oncle pour la lui voler, et que nous étions dans un château et sur des terres qui ne nous appartenaient que par fraude et usurpation, je fus pour mon père ce qu'était tout le monde, un ennemi impitoyable; l'air du château me fut lourd. Si je regardais parfois la vallée du haut des murailles, ma vue tourbillonnait, ma tête m'attirait en bas.

— Je ne l'arrêterai pas au moment où la véritable source de ses douleurs a brisé les digues, se dit le docteur. Je prévois de sourdes convulsions. Mais je suis là.

— Mon père remarqua ma langueur; il en pénétra la cause, et se tut; mais son silence lui fut un poison lent. C'était pour moi qu'il avait dépouillé son frère, et moi je repoussais la dépouille. Dès-lors, la pensée de ce crime inutile le dévora jour et nuit : il vieillit, il souffrit, il sécha. Quelle agonie! Il se renferma dans le creux de sa tour, et il y mourut sans espace, sans air, sans lumière, comme un reptile pris entre deux pierres.

A peine fut-il mort que je me rendis à Pamiers, chez mon oncle, qui jamais ne s'était plaint au milieu de la misère que son frère lui avait faite, et qui jamais n'avait consenti à recourir aux tribunaux pour essayer de le déposséder. Afin de ne pas rester à sa charge, son fils était passé en Espagne; lui s'était fait batelier sur l'Ariége.

Je proposai à mon oncle de lui rendre son domaine et ses terres. — Il refusa.

Quand je lui demandai avec étonnement la raison de ce refus, il me répondit qu'en acceptant ma proposition il confirmerait à tout le pays l'opinion où l'on était que mon père avait réellement volé le château de Roqueréal.— Et j'aime mieux, ajouta-t-il, manger le pain du travail que d'avoir une tache à mon nom. Le château vous a été légué : gardez-le.

— Mais, mon oncle, m'écriai-je, il est à vous; reprenez-le!

— Non, répliqua-t-il, non! il est bien à votre famille, ajouta-t-il avec fermeté.

— Vous voulez donc que je le cède à votre fils? Eh! que m'importe, pourvu que je m'en débarrasse! Soit, que votre fils le reprenne; je le lui rends.

— Mon fils pas plus que moi, reprit mon oncle, ne l'acceptera pas, et ni ses fils, ni ses petits-fils, ni aucun de ses descendans. Il faut que le droit lui rende ce que l'injustice lui a enlevé.

— Et quel est ce droit? répliquai-je.

— Le droit sacré des héritages. Si vous mourez sans enfans, Roqueréal passera à mon fils; si, au contraire, vous en laissez, vos enfans jouiront du château. Ainsi, Roqueréal ne fera retour à ma branche qu'à l'extinction de la vôtre. Ceci arrivera quand Dieu voudra. Je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais alors, m'écriai-je, vous ne voulez reprendre Roqueréal qu'à la condition que je meure! Vous ai-je bien compris?

— Vous m'avez bien compris. Pour cela je ne désire pas votre mort. Je l'attendrai; et si elle n'arrive pas pendant le cours de mon existence, ce qui est dans l'ordre des choses, mon fils me remplacera dans mon attente, ses fils hériteront des mêmes conditions de patience à l'égard de vos petits-fils; et nos deux générations, la vôtre et la mienne, marcheront ainsi côte à côte jusqu'à ce que la vôtre s'éteigne, si la mienne ne disparaît pas la première.

— Et vous dites, répondis-je à mon oncle, que vous ne souhaitez pas ma mort! Et que feriez-vous de plus si vous la souhaitiez? Existerai-je sous le poids de cette idée infamante que les terres qui me nourrissent, que le toit qui m'abrite vous ont été volés, à vous, à votre fils, forcé de mendier à l'étranger pour gagner sa vie? existerai-je en sachant que je ne puis sortir de cet état d'injustice que par la mort? Mais vous me condamnerez à ne vivre qu'au prix d'un crime! Non, je ne vivrai pas ainsi! Répétez-moi votre refus pour que j'y croie.

— Je vous le répète, me dit mon oncle.

— Alors, répliquai-je, le château ne sera à personne; Roqueréal appartiendra aux vautours, jamais la bêche ne labourera ses champs, ses fruits pourriront sur l'arbre.

— Si telle est votre volonté, il en sera ainsi, acheva mon oncle; je n'ai pas à m'y opposer.

Ceci dit, il me quitta, et moi je ne rentrai plus au château de Roqueréal; je quittai le pays, je voyageai. Mais ma santé était perdue, ma raison affaiblie. Pour achever de les ruiner toutes deux, j'appris, au bout d'un an, que mon oncle était mort de froid sur l'Ariége, pendant une nuit de décembre, en transportant des ballots de marchandises d'une rive à l'autre. En expirant, il ne dit que ces mots, qu'on m'a rapportés et que je pus seul comprendre : — Mon fils attendra; c'est son tour.

Et il attend! docteur; il attend, courbé sous la misère. Vous savez ce qu'il attend : ma mort! Il faut donc que je meure! Voilà à quel prix je suis riche! Merci, mon père!

— Ami! lui dit Calveyrac, il me fut raconté une fois par un de mes malades une histoire semblable à la vôtre.

— Dites-vous vrai?

— Je guéris le malade, et je fus assez heureux pour arranger ses affaires.

— Docteur! Et ce malade ne vous a pas donné la moitié de sa fortune?

— Il me donna son amitié.

Abel se précipita au cou de Calveyrac et l'embrassa en pleurant. Il tremblait dans les bras du docteur, qui sentit battre avec une violence alarmante le cœur d'Abel sous ses habits. Son front brûlait; il ne cessait de murmurer en collant sa bouche ardente sur l'épaule de Calveyrac :

— Et vous l'avez sauvé! Sauvez-moi comme lui! ne m'abandonnez pas que vous ne m'ayez sauvé! Je vous ai tout dit, mes terreurs, mes souffrances; prenez-moi en pitié : sauvez-moi de moi-même. Vous ne sauriez croire, mon ami, le bien-être que je ressens depuis que je vous ai fait ma confession. Il me semble que j'ai secoué la moitié du fardeau qui pesait sur moi. Que l'air est bon! que ces étoiles sont belles! que vivre est doux en ce moment!

Une touchante extase avait mis les deux mains d'Abel dans les deux mains de Calveyrac et arrêté face à face leurs visages transfigurés, celui d'Abel par la joie d'avoir vaincu la honte de l'aveu, celui de Calveyrac par tout ce qu'il y a d'humain dans la science.

Quand Abel fut enfin plus calme, Calveyrac ordonna de faire approcher les chevaux.

Un instant après ils foulaient l'allée qui conduit en ligne directe au château de Saint-Germain. Quoiqu'ils allassent très vite, le docteur n'avait aucune crainte pour Abel, dont il connaissait l'état moral.

Comme ils mettaient pied à terre, onze heures sonnèrent à l'horloge de la maison de santé, où l'on était dans la plus vive anxiété à cause de l'inexplicable lenteur de leur retour.

Le docteur, qui devançait Abel de quelques pas, entra le premier au salon.

— Où est Abel? s'écria madame Dalzonne effrayée et tenant, toute pâle et toute tremblante, un mouchoir humide à la main; où est Abel?

Calveyrac tomba dans un fauteuil sans répondre.

— Me voici! répondit Abel, je suivais le docteur.

— Ah! vous voilà! Vous... vous avez été longtemps absent. Onze heures! Tout le monde est en peine ici. On prévient, quand on doit rentrer si tard. Docteur, vous m'avez bien tourmentée tous deux! Comment êtes-vous, docteur? comment êtes-vous?

— Un peu fatigué, madame. Je vous demanderai, maintenant que vous êtes plus rassurée, la permission de me retirer.

Calveyrac se leva.

— J'ai une grâce à vous demander, dit madame Dalzonne avec un sourire charmant sous sa pâleur, et en arrêtant le docteur sur le seuil de la porte.

— Parlez, madame.

— Ordonnez à monsieur Abel de suivre votre exemple, d'aller aussi se reposer.

— Je n'attendrai pas les ordres du docteur, reprit Abel. Adieu, madame; à demain.

— Bonne nuit à tous deux, messieurs A l'avenir, je serai de toutes vos parties; entendez-vous?

Abel monta à sa chambre.

— Que dois-je penser? murmurait tristement le docteur en rentrant dans la sienne. Ce cri qui lui est échappé en ne voyant pas Abel avec moi, ce cri? Mais elle a aussi pris quelque intérêt à moi... moins vivement c'est vrai. Mais il fallait commencer par l'un des deux. Celui qu'elle ne voyait pas encore a dû être celui qu'elle a demandé. Cependant elle s'est trop vite reprise en s'informant de ma santé. Elle a donc remarqué qu'elle s'était oubliée? Cet oubli prouve que c'était Abel qui l'occupait. Mais qu'est-ce donc que cela? dit le docteur en heurtant un objet posé au pied d'un fauteuil. C'est impossible! Mais oui, c'est bien le tabouret qu'elle a brodé cet été sous les arbres du jardin. Et il était pour moi! et c'est elle qui l'a fait et fait pour moi!

Calveyrac posa ses lèvres sur le canevas où madame Dalzonne avait colorié avec des soies différentes un bouquet de dahlias.

Le tabouret fut posé au milieu de la table de nuit, sur des livres de médecine, et ce fut le dernier objet sur lequel Calveyrac laissa errer son regard avant de fermer les yeux.

IX.

Entre les dernières marches du réfectoire et le grand jardin de la maison de santé s'étend une cour où viennent causer les pensionnaires quand ils ne soupçonnent dans l'air aucun principe de rhumatisme ou de goutte sereine. Là ils consomment, pendant de longues heures, autant de soleil qu'ils peuvent en absorber par leurs pores, et ils se dilatent en magnifiques éloges adressés au beau temps. Du haut du perron, garni de sièges pliants de chacun des quatre côtés de la cour, où des fauteuils sont placés, de tous les étages de la maison, dont les croisées se festonnent de têtes plus ou moins empaquetées de foulards jaunes et rouges, le beau temps n'excluant jamais la prudence, de toutes parts enfin s'élèvent des hommages rendus à la température : — Quelle journée ravissante! — Quel climat divin! — Que dites-vous de ce ciel? — Et vous? délicieux! délicieux! — Tenez, à ma place, on est mieux. — Je ne céderais pas la mienne pour cent louis d'or. — Et moi pour une charlotte russe. — Mais descendez donc! vous aurez encore plus chaud ici qu'à votre croisée. — Du tout! montez plutôt chez moi; vous sentirez au visage un vent doux comme au printemps. On dirait l'odeur des lilas. — Vous me prenez toujours mon coin pour peu que j'arrive une minute trop tard. — Est-ce que nous sommes en diligence pour que vous réclamiez avec tant d'aigreur la place du coin? — C'est peu galant. — Au mois de janvier prochain, quand il neigera, vous la disputerez moins. — Je ne dis pas le contraire. — Voyons, ne vous fâchez pas, acceptez-en la moitié.

Cependant, un de ces derniers jours de novembre, lorsqu'un rayon de soleil, s'il pouvait être converti en lingot, se vendrait au poids de l'or, il n'y avait que trois pensionnaires dans la cour : le baron de Fourneuf, Lejeune et le républicain Champeaux. Le peu d'espoir fondé sur une chaude matinée justifiait sans doute cette rareté d'adorateurs du beau temps.

Assis sur une des barrières vertes placées aux limites du jardin et de la cour, Champeaux, les bras croisés, les jambes ballantes, la casquette d'astracan sur l'oreille, fumait insoucieusement sans prendre part à la conversation engagée à quelques pas plus loin entre de Fourneuf et Lejeune.

Deux ours de régions différentes, qui se rencontreraient, par suite d'une double migration, dans une zone tempérée, offriraient le tableau de Lejeune et de Fourneuf assis face à face, et dialoguant du fond de leurs redingotes à longs poils frisés, l'une couleur café au lait, celle du baron, l'autre de couleur de suie. De Fourneuf n'avait pas entièrement boutonné la sienne, afin d'unir la légèreté coquette de l'été aux avantages hygiéniques de la toilette d'hiver. Beaucoup moins recherché, Lejeune avait à peine la conscience de son individualité derrière deux gilets de flanelle, l'une anglaise pour la peau, l'autre française pour distancer les chemises, trois chemises, un gilet de cuir-laine, et enfin sa redingote. Son estomac était défendu, comme les anciennes fortifications, par de nombreux murs d'enceinte.

— Monsieur Lejeune, lui disait le baron de Fourneuf, vous paraissez souffrir aujourd'hui, si je ne me trompe et je désire me tromper.

Lejeune éprouva un léger tressaillement

— Croiriez-vous, monsieur de Fourneuf? J'osais penser le contraire; j'ai parfaitement reposé.

— Je n'en doute pas, mais d'un sommeil lourd, je gage.

— Un peu lourd, oui. Le reconnaîtriez-vous à quelque signe!

— A la pesanteur de plomb de vos yeux, qui sont fort cernés.

Décidément Lejeune se crut malade.

— Pourtant je n'ai pas manqué d'appétit à déjeuner.

Le baron hocha la tête.

— Méfions-nous, mon cher monsieur Lejeune, méfions-nous des bons appétits : le foie! le foie!

— Le foie! le foie! Vous me bouleversez! Que prétendez vous dire par-là.

— Que dans les maladies du foie les voies sont très ouvertes, et que par conséquent manger beaucoup n'est pas toujours une preuve de bonne santé.

— Et comment s'assurer qu'on a le foie malade?

La peur étranglait la voix de Lejeune.

— A beaucoup de symptômes, au teint particulièrement.

— Et comment ai-je le teint aujourd'hui, monsieur le baron?

— Peu satisfaisant, fort peu satisfaisant, je vous jure.

— Mais encore?

Lejeune pâlissait.

— Un peu vert, très jaune, donnant sur le violacé.

— J'ai donc le foie attaqué! Je suis attaqué du foie, dites?

— Vous allez vite, monsieur Lejeune. Vous ne souffrez que d'un commencement d'ictéricie.

— D'ictéricie! Qu'est-ce que l'ictéricie? Grand Dieu! Ah! vous avez prononcé là un mot dont je n'augure rien de bon!

— L'ictéricie, ou ictère, vient du grec *icteros*. Cette ma-

ladie a pour caractère la coloration en jaune des yeux et de la peau.

Sur-le champ Lejeune se regarda les mains dessus et dessous. De Fourneuf poursuivit avec le même sang-froid :

— Jadis, en Grèce, on mourait beaucoup par suite d'ictères négligés.

— Et chez nous, monsieur le baron?

— Tout comme en Grèce. Mais nous possédons plusieurs ictères que les Grecs ne connaissaient pas : l'ictère blanc, l'ictère rouge, l'ictère violet, l'ictère vert, l'ictère noir. Le vôtre est l'ictère simple, ou jaune.

— Je vous remercie, monsieur de Fourneuf. Mais à quelle cause attribuer mon ictère?

— Sa cause est directe ou indirecte : l'une et l'autre, la cause directe et la cause indirecte, se divisent chacune en cinq classes ; en tout dix.

— Dix causes! Et toutes mortelles?

Sans répondre à la question de Lejeune, de Fourneuf continua en jouant avec son jabot :

— Heureusement cette terrible maladie est très rare chez les jeunes gens.

— Le grand bonheur pour moi, qui ne suis plus jeune! Qui donc atteint-elle?

— Les hommes virils, et vous êtes extrêmement viril. Le tempérament bilieux y prédispose : êtes-vous bilieux?

— Je ne suis que cela.

— Une trop grande susceptibilité nerveuse conduit à l'ictère; le chaleur la provoque, le froid également, surtout le passage du chaud au froid.

— Et de quelle manière faut-il s'arranger pour n'avoir ni chaud ni froid?

Toujours sourd aux interrogations, le baron de Fourneuf ajouta en parlant très vite :

— Les excès de table, les mets trop succulens et ceux qui ne le sont pas assez, les pois, les fèves, les lentilles, les légumes en général, les viandes en particulier, le café, le vin, les liqueurs, la bière ont développé souvent cette affreuse maladie.

— Il ne faudrait rien manger du tout, je le vois, pour n'avoir pas l'ictère.

— La vie trop active ou trop inoccupée, le sommeil trop prolongé, ou l'insomnie opiniâtre, l'exercice violent, soit à pied, soit à cheval, le trop long séjour dans une même place, les affections pénibles, comme la colère, la frayeur, la tristesse, la jalousie, la haine, donnent l'ictère.

— La mort est donc le seul moyen d'échapper à l'ictère?

— Puisque vous commencez à saisir quelques-uns des caractères de ce fléau, reprit de Fourneuf, je puis maintenant en dérouler sans crainte les principes morbifiques.

Lejeune était devenu jaune comme un citron.

— Ces principes sont la pléthore bilieuse, des tumeurs formées aux dépens des conduits hépatique et cholédoque du pylore. L'ictère reconnait pour cause les coups : en avez-vous reçu?

— Je suis tombé de cheval une fois à Montpellier, comme vous savez. Vous croyez que cela agirait encore?

— Bien. Les compressions sur l'hypocondre droit, le squire, l'hydropisie et les hydatides de cet organe.

— Mais c'est épouvantable! Qui n'est pas tombé une fois dans sa vie?

— On devient également ictérique par la répercussion de la scarlatine et de la rougeole, par suite de maladie.

— On n'y échappera donc pas?

— La couleur du sang, chez les ictériques comme vous, est jaune.

— J'ai le sang jaune?

— Pourquoi non? Autant l'avoir jaune que bleu.

— Miséricorde céleste!

— Aux symptômes maintenant. La jaunisse ou ictère commence ordinairement à se manifester vers les angles internes des yeux.—Allez vous voir dans la glace.—On aperçoit ensuite sur les tempes des nuances d'un jaune d'abord très clair, et qui deviennent plus foncées de jour en jour.—Vous vérifierez à loisir la marche du mal.—Il se manifeste des taches sur le front, tandis que le visage devient d'un beau jaune; un cercle jaunâtre entoure les ongles.

Pour la seconde fois Lejeune regarda à la dérobée le bout de ses doigts, qui tremblaient comme des roseaux desséchés.

— Oui, monsieur Lejeune, la jaunisse ou l'ictère jaunit la langue, la voûte palatine et les dents; ce que mangent les ictériques est amer; ils ont constamment soif; ils crachent jaune.

— Mais je n'en suis pas encore là, grâce au ciel!

— Vous y viendrez. Je poursuis. La jaunisse se termine de trois manières: par guérison, c'est rare; par conversion en une autre maladie, c'est assez rare aussi; par la mort, ceci est plus fréquent.

Lejeune ne respirait plus; il ne put que dire :

— Assez, monsieur de Fourneuf! assez!

— J'ai fini; il ne me reste plus qu'à vous citer sommairement les diverses variétés de l'ictère : ictère par abcès dans le foie, ictère accidentel, ictère par affection de l'âme, ictère apyrectique, ictère aranéique, calculeux, ictère par chute ou contusion, ictère par colère, ictère critique, ictère par douleur, ictère par émotion de l'âme, ictère emphractique, ictère épidémique, fébrile, fiévreux, gastrique, gravidique, hépatique, idiopathique indien, inflammatoire, intermittent, par métastase, par morsure d'animaux, noir, pléthorique, par polycholie, rabieux, rachialgique, symptomatique, typhoïde, vénéneux, vermineux, vipérique.

Lejeune laissa tomber sa tête sur sa poitrine; cette nomenclature l'avait achevé.

Alors, d'un ton hypocrite, le baron se prit à lui dire :

— Mais pourquoi vous chagriner si fort sur une maladie, très grave à la vérité, mortelle souvent, mais de laquelle enfin vous n'êtes pas encore mort, Dieu merci? Vous n'êtes pas encore tout-à-fait jaune ; si, pourtant, vous l'êtes beaucoup. Il s'écoulera encore plus d'un mois avant que vos dents et vos yeux ne soient cachés sous cette fâcheuse nuance. Donnez-vous donc du bon temps pendant un mois. Qui est sûr d'un mois dans ce monde? Mon bon monsieur Lejeune, je vous ai causé quelque peine, mais ne valait-il pas mieux vous avertir du danger dont vous êtes menacé, moi votre meilleur ami, que de vous laisser envahir tout-à-coup par un mal qui ne peut que s'aggraver par la négligence? Au surplus, ne vous en tenez pas à ma simple opinion, consultez monsieur Hourdon, et agissez selon ses conseils. Justement le voici qui se rend à son poulailler.

Lejeune ne releva pas la tête.

En effet, monsieur Hourdon était descendu au jardin pour visiter comme de coutume son intéressant poulailler.

— Monsieur Hourdon! monsieur Hourdon! lui cria de Fourneuf, un mot, s'il vous plait.

Hourdon s'approcha.

— Dites-nous, monsieur Hourdon, la maladie de monsieur Lejeune, celle dont il est menacé.

— Monsieur le baron, je vous dirai d'abord la vôtre. Si vous ne montez pas dans votre chambre, où j'irai vous trouver dans une demi-heure pour vous saigner, vous aurez un léger coup de sang aujourd'hui.

— Je suis donc rouge? s'informa de Fourneuf avec effroi.

— Suis-je jaune, moi, monsieur Hourdon? interrompit Lejeune, qui se voyait si bien vengé du baron par le vieil Hourdon.

— Avez-vous jamais été d'une autre couleur, pour me demander si vous êtes jaune? Quant à vous, monsieur de Fourneuf, encore une fois, suivez mon avis : retirez-vous dans votre appartement, loin de toute chaleur irritante.

Le conseil était déjà suivi en partie : de Fourneuf gagnait précipitamment la porte du réfectoire, et tout en marchant il dénouait sa cravate, déboutonnait sa redingote, son gilet, et se mettait presque nu, de peur de voir se vérifier avant la saignée la fatale menace de monsieur Hourdon.

— Et moi, monsieur Hourdon, ai-je la jaunisse? et ma jaunisse est-elle emphractique ou rachialgique, vermineuse ou vipérique?

— Elle est de naissance, vieux fou, dit tout bas Hourdon en gagnant l'allée du jardin. Ne dirait-on pas que les coings

peuvent avoir la couleur pourprée des cerises ! — Et que faites-vous donc là, monsieur Champeaux? Je passais sans vous voir.

— Je prends ma part d'une belle matinée. Et vous, on ne le demande pas, vous vous rendez au cher poulailler.

— On m'a envoyé d'Alger une avoine particulière dont je veux faire l'essai sur mes poules.

— Ah ! vous avez aussi des connaissances à Alger ! Au fait, n'en avez-vous pas aux quatre coins du monde ?

— Ce grain m'a été expédié par un ami d'enfance qui s'occupe beaucoup de jardinage. Il est singulier, monsieur Champeaux, dit Hourdon en roulant son avoine d'une main dans l'autre, que les hommes de quelque valeur, quand ils deviennent vieux, s'adonnent presque tous à des travaux vulgaires ! Le jardinage surtout les attire. Nous étions, je me souviens, quatre camarades du même pays à l'école de médecine lorsque j'y suivais mes premiers cours. Trois ont occupé des positions éminentes, et justifiées par leur profond savoir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas un des trois ; mais, moi quatrième, nous avons tous, à la fin de notre carrière, abandonné le monde, les honneurs, la science même, pour nous livrer à des goûts dont la trivialité étonne, quelque naturels qu'on les dise. L'un, médecin de Louis XVIII au retour de l'émigration, passe ses journées à créer dans des caves de nouvelles espèces de champignons ; l'autre, pendant huit ans premier chirurgien du roi de Suède, est retiré près de Paris, dans une ferme, où il croise des races de bestiaux; le troisième écrit en ce moment un traité sur les pâturages ; et moi, le plus obscur des quatre, je me suis fait nourrisseur de poules. Et j'estime que nous sommes heureux comme nous ne l'avons jamais été au milieu des succès de notre profession et des plaisirs de la jeunesse. Adieu, monsieur Champeaux ; mes poules m'attendent, je vous quitte ; à moins que vous ne soyez curieux d'assister à l'essai de mon nouveau grain —Voyez, c'est superbe ! cela sonne comme du blé! Si l'on n'a pas de belles volailles avec cela, il faut y renoncer.

— Je vous accompagnerai, monsieur Hourdon.

Champeaux sauta en bas de la barrière et marcha dans l'allée à côté de monsieur Hourdon.

— Qui ne connaissez-vous pas ! je le répète.

— Distinguons, mon cher monsieur Champeaux. Je vieillis, et l'on meurt autour de moi. Si j'ai beaucoup connu ceux qui s'en vont, je ne connais guère ceux qui arrivent.

— De combien d'aventures piquantes n'avez-vous pas la tête meublée ! Votre mémoire est un vrai sérail, composé de femmes de tous les pays.

— Un vrai sérail, mais un vieux sérail, monsieur Champeaux. Ne réveillez pas mes souvenirs de médecin et ceux de mes quelques bonnes fortunes. Oui, j'ai connu d'adorables femmes ! dit le vieil Hourdon en humant l'air comme un taureau qui croit revoir en rêve la plaine et la génisse ; je l'avoue, j'ai profité de la profession autant que je l'ai pu, j'en ai épuisé les bénéfices ; aucune occasion d'assouvir mes goûts ne m'est échappée par ma faute. Comme j'ai furété dans les alcôves ! J'en ai cueilli tous les fruits, et les verts et les mûrs. D'abord, avec moi, une femme était toujours gravement malade : vite le lit, le petit jour, et personne dans l'appartement ! moi seul, entendez-vous ? et pas de frère, pas de mari, pas de père pour m'épier ; jamais ! jamais !

Et pourtant je n'ai pas été extrêmemement beau ; mais l'occasion, mais des facilités à tuer un saint ! Saint Antoine a résisté, mais saint Antoine n'était pas médecin. Moi, médecin en Espagne, où l'on est si jaloux, en Italie, pays de ruse, en Turquie, où l'on vous empale si vous regardez une femme même de loin, eh bien ! moi je n'ai pas eu une seule fois l'émotion d'un danger.

Un jour, monsieur Champeaux, je vous dirai comment sont faites les Turques, les belles Turques ; vous serez étonné de leurs caprices. Non, vous ne soupçonnez pas jusqu'où vont leurs passions. Les Grecques cependant valent mieux sous certains rapports. J'étais le médecin de la femme du consul danois dans l'Archipel. Mon ami, quelle femme ! pure race grecque ; pas de la chair, mais du marbre et des roses pétris dans du lait ! On les mangerait ces femmes-là. Ma Grecque avait quinze ans. Elle tombe malade à sa maison de campagne de Ténédos : on m'appelle. Le consul, son mari, était à Smyrne... — Monsieur Champeaux, encore une fois, allons faire manger les poules et ne me parlez plus de cela.

— Parlons de cela au contraire. Le passé d'une existence aussi étoffée que la vôtre n'est jamais pénible à rappeler, monsieur Hourdon. Que je vous envie ! On achèterait cher une expérience que vous n'avez acquise qu'au prix du plaisir. Comme vous possédez à fond la connaissance de notre pauvre humanité ! les femmes n'ont pas de mystères pour vous.

— A cet égard, je l'avoue sans fausse modestie, ma science est complète.

— Fort habiles seraient celles qui parviendraient à vous tromper sur leur compte, employassent-elles les ruses les plus cachées ! vous voyez sous leur chair comme un astronome dans le ciel. Elles n'ont pas plus le privilége de vous cacher leur pudeur menteuse sous une rougeur de commande que leurs désirs sous des paroles réservées.

— Je ne fais pas grand cas, comme vous le dites, monsieur Champeaux, de leurs simagrées de roman, de ce qu'elles appellent la poésie de l'âme ; c'est comme si les ananas mettaient de la pudeur à se laisser manger. Ceci m'amuse un peu avant le lever du rideau ; mais, une fois la pièce commencée, brunes et blondes, jeunes et vieilles, reviennent bien vite à la bonne nature, qui ne perd jamais ses droits. Quand vous les tenez tête à tête, demandez-leur alors ce qu'elles entendent par toutes ces fadaises dont les livres, les romans, leurs préjugés, leur confesseur leur ont faussé l'esprit sans vaincre leurs sens : elles riront de leur crédulité si elles sont neuves, ou de la vôtre si le diable n'a plus rien à leur apprendre. On est allé mettre le bon Dieu et la religion là-dessous ! — Monsieur Champeaux, allons voir mes poules.

— Au fait, vous avez raison, monsieur Hourdon ; il y a des conditions imposées à chaque organisation dans l'univers; il est ridicule de les nier ou de les abolir au nom de la morale. Les animaux ne se gênent guère : sommes-nous autre chose, pour nous conduire autrement ?

— Nous sommes moins que certains animaux, reprit Hourdon, exalté par le matérialisme de Champeaux : avons-nous le regard de l'aigle, le triple estomac du bœuf, l'ouïe du lièvre, le flair du chien ? Nous n'avons que cinq misérables sens imparfaits, boiteux, exposés à toutes sortes d'atteintes, au rhume, à la paralysie, à l'apoplexie ; et encore on veut nous les ôter ! Grâce à mon bon sens, je n'ai jamais partagé ces prétendues doctrines spirituelles : j'ai vécu, bien vécu ; et, comme je vous l'ai dit, ma profession m'a aidé admirablement.

— Il n'y a rien que de très juste en cela, reprit Champeaux. Si vous eussiez été jardinier, vous ne vous seriez pas privé de manger les plus belles poires de votre verger pour les laisser aux autres.

— Votre comparaison est parfaite ; mais j'aime mieux les poires aujourd'hui, surtout en compote.

— Le souvenir ne gâte rien, dit Champeaux, qui, pour arriver à ses fins, revenait avec acharnement sur le même sujet ; et, quand on a usé de la vie avec tant d'avantages, se rappeler c'est jouir. Que de femmes vous avez dû rencontrer dans le monde, auxquelles votre aspect n'a pas été une faible surprise !

— Les maris de celles-là étaient toujours les premiers à courir vers moi pour me faire des reproches de ce que je les négligeais : — Monsieur Hourdon, vous ne venez plus nous voir. Faut-il que nous nous rendions malades pour être favorisés de vos visites ?

— Je suis sûr, s'écria Champeaux en prenant des grains de la main de Hourdon et en les broyant sous la dent pour faire sa cour au vieux nourrisseur de poules, je suis sûr que vous écririez de fameux Mémoires.

— Je vous en réponds !

— Que de révélations foudroyantes, scandaleuses ! Les jeunes gens s'arracheraient votre livre.

— Oui ! je crois qu'il aurait de l'intérêt. J'assaisonnerais

mon texte de peintures chaudes, à la façon de l'*Arétin*, d'un peu d'anatomie, de beaucoup de mots propres, d'expressions savoureuses, d'épisodes recueillis dans tous les pays, de fines descriptions de soupers. La table ne gâte rien, elle prépare souverainement. Puis je dirais les femmes que j'ai soignées, les belles, les huppées, les impératrices. Mon ami, les Françaises sont des pêches, les Italiennes des truffes, les Espagnoles du piment, les Allemandes de la crème. Je vous inviterais à un fameux banquet. Celui de Platon est crapuleux.— Fi donc! — Mon livre est à faire : un médecin l'écrira un jour. Mais allons à nos poules qui attendent. Vous verrez comme c'est gras !

— De vous à moi, dit Champeaux, qui s'arrêta au milieu de l'allée comme pour empêcher monsieur Hourdon de passer, y a-t-il une femme au monde dont vous puissiez dire en la voyant : — Celle-là est née en Russie et elle a une constitution amoureuse; celle-ci a du sang oriental dans les veines ?—Dans la peau, sous le teint ou pâle ou ardent, dans les gestes vifs, modérés ou indécis, dans la voix langoureuse ou hardie, dans le silence même vous voyez, je gage, des signes qui vous disent : Cette femme est ceci, et pour l'assiéger à coup sûr il faut cela.

— Il y a du vrai, monsieur Champeaux, dans votre opinion. Cependant toute science a ses limites : il existe des femmes sans caractère ; il en est même de froides, de dures, qui brisent le scalpel.

— Sans doute, sans doute; mais, cette exception admise, la femme est pour vous, monsieur Hourdon, un livre ouvert. Si l'on vous demandait, par exemple, de quel pays est mademoiselle Laure de Touralbe, quel est son caractère, quels sont ses goûts, vous répondriez, j'en suis convaincu, tout de suite et sans commettre d'erreurs.

— Tiens ! tiens ! rumina le vieil Hourdon en lui-même, il voulait en venir là ! Il a pris un assez long détour, trop long. Voyons ce qui va suivre.

Sans erreurs, sans erreurs... Cela paraît présomptueux, monsieur Champeaux. Voulez-vous un peu m'aider à soulever la barrière pour que nous entrions dans le poulailler?

— Avec plaisir, monsieur Hourdon.

La corvée était assez rude à remplir, et le vieil Hourdon ne l'ignorait pas. C'était bien le plus infect séjour qu'on pût imaginer, que ce poulailler vaseux où voltigeaient des cosses de grains, des pailles à faire tousser une statue, des nuées de plumes qui s'attachaient aux cheveux, à la barbe et aux habits. Champeaux était déjà horriblement mal à l'aise.

— Croyez-vous que mademoiselle de Touralbe soit Anglaise ?

— Cette poule est de Barbarie ; elle m'a été donnée par le cuisinier du dey d'Alger. Comment la trouvez-vous ?

— Fort bien... Mademoiselle de Touralbe est peut-être Italienne, n'est-ce pas ?

— Je ne le pense pas. Tâchez, je vous prie, de m'attraper ce coq. C'est le présent d'un député.

— L'attraper n'est pas facile, monsieur Hourdon ; cependant j'essaierai... Mais, pour revenir à notre propos, vous pensez que mademoiselle de Touralbe n'est ni Italienne ni Anglaise ! Quel maudit coq ! griffe-t-il !.. Mais je ne parviendrai jamais à l'empoigner. Bon ! il me mord maintenant !

— Je pense, répondit Hourdon, que ce coq ne voudra peut-être pas de mon grain. Le tenez-vous bien au moins?

— Vieux scélérat, avec son coq ! murmurait Champeaux ; on dirait qu'il s'obstine à ne pas me répondre. Quel beau coq ! Il est superbe, monsieur Hourdon, il est magnifique en effet... Cependant, selon vous, mademoiselle de Touralbe n'est pas née en France ?

Quand Hourdon eut lu sur le visage de Champeaux l'exaspération la plus complète, il lui dit, car il n'était pas méchant à la manière de Fourneuf :

— Si je ne me trompe, mademoiselle de Touralbe est de Paris ou des environs : il y a quelque chose d'aqueux sous sa fraîcheur ; c'est le teint de notre latitude humide.

— Ainsi, dit Champeaux, doublement heureux de cette première indication, qu'il avait assez attendue, et de s'être débarrassé de son coq, vous la jugez froide.

— Je n'ai pas dit un mot de cela. D'ailleurs, vous ne tenez pas beaucoup, je présume, à être éclairé sur ce point.

— Histoire de causer, monsieur Hourdon. J'étais curieux de fournir à votre perspicacité, que j'admire, une occasion naturelle de s'exercer.

— C'est une belle créature, reprit Hourdon en sortant du poulailler, à la grande satisfaction de Champeaux : l'œil bien fendu, la taille flexible, la poitrine charnue. Je vous fais compliment de votre goût.

— Je n'ai pas dit qu'elle fût de mon goût, se reprit vivement Champeaux, étonné de la promptitude avec laquelle il était deviné. Il est vrai que je la trouve fort belle.

— Elle est jeune, monsieur Champeaux ; ajoutez cela.

— Oui, assez jeune. On commence toujours par là.

— Dix-huit ans.

— Pensez-vous ?

— Pas davantage. Mais...

— Mais quoi? s'informa Champeaux, enlevant la parole aux lèvres de Hourdon.

— Mais je la crois moins sentimentale qu'elle affecte de le paraître. Cela vous étonne.

— Du tout : je vous écoute avec attention.

— Et peut-être aussi moins malade qu'elle ne le dit.

— Quel intérêt aurait-elle à nous tromper?

— Je l'ignore. Après tout, cela nous importe peu à éclaircir, n'est-ce pas ?

— Mes prévisions se vérifient, pensa Champeaux. Le vieux sorcier ne m'a pas beaucoup appris, mais il m'a beaucoup confirmé. — Eh bien, dit-il, vous m'avez inspiré le goût d'élever des volatiles ; si jamais je m'établis sérieusement, j'aurai une basse-cour.

— Demain, je vous attendrai, monsieur Champeaux, pour peu que vous désiriez encore assister au déjeuner de nos poules.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Hourdon.

— Oui ! viens : il te reste encore à savoir.

Arrivés à la porte du réfectoire, les deux pensionnaires se quittèrent. Après avoir retourné ses poches pour en chasser les grains d'avoine qui y étaient restés, Hourdon monta dans son appartement. Champeaux revint sur ses pas et reprit sa promenade dans les allées du jardin ; ce ne fut pas pour admirer le coq de monsieur Hourdon. Il roula une pincée de tabac dans du papier espagnol et se mit de nouveau à fumer.

— Je me doutais de ce qu'il m'a appris, murmura Champeaux depuis la première jusqu'à la dernière goulée de tabac. Bientôt il faudra agir. Bientôt.

X.

Parmi les dames pensionnaires il en est toujours quelques-unes que la maîtresse de la maison se plaît à distinguer. Celles-là ont la chambre la mieux exposée, quelques fauteuils refusés à la parcimonie des autres pièces, une tenture de lit plus fraîche, et à table les places d'honneur, c'est-à-dire les places où les mets arrivent en moins de temps pendant la distribution. L'âge n'est pas toujours l'unique cause de ces faveurs : une longue résidence dans l'établissement, un commerce aimable, des talens particuliers, surtout le talent de se faire bien venir de la directrice, y donnent des droits. Ces droits sont beaux, on les jalouse; ceux qui n'en jouissent pas les discutent, les nient. Des coalitions, des menées obscures, des propos sans fin, mais non sans aigreur; des bouderies opiniâtres, et même des ruptures, ont lieu souvent pour une tasse de café sucrée avec une prodigalité révoltante aux dépens de la généralité des tasses, pour une chaufferette que le cuisinier a laissé gorger de braise avec une partialité visible. Une maison de santé est un état politique; ceux qui n'ont rien se disent les meilleurs et conspirent jusqu'à ce qu'ils aient et que l'on conspire contre eux. Dans le gland il y a la forêt, dans une maison le monde.

Madame Pingray justifiait par plus d'un titre les complai-

sances dont elle était l'objet de la part de madame Dalzonne qu'elle avait précédée de dix ans dans la maison. Elle ajoutait au mérite de ce long séjour non interrompu des qualités personnelles difficiles à méconnaître. Elle possédait une affinité délicate pour chaque nuance de caractère, une indulgence instinctive pour les défauts et les travers de la société au contact de laquelle elle était obligée d'user les jours qui lui restaient à vivre, une sensibilité agrandie par la raison, une mémoire pleine de ses propres trésors et de ceux qu'y avaient déposés des hommes de toutes les conditions, parens, amis ou correspondans de son mari, intègre négociant dont les rapports avaient touché à tous les climats ; et ces avantages naturels et d'éducation se complétaient en elle par une discrétion impénétrable, une heureuse simplicité d'opinion en toutes choses. Par une exception qui paraîtra un bienfait providentiel, elle avait vu sa santé, d'abord facile aux altérations, se cimenter en se ruinant sous le poids de l'âge. Une foule de maux l'ayant éprouvée, aucun mal ne pouvait plus la surprendre. Sa faiblesse était trop générale pour qu'un choc partiel renversât le monument en entier. Elle était comme ces vieux ponts en briques d'une seule courbe qui s'en sont allés de çà et de là, limés peu à peu. L'arche, quoique rongée, demeure encore debout d'un bord de la rivière à l'autre ; et rien n'y passant plus, elle tient bon pendant des siècles : sa fragilité fait sa durée.

On n'aimait pas madame Pingray dans la maison de santé ; les vieilles gens n'aiment guère : on l'épargnait ; tolérance qui n'excluait pas une certaine envie. Quand sa porte, qui donnait sur l'escalier, était par hasard ouverte et que le vieux lampas de la portière était jeté sur le côté, les allans et les venans, la main posée sur la rampe, allongeaient la tête, et détaillaient avec une satisfaction jalouse l'ameublement religieusement entretenu de madame Pingray.

Sa chambre était un bijou de peu de valeur ; mais, à force d'amour, de propreté, de soins, de tendresse, elle l'avait presque pénétrée d'une intelligence. D'ailleurs tous les meubles de son appartement n'appartenaient pas à la maison ; elle en avait en propre qui ne l'avaient jamais quittée : sur trois matelas, deux étaient à elle ; le couvre-pied piqué, d'un vert fané, à petits carreaux, enfermant dans une mosaïque patiente une immense renoncule, lui avait été donné en présent par son mari le lendemain des noces, comme c'était d'usage alors ; la pendule en bronze lui venait de son frère, ancien syndic des horlogers à Lyon, ouvrage lourd, mais franc : elle représentait un berger énorme, endormi sur le cercle du cadran. De la base de la pendule un amour souriant, mais gras comme un enfant lyonnais, lançait une flèche dans le cœur du berger. Cela voulait dire que, lorsque l'heure d'aimer est arrivée, on a beau dormir, l'amour vous frappe. Dans le temps, ce modèle de pendule avait fait fureur à Lyon. Madame Pingray tenait à ce meuble, du reste assez gothique pour marquer régulièrement les heures, et ne jamais se déranger, parce qu'elle aimait à se souvenir que, lorsque son mari voulait la surprendre par quelque cadeau de la nouvelle année ou de bonne fête, il employait toujours l'office du berger. Il plaçait les billets de banque sous le bras du berger, enlaçait autour de son cou les chaînes d'or dont raffolaient les jeunes demoiselles de Lyon avant la grande révolution.

La commode était aussi à madame Pingray. Quoiqu'elle en eût hérité d'un de ses oncles de Condrieux, elle avait beaucoup de raisons pour croire qu'elle l'avait payée dix fois sa valeur, tant le roulage l'avait promenée de ville en ville jusqu'à Saint-Germain en-Laye, où elle méritait de trouver le repos. Fin connaisseur eût été celui qui eût dit à quelle espèce de bois elle appartenait : la vieillesse et l'encaustique en avaient fait une espèce de momie parfaitement conservée, mais parfaitement indéchiffrable, comme toutes les momies bien conservées. C'était une commode bombée, affectant les formes d'une femme hydropique dont la robe serait semée de petits oiseaux. Le marbre était chargé de ces fétiches sans prix qu'on aime tant parce qu'ils servent de point de rappel : ici le bouquet de fleurs d'oranger ; on fut jeune et belle ; là un nécessaire en ivoire ; l'ivoire a jauni, le cœur le voit toujours blanc et nacré dans la main de celui qui l'offrit : celui qui l'offrit ne fut pas heureux, on ne l'épousa pas. Le mari a respecté ce souvenir, et il en a été aimé davantage.

Ainsi, chaque objet de ce petit ameublement est une date touchante, une tombe où repose une amitié. Et cette femme si forte, si raisonnable, si préparée aux plus sinistres revers, pleurerait un jour entier si un domestique maladroit écornait sa vieille commode d'un coup de plumeau. Les domestiques, il est vrai, ne touchent pas à son mobilier : ils balaient, font le gros du ménage et s'en vont ; elle seule élève ses meubles et en a soin.

Depuis deux heures tous les pensionnaires étaient retirés dans leurs chambres, cherchant à se précautionner contre un froid assez vif, accompagné d'un vent noir qui appelait à grands cris les lisières aux portes, le feu et les tapis.

Prévoyante comme la fourmi, madame Pingray n'avait pas attendu les foudroyans avertissemens du thermomètre pour s'armer en guerre contre l'hiver ; ses mesures étaient prises.

Assise auprès de sa cheminée à la prussienne, elle préludait sans hâte, avec la conscience de son œuvre, aux distractions de la soirée. Elle préparait la théière, mêlait le thé noir au thé vert, cassait du sucre, découpait du jambon en tranches transparentes, et versait du lait dans sa cafetière d'argent ; le couteau était posé sur le pain rond.

Pendant ces préparatifs si agréables, madame Pingray chantonnait d'une place à l'autre, visitait son armoire aux fines bouteilles de liqueurs, les bouchait mieux, les rangeait, les tournait du côté de l'étiquette ; elle les faisait belles et régulières comme fait un général pour la revue de ses troupes ; sans préjudice de l'attention qu'elle portait à la poignée de marrons qu'elle avait mis au feu, et qui, de loin en loin, éclataient et rompaient soudainement le silence ouaté de l'appartement. Sa carcel répandait une lumière égale sur cette scène vivante et solitaire.

Madame Pingray se baissait pour approcher l'eau du foyer, lorsqu'on frappa à la porte.

— Je connais le pèlerin qui vient me demander l'hospitalité. Vite, une pincée de thé de plus, et allons ouvrir.

— Vous êtes un homme charmant, monsieur Abel ! Cette place pour vous, et celle-ci pour moi.

— Que ce temps m'irrite et m'accable ! dit Abel en s'asseyant dans le fauteuil que lui avait offert madame Pingray ; que je souffre !

— Ne vous étonnez pas, mon ami, de l'action du froid sur les nerfs : chacun ressent ces premiers effets de la mauvaise saison. En quelques jours l'épreuve est faite. Je vous trouve meilleur visage.

— Cela ne va pas mieux, cependant ; je dors à peine.

— Encore un résultat du froid. Dans deux mois nous serons en mars, et mars est souvent beau : les jours sont plus longs, les lilas boutonnent. Ils seront magnifiques ce printemps.

— Qu'il est encore loin ! Au fond, je ne sais pourquoi je le désirerais avec impatience : il m'obsède par l'excès de vitalité qu'il m'apporte. Oui, il me trouble, il m'enivre ; j'ai quitté l'Espagne à cause de son printemps ; l'air s'y embrase, et la terre se couvre de fleurs dès les premiers jours d'avril. Il faut avoir alors l'énergie de renaître, ou la résolution de mourir.

— Comme nous ne connaissons pas à Saint-Germain des printemps aussi dangereusement beaux, vous en serez quitte pour mieux vous porter après quelques promenades jusqu'au Buisson-Richard, d'où vous reviendrez avec des violettes. Je retiens votre premier bouquet. Bergeronnette m'en apportait autrefois pour garnir les pots de ma cheminée ; mais d'année en année elle me néglige. A propos, je crains que la pauvre enfant ne soit malade : voilà trois jours qu'elle n'est venue à la maison.

— Depuis trois jours, dites-vous ? et personne ne me l'a appris, cependant !

— C'est qu'on ne vous prêtait pas un grand intérêt à connaître un événement si léger.

— C'est vrai, répondit Abel. Il y a d'ailleurs tant d'autres nouvelles importantes que j'ignore, que j'ai bien pu ne pas être tenu au courant de celle-là.

Croyant avoir surpris dans la réflexion d'Abel quelque

dureté pour Bergeronnette-cinq-heures, madame Pingray se tourna vers lui, et lui dit :

— Vous seriez fâché, j'en suis sûre, que notre chère enfant fût malade, surtout au commencement de l'hiver, quand les pauvres gens ont besoin de toutes leurs forces pour suffire à leur existence. Bergeronnette soutient son mauvais sujet de père, un vaurien ; sans elle, il y a longtemps que les vaches seraient mortes. Perdre sa mère si jeune ! et la remplacer près d'un homme qui n'est bon qu'à braconner ! il l'excède de travaux. La fatigue l'aura mise au lit.

— Elle est pourtant d'une gaîté intarissable, reprit Abel, qui devint tout-à-coup plus distrait et moins soucieux. Nous l'avons vue, le docteur et moi, l'autre jour, au milieu de ses occupations : elle faisait tout en riant et sans peine. Il est vrai qu'elle paraissait toute joyeuse de notre présence, particulièrement de celle du docteur et de l'abbé Vincent. Vous la croyez donc malade ?

— Songez, mon cher Abel, qu'il y a loin de Fromainville au Pecq, et que Bergeronnette, soit par le froid, soit par la neige, fait chaque jour la course. La jeunesse se croit de fer. A son âge on néglige une petite indisposition, qui, parce qu'elle est négligée, devient une maladie. A la campagne, on n'a pas tout de suite un médecin à sa portée ; la dépense effraie : on croit encore dans les villages que les médicamens se vendent au poids de l'or. Ce n'est enfin que lorsque le mal s'est aggravé de ces lésineries et de ces préjugés, qu'on se résigne à recourir aux soins du médecin, appelé trop tard. C'est pour avoir trop attendu, que la mère de Bergeronnette-cinq-heures ne revint pas d'une maladie peu grave, à ce que nous dit dans le temps monsieur Calveyrac.

— S'il était ici, reprit Abel, je le prierais d'aller s'assurer à Fromainville de l'état dans lequel vous présumez que se trouve Bergeronnette ; mais le docteur est à Versailles pour une consultation, et l'on ignore l'époque de son retour. Ne serait-il pas important, cependant, qu'un médecin vît si la maladie de la jeune fille de Bergerin exige de prompts secours ? Si je parlais à monsieur Hourdon ?

— Vous savez combien il est difficile de l'arracher à sa paresse ; d'ailleurs, il a renoncé depuis longtemps à exercer.

— Si je l'emmenais avec moi à Fromainville dans ma voiture ?

— Il imaginerait quelque mauvaise raison pour refuser de vous suivre.

— En lui payant largement sa peine, six louis pour sa visite ?

— Il ne voulut pas faire une opération de chirurgie l'an passé pour dix mille francs.

— Il est donc bien riche ?

— Lui ! il a tout juste de quoi payer sa pension et la nourriture de ses poules.

— Il ne reste alors qu'un moyen pour le décider à m'accompagner à Fromainville, c'est de m'adresser à son humanité.

— Que vous connaissez peu le caractère de monsieur Hourdon ! Pour qu'il vous comprît, pour que son humanité vous entendît, il faudrait admettre qu'il a confiance en la médecine ; mais il n'y croit pas : il la nie, comme il nie tout, excepté pourtant la bonne chère, la paresse et le plaisir de tenir des propos licencieux. Quand monsieur Calveyrac assure que monsieur Hourdon est un des plus savans médecins qui aient jamais paru, je suis confondue.

— Puisqu'il en est ainsi, j'irai chercher dans quelque village voisin de Fromainville un médecin obscur, plus humain et moins instruit, et nous irons ensemble chez Bergerin. Mais j'oublie, s'interrompit Abel, arrêté par une objection douloureuse, que monsieur Calveyrac m'a défendu de m'éloigner de Saint-Germain pendant son absence. Les longues courses sans lui me sont interdites ; c'est son ordre, c'est sa volonté. Ne m'avez-vous pas dit de m'en remettre aveuglément au docteur ?

— Vous repentiriez-vous de m'avoir écoutée, mon ami ?

— Au contraire, dit Abel ; et je vous remercie du fond de mon âme pour votre conseil, que j'ai suivi avec une obéissance filiale. Quel ami vous m'avez donné ! quel homme ! Lui ne demanderait ni or ni prières, pour courir au lit d'un malade, oh ! non ! Vous ne m'avez pas dit toutes les qualités éminentes et bonnes, fortes et liantes dont il est doué, quand vous me l'avez indiqué comme un sauveur. Mais par quelles voies inconnues sont passés de tels hommes pour arriver à ces hauteurs sereines d'où ils découvrent nos infirmités dans les plus sombres profondeurs ? Qui donc les a faits si éclairés et si bons ? Est-ce leur mère ? Mais ce n'est pas à elles qu'on peut rapporter cette pitié grave, réfléchie, née avec la raison, quand l'enfance est déjà écoulée. Est-ce la science ? Mais monsieur Hourdon est plus savant encore, dit-on, que le docteur Calveyrac, et vous m'avez dépeint son inexorable dureté. Quoi qu'il en soit, j'aime le docteur : sa voix me pénètre comme un rayon et me fond le cœur. Quand je suis abattu, tordu par le mal, réduit à rien, il paraît, et je le regarde, il parle et je l'écoute ; s'il pose le doigt sur mon front, mes idées tumultueuses se classent, je reviens à la raison et à la vie. Ensuite il sourit, s'assied près de moi, et il me raconte des histoires qui m'attachent. Vous savez qu'il a été soldat sous l'empereur, son idole. Oh ! que je vous remercie encore, madame Pingray, de me l'avoir donné pour ami ! Vous le connaissez bien, vous ! mais le connaissez-vous tout entier ? continua Abel en arrêtant par le bras madame Pingray, qui se courbait pour prendre l'eau chaude et la verser dans la théière. Croirait-on que le docteur craint de ne faire que des ingrats ? Il ne me l'a pas dit absolument : je l'ai compris à ses doutes pénibles. Il se méfie de la reconnaissance du monde. Chose affligeante ! il n'est pas convaincu de l'amitié qu'on lui porte dans la maison ; et il a voulu que je lui disse à plusieurs fois que madame Dalzonne avait pour lui une affection sincère. Lui ! douter de l'amitié de madame Dalzonne ! avoir besoin d'une semblable confirmation ! N'en êtes-vous pas étonnée comme moi, madame Pingray ?

Un sourire expressif, mais qu'Abel ne put pas remarquer, fronça le visage de madame Pingray occupée à remettre l'eau auprès du feu.

Elle répondit à Abel :

— Ne savez-vous pas que les meilleurs esprits ont leur côté faible, leur incertitude, et, s'il faut le dire, leur injustice ? Le docteur a placé ses affections dans les étroites limites de la maison : pourquoi ne pas expliquer à son avantage les appréhensions dont il vous a fait la confidence ? A son âge, on ne renouvelle pas ses amitiés : on garde celles qu'on a acquises. On les compte en avare, on les surveille nuit et jour, et la peur qu'on éprouve de les perdre n'est que la conséquence naturelle du prix qu'on y attache. N'êtes-vous pas aussi de mon avis ? Avant de me répondre, prenez cette tasse de thé.

Abel portait la tasse à ses lèvres quand un coup retentit à la porte.

— Encore quelques-unes de ces dames ! La fumée du thé et l'odeur des sandwichs les auront attirées. On ne les évite jamais quand on arrange quelque petite collation. Elles vont tout dévorer ; adieu notre pauvre jambon !

— Mais ouvrez donc ! Savez-vous qu'il ne fait pas bon être à la porte par ce temps-ci !

— Ah ! c'est madame Dalzonne ! cria madame Pingray, sauvée de tout péril, et allant au devant de la charmante visiteuse qu'elle n'attendait pas.

Que c'est aimable à vous de nous surprendre ! Vous voyez : c'est un tête-à-tête amoureux, une partie fine.

— Et comment êtes-vous ce soir ? demanda madame Dalzonne à Abel, en lui touchant la main à la manière anglaise, élégante familiarité que les bourgeois de France ne comprendront jamais.

— Mieux, si vous le voulez.

— C'est poli ! Gardez, je vous prie, ces excellentes dispositions ; j'en aurai besoin. Cette tasse de thé est-elle pour moi ?

— Certainement.

— Votre thé est trop fort, monsieur Abel ; versez-y beaucoup de lait. Devinez pourquoi je viens.

— Soyez assez bonne pour nous l'apprendre tout de suite.

— Ah ! c'est ainsi que vous devinez, Abel ! Eh bien ! apprenez qu'une jeune et jolie demoiselle, tout-à-coup éprise d'un beau zèle religieux, a résolu d'assister demain à une solennité qui aura lieu au couvent des Loges. Elle m'a fait part de son projet, que je n'ai pas osé combattre, de peur de lui inspirer une

mauvaise opinion de ma piété; mais j'ai refusé de l'accompagner, n'éprouvant pas au même degré qu'elle le désir d'étaler ma foi au profit de l'occasion. Elle ne peut cependant se rendre seule au couvent des Loges; j'ai pensé à vous, je vous ai proposé. Remerciez-moi: elle vous accepte pour son compagnon de voyage en terre sainte. Vous partirez demain, après le déjeuner, dans votre voiture bien fermée, car je crois que l'air sera vif; et vous me rapporterez en détail les circonstances pieuses de la fête, les sermons, s'il y en a, les toilettes, et il y en aura beaucoup, et l'édification de mademoiselle de Touralbe. N'allez rien oublier; ne vous égarez pas surtout, comme à votre dernière excursion avec le docteur.

— J'aurais désiré, répondit Abel, qu'avant de me proposer à mademoiselle de Touralbe, vous m'eussiez averti : j'aurais vu... je me serais consulté...

— Et vous auriez refusé?

— Pas absolument; mais l'imprévu même le plus agréable dérange quelquefois nos calculs.

— Cet imprévu est si simple! conduire rien qu'à deux lieues de Saint-Germain une jeune personne dont l'amabilité abrégera encore la distance! Vous aviez peut-être projeté d'employer autrement votre journée?

— Non.

— Alors, accordez-m'en le sacrifice sans mauvaise grâce. Je vous ai déjà bien prié, Abel, j'ai compromis la dignité de mademoiselle de Touralbe, à qui je ne rapporterai pas les difficultés de ma mission : je craindrais que la réussite, si péniblement obtenue, ne la mécontentât autant qu'un refus.

— Il y a des momens, madame, ai-je besoin de vous l'apprendre? où le devoir le plus doux pèse à remplir. Mais si je suis dans une affligeante disposition ce soir, parce que je fais partager à mes facultés morales l'abattement dont tout mon corps est accablé, demain, à l'heure d'exécuter le projet auquel vous désirez que je participe, je serai, je l'espère, beaucoup mieux préparé à son accomplissement; ayez donc de l'indulgence jusqu'à demain. Au surplus, acheva Abel, je n'ai pas refusé d'accompagner au couvent des Loges mademoiselle de Touralbe.

Dans la voix d'Abel, dans le jeu de ses muscles, dans l'inquiétude de ses mouvemens, dans le petit frémissement de ses mains, qu'il ouvrait et fermait comme lorsqu'on a chaud, il y avait aux yeux de madame Dalzonne et de madame Pingray, instruites l'une autant que l'autre des habitudes de cette existence fragile, les symptômes d'un accès nerveux dont la gravité dépendait de la plus faible circonstance, d'un coup de sonnette trop vif, d'un froissement de satin, et surtout d'une contrariété peu ménagée. C'est ce que comprirent madame Dalzonne et madame Pingray, sans même échanger un seul coup d'œil d'intelligence. Madame Dalzonne tenta de changer le sujet de la conversation, près de s'aiguiser en allusions tranchantes; madame Pingray, plus prudente, essaya, au contraire, de la continuer d'une manière pacifique, préférant la tourner que de la rompre avec une affectation dangereuse.

— Pour vous mettre d'accord, dit-elle, si toutefois vous avez cessé de l'être, monsieur Abel n'avait qu'un mot à dire, un simple mot, et le voici. Dans un bal dont il ne faut pas mettre en doute la nécessité, le docteur a recommandé à monsieur Abel de ne pas se promener sans lui dans la forêt de Saint-Germain. Comme monsieur Calveyrac est absent, son fidèle malade n'ose prendre sur lui de transgresser l'ordonnance en conduisant mademoiselle de Touralbe au couvent des Loges. Je crois avoir deviné la cause de ses hésitations si bien fondées, et je serais la dernière à les blâmer.

— Et moi je suis la première à les approuver, ajouta madame Dalzonne, quoiqu'il me fût facile de prendre tout entière la responsabilité de la violation, sûre d'avance du pardon de notre excellent docteur. J'ai la clef de sa sévérité, qui ne repousse pas tout commentaire raisonnable. Quand il vous défend, mon cher Abel, de vous éloigner de Saint-Germain sans lui, c'est qu'il ne veut pas que vous vous trouviez seul dans la forêt, où une faiblesse peut survenir; mais il ne prétend que cela. Ayez un compagnon, et l'injonction, si je ne me trompe, change de caractère. Que signifierait-elle autrement? quel danger courez-vous plus particulièrement dans la forêt qu'ailleurs? S'il a insisté sur la forêt de Saint-Germain, c'est que d'ordinaire vous ne dirigez pas votre promenade du côté du Vésinet ou de Mareil. Ainsi son ordonnance n'interdit pas la forêt de Saint-Germain, mais la promenade tout seul. Le docteur est trop précis dans sa volonté, trop heureux de flatter le goût des pensionnaires, pour avoir exclu de la série de vos distractions celle à laquelle vous tenez le plus. Cependant, quand j'aurais raison sur tous les points, mon cher monsieur Abel, j'abandonnerais volontiers cet avantage, pour n'obtenir votre consentement que de votre gracieux vouloir; ne parlons plus de cela. Si vous êtes en bonne santé, ce dont nous serons juges, madame Pingray et moi, vous irez, votre agrément consulté, aux Loges avec mademoiselle de Touralbe; sinon, c'est moi qui prendrai votre place auprès d'elle.

— Quoi qu'il arrive demain, soyez convaincue du plaisir que j'aurai toujours à vous obéir quand mes forces me le permettront.

Ces brèves paroles furent les seules qu'Abel rencontra pour répondre à celles que madame Dalzonne avait dites avec une bonté charmante, et le sourire sur les lèvres, quoique, en les prononçant, elle ressentît à la fois une douleur réelle et une contrariété poignante, parce qu'elle n'avait peut-être pas offert sans motif à mademoiselle de Touralbe de la faire accompagner par lui.

Il fallut renoncer à ce terrain difficile. Laissant Abel à lui-même, madame Dalzonne s'adressa à madame Pingray :

— Savez vous la grande nouvelle, madame Pingray?

— Laquelle?

— Mais, avant tout, félicitons-nous de n'avoir pas pris d'actions dans les *Algériennes*.

— C'était pourtant une magnifique opération; j'en relisais encore le prospectus hier.

— Pas si magnifique; et c'est là ma grande nouvelle. Il était arrêté par les entrepreneurs que ces voitures iraient de la Bastille à Neuilly, en suivant la ligne des boulevarts, trajet lucratif, va-et-vient éternel de voyageurs.

— C'est ce qu'annonce aussi le prospectus.

— Le prospectus, madame Pingray, n'avait oublié qu'une chose : le préfet de police. Il ne permet plus aux *Algériennes*, en activité depuis un mois, comme vous ne l'ignorez pas, de prendre des voyageurs sur leur chemin; elles n'ont le droit de les transporter que de la première station à la deuxième, condition qui les assimile aux diligences du dernier ordre. Les actions sont tombées de quatre-vingts pour cent en trois jours.

— J'ai couru une fameuse chance!

— Et moi!

— Et moi, reprit madame Pingray, qui avais déjà écrit pour dégager des fonds confiés, au six et demi, à un notaire de Melun; j'abandonnais le dernier trimestre d'intérêts pour les ravoir. Il sera remercié d'avoir négligé ma demande. Et que pensez-vous d'un placement dans les bateaux à vapeur?

— Je pense qu'il faut s'abstenir. Ils rapportent à peine trois; et les frais de réparation menacent à chaque instant de faire descendre l'intérêt encore plus bas.

— Et dans les canaux? On en construit deux dans le Midi.

— Madame Pingray, prenez plutôt votre argent et jetez-le dans la Seine.

— Et les actions de journaux? on en fonde beaucoup.

— Je vous conseillerais de donner la préférence aux canaux.

— Mais où placer?

— Dans son secrétaire, madame Pingray, jusqu'à ce que les affaires aient pris une autre tournure. Du reste, monsieur Champeaux me l'a conseillé, et personne n'est plus au courant des affaires que lui; c'est un oracle : ses opinions politiques le rapprochent de monsieur Laffitte, le flambeau de la banque.

Quelque intérêt que madame Pingray et madame Dalzonne apportassent à cette conversation, sur laquelle elles revenaient avec chaleur, l'une et l'autre lancées dans la loterie des actions, dont le fléau à cette époque n'épargnait personne, elles ne perdaient pas de vue Abel, de plus en plus envahi d'une tristesse épaisse et sombre.

Dès que madame Pingray et madame Dalzonne eurent achevé de parler, Abel, qui était resté suspendu à leurs voix

comme à un dernier fil, revint sur lui-même, et une prompte diversion eut lieu.

Il se leva, posa sa main flageolante sur le marbre de la cheminée, et, après avoir laissé échapper sa respiration gênée, il dit :

— Je souffre beaucoup! mon corps se détend et se crispe! Voyez comme je tremble! Mon cœur saute dans ma poitrine, mes cheveux sont trempés; j'ai besoin de pleurer, des larmes me montent aux yeux. Que se passe-t-il près de moi, autour de moi? Je suis oppressé; un air chaud m'enveloppe. Tenez! je suis sûr qu'il neige en ce moment.

— Mais non, mon ami, lui répondit madame Dalzonne, tout attristée de l'état d'Abel : le temps était clair quand je suis venue; vous vous trompez.

— Qu'est-ce donc alors? car je suis malade comme je ne l'ai pas été depuis quelques jours. Croyez-moi, il neige en ce moment.

Pour faire changer de conviction à Abel, madame Pingray tira les rideaux.

Le jardin était blanc de neige : Abel ne s'était pas trompé; il avait neigé pendant toute la soirée.

Comme tous les névralgiques, Abel éprouva un mieux sensible dès qu'il connut la cause de son accès, et qu'il eut la satisfaction, sans prix pour un malade, de démontrer, avec l'autorité d'une prophétie immédiatement réalisée, que ses douleurs n'étaient pas imaginaires. Il était brisé et triomphant.

— Il est temps de nous retirer, dit madame Dalzonne à Abel. Appuyez-vous sur mon bras : je vous accompagnerai jusqu'à la porte de votre appartement.

— Cela va déjà mieux, dit madame Pingray en éclairant ses hôtes jusqu'à l'autre bout du palier, où était l'appartement d'Abel; la crise se dissipe.

Quand la porte de la chambre fut fermée, madame Dalzonne avança deux fauteuils auprès de la cheminée, et dit à Abel :

— Maintenant, écoutez-moi, mon ami.

XI.

Madame Dalzonne quitta bientôt le fauteuil où elle était assise, glissa sous elle-même, et s'accroupit avec une grâce tout orientale aux pieds d'Abel, sur un tabouret en velours. De cette place, elle prolongeait son regard jusqu'au front du malade avec la sollicitude d'une esclave heureuse de son humiliation. Elle semblait aspirer la douleur et donner en échange son énergique vitalité. Tandis qu'elle avait ramassé en plis moelleux sa robe de soie noire sous ses genoux, son bras s'appuyait sur Abel sans le lasser; car les femmes, quand elles aiment, possèdent le secret de diviniser les plus pénibles fatigues. La foi marcherait sur l'eau, la femme aimée, dans l'air. La tendresse attentive du levrier n'a pas des rayonnemens si perçans que ceux qui s'échappaient de l'âme en arrêt de madame Dalzonne. Elle étudiait chaque nuance du visage arrêté au-dessus du sien pour le comprendre, comme l'observateur placé dans une planète mobile chercherait à connaître les phénomènes d'une étoile fixe. Dans cette attitude d'abandon, elle atteignait à la grâce des femmes d'une taille plus élevée que la sienne, grâce qu'ont rarement celles qui sont trop grandes. Sa tête arrivait à la poitrine d'Abel, où elle ne s'appuyait pas; mais elle en était si près, que ses paroles éveillaient un écho dans cette organisation délicate.

Quoique madame Dalzonne eût dit à Abel de l'écouter, elle demeurait muette, n'osant rompre par des paroles trop au-dessous de la situation la contemplation où elle se plaisait.

Abel, il est vrai, après les crises de son mal, présentait au plus haut degré la beauté de la douleur. Il était comme ces lilas blancs dont les branches s'affaissent, dont les feuilles s'enroulent, dont les grappes flottent détendues quand l'air est chargé de l'électricité de l'orage, et qui se relèvent lentement, et pourtant d'une manière sensible aux yeux, dès que la tempête a éclaté. Un léger pli semblable au dédain courait encore sur ses lèvres; mais ce n'était pas du dédain : c'était la trace du chemin par où la douleur était passée. Son front se dégageait, ses cheveux ne pendaient plus à ses tempes, comme les algues autour de la tête du plongeur qui remonte à la surface de l'eau.

— Non, mon ami, lui dit enfin madame Dalzonne, vous n'irez pas au couvent des Loges avec mademoiselle de Touralbe. J'ai eu tort de tant insister. Nous autres femmes, nous ne calculons pas toujours la valeur des résistances; nous voulons parce que nous voulons. Mais vous m'avez pardonné mon importunité, n'est-ce pas, Abel? Ensuite, j'ai un peu cédé à ma faiblesse personnelle pour mademoiselle de Touralbe. Je la considère déjà comme une amie : elle est grave et bonne, confiante et passionnée, trop peut-être, mais sa maladie excuse cette exaltation, dont nous la guérirons, je l'espère. Elle m'enchante : elle lit la poésie avec un accent qui va au cœur; connaissez-vous de meilleure musicienne parmi celles qui ne font pas profession de leur talent? quelle voix agréable! on l'applaudirait, j'en suis sûre, au théâtre. Vous avez remarqué avec quelle facilité elle a dessiné Marly. Je crois, mon ami, qu'elle vous destine ce joli dessin; il est pour vous ou pour moi. Et que d'autres brillantes qualités dont vous ne pouvez pas apprécier le mérite comme nous! c'est une fée pour la broderie à l'aiguille. Une pensionnaire aussi accomplie, convenez-en, a droit à quelques complaisances, sans que cela cependant soit trop affecté, de peur de blesser sa modestie et la susceptibilité des autres dames. Elle a droit à beaucoup d'égards, et je croyais lui montrer combien j'étais portée à lui rendre justice en lui offrant de la faire accompagner par vous à sa pieuse promenade de demain. Ne m'accusez donc pas, mon ami, d'avoir disposé sans trop de façon de votre personne.

— J'ai dû être singulièrement dur dans mon refus apparent répondit Abel en souriant, pour que vous mettiez tant de peine à me dire que mademoiselle de Touralbe ne le méritait pas.

— Il n'y a pas eu de refus de votre part, mon ami : vous avez hésité un peu; et moi alors, pour ne pas vous aigrir, vous froisser ou vous déplaire seulement, j'ai abandonné le projet. Dès que j'ai compris l'embarras où cela vous placerait, j'ai été la première à vous détourner de cette galanterie chevaleresque par la neige qu'il y aura demain dans la campagne.

— La neige, répliqua Abel, n'est pas précisément un obstacle : ma voiture est chaude, et mes chevaux vont assez vite pour que le trajet d'ici aux Loges ne dure pas plus de deux heures. Mon esprit était troublé par mon douloureux malaise tantôt, quand vous m'avez parlé de cette promenade; je ne savais trop de quoi il s'agissait. La peine devient un sens quand on souffre, et ce sens fausse tous les autres. Mais, poursuivit-il, maintenant que je suis mieux, je me blâme d'avoir si mal accueilli votre proposition. Mon regret est d'autant plus profond, qu'en l'acceptant, je vous aurais aidée à pénétrer mademoiselle de Touralbe de l'estime que vous avez pour elle. A votre tour, pardonnez-moi.

— Abel, je suis déjà à vos pieds; si vous vous mettez aux miens, que deviendrons-nous? Laissons cela, mon ami. Si je ne puis accompagner moi-même mademoiselle de Touralbe, j'aurai un excellent prétexte dans le temps, qui depuis mon entrevue avec elle s'est horriblement gâté.

— Le temps n'est pas, je le répète, une raison à lui opposer pour se dispenser d'aller avec elle; la neige est un beau temps pour traverser le bois.

— Croyez-vous, Abel?

— Je le crois fermement. Vous avez promis à mademoiselle de Touralbe que je l'accompagnerais; pourquoi ne l'accompagnerais-je pas? Sans être très fort, je supporterai cette fatigue. Chargez-vous seulement de m'absoudre auprès du docteur, qui ne me pardonnerait pas cette grave infraction, quoi que vous en ayez dit.

— Non, Abel, ne vous imposez pas ce sacrifice dans l'unique but de prouver à mademoiselle de Touralbe que je n'ai pas exagéré mon crédit auprès de vous. Votre santé m'est plus chère qu'un tel dévoûment. Je serais inexcusable si l'indisposition la plus légère était le résultat de votre condescendance.

— Je ne diminuerai en rien la part que vous avez dans ma détermination, répondit Abel; mais je ne vous cacherai pas que par goût je me sens porté maintenant à la suivre. Ainsi, prévenez mademoiselle de Touralbe du plaisir que j'éprouve à me mettre à sa disposition. Ma voiture m'attendra à onze heures.

— Puisque vous êtes si bien décidé, je ne vous retiendrai plus, mon ami; je vous avouerai, au contraire, l'extrême satisfaction que votre résolution me cause. J'apporte quelque vanité à donner du relief à mon établissement; je veux que ceux qui en sortent n'en parlent pas comme d'un hospice de vieillards; et depuis quelques mois nous tournons un peu à l'ennui dans la maison. Les jeunes pensionnaires de l'année dernière ne se renouvellent pas : mademoiselle de Tourable se trouve isolée au milieu de mademoiselle de Beaupréau, de madame Musquette et des autres personnes dont elle est forcée de composer sa société. J'ai besoin que vous m'aidiez à dissimuler ce vide. Le docteur comprend les nécessités de ma position, mais il n'y peut rien. — Je guéris quelquefois vos pensionnaires, me disait-il l'autre jour en causant avec moi sur le même sujet, mais je n'ai pas la faculté de les rajeunir. — Vos attentions pour mademoiselle de Touralbe, mon Abel, me seront d'un grand secours pour entretenir dans l'établissement ce caractère de jeunesse sans lequel il finirait par perdre sa réputation. Oui, encore une fois merci, mon cher Abel, pour le service que vous me rendrez demain, et pour tous ceux que vous me rendrez ensuite.

— Je ne savais pas, dit Abel, que vous eussiez tant de motifs pour désirer une si faible démonstration d'amitié. Que je suis affligé de la mauvaise grâce de mes fluctuations.

On n'assignera jamais la part d'hypocrisie involontaire qui se glisse, sous la conversation la moins fardée, entre les propos pleins de sincérité échangés entre deux personnes amies. Madame Dalzonne croyait ne s'être livrée qu'à des convictions droites en engageant d'abord Abel à accompagner mademoiselle de Touralbe, et en revenant ensuite sur sa volonté pour céder enfin à celle d'Abel : elle s'expliquait ces variations dans ses idées par l'état actuel dans lequel Abel s'était trouvé depuis le commencement de la soirée; sa tendresse l'aveuglait sur les mobiles de sa conduite. Il en était de même chez Abel, justifié envers lui et madame Dalzonne d'avoir repoussé et accueilli en dernier lieu les mêmes offres : sa santé répondait à tout, éclaircissait tout.

Et cependant cette femme si aimante, si vraie, si confiante, poursuivait, de sinuosités en sinuosités, un but réel autant que voilé. Abel, de son côté, allait au sien avec une égale adresse; en sorte que le double mensonge de la position s'était fondu dans la rencontre des plus affectueuses paroles, et que de part et d'autre la franchise essentielle de chacun de ces deux caractères n'avait rien à se reprocher, parce qu'elle n'avait rien senti de blâmable l'altérer. Cette haute pureté dominait le mystère enfermé au fond de leur cœur, de même que la clarté du soleil empêche d'apercevoir la marche pourtant réelle d'une traînée d'artifice dans l'espace. D'ailleurs, la cause de leur circonspection réciproque était si douteuse, si obscure, si peu saisissable, qu'il n'y avait pas encore de possibilité sensée à la formuler, et, à plus forte raison, de fausseté à la taire.

Derrière le monde intellectuel, d'où s'épandent les idées, les opinions, les jugemens, qui lient les êtres, il en existe peut-être des milliers d'autres, où s'élaborent, où s'engendrent à des degrés différens, et dans des proportions infiniment diverses, d'autres idées et d'autres opinions qui n'arrivent pas toujours à terme; créations furtives, informes, en dehors du monde moral, comme certains produits mal venus sont en dehors du monde physique.

Minuit sonnait à la pendule : madame Dalzonne se leva.

— Déjà minuit!

— De quoi avez-vous peur? lui dit Abel : tout le monde est couché dans la maison.

— C'est parce que tout le monde est couché, que je crains d'être entendue en rentrant dans ma chambre. L'escalier est sonore comme une cloche.

— Vous ne prenez pas un flambeau?

— Non, par précaution; et comme deux valent mieux qu'une je vais retirer mes souliers.

— Et si vous ne vous en alliez pas, ajouta Abel avec une naïveté charmante.

— Non, mon ami : trois précautions vaudraient moins que deux en pareil cas. Adieu, mon ami; repose bien jusqu'à demain. Tu es mieux : je te quitte contente. Adieu, Abel.

Tout en répétant ses adieux, madame Dalzonne dénouait ses souliers au bord du fauteuil, et regardait Abel pour s'assurer qu'elle le quittait entièrement remis de la crise de la soirée.

Elle allait sortir, elle revint. Pourquoi revint-elle? parce qu'elle n'avait plus rien à dire; et c'est un si grand prétexte en amour!

Ils étaient debout tous les deux, près du foyer.

Réduite à une mince lueur, la lampe indiquait à peine le contour du visage de madame Dalzonne, tandis que l'éclat du foyer incendiait de nuances de feu le bas de sa robe; et elle et Abel offraient un beau groupe de marbre et de soie, de vie et d'immobilité, un chaos rêveur de pâleur et de tendresse, quelque chose de semblable à une musique lointaine.

Un soulier dans chaque main, elle gagna enfin la porte, qu'Abel ouvrit sans bruit, et elle monta sur la pointe du pied jusqu'à sa chambre.

XII.

Les pendules se règlent sur le soleil, mais le soleil devrait se régler sur l'estomac des pensionnaires des maisons de santé. La cloche fût-elle fondue par la foudre, ils ne seraient pas moins prêts à descendre au réfectoire à l'heure exacte des repas; leur appétit est le chronomètre le moins variable qu'on ait découvert jusqu'ici.

A peine le marteau avait frappé le premier coup de dix heures que madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau, logées au troisième étage, se rencontrèrent sur leur palier et se souhaitèrent le bonjour par ces mots :

— N'avez-vous pas entendu du bruit cette nuit?

— Vers minuit, n'a-t-on pas remué au-dessous de vous dans l'escalier?

— Je ne me suis donc pas trompée, se dit avec ravissement la précieuse madame Musquette. Entrez une demi-minute chez moi, mademoiselle de Beaupréau.

Ces deux dames se précipitèrent avec une égale curiosité dans la chambre discrète; et de Fourneuf et Cabassol, qui descendaient au réfectoire sans daigner se parler, furent poussés par le même tourbillon dans le même gouffre.

La porte de madame Musquette se referma sur les quatre pensionnaires haletant de curiosité.

— Et vous aussi, messieurs?

— Oui, nous aussi, répliqua de Fourneuf : mais de quoi s'agit-il?

— De la rumeur de cette nuit.

— Ah! de la rumeur de cette nuit! Alors j'ai dû l'entendre. Oui vraiment, une fameuse rumeur.

— Vers neuf heures, il me semble, ajouta Cabassol, encore mal éveillé.

— Mais non, vers minuit.

— Neuf heures ou minuit, la différence est peu de chose, interrompit de Fourneuf. Laissons parler madame Musquette.

— Il était minuit...

— Bien, madame Musquette; ensuite?

— Je crois ouïr des pas à l'étage inférieur. On ne marche pas à une telle heure. Je prête l'oreille : une porte s'ouvre.

— Grand Dieu!

— Oui, mademoiselle de Beaupréau, comme j'ai l'honneur de vous le dire, une porte s'ouvre et elle se referme.

— Quoi de plus naturel?

— Rien de moins naturel, monsieur de Fourneuf; car un instant après j'entends encore une autre porte qu'on ouvre également, et qu'on referme. Cela est-il aussi naturel?

— Voyons, ne nous hâtons pas, madame Musquette. Qui donc est logé au-dessous de vous?

— Vous le savez comme moi : madame Dalzonne.

— Et au-dessous de madame Dalzonne? s'informe de Fourneuf, à qui mademoiselle de Beaupréau répond :

— Mais, au-dessous de madame Dalzonne est l'appartement de monsieur Abel.

— Ce serait par conséquent quelqu'un, si vos sens ne vous ont pas trompées, mesdames, qui se serait rendu de l'appartement de madame Dalzonne à celui de monsieur Abel.

— Mais oui, répondit madame Musquette.

— Mais oui, appuya mademoiselle de Beaupréau.

— En ce cas, dit Cabassol, ce ne peut être qu'un voleur.

— C'est mon avis, insiste de Fourneuf, ce ne peut être qu'un voleur; il y a des voleurs dans la maison; on nous égorgera quelque belle nuit, on nous pillera, on nous incendiera. Monsieur Cabassol a risqué le mot de la chose. C'est un voleur. Qu'en pense madame Musquette?

— Je pense qu'il faudrait se livrer à une foule de suppositions extraordinaires pour admettre qu'un autre qu'un voleur eût osé passer de la chambre de madame Dalzonne à celle de monsieur Abel. Mademoiselle de Beaupréau partage-t-elle mon avis?

— Tout-à-fait.

— Et moi aussi, mesdames.

— N'est-ce pas, monsieur de Fourneuf?

— Les conjectures, mesdames, seraient monstrueuses, infinies; ne supposons rien.

— Oh! mon Dieu! c'est plus simple, ajouta mademoiselle de Beaupréau.

— Il faudrait supposer, dit niaisement Cabassol en se frottant les yeux avec le coin de son mouchoir tigré, que madame Dalzonne est sortie de la chambre de monsieur Abel, ou que monsieur Abel...

— Impossible! s'écrièrent à la fois avec indignation madame Musquette, mademoiselle de Beaupréau et de Fourneuf.

— Impossible!

— Impossible.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Vous demandez pourquoi, monsieur Cabassol? C'est qu'il était minuit lorsque nous avons entendu la rumeur.

— En effet, monsieur de Fourneuf, l'heure est un peu indue pour la maison. Alors ce n'est ni madame Dalzonne ni monsieur Abel qui rentraient chez eux. Cependant rien n'est plus facile à éclaircir : à déjeuner, nous demanderons à madame Dalzonne si à minuit elle a été éveillée par quelque bruit. A son défaut, monsieur Abel, qui a le sommeil léger, mettra au courant.

— Inutile, objecta de Fourneuf, de se lancer dans ces réquisitoires toujours inconvenans, et au fond desquels on remue quelquefois un scandale endormi. Ne questionnons personne; gardons cela pour nous, mes bons amis.

— On fait souvent le mal sans y penser, monsieur de Fourneuf a raison.

— Madame Musquette, vous le voyez, comprend la délicatesse.

— Et moi pareillement.

— Vous aussi, mademoiselle de Beaupréau? C'est bien, c'est très bien, car, considérez combien il serait fâcheux pour nous si, après avoir adressé quelques questions sur l'incident de cette nuit à madame Dalzonne, nous la voyions rougir! On souffre à décontenancer les gens, et surtout pour rien.

— Incontestablement pour rien.

— Oui, mesdames, incontestablement pour rien. Personne ne nous apprendra qu'il existe des caractères si faciles à s'impressionner, qu'ils pâlissent pour un fait dont on ne les accuse pas, ou qui rougissent d'une faute qu'ils sont loin d'avoir commise. Respectons ces pudeurs exaltées, respectons-les; nous ne donnerons pas de suite au projet de monsieur Cabassol, quoiqu'il soit foncièrement raisonnable, comme tout ce que dit monsieur Cabassol.

Il était singulier de voir fraterniser dans cette occasion deux caractères habituellement en désaccord sur toutes les questions de l'encyclopédie humaine, et quatre pensionnaires s'entendre si bien, qu'ils oubliaient que le déjeuner était sonné, servi depuis dix minutes. Dix minutes!

— Jugez où de telles hardiesses, continua de Fourneuf, conduisent les esprits les mieux faits : à imaginer qu'une femme d'ordre, de bonnes mœurs, rend visite à un jeune homme entre onze heures et minuit, ou qu'un jeune homme reste dans l'appartement d'une jeune femme depuis la même heure jusqu'à la même heure. C'est à mépriser comme infâmes les inductions en apparence les plus claires.

— C'est juste, dit Cabassol, qui ne voulait pas demeurer en arrière de politesse pour de Fourneuf; monsieur le baron a des prévisions délicates. Ne nous exposons pas à confusionner nos amis à propos d'une aventure semblable.

— Le beau succès pour nous, poursuivit de Fourneuf, de rester convaincus, sur quelques signes mal interprétés, que madame Dalzonne s'introduit avec mystère, la nuit, chez un pensionnaire qu'elle ne passe pas pour haïr! Demain nous serions dans la pénible obligation de croire, si aujourd'hui nos doutes devenaient à tort des certitudes, que monsieur Abel n'est ni plus ni moins que l'amant de madame Dalzonne. Quelle triste découverte! N'eussions-nous plus à combattre ces certitudes, nous ne serions pas excusables de les avoir acquises. Que nous importe, à franchement parler, l'amour de ces deux personnes ? Sommes-nous ici tuteur, mari, gardien, duègne, confesseur? Chacun son rôle. Le nôtre est le silence, la réserve. Voyons tout, écoutons tout, mais ne révélons rien. Vous, monsieur Cabassol, tenez-vous beaucoup à ce qu'il soit constaté que monsieur Abel et madame Dalzonne s'aiment et se donnent rendez-vous la nuit?

— Moi? pas le moins du monde, monsieur le baron.

— Et vous, mademoiselle de Beaupréau?

— Fort peu, seulement pour ne pas ignorer ce que d'autres pourraient savoir.

— Et vous, madame Musquette?

— Aussi peu que mademoiselle de Beaupréau, et, comme elle, uniquement pour être au courant des affaires de la maison.

— Ainsi, nous sommes d'accord sur tous les points : le bruit entendu la nuit dernière a été produit par le passage de madame Dalzonne dans la chambre de monsieur Abel, ou par celui de monsieur Abel dans l'appartement de madame Dalzonne. Cela étant, madame Dalzonne est la maîtresse de monsieur Abel; mais sur chaque question il est arrêté entre nous, sous la garantie de l'honneur, que nous observerons le plus hermétique silence.

— Vous n'avez donc pas faim aujourd'hui? cria une voix par le trou de la serrure.

Cette voix était celle de madame Pingray. On ouvrit.

— Voilà une demi-heure qu'on vous attend. Auriez-vous été malades comme moi cette nuit? vous seriez-vous levés à minuit pour vous faire faire du thé par le domestique?

Les quatre pensionnaires sentirent s'écrouler sur leurs têtes la magnifique pagode d'or et de porcelaine qu'ils avaient échafaudée jusqu'aux nues avec tant d'efforts.

— Ah! c'est vous, demandèrent-ils tous à la fois, qui avez marché cette nuit dans l'escalier?

— C'est moi, oui c'est moi. En quoi cela vous surprend-il tant?

— S'il en est ainsi, allons déjeuner, dit de Fourneuf; nous avons perdu assez de temps. Il est vrai que je pouvais attendre : j'ai pris du chocolat en me levant.

Cabassol avait déjà franchi un étage, et madame Musquette deux; mademoiselle de Beaupréau descendit la dernière, en disant :

— Mon rêve ne m'a pas trompée : j'ai rêvé, je m'en souviens, que je mangeais du homard, ce qui veut dire *déception*.

XIII.

Pour la troisième fois madame Dalzonne répétait au cocher :

— Michel, soyez de retour à cinq heures au plus tard; entendez vous? Dites à monsieur Abel que vous vous êtes engagé à le ramener avant la nuit, s'il se disposait à battre la forêt pour le plaisir de se rendre malade.

— Oui, madame.

— Maintenez vos chevaux à la montée du Pecq : les chemins sont mauvais ; il va geler sur la neige, nous aurons du verglas ce soir. Ayez encore plus de prudence en rentrant.

— Soyez sans inquiétude, madame; il ne m'est jamais arrivé de malheur.

— Il vous en est arrivé un fort grand un certain jour, Michel.

— C'est vrai, madame; mais ce jour-là je m'étais endormi sur le siége.

— Et vous savez pourquoi vous vous étiez endormi.

— Nous n'allons pas à la noce comme ce jour-là, madame. N'ayez nul souci ; d'ailleurs les chevaux sont ferrés à glace. Une fois dans la forêt, nous roulerons sur le coton.

— Je saurai comment vous aurez conduit, et si je dois m'applaudir de vous avoir placé comme cocher auprès de monsieur Abel.

— Vous vous applaudirez, madame, répondit Michel en relevant son col de chemise jusqu'au-dessus des oreilles, et en rabattant, avec la dignité d'un conducteur anglais, la poignée de ses gants blancs sur les manches de sa livrée neuve.

— Nous verrons cela, Michel.

James, le domestique d'Abel, recevait les mêmes recommandations.

Mademoiselle de Touralbe descendit dans la cour, accompagnée de Bianca, et s'appuyant sur le bras d'Abel. Sa première toilette d'hiver était somptueuse; elle l'était trop pour la cérémonie peu mondaine où elle se rendait : une capote rose piquée, au fond de laquelle elle apparaissait comme cachée dans un nid de roses, tant l'avancement se prolongeait, glaçait son visage d'une nuance tendre ; un vaste cachemire blanc arrêtait l'arc onctueux de ses épaules, et se croisait sur elle avec une négligence riche ; sa robe était de velours vert sombre, un peu ample, et comme il convient pour que le costume soit beau et la personne majestueuse. On aurait cru qu'elle jouissait d'une santé superbe sans le léger cercle bleuâtre tracé sous ses yeux, et l'indication des veines temporales, marques caractéristiques, sinon toujours infaillibles, d'une lutte permanente avec le mal. Mais quels yeux charmans! des yeux azurés comme la nacre d'une haliotide de mer. Sa bouche révélait la profondeur, la grâce, la finesse de son intelligence ; et quand elle s'ouvrait pour sourire, elle était encore plus expressive, car elle se relevait en arc et tremblait aux angles, comme l'eau émue aux coins d'un bassin.

Avant de monter en voiture, elle embrassa madame Dalzonne, et recommanda à Bianca de ne pas oublier de donner des biscuits à Love, adorable levrette dont le grand-duc de Toscane lui avait fait cadeau à Florence.

Quand elle fut assise auprès d'Abel, madame Dalzonne leur dit encore à tous deux d'être à la maison avant la nuit, s'ils ne voulaient pas qu'elle envoyât à leur rencontre dans le bois.

— N'allez pas me causer du tourment, leur dit-elle, debout et inquiète sur le marchepied. Le ciel se couvre; il neigera pendant votre voyage; il y a déjà beaucoup de brouillard : je crains que Michel ne s'égare dans les allées. Ne partez pas, mes amis ; croyez-moi, restez.

— Chère amie, ne craignez rien pour nous, lui répondit mademoiselle de Touralbe. Quel danger sérieux y a-t-il à faire cette jolie promenade sur la neige? Rassurez-vous. Je vous promets d'avoir bien soin de monsieur Abel, ajouta-t-elle en souriant.

— Et moi, de défendre mademoiselle contre les loups, dit Abel, en tendant la main à madame Dalzonne en signe d'adieu.

Vaincue par le ton de plaisanterie avec lequel ses appréhensions étaient accueillies, madame Dalzonne se pencha dans la voiture pour embrasser encore une fois au front mademoiselle de Touralbe, et envoyer un regard affectueux à Abel.

La portière se ferma sur eux. Aussitôt la voiture sortit de la cour et affronta d'un pas ferme dans la neige la montée rocailleuse qui lie la lisière du Pecq à Saint-Germain.

Parvenue à la hauteur, elle s'avança sans difficulté dans la forêt, fort assombrie, ainsi que l'avait prévu madame Dalzonne, par la chute du brouillard. La moiteur de l'air ne tarda pas à ternir les glaces de la voiture, dont l'intérieur se trouva bientôt privé de clarté, quoique la neige s'étendît, mate et blafarde, d'un horizon à l'autre horizon. Ce silence de plomb, cette demi-obscurité, sont peu favorables au libre déploiement de la conversation. Aucun incident n'avait encore fourni à Abel l'occasion d'adresser la parole à sa compagne, qui, de son côté, gardait son élégante immobilité dans l'angle de la voiture. Peut-être sa pensée était tout entière à l'acte pieux qu'elle allait accomplir; la préparation était austère, elle ne souffrait pas la distraction. Il y a dans la jeunesse, quand elle a conquis une détermination, et quand l'enthousiasme la saisit après une longue indécision, une ténacité dont il ne faut pas douter, si l'on n'a pas oublié le courage des martyrs. Dans le silence d'Abel, il entrait de ce respect pour la foi en travail. Sa retenue fut justifiée. Au milieu d'une allée, si brumeuse qu'il entrevoyait à peine James, son domestique, galoper comme une ombre équestre auprès de la voiture, il crut entendre, mêlés à des soupirs comprimés par l'obstacle d'un mouchoir, les pleurs de mademoiselle de Touralbe pleuvoir goutte à goutte sur le velours de sa robe. Abel fut contristé jusqu'au fond de l'âme. Elle souffre, pensa-t-il, elle souffre comme moi ; et elle n'a pas, ainsi que moi, une femme, une amie, pour la consoler, un ami comme maintenant j'en ai un. C'est à présent que je commence à sentir tout le prix de l'amitié.

Chaque fois que les roues diminuaient de vitesse, et que le silence du dehors redoublait celui du dedans, Abel entendait plus distinctement les sanglots étouffés de mademoiselle de Touralbe, laquelle l'affligeait aussi profondément quand, de peur de se trahir, elle arrêtait tout-à-coup, par un effort qu'accusaient les ondulations de son châle, l'expression orageuse de sa peine. Abel souffrait beaucoup à être témoin d'un chagrin d'autant plus amer qu'il portait avec lui la désolante pudeur du silence. Qui savait aussi bien que lui le sillon parcouru par les larmes avant de tomber du cœur sur les genoux?

Abel était enveloppé à son insu de ce réseau magnétique auquel on n'échappe pas lorsque, dans un espace étroit, on respire le même air que respire une personne d'une organisation distincte; conflagration lente de deux vitalités, qui laisse la victoire à la plus forte, fusion facile si les constitutions ont des bases attractives : alors les corps vont l'un à l'autre, comme l'eau court à l'éponge ; les fluides s'épousent, établissent des relations à chaque instant renouvelées par les mêmes causes ; et de leur union se forme un milieu commun où chacun puise, où chacun restitue. On est deux à vivre de la même vie, et on serait deux à penser de la même pensée, si, dans cette alliance, la pensée n'était pas absorbée au profit d'une sensualité universelle.

Abel se pencha malgré lui vers mademoiselle de Touralbe, soutenu et porté par l'élément particulier, par l'atmosphère qu'ils avaient créée, autant l'un que l'autre, entre les glaces de la voiture, dans ce carré de velours, au milieu d'un bois opaque comme le chaos.

Sa main affectueuse effleura le châle de mademoiselle de Touralbe, qui releva la tête et porta subitement son mouchoir au visage. En le posant sur ses joues en feu, sur ses yeux en larmes, sur sa bouche palpitante, elle répéta avec un sourire forcé et une légèreté de voix encore plus forcée :

— Mais je n'ai rien, je vous assure, monsieur Abel, je n'ai rien.

— Ne dites pas cela, mademoiselle, et pardonnez-moi mon démenti. Il ne m'appartient point de pénétrer la cause de votre affliction ; mais, quelle que soit ma réserve, je ne vous cacherai pas la part que j'y prends comme le compagnon de votre retraite, comme le témoin de vos accès de mélancolie, comme souffrant de la même souffrance que la vôtre peut-être.

— C'est impossible, monsieur.

— Alors je me tairai. Votre remarque est un refus d'être consolée.

— Je ne puis plus l'être dans ce monde. A quoi bon faire un si mauvais usage de la pitié?

— Vous m'effrayez, mademoiselle! Vous rêvez quelque résolution funeste.

— Funeste non, mais irrévocable.

— Accordez à ma sollicitude, exempte de toute curiosité, mademoiselle, quelques paroles plus rassurantes.

—Elles seraient sans conviction, monsieur Abel. Pourquoi tromper votre générosité, que je regrette d'avoir éveillée par des larmes indiscrètes? Mais j'espère que ce sera la dernière tristesse que j'aurai causée à quelqu'un. Nous serons bientôt rendus au couvent des Loges, je pense?

Après avoir entendu la question de mademoiselle de Touralbe, un coup de lumière éclaira le travail d'esprit qu'Abel faisait dans sa tête. Venue immédiatement à la suite de la sérieuse intention exprimée par elle de ne pas souffrir d'adoucissement à son état moral, cette question offrait un sens facile à saisir et formait une conclusion.

— Penseriez-vous à vous retirer dans un couvent, mademoiselle?

— Vous m'aviez promis de ne pas céder à la curiosité, dit mademoiselle de Touralbe en baignant ses paroles d'un sourire humide.

— J'aurais donc deviné votre projet?

— Que vous auriez appris demain.

— Quoi! si tôt?

— Aujourd'hui même j'entrerai au couvent des Loges, où je prendrai successivement les grades qui me conduiront à une réclusion complète.

— Et madame Dalzonne ne le sait pas?

— Personne n'a été mis dans ma confidence, excepté vous, qui n'aurez pas le temps d'en abuser.

— Vous allez désespérer madame Dalzonne, tous ceux qui vous aimaient déjà beaucoup quoique vous connaissant à peine, et moi permettez-moi cet aveu et ce regret, qui vous appréciais plus que tout le monde pour votre esprit, votre goût, vos talens...

— Je tâcherai, interrompit mademoiselle de Touralbe, d'appliquer ces belles qualités dont vous me douez au profit de mon salut en leur imprimant une autre direction.

Si mademoiselle de Touralbe eût été connue par des élans mystiques, si son visage, effilé par la méditation, blanchi par la prière, avait d'avance indiqué par quelle voie elle sortirait du monde, Abel aurait éprouvé une peine sans surprise devant ce vœu formel d'entrer en religion; mais mademoiselle de Touralbe avait plutôt montré jusqu'ici la rêverie poétique que la langueur pieuse; et même en annonçant son projet à Abel, elle brillait de toutes les séductions dont le cloître recommande l'abandon à tout prix. Sa toilette n'eût pas été déplacée à l'Opéra, et la fraîcheur de son visage témoignait d'un bain pris trop froid, non d'une nuit consumée dans la prière. Le contraste affligeait d'autant plus Abel : la victime parée excite une sympathie qui s'explique par le désespoir qu'on prête à la nécessité de rompre non-seulement avec la vie, mais encore avec ce qui la rend attrayante et douce. Iphigénie nue n'attendrirait pas comme Iphigénie couronnée de fleurs.

— Voyez, dit Abel en prenant dans sa main la main gracieusement gantée de mademoiselle de Touralbe, voyez si l'on renonce à la société quand on aime autant que vous le laissez paraître son luxe et ses délicatesses. Attendez donc, pour la quitter sans remords, que l'âge ait éclairci vos beaux cheveux et dévoré votre éclat; on n'attend jamais longtemps.

— Seriez-vous de ceux, monsieur Abel, qui pensent qu'on ne doit porter à Dieu que les répugnances du monde? Quel digne sacrifice lui présenter!

—Vous avez trop d'esprit, répondit Abel, moi trop de mépris pour les banalités, pour débattre avec vous, sur un ton autre que celui qu'inspire l'amitié, ce que vous appelez faussement une vocation. Je n'aurai pas recours aux argumens tout faits; ils ont des objections toutes faites : souffrez seulement que je regrette ici de n'avoir point à vous opposer le souvenir pieux d'une mère ou d'un père attristés de votre réclusion, et de manquer surtout d'un nom d'amie à vous citer, de celui tout aussi puissant d'un ami désolé comme moi de vous perdre. Les raisons du cœur ne me feraient pas faute si je vous connaissais mieux; et celles-là vous les entendriez, n'est-ce pas?

— Sans doute, monsieur Abel; mais quel vide ferai-je en me retirant du monde? mon père et ma mère sont morts. J'ai une affection sincère pour madame Dalzonne? mais ce lien se sera rompu si vite, et pour des motifs si respectables à ses yeux, que je compte sur sa bonté naturelle et beaucoup sur votre intervention pour obtenir d'elle un oubli indulgent et mon pardon.

— Il n'en sera pas ainsi, mademoiselle! s'écria Abel de plus en plus blessé d'apercevoir si peu de justice dans l'accomplissement d'une détermination si grave; il n'en sera pas ainsi : je n'essaierai point de vous justifier, moi qui hautement vous condamne; ma conscience n'a pas de ces complaisances coupables.

— Ne vous mettez pas si fort en colère, monsieur Abel, si vous ne voulez pas être le premier à me fournir l'occasion d'exercer une vertu essentielle à la religion imposée par le cloître, le pardon des offenses. Convenez plutôt avec moi qu'étant libre, j'ai le droit de disposer de mon existence comme je crois l'entendre pour mon bonheur. Eh! si mon renoncement rompait des liens auxquels le cœur d'un autre était attaché, si pour jouir d'un repos égoïste, je délaissais une affection qui aurait compté pour toujours sur la mienne, je sentirais la portée de vos reproches; et peut-être, docile à la raison, à l'amitié, reviendrais-je sur ma décision ; mais quel rayon d'espérance ai-je détourné? avec qui ai-je engagé ma parole, pour avoir à redouter un jour dans l'isolement, qui double le poids des fautes, de l'avoir faussée? Vous me parlez avec trop de franchise pour que je ne m'ouvre pas sincèrement à vous, monsieur Abel. Sachez-le, aucun vœu du monde n'est enfreint par le vœu que j'offrirai au ciel; mon sacrifice ne coûtera de larmes à personne. Êtes-vous plus rassuré maintenant et me permettez-vous de prendre le voile? dit mademoiselle de Touralbe, à laquelle Abel répondit :

— J'ai meilleure opinion de vous; mais je ne blâme pas moins votre manière d'agir, que rien, d'après vos explications mêmes, ne justifie. Êtes-vous bien convaincue de l'indifférence de ceux qui vous entourent pour vous en faire un prétexte si fier!

— Vous m'accorderez, reprit mademoiselle de Touralbe, que je connaîtrais du moins les personnes pour lesquelles ma perte serait une douleur inconsolable, si celles-là existaient. En apercevez-vous beaucoup d'éplorées auprès de moi? quelle voix, si ce n'est la vôtre, me conseille de changer d'avis? quelle main, si ce n'est la vôtre, me retient au seuil du couvent où je vais? Je ne me fais pas plus forte que je ne suis : j'ai la simple énergie de ma volonté; et j'avoue qu'aimée comme le fut mademoiselle de La Vallière, dont vous nous entreteniez un jour au château de Saint-Germain, je n'aurais pas eu le courage de laisser tomber entre moi et un homme adoré un voile noir, un mur épais, une grille de fer, l'éternité. Vous avez vu couler mes larmes : vous avez cru qu'elles étaient la preuve d'une vocation chancelante et vous avez voulu, après bien des efforts sur vous-même, car vous êtes aussi discret que bon, m'éclairer sur ma conduite. Je vous remercie, et j'estime à leur prix ces marques d'une amitié dont l'exemple est rare.

— Il me reste encore à regretter, reprit Abel découragé, de n'avoir, à défaut de raisons meilleures, aucun titre pour vous détourner d'entrer au couvent. Entre l'amitié d'un frère et un attachement différent, pourquoi n'y a-t-il pas une autorité participant de cet attachement et de cette amitié, qui permette de s'opposer avec succès à un projet semblable au vôtre! Qui sait si vous ne l'écouteriez pas avec bienveillance, si par devoir vous n'y céderiez pas?

— Croyez-vous que ce sentiment, qui n'a pas même un nom, ne soit pas le rêve d'un rêve, monsieur Abel?

— Je sais, mademoiselle, que je donnerais pour vous dissuader ce que je donnerais pour retenir une sœur décidée comme vous à prendre le voile. C'est que je connais les mauvais conseils du cœur quand il languit, quand l'ennui l'envahit

de sa fumée, quand il n'aime plus ni ce qui est ni ce qui doit être. Je vous juge par moi : j'ai eu des jours affreux, j'en ai encore. On compte sur de consolations qui ne se réalisent jamais; on confie son espoir à tout ce qui flotte, et tout ce qui flotte échoue ou s'abîme. Le couvent n'est qu'une déception de plus que vous vous preparez. N'y allez pas. Le calme n'est pas là, ce calme que je cherche encore, que je pressens tout en doutant de sa venue. Vos maux me sont connus par les miens : et les miens se guériront, s'ils se guérissent un jour! non par moi, mais par les autres. Je m'abandonne aux autres : ils me mènent où il leur plait : je suis leur étude ! je vis par eux. Je les aime pour leur peine, pour l'intérêt qu'ils me vouent, et je m'associe à leur réussite comme si j'étais étranger parfois à ce qui se passe en moi. J'étais trop dans ma vie : je m'en mets dehors chaque jour, et je m'en trouve mieux. Imitez-moi dans ce que j'ai eu d'heureux jusqu'ici, laissez-vous vivre au monde à l'aide de meilleurs conseils que les vôtres. On m'est reconnaissant de ce que j'ai fait pour les autres en agissant ainsi pour moi : dépouillez-vous à votre tour de votre volonté, qui vous trompe, vous égare, et laissez-moi croire que je vous serai un jour reconnaissant de ce que vous aurez fait pour vous-même.

La parole d'Abel brûlait de la conviction en pressant ainsi mademoiselle de Touralbe de changer d'idee et de résolution. Ses principes puisaient leur énergie dans le souvenir des tortures qu'il avait subies et dont il souffrait encore : il y avait foi comme à une religion scellée de son martyre. Sa pensée se hérissait de terreur en songeant qu'une femme allait être en proie au même supplice ; le lui éviter était le devoir, le cri de sa probité.

Touchée des sollicitations d'Abel, ébranlée par l'aspect du couvent des Loges, dont le long mur commençait à blanchir derrière le brouillard, mademoiselle de Touralbe begaya :

— Quelle excuse aurais-je envers moi-même si je suivais votre avis au moment de réaliser la pensée sérieuse de ma vie?

— Qu'importe qu'elle soit sérieuse, mademoiselle, si elle est fausse, injuste, féconde en regrets ?

— Quelle opinion auriez-vous de moi si je cédais à vos instances ? Vous acquerriez le droit de me regarder comme un caractère sans suite, sans fermeté.

— Ne mettons pas de l'héroïsme, mademoiselle, à persister dans une erreur. Moi, puisque vous jugez mon opinion de quelque valeur, je considérerais comme la plus digne action de ma vie celle de vous avoir détournée de la pente qui vous menait droit à l'abîme.

— Vous vous souviendrez, monsieur Abel, que c'est par vos conseils que j'aurai renoncé à ma détermination.

— Vous consentez donc à ne pas vous retirer au couvent ?

— Cette scène, monsieur Abel, n'aura jamais d'autre confident que vous?

— Je vous le jure.

— Dans deux heures, dit mademoiselle de Touralbe, nous retournerons à Saint-Germain. Je vous demande la permission de consacrer ce temps à quelques devoirs religieux dont je ne puis me dispenser aujourd'hui.

— Je vous y invite, dit Abel. Dans deux heures la voiture sera à la place où elle s'arrête en ce moment.

— Monsieur, dit James en descendant de cheval et en ouvrant la portière, nous sommes arrivés.

Après un coup de sonnette, dont le tintement fut amorti par l'épaisseur de l'air, la porte du couvent des Loges s'ouvrit devant mademoiselle de Touralbe et se ferma sur elle.

XIV.

Peut être se souvient-on des sollicitations calculées de madame Dalzonne auprès d'Abel, lorsqu'ils s'étaient rencontrés tous deux la veille chez madame Pingray, pour qu'il accompagnât mademoiselle de Touralbe à son pèlerinage des Loges ; sollicitations réitérées, la même soirée, sous des formes plus adroites et plus décisives, dans la chambre d'Abel au milieu de la nuit, ce moment si favorable pour prendre de l'empire sur un esprit affaibli par le mal. D'où vient cependant qu'après avoir combattu par mille raisons enfin triomphantes les obstacles nés de l'impassibilité d'Abel, qu'après l'avoir conduit, pour ainsi dire par la main, jusqu'à la voiture à côté de mademoiselle de Touralbe, et les avoir réunis au prix d'une combinaison lente, difficile, préparée de loin et dans la méditation échauffante de plusieurs nuits d'insomnies, d'où vient qu'aussitôt que mademoiselle de Touralbe et Abel eurent franchi la grille de la maison, madame Dalzonne, le sang au visage, les lèvres palpitantes, le frémissement au cœur, l'attention égarée, monta à son appartement, en ferma la porte, et s'assit toute pensive et désolée dans un fauteuil, auprès de la croisée, d'où elle put encore apercevoir, au-dessus de la ligne des murs écornés de la ruelle du Pecq, le dôme tremblant de la voiture? Son regard servait de pont à son âme pour atteindre à ce point flottant, qui se fondit bientôt dans un éloignement obscur.

Restée seul avec son vide et sa tristesse, un combat s'établit entre elle et la douleur qu'elle était allée puiser au fond de son imagination ; son mouchoir, froissé dans ses mains agitées, attendait des larmes, qu'elle ne voulait pas verser, par cette impérieuse souveraineté de la logique sur les caractères de quelque énergie. Après avoir appelé de toute son haleine ce qui était venu, fantôme ou réalité, pourquoi pleurerait-elle? Aussi, se crut-elle forte après cet exposé de conscience; et dans sa profonde tranquillité, si fière, si majestueusement reconnue, elle alla s'asseoir sur un canapé; sa tête tomba, d'inclinaison en inclinaison mélancolique, sur le coussin, et y resta. Son front brûlait la soie; ardeur produite par le travail volcanique de ses pensées. De nouveau elle se leva, marcha au hasard : mais, ses jambes fléchissant, elle s'appuya à l'angle de la cheminée, et conserva cette attitude de mausolée jusqu'à ce que le jet d'une autre pensée la poussât encore à la croisée, triste embrasure ouverte sur un ciel lamentable.

Madame Dalzonne se mit au piano, baume céleste des âmes, voix d'ange restée parmi nous depuis que les anges ne nous visitent plus. Elle crut avoir touché au port d'une consolation certaine ; ses doigts errèrent sur le clavier, d'où s'élevèrent des sons qui, harmonieuses étincelles, l'occupèrent par leur bruit en se jetant pêle-mêle à travers son attention. Afin d'entretenir à tout prix cette illusion, — singulières illusions celles dont on tient compte! — elle tripla la vitesse de ses doigts, elle dévora les notes, jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que ses doigts ne portaient même pas sur les touches et qu'enfin elle ne jouait plus, si toutefois elle avait joué.

Depuis une demi-heure elle pleurait ; le clavier était taché de larmes.

—Ils sont bien loin déjà, pensa-t-elle en reprenant sa place sur le canapé. Et avec quelle fatale correction d'idées elle déroula alors la succession d'événemens qu'elle prêtait au voyage des Loges! Elle creait un incident, elle le posait devant elle, y creusait avec sa pensée, comme avec un fer, un océan de suppositions poignantes. L'imagination est un monstre. Ce monstre se jouait d'elle : il lui disait tout bas combien mademoiselle de Touralbe était belle, et d'une beauté distinguée, plus belle qu'elle cent fois d'esprit et de visage. Une larme de feu roula sous la paupière de madame Dalzonne.

Il y a dans le cœur humain deux sentimens exclusifs, nés à la même heure, qui se balancent, qui l'emportent tour à tour l'un sur l'autre : l'un est l'orgueil, la révolte, Satan dans l'ordre théologique, l'angle du paganisme, l'autre l'humiliation tendre, l'abaissement, qui est une figure de la religion. Quand le malheur a vaincu, c'est au dernier de ces deux sentimens exclusifs, à l'humiliation à prévaloir ; il arrive doucement, nous caresse, nous prie, nous relève, s'insinue en nous, et du désespoir même tire sinon la consolation, du moins son équivalent divin, la résignation. C'est surtout chez les femmes que cette pieuse annihilation surnage après la tempête. Amolie par les larmes, madame Dalzonne s'avoua que mademoiselle de Touralbe méritait de lui être préférée, quelle que fût la bienveillance qu'eût un jeune homme en établissant une comparaison entre elles deux.

Nulle opinion n'est aussi sévère pour les femmes que la leur quand leur vanité, oubli rare, s'endort. C'est alors qu'elles osent regarder en face et de près des défauts sur lesquels elles ont toujours fermé les yeux; elles maudiraient volontiers leur mère pour un pied trop long, une taille un peu trop ramassée. Celle de mademoiselle de Touralbe, si onduleuse et si ferme dans sa flexibilité, lui paraissait d'une supériorité trop accablante pour être niée; elle rattachait à cette taille vraiment divine des bras charmans, un corps qui avait le fuyant nuageux d'un poisson; et, par un retour sur elle-même, elle se voyait trop circonscrite dans les grâces bourgeoises pour aspirer à rivaliser avec tant de distinction; douloureux parallèle hérissé de dards, où madame Dalzonne laissait toujours par lambeaux une partie de son courage et de son espoir.

Cependant elle seule avait laborieusement enfanté, voulu contre son repos, évoqué sans pitié cette rivalité sans doute imaginaire qui lui causait tant de souffrance. Que n'éloignait-elle avec une prudence à sa portée un rapprochement si périlleux pour elle? que ne laissait-elle mademoiselle de Touralbe aller sans Abel au couvent des Loges?

A ces questions si simples madame Dalzonne pouvait répondre par l'histoire de son caractère, par la peinture sincère de son naturel aimant et pudique, ardent au dedans, muet à la surface, réservé, contraint jusqu'à la frayeur, hypocrisie chronique qui produisait en elle, par un résultat moins exceptionnel qu'on ne pense, ces orages cachés, noirs, voilés, qui tonnent dans un coin du cœur. Elle comprenait le sacrifice à une passion, tout en craignant d'en demander le prix, dans la crainte de paraître romanesque et d'altérer en elle le culte qu'elle vouait à l'idole de sa réputation. Son éducation, son autorité dans une maison qui avait la gravité d'un ministère, jusqu'à ses grâces personnelles, dépoétisées à ses propres yeux par une certaine santé trop luxueuse, tout la reléguait selon elle à un rang où l'amour est un tort, une dilapidation de temps, un ridicule.

Ces organisations abondent dans nos couches sociales intermédiaires; l'élément positif, né d'hier, mais déjà puissant, repousse en elles de son pied de fer la vieille tradition du dévoûment. La moitié de leur cœur vit d'effroi, s'éloigne de l'autre moitié; et si une passion survient à l'improviste, il se forme dans ces organisations des combinaisons pleines de bouillonnemens, semblables à ceux que produit en chimie la rencontre d'un acide et d'un métal. Et plus alors la puissance de dilatation se concentre, plus l'explosion est imminente, meurtrière dans ses éclats.

Au milieu de sa vie bourgeoise, prosaïquement occupée, perdue dans des sentiers effacés, madame Dalzonne avait été distraite par un doux attachement pour Abel, jeune homme accouru à elle mourant, les mains tendues, et lui disant: Sauvez-moi par beaucoup d'amitié! Elle avait été touchée, attendrie par tant d'abandon, par tant d'espoir en elle. La pitié était vierge dans son âme: c'est par la pitié qu'elle aima Abel; elle s'en occupa comme on le fait pour une plante rare qu'on découvre un soir d'été au moment où elle va mourir: on court à la fontaine voisine, on revient; on baigne la plante, on la relève, on la soutient; vivra-t-elle? mourra-t-elle? la nuit on y songe, le matin on y court; et si une dernière branche s'anime, pousse une feuille au soleil, la plante est sauvée! elle vivra! on l'aime; on avait mis sa vie dans cette vie. Abel était pour madame Dalzonne cette plante vue une heure avant qu'elle ne meure; il avait vécu, il vivait par elle; il était son ouvrage.

Mais parce qu'elle l'avait si bien étudié sous les affaissemens du désespoir, elle croyait avoir pénétré dans les ténèbres de son caractère: derrière son mal, sous ses terreurs, elle s'imaginait avoir découvert en lui une exaltation facile à la lassitude et à l'ennui de toutes choses, même de celles qui berçaient le plus efficacement sa maladive langueur. Elle s'était persuadée encore par cette étude nuancée d'affection et de silence, et par des essais risqués avec adresse, qu'il revenait toujours à l'objet retiré à temps de ses habitudes. Sur une échelle prudemment réduite, elle avait mesuré le pouvoir du changement sur son caractère; et par ces essais, elle savait ce qu'elle avait à espérer et à craindre de son affection pour elle. Ils lui avaient démontré combien elle avait à ménager la constance d'Abel pour ne pas la voir s'évanouir dans un épuisement d'attention longtemps arrêtée sur le même point. Sa conduite se réglait là-dessus. Au moment où elle le sentait s'attacher à elle, elle lui échappait, en glissant pour ainsi dire d'entre ses mains. Pour étendre ce rôle, qui ne ressemblait pas au calcul de la coquetterie, car il n'y entrait que de la sollicitude, elle allait loin: elle engageait Abel loin d'elle, tandis qu'elle se tenait à l'écart. Arrivait-il à la maison de santé une jolie pensionnaire, elle devenait l'occasion de cette stratégie hasardeuse: madame Dalzonne vantait sa beauté ou ses talens à Abel, dont elle compromettait tant qu'elle pouvait l'attention; et ce n'est que lorsqu'elle jugeait la partie assez risquée, qu'elle intervenait et brouillait les dés. Sa brusque présence rompait des trames à peine tendues; la pensionnaire quittait la maison, et madame Dalzonne restait seule pour reprendre le sceptre, passé un instant, comme un jeu, dans d'autres mains. Ce procédé avait réussi à merveille et autant de fois que madame Dalzonne avait osé y recourir; mais que de calices amèrement bus dans l'ombre! que de larmes versées pour obtenir ces victoires, toujours à renouveler! Un vrai ou un faux raisonnement avait ainsi changé sa vie en une partie d'échecs, dont la dernière perte pouvait dévorer tous les gains acquis.

Le voyage aux Loges n'était donc qu'une nouvelle tentative que madame Dalzonne faisait sur le cœur d'Abel, et que, cette fois comme les fois précédentes, elle espérait limiter aux nécessités de son étrange position.

Jamais pourtant elle ne s'était tant reproché son imprudence, jamais elle ne s'était promis avec autant de force de ne plus recommencer ce jeu funeste. Des doutes acérés lui traversaient le cœur. — Que font-ils maintenant? se demandait-elle en regardant la pendule; voilà une heure qu'ils sont partis. Une heure! Quatre heures encore à attendre! Il sera nuit quand ils se mettront en route pour revenir: deux jeunes gens ensemble la nuit! Que c'est peu prudent! — Et madame Dalzonne traçait sans relâche le cercle de conversation qu'ils pouvaient parcourir sans danger. Tantôt elle leur prêtait une idée indifférente, et elle murmurait dans un dialogue imaginaire les phrases qu'elle suggérait à tous deux; tantôt, pour apporter de la diversion à un rapprochement trop animé, elle brouillait les fils du propos, et elle les laissait un quart d'heure entier dans le silence. Pendant ce quart d'heure la voiture qui roulait toujours, pensait-elle, avançait le terme du tête-à-tête. Mais, oubliant tout-à-coup la voie rassurante dans laquelle elle était entrée, madame Dalzonne les voyait assis l'un près de l'autre, causant à voix basse, et se disant, au milieu d'une toute-puissante solitude, qu'il n'y avait que leur cœur d'animé, de jeune et de vivant dans cette vaste forêt. Tableau désolant, dans lequel elle plaçait au premier plan le démon ironique de l'occasion, qui obscurcit de son aile immense l'éclat des sermens et des fidélités les plus saintes. Ses pleurs coulaient encore: elle se levait, étouffait ses sanglots dans sa main; mais, malgré le frôlement de ses soupirs, malgré les ténèbres de ses yeux fermés avec force, elle distinguait dans une claire perspective des images et des sons dont elle avait l'âme brisée.

Elle n'y tint plus: elle voulut aller à leur rencontre dans le bois. Sa démarche était naturelle; elle était justifiée par une foule de raisons. Elle ouvre la porte pour donner des ordres: le docteur Calveyrac est devant elle.

— J'allais sonner, madame.

— Mais je vous croyais à Versailles, docteur.

Madame Dalzonne rentra, laissa passer le docteur Calveyrac, et elle alla du côté opposé comme pour pousser un fauteuil contre le mur. Dans ce mouvement elle sécha vite ses larmes.

— Oui, je vous croyais à Versailles.

— J'en arrive, madame. Je comptais en effet y passer plusieurs jours pour prendre part à une consultation, mais quelqu'un a manqué au rendez-vous, — c'est le malade: — il est mort hier. Ne le plaignons guère, il avait quatre-vingt treize ans; c'est avoir vécu, je présume.

— C'est beaucoup trop, docteur.

— Quelle réflexion!

— Triste pour vous, docteur, que je n'ai jamais vu si content.

— Je suis fort content, je l'avoue. Je vous avais parlé dans le temps d'un frère que je croyais mort depuis quinze ans à Bornéo, où il avait été régisseur dans une plantation hollandaise.

— Ne serait-il pas mort?

— Il n'est pas mort.

— Et comment avez-vous su cela?

— De la manière la plus fabuleuse du monde. Voyant que ma présence à Versailles n'avait plus de but, je projetai d'employer à visiter le château les deux ou trois heures que j'avais encore à rester dans la ville avant de me remettre en route pour Saint Germain. J'allai donc au château, où je rencontrai comme de coutume affluence d'étrangers, curieux ainsi que moi de connaître les réparations que le roi a commandé d'y faire. Dans la salle des Batailles, je remarquai un Anglais qui s'efforçait de comprendre le sujet d'un tableau que l'explicateur officiel expliquait fort mal. Le cicérone parlait peu correctement le français, que l'Anglais comprenait à peine. Pour les tirer tous deux d'embarras, je me souvins que je parlais assez facilement l'anglais; aussitôt je dis dans sa propre langue au visiteur étranger le sujet du tableau. Ma politesse si à propos lui plut. De salon en salon, nous causâmes de mille choses indifférentes. Il m'apprit qu'il était négociant-armateur et qu'il revenait de l'île Célèbes, où il aurait fait d'excellentes spéculations avec les poivres si la fièvre jaune, qui avait soudain envahi la colonie, ne l'eût obligé à la quitter pour regagner l'Europe. Il était naturel que je m'informasse auprès de lui s'il avait entendu parler d'un Jérôme Calveyrac de La Réole arrivé sur la colonie de Bornéo vers l'année 1816. — Il est excessivement heureux et riche, me répond le négociant anglais, et si vous êtes demeuré si longtemps sans recevoir de ses nouvelles, c'est qu'il n'est à Bornéo que depuis deux ans. Il a gagné sa fortune par le cabotage dans les îles Maldives.

Vous comprenez maintenant ma joie: mon frère est vivant et il est heureux; un frère qui m'aime, qui me doit ce qu'il est. Je lui prêtai dix mille francs, tout ce que je possédais alors, afin qu'il entreprît cette expédition, à la suite de laquelle je le supposais mort. A ces renseignements l'Anglais ajouta des indications infaillibles pour que désormais mes lettres parvinssent à mon frère. Oh! oui, je suis sûr que vous prenez part à mon contentement, à présent que vous en connaissez la cause.

— Mais comment, docteur, s'écria madame Dalzonne, qui dans tout autre moment aurait mis un peu plus de sincérité dans son exclamation, je suis ravie de votre bonheur!

Elle jeta un regard dans la glace pour s'assurer que ses yeux étaient secs; elle ne le ramena pas sur elle-même sans voir à la pendule combien il s'était écoulé de temps depuis l'arrivée du docteur. — Un quart d'heure de gagné, pensa-t-elle. — Ce fut le premier intérêt qu'elle prit au bonheur de Calveyrac, qui continua ainsi:

— Je connais le bon naturel de mon frère Jérôme; il pense toujours à moi, qu'il a quitté très laborieux, et aussi peu ambitieux que riche.

— C'est un excellent frère, dit madame Dalzonne, qui aurait tout aussi bien dit une autre phrase, tant elle était complétement en dehors de la conversation.

— S'il me juge par le passé, il se trompe sur un point, poursuivit le docteur persuadé d'avoir intéressé madame Dalzonne: je suis devenu ambitieux depuis son départ. Lorsqu'il partit, je n'avais pas quarante ans passés comme aujourd'hui. A présent j'aime l'ordre dans le repos; j'ai l'ambition, la grande ambition de la stabilité, de l'avenir.

— Je comprends parfaitement, dit madame Dalzonne, qui n'avait saisi que quelques mots au hasard.

— Vous me rendez heureux, madame, en m'écoutant si bien. Oui, l'avenir m'occupe: je ne puis pas, je ne veux pas rester dans l'isolement au milieu duquel je vis. Les joies de la famille sont si consolantes, je l'imagine du moins, si supérieures à celles qui viennent du dehors, comme la gloire, les honneurs, joies mêlées, difficiles, insatiables, et auxquelles d'ailleurs tous les hommes n'ont pas des droits assurés, moi par exemple. Je sais que j'ai trop attendu pour me plaindre avec raison: mais je n'étais pas riche, remarquez-le; j'étais pauvre, j'ose l'avouer devant vous, ajouta le docteur avec une humilité touchante, j'étais très pauvre. Comment, sans une fortune assise, proposer à une femme de la lier à votre sort? Ce n'est pas là le fait d'un honnête homme. Mes désirs se sont repliés dans le fond de mon âme et je me suis résigné. Mais que de fois, après avoir fermé sur moi la grille du château d'où je sortais plein des bénédictions d'une famille dont j'avais sauvé la mère ou l'enfant, je revenais sur mes pas à tâtons, comme un voleur, pour coller mon visage à la grille fermée, et pour accompagner d'un regard d'envie ce père qui remontait la grande allée, tenant sa fille bien-aimée, blonde et joueuse, par la main, et s'appuyant sur le bras de l'épouse chérie, charmantes toutes deux, lui jeune encore! Leur bonheur me faisait mal: je détournais la tête pour n'être pas jaloux, et je rentrais ici le cœur gonflé d'amertume. Je vous regardais, et j'étais un peu consolé: car je me disais: — Elle aussi n'a pas les joies de la famille, et pourtant elle n'est pas malheureuse.

— Dans une heure ils seront de retour, murmura madame Dalzonne: voilà bientôt la nuit. Quand sera-t-il nuit!

Elle ne tenait pas en place.

— Puisque vous m'écoutez sans ennui, je vous dirai encore que j'attends de ce frère, qu'un miracle m'a fait découvrir, un changement très grand dans mon existence. Si cent mille francs suffisent pour rendre raisonnable et juste la proposition que je compte faire à une femme de m'épouser, il me les donnera; je les aurai au bout du temps nécessaire pour que ma demande lui soit connue et que sa réponse me parvienne. Est-ce assez cent mille francs? demanda le docteur.

— Mais oui, répondit madame Dalzonne avec le sang-froid d'un absolu désintéressement dans la question.

Hardi comme lorsqu'on a rompu la première glace de la timidité, le docteur se sentit entraîné à dire:

— Je sais une personne jeune encore, très jeune pour moi, belle, remplie de qualités graves, libre comme je le suis, connaissant mon caractère autant que j'apprécie le sien, me rassurant sur les prétentions de son âge par un bon sens formé à l'école du devoir et du travail, et qui, ne donnât-elle à son mari que l'affection qu'elle porte aux étrangers remis à ses soins, serait encore la meilleure et la plus aimée des femmes. Me conseillez-vous, dit Calveyrac en adoucissant sa voix au ton d'une chaleureuse amitié, de m'ouvrir sans crainte à cette femme?

Le docteur n'attendit pas la réponse de madame Dalzonne sans éprouver un violent battement dans la poitrine.

Madame Dalzonne, qui n'avait pas un seul instant deviné qu'il s'agissait d'elle dans les allusions si transparentes du docteur, répondit:

— Quel âge peut bien avoir cette femme?

Le docteur fut renversé. Elle n'avait rien compris! D'une voix tremblante il dit:

— Vingt-cinq ans.

Il ôtait au moins trois ans à madame Dalzonne, convenable et bon jusque dans la plus solennelle circonstance de sa vie.

— Cette femme est beaucoup trop jeune pour vous, docteur; n'y songez pas.

Calveyrac troublé se leva; il demanda à madame Dalzonne la permission de se retirer.

Et madame Dalzonne, dans son aveuglement, tant la passion est égoïste, même chez les cœurs les meilleurs, ne sentit pas le coup de poignard qu'elle avait porté à Calveyrac.

— Oui, vous devez être fatigué; vous avez besoin de repos, docteur. A propos, lui dit-elle en l'arrêtant sur le seuil de la porte, vous ne me demandez pas des nouvelles de monsieur Abel.

— Vous avez donc à m'en donner? répondit le docteur sans se retourner.

— Mais oui: il est au couvent des Loges avec mademoiselle de Touraibe, qui est toujours fort malade d'esprit. Je sais que vous lui avez défendu de s'éloigner sans vous de Saint-

Germain ; mais vous ne le gronderez pas : c'est moi qui lui ai conseillé d'enfreindre vos ordres.

— Peut-être avez-vous bien fait, madame ; car moi je ne suis que le médecin de monsieur Abel, mais mademoiselle de Touralbe en sera la guérison ; je vous l'ai dit, je crois.

Le coup était rendu.

A peine le docteur descendait l'escalier, que madame Dalzonne retombait sur le canapé où elle avait déjà tant pleuré.

XV.

Dès qu'Abel fut seul, il dit à James son domestique, d'amener son cheval. James ne comprenait pas trop le sens de cet ordre. Il obéit cependant ; il alla à l'écurie, où il interrompit le repos du cheval, qu'il conduisit vers Abel.

— James, dit-il, j'ai envie de galoper dans cette allée pendant que mademoiselle de Touralbe sera en prière dans le couvent ; le temps me paraîtra moins long. Je ne serai pas plus d'une heure absent ; entends-tu?

— Comme il vous plaira, monsieur; permettez-moi de vous faire observer qu'il bruine épais, et qu'il sera bientôt impossible de se diriger dans les allées.

— Sois tranquille, James : je ne m'écarterai pas.

— Je serais plus tranquille si je vous accompagnais.

— Dans une heure, répéta Abel en fendant avec rapidité le rideau de brume jeté sur la forêt.

James ne le distingua plus au bout de deux minutes, tant il allait vite le long des arbres, mais tout près cependant des limites tracées des allées, de peur, en suivant le milieu du chemin, de s'engager dans quelque fausse voie.

Du couvent des Loges à Fromainville il y a plus de trente routes, plus de dix carrefours, et routes et carrefours sombraient de minute en minute sous une mer cotonneuse ; pas un point du ciel pour s'orienter, pas un bûcheron pour remettre le voyageur sur son chemin. Le fond de l'océan est plus clair qu'une forêt dans le brouillard.

Abel courait donc vers Fromainville malgré le danger de se perdre et contre la défense du docteur Calveyrac, défense pourtant si franchement acceptée la veille. Madame Dalzonne, il est juste de le rappeler, n'avait-elle pas employé toutes les ressources de la persuasion pour réduire cet ordre de Calveyrac à une recommandation aisée à éluder ?

Mais Abel ne combattait pas même avec lui la résolution qu'il exécutait avec tant de hâte : il allait à Fromainville, où rien ne l'appelait. Pourquoi s'y rendait-il ? quoi y voir ? la Seine derrière les saules? Les saules et la Seine étaient invisibles.

Abel n'avait à répondre à aucune de ces questions mentales, car il ne les posait pas. Au contraire, et de crainte qu'elles ne se jetassent comme un embarras, comme une importunité à travers son projet, il s'étourdissait par la précipitation de sa course, par la témérité de ses percées dans les obscurs entonnoirs du bois.

Quand d'élan en élan, de bonds en bonds, de fuite en fuite sous les branches sèches, sur un sol sans écho, les cheveux poudrés de neige, le manteau blanc comme un linceul, il parvint à la ferme de Bergerin, il ressemblait au héros d'une ballade allemande attendant à terre le passage d'une nuée qui le ramenât à travers l'espace.

Il noua la bride glacée à un anneau de fer scellé au mur de la première cour, il entra ensuite en secouant son manteau dans la seconde, où aucun chien n'accourut vers lui en aboyant. Ce silence le surprit.

Dans la principale pièce il aperçut enfin Bergeronnette-cinq-heures assise sur un tas de paille et occupée à tresser un panier d'osier avec des doigts bleuis par la bise.

— Mon père, dit-elle en éveillant Bergerin qui sommeillait, et sitôt qu'elle eut aperçu Abel, mon père ! voilà monsieur Abel.

— Est-ce que les grues vous ont amené jusqu'ici dans votre chasse ? dit Bergerin en se levant pour offrir à Abel la seule chaise de la pièce.

— Vous savez que je chasse peu, Bergerin ; je suis venu ici en me promenant.

— Une fière promenade, monsieur Abel, celle-là !

— Et à pied ?

— Non, Bergeronnette, à cheval.

— Et où est votre cheval?

— Dans la première cour.

— Je cours le rentrer ; n'est-ce pas, mon père ?

— Va ! Je souhaite qu'il ait plus chaud que dehors, murmura Bergerin ; Et il ajouta : et que nous surtout.

On voyait sur le visage de Bergeronnette qu'elle était bien aise de sortir un instant pour vaincre le sentiment pénible dont elle avait été saisie à l'aspect d'Abel, qu'un malheureux hasard rendait témoin de la désolation de la ferme.

Quand elle ne fut plus là, Abel, après avoir posé son manteau sur la rampe de l'escalier, demanda à Bergerin si le vent de la nuit dernière avait enlevé les portes et les fenêtres du pays.

— Un fameux coup de vent encore, monsieur Abel ! hier il a emporté les meubles, demain il emportera les locataires. La rafale est venue dans un mauvais moment ; je suis sûr que vous êtes transi à votre place.

— Je n'ai pas chaud, Bergerin.

— Oui, vous ne suez pas. Monsieur Moulinier de malheur ! je ne vous désire pas le froid que nous avons enduré, l'enfant et moi, la nuit passée. Ce n'est pas d'un bon chrétien, comme dit l'abbé Vincent ; mais je ne m'oppose pas que vos dix-sept vaches et vos trois mille moutons oublient de rentrer ce soir à votre ferme d'Herblay, un simple oubli. J'aurais des nouvelles de votre fortune dans un mois.

— Qu'est-ce que ce monsieur Moulinier dont vous parlez, Bergerin ?

— C'est un propriétaire, suffit ; c'est le mien, comme j'ai l'honneur de vous l'apprendre, un propriétaire râblé, monsieur Abel ! Si un jour il devenait lièvre, et qu'il passât entre mes deux orteils... Silence, Bergerin, au repos ! Voilà pourtant vingt ans, à mille francs par an, combien de fois lui ai-je payé sa ferme, son chenil que voilà ? Et encore que c'était un bien de rien du tout. J'ai payé pendant quinze ans tous les premiers de chaque trimestre, comme Dieu est juste, au clocher de la paroisse. Une fois que la femme, Dieu ait son âme, fut morte, les comptes ne furent pas aussi réguliers ; j'oubliais souvent de porter le loyer à monsieur Moulinier ; mais jamais le mois ne se passait sans qu'il eût son argent. Cette année, ne s'avise-t-il pas, parce que depuis deux mois je suis en retard, de me tourmenter comme si j'avais du vin en cave et du foin dans les greniers. Paie qui a, je n'ai rien. Il m'envoie papiers sur papiers ; enfin, au bout du compte, je vois arriver deux hommes noirs qui nous prient de sortir d'ici sur-le-champ, après avoir chargé nos meubles sur les épaules de leurs gens et fait marcher devant eux mes vaches et mes pauvres chiens. — Et de quelle part? je leur demande. — De monsieur Moulinier, ils me répondent, qui, fatigué de vous donner congé à plusieurs reprises, nous envoie pour vous aider à quitter sa ferme. — Je me mets en colère, je ne veux pas sortir comme un loup ; eux, les hommes noirs, sans me répondre, enlèvent un à un les volets, une à une les portes, et ils me disent ensuite, en les emportant sur leurs charrettes : — A présent, père Bergerin, restez ici, si le cœur vous en dit, pour entendre chanter l'alouette. — Voilà pourquoi, monsieur Abel, vous ne voyez ni portes ni volets ; c'est pour nous forcer à quitter le nid ; et il le faudra bien tout de même, car, nous avons eu beau brûler tout le bois mort et mettre la couverture sur la tête, nous avons claqué des dents, Bergeronnette et moi, toute la nuit. Chère enfant.

— Vous avez eu tort, Bergerin, de ne pas prendre connaissance des papiers qui vous étaient envoyés par l'avoué de votre propriétaire : vous auriez été averti. Bergeronnette aurait dû les lire.

— Je ne l'ai pas voulu : je les déchirais à mesure, parce que je présumais que cela ne lui réjouirait pas le cœur.

— Et que vaut cette ferme ?

— Vingt mille francs au plus; et que le vieux scélérat de Moulinier serait content d'en avoir ce prix! Un bon terrain, mais qui exige un soin! C'est à y laisser ses ongles. Et j'ai du regret à le quitter; croiriez-vous ça, monsieur Abel?

— Pourquoi non? vous avez vécu ici avec votre femme, qui était excellente, m'a-t-on dit.

— Oh! oui!

— Votre fille y est née: ce sont des souvenirs.

— Et quel gibier, monsieur Abel! Je l'ai sous la main ici, sous le pied. Où retrouver ça?

— Bergerin, vous êtes un brave homme: écoutez-moi. Je connais à Saint-Germain un menuisier qui vous fera en quelques jours les portes et les volets dont vous manquez; il confectionne aussi de bons meubles. Voilà son nom. Vous irez chez lui de ma part et vous lui commanderez le nécessaire. Entendez-vous, Bergerin?

— Mais si monsieur Moulinier envoie encore des gens pour emporter ces nouveaux meubles?

— J'essaierai d'abord d'obtenir du temps de monsieur Moulinier. Vous lui paierez les deux termes ensemble.

— Mais vous, qui vous paiera?

— Vous, Bergerin, peu à peu, à votre aise.

— Je n'entends cela qu'à une condition, monsieur Abel.

— Laquelle, Bergerin?

— Que je vous servirai les intérêts, sous et deniers.

— J'y consens, c'est convenu. D'ici là, pourtant, d'ici à ce que vous ayez vos nouveaux meubles et que j'aie vu monsieur Moulinier, vous ne resterez pas à Fromainville vous et votre fille, exposés à tous les vents. Conduisez sur-le-champ Bergeronnette chez une de vos parentes, où elle demeurera jusqu'à ce que la ferme soit rétablie sur un pied convenable; allez ensuite à Saint-Germain porter au menuisier les mesures des boiseries dont vous avez besoin. En attendant que nous réglions nos comptes, acceptez, puisque nous avons noué des rapports d'affaires, quelques louis qui couvriront les premières dépenses.

Abel ouvrit sa bourse et la vida sur les genoux de Bergerin, qui ne se sentit pas blessé de ce don, auquel Abel, moins par calcul que par instinct, avait donné le caractère d'une avance parfaitement acceptable. Cependant, Bergeronnette étant entrée au moment où Abel fermait sa bourse, celui-ci la glissa vite dans sa poche, et Bergerin cacha l'or dans sa main. C'est que la double position avait un côté faible que la présence de cette enfant mettait à nu: l'un, malgré les précautions de son action délicate, rendait un service assez facile à définir, et l'autre l'acceptait malgré sa conviction qu'il ne traitait pas une affaire.

Si elle ne devina pas la cause du silence qui accusait une conversation amortie par sa présence, elle ne fut pas loin de la vérité en supposant une cause à cette interruption peu naturelle. Sa perspicacité en éveil chercha dans l'air encore ébranlé de la salle les paroles émises, et pour ainsi dire l'odeur des pensées. En disant à Abel les soins qu'elle avait apportés au cheval pour que la sueur de la route ne se figeât pas sur sa peau refroidie, elle consultait le visage de son père, miroir dans lequel elle lisait d'habitude les choses dont il voulait lui faire un mystère. Elle ne fut pas rassurée après cet examen: l'attitude de Bergerin lui parut gênée; celle d'Abel n'était pas moins contrainte. Que s'était-il donc passé en son absence?

— Comme les saisons, dit Abel, donnent à la campagne un aspect différent? Quand je vins ici, il y a un mois, l'automne était sans doute avancé, mais le peu de soleil dont on jouissait rendait votre ferme riante et gaie.

— Elle vous paraît fort triste aujourd'hui, n'est ce pas, monsieur Abel? dit Bergeronnette-cinq-heures, que cette remarque d'Abel n'engageait pas à croire qu'il n'avait été question de rien entre lui et Bergerin tandis qu'elle était à l'écurie.

Elle ajouta, en baissant la tête sur l'ouvrage d'osier qu'elle avait repris:

— Vous avez eu la bonté de venir à la ferme par une triste circonstance. Mon père a eu le projet de faire peindre les portes et les volets de la maison à une époque mal choisie. Je lui conseillais d'attendre jusqu'au printemps pour faire faire ces réparations; mais il comptait sur le beau temps; et vous voyez s'il s'est trompé.

Plus Bergeronnette-cinq-heures s'enfonçait dans son mensonge, et plus, en rougissant, elle s'embrouillait dans le tissu de joncs qui lui servait, du moins le croyait elle ainsi, à cacher son trouble.

— Oui, c'était l'avis de notre fille, de remettre à plus tard ces réparations, affirmait Bergerin, moins maladroit menteur que Bergeronnette; mais je ne supposais pas que le gros mauvais temps s'abattrait sur nous avant les Rois. Ce qui est fait est fait; n'est-ce pas, monsieur Abel?

— Je n'ai pas eu d'autre idée en voyant le délabrement de la ferme: j'ai attribué le changement à quelque modification tout à-fait indispensable.

Autre menteur.

— Mais nous serons fort bien dans quelques jours, reprit Bergeronnette-cinq-heures. Vienne le soleil de mai! nous aurons de la ramée neuve sur les toits, des volets verts, et des portes belles comme une armoire.

La poitrine de Bergeronnette se gonflait, la fausseté de ses paroles lui était un remords, qu'elle n'oublierait pas de porter aux pieds de l'abbé Vincent. Lui pardonnerait-il cette hypocrisie?

— Et quand la treille sera couverte de feuilles de vignes, ajouta Abel, votre ferme sera un délicieux repos pour les amis qui viendront se reposer chez vous, moi le premier.

— Oui, vous le premier, répéta Bergeronnette en cassant les baguettes d'osier dans sa main émue. Vous accepterez encore une tasse de lait chaud.

— Et un verre de vin, ajouta Bergerin, ce qui vaut mieux que ton lait, enfant.

— Et nous n'avons plus ni vache, ni potager, ni cave, pensa Bergeronnette. Comme je mens! mon Dieu! pourquoi est-il venu? pourquoi ne s'en va-t-il pas?

Son front était encore plus penché sur ses mains.

— Je vous conseille, continua Abel, qui feignait d'entrer dans le mensonge de Bergeronnette, je vous conseille de changer votre toiture, de remplacer le chaume par des tuiles.

— Ce n'est pas une trop forte dépense, répondit Bergerin d'un air important; on y songera.

— Ajoutez, continua Abel, quelques agrémens à votre ferme, un pigeonnier.

— Nous aurons un pigeonnier, appuya Bergeronnette.

— Une serre-chaude pour vos fleurs.

— Puisque vous aimez les orangers, nous aurons une petite serre chaude.

En achevant la série d'embellissemens qu'il conseillait à Bergerin, Abel se leva et alla couper une petite branche de bruyère du Cap dans un pot de terre qui grelottait dans un coin. Il s'y prenait mal; Bergeronnette accourut avec ses ciseaux et coupa la branche dont Abel avait envie.

— Je voudrais encore, termina-t-il que vous fissiez de la pièce à côté un salon d'été. Il y a deux croisées au nord; ce serait un endroit charmant dans les fortes chaleurs. On le meublerait selon sa destination: des stores aux croisées, des nattes à terre, et un canapé entre les deux embrasures.

— Mais nous ferons ainsi, s'écria Bergeronnette, pourvu que vous veniez quelquefois vous asseoir dans ce salon.

— Où coucherai-je ce soir? pensa Bergeronnette en promettant d'avoir un pigeonnier, une petite orangerie et un salon d'été.

Tout-à-coup une bouffée de neige entra jusqu'au milieu de la pièce, et vint protester contre les illusions que Bergeronnette-cinq-heures s'efforçait de partager avec Abel. Une larme se figea sur son visage, et elle abandonna le panier d'osier qu'elle avait sur les genoux.

— Je vous quitte, dit Abel; le temps devient affreux; il fera nuit dans une heure. Bonjour, Bergeronnette.

Bergeronnette, sans se lever, dit adieu à Abel. Sa voix était faible; elle ne montra pas son visage.

— Je vous accompagnerai, monsieur Abel, jusqu'au milieu de l'allée; je vous mettrai en route.

— Comme il vous plaira, Bergerin.

Ils sortirent.

Abel avait oublié sa cravache sur le manteau de la cheminée; il revint. Bergeronnette-cinq-heures n'était plus à la place où il l'avait laissée. Il approcha de l'escalier qui conduisait à sa chambre, et il entendit une voix qui disait :

— Ma mère! ma mère, qui êtes dans le ciel! ayez pitié de nous! nous allons mourir de faim et de froid.

Abel avait posé le pied sur l'escalier pour monter à la chambre de Bergeronnette.

— Vous ne venez donc pas, monsieur Abel? lui cria Bergerin; votre cheval attend.

— Bergerin, lui dit Abel, vous n'irez pas plus loin, entendez-vous; il faut que dans une heure votre fille soit ailleurs qu'ici, il faut qu'elle soit auprès de cette parente dont nous avons parlé; je le veux.

— Patience! Nous partons, nous partons.

— Tout de suite, Bergerin, tout de suite!

— Monsieur! lui cria Bergerin, monsieur Abel, vous avez oublié votre manteau.

Abel ne répondit pas.

— Monsieur!...

Il n'était plus à portée de la voix.

Nous choisirons la circonstance du retour d'Abel au couvent des Loges pour parler d'un fait qui avait eu lieu simultanément avec son départ de Saint-Germain, et qui avait pris un caractère significatif pendant sa visite à Fromainville. A l'instant où la voiture pénétrait sous les corridors nébuleux de la forêt, un homme s'était mis à la suivre, d'un pas très actif dans le massif du bois, s'effaçant derrière un tronc d'arbre quand elle était sur le point de le joindre, redoublant de vitesse lorsqu'elle le laissait en arrière. Cet homme s'arrêta, et s'accroupit dans son manteau comme une bête fauve dans sa queue, pour attendre que la voiture fût passée, dès qu'elle ne fut plus qu'à une petite distance du couvent. De sa place, où il était impossible de l'apercevoir, il suivit tous les mouvemens, qu'il avait apparemment un grand intérêt à épier. Il vit mademoiselle de Touralbe entrer au couvent et Abel s'en éloigner. Sa place dans la neige étant faite, il attendit. Le froid engourdit ses membres, mais son regard, qui s'aiguisait en passant sur une longue lame de neige, s'arrêta sur un point isolé. Ce point était la porte du couvent, qui s'ouvrit une demi-heure après le départ d'Abel; et, tandis que les deux domestiques se chauffaient à la cuisine de la maison, une femme parut sur le seuil de la porte et regarda autour d'elle; elle avança quelques pas, et prolongea sa vue dans le bois. L'homme s'était levé et avait marché.: quand il fut sûr d'avoir été vu, il ne marcha plus. On alla à lui. Les deux personnes se rencontrèrent bientôt hors du chemin et dans une mêlée de petits arbustes gris comme le brouillard qui les enveloppait. La femme, c'était mademoiselle de Touralbe; l'homme, Champeaux. Pendant un quart d'heure ils restèrent ensemble, causant très bas et très mystérieusement, quoique personne ne fût à portée de les entendre. Ce temps étant écoulé, Champeaux regagna Saint-Germain, mademoiselle de Touralbe rentra au couvent, dont la porte était restée entr'ouverte pendant sa conversation en plein air. Rien de plus, si ce n'est que la neige tomba plus fort, que l'obscurité devint plus épaisse, et qu'Abel se hâtait de retourner aux Loges.

Aucun accident n'ayant retardé sa marche, il arriva au couvent au moment convenu entre lui et mademoiselle de Touralbe, qui le remercia de l'avoir attendue. La légèreté de pensées plus calmes avait raréfié la pieuse pensionnaire. Ni le brouillard, dont elle avait paru affectée en allant, ni la tristesse de la nuit glacée qui s'abaissait sur la forêt, n'eurent pour effet d'altérer sa douce insouciance. Abel se demandait en la regardant si c'était là cette femme si languissante il y avait deux heures. Quoiqu'il fît beaucoup plus froid que dans l'après-midi, elle avait soulevé à demi la glace placée de son côté, au risque de gercer ses lèvres au vent de la neige. Eût-elle été moins assouplie qu'elle ne l'était aux convenances intimes d'une société rivale de la Chine en règles de conduite, elle se fût encore gardée, éclairée par le simple bon sens, de rappeler à Abel le sacrifice qu'elle avait accompli sur ses instances. Un chagrin muet eût été un reproche, bien qu'à beaucoup d'égards il eût permis à Abel de mesurer la profondeur de la conversion qu'il avait obtenue. Il s'arrêta à cette opinion, que mademoiselle de Touralbe était satisfaite d'avoir repoussé une idée mal conçue à son origine, uniquement adoptée par l'entêtement du faux point d'honneur, et qu'elle était contente de l'avoir éludée sans faiblesse personnelle, étant toujours en droit d'en charger la responsabilité d'un autre. Ainsi le beau côté de son action domina le jugement d'Abel quand il chercha à s'expliquer la variation survenue tout-à-coup dans l'humeur de mademoiselle de Touralbe. Mais, s'il faut le dire, il ne fut si indulgent que parce que les lignes de son attention convergeaient ailleurs. Partage facile, l'esprit était là, le cœur plus loin. Retenu cependant par la même circonspection que mademoiselle de Touralbe, il eût craint de laisser paraître, malgré le déplacement de sa réflexion, qu'il acceptait comme son ouvrage cette soudaine dilatation morale : c'eût été manquer de tact et de modestie. L'un et l'autre se crurent à l'aise en affectant de ne pas revenir sur un sujet embarrassant; ils n'en effleurèrent que les bords pendant le temps rigoureusement nécessaire à leur retour à Saint-Germain.

— Je ne me figurais pas bien jusqu'ici ce qu'était un couvent, dit mademoiselle de Touralbe. C'est un tort de les juger d'après l'opinion qu'on s'en fait dans le monde.

— Celui des Loges n'est donc pas comme vous vous l'imaginiez?

— Loin de là. Je cherchais les grilles de fer, les murs de soixante pieds de haut, les salles obscures...

— Vous n'avez rien vu de semblable?

— Ce sont des pièces bien éclairées, donnant sur des jardins charmans en été. Et moi qui m'attendais à l'entrée solennelle d'une supérieure terrible comme une héroïne d'Anne Radcliff, j'ai été accueillie par une aimable dame d'une mise presque recherchée, jugeant le monde avec esprit et peu de sévérité. Elle m'a montré complaisamment sa maison, un vrai palais pour l'élégance. — Ceci est la salle de récréation, m'a-t-elle dit; ceci la salle de bain : des pièces délicieuses. — Mais où sont les cachots? ai-je demandé. Ma question l'a fait sourire. — Les voici, a-t-elle ajouté en m'introduisant dans une vaste salle où les élèves touchaient du piano, chacune dans sa cellule. J'ai encore visité la salle de danse. Ainsi au couvent on enseigne la musique et la danse!

— Et pourquoi non? dit Abel; et en quoi cela étonnerait-il? L'humanité a eu des temps d'étrange folie, qu'on se surprend à regarder comme s'ils avaient été de quelque prix pour le bonheur. On rêve le cloître, où l'on se purifiait par les macérations : la vie est-elle donc si fertile en voluptés qu'il faille en expier les mollesses? N'y a-t-il que le jeûne qui soit une douleur, que la solitude derrière des portes de fer qui soit une peine, que la prière à des heures prescrites qui coûte à la paresse naturelle du corps? Sans rejeter violemment la société derrière nous, il est près de nous, autour de nous, sur nos têtes, des supplices tout faits, prêts à toute heure, et les obstacles qui barrent nos désirs sont des grilles autrement inflexibles que celles d'un monastère. L'homme est si misérable que les souffrances qu'il invente ne vaudront jamais celles qu'il porte en lui depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Mademoiselle de Touralbe allait répondre, mais sa réflexion fut tout-à-coup détournée de la conversation par un recul de la voiture.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle au cocher.

— Rien, mademoiselle, répondit James en s'avançant à la portière; un homme qui passe sur la route a effrayé les chevaux.

La voiture continua de courir vers Saint-Germain.

Au moment où mademoiselle de Touralbe s'était penchée en dehors pour appeler le cocher, Abel avait furtivement consulté sa montre. — Six heures et demie, avait-il murmuré : Bergeronnette a quitté Fromainville; elle n'a plus froid maintenant.

A la forme de l'homme qui avait effrayé les chevaux, à son pas lorsqu'il avait couru pour éviter les roues, mademoiselle de Touralbe avait reconnu Champeaux, qu'un rayon des deux lanternes avait éclairé à demi dans sa brusque apparition.

Pendant un quart d'heure Abel et mademoiselle de Touralbe demeurèrent dans un silence profond, que mademoiselle de Touralbe rompit la première.

— Ah! mon Dieu! dit-elle, j'ai oublié de cueillir pour madame Dalzonne une rose du Bengale dans le jardin du couvent! Je lui en avais promis une pourtant. De quelle excuse me servir? Si vous étiez aimable, monsieur Abel...

— Il est tard et nous sommes un peu loin, mademoiselle, pour que vous permissiez d'aller en chercher une aux Loges: nous voici à Saint-Germain.

— Je n'ai pas eu cette pensée, monsieur Abel; ce serait abuser d'une complaisance presque impossible. Mais j'ai été sur le point de vous demander votre branche de bruyère du Cap; vous ne paraissez pas beaucoup y tenir.

— La voilà! répondit Abel en offrant avec peine la branche de bruyère à mademoiselle de Touralbe.

— Vous serez de moitié dans le mensonge, et je ne serai pas grondée.

Abel, qui avait eu le courage de se séparer de ce souvenir de Fromainville, en manqua pour deviser avec mademoiselle de Touralbe sur l'incident; il ne répondit rien.

Avec une grâce infinie, comme dans tous ses mouvemens, mademoiselle de Touralbe inclina la jolie branche de bruyère sur ses lèvres, et elle en loua de si près les rameaux déliés, les fleurs pâles et mignonnes, qu'elle semblait autant y poser sa bouche qu'en respirer le faible parfum sauvage. Elle la fixa ensuite entre sa ceinture et sa robe. Dans ce travail attentif, elle dévoila sous son châle le dessin athénien de son buste. Tout ce qu'il y avait d'attraction pour le beau dans l'âme délicate d'Abel fut comme surpris de la perfection de ces formes suaves, visibles et voilées, portées, pour aller à l'admiration des sens, par la séduction de la coquetterie.

— Non! je ne mentirai pas, dit mademoiselle de Touralbe en ramenant son châle sur elle; j'en serais trop fâchée pour vous. J'avouerai tout simplement à madame Dalzonne que vous m'avez aidée à réparer mon oubli en me cédant votre branche de bruyère. Ainsi j'aurai à louer votre amabilité sans faire un mensonge, deux choses qui me plaisent.

Le correctif ne rendait pas à Abel sa bruyère du Cap; il n'admettait pas d'ailleurs qu'il eût fait un acte de galanterie volontaire dans ce qu'il plaisait à mademoiselle de Touralbe de considérer ainsi.

Pour se dispenser de répondre, Abel fut heureux du bruit que firent les chevaux en frappant les pavés de la chaussée du Pecq.

La grille de la maison était ouverte: la voiture n'eut qu'à tourner pour être dans la cour.

Derrière les carreaux de la porte du vestibule, madame Dalzonne se montra accourant vers ses amis de retour, suivie de Bianca qui portait un flambeau.

XVI.

Après le dîner, qui avait été retardé pour donner à Abel et à mademoiselle de Touralbe le temps d'y assister, madame Dalzonne se retira aussitôt dans sa chambre. Une heure après Abel s'y rendit.

— Je vous trouve pâle ce soir, lui dit Abel en s'asseyant vis-à-vis d'elle auprès du feu.

— C'est que j'ai eu froid toute l'après-midi. La pièce n'est pas très chaude quand on oublie d'entretenir le feu. Il s'est presque éteint tandis que je lisais en vous attendant.

— Le temps vous aura paru moins long, si l'ouvrage que vous lisiez était si intéressant.

— Il m'a paru très long malgré cela.

— Cependant, dit Abel, nous n'avons pas dépassé le temps convenu entre nous. Les chemins n'étaient pas fort praticables, et mademoiselle de Touralbe est restée enfermée plus de deux heures dans le couvent.

— Je ne vous adresse aucun reproche, mon ami. Allez-vous m'en faire de ce que j'ai désiré votre retour? M'étais-je engagée à ne pas m'ennuyer pendant votre absence?

— Ce que vous dites, madame, suffit pour que je regrette de n'être pas revenu plus tôt, et presque de vous avoir obéi en allant aux Loges.

— Pourquoi cela, Abel? Je vous sais un gré infini de votre complaisance. Mon plus grand désir était, tout en hâtant de mes vœux votre retour au Pecq, que vous prissiez quelque plaisir à cette promenade en compagnie d'une charmante personne. Eh bien! que pensez-vous maintenant de mademoiselle de Touralbe? est-elle aussi aimable dans la solitude que dans le monde? Confiez-moi votre opinion, sans mélange de galanterie. C'est une amie de plus que je veux m'assurer en elle; je ne serais pas fâchée de l'apprécier par vous.

C'était beaucoup d'honneur que madame Dalzonne faisait à Abel en l'élevant à la hauteur d'un observateur si délié. Personne ne méritait moins un tel éloge, surtout au moment où il lui était adressé par madame Dalzonne, sur le compte de laquelle il avoua en lui-même s'être trompé quand il avait cru tantôt la voir mal disposée. Au son de sa voix, parfaitement égale, et à son teint, moins pâle depuis quelques minutes, il fut convaincu de l'erreur de sa remarque. Les joues de madame Dalzonne étaient presque animées.

L'excellent observateur oubliait que les rayonnemens du coke, qui devenait une fournaise à leurs pieds, enluminaient les joues de madame Dalzonne de ses reflets pourpres. Il était comme les enfans, qui croiraient volontiers que la neige est rouge parce qu'ils l'ont vue au coucher du soleil sous un certain angle de réfraction.

— Voyons, Abel, dites-moi comment elle a été avec vous.

— D'abord silencieuse et très pensive.

— J'en étais sûre; c'est l'impression de la solitude sur les organisations maladives. Mais ensuite?

— Ensuite nous avons causé de choses indifférentes.

Madame Dalzonne reconnut qu'Abel ne disait pas la vérité, à certains tiraillemens nerveux tracés aux coins de sa bouche, petites trahisons habituelles que chacun a, et que nul ne soupçonne de toute sa vie souvent.

— Tout-à-fait indifférentes, Abel?

— Pas précisément; ses projets d'avenir y étaient légèrement mêlés; propos lents, confus, gênés parce que je les encourageais peu; tristes à cause de l'endroit où nous étions.

— Si elle vous a demandé des conseils, je ne l'en félicite guère: vous observez bien, mais vous êtes le conseiller le plus stérile que je sache. Permettez-moi d'en rire, mon cher Abel, ajouta madame Dalzonne en riant, mais en se penchant vers le feu pour ne pas montrer comment elle riait.

— Mais je n'ai pas dit, répondit Abel, que mademoiselle de Touralbe m'ait demandé un conseil. Avez-vous conclu cela de mes paroles?

— Je le croyais, mon ami. Elle vous a pourtant confié sa vie, ses projets: pourquoi donc toutes ces révélations? que j'approuve au fond, car vous êtes de bon conseil quand vous vous en donnez la peine.

— Ceci est une étrange erreur de votre part ou de la mienne, je vous jure. Mademoiselle de Touralbe ne m'a pris ni pour son confident ni pour son confesseur. En vérité, me connaît-elle assez pour cela?

— Comme il ment! pensait madame Dalzonne en ne cessant de consulter les infaillibles marques du mensonge autour des lèvres d'Abel. Mais que me cache-t-il? Un secret? Entre lui et elle déjà un secret! Mes pressentimens n'étaient donc pas faux? Imprudente!

— Après tout, reprit-elle, je ne sais pourquoi je veux tant avoir l'air de connaître par vous ce qu'il me serait si aisé d'apprendre de la bouche de mademoiselle de Touralbe. Je serais fâchée, au contraire, si j'étais curieuse au point de me préoccuper de la conversation que vous avez eue ensemble, d'en savoir le sujet par une autre personne qu'elle. C'est moi qui, dans ce cas, manquerais de confiance, et non pas elle, qui m'a déjà appris, en quittant la table, que la bruyère du Cap dont elle m'a rapporté une si jolie branche lui venait de vous. Vous lui pardonnerez, je l'espère, d'avoir disposé en ma faveur d'un si gracieux cadeau.

— Ma politesse ne pouvait être plus heureusement détour-

née. J'aurais désiré cependant, toute faible qu'elle est, que vous n'y eussiez point participé de seconde main

— Je vous remercie de l'intention, mon ami, mais je ne devine pas pourquoi cette branche ne serait pas arrivée directement au Pecq à l'œillet de votre habit.

— Eh quoi! vous ne comprenez pas, reprit Abel, qu'elle a aidé mademoiselle de Touralbe à réparer son oubli?

— Quel oubli?

— Ne vous avait-elle pas promis de vous rapporter du couvent des Loges une des belles roses du Bengale qu'on y cultive? En route, elle s'est souvenue de la commission manquée, et moi, pour la consoler, je lui ai cédé, sur sa demande empressée, la branche de bruyère.

— C'est juste, répondit madame Dalzonne, pleinement persuadée de n'avoir pas prié mademoiselle de Touralbe de lui rapporter une rose; c'est vrai, je me le rappelle maintenant. Il faut que je sois indulgente à mon tour pour son peu de mémoire, puisqu'il était échappé de la mienne que je l'avais chargée de cette commission. Vraiment, tout le prix de votre sacrifice me revient, et j'en suis touchée autant que je suis confuse de n'avoir pas deviné plus tôt le mot de cette comédie.

En observateur infaillible, Abel, pour répondre à la haute opinion conçue de sa perspicacité, prit sans doute en bonne part les dernières paroles de madame Dalzonne, dont les mains convulsives, pour donner le change à leur tremblement fiévreux, broyaient, dispersaient sans raison, amoncelaient en pyramides fantastiques les amas de braise du foyer.

— Ainsi, continua madame Dalzonne, ce voyage, comme je vous l'avais prédit, a amélioré votre jugement sur mademoiselle de Touralbe, et vous conviendrez désormais, sans condescendance pour moi, son admiratrice, sans recourir à votre générosité universelle envers les femmes, qu'elle est d'une perfection absolue.

— En cela mon opinion, affirma Abel, a été conforme à la vôtre depuis le premier jour où nous l'avons vue ici.

— Qu'elle a une taille comme l'ont peu de femmes.

— Je pense encore comme vous.

— Que ses manières, son éducation en font une personne accomplie, acheva madame Dalzonne, buvant jusqu'au fond le poison qu'elle avait extrait elle-même de ses terribles inductions.

— Mais on dirait, répliqua Abel un peu surpris, à la fin, de la raideur de l'apologie, que vous avez une secrète envie de vous assurer de ma conviction, dont vous douteriez à tort.

— Moi! Vous vous trompez, Abel; il ne me reste pas l'ombre du doute sur la sincérité de votre estime pour une aussi rare personne. Si j'ai apporté tant d'instance à avoir votre avis, c'était dans l'intérêt d'une amitié nouvelle près de se fonder, et un peu, je ne vous cache rien, en vue de complaire à la vanité de mon jugement, fier maintenant d'être en tout conforme au vôtre.

— Ah! mon Dieu! s'écria Abel en saisissant précipitamment avec ses doigts un tison tombé sur le pied de madame Dalzonne, votre pied brûle!

— Je ne sentais rien, mon ami, répondit madame Dalzonne. Et elle enveloppa son pied dans son mouchoir sans manifester la moindre douleur.

Le feu avait consumé une large place du bas et mis à nu la chair.

— Je vais appeler quelqu'un; vous devez horriblement souffrir.

— Restez, mon ami; ce n'est rien. Cela guérira dans la nuit.

— Mais comment n'avez-vous rien éprouvé?

— Je vous écoutais avec tant d'intérêt!

— Je suis désespéré alors, reprit Abel, de vous avoir fait attendre si longtemps mon jugement sur une personne à laquelle vous tenez à donner votre amitié tout entière.

— Non pas tout entière, Abel. Mais pourquoi m'avez-vous dit que mon pied brûlait? Oui, je souffre, je souffre beaucoup à présent. Quelle insupportable douleur! Non, encore une fois, ne sonnez pas. Quittez-moi. Adieu, Abel; ne vous chagrinez pas ainsi: vous savez que ce n'est nullement dangereux. Adieu; demain je n'y penserai plus. Adieu! Abel.

Sur la prière de madame Dalzonne, Abel se retira dans sa chambre, où il pensa... à Bergeronnette-cinq-heures.

XVII.

Jamais le docteur Calveyrac n'avait connu de tristesse semblable à celle dont il fut frappé en rentrant dans sa chambre après avoir entendu les paroles si froides, si correctement répulsives de madame Dalzonne. Les heures de sa vie, toute dévouée à la conservation de la vie des autres, n'avaient pas toujours marché au bord d'un cercle d'émail et entre deux aiguilles d'or; il s'était souvent reproché, à la place où il était assis, accoudé sur la même table et à la clarté solitaire de la même lampe, plus d'une santé peut-être compromise par sa précipitation, plus d'une mort qu'il n'avait pas su éloigner par les conjurations puissantes de son art. Là il avait expié des erreurs dans de soucieuses insomnies, toutes remplies de recherches à travers les souterrains obscurs, étroits et mystérieux de la vie. Que de fois, la veille d'une opération décisive, son front blême rempli du vide prophétique du jeûne, s'était heurté et meurtri aux angles de tous les systèmes créés, siècle à siècle, par les laborieux génies de la médecine! que d'impies efforts il avait tentés, dans l'exaltation de ses nuits, pour surprendre aux mains toujours trop hautes du créateur le secret du mal, qu'il tient dans l'une, et le secret de la guérison, qu'il cache dans l'autre! Combien de fois, dans ses doutes, il avait été sur le point de nier la science, de se maudire, comme un criminel envers l'humanité, de désespoir de ne pouvoir sauver tant de beaux enfans, frais, séraphiques et roses, assaillis au berceau par ce tigre invisible qui les saisit à la gorge, et qui pour les étouffer leur met son nom dans la bouche, le *croup*; et tant de jeunes filles dont les transparentes couleurs accusaient le symptôme de ce poison qui fait qu'elles aiment de bonne heure et qu'elles meurent aussitôt emportées dans les bras de ce vampire, appelé la *phthisie*; et tant de douces mères, qui, pour premier gage d'affection, avaient laissé leur vie dans celle de leur enfant! Ce cortége silencieux, voilé, paisible, les pieds nus, avait passé bien souvent en bandes silencieuses sous les yeux épouvantés du docteur, qui en avait pleuré au dedans comme Ugolin. Eh bien! jamais, à ces heures de désespoir réfléchi, il n'avait enduré de tourmens intérieurs aussi acérés que ceux qu'il ressentait maintenant.

C'est que l'homme se trompe en ceci. Il compose, à sa guise, des temps de passion et des années de calme, des époques de croissance et de floraison, et des temps de plénitude et d'arrêt. Il va plus loin dans sa répartition méthodique: il assigne à sa puissance de désir des modifications établies arbitrairement sur une échelle d'âge. Au premier âge les jeux, la vie des fleurs et des oiseaux, le bonheur de l'oiseau et de la fleur; au second l'attraction tendre, le penchant de l'âme vers l'âme, l'amour; au troisième âge, moins pur, moins flexible, le travail, le rang, la solidarité de la peine avec la famille qu'on a ou qu'on se fonde; au quatrième âge, au dernier, l'ambition sous toutes ses faces, celles de l'épée ou de la plume, mille autres encore. Oui, l'homme se trompe; l'erreur vient à tous, et d'ordinaire à un moment où la nier est un mensonge ajouté à une douleur. Cette erreur est de supposer que les barrières élevées par nous entre un âge et les autres âges ne sont pas susceptibles d'être franchies d'un bond, ou plutôt arrachées et jetées au loin, et si loin que la plaine, ainsi privée de ses accidens, effraie de son immensité la faiblesse de l'homme. Il croyait qu'à trente ans il était sauvegardé des passions du cœur, anéanties au feu d'un âge plus jeune, et qu'à quarante ans il n'avait plus qu'à cimenter avec leurs cendres l'édifice de son ambition. Autour de cette illusion se groupent sans doute quelques exemples pour la maintenir à l'état de croyance; mais que de désabusemens cruels déposent aussi contre elle, et dont le monde n'est pas ins-

truit! car, lorsque l'incendie touche à ces monumens si fiers de leur solidité, personne n'accourt pour les défendre et les isoler : ils se dévorent dans la nuit; le feu est au centre; rien ne transpire, ni flamme ni fumée.

Au bel âge, à l'âge d'or de la vie, on dit son amour au vent, au soleil, à la solitude et à la foule : on n'en est pas plus honteux que de la longue chevelure et du frais visage; mais, vingt ans plus tard, l'homme a peur comme d'un ridicule public, comme d'un travestissement déshonorant, de l'amour tombé tout-à-coup au milieu de son existence grave et de son ambition hautaine. Mais plus il se fait solennel, et plus la passion tourmente, chiffonne et soulève son manteau de philosophe. Elle va chercher le cœur là dessous, et lui dit : — Tu es jeune!

Calveyrac n'avait pas payé son tribut aux exigences de la jeunesse avec l'exactitude des autres hommes. Fils d'une famille peu aisée du midi de la France, il n'avait pas eu l'occasion de détourner l'argent consacré à ses études de médecine au profit de la vie de dilapidation où se complaisent les étudians envoyés de la province à Paris; sa petite pension avait tout juste suffi à son séjour de trois ans dans la capitale. Reçu docteur, l'armée, ce minotaure, le prit, l'assit en selle sur un cheval de bataille, rompant sa fortune à la racine pour lui donner en échange le stoïcisme du soldat. La guerre absorba les plus fécondes années de Calveyrac : pendant dix ans, de dix-huit à vingt-huit, il fut un de ceux qui cachèrent les plaies du régime impérial avec de la charpie. Il était à Smolensk, à l'incendie de Moscou, à Waterloo. Ce fut à Waterloo que Napoléon, le voyant sans cheval, hors des rangs, lui cria : — *Monsieur, quel est votre grade?* — Je n'en ai aucun, sire : je suis médecin. — *En ce cas, je vais dire au général de votre division de soigner les blessés.* Ce mot immortel est tout ce que rapporta Calveyrac de dix ans de campagnes à travers l'Europe.

Quand il rentra en France au retour des Bourbons, toutes les avenues se trouvèrent fermées pour lui. Plus habiles, les hommes de son âge occupaient les premiers emplois dans les hôpitaux, dans les administrations, à la cour. Sans protection, mal vu à cause de sa fidélité impériale, sans clientèle, il alla frapper à la porte d'une de ces maisons de santé qui bordent les environs de Paris, refuge obscur d'admirables talens. Là il demeura cinq longues années; il y goûta les douceurs si communes, mais pour lui si neuves, d'une existence à peu près satisfaite; il s'y acquit même une considération dont on lui conseilla de profiter pour se présenter avec avantage à un établissement d'un ordre plus élevé. Il alla à la maison de santé du Pecq, que n'avait pas encore achetée madame Dalzonne. Ce changement fut le plus favorable accident de sa vie : on l'accueillit bien, on l'accepta. Honorablement indemnisé pour de précieux services dans l'art si exceptionnel, si peu connu de traiter les maladies mentales, il put encore se créer une clientèle en dehors de la maison, soit à Saint-Germain, soit dans le canton. On l'appela bientôt de tous les points de l'arrondissement; on l'aima pour sa parole encourageante et familière, pour son désintéressement envers les malades pauvres; et ils sont si nombreux dans les campagnes! Il fut en peu de temps à l'abri du besoin, au milieu d'une bonne renommée; mais il ne fut pas riche. On ne le devient pas vite en exerçant la médecine sur un théâtre étroit. Ce n'est pas qu'il se fût jamais plaint, même à ses meilleures confidentes, à madame Dalzonne ou à madame Fingray, de la médiocrité de sa position : les guerres de l'empire ont taillé des géans pour la mauvaise fortune. Sans son ferme désir de se marier avec madame Dalzonne, il n'eût mis qu'en dernière ligne la joie de s'éveiller tout-à-coup riche; mais, ne connaissant le monde moral que par certains principes généraux dont il avait rempli au hasard les cases de sa mémoire où la science avait laissé quelque place, Calveyrac supposait qu'un homme riche est capable d'atteindre à tout but imaginable. L'à-propos de ce raisonnement à peu près juste l'ayant frappé au moment où son amour pour madame Dalzonne était parvenu chez lui au plus haut point d'une obsession ardente et entretenue par des signes qu'il avait acceptés comme des promesses, par des lenteurs qu'il avait aimées comme des réflexions, et par des jalousies auxquelles toutes ces choses s'étaient aiguisées, il s'était attendu, en se prononçant enfin ouvertement, sinon à un succès absolu, du moins à une réponse moins accablante, moins dénuée de tout espoir que celle dont il commentait maintenant une à une les expressions, dans le silence de la nuit.

En promenant ses mains sur chaque objet placé près de lui, et en ne les reposant sur rien, il redisait la phrase poignante de madame Dalzonne : — « Cette femme est beaucoup trop jeune pour vous, docteur, n'y songez pas. »

Il jouait ensuite avec le cercle de sa lampe, dont la clarté, à ce jeu, était souvent près de s'éteindre, et il disait : — Non, *n'y songez pas.* — Il se versait de l'eau dans un verre, et il oubliait de boire pour murmurer : — *Cette femme est beaucoup trop jeune pour vous, docteur.*

Désolante vérité, contre laquelle le docteur n'avait pas l'énergie de se débattre, trop convaincu d'en mériter l'application; — trop jeune! — Je suis donc trop vieux! — Cette remarque foudroyante avait surpris Calveyrac, comme serait surpris un homme auquel on dévoilerait pour la première fois de sa vie qu'il est difforme. Son âge ne l'avait jamais occupé; il avait vécu pour le travail de la pensée, pour l'étude de sa profession, jamais dans l'inintelligible orgueil d'être un objet d'agrément aux femmes, bornant sa mise à la propreté exacte des honnêtes gens. Qu'importait l'âge? Forcé trop tard de faire un retour sur lui-même afin de se demander s'il possédait les qualités que madame Dalzonne érigeait en titres indispensables, il se démontrait au vif combien il était loin de les réunir. Il se traîna devant sa glace; triste inspection! son front avait des rides, ses cheveux étaient rares, et ses yeux roulaient trop de larmes pour qu'il aperçût le feu de leur rare intelligence. De son visage, il descendit à l'examen de sa toilette : point de grâce, rien de moelleux; son buste affectait tout au plus la fierté du régime militaire. Pauvre docteur! il s'avoua en soupirant son infériorité, il partagea l'opinion de madame Dalzonne; il confessa sa maturité grave à haute voix; il commanda le feu à l'âge qui le fusillait en face. — Je suis fini, dit-il, elle a raison.

— Oh! pourquoi ne suis-je plus jeune pour elle que j'aime tant, que j'aimerai toujours! N'être plus jeune! moi qui ai tant souffert quand je l'étais, qui n'ai connu dans ces pâles années, dont je demandais la fin, ni les plaisirs ni les attentions qu'on me refuse durement aujourd'hui parce que je les ai franchies. Si je l'avais connue il y a quinze ans! Mais alors elle n'était qu'une enfant; j'eusse encore été trop vieux pour elle. Toujours trop vieux! Elle n'était pas pour moi!

Quel charme pour ma vie de l'avoir à mon bras, d'être son appui, son honneur, de rapporter tout à elle, de lui dire le matin : — Encouragez ma main tremblante, ma bonne amie; aujourd'hui la vie d'un homme sera dans mon habileté; embrassez-moi! et je le sauverai; et de lui dire au retour, en me jetant dans ses bras : — Mon amie, il est sauvé! Il ne m'a pas donné de l'or, mais sa mère m'a pris les mains et m'a béni. Tenez, mon amie, partageons. Oh! cela soulage, fait vivre, l'éloge de la femme qu'on aime, qui pleure de vos pleurs, qui rit de votre joie!

Je suis vieux, c'est vrai, j'ai quarante ans passés; mais jamais on ne m'a reproché une faute dans ma vie. Je suis vieux, mais je saurais rendre ma femme heureuse; je n'avilirais point son rôle auprès de moi, elle ne serait point mon esclave; tous mes secrets, tous mes désirs, tout mon cœur pour elle! Oui, j'ai du cœur! On n'est jamais indigne d'une femme avec cela.

Mais c'est lui qu'elle aime, lui! Abel! lui que la mort dispute chaque heure à la vie! lui plus jeune, lui touchant dans ses souffrances! Eh bien! j'échangerais ma plus longue certitude de vivre pour son existence si fragile et si menacée, pourvu qu'elle m'aimât! Je suis sûr que lorsqu'ils sont seuls elle lui prend les mains, le console, et pose sur son visage triste le doux rayon de ses yeux.

Quelle horrible pensée il me vient! Ce n'est pas moi qui l'ai appelée; ce n'est pas moi, c'est la douleur! c'est le désespoir! Moi ne pas le sauver si je le puis! moi le laisser aller de langueur en langueur jusqu'à la mort, parce qu'il est ai-

mé! Oh! non! mon cœur à elle! ma science, mes soins à lui! J'aurai la force de mon devoir : je rendrai à sa raison sa lueur égarée, je le ferai fort autant que l'art le permettra; et quand il sera sauvé, je lui dirai, à elle : — Voilà celui que vous aimez, il vivra; moi, je pars; adieu!

Je ne suis plus jeune, mais j'ai fait une noble action, me dirai-je loin d'elle, sur les mers qui me conduiront vers mon frère. Ils penseront quelquefois à moi, moi qui rencontrerai peut-être dans une autre contrée des idées, des travaux qui me distrairont. Mon frère a des enfans : je les élèverai; je les aimerai bien! Et je me rappellerai quelquefois Saint Germain, la petite chambre du docteur, ce coin où j'aurai tant aimé et pleuré; et j'aurai avec moi ceci, qu'elle m'a brodé de ses mains, ceci, oui, ceci!

Et le docteur posa ses lèvres tremblantes, son visage inondé de larmes sur la trame brodée par madame Dalzonne. — Ne m'aimez pas parce que je ne suis plus jeune; mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer!

Le docteur se tut tout-à-coup dans ses sanglots : un bruit avait réveillé son attention. Ce bruit était comme celui d'une pierre qui se brise en tombant. Il alla vers la fenêtre; il écarta un coin du rideau. Deux heures sonnaient à l'horloge de la maison.

— Ce bruit est singulier! dit le docteur. Il ne fait aucun vent : ce n'est pas le vent qui aura détaché quelque tuile.

A la lueur de la lune, qui portait en plein sur la façade opposée à ses croisées, il crut apercevoir comme une ombre derrière la grille de bois élevée le long de la terrasse qui joignait le pavillon de Champeaux et celui de mademoiselle de Touralbe. Calveyrac regarda mieux : l'ombre prit la forme d'un corps en frôlant pas à pas et de profil l'obstacle de la grille de bois. — Cet homme est un voleur, pensa Calveyrac, et il n'ira guère plus loin : je l'attends au passage.

Le docteur avait armé un pistolet. Le passage avait une porte cintrée indiquée par le dessin même de la grille afin de permettre, l'été, aux locataires de regarder dans le petit jardin à travers les chèvrefeuilles et les cobea. Il fallait que l'homme qu'épiait le docteur passât devant cette arcade découverte pour se rendre au pavillon de mademoiselle de Touralbe, ou qu'il reculât.

Le docteur ouvrit lentement la fenêtre.

L'homme avançait toujours; il allait se trouver à découvert.

Toujours avec beaucoup de précaution, Calveyrac agrandit encore un peu plus la distance entre les deux portans, afin de faciliter le passage du pistolet. Ce mouvement fut entendu de l'homme au moment où il paraissait sous le cintre de l'arcade. Il s'arrêta net; rien ne le cachait plus.

— C'est monsieur Champeaux! murmura Calveyrac. Où va-t-il donc?

Le docteur retira l'arme et continua à suivre des yeux les intentions de Champeaux. Immobile, celui-ci eut l'air de s'expliquer la cause du bruit qui l'avait frappé. Ce bruit ne s'étant pas renouvelé, il avança, dépassa le vide de l'arcade et franchit d'un pas plus rapide le chemin qui le séparait de la porte du pavillon de mademoiselle de Touralbe.

Le docteur vit alors que Champeaux frappa deux petits coups à cette porte, qui s'ouvrit aussitôt. Elle se referma sur Champeaux.

— Ils sont d'intelligence, pensa le docteur, ils s'entendent! Champeaux serait donc l'amant de mademoiselle de Touralbe?

Quelque réservé en conjectures que fût le docteur, il ne put pas être d'un autre avis que ses yeux, qui pendant une heure restèrent attachés sur le passage aérien où il avait vu le commencement d'une intrigue si loin de sa pensée.

Au bout d'une heure Champeaux repassa; il rentrait chez lui.

— Je ne l'aurais jamais cru, se dit le docteur : une jeune femme si fière et un tel homme! Il est vrai qu'il est jeune, lui, murmura-t-il avec ironie et en refermant la croisée.

Calveyrac passa le reste de la nuit à écrire à madame Dalzonne une lettre où il lui disait qu'il était obligé de quitter la France dans trois mois : son avenir exigeait qu'il allât s'établir à Bornéo, auprès de la famille de son frère.

Quand il eut déduit les motifs de sa résolution, il se promit de ne remettre sa lettre à madame Dalzonne que dans quinze jours. Un jeune homme n'aurait pas attendu la fin de la journée suivante pour communiquer un tel projet.

XVIII.

Calveyrac n'était pas seul à souffrir pendant cette nuit qui s'écoulait entre la double lueur de la lune et de la neige : madame Dalzonne ne dormait pas non plus; elle soulevait des blocs de projet, tous bons, tous réalisables au premier abord, impossibles, extravagans une minute après. Elle ne flottait plus, comme dans l'après-midi, d'indécision en indécision en attendant Abel, en songeant à mademoiselle de Touralbe : sa conviction était complète, fermement scellée, à quelque coin qu'elle se mît pour tenter de l'ébranler. Aussi renonça-t-elle vite aux moyens complaisans, aux lâchetés de l'irrésolution. Elle n'était pas la femme des espérances injustifiables. Elle sonda la réalité et y descendit avec courage, au risque de mourir étouffée au fond. Convaincue que la promenade aux Loges, provoquée par elle, et rien que par elle, avait été l'occasion d'un commencement d'intimité entre Abel et mademoiselle de Touralbe, elle comprima sa douleur, et passa fièrement sur d'inutiles regrets, et, essuyant des larmes importunes, elle évoqua les moyens de réduire le mal à l'effroi d'une menace. Le projet était héroïque, mais la réussite n'était pas aux ordres de sa volonté, parfois brusquement détournée par le cri du cœur, confident orageux dont il faut se méfier dans le bien comme dans le mal avant de rien entreprendre, sous peine de mort ou de ridicule.

Madame Dalzonne eut d'abord l'idée de reprocher à Abel sa légèreté, mot faible qui cache l'origine d'irréparables fautes; de lui montrer sans aigreur son peu de reconnaissance, la versatilité de ses attachemens, et de paraître en tout cela digne, bonne, peu affectée. Le moyen fut aussitôt rejeté que conçu. Abel avait une réponse prête : n'aurait-il pas accusé d'inconséquence celle qui avait déployé tant de chaleur pour lui faire commettre la faute reprochée, et reprochée d'ailleurs d'un ton si indulgent? Le délit disparaissait sous les formes mêmes du réquisitoire.

Se jetterait-elle au cou d'Abel et le supplierait-elle de ne point lui donner une rivale, de reprendre auprès de mademoiselle de Touralbe son attitude froide et à peine polie? Non : elle n'ignorait pas combien ces humiliations rapportent peu en dehors de la rougeur dont elles colorent le front, et combien, au contraire, elles changent souvent l'injustice en froideur, la pire des injustices, ou en hypocrisie, dernier terme de toutes choses.

Elle pouvait aussi inventer un prétexte, cent prétextes pour forcer mademoiselle de Touralbe à quitter la maison de santé; mais le plus raisonnable de ces motifs aurait le caractère d'une vengeance aux yeux de tout le monde, et infailliblement aux yeux de celle qui devait le moins s'en apercevoir, et ne pas emporter avec elle, triomphante dans sa défaite, l'opinion qu'une femme n'avait évité avec elle un parallèle dangereux qu'en la chassant; acte de puissance sans noblesse. La pensée lui répugnait et la rapetissait jusqu'à terre, où elle ne resta pas.

— Mais j'aurais donc peur d'elle! se demanda-t-elle en se levant à demi sur son lit, et en restant presqu'à découvert dans son mouvement chevaleresque. Peur de quoi? Elle est belle, j'en conviens, d'une figure douce et langoureuse.

Madame Dalzonne prit à deux mains ses longues tresses de cheveux noirs, plus luisantes que si elles sortaient de l'eau, et elle les rassembla sur son épaule nue, blanche et dorée comme les ont les brunes la nuit.

Elle reprit : — Elle a de la hardiesse dans la taille; elle touche à peine la terre, tant son corps lui donne peu de fatigue à porter; c'est une noble et déliée personne, je l'avoue.

En l'avouant, madame Dalzonne enfonçait dans le milieu de

l'édredon un pied rose délicieusement modelé, qui avait là rondeur coquette d'un dessin de Watteau.

Je sais encore qu'un jeune homme doit comparer mademoiselle de Touralbe aux créations des poëtes, aux types mélancoliques de Byron : je rends justice au caractère élevé de sa beauté. Elle a vingt ans, elle est bien jeune!

Mais ne suis-je plus jeune? s'écria madame Dalzonne, ravissante dans la liberté irréfléchie de sa tenue. Si elle est jeune, ne le suis-je pas? Je le suis un peu moins peut-être; mais cesse-t-on si tôt d'être jeune? n'est-on plus jeune à vingt-sept ou vingt-huit ans?

Vais-je sur vingt-sept ou sur vingt-huit? Je suis née en février, nous sommes en décembre : deux mois encore pour avoir vingt-huit ans ou vingt-sept. Entrerai-je en février dans ma vingt-huitième ou dans ma vingt-neuvième année? Vingt-neuf, c'est affreux : c'est si près de trente! Mais non, en février je n'aurai que vingt-sept ans accomplis.

Pour en finir avec son doute, madame Dalzonne rejeta de côté l'édredon et la couverture, et s'élança, légère comme un faon, hors du lit. Nu-pieds, les cheveux en désordre, elle courut à son secrétaire, l'ouvrit et tira promptement l'un après l'autre tous les tiroirs. Au dernier, il y avait une boîte de cèdre : c'était celle qu'elle cherchait. Elle sépare le couvercle du fond... Un portrait! — Image peut-être aimée autrefois, ce portrait est une date de huit ans. Il est caché avec dépit, la boîte de cèdre est repoussée au fond du tiroir. Ses mains tremblantes saisissent un petit carton : elle s'est enfin souvenue que son billet de première communion y est enfermé. Les billets de première communion sont aussi des dates irrécusables. Elle prend en tremblant ce billet, qui a déjà le fade parfum du passé, le déplie près de son cœur qui bat; elle l'ouvre, le parcourt... Faiblesse de l'âme! sa respiration s'arrête, ses jambes fléchissent, elle pousse un long gémissement : elle a vingt-huit ans; dans deux mois elle entrera dans sa vingt-neuvième année! — Oh! c'est une cruelle certitude! dit-elle.

Et cependant elle n'avait jamais été plus belle à aucun autre instant de sa vie. La douleur de vieillir, exprimée sur un visage si jeune de force et porté par un corps dont tous les regards des hommes eussent avoué la voluptueuse perfection, cette douleur donnait à madame Dalzonne, dans ce quart d'heure de désespoir, la beauté de la tristesse, parure qu'elle mettait pour la première fois.

La crise fut courte, et ne triompha pas d'elle comme de Calveyrac.

Elle dit d'abord par transition : — Qui m'assure que mademoiselle de Touralbe n'a que vingt ans? qui sait, excepté moi, que j'en ai vingt-huit. Et d'ailleurs, si Abel m'a aimée l'an passé, quand j'avais un an de moins, pourquoi cesserait-il de m'aimer cette année, parce que j'ai quelques mois de plus, quelques mois seulement? Est-ce l'âge ici qui doit m'inquiéter? c'est l'inconstance d'un esprit malade, d'un caractère inquiet, amoureux du changement comme d'un air différent qu'il croirait favorable à sa guérison. Abel agit avec moins d'égoïsme, se reprit-elle; mais il va où son esprit l'entraîne, où le premier vent le pousse. Je lui ai montré une belle fleur inconnue, il l'a désirée : c'est ma faute. Oh! oui, c'est ma faute! Une joie du cœur me l'enlève! Et pourquoi une peine du cœur ne me le ramènerait-elle pas? oui, une peine nouvelle qui troublerait son attention, couperait son vol, et le ferait tomber dans mes bras. Je connais Abel : à la première contrariété, il se replierait sur lui-même; et, comme il n'a aucun appui en lui, il reviendrait à moi tout faible, tout contrit, désolé, m'implorant. Alors je me l'attacherais par les liens si imprudemment dénoués : et il ne m'arrivera plus, une fois que j'aurai repris mon autorité qu'il chérissait tant, de risquer mon bonheur pour savoir s'il est durable. Que lui dirai-je pour cela? quel chagrin lui susciter sans trop retarder sa guérison? de quelle pensée l'affliger? une pensée que je puisse vaincre en lui plus tard, dès que je n'en aurai plus besoin.

J'ai un moyen, se dit madame Dalzonne en se cachant sous sa couverture comme un conspirateur antique s'enveloppait de son manteau, j'ai un moyen!

Demain... Mais non, aujourd'hui même, quand le jour sera venu, j'écrirai à monsieur André, mon avocat, que j'ai résolu de vendre mon établissement. Je le chargerai en conséquence d'annoncer la vente par des affiches, des insertions dans les journaux. Dès demain Abel saura cette nouvelle par son journal qu'il lit régulièrement. Il sera surpris; il ne manquera pas de recourir à des explications. Je les lui donnerai posément, froidement : je lui dirai qu'assez riche pour vivre sans le souci d'une pesante responsabilité, j'ai pensé à me retirer dans quelque petite ville de la Normandie où j'ai des parens. C'est un projet, ajouterai-je, mûri depuis longtemps.

S'il est renversé, si sa figure, si ses paroles annoncent un vif regret, s'il pleure comme autrefois, comme il n'y a que deux jours, là, sur mon cœur, alors je ne partirai pas; non, Abel, je ne partirai pas!

Pendant quelques minutes les paroles vives, fébriles, résolues de madame Dalzonne se turent. On n'aurait vu qu'une couverture agitée par des ondulations.

Elle acheva son monologue :

Si, au contraire, il laisse passer mon projet sans essayer d'en empêcher la réalisation, si je n'ai de sa bouche ni objections, ni prières, ni larmes, car je veux des larmes; est-ce que je ne pleure pas, moi? alors... alors... Oui, mon Dieu! alors je vendrai cette maison, je la vendrai tout de suite, dussé-je y perdre, dussé-je la donner pour rien, et je m'en irai, je ne le verrai plus.

Ce projet est bon, mon sort va s'éclaircir.

Une seconde fois madame Dalzonne quitta son lit, et elle alla à son secrétaire, où elle écrivit à son avocat pour le charger d'annoncer la mise en vente de la maison de santé du Pecq.

Quand la lettre fut cachetée elle sonna. Il était à peine jour.

La domestique, qui couchait dans un cabinet voisin, accourut aussitôt, et encore endormie, auprès de madame Dalzonne. Elle pensa que sa maîtresse était indisposée.

— Marie, lui dit madame Dalzonne, dans une heure vous jetterez cette lettre à la poste.

— Madame n'a besoin de rien?

— De rien.

XIX.

Il est aisé de supposer qu'Abel ne dormait pas plus que madame Dalzonne et le docteur Calveyrac : la même journée avait apporté des événemens auxquels chacun des trois personnages de cette histoire avait pris une part directe, en s'y associant dans une proportion d'intérêt graduée à sa situation particulière. Calveyrac avait fait de madame Dalzonne le fantôme de son insomnie; celle-ci, sans soupçonner une seule fois la douleur dont elle était la cause, n'avait eu de la mémoire et des larmes que pour Abel; et Abel à son tour avait exclusivement occupé sa nuit à penser à la ferme de Bergerin.

Son attention revint d'abord pas à pas sur chaque incident de l'après-midi passée à Fromainville. Derrière la brume opale du demi-sommeil il distinguait la maison de Bergerin, la neige de la cour, la pièce démeublée, et Bergeronnette-cinq-heures assise sur la paille. Un silence brun et doré, comme il s'en fait dans les rêves, enveloppait les contours du tableau, qui s'évaporait pour reparaître. L'épisode de la branche de bruyère coupée et offerte par la fille de Bergerin se reproduisait toujours au regard somnolent d'Abel avec plus de charme, et fuyait avec plus de regret; charmante fleur, pâle et inodore, comme il en fleurit tant dans les poëmes du Nord, sur la tête des jeunes filles qui s'en vont au ciel la veille de leurs noces.

Bercé de cette douce léthargie, qu'il prolongeait à son gré par la force de son désir, il entrevoyait dans un lointain plus profond, inondée d'une clarté de printemps, la maison refaite à neuf de Bergerin le braconnier : la façade en était gaie au soleil; elle encadrait, sous un toit de tuiles argentées, des volets verts, une porte de chêne; un rideau orange flottait au vent, hors des croisées, et semblait une joyeuse langue qui

disait le contentement intérieur de la maison. Dans la cour, les chiens tachetés étaient revenus; ils aboyaient aux grasses vaches, aussi revenues; plus loin la serre chaude et son manteau de verre abritaient des fleurs, des orangers et de beaux camélias; et sur la maison les toits fumaient. Aux alentours les vignes jetaient leurs ceps et les enlaçaient. Partout l'abondance, partout le soleil, partout le bonheur. Et sur la porte de la ferme, Bergeronnette-cinq-heures, la main arrondie sur les yeux pour éviter l'éclat du jour, regardait au-delà des murs, derrière les haies, à travers les branches et les feuilles, un homme à cheval qui accourait à Fromainville; et cet homme, c'était lui, Abel, venant voir si les réparations étaient finies et se disant tout bas: — C'est moi, c'est moi qui ai fait tout cela, c'est moi!

Et, rouvrant à regret les yeux, Abel s'assurait que le doux rêve se réaliserait.

La satisfaction si radieuse d'Abel n'était pourtant pas exempte d'inquiétude. Peu gâté par la prospérité, il ressemblait à l'enfant qui trouve par hasard une pièce d'or sur son passage: c'est trop pour qu'il puisse taire son trésor, en jouir sans en faire l'aveu à sa mère. Tout-à-coup il se faufile une amertume sous sa joie; il ne serait pas loin de la souhaiter moins vive afin d'avoir le droit de la porter avec plus de liberté. Abel n'avait jamais eu une volonté émancipée. On sait son histoire: son père l'avait tenu prisonnier comme un régent tient un dauphin; après la tutelle du père, s'était posée sur sa vie la tutelle du mal, et plus tard madame Dalzonne l'avait entouré de pitié et de soins, deux bras puissans quand ils s'attachent au corps d'une femme intelligente et belle.

Aussi, se trouvait-il tout étonné de descendre dans le monde nouveau de la bienfaisance, qu'il ne connaissait guère jusqu'ici que par l'élan d'un bon naturel; monde infini, terre précieuse, plus féconde en or pur que l'Amérique. Il y entrait avec curiosité et simplicité de cœur; et déjà, dès les premiers pas sur la rive, des brises vivifiantes, des senteurs neuves, des repos vierges l'attiraient et l'appelaient.

Pour la première fois de sa vie il pressentait un emploi noble, délicat à sa fortune, source de tant d'afflictions pour lui. Sans toucher à la part sacrée que sa mort léguerait intacte à son cousin, il avait de quoi relever beaucoup de misères; ses mains seraient longtemps à s'alléger, et elles ne s'épuiseraient jamais.

Par la misère soulagée de Bergerin il allait commencer à répandre des consolations, afin d'obtenir en échange le prix naturel qu'elles rapportent: des consolations. Heureuse nuit! nuit agitée! Bergeronnette était-elle enfin partie de sa caverne glacée? Pauvre et intéressante enfant! il la voyait encore bleuie, altérée par le froid. Oh! comme il désirait que le jour vînt pour être sûr qu'elle était sous la protection d'une parente, dans un endroit chaud, dans un lit bien doux! Quand on souffre et quand on espère, que les nuits sont lentes à finir! Comme le bien et le mal se ressemblent en cela.

—Demain, pensait-il, j'irai moi-même chez le menuisier auquel j'ai adressé Bergerin: il me dira ce qu'ils ont arrangé ensemble; je presserai le travail. Il faut que tout soit prêt dans six jours; oui, dans six jours je retournerai à la ferme. — Et le rêve diaphane reprenait son cours.

Fatigué et content, Abel s'endormit enfin sur son oreiller, qu'il n'avait jamais réchauffé d'un sommeil plus paisible.

Révolution merveilleuse! depuis le commencement de la journée précédente Abel, distrait par sa course avec mademoiselle de Touralbe, poussé hors du cercle de ses inflexibles pensées par la nécessité où il s'était vu de réfuter le projet bizarre de cette jeune femme, engagé dans la responsabilité qu'il avait prise d'arracher à la pauvreté une famille, de sécher les pleurs d'une jeune enfant, n'avait pas une seule fois songé à ses maux personnels. Son idée fixe était ébranlée; aux portes de la folie, Abal s'arrêtait. C'était un autre homme; il aimait.

XX.

L'événement le plus grave de cette même nuit ne s'était passé ni dans la chambre du docteur, ni dans celle de madame Dalzonne, ni dans celle d'Abel: il avait eu lieu au fond de la galerie où Champeaux avait été aperçu par le docteur entre minuit et trois heures. Sans bruit, presque sans lumière, à voix éteinte, il s'était échangé dans l'appartement de mademoiselle de Touralbe des paroles d'une étrange portée, et pleines d'un accord à servir d'exemple aux sociétés secrètes. Chaque pensée avait été nettement réduite à l'utilité de son application, chaque objection prévue avec une égale prudence, et enfin le résultat de cette alliance de lumières et de calculs avait été démontré infaillible autant à l'un qu'à l'autre des deux intéressés.

Avant la fin de la nuit qui les avait si étroitement liés à la destinée du même projet, Champeaux, furtivement comme il était venu, quittait mademoiselle de Touralbe avec la conviction qu'il ne s'était pas trompé en allant droit à elle, et mademoiselle de Touralbe, de son côté, se félicitait d'avoir si bien choisi en s'adressant à Champeaux.

Le poignard avait trouvé sa gaîne.

XXI.

Jamais Bergerin n'avait compté tant d'or dans le creux de la main. Quarante napoléons! huit cents francs, lumineux comme le soleil! C'était ce qu'Abel lui avait laissé en quittant Fromainville. Certainement madame Dalzonne, dans sa nuit tourmentée, n'avait pas supputé son âge avec plus de palpitations au cœur que Bergerin en faisant glisser un à un dans le gousset les quarante napoléons dont il était possesseur et maître. Ses doigts se magnétisaient à ce contact, qu'aucune épithète ne caractérise avec justesse quand il est éprouvé par un déshérité de la fortune. Au premier ébranlement de la joie, la sensation appartint à l'ordre purement métaphysique chez Bergerin; l'or, trop près de l'optique grossissant du désir, ne lui représenta rien de limité, rien de précis. Il toucha à tout, il eut tout, la terre et ses mines, les eaux et leurs perles, la boule du monde dans sa poche. Pour la porter plus à l'aise sans doute, il se leva et sortit; il marcha au hasard dans la campagne. Au fait, l'air lui manquait. Parvenu à un endroit isolé, il aligna au pied d'un arbre les quarante pièces de vingt francs pour juger de l'effet, et il s'avoua que l'effet en était admirable sous le double rapport du nombre et de la régularité. Après avoir essuyé son or pièce à pièce, l'avoir remis dans l'une et l'autre poches, et posé ses mains sur chacun des deux petits tas de peur de les voir s'envoler, il reprit sa promenade enthousiaste dans la neige, poussant devant lui, ne sentant ni le vent ni le froid, de plus en plus âpre cependant. Il fut arrêté par la Seine, qui ne pouvait être un sérieux obstacle pour un homme porteur de quarante pièces de vingt francs. Il appela le passeur. Celui-ci vint le chercher et le conduisit à l'autre rive, à quelques pas du village de la Frette.

— Je te paierai au retour, lui dit Bergerin en sautant à terre.

— Au retour! au retour! grogna le passeur; cela s'oublie. J'aimerais mieux être payé tout de suite.

— Mais, brave homme, je n'ai pas de menue monnaie, dit Bergerin en arrondissant les épaules et en jouant déjà le riche.

— Pas de monnaie! Et qu'as-tu donc? des lingots de diamant dans ta poche?

— Je n'ai que de l'or. Vois!

Une main luisit sous le regard du passeur.

— C'est vrai, ma foi! s'écria le passeur, ébloui comme s'il eût reçu en plein un coup de soleil sur le nez. Tu as donc fait des héritages?

— Pas précisément. Mais, si le cœur t'en dit, accompagne-moi jusqu'à *la Pierre rouge*, et tu te rafraîchiras.

Le passeur jeta les deux avirons sur le sable et suivit avec

respect Bergerin, qui se prit à causer du temps du ton d'un propriétaire foncier inquiet pour ses vignes. Le prix des tonneaux allait baisser : mauvais débarras !

Arrivés à La Frette et attablés à *la Pierre rouge*, Bergerin demanda du mâcon vieux, ce rustique suppléant du champagne. La première bouteille mouilla à peine leur palais ; une seconde lui succéda, et les propos se détendirent.

La troisième bouteille fut accompagnée du cortége luxueux de deux chandelles. La scène s'anima. Adossé au poêle, environné de bouteilles, deux chandelles dans les yeux, Bergerin oublia la nuit, la difficulté de rentrer chez lui, et sa fille qui l'attendait pour quitter Fromainville ; il ne se souvint que d'une chose, c'est qu'il avait quarante pièces de vingt francs sur lui. Depuis quelques heures seulement qu'il les possédait, il avait déjà rencontré un flatteur, un parasite, un véritable ami.

Cet ami, qui n'avait pas voulu lui faire crédit de deux sous, confessait, en choquant le verre de Bergerin, qu'un homme comme lui, Bergerin, n'était pas né pour n'être qu'un paysan. Dans toutes les occasions et partout, à la face même du maire de La Frette, il avait soutenu que Bergerin était un fier homme ; il n'y avait pas à dire non, mon bon monsieur, une forte tête, un homme franc comme l'osier et le vin d'Auvergne. — Oui ! je l'ai dit, comme j'engloutis ce verre de vin ; qu'il me soit de l'eau si je mens !

— Tu es un ami, répondait Bergerin en frappant à chaque instant la table pour qu'on servît du vin ; tu es un ami !

Ses yeux se rapetissaient, s'arrondissaient en vers luisans ; ses joues rougissaient et son nez devenait violet. Une demi-heure après que le passeur eut cité le nom du maire de La Frette à propos de l'estime où il tenait, lui, envers et contre tout, son ami Bergerin, Bergerin s'écria :

— Le maire de La Frette est un gredin, un scélérat, un carliste. Sais-tu ce qu'il m'a fait ? Il m'a condamné à payer dix francs pour un mauvais perdreau de rien, un perdreau qui aurait été tué par Charles X sans la révolution. Rendez des services au pays : voilà ce qui vous en revient ! C'est un scélérat, ton maire de La Frette ! ne m'en fais pas l'éloge si tu es mon ami. Es-tu mon ami, oui ou non ? Puisque tu es mon ami, va lui demander de ma part, — moi je t'attendrai à table, — puisqu'il en coûte dix francs pour tuer un perdreau et quinze pour tuer un lièvre, combien il en coûte pour tuer un garde-champêtre. Va donc ! si tu es mon ami. Es-tu mon ami, oui ou non ? je ne connais que ça.

Quoique le passeur fût monté à un degré d'ivresse fort satisfaisant, il hésitait à aller s'assurer auprès du maire de La Frette du prix qu'il en coûtait pour tuer un garde-champêtre.

L'indécision fâcha Bergerin.

— Non, tu n'es pas un ami, cria-t-il à fendre les vitres du cabaret de *la Pierre rouge*, non, tu n'es pas un ami ! Eh bien ! moi je veux savoir combien il m'en coûtera pour tuer un garde-champêtre. S'il faut dix louis d'or je les donnerai. Vingt louis, quarante louis, on n'est pas en peine de se les procurer. Puisque personne ne répond, je ferai moi-même la commission ; je parlerai à ton maire, à votre maire, vous tous qui me regardez là, et il connaîtra Bergerin !

Obéissant à la logique forcenée des ivrognes, Bergerin se leva et s'avança vers la porte du cabaret. Mais sa tête de plomb tourna, les jambes lui faillirent aux jointures, et il coula à terre comme une outre ; il y resta. Après avoir bégayé quelques phrases où l'on distinguait les mots *lièvres, maire, carliste, garde-champêtre, quarante louis d'or*, Bergerin poussa un grognement caverneux et s'endormit.

XXII.

La nuit se fit ; et Bergeronnette, ne voyant pas revenir son père, sentit la tristesse s'amasser au fond de son âme inquiète. Lassée de regarder du haut de la terrasse s'il ne sortirait pas de la forêt, où il était allé peut-être chercher quelques fagots de bois mort, elle rentra de nouveau, les pieds émaillés de givre, et elle s'assit, pensive et transie de froid, sur la paille étendue à terre ; ses petites larmes coulèrent. Déjà une sérieuse enfant par le malheur, elle se souvint de celle qui l'aimait tant, qui la prenait sur ses genoux et lui réchauffait les mains quand le vent du nord soufflait à travers les fentes de la porte ; toutes les douceurs du foyer, rempli de la présence maternelle, lui vinrent à l'esprit, et elle vit comme autrefois sa mère lui versant à la veillée du lait tiède dans une tasse bleue, et lui coupant du bon pain de seigle pour la savoureuse collation du soir. C'est elle aussi qui prenait Bergeronnette-cinq-heures tout endormie dans ses bras, et qui la montait à la chambre, où elle la déposait dans un berceau caché sous d'épais rideaux d'une grosse toile jaune, derrière lesquels l'enfant entrevoyait la lampe de la nuit ou les premiers rayons du soleil. Son passé d'insouciance et de chaud sommeil rendait plus désolant, plus lugubre pour Bergeronnette, dans cette évocation involontaire, le tableau de ruine étalé autour d'elle. Et Bergerin n'arrivait pas !

La nuit s'épaississait ; la neige pleuvait sans relâche sur le plateau de la terrasse, dans la forêt, sur le toit de la ferme. Que devenir ? Bergeronnette se leva encore, se mit sur le pas de la porte et appela tant qu'elle put : — Mon père ! mon père ! L'air ne rendit pas même l'écho. On ne distinguait rien à dix pas : c'était comme une mer ténébreuse tombant perpendiculairement de quelque écluse supérieure, et par couches si près les unes des autres et si rapides, que la respiration était difficile. A terre de la glace, au ciel de l'obscurité, entre la terre et le ciel des tourbillons de neige.

Désespérée dans sa solitude toujours plus affreuse d'heure en heure, Bergeronnette se sentit inspirée d'une résolution dont elle n'eut pas le temps de mesurer la gravité. Elle tomba à genoux, pria sa mère de ne pas l'abandonner, et quitta la ferme en courant. Les chemins du bois lui étaient trop connus pour qu'elle s'égarât dans la courte distance qu'elle avait à parcourir pour arriver aux bords de la rivière. En un quart d'heure de marche elle y fut rendue ; elle démarra d'un pieu enfoncé dans la vase la corde d'un de ces petits bateaux dont se servent les riverains pour prendre du sable à bâtir ; elle poussa le bateau en dérive. Le courant étant peu fort, elle le coupa sans peine en quelques coups d'aviron : elle toucha bientôt aux bords opposés.

Elle marcha dans la campagne jusqu'à ce qu'elle trouvât, près d'un hameau éteint, insaisissable comme un dessin estompé, affaissé sous des tas de chaume, et à peu de distance d'une petite église dont la girouette rouillée criait au vent, une maison basse, carrée, ayant quatre volets pour trois croisées. Bergeronnette fit un dernier effort, elle frappa à la porte de cette maison. Dix heures sonnaient au clocher de la petite église. Le bruit des heures ayant empêché les coups de marteau de Bergeronnette d'être entendus, elle frappa une seconde fois.

— Qui est là ? qui est là ? demanda une voix du dedans.

Tout émue, Bergeronnette-cinq-heures répondit :

— C'est moi, monsieur le curé ; c'est moi, Bergeronnette.

La porte du presbytère s'ouvrit.

L'abbé Vincent fut fort surpris de cette visite à une heure si avancée. Il se proposait d'en demander la cause dès que Bergeronnette, déjà assise dans un fauteuil qu'occupaient auparavant des in-folio aurait été calme, moins essoufflée, moins gênée dans sa timidité. L'abbé Vincent comprit qu'une curiosité trop hâtive serait un manque de prudence ; il avait deviné, à l'exaltation de la fille de Bergerin, une douleur morale aigrie par des privations prolongées. La charité a l'œil de l'aigle.

— Ma fille, lui dit-il, pour te réchauffer tu souperas avec moi. Je soupe un peu tard, mais c'est que j'ai été entraîné par mon travail.

— Merci, monsieur le curé ; je n'ai pas faim.

— Sois tranquille ; je n'ai pas des poulets à t'offrir ; nous mangerons une croûte de pâté et quelques noix, et là-dessus nous boirons un bon verre de cidre. Aimes-tu le cidre ?

— Monsieur le curé, je voulais vous dire...

— Je ne te demande pas ce que tu as à me dire. Aimes-tu le cidre ?

— Comme il vous plaira. Mais si vous saviez...

— Aide-moi à débarrasser la table de ces paperasses. C'est

ma plus belle; tu t'en contenteras. Monsieur l'évêque, l'autre jour, y a déjeuné.

Aidé de Bergeronnette, l'abbé Vincent porta sur un fauteuil et deux chaises déjà encombrées les livres et les cartes entassés sur la table. Il enleva avec soin un grand in-folio sur lequel il avait posé sa visière lorsqu'il avait ouvert à Bergeronnette. C'était une collection enluminée des plus curieux insectes des quatre parties du monde, avec texte sur vélin par nos meilleurs naturalistes. A force d'économies, l'abbé Vincent s'était acheté ce merveilleux livre, délices de ses veillées d'hiver au fond de son presbytère et au coin de son petit feu de tourbe.

Le couvert ne fut pas long à mettre.

— Assieds-toi maintenant et tends-moi ton assiette, dit l'abbé Vincent à Bergeronnette.

— J'avais à vous dire...

— Goûte à ce veau.

Quand Bergeronnette eut enfin pris quelque nourriture et rappelé à ses joues pâles, par un verre de cidre écumeux, ses couleurs virginales, l'abbé Vincent lui demanda :

— Comment se porte ton père?

Ce mot était le commencement du récit de Bergeronnette, qui se soulagea en le laissant tomber avec ses larmes et ses soupirs.

— C'est mal! murmurait l'abbé en écoutant Bergeronnette, c'est mal! Tu as prudemment fait de quitter Fromainville. Nous arrangerons cela demain; ne pleure plus. Tu vois que la Providence ne t'a pas abandonnée : elle t'a inspiré l'idée de venir chez moi. Excellente préparation à ta communion, Dieu aime ceux qui souffrent et qui rapportent à lui leurs souffrances.

— Que vous êtes bon, monsieur l'abbé, de m'avoir donné l'hospitalité.

— Est-ce que je pouvais te la refuser, mon enfant?

— Il n'y avait guère qu'à vous, monsieur le curé, que je pouvais m'adresser pour passer la nuit : ma tante Hubert est à Sartrouville; c'est bien loin.

— Ah! oui, pour passer la nuit... répéta en asseyant son menton dans sa main l'abbé Vincent, surpris, comme s'il n'avait pas dû s'y attendre, de la remarque de Bergeronnette. Ah! oui, comme tu dis, pour passer la nuit.

Et sans affectation il regarda Bergeronnette-cinq-heures, qui lui parut être passée en peu de jours de l'enfance à l'adolescence la moins douteuse, par l'effet si prompt du malheur sur les organisations intelligentes. La fleur du pommier s'était nouée en fruit en quelques heures, comme il arrive en avril. L'abbé Vincent aurait désiré n'avoir pas fait l'observation chez lui.

— Vous me regardez beaucoup, monsieur le curé, dit naïvement Bergeronnette; vous me trouvez changée, n'est-ce pas?

— Je remarque qu'il est grand temps que tu fasses ta première communion. Tu n'es plus une enfant; tu auras quinze ans dans huit jours. Dieu pardonne ton père, mais il a attendu bien longtemps. Voilà pourquoi je te regardais.

— Je pensais, moi, monsieur le curé, que vous cherchiez, en me regardant, où vous me feriez coucher cette nuit. Ne cherchez pas. Voilà mon lit : je resterai où je suis, dans ce fauteuil, si vous le permettez.

— Je ne veux pas mentir, Bergeronnette; oui, je me proposais de te dire que tu avais choisi un mauvais jour pour me demander la nuitée.

— Est-ce que je ne puis pas coucher ici, monsieur le curé? faut-il que je m'en aille? vous est-il désagréable que je reste?

— Non! non! mais j'ai à Sartrouville, précisément où est ta tante Hubert, un confrère, monsieur l'abbé Jaumier, qui se trouve en ce moment si indisposé qu'il craindrait de ne pouvoir porter les sacremens à une dame de ses voisines si elle le faisait appeler cette nuit; et elle est fort en danger de mourir. Ce soir monsieur l'abbé Jaumier m'a envoyé son domestique pour me marquer son embarras; j'ai fait répondre que j'irais à Sartrouville cette nuit même, vers onze heures. Tu comprends, mon enfant, le regret que j'ai de te laisser seule ici, mais le regret plus grand que j'éprouverais à manquer de parole à un confrère, à le désobliger. Je te quitte donc. Tu n'as pas peur des revenans, j'espère? Ce fauteuil est dur : je voudrais t'offrir un matelas, mais je n'en ai pas encore. Je ne suis pas trop installé ici; en deux ans on ne se meuble pas; mais tire la paillasse, prends les coussins des trois fauteuils et dresse-toi à terre un lit de princesse. Ma couverture est chaude; d'ailleurs tiens le feu allumé, et dors bien. Ainsi je te dis adieu, ma fille. Demain je viendrai te souhaiter le bonjour.

— Mais, monsieur le curé, il neige à flots.

— Est-ce qu'on craint cela à mon âge? Tu me crois donc très vieux?

— Je ne vous crois pas vieux, mais je vous crois de chair comme tout le monde. Je sais ce que j'ai enduré en venant.

— Ne t'inquiète pas de moi; en une heure et demie je serai rendu à Sartrouville.

— Mais il y a des loups.

— Est-ce qu'ils t'ont mangée?

— Couvrez-vous bien au moins. Je ne vois pas votre manteau.

— Il est là-bas; je le décrocherai en passant. Bonne nuit, mon enfant; ferme sur toi à deux tours la porte de la chambre.

— Oui, monsieur le curé. Bonne route!

— Merci!

La porte de la chambre s'ouvrit; et Bergeronnette-cinq-heures la verrouilla sur elle quand l'abbé Vincent fut parti.

Pour une raison que le saint qui partagea son manteau eût reconnue suffisante, l'abbé Vincent ne prit pas le sien en partant du presbytère pour aller à Sartrouville.

Il souffrit beaucoup en chemin. Il gela tout-à-coup sur la neige; le froid fut un instant si dur, qu'un sommeil léthargique l'eût tué s'il n'en avait pas combattu les effets par une accélération violente dans sa marche.

Il était deux heures lorsqu'il arriva à Sartrouville.

Une porte de ferme s'ouvrit sous ses doigts glacés, et il parvint à une petite habitation perdue au milieu des champs.

Les gens de la hutte ne le connaissaient pas.

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? lui dirent-ils.

— Voilà la clef de mon presbytère, répondit l'abbé Vincent à la femme qui l'interrogeait d'un ton de défiance.

Le mari de cette femme et cette femme le crurent fou.

— N'êtes-vous pas madame Hubert? demanda-t-il, la tante de Bergeronnette?

— Oui, répondit-elle, c'est moi.

— Eh bien! votre nièce m'a demandé à passer la nuit chez moi; on ne sait où est son père. Je l'ai reçue, mais je ne pouvais demeurer sous le même toit qu'elle toute une nuit : je suis prêtre. Rendez-moi le service que je lui ai rendu : — l'hospitalité pour une nuit, s'il vous plaît

XXIII.

C'était huit jours après ces divers événemens d'une même nuit. Vers dix heures du matin, James entra dans la chambre d'Abel et plaça sur la table de nuit une lettre que le facteur venait d'apporter. Elle était marquée au timbre de la frontière. De peur d'éveiller son maître, James se retira sur la pointe des pieds et ne ferma pas la porte de la chambre; précaution fort inutile, car il était à peine redescendu que la cloche de la maison annonça le déjeuner d'une façon à ne permettre à aucun pensionnaire de prolonger son sommeil.

En s'éveillant, Abel aperçut sur la table de nuit la lettre que James y avait laissée. Un des timbres, le principal, portait entre deux lignes rouges le nom de la ville de Pamiers, où il n'avait plus de relations; la suscription était d'une main qui ne lui était pas connue. Il n'éprouva donc pas de curiosité vive à décacheter cette lettre, qu'il supposait ne renfermer aucune nouvelle fort intéressante pour lui. Pendant quelques minutes il la tint entre ses doigts aussi indifféremment qu'un prospectus glissé sous la bande d'un journal, il la remit ensuite où il l'avait trouvée. Il se leva, fit sa toilette avec la lenteur habituelle qu'il y appertait. Il se disposait à descendre

au salon pour déjeuner, quand la lettre de Pamiers tomba encore sous son regard. Afin de n'avoir plus à y penser, il la prit, la décacheta, et s'assit dans un fauteuil placé tout près de la porte.

Dix minutes après l'avoir dépliée et mise sous ses yeux, il la lisait encore aussi attentivement; et, fixité étrange, son invariable regard était attaché à la même page, à la première, qu'il ne tournait pas.

Pendant les dix minutes qui suivirent il ne changea pas d'attitude : même immobilité de statue dans l'avancement du cou, dans les bras, dans les mains qui tenaient la lettre, dans les yeux qui la lisaient.

Une heure s'écoula et Abel était à la même place, conservant la direction perçante de son jet visuel et sa pose d'airain. L'expression de douleur née de la lecture, qu'il prolongeait au delà des bornes de la méditation la plus obstinée, s'était figée à son visage, où ne paraissait aucune altération physique; il n'était ni blafard comme les figurations de cire, ni détendu comme les cadavres. Quel sentiment, froissé par cette lecture, pétrifiait ainsi la vie chez Abel? à quelle case du cerveau appartenait cette sensation extatique?

Inquiète de ne l'avoir pas vu au salon pendant le déjeuner, madame Dalzonne monta à la chambre d'Abel, dont la porte avait été laissée ouverte par James.

Après avoir dit : Voilà une heure et plus qu'on vous attend! Que faites-vous donc là? qu'avez-vous? Madame Dalzonne, surprise du silence d'Abel, s'approcha de lui et le toucha au bras. Ce bras résista comme s'il eût été de fer. Elle enleva la lettre aux doigts qui la retenaient, et les doigts demeurèrent crispés, ils gardèrent leur pli. Tout effrayée, elle se pencha sur le visage d'Abel, et ce visage ne s'émut pas plus qu'une masse de bronze.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc? Abel! Abel! Il ne me répond pas! il ne m'entend pas! il est mort! C'est impossible! Mais, Abel, regardez-moi. Vous me voyez! vous m'entendez! Ses yeux sont ouverts, sa bouche respire, son pouls bat. Mon ami, Abel! parlez-moi!

Elle passe ses doigts dans les cheveux d'Abel : le front garde sa perpendicularité de marbre; elle essaie de le soulever, mais il retombe de tout son poids dans le fauteuil, les bras anguleusement ployés, les doigts recourbés, les jambes en croix, le corps incliné, tel qu'il était d'abord.

Épouvantée, madame Dalzonne courut au salon, et en remonta aussitôt avec Calveyrac, à qui il lui fut impossible d'expliquer la cause de son exaspération, presque aussi effrayante que le phénomène qui l'avait produite.

— Voyez, dit-elle à Calveyrac en présence d'Abel, voyez! Est-il mort?

— Non, madame, répondit Calveyrac, qui se trouvait en face de la fatale réalisation d'une crainte exprimée par lui la nuit où il avait donné ses soins à Abel au pavillon de La Muette.

— Avez-vous déjà vu, docteur, de semblable phénomène?

— Jamais; il est fort rare. Oui, c'est là ce que je redoutais et que j'avais prévu. Pauvre ami!

— Mais qu'est-ce donc, docteur?

En interrogeant Calveyrac, madame Dalzonne ne cherchait pas à contenir la douleur dont elle était saisie; elle n'essayait pas même de la diminuer devant celui qui ne demandait plus de preuve pour avoir la certitude d'un amour qui n'était pas pour lui.

— C'est le plus haut degré du mal dans les névralgies, c'est la catalepsie. L'art se déclare vaincu devant ce grand mystère.

Portant son regard effrayé tantôt sur Calveyrac et tantôt sur Abel, madame Dalzonne multipliait ses questions et se perdait dans leur nombre sans même attendre de réponse.

— Nous voit-il en ce moment?

— Je ne sais, madame.

— Nous entend-il?

— Je ne crois pas.

— Si nous lui faisions respirer de l'éther...

— Vous lui brûleriez les lèvres avec du feu qu'il ne remuerait pas plus que s'il était mort depuis un siècle.

— Et, dites-moi, docteur, quand sortira-t-il de cet épouvantable état?

— Il peut n'en sortir que dans quarante jours.

Un soupir déchirant souleva la poitrine de madame Dalzonne, qui n'était pas plus triste à voir que Calveyrac.

— Il resterait là quarante jours! Mais c'est la mort! Docteur, interrogez votre science, cherchez dans vos livres s'il n'y a pas d'exemple qu'une semblable maladie ait été guérie par des moyens connus, possibles. On ne sait jamais tout.

— Les livres n'indiquent aucun remède; inutile d'y recourir.

— Si vous le saigniez?

— Son sang coulerait à peine, et la vie ne reprendrait pas davantage son cours.

— Pardon, docteur, si je mets en doute votre profond savoir; mais, dans une occasion si exceptionnelle, si vous consultiez un de vos confrères, le docteur Hourdon, par exemple?

— De tout mon cœur, madame.

— Vous permettez que je l'appelle?

— Je le désire même.

Madame Dalzonne sonna; un domestique vint. Il parcourut la maison : Hourdon fut aussitôt là. Après avoir regardé Abel aussi froidement qu'il eût examiné le cadavre d'un inconnu, il dit :

— C'est le second cas que je rencontre dans ma vie. Le premier, à la vérité, ne valait pas celui-ci. Il y a bien trente ans, oui.

Madame Dalzonne se mourait d'impatience.

— C'était une jeune fille. En apprenant que son fiancé, appelé au service militaire, avait tiré un mauvais numéro, elle tomba sur-le-champ en catalepsie. Je fus mandé le troisième jour.

— Et que fîtes-vous? demanda précipitamment madame Dalzonne.

— Rien.

— Et la jeune fille, mourut-elle?

— Son fiancé, reprit paisiblement Hourdon, demeurait à trois lieues plus loin : ne sachant pas l'état dans lequel elle était, il vint à la ville et l'appela de la rue, selon son habitude, par un violent coup de sifflet. A ce bruit, la jeune fille, depuis trois jours en catalepsie, s'éveilla; elle était sauvée. Si vous saviez à votre malade un penchant caractéristique pour quelque chose, je ne sais quoi, pour quelqu'un, essayez du même moyen; je n'ai pas d'autre conseil à vous donner.

Hourdon s'en alla.

Quand il fut sorti, madame Dalzonne et Calveyrac se regardèrent.

— J'ignore, dit Calveyrac le premier, le penchant secret ou le goût d'Abel qu'il conviendrait d'évoquer autour de lui afin de voir si la surprise l'arracherait d'autorité à sa léthargie; j'ignore la parole familière à son oreille et l'accent aimé de son cœur propre à opérer ce miracle dont le hasard rendit témoin une fois monsieur Hourdon. Je ne suis qu'un homme, je ne suis que l'ami d'Abel : de lui à moi il n'y a de lien que les rapports graves de l'amitié.

Abel aime beaucoup la musique, n'est-ce pas?

— Beaucoup docteur; mais après?

— L'instrument qu'il préfère est, je crois, la harpe?

— Oui! Ensuite?

— Priez mademoiselle de Touralbe de descendre ici avec sa harpe et d'en jouer près d'Abel.

Le conseil s'associait si bien aux vœux de madame Dalzonne, impatiente de faire l'essai immédiat de la théorie du docteur Hourdon, et il était cependant si près de ressembler à un piége tendu à sa jalousie par un homme intéressé à lui faire mettre à nu son âme, qu'elle examina le docteur avec une reconnaissance dominée par l'appréhension.

— Je ne m'y oppose pas, répondit elle, quand elle aurait dû ne pas répondre, mais courir à la chambre de mademoiselle de Touralbe.

— Désirez-vous, madame, que j'aille l'appeler moi-même?

— Oui, docteur.

— Ah! dit-elle dès que Calveyrac ne fut plus dans l'appar-

tement, cette femme va le ranimer peut-être de sa voix, de son chant, de son souffle; et je ne douterai plus alors, moi, de l'amour qu'il a pour elle, amour si fort, si impérieux qu'il l'aura arraché à la mort! Et moi je ne le pourrai pas! Abel! si tu m'aimes, Abel! si tu ne veux pas que je meure à mon tour, que je prenne ta place, Abel! ne reviens qu'à ma voix, que sous ma main qui est dans ta main! Abel! Abel!

Elle tomba aux genoux d'Abel, épuisant la langue des supplications les plus ardentes, ayant recours à tout ce que savait son cœur de tendre et de connu d'Abel pour être celle qui le rendrait à la vie, pour être la voix qui ressuscite, la harpe d'or qui rappelle les morts du sépulcre.

Le cadavre vivant resta immobile comme la pâle reine Inès tirée du tombeau pour se voir couronner.

— Puisque ce n'est pas moi qui suis destinée à produire ce miracle, dit-elle en se relevant, ce ne sera pas elle non plus; je ne veux pas de cela! C'est bien assez de n'être pas aimée sans être obligée de supporter l'affront d'entendre dire à une autre que c'est elle qu'on aime, et qu'on revient exprès de la tombe pour le lui dire. Nous ne serons pas que nous deux ici, elle la préférée, si elle doit l'être, moi, la rivale humiliée par ce témoignage, par une certitude comme il n'en exista peut-être jamais : la voix maternelle de madame Pingray a aussi une large place dans les plus chères impressions d'Abel; elle est pour lui une mère. Je cours la chercher. Nous serons toutes trois ici; et, sur ces trois femmes, nulle ne pourra dire plus tard, s'il ressuscite : C'est moi qui l'ai sauvé. Mais avant tout qu'il soit sauvé, grand Dieu! Par elle, par moi, par une autre, qu'importe!

Madame Dalzonne descendait chez madame Pingray tandis que mademoiselle de Touralbe et le docteur Calveyrac entraient dans l'appartement d'Abel.

Déjà instruite de l'événement, mais par discrétion ne s'étant pas présentée là où elle n'avait pas été demandée, madame Pingray suivit madame Dalzonne; et tous quatre, elle, mademoiselle de Touralbe, madame Dalzonne et le docteur, entourèrent le fauteuil d'Abel.

— Il serait bon, dit le docteur, que mademoiselle de Touralbe plaçât la harpe le plus près possible du cœur du malade : la pression des ondes sonores agirait plus intimement.

— Docteur, croyez-vous que cela soit indispensable? demanda madame Dalzonne au supplice.

— Oui, madame.

— Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit mademoiselle de Touralbe avec une tristesse charmante. Placerai-je la harpe à ses pieds?

— Très bien, mademoiselle.

— Je m'agenouillerai.

— Je crois qu'il le faudrait, mademoiselle.

— Me voilà.

Madame Dalzonne s'appuya fortement sur le bras de madame Pingray; ses yeux se remplirent de larmes.

Mademoiselle de Touralbe chanta.

L'instant fut profondément religieux. Le docteur avait placé l'artère d'Abel sous son pouce attentif. Madame Dalzonne suivait de l'âme et d'un regard désolé cette scène si déchirante pour elle, et madame Pingray priait des lèvres. Mademoiselle de Touralbe chanta sur la harpe, énergiquement, pieusement, à notes comme étouffées sous un crêpe, un vieux morceau de Carissimi, le maître antique et funèbre. Cette invocation touchante, toute chrétienne, avait pourtant quelque ressemblance avec les sortiléges du moyen-âge, et se rattachait par les formes aux actes impies de Delphes; c'était un combat peut-être sacrilége avec la mort, une prière aux bons ou aux mauvais anges. Quelque chose d'infernal et de doux comme l'auréole de Satan rayonna sur le front de la cantatrice inspirée; les cordes de la harpe palpitaient moins que les cœurs qui l'écoutaient. Calveyrac, l'athée Calveyrac, comprit toute l'indécision de la science au choc de son incrédulité assiégée. Un instant il crut sentir battre l'artère d'Abel : c'était une erreur. La musique cessa, l'enthousiasme s'évanouit, Abel resta froid.

— Eh bien! s'écria madame Dalzonne comme égarée par la joie de voir l'impuissance lyrique de mademoiselle de Touralbe, eh bien! il ne revient pas!

— Non, madame, répondit péniblement le docteur, qui se traduisit cette horrible joie en prenant en pitié celle qui l'éprouvait; non, madame.

Et tous les quatre se regardèrent désespérément.

— La nature sera plus puissante que nos efforts, ajouta Calveyrac; retirons-nous.

— Peu d'espérance, murmura madame Pingray en déposant un baiser sur le front de celui qu'elle appelait son fils.

— Point d'espérance, pensa le docteur.

La porte de la chambre s'ouvre; un cri se fait entendre, un cri déchirant, et ce cri est :

— Mon Dieu! monsieur Abel est mort!

— Qui m'appelle? dit Abel en se levant. Est-ce vous, Bergeronnette?

C'était Bergeronnette. Chargée d'un gros bouquet, elle venait souhaiter la bonne année à madame Dalzonne : sa voix avait rendu Abel à la vie; cette voix était la chose aimée dont avait parlé le docteur Hourdon.

Madame Dalzonne sauta comme une lionne au cou de Bergeronnette, et elle cacha sa délirante joie et ses larmes sous les caresses pressées qu'elle donna à la bienheureuse enfant.

XXIV.

Madame Dalzonne n'eut plus qu'un désir dès que l'état d'Abel n'inspira plus d'inquiétude, ce fut de connaître la cause du trouble où ses facultés avaient été jetées si soudainement. Il lui était facile de satisfaire en partie cette curiosité : elle possédait la lettre que tenait Abel lorsqu'elle était entrée dans sa chambre; l'intimité qui régnait entre elle et lui ne lui imposait aucune circonspection. Qu'était-ce qu'une ligne de plus dans une vie dont les pages les plus significatives lui avaient été révélées?

Elle lut ceci :

« Monsieur,

» Il est de mon devoir de magistrat de porter à votre connaissance la triste fin de l'unique fils de votre oncle. Votre cousin est mort d'épuisement dans une des forêts placées entre notre province et l'Espagne. Il a été trouvé mort par les douaniers du canton, qui l'ont reconnu et m'ont fait passer son signalement. Ce malheureux jeune homme avait obstinément refusé les secours qu'à plusieurs reprises vous m'aviez chargé de lui faire tenir. Par un endurcissement héréditaire, il a mieux aimé succomber à la faim que de devoir à votre délicate bienfaisance ce qu'il n'attendait que de votre mort. Le fils a suivi l'exemple du père, et la même conduite, que je ne blâme ni ne justifie, a eu les mêmes effets. Ainsi, monsieur, vous restez seul possesseur des biens, terres et châteaux de cette famille, si toutefois vous ne vous regardiez pas déjà comme en étant légalement investi. Afin de régulariser votre position et de simplifier tous actes de vente que vous jugeriez convenable de faire ici, où certains préjugés frappent de discrédit les propriétés comme étaient les vôtres, j'ai cru utile de vous signaler officiellement un décès qui les dégage et les place sous le droit commun.

» Agréez, monsieur, l'expression de mes sentimens respectueux.

» LE MAIRE DE ***, près Pamiers. »

Par cette lettre, madame Dalzonne s'initiait au seul secret qu'Abel lui eût peut-être caché; et la révélation fortuite, quoique incomplète, lui expliquait à beaucoup d'égards l'excès de tendresse dont Abel s'était montré saisi pour un jeune enfant le soir où ils attendaient ensemble, sur la terrasse de Saint-Germain, le docteur et mademoiselle de Touralbe. Elle éleva encore à un plus haut degré de signification cet acte d'affection irrésistible lorsqu'elle le rapprocha d'un sujet de conversation revenu plusieurs fois entre elle et Abel. Il résulta pour madame Dalzonne de ces propos si invariables qu'Abel avait une idée fixe au centre de son égarement, idée qui

était comme la statue de l'Espérance posée sur le rocher de sa désolation intérieure.

Par ces inductions liées à de plus lointaines, toutes se rajustant sans efforts, il fut démontré à madame Dalzonne que dans chaque occasion où le mal avait été sur le point de s'emparer d'Abel, Abel, sous l'effroi de la menace, avait murmuré les mêmes vœux, laissé échapper de sa poitrine émue les mêmes soupirs. Mais vœux et soupirs avaient été trop sourdement exhalés pour arrêter l'attention de madame Dalzonne d'une manière bien distincte. Pour des espérances confuses sa pitié avait été abondante; elle avait cru tout comprendre, lorsque tout ne lui avait pas été dit. Une étrange lueur éclairait une profondeur inexplorée. Abel rappelait maintenant à madame Dalzonne ces malades qui, n'osant pas avouer que leur poitrine est atteinte, se contentent de désirer un air plus généreux. A l'éternel retour du même souhait, on remonte enfin au caractère de leur maladie, et dès lors le prétexte dont leur infirmité se voilait cesse d'être un caprice; il devient un vœu grave, pudique, et sacré pour la tendresse.

Que de fois, sous une forme générale et par conséquent vague, Abel avait manifesté l'opinion que l'homme en proie à d'incessantes persécutions mentales n'avait à attendre de diversion assurée que d'une affection imposée par la tyrannie d'un devoir, telle que l'énergique amour d'un père pour l'enfant, une affection qui force à supporter la vie et fait regarder comme une impiété, comme un crime la tentation de la maudire! Dans les soins à donner à l'enfant aimé il entrevoyait tant de nuits occupées, tant d'heures pleines de responsabilité, et tout cela noué en muscles si fortement composés d'obligations et de sollicitudes, qu'il considérait l'amour paternel comme une absorption morale autrement dominatrice que les autres attachemens terrestres pour échapper aux funestes, aux terribles aberrations d'une pensée aigrie par le mal.

Dès ce moment, dès cette conclusion amenée par la lettre de Pamiers et d'autres inductions, madame Dalzonne fut entraînée à rapporter à la même cause bien des silences contraints, mal interprétés par elle. Elle ne fut pas heureuse cependant de sa découverte. Si elle avait le droit maintenant de se rendre compte des actes d'indifférence passagère d'Abel, qui ne rêvait pas en s'éloignant d'elle de plus douce félicité auprès des autres femmes, il ne se formait pas moins dans l'esprit de madame Dalzonne, par le fait de toutes les pensées nées à l'occasion de la lettre de Pamiers, une opinion désolante de son insuffisance personnelle à compléter pour Abel le bonheur auquel il attachait son salut. Ce que redoutait Abel depuis longtemps à l'égal de toutes les craintes dont il était assailli, c'était de demeurer sur la terre avec ses immenses richesses sans avoir un enfant qui le consolât de son odieuse opulence, et lui créât l'obligation de vivre dans cet enfer lambrissé d'or. Mais cet ange, ce fils ou cette fille en qui Abel espérait tant, ne pouvait lui être présenté en offrande, douloureux obstacle, explicable stérilité, par madame Dalzonne. Eût-elle été la compagne légitime d'Abel, elle n'aurait pas davantage perpétué le nom de son mari; elle eût été condamnée à envier toujours le titre de mère sans jamais le gagner. Cette conviction accablait madame Dalzonne, qui aurait tout donné pour se tromper sur les vœux de paternité qu'elle lisait derrière les désirs d'Abel. Avant de s'aventurer cependant sur une plage où tout allait être nouveau pour elle, elle voulut avoir la conscience de la réalité de cette terre aperçue à regret à l'horizon. Mais combien elle était découragée, anéantie! Quand elle s'apprêtait à jouir de sa victoire sur mademoiselle de Tourabe, un écueil l'arrêtait. Tiraillée par le doute, altérée d'éclaircissemens, elle alla à la chambre d'Abel, qu'elle trouva occupé à mettre en ordre des papiers de famille.

— Pourquoi vous fatiguer ainsi à lire lorsque vous êtes encore convalescent, mon ami? lui dit madame Dalzonne. N'eussiez-vous pas mieux fait d'accompagner le docteur, qui est allé vacciner à Poissy?

— Précisément je pensais à lui. Quel excellent ami nous avons là tous les deux! n'est-ce pas?

— Oui, Abel, le meilleur de nos amis.

L'affirmation de madame Dalzonne fut suivie d'un sourire, qui s'arrêta aussitôt sur ses lèvres.

— Je ne le crois pas très riche.

— Jusqu'ici il ne l'est pas du tout.

— Et cependant, reprit Abel, qui mieux que lui mériterait d'être au-dessus des fâcheuses privations d'une fortune étroite? Quoi! il ne s'est rencontré personne d'assez généreux parmi le grand nombre de ceux qui lui doivent la vie, personne qui lui ait assuré une position indépendante? Souvent, il est vrai, les moyens de prouver la reconnaissance ne sont pas infinis; les meilleurs, les plus délicats effarouchent celui en qui on voudrait la déposer. Aidez-moi de vos conseils: de quel prix payer les admirables soins que me donne constamment le docteur?

— Ne songez pas à cela: il n'accepterait rien. Que votre santé soit son ouvrage: voilà la récompense qu'il espère et qu'il n'attendra pas longtemps.

— En ce cas, j'ai peur qu'il n'ait compté sur un ingrat. Remarquez combien j'ai de peine à revenir à la santé. Mon corps est brisé par ma dernière secousse.

— Ce sera la dernière, mon ami. Le mal a ses progrès, et vous êtes arrivé au terme; encore un pas, et votre santé sera fermement établie. Je vous répéterai pourtant ce que je vous ai recommandé déjà tant de fois: aidez-vous à être heureux.

— Pour cela, répondit Abel, je compte avant tout sur vous et sur ce bon docteur. Il sait ma vie maintenant: il n'a qu'à en enlever les fausses voies. Ne me suis-je pas livré à lui comme à vous!

— Je vous remercie, Abel. Oui, vous avez bien fait d'accepter la confidence comme le meilleur moyen de guérison. A votre place je n'aurais pas agi différemment, et vous ne merez pas que le sacrifice ne soit beaucoup plus pénible pour une femme. J'eusse été malade et vous eussiez été mon médecin: eh bien, je vous aurais dit: — Voilà où je souffre, là, dans ce coin du cerveau; j'ai telle pensée: est-ce une erreur? j'ai tel désir: est-ce mal?

— Ne me suis-je pas conduit ainsi? demanda Abel.

Dans peu d'occasions la voix de madame Dalzonne avait été si timide sous un accent de bonté.

— Oui, à peu près, ajouta-t-elle; mais vous avez fait le difficile d'abord; il a fallu vous tourmenter, vous arracher mot pour mot une confession amicale, qui eût été peut-être plus promptement salutaire, émise avec le courage d'un homme. Cette lenteur a rendu plus circonspect le zèle de vos amis; et le docteur a supposé, je l'imagine du moins, qu'il n'avait pas tout entière une confidence qui, au fond, était complète pour moi qui vous connais si bien.

Un peu gêné, Abel répondit:

— Je croyais lui avoir tout dit. Vous aurait-il manifesté quelque doute sur ma sincérité?

— Non pas sur votre sincérité; mais le docteur ne savait peut-être pas, par exemple, le motif qui vous a causé un léger évanouissement à la réception de la lettre de Pamiers.

— Vous vous trompez, il la connaissait. Je vous ai tu ces détails parce qu'ils n'étaient pas d'un grand intérêt pour vous. Toutefois, votre reproche est juste: oui, je le sens, je n'ai pas été d'une égale franchise avec tous mes amis. Mais je juge mal le monde; j'ai parfois des restrictions inexplicables. Deviez-vous ignorer ce que j'ai pu lui apprendre?

— Vous me rendez trop de justice, Abel. Il y a des aveux austères qui vont de droit aux hommes, et d'autres au contraire qui ne sont pas bien compris par eux. Oui, le cœur a ses préventions légitimes. Je suis loin de vous reprocher cette préférence, si compatible avec la franchise, tantôt pour moi, tantôt pour le docteur; car si, à la rigueur, je vous demandais de me faire connaître ce que vous lui avez dit...

— Tout de suite, s'écria Abel.

— J'en étais sûre; mais ces aveux ne seraient utiles qu'à ma curiosité: laissons-les dans la mémoire de celui qui saura se les rappeler à l'avantage de votre santé. Mais, par grâce, Abel, n'oubliez plus rien au fond de vos pensées, dites tout au docteur.

— Et à vous aussi.

— A moi, si vous voulez, les choses frivoles, les pensées du matin qui meurent le soir, les projets, les caprices, si vous aimez mieux, d'un jeune homme. Un jeune homme en a tant.

Madame Dalzonne avançait peu à peu au bord de l'abîme.

— J'ai peu de caprices.

— Vous avez les vôtres.

— Qu'ai-je à désirer?

— Vous ne souhaitez pas sans doute des jouissances que rien ne vous empêche de vous procurer : ce n'est ni un beau cheval, ni une voiture à la mode qui occupera votre pensée. Il est des envies plus graves. Le mariage se présente parfois sous des couleurs si attrayantes!

— Vous connaissez, reprit Abel, mon éloignement pour le mariage. Irai-je charger de mon ennui la fraîche indépendance d'une femme, lui offrir, en compensation de sa jeunesse et de sa beauté, la tâche d'une garde-malade? Si j'ai parlé quelquefois du bonheur de la famille avec une certaine chaleur, c'est parce que la famille crée pour l'homme l'amour paternel, sentiment vaste et minutieux, qui enveloppe le cœur en l'emplissant de mille contentemens que je crois divins, simples, inépuisables, de mille consolations toujours prêtes, toujours à vous, rien qu'à vous.

Un frémissement parcourut les veines de madame Dalzonne.

— Et puis, j'aime tant ces créatures douces, inoffensives, qui n'ont pas l'orgueil du bien qu'elles procurent, qu'on voit croître sous la main, dont le regard est le vôtre, mais qui est serein quand le vôtre est morne, dont le visage est le vôtre, mais dans celui-là le bonheur s'y peint quand le vôtre s'obscurcit; dont l'esprit est le vôtre, mais cet esprit est jeune, bon, impétueux comme fut le vôtre, qui languit et s'éteint.

Des torrens de larmes montaient aux yeux de celle qui écoutait; elle étouffait, elle brûlait à sa place.

— J'aime tant les enfans! acheva Abel; ils sont ma joie. Croiriez-vous que je descends de cheval et que je cours les presser sur mon cœur quand j'en aperçois jouant dans la forêt? Ils m'enchantent avec leurs rires bons, leur étonnement de me voir, avec leur plaisir à m'entendre répéter leurs noms. Oui, l'amitié m'a ravi, secouru: je lui devrai peut-être la vie; mais être père!

— Vous le serez! s'écria madame Dalzonne en se jetant au cou d'Abel, vous le serez! mais vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas?

XXV.

La maison de santé avait retrouvé sa physionomie tranquille. Il a été dit comment madame Pingray avait adroitement empêché les langues acérées de darder leur malignité à l'occasion du bruit entendu dans l'escalier pendant la nuit: l'incident était mort au berceau. En attendant le retour d'un plus fructueux scandale, chaque pensionnaire s'abandonnait au cours monotone de ses habitudes: plus léger d'une saignée nouvelle, de Fourneuf poursuivait du venin de ses épigrammes l'inquiet Cabassol; mademoiselle de Touralbe continuait d'enchanter de sa harpe et de sa voix les soirées de madame Dalzonne; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau se disputaient toujours dans l'ombre, et sous le voile des plus tendres agaceries, le cœur de monsieur Lejeune; Champeaux aimait à se croire de plus en plus traqué par la justice; sa barbe était plus longue, ses cheveux plus touffus, son chapeau plus enfoncé sur ses yeux. Quant à monsieur Lejeune, il avait renoncé à regarder Champeaux.

Toujours d'opinion contraire, même sur les événemens les plus indifférens du monde, les pensionnaires de la maison de santé n'eurent cependant qu'une voix pour louer madame Dalzonne de ses bontés pour Bergeronnette-cinq-heures, sa filleule. Bergeronnette passait maintenant des journées entières au Pecq, où on l'occupait à des travaux agréables. Traitée en véritable enfant de la maison, elle s'asseyait à table à côté de sa marraine, et le soir, quand madame Dalzonne ne recevait pas, elle devenait sa lectrice au coin du feu, charge dont elle s'acquittait à ravir. Sa marraine ne s'expliquait pas de si rapides progrès. C'est que les marraines ne savent pas tout, sans parler de ce qu'elles ne veulent pas voir. Madame Dalzonne oubliait que sa filleule entrait dans sa seizième année, qu'elle avait fait enfin sa première communion, qu'elle aurait dû faire depuis quatre ans au moins. Elle attribuait les prodiges de cette instruction inespérée au subit épanouissement d'une intelligence remarquable, ce qui était vrai en partie. Mais Bergeronnette-cinq-heures aurait encore été l'objet des mêmes attentions, n'eût-elle pas eu en elle de quoi si bien les justifier: n'avait-elle pas été la voix providentielle qui avait arraché Abel à la mort? Quel titre aurait valu celui-là pour madame Dalzonne? Elle ne pensait jamais à cette scène de douleur et d'épouvante sans asseoir Bergeronnette sur ses genoux afin de l'embrasser plus longtemps; et quand son effusion s'était apaisée, que de tous ces tableaux involontairement venus à sa mémoire il ne lui restait qu'une jeune fille toute belle et tout étonnée, elle lui souriait, visage à visage, l'admirait dans le fond des yeux, l'embrassait encore et lui disait près des lèvres des mots palpitans d'amitié. De ses doigts, distraits comme sa pensée, elle arrangeait les cheveux de Bergeronnette; sans intention, au hasard, elle lui composait une coiffure de fantaisie mêlée de perles et de fleurs; elle attachait des bracelets d'or à ses poignets, et elle lui disait ensuite de se lever pour la voir marcher. Bergeronnette adorait les caprices de sa marraine, qui avait fait d'elle l'idole de la reconnaissance. Lorsqu'une de ces parures était du goût de la jeune fille et qu'elle pouvait la porter sans trop paraître sortir de l'humilité de sa condition, sa marraine lui disait: — Garde-la, filleule. — Merci, marraine.

Soumise à l'action de ces deux existences, l'une toute villageoise, longtemps ainsi, l'autre plus délicate, sans être absolument celle trop raffinée des filles de la bourgeoisie, Bergeronnette se formait un caractère nuancé d'allures simples et de manières aisées, tout-à-fait à part.

Ce n'était ni l'attrayante gaucherie de la paysanne travestie en dame, ni la naïveté fardée des demoiselles de ville déguisées en filles de campagne; ni l'une ni l'autre de ces deux singularités, souvent plus excentriques que piquantes, ne blessaient dans l'ensemble mixte de la filleule de madame Dalzonne. Sa grâce naturalisait le contraste, et elle ne semblait qu'un objet de distinction dans un rang connu et classé. Tout lui séyait: en bonnet du matin, en cheveux, en toque de velours, comme l'aimait tant sa marraine, avec un collier de corail passé à son cou onduleux de tourterelle, ou avec une jeannette pendue au bout d'un cordon de soie, entrant dans la cour de la maison sur son petit âne, ou versant du thé avec la grâce d'une demoiselle écossaise de Wilkie, elle était toujours fine de sourire, naturelle dans ses mouvemens, simple et distinguée, charmante.

Sous divers prétextes, retenue depuis quelques jours à la maison de santé, Bergeronnette mettait la main à mille petits travaux. Prévenu qu'elle ne retournerait pas à Fromainville avant la fin de la quinzaine, Bergerin, assez à l'aise maintenant pour avoir un valet de ferme, avait consenti à une absence dont l'intérieur du ménage n'aurait pas à souffrir. De son côté, Bergeronnette cinq-heures ne trouvait jamais trop long le séjour au Pecq. C'était parmi les dames pensionnaires une espèce de rivalité à l'avoir pendant une matinée, soit pour lui enseigner quelque point de broderie, soit pour lui donner des leçons de piano, instrument dont les difficultés ne la rebutaient pas, tant elle en aimait les sons larges et purs. Oiseau par le caprice et la légèreté, elle entrait partout à toute heure; et dans chaque appartement elle laissait des traces de sa reconnaissance pour ceux qui lui accordaient tant de liberté. Surprise charmante, en rentrant le soir les pensionnaires trouvaient des rideaux blancs à la place des rideaux gris dont ils n'auraient pas osé espérer le changement avant un mois, à la place d'une couverture de lit un peu faible pour la saison, un édredon avec de beaux glands jaunes; une petite pendule de cuivre au timbre charmant, où n'était qu'une tasse écornée avec sa soucoupe; une cheminée à la prussienne là où il n'y avait auparavant qu'un foyer bâti selon l'ancien

procédé de se chauffer, ou plutôt de ne pas se chauffer. Toutes ces améliorations étaient obtenues à force de douces obsessions par Bergeronnette sur le bon cœur de sa marraine, qui n'osait rien refuser.

Chaque jour elle allait prendre sa leçon de dessin dans la chambre bleue, où sa marraine l'accompagnait. Madame Dalzonne s'asseyait dans une bergère, Abel dans un fauteuil, entre Bergeronnette et madame Dalzonne, et Bergeronnette-cinq-heures sur un siége-pliant. Ses progrès dans l'étude des fleurs étaient surprenans; on parlait déjà d'encadrer des roses et des tulipes et de les offrir en cadeau au docteur Calveyrac et à l'abbé Vincent.

Pendant ces leçons silencieuses dans la jolie chambre bleue, madame Dalzonne, sans quitter son livre, car elle lisait presque tout le cours de la séance, élevait souvent son regard jusqu'au bord de la page, et de là le reportait, mais de manière à le retirer subitement, tantôt sur Abel et tantôt sur Bergeronnette. Abel lui semblait toujours au niveau de la même contention d'esprit, de celle dont elle avait pressenti l'origine en y remontant si hardiment à l'aide de ses souvenirs raisonnés. Elle se rappelait alors l'engagement parti de ses lèvres et de son cœur au moment de la clarté douloureuse qui avait changé ses doutes en certitude; et cet engagement qui lui revenait à la mémoire l'épouvantait, troublait sa vue, brisait les lignes de caractères étendues sous ses yeux et agitait entre ses doigts le livre qu'elle n'avait plus la force de tenir en équilibre. Elle s'efforçait pourtant de le garder devant elle afin de cacher son visage, tout-à-coup si décoloré qu'il aurait excité l'effroi d'Abel. Si, dans ces minutes de terreur intérieure, Abel ou Bergeronnette lui adressait la parole, elle leur donnait à entendre par un geste qu'elle était trop intéressée à finir un passage de sa lecture pour leur répondre.

Mais tandis qu'elle se cachait ainsi et s'isolait dans son coin, Abel soulevait lentement la paupière et Bergeronnette était moins attentive à ses hachures. Abel échappait peu à peu aux triples liens de ses réflexions, Bergeronnette à son dessin; Abel enfin de tous les objets placés autour de lui n'en voyait plus qu'un, et Bergeronnette ne regardait pas à coup sûr sa marraine. Au bout de quelques secondes cependant, par un même instinct de prudence, Abel avait repris son attitude, Bergeronnette ses hachures. Que de comédies se jouent entre les cœurs les meilleurs, sans jamais se produire au bord des lèvres.

Cette chambre bleue était bien aimée. Abel la chérissait; il ne concevait pas comment il ne l'avait pas toujours occupée et comment il se résignerait à la quitter. Il s'était identifié avec ses jours azurés et ses ombres, avec ses meubles, appris par cœur comme un visage d'ami; et puis cette chambre était pleine de l'écho des paroles de madame Pingray, de celles du docteur et de madame Dalzonne! Bergeronnette-cinq-heures n'y venait-elle pas tous les jours? Douce cellule! que n'aimait pas moins madame Dalzonne. Elle y avait tant souffert d'espoir auprès d'Abel malade, et cet espoir avait si souvent éclaté en hymnes de résurrection dans cet espace dont les reflets d'azur en faisaient presque un pavillon céleste pour son imagination, qu'elle s'y plaisait plus que dans tout autre endroit de la maison. Ayant une double clef de chaque appartement, ainsi qu'il est d'usage dans les maisons de santé, elle entrait dans la chambre d'Abel toutes les fois qu'elle passait devant la porte, qu'Abel y fût ou non. Erreur de l'égoïsme, si ce n'en est pas la vanité, madame Dalzonne croyait que cette joie pieuse était ignorée des autres, acquise à elle seule. Femme de travaux et de retraite, n'ayant meublé sa mémoire d'aucun souvenir de grands paysages ou de profondes rivières, elle ne savait pas que l'âme fait paysage de tout, et qu'une enfant, paysanne encore hier, ne pénétrait jamais dans cette pièce sans éprouver une faiblesse inconnue, sans être obligée de s'appuyer sur le bouton de la porte.

Ordinairement la leçon de dessin durait une heure.

Il entrait dans les usages de la maison que tous ces pensionnaires, si exacts à tenir compte des heures des repas et du retour périodique de chaque fête où des plats d'élite étaient surajoutés au dessert; il était d'usage qu'ils fussent invités sans exception à la fin du carnaval, et l'on y touchait, à une soirée de bal. Le vin de Champagne, le thé, les gâteaux, les crêpes, les liqueurs, le punch sanctifiaient la solennelle goinfrerie; ce jour-là plus de convalescent. Le lendemain c'était différent : l'établissement avait quelques malades de plus.

La bienheureuse soirée arriva. Le grand salon fut illuminé dès le coucher du soleil afin qu'une minute de plaisir ne fût pas perdue pour la nuit; tous les pensionnaires y parurent. A son entrée, madame Dalzonne fut pressée d'embrassemens. Sa soyeuse peau brune était exaltée au plus beau ton par une robe de satin blanc dont Abel lui avait fait cadeau à sa fête; elle avait une émeraude au front, un camélia à la ceinture. Comme le cœur de Calveyrac battit quand il aperçut cette fleur! c'est lui qui l'avait envoyée le matin à madame Dalzonne. De Fourneuf était tout en noir; il flamboyait de jabot, de dentelles et de cravate; il ressemblait à un magasin de lingère. Cabassol était tout bleu comme pour une grande revue; moins la ceinture tricolore, c'était un représentant du peuple, un commissaire de la Convention envoyé aux armées. Lejeune était aussi en noir, mais il avait eu l'heureuse idée de mettre un pantalon gris marengo, ce qui réjouit beaucoup de Fourneuf. Ce pantalon gris était collant, non que Lejeune eût grossi : le pantalon s'était plutôt desséché avec le temps; c'était un vieux pantalon neuf.

Quant aux dames pensionnaires, elles étaient d'une prétention superbe. Madame Musquette était toute rose; bas roses, robe rose, crêpe rose; visage noir. Mademoiselle de Beaupréau était toute verte; elle semblait la branche dont madame Musquette était la fleur. La bonne madame Pingray avait adopté une mise simple comme il convenait à son âge. Elle fut ravie à l'aspect de tant de gâteaux empilés. Champeaux était absent.

Deux personnes n'étaient pas encore entrées au salon : mademoiselle de Touralbe et Bergeronnette-cinq-heures.

Mademoiselle de Touralbe parut. Abel fit un mouvement d'admiration.

Mademoiselle de Touralbe avait revêtu le costume des paysannes du pays d'Abel, costume moitié espagnol, moitié français. Sa taille, déjà si gracieuse, était prise dans un corset en velours rouge; sa robe lui arrivait à peine à la cheville; et elle découvrait deux bas en soie noire sur lesquels étaient brodées deux longues palmettes blanches. Ses cheveux blonds descendaient en quatre tresses sur ses épaules nues.

Abel alla vers mademoiselle de Touralbe, et, lui prenant la main, il lui dit :

— Merci, mademoiselle! merci pour mon cœur! merci! vous me rappelez mon pays (ses yeux se mouillaient de larmes); merci! merci!

Madame Dalzonne sortit : elle étouffait de jalousie.

Sa brusque disparition ne fut pas remarquée. Elle rentra aussitôt, accompagnant par la main une jeune personne cachée sous un grand voile noir, mise à ravir, fière comme une duchesse espagnole, et une duchesse espagnole de seize ans. Au milieu de sa robe en velours noir s'épanouissait un grand lis jaune. Elle souleva son voile : c'était Bergeronnette-cinq-heures. Ivre elle-même de la surprise qu'elle causait, elle se jeta au cou de sa marraine pour la remercier du bonheur qu'elle lui devait à l'heure la plus expansive, la plus fraîche de sa vie.

— Comment me trouvez-vous? disait son regard à Abel. Suis-je belle pour vous? Je ne veux l'être que pour vous. Est-ce que je vous plais ainsi?

La soirée commença.

De Fourneuf fut étourdissant d'esprit contre tous les hommes et d'amabilité envers chaque dame. Il fut mythologique comme un Grec : il compara mademoiselle de Beaupréau à une dryade, à une hamadryade; madame Musquette à toutes les Grâces, aux trois Grâces qu'elle réunissait en elle; il effleura la théologie au sujet de ce nombre trois; il fut presque impie.

Le bal s'ouvrit. C'est madame Dalzonne qui était au piano, elle qui aurait voulu être dans un coin de sa chambre à pleurer à son aise. Comment n'aurait-elle pas pensé à l'impression produite par mademoiselle de Touralbe sur Abel, sur

Abel qu'elle croyait toujours livré au charme de la surprise? Il y a un enfer sur la terre, parmi tant d'autres qu'on ne connaît pas : c'est d'être au piano, d'être un motif de joie quand une pensée délirante vous exaspère, vous raille tout bas; et ne pas passer une mesure!

Calveyrac voyait tout, il comprenait tout.—L'an prochain, murmurait-il, je serai sur l'Océan.

Abel ne dansa pas; mais lorsque mademoiselle de Touralbe se leva pour danser, il se leva aussi et se plaça derrière elle. Bergeronnette figurait dans le même quadrille.

Madame Dalzonne jouait toujours. Quel supplice! il n'était pas près de finir.

Exaltée par les applaudissemens, mademoiselle de Touralbe demanda à Abel s'il se rappelait encore et s'il pourrait jouer sur le piano l'air de la *Danse de la mariée*, danse particulière aux montagnards des environs de Pamiers.

— Oui, mademoiselle, répondit-il, j'essaierai.

Mademoiselle de Touralbe se disposa à danser le *Pas de la mariée*. Les respirations s'arrêtèrent.

Madame Dalzonne céda le piano à Abel, qui joua avec une verve patriotique l'air de la *Danse de la mariée*. Que d'éloges sortirent de chaque bouche! Abel ne perdait pas un mouvement. Folle, n'ayant plus sa tête à elle, madame Dalzonne but à plusieurs reprises les verres de liqueur enflammée que passaient les domestiques; ses joues étaient en feu. Pauvre femme! et l'on ne voyait pas ses larmes!

Le *Pas de la mariée* est une danse d'un caractère vif et chaste; c'est l'adieu mimique de la jeune fille à ses jeunes amies, auxquelles elle distribue ses fleurs, ses épingles d'or et ses rubans avant de passer aux bras du mari. Le pas renversa de Fourneuf, qui prit Cabassol par la tête; Cabassol était un peu gai; de Fourneuf marcha ensuite sur le pantalon marengo de Lejeune; enfin il faillit s'asseoir sur les genoux de madame Musquette!

Pendant que mademoiselle de Touralbe dansait, deux femmes avaient disparu. La soirée d'ailleurs touchait à sa fin: il était deux heures.

—Viens! avait dit madame Dalzonne à Bergeronnette, viens!

Quand celle-ci fut dans la chambre de sa marraine, les deux femmes se regardèrent.

— Oh! que c'était beau, marraine! s'écria Bergeronnette, agitée par le bruit et la surprise.

— Oui! c'était beau. Mais déshabille-toi : tu es fatiguée, il te faut du repos.

Le voile noir de Bergeronnette tomba.

— Que c'est amusant un bal! que je vous remercie, marraine! Quand en donnerez-vous un autre?

— Déshabille-toi! nous causerons de cela demain.

— Monsieur Abel était fort aimable, poursuivait Bergeronnette.

— Oui, très aimable. Ote ces bracelets, ta chaîne; retire ces fleurs. Mon Dieu! comme tu es lente! Vite, que je te délace!

— Mais vous cassez tout, marraine. Avez-vous vu, marraine, comme mademoiselle de Touralbe a dansé? C'est une fée! Pourquoi n'avons-nous pas attendu la fin?

— Défais ta chaussure.

— Que vous êtes pressée, marraine! Mais je n'ai pas sommeil.

— Retire tes bas. Veux-tu que je t'aide?

— Je serais restée encore une heure.

— On monte, pensa madame Dalzonne, on monte! — Dépêchons-nous, ma fille, dépêchons-nous!

Bergeronnette était complétement déshabillée.

— Viens maintenant, suis moi.

— Où allons-nous donc, marraine?

— Viens, te dis-je.

— Dans l'escalier! Mais si l'on venait?

— On ne viendra pas. Suis-moi; entre, passe vite.

— Marraine, c'est la chambre de monsieur Abel!

— Monsieur Abel ne viendra pas ici ce soir, répondit-elle; et elle souffla sur la lampe qui veillait près du lit.

La porte se ferma.

Madame Dalzonne retira la clef.

Bergeronnette se trouva seule sans lumière dans la chambre d'Abel. Rentrée dans la sienne, madame Dalzonne resta debout dans l'encoignure de la porte; elle attendit.

La demi-heure qui s'écoula fut bien longue.

Enfin le personnel de la soirée se retira peu à peu. Abel monta.

Que ses pas furent lourds au cœur de madame Dalzonne.

Abel entra dans sa chambre, la ferma sur lui; et puis on n'entendit plus rien.

Toute la maison dormait.

Une femme en robe de bal était sur le palier, à terre, couchée, écoutant le vent qui venait de dessous la porte de la chambre bleue, tantôt se tordant de désespoir, tantôt se mettant à genoux pour prier. Plusieurs fois elle mesura la hauteur de la rampe; mais elle revenait toujours pour écouter. Quelle nuit! quelle nuit! Qu'entendait-elle? que croyait-elle entendre? des soupirs, des pleurs? Ces soupirs étaient les siens, ces pleurs les siens! Oh! qu'elle était livide! et qu'elle faisait pitié! Abel! murmurait-elle, il faut bien t'aimer! Abel! si tu voyais comme je souffre! Abel! Et ses mains, ses lèvres, son oreille se collaient à la porte. Sa robe de bal était souillée de poussière, trempée dans les larmes. Jusqu'au jour, toute une nuit d'angoisses, elle resta couchée sur les carreaux, ne sentant pas le froid qui avait bleui son visage et ses mains.

Elle ne quitta cette place que quand l'aube eut glissé sa lueur grise entre les barreaux de fer de la rampe.

Elle rouvrit alors la chambre bleue, éteinte et muette, et, sans penser au terrible réveil qu'il était si aisé de produire, elle alla vers le lit.

Madame Dalzonne remporta dans ses bras glacés, jusqu'à sa chambre, Bergeronnette morte ou endormie.

— J'ai tenu ma promesse, dit-elle en regardant le ciel : il sera père!

XXVI.

Il y a un premier printemps qui survient quelquefois dans l'espace d'une nuit. Ce n'est pas celui de tout le monde; il n'ondoie pas de plaine en plaine, de coteau en coteau, de l'horizon à l'horizon, mer enchantée où flottent des épis tremblans, des houppes folles et cotonneuses, des barbes de roseaux et des fleurs toutes simples comme Dieu les a faites; c'est un printemps moins bruyant d'odeur et d'éclat. Il plaît au cœur des initiés, qui seuls le comprennent à demi mot, le devinent à son ombre. Son haleine est faible sur la pointe des herbes, mais à cette haleine les herbes ont poussé. Les feuilles ne sont pas encore bien larges, mais elles se sont ouvertes sur le nœud des branches; si l'oiseau ne chante pas encore, il pose déjà la tête au bord du nid; un bec paraît. C'est le printemps sans plumes et sans voix.

Profitant d'une aussi douce matinée, Abel gagnait, à travers la forêt à demi éclose, la ferme de Fromainville, qu'il avait déjà visitée depuis les réparations exécutées selon les vœux de sa générosité. Tout n'était pas fini, mais l'essentiel était fait. La ferme avait des portes en chêne et des persiennes d'un vert réjouissant. Un tapissier de Saint Germain avait promis les rideaux et les tentures de lit pour la quinzaine suivante.

C'était une occupation remplie d'attraits pour Abel, celle de suivre les progrès de cet ameublement d'un poids si léger à sa bourse, et qui causait tant de ravissemens naïfs à Bergeronnette, glorieuse de se mirer au fond de toutes les glaces, de s'asseoir sur chaque chaise de cerisier poli et de se reposer, quand elle était sûre de ne pas être aperçue, sur le beau canapé en drap sombre placé entre les deux embrasures. N'y a-t-il pas des trônes pour toutes les félicités? Cet entourage, un peu en dehors de l'absolu nécessaire, avait peut-être, contre le gré d'Abel, fécondé quelque germe de vanité dans le cœur de Bergeronnette; mais il comptait, pour neutraliser le mal, sur les conseils de l'abbé Vincent, visiteur toujours assidu de la ferme, et sur ceux non moins écoutés de madame Dalzonne, instruite en partie des bontés d'Abel envers Berge-

rin. D'ailleurs, rendue à ses travaux les moins durs, Bergeronnette-cinq-heures avait recommencé à porter le lait à la maison, non tous les matins, mais deux fois par semaine, et, il est vrai de le dire, plutôt pour avoir une occasion de voir sa marraine que par devoir.

Abel parut à la ferme au moment où Bergerin malmenait fort le maçon pour avoir posé au seuil de la principale entrée une marche en pierre tendre au lieu d'un granit.

Il parlait haut, se croisait les bras avec importance et menaçait de changer d'ouvrier. Il prétendait qu'on vivait à une époque où l'on n'était plus servi pour son argent, que les architectes étaient des hommes sans probité et sans goût; les pauvres propriétaires étaient à leur merci. Abel intervint : il calma l'irritation de Bergerin, qu'il engagea à se contenter d'un escalier en pierre tendre. Plus tard on y substituerait, et lorsqu'on élèverait la maison d'un étage, deux belles marches en granit.

— Entrez, dit ensuite Bergerin à Abel en lui indiquant la pièce transformée en salon, entrez. Je crois qu'on vous attend; on est dans un fier embarras!

L'embarras auquel Bergerin faisait allusion avait défié en effet les plus subtiles facultés de Bergeronnette, qui n'en était pas sortie avec succès lorsque Abel parut devant elle. Sa rougeur trahissait sa petite honte. Abel en soupçonna la cause à la précipitation de Bergeronnette à repousser dans un coin un des six tableaux qu'il avait expédiés la veille à la ferme, et destinés à l'ornement du salon.

Après avoir échangé des paroles de gratitude admirative devant ces six gravures représentant six villes principales de l'Italie, Bergerin et sa fille avaient cherché à les fixer au mur, leur destination naturelle; mais comment y parvenir? Au lieu d'un anneau ordinaire, chaque tableau se hérissait de deux pitons à vis placés à chacun des côtés du cadre, et semblait proposer à Bergerin, ainsi qu'à sa fille, un problème binaire des plus insolubles. Présentés dans tous les sens à la surface du mur, les cadres répudiaient toute espèce d'adaptation possible. Pendant deux heures le père, avec des clous dans la bouche et un marteau dans la poche, la fille, un tableau à la main, épuisèrent la série des essais. A l'envoi des six tableaux était joint, il est vrai, un paquet de cordons en laine rouge; mais quel rapport d'une nouvelle difficulté établir entre les cordons et les six cadres?

Lassé le premier de poursuivre cette énigme, Bergerin l'avait abandonnée pour se disputer avec le maçon; mais Bergeronnette-cinq-heures, de plus en plus dépitée de son ignorance, exerçait encore son attention sur le même objet à l'arrivée d'Abel.

Il arrêta doucement Bergeronnette par le bras au moment où, découragée, elle renonçait à la tâche, et il lui dit qu'il accourait exprès à Fromainville pour l'aider à placer les tableaux selon ses souvenirs de voyage : il désirait les classer dans l'ordre où il avait vu les six villes d'Italie qu'ils représentaient. Il prit ensuite les liens de laine et les attacha à l'anneau des deux pitons de façon à faire former un triangle à chacun des cordons, opération la plus connue du monde. Après avoir enfoncé des clous au-dessous de la corniche, il suspendit les six gravures, qui meublèrent délicieusement la petite pièce. Le problème était résolu. Bergeronnette-cinq-heures battit des mains, et rejeta la tête en arrière en signe de confusion.

Cette facile tâche achevée, Abel s'assit et contempla l'expression de sérénité empreinte sur le visage de Bergeronnette. Aux yeux de celui qui savait mieux que personne cette jolie créature, elle avait gagné en exactitude de formes ce qu'elle avait perdu en suavité de contours, en jet hardi de la taille; ses traits étaient passés de la sphéricité du premier âge à l'ovoïde du second. Un bonnet en velours dont lui avait fait cadeau, au jour de l'an, madame Dalzonne, contribuait, malgré d'abondantes boucles noires déroulées en grappes sur ses joues, à lui donner cette maturité de caractère, beauté des jeunes mariées.

Son cou moins plein, ses chairs moins potelées offraient les mêmes signes de transition; partout un embonpoint délicat avait remplacé la rondeur un peu exagérée de l'enfance. Ses mouvemens n'étaient plus aussi chagrins; dans l'ensemble de ses gestes la vitalité était moins vague; Bergeronnette savait s'asseoir et rester en place. Enfin, si l'espiègle enfant était partie, la jolie femme était restée. Elle n'avait perdu que les ailes.

Abel demanda à Bergeronnette si elle était disposée à prendre sa leçon malgré les contrariétés de la matinée. Elle courut aussitôt chercher un livre, et à un endroit marqué par un ruban elle attacha son regard d'écolière attentive. Elle lut avec des inflexions assurées et des pauses intelligentes les pages du beau livre que l'abbé Vincent avait emprunté pour elle à sa bibliothèque : c'était la relation d'un voyage en découvertes, attrayante description de mœurs et de climats, merveilleusement propre à piquer la curiosité de l'esprit, à provoquer à chaque pas des questions de géographie et d'histoire naturelle, et à nécessiter ainsi les secours d'un guide toujours préparé à répondre aux demandes de l'élève.

Les questions ne manquaient pas. Il fallait qu'Abel, sous peine de mauvais exemple, ne se laissât pas égarer dans les nues par la distraction, qu'il tînt sous le joug le plus sévère sa mémoire et son jugement. Entre le rayon si lumineux, si questionneur et si pénétrant du regard de Bergeronnette-cinq-heures et son souffle pur, cadencé, toujours arrondi comme une petite voile blanche, Abel était porté avec elle aux pays lointains; et si elle s'arrêtait dans l'Inde, par exemple, Abel lui en expliquait alors le ciel jaune, les grands paysages, les productions odorantes, les coutumes mystérieuses, l'antiquité, et mille autres choses sérieuses, séduisantes à connaître. Bergeronnette-cinq-heures fermait alors son livre, et ses grands yeux, si riches d'intelligence, aspiraient les paroles du maître; et la science, comme un miel qui lui plaisait, baignait ses lèvres suspendues à celles qui la répandaient. Il était impossible à Abel, quand ce devoir d'instruction familière l'obligeait à rectifier la pensée d'un autre et à envelopper la sienne d'une forme claire, lorsqu'il penchait son front vers cette tête inclinée sous lui, sous sa parole aimée, écoutée, recueillie, il lui était impossible de songer à lui, à sa chaîne mentale, à son passé; le monstre intérieur s'endormait autour de cette eau paisible.

S'il arrivait que Bergeronnette trouvât dans les planches de ce livre intéressant la figure de quelque fleur ou de quelque plante d'un dessin facile, elle la copiait et l'enluminait sous la direction d'Abel. Dans ce chaste enseignement, la main se posait sur la main, l'épaule effleurait l'épaule, et le vélin tremblait au même souffle.

Mais ce jour-là les doigts de Bergeronnette-cinq-heures semblèrent moins fermes à tenir le crayon en copiant la tige menue d'une plante à thé; Abel ne réussit pas mieux. D'où venait leur distraction? Sans doute de l'affaissement qui se produit dans tout ce qui respire à l'époque vivace du printemps. L'air, la lumière, l'ombre sont pleins de ce poison inévitable, opium invisible qui assoupit la pensée, berce les sens et les désole d'une volupté somnolente. Dégagée des glaces de l'hiver, l'âme monte avec les papillons blancs vers le soleil; l'homme, qui n'a pas à revêtir, comme le poisson des mers, comme l'arbre des forêts, comme l'oiseau, de nouvelles écailles, une enveloppe neuve, se refait un cœur plus neuf et fleurit à sa manière.

Mais la floraison de Bergeronnette-cinq-heures était la première fleur du pommier, tandis que tout ce qu'Abel sentait reverdir en lui était encore imprégné de l'âpreté qui s'attache aux ifs de la plage, arbres funèbres dont chaque feuille, même la plus verdoyante, a son grain de sel.

Il avait couru sur la blancheur du vélin une bande de lumière qui, tamisée par l'obstacle des rideaux, était d'un éclat de pourpre tendre dérobé au soleil de cette jaune matinée. Magique reflet! le printemps, ses défaillances, son image étaient dans cette traînée lumineuse, qui troublait la vue de Bergeronnette et d'Abel, et faisait frémir leurs doigts arrêtés sur le papier. Produit par une cause en apparence obscure, l'enchantement aurait aisément cessé si Bergeronnette était allée tirer le rideau; mais elle resta à sa place sous l'extase inconnue, n'imaginant pas qu'à côté d'elle Abel puisait à la même ivresse. Un rayon de soleil sur une feuille blanche!

Au même instant, comme si leur sang eût été mêlé, comme s'ils eussent vécu de la même vie, ils se rencontrèrent dans une même pensée et ressentirent le même frisson. Cette pensée comprima l'expansion bouillante d'Abel, et elle remplit de larmes les yeux de Bergeronnette; leur mutuelle commotion prit chez l'un et chez l'autre le caractère d'une réserve pénible. Les deux nuits de la chambre bleue vinrent à leur souvenir, et l'image les glaça. Précisément au moment où Abel allait livrer un aveu auquel Bergeronnette était préparée, la vision passa devant leur esprit.

Chez Abel, comme cela devait être, le regret de l'infidélité ténébreuse s'affaiblit vite et teignit à peine sa conscience d'homme; mais Bergeronnette conserva la terreur tout entière, et elle la subit chaque fois qu'une situation analogue se reproduisit.

Quelque douces, quelque attendues que furent les paroles d'amour qu'Abel répandit ce jour-là, jour si neuf pour Bergeronnette et pour lui, Bergeronnette-cinq heures fut constamment poursuivie du souvenir de la chambre bleue; elle en distinguait comme un reflet dans la clarté de l'appartement où elle était: il s'assombrissait dans le silence à mesure qu'Abel, enhardi par une première hardiesse, s'abandonnait à la joie de dire tout haut ce qu'il avait si longtemps caché. Bergeronnette ne le repoussait pas; mais, au fond, elle paraissait soucieuse autant que satisfaite. C'était plutôt en elle la félicité déjà éprouvée d'une veuve que la libérale ascension de cœur d'une jeune fille aimant et aimée pour la première fois; son bonheur n'avait pas quinze ans comme son visage. Elle n'abandonna pas moins sa main à celle d'Abel tout le temps qu'il voulut.

Les entretiens qui suivirent celui-là furent tous traversés du même dard chaque fois qu'ils prirent le même caractère. Plus tard Abel s'en inquiéta; car plus tard aussi Bergeronnette montra davantage ces subites afflictions, dont elle voila constamment le principe. Enfin, n'osant jamais ni l'un ni l'autre abattre la barrière posée entre eux, ils en sentirent la résistance chaque fois qu'ils essayèrent de s'unir par le cœur. Et, de jour en jour plus instruite aux réalités de la vie, raisonnant mieux ses scrupules, parfois aigus comme le remords, Bergeronnette finit par voir un homme sans cesse interposé entre elle et Abel, un homme dont elle ne connaissait ni le visage, ni le nom, ni la voix.

Un vague instinct de prudence lui conseillant de ne jamais apprendre à Abel le motif de cette épouvante, elle inspira à celui-ci mille suppositions inquiètes, et ce ver piqua ses meilleures jouissances; il n'en eut point qui ne fût tachée à l'endroit le plus sain. Il prêta à la fille de Bergerin des arrière-pensées orageuses; il la traita, dans d'inépuisables calculs de jalousie, comme une femme ordinaire ayant déjà un passé quelque peu lourd à soulever. Son repos en fut compromis, ses espérances changées; et cette appréciation contraignit sa générosité lorsque le jour fut venu de l'élever jusqu'à la volonté formelle de demander Bergeronnette-cinq-heures à son père. De peur d'amener une explication redoutée, il recula le moment d'avouer ses intentions. Si l'anxiété de Bergeronnette, pensait-il, n'était que la conséquence du refus qu'elle avait résolu d'opposer à des prétentions présumées! Pourquoi hâter une conclusion qui dévoilerait tout? Abel se tut; il souffrit. Il continua cependant d'aller à Fromainville pour aimer chaque jour davantage, et pour prêter chaque fois des prétextes nouveaux à la résistance muette de Bergeronnette.

La plante à thé n'aurait jamais été dessinée ce jour-là quand même l'abbé Vincent et Bergerin n'eussent pas interrompu le tête-à-tête par une entrée assez brusque au salon.

Abel et Bergeronnette n'auraient pas eu le temps d'affecter une occupation quelconque s'ils avaient cherché à colorer leur inaction. Ils ne sentirent, d'ailleurs, ni l'un ni l'autre le besoin de se composer un maintien en présence de l'abbé Vincent, qui, beaucoup plus versé dans la science des insectes que dans celle des plantes, loua beaucoup le dessin commencé. Bergerin fut si fier de l'éloge et de l'ouvrage, quoiqu'il prît l'arbuste indien pour un chêne, qu'il dit en riant au bon abbé de chercher dans sa paroisse un mari à Bergeronnette.

— Je bénis tous les mariages, répondit vivement l'abbé, mais je n'en fais faire aucun; c'est assez d'avoir la charge des âmes sans s'imposer encore celle du bonheur des gens.

Il n'acceptait que comme un propos indifférent, ajouta-t-il, cette pensée de Bergerin de marier sa fille encore si jeune. Il demanda à Abel s'il ne partageait pas son opinion, lui qui avait acquis par une générosité noble le droit d'être consulté en tout ce qui touchait à l'avenir de la famille.

L'abbé attira ensuite Abel à part et le remercia avec effusion des services qu'il avait rendus à Bergerin. — Son action était belle; il se faisait le courtisan de la fortune lorsqu'on lui affectait un aussi digne emploi. — Il fut plus reconnaissant que s'il eût été personnellement obligé. Ses mains pressèrent celles d'Abel, qui le remercia avec modestie de l'amitié qui lui était offerte pour un prix si léger. L'abbé l'assura qu'il s'était créé un ami plus puissant qu'un prêtre obscur: cet ami c'est Dieu, qui guide à travers les neiges la main pieuse qui s'abaisse pour ramasser l'enfant abandonné.

— Bergeronnette doit maintenant vous aimer comme un frère, reprit-il; cette chère enfant n'a que nous.

— Si vous la mariez bientôt, dit Abel à l'abbé Vincent, avertissez-moi: j'ai encore quelque chose à faire pour elle.

— Pensez-vous, répondit l'abbé, qu'il soit prudent de risquer sitôt le bien-être dont, grâce à vous, elle commence à jouir?

— Et vous, le pensez-vous, monsieur?

Les deux jeunes hommes se turent comme s'ils avaient compris qu'au-dessus de leur opinion planait un regard impartial, qui plonge et dans le cœur de l'homme selon le monde et dans le cœur de l'homme selon Dieu, ce grand juge de toutes les répugnances, cet appréciateur formidable de tout ce qui remue au fond des consciences, même les plus pures, et qui sait faire éclater son tonnerre lorsque le soleil est au ciel et le calme autour de la terre.

— Je vous accompagnerai jusqu'à Saint-Germain, dit l'abbé Vincent à Abel; vous voudrez seulement modérer la vivacité de votre cheval, car ma mule se fait vieille.

— Nous allons partir, répondit Abel; on m'attend au Pecq de bonne heure.

Abel et l'abbé Vincent prirent congé de Bergerin et de sa fille, qui les accompagnèrent, suivant l'usage, jusqu'à l'entrée de la forêt.

XXVII.

La résolution prise par madame Dalzonne de vendre la maison de santé n'avait pas obtenu l'approbation de son conseiller intime, monsieur André. Dans un moment où les hommes d'argent évitaient les spéculations d'immeubles pour se livrer à d'autres affaires tout aussi chanceuses, mais plus neuves, il était maladroit, disait-il, de vendre un établissement dont la principale valeur était dans la direction habile qu'il recevait et dans sa destination spéciale. Il n'était propre à se transformer sous d'autres propriétaires, ajoutait-il, ni en usine ni en maison d'agrément. Il eût fallu perdre considérablement en le cédant sans attendre l'opportunité de l'occasion. Beaucoup moins initié aux passions qu'aux intérêts de sa cliente, monsieur André embarrassa extraordinairement madame Dalzonne en lui demandant pour quel motif si pressant elle cherchait à vendre sa maison de santé après être parvenue, au prix de beaucoup de peine, à l'élever au premier rang.

Nul mieux que monsieur André ne savait combien, malgré la prospérité réelle de l'établissement, madame Dalzonne était encore loin de pouvoir songer à se retirer pour jouir, le reste de sa vie, des fruits de son activité; il savait, au contraire, combien elle retardait ce moment par d'incessantes petites pertes entraînées coup sur coup dans un torrent d'opérations où, en dépit des meilleurs conseils, le premier venu savait l'engouffrer dès qu'elle avait quelques billets de banque au fond des tiroirs de son secrétaire. Mise en présence de l'état de sa fortune, en bon point, mais non arrivée, elle convint,

sur la démonstration de monsieur André, du peu de justice de sa détermination. La corde du positif, pincée sèchement, vibra fort et fut entendue.

Madame Dalzonne pouvait manquer de raison pour elle, mais non pour un autre; entre elle et son homme d'affaires le chiffre avait force de loi. Elle se laissa démontrer que son projet n'était guère réalisable que dans huit ou dix ans. Peut-être se fût-elle moins vite soumise à la décision de monsieur André si son esprit ne fût tombé depuis quelque temps, sinon dans un calme absolu, du moins dans la fausse quiétude qui résulte de l'immobilité de l'observation. Parce qu'elle était en attente, elle se croyait en repos ; de même qu'il lui arrivait souvent de faire honneur à sa raison d'une conduite qui, au fond, était le fait instinctif d'un calcul. Ainsi, lorsqu'elle se persuadait qu'il avait toujours été dans ses intentions de ne vendre la maison de santé qu'après avoir établi une discussion grave sur ce point avec son avocat, elle mentait à sa première impulsion; elle feignait d'oublier, et sa vie était là pourtant, l'issue prochaine de la combinaison ourdie par elle, derrière un rideau près de se lever. Abel et Bergeronnette, elle ne s'en souvenait que trop, étaient dans cette ombre pleine de choses attendues. Que d'immenses espérances ou que d'infinies douleurs sortiraient pour elle de là dessous ! Il y avait dans cette expectative, hypocritement confondue par madame Dalzonne avec le sang-froid du bon sens, une anxiété comparable à celle de l'homme pour qui l'heure suprême est venue de savoir si derrière le mur de la vie il y a le néant ou la réalité espérée, l'abime ou le ciel, rien ou Dieu.

Maîtresse des occasions où elle aurait pu renouveler avec d'égales douleurs la scène de la chambre bleue, elle avait, à une seconde nuit d'épreuve, arrêté résolument qu'elle ne se reproduirait plus. Elle serait morte ; elle avait si cruellement souffert ! Si elle souffrait moins maintenant, elle n'était pas moins malheureuse : elle attendait.

Son attente n'était pas l'inaction d'une pensée qui a assez fait pour se reposer aux endroits choisis, à quelques pas de la source, avant d'en boire l'eau vivifiante. Elle était sans sécurité : tout lui était suspicion et ombrage.

La vue de Bergeronnette fatiguait madame Dalzonne comme un remords de jour en jour plus près d'elle. Quoique la fille de Bergerin n'eût rien perdu de sa grâce aux regards des autres, aux siens, si curieux et si impatiens, elle avait déjà changé : sa fraîcheur matinale s'évaporait, ses yeux noirs s'alanguissaient; elle ne volait plus de place en place, elle marchait ; elle s'arrêtait parfois comme pour penser. Mille autres signes sans valeur pour les étrangers prenaient une signification positive pour madame Dalzonne; étude secrète qui la rongeait. Elle avait empoisonné quelqu'un dans un heure de délire : ses regrets avaient maintenant la lenteur du poison qu'elle avait versé. Aucun des effets ne lui échappait, elle en créait qui n'existaient pas ; ses nuits s'écoulaient sans sommeil. Elle avait cru jouer impunément avec cette enfant, et à son gré en tirer du bonheur, comme des fleurs on extrait du parfum sans songer qu'on les a écrasées, qu'on a pilé leurs feuilles, leurs grâces, leurs délicatesses, leurs beautés divines. L'enfant s'était laissé faire comme ces fleurs. Mais ce silence même, cette innocente abnégation accusaient tout bas madame Dalzonne et la torturaient dans l'ombre. A défaut des menaces de la religion, dont elle s'était éloignée par sa manière de vivre, à défaut des récriminations du monde, à qui tant de scandales échappent, il s'était installé dans sa mémoire un juge implacable de sa conduite. Celui-là lui reprochait jusqu'à ses bienfaits les plus reculés envers Bergeronnette. Elle n'était allée la chercher au berceau, elle ne l'avait caressée, endormie, placée sur son sein comme une seconde mère, elle ne l'avait réjouie au soleil de tant d'orgueilleux présens dont elle n'avait pas besoin, chère enfant, elle ne lui avait enlacé des fleurs dans les cheveux, coulé de l'or au cou, sur les bras, et mis du beau langage sur les lèvres, que pour la cacher dans la chambre d'un jeune homme; et tout cela pour que ce jeune homme ne demandât pas à d'autres femmes, à des rivales, ce qu'aucune d'elles n'aurait consenti à lui donner sans l'entraînement de l'amour, le titre de père.

Accablée de ces inévitables replis sur elle-même, elle se livra à toutes les distractions dont elle espéra quelque soulagement. Après avoir éloigné, sous d'adroits prétextes, Bergeronnette de sa vue, elle se jeta dans des affaires d'intérêt, espèce de suicide qu'on a toujours à sa portée lorsqu'on possède quelques billets de mille francs et qu'on jouit de l'avantage de connaître un homme d'affaires. L'homme d'affaires de madame Dalzonne était Champeaux. Entre autres qualités, Champeaux possédait celle d'être au courant des bons placemens d'argent ; divination tout-à-fait platonique chez lui, car il n'avait rien à placer. Il s'employait pour les autres, il conseillait, il signalait les bons endroits, il flairait les réussites, et prévoyait de loin les baisses d'actions comme les névralgiques pressentent l'orage. — Je sens un demi pour cent de baisse dans le bras droit; mon bras gauche m'annonce le pair. — C'était là son langage figuré avec les femmes, avec les femmes surtout; pour les hommes Champeaux n'était pas homme d'affaires. Certaine raison le voulait ainsi : Champeaux, en réalité, n'était ni un financier profond ni un agioteur subtil; il était plutôt brocanteur, mystérieux tripotier, parieur enfin, que joueur. Sa spécialité était trop vague pour être classée. Quand il n'y avait rien à grappiller à la Bourse, où il n'était pas connu, il ne dédaignait pas de placer, avec une commission raisonnable, cent bouteilles de vin de Bordeaux, quelques pièces de toile, de vieux couverts d'argent, ou des voitures achetées à vil prix aux carrossiers en déconfiture. A la faveur de son universalité, Champeaux échappait à beaucoup d'investigations qu'il n'est pas toujours prudent d'attirer sur soi quand on traite certain commerce. Demandiez-vous à un marchand de vin : — Qu'est-ce que monsieur Champeaux ? il répondait : — Je ne connais pas ce monsieur-là.— A un chapelier : — Qu'est-ce que monsieur Champeaux? — Il ne m'est pas connu. Si ce silence prouvait que Champeaux ne jouissait pas d'un grand crédit sur la place, il attestait pour la même raison qu'il n'y aurait pas été trop déprécié. Sa signature seule n'aurait pas été acceptée ; fortifiée d'un endosseur, on ne la refusait pas toujours. Cette nuance de crédit est immense à Paris, où il s'agit moins d'avoir à traiter avec un honnête homme que de ne pas entrer en relation d'affaires avec cent fripons. Varié, à mille faces, plein de petites ressources, coulant, répondant à tout, le métier de Champeaux allait admirablement aux femmes, qui aiment à mener les affaires comme une causerie, à déplacer les chances, à comprendre sans efforts, à réaliser promptement.

Mais il n'eût pas été possible à Champeaux d'afficher même d'aussi minces prétentions mercantiles sans un passé commercial quelque peu avéré; il en prouvait un assez honorable : pendant cinq ans il avait figuré dans les comptoirs de monsieur Laffitte. Là, outre la teinture des affaires, il avait gagné une conviction politique que le temps avait aggravée. Simple libéral d'abord, comme son patron et comme le duc d'Orléans, il était devenu républicain après la révolution de 1830.

A l'époque où monsieur Laffitte s'imagina qu'il était ruiné, Champeaux, qui avait déjà beaucoup négligé le comptoir pour la politique, l'abandonna entièrement. Il fit de l'insurrection et des affaires pour son compte, imitant en petit son fameux patron. Mais, comme il jouait avec trop peu de fonds en matières de spéculation, et qu'il ne venait qu'après son patron en matières politiques, ses opérations ressemblèrent à du brocantage, et ses conspirations le menèrent un jour à Sainte-Pélagie. On ne sut jamais trop comment il en sortit : s'il s'évada, si on crut peu utile de le retenir, si son élargissement fut le fait de la haute protection de monsieur Laffitte. Ici commence le mystère, et un mystère comme celui d'Esculape, en forme de serpent dont la tête mord la queue. Quoique son nom ne brillât pas dans les journaux, il était acquis pour ses amis, pour ses coreligionnaires, comme on s'exprimait alors, qu'il était cruellement persécuté par la police. Son domicile n'était nulle part : il habitait tantôt la ville, tantôt la banlieue. Champeaux déjouait, par ses brusques changemens de domicile, l'inquisition du préfet de police. Fier de ses convictions, il convenait de la part qu'il prenait à tous les actes tentés pour renverser le gouvernement de Philippe, selon sa manière lacédémonienne de parler. A qui voulait

l'entendre, il répétait les plus fougueux passages de ses proclamations, et il ajoutait en fronçant les lèvres et en regardant le plafond : — Patience!

Lorsqu'il se présenta à l'établissement du Pecq, il sortait, prétendait-il, de Sainte-Pélagie, où il avait été incarcéré pour la quatrième fois ; il n'en était sorti que par suite de protections qu'il n'avait pas sollicitées, et à la condition d'achever son temps de condamnation dans une maison de santé quelque peu distante de Paris. Cachant son effroi pour ne laisser paraître que sa pitié, madame Dalzonne avait accueilli Champeaux sans s'étonner, un peu inexplicable en cela, de le voir venir de lui-même effectuer une translation dont il est d'usage que le gouvernement s'occupe; elle ne comprit qu'une chose, c'est que Champeaux était poursuivi. Elle lui permit de s'installer chez elle, où, du reste, il se conduisit convenablement. On ne l'aimait pas, on le craignait ; mais on n'avait pas lieu de s'en plaindre. On avait fini par croire que la mauvaise humeur faisait partie de ses opinions politiques.

Vers l'époque où madame Dalzonne avait plus fréquemment des entrevues avec lui pour des affaires où elle le consultait, et qu'elle traitait pour dépayser ses peines d'esprit, il entra un matin chez elle, les traits bouleversés et regardant derrière lui. Il dit à voix basse à madame Dalzonne que des avertissemens lui avaient été donnés de quitter sur-le-champ la maison de santé du Pecq, où il y avait non-seulement danger imminent pour lui à y prolonger son séjour, mais danger pour les personnes avec lesquelles il résidait ; on les tracasserait à cause de lui. Il lui était donc commandé de s'éloigner pendant quelque temps de Saint-Germain-en-Laye. Tant qu'elle le saurait là, la police le vexerait, sous prétexte qu'il ne cessait de conspirer contre la stabilité des institutions. Vainement il protestait de son ignorance des événemens qui se passaient à Paris, on n'admettait pas son indifférence; son nom brillait dans chaque liste de proscription dressée par la préfecture. Dernièrement encore, des républicains ayant été accusés de vouloir incendier les Tuileries, il avait su qu'on lui attribuait une complicité dans l'attentat. Ce n'était pas vivre que de subir une éternelle suspicion. Ne jamais compter sur le lendemain, quelque profonde que soit la retraite ; trembler à tout instant qu'on ne vous enveloppe dans l'accusation d'un crime imaginaire médité à vingt lieues de l'endroit où vous respirez; porter la solidarité d'un parti tout entier! Champeaux devait fuir, s'absenter pour quelques mois au bout desquels il reparaîtrait avec d'autres espérances ou d'autres projets.

Les instances de madame Dalzonne auprès de Champeaux se brisèrent contre une détermination réfléchie et, après tout, fort sensée. Elle lui fit promettre seulement que, dès que la police se relâcherait de sa sévérité, il retournerait à la maison de santé du Pecq, où un bon accueil l'attendrait toujours. Champeaux parut touché de ces marques d'affection, et il partit.

Excepté madame Dalzonne, personne dans la maison ne fut mis dans la confidence de ce départ. Plus tard quelques-uns s'en réjouirent, tandis que d'autres n'exprimèrent aucune espèce d'opinion à ce sujet, de peur d'avoir à se repentir de leur peu de réserve si un jour Champeaux reparaissait au milieu d'eux. Lejeune s'imposa l'horrible contrainte d'une espèce de regret manifesté sur l'absence de ce bon monsieur Champeaux.

Entre madame Dalzonne et le docteur Calveyrac il n'existait aucune froideur apparente. Tous deux avaient compris combien la dignité de la maison exigeait d'attentions contraintes, Calveyrac surtout, qui souffrait le plus dans sa position si pénible d'homme chassé du cœur d'une femme sans cesse présente à sa vue. Quelle différence avec les temps d'autrefois, où il passait dans le même jour de la crainte à l'espoir, fluctuations violentes, mais pleines de sel, d'action et de vie, comme les eaux de l'Océan ! Calveyrac dépérissait à se contrefaire ainsi devant le monde, à paraître égal d'humeur quand tout équilibre se rompait en lui, à s'asseoir auprès de madame Dalzonne, à lui servir d'appui dans les promenades du soir sur la terrasse, habitudes prises, impossibles à réformer. Et, par la malheureuse tendance qui nous porte à franchir les bornes des résolutions sages et obligées, Calveyrac exagérait ses politesses, de même qu'un homme ivre dont le bon sens n'est pas tout-à-fait évanoui exagère sa raideur, dans la crainte d'afficher l'état dont il a la conscience. A vingt ans, ces jeux finissent par d'infaillibles explosions : un jour on s'arrache le masque, on tombe de la hauteur factice où l'on s'était exalté, et on répand par une issue violente toutes les larmes amassées goutte à goutte; crise de mort ou de salut, un changement se déclare ; on meurt pour celle qu'on pleure, ou l'on aime bientôt une autre que celle qu'on n'a plus à pleurer. On s'est remué dans le tombeau. Beaucoup ressuscitent à cet âge, peu à l'âge du docteur. A son âge, plus d'énergie, plus de certitude de punir une femme de son indifférence en l'affligeant de l'amour qu'on a voué à une autre et qu'elle vous rend, une autre femme aussi jeune, aussi belle, plus belle, plus jeune peut-être; vengeance éclatante, facile, et qui, commencée sous l'inspiration du dépit, finit souvent avec tous les caractères d'un amour de meilleure origine.

Le docteur, comme il se l'était démontré dans sa nuit de triste illumination, ne comptait que sur une ressource, la fuite. Depuis lors il s'estimait pour n'avoir plus temporisé avec d'éternelles déceptions et avoir su prendre bravement un parti, ce qui était mettre à l'abri de l'outrage les années de force, dont il lui importait de faire usage pour ne pas s'éveiller, au milieu de la vieillesse, ruiné par la pensée et par l'oisiveté, double délabrement où arrivent tant d'existences.

Il n'était revenu que sur une seule circonstance de son projet : il avait arrêté de ne l'apprendre à madame Dalzonne qu'après la réponse de son frère de Bornéo. Pourquoi le communiquer si longtemps d'avance? Que d'inconvéniens dans la précipitation ! Si ce frère ne répondait pas, s'il ne répondait qu'après des années, et si madame Dalzonne ne voyait dans cette confidence prématurée qu'un prétexte ingénieux pour intéresser sa pitié, provoquer sa reconnaissance à défaut de son amour, quelle faiblesse inutile! quel stérile abaissement ! En disant son projet ou en le taisant, n'était il pas toujours résolu à rester à la maison de santé jusqu'à l'époque de son départ ? Toutes ces raisons balancées, le docteur Calveyrac brûla la lettre qu'il avait écrite à madame Dalzonne, et dans laquelle il lui faisait part de son intention d'aller rejoindre son frère, et il reprit, comme si rien n'avait été dérangé à sa vie, le lien de ses occupations. Il soigna des douleurs moins vives que les siennes ; il épuisa sa santé au rétablissement de la santé des autres. Nul ne s'aperçut d'une altération dans son activité au service de chacun. Comme autrefois, son cheval l'attendait dès cinq heures du matin dans la cour ; et il partait pour ses visites éloignées ; il ne rentrait qu'à deux heures au Pecq. Sa bonté n'avait pas eu non plus à souffrir des afflictions dévorantes qu'il portait en lui : auprès du petit berceau ou auprès du lit du vieillard, penché sur l'oreiller brodé de la jolie malade ou assis à côté du vigneron paralytique, Calveyrac retrouvait son admirable langage de bon conseil et de bon cœur, clair, abondant, attentif, et surtout ce regard d'inextinguible ardeur, voilé quelquefois par la réflexion, mais toujours jeune ; car le regard, étincelle de la divinité, enveloppe lumineuse de l'âme, a le privilége, quand le corps s'affaisse et s'en va, de conserver la fraîcheur de la jeunesse.

Parmi les malades que voyait alors le docteur Calveyrac, mademoiselle de Touralbe exigea tout-à-coup des soins plus sérieux : il découvrit qu'elle perdait de jour en jour, et sans cause appréciable, tous les avantages acquis à son moral par un régime qui avait réussi jusqu'ici et qui avait permis de prévoir une guérison prochaine. D'où venait ce nouveau mal, quand l'air de Saint-Germain avait rendu à mademoiselle de Touralbe une puissante animation, l'embonpoint tempéré auquel sa constitution lui donnait d'atteindre ? N'assignant à aucune cause physique la tristesse croissante de mademoiselle de Touralbe, il essaya d'en découvrir le motif sous quelque ennui dont il n'avait ni à solliciter ni à obtenir la confidence. Il le devina. Le retour de cette mélancolie datait de l'absence de Champeaux, selon Calveyrac, qui n'avait pas laissé perdre, à travers ses chagrins personnels, le souvenir de l'intrigue dont le hasard l'avait rendu témoin Pour lui,

c'était sa conviction, Champeaux avait été l'amant de mademoiselle de Touralbe. Elle était fondée à tous les titres : la même scène nocturne s'était reproduite une seconde fois sous ses yeux, à la même heure de la nuit. Entré dans la grande voie des inductions, il n'avait pas eu de peine à s'assurer par d'autres incidens, moins précis mais également significatifs, de l'exactitude presque mathématique du fait. Privée de son amant, mademoiselle de Touralbe avait pris l'existence en dégoût. Fort de son opinion, le docteur écouta pendant plusieurs visites tout ce qu'il plut à mademoiselle de Touralbe de lui dire sur ce qu'elle s'imaginait être l'origine de sa maladie, ou plutôt de sa langueur : elle avait peut-être besoin de voyager, de changer d'air; celui de Saint-Germain était bon, mais vif aux poitrines délicates ; le sol manquait de chaleur à cause des pluies attirées par la masse ambulante du bois. Le docteur ne fut pas de cet avis, qui n'était pas non plus celui de mademoiselle de Touralbe ; mais il fit semblant d'être en tous points d'accord avec elle, et il ordonna quelques bains pour justifier l'intelligence parfaite qu'il avait de la maladie. Ainsi qu'il s'y attendait, la malade ne se trouva pas mieux. Il la revit, et la causerie prit une autre tournure, quoique toujours enfermée dans les limites d'une consultation médicale. Peu à peu elle en sortit tout-à-fait et se porta sans secousse, par un de ces chemins couverts comme en savait tracer le docteur, sur le terrain des conférences amicales ; et alors se firent, à des heures choisies, ces épanchemens doux et graves où celui qui parle ne garde assez d'autorité que pour se tromper quand il lui plaît et lorsqu'il le juge convenable à son rôle. Au médecin, exclu du paradoxe parce que la santé compromise ne revient pas à la suite d'un raisonnement meilleur, a insensiblement succédé le moraliste, auquel tout est permis, le détour pour arriver au terme sans surprise, le point de vue faux afin d'être ramené au vrai par celui-là même qu'on veut pénétrer et comprendre. Ayant cerné mademoiselle de Touralbe pied à pied, le docteur se crut maître d'entrer à son gré dans le fond d'une pensée forcée par lui à ne plus se dire un mal, ou d'attendre le moment où elle se rendrait ; car la parole a ses conquêtes, ses guerres et ses victoires, toutes plus ou moins dépendantes de la prudence, de la volonté ou de l'à-propos. Mademoiselle de Touralbe ne se rendit pas; mais lorsque Calveyrac essaya de proposer, entre divers moyens dissemblables, afin que les plus hardis ne produisissent ni surprise ni ombre, celui de guérir le cœur par le cœur, elle ne se prononça pas sur celui-là comme sur les autres. Elle l'avait remarqué par son silence, le docteur en augura bien. Il le ramena une seconde fois, et l'accueil ne fut pas moins significatif. Un nom restait à dire pour emporter la place : il fut enfin jeté au flux de la conversation. Calveyrac exprima à mademoiselle de Touralbe qu'il serait heureux pour Abel de déterminer en elle une diversion de pensées, toujours facile à leur âge, toujours fructueuse, ne fût-elle pas entraînante comme une passion. Entre elle et lui bien des heures d'intimité s'étaient écoulées, et il avait cru voir, osa-t-il dire, que de ces tête-à-tête sans recherche, amenés au hasard des rencontres, ils en étaient revenus souvent tous les deux soulagés. Pourquoi ne pas se prêter aux caprices, ajouta-t-il, quand ils nous mènent plus heureusement que des plans, toujours exigeans parce qu'ils ont beaucoup coûté? Que de maux sont incurables parce qu'on les croit ainsi ! On abandonna un jour, raconta-t-il, un malade dans une campagne ; l'art en avait désespéré, il se plut à manger d'une herbe venue autour de lui ; et il guérit. La peine est en nous, la consolation aussi. Le docteur termina par conseiller à mademoiselle de Touralbe de se faire une habitude plus régulière de la société d'Abel, un peu par intérêt pour elle, beaucoup par intérêt pour lui. C'était un devoir, et non absolument un plaisir, qu'il indiquait en parlant ainsi.

Tombé au moment d'une maturité peut-être hâtive, mais réelle, l'avis ne fut pas repoussé. S'il fut combattu, il le fut si faiblement que le docteur craignit, après avoir réussi, d'avoir rendu l'exécution moins vive à cause de la lenteur des précautions.

A quel sentiment obéissait le docteur en tentant une alliance si chèrement essayée par madame Dalzonne? A celui que madame Dalzonne elle-même avait écouté. Abel et mademoiselle de Touralbe étaient pour madame Dalzonne et Calveyrac ces petits États que les grands ne peuvent négliger de fondre dans leurs intérêts, soit en vue de la paix, soit en vue de la guerre, qu'on arme, qu'on désarme au besoin.

Il y avait donc encore dans l'âme du docteur un reste d'espérance ; et, si ce n'était pas de l'espérance, qu'était-ce que cette sonde jetée dans une mer où l'on s'était résigné au naufrage? qu'attendait Calveyrac de si favorable à sa situation de cette union à créer entre Abel et mademoiselle de Touralbe, lorsqu'il n'avait plus de prétexte pour douter de la place remplie par Abel dans le cœur de madame Dalzonne? à quoi lui servirait cette rivalité tardive? Le docteur le savait-il? et qui enseignera la part à faire aux résolutions qui poussent dans les endroits cachés de l'âme et viennent au jour sans le concours de la volonté, comme certains fruits loin du soleil, cru indispensable à leur maturation, mûrissent pourtant, et vous surprennent, un matin, à un coin infréquenté du verger. Peut-être sont-ils indécis de saveur et de coloris : ainsi de ces pensées germées hors de nous; et peut-être ne revient-on encore sur une idée abandonnée et désemparée de toutes parts, comme le docteur à la sienne, que parce que l'espérance, d'essence divine, d'origine plus haute que les formules humaines, ne se laisse pas déduire et manier à notre gré. Comme la foi, sa sœur céleste, elle vient aux heures de grâce et de prédestination, et ne s'en va que parce que nous ne savons pas où la retenir. On espère malgré soi, comme malgré soi on respire, on vit, on est. De là tant de mains soulevées au-dessus des vagues au moment de l'intention la plus ferme de s'enfoncer dans l'abîme. Malgré lui Calveyrac suscitait à madame Dalzonne, sans profits espérés, une rivale déjà pressentie ; et il travaillait à une œuvre si peu raisonnée qu'il serait peut-être sur un autre continent lorsqu'elle triompherait.

A quelques jours de ses entrevues avec mademoiselle de Touralbe, Calveyrac fut prié en termes pressans, par une lettre de Bergeronnette, de se rendre à un endroit de la forêt de Saint-Germain. Elle demandait au docteur de l'isolement et du silence ; elle indiquait d'ailleurs le jour, le lieu et l'heure.

Calveyrac brûla la lettre de Bergeronnette et se promit d'être exact.

XXVIII.

Prévoyant le jour de la semaine où son père ne s'absenterait pas de la ferme, Bergeronnette avait choisi ce jour-là pour prier l'abbé Vincent de se rendre sans faute à une des gracieuses petites îles de la Seine qui sont entre les limites de la forêt de Saint-Germain et la carrière de Gayon. On les nomme collectivement les îles d'Herblay. C'était aussi l'endroit où elle avait engagé Calveyrac à venir ; seulement l'heure des deux entrevues était différente : la matinée pour l'abbé Vincent, l'après-midi pour le docteur, deux amis dont elle ne craignait pas de fatiguer la complaisance.

Après une nuit pluvieuse, l'atmosphère se dégagea au matin de quelques nuages restés sur l'horizon, et l'ardent soleil de juin sécha la terre. A dix heures, Bergeronnette descendait dans la première des petites îles de la Seine, celle qui commence à Fromainville et se termine en pointe verdoyante à Herblay, mesurant plus d'une lieue d'étendue sous une forme bizarrement allongée, et d'une nature de terrain à rappeler les champs à demi submergés de l'Egypte. Elle marcha vers le milieu de l'île et elle se fit une place entre les grands foins, à l'ombre des saules ; elle s'assit. Appuyée contre un arbre, elle se laissa entraîner par la nonchalante langueur de ses pensées, toutes changées depuis quelques mois, constamment paisibles, mais ternes, roulant dans un cercle d'obscurité et de larmes. Chaque objet touchait, jusqu'à la blesser quelquefois, sa sensibilité inquiète : le bourdonnement circulaire d'un moucheron sur le calice d'une fleur, l'ondulation d'une petite touffe d'herbe, le cri d'un oiseau coupant l'air de son vol, d'innombrables petits accidens dont son insouciance n'eût pas été effleurée autrefois, la tourmentaient maintenant

et la portaient, à travers mille rêveries, jusqu'à l'extase. De jour en jour les retours de vivacité qui, auparavant, rompaient par intervalle cette paresse des sens, diminuaient; et les mains demeuraient plus étroitement croisées aux genoux, le regard plus longtemps fixe, la tête plus longtemps penchée sur l'épaule.

Bergeronnette-cinq-heures se reposait dans cette attitude lorsque l'abbé Vincent, qui était descendu dans l'île sans qu'elle s'en aperçût, la tira de sa rêverie en abaissant sur son visage une des basses branches placées au-dessus d'elle.

— C'est vous, monsieur Vincent! Mais par où êtes-vous donc venu?

— Par l'extrémité de l'île, à un endroit, je l'avoue, assez incommode pour débarquer. Je ne crois pas être beaucoup en retard; il est onze heures à peine.

— Je ne suis ici que depuis une demi-heure, dit Bergeronnette, embarrassée de savoir si elle se lèverait ou si elle offrirait une place à côté d'elle à l'abbé Vincent.

L'abbé Vincent s'assit sans façon auprès de Bergeronnette.

— Ainsi vous avez mieux aimé me voir ici que chez moi. J'ai cédé à votre désir. Au fond, cela est préférable. J'ai compris que c'est à l'ami que vous souhaitiez plus particulièrement parler.

— Oui, à l'ami.

La rougeur de Bergeronnette était vive.

— Eh bien! il vous écoutera quand il vous plaira de commencer.

Ce n'était que depuis peu de temps que l'abbé Vincent employait le *vous* avec Bergeronnette. Aussi semblait-il le chercher dans sa mémoire.

— Vous êtes-vous aperçu que je ne suis plus gaie comme avant ma première communion, comme il y a six mois?

— Qu'a cela d'étonnant? répondit l'abbé Vincent: avec l'âge les devoirs arrivent, et la pensée de les accomplir rend grave, soucieux; vous n'êtes plus une enfant. Pourquoi vous plaindriez-vous d'une responsabilité dont votre mérite s'accroîtra?

— Si je n'étais que grave, monsieur Vincent... Mais je suis triste.

— Ceci est trop de gravité, interrompit en souriant l'abbé Vincent. Pourquoi de la tristesse lorsque votre position s'améliore, lorsque vous jouissez, je le sais mieux que personne, d'une aisance même plus grande qu'à l'époque où votre digne mère vivait? Mais je vous interroge, et c'est à vous à m'apprendre; quoique je n'aie pas attendu jusqu'ici pour remarquer combien vous êtes en effet changée depuis quelques mois.

— Je ne suis pas heureuse.

Un soupir monta de la poitrine de Bergeronnette.

— Non, monsieur Vincent, je ne suis pas heureuse: tout m'est un dégoût, un ennui, soit que je reste assise au piano de monsieur Abel, soit que je lise ou que je travaille. Les heures me durent des siècles. Malgré moi mes doigts s'arrêtent, mon cœur s'emplit et je me sens devenir triste, mais triste à mourir. Peut-on changer ainsi en peu de temps? Je ne l'aurais jamais cru. J'ai beau m'efforcer de recourir à mes habituelles occupations, je ne réussis pas à me donner le change. Si je marche dans la campagne, je m'égare; si tout-à-coup j'entends du bruit, je frissonne; si je regarde un objet, je ne l'abandonnerai pas d'une heure entière. N'est-ce pas étonnant? Pourtant j'étais joyeuse d'un rien autrefois, vous le savez; je chantais toujours; vous étiez obligé de me faire taire; et j'étais contente comme une reine, mon Dieu, lorsque vous me disiez: — « Si tu es sage, mon enfant, tu rendras cette année le pain bénit. » Voilà que je pleure à présent. Mais qu'ai-je dit? Vous le voyez, monsieur Vincent.

En arrangeant la gaze de son filet à papillons, l'abbé Vincent, dont les yeux étaient baissés avec contrainte, murmura:

— Je n'ai jamais approuvé, s'il faut vous répondre en ami, tout ce luxe de robes et de bonnets dont on vous a parée à Saint-Germain. Je n'en ai pas fait mon compliment à votre marraine, cœur d'or, je le sais, mais ayant, contre son ordinaire, manqué de mesure à votre égard. Si je ne me trompe, c'est à dater de cette époque de coquetterie que vous avez ressenti une agitation d'abord agréable, devenue plus tard une inquiétude qui a pris en s'aggravant le caractère d'un mal dont le nom est *vanité*. Vous languissez parce qu'à votre insu vous craignez que, l'appui de votre marraine venant à vous manquer, vous ne soyez dans la nécessité de redescendre à l'état de médiocrité dont vous vous contentiez auparavant, si toutefois vous ne souffrez pas en secret de ne pouvoir vous élever plus haut. Il y a là une profonde cause de malaise. Vous ne l'avez pas découverte, parce que vous l'aimez. Oui, vous l'aimez! Demandez-vous si vous ne seriez pas mortellement chagrine de reprendre vos sabots de bois, votre robe de gros drap bleu, pour traverser Saint-Germain sur un âne, entre deux vases de lait; et si, au contraire, vous ne consentiriez pas à abréger de dix ans votre vie à condition d'être habillée comme mademoiselle de Touralbe? Encore une fois, je vous trouve peu blâmable; c'est votre marraine qui a eu tort. Vienne l'occasion de le lui dire, et je le lui dirai.

— J'aime la toilette, répondit Bergeronnette, peu empressée de contredire sur ce point l'abbé Vincent; mais je l'aurais encore aimée sans l'aide de ma marraine, je crois. Si je désirais un chapeau en velours rose, semblable à celui de mademoiselle de Touralbe, ma marraine, il est vrai, me l'achèterait tout de suite: convenez, puisque je m'en passe, que je ne suis pas encore si fière, ajouta Bergeronnette un peu piquée.

— J'espère que vous ne le désirerez jamais, si vous tenez à me persuader que vous ne sacrifiez pas vos devoirs à la toilette. Pardonnez-moi si je me suis trompé en rattachant la cause de votre affliction à une ambition cachée. Avant de la placer trop haut ou d'aller la chercher trop loin, ne convenait-il pas de la demander au cercle de vos habitudes? Ne me blâmez point de ce que vous considérez comme une indiscrétion; sans celle-là, j'en aurais commis une autre: j'aurais attribué l'altération de votre paix domestique à la prodigalité de beaux meubles dont un cœur généreux vous a entourée à Fromainville. Toutes les faiblesses se tiennent. Quand on possède un bon, un moelleux canapé, on s'y assied; on songe au bonheur des oisifs; on les envie, on convoite leurs richesses; le travail se prend en haine. Je sais cela, moi le plus enclin des hommes à la paresse; aussi n'ai-je pas de canapé. Oui, il y a trop de fauteuils chez vous; deux glaces! Je n'aurais pas permis le piano si l'on m'eût consulté. Comment ne pas rougir de traire une vache quand on est obligée de suspendre, pour aller à l'étable, l'exécution d'une sonate?

— Je vous assure de nouveau, monsieur Vincent, que je n'ai négligé par orgueil aucun de mes devoirs, interrompit Bergeronnette. Je mentirais si je niais la joie dont je suis saisie lorsqu'après mon travail je cours au salon pour regarder, tout autour de moi, et ma pendule de marbre, — elle est presque aussi haute que celle de ma marraine, — et mes deux glaces, que je préfère à celle de monsieur le baron de Fourneuf, — et mon piano, qui rend mieux le son que celui de mademoiselle de Touralbe. — Cela me plaît, me délasse comme un bon sommeil; et je pense, monsieur Vincent, je suis sûre que ma peine ne vient pas de là, puisque ces choses me rendent contente et meilleure. Oui, meilleure. Vous souriez, monsieur Vincent; c'est pourtant la vérité. Vous me disiez qu'un canapé invite à la paresse: je ne suis pas paresseuse; quoique nous ayons deux valets de ferme, je travaille autant qu'autrefois. Je rougis si peu d'aller à la vacherie, que c'est monsieur Abel qui m'en empêche lorsqu'il est chez nous. Si je porte moins souvent qu'autrefois le lait et le beurre à la maison de santé, c'est parce que ma marraine l'a voulu ainsi. Croiriez-vous, se reprit Bergeronnette en posant sa main distraite sur le cercle autour duquel l'abbé Vincent fixait la gaze de son filet, — croiriez-vous... Vous n'irez pas le redire, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce donc? demanda l'abbé en relevant la tête.

— Depuis que je suis ainsi changée, je n'aime plus autant ma marraine. Est-ce extraordinaire! je ne me plais pas avec elle, je suis mal; j'ai beau me raisonner, l'antipathie est plus forte. Il me serait impossible de passer comme autrefois toute une quinzaine au Pecq auprès d'elle, quoiqu'elle n'ait

rien perdu de ses bontés pour moi. Je suis injuste, mais comment me vaincre?

L'abbé Vincent ne répondit pas à cette question, venue à la suite d'un aveu assez imprévu pour l'étonner. Sans être très versé dans la science du cœur humain, il n'était pas de ces prêtres commodes qui n'ont qu'une recette pour tous les maux : la pénitence, de même que certains médecins n'ont qu'une ordonnance : la saignée. Dans beaucoup de cas, s'avouant son peu de pénétration, il ne conseillait pas, il n'ordonnait rien ; il attendait, il faisait de la morale expectante. Si le mal était destiné à être grave, pensait-il, il augmenterait, il se déclarerait : alors la cure s'entreprendrait au grand jour ; le baume ne s'appliquerait pas à côté de la blessure ; si le mal au contraire était léger, il se dissiperait de lui-même et on n'aurait pas prodigué à des plaintes frivoles la précieuse onction de la parole qui console, et dérangé la prière de son tabernacle d'ivoire.

La conversation marchait à petits pas, et comme sur un gazon humide où l'on a peur d'enfoncer. Il y eut un moment d'arrêt sur la pointe des pieds. Bergeronnette cinq-heures avait toujours la main posée sur la gaze du filet, et l'abbé Vincent avait croisé en méditation ses deux bras sur sa poitrine.

Parcourant son équateur de feu, le soleil touchait à la clef de voûte ; la campagne et la rivière étaient submergées dans sa clarté ; pas d'air, point de vent, nulle ombre ; toute vitreuse, la campagne haletait, le fleuve avait soif : midi au mois de juin. Comme deux voyageurs prudens, la fraîcheur et l'ombre s'étaient retirées dans la forêt de Saint-Germain et sur quelques points de l'île où étaient l'abbé Vincent et Bergeronnette. Autour d'eux s'élevaient tant de terre abondamment vêtue d'herbes, et tant d'arbrisseaux si bien placés en écran entre eux et le soleil, qu'ils n'éprouvaient qu'une chaleur modérée. Attirés par cette place si heureusement abritée, une foule de petits oiseaux aquatiques accouraient s'y reposer de tous les endroits moins boisés de l'île. Ils se trempaient dans l'eau, et piétinaient ensuite en secouant leurs ailes dans la ligne étroite de sable qui commence où cesse de verdir le gazon. Mais, quoique ce berceau naturel ne laissât pénétrer aucun rayon, il n'en était pas moins exposé à la fougueuse élasticité de la saison. L'air était ambré de molles extases ; dans le petit mouvement des feuilles, dans la lassitude des saules aux bras détendus, dans l'air, dans le cri du sable doré, dans le chant perpendiculaire de l'oiseau perdu au haut du ciel, il y avait d'ardentes sollicitations. Abattu par cette vaste immersion, l'abbé Vincent était pâle et plein de rêveuses distractions ; et, par momens, quand ses paupières s'abattaient, il ressemblait alors à ces hommes bruns du désert, à ces solitaires de la Thébaïde qui portaient dans l'Orient, sous les palmiers, l'expiation des fautes commises sous un autre climat.

Soit qu'elle partageât avec plus d'abandon encore que l'abbé Vincent cet affaissement universel, soit qu'elle ne fit que reprendre le cours d'une confidence commencée, elle continua à parler d'un ton de naïveté tendre qui bouleversa l'apparente tranquillité de l'abbé Vincent.

— Si ma mère vivait, c'est à elle et non à vous que j'aurais dit l'agitation de mon âme ; car j'ai besoin de l'exprimer pour savoir si elle est une faute et s'il y a des conseils pour l'apaiser. Cette amertume empreinte sur chaque objet qui m'environne, qui me fait voir comme je ne les ai jamais vus le ciel, la forêt, la rivière, le jour, qui m'entraîne à aimer ce que je n'accueillais auparavant qu'avec insouciance; la musique, par exemple. — Oh ! je l'aime à en pleurer quand je l'entends à Saint-Germain, dans la chambre de mademoiselle de Touralbe, ou à l'église, et quand vous chantez avec vos élèves, le soir, au milieu de l'obscurité. — Eh bien ! cette tristesse, qui me prend par un froid dans tous les membres, et me rend toute faible et tremblante, je l'éprouve depuis...

— Depuis quand? interrompit l'abbé Vincent dont le visage, en se tournant avec vivacité, se trouva tout près du visage de Bergeronnette.

— Depuis que je connais un homme dont les traits ne sortent pas de ma mémoire, dont la voix m'inquiète et me rend tout heureuse quand je l'entends, et devant lequel, malgré ma joie de le savoir près de moi, je rougis comme si je lui avais porté tort en quelque chose. Pourtant je ne sais de quoi j'aurais à m'accuser envers lui : je ne l'ai jamais vu que chez ma marraine ou à la ferme. J'ai peur même de le nommer, et, si l'on vient à parler de lui en ma présence, je suis contrariée, il me semble qu'on me remarque, qu'on m'étudie, et je m'en vais. Oui, c'est depuis le jour où j'ai pris tant d'intérêt à cet homme que je me suis ainsi renouvelée, et que je n'ai plus de moi que mon nom. Je ne vous ai pas tout dit...

— Je vous ai peut-être comprise; n'ajoutez rien, interrompit l'abbé Vincent qui sentait sa robe de prêtre lui peser comme une chape de plomb, et fermenter dans ses veines tout le sang de l'homme jeune. Ainsi que les Flavien et les Augustin, il se courbait sous le poignet de fer du formidable gladiateur de la chair; chaque parole de cette enfant l'avait percé sans qu'il sût comment et sans qu'il eût songé à les éviter. Il s'était suspendu aux branches fleuries pour parvenir jusqu'à la dernière, à la plus feuillée, où il avait soupçonné le nid de l'oiseau qui l'appelait; et il avait mis la main sur un serpent. Quelle révélation avait-il donc recueillie? pourquoi s'en émeuvait-il tant? pourquoi s'y intéressait-il au point de se trahir par son trouble? Croyait-il, — l'homme le plus pur est si ingénieux à tout ramener même aux désirs qu'il combat! — que Bergeronnette n'avait tu le nom de celui dont elle avait avoué l'ascendant sur elle que par une pudeur inspirée par lui seul, le seul confident appelé, non uniquement pour conseiller, mais pour deviner beaucoup?

Quelque fût le nom caché sous cette tendre déposition d'un cœur ingénu, l'abbé Vincent eut la force de reprendre sa phrase, et il l'éclaircit avec beaucoup plus de calme.

— N'est-il pas vrai, mademoiselle, lui dit-il d'une voix affectueuse, mais inégale comme celle de l'oiseau dont un éclair d'orage a coupé le chant aussitôt repris, n'est-il pas vrai que vous n'avez pas eu d'autre intention que de consulter l'ami en m'attirant près de vous? car le prêtre en aurait trop ou pas assez appris. Non, ce n'est pas ici que le prêtre aurait le droit de recevoir vos épanchemens. Sa parole, sans écho et distraite, manquerait de recueillement. Voyez : nous n'avons autour de nous ni l'ombre où la faute a la hardiesse de se dévoiler, ni le silence où la voix qui dirige, oubliant sa propre faiblesse, a le courage de conseiller. Pardonnez-moi ; mais je ne suis pas assez fort contre tant de séduisans tableaux épars devant nous. Dieu est grand partout, mais sa créature ne se prépare, ne s'élève à lui que pieusement recluse; la flamme du sacrifice s'éteint au vent et à la lumière du jour. Ce n'est donc pas au prêtre, continua l'abbé Vincent embarrassé dans sa distinction, qu'il rendait subtile à force de mettre du soin à l'expliquer, à vous dire, mais à l'ami de votre père, au vôtre, à vous exprimer combien par le travail et par la prière, par le travail surtout, on éloigne les mauvais désirs, et combien on restreint l'espace de leur domination quand ils sont déjà établis en nous. Voyez moins souvent la personne dont la présence compromet tant votre repos.

— Comment l'empêcher de venir nous voir? interrompit Bergeronnette. Je ne l'oserais jamais.

— Il ne faut pas la renvoyer, mais fuir les occasions de vous rencontrer avec elle. D'ailleurs, si cet homme a du respect pour votre maison, il se retirera de lui-même dès qu'il aura compris votre prudente affectation à l'éviter.

— Mais s'il ne vient plus à la ferme, on fera des remarques, et qui sait alors ce qu'on pensera !

D'un ton de conviction bien pénible pour Bergeronnette-cinq-heures, l'abbé Vincent reprit :

— Son absence ne sera pas un éclat. Il agira, je vous l'assure, avec circonspection : ce n'est que peu à peu qu'il suspendra ses visites à la ferme, où il ira toujours quelquefois.

— Et supposez-vous qu'alors je serai mieux? demanda ingénument Bergeronnette ; que ma gaîté reviendra ainsi que ma santé? que je ne m'ennuierai plus autant lorsque je serai seule?

— Je le crois, je l'espère, lui répondit l'abbé Vincent, moraliste fort entrepris dans une circonstance d'une physionomie si neuve, doutant de tout, de lui d'abord, après s'être

donné un rôle principal, inouï à côté de cette confidence; doutant de la valeur de ses conseils, dictés avec la défiance de l'intérêt personnel; n'étant sûr que d'un fait, que du nom à appliquer à l'inquiétude de Bergeronnette, balbutiant enfin le mot *amour*. Cet amour lui avait été dévoilé en termes assez précis, quoiqu'il les eût arrêtés sur les lèvres; et, obligé de les conduire à leur dernier développement avec le seul secours de son imagination, il en avait tiré une conclusion qu'il croyait vraie parce qu'il n'en supposait pas d'autre possible. Si Bergeronnette eût vécu dans un monde différent, peuplé de visages toujours nouveaux, renouvelés, nombreux, de caractères à forcer un choix, il eût été le dernier à s'accuser d'avoir éveillé tant de pureté endormie; sa modestie était trop réelle, sa conduite trop retenue, son rang trop effacé pour qu'il eût jamais songé à voir en lui, à propos d'une passion exaltée, le héros dont on lui faisait un mystère. L'énigme ainsi posée, il aurait dit tous les noms de la terre avant de hasarder le sien, qu'il aurait oublié; mais le monde de Fromainville, c'était lui; la société de la ferme de Bergerin, c'était lui. N'était-ce pas à lui que Bergeronnette-cinq-heures portait depuis ses premières années l'aveu de ses désirs, de ses pensées, de ses souffrances? Dans le cercle de cette autorité si longtemps exercée, devenue à force d'usage un lien doux, continu, aimé, nécessaire, pourquoi l'habitude n'aurait-elle pas pris un autre caractère? ces passages du respect tendre à l'amitié ont leur histoire; les chroniques des couvens l'attestent. La mémoire de l'abbé Vincent abonda en justifications, et, homme du passé par l'étude, créature du moment par le souffle d'une saison ardente, compromis par les paroles d'une jeune fille dont le front ne réfléchissait que le sien en parlant d'amour sous le ciel, dans la campagne déserte, il se crut l'origine d'une faute dont il osa s'accuser.

— Et si vous ne guérissez pas, reprit-il, après avoir suivi mes conseils, vous n'auriez pas encore à vous désespérer. Je ne suis pas la parole infaillible: vous iriez à de meilleurs juges de la conscience que moi; je vous engagerais alors à changer de confident religieux. Il y a toujours un prêtre meilleur que celui qui n'a pas réussi. Le bon est quelque part: on le trouve.

— Moi ne plus vous consulter! s'écria Bergeronnette. Mon Dieu! où aller? Vous me comprenez si bien et si vite! vous me prenez les mots, pour ainsi dire, sur la bouche; et je n'ai pas de honte devant vous, tant je vous vois jeune et enfant avec moi.

Avec une étourderie délicieuse Bergeronnette pressa entre ses deux mains les mains de l'abbé Vincent. Celui-ci n'eut pas la force de les retirer, il lui dit:

— Mais alors vous me promettez bien de faire ce que je vous ai dit. Fuir l'occasion, et vaincre le danger, quand il vous presse, ou par le travail, qui attache aux devoirs de la terre, ou par la prière, qui lie aux devoirs du ciel.

— Je vous le promets, dit Bergeronnette.

L'abbé Vincent se leva, et partit, son filet à papillons sur l'épaule.

Si la tristesse n'était plus sur le doux visage de Bergeronnette-cinq-heures, tout diapré par les grappes d'ombre des saules, la conviction n'en avait pas pris la place.

XXIX.

Aucune crainte d'être surprise par le docteur n'avait inquiété l'attention de Bergeronnette-cinq heures tandis qu'elle écoutait l'abbé Vincent. Elle avait aisément calculé le temps pendant lequel elle demeurerait avec le dernier, et elle était sûre, en indiquant l'heure de son entrevue à Calveyrac, de ne pas les faire trouver ensemble.

En effet, il s'était écoulé au moins deux heures depuis le départ de l'abbé Vincent, lorsque Bergeronnette-cinq-heures aperçut Calveyrac qui venait du bout de l'île en suivant la berge, marchant presque dans l'eau, ainsi que font les personnes distraites. Le docteur avait attaché son cheval à un des arbres de la forêt, tout près du chemin de hallage.

Bergeronnette se leva et alla vers lui. Elle se sentit moins à l'aise que lorsque l'abbé Vincent l'avait surprise dans la matinée. Elle cacha son embarras pourtant; mais, quoiqu'elle redoublât d'enjouement à chaque distance, en courant à la rencontre du docteur, en sautant, tantôt sur le sable, tantôt sur le gazon, en disparaissant derrière les grises oseraies pour se retrouver plus près de lui avec des coquelicots à la ceinture et des marguerites aux lèvres, mignonnes fleurs qui tournoyaient dans son sourire avenant; quoi qu'elle fît enfin, l'appréhension tuait en elle le caprice; et, arrivée en présence du docteur, elle n'avait plus d'haleine, plus de couleurs; son cœur battait.

En toute occasion, habile à prévenir les impressions que fait naître la vue d'un homme qui décide de la vie et de la mort, le docteur Calveyrac se montra à Bergeronnette d'un abord familier; rien de plus simple que sa rencontre avec elle. Il n'essaya que le plus tard possible de la conduire à la révélation de son secret, si c'était toutefois un secret, ignorant complétement si c'était à titre d'ami ou de docteur qu'elle le consulterait.

— Sais-tu, dit-il, qui je crois avoir aperçu tout près de Fromainville en venant ici? Monsieur Abel et ton père. Je les ai évités parce que j'étais en retard, mais il m'a semblé que Bergerin indiquait à monsieur Abel l'endroit où nous sommes. As-tu dit à ton père où tu allais en quittant la ferme ce matin?

— Non, répondit Bergeronnette; mais notre valet de ferme, qui m'a rencontrée, lui aura peut-être dit où il m'avait vue.

— N'importe, reprit le docteur: monsieur Abel, je présume, n'aura pas l'idée de venir se promener de ce côté; personne n'est jaloux de s'exposer au soleil, et il est chaud aujourd'hui; je fondais sous la sueur, quoique j'aie constamment suivi la forêt, où il y a de l'ombre.

— Et vous n'avez vu personne de connaissance sur votre chemin? s'informa Bergeronnette sans paraître mettre beaucoup d'importance à sa question.

— Personne, répondit le docteur.

Il eût été d'un hasard merveilleux que le docteur, en arrivant par la rive gauche de la Seine, se fût à point nommé rencontré avec l'abbé Vincent au moment où celui-ci s'embarquait au bac pour la rive droite.

— Ne nous plaignons pas de la journée, continua Bergeronnette-cinq-heures, répondant par exclamation aux gestes de lassitude de Calveyrac, occupé à s'essuyer le visage, inondé de sueur.

— Je ne me plains pas, il s'en faut, répliqua-t-il, surtout depuis que je suis ici: quelle île agréable! que de fraîcheur sous ces arbres! quelle tranquillité partout! On est séparé du monde sur ce morceau de terre, qui suffirait à mon bonheur. Oui, je m'en contenterais: je le diviserais d'un bout à l'autre, je n'en laisserais aucune partie inutile; ma maison d'abord, une petite maison d'un étage, au centre de l'île; des peupliers tout autour, bien pressés, jusqu'aux deux rives; derrière les peupliers un enclos formé de haies d'aubépines où je planterais des groseillers et des pommiers; au bout de ce premier enclos j'en tracerais un autre où je cultiverais des roses; le reste de l'île serait couvert de foin et de gazon. Les dispositions faites d'un côté de l'île auraient également lieu de l'autre pour le charme de la symétrie. Tout cela serait facile à obtenir, ajoutait le docteur, ivre de son idée et désignant du bout d'une baguette de jonc à Bergeronnette chaque point de l'île où il réalisait en idée tant d'améliorations; de l'autre main il agitait son chapeau de paille. Sa forte tête militaire se bronzait sous le soleil tandis qu'il colonisait l'île enchantée qu'il parcourait.

— Et moi, s'écria Bergeronnette, je vous porterais votre lait tous les matins. Vous me permettriez bien de cueillir quelques-unes de ces roses que vous cultiveriez dans l'enclos entouré d'aubépines?

— Je te fais partager mes folles illusions, chère enfant, dit en soupirant le docteur. C'est cette chaleur d'enfer, j'imagine, qui fait ainsi divaguer.

— Pourquoi n'achèteriez-vous pas cette île qui vous plaît tant? elle est à vendre peut-être.

— Acheter cette île! Tu me crois donc riche?

— Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour être riche, que vous ne l'êtes pas? demanda Bergeronnette-cinq-heures avec une naïve mauvaise humeur.

— D'abord il faudrait ne pas être vieux comme je le suis, et recommencer un peu mieux sa vie.

— Vous vieux! s'écria Bergeronnette, vous vieux?

— Tu ne trouves donc pas? reprit le docteur, qui n'osait pas regarder en face Bergeronnette de peur de la forcer à changer aussitôt d'opinion.

— Mon père, l'autre jour, me disait: — As-tu remarqué comme le docteur a bon visage? Quelle jeunesse il a dans les yeux! il est vif comme un cerf!

— Et que répondais-tu, toi?

— Moi, j'étais de son avis.

— Vois-tu, poursuivit le docteur en évitant de poser sur un sujet de son goût, toujours dans la crainte de le voir se gâter, je ne m'occupe pas de la pensée d'être un jour propriétaire tranquille aux environs de Saint-Germain, pour une autre raison au moins aussi grave que celle que je t'ai donnée: mon projet n'est pas de rester dans ce pays.

— Vous nous quitteriez!

— Bientôt.

— Madame Dalzonne vous laisserait partir! elle qui vous aime tant!

— Chacun a à penser à son avenir.

— C'est vrai, dit Bergeronnette, qui descendait à l'accent de tristesse du docteur.

— Ne te chagrine pas d'une chose qui n'est pas faite. Te proposes-tu, ajouta le docteur pour couper court au propos, d'aller ce mois-ci aux fêtes des environs? Toi qui aimes la danse...

— Monsieur Calveyrac, je n'aime plus les bals, je les abhorre maintenant.

La voix de Bergeronnette palpitait; son gazouillement s'était tout-à-coup arrêté à la question du docteur, si loin de prévoir l'impression qu'elle produirait.

Il lui fut impossible de ne pas comprendre que le sujet de conversation qu'il avait tant éludé venait de lui-même.

— Asseyons nous, dit le docteur en regardant Bergeronnette, asseyons-nous ici.

Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sous ce regard net, bon encore, mais impérieux. Elle baissa la tête, elle abandonna son bras.

Calveyrac s'en empara sans résistance, et, le doigt posé sur l'artère, il se retira peu à peu dans la méditation.

Aux deux tiers de sa course, le soleil lançait des rayons obliques qui permettaient maintenant à l'ombre de s'étendre et de s'épaissir en quelques endroits. Le vent courait entre les faisceaux de la lumière, et les écartait comme une vaste moisson de foin doré. Ce vent, on l'éprouvait, ne charriait aucune haleine de ville; il était vierge et amer; il sortait de la forêt. On eût dit que Calveyrac était en communication intime avec le génie antique de la science du corps humain qui ne se révélait autrefois que dans la solitude, au bord de la mer ou sur la montagne. Il y a des solennités que tout le prosaïsme de la vie moderne n'anéantira pas tant que le ciel aura une voûte et que l'humanité aura une douleur. Cette jeune fille effrayée, qui se livrait aux oracles de la science, était-ce une chose si commune au milieu du bruit sourd de la forêt se mêlant au sifflement soyeux du fleuve?

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Quand le docteur eut cessé de tenir le bras de Bergeronnette-cinq-heures, il lui dit:

— Continue; je t'écoute.

N'était-ce pas faire entendre à Bergeronnette qu'il savait déjà le commencement d'un récit dont elle ne lui avait pas même dit le premier mot?

Celle-ci le regarda avec étonnement.

Le bon abbé Vincent n'avait pas tant de lucidité.

D'un accent encore plus ferme, le docteur répéta:

— Poursuis. Tu aimes, n'est-ce pas? tu aimes: voilà ton secret.

— Mon Dieu! se dit Bergeronnette-cinq-heures, il en sait déjà autant que l'abbé Vincent! Mais est-ce tout?

— Je crois, continua Calveyrac, que tu disais l'avoir connu dans un bal. Passons sur la circonstance. Je te remercie d'avoir eu assez de confiance dans le meilleur ami de ta famille pour t'exprimer à cœur ouvert avec lui. Tu as bien choisi. Mais ne te laisse pas ainsi assombrir par le chagrin. A quoi bon? Aimer est de ton âge, non du mien. J'ai de l'autorité sur ton père; tu veux que j'en use sans doute: je le déciderai à t'accorder son consentement; dispose de moi. Mon dévoûment t'est d'autant plus assuré que je suis convaincu que ce jeune homme a des mœurs, de l'activité, une position...

— Celui que j'aime ne peut pas être mon mari, interrompit douloureusement Bergeronnette, tout attristée du long roman bâti par le docteur.

Le beau monument de suppositions élevé par Calveyrac chancelait au moment où il allait poser la flèche.

Tous deux se turent: ils ne s'étaient compris ni l'un ni l'autre.

Un peu confus, le docteur se leva et se mit à marcher à grands pas devant Bergeronnette, dont l'attitude conservait son immobilité.

Il revint pourtant à sa place, et il dit du ton d'un homme qui a puisé de nouvelles forces dans ses conjectures:

— Je m'étais trompé, je le vois. Il ne me devient que plus aisé de t'épargner un aveu qui te pèse. Tu ne peux pas épouser le jeune homme que tu aimes, je le suppose avec certitude maintenant, parce que ton père te destine un autre parti. Dans le temps, il m'avait parlé du projet de te marier: son choix contrarie le tien; c'est toujours ainsi. Sans être insurmontable, la difficulté se complique; je conçois ta peine; et d'ordinaire, à ton âge, on est jaloux du chagrin qu'on a comme du bonheur qu'on cherche. Crois-moi, cette conduite est plutôt au fond une bravade qu'une vertu. Si, au lieu de refuser net à ton père, tu lui demandais du temps? Est-ce un an d'intervalle que tu désires mettre entre ta douleur et le mariage que te propose ton père? Je m'engage à t'obtenir ce délai. Excuse-moi si ma pénétration est restée une première fois en défaut.

Ne saisissant que de pénibles obscurités dans toutes ces inductions bienveillantes du docteur, Bergeronnette se frappa le front. Sur le point de pleurer, elle dit:

— Vous vous trompez encore, monsieur Calveyrac! Ce n'est pas cela, mon Dieu!

— Ce n'est pas cela! répéta le docteur, confondu comme un homme qui, après avoir marché tout un jour, reconnaît qu'il est revenu au même point d'où il était parti; ce n'est pas cela! Mais qu'est-ce donc?

— Je souffre, je ne me connais plus; malgré moi je me lève la nuit et je marche pieds nus dans la chambre; je pleure dans l'obscurité jusqu'au matin; il me vient des haines et des colères, moi qui ne suis pas méchante, que je ne puis retenir. L'autre jour, en traversant la forêt de Saint-Germain, j'entendis remuer sous les arbres...

— Ne t'émeus pas ainsi, mon enfant. Je t'écoute bien; parle doucement. D'où venait ce bruit?

— J'approche, et je vois deux faons cachés sous le ventre palpitant d'une biche. La biche était terrible, ses yeux dardaient du feu.

— Comme tu trembles, Bergeronnette! Du calme! Qu'avait donc cette biche?

— Un chien allait sauter sur ses petits. Mon cœur tourna dans ma poitrine; je m'élançai sur le chien et le saisis au cou; je le traînai sur le chemin. C'est que je l'aurais étouffé! J'ai fait cela sans le savoir même, sans m'apercevoir que mes mains étaient mordues.

Couvrant Bergeronnette de l'immense éclair d'un regard, le docteur lui dit:

— Réponds-moi. Point de pleurs, point de mensonges! la vérité! Réponds-moi. Éprouves-tu des étouffemens à certaines heures de la journée?

— Oui.

La figure du docteur passait à une trivialité basse, mais hardie.

— As-tu perdu l'appétit?

— Oui; je ne voudrais manger que des fruits verts.

L'œuvre est consommée, pensa le docteur.

— Écoute-moi, Bergeronnette.

Pendant une heure, Calveyrac entretint à voix basse la fille de Bergerin, qui se transfigurait en subissant les paroles qu'elle entendait pour la première fois de sa vie. Tout ce qui constitue l'ingénuité sauvage de l'ignorance se détachait d'elle et disparaissait peu à peu: la fleur neigeuse du pommier, la mousse de l'églantier des bois, et les teintes roses du ciel quand le soleil s'élève. Elle cessa d'être jolie, elle fut belle, mais belle comme on l'est aux époques perdues. La désolation avait sa large part dans cette beauté; comme la première femme, elle maudissait pour avoir su. A l'étonnement succéda la douleur, douleur incommensurable dont le docteur s'épouvanta, car il savait celles que les consolations et le temps guérissent et celles qui n'ont qu'un remède, la mort. Ce mot sinistre passa du cœur à la bouche de Bergeronnette et s'y scella. Il fut la réponse aux touchantes paroles du docteur, la mort infaillible, la mort imminente; Bergeronnette la voulait vite, le lendemain, au bas de sa ferme, où coule la Seine. Elle se leva machinalement à plusieurs reprises pour courir à la rivière. Le docteur la retint. La retiendrait-il toujours? qu'en savait-il? Il pleura, il pria, il alla jusqu'à se faire hypocrite pour sauver du désespoir cette pauvre enfant toute morte et suppliante dans ses deux bras, et dont il essuyait les yeux, dont il réchauffait le front par des baisers de père. Il osa lui dire:

— Confesse-toi à l'abbé Vincent.

— A l'abbé Vincent! à lui!

Bergeronnette s'évanouit.

Étrange coup de lumière! Le docteur, qui n'avait pu faire avouer à Bergeronnette le nom de celui qui l'avait séduite lorsqu'elle ignorait encore ce qu'est une séduction et ce que sont ses suites, le docteur, effrayé de l'effet produit sur Bergeronnette cinq-heures par le nom seul de l'abbé Vincent, vit dans ce nom un fait, un fait inouï, évident, celui qu'il cherchait; et c'est alors qu'il s'expliqua combien Bergeronnette avait eu raison de taire ce nom qu'il lui avait demandé, et combien elle était fondée dans son désespoir. Calveyrac était arrivé au fond de l'abîme en deux chutes... L'abbé Vincent!

— Combien je suis malheureuse! Je me croyais morte, et me voilà encore en vie!

Elle faisait pitié

— Sais tu garder un secret? lui dit Calveyrac en la prenant sous le bras et en avançant quelques pas pour regarder tout autour de lui.

— Oui! oui!

— Un secret dont ma vie dépendra. Si tu le révèles, on me tranchera la tête sur la place du marché.

— Que ma mère soit damnée si jamais je parle de ce que vous allez me dire!

Le docteur fit un geste.

— Dans quelques jours ceci n'existera plus.

— Mon Dieu! je vous remercie!

— C'est un crime puni de mort par la loi, murmura le docteur; mais j'en commets un pour qu'il n'en soit pas commis deux.

XXX.

Sur de vagues indications de Bergerin, Abel avait fini par découvrir l'endroit où Bergeronnette s'était rendue. Il avait vu aussi l'abbé Vincent descendre dans l'île d'Herblay; mais il s'était retiré avant que le docteur ne fût venu: comment aurait-il présumé que Bergeronnette attendait encore quelqu'un! Qu'il eut d'étranges pensées! qu'il forma de suppositions! Pourquoi cette rencontre de Bergeronnette et de l'abbé Vincent si loin, dans un tel endroit! qu'avaient-ils à se dire pour qu'il leur fallût tant de silence et d'isolement? quelle confiance n'aurait été altérée par une conduite si tortueuse? Abel flotta dans un chaos d'inquiétudes jusqu'à la fin du jour. Dans la soirée, il alla au presbytère de l'abbé Vincent. Il coupa la Seine à Maisons. Au lieu de reposer ses pensées, la suave fermentation de la campagne qu'il traversait les échauffa d'abord et les livra à une exaltation soutenue par le trot fougueux de son cheval. Moins il était sûr de la convenance de sa visite à l'abbé Vincent, plus il se hâtait d'arriver au presbytère, dans la crainte de céder enfin à ses scrupules et de rentrer à Saint-Germain sans avoir eu le courage de sa témérité. Parfois ses raisonnemens montaient au niveau de son imagination, et rien alors ne lui semblait moins hasardé que sa présence chez l'abbé Vincent, homme grave, il est vrai, mais jeune comme lui, revêtu d'un caractère imposant sans doute, mais si plein de la philosophie commune aux honnêtes gens qu'on ne savait vraiment où il cachait le prêtre en lui. Ne l'ayant jamais vu l'été qu'en redingote de lasting et en chapeau de paille, l'hiver qu'en habits bourgeois fort peu sacerdotaux, Abel l'humanisait jusqu'aux formes les plus vulgaires. Il aimait à se fortifier de la pensée que l'abbé Vincent était, dans son intérieur, aussi accessible qu'au milieu de la société où il avait l'habitude de le rencontrer. Son visage souriait si vite, sa parole se dénouait si cordialement, aux soirées de madame Dalzonne, qu'on ne pouvait supposer que tout cela n'était en lui qu'un masque de circonstance. Comment croire que l'abbé Vincent avait deux caractères, l'un d'une affabilité ouverte, l'autre dur comme le font trop souvent à ceux de son caractère des observateurs prévenus, deux âmes, l'une azurée comme le lac au haut de la montagne, l'autre bouillonnante de menaces? Ces contrastes ne se voient guère de nos jours, où une sociabilité plus égale veut que sous l'habit du soldat comme sous la robe du prêtre il y ait l'homme, et que ce soit à l'homme et non à l'habit à être une cause d'attraction et de respect.

Quand les oscillations de sa pensée rendaient ainsi Abel indulgent pour lui-même en mettant d'accord son intérêt et sa logique, il approuvait sa visite à l'abbé Vincent, il en augurait un plein succès. La joie de ses espérances passait dans ses sens; le feu du centre devenait lumière aux extrémités comme dans les organisations nerveuses, et Abel, volatilisé, se posait en flamme errante sur tout ce qui fuyait à ses côtés, épis couchés en torrens, clochettes pâles sonnant l'angelus du soir aux fourmis, troncs d'arbres qui, les poings noués, se détirent après une journée de fatigue.

Mais, quand la flatteuse opinion qu'avait Abel de l'abbé Vincent s'était épuisée à force d'être tournée et retournée sur chaque angle, l'idée contraire survenait, se déployait à son tour et voilait le paysage; et malgré lui Abel se disait vaguement que les hommes que la société a chargés d'une fraction de l'autorité sans laquelle elle ne saurait subsister ont besoin de ne pas s'écarter du centre moral qu'ils occupent. A défaut, ils tombent dans le mouvement commun au fond duquel ils risquent de s'anéantir. Pour avoir trop simplifié les formes extérieures, le protestantisme est devenu une politesse de gens bien nés, un simple rapport de convenance entre la société et Dieu. Frappés de cette nullité où arrivent tôt ou tard les religions à force de concessions au monde, des fervens du vieux culte tâchent de retenir le catholicisme dans sa sphère d'encens, de chants et de lumières. Ils ne seraient pas éloignés de prêcher un certain fanatisme modéré, une intolérance conservatrice. Pourquoi l'abbé Vincent n'appartiendrait-il pas à ces orthodoxes de la foi restaurée? Et alors, pensait Abel, comment mes paroles ne se glaceront-elles pas dans ma bouche en essayant de lui faire connaître le service que j'attends de lui?

De controverse en controverse, le jour baissa, la ligne du chemin se fit longue entre Abel et Saint Germain; enfin, au crépuscule, il était à la porte de la maison curiale, où il s'arrêta. Il frappa à plusieurs reprises, et on ne vint pas lui ouvrir. Ayant posé par hasard la main sur le bouton de la porte, il sentit qu'il tournait: la porte s'ouvrit; il entra. Abel supposa qu'on ne s'introduisait pas autrement chez l'abbé Vincent. Sans doute il était au fond du jardin, occupé à arroser ses fleurs. Abel parcourut en tous sens les allées du jardin: l'abbé Vincent n'y était pas. Il n'en était pas sorti

depuis longtemps, car l'arrosoir, renversé au milieu d'une allée, attestait par son humidité un usage récent; en outre, une partie des plates-bandes était sèche, tandis que l'autre partie était rougeâtre et fumante de l'eau qu'elle avait reçue.

Du jardin Abel monta à la chambre de l'abbé Vincent. Un papier sur lequel l'écriture était encore fraîche avait été piqué à la porte; et on y lisait : *Je prie les personnes qui viendront pendant mon absence d'entrer dans ma chambre et de vouloir bien m'attendre. Je vais revenir.*

Abel ouvrit la porte de la chambre de l'abbé Vincent, dont la croisée donnait sur le jardin. Sur cette croisée, entourée de lierres, il y avait une petite assiette en terre de Creil, où nageaient quelques fraises, reste d'un dessert friand. En les mangeant, une idée avait dû traverser la tête de l'abbé Vincent qui avait laissé là la cuillère, l'assiette et les fraises pour déclasser un insecte rangé à tort dans une catégorie. Une fois l'erreur réparée, il avait oublié le dessert commencé et il était descendu au jardin; du jardin il était allé où on l'avait demandé.

Il régnait dans la chambre du jeune curé un désordre qui n'excluait pas une propreté exquise, presque inconcevable, liée à tant d'irrégularité dans l'arrangement de ses meubles, si peu nombreux, à la vérité, que l'éloge pourrait ressembler à une épigramme contre sa pauvreté. Tout le luxe de sa chambre résidait dans une bibliothèque en bois blanc dont toutes les étagères étaient loin d'être habitées, et particulièrement dans six cadres pleins d'insectes mis en ordre par lui. Là était son orgueil unique, mais vif et continu. Dix ans de courses au soleil avec des souliers ferrés, de marches à travers les halliers, de patience angélique, étaient rassemblés dans ces cadres, sur lesquels le maître passait plus souvent le linge que sur les deux seuls fauteuils de la pièce. Sa première jeunesse n'avait pas eu d'autres jouissances. Qu'elles étaient vraies et senties! combien son réveil était agréablement occupé lorsque, après avoir soulevé les paupières, il apercevait dans la demi clarté du matin les six glaces transparentes qui abritaient tout ce qu'il possédait au monde! Accoudé sur son oreiller, il souriait à son œuvre comme un propriétaire à son parc, à ses étangs, à ses vignes du coteau. Chacun de ces petits insectes lui rappelait une matinée le long des roseaux de la Loire et dans le beau pays qu'arrose ce fleuve; il avait été vicaire près d'Orléans avant d'être nommé à la cure qu'il occupait. Et que d'autres cadres il remplirait s'il vivait encore quelques années! Oui, il avait une ambition, celle de léguer au musée de sa ville natale sa riche collection d'insectes. Son nom serait alors inscrit au catalogue de la bibliothèque à l'article *Naturalistes;* son nom, si facile à latiniser, figurerait au-dessous de ceux de Linnée, de Lamarck et de Latreille!

S'il avait une ambition, il avait aussi un goût très prononcé, celui de la musique sacrée, ainsi que madame Dalzonne avait eu soin d'en faire part à mademoiselle de Touralbe. Dans un coin de sa chambre étaient les portraits des plus célèbres organistes de l'Italie et de la France; car l'abbé Vincent touchait des orgues comme un maître, science grave, étudiée dans les loisirs de ses études théologiques. Sa voix facile à l'émotion religieuse s'unissait avec une simplicité primitive aux notes de l'instrument divin. Que de tendres extases dont il avait été obligé de s'accuser à son directeur de conscience, peu partisan de la doctrine harmonieuse de Fénelon! Ses plus doux rêves de vicaire avaient été alors d'être nommé un jour curé de quelque paroisse où il y aurait un orgue. L'idée le transportait; il allait dans la campagne, marchant à peine sous le poids de cette espérance. Un orgue! une messe en musique! un orgue! Ses genoux tremblaient, des larmes roulaient sur son visage et sa bouche murmurait des sons empruntés à Carissimi, l'organiste immortel, dont il savait par cœur tous les motets. Dieu n'avait pas consenti à réaliser cette magnifique espérance : trop pauvre, la cure où il avait été appelé ne possédait pas un orgue. Il soupira, et, à défaut d'orgue, il choisit parmi les enfans de ses paroissiens ceux dont la voix était juste, il les réunit pour leur enseigner les premières notions de la musique sacrée. La tâche fut rude, longue, peu récompensée d'abord; cependant, au bout de deux ans d'indicibles difficultés, il toucha à son but. A une grand'messe de Pâques, ses enfans chantèrent avec tant de précision et de goût que l'archevêque, présent à la cérémonie, écrivit le jour même une lettre de félicitation à l'abbé Vincent, qui se dit tout bas après l'avoir lue : — Et si j'avais un orgue!

Plaie honteuse à étaler, l'abbé Vincent était si pauvre qu'il ne pouvait pas avoir une vieille bonne pour faire le ménage. Presque tous ses appointemens allaient à une sœur qu'il avait près de Lyon et à un frère dont il s'était engagé à payer l'apprentissage chez un horloger de Toulouse. Il faisait lui-même son lit, et il le faisait très mal, battait ses habits et cirait ses souliers. Seulement, le samedi soir une bonne paysanne lui préparait son dîner du dimanche, qu'il n'aurait pu apprêter lui-même à cause de la longueur du service divin; et ce dîner, sous d'autres figures, allongé de quelques sauces, tantôt froid, tantôt flanqué d'un pâté de veau acheté le jeudi, suffisait à toute la semaine.

Élevé dans la sobriété et l'étude, il souffrait moins qu'on ne l'imagine de ces petites obsessions domestiques. Si un sourire triste passait quelquefois sur ses traits lorsqu'il était obligé d'officier avec du linge un peu gris, il se résignait aussitôt, et pour se consoler il disait à ses petits musiciens en leur frappant sur l'épaule : Chantons, mes enfans! nous sommes en voix aujourd'hui.

Il était presque nuit lorsque l'abbé Vincent rentra chez lui.

Abel, qu'il n'avait pas aperçu dans l'obscurité, alla vers lui et se nomma.

— Ah! monsieur, dit-il d'une voix agitée par la vitesse de la marche, excusez le désordre où je suis. Ces gros souliers vous font peur, et vous vous demandez ce que signifie ce long roseau. Je vais vous l'apprendre. Mais que je suis fâché de m'être tant fait attendre! Il y a au moins une heure que vous êtes ici. Si vous aviez eu la bonté de me prévenir de votre visite... On n'est pas riche dans ce village, comme vous savez; les mauvaises récoltes y sont des fléaux; on en souffre longtemps. Mon voisin, un brave homme, avait son champ dévoré de chenilles; ses pommiers en étaient noircis : lui et moi nous les avons écrasées sans pitié. Avec ce roseau je les détachais des feuilles, et avec ces gros souliers j'en faisais justice. Pardonnez-moi mon absence en faveur de ce petit service rendu à un honnête voisin.

— C'est toujours de la charité, répondit Abel, et je ne puis me plaindre. En vous attendant, je me suis permis d'ouvrir quelques livres de votre bibliothèque; vous en possédez de curieux; le plus grand nombre m'est connu.

— Vous aimez aussi l'histoire naturelle, vous, monsieur Abel?

— J'en ai le goût. Dans les longues journées de province, mes promenades m'inspirèrent le désir d'étudier la botanique et l'insectologie. N'allez pas me croire d'une force même médiocre sur celle de ces deux sciences que vous connaissez si bien; non, monsieur : j'ai plus de titres que de faits dans la mémoire. C'est grâce à ma demi-érudition que j'ai vu qu'il vous manquait quelques ouvrages spéciaux dont mon professeur, il m'en souvient, m'avait recommandé autrefois la lecture.

— Ma bibliothèque n'est pas complète, répondit l'abbé en rougissant, je le sais; mais l'occasion m'a toujours manqué pour me procurer les ouvrages dont vous parlez, je suis loin de Paris, où ils se publient.

— J'aurais désiré voir ici, ajouta Abel sans remarquer combien il blessait la pénurie bibliographique du pauvre abbé Vincent, tout en flattant son penchant de naturaliste, la *Théologie des insectes*, de Lesser.

— Un livre curieux! répliqua l'abbé, un bon livre! Je l'aurai un jour.

— Vous n'avez pas non plus un Decourtilz?

— Un Decourtilz? Non, répondit l'abbé avec résignation et comme si Abel lui eût dit : — Vous n'avez pas cent mille francs?

— Ni Fisher, ni Lübner, ni Kirby?

— Non, monsieur Abel, non.

— Ni les *Annales de la Société linnéenne?*

— La collection, s'écria l'abbé, d'année en année plus vaste, coûte aujourd'hui considérablement.

— Ni un Latreille?

— Pardon, monsieur, pardon! Vous ne l'avez pas trouvé dans ma bibliothèque parce que je l'ai sur moi; il ne me quitte jamais; le voilà!

Il y eut de la fierté dans le mouvement de l'abbé Vincent à montrer son exemplaire de Latreille. Ce geste signifiait à beaucoup d'égards : On est pauvre, mais enfin on a un Latreille.

— Soyez moi agréable, monsieur Vincent. Je ne me sers plus de ma collection d'ouvrages sur l'histoire naturelle : par respect pour la science, empêchez qu'elle ne moisisse dans mes rayons. Vous me permettez de vous l'offrir, n'est-ce pas?

— Je vous l'emprunte seulement, répondit l'abbé Vincent, qui comprit qu'un refus ne serait pas accepté. Je serai votre bibliothécaire, pas davantage.

— Soit, monsieur Vincent. J'espère que vous serez longtemps revêtu de votre charge.

Il était difficile de prolonger plus loin l'à-propos d'un incident qui ne tenait pas du tout au motif essentiel de la visite d'Abel chez l'abbé Vincent. Décidé à se retirer sans avoir rien dit, Abel rattrapa le fil déjà si mince de la conversation, et continua ainsi :

— Oui, car vous êtes jeune encore.

— En effet, je suis entré dans les ordres de bonne heure ; je me félicite souvent de cette vocation précoce : mon bonheur a commencé plus tôt; je n'ai pas eu le temps de regretter le monde, que j'ai peu connu, mais assez cependant pour plaindre la plupart des hommes de mon âge qui ne m'ont pas imité. Plus tard, beaucoup d'entre eux m'ont raconté leurs peines, et pas un n'a été affligé du récit des miennes.

— Il y a des douleurs discrètes, interrompit Abel.

— Sincèrement, monsieur Abel, ma carrière ne m'a causé qu'un seul chagrin : c'est qu'elle ne me rapportât pas assez pour soulager mes parens. Il est étrange, n'est-ce pas, que l'exercice de la charité soit dans les nécessités de la plus pauvre des professions?

— Ainsi, continua Abel, vous n'êtes pas riche?

Jetée dans l'obscurité, faite d'un ton qui répondait au ton de l'abbé Vincent, cette question n'avait rien de blessant.

— Je suis très pauvre, répondit l'abbé.

— Mais vous espérez de votre famille?

— C'est moi qui la soutiens.

— Et n'avez-vous point d'autres espérances?

— Pardon, répondit l'abbé, dont la figure était dans l'ombre, mais dont les yeux brillèrent d'un éclat subit; — pardon : j'ai le ciel.

— Mais cependant vous pouvez aspirer à un rang plus élevé dans l'ordre ecclésiastique: au-dessus des curés, il y a les évêques, les archevêques.

— Je crois que vous me jugez trop favorablement, monsieur Abel. Entre autres qualités que je n'ai pas pour monter si haut, deux me manquent surtout : le savoir et la naissance. Fils d'un cordonnier, qui m'avait mis au séminaire parce qu'il présumait que je serais un jour cardinal, — Sixte-Quint avait bien gardé les moutons, — j'ai été privé, après mes études, c'est-à-dire au moment où l'on étudie sérieusement pour apprendre, des ressources nécessaires pour acheter des livres, voyager en Italie et suivre quelques cours de littérature sacrée à la Sorbonne. J'ai pris mes grades, et c'est tout. Vous voyez que mon éducation n'a pas été menée loin. Je vous ai dit ma naissance : quoique nous ne soyons plus sous le règne de Louis XIV, il n'est pas moins vrai que l'on compte peu d'évêques sans titres Tout bien considéré, il n'y a en moi que l'étoffe d'un curé de village, quoique beaucoup de curés de village, je me hâte de l'avouer, soient dignes de rêver une ambition qui m'est défendue.

Quelle que fût la part qu'Abel fit à la modestie de l'abbé Vincent dans ce récit de son origine et de son éducation, il ne lui en resta pas moins une impression malheureuse dans l'esprit. Il avait jugé autrement l'homme. Caractère étrange, il fut fâché d'être sûr maintenant d'arriver au but par le chemin de son choix. La résistance ne lui paraissait pas admissible : point d'orgueil à caresser, point de science à renverser avec le canon, rien ; un zèle médiocre, un naturaliste au lieu d'un prêtre. Le succès était acquis. Abel en vint à regretter d'avoir usé de tant de circonlocutions ; il fut affecté de ce sentiment de honte qu'on ressent lorsque, après avoir parlé respectueusement à un homme dans un salon, on découvre qu'on a pris le domestique pour le maître. Se sentant désormais assez fort pour risquer jusqu'à l'athéisme avec un tel interlocuteur, Abel, l'ironie sur les lèvres, reprit :

— Vous vous estimeriez heureux, n'est-ce pas, d'avoir tous les jours une table bien servie; peu de plats, mais fins; quelques vins choisis?

— J'avoue, répondit l'abbé Vincent, très loin de soupçonner le changement opéré dans l'esprit d'Abel, j'avoue que je suis, Dieu me le pardonne, un peu sensuel, et que la soupe grasse, deux fois par semaine, ne me damnerait pas. Mais on s'accoutume à plus mauvais ordinaires que le mien. L'eau de la Seine est légère, et les légumes du terroir sont savoureux.

— Je vois que vous n'êtes pas ennemi d'une existence satisfaite, continua Abel de plus en plus prévenu contre l'abbé Vincent, et vous avez raison. On ne soutient pas l'existence avec des jeûnes; la force d'esprit exigée chez un homme chargé d'une responsabilité comme la vôtre veut être entretenue par un bon régime et l'entourage d'une aisance légitimement méritée. Qu'est-ce qu'un prêtre, si nous descendons un instant dans les familiarités de la vie, qui ne possède pas six douzaines de bas, une robe de chambre fourrée et des pantoufles!

— A franchement parler, répondit l'abbé Vincent complétement dupe du ton amical et du tour hypothétique d'Abel, à franchement parler, je préférerais à des pantoufles une bonne paire de souliers ; car je n'en ai plus qu'une paire, et il faut qu'elle aille jusqu'à la Noël, et nous sommes en juin.

— Et votre église ?

— Mon église? répondit l'abbé Vincent, heureux de s'épancher comme l'ami dans l'ami ; et Abel n'était pas moins pour lui, tant il mettait dans ses questions de cordialité antique, renouvelée des dialogues des philosophes d'Athènes ; mon église ? répéta-t-il, elle est fort délabrée, mon cher monsieur Abel : le maître-autel menace ruine, la chaire crie, les piliers tremblent; et ce qu'il y aura de plus chrétien bientôt, ce sera d'engager mes paroissiens à ne plus se rendre aux offices. Je me suis adressé plusieurs fois au maire et au conseil municipal : le maire dit qu'il n'a pas de fonds ; le conseil municipal me renvoie au préfet, le préfet au ministre ; rien ne se fait. En attendant, de peur de voir le clocher s'écrouler, j'ai ordonné qu'on ne sonnerait plus les cloches. Ainsi mon église est encore plus malheureuse que moi, son curé.

— Vous ne repousseriez pas, j'en suis sûr, continua Abel, la générosité pieuse de celui qui la relèverait de fond en comble, la restaurerait à l'intérieur sans lui ôter son caractère de simplicité, et ferait élever six colonnes à l'entrée?

— Ces largesses chrétiennes ne sont guère de notre siècle, monsieur Abel.

Abel poursuivit :

— On dorerait la chapelle de la Vierge, et on y placerait un christ peint par Eugène Delacroix ; on enrichirait le maître-autel d'un ciboire en vermeil, de plusieurs candélabres et de quelques vases d'argent.

— Je n'en ai jamais tant rêvé pour ma pauvre église.

— On ajouterait un orgue.

— Un orgue! s'écria l'abbé Vincent, un orgue ! comme un roi détrôné s'écrierait : une couronne ! un orgue pour mon église ! de la musique! C'est là une trop forte illusion ; cet ambitieux désir est peut-être un péché.

— Demain, acheva Abel, qui croyait s'être suffisamment démontré tout ce qu'on pouvait exercer de séduction sur un homme comme l'abbé Vincent, demain vous entrerez en marché avec le propriétaire de cette maison. Achetez-la pour moi, je vous prie : vous l'habiterez. Il faut que mon bibliothécaire soit convenablement logé.

— Monsieur...

— Vous aurez aussi le jardin.

Surpris par un bienfait si inattendu, l'abbé Vincent se leva, heurta dans l'obscurité les fauteuils et les tables pour chercher son bienfaiteur. En prenant la main d'Abel, il dit :

— Monsieur, et mon église ?

— Votre église aura tout ce que j'ai promis, l'orgue même.

— Monsieur, si c'est pour moi, c'est trop; si c'est pour Dieu, ce n'est pas assez.

— Quoi ! cela ne suffit pas ?

— Non, monsieur : je n'ai pas le chrétien, si j'ai l'église. Y viendrez vous ?

— Oui, répondit Abel.

— Dieu est satisfait, mon cher monsieur Abel ; et c'est à lui que vous vouliez être agréable, je le vois maintenant, par l'acte de votre rare charité, dicté par un vœu dont je ne vous demande pas l'origine. Mais moi, à mon tour, que faut-il que je fasse pour vous prouver ma reconnaissance ?

— Vous êtes prêtre, reprit Abel, mais vous l'êtes sans dureté, sans fanatisme ; vous raisonnez vos croyances, vous ne les répandez pas comme un orage ; avant les pompes extérieures du culte vous mettez les vertus évangéliques ; la religion du cœur chez vous l'emporte sur celle de la tradition et des hommes enfin.

Sentant qu'il s'embrouillait de plus en plus, Abel renonça brusquement aux mots pour arriver droit au fait.

— Je demande que vous me révéliez une confession.

— Que je vous révèle une confession ! (L'abbé Vincent frémit.) Et monseigneur l'évêque de Versailles ! s'il venait à le savoir !

— L'évêque de Versailles ne le saura jamais.

— Et notre saint-père ?

— Il ne l'apprendra pas davantage.

— Et Dieu, monsieur !

— Il meurt de misère, je l'enrichis, et il me refuse ! Mais que peut-on vous faire ? vous casser ? Je vous assure quatre mille livres de rente, monsieur. Répétez moi donc la confession que je veux savoir.

— Et Dieu, monsieur ! redit l'abbé Vincent.

— Mais je meurs si vous ne parlez pas !

Le jeune prêtre resta muet.

— Mais je meurs si vous ne parlez pas !

Même silence du prêtre.

Exaspéré des refus de l'abbé Vincent, Abel s'écria, n'étant plus maître de sa raison :

— Faut-il recourir à la violence, monsieur ? Je veux savoir ce que vous avez appris par la confession de Bergeronnette. Mais où êtes-vous donc ? ajouta Abel qui tâtonnait dans l'obscurité; où êtes-vous donc ?

— A vos pieds, répondit l'abbé Vincent.

Abel retomba dans le fauteuil d'où il s'était levé pour chercher l'abbé Vincent. Celui-ci, en s'asseyant près d'Abel, lui dit :

— Je n'accuse que moi ; votre méprise est le fruit de ma faute. Vous ne m'avez si mal jugé, mon ami, que parce que j'ai eu le tort d'oublier avec vous l'austérité de mon caractère de prêtre, si affaibli en moi, et je m'en repens, par le contact énervant du monde et par un genre d'étude qui, malgré sa sévérité, m'a éloigné de la sainte préoccupation des vérités éternelles, seuls délassemens possibles, seul commerce permis, nos seules joies tolérées. Mon autorité s'est égarée en ne restant pas rivée à l'anneau du devoir. Comme vous n'avez pas trouvé le prêtre en moi, vous avez cru avoir bon marché de l'homme, et d'un homme débile dans sa science, dépourvu de majesté, accessible par le flanc découvert de sa misère. Qu'est-ce que le prêtre, vous m'avez forcé à me le demander, qui n'est pas prêtre à toutes les heures du jour et pour chacun ? qu'est-ce que le prêtre, je me réponds, qui pend au clou sa robe et ne la reprend qu'à l'autel, qui compromet sa parole dans les tournois des conversations frivoles, et s'étonne de la sentir sans force au moment de combattre le doute ou de terrasser le mensonge ? Je suis ce prêtre, mon ami, dont la parole et l'esprit se sont tellement vulgarisés que vous n'avez pu le distinguer des autres hommes, malgré votre candeur. Plongé dans les délices d'une étude trop aimée, je ne vous ai paru un savant estimable qu'à la condition de n'être pour vous qu'un prêtre sans autorité. Vous êtes allé à l'homme ; et ce n'est pas votre faute, je le répète, si l'homme vous a intéressé par son isolement et sa faiblesse. Il l'a trop montrée pour que vous lui ayez refusé le secours de votre exigeante pitié ; et la pitié vous a créé des droits sur moi. Qu'ai-je fait pour vous détromper à temps ? Mes sens, que je n'ai pas assez domptés, se sont laissé surprendre aux douceurs que vous leur avez offertes ; mon orgueil a été édifié, et j'ai pris en dérision ma robe salie, ma chaussure percée, ma maison sans meubles, comme si jusqu'ici je n'avais pas vécu sans penser à un état meilleur. J'aurai pu être sourd à vos propositions : je ne l'ai pas été ; je suis puni ; c'est une justice. Si j'avais su résister, je n'aurais pas eu la douleur d'apprendre que la possession des félicités décevantes au devant desquelles je me suis jeté devait se mériter par la révélation d'une confession. Je n'en veux donc qu'à moi si cette idée vous est venue. Pardonnez-moi, mon cher monsieur Abel, de vous l'avoir inspirée. Apprenons tous deux par là que la pensée du mal, tant elle est subtile, agissante, toujours près de nous, se glisse même entre deux hommes dont l'un, je veux parler de vous, rougirait de corrompre la fidélité d'un devoir, quel qu'il fût, et dont l'autre a vécu jusqu'ici de pain et d'étude. Pardon, pardon, monsieur Abel ! Que le reproche pèse donc sur moi seul ! Vous m'avez donné à prodigalité de l'ombre et du repos, mon Dieu, et je n'étais pas content ! vous m'avez nourri du pain de tous les jours et des fruits de la saison, et je n'étais pas content ! Vous avez bien fait, mon Dieu, et je vous remercie de m'avoir appris à connaître mon bonheur par mon propre abaissement et par ma confusion.

La main d'Abel, confus et silencieux, était dans la main de l'abbé Vincent.

La lune se levait sur la belle campagne de juin, et baignait d'une écume d'argent les prés, les grands bois, les villages assoupis.

Des voix harmonieuses sortirent tout-à-coup du fond de ce vaste sommeil de la nature.

— Qu'est-ce donc que j'entends ? demanda Abel.

— Ce sont mes élèves, mes petits musiciens qui répètent un morceau pour demain, jour de fête à l'église : la fille du maire se marie. Voyez, de ce coin de la croisée, l'ordre qui règne dans leur exercice quoique je sois absent.

Placés l'un près de l'autre à la croisée, les yeux fixés sur les vitraux, à travers lesquels brillaient quelques lampes dont la lueur se balançait sur des têtes nues d'enfans, Abel et l'abbé Vincent, émus de leur conversation, la poitrine rafraîchie, le visage caressé par l'haleine des fleurs, écoutèrent, dans le calme d'une nuit admirable de pureté, les chants que se renvoyaient les échos de l'église.

Il était tard quand Abel prit congé de l'abbé Vincent.

En sortant, il n'eut qu'une pensée : celle de voir le docteur Calveyrac.

L'abbé Vincent pria toute la nuit.

XXXI.

Aucune des inquiétudes personnelles à quelques caractères mis en relief dans cette histoire n'avait réagi sur la paix dont jouissait, depuis son origine, l'établissement de madame Dalzonne, constamment attentive, il est vrai, à lui conserver sa physionomie claustrale, première condition de sa bonne renommée. Il ressemblait à ces États modernes dont les chefs, quelque cuisans que soient leurs chagrins domestiques, ont le courage réel ou affecté, sachant à quel prix ils règnent, de ne paraître s'occuper que de leur peuple. Excepté madame Pingray, dont la bonté était presque du génie, personne n'avait soupçonné jusqu'ici la plus légère inégalité dans les rapports, qu'on pourrait appeler de famille, entre madame Dalzonne et les personnes placées autour d'elle par devoir ou à titre de pensionnaires.

C'était d'ailleurs pour tous la même existence effacée, nulle, ou, pour la définir par son bon côté, indifférente. Idées, opinions, projets coulaient au fond du même lit, en nappes mo-

notones, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année. A la même place s'asseyait au dîner le même personnage, qui répétait à un moment prévu le geste de la veille et la plaisanterie de dix ans. Toutefois, cette uniformité grise avait une valeur, et, comme certain vin, fade d'abord, elle acquérait une vertu avec l'âge, pourvu qu'on éloignât tout point de comparaison qui eût été un contraste. Là rien n'était un contraste. La situation de l'établissement entre une ville du passé, une rivière et un bois, la maison, longue en surface, mais peu voyante, les hauts murs de circuit, qui s'affaissaient et se déjetaient en cerceau au point central du pourtour, vers la Seine, comme prêts à lâcher dans l'eau, faute de résistance, le gros jardin en pente; la grille de fer qui criait sur ses gonds, même lorsqu'elle était au repos, à l'exemple de ces vieux malades habitués à la plainte; le parloir, d'une propreté exagérée, comme la salle des convalescens dans les hôpitaux, qualité dont l'excès, ainsi que l'extrême blancheur, entraîne vers la tristesse ; l'intérieur de la maison, fait à l'image de l'extérieur, doux, émoussé, ne blessant ni la délicatesse du regard par des murs de couleur trop vive, ni les pieds par des marches trop rapides ; tout enfin, la matière inerte et la matière vivante, avait une parenté de lenteur, de silence et d'éternité. L'empreinte était si forte que madame Dalzonne elle-même, qui la respectait, en avait peur quelquefois, et en redoutait les effets au point de chercher à les détourner par des innovations agréables, par des embellissemens tentés avec discrétion au jardin, par des plaisirs nouveaux introduits dans le programme de ses soirées. Mais qu'arrivait-il? Au bout de quelques jours, l'innovation n'était plus sensible; l'atmosphère de la maison l'avait tellement envieillie que rien ne paraissait changé; car la maison s'assimilait tout, de même que certaines eaux gourdes pétrifient en quelques heures les objets qu'on y jette.

Aux yeux de madame Pingray, madame Dalzonne avait considérablement relâché pour elle, depuis quelques mois, les liens de cette torpeur générale, sans avoir beaucoup gagné en contentement d'esprit. Des hauteurs de sa tour d'observation, l'antique pensionnaire avait vu luire et s'éteindre, sur un front d'une tranquillité affectée, les éclairs de plusieurs orages; elle avait suivi la trace des larmes sur des joues meurtries, distingué la fausseté de certaines joies à des notes forcées. Mais, compatissante au fond de chacun de ses jugemens, elle n'avait point couru après l'aveu d'une peine inhabile à se cacher. L'objet était venu à sa connaissance, comme le rayon tombe en ligne droite sur la surface du métal poli. Nature résistante et fine, elle réfléchissait le monde moral et ses tristes paysages dans le miroir de son intelligence. Elle était si loin de se complaire dans sa supériorité de perception que, s'en défiant sans cesse par pureté native, elle n'allait jamais au delà de ces places spontanément éclairées sans le concours de son désir; elle s'arrêtait volontairement en chemin de savoir, et s'asseyait à la première ombre, préférant ne tirer aucun parti de sa clairvoyance, dont elle aurait souhaité souvent d'être privée, que de l'irriter aux aiguillons de la curiosité. Ainsi forte d'elle-même, s'il lui était impossible de voir dans trois personnes qu'elle aimait, le docteur Calveyrac, madame Dalzonne et Abel, la même situation relative qu'autrefois, elle ne possédait pas pour cela le fond de leurs pensées et le but de leurs intentions. Ils n'étaient plus les mêmes, ils étaient malheureux l'un par l'autre pour des motifs auxquels le cœur avait une grande part; mais là finissait, sauf quelques détails qui témoignaient de la vérité des faits principaux et les liaient entre eux, l'autorité qu'exerçait sa mémoire sur son merveilleux raisonnement.

Madame Pingray ne se trompait guère dans les jugemens qu'elle portait. Elle connaissait bien madame Dalzonne, mieux que madame Dalzonne ne se connaissait elle-même; car celle-ci en était encore à ignorer que les orageuses passions sont défendues aux existences bourgeoises, parce qu'elles ne quittent pas l'immuable milieu où des milliers de liens les retiennent depuis la première jusqu'à la dernière heure de l'année, et où chacun se constitue l'habitude de les voir, semblables, à beaucoup d'égards, à ces monumens publics posés au point central de tous les rayons, se montrant de face partout. Aimer, pour elles, est une date sinistre. Que la femme riche se permette un amant : les facilités accourront au devant d'elle pour l'aider, lui aplanir le chemin des occasions, lui faire de l'ombre en allant, pour lui ménager le silence au retour et endormir l'opinion. Ce n'est pas chez elle qu'elle aura la maladresse de se commettre avec une passion : elle la demandera aux tourbillons des soirées, aux bals de ses amies, indulgentes aujourd'hui afin qu'on le soit demain ou parce qu'on l'a été l'an dernier; elle dépaysera ensuite son erreur chérie aux eaux de Saint-Sauveur, dans des voyages en Italie, dans le séjour d'automne à la campagne. Il faut être riche pour courir le risque d'aimer, comme il faut être riche pour rester longtemps jolie et pour être aimée longtemps. Mais sur quel amas de déceptions ne tombe pas la femme de position secondaire, nourrie de cette fausse idée qu'elle a le droit d'aimer en toute liberté, au coin du feu, à la croisée du jardin et sur l'oreiller de la nuit! Ses domestiques, ses enfans, son ombre, tout la regarde quand elle n'a des yeux que pour l'homme aimé; si l'on s'agite autour d'elle, c'est pour mieux écouter son silence. Elle n'a d'ailleurs rien qui la diversifie et la nuance. Elle vit dans son idée, se cache mal dans ses terreurs, et elle empire sa faute en la laissant toujours dans le même air. La passion chez une femme riche, c'est le mouvement, le soleil, heureux à voir derrière un voile; c'est la santé : chez l'obscure bourgeoise rivée au devoir, c'est l'immobilité, quand ce n'est pas le suicide.

Une chaude soirée de juillet avait, contre l'habitude, renvoyé longtemps avant onze heures les pensionnaires dans leurs appartemens. Rien n'avait coloré cette soirée d'une teinte qui la distinguât des précédentes : après avoir pris le café sur le gazon du jardin, les hommes avaient causé politique et parlé des avantages de la santé, sujets d'autant plus inépuisables à traiter qu'ils sont l'un et l'autre plus problématiques; les dames avaient continué des broderies issues de celle de Pénélope, dont la fin n'est pas encore constatée par l'histoire.

Comme de coutume, le baron de Fourneuf se serait attiré de nouveaux ennemis par sa langue s'il lui en était resté encore à conquérir. Tantôt debout et voltigeant autour du cercle, tantôt à califourchon sur sa chaise, posture familière à Napoléon et à de Fourneuf, il avait lancé des flèches dans le flanc de chacun. Ce soir-là, madame Musquette avait été la victime favorite : ne tolérant pas son costume diaphane, parfaitement excusé par l'ardeur de la saison, de Fourneuf l'avait fait rougir sans pitié par des allusions qu'il adressait à Lejeune. A plusieurs reprises il avait demandé à celui-ci, dont l'irritation se décelait par des plaques de rougeur aux tempes, aux pommettes et à la saillie du menton, s'il aimait à se promener à travers les solitudes du vieux monde, s'il était ou non pour l'indépendance des noirs ou des noires, s'il connaissait le joli jeu de société : *Monsieur le curé n'aime pas les os;* calembours sur calembours tirés à bout portant sur madame Musquette, qui aurait mangé la bosse à l'odieux baron.

Sauf ces malices courantes, aucun incident, comme il a déjà été dit, ne caractérisa cette soirée, une des dernières qui s'écoulaient entre les quatre paisibles murs de la maison de santé pendant le beau mois de juillet.

Si tout le monde ne dormait pas encore deux heures après le couvre-feu, personne du moins n'était hors de son appartement; derrière les rideaux des croisées on ne voyait plus passer de lumière; la lanterne de l'escalier ne lançait plus que de rares bouffées bleuâtres à la hauteur d'un étage.

Trois heures sonnaient à l'horloge de la cour intérieure. Des cris violens remplissent tout-à-coup les échos de la maison et rompent son premier assoupissement. D'autres cris suivent, mais plus distincts et comme partis du milieu de l'escalier : une porte s'était sans doute ouverte. Le réveil fut général, il fut terrible. La première idée fut que des voleurs s'étaient introduits dans la maison, la seconde que le feu la dévorait. Dans la même minute, qui sait toutes les suppositions qui s'enfantèrent? Lejeune éprouva toutes les peurs, il crut à la chute de tous les fléaux sur le toit de la maison : le feu, l'inondation, les voleurs, une révolution de juillet (le

mois où l'on était rendait cette peur si naturelle!) un tremblement de terre; et il ajoutait tout bas en claquant des dents, sans parvenir à nouer ses caleçons de flanelle : — Ah ! ce monsieur Champeaux ! ce monsieur Champeaux ! Pourquoi a-t-on reçu un tel homme dans une maison respectable ? — Il ne séparait pas Champeaux d'une calamité, quelle qu'elle fût. Les déchiremens de la voix entendue ne cessaient pas; lorsqu'ils s'affaiblissaient, ils se changeaient en une plainte où l'on distinguait le poignant reproche de n'être pas secouru.

Bientôt, la peur de chacun composant une espèce de courage factice universel, les nombreuses sonnettes de la maison tintèrent à la fois, les portes s'ouvrirent, quelques pensionnaires à demi vêtus osèrent se montrer sur l'escalier. Ce premier élan accompli, l'étage vint en aide à l'étage ; les domestiques parurent enfin avec des flambeaux, la maison entière fut sur pied. On s'interroge avec terreur. — Quel est ce bruit ? — D'où viennent ces cris ? — Écoutons ! — Mais ce n'est pas le feu : c'est au deuxième étage.

— Descendez, oh ! descendez chez ma maîtresse ! s'écria Bianca de l'escalier : mademoiselle de Touralbe se meurt.

Terrifiés, les pensionnaires se portent vers la chambre de mademoiselle de Touralbe, mais en laissant toujours passer devant eux, dans leur zèle timoré, le docteur, madame Pingray et madame Dalzonne.

Vêtue comme on l'est au lit, mademoiselle de Touralbe était évanouie sur son tapis, les cheveux épars, les mains et la poitrine rougies de quelques sillons de sang. Elle était pâle, elle respirait à peine, ses yeux étaient fermés

Tandis qu'on la plaçait sur son lit, et que le docteur avait recours aux moyens d'usage pour la faire revenir, soins plus pressés que de l'interroger sur la cause de son évanouissement, Lejeune, lui si prudent, était sorti de la maison de santé en simple caleçon, en pantoufles, pour aller à Saint-Germain demander du secours à tous les dépôts de la force publique. Il courut à divers postes de la garde nationale, où il sonna le tocsin; il éveilla ensuite le commissaire de police en lui criant du bas de la porte qu'on égorgeait les pensionnaires de la maison de santé du Pecq ; il arracha le procureur du roi au sommeil ; et, pour couronner son œuvre, il alla à la caserne des chasseurs à cheval en garnison dans la ville, et il avertit le colonel que des révolutionnaires décidés à mettre à feu et à sang le pays avaient commencé par piller un établissement de malades, mais, ajouta-t-il, où il y a aussi beaucoup de condamnés politiques.

Il n'en fallait pas davantage en 1835 pour faire courir aux armes une cité : l'alarme fut à Saint-Germain ; on descendit au Pecq. Quand Lejeune rentra à la maison de santé, il était suivi de plus de cinquante personnes, qui y pénétrèrent en tumulte. Des crosses de fusil retentirent dans l'escalier ; tout un conseil de guerre et une cour de justice se rangèrent autour du lit de mademoiselle de Touralbe, dernier point de concentration révolutionnaire qu'atteignit l'autorité évoquée par Lejeune. Ce n'était point là précisément ce qu'il avait promis ; il ne savait maintenant que penser : il ne s'attendait pas à trouver l'émeute au lit et sous les traits d'une jeune femme sortant d'un long évanouissement.

Comme à chaque question adressée par le commissaire de police, le procureur du roi, ou par le colonel des chasseurs à cheval pour savoir la nature de l'agression domiciliaire exercée dans un but politique sur la maison de santé, on répondait en montrant mademoiselle de Touralbe, ces magistrats, impatientés de l'obscurité énigmatique où on les tenait, finirent par interroger celle-ci, qui recueillit ses forces et parut en mesure de satisfaire à la justice.

D'une voix éteinte, elle dit alors que les cris qu'elle avait poussés avaient pour cause un épouvantable accident. Il y avait à peu près deux heures qu'elle reposait quand elle avait été éveillée d'une manière affreuse à raconter : un homme avait touché à son lit ! un homme !

— Un homme ! murmura, indignée, une voix qui était celle d'une femme ; et cette femme était madame Musquette.

Mademoiselle de Beaupréau fut l'écho de cette pudique exclamation.

— Oui, un homme, redit mademoiselle de Touralbe. Je l'ai repoussé, mais sa hardiesse s'est accrue de ma résistance. J'ai sur ma poitrine et mes bras des marques de son odieuse violence. Il ne s'est retiré que lorsque mes cris, dernières armes de mon honneur, ont enfin éveillé la maison.

— C'est une infamie !

— C'est une double infamie, mesdames ! affirma de Fourneuf en entrant dans la chaste colère de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau.

Des pleurs reluisaient sur les joues enflammées de mademoiselle de Touralbe.

Le colonel des chasseurs se tirait la moustache pour faire diversion au rôle équivoque qu'un imbécile lui faisait jouer. Plus naturellement à sa place, le procureur du roi prenait des notes au crayon.

— Il y a danger pour vous à rester dans cette maison, soufflait de Fourneuf à l'oreille de mademoiselle de Beaupréau et de madame Musquette. A quoi vous êtes exposées, grand Dieu ! à votre âge et dans votre position ! Et vous qui étiez presque nue hier au soir, madame Musquette !

— Soupçonnez-vous l'auteur de l'attentat ? demanda le procureur du roi en se penchant sur l'oreiller de mademoiselle de Touralbe afin de ne pas perdre un mot.

Mademoiselle de Touralbe releva la tête et regarda autour d'elle.

— On dirait que monsieur Cabassol se cache, dit de Fourneuf d'une manière assez haute pour compromettre Cabassol.

— Je ne me cache pas ! répondit Cabassol d'un air de défi qui était beaucoup trop téméraire lorsqu'on jetait les yeux sur sa décrépitude, saisie dans le plus grand déshabillé nocturne.

— Silence ! dit le procureur du roi.

— Il n'est pas ici, déclara mademoiselle de Touralbe en se cachant le visage.

— Vous le reconnaîtriez donc ? dit le procureur du roi.

— Peut-être, monsieur.

— Nommez cet homme, mademoiselle ; vous devez cette franchise à la justice.

La parole manqua tout-à-coup à mademoiselle de Touralbe. Toujours près d'elle, le docteur lui fit respirer des sels et la souleva sur son bras. Il exigea pour elle quelques minutes de repos.

Placée de l'autre côté du lit, madame Dalzonne, quoique bouleversée par cette scène de désolation, avait encore la force d'aider le docteur dans les soins qu'il prodiguait à mademoiselle de Touralbe.

La plus calme des personnes réunies autour du lit de mademoiselle de Touralbe, c'était madame Pingray. Son indifférence, comparée à tant d'intérêts soulevés, était presque de la dureté. Avare de pitié, sobre de remarques, impassible dans cet empressement universel à se rendre utile, elle ne quitta pas le fauteuil où elle s'était assise en entrant dans la chambre.

Avant que mademoiselle de Touralbe eût repris des forces pour parler, le colonel des chasseurs à cheval avait jugé à propos de se retirer sans bruit, jurant bien de ne jamais rapporter à ses amis l'histoire de cette campagne.

Comme le silence de mademoiselle de Touralbe se prolongeait, le procureur du roi s'imagina qu'elle se taisait par quelque motif de pudique retenue. Il lui demanda si elle désirait continuer sa déposition seul à seul avec le strict personnel de la justice.

Elle fit un geste affirmatif.

Sur-le-champ le procureur du roi ordonna, au nom de la loi, aux personnes présentes de se retirer.

On vida l'appartement.

Jusqu'au jour la justice informa.

Si les paroles avaient la faculté de se transformer en pierres, on bâtirait une grande ville comme Paris avec les paroles qui tombèrent, pendant le reste de cette nuit de trouble, des lèvres des pensionnaires de la maison de santé.

Quel était l'auteur du crime ?

XXXII.

Pendant dix jours la maison de santé fut livrée aux gens de justice. Ils verbalisèrent sans relâche et dans tous les coins; le grenier ne fut pas moins compromis que la cave ; ils mesurèrent la hauteur des murs, comptèrent et recomptèrent les marches de tous les escaliers ; il appelèrent les domestiques, les pensionnaires, les palfreniers à déposer. Si les aboiemens se traduisaient, ils auraient obligé les chiens à dire ce qu'ils savaient sur le grand événement. De Fourneuf était heureux comme le poisson dans l'eau. On n'imagine pas tous les noms d'hommes auxquels il attribua tour-à-tour la tentative nocturne; sa liste de proscription n'était jamais close. Était-il de toute impossibilité d'y conserver un nom trop hasardeusement écrit, il le remplaçait par un autre encore plus extraordinaire. Tout calcul fait, si le criminel présumé était trop illustre, la passion justifiait alors l'indignité de l'action. Quand on a vu des rois épouser des bergères, on a pu compter un plus grand nombre de bergères abusées par les rois. Si le coupable était trop obscur, l'excès de l'amour l'anoblissait. Et que d'ingénieux commentaires! que d'aigres répliques! que de vénéneuses personnalités provoquait, l'ironie aux poings, de Fourneuf, maître du tournoi! On assemblerait un concile afin de décider quel est l'objet le plus flatteur au goût des vieilles dames pensionnaires d'une maison de santé, que le concile ne trouverait rien de plus attrayant pour elles, de plus aromatisé, de plus frangipané qu'une tentative comme celle dont mademoiselle de Touralbe avait été victime. Aussi madame Musquette négligeait elle, tant elle pressait cette savoureuse catastrophe, de tracer sa grande raie au milieu des cheveux, ce dont elle était fière pourtant comme certaines villes le sont d'une route royale. Mademoiselle de Beaupréau ne rêvait plus, c'est tout dire ; et l'une et l'autre auraient peut-être mis de côté leur conquête de l'Inde, l'intéressant Lejeune, si depuis l'événement, Lejeune, plus intéressant que jamais, n'eût été forcé de garder le lit par suite de sa course en simple caleçon dans la ville de Saint-Germain, pendant la nuit.

Au-dessus de ces rumeurs, dont la fumée ternirait infailliblement le lustre de la maison de santé, planait l'esprit méditatif de madame Dalzonne. Quelle que fût l'issue de cette affaire, elle ne se dissimulait pas combien il en résulterait de conséquences fâcheuses pour elle, dont le nom allait s'accoler à une publicité de scandale. Elle en souffrait en silence, n'osant ni recourir aux engagemens de madame Pingray, d'une impénétrabilité de fer dans son opinion sur l'événement, ni à Calveyrac, avec lequel elle n'avait plus depuis quelques mois que de simples rapports de convenance. Quel conseil aurait-elle attendu d'Abel, réduit par elle à ne s'occuper que de lui-même et à compter les jours qui le séparaient du complet rétablissement de sa santé? Instruite par le passé, et par un passé fort peu éloigné, elle redoutait de le déplacer de nouveau, de le distraire par d'autres pensées. Elle l'épargnait maintenant avec une sorte de respect, comme une idole dont le soleil aurait dévoré l'éclat la seule fois qu'on l'aurait dépouillée de ses voiles. Comment la risquer encore? il faudrait manquer de foi et d'amour. Et puis, prononcer encore devant Abel ce nom de *Touralbe*, déjà jeté comme un poignard entre elle et lui! Ce nom provoquerait des larmes ; elle en verserait à coup sûr au souvenir de celles qu'elle avait répandues. Ce n'était ni à propos ni prudent.

Au surplus, quelles lumières, quelles consolations obtenir du docteur, de madame Pingray et d'Abel, dans une affaire dont il n'était au pouvoir de personne d'arrêter l'inflexible cours? Elle n'avait qu'à gémir sur le hasard qui avait amené mademoiselle de Touralbe chez elle ; et encore regardait-elle sa plainte comme peu généreuse si elle songeait que mademoiselle de Touralbe n'avait pas quitté le lit depuis la fatale scène, et qu'elle ne reparaîtrait jamais dans le monde sans répondre par une pénible rougeur à d'insolentes curiosités.

Calveyrac avait fait comme le lion qui entend crier un léopard derrière lui, tandis qu'il est occupé à tenir une proie encore vivante : il retourne la tête, il élargit les griffes. Le lion est double : il a tué, il tue ; on verra ensuite.

Mais c'est à l'homme qu'on devrait comparer le lion fort, le lion redoutable, s'il en est un comparable à l'homme dans l'univers. Où l'homme prend-il tant d'énergie pour ployer et briser en lui tout ce qu'il y a de chênes et de rochers? de quel point de la terre s'élance-t-il pour aller si loin? et à quelle barrière s'attache-t-il pour s'arrêter à temps?

Calveyrac avait pris envers Bergeronnette l'engagement terrible, obtenu par les larmes, scellé sous le ciel par le serment, de tuer en elle le déshonneur qu'elle portait. L'engagement avait été rempli. La chimie a des poisons certains, la botanique ses plantes mystérieuses, jaunes et pâles, qui croissent à l'ombre et entre les pierres disjointes des vieux cloîtres. La science les nomme, la justice les sait; mais la pensée qui les conseille est frappée de mort par la loi, et la faute qui y a recours s'éteint dans les cachots. Ceci est arrêté, écrit ; c'est la loi.

Cependant Calveyrac avait pressé Bergeronnette dans ses bras et lui avait dit : — Bois, pauvre enfant, et sois sauvée! Elle avait bu. Il avait ajouté : — Repose-toi deux jours : après ces deux jours, tu seras encore Bergeronnette, la blanche perle de Romainville. — Et c'était fait.

Le docteur était maintenant accoudé sur son action. Il la pesait et la regardait jusqu'au fond ; car la solitude évoque l'examen. Les hommes forts du siècle, qui jugent, qui scrutent sans cesse, qui divisent le monde en atomes et publient que Dieu n'est qu'un courant électrique, retournent un beau jour l'arme contre eux-mêmes, et les juges sont jugés. D'une main ils se saisissent et de l'autre ils se défendent : la lutte devient terrible, bouffonne parfois entre l'homme et l'homme. C'est l'instant où les rois qu'on nomme justes se souviennent d'avoir fait verser du poison, celui où le saint prêtre rejette sa robe et se prend à rire dans la glace de la comédie qu'il joue, celui où le plus honnête des commerçans récapitule quelques-uns des moyens qui l'ont enrichi ; car il y a dans la vie de l'homme le plus irréprochable un fait secret, connu de lui seul, qui lui est commun avec quelque scélérat, dont le seul désavantage est de l'avoir été trop longtemps.

Pourtant, et ceci est à considérer, beaucoup de vertus et de vices appartiennent en propre à la profession qu'on a embrassée. Un juge intègre n'est que le locataire de la vertu qu'on nomme justice : il est juste par robe. Voyez-le sans toge, vous ne direz pas : Voilà un bon juge. Avec un général lâche et vingt mille soldats lâches on peut former une bonne armée, parce que la bravoure est presque une vertu d'uniforme. Ainsi les professions sociales se composent de tant de parties nobles et de tant de parties viles qu'il faut accepter. Faire un choix : n'est-ce pas demander à l'arc-en-ciel la couleur verte sans le concours des rayons jaunes et bleus?

Ceci était dans les raisons qui roulaient dans la tête de Calveyrac lorsqu'il songeait à la moralité d'un fait dont les suites n'étaient plus discutables.

Il s'arrêta au milieu de ces réflexions pour se rendre chez Abel, depuis quelques jours atteint d'un retour de langueur. Dans sa lente guérison, son malade l'alarmait parfois par des signes de rechute, qui, sans lasser son zèle, désespéraient sa science aux prises avec une des cures les plus paradoxales de la médecine.

Les croisées de l'appartement d'Abel avaient été ouvertes pour faciliter le passage à un peu de fraîcheur, car la chaleur de la soirée était accablante ; il pleuvait des flammes ; à l'horizon le ciel était cerclé de lames rouges ; les deux bougies allumées sur la console de la pièce, où le docteur entra sans bruit, manquaient d'air pour brûler.

S'étant assis près du lit d'Abel, le docteur remarqua qu'il murmurait des paroles voilées sous un demi-sommeil produit par l'excessive chaleur, et que, dans son abattement, il l'avait pourtant vu entrer. C'est un de ces mille phénomènes placés entre le sommeil et la veille, et communs chez les personnes parvenues aux limites de la maladie et de la guérison.

Abel disait :

— Ce jeune prêtre est-il parti? Je m'en veux d'avoir maltraité ce prêtre.

— De qui parlez-vous? demanda le docteur d'une voix assez élevée pour éveiller Abel.

— Vous êtes là, docteur! Je parlais en rêvant, n'est-ce pas? J'ai été éveillé, je crois, par l'une de vos réponses.

— Vous en vouliez beaucoup à un prêtre dans votre rêve.

— Je le consultais sur une maladie que vous n'avez pas l'habitude de guérir.

— Si je connaissais ce prêtre, je le remercierais de m'avoir suppléé. Étiez-vous satisfait de l'ordonnance?

— Pas trop, puisque je l'accusais de m'avoir mis au lit.

— Dans le cas où je n'aurais pas l'adresse de vous le faire quitter, la clientèle du prêtre n'aurait rien à reprocher à celle du médecin.

— C'était peut-être ma faute : je m'étais emporté contre lui.

— Je suis de votre avis : que de fois, mon ami, ne vous ai-je pas recommandé, pour guérir vite et pour toujours, de fuir vos passions comme un assassin qui vous poursuivrait!

— Mais il ne s'agit que d'un rêve, docteur; je ne me suis mis en colère contre personne.

— Alors je vous demande pardon du reproche, mon ami. Contez-moi cependant votre rêve jusqu'au bout.

— Ce prêtre, reprit alors Abel avec un peu plus d'émotion qu'on n'en éprouve à raconter un simple rêve, me refusait un éclaircissement qui n'eût compromis personne.

— Il y a de singulières délicatesses; mais ce prêtre, sans doute, ne voyait pas la chose comme vous.

— Comment l'aurait-il vue? Que désirais-je savoir? l'opinion d'une personne que je connais autant que lui.

— Un peu moins, mon ami, interrompit le docteur, puisque vous alliez chez ce prêtre afin de mieux la connaître.

— Il a refusé de me confier ce que cette personne lui avait dit; et moi, qui lui avais offert, pour qu'il parlât, des encensoirs d'argent, des bannières, un orgue, je l'ai traité avec mépris. L'emportement m'a rendu malade : ma poitrine est échauffée, ma tête brûlante.

— A mon tour vous ferai-je remarquer que vous me rapportez un rêve?

— Sans doute! sans doute! se reprit Abel.

— N'en ayez pas souvent ainsi; car, si le fait est une illusion, les conséquences en sont réelles : vous avez un peu de fièvre.

Tous deux se turent. Calveyrac précipita quelques morceaux de sucre dans un verre d'eau. Tandis qu'il les faisait fondre avec lenteur, il songeait qu'Abel lui révélait maintenant la cause de son indisposition sous la forme complaisante d'un rêve.

Il faisait un peu plus d'air, mais la chaleur n'était pas moins énervante. Un petit vent sans fraîcheur, en écartant les rideaux, couchait de claires masses de cheveux sur le front de Calveyrac et dévoilait sa vieillesse anticipée. Les rides du front, des lèvres, et celles que creuse le sourire à l'angle des paupières, déplorable protestation de nos infirmités permanentes contre nos joies passagères, tiraillaient son visage, presque aussi fatigué dans cette soirée que celui d'Abel.

— Je pars, je suis décidé à partir, reprit Abel sans transition.

— Vous partez! D'où vient tout-à-coup cette résolution?

— Oui, je quitterai Saint-Germain.

— Ce n'est pas pour toujours, Abel?

— Peut-être.

Abel soupira.

— Vous souffrez de quelque chagrin nouveau. Désirez-vous que je me retire?

— Non, je vous en prie : j'ai besoin de ne pas être seul. Restez, continuez, docteur, vous disiez...

— Que votre départ nous attristerait, mon ami : on vous aime comme un fils ici.

— Vous peut-être, vous m'aimez sincèrement et sans tyrannie; mais que suis-je pour les autres? (je ne parle pas de madame Dalzonne) un étranger. Quand ceux dont le hasard m'a fait le compagnon ne me verront plus, ils auront tout juste assez de bienveillance pour dire : — C'était un original, un fou.

— Quelqu'un l'a profondément blessé : il se plaint de tout le monde, pensa le docteur.

— Ne croyez pas cela, mon ami : votre souvenir restera dans ce pays; il n'est pas de pauvre qui ne répandra des larmes sur le seuil de votre porte fermée. Et nous, mon ami, quand le jour sera venu de nous séparer, nous nous répéterons avec amertume que nous avons perdu un ami, un frère.

J'aime mieux pour lui cette peine vraie, car elle a une origine et il va me la découvrir de lui-même, ajouta le docteur dans sa réflexion, qu'une douleur vague, imaginaire, enfantée par le délire du cerveau. Plus j'y pense, plus une conviction s'établit en moi : pourquoi l'accident arrivé à mademoiselle de Touralbe n'aurait-il pas éveillé l'amour que je lui ai toujours supposé pour elle? J'ai le doigt sur la vérité.

— Depuis longtemps, docteur, vous avez fouillé dans tous les replis de mon existence; une fréquentation intime ne vous a rien laissé ignorer sur ma naissance, ma famille, mes malheurs : quelle honte aurais-je à vous mettre de moitié dans l'aveu d'un sentiment qui m'occupe, m'aide à vivre, m'oppresse souvent de mille joies nouvelles, de mille peines confuses aussi, qui se trahirait un jour avec vous, et qu'alors votre amitié me reprocherait d'avoir caché.

— Abel, répondit le docteur, je suis trop satisfait, croyez-le bien, des nombreuses marques de franchise que vous m'avez données pour en souhaiter de nouvelles; mais si en déposant une confidence de plus en moi vous espérez vous alléger, hâtez ce moment; parlez, mon ami; je vous écoute.

— Docteur, ma passion est un bonheur et une souffrance; car je ne sais si je suis aimé. J'ai des doutes en surprenant sur le visage dont les traits m'ont surpris comme un miracle, la première fois que je les aperçus, des ombres de tristesse qui l'obscurcissent et ne me laissent plus rien voir. Je n'ai osé renverser ce mur entre elle et moi, de peur de trouver de l'autre côté quelques-unes de ces déceptions dont il vaut mieux ignorer l'existence pour le repos de la vie; et malgré moi cependant je m'approche toujours de l'obstacle. C'est qu'il est mortel pour le bonheur de sentir des larmes vous tomber sur la main quand vous la tendez à la main qui ne fuit pas, de distinguer l'amertume d'un soupir dans le souffle qui passe à travers les paroles aimées. Comment ne pas supposer alors que la femme dont on a fait sa vie ne se sent ni assez pure ni assez libre pour vous payer de tant d'amour? Ses scrupules, qui prouvent sans doute la probité de sa conscience, vous accusent, vous, d'être venu trop tard; et ce sont vos larmes qu'elle verse, ce sont vos soupirs qu'elle exhale. En se taisant, elle croit vous épargner une douleur qu'elle redouble par son silence.

— Tenez, interrompit le docteur, qui remarquait qu'Abel se perdait un peu dans le lyrique parce qu'il n'osait pas être dans le vrai, tenez, si vous voulez dire que la femme que vous aimez a eu un amant avant vous ou a aimé avant de vous connaître, je ne vous contredirai pas avec acharnement, rien n'est plus commun dans un monde comme le nôtre; mais ne réduisez pas à une cause unique des milliers de contrariétés morales qui font dévier d'une ligne correcte et franche le cours des passions. Qu'elles sont mêlées, diverses, nuancées, selon les âges, selon les rangs, selon les mœurs! elles sont les sœurs jumelles des maladies. J'ignore si vous n'avez pas fixé votre attachement sur une de ces femmes inquiètes dans leur imagination, où tout ce qui s'y réfléchit s'y déforme sous un certain faux jour poétique. Les femmes de ce caractère dépaysent, elles trompent de même qu'elles se trompent, de la meilleure foi du monde. En elles le livre a tué l'homme, l'expression la réalité; elles regrettent en vous des qualités d'un ordre tout-à-fait en dehors des choses terrestres. La musique, qui est trop descendue dans l'éducation, la poésie, qui ne doit y être admise qu'avec une excessive réserve, et par-dessus tout une organisation portée à fatiguer les nerfs, ont produit ces aberrations, qui ne sont pas incorrigibles : le bon sens du mari les dompte, si la faiblesse de l'amant en a d'abord souffert.

— Mais, docteur, celle que j'aime est une enfant à qui le monde est inconnu; son éducation est à peine ébauchée, c'est une fille des champs. Vous la connaissez depuis plus longtemps que moi.

— Abel, interrompit le docteur avec l'impatience la plus

vive et frappé au front d'un coup de sinistre lumière, Abel, mais la fille de Bergerin vous aime; elle vous aime, vous dis-je! elle me l'a dit.

Les deux bras passés autour du cou du docteur, Abel l'embrassait et le remerciait; ses joues pâles se fardèrent d'une teinte rosée.

— Docteur, pourquoi n'êtes-vous pas un de ces hommes qu'on remercie en les enrichissant? votre délicatesse me désole! Blâmez-moi, j'y consens, mais ne m'empêchez pas de céder au cri de ma reconnaissance. Vous n'êtes pas riche, docteur, tant mieux! Acceptez de ma main une fortune toute faite. Pourquoi me refuseriez-vous? Cette fortune, ne la tiendrez-vous pas, tôt ou tard, par vos services, de la générosité lente de la foule? pourquoi ne pas la recevoir tout entière de moi? Est-ce que je ne vaux pas la foule?

— Nous parlerons de cela plus tard, répondit Calveyrac moins étonné encore d'apprendre qu'Abel aimait Bergeronnette qu'épouvanté en ce moment du désastreux moyen qu'il avait pris pour sauver l'honneur de celle-ci. — Qu'ai-je fait! cria-t-il dans sa conscience, dont le trouble ne montait pas jusqu'à son visage, obligé de répéter la joie de celui d'Abel; qu'ai-je fait!... J'ai bien fait peut-être, répondit Calveyrac à une seconde et vive ondulation de la même pensée: qui m'assure qu'Abel n'a pas rencontré juste en attribuant à une faute d'autrefois les impénétrables regrets manifestés par Bergeronnette? La faute n'était pas d'autrefois; voilà où était la seule erreur d'Abel; la faute était présente, à côté, vivante, là, obscure, mystérieuse. Si elle lui eût été imputable, pourquoi la lui aurait-on cachée? Elle revient à celui que mes doutes ont accusé dans l'île d'Herblay, et dont j'ai lu le nom derrière des larmes. Donc je n'ai pas à me repentir.

Bergeronnette sauvée, l'abbé Vincent mis à l'abri de l'infamie, arraché aux huées de l'opinion, Abel retrempant sa santé dans un amour libre désormais d'une affligeante incertitude, voilà le fruit de mon œuvre. Où est le crime? Le crime eût été dans la conduite contraire. Je suis tranquille.

La tranquillité du docteur ressemblait à toutes les satisfactions purement philosophiques: plus on se les prouve, moins elles sont démontrées. S'il se fût reconnu coupable, il n'aurait pas été plus silencieux.

— Mais si Bergeronnette m'aime, ainsi que vous me l'assurez, docteur, pourquoi ces longs soupirs dont elle accompagne chacune de ses paroles quand nous sommes ensemble chez elle ou quand nous nous promenons dans la campagne? Voilà ce que vous ne m'avez pas dit, mon ami.

— Quand vous la reverrez, Abel, vous la trouverez changée à votre égard; j'en ai la certitude. Je ne vous promets pas qu'elle sera redevenue la rieuse paysanne d'autrefois: la nature fait tout-à-coup sérieuses les plus joyeuses jeunes filles de la veille; mais sa gravité charmante vous plaira sans vous attrister. Elle aussi avait sa peine, que j'ai calmée: visions de quinze ans qu'elle a sans doute aussi confiées à l'abbé Vincent, auprès duquel, vous me l'avez appris, vous avez été moins heureux qu'avec moi. Les prêtres ne sont pas si indulgens que nous.

— Vous êtes meilleurs, vous autres. Mais, n'est-ce pas, mon ami, poursuivit Abel, que Bergeronnette mérite d'être ainsi aimée?

— Quand je ne serais pas de votre avis, Abel, vous ne changeriez pas pour cela d'opinion.

— Vous avez du goût, docteur, et surtout du sang-froid, vous que n'agitent plus de passions semblables.

— C'est une délicieuse enfant, affirma Calveyrac, glissant sur l'allusion qui lui était personnelle. Elle est votre ouvrage, Abel.

— Je lui ai inspiré le goût des arts; elle écrit, elle dessine; j'en ai fait une musicienne. Cœur d'ange! Docteur, je l'aime; vous m'avez dit qu'elle m'aimait: eh bien, par momens, quand mon démon se tait, je crois que c'est là le meilleur de la vie, aimer, être aimé. Pourquoi n'aimez-vous pas, vous, docteur?

— Qui m'aimerait? Je suis trop vieux.

— C'est que vous n'avez d'attention que pour la science. Docteur, vous êtes un sage.

Triste, Calveyrac eut pour lui-même, à ces paroles d'Abel, un sourire de pitié: *Vous n'avez d'attention que pour la science!*

Le docteur se sentait mal à l'aise: il prit congé d'Abel, qui n'avait jamais été si léger d'esprit.

— Vous m'avez promis d'accepter, lui dit celui-ci en lui tendant la main.

— D'accepter quoi, mon ami?

— D'être riche.

— Vous ne savez donc pas que cela m'est défendu par les lois?

XXXIII.

Lejeune avait pris une part si exagérée à la crise nocturne dont la maison serait longtemps émue, qu'il tomba dans un état alarmant de maladie. A la violente secousse d'une nuit de terreur avait succédé chez lui un délabrement général. Trop faible pour être emporté d'assaut par la maladie, il s'en allait en s'évaporant à vue d'œil; semblable aux vins vieux trop longtemps ménagés, il disparaissait en fumée pour avoir été une seule fois remué avec imprudence. Le bouchon avait cédé à une dernière fermentation: il ne restait rien au fond de la bouteille.

Quand Lejeune était fatigué de se répéter à haute voix les torts dont il s'était rendu coupable envers sa santé, quand il s'était assez reproché, sous toutes les formes, sa sortie nocturne en simple caleçon de flanelle, il prenait alors mentalement Champeaux à partie, et il l'accusait d'être l'auteur principal de ses maux. Qu'avait de commun Champeaux et sa maladie? rien: mais il se soulageait en accablant Champeaux, ce nom répondait à tout. Une seule pensée restait saine et vivace au-dessus des morts partielles qui s'opéraient dans Lejeune, c'était la pensée de ne pas mourir.

Hourdon, aux soins duquel il avait été remis, mesura, à sa première visite, le peu de succès promis à sa tâche.

Si Lejeune avait eu le choix, il aurait préféré être traité par Calveyrac; mais les convenances ne permettaient pas d'exclure ainsi, au gré des malades, ceux des médecins de la maison à qui il revenait le droit de les soigner.

La vue de Hourdon, on l'avouait, n'avait rien de rassurant; on se sentait plus mal en sa présence. C'était l'effet de ce magnétisme répulsif dont ne comprennent pas encore la portée les médecins modernes, obstinés à nier la vertu attractive d'un visage riant, d'une mise agréable, d'une parole amie sur l'esprit des malades, dont les organes, surexcités par la diète ou toute autre cause, acquièrent une subtilité de perception pleine d'inquiétude.

Affrontant une opinion qu'il pressentait défavorable pour lui, Lejeune se hâta de dire, avec volubilité et à plusieurs reprises, dès que Hourdon se fut assis près du lit:

— Je suis mieux, je vais beaucoup mieux, ce ne sera rien.

— Nous allons voir cela, répondit pesamment Hourdon en promenant sa main poilue sur la poitrine de Lejeune et en lui tâtant ensuite le pouls, gestes qu'accompagna un mouvement dédaigneux des lèvres.

— N'est-ce pas, monsieur Hourdon, que je vais mieux, et que ce ne sera rien?

— Si c'est votre opinion, je la respecte.

— Ne serait-ce pas la vôtre, monsieur Hourdon?

— Pas tout-à-fait.

— Éprouverais-je par hasard un retour de ma fameuse maladie?

— De quelle maladie parlez-vous?

— Eh! de celle que je cherche depuis si longtemps et dont je n'ai jamais su le nom.

— Celle-là ou une autre, peu importe.

— Il m'eût été bien doux, cependant, monsieur Hourdon, de savoir à quoi m'en tenir.

— On n'a pas toutes les satisfactions dans ce monde.

— J'en suis persuadé, monsieur Hourdon. Je me fais une philosophie.

— En avez-vous beaucoup de philosophie, monsieur Lejeune?

— Une, comme je vous disais.

— Si elle est digne de ce nom, vous envisagez certainement sans crainte ce moment dont tout le monde s'effraie.

— Que prétendez-vous dire?

— Rien qu'un homme comme vous n'ait le courage d'entendre.

Les yeux de Lejeune se retirèrent dans leurs coquilles desséchées, son cœur se crispa, il eut froid jusqu'aux ongles.

— Au bout du compte, qu'est-ce que la mort, monsieur Lejeune? moins que rien.

— Ce monsieur Champeaux est un fier misérable, de m'avoir mis là!

— La mort est moins que rien, comme je vous le répète. Convenons d'abord qu'on meurt plus ou moins. Est-ce que vous n'avez pas toujours été mort pour Constantinople, pour Rome, pour le Mexique, où vous n'êtes jamais allé? n'êtes-vous pas mort pour la maison voisine, où vous n'avez pas pénétré davantage? A sincèrement parler, vous ne vivez depuis des années que pour votre cabinet. Ainsi donc vous ne mourrez qu'infiniment peu.

Lejeune croyait avoir de Fourneuf à ses côtés. Quel langage rassurant!

— Beaucoup ou peu, il est dans votre pensée que j'ai peu à vivre? osa-t-il dire d'un ton navré.

— Je ne vous traiterai pas en femmelette, monsieur Lejeune, il faut franchir le pas. Il n'y a plus d'huile dans la lampe, les engrenages sont rouillés, la machine a fait son temps.

Ce plat matérialisme, professé avec la trivialité la plus prosaïque du monde, arrachait, lambeaux par lambeaux, la vie au malheureux Lejeune, dont l'état n'était que trop réellement désespéré.

— Maintenant, reprit Hourdon, que vous n'ignorez plus votre situation, mettez-vous en mesure, je vous le conseille, de régler vos intérêts particuliers. Avez vous des parens?

— Aucun.

— C'est plus tôt fait.

— Quoique je ne pense pas mourir encore, j'avais mis ordre à mes affaires.

— Très bien! votre conduite est à imiter. Puisse votre exemple servir à monsieur de Fourneuf!

— Est-ce que lui aussi s'en irait? demanda monsieur Lejeune, ravi de savoir qu'il ne partait pas seul de ce monde.

— Il s'en ira tout comme un autre malgré son esprit. Il n'en croit rien; depuis que j'exerce cependant, je n'ai pas encore vu l'esprit sauver quelqu'un de la mort.

— Eh! mon Dieu! s'écria le moribond, j'ai pourtant suivi à la lettre toutes les ordonnances des médecins de Montpellier pour mes obstructions de rate, dont je ne me ressentais plus, et les vôtres aussi, monsieur Hourdon, pour mes douleurs lombaires, qui m'avaient enfin quitté. Mourir quand j'allais mieux, quand il ne restait plus qu'à connaître le nom de ma grande maladie! C'est cruel!

— De quoi vous plaignez-vous? vous mourez guéri... Mais j'entends à la porte madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau qui accourent sans doute vous offrir leurs soins. Désirez-vous qu'elles entrent?

— Oui, répondit Lejeune, qui ne pouvait que se réjouir de tout ce qui lui serait une diversion aux funèbres propos dont il avait été assassiné sans défense par le cynique Hourdon.

Ces deux dames entrèrent l'une et l'autre avec la figure la plus étrangement composée du monde. Mademoiselle de Beaupréau avait étendu, comme dans ses jours de mauvais rêves, un bandeau blanc de jaconas sur son front, et madame Musquette ressemblait, par l'exagération de son visage, tiré hors de toute mesure, à un singe qui a bu du vinaigre.

Madame Musquette se plaça à la droite du lit du vieux garçon, mademoiselle de Beaupréau à gauche, dans la ruelle.

Toute espérance fleurie de mariage s'étant flétrie en elles du moment où elles avaient prévu la fin prochaine de Lejeune, elles avaient tacitement et à la même heure songé à couvrir leur échec : c'était au testament à réparer la défaite du mariage. Lejeune était célibataire, il était très riche, et il allait mourir!

Ces dames s'étaient rencontrées toutes deux à la porte du malade, où une petite scène s'était passée.

Madame Musquette aurait dit :

— Je croyais que monsieur Lejeune désirait me parler seule, puisqu'il m'a fait demander.

— J'ai eu la même pensée en vous voyant, car il m'a fait demander aussi.

— C'est impossible, avait repris d'un ton aigre madame Musquette, mais il ne vous a indiqué, je présume, aucune heure pour vous recevoir.

— Qu'est-ce que cela fait? avait été la réplique de mademoiselle de Beaupréau. Puisqu'il a souhaité de me voir, je viens.

— Il aurait pu n'avoir à vous parler que dans la journée; ma chère mademoiselle de Beaupréau. Croyez-vous que nous ne dérangerons pas ses projets en nous présentant toutes deux à la fois? Les malades n'ont pas trop de leur attention.

— Je vous en dirai autant, madame Musquette.

— Moi, c'est différent : je prévois ce qu'il a à me confier.

— C'est ce que je prévois aussi.

— En ce cas, l'événement décidera entre nous, se seraient-elles dit en assiégeant ensemble le lit du malade

Une fois assises aux deux versans opposés de la couverture, chacune d'elles s'empara d'une main de Lejeune et garda un silence contrit.

— Vieilles pintades! pensa Hourdon, qui leur lança en dessous son regard fauve. On sait pourquoi elles viennent J'ai bien envie de les faire damner en ne quittant pas la place. Mais ce serait voler un quart d'heure de bon à ce pauvre Lejeune, qui n'en a plus tant à sa disposition. Elles l'ont ensorcelé.

Hourdon n'était pas méchant : il laissa le champ libre à madame Musquette et à mademoiselle de Beaupréau. Après avoir encore consulté le pouls de Lejeune il se leva pour sortir. La même moue de mépris qu'il avait déjà faite renversa sa lèvre inférieure sur son menton.

Les deux vieilles filles restèrent.

Immobile sur son oreiller et au fond de son bonnet de coton, Lejeune dirigeait sa vue oblique tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre; trajet d'affection au bout duquel il rencontrait deux visages, ou plutôt deux grimaces chiffonnées d'une fausse sensibilité qu'il prenait pour vraie; expression menteuse, accompagnée de faux cheveux, d'un bandeau en jaconas, et de couleurs de betteraves poussées à force de frottemens à la peau; car les deux vieilles filles, et la qualification convenait autant à l'une qu'à l'autre, bien que madame Musquette eût des prétentions au veuvage, n'avaient pas renoncé, dans leurs calculs, à paraître intéressantes sous leur tristesse.

— Votre teint est plus animé qu'hier, dit enfin l'une d'elles.

— Il vous semble, madame Musquette?

— Vous avez l'œil bon.

— Vous trouvez, mademoiselle de Beaupréau?

— Votre peau n'est pas non plus aussi brûlante.

Madame Musquette pressa tendrement la main du vieux garçon.

— Elle est douce comme un velours.

Lejeune éprouva la même étreinte de l'autre côté du lit.

— Et si vous saviez pourtant, mes bonnes amies!...

— Quoi donc?

— Monsieur Hourdon m'a déclaré que je n'en relèverai pas.

— Il a osé dire cela!

— Oui, mes bonnes amies!

— L'ignorant! Et vous l'avez cru?

— Que voulez-vous? vous n'étiez pas là.

— En vérité, on se demande pourquoi madame Dalzonne garde un si brutal personnage dans sa maison! Mais il ne sait rien de rien.

— Rien de rien, répéta mademoiselle de Beaupréau, jusqu'ici reléguée au rang d'écho, mais d'écho passionné, dans cette lutte, comme il arrive d'ailleurs à toutes les personnes grasses en collision d'intérêt avec les maigres.

— Ce n'est plus aujourd'hui qu'un médecin de poules, de chèvres, de hannetons. Il a été assez bon dans son temps, quand il était jeune, et encore on ne vous dit pas tous ceux qu'il a tués. Oh! le vilain homme! Quelle différence avec monsieur Calveyrac!

— Quelle différence! murmura le moribond, qui courait le grand galop à cheval sur la fièvre, depuis que les deux vieilles filles essayaient de lui persuader qu'il était rose, sain et frais.

— Croiriez-vous qu'il a abordé les questions les plus décisives!

— Vraiment! s'écrièrent-elles sans trop comprendre encore, mais craignant de voir la parole s'éteindre sur les lèvres de l'agonisant; les plus décisives! Il a peut-être parlé de prêtre, de confession? Vous n'avez pas de bien lourds péchés sur la conscience, cher monsieur Lejeune. En cela on suit son inspiration.

— Vous devriez supposer, interrompit le malade d'une voix affaiblie, que monsieur Hourdon n'a pas assez de religion pour se mêler du salut des autres; mais il m'a demandé, ce qui est aussi concluant, si j'avais mis mes affaires de famille en ordre, si j'avais eu le soin, en d'autres termes, de dresser mon testament.

Madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau se regardèrent à la fin de cette dernière phrase, mais avec la parfaite conviction que Lejeune ne fixait en ce moment sa vue ni sur l'une ni sur l'autre. Elles imitèrent ces vaisseaux ennemis qui contractent une minute d'alliance pour passer sous la batterie d'une troisième puissance suspecte.

Que faut-il faire? eurent-elles l'air de se demander dans cette lueur de complicité: blâmer de nouveau Hourdon, et alors encourager le malade à mourir sans tester, résolution ruineuse, insensée, extravagante; ou bien être de l'avis de Hourdon, et. dans ce cas, semer de nouveau l'épouvante dans le cœur de Lejeune? Ce fut à madame Musquette qu'échut la parole, que ne lui disputa pas mademoiselle de Beaupréau; il s'agissait de trancher le nœud: qu'importait le bras?

— N'eussiez-vous pas été, cher monsieur Lejeune, aussi peu en danger de mourir, le conseil de monsieur Hourdon n'eût pas été moins inconvenant. On ne se charge jamais, quand on n'a pas mission de le faire, de ces interventions délicates, dangereuses, inhumaines, s'il faut les caractériser sévèrement. Elles sont d'ailleurs presque toujours inutiles. Oui, très inutiles! insista madame Musquette en joignant aux charmes de l'éloquence la grâce des petits soins. Ses doigts, tandis qu'elle parlait, donnaient une inclinaison coquette au bonnet de coton de Lejeune.

— Ceci, pensa alors mademoiselle de Beaupréau, passe les termes du traité. Que madame Musquette éclaircisse la question du testament, très bien; mais je ne souffrirai pas qu'elle enjôle le vieillard à son profit. Le moment est suprême!

Raisonnant trop juste pour reculer devant sa pressante logique, mademoiselle de Beaupréau releva sur le front de Lejeune le gros pli du bonnet de coton si délicieusement incliné par madame Musquette, qui à son tour, renversée des prétentions qu'on lui opposait, se rejeta en frémissant sur sa période interrompue.

— Oui, elles sont très inutiles ces interventions. Comment supposer qu'un homme soigneux de l'avenir de sa fortune, jaloux de ne pas laisser gaspiller après lui des biens loyalement acquis, qu'un homme d'honneur oublie de prendre des précautions commandées par la simple prudence et le devoir? On ne suppose pas chez un homme, même ordinaire, sans insulter à son intelligence, un semblable oubli. C'est pousser trop loin un prétendu zèle pour ce qui le touche que de l'effrayer par une recommandation de cette espèce.

Le sourire jaune du moribond exprima combien il partageait cette opinion de madame Musquette, qu'on ne saurait trop apporter de réserve dans ces sortes de questions adressées à un malade, tout en laissant voir qu'elles étaient parfaitement inutiles à son égard. Ce sourire approbateur, un des derniers de Lejeune dans ce monde, était un assentiment philosophique et un suffrage personnel.

Triomphante du succès de ses paroles tantôt indignées et tantôt mielleuses, madame Musquette s'abandonna à la familiarité du geste, et revint une seconde fois à ce bienheureux bonnet de coton où, à son vif dépit, mademoiselle de Beaupréau avait imprimé son contact.

Elle enleva une des grosses épingles noires de sa coiffure et l'employa à réduire le tour du bonnet de coton, d'une circonférence réellement trop étendue pour la tête de Lejeune.

C'était un nouveau défi porté à mademoiselle de Beaupréau. Celle-ci, d'un mouvement inspiré, arracha alors le ruban de sa ceinture, et, le fixant au sommet, elle le coula le long des joues du malade jusqu'à son menton, où il prit sous un nœud adroit la forme d'une rose de mai.

Nouvel échec pour madame Musquette, et échec irréparable, car à moins d'y poser une couronne, il n'y avait plus rien à mettre sur ce bonnet de coton.

— Après tout, pensa madame Musquette, mon amour-propre serait ici blessé si j'étais femme de chambre. Que voulais-je d'abord connaître? si monsieur Lejeune avait écrit un testament. J'en suis sûre maintenant: toutes les séductions du monde n'en changeront ni le fond ni l'esprit. Il me reste à savoir dans quel endroit il a été déposé, pour qu'après la mort de Lejeune il ne disparaisse pas, ainsi que cela n'arrive que trop souvent. A quel détour recourir pour extraire quelques paroles d'éclaircissement du fond de sa bouche, resserrée de plus en plus par l'agonie? Car il va mourir, et sa fortune est si belle, si vaste! il ne sait pas ce qu'il possède: des pâturages dans la Beauce, des vignobles dans le Dauphiné, et dix-sept moulins en Belgique; dix-sept moulins! Si cette insupportable mademoiselle de Beaupréau pouvait s'en aller! Est-ce qu'elle ne s'en ira pas? Que fait-elle ici? Je lui arracherais volontiers les yeux!

— Mademoiselle de Beaupréau, dit-elle d'une voix charmante, ne fera-t elle pas aujourd'hui sa promenade d'habitude au jardin? Le temps est si beau!

— Il n'y a pas encore assez d'ombre dans les allées. Je garde ce plaisir pour le soir.

— Le hâle gâte les teints délicats, en effet.

— Ce n'est point la crainte d'altérer mon teint qui me fait retarder l'heure de ma promenade.

— Je croyais, reprit madame Musquette repoussée avec perte. Je pensais aussi que le grand air vous soulagerait, vous paraissez souffrir; vous n'avez pas bon visage ce matin. Un peu de repos sous les marronniers vous aurait remise bien vite.

— Jamais je ne me suis mieux portée, répondit mademoiselle de Beaupréau. Je me sens de force à veiller quinze jours auprès du lit de monsieur Lejeune s'il le faut.

— Décidément, pensa madame Musquette, elle restera. L'odieuse personne! que je la déteste!

Lejeune poussa un bâillement sinistre.

— Ah! mon Dieu! il va mourir! Acceptons le fléau de cette présence, et parlons! sachons tout!

— Notre bon ami, comment vous trouvez-vous?

Soulevant sa paupière morte et entrebâillant une bouche affaissée, Lejeune répondit:

— Beaucoup mieux.

— Vous avez raison: beaucoup, infiniment mieux. Sans ce fâcheux monsieur Hourdon qui est venu vous parler de testament, vous auriez été sur vos deux jambes demain. Est-ce que cela le regarde ce testament? curieuse impertinence! Encore un peu il vous eût demandé s'il était dressé selon les règles et dans quel endroit vous l'aviez mis. Les sottes gens!

— Je comprends à présent, se dit mademoiselle de Beaupréau, pourquoi madame Musquette tenait tant à m'écarter.

Depuis que Lejeune s'était trouvé beaucoup mieux il s'éteignait à vue d'œil: son souffle était court et haletant; son nez s'amincissait, et il avait comme de petits miroirs aux tempes. C'était la mort.

— Qu'est-ce que cela lui faisait à ce monsieur Hourdon? recommença à dire avec une impitoyable, une persévérante, une désespérée obstination madame Musquette, presque couchée sur le corps de Lejeune et prête à repousser d'un bras sec et dur comme du fer toute tentative de mademoiselle de Beau-

préau, si elle avait essayé de lui disputer la dernière parole qu'elle épiait.

Lejeune ne dit aucune parole; mais, devinant ce qu'on voulait de lui, ou ne le devinant pas, mais abasourdi, asphyxié de ce bourdonnement, de ce glas au milieu duquel il distinguait par intervalles ce mot *testament, testament*, il tordit son bras, le glissa derrière l'oreiller, et le ramena avec un pli scellé de plusieurs cachets.

— Le testament!

Madame Musquette s'en empare, le coule dans le corsage de sa robe et le retient sous sa main, qu'il eût fallu couper si l'on eût cherché à la détacher de sa proie.

Fuyant le lit de Lejeune, abandonnant leur cher ami comme s'il avait eu la peste, les deux vieilles filles se rendent dans une partie retirée de la maison.

Le cachet est brisé, le testament ouvert: voici ce que madame Musquette, dont le regard est dévorant, et mademoiselle de Beaupréau y lisent:

« Je ne laisse rien sur la terre, car je n'y possédais rien, si ce n'est l'estime des gens de bien. Je prie mes bonnes amies, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau, de me faire inhumer avec quelque pompe. »

— Inhumer avec quelque pompe! Vieux libertin! s'écria madame Musquette en jetant le testament de Lejeune aux pieds de mademoiselle de Beaupréau.

— Comme il nous a jouées! murmura mademoiselle de Beaupréau, avec ses pâturages et ses dix-sept moulins, nous qui avons eu tant de soins de lui!

La même déconvenue rapprochait déjà les deux vieilles filles, profondément confuses de leurs misérables disputes.

— Ah! dit encore en soupirant mademoiselle de Beaupréau, ce n'est pas monsieur Cabassol qui se fût ainsi conduit!

Ce nom de Cabassol parut tout-à-coup comme un arc-en-ciel au-dessus des nuages.

Que de futures consolations il y avait maintenant dans ce Cabassol si méprisé du vivant de Lejeune!

Car Lejeune était mort.

XXXIV

Il y a des tempêtes pour les lacs oubliés comme pour les grandes mers; il y a des révolutions furieuses dans les maisons obscures aussi bien que dans les royaumes. Si ce n'est pas un trône qui s'écroule, si ce n'est pas un empereur emporté dans les plis de son manteau au delà des mers, c'est un toit domestique qui s'affaisse, c'est une existence paisible tout-à-coup compromise, égarée dans une voie qu'on croyait d'une éternelle sécurité, et qui s'évanouit dans l'intervalle d'une nuit d'été, entre le lever et le coucher de l'étoile. A voir, au milieu de sa ceinture de verdure, la maison du Pecq, il y a quelques jours seulement, eût-on prévu les coups de foudre dont elle était menacée derrière le nuage? Quand il y a tant à faire dans les grandes villes, pourquoi le malheur s'était-il mis en marche vers cette habitation peuplée, sinon de justes (où sont les justes?), mais de gens inoffensifs, exclus la plupart des joies bruyantes, des pensées envieuses, venus là moins pour bien vivre que pour mourir doucement?

Un crêpe enveloppait la maison du Pecq. En quelques jours un sinistre événement l'avait frappée de déshonneur et de tristesse, et une mort regrettable avait été la suite de cette perturbation, tout entière encore sous l'épais manteau de la justice.

Le foyer de tant de souffrances intérieures, c'était madame Dalzonne. Au fond de son affliction apparente, celle qu'on supposait unique et dont la date remontait à la nuit de juillet, il y avait encore, à des couches plus éloignées, des douleurs irritantes, infatigables à réclamer la priorité. Elle les creusait avec le fer de la réflexion, et s'y abîmait. C'est en descendant ainsi en elle-même que madame Dalzonne, après avoir découvert à son tour, et à des marques dont le docteur avait si difficilement interprété la signification, la situation de Bergeronnette-cinq-heures, résolut qu'il était temps de ne pas laisser se prolonger entre celle-ci et Abel l'habitude de se rencontrer à la ferme de Fromainville. Quoique, selon elle, Abel n'eût jamais attaché la moindre attention à la petite fermière, et qu'il n'allât chez elle que parce que la ferme était le terme accoutumé, la limite pittoresque de ses courses dans la forêt, il pouvait arriver, par une trahison spontanée des sens, puisque la menace, ce qu'ignorait du reste madame Dalzonne, s'en était déjà produite à Fromainville, qu'elle et lui se reconnussent, à certains élans, à certaines inflexions de voix, pour être le couple mystérieux de la chambre bleue. Des énigmes plus compliquées s'étaient dénouées au hasard. Le hasard n'était pas même ici nécessaire: quelle fraternité puissante, active à des distances qui effraient, ne s'établit-il pas entre la main qui est restée toute une nuit dans la main, entre la joue ardente qui s'est posée dans l'ombre sur la joue? Deux cœurs s'aimantent ainsi pour longtemps. Lorsque le caprice n'a pas amené ces hymens conclus dans le silence, l'époux et l'épouse de la nuit se soupçonneront, quelque part qu'ils se rencontreront; et au battement de leur poitrine, à leur frémissement, à une inquiétude d'oiseau dans tout leur être, ils iront, ils courront l'un vers l'autre comme la paille à l'ambre, et s'écrieront: Me voici!

— Afin que ceci ne soit pas, se dit madame Dalzonne, le plus sûr est de les empêcher d'être jamais en présence, et surtout seul à seul. Entre tous les moyens d'obtenir ce résultat, elle crut que le meilleur était celui auquel elle s'arrêta. Elle ordonna à un domestique d'aller à Fromainville dire à Bergeronnette-cinq-heures qu'elle était demandée à la maison de santé.

Quelque temps après, Abel se présenta chez madame Dalzonne d'un air étonné, pour lui apprendre qu'à une demi-lieue du Pecq, dans une allée du bois du Vesinet, il avait vu Bianca, la demoiselle de compagnie de mademoiselle de Touralle, et Champeaux. Madame Dalzonne fut persuadée qu'Abel s'était trompé: Champeaux se cachait; il ne se montrait pas en plein jour si près de Saint-Germain-en-Laye, d'où il était parti parce qu'il n'y pouvait faire un pas sans être aussitôt entouré des hommes de la police. En outre, il suffisait qu'Abel eût prétendu l'avoir surpris en tête à tête avec Bianca pour que l'erreur fût avérée; il n'y avait rien de commun entre elle et lui. De tous les pensionnaires de la maison, portés à courtiser la beauté de la Florentine Bianca, Champeaux avait été le plus réservé dans ses propos. Abel ne céda pas aux raisons fort spécieuses de madame Dalzonne. Lui-même avait d'abord douté du fait: mais, ayant parcouru à petits pas une étroite contre-allée parallèle à l'allée plus grande où étaient Bianca et Champeaux, il s'était assez rapproché d'eux pour les reconnaître; même il avait remarqué que la robe de Bianca était noire, contre sa mauvaise habitude de n'en porter que d'éclatantes en couleurs. Particulièrement à cause de cette circonstance, madame Dalzonne se disposait à nier une nouvelle fois la rencontre d'Abel, car jamais Bianca n'avait été vue en robe noire depuis son arrivée à Saint Germain, lorsque, à une certaine ombre qui passait entre ses rideaux et les arbres du jardin, elle se souleva du fond de son fauteuil. Elle regarda pendant quelques minutes en face d'elle dans la direction du pont du Pecq. Elle dit enfin à Abel qu'elle voyait s'acheminer vers la montée du Pecq une personne vêtue d'une robe noire, et dont la démarche avait quelque ressemblance avec celle de Bianca. Madame Dalzonne redoubla d'attention.

— C'est Bianca! c'est elle, c'est Bianca! dit-elle à Abel. Reste à savoir si c'est réellement avec Champeaux qu'elle se promenait dans le bois du Vesinet, ajouta madame Dalzonne, dont les doutes faiblissaient cependant.

Bianca sonnait à la grille de la maison de santé.

Quelque grand que fût le degré de liberté établi dans l'échange de leurs pensées, madame Dalzonne et Abel tirèrent peu de conclusions de la singularité d'un fait où tant d'autres n'auraient pas manqué d'entrevoir une intrigue facile à caractériser.

Il était dans leur manière indulgente et supérieure, ainsi que cela se rencontre presque toujours chez les esprits distingués, de ne pas faire de l'amitié aux dépens d'autrui. Ils restaient au point où les choses les trouvaient, afin de n'avoir

pas à revenir d'un jugement hasardé. A moins que leur intérêt ne fût compromis dans une question, ils ne sortaient pas de ce cercle révérencieux. Toute la place du mal qu'ils ne pensaient pas des autres, ils la remplissaient avec le bien qu'ils pensaient d'eux-mêmes. Madame Dalzonne et Abel ne s'étaient tant occupés de Bianca et du républicain Champeaux, au sujet de la rencontre dans le bois, que parce que ce dernier les avait intéressés par son existence tourmentée, et qu'il avait quitté la maison à cause de persécutions nouvelles. Agités aussi par la catastrophe qui avait emporté Lejeune, ils palpitaient d'attention au moindre bruit ; ils ressemblaient à des gens fort excusables de se prendre de quelque curiosité à une émeute le lendemain d'une révolution.

Sous le premier prétexte qu'elle imagina, madame Dalzonne renvoya Abel dans son appartement : le moment n'était pas loin où Bergeronnette arriverait.

Que les positions étaient changées depuis un an pour ces deux femmes ! l'une attendait l'autre maintenant dans son salon, tandis qu'elle la recevait autrefois comme une petite fille sans importance. Elles avaient à se voir sans témoins aujourd'hui ; les circonstances les rendaient presque égales ; elles avaient en commun des idées et des répugnances, l'éducation leur avait donné un même langage : une passion les rapprochait, et elles se sentaient en tout assez semblables l'une à l'autre pour ne reconnaître entre elles que la différence de de l'âge ; et encore la plus jeune s'élevait-elle moralement, par la fatalité de l'amour et du malheur, à la solennité des années.

La porte du salon s'ouvrit et se referma sur Bergeronnette-cinq-heures.

Après l'avoir embrassée, madame Dalzonne la fit asseoir près d'elle dans un fauteuil. Elle céda à une convenable absence d'esprit en ne la reléguant pas sur un tabouret au-dessous d'elle.

Tandis que madame Dalzonne tenait dans sa main celle de la fille de Bergerin, elle eut le temps, qu'elle prolongea du reste à son gré, de remarquer l'altération du beau visage qui la regardait avec deux grands yeux pleins de langueur confuse et de maturité souffrante. Dans cet examen, qui n'était pas sans oppression pour l'une et pour l'autre, madame Dalzonne aspira toute la joie de son succès. La jeunesse n'avait pas trahi son espoir : n'étaient-ce pas des preuves de réussite que cette transformation de la jeune fille, encore en fleur hier, en femme éclose maintenant, que ces mains toutes blanches du sang qu'elles n'avaient plus, et sillonnées du rameau lilas des veines, que cette haleine insuffisante pour fournir un aliment vital à deux êtres ? Combien d'autres signes son expérience ne lui fit-elle pas remarquer, et tous accusateurs de la jeune maternité de Bergeronnette !

Elle abandonna lentement la main de Bergeronnette et elle lui dit, non sans quelque embarras dans la voix :

— Je t'ai toujours tendrement aimée, Bergeronnette, tu n'en doutes pas ?

— Non, madame.

C'était la première fois que la fille de Bergerin employait le titre de *madame* en parlant à sa marraine.

— J'ai été pour toi une seconde mère.

Tant de sainteté réside dans ce nom de mère, que madame Dalzonne, en s'en autorisant, plia sous le poids de l'usurpation : elle comprit trop tard qu'elle avait dépassé le but. Il ne lui était pas permis, comme à toute autre, d'être impunément sacrilége : elle s'arrêta pour se reprendre. Bergeronnette écoutait.

— J'ai du moins été pour toi une vraie amie.

— Ne voulez-vous plus l'être, madame ? lui demanda naïvement Bergeronnette.

— Qui te fait croire cela ?

— Rien ; mais, à vous entendre...

— Écoute-moi jusqu'au bout.

Comme madame Dalzonne était déjà gênée !

— Je vous écoute bien, madame.

— Flattée des dispositions, des goûts que tu montrais pour l'étude, je t'ai détachée peu à peu des travaux rudes de la ferme, et je t'ai donné des maîtres, comme si tu eusses été la fille d'un de nos riches bourgeois de Saint-Germain. Tu m'as prouvé que j'avais bien agi. J'ai fait plus : je n'ai pas craint, t'ayant reconnue raisonnable et peu ambitieuse, de t'élever, par une mise analogue à ta nouvelle éducation, à un rang au-dessus de celui que tu occupais auparavant. J'ai encore eu lieu de me louer. En te voyant si docile, si instruite et si bien à ta place dans ton élévation, il n'y a eu qu'une personne dont la fierté se soit éveillée : c'est moi.

— Je ne puis croire pour cela que je sois quitte envers vous, madame. Avec le temps, j'espère vous offrir une reconnaissance plus réelle.

L'affection froide dont chaque parole de ces deux femmes était empreinte venait de ce que l'une, madame Dalzonne, rappelait le passé moins pour s'en applaudir que pour arriver à une conséquence de sa générosité, et que l'autre pressentait qu'on allait en exiger le prix.

— En attendant, Bergeronnette, que ton avenir soit arrêté entre ton père et moi, j'ai résolu de te faire apprendre un état dans les ressources duquel tu pusses trouver un jour une existence honnête si tu te mariais avec un homme pauvre ou si ton mari venait à mourir jeune.

Il y avait de l'acier dans le regard de madame Dalzonne, posé comme une lame sur le front de la fille Bergerin.

— Il est bien entendu, avant tout, que cet état te conviendra. J'ai reconnu en toi du penchant pour la broderie et les ouvrages en linge fin. J'ai à Paris une amie, lingère au Marais, une personne douce, jeune encore, et par conséquent indulgente pour les vivacités de la jeunesse : tu serais chez elle comme un enfant de la maison. Mon amie a deux filles : tu partagerais avec elles les plaisirs qu'elle leur permet quand elle est satisfaite de leur conduite dans la semaine. Tu penses peut-être aux frais de ton apprentissage : je m'en charge. Aime-moi, et je n'aurai pas encore assez fait pour toi.

— Ce que vous me proposez là, répondit Bergeronnette, me conviendrait beaucoup, et ajouterait encore à tout ce que je vous dois, si depuis quelque temps je n'avais décidé en moi de ne jamais quitter Fromainville.

— Mais ne désirais-tu pas autrefois entrer en apprentissage à Paris, lorsque tu étais vraiment trop jeune pour être placée ? Et maintenant...

— J'ai changé d'idée.

— Songe que ton père n'a plus besoin de toi à la ferme.

— Je ne lui suis pas cependant tout-à-fait inutile.

— Soit ; mais ton père sera le premier à comprendre la nécessité de se passer de toi pendant quelques années.

— Pendant quelques années ! répéta Bergeronnette.

— C'est donc beaucoup ? Mettons deux ans, reprit madame Dalzonne d'un ton doux, mais étonné, comme celui d'une personne qui s'aperçoit qu'elle fait des concessions.

— Deux ans !

— Tu trouves que c'est encore long ? mais c'est le moins ; c'est indispensable.

— Combien je suis fâchée de vous contrarier ! mais c'est impossible.

— Quoi impossible ! deux ans ? Et combien de temps veux-tu rester à Paris ?

— Je désire ne pas quitter Fromainville.

— Tu n'es pas raisonnable, dit madame Dalzonne, dont le sourire n'était plus bienveillant.

Elle cessa même de sourire.

— Quelles sont enfin tes raisons pour t'opposer à un projet si avantageux ?

— Je sens que je mourrais si je quittais le pays.

— On ne meurt pas pour si peu. Il est mal, crois-moi, Bergeronnette, de mettre ainsi ses goûts, ses caprices à la place des devoirs.

— Mais rien ne m'impose le devoir, il me semble, d'abandonner Fromainville pour entrer en apprentissage à Paris. Nous vivrons toujours bien, mon père et moi, des produit de la ferme, maintenant surtout qu'avec l'aide de monsieur Abel nous l'avons agrandie, et qu'elle rapporte beaucoup.

— Ne faut-il pas que tu aies un état ?

— Je serai fermière comme ma mère.

A cette réponse si juste, madame Dalzonne regretta que

Bergeronnette, en goûtant aux douceurs d'une vie cultivée, n'eût pas pris sa première condition en mépris, regret aussitôt condamné que conçu. Elle voulait triompher et non corrompre; elle ne souffrait que trop déjà.

— Je t'aurais su gré, reprit-elle sèchement, d'avoir accepté tout de suite ma proposition si sensée. J'admets que tu n'aies pas besoin d'un état pour vivre; mais moi, je désire avoir en toi une ouvrière excellente à placer à la tête de la lingerie de ma maison. C'est une charge de confiance, un emploi difficile: j'ai pensé à toi; et maintenant je suis sûre de ton consentement.

— Si vous ne l'exigez pas, répondit Bergeronnette, j'oserai encore vous refuser.

— Je l'exige!

Le mot partit comme une balle des lèvres de madame Dalzonne.

— Vous êtes une ingrate, continua-t-elle, vous n'êtes qu'une ingrate! Vous avez perdu tout souvenir de mes sacrifices pour vous à tous les âges de votre vie, depuis votre naissance! Votre layette d'enfant, c'est moi qui l'ai payée; votre robe de communiante, qui l'a achetée? et entre votre naissance et votre communion, qui vous a presque constamment nourrie, vêtue, élevée? dites! car votre père ou vous, n'est-ce pas la même chose? Vous n'êtes qu'une ingrate, vous dis-je! Ne me parlez pas!

— Ne m'accusez pas ainsi! s'écria Bergeronnette, renversée par cette scène si au-dessus de son inexpérience. Que vous ai-je fait? ai je des torts? C'est donc bien grave, que vous me parlez avec tant de colère, et que vous pleurez! Oh! ne croyez pas que je sois ingrate! Je pourrais vous dire la couleur de toutes les robes que vous m'avez données, car ce que je n'ai pas su par moi, ma mère me l'a appris, et je l'ai retenu: vos bienfaits étaient dans mon cœur, où je les gardais; et quand j'ai su écrire, je les ai écrits: ils sont là, madame, lisez.

Bergeronnette tendit un petit livret écrit de sa main.

— Lisez, je vous en prie: « Aujourd'hui, avoir reçu vingt » francs de ma marraine pour du pain; aujourd'hui dix francs, » qui ont servi à payer le boucher; aujourd'hui cent francs » pour le propriétaire de la ferme; aujourd'hui avoir reçu » de ma bonne marraine un corset en velours... » Mais lisez, et voyez si je mérite le nom d'ingrate! C'est que vous m'avez appelée ingrate, vous l'avez dit! Et moi qui répète chaque jour dans ma prière: Mon Dieu, ayez pitié de l'âme de ma mère, et conservez-moi ma marraine sur la terre!... Je vous dois tout, c'est vrai; mais apprenez-moi comment je puis m'acquitter, et je suis prête. Voulez-vous que je devienne votre domestique? je le serai. Je ne suis pas fière, vous l'avez avoué aussi: dès demain je ne saurai plus rien de ce que les maîtres m'ont enseigné. Donnez-moi un tablier, placez-moi à la cuisine, et je travaillerai jusqu'à ce que vous me disiez: Assez. Mais ne m'appelez pas ingrate!

Quel effort extraordinaire il fallut à madame Dalzonne, pour qu'elle ne cédât pas au débordement de ses larmes! Elle sentait ses bras et son cœur aller vers Bergeronnette; elle se penchait sur cette enfant, à qui elle causait tant de douleur, en l'aimant cependant d'un amour de mère, d'une amitié d'amie. Mais la rivale fut de fer, elle résista; elle grandit même sur les débris rassemblés autour d'elle par sa pitié d'un moment. Elle était comme un homme blessé d'un coup de hache dans le combat: par la puissance de la volonté, il retient, en se fronçant les chairs, les lèvres de la blessure; le sang ne coule pas; l'os est pourtant brisé. Étouffée, madame Dalzonne dit à Bergeronnette, dont le mouchoir cachait les yeux:

— Pour ne pas croire à ton ingratitude, je suis obligée, Bergeronnette, de croire à ta dissimulation. Sans cause connue, ta désobéissance se change en une obstination dure, inintelligente, et si honteuse qu'elle ne vaut pas la colère dont je tremble encore; si elle a une cause, tu me l'as cachée. Elle en a une, j'engagerais ma tête au défi. Que me parles-tu de l'ennui que tu crains d'éprouver à Paris! Mensonge! Ce n'est pas cela. Je sais, moi, ce qui t'attache à Fromainville.

Bergeronnette ne découvrait pas son visage.

— Causons comme deux amies. Veux-tu? Ne nous cachons rien; c'est le mieux pour s'entendre. Je parlerai d'abord pour toi, si tu as peur de commencer. Je te devinerai; j'essaierai de te deviner, à condition cependant que tu ne m'abandonneras pas en chemin. Mon idée est que tu n'as tant d'éloignement pour le simple séjour d'un an à Paris, que parce que tu as des raisons de ton âge, et dont tu me fais un mystère.

Par son mouchoir, dont les palpitations s'arrêtèrent, Bergeronnette fournit à madame Dalzonne l'occasion de remarquer qu'elle était attentivement écoutée.

La voix de celle-ci s'adoucit alors, ou plutôt elle s'aiguisa. Fine, glissante, souple, elle chercha à pénétrer davantage.

— Que ne me confiais-tu tout de suite, reprit-elle, ce grand motif qui te lie ici? Puisque je l'ai trouvé, dis-le.

— Que je dise quoi?

— Est-ce qu'entre tous les jeunes gens qui vont chez ton père, ou que tu rencontres chez ta tante, tu n'en a pas distingué un? ne regretterais-tu pas de ne plus le voir en quittant Fromainville! Le mal n'est pas grand à cela. Pour ton repos, j'eusse souhaité en toi moins de précocité dans une première affection, toujours pleine d'exigences, et tu l'éprouves toi-même aux contrariétés dont tu es agitée; mais il n'y a plus à revenir sur ce qui s'est fait sans le conseil de personne; je ne te blâme pas. Est-ce que tout le monde n'a pas eu ton âge? Je te comprends, parce que je suis franche, et je t'excuse tout en te reprochant un peu d'avoir manqué de confiance avec moi. Le reproche ne se renouvellera plus; j'ai trop bonne opinion de ta sincérité. Aussi n'abuserai-je pas, mon amie, de l'avantage que j'ai pris sur ton injuste circonspection, pour t'adresser quelques questions qu'aurait mérité de subir une personne moins loyale que toi. Je n'aurais pas hésité à lui demander si le jeune homme aimé convenait sous les rapports de l'âge, de la position, de la famille: je ne t'interrogerai point là-dessus; car, si tu te taisais, c'est que tu ne voudrais pas mentir.

— Ah! non, je ne voudrais pas mentir!

— J'en étais sûre, mon amie. Je te connais bien: tu ne me réponds pas, parce qu'il y a déjà de la douleur dans ton amour.

— Une affreuse douleur!

— Pauvre Bergeronnette! parle, parle-moi! allége ton cœur! parle-moi! Qui aimes-tu? quel est cet homme?

— Et quel est celui de la chambre bleue? répondit Bergeronnette, qui ne cachait plus son visage.

C'était à madame Dalzonne à demeurer interdite.

— Oui, quel est celui de la chambre bleue?

— Tu ne m'as pas répondu, Bergeronnette.

— Je répondrai après vous.

Il n'y avait ni de l'audace ni de la colère dans l'accent de Bergeronnette, mais de la détermination.

— Quel rapport vois-tu, reprit madame Dalzonne, dont le calme s'évanouissait en posant le pied au bord de cet abîme de questions, quel rapport y a-t-il entre l'homme dont je ne demande plus même de savoir le nom, et la chambre bleue?

— Je ne le sais pas; dites-moi seulement quel est cet homme.

La question était nettement posée, la voix brève.

— Si je ne le savais pas...

— Vous le savez! et, je le répète, je ne vous dirai le nom de l'un que quand vous m'aurez appris le nom de l'autre.

— C'est donc une condition que tu me poses? demanda madame Dalzonne sous sa décoloration.

— Je veux connaître le nom de cet homme, redit Bergeronnette peu soucieuse d'entrer dans l'argumentation autrement que par la ligne inflexible de son idée.

— Pourquoi? insista madame Dalzonne, ne s'apercevant pas qu'elle tombait malgré elle sous le joug d'une voix plus impérieuse que la sienne.

— Pourquoi, demandez-vous? Parce que je n'ai jamais pu sans rougir, sans mourir de honte, écouter les paroles aimantes de l'homme dont vous me demandez le nom. J'ignorais au commencement la cause de ma confusion; d'autres me l'ont dévoilée. J'ai vécu vite; mon intelligence s'est agrandie par le malheur: J'ai tout su. Vous m'avez déshonorée, c'est le mot; oui, déshonorée! je suis déshonorée par vous! On m'a engagée à vivre: j'ai obéi; mais quels tourmens que ma vie! quel désespoir! Avilie dans toute l'innocence de mon âme,

ma main se glace, ma vue se détourne quand la main de celui que j'aime m'effleure, et quand son regard s'attache sur moi. Je n'ai que des remords à lui offrir en échange de douces protestations, de graves promesses. Ma position est fausse, elle est affreuse, car je ne l'ai pas méritée. Il vient toujours plein d'espérances, et il s'en va désolé; je lui suis une dure énigme. Il est convaincu que je l'aime autant qu'il m'aime, et il ne comprend pas mes souffrantes réserves, mes réticences trahies par mes soupirs. Que pense-t-il de moi? Ainsi, pour une faute que je n'ai pas commise, je fais le malheur de celui dont je chéris la vie, la bonté, la tendresse, l'estime. A la fin, il se lassera de ce mystère : c'est ma crainte; et je le perdrai parce que je n'aurai pas parlé! Est-ce que ces choses-là se disent? Me demanderez-vous encore pourquoi je tiens à savoir le nom de l'homme qui m'a mise où je suis, celui par qui je ne serai jamais qu'une fille avilie, ou qu'une femme menteuse, heureuse peut-être, infâme, à coup sûr?

— S'il était mort...

— Il ne l'est pas. Comme vous avez peu de pitié! ajouta Bergeronnette. Vous mîtes moins d'hésitation, savez-vous? quand vous résolûtes de me conduire dans la chambre bleue pendant la nuit, et quand vous fermâtes la porte sur moi! Et pourquoi cela? que vous avais-je fait? Je suis votre enfant, me dites-vous encore; toujours ce nom sur vos lèvres! Est-ce que les mères ont l'habitude d'agir ainsi avec leurs filles? Oh! je ne l'oublierai jamais, vous m'avez déshabillée vous-même, vous m'avez prise par la main; vous trembliez, vous soupiriez, vous frémissiez, c'est vrai, mais vous étiez donc folle? Vous étiez horriblement pâle, vous me faisiez peur, vous étiez... comme dans ce moment. Est-ce que ma mère vous aurait fait tort en quelque chose? Et moi, qui ne savais rien!... Tenez, je ne vous le pardonnerai jamais, jamais! Combien cet homme vous a-t-il donné d'argent pour cela?

Ce dernier mot était un soufflet et une malédiction. Madame Dalzonne glissa du canapé sur le tapis; elle n'eut que les genoux de Bergeronnette pour s'appuyer.

— A quoi te servirait maintenant ce nom? murmura-t-elle. Le mal en serait-il moins consommé? Ignore-le toujours!... Tu ne m'as pas épargnée!... Savais-je ce que je faisais?... Oui, j'étais folle! oui, j'étais ivre! ma raison n'y fut pour rien. S'il fallait traverser une plaine de feu pour aller chercher la réparation qui t'est due, je la traverserais.... Comme tu m'as parlé! comme tu me regardes! Pardonne-moi ce que je vais te dire : mais si une dot de cent mille francs effaçait un jour cette tache, tu l'aurais, tu aurais davantage!

— Vous m'avez donc vendue! répéta impitoyablement Bergeronnette.

— Ne dis pas cela!... Mais je le mérite! c'est vrai.

— Je ne veux rien. Ce nom seulement!

— Eh bien! je promets de te le dire.

— Quand? dites-moi quand, car je me méfie de vous. Pour celui de l'homme qui m'aime, vous ne le saurez pas, je vous en préviens, moi qui ne mens pas. Quand? répondez-moi!

— Ton mal n'a qu'un remède, répliqua madame Dalzonne au bout de ses forces, mais évitant de répondre, un seul! et c'est le temps.

— Vous savez aussi cela sans qu'on vous l'ait dit! vos yeux vous l'ont appris; ma pâleur, le changement de mes traits, ont levé tous vos doutes. Comptiez-vous aussi sur cela? Ah! vous y comptiez!

Madame Dalzonne baissa encore une fois la tête.

— Voyons, continua Bergeronnette avec la même rapidité, dans combien de temps me promettez-vous de me nommer à qui vous m'avez livrée?

— Ne te l'ai-je pas fait comprendre, toi qui me traites si indignement? Le jour où ton malheur ne sera plus qu'un souvenir, le jour enfin où tu auras été mère, je prononcerai ce nom tout bas.

— Vous ne me le direz pas! car je vous connais maintenant. Pourquoi ce délai? pourquoi me condamner à attendre six mois?

— Il le faut.

— Mais vous mettez donc des conditions à toutes les réparations? Dans votre repentir, s'il était sincère, ne devriez-vous pas être heureuse des occasions qui vous sont offertes d'être un peu juste après vous être montrée si coupable? A votre place, plus que je n'ai rougi de ma honte, je rougirais de tant balancer pour dire à une malheureuse fille abusée le nom de celui qui lui a volé dans l'ombre sa réputation et son honneur.

— Mais je ne refuse pas de le nommer. Attends, t'ai-je dit, attends encore un peu.

— Que j'attende que je sois mère, n'est-ce pas, allez-vous me répéter? Eh bien! soyez confondue dans votre maudite joie : je ne serai pas mère!

Madame Dalzonne crut avoir mal entendu; c'est ce qu'exprimaient son regard fixe, sa figure béante.

— Non, je ne serai pas mère, car je ne le suis pas!

L'étonnement avait fait lever madame Dalzonne; elle avait compris.

— Oui, regardez-moi bien! La pâleur est sur mon visage mais la honte n'est plus en moi.

Quelle sombre terreur, mêlée à un découragement profond, s'empara de madame Dalzonne quand elle eut la persuasion d'avoir parfaitement saisi le sens des paroles de Bergeronnette, qui continua ainsi :

— J'ai bu un poison froid qui rend l'honneur. J'ai souffert, j'ai souffert avec délices! Pendant quelques heures d'angoisses, je me suis traînée jusqu'aux pieds de la mort; j'en suis revenue, et me voilà. Oh! grâces vous soient rendues, mon Dieu, qui n'avez exigé de moi que ces tortures de quelques heures, si peu comparables aux souffrances que j'ai endurées depuis le moment où j'ai connu l'état dans lequel m'avait jetée celle qui m'appelait son enfant! Oui, grâces vous soient rendues, à vous aussi, qui, après Dieu, serez toujours ma reconnaissance et ma vénération!

— Calveyrac! as-tu dit! C'est lui, c'est le docteur Calveyrac qui t'a empoisonnée!

— Qui m'a sauvée!... Mais, mon Dieu! qu'ai-je dit? J'avais juré de ne jamais faire connaître que c'était lui qui m'avait délivrée de ma honte. Le cri de ma reconnaissance m'aura trahie. On le tuerait, m'a-t-il dit, si on savait cela.

— Sors! laisse-moi! sors! cria madame Dalzonne sous le coup de tant de surprises, de la dernière surtout, la plus foudroyante.

— Oh! jurez-moi de ne jamais révéler ni ce fait ni le nom du docteur, madame!

— Laisse-moi seule, te dis-je!

— Prenez garde, madame! prenez garde! Si vous parlez, je dirai, moi, que c'est vous qui m'avez conseillé ce moyen. Pour le sauver, je vous ferai condamner, vous.

— Sors! dit une dernière fois madame Dalzonne, qui tira violemment le cordon de la sonnette dès que Bergeronnette-cinq-heures fut partie.

XXXV.

C'est le docteur Calveyrac que madame Dalzonne fait demander chez elle à l'instant même.

Dans le court intervalle d'attente, elle ne songea à se remettre ni de la confusion de ses idées, ni du bouleversement de ses traits. Le regard avec lequel elle avait accompagné Bergeronnette cinq heures resta fixé à la porte pour la voir se rouvrir

Calveyrac entra. Prompt à descendre, il avait encore sa robe de chambre en soie bleue et ses pantoufles de travail. Madame Dalzonne n'entendit pas une seule syllabe des excuses qu'il bégaya pour expliquer le négligé de sa toilette. Il était là : c'était suffisant.

Essoufflée comme après une longue course, elle lui dit, d'une voix hachée :

— Si je ne me trompe, monsieur Calveyrac, je ne vous ai accueilli chez moi qu'à titre de médecin de l'établissement.

Le mot *accueilli* était dur : madame Dalzonne chercha à le rempla cer aussitôt par un terme plus convenable. Calveyrac

la retint par un signe qui la dispensait d'une rectification; elle continua :

— Mais rien que comme médecin. Vous avez des appointemens pour remplir votre charge, de même que chacun ici a les siens. Je ne crois pas que personne, dans aucune occasion, ait empiété sur vos droits; moi-même, la première, je les respecte; je trouverais singulier qu'on contrevînt à vos avis : pourquoi donc vous mêler de certaines affaires où vos conseils n'étaient nullement nécessaires?

— Il y a entre nous une erreur, répondit Calveyrac surpris de ce début.

— Il n'y a pas d'erreur, monsieur Calveyrac.

— Puisque vous le jugez ainsi, madame...

Bondissant sur chacune de ses récriminations avant de s'arrêter à la principale, madame Dalzonne, d'un visage contracté par le dédain, reprit :

— Je commence à comprendre les abus qui se commettent dans votre profession, toute respectable et digne que le monde la juge. Le monde ne vous connaît pas. Vous êtes plus que le frère de la sœur, plus que le mari de la femme, plus que le confesseur de la pénitente. Je n'y avais jamais autant pensé qu'aujourd'hui. D'où vous vient ce droit? qui est sûr que vous n'en abusez pas? Disposer de l'honneur des femmes qui vous disent, et à l'exclusion de tous, leurs passions par leurs fautes, quelle puissance! Par monsieur Hourdon, j'avais appris combien les médecins livrent sans crainte, en nous dégradant, les secrets de notre corps et de nos âmes, quand ni la religion ni le respect humain ne retiennent leur langue; mais je croyais le docteur Hourdon une exception : il est la règle. De plus jeunes, de plus habiles, vont encore plus loin sous les apparences d'une réserve au piége de laquelle on se prend : ils agissent; ils ne révèlent pas, ils font. La licence cynique des vieux n'est que l'histoire des actions commises par les jeunes. Oui, vous êtes la tyrannie la plus hypocrite que la société ait à redouter! vous faites naître, vous faites vivre, vous faites mourir; et l'on ne sait pas, en vérité, pourquoi vous êtes bons quand la fantaisie vous vient de l'être; car la plupart d'entre vous ne croient à rien, à aucune idée future. On sait encore moins pourquoi vous n'êtes pas toujours corrupteurs des femmes, spoliateurs des familles, car vous marchez dans l'impunité absolue; il faut un hasard extraordinaire pour qu'on vous soupçonne, un hasard presque impossible pour qu'on vous accuse. Un de ces hasards m'a favorisé d'une découverte singulière, et qui vous touche de près, monsieur Calveyrac?

— Moi!

— Vous.

Parlez vite, madame, car mon amour-propre souffre étrangement à vous entendre.

— Je ne prétends pas dire, reprit madame Dalzonne, que vous soyez un de ces médecins débauchés qui touchent cinq francs par visite pour fasciner les jeunes femmes : vous vous observez davantage. Vous vous souviendrez et de la dignité de votre mission, bien, comme je vous l'ai dit, qu'elle me soit démontrée assez fragile, et de votre estime personnelle, parce que vous avez été soldat avant d'être docteur, au moment de compromettre une de nos jeunes fermières, vous eût-elle autorisé, par son désespoir, à rejeter sur elle la première pensée d'une faute.

Quelque épaisse que soit l'obscurité d'un souterrain, on finit, quand on a assez regardé autour de soi, par s'aventurer et marcher. Calveyrac fut poussé à répondre à madame Dalzonne :

— Ces attaques générales contre ma profession renferment-elles l'intention de m'accuser individuellement d'un abus dont, à mon insu, je serais coupable? Je vous abandonne la profession, et vous prie de m'éclaircir une question à laquelle je suis intéressé. Le mot de *séduction* a paru jaillir de votre colère : serait-ce d'une séduction que vous m'accuseriez? Je suis dans l'âge où l'on se trompe, continua Calveyrac, douloureusement peiné, mais depuis long-temps j'ai passé l'âge où l'on trompe. Peut-être auriez-vous raison de dédaigner le sang-froid que j'oppose à votre emportement, si vous n'étiez convaincue au fond qu'un malentendu, un faux rapport a seul attiré sur moi une accusation aussi grave que celle dont je pressens la portée.

— J'ai vu ce que je dis; Bergeronnette sort d'ici à l'instant.

— Bergeronnette!

— Oui, Bergeronnette!

Pendant quelques minutes Calveyrac et madame Dalzonne se transpercèrent de leurs regards. De peur de livrer passage à leurs pensées, ils retinrent leur respiration. Le pressentiment du docteur lui glaça le visage; il eut comme du vent dans les cheveux. Point de colère, point de sentimens déguisés, pas même l'étonnement sur la figure du docteur, à côté de la figure volcanisée de madame Dalzonne, mais l'imbécillité de la peur.

— Vos traits me disent que vous m'avez enfin comprise. Vous plaisantiez en feignant de croire que je vous accusais de séduction : vous êtes trop honnête homme pour séduire : vous faites mieux, vous tuez. Bergeronnette sort d'ici, vous dis-je : elle a parlé, je sais tout. Quelle odieuse action! Et vous avez cru que cette jeune fille laisserait mourir dans son sein son secret avec son enfant! Où voyageait donc ce bon sens exquis dont on vous loue? Vous avez joué votre vie sur une feuille de roseau. Étrange confiance! ne pas supposer que la première personne un peu adroite qui ferait asseoir cette jeune fille sur ses genoux, qui l'interrogerait avec intérêt, parviendrait sans peine à lui aspirer jusqu'à la dernière pensée! Votre crime est grand, mais votre imprudence le surpasse.

— Je ne nierai point, répondit Calveyrac à voix basse, l'effroi dont je suis frappé en ce moment. Ce n'est pas l'effroi de la mort, ce n'est point celui-là : je m'y suis habitué sur les champs de bataille; mais le spectacle de l'échafaud m'épouvante, je l'avoue. J'y monterai cependant, sinon avec la fermeté de qui le brave, avec la résignation de l'homme qui ne croit pas l'avoir mérité. La loi me condamne, la loi me déshonore, la loi me décapite; mais la science, cette autre loi à laquelle j'obéis aussi, que j'ai consultée à l'heure suprême de l'exécution, cette loi m'absout, et ne me reproche tout au plus que d'avoir décidé un problème difficile en faveur du cri de ma conscience; car l'homme, ses larmes, sa pitié, sa tendresse, ont fait complice le savant. Il fallait choisir : donner la mort à une jeune fille désolée qui avait déjà un pied engagé dans le suicide, une jeune fille belle, pleine de vie et d'avenir, ou à un être douteux, dont la vie ne serait ni un vide dans la création, ni une douleur pour personne. J'ai choisi : j'ai tué le fruit pour sauver l'arbre; j'ai dit à la jeune fille de vivre, me chargeant tout seul du crime selon la loi. Qu'elle m'appelle à son tribunal : je m'y présenterai sans remords; j'attends qu'on me dénonce. Seulement mon cœur saigne, je ne vous le cache pas, madame, à penser à ceux qui accepteront ce ministère, qui les ternira, non pas à mes yeux, si pleins de choses plus étonnantes encore, mais dans l'opinion du monde. D'avance je prends en pitié leur zèle, dont je voudrais deviner la cause, pour le rendre moins déshonorant pour eux.

— Moi vous dénoncer!

Madame Dalzonne cacha son visage dans ses mains, et ses pleurs fuirent à travers ses doigts.

— Moi vous dénoncer! voilà où nous en sommes venus tous deux, monsieur Calveyrac. Si bons, si vrais amis, dévoués à toute heure l'un pour l'autre autrefois, nous nous haïssons maintenant! Moi vous dénoncer!

— Moi vous haïr! jamais! J'ai pu vous plaindre, ne pas vous comprendre, comme en ce moment où quelque grande infortune vous a changée, vous a aigrie contre moi, vous a rendue injuste envers un vieil ami tout de feu pour vos intérêts, madame; mais vous haïr! Que me feriez-vous pour que ce sentiment prît place dans ma pensée? Une femme comme vous a tourmenté ma vie au delà des forces données à tout homme de mon âge : je ne l'ai pas haïe.

— Moi vous dénoncer, docteur!

— Cette femme m'a repoussé de son indifférence; elle n'a pas remarqué quand je la couvais de mon regard, de mon souffle, de ma vie ramassée autour d'elle; pour elle j'ai souffert de la jalousie des vieillards et de la passion des jeunes

gens, sans avoir ni l'espérance des jeunes gens, ni l'illusion des vieillards : je ne l'ai pas haïe ! Sa légèreté m'a fait sentir, dans de douloureuses confidences où elle ne voulait pas m'écouter, ma décrépitude précoce et la vanité de mes ambitions, m'avilissant, me dépréciant, comme si elle m'avait compris : je ne l'ai point haïe.

— Moi vous dénoncer, docteur !

— Cette femme a fait plus : elle m'a amené un jour mon rival, son amant, qui se mourait ; elle m'en a confié la guérison, elle m'a remis la vie de ce rival, vie sur laquelle je n'avais pas même à souffler pour l'éteindre ; et cette femme, je ne l'ai pas haïe, je l'ai aimée.

— Moi vous dénoncer, docteur ! répéta madame Dalzonne indignée, agitée comme ces vastes mers qui ont sous elles trois courans opposés. Sa colère contre le docteur n'était pas évanouie, mais au-dessus de sa colère dominait le souvenir de sa reconnaissance pour Calveyrac, et au-dessus de tout planait son caractère d'honnête femme, vertu puissante sur une passion terrible. En frappant, elle avait pitié, en maudissant, elle pardonnait ; elle eût dénoncé le docteur, mais le jour du supplice arrivé, elle aurait posé sa propre tête sous le couteau, pauvre tête dérangée, rouage délicat d'une pendule mis en désordre par un atome égaré.

— Je vous aime bien, moi aussi, docteur, continua madame Dalzonne, mais que je suis à plaindre de n'avoir pas d'excuses pour vous pardonner le mal que vous me faites ! On ne m'en a jamais tant causé ; mon plus mortel ennemi ne m'eût pas si horriblement blessée dans mes espérances ; vous m'avez tuée !

— Je crois toujours, madame, malgré la clarté qui s'est enfin étendue sur le triste sujet de notre entretien, que quelques parties en sont restées dans l'ombre, où nous n'avons plus à craindre d'aller les relever. Vous m'avez accusé sans ménagement, je vous interrogerai avec franchise. En dehors de la protection maternelle que vous accordez à Bergeronnette, quel motif d'intérêt si grand avez-vous à ce que ce qui est arrivé n'eût pas eu lieu ? Quand la fille de Bergerin me bénit de l'avoir délivrée du fardeau de son déshonneur, rejeté dans le néant, je ne m'explique pas pourquoi vous vous plaindriez d'un événement qui la fait pure et libre. Cette enfant n'est pas la vôtre, et quand elle serait la vôtre...

— Docteur, interrompit brusquement madame Dalzonne, je suis changée, vous l'avez remarqué ; vous me l'avez dit, je suis aigrie, je suis malheureuse, mes idées ont perdu leur cours, mon langage m'étonne. Encore un effort sur moi-même ! car je ne me pardonne pas, moi non plus. Approchez-vous, écoutez-moi ; je ne parlerai jamais trop bas. Savez-vous quel est le père de cet enfant que vous avez tué dans Bergeronnette ?

— Oui, je le sais.

La voix du docteur et celle de madame Dalzonne n'étaient plus que deux souffles pleins de curiosité et de terreur.

— Vous le savez !

— Oui.

— Qui vous l'a fait connaître ?

— Qui ? mais Bergeronnette.

— Prenez garde, docteur ! cela n'est pas possible.

— C'est Bergeronnette, je vous assure.

— Votre assurance m'épouvante ! C'est une affreuse invention ! Bergeronnette n'a pas pu vous dire cela, car Bergeronnette ne le sait pas.

— Quoi ! s'écria le docteur, Bergeronnette ne connaîtrait pas le nom de celui ! .. Et qui le saura ?

— Ce n'est pas elle, je vous le répète. Mais enfin, demanda madame Dalzonne terrifiée autant que le docteur Calveyrac, quel homme vous a-t-elle nommé ?

— Je ne puis dire son nom.

— Dit es-le, car c'est un mensonge.

— Mais cet homme, je le connais, madame, je le vois souvent.

— Nommez-le.

— Son caractère sacré m'empêche.

— Je vous disais bien que vous vous trompiez.

— Ce n'est donc pas l'abbé Vincent ?

— C'est Abel ! je vous le nomme.

— Abel ! Abel ! J'avais cru, sur quelques mots obscurs échappés à Bergeronnette, que l'abbé Vincent... Mais il est vrai... Je me souviens qu'elle ne l'a pas nommé.

— Le pouvait-elle ?

— Abel ! reprit le docteur, Abel !

Calveyrac semblait sortir du tombeau.

— Voilà votre œuvre, docteur ! Cet enfant à naître était celui d'Abel ; c'était sa plus lointaine espérance, mais c'était sa plus certaine ; c'était le consolateur qu'il avait vu en rêve et dont il n'avait parlé qu'à moi, celui qu'il entrevoyait dans tous les innocens visages d'enfans étalés devant son regard dans nos promenades solitaires, le messie de la longue servitude de son esprit malade. Savez-vous le remède infaillible demandé par ce mal où votre science s'est si souvent brisée en éclats, et dont elle n'a pas encore triomphé ? c'était un enfant. Sa tranquillité, sa joie, sa félicité lui seraient venues de cette tranquillité candide, de cette félicité angélique. Vous lui avez fermé le ciel !

Tout était frappé de stupeur dans Calveyrac, l'homme, le philosophe, le médecin.

— Oui, cet enfant eût rendu la force à ses organes, une lumière sûre à sa pensée. Il le désirait comme on désire l'air lorsqu'on étouffe. « Un enfant, me disait-il, et je serai sauvé ! j'aurai un devoir, mille devoirs à remplir ; je ne penserai qu'à mon enfant. Ma vie, je le sens, est à ce prix. » Il eut cet enfant.

— Mais alors c'est vous, interrompit le docteur, c'est vous qui avez, par je ne sais quels moyens dont la subtilité m'effraie, dont la hardiesse m'éblouit, et dont le dévoûment, ajouta bien bas le docteur, me laisse presque incrédule, c'est vous qui avez uni dans l'ombre Abel et Bergeronnette.

— C'est moi !

La tête de madame Dalzonne s'inclina et resta appuyée sur l'épaule de Calveyrac. Tout ce qu'il y a d'amour, de pitié, de regret et d'amertume sur la terre était dans son regard élevé jusqu'au visage du docteur.

— Ah ! comme il faut aimer ! dit Calveyrac sur le front foudroyé de madame Dalzonne.

— Dieu seul sait ce que j'ai souffert ! Pour lui j'ai passé deux nuits comme les damnés n'en ont pas l'idée : j'étais à la porte !

— Comme il faut aimer ! murmurait le docteur.

— Pour lui j'ai pris ma filleule dans mes bras, celle dont j'avais promis devant Dieu d'être l'appui à travers la vie, et je l'ai enfermée sans lumière dans la chambre d'Abel ! Docteur, je doute quelquefois qu'on meure puisque je ne suis pas morte.

— Comme il faut aimer !

— Vous pleurez, docteur ! Oh ! mon Dieu, pardon ! je m'étais oubliée, j'oubliais... Mais vous voyez, docteur, que je ne puis pas vous aimer, vous ! Je suis franche : j'en aime un autre, je vous le dis. Ne vous étonnez plus si je vous ai accablé tantôt de ma colère : n'avez-vous pas brisé le seul fil auquel l'existence d'Abel pût se rattacher ? L'anéantissement de cet enfant est sa mort ! Un jour je le lui aurais mis sur les genoux ; il m'aurait remerciée, et je serais morte à ses pieds en le regardant. C'est lui qui mourra maintenant !

Brisés l'un par l'autre, madame Dalzonne et Calveyrac fondirent leurs douleurs dans une même douleur. Ils étaient beaux, ils étaient sublimes dans l'immense repentir de leurs fautes et dans leur immense affliction. Par leur front abattu, leur recueillement tremblant, leur regard voilé, ils ressemblaient à ces figurations pieuses et coupables qui s'agenouillèrent dans l'ombre au pied de l'arbre de la croix, le jour où le Christ fut crucifié.

Le cœur de madame Dalzonne s'ouvrit enfin, et il en sortit ces paroles :

— J'avais commis une grande faute, mon Dieu ! vous n'avez pas voulu qu'elle portât ses fruits. C'était un crime : un autre crime l'a effacé. Docteur, je vous pardonne. Dieu, me pardonnez-vous ? je l'aime tant !

XXXVI.

Malgré ses afflictions personnelles, Calveyrac poursuivit toujours la cure si difficile de la maladie d'Abel, dont la période de décroissance était arrivée, sans qu'il fût permis cependant d'espérer une guérison complète dans un temps assignable. Et malheureusement le mal ne serait vaincu qu'autant qu'il n'en subsisterait plus le moindre germe; sans ce résultat, désespérant pour la science, point de triomphe à revendiquer. Toutes les hautes entreprises de la pensée ont un dernier écueil où elles naufragent après avoir échappé à de plus grands périls. Ce point imperceptible, qui défie les efforts ordinaires, est celui qui sépare dans les arts le peintre de talent et le peintre de génie, le musicien qui n'est qu'habile et Mozart. Il vous attend en vue du port, vous laisse approcher de ses brisans, et vous arrête pour l'éternité. Ce point, c'est la difficulté condensée en diamant.

Mais Calveyrac ne consentait pas à mourir sous le découragement; il avait trop gravi d'aspérités pour renoncer à arriver au sommet. S'il s'arrêtait au milieu des ténèbres, la halte était courte. L'ancien soldat se faisait bon courage; il se redressait et reprenait sa marche au commandement de la science, qui, du reste, ne connaîtrait jamais ni le retentissement du succès qu'il s'était promis, ni celui de la défaite, car elle n'aurait pas été sans triomphantes difficultés. Point d'Institut ouvert pour Calveyrac, point de fauteuil à l'Académie pour payer cet homme aussi savant que Louyer Villermé. Quel souffle d'ambition l'animait donc? quel espoir, quelle récompense? la science, rien que la science, cette religion nouvelle, sans dieu, sans temple, sans autel, fausse religion peut-être, mais admirable comme si elle était vraie, par son désintéressement, par ses sacrifices, par son dévoûment. Elle descend dans les entrailles de la terre où l'air manque, elle se précipite au fond des mers, elle se laisse tomber dans le ciel; pour surprendre un gaz inconnu qui sera un poison, elle vivra au milieu des poisons; pour fondre une pierre, elle veillera des années auprès d'une lampe, elle aspirera des flammes, elle maniera du feu; et ses adeptes auront son courage avec son abnégation sous tous les climats. Aussi sont-ils tous frères sur la terre, qui est leur royaume; fraternité de rois, chacun d'eux est roi d'une portion de l'univers et a sous sa domination soit les oiseaux, soit les abeilles, soit les poissons, soit les arbres, soit le corps, soit la pensée, soit la forme, soit la couleur; celui-ci est le roi Berzélius, celui-ci est le roi Geoffroy-Saint-Hilaire, et celui-là, comme la muse du Tasse, a pour couronne une immortelle étoile, et se nomme Arago.

Le rival de tant de grands hommes eût été peut-être Calveyrac si le sort l'eût placé sur une autre voie au lieu de le laisser sous le parvis du temple; car la science a aussi ses enfans abandonnés. Il n'en avait pas été ainsi, et Calveyrac n'en avait gémi quelquefois que quand la pensée lui était venue qu'il aurait sans doute mérité l'attention de madame Dalzonne s'il avait entouré sa vie de l'auréole de la célébrité. Espérance déçue comme tant d'autres chez lui : il avait vécu sans fortune, il mourrait sans renommée. La célébrité ne va pas chercher les gens derrière les murs d'une maison de santé.

Une seule fois, la dernière peut-être, un vif éclair d'ambition avait passé sur son existence : c'est la nuit où il avait tenu sous son regard, au bruit du vent de la forêt de Saint-Germain, Abel et sa redoutable maladie. Il comprit dans ce moment le monstrueux trésor qu'il possédait, il mesura la longue et glorieuse échelle de difficultés qui le mènerait au sommet d'une incomparable illustration s'il réussissait dans sa téméraire entreprise. Ce rêve ne fut qu'un rêve; par le poids de l'habitude, il s'affaissa tout simplement sur son devoir, et il réduisit les luttes gigantesques d'une conquête aux proportions mesquines d'une tâche ordinaire. Calveyrac eût obtenu des larmes d'admiration de celui qui l'eût suivi dans ce travail de guérison médité dans l'ombre, agrandi par la solitude, exécuté sans livres, sans conseils, la nuit, aux dépens de son sommeil et quelquefois de sa santé.

Dès le premier jour où Abel fut remis à ses soins, il creusa dans ce jeune homme comme dans un terrain bouleversé par un volcan. Aucune partie n'échappa à l'examen; il s'empara de l'homme physique et de l'homme moral afin d'avoir raison de l'un par l'autre. Sur la chair il étudia les phénomènes de la douleur qu'on soigne avec la médecine; sous la chair il s'infiltra par mille rameaux jusqu'à l'intelligence, qu'on ne guérit pas seulement avec la médecine, mais aussi avec l'intelligence. Double étude, double agression. L'oreille penchée sur le corps et sur l'âme d'Abel, il écouta son souffle et sa pensée, afin de saisir les instans d'harmonie et les vibrations discordantes; il s'assit à la limite placée entre ce qui sent et ce qui raisonne. De là il vit dedans et dehors, aller et venir. Il se fit le cerveau et le cœur de ce jeune homme; par la science, il se fit enfin son dieu; et, à son insu, Abel fut, se mut et vécut dans Calveyrac.

Grande et minutieuse, immense et réduite, élevée et triviale, cette étude réclama toutes les ressources de Calveyrac; il lut dans les mouvemens ambulatoires du malade les oscillations de ses idées. Étourdie, fausse, irrégulière, cette marche lui révéla des intentions bizarres, des découragemens foudroyans, des espérances forcées : car les pas de l'homme sont le compas de ses pensées. Sans interroger Abel, il devinait le milieu de son esprit en comparant ses mouvemens entre eux. De jour en jour il eut la progression du mal, celle du mieux; il pressentit les retours et les rechutes; par le nombre répété des observations il acquit des certitudes éprouvées. Ce fut à l'aide d'une de ces remarques qu'il découvrit un jour, au milieu de la forêt de Saint-Germain, qu'Abel, monté sur un cheval irrégulièrement guidé, avait conçu le projet de quitter les étriers et de se laisser tomber.

Des mouvemens du corps pendant la marche il passa aux actions; il en apprécia avec la même sagacité la suite et la moralité. Tout se tient : si l'idée fait marcher, c'est aussi l'idée qui fait ployer les nerfs des bras et jouer le clavier des doigts. A la manière dont Abel lui serrait la main, agitait une canne, ouvrait une porte, prenait un siége, il jugeait de la netteté de son jugement.

Il analysait également la part de sensibilité qu'Abel, aux prises avec les scènes de la vie privée, accordait à chaque objet. Surexcitée, au début de la cure, par le bruit le plus simple, par la conversation la plus indifférente, par le vent dans les arbres, par l'eau sur les cailloux, son attention s'était aguerrie peu à peu et pour ainsi dire blasée. Dès qu'un léger froncement aux lèvres annonçait la perturbation intérieure, Calveyrac la conjurait en déplaçant le sujet qui l'avait produite. Alerte comme un maître d'armes, il détournait le coup sans affectation et remettait l'élève en ligne; son art tenait de la divination. Selon la masse d'électricité éparse dans l'atmosphère, il prévoyait l'état d'Abel; et alors il savait, à une demi-note près, à quel degré il convenait d'encourager ou d'abattre ses prédispositions; s'il était prudent de le fatiguer par l'exercice du cheval ou de tourner ses forces mentales vers les combinaisons du jeu. Rarement se trompait-il. Une réussite était aussitôt notée. Les nuances de succès formaient des faits, les faits des preuves; il avançait.

Dans la comparaison des lettres qu'Abel écrivait, il trouvait aussi des conséquences plus ou moins frappantes de l'amélioration de ses idées. Marquant d'abord quatre-vingts pulsations comme son sang, son style s'était aplani, puis apaisé. Il pétillait en gouttes brûlantes, en phrases courtes comme des étincelles : il s'arrondit ensuite, prit de l'ampleur, et avec l'ordre et la clarté il eut la majestueuse suffisance du bon sens.

De même qu'il avait examiné sous tous les angles l'homme éveillé, l'homme en action et guidé par sa volonté propre, il voulut aussi s'enquérir de l'état primitif de l'homme livré au sommeil. Le sommeil est une autre vie, qui n'a de la première que le souffle. On marche, on touche, on voit, on goûte, on est à des conditions mystérieuses. Calveyrac monta jusqu'à des nuages de cette mythologie qui, un jour, sera un monde réel, comme la mythologie païenne devint un fait en passant de la poésie à la réalité. Magnifique aberration ou vérité encore à naître, Calveyrac crut démontré pour lui que

la nature des rêves, leurs liaisons ou leurs tranchantes dissemblances donnaient la clef, dans beaucoup de cas, de la constitution intellectuelle d'un homme, et faisaient pressentir des menaces plus ou moins éloignées de folie. Il écrivit tous les matins les rêves que son malade avait eus pendant son sommeil de la nuit; sous le prétexte naturel de s'en amuser avec mademoiselle de Beaupréau, il en exigeait d'Abel le récit tout au long. Rentré chez lui, il fixait l'extravagance mentale sur le papier; et l'œuvre de rapprochement entre le dernier rêve et les précédens s'opérait. Son jugement en retirait des enseignemens dont la science banale des docteurs à la visite ne saura jamais le premier mot. Alors l'idéologue, le médecin et le penseur se groupaient en lui et formaient un concile formidable.

Les premiers rêves d'Abel avaient été d'une incohérence monstrueuse : la lune descendait vers lui et lui parlait; il pleuvait du sang de chaque rayon de soleil; les rivières se mettaient debout et s'élevaient jusqu'au ciel en lames d'acier; les montagnes se détachaient de leurs bases et volaient à travers l'espace; les oiseaux prenaient une face humaine et lui riaient aux oreilles : des hommes sans bouche dansaient en rond autour de lui et parlaient avec leurs yeux; choses effrayantes, réprouvées, en horreur à la raison. Plus tard la fantasmagorie avait pris un caractère moins épouvantable; plus tard, elle n'était plus qu'un souvenir exagéré des événemens de la veille; plus tard Abel rêva moins. Il eut enfin des rêves sains à mesure que sa raison domptée rentra dans son lit et cessa de gémir hors des digues.

C'est ainsi que Calveyrac s'était assuré du retour d'Abel à la santé et à la raison.

Mais sa tâche n'était qu'en bon chemin. Comme il savait le trajet qu'il avait franchi, il ignorait moins que personne celui qui lui restait à parcourir pour qu'Abel pût reparaître dans le monde homme nouveau et refait, maître de lui et de ses idées; pour qu'il fût irrévocablement sauvé enfin. La minute de victoire n'était pas encore arrivée, l'aiguille approchait. Quand elle se poserait sur cette minute solennelle il dirait au malade : Vous êtes libre; et si Abel venait alors à lui demander : Combien vous dois-je ? il répondrait : Rien.

XXXVII.

En rentrant chez lui encore tout ému de son entrevue avec madame Dalzonne, Calveyrac aperçut sur son bureau un pli dont l'adresse lui sembla de la main d'Abel. C'était en effet Abel qui écrivait au docteur.

« Mon ami,

» Vous exprimâtes un jour à une personne que nous aimons tous deux le désir de passer votre vie dans l'une des îles d'Herblay, sur la Seine. Si j'étais le roi de France, à qui cette île appartient, je présume, je la détacherais volontiers de mon domaine pour vous prier de l'accepter. J'ai le regret de ne pas être roi de France, mais j'ai l'avantage de posséder sur l'Ariége, ce beau fleuve dont nous avons souvent parlé dans nos promenades, une île dont la forme a une heureuse analogie avec celle où vous avez rêvé le repos. Je ne me défends pas d'une certaine partialité pour mon pays; cependant je ne crois pas exagérer le charme de cette faible partie de mes domaines en la mettant fort au-dessus de l'île d'Herblay sous le rapport de la fertilité et de l'exposition. On l'appelle, je ne sais en vertu de quelle origine, l'*île du Moine*; elle a en étendue plus d'une demi-lieue d'excellent terrain planté de sapins, de mélèses et de marronniers. Comme elle est élevée sur le fleuve, il est rare qu'à la fonte des neiges les grandes eaux y causent des dégâts. Elle a plusieurs ports très commodes où l'on aborde à la voile par différens vents. Dans l'île du Moine les fruits, les légumes et le blé viennent à merveille. On y connaît peu de mauvaises récoltes; elles y sont presque aussi impossibles qu'en Espagne. Elle produit abondamment des plantes fourragères pour les vaches et les chevaux. L'île du Moine n'a qu'un défaut; quelques-uns trouveraient que c'est un avantage : elle n'est pas habitée, quoique très habitable comme vous voyez. Il n'y a été bâti par mon père que trois maisons, l'une pour le garde-chasse, homme assez utile, car le gibier n'y manque pas, l'autre pour un pêcheur que j'ai dégagé depuis longtemps du paiement du fermage; la troisième, sans être aussi grande que ce qu'on nomme en France un château, est dans des proportions moins simples qu'une maison bourgeoise. Destinée à loger une nombreuse famille riche, elle a été construite avec quelque goût. Permettez-moi, mon ami, d'ajouter qu'elle est placée dans le milieu d'un parc dont les deux extrémités laissent apercevoir au fond d'une voûte de verdure le cours de l'Ariége. Autour de cette maison j'ai fait planter par mes jardiniers les belles fleurs du midi de la France, et celles d'Espagne qui résistent le mieux à nos nuits plus froides. Ce parterre forme un jardin charmant qui s'étend de la maison à la première bordure du parc; c'est joli comme les jardins parfumés de Saragosse, que vous avez eu l'occasion d'admirer pendant la guerre de la Péninsule. Si le mobilier du château a vieilli, il a, si je ne me trompe, un caractère d'austérité auquel on finit par se plaire quand on a pris l'habitude de le voir. A la vérité, je ne me rappelle bien que deux pièces : la galerie de tableaux, fort estimée par mon oncle qui passait pour un amateur difficile, et la bibliothèque, où j'avais peur de me trouver seul quand j'étais enfant, tant elle est assombrie par des armoires pleines de livres.

» Quoique placée entre deux chaînes de petites collines sur le fleuve, l'île du Moine n'est pas au bout du monde : derrière ces collines il y a des villages, de petites villes même, où l'on se procure aisément tout ce dont on a besoin. Ce sont des bourgs industriels où la société est agréable, et avec lesquels on peut établir des relations sûres.

» L'île du Moine est à moi; je crois vous l'avoir dit, mon ami, au commencement de cette lettre, dont il est tout simple que je vous explique le but avant de la fermer.

» Je vous prie d'accepter cette propriété, dont vous ne voudriez pas hériter après ma mort, d'abord parce que la loi vous défend d'être au nombre de mes héritiers, et secondement parce que votre amour-propre, — mon ami, pardonnez-moi ce mot léger, — parce que votre amitié exige que je vive. Les titres accompagnent cette lettre; votre nom y est ineffaçablement écrit. Vous êtes dès ce moment propriétaire de l'île du Moine sur l'Ariége, que j'appellerai, maintenant que je puis la louer sans prévention, une des plus magnifiques propriétés du département.

» Docteur, Dieu soit loué! vous êtes riche, et très riche, sans que je sois plus pauvre. C'est un des rares jours, aujourd'hui, où je n'ai pas eu besoin de vous pour être content. Il est vrai que c'est à cause de vous que je le suis. N'enviez plus l'île d'Herblay. A vos vieux jours, mon ami, un bon soleil, le soleil du Midi, celui qui a mûri votre belle intelligence; à vos vieux jours la tranquillité désirée pendant les époques malheureuses, et vous en avez eu beaucoup, mon ami : vous vous devez cette récompense. Mais pourquoi attendre si tard? Allez, mon ami, quand il vous plaira, prendre possession de votre château, dans deux ans, dans un an, plus tôt même si madame Dalzonne le permet; car j'ai une prière à vous adresser : c'est de ne quitter notre amie que lorsqu'elle aura trouvé à vous remplacer. Mais ne sera-ce pas trop long? J'ai peut-être tort de vous recommander une bonne conduite que dans toute circonstance votre bon cœur vous eût conseillé de tenir.

» Quand nous nous reverrons ce soir, mon ami, ne m'apportez aucune mauvaise nouvelle, je vous en supplie au nom de ma santé; point de réflexions, point d'objections; elles me rendraient malade, et vous ne le voulez pas.

» Adieu, mon meilleur ami.

» ABEL.

Il y eut dans Calveyrac un étonnement qui tient de l'extase après la lecture de cette lettre où Abel se montrait si généreux avec tant de pitié. Ce don était offert avec si peu de préparation, qu'il ressemblait à ceux qui échappent de loin aux mains bénies de la Providence: l'homme n'en a pas

gâté la pureté par son intervention blessante, et la rosée du bienfait inattendu tombe à sa place comme la pluie du ciel.

Être riche! avoir plus de dix mille livres de rentes, — car le présent d'Abel valait cela; — être sûr désormais d'une vieillesse digne et satisfaite! le docteur n'osait y croire. — Moi riche! moi, le pauvre médecin de la Grande-Armée, moi le docteur reçu un peu partout, moi riche tout-à-coup à mon âge! et avoir ce que je souhaitais tant, une retraite dans la campagne, au fond de la province, un endroit où j'écrirai tranquillement sur une science que j'aime, un jardin à cultiver le soir, des moissons à espérer! J'aurais des moissons! ce n'est pas possible! Qu'est-ce que je ferai de tout cela? qu'est-ce que je ferai! Je le sais, se dit le docteur. Et le rayon de joie parti des yeux de Calveyrac s'affaiblit sous une larme. Oui, je suis injuste! murmura-t-il, et c'est peut-être parce que je suis riche; mais je souhaiterais qu'elle fût pauvre comme je l'étais il y a une heure, très pauvre, pour aller à elle et lui dire: Partageons, madame. Faites mieux, prenez tout: et je vous regarderai être heureuse par moi. Ne me remerciez pas: vivez! vivez mieux; seulement, gardez-moi toujours comme le médecin de votre maison. Ce ne serait pas une petite félicité perdue que mon fleuve, mes arbres dont l'ombre et la fraîcheur sont à moi, que mes blés et mes vignes; mais ne serait-ce pas une félicité plus grande de savoir que c'est moi qui lui aurais valu, à elle, à elle! des jouissances qu'elle peut se procurer malheureusement sans ma générosité, dont elle n'a pas besoin? Bonheur impossible: lui donner une fortune de la main à la main avant qu'elle n'eût le temps de refuser! et la voir passer dans sa voiture, fière par moi de trôner au milieu d'une aisance nouvelle, tandis que, dans un coin, caché, petit, je n'ai pas de bien à lui faire.

Dans l'âme la moins portée à attribuer les bons événemens, hélas! si rares de la vie, à une intelligence suprême, le vide religieux se comble, à défaut de la prière et de la reconnaissance, d'une plénitude mélancolique dont le scepticisme ne se rendra jamais compte. Après son délire, après son illusion d'enrichir madame Dalzonne, Calveyrac fut saisi d'une langueur qu'il n'avait jamais connue. Il y a dans les profondeurs des joies terrestres des infiltrations de larmes dont on ne connaît pas la source. Calveyrac fut rejeté par la secousse qu'il avait reçue aux confins de sa première jeunesse, de sa jeunesse de soldat: les marches forcées avec le soleil au visage, le pain noir au souper, la bataille au matin, le sang des blessés à ses pieds, voilà ce qui s'installa dans sa pensée. Préoccupé, il se leva, il courut à son armoire, et il en sortit un vieil habit bleu fané, au collet de velours amarante, dont les boutons étaient aux aigles de l'empire et dont les pans avaient été mangés par la mitraille de Waterloo.

Il passa une heure les yeux fixés sur ce lambeau de sa jeunesse, sur cette guenille respectable de sa glorieuse misère; il pensa.

Penser, la prière de ceux qui ne prient pas.

Toute joie a son expiation.

XXXVIII.

Un matin qu'Abel sortait, selon l'usage, de la maison de santé pour faire sa promenade dans le bois de Vesinet, deux officiers de police, en attente depuis le point du jour, l'arrêtèrent au seuil de la porte. Au nom de la loi il fut sommé par eux de descendre de cheval et de prendre place à leurs côtés dans une voiture qui se dirigea aussitôt vers Paris.

Ce ne fut que de la prison de la Conciergerie qu'il put, le soir, annoncer son arrestation à madame Dalzonne, qui avait souffert pendant vingt heures les plus horribles angoisses, ne sachant à quelles causes attribuer sa longue absence. Elle passa, après cette nouvelle, d'un désespoir à un autre désespoir. Calveyrac, dont l'anxiété n'avait pas été moins poignante, partagea la consternation de madame Dalzonne. Aucun pensionnaire ne resta étranger à la douleur d'un événement aussi sinistre qu'inexplicable.

Mademoiselle de Touralbe n'habitait plus la maison de santé depuis huit jours; elle et Bianca, sa demoiselle de compagnie, étaient à Paris.

La justice tint Abel au secret pendant six jours. Le septième, une gazette judiciaire insérait dans ses colonnes la pièce suivante, premier mot d'un procès dans la confidence duquel le public allait être mis, avant même les paisibles habitans de la maison du Pecq.

Avant-propos de l'acte d'accusation même, cette pièce disait textuellement:

« C'est le 1er septembre prochain que s'ouvriront à Versailles les débats d'une affaire qui intéresse la morale publique en ce qu'elle a de plus sacré. Le bruit en retentira longtemps dans l'enceinte de nos tribunaux, quelle qu'en soit l'issue. Un élément secondaire, mais puissant toutefois, la curiosité, ajoutera encore à l'attrait d'une affaire qui se recommande vivement au législateur, au moraliste, au médecin, au philosophe et à l'homme du monde blasé sur les scènes ordinaires de la vie.

» Personne ne demeurera indifférent aux débats de cette grande cause. Encore jeune, l'accusé est un des plus riches propriétaires de la France; on élève sa fortune à plus de douze millions. Il est né dans le Midi, où sont ses domaines, qui couvrent presque le tiers d'un département. Mais son immense fortune, son rang, son esprit, qu'on s'accorde à dire très distingué, ne l'ont pas mis à l'abri de l'accusation odieuse dont il aura à se défendre devant le jury. Sa victime est une jeune personne d'une merveilleuse beauté, à peine âgée de vingt ans, privée depuis l'enfance de l'appui de sa famille. Réunis dans une maison de santé, au Pecq, l'accusé et cette jeune demoiselle y recevaient les soins exigés par leur état maladif. Une passion qui n'aurait pas été partagée, produite sans doute par l'intimité établie dans ces sortes d'établissemens, inspira à l'accusé la pensée coupable d'obtenir de la violence un bonheur refusé à ses sollicitations, qu'avaient accompagnées, dit-on, des offres sérieuses de mariage. On admire le beau caractère d'une jeune fille, si fière dans son indépendance, qu'elle a refusé d'entrer en partage d'immenses richesses plutôt que de mentir à un serment antérieur ou de forcer en elle un sentiment d'indifférence. Pour augmenter, s'il est possible, l'intérêt de ce singulier procès, on assure que les phénomènes du système nerveux y jouent un rôle principal. On avait craint un instant que le huis-clos ne fût ordonné par la cour: ces craintes se sont dissipées. Outre le danger qu'il y a à priver la moralité publique de ces scènes émouvantes toujours relevées par leur caractère d'utilité, il n'y avait aucune raison d'accréditer par cette mesure restrictive l'opinion que le crime était, au fond, plus grave qu'il n'est, comme s'il ne l'était déjà pas assez!

» Nous suspendons, terminait le journaliste, notre tâche d'observateur, pour céder la place à la justice souveraine du pays s'exprimant ainsi par l'organe d'un de ses plus dignes magistrats.

Acte d'accusation.

» Le procureur-général près la cour royale de Paris expose que, par arrêt du mois d'août dernier, la cour a ordonné la mise en accusation et le renvoi devant les assises de Versailles, pour y être jugé conformément à la loi, le nommé Abel, âgé de trente ans, né dans l'Ariège, domicilié au Pecq, près Saint-Germain-en-Laye.

» Déclare, le procureur-général, que de l'instruction résulte les faits suivans:

» Le nommé Abel vint au Pecq, il y a environ deux ans, pour s'y faire soigner d'une névrose très grave, après avoir inutilement essayé de se rétablir en Italie, dont le climat ne lui convenait pas. Accompagné de plusieurs domestiques, il se présenta, en 1835, à la maison de santé dirigée par madame Dalzonne, où il ne tarda pas à s'attirer l'affection des pensionnaires par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses goûts, et principalement par l'état débile de sa santé. Ce fut le docteur Calveyrac, un des médecins spécialement attachés à l'établissement, qui entreprit d'étudier la maladie nerveuse de l'accusé et d'en arrêter les ravages. Afin

que la justice n'ignore aucune des particularités de cette maladie, dont le caractère répandra quelque jour sur les débats, la cour a décidé que le docteur Calveyrac serait entendu toutes les fois que le jury le croirait nécessaire.

» Quelques mois après l'installation d'Abel, une jeune personne dont la constitution était pareillement altérée par les effets d'une irritation nerveuse fut reçue à l'établissement. Mademoiselle Laure de Touralbe revenait de Florence, suivie de la demoiselle Bianca, jeune Italienne toute dévouée à son service. Il fut remarqué par différentes personnes appelées à déposer au procès que l'accusé fut charmé de l'arrivée de cette pensionnaire. Usant de la facilité des rapports que les maisons de santé ménagent dans le but louable d'adoucir des caractères aigris par le mal, Abel, jusqu'alors taciturne et sauvage, se rapprocha de mademoiselle Laure de Touralbe. Il fit valoir près d'elle des talens d'agrément dont elle ne crut pas devoir repousser l'heureuse intervention ; enthousiastes tous deux de musique, ils exécutèrent ensemble, dans les soirées d'hiver, des morceaux sur la harpe et sur le piano ; souvent ils ont copié, des hauteurs de Marly, les divers points de vue qu'offrent les plaines de Saint-Germain. Cette association de deux talens portés à se distraire l'un par l'autre ne pouvait laisser préjuger des conséquences dangereuses, puisqu'elle n'était que la répétition d'un fait constamment reçu et même encouragé.

» On était si loin de la pensée de voir se changer une intimité d'un caractère jusque-là si convenable en une passion criminelle, que madame Dalzonne, l'honorable directrice de l'établissement du Pecq, s'efforçait sans cesse d'entretenir cette liaison par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Dans l'accomplissement de cette tâche de complaisance, conçue dans un si bon esprit, elle était aidée par le docteur Calveyrac et par d'autres personnes à qui l'expérience de la maison ne saurait être contestée.

» Trompant cependant tous les calculs de la prudence, abusant des usages inoffensifs de la maison, cachant sous une conduite toujours pleine de convenance ses projets réprouvés par la morale et par la loi, l'accusé a marché à son but criminel, et a tenté d'y arriver dans la nuit du 19 au 20 juillet dernier.

» Il est constaté au procès-verbal dressé pendant la nuit précitée et les jours suivans, que les pensionnaires étaient couchés depuis trois heures environ quand des cris déchirans les éveillèrent. C'était mademoiselle Laure de Touralbe qui les poussait du fond de sa chambre, où l'on tardait à venir la secourir, dans l'indécision du réveil et les fausses démarches d'un effroi général.

» Une main hardie s'est posée sur elle. Elle s'éveille en sursaut, elle veut crier : cette main lui ferme la bouche ; elle essaie de fuir, de se débarrasser d'une étreinte toujours plus pressante : elle ne réussit pas dans ses efforts ; et constamment près d'elle, à côté d'elle, devant elle, Abel, en pantalon blanc, sans gilet, sans cravate, à demi habillé.

» Mademoiselle Laure de Touralbe n'a pu dire ni comment l'accusé était entré chez elle ni combien de temps il y était demeuré, double circonstance à éclaircir aux débats.

» Enfin on accourut aux cris lamentables de mademoiselle de Touralbe, dont la résistance désespérée avait fini par mettre en fuite l'accusé. En mêlant ses gémissemens à ceux de sa maîtresse, la demoiselle Bianca avait hâté l'arrivée des pensionnaires et des domestiques de l'établissement. Abel était déjà dans sa chambre quand on commençait à porter du secours à sa victime.

» Mademoiselle de Touralbe fut trouvée sans connaissance : ses bras, ses épaules et son sein étaient sillonnés de traces de sang et marbrés de meurtrissures, preuves d'une longue lutte et attestant la violence la plus hardie. Mademoiselle de Touralbe a été dangereusement malade des suites de cette tentative, commise par un homme tout-à-coup sorti de ses mœurs réservées, et trop haut placé par sa condition pour ignorer à quoi il s'exposait en se livrant à une telle action. La maladie de mademoiselle de Touralbe a duré plus d'un mois. A la pâleur de la victime, à sa langueur, à la douleur répandue sur tous ses traits, on est entraîné à croire que le désordre apporté à sa santé n'est pas encore parvenu à ses derniers développemens.

» Interrogé, l'accusé a eu recours au moyen facile de la dénégation absolue, moyen sans valeur devant des témoignages qui le confondront par leur nombre et qui l'écraseront par leur autorité.

La prudence conseillait de ne procéder à l'arrestation d'Abel qu'après avoir épuisé une série d'investigations qu'il eût été impossible de faire en agissant avec précipitation. Au reste, depuis les révélations de mademoiselle de Touralbe et celles de sa demoiselle de compagnie, la justice s'était imposé la surveillance de l'accusé, dont les moindres démarches étaient épiées.

» En conséquence, est accusé Abel,

» 1° D'avoir exercé, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1835, des violences définies par le Code sur la personne de mademoiselle Laure de Touralbe ;

» 2° D'avoir, dans la même nuit, blessé dans plusieurs parties du corps ladite demoiselle Laure de Touralbe, voies de fait dont il est résulté une maladie qui a duré plus d'un mois.»

La publication de cet acte d'accusation, qui précéda de deux mois l'ouverture des débats devant la cour d'assises de Versailles, acheva de plonger dans un douloureux étonnement les pensionnaires de la maison de santé.

—

XXXIX.

La foudroyante scène entre madame Dalzonne et le docteur, le jour où Bergeronnette avait refusé d'aller à Paris, avait pour cause une erreur, cette même erreur qui avait provoqué les confidences qu'ils s'étaient faites avec tant de pénibles efforts. Cette erreur était celle qui avait laissé croire à Bergeronnette, fière de le proclamer, qu'elle ne serait pas mère, à madame Dalzonne qu'elle avait à renoncer aux profits de son épouvantable action, au docteur qu'il avait réussi à en détruire les effets par une action plus coupable encore.

Tout cela était une même erreur, une grande erreur comme on en commet souvent lorsqu'on se mesure, puissance à puissance, avec la nature, qui avait bouleversé toutes les conséquences attendues. Le breuvage meurtrier avait rencontré pour adversaire victorieux la vivace jeunesse de la victime : il n'y avait pas eu de victime ; aucune créature, cela était arrêté, ne devait frauduleusement disparaître de la vie ; Bergeronnette avait enduré les déchiremens d'un poison actif sans conquérir la récompense de sa périlleuse témérité. Son dévoûment fut perdu ; elle eut la douleur, mais le fait resta.

Quatre jours après son entrevue avec madame Dalzonne, Bergeronnette cinq-heures apprenait de la bouche même du docteur toute l'étendue de sa déception. Assidu à la voir depuis qu'elle avait exécuté sans frémir une tentative si souvent mortelle, Calveyrac ne tarda pas à se convaincre que l'art avait été impuissant sur elle. Sa santé s'était immédiatement rétablie ; l'événement, à travers des périodes diverses, s'accomplirait aux termes prévus si l'on n'essayait pas avec de meilleures chances une seconde épreuve ; mais cette fois Calveyrac recula. S'il résolut de ne pas accorder à madame Dalzonne la satisfaction de lui apprendre une revanche de la nature dont personne ne sentait le prix aussi vivement qu'elle, il n'eut pas un seul instant la volonté de remettre en question la vie de la fille de Bergerin. D'ailleurs, pouvait-il ignorer maintenant à qui appartiendrait bientôt le titre de père ? Derrière quel prétexte assez spécieux réfugierait-il la nouvelle hardiesse de la répétition d'un tel acte ? Calveyrac s'abstint donc de toute pensée de retour au même projet.

Mais lorsqu'il sentit les pleurs de Bergeronnette ruisseler plus amers que jamais sur ses mains, lorsqu'il eut deviné sans peine qu'entre la menace qu'elle exprimait de sortir de la vie par la première voie venue et la réalisation de cette menace elle ne laisserait pas, la courageuse enfant, s'écouler peut-être trois jours de réflexion, alors Calveyrac, malgré

l'affreuse situation où Bergeronnette l'avait mis en disant à madame Dalzonne ce qu'elle avait juré de toujours taire, lui commanda d'arrêter ses larmes, de l'écouter et de le croire.

Quel ciel se découvrit sur sa tête! quel air pur elle respira lorsqu'elle sut, et sous la garantie sacrée du serment, car comment croire simplement à tant de bonheur? qu'Abel et l'homme du cabinet bleu n'était qu'un! Folle de bonheur, sa joie n'eut pas de place pour d'autres pensées qu'elle aurait dû avoir aussitôt. Elle ne se demanda pas pourquoi madame Dalzonne, qu'elle n'avait plus le courage de haïr, pourquoi madame Dalzonne l'avait livrée à Abel, où était l'intérêt, quel était le but; tout au plus, en effleurant à des distances perdues cet ordre de pensées, supposa-t-elle, maintenant plus expérimentée, que sa marraine avait accepté d'être de moitié dans l'accomplissement d'un mauvais désir d'Abel. Encore ceci vint sans calcul de sa part: elle n'avait le cœur qu'à l'espérance et au pardon; il fit beau en elle. La sérénité morale fait pour l'âme ce que celle de l'air fait pour la terre: les plus tristes choses de la mémoire, les arbres desséchés, les rochers arides, les horizons bistres, les mares croupissantes (car il y a de tout cela dans la mémoire, pris dans la sphère de nos maladies morales) perdent de leur laideur et s'effacent comme existence réelle en s'éclairant d'un coin du ciel subitement découvert.

Un autre homme que Calveyrac eût peut-être, après tant de douleurs montrées par Bergeronnette-cinq heures, trouvé que la joie gênait un peu en elle certain regret qu'elle aurait dû ressentir de ne pas voir, malgré la clarté dont elle était touchée, sa position améliorée. Ce regret n'aurait rien eu de commun avec le repentir, car Bergeronnette n'avait eu la conscience de la faute commise que par les résultats. Mais le docteur n'adoptait pas ainsi le catéchisme tout fait de la menue morale. Tout ce qui vient de la personne aimée, le docteur savait cela, le mérite ou l'affront, la gloire ou l'outrage, est compris ou pardonné. Bergeronnette avait perdu l'honneur dans le sens du monde, mais elle savait maintenant par qui elle l'avait perdu: qu'avait-elle besoin de faire Abel meilleur pour ne pas l'accuser? D'ailleurs, Abel pouvait bien ne pas savoir plus qu'elle avec qui il s'était rencontré dans le cabinet bleu.

La supposition était sans doute hardie, mais quand on craint de ne pas être aimé, on a certes au moins autant d'imagination. Elle n'avait pas cette peur: elle était aimée. Et comme elle aimerait désormais! Plus de rougeur devant Abel, plus de soudaines hontes au souvenir de la chambre du Pecq; un bonheur tranquille, étoilé!

Il ne restait plus à Bergeronnette qu'à éviter le danger d'être découverte et dénoncée par les personnes douées de la clairvoyance du mal. Elle cesserait d'aller à la maison du Pecq, où rien ne l'appelait plus. Sa marraine, après avoir réduit le plus possible les occasions de l'attirer près d'elle, avait, pour ainsi dire, voulu son éloignement définitif en l'accablant si durement la dernière fois qu'elles s'étaient vues; et Bergeronnette ne fréquentait guère que la maison de santé. A Fromainville, qui aurait-elle redouté? Est-ce Bergerin? Bergerin ne prolongeait jamais son rayon visuel entre la tête et les pieds des gens; il ne savait le diriger que dans deux directions: à terre où courent les lièvres; au ciel, où volent les perdrix.

Il est rigoureux de dire que le proverbe avait complétement menti sur son compte: la fortune, qui change les gens, ne l'avait pas modifié. Quoique ayant acheté le droit de chasser, à la faveur d'un port d'armes, dans les endroits permis, il braconnait avec la même ardeur qu'aux jours où il avait pour excuse le besoin de se nourrir des produits d'une chasse illégale; les lieux interdits étaient précisément ceux sur lesquels il aimait le plus à chasser, malgré les recommandations de sa fille et de l'abbé Vincent. En cela, du reste, il se montrait fidèle aux principes qu'il avait émis le jour où Calveyrac et Abel déjeunaient chez lui: il avait exposé que le braconnier ne tuait le gibier ni pour le manger ni pour le vendre, mais uniquement pour braconner. Il ne s'était amendé que sur un point. Lorsqu'il était surpris en fraude par un garde-champêtre, il ne s'esquivait pas comme autrefois afin d'éviter le procès-verbal. Prévoyant ces sortes de mauvaises rencontres, il portait toujours sur lui la quotité de l'amende infligée aux délinquans en matière de chasse. Bergerin tirait l'argent de sa poche, le comptait au garde sans disputer avec lui, et rentrait ensuite à la ferme, abattu mais digne, ainsi qu'un général trop souvent vainqueur pour se croire déshonoré par une retraite.

Vieilli sous le canon du fusil des gardes, dont il avait jadis lassé la ruse, il devait à son obstination une espèce de tolérance de leur part, une façon de respect. Dans tout garde-champêtre il y a un peu du braconnier. Les vieux l'arrêtaient à regret, les jeunes le condamnaient avec admiration. On savait aussi qu'en 1830, à l'époque de la révolution de juillet, des malfaiteurs s'étaient mis en tête que, les forêts n'appartenant plus à Charles X, elles devenaient la propriété de chacun; ils avaient pénétré dans la forêt de Saint-Germain dans l'intention d'en tuer tout le gibier. Au bruit de leur invasion, Bergerin, oubliant ses démêlés avec Charles X et les propriétés de la Couronne, avait sauté sur son fusil et couru sur les niveleurs, auxquels il avait fait sentir l'odeur de sa poudre. Le trait avait été noté. On passa sur l'arrière-pensée de Bergerin, qui n'avait défendu en gros le gibier de la forêt qu'afin de se le réserver en détail, et on eut depuis quelque considération pour ses faiblesses.

On comprend combien un père si occupé de son gibier avait peu de surveillance à exercer sur sa fille.

Ainsi Bergeronnette aurait franchi sans obstacle les trois mois qui la séparaient d'une époque décisive, si, l'avant-dernier mois, l'arrestation d'Abel n'eût hâté la conclusion. La douleur morale eut une réaction intérieure; cette douleur dévora les délais. Bergeronnette, effrayée, fit appeler Calveyrac, qui, devinant la cause de cette pressante invitation au milieu de la nuit, se rendit à Fromainville dans une calèche attelée de deux chevaux. Sous un prétexte plausible, et il avait trop d'autorité sur Bergerin pour en chercher de meilleurs, il enleva Bergeronnette et la conduisit dans une maison spéciale, au fond du département voisin.

Celui qui avait été d'une résolution si prompte quand il avait fallu rayer une créature du livre de vie, fut bon jusqu'au dévoûment pour soutenir un corps brisé sur le point de produire à la lumière cette même créature dont n'avait pas voulu le néant.

Il n'avait souffert personne auprès de lui. L'art et la décence s'entendirent comme le frère et la sœur. La nuit fut laborieuse, mais triomphante.

Au matin, quand les oiseaux chantèrent au bord de la croisée entr'ouverte, à l'heure où le ciel est sombre à un bout et rose à l'autre, une jeune femme, inclinée comme une pervenche sur la neige, s'écria:

— Je veux le voir!

Calveyrac éleva un petit être dans ses mains et dit:

— Embrassez, madame, votre jeune Abel!

XL.

Il était à peine jour; déjà les rues aboutissant au palais de justice de Versailles se remplissaient de gens attirés par l'attrait du grand procès, dont les débats ne commenceraient pas cependant avant midi. Comme d'usage, les personnes les moins sûres d'avoir une place dans la salle affluaient à la porte, et, par un calcul de vengeance innée chez les curieux, empêchaient d'entrer, ne pouvant entrer elles-mêmes. Elles n'avaient pour soutenir leurs prétentions qu'un article de la charte où il est dit que les débats des tribunaux seront publics, sous-entendant qu'il en serait ainsi toutes les fois que les dimensions de la salle du tribunal permettraient l'exercice de ce droit. Pour balancer le sens illusoire de cet article, pris souvent entre quatre murs, ces braves gens avaient encore la ressource de se procurer un billet d'entrée à prix d'argent; car si la justice ne se vend pas, le plaisir de la voir en face et de l'entendre à l'aise s'achète, et s'achète cher selon la noirceur

du crime, selon le flux oratoire de l'avocat, selon une série indéterminée de faits accidentels. Le théâtre a au Palais les genres correspondans qu'il exploite : la police correctionnelle joue le vaudeville et la cour d'assises le drame; la comédie est aussi représentée dans des salles spéciales. Ce n'est jamais le public qui manque à un directeur qui ne fait jamais banqueroute. Point de mauvaises saisons; les pièces ne tarissent point. Le grand poète de la troupe, c'est l'humanité.

Chef-lieu d'un des vastes départemens de la France, la ville de Versailles fournit à ses assises le plus de belles causes et et la plus imposante masse de spectateurs. Elle a les siens d'abord, friands de procès, tous pris dans une population rentière n'ayant que deux plaisirs à sa portée : voir fonctionner les eaux du parc et la justice du roi; elle a ensuite les spectateurs venus de la spacieuse campagne qui l'entoure, excellens hommes des champs, aimés de Virgile et de Gessner, toujours prêts à laisser la charrue dans le sillon pour courir au Palais quand il doit être jugé des faux-monnayeurs ou quelque bon jeune homme assassin de sa maîtresse. Enfin, Versailles voit, au jour des grandes occasions, le spectacle de sa cour criminelle fréquenté par les habitués émérites du palais de justice de Paris. Blasés sur le répertoire de Paris, ceux-ci ont besoin de temps en temps de changer d'air. Au lieu d'aller aux eaux de Bagnères, ils se rendent aux assises de Versailles.

Aucune de ces catégories de curieux ne manquait à l'affluence répandue sur le pavé du quartier où s'élève le palais de justice. Sans la garde municipale à cheval et à pied, la perspective eût été trop nue. On se battait même un peu en dessous, afin d'être une des premières vertèbres de la longue queue attachée aux portes du Palais et flottant au loin dans la rue.

Six mille demandes avaient été adressées au président, qui, ne pouvant faire droit à toutes, n'avait répondu à aucune, simplification de moyens dont le résultat fut, et les présidens le prévoient toujours, que la salle se trouva tout aussi encombrée une minute après l'ouverture.

Les portes, ou plutôt les écluses, s'ouvrirent à dix heures, et la mer s'étala avec bruissement, avec une chaleur d'haleine dont l'air extérieur fut embrasé. C'était une véritable mer couvrant de son écume un pays de tables, de bancs et de banquettes; tous les caps de bureaux, toutes les îles de tabourets furent submergées. Après l'immersion, il ne flotta que des têtes d'hommes et des chapeaux de femmes déformés par les coudoiemens de la tempête; c'est à peine si l'inondation s'arrêta enfin au pied du roc élevé sur lequel siége la justice. Ceux qui cherchaient un refuge au bord de ces marches à fleur d'eau, tombaient immédiatement sous la juridiction de la garde municipale, qui rendait ses arrêts et les exécutait tout à la fois, réunissant en elle deux pouvoirs dont un seul est concédé au roi de France.

Les banquettes, circulairement rangées au-dessous des juges, avaient été réservées aux sommités du barreau, de la médecine et des lettres. Des noms illustres étaient répétés de bouche en bouche; on se montrait des visages popularisés par la lithographie. Dans les tribunes, les dames de Versailles et de Paris se cédaient avec politesse des fractions de tabouret, se ménageaient des percées pour mieux recueillir les paroles; de plus délicates se transmettaient des flacons de sel; quelques-unes taillaient leur crayon et plaçaient leur album sur les genoux; curieuse, vive attente, qui faisait supporter une chaleur étouffante à deux mille personnes dont la vitalité était doublée, qui vivaient non pour respirer, mais pour voir, pour entendre, pour voir encore, pour entendre toujours. Quel poète a jamais enchaîné tant d'attentions à son œuvre? et quelle œuvre en a tant mérité? Misères de l'art, si beau qu'il soit! il ne touche qu'au hasard, ne frappe qu'un sur cent mille, a besoin d'infinies préparations. Là, rien, pas de choix. Le théâtre, quatre murs; les acteurs, les premiers venus; l'action, quelque chose de vague, d'inconsistant; mais la vie partout, la vérité à chaque instant; vérité et vie, éternelles beautés!

Une petite porte placée à la gauche du tribunal s'ouvrit, et les témoins de la grande affaire parurent, précédés de l'huissier de service. Ils descendirent quelques marches et allèrent prendre place sur le banc qui leur était destiné; ils s'assirent. C'étaient madame Dalzonne, madame Pingray, madame Musquette, mademoiselle de Beaupréau, le docteur Calveyrac, le baron de Fourneuf, Cabassol, et quelques domestiques de la maison de santé.

En face, et sur un banc qui était probablement réservé aux témoins à charge, était assis Champeaux, pavoisé, sur un habit noir, d'une longue cravate blanche. Il avait coupé sa moustache.

Les regards se tournèrent, dès l'entrée des témoins, vers madame Dalzonne; l'empressement fut même si unanime qu'elle fut obligée de se poser un peu de côté. Le rouge de la timidité enflamma sa figure, si facile aux impressions depuis deux mois, ses mains tremblantes firent sous sa mantille. Madame Pingray était près d'elle. Madame Dalzonne portait, comme toujours, une robe noire; quelques fleurs très simples couraient sur son chapeau de paille, dont l'avancement la protégeait en ce moment contre la curiosité du public.

Madame Pingray avait détaché de sa collection de vieilles robes, celle qu'elle avait mise pour paraître au Palais. Les couleurs n'en étaient plus chatoyantes, mais la grâce du dessin prouvait la haute habileté des ouvriers de l'époque. Un bonnet chargé de rubans sombres tempérait la magnificence de cette étoffe, dont la princesse de Lamballe avait désiré avoir une robe au baptême du dauphin. De toutes les personnes venues avec elle, madame Pingray était la moins gênée devant la foule. Prête à tout, comme le sont en général ceux qui ont beaucoup vécu, elle était toujours convenable; sous le regard de Louis XIV ou sous celui de Napoléon elle n'eût pas eu moins de sang-froid.

N'imaginant pas de mise plus relevée que les toilettes dont elles s'étaient parées au bal de madame Dalzonne pendant le carnaval, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau n'en avaient pas cherché d'autres pour figurer aux assises. Les épaules nues de madame Musquette jouaient avec liberté dans l'échancrure de son corsage, au fond duquel le regard du greffier, placé sur elle, avait la faculté de se promener sans être dérangé. Elles s'étaient fait coiffer toutes deux de très bonne heure, et elles avaient enfermé leurs pieds dans des souliers impossibles. Rien n'était plus serré que leurs pieds, si ce n'est leurs bouches. On eût dit qu'elles attendaient leurs cavaliers pour se présenter aux quadrilles du bal judiciaire près de commencer. Et quels gants frais! quels beaux rubans!

De Fourneuf se pinçait les lèvres en s'abîmant dans la contemplation de son jabot plissé à triples rangs. C'est lui qui, quoique tout en noir, avait, en descendant de voiture, accompagné ces deux dames, à travers la moitié de Versailles, jusqu'à la salle du tribunal. Plus le contraste de sa teinte sombre avait fait ressortir aux yeux des habitans les couleurs pomponnées de la toilette de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau, et plus il avait ralenti le pas. Dans sa modestie narquoise, il s'était comparé à une grosse mouche volant indécise entre deux fleurs de chardon. Depuis qu'il avait pris sa place sur le banc des témoins, il n'avait cessé de jeter son corps en avant, pour s'assurer de loin en loin de la situation morale des deux dames confiées à sa garde.

Étrange idée! Cabassol avait un habit marron à collet taillé en oreilles d'éléphant, et tel qu'on en portait sous le Directoire lorsque les élégans de la société Barras dictaient les arrêts de la mode dans les salons de madame Tallien. Ployé depuis la campagne d'Egypte, l'habit de Cabassol avait conservé les plis nombreux qu'il avait subis pendant plus d'un quart de siècle; c'étaient des quadrilles et des facettes à l'infini. Le col de sa chemise mal amidonnée tombait en acanthe sur son gilet, dont le col s'enroulait sur l'habit, lequel s'affaissait en molles et larges volutes marron sur ses épaules.

Soucieux, fatigué à l'excès, Calveyrac était placé entre mademoiselle de Beaupréau et le baron de Fourneuf. S'il relevait la tête, c'était pour répondre aux saluts que lui adressaient de divers points de la salle ses cliens de l'arrondisse-

ment. Il ne la ramenait à son attitude méditative qu'après avoir tristement souri à madame Pingray et étendu son regard affligé jusqu'à madame Dalzonne.

Les deux avocats des parties étaient présens.

Une rumeur parcourt l'assemblée : c'est le jury qui entre.

Le président dit :

— La cour invite le public au silence. Que l'accusé soit introduit.

Toutes les têtes ondoient à cet ordre du président, et à l'agitation succède une tranquillité universelle. Les dames sont debout.

En apercevant Calveyrac, Abel va à lui et l'attire dans ses bras. Pendant quelque temps ils restent embrassés.

Abel se place en face du président, après avoir reconnu autour de lui ses bons amis de la maison de santé. La foule profite de ce mouvement de l'accusé pour connaître ses traits. Quoique changé par un séjour de deux mois dans la prison, Abel a conservé les bons effets des soins qu'il a reçus du docteur. Il paraîtrait encore moins souffrant sans ses longs cheveux, qu'il a laissés descendre, par une bizarrerie de prisonnier, très bas sur son cou, et sans une lueur de moustache tracée au dessus de sa bouche. Sa taille déliée a tous ses avantages dans la pression exacte d'un habit brun d'une distinction tout anglaise. Les jeunes dames des tribunes occupées à copier la figure d'Abel, s'arrêtent au milieu de leur travail commencé à peine, et ce n'est pas pour tailler leur crayon. Combien le modèle ne grandit-il pas à leurs yeux de tant d'intérêts romanesques groupés autour de sa vie, toute dorée par des richesses connues grossies par la publicité !

Sur l'ordre du président, le greffier lit dans son entier l'acte d'accusation.

Quoique déjà répandu par les gazettes judiciaires, ce morceau est écouté attentivement. Le public étudie d'ordinaire pendant cette lecture les sensations trahies du prévenu, les cris échappés ; il juge, lui aussi, à sa manière, et ce n'est pas lui qui se trompe le plus souvent.

Deux incidens marquèrent la lecture de l'acte d'accusation : madame Dalzonne avait osé décrire un demi-tour sur elle-même afin de voir l'impression produite sur le visage d'Abel ; Calveyrac, sur un assentiment muet du président, avait pris un tabouret et s'était approché de l'accusé d'une manière inaperçue.

Aucune émotion ne parut sur la figure d'Abel pendant la lecture du greffier : depuis deux mois qu'il connaissait cet acte, il avait eu le temps de se familiariser avec le récit des circonstances vraies ou fausses qu'il renfermait.

Au moment où la lecture s'achevait, le baron de Fourneuf s'était penché vers Cabassol, et lui avait dit à voix basse, en affectant beaucoup de gravité : — Regardez bien, je vous prie, ce juré, le troisième à droite, qui a l'air d'un poisson malade : c'est le seul homme en France, depuis Carmontel, qui a eu le bonheur d'avoir une indigestion d'huîtres ; c'est un loup à table ; Grimod de la Reynière le salue jusqu'à terre quand il le rencontre. Ceci pour votre instruction.

Quand le greffier eut fini la lecture, on procéda à l'appel des témoins. Ensuite, ils sortirent tous de la salle, à l'exception de Calveyrac : il attendait la réponse d'un billet qu'il venait d'écrire au président. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, ordonna que l'accusé se retirât également dans une pièce voisine.

Le président annonça alors que le docteur Calveyrac lui demandait la faveur d'être entendu de la cour avant l'interrogatoire de l'accusé, qui serait tenu à l'écart pendant cette communication.

Calveyrac dit :

— Depuis plus d'un an, messieurs, je m'occupe de guérir l'accusé de la maladie dont il languit encore, mais dont je ne désespère pas cependant. Demandez aux illustres médecins présens à mes côtés s'il n'est pas des névroses au-dessus de tous les efforts que l'art moderne tenterait pour en expliquer l'origine, le siége et la durée. Si mon projet de vaincre celle dont l'accusé a été atteint m'a coûté des études et des fatigues sans nombre, j'avoue cependant n'avoir pas encore à me féliciter d'un plein succès. Mes célèbres confrères me croiront lorsque je dirai, la main sur le cœur, que moi seul je puis pressentir l'heure où le mal disparaîtra pour toujours, et contribuer à sa cessation plus que personne. Je me suis rendu le maître de la vie de l'accusé : il m'obéit, il m'aime, il me comprend, enfin, il croit en moi ; je suis la religion qui l'a trompé ou qui le sauvera bientôt. Le délit dont on l'a accusé a peut-être éloigné le moment d'une suprême décision. Je ne touche pas à votre justice ; mais au nom de la pitié, qui m'a fait le père de l'accusé, au nom de la science, dont la justice relève, je viens vous prier, messieurs, de permettre que je sois, quoique témoin, sans cesse à son côté tant qu'il sera devant vous. J'ai pris sa raison à terre et l'ai peu à peu redressée ; mais, pour qu'elle soit ferme et demeure debout, j'ai besoin d'être là, de lui servir d'appui. Sans cela vous ne l'aurez ni bien entendu ni bien jugé.

Le plus grand médecin du siècle se leva.

— J'allais, au nom de la cour, vous prier, monsieur, de nous éclairer de votre avis, lui dit le président.

— Il n'est aucun médecin en Europe, répondit l'immortel professeur de l'Hôtel-Dieu, qui osât discuter sérieusement l'opinion de notre confrère monsieur Calveyrac.

Tous les savans rangés sous le tribunal approuvèrent ces paroles d'un unanime mouvement de tête.

La cour permit à Calveyrac de rester.

Une large respiration sortit de la poitrine oppressée de l'assemblée.

— Faites rentrer l'accusé.

Abel reprit sa place au banc des prévenus.

— Pour quel motif, lui demanda le président, vous êtes-vous retiré au Pecq dans une maison de santé ?

— Dans l'espoir d'obtenir une guérison à mes maux. L'air de l'Italie n'y avait apporté aucun soulagement.

— Est-il vrai, comme il a été soupçonné, qu'une affection morale aurait été la cause première de l'altération de votre santé ?

— Oui, monsieur le président.

— Cette douleur morale doit-elle être rangée au nombre des passions ou des chagrins ?

On écouta profondément.

— Des plus cruels chagrins.

Des larmes tremblaient dans la voix d'Abel.

Les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, Calveyrac recueillait et analysait chaque parole, chaque son.

— Aviez-vous à vous plaindre d'une grande injustice ? quelque ennemi avait-il porté atteinte à votre repos ?

— L'injustice était le déshonneur de mon nom, l'ennemi était mon père.

— Pourquoi avez-vous préféré l'établissement du Pecq à tout autre, par exemple à ceux où vous auriez joui de l'avantage des eaux minérales, comme Vichy, Saint Sauveur ?

— Je n'ai pas choisi, je suis tombé là ; ma voiture s'est arrêtée, et l'on m'a descendu mourant. Voilà l'homme qui m'a relevé, secouru, remis sur le chemin de la vie.

— Qu'éprouviez-vous ?

Question hardie dont l'assemblée comprit moins l'utilité que le danger. Un mouvement se fit, les cous se tendirent ; les médecins blâmèrent comme hommes, s'ils palpitèrent de curiosité comme savans ; quelques dames se levèrent. Une imperceptible flèche de feu partit de dessous la paupière de Calveyrac et monta au visage d'Abel.

La voix de l'avocat d'Abel rompit tout-à-coup ce grand silence.

— Je demande en grâce à la cour, dit-il, d'insister auprès de monsieur le président pour qu'il ne renouvelle pas sa question. Les hautes intelligences qui me font l'honneur de m'écouter me dispenseront de motiver ma prière.

Il y eut un moment de peur dans la pensée d'Abel : il comprit qu'on doutait de l'intégrité de sa raison. Il chancela.

Sa vue tomba sur Calveyrac : Abel se redressa aussitôt, il fut retrempé.

— Je suis prêt, dit il en élevant la voix, à répondre à monsieur le président, si toutefois il ne préfère, ajouta-t-il avec une parfaite assurance, s'en rapporter à la déposition du docteur Calveyrac. Jour par jour, heure par heure, il a tenu

un compte fidèle, je le sais, de l'état de ma maladie. Je serais exact, mais je ne serais pas complet dans cette longue histoire : j'ai beaucoup oublié; ma reconnaissance seule est intacte.

Le sourire de joie qui passa sur Calveyrac courut visible et profond sur le visage de l'assemblée.

La bonté de Calveyrac se délia au fond du cœur de toutes les femmes qui écoutaient dans les tribunes.

Le président abandonna la question.

— Vous manifestâtes une vive admiration pour mademoiselle Laure de Touralbe lorsque le hasard vous la montra pour la première fois, il y a dix-huit mois environ, à la maison de santé du Pecq.

— J'éprouvai, je l'avoue, beaucoup d'intérêt pour mademoiselle de Touralbe. Pourquoi aurais-je exclu l'admiration de cet intérêt-là?

— Vous mîtes de l'empressement à la guider dans ses excursions aux alentours de Saint-Germain; vous dessiniez ensemble le matin; vous faisiez de la musique ensemble le soir; l'admiration ressemblait chez vous à de l'amitié.

— Aussi bien chez elle que chez lui, dit une voix des tribunes.

Et cette voix était celle d'une dame impatiente déjà des ménagemens que, selon elle, la cour affectait envers mademoiselle de Touralbe. Les femmes sont toujours pour les séducteurs.

— Silence! cria l'huissier, silence aux tribunes!

— Je m'attachai à mademoiselle de Touralbe parce qu'elle languissait, disait-on, d'une maladie malheureusement semblable à la mienne, quoique moins sérieuse. Comment n'aurais-je pas eu de l'entraînement pour une femme jeune, belle et souffrante, pleine de talens et de grâce, me charmant par sa conversation quand elle avait cessé de m'enchanter par sa musique, moi si sombre et si découragé?

— C'est généreux! il lui rend justice, murmurait-on dans la salle — Il l'a un peu aimée sans doute. — Mais quand paraîtra-t-elle? — Elle ne paraîtra pas à l'audience, répondait une autre personne. — Et moi je vous assure qu'il ne l'a pas aimée, répliquait une autre voix. — C'est chez lui politesse, noblesse dans les procédés.

— Silence!

— Votre réponse, reprit le président, m'autorise à vous demander s'il ne conviendrait pas de donner le nom d'une passion moins calme à ce que vous ressentiez pour mademoiselle Laure de Touralbe.

— Je craindrais de n'avoir pas bien compris. Est-ce que monsieur le président ne me demande pas si j'ai eu de l'amour pour mademoiselle de Touralbe?

Comme on écoutait dans la salle!

Et Abel, sur un signe d'affirmation du président, répondit à la question qu'il s'était adressée à lui-même :

— Je n'ai jamais eu de l'amour pour mademoiselle de Touralbe, jamais!

— Cependant, reprit le président, voici une collection de lettres écrites de votre main à mademoiselle de Touralbe, où vous déguisez peu des sentimens plus tendres, si je ne me trompe, que l'estime et l'admiration. Messieurs les jurés en pèseront les expressions : je vais en porter trois de différentes dates à leur connaissance.

Si le public fut surpris de cet incident, qui semblait d'avance justifier ceux qui avaient soutenu qu'un commencement d'intrigue amoureuse avait eu lieu entre Abel et mademoiselle de Touralbe, il fut un sujet d'étonnement bien plus grand encore pour Calveyrac : il ne soupçonnait pas l'existence de ces lettres. — Mais à quelle époque, se demanda-t-il, s'était établie cette correspondance? comment l'ai-je ignorée? Si ces lettres étaient fausses! Elles sont fausses à coup sûr; elles ont été forgées pour le perdre. — Calveyrac se retint avec anxiété pour en écouter la lecture, faite à haute voix par le président.

« Mademoiselle,

» Je vous remercie du fond de mon fauteuil, où me retient malgré moi le docteur, de l'intérêt que vous me manifestez en envoyant demander des nouvelles de ma santé par l'excellente Bianca. Ne croyez pas, comme on vous le dira sans doute, que ma lassitude est la suite de notre charmante promenade d'hier dans le bois de Marly : le plaisir d'hier et le léger mal d'aujourd'hui n'ont rien de commun. Je tiens singulièrement à votre promesse, et je veux être malade s'il est vrai qu'on ne doit rien refuser aux malades de ce qui leur a été une fois promis. Vous m'enverrez donc, un de ces matins, la jolie vue de l'aqueduc de Marly, prise du bas-fond d'où vous l'avez copiée. N'y changez rien, je vous prie : le choix tue la vérité dans les arts. Il était presque nuit, et, dans la position tranquille où nous nous trouvions, il nous semblait que le soleil, épanoui à l'horizon, dardait ses rayons par chaque arche de l'aqueduc de Marly; en sorte qu'on eût dit une rivière de feu coulant à larges ondes. Si vous réalisez le projet beaucoup trop bienveillant de me reléguer quelque part dans votre tableau, ne me représentez pas avec l'air sérieux que je devais avoir en vous regardant : on supposerait que je m'ennuyais; car beaucoup de braves gens dans ce monde confondent la tristesse avec l'ennui. Vous savez si l'erreur serait grave. Ai-je besoin de vous l'assurer ici?

» Votre dévoué chevalier,

» ABEL. »

Pendant la lecture de cette première lettre, le public fit un pas dans la conviction de ceux qui avaient affirmé hautement que mademoiselle de Touralbe avait été aimée d'Abel.

— Je ne sais plus que penser! murmurait le docteur. Ce style, après tout, peut être celui d'Abel, et la lettre rappelle un fait exactement vrai : je me souviens de la promenade de mademoiselle de Touralbe et d'Abel dans le bois de Marly, j'ai vu le dessin dont il est question. Mais pourquoi, pourquoi cette correspondance m'a-t-elle été cachée?

— Vous remarquerez, messieurs les jurés, dit le président, que la lettre que je vous ai lue remonte par sa date aux premiers jours de la résidence de mademoiselle de Touralbe à la maison de santé. Elle marquerait le commencement d'une passion démentie par l'accusé.

Abel fit un nouveau geste de dénégation.

— La seconde lettre de la collection, reprit le président, est encore plus significative. Ecoutez, messieurs.

« Mademoiselle,

» Si je ne m'étais engagé à accompagner monsieur Calveyrac à Courbevoie, je serais passé chez vous, ce matin, après le déjeuner, pour vous parler du plaisir que j'ai eu à visiter avec vous, hier, le vieux château de Saint-Germain. J'essaierai d'écrire, pour le charme de mes souvenirs, la délicieuse anecdote que vous m'avez racontée en y allant. Le fond en est admirablement sensé : j'ai encore la mémoire occupée des jolis détails dont vous l'avez entourée. Je croyais être en Italie, dans la fertile vallée d'Ossuna. Comme la femme en prière au pied du berceau fleuri de sa fille mourante est d'une touchante vérité!

» Mais que vous avez été silencieuse ensuite dans le château de Saint-Germain! Madame Dalzonne et le docteur m'ont reproché votre subit changement d'humeur, qu'ils ont attribué aux souvenirs des Stuart évoqués par moi pendant notre promenade sur le balcon de la cour. Si cela est, je vous demande pardon pour mon érudition compromise. J'ai été flatté de votre affectueux respect pour le grand nom de Louis XIV, écrit partout dans ce château quoiqu'il ne l'ait pas fondé. Vous avez rendu justice à sa constante délicatesse auprès des femmes; vous avez dit avec beaucoup de profondeur : Celui-là savait aimer! J'aurais voulu que vous eussiez ajouté C'est que la femme qu'il aima d'abord fut mademoiselle de La Vallière. Est-ce que de la première femme aimée ne dépend pas souvent tout l'avenir de celui qui l'aima?

» Je ne renonce pas à vous entretenir de nouveau ce soir, à mon retour de Courbevoie, de cette visite au château de Saint-Germain, afin d'avoir une occasion de ne vous parler que de vous.

» Votre guide et votre chevalier,

ABEL.

Cette dernière phrase rendait la lettre qu'avait achevé de

lire le président plus concluante encore que la première. Admettant de plus en plus la possibilité d'une affection réelle éprouvée par Abel pour mademoiselle de Touralbe, le public commença à se demander comment il était arrivé qu'elle avait repoussé sans motif connu un jeune homme si distingué par son rang et sa fortune.

—Cette circonstance n'est pas moins vraie que la promenade au bois de Marly, se dit à son tour le docteur Calveyrac. La lettre n'invente rien : je me rappelle la visite au château, la mélancolie muette de mademoiselle de Touralbe après le récit de l'exil des Stuart. Abel lui écrivait donc tous les jours? Mais son visage, ajouta mentalement le docteur, est en ce moment empreint d'un sentiment qui m'oblige à douter encore de l'authenticité d'une aussi étrange correspondance.

— Pour épuiser la série des preuves écrites qui témoignent de la sympathie de l'accusé, malgré ses dénégations, pour mademoiselle de Touralbe, termina le président, il me reste à vous communiquer le contenu de la dernière lettre de la collection annexée au dossier.

— Annexée au dossier! dit assez haut pour être réprimandée de l'huissier une voix des tribunes. Comme on traite l'amour au palais! Annexée au dossier !

« Mademoiselle,

» Oui, je suis fier de vous avoir fait renoncer au déplorable projet d'entrer au couvent des Loges. Un jour vous m'en remercierez, si vous ne m'êtes déjà reconnaissante du triomphe que j'ai remporté sur une résolution si faussement prise dans une heure de désespoir. Que ma nuit a été heureuse de ce succès ! Vous m'avez chargé de la responsabilité de votre rentrée dans le monde, et je l'ai acceptée. Pour que vous n'en doutiez pas, je ratifie par écrit ce que je vous ai dit hier dans trouble de l'étonnement et l'ivresse de la réussite. Que m'arrivera-t-il? qu'on viendra me dire un jour : Ecoutant une mauvaise inspiration une femme allait contracter un engagement funeste à son bonheur : vous l'avez arrêtée au moment de commettre l'irréparable faute : soyez-en remercié au nom de la société, à qui vous avez conservé dans toute la liberté dont elle était digne une femme appelée, non à s'éteindre au fond d'un cloître, mais à être reine dans le monde. Oui, je suis content de moi, oui, glorieux de mon œuvre. Je ferais au docteur la confidence de ma joie si je ne vous avais promis le secret. Il faut donc que je sois heureux tout seul d'une action dont je n'échangerais pas la joie pour bien d'autres! Mais que mon orgueil ne vous fasse pas exagérer les droits que vous me supposez à votre reconnaissance. Chaque fois que je vous verrai contente d'un beau soleil, d'une promenade douce à vos pieds, riante à votre regard, chaque fois que je vous verrai satisfaite enfin d'être jeune, libre, belle, sous le ciel, je dirai : Voila ma récompense !

» Adieu mademoiselle. Le consolateur qui a tant besoin d'être consolé,

» Abel. »

Plus d'hésitation dans l'esprit du public après la lecture de cette dernière lettre : il fut démontré qu'Abel avait, à l'occasion des moindres assiduités auprès de mademoiselle de Touralbe, tracé avec plaisir les lignes de la correspondance étalée aux yeux du jury. La tentative dont il s'était rendu coupable au mois de juillet se liait à ces démonstrations d'une passion mal accueillie, ou restée enfermée, du moins pour mademoiselle de Touralbe, dans les limites d'une affection ordinaire.

Calveyrac ne sortit pas de l'obscurité de ses doutes. Sur la figure d'Abel, où il saisissait les plus fugitives sensations, il ne découvrit ni assez de raisons pour nier complétement cette correspondance ni pour y croire comme la foule.

— Qu'avez-vous à dire sur ces lettres? demanda le président à l'accusé

— Sur l'honneur, elles ne sont pas de moi.

— C'est un mensonge! murmura-t-on dans la salle; elles sont de lui! Il ne sortira pas de là. — Si! il en sortira, répliquaient d'autres : qu'est-ce que cela prouverait, les eût-il écrites? Ce n'est que de la galanterie. — Peste! de la galanterie! C'est bien de l'amour! Avec une galanterie semblable on va droit au bagne.

Il ne faut qu'une étincelle comme la dénégation d'Abel pour allumer dessus, dessous et par côté toutes les gerbes sèches entassées dans une cour d'assises. Les hommes étaient les gros combustibles, les femmes les petits fagots bien liés, bien flambans; les suppositions pétillaient.

—Il nie cette correspondance, et pourtant il est calme!

Calveyrac se disait cela en concentrant un examen despotique sur le front nu d'Abel. Le granit ne repousse pas plus durement le contact du fer. Le regard du docteur s'émoussa.

—Mais de qui sont ces lettres si elles ne sont pas de lui?

Le temps ne fut pas laissé à Calveyrac de peser sur la question assez importante qu'il se faisait avec toute la partie pensante de l'auditoire.

— Où étiez-vous la nuit du 19 au 20 juillet?

— Dans ma chambre.

— A quelle heure y êtes-vous monté?

— A minuit, quand le docteur Calveyrac et madame Dalzonne se sont retirés. C'était une demi-heure après la retraite des autres pensionnaires.

— Rentré dans votre chambre vous êtes-vous mis immédiatement au lit?

— Je ne me suis mis au lit qu'à trois heures et demie du matin, je suppose.

— Et qu'avez-vous fait depuis minuit jusqu'à trois heures et demie?

— Ayant quitté mon habit, mon gilet, et ma cravate, je me suis étendu sur mon divan, où je suis resté endormi probablement depuis minuit jusqu'à trois heures et demie.

— Niez-vous vous être présenté dans la chambre de mademoiselle de Touralbe sous le costume que vous venez de décrire?

— Je ne suis pas sorti de chez moi de la nuit entière; je n'ai ouvert la porte de ma chambre que le lendemain à dix heures, à l'appel du déjeuner.

Arrêtant là les questions qui touchent au corps du délit, le président retrace l'événement constaté par l'acte d'accusation; il n'omet aucun détail, et il démontre que l'homme vu par mademoiselle de Touralbe est Abel lui-même : il y a identité rigoureuse de costume, de taille et de traits.

— Abel, était-ce où n'était-ce pas vous celui qui s'est introduit chez mademoiselle de Touralbe?

— Ce n'était pas moi! répond Abel énergiquement.

Toutes le facultés attentives de l'auditoire montent en bouillonnant à la surface et s'y figent.

Dieu, au jour du jugement, ne regardera pas sa créature avec plus de pénétration que Calveyrac n'en mit en regardant Abel au moment où il dit : Ce n'est pas moi! — Abel était fort : il n'avait pas rompu, il n'avait pas ployé, il n'avait pas fléchi devant le monstre béant de la foule, lui qui avait peur de son ombre autrefois, ni au choc de l'accusation peut-être mensongère de la correspondance, enfin, devant l'accusation formidable de l'attentat sur mademoiselle de Touralbe.

Calveyrac, ému de cette puissance morale qu'il avait rendue à Abel, à son malade, oublia un instant le danger qu'Abel courait comme accusé pour ne voir en lui qu'un magnifique problème de médecine sur le point d'être résolu; l'obscur docteur du Pecq bondit de vanité. Il serait mort de douleur comme Galilée et Fulton, de ne pas sentir une main qui serrât la sienne, de ne pas entendre une voix qui lui dit : Vous avez raison, vous avez réussi, vous êtes grand, vous aussi! L'immortel médecin de la Faculté de Paris, aigle devinant les aigles, fit tomber sur Calveyrac un regard indéfinissable, intelligent comme un livre sublime, précieux comme une couronne. Calveyrac était compris, pesé à sa valeur; ce regard l'avait sacré roi de la science; le saint chrême l'avait inondé.

Abel était toujours calme.

— Cependant, reprit le président, comment se fait-il qu'on ait trouvé dans la main de mademoiselle de Touralbe évanouie ce cordon en cheveux arraché de votre cou pendant la lutte? Il est bien à vous?

— Oui, monsieur le président.

— Mais comment l'aurait-on pris dans sa main si vous n'étiez allé dans sa chambre?

— Je l'ignore.

— Aviez-vous ce cordon sur vous quand vous vous êtes jeté sur votre divan?

— Oui, monsieur le président.

— Reconnaissez-vous bien celui-là pour le vôtre?

— Je le reconnais.

— Autant vaudrait qu'il avouât tout de suite, se disait-on dans la salle, qu'il est l'auteur du crime.

— Persistez-vous, malgré cette preuve accablante, reprit le président, à nier que vous êtes l'auteur des violences commises pendant la nuit du 19 au 20 juillet sur mademoiselle de Touralbe?

— Je persiste à nier; ce que j'ai dit est la vérité.

— La vérité! la vérité! bourdonnait la salle. On ne la garantirait pas sa vérité, se disait-on. Que ne disait-il : — Non, le cordon en cheveux n'est pas à moi, ou bien : — Je ne me souviens pas de l'avoir vu à mon cou la nuit du 19 au 20 juillet. — Mais il avoue tout!

— L'avocat de l'accusé a-t-il quelque observation à soumettre à la cour?

— Oui, monsieur le président. Dans l'intérêt de la défense, je ne voudrais pas qu'on regardât comme preuve absolue, et surtout unique, l'incident du cordon en cheveux. Il est d'autres incidens au moins aussi essentiels dont la défense doit s'armer : comment, par exemple, l'accusé se serait-il introduit dans la chambre de mademoiselle de Touralbe, dont il n'avait pas la clef et qui était fermée en dedans?

Une objection était jetée à la grande baleine agitée : elle y mordit.

— Cette question est de l'ordre de celles qui doivent d'abord être adressées aux témoins, répondit le président. On va les appeler.

Le défenseur s'assit.

Au moment où l'appel du premier témoin allait avoir lieu, on fut bien étonné de voir circuler une branche de fleurs qu'on se passait de place en place en se disant : A l'accusé! faites parvenir à l'accusé!

La branche fut remise à Abel.

C'était un rameau de bruyère du Cap.

— Docteur, dit tout bas Abel à Calveyrac, Bergeronnette est dans la salle : c'est elle qui m'envoie cette branche de bruyère.

Le public ne vit dans l'épisode qu'un hommage galant adressé à l'accusé par la tribune des dames.

On appela le premier témoin.

— Monsieur Cabassol!

Cabassol s'avança avec la pesanteur d'un bœuf troublé dans sa digestion, et, sans attendre les interrogations du président, il dit d'un ton aigre et ennuyé, qu'il ne comprenait pas en vérité pourquoi la justice, sous prétexte d'éclaircir un procès, dérangeait l'existence établie des gens, les déplaçait à toute heure, et cela quand elle était prévenue depuis trois mois qu'on avait rien à déposer sur quoi que ce fût. C'est la quatrième fois qu'il faisait le voyage de Saint-Germain-en-Laye à Versailles, toujours pour signifier par demandes et par réponses à M. le juge d'instruction qu'il était le pensionnaire de la maison de santé le moins instruit de cette fastidieuse affaire et celui à qui les voyages étaient le moins permis. On ne lui paierait pas ses journées perdues, puisqu'il était rentier et que d'habitude il les perdait toutes; et il en serait à coup sûr pour quelque catarrhe de venir de si loin et si souvent par un temps de froid et de chaud.—Ce que j'ai vu, s'écria-t-il, je l'ai dit à satiété au juge d'instruction. Que ne s'adressait on à monsieur Champeaux, par exemple, lui qui était toujours sur pied, qu'on rencontrait partout, dans l'escalier, au salon, au jardin, dans le bois, sur la terrasse?

— Vous vous trompez, interrompit le président : votre déposition, monsieur Cabassol, n'est pas aussi inutile à recueillir que vous le pensiez, puisque jusqu'ici la justice ne savait pas que monsieur Champeaux fût si bien au courant des mouvemens de la maison de santé et qu'il fût présent au désordre de la nuit du 19 au 20 juillet.

— Mais monsieur Champeaux n'était plus dans la maison de santé quand l'événement a eu lieu, répondit Cabassol. Ai-je avancé le contraire?

— Vous avez raison, reprit le président après avoir jeté un coup d'œil sur le travail préparatoire du juge d'instruction : monsieur Champeaux était absent.

— Si bien, continua Cabassol, que feu monsieur Lejeune, prenant la rumeur au milieu de laquelle nous fûmes éveillés pour une invasion de républicains, accusait monsieur Champeaux de les avoir amenés de Paris.

— Monsieur Champeaux est donc un républicain? demanda le président.

—Oui, monsieur le président, un condamné politique. Pour achever donc, monsieur Champeaux avait quitté la maison huit jours avant la tentative dont monsieur Abel est accusé. Monsieur le président, maintenant que ma déposition est finie, me permettez-vous de retourner à Saint-Germain-en-Laye?

— Je vais consulter la cour.

L'avis fut long à recueillir.

Le président dit ensuite :

— La cour, ne partageant pas l'opinion du témoin sur la valeur de ses témoignages, l'oblige à rester à l'audience jusqu'à la fin des débats.

Furieux, Cabassol s'assit et dévora en silence la pomme de sa canne, qui représentait une petite tête de nègre. Et le public se réjouit.

On appela ensuite le baron de Fourneuf.

Le baron parut

Il déposa ainsi :

— Si je possédais la facile mémoire de mon honorable ami monsieur Cabassol, je n'aurais pas besoin, comme je le fais ici, de solliciter l'indulgence de la cour pour l'ingratitude de mes souvenirs. Malgré les neiges de l'âge, adorateur des grâces de mademoiselle de Touralbe...

— Il va me compromettre! murmura Cabassol en mordant le crâne de son nègre.

—... Monsieur Cabassol, je parle de monsieur Cabassol, éprouvait un visible plaisir à être le confident des peines secrètes de cette belle personne. A table, qui était toujours assis près d'elle? c'est mon honorable ami monsieur Cabassol; à la promenade, qui la soutenait sur un bras complaisant? mon honorable ami monsieur Cabassol; qui, chaque soir, l'accompagnait jusqu'à la porte de sa chambre? mon honorable ami monsieur Cabassol.

— Il me perd! pensa avec rage Cabassol.

— Je ne dis pas, poursuivit de Fourneuf, que monsieur Cabassol ait été acteur ou complice dans cette malheureuse catastrophe.

— Monsieur! s'écria Cabassol, monsieur!

— Vous en êtes incapable, reprit le baron. Au contraire, c'est vous qui avez jeté des voiles, beaucoup de voiles sur les chairs suaves, délicates, rosées...

— Le tribunal dispense monsieur le baron de Fourneuf de toute peinture trop colorée.

— Je voulais arrêter les contours, répondit de Fourneuf.

— Sous quel rapport connaissiez-vous l'accusé? demanda le président.

— Sous des rapports excellens : un grand cœur, et, s'il faut le dire, meilleur que son estomac. Et, au sujet de ce rapprochement, je m'en permettrai un autre. Brillat-Savarin, qui savait tout, a écrit quelque part, après le poète latin, que les mauvais convives...—Je serais désolé de faire rougir ces dames. —que les mauvais convives...—Je ne sais comment achever la pensée du grand poète latin et du célèbre gastronome français.—Monsieur Cabassol, aidez-moi donc!—Enfin, que les mauvais convives ne passaient pas pour se permettre beaucoup d'attentats nocturnes. Mais que ces dames ne rougissent pas.

— Votre citation n'est pas, je pense, d'un grand poids au procès.

— D'aucun, monsieur le président.

— Dites-nous plutôt, en ce cas, dans quel état était made-

moiselle de Touralbe lorsque vous avez pénétré dans sa chambre.

— Elle était superbe!

— Comment superbe?

— De nudité antique, monsieur le président.

— Était-elle évanouie?

— Oui, mais quels cheveux!

— Se plaignait-elle? souffrait-elle?

— Beaucoup. Quelles épaules!

— L'accusé vous a-t-il paru très assidu auprès d'elle dans l'intimité domestique.

— Pas plus que bien d'autres, pas plus que monsieur Cabassol. Je ne connais guère que monsieur Champeaux qui ne déposât pas à ses pieds le tribut d'une vive admiration.

— Savez-vous si les clefs des autres chambres de la maison de santé ouvraient la porte de la chambre de mademoiselle de Touralbe?

De Fourneuf se tourna:

— Qu'en pensez-vous, monsieur Cabassol?

— Monsieur, je n'ai jamais essayé de ces effractions-là? C'est plaisant de m'interroger là-dessus!

— Ne vous fâchez pas. La question ne vous eût pas indigné il y a cinquante ans.

Le nègre était presque rongé.

— Monsieur de Fourneuf, demanda le président, pourriez-vous nous dire si, le lendemain du trouble nocturne, l'accusé avait le visage défait au moment du déjeuner?

— Nous mangeâmes ce jour-là des côtelettes panées beaucoup trop cuites, conséquence de l'agitation universelle, et nous primes du café détestable.

— Mais parlez-nous de l'accusé.

— Monsieur Abel ne parut pas, je crois, à ce déjeuner.

— Asseyez-vous, monsieur.

Avant de se conformer aux ordres du président, de Fourneuf sourit gracieusement au public et envoya un salut profond à Cabassol, qui ne lui répondit pas.

Le nom de madame Pingray résonna sous les voûtes de la salle.

Les questions du président amenèrent ces simples paroles de madame Pingray.

— Les maisons de santé sont un monde à part, des réunions de famille où l'on est frère et sœur, non par le sang, mais par la conformité de l'âge, par le lien de la douleur. Sans cette indulgente facilité de mœurs, les maisons de santé seraient de véritables tombeaux. L'accueil que reçut mademoiselle de Touralbe de chacun, et particulièrement de monsieur Abel, n'est qu'une conséquence de cette familiarité dont je vous parle. Et dois-je dire encore que monsieur Abel ne fut quelque peu attentif auprès de mademoiselle de Touralbe que sur les instances de madame Dalzonne; c'est madame Dalzonne qui força monsieur Abel à être le guide, le compagnon, l'ami de mademoiselle de Touralbe.

On s'entretint sourdement dans la salle.

— Dans les maisons de santé, reprit madame Pingray en s'adressant autant au public qu'à la cour, les malades obéissent.

Depuis le commencement de l'audience on ne désirait pas moins voir madame Dalzonne que mademoiselle de Touralbe: madame Pingray ne fit qu'augmenter ce désir.

— Cette liberté passée en habitude dans les maisons de santé, reprit le président, n'est pas toujours sans danger; nous en avons l'exemple.

— Oui, répliqua madame Pingray, cet utile exemple apprendra aux jeunes hommes riches à se tenir en garde.

— Vous voulez dire aux jeunes femmes.

Madame Pingray garda le silence.

Ébranler de fond en comble d'un seul mot tout le procès, c'était enflammer l'imagination des auditeurs. Ceux qui, dans leur pensée, avaient déjà vu Abel attaché au poteau, se heurtèrent à la phrase de madame Pingray; ceux qui l'aimaient par simple élan du cœur et ne voulaient pas le voir coupable, ou qui, quoique coupable, l'excusaient, et les femmes surtout, se réjouirent du nouvel horizon de doutes ouvert par madame Pingray.

— Je ne pense pas, interrompit l'avocat de mademoiselle de Touralbe, qu'on doive ajouter plus d'importance qu'elle n'en comporte à cette dernière déposition. Ce n'est qu'une opinion personnelle, et d'ailleurs sans application ici.

Pourtant toutes les illustrations rangées en cercle au bas de l'estrade se parlèrent à voix basse; les jurés pensaient; on s'agitait dans les tribunes. Calveyrac et madame Pingray échangèrent un regard de lumineuse concentration. Abel paraissait en savoir moins que tout le monde.

Madame Pingray alla prendre place auprès de Cabassol et de Fourneuf.

Le quatrième témoin appelé fut madame Musquette.

En passant, toute couperosée d'une timidité virginale, devant le baron de Fourneuf, celui-ci lui dit tout bas:

— Vous perdez quelque chose, madame Musquette.

L'avertissement révolutionna madame Musquette; elle ne savait pas ce qu'elle perdait: était-ce un ruban de soulier, sa ceinture, grand Dieu! sa ceinture! sa jarretière, sa jupe? Si c'était sa jupe! Quelle affreuse position pour elle, sur qui tout le monde avait les yeux posés.

Son agitation fut si profonde qu'au lieu de parler en simple témoin de ce qu'elle avait vu, elle s'exprima, en regardant tantôt ses pieds et tantôt sa taille, comme si elle avait été la victime de l'attentat.

— J'étais couchée, dit-elle, quand on est entré...

— Comment! vous étiez couchée!

— Je veux dire qu'elle était couchée. Je me suis trouvée ensuite entre les bras d'un homme...

— Dans les bras d'un homme! Vous faites erreur, madame. Calmez-vous!

Il ne fut pas possible à madame Musquette de se calmer: de Fourneuf l'avait ensorcelée. Elle fut obligée de s'asseoir sans être parvenue à témoigner.

Quand elle fut assise, de Fourneuf lui souffla à l'oreille:

— Je vous avais bien dit que vous perdiez quelque chose.

— Mais quoi donc?

— Vous perdiez contenance, charmante dame.

Mademoiselle de Beaupréau succéda à madame Musquette.

— Dites ce que vous savez sur l'état de mademoiselle de Touralbe lorsque vous êtes entrée dans sa chambre.

— Oui, monsieur le président.

Mademoiselle de Beaupréau devint cerise.

— La partie placée au-dessous de la tête...

— Quelle est cette partie?

Mademoiselle de Beaupréau fut pourpre; la pudeur l'étranglait.

Elle se reprit:

— La partie qui est près des épaules...

— Mais quelle partie? Nommez-la.

— La... le...

— Le quoi?

— Le sein, dit-elle enfin, était découvert.

L'expression sortit avec peine des chastes lèvres pincées de mademoiselle de Beaupréau.

— Ensuite?

— Le dessus des genoux, monsieur le président...

— Qu'entendez-vous par le dessus des genoux?

— La jambe...

— Ne voulez-vous pas dire la cuisse?

— Oui, monsieur le président; la jambe était égratignée.

Ayant pitié de la souffrante retenue de mademoiselle de Beaupréau, le président ne l'interrogea pas davantage.

Un nouveau frémissement de curiosité fit onduler toutes les vagues du bassin, qui devenaient plus longues et plus sourdes sous la teinte sombre du jour qui finissait.

Madame Dalzonne allait parler.

Dès qu'elle se montra dans l'étroit espace où étaient les témoins, Abel et Calveyrac la prirent par la main et la conduisirent en face du président.

— Courage, madame! lui dit bien bas Calveyrac; et la vérité surtout!

Comme sa main pressa celle d'Abel!

Le président pria madame Dalzonne de quitter son chapeau.

Au jour pâle et doré répandu dans l'hémicycle, sa figure souffrante en fut plus belle. Sa décoloration était celle d'une jeune mère ou d'une sœur aînée; car le bon sens de toute sa vie lui donnait l'énergie de ne pas se trahir tout de suite par la faiblesse de l'amante.

— Est-il vrai, madame, lui dit le président, que vous ayez engagé l'accusé à adoucir, par divers moyens que vous lui conseilliez, la tristesse morale de mademoiselle de Touralbe?

— Oui, monsieur.

— Vous communiquait-il ses lettres avant de les envoyer?

La réponse de madame Dalzonne se fit attendre

— Oui, monsieur le président.

— Accusé, dit le président, vous voyez que ces lettres sont bien de vous, puisque vous les montriez à madame Dalzonne.

— Non! elles ne sont pas de lui! s'écria madame Dalzonne en étendant son bras vers une image du Christ; elles ne sont pas de lui! N'est-ce pas qu'elles ne sont pas de vous, monsieur? Vous n'avez pas dit qu'elles étaient de vous au moins!

Tous les cœurs battirent à l'expression que madame Dalzonne donna à ses paroles.

— Présumez-vous de qui elles peuvent être, madame?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Abandonnant à regret la poursuite d'un éclaircissement tout en faveur de l'accusé, la cour vous demandera alors, madame, si les clefs de vos autres appartemens ouvrent celui de mademoiselle de Touralbe.

— Non, monsieur.

— Cette chambre a-t-elle une désignation particulière?

— On l'appelle *le cabinet bleu* à cause de la couleur de ses tentures.

— Qui l'occupait avant mademoiselle de Touralbe?

— Monsieur Abel.

— Pourquoi l'a-t-il quittée?

— Les reflets ne convenaient pas à ses études de dessin.

— Croyez-vous, madame, que l'accusé eût de l'amour pour mademoiselle de Touralbe?

— Nullement.

La réplique fut si nette, que Calveyrac en frémit: la jalousie cassante de la femme s'était peut-être dévoilée.

— Ma tâche me commande, madame, de vous adresser une question délicate et de solliciter de vous une réponse sincère. A votre connaissance, monsieur Abel aime-t-il quelqu'un?

La tête de madame Dalzonne faiblit, elle était à bout de son courage.

Le silence de madame Dalzonne se prolongeait.

— Ma question, madame, n'est pas indifférente, si elle est hardie. Permettez-moi de la renouveler.

Aucune parole ne sortait des lèvres de madame Dalzonne.

— Vos malades sont vos amis; vous les conseillez, ils vous consultent; vous comptez leurs pas, vous savez leurs actions: qui mieux que vous peut me répondre?

— Moi, monsieur! répondit Abel. Que mon aveu me sauve ou me perde: j'aime!

Des applaudissemens ébranlèrent la salle. Le sentiment qui faisait applaudir était indistinct, confus; le doute arrêtait encore l'émotion; mais une explosion était nécessaire à tant de poitrines gonflées.

Le président respecta cette expansion irrésistible.

Il était nuit.

Six heures sonnaient.

— L'audience est levée, dit le président. Elle sera reprise à dix heures, ce soir, pour entendre le témoin Champeaux, mademoiselle de Touralbe et les experts-écrivains.

XLI.

L'hôtel du Réservoir, adossé au mur d'enceinte du château de Versailles, fut l'endroit convenu où se rendirent, pendant la suspension de l'audience, madame Dalzonne, le docteur Calveyrac et les pensionnaires de la maison de santé. Tandis que chacun d'eux se faisait servir, dans un petit cabinet de repos, quelques mets simples pour réparer les fatigues de la journée et supporter celles de la nuit; tandis que le baron de Fourneuf, moins sobre ou entendant mieux le prix du temps après une déperdition de forces de plusieurs heures, s'encadrait entre quatre bougies dans le grand salon du restaurant, et se dilatait les sens à la fumée d'un canard aux navets placé devant lui, le docteur et madame Dalzonne se confiaient leurs craintes et leurs pressentimens sur l'issue du procès.

Sans habitude des allures de la justice, madame Dalzonne s'effrayait de l'échafaudage dressé autour d'un fait qu'elle s'irritait même de voir discuter, tant il lui paraissait impossible à soutenir. Depuis les premiers jours de l'accusation jusqu'à la dernière minute de cette dernière audience suspendue, convaincue qu'Abel était injustement compromis dans un délit ténébreux, elle regardait les juges comme des hommes prenant plaisir à torturer la vérité, ne pouvant plus, ainsi qu'autrefois, torturer les gens. Pour elle, rien n'était plus simple à conclure que ce procès: mettre sur-le-champ Abel en liberté et chercher ailleurs le criminel. Le reste ne la regardait pas; mademoiselle de Touralbe obtiendrait réparation de qui il lui plairait. Ses pensées pétillaient comme ses paroles, comme ses yeux, au souvenir des scènes judiciaires, dont l'émotion la poursuivait encore dans le salon où l'écoutait le docteur Calveyrac, aussi péniblement affecté, mais plus contenu cependant. Avec une ignorance dont elle semblait fière, elle jugeait la marche des débats et la superstition des formes; tout cela, selon elle, pour un mensonge! Sa raison s'en révoltait. Et lorsque Calveyrac cherchait à lui expliquer la position des juges, forcés d'arriver à la connaissance de la vérité par l'unique chemin des preuves, procédé difficile, lent, délicat, mais rigoureux, son bon sens ordinaire lui faisait défaut; elle échappait aux raisonnemens de Calveyrac. Il fallut l'autorité d'un exemple bien choisi pour qu'elle admit enfin avec le docteur des circonstances où la justice n'avait pas le droit de se dispenser de mettre en doute, ne fût-ce que pour un temps limité, l'innocence de l'homme le plus recommandable par ses antécédens. Calveyrac lui peignit l'embarras d'un jury à qui l'on présente des lettres signées d'un accusé, des lettres toutes pleines de faits irrécusables, et que l'accusé nie être de lui.

Le coup porta. Ce n'était pas indifféremment que la flèche avait été lancée: n'était-ce pas dans un cri parti du cœur que madame Dalzonne avait nié la participation d'Abel à cette correspondance où les juges et le public, confondant leurs convictions, avaient vu le témoignage incontestable de l'amour, trop tard démenti, d'Abel pour mademoiselle de Touralbe? L'impression serait longue à effacer dans les esprits une fois prévenus.

Comment reprocher aux juges de se plaire à l'obscurité lorsqu'on les y plonge? En protestant devant Dieu, ainsi qu'elle l'avait fait, qu'Abel n'était pas l'auteur de ces lettres, ne laissait-elle pas présumer qu'elle connaissait la main qui les avait tracées? une énigme portant sur un fait si grave ne mettait-elle pas en défiance la conscience des jurés? A qui la faute? à elle, à madame Dalzonne. Cela avait nui à Abel; cela avait altéré, jusqu'à une prochaine réaction de l'opinion, l'idée avantageuse conçue de lui à l'ouverture de l'audience.

— Mais j'ai dit la vérité! s'écria madame Dalzonne; cette correspondance n'est pas d'Abel. Docteur, se reprit-elle, dominant une pénible suffocation, ces lettres sont de moi! Oui! je les ai dictées; oui, je les ai imposées à Abel, qui s'est astreint pendant trois mois à cette correspondance; oui, j'ai forcé sa main! oui, idées, expressions, phrases passionnées, demi-aveux, tout est de moi! Je n'ai plus de honte à avoir devant vous, si j'ai encore, mon ami, des douleurs à vous donner. En aimant Abel, je craignais de n'en être jamais assez aimée, et surtout qu'il se lassât de moi. Esprit faible, je l'amusais par le changement, en le ramenant vite à moi dès qu'il s'éloignait trop et me perdait de vue. Sa liberté s'estimait plus grande de cette facilité à travers laquelle passait le fil où il était attaché. Ma conduite n'était pas une erreur; mais à quel prix j'en ai acquis la conviction! J'ai marché sur le feu!

Non, je n'ai pas vécu, au milieu de tant d'essais, de tant de risques ! Deux fois j'ai été sur le point de perdre l'amour d'Abel. La correspondance dont la justice s'était armée contre lui remonte aux époques de ces périlleuses tentatives. Je vous le répète, j'y forçai Abel, sûre que mademoiselle de Touralbe renfermait trop de séductions en elle pour qu'Abel ne fût pas ébloui, distrait, captivé ; sûre, d'un autre côté, qu'Abel ne le serait pas plus longtemps que je le permettrais. Cette dernière fois je fus sur le point de me tromper ; je le crois encore du moins. Et vous vous souvenez du jour où vous me dites, au retour d'un voyage à Versailles et en terminant une visite que vous m'aviez faite pour me parler de vous, uniquement de vous, docteur, vous vous souvenez de ce jour, n'est-ce pas, qui n'est pas plus effacé de ma mémoire que de la vôtre, où vous me dites en parlant d'Abel, car je n'avais parlé que de lui avec vous : Ceci guérira cela ? Eh bien ! vous me prouviez par là que vous compreniez, vous aussi, la domination nécessaire, infaillible de cette jeune femme sur les pensées flottantes du malade au moment où je commençais, moi, à la trouver dangereuse, et où je cherchais à l'éloigner. Tous les deux, vous et moi, nous voyions un même moyen de salut au fond de cette diversion, dans l'emploi de laquelle vous ne risquiez tout au plus que votre amour-propre, tandis que j'y jouais mon repos. C'est donc moi, moi seule qui suis coupable de cette correspondance que, sans mensonge, la justice ne peut attribuer à la plume d'Abel, qui n'aima jamais, non jamais, mademoiselle de Touralbe.

— Il n'est qu'un moyen, répondit le docteur, de répandre la lumière sur ce fait si important, c'est de tout avouer.

— Avouer en public que j'aime Abel !

— Ou le laisser condamner, madame ; car mademoiselle de Touralbe sera crue si elle a le courage de dire que ces lettres sont d'Abel.

— Eh bien ! je le dirai, je l'avouerai ! Mais quelle tortueuse histoire à raconter ! que de paroles pénibles ! que de honte !

— Je vous épargnerai cette honte : c'est moi, madame, qui instruirai le jury, qui lui dirai avec réserve combien Abel a été aimé par une autre femme que mademoiselle de Touralbe ; et si Abel vous aime, madame, s'il sent toute la valeur de votre beau sacrifice, il vous offrira son nom, sa main au sortir de l'audience.

— Et moi je vous jure que je refuserai son nom et sa main ; car, par les larmes dont vos yeux sont remplis, docteur, par votre admirable abnégation, je jure que je ne serai jamais la femme de personne, ne pouvant plus être la vôtre !

— Vous savez, madame, que, le jour où finira ce douloureux procès, je serai sur la route du Havre, de là sur l'Océan.

— Ainsi, docteur, vous direz tout. Déshonorez-moi ; c'est convenu. Adieu ; dans une heure au Palais.

La voix de madame Dalzonne s'éteignit dans les sanglots. Elle tendit la main au docteur, qui la pressa. Calveyrac sortit de l'appartement sans savoir où il allait.

Ayant besoin d'aérer sa poitrine, où trop de douleurs avaient été contenues, Calveyrac traversa les salles basses de l'hôtel et sortit par la petite porte qui donne sur le parc même du château. A peine avait-il fait quelques pas qu'une petite main se posa sur son bras : c'était Bergeronnette-cinq heures.

— Vous ne me saviez pas ici, monsieur Calveyrac.

— Vous vous trompez, lui répondit le docteur en l'entraînant dans une des allées plantées de buis qui vont de la grande terrasse aux murs de clôture : vous étiez à l'audience. Mais comment êtes-vous venue à Versailles, et pourquoi ?

— Pouvais-je ne pas m'intéresser à ce qui se fait ici ?

— Vous avez raison : cela vous touche au moins autant que nous.

— Oh ! oui, autant que vous ! Est-ce que vous croyez que monsieur Abel est coupable ? Cela est impossible, cela est faux ; je le sais, moi ! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit, vous, aux juges, aux jurés, à tout le monde ? on vous aurait cru. J'étais au fond de la salle ; j'ai tout entendu. Oh ! si j'avais pu parler ! Pauvre marraine ! comme elle m'a peiné ! Comme le monde est méchant ! on disait autour de moi que monsieur Abel serait condamné parce que rien ne prouvait que le coupable ne fût pas lui. Est-ce que cela est possible ?

— Je ne le pense pas, répondit le docteur, mais d'un accent si peu pénétré que Bergeronnette se sentit défaillir.

— Nous avons peu à faire, répondit le docteur, maintenant que la justice des hommes doit en décider. Que sommes-nous ? de pauvres gens de la campagne. Résignons-nous, espérons.

Quel découragement dans les brèves paroles de Calveyrac !

— Vous voilà, mon Dieu ! comme monsieur l'abbé Vincent ; il me tenait le même langage en route.

— L'abbé Vincent est donc ici ?

— Je l'ai prié de m'accompagner, et je l'ai tant prié qu'il ne m'a pas refusé ce service. Mais par quel moyen nous rendre ici ? plus de places aux voitures depuis trois jours. Il est parti tant de monde pour ce procès ! Où se procurer une carriole et un cheval sans dire où l'on allait et avec qui l'on allait ? Nous sommes partis à pied tous les deux.

— De Fromainville à Versailles à pied, chère enfant !

Le docteur prit dans ses deux mains la pauvre jolie petite tête de Bergeronnette ; il l'embrassa au front.

— Maintenant je ne suis plus fatiguée, monsieur Calveyrac.

— Monsieur l'abbé Vincent, reprit-elle, ne marchait pas à côté de moi sur les chemins fréquentés, je passais devant ; nous nous rejoignions dans les champs, où nous nous reposions parfois sous quelque noyer ; ensuite nous nous remettions en route. A dix heures nous étions au palais de justice, où l'abbé Vincent m'a quittée. Je crois qu'il est allé s'assurer une chambre chez un vicaire de ses amis, logé au bout de la grande avenue. Je compte le revoir ; nous retournerons ensemble à Fromainville.

— Je le remercierai de sa bonté pour vous, dit Calveyrac. Mais pourquoi êtes-vous venue, Bergeronnette ? n'auriez-vous pas tout su là-bas ? Oui, vous m'avez dit pourquoi, s'interrompit-il : pardon. Dites-moi plutôt ce que vous cherchez ici, maintenant. Est-ce moi ?

— C'est vous, monsieur Calveyrac. Je veux voir madame Dalzonne ; je veux lui parler tout de suite, avant la reprise de l'audience.

— A votre marraine ?

— A elle-même, à elle seule. Conduisez-moi à son appartement.

— Est-ce que je ne dois pas savoir pourquoi ?

— Non, monsieur Calveyrac, non ! il faut que nous ne soyons que nous deux, elle et moi.

— Songez qu'elle est bien triste, et, hormis Abel, quelle autre pensée est-elle capable d'avoir en ce moment ?

— C'est de monsieur Abel aussi que je l'entretiendrai : je puis le sauver ; c'est mon espoir, c'est mon idée ; j'ai une idée ! Mais hâtons-nous !

Dans la ferme volonté exprimée par Bergeronnette de voir sa marraine se manifestait toute l'autorité du droit, toute la chaleur d'une espérance inspirée. Elle demandait ce qu'elle aurait exigé une minute plus tard, ce qu'elle aurait accompli sans l'intervention de personne. Calveyrac ne l'accompagna que jusqu'à la porte de la chambre de madame Dalzonne ; Bergeronnette entra seule.

Sans même prendre le temps de s'asseoir, elle dit à madame Dalzonne, surprise de la voir :

— J'étais au Palais, j'y suis restée toute la journée comme vous. J'ai entendu ce qu'on y a dit, et j'ai compris qu'on voulait condamner monsieur Abel parce qu'il aurait tenté de déshonorer mademoiselle de Touralbe. C'est un mensonge, c'est une calomnie, vous le savez aussi bien que moi ; son amour pour elle est aussi un mensonge, et c'est ce que je sais, moi, moi seule !

— Toi seule ! s'écria madame Dalzonne.

— Moi seule ; et je viens vous prévenir que je dirai ce soir au tribunal qu'il est si peu vrai que monsieur Abel ait aimé mademoiselle de Touralbe, malgré ces lettres au sujet desquelles je n'ai rien compris, que c'est moi, Bergeronnette-cinq-heures, moi seule qui suis aimée de lui.

— Mais ce n'est là qu'un prétexte, balbutia, pâle comme son mouchoir, madame Dalzonne. Tu n'as pas mûri ta démarche. C'est une imprudence, une folie, une invention contre une invention.

—Ce n'est pas une invention du tout : je l'aime et il m'aime, et depuis longtemps, et depuis toujours, depuis qu'il est chez vous. Une invention! et qui l'a dit? Abel en conviendra lui-même devant vous, devant tout le monde, devant Dieu!

Madame Dalzonne n'était sortie du tribunal que pour subir la torture; et ce qui l'effrayait au delà de toute expression, c'était le désespoir solennel qui était dans la voix de Bergeronnette,

—Non! ce n'est pas une invention, répéta-t-elle. Sans doute je ne suis pas sa femme: je ne soutiendrait pas cela ; mais je suis sa maîtresse, sa maîtresse bien vrai et bien aimée, et je ferai tout pour le sauver, n'importe comment. On rira, on me déshonorera, mais qu'importe ? je le sauverai ! Je m'en irai du pays s'il ne m'épouse pas ; et tout sera dit.

— On t'a prévenue, lui dit madame Dalzonne, une autre femme t'a devancée : elle a arrêté de dire ce soir aux juges qu'elle était la maîtresse d'Abel.

— Une autre femme ! Et quelle est-elle ?

Les deux femmes se regardèrent comme deux lionnes.

— C'est moi ! s'écria madame Dalzonne.

— Vous ! vous direz cela ! Mais je ne vous le laisserai pas dire, je le dirai la première. On ne vous croira pas, vous, et l'on me croira, moi ! Où est votre enfant ? j'en ai un de lui, d'Abel ; il est vivant ! J'irai le prendre dans son berceau, et je le mettrai aux pieds des juges et je leur dirai :—Vous me croirez maintenant. voilà l'enfant d'Abel et de moi !—Et que me répondrez-vous ?

—Ah ! répliqua madame Dalzonne, on vous a donc appris ce que vous teniez tant à savoir ? Vous qui m'avez trompée, qui m'aviez dit que cet enfant était mort avant de naître !

—Et à mon tour j'ai appris depuis, reprit Bergeronnette, que vous étiez ma rivale. Vous n'êtes pas heureuse, ma marraine.

Comme si elles eussent longtemps comprimé un même irrésistible élan, madame Dalzonne et Bergeronnette tombèrent dans les bras l'une de l'autre et restèrent embrassées sous leurs larmes. Leur rivalité, leur jalousie, leur inimitié passée s'effaçaient devant l'intérêt commun, immense qu'elles se partageaient comme sœurs, comme amantes, comme femmes, pour un homme, amour de l'une, amour de l'autre, désespoir de toutes deux. Leurs chaudes oppressions, leurs soupirs plaintifs, leurs âmes désolées se mêlèrent, et ce concert de tendresse les fit meilleures toutes deux.

Quand elles se furent dégagées de leurs étreintes, elles se dirent en se regardant avec une résolution sublime, unanime, divine :

—Sauvons-le, Dieu fera le reste !

Et ce mot voulait dire : Pour le sauver, allons voir quelle sera de nous deux celle qui se déshonorera le mieux à la face du monde.

XLII.

A dix heures précises les portes du tribunal se rouvrirent à une foule plus nombreuse et plus impatiente encore que celle du matin. Des curiosités nouvelles s'étaient éveillées dans Versailles au récit des épisodes judiciaires de la première audience. On avait pris chaleureusement parti pour et contre dans les salons, où les réunions d'hiver commençaient à poindre ; dans les cafés, où des paris avaient été engagés sur la sentence à intervenir ; et il va sans dire qu'on ne s'entretenait que du grand procès le long du Tapis-Vert et autour de la pièce d'eau des Suisses. En général, les jeunes femmes ne faisaient pas jusqu'ici pencher leur opinion en faveur de mademoiselle Laure de Touralbe ; les vieux maris seuls, par une espèce d'instinct de conservation, et les mères, à cause des principes, désiraient la condamnation d'Abel. Les jeunes gens s'amusaient de tout, de la déposition de madame Dalzonne et de celle du baron de Fourneuf; pitié pour personne. A Calveyrac s'arrêtait cependant la légèreté de leurs propos; un cortége respectueux accompagnait son caractère d'homme et de savant. Au sortir de la dernière audience, toutes les têtes s'étaient découvertes devant lui.

Le jury entra en séance dix minutes après l'ouverture des portes. La salle était si compacte qu'elle ne formait qu'un corps, qu'une vaste tête illuminée par la clarté des lustres du plafond. Quoique aussi émue que dans la matinée, la foule parut moins turbulente, soit qu'elle n'eût plus à se fatiguer pour comprendre l'explosion du drame auquel elle assistait, soit, comme il advient souvent, qu'elle fût entrée dans une plus étroite communauté de sensations avec toutes les parties dont elle se composait. Il arrive un instant où la foule devient famille par la chaleur du même sol qu'on presse, par la fraternité du coude, par mille petits ponts magnétiques jetés de l'un à l'autre individu.

Les témoins avaient repris leur place; Abel occupait son banc d'accusé: Calveyrac était assis près de lui; sous l'estrade des juges on voyait les hommes de haute distinction présens à l'audience du matin.

Champeaux fut appelé.

Il avait supprimé les formes compromettantes de son républicanisme · ses moustaches et ses épais favoris avaient disparu sous le rasoir ; il était mis convenablement.

—J'ai apporté peu d'attention, dit-il, au manége amoureux de monsieur Abel pendant mon séjour à la maison de santé. Quel intérêt avais-je à cela? Que sais-je de plus que les témoins déjà entendus? que dirai-je? que je me souviens de la joie de monsieur Abel à l'arrivée de mademoiselle de Touralbe? Cela vous a été dit ; qu'il écrivait lettres sur lettres à la nouvelle pensionnaire, et que ces lettres étaient portées chaque matin par le domestique de monsieur Abel à l'appartement de mademoiselle de Touralbe ? Cela vous a été dit.

Le public et le jury n'avaient pas l'air de convenir que cela eût été si complétement dit.

—Fait si bien démontré, si peu récusable, continua Champeaux, que je ramassai un jour par hasard cette lettre, probablement de monsieur Abel, égarée sur le palier de la chambre de mademoiselle de Touralbe.

La lettre fut aussitôt décachetée par le président et passée aux juges. Elle était de la même main que les lettres incriminées.

—Que vous dirai-je encore ? que monsieur Abel, sous prétexte de faire faire une promenade à mademoiselle de Touralbe, la conduisit très loin dans la forêt de Saint-Germain, et qu'elle ne se sauva que par un hasard miraculeux de ses mains en se réfugiant au couvent des Loges.

Quoique courbé sous la pesanteur d'un sommeil d'habitude, aggravé des longues fatigues du jour, Abel se leva tout tremblant de colère et d'indignation. Sous la lueur des lampes, son front blafard et ses lèvres contractées firent craindre pour lui quelque perturbation nerveuse.

Calveyrac lui posa la main sur l'épaule, et, s'adressant à Champeaux, il dit avec calme :

— Je viendrai en aide aux souvenirs de monsieur Champeaux. Le jour où il fut témoin de cet enlèvement il neigeait beaucoup, et pendant la nuit qui suivit cette journée, monsieur Champeaux se leva vers les deux heures et traversa la galerie suspendue sur la cour intérieure de la maison de santé. Il était deux heures après minuit · monsieur Champeaux doit se rappeler où il allait. Je lui demande pardon de l'avoir interrompu et le prie de continuer.

L'orage soulevé aux paroles accusatrices de Champeaux plana sans éclater.

Au moment où Abel s'était trouvé debout, madame Dalzonne allait se lever ; mais madame Pingray, dont nul n'avait remarqué le mouvement, l'avait forcée à s'asseoir.

La main en sueur d'Abel était demeurée dans celle du docteur. Peu après, sa lassitude le reprit, son front s'inclina, il s'assoupit.

Chose étrange ! la voix de Champeaux, claire au début de sa déposition, fut atteinte d'un enrouement subit.

Pourtant il poursuivit :

—J'avais raison d'annoncer que mon témoignage n'éclaircirait pas beaucoup l'affaire dans laquelle je dépose ; j'ai peu dit, il me reste encore moins à dire. Je crois encore me sou-

venir d'une soirée d'hiver où monsieur Abel parut si agréablement surpris en voyant mademoiselle de Touralbe costumée en villageoise de son pays de Foix, qu'il oublia sa misanthropie pour jouer au piano l'air d'un pas national, que dansa avec complaisance mademoiselle de Touralbe. Je n'ai plus rien à ajouter à ma déposition. Absent de la maison de santé depuis le mois de juin, je ne sais aucun des détails qui se rattachent à l'accusation principale.

Champeaux se tut.

Malgré l'interruption de Calveyrac, la salle fut riche de trois faits considérables à la charge de l'accusé. Elle revint par un reflux plus large à l'opinion déjà émise qu'Abel, innocent ou coupable, avait ressenti de l'amour pour mademoiselle de Touralbe, qui, depuis la même déposition, fut soupçonnée aussi de ne s'être pas toujours assez défendue d'une passion qu'elle ne partageait pas.

Rien ne se compare au désir qu'avaient maintenant les spectateurs de voir mademoiselle de Touralbe; c'était une inquiétude unanime et mal contenue, une envie dévorante.

Cependant deux experts en écritures devaient être entendus avant mademoiselle de Touralbe. Pour éprouver leur intelligence, on avait mêlé devant eux quelques lettres d'Abel aux modèles d'écritures obtenus de toutes les personnes logées dans la maison de santé; et, afin qu'ils pussent dénoncer les analogies entre ces diverses écritures dont la collection leur avait été communiquée et celle de la correspondance saisie, chaque autographe portait un numéro d'ordre.

Le premier expert appelé fut monsieur Podrel.

Gras et poudré à neige, monsieur Podrel datait de loin; son habit était d'une ampleur prodigieuse. Quelle prodigalité de drap sur un ventre de pagode!

— Employé dans la Compagnie des Indes, dit-il, pour la confection des tableaux comparatifs des denrées en haute bâtarde et pleine coulée, je justifie la confiance dont le tribunal m'honore depuis vingt ans. J'ai comparé les lettres qui m'ont été remises, avec les autographes particuliers émanés de la main d'autres personnes, et mon opinion s'est formée. L'autographe n° 1 n'est pas d'une écriture semblable à celle de l'auteur des lettres incriminées. Cet autographe n° 1 est une écriture du bon temps : elle est noble, majestueuse, royale; c'est d'une personne bien née.

L'autographe n° 2 n'appartient pas non plus à la main qui a écrit les lettres à mademoiselle de Touralbe; il est d'une belle bâtarde et comme il faut regretter de n'en plus voir beaucoup, écriture chaste et religieuse.

— Votre appréciation, monsieur Podrel, sera longue, si vous nous donnez pour chaque autographe une analyse aussi approfondie.

— En ce cas, monsieur le président, j'ai fini, répondit monsieur Podrel d'un ton digne et piqué, j'ai fini. Je me bornerai à dire, à soutenir que les lettres attribuées à l'accusé ne sont pas sorties de sa plume, mais de celle qui a tracé l'autographe n° 6.

L'autographe n° 6 était de Cabassol.

De Fourneuf s'écria aussitôt :

— Mais c'est à ne pas y croire! Non! monsieur Cabassol n'a jamais songé à captiver mademoiselle de Touralbe! Il y a évidemment erreur de la part de monsieur l'expert, dont je ne conteste pas le savoir, mais dont il m'est permis de mettre en doute cette fois seulement la clairvoyance. Je défends monsieur Cabassol d'une injurieuse induction.

— Votre défense est une insulte! cria en écumant le vieux fournisseur aux armées de Sambre-et-Meuse qui ne savait sur qui se ruer, ou sur l'expert ou sur de Fourneuf. Je vous passerai mon épée au travers du corps!

— Ce scandale ne peut être plus longtemps toléré, dit le président. Témoin Cabassol, respectez-vous!

— Et respectez, dit l'expert Podrel, le jugement impartial d'un expert en écritures, employé dans la Compagnie des Indes pour la confection des tableaux comparatifs des denrées en haute bâtarde et pleine coulée.

Monsieur Podrel dit cela et s'assit.

L'huissier nomma de sa voix retentissante monsieur de Saint-Nectaire, autre expert.

Au sourire dédaigneux avec lequel il regarda monsieur Podrel, on mesurait l'immense intervalle tracé entre lui et son concurrent. Ces deux beaux génies en expertise d'écriture ne semblaient pas s'admettre réciproquement. Tels Racine et Corneille.

— Je ne restreins pas le champ de l'écriture à trois espèces, dit-il, comme de prétendus maîtres experts. Nous avons, grâce au ciel, secoué le joug d'Aristote, nous aussi; nous avons inhumé dans le même tombeau la bâtarde et la coulée, la demi coulée et la demi bâtarde. Comme la pensée, l'écriture est infinie dans ses formes.

Avec quelle pitié monsieur Podrel levait les yeux au plafond!

— Nous avons, continua monsieur de Saint-Nectaire, l'écriture molle, lymphatique, sans inspiration et sans études; l'écriture bleue, où se trahit la candeur des jeunes filles, aux Z aériens, sveltes et naïfs; l'écriture passionnée, dont les caractères vont aveuglément au but, dévorent la ligne et repoussent la ponctuation, philosophie de notre art; nous avons l'écriture veuve, mûre et gracieuse à la fois, dont les pleins sont hardis, mais dont les jets manquent de poésie; nous avons l'écriture mélancolique, dont les jambages pleurent et inclinent au suicide; l'écriture athée, tout-à-fait dépourvue d'élan; puis encore l'écriture joyeuse et mondaine, dont les panses d'*a* sont débraillées; l'écriture avare, l'écriture jalouse, l'écriture ingrate, l'écriture reconnaissante, et autant d'écritures enfin qu'il y a d'accidens dans la matière inanimée et dans la matière intelligente.

— Est-ce que vous avez autant de canifs que vous avez d'écritures? demanda ironiquement monsieur Podrel, le représentant de l'ancienne méthode, à monsieur de Saint-Nectaire.

Avant qu'il fût permis à monsieur de Saint Nectaire de réunir assez de sang-froid pour répondre à monsieur Podrel, il fut ainsi interrogé par le président :

— Toutefois, à qui attribuez-vous les lettres incriminées dont vous avez examiné les caractères?

— Je n'hésite pas à proclamer ici qu'elles sont de la même plume qui a tracé l'autographe n° 5.

Et l'autographe 5 était celui du baron de Fourneuf!

Quelle revanche offerte à Cabassol! Mais Cabassol n'était plus là depuis un quart d'heure.

Loin de se fâcher, le baron eut l'air d'un homme heureux d'être démasqué; il souriait dans sa confusion.

Au bruit de la salle, jetée dans une nouvelle série de doutes par ces dépositions contradictoires de deux experts fameux, Abel sortit de l'espèce de demi-sommeil auquel il cédait malgré lui depuis une heure environ. Quelques mots l'ayant mis au courant de la discussion, il s'empressa de dire au tribunal que l'œuvre des experts était parfaitement inutile, puisqu'il n'avait jamais eu l'intention de nier que les lettres adressées à mademoiselle de Touralbe fussent de son écriture. Il les avait toutes envoyées, toutes écrites; mais une autre personne les avait dictées.

Monsieur Podrel et monsieur de Saint-Nectaire furent pétrifiés du coup. Engouffrés tous deux dans un vaste tourbillon de rire, ils furent renvoyés de la salle, hors de laquelle ils eurent la liberté de se regarder en face et de rire à leur tour.

Si l'incident de la correspondance ne sortait pas de sa première obscurité par l'aveu si inattendu d'Abel, il approchait d'une solution immédiate, car le nom de mademoiselle Laure de Touralbe avait été enfin prononcé par l'huissier.

Succès difficile aux cours d'assises, dont les habitués ont le goût plus délicat que ceux des théâtres, mademoiselle de Touralbe ne descendit pas, quand on l'eut vue, dans la haute opinion qu'on s'était formée d'elle. Un mélange d'assurance et de timidité empreint dans sa démarche lente et ferme, lui valut le bruissement flatteur qui l'accompagna, de place en place, jusqu'au fauteuil en velours rouge préparé pour elle en face du président. Ce fut d'un geste plein d'aisance et de grâce qu'elle donna à son chapeau de paille, tout vaporeux d'un voile blanc jeté sur des fleurs, et qu'elle le rendit à Bianca, dont le bras l'avait soutenue en entrant dans la salle. Ses

belles masses de boucles blondes flottèrent alors dans la petite gracieuse de ses joues unies et tendres, pâles et rosées comme les feuilles de l'hortensia. Elle était en blanc, simplicité solennelle d'un effet indicible au milieu des robes noires des avocats et des costumes sombres des jurés. Debout sur un point éclairé, centre moral et centre physique d'une salle immense, silencieuse au sein de tant de choses bruyantes, chargée de tout l'intérêt d'un drame de feu, portant en elle le dernier mot de tant de combinaisons diverses, elle fut comme une de ces apparitions finales qui se montrent à l'heure des grandes révélations. Car les hommes produisent eux-mêmes ces tableaux qui tiennent de l'enchantement, et qu'ils nient parce qu'ils y participent. Leur souffle s'arrête, leurs yeux sont fixes, leurs oreilles ne s'ouvrent que pour recueillir un son; ils s'emprisonnent dans une idée, dans une salle; ils s'éclairent à l'ardente réverbération des lampes; et ils ne comprennent pas ensuite qu'on s'élève aux sphères les plus hautes et les plus transparentes du monde idéal.

Sur le bord du fauteuil près duquel mademoiselle de Touralbe était debout s'appuyait sa main gauche, dessinée dans un gant blanc.

Abel était presque endormi.

Afin d'attirer un peu d'air dans le tribunal on avait ouvert deux croisées; un coin du ciel était visible : des étoiles et des masses tigrées de nuages remplissaient ce panneau.

Mademoiselle de Touralbe refusa de s'asseoir.

Sur l'invitation du président, elle revient sur les faits antérieurs; elle les raconte avec une pudeur si adroite que rien ne blesse et que rien n'est omis. On sent palpiter l'expression sous le voile; car l'expression est colorée avec une chaste exactitude.

— La nuit de l'événement, avez-vous entendu entrer dans votre chambre? lui demanda le président.

— Non, monsieur; je dormais.

— Votre porte était-elle soigneusement fermée en dedans?

— A double tour, comme d'usage.

— Imaginez-vous le moyen qu'a pris l'accusé pour s'introduire chez vous?

— Je l'ignore.

— La chambre où vous étiez avait elle été occupée avant vous?

— Par monsieur Abel lui-même.

— Et ensuite par une jeune protégée de madame Dalzonne, répondit Calveyrac, suppléant au défaut de mémoire de mademoiselle de Touralbe.

— Est-il vrai, comme il paraît résulter des débats, qu'il vous aimait depuis le jour où vous êtes venue à la maison de santé?

—Je n'ai aucune raison de le supposer : les attentions dont monsieur Abel m'a entourée n'avaient ni le caractère ni l'impétuosité de la passion.

La salle aima cette généreuse franchise de mademoiselle de Touralbe.

— Reconnaissez vous, lui demanda encore le président, comme vous ayant été adressées par monsieur Abel, ces lettres qui forment une collection?

— Oui, monsieur le président; mais, en les remettant à mon défenseur, je n'y attachais aucune importance. Je ne les considère encore que comme des mémoires dont il était apparemment agréable à monsieur Abel de me faire la confidence, le lendemain des journées passées ensemble. C'était une occasion pour lui, une distraction pour moi. Deux malades peuvent se permettre cela.

Il était difficile de mieux se concilier les dispositions du public, qui ne savait lequel des deux prendre sous sa défense tacite depuis qu'il écoutait une déposition si tolérante et si bonne. Du même coup s'annulait le dévoûment de Bergeronnette et de madame Dalzonne au sujet de la correspondance; si affaibli, l'incident des lettres tombait de lui-même.

Calveyrac releva doucement la tête endormie d'Abel.

A ce moment même, le président disait à mademoiselle de Touralbe :

— Avez-vous la conviction profonde que l'homme entré chez vous la nuit du 19 au 20 juillet est bien celui qui est devant vous? Regardez-le, mademoiselle.

La tête d'Abel était soutenue par Calveyrac.

— Je dois vous prévenir que de votre réponse, mademoiselle, dépend la vie de l'accusé. Vous savez que les lois prononcent des peines terribles contre ceux qui commettent le crime dont vous assurez qu'il s'est rendu coupable envers vous. L'homme qui a voulu vous déshonorer, est-ce bien celui-là? Ne me répondez qu'en le regardant.

— C'est celui-là, répondit sans hésiter mademoiselle de Touralbe.

— Elle en a menti! cria une voix de femme au fond de la salle; elle en a menti!

Calveyrac et madame Dalzonne se regardèrent : ils connaissaient cette voix.

Des huissiers et des gardes municipaux fouillèrent aussitôt toute la salle pour arrêter la personne qui avait osé prononcer ces mots hardis; ils ne la trouvèrent pas. Le tumulte fut violent; on s'étonna, on s'agita, on chercha le sens de ce cri échappé à une explosion consciencieuse. Vainement le président ordonna le silence, menaça de faire vider la salle : le désordre ne cessa que lorsque l'intérêt, un instant brisé, se rattacha dans l'esprit de l'auditoire, avide de connaître enfin le dénoûment de la séance.

— Comme il n'est pas dans la dignité du tribunal, dit le président, de s'arrêter à ces interruptions illégales, sans valeur comme témoignage, hautement réprouvées, et condamnées au contraire comme l'expression de la haine, la déposition, de mademoiselle Laure de Touralbe, bien et dûment acquise au procès, fermera l'audience de cette nuit. Demain le tribunal entendre les plaidoiries des avocats choisis par la partie civile et par l'accusé.

Il fut répondu aux milliers de personnes en attente à la porte du tribunal pour savoir le résultat de la séance :

— Il est coupable!

XLIII.

La parole fut accordée aux avocats, et l'on peut croire qu'ils ne laissèrent pas échapper l'occasion d'user de la liberté : ils déclamèrent l'un et l'autre aussi chaleureusement et avec autant de conviction qu'ils auraient péroré dans le rôle opposé. Comme d'usage, ils n'apprirent rien de nouveau aux auditeurs, n'éclaircirent aucune face douteuse de la cause, seulement, et toujours comme d'usage, chacun des deux avocats accabla de grossièretés la partie qui ne l'avait pas choisi pour défenseur. Ce fut une passe d'armes exécutée en présence du jury. Si l'avocat de mademoiselle de Touralbe excitait le rire aux dépens de son adversaire, l'adversaire se précipitait à la barre et ne la quittait pas sans avoir obtenu, lui aussi, son rire; si celui-ci arrachait à son tour des larmes d'attendrissement aux spectateurs, comme dirait la *Gazette des Tribunaux*, celui-là réclamait ces larmes; il se tordait, suait, gémissait, soupirait par tous les pores, afin d'arriver à son but. On n'entendait que ces magnifiques points d'orgue de l'argumentation : *Eh! messieurs!...* Et ceci signifie que l'orateur est au dépourvu d'expressions pour habiller sa maigre idée; ou encore : *Il n'y a plus, messieurs!* Et ceci annonce qu'il n'a plus rien à dire, qu'il est à sec comme le désert.

Cependant on convint dans le public que les deux avocats s'étaient élevés à la hauteur de leur réputation; et il faut l'admettre, puisqu'on les avait enlevés au barreau de Paris pour les encadrer à Versailles. *Il y a plus*, comme on dit au barreau, on les avait dérobés à la tribune nationale afin de les faire briller de tout l'éclat de leurs talens dans cette grande cause. Dieu! comme ils en dirent! comme ils s'indignèrent! comme ils s'emportèrent! comme ils eurent des larmes! quelle éloquence! Ils firent bonne mesure et bon poids!

Sans un léger désagrément arrivé au plus jeune des deux illustres orateurs, jamais les fastes du barreau de Versailles n'aurait compté d'aussi belle journée judiciaire. Voici ce que fut son désagrément : il entamait une figure de rhétorique des

plus huppées, arrondie et panachée, capable de durer un quart d'heure et de rapporter cent francs, lorsqu'un des jurés, se levant, dit, la main sur le cœur, à ses confrères et au tribunal : — Messieurs, si l'avocat ne termine pas sur-le-champ sa plaidoirie, où le même fait a été reproduit jusqu'à vingt-sept fois, je serai infailliblement frappé d'une attaque d'apoplexie, et vous aurez à recommencer l'instruction.

Et l'avocat s'était tu au milieu de son triomphe.

Deux témoins manquaient à l'audience, madame Dalzonne et le docteur Calveyrac. Les autres commençaient à prendre la chose en habitude, et même un peu en plaisir : de Fourneuf en digérait mieux ; madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau paraissaient avec une nouvelle toilette à chaque audience.

Quant à Cabassol, il s'était complétement éclipsé.

Abel n'assista pas aux plaidoiries.

Mettant à profit les heures d'intervalle absorbées par la défense, madame Dalzonne courut en poste jusqu'à Saint-Germain. Elle descendit au Pecq, où l'on était dans la plus grande anxiété sur le sort d'Abel.

Les malades, les convalescens de la maison, les uns du bas de la porte, les autres du milieu de l'escalier, d'autres de leurs croisées, demandaient des nouvelles du procès. — Rien de nouveau ! répondait essoufilée, madame Dalzonne, rien de nouveau ! Demain tout sera fini !

Bergerin, qui était venu au Pecq pour savoir si sa fille y était, arrêta au passage madame Dalzonne.

— Mais qu'est-ce qu'on dit ! que monsieur Abel sera condamné ? Mais on condamne donc pour tout, à présent ? rien n'est permis ! C'est donc regardé comme du braconnage ce qu'il a fait ou qu'il n'a pas fait ? car, ma foi, l'un est aussi indifférent que l'autre. C'est bien cher ce gibier-là, il paraît ; gibier du roi !

— Bergerin, mon ami, je suis très pressée.

— Pardon, mais deux mots encore. Vous voyez cette forêt là-bas, la forêt de Saint-Germain, huit mille arpens, bois et gibiers de toutes sortes, propriétés du roi ou propriétés de l'État : eh bien ! si monsieur Abel est condamné à quoi que ce soit, je brûlerai les huit mille arpens jusqu'au dernier baliveau, foi de Bergerin ! comme feu Bergerin était mon père, un fier homme aussi ! Il ne faut qu'une nuit et qu'un homme pour ça, comptez-y ! Est-ce que ça vaut deux liards le dommage qu'il a causé à cette alouette ! Suffit !

— Tu ne feras pas cela, Bergerin !

— Je le ferai, ma parole de Dieu ! ma fille et mes chiens fussent-ils au milieu de la forêt !

— Bergerin ! espérons encore. Adieu ! Ta fille se porte bien ; elle est avec nous à Versailles : nous te la ramènerons demain. Adieu, Bergerin !

— Le bon Dieu vous écoute, ma bonne madame Dalzonne ! Mais que ces gardes-champêtres de juges se tiennent bien !

Madame Dalzonne descendit au jardin, où était monsieur Hourdon ; elle alla le chercher au fond de son vilain poulailler et l'attira à l'écart, tout engluanté d'une pâtée de son qu'il pétrissait et repétrissait pour ses chers petits canards. Ils s'assirent sur un banc à l'extrémité d'une allée.

La sueur ruisselait sur le visage de madame Dalzonne.

— Dites moi, monsieur Hourdon, qu'est-ce que monsieur Champeaux ? quel est cet homme ? Sa conduite à l'audience a été affreuse, mais affreuse ! Il veut perdre monsieur Abel !

— Vous vous y prenez un peu tard, ma belle dame, pour m'adresser cette question, dit Hourdon, en détachant de ses doigts, à l'aide de petits morceaux de branches sèches, le reste de la colle dont il avait régalé ses volatiles. Monsieur Champeaux n'est rien de bon. Ah ! il a fait son coup ! Je m'en doutais. Un certain jour, il vint me bloquer dans mon poulailler pour m'arracher, plume à plume, des renseignemens sur mademoiselle de Touralbe : était-elle passionnée ? ne l'était-elle pas ? quel était son pays, son caractère ? Il m'étourdit ; sa curiosité m'amusa. Si j'avais prévu qu'il vous intéressait de connaître l'individu, je vous aurais mise au courant de quelques particularités de sa vie, mais, à vous entendre, je parle toujours trop. Un mois après l'arrivée de mademoiselle de Touralbe à la maison, il était déjà son amant ou peu s'en faut.

— Ils s'entendent donc pour faire condamner ce pauvre Abel ?

Des larmes brillèrent entre les paupières de madame Dalzonne, toute frémissante de la vérité qui entrait dans son cœur. Elle qui avait joué avec tout cela, comme elle s'avouait fautive !

— C'est le docteur Calveyrac qui m'envoie vers vous, monsieur Hourdon, pour que vous m'aidiez à démasquer cet homme, ce misérable ; et moi, je vous en prie à genoux !

— Il est bien tard, répéta Hourdon en se frottant vivement les mains l'une contre l'autre pour réduire en poussière les agglutinations de sa pâtée.

Savez-vous ce qu'est cette affaire ? ajouta-t-il, ce qu'elle est en deux mots ?

— Non ; je n'ai plus d'idées, je suis stupide.

— En deux mots, c'est une escroquerie, ni plus ni moins. Champeaux n'est pas un républicain, et le docteur Calveyrac ne l'ignore pas ; il était chez vous pour faire un coup de son métier, et non comme détenu politique. Mademoiselle de Touralbe ne vaut guère mieux. Ils se sont arrangés pour plumer le pigeon ; le pigeon c'est monsieur Abel : mademoiselle de Touralbe obtiendra trente ou quarante mille francs de dommages-intérêts qu'ils mangeront ensemble en Italie ou en Angleterre.

— Quelle infamie ! s'écria madame Dalzonne ; c'est révoltant ! c'est...

— Ce n'est pas plus compliqué que cela. D'abord elle n'a jamais été malade, poursuivit Hourdon

— Et le tribunal condamnera Abel !

— C'est probable, dit Hourdon en jetant un coup d'œil long et furtif sur son poulailler dont la porte était restée entr'ouverte. La préoccupation le chagrinait beaucoup.

— Et il sera jugé demain ! mon Dieu !

— Les juges, continua Hourdon, ne croiraient pas un mot de ce que je vous dis. . Mais j'y pense... Attendez !

— Quoi, monsieur Hourdon ? Vous auriez un projet !

— Attendez-moi deux minutes ici : je vais vous donner deux lettres, l'une pour mademoiselle de Touralbe, l'autre pour Champeaux. Si Champeaux ne consent pas à accepter l'indemnité que vous lui offrirez pour engager mademoiselle de Touralbe à retirer sa plainte ou à dire, par exemple, qu'elle s'est trompée, qu'Abel n'est pas l'homme de l'attentat commis sur elle, faites passer tout de suite l'autre lettre à mademoiselle de Touralbe. Que tout soit exécuté dans une heure. Vous avez compris ?

— Oui, mais l'autre lettre ? puisque vous m'en remettrez deux.

— L'autre lettre est pour Champeaux : en lui soumettant vos propositions d'argent, vous la lui donnerez à lire.

— Allez vite, monsieur Hourdon ! et que je retourne sur-le-champ à Versailles.

Malgré la recommandation de madame Dalzonne, Hourdon décrivit un crochet dans sa marche et ferma la porte du poulailler.

Un quart d'heure après cette entrevue, madame Dalzonne courait sur la route de Versailles de toute l'impétueuse rapidité de ses deux chevaux ; et elle trouvait qu'ils n'allaient pas.

Sa première pensée, à son retour à Versailles, fut de rapporter à Calveyrac l'entrevue avec Hourdon avant de rien tenter auprès de Champeaux ; mais elle revint bientôt sur sa détermination en songeant aux répugnances du docteur à s'aboucher sur un pareil sujet avec un tel homme. A la plus légère contestation dans le marché, Calveyrac, si fier en matière de probité, romprait brusquement et perdrait l'affaire. Et le temps était si précieux ! on plaidait aux assises ; le lendemain le jugement serait rendu. Pour madame Dalzonne, soumise au martyre de tous les affronts, qu'était ce nouvel affront de traiter de vaincue à vainqueur avec Champeaux, de lui proposer des conditions, de le flatter, de le prier même ? Elle aurait rougi d'élever au-dessus de son amour, en pareille circonstance, le sentiment humain le plus noble ; sauver Abel ;

c'était tout pour elle. Elle envoya chercher Champeaux à l'audience, le suppliant de se rendre sans délai au parc de Versailles, près de la fontaine d'Apollon. Elle signa sa lettre, et courut l'attendre au rendez-vous assigné.

Comme d'usage, ce fut madame Dalzonne, la personne honnête de la rencontre, qui éprouva les angoisses de la préparation. Au moment de l'exécution, son courage ne l'abandonna pas, mais la pensée lui vint qu'elle allait peut-être outrager en face un homme moins vil qu'elle ne l'avait imaginé dans la partialité et la colère, et trop vitement jugé sur l'opinion de Hourdon, peu porté d'ordinaire à voir l'humanité en beau. Chez les femmes, ces nuances de générosité subsistent souvent même quand le scepticisme les a glacées. Sous l'impression de ces réserves délicates, elle jugea à propos d'apporter quelque modification aux conseils de Hourdon : elle arrêta de ne pas faire usage de la lettre destinée à Champeaux.

Elle n'attendit pas longtemps. D'aussi loin que Champeaux aperçut madame Dalzonne, il prit un visage riant, et quand il fut près d'elle il lui tendit amicalement la main par une privauté reçue à la maison de santé.

Son bras fut accepté ; ils se perdirent sous une des galeries de verdure ouvertes devant eux.

— Dans une foule d'occasions, dit madame Dalzonne à Champeaux, j'ai eu lieu d'éprouver votre complaisance.

— Croyez bien, au contraire, que c'est moi, madame, qui suis votre obligé. Est-ce que votre maison ne m'a pas été ouverte dans l'exil? répliqua Champeaux. Ne me parlez pas de votre reconnaissance ; fournissez-moi plutôt une occasion de déployer la mienne.

— Il s'en présente une, monsieur Champeaux ; elle est pressante.

— Parlez, madame.

— Il dépend de vous, monsieur Champeaux, de terminer le procès qu'on plaide en ce moment et qui sera jugé cette nuit. Tout le monde prévoit qui sera condamné et qui sera puni : si vous le voulez, personne ne sera condamné.

— J'ignore comment j'aurais ce pouvoir, répondit Champeaux, sans accompagner cependant du moindre geste d'étonnement l'aveu modeste qu'il exprimait.

— N'est-il pas vrai, reprit madame Dalzonne, quittant un instant le bras de Champeaux pour lui parler de plus près, que mademoiselle de Touralbe n'a rien à gagner à faire condamner monsieur Abel aux travaux forcés à perpétuité?

— Absolument rien, convint Champeaux d'un ton persuadé.

— Le déshonneur de l'un, continua madame Dalzonne, ne rendra pas l'honneur à l'autre, si toutefois l'honneur de mademoiselle de Touralbe, ce que je ne crois pas, a été compromis par la fâcheuse publicité qu'elle ne s'est pas assez refusé de donner à cette affaire.

— En cela, je suis entièrement de votre avis, madame. Il n'est qu'un seul cas où ce procès nuirait, je présume, à mademoiselle de Touralbe, celui où elle désirerait se marier : le préjugé est impitoyable sur ce point ; mais, hors de là, mademoiselle de Touralbe a l'assurance de rentrer dans le monde avec tous les avantages qu'elle y avait auparavant.

— Il me fournit un admirable moyen d'entamer ma proposition, se dit madame Dalzonne. Béni soit ce hasard !

Champeaux ne livrait rien au hasard. Il laissa parler madame Dalzonne.

— Se marier ne serait ni impossible ni si difficile à mademoiselle de Touralbe, continua-t-elle, si une brillante dot accompagnait les riches qualités dont elle est pourvue.

— Avec une dot, la difficulté serait sans doute moins grande, affirma Champeaux. Sous la protection d'un mari, elle voyagerait pendant quelques années, et tout finirait par s'oublier.

— Une dot de cent cinquante mille francs, par exemple, dit madame Dalzonne, lui attirerait d'honorables partis.

— J'en suis convaincu, s'écria Champeaux, qui prit le bras de madame Dalzonne comme pour lui faire faire quelques pas de peur d'être entendus en restant en place. Oui, j'en suis convaincu. Malheureusement, au temps où nous vivons, l'argent se classe mieux par l'intérêt qu'il rapporte que par son capital même. Cent cinquante mille francs représentent, au denier le plus élevé, légalement parlant, quinze mille livres de revenus : c'est beaucoup, c'est complet pour servir de base à une existence convenable ; c'est insuffisant, c'est tronqué pour l'oreille ; et on sacrifie tout à l'oreille. Quinze mille francs de revenu ! mauvais son.

En même temps Champeaux tirait sa montre : il regarda l'heure.

On plaidait la cause d'Abel à quelques pas plus loin.

Mise devant la pensée de madame Dalzonne, cette question de temps lui fut un éclair d'effroi et d'intelligence.

— On lui donnerait deux cent mille francs. Cela vous fait vingt mille livres de rente.

Ce mot *vous fait* fouetta Champeaux au visage. Crier trop fort, s'indigner, c'était noyer la discussion. Champeaux répondit :

— Après tout, je n'ai aucune raison de croire que mademoiselle de Touralbe sera plus ou moins satisfaite de vos propositions. Qui nous dit même qu'elle consentira à les écouter?

— C'est pour que vous lui en fassiez part, monsieur Champeaux, que je vous ai demandé cette entrevue. Vous vous êtes toujours montré si officieux pour moi, vous êtes si heureux en affaires, que je n'ai vu que vous pour entreprendre cette négociation si difficile. Le temps nous gagne : avant que le procureur du roi ne prononce son réquisitoire voyez mademoiselle de Touralbe, parlez-lui, expliquez-lui ses intérêts, offrez-lui deux cent mille francs comptant ; et surtout dites-lui bien qu'elle ne conservera pas moins son recours contre celui qu'on découvrirait un jour être le véritable auteur du crime.

— La mission est délicate, bégaya Champeaux.

— C'est une bonne action, monsieur Champeaux.

— J'en conviens, madame.

— Vous agissez à titre d'ami de la maison.

— Mais réussirai-je?

— Que vous réussissiez ou non, le chargé d'affaires de monsieur Abel saura quel inestimable dévoûment vous avez apporté à ce malheureux jeune homme. L'or ne souille pas toujours la reconnaissance quand il tombe dans une main comme la vôtre.

Jamais Calveyrac n'aurait trouvé cette dernière phrase.

— Adieu, monsieur Champeaux. Dans une heure à l'hôtel du Réservoir.

— Vous serez seule?

— Seule.

En se rendant à l'hôtel du Réservoir, dont une petite porte ouvre sur le fond du parc même, ainsi qu'il a été déjà dit, madame Dalzonne, revenue d'une première résolution opposée, s'avoua qu'elle ne pouvait pousser plus loin la transaction avec Champeaux sans consulter le docteur : la responsabilité l'effrayait. Dût-elle n'obtenir de lui que l'assentiment d'un homme forcé de l'accorder à cause de l'impossibilité de rompre un traité à peu près conclu, il lui était toujours commandé de confier à Calveyrac l'état des relations entamées. Après l'avoir dispensé de tout rapprochement avec Champeaux, elle ne craignait plus ne blesser sa susceptibilité en l'initiant à un projet d'où dépendait le salut d'Abel.

Le docteur l'attendait avec inquiétude ; car il ne l'avait pas revue depuis qu'elle était allée à Saint-Germain-en-Laye pour s'entretenir de Champeaux avec le vieil Hourdon. Il se promenait devant la petite porte de l'hôtel ; il aperçut enfin madame Dalzonne.

Son empressement fut grand à s'informer de l'entrevue avec Hourdon. Il prit les deux lettres destinées à Champeaux et à mademoiselle de Touralbe, approuvant madame Dalzonne de ne les avoir pas employées sans l'avoir consulté. Ce qu'il n'approuva pas, ce fut l'offre de deux cent mille francs faite à mademoiselle de Touralbe par l'entremise de Champeaux afin d'arrêter le procès.

— Humiliation inutile, dangereuse peut-être! s'écria-t-il, oui, très dangereuse, car Champeaux, pour avoir deux cent mille francs de plus, n'a qu'à vous menacer de produire la lettre où, au milieu des plaidoiries, vous l'appelez à traiter d'un

arrangement. De là, soupçon de corruption et de subornation de temoins.

— Oh! mon Dieu! tout ce que j'essaie, reprit amèrement madame Dalzonne, tourne contre moi! Faut-il donc le laisser condamner. Si l'on peut l'arracher à la punition infamante qui l'attend en jetant deux cent mille francs à ces deux êtres-là, pourquoi balancer?

— Parce qu'ils en exigeront quatre cent mille, je vous le répète.

— Mais s'ils le laissent condamner pourtant, ils perdront tout.

— D'abord, ils ne perdront pas tout : le tribunal allouera une forte indemnité à la partie civile : ensuite, et je vais vous étonner, j'ai peur que mademoiselle de Touralbe n'agisse consciencieusement en tout ceci.

— Quoi, docteur! c'est vous qui parlez ainsi! vous supposeriez qu'Abel est vraiment coupable!

— Lui, oui; sa volonté, non, j'en suis sûr.

— Je ne vous comprends pas.

— Et qui me comprendrait avant le dernier mot de cette redoutable enigme? moi-même je m'agite dans une nuit épaisse. Et vous, après tout, vous expliquez-vous comment ce cordon en cheveux est resté dans la main de mademoiselle de Touralbe, comment, la porte étant fermée en dedans, Abel est entré dans la chambre? Toute notre sympathie pour Abel ne nous rend pas raison de ces deux obscurités mortellement accablantes pour lui devant des jurés.

— Alors, à vous entendre, il est sûr, il est infaillible qu'il sera déshonoré, puni, diffamé pour toute sa vie! Mais laissez-moi donc racheter son honneur et sa vie au prix de deux cent mille, de quatre cent mille francs s'il le faut, et de tout ce que j'ai! Ma maison sera vendue; je vais chez mon notaire... je vais...

— Restez! Je ne vous ai pas dit que j'eusse perdu tout espoir.

— Mon ami, reprit d'une voix mourante madame Dalzonne, je sens que ma raison s'en va : je n'ai plus de force, plus d'idées. Ah! que je souffre! ne m'abandonnez pas. Mais sauvez-le! Et après, docteur, et ceci est dit devant Dieu qui m'entend, venez me demander ma main, prenez-moi pour votre femme puisque vous m'aimez, et je serai à vous d'amitie, de fidelite et de devoir, comme je fus à lui d'amour et de dévouement.

— Serait-il vrai! s'écria le docteur. Oh! que cette dernière fois je ne sois pas trompé du moins! Vous ma femme!

— Vous pouvez donc le sauver! Eh! qu'attendez-vous alors? demanda désespérément madame Dalzonne.

— Ce que j'attends? Venez au tribunal.

Un domestique de l'hôtel accourut du bout de l'allée.

— Madame, dit-il à madame Dalzonne, un étranger qui est dans le salon des voyageurs désire vous voir sur-le-champ.

— Monsieur, dit Calveyrac en s'approchant de Champeaux, car l'étranger c'était lui, vous venez nous demander deux cent mille francs de plus : c'est trop cher.

Le bras de madame Dalzonne trembla sur celui du docteur. La confusion de Champeaux était terrible.

C'est à présent que le sort d'Abel était aux mains de Dieu.

XLIV.

Buffon, dans son immortelle histoire des carnivores, a omis d'en décrire un d'une espèce redoutable est très commune en France. Ce n'est ni la panthère, ni le tigre rayé, ni le boa étouffeur : c'est le procureur du roi; car le boa dort parfois replié sur lui-même, la panthère se rassasie, le tigre n'a la fièvre que quelques heures du jour, tandis que le procureur du roi n'est jamais assouvi et a toujours la fièvre chaude de la condamnation. On s'explique, à force de concessions studieuses, la nécessité de toutes ces races cruelles éparses sur le globe, dont elles attestent les divers âges et les différentes civilisations; mais rien ne justifie l'exécrable utilité d'un procureur du roi, d'un homme obligé par état de salir d'avance la clémence des juges ou d'être le funeste avant-coureur de leur sévérité; d'un homme obligé de n'être indulgent ni pour la passion, ni pour l'âge, ni pour la vertu égarée, ni pour la beauté, ni pour l'erreur, ni pour le repentir. Il y a des hommes pour accepter, au prix de deux mille francs par an, cette profession au-dessous de celle du bourreau : car le bourreau est passif, et le procureur du roi tord son raisonnement, aplatit son cœur pour que tout ce qui est oubli dans l'accusé devienne faute et pour que la faute à son tour soit délit, le délit crime et le crime déshonneur ou mort.

L'avocat défend, le juge absout ou condamne : le procureur du roi seul accuse toujours. Son esprit est une lueur de prison, sa langue un couteau. Et pourquoi cela? parce qu'il représente, dit-on, les intérêts de la société. Société bien représentée, celle qui a besoin d'une perpétuité de condamnations pour se maintenir! Que ne prétend-on aussi qu'elle a besoin d'acide prussique pour raréfier ses poumons?

Singulier rôle celui de prétendre sauvegarder la société en se constituant l'ennemi réfléchi de chacun de ses membres que le hasard appelle à la barre de la justice! car où est ce procureur du roi si bon, si nouveau, qui jamais dans une affaire ait pris la défense du prévenu? ce qui leur plaît, c'est l'emphase dont ils s'enivrent à pleine bouche, c'est l'accusation qui s'en arrange si bien, c'est le réquisitoire dont la cause finale est de tuer, de même que la cause finale d'un pistolet est le meurtre. Enfin, le procureur du roi est, de nos jours, l'anomalie la plus révoltante avec nos mœurs, sinon pures, du moins meilleures. Le duel s'en va, la peine de mort bat en retraite, et seul le procureur du roi nous reste, le procureur du roi, qui résume en lui, comme ignorance et cruauté, le jugement de Dieu, la torture, l'inquisition, la peine de mort, et qui, duement, mais nettement défini, est une guillotine qui parle.

Il était dix heures du soir quand, en l'absence du procureur du roi de Versailles, un très jeune substitut d'une cour éloignée, remplissant les fonctions par intérim, se leva pour prononcer le réquisitoire.

Avant qu'il fût passé outre à cette grave formalité, le président lut une lettre que lui adressait le représentant des Treize Cantons.

Le contenu de la lettre était ceci :

« Monsieur le président des assises de Versailles,

» Sur la prière de monsieur Cabassol, naturalisé Suisse depuis l'année 1820, j'ai l'honneur de vous faire part de son départ pour le canton de Genève, où sont enclavées ses immeubles, ses propriétés et ses usines. Obligé de figurer dans un procès dont les déplacements ont porté atteinte à sa santé, qu'il espérait rétablir à la maison de santé du Pecq, il a demandé son passeport à ma chancellerie et s'est rendu chez lui, aux environs de Genève. Il pense que son absence, dont il a cru devoir légalement vous prévenir, ne nuira pas à la marche d'un procès que vous dirigez, monsieur le président, avec votre sagacité bien connue.

» Agréez, monsieur le président, mes salutations respectueuses. »

— Monsieur Cabassol a des propriétés! monsieur Cabassol est riche! il est millionnaire! se dirent d'un seul regard, mais quel indéfinissable regard! madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau. Elles qui avaient tant délaissé, négligé, méprisé Cabassol pour courtiser le malheureux Lejeune! lui qui, n'ayant rien laissé, avait désiré être inhumé *avec quelque pompe!* Quels soufflets de la fortune ne recevaient-elles pas! Le riche Cabassol s'en allait! il était parti, et avec lui la plus belle étoile du ciel de ces deux vieilles femmes!

Le baron de Fourneuf lut tout ce qui se passait dans l'âme de madame Musquette et de mademoiselle de Beaupréau. Il alla leur dire tout bas :

— Cela paraît beaucoup vous étonner, mesdames. Je savais pourtant depuis longtemps, moi, que monsieur Cabassol était riche à millions.

Madame Musquette le paya d'un regard qui eût traversé sa bosse s'il eût été de fer; mademoiselle de Beaupréau ne daigna pas même le regarder.

Sous le substitut du procureur du roi était rangé le magni

fique auditoire des précédentes séances : les principaux médecins de la Faculté de Paris, des membres de l'Institut et quelques savans étrangers.

Abel était tout en noir. Calveyrac était près de lui.

Madame Pingray et madame Dalzonne étaient aussi pâles l'une que l'autre; un profond malheur de famille semblait les avoir anéanties toutes deux du même coup.

Mademoiselle de Touralbe avait conservé le costume léger sous lequel les lithographes de Versailles l'avaient reproduite à la grande satisfaction des curieux. Bianca occupait un siége derrière elle.

Dans les traits de Champeaux on aurait pu remarquer la fausse animation que procurent quelques tasses de café à jeun.

Le procureur du roi se disposa à parler.

Ce jeune homme n'était pas d'une naissance inférieure à celle de l'accusé; il n'avait pas vingt-deux ans, ou, s'il les avait, la fraîcheur virginale de son teint ne les accusait pas; son front uni, ses lèvres roses, sa chevelure blonde, ses joues sans virilité lui auraient mérité la palme parmi les jeunes premiers des théâtres de Paris. Sous sa toge vénérable se trahissaient les mouvemens anguleux du dandy; quand elle s'ouvrait au vent de ses gestes, on apercevait du linge suave de blancheur. Sa parole adolescente n'avait pas encore la fermeté du second âge; elle était pleine de notes sans sexe. Une femme un peu hardie eût fait baisser les yeux à ce procureur du roi, défenseur de la société, successeur moral de Solon, de Mathieu Molé et de d'Aguesseau.

Et pourtant ce jeune homme se déchaîna d'abord contre la société qu'il peignit à coups de phrases comme un nid de mensonges et de corruptions; plus de morale dans les familles, perversité partout où le regard se posait; et les petites localités n'étaient pas plus que les grandes exemptes de l'épidémie. Ne fallait-il pas gémir de voir un lieu de paisible retraite comme Saint-Germain devenir le théâtre d'un crime odieux, d'un crime en horreur à la société?

Monsieur le substitut touchait à la question essentielle; il avait épuisé la tempête du premier point. Il n'avait rien omis, rien, si ce n'est de dire qu'aux vacances il quittait son tribunal du dernier ordre pour se rendre à Paris, où il dépensait ses journées en parties fines avec d'anciens camarades de l'École de droit. *Le nid de corruptions* ne l'effrayait pas alors, il s'y couchait de tout son long.

S'accrochant ensuite à l'accusation, il en envenima chaque incident, n'admettant pas qu'il pût s'élever un doute sur la culpabilité d'Abel. Doute! Mais il n'y avait qu'à regarder la figure si calme de mademoiselle de Touralbe pour croire à sa sincérité; et d'ailleurs les preuves sont-elles insuffisantes? manquent-elles? Non! elles abondent : à qui serait ce cordon en cheveux s'il n'était à l'accusé? et nie-t-il encore qu'il lui appartienne? au contraire; et, si ce n'est lui, qui donc est entré dans la chambre? quel est cet amant hardi que personne n'a vu, ne soupçonne et n'admet? Eh quoi! lorsqu'on tient l'auteur du délit, lorsqu'on a des preuves de son action, on le chercherait encore!

Cependant il est regrettable, se reprit monsieur le substitut, de froisser tant de sympathies groupées autour de l'accusé. Nous en gémissons le premier; mais au-dessus de la science, attentive autour de cette grande cause, au dessus de la pitié, que nous voyons empreinte sur tant de visages, il y a la justice, première loi des sociétés.

Enfin, après un discours qui dura quatre heures, le jeune substitut conclut à ce que le nommé Abel, convaincu du crime dont il était accusé, fût condamné au maximum des peines portées par le Code.

A cette dernière phrase du procureur du roi, un cri qui fait plisser les fronts part du fond de la salle et vibre longtemps; la salle entière a chancelé à ce cri. Ce que le plafond en s'écroulant n'eût pas fait, ce cri le produit : les auditeurs sont épouvantés. Ce cri de sang et de désespoir blêmit madame Dalzonne et madame Pingray. Abel se redresse et tombe dans les bras du docteur; leurs poitrines palpitent et se pressent; et tous les cœurs sont brisés et de ce long embrassement et de ce cri arraché à l'âme mortellement blessée d'une personne inconnue. La suspension fut longue; quelques dames s'étaient trouvées mal dans les galeries. Heureuse de pouvoir mêler sans honte ses larmes à cet attendrissement universel, madame Dalzonne s'appuie et pleure sur l'épaule de madame Pingray, qui lui dit tout bas : — Courage! courage! courage!

La séance fut reprise pour entendre le résumé du président, chef-d'œuvre de logique et modèle de style. Au moment où le jury allait enfin se retirer dans la chambre des délibérations, Calveyrac, d'un pas ferme, s'avança vers le tribunal.

— Messieurs les jurés, dit-il, je viens vous demander en grâce de ne prononcer votre arrêt qu'à trois heures après minuit (il en était dix), et la faveur, bien grande, de ne pas vous expliquer les motifs de ma prière, car c'est une prière que je vous adresse.

— Oui! oui! cria unanimement la salle entière comme si elle avait dû être consultée; oui! oui!

Ces paroles de Calveyrac, jetées au moment où la cause était fermée, ranimèrent les fibres souffrantes de deux mille personnes debout depuis midi; un courant galvanique les ressuscitait.

Le Jupiter olympien de la science médicale crut comprendre la pensée du docteur du Pecq.

Le président se couvrit et dit :

— La cour, consultée, fait droit à la demande du docteur Calveyrac.

— Bravo! cria la salle, bravo!

— A trois heures après minuit, le verdict du jury et l'arrêt.

XLV.

La hyène avait mordu au cœur Bergeronnette-cinq-heures. Aussi neuve au langage hyperbolique du Palais qu'à ses formes menaçantes, elle crut que le réquisitoire du procureur du roi, cette pièce monstrueuse, était le jugement même de la cour. Dans son exaspération, elle imagina qu'Abel était condamné sans retour à une des peines terribles dont s'étaient entretenues autour d'elles, pendant les débats, des personnes habituées à proclamer d'avance les sévérités du Code. Pour elle tout était fini, consommé; et dès lors que lui importait le reste, la douleur ou l'étonnement des autres? elle avait reçu son coup mortel. Elle perça la foule, elle la déchira de son cri, et sortit de la salle sans voir l'abbé Vincent, qui, n'ayant pas trouvé de place au tribunal, l'attendait à la porte; elle s'élança au milieu de la rue. Ce fut avec peine que l'abbé Vincent la rejoignit à une assez grande distance du Palais. Il l'arrêta et lui demanda si elle avait oublié qu'il était convenu qu'ils retourneraient ensemble à Saint-Germain après le prononcé de la sentence.

— Condamné! lui dit Bergeronnette, condamné!

— Condamné! reprit l'abbé Vincent en joignant les mains. Oh! mon Dieu! et ils se sont peut-être trompés! Que je vous remercie, Seigneur, de n'être pas de ceux qui jugent!

— Oui, condamné! murmura Bergeronnette-cinq-heures, dont le visage se trouvait éclairé par un éclat de la lune au milieu d'une rue solitaire de Versailles; oui, condamné! C'est fini maintenant!... Où est notre chemin? demanda-t-elle ensuite, affectant de dompter son désespoir et ne s'apercevant pas de sa marche irrégulière, de ses soupirs, du tremblement de sa voix et du rideau de larmes répandues sur son visage.

— Je pensais vous avoir dit ce matin que nous irions à pied jusqu'à une petite cure située à une lieue d'ici, desservie par un de mes anciens amis, et que là nous emprunterions un char-à-bancs et un cheval pour nous rendre chez nous. Cette cure est à Noisy, un peu à la gauche du bois de Marly.

— Eh bien! allons! marchons! dit Bergeronnette-cinq-heures en passant ses doigts sur ses yeux, et après avoir tourné la tête une dernière fois du côté de Versailles, déjà loin d'eux derrière de longues lignes de jardins.

Ils foulèrent bientôt une de ces royales avenues tirées du centre de Versailles. C'était un chemin sablonneux au milieu,

gazonné sur les côtés, s'arrondissant à l'extrémité sous les moelleux rayonnemens de la lune. De tous les points de la campagne jaillissaient, rosées nocturnes des beaux jours de l'automne, ces vastes ruisseaux gorgés des émanations des grands bois, des champs de vigne et des prairies savoureuses. Bergeronnette-cinq-heures allait, allait devant elle comme sur une route familière; l'abbé la suivait d'un pas rapide, et un peu préoccupé du chemin à tenir au moment d'entrer dans le bois de Marly, qui brunissait à quelque distance.

Ils pénétrèrent dans le bois de Marly, et suivirent sans se parler une longue allée de trembles. Chaque feuille de ces gracieux arbres réfléchissait un rayon de la lune, et les rameaux en s'agitant secouaient sur la tête des deux voyageurs des ondées de clartés pâles. L'effet était celui des lustres de cristal; le sol était losangé de l'ombre de ces milliers de petits miroirs. A la moindre percée, l'abbé Vincent plongeait le regard pour découvrir le hameau où il espérait être bientôt rendu. Rien encore. Pour lumière, proche ou lointaine, la lune; pour bruit, la causerie du vent dans les feuilles ou quelques-unes de ces rumeurs indiscrètes qui ressemblent à la fois au son plaintif du cor, au cri lamentable du paon, à l'écho mourant d'un cornet de pâtre, à une voix souffrante qui appelle.

Si l'abbé Vincent n'eût pas été enfermé dans les étroites réserves de sa profession, il eût eu à sa portée mille prétextes naturels pour entrer dans le sujet qui faisait Bergeronnette si muette et si désolée; mais lui était-il permis de courir après cet échange de propos, où il rencontrerait à coup sûr des aveux redoutables à entendre? Prêtre, il ne le pouvait guère; homme, l'osait-il? Homme, que de meurtrissures sourdes il avait déjà reçues! que de complaisances douloureuses il avait montrées en mettant sous le manteau de la charité ses faiblesses et son entraînement à suivre de buisson en buisson, de haie en haie cette enfant dont il était la religion! Avec quelle innocence il allait au blâme de lui-même, au regret et presque au remords, en ne sortant pas cependant de sa tente de lin et de sa tour d'ivoire!

Après une heure de marche à travers le bois, il commença à s'inquiéter de l'obscurité de sa direction: toujours des arbres devant eux. Se serait-il trompé? la cure de son ami ne serait-elle pas de ce côté du bois? A qui demander le chemin? Ce fut un vif souci pour l'abbé Vincent de penser qu'il était égaré pour la nuit entière: il redoutait la fatigue d'une aussi longue marche pour Bergeronnette, déjà brisée d'être demeurée si longtemps au Palais sous le poids de tant de sensations accablantes.

Comme il connaissait le caractère éprouvé de la fille de Bergerin, il lui fit part de ses craintes.

— Si ce n'est que cela, répondit elle, n'ayez aucun souci: si nous sommes perdus, nous marcherons quelques heures de plus, et, quand nous serons las de marcher, nous nous reposerons quelque part dans le bois. La nuit est belle, je crois; allons toujours.

Depuis trois heures qu'ils passaient ainsi d'une allée à l'autre sans atteindre à une des limites du bois de Marly, la nuit était devenue d'une sérénité ravissante: du haut du ciel descendait une immense lueur douce comme la neige, permettant de découvrir à de longues distances les cavités les plus secrètes de ce chaos de branches et de feuilles, de mouvemens et de repos; heures des pâles visions, où les vivans passent à l'immobilité de ceux qui ne sont plus de cette terre, où l'herbe frémit sans vent, et se fait veloutée pour que les rayons de la lune s'y couchent mieux.

Vers les deux heures de la nuit, les deux amis s'arrêtèrent au milieu du chemin comme pour s'avouer qu'ils s'étaient bien réellement perdus. Près d'eux, à leur droite, blanchissait une de ces portions de bois circulairement tracées sur le terrain consacré aux manœuvres des grandes chasses. C'est là que les chasseurs, disséminés à la poursuite du cerf ou du sanglier, se réunissent en conseil et arrêtent la voie nouvelle qu'il convient de prendre; c'est un espace protégé par des palissades d'arbres, creusé en pente douce, recouvert de gazon, et quelquefois, après les pluies, plein à son centre d'une eau dormante.

— Vous êtes fatiguée, dit l'abbé Vincent; pourquoi ne nous reposerions-nous pas ici? Il sera jour dans deux heures au plus tard, et alors il nous sera facile de sortir du bois.

— Je le veux bien, répondit Bergeronnette-cinq-heures, puisque vous le désirez. Reposons-nous.

Ils quittèrent le chemin, firent quelques pas dans le taillis, clair comme en plein midi l'été, et ils pénétrèrent dans le carrefour de chasse, que diapraient la lumière, l'ombre et les ondulations des arbres, réfléchis en éventail dans l'eau du bassin. Ils n'auraient pas été plus isolés du monde au fond d'une forêt vierge de l'Amérique du Sud. Adossée contre un arbre dont le tronc avait dévié, les mains croisées sur ses genoux, le regard dans l'eau assoupie et rousse de la mare, Bergeronnette, tranquille de visage, immobile de mouvemens, écoutait au dedans d'elle le bourdonnement tempêtueux de tous les bruits de la journée, et les cris des avocats, et les hurlemens du procureur du roi, et les paroles assourdissantes de la foule. Elle était comme ceux qu'une voiture publique a rapidement traînés sur une grande route pendant la nuit: au relais, leurs oreilles sont pleines de sifflemens, la roue tourne encore près d'eux.

Près de Bergeronnette l'abbé Vincent s'était fait une place sur une inégalité de terrain; en sorte qu'entre elle et lui se creusait un petit vallon où avaient poussé quelques tiges de joncs sauvages.

Quand Bergeronnette n'entendit plus de tumultes intérieurs et fut tombée dans le fluide sommeil de la nature, elle se tourna vers l'abbé Vincent et lui dit:

— Monsieur Vincent, savez-vous bien que depuis plus d'un an j'ai négligé des devoirs que vous m'aviez prescrits?

— J'en suis autant fâché que vous, répondit celui-ci, ne comprenant pas trop à quelle inspiration cédait Bergeronnette-cinq-heures en lui parlant ainsi à cette heure et dans un tel endroit.

— Depuis ma première communion, et c'est fort mal à moi, je ne me suis plus présentée à l'église. Aussi, pourquoi ne m'en avez-vous jamais fait le reproche?

— Vous me connaissez, Bergeronnette, et vous n'ignorez pas combien il me répugne de forcer la conscience de mes paroissiens, surtout quand je les ai avertis de leurs obligations. D'ailleurs, je vous ai souvent perdue de vue depuis votre première communion: vous étiez au Pecq quand j'allais à Fromainville, où, je l'avoue, j'ai un peu restreint mes visites. Mes petits clochers me prennent tant de temps!

— Le tort est à moi seule, monsieur Vincent. Combien je désire le réparer si vos bontés le permettent!

— Comment! douteriez-vous de mon accueil? Quand me suis-je montré sévère pour vous?

— C'est que je ne mérite plus votre indulgence comme autrefois quand j'étais petite fille.

D'abondantes larmes ruisselèrent sur le visage de Bergeronnette avant de pouvoir dire à l'abbé Vincent ce qu'elle attendait de lui.

Mais l'abbé Vincent, qui la connaissait comme un médecin connaît son malade, lui dit d'un ton encourageant:

— Vous n'osez pas me demander un service que je puis peut-être vous rendre. Vous étiez ainsi embarrassée quand vous étiez enfant et que vous veniez me trouver au confessionnal.

— Voulez-vous être au confessionnal dans ce moment? lui demanda Bergeronnette, qui avait, pour ainsi dire, bu ses larmes d'un trait en prenant des forces nouvelles dans sa résolution de parler.

— Une fois, dans l'île d'Herblay, j'ai déjà refusé de vous entendre comme prêtre, s'il vous en souvient; mais aujourd'hui j'aurais peur, en repoussant votre désir, de vous laisser croire que la religion n'est que dans l'église, où vous avez eu quelque raison de ne plus vous montrer. Je serai heureux de l'occasion qui m'aura rendu assez persuasif pour vous y ramener.

Tandis que l'abbé Vincent s'était incliné vers Bergeronnette afin d'entendre sans lui coûter d'efforts sa parole voilée, Bergeronnette, appuyant sa main sur le terrain creusé entre elle et lui, penchait son corps et tendait ses lèvres près à

s'ouvrir ; leurs ombres jumelles se projetaient sur la limpide surface du bassin.

— Je n'ai nui à personne, dit d'abord Bergeronnette qui, enfant encore par quelque endroit du caractère, commença par s'accuser de choses légères pour affronter moins péniblement des aveux qui pèsent davantage.

— Vous n'êtes pas méchante, je le sais, et votre pauvre mère vous aimait pour cela.

— J'ai eu de la haine, une bien vive haine !

— Vous ! Et pour qui ? Tout le monde vous aime, Bergeronnette.

— Pour ma marraine.

— Pour madame Dalzonne !

— Pour elle-même ; et voilà pourquoi.

L'abbé Vincent laissa tomber sa tête sur sa poitrine en recueillant une à une les paroles lentes que Bergeronnette jeta dans son oreille.

Il pâlit et frissonna.

— Est-ce vrai ce que vous dites ? Oh ! mon Dieu ! et dans cette maison de paix et de vertus domestiques ! Mais ce n'est pas vous qu'il faut absoudre. Passez : je vous pardonne. Après ?

L'abbé Vincent eut aussi besoin de sa main pour soutenir son corps rapproché de Bergeronnette qui parla encore plus bas.

— Et cela est encore vrai ? dit-il dans un second étonnement. Oh ! vrai est-ce ! Et le docteur a caché cela ? Pauvre enfant ! Et vous me demandez pardon ! Et que viendront me demander les autres ? Passez : je vous pardonne. Après ?

Tous les membres de l'abbé Vincent étaient dans un tremblement universel, ses dents se choquaient. Pour dissimuler son trouble il essaya de murmurer très vite des paroles de prières.

— Après, dit Bergeronnette, j'ai aimé ; et j'ai aimé plus que mon père, plus que la vie, autant que mon enfant, monsieur Abel qui vient d'être condamné.

— Vous avez aimé monsieur Abel ? Et c'est lui ?. .

Aucune langue humaine ne pourrait rendre la plaintive, la douloureuse stupidité de l'abbé Vincent à ces derniers mots de la confession de Bergeronnette. Dans la même minute le prêtre tua l'homme en lui et l'homme tua le prêtre ; il était distrait, il écoutait, il gémissait pour elle, il gémissait pour lui, il touchait une blessure et déchirait la sienne ; il cherchait à étouffer les cris d'une conscience épouvantée, et la sienne poussait des hurlements sourds en lui. Cette double conviction n'avait pour témoins que Dieu, le silence d'une forêt, des étoiles dans l'eau ; mais ces deux êtres qui souffraient et gémissaient, tout cachés, tout petits qu'ils fussent dans cette immensité, sous ces feuilles, étaient grands par leurs douleurs, plus grands que la forêt et l'espace : l'un touchait au ciel par le repentir et le pardon, et l'autre à l'enfer par la terreur de sa pensée.

La nuit était presque disparu quand la confession fut finie.

— Vous êtes pardonnée, dit l'abbé Vincent à Bergeronnette, tout meurtri d'en avoir tant écouté. Ne vous désolez point, ajouta-t-il : vos souffrances vous seront comptées une à une, et vous en aurez le prix là-haut, où il y a ces étoiles. Vous y trouverez toutes vos sœurs assises au pied de Dieu ; les plus malheureuses lui sont les plus chères, car quiconque n'aura point pleuré ici-bas comme étranger ne se réjouira pas dans le ciel comme citoyen.

— Et j'irai bientôt ! s'écria Bergeronnette en se levant comme pour se rapprocher du ciel.

L'abbé Vincent se leva aussi, mais faible comme un enfant délicat qui a passé la nuit à veiller. Ses cheveux, affaissés par la rosée, coulaient sur ses joues de martyr.

Rachel avait pleuré sur la montagne, mais comme Rachel, lui aussi il n'avait pas voulu être consolé.

Lorsque le jour se montra, ils se remirent tristement en route. Ils arrivèrent bientôt à la pointe de Fourqueux, tenant à Mareil d'un côté de moitié une de chemin, et de Mareil à Saint-Germain à peine autant.

A huit heures Bergeronnette rentrait dans la ferme de Fremainville.

XLVI.

Par un effet presque surhumain, aucune des personnes qui avaient suivi le long circuit du procès ne consentit, pendant le répit de cinq heures accordé par le tribunal, à quitter sa place pour respirer l'air du dehors. Il n'était plus question de songer aux faiblesses du corps, dont la vitalité était déplacée comme dans le magnétisme. Elle s'était concentrée au front de deux mille personnes ; écouter, c'est vivre. Quelques croisées avaient été ouvertes, en sorte que l'air de la nuit rafraîchissait, un peu aux dépens de la régularité des lumières tremblantes à toutes les bouffées, l'intérieur de la salle. Par moment la lune frappait en plein sur quelque place. Alors les lignes exaltées prenaient un étrange relief. Aucune absence n'avait non plus dégarni les bancs circulaires affectés aux savants et aux témoins ; les uns et les autres étaient debout, et causaient avec la familiarité qui ne manque jamais de se produire à la suite d'une discussion où nul n'est resté étranger. Dans l'embrasement général, celui qui n'est pas une flamme est une étincelle ; on est heureux de s'être rencontré dans la même pensée, on s'aime pour avoir éprouvé le même transport sur un mot éloquent de la défense ; volontiers on croirait s'être connu toute la vie, de la joie d'avoir le même espoir dans le succès de l'opinion qu'on a adoptée.

L'opinion de l'auditoire n'était pas douteuse : Abel serait condamné ; mais cette opinion n'était ni un espoir ni un vœu, quoiqu'au fond mademoiselle de Touralbe ne fût pas détestée. Beaucoup de personnes étaient convaincues cependant qu'elle avait attiré Abel à elle autant qu'elle l'avait pu, afin de devenir sa femme, et qu'elle ne l'avait dénoncé que parce qu'elle avait vu échouer ses prétentions. Le crime était à peu près prouvé pour tout le monde, mais la flétrissure serait une vengeance de l'orgueil. Du reste, les appréciations variaient selon les positions. Les femmes, excepté les mères d'un âge déjà avancé, s'étaient prononcées pour Abel ; elles n'épargnaient pas les railleries à mademoiselle de Touralbe ; l'air flambait de ces épithètes : *originale*, *folle*, *audacieuse*, *impertinente*, *aventurière*. — Elle ne ment pas, c'est possible, pensaient ces dames ; mais à quoi bon un procès, un jugement, une condamnation ? — De plus dévouées encore à la cause d'Abel disaient hautement qu'elles ne rougiraient pas de l'épouser à l'expiration de sa peine.

Celui à qui toutes les sympathies étaient acquises, c'était Calveyrac. Il allait à tous par son noble visage de soldat et de savant, par sa tendresse auprès de son ami, de son malade, par sa parole mesurée, nette, ardente dans les limites de la vérité. Femmes du monde, femmes du peuple l'avaient divinisé dans leur estime ; c'était à qui l'aurait toujours connu ; on se répétait des histoires de sa vie : Napoléon lui avait parlé ! En ce moment même le grand professeur de l'Hôtel-Dieu avait posé la main sur son épaule et s'entretenait avec lui comme avec un frère. Mais lui, Calveyrac, n'entendait ni ces éloges ni ces hommages, dont il ne se croyait pas digne ; à peine prêtait-il quelque attention aux paroles de l'homme illustre appuyé sur lui ; son regard allait sans cesse du fauteuil au fond duquel Abel était assis depuis la suspension de l'audience à la place de madame Dalzonne ; ses cheveux rares pétillaient sur son front comme les flammes grises d'un volcan. Parfois il ne regardait plus, il n'entendait pas, il ne voyait rien : il pensait, il pensait à l'heure suprême qu'il avait lui-même assignée à la sentence des juges. S'il s'était trompé ! s'il avait compromis sa dignité de médecin et son affection d'homme dans un espoir dérisoire ! Il serait blâmé, il serait ridicule, il serait haï, il aurait prolongé un supplice déjà si long ! Il courait ensuite vers Abel, lui parlait tout bas affectueusement et presque avec légèreté, pour voir jusqu'à quel point il avait rendu de la force à ce corps tourmenté, de la sérénité à cette âme malheureuse. Quelles épreuves ! et Abel y avait résisté, quelles secousses ! et il n'avait pas chancelé, quel chaos ! et son intelligence, aiguille remise en équilibre

s'était toujours dirigée vers la raison malgré les tempêtes du ciel et les fluctuations de la mer.

Calveyrac lui serrait la main et allait s'asseoir entre madame Dalzonne et madame Pingray, qui ne vivaient plus que par lui depuis qu'il avait reculé avec une espérance mystérieuse la minute d'arrêt.

Tous les témoins pourtant ne jouissaient pas du crédit de Calveyrac dans l'esprit de l'auditoire. Si l'on s'amusait beaucoup des mignardises surannées de madame Masquette et de mademoiselle de Beaupréau, fort délabrées l'une et l'autre par l'extrême durée de la séance; si l'on se formait une opinion assez juste du baron de Fourneuf, plus craint encore que moqué, on avait généralement pris Champeaux en aversion; on sentait pour lui ce mépris instinctif par lequel on se porte en idée aux plus détestables extrémités envers un homme. N'est-il pas des brutalités spontanées dont il est difficile de se dégager quand on est sûr de ne pas y céder? C'est une vacance du bon sens; ce sont des envies méchantes, condamnables, qu'au lieu d'appeler diables bleus, *blue devils*, de l'expression anglaise qui a un autre sens, il conviendrait d'appeler diables rouges, *red devils*.

Lorsque le jury avait passé dans la salle de délibération, mademoiselle de Touralbe et Bianca s'étaient retirées dans un cabinet attenant au parquet du procureur du roi, sans doute dans l'intention délicate d'échapper à toute tentation orgueilleuse d'affecter un pressentiment de triomphe.

Vers une heure après minuit, l'animation de l'auditoire s'affaissa, soit faute d'alimens à jeter au brasier commun, soit à cause de la loi imposée à l'homme de payer au moins son heure de tribut au silence lorsque tout accepte le sommeil autour de lui. Chaque parole s'éteignait, chaque regard se raccourcissait, chaque pensée, raréfiée par le jeûne, s'élevait au-dessus de ce calme universel afin de n'être distraite dans les hauteurs par rien d'étranger à elle-même. Il y a de la religion dans toutes les espérances.

Centre de ces ondes lentes, monotones, pressé doucement, mais partout, du poids d'un sommeil exact à l'heure, dernière trace, dans sa rigoureuse ponctualité, de sa maladie vaincue, Abel, comme aux précédentes séances, pencha son front résigné, ferma les yeux. Les signes progressifs de l'assoupissement n'échappèrent pas à la vigilance de Calveyrac; il semblait les suivre avec une avide inquiétude. Il se rapprocha du fauteuil de l'accusé afin de s'assurer qu'il ne tarderait pas à s'endormir. Le souffle d'Abel se retirait en frôlant doucement sa lèvre; encore une demi-heure de ce silence étendu sur l'auditoire, et le sommeil serait complet.

La tranquillité tant souhaitée par Calveyrac, ne s'altéra pas; on eût dit qu'il l'imposait maintenant, debout près du fauteuil d'Abel endormi, et le regard fixe, lancé horizontalement sur deux mille têtes.

Dix minutes avant que trois heures ne sonnassent à la pendule de la salle, Calveyrac, dont l'attention s'était dirigée du côté de la porte par où sortiraient la cour et le jury, était devenu si impatient, si triste, si effrayé, qu'on souffrait pour lui.

Que ces dernières dix minutes lui furent éternelles, et comme il ne les oublierait jamais!

Mademoiselle de Touralbe et Bianca reprirent leurs places.

Enfin la porte s'ouvre, et la cour et le jury rentrent.

Trois heures sonnent.

— Docteur Calveyrac, parlez, lui dit le président.

— Messieurs, dit Calveyrac, j'ai l'orgueil de l'avouer, sans moi cet homme n'existerait plus depuis un an; j'ai refait sa vie et sa raison. Aujourd'hui, je ne sais plus tous les abîmes que j'ai sondés pour les ressaisir; j'ai vieilli à la peine Toute énergie était morte en lui : je l'ai pris doucement et l'ai relevé fibre à fibre; tâche suspendue à chaque instant. reprise, abandonnée avec desespoir. Cependant, au fond de son cœur engourdi je sentis un jour vibrer deux cordes : celle de la bienfaisance et celle de l'amour. Je m'arrêtai, je retirai furtivement la main de peur de les briser, j'attendis. Le corps devait vivre d'abord : le corps eut mes soins; le philosophe se cacha, le médecin agit. Dès que je crus comprendre que la tête était assez forte pour contenir, sans éclater, l'action de la pensée, je retournai à ces deux cordes précieuses. Ce ne fut pas en vain que j'y touchai. Quel ébranlement! la générosité déborda : immensément riche, Abel répandit son or sur tout ce pays. Je le faisais passer comme par hasard près d'une misère, et il la couvrait le lendemain sans me le dire. C'était bien, c'était fait. Nous avancions peu, mais nous avancions. Ainsi je lui inspirai des devoirs, des inquiétudes; je meublai son temps, je peuplai ses jours et ses heures : la veille était liée au lendemain par le souci d'un mal à réparer, le lendemain au jour suivant par la préoccupation du service rendu. Ne cherchez plus une chaumière en ruines autour de Saint-Germain. Rêveuse comme le malheur, son âme ne se retrouvait plus, à force d'avoir marché dans la solitude; elle ne comprenait que l'erreur et le désespoir. De toutes ces flammes errantes, stériles, livides, dévastatrices, je composai un seul rayon, net, fécond, lumineux. Je l'avais rendu généreux, je le fis aimant. Sa tendre amitié pour madame Dalzonne, ange de bonté qui est là devant vous...

La voix de Calveyrac trembla. Il y eut une pause dans son discours.

Il reprit en soupirant :

— Cette tendre amitié me servit de premier échelon pour le faire arriver à un sentiment plus doux et plus exclusif. Des occasions s'offrirent qui nous aidèrent. La meilleure nous sembla l'arrivée de mademoiselle de Touralbe à la maison de santé.

— Docteur! docteur! cria une voix.

Toute la salle en frémissant reconnut la voix d'Abel, voix qui sortait des entrailles du sommeil.

Un indéfinissable sourire plissa la figure du docteur, qui dit : Écoutez-moi toujours.

— Nous crûmes, madame Dalzonne et moi, qu'Abel éprouverait aussitôt de l'amour pour mademoiselle de Touralbe : nous l'engageâmes dans cette occupation du cœur. L'entreprise n'était pas sans obstacles; je ne marchais qu'en second dans le travail des combinaisons propres à la faire réussir. Ma complice, madame Dalzonne, dictait les lettres qu'Abel remettait à mademoiselle de Touralbe. Vous connaissez ces lettres. Nous étions sincères en lui imposant le joug de cette passion, car nous ne reculions pas en idée devant un mariage possible. Mais nous ne réussîmes pas : mademoiselle de Touralbe n'aima pas Abel, et Abel, ce que nous n'avions pas prévu, aima ailleurs.

Champeaux eut un mouvement de dénégation. Il se levait :

Calveyrac lui remit, sans parler, la lettre de Hourdon.

Après l'avoir lue d'un trait, Champeaux se dit en s'asseyant :

— Je tuerai cet homme! Hourdon mourra!

A peine remarqua-t-on l'incident.

Calveyrac reprit :

— Oui, Abel aimait ailleurs. Hier, n'avez-vous pas entendu un cri déchirant au milieu de l'audience, un cri qui a démenti mademoiselle de Touralbe? Ce cri échappait à celle qu'aimait réellement Abel.

— Ouvrez-moi! ouvrez-moi donc! murmura Abel en dormant! ouvrez-moi!

L'étonnement de la salle se renouvela : l'accusé parlait en dormant; il s'agitait.

— Il aimait, continua Calveyrac, une jeune fille dont le nom ne sortira pas de ma bouche, dût ce nom, prononcé par moi, entraîner l'acquittement de l'accusé. Je ne dénonce personne, je ne déshonore pas.

La foule n'aurait pas obéi, si on lui eût interdit à coups de canon le droit d'exhaler le grand bruit qu'elle fit à ces paroles de Calveyrac. Les élans de l'enthousiasme et de l'admiration remplirent les poitrines.

— C'était, poursuivit-il une fille de la campagne, accueillie pendant quelques mois à la maison de santé.

Abel se dressa à demi sur son fauteuil. Il était endormi; une sueur de rêve l'inondait. Il répéta :

— Ouvrez-moi! ouvrez-moi donc! moi qui vous aime!

Ensuite Abel se leva entièrement, et fit quelques pas à tâtons, comme s'il eût cherché une porte le long d'un corridor. Quand il crut l'avoir rencontrée, il frappa d'abord doucement, puis plus fort, enfin très fort, s'impatientant, suppliant qu'on lui ouvrît.

Comme on écoutait! comme on tremblait!

Voyant qu'on ne lui ouvrait pas, Abel murmura :

— Bergeronnette! maintenant que je sais que c'est vous, ouvrez-moi, Bergeronnette!

— Cette jeune fille s'appelle donc Bergeronette? demanda le président, ou plutôt la salle entière d'une seule voix.

Calveyrac inclina la tête : il avait répondu.

— Eh bien! voilà, reprit Calveyrac avec une lucidité prophétique, avec une netteté d'accent à défier toute incrédulité, eh bien! voilà comment Abel s'est introduit dans la chambre de mademoiselle de Touralbe, il a frappé, et l'on a ouvert... Vous avez ouvert! insista Calveyrac en immobilisant du regard mademoiselle de Touralbe.

Et il ajouta :

— Parce que vous ignoriez sans doute qui frappait. Dans le trouble d'un premier sommeil rompu, vous avez ouvert, et alors vous avez été enlacée dans les bras d'un homme endormi. Cet homme était Abel, mais Abel qui allait chercher, non pas vous, mais celle qu'il vient de nommer lui-même, celle qui avant vous avait occupé votre chambre, la chambre bleue.

Abel, endormi, flottait sur le bras de Calveyrac.

— Voilà la vérité et la vraisemblance : mademoiselle de Touralbe a ouvert sa porte à un somnambule.

Si Calveyrac, debout sur le trépied de la sibylle antique, eût évoqué du tombeau l'ombre de quelque victime pour confondre l'audace d'un criminel impuni, il n'aurait pas plus vivement ébranlé l'esprit de la pâle assemblée témoin de cette scène si terrible, et pourtant si simple de somnambulisme. Jurés, juges illuminés d'une clarté soudaine, témoins frappés de surprise, accusateurs anéantis, le peuple, Calveyrac lui-même, éprouvaient l'épouvante dans la conviction. Un jour de sortilége se répandait sur ce dernier épisode d'un procès changeant tout-à-coup et brusquement de face, s'éclaircissant de lui-même sur toute son étendue, brisant le soupçon sur la tête de l'accusé, se réduisant, d'une action crue criminelle, à n'être que le fait du sommeil d'un malade dont la passion s'était manifestée sans le concours de sa volonté.

Voilà la vérité foudroyante qui éclata si miraculeusement aux yeux de tous, que tous auraient signé de leur sang l'innocence d'Abel.

Aucune parole de démenti ne sortit de la bouche de mademoiselle de Touralbe, à qui toute confusion fut épargnée par l'adresse de Calveyrac à mettre sur le compte de l'égarement naturel d'un sommeil soudainement brisé une déposition erronée.

Rien ne se comparerait à l'abattement de Champeaux.

Comprenant de quel poids serait son suffrage dans un moment si solennellement acquis à la physiologie médicale, le célèbre professeur de l'Hôtel-Dieu prit un des flambeaux posés sur la table des juges, et le plaça tout ardent devant les yeux ouverts du somnambule.

Les yeux d'Abel ne se fermèrent pas.

— Il dort profondément, dit l'illustre médecin. J'en étais déjà convaincu.

Ce témoignage entraîna l'opinion, il dissipa les derniers doutes.

Les juges se levaient pour délibérer une dernière fois.

Calveyrac les retint par ces mots :

— Messieurs, j'ai à vous prouver, pour l'honneur de la médecine, que cette scène de somnambulisme n'est point un coup de théâtre arrangé par le charlatanisme. Ce phénomène du sommeil, mes illustres confrères ici présens vous l'attesteront, est le résultat ordinaire des grandes maladies nerveuses dont la guérison a traîné en longueur. Obligé d'interroger toutes les causes qui pouvaient me donner l'explication d'une action que, malgré votre arrêt, je n'aurais pas crue possible, je suis arrivé, de recherche en recherche, à supposer, à soupçonner que le somnambulisme n'y était pas étranger. Je n'ignorais pas qu'Abel en éprouvait les effets, et qu'ils avaient même survécu à sa maladie. Témoin comme vous des accès de sommeil dont il a été saisi à chaque audience, j'ai calculé que c'était vers trois heures de la nuit qu'il atteignait la période du somnambulisme. C'est aussi à trois heures de la nuit, messieurs, qu'il s'est trouvé dans la chambre de mademoiselle de Touralbe. — Il me reste à vous dire, messieurs, que si je n'ai pas tenté plus tôt devant vous une expérience aussi décisive, c'est qu'il m'importait de connaître si l'intelligence de mon malade, soumise à tant de déchiremens, y résisterait. Elle y a résisté : j'avais sauvé l'homme comme je sauverai l'accusé.

A peine Calveyrac avait fini de parler, et les juges et le jury s'étant retirés, que la foule enivrée passa par-dessus les bancs, et s'élança dans le cercle des témoins pour entourer d'hommages le pauvre médecin du Pecq. Ses deux mains n'étaient plus libres, on les voulait de toutes parts. Deux jeunes femmes l'embrassèrent avec une effusion de sœur, et avec tant de joie et de larmes, qu'il en fut ému, et le peuple, qui est toujours si grand, si beau, si juste dans ses appréciations, ne se lassait pas de saluer d'énergiques approbations leur ami le docteur Calveyrac.

Champeaux avait quitté l'audience, honteux comme un procureur du roi obligé de subir un acquittement.

Et madame Dalzonne! comme son regard était une prière à Dieu, un long remercîment à Calveyrac!

La tête d'Abel reposait sur les genoux de madame Pingray.

Enfin la cour rentra.

La main sur le cœur, le président du jury dit :

— Non : sur toutes les questions, l'accusé n'est pas coupable. Ordonne qu'il sera mis sur-le-champ en liberté.

Quoique prévu, l'acquittement remua le cœur de l'assemblée, lasse, brisée, mais trouvant encore des forces pour ce bonheur, pour cette satisfaction immense conquise par trois jours d'espérances haletantes. On s'embrassait dans la salle comme si chacun avait obtenu l'acquittement d'un frère ou d'un fils.

Abel, éveillé et soutenu par le docteur du Pecq d'un côté, et par madame Pingray de l'autre, traversa la salle entre une haie de joie et une haie d'attendrissement. Quel rêve! quel réveil pour lui! quelle nuit!

Et derrière venait madame Dalzonne, qui avait rejeté son voile sur son visage pour qu'on ne vît pas ses pleurs. Une voix lui dit tout bas (c'était une voix de femme) :

— La plus heureuse c'est vous, madame, n'est-ce pas?

Mademoiselle de Touralbe et Bianca étaient sorties par une autre issue.

De Fourneuf, le chapeau à la main, semblait dire par son sourire incroyable : Le coupable, cela aurait pu être moi, puisque ce n'est pas lui.

Heureuses, mais tout empreintes encore de la tristesse éprouvée au sujet de Cabassol, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau marchaient derrière de Fourneuf.

A la porte du tribunal, celui qui avait été député pour assister à cette grande cause, au nom de la science médicale, et comme le plus renommé entre les plus dignes, celui-là, que la mort devait dans quelques années ravir à l'Europe, qui le pleure encore et le pleurera toujours, posa ses lèvres savantes sur le front de l'obscur médecin du Pecq, et lui dit :

Maintenant, frère, à Paris! Paris vous attend, c'est là qu'on couronne.

XLVII.

Épuisée par des fatigues de tous genres, madame Dalzonne, qui n'avait été soutenue jusqu'à la fin du procès que par les miracles de la volonté, manqua de force quand il fallut retourner à Saint-Germain. Privée de l'énergie factice née d'une situation violente, elle s'affaissa au point d'être obligée de rester à l'hôtel du Réservoir et de garder le lit. C'est que la secousse avait été rude, c'est qu'elle avait ébranlé en elle les ombrages les plus épais et les plus doux de son existence. Asiles paisibles, sa mémoire et son cœur avaient été fouillés pendant trois mois avec l'impudence qu'y met la justice, et ses pensées, même les plus précieuses à garder, celles dont le regard ne contemple la beauté que dans un demi-jour furtif et à l'angle de l'écrin entr'ouvert, perles orientales de la solitude, avaient passé du reliquaire aux assises. Depuis que l'exaltation du dévoûment avait fait place à la joie réfléchie du succès, elle s'abandonnait à la douleur des hontes éprouvées. Arrivée au but, elle était tombée ; et couchée sur la palme, elle mesurait, triomphante, mais abattue, et la longueur de la course et les précipices du bord.

Pendant les deux jours qu'elle fut retenue par son indisposition à l'hôtel du Réservoir, Abel et madame Pingray restèrent avec elle, laissant passer devant et madame Musquette, et mademoiselle de Beaupréau, et même de Fourneuf, quoique monsieur le baron ne fût pas sans se plaire infiniment dans la très aristocratique ville de Versailles. Mais il avait au Pecq ses habitudes de médisance : son ironie y respirait plus librement.

Quelle jouissance céleste pour madame Dalzonne, de voir, d'entendre près d'elle, autour de son fauteuil, Abel libre, Abel rétabli, riche et puissant d'une santé reconquise! Elle fermait parfois les yeux afin de réunir les douceurs du rêve et celles de la réalité, et afin de tenir son bonheur et d'en douter encore, de craindre un instant et de se rassurer aussitôt, ineffables coquetteries de l'âme humaine. Elle avait cruellement souffert depuis trois mois, elle avait dévoré bien des affronts depuis le jour où elle avait paru sur le banc des témoins; mais que ce moment rendait légères ses peines passées! que la grève du rivage semblait douce à tout son corps meurtri, qui s'y délassait en regardant briller l'étoile au haut du ciel tranquille! La belle étoile était Abel, incliné sur elle, lui conseillant des soins, lui présentant de sa main chérie la boisson du malade, main effleurée du souffle, caressée, bénie, car elle guérissait encore mieux que la boisson offerte. Divine compensation! elle qui avait tant soigné autrefois, elle était soignée à son tour ; elle qui avait été la charitable, l'attentive, l'aimante, la miséricordieuse femme, elle goûtait la félicité d'être l'objet de l'attention et de l'amitié; après avoir été l'ange qui console, elle était l'ange consolé. C'est que madame Dalzonne avait acquis le droit d'aimer sans contrainte depuis qu'elle avait tant enduré pour son amour. La crainte du monde s'était dissipée par la nécessité d'affronter le monde, et elle se sentait enhardie de toute la hardiesse avec laquelle on l'avait arrachée à l'ombre de ses timides opinions.

Mais si les événemens la dégageaient des entraves de l'opinion, si l'air circulait plus largement autour de sa pensée affectueuse, les mêmes événemens l'obligeaient à ne pas récuser l'attachement d'Abel pour une autre femme qu'elle; dure expiation, feuille amère sous le fruit embaumé. Plus elle se plongeait dans la contemplation d'Abel, astre levé sur elle, et plus elle voyait entre elle et lui s'épaissir l'ombre, de même qu'en astronomie le cristal qui rapproche le plus est celui dont l'eau menteuse exagère le plus aussi les masses d'air intermédiaires.

Elle ne se faisait pas illusion sur l'amour d'Abel pour Bergeronnette ; et comment en aurait-elle eu la possibilité après tant de preuves? Mais elle acceptait son malheur ; car la royauté superbe des premières affections était vaincue, cette royauté superbe où ne s'admet pas le partage, où l'on aimerait mieux tout perdre que de souffrir une seule prétention étrangère.

Il y a une heure infaillible dans la vie d'une femme. Sonne-t-elle : le manteau impérial descend des épaules, le sceptre s'incline, la couronne chancelle. C'est l'instant des concessions. Que de larmes! et qu'il faut cacher encore, de peur qu'on ne veuille pas prendre pour de la générosité ce qui en réalité n'en est pas, car l'abdication n'est au fond que peur, et douloureuse perspective de délaissement.

Et, comme elle avait risqué de tout perdre, elle se sentait encore tristement satisfaite, malgré le partage auquel elle était obligée de souscrire. N'eût-elle pour sa part que le privilége d'avoir le plus souffert, elle la croyait la plus digne, car il se crée au fond du cœur de celle qui a la persuasion d'avoir aimé la première une légitimité de droits pleine de force, et qui se suffit longtemps.

Pourquoi Abel eût-il essayé de la dissuader, quand il allait dégager sa liberté d'une manière franche et ouverte? Il acceptait une position qu'elle avait d'avance acceptée. Déjà il s'occupait de Bergeronnette en présence de madame Dalzonne. L'un et l'autre, sans se craindre, sans se cacher, parlaient d'elle, de son affection, de son courage. Ils s'estimaient davantage de cette sincérité, pénible mais fidèle expression de la probité constante de leur caractère. Si un silence trop prolongé indiquait chez madame Dalzonne une faiblesse momentanée, un retour au passé, Abel relevait d'un mot cette tête frappée de mélancolie. Son langage, moins tendre que l'amour, mais moins réservé aussi que l'amitié, empruntait à ces deux sentimens leurs plus persuasives expressions ; et ce mélange, qui avait toujours marqué le coin de son attachement pour madame Dalzonne, portait son baume et sa consolation aux endroits découverts et blessés. Elle n'était plus l'amante, mais elle était plus que la simple amie, plus que la chaste sœur, un être intermédiaire et bon ; c'était la personnification courageuse, rare, d'une passion qui, au lieu de mettre entre elle et l'objet aimé le cloître et le voile, avait laissé tomber, à des conditions plus dures de résolution, la raison, le simple bon sens, voile léger, sans doute, et qu'il faut rattacher toujours par une perpétuelle vigilance.

Sans redouter d'être entendue de madame Pingray, protectrice maternelle de leurs entretiens, madame Dalzonne s'empara de la main d'Abel, et lui dit, faisant force d'âme, qu'elle serait heureuse le jour où il donnerait son nom à la jeune fille de Bergerin, à celle qui s'était élevée si haut au-dessus de sa naissance par ses sacrifices et son dévoûment. Elle parla de sa rivale avec une impartialité touchante; elle insista sur les qualités dont elle était douée, sur la précocité de sa raison naïve; elle fut sublime de fermeté. Sa parole simple, lente, cordiale, avait l'austérité des dernières volontés d'un mourant.

— Aimez-la comme je vous ai aimé, Abel, continua-t-elle : je crois qu'elle n'aura rien à envier à aucune femme. J'ai eu autrefois de graves torts envers elle : elle ne vous en parlera jamais, je le sais. Pardonnez-les-moi pour elle, mon ami, afin qu'il n'y ait plus entre nous qu'un passé où nous puissions nous rencontrer sans douleur tous les trois.

Madame Dalzonne se tut un instant.

Abel était à ses pieds, baisant les pans du châle qui l'enveloppait.

— Ne lui défendez pas, reprit-elle ensuite, de m'avoir pour amie. Je le sens, cette sévérité me tuerait; je ne vivrais pas avec la pensée que vous ne me croiriez pas digne d'être la confidente de votre femme. Elle vous en aimera mieux, mon ami...

Elle s'arrêta une seconde fois.

Abel pleura.

— Ne pleurez pas ainsi, mon ami : je n'aurais pas le courage de poursuivre. Ne me regardez pas, ou ne pleurez plus.

— Partons! dit-elle : j'ai tout dit ; partons pour Saint-Germain! Je suis tout-à-fait bien.

Elle se leva.

— Je suis plus forte que vous ne pensez, mes amis, ajouta-t-elle quand elle fut debout, et blanche comme une morte. Je vous le prouverai bientôt : je serai à votre mariage ; oui, j'y serai. Allons! ne pleurez plus, Abel. N'est-ce pas à moi à servir de mère à Bergeronnette? Je lui dois le voile et l'assi

fiance; ma place est à ses côtés le jour de la cérémonie. Dieu m'en donnera la force .. Mais vous pleurez toujours, Abel; et vous aussi, madame Pingray, vous aussi! Prenez donc exemple sur moi.

Triste exemple! La douleur muette sèche et atérée de madame Dalzonne n'était pas la moins déchirante.

— Encore une fois partons! Mais que faisons-nous ici? partons!

En s'arrêtant à la porte de l'appartement, elle ajouta d'une voix éteinte :

— Mon ami, j'ai aussi un présent à vous offrir, à vous, le mari de Bergeronnette. Je ne vous cacherai pas ce qu'il me coûte... Vous ne me comprenez pas... Tenez, je vais pleurer, je pleure comme vous maintenant... Mais où êtes-vous, madame Pingray?

— Vous vous appuyez sur mon bras. Venez! vous êtes mal ici, ma fille. Partons, je vous en prie. je le veux.

— Conduisez moi... Oui, appelez-moi votre fille... Partons!

XLVIII.

Le silence qui avait accompagné les trois amis pendant leur rapide voyage de Versailles au Pecq, régnait encore entre eux après qu'ils eurent été réinstallés dans la maison, Ils s'étaient réunis dans la chambre de madame Dalzonne, qui avait fait avertir les domestiques qu'elle ne serait visible pour personne dans la journée, excepté pour Calveyrac. Qu'on l'attendait impatiemment, malgré la touchante préoccupation de revoir le foyer aimé, de retrouver dans le cadre de la croisée le paysage du bois de Vesinet, archipel de verdure et de sable!

Il était dans le vœu le plus ardent d'Abel et de madame Dalzonne de revoir le docteur, pour savoir de lui ce qu'était devenue Bergeronnette cinq heures depuis la fin du procès et depuis son retour à Fromainville. Que son esprit avait dû être agité, à elle aussi, pauvre enfant, et sa joie grande après l'acquittement si inespéré d'Abel! Ils allaient savoir tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle avait pensé, en attendant de la revoir, dans la journée même, à la maison de santé, avec son père Bergerin, à qui une solennelle proposition serait soumise. Ainsi s'expliquait l'impatience muette d'Abel et de madame Dalzonne, l'un et l'autre très diversement affectés des mêmes pensées. Madame Pingray les observait dans leur inquiétude, à laquelle elle prenait une part affectueuse.

Et comme madame Dalzonne devinait bien ce que trahissaient les lueurs sereines par instant répandues sur le visage d'Abel! — Il sourit, se disait-elle à l'heureux avenir qu'il prépare à sa jeune femme. Dans son âme, il remercie Dieu d'être riche pour qu'elle le soit dans une heure. Il songe à tout ce qu'il lui donnera; il parcourt en idée, penché sur son épaule, le chemin qui les mènera tous deux au fond de son pays. Voilà les plaines, voilà les maisons, voilà les campagnes, voilà les lacs qui seront à lui et à elle! voilà le vieux château qu'ils habiteront ensemble! Et moi, je resterai ici! je resterai seule! seule, mon Dieu!

Madame Dalzonne passa doucement la main sous son châle, et dégrafa le corsage de sa robe. Elle étouffait.

La porte de l'appartement s'ouvrit : c'était Calveyrac.

— Mon ami, dit Abel dès qu'il vit entrer Calveyrac, donnez-moi des nouvelles de Bergeronnette!

Calveyrac se tut, mais non comme celui qui ne sait pas, mais avec la douleur de celui qui craint de parler.

— Pourquoi ne l'a t-on pas vue ici? Vous avez dû passer à la ferme de Fromainville : que vous a-t-on dit?

— On ne l'a pas revue à la ferme depuis l'autre jour, où elle s'arrêta un instant après son retour de Versailles.

— Mais cela fait trois jours, remarqua Abel, traversé d'un sinistre pressentiment, trois jours entiers!

— Oui, trois jours entiers, répondit en soupirant le docteur. J'espérais aussi la rencontrer à La Frette, chez sa tante.

— Eh bien? demanda Abel.

— On ne l'a pas vue chez sa tante.

— Peut être l'abbé Vincent, dit madame Dalzonne, pourrait nous apprendre où elle est.

— Je me suis également rendu chez l'abbé Vincent, qui n'en a pas entendu parler.

— Ah! mon Dieu! s'écria Abel, où peut-elle être allée? Que je suis effrayé de cette absence!

Calveyrac serra la main d'Abel.

— Serait-elle?... Mais elle serait donc morte, docteur, que vous êtes si triste, et que vous ne parlez pas?

— Vous vous souvenez du cri qu'elle a poussé à l'audience quand le procureur du roi a conclu contre vous?

— Mais, docteur, ce n'était pas là l'arrêt de la cour, reprit madame Dalzonne.

— Sans doute, mais elle a pris le réquisitoire pour l'arrêt, la malheureuse enfant, ce que j'ai compris en interrogeant l'abbé Vincent, qui, vous le savez, l'avait accompagnée chaque fois au tribunal, et qui l'avait ramenée à Fromainville.

— Quelle destinée! murmura madame Dalzonne, effrayée des conséquences qu'une telle erreur avait pu produire dans l'esprit affaibli de Bergeronnette. Pauvre amie! pauvre enfant! Mais qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle pensé? qu'a-t-elle résolu ensuite? L'abbé Vincent doit le savoir, puisqu'ils sont, dites-vous, revenus ensemble de Versailles.

— Oui, répéta Abel, qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle résolu?

— Elle a demandé à se confesser à l'abbé Vincent, qui lui a accordé cette pieuse satisfaction, la nuit de leur retour ici.

— Docteur, vous ne nous disiez pas cela!

— Je croyais qu'en me voyant vous ne m'interrogeriez pas sur Bergeronnette

— Elle est donc perdue pour moi, perdue! s'écria Abel, partageant enfin le découragement du docteur. Oui, perdue! Cette absence de trois jours! Ni chez elle ni chez ses parens! Nulle part! Et cette confession faite à l'abbé Vincent après le réquisitoire du procureur du roi, cette fatale confession! Bergeronnette n'est plus! Je le pressentais : j'allais être trop heureux! Le bonheur était là, j'y touchais : il s'abîme. Elle n'est plus! Quoi! morte! morte avec sa jeunesse et son amour pour moi! Chère enfant que j'ai tuée! car je l'ai tuée. Elle m'a cru condamné! elle m'a vu déshonoré, flétri, mort, car je serais mort de cela, et elle a voulu partir avant moi! Ah! madame, vous ne saviez pas combien je l'aimais! Elle avait été si compatissante aux mauvais jours, et ils ont été si longs! Et quand j'allais essayer de la payer de tant de tendresse et de pitié, mourir! Oh! mon Dieu! mourir! je ne puis le croire! c'est une idée impossible!... Mon amie, dit-il à madame Dalzonne, en la consultant comme si elle avait eu le pouvoir de changer les choses, dissuadez-moi! n'est-ce pas que c'est impossible? N'aurais je retrouvé la raison, la santé, la force, que pour perdre tout cela au moment d'en jouir? Que ne suis-je encore malade, et la savoir encore vivante, là-bas, pauvre enfant, à Fromainville, dans sa ferme! Bonne, belle, divine amie! mon âme, ma sœur, ma compagne! que devenir maintenant?... Je vous afflige, madame, dit Abel en regardant douloureusement madame Dalzonne; mais vous l'aimiez aussi! Et vous, docteur, vous mon ami, venez, allons! allons encore la chercher, demandons-la partout! Oh! votre immobilité me tue! Mais vous êtes donc convaincu, bien convaincu qu'elle est morte?... Non! je ne le crois pas! Vous partagez mon espoir, vous, mon amie, qui comprenez ma désolation! Voyez, docteur : madame Dalzonne pense comme moi.

— Il y a peut-être encore quelque espérance, murmura madame Dalzonne.

— Vous le pensez, n'est-ce pas? Oh! rendez-moi la vie alors, en m'aidant à retrouver Bergeronnette.

Madame Dalzonne se leva, disposée à suivre Abel partout où il voudrait aller.

— Venez! s'écria-t-elle, quoique toute meurtrie de ces élans d'amour et de désespoir d'Abel pour Bergeronnette, venez!

— Ah! je vous remercie, mon amie! Allons tous les deux seuls, puisque le docteur ne veut pas nous accompagner

Abel et madame Dalzonne se préparaient à sortir sans savoir de quel côté ils se dirigeraient.

— Démarche inutile, dit Calveyrac en les retenant tous deux : Où iriez-vous?

— Laissez-moi sortir! laissez-nous aller! cria Abel. Vous êtes cruel! Restez, vous, mais ne nous empêchez pas de passer.

— Est-ce que je ne vous suivrais pas, répondit Calveyrac en pressant Abel sur sa poitrine, si je n'étais sûr de l'inutilité de votre course? A qui vous adresseriez-vous, mon ami, que je n'aie déjà interrogé? dans quel endroit iriez-vous où je ne sois déjà allé? Depuis deux jours je n'ai pas passé devant un village, un hameau, une maison, sans y chercher notre pauvre Bergeronnette; voilà quarante-huit heures que je marche et que j'interroge!

— Alors tout est fini! dit Abel : je ne chercherai plus que dans le ciel.

Il s'affaissa sur un fauteuil, et il y demeura dans une fixité d'airain semblable à celle dont il fut frappé le jour de son attaque de catalepsie.

— Docteur, regardez! Vous rappelez-vous? Quelle effrayante analogie!

— Ne craignez rien, répondit Calveyrac, la douleur est formidable comme la cause qui l'a produite, mais le danger est loin. Voyez : déjà il pleure.

— Ami, dit tout bas Calveyrac en passant son bras autour du cou d'Abel, ami! il vous reste un beau devoir à remplir sur la terre, et c'est Bergeronnette qui vous le lègue en la quittant!

Il ajouta, en étreignant Abel comme un fils chéri :

— Ce devoir se personnifie dans la moitié d'elle-même, dans dans son plus vivant souvenir, dans son sang, dans son image... Tenez! s'écria le docteur en courant à la chambre voisine, et en revenant aussitôt, tenez!

— Quel est cet enfant? s'écria Abel en étendant les bras et en arrachant de ceux du docteur l'enfant qu'il avait apporté.

— C'est le vôtre! c'est votre fils!

— Mon fils! joie de ma vie! J'ai un fils! et Bergeronnette est sa mère! n'est-ce pas? Votre visage à tous deux me le dit.

— Et c'est moi qui serai sa mère maintenant! dit madame Dalzonne en posant le bel enfant sur ses genoux, et en l'embrassant de mille et mille baisers avec un inexprimable sentiment de jalousie vaincue et de céleste abnégation.

— Il se nomme Abel comme vous, dit le docteur en voyant les nuages de la mort s'ouvrir et se dissiper sur le front d'Abel, et l'auréole sublime de la paternité en prendre la place.

L'innocente créature s'était endormie sur le sein de madame Dalzonne; son sourire s'était fermé sous ses paupières angéliques, et sa petite corolle de bouche laissait échapper un souffle pur. Un gracieux bonnet de velours violet, orné d'un filet d'or, pressait son front, coiffure orientale semblable à celle que portait le joyeux et impertinent enfant qui arrêta un jour, pendant une de leurs promenades, Abel et le docteur dans la forêt.

Ils se surprirent tous les trois à adorer ce messie couvert des rayons roses du sommeil.

Incident singulier, que n'avait pas regardé d'abord madame Dalzonne, le docteur était revêtu de son vieil habit de médecin aux armées.

La contemplation du bel enfant répandait une tranquillité bénie autour d'Abel; il souriait sous ses pleurs : c'était la rosée et le soleil après une nuit d'orage.

— Et maintenant, dit madame Dalzonne, que nos calamités sont finies, je suis prête, docteur, à tenir ma promesse. Quand voulez-vous que je sois votre femme? Je vous appartiens.

Abel sortit de sa rêverie à ces paroles de madame Dalzonne.

— Ceci vous étonne, Abel. J'avais dit au docteur de vous sauver, et que je serais sa femme, car il m'aime, lui.

— Je comptais, je l'avoue, sur la fidélité de votre serment; mais c'est là un dévoûment que je n'accepterai pas, madame. Vous vous êtes engagée dans l'exaltation de la douleur, et je ne dois pas l'oublier. Je vous rends votre parole : vous êtes libre, madame; et vous êtes sauvé, vous, mon ami! Adieu donc à tous deux! je pars! Mon frère n'est plus riche : ce frère, dont j'étais appelé à partager la grande fortune, une révolution commerciale l'a ruiné; il est pauvre aujourd'hui, et il m'appelle à lui du fond de sa misère, pour relever sa famille; une lettre reçue pendant les débats de votre procès m'a instruit de sa position. Pourquoi vous en aurais-je attristé? Je pars, je vais exercer ma profession dans la Nouvelle-Hollande.

— Non, mon ami, non! vous ne ferez pas cela! s'écria Abel en se jetant au cou du docteur. Nous qui vous devons tant!

— Vous qui ne me devez rien, ami, que votre pardon, dont j'ai besoin pour le repos de ma conscience, car je me suis trompé souvent. Vous m'avez fait riche, Abel : je vous rends votre don, qui m'avait ébloui, car j'ai été si longtemps pauvre! Ce château, ces terres, ces revenus ne m'ont été acquis, ne le voyez-vous pas? que par l'ascendant que j'avais pris sur vous : cela est mal; reprenez-les. Le médecin vous devait ses soins; il vous les a donnés; il vous a guéri : son temps payé, vous êtes quitte. Vous m'avez été reconnaissant, oh! je n'en doute pas; j'ai votre amitié : pourquoi davantage?

— Non! vous accepterez tout, docteur! Mais la vie que vous m'avez rendue!

— Il est de mon devoir de la rendre, mon ami. Voudriez-vous lier votre reconnaissance au souvenir d'un malhonnête homme? Pardonnez-moi aussi, madame, d'avoir souffert que vous promissiez votre main. Votre serment vous a été surpris à votre insu et au mien, il vous a été dérobé par la puissance que vous me saviez d'anéantir l'accusation d'un mot, d'un seul mot. C'est encore le médecin qui vous a circonvenue, dont l'autorité vous a fait plier le genou : vous vouliez devenir ma femme pour sauver Abel; c'était là un marché, une condition que vous consentiez à subir. Je vous aime bien, madame, mais je n'y consens plus. Pardon, mais je vous ai tant aimée!

Que le docteur était grand de sa probité en parlant ainsi sur deux têtes courbées par ces paroles trites, douloureuses, irrévocables!

— Quand au reste de ma vie, je ne sais ce que ma conscience en dira plus tard. C'est bien mêlé, bien obscur. J'ai tenté pour vous, comme médecin, mon ami, des choses dont je frémis comme homme; j'ai porté la main sur l'œuvre de la création et j'ai failli la troubler. Tant mieux si vous ne me comprenez pas. Vivez heureux : voilà votre fils! Adieu, madame... Adieu, mon ami.

— Embrassez-moi, docteur, cria madame Dalzonne dans un frénétique élan et en s'évanouissant dans les bras de Calveyrac.

— Et vous, courage, mon ami! dit-il d'une voix émue à Abel en lui montrant son fils et en déposant madame Dalzonne sur un fauteuil.

Calveyrac resta ensuite immobile et debout à la même place, dans l'attitude du soldat qui se raidit devant le feu de l'ennemi au moment de la grande mêlée. Son œil était fixe, et pourtant ses paupières palpitaient; sur sa poitrine bombée roulaient des larmes qu'il ne sentait pas couler. Il s'essayait à son vieux stoïcisme militaire en passant ses mains sur son habit boutonné, pauvres mains toutes tremblantes! Il les glissa sous le bord des paremens, comme pour arrêter et raffermir son maintien; puis il regarda le ciel, poussa un soupir, et il s'écria d'une voix militairement résolue :

— En route!

Trois mois après le dénoûment de cet épisode domestique, Bergeronnette-cinq-heures n'avait pas encore été retrouvée, malgré les infatigables recherches d'Abel et de madame Dalzonne.

Une nuit d'hiver, par une abondante chute de neige, Bergerin crut entendre la voix de sa fille qui l'appelait. Il ouvrit la fenêtre; il s'était trompé; c'était le cri mélancolique d'un oiseau du Nord qui émigrait. Il tua l'oiseau.

Champeaux, on s'en souvient, avait dit à la dernière audience du procès d'Abel, après avoir lu la lettre de Hourdon, où probablement se trouvait quelque menace de révélation peu honorable: — Hourdon mourra.

Hourdon n'était pas mort; mais, un soir qu'il traversait la forêt, il reçut une balle dans l'épaule, plus heureux dans cet assassinat que le docteur Delpech, de Montpellier, tué pour avoir comme lui abusé d'un secret.

L'abbé Vincent a obtenu de l'évêque du diocèse la permission de ne plus remplir aucun devoir de sa charge. Il n'officie plus; il n'est plus prêtre que de nom. Il a même renoncé à ses goûts de naturaliste.

Près du Mont-Valérien il est une église de village où un vieux prêtre fait, deux fois la semaine, l'instruction aux petits enfans : c'est là que l'abbé Vincent se rend avec exactitude et que, la tête basse, les mains jointes, il écoute.

FIN DU MÉDECIN DU PECQ

ET DU TOME PREMIER

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

